22900201039

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

A. Quantin imprimeur
S.t Benoit 7 à Paris

42530

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(*REVUE BLEUE*)

TROISIEME SERIE — TOME X

TOME XXXVI DE LA COLLECTION

22me ANNÉE — 2e SEMESTRE

JUILLET 1885 A JANVIER 1886

PARIS

BUREAU DES REVUES

111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111

1885

WELLCOME INSTITUTE
LIBRARY

Coll.	welMOmec
Call No.	ser Q1 / 0082

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 1. (22e ANNÉE). — 4 JUILLET 1885.

L'Égypte et le ministère tory. Le conflit économique avec la Roumanie.

Paris, 3 juillet 1885.

I.

Nous signalions, il y a huit jours, la situation précaire dans laquelle se trouvent, au point de vue gouvernemental, la plupart des grandes nations de l'Europe. Il n'y a pas en ce moment, du moins dans l'Europe occidentale, un ministère qui soit sûr de son lendemain. D'où l'on pourrait conclure que les relations internationales vont, elles aussi, rester en suspens jusqu'au moment où à l'incertitude actuelle aura succédé la sécurité relative d'un lendemain d'élections. Cette observation ne peut s'appliquer pourtant qu'aux négociations à long terme qui demandent des engagements et des certitudes réciproques. Le travail journalier des chancelleries ne s'en accomplit pas moins. Il y a là de grandes machines toutes montées qui ne peuvent marcher à vide. Il faut, coûte que coûte, que les affaires courantes leur fournissent leur pain quotidien. Si, par miracle, les bureaux cessaient de trouver dans les dossiers anciens ou nouveaux l'aliment de leur activité, la presse se chargerait immédiatement de la leur fournir. Elle non plus ne s'arrête pas, et, à défaut de sujets réels, pour remplir les colonnes des journaux elle en créerait plutôt d'imaginaires.

A peine lord Salisbury avait-il constitué son cabinet que les affaires pendantes le prenaient, pour ainsi dire, à la gorge. La question d'Égypte notamment, restée un pied en l'air par la chute du cabinet Gladstone, faisait un pas en avant et se plantait en travers du chemin du cabinet conservateur. Que va-t-il faire?

D'un bout à l'autre de l'Europe, le télégraphe joue en ce moment pour expliquer ou pour pronostiquer les résolutions du gouvernement de la reine. Le *Pester-Lloyd* reçoit des confidences, en même temps que le correspondant de la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, inquiet de se laisser distancer par un rival, interroge à Paris sur la politique des tories « un diplomate français dont le langage, nous dit-on, indique la politique étrangère de la France telle qu'elle s'esquisse en grandes lignes dans l'esprit de celui qui la dirige ». Sous cette formule un peu vague, libre à qui voudra de reconnaître le directeur du cabinet de M. de Freycinet, M. Jules Herbette.

Or ces renseignements de source diverse, confirmés par d'autres qui ont aussi leur valeur, permettent de croire que la question d'Égypte entre précisément dans une phase nouvelle. Nous l'avons laissée il y a un mois sur le demi-échec de la conférence de Paris; car, il ne faut pas se le dissimuler, cette conférence n'a pas donné ce qu'on attendait d'elle. Nous la reprenons, paraît-il, au début d'une nouvelle série de négociations, par une sorte de *proposition ferme* que les bureaux du quai d'Orsay viennent d'adresser à l'Angleterre. M. de Freycinet, paraît-il, aurait réuni dans un fascicule spécial, dans une sorte de Livre jaune — qui n'est pas un Livre jaune, — les documents et procès-verbaux de la conférence de Suez. Il aurait communiqué ce cahier aux puissances et il aurait pris texte des engagements réciproques, échangés verbalement au cours des discussions, pour soumettre à l'Angleterre des propositions tendant à un prompt règlement des affaires d'Égypte. On ajoute que M. de Freycinet, dans une circulaire adressée à ses agents, aurait indiqué comme le but immédiat de ses efforts la proclamation de ce qu'on appelle la neutralité du canal et, par suite, l'évacuation à bref délai de l'Égypte par les Anglais, la France, de son côté, s'engageant à ne pas envoyer un soldat sur les bords du Nil.

Si réellement M. de Freycinet a pris une telle initiative, il s'est départi de la politique expectante suivie dans cette question par les cabinets qui se sont succédé depuis le ministère Duclerc. L'avenir dira si cette nouvelle tactique est la bonne. On peut penser cependant qu'en présence de l'arrivée aux affaires du cabinet conservateur elle est au moins prématurée. Nous avons eu déjà l'occasion d'exprimer ici cette opinion et cette espérance que le parti tory, une fois au pouvoir, ne suivrait nullement la politique belliqueuse que ses principaux orateurs avaient réclamée alors qu'ils étaient dans l'opposition. Nous n'avons pas changé d'avis. Nous sommes encore tout disposés à partager sur ce point l'optimisme du « diplomate français », à admettre comme lui que « le bon sens convaincra n'importe quel ministère anglais que la situation de l'Angleterre vis-à-vis des grandes puissances serait bien plus avantageuse si elle se conformait aux vœux de l'Europe relativement à l'Égypte ». Mais c'est là justement une œuvre de conviction lente, réfléchie, un peu pénible même pour l'amour-propre anglais. Si cette évolution doit s'accomplir, encore faut-il lui laisser le temps de parcourir la distance qui sépare les objurgations violentes du *leader* d'hier des bonnes intentions possibles du *Premier* d'aujourd'hui. La nation anglaise elle-même n'est pas assurée de sa propre opinion. Ce n'est qu'à force de ménagements qu'on pourra l'amener à ouvrir les yeux à ce qui nous paraît l'évidence. Ce serait donc montrer une excessive confiance dans l'excellence de sa propre cause ou dans ce « concert des puissances » dont on fait blanc aujourd'hui, que de vouloir saisir immédiatement un résultat que beaucoup de patience et de bonne volonté réciproque permettront seules d'entrevoir dans l'avenir.

On pourrait croire que lord Salisbury a répondu indirectement aux propositions françaises en décidant, d'une part, l'arrêt du mouvement de retraite qu'opéraient les troupes du général Wolseley, d'autre part l'envoi de M. H. Wolff au Caire. Cette double mesure ne semble pas donner le signal d'une politique d'évacuation. A parler franchement, nous ne pensons pas qu'il soit question non plus d'une politique de protectorat. On a parlé assez vaguement ces jours derniers de l'intention de lord Salisbury de suivre « les conseils donnés à son prédécesseur par M. de Bismarck ». Ces bruits ont leur importance. Outre qu'ils soulignent le désir du cabinet anglais de pénétrer dans ce « concert des puissances » qui depuis quelque temps semblait agir en dehors de l'Angleterre, ils pourraient bien faire allusion à certaines combinaisons qui, si nous sommes bien renseignés, sont en faveur à Berlin; et ces combinaisons ne tendraient à rien moins qu'à la déposition de Tewfik et à son remplacement par un des membres de la famille de Méhémet-Ali. M. Wolff ne paraît pas être des intimes du khédive actuel : va-t-il au Caire avec mission de lui préparer une porte de sortie? Cette supposition est aussi admissible que toute autre.

Quoi qu'il en soit, dans une situation si embrouillée, on ne peut trop recommander à notre diplomatie la plus grande réserve. Toute fausse démarche, ou toute démarche mal comprise, pourrait donner lieu à des complications fâcheuses. Il y a quelques semaines, nous paraissions, dans cette affaire d'Égypte, toucher au but. Puisque les circonstances ne nous ont pas permis d'obtenir avant la chute du cabinet Gladstone l'importante solution de la neutralisation du canal, nous devons maintenant nous replier sur nous-mêmes, surveiller attentivement le mouvement de la diplomatie européenne, rester ferme sur nos propositions et attendre que les événements nous donnent raison. Un excès d'empressement ne pourrait qu'affaiblir ou retarder une démonstration qui se fera d'elle-même et dans laquelle tout le monde, à commencer par l'Égypte, trouvera son avantage.

II.

M. de Freycinet a dû s'occuper en même temps d'une autre question qui, pour présenter une gravité moindre, n'en offre pas moins quelque difficulté : il s'agit de nos relations commerciales avec la Roumanie. Les journaux quotidiens ont appris au public qu'une loi votée récemment par le parlement roumain frappe les produits français d'un droit prohibitif de 50 pour 100. Des représentations ont été faites par le cabinet français au gouvernement roumain. Elles n'ont produit aucun effet. Le ministre du commerce de France a déposé immédiatement sur la tribune de la Chambre un projet de loi permettant d'élever jusqu'à 50 pour 100 les droits de douane applicables aux produits de la Roumanie. C'est pour le moins une guerre de tarifs.

Le point qui reste obscur dans ces événements regrettables, c'est le motif même auquel ont obéi le parlement et le ministère roumains en prenant une telle attitude.

Il n'y a pas bien longtemps, M. de Lavertujon, délégué du gouvernement français à la commission du Danube, avait engagé avec le cabinet Bratiano des négociations tendant à la conclusion d'un traité de commerce. L'accord, disait-on, s'était fait entre le négociateur officieux de la France et le chef du cabinet roumain. Pour quelles raisons ces arrangements provisoires ne sont-ils pas devenus définitifs?

Nous ne voulons pas croire aux motifs politiques que certaines personnes ont mis en avant. Il nous serait plus agréable d'admettre qu'il s'agit uniquement de la part de la Roumanie d'un système économique d'ensemble qu'elle applique aux nations qui traitent avec elle. Nous ne voyons pas très bien ce qu'elle y gagnera, et nous ne doutons pas qu'en ce qui concerne la France elle ne revienne rapidement de son erreur. Il y a là cependant un symptôme qu'il ne faut pas négliger. Cette affaire doit être suivie avec attention : sans revenir sur le passé, la France a trop d'intérêts à ménager dans la région du Danube, la Roumanie a de trop solides liens avec la France pour que le tout ne finisse pas par s'arranger. Il faut, pour réussir, donner des preuves d'autorité et de bienveillance tout ensemble. Ce sont là des qualités qui appartiennent à M. de Freycinet, et nous comptons sur lui pour que ce léger nuage se dissipe sans amener des complications qu'il est de l'intérêt de tous d'éviter.

LE MANUSCRIT DU SOUS-LIEUTENANT

Nouvelle

Ce qui suit est tiré des papiers du sous-lieutenant C., dont la mort, dans la dernière guerre, a clos tristement une carrière qui semblait s'ouvrir si brillante. C'est au souvenir de l'amitié qui nous unissait que je dois le legs de ses divers manuscrits. Sa volonté était qu'il fût fait de ces essais l'usage que je jugerais le plus convenable. Nous croyons obéir à ce sentiment de convenance et répondre en même temps à la confiance qu'il avait en nous et dont le témoignage nous a profondément touché, en offrant aujourd'hui au public un fragment de son œuvre.

Comme beaucoup d'officiers, notre ami avait l'habitude d'amuser ses loisirs en notant les choses qui l'avaient le plus frappé. Les soucis du métier, les divers incidents professionnels occupent naturellement une large place dans ces notes. Peut-être est-ce leur grand mérite qu'il s'en soit tenu uniquement, en les écrivant, aux objets de sa compétence : il y a là tout l'intérêt de ce qui a été senti et vécu. Nous avouons, pour notre part, avoir été séduit et vivement impressionné par le récit qui va suivre.

I.

. . . . . .

— Sachez bien que cet homme ne mérite aucune pitié, dit le colonel en achevant. Il s'est vengé atrocement, il a tué pour une offense minime, tué un de ses camarades. C'est un misérable. Mais ce n'est pas un lâche, car il savait d'avance le châtiment qui l'attendait. Il ne faut donc pas qu'il souffre... Mes enfants, faites bravement votre devoir; visez tous droit au cœur! Allez maintenant...

Il les congédia du geste. Et, sous la conduite d'un adjudant, le peloton d'exécution traversa le polygone, se dirigeant vers la butte où, durant les exercices de tir, se dressait la cible et où allaient se perdre les projectiles égarés. Là, le condamné attendait. Par faveur spéciale, il avait obtenu de n'avoir pas les yeux bandés. Il se tenait debout, la tête découverte, les traits contractés par la volonté d'une énergie désespérée, les regards égarés et fous; il avait croisé très bas les bras sur sa poitrine, bombant en avant sa mamelle gauche comme pour la tendre au-devant des balles.

Devant lui, dans la largeur de l'esplanade, le régiment s'alignait. La musique, les clairons et tambours se massaient en tête vers la droite, tandis qu'à la queue, vers la gauche, se perdaient les chirurgiens, la voiture du cantinier... La grande famille militaire était au complet et venait assister au dernier moment de l'un de ses membres. Dans la vaste étendue, sous le ciel bleu, tranquille et clair, au-dessus de toutes ces poitrines oppressées, un silence plein d'anxiété planait.

Là-bas, à vingt pas du condamné, le peloton s'était arrêté. Vivement, l'adjudant fit ranger ses hommes et, les fusils mis en joue, abaissa son sabre. C'était le signal. Une seule salve déchira l'air, passa avec un vent de fumée au-dessus du régiment, répercutée par les coteaux voisins, où le bruit de la détonation alla se perdre en rebondissant. Le condamné tomba.

Cependant, l'émotion des hommes avait sans doute égaré leurs coups. Il n'était pas mort. Affaissé sur les genoux, les deux mains à terre, il se renversait et se tordait en d'horribles convulsions.

— Allons! Rouvère..., vite, à vous! Avancez, et le coup de grâce!

L'adjudant parlait au dernier homme du peloton, le plus proche de lui. Mais celui-ci ne bougeait pas.

— Malheureux! qu'attendez-vous?... Rechargez.

Et, comme l'homme restait immobile, il s'avança, saisit lui-même le chassepot, en manœuvra la clef pour glisser une autre cartouche... Mais il s'arrêta, stupéfait: la première cartouche était intacte.

— Vous n'avez donc pas tiré?

— Non.

— Pourquoi?

Rouvère ne répondit rien. Pendant ce temps, un dernier spasme avait secoué le condamné, qui s'était abattu, la face sur le sol, les membres contournés et raidis. L'adjudant fit signe à quatre hommes qui entourèrent le soldat Rouvère.

— C'est bien, lui dit-il; vous répondrez de votre conduite à qui de droit.

Soudain, la musique avait éclaté en accords épanouis, et clairons et tambours renforçaient sa voix, en marquaient le rythme en y mêlant leurs rentrées furieuses et leurs sourdes batteries. Le régiment s'était mis en marche. Compagnie par compagnie, il venait défiler devant le corps du supplicié, au bruit de cette fanfare qui, toute gonflée en d'autres temps d'un souffle héroïque et entraînant, semblait s'imprégner de mélancolie à cette heure où elle escortait cette pauvre vie violemment arrachée dans son passage vers l'inconnu. Le colonel le premier, du haut de son cheval, jeta un triste regard à la masse ensanglantée qui gisait à terre. Et tous les autres officiers, tous les soldats, en passant, considérèrent avec une émotion pareille le cadavre de l'homme qui venait d'expier son crime. Puis, quand la dernière compagnie se fut écoulée, les chirurgiens s'arrêtèrent. Ils constatèrent le décès. Et une voiture d'ambulance emporta le corps, pendant que le régiment rentrait en ville.

Une heure après, le colonel et quelques officiers se trouvaient réunis dans la salle du rapport. Rouvère, au milieu d'eux, répondait aux questions du colonel.

— Vous connaissiez cet homme? C'était votre ami sans doute?

— Non, mon colonel.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas tiré?

Rouvère gardait le silence. Il baissait la tête, présentant aux regards cette petite boule ronde dont les cheveux coupés ras harmonisaient leur teinte rouge avec les grains qui parsemaient son visage; ses yeux gris bleu se fixaient à terre, comme perdus dans une rêverie absorbante. Et, malgré ses sourcils froncés, il semblait, à son air doux, embarrassé, qu'il y eût plus de malaise et d'ennui que d'entêtement farouche dans son parti pris de ne pas parler.

Cependant l'interrogatoire se prolongeait sans résultat et l'impatience commençait à s'emparer du colonel, qui, très ennuyé de cette affaire et furieux de n'obtenir aucune réponse, tourmentait avec des doigts fébriles sa barbiche grise.

— Voyons, Patrice Rouvère, regardez-moi! Vous avez bien quelque excuse à donner? Vous n'avez pas agi sans raison?... Répondrez-vous enfin?

Le soldat regarda le colonel avec des yeux craintifs et qui semblaient implorer la pitié, fit un geste vague des deux bras et se tut. Le colonel ajouta presque aussitôt d'un ton dur :

— Vous savez cependant à quoi vous venez de vous exposer? On vous a lu le Code à la chambrée... Refus d'obéissance dans un service commandé, c'est la mort... Vous m'entendez!

Puis, voyant que l'intimidation et la colère ne servaient à rien, il revint à un ton plus radouci.

— Vraiment, cela n'a pas le sens commun... Depuis quatre ans que vous servez, vous n'avez jamais été puni; votre temps de service expire dans quelques jours, et, juste à ce moment, vous allez vous faire une mauvaise affaire! Non, cela n'a pas le sens commun. Et vous êtes un bon soldat... J'ai là votre livret... Une blessure, un drapeau enlevé, la médaille militaire..., ce qu'on appelle un brave, en un mot. Les coups de fusil ne vous font pas peur et vous en avez tiré plus d'un dans la dernière campagne...

En ce moment, Rouvère secoua la tête.

— Quoi donc? demanda le colonel surpris. Que voulez-vous dire? Vous n'avez pas tiré de coups de fusil?

— Jamais, mon colonel.

— Et pourquoi? Voilà qui est étrange!

Rouvère, de plus en plus gêné, regardait vaguement autour de lui. A un moment, sa résolution de se taire parut faiblir; sa bouche s'entr'ouvrit comme s'il allait parler. Mais une honte le prit; il courba de nouveau la tête comme s'il eût senti que ses paroles ne trouveraient aucun écho dans le groupe d'officiers qui l'entouraient et le regardaient curieusement.

Le colonel réfléchit un moment, fit du regard le tour des officiers comme pour leur demander un conseil ou un éclaircissement que nul d'entre eux ne songea à lui donner; puis, se levant :

— Soit! dit-il; qu'on le conduise à la prison!

C'est le soir de ce même jour que je fus mandé chez le colonel. Il me remit ma nomination de rapporteur pour le prochain conseil de guerre.

— La session est-elle chargée, mon colonel?

— Je ne sais, me répondit-il. Dans tous les cas, vous aurez à juger un original, une espèce de fou, qui a refusé de prendre part à l'exécution d'aujourd'hui..., bien mieux! qui a fait toute la campagne et prétend n'avoir pas tiré un coup de fusil! Et le plus singulier, c'est qu'il ne donne aucune explication de sa conduite... Tâchez d'être plus habile que moi et de le confesser.

Je saluai le colonel sur ces paroles.

II.

A cette époque, je revenais d'une excursion dans les gorges des monts Saint-Genix. Nous avions été désignés, le lieutenant B... et moi, pour visiter ces parages et rectifier la carte de l'état-major sur les divers points où, par suite d'ouverture de voies nouvelles, de ponts récemment construits, les premières indications topographiques avaient pu devenir fautives. Notre travail était fort simplifié par l'obligeance des agents voyers, qui, dans chaque canton, nous fournissaient la plupart des renseignements qui nous intéressaient et dont nous n'avions plus qu'à vérifier l'exactitude sur les lieux. En sorte que notre corvée militaire se bornait à une simple promenade et que notre jeunesse, l'insouciance et la bonne humeur de l'âge en faisaient une vraie partie de plaisir.

C'était l'été. Nous allions à pied par petites journées, couchant le soir dans quelque village et repartant le lendemain de bonne heure dans la fraîcheur du matin. B... était un charmant compagnon de voyage, ou du moins l'était devenu, car j'avais eu à vaincre chez lui une sorte de méfiance qu'il nourrissait à mon égard et qui, au début, avait un peu gêné et refroidi nos rapports.

Garçon très volontaire, ambitieux et intelligent avec un fonds d'idées positives, il était parti simple soldat et avait conquis rapidement l'épaulette. Or j'avais pour lui le double inconvénient de sortir de l'École et d'avoir fait mes études à la rue des Postes. De là à me soupçonner de fierté aristocratique à son endroit, à redouter les pruderies d'idées, le rigorisme de principes qu'avait dû infuser en moi l'éducation des bons Pères, la pente était toute naturelle. Ces préventions ne durèrent pas. Il me vit si franc, si expansif, qu'il finit par se livrer lui-même et, de taciturne et d'ombrageux, devint très confiant et très bavard. Dès le second jour, nous étions de vieux camarades, nous connaissant à fond et dans tous nos défauts. Je passe sur les miens. Quant aux vices de B..., je noterai en première ligne sa gourmandise : les dîners de hasard qui nous attendaient aux divers relais de notre voyage étaient

loin de le satisfaire. J'ajouterai qu'un peu gros et court, il craignait la fatigue, se serait facilement laissé aller à la paresse, et que sa grande occupation était de calculer avec soin, chaque jour, le nombre de kilomètres que nous avions à franchir avant le gîte du soir. Mon intrépidité, mon avidité de tout voir, les écarts où me lançait l'aspect pittoresque du pays que nous traversions, brouillaient parfois cet itinéraire. Je sollicitais des modifications, des prolongements d'étapes pour visiter en passant quelque site dont la vue lointaine m'attirait, et B..., en gémissant, avec le sourire de condescendance d'un homme grave pour les folies d'un enfant, finissait toujours par me céder.

Nous touchions au terme de notre expédition. Nous tendions vers Blatigny, où nous devions prendre le chemin de fer et de là gagner le chef-lieu. B... était heureux, marchait allègrement, et moi, je voyais avec peine se clore l'ère de nos courses aventureuses.

Ce jour-là (l'avant-veille de notre retour), par une chaleur accablante, la route que nous suivions, dans une haute vallée dénudée, s'étendait à perte de vue, sans un seul bouquet d'arbres qui jetât son ombre sur le chemin, sans le moindre de ces cours d'eau dont les ruissellements de cascades, s'éparpillant au loin en pluie fine, avaient escorté jusque-là chacun de nos pas. Toutes les routes de ces montagnes sont ainsi bordées de torrents qui en ont préparé le tracé, indiqué les pentes naturelles, et dont la violence aveugle et brutale a inconsciemment aidé aux premiers travaux. Mais alors nous avions atteint les plus hauts sommets. Nous marchions entre un double rang de rochers qui devaient déverser leurs eaux sur leur autre pente. L'un d'eux, vers la gauche, se contournant pour barrer l'horizon devant nous et qui, en quatre ou cinq ressauts, s'élevait au-dessus des autres et les dominait encore d'un dernier piton hardi, avait particulièrement le don de me fasciner. Depuis longtemps je le connaissais et je l'avais noté sur ma carte : c'était le pic de Venterol, à quinze cents mètres d'élévation. Depuis deux jours je l'avais distingué au loin, fondu d'abord dans le bleu du ciel et aussi bleu que lui, puis s'en détachant vers le soir en une pyramide d'un violet tendre, d'une consistance aérienne; puis, à mesure que j'approchais, se déformant, s'élargissant et zébrant son cône azuré de rayures sombres, et, maintenant que j'y touchais presque, se dressant tout noir, méconnaissable, la cime toujours haute et défiant plus que jamais l'escalade. Il me semblait que de son sommet la vue serait magnifique, que je pourrais embrasser d'un coup d'œil tout le chemin parcouru, tant de vallées et de hameaux que nous avions laissés derrière nous, et qu'un tel résultat valait bien quelque fatigue. Mais comment faire accepter à mon compagnon cette nouvelle fantaisie ?

J'y rêvais tout en cheminant à côté de lui, et bientôt nous atteignîmes le fond de la vallée. Mais là, une déception m'attendait. La route, qui jusqu'à ce moment se dirigeait vers le pic, faisait un coude et s'en éloignait brusquement, lui tournant le dos pour aller rejoindre définitivement la plaine. Nous nous reposions sous quelques hêtres ébranchés qui croissaient au bord du chemin. Le vent, qui, en hiver, se précipite dans le long couloir de la vallée et y détruit toute végétation, avait épargné ces quelques arbres. Je regardais piteusement le beau pic auquel nous allions dire adieu, tandis que B..., à quelque distance, assis sur un tas de pierres, le visage écarlate, le dolman déboutonné, le genou coiffé de son képi, s'épongeait le front avec le contentement d'un homme qui touche au bout de ses peines.

— Il est tout de même ennuyeux de ne pas savoir ce qui se cache là-bas derrière...

Et du bout de mon bâton ferré j'indiquais les assises du pic, la masse énorme de rochers qui s'élevait en barrière à cent pas de nous.

— Depuis ce matin, continuai-je, le rocher se déploie indéfiniment de ce côté... Ne dirait-on pas qu'un malin esprit prend à tâche de tirer un rideau devant nous et de nous dissimuler quelque chose? Il doit y avoir une vallée délicieuse... Et quelle vue de cette hauteur! J'aperçois un sentier... là-bas, près de cet éboulement de roches... qui doucement s'élève et doit s'acheminer vers un des cols...

B... me laissait parler. Il souriait d'un air féroce, me regardait avec des yeux éclatants et continuait, sans rien répondre, à s'enfoncer profondément son mouchoir dans le cou.

— Tenez, lui dis-je; jusqu'à ce moment nous n'avons rien vu, nous avons toujours suivi les routes battues, tandis qu'en prenant par ce sentier nous verrions certainement du nouveau. Derrière ce pic, il doit y avoir...

— Qu'il y ait le diable! s'écria-t-il; ce n'est pas moi qui l'irai voir! J'en ai assez de leur pays de sauvages. Non, là, a-t-on idée du déjeuner de ce matin? de la piquette qui lie les dents, du pain d'avoine... Si encore il n'était pas moisi!.. Et vos entrailles ne se révoltent pas?

— Ma foi! je n'y pensais plus, lui dis-je.

— Vous avez l'estomac philosophe...; moi, pas. Ainsi donc, poursuivit-il, c'est bien entendu, encore douze kilomètres... Nous coucherons ce soir à la Fresnay..., village de la plaine où nous trouverons probablement du vin potable, des biftecks et du pain de chrétien, et demain nous entrerons à Blatigny...

Il s'apaisait tout en parlant, doucement ému par la perspective de toutes ces bonnes choses. Il continua en levant les yeux vers le pic :

— Que diable voulez-vous qu'il y ait là derrière? Des rochers, des bruyères..., un pays de loups, inhabité... Depuis l'aube, nous n'avons pas rencontré quatre fermes. Et c'est assez naturel : de quoi les gens vi-

vraient-ils ici? Ni eau, ni prairies, pas même des arbres...

Mais je l'arrêtai; j'avais déplié ma carte et triomphalement je lui montrai que sur le versant opposé la nature du terrain changeait : il y avait de vagues indications de cours d'eau, de forêts, et enfin un village..., les Buissières.

— Hum! un village! fit-il en hochant la tête. Est-ce bien sûr?... Quelques baraques sans doute... En tout cas, avec ces sentiers de montagne, impossible de se rendre compte de la distance, et je ne sais quand vous arriveriez...

La discussion s'engagea aussitôt sur le trajet à parcourir; je pointais minutieusement la carte, je le forçais à mesurer des yeux les hauteurs voisines et à en calculer approximativement l'étendue; mais nous n'étions pas d'accord, il ne se rendait pas. Alors, pour mieux l'influencer, je me jetai dans une description anticipée des merveilles qui nous attendaient dans ce pays inexploré où devaient abonder les beautés de la nature, sans compter l'honneur de dompter une cime où peu de pieds ont mis leur empreinte, le plaisir de respirer un air qu'aucune poitrine humaine n'a respiré encore, de tenir sous son rayon visuel plus d'espace qu'on n'en peut voir en huit jours de marche.

On ne sait comment il arrive qu'un mot, une phrase lancée au hasard frappe parfois les natures qui semblent le plus rebelles à la poésie, bouleverse leur être intime et les pousse dans des résolutions tout à fait étrangères à leurs sentiments et à leurs goûts habituels. Au moment où je désespérais de convaincre mon ami, il se leva, rajustant sur l'épaule la courroie de son havre-sac, le képi en tête, coiffé de son couvre-nuque.

— Allons!... s'écria-t-il en frappant de sa canne ferrée le sol du chemin.

— Où donc? lui dis-je.

— Aux Buissières!

Je le remerciai par un bond joyeux. Il sourit et fut heureux en voyant le plaisir qu'il me faisait. Et tous deux intrépidement nous nous dirigeâmes vers le sentier.

Il pouvait être une heure de l'après-midi; le soleil dardait dans toute sa force, frappant la rampe découverte que nous gravissions. Aussi les bonnes dispositions de B... et son premier entrain ne furent-ils pas de longue durée. Le sentier, qui, à distance, semblait s'élever en pente douce, était en réalité d'une raideur excessive, et une erreur de perspective nous en avait dissimulé la longueur. Nous marchions, nous élevant sans cesse, laissant la vallée bien au-dessous de nous, mais sans nous rapprocher sensiblement de la cime. Et nous allions, courbés en deux, les jarrets cassés, la respiration coupée, la sueur ruisselant sur notre front et nous entrant dans les yeux à nous aveugler. De temps en temps je m'arrêtais et me retournais pour considérer mon ami, qui me suivait à distance. Il faisait peine à voir, haletant, les joues en feu, la poitrine à l'air, glissant sur les roches pointues, perdant son sac.

— Allons! lui disais-je, un peu de courage! Nous arrivons.

Alors il s'arrêtait à son tour pour reprendre haleine, se découvrait et, penchant la tête en avant, semblable à un chien qui sort de l'eau, secouait la sueur qui s'éparpillait autour de lui; puis jetait un regard désespéré vers l'échancrure qui s'ouvrait à la base du pic et vers laquelle nous nous dirigions, et enfin consultait sa montre.

— C'est fantastique! s'écriait-il; voilà deux heures que nous grimpons, et nous n'avons pas fait la moitié du chemin... Ça n'en finira pas!

Et, en jurant, enfonçant sa canne dans les cailloux, il se remettait en marche. Parfois le sentier se perdait, il bifurquait, et nous avions de la peine à ne pas perdre la bonne piste. Il n'y avait là d'ailleurs nulle route véritable, nulle trace de main d'homme, mais de simples coulées de pierres brisées; et, sans les indices que çà et là, en petites boules desséchées et s'éparpillant à l'air, les chevaux et les mulets avaient laissés de leur passage, il eût été difficile de se croire sur une voie de communication. Cependant, à mesure que nous montions et que nous traversions des endroits abrités, le sol devenait moins aride. Des touffes de buis se pressaient dans les interstices du rocher; les sorbiers, les noisetiers sauvages pendaient des talus et entre-croisaient leurs branches; des bois de hêtres, de chênes verts, des sapins serrés les uns contre les autres et alignant leurs fûts sous le clair-obscur de leurs rameaux grêles, couvraient tout un pan de la montagne. De temps à autre aussi, en quelque carrefour, au milieu d'un saccagement de branches, j'apercevais un large espace de terrain noirci où traînaient encore quelques débris de charbons, comme les restes délaissés d'un campement de bohémiens. Ces foyers éteints m'intriguaient, et je les fis remarquer à mon ami.

— Eh bien, quoi? s'écria-t-il. Ce sont d'anciennes meules de charbonniers, l'endroit où ils fabriquent leur marchandise... Voilà-t-il pas de quoi s'étonner? Il faut venir de Paris comme vous...

— Du calme! mon petit B... Ne nous emportons pas! Nous sommes arrivés.

Et, par le fait, après quatre heures d'ascension, nous approchions du col. Bien que le sentier se défendît encore et se fît de plus en plus escarpé, la proximité du but nous rendit des jambes, et, dans un dernier effort, en quelques minutes, nous atteignîmes le plateau.

C'était un plateau en effet, s'étendant au loin, et non, comme nous l'avions pensé, une crête derrière laquelle se creusait quelque vallée profonde. Un gazon

rêche et dru le recouvrait, parsemé de fleurs inconnues, de petites pensées décolorées qui ouvraient sur ces hauteurs leurs yeux pâles. Le sentier se continuait à travers la prairie jusqu'à un point où le sol manquait tout à coup et où semblait bâiller le vide; mais là, d'autres pics sortaient de l'abîme et se hérissaient par milliers, fuyant les uns derrière les autres jusqu'au bout de l'horizon. Au-dessous de nous, dans la partie que nous venions de quitter, le spectacle était magique : c'était un désert aplani où toutes les routes, les gorges que nous avions suivies, les torrents et les forêts, tout se confondait. A peine, dans le lointain, quelques taches blanches nous indiquaient la position de quelques villages, mais si éloignés, si perdus à l'horizon, que de l'endroit où nous nous trouvions il nous semblait les apercevoir des limites d'un autre monde. Un vent frais soufflait sur nous, glaçant la sueur sur nos épaules et, par la brusque transition où il nous faisait passer, après les effluves brûlants de tout à l'heure, nous donnait la sensation d'entrer dans une atmosphère inconnue.

Pendant que je m'absorbais dans la contemplation de l'immense panorama déployé sous mes yeux, B... ne regardait rien. Il s'était assis à l'abri du pic dont la pointe abrupte surplombait le passage, et, ayant tiré de son sac une brosse et un peigne, il n'était occupé qu'à réparer le désordre de sa toilette, se séchait de son mieux, reboutonnait son dolman, lissait sa moustache et ses cheveux; puis, ayant remis tous ses ustensiles en place, le havre-sac au flanc et le bâton en main, il se dressa.

— Allons! dit-il; il s'agit maintenant de découvrir ces Buissières.

— Mais regardez donc! m'écriai-je en étendant la main devant moi. N'est-ce pas splendide? Et cela ne nous récompense-t-il pas de toutes nos peines?...

— Je regarderai quand j'aurai dîné, répondit-il.

Et, sans daigner jeter un coup d'œil en arrière, il prit le sentier, où je le suivis.

Rien ne troublait le silence de ces solitudes; nous commencions à désespérer de rencontrer quelque être humain quand un bruit de clochettes se fit entendre. Comme nous arrivions au bord du plateau, à l'endroit où un petit bois de pins s'écroule sur sa pente, nous vîmes surgir d'un sentier et s'avancer de notre côté quelques mulets chargés de sacs de charbon. Un homme les suivait, coiffé d'un grand chapeau de feutre et vêtu de velours de coton bleu.

— C'est le chemin des Buissières? lui demanda mon ami.

L'homme, étonné de nous voir, ne parut pas comprendre. Il fallut répéter la question. Enfin, en un français mêlé de patois, il nous répondit que nous n'avions qu'à suivre tout droit, que nous n'en étions plus qu'à un petit quart d'heure. Et du bout de son fouet, au fond d'un val étroit vers lequel dégringolait la forêt, il nous désigna le lieu, sans qu'il nous fût possible d'apercevoir la moindre trace de maisons, mais où semblait planer un léger nuage de fumée.

— Et l'auberge est bonne? demanda encore B...

— L'auberge? il n'y en a pas... Mais le père Payan vous recevra. Adressez-vous à lui.

Sur ces mots, le naturel s'éloigna, rejoignant à grands pas ses mulets, qui, pendant qu'il parlait, avaient continué à filer en avant en faisant sonner leurs clochettes. B... me regardait, la mine allongée et sérieuse, avec des yeux où s'amassait la colère froide du joli cas où je l'avais mis.

— Hein? voilà qui promet... Pas d'auberge! finit-il par dire.

— Puisque le père Payan nous recevra...

Et, sans plus d'explication, pour fuir le reproche de ses yeux, je me remis vivement en marche devant lui. D'après le conseil reçu, nous n'avions qu'à suivre tout droit; mais encore fallait-il choisir parmi tous les sentiers qui se croisaient sous bois; et, naturellement, le petit quart d'heure s'écoula, se renouvela maintes fois sans que nous eussions atteint les Buissières. Nous touchions à la lisière du bois, quand un bûcheron déboucha devant nous sur le sentier. Nous le hélâmes, il nous attendit, et aux nouvelles questions de B...:

— Je vais vous conduire, nous dit-il. Le père Payan est mon oncle, je demeure chez lui... Je suis son neveu, Isidore Cabrat, de Labâtie...; mais je n'habite plus Labâtie...

Il se mit à marcher à côté de nous, sa hache sur l'épaule et boitant légèrement de la jambe gauche. Il paraissait jeune, la mine fûtée et sournoise, les yeux vifs. De temps à autre, en souriant et sans mauvaise honte, il nous dévisageait, examinait avec attention le numéro brodé sur nos képis.

— Vous venez du chef-lieu? Je vois ça... C'est là qu'est le régiment... Oh! je connais ça...

— Vous allez donc à G...?

— Des fois, pour le charbon...; mais c'est rare... Le voyage est trop long... Nous vendons tout à Blatigny...

Puis il se tut, parut songeur et marcha, la tête basse, en roulant je ne sais quelles pensées.

Nous étions entrés dans le val, qui se dressait autour de nous en forme d'entonnoir, semblable au cratère refroidi de quelque volcan où un peu de terre se serait amassée. Bientôt, à un détour du chemin, nous apercûmes dans un renfoncement quatre ou cinq chaumines collées au rocher, ainsi qu'une demi-douzaine d'autres, éparses devant elles, mais toutes se rejoignant par une série de petits hangars qui les reliaient les unes aux autres en une sorte de demi-cercle mal tracé. Bâties avec des éclats de pierres plates qu'une terre rouge et grasse cimentait, recouvertes d'un matelas de joncs épais et percées de rares ouvertures, elles étaient très basses, se composaient d'un seul rez-de-

chaussée. Une seule, à l'entrée, avait deux étages et une remise plus grande que ses voisines. Quelques enfants qui jouaient près d'une mare, à quelque distance du groupe des maisons, s'enfuirent à notre approche, regagnèrent en courant leur logis où ils semèrent l'alarme sans doute, car aussitôt quelques visages de femmes inquiètes et d'hommes étonnés parurent sur le seuil.

— Voilà les Buissières, dit notre guide. Vous allez voir le père Payan...

Et il nous indiquait la principale maison, pendant que B... me jetait un regard silencieux.

III.

La porte était ouverte et nous entrâmes, suivant le bûcheron. La pièce au sol battu était assez vaste; mais le manque d'ouvertures et la fumée qui l'emplissait en ce moment la rendaient assez obscure, et il nous fut difficile d'abord d'y rien distinguer. Nous avions déposé nos sacs et nos bâtons sur une table; et, au fond de la salle, devant l'âtre où semblaient s'agiter quelques ombres vagues, nous entendions Isidore parler vivement et à voix basse. Le numéro de notre régiment revenait fréquemment, ainsi qu'un nom qui ne me frappa en rien en ce moment. Bientôt pourtant nous vîmes s'avancer vers nous, lentement, le chapeau sur la tête et les mains dans les poches de sa veste, un vieux paysan qui nous regarda curieusement. Il était de haute taille, le visage rasé et encadré de longs cheveux blancs, l'air soupçonneux. B... lui expliqua notre embarras en le priant de vouloir bien nous donner l'hospitalité.

Le père Payan le laissa parler, puis consentit à nous loger en déclarant avec un sourire qu'il le fallait bien, puisqu'il n'y avait point d'auberge aux Buissières. Et il y mit si peu d'empressement qu'un moment même je craignis qu'il ne nous envoyât coucher à la belle étoile. Il semblait non seulement peu enchanté, mais contrarié de notre visite. Il fallut lui dire ce que nous étions venus faire aux Buissières, et, quand il sut que la simple curiosité nous amenait, il ne parut pas encore bien convaincu. Pourtant il finit par s'humaniser.

— Approchez-vous du feu, dit-il en nous précédant vers l'âtre; les soirées sont fraîches et vous devez avoir chaud; il ne faut pas se refroidir... Tiennette, tu ajouteras un morceau de lard.

Je vis alors se dessiner devant le foyer la forme d'une femme qui, accroupie à terre, cassait les branches d'un fagot, qu'elle poussait sous la marmite. Le père Payan me céda le banc qu'il venait de quitter; puis il s'éloigna avec mon ami, qui tenait sans doute à se renseigner plus amplement et à connaître la chambre qui nous était destinée.

Je demeurai seul près du feu avec Tiennette. Elle continuait à casser son bois et à me tourner le dos, et la clarté lointaine qui venait de la porte l'éclairait faiblement. C'en était assez cependant pour que je pusse distinguer les belles touffes de cheveux roux qui s'aplatissaient sur sa nuque et dont les milliers de fils égarés enveloppaient sa tête comme d'un nimbe, la chemisette de toile bise, échancrée dans le dos, qui lui tombait jusqu'à mi-bras, le simple cotillon d'un vert déteint et sombre qui voilait ses hanches et que son talon nu retroussait par derrière. Il était si près de moi, ce talon, que je le frôlais presque du bout de ma botte, et j'en admirais la rondeur; je discernais près de la cheville une légère égratignure, toute récente, dont le sillon rouge tranchait sur le brun de la peau; et enfin l'orteil et les doigts, qui s'écrasaient sur le sol dans sa posture agenouillée, m'intéressaient avec leurs ongles bien dessinés et leurs renflements de chair délicats qui les faisaient ressembler à des pieds d'enfant.

Mais je ne voyais toujours pas son visage; seulement, en me penchant un peu de côté, j'apercevais le bord de ses joues qui se tendaient fermes et pleines, sérieuses, la pointe de ses sourcils qui me parurent un peu froncés et soucieux, et de tout cela je conclus que Tiennette était triste, avait des chagrins. Mais peut-être me trompais-je et n'était-elle que gênée par mon long examen. J'hésitais à lui adresser la parole, et elle restait là, sans me regarder, le cou toujours raide, tournée vers le foyer, se penchant de temps à autre pour souffler avec sa bouche le feu qui tardait à s'allumer, puis, le contour de la tête illuminé par la flamme, redressant son buste et demeurant de nouveau tranquille. Et le silence durait. Une ou deux fois elle hésita, fit un petit mouvement; puis, franchement, elle se tourna de mon côté, me sourit; ses jolis yeux clairs et bleus se levèrent, éclairèrent tout son visage, et sa bouche s'entr'ouvrit comme pour parler... Mais au même instant elle regarda vers l'entrée, et elle se tut, se leva soudain. J'avais suivi la direction de ses regards et je vis Isidore adossé contre la porte, qui nous surveillait de loin.

Tiennette s'éloignait; j'entendis ses pieds nus fouler la terre battue dans un bruit étouffé. Elle s'était dirigée vers la huche et se mit à couper le pain pour la soupe.

Alors je sortis, lançant au passage un regard de colère à Isidore, et je fis quelques pas hors des Buissières. Une source qui filtrait près de la maison du père Payan allait se ramasser en mare au milieu du val, où les joncs poussaient en abondance, avec une sorte de roseaux à long panache soyeux. De rares guérets, quelques prairies s'étendaient çà et là dans le prolongement du val. La montagne s'élevait brusquement de toutes parts, avec ses pentes boisées, d'autres pelées, ceignant tout l'horizon et ne s'écartant pour livrer un passage que vers l'endroit opposé à celui par lequel nous étions venus. De ce côté, on apercevait quelques masures; j'appris d'un gamin qui s'était

apprivoisé et qui gambadait près de moi que c'était Labâtie. Je vis aussi un mince filet d'eau qui se détachait de la mare et coulait dans cette direction, et je sus que c'était la propre source du Gourguillon dont les eaux exaspérées forcent plus loin l'enceinte des rochers et, après mille cascades et d'interminables détours, en suivant tous les ravins de la montagne, gagnent enfin la plaine.

Quand je rentrai, la table était mise, on n'attendait plus que moi. B... s'assit de mauvaise humeur : l'inspection de la chambre n'avait pas dû le satisfaire. Le père Payan et Isidore prirent place à côté de nous. Je fis honneur à la soupe, bien que les taillons de pain noir que Tiennette avait généreusement coupés eussent de la peine à couler. Le lard, par malheur, était rance; je me rattrapai sur le fromage blanc, qui composait tout le dessert. Au moment où B... portait son verre à ses lèvres, je lui vis faire une grimace, et je m'aperçus à mon tour que le vin avait une saveur bizarre. Le père Payan nous expliqua qu'on le montait de la plaine à dos de mulet dans des outres de peaux de mouton, et que c'était ce qui lui donnait ce goût. Il n'en était que meilleur d'après lui : il n'y avait qu'à s'habituer.

Tous ces menus détails ne m'empêchaient pas de suivre du regard Tiennette qui nous servait. Elle avait paru hésiter, faire un choix entre B... et moi. La mine terrible de mon ami l'effaroucha sans doute; je vis bientôt que je l'emportais, que toutes ses attentions étaient pour moi. Mais les yeux d'Isidore ne la quittaient pas. Paralysée sous ce regard, toute craintive, elle allait s'asseoir au fond de la pièce, sur la pierre du foyer, où elle avalait quelques cuillerées de soupe dans les intervalles du service.

Cependant, tandis que nous achevions notre repas, un grand mouvement se produisait devant l'habitation du père Payan. C'étaient des pas de mulets, des bruits de sonnettes, un attroupement considérable, comme si tout le hameau était en rumeur.

— Ils viennent pour la bénédiction, dit simplement le père Payan.

Ces paroles me surprirent; mais je ne voulus pas montrer mon ignorance en l'interrogeant.

En sortant de table, je vis une soixantaine de personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, habitants des Buissières et de Labâtie, réunis sur la petite place; plus, une vingtaine de mulets, tous chargés de gerbes que l'on était en train d'amonceler dans la remise du père Payan. Le crépuscule commençait à s'étendre sur le val et à effacer la forme des objets. La fraîcheur tombait. B... était allé arracher à son lit une couverture de laine dont il s'était affublé. Gravement, traînant une chaise après lui, il était venu s'asseoir devant la maison, adossé au mur, et se mit à bourrer sa pipe d'un air rageur. Les enfants du hameau faisaient cercle à quelque distance, regardant avec surprise l'accoutrement de mon ami; mais lui, sans s'inquiéter d'eux ni de ce qui se passait aux alentours, lançait des bouffées de sa pipe, l'air si boudeur et si maussade que je n'osai m'approcher.

La nuit venait, très rapide et très noire, comme dans tous les pays de montagne. Tout s'imprégnait autour de moi de calme et de recueillement. Peu à peu, les êtres qui s'agitaient confusément près de la remise prirent à mes yeux des allures mystérieuses et fantômatiques, en sorte que je n'ai jamais su si le vin du père Payan n'avait pas un peu troublé ma raison. J'allais voir en effet des choses extraordinaires.

IV.

Tout le monde était entré dans la remise, dont les portes se refermèrent, et j'avais suivi la foule. Des lanternes, suspendues circulairement, éclairaient faiblement l'assistance. Hommes et femmes étaient assis sur des bancs, et moi-même je me tenais au dernier rang, perdu dans un angle obscur. Au bout d'un instant, le père Payan entra. Vêtu d'une soutane qui s'ajustait assez mal à sa taille et qui me parut rapiécée en maint endroit, il monta sur une sorte d'estrade qui s'adossait au gerbier qu'on venait de construire, et là il étendit les mains pour bénir la foule, puis se tourna vers les gerbes, qu'il bénit de même. Tout en accomplissant ces divers actes religieux avec un grand air de componction, il marmottait des prières qui n'arrivaient pas jusqu'à moi. Isidore le suivait, paré d'un surplis blanc, l'air confit et dévot, les regards sans cesse attachés sur lui et tout pleins d'une basse obséquiosité. Il tenait en main un gros livre qui me sembla être un vieux bréviaire, entre les pages duquel étaient intercalées un grand nombre de feuilles blanches. Il le remit au père Payan; puis il prit un plateau et vint en boitant faire le tour de l'assemblée, se glissant devant chaque rang, et chaque fidèle déposait son obole. En passant près de moi, dans le coin où l'ombre me noyait, il me tendit tout naturellement son plateau, où je mis mon offrande; et alors, en me reconnaissant, il eut un mouvement de surprise; mais il s'éloigna sans rien dire. La collecte achevée, un cantique en dialecte patois fut entonné par la foule. D'autres suivirent, et le père Payan, assis sur l'estrade, chantait avec tout le monde.

Cependant j'avais remarqué Tiennette à quelque distance de moi. Elle s'était parée : une robe d'indienne couvrait ses épaules, et je vis que ses cheveux étaient roulés avec plus de soin. Elle tournait fréquemment la tête, semblait chercher quelqu'un; puis, quand elle m'eut découvert dans mon coin, elle me sourit d'un air d'intelligence. Sa robe la gâtait, lui ôtait de son charme rustique; je la préférais dans sa demi-nudité de sauvagesse; mais elle ne s'en doutait pas et au contraire semblait heureuse que j'eusse pu l'apercevoir

dans ses beaux atours. Et, tout en chantant avec les autres, elle continua à se tourner de mon côté et à me sourire.

De temps à autre, le père Payan se levait; il étendait les bras, joignait les mains, semblait imiter tous les gestes et parodier les allures d'un prêtre à l'autel. En dépit de la bizarrerie du spectacle que j'avais sous les yeux, je n'étais pas choqué et n'avais nulle envie de me moquer. Le sérieux de toutes les personnes qui étaient là, la naturelle indifférence avec laquelle ils regardaient se dérouler la cérémonie dont l'étrangeté me frappait, mais qui pour eux sans doute n'avait rien que d'habituel et de simple, le bon cœur, la foi vive et naïve avec laquelle ils chantaient leurs cantiques, tout cela finissait par m'imposer et par me remplir d'un grand sentiment religieux. Des souvenirs me revenaient de mon enfance catholique, quand, le soir, à la campagne, dans la vieille maison paternelle, tous les domestiques réunis autour de nous, on faisait la prière en commun. Et j'admirais que dans ce hameau perdu au sommet des monts et ignoré du reste du monde, là comme partout, la pauvre et faible humanité élevât sa voix suppliante et, par les rites et les prières que lui suggérait son zèle pieux, tentât de fléchir les rigueurs de la destinée.

A la fin, tous vinrent défiler devant le père Payan qui tenait le gros livre ouvert devant lui et le présentait à baiser. Je ne jugeai pas à propos de me conformer à ce cérémonial. Je restai debout près de la sortie. Tiennette était demeurée la dernière, un peu en arrière de la foule. En passant près de moi, elle me saisit brusquement la main et me murmura à voix basse :

— Venez! j'ai quelque chose à vous dire...

Alors, sans lâcher sa main, je la suivis, et nous nous mîmes à courir dans la direction de la mare, vers un petit bois d'aulnes que j'avais remarqué de jour et dont la masse sombre tranchait en ce moment dans la nuit. Et nous riions tous deux en courant. Mais nous avions à peine fait quelques pas que, de l'angle de la remise, Isidore, encore revêtu de son surplis, se détacha comme un fantôme et nous barra le passage.

— Ah! je m'en doutais..., s'écria-t-il.

Tiennette jeta un cri, abandonna ma main, et, rebroussant chemin, elle s'enfuit vers la maison, poursuivie par le féroce boiteux.

Je n'osai rentrer tout de suite dans la demeure du père Payan, de peur de tomber au milieu d'un démêlé de famille, dans une scène de ménage. Car ce qu'était Tiennette par rapport à Isidore, je l'ignorais encore. Je restai à la même place, immobile, écoutant le bruit décroissant des gens de Labâtie qui, par le fond du val, se retiraient chez eux, et regardant les maisons des Buissières qui, une à une, éteignaient leurs feux et se préparaient au repos. Je fus bientôt distrait par un autre spectacle : une lueur blanchissait vers l'ouest, au-dessus des monts lointains; la lune parut et vint jeter ses molles clartés dans le val, glisser ses rayons pâles sur les versants dénudés et allumer de froids reflets la surface du marais. Je m'oubliai à suivre sa marche lente dans le ciel, rêvant au milieu du silence et ne pouvant m'empêcher de penser à la vie triste et monotone de Tiennette dans ce vallon solitaire.

En rentrant, je trouvai sur la table une petite lampe de cuivre allumée. Une voix sortit du fond de la pièce, de derrière un rideau où devait se cacher dans un enfoncement le lit du père Payan. C'est ce dernier qui parlait.

— Prenez la lampe, me dit-il. Votre ami vous attend, vous n'avez qu'à monter.

— Faut-il fermer la porte à clef?

— C'est inutile; il n'y a pas de voleurs ici.

Au ton qu'il y mit, il semblait vouloir me faire comprendre que les seuls voleurs à craindre étaient les voyageurs de passage comme nous. Je ne répondis rien et gravis l'escalier de bois.

B... m'attendait en dormant. La chambre était petite et basse; des hardes de femme pendaient le long des murs, accrochées à des clous; un dé, une pelote d'aiguilles, des écheveaux de fil, quelques rubans fanés traînaient sur la tablette de la croisée. Après cette inspection rapide je vins m'asseoir sur le bord de la couchette, et le mouvement que je lui imprimai réveilla B....

— Il se passe ici des choses extraordinaires, lui dis-je, c'est tout un roman.... Vous n'avez peut-être pas remarqué cet air de victime résignée qu'a Tiennette?... Et puis, si vous étiez entré dans la remise, vous auriez vu le père Payan en soutane, bénissant les gerbes de seigle et chantant des cantiques en patois... Et Isidore avait un surplis... Celui-là m'a l'air d'un mauvais drôle. Je ne sais quels sont ses droits sur Tiennette; mais, pour sûr, il en abuse : il se dresse devant vous comme un spectre au moment où l'on se passerait le plus volontiers de sa présence...

Je m'arrêtai, trouvant inutile de faire à mon ami la confidence de mes succès auprès de Tiennette.

— Isidore est le fiancé de Tiennette, me dit B... assis sur son lit et coiffé de son foulard rouge; il est naturel qu'il la surveille... Vous sauriez cela comme moi si vous aviez fait causer le père Payan, qui est le grand-père de la jeune fille... Au reste, il n'est pas facile de lui arracher les paroles, à ce vieux. J'ai su pourtant de lui ce que je tenais à savoir : le plus court maintenant pour nous rendre au chef-lieu est de passer par la Fonfrède, en suivant un torrent...

— Le Gourguillon?

— Parfaitement. Mais il paraît que les sentiers sont abominables. Je lui ai demandé de nous prêter demain les deux mules que j'ai aperçues dans l'écurie; il m'a refusé sous prétexte que c'est demain jour de repos... Car il paraît que c'est dimanche; on ne sait comment

on vit en voyage... « Tu t'abstiendras de tout travail ce jour-là, toi, ton fils, ta bête de somme », m'a-t-il dit d'un ton de vieux bénisseur, pendant qu'il me montrait cette chambre... C'est celle de Tiennette; elle couche à côté, dans le grenier à foin, à la place d'Isidore, qui est retourné pour ce soir à Labâtie... Et voilà. Il n'y a rien là d'extraordinaire; ces gens se réunissent dans une remise pour faire leur prière, et leur lard est rance, et leur vin sent le bouc, et je ne vois pas de roman dans tout cela... Tenez! laissez-moi dormir, cela vaudra mieux.

Il le fit comme il le disait, se tourna vers le mur et se rendormit. Alors, avec plus d'intérêt encore, je considérai la chambrette et les robes de Tiennette, les solives enfumées du plafond sous lesquelles elle avait reposé si souvent, et cette couche où ses chagrins l'avaient poursuivie sans doute... Car je ne pouvais m'ôter de la tête qu'elle était très malheureuse. Je jetai les yeux dans la direction du grenier où elle couchait, et je vis là une porte de communication, vers laquelle je me dirigeai en étouffant mes pas. Mais elle était fermée par une grosse serrure, et la clef enlevée. Je la poussai légèrement; elle résista en rendant un bruit de vieilles ferrures. Et j'écoutai : rien ne remua de l'autre côté. Alors je soufflai la lampe et me glissai tout habillé sur la couchette, à côté de mon ami.

Le soleil, en me frappant toute la journée sur la nuque, m'avait chauffé le sang et donné la fièvre. Mes oreilles bourdonnaient, je ne pouvais m'endormir. Pourtant je finis par m'assoupir. Je ne sais depuis combien de temps je reposais quand un bruit m'éveilla. C'était de petites poussées sourdes comme si l'on eût essayé d'ouvrir une porte. Je pensai tout de suite à celle du grenier; mais le bruit était plus lointain, extérieur. La lune en ce moment brillait dans tout son éclat et éclairait vivement la chambre. J'allai vers la fenêtre, que j'entr'ouvris doucement, et, prenant soin de me dissimuler derrière le montant, je glissai un œil au dehors.

Je reconnus Isidore au loin, debout devant la porte de la remise, qu'il ébranlait à petits coups. Au même moment, la tête de Tiennette se pencha au-dessus de lui par l'ouverture d'un châssis. La nuit était si claire que, malgré la distance, je distinguais le sourire espiègle qui se dessinait sur ses lèvres, et l'on eût dit qu'en sûreté maintenant, elle en abusait pour taquiner Isidore et se moquer de lui.

— Que veux-tu? lui demanda-t-elle.

— Je viens faire boire les mules; ouvre-moi.

— Les mules ont bu, je m'en suis chargée. Elles n'ont pas besoin de toi, tu peux t'en aller.

Il resta à la même place, les yeux levés sur elle, la main toujours posée sur le loquet de la grande porte.

— Ouvre-moi donc! répéta-t-il. Je suis ennuyé de dormir là-bas, à Labâtie. Je n'y suis pas tranquille, avec ces messieurs à côté de toi... Celui surtout avec lequel tu te sauvais... Puisque tu ne peux pas l'épouser, à quoi ça te sert-il?... Tu voudrais t'entendre avec lui, je vois bien; mais tu ne lui parleras pas... Allons! ouvre-moi, ou j'enfonce la porte!

— Non, va-t'en!

Il parla encore avec colère, puis en vint à des supplications gauches et niaises; et enfin :

— C'est décidé? Tu ne veux pas m'ouvrir?... Eh bien! je ne m'en irai pas. Je passerai la nuit là.

— Comme tu voudras.

Il s'était assis devant la porte et ils échangèrent encore quelques paroles. Tiennette resta une minute à le regarder en silence; puis elle se retira, et par la porte de communication je l'entendis qui gagnait le fond du grenier à foin.

De mon poste d'observation je continuai à surveiller Isidore. Il demeura longtemps immobile, la tête posée sur ses genoux qu'il avait entourés de ses bras. Il finit par se lever, fit quelques pas devant la maison, la regardant avec une attention soupçonneuse, et je me hâtai de me replonger dans la chambre. Puis, après s'être assis de nouveau et relevé plusieurs fois, il parut perdre patience, et, murmurant je ne sais quoi entre ses dents, il se décida à s'éloigner dans la direction de Labâtie. Il se retournait de temps à autre avec des gestes violents, s'arrêtait comme pour revenir, et enfin le bruit de ses pas, sa silhouette vacillante et boiteuse qu'éclairait la lune se perdirent dans l'éloignement. Le paysage nocturne reprit alors son immobilité et retomba dans le silence; les clartés de l'astre continuèrent à caresser doucement les rampes lointaines, les rochers blancs, les bois muets qui les tachaient par place et qu'aucun souffle n'agitait, le miroir lisse de la mare avec son cadre de noirs roseaux et le groupe endormi des maisons qui allongeaient près de moi leur ombre. Tout reposait dans le val tranquille et semblait frappé de mort. Moi seul, dans la paix de toutes ces choses, je sentais ma pensée vivante et bien éveillée qui s'agitait en moi et qui refusait de s'endormir. Tiennette n'était-elle pas là, près de moi, qui voulait me parler peut-être?...

Je refermai doucement la croisée. Je retournai vers la porte de communication et je me mis à la gratter; puis, voyant que rien ne me répondait, je frappai à petits coups espacés; et enfin, à voix basse, par le trou de la serrure, j'appelai : « Tiennette! Tiennette!... » Il me sembla bien qu'à un moment quelque chose bougeait, comme si elle se soulevait pour écouter. Mais ce bruit cessa. Je recommençai à frapper, à gratter et à appeler... Et j'attendis longtemps, longtemps, jusqu'au moment où la fatigue finit par me prendre et où, renonçant à connaître le secret de Tiennette, j'allai me remettre au lit. Le sommeil profond ne tarda pas à venir.

V.

Dès l'aube, B... fut sur pied. Il avait hâte de quitter les Buissières, pour lesquelles je me sentais pris au contraire d'un grand attachement et que je n'aurais pas voulu abandonner si vite. Quand nous descendîmes dans la salle du rez-de-chaussée, le père Payan et Isidore s'y trouvaient avec Tiennette, qui préparait le café. Il fut détestable : ce n'était que de l'eau trouble et qui sentait le graillon. B... n'acheva pas sa tasse; il s'empressa de régler nos comptes.

En partant, nous serrâmes les mains du père Payan et d'Isidore, qui nous souhaitèrent un bon voyage. Tiennette, dans le costume succinct où je l'avais vue la veille en arrivant, était debout devant l'évier, en train de laver la vaisselle. La présence de son fiancé lui avait rendu toutes ses craintes. Elle ne nous dit rien, put à peine glisser un regard de mon côté, et ce fut tout. Nous nous éloignâmes.

Dans les rayons roses du matin qui perçaient le léger brouillard encore suspendu sur les hauteurs voisines, à travers les prairies où la rosée étincelait dans l'herbe, en suivant le fond du val nous gagnâmes Labâtie : quelques maisons éparses et plus chétives encore que les Buissières. Nous eûmes bientôt atteint, à l'extrémité du vallon, la gorge resserrée où s'insinue le Gourguillon et où commence sa première chute. Je m'arrêtai en cet endroit, avant que quelques pas de plus ne m'eussent dérobé la vue des Buissières. Et pendant que B... roulait par le sentier en pente en suivant les bondissements furieux du torrent et s'en allait aussi furieux que lui, emporté d'un élan irrésistible, je regardai une dernière fois, j'embrassai l'étroit horizon de rochers et de verdure où était confinée la vie de Tiennette.

Et je la quittais! Elle ne savait pas tout ce que je laissais de moi auprès d'elle; que, pour quelques heures passées sous son toit, pour l'avoir surprise dans son cadre rustique et dans ses occupations de chaque jour, sans même avoir échangé une parole, mon cœur s'était secrètement ému d'une tendre sympathie pour elle, et que c'était là une impression qui ne s'effacerait jamais! Elle ne se doutait pas combien de fois mon souvenir retournerait là-haut, la visiter dans son triste hameau perdu dans les monts! combien de fois, en repensant à ce voyage, sa douce et mélancolique image viendrait se dessiner sur le fond de ma rêverie!

Je m'arrachai à ma contemplation et me mis en marche. Depuis longtemps B..., engagé dans les zigzags du sentier, entre les deux lignes de rochers qui pressent le lit du torrent, avait disparu. J'allais, m'arrêtant à chaque pas, arrachant des fleurs aux talus, des brindilles d'arbustes dont je bourrais mon havre-sac en souvenir de mon passage dans ces lieux. Ces soins pieux retardaient ma marche, en sorte que j'avais à peine fait quelques pas hors du val et côtoyais un petit ravin, quand soudain, sous le bois aux claires frondaisons d'argent, j'entendis partir un éclat de rire. Je m'arrêtai surpris, jetai les yeux de ce côté, et tout à coup je vis Tiennette, Tiennette elle-même, bondissant dans les hautes herbes, qui accourait.

Elle s'arrêta devant moi, toute rouge, les yeux brillants, et si hors d'haleine que sa jeune poitrine, par bonds pressés, soulevait sa chemisette dont un cordon arrondissait les plis sur ses épaules. Et, riant de me voir, tout de suite elle me parla par phrases coupées, encore suffoquée par la course :

— J'avais peur de vous manquer... Ah! j'ai couru... Là-haut, par les combes..., coupant tout droit... Je n'ai rencontré personne...; c'est une chance... Vous connaissez Patrice Rouvère?

— Non, lui dis-je étonné de la question; qui est-ce?

— C'est un soldat de votre régiment; vous devez le connaître. Voilà quatre ans qu'il est parti; son temps va finir, et je l'attends... Il faut que vous lui disiez quelque chose.

— A votre service. Mais asseyez-vous. Tenez, là, sur l'herbe... Nous avons du temps devant nous et personne ne passe.

Je lui donnai l'exemple; je m'étendis de mon long sur le gazon, me débarrassant de mon sac et de mon bâton. Mais elle resta debout devant moi, plantée sur ses pieds nus. Sous son cotillon court, ses jambes, humides de rosée et verdies par endroit par cette galopade matinale à travers les prés, brillaient au soleil.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ?

— Non, dit-elle, je n'ai pas le temps; il faut que je parte. Si je tardais, Isidore s'apercevrait... Je me suis échappée...

— Je m'en doute bien... Mais que vous veut-il donc, cet Isidore? Il a fait un train cette nuit... Peu s'en est fallu que je ne descendisse pour le mettre à la raison. Car je ne dormais pas...

— Oui, je sais bien..., dit-elle.

Et elle détourna les yeux en souriant. Alors le souvenir du léger bruit que j'avais entendu pendant que je grattais à sa porte me revint.

— Ah! ah! vous m'entendiez, lui dis-je, et vous ne répondiez rien! Et pourtant..., pourtant vous aviez quelque chose à me dire, puisqu'en sortant de la remise vous m'aviez pris la main et que vous m'entraîniez...

Je m'étais levé à demi, tout en parlant, et j'avais saisi sa main, qu'elle m'abandonna sans résistance.

— Oui, dit-elle, c'est vrai; c'est une commission... Et il faut me jurer de la faire.

— Je vous le promets.

— Jurez par le Père, le Fils et le Saint-Esprit et en levant la main droite, dit-elle avec un grand sérieux.

Cela me força à lâcher sa main. J'élevai la mienne en l'air et je dis gravement :

— Par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, je le jure!

Alors elle s'assit dans l'herbe, en face de moi, les genoux en l'air, tirant des deux mains son cotillon jusqu'au bord de ses pieds, et très vivement elle me dit :

— Vous verrez Patrice... Vous lui direz qu'Isidore est à la maison, qu'à présent que le père est vieux, il l'a pris chez lui et que c'est lui qui soigne les bêtes, et qu'il couche au grenier... Et que j'ai grand'peine à me défendre... C'est toujours le même, comme aux Ormes... Il comprendra ce que ça veut dire... Et dites-lui qu'il me suit partout, qu'il ne me quitte pas et que grand-père, qui est pour lui, me presse et veut lui laisser la soutane et le livre... Mais je leur ai dit d'attendre jusqu'à la Saint-Rémi, qu'alors je me déciderais... Il faut donc qu'il revienne avant ce temps, le plus vite qu'il pourra, et qu'il ait gardé ce qu'il m'a promis, ce qu'il a promis à tous. On le fera jurer, et, s'il jure, on le croira, et il aura la soutane et moi avec... Il connaît les conditions, il saura ce que ça veut dire... Et dites-lui aussi que je garde l'anneau qu'il m'a donné dans la nuit du grand hiver, toujours à la même place (dit-elle en écartant sa chemisette et en me montrant un petit anneau d'argent qui pendait à un cordonnet), toujours là en souvenir de lui et de sa mère; mais que, s'il perdait sa foi, s'il devenait renégat, je ne l'épouserais pas. Je n'épouserais pas Isidore pour cela; je me laisserais mourir, dit-elle tristement. Mais je le connais, je compte sur lui et je l'attends en confiance; dites-le-lui bien, et qu'il se dépêche... Nous fiancerons à la Saint-Luc, et nous nous marierons à la Saint-Éloi... Nous resterons seuls avec le père, nous renverrons Isidore à Labâtie chez ses parents... Et plus tard nous aurons la collecte et la dîme, nous serons les rois des Buissières... Voilà tout. Il faut que je parte.

Et d'un bond elle se remit sur ses pieds.

— C'est bien, lui dis-je; je ferai la commission... Mais pour la peine?...

Et comme, pendant qu'elle parlait, mes yeux n'avaient pas quitté ses bras nus qu'elle tenait croisés devant elle et dont la rondeur m'attirait, j'essayai de les saisir; je me levai en même temps pour atteindre son front, avançant la tête avec un mouvement significatif des lèvres. Mais elle s'écarta vivement et s'enfuit à quelques pas. Nous restâmes un moment silencieux et nous regardant à distance. Peut-être vit-elle une ombre de tristesse dans mes yeux, car elle revint bientôt vers moi :

— Si c'est de bonne amitié, je veux bien, dit-elle... C'est pour Patrice que je le fais... Mais je ne vois pas quel plaisir cela peut faire à un monsieur comme vous.

Et, rougissant sous le hâle, un peu confuse et les yeux baissés, elle me tendit son front sous ses mèches rousses que le soleil traversait et faisait flamber comme de l'or.

J'hésitais maintenant. A la voir, pleine de son amour pour Patrice, se prêter de si bonne grâce à ce que je demandais, j'avais presque honte de ma conduite et comme un remords de mon exigence. Pourtant je me penchai, j'appuyai mes lèvres sur ses joues... Et de ses épaules, de sa jeune poitrine, des touffes épaisses de ses cheveux roux s'exhala un parfum âcre et chaud de jeunesse sauvage qui me monta soudain au cerveau. Mes lèvres s'oubliaient. Mais elle se dégagea brusquement, se mit à courir et, se retournant à vingt pas de moi :

— Vous l'avez juré, me cria-t-elle. Souvenez-vous!

Et, toujours bondissant dans les herbes, elle disparut derrière la futaie.

Je demeurai longtemps au bord de la route, assis sur un quartier de roche et frappant les cailloux du bout de ma canne, sans pouvoir me décider à partir. Il me semblait que depuis l'entrevue que nous venions d'avoir l'image de Tiennette était un peu changée et qu'elle ne me tenait plus au cœur par les mêmes attaches. Il ne m'en coûtait rien, quelques instants auparavant, de la disputer à Isidore; mais, maintenant que je voyais la place que Patrice avait dans son cœur, je comprenais bien qu'il n'en restait aucune pour moi. Que n'étais-je parti sans la revoir! sans que rien eût dissipé le charme mystérieux que j'emportais d'elle et qui m'eût permis d'y rêver au mieux de mes convenances personnelles! Il est donc vrai qu'à trop approfondir le bonheur, on risque d'en tarir la source... Je me levai avec un soupir, et, pour secouer les pensées attristées que soulevait en moi cette séparation, je hâtai le pas, roulant à mon tour par le sentier pierreux, au milieu des roches pendantes et du chaos où m'entraînaient tous les détours du Gourguillon.

Quelque hâte que je misse, je ne rejoignis mon compagnon que quelques heures après, presque à l'entrée de la Fonfrède. Il était arrêté au bord du chemin, en train de causer avec le curé de l'endroit, qu'il avait rencontré en route, au cours d'une tournée paroissiale, et avec lequel il avait lié conversation. Le brave prêtre et le soldat s'entendaient fort bien. Au moment où j'arrivais, l'entretien roulait sur le pays que nous venions de parcourir et en particulier sur les habitants des Buissières.

— Ces gens-là, en somme, vivent absolument comme des bêtes, dit l'ecclésiastique pour conclure.

— Le fait est que ce qu'on y mange! s'écria mon ami.

Je vis bien qu'il se méprenait sur le sens que l'abbé donnait à ses paroles, qu'il s'y mêlait une arrière-pensée secrète et un fond d'animosité religieuse. Mais je me dispensai d'intervenir et de protester.

Le curé de la Fonfrède nous offrit cordialement l'hospitalité, nous assurant que nous serions mieux

chez lui qu'à l'auberge. Il n'eut pas de peine à nous convaincre. Son bon vin, ses poulets gras à point firent oublier à mon ami B... toutes les mortifications du voyage et lui rendirent, avec sa bonne humeur, le sentiment de cette vive amitié qui était née entre nous à cette occasion et que rien ne devait plus altérer.

Le lendemain, nous étions de retour au chef-lieu. C'est alors que je fus appelé chez le colonel et que, sans avoir la peine de prendre aucune information, je ne devais que trop faire connaissance avec le malheureux Patrice Rouvère.

LÉON BARRAGAND.

(*La fin au prochain numéro.*)

UNE HISTOIRE DES RELIGIONS

PAR

UN ADVERSAIRE DE LA RELIGION

M. Eugène Véron

I.

Lorsqu'il y a quelques années à peine « l'histoire des religions » fut introduite dans les programmes de l'enseignement supérieur, cette rubrique égalitaire ne laissa pas de causer un certain scandale parmi ceux qui trouvent naturel de soumettre aux investigations de la critique et de l'histoire la religion des autres, mais qui prétendent y soustraire la leur en vertu de son caractère sacré. Aujourd'hui l'indignation des premiers jours a fait place à d'autres sentiments, puisque les défenseurs les plus éclairés de l'Église ne craignent pas de consacrer à cette même « histoire des religions » leurs plus récentes publications (1). Ne pouvant pas l'empêcher d'exister, ils jugent à propos d'en faire leur enfant adoptif. C'est de bonne politique, et l'histoire des religions ne s'en portera pas plus mal.

Toutefois l'Église, se faisant une histoire des religions à son image, ne saurait s'étonner si ses adversaires s'en font une autre, conforme à leurs principes et imprégnée de leur esprit. Telle est la tâche que semble s'être proposée M. Eugène Véron dans les deux volumes qu'il vient de publier sous le titre d'*Histoire naturelle des religions* (2). Pour l'entière édification de ceux que le titre seul ne renseignerait pas sur les tendances de l'auteur, il est expressément notifié que l'ouvrage fait partie de la *Bibliothèque matérialiste*. Il suffit, du reste, de l'ouvrir au hasard pour se convaincre qu'il ne déparera pas la collection.

M. Véron ne nous en voudra pas de déclarer que son *Histoire* n'est pas complète. Il le reconnaît lui-même à plusieurs reprises. S'il avait voulu suivre dans tous leurs développements les nombreuses religions qui se sont partagé ou se partagent encore l'adhésion des hommes, il lui aurait fallu, non pas deux volumes, mais une série de tomes qui eussent formé une « Bibliothèque » à eux seuls. Il s'en est tenu à marquer les principales étapes du développement religieux de l'humanité et ne s'est arrêté aux religions particulières qu'autant qu'elles lui offraient des exemples favorables à sa théorie sur l'évolution de *la* religion en général.

La thèse actuelle du matérialisme sur l'origine des religions est bien connue. Les religions sont nées du rêve et de l'hallucination. Quand l'homme primitif voyait en rêve des objets éloignés de lui ou des personnes absentes, il s'imaginait voir leurs fantômes ou leurs esprits. Bientôt il attribua un esprit ou une âme, distincte du corps matériel, à tous les objets et à tous les êtres, à commencer par lui-même. Comme, d'autre part, il vivait dans des conditions très misérables, en lutte perpétuelle avec ces êtres qui l'entouraient, il fut amené à entrer en relation avec leurs esprits. Et voilà l'origine de la religion, qui, de l'animisme le plus grossier au monothéisme le plus éthéré, n'est autre chose que la croyance aux esprits ou à l'Esprit.

Laissons cette explication ; elle rentre dans la catégorie de celles qui n'expliquent rien du tout. M. Eugène Véron n'y ajoute rien de nouveau et ne prétend pas d'ailleurs l'avoir inventée. On lui concédera plus aisément que la religion subit au sein de l'humanité une évolution parallèle au progrès de l'observation de la nature. A l'animisme, ainsi nommé parce qu'il prête une âme aux choses, succède le fétichisme ou la croyance aux esprits logés tantôt dans un objet, tantôt dans un autre ; ensuite viennent le naturalisme et l'idolâtrie anthropomorphique, dans lesquels l'homme s'attache plus particulièrement aux esprits des grands phénomènes de la nature et finit par les concevoir comme des êtres distincts de ces phénomènes, analogues à lui-même, mais doués d'une puissance beaucoup plus considérable à tous égards. A ce degré du développement religieux se forment les grandes religions ; il s'établit entre les dieux une hiérarchie qui aboutit plus ou moins fatalement à l'unité par la prépondérance croissante du Feu lumineux. En même temps le culte se complique ; les prêtres surviennent et modifient à leur tour les religions dans un sens ritualiste. La conception de Dieu devient métaphysique, de concrète qu'elle était auparavant, et l'évolution s'achève dans les religions spiritualistes des temps modernes.

Cette analyse est bien menée et paraît exacte dans

---

(1) *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, par l'abbé de Broglie. — Paris, 1885. Putois-Cretté.

(2) 2 vol. in-18, chez O. Doin et Marpon et Flammarion. Paris, 1885.

ses principaux éléments. Toutefois ce n'est pas à cette partie de son œuvre que le nouvel historien des religions attache le plus de prix. Nous avons tous un faible pour les idées dont nous croyons pouvoir nous attribuer la paternité. Or M. Véron a fait deux découvertes : il a retrouvé l'ordre logique des transformations successives du védisme dont les éléments épars sont entassés dans le recueil des *Védas*, et il a surpris le secret des origines du christianisme. Arrêtons-nous à cette dernière révélation. Voici la chose en deux mots : après l'exil, les Juifs ont, paraît-il, mal compris leurs psaumes; au lieu d'y voir de simples hymnes au Soleil, des appels au dieu protecteur qui chaque matin les délivrait des ténèbres, ils se sont imaginé que ce dieu devait les délivrer de leurs ennemis terrestres. Cette fausse interprétation leur a inspiré d'absurdes espérances pour l'avenir; ils ont conçu un idéal messianique. Les premiers chrétiens en ont fait l'application au Christ, tandis que, d'autre part, ils identifiaient ce même Christ avec le Verbe divin, autre conception erronée déduite de l'antique sacrifice aryen au Soleil levant. Et c'est ainsi que le christianisme est né d'une série de contresens juifs.

II.

L'histoire naturelle offre cet avantage sur l'histoire des choses humaines, de ne pas éveiller au même degré nos passions : comme il s'agit des plantes et des bêtes, nous y sommes, pensons-nous, moins directement intéressés. Mais il ne suffit pas de baptiser l'histoire des religions du nom d'« histoire naturelle » si l'on n'acquiert du même coup l'impartialité avec laquelle on décrit un animal ou un végétal quelconque. M. Véron a la religion en sainte horreur, et il ne s'en cache pas. Le premier et le dernier mot, l'alpha et l'oméga des deux volumes, c'est : « La religion est absurde. » M. Véron est convaincu qu'il n'y a pas de plus grand service à rendre à l'humanité que de lui démontrer l'inanité de toute espèce de religion. Il a la foi antireligieuse.

Nous sommes bien éloigné de lui en faire un crime; à chacun sa liberté en pareille matière. Mais on avouera qu'une semblable disposition d'esprit est peu favorable à une juste appréciation des événements religieux. Que serait une histoire de l'art par un homme qui aurait l'art en horreur et qui serait inaccessible à tout sentiment esthétique? Aussi l'*Histoire naturelle des religions* est-elle un ouvrage de philosophie antireligieuse, nous dirions volontiers de polémique anticléricale, plus encore qu'un livre d'histoire. A chaque page on retrouve derrière l'historien l'adversaire passionné du catholicisme moderne, et non seulement du catholicisme, mais de toute espèce de spiritualisme. Avec quelle satisfaction intime, avec quel sentiment du devoir accompli il dit leur fait aux animistes du XIXe siècle à propos de la religion des sauvages ! Comme il leur prouve qu'à tout prendre, le spiritualisme des Bojesmans et des Iroquois est infiniment supérieur au leur, parce qu'il est plus complet, plus logique et plus raisonnable! Traiter M. Janet ou M. Caro de Papous dégénérés, c'est là, en somme, une plaisanterie inoffensive ; mais il est permis de douter que ce soit très exact. Croirait-on que l'honorable M. Véron a consacré tout un volume à l'étude du christianisme, et qu'il n'a pas découvert que le Dieu de Jésus dans l'Évangile se présente à nous comme le *Père* céleste? C'est, dit-il, « un monarque oriental qui ne connaît de loi que son bon plaisir ». En vertu d'un raisonnement analogue, le *perinde ac cadaver* des jésuites devient le fond de la pensée de Jésus.

Mais laissons là les citations. Aussi bien les deux qui précèdent suffisent pour montrer chez l'auteur un parti pris de condamner tout ce qui est chrétien. Certes l'Église, dans le passé et dans le présent, offre grandement prise à la critique, même la plus sévère ; mais il nous paraît étrange que l'on ne trouve pas dans tout l'Évangile et dans toute l'histoire de l'Église un seul point, non pas même un seul, sur lequel il ne faille passer condamnation. Comprise de cette façon, l'histoire anticléricale ne mérite pas plus de confiance que l'histoire cléricale, pour laquelle tout est admirable dans le passé de l'Église. Les deux intransigeances se valent.

III.

Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que les historiens de l'école de M. Véron subissent l'influence de cette Église abhorrée bien plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Nous voudrions montrer par quelques exemples que la conception catholique de la religion se trahit manifestement dans la manière dont l'honorable historien conçoit toutes les religions.

Nous la retrouvons déjà dans sa définition de la religion. C'est, dit-il, « la croyance au surnaturel ». Que voilà bien l'opposition tout ecclésiastique de l'ordre surnaturel de la grâce et de l'ordre naturel du monde déchu ! Malgré l'adhésion récente de l'un de nos critiques les plus remarquables, cette définition ne se justifie en aucune façon. Elle ne saurait être appliquée ni à la religion des stoïciens ou des néoplatoniciens, qui faisaient rentrer dans l'ordre naturel ce que l'on considère aujourd'hui comme surnaturel, ni au christianisme unitaire moderne, qui repousse le surnaturel. Le sauvage, lorsqu'il invoque son gris-gris, croit-il au surnaturel? Il s'en préoccupe si peu que M. Véron, fidèle à sa définition, se voit obligé de reconnaître que le fétichisme n'est pas, à proprement parler, une religion. Mais alors où commence la reli-

gion? On ne le sait pas trop. M. Véron aurait bien envie de dire que la religion ne commence qu'avec le prêtre (voy. p. XVIII du premier volume). — De fait, l'antithèse du naturel et du surnaturel est récente ; elle date de deux siècles au plus, et il n'y a rien de moins stable. Ce qui est considéré comme naturel à une époque est considéré comme surnaturel un siècle plus tard, et réciproquement. Les croyants eux-mêmes, de nos jours, s'efforcent d'expliquer le surnaturel comme la manifestation de lois naturelles supérieures à celles que nous connaissons, mais nullement opposées. Bref, la définition ne vaut que pour la polémique contre le christianisme traditionnel ; historiquement, lorsqu'il s'agit de l'appliquer à toutes les religions, elle est insoutenable. Comme le surnaturel, au moins dans son acception traditionnelle, est absolument condamné par la science moderne, il en résulte qu'assimiler la religion à la croyance au surnaturel équivaut à signer son arrêt de mort.

La même influence se reconnaît encore dans la façon dont l'auteur prend chaque religion comme un tout, comme un bloc, ayant subi une certaine évolution, mais restant, pour le fond, identique dans tout son développement. Nous insistons sur ce point de vue; il se retrouve chez un grand nombre d'adversaires de l'Église, et il est particulièrement digne d'attention chez des philosophes qui affirment le principe de l'évolution avec une grande énergie. Dans son étude détaillée sur le christianisme, M. Véron cite indistinctement, comme documents chrétiens, les *Évangiles*, les *Actes*, les *Épîtres*, qu'elles soient de Paul, de Pierre ou de Jean, les Pères de l'Église, les canons des conciles, Augustin, Pascal, Bossuet, l'abbé Glaire, le catéchisme du diocèse de Besançon et M. Aug. Nicolas! N'ont-ils pas tous été chrétiens, et le christianisme n'est-il pas une seule et même religion? Rien de plus conforme à l'enseignement de l'Église, qui prétend être identique à elle-même dans tous les temps et chez tous les peuples.

Et ce qu'il fait pour le christianisme, M. Véron le fait également pour les autres religions. Prenez sa curieuse explication de l'origine des idées messianiques, provenant d'une fausse interprétation des vieux Psaumes. Naturellement il en cite quelques-uns, les plus favorables à sa thèse. Il les cite d'après la Vulgate, selon la tradition de l'Église, et non d'après le canon hébreu; mais ce n'est là qu'un détail. Ce qui est caractéristique, c'est que l'auteur d'une interprétation aussi hardie — et, disons-le en passant, aussi gratuitement hypothétique — ne s'inquiète pas un seul instant de la date à laquelle il convient de les faire remonter. Il est admis aujourd'hui parmi les hébraïsants que la plupart des Psaumes sont postérieurs à l'exil de Babylone, souvent même de beaucoup. Qu'est-ce à dire? Si, par hasard, l'un de ces Psaumes, présentés comme hymnes solaires, datait de l'époque des Macchabées? Que deviendrait alors toute l'hypothèse? Nous ne voulons pas entrer ici dans une discussion exégétique sur la date de composition de ces hymnes; mais on avouera que la question méritait tout au moins d'être prise en considération. Voilà où mène cette façon de consulter indistinctement tous les documents concernant une religion et de l'étudier en bloc.

Faudrait-il voir une nouvelle preuve de l'influence que nous cherchons à caractériser dans l'importance très exagérée accordée au culte de la Terre considérée comme Vierge-mère, que M. Véron prend pour un culte primitif, tandis qu'il nous paraît, au contraire, très postérieur au culte de la Terre féconde associée à un dieu fécondant? En tout cas, nous retrouvons ici encore l'application du procédé de l'analyse logique substitué à l'étude comparée des documents pour établir les phases du développement d'un culte. C'est ce procédé que M. Véron a également appliqué aux *Védas*, sans se préoccuper de la date de leur composition ou des renseignements que pourrait fournir l'étude philologique de ces hymnes à celui qui prétend y retrouver la trace des quatre phases successives du védisme.

Nous pourrions compléter cette démonstration par de nombreuses citations, qui, dans toute autre hypothèse, sont vraiment inexplicables. Comment un auteur qui vient de consacrer deux volumes à l'histoire des religions peut-il écrire une phrase comme celle-ci : « Les religions, étant nées de l'absurde, sont nécessairement condamnées à s'y maintenir, puisqu'il leur est défendu de changer » (II. p. 320); ou bien encore : « La morale et la religion sont choses distinctes et indifférentes l'une à l'autre..... La morale est un fait *purement humain* » (II. p. 321). Est-ce que les religions, par hasard, ne seraient pas, elles aussi, des faits humains? C'est l'Église qui se prétend d'origine divine, et c'est parler comme elle que d'opposer la morale, en tant que fait humain, à la religion en tant que fait divin.

IV.

Mais nous voici fort embarrassé. Si M. Véron ou tel autre penseur de la même école nous faisait l'honneur de nous lire et l'honneur, plus grand encore, de reconnaître quelque justesse dans les observations précédentes, il ne manquerait pas, sans doute, de mettre cette persistance d'une conception des religions sensiblement catholique sur le compte de la fausse éducation donnée à la jeunesse par une société encore trop complaisante pour l'Église, et il n'hésiterait pas à y voir un mauvais tour de cet atavisme auquel il est impossible d'échapper complètement quand on a pour le moins une cinquantaine de générations chrétiennes derrière soi. Nous, de notre côté, nous y échappons encore moins; car, s'il faut en croire M. Véron, tous

ceux qui ne sont pas encore décidés à entonner l'alléluia de l'athéisme « ne font en cela qu'obéir à des habitudes intellectuelles qui leur sont imposées par l'atavisme et que renforce dès l'enfance une éducation fermée aux progrès de la science » (p. XXII).

Comme il n'est pas probable que nous nous convertissions réciproquement, pas plus que ne se sont convertis ceux qui dans tous les temps ont annoncé la mort définitive de la religion et ceux qui ont maintenu sa légitimité à condition qu'elle progresse, il ne nous reste plus d'autre ressource que d'imputer des deux parts nos erreurs à nos ancêtres. Ceux-là, du moins, ne protesteront pas.

JEAN RÉVILLE.

LE COLLÈGE SAINTE-BARBE

ET

LES RÉFORMES UNIVERSITAIRES

L'hésitation qui s'est produite dans l'Université à la suite des dernières réformes de l'enseignement secondaire, le temps d'arrêt et le véritable mouvement de recul qu'accusent les élections de l'année dernière au conseil supérieur amènent tous ceux qu'intéressent les questions d'enseignement à regarder du côté des institutions libres.

N'y aurait-il pas dans les efforts indépendants de ces maisons quelque indication utile pour le corps universitaire lui-même, quelques renseignements précieux à recueillir sur la valeur des réformes qui, après avoir inspiré en 1880 un très vif enthousiasme, paraissent aujourd'hui jugées avec beaucoup moins de faveur par les professeurs des lycées?

La question a été soulevée dernièrement par un professeur de l'Université dans la *Nouvelle Revue*. Un établissement libre, anciennement et justement célèbre, le collège Sainte-Barbe, paraît tout à fait mériter que nous fassions sur lui une étude du même genre.

On sait que la vieille maison de la place du Panthéon a été, depuis le commencement de ce siècle, un des exemples les plus frappants de ce que peut l'initiative privée. L'Association amicale des anciens élèves de M. de Lanneau a précédé de plusieurs années les associations du même genre qui groupent dans une pensée commune de fraternité et de bienfaisance les anciens élèves des lycées de Paris, de l'École normale supérieure et de l'École polytechnique. Les barbistes sont les premiers qui aient voulu créer en France une institution libre, non pour réaliser des bénéfices, mais pour assurer à leurs enfants le bienfait de l'éducation qu'eux-mêmes avaient reçue, pour prolonger sur les bancs du collège l'esprit de la famille. Les fondateurs de l'établissement étaient si pénétrés de cette pensée qu'ils se sont interdit par un des articles de leurs règlements toute distribution de dividendes. Les actionnaires ne doivent rien toucher au delà de l'intérêt légal des sommes versées par eux. Les bénéfices sont employés en améliorations matérielles, en pensions de retraite constituées au profit des professeurs, en concessions de bourses faites à des fils de barbistes ou à des sujets distingués.

C'est bien là un type particulier d'établissement qu'on a pu imiter depuis, mais qui, au moment où il a été créé, n'avait pas encore de modèle : la constitution d'un groupe de pères de famille propriétaires de leur œuvre, absolument désintéressés, uniquement jaloux de transmettre à leurs enfants les traditions de leur vieux collège, telle était la maison de Sainte-Barbe à l'origine, telle elle est encore aujourd'hui, une grande famille. Ce sont les barbistes qui nomment leur conseil d'administration et le directeur de l'établissement. Sainte-Barbe leur appartient, ils l'administrent et ils la dirigent.

Ne devant rien à l'État, n'ayant rien à lui demander, les fondateurs de Sainte-Barbe se trouvaient dans des conditions d'indépendance absolue. Ils n'étaient responsables qu'envers eux-mêmes des méthodes qu'ils employaient, de la direction qu'ils donnaient aux études. Il leur eût été facile de vivre à l'écart de l'Université, sans entrer en relations avec elle, sans même la connaître. Ils jugèrent cependant qu'il valait mieux ne pas dédaigner l'expérience acquise par un grand corps, profiter soi-même dans une certaine mesure du voisinage de professeurs éminents, se tenir en haleine par la comparaison et par la lutte avec les meilleurs élèves des lycées de Paris. Il fut donc décidé que la tête de chaque classe, un dixième environ des jeunes barbistes, suivrait les cours du lycée Louis-le-Grand. Sainte-Barbe tira le plus grand profit et le plus grand honneur de cette alliance étroite avec un grand établissement universitaire : aujourd'hui encore, au lycée, en Sorbonne, au concours général, l'élite des élèves de Sainte-Barbe dispute le premier rang aux plus brillants lauréats de l'Université.

Pour tout le reste, c'est-à-dire pour les neuf dixièmes de ses élèves, Sainte-Barbe conserve une entière liberté. Elle s'en est bien heureusement servie lorsqu'elle transportait son petit collège à Fontenay-aux-Roses. L'idée d'élever les enfants à la campagne, au milieu d'un air pur, de leur donner pour cadre et pour lieu de récréation les allées d'un grand parc, est l'idée la plus juste qui soit sortie du cerveau d'un pédagogue depuis le commencement de ce siècle. Peut-être ne serait-elle jamais née si ce pédadogue, l'excellent M. Labrouste, n'eût été le représentant d'une assemblée de pères de famille.

De là découlait toute une série de réformes heu-

reuses dont on peut se parer ailleurs comme de nouveautés, mais qui pour Sainte-Barbe datent déjà de plus de trente ans : l'intervention des femmes dans l'éducation et dans l'instruction des enfants, les leçons de choses qui les initient, en face de la nature, à la connaissance du monde extérieur, les classes courtes, les récréations fréquentes, les longues promenades dans les grands bois pendant les jours de congé. Deux points surtout préoccupaient les pères de famille qui n'ont cessé de collaborer à la direction des études du collège : la crainte de surcharger les programmes, et celle de fatiguer l'attention des élèves en leur imposant un travail au-dessus de leurs forces. Contre les excès du travail les précautions les plus sages ont été prises depuis longtemps : les classes d'une heure et demie sont une règle au grand collège de Paris, aussi bien qu'à Fontenay-aux-Roses. En même temps, pour entretenir la bonne humeur des élèves et leur accorder un peu de détente dans les intervalles des classes, on leur permettait de causer librement au réfectoire.

Rien de plus gai d'ailleurs que la vaste salle où les barbistes de Paris prennent maintenant leurs repas, dans les nouvelles constructions de la maison. La lumière y entre à flots par de grands châssis qui donnent sur la principale cour de l'établissement. Les murs, que des lances d'arrosage nettoient plusieurs fois par jour et qui ne gardent plus rien de l'odeur fade des anciens réfectoires, sont recouverts de stuc ou de mosaïques qui n'offrent aux yeux que des couleurs harmonieuses.

Mais il est plus facile de bien distribuer les heures de travail et d'obtenir une bonne organisation matérielle dans une maison d'enseignement que de choisir des programmes d'études satisfaisants. Là est la pierre d'achoppement de toutes les institutions libres. L'Université, maîtresse des examens et, par les examens, de l'entrée de toutes les carrières, donne le ton aux familles.

Au point de vue du succès final des élèves, il y a de graves dangers à se séparer absolument d'elle. D'autre part, un grand établissement d'instruction ne mérite d'être estimé et honoré que s'il a des méthodes qui lui appartiennent, des vues personnelles et originales. Sainte-Barbe s'est tirée de cette difficulté en tenant toujours la tête du progrès, en réalisant chez elle une partie des réformes qui paraissaient mûres aux membres du corps enseignant, mais que l'administration universitaire ne se croyait pas encore autorisée à mettre en pratique.

Il lui est même arrivé souvent de devancer l'opinion de l'Université et de tenter, la première, des innovations qui devaient rallier ensuite les suffrages universitaires. Bien avant qu'un mouvement se fût accusé au sein du corps enseignant en faveur de la division des classes, Sainte-Barbe avait décidé que le nombre des élèves de chaque classe ne devait pas dépasser vingt-cinq. On y est toujours resté fidèle à cette règle, on y a toujours estimé avec raison qu'un professeur ne peut s'occuper de beaucoup d'enfants à la fois et que, si on lui impose l'obligation de diriger trop d'esprits en même temps, il négligera infailliblement une partie de ceux qu'on lui confie. Il est de principe à Sainte-Barbe que chaque élève a droit aux mêmes soins ; il n'y a guère de nature assez ingrate pour ne pas profiter, dans une certaine mesure, des conseils et de l'attention du maître.

La réforme de 1880 ne devait pas surprendre une maison aussi avisée. On s'y préparait de longue date, on l'avait déjà réalisée en partie; on n'avait pas attendu le signal de l'Université pour supprimer la dissertation latine et les vers latins, pour donner une plus grande extension à l'enseignement des langues vivantes. Seulement on reconnut tout de suite dans l'ensemble de la réforme une tendance à laquelle Sainte-Barbe avait toujours résisté, une disposition à charger des programmes déjà bien lourds. On acceptait bien les suppressions qui paraissaient justifiées, on se défiait des additions; on craignait que l'étude de la métrique et du vieux français ne fût bien aride pour les enfants, on redoutait surtout pour eux la sécheresse de certaines notions scientifiques qui paraissaient supérieures à leur âge. Sur ce point, Sainte-Barbe fut absolument réfractaire à la réforme. On serait tenté de croire qu'elle ne se trompait point en voyant, quatre ans plus tard, le conseil supérieur de l'instruction publique renouvelé lui donner raison. Elle semble aussi avoir deviné le revirement qui allait se produire dans les idées de l'Université, lorsqu'elle a persisté à faire enseigner les éléments du latin dès la septième et ceux du grec dès la cinquième.

Mais la grande originalité de Sainte-Barbe est d'avoir compris tout de suite, même avant la guerre, l'importance que devait prendre dans la société moderne l'enseignement des langues vivantes. Au petit collège de Fontenay-aux-Roses, depuis plus de quinze ans, l'étude de l'allemand est obligatoire dès le début des études élémentaires jusqu'à la fin de la cinquième. Après la cinquième, les élèves peuvent, à leur choix, ou continuer l'étude de l'allemand, ou commencer l'étude de l'anglais, qui se poursuit alors jusqu'à la sortie du collège. Pour compléter cette instruction spéciale, M. Dubief, le directeur actuel de Sainte-Barbe, a eu l'ingénieuse idée d'envoyer les élèves les plus forts en Allemagne ou en Angleterre vers la fin de la troisième et de la seconde. Ces jeunes gens arrivent dans les pays étrangers à l'heure la plus favorable, au moment où ils connaissent grammaticalement les langues, où il ne leur reste plus à acquérir qu'un peu d'usage et de pratique. Ils en reviennent assez aguerris pour affronter avec confiance les épreuves écrites et orales du baccalauréat, et, ce qui vaut mieux encore, possédant pour la vie un excellent instrument de travail.

Ce contact avec l'étranger a permis aux professeurs de Sainte-Barbe qui accompagnent leurs élèves d'abor-

der par un autre côté la question des réformes universitaires. Ils ont vu de près l'enseignement des gymnases allemands, dont nous nous sommes engoués avec un peu d'excès; ils ont assisté à ces exercices oraux qui meublent, il est vrai, la tête des écoliers d'un vocabulaire étendu, mais qui ont l'inconvénient de réduire outre mesure les devoirs écrits. Si nous adoptions ce système sans restrictions, nous risquerions d'y perdre quelques-unes des meilleures qualités de l'esprit français : le goût, l'art de la composition, le style. Il convient donc de n'appliquer qu'avec réserve la méthode de nos voisins. Si nous accordons une plus grande place qu'autrefois aux exercices oraux, si nous faisons expliquer couramment dans les classes un plus grand nombre de morceaux des auteurs anciens, ne déshabituons pas pour cela les écoliers du devoir écrit, qui exige un plus vigoureux effort d'esprit, qui force à préciser, à serrer de près la pensée. L'explication courante toute seule engendrerait des habitudes de laisser aller et de négligence qui sont antipathiques au génie des races latines et plus particulièrement au génie de la France.

Usons dans les classes des exercices oraux plus largement qu'on ne le faisait autrefois; mais n'affaiblissons pas, ne dispersons pas les forces de nos écoliers en les dispensant du travail salutaire de la composition. S'ils arrivaient à se contenter en toutes choses de l'à peu près, du mérite facile et approximatif de l'improvisation, sans vouloir pousser jusqu'au fini, jusqu'à la perfection, qui ne s'acquiert que par l'effort et par la concentration de la pensée, c'en serait fait de l'art français.

C'est en provoquant des comparaisons de ce genre que l'enseignement libre, en France, peut compléter et quelquefois même rectifier les programmes universitaires. Voilà pourquoi on ne pourra plus toucher dans notre pays à la liberté d'enseignement. Cette liberté, qui permet aux particuliers de tenter des expériences dont l'État n'est pas responsable, nous aidera plus que toute autre chose à résoudre les problèmes si complexes et si délicats de l'instruction à tous les degrés.

A. Mézières.

VARIÉTÉS

Mme de Sévigné historien (1)

Qui n'aimerait, en parcourant les galeries hautes de Versailles, à y rencontrer l'ombre souriante de Mme de Sévigné et à se faire montrer, expliquer par elle les portraits de tant de personnages célèbres à des titres si différents? Qui ne se plairait à l'entendre raconter, comme elle sait le faire, les origines, la vie, les singularités de chacun d'eux? Ne serait-ce pas encore un grand bonheur de redescendre avec elle au premier étage du château, d'y revoir les appartements où tant de scènes grandioses ou piquantes se sont passées, et de prêter l'oreille à la peinture ou au commentaire qu'elle en donnerait?

Eh bien, c'est ce plaisir que M. Combes nous procure. Dans son livre, l'histoire du grand siècle renaît vive, étincelante, sincère, et distribuée avec un ordre qui n'a rien de cherché ni d'artificiel.

Cet ordre est chronologique avant tout; il admet, sans doute, des rapprochements entre les faits plus ou moins éloignés qui s'éclairent ou se complètent les uns les autres; mais il commence par les personnages qui, les premiers, ont paru sur la scène au XVIIe siècle, et il finit par ceux qui l'occupaient encore au moment où une mort rapide et peu attendue enleva Mme de Sévigné à ses nombreux amis (1).

Ceux que nous revoyons tout d'abord sont deux chefs de la Fronde, Retz et La Rochefoucauld.

En les plaçant au début, M. Combes nous montre du même coup dans quel milieu est née la spirituelle marquise, quel air elle a respiré dès sa jeunesse, et quelles sympathies, quelles aversions natives ont jusqu'au bout influé sur ses jugements. Très noble de naissance, elle n'est pas exempte d'un petit levain de Fronde aristocratique. Les prélats, les seigneurs qui ont lutté contre Mazarin et tenté d'enrayer (sans aucun profit pour le peuple) le char triomphant de la monarchie lui inspirent une estime et une affection profondes. Elle ne souhaite pas, il est vrai, de les voir rentrer dans l'arène; mais elle n'aime pas ceux qui ont profité de leur défaite. Les grands ministres bourgeois de Louis XIV, les Colbert, les Louvois ne lui plairont jamais; elle les trouvera toujours plus heureux qu'ils ne le méritent; elle ne niera point leurs talents, mais elle détestera leur caractère, leurs manières surtout, si peu attrayantes pour les nobles. Rien ne lui est plus désagréable que de rendre visite à Colbert; et pourtant il le faut si elle veut obtenir quelque faveur ou pension pour son gendre. Colbert, dit-elle, c'est *le Nord*, toujours glacial; Louvois, c'est *la Mer*, avec ses flots tumultueux, sa profondeur dévorante, son immensité; et l'archevêque de Reims, frère de Louvois, homme bilieux, arrogant, inquiet, c'est *l'Orage*.

Combien Fouquet était mieux selon son cœur! Assistant avec une ardente anxiété aux vicissitudes de son

---

(1) *Le siècle et la cour de Louis XIV d'après Mme de Sévigné*, par M. F. Combes, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux. — Paris, Didier-Perrin, 1885. 1 vol. in-8°. 376 pages.

(1) Elle mourut le 17 avril 1696. « J'étais bien loin d'y être préparée, écrit sa fille. La parfaite santé dont je la voyais jouir m'avait ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à son égard. » Mme de Sévigné avait alors soixante-neuf ans.

procès, elle reconnaît que sur certains chapitres il aura grand'peine à répondre, qu'il pourrait bien n'être pas de tout point innocent; mais combien ses ennemis sont cruels à son égard! avec quelle rage Colbert et Pussort cherchent à le perdre! Comme ils violent, pour y parvenir, et la vérité et la justice! Si Mme de Sévigné avait quelque pouvoir, ce sont eux et non pas Fouquet qui seraient punis. Elle l'aime... autant qu'une femme peut aimer sans être amante. Ses lettres, trouvées dans la cassette d'argent où Fouquet en gardait tant d'autres moins innocentes, l'obligèrent à se justifier elle-même et à se faire justifier par des amis. Elle y parvint sans peine: Bussy seul fit semblant de croire qu'elle avait eu pour Fouquet de vraies faiblesses; mais personne ne donna créance aux mauvais propos de ce cousin dépité.

Le châtiment de Fouquet épura les mœurs administratives, mais ne guérit personne de l'ambition. Colbert et Louvois, en servant la France, se servirent eux-mêmes admirablement; tous les portefeuilles passèrent dans leurs mains ou dans celles des membres de leurs familles. Frères, fils et filles furent dotés par le roi, comblés de marquisats et de dignités, enrichis, à ce qu'il semble, pour plusieurs générations, et Mme de Sévigné vit d'un œil malin le double mouvement qui se produisit entre la vieille noblesse et cette bourgeoisie parvenue. Une d'Alègre très riche épousait Seignelay, fils de Colbert; la fille aînée de Louvois épousait un La Rochefoucauld. L'une mourait jeune; l'autre était assez maltraitée dans sa nouvelle et aristocratique famille; et la marquise, peu favorable aux mésalliances et surtout ennemie des Colbert et des Louvois, ne montra de pitié ni pour l'une ni pour l'autre.

Toutes ces misères de la nature humaine sont curieuses à étudier sous la plume d'un observateur aussi pénétrant que Mme de Sévigné, qui conte si bien, qui peint avec tant de relief, et qui juge parfois avec tant de passion.

Il est curieux aussi de voir le sévère Colbert, l'homme que les plus belles solliciteuses ne peuvent émouvoir, aller chercher au couvent de Chaillot Mlle de Lavallière et la ramener à Versailles ou au Louvre pour plaire au roi. Quel parti un Paul-Louis Courier n'a-t-il pas tiré de pareilles anecdotes quand il a voulu combattre la renaissance de l'esprit de cour et d'aristocratie! M. Combes, qui n'est point pamphlétaire, mais historien, relie entre elles les dépositions de Mme de Sévigné sans prétendre en former un réquisitoire contre l'ancien régime ni en faire sortir des allusions à certaines anecdotes dont l'opinion s'est beaucoup occupée de nos jours. L'intérêt de son livre repose avant tout sur ce qui s'y trouve raconté : s'il nous plaît de le commenter au gré de nos malices ou de nos passions modernes, libre à nous; mais l'auteur ne nous y aura point poussé; jamais il ne se substitue à Mme de Sévigné et à ses contemporains. Leur correspondance, qu'il cite et analyse, n'est inconnue de personne, pas même des écoliers; mais parmi nous les uns n'en connaissent que des fragments : à ceux-là M. Combes apprend ce qu'une lecture incomplète leur eût laissé toujours ignorer. Les autres, ayant lu tout ce recueil de lettres, ont, vers le milieu, oublié le début, et, à la fin, oublié le milieu. Pour ceux-ci, M. Combes rétablit la suite des faits en les groupant autour des personnalités remarquables : grâce à lui, l'on assiste aux phases des grandes vies; on voit commencer, se développer et finir des drames tour à tour sérieux ou comiques; on passe en revue, sans confusion, des types prodigieusement divers, et l'on retient mieux ces traits innombrables parce qu'ils sont classés.

Un exemple expliquera nettement le genre de mérite que nous louons ici. Trois lettres de Mme de Sévigné, que tout le monde a lues, suffisent à nous apprendre quelle importance l'opinion publique attacha à la mort de Turenne; mais le caractère de ce grand homme, ses faiblesses, ses vertus, ses égarements d'un jour, ses longues et éclatantes réparations, on ne les connaît pas tant qu'on se borne à lire les trois lettres. Au bout des vingt et une pages que M. Combes lui a consacrées et qui rassemblent tout ce que la marquise en a dit, on commence à savoir un peu mieux quel fut Turenne, et l'on admire d'autant plus le portrait qu'il est plus complet et mis dans son jour.

Toutes les faces du grand siècle nous apparaissent ainsi ; la vivacité reste, mais l'incohérence est corrigée.

Au milieu des gloires militaires et intellectuelles de cette époque surviennent les scandales, les crimes où plus d'une gloire faillit périr à jamais dans la honte. N'accusa-t-on pas Luxembourg, et le duc de Vendôme, et Racine, et La Fontaine, d'avoir pris part aux évocations magiques ou aux empoisonnements de la Voisin? Le procès de cette malheureuse et celui de la Brinvilliers, qui la précéda de quatre ans devant les juges et les bourreaux (1), occupent d'intéressants chapitres où nulle emphase, nul roman ne se mêlent à l'histoire, et où les curiosités frivoles ou criminelles, les passions voluptueuses ou cupides jouent des scènes tour à tour piquantes ou effroyables. Au XVIIe siècle comme de nos jours, ces grands vilains procès surexcitaient l'attention publique, et, quand tout est fini, que les nobles dames compromises sont en fuite, que les auteurs avérés de tant de forfaits les ont expiés sur l'échafaud et le bûcher, Mme de Sévigné trouve les journées longues : « Il n'y a plus rien qui éveille, écrit-elle; on s'endort. » Ici M. Combes, sortant discrètement de sa réserve à l'égard de l'histoire contemporaine, rappelle que, sous le règne pacifique de Louis-Philippe, Lamartine s'écria de même : « La France s'ennuie », et

(1) La Brinvilliers fut décapitée le 17 juillet 1676, et la Voisin brûlée le 21 février 1680.

qu'en entendant cette parole le pays crut, en effet, devoir chercher dans une révolution des émotions et peut-être des gloires nouvelles.

En 1680, personne ne songeait en France à se donner de telles distractions aux dépens du trône; mais la révocation de l'édit de Nantes, les dragonnades, que Mme de Sévigné, sans les blâmer absolument, trouve insuffisantes si l'on n'y ajoute l'instruction orthodoxe et les sermons convaincants de Bourdaloue; puis la chute progressive de Vasthi-Montespan et l'élévation d'Esther-Maintenon; puis la coalition formée contre nous par Guillaume d'Orange et la seconde révolution d'Angleterre, et l'aventureux courage de Lauzun qui amène en France la femme et le fils de Jacques II, tout cela vient ranimer, soutenir, renouveler l'attention de la cour et de la ville. D'ailleurs, la comédie journalière allait son train : aux samedis de Versailles, où M. Combes charge Mme de Sévigné de nous introduire, l'esprit, la vanité, la grâce donnaient des spectacles variés.

Si la forme et les principes du gouvernement n'étaient jamais contestés à cette époque; si personne, entre 1660 et 1715, ne pensait à ressusciter la Fronde; si quelques rares esprits osaient à peine, tout bas, parler de convoquer les états généraux, sur les questions religieuses et philosophiques des discussions très vives surgissaient, et, au risque d'être persécuté, chacun y soutenait son opinion. Mme de Sévigné penchait vers les jansénistes, les appelait *nos amis*, se plaisait à visiter dans sa retraite le *bonhomme* d'Andilly, oncle du grand Arnaud; et toutefois, quand les jansénistes subtilisent, nient l'évidence ou semblent jouer sur les mots, elle avoue franchement son indignation de les voir ainsi « revenir à Escobar ». Derrière eux, plus d'un cartésien s'élève (et la fille de Mme de Sévigné est peut-être de ce nombre) qui voudrait s'en tenir au spiritualisme du maître sans accepter les dogmes révélés; mais ni la marquise ni Descartes lui-même ne secouent le joug à ce point : Descartes meurt à Stockholm d'un refroidissement gagné en allant communier de très grand matin à la chapelle de l'ambassadeur français; et Mme de Sévigné croit, comme Bossuet, à la nécessité d'être catholique pour se sauver. Elle nous montre toutes les âmes inquiètes, tous les grands esprits mondains de son époque, et même les chercheurs et les critiques, rentrant peu à peu au bercail, s'y laissant enfermer avec une douce joie et mourant dans les embrassements du Dieu crucifié.

C'est l'heureux siècle où tout se concilie, où Bossuet et Fénelon adoptent le cartésianisme, où Racine chante les psaumes et les prophéties aux accords d'une lyre virgilienne, où des magistrats érudits comme Lamoignon et Daguesseau déclarent que « la chose du monde la plus évidente est la vérité de la religion ». Entre la science humaine et les affirmations théologiques un pareil équilibre sera-t-il jamais rétabli ? et que d'agitations furent épargnées à ces hautes intelligences pour lesquelles *croire* n'était point *soumettre* sa raison, mais la *suivre !*

Mme de Sévigné, plus joyeuse par tempérament, n'a pas vu se rompre cette belle harmonie ni s'obscurcir les prospérités de Louis XIV. Ce roi que M. Combes, dans un dernier chapitre, juge d'après les témoignages de la marquise et d'après ceux de Saint-Simon, en recueillant avec une préférence marquée les aveux favorables que le duc et pair laisse échapper malgré lui, ce roi plus docilement obéi et plus glorieusement servi que tous les autres occupe dans le livre la même place que dans l'esprit de ses contemporains : une place si haute et surtout si étendue qu'on peut discuter son mérite, mais non pas nier son importance. Tous les talents, en France, ont cherché à lui plaire; ceux mêmes qui lui ont résisté (1) n'ont sacrifié qu'à Dieu l'espérance de sa faveur. Mme de Sévigné a beau aimer les anciens frondeurs, rester attachée aux jansénistes, abhorrer Colbert et Louvois, elle ne fait jamais remonter jusqu'au monarque ses murmures ni ses malices; dans toutes ses lettres elle le respecte; dans le plus grand nombre elle l'admire, et dans quelques-unes elle l'adore. — Ce qui ne l'empêche pas de conter tout ce qu'elle apprend, comme il est facile de s'en convaincre en lisant le volume de M. Combes.

L'auteur écrit modestement, à la première page : « Ce n'est pas un travail d'érudition que je fais, c'est une œuvre d'art et de coordination que je tente. » La tentative est heureuse, l'ouvrage habilement composé, instructif pour la plupart des lecteurs, agréable et vivant pour tous.

A. de Tréverret.

LORD SALISBURY DANS SA FAMILLE

Souvenirs

Il y a bientôt deux ans, je partis pour l'Angleterre. Lady Salisbury cherchait un Français qui voulût s'asseoir à la table de famille « en hôte, en ami », et parler français avec ses enfants. On m'offrit cette position. « Ce sera pour vous, me disait-on, une excellente occasion de voir de près la haute société anglaise; vous verrez l'Angleterre par la grande fenêtre. — Oui; mais je suis un républicain convaincu : ne détonnerai-je pas dans ce milieu tory? Je me trouverai avec des *high church* très pratiquants, et je ne suis pas pratiquant du tout. Suis-je certain de ne pas laisser échapper de temps à autre des paroles, percer des sentiments qui ne seront pas du goût de mes hôtes? —

(1) Les écrivains de Port-Royal et les protestants.

Rassurez-vous; ils sont fort tolérants et d'esprit très large; vous vivrez en parfait accord avec eux, sans même avoir besoin de surveiller votre langage. » J'acceptai; je quittai Paris, la médecine, le droit, l'École des sciences politiques. On n'apprend rien en restant chez soi; un séjour en Angleterre me fera connaître des choses intéressantes!

I.

Au mois de septembre 1883 lord Salisbury se trouvait avec sa famille à Dieppe, dans le chalet qui leur appartient et qui s'appelle le chalet Cecil, de leur nom patronymique.

J'arrive à midi. Un domestique vient me prendre à la gare et me conduit dans un hôtel. A peine dans ma chambre, un grand adolescent de seize ans, à la mine ouverte et engageante, se présente sans trop d'embarras. C'est le second fils. Il m'apporte les excuses de sa mère : le chalet est plein d'invités, on ne pourra m'y loger avant quelques jours. Je m'habille à la hâte pour aller saluer ses parents : il trouve que je me fais trop élégant, il insiste pour que je conserve le costume le plus simple.

Entre temps, il prend un livre qui est sur l'une de mes malles : c'est l'étude de Guizot sur *Robert Peel*. « Vous avez lu? me dit-il. — Oui; quel homme que ce Peel! — Je le déteste, réplique-t-il; c'est un *traditor*. » Je le regarde avec étonnement. « Je suis un *conservative*, continue-t-il, et vous un libéral. — Oui. — Nous nous entendrons tout de même, vous verrez. »

Ma toilette achevée, il me fait escalader au pas de course la falaise sur laquelle est perché le chalet Cecil. J'arrive essoufflé, hors d'haleine, ne pouvant prononcer un seul mot, et je tombe dans un grand salon rempli de personnes que je ne distingue pas d'abord. La fille aînée s'avance vers moi : « On vous attend pour *luncher;* ma mère viendra bientôt. » Nous entrons tous les trois dans la salle à manger, et, en style haché, nous parlons du temps, qui est affreux, et de mon voyage. Peu à peu les autres personnes arrivent. On échange à peine un salut et... je m'aperçois que l'on ne me regarde même pas, moi qui m'attendais à être dévisagé de la tête aux pieds et m'étais préparé depuis de longues semaines à ce dépeçage de ma physionomie. Je m'étais imaginé que, sans être taxé de curiosité indiscrète, il était loisible de regarder du coin de l'œil au moins un étranger qui va être un commensal habituel. Je me trouvais un animal fort intéressant à étudier et j'étais presque froissé de cette profonde indifférence. Et puis le lunch est un repas que l'on fait sans serviette, ce qui est fort gênant; et les domestiques se retirent après le premier service; on se sert donc soi-même : nouvelles raisons pour être mal à son aise. J'avoue cependant qu'à la fin je fus pris d'une envie de rire à me voir en cette bizarre situation.

Peu à peu la salle s'était vidée comme elle s'était remplie, et j'allais rester seul quand lady Salisbury entra. Je me lève : elle me tend la main comme si nous nous connaissions depuis vingt ans, me demande de mes nouvelles, parle de la pluie et du beau temps... Puis rien.

Dix minutes après, mylord entre à son tour. Même cérémonie. Nous échangeons une cordiale poignée de mains; mais nous fermons hermétiquement la bouche. Comme il n'y a plus de domestiques, c'est mylord qui se sert lui-même : il va, vient autour de la table, s'assoit enfin.

J'attends avec impatience que mylord ou milady se lève : j'ai bien vu sortir les autres membres de la famille, mais je ne sais si je puis faire comme eux. J'aurais payé cher la permission de changer de place et d'avoir une serviette!

Enfin milady se lève : je l'imite avec joie et la suis dans le salon.

Je trouve là une sœur de madame et une cousine qui n'étaient pas venues luncher. La sœur de madame est la tante classique anglaise. Elle est fort aimable et ne demande pas mieux que de causer, elle! Elle cause donc; le fils aîné se mêle de notre conversation pendant quelques minutes... Et, au bout d'une demi-heure, je m'aperçois que tout le monde a quitté le salon, que je suis seul avec la tante, laquelle prend un journal.

Je cherche en vain lady Salisbury pour lui demander comment je devrai régler mon existence chez elle. Elle est sortie, et par quel temps!

La fille cadette entre et m'indique la bibliothèque où je trouverai « beaucoup de romans français » et de quoi écrire. Lord Salisbury arrive à son tour et m'apporte le *Figaro*. Tout cela n'avançait pas mes affaires.

Heureusement j'aperçois milady qui traverse la pelouse : je cours auprès d'elle et lui pose quelques questions. La réponse me cause une surprise désagréable : le programme est autre que celui que j'avais accepté. Il ne s'agit plus de causer, mais de donner des leçons pendant deux heures par jour aux deux plus jeunes fils (nos 4 et 5) de la famille. Je me récuse en alléguant que je serai au-dessous de cette tâche, que je n'y suis nullement préparé. Lady Salisbury a l'air de ne pas comprendre et par deux fois me dit : « Je suis convaincue que tout marchera très bien; tout ce que vous ferez sera bien fait. » Je ne résiste plus. Elle ajoute : « Vous êtes de la famille maintenant. »

Elle m'apprend que l'aînée de ses filles doit se marier à la fin d'octobre, à Londres, avec le fils du lord chancelier. Après la cérémonie, mylord, milady et la seconde fille feront un voyage et ne rentreront qu'en décembre chez eux, à Hatfield (terre seigneuriale des Cecil, à vingt milles de Londres), et les trois fils aînés retourneront à Oxford. Quant à moi, je passerai avec les deux autres quelques semaines à Bournemouth (le Cannes de l'Angleterre), puis quelques jours à Cran-

born (la terre dont le fils aîné porte le titre actuellement), et toute la famille se réunira pour les fêtes de Noël à Hatfield.

L'entretien tourna court sur ce mot. Je retournai dans la bibliothèque pour écrire quelques dépêches et lire « les romans français ». Vers cinq heures, quelque bruit se fit entendre : c'était le thé qu'on préparait. Pendant le thé, j'échangeai quelques paroles avec la fille cadette. Puis j'attendis patiemment le moment où l'on s'habille pour le dîner.

A sept heures et demie, le dîner est servi, les hommes en habit, les femmes en tenue de soirée. Pas plus qu'au lunch, je n'éveillai la curiosité des assistants. Le costume de la journée est remplacé par les habits de gala ; c'est une vraie transformation. En France, il y a certes une différence entre la tenue du jour et la tenue de soirée ; mais elle est beaucoup moins sensible. C'est que l'Anglais ne tient pas à être élégant : il lui suffit d'être vêtu ; le Français s'habille. Il est certain d'ailleurs que, pour jouer au tennis, au cricket, pour monter une embarcation, il est peu pratique de prendre des vêtements bien ajustés.

II.

Quel père, quelle mère parurent jamais plus contents de leur sort que ce père et cette mère-là ! Ils sont à peu près du même âge, chose très commune en Angleterre. On m'avait répété à satiété que lord Salisbury était d'une humeur désagréable, attribuée à une affection de l'estomac : j'avoue que dans son intérieur je ne m'en suis jamais aperçu, au contraire. Il est grand, très fort d'épaules ; il a une barbe noire parsemée de fils blancs, épaisse, fournie, les cheveux longs, mais le front chauve. Sa physionomie est bienveillante malgré la petite pointe de malice qui se montre dans ses yeux et aux coins de sa bouche. Dans ses ouvrages il est plus caustique que dans sa conversation, et, quand il prononce ses discours, je crois sans peine qu'il perd absolument l'air bénin et paternel qu'il a chez lui.

Il est d'une grande courtoisie à mon égard. Il ne manque jamais l'occasion de me dire quelque chose d'aimable et se croit obligé de m'adresser la parole toutes les fois que nous nous trouvons en tête à tête. Je n'ai jamais pu réussir à le faire entrer dans un salon avant moi. Son timbre de voix est doux, presque jusqu'à la caresse.

C'est le seul de la famille qui accepte franchement le « Bonjour » dont je les salue le matin. J'ai positivement l'air de beaucoup gêner les autres quand je remplis ce devoir, et je finirai par supprimer cette formalité qui les agace..., surtout lady Salisbury.

Celle-ci est belle et a fort grand air, en grande tenue surtout. Sa physionomie est franche, ouverte, pétillante d'intelligence et respirant la bonté. Elle a beaucoup de littérature. Elle possède un grand bon sens et un jugement très sûr. Elle parle très bien le français ; mais, pour une raison ou pour une autre — ou parce qu'il est toujours gênant de causer dans une autre langue que sa langue maternelle, ou parce qu'un Anglais de l'un ou l'autre sexe ne peut, en règle générale, causer longtemps, — elle a adopté avec moi un système bien contrariant. Elle parle cinq minutes : on est sous le charme. Elle s'arrête subitement. C'est la planche qu'on vous retire sous les pieds.

Les filles, au contraire, se font un devoir de politesse et d'obligeance de soutenir avec moi une conversation beaucoup plus suivie. L'aînée a le tour d'esprit assez sérieux et me paraît éminemment distinguée ; elle est de race. La cadette est pétrie d'esprit et du plus malicieux, sans malveillance. Toutes les deux peuvent causer de tout et en bien causer, imprimant chacune à leurs discours un charme particulier. Elles abordent toutes sortes de sujets sans la moindre pédanterie, avec la plus grande simplicité. En France, on ne voit guère que des jeunes filles ou pédantes, ou muettes, ou impertinentes ; il faut arriver jusqu'aux jeunes femmes pour causer agréablement de choses sérieuses.

Si l'on ne rencontre pas chez les Anglaises les brillants dehors de nos compatriotes, on y trouve un fonds solide, à toute épreuve. Quand l'Anglaise a de l'esprit, c'est par surcroît ; c'est un don dont elle ne tire aucune vanité. Elle sait, veut savoir et veut même vous apprendre ce qu'elle sait. La Française a d'abord de l'esprit, et toujours de l'esprit ; elle sait peu et assez mal. Sa science n'est qu'une parure de plus ; pour l'Anglaise, c'est un objet de première nécessité.

Il y a cinq fils. L'aîné a vingt-deux ans : il est très timide avec moi. Il me paraît très sérieux. Il est très pénétré de l'importance de ses devoirs sociaux, qu'il remplit avec une conscience au-dessus de tout éloge. Pieux sans « bigoterie », comme dit sa tante ; très travailleur ; très mince sportsman ; excellent frère pour ses cadets ; le tribut du respect fraternel est doux à lui payer. Naturellement il se destine à la vie politique ; il entrera d'abord à la Chambre des communes. Mais il est « condamné à être lord », comme me le disait en soupirant sa mère. « Malheureusement, il sera lord. » Il est un peu triste ; l'avenir le préoccupe, et il est certain qu'à cet égard les raisons lui manquent pour être d'une gaieté excessive.

Le second fils, sportsman qui ne demanderait pas mieux que de l'être avec rage, est un beau et robuste gaillard, plein de vie, de mouvement, d'un sens pratique et d'un jugement solide bien rares à son âge. On le destine à l'Église. Il ne me paraît pas le moins du monde bigot, tant s'en faut. Mais je suis mal venu, comme Français et catholique, à parler d'un futur clergyman : ces matières ne sont pas entendues de la même façon des deux côtés du détroit. Certaines choses me sembleraient presque choquantes. Ce futur clergy-

man qui vit dans le monde, court les chasses et les bals, et qui « épousera une jolie femme », comme me le dit sa mère, est un type un peu surprenant pour un Parisien qui habite non loin de Saint-Sulpice.

Le troisième fils me paraît avoir un esprit très caustique. Il se destine au barreau. Il entrera à la Chambre des communes; il est plus heureux que son frère : il y restera.

Le quatrième a tout ce qu'il faut pour être un bon militaire. Il se prépare aux examens de l'École de Sandhurst.

Quant au dernier, dont on fera un diplomate, je déclare qu'il est d'une intelligence prodigieuse. Malheureusement sa santé est déplorable.

Je puis bien finir l'énumération de cette belle famille en vous présentant le fiancé de l'aînée des filles. C'est le type anglais dans toute sa splendeur. Beau garçon dont on lit l'âme à travers des prunelles du plus limpide azur. Son père est lord chancelier dans le cabinet Gladstone. Que les temps sont changés! La fille du chef de l'Opposition épouse le fils d'un ministre wigh sans qu'il en résulte d'autre bruit que celui des fêtes nuptiales!

Avec de tels éléments, la maison est animée et fort agréable à habiter. On y jouit d'ailleurs de la plus grande liberté. J'étais arrivé avec l'idée que le père anglais est une manière de despote devant lequel les enfants n'osent broncher. Il en est tout autrement, du moins dans la maison où je suis. Le père est aussi gai que les enfants, qui sont comme de jeunes fous. Ce n'est pas encore chez lord Salisbury que j'attraperai le spleen. J'en fais l'observation : on me répond que je suis tombé sur une famille exceptionnelle.

Dr F. Coppini.

NOTES ET IMPRESSIONS

Je ne me souviens plus dans quelle pièce du Palais-Royal Brasseur, avec cette voix et ce geste que vous connaissez, s'écriait : « Vraiment, c'est à se demander si les conducteurs d'omnibus, en se réveillant le matin, ne se disent pas : Qu'est-ce que nous pourrions donc inventer aujourd'hui pour ennuyer les voyageurs? » Avec quelques variantes, c'est la question que doivent s'adresser les directeurs de l'Opéra quand ils se demandent de quelle manière ils pourraient parachever la ruine du théâtre qui leur a été confié. Lorsque M. Halanzier a pris la direction de la nouvelle salle de M. Garnier, il l'a prise absolument de confiance ; il ne la connaissait pas. M. Ritt, qui allait de temps en temps faire son petit tour dans la loge directoriale de son ami, M. Gailhard, qui a chanté pendant dix ans sur cette scène, n'ont aucune excuse à faire valoir s'ils ne sont pas heureux aujourd'hui dans leur entreprise. Ils connaissaient la salle mieux que personne et devaient se rendre compte, après tous les malheureux essais de leurs prédécesseurs, que rien, aucun ouvrage ne pouvait réussir dans ce théâtre hormis les partitions dont le succès était consacré sur d'autres scènes, comme *Faust* et *Aïda*. *Carmen, Roméo et Juliette, l'Étoile du Nord* sont les derniers grands opéras qui auraient chance d'y réussir; mais je doute que le directeur de l'Opéra-Comique ait la charité de céder ces trois chefs-d'œuvre de son répertoire à ses malheureux collègues.

Quand on se rappelle la piteuse figure que *le Comte Ory*, il y a quelques années, et, cet hiver, le pauvre *Rigoletto* ont fait sur la scène de l'Opéra, on se demande comment l'idée de donner des représentations du répertoire italien a pu germer dans un cerveau humain. Voyez-vous *Norma*, *Lucia*, *Don Pasquale*, *la Traviata*, *Semiramide*, *Otello*, *la Sonnambula* dans une salle où l'orchestration de Meyerbeer et de Verdi — seconde manière — est à peine suffisante? Les auteurs de ces partitions, écrivant pour des théâtres et non pour des cirques, se servaient uniquement de l'orchestration pour accompagner les voix. « Mais vous aurez la Patti, » nous répond-on. D'abord rien n'est moins certain. La Patti a déclaré aux *interviewers* qui sont allés en Angleterre l'interroger sur ses projets pour la saison prochaine qu'elle était en ce moment toute à la rédaction de ses *Mémoires* et qu'elle n'avait signé avec les représentants de Ritt et Gailhard qu'un *engagement d'artiste*. Ce mot d'engagement d'artiste m'inspire des craintes sérieuses. C'était peut-être un engagement d'étoile qu'il fallait pour en assurer la validité. Et puis, il faut l'avouer, condamnée à son éternel répertoire italien, la Patti est bien démodée chez nous depuis vingt ans. Sans être fanatique des nouvelles formules musicales, la facture mélodique de ces anciens opéras, les cavatines avec leur immuable accompagnement semblent terriblement creuses aujourd'hui. Nous n'entendons certes pas bouder contre nos oreilles. Ce sera toujours un régal délicieux que d'entendre la Patti dans quelque partition qu'il lui plaira de chanter; mais on serait heureux de lui voir aborder, à Paris, quelques-uns de ces rôles qu'elle chante à l'étranger. Malheureusement nous ne pourrons l'applaudir ni dans *les Huguenots*, ni dans *Aïda*, ni dans l'*Africaine*. Le règlement est formel et interdit à la troupe italienne de chanter les opéras du répertoire français ou étranger en cours de représentations sur la scène de l'Académie internationale de musique. La pauvre Patti, bon gré mal gré, sera obligée de resservir pour la vingtième fois au public parisien une série de représentations de *Lucia*, du *Barbier* et de *la Traviata;* et nous savons combien l'instrumentation de ces ouvrages est incompatible avec la dimension de notre formidable Opéra.

La Patti, c'est très bien; mais qui chantera auprès d'elle? Vous lui donnez, dit-on, douze mille francs par représentation : est-ce que le ténor, le baryton, le contralto, indispensables à l'exécution de ces opéras, ne se feront pas aussi payer des sommes énormes? A la salle Ventadour, les représentations de la Patti ressemblaient plutôt à des espèces de concerts. On n'allait entendre, on n'écoutait qu'elle. Le reste était indifférent. On se contentait de pauvres merles sifflés à la Scala ou à San-Carlo. Mais dans la salle de l'Opéra il faudra de véritables voix, des organes puissants. A voir les difficultés que les directeurs éprouvent à mettre la main sur ces oiseaux rares le lundi, le mercredi, le vendredi, voire même les soirs de représentations à prix réduit, il est bien permis de se demander s'ils seront plus heureux les autres jours de la semaine.

On se souvient combien *Don Juan* a paru appauvri, diminué, dans la salle de l'Opéra. Il avait fallu piller sonates, symphonies et quintettes du maître pour remplir les entr'actes et étoffer le petit menuet qui avait paru suffisant aux abonnés de l'Opéra de Vienne du temps de Mozart et des Italiens autrefois à Paris. Pareille aventure pourrait être réservée à la Patti et n'aurait, du reste, rien que de très flatteur.

***

Quelle belle chose que l'information! Un grand journal du matin, avec un tact qui lui fait le plus grand honneur, a la délicatesse de nous tenir au courant des faits et gestes de l'empereur d'Allemagne pendant son séjour à Ems. Chaque matin, « le mieux informé des journaux » reçoit de son *envoyé spécial* deux grandes colonnes qu'il s'empresse de communiquer à ses lecteurs d'une façon émue. On leur fait la description de l'appartement que le vieil empereur habite dans le Kurhaus, de l'éternelle couchette de fer qui le suit dans tous ses voyages, dans toutes ses campagnes. On devrait passer ce dernier détail sous silence. Je ne sais pas si vous êtes comme moi; mais ce lit commence à me porter singulièrement sur les nerfs. Il est entendu, convenu que tous les grands hommes, civils ou militaires, doivent coucher sur un lit de fer. Je sais bien qu'il y a nombre de gens qui se laissent attendrir par tant de simplicité; mais n'aimeriez-vous pas de temps en temps lire dans les articles consacrés aux souverains *at home*, quand ce ne serait que pour apporter un peu de variété dans ces récits, que tel empereur, tel roi aime à être bien couché, que le lit qu'il occupe est excellent? Je dois confesser mon scepticisme à l'endroit du légendaire petit lit de camp. Tout le monde a visité des résidences royales et a pu remarquer que dans les appartements privés des rois et des empereurs il y a une pièce dans laquelle les gardiens ne vous font jamais entrer. Ils vous disent que c'est un cabinet de toilette, et vous n'insistez pas. Rien ne m'enlèvera de l'idée que c'est une bonne chambre à coucher avec un lit des plus confortables à destination du souverain, et que c'est son valet de chambre qui occupe le petit lit qui fait l'admiration des peuples et de l'histoire.

Il paraît qu'il y a dans l'appartement de l'empereur une fenêtre qu'on appelle *la fenêtre historique*. C'est là qu'on peut voir le souverain de l'Allemagne donner *à toute heure* à ses sujets l'exemple du travail. Entouré de dossiers, de rapports, écrivant, lisant lettres sur lettres, il travaille avec une ardeur juvénile. On ne néglige même pas de nous donner le menu de son dernier dîner : un potage, deux entrées, un rôti, des légumes. Mais, hélas! il n'y a pas de menu parfait sur cette terre, même dans les cours d'Allemagne. L'empereur adore la salade de homard, et la Faculté de Berlin la lui interdit absolument. C'est un mets trop lourd pour l'estomac impérial. Comment un homme qui travaille à toute heure, qui lit sans lorgnon ni lunettes, ne peut-il pas de temps en temps s'accorder une petite mayonnaise?

Après avoir soupé, il *expédie son courrier* — d'autres disent après avoir fait un bon somme. L'empereur se rend au petit théâtre où l'on joue l'opérette en allemand. Le Dangeau de l'empereur d'Allemagne n'ose pas nous dire qu'il suit attentivement le spectacle et qu'il donne le signal des applaudissements. Rien de triste, au contraire, comme le spectacle qu'offre ce vieillard dormant depuis son entrée dans sa loge jusqu'à sa sortie. Quand sa fille, la grande-duchesse de Bade, est auprès de lui, elle le pince de temps en temps pour le réveiller, au moment du ballet généralement, comme la personne qui l'accompagne en voiture le pince lorsqu'il faut rendre le salut à quelque personnage ou lorsque la tête de l'empereur s'incline un peu plus qu'il ne faudrait. On ne nous dit pas s'il monte encore à cheval, s'il fait usage, avant de paraître en scène, dans la coulisse, loin de la foule, les jours de revue, de la planchette qui va de son landau à l'étrier afin de lui épargner tout mouvement brusque qui pourrait faire ouvrir les plaies de ses jambes.

Vraiment, monsieur Dangeau, vous avez été mal renseigné, ou vous avez trempé votre plume dans une encre trop flatteuse ou trop *sympathique*. Il me semble que le correspondant spécial du journal le mieux informé aurait dû mieux comprendre ses devoirs de reporteur. Au lieu de nous faire l'énumération des plats qu'engouffre l'empereur d'Allemagne, de mettre sous nos yeux le tableau de la bonne petite existence semée de roses et d'opérettes qu'il mène seul à Ems, loin des siens, quand tout le monde sait dans quel état d'affaissement se trouve actuellement le vieillard et à quelle existence sédentaire son grand âge et ses infirmités l'ont condamné; au lieu de nous écrire des articles triomphants, il aurait dû employer le ton attendri et nous dire que l'empereur se remet bien difficilement

des coups terribles qui viennent de le frapper : la mort d'un neveu chéri, d'un serviteur dévoué, la santé chancelante de l'impératrice, etc. D'abord, n'est-ce pas ainsi qu'on écrit l'histoire? Ensuite ne serait-ce pas plus digne que de nous représenter l'empereur d'Allemagne dans l'attitude de Mignon regrettant... de ne pouvoir manger du homard?

Pour ne pas finir par une note aussi triste, le même journal, le même correspondant spécial se font un plaisir de nous annoncer qu'on a de *meilleures nouvelles* de la santé du maréchal de Moltke, qu'il se rétablit chaque jour.

On se demande si le journal qui nous est tombé sous la main n'est pas un journal étranger.

EDGAR COURTOIS.

CHRONIQUE RIMÉE

RETOUR AUX CHAMPS.

Juillet!... voici l'été! Paris, ce malappris,
Se vide en quinze jours aussitôt le Grand Prix.
Ainsi le veut le « chic », cette règle moderne.
Paradox, le vainqueur, retourne à sa luzerne :
Imitez *Paradox,* ô jeunes « boudinés »!
Dirigez hors des murs l'axe de votre nez,
Et, puisque ainsi l'ordonne une règle sévère,
Bouclez votre valise et parcourez la terre!

Mais nous à qui la ville offre quelques attraits,
Nous resterons encor près de Paris, tout près;
Car la vieille demeure, oasis de feuillage,
N'en est guère éloignée. Une heure de voyage,
Une heure.., et vous voilà, suivant qu'il vous plaira,
Devant une pelouse ou devant l'Opéra :
Les « environs » enfin, comme disent les *Guides.*

O paisible maison, toute pleine de rides
Que dissimule mal le fard d'un lierre épais,
O séjour fortuné de travail et de paix,
On aime à te revoir, quand reverdit l'année,
Comme une chère aïeule à figure fanée
Qu'on connut tout petit et dont les yeux très doux
Semblent, tant que l'on vit, sourire auprès de vous.

L'esprit et le corps las de huit mois de grand'ville,
On va, tout en songeant, par le jardin tranquille;
On retrouve un par un, tels qu'on les a laissés,
Les marronniers touffus et les pins élancés,
Et le rond de verdure, et l'épaisse charmille,
Ces mille coins enfin où toute une famille,
Petits-enfants, enfants, grands-papas inclinés
Ont vécu tour à tour et se sont promenés.

Tout un passé revit dans ces fraîches allées;
Les souvenirs lointains s'échappent par volées
Du moindre des massifs qu'on côtoie en rêvant..,
Et des parfums connus vous viennent dans le vent.

Le temps fraîchit. Le ciel se voile de nuages.
Rentrons dans le salon dont l'étoffe à ramages,
Malgré le double assaut des hommes et du temps,
A gardé la fraîcheur de ses tons éclatants.
Les meubles, recouverts de leur même tenture,
Dans les mêmes recoins ont la même posture;
Avec le même pli languissant et coquet
Les grands rideaux fanés caressent le parquet;
Les tableaux, recouvrant quelques places tachées,
Gardent, comme jadis, leurs allures penchées,
Et la vieille pendule, un vrai bijou, donné
Par le grand'oncle un tel, amateur forcené
Qui jamais ne trouva d'occasions meilleures,
Avec la même voix chante les mêmes heures.

Doucement le temps passe, et l'on entend sonner
La cloche régulière annonçant le dîner,
La bonne et grosse cloche en sursaut réveillée,
Qui grince aux premiers tours sur sa tige rouillée,
Mais qui bientôt s'anime et sait, chaque saison,
Régler les appétits de toute la maison.
Le repas est bruyant d'abord; puis les pensées
Vont, remontant le cours des époques passées:
On songe aux chers absents qui gaîment se sont mis
A cette même table, à présent endormis
Dans l'éternelle mort qui brise... ou qui délie.
La nuit vient, on se tait; une mélancolie
Vous prend, et d'un œil vague on suit avec émoi
Le lent balancement des arbres devant soi.

La chambre vous attend là-haut, proprette et blanche.
Du temps que l'on était lycéen, le dimanche,
On y venait jeter la tunique en drap noir,
Le képi galonné, pour courir jusqu'au soir
A travers la pelouse et sur les plates-bandes
Comme un chat échappé dansant des sarabandes.
Aujourd'hui l'homme reste où passait le gamin.
Les souvenirs d'antan vous mènent par la main...
Voici la table étroite où, pris de nonchalances,
On faisait, en grognant, ses devoirs de vacances;
Voici le grand fauteuil où sur le *Thesaurus*
On poussait trop souvent des ronflements en *us;*
Voici les papillons, aux couleurs toujours belles,
Dans un cadre en bois blanc piqués par ribambelles;
Enfin, contre le mur, coquette encor, voici
L'humble bibliothèque où jadis, sans souci
D'édition princeps, de reliure riche,
On fourrait ses bouquins comme des chiens en niche.
D'un paisible sommeil c'est là que vous dormez,
Couronnes de collèges aux lauriers clairsemés,
Palmarès solennels où l'on se vit inscrire,
Prix reliés en veau... qu'on n'a jamais pu lire,

Qu'on reçut autrefois tout heureux, tout tremblant,
Fier du superbe effet de son pantalon blanc,
Au son d'une musique éclatante et qui donne,
Suivant le prix nommé, plus ou moins de trombone!

L'heure coule, la nuit s'avance.., et lentement
On poursuit, tout songeur, ce voyage charmant;
On s'éloigne toujours, on arrive à l'enfance...
Voici les vieux cahiers où, sous la surveillance
De la maman câline ou grondeuse parfois,
On écrit lentement, avec de l'encre aux doigts,
Ici *Rosa,* la Rose, ici l'histoire sainte;
Là l'horrible dictée, épouvantable enceinte
Où la grammaire, unie à l'orthographe, a mis
Des obstacles sans nombre et tout juste permis.
Allons!... allons toujours, et jusqu'au plus bas âge!
Voilà le premier livre et la première page :
De grands bâtons tremblés, avec peine conçus,
Qui s'avancent par rangs comme autant de bossus.
Puis plus rien, l'inconnu, le néant, le mystère..,
L'étape grave et lente où l'âme solitaire
S'avance obscurément dans son premier sillon,
Aujourd'hui chrysalide et demain papillon...

Minuit!... Il est si tard?... Fou que je suis, et comme
On redevient enfant!... Couche-toi donc, pauvre homme!
L'esprit plein du passé qu'on vient de réveiller,
On s'endort, un peu las, sur le frais oreiller,
Et, marin déjà vieux qui doubla la trentaine,
On se dit :
« Tout cela..., mais c'est d'hier à peine! »

ÉPITHALAME PARISIEN.

A Paris, chaque printemps,
Cupido dresse son piège :
Sur les filles de vingt ans
Neige
De l'oranger tout le temps.

On s'est connu dans un bal...
On s'est fait une visite...
Elle est bien... Il n'est pas mal...
Vite
L'officier municipal!

C'est réglé, c'est arrêté!
On se rend à la mairie;
Le couple, tout emprunté,
Crie
« Oui! » — Le sort en est jeté!

Le lendemain, rendez-vous
A l'église, en grande foule;
Sur la tête des époux
Coule
Un discours pieux et doux.

On entre en se bousculant
Dans la sacristie étroite;
Et, sous son grand voile blanc,
Droite,
Elle rit,.. ou fait semblant.

Lui, fier, superbe, important,
Écrase sa belle-mère
Et, sans souffler un instant,
Serre
Les cinq cents mains qu'on lui tend.

Un fort lunch est apprêté
Suivant la nouvelle mode;
En mangeant, chaque invité
Brode
Un bout de banalité.

Les sandwichs, vrais monuments,
Fondent avec le champagne;
Et la gaîté par moments
Gagne
Jusqu'au groupe des mamans.

Que Dieu bénisse aujourd'hui
Ces époux, couple modèle!
Qu'il lui soit un ferme appui!
Qu'Elle
N'ait de regards que pour Lui!

Qu'ils vivent sans nul souci!
Que rien ne les puisse abattre!
Qu'ils aient des enfants aussi..,
Quatre...
Ou plus, s'il leur plaît ainsi!

Qu'ils aient des santés extra!
Point de goutte ou de névrose...
L'existence leur sera
Rose
Et gaîment s'écoulera!

Qu'ils se plaisent au foyer
L'hiver, lorsque le vent pleure,
Et qu'ils sachent oublier
L'heure
Coulant dans le sablier!

Qu'ils s'envolent chaque été,
Quand Paris commence à frire,
Dans quelque coin abrité
Rire
Ou rêver en liberté!

Qu'ils ne parlent que très peu
Politique ou bien finance!
Que leur jeunesse, morbleu!
Danse
Une gigue dans le bleu!

Qu'ils n'aient pas trop de parents
Qui chez eux plantent leurs tentes :
Petits-cousins encombrants,
Tantes
Aux bonnets exubérants!

Que Monsieur soit décoré;
Que Madame ait des toilettes
D'un goût toujours épuré,
Faites
Chez le tailleur consacré!

Qu'ils aient un appartement
Sans tramways ni pianistes
Qui tapent, lugubrement
Tristes,
Des morceaux dits d'agrément!

Qu'estimés dans le quartier,
Bénis du propriétaire,
Ils sachent, quand vient janvier,
Plaire
A messire leur portier!

Qu'ils aient, estimable don,
Un cordon bleu sans malice;
Que leur vie, à l'abandon,
Glisse
A l'abri d'un Marchandon!

Et qu'enfin, ayant l'horreur
De toute adresse... incongrue,
Ils abritent leur bonheur
Rue
Ou boulevard... Mesureur!

Ainsi les souhaits par tas
S'accumulent sur leur tête...
La voiture attend en bas,
Prête...
Allez!... et ne versez pas!

JACQUES NORMAND.

Juillet 1885.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 26 juin, le Sénat a adopté les conclusions de la commission d'enquête sur les élections sénatoriales du Finistère : l'invalidation a été prononcée. — Le 30, après un important discours du président du conseil, le Sénat a renvoyé au conseil d'État la proposition de loi, défendue par MM. Allou, Batbie, Denormandie et Jules Simon, ayant pour objet les nullités de mariage et les modifications à apporter au régime de la séparation de corps. — Le 2 juillet, il a adopté, après une courte discussion, la convention du 17 juin entre la France et le Cambodge.

Chambre des députés. — La discussion du budget a commencé dans les séances des 27, 29, 30 juin et 2 juillet. Les budgets de la justice, de la Légion d'honneur, de l'Imprimerie nationale, des affaires étrangères, des postes et télégraphes (29 juin) et de la guerre ont été votés presque sans débat. Au sujet du budget de l'instruction publique, M. Freppel a protesté contre la création d'une section des sciences religieuses à l'École des hautes études au moment de l'abolition des Facultés de théologie : l'institution de cette nouvelle section n'en a pas moins été approuvée par la Chambre (29 juin). Sur le budget des cultes, le ministre des cultes a demandé le rétablissement du crédit nécessaire aux allocations des chanoines; ce crédit avait été maintenu par le Sénat dans le budget de 1885 et la Chambre n'y avait pas fait d'opposition pour éviter un conflit. Malgré les objections du rapporteur général, M. Jules Roche, la Chambre, par 219 voix contre 200, a rétabli l'allocation (30 juin). Elle a encore, sur la demande du ministre et par 245 voix contre 215, augmenté de 100 000 francs la subvention du clergé français en Algérie et en Tunisie. Le budget des cultes adopté en entier, elle a adopté ceux du commerce, de l'agriculture et des travaux publics (1er juillet).

Le 29 juin, elle avait adopté le projet de loi portant approbation du traité de navigation signé à Paris, le 9 avril 1884, entre la France et l'Autriche-Hongrie. Elle avait voté également, par 295 voix contre 98, le projet de loi portant approbation de la convention de commerce signée le 19 avril 1884 à la Haye entre la France et les Pays-Bas.

Élections municipales. — Le dimanche 28 juin a eu lieu à Paris, dans le quartier de Charonne, une élection au conseil municipal, en remplacement de M. Amouroux. Le premier tour de scrutin n'a pas donné de résultat définitif : M. Eudes, ancien général de la Commune, a obtenu 1510 voix; M. Paterne, candidat radical, 1500 voix; M. Hoppenheimer, candidat du parti ouvrier révolutionnaire, 272 voix; trois autres candidats se sont partagé le reste des suffrages. Le 5 juillet, il sera procédé à un nouveau scrutin.

Allemagne. — Le conseil fédéral a décidé de déclarer, au sujet de la proposition de la Prusse concernant la succession de Brunswick, que le duc de Cumberland ne saurait occuper le trône de ce duché parce qu'il se trouve vis-à-vis de la Prusse dans une situation contraire à la paix intérieure que garantit la constitution.

Nécrologie. — Mort de M. Peulevey, député du Havre; — de M. Outin, ancien président du conseil municipal de Paris; — de M. Ribière, sénateur de l'Yonne; — de M. Bellot, conseiller d'État en service extraordinaire; — du journaliste Olivier Pain, ancien membre de la Commune, ayant embrassé depuis plus d'un an le parti du Mahdi.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. Émile Bourgeois, agrégé d'histoire : — *Quomodo provinciarum romanarum (qualem sub fine Reipublicæ Tullius effinxit) conditio principatum peperisse videatur.* — *Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877),* étude sur l'état et le régime politique de la société carlovingienne à la fin du IXe siècle d'après la législation de Charles le Chauve.

Thèse latine claire, précise, bien ordonnée, écrite en bon style, mais jusqu'à quel point probante? Sans doute M. Bourgeois nous dira qu'avant lui des historiens, notamment M. Duruy, ont cru trouver dans le mauvais état des provinces la cause déterminante du principat, c'est-à-dire de l'empire; et cependant on pourrait supposer un état de choses contraire, par exemple les provinces bien administrées au lieu d'être la proie des chevaliers et des publicains, et conclure (ayant considéré la république romaine travaillée alors par les partis, lasse des guerres civiles, corrompue jusqu'en ses moelles) à l'abdication du plus grand nombre aux mains d'un seul en vue d'obtenir la paix et toutes les jouissances secrètement convoitées. — Autre observation. Où voit-on que les provinces aient manifesté des tendances impérialistes? Elles ont laissé faire; elles ont donné une adhésion toute passive au fait accompli; rien de plus. — Et puis, comment pouvoir démontrer qu'il n'y eût pas d'autre remède au mal dont souffrait la république autant que les

provinces, c'est-à-dire au conflit entre le préteur et l'État, en même temps qu'au pillage de tout l'univers? Quoi! un prince était absolument nécessaire pour rétablir la concorde entre le Sénat et les publicains et réaliser cet idéal d'administration provinciale qui s'était dégagé à la longue, par suite de la fréquence des plaintes au sujet de la « romaine avarice » et de cette question d'administration si souvent agitée et employée comme une arme dans la lutte des partis? Il est facile, à distance, longtemps après les événements, de s'ériger en prophète et de dire : Cela devait avoir lieu et pour telle cause. Il reste donc encore incertain si la province a enfanté l'empire; mais, malgré ce point faible, la thèse de M. Bourgeois n'en est pas moins instructive en ce sens que l'auteur a su, à l'aide des seuls plaidoyers de Cicéron, donner pour la première fois la description de l'état vrai des provinces dans un cadre neuf, original, et qui dénote un esprit qui n'est pas du commun.

C'est au nom de la paix que s'était fondé l'empire d'Auguste; c'est également au nom de la paix que s'est effondré l'empire de Charlemagne. Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise nous fait voir les démolisseurs à l'œuvre. Est-ce à dire que ce traité soit, comme on va le répétant, « la charte constitutive de la féodalité française »? Aux yeux de M. Bourgeois, il y a là une erreur manifeste. Les *Capitula* (c'est-à-dire les *articles*) de Kiersy ne constituent pas en droit l'hérédité, qui existait déjà en partie de fait; ces articles ne sont pas une loi. Ils mènent à l'hérédité, ils préparent l'avènement du régime féodal, ils ne le font pas. Ce régime a sa racine bien plus haut, et Montesquieu ne se trompait pas quand il écrivait à ce propos : « Un chêne antique s'élève; l'œil en voit de loin le feuillage. Il approche; il en voit la tige, mais il n'en aperçoit point les racines; il faut percer la terre pour les trouver. » M. Bourgeois, au reste, n'a pas été le premier à s'apercevoir de l'excès où étaient tombés nombre d'historiens au sujet des articles de Kiersy : M. Faugeron, dans ses thèses de 1868, lui avait tracé la voie. Mais ce que n'avait pas fait M. Faugeron, c'est l'analyse patiente et pénétrante du texte desdits articles. Et de même, dans sa thèse latine, M. Faugeron avait bien parlé de la « fraternité »; mais il s'était borné à signaler la fraternité qui liait les fils et les neveux de Louis le Pieux ou le Débonnaire. Avec M. Bourgeois, nous voyons cette fraternité s'étendre à tout le royaume et nous assistons, en théorie, à une véritable transformation politique. Ce qui caractérisait, à cette époque, la société carlovingienne, ce serait la *concordia :* concorde des rois entre eux, et concorde des peuples entre eux. On décrète l'oubli des injures, le respect de la propriété. Les *pares* (les égaux) jurent de se prêter aide et protection. Partout est prêchée *pacis et charitatis concordia.* Ainsi doit s'établir le règne de la *christianitas,* l'empire de Jésus-Christ, en sorte que le roi n'est guère autre chose qu'un fidèle aidant les autres fidèles. Mais comment s'expliquer un fait si merveilleux? Par une cause bien simple : l'Évangile s'est substitué à la Bible. Au temps de Charlemagne, on ne lisait guère que l'Ancien Testament : de là cette physionomie à la fois guerrière et religieuse qu'on remarque en cet empereur. C'était une sorte de roi David. Mais à l'ecclésiastique voici qu'un fils pieux succède; puis à celui-ci un théologien, Charles le Chauve; et ce théologien est pénétré des doctrines de saint Augustin, comme le sont tous les évêques de ce temps-là. L'idéal politique change donc et l'on se trouve en présence d'un nouveau régime. Ainsi raisonne M. Bourgeois.

Par malheur, cette conception morale est restée lettre morte; elle n'a point modifié les actes, elle n'a pas changé les cœurs; et, tandis que les lèvres des évêques criaient : Paix et concorde! les bras, ceux mêmes des évêques, frappaient sans relâche ni merci. C'est l'intérêt qui mène tout alors. La force brutale triomphe. On tue, on vole, on pille. C'est le chaos ou, si l'on veut, c'est la féodalité qui commence.

On le voit, il y a chez M. Bourgeois une grande hardiesse d'esprit. Il semble, en effet, que le jeune docteur possède deux maîtresses qualités : l'une, la patience qui fait prendre corps à corps les difficultés, les retournant, les analysant jusqu'en leur moindre détail; l'autre, l'élan qui arrache le penseur au terre à terre et d'un coup d'aile vigoureux le transporte dans les espaces, où il découvre des vues d'ensemble : alors se révèle un philosophe sous l'historien. Avec ce double don, quoi d'étonnant que M. Bourgeois ait obtenu l'unanimité des suffrages?

J. Durandeau.

Les esthètes anglais

On n'a pas oublié l'étude de mœurs anglaises que nous avons publiée au mois de février dernier sous le titre de *Tournesols*. Ce sujet vient d'être repris à Londres dans une Nouvelle en trois volumes intitulée *Miss Brown*. On dit que la mode de l'esthéticisme commence à recruter moins d'adeptes : quelle en est l'origine, c'est ce qu'expliquait, il y a quatre ans, le *Macmillan Magazine,* dans un article intitulé *l'Évangile de l'intensité,* que nous venons de retrouver.

En voici le résumé.

Cette doctrine professe le mépris du corps et, donnant la prépondérance à l'âme seule, s'alanguit jusqu'à l'extase dans l'admiration du passé.

Les adeptes de cette secte changent de nom s'ils trouvent le leur trop vulgaire ou trop prosaïque; ils se demandent les uns aux autres s'ils sont *intenses,* mot qui indique sans doute la tension de l'esprit vers les choses immatérielles, l'intensité de l'aspiration à l'idéal.

En fait, l'origine de cette fantaisie a été une tentative de retour à la pureté primitive de l'art, tentative sérieuse, faite il y a une trentaine d'années par trois peintres anglais fort admirés de leurs compatriotes et dont on a vu figurer les œuvres à l'Exposition de 1878 : MM. Millais, Rossetti et Hunt. Leur but était de faire sortir la peinture anglaise du genre conventionnel qu'elle avait adopté pour la ramener à la pureté primitive du dessin, à l'imitation scrupuleuse de la nature telle du moins qu'on la trouve dans les peintres antérieurs à Raphaël. De là, le nom de préraphaélite qu'on donna à cette école.

Bientôt ces trois peintres se séparèrent pour se rappro-

cher plus ou moins, chacun dans son genre, du style moderne et académique; mais l'idée qu'ils avaient mise en avant ne fut pas perdue, et trois autres hommes la recueillirent en en exagérant la portée. Swinburne, un poète; Pater, un critique, et Burns Jones, un peintre, furent les promoteurs de cette seconde phase du préraphaélisme. Le caractère archaïque et morbide s'y accentua davantage.

Dans les peintures de M. Burns Jones, les types de l'homme et de la femme sont presque confondus; ce sont de longues et pâles figures comme on en voit dans les toiles de Botticelli, errantes et désolées. En poésie, les lignes suivantes, traduites de Swinburne, peuvent donner une idée de la doctrine de l'Évangile de l'intensité :

« A quoi nous sert, après la mort, d'avoir aimé de toutes les forces de notre âme, — d'avoir attendu le jour, quand le jour sera envolé? — N'importe; advienne que pourra : il n'y a rien qui soit digne d'occuper notre vie terrestre — sinon un pur amour qu'on aura gardé jusqu'à ce que le jour soit devenu la nuit, — tant que nos yeux ont vu la couleur des cieux et tant que nos lèvres ont été rouges. »

Voilà la note. Tantôt un farouche désespoir, tantôt une sombre résignation. Honneur, vertu, énergie, dévouement, à quoi bon tout cela? La vie est si courte! Mépris de toute action; l'amour souvent interrompu par la mort! Quelque chose du troubadour passant sa vie à soupirer des lais d'amour sans espoir.

Pour encourager encore les artistes engagés dans cette voie, le critique Pater les loua avec une telle exagération, qu'on appela leur association « Société d'admiration mutuelle. » Le poète écrivait les louanges du peintre, et celui-ci quittait le pinceau pour la plume afin de célébrer les peintures du poète.

Enfin, et c'est la troisième phase de l'Intensité, la période actuelle, un artiste nommé Morres se mit à dessiner des décorations d'appartement dans le goût esthétique et intense. C'étaient des décors de cathédrale ou de temple bouddhiste transportés dans les maisons modernes. Un industriel fabriqua des chaises et des tables du style néo-jacobite. On s'habilla de longs vêtements flottants; on porta les cheveux épars et l'on s'entoura de fleurs de tournesols et de plumes de paon symboliques.

Histoire de la musique

Si la connaissance technique de l'art musical est maintenant un peu négligée, l'histoire de ses transformations est au contraire très étudiée. La librairie Hachette a publié cet hiver une *Histoire de la Musique*, de Félix Clément, mort peu de temps après que son ouvrage venait de paraître. C'est un grand volume qui se recommande par une quantité de dessins d'instruments, planches et exemples de musique, portraits, etc. Le texte, très abondant, ne contient pas de documents nouveaux. La partie la plus intéressante est celle qui traite du moyen âge. L'auteur, qui possédait des connaissances spéciales très étendues sur la musique religieuse, avait fait connaître au public des séquences du XIIIe siècle, dites chants de la Sainte-Chapelle, mélodies très belles et très curieuses. Aussi parle-t-il de l'art musical religieux avec toute l'autorité et la clarté nécessaires.

C'est aussi un livre d'histoire musicale que celui que M. Pagnerre a publié sous ce titre: *Origines et variations de notre tonalité;* mais ce ne sont pas des tableaux successifs des effets extérieurs de l'art musical; c'est une analyse des changements intérieurs de cet art, de sa constitution même, des sons qui forment sa gamme, changements qui ont causé une grande partie de ceux qu'on observe dans la composition musicale elle-même. Cet ouvrage, fruit d'une érudition de bon aloi, est en même temps très clair et peut facilement être compris par des lecteurs ayant reçu l'instruction musicale ordinaire.

Un second ouvrage de M. Pagnerre a pour but de démontrer *la mauvaise influence du piano sur l'art musical* (Dentu). Cette seconde étude est, pour ainsi dire, la suite de l'ouvrage précédent. L'auteur y montre avec beaucoup de compétence comment le clavier des instruments à sons fixes a imposé sa tonalité et son influence manuelle à la composition musicale et à l'éducation. Tout n'a pas été mauvais, il s'en faut; mais plus d'un reproche exprimé par l'auteur est exact, entre autres celui-ci : « Le piano dispense d'apprendre la musique... L'élève ne se rend pas compte de ce qu'il fait; il est intermédiaire entre le piano et le cahier... » C'est, en effet, surtout dans l'éducation que la mauvaise influence du piano se fait sentir, particulièrement pour le chant.

Les ouvrages de M. Pagnerre, tout en traitant les questions les plus techniques avec justesse, sont d'une lecture aussi agréable qu'instructive et peuvent se classer parmi les meilleurs que la littérature musicale ait produits depuis quelque temps.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

Si l'étude des institutions politiques et sociales de la vieille France était généralement négligée jusqu'ici, surtout dans l'enseignement secondaire, c'était faute d'un manuel pratique résumant, sous une forme claire et méthodique, l'organisation de l'ancien régime. Le travail consciencieux publié par M. Gasquet, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, vient de combler cette lacune. L'auteur nous présente un tableau d'ensemble de nos principales institutions sous les trois dynasties; il prend chacune d'elles à l'époque même où la Gaule romaine devient la Gaule franque; il les suit dans leur développement et leur évolution à travers les âges, et il met en relief leur unité en montrant comment les changements lents, continus et à peine sensibles qu'elles éprouvaient étaient appropriés aux circonstances et aux besoins du moment. Il a divisé les matières par nature de sujets et les a étudiées dans l'ordre logique : le premier volume de son ouvrage traite du pouvoir royal, de l'administration centrale et provinciale, des états généraux, de la justice et des finances; le second, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie, des classes ouvrières et rurales. Tout en indiquant les théories, les systèmes et les solutions contradictoires suscitées par ces diverses questions, M. Gasquet se prononce nettement, quant aux ori-

gines, pour la prédominance de l'influence romaine, dont il fait ressortir les effets dans l'organisation des pouvoirs publics, dans la constitution de la propriété privée et dans la condition et les relations des personnes. Il a mis à profit tout à la fois les recherches des grands jurisconsultes du XVIe siècle, les travaux de la critique moderne et les résultats de ses recherches personnelles. Il a habilement coordonné ces divers éléments et en a formé un livre d'enseignement précis et complet, qui ne rebute pas l'attention par l'accumulation exagérée des textes et des détails techniques. Si l'on avait quelque chose à reprocher à ce travail, ce serait sa brièveté sur certaines questions; mais cette brièveté se justifie par l'abondance même des matières et ne présente d'ailleurs que fort peu d'inconvénients, puisque M. Gasquet, en dressant une bibliographie des principaux ouvrages à consulter, a mis ses lecteurs en mesure de compléter son enseignement par des études profitables (Hachette).

La biographie de *Sophie Arnould* par les frères de Goncourt, dont on nous donne une nouvelle édition notablement développée, a été rédigée d'après ses lettres et d'après des mémoires inédits où se retrouve l'écho des conversations et des confidences de la trop célèbre actrice. A l'aide de ces documents, les deux historiens ont remis en lumière, sous ses multiples aspects, la personnalité de cette femme qui remplit un moment son époque du bruit de son talent, de son esprit et de ses amours. Ils nous ont fait connaître sa famille, ses débuts au théâtre, ses liaisons galantes, ses rivalités artistiques et les misères de ses dernières années; et ils ont ressuscité du même coup un des côtés les plus curieux de la vie intime et des mœurs du XVIIIe siècle (Charpentier).

Hoche et Marceau, les deux héros dont M. Albert Duruy a retracé l'histoire dans un livre destiné à la jeunesse des écoles, furent rapprochés dans la vie par bien des traits communs. Tous deux débutèrent par l'isolement et l'abandon, et, après s'être engagés dans la carrière des armes, ils firent cause commune, le 14 juillet 1789, avec les vainqueurs de la Bastille. Grâce à leur valeur, à leurs talents et à un concours de circonstances extraordinaires, ils devinrent généraux à vingt-quatre ans; ils s'illustrèrent en Vendée et allèrent mourir sur le Rhin, à la fleur de l'âge, en pleine force et en pleine gloire. Tous deux reposent aujourd'hui en terre étrangère, et leurs cercueils jumeaux sont abrités à Petersberg par le même monument — une simple pyramide de pierre avec des noms de bataille pour tout ornement (Hachette).

LITTÉRATURE, BIBLIOGRAPHIE.

Voltaire est l'écrivain dont il est le plus difficile de décrire les ouvrages, en raison des multiples éditions données en France ou à l'étranger, de la manière dont ils ont été publiés, tantôt anonymes, tantôt sous des noms supposés, et des fausses indications de dates et de lieux qu'ils portent généralement. Aussi Beuchot, reculant devant les recherches longues et ardues que nécessitait une bibliographie complète et raisonnée, s'était-il borné à esquisser ce travail. M. G. Bengesco s'est montré plus hardi : il a entrepris la tâche négligée par le célèbre éditeur, et le succès a couronné ses efforts persévérants. M. Bengesco, adoptant à peu d'exceptions près la classification établie par Beuchot, a divisé sa *Bibliographie des œuvres de Voltaire* en trois parties : I. Le théâtre, la poésie, les grands ouvrages historiques, le Dictionnaire philosophique, les questions sur l'Encyclopédie, les romans; II. Les mélanges et les ouvrages édités ou annotés par Voltaire; III. La correspondance, les œuvres complètes, les œuvres choisies, les extraits, les ouvrages attribués à Voltaire ou imprimés sous son nom. Les deux premières parties, comprenant chacune un volume, sont publiées; la troisième est en cours d'impression.

Dans chacune des divisions ci-dessus, M. Bengesco a décrit les œuvres de Voltaire dans l'ordre chronologique, en indiquant tout à la fois les écrits publiés isolément et ceux insérés dans des recueils et des feuilles périodiques. Il a poussé ses investigations bibliographiques le plus loin possible; il a ajouté à ses descriptions des notices historiques et littéraires très précises; il a rappelé les jugements portés par les contemporains sur les ouvrages signalés, les polémiques auxquelles ils ont donné lieu et les nombreuses condamnations qu'ils ont encourues. La précision et le souci des détails sont portés chez lui à un point tel qu'il ne néglige jamais d'indiquer la provenance des exemplaires qu'il décrit. Aussi son travail, unique dans son genre, présente-t-il un intérêt capital pour les lecteurs et les futurs éditeurs de Voltaire. Il permet d'assigner aux ouvrages des dates certaines, de les classer dans un ordre rigoureux, de rétablir les textes d'une manière absolument conforme aux impressions primitives et de les enrichir de variantes trop négligées jusqu'ici. Cette *Bibliographie* devra former désormais le complément de toutes les éditions de Voltaire, en même temps qu'elle constituera, par l'abondance et la variété des renseignements, un document capital pour l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

LITTÉRATURE.

La première série des *Études sur les écrivains modernes de l'Angleterre,* par M. Émile Montégut, est, en majeure partie, consacrée à deux femmes qui compteront parmi les grands romanciers contemporains : George Eliot et Charlotte Brontë. Le savant critique nous fournit d'intéressants détails sur leur famille et leur vie littéraire; il apprécie leur talent, analyse leurs ouvrages et met en relief leurs doctrines morales et leur rôle philosophique. Dans les dernières pages de son livre, il étudie un roman célèbre du major Lawrence, *Guy Livingstone,* dans lequel l'écrivain a mis en scène des pécheurs de la pire espèce et des mondains endurcis qu'il a su rendre intéressants et même sympathiques. Cette œuvre mérite d'autant mieux l'attention qu'elle constitue une exception dans la littérature anglaise, les romanciers actuels ayant absolument renoncé à la peinture des passions du *high life* pour se borner à l'observation des classes moyennes de la société (Hachette).

ROMANS.

M. Henry Rabusson est redevable à ses deux premières œuvres, *Dans le monde* et *Madame de Givré,* d'une notoriété littéraire qui contribuera largement au succès du *Roman d'un fataliste,* bien que ce livre soit à peu près dépourvu d'action et que le personnage principal applique ses principes philosophiques d'une étrange façon (Calmann Lévy). — *Ilia Starkoff,* par Tony Feroë, nous offre l'analyse d'un caractère trempé de femme à l'antique et qui se soutient jusqu'au bout à une hauteur merveilleuse. L'héroïque exaltation du caractère slave est admirablement personnifié dans cette figure d'une puissante originalité (Perrin). — A l'encontre de *Bel-Ami,* le journaliste que M. Ed. Cadol a mis en scène dans *Hortense Maillot* est un noble caractère que son dévouement chevaleresque pour la femme d'un boursier cynique et véreux rend intéressant et sympathique au plus haut point (Calmann Lévy). — Dans les *Mémoires d'un commis voyageur,* M. de Beugny d'Hagerue retrace les aventures dramatiques d'un orphelin sorti des derniers rangs de l'échelle sociale, élevé par un riche mariage à une situation inespérée et brusquement rejeté dans la misère par une catastrophe

imprévue. Une seconde union, plus modeste et plus en rapport avec sa condition, lui rend le bonheur perdu (Plon). — Les *Souvenirs d'un vieux libraire,* par Louis Leriche, ne tiennent nullement ce qu'ils semblent promettre : il n'y est point question d'œuvres célèbres ou d'auteurs connus; on y trouve seulement des historiettes que se racontaient en 1849, pour tromper les ennuis de leur captivité, plusieurs éditeurs enfermés au légendaire *Hôtel des Haricots* (Dentu). — Le *Mal du pays,* de Sosthène Cambry, intéresse surtout par l'opposition habilement ménagée des scènes calmes de la vie des champs et des angoisses poignantes de la vie parisienne (Plon). — Les *Amours corses* de Philippe Tonelli et un *Drame sur le Tage* par la comtesse de Chabrillan sont des œuvres très mouvementées et conçues de façon à passionner le lecteur avide de scènes tragiques (Calmann Lévy). — Il n'y a pas lieu d'insister longuement sur les *Fruits défendus* d'Aurélien Scholl, dont tout le monde connaît et apprécie l'esprit alerte et la verve mordante. Ce peintre si original de la société parisienne promène partout ses indiscrètes investigations; il passe avec une facilité sans égale des drames sombres du boulevard aux amours touchantes des quartiers excentriques et pénètre tour à tour dans les salons, les boudoirs et les mansardes pour révéler les énigmes du grand monde et les mystères de la galanterie (V. Havard). — Signalons en terminant une œuvre nouvelle de M. Alfred Julia : *Mataléno,* c'est-à-dire Madeleine (cette explication ne paraîtra pas inutile aux lecteurs peu familiarisés avec la langue harmonieuse des félibres). L'auteur, qui a placé à Narbonne la scène de son roman, nous fait assister à la séduction d'une modeste couturière par un commis des postes, véritable chevalier d'industrie que son aplomb parisien transforme en un don Juan irrésistible; il mêle agréablement à son récit de curieuses études de mœurs et des tableaux fort bien observés de la vie provinciale (Dentu).

DIVERS.

Jacques Bonhomme chez John Bull, par F. de Jupilles, est une réponse aux nombreux pamphlets récemment publiés à Londres contre la France. L'auteur s'est efforcé de prouver à nos voisins d'outre-Manche qu'ils devraient bien commencer par réformer chez eux ce qu'ils critiquent amèrement chez nous, et les curieux détails qu'il fournit sur la maison de Brunswick, la noblesse, l'Église, la constitution, la législation, la justice, l'éducation, les gentlemen, les femmes, les domestiques, les mœurs, le commerce, l'hospitalité et la vie anglaise justifient amplement sa thèse. On regrette toutefois de rencontrer parmi ses arguments des diatribes virulentes et des plaisanteries de mauvais goût, peu dignes de Jacques Bonhomme (Calmann Lévy).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

L'éditeur Vieweg doit publier incessamment la seconde partie des *Études critiques sur les sources de l'Histoire mérovingienne,* par M. G. Monod, qui traitera de la *Compilation dite de Fredégaire.* — La librairie Plon-Nourrit annonce une étude sur *Victor-Emmanuel et Mazzini, leurs négociations secrètes et leur politique,* par A. Boullier. — Chez Calmann Lévy, M. Albert Gigot fait paraître *la Démocratie aux États-Unis,* et H. Lafontaine, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, *les Bons Camarades.*

Il y a lieu de signaler comme particulièrement dignes d'attention, parmi les nouveautés géographiques actuellement sous presse, le *Journal du major Gordon,* publié d'après les manuscrits trouvés à Khartoum et illustré de dessins de l'auteur (Galignani); — le *Maroc moderne,* par J. Erckman, ancien chef de la mission militaire dans ce pays, — et *l'Éthiopie,* par G. Simon (Challamel).

L'éditeur Charavay termine une histoire de *Carnot, l'organisateur de la victoire,* par A. Picaud. — La librairie Guillaumin réimprime avec d'importantes additions *le Collectivisme* et *la Colonisation chez les peuples modernes,* de M. Paul Leroy-Beaulieu.

Enfin, la Librairie des bibliophiles prépare une édition artistique des *Aventures merveilleuses de Fortunatus,* qui sera ornée de dessins par Édouard de Beaumont.

Émile Raunié.

Olivier de Magny (1529-1561), étude biographique et littéraire, par Jules Favre, professeur au lycée Henri IV. — Un fort vol. in-8°. Garnier frères.

Le général Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance (M. Louis d'Eichthal). — Un vol. grand in-8°. Plon et Nourrit.

Archivio storico siciliano. Nouvelle série; neuvième année; fascicules III et IV. — In-4°. Palerme.

Études et contes, par Camille Gaté. — In-12. Dentu.

Eugène Delacroix, par George Dampt. — Brochure. Tresse.

Œuvres de Paul Bourget. Poésies (1872-1876). — Un vol. elzevier. Alph. Lemerre.

Le Siège de Londres, prophétie humoristique traduite de l'anglais. — Brochure. Marpon et Flammarion.

Faits divers

— Deux savants, un Allemand et un Américain, viennent de faire de nouveaux travaux en vue de déterminer l'emplacement du paradis terrestre. Ils sont arrivés à des résultats très différents. L'Allemand, M. Moritz Engel, place l'Éden dans la Turquie d'Asie, « dans l'oasis de Ruhbe, à l'est du Haurân ». L'Américain, M. William Warren, le met au pôle Nord, où il a pu identifier les quatre fleuves mentionnés par la Bible. Ces deux messieurs citent l'un et l'autre d'abondantes preuves à l'appui de leur thèse.

— Le *Magazin fur die Litteratur,* etc., donne des détails curieux sur les éditions spéciales que les romanciers allemands sont contraints de faire pour la Russie, sous peine de voir leurs œuvres arrêtées à la frontière. La censure russe décide des changements, et il n'est pas question, avec elle, de discuter. Dans un roman paru il n'y a pas longtemps, *Temps agités,* l'auteur avait décrit d'après nature la tente d'un des grands-ducs de Russie pendant la dernière guerre russo-turque. On y voyait, entre autres objets, le portrait d'une actrice. La censure remplaça le portrait par « une grande carte du théâtre de la guerre ». Le romancier fit valoir que sa description était « historique ». La censure russe répliqua « qu'en Russie il n'y avait d'historique que ce qui est dans les journaux officiels ». Tout le roman fut expurgé dans le même esprit.

— Demain samedi, salle de la rue Charras, à huit heures et demie, M. Louis Ulbach fera une conférence sur *Rosetti,* le patriote roumain.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5443]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 2. (22e ANNÉE). — 11 JUILLET 1885.

Paris, 10 juillet 1885.

La soudaine explosion des événements de Hué est une nouvelle leçon pour les Européens. Nous nous instruisons ainsi peu à peu des procédés qu'il convient de suivre dans nos relations avec les peuples orientaux. La « mauvaise foi punique » est évidemment dépassée.

Il faut se rendre compte, toutefois, de ce qu'on entend par ces mots : *mauvaise foi*. Dans les langues que nous parlons, ils emportent un sens péjoratif, comme on dit en grammaire. Je ne doute pas que, dans les idiomes chinois, leur équivalent ne soit pris dans une acception infiniment plus flatteuse. Le manquement à la parole donnée est une vertu pour certains peuples, comme il l'est encore chez nous pour certains individus. Observons toutefois que, même dans ce sens spécial, pour que ce genre d'acte vertueux paraisse achevé et vraiment digne d'éloge, il faut que la mauvaise foi profite. C'est ainsi que raisonnait le sage Ulysse, quand les bases obscures de notre morale se formaient sur les rives du Scamandre et du Simoïs. Les mandarins de Hué ont-ils bien ou mal calculé?

Le général de Courcy doit être, à l'heure qu'il est, muni de tout ce qu'il faut pour prouver que nos raisonnements sont les bons, et Nguyen-Van-Tuang doit commencer à se rendre compte que ses calculs appartiennent à une méthode politique qui n'est plus de ce temps. Il faut absolument que, pour cette fois, notre démonstration pénètre dans la tête des Annamites. Cette dernière et aventureuse entreprise des mandarins de l'Annam, loin de nous donner quelque inquiétude, nous permettra plutôt de mettre un terme à une situation fausse, qui, dans un délai plus ou moins bref, devait se transformer. Les imaginations orientales nous paraissent peu préparées à la conception raffinée du protectorat. Il faut occuper Hué en maîtres : telle est la solution qui s'impose aujourd'hui. Mais ici nous nous trouvons en présence de l'attitude de la Chine. Si elle a été sincère dans la négociation du traité de paix définitif, elle ne s'opposera pas à la consolidation d'un établissement qu'elle a accepté en fait. Sinon, il faudrait s'attendre à quelques complications auxquelles le général de Courcy peut parer facilement. On doit regretter cependant, comme nous l'avons dit plusieurs fois, que la levée du blocus des riz avant l'exécution complète du traité ait enlevé au général un moyen d'action qui, dans telles circonstances possibles, n'eût peut-être pas été à dédaigner.

GUERRE NAVALE

Les dernières expériences de l'escadre d'évolutions

D'APRÈS LES TÉMOINS OCULAIRES

L'escadre d'évolutions a fait, le 18 mars de la présente année, dans la rade des îles d'Hyères, une série de nouvelles expériences comportant un nouveau et plus complet simulacre d'attaque de l'escadre par trois des torpilleurs autonomes qui en font partie, les nos 63, 64, 65. Le quatrième de ces torpilleurs était, en ce moment, en installation à Toulon.

Nous avons sous les yeux l'ordre du jour qui règle dans tous leurs détails les expériences, qui n'ont pas duré moins de trois jours. Ce document est trop long pour que nous le donnions ici *in extenso;* mais l'on peut espérer que, sauf l'infériorité du nombre (trois torpilleurs contre douze faisceaux lumineux), les règles du *fair play* ont été loyalement maintenues, même dans cette convention dont on pourrait discuter la justesse : tout torpilleur sur lequel on aura pu ouvrir le feu avant qu'il ne soit à 600 mètres du cuirassé qu'il attaque sera considéré comme hors de combat.

De plus, on reconnaîtra que l'escadre d'évolutions (notre école supérieure de guerre) remplissait toutes les conditions qui passent pour assurer une protection

efficace à une escadre contre des torpilleurs, quel qu'en soit le nombre. Elle était « convenablement *armée* et *éclairée,* gardée par des contre-torpilleurs *rapides* (vedettes de l'escadre filant au moins douze nœuds) et autres embarcations à vapeur; son personnel était brave (ici la bravoure n'a rien à voir), exercé et tenu à une surveillance stricte », d'autant plus facile que les expériences n'ont exigé que deux nuits de surveillance.

Comme bien l'on pense, nous ne savons rien du rapport officiel de M. l'amiral commandant en chef l'escadre d'évolutions; mais on a bien voulu nous communiquer quelques lettres écrites au lendemain de ces expériences par des officiers qui y ont pris part. Nous les copions telles quelles, dans leur forme décousue, avec leurs irrégularités de style; par cela même, elles ont une force de sincérité irrésistible.

« Le mercredi 18, les torpilleurs partent à trois heures pour Saint-Tropez; le soir, à sept heures, chaque bâtiment prend ses dispositions pour la nuit. Ces dispositions consistent à charger les canons-revolvers avec des cartouches à poudre, les pièces légères avec des gargousses de salut, et les grosses pièces avec les cartouches à poudre des *tubes-canons*. Les hommes sont à côté des pièces, et alors commence la veillée des armes. Il fait un ciel assez étoilé; mais il règne à la surface de l'eau une espèce d'humidité ressemblant à une légère brume; vent d'est, petite brise et jolie brise. Les conditions d'attaque ne sont pas parfaites, mais bonnes.

« Vers les neuf heures, on aperçoit un torpilleur qui est à trois cents mètres du *Suffren* environ; on braque sur lui les lumières électriques, et l'on fait parler la poudre, mais sans pointer, sans donner de distance: elle ne peut être donnée que tout à l'œil, à 500 mètres près; les hommes ne voient pas le guidon ni le cran de hausse, et on tire de toutes parts, même du côté où le torpilleur n'est pas visible, et la nuit se passe avec quelques alertes de ce genre, aucun des torpilleurs ne s'engageant dans une attaque à fond.

« La *veille* est horriblement fatigante. Commandants et seconds sont sur le pont tout le temps; les hommes, eux, ne veillent pas ou presque pas; les baleinières de ronde passent à côté des bateaux; on ne les voit pas, on ne les hèle pas. La première nuit se termine par une alerte. Vers les quatre heures et demie, j'étais sur le pont, me crevant les yeux, et je finis par apercevoir une lueur qui se dirige vers nous; on pointe sur elle les faisceaux électriques et on aperçoit une embarcation à vapeur. Est-ce un torpilleur? Est-ce un canot à vapeur de garde? On n'en sait trop rien, et l'ordre est donné d'ouvrir le feu tout de même (je préférerais être ennemi plutôt qu'ami, car je ne risquerais pas plus dans un cas que dans l'autre). Le jour arrive et met fin heureusement à cette fête nocturne. »

« Dans la journée, vers les trois heures, les torpilleurs défilent en vue de l'escadre, à 1500 mètres environ; on fait le branle-bas de combat et on leur tire quelques coups de canon et de hotchkiss; mais là, au moins, on peut pointer, donner des distances et des corrections de hausse. Le jeudi soir arrive : même cérémonie; la nuit calme, quelques gouttes de pluie, évitage à l'est. L'attaque générale a lieu vers onze heures; chaque torpilleur se dirige vers le bâtiment auquel il est attaché, et par tribord (c'était le côté du large). Celui du *Suffren* arrive presque à le toucher avant d'être aperçu. Celui de l'*Amiral Duperré* est aperçu vers 800 mètres, par une vedette qui le signale; il est aussitôt découvert. Celui du *Colbert* (vaisseau-amiral) n'est aperçu qu'à moins de 500 mètres... J'arrive à mes conclusions et surtout à celles que j'ai entendu émettre autour de moi. Une escadre qui se placerait dans les conditions où nous étions serait infailliblement coulée, en partie du moins, même en admettant qu'elle n'eût affaire qu'à trois torpilleurs. Plusieurs torpilleurs ont passé ou sont arrivés près des navires sans être aperçus; en admettant même qu'ils soient vus à 800 mètres, à 600 metres, etc., on ne les atteindra pas, car les hommes ne savent pas comment pointer et les officiers sont dans l'impossibilité de leur donner une distance ou une correction. Mais je suis plus fermement persuadé que jamais que dans l'état actuel de la défense d'un cuirassé, c'est-à-dire n'ayant à sa disposition que des vedettes, des canots à vapeur et des baleinières et enfin son artillerie, il est infailliblement perdu s'il se met dans une rade découverte. Je dis encore plus : c'est que des torpilles portées eussent réussi contre nous dans cette attaque. *Cette opinion est l'opinion générale, même celle du commandant..* »

Cette lettre, évidemment écrite par un officier non *torpilleur*, dit ce que l'on a vu, ce qu'on a ressenti à bord d'un cuirassé. Les extraits suivants d'une lettre écrite par un *torpilleur* complètent et le récit des faits et la portée des conclusions à en tirer.

« Quelques jours avant l'arrivée de l'escadre à Toulon, l'amiral commandant en chef a prescrit aux torpilleurs une attaque de nuit contre l'escadre mouillée aux îles d'Hyères; les capitaines des torpilleurs avaient deux nuits pour tenter cette attaque; ils se rendirent à Saint-Tropez pour la combiner.

« Comme disposition de défense, l'escadre avait une de ses mouches croisant entre la grande passe et le cap Bénat, des vedettes dans la petite passe et des canots à vapeur postés en grand'garde tout autour des cuirassés. Le premier soir, les torpilleurs ont appareillé de Saint-Tropez; le 63 et le 64 ont mouillé en plein jour à Port-Cros, sans être aperçus, et le 65 a gagné le mouillage de Porquerolles à dix heures du soir; le 63 (capitaine Lartigue) a défilé le long de la cote, de Brégançon à Léoube, est venu à portée de voix du *Suffren* sans être aperçu, a ensuite hélé la *Dévastation,* et ce n'est qu'à ce moment qu'il a été éclairé par les feux électriques et bombardé par les hotchkiss, fusils et canons. A deux heures du matin, le torpilleur 64 (capitaine Masset), répétant la même manœuvre, est arrivé tout près du *Suffren* après avoir rangé à cent mètres l'arrière de *l'Hirondelle;* il

n'a été aperçu du *Suffren* et celui-ci n'a commencé son feu que lorsque le 64 était à moins de 100 mètres de ce cuirassé; après quoi, il a défilé sur l'arrière de la *Dévastation* et est allé mouiller à Porquerolles, où l'attendait le 63.

« Le 65 (capitaine Lombard), mouillé depuis la veille à Porquerolles, a attaqué la même nuit à quatre heures du matin; il a été découvert à 600 ou 800 mètres par un des cuirassés.

« Donc, première attaque faite séparément par les trois torpilleurs; *deux* sur *trois* auraient certainement réussi. Il n'existe à ce sujet aucun doute en escadre.

« La nuit suivante, les capitaines des torpilleurs avaient décidé de tenter une attaque simultanée sur le *Colbert* (vaisseau amiral). Comme la situation de ce vaisseau le rendait d'une approche plus difficile à cause des feux de l'*Iphigénie* et du *Desaix*, il fut convenu que l'attaque se ferait en ligne de file, le 64 en tête, suivi du 65 et du 63. Le 64 devait attirer l'attention, et, lorsque tous les feux seraient convergés vers lui, le 65 et le 63 devaient profiter de ce moment pour arriver à portée de lancement du *Colbert*. Malheureusement, ce plan n'a pas été exécuté : le 65 perdit de vue ses camarades de combat; les 64 et 63 donnèrent seuls. Pendant que le 65, égaré, se faisait découvrir à bonne distance par l'*Iphigénie*, le 64 arrivait à 800 mètres environ du *Colbert*; il a été aperçu à ce moment. Tous les feux ont alors été dirigés sur lui, et le 63, profitant de cette concentration des feux sur le 64, est arrivé à 300 mètres du *Colbert* sans être aperçu. Quoique mal faite, cette attaque n'en a pas moins réussi, et il n'y avait que trois torpilleurs contre quatre cuirassés, deux avisos-mouches de l'escadre et l'*Iphigénie* (école d'application), qui profitait de la circonstance pour l'instruction des aspirants....

« Quant à la *mouche*, croisant au large, elle n'a jamais aperçu les torpilleurs, alors qu'ils la voyaient parfaitement et que rien n'a été plus facile pour eux que de l'éviter. De même pour les canots de grand'garde, qui trahissaient leur présence soit par leurs feux électriques, soit par les feux de leurs chaudières. En temps de guerre, les *torpilleurs de défense* dont parle M. Gabriel Charmes les embrocheraient sans qu'ils puissent s'en douter... »

Les expériences des 28 et 29 mars 1885, telles que les résument ces lettres prises au hasard entre tant d'autres, permettent d'apprécier les deux aspects d'un combat de nuit entre torpilleurs et cuirassés : l'attaque et la défense. Elles confirment cette vérité, que toute escadre attaquée la nuit par des torpilleurs est une escadre perdue. Elles apportent une preuve nouvelle et décisive à tous ceux qui voient dans l'apparition du torpilleur autonome, non pas une évolution, comme on le croit au ministère de la marine, mais une révolution profonde dans les conditions de la guerre navale et, par suite, dans les éléments constitutifs de toute marine de guerre. Le torpilleur autonome a tué le cuirassé monstre, et avec lui la guerre d'escadre.

LE MANUSCRIT DU SOUS-LIEUTENANT (1)

Nouvelle

VI.

Le matin, quand, muni de ma commission de rapporteur et pour en exercer les fonctions, je me rendis à la prison militaire, Patrice Rouvère dormait profondément, étendu sur son lit de camp. En entendant la porte s'ouvrir, il s'éveilla en sursaut et se dressa; puis, reconnaissant un officier, il s'empressa de se laisser glisser le long des planches jusqu'au bord du lit, et se tint debout.

La salle, de plain-pied avec la cour, était humide et triste, ne prenant jour que par une étroite fenêtre qui s'ouvrait près de la voûte et que garnissaient d'épais barreaux. Patrice l'occupait seul. Un pain de munition, à peine entamé, était posé sur une cruche dans un coin ; à un autre angle, un baquet à couvercle se dissimulait honteusement; et dans le vide, les murs nus, blanchis d'un badigeon de chaux, se dressaient avec leur régularité froide. Pendant qu'on disposait une table et un siège dans l'espace libre entre le lit et le mur, j'examinai curieusement le prévenu.

Il avait une bonne figure d'enfant aux yeux candides, l'air d'un pauvre diable ahuri de ce qui lui arrivait et écrasé sous la fatalité. Le dos voûté, l'épaule basse, avec sa veste boutonnée de travers; son pantalon de treillis qui se tordait disgracieusement sur ses jambes, une mèche de ses courts cheveux qui se rebroussait de guingois sur le front, il offrait sur lui, dans le désordre de la tenue et l'abandon de la pose, la fidèle image du désarroi et du trouble de toutes ses pensées. Les regards aussi que de temps à autre il me jetait à la dérobée trahissaient le secret ennui et le malaise anticipé de l'interrogatoire qu'il allait subir.

Mon installation terminée, on nous laissa seuls.

Je m'étais assis et, le buste raide, renversé sur ma chaise, sans marquer en rien l'intérêt que pouvait m'inspirer le prisonnier, et du même air indifférent et froid dont j'eusse pu accomplir ma tâche avec un autre, je me mis à l'interroger. Il répondit docilement aux premières questions que je lui adressai et où il ne s'agissait que de constater son identité et de le faire convenir de la réalité des faits dont il était incriminé. Il avouait avoir refusé de tirer sur le condamné en dépit des ordres réitérés de l'adjudant qui commandait le feu.

— Et durant la guerre, dans toutes les affaires auxquelles vous avez pris part, même quand vous arrachiez un drapeau à l'ennemi, vous n'avez jamais brûlé une cartouche?... Vous l'avouez aussi?

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

— Oui, mon lieutenant.

— Pourquoi?

Il y eut un silence. Ainsi que le colonel me l'avait fait pressentir et que je le prévoyais moi-même, arrivé à ce point de l'interrogatoire, Rouvère se tut. Il baissait le front d'un air embarrassé. Alors, changeant de posture, je m'accoudai familièrement sur la table et, penché en avant, rapproché de lui, laissant percer dans ma voix toute la compassion que le malheureux finissait par soulever en moi :

— Voyons, Rouvère, lui dis-je, voulez-vous me parler en ami, et non plus comme à votre chef?... Les raisons que vous ne voulez pas dire, je crois les savoir, je les devine; mais il faut que je les tienne de votre bouche. Parlez, mon ami! En vous taisant, vous aggravez votre cas, ne le comprenez-vous pas?... Peut-être ai-je quelque droit à votre confiance : nous devions nous connaître... On m'avait parlé de vous, j'avais promis de vous voir, et le malheur veut que ce soit ici et dans ces tristes circonstances. Oui, quelqu'un m'a parlé de vous... Je viens de faire un voyage dans votre pays, aux Buissières ; j'ai logé chez le père Payan, et j'ai vu là une jeune fille..., une jeune fille qui vous aime bien! Elle attend votre retour avec impatience, j'étais chargé de vous le dire. Songez à ce qu'elle souffrira quand elle connaîtra la situation où vous vous trouvez, le péril qui vous menace. C'est un brave cœur, une belle âme, et fidèle et constante, qui, depuis que vous l'avez quittée, ne pense qu'à vous... Vous regretterez la peine que vous allez lui faire...

Je parlais encore, il s'attendrit subitement; toute sa raideur se fondit. Au nom des Buissières, il avait relevé vivement la tête et m'avait regardé avec surprise; puis, quand je parlai de Tiennette, il avait détourné les yeux, et maintenant je voyais de grosses larmes rouler sur ses joues et tomber à terre. Il ne les cachait pas, s'abandonnait ingénument à sa douleur.

— Eh bien! repris-je, parlerez-vous à présent?

— Vous saurez tout! s'écria-t-il dans une explosion... Oui, tout... Je ne veux rien vous cacher, à vous, puisque vous avez vu Tiennette, qu'elle vous a parlé de moi...

Je me levai et, faisant vivement le tour de la table, je vins m'asseoir sur le rebord, tout près du soldat. Dans ce rapprochement, les distances hiérarchiques disparurent, l'interrogatoire fut oublié; nous causâmes comme deux amis.

— On voit des choses singulières aux Buissières, lui dis-je...

Et, pour le mettre à l'aise, revenant à mon voyage et à mon séjour dans son hameau, entrant dans les détails qui pouvaient le mieux le toucher, j'en vins à lui parler de la cérémonie à laquelle j'avais assisté le soir même de mon arrivée. Je lui dis que, tout en m'étonnant, ces pratiques religieuses m'avaient profondément remué...

— Eh bien! voilà la raison, s'écria-t-il... Je n'osais pas le dire, mais je vois bien que vous n'êtes pas comme les autres, que vous ne vous moquez pas des choses de la religion... Si je n'ai pas tiré, c'est que la religion le défend, que Dieu ne le veut pas!

— Quelle religion? lui demandai-je.

— La religion.

Il n'avait pas d'autre mot. Pour lui, le culte qu'on pratiquait aux Buissières était la religion.

— Dans tout ce que j'ai vu là-haut, j'ai bien cru m'apercevoir de quelques détails peu orthodoxes et je me doutais que vous appartenziez à quelque secte...

— Je ne sais pas ce que c'est qu'une secte, dit-il en m'interrompant; ce que je sais, c'est que nous prions Dieu comme il faut le prier!

Il me regarda d'un air têtu, en fronçant les sourcils.

— Et qu'en savez-vous? lui dis-je. Sur quoi appuyez-vous ces affirmations? Qui vous a révélé la vraie manière d'adorer Dieu?

— Oh! cela remonte loin..., à près de cent ans! C'est le grand-père du père Payan qui a hérité le premier du Livre et de la soutane et qui les a laissés à son fils, et celui-là à l'autre, ainsi de suite... Oui, il y a bien cent ans!

Il parlait de cent ans comme d'une époque perdue dans la nuit des âges.

— Mais d'où tenaient-ils cette soutane? demandai-je.

Il parut hésiter, comme si je n'avais pas encore gagné toute sa confiance; puis, enfin :

— Qui leur a laissé la soutane et le Livre? dit-il... Celui qui vint chez nous quand les ennemis de Dieu triomphaient sur la terre. Il fuyait les persécutions... Il arriva un soir de novembre, quand les neiges n'avaient pas encore enfermé la vallée. Il passa l'hiver aux Buissières, se tuant toutes les nuits à écrire. Et quand il mourut, il dit à ceux qui l'entouraient : « Méfiez-vous, mes amis! il n'y a plus autour de vous que renégats et que païens... Le règne de l'Antechrist commence... Ceux qui portent cette robe sont des loups déguisés en bergers : méfiez-vous!... Je l'ai gardée et vous la laisse sans souillure. Je vous laisse aussi dans ce livre les vrais enseignements : suivez-les, vous serez les véritables enfants de Dieu! N'écoutez pas les paroles de l'impie... Méfiez-vous! méfiez-vous!... » Et il expira dans la même année, avant que la neige eût fondu au col de Venterol et au passage du Gourguillon, en sorte qu'il ne put retourner dans la plaine. Depuis, nous pratiquons la vraie religion. C'est ce que racontent les vieux des Buissières et de Labâtie.

Ainsi, je ne m'étais pas trompé : c'était bien une secte inconnue qui florissait aux Buissières et dont j'avais surpris par hasard quelques-unes des cérémonies; une hérésie qui, à l'abri de tout souffle étranger et de toute ingérence du dehors, s'était épanouie dans le creux de ces montagnes! Et la rareté, le mer-

veilleux de la découverte dépassait tout ce qu'on aurait pu imaginer en ce genre. Il ne s'agissait pas là d'une simple croyance attardée, de ces pratiques naïves qui vivent familièrement à côté du dogme et qu'on tolère avec un sourire, ni de quelque vieux reste du paganisme, ni d'une déviation de la réforme protestante, mais d'une religion nouvelle et complète, entée tout récemment sur le propre tronc du catholicisme avec la prétention de conserver celui-ci dans sa pureté, et qui, dans l'air libre des monts, s'était développée de ses propres forces, sans résistance.

L'auteur, je le comprenais d'après ce que je venais d'entendre, était quelque prêtre insermenté qui, durant les orages de la Révolution était allé chercher un refuge aux Buissières. Pour éclaircir les doutes qui pouvaient me rester, je pressai mon compagnon de questions, je le priai de se souvenir de tout ce qu'il avait entendu dire de ce prêtre. Mais, comme tous les esprits sans culture, Rouvère avait de la peine à rassembler ses idées; il contait mal et brouillait tout, sautant aux détails qui l'avaient frappé et s'y attardant. Le nom même du prêtre ne lui était pas connu, soit que celui-ci l'eût caché ou que la mémoire s'en fût perdue. Je ne pus savoir l'endroit précis d'où il venait. Et son arrivée aux Buissières, ses actes et ses paroles durant le temps qu'il y passa, sa mort enfin, tout cela, vieux à peine de trois quarts de siècle, en allant de bouche en bouche, s'était déjà enveloppé de légendes.

Du fond vague du récit de Patrice je finis pourtant par voir se dégager la figure de cet homme et je pus reconstituer à peu près son histoire. C'est ainsi que je le vis s'échappant de la plaine au plus fort de la lutte antireligieuse, errant de village en village et se heurtant partout à des prêtres assermentés, et, toujours fuyant dans la direction des monts Saint-Genix, s'engager dans les gorges du Gourguillon, monter les rampes pierreuses et déboucher enfin dans le val.

C'était presque un désert à cette époque. Labâtie n'existait pas, et les Buissières n'étaient qu'une réunion de quelques cabanes où vivaient trois ou quatre familles de charbonniers. Alors comme aujourd'hui, ces gens restaient là, bloqués la moitié de l'année par les neiges, ne descendant à la belle saison vers les villes de la plaine que pour y vendre leur marchandise et remonter aussitôt dans leurs montagnes, et ne recevant par conséquent qu'un contre-coup bien affaibli des terribles événements qui se passaient au-dessous d'eux, les ignorant pour la plupart.

Ils accueillirent le fugitif, qui, très probablement, logea chez l'ancêtre du père Payan. Ce devait être une âme ardente de prêtre, un cœur dévoré du besoin de sacrifice et de charité et de la flamme évangélique. Il arrivait avec le douloureux souvenir de tous les sacrilèges dont il avait été témoin, navré du spectacle de tant d'apostasies dont ses collègues avaient donné l'exemple. Il dut croire que le reniement était général, la lâcheté universelle, que lui seul, au milieu de cette débâcle, avait conservé sa foi sauve et pure de tout compromis honteux. Et il tombait au milieu de cœurs simples qui, dans leur retraite de rochers, s'étaient trouvés à l'abri du contact funeste des idées nouvelles. La religion que ces hommes pratiquaient avant sa venue, il me fut difficile de le deviner, et Rouvère ne me fut d'aucun secours sur ce point. Ils étaient si peu nombreux qu'ils manquaient d'église et de desservant. Quelques indices subsistants m'inclinaient à croire qu'ils suivaient la doctrine protestante, dont le culte est encore vivant dans d'autres parties de la montagne. Et ce dut être alors pour le nouveau venu un stimulant de plus à doubler son zèle. Il se prit d'amour pour ce petit troupeau, se mit à l'instruire, voulut lui laisser le trésor intact des vérités qu'il venait de sauver des mains impies.

Mais les fatigues de sa fuite et les tourments de sa foi, peut-être aussi ce rude climat des monts auquel il n'était pas habitué, avaient déposé en lui les germes d'une maladie mortelle. Il dut se sentir mourir et considérer avec désespoir qu'il ne pourrait mener à bien son œuvre commençante. Ces simples à qui il enseignait la vraie foi allaient retomber après lui dans tous les dangers de la pestilence environnante. C'est alors sans doute qu'il se mit à écrire. Il n'y avait point de livres aux Buissières, peut-être une Bible tout au plus, que personne n'eût pu déchiffrer. Il n'avait emporté avec lui que son bréviaire, un ouvrage écrit en latin, qu'on ne comprendrait point; car tout ce qu'il avait pu faire, durant les loisirs de cet exil, avait été d'apprendre à lire à l'homme chez lequel il logeait. C'est pour lui, pour lui en laisser le dépôt sacré, qu'il se mit en devoir de transcrire tout ce qui lui parut essentiel dans le dogme, les prières, les commandements de Dieu et de l'Église, des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, tout ce que ses souvenirs lui fournirent, le tout en un français très simple et très compréhensible. Et ce sont ces pages, écrites de sa main, que j'avais vues intercalées dans les feuillets du vieux bréviaire.

Puis il mourut, et dès lors son œuvre grandit. La foi enracinée dans ces têtes de charbonniers n'en devait plus être arrachée. Bien des conséquences sans doute que leur auteur n'avait pas prévues, des pratiques qu'il eût condamnées, vinrent se mêler à cette germination divine. Ils durent ajouter, retrancher, selon les besoins, les circonstances, d'après ce que leurs goûts et les vestiges d'anciennes croyances mal effacées leur inspirèrent. N'importe! le culte s'établit, se développa. Il y eut toute une suite d'hommes en quelque sorte sacerdotaux, trois générations de pontifes, depuis le premier Payan, sans doute très âgé au moment où il héritait des fonctions du prêtre, jusqu'au Payan que j'avais vu officier aux Buissières. Depuis trois quarts de siècle ces hommes baptisaient, présidaient aux ma-

riages et aux enterrements, consacraient par des formes qui n'étaient qu'à eux tous les grands actes de la vie. La population des Buissières s'était accrue; un autre hameau, Labâtie, s'était élevé au fond de la vallée. Et d'année en année, à mesure que le nombre des fidèles augmentait, les choses du culte s'étaient coordonnées; tout ce qui constitue une religion était venu s'y joindre. Par un vieux reste des mœurs féodales qui, balayées partout ailleurs par le souffle révolutionnaire, avaient résisté là-haut, la dîme s'y était naturellement implantée. En sorte que tout s'y trouvait, non seulement le dogme, l'enseignement moral, les cérémonies, mais l'organisation matérielle, les prévisions budgétaires et tout ce par quoi le divin touche au profane et se mêle aux nécessités terrestres. Le vieux bréviaire au grimoire inconnu, avec son complément graphique, avait pris à leurs yeux la valeur d'un objet sacré; la soutane était devenue une relique sainte, l'attribut du chef, du « roi », comme avait dit Tiennette, la parure hiératique que se transmettaient les pasteurs de ce petit troupeau d'âmes.

— Elle finira par s'user, dis-je en souriant à Patrice; j'y ai vu des reprises... Quand elle sera en lambeaux, comment ferez-vous?

Il ne s'offensa pas de mon badinage avec ces choses saintes. La curiosité sympathique avec laquelle je l'avais interrogé lui prouvait que j'étais exempt de méchanceté et respectueux de toute croyance.

— Quand il n'y en aurait plus qu'un fil, me répondit-il en souriant aussi, mais avec une flamme de croyant dans les yeux, il suffirait à sanctifier le reste!

— Et à qui le père Payan va-t-il la laisser? Il n'y a plus de garçon dans sa famille; la transmission héréditaire se trouve rompue.

— C'est celui que Tiennette épousera qui est destiné à la revêtir.

— Son cousin alors?

— Quel cousin?

— Isidore Cabrat, lui dis-je... N'est-ce pas le cousin de Tiennette?

Patrice sourit.

— Isidore est le cousin de Tiennette comme je le suis moi-même. Nous sommes tous parents et plus ou moins cousins aux Buissières et à Labâtie, puisque nous ne nous marions qu'entre nous.

— En tout cas il a des chances, repris-je, car il ne quitte pas Tiennette... Et plus de chances aujourd'hui que jamais avec cette mauvaise affaire...

Il se tut et baissa la tête d'un air d'ennui. Son front se plissait; il semblait s'abîmer en des réflexions douloureuses.

— Oui, murmura-t-il, la chance est pour lui; elle a toujours été pour lui... Il se serait donné au diable que ça ne m'étonnerait pas! Il n'a cessé de nous tourmenter, Tiennette et moi, depuis l'enfance, depuis les Ormes... Et ma mère n'y a rien pu; nous n'y pouvons rien, Tiennette et moi... Le guignon nous poursuit, il finira par avoir le dessus...

— Vous faites allusion à des souvenirs d'enfance, à des désaccords entre Isidore et vous? Tiennette aussi parlait des Ormes, sans rien préciser... J'en voudrais savoir un peu plus.

— C'est que c'est long, dit-il en hochant la tête.

— N'importe! Nous avons le temps jusqu'à ce soir. Je vous écoute... Mais, d'abord, voulez-vous me céder un morceau de votre pain? Je meurs de faim.

Les heures avaient coulé depuis que nous étions ensemble et j'avais laissé passer sans m'en apercevoir le moment de mon déjeuner. J'allai prendre le pain de munition et nous le rompîmes, assis tous deux côte à côte sur le bord du lit de camp. Puis, l'un après l'autre, nous bûmes quelques gorgées d'eau à la cruche de grès, et Patrice commença.

VII.

« Et donc, vous connaissez les Buissières?... Notre maison regarde celle du père Payan. Vous la voyez d'ici, n'est-ce pas? Toute petite, à droite, en entrant dans la place. La porte est fermée depuis que j'en suis parti... peut-être pour n'y plus rentrer! C'est de cette manière que ma mère en sortit dans l'année du grand hiver. Et mon père avait commencé quand j'étais tout petit...

« Il était charbonnier, le brave homme, comme nous le sommes tous là-haut. En mourant, il laissait quelques épargnes..., de quoi vivre, ma mère et moi, jusqu'au moment où je serais grand et où je pourrais travailler. En attendant, je menais quelques chèvres aux champs et nous faisions des fromages que nous vendions.

« J'avais dix à douze ans peut-être quand je connus Tiennette, qui était orpheline et venait d'arriver chez son grand-père. Ses parents à elle avaient eu de l'ambition; ils avaient quitté les Buissières et étaient allés s'établir dans la ville. C'était une trahison; ils abandonnaient leurs frères et renonçaient à leur foi, et le père Payan ne le leur pardonna pas. Pourtant, quand ils moururent, un peu du chagrin de leurs affaires qui n'avaient pas réussi, il ne refusa pas de prendre chez lui l'enfant qu'ils laissaient.

« Et elle arriva un matin de mai, comme je partais avec mes chèvres pour les Ormes, un grand plateau au nord de la vallée, en tirant vers Labâtie, où nous avons droit de pâture. Tout le jour, je m'en souviens, je pensai à elle. Il me semblait que nous serions amis. Je dus la revoir le soir même, jouer sur la place avec elle les jours suivants; mais je n'en ai pas de souvenir. Je la revois toujours à l'arrivée, par cette matinée de printemps, vêtue d'une robe sombre encore neuve, la figure toute blanche dans ses habits noirs, et accom-

pagnée d'un monsieur de la ville qui l'amenait à son grand-père et qui repartit le même jour.

« A cette époque, le père Payan n'était pas encore bien vieux; c'était un homme actif et qui n'aimait pas qu'on restât autour de lui sans rien faire. Ce qu'il voyait chez nous dut lui donner l'idée d'employer Tiennette à garder les chèvres. Il lui en acheta une demi-douzaine. Et dès lors, nos deux troupeaux mêlés, nous partîmes tous les matins pour les Ormes.

« Nous emportions notre repas avec nous, un peu de pain et de fromage blanc, et nous y passions la journée entière. Et, tout le jour, nous ne nous quittions pas, tantôt courant à la poursuite des chèvres qui s'égaraient, tantôt assis l'un à côté de l'autre et causant. Je parlais peu, je n'avais rien à dire; mais elle, qui avait habité la ville, savait beaucoup de choses et me les racontait. Sa mémoire était extraordinaire, elle avait toujours du nouveau à m'apprendre; et je ne sais où elle allait chercher toutes les histoires qu'elle me faisait.

« Et souvent, pendant que nous étions là bien tranquilles et que je l'écoutais, content d'être seul avec elle, voici que, derrière nous, du sommet du plateau, une voix criait tout à coup : « Au loup! au loup! » Nous nous levions effrayés; c'était Isidore qui accourait vers nous, en riant et en boitant, tout heureux de nous avoir fait peur.

« Il ne boitait pas de naissance, mais parce que, tout petit, une meule de charbons avait éclaté près de lui. Cela arrive quelquefois, quand on n'y prend pas garde. Tant que le bois chante et fume et que la vapeur le mouille, il faut laisser les échappées ouvertes; sinon toute la meule saute en l'air, et il y à du danger à se trouver là, comme vous pensez. Mais cela ne vous intéresse pas...

« Cet accident lui avait gâté le caractère, ou peut-être était-il mauvais de nature. Dans tous les cas, il nous en voulait, ne nous faisait que de méchants tours à Tiennette et à moi, et ne savait qu'inventer contre nous. Un jour que j'étais à la recherche d'une chèvre et que j'avais laissé Tiennette seule, il l'entraîna du côté de Labâtie... Mais d'abord il faut vous dire que Tiennette et moi nous avions construit sur le versant des Ormes une petite cabane pour nous abriter en temps d'orage. Il ne croissait que des pins aux environs, et vous savez qu'ils ont beau être touffus, la pluie passe toujours au travers. Quand l'averse venait, nous ne savions où nous mettre. C'est moi qui avais eu l'idée de faire un abri avec des branches d'arbres. C'était une maisonnette à deux pentes et fermée dans le fond, pas très grande, mais où l'on était très bien. On y était si bien même que souvent nous ne la quittions pas, encore que le beau temps revînt. Nous y avions creusé des cachettes où nous enfermions nos richesses, moi, mon couteau, elle, son dé et ses aiguilles, je ne sais quoi encore... Il y avait un coin pour nos provisions, le pain et le fromage sur une planchette, et même un endroit où nous avions amassé un tas de feuilles pour faire un lit, afin que la maison fût complète et qu'il n'y manquât rien. Nous étions enfants, très innocents, et, sans y mettre de malice, nous jouions déjà au mari et à la femme...

« Parfois Isidore venait nous surprendre, quand nous ne pensions pas à lui et que nous étions sous la cabane occupés à notre ménage. En le voyant debout devant le seuil, nous regardant en ricanant, je m'apercevais bien qu'il était jaloux de notre installation.

« — Y a-t-il de la place pour moi? nous demanda-t-il un jour; je voudrais me mettre avec vous.

« Et Tiennette, qui était bonne, se reculait un peu dans le fond pour qu'il pût entrer. Mais moi je n'aimais pas qu'il vînt se mêler à nos jeux. Et puis, charbonnier est maître chez lui, et je voulais être maître chez moi. Je jetai un coup d'œil à Tiennette pour qu'elle se fît moins petite, et je répondis à Isidore :

« — Tu vois bien que non, qu'il n'y a pas de place! Si tu veux une cabane, construis-en une...

« — Certainement que j'en construirai une, et plus belle encore!... En voilà une maison où on ne peut aller trois personnes!...

« Et il s'en alla en se moquant de nous.

« Un jour donc, comme je vous le disais, il entraîna Tiennette du côté de Labâtie. Elle avait beau crier et se débattre, il était le plus fort. Il la mena sur l'autre versant des Ormes, assez proche de chez lui, et là il lui montra une cabane qu'il venait de construire, toute semblable à la mienne, et il lui dit d'y entrer avec lui. Elle avait peur, elle eut l'air de consentir et il passa le premier. Mais aussitôt elle prit ses jambes à son cou et s'enfuit de mon côté. En ce moment j'étais inquiet d'elle, je soupçonnais quelque ruse d'Isidore, et, comme je me dirigeais vers Labâtie, elle vint en pleurant tomber dans mes bras.

« Le lendemain matin, quand nous retournâmes aux Ormes, nous ne vîmes plus de cabane. Tout avait été brisé. Et bientôt, pour nous braver, Isidore s'en vint de notre côté.

« — C'est toi qui as démoli la cabane? lui dis-je.

« — Non, ce n'est pas moi, c'est le diable... Le diable ne veut pas que vous soyez ensemble, Tiennette et toi, et, tant que vous serez ensemble, il vous en fera!

« Je me mis à rire, mais je vis bien que ces paroles faisaient impression sur Tiennette. Je laissai partir Isidore et recommençai à construire ma cabane. Seulement, le soir venu, j'allai du côté de Labâtie et je me jetai sur la sienne, cassant les branches et les lançant au loin, bousculant tout, ne laissant rien debout.

« Le jour suivant, Isidore revint encore, l'air penaud cette fois et rageur.

« — Tu as voulu te venger? me dit-il.

« — Non, lui dis-je d'une voix forte; c'est le diable

qui s'est vengé! et il se vengera tant que tu ne nous laisseras pas tranquilles, Tiennette et moi!

« Je vis que la colère lui serrait les dents. Il aurait bien voulu se jeter sur moi; mais j'étais plus fort que lui, son infirmité me donnait de l'avantage. Il s'en alla sans rien dire. Mais il n'en continua pas moins par la suite à nous faire toute sorte de misères.

« Et les années passèrent. Je courais sur mes seize ans et Tiennette grandissait, devenait une jeune fille, quand vint l'année du grand hiver.

« C'est l'ordinaire, quand arrive novembre, que la neige nous enferme chez nous. Elle tombe dans la vallée, s'y amasse chaque jour par couches, s'élève à six ou sept pieds de haut et bouche le passage de Venterol et les gorges du Gourguillon. Chaque matin, il faut en débarrasser les toits qu'elle charge, et peu à peu elle devient si haute à l'entour des maisons qu'on ne peut plus sortir de chez soi. Les gens du voisinage ne peuvent venir nous voir, et nous ne pouvons aller les trouver; ceux de Labâtie sont en prison comme nous et restent chez eux. Mais la vie n'en est pas plus triste : on est au chaud, à l'abri du vent. Puis, pour les enfants surtout, c'est le moment des grands jeux. Toutes les maisons se communiquent, et, le long des corridors, en traversant les rez-de-chaussée et les hangars qui s'accotent, nous courions d'un bout du village à l'autre, de la maison de ma mère à celle du père Payan. Mais, dans l'année dont je parle, quand j'étais déjà grand, elle monta de quatre à cinq mètres dans toute la vallée, enfouit sous elle les maisons du hameau. Seule, la cheminée du père Payan la dépassait; et je me souviens qu'en grimpant sur son toit, on ne voyait dans tout le val et jusqu'à la cime des rochers qu'une grande couche blanche qui faisait mal aux yeux et où rien ne remuait. Seulement, dans ce grand silence, on apercevait çà et là quelques trous noirs par où s'échappait la fumée des maisons.

« Et c'est cette année-là que ma mère mourut, pendant l'hiver, qui dura de longs mois sans que les neiges fondissent.

« Elle avait pris un refroidissement. Et ce qui la peinait de me quitter, c'était un projet qu'elle s'était mis en tête pour ne pas me laisser dans la misère. L'argent du père était épuisé et nos fromages ne nous rapportaient guère. Elle avait songé qu'en devenant le mari de Tiennette, j'hériterais des fonctions du père Payan et qu'ainsi je serais pour toujours à l'abri du besoin, car il me reviendrait, comme à lui, une part de la collecte et de la dîme des récoltes, tout ce qui n'est pas nécessaire aux frais du culte. Puis, la brave femme avait de l'ambition pour moi et elle était toute glorieuse à la pensée de me voir le chef des Buissières et de Labâtie. Dans ce but, elle avait toujours caressé Tiennette; elle n'avait pas eu de peine à se faire aimer d'elle, et moi-même j'étais habitué à l'idée de l'épouser et de succéder au père Payan. Ma mère avait parlé de ce projet à ce dernier, qui n'avait pas dit non, mais qui avait répondu qu'il fallait attendre que nous fussions grands, qu'on verrait alors.

« Et elle allait mourir sans savoir si l'entreprise réussirait. Dans son lit, du fond de la pièce, éclairée par la petite lampe de fer qui pendait au plafond, je la vois encore, vieille et ridée avant l'âge, souffrant beaucoup, mais tourmentée surtout du souci de me laisser seul. Elle ne me quittait pas des yeux.

« — Pauvre Patrice! me disait-elle, quand je ne serai plus là, ceux de Labâtie vont t'en faire... Et tu ne sauras pas te défendre. Le père Payan a la tête si faible! Ils le feront tourner comme ils voudront. Ils ont déjà essayé...

« Elle parlait des parents d'Isidore, qui, eux aussi, avaient jeté les yeux sur Tiennette pour leur fils et qui, de temps à autre, l'été précédent, venaient passer les soirées chez le père Payan et ne s'en allaient jamais sans lui laisser quelque cadeau.

« — Bah! disais je, qu'est-ce que cela fait? puisque Tiennette m'aime et qu'elle m'a promis d'être ma femme!

« — Est-ce que les filles à son âge savent ce qu'elles disent et qui elles aiment?...

« Puis après un silence :

« — En tout cas, je ne pense pas qu'elle aime jamais ce boitillard!

« Elle détestait Isidore autant que nous, et le souvenir du boiteux la tracassait encore à ses derniers moments. Elle allait s'affaiblissant de plus en plus, s'assoupissait de longues heures, puis se réveillait en sursaut. Et toujours sa première pensée était pour Tiennette et pour moi.

« Un soir, elle m'appela auprès de son lit.

« — Prends cela, Patrice, me dit-elle; tu le donneras de ma part à Tiennette.

« Et de son doigt maigre elle détachait son anneau de mariage, qu'elle me mit dans la main.

« — Tu lui diras qu'elle le garde toujours sur elle, sans que personne ne s'en doute, la nuit passé à son doigt, le jour attaché à son cou par un cordon... Fais-le-lui promettre, Patrice; fais-le-lui bien promettre! et de là-haut je veillerai sur vous...

« En pleurant, je le lui promis.

« Elle passa dans la nuit, l'esprit un peu plus calme, on eût dit, et plus rassurée sur l'avenir, mais les yeux toujours fixés sur moi comme pour me rappeler ma promesse.

« Le lendemain, on l'enferma dans sa bière. Tout le hameau était là, se pressant dans la petite salle. A grand effort on ouvrit la porte, que la neige retenait par derrière, et l'on glissa la longue caisse dans la couche froide. Vous comprenez, c'est pour que le froid conserve le corps... Et elle attendit là, les paupières closes et les mains jointes, dans son fourreau de glace.

« Cependant, dès le lendemain, le père Payan m'avait

pris chez lui. Je soignais ses mules et couchais dans le grenier à foin, et j'eus là l'occasion de voir Tiennette à chaque instant et de tenir ma promesse. Elle aussi me jura de tenir celle que je lui demandai. Le père Payan semblait vouloir exaucer les vœux de ma mère. Tant que l'hiver dura encore, il me traita comme son fils. Mais le dégel arriva, les neiges fondirent, baissèrent peu à peu, ruisselèrent en boue jusqu'à la mare et s'en allèrent par les gorges du Gourguillon. C'est alors que le torrent déborde et roule ses eaux sales. Et quand la dernière couche fondit, le cercueil de ma mère apparut sur le sol. On le porta au champ de repos, dans la combe derrière les Buissières, où l'herbe est haute, où l'on ne voit que le ciel...

« Alors aussi je dus quitter la maison du père Payan, rentrer dans la mienne. Ceux de Labâtie s'étaient empressés de revenir avec leurs cadeaux, et je voyais le père Payan tout songeur, qui hésitait, réfléchissait, se demandait où était son intérêt et l'avantage de Tiennette, et à qui il donnerait la préférence. Moi, j'étais devenu fort et je pouvais faire mon état de charbonnier. Je passais mon temps dans les bois, coupant les branches, préparant les meules. Et, pendant que j'étais loin des Buissières, je n'ignorais pas que les parents d'Isidore ne quittaient pas le père Payan. Mais je ne craignais rien : Tiennette avait accepté l'anneau de ma mère et le portait sans cesse sur elle; son grand-père répugnait toujours à laisser ses fonctions au boiteux Je continuai donc, sans plus de souci, à faire mon charbon, devenant fort habile et gagnant gros, et tous les ans descendant à la ville vendre mes sacs et en rapportant quelques rubans pour Tiennette.

« C'est alors que le grand malheur fondit sur moi, à l'heure où j'allais avoir vingt ans et qu'il me fallait tirer au sort. Nous ne nous inquiétions pas de la guerre autrefois : aucun des nôtres n'était soldat. Quand un enfant des Buissières ou de Labâtie tombait au sort, on le rachetait. Le père Payan avait une caisse pour cela, une portion des collectes que l'on réservait. Mais la dernière fois que je fus à la ville, j'appris... Que le diable étouffe les païens qui ont fait la loi! J'appris que tout le monde devait partir pour l'armée et faire son temps. Et tout de suite je me vis perdu...

« Ah! ce furent des larmes quand j'annonçai la chose à Tiennette, et il fallut bien l'apprendre au père Payan. Celui-ci eut l'air de me plaindre, mais je vis bien que cela l'arrangeait et le tirait d'embarras. Ceux de Labâtie étaient accourus tout joyeux. Et Isidore commença à rôder autour des Buissières, poursuivant Tiennette qui perdait sa peine à le repousser. Elle croyait bien pourtant avoir trouvé un moyen de me sauver : elle m'avait fait jurer devant le père Payan de rester fidèle à notre religion, même au régiment, de ne jamais verser de sang. Mais le père Payan secouait la tête, il ne pensait pas que ce fût possible. On eût dit qu'il se doutait de ce qui m'arrive aujourd'hui.

« Cependant, on a beau être malheureux, les jours, les mois s'en vont quand même. Le jour du tirage arriva, puis la revision, où je fus pris, et le moment de mon départ pour l'armée approcha.

« Nous ne nous quittions plus, Tiennette et moi; le jour, elle s'échappait des Buissières et venait me rejoindre dans les bois; la nuit, elle laissait la porte de la remise entr'ouverte, je montais dans le grenier, et nous nous asseyions sur un tas de foin, à côté l'un de l'autre, comme autrefois aux Ormes, sous la cabane, quand nous étions enfants. Et nous pleurions dans l'obscurité, sans presque rien nous dire, nous tenant par la main et nous embrassant de temps à autre. Nous passions ainsi toutes nos nuits à pleurer.

« Enfin, le matin de mon départ arriva. J'allai dire adieu au père Payan et à Tiennette, et je partis, me dirigeant vers la Fonfrède, où je devais prendre ma feuille de route, car les Buissières et Labâtie ne sont qu'une section de la commune de la Fonfrède... Mais voilà qu'à peine entré dans les gorges du Gourguillon, par un ravin qui se trouve là, je la vis accourir à moi. Et là encore nous pleurâmes, ne pouvant nous consoler ni nous arracher l'un de l'autre... Et je lui fis de nouveaux serments, et je l'embrassai une dernière fois... »

VIII.

Les larmes coulaient des yeux de Patrice pendant qu'il achevait son récit. Et, les deux coudes aux genoux, penché en avant sur le bord du lit de camp, il regardait fixement à terre comme s'il suivait encore en pensée l'image de Tiennette.

Je m'étais levé pendant qu'il parlait et me promenais de long en large. Quand il se tut, je continuai à marcher, la tête basse, cherchant s'il n'y aurait pas quelque moyen de le tirer d'affaire. Après un moment de silence et de réflexion, je m'approchai de lui.

— Il serait triste vraiment que vous ne retourniez pas aux Buissières, lui dis-je, et que vous n'épousiez pas cette bonne Tiennette qui vous aime et qui vous attend. Vous la croyez perdue pour vous, sans doute? Vous ne supposez pas que vous puissiez sortir d'ici sans une condamnation capitale, la peine réservée à tout refus d'obéissance?... Eh bien, détrompez-vous. J'ai trouvé un expédient... En somme, vos motifs pieux n'ont aucune raison d'être; votre prétendue religion n'est qu'une hérésie, une pauvre petite et misérable hérésie... Je vous démontrerai cela en quatre mots. Voici donc ce que nous allons faire : devant le conseil de guerre, je dirai dans mon rapport... Et vous ne me démentirez pas! J'expliquerai que ce sont des scrupules religieux qui vous ont arrêté, mais que vous êtes revenu à de meilleurs sentiments, à des idées plus saines et plus raisonnables, et que, le cas échéant, vous êtes

prêt à faire votre devoir de soldat. Ou la condamnation sera minime, ou même on vous renverra absous... Est-ce entendu?

Il secoua la tête en souriant.

— Comment! vous refusez?

— Et mon serment à Tiennette! s'écria-t-il. Et le commandement de Dieu? Dieu n'a-t-il pas dit: « Tu ne tueras point! » Je ne peux pas tuer.

Je souris doucement et le pris d'un peu haut avec lui, comme un homme sûr de son affaire et dont les raisons sont invincibles, qui va convaincre d'un seul mot.

— Vous interprétez mal, lui dis-je, un texte du Décalogue. *Ne pas tuer* signifie ici ne pas assassiner, ne pas commettre de meurtre; cela n'a aucun rapport avec l'exécution d'un criminel et la juste extermination des ennemis de la patrie.

— Il y a *tuer*, répéta-t-il avec force et sans vouloir entrer dans mes distinctions. Tuer, c'est tuer, vous ne me direz pas le contraire. Et alors je ne veux pas tuer, je ne tuerai pas.

— Voyons, lui dis-je avec modération, vous m'accorderez bien quelque intelligence? Sans chercher à vous influencer en vous rappelant que je suis votre chef, votre supérieur en grade, vous reconnaîtrez bien qu'ayant fait mes classes, ayant été instruit dès mon plus jeune âge des choses de la religion, j'en puis parler en connaissance de cause? Et si vous ne me croyez pas, vous ne refuserez pas de croire ce qu'enseigne la religion catholique, cette religion dont une circonstance fortuite vous a fait vous écarter et qui est la vraie religion...

— La vraie religion est la nôtre, dit Rouvère.

Il finissait par m'exaspérer avec son entêtement. Et puis, devant cette nature inculte, mais simple et franche en définitive, je me sentais pris d'un zèle de conversion. J'aurais voulu le ramener au vrai, faire entrer la lumière de la vraie foi et les interprétations plus larges de l'Église dans cette cervelle obtuse et obscure. Sans être un pratiquant très fervent, ma première éducation avait laissé en moi des sentiments religieux vivaces : c'était comme une végétation touffue dont le souffle du monde avait pu casser quelques branches, les emporter toutes même et raser la forêt jusqu'au sol, mais dont les racines n'en subsistaient pas moins, prêtes à pousser de nouveaux rejets. Je tenais fermement aux croyances de mon enfance, que je n'avais jamais eu à discuter avec moi-même ni à défendre contre personne. Je fis donc appel à tous mes souvenirs de catéchisme et d'instruction religieuse. Il fallut remonter plus haut, faire à Rouvère un cours complet d'histoire, de l'histoire de la Révolution en particulier, lui expliquer le cas du prêtre qui s'était réfugié dans ses montagnes, et comment, par suite d'un malentendu, par la fatalité d'une mort trop prompte, dans un lieu isolé comme les Buissières, il avait été amené à les induire en erreur; que certainement, s'il eût vécu quelques années de plus, s'il eût pu savoir ce qui se passait autour de lui, comment avaient tourné les événements, comment s'étaient pacifiés et en étaient venus à un commun accord le parti civil et le parti religieux, il aurait retiré les paroles de violence et de réprobation qu'il avait lancées à la masse du clergé, et qu'il aurait fait partie de ce clergé réconcilié avec l'État; qu'enfin l'hérésie qu'il avait semée sans le vouloir dans ce petit coin perdu de la France n'aurait pas existé, ou qu'il eût été le premier à la désavouer et à travailler à l'extirper, et que ce qu'il n'avait pu faire, il fallait que lui, Rouvère, le fît, qu'il revînt au giron de la véritable Église et qu'il usât de son influence pour y ramener les siens.

Il m'écoutait le sourire aux lèvres, avec des yeux rusés, puis baissait la tête avec un air de peser toutes mes paroles. Je ne doutais pas du résultat de mon discours, je croyais l'avoir persuadé. Il releva le front et me dit d'un ton humble :

— Il ne faut pas m'en vouloir, mon lieutenant; je vous prie de me pardonner... Mais il a dit : « Méfiez-vous! », et je me méfie.

— Alors vous ne me croyez pas? Vous refusez de croire à l'histoire, à la logique, à l'évidence? Vous ne croyez pas à Dieu, à son Église, à la longue succession des vicaires de Jésus-Christ, aux conciles, au Concordat, aux faits matériels qui sont sous vos yeux, à cette universalité catholique qui embrasse la France entière? Vous ne croyez à rien?

— Je crois à la vraie religion, me dit-il, et c'est celle que nous pratiquons.

— La vraie religion! celle des Buissières!... Mais vous n'êtes que soixante pelés et un tondu aux Buissières, et il y a des millions d'habitants en France, il y en a des milliards sur la terre! Comment voulez-vous qu'il vous fût réservé à vous, à vous seuls, de connaître la vraie religion?

— Ils n'étaient que douze autour de Jésus, me répondit-il : n'étaient-ce pas les vrais croyants?

— Mais c'était l'origine... Depuis, la bonne parole a fructifié, le bon grain a levé, la vérité s'est répandue sur toute la surface de la terre!

— Le mauvais grain aussi a germé et l'erreur a fait du chemin.

— Mais l'erreur, c'est vous qui l'entretenez! Cela crève les yeux... Voyons! soyez de bonne foi : une religion n'est-elle pas, ne doit-elle pas être quelque chose de magnifique? un culte avec des pompes, des cérémonies grandioses, dignes enfin de celui que l'on honore et du maître de l'univers?... Or vous, vous n'avez pas même de temple, pas d'église ni de chapelle : une remise, et voilà tout....Pas de sacerdoce, ou à peine... Des prières en commun, je le veux bien, une morale sans doute, un résidu des vérités éternelles, et c'est tout!... Ne voyez-vous pas que vous

avez dépouillé la religion de toute parure et de toute majesté, que vous l'avez réduite à sa plus simple expression?...

— Et si cela suffit? me dit-il.

— Cela suffit, je n'en crois rien; en tout cas, ce n'est pas orthodoxe... Et tenez! une chose encore : le père Payan, vous-même, si vous lui succédez, vous êtes des prêtres en quelque sorte, et pourtant vous vous mariez. Les prêtres ne sont pas mariés!

Il murmura à voix basse, d'un ton de paysan renseigné sur quelque scandale :

— Il vaudrait mieux qu'ils le fussent tous...

— Et pas de confession sans doute! Vous ne pratiquez pas la confession?...

— Et qu'il n'y eût pas de confession, ajouta-t-il en suivant sa pensée.

— Mais le prêtre qui est venu chez vous n'était pas marié, que je sache; il a dû confesser, se confesser lui-même?

— C'est possible; mais il n'a pas parlé de cela à celui à qui il a légué ses pouvoirs, et celui-là était marié. Depuis lui, nous le sommes tous, et nous ne nous confessons pas.

— C'est-à-dire que vous vous êtes accommodé un culte à votre goût, une religion facile et peu gênante. Je comprends que vous n'en changiez pas, vous n'y auriez aucun avantage.

— Et que dirait Tiennette, si j'en changeais? Que dirait le père Payan? Que diraient-ils tous aux Buissières et à Labâtie, si je devenais renégat? C'est bien alors qu'Isidore rirait et serait content!

— C'est donc par respect humain ou par intérêt que vous persistez dans l'erreur, et non par conviction?

— C'est pour ne pas être renégat.

— Mais, loin d'être renégat, vous ne feriez que revenir à la vraie foi... Vous êtes têtu, je le vois, mais allez! Je vous convaincrai. Et vous convertirez les autres, quand je vous aurai converti. Je veux donc commencer par vous...

— Je ne crois pas que vous y arriviez, me dit-il d'un air placide.

Je fus piqué. Je sentais que j'allais m'emporter, devenir agressif et méchant; mais c'était plus fort que moi, sa tranquillité me jetait hors des gonds, et je ne pus résister au plaisir de me moquer un peu de son culte.

— Vous êtes, vous et les vôtres, des esprits faibles, des cerveaux bruts, pleins de puérilités et de crédulités niaises. Je connais maintenant le fonds de votre religion... Vous attachez un respect superstitieux à une vieille soutane de curé : c'est tout simplement ridicule et grotesque... Je les ai vus là-haut baiser avec ferveur un vieux bréviaire crasseux, et ceci est fou, méprisable et vil...

— Est-ce que la croix, au temps de Jésus, n'était pas quelque chose de plus méprisable encore, un instrument de supplice, comme qui dirait aujourd'hui l'échafaud?... Et ne la vénère-t-on pas?

— En sorte, lui dis-je en ricanant, que c'est dans la remise des Buissières que l'on adore le vrai Dieu?

— Comme dans l'étable de Bethléem! me répondit-il simplement.

Il avait réponse à tout. Il était là comme un roc impassible où tous mes arguments, tous mes raisonnements venaient se briser, doux aussi comme une pelote de ouate où mes pointes s'enfonçaient sans le blesser. La foi de ce charbonnier était inébranlable, elle ne se discutait pas. On sentait qu'on aurait pu fendre cette tête carrée, mais non en chasser les idées qui y étaient une fois entrées.

Alors, ne pouvant le vaincre par le raisonnement, je voulus essayer d'agir sur lui par le sentiment, et, cédant peut-être à un mouvement de rancune, à la honte d'avoir été vaincu, je ne fus pas fâché de me venger en l'attaquant par les côtés sensibles de son amour pour Tiennette. Je venais de me souvenir tout à coup que je ne m'étais pas complètement acquitté de la commission dont elle m'avait chargé, et je crus le moment bien choisi pour verser d'un bloc à son amoureux tout ce que j'avais à lui apprendre.

— Soit! lui dis-je, persévérez dans vos idées. Savez-vous pour qui vous travaillez et à quoi tout cela aboutira? Au plus grand bonheur d'Isidore, qui épousera Tiennette! Je ne vous ai pas tout dit... Maintenant que le père Payan est vieux, il a pris Isidore chez lui, et c'est Isidore qui a soin des mules, qui couche au grenier, tout à côté de Tiennette... Et elle a de la peine à se défendre, je vous cite ses propres paroles... La nuit que j'ai passée là-haut et où j'occupais la chambre du premier, je l'ai aperçu, votre Isidore, planté devant la remise et parlementant avec Tiennette... Si la porte eût été ouverte, il serait monté tout droit au grenier... Ah! elle aura de la peine à lui échapper!... Elle leur a dit, au père Payan et à lui, d'attendre jusqu'à la Saint-Rémi, qu'alors elle prendrait un parti. Elle pense qu'à ce moment vous serez de retour... Mais vous n'en prenez guère le chemin. Ce délai passé, elle sera bien forcée d'accepter la main d'Isidore.

Il avait pâli horriblement pendant que je parlais. Il me regardait, les traits altérés, avec des yeux agrandis par une fureur jalouse.

— C'est bien vrai, ce que vous me dites là?... Et c'est Tiennette qui vous a chargé de me l'apprendre?... Il couche au grenier?... Il est chez elle?... à côté d'elle?... nuit et jour?... bégayait-il.

Il s'enfonça la tête dans les mains, les deux poings aux tempes, et je l'entendis gémir affreusement. Puis tout à coup il se leva et, étendant les bras :

— Que Dieu fasse de moi ce qu'il voudra, s'écria-t-il avec l'exaltation d'un martyr; mais je ne renierai pas

sa foi! Que Tiennette appartienne à un autre, ce sera une double mort; mais j'aime mieux mourir que de manquer à mon serment!

Il semblait bien un martyr, en effet, un confesseur des premiers siècles, le geste égaré, les yeux blancs d'extase, tout le corps soulevé de terre, parlant d'une voix frémissante. Et le décor y était : les murs blancs et nus, la cruche de grès, le jour tombant d'un soupirail, comme s'il attendait là d'être livré aux bêtes du cirque... Et pourtant il était dans l'erreur, ce n'était pas là un vrai chrétien; son fanatisme se trompait de date et de croyance. Dans la pitié qu'il m'inspirait, j'essayai de calmer sa folie, de le faire descendre des nuages où il était monté et de le ramener au terre à terre de sa situation.

— Avec ces idées, lui dis-je, pourquoi n'avez-vous pas cherché à éviter ce qui vous arrive? Vous auriez dû vous faire admettre dans quelque compagnie hors rang, les ambulances ou autre chose. Vous n'auriez pas couru le risque...

— C'est vrai, dit-il; j'y ai pensé trop tard.

— Mais voyez où l'on en serait, repris-je, si tout le monde pensait comme vous : il n'y aurait plus de guerre, plus de soldats, et il en faut pour défendre la patrie! La guerre est d'institution divine; Jéhovah, votre Dieu et le mien, est le Dieu des armées. Il veut qu'on aime et qu'on défende sa patrie. Vous n'aimez donc pas la patrie?

— La patrie, c'est les Buissières avec Tiennette, me dit-il d'un ton triste.

— Et par votre aberration vous allez perdre l'une et l'autre!

— Je perdrai l'une et l'autre, et la vie, pour garder ma foi!...

Il ajouta avec un sourire :

— Tenez! n'essayez pas de me convertir; j'essayerais plutôt de vous convertir vous-même. Vous comprenez bien que je n'habite pas depuis quatre ans la ville sans avoir eu la curiosité d'entrer dans une église. Ce que j'y ai vu, ce que j'y ai entendu ne m'a pas touché : comment voulez-vous que vos paroles me touchent? Je n'ai rien vu là qui rappelât Jésus, celui qui est né dans une crèche, qui a passé sa vie avec des pêcheurs, qui enseignait sur la montagne et qui dînait chez Lazare. Et j'ai bien senti que c'est là-haut, aux Buissières, que nous suivions la vraie religion, nous qui vivons comme il a vécu et qui le prions dans une remise. Puis, ma foi et moi, voyez-vous, nous avons grandi ensemble, et maintenant on ne peut plus nous séparer l'un de l'autre. Quand, tout petit, ma mère m'a fait joindre les mains et réciter certaines prières, comment voulez-vous que je les désapprenne? Et quand j'ai vu, de tout temps, les vieux de chez nous et de Labâtie, ceux qu'on vénère pour leur sagesse et pour leur gravité, venir prier chez le père Payan et baiser dévotement le vieux bréviaire, est-ce qu'on peut croire qu'ils se trompent? Et quand ce que nous faisons, la prière en commun, les collectes pour nous entr'aider et le reste, je vois par les paroles de Dieu que c'est ce que doivent faire les chrétiens, comment voulez-vous que je ne me croie pas un vrai chrétien?

Il poursuivit; sa foi l'inspirait, lui donnait le don d'éloquence, avec cette verve, cette abondance entraînante et douce d'un convertisseur des premiers âges, d'un saint Paul entrant dans Athènes et y annonçant un Dieu inconnu. Je ne voyais plus sa veste de soldat et son pantalon de treillis, mais le feu seul de ses regards et sa ferveur persuasive. Ses paroles mêmes, cette religion qu'il défendait, ces pratiques qu'il rattachait aux propres enseignements de Jésus, ce néo-catholicisme rustique, naïf et fruste, qui était comme un retour à la primitive Église, finissaient par m'impressionner vivement. Je jugeai inutile, de mon côté, de chercher à le convaincre. J'étais à bout d'arguments et je n'aurais pu que me répéter. Je lui abandonnai la partie.

Le jour baissait; des teintes grises voilaient les murailles et se massaient en ombres dures dans les angles de la salle, que n'atteignait pas la clarté du dehors. Nous touchions à une minute triste : après avoir passé toute la journée ensemble, le moment de nous séparer était venu. Je tentai un dernier effort.

— Et alors vous voulez mourir?... Car vous serez fusillé, lui dis-je. Vous ne regrettez pas Tiennette?

Il secoua la tête d'un brusque mouvement, comme pour en chasser une pensée pénible, le souvenir de sa fiancée sans doute.

— Je veux faire mon devoir de chrétien! dit-il.

Aussitôt je m'avançai vers lui et lui tendis la main. Il parut surpris de ce geste, puis touché de reconnaissance. Il prit ma main, la serra dans les deux siennes avec une force où semblait passer toute son âme, et, levant sur moi des yeux où brillait une larme :

— Vous me comprenez!... dit-il; je vous remercie.

— Oui, lui dis-je; faites votre devoir...

J'ajoutai tristement en m'éloignant :

— Je vais faire le mien.

Et je le laissai seul dans sa prison.

Quelques jours après, les séances du conseil de guerre s'ouvraient. Patrice, entre deux gendarmes, était assis au banc des accusés. Au-dessous de lui se tenait un avocat qui lui avait été désigné d'office et dont toute l'éloquence allait s'employer à le faire passer pour fou et à plaider pour lui l'irresponsabilité. Les chirurgiens militaires à l'examen desquels il avait été soumis avaient pourtant déclaré que Patrice Rouvère était parfaitement sain d'esprit.

Le président donna la parole au greffier, qui commença la lecture de l'acte d'accusation. . . . . .
. . . . . .

IX.

Le manuscrit du sous-lieutenant C... s'arrêtait là. La fin manquait, soit qu'il se fût proposé de retranscrire son rapport en cet endroit et que la suite de l'aventure se trouvât dans d'autres papiers qui ne m'étaient pas parvenus, soit que le temps lui eût fait défaut et qu'il n'en eût jamais écrit davantage.

J'aurais pourtant désiré savoir ce qu'était devenu le héros de cette histoire, de quelle manière avait été tranchée cette question complexe et délicate d'un homme que ses devoirs de chrétien mettent en opposition avec lui-même dans l'accomplissement de ses devoirs de soldat. J'avais parmi les anciens camarades de C .. assez de relations pour qu'il fût possible de tirer la chose au clair en fouillant dans les archives militaires de la ville de G., où l'affaire s'était jugée. J'écrivis, et la réponse ne se fit pas attendre. Elle était brève et cruelle : Patrice Rouvère avait été condamné à mort et avait dû être fusillé.

Ce résultat, tout prévu qu'il fût, ne laissa pas de me troubler un peu. Je connaissais toute la rigueur inflexible de la justice militaire, laquelle juge sur les faits, sans admettre d'accommodements ni tenir compte d'aucune circonstance. Et néanmoins quelque chose se révoltait en moi; je ne pouvais admettre cette fin tragique.

Il fallut bien pourtant en prendre mon parti. Et alors toute ma pensée et ma sympathie se reportèrent sur Tiennette. Il me paraissait intéressant de savoir comment elle avait supporté la mort de son fiancé, si elle lui avait survécu, si elle s'était résignée à épouser Isidore. Écrire dans un pays où je ne connaissais personne, pour des renseignements dont on ne comprendrait ni l'utilité ni le but, me sembla peu pratique. J'aimai mieux faire le voyage.

Et je partis, en plein été, dans la saison même où avait eu lieu l'excurtion de mon ami. Une fois dans les gorges des monts Saint-Genix, je me rendis au village le plus proche du pic de Venterol et je me fis conduire en voiture, de grand matin, jusqu'à l'endroit où il s'était arrêté avant d'en gravir les rampes. Seul et à pied, je pris le sentier. La montée fut longue, mais moins fatigante que je ne l'aurais crue, grâce à l'heure matinale. J'atteignis le plateau; les petites pensées pâles y croissaient encore et j'en cueillis quelques-unes en mémoire de mon ami. Puis je m'acheminai vers les Buissières, où je ne tardai pas à arriver et où je reconnus du premier coup d'œil la maison du père Payan. J'allai frapper à sa porte, mais elle était fermée et ne s'ouvrit pas.

Quelques enfants étaient accourus vers moi. Je vis une femme, avec un nourrisson sur les bras, sortir d'une maison voisine, et c'est à elle que je m'adressai :

— C'est bien ici chez le père Payan?

— Oui, me dit-elle; mais il y a beau temps qu'il n'y a plus de père Payan... Il est mort.

— Et qui y habite maintenant?

Elle me dit tranquillement :

— C'est Rouvère...

— Comment, Rouvère!... Patrice Rouvère? Celui qui a été soldat? qui a servi quatre ans? qui a été en garnison à G.? qui a passé...

J'allais dire : « qui a passé en conseil de guerre »; mais je m'arrêtai.

— Eh oui! Patrice Rouvère, répéta-t-elle, surprise de l'insistance que j'y mettais.

— Et où est-il en ce moment?

— Il est parti ce matin pour Blatigny avec les mules... et sa femme l'accompagnait.

— Tiennette? demandai-je.

— Oui, Tiennette Payan... Vous les connaissez donc? C'est singulier, on ne vous a jamais vu ici. Peut-être bien que vous êtes un officier de l'ancien régiment de Patrice?

Elle me prenait pour un militaire et je ne voulus pas la détromper.

— Et quand reviendront-ils?

— Oh! pas avant huit jours. Ils ont beaucoup de charbon à vendre, et Tiennette beaucoup d'affaires à acheter pour les petits. Tenez! voici leurs enfants... Ce grand rouge qui écarquille les yeux et ce petit qui lui tient la main... Et puis, celui-là, ajouta-t-elle en faisant danser le marmot qu'elle tenait sur son bras. Je suis chargée de les garder en leur absence.

Ainsi Patrice Rouvère vivait, et il avait épousé Tiennette, et ils avaient déjà une nombreuse famille! J'étais confondu, et heureux aussi, et en même temps je me demandais comment les choses avaient pu si bien tourner. Fallait-il croire qu'après la condamnation, et à l'instigation de C., qui avait dû prendre la chose à cœur, les membres du conseil de guerre avaient signé un recours en grâce? et que cette grâce avait été accordée?...

— Et Isidore Cabrat est toujours à Labâtie? demandai-je.

— Isidore a quitté le pays... Il vit là-bas, à la ville, Dieu sait comme... C'est un renégat.

Ce mot de « renégat » me fit penser au culte que l'on pratiquait aux Buissières, et je me dirigeai vers la remise.

— Oh! vous ne l'ouvrirez pas, me dit la femme en souriant. Il a emporté la clef.

Alors je voulus la faire parler sur sa religion. Il y avait beaucoup de points auxquels le sous-lieutenant C., n'avait pas touché, et d'autres qui me paraissaient demander une explication. Je ne comprenais pas que cette petite secte eût survécu si longtemps aux événements qui lui avaient donné naissance, qu'aucun zèle pieux ne se fût ému du scandale de cette hérésie et qu'il n'y eût eu aucune tentative pour en absorber les

derniers membres dans le vaste sein de l'Église universelle. Par malheur, la personne à qui je m'adressais ne put rien ou ne voulut rien dire et se déroba constamment avec une sorte de pudeur discrète à toutes mes curiosités.

Je n'avais plus rien à faire aux Buissières. Mon intention n'était pas d'attendre toute une semaine le retour de Rouvère. Après avoir embrassé ses enfants et les avoir gratifiés d'une étrenne : « En souvenir d'un ami de votre père », leur dis-je..., je me dirigeai vers la sortie du Gourguillon.

En arrivant à la Fonfrède, j'allai visiter le curé. Mais ce n'était plus l'hôte qui avait reçu jadis le lieutenant B. et son compagnon; il avait été déplacé, envoyé avec avancement dans une autre partie du département. Celui qui lui succédait, un jeune prêtre, tout nouvellement arrivé, ne comprit rien aux renseignements que je lui demandai touchant les pratiques religieuses des habitants des Buissières et de Labâtie; il ne connaissait pas non plus Patrice Rouvère et ne put me dire par quel miracle celui-ci avait échappé aux suites de sa condamnation. Je le quittai. Les obligations de la vie allaient me reprendre : quand aurai-je le loisir d'aller éclaircir ce qui pour moi plane encore de mystère dans ce creux de vallée des monts Saint-Genix?

LÉON BARRACAND.

FIN.

C.-A. ROSETTI

Conférence (1)

Mesdames et messieurs,

Je viens parler publiquement d'un ami. Mais je garderais pour moi l'orgueil et le deuil de mon amitié si cet ami étranger, si ce mort illustre n'avait pas été l'ami constant, obstiné, de la France; si nous ne trouvions pas dans son patriotisme roumain la flamme que nos maîtres français, Michelet, Quinet, avaient attisée; si ce n'était pas un devoir pour l'*Association internationale*, que j'ai l'honneur de présider, de rendre un hommage solennel à toute grande âme qui a lutté pour la liberté de son pays et l'union de tous les pays libres; si enfin de cette existence de travail, de combat, nous n'avions pas à dégager une leçon toujours utile, celle qui enseigne à ne jamais faiblir dans le relèvement de son pays.

Rosetti fut un grand patriote roumain et je puis ajouter un grand patriote français, tant il resta fier de la nation qui l'avait adopté dans ses années d'études, qui l'avait recueilli dans ses années d'exil; tant il souffrit de nos douleurs.

En 1870, il ne se contentait pas de recueillir dans son journal des secours pour les blessés français; il vint en France; il alla à Tours pour dire à Gambetta, qu'il ne connaissait pas encore : « J'espère bien que vous ne désespérez pas de la France! »

Si le voyage fut inutile, il n'en reste pas moins un témoignage précieux de cette parenté de l'héroïsme que le vieux patriote roumain voulait établir avec le jeune patriote français, et il n'en est pas moins pour nous le gage d'une solidarité étroite entre les deux pays.

Il y a dans la vie des peuples les mieux faits pour s'entendre des heures d'égoïsme fatal où chacun d'eux paraît s'écarter, s'isoler, pour travailler à sa fortune intime. Les grands pays ont leurs ambitions multiples, qui les rendent oublieux; les petits pays n'oublient rien; mais, jaloux de leur indépendance mal affermie, ils doivent dissimuler parfois leurs sympathies lointaines pour ménager un voisin malveillant.

Rosetti s'appliquait à ne jamais laisser durer ces ralentissements d'une amitié indestructible entre la France et la Roumanie; il en souffrait comme d'une trahison de la justice, et nous étions nous tous ses amis, les confidents de ses efforts quand il vivait en France, les messagers de sa correspondance avec la presse parisienne, avec les hommes politiques, lorsqu'il était absent.

Cette fraternité qu'il voulait maintenir toujours égale, toujours ardente, ajoutait son foyer à celui de notre amitié et devenait un lien de plus entre les amis qu'il laissait en France.

J'ai à côté de moi, messieurs, un garant de ma parole. J'ai dû la connaissance et l'amitié de Rosetti, celles de Bratiano, mon initiation à l'histoire de la Roumanie, ma foi dans ses destinées, à l'ami de ma jeunesse, à l'ami de ma vieillesse, à Paul Bataillard, dont la plume savante n'a cessé, par des brochures, par des articles, de servir la cause roumaine.

C'est lui qui devrait parler à ma place, car il aurait beaucoup plus de choses que moi à vous raconter, beaucoup plus de détails historiques à vous donner; c'est lui qui m'a mis à même de parler, en complétant mes impressions et mes souvenirs par ses confidences et ses correspondances; c'est lui qui, proclamé citoyen roumain par le parlement de Bucharest, préside en réalité cette assemblée en l'absence du représentant illustre et officiel de la Roumanie.

Je ne me suis pas lié avec Bataillard pour l'amour des principautés danubiennes; mais notre estime réciproque n'a pu que se fortifier, à estimer ensemble un pays vaillant, digne de sa liberté, et à aimer ceux qui le grandissent et l'élèvent.

(1) Faite samedi dernier, salle de la rue Charras, sous les auspices de l'Association littéraire et artistique internationale.

La famille de Rosetti est d'origine italienne; mais elle a été très répandue à Constantinople, et, au siècle dernier, deux membres de cette famille ont régné en Valachie, en Moldavie. Les descendants de ces deux princes sont restés en Roumanie et sont devenus aussi Roumains qu'il est possible de l'être. Si on les jugeait d'après Constantin-Alexandre Rosetti, on pourrait dire qu'ils ont été plus Roumains que la plupart des Roumains.

Cependant ce n'est pas de sa souche princière que notre ami s'est prévalu dans sa vie.

Par son aspect, par la nature tendre, affectueuse, de son caractère, on peut dire qu'il tenait plutôt de la famille de sa mère. Celle-ci appartenait à une ancienne famille de boyards valaques.

Le grand patriote, dans le culte profond, religieux, qu'il rendait à sa mère, ne ressentait-il pas, à travers son amour filial, une reconnaissance particulière envers celle qui lui avait mis du sang roumain dans les veines et qui l'avait engendré pour donner la liberté à son pays?

Rosetti vivait, pensait, travaillait, aimait sa famille, sa patrie, sous la vision constante de sa mère. Le portrait de sa mère ne le quittait pas. Il l'avait apporté dans son dernier voyage à Paris; il l'avait constamment sur sa table de travail; il l'eut à côté de lui à l'heure de la mort, et on ne voila cette sainte image, en signe de deuil, que quand Rosetti ne pouvait plus s'y mirer.

Ceux qui ont bien aimé leur mère ont une prédestination pour bien aimer la patrie. Les âmes héroïques prennent leurs ailes dans les âmes maternelles. Ceux que la tendresse emporte facilement au delà de l'utopie, dans la vérité du sentiment humain, j'oserai dire du sentiment divin, gardent, si virils qu'ils soient par leurs actes, un féminisme qui s'épanouit en grâce. Rosetti avait cette puissance de l'attendrissement facile, sincère, qui le rendait irrésistible en ajoutant sa bonté à sa logique.

Il fut bon toute sa vie; mais il avait été au moins malicieux dans sa jeunesse. Ses folies printanières ont leur légende, comme sa sagesse virile aura la sienne. J'ai entendu raconter toutes sortes de plaisanteries, de bons tours, qui révèlent la belle humeur sarcastique dont il garda toujours quelque chose.

Il était né vers 1816. Quand il eut dix-sept ans, comme tout jeune boyard de cette époque il embrassa la carrière militaire; il devint l'aide de camp du prince Alexandre Ghika. La niaiserie d'une discipline importée de Russie l'eut bientôt guéri de son peu d'amour du sabre et des galons.

Un jour, il se promenait dans Bucharest en tenue de sous-lieutenant de cavalerie, avec des cheveux plus longs que d'ordonnance, quand le général en chef vint à passer et s'arrêta stupéfait devant ce soldat si chevelu. Rosetti, interrogé, déclina son nom et donna pour excuse qu'il redoutait les coups de soleil sur la nuque. Le général l'invita à le suivre et, l'ayant fait entrer chez lui, le fit raser entièrement par son barbier. Rosetti se vengea, comme beaucoup de gens se vengent dans ce monde, sur les autres. Il établit au coin d'une rue une boutique de perruquier et, à l'aide de quelques amis, il y faisait entrer de force les passants inoffensifs, que l'on tondait rigoureusement sous prétexte que c'était l'ordre du général. Pour preuve, Rosetti montrait sa tête chauve.

Avec une pareille façon de commenter les ordres de ses chefs, le jeune aide de camp eût fait un bien mauvais soldat. Il quitta le service au bout de trois ans, laissa repousser ses cheveux en Apollon et s'adonna à la poésie.

Il débuta par des traductions en vers de Byron, de Lamartine, de Victor Hugo et aussi de Béranger et de Voltaire; puis son originalité se dégagea : le poète écrivit *les Chants du bonheur*, avec ironie, avec un attendrissement mêlé d'amertume, avec une pointe de raillerie. Quelques-uns de ces chants sont restés populaires en Roumanie.

Je voudrais vous donner un échantillon de la poésie de Rosetti. Mais les vers cueillis sur le sol natal par une main étrangère se décolorent et se flétrissent, pour ainsi dire, au toucher, surtout au toucher des doigts français : notre langue, par ses qualités mêmes, se refuse à la traduction exacte. Excusez donc l'herbe fanée que je vous présente et tâchez de lui rendre par la pensée les couleurs et la sève du terroir.

Voici une pièce intitulée *Mon Changement*.

« Que j'aie changé complètement, le monde le dit sans cesse; mais parlons sérieusement; le monde a raison : c'est moi qui ai changé!

« Ce qu'ils faisaient, eux et elles, me semblait digne d'éloges; maintenant tout me paraît vilain; ils ont raison : c'est moi qui ai changé.

« Aller dans le monde me plaisait fort autrefois. Je trouvais beaucoup d'esprit à ceux qui se moquaient des autres.

« Je fuis maintenant, autant que possible, les lieux de grande réunion; tout ce qu'on dit me semble un peu bête. Ils ont raison : c'est moi qui ai changé.

« Quand je voyais un magistrat suprême prêter serment, je le croyais honnête, vénérable, consacré pour la postérité.

« Aujourd'hui il me semble que ceux qui prêtent serment jurent de nous dépouiller. Ils ont raison : c'est moi qui ai changé.

« Lorsque je voyais les députés se réunir et que je les entendais parler, je croyais que le bien public était leur seule inspiration.

« Aujourd'hui il me semble que beaucoup de mandataires nous ont trompés, qu'ils ne prennent pas leur part des misères du pays. Ils ont raison : c'est moi qui ai changé.

« Je croyais que l'honnête patriote était loué, que la vérité et le talent étaient aimés et estimés. Je sais le contraire aujourd'hui. Encore une fois j'ai rêvé. On met les patriotes en prison. Ils ont raison : c'est moi qui ai changé.

« Lorsque je voyais une femme aimable, je l'aimais, mes yeux lançaient des étincelles; je la croyais un ange...

« Quelle est maintenant mon opinion? Vous ne la saurez pas. Mais encore aujourd'hui, lorsque je la vois, j'ai envie de soupirer; ils n'ont pas raison : je n'ai point changé! »

L'amertume de ces vers s'accentue dans l'épitaphe que Rosetti fit pour son frère, mort en 1842.

La voici :

« La terre est bien plus chaude que les embrassements des êtres aimés pendant la vie! La tombe est plus douce aux malheureux que les palais terrestres, et les vers qui me rongent sont plus humains que les hommes.

« Si donc le chagrin te conduit au cimetière, console-toi avec moi qui ai toujours soupiré; méprise tout, endure la vie en silence; peut-être, après tout, auras-tu ici-bas une consolation! »

La poésie, dans certaines âmes, n'est qu'une rosée que le soleil de midi absorbe, dissipe, mais dont le cœur, à travers toute la vie, garde une fraîcheur secrète. Dans le temps où Rosetti chantait le bonheur avec une raillerie qui était peut-être une influence de Byron, nous débutions tous, en France, par des volumes de vers. Il nous semblait qu'avant de mettre les mains à une œuvre de la vie sociale il fallait nous les parfumer dans la poésie. C'était un effet de volonté plus qu'un effet de vocation. Combien d'entre nous qui gardent ces fleurettes dans un herbier sans en rougir, pour les considérer parfois avec attendrissement, avec l'orgueil de nos vingt ans disparus, et qui ne sont pas pour cela devenus plus poètes que vous et moi!

Rosetti est resté poète toute sa vie par l'émotion facile, par le sens délicat du beau; mais, à partir de 1843, il n'a plus écrit de poésies; son cœur était livré aux poèmes en action de la liberté. La route brûlante sur laquelle il posait le pied avait bu cette première libation de la jeunesse. Le cœur vaillant pouvait maintenant se mettre en route.

On avait essayé de le retenir dans des fonctions administratives. Le prince Ghika l'avait fait nommer chef de police à Pitesci, en 1837; mais la police était pour l'ancien sous-lieutenant un prétexte de plaisanteries. Il fut ensuite procureur au tribunal civil de Bucharest; mais ses relations avec les patriotes roumains plus âgés que lui, qui luttaient déjà pour la revendication des droits de la Roumanie, le détachèrent de fonctions auxquelles il ne tenait guère.

Devenu grave quand il eut trouvé sa voie, il partit pour la France afin d'y mûrir son esprit : c'était en 1843.

Sa gratitude envers la France met à l'aise notre fierté. C'est à Paris qu'il étudia les conditions des gouvernements modernes; c'est à Paris, aux cours de Michelet et de Quinet, qu'il reçut des leçons de liberté humaine, d'amour de la patrie, de sacrifices, comme son âme libre, comme sa vocation de patriote avaient besoin d'en recevoir. Il avait d'avance la notion de tout ce que ces maîtres incomparables lui apprenaient; mais il en recevait des formules définitives.

En 1884, un an avant de mourir, atteint déjà, accablé par la perte d'un fils adoré, abattu, prêt pour la mort et l'immortalité, il écrivait à Mme Michelet, au sujet du beau volume des mémoires de son mari qu'elle venait de faire paraître, une lettre dont je vais vous citer deux passages.

« Ma génération, disait-il, doit tout ce qu'elle a de bon aux étincelles électriques par lesquelles Michelet nous animait et nous montrait la grande voie.

« Souvent, en sortant de son cours, je me disais à moi-même ou je disais à quelques amis : Il est impossible que le jeune homme le plus pervers ne devienne pas meilleur chaque fois qu'il le voit ou qu'il l'entend.

« Ce qu'il faisait avec les jeunes générations d'alors, il le fera maintenant pour toutes les générations présentes et futures, grâce à vous qui avez donné la photographie de l'homme intérieur, le souffle divin de son âme. »

Plus loin, parlant des dons en argent que les Chambres roumaines venaient de voter après l'incendie de sa maison et sa ruine, il ajoutait :

« Quant à la récompense que m'ont votée les Chambres, j'ai dû la refuser. J'ai fait de même à l'égard de la souscription nationale qu'on avait commencé à organiser pour moi. J'ai très peu fait pour ma patrie, et ce peu, je le dois à l'enseignement du Collège de France.

« Là, j'ai appris aussi, avant ma propre expérience, que la pauvreté de celui qui prêche le sacrifice lui donne une certaine autorité qui manquait à Sénèque. »

Rosetti, on le voit, ne se lassait pas d'honorer l'initiateur de la jeunesse. Laissez-moi vous citer le post-scriptum que Mme Rosetti ajoutait à cette lettre. Vous aurez ainsi une première vision de cette autre grande âme.

« Chère et vaillante amie, écrivait-elle, je ne veux pas laisser partir cette lettre de Rose sans vous embrasser tendrement. Comme vous vous élevez chaque jour, et combien chaque cœur de femme doit vous honorer, aimer et envier!

« Puisque le terrible coup doit venir pour l'une ou pour l'autre, combien il est beau et grand de faire revivre ainsi celui qu'on a aimé — non seulement pour ses contemporains, mais pour les générations à venir !

« L'âme ne quitte pas la terre lorsqu'elle a ainsi vivifié une autre âme.

« *Lui,* il vit encore en vous, et, en vous aimant, on aime encore le maître. »

Mesdames et messieurs, je n'ajoute pas un commentaire sacrilège à cette effusion délicate et sublime. Vous comprenez avec quelle fierté la femme en deuil du grand patriote pense à lui maintenant et le pleure en rêvant de le faire revivre comme Mme Michelet a fait revivre le grand historien. Elle bénissait avec lui la mémoire du maître qui avait fait un héros de son mari : nous verrons plus tard comment, elle aussi, eut sa part d'héroïsme.

C'est pendant ce premier séjour en France que Rosetti se lia avec les deux frères Bratiano, venus pour recevoir le même enseignement. J'aurais pu les connaître alors. Il se fondait à Paris, sous la présidence nominale de Louis Blanc, un *Journal des Ecoles* qui avait son bureau rue Saint-Jacques et qui organisait plus de manifestations sympathiques aux cours de Michelet et de Quinet qu'il ne publiait de grands travaux. J'en étais et je collaborais aux manifestations. Rosetti et Bratiano étaient de la rédaction au même titre. Nous nous reconnûmes plus tard, sans nous être connus à ce moment-là. Ce sont de bonnes années perdues pour notre amitié.

En 1847, Rosetti, retourné en Roumanie, accomplit deux actes décisifs dans sa vie, qui soulevèrent contre lui toute la classe noble à laquelle il appartenait par sa naissance, mais qui démontrent combien le patriote démocrate, affranchi de tout préjugé, voulait en affranchir les autres.

Il épousa par amour une jeune Anglaise sans fortune, sans grande situation, Mlle Marie Grant, née à Guernesey, venue en Roumanie pour rendre visite à son frère, secrétaire du consul d'Angleterre à Bucharest.

Se marier à une femme d'intelligence et de cœur par sentiment pur, par estime, c'était un scandale dans l'aristocratie roumaine.

Rosetti épousa ce jour-là sa gloire, et jamais union ne fut plus belle. Nous avons surpris l'accord du ménage dans cette lettre à Mme Michelet.

L'autre acte de Rosetti, très considérable, ce fut la vente de son domaine héréditaire d'Obedini pour en consacrer le prix à l'achat d'un fonds de librairie.

Pour le coup, la rupture avec les boyards fut irrémédiable. On peut, à la rigueur, à la longue, dans un pays où le divorce est facile, pardonner un acte d'amour qui peut se réparer; mais le descendant des princes de Moldavie et de Valachie se faisant, par système, marchand de livres, c'est-à-dire débitant d'esprit, de civilisation, de liberté, de raison, d'humanité, c'était le fait impardonnable!

Le prince régnant refusa d'abord à Rosetti la patente qui déshonorait sa caste; il fallut beaucoup de persévérance pour qu'il obtînt le droit de travailler.

Mirabeau, à la veille de 1789, avait mis sur sa porte une enseigne de marchands de draps et avait ainsi conquis le droit de défendre une classe plus nombreuse et plus digne du pouvoir. Rosetti se fit, de même, le chef du tiers état roumain; que dis-je? il le créa.

Sa popularité devint immense. La leçon fut bientôt comprise. Les marchands virent dans Rosetti leur doyen, leur syndic, leur père. Les fils des boyards sentirent la nécessité du travail et de l'instruction.

La librairie Rosetti était la meilleure de la ville, la mieux approvisionnée en nouveautés, et comme, malgré tout, l'aristocratie roumaine, même dédaigneuse des idées libérales, était curieuse d'idées, avait l'appétit de la civilisation pour en humer plus vite les corruptions, les membres de la famille de Rosetti, les plus outrés de ce qu'ils considéraient comme une façon de vivre dégradante, étaient obligés de venir acheter chez lui. Rosetti affectait de les servir lui-même, ce qui les scandalisait fort.

L'homme que je veux peindre est tout entier dans cette résolution courageuse. Il se fait simplement le propagateur de l'instruction publique; il appelle à lui cette bourgeoisie sans laquelle il peut y avoir des crises, des coups d'État, des soulèvements, mais sans laquelle il ne peut y avoir de révolution saine, efficace et durable dans ses résultats.

Faire germer 1789 dans la terre roumaine, voilà ce que Rosetti a voulu, a tenté et a obtenu.

Autrefois, en France, dans certaines provinces, des nobles ruinés suspendaient l'épée de leurs pères dans une arrière-boutique et obtenaient d'un tribunal d'honneur la permission de vivre *marchandement* jusqu'à ce que leur fortune fût réparée. La fortune refaite, ils reprenaient l'épée. Rosetti alla plutôt défaire sa fortune dans la boutique, par devoir de patriote; il avait depuis longtemps brisé le sabre des boyards, et, quand il quitta son comptoir, c'est un drapeau qu'il en tira avec la devise française : Liberté, égalité, fraternité.

Le grand cœur de notre ami avait une expansion évangélique. Non seulement il se faisait le chef du tiers état libéral, mais l'homme qui est mort député des paysans allait aux humbles et ne connaissait pas de parias.

Ce qui nous paraîtrait tout simple à nous autres et ce qui était monstrueux alors, dans son pays, c'était sa familiarité avec quelques israélites, hommes de cœur et de talent, que personne ne recevait à Bucharest et qu'il recherchait pour leur valeur morale. Il

soutenait devant tous les droits des Tziganes à la liberté, et on plaisanta beaucoup, de tout temps, à Bucharest, les poignées de mains, les accolades affectueuses qu'il leur donnait. Un jour, revenant de voyage, il tomba dans les bras d'un vieux serviteur qui l'attendait. Les spectateurs riaient. Ils ont pleuré depuis, quand ils ont vu aux funérailles de Rosetti ce vieux domestique sangloter en envoyant au cercueil les baisers qu'il avait reçus du maître.

La révolution de 1848 trouva Rosetti à Bucharest. Le gouvernement du prince Bibesco le soupçonnait, et avec raison, d'être le promoteur d'un mouvement révolutionnaire. Le 9 juin, on envoya la police pour l'arrêter. A ce moment même, sa femme lui donnait un premier enfant et mettait au monde une petite fille qui reçut, dans cette aurore, le nom de *Liberté*. Rosetti, prévenu par des amis, put s'échapper. Le lendemain, Bucharest était en insurrection, et c'était le prince que la police recherchait. Rosetti libre va le sauver; il lui fait signer son abdication et le reconduit en voiture hors la ville. Le peuple, dans son premier rugissement, crie à la trahison. Qui a sauvé le prince? Rosetti paraît et répond : C'est moi! Alors un tonnerre d'applaudissements s'élève; l'âme populaire, suscitée par cette âme généreuse, retrouve sa volonté, son sens droit, son humanité. On jette des fleurs à celui qui a refusé de tuer, et Rosetti, rentrant chez lui en triomphe, verse ces offrandes sur le lit de sa femme et embrasse la Liberté, sa petite fille, dans son berceau, pour lui rendre les baisers reçus de la liberté roumaine qui naissait sous des fleurs!

Pendant les trois mois que dura le gouvernement provisoire de la Révolution, Rosetti s'appliqua, avant toute chose, à créer le journalisme roumain. L'élève de Michelet voulait que le verbe fît son œuvre à côté l'action de la rue. Le journal des Cent-Jours roumains portait le nom de *Nouveau-né roumain.*

Ici, messieurs, je me trouve embarrassé; ce n'est pas pour décrire la réaction qui suivit la victoire populaire : nous n'avons tous qu'à nous souvenir; mais c'est pour raconter cette épopée conjugale dans l'épopée nationale dont Michelet a fait un chef-d'œuvre.

Je ne peux pas vous lire cet épisode tout entier; je ne peux lui emprunter des pages et je ne peux le refaire.

Il faut pourtant que je vous dise ou que je vous rappelle comment cette jeune mère, à peine remise de la naissance de sa fille, apprenant que son mari, pris au piège des Turcs qui s'étaient emparés des parlementaires, était emmené vers la Russie, c'est-à-dire vers la Sibérie, avec Jean Bratiano, avec les trois Golesco, avec une douzaine d'autres, avec tout ce qui était la fleur, l'espoir, l'avenir de la Roumanie, partit seule, emportant son enfant dans ses bras, à la recherche, à la délivrance des prisonniers; comment elle fit ce dur voyage à pied, par la pluie, par le froid, par la nuit, par la faim, par tous les dangers qui menacent une belle jeune femme à travers des campagnes abandonnées aux soldats turcs, suivant de loin, le long du Danube, le lent bateau qui portait les captifs vendus, allaitant sa fille, la montrant comme un signe de salut au père qui lui tendait les bras, déguisée en paysanne, émouvant les Turcs, charmant les geôliers, gaie pour ne pas sangloter, avec un courage de lionne sous sa chétive apparence, marchant ainsi pendant des semaines, déterminée à aller jusqu'en Sibérie si elle ne pouvait aller avec eux jusqu'en France, et finissant, enfin, à la frontière d'Autriche, par les délivrer!

Il n'y a rien dans l'histoire contemporaine de plus émouvant, de plus grand, que ce dévouement d'une femme; il n'y eut pas pour la Roumanie, à ce moment, de délivrance plus heureuse. C'était sa science, son histoire, sa poésie, sa politique, sa force, sa richesse que cette jeune mère sauvait, en berçant sa petite *Liberté,* dans ses bras.

Je voudrais qu'on fît à l'usage des femmes de France une édition spéciale de l'opuscule de Michelet, non pour leur enseigner comment on délivre des proscrits — espérons qu'il n'y en aura plus! — mais pour leur enseigner comment on aime, comment on sert, comment on aide à aimer et à servir la patrie en poussant seulement le devoir conjugal jusqu'au bout. Voilà le vrai droit des femmes, leur fonction dans la vie politique!

L'exil commençait pour ces nobles fugitifs, l'exil en France, il est vrai; mais c'était toujours l'exil. Ce fut alors que je connus Bratiano, Rosetti; que je fus le témoin de leurs études ici, de leurs efforts pour en communiquer là-bas les résultats; que je reçus leurs confidences. Combien de fois ne s'apprêtèrent-ils pas à partir! Combien de fois ne remontèrent-ils pas le dur escalier de l'exil, déçus, mais invincibles!

Ah! comme ils furent grands pour nous qui les admirions dans l'intimité! Comme ils furent grands pour leurs compatriotes qui les entrevoyaient comme un mirage lointain à l'extrémité de l'horizon!

Il y avait des heures atroces de misère; mais la patrie répandait son sourire sur les larmes dévorées dans l'ombre.

En 1854, Rosetti, établi à Sceaux, écrivait à notre ami Bataillard, absent alors de Paris et l'invitant à venir le trouver à la campagne; et, après lui avoir avoué que ses enfants étaient malades, que la maison était sans pain, que les dettes s'amoncelaient, il ajoutait fièrement :

« Voilà ma situation comme individu; mais de combien n'est-elle pas aggravée par les souffrances du citoyen!

« Savoir de quoi est capable mon pays, croire qu'il peut se sauver par lui-même et, ce qui est plus, se sauver glorieusement et se faire connaître à l'Europe par des actes dignes du nom que nous portons; savoir, croire tout cela,

sacrifier toute sa vie pour faire arriver ce jour si longtemps préparé, épié, espéré, et voir travail, sacrifices, espérances, tout enfin s'écrouler dans un seul jour, à la veille du triomphe! Deux fois, depuis 1848, je me suis trouvé dans cette position; deux fois, en six ans, j'ai vu ma patrie prête à se relever de son cercueil et étonner le monde entier par ses actes et ses victoires; et deux fois je l'ai vue retomber dans l'esclavage et l'ignominie, inconnue, abandonnée, méprisée même par le monde, et cela par les fautes de ceux que j'aime et par les miennes aussi!

« Pour te faire comprendre en quelques mots mes angoisses et mes tourments, je me servirai d'une comparaison.

« Imagine une femme qui aime, qui désire et mérite d'être mère: cette femme supporte tous les ans le poids de la maternité, elle supporte tous les dangers et toutes les douleurs de l'accouchement, et, au moment qu'elle attend pour noyer ses douleurs dans ce premier cri de l'enfant par lequel la vie se manifeste aux oreilles de la mère, au moment qu'elle attend son enfant pour le mettre à son sein, on ne lui donne qu'un cadavre! Et cela tous les ans et pendant six ans de suite!

« Voilà, cher ami, ma vie depuis six ans. Je ne vis que pour ma patrie. Depuis six ans je pense, je souffre, je cherche, je travaille pour elle. Amour, amitié, poésie, jeunesse, j'ai tout sacrifié pour elle; j'ai tout identifié avec elle, et je n'ai jamais serré dans mes bras qu'un cercueil!

« Si du moins je pouvais me dire: Je ne puis rien; renoncer, me résigner et chercher à restaurer mes forces dans l'amour de la famille et de l'amitié!

« Mais non. Il est dans ma destinée de continuer toujours la même voie, de poursuivre le même rêve. Et me voilà, après neuf mois passés dans la souffrance, loin de vous autres que j'aime, me voilà, dis-je, quoique au milieu de vous, toujours seul, toujours souffrant. Car ne crois pas que je sois même avec mes enfants et avec ma femme, à laquelle tu me demandes avec tant d'amour et d'éloquence. Depuis mon retour je n'ai point passé un jour avec elle, pas un jour avec toi, avec personne de ceux que j'aime, et si aujourd'hui je ne viens pas te serrer dans mes bras, le plus grand, le seul obstacle, c'est toujours cette chère et malheureuse patrie.

« Mais fais-tu quelque chose? diras-tu. As-tu encore pour compensation la foi et l'espérance qui te soutenaient? Hélas non! Ce bonheur même m'a été enlevé. Mais je cours toujours, je cherche et ne puis m'arrêter, même pour quelques jours et même pour toi... »

Quelle admirable confession! Dans sa douleur, Rosetti se calomniait presque; il avait, il gardait l'espoir, et faisait tout pour le faire partager.

Il publiait à Paris une Revue, *la Roumanie future*, puis *la République roumaine;* il écrivit, en 1850, un *Appel à tous les partis* qui reste une de ses œuvres littéraires les plus parfaites, malgré l'élan mystique. On dirait que le patriote sentait la terre lui échapper et s'en prenait au ciel. En 1852, il adressa une *Lettre au prince Stirbey*, il fit paraître le *Catéchisme des villageois*. Il ne s'arrêtait pas d'écrire, de faire écrire dans tous les journaux français, de lutter de la voix, de la plume, du cœur, pour la Roumanie.

En 1859, après la signature du traité de Paris, il retourna dans son pays, fut élu au Divan *ad hoc* comme député de Bucharest et se hâta de faire reparaître son journal; mais il en changea le nom: ce n'était plus *l'Enfant nouveau-né*, c'était *le Roumain*, le journal viril, et il mit en tête de cette feuille, qui compte aujourd'hui vingt-neuf ans d'existence, cette double devise, toute sa foi : *Vouloir, c'est pouvoir. — Éclaire-toi et tu vivras!*

Rosetti a été souvent ministre, et aussi souvent démissionnaire. Le journal eut toujours ses préférences. Il y prenait ses libres allures, s'y développait, et il exerçait mieux ainsi la grande fonction de sa vie, celle de souffler au cœur, comme d'autres soufflent à l'oreille, le conseil salutaire.

Quand le prince Couza, en 1864, fit son coup d'État, le journal de Rosetti fut supprimé. Il en fonda un autre, *la Liberté; la Liberté* fut supprimée, comme *le Roumain*. L'infatigable publiciste fonda *la Conscience nationale; la Conscience* supprimée à son tour, Rosetti envoya à tous ses abonnés, quotidiennement, une feuille blanche, portant seulement ce titre : *le Roumain;* et rien ne parut plus menaçant que ce journal muet qui attendait.

Un jour, Rosetti avait averti le prince Couza : « Libre à vous, lui avait-il dit, de violer vos serments; mais si vous ne respectez pas la Constitution, nous vous renverserons. »

Jamais Rosetti ne manqua à sa parole. Voilà pourquoi, par une nuit de février 1866, le prince fut fait prisonnier dans son palais et reconduit avec tous les égards à la frontière. Il venait d'user son vingt-septième ministère en moins de sept ans.

L'élection du prince Charles, aujourd'hui roi, a inauguré la période de progrès pacifique, régulier, qui, je l'espère, ne s'interrompra plus. Rosetti, tour à tour président de la Chambre et ministre, a toujours gardé pour le roi une estime respectueuse et sincère.

C'était un excellent président d'assemblée pour un peuple nouveau dans la vie parlementaire. Sa douceur, sa fermeté, son expérience, l'autorité de sa vie imposaient.

Il m'a raconté lui-même qu'au plus fort des débats et des tempêtes, il ne se servait jamais de la sonnette officielle: il lui suffisait, avec son porte-crayon, de frapper un petit coup sur son pupitre, et l'orage se calmait.

Le vrai pouvoir dans un État démocratique est celui de l'opinion. Rosetti était donc plus que ministre, surtout quand il ne l'était pas; il était l'âme du parti

libéral. Il n'ordonnait pas, il n'endoctrinait pas ; il se gardait de pontifier; il évitait même le conseil direct; mais par sa conversation toujours attrayante, spirituelle, il captivait les gens, et il semait, sans paraître y prendre garde, des idées qui, germant dans les autres, les rendaient fiers, jaloux de leur récolte comme s'ils eussent inventé le grain d'où l'épi était sorti. Modeste, presque timide en public, Rosetti avait le talent de développer dans les autres l'amour-propre, autant que ce sentiment égoïste pouvait servir à l'honnêteté et à la patrie.

Bien des Roumains m'ont affirmé que jamais le parti libéral, qui a exercé une influence si salutaire sur la Roumanie et qui l'a recommandée au dehors, n'aurait existé s'il n'y avait pas eu Rosetti pour le constituer et le diriger. Avec mille petites forces qui n'auraient abouti à rien sans la cohésion que ce maître en politique leur donnait, il a créé un agent puissant. Aucun succès ne l'éblouissait : ne tirant aucun avantage personnel de ses triomphes, il allait toujours de l'avant, ne voulant pas qu'on ralentît la marche.

Une fois que la situation politique de sa patrie lui parut suffisamment affermie, il demanda à son parti de songer au peuple, aux paysans, aux réformes sociales, à l'élévation du niveau moral et intellectuel des petits ; mais on le trouva utopiste parce qu'il voulait être conséquent, et on l'accusa d'idéal parce qu'il s'était usé à la politique pratique.

Il est mort attristé, mais sans rancune. Dans un testament qui est un chef-d'œuvre de simplicité, de tendresse, il dit :

« J'ai lutté fortement pour ma nation et pour sa liberté; mais je l'ai fait sans la moindre haine contre personne. Je prie donc ceux que j'ai combattus de me pardonner si j'ai été âpre dans la lutte, car je leur assure que c'est par amour et non par haine que j'ai combattu. »

Oui, l'amour du bien, de la patrie, de ses enfants, voilà le seul ferment d'énergie, d'enthousiasme, que cet homme bon et charmant trouvait pour agir et pour vivre.

Un mois avant sa mort, comme je lui demandais des nouvelles de sa santé, il m'écrivait :

« Les médecins m'ordonnent l'Italie; mais je suis trop pauvre et j'ai trop de dettes pour voyager.

« Je dirige mon journal; c'est le pain quotidien, du pain bis, mais c'est encore du pain. »

Faisant allusion à un refroidissement, non d'amitié, mais de relations, entre lui et l'ami de toute sa vie, il ajoutait :

« Je n'en veux à personne, car chacun fait ce qu'il croit le bien du pays. Pour moi, ma carrière, bonne ou mauvaise, étant finie, il ne me reste qu'à tâcher de terminer ma petite route, sans attendre des hommes autre chose que ce qu'ils peuvent donner. »

Je n'ai pu répliquer à cet adieu : il était mort quand je voulais lui écrire.

Il y a quatre ans, comme j'étais à Vienne pour un congrès, Rosetti, alors ministre de l'intérieur avec Bratiano, président du conseil, m'écrivit : « Il est impossible que vous retourniez en France sans venir ici, quand vous êtes à moitié chemin; vos frères de Roumanie vous attendent. » Je ne pouvais résister. La Roumanie était depuis longtemps, pour moi, une de ces patries *cousines* qu'on veut toujours connaître. Au reçu de la lettre, je sentis que j'en avais la nostalgie.

Je ne vous raconterai pas les impressions de ce beau voyage; je n'en veux dire que ce qui complètera par les détails de sa vie intime le portrait de mon cher Rosetti.

Il m'attendait à la gare de Bucharest avec Bratiano, et tout de suite, dans l'effusion pareille, dans la cordialité des deux amis, je sentis la nuance des deux caractères patriotiques.

Je contemplais avidement cette ville aux maisons basses, avec quelques amorces de maisons hautes, édifiées à l'instar de Paris. C'était pour moi la révélation du monde oriental menacé par la civilisation occidentale, atteint, mais non remplacé. Je gardais discrètement ma surprise, qui pouvait paraître désobligeante si elle était mal interprétée; mais avec un homme d'État aussi fin que Bratiano il n'y a pas de secret impénétrable.

— Tu l'as fait venir trop tôt, dit-il à Rosetti. Il va concevoir une mauvaise opinion de Bucharest.

— Pourquoi donc? répondit Rosetti; il sait bien que nous nous mettons en route; il voit les pas déjà faits : il sait que nous ne sommes pas encore arrivés.

Bratiano était un peu honteux des rues encore mal pavées; Rosetti était fier des rues nouvelles qu'on perçait. Le premier ministre se méfiait du sentiment; le ministre de l'intérieur le provoquait en moi. Celui-là regrettait de ne pouvoir me montrer une capitale définitive au lieu d'un faubourg de capitale; celui-ci comptait bien que je remarquerais la germination d'une capitale européenne dans cette vieille cité orientale.

Je leur savais gré, à tous les deux, de cette sollicitude différente. Je comprenais la susceptibilité de Bratiano; je m'efforçais de faire honneur à la confiance de Rosetti. J'étais réellement ému, non pas tant de ce que je voyais que de ce que je sentais dans cette cité, dans ce peuple en travail.

Tous les jours, à chaque promenade, la même dispute amicale s'élevait entre les deux ministres, mes amis. Ils avaient une rivalité aimable de patriotisme qui faisait dire sans cesse à l'un : « Ah! si vous n'étiez

venu que plus tard! » — à l'autre : « Regardez ce que nous avons déjà fait! »

Ils se mettaient d'accord dans les raffinements d'une hospitalité fraternelle et dans ces retours que nous faisions tous les trois vers nos années de jeunesse.

Ce fut Rosetti qui me conduisit à la résidence royale, à Sinaïa, où le roi nous attendait, où la reine, en costume national, voulut bien me permettre de lire ses manuscrits français et me chargea de les publier.

L'aisance, la franchise polie de citoyen du Danube, la spirituelle simplicité de mon ami, n'étaient pas un des moindres charmes de cette visite, avec l'estime que les hôtes lui rendaient.

A table, il dit au roi :

— Je n'ai plus que peu de temps à être ministre. Votre Majesté sait que quand j'accepte un portefeuille au printemps, je le rends à l'automne.

— Je refuserai votre démission, monsieur Rosetti.

— Vous ne pourrez pas, sire. Ce serait une disgrâce pour moi, puisque vous l'avez déjà acceptée plusieurs fois.

Cette facilité à se démettre resta un sujet de plaisanterie entre nous, qui, depuis, revint souvent dans nos correspondances.

Rosetti, qui ne conduisait personne chez le roi sans avoir dans ses poches des écrins pour les décorations que le roi avait à donner, avait à plusieurs reprises refusé toute récompense de ce genre.

Quand le roi Charles institua l'ordre de l'Étoile de Roumanie, il en offrit lui-même le grand cordon à Rosetti. Jamais celui-ci ne s'était trouvé dans un si grand embarras. Refuser, c'était offenser le souverain qu'il aimait; accepter, c'était offenser les principes de toute sa vie.

— Sire, dit-il avec une émotion profonde, ce que vous faites est certainement très flatteur pour moi; mais je ne veux pas laisser commettre par Votre Majesté une injustice ni la rendre complice d'un parjure. Ce grand cordon est dû au général Nicolas Golesco, qui l'a mérité mieux que moi et qui est sur son lit de mort; de plus, j'ai juré à mes enfants de me coucher dans la tombe la poitrine aussi nue que pendant ma vie. Ne me forcez pas à me parjurer devant mes enfants.

Le roi lui serra la main et tout fut dit.

Un jour, à l'ouverture des Chambres, Rosetti, qui était président de la Chambre des députés, avait dû revêtir un habit noir pour la messe traditionnelle. La cérémonie terminée, il reprit un vêtement plus simple et remit son habit au valet de chambre de Bratiano, qui, lui, à titre de président du conseil, avait assisté à la cérémonie en tenue de gala, avec tous ses insignes.

Rentré chez lui, Bratiano est abordé par son domestique consterné qui lui dit :

— Monsieur, figurez-vous qu'on a volé sur l'habit de M. Rosetti toutes ses décorations !

Le brave garçon ne pouvait imaginer un président de la Chambre avec la poitrine nue et la boutonnière vide.

— C'est pour le coup que le voleur eût été volé, répondit Bratiano en riant.

Pendant mon séjour à Bucharest, on organisait (secrètement) la fête destinée à célébrer le 25e anniversaire de la fondation du *Roumain*, le journal de Rosetti. Elle eut lieu cinq ou six jours après mon départ. Ce fut pour moi, parmi les douleurs de la séparation, un regret poignant de ne pouvoir prendre ma part de cette solennité; mais la date de mon retour à Paris était inexorablement fixée. On voulut bien tenter d'avancer pour moi l'heure de la fête, afin de satisfaire mon amitié sans me contraindre à manquer au devoir : ce fut impossible. Le buste à inaugurer, les drapeaux, les discours, tout était prêt, excepté l'entrepreneur du banquet, qui avait besoin de cinq jours encore pour confectionner son menu. On faisait venir de Pesth, de Vienne, de Paris, je n'ose dire de chez Potel et Chabot, les pièces nécessaires. Le restaurateur serait plutôt mort que d'aller plus vite. Je ne voulais pas le suicide de ce Vatel de la démocratie. Je partis donc, le cœur bien gros, laissant mon bouquet dans une lettre qui fut lue.

La fête fut splendide. Les fleurs, les discours abondèrent. La salle du plus grand théâtre suffit à peine à contenir le triomphe du grand journaliste, du grand patriote. Jusqu'à l'heure où il vint s'asseoir au banquet, on craignait que Rosetti, s'il avait le soupçon de cette surprise, ne s'y dérobât; mais on conspira si bien contre ce conspirateur émérite, qu'il fut enlevé pour son apothéose, comme il avait enlevé le prince Couza pour le détrôner.

Je ne veux citer qu'un témoignage parmi ceux qui arrachèrent des larmes à Rosetti. Il reçut pendant le banquet une lettre du roi ainsi conçue :

« Mon cher monsieur Rosetti,

« Au moment où vos amis et vos compagnons de travail et de lutte pour le bien du pays et les nombreuses notabilités de la capitale sont rassemblés autour de vous pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de votre activité fertile dans le champ de la publicité, c'est avec un vif plaisir que je m'associe aux souhaits sincères qu'on vous apporte.

« Avec tous ceux dont l'amour vous entoure aujourd'hui, j'envoie mes félicitations à l'écrivain infatigable dont la main puissante a tenu sans se lasser la plume pendant plus d'un quart de siècle, au publiciste vigilant qui a eu pour souci constant d'éclairer ses compatriotes, au patriote ardent qui a travaillé, lutté, souffert, sans jamais désespérer de l'avenir de son pays.

« Un peuple qui honore un labeur aussi noble s'honore lui-même.

« Vous avez donc le droit d'être fier du bel anniversaire

que vous fêtez aujourd'hui, surtout puisque vous avez le bonheur de voir en même temps que ces témoignages de reconnaissance l'accomplissement de la grande œuvre pour laquelle vous avez vécu : la Roumanie agrandie, libre, ayant reconquis sa place parmi les nations.

« Que Dieu vous protège et vous donne encore de nombreuses années de santé et de vigueur pour que vous puissiez, avec tous les bons Roumains, consolider encore notre édifice national !

« Voilà les chaleureux souhaits que je vous prie de recevoir, mon cher monsieur Rosetti, ainsi que l'expression de l'estime que je vous garde.

« CHARLES.

« Bucharest, 27 septembre 1881. »

Cette lettre est glorieuse pour celui qui l'a écrite en même temps que pour celui qui l'a reçue. Le roi s'est noblement vengé du refus de Rosetti, et ce jour-là il l'a bien décoré!

Hélas! si le triomphateur versait des larmes de joie, le lendemain il commençait à verser des larmes de désespoir. Pendant cette fête même, son fils aîné, le digne héritier de sa foi, de son talent, fut obligé de quitter le banquet, en proie à une hémorragie pulmonaire qui le tuait peu de temps après. Rosetti commença à mourir de cette mort; les mécomptes politiques, les désastres intimes, l'incendie qui dévora sa maison, sa bibliothèque, ses archives, s'ajoutèrent à ce deuil pour l'accabler. Il déclina vite et il mourut le 19 avril de cette année-ci.

Bien que prévue, sa mort causa une stupeur profonde. On mesura Rosetti au vide immense qui se faisait tout à coup. Une unanimité de douleur, comme la reconnaissance humaine en a quelquefois pour réhabiliter les consciences indifférentes, fit tressaillir la Roumanie. Bratiano, qu'un désaccord politique tenait à l'écart, était venu spontanément embrasser son vieil ami, qui lui donna son dernier sourire, et refaire avec lui, devant la mort, la communion faite autrefois devant l'espérance et la liberté. Puis, le jour des funérailles, appelant à lui les survivants de 1848, le président du conseil tint à porter avec eux le cercueil où reposait le compagnon de ses luttes, de son exil, de toute sa vie.

Mme Rosetti conduisit le cortège de cette délivrance suprême, aussi intrépide dans l'accablement que le jour où elle allait, la petite Liberté dans ses bras, à la délivrance de Rosetti et de ses amis prisonniers des Turcs.

Ce fut un deuil national; personne n'y manqua. La mort de certains hommes entr'ouvre l'infini, et les vaines rivalités, les préjugés s'y évaporent. Tout le monde pleura et bénit cet homme de bien. Tout le monde apporta sa couronne, eut conscience de la plénitude de sa vie, de la multiplicité de son action, devant ce défilé de toutes les députations qui le réclamaient, l'armée, la magistrature, le parlement, le roi, les marchands, les paysans, l'Académie, les pauvres, que sais-je? tous les états, et, parmi eux, les comédiens, qui se rappelaient qu'il avait été directeur de théâtre et qu'il avait puissamment aidé l'art dramatique.

On va lui élever une statue à Bucharest; on fait son buste, qui restera à Paris. Vous aurez contribué, mesdames et messieurs, ce soir, par votre présence, à ce double hommage, et je vous en remercie pour la Roumanie, qu'on ne parviendra pas à brouiller avec la France, pour les amis de Rosetti, pour sa famille, pour la solidarité internationale entre tous les patriotes.

Quelque temps après mon retour de Bucharest, je reçus une lettre de Mme Rosetti dans laquelle, rappelant une coutume touchante du pays, elle me disait qu'elle avait tenu fermée pendant plusieurs jours, sans permettre qu'on y remît rien en ordre, la chambre que je venais de quitter, afin d'y impressionner mieux mon souvenir.

J'ai fait de même après le départ éternel de Rosetti : j'ai tenu mon âme fermée; j'y ai concentré sa mémoire, notre amitié, les doux épanchements et les confidences viriles, et, quand je l'ai rouverte pour partager avec vous mes émotions, j'ai été enveloppé de tant de souvenirs que je me suis trouvé gêné pour choisir et qu'il me resterait plus de choses à vous dire de lui que je n'en ai dit.

A Bucharest, on me fit boire de l'eau prise à la rivière qui traverse la ville, en m'assurant que quiconque en a bu une fois ne peut oublier la Roumanie. C'était Rosetti qui me tendait le verre. Il y a versé le philtre de son amitié, de son patriotisme ; j'en garderai pour jamais la douceur et l'ivresse.

Il y a des hommes d'un véritable génie qui s'ignorent eux-mêmes, qui font de grandes choses sans présomption. Ce sont les plus utiles, car ils n'absorbent pas au profit de leur vanité une part trop grande de la vie qu'ils ont augmentée. Rosetti fut un de ces génies modestes dont le culte, comme les œuvres, profite au bien de tous en élevant la conscience publique sans rien coûter à la dignité humaine. Voilà pourquoi son souvenir ne périra pas dans sa patrie et aussi dans la nôtre.

LOUIS ULBACH.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Les Italiens ont un mot significatif pour marquer ce qui fait l'histoire du passé vraie, vivante, pittoresque : *el costume*, « elle a le costume ». Les héros nous apparaissent alors tels qu'ils étaient en leur temps, soit bardés de fer, si c'étaient des paladins du moyen âge, soit en habit de velours avec *du d'or* dessus, si c'étaient des contemporains du Roi-Soleil. Ils ont conservé leur physionomie, leur allure, et, ce qui est plus important encore, leurs passions, leurs croyances, leurs préjugés, leurs enthousiasmes, leurs idées et leurs sentiments. Nous nous étonnons d'abord un peu, car il nous faut sortir de nos habitudes pour entrer dans les leurs; puis bientôt nous voici leurs amis, leurs frères. Nous devenons des héros avec Roland, des chevaliers avec Bayard, et même pour un instant des fanatiques farouches avec Montluc. Sans doute nous conservons assez de notre personnalité pour juger cette famille improvisée; mais nous la jugeons plus équitablement parce que nous comprenons mieux les influences du milieu, l'entraînement des idées et des passions de l'époque. Voyez Michelet, comme il respecte les hommes et les choses! Avec lui les pierres même parlent; le long des arceaux de la vieille cathédrale monte comme un murmure de prières et un parfum d'encens, et l'historien très philosophe s'agenouille quelques minutes comme un croyant, et je ne jurerais même pas qu'il ne soit un croyant pendant ces quelques minutes. L'histoire avec Michelet a *le costume ;* elle ne l'a pas avec M. Wallon.

Elle l'a avec Mme Coignet. Voulez-vous voir revivre François Ier, le chevalier, et aussi Charles-Quint, le politique, et les seigneurs de la cour de France, et les belles dames, et les poètes ? Voulez-vous assister aux sombres entretiens des jours de captivité, puis à la brillante entrevue du Camp du Drap d'Or ? Voulez-vous enfin vivre quelques heures de la vie du XVIe siècle ? Lisez le livre de Mme Coignet (1). Est-ce un livre même ? N'est-ce pas plutôt une galerie de tableaux ? Parmi ces habits de satin bouillonné ou surtout ces armures étincelantes, vous êtes d'abord un peu honteux de votre frac noir. Que voulez-vous ? Nous vivons dans un temps qui fait des bacheliers et non des chevaliers; nous assistons au morne succès de la prose et non plus au brillant triomphe de la poésie : c'est précisément une raison de plus pour nous transporter par l'imagination en un âge plus héroïque.

Mais bientôt vous allez l'oublier, ce triste frac; vous allez voir que vous êtes bardé de fer ; vous n'êtes plus de ce temps-ci, vous êtes de ce temps-là. Quel est ce bruit? La trompette du tramway. Il vous semble que c'est le clairon qui sonne la bataille, et vous vous écriez : A moi, Lancelot, mon écu de fer et ma dague d'acier ! — Sur quoi Baptiste vous apporte votre serviette de maroquin et votre parapluie d'alpaga. Il faut bien cela pour vous ramener à la réalité présente, d'où vous avait arraché Mme Coignet pour vous transporter en un passé meilleur. Et comme son enthousiasme vous avait gagné ! Avec elle, vous vous passionniez pour ces héros et même pour leurs chevaux, par exemple pour le fidèle Cariman de Bayard.

Hélas ! de même qu'il n'y a plus de Bayard, il n'y a plus de Cariman ! Comme les hommes, les chevaux de ce temps-ci ne sont pas les chevaux de ce temps-là ! Ah ! qu'on rende Cariman à Mme Coignet ! Pour elle le cheval du XIXe siècle est un instrument, un outil ; le cheval du XVIe siècle était un ami, un frère d'armes. Exposé aux mêmes fatigues, aux mêmes dangers, il était sensible à la même gloire : sa fonction l'humanisait. Si elle se passionne ainsi pour les chevaux du temps de la poésie, que sera-ce pour les belles et brillantes dames leurs contemporaines ? Comme elles aimaient les vers, la musique, les beaux contes et les belles histoires ! Quelle tournure aussi et quel grand air sur leurs blanches haquenées ! Ah ! nobles et gentes damoiselles ! Ah ! imposantes châtelaines ! Et quand Mme Coignet et moi nous regardons passer autour du lac les demoiselles de ce temps-ci en leurs paniers et les bourgeoises cossues en leur grand landau, nous regrettons d'être nés trop tard. Ah ! ces paniers, ah ! ces landaus ! Misère et pitié !

Vous voyez donc que Tite-Live avait raison quand il disait qu'à vivre par l'imagination avec l'antiquité on prend soi-même l'esprit antique. C'est bien ce qui est arrivé à Mme Coignet et à moi par suite, qui me suis laissé gagner à ses enthousiasmes ; c'est ce qui vous arrivera à vous-même, qui n'y échapperez point. N'ayez pas peur cependant : de même que Michelet s'agenouillait comme un croyant dans la cathédrale du moyen âge, puis redevenait fils de Voltaire en entrant au Collège de France, Mme Coignet, après avoir été séduite un instant par ce qu'il y a de poétique et de chevaleresque en ce temps-là, reprend bientôt son indépendance de jugement ; alors les défauts de ces brillantes cuirasses, les *pailles* de cet acier étincelant au soleil, les lacunes intellectuelles de ces héros, rien n'échappe à sa clairvoyante pénétration. Ce François Ier pour lequel elle s'enthousiasmait tout à l'heure quand il s'élançait au tournoi, quand il faisait flamboyer son épée sur le champ de bataille ou qu'il supportait noblement sa captivité, elle l'arrête maintenant au passage pour l'examiner de plus près. Et alors : Belle tête, oui ; mais de cervelle, peu. De même à l'égard de ces nobles dames et de ces gentes damoiselles. Bien ravis-

(1) *François Ier; portraits et récits du* XVIe *siècle,* par Mme C. Coignet. — 1 vol. Paris, 1885. Plon, Nourrit et Cie.

santes sans doute ; mais pas assez de préjugés bourgeois. La comtesse de Chateaubriand et la duchesse d'Étampes sont adorables ; mais elles sont trop heureuses d'être adorées, et pas par des disciples de Platon. Il est vrai que le comte de Chateaubriand, le principal intéressé, est résigné, plus résigné que ne le sera, au siècle suivant, le duc de Montespan. Mais cette humeur accommodante du principal intéressé, qu'en penser comme signe des temps?

De même à l'égard de tous les preux chevaliers admirés tout à l'heure. Quand ils reviennent de la bataille ou du tournoi, Mme Coignet entame avec eux la conversation. Et elle s'étonne : Que de casiers vides, bon Dieu ! Quelle instruction ont-ils donc reçue, ces héros? Mais on apprend plus dans nos écoles de village! Et, détournant l'œil de ces chevaliers à l'intelligence peu dégrossie, nous les reportons, Mme Coignet et moi, sur les bataillons scolaires qui sont là sur le square faisant la répétition générale des manœuvres pour le 14 Juillet.

C'est ainsi que, de par l'imagination, nous sommes pris d'un vif enthousiasme pour le grand héros de ce temps-là, et que, de par la raison, nous avons une estime très suffisante des petits bourgeois de ce temps-ci. Que ces petits bourgeois ne s'effrayent donc pas si d'abord nous prenons à leur égard des airs un peu dédaigneux; leur tour viendra. Ils peuvent dire, comme le roseau de La Fontaine : Mais attendons la fin!

Ce double rôle, joué tour à tour par la raison et l'imagination, concilie dans ce tableau très original du XVIe siècle deux éléments qui ne s'associent pas toujours : le grave enseignement de l'histoire et l'attrait séduisant du roman, ou, disons mieux, de l'épopée. Poète et historien, l'auteur est encore un délicat moraliste, tirant les leçons des choses. Il encadre les scènes pittoresques, les péripéties dramatiques, les portraits, et aussi les jugements équitables sur les faits et sur les hommes, entre de sérieuses réflexions sur la nature humaine, les lois du progrès, l'évolution des sociétés. En ceci il se rapprocherait de Salluste, qui, lui aussi, moralise et, lui aussi, cherche dans l'histoire une occasion de tracer des portraits et de reproduire les grandes scènes qui sollicitent le pinceau de l'artiste. Seulement Salluste, s'il est un artiste de premier ordre, manque, comme moraliste, de l'autorité suffisante, et, comme historien rendant ses verdicts, n'a ni la même impartialité ni la même passion de la justice.

II.

Trop heureux le laboureur s'il connaissait son bonheur! Virgile l'a dit et M. Le Gal La Salle le démontre en une œuvre d'imagination qui a le rare mérite de serrer de très près la réalité sans tomber dans le réalisme. L'Académie a réservé une de ses couronnes du mois d'août pour *l'Héritage de Jacques Farruel* (1), et elle a fait acte de justice. Elle récompense une œuvre à la fois morale, utile et littéraire. Morale, car elle cherche à ranimer l'amour de la vie champêtre, un sentiment qui s'éteint faute d'être encouragé; utile, car elle fera comprendre peut-être à ceux qui ont en main les destinées du pays qu'il est temps de jeter les yeux sur l'agriculture en détresse; littéraire, car la forme en est élégante, bien que le style se tienne toujours volontairement à la portée des humbles et des simples.

Ce qui me touche surtout, c'est l'affection sincère que M. Le Gal La Salle porte aux habitants de la campagne. Il s'afflige de leurs douleurs et se réjouit de leurs joies. Ceux-ci l'écouteront d'autant mieux qu'ils reconnaîtront en lui un homme qui, s'il n'a pas mis lui-même la main à la charrue, a vécu parmi ceux qui la poussent. Il n'a pas une idée de leurs travaux seulement par ouï dire; il n'est pas, lui, un agriculteur en chambre. Tous les conseils qu'il donne — et il n'y en a pas trop; ne supposez pas que ce soit une sorte de *Manuel-Roret*, le guide du parfait cultivateur — sont exacts et précis, venant d'un homme qui connaît et aime la terre et le paysan. Les laboureurs qu'il met en scène sont de vrais laboureurs, autrement authentiques que ceux de George Sand. Ne croyez pas, pour cela, qu'ils sentent le purin et le fumier. Non, ni le fumier ni l'ixora. Quand ils se lavent les mains, et cela leur arrive assez régulièrement encore, ce n'est pas avec la crème parfumée des duchesses, mais avec du bon gros savon bleuâtre de Marseille, celui qui leur sert pour leurs lessives.

L'action et le petit drame où s'encadrent et ces conseils et ces invitations à aimer la vie des champs sont peut-être trop symétriquement parallèliques; mais la leçon ne s'en dégage que plus nettement. Le livre sera ainsi plus utile aux simples; les délicats et les lettrés qui le liront (et ce sera, je le leur garantis, avec plaisir) trouveront comme un air de vérité rustique à ce procédé naïf. Ils y verront une estampille garantissant la provenance authentique. C'est comme les deux lettres O et R appliqués sur les lettres que l'on donne au piéton lorsqu'il passe par les fermes isolées et les petits hameaux, et qui veulent dire, vous le savez : Origine rurale. M. La Salle est un rural en effet, mais un rural lettré et qui se soucie du style.

III.

Dans *Madame-Mère* (2), un bon gros mélodrame sous forme de roman, M. Édouard Sylvin nous montre

(1) *L'héritage de Jacques Farruel*, par M. Le Gal La Salle. — 1 vol. Paris, 1885. Hachette et Cie.

(2) *Madame-mère*, par M. Édouard Sylvin. — 1 vol. Paris, 1885. Marpon et Flammarion.

les dangers auxquels est exposée une femme lorsqu'elle a, d'une part, une *grande marâtre* avide, perverse, enfin une scélérate sans délicatesse comme était Papavoine, ainsi que disait la complainte, et, d'autre part, un papa ancien forçat, en rupture de ban, même si le jury qui l'a condamné s'est trompé déplorablement. Plaignez cette infortunée. La marâtre la calomniera pour la dépouiller plus sûrement; le papa, qu'elle voit en secret et dont elle ne peut révéler la présence, la compromettra par ses visites clandestines Et alors, innocente et persécutée, elle souffrira mille martyres. Excusez-moi de ne pas vous les énumérer... C'est à faire frémir. Enfin le vice est puni, la vertu récompensée, la fille lavée de toutes les flétrissures de la calomnie, le père solennellement réhabilité, en pleine audience; bref, triomphe de l'innocence sur toute la ligne. Recommandons ce mélodrame à ceux de nos lecteurs qui aimeraient les grosses émotions à jaillissement continu. Il est plus riche en péripéties que bien d'autres qui ont grand débit, et, comme valeur littéraire, ne leur cède en rien.

IV.

Je viens d'éprouver une joie douce et innocente, et c'est à M. Lafontaine, l'ancien comédien, le seul jeune homme pauvre ayant réalisé le rêve de M. Feuillet, que je la dois. Son nouveau volume, *les Bons camarades* (1), m'a reporté au temps de ma blonde jeunesse, alors que les romanciers tiraient leurs héros de leur imagination et les jetaient dans telles aventures qu'il plaisait à leur caprice d'inventer. N'est-ce pas un vif plaisir de faire connaissance avec des personnages qui n'ont jamais existé et d'assister à des combinaisons d'événements que jamais la vie réelle ne nous présentera? N'est-ce pas là le vrai roman, celui qui nous transportait dans le monde de la fiction et nous consolait des tristes spectacles que nous présente le monde? Ces bons camarades, M. Lafontaine les a donc tirés de son imagination; mais il s'est aidé aussi quelque peu de ses souvenirs de théâtre. Oui, ce sont des petits-neveux des personnages du *Charlatanisme* et de *la Camaraderie* de Scribe. Ils sont quatre, arrivant sur le pavé de Paris sans sou ni maille, et pleins de confiance cependant. En se faisant la courte échelle, où ne monteront-ils pas? Tous graviront les plus hauts sommets, qui des lettres, qui des arts.

Et ils arrivent, en effet, sauf l'un d'eux, qui meurt dès les premiers échelons. M. Lafontaine a fait cette concession à l'observation triste et découragée, l'observation actuellement à la mode, de ne pas les faire triompher tous les quatre. Mais comme il se dédommage avec les trois autres! Et moi d'applaudir; non que je sois bien persuadé au fond que cela soit arrivé; mais cela fait tout de même plaisir quand on a bon cœur. Pour ne pas éparpiller l'intérêt sur les trois camarades, l'auteur en met un surtout en relief, en vedette, comme disent les affiches. C'est le musicien. Celui-ci, il le comble. Succès, fortune, riche mariage. S'il subit quelques épreuves, c'est par sa faute, du fait de ses passions; il ne peut en accuser ni les hommes ni les choses.

Quelles sont ces traverses? demandez-vous. Il faut bien vous avouer que, sur ce point, l'auteur ne s'est pas mis en grands frais d'invention. Des traverses très banales, comme celles que vous prédisent toutes les tireuses de cartes. Il semblerait que M. Lafontaine soit allé consulter Mme *Ugène* en demandant le grand jeu. « Voyons, qu'est-ce qu'il pourrait bien arriver à mon héros? » Après les signes cabalistiques avec le bâton : « As de trèfle, de l'argent; dame de cœur, mariage. — Très bien; mariage riche. — Attention! dame de pique... Une femme brune et perverse; amour coupable! — Mais oui, parfait cela! — Attention! encore la dame de cœur, cette fois la tête en bas...; douleur de l'épouse légitime. — Très bien; c'est une idée! — Attention! deux rois noirs. Ce sont deux sauveurs. — Pourquoi noirs? Deux nègres? — Non, deux prêtres. — Parfait! en voilà assez. Le musicien, richement marié, trahit ses serments et sa foi... Tiens, au fait, comme dans *la Visite à Bedlam*, de Scribe, sur l'air : *Patrie, honneur!*

> Il a trahi ses serments et sa foi.
> Infortunée, il faut que je l'oublie!

Oui; puis un prêtre à la rescousse, puis un second prêtre : appel aux sentiments honnêtes, réconciliation garantie avec le Seigneur : l'épouse peut-elle ne pas pardonner quand Dieu a pardonné! »

C'est ainsi en effet que les choses se passent dans le roman, et, encore une fois, j'en ai été bien heureux. Je ne vois d'autres critiques à faire à M. Lafontaine qu'au sujet de certaines métaphores. Entre autres : « L'habitude, ce champignon vénéneux qui croît dans les existences mal équilibrées et qui en est le châtiment. » Le champignon est donc engendré par le manque d'équilibre? Il se pourrait, après tout. Qui sait? N'est-ce pas un cryptogame?

MAXIME GAUCHER.

(1) *Les bons camarades*, par M. H. Lafontaine, sociétaire retraité de la Comédie française. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Il est convenu depuis bien longtemps que l'hégire des Parisiens doit commencer à l'époque du Grand Prix. On se quitte, on se dit adieu ou au revoir aux eaux, dans la montagne, à la mer. On doit toujours partir les *premiers jours* de la semaine prochaine, ou, si par hasard on se rencontre encore, il est bien entendu qu'on part le soir même ou le lendemain matin, et l'on prend à témoin son chapeau rond et son costume de voyage ainsi que les nombreuses courses qui vous restent à faire. La même petite comédie se joue pendant tout un mois. Mêmes airs surpris de se rencontrer, même échange de dialogues. On continue à se dire adieu, à se souhaiter bon voyage, et on ne peut se décider à quitter Paris. Les naïfs qui ne sont pas au courant de ces subtilités mondaines sont tout surpris de trouver encore tant de monde par les rues.

Qui ne s'est écrié en voyant annoncer la première d'*Une Rupture :* « Ce pauvre Dreyfus, quelle idée d'aller donner une pièce nouvelle en ce moment! Il n'y aura pas un chat! » Salle bondée de tous les gens partis. — « Cette malheureuse Mme Vaucorbeil, la déveine la poursuit... » Le Trocadéro n'est pas assez grand pour contenir toutes les âmes charitables qui veulent lui apporter leur obole; on refuse du monde. — « Ce n'est pas la peine de s'habiller pour la première de *Sigurd;* il n'y aura que des provinciaux. » Pas un abonné qui ne fût à son poste. — « Quelle idée a pu traverser la belle tête de Mme Benardahi d'aller chanter au bénéfice des orphelins d'Alsace-Lorraine au milieu des primitifs et de la canicule? » Réponse : vingt mille francs de recette; toujours le tout Paris. — « Il est bien inutile de se mettre en quête d'une place pour le procès Marchandon; la salle sera vide. » Si personne ne s'est assis sur les genoux des juges, c'est que la chose a été rigoureusement interdite depuis certain procès aussi célèbre que plantureux.

Aux représentations en l'honneur de Victor Hugo, aux Envois de Rome, à l'Exposition des œuvres de de Neuville chez Goupil, à la salle Petit devant le tableau de Béraud représentant l'Arc de Triomphe la nuit qui a précédé les obsèques de Victor Hugo, même affluence. C'est à peine si on peut trouver à se caser ou s'approcher des œuvres exposées. Soyez bien sûrs qu'il en sera de même pour les concours du Conservatoire et la Distribution des récompenses. Le secrétariat est déjà encombré de sollicitations. Ne serait-ce pas à se demander si les Parisiens peuvent jamais se résoudre à abandonner leur patrie et si cette anecdote de persiennes fermées qui paraissait légendaire n'est pas l'exacte vérité?

Ce n'est pas toujours par une sotte vanité qu'on affecte de trouver Paris inhabitable à cette époque de l'année. C'est souvent un mois de liberté qu'on se donne pour vivre à sa guise, avant son départ, une vacance avant les vacances, qui n'en sont pas toujours, en tout cas un repos bien gagné après une saison qui chez nous dure presque toute l'année, tandis que nos robustes voisins les Anglais n'ont pas la force de la prolonger au delà de trois mois. C'est le moment où Paris devient véritablement charmant; je comprends qu'on ait de la peine à le quitter. — Plus de corvées de *jours*, d'*heures* plutôt. Car maintenant c'est à peine si on peut réserver quelques minutes pour recevoir ses amis. Il y a quelques années, votre maison était ouverte une fois par semaine de deux à sept heures; aujourd'hui, en offrant une tasse de thé, vous êtes autorisée à ne plus rester chez vous que depuis cinq heures jusqu'au dîner. — Pendant l'été vous avez le prétexte de votre départ pour échapper à toutes les obligations; sans passer pour un malappris ou une rustaude, vous pouvez aller voir vos amis un jour qui n'est pas le leur. C'est la seule époque de l'année où il vous est permis de vivre un peu pour vous, pour votre intimité, que les complications de la vie vous ont forcé de négliger pendant l'hiver et au printemps. Vous pouvez même réaliser votre rêve, celui de vivre à Paris comme les étrangers. Nous pouvons bien le dire entre nous, qui est assez heureux, malgré ses aspirations artistiques, pour trouver deux heures, dans tout son hiver, à dépenser au Louvre ou dans les nouvelles salles de Cluny? Il y a combien d'années que vous n'avez mis le pied au Luxembourg? Avez-vous vu en place les fresques de Puvis de Chavannes et la coupole byzantine d'Hébert au Panthéon? C'est certainement par des étrangers qui l'avaient lu dans leur *Guide* que vous avez appris que la restauration de Saint-Denis était achevée, et, si vous y avez été, c'est qu'ils ont été assez éloquents pour vous y entraîner. On cite les personnes qui ont trouvé une journée à consacrer à la visite du château de Pierrefonds. Rien ne s'oppose à ce que vous recommenciez le voyage de Bachaumont, la *mouche* remplaçant le coche. Vous apprendrez en route qu'il y a à Sèvres un nouveau musée de céramique des plus intéressants, qu'on irait voir exprès à Londres et en Allemagne; que la galerie des Portraits de Versailles est toujours sous les attiques et qu'on est en train de reconstituer d'anciens bosquets dans un style qui nous paraît bien étrange pour être celui de l'époque.

On en arrive à regarder avec une certaine déférence ces hordes d'Anglais qui, sous la conduite des lieutenants de MM. Cook et Lubin, leur *Bædeker* à la main, vont visiter nos musées, nos églises, nos cimetières, nos champs de bataille. On n'a plus la moindre envie de les tourner en ridicule. On voudrait, au contraire, grimper à côté d'eux et les accompagner dans leur tournée. Il n'y a pas jusqu'au boniment des guides

qu'on serait tout heureux et tout aise de pouvoir entendre.

II.

Mais il faut savoir se borner dans ses désirs, dans ses aspirations. Ce n'est pas encore, quoique délivrée des obligations mondaines, le doux *far niente* qui attend la Parisienne. On frémit à la pensée de tout ce que renferme le mot de départ pour une femme, surtout quand elle est ornée d'une famille nombreuse. Tout repose sur elle. Elle seule s'occupe des mille détails indispensables pour assurer le confort de l'existence hors de chez soi pendant trois ou quatre mois. Les listes de courses, de commissions, succèdent aux listes, de véritables listes des Danaïdes. A mesure qu'avec le crayon rouge, le soir, elle raye ce qui a été fait dans la journée, d'autres emplettes, d'autres maisons qu'on lui a recommandées viennent réclamer le secours du crayon bleu. C'est la pharmacie de voyage à remplir de tous les remèdes contre toutes les épidémies imaginables. Si l'on est éclectique, si l'on accorde sa confiance à la doctrine du docteur Hahnemann, même cérémonie chez le pharmacien homéopathe. Très importante aussi, la question conserve, provisions de bouche, chocolat, thé, café, liqueurs, pâtes alimentaires, etc., etc.; car, en règle générale, on ne trouve jamais rien dans l'endroit où l'on va.

Autres séances dans les bazars de voyage, les grands magasins de nouveautés, où il faut choisir des assortiments de parasols de toile, d'ombrelles blanches, de tentes, de pliants, de tonneaux, de peignoirs, de vareuses, de chapeaux de jardin et d'éventails à quelques sous à destination de ses invités, enfin ces mille riens qu'on ne peut pas ne pas emporter avec soi lorsque l'heure des déplacements et villégiatures a sonné. De là on court dans les magasins de musique, chez les libraires. Il faut emporter les dernières publications musicales, pour un, deux ou quatre pianos, à deux, quatre ou huit mains, les partitions favorites, les partitions dont on veut faire connaissance, un peu de musique de chant, de danse, si la jeunesse veut sauter; les livres sérieux, les ouvrages de littérature étrangère qu'on emporte dans un beau moment d'enthousiasme et qu'on rapportera peut-être coupés si on les a prêtés à quelqu'un. Si l'on fait un peu de peinture, il faut penser aux provisions de pinceaux, de brosses, de tubes, de couleurs, de toiles ou de blocs et de nouveaux attirails pour peindre d'après nature. Et les enfants! leurs livres, leurs dictionnaires, pour les faire travailler, ou les amuser, les occuper les jours de pluie et en chemin de fer! Il ne faut pas oublier non plus de passer aux journaux, aux Revues, renouveler les abonnements, etc., etc.

N'avais-je pas raison? N'est-ce pas à perdre la tête? Personne ne peut l'aider, la malheureuse: Monsieur est à ses affaires; ces demoiselles, à leurs derniers cours; les jeunes gens, dans le feu des examens: il faut aller aux heures des récréation savoir s'ils sont contents de leurs compositions, des épreuves qu'ils ont passées, prendre congé du proviseur, du censeur. Tout tombe à la fois: rendez-vous chez les couturières, chez les marchandes de modes, les cordonniers, le dentiste; visite aux vieux parents cloués chez eux par l'âge ou la maladie. Et encore si on voulait entrer dans les détails de désorganisation intérieure! On pourrait, sans exagérer, vous parler de la cuisinière qui vous donne son compte parce qu'elle ne veut pas retourner aux bords de la mer — son dernier séjour ne lui a pas réussi, — et du valet de chambre qui se casse une côte en tombant du haut d'une échelle où il était perché pour décrocher les rideaux. Il faut augmenter les gages de l'une dans des proportions considérables, envoyer l'autre à l'hospice et se mettre en campagne pour lui trouver un remplaçant.

Je ne voudrais pas vous enlever vos dernières illusions; mais ceux que vous enviez, au milieu de la tourmente de votre départ, parce qu'ils vont tranquillement chez eux, dans leur villa, dans leur chalet, à la campagne ou aux bords de la mer, n'emportant avec eux que leur légendaire bonnet de nuit en compagnie de leurs pantoufles, sont bien plus à plaindre que vous ne pouvez le croire. Les fiacres à galerie, les omnibus de chemin de fer ne sont pas suffisants pour le transport des objets qui leur sont indispensables. Pourquoi la *petite vitesse* a-t-elle été inventée? Ce n'est plus un départ, c'est un exode, une véritable émigration. Tout ce qui est fané ou passé de mode, le trop-plein du mobilier, on l'envoie à la campagne. On se souvient toujours de ce qui manque et jamais de ce qu'il y a de trop. Ajoutez toutes les inventions nouvelles de jardinage, d'arrosage, de bancs perfectionnés, de tondeuses automotrices, de couveuses artificielles, d'appareils pour faire le beurre et obtenir la glace; des caisses emplies de collections de Revues, de journaux illustrés, dont on ne sait que faire à Paris et qui deviennent de précieuses ressources à la campagne; des emballages spéciaux pour toutes les photographies que vous avez rapportées de vos voyages, les reproductions, gravures, eaux-fortes, des tableaux qui vous ont plu et que le flot des expositions renouvelle sans cesse: vous ne vous étonnerez plus de l'apparition de ces formidables camions qui viennent opérer le déménagement.

Ne vous demandez-vous pas comment ces envois réitérés chaque année peuvent trouver à se placer? Mystère et doux échange de bons procédés entre la ville et la campagne: tout ce qui a cessé de plaire à la campagne revient à Paris. On se plaint bien un peu. Cette année-ci, *c'est comme ça*, dit-on; mais l'année prochaine..... ce sera absolument la même chose.

III.

Je ne crois pas que depuis le fameux catalogue de don Juan, liste ait jamais fait autant parler d'elle que *la liste des couturiers*. Elle a défrayé les journaux et les conversations.

Est-il possible qu'il y ait autant de personnes qu'on veut bien nous le dire qui ont peur de figurer dans la nomenclature des mauvaises payes, et comment ont-elles eu la chance d'éveiller autant de sympathie dans la presse et de faire partir en guerre en leur faveur tant de preux chevaliers et chevalières de la chronique parisienne? N'est-il pas tout naturel que les fournisseurs, qui n'ont pas la facilité qu'ont les cercles d'afficher les joueurs indélicats et qui éprouvent, eux, le besoin de faire honneur à leurs engagements et de ne pas être déclarés en faillite, se prémunissent par tous les moyens possibles contre les mauvais payeurs? C'est un singulier aveu qu'on nous fait là. Est-ce qu'avant de louer une boutique, un appartement, un propriétaire ne s'enquiert pas de la solvabilité de son locataire? Et pourtant on ne lui enlèvera pas sa maison, ni même une glace, ni une cheminée, avec la même facilité qu'un costume signé d'un nom célèbre de la rue de la Paix.

On parle des prix insensés que demandent les couturiers à la mode. On ne peut que les approuver si tout le *Pschutt* de Paris et le *Vlan* de l'étranger les payent avec cette monnaie. Et d'ailleurs, est-ce que nos élégantes iraient chez le couturier à la mode s'il leur offrait pour cent dix francs un costume d'une élégance incomparable, où l'on reconnaîtrait « le goût si sûr de la maison X... »?

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Élection sénatoriale. — Côtes-du-Nord : M. Le Provost de Launay père, bonapartiste, élu par 761 voix contre 504 accordées à M. Armez, député républicain.

Sénat. — Le 7 juillet, M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, a déposé le projet de ratification du traité de Tien-Tsin, sur lequel l'urgence a été prononcée. L'urgence a été également prononcée sur la convention relative aux finances de l'Égypte conclue le 18 mars dernier à Londres. Après quelques objections de M. Gavardie et une réplique du ministre, le projet a été adopté. — Le 8 ont été adoptés le projet de chemin de fer de Lure à Loulans-les-Forges et quelques projets d'intérêt local. Les bureaux ont nommé la commission qui doit examiner le traité de Tien-Tsin; les neuf commissaires élus sont favorables à la ratification du traité. — Le 9, validation de l'élection des Côtes-du-Nord.

Chambre des députés. — La suite de la discussion du budget a occupé les séances des 4, 7 et 9 juillet. Les budgets de la marine, des beaux-arts, des finances, ont été adoptés sans longue discussion (4 juillet). Sur le budget des chemins de fer de l'État un débat assez vif s'est élevé entre MM. de Kergorlay, de Soubeyran, Germain, qui ont très vivement attaqué le système d'exploitation, et MM. Charles Ferry, rapporteur, Picard, directeur général des chemins de fer, et Wilson, qui en ont défendu les avantages. Les huit chapitres de ce budget ont été adoptés. Par 374 voix contre 9, a été également adopté un amendement de M. Bernard tendant à mettre à la charge de l'État l'entretien de l'un des enfants des familles qui comptent sept enfants vivants (7 juillet). — Le budget des colonies a été adopté (9 juillet).

Le 6, la Chambre a adopté le traité de paix, d'amitié et de commerce, conclu entre la France et la Chine à Tien-Tsin, le 9 juin 1885. Le général Campenon, ministre de la guerre, a lu au début de la discussion trois télégrammes du général de Courcy sur le guet-apens de Hué. Une demande d'ajournement, présentée par M. Freppel, a été combattue par le ministre des affaires étrangères et rejetée. M. Freppel, tout en exprimant son appréhension sur le vague de la rédaction d'un article du traité, a donné d'ailleurs son approbation entière à la politique coloniale; celle-ci a été, au contraire, très vivement attaquée par MM. Lockroy, Georges Périn, Clémenceau et Raoul Duval. MM. Antonin Dubost, rapporteur, et le ministre des affaires étrangères ont répondu avec fermeté à ces critiques.

Élection municipale. — Le 5, scrutin de ballottage à Paris dans le quartier de Charonne : M. Patenne, autonomiste, a été élu par 2102 voix, contre 1575 accordées à M. Eudes, l'ancien général de la Commune, et 480 à M. Victor Maux, candidat de droite.

Académie des sciences. — Dans la séance du 7, M. Brouardel a lu son rapport sur les inoculations cholériques du docteur Ferran en Espagne. Ses conclusions sont pleines de réserve, vu l'impossibilité où se sont trouvés les savants envoyés en mission de contrôler scientifiquement les expériences du médecin espagnol.

Annam. — Dans la nuit qui a suivi l'arrivée du commandant en chef à Hué, la garnison annamite de la citadelle l'a attaqué à l'improviste; il a repoussé les assaillants et a pu s'emparer de la citadelle. Le régent Thuong est entre nos mains. Le palais royal a été pris, mais conservé intact; il contient de grandes richesses, entre autres cinq millions en barres d'argent. Nos pertes sont de 10 morts et 62 blessés, dont 20 grièvement. Toute l'infanterie de marine est appelée du Tonkin.

Nécrologie. — Mort de Mme C. Gay, sœur d'Athanase Coquerel fils, auteur de volumes de poésie estimés; — de M. Grollier, député de l'Orne; — de M. Antonin Merley, directeur de l'Agence internationale de la presse.

Correspondance

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Grenoble, 11 novembre 1884.

« Monsieur le Directeur de la *Revue politique*,

« Votre livraison 17, du mois d'octobre dernier, contient, dessiné à la plume par M. Sarcey, le portrait semi-odieux, semi-grotesque, de l'homme qui, le premier, a ouvert un journal à M. Sarcey.

« J'ai le droit et le devoir de protester contre des offenses faites à la mémoire de mon père.

« A la vérité, M. Sarcey a rectifié, par certaine lettre publiée dans votre dernière livraison (1), une inexactitude un peu trop hardie, et d'où découlait dans son article la plus calomnieuse des insinuations. Mais ceux de vos lecteurs qui n'avaient pas encore rayé de leur mémoire le chapitre tout entier de M. Sarcey comprendront ce qu'une rectification ainsi conçue a de volontairement insuffisant.

« Il ne m'est pas possible de supporter que la collection de la *Revue*, qui renferme la moins justifiée et la plus inattendue des attaques, ne renferme pas aussi une réponse moins dérisoire.

« Comme, d'autre part, je sais ne pas me dissimuler que ce débat personnel, auquel je suis contraint par la façon étrangement parcimonieuse qu'a M. Sarcey de réparer ses torts, présenterait peu d'intérêt pour les lecteurs de la *Revue*, je serai on ne peut plus bref et, pour rendre moi-même impossible toute prolongation de polémique, je me bornerai à invoquer la seule autorité que M. Sarcey ne puisse contester : la sienne précisément.

« On a vu ce que M. Sarcey, parvenu, écrit, en 1884, de M. Maisonville, homme « finassier, cauteleux », vendu à l'empire.

« Voyons ce que jadis M. Sarcey, en train de parvenir, écrivait à ce même M. Maisonville :

« Un mot en courant, mon vieil et cher ami; merci de votre souvenir. Et moi non plus je n'oublie pas que c'est à votre bon accueil et à votre petit journal que je dois la vie heureuse que je mène et la petite réputation que je me suis faite...

« Je vous souhaite la continuation de ces bons succès. Il faut bien qu'il y ait, par ci, par là, quelques honnêtes gens qui réussissent pour empêcher que la prescription se fasse contre la morale.

« Nous rappellerons le temps où je faisais mes premières armes dans notre pauvre *Revue des Alpes*. Qui m'eût dit alors que j'écrirais dans une dizaine de journaux ou Revues et que j'y serais une autorité?

« C'est pourtant à vous que je dois cette position dont je ne me fusse jamais avisé moi-même!

« Amitiés tendres, mon cher ami, en ce grand jour. Eh bien, vous avez donc reçu le baptême de la ligne des avertissements? Bravo!

« Savez-vous que vous êtes ici très, mais très estimé des politiques? »

« J'estime que cela suffit, non pas pour réhabiliter la mémoire de mon père, qui reçut, Dieu merci, d'autres témoignages d'estime, mais pour faire juger, pièces en main, M. Sarcey lui-même.

« Veuillez, monsieur le Directeur, agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

« FRITZ MAISONVILLE,
« Rédacteur en chef de l'*Impartial des Alpes* ».

(1) Celle du 8 novembre 1884.

Les mœurs françaises jugées en Angleterre

Le romancier anglais Grenville-Murray vient de donner une série d'esquisses satiriques de la vie parisienne dont le succès semblerait indiquer que le plaisir de la médisance n'est pas moins vif chez les nations que chez les individus (1). Il faut convenir pourtant qu'à la longue ce plaisir devient aussi fade pour les uns que pour les autres, aussi rebutant à la lecture que dans la conversation.

C'est pour cela sans doute, plutôt qu'à cause des imperfections du livre, que le gros volume de M. Grenville-Murray est (pour un Français du moins) difficile à lire. C'est aussi parce que les anecdotes sont vieilles et les satires rebattues: satires banales, qui pourraient s'appliquer à la société anglaise tout aussi bien qu'à la France. Nous ne sommes pas les seuls chez qui le goût des distinctions nobiliaires soit poussé jusqu'au ridicule : la passion des Anglais pour les parentés avec le *peerage* et le *baronetage* est bien autre chose! Nous ne sommes pas les seuls chez qui on voit le journaliste Tartine abuser du capitaliste Fromage, et où M. Cruelle cultive la science de l'économie politique. Nous ne sommes pas les seuls chez qui les spéculations de Bourse se mêlent aux soucis de la vie élégante, chez qui la presse politique soit l'instrument d'intérêts particuliers plus ou moins avouables. Beaucoup de ces travers — le dernier surtout — nous sont venus des peuples qui ont joui avant nous de la liberté de la presse, avec les avantages et les abus qui y sont attachés. Les intrigues de coulisses ne sont pas, croyons-nous, spéciales à la vie de Paris, et il en est de même de beaucoup d'autres choses. Nous ne voyons pas non plus en quoi la plupart de ces esquisses — l'éducation de couvent, l'impôt des étrennes, la vie en apparence occupée et au fond désœuvrée des gens du monde, la chasse au ruban de la Légion d'honneur, la vie de garçon, les duels pour opinions politiques, les mariages d'intérêts, la misère secrète des vieilles familles nobles, les influences qui s'exercent au théâtre, les réputations faites par des coteries, etc. — se rapportent aux mœurs de la troisième république plutôt qu'à celles du second empire ou de la monarchie. Le titre de l'ouvrage : *Le grand monde en France sous la république — High life in France under the Republic* — est tout à fait trompeur; nous soupçonnons fort l'auteur d'avoir composé son livre avec le stock de ses cartons.

Toutefois, parmi ces peintures banales auxquelles l'actualité ne manque pas moins que le caractère spécial, il y en a d'amusantes. Le mariage entre le jeune duc de Sangbleu et Mlle Berthe de Réséda, mariage discuté d'abord entre les notaires des deux familles, puis conclu dans le parloir du couvent des Colombes, sous les yeux de « notre Mère supérieure », par un simple échange de révérences entre le duc et la jeune personne, échange fait en présence de la grand'mère de celle-ci, la vénérable comtesse d'Intriguières, est très finement et très délicatement esquissé. Les conspi-

(1) *High Life in France under the Republic*, by Grenville-Murray. — 1 vol. in-8°. Londres, Vizetelly et C°.

rations de boudoirs bonapartistes de MMmes d'Ansterlitz et de Sabretache, les sermons politiques du frère Ignivore sont pris sur le vif; mais la note est forcée dans les aventures du publiciste Tartine. Et quant à l'histoire de l'adoption légale du déserteur Charles Gredon — *alias* l'Américain Wiggins — par le vieux duc de Pontbrisé moyennant une somme de deux cent mille francs payée à ce dernier pour l'achat de son titre, cette histoire, qui a, paraît-il, fait fortune en Angleterre et contribué au succès du livre, est absolument ridicule. Celle de Monte-Cristo n'est pas plus entachée d'invraisemblance; c'est tout à fait du roman. Une escroquerie vulgaire commise au préjudice d'un aventurier enrichi et vaniteux n'est d'ailleurs pas un trait de mœurs; et il faut toute la crédulité des Anglais en matière de calomnies contre la société française pour voir dans une affaire de police correctionnelle une scène de *High life* sous la république.

Les détails ne sont pas moins inexacts que le fond. En quel temps, par exemple, la petite ville franc-comtoise de Dôle a-t-elle été la capitale de la Bourgogne? Sous quel régime a-t-on vu la grande chancellerie de la Légion d'honneur autoriser la surintendante de la maison de Saint-Denis à accepter des dons tels, par exemple, que des boîtes à bonbons mises au rebut par leurs premières destinataires, pour être offerts en prix aux élèves? On pourrait relever dans le livre de Grenville-Murray plus d'un trait semblable; car le dénigrement systématique fait perdre le tact et fausse la mesure des choses.

Mais nous faisons volontiers grâce à l'auteur pour sa gallophobie romanesque en faveur de la façon dont parfois il a raillé également la société anglaise dans d'autres de ses ouvrages (1). Il a l'impartialité de la flagellation; c'est déjà quelque chose. On doit plaindre d'ailleurs plutôt que blâmer les esprits que leur nature condamne à ne voir de l'espèce humaine que les défauts et les gibbosités. Le caricaturiste Dantan se déclarait le plus malheureux des hommes parce qu'il ne pouvait saisir que les ridicules et les laideurs. La vision enchantée de la beauté plastique fuyait ce singulier artiste. L'auteur des scènes de la *Vie du grand monde en France sous la république* nous paraît privé de même à jamais de la vue du beau dans les choses morales, vue dont on dit que sera faite dans l'éternité la vie radieuse des bienheureux.

L. Q.

(1) *Side-Lights on English Society*, 4e édition. Londres, 1885, Vizetelly et Cs.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

Parmi les représentants de cette brillante génération militaire sortie de la première explosion de 1792, qui grandit aux armées du Nord, du Rhin et d'Italie et promena sur tous les champs de bataille de l'Europe sa valeur et son héroïsme, Davout a mérité par son caractère et par ses services d'occuper une place d'honneur. Simple sous-lieutenant au régiment de Royal Champagne en 1789, il devint chef de bataillon des volontaires de l'Yonne en 1792, à peine âgé de vingt et un ans, général de brigade à l'armée de la Moselle en 1794 et général de division en 1800. L'empire le fit successivement maréchal de France (1804), duc d'Auerstædt, (1808) et prince d'Eckmühl (1809); aux Cent-Jours, il fut le dernier ministre de la guerre de Napoléon, et, après Waterloo, le commandant de la dernière armée impériale sur les bords de la Loire. Davout avait justifié par son courage et ses talents cette rapide carrière et ces hautes distinctions : durant vingt années il fut le premier et le plus actif lieutenant de l'empereur; il ne cessa jamais d'être à l'action et il prit part à toutes les grandes journées, aussi bien dans les temps prospères que dans les moments difficiles et décisifs. Partout on le vit déployer les grandes qualités qui ont fait de lui un personnage essentiel et original du drame napoléonien. Soldat infatigable, promptement formé au feu des événements, il joignait à une audace réfléchie une vigueur opiniâtre; le sang-froid, la résolution, la ponctualité au devoir et l'instinct de la discipline n'étaient jamais en défaut chez lui. Aux talents du général en chef il alliait la précision méthodique et l'ordre d'un organisateur éprouvé, portant sur toutes choses son attention active et prévoyante. Avec cela, sobre de paroles, allant droit au chemin, sévère pour les autres autant que pour lui-même, il avait conservé la hauteur du cœur et la dignité de manières qu'il tenait de son éducation.

C'est donc avec raison que pour satisfaire à la piété filiale de la duchesse de Cambacérès l'on s'est décidé à publier les seuls documents autobiographiques laissés par cet homme de guerre, c'est-à-dire la *Correspondance* incessante qu'il entretint avec l'empereur durant vingt années qu'il se trouva mêlé aux événements militaires dont l'Europe entière fut le théâtre. Dans ces lettres, le soldat se montre au jour le jour et ses actes retracent la part glorieuse et active qu'il a prise aux mémorables campagnes de la Grande-Armée. Toutes les dépêches du maréchal ont été puisées dans les Archives de la guerre et classées par ordre chronologique. L'éditeur, M. Ch. de Mazade, auquel cette publication fera justement honneur, a pris soin de les éclairer par des extraits des lettres, des ordres et des réponses de l'empereur, et de relier l'ensemble par des notes explicatives qui marquent le cours des faits et leur enchaînement. Dans ces conditions la correspondance du maréchal Davout sera considérée à bon droit comme une des pages les plus précises et les plus instructives de nos annales militaires (Plon-Nourrit).

Les *Noces d'un Jacobin*, tel est le titre d'un journal inédit que M. Ch. d'Héricault vient de mettre en lumière et qu'il nous présente comme étant l'œuvre d'un certain Nicolas Ceyrat, connu sous le sobriquet d'Alcibiade et qui fut secrétaire de la section Mutius Scævola, au quartier Saint-Sulpice. L'éditeur ne garantit pas l'authenticité du document, et j'estime qu'il a raison : il suffit de lire attentivement le journal pour constater que l'on est en présence d'un pastiche littéraire, bien réussi d'ailleurs et fort curieux. Les amours de l'élégant sans-culotte Alcibiade et de la belle Éléonore ont fourni à l'auteur, qui est très familiarisé avec la période révolutionnaire, l'occasion de tracer un tableau vif et animé de la société jacobine et de nous montrer à côté du drame de la Terreur la comédie-vaudeville dans toute son intimité et dans toute sa gaieté (Perrin).

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Il y a trente ans, les systèmes socialistes n'étaient guère considérés que comme des égarements de l'esprit, sans portée et sans conséquence et, par suite, peu dignes d'attirer l'attention. Mais il a fallu depuis rabattre de ce mépris; le socialisme s'est développé avec une telle rapidité qu'il a pris place de vive force dans l'économie politique et qu'il est devenu nécessaire de l'étudier de près, de le discuter et de le combattre comme un adversaire redoutable. Aussi le travail

dans lequel M. de Laveleye a résumé l'état de cette question avec une hauteur de vues, une précision et une compétence indiscutables, présente-t-il un réel intérêt d'actualité. M. de Laveleye nous fait connaître les causes qui ont donné naissance au socialisme ; il retrace ses origines avec Fichte et Marlo, ses développements avec Jagetzow, Karl Marx et Ferdinand Lasalle, et sa propagation graduelle dans le peuple des villes et des campagnes, dans les cabinets des souverains, dans les conseils de l'Église et enfin dans l'enseignement officiel des universités. Il a consacré un chapitre curieux à l'Internationale, dont il étudie avec impartialité la constitution, la propagation et la décadence (Félix Alcan).

Pour honorer la mémoire d'Auguste Blanqui, on a réuni en deux volumes tout ce qui, dans les manuscrits laissés par le célèbre révolutionnaire, avait trait à l'économie politique et sociale. Le premier présente un ensemble de considérations assez étendues sur le capital et le travail, le luxe, l'apologie de l'usure et le communisme, avenir de la société, ainsi que la discussion des principales théories des économistes contemporains. Le second se compose de fragments et de notes relatifs à des questions spéciales très diverses; l'on y remarque notamment une étude sur le mouvement coopératif et une analyse critique des travaux et des débats parlementaires consacrés aux questions économiques. Ces pages vigoureuses d'un théoricien convaincu méritent l'attention, en dépit de la sévérité dont l'auteur fait preuve à l'égard de ses adversaires, les pontifes officiels de l'économie politique, qu'il accuse d'avoir propagé non pas une science nouvelle, mais un véritable code de l'usure (Félix Alcan).

LITTÉRATURE.

M. Félix Sagnier a réuni en deux volumes un certain nombre de *Plaidoyers de Ch. Lachaud,* qui méritent de rester comme des modèles d'éloquence judiciaire : ils montrent avec quel art l'illustre avocat présentait les arguments utiles à la défense, avec quel bon sens et quelle logique il triomphait des plus graves difficultés. Lachaud, qui aimait sa profession et qui se plaisait à ces luttes de l'audience où il dégageait avec éclat l'innocence d'un accusé ou protégeait un coupable contre les entraînements de l'opinion et les sévérités de la justice, s'est trouvé mêlé à tous les grands drames qui ont agité le Palais pendant quarante années. A ce titre, ses plaidoiries forment une véritable histoire judiciaire de notre époque, dans laquelle on remarque notamment les affaires Lafarge, de Noë, Garcia-Calzado, Trochu, Armand, Marie Bière, Giblain, Carpentier et Troppmann. M. Sagnier a accompagné chaque plaidoyer d'un résumé des principaux événements de la cause, qui permet au lecteur de la suivre avec intérêt (Charpentier).

Les grands écrivains du XVIIe *siècle,* par M. Émile Faguet, comportent un ensemble de treize études destinées surtout à la jeunesse des écoles, mais que les gens du monde pourront mettre à profit pour compléter leur instruction littéraire. M. Faguet s'est moins préoccupé de faire ressortir à un point de vue général la valeur propre des écrivains que d'approfondir les questions d'art dramatique, de critique et de pédagogie soulevées par leurs œuvres, en insistant particulièrement sur les pages qui marquent le mieux le plein développement de leur génie (Lecène et Oudin).

Th. Guculette, substitut du procureur du roi au Châtelet à la fin du règne de Louis XV, était tout à la fois un légiste grave et studieux et un lettré délicat aussi brillant par son esprit que par son imagination. Ce magistrat, fort jovial en dehors de l'audience, aimait à rire et à boire; il tournait galamment le couplet et occupait ses loisirs à composer des parades badines, fantaisistes et quelque peu grivoises, fort goûtées de ses contemporains. Ces *parades,* restées inédites jusqu'ici, viennent d'être publiées par le petit-neveu de l'auteur, M. Ch. Gueulette, qui les a accompagnées d'une intéressante préface. Elles sont curieuses à un double titre, puisqu'elles nous font connaître les amusements de nos ancêtres et qu'elles ont contribué à sauver de l'oubli un genre littéraire vraiment français (Jouaust et Sigaux).

BEAUX-ARTS.

Le Livre des collectionneurs, par M. Maze Sencier, est un manuel pratique bien ordonné et très complet, qui rendra d'utiles services aux amateurs d'objets d'art et de curiosité, si nombreux de nos jours. Ce volumineux travail comprend, outre les résultats des recherches personnelles de l'auteur dans les documents manuscrits de la Bibliothèque et des Archives nationales et du Dépôt des affaires étrangères, un ensemble de renseignements curieux empruntés à des publications aussi nombreuses que variées et une série de conseils et d'indications pratiques dont la valeur est indiscutable puisqu'ils ont été fournis par des érudits ou des spécialistes justement réputés. Les matières traitées dans l'ouvrage sont divisées en quatre parties : arts industriels, beaux-arts, costume et fantaisies diverses. Ces parties comportent une infinité de subdivisions, parmi lesquelles figurent tour à tour le meuble, les bois sculptés, l'orfèvrerie, la poterie d'étain, le bronze, la ferronnerie, l'horlogerie, la verrerie, les émaux, les tapisseries, les livres, les reliures, les instruments de musique, la céramique, la miniature, les camées, les terres cuites, les ivoires, les armes et armures, les perruques, les gants, les éventails, les cannes, les autographes, les timbres, les couteaux, les cartes. Dans chaque section l'auteur retrace brièvement l'historique des curiosités et leurs transformations; il rappelle les artistes qui les ont signées et signale leur provenance, les marques ou monogrammes qui permettent de les distinguer à coup sûr, et les principaux prix qu'elles ont atteints dans les ventes publiques. Il complète chaque chapitre par l'indication des plus notables collectionneurs, des spécialités qu'ils recherchent et des pièces historiques ou curieuses qu'ils ont réunies. Pour donner une idée exacte du contenu de ce savant et consciencieux ouvrage, il y a lieu de mentionner encore la notice sur les amateurs d'autrefois et d'aujourd'hui qui en forme l'introduction, et les diverses tables analytiques et alphabétiques qui le terminent et qui facilitent singulièrement les recherches (Loones).

M. Gerspach, qui avait déjà publié dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* un remarquable ouvrage sur la *Mosaïque,* nous donne aujourd'hui, dans la même collection, un livre aussi curieux relatif à l'histoire de la *Verrerie.* Il étudie les origines de cet art dans l'antiquité et chez les chrétiens et les juifs d'Orient et d'Occident; il le suit dans ses développements à travers les temps modernes, à Venise, en France, en Allemagne, en Bohême, en Hollande, en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Chine. Bien que les éléments d'investigation lui aient souvent fait défaut par suite de la fragilité même des objets d'art dont il s'occupait, il a réussi à traiter son sujet avec une extrême précision et à remettre en lumière nombre de faits nouveaux et de documents inédits. Cent cinquante gravures spécialement exécutées pour son volume complètent, en l'éclairant, un résumé historique que les artistes, les érudits et les curieux apprécieront à sa juste valeur, et qui sera lu avec intérêt par les gens du monde et la jeunesse des écoles (Quantin).

VOYAGES.

M. Hugues Krafft, un touriste, amateur doublé d'un écrivain, nous invite à faire à sa suite le tour du monde en nous

retraçant les impressions et les souvenirs d'un long voyage qu'il a effectué en compagnie de quelques amis. Parti de Marseille, il a traversé le canal de Suez, passé un hiver aux Indes anglaises, un printemps à Ceylan, à Java et en Cochinchine, un été en Chine, une demi-année au Japon, et il est rentré en France par l'Amérique du Nord. La série de lettres qui constitue son récit renferme la description des pays parcourus, avec l'étude de leurs mœurs et de leurs usages, et rappelle les observations et les jugements, les enthousiasmes et les déceptions du narrateur, qui nous entretient de tout ce qu'il a vu avec autant de simplicité que de sincérité. En dehors de leur intérêt propre les *Souvenirs de notre voyage autour du monde* devront être accueillis avec faveur puisqu'ils prouvent que les Français ne veulent rien ignorer de ce qui se passe hors de chez eux, et ils méritent de servir d'exemple à la jeunesse en lui montrant comment elle trouvera dans le goût des voyages lointains un passe-temps intelligent et un utile emploi de ses facultés. Ce volume, luxueusement imprimé par Lahure, est orné de 24 phototypies faites d'après les dessins de l'auteur et de cinq cartes gravées par Erhard (Hachette).

Claude Vignon vient de passer *Vingt jours en Espagne,* et dans ce court intervalle il a parcouru tout le centre de la Péninsule ibérique, depuis les Pyrénées et le golfe de Gascogne jusqu'à la sierra Nevada et aux approches du détroit de Gibraltar en traversant le Guipuzcoa, la Vieille et la Nouvelle Castille, la Manche et l'Andalousie. Il a visité Madrid et l'Escurial, Burgos, Tolède, Grenade et Cordoue, et, malgré la rapidité de son excursion, il a trouvé moyen d'examiner en détail et de nous signaler les monuments et les trésors artistiques de ces villes jadis superbes et aujourd'hui désolées qui ne vivent plus que par les reliques de la splendeur mauresque et des grands règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Le récit de son voyage forme une élégante plaquette illustrée de nombreux dessins (Monnier).

DIVERS.

Sous ce titre : *Une religion nouvelle,* le prince Lubomirski a passé rapidement en revue l'histoire du christianisme et, après avoir déclaré qu'il le considérait comme l'unique péril des temps modernes, il conclut à la nécessité d'une rénovation religieuse. Il interroge donc l'avenir en philosophe et jette les bases d'une nouvelle croyance, mieux adaptée, selon lui, à nos exigences politiques et sociales, et qui se résume dans un singulier mélange de christianisme et mahométisme. Les lecteurs apprécieront tout ce qu'il y a de fantaisiste et d'artificiel dans une pareille religion (Calmann Lévy).

PUBLICATIONS ANNONCÉES

Après une courte interruption, les éditeurs de romans paraissent disposés à terminer la saison d'été par un redoublement d'activité. Parmi les divers volumes en préparation il y a lieu de signaler dès maintenant *Au Pays des neiges,* par Gourdon de Genouilhac (Frinzine); — *Dans le train,* par Ange Bénigne (Ollendorff); — *Boutique à 13,* par Melandri et le *Passé d'une femme,* par A. Matthey (Dentu); — *Yoconel,* par Clément Favières et *Nelly Mac-Edwards,* par le baron de Woelmont (Plon-Nourrit).

La librairie F. Alcan fait paraître un important travail de M. Émile Beaussire, sur les *Principes de la Morale.* — Les éditeurs Plon-Nourrit préparent un ouvrage historique du baron de Montagnac qui aura pour titre *Lettres d'un soldat.* — La librairie Challamel va publier une *Étude sur les origines de la propriété en Algérie,* par E. Robe.

Chez Dentu doit paraître un *Guide des stations balnéaires,* par G. Bardet et L. Macquarie, qui comprendra deux volumes relatifs l'un aux *Villes d'eaux de France,* l'autre aux *Plages de la France* et aux *Villes d'eaux de l'étranger.*

Émile Raunié.

Faits divers

D'après des documents récemment découverts à Rome, le pape Sixte-Quint avait formé le projet de s'emparer de l'Égypte et de percer l'isthme de Suez. Il avait entamé des négociations, à ce sujet, avec la république de Venise. Le plan fut abandonné parce qu'on craignait les ensablements et un changement de niveau dans les mers mises en communication. Le pape fut aussi arrêté par le manque d'argent. Il calculait qu'il lui faudrait une flotte de 70 à 80 galères pour s'emparer d'Alexandrie, plus une armée de débarquement.

— Nous avons déjà cité des fragments des lettres de Pierre Martyr Anghiera, prêtre espagnol, publiés par la *Revue de géographie* et relatives à la découverte et à la conquête de l'Amérique. Le passage suivant se rapporte à une délibération du conseil des Indes. La lettre est adressée à l'archevêque de Cosenza.

« Apprenez maintenant ce que nous avons résolu en conseil. On a longtemps discuté, car les opinions sont très contradictoires sur la liberté qu'il faut accorder aux Indiens. On n'a, jusqu'à présent, pris aucune résolution définitive. Le droit naturel et le droit canon ordonnent, il est vrai, que tous les hommes soient libres; mais le droit romain admet une distinction, et l'usage contraire s'est établi. Une longue expérience a, en effet, démontré la nécessité de rendre esclaves et de priver de la liberté ceux qui, par nature, sont enclins à des vices abominables et qui, faute de guides et de protecteurs, retournent à leurs impudiques erreurs. Nous avons cité devant le conseil des Frères dominicains et des franciscains déchaussés qui ont longtemps résidé dans ces pays, et nous leur avons demandé ce qu'ils pensaient à ce sujet. Ils sont tombés d'accord que rien n'était plus dangereux que de leur laisser la liberté. »

(Madrid, le 7 mars 1525.)

— On nous écrit :

« La générosité des lecteurs de la *Revue bleue* a donné, l'année dernière, un grand élan aux *Colonies scolaires de vacances.* Sans ce secours, bien des enfants seraient demeurés s'étiolant dans Paris, qui n'y sont rentrés qu'après une efficace cure d'air, frais et vaillants. Les directeurs et directrices des écoles primaires du IXe arrondissement ont constaté chez ceux-là une assiduité toute nouvelle et bien réjouissante. Choisis parmi les plus débiles, parmi ceux que leurs indispositions avaient le plus souvent écartés de la classe, ils n'ont presque plus figuré sur la liste des absents. On espère qu'un si beau résultat encouragera la persévérante bonté des souscripteurs — et on les prie d'adresser leur offrande à la mairie du IXe arrondissement, 6, rue Drouot.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5444]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 3. (22e ANNÉE). — 18 JUILLET 1885.

Paris, le 17 juillet 1885.

Les nouvelles venues de l'Annam et du Tonkin dans le cours de la semaine qui s'achève sont données comme tout à fait rassurantes. Ce qu'on a appelé le guet apens de Hué semble n'avoir été qu'une simple échauffourée. Le régent même, sur lequel on était autorisé à faire peser tout d'abord la responsabilité de la préparation et de l'exécution de ce coup de surprise, s'il ne peut encore être proclamé innocent, du moins est mis dans l'impossibilité de poursuivre l'exécution de ses desseins artificieux. La cour d'Annam, que les journalistes bien renseignés avaient, d'un trait de plume, réfugiée dans une forteresse de la montagne, est restée à Hué, sous la main du général de Courcy. Les renforts du Tonkin sont arrivés. Une petite troupe qu'on peut évaluer à 3 ou 4000 hommes occupe la citadelle. La Chine ne paraît pas s'être émue de la nouvelle attitude que les événements nous ont forcés de prendre. Pour le présent tout paraît donc assuré.

Cependant les gens qui aiment à épiloguer trouveraient peut-être matière à quelques réflexions dans cet événement dont la brusque surprise rappela, il y a quelques jours, les émotions de l'affaire de Bac-Lé. On pourrait se demander aujourd'hui s'il n'y a pas eu quelque erreur d'appréciation dans les premières dépêches qui arrivèrent de Hué. Il s'agissait, on s'en souvient, d'une armée de 30 000 hommes tombant à l'improviste sur la petite troupe que le général de Courcy avait cantonnée sur deux points de la ville. Grâce à l'héroïsme de nos soldats, la première attaque avait été repoussée. Les pertes de l'ennemi étaient sensibles; on les évaluait à 12 ou 1500 morts. Le premier engagement était donc heureux. Mais l'on pouvait craindre que l'effort d'une armée aussi considérable, agissant par un coup de désespoir, dans son pays même, au milieu d'une population favorable, contre un noyau de troupes divisé, déjà éprouvé par la première résistance, ne s'en tînt pas là. On pouvait craindre, pour les jours suivants, la continuation des attaques, des incendies, l'exécution d'un plan offensif qui eût mis certainement en péril l'escorte du général de Courcy.

Brusquement — et fort heureusement d'ailleurs, — tout s'arrête, reprend sa place première. Le régent Nguyen et le général de Courcy paraissent les meilleurs amis du monde; ils signent d'un commun accord des proclamations pacifiques. Il est entendu que l'armée annamite, cette armée formidable dont un seul corps, ne montant pas à moins de 30 000 hommes, révélait si brutalement sa présence dans la capitale de l'Annam par l'attaque du 3 juillet, que cette armée se dissoudra paisiblement aux dates fixées par le général français.

Ces réflexions qui remontent vers les événements du début du mois ne sont pas purement stériles. Car si, effectivement, l'armée qu'on évaluait à 30 000 hommes au moins existait, si elle subsiste (sauf bien entendu les 1500 hommes restés sur le carreau aux alentours de la citadelle), il est de la plus simple prudence de savoir ce qu'elle est devenue. Quels que soient ses chefs, il est peu à croire qu'elle consentira à se dissoudre par simple esprit d'obéissance aux ordres du général-résident et du ministre prisonnier. Elle trouvera facilement à combler les vides qu'elle a éprouvés en appelant vers elle les autres troupes répandues dans les provinces. Il y a donc là une première difficulté ou du moins un premier doute.

Il faut considérer, en outre, que si cette armée était rassemblée à Hué, c'est qu'il y avait dans la tête de quelqu'un, Nguyen-van Thuang ou tout autre, le plan arrêté de s'opposer à l'entrée des Français et à l'établissement effectif du protectorat. Il est peu probable qu'un plan préparé avec le soin et l'énergie que révèle l'événement du 3 juillet ait été abandonné au premier échec. Il faut donc se demander aujourd'hui ce qu'espéraient ceux qui l'ont conçu, où ils sont, ce qu'ils vont faire. Le devoir du commandant des troupes françaises, maintenant qu'il a reçu de Hanoï des renforts sérieux, est de les poursuivre, de les atteindre, d'essayer de les réduire.

Ces mêmes réflexions, si nous voulions les suivre jusqu'au bout, nous conduiraient jusqu'à une autre question non moins grave. Dans un état d'esprit tel que celui qui vient de se révéler si violemment, le régime du protectorat est-il doué d'une force suffisante? Ne faudrait-il pas songer à un moyen de domination plus puissant, moins complexe, moins respectueux des droits du vaincu? La perfidie avec laquelle celui-ci, abusant du reste de liberté et de prestige qu'on lui

laissait, a attaqué des hommes venant vers lui sur la foi de la parole jurée, ne rompt-elle pas le contrat qui reconnaissait au « protégé » des droits? Alors quel régime convient-il d'établir en Annam? Autre doute, autre difficulté.

Ce sont là des questions auxquelles le pouvoir, qui seul peut savoir exactement ce qui s'est passé, qui seul peut décider ce qui se fera, doit répondre dans un délai assez bref. A un moment où les moindres actes du gouvernement sont examinés avec le plus grand soin et ont un retentissement profond dans le pays agité par l'approche des élections, il est important de ne laisser dans l'ombre aucun des points douteux de l'action politique et militaire. M. Campenon disait à la tribune, il y a quelques jours, que « tout serait entièrement communiqué au public. » Ce sont là d'excellentes paroles auxquelles il convient que les actes répondent : il est donc permis de se demander aujourd'hui et même de demander au gouvernement, si réellement il existe en Annam une armée d'au moins 30 000 hommes que le général de Courcy a bousculée dans un premier engagement, mais qu'il n'a pas détruite, et, dans le cas où cette armée existerait, quelles sont les mesures prises pour la réduire, quel régime enfin nos armées victorieuses ont reçu l'ordre d'établir à Hué?

***

Le gouvernement anglais se trouve, lui aussi, en présence de difficultés nouvelles. Il doit répondre de l'ordre en Égypte et retablir un état de choses meilleur sur le haut Nil. Il voit la question des indemnités — tant celles d'Alexandrie qui sont toujours pendantes, que celles du Soudan qui commencent à se produire — se dresser devant lui. D'autre part, la Russie multiplie ses armements. Des troupes se massent sur la frontière de l'Afghanistan. La délimitation de la frontière est loin d'être fixée. M. Gladstone, au nom du parti qu'il dirige, a manifesté le bon vouloir de la majorité libérale pour aider le gouvernement conservateur dans ces circonstances périlleuses; malgré tout, les difficultés sont instantes. L'état de choses indiqué et les solutions proposées il y a huit jours dans le discours du marquis de Salisbury ne répondent plus à la réalité d'aujourd'hui. Le noble lord se tenait en gros au maintien du *statu quo;* mais les événements le forcent à prendre une attitude, des résolutions plus nettes. L'opinion publique anglaise est obligée de se détourner, pour un moment, du scandale de la *Pall Mall Gazette* pour se reporter vers ces graves intérêts politiques. En Angleterre comme sur le continent, la semaine prochaine s'ouvre sur un point d'interrogation.

LE PÈRE DU PESSIMISME CONTEMPORAIN

Schopenhauer (1)

Je ne crois pas exagérer en disant que sur dix pessimistes, en comptant les femmes et les collégiens, il y en a neuf qui ne connaissent leur patron, Schopenhauer, que de nom. Le regret que j'en avais pour eux m'a mis la plume à la main. Il est peu de figures aussi originales et j'ajouterais même, si je ne craignais d'être lapidé comme blasphémateur, aussi réjouissantes pour les amis du pittoresque. Il y a d'ailleurs toujours profit à passer quelques instants dans la société d'un homme supérieur, double profit lorsque le grand homme est en même temps, comme le père du pessimisme moderne, un homme d'esprit. Nous n'entrerons ni de près ni de loin dans l'examen de la philosophie de Schopenhauer. Les lecteurs qui ne l'auraient pas présente à la mémoire pourront recourir soit à ses ouvrages, soit à l'excellent petit manuel de M. Th. Ribot, *la Philosophie de Schopenhauer* (1), et au volume de *Pensées et fragments* (2) formé avec goût et élégamment traduit par M. Bourdeau. En rapprochant la biographie des œuvres, ils verront dans quelle mesure le caractère et les idées, l'humeur et le système faisaient un chez Schopenhauer.

I.

Arthur Schopenhauer est né à Dantzig, le 22 février 1788, d'une famille de cerveaux malades. Du côté paternel, sa grand'mère avait la tête dérangée; un de ses oncles était imbécile; l'autre, à moitié fou; son père, Heinrich-Floris Schopenhauer, se suicida dans un accès de folie. Du côté maternel, on ne trouve pas de cas de démence caractérisée, mais un grand-père sujet à de telles colères que, lorsque l'accès le prenait, toute la maison, y compris le chat et le chien, s'enfuyait. Quelque désagréable que l'idée puisse être à beaucoup de personnes, l'expérience nous contraint d'admettre que le génie, ou simplement la grande supériorité intellectuelle, apparaît souvent dans des familles qui semblaient en route pour Charenton. Les exemples en sont trop nombreux pour qu'il soit possible de nier le fait, et l'ancienne théorie, qui plaçait le fou à l'échelon intermédiaire entre l'homme de bon sens et l'animal, est bien ébranlée depuis qu'on s'est mis à étudier les personnages célèbres jusque dans leur race et leurs antécédents pathologiques. Les fous ont bien plutôt l'air d'être les victimes des tâtonnements de la nature, qui veut faire des hommes de génie et qui manque son coup. La nature, qui ne s'intéresse qu'à l'espèce, ne craint pas de s'y reprendre à bien des fois et de sacrifier un grand nombre d'individus pour réaliser le type qu'elle cherche obscurément. « Je crois, disait Schopenhauer, que le génie et la folie, quoique très différents, sont pourtant plus rapprochés l'un de l'autre que le génie n'est près du simple bon sens et le fou de l'animal. On comparera plutôt un chien intelligent à un homme de sens qu'à un fou, et nous voyons que souvent les grands génies se conduisent presque comme des fous. *Nullum magnum ingenium sine insaniæ mixtura,*

(1) *Schopenhauer's Leben,* par Wilhelm Gwinner. — *Arthur Schopenhauer, Memorabilien, Briefe und Nachlassstücke,* par Julius Frauenstädt. — *Œuvres* de Schopenhauer.

(1) Paris, Félix Alcan.

(2) *Arthur Schopenhauer. Pensées et fragments.* Paris, Félix Alcan.

a dit Aristote, selon Sénèque. » — Avec les précédents de sa famille, Schopenhauer avait plus de chances d'être un homme de génie ou un fou qu'un homme ordinaire.

Son père et sa mère étaient tous deux d'origine hollandaise. Schopenhauer tenait à ce qu'on le sût, les Allemands étant ce qu'il détestait le plus après les femmes, les juifs et les professeurs de philosophie. « En prévision de ma mort, dit-il quelque part, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie, et que je rougis de lui appartenir. » Il tenait aussi à ce qu'on connût ses parents et la manière dont ils s'étaient mariés, afin d'avoir la clef de son propre individu. Il considérait en effet comme une règle infaillible que l'enfant reçoit son intelligence de sa mère et son caractère de son père, et comme une règle également infaillible que les enfants nés de mariages d'inclination sont supérieurs aux autres, non par des raisons sentimentales, mais par des raisons profondes, tirées de la métaphysique de l'amour.

D'après lui, le génie de l'espèce est infaillible dans les choix qu'il dicte à la jeunesse, en ce sens qu'il assortit parfaitement les époux en vue des enfants futurs. Il inspire à l'individu de rechercher l'individu de l'autre sexe dont les qualités et les défauts, au physique et au moral, compléteront ses propres qualités et neutraliseront ses défauts. C'est ainsi que nous voyons les petits hommes aimer les grandes femmes, les natures faibles rechercher les natures énergiques. Rien n'égale la divination du génie de l'espèce, son astuce et son mépris pour le bonheur de l'individu tandis qu'il s'occupe ainsi à souffler la passion au cœur des garçons et des filles dont il juge à propos, dans l'intérêt de leurs enfants, de faire des maris et des femmes. Malheureusement, les parents contrarient souvent la sélection de la nature au nom de la raison et des convenances, faute de comprendre qu'il est de l'essence du mariage d'avoir comme but principal, non la génération actuelle, mais la génération future. Les parents s'occupent du bonheur des époux et font passer diverses considérations avant ce qui devrait être la considération unique : l'amour puissant, qui ne peut exister que lorsqu'il y a entre deux êtres la « conformité parfaite » par où sera assurée l'harmonie intellectuelle et physique de l'enfant à naître d'eux. On conçoit qu'avec ces idées Schopenhauer avait dû réfléchir au caractère de ses parents et aux circonstances de leur union.

Heinrich-Floris Schopenhauer était robuste, laid et sourd, violent et opiniâtre, franc et courageux. Il avait l'esprit d'entreprise et l'entente des affaires et s'était enrichi dans le gros commerce. Conformément à la théorie, il transmit à son fils son mauvais caractère, sa ténacité et sa sincérité. Il ajouta à ces dons celui d'une oreille malade et garda son courage : Arthur Schopenhauer n'était pas un foudre de guerre.

Heinrich-Floris s'était marié par inclination à une toute jeune fille, Johanna Trosiener, qui l'avait accepté par raison, sans amour. Ce dernier point était de la plus haute importance aux yeux de leur fils, car ainsi s'expliquaient certaines dissonances de sa nature. Au fond de l'âme il était d'avis que son père avait commis une erreur en épousant Mlle Trosiener ; mais il faut convenir que le cas était embarrassant. Quand le génie de l'espèce désigne une jeune fille au choix d'un jeune homme et que la jeune fille, de son côté, ne sent rien pour le jeune homme, lequel croire? qui a raison? auquel des deux le génie de l'espèce joue-t-il un tour?

Johanna était bien faite et gracieuse. Elle avait de la culture, du monde, savait causer. Elle a beaucoup écrit ; ses œuvres, romans, biographies, récits de voyages, etc., forment plus de vingt volumes. C'était une femme intelligente, point sentimentale, qui embrassait le monde d'un regard clair et tranquille et ne se laissait pas opprimer. Elle était dépensière, adorait le luxe et les voyages. Après la mort de son mari, survenue en 1805, elle se fixa à Weimar, où elle eut un salon. Son fils ne l'aimait point. Une femme bel esprit et dépensière était pour lui trois fois femme, et c'était beaucoup plus qu'il n'en pouvait supporter.

Johanna eut deux enfants, Arthur et Adèle. Nous aurons peu à nous occuper d'Adèle, fille aimable et distinguée qui vécut obscurément, négligée par son frère. Arthur était destiné au commerce et fut élevé en conséquence. Il voyagea beaucoup et, dès l'enfance, fit des séjours en France, en Angleterre, et apprit, selon son expression, à connaître la vie dans l'original, tandis que la plupart des enfants, réduits aux livres, ne la connaissent que dans les copies. Ses études ne comprenaient guère que la flûte, le chant, la danse, le dessin, les armes et le cheval. Il se rattrapa plus tard et l'on aurait mauvaise grâce à soutenir que l'éducation qu'il reçut de ses parents l'avait retardé, puisqu'il a écrit son grand ouvrage, *le Monde comme volonté et comme représentation*, avant trente ans. S'il s'y est montré moraliste fin et mûri autant que philosophe puissant, ses lectures « dans l'original » y aidèrent.

Il était petit et trapu, vif et agile dans sa démarche. En vieillissant il mit de la coquetterie à conserver un pas leste, car il avait toute une théorie sur les rapports entre la rapidité des mouvements et celle de l'intelligence. Il croyait qu'un lourdaud est un lourdaud corps et âme, et qu'on peut distinguer par derrière, à la démarche et au geste, un sot d'un homme d'esprit. Il s'était aussi occupé de la physionomie humaine, et il était content du haut de son visage, point du tout du bas. Autant, disait-il, sa physionomie intellectuelle lui plaisait, autant sa physionomie morale lui déplaisait. Son front était en effet admirablement

développé. Ses yeux bleus étaient trop écartés, mais pleins de feu. Son nez était droit et régulier, sa face large. Ses favoris, d'un blond roux, s'arrêtaient à la hauteur de la lèvre supérieure : il détestait les grandes barbes allemandes, qui s'associaient dans son esprit à la bière et aux professeurs de philosophie. La bouche et le menton, à son avis, n'étaient pas d'un ascète. L'ensemble avait quelque chose de si particulier, que Schopenhauer attirait tout de suite les regards des étrangers.

Il avait une excellente santé, qui résista aux années, au travail et au reste. Cette belle organisation avait pourtant un défaut : le système nerveux prédominait au point d'échapper au contrôle de la volonté, et sa tyrannie se traduisait en terreurs qui jetèrent une ombre sur toute la vie de Schopenhauer. On serait en peine de dire de quoi il n'avait pas peur. En 1813, quand toute l'Allemagne s'enrôlait contre la France, il s'acheta un fusil; mais, selon l'euphémisme exquis de son biographe, « il lui manqua l'impulsion intérieure » pour partir. Il alla se cacher dans une vallée retirée où, raconte-t-il lui-même, il eut la joie *ne unum quidem militem videre, neque tympana audire.* Dans sa vallée, *gaudebat* extraordinairement, car il était, avoue-t-il naïvement, *a re militari naturâ alienissimus.* En 1831 il retrouva les mêmes ailes pour fuir le choléra. Le grand pessimiste italien, Leopardi, en faisait autant au même moment, ce qui donne à penser que le pessimisme n'apprend pas à sortir décemment de la vie qu'il enseigne à haïr. Il y a là une lacune dans le système.

Schopenhauer avait peur de la petite vérole, de la phtisie, de la lèpre et de toutes les autres maladies. Il portait un gobelet de cuir dans sa poche afin de ne pas s'exposer aux contagions en buvant dans des verres inconnus. Il avait deviné les microbes de M. Pasteur et se promenait, autant que possible, la bouche fermée : on ne sait pas ce qu'on avale avec l'air. Il avait peur des procès, des voleurs, des incendies, des révolutions, du poison, de ses amis, de son ombre. Il couchait avec une épée et des pistolets chargés, sautait dessus au moindre bruit. A partir de 1836, il ne se logea plus qu'au rez-de-chaussée, pour se sauver plus facilement quand la maison brûlerait. Il n'osa jamais se faire faire la barbe, de crainte que le barbier ne lui coupât la gorge. Il cachait son argent et ses valeurs dans ses vieux papiers, sous son encrier, dans des coins bizarres et si secrets que, même avec les indications de son testament, on eut de la peine à retrouver les objets.

Pendant une année entière il fut obsédé par l'idée qu'on allait l'accuser d'un crime et lui faire son procès. Une autre fois, il se crut tout de bon empoisonné dans une prise de tabac. En 1813, il s'imagina qu'on voulait l'enrôler de force. Il fut poursuivi toute sa vie par la crainte d'être enterré vif. Faute d'un autre sujet de frayeur, il éprouvait l'appréhension d'un danger inconnu dont la menace l'accablait d'angoisses morbides. Pour le faire court, c'était un vrai lièvre :

Cet animal est triste et la crainte le ronge.

Il n'avait pas impunément deux générations de fous ou de maniaques sur la tête. Ses idées noires s'expliquent ainsi physiologiquement. Rien n'attriste et n'assombrit comme la peur.

Son caractère se ressentait de cet état pénible. Il était irritable, brusque et violent. Jamais homme plus soupçonneux. Dès l'enfance, il avait eu l'humeur sombre. Il n'avait pas vingt ans que sa mère, qui aimait la tranquillité et la gaieté, n'imaginait pas pour elle de plus grand malheur que d'être obligée de vivre avec son fils. « Tant que tu seras comme tu es, je ferai tous les sacrifices plutôt que de m'y résoudre », lui écrit-elle avec la sincérité qui est l'apanage de toute la famille, et elle développe ce thème dans plusieurs longues lettres dont voici le résumé :

« Tu n'es pas méchant, tu as de l'esprit, mais tu es insupportable. Toujours contredisant, jugeant, blâmant, critiquant, tranchant sur tout, voulant régenter tout le monde, te mêlant de tout, toujours en dispute avec quelqu'un ou quelque chose, toujours maussade, toujours geignant, tu trouves des défauts partout excepté chez toi, tu t'érigeas en grand juge de ta sœur et de ta mère, tu as un ton d'oracle, tu me fais des scènes perpétuelles pour rien; la dernière fois que tu es venu me voir, je n'ai respiré qu'après ton départ. J'en ai assez, et je suis résolue à ne pas recommencer cette vie-là.

« Mon cher Arthur, il est nécessaire pour mon bonheur de te savoir heureux, mais non d'en être témoin. Si tu veux venir à Weimar, qu'il soit bien entendu que tu ne logeras pas chez moi. Tu pourras venir dîner à une heure, mais tu t'en iras avant trois heures. Tu pourras aussi venir à mes soirées deux fois par semaine et souper ces jours-là avec nous; mais tu n'oublieras jamais que tu es chez moi en visite et que tu n'as ni ordres à donner ni observations à faire.

« Quand je donnerai de grands dîners, je t'inviterai volontiers, à condition que tu t'abstiendras de te disputer avec mes invités et de gémir sur la sottise du monde et la misère de l'humanité. Tu ennuies les gens, et cela me donne toujours de mauvais rêves ; j'aime à bien dormir. »

Quand il voulait pourtant, il était étincelant. Schopenhauer et Henri Heine sont certes les deux grands hommes d'esprit de l'Allemagne. Il est vrai que Heine était Juif et Schopenhauer Hollandais, en sorte que cela n'indique rien pour les Allemands.

Quoi qu'il en soit, la conversation de Schopenhauer est restée célèbre. C'était une verve, un entrain, un éclat, une érudition, une éloquence, une malice, un piquant, une variété, une abondance d'idées fortes et originales, une profusion de citations dans toutes les

langues, une poésie dans le sentiment et dans l'expression, qui éblouissaient, ravissaient, transportaient l'auditeur assez heureux pour assister à ce feu d'artifice.

Mais il ne voulait pas toujours, et, quand la forme de votre nez lui déplaisait ou qu'il croyait flairer en vous un hégélien ou autre vermine, gare à vous !

Du reste, dans sa jeunesse, élégant, mondain, grand seigneur, se vantant volontiers d'être reçu chez des baronnes et des comtesses, aimant la danse, faisant venir ses chapeaux de chez le bon chapelier, dépensier au point que sa mère elle-même devait lui faire des observations.

II.

Il était allé faire ses études à diverses universités. Sa facilité de travail et sa mémoire étaient prodigieuses. Il apprit en quelques années les humanités, les sciences, des parties du droit, la philosophie, l'anatomie, la physiologie, l'histoire naturelle, le tout à fond et sans négliger les armes et la musique. Il avait commencé la guitare, où il eut son seul échec. Après seize années d'études, il dut remettre la guitare à son clou et se borner à la flûte, dont il joua toute sa vie.

En 1813, dans sa vallée paisible, il composa sa thèse : *De la quadruple racine de la raison suffisante,* qui lui valut son diplôme de docteur. Il eut ensuite la malencontreuse idée de venir se mettre en pension chez sa mère, qui y consentit imprudemment. Au bout de quelques mois, ils en étaient à communiquer par lettres, bien que vivant ensemble. Les conversations étaient si orageuses, que Johanna se refusa à les continuer et eut recours aux notes diplomatiques. Nous n'avons pas les réponses de son fils; mais les lignes suivantes, du mois d'avril 1814, nous font entrevoir toute la correspondance. « Je ne te mets pas à la porte, écrit Johanna. Une pensée semblable ne me viendrait jamais; il faudrait que tu me misses tout à fait en colère..... Tu peux rester chez moi jusqu'à la moitié ou la fin de mai; cela me ferait même plaisir. S'il s'agissait de plusieurs mois, ce serait différent. » C'était net. Schopenhauer partit pour Dresde et il n'a jamais revu sa mère, qui n'est morte qu'en 1838. Je ne trouve nulle part qu'il ait revu sa sœur, qui lui était pourtant très attachée. Il se brouilla prudemment avec elle en 1819, lorsque la mère et la fille furent ruinées par une faillite et réduites à vivre de la plume de Johanna. Longtemps après, un rapprochement eut lieu par lettres; mais ce fut tout. Schopenhauer, qui avait sa fortune indépendante, se retira dans son fromage. Il venait d'écrire *le Monde comme volonté et comme représentation.* L'ouvrage parut vers la fin de 1818.

Tout en évitant d'entrer dans l'examen de la philosophie de Schopenhauer, nous ferons ici une remarque sans laquelle on ne s'expliquerait pas que l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* ait pu être l'un des hommes les plus superstitieux de son siècle. Le pessimiste, comme l'optimiste, est resté à ce point de vue que les positivistes appellent théologique. Pessimisme et optimisme procèdent d'une même conception ou, si l'on veut, d'une même illusion : l'univers est fait pour l'homme; Dieu ou la Nature *doivent* le bonheur à l'homme. Le positiviste pur n'est ni pessimiste ni optimiste; il n'a pas à se demander si le monde est bon ou mauvais : le monde est ce qu'il est. Schopenhauer, tout athée qu'il fût, était tout imprégné de théologisme; il distinguait les miracles en miracles faciles et miracles difficiles.

Les miracles difficiles étaient pour lui ceux qu'enseigne la religion. Sa raison se refusait à y croire et il traitait les récits de la Bible de contes de fées. En revanche, il croyait aux apparitions, aux esprits frappeurs, aux rêves, aux pressentiments, aux sorciers, aux tables tournantes, aux amulettes, au vendredi. Il croyait qu'en 1831 un songe l'avait averti de fuir devant le choléra, et que, le jour néfaste où il renversa son encrier sur son papier, sa bonne en avait été prévenue par un rêve. Il croyait qu'il y a en chacun de nous un prophète mystérieux qui voit tout, sait tout, connaît l'avenir, mais qui ne parvient à manifester sa présence que dans de certaines conditions, par exemple dans l'état de somnambulisme; cet être mystique travaille sans repos à se mettre en communication avec nous afin de nous donner des avis utiles, et c'est lui qui nous parle dans le mur ou avec les pieds de la table, qui nous envoie des songes et des pressentiments. Il croyait qu'on guérit la fièvre en enfermant une araignée dans une coquille de noix qu'on suspend au cou : la fièvre meurt avec l'araignée. Il croyait qu'on guérit une tumeur en la frottant avec un œuf qu'on enterre ensuite dans une fourmilière : les fourmis, quoiqu'on ne les voie pas, viennent, la nuit, manger la tumeur, dont il ne reste bientôt plus trace. Il croyait qu'on guérit les chiens boiteux en les magnétisant, et il fit recommencer l'épreuve huit fois sur le sien. Il croyait qu'un cheval a peur au moment d'entrer dans un chemin où un danger menace son maître. Il croyait à un monde surnaturel avec lequel les magiciens sont en rapport et dont ils ont le pouvoir de nous ouvrir l'accès. Il croyait que les lois qui gouvernent l'univers ne sont pas immuables et qu'elles peuvent être violées par la Volonté, qui est Toute-Puissante et devant laquelle il n'y a plus ni pesanteur, ni espace, ni temps, ni causalité. Il croyait à tout cela et à beaucoup d'autres choses encore; mais il était athée et il n'appelait Dieu que « le vieux Juif ». Quel poète !

Un autre point encore a besoin d'être mis en lumière. Schopenhauer a beaucoup médit des femmes et on le lui a souvent reproché. Son cas mérite plutôt la compassion. On aurait détesté les femmes à moins.

Représentez-vous la situation d'un philosophe qui prêche le célibat absolu afin que, les hommes n'ayant plus d'enfants, ce triste monde finisse par la suppression de l'espèce, et qui ne peut pas se passer d'un cotillon. Songez à ses réflexions lorsqu'ayant démontré qu'il faut « nier le corps par l'ascétisme », il est saisi, selon son expression, de l'ivresse d'Aphrodite et emporté dans un tourbillon qui ne lui laisse jamais de repos. Les années passent, ses cheveux sont devenus blancs, et le même feu court toujours dans ses veines, il reste l'esclave de ce sexe odieux qui a les cheveux longs et les raisonnements courts. A soixante ans seulement, il est délivré, et alors, d'après son biographe, un hymne de reconnaissance sort de sa bouche. Il « souriait » en songeant que Vénus avait enfin lâché sa proie, et c'était « un flot de pensées sublimes et de sentiments profondément émouvants ». Le pauvre homme!

« J'ai enseigné, disait-il à l'un de ses disciples, ce que c'est qu'un saint; mais je ne suis pas un saint. » On comprend que la contradiction qui existait chez lui entre la théorie et la pratique ait affligé ses disciples. Pour nous, à qui il est assez indifférent que Schopenhauer ait été vertueux ou non, nous ne voyons dans ses tourments amoureux que la source de la haute et puissante poésie qui circule dans son œuvre. Il faut avoir porté soi-même le joug d'Éros, maître des dieux et des hommes,

Σὺ δ' ὦ θεῶν τύραννε κ' ἀνθρώπων, Ἔρως,

pour avoir cette sensation violente de la force mystérieuse qui pousse sans cesse la nature entière à aimer, cette conviction véhémente que les efforts et les anxiétés de l'humanité servent uniquement à tisser le gigantesque drame d'amour grâce auquel le monde ne finit point. Ainsi envisagé, l'amour est véritablement la passion pathétique dont l'intérêt ne sera jamais épuisé, le grand fléau et le grand bienfait, le sujet unique que les poètes ne se lasseront jamais de chanter. Il est la volonté de l'espèce, devant laquelle les volontés individuelles rentrent dans le néant. Pourquoi l'amoureux est-il prêt à tout sacrifier à celle qu'il a choisie? Pourquoi son regard se noie-t-il dans le regard de la personne aimée avec un complet abandon? Parce que c'est la partie immortelle de son être, l'espèce, qui soupire vers elle, tandis que tout autre de ses désirs ne se rapporte qu'à son être fugitif et mortel. Pourquoi les allures craintives et dissimulées des jeunes gens qui aiment? Parce que ces amants sont des traîtres qui travaillent en secret à perpétuer la misère et les tourments qui, sans eux, auraient une fin prochaine par l'extinction de la race humaine. Si les nombreux péchés de Schopenhauer, lesquels, par parenthèse, n'étaient pas des péchés élégants, l'ont aidé, comme il le prétendait, à développer sa métaphysique de l'amour, que le Ciel lui pardonne d'avoir fait apparaître dans cette vallée de larmes un petit Schopenhauer (1)!

Quant à l'idée, il l'avait prise à Chamfort, soit dit par amour de l'exactitude, car les grands écrivains prennent leur bien où ils le trouvent, et il est absurde de les accuser pour cela de plagiat.

III.

Schopenhauer n'avait pas attendu que son ouvrage fût entièrement imprimé pour partir pour l'Italie. Il y fit la cour aux Italiennes et s'évertua à démontrer aux Allemands du *Cafe greco*, à Rome, que le peuple allemand était le plus bête de tous. Au bout de quelque temps, les Allemands n'y tinrent plus et il fut question de l'expulser du café. A son retour, il eut l'idée d'entrer dans la vie pratique par l'enseignement et s'en fut professer la philosophie à Berlin, où Hegel, son adversaire, était alors dans toute la fleur et l'éclat de son succès. Pour mieux marquer qu'il dressait chaire contre chaire, il avait mis son cours au même jour et à la même heure que Hegel (1820). Il n'eut personne, cessa ses leçons et repartit pour l'Italie. Il était mécontent et il avait des raisons de l'être. Son ouvrage était resté comme non avenu. Personne ne le lisait; au bout de quelques années, l'éditeur dut le mettre au pilon pour rentrer au moins dans une minime partie des frais.

Schopenhauer a accusé les professeurs de philosophie allemands d'avoir organisé autour de lui la conspiration du silence et d'avoir été cause qu'il attendit la gloire plus de trente ans. Nous croyons que, si la raison est vraie, elle n'est pas la seule, comme le voulait Schopenhauer. Il faut plus que le talent d'un homme, quelque grand qu'il soit, pour décider une époque à adopter telle interprétation de la vie plutôt que telle autre. Il faut que la génération qui subira l'influence sociale d'une doctrine philosophique y ait été préparée par l'histoire intellectuelle, politique, matérielle et morale des générations qui ont précédé. La métaphysique de Schopenhauer, ainsi qu'il en faisait lui-même la remarque, a fait son apparition dans un des temps les plus riches en espérances que l'Allemagne ait connus, un peu après que le pays eut été délivré du joug français. Elle trouva « l'ânerie hégélienne » en possession du sceptre et mêlée à toutes les questions politiques, sociales, religieuses, esthétiques. Le succès du « plat optimisme » de Hegel prouvait que les esprits n'étaient pas mûrs pour le pessimisme de Schopenhauer, et, en effet, la doctrine de celui-ci sortit tout à coup de l'oubli et s'empara, pour ainsi dire, du pouvoir au moment précis où l'hégélianisme en tombait, après l'expérience de 1848. Dès que l'heure de Scho-

(1) Mort en bas âge.

penhauer eut sonné, les noirs complots de ces « lâches gredins » de professeurs de philosophie n'arrêtèrent pas une minute l'essor de sa doctrine. Elle fit le tour de l'Allemagne en un clin d'œil, et nous ne savons que trop que le feu nous gagne.

On ne saurait exiger d'un écrivain qu'il juge les causes de son insuccès avec le sang-froid d'un étranger. Schopenhauer tomba dans la misanthropie. Il devint sombre et se mit à fuir les hommes. Il ne les haïssait pas, il les méprisait; il se sentait isolé et étranger au milieu d'eux, et il n'admettait pas du tout qu'ils fussent ses semblables parce qu'ils marchaient sur deux pieds comme lui. Il causait avec eux « comme un enfant cause avec sa poupée », pour se donner l'illusion d'échanger des pensées; mais, plus il avançait en âge, plus il tenait tout contact humain pour une « souillure ». Il recommandait de collectionner tous les exemples de méchanceté et de bêtise et de les conserver soigneusement pour s'en nourrir sans cesse afin de ne pas être tenté de se commettre avec ces êtres abjects. Pour sa part, il s'estimait d'autant plus qu'il avait moins d'amis, car les hommes supérieurs ne peuvent pas en avoir : ils y voient trop clair.

Apre et irascible, poursuivi par la peur et le soupçon, il s'attirait sans cesse des affaires désagréables et n'avait point de peine à faire le vide autour de lui. Il accusait les gens les plus honorables d'en vouloir à sa bourse. Il mettait les visiteurs à la porte avec une vivacité qui ne leur donnait nulle envie de revenir. Il jeta un jour du haut en bas de l'escalier une vieille femme qui s'était permis de causer sur son palier. Elle porta plainte et, après une série de procès qui dura quatre ans, il fut condamné à lui payer une pension alimentaire. La leçon ne fut pas perdue : Schopenhauer eut soin, quand il attaqua les professeurs de philosophie dans un de ses ouvrages, de consulter un homme de loi afin de savoir quelles injures il pouvait se permettre sans s'exposer à être poursuivi.

Un orgueil gigantesque et une confiance inébranlable en soi et en la bonté de son œuvre formaient les fondements de son immense mépris pour l'humanité en général, et en particulier pour la nation germanique, qui l'avait méconnu. Il n'avait aucun doute sur le triomphe final de sa doctrine, qu'il appelait nettement une Révélation. « Elle est inspirée, disait-il, par l'Esprit de Vérité, et il y a même des parties qu'on pourrait regarder comme inspirée par le Saint-Esprit. » Mais, en attendant les « multitudes futures » de disciples et d'admirateurs qu'il n'hésitait pas à annoncer dans ses lettres, il trouvait que la réputation était lente à venir, et il en était attristé et aigri, car, nous dit son biographe, « il aimait comme homme ce à quoi il n'attachait aucune valeur comme philosophe ». La plupart des philosophes en sont là. Il avait essayé de forcer l'attention du public par un nouvel ouvrage, *la Volonté dans la nature* (1836), où il développait sa théorie de la volonté en l'appliquant à diverses questions des sciences naturelles et en montrant le rôle que joue la volonté dans les phénomènes physiologiques, pathologiques et autres, sans oublier la magie. Le livre resta aussi ignoré que les précédents. En 1839, un prix remporté à une académie norvégienne décida enfin quelques personnes à lire Schopenhauer.

Il eut alors ses premiers disciples, ceux qu'il appelle ses apôtres, ses évangélistes, dont le devoir dans cette vie sera de prêcher le schopenhauérisme et d'en « glorifier » l'auteur. De sa retraite de Francfort, où il s'était établi dès 1831 pour n'en plus bouger, il les stimule, les anime, les envoie à l'assaut de l'indifférence et de l'ineptie du public. A l'un il ordonne de sonner « de la trompette », à l'autre de jouer « du trombone » ou de « tirer un coup de canon ». Il leur fournit l'encens qu'ils devront brûler devant son daguerréotype, les armes avec lesquelles ils anéantiront ses adversaires, et il les rabroue vertement quand ils sont négligents ou obtus. A Frauenstädt, bien zélé pourtant, mais qui ne comprend jamais rien, il reproche de lui « rendre la vie amère » par ses éternelles questions et objections, et il déclare qu'il en a assez de « nettoyer les écuries d'Augias » de son intelligence. Un jour, il le mit à la porte si peu gracieusement, que l'autre, malgré son empressement, n'osait plus revenir. Schopenhauer vieillissant était devenu l'être hargneux par excellence, agressif, pointu, rageur, un vrai paquet d'épines que le plus prudent était de laisser dans son coin.

Mais les apôtres ne se rebutaient point. Il est à l'honneur de notre espèce que les hommes supérieurs peuvent impunément être insupportables. Nous pardonnons tout à quiconque apporte son obole au trésor de grandes idées, de grandes actions et de chefs-d'œuvre que l'humanité travaille depuis sa naissance à amasser. Dès que Schopenhauer fut lu, il eut des admirateurs enthousiastes, des fanatiques, je dirais presque des adorateurs, même parmi ceux qui essuyaient les bourrasques de son humeur ou qui, le connaissant mal, le croyaient encore plus dénué de sensibilité et plus bizarre qu'il n'était en réalité. Leurs hommages lui adoucirent l'ennui de l'attente, et, lorsqu'enfin, en 1851, le siècle étant mûr pour le pessimisme, le nom de Schopenhauer monta tout à coup aux nues à l'apparition de ses *Parerga und Paralipomena* (1), la joie des disciples aida à cicatriser les vieilles blessures de l'amour-propre. Schopenhauer avait soixante-trois ans lorsqu'il devint célèbre. Il fut heureux comme un enfant, naïvement, gaiement, profondément, à faire douter de sa foi à sa propre doctrine. Le moindre article sur lui était un événement. Il s'épanouissait aux compliments, enregistrait ses lecteurs et les acheteurs de ses ouvrages.

En juin 1852, un vieux commis de magasin a

(1) Recueil de fragments et d'essais.

acheté ses œuvres complètes. — Le même mois, un brasseur « qui n'achète jamais de livres » a acheté *le Monde comme volonté et comme représentation*. — Un troisième a acheté deux exemplaires de ses œuvres complètes, plus un exemplaire de l'édition mise au pilon, et Schopenhauer ajoute cette remarque : « Trait de fanatisme réjouissant. » — Un docteur K*** a fait le voyage de Francfort pour le contempler : « Charmant ! » écrit Schopenhauer. — Le docteur B***, qui ne le connaissait pas, l'a vu en songe, et c'était tout à fait lui ; le docteur B***, qui est venu à Francfort pour s'en assurer, le lui a dit. — Une demoiselle allemande lui a envoyé des vers « *réellement* bons pour une femmelette ». — Il compte ce qu'il a reçu pour son jour de naissance : « Huit lettres de félicitations, un sonnet, un bouquet tout frais, venu de Berlin par l'express, trois ouvrages de perles, deux livres, dont l'un m'est dédié : en dix jours, il s'en est vendu 400 exemplaires, simplement parce que mon nom est dessus ; on a cru qu'il était de moi. » — On est à ses pieds pour obtenir qu'il se laisse daguerréotyper, photographier, peindre, sculpter. Il pose complaisamment, il surveille l'exécution avec la passion que devaient y mettre les princesses de contes de fées, qui se mariaient sur portraits, et il écrit au fidèle Frauenstädt : « Wiesike m'a dit très sérieusement qu'il voulait faire bâtir une maison spéciale pour mon portrait. Ce serait la première chapelle qu'on m'eût élevée. » Le temps était loin où il écrivait :

« On a peine à s'expliquer la grande satisfaction intérieure qu'éprouve tout homme dès qu'il aperçoit une marque de l'opinion favorable des autres et dès qu'on flatte sa vanité, n'importe comment. Aussi infailliblement que le chat se met à filer quand on lui caresse le dos, aussi sûrement on voit une douce extase se peindre sur la figure de l'homme qu'on loue, surtout quand la louange porte sur le domaine de ses prétentions (1). »

Schopenhauer faisait le rouet.

Il n'avait plus qu'un chagrin, que je recommande aux méditations des jeunes et innocents pessimistes : c'est qu'il était vieux, qu'il faudrait bientôt s'en aller ; et cela le navrait. Il fait si bon vivre quand les professeurs de philosophie eux-mêmes, « ces lâches gredins », vous appellent « Génie du siècle » ! Schopenhauer calcule combien d'années il a encore chance de passer dans ce triste monde où « toutes les noix sont creuses, quelque dorées qu'elles puissent être ». Il a soixante-dix ans et Hérodote fixe l'extrême limite de la vie humaine à quatre-vingts ans ; mais l'*Upanischad* et M. Flourens (*De la longévité*) la reculent jusqu'à cent ans. « C'est une consolation », conclut-il. Il ne dit plus : « Demander à vivre longtemps est un souhait téméraire, car qui vit longtemps voit beaucoup de mal, dit un proverbe espagnol. (*Aphorismes.*) »

Il avait tout lieu d'espérer que sa vieillesse serait longue. Il était resté vif et gaillard, et les étrangers qui venaient le regarder et l'écouter à la table d'hôte de l'hôtel d'Angleterre emportaient un souvenir ineffaçable de ce petit vieillard édenté, aux cheveux blancs, à l'œil brillant, à la bouche railleuse, qui volait plutôt qu'il ne marchait et qui, lorsque l'auditoire lui plaisait, parlait plusieurs heures de suite d'une voix retentissante, jetant à pleines mains les idées originales, les paradoxes et les saillies spirituelles.

Le 23 septembre 1860, il mourut subitement, sans avoir été malade, sans les souffrances qu'il redoutait tant. Son exécuteur testamentaire croyait encore à la phrénologie : il fit examiner son crâne par un spécialiste qui trouva la bosse de l'instinct amoureux et celle de la destructivité très développées.

IV.

En Allemagne comme en France, on a cherché à analyser les raisons qui ont rendu la doctrine de Schopenhauer populaire. Aux yeux de ses partisans, rien de plus simple : les idées vraies finissent toujours par triompher. Ses adversaires germaniques ont donné diverses explications qui ont le défaut d'être partielles, tout comme celles qui ont été tentées ici même. Rosenkranz écrit :

« Schopenhauer n'aurait pas pris tant d'empire sur ses contemporains s'il n'avait eu le courage de railler et de mépriser ouvertement l'existence et de mêler une ironie douloureuse à la mélancolie tranquille du bouddhisme. Ce qui l'a rendu le favori de tous les Allemands blasés et las du monde, c'est le ton sarcastique avec lequel il tourne le monde en ridicule, n'y voyant qu'un mensonge réalisé, une anarchie constituée. La conviction énergique avec laquelle Schopenhauer accable toute existence de sa pitié est le charme qui lui a conquis tant d'esprits découragés... Ceux qui ont été déçus dans leurs espérances, qui ont été précipités par leurs passions dans la banqueroute physique et morale, trouvent un repos infini à pouvoir s'abriter sous l'autorité d'un grand philosophe pour déclarer que l'univers vide de Dieu est une mauvaise plaisanterie. Cette conception les dispense du remords des folies passées et de la vaillance qu'exige le travail (1). »

C'est cela et c'est autre chose encore. L'écrivain qui fournira une explication complète et adéquate de l'empire du pessimisme sera un grand historien et un grand moraliste. Nous lui suggérerons humblement de

(1) *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, traduction de M. Cantacuzène. (Paris, Félix Alcan.)

(1) *Wissenschaft der logischen Idee.*

donner au déclin de la religion toute la part que ce phénomène mérite dans la question : un croyant ne peut pas être schopenhauérien ; on n'est pas pessimiste quand on aperçoit le Paradis au fond du fossé de l'Éternité. On n'a peut-être pas non plus tenu assez de compte de la douilletterie engendrée par les rapides progrès de la civilisation matérielle : le spectacle de tant d'inventions commodes et bienfaisantes a rendu les hommes exigeants, et ils trouvent dur et injuste d'éprouver encore des gênes et des souffrances. On fera une part importante à l'influence personnelle de Schopenhauer, parce qu'il était poète et que, de tout temps, les poètes ont régné sur le monde. On n'oubliera pas un élément bien subtil et bien puissant, que nous voyons chaque jour à l'œuvre autour de nous : la mode, qui décide également et en souveraine de la forme des chapeaux et du succès des systèmes de philosophie. Et l'on ne sera qu'au commencement.

On a beaucoup discuté, dans ces derniers temps, s'il fallait chercher à combattre le pessimisme et par quels moyens. Il me semble que les deux questions n'ont qu'un intérêt secondaire, le pessimisme paraissant voué, de par les lois découvertes par Darwin, à une existence d'une durée très bornée. Tout est volonté, disait Schopenhauer ; toute volonté est effort ; tout effort n'est satisfait que par exception, et tout effort contrarié est douleur ; il n'y a donc qu'un remède possible à notre misère : supprimer la douleur en supprimant la volonté. Vouloir aussi peu que possible était devenu la grande règle de conduite du maître, qu'il a transmise à ses disciples. Or, d'après les lois inéluctables de la lutte pour l'existence, les non-voulants et non-agissants sont mangés par les voulants et agissants. Les pessimistes seront mangés par tous ceux qui, ne craignant ni la vie ni la mort, vont de l'avant, veulent et agissent. Bon appétit, messieurs !

ARVÈDE BARINE.

LES IMPOSSIBILITÉS DE L'ORLÉANISME

A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE (1).

Dernièrement un représentant distingué de l'orléanisme, M. Lambert de Sainte-Croix, s'adressant dans un banquet à l'élite de la jeunesse de son parti, exprimait en termes modérés la ferme confiance de voir la France revenir à ses princes. Cet espoir, selon nous, est à la fois une chimère et un péril pour la cause du libéralisme large et sincère qui s'identifie de plus en plus avec le conservatisme véritable, avec celui qui n'est pas une borne destinée à se voir emportée par le premier flot révolutionnaire, mais une puissance morale, souple et progressive, comme tout ce qui est vivant.

Les hommes éminents du parti orléaniste, les anciens compagnons d'armes de Thiers sous l'empire étaient destinés par leur passé à être les torys de la république ; ils auraient fortifié de leur talent et de leur juste considération la cause libérale, dont le triomphe les intéresse autant que nous puisqu'elle seule garantit les premiers droits des citoyens et la sécurité sociale. Il y eut un moment, à la fin de l'Assemblée nationale, où ils semblèrent comprendre, après les échecs successifs de toutes les tentatives royalistes, que la question se posait entre l'empire et la république : c'est alors qu'ils votèrent la Constitution avec les républicains et que l'on vit M. Gambetta émouvoir jusqu'aux larmes l'un des chefs les plus respectés du parti orléaniste en le suppliant de prendre le pouvoir par patriotisme. A son défaut, les républicains se rallièrent à M. Buffet.

A peine celui-ci avait-il accepté la présidence du conseil, que dans la sincérité de sa conscience, qui n'est mise en doute par personne, il faisait soudain volte-face et s'efforçait de rallier l'ancienne majorité de l'Assemblée nationale. Il la conduisit à la lutte électorale de 1876, qui fut une éclatante défaite, aggravée depuis par le pitoyable avortement de la tentative du 16 Mai.

Il a fallu la mort du comte de Chambord pour rendre quelque courage au parti orléaniste.

Aujourd'hui il est plus ardent que jamais dans ses espérances et ses revendications. Son opposition à la république est implacable. Non seulement il s'éloigne toujours davantage du parti républicain libéral, mais encore, dans son désir de pousser la république à sa perte, il s'associe constamment, sauf pour les questions religieuses, aux votes des radicaux. C'est ainsi qu'on l'a vu, au congrès de Versailles et, plus tard, dans la discussion de la réforme constitutionnelle du Sénat, s'unir au parti avancé pour affaiblir la Chambre haute, pour placer au fauteuil de la Chambre des députés l'un des chefs de la gauche radicale, et trop souvent, au conseil municipal, s'allier aux autonomistes dans les questions purement politiques.

L'orléanisme fortifie ainsi le parti dont il est le plus éloigné par ses origines et ses convictions. Nous regrettons très vivement, en nous plaçant à un point de vue beaucoup plus élevé que celui de la forme gouvernementale, ce déplorable affaiblissement du parti libéral dans la période décisive de notre histoire nationale que vont ouvrir les prochaines élections générales.

Nous ne pensons pas que ces élections transforment sérieusement notre situation actuelle, et pourtant quelle importance n'y aurait-il pas à ce qu'elles eussent pour résultat la défaite ou du moins l'affaiblissement réel

(1) *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Paul Thureau-Dangin. Vol. I et II. — Paris, Plon et Nourrit.

de ce radicalisme autoritaire qui, poussant au régime des assemblées uniques, voudrait briser tous les freins, poussé lui-même aux extrêmes par toutes les houles populaires du jour où elles ne rencontreraient plus de digues pour les arrêter! Il s'agit de savoir, à cette fin de siècle, si la Révolution française s'achèvera dans sa direction libérale et féconde, ou bien si elle avortera en assistant au triomphe de la démagogie et du césarisme, son héritier naturel. Voilà pourquoi il serait si nécessaire que tous ceux qui, après tout, sont demeurés dans sa ligne maîtresse, unissent leurs efforts.

Nous ne discutons même pas l'équivoque alliance que nous proposait un journaliste de grand talent, M. Hervé. On sait qu'il nous ménageait une place dans cette nouvelle ligue du bien public où le parti monarchiste ne garderait l'anonyme que pour mieux frayer la voie à ses princes par l'appui des naïfs — sans compter qu'au premier rang y figureraient ces grands libéraux qui s'appellent les bonapartistes.

Comme le combat libéral ne peut être combattu efficacement que sous la forme républicaine, la chimère des espérances orléanistes, qui désunit les libéraux, devient un grave péril.

Nous ne portons aucun esprit sectaire dans nos opinions politiques. Nous comprenons très bien qu'au lendemain de la chute de l'empire, les anciens orléanistes cherchassent à faire triompher la monarchie de leur choix. Avant la guerre, le parti libéral tout entier était uni, non par la préoccupation de fonder la république, mais par l'ardent désir d'en finir avec l'odieux empire. Actuellement la position est tout autre. On est en présence d'un régime établi, accepté par le pays, qui ne peut en lui-même inspirer aucun scrupule fondamental aux fils des révolutionnaires de 1830. S'ils le combattent à outrance, non pas seulement dans sa politique actuelle — ce qui est parfaitement compatible avec l'acceptation de son principe, — mais en lui-même, c'est qu'ils nourrissent l'espoir de le remplacer par leur propre gouvernement. Je voudrais établir à quel point cette espérance est illusoire en me fondant sur l'histoire même de la monarchie de Juillet, telle qu'elle nous est retracée par M. Thureau-Dangin.

Je rends le plus sincère hommage à son livre. Il a enrichi notre littérature historique d'une œuvre magistrale. Étendue des recherches, large méthode d'exposition, belle et savante ordonnance, style vigoureux, clarté admirable dans l'exposition des affaires les plus difficiles, étrangères ou intérieures, telles sont les qualités que déploie l'écrivain.

Il ne se contente pas de nous donner l'histoire extérieure, il cherche encore à nous faire suivre l'évolution de l'esprit français. Personne n'était mieux préparé à nous retracer les luttes religieuses de cette époque, car déjà il leur avait consacré un ouvrage des plus intéressants. Nous lui reprocherons une seule chose : c'est de transporter dans ce passé déjà lointain les préoccupations du directeur du *Français*, partisan fervent de la réconciliation des deux branches de la maison de Bourbon. Il juge avec une sévérité outrée les débuts du nouveau régime, qui ne pouvait pas ne pas tenir compte des hostilités passionnées des légitimistes et des revendications ardentes de ceux qui avaient élevé le trône des d'Orléans sur les pavés des barricades de Juillet. C'est précisément en lisant ce livre si remarquable à tous égards, que l'on se convainc que de toutes les impossibilités actuelles la plus grande est une restauration orléaniste, alors que les causes qui ont rendu les commencements de la monarchie de 1830 si difficiles et sa chute si fatale se retrouvent aujourd'hui aggravées.

Je fais pourtant exception pour les difficultés qui provenaient des affaires étrangères. Je conviens que les souvenirs récents du premier empire étaient de nature à entretenir la fièvre guerrière dans la nation. Ses ardentes sympathies pour les peuples opprimés étaient ravivées par l'insolent mépris que les vieilles monarchies continentales témoignaient à la France de Juillet; ces poudres inflammables pouvaient prendre feu à chaque instant. Il a fallu au roi Louis-Philippe autant d'habileté que de sagesse patriotique pour conjurer ce péril. Le pays ne saura jamais lui en être assez reconnaissant, surtout après avoir vu ce que lui a coûté la politique contraire. Aujourd'hui nous sommes bien revenus de ce besoin maladif d'intervention révolutionnaire qui dévorait nos pères. Le pays porte au cœur la plaie du démembrement. Cette absorbante préoccupation, que nous voudrions plus constante, réprime l'esprit d'aventure, surtout à nos frontières. Le régime démocratique, qui fait peser la guerre sur tous les citoyens, empêche les guerres précipitées, parce que le temps n'est plus où l'on peut prendre chez soi et à sa table courage « pour nos gens qui se battent »; il faut se battre soi-même. Nous reconnaissons donc que ce genre de difficulté était bien plus grave il y a soixante ans. Nous n'avons donc à nous occuper que des questions intérieures. Il n'en est pas une seule dont la solution, dans les conditions actuelles, ne soit pour l'orléanisme beaucoup plus inextricable qu'en 1830.

I.

Les portraits des hommes politiques forment incontestablement la partie la plus remarquable du livre de M. Thureau-Dangin. Si la nouvelle royauté, condamnée à la prudence, n'avait pas le prestige des grandes entreprises, elle était entourée d'une pléiade d'hommes éminents de la plus rare distinction. Le roi Louis-Philippe, dont la figure originale se détache si vivante de l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, avait l'esprit politique le plus fin, le plus avisé. Sans doute sa pensée

manquait d'horizon; mais son habileté souple autant qu'avisée déliait les situations les plus compliquées à mesure qu'elles se présentaient. Il savait vouloir, ce qui était plus important pour lui que d'oser beaucoup. Il était bien resté un fils authentique du XVIIIe siècle par son dégagement philosophique et par cette large humanité qui le rendait hostile aux pénalités implacables. En outre, il avait eu la bonne fortune de servir avec éclat sous le drapeau tricolore dans les premières guerres de la Révolution. C'était bien le représentant le plus fidèle du tiers état sorti de sa période militante, en pleine possession des avantages acquis par ses pères, c'est-à-dire arrivé à la période où l'esprit de conservation, passablement égoïste de sa nature, succède à l'élan parfois généreux de la lutte. Un grave péril devait surgir de cette identification trop absolue de la bourgeoisie affranchie et enrichie avec son roi. Il en est résulté que Louis-Philippe a trop méconnu les forces sociales qui grandissaient en dehors de son monde parlementaire. Mais, au début du règne, l'avantage l'emportait sur l'inconvénient. Louis-Philippe n'était pas un roi sans armée, et quels admirables lieutenants n'avait-il pas! Peu importe qu'ils passassent des bancs ministériels sur ceux de la gauche : ils n'en étaient pas moins fermement attachés à sa dynastie.

Nous ne pouvons essayer de les dépeindre en quelques lignes après M. Thureau-Dangin. Les pages qu'il consacre à Casimir-Perier justifient le mot célèbre de Royer-Collard, que le grand ministre avait la partie divine de l'art de gouverner, ce don de l'autorité personnelle qui résulte du caractère, le courage relevé par la noble fierté de l'attitude et cet esprit vraiment politique qui a la vue claire des nécessités présentes. — Guizot et Thiers sont caractérisés avec non moins de talent, le second pourtant avec une nuance de rancune antidatée qui le diminue injustement. L'historien oublie trop à quelle hauteur ce parvenu était arrivé et méconnaît les grands côtés du patriote. — Ce qui est de tout point un chef-d'œuvre, c'est le portrait du duc de Broglie, ce grand homme de bien qui était aussi un grand esprit, le plus noblement désintéressé des nouveaux gouvernants. — Si le tiers parti est finement raillé dans la personne de son premier chef, le faux bonhomme Dupin, habile à faire prendre sa rudesse pour de l'austérité et mettant toujours sa parole gauloise, pleine de nerf et de saveur, au service de sa fortune ou plutôt de sa prudence égoïste, l'auteur n'est point injuste pour les adhérents sincères du tiers parti tels que Passy et Dufaure; on pouvait déjà prévoir le grand avenir du futur ministre de la république. Enfin Charles de Rémusat nous est montré comme le libéral par excellence.

Ceux qui, comme nous, ont assisté aux dernières discussions des Chambres de la monarchie de Juillet ne peuvent oublier la merveilleuse éloquence déployée dans un parlement où l'Opposition comptait dans ses rangs un Odilon Barrot, trop diminué aujourd'hui, un Berryer, qui était l'éloquence faite homme, Lamartine et Tocqueville. Sauf Berryer, tous ces orateurs, ministériels ou opposants, étaient dans le courant de la Révolution française. Ils étaient demeurés des hommes de 89; bien plus, la plupart avaient combattu au premier rang sous le drapeau libéral dans les luttes de la Restauration. Les noms de quelques-uns avaient figuré au bas de la fameuse protestation des journalistes contre les ordonnances de Charles X; la France moderne se retrouvait en eux. Ils eussent pu y enraciner la dynastie nouvelle si ceux d'entre eux qui ont détenu le plus longtemps le pouvoir avaient su mieux sortir de leur cadre parlementaire trop étroit. Ils n'en étaient pas moins la meilleure force du régime nouveau.

Cette force-là manquerait tout à fait à une restauration orléaniste. Le ciel me préserve de rien dire de blessant pour des princes dignes de respect qui ont servi et aimé leur pays! Mais personne ne contestera que le chef actuel de la famille, dont nous savons apprécier les vertus et la modération, n'est pas qualifié comme son illustre aïeul pour servir de modérateur entre la France de la Révolution, au sens le plus élevé, et le principe monarchique. Si nous possédons encore quelques représentants, éminents par le caractère et le talent, de la génération de 1830, la jeunesse orléaniste est animée d'un esprit bien différent. Elle trouve de bon ton, comme on peut le voir par les journaux du parti, de juger sévèrement la Révolution française, du commencement à la fin. L'ouvrage de M. Taine excite son plus vif enthousiasme. N'est-ce pas ce qui ressort constamment du livre de M. Thureau-Dangin?

Il y fait pénitence pour Louis-Philippe et se montre en réalité très sévère pour la révolution qui l'a mis sur le trône. Je me rappelle avec quelle mâle fierté le vieux duc de Broglie, dans son discours de réception de l'Académie française, s'écriait : « Je ne regrette rien de ce que j'ai fait alors. » Nos orléanistes d'aujourd'hui se croient obligés de se repentir à sa place. Ce n'est certes pas le moyen de se rendre possibles après quinze ans de république.

II.

Cette marche rétrograde, qui a abouti à casser en fait le testament si libéral du duc d'Orléans, dont la mort soudaine fut un irréparable malheur pour la monarchie de Juillet, s'est surtout prononcée depuis la mort du comte de Chambord. Et pourtant cet événement semblait avoir fait disparaître l'une des plus graves difficultés de l'orléanisme, l'une de celles qui lui ont créé les plus grands périls dans la période de fondation en tournant contre lui une partie des forces conservatrices du pays. M. Thureau-Dangin n'a point exagéré l'hostilité acharnée des légitimistes contre la

maison d'Orléans pendant tout le cours du règne de Louis-Philippe. « Monsieur Louis-Philippe », comme ils l'appelaient dédaigneusement, était pour eux l'usurpateur ingrat, le traître de la maison de France. Nous en avons connu qui, à sa chute, chantaient avec effusion le *Nunc dimitte*. Il faut reconnaître qu'ils n'avaient rien épargné pour la réalisation de leur vœu. On les vit, après l'échec des soulèvements vendéens, s'unir sans scrupule aux partis avancés, comme nos grands conservateurs d'aujourd'hui.

Cette opposition des légitimistes ardents, servie par un orateur comme Berryer, a été une cause réelle d'affaiblissement pour la monarchie de Juillet. On pourrait croire que la disparition de la branche aînée a déblayé le terrain : ce serait une grande erreur. L'orléanisme, en devenant la légitimité, ne représente plus la royauté consentie, compatible avec la souveraineté nationale. Il est obligé de se rapprocher le plus possible de l'ancienne droite royaliste et de parler modestement de son passé ou plutôt de n'en pas parler du tout, si ce n'est pour le regretter et en demander pardon à Dieu et aux hommes. Le gros du parti n'en est pas encore là ; mais bon nombre de ses adhérents le font implicitement par la manière dont ils jugent soit la Révolution française en elle-même, soit la révolution de Juillet. Cette attitude heurte de front la France moderne dans ce qu'elle a de plus indestructible. J'ajoute qu'on n'en peut jamais faire assez quand on s'est engagé dans cette voie des désaveux. Nos orléanistes ne sauraient atteindre le bout du repentir et des concessions. Il leur faut bien de temps à autre invoquer le régime parlementaire et le consentement populaire, à moins de se réduire à l'état d'antiquaille bonne pour le Musée des souverains : or il suffit qu'ils montrent la moindre velléité libérale pour soulever de vraies tempêtes parmi les anciens légitimistes, sans parler des folâtres à cadenettes qui osent parler des Bourbons d'Espagne et dont on peut dire, comme dans l'*Énéide travestie*, qu'ils frottent l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse. Nous avons pu constater récemment de quelle façon ont été accueillies les velléités parlementaires de l'un des plus brillants journalistes du parti. M. Hervé n'a-t-il pas failli rompre le faisceau royaliste? C'est ainsi que l'orléanisme est miné par une contradiction vraiment mortelle pour lui. Il ne peut incliner vers la droite légitimiste sans perdre pied sur le sol de la France, et il ne lui est pas permis de revenir à ses traditions libérales sans être maudit dans toutes les sacristies ultramontaines comme dans les châteaux vendéens.

Au début, ce qu'on peut appeler le péril bonapartiste était peu inquiétant pour la monarchie de Juillet, bien que la légende napoléonienne eût été largement exploitée par quelques-uns de ses amis contre la branche aînée. Cependant la royauté nouvelle augmenta singulièrement le prestige du bonapartisme par ce qu'on a appelé le retour des cendres de Napoléon. Ce n'était pas faute d'avoir été avertie par Lamartine, qui prononça à cette occasion ces paroles prophétiques : « Ne donnez pas cette épée comme jouet à un grand peuple. » On sait comment le pays s'est laissé reprendre par le souvenir de cette glorieuse épée ; mais, comme le plus illustre exploit des pygmées qui la maniaient a été en définitive de la briser misérablement dans la plus folle des entreprises en laissant la France à la fois démoralisée par un régime oppresseur et mutilée, la légende napoléonienne a sombré dans nos désastres. L'orléanisme, j'en conviens, ne trouverait plus sur son chemin l'ombre des gloires du premier empire ; mais le bonapartisme sous sa nouvelle forme lui fait courir un bien plus grave danger, et qui pourrait coûter cher à son honneur s'il ne le conjurait sans retard, en s'imposant à son alliance comme l'une des forces conservatrices du pays. Nous ne nous résignons pas à voir les survivants de l'Union libérale, avec lesquels nous avons combattu l'empire dans ses œuvres et dans son principe comme étant la plus détestable falsification du conservatisme, s'unir à ses défenseurs posthumes dans la lutte électorale et compenser ainsi l'effet que doivent produire sur le pays les dures vérités que les bonapartistes des diverses observances s'adressent les uns aux autres. Il faudrait pourtant les laisser rendre à la patrie le service signalé de se discréditer mutuellement. C'est le seul dont elle leur sera jamais redevable.

III.

M. Thureau-Dangin a raison de signaler comme la principale difficulté de la monarchie de Juillet les revendications de la démocratie. Ce n'est pas sous leur forme révolutionnaire qu'elles eurent le plus de gravité. L'émeute, qui procède par coups de main, n'est pas longtemps dangereuse. Sans doute, au lendemain d'une révolution qui, en trois jours, en remuant quelques pavés et livrant quelques combats à une troupe qui se dérobait, avait renversé un trône, tout paraissait possible, et l'on s'imaginait qu'en renouvelant le même effort on arriverait au même résultat. Voilà pourquoi les hommes ardents, en voyant le nouveau gouvernement se consolider et se refuser à leurs revendications, où ils voyaient la simple exécution des promesses de l'Hôtel de Ville, se crurent le droit de briser leur propre ouvrage et multiplièrent les tentatives insurrectionnelles dans les premières années du règne de Louis-Philippe. La force resta à la loi dès que Casimir-Perier eut mis fin à la politique de concession et de timidité.

M. Thureau-Dangin a bien raison de faire une amère critique de cette politique d'effacement qui, avec Laffitte, s'inclinait devant l'émeute et lui demandait pardon de la liberté grande de ne pas lui livrer le pou-

voir. Là où il cesse d'être juste, c'est quand il confond la prudence avec la faiblesse et regrette que dès le premier jour la politique de résistance absolue n'ait pas été proclamée. Il fallait laisser aux pavés et aussi aux cerveaux enflammés par le soleil des trois jours le temps d'être remis en place.

Aujourd'hui une restauration monarchique se heurterait bien davantage aux fureurs révolutionnaires, qui disposent de moyens plus puissants. Les insurgés se réclameraient du droit supérieur et antérieur de la république, dont la suppression, nécessairement violente, resterait pour la masse des populations de nos grandes villes un coup de force auquel on pourrait s'opposer légitimement par tous les moyens. A supposer que l'émeute fût vaincue par l'armée régulière, à quel prix le serait-elle? La position des irréconciliables serait bien différente aujourd'hui de ce qu'elle était après 1830. Quand ils descendaient dans la rue, les républicains n'avaient alors pour eux que le lointain souvenir d'un droit tout abstrait et idéal. Au lendemain d'une nouvelle restauration monarchique, ils représenteraient, au contraire, le droit d'hier, un droit réel, concret. La force qui briserait leurs premiers assauts s'userait promptement. Il ne serait pas possible, dans une telle situation, d'imiter le grand exemple de Casimir-Perier, qui sut éviter toutes les lois d'exception. Il faudrait mettre au pays la camisole de force d'un régime d'état de siège, bâillonner la presse et tenir le parlement sous férule. La résistance devrait être poussée à ses dernières limites; ce serait une question de vie ou de mort. C'est-à-dire que l'orléanisme ne triompherait qu'à la condition de n'être plus lui-même et de devenir le triste plagiaire des hommes du 2 Décembre.

Je l'ai dit, ce n'est pas sous sa forme révolutionnaire que le conflit entre la monarchie de Juillet et la démocratie a présenté le plus de gravité. Quand l'écume du flot grondant fut tombée, la grande marée des revendications démocratiques, obéissant à une loi de l'histoire bien plus qu'à de simples passions, continua à monter. Il était dans la nature des choses et dans la logique de la Révolution française que la question sociale se posât. Il n'était pas possible de proclamer des droits et des libertés dont l'usage réel n'appartînt qu'à la bourgeoisie, alors surtout que l'instruction se répandait dans les masses, grâce à cette admirable loi de 1833 proposée et appliquée par M. Guizot. Le seul moyen d'apaiser ces puissantes vagues, c'était de leur ouvrir une issue par des satisfactions raisonnables, par un progrès social continu, poursuivi avec largeur. C'est ce que n'a pas fait la monarchie de Juillet. De là son isolement, sa fragilité et sa chute au premier choc. Elle n'avait que des étais extérieurs sur une hauteur moyenne; elle n'avait pas de racines. Aussi, du jour où, par son obstination à refuser l'extension modérée du droit de suffrage, elle mécontenta une partie de ses appuis naturels dans la classe bourgeoise, elle s'effondra presque sans résistance. C'est ce que Lanfrey a mis en pleine lumière dans une de ses plus belles études politiques. Il n'en serait pas autrement aujourd'hui. Le problème social se présenterait dans des conditions singulièrement aggravées en face d'un pouvoir qui ne serait pas sorti des entrailles du peuple. Se figure-t-on une monarchie tempérée, obligée de maintenir le savant et délicat équilibre qu'elle comporte en face du suffrage universel? Il faudrait ou détruire le suffrage universel ou le frauder, double hypothèse également irréalisable. Dans les pays où il a régné, de quelque façon qu'on l'apprécie en lui-même, le suffrage universel ne peut plus disparaître. Qu'on le maudisse ou qu'on l'acclame, c'est ainsi. Peut-on admettre raisonnablement le vis-à-vis d'un régime constitutionnel à l'anglaise avec la toute-puissance du suffrage universel? Ne serait-ce pas organiser le plus périlleux des conflits et donner à la révolution sociale son stimulant le plus actif?

IV.

M. Thureau-Dangin accorde à la question religieuse toute l'importance qu'elle mérite dans l'histoire contemporaine. On sait ce qu'il en avait coûté à la branche aînée de s'être inféodée à la Congrégation et d'avoir froissé au plus vif la conscience nationale par son étroitesse et son intolérance. Il avait suffi au trône de Charles X de s'appuyer sur l'autel pour voler en éclats. L'autel n'avait pas été emporté par la tourmente, mais il était l'objet des plus ardentes animosités. Aussi le nouveau régime eut-il grand'peine à le protéger et se vit-il contraint de fermer les yeux sur des actes aussi graves que la violation de Saint-Germain-l'Auxerrois ou le sac de l'Archevêché. Il se montra d'abord plus que réservé vis-à-vis de l'Église catholique. Quand celle-ci eut retrouvé quelque sécurité, elle souleva une agitation dangereuse par sa revendication passionnée de la liberté d'enseignement. Le gouvernement de Juillet défendit jusqu'au bout l'ancienne Université et consentit à l'expulsion des jésuites comme Ordre; mais il se montra pour le reste accommodant et respectueux. Pourtant le catholicisme militant ne lui pardonna jamais et contribua pour une bonne part à augmenter la désaffection générale. L'Église put constater, après la révolution de 1848, à quel point la faveur populaire est en raison inverse de la protection gouvernementale, car elle n'a jamais été plus populaire qu'à la chute de Louis-Philippe.

Il n'est pas nécessaire d'insister longtemps pour reconnaître quelles inextricables difficultés créerait la question religieuse à une restauration orléaniste. Tout d'abord son prince ne pourrait conserver une attitude réservée et ferme en face des prétentions de l'Église; il serait contraint de nouer avec elle l'alliance la plus

étroite, de favoriser toutes ses réclamations. Qu'on veuille bien considérer que le catholicisme actuel est bien différent de celui qu'ont connu nos pères. M. Thureau-Dangin nous a montré à quel point les évêques, imbus du vieil esprit gallican, étaient peu disposés à sacrifier les droits de l'État. La jeune milice de l'Église tempérait son ultramontanisme par un libéralisme sincère et même ardent : c'était ce dernier élément qui l'emportait dans son esprit. On le vit bien par les courageuses résistances de Montalembert à la proclamation du dogme de l'infaillibilité. La conciliation entre le catholicisme et la France moderne était alors possible. Tout est changé depuis 1870, car le dernier concile a condamné la noble phalange des vrais libéraux et les a contraints d'abaisser leur drapeau devant leurs implacables adversaires. Il suffit que le pape actuel disparaisse pour que l'esprit de sagesse politique qui le distingue, mais qu'on a beaucoup surfait récemment en lui supposant l'intention de se rapprocher de l'Italie, soit remplacé par le fanatisme des apôtres du *Syllabus*. A la place de Mgr Dupanloup nous avons Mgr Freppel. Le comte de Mun, qui a déclaré qu'il fallait préparer l'enterrement civil de la Révolution de 1789, a succédé à Montalembert à la tête du parti catholique. Il faut ajouter que l'intolérance du catholicisme triomphant serait surexcitée par le souvenir de l'intolérance laïque dont il a été trop souvent l'objet dans ces dernières années. Il ignore la modération dans la victoire : on l'a bien vu quand il a possédé une majorité éphémère à l'Assemblée nationale. Même après avoir obtenu du pouvoir qui s'appuierait sur lui d'imprudentes concessions — comme, par exemple, la suppression du principe de la laïcité de l'enseignement public, qui est l'application même du droit moderne toutes les fois qu'il n'est pas faussé, — le parti catholique réclamerait encore davantage. Il forcerait le pouvoir civil de sortir de la neutralité qui lui convient seule dans les choses religieuses et ne manquerait pas de le pousser rapidement à sa perte. Toute l'histoire contemporaine est là pour confirmer cette assertion, qui est bien plutôt un souvenir qu'une prédiction. Le pire serait le discrédit irrémédiable pour la religion elle-même, chargée bientôt des haines les plus implacables. C'est alors que l'athéisme verrait de beaux jours.

V.

Telles sont les impossibilités d'une restauration de l'orléanisme, comme il est raisonnable de les inférer de sa propre histoire et des conditions actuelles du pays. Mais c'est cette restauration même qui est la plus grande des chimères. A supposer, ce qu'à Dieu ne plaise, que la république se compromît par ses propres fautes, ce n'est pas par un contrat pacifiquement signé entre le peuple souverain et une monarchie constitutionnelle qu'une ère nouvelle s'ouvrirait. Il y faudrait les violences sans scrupules qui accomplissent les coups d'État. Nous ne ferons pas aux princes de la maison d'Orléans l'injure de les en croire capables. S'ils cédaient à une pareille tentation, ils ne garderaient plus que le nom de l'orléanisme, et il ne vaudrait plus la peine d'en parler, car il ne serait plus qu'une incarnation nouvelle du vieux césarisme avec sa dictature hypocrite qui n'invoque la souveraineté des peuples que pour la corrompre et la violenter. Il est certain pour nous que les orléanistes, en travaillant contre la république, travaillent pour d'autres que pour eux-mêmes, et ils recevraient bientôt de leurs alliés d'un jour la récompense qu'ils mériteraient. Nous ne les redoutons d'aucune façon en tant que compétiteurs du gouvernement de la France. Nous n'en regrettons pas moins amèrement de voir des forces précieuses perdues pour l'affermissement de la vraie liberté dans ce pays.

Profondément convaincus que le gouvernement républicain peut seul nous épargner de nouvelles et stériles révolutions, qu'il répond seul aux nécessités du temps, nous reconnaissons avec sincérité qu'il traverse une crise sérieuse. Nous protestons avec indignation contre l'injustice passionnée de la presse royaliste, qui oublie les services rendus par la république pour relever la France de l'abîme où l'avait jetée le gouvernement antérieur, et qui nie obstinément les progrès accomplis malgré les obstacles que lui ont opposés ceux-là mêmes qui l'accusent le plus violemment ou le plus aigrement. Nous n'en reconnaissons pas moins les fautes commises, les concessions faites au radicalisme autoritaire, très particulièrement dans les questions religieuses. Il s'agit de savoir qui l'emportera, du vrai libéralisme ou du radicalisme jacobin. Les libéraux sincères doivent redoubler d'énergie et de dévouement pour assurer le triomphe de leur cause. Il y va de bien autre chose que d'une simple forme gouvernementale. Nous n'en demeurons pas moins convaincus que la question de forme ne peut être négligée, puisqu'en dehors de la république il n'y a qu'une coalition disparate qui ne réussirait qu'à agiter le pays pour l'asservir. Pourquoi faut-il que dans cette coalition nous voyions au premier rang un parti libéral par ses origines et ses antécédents? Rien dans ses convictions premières ne le rend irréconciliable avec la république. Alors qu'il aurait sa place toute prête pour faire prévaloir la liberté raisonnable, il sacrifie cette action bienfaisante à des rancunes stériles et à des rêves irréalisables.

E. DE PRESSENSÉ.

LETTRES A SUSCHEN

I.

Hermann Fliegenschnœpper à Susanna Blumacher, à Kleinestadt.

Paris, janvier 1885.

Ma chère Suschen,

Je pense que ton honoré père, le sous-inspecteur général des mines, et toi, vous avez reçu le télégramme par lequel j'ai tenu à vous rassurer dès mon arrivée dans cet infernal Paris.

Comme je vous l'annonçais, j'ai pu débarquer, sans accident et sans encombre, dans la capitale de ce pays désorganisé : je n'en reviens pas encore. Je suis tenté de croire, ma bonne Suschen, que la Providence, qui nous destinait l'un à l'autre, a veillé tout particulièrement sur ton fiancé. N'est-elle pas, d'ailleurs, la vigilante gardienne des âmes droites et pures?

Que te dirai-je, enfin? Il n'y a eu ni retard dans mon train, ni avarie aux machines, ni aucun de ces accidents que l'incapacité et l'incurie des administrations françaises font toujours craindre aux voyageurs qui s'aventurent sur les voies ferrées de ce pays.

Tu sais aussi si, d'après toutes les histoires trop véridiques qu'on raconte à Kleinestadt, je m'attendais à être rançonné par la douane française. Eh bien! vois le hasard... ou plutôt les effets visibles de cette même Providence : il n'en a rien été! Les employés se sont même contentés de mon affirmation « que je n'avais rien à déclarer ». Je pense qu'ils auront tout de suite reconnu en moi un de ces fils de la blonde Germanie dont la naïveté et la candeur sont si justement connues et estimées de tous.

A la vérité, j'avais au fond de ma caisse les six douzaines de cigares que tu as eu soin de me donner, sachant combien le tabac d'ici est inférieur au nôtre; mais je ne me suis pas fait scrupule de les cacher à ces Français qui nous ont voulu et causé tant de mal depuis Conrad de Hohenstaufen, et je me suis dit qu'il y avait lieu d'appliquer ici le principe que les Romains ont inscrit dans leur Loi des XII tables : *Adversus hostem æterna auctoritas.* — Si tu ne comprends pas ce passage, ton honoré père pourra sans doute te l'expliquer.

Depuis que je suis ici, j'ai déjà fait bien des observations, et je veux te les communiquer.

Tu te souviens des livres français que nous avons lus ensemble à Kleinestadt. Il ne paraissait pas à Paris un seul roman ou une seule comédie un peu en vue qui ne fussent aussitôt traduits et mis en vente chez nous. Quelle immoralité scandaleuse dans tous ces ouvrages! Nous pouvons en parler savamment; car nous les avons tous lus, toi et moi, et des premiers de la ville! Le peuple qui empoisonne notre candide Allemagne avec une telle littérature ne saurait contester la dépravation de ses mœurs : *Habemus confitentem reum!* (Adresse-toi encore, pour cette phrase latine, à ton honoré père : je pense qu'il pourra te la traduire.) Donc il n'y a plus en France — cela est bien établi — ni bons ménages, ni vie de famille, ni aucune de ces institutions vertueuses et patriarcales qui font l'honneur de notre belle patrie allemande.

Mais ce que tu ne saurais croire, ma bonne Suschen, c'est à quel point ces Français poussent, devant les étrangers, l'audace de l'hypocrisie. Quand ils s'abordent dans les rues et dans les salons, on les entend se demander les uns aux autres, avec une apparente sollicitude, des nouvelles de leurs femmes et de leurs enfants, comme s'ils étaient les plus tendres époux et les meilleurs des pères et mères. Moi, je ris dans ma barbe, comme tu peux penser, et je comprends que, si je n'étais pas là, ils tiendraient un tout autre langage. « Allez, dis-je à part moi, allez, mes chers amis; étalez bien vos beaux sentiments de commande : on ne trompe pas un Allemand perspicace qui a lu les comédies de MM. Alexandre Dumas, Sardou, Meilhac, et les livres de MM. Zola, Daudet et de Goncourt. »

Parlons un peu de mes affaires personnelles. Je suis descendu à Paris, comme il était décidé, chez le correspondant de mon oncle Athanasius Krackenfeld. Ce correspondant se nomme M. Paul Lemercier. Ces Français ont de singuliers noms! — La bourgeoisie parisienne n'a pourtant pas coutume de prendre des pensionnaires et d'introduire des étrangers dans son intérieur : elle a sans doute ses raisons pour cela! Mais comme le fils de M. Lemercier complète à présent ses études en Angleterre, on a fait une exception en ma faveur, et pendant les six semaines ou deux mois que j'ai à passer ici je serai, moyennant une rétribution d'ailleurs assez élevée, logé à la maison et nourri à la table du correspondant de mon oncle Athanasius.

Ces Lemercier sont d'assez bonnes gens... en apparence; mais je ne m'y fie pas et je flaire déjà d'assez vilaines histoires, bien dignes du pays démoralisé où je suis condamné à vivre quelque temps. Ce n'est pas que j'aie en quoi que ce soit, tu le sais, ce goût de l'espionnage qu'on nous impute ici si injustement; mais, partout où je vais, je suis curieux de connaître à fond les choses, et particulièrement celles qu'on me cache.

Faut-il en quelques mots te dépeindre mes hôtes? M. Lemercier a l'abord aimable et souriant. Je me suis toujours méfié des gens qui ont ces façons. Vois nos compatriotes, chez qui on trouve toutes les vertus solides qui font défaut à ces fils des Gaulois. Est-ce qu'ils sont aimables et souriants? Tu m'accorderas que non. -- Suis-je souriant, moi? suis-je aimable? Pas du tout : je suis grave, comme il sied à un observateur. L'avenir est aux races graves.

Quant à Mme Lemercier, bien qu'elle ait un fils de dix-huit ans, elle n'en paraît et, je crois même, n'en a pas plus de trente-cinq à trente-six. Encore fraîche et jolie, elle a toute la coquetterie et semble avoir toute la frivolité des femmes de ce pays. Elle se met bien à coudre de temps en temps pour se donner une contenance et peut-être pour faire valoir ses doigts, qui sont charmants; mais elle m'a

avoué ne savoir ni faire une lessive ni préparer des confitures. Une vraie Française!

A voir ces deux époux ensemble, on les dirait vivant dans une union édifiante. « Cher ami », dit la femme. — « Ma mignonne », répond le mari. Mais ce n'est pas là le naïf abandon de nos ménages patriarcaux où l'on est si confiant dans l'affection l'un de l'autre qu'on ne s'en parle jamais; et quand je joins à mes observations ce que je sais déjà de la société parisienne, cette association de deux esprits légers ne me dit rien qui vaille. Attendons!

Tout à l'heure, ma chère Suschen, j'ai laissé tomber de ma plume le mot de *confitures*. Ceci m'amène à traiter une question importante. Déjà, j'en suis sûr, ton bon petit cœur de fiancée me reproche de ne t'avoir pas rassurée tout d'abord sur la façon dont on me nourrit ici : « Mon Hermann, te dis-tu, a t-il retrouvé là-bas une alimentation digne de celle qu'il appréciait tant quand il s'attablait devant les mets de la patrie allemande? »

Non, ma chère Suschen, il ne faut pas demander aux pays étrangers quelque chose de comparable à l'alimentation allemande, solide comme nos cœurs, nos vertus et nos institutions. Moi surtout, qui me souviens de tes délicates attentions, je ne puis attendre de mes hôtes passagers toutes les exquises compositions culinaires que ton cœur savait t'inspirer. Mais tu sais ce qu'a dit celui que nous pourrions nommer « le grand Allemand » aussi justement qu'ils appellent ici « le grand Français » un simple perceur d'isthmes : « La France est le pays des danseurs et des cuisiniers. » Rassure toi donc, ma bonne Suschen : je ne suis pas à plaindre de ce côté; la table parisienne a son mérite, et, après la cuisine allemande, la française est la première du monde.

Adieu, ma chère Suschen : voici l'heure de terminer cette lettre déjà assez longue. A la prochaine fois de plus amples détails.

Ton amoureux fiancé,
HERMANN.

II.

Paris, janvier 1885.

Ah! ma bonne Suschen, que d'étranges choses j'ai à t'apprendre et comme j'avais raison de me méfier de tous ces Français, malgré leur abord ouvert et leur apparence franche et honnête!

Mais n'anticipons pas et procédons avec ordre et méthode — deux mots et deux choses inconnus sur les bords de la Seine et dont nous autres, têtes carrées, comme ils nous appellent ici, nous avons heureusement gardé l'usage et la compréhension.

Apprends ce que sont ces Lemercier, mes hôtes, dont mon oncle Athanasius m'avait dit tant de bien. — Un peu naïf, l'oncle Athanasius! — Ils forment certainement un des ménages les plus réguliers de Paris et sont cités par tous leurs amis comme des époux modèles. Juge alors, après ce que je vais te dire... Mais non : n'anticipons pas!

Depuis plusieurs jours que je vivais au milieu d'eux, j'étais étonné de n'avoir aperçu dans leur vie rien de ce décousu et de ce laisser-aller moral qui caractérisent les ménages de la Babylone moderne. Restais-je le soir à la maison? Je les voyais, de leur côté, prendre au coin de leur feu bien flambant une installation intime et confortable en laquelle ils semblaient se complaire délicieusement : la femme bien enfoncée dans un fauteuil moelleux, ses jolis pieds sur un tabouret chinois; le mari sur quelque siège plus volant, lui faisant la lecture tandis qu'elle travaillait, parfois laissant là le livre pour traiter une question d'art ou de morale soulevée en le parcourant, ou simplement pour parler du fils absent, de sa santé, de ses études.

Je m'étais bien dit d'abord que c'était peut-être là de la mise en scène ou, comme ils disent eux-mêmes, de la *pose*. Ces Français, si futiles, savent au besoin se donner l'air sérieux et sont, à vrai dire, de grands comédiens. Cependant il m'était arrivé plusieurs fois, étant sorti le soir, de rentrer entre onze heures et minuit, et toujours, par la porte entr'ouverte du salon, je voyais le groupe conjugal prolongeant la causerie intime en face des tisons mourants.

Je commençais donc à ne plus savoir que penser, et je m'étonnais de trouver en plein Paris un ménage aussi étroitement uni. Je ne sais même, un soir, quelles paroles je laissai échapper, témoignant de ma surprise de voir M. Lemercier aussi assidu auprès de sa femme. Toujours est-il que mon hôte, qui comprend les choses à demi-mot — c'est une justice à rendre aux Français, — en parut un peu piqué et me dit :

— Mon cher Hermann, vous n'êtes pas ici dans une de ces petites villes de province où les femmes n'ont nulle conversation en dehors des choses du ménage et où, désertant un foyer maussade, les hommes mariés vont passer toutes leurs soirées dans une brasserie entre un bock bien plein et une pipe bien culottée.

— Dites-vous cela pour l'Allemagne, monsieur? répondis-je piqué à mon tour. Sachez donc que si, tous les soirs, nous allons dans les brasseries, nous avons l'habitude d'y emmener nos femmes et nos enfants.

— En vérité, mon cher Hermann, je ne pensais pas à l'Allemagne en parlant ainsi; mais vous me permettrez d'admirer la façon dont vous célébrez les douceurs du foyer germanique.

Il se mit à rire bien fort, ainsi que sa femme : mais c'était pour dissimuler leur dépit, car ma vive réplique les avait désarçonnés.

C'est dimanche dernier que j'ai appris à connaître ce qui se cache sous ces apparences de ménage modèle et que j'ai pu juger enfin si nous avons tort de dire et de penser du mal des Français.

Nous venions de déjeuner, et, comme je sortais de table pour gagner ma chambre, j'entendis Mme Lemercier dire à son mari :

— Non, décidément, j'aime mieux ne pas sortir aujourd'hui : va sans moi!

Je n'avais attaché aucune importance à cette parole, lors-

que je remarquai que, M. Lemercier à peine dehors depuis dix minutes, sa femme se mit à sortir à son tour. Je te l'ai dit, je ne suis pas plus curieux qu'un autre; mais ceci m'intriguait trop pour que je pusse résister à l'envie de descendre l'escalier quatre à quatre et de la suivre de loin. Ce que je fis.

Je ne te raconterai pas tous les tours et détours qu'elle me fit faire et toutes les réflexions auxquelles je me livrais en arpentant le pavé à sa suite. Elle me conduisit enfin rue de Fleurus, 48, au devant d'une maison où je la vis entrer. Je la connaissais, cette maison : là habite un artiste, ami du mari. Comprends-tu? Ami du mari! Décidément, il n'y a en France que deux classes d'hommes qui disent la vérité : les romanciers et les dramaturges. Tu as assez présentes, n'est-ce pas, les lectures que nous procurait notre abonnement à la librairie du père Müller, pour savoir ce que veut dire, dans tous les romans des Français comme dans toutes leurs pièces de théâtre, ce mot d'ami du mari? C'est au point que sur les scènes parisiennes un homme marié, c'est-à-dire un bouffon, ne peut pas dire : « Mon ami un tel », sans provoquer aussitôt les rires de toute l'assistance, qui sait ce que parler veut dire.

Sainte amitié, si en honneur chez les descendants d'Arminius, voilà donc ce qu'ont fait de toi ces fils des Gallo-Romains! Pauvre peuple! — Pauvre Mme Lemercier! me disais-je aussi; car moi, naïf Germain, je commençais à m'intéresser à ces gens-ci, et j'étais tout près de croire à la vertu de cette femme!

Mais attends la suite.

Je m'en allais assez désorienté, entraîné par cette course un peu loin du logis. Toujours absorbé par la pensée de ce que je venais de voir, je redescendis machinalement vers la Seine, passai les ponts et me trouvai bientôt au centre de la ville. Paris est très animé le dimanche, toutefois autrement que dans la semaine. La chaussée offre moins de voitures; mais le trottoir, plus de piétons encore. Ce sont des artisans flanqués de toute leur maisonnée qui, s'en vont, le nez au vent, flânant, marchant lentement et regardant... Dieu sait quoi, car la plupart des devantures sont fermées. Cette foule est très encombrante; elle vous étourdit de son babil et obstrue sans cesse la route par ses lenteurs.

Comme je commençais à en être fatigué, j'eus l'idée d'entrer à la Comédie-Française, où se donnait une matinée. On nomme ici « matinée » des séances qui commencent à une heure de l'après-midi pour finir à la nuit — signe bien manifeste de la dépravation des mœurs et de la tendance des Parisiens à réparer, le matin, leurs forces épuisées par des excès nocturnes.

Je préfère, d'ailleurs, ces matinées aux soirées dramatiques. Je te disais tout à l'heure qu'il m'était arrivé de ne rentrer qu'entre onze heures et demie et minuit : ceci n'est exact que pour mes premiers jours à Paris. Depuis quelque temps j'ai fait rencontre d'un Kleinestadtois, le jeune Christian Morgenrath, qui m'a ouvert les yeux sur mon imprudence et m'a raconté des histoires terribles. Les rues de Paris ne sont pas sûres à partir d'une certaine heure, et les cochers de fiacre eux-mêmes ne sont souvent que des assassins déguisés. Aussi, maintenant, mes hôtes ont beau se moquer de moi, je ne sors plus passé dix heures. Qu'ils affectent, par bravade, de ne pas croire au danger; moi, qui n'ai pas les mêmes raisons d'amour-propre national pour soutenir contre l'évidence la sécurité des rues de leur belle capitale, je serais bien avancé si j'allais me faire assommer pour leur être agréable! Non, non, ma bonne Suschen, sois tranquille: Tu m'as « confié ton fiancé », comme tu le disais si gentiment à Kleinestadt, toute troublée de me voir partir vers le grand foyer de tous les désordres. Je serai digne de ta confiance et te ramènerai ton Hermann intact, je te le jure.

J'entrai donc à cette matinée. On donnait *le Tartuffe*, pièce toujours de circonstance ici, et où leur Molière, qu'ils adorent, prend droit de leur dire les plus dures vérités. C'est d'ailleurs, tu le sais, un écrivain qui n'est pas sans mérite et qui tiendrait un rang honorable dans toutes les littératures, fût-ce même dans la nôtre. Un point qui m'a frappé en écoutant son œuvre, c'est qu'il y préludait déjà au théâtre contemporain : Tartuffe n'est-il pas, lui aussi, *l'ami du mari?* Cette histoire sera éternellement vraie... en France, bien entendu.

Je n'étais pas installé depuis cinq minutes dans ma stalle qu'à mon grand étonnement je vis dans une baignoire, à trente pas de moi, mon hôte, M. Paul Lemercier, en compagnie d'une jeune femme charmante. Cette compagne de plaisir avait l'air tout souriant; et son joli visage, gracieusement encadré dans un chapeau rose, se tournait souvent vers M. Lemercier, tandis que celui-ci, penché vers elle, lui parlait sans cesse à l'oreille, soit pour ne pas troubler les voisins, soit plutôt..., tu m'entends! Celle-ci était, bien visiblement, l'amie du mari.

Ah! ma pauvre Suschen, si tu n'étais pas la confidente obligée de toutes mes impressions, si je ne m'étais pas habitué à vivre, à sentir et à m'indigner tout haut devant toi, je n'oserais pas t'entretenir de toutes ces misères. Ainsi, tandis que le mari était en partie fine, comme disent, dans leur légèreté, ces peuples corrompus, la femme, de son côté!...

Juste retour des choses d'ici-bas!

est-il dit dans ce *Tartuffe* que M. Lemercier écoutait joyeusement sans se douter de tout l'à-propos de ce vers.

Je retournai au logis, le cœur navré; oui, Suschen, navré! Ce spectacle d'une société vicieuse, gangrenée jusqu'à la moelle, pique sans doute ma curiosité et attire mon esprit observateur; mais, tu me connais, je suis un Teuton et j'ai le cœur trop bon pour ne pas souffrir du mal, même quand je le rencontre chez nos ennemis.

Quand je rentrai à la maison, Mme Lemercier était déjà de retour. Elle me parut aussi tranquille que si rien d'anormal ne s'était passé, et moi, qui avais la preuve de son infidélité, j'étais stupéfait de ce calme et me trouvais, je te l'assure, beaucoup plus troublé qu'elle. Il faut croire qu'elle s'en aperçut; car, sans pudeur, elle se mit à rire et me dit :

— Quelle singulière figure faites-vous, monsieur Her-

mann! Si vous pouviez vous voir vous-même, je parie bien que vous ne sauriez vous empêcher de rire!

— Je ne le crois pas, madame, répondis-je d'un ton ferme et sévère. J'ai vu aujourd'hui des choses qui m'ont péniblement impressionné ; et, si je pouvais rire après cela, il me semblerait que je suis le plus léger des hommes.

— Oh! oh! dit-elle avec une gravité ironique. Et peut-on vous demander ce que vous avez vu?

Le ciel m'est témoin que je ne voulais pas parler; mais devant son audace je n'y pus tenir.

— Eh bien, madame, je dois vous avouer que le hasard d'une promenade m'a conduit tantôt rue de Fleurus.

Tu remarqueras que j'ai dit : « le hasard d'une promenade ». Je craignais que mon ardeur à poursuivre des études de mœurs ne fût prise pour une curiosité indiscrète; et, d'ailleurs, la moitié de la vérité est suffisante pour ces Français qui se garderaient bien d'en dire seulement le quart.

Elle tressaillit légèrement au mot de « rue de Fleurus ». Mais elle se remit bien vite et, sans plus se troubler :

— Je ne sais pas, dit-elle, en quoi vous avez pu être si péniblement impressionné par les découvertes de vos *promenades au hasard* (elle appuya sur ces derniers mots comme si elle mettait en doute ma sincérité) ; mais, puisque vous avez surpris un secret, je vous serai obligée de n'en rien dire à mon mari.

— Oh! madame, protestai-je vivement...

— C'est bien, dit-elle, m'arrêtant d'un ton un peu sec.

Et elle ajouta :

— Il sera toujours temps qu'il l'apprenne!

Cette dernière réflexion, faite avec une tranquillité inouïe, acheva de me confondre. Elle dit cela comme tu pourrais me dire : « Mon bon Hermann, tu auras, ce soir, à dîner, du veau aux confitures. » Non, jamais je n'aurais pu soupçonner une telle effronterie et un manque si absolu de sens moral.

Cette fois encore, je n'y tins plus, et, bien que je me fusse promis de ne pas lui parler de l'incident du Théâtre-Français, je ne pus empêcher les mots suivants de s'échapper de mes lèvres :

— Hélas! chère madame, les faits ont parfois leur justice, et la volonté qui mène tout ici-bas peut se servir du mal pour réparer et compenser le mal.

— Lorsque j'entendrai vos paroles, mon cher monsieur Hermann, je suis convaincue que je les approuverai. Ayez donc l'obligeance de me les expliquer et de me donner les moyens d'en reconnaître la justesse.

— Eh bien, madame, apprenez donc toute la vérité. Votre mari vous trompe.

Quelle contenance aurait, selon toi, ma bonne Suschen, une honnête Allemande à qui on viendrait faire une telle révélation? Elle resterait atterrée d'abord, comme quelqu'un qui voit tomber la foudre; puis elle protesterait, elle demanderait des preuves; et, bien et dûment convaincue, je pense qu'elle n'hésiterait pas à s'évanouir. N'est-ce pas ton avis?

Mme Lemercier ne fit rien de tout cela. Elle tressaillit à peine; puis, digne enfant de ce pays où la vanité est au fond de toutes les actions, elle résolut de ne rien prendre au sérieux devant moi et partit d'un éclat de rire.

— En vérité, mon bon monsieur Hermann, vous avez fait encore cette découverte? Savez-vous que le hasard vous favorise aujourd'hui et que vous n'avez pas perdu votre journée? Et où avez-vous... *espionné* mon mari?

— Espionné, madame!... Vous me connaissez bien mal. J'étais entré, par hasard, au Théâtre-Français.

— Par hasard! En êtes-vous bien sûr?

— Je vous jure, madame, que pour cette fois c'était le hasard.

— Pour cette fois!... s'écria-t-elle. Je retiens cet aveu.

Aïe! Je me mordis les lèvres; mais le mot était lâché.

— Oui, madame, continuai-je. J'ai vu là votre mari... et, comme le dit votre Molière dans la comédie qu'on représentait, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu...

— Comme vous m'avez vue rue de Fleurus?

— Comme je vous ai vue rue de Fleurus, repris-je stupéfait de cette impudence. Près de lui était une dame en chapeau...

— Rose, dit-elle en riant toujours.

C'était le comble; et je m'expliquai alors pourquoi elle n'avait pas été plus émue de ma découverte, qui, pour elle, n'en était pas une. Ainsi elle sait que M. Lemercier la trahit, elle connaît personnellement la femme qui partage avec elle l'attention de son mari; et qui sait? peut-être la fréquente-t-elle!

Quelles mœurs, Suschen, quelles mœurs et quel pays!

J'étais indigné ; et cependant l'idée me vint qu'il y avait peut-être à tenter de ramener au bien cette âme égarée. Toi qui m'as toujours reproché d'être trop bon, tu dois bien me reconnaître là, conviens-en!

Alors, mettant de côté les personnalités — car elles eussent pu m'embarrasser en face d'une femme qui, bien qu'encore jeune et séduisante, est mon aînée d'un an ou deux, — je me mis à lui adresser quelques paroles bien senties sur le bonheur des âmes pures et affranchies de tout remords.

— Certes, je comprends, disais-je, la tentation, pour une femme outragée, de se faire justice elle-même et d'appliquer à un infidèle la peine du talion. Mais qu'elle réfléchisse un moment, et elle comprendra que rien ne la venge mieux que le sentiment de sa vertu et la considération publique, qui, même dans les pays les plus corrompus, reste acquise à l'épouse digne et sachant garder le respect d'elle-même. Eh quoi! déchoir parce qu'un autre est déchu, descendre parce qu'il s'abaisse, ce n'est pas se venger, c'est se punir soi-même des torts d'autrui. Et plus tard, quand la vieillesse viendra — car il faut bien qu'elle vienne et tout l'art des *émailleurs* parisiens n'en détruit que l'apparence, — à quels regrets superflus ne s'expose pas celle qui, sous prétexte de vengeance, a eu la folie de fouler aux pieds les devoirs les plus saints!

Enfin, que te dirai-je? j'étais éloquent et je m'animai tant et si bien, que je finis par m'enrouer et fus obligé de

m'arrêter, ne pouvant plus tirer aucun son d'une voix éteinte et d'un souffle épuisé.

— Eh! là, me dit alors Mme Lemercier, remettez-vous, mon bon monsieur Hermann, et renvoyons à quelque autre jour la suite de cet édifiant sermon. Écoutez-moi. Quelque autre, à ma place, vous dirait peut-être que vous êtes un impertinent : je ne le dis pas; quelque autre encore, que vous vous enrouez bien inutilement et perdez votre temps avec toute cette morale à laquelle il n'y a rien à répondre : je ne le dis pas. Moi, au contraire, je vous remercie de cet éloquent discours, bien que je n'en comprenne pas très bien l'application; et je vous assure même que vous m'avez beaucoup intéressée.

Sur quoi, elle me tourna le dos et rentra chez elle; mais croirais-tu que, la porte fermée, je l'entendis encore rire aux éclats?

Décidément, c'est une âme perdue et dont il n'y a rien à espérer. Je savais bien que tout était possible dans cette Babylone moderne; mais qui aurait pensé que, chez des gens généralement estimés, on trouverait une telle audace dans le vice? Voilà de ces choses qu'on ne voudrait pas croire à Kleinestadt!

Mais aussi, ma chère Suschen, c'est devant de pareils exemples qu'on se sent fier d'appartenir à une race honnête et pure, et c'est avec joie que je signe

Ton vertueux fiancé,

HERMANN FLIEGENSCHNÆPPER.

III.

Paris, janvier 1885.

Chère Susanna,

Tu t'imagines peut-être qu'après ce que je t'ai raconté, je me suis retiré sous ma tente et que je n'ai plus entretenu avec mes hôtes que les relations strictement nécessaires? S'il en est ainsi, tu te trompes.

Tu sauras d'abord que M. et Mme Lemercier, loin de chercher à m'éviter, affectent de m'accabler de prévenances. Si j'étais en tout autre pays, je dirais qu'ils veulent acheter ainsi mon silence; mais ici on se cache si peu pour mal faire que je ne saurais attribuer leur amabilité à ce calcul. L'hypocrisie est encore une pudeur; et ces derniers descendants de *Tartuffe* ont tout gardé du personnage, sauf le masque.

Ce que je crois, c'est que notre loyauté germanique impose à ces gens-là un respect involontaire et qu'incapables de nous imiter, ils n'en sont pas moins forcés de nous estimer et de nous admirer. Tu ne saurais croire comme, depuis l'autre jour, mes hôtes me consultent, comme ils me font causer à l'envi, avec quelle déférence ils me demandent mon avis sur tout. Chose étonnante si l'on songe à l'irrégularité de leur conduite, ils semblent prendre grand plaisir aux considérations morales auxquelles je me livre, et ils me suggèrent de nouvelles réflexions par tous les renseignements circonstanciés qu'ils me donnent sur l'état actuel de la société française.

Depuis quelques jours j'en ai plus appris par eux que je n'aurais pu le faire en un an à l'aide de mes observations personnelles. Ce sont des révélations à faire frémir, et la réalité dépasse de beaucoup ce que les écrits des Français nous donnaient à penser. Ni le rang ni le respect qu'on se doit à soi-même n'opposent de barrière à l'entraînement des passions; et c'est bien souvent sous la livrée de leur cocher qu'il faut chercher le protégé des plus grandes dames. Enfin il semble que, dans toute cette ville de deux millions d'âmes, on ne trouverait pas même, comme dans Sodome et Gomorrhe, une seule famille à sauver.

Tu es surprise peut-être que des Français s'étendent avec tant de complaisance sur les plaies morales de leur pays. Mais tu ne connais pas encore ce peuple étonnant : pour *épater* les gens — c'est un de leurs mots emprunté au Dictionnaire de l'Académie de demain, — un Français serait homme à se vanter de tous les crimes, même de ceux qu'il n'a pas commis. Pour peu que Paris eût existé tel qu'il est au temps de l'antiquité grecque, Érostrate n'aurait jamais brûlé le temple de Delphes parce que quelque Parisien s'en serait chargé avant lui. Je crois enfin que si les Français n'étaient pas vicieux par nature et par habitude, ils le seraient simplement par bravade.

Comme il me serait, d'ailleurs, impossible de trouver à Paris, dans la société française que je veux étudier, des familles plus honorables que celle des Lemercier, je suis bien forcé de les prendre tels qu'ils sont, sauf à les mépriser au fond de mon cœur. C'est ce que nous autres étrangers nous sommes toujours amenés à faire ici. Je sais même beaucoup de nos compatriotes qui, tant qu'ils sont à Paris, vivent tout à fait à la française et goûtent à tous les plaisirs, sains ou malsains, que leur offre la trop enivrante capitale : ce qui ne les empêche pas, rentrés chez eux, de maudire, en chastes Allemands qu'ils sont, les corruptions de cette race démoniaque.

Pour moi, je ne saurais agir de cette façon : la vertu m'est trop naturelle pour que je puisse la laisser à la frontière des pays que je visite, comme, en entrant au théâtre, on laisse son pardessus au vestiaire. C'est chez moi une tunique de Nessus qui adhère à tout mon être et qu'on ne pourra en arracher qu'avec ma vie. Tu peux donc, ma bonne Suschen, te rassurer à cet égard : je suis armé contre les séductions de Paris, et mon cœur est cuirassé comme une frégate de Wilhelmshafen.

En attendant, je continue à observer avec curiosité tout ce qui se présente à moi. L'autre soir, M. Lemercier m'a emmené à un dîner d'artistes. Je m'attendais à une de ces orgies des races latines dont un peintre français a donné l'idée dans un tableau intitulé *les Romains de la décadence*. Déjà même mon parti était pris de ne pas me laisser entraîner et de rester maître de moi Comptant qu'on allait me verser à flots les vins les plus capiteux, je m'apprêtais, sans avoir l'air de rien, à tout répandre sous la table : cela n'est pas très propre, j'en conviens; mais encore est-ce

plus convenable que de se laisser enivrer; et d'ailleurs, je voulais observer.

Eh bien, ma chère Suschen, j'en ai été pour mes frais d'attente et mes précautions défensives. Il y avait comme une affectation dans la correction de tenue de tous les convives. Tout au plus bavardait-on un peu plus gaiement à la fin du dîner qu'au commencement. Mais de ma vie, je t'assure, je n'ai vu grand repas aussi tranquillement achevé, sans excepter ceux de notre honnête Kleinestadt, d'où l'oncle Athanasius Krackenfeld et même ton honoré père, je puis bien le dire, ne sortent jamais que soutenus par deux serviteurs ou même davantage

Comme j'avais rejoint M. Lemercier, au moment de passer de la salle à manger dans le salon je ne pus m'empêcher de lui manifester ma surprise et de lui faire remarquer combien ce tableau paisible différait de celui qu'il m'avait fait pressentir.

— Ah! mon bon Hermann, me dit-il, vous n'avez donc pas compris combien nos convives se surveillaient?

— Et pourquoi?

— Pourquoi, Hermann? N'étiez-vous pas là?

— Quoi! vous pensez!...

— Si légers que vous nous supposiez, nous savons encore sauver les apparences devant un digne et austère étranger comme vous.

— Vous m'étonnez.

— Soyez assuré de ce que je vous dis. Ah! si vous n'aviez pas été là, Hermann, vous auriez vu...

— Vous voulez dire : si j'avais été là sans qu'on le sût, car, si je n'avais pas été là, je n'aurais pas pu voir.

— Hermann, vous êtes la logique même et votre bon sens allemand nous donne sans cesse des leçons. Eh bien, si vous aviez pu être invisible et présent, vous auriez vu...

— Quoi? m'écriai-je vivement. Le tableau de Couture?

— Bon!... Des choses auprès desquelles le tableau de Couture n'est qu'une berquinade.

Tout en causant ainsi, nous étions arrivés dans le salon.

— Regardez maintenant, me dit M. Lemercier, ces trois messieurs qui se dirigent vers une table de whist. Ce sont des joueurs acharnés, capables d'engager dans leur partie de quoi faire vivre un an plusieurs honnêtes familles.

— Se peut-il!

— Observez-les : ils ne penseront pas à vous ; et, d'ailleurs, le jeu est une passion si forte que ceux qui en sont possédés ne sauraient se maîtriser, pour quelque considération que ce soit.

— Fatale passion, repris-je, et qui est, en effet, l'un des fléaux de votre malheureuse société.

— Oui, dit-il, le jeu brûle le sang de nos veines et rien ne peut nous en guérir. Vainement on a supprimé en France l'ancienne loterie; dernièrement encore, que de cercles n'a-t-on pas fermés!...

— Ah! m'écriai-je, voici le moment de se souvenir de la parole de Tacite, qui déjà, parlant de notre Germanie et l'opposant aux peuples de race latine, disait bien sagement : *Plus ibi boni mores valent quàm alibi bonæ leges.*

Comme tu m'as avoué que ton honoré père n'a jamais pu se tirer des passages latins que je l'avais prié de te traduire, je te dirai que ces paroles de Tacite veulent dire : « De bonnes mœurs sont plus efficaces ici qu'ailleurs de bonnes lois. »

Je me mis donc à observer nos joueurs, comme M. Lemercier me l'avait conseillé. J'avoue qu'ils me parurent d'un sang-froid extraordinaire : je cherchais en vain dans leurs yeux cette fièvre que donnent habituellement aux passionnés du tapis vert les alternatives de crainte et d'espérance. L'un d'eux même, peu attentif à la partie, parlait tout le temps de la pièce nouvelle; et son partenaire dut lui dire : « Allons, mon cher ami, à votre jeu, à votre jeu! Avec vos préoccupations théâtrales, vous venez de me couper deux cartes maîtresses. » Tout cela très doucement, je dois le reconnaître. Je pensais à mon oncle Krackenfeld et à mon cousin Otto, qui s'animent et se fâchent toujours en jouant au *Nain jaune;* et je me disais : « Ces Parisiens sont des blasés! »

Mais voici que, leur partie terminée, les whisteurs se mirent à régler leurs comptes. Quel fut mon étonnement de voir qu'ils avaient joué à dix centimes la fiche et que leurs gains et leurs pertes ne montaient pas à plus de cinq francs! Je commençais à me demander si M. Lemercier, qui est très railleur de son naturel, n'avait pas voulu se moquer de moi. Je lui en fis l'observation.

— Non, mon cher Hermann, me répondit-il, je ne vous ai pas trompé; mais j'ai oublié de vous dire une chose. Ces messieurs savent que la maîtresse de maison a le jeu en horreur; et les payements que vous les voyez se faire les uns aux autres sont purement fictifs. Il est convenu entre eux que chaque centime représente un louis. Jugez donc par là du profit des gagnants!

— Dix mille francs! Oui, c'est une somme! Et j'admire la placidité avec laquelle ils la perdent et la gagnent.

— L'habitude du jeu les a bronzés; et, d'ailleurs, c'est là pour eux une petite soirée et un enjeu modique.

Peste, Suschen! Un enjeu modique! Ces Français sont décidément prodigieux! Mais tu vois, d'après ce récit, qu'ils mettent encore quelque obstacle à ce que, nous autres étrangers, nous puissions les observer sûrement et bien à fond. Il est donc fort heureux pour moi que M. et Mme Lemercier se prêtent si complaisamment à mes études sociales. Au fur et à mesure que je pénétrerai davantage dans ces abîmes de perversité dont la connaissance nous rend si fiers d'être Allemands, je te communiquerai mes impressions et mes découvertes.

En attendant, je me dis toujours

Ton fidèle

HERMANN.

IV.

Paris, février 1885.

Cette lettre, ma bonne Suschen, est sans doute la dernière que je t'écrirai. Je viens de mettre ordre, autant que j'ai

pu, aux affaires qui m'ont amené ici; et, dussé-je en laisser quelques-unes en souffrance, compte que tu me verras, avant peu, à Kleinestadt.

Je n'ai pas besoin de te dire que je suis ravi de la pensée de vous retrouver bientôt, toi et ton honoré père; et cependant, il faut que je te l'avoue, je partirai d'ici mécontent, froissé, troublé dans toutes mes idées.

Pour te donner à comprendre ma situation d'esprit, il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé dernièrement. J'allais sortir de chez mon hôte pour une course dont le détail t'intéresserait peu, quand j'avisai que la porte du salon était entr'ouverte et j'y aperçus Mme Lemercier entourée de deux ou trois dames. Ce petit cénacle féminin causait et riait bruyamment. La demoiselle au chapeau rose, celle du Théâtre-Français, était là et ne semblait pas la moins animée.

J'allais passer, quand j'entendis mon nom. La curiosité était trop légitime : je me tapis sans bruit dans un coin, et j'écoutai.

Eh bien! ma bonne Susanna, il paraît — pourras-tu me croire? — que ma perspicacité s'est trouvée en défaut dans les observations que j'avais faites sur le ménage Lemercier.

Mon oncle Athanasius Krackenfeld serait-il moins naïf que je ne le supposais?

D'abord, le secret que Mme Lemercier m'avait prié de garder n'était pas du tout ce que je pensais : elle allait tout simplement chez un peintre, ami de la famille, pour y faire faire son portrait, et voulait en ménager la surprise à son mari. J'avais, à la vérité, omis de te dire que l'artiste approche de la soixantaine et n'a nulle allure de héros de roman; je t'avouerai même maintenant qu'il m'était bien venu quelques doutes à ce sujet.

Quant à la dame au chapeau rose, ce serait, paraît-il, la sœur de M. Lemercier, qui l'avait été prendre pour la mener aux Français, à défaut de sa femme.

Ma bonne foi ayant été ainsi surprise, tu juges si Mme Lemercier et ses sottes amies s'égayaient des discours moraux que j'avais cru de mon devoir d'adresser à cette dame.

Mais ceci n'est rien encore. Il paraît que tous les renseignements que, depuis cette époque, M. Lemercier m'a transmis sur la société française sont des tableaux de pure fantaisie, inventés à plaisir et dans le seul but de trahir ma loyale confiance. Ainsi les whisteurs de l'autre soir jouaient bien réellement à deux sous la fiche; les dîners en ville donnent très rarement lieu à des orgies dans le genre du tableau de Couture, même chez les artistes; et les cochers honorés des faveurs de leurs maîtresses sont beaucoup moins nombreux que je ne pensais.

Voici, du moins, ce que ces dames se disaient entre elles; et elles riaient, riaient, riaient!...

Eh bien, qu'on se soit joué de ma crédulité, passe encore! Que ces Français, malins et impertinents comme des singes, se raillent de notre candeur germanique, c'est dans l'ordre; mais ce que je ne puis souffrir, ce qui me laisse tout désorienté et, comme je te le disais à l'instant, troublé dans toutes mes idées, c'est de ne plus savoir que penser de ce pays où l'on s'entend si bien pour nous cacher la vérité. La France ne serait-elle vraiment pas cet abîme de corruption que j'avais toujours supposé? Je ne sais plus à quoi ni à qui me fier; et, dans cette incertitude d'esprit, je me sens ici plus mal à l'aise que lorsque je m'y croyais dans une caverne de bandits.

Voilà pourquoi j'ai hâte de retourner à Kleinestadt. Vive ce bon petit coin germanique! Là, nous avons sur la France des idées bien arrêtées et que rien ne vient modifier. Là, nous sommes entretenus dans ces idées par la lecture même des livres français, toujours si amusants, d'ailleurs. Là, justement fiers de la patrie allemande, nous pouvons mépriser à notre aise nos voisins et dire et penser tout le mal que nous voulons de « l'ennemi héréditaire ». C'est là qu'il faut vivre, comme dit notre Gœthe. Aussi mon parti est bien arrêté : je rentre à Kleinestadt, et pour n'en plus sortir.

A bientôt donc, ma Suschen adorée.

Ton fiancé amoureux, qui ne te quittera plus jamais,

HERMANN FLIEGENSCHNÆPPER.

Pour traduction conforme,

JULES GUILLEMOT.

PUBLICATIONS PÉDAGOGIQUES

M. Ernest Lavisse. — Albert Dumont

I.

M. Ernest Lavisse a pratiqué tous les ordres d'enseignement; il a laissé un souvenir dans les lycées de Nancy, Versailles et Henri IV; avant d'être professeur à la Sorbonne, il a été maître de conférences à l'École normale; enfin, grâce au succès de ses livres élémentaires, on peut dire qu'il est l'instituteur de France qui a la plus vaste classe et qui est le mieux écouté. Il était donc parfaitement qualifié pour parler à la fois de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur et d'en tirer la conception d'un véritable enseignement national.

L'idée maîtresse du livre est celle-ci. Un des grands services que les Facultés et, en général, le haut enseignement peuvent rendre au pays, c'est de peupler nos lycées et collèges de maîtres ayant reçu une sérieuse éducation scientifique et sachant leur métier de pédagogues. En outre, des recherches du haut enseignement, des travaux de vulgarisation de l'enseignement supérieur et secondaire, doit sortir un renouvellement de l'enseignement primaire.

La vieille classification d'autrefois, qui élevait entre

(1) *Questions d'enseignement national*, par M. Ernest Lavisse. — 1 vol. in-8°. Paris, A. Colin et Cie.

la Faculté et le lycée, entre le collège et l'école, des murailles où l'on laissait à peine un jour de souffrance, a fait son temps. Autrefois l'idéal, c'était d'élever à l'École normale les futurs maîtres de nos lycées, de telle façon que les Facultés, l'École des chartes, le Collège de France, n'existassent pas pour eux, et que, en fait de professeurs de la Sorbonne, ils ne connussent que ceux qui étaient morts depuis longtemps et dont les œuvres avaient déjà eu de nombreuses éditions. De même, l'enseignement primaire avait la prétention de se suffire à lui-même; rien de ce qui se faisait dans les laboratoires des savants ou dans les cabinets des professeurs les plus éminents ne devait filtrer jusqu'à la petite classe de village. C'eût été déranger la symétrie de notre belle organisation et confondre les genres administratifs.

On n'en est plus là. Tout le monde convient que notre enseignement doit former un tout harmonique, un organisme vivant, où la sève, des racines à la cime, doit librement circuler.

Pour obtenir ce résultat, il fallait d'abord que l'enseignement supérieur se réformât; qu'au lieu de convier uniquement des auditeurs de passage à ce qu'on appelait jadis les fêtes de l'éloquence, il voulût bien être avant tout un enseignement, c'est-à-dire s'adresser à des élèves.

La question des cours publics et des cours fermés a été suffisamment discutée dans les journaux et Revues universitaires pour que nous n'y revenions pas. Peut-être quelque Musset de l'avenir nous réserve-t-il une comédie-proverbe intitulée : « Il faut que la porte d'un cours soit ouverte ou fermée. » Contentons-nous d'emprunter à l'auteur cette esquisse des vieilles mœurs de cours publics :

« Un professeur assis en sa chaire de Sorbonne voit des choses bien singulières pendant qu'il parle. Il ne peut se plaindre que l'on dorme : dormir est le droit des personnes âgées qui l'écoutent; mais lire son journal, circuler comme si l'on était chez soi, arriver à tout moment de la leçon, même à la fin, comme si on était un amateur spécial et un collectionneur de péroraisons; paraître sur les hauts degrés de l'amphithéâtre et rester ou partir suivant que le visage du professeur plaît ou déplaît, amener un chien avec soi, quitter sa place et gagner la porte, quand on flaire la fin, pour n'être point pressé à la sortie : cela passe la permission. »

Donc les Facultés, sans renoncer aux cours publics, ont tenu à avoir des élèves. Ce sont surtout ces élèves qui occuperont, pour la plus grande part, les chaires de nos lycées et nos collèges; ils y monteront avec un bagage scientifique sérieux et munis des grades qui font encore défaut à la majeure partie de nos maîtres, car dans nos collèges communaux le grade de licencié est encore presque une rareté.

Quel intérêt national avons-nous à ce qu'il en soit ainsi? Voici : de quelque façon que se recrute la bourgeoisie, et si rapide que soit son renouvellement par la montée des classes laborieuses, il y aura toujours une bourgeoisie, et elle sera toujours la classe dirigeante. Or cette classe dirigeante sera telle que nous la fera l'enseignement de nos lycées et collèges : si les maîtres de nos collèges manquent de culture scientifique, l'esprit scientique continuera à faire défaut dans le pays. Comme dit l'auteur :

« Cette classe moyenne qui détient encore la direction des affaires nationales et qui se partage le service de l'État a autant de défauts que de qualités : si elle ne devient pas meilleure, nous n'avons plus qu'à fermer les yeux et à nous abandonner aux hasards de l'avenir. »

L'école primaire aussi bénéficiera indirectement du nouvel ordre de choses.

« Il ne s'agit pas de faire les superbes et les dédaigneux, continue M. Lavisse, et de s'estimer si haut placé dans sa chaire que l'on n'aperçoive point, tout au bas de la hiérarchie, le maître d'école avec les fils des paysans et des ouvriers, car ces fils de paysans et d'ouvriers, c'est la plus grande partie de la France... De même que les sciences positives ont leur application dans l'industrie, les sciences morales ont leur application dans la vie nationale. On pardonnera à un professeur d'histoire cette conviction qu'il est utile de verser jusqu'aux profondeurs intimes de la nation la connaissance élémentaire de notre histoire, le sentiment de ce que nous avons été, de ce que nous sommes dans le monde. »

L'enseignement de l'histoire occupe la plus grande partie du livre de M. Lavisse. Dans une série de chapitres, il montre suivant quelle méthode cet enseignement doit se donner dans le cours des Facultés; comment il doit être entendu et comment son programme doit être interprété dans la classe de lycée; comment enfin l'histoire doit être comprise à l'école primaire. Il y a là un ensemble de conseils pratiques dont le professeur de Faculté ou de lycée, comme l'instituteur ou le maître d'école normale, peuvent également faire leur profit.

C'est par un enseignement sérieux de l'histoire que se fera surtout l'éducation nationale.

« S'il ne laisse dans la mémoire que des noms, c'est-à-dire des mots, et des dates, c'est-à-dire des chiffres, autant vaut donner plus de temps à la grammaire et à l'arithmétique et ne pas dire un mot de l'histoire. Pour tout dire, si l'écolier de l'école primaire n'emporte pas avec lui le vivant souvenir de nos gloires nationales; s'il ne sait pas que ses ancêtres ont combattu sur mille champs de bataille pour de nobles causes; s'il n'a point appris ce qu'il a coûté de sang et d'ef-

forts pour faire l'unité de notre patrie et dégager ensuite du chaos de nos institutions vieillies les lois qui nous ont faits libres; s'il ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat aimant son fusil, l'instituteur aura perdu son temps. »

II.

Albert Dumont (1), qu'une mort prématurée est venu arracher à son œuvre, avait occupé les postes les plus en vue de l'administration avant d'être placé à la tête de l'enseignement supérieur : il avait été directeur de l'École de Rome, directeur de l'École d'Athènes, recteur à Grenoble et à Montpellier. Partout il avait laissé une trace lumineuse de son passage : l'École de Rome lui doit en partie sa création; celle d'Athènes son relèvement; après son rectorat de Grenoble, on n'est pas étonné de voir s'élever dans cette ville un magnifique palais académique, et, à peine arrivé à Montpellier, il signe avec la municipalité un traité qui assure la reconstruction des Facultés.

Dans sa direction du ministère, il a fait preuve des plus hautes qualités, non seulement de l'administrateur, mais du conducteur d'esprits. C'est par un art merveilleux de persuasion qu'il savait obtenir du corps enseignant un redoublement de travail et un esprit nouveau d'initiative; des ministres, parfois incompétents ou récalcitrants, une cordiale et tenace adhésion aux mesures qu'il jugeait indispensables; de la commission du budget, comme des départements et des municipalités, une libéralité inconnue envers un enseignement jusque-là négligé et dont la dépense se chiffrait encore, au lendemain de 1871, par une somme de 50 000 francs.

C'est ainsi qu'il a pu accroître, dans les grands établissements scientifiques et dans les Facultés, le nombre des professeurs et des maîtres de conférences; réunir autour de leurs chaires des auditoires croissants, non plus seulement d'auditeurs, mais d'élèves; ajouter aux bourses de licence deux cents bourses d'agrégation; assurer aux meilleurs élèves le complément de leurs études en subventionnant leurs voyages dans les centres scientifiques de l'Europe; jeter les bases de la future université d'Alger; préparer la reconstruction de la Sorbonne, de la Faculté et de l'Académie de médecine, du Collège de France; associer à ce vaste mouvement de personnel et de matériel les Facultés de province, Grenoble, Montpellier, Lyon, Lille, Marseille, et par-dessus tout susciter, parmi les professeurs comme parmi les étudiants, l'esprit de labeur et d'innovation qui l'animait lui-même.

Pour faire converger vers un but commun ministres, députés, sénateurs, conseils généraux et municipaux, professeurs et élèves, il a fallu parler, écrire, persuader. Dans un discours d'inauguration, dans un article de Revue signé parfois d'un pseudonyme, aussi bien que dans une infinité de conversations particulières, Albert Dumont a développé les principes de la réforme. Ce sont quelques fragments de ce haut enseignement pédagogique, distribué aux hommes de la tribune ou aux hommes de la chaire, que l'éditeur Colin a voulu présenter au public. C'est un hommage à une grande mémoire et, on peut ajouter, quand on sait le succès habituel des publications qui traitent de nos intérêts universitaires, un hommage désintéressé.

Dans ces pages on verra qu'Albert Dumont voyait nettement le but où il tendait, que son activité de tous les jours s'exerçait sur un plan rigoureusement tracé et que, même avant qu'il pût songer à devenir directeur de l'enseignement supérieur, il avait son programme de directeur.

Dans un article de 1874, il établissait déjà, avec une finesse pénétrante d'analyse, les différences qui séparent et sépareront toujours, en matière d'érudition et d'enseignement, l'Allemagne et la France. Il montrait clairement en quoi consiste notre infériorité : elle est dans notre organisation, non dans notre génie national. La France a produit presque tous les grands initiateurs : Eugène Burnouf pour le zend, Abel Rémusat et Stanislas Julien pour le chinois, Champollion et de Rougé pour l'égyptologie; mais à ces hommes, pas plus qu'autrefois à M. Guizot, historien éminent autant que politique médiocre, il n'a été donné de faire des élèves; ou, s'ils en ont eu, ce sont très souvent des jeunes gens venus d'outre-Rhin; et alors il s'est trouvé que Burnouf ou Rémusat ont été continués surtout en Allemagne. Conclusion : c'est notre méthode de travail qu'il s'agit de modifier. N'est-ce pas déjà le directeur qui perce dans l'écrivain? Et quand on le voit supputer la maigre dotation de notre enseignement supérieur à cette époque, ne devine-t-on pas l'insistance et les séductions dont il entourera les futures commissions du budget?

Dans un discours prononcé en 1878, à la rentrée des facultés de Grenoble, la thèse d'un enseignement vraiment national est traitée avec une grande élévation et une grande ampleur d'arguments :

« L'État et les conseils élus veulent augmenter, autant qu'il est en leur pouvoir, les forces morales et matérielles du pays. Ils ne peuvent y réussir que par l'enseignement. C'est aujourd'hui un lieu commun que les sacrifices de cet ordre sont de tous les placements le plus productif... C'est aussi, et heureusement, une vérité courante que, sous aucune forme de gouvernement, la place faite aux écoles de tous les degrés ne peut être plus grande que sous le régime que notre pays s'est donné. Il est de simple bon sens que, notre constitution reposant sur le suffrage de tous, appelés

(1) Albert Dumont, *Notes et discours*, 1873-1884. — 1 vol. in-18. Paris, A. Colin et Cie.

à choisir les plus dignes, l'électeur soit mis à même d'être de plus en plus exigeant, et que l'élu sache qu'il doit sans cesse acquérir de nouveaux titres... Une autre vérité n'est pas moins certaine : l'esprit public est aujourd'hui en France la grande force dont il faut tout attendre, à laquelle il faut tout demander; il n'est pas chez nous, comme chez d'autres nations, un rouage important; il est le principe même de nos institutions... Or l'esprit public est pour les nations ce qu'est le caractère pour les individus : un ensemble d'idées justes, servies par une volonté qui mesure le but à ses forces, qui ne voit rien au-dessus de la vérité et qui sait la passion que mérite le bien. »

Plus loin, tout en proposant aux professeurs des hautes chaires l'œuvre, essentiellement utile et patriotique, de préparer des élèves qui soient un jour des maîtres, d'assurer un meilleur recrutement de notre personnel secondaire et, du même coup, le relèvement de l'école primaire, il leur fait entendre qu'ils ne doivent pas se borner à être des vulgarisateurs :

« Ce que veut l'État, c'est le travail personnel. Son vœu le plus cher est de voir, dans chaque Faculté, quelques hommes d'une haute autorité, avec lesquels on compte en Europe, dont les travaux soient suivis et attendus jour par jour, qui ne se lassent jamais de nous donner des livres, des mémoires, et qui parfois fassent de grandes découvertes. »

Ne sont-ce pas là déjà, dans le discours du recteur de 1878, les vues qui animeront la célèbre circulaire de 1883?

Pour atteindre ce but, il faut que l'esprit d'initiative s'éveille partout. Le nom d'Albert Dumont restera attaché à la mise en pratique du système constitutionnel et parlementaire dont les lois Ferry ont doté l'Université. Ordinairement l'administration a une tendance à jalouser, à contenir les forces libres et indépendantes. Ici, c'est tout le contraire. Albert Dumont se déguise en publiciste, prend le pseudonyme de *docteur Gaudier*, pour pouvoir plus à son aise expliquer le but de ses réformes et convier l'Université à une sorte d'insurrection pacifique qui la mette en possession de son indépendance. Voici ce qu'écrivait le docteur Gaudier :

« Il est visible que l'administration demande à laisser de côté une partie de ses prérogatives et qu'elle suscite les initiatives, les indépendances. Il est permis de se demander si les mesures, d'ordre très différent, qu'elle a prises depuis quelque temps ne s'inspirent pas du désir sincère de remettre aux Facultés et aux universités, aussitôt qu'il sera possible, leur autonomie. Que ces conjectures soient vraies ou fausses, les Facultés ont du moins un devoir : c'est de ne rien épargner pour montrer que leurs affaires ne sauraient être mieux faites que par elles-mêmes. »

Ainsi, dans l'œuvre d'Albert Dumont, il n'y a pas à considérer seulement les créations accomplies, mais l'esprit qui les inspirait. La passion des choses belles et élevées, le culte de l'idéal qu'il recommandait, en 1873, à ses élèves du cours d'archéologie à Rome, voilà ce qui le soutient dans la tâche plus aride et plus ingrate qui succédait pour lui à la contemplation et à l'étude des merveilles de l'art antique. L'œuvre est si vaste, qu'il ne craint pas d'appeler à lui tous les concours; si haute, si nationale, si patriotique, qu'il ne songe pas à la réaliser autrement que par la liberté. Elle est assez noble pour mériter d'être accomplie autrement qu'à coups de décrets. Albert Dumont ne veut rien faire d'autorité, ni par la toute-puissance de l'État. L'État pourrait, à lui seul, construire tous ces palais, tous ces laboratoires : il ne le veut pas, car il entend laisser aux départements et aux villes l'honneur d'être associés à la régénération intellectuelle et morale du pays. Il pourrait aussi imposer les réformes ; mais Albert Dumont, dans ses notes pour le congrès de Londres, sa dernière œuvre et son dernier effort, pose un tout autre principe : « Ne rien réformer dans l'Université qu'avec l'avis même du corps enseignant, qui prendra de plus en plus le sentiment de l'influence prépondérante qu'il doit avoir sur ses destinées. » Il n'a pas été seulement un homme de progrès, mais un homme de liberté. Sous plusieurs ministères, il a été le véritable chef de notre haut enseignement; mais c'était un chef parlementaire et le grand-maître d'universités déjà autonomes.

A. R.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ; ce qui est glorifié en Orient devient un crime en Occident. Êtes-vous bigame ici? cas pendable. L'êtes-vous là-bas? cas louable. Cette diversité des législations a été mise assez en relief par Montesquieu et c'est maintenant un lieu commun que je n'ai pas le projet de rebattre. Ce qui est plus piquant et plus neuf, c'est de trouver l'unité, la puissante unité qui règne au fond sous cette diversité extérieure. Ainsi, de par une longue et sainte tradition, certains sauvages de tuer leur père vieux et infirme ; nous, de par la loi, lui servons une pension alimentaire. Eh bien, c'est en vertu du même principe : Tes père et mère honoreras. L'application diffère un peu, voilà tout ; au fond, la loi est la même. Expliquer les choses ainsi, c'est ce qu'on appelle trouver l'esprit des lois; car il n'y a pas une loi qui n'ait d'esprit. On découvrira un jour celui de la loi sur le service militaire triennal obligatoire.

Ce que Montesquieu n'a pas assez fait en passant en revue les législations de tous les peuples en tous les temps, puisqu'il insistait sur les différences plus que sur les rapports, M. Garrisson vient de le faire pour un cas particulier, le suicide. Il retrace à ce propos l'histoire de toutes les législations et dans les temps antiques et dans les temps modernes (1).

A part quelques exceptions — et qui viennent surtout d'idées religieuses exagérées, de doctrines enseignant, comme celle du bouddhisme, que la vie est une période malheureuse qu'il faut franchir le plus vite possible, — presque unanimité dans la condamnation. Punition de la tentative avortée, ou, en cas de succès, expiation posthume : par exemple, on expose le corps nu du suicidé. C'est le moyen le plus efficace quand l'épidémie du suicide sévit sur les femmes. En certains pays, la loi est plus sévère que la religion ; ailleurs, comme en France, elle est plus indulgente au contraire ; partout ou presque partout le suicide a été condamné et puni. M. Garrisson, blâmant fort le suicide en principe, le déclare excusable dans la plupart des cas, parce qu'il est un acte de folie, folie au moins momentanée. Il peut encore être un effet d'hérédité; mais c'est alors de la folie héréditaire, voilà tout.

On pourrait discuter. Moi, je trouve M. Garrisson bien sévère et les législateurs bien indiscrets. Il est étrange qu'on ne puisse pas se tuer tranquillement! Enfin, puisqu'il est admis qu'en fermant le livre de la vie le jour où il vous ennuie, on est un lâche qui déserte son poste, ne contestons rien et respectons les idées qui ont cours. Que vous admettiez ou non l'intervention de la loi, vous trouverez toujours beaucoup à apprendre dans la très savante monographie de M. Gaston Garrisson. Les faits curieux, les détails intéressants et pittoresques abondent. Certaines statistiques même vous donnent à réfléchir. Il y a des périodes où le suicide sévit de façon toute particulière: ainsi, au lendemain des révolutions politiques ou des crises industrielles. Puis, il y a des périodes où c'est la mode et l'on se tue parce que cela a bon air. Vous voyez! dit M. Garrisson ; des fous, des fous! — Moi, je veux bien.

II.

Il faut bien enfin parler des poètes, que nous négligeons depuis trop longtemps. Ils sont là, nombreux, attendant leur tour et quelques-uns même s'impatientent. Allons, passez, enfants des Muses sévères et enfants des Muses frivoles! Que la fête commence, comme on dit dans les opéras à l'instant du ballet. Voici d'abord un Savoisien, M. l'abbé Bernard de Montmélian, la tête pliant sous les lauriers verts dont vient de l'accabler l'Académie de Savoie. Enfant des Muses ultra-sévères, l'abbé-lauréat! D'une voix grave, un peu sourde même, il chante une mélopée lente et lugubre. Il dit, ou redit les lamentations de Job (1), ses cris d'angoisse, ses appels suprêmes, puis les anathèmes lancés par Jéhovah sur le vermisseau qui, de son fumier, redresse sa petite tête pour protester contre un Dieu injuste. Foudroyé, Job, mon ami.

> Quel est l'audacieux dont la sotte imprudence
> Ose se mesurer avec la Providence?

Sotte imprudence, entends-tu, pauvre Job? Jéhovah ne se met pas en frais pour toi, vermisseau. Il lui suffit de sa foudre de tous les jours, une petite foudre familière et bourgeoise. Peut-être aussi est-ce l'abbé Bernard de Montmélian qui, en la prenant des mains de Jéhovah, lui enlève un peu de son éclat et de son fracas. J'ai peur que le traducteur n'ait été parfois trahisseur, comme dit le proverbe. Et qui sait? Il se pourrait que ce fût pour avoir voulu être interprète trop fidèle, à la façon de M. Leconte de l'Isle quand il décalque les anciens. Toujours est-il que ces éclairs ne m'éblouissent plus et que cette foudre ne me terrifie plus assez. A certains instants encore, cependant ; mais ces instants sont rares. Il faut reconnaître que l'entreprise était malaisée : les entraves de la versification française, les dures contraintes de la rime, l'inévitable nécessité de la périphrase, tout cela rend presque impossible la lutte corps à corps en ce duel redoutable qui s'appelle la traduction en vers, surtout contre un tel adversaire. Jacob sera nécessairement vaincu par l'ange, car l'ange a des ailes et un glaive flamboyant; Jacob a aux pieds de gros brodequins, des *godillots*, et un simple coupe-chou de fantassin. Jacob me semble d'ailleurs avoir été résigné d'avance avec une humilité toute chrétienne. Il est venu sur le terrain parce que c'était sa consigne, et là il s'est escrimé honnêtement, consciencieusement. Et tenez, les chances étaient à ce point inégales, qu'il faut l'applaudir encore, car, par moments, il a eu de jolies attaques et non moins jolies ripostes.

III.

M. Jean Lahor a traduit, non moins en vers, *le Cantique des cantiques* (2). Eh bien alors, encore un duel du même genre, encore un Jacob? Pas tout à fait, car M. Lahor, lui, n'a pas affaire à un ange ailé ni armé d'un glaive qui lance des éclairs. Son adversaire avait

(1) *Le Suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes,* par M. Gaston Garrisson. — 1 vol. Paris, 1885. Arthur Rousseau.

(1) *Le Poème de Job,* traduction en vers par M. l'abbé J. Bernard de Montmélian. — 1 vol. Paris, 1885. Alph. Lemerre.

(2) *Le Cantique des cantiques*, traduction en vers par M. Jean Lahor. — 1 vol. Paris, 1885. Alph. Lemerre.

d'abord et longtemps été considéré comme un ange mystique tout brûlant d'amour divin, s'absorbant et se fondant en Dieu, ravi en de célestes extases. Puis l'opinion l'avait fait descendre de ces sommets sublimes. Vous avez moins d'ailes que de chair et de sang, lui avait-on dit, et vos tressaillements sont des spasmes. Vous, un mystique! Oui, un peu, si vous y tenez beaucoup, ange sanguin, mais un sensuel surtout, un enivré d'amour charnel, un irrassasié de volupté. Ainsi avait-on rapproché de la terre cet ange qui aime un peu trop peut-être, pour un ange, les longs baisers « doux et brûlants comme le vin » et a, au moment des adieux, des *revenez-y* sans fin.

Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette!

Pauvre ange déchu, voici que M. Jean Lahor le fait déchoir encore. Pour lui, ce n'est même plus un amant de haute volée, un rival du roi Salomon ; c'est tout simplement un don Juan populaire qui chante avec entrain ses amours et des amours variées, mêlant aux accents passionnés des notes légères et folles :

Lorsque le fruit sera mûr,
Si notre sœur est un mur,
Toute d'argent sur la belle
Faisons une citadelle.

A ces moments-là, le prétendu ange mystique aurait chanté tout uniment des couplets naïfs comme celui qui plaisait tant à Alceste :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie...

Nous voilà loin de l'extase céleste, n'est-ce pas? J'avoue que l'interprétation donnée par M. Jean Lahor me paraît fort plausible, et, quand il voit dans *le Cantique des cantiques* non pas un poème mystique ni même ardemment sensuel, mais une série de petits chants populaires d'une grâce toute primitive, où entre et de la passion et de l'imprévu et de la fantaisie et de la folie, ma foi, je suis tenté de dire comme lui.

Évidemment il a raison si son interprétation, conforme d'ailleurs à la version de M. Reuss, est absolument fidèle. C'est ce que je n'ai pas la témérité de décider. Ce qui est certain, c'est que ces chansons, telles qu'il nous les donne, ont un singulier caractère de naïveté populaire, avec leur libre allure, leur peu d'apprêt, leur sans-façon même et leurs négligences. Dans quelques-unes, des vibrations et des tressaillements de passion toute sensuelle comme dans certaines élégies de Chénier ; dans d'autres, sur l'air de *J'aime mieux ma mie ô gué!* une bonne humeur souriante. Cette diversité de tons exclut donc, au moins, l'idée d'un poème religieux ou même d'un petit drame unique.

M. Lahor, pour reproduire jusqu'aux négligences du poète de harem qui aurait improvisé au jour le jour, s'est volontairement soustrait à la tyrannie des rimes riches, ce qui lui permettait en même temps d'éviter les périphrases et la nécessité des mots de *remplissage;* ses strophes, si elles n'ont pas toujours des rimes opulentes, ont du rythme, ce qui vaut mieux. Il me semble qu'elles doivent tenter les compositeurs. Il y aurait de jolis airs à mettre là-dessus. Vous faites-vous une idée du *Cantique des cantiques* chanté aux concerts du Trocadéro ou au casino d'Étretat?

IV.

Les *Blasphèmes* de M. Jean Richepin ont fait partir en guerre un certain nombre d'esprits estimables que révoltaient ses désolantes théories. Nous avons déjà signalé deux de ces chevaliers de la foi, qui se confiaient en la justice de leur cause, espérant que Dieu ne ferait pas défaut à ses champions. En voici encore un, M. Jean Low, qui a compté sur la protection et l'inspiration du Ciel. Le Seigneur l'en récompensera sans doute dans l'autre monde; en attendant, il ne semble pas qu'il lui ait communiqué une grâce spéciale ni prêté une assistance particulière. Et pourtant le preux paladin s'élançait dans le tournoi avec un écu où flamboie ce mot : *Fides* (1). Sur sa bannière il avait inscrit : *Lucet, non nocet;* « je brille, mais ne fais pas de mal. » Non vraiment, ces vers ne feront de mal à personne, pas même à M. Richepin; quant à briller, c'est autre chose. Le Paradis est, comme l'Enfer, pavé de bonnes intentions : celles de M. Low sont excellentes. Donc rendons hommage à ses généreux sentiments et prions Dieu de lui venir en aide en lui donnant l'éloquence des apôtres s'il renouvelle sa tentative. Il est bien certain que, cette fois, il ne lui a pas envoyé la langue de feu. Écoutez plutôt ces vers où le poète exprime cette idée que l'homme ne se délivrera jamais du besoin de croire :

Sa raison bornée, altière,
Le ciel, la nature entière
Sans cesse il défiera;
Même la foi qu'il rejette
Par quelque porte secrète
Soudain repasse la tête,
Et sans fin cela sera.

Que M. Low lise le traité de Théodore de Banville, qui lui apprendra qu'il n'y a plus d'inversions — nous avons supprimé cela, — et aussi qu'il consulte les dictionnaires spéciaux, qui lui révèleront que *dèfiera* se prononce *dèfira* et non *dèfillera.* O foi, qui transportes les montagnes, fais un poète de l'estimable M. Low!

(1) *Fides,* par M. Jean Low, réponse à M. Richepin. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

V.

Remettons-nous de cette poésie sacrée en goûtant les vers très profanes, mais très gracieux et aimables de M. Germain-Lacour. Trop modestement il intitule son volume : *Avec des rimes* (1). C'est pure calomnie. Il y a plus que des rimes; il y a de l'esprit, des aperçus ingénieux, du sentiment même à l'occasion. Entendons-nous bien cependant : du sentiment léger, fugitif, à fleur de peau; car, lorsque par aventure le poète essaye d'une note plus grave et plus profonde, on sent l'effort. Il est fait pour le badinage élégant, comme autrefois un de ses ancêtres, Marot, que ses contemporains appelaient le gentil Marot. De même nous dirons : le gentil Germain-Lacour. Et ce n'est pas là, à mon sens, un mince éloge. N'est pas gentil qui veut. Il ne suffit pas pour cela de faire des petites mines et de prendre des airs sémillants. Il y faut une grâce naturelle, don assez rare. Cette grâce, M. Germain-Lacour l'a absolument, et un sourire aimable, et un regard malin, et un rire qui part en petites fusées multicolores, découvrant des dents blanches qui mordillent en se jouant sans jamais blesser. C'est d'elles que l'on pourrait dire : elles brillent et ne font pas de mal. La vie a dû être douce à ce poète aimable. Il faut l'en féliciter; mais il nous permettra aussi de lui souhaiter quelques épreuves qui entament plus profondément son cœur et en fassent jaillir des sources nouvelles. Fantaisie, caprice, badinage, tout cela a son prix; mais ce sont déjeuners de soleil et floraisons de printemps; tout cela sera fané et ne sera plus de saison quand viendront l'été et l'automne. Songez à l'automne, poète souriant; je ne dis pas à l'hiver, car cette perspective vous effrayerait. Vous ressemblez à ces moineaux lutins et hardis que vous chantez si joliment.

Ce ne sont point des délicats;
Ils n'ont point de certificats
D'artistes, ni l'or des ducats
Sur leur plumage.

Leur pépiement joyeux, railleur et insouciant, vous plaît : très bien, mais ce n'est pas une divine harmonie, n'est-ce pas, et ils sont toujours près de terre. Si vous pouvez, vous, montez plus haut et trouvez des notes plus vibrantes, un coup d'aile et un effort de gosier. Et puis, si mon conseil ne vous paraît pas sage, s'il doit vous engager dans des tentatives imprudentes, mon Dieu, ne le suivez pas! Après tout, vous êtes charmant ainsi.

(1) *Avec des rimes*, par M. Germain-Lacour. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.

VI.

Les contes en vers sont, en général, des contes badins qui ne se disent pas devant un auditoire aux oreilles pudiques : aussi ce titre seul vous met-il d'abord en défiance. Prenez en toute sûreté les *Contes de la Villa-Coraly* (1) : ils ont une légère saveur gauloise et cependant ils ne font pas rougir les chastes fronts. M. Ludovic de Vauzelles s'arrête juste à temps quand la situation deviendrait scabreuse : s'il y a un incident inquiétant pour la vertu, il l'indique à peine assez pour être compris, pas assez pour effaroucher. Si çà et là, par excès de pruderie, vous froncez pourtant le sourcil, vous vous réconcilierez bientôt avec le conteur, car il intercalera à votre intention quelque réflexion morale ou grattera à propos la note sentimentale. Ainsi, met-il en scène un personnage qui conteste la vertu des femmes? Aussitôt de l'interrompre : « Oh! monsieur, n'avez-vous pas de sœur, n'avez-vous pas de mère? » Cet art délicat, cette science des tempéraments, l'art de corriger la gauloiserie à la La Fontaine par la sentimentalité à la Bouilly, n'est-ce pas fait pour gagner tous les cœurs? Voilà donc un aimable conteur, piquant très suffisamment, et plus que suffisamment moral. Ajoutez qu'il parle une bonne langue, aisée et facile. Si parfois elle est un peu fluide, si les méandres de la phrase vous mènent au but par des détours un peu longs, n'oubliez pas que le genre comporte ces lenteurs.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Chaque fois qu'un malheur vient frapper nos voisins d'outre-Manche, — qu'on leur taille des croupières en Égypte ou dans l'Inde, que leurs possessions menacent de leur échapper, qu'un de leurs généraux perde une bataille ou un pays, que la dynamite s'attaque à leurs monuments les plus glorieux, — nous ne manquons jamais, par une application sans doute du libre échange en matière de sentiment, sinon de nous réjouir, tout au moins de nous dire que nous ne sommes pas fâchés de la leçon qu'ils viennent de recevoir. *Ils en avaient besoin*, ajoutons-nous toujours. Ce n'est pas une défaite sur un champ de bataille que la *Pall Mall Gazette* vient d'enregistrer et d'annoncer avec tant de tapage à l'hu-

(1) *Contes de la Villa-Coraly*, par M. Ludovic de Vauzelles. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.

manité : c'est un désastre, l'écroulement de tout l'échafaudage sur lequel s'étayait cette prétendue moralité anglaise que nous étions les premiers à reconnaître, à respecter. Dans les rapports individuels, devenus si fréquents, si affectueux souvent, entre Français et Anglais, nous ne manquions jamais de gratifier nos voisins de ces belles et solides qualités que nous apprécions si fort chez les autres. Nous nous disions bien quelquefois qu'ils n'étaient pas toujours amusants avec leur curiosité sans intérêt, comme dit Henri Heine, leur rire bruyant sans gaieté, leur gaucherie impertinente et leur anguleux égoïsme. Nous reconnaissions même que le portwine, le brandy et le marsala jouaient un trop grand rôle dans leur existence, que ces dames avaient souvent le nez un peu rouge, que ces messieurs restaient bien longtemps à table une fois le dîner terminé et les femmes remontées dans le salon. C'était le climat qui voulait cela. Nous les trouvions un peu prudes; mais cela nous changeait des gens qui ne l'étaient pas assez. Nous nous moquions des petits *tracts* salutaires qu'ils glissaient dans nos poches quand ils nous rencontraient ou dans les tiroirs de nos commodes, des sermons avec force citations des Saintes-Écritures qu'ils vous adressaient en forme de lettres et en quatre pages recroisées; mais cela partait d'une âme philanthropique et ne faisait de mal à personne.

Nous étions en admiration devant un peuple qui passait sa vie à chanter dans les pays étrangers *Home sweet home* et les joies de la famille, à découper avec maestria de magnifiques tranches de roastbeef ou de jambon, qui trempait de chastes sandwiches dans un thé *quite pure* et s'attendrissait depuis plusieurs siècles sur la romance de Moore, *The last rose of summer*, avec ou sans musique. C'étaient eux qui avaient créé le mot *Keepsake* pour célébrer la pureté idéale de la jeunesse et avaient composé ces jolis recueils, ces *house holds* de l'enfance. Ne fondaient-ils pas toutes ces Sociétés bibliques, de tempérance, d'abstinence, d'antivivisection, etc., etc.? Quand ils nous demandaient quelques titres de romans modernes, nous nous mettions l'esprit à la torture pour leur en indiquer qui n'effarouchassent pas leur vertu. Que de fois ces classiques vieilles Anglaises, ces piliers de tables d'hôte qui parcourent le continent un *Gladstone bag* dans une main, un *Bædecker* dans l'autre, ne nous ont-elles pas avoué qu'elles ne voulaient pas lire George Sand parce qu'elles ne voulaient pas avoir l'idée du mal! Et leur figure quand nous vantions devant elles le talent de leur grande romancière Ouida, aussi populaire en France qu'en Angleterre! Lorsque nous tirions de notre sac de voyage les trois ou quatre volumes de *Moths* ou de *Princess Napraxine*, édition Tauchnitz, elles rougissaient positivement et se seraient signées si elles avaient été catholiques. A force de vivre dans cette vertueuse atmosphère, nous en étions arrivés à approuver la censure royale, qui interdit à Londres la représentation de certaines pièces de notre répertoire moderne. Kate Greenaway, arrivant avec ses jolis petits livres, complétait l'idylle : nous ne pouvions voir les petites Anglaises que dansant et gambadant une branche de houx ou la raquette à la main, sous les pommiers en fleur, devant de mignons cottages, ou devisant gravement sous leurs grands chapeaux de la *Mother Hubbard*, assises sur les haies du chemin. En un mot, pour les Français ce n'était pas en Italie, mais en Angleterre que fleurissait l'oranger.

Changement à vue : le riant décor s'effondre, le paysage disparaît. Nous nous trouvons précipités dans les bas-fonds les plus immondes de Londres, où grouillent des amas de monstruosités sans nom. La partie saine du public anglais a dû, comme nous, être frappée de stupéfaction devant le spectacle qu'on déroulait sous ses yeux. Tant de crimes l'ont atterrée, soyez-en sûr, et l'orgueil britannique s'est senti profondément atteint en trouvant sur la liste des coupables — une autre liste que celle des mauvaises payes de Paris; au contraire, de fortes payes, celles-là — des noms de cette aristocratie pour laquelle la nation anglaise professe un culte tellement insensé et aveugle qu'il se répand non seulement sur les parents et collatéraux, mais encore sur ceux qui ont l'honneur de l'approcher, sur ses domestiques, ses chevaux et ses meutes.

Cette explosion de dynamite morale a d'autant plus surpris que rien n'y préparait. Aucun pays n'a une littérature aussi saine. La galanterie n'y va guère au delà de la plus inoffensive *flirtation*. Pour avoir été très aimable en chemin de fer avec une jeune miss qui devait aller plus tard battre monnaie en Amérique avec le récit des tentatives dirigées contre sa vertu, un héros de l'armée anglaise s'est vu forcé de prendre du service dans l'armée turque et d'échanger son titre de colonel contre celui de pacha. La conversation des salons, quand elle existe, est en général tellement innocente qu'elle devient *childish*. Si un journal se permet la moindre allusion plus ou moins voilée à une incartade de ménage, à une mésaventure conjugale, il est condamné à la prison et à une amende formidable.

Poor Mrs Grundy! Elle est d'autant plus à plaindre que ce coup de tonnerre vient de retentir au milieu de l'azur où la fait planer le mariage de sa dernière fille. Si c'était de ce côté du détroit que de semblables infamies se fussent passées, tout en déplorant au point de vue chrétien que tant de perversité puisse entrer dans l'âme humaine, la reine aurait éprouvé un doux mouvement de triomphe qu'elle aurait enregistré en termes éloquents dans son prochain journal : *More Leaves from the Journal of a life in the Highlands*. Elle n'eût pas manqué, comme en 1870, d'appeler une autre guerre d'expiation et d'extermination sur une nation aussi corrompue. Quels anathèmes elle aurait lancés contre

ce Paris dont elle avait interdit le séjour au prince-consort et qu'elle ne traversait elle-même, quand elle ne pouvait faire autrement, d'une gare à une autre, qu'en se voilant la face au fond de son wagon, glaces levées, stores baissés! *Poor Mrs Grundy!*

Et l'infortuné Gordon! Vous vous souvenez de son départ de Londres. L'oncle de la reine, le duc de Cambridge, lord Wolseley, lord Granville lui prenaient son billet, faisaient enregistrer ses bagages, lui choisissaient un bon coin dans un wagon et tenaient son sac de nuit et son paquet de châles et de parapluies. Avec quels égards ils l'envoyaient au Soudan pour arrêter la traite des noirs! N'eussent-ils pas mieux fait de se livrer, dans leur pays, à la même chasse sur les négrières blanches? Il est vraiment heureux, messieurs les Anglais, qu'un bill de votre parlement ait rejeté notre projet de tunnel sous-marin. C'est nous qui demanderions aujourd'hui à réfléchir. A notre tour nous trouverions prudent de nous tenir à distance respectueuse de vous.

II.

Au lieu du tunnel qui devait nous apporter des flots d'Anglais, nous aurons prochainement, s'il en faut croire un prospectus à grosse caisse qui se distribue dans Paris, un canal qui apportera aux Parisiens les flots de la Manche. C'est un fait acquis: d'ici quelques années nous n'aurons plus à nous déplacer, comme nous le faisons tous les étés, pour aller à la mer. La mer ne peut résister plus longtemps au désir de voir Paris. Son arrivée est aujourd'hui officielle; elle se met en route et compte bien inaugurer avec nous l'exposition de 1889. Elle entend y prendre part et a déjà choisi son emplacement. Comme les étrangers de distinction, elle habitera le boulevard, et, son intention n'étant pas de traîner avec elle son sable, ses galets et ses rochers, le bitume des trottoirs lui tiendra lieu de plage. Toutefois, comme les vulgaires bains à quatre sous, elle se contentera d'un fond de bois. La mer à Paris, entre la Madeleine et l'Opéra, n'est-ce pas un rêve? Était-il possible de trouver un meilleur endroit? Les directeurs de l'établissement balnéaire et du casino n'auront pas besoin de se battre les flancs pour créer une animation factice en vue d'attirer et de distraire les baigneurs. Il leur suffira d'amener la mer; Paris et le brillant quartier qu'ils ont choisi se chargeront du reste. Hôtels et restaurants les plus à la mode, « bouillons » économiques, boutiques les mieux achalandées, marché aux fleurs, marché pour les vivres, théâtres, chemins de fer, bateaux-mouches, têtes de ligne d'omnibus, dont « les femmes les plus élégantes de Paris se disputent les places », en un mot on aura tout sous la main. Les grands cercles, sans augmenter leur cotisation, procureront à leurs membres l'agrément de fumer leur cigare en humant l'air salé. M. H. Meilhac, de son balcon, verra les petites Cardinal se baigner sous l'œil de leur mère.

Succès oblige : avant deux saisons les entrepreneurs de cette révolution dans les mœurs et dans la nature demanderont au conseil municipal la désaffectation de l'église de la Madeleine qui sera convertie en une immense piscine, « la plus vaste du monde ». L'obélisque deviendra un phare et les fontaines de la place de la Concorde seront employées pour le traitement hydrothérapique. Et nous ne verrons plus ces mille affiches multicolores annonçant les joies qui menacent les Parisiens en déplacement et villégiature : énumération des artistes qu'on entendra dans les casinos de bains de mer, inévitables itinéraires par toute la France de *Denise*, de *Clara Soleil* et de *Théodora*.

Ne sera-ce pas le vrai moment pour les Parisiens saturés de théâtres, de concerts, de monologues, d'expositions de tableaux et de ventes de charité, d'aller chercher un peu de calme et de repos sur le littoral abandonné? Mais il faut se dépêcher. Nous nous blasons facilement. Dès que la mer à Paris aura cessé de plaire aux Parisiens, on fermera les robinets, elle ira retrouver son ancien lit, et les choses reprendront leur cours naturel.

L'appétit vient en mangeant. Déjà le Jardin d'acclimatation nous a fait faire bien des voyages, à toutes les latitudes, de l'Islande à la Patagonie : qui nous dit qu'un de ces jours une Société aux reins puissants ne transportera pas sur les hauteurs du Trocadéro ou de Montmartre les pics neigeux de l'Engadine, les montagnes du Tyrol avec ses chamois et ses isards?

III.

On célébrait, il y a quelques jours, dans une mairie de Paris, le mariage de la fille d'un de nos écrivains les plus distingués, dont l'ambition se borne simplement à obtenir cinq ou six éditions de ses ouvrages. Le maire s'était fait remplacer par un de ses adjoints, fin lettré, dit le journal, qui a prononcé une allocution *charmante*, dénotant un appréciateur très judicieux des œuvres remarquables du père. Où les empiétements de la critique littéraire s'arrêteront-ils? Une écharpe tricolore ne sait même pas lui imposer silence. Personne ne goûte plus que nous le talent de l'auteur de *l'Abbé Tigrane*, et, quelque éloge que l'adjoint fin lettré lui ait adressé, il n'a pu lui dire plus de bien que nous ne pensons de son œuvre. Tout s'est donc passé pour le mieux; mais prenons la contre-partie : supposons que le maire ou l'adjoint soit un ancien quincaillier frotté de littérature après fortune faite ou un personnage grincheux ayant des partis pris littéraires. Celui-là déplorera en termes plus ou moins amers le style ou le genre dans lesquels le père ou le beau-père du marié ou de la mariée

lui paraîtra s'être engagé. Vous entrevoyez les conséquences. Ou la jeune future, selon son tempérament, s'évanouira dans les bras de sa mère, ou, se dressant comme une panthère irritée, avec un geste qu'envierait Jane Hading devant son photographe : « Monsieur, je ne serai jamais la femme d'un homme qui laisse insulter mon père ! »

Mais si quelques-uns auraient sujet de se blesser du discours municipal, d'autres seraient mécontents s'ils ne l'obtenaient pas et étaient mariés en silence. En ce siècle égalitaire, on ne saurait supporter de différences devant l'état civil. Les artistes se mariant beaucoup depuis quelques années, le maire sera tenu de leur parler, à eux aussi, de leurs œuvres, par conséquent de connaître ce qu'ils ont fait et de s'être initié aux secrets de leur art pour employer les termes techniques à bon escient. Il serait déplorable de parler de glacis à un sculpteur et de structure anatomique à un peintre de natures mortes.

Vous voyez à quelles études MM. les maires et adjoints devront s'adonner. Et encore en est-il qu'on ne peut raisonnablement leur demander. Nous ne pouvons exiger, par exemple, qu'ils connaissent la chorégraphie. Si les hasards de la vie amènent devant son écharpe le fils et la fille d'une danseuse illustre, que pourra faire l'officier de l'état civil? Aller consulter des maîtres de ballet, s'en rapporter à leurs appréciations, répéter la leçon apprise et s'écrier avec conviction : « Monsieur ou mademoiselle, Mme votre mère était très légère; ses pointes étaient d'une finesse et d'une précision exquises; permettez-moi une légère critique : le ballon seul laissait à désirer. »

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 11 juillet, adoption d'un projet de loi portant création d'une médaille commémorative de l'expédition du Tonkin. Une proposition de MM. Roger-Marvaise et Bozérian, tendant, en cas d'invalidation d'un sénateur, à conférer au Sénat la faculté de faire procéder à l'élection de nouveaux délégués, a été prise en considération par 149 voix contre 89. — Le 16, la haute assemblée, à l'unanimité de 259 votants, a approuvé le traité franco-chinois du 9 juin 1885, malgré un discours contraire de M. de l'Angle-Beaumanoir auquel ont répondu l'amiral Peyron et M. Tirard, membres de l'ancien ministère, ainsi que le ministre actuel des affaires étrangères.

Chambre des députés. — Dans les séances des 11, 13, 15 et 16 juillet, la Chambre a commencé la discussion du budget des recettes de l'exercice de 1886. Dans la discussion générale, MM. Germain, Raoul Duval, Camille Pelletan ont tracé un tableau très sombre de l'état de nos finances; M. Rouvier, président de la commission du budget, et le ministre des finances leur ont répondu (11 et 13 juillet). — L'ensemble du projet de loi sur les contributions directes a été adopté après rejet de deux amendements, l'un de M. Lebaudy tendant à remplacer l'impôt foncier sur les propriétés non bâties par une augmentation de droit sur l'alcool, l'autre de M. Bisseuil ayant pour objet de réduire 11 millions le même impôt et d'appliquer cette réduction aux départements les plus imposés (15 juillet). — La suppression de l'impôt sur le papier a été votée par 304 voix contre 148. Un article additionnel de M. Brialou portant qu'à partir du 1er janvier 1886 aucune remise ou modération ne sera accordée pour vacance d'appartement, a également été adopté (16 juillet).

Espagne. — MM. Romero Robledo, ministre de l'intérieur, et Antequera y Bobadilla, ministre de la marine, ont remis leurs démissions. Le préfet de Madrid et le contre-amiral Pezuela ont accepté les deux portefeuilles vacants.

Afghanistan. — D'après une dépêche du *Times*, une force russe considérable se serait avancée jusqu'à Zulfikar, sous les ordres du colonel Alikhanof. On craint que les négociations pacifiques ne deviennent plus difficiles entre l'Angleterre et la Russie.

Nécrologie. — Mort de Mme Gailhard, femme du directeur de l'Opéra; — de M. Fleury, député de l'Orne; — de M. Ernest Hello, rédacteur de *l'Univers* et publiciste; — du général belge Gratry, ancien ministre de la guerre dans le dernier ministère libéral.

La bibliothèque de Saint-Chamond

Nous trouvons dans une *Notice sur la bibliothèque de la ville de Saint-Chamond*, publiée par le bibliothécaire, M. Gustave Lefebvre, quelques détails qui nous paraissent intéressants.

Cette bibliothèque contient près de dix mille volumes. Nous ne parlons que des ouvrages sérieux, traitant de matières graves ou qui font partie de quelque belle collection.

Ce riche dépôt a une origine toute fortuite. En 1830, il n'y avait pas un ouvrage dont la ville fût propriétaire et, partant, pas de bibliothèque communale. Quatre ans plus tard, elle possédait déjà sept mille volumes.

C'était un legs de M. Dugas-Montbel, député du Rhône et membre de l'Institut.

M. Dugas-Montbel était né à Saint-Chamond en 1776 (11 mars), dans la rue qui porte son nom. Ses parents s'étaient acquis dans le commerce une réputation des plus honorables. Il fit d'assez médiocres études chez les prêtres de l'Oratoire, à Lyon. Durant toute sa jeunesse, il montra un dégoût marqué pour les langues mortes, surtout pour le grec, qui devait être pourtant plus tard la passion de sa vie. Il servit la France dans les armées de la République et la défendit contre la coalition européenne. A vingt ans, il eut le courage de recommencer son instruction manquée; puis, tout en cultivant les lettres, il dut continuer le commerce de sa famille. Dès 1810, il fut pris de l'amour du grec et il abandonna toutes les occupations matérielles pour ne s'adonner qu'aux travaux de l'esprit : « Puisqu'il faut être quelque chose, dit-il, je veux être helléniste. » Il l'a été, en effet, et l'un des plus célèbres que la France puisse opposer aux autres nations. Plusieurs éditions de sa traduction d'Homère le mirent au grand jour et lui ouvrirent

les portes de l'Institut. En 1830, il fut élu député du Rhône. A partir de 1832, sa santé déclina de jour en jour; cependant il entreprit une traduction d'Eschyle, qu'une fin prématurée ne lui laissa pas le temps de terminer. Il mourut, en effet, le 30 novembre 1834.

La bibliothèque est installée présentement dans l'ancienne chapelle du collège des Pères maristes, attenant aux bâtiments de la mairie. On y remarque la première édition d'Homère, de Démétrius Chalcondyle, imprimée à Florence en 1488, exemplaire non rogné de Cotte, avec une belle reliure en cuir vert, à filets dorés. A sa suite se placent toutes les éditions de l'*Iliade,* de l'*Odyssée* ou de la *Batrachomyomachie,* parues après 1488; on n'en compte pas moins de soixante, auxquelles il faut ajouter presque toutes les traductions d'Homère, dont le nombre atteint un chiffre remarquable. Il serait trop long d'énumérer un à un tous les livres rares. La collection grecque est complète et des meilleurs éditeurs. Tous les princes de la typographie figurent sur les rayons : les Alde Manuce, de Venise, les Blaen, d'Anvers, les Elzevier, les Plantin, les Junte, les Estienne, les Barbou, les Nourse, les Valpy, les Didot; enfin les plus illustres imprimeurs de France, d'Angleterre et des villes universitaires de l'Allemagne y étalent leurs plus célèbres productions. On trouve, pour le latin, tous les classiques et les fameuses collections de Valpy et Lemaire. Tous les écrivains classiques français depuis le xve siècle, à peu d'exceptions près, sont représentés par leurs chefs-d'œuvre; ajoutons à cette énumération une grande partie des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* le *Mercure de France,* le *Moniteur* ancien (réimpress.), les *Documents inédits sur l'histoire de France,* etc.

Bibliographie

Contribution au Folk-lore, *chansons des bords du Niémen, traduites par Adolphe d'Avril.* — Paris, Leroux.

Les vingt-quatre chansons dont M. d'Avril a donné, vers par vers, une traduction, sont peu connues, même dans le monde savant. Il n'en existe, croyons-nous, en polonais, qu'une seule édition, qui a paru à Vilna en 1839, sans nom d'auteur, et qui est devenue à peu près introuvable. Les *Chansons du Niémen* méritent l'attention sous plusieurs rapports. La population qui habite les rives de ce fleuve est slave jusque vers Kowno; au delà de ce point, elle appartient à la race samogitienne. Il reste donc à déterminer la part de chacune de ces deux races dans la confection de chants qui nous sont parvenus en polonais. Leur comparaison minutieuse avec d'autres produits de la muse populaire pourra résoudre le problème. Le traducteur incline pour l'origine slave. Ces chansons appartiennent au genre que, dans tout le pays slave, on appelle féminin, probablement parce qu'elles paraissent avoir été composées par des femmes de la campagne. Les sentiments les plus naturels y sont exprimés avec une délicatesse remarquable et ne contiennent absolument rien de licencieux; ce qui n'est pas toujours le cas dans l'immense domaine du *Folk-lore*.

(*J. des Savants,*)

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

L'étude historique publiée par M. Auguste Boullier sous ce titre : *Un roi et un conspirateur,* met en lumière, d'après des documents nouveaux, le rôle que la royauté et la Révolution ont joué dans la formation de l'unité italienne. L'auteur a placé en regard les deux figures qui personnifient le mieux ce grand drame, celles de Victor-Emmanuel et de Mazzini et il a montré avec quelle habileté, quelle audace et quelle énergie le roi avait servi la cause de son pays. En retraçant les négociations secrètes du prince et du conspirateur, il a prouvé que Victor-Emmanuel fut le véritable auteur de l'unité et de la liberté de l'Italie; les révolutionnaires eux-mêmes l'ont reconnu en se mettant à sa suite dans les moments décisifs. M. Boullier termine en racontant les relations de Mazzini avec M. de Bismarck et nous signale le programme politique tracé à l'Italie, vis-à-vis de la France, dès l'année 1868, par le ministre prussien, programme qui depuis a toujours été fidèlement suivi. Ces pages, qui se distinguent par les révélations piquantes, la hauteur des vues et l'impartialité, méritent de prendre place à côté des récentes publications de M. Rothan sur *l'Allemagne et l'Italie,* qui ont été si justement remarquées (Plon-Nourrit).

LITTÉRATURE.

Sous le titre de *Contes français,* M. Henry Carnoy a publié une série de monuments fort curieux pour l'histoire de la littérature populaire; il les a recueillis d'un bout à l'autre de la France, soit par des excursions personnelles, soit par des communications d'érudits. Son choix s'est limité aux documents les plus remarquables, comme textes originaux ou variantes, qui lui étaient fournis par la Picardie, la Normandie, le Berry, la Lorraine et la Provence; et il s'est borné pour chaque sujet à un type unique; car, si la forme varie d'une province à l'autre, le fond reste généralement le même. Un chapitre spécial placé à la fin de l'ouvrage est consacré à divers contes inédits de la Picardie, qui présentent un caractère d'originalité très marqué. Le recueil de M. Carnoy sera utilement consulté par les philologues désireux de connaître les origines, le développement et la transmission de la littérature orale de la France (Leroux).

La traduction nouvelle des *Œuvres choisies d'Edgar Poë,* œuvre de M. William L. Hughes, se distingue par son exactitude et sa fidélité; l'étrangeté de style du célèbre écrivain et le caractère fantastique et mystérieux de sa pensée ont été habilement conservés. M. Hughes a introduit dans son recueil divers contes qui n'avaient jamais été traduits en français, et il l'a fait précéder d'une intéressante notice biographique sur Edgar Poë (Hennuyer).

ETHNOGRAPHIE, VOYAGES.

On méprise d'ordinaire les peuples enfants parce qu'ils ne possèdent que les rudiments de l'intelligence et de la moralité; mais cette infériorité naturelle devrait, au contraire, attirer notre attention et nous intéresser, puisqu'elle montre l'humanité telle qu'elle était probablement à ses débuts. A ce titre, les études de M. Élie Reclus sur les *peuples primitifs* — Hyperboréens chasseurs et pêcheurs, Apaches nomades et brigands, peuplades monticoles des Nilgherris et farouches Kolariens du Bengale — sont particulièrement curieuses. L'auteur, empruntant aux récits des voyageurs et des missionnaires des renseignements très précis, nous fait connaître les institutions, les coutumes, les mœurs, les pra-

tiques religieuses et la vie domestique et sociale de ces peuples qui paraissent d'autant plus barbares qu'ils sont plus ignorés (Chamerot).

Les *Iles Hawaï* jouissent dans le nouveau monde d'une grande réputation; elles sont volontiers visitées par les touristes américains, et les médecins yankees envoient leurs malades épuisés par l'existence fiévreuse et le climat brutal du continent dans cet archipel où les tempéraments délicats se raniment et se fortifient sous la tiédeur embaumée et bienfaisante des tropiques.

M. Marcel Monnier nous révèle les charmes de ce coin privilégié du monde, véritable paradis terrestre où la nature a concentré ses séductions et ses sourires, où un printemps perpétuel développe les richesses végétales des deux mondes, où les villes ressemblent à de grands parcs semés de constructions rustiques et légères, et où des populations enfantines et rieuses, toujours parées de fleurs et de feuillages, exercent la plus large et la plus aimable hospitalité (Plon-Nourrit).

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES.

Si la plupart des romans du XVIIIe siècle sont tombés dans un oubli profond et mérité, il en est quelques-uns qui sont dignes d'être conservés et relus par les délicats : tels sont *le Comte de Comminges* et le *Siège de Calais* par Mme de Tencin. L'éditeur Quantin les a réimprimés dans sa *Petite bibliothèque de luxe des romans célèbres,* dont ils forment le dixième et dernier volume. M. de Lescure, bien connu par ses travaux antérieurs sur le XVIIIe siècle, les a fait précéder d'une piquante étude sur l'auteur, qui fut, comme femme et comme écrivain, l'une des figures les plus originales de son temps, et M. Dubouchet les a illustrés de jolies eaux-fortes.

Dans la *Petite Bibliothèque Charpentier* viennent de paraître simultanément les *Bucoliques* et les *Géorgiques,* traduites par M. E. Pessonneaux, avec le texte en regard, et un choix de *Contes et nouvelles* de M. Guy de Maupassant qui comprend *Boule de suif, l'Héritage, Marroca,* l'*Histoire d'une fille de ferme, Mlle Fifi, le Retour, Deux Amis* et *la Ficelle,* c'est-à-dire les pages les plus remarquables du jeune écrivain, celles qui ont tout à la fois commencé et consacré sa réputation. Chacun de ces volumes est orné de deux eaux-fortes gravées par Massé.

L'éditeur Jouaust a été heureusement inspiré en ajoutant à sa *Collection des petits chefs-d'œuvre* une curieuse Nouvelle tirée des Mémoires de Fléchier sur *les Grands Jours d'Auvergne,* qui a pour titre *Mlle de Combes.* Cette historiette, qui retrace le combat de l'amour aux prises avec l'ambition, a été racontée par le grave prélat avec une délicatesse et un tact charmants; il n'y a pas dans son récit un seul trait dont puisse s'offenser le lecteur le plus timoré.

DIVERS.

La *Bibliothèque des écoles et des familles* s'est enrichie de trois volumes qui seront favorablement accueillis par la jeunesse. L'un, intitulé *Nouvelles et souvenirs,* comprend un choix judicieux de pages charmantes empruntées à divers ouvrages d'Edmond About, tels que *la Grèce contemporaine, le Roi des montagnes, les Mariages de Paris, le Turco, le Roman d'un brave homme.* Le second, *le Pays des étoiles,* par M. Albert Lévy, forme un cours d'astronomie vulgarisée qui traite successivement de l'histoire de cette science et de ses plus célèbres représentants, des légendes des étoiles, du soleil, des planètes, de la terre, de la lune, de la distance des astres à la terre et de la fin du monde. Le troisième, œuvre de M. J. Gourdault, peut être considéré comme un véritable livre classique, puisqu'il nous fait connaître *Rome et la campagne romaine* au point de vue descriptif, historique et archéologique. Ces trois volumes sont ornés de nombreuses gravures (Hachette).

M. Henry Fouquier, qui compte parmi les maîtres de la chronique, a réuni en volume une série d'articles publiés par lui dans le *Gil Blas* sous le pseudonyme de Nestor. Ces pages fines et délicates touchent à des matières très diverses. Elles ont été méthodiquement groupées d'après leur objet et ont formé ainsi plusieurs chapitres relatifs au mariage, aux femmes, à quelques célébrités contemporaines et à divers sujets de littérature et de morale. On retrouve là toutes les questions qui ont récemment occupé l'attention publique, traitées par un écrivain que recommandent tout à la fois son talent d'analyse et d'observation, son indépendance et sa franchise. M. Fouquier ne néglige point, d'ailleurs, de dégager les conseils, les avertissements, les espérances et les menaces qu'il entrevoit même dans les faits les plus frivoles de la vie contemporaine, et son livre justifie bien le titre de *Sagesse parisienne* (Victor Havard).

L'exploitation des animaux a été de tout temps une des conditions d'existence de l'homme, qui s'est trouvé contraint par sa nature même de vivre à leurs dépens s'il voulait échapper à la misère, à la faim, au froid et au dénuement. La *Conquête du monde animal* est donc la première qui se soit organisée, et ses développements correspondent aux phases successives de l'évolution du genre humain. M. Louis Bourdeau a entrepris de résumer l'histoire de cette dramatique conquête, et il en a puisé les éléments dans les données de la linguistique et de l'archéologie, dans les livres sacrés de l'Orient et dans les littératures anciennes, dans les récits des voyageurs et les observations des naturalistes. Il a retracé les grands épisodes de cette lutte séculaire en montrant tout ce qu'il avait fallu déployer de courage, d'énergie et de persévérance pour convertir des êtres hostiles et farouches en tributaires et en serviteurs. L'ouvrage se termine par des considérations variées sur les résultats, l'influence et l'avenir de la domestication des animaux (Alcan).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie académique Perrin nous annonce une étude de M. Nourrisson sur *Pascal physicien et philosophe,* et *les Missions secrètes du général-major baron de Kalb* durant la guerre de l'indépendance américaine, par le vicomte de Colleville. — Chez Rouquette doit être publiée une *Bibliographie générale des ouvrages relatifs à la chasse et à la vénerie,* par M. Souhart; — et chez Pedone-Lauriel un *Traité du contrat de mariage,* par M. L. Guillouard, professeur à la Faculté de droit de Caen.

La librairie Berger-Levrault termine les souvenirs de voyage de M. L. Marcot, *A travers la Norvège,* ainsi que l'*Histoire de la dette publique en France,* par M. A. Vuhrer, ouvrage qui sera accompagné à bref délai d'une suite aux *Particularités et observations* de M. de Montyon sur les ministres des finances.

Émile Raunié.

Faits divers

— Parmi les nouveaux décorés, la *Revue* compte deux de ses collaborateurs : M. Louis Ulbach, nommé officier, et M. Gaston Bergeret, nommé chevalier.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5516]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 4. (22e ANNÉE). — 25 JUILLET 1885.

Paris, le 23 juillet 1885.

Rome n'est plus dans Rome, et la politique européenne est tout entière hors d'Europe. La question d'Orient s'est déplacée; elle est devenue presque exclusivement asiatique. Dès 1875, le diplomate anonyme qui rédigeait le document, peut-être apocryphe, publié récemment par le *Times,* constatait que Constantinople comme *tête de pont* de la défense anglo-indienne était tournée. Le centre des opérations est aujourd'hui en Afghanistan, au défilé, hier inconnu, de Zulficar, et les calculateurs des destinées climatériques des nations piquent chaque matin leurs petits drapeaux sur des cartes dont le détail eût bien étonné Cassini.

Il y a quinze jours, le différend asiatique paraissait aplani. Le cabinet Gladstone léguait à son successeur, quant au présent, la solution plus ou moins précise, plus ou moins glorieuse, mais enfin la solution de l'arbitrage; quant à l'avenir, la mission autrement grave de l'établissement d'une frontière militaire destinée à couvrir les Indes.

La première de ces solutions n'est pas acquise qu'elle est déjà remise en question : au différend de Pendjeh a succédé la complication de Zulficar. La promesse d'un nouvel arbitrage tranchera-t-il cet autre imbroglio en attendant qu'une quatrième difficulté surgisse? Il est aussi difficile à lord Salisbury de répondre aujourd'hui qu'il lui était facile d'interroger quand il était dans l'opposition.

Les observateurs sinon indifférents, du moins impartiaux, qui actuellement composent la galerie et comptent les coups, assistent à un singulier spectacle. Chacun des combattants veut et ne veut pas, fait et ne fait pas. On sent que derrière les volontés identiques ou changeantes qui se perpétuent ou se succèdent dans le ministère à Saint-Pétersbourg et à Londres et qui, parlant, écrivant, donnant et retirant des ordres, croient agir, il y a je ne sais quelle force énorme, inconnue, qui entraîne ou arrête les uns et les autres, qui les fait aller et venir, parler et se taire, à sa volonté, pour l'exécution d'un dessein qu'elle seule connaît. Rarement l'action occulte des lois qui président au développement fatal de l'histoire n'a été plus sensible que dans les circonstances présentes. Les hommes qui sont aux prises dans le centre de l'Asie, colonel russe ou émir afghan, sont inconscients. Ils ne savent ce qu'ils font : aujourd'hui ennemis, demain alliés, au gré des décisions venues des deux capitales. Mais ceux qui à Londres et à Saint-Pétersbourg paraissent tenir les fils ne sont pas plus maîtres d'eux-mêmes. Ils vont dans les ténèbres, eux aussi, dans des ténèbres qu'ils sentent, qu'ils voient, pour ainsi dire, et cela ajoute encore à leur trouble.

Les ministres qui, à Saint-Pétersbourg et à Londres, ont actuellement la direction des intérêts anglais et russes ne sortent pas du commun des hommes d'État. Ce n'est faire injure ni à M. de Giers ni à lord Salisbury que d'affirmer qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre donné la mesure d'une capacité politique extraordinaire. On pourrait dire plutôt qu'ils ont été choisis l'un et l'autre par la destinée pour que le drame qu'elle prépare s'accomplisse sans qu'aucune intervention humaine en dérange la marche. Dans de telles conditions, il serait très difficile de prévoir quel il sera, dans quelle forme, en combien de temps il se développera, et quel en sera le dénouement.

S'il était permis pourtant de porter un pronostic sur le nouvel incident qui vient de déranger un instant les espérances des optimistes et les calculs des spéculateurs à la hausse, on pourrait penser que les fers ne sont pas encore pour cette fois mis au feu. Les hésitations évidentes des deux parties l'emporteront probablement encore sur le sentiment, si pesant qu'il soit, de la difficulté, de l'impossibilité

de maintenir l'état de choses actuel dans l'Asie centrale. De part et d'autre on tirera sur la corde. Pendant combien de temps encore? C'est là toute la question. Si le comte Tolstoï laissait pour quelque temps le tranchet et l'alène et daignait s'appliquer à la contemplation de ces événements, il y trouverait probablement une nouvelle preuve de l'impuissance radicale des hommes à entraver la marche de l'histoire, et, sans presque changer son titre, le nouveau roman qu'il pourrait en écrire s'intitulerait cette fois *Guerre ou paix*.

***

L'Asie n'est pas seule intéressante. Les nouveaux atlas sont compacts et il faut les changer souvent. Petermann et Kiepert sont sur les dents pour les mettre au point. Le commerçant, le voyageur, le soldat vont aujourd'hui plus vite que le géographe. On annonçait hier la publication d'une nouvelle carte des possessions coloniales de l'Allemagne. Il y a quelques jours, on affirmait qu'une entente s'était établie entre M. de Bismarck et le gouvernement anglais au sujet de leurs dissentiments coloniaux. Angra-Pequena, le Cameroon, la Nouvelle-Guinée font désormais partie du vocabulaire courant des diplomates, et la politique du sultan de Zanzibar est à l'ordre du jour plus même que celle de telle grande puissance européenne.

Il y a trois ans environ que la « fièvre coloniale » s'est emparée de l'empire allemand. Lorsque les premiers accès s'en firent sentir, tout le monde, en Europe, avait encore dans le souvenir le mot du prince de Bismarck sur « les os du grenadier poméranien ». On put donc se demander et on se demanda si l'approbation tacite que le prince-chancelier paraissait donner aux efforts des premiers pionniers de la colonisation allemande était sincère, ou s'il n'y avait là qu'un leurre, une simple apparence destinée à cacher de plus noirs desseins. Il a bien fallu pourtant se rendre à l'évidence. Depuis trois ans, la politique allemande n'a pas cessé de poursuivre le même but. Les missions du docteur Nachtigall, les nombreux efforts d'exploration dans la région des Grands Lacs, la réunion à Berlin de la conférence du Congo, jusqu'à la publication de ces *Livres blancs* qui ont été pour la fierté anglaise des coups si rudes, tout prouve que la politique coloniale n'est pas à la mode seulement de ce côté-ci du Rhin; tout prouve que le chancelier ne juge pas que le jeune empire doive s'endormir sur le succès de sa récente unité continentale. De pareils efforts ne sont pas dépensés en pure perte. Même les os des premiers grenadiers poméraniens blanchissent en ce moment sur les bords du Cameroon. S'il n'y avait là qu'un leurre, le jeu vraiment n'en vaudrait pas la chandelle.

Sans vouloir entrer ici dans le détail des raisons qui ont pu pousser le prince de Bismarck à se laisser entraîner par un courant qu'il a fait jaillir lui-même, il suffira d'indiquer celle qui paraît la plus importante de tous, celle qui s'unit naturellement aux préoccupations économiques qui, dans ces dernières années, ont été évidemment les siennes.

L'Allemagne fait, depuis dix ans, de la politique protectionniste à outrance. Autant qu'elle l'a pu, elle a fermé son marché au commerce des autres puissances. Grâce à ce régime, elle a vu son industrie et son commerce prendre un immense développement. Elle est devenue, en quelques années, la rivale redoutée de toutes les nations exportatrices du globe. Mais ce succès aura son revers. Devant les barrières fermées, les barrières se fermeront. La France déjà, autant qu'il lui est possible, entre dans la voie de la protection. Les autres nations suivent cet exemple. Demain l'Allemagne industrielle peut se trouver renfermée à son tour dans le champ de son marché national. C'est évidemment en vue d'une telle éventualité que M. de Bismarck songe à l'extension, sur les rives lointaines, du territoire allemand. Il voudrait ouvrir là des portes nouvelles, accumuler sur les points qu'il choisira la force d'expansion et de consommation que les émigrants allemands ont jusqu'à ce jour portée en Amérique.

Rencontrera-t-il dans cette entreprise le même succès qui l'a accompagné jusqu'ici? On pourrait en douter. L'Allemagne, constituée tardivement comme puissance continentale, est arrivée plus tardivement encore sur le terrain de la concurrence coloniale. Au moment où elle y pénètre, les bonnes places sont prises. Je doute que la perspective de mourir de la fièvre sur les arides bords du Cameroon ou dans les marais du Congo attire nombre de Fritz et de Hermann. La conquête du Zanzibar elle-même, à supposer qu'elle entre dans les desseins du prince de Bismarck, ne serait pas sans périls et, tout compte fait, offrirait encore une base coloniale peu satisfaisante. Il faudra à l'Allemagne bien du temps ou bien du bonheur pour réparer le retard qu'elle a mis à entrer dans la lice. Il n'en est pas moins intéressant de suivre avec attention ses premiers efforts. Ils sont pour justifier ceux qu'ont dû faire d'autres nations plus anciennes, qui n'ont pas voulu délaisser un héritage dont plus d'une puissance de l'Europe voudrait probablement, à l'heure qu'il est, détenir les titres.

EXOTIQUE

Nouvelle

I.

A l'une des extrémités de la forêt de Fontainebleau, près du village de Bourron, débouche le chemin vicinal qui conduit à Grez — un joli chemin bien lisse et bien droit, filant comme une flèche à travers les champs et les vergers jusqu'au fond de la vallée où court le Loing. On a laissé derrière soi les gorges abruptes, les escarpements, les ravins, les *dévaloirs* qui attirent à Marlotte un groupe nombreux de peintres; on a perdu de vue l'immensité des hautes futaies. Les derniers blocs de rochers s'égrènent blanchâtres sur un tertre avancé, espèce de promontoire aride que

couronnent quelques pins clairsemés plaquant leur tache noire sur le bleu du ciel; au-dessous, les sillons verdoyants des terres arables se soulèvent en vagues uniformes. Seuls, les amants de la rivière tournent le dos à un décor plus saisissant pour aller chercher autour de Grez des paysages aussi frais, aussi tranquilles que sont âpres et tourmentés leurs proches voisins, les Longs Rochers et la Gorge aux Loups. Cinq kilomètres à peine séparent un chaos qui eût tenté Salvator Rosa des lignes planes de ces herbages humides chers aux *animaliers* hollandais.

Le contraste, par une riante matinée de mai, semblait frapper tout particulièrement un jeune homme qui avait franchi ce court espace plus vite qu'on ne le fait d'ordinaire, grâce à l'allure des chevaux de sang qu'il conduisait.

Tout en tenant les rênes, il regardait la campagne avec intérêt et questionnait par intervalles le groom assis à l'arrière du phaéton. Ce personnage se montrant mal renseigné, un peu dédaigneux plutôt de tout ce qui n'était pas affaires d'écurie, le jeune homme fit halte deux ou trois fois devant un paysan courbé sur le sol, qu'il était en train de biner dans une pose maintes fois reproduite par Millet, qui a immortalisé d'un trait si simple et si grand à la fois les types rustiques de Seine-et-Marne. Alors s'engageait un de ces dialogues que le cultivateur solitaire dans son champ prolonge volontiers quand il en trouve l'occasion, étonné qu'un beau monsieur de Paris en sache moins que lui sur le pays où il est né :

— Oui, allez tout droit ; Grez ne manque pas de bonnes auberges... Vous vous arrêterez à la seconde sur votre main gauche... Une veuve qui fait de fameuse cuisine. Vous déjeunerez comme il faut... Ils vont tous chez elle...

(*Ils* signifiait sans doute les peintres, qui sont les habitués et les maîtres de la forêt, ses environs compris.)

— Si monsieur veut bien me croire, il fera mieux de revenir déjeuner au château, hasarda le groom. Ce n'est qu'une espèce de cabaret que l'on vante à monsieur. Il n'y a rien là-bas, rien du tout qui puisse intéresser personne, et, en tournant bride maintenant, les chevaux, pour peu qu'on les presse, seront rentrés avant midi.

— Non; puisque je suis venu jusqu'ici, je veux voir les bords du Loing; d'ailleurs j'ai averti que je ne rentrerais pas.

Inquiet, sans doute, pour son propre déjeuner, le groom soupira en reprenant une attitude impassible, la tête haute et les bras croisés.

Un petit cimetière planté d'arbres verts marque l'entrée du village de Grez, qui n'est qu'une longue rue, moins gai dans son excessive propreté que ne le sont généralement les hameaux fleuris de la forêt. Ce nom de hameau ne peut d'ailleurs lui être appliqué. Grez fut jadis ville, et ville importante; il en reste une église délabrée, antérieure à saint Louis, un pont de pierre dont les piles massives ont défié les siècles, et une tour, dernier débris, assure-t-on, du château de la reine Blanche.

La rue était déserte ce matin-là, les indigènes aux champs, les peintres à leur travail; mais le bruit d'une voiture roulant sur le pavé, l'émotion des chiens grands et petits qui hurlaient ou jappaient selon leur taille, attirèrent aux fenêtres ouvertes de quelques ateliers juchés sur les maisons de paysans deux ou trois têtes dont la physionomie étrangère surprit le nouveau venu, des têtes blondes aux traits placides, au teint coloré, campées sur de larges épaules, figures du Nord évidemment. Il ignorait que les Suédois et les Norvégiens fussent en assez grand nombre à Grez auprès de la colonie américaine, et que cette immigration scandinave eût usurpé momentanément la place des artistes parisiens. Certaines plantes ne peuvent croître ensemble sur le même terrain; une espèce fatalement chasse l'autre.

L'auberge recommandée était un grand bâtiment, élevé d'un seul étage et tapissé de vigne. On y entrait par une porte charretière ouvrant sur la basse-cour. Tandis que le phaéton s'arrêtait et que son conducteur, mettant pied à terre, jetait les rênes au groom, un volet d'en haut fut écarté en silence, une jeune fille regarda furtivement. D'une main très blanche la curieuse retenait le volet; de l'autre elle rassemblait contre sa poitrine les plis d'un ample peignoir. La plus opulente chevelure, pareille à un voile d'or, couvrait ses épaules, et le jour frisant brunissait cet or filé qui projetait une ombre légère au-dessus de deux yeux attentivement fixés d'abord sur la voiture fort élégante avec les armoiries qui s'en détachaient, puis sur l'habit d'été du meilleur style que faisait valoir la tournure svelte de l'inconnu. — Ni beau ni de grande taille, mais d'une distinction remarquable soulignée par un air de tristesse et de fierté. Oh! rien n'échappa aux deux yeux bleus durant cette minute de perçante observation. Quels magnifiques chevaux!... Leur maître devait être riche..., il était riche assurément...; on n'est pas mis avec cette négligence exquise, on n'est pas de cette façon à l'aise dans le luxe, on n'a pas cette désinvolture sans être un homme riche et un homme bien né. Si jeune qu'elle fût, la demoiselle avait apparemment une certaine expérience du monde. Peut-être n'eût-elle pas été fâchée que celui qu'elle étudiait levât la tête vers elle, car elle se savait assez jolie pour l'être plus qu'à l'ordinaire dans son désordre matinal. Mais il s'éloigna rapidement dans la direction de l'église.

La belle aux cheveux d'or — en vérité, ce nom de conte de fées s'imposait à sa personne, — la belle aux cheveux d'or referma le volet.

— Madame Loriot, dit-elle, interpellant avec le plus léger, le plus indéfinissable des accents étrangers la

grosse aubergiste qui passait, un seau d'eau à la main dans le corridor sur lequel ouvraient les chambres, qu'est-ce donc que ce phaéton si bien attelé qui vient d'entrer dans notre cour?

— C'est une voiture aux Liverdy, répondit la commère en posant le seau devant elle et ses deux poings sur les hanches.

— Aux Liverdy?...

— Mais oui, vous savez bien, ce château que vous avez visité une fois de l'autre côté de la forêt et qui vaut Courances ou Fleury, à ce que chacun prétend... Moi, je n'ai jamais eu le temps d'aller voir rien de tout ça; c'est trop loin..., j'ai ma cuisine...

— Oui, oui, je me souviens; le château de la Butte...

— Eh bien! il est aux Liverdy...

— Ainsi ce jeune homme serait le comte de Liverdy ou l'un de ses fils?...

— Bon! M. de Liverdy a passé la soixantaine et je ne lui connais que des demoiselles. Ce petit monsieur-là, paraît-il, est un invité qui est venu en se promenant...

— Vous ne savez pas son nom?...

— Si fait...; le domestique me l'a dit sans que je le lui demande... Un nom comme Homard..., un drôle de nom de baptême que je n'avais jamais entendu... Tenez, j'y suis...; c'est Aymar qu'il a dit, M. Aymar de... j'oublie l'autre nom. Son père est baron et général aussi, ou colonel...; enfin c'est du grand monde... Un gentil garçon, pas fort, mince comme un jonc, avec une figure pâlotte. Si l'on demandait à ces mignons-là de travailler ferme... Mais vous me direz : A quoi bon?... Ils ne sont pas sur terre pour ça... Cousu d'or probablement... Je vas ajouter des crêpes au déjeuner.

— Ah!... il déjeune ici?...

— Vous me faites penser que je suis en retard, s'écria Mme Loriot.

Et elle dégringola l'escalier plus lestement que ne semblait le permettre son obésité, mal contenue dans une camisole d'indienne.

Quant à la blonde enfant, elle rentra chez elle, tira l'un après l'autre avec une précipitation presque fiévreuse les tiroirs vermoulus de sa commode, assez mal remplis de nippes médiocres, bouleversa impatiemment quelques rubans, quelques bouts de dentelle, poussa un long soupir et, s'asseyant devant un méchant miroir qui réflétait tout de travers son charmant visage au fond d'une buée verdâtre, se mit à natter, pensive, le long écheveau de ses cheveux d'or.

Pendant ce temps l'objet inconscient d'une si séduisante rêverie faisait le tour de l'ancienne ville de Grez.

Quand on a considéré le porche de l'église et gagné l'une des ruelles qui, passant devant la tour carrée du château de Blanche de Castille, aboutissent au pont, il n'y a plus rien à voir; mais sur ce pont monumental qui enjambe le Loing on pourrait s'arrêter des heures de suite, fasciné par la rivière tandis qu'elle glisse, claire et sinueuse, entre les prairies frangées de saules et ces lavoirs munis d'auvents bruns, inspirateurs de tant de jolies toiles signées Ciceri. Des bras nus tordant le linge s'agitent avec la langue des lavandières, et le clic clac du battoir n'effraye pas les escouades de canards qui sillonnent l'onde, voilée çà et là de roseaux sur la pointe desquels se posent, pour repartir aussitôt, les demoiselles bleues et mordorées avec un frémissement qui fait étinceler leurs ailes de gaze. Quelques barques sont amarrées à la rive des jardins qui descendent rapides derrière les maisons de la grande rue, jusque dans l'eau où trempent les branches échevelées du rosier à petites fleurs dont les bouquets grimpent aux murs, s'attachent au treillage des tonnelles et mettent leur sourire parfumé au seuil des plus pauvres demeures.

De Moret à Souppe, le Loing varie ses délicieux aspects pour le plaisir de ceux qui le remontent, décrivant des courbes, retenant parfois dans son lit quelque rocher pittoresque, tantôt noir et profond sous un dais de feuillage, tantôt laissant transparaître ses cailloux à travers une nappe de cristal irisé. Le long des promenades ombreuses de Nemours, il régularise sa course; puis, de nouveau, les moulins le fouettent en écume, les collines se rapprochent pour mieux l'encadrer, jusqu'à ce qu'enfin la campagne aplanie devienne marécageuse et sans caractère.

Elle a tous ses charmes, cette riante vallée du Loing, entre le pont de Montigny et celui de Grez. Ce matin-là, des brumes bleuâtres, voilant quelque peu l'horizon, ajoutaient comme une séduction de mystère à sa beauté. Mais Aymar, accoudé au parapet, ne voyait apparemment ni les prés, ni les saules, ni les lavandières; il ne voyait pas non plus les peintres qui l'effleuraient en passant, leur bagage de paysagiste sur le dos, ni les pêcheurs à la ligne qui se dirigeaient du côté du bourg, la friture de leur déjeuner en bandoulière, le visage épanoui. Ses regards, qui erraient absents à la surface de l'eau ensoleillée, étaient en réalité fixés sur tout autre chose, sur une détermination difficile à prendre, sur un dilemme retourné maintes fois dans sa pensée.

Fallait il faire comme tant d'autres, s'élancer tête baissée dans le mariage..., dans un mariage qui satisfaisait toutes les convenances sans satisfaire son cœur?... Mais ce cœur était-il susceptible d'être satisfait? Saurait-il seulement définir ses exigences?... Mon Dieu oui, un peu d'imprévu et beaucoup de tendresse... Or la plus parfaite banalité, la plus imperturbable froideur avaient présidé à sa vie. — Pas de mère... à l'âge où une mère est le plus nécessaire, et avec cela le souvenir de caresses, de paroles d'affection qui lui avaient manqué tout à coup, qu'il n'avait plus retrouvées ensuite, auxquelles il aspirait toujours... Un père qui se piquait d'idées très arrêtées sur l'éducation des fils : les endurcir, les tremper, les forcer coûte que coûte

à être des hommes... Un père qui avait froissé ses meilleurs instincts, dont l'ironie systématique l'avait rendu timide, dont le dédain pour tout ce qui était sentimental ou exalté l'avait conduit à essayer de maintes folies où il avait laissé plus d'argent qu'il n'y avait trouvé de plaisir. Et maintenant que l'héritage maternel assez mince qui représentait sa fortune était considérablement entamé, on lui recommandait de réparer cette brèche en se mariant. Le comte de Liverdy, un vieil ami de sa famille, s'obstinait à lui prêter, sur la foi de son nom, toute sorte de qualités qu'il ne possédait peut-être pas; le comte de Liverdy lui eût donné volontiers, sans qu'il comprît bien pourquoi, l'aînée de ses nombreuses filles.

Ni laide ni jolie, Mlle Odette; insignifiante... et ne demandant qu'à être modelée selon le goût de son mari. Cette docilité au service du premier venu déplaisait à Aymar plus que tout le reste. Il eût voulu les qualités, les défauts qui s'imposent, qui se font aimer... Depuis huit jours qu'il était l'hôte du château dans un but soigneusement déguisé, Mlle de Liverdy chantait au piano, cousait des layettes pour les pauvres, obéissait avec un « Oui, maman » de poupée mécanique à toutes les injonctions de sa mère, qui ne cessait de répéter qu'elle ne l'avait jamais quittée une heure, une minute. Soit; elle était bien élevée, douce comme un agneau, dont elle rappelait d'ailleurs un peu la physionomie bêlante; jamais une pensée bonne ou mauvaise n'avait glissé sur son front; mais demain, une fois mariée, elle lirait des romans, elle irait au spectacle, elle sortirait seule, et que deviendrait alors cette perfection négative? Il était vrai pourtant que les coquettes n'avaient point, au gré d'Aymar, beaucoup plus d'originalité que les ingénues. Quand un vague et mélancolique besoin de roman, plutôt que des passions violentes, le jetait vers celles que, dans le monde et hors du monde, on aime sans les épouser, il ne rencontrait rien que de banal.

Du moins, en courtisant la dot et les faibles attraits de Mlle de Liverdy, Aymar était sûr de réussir pour la première fois à contenter son père, à faire ce qu'on attendait de lui. Ceux qui ne savent ce qu'ils veulent doivent se laisser conduire. Il s'était dit cela en acceptant d'aller au château de la Butte. Deux jours après, il avait écrit à son père : « J'ai beau faire, je ne vois aucune raison d'adorer toute ma vie Mlle Odette. » Et on lui avait répondu d'un ton légèrement railleur que le mariage n'engage pas à l'impossible, qu'il suffit de s'estimer réciproquement pour être heureux, et que les distractions du monde viennent en aide à ceux qui ne sont heureux qu'à demi.....

Tout cela était fort sage sans doute; mais Aymar ressemblait trop à sa mère, qui, tout estimée, tout amusée qu'elle eût pu l'être pendant les dix années d'une union sans amour, avait senti que l'essentiel lui manquait et l'avait senti jusqu'à mourir. — Névrose, disaient les médecins en lui dictant les remèdes d'usage. — Névrose héréditaire qui pesait sur son fils, et qui inspirait au colonel baron Dortal, ignorant de ces maladies modernes dont le siège est dans l'âme, autant de mépris que de pitié. — S'il voulait, ne cessait-il de répéter, s'il voulait, il serait comme les autres.... — Et les médecins de lui expliquer, sans espoir d'être compris, que la névrose est une maladie de la volonté.

De son côté, Aymar était disposé à considérer comme une maladie fort importune la dureté de certains égoïsmes, la persistance de la jeunesse insouciante et sensuelle chez un homme de cinquante ans, la promptitude à tout résoudre et à tout trancher sans s'arrêter aux mille nuances qui font hésiter les êtres plus délicats. Une impressionnabilité presque douloureuse le livrait faible et nu aux coups et aux froissements de toute sorte que son père avait bravés sous une triple armure de vaillance, de force et de gaieté. Que l'on dût s'enorgueillir d'être brutalement invulnérable, Aymar ne le croyait pas, et pourtant il ne pouvait se défendre d'un mélange d'admiration et d'envie, compliqué par la vague rancune des souffrances qu'avait endurées cette sensitive, sa pauvre jeune mère, et par un amour craintif qu'il tenait d'elle encore pour le tyran superbe qui les avait opprimés tous les deux.

Il y a dans l'influence d'une belle matinée printanière je ne sais quoi qui relève les esprits abattus et leur fait éprouver que tout est vain, sauf le plaisir de se sentir vivre en plein air, au soleil, dans ce bien-être auquel contribue le calme de la nature. Peu à peu le serrement de cœur qui accompagnait chez Aymar le souvenir des conseils, des reproches, des moqueries de son père, se dissipa; il cessa de se représenter Mlle de Liverdy lui offrant une tasse de thé, les coudes en arrière, les lèvres pincées; il eut le sentiment d'être dans un asile paisible et sûr, à l'abri de toutes les leçons de la sagesse mondaine et de toutes les entreprises des demoiselles à marier. C'était très doux. Le Loing coulait au-dessous de lui, moiré de lumière, en berçant les nénuphars où de brillants insectes continuaient à se poser. L'espace d'une minute, il suivit le vol capricieux d'une de ces gemmes animées qui ne se posait que pour repartir aussitôt à la poursuite d'une autre étincelle d'or tournoyante, sa compagne pendant les courts instants d'une vie enivrée.

— Ils sont mieux partagés que nous, se dit Aymar en souriant : des ailes et point de lendemain, une destinée réglée d'avance; nul ne leur demande ce qu'ils veulent, ni de prendre un parti.

La tiédeur de l'air, les animaux, les plantes l'invitaient à ne plus penser, et il ne pensa plus à rien en effet, le bruit d'un battoir et le chant d'un oiseau remplissant le silence. Une sensation toute physique l'arracha soudain à cette agréable torpeur, un tiraille-

ment d'estomac; il avait faim, l'heure du déjeuner devait être proche.

Aymar remonta le raidillon qui allait de la rivière à l'auberge.

II.

On entre dans la grande salle de cette auberge comme dans un moulin, sans avoir besoin de parler à personne. Le couvert était mis, une vingtaine d'assiettes alignées des deux côtés de la longue table de chêne qui en occupe le milieu; deux autres tables plus petites remplissaient l'embrasure des deux fenêtres se faisant vis-à-vis. Du reste, il n'y avait là personne pour accueillir le voyageur. Mme Loriot était toute à la confection de ses fameuses crêpes. Des aromes appétissants de gibelotte arrivaient par la porte entr'ouverte. Aymar, ayant inutilement demandé aux échos qu'on le servît le plus promptement possible, se mit, pour tuer le temps, à examiner l'une après l'autre les ébauches qui couvraient la muraille.

Toutes les auberges de la forêt sont ainsi décorées. A Barbizon, certaines de ces toiles brossées à la hâte portent la signature de jeunes peintres qui depuis sont devenus des maîtres.

Marlotte, sans pouvoir opposer aux noms de Rousseau et de Millet, de Jacques, de Ziem, de Diaz, des noms qui les valent, a aussi sa jolie collection d'études, de charges, de paysages, de nature morte spontanément offertes en tribut à l'hospitalité, plus souvent arrachées, faute de mieux, à quelque mauvais payeur. Telle bacchante a vu le jour en échange d'une bouteille de champagne; tel portrait à tous crins de l'école impressionniste est celui d'un bohème qui ne pouvait autrement solder la note. Une salle d'exposition fait suite à la salle à manger, renfermant d'autres ouvrages plus sérieux et moins intéressants pour la plupart : ceux-là sont à vendre.

L'auberge de Grez, tenue par Mme veuve Loriot, ne renfermait pas de chefs-d'œuvre; mais elle était décorée partout d'une façon assez caractéristique : il semblait que le génie de ses hôtes l'eût dédiée à l'hiver, et à l'hiver de climats plus rudes que le nôtre; ce n'étaient sur les murs que tempêtes de neige, montagnes de glace, noires forêts de sapins, lacs encaissés dans de hauts rochers au pied desquels s'accroupissent tout petits des villages frileux, intérieurs enfumés, scènes de patinage. On retrouvait sans doute quelque esquisse des bords du Loing ou un croquis d'indigène au milieu de ces réminiscences d'une patrie lointaine évoquée à l'étranger; mais ce qui dominait surtout, c'était la note fantastique : défilé de spectres figurés par les branches torses et les troncs bossus d'une rangée d'arbres dénudés qu'éclaire une lune pâle aux rayons figés pour ainsi dire; scènes bizarres logées dans le disque de cette même lune qui roule au sein d'une brume opaque; danse de gnomes; cigognes qui ramènent d'Égypte le printemps sur leurs ailes; enfin plusieurs nymphes des eaux... — Aymar constata que deux ou trois figures, bien que signées de noms différents, Snorre (de Bergen), Smedjedahl, Hodbrod, etc., avaient un air de famille. C'était le même visage de femme, la même forme svelte aux lignes serpentines, rendues tantôt avec talent, tantôt d'une main maladroite ou inexpérimentée, mais que toujours on pouvait reconnaître au contraste d'une chevelure pâle et de deux yeux bleu-noir assombris encore par le sourcil proéminent. La physionomie, dure et fascinatrice à la fois, avait dû être saisie sur le vif; elle convenait à cette *Walkyre* planant au-dessus des masses confuses qui représentaient une bataille, comme à cette *Nixe* laissant tremper son petit pied nu dans l'onde claire : elle aurait pu personnifier la poésie du Nord.

Tandis qu'il faisait le tour de la salle en lisant à demi-voix les noms inscrits au bas de chaque toile (des noms surchargés de consonnes et difficiles à prononcer), une servante passablement effrontée, qui venait d'entrer et qui achevait de mettre le couvert avec un grand cliquetis de couteaux et de faïence, dit en riant :

— Autant appeler le diable que ces gens-là, n'est-ce pas, monsieur? Moi, je ne m'y retrouve jamais. Il ne nous vient que des étrangers depuis deux ou trois ans. C'est leur parler qui est drôle! On n'y comprend goutte. Et ça ne rit guère... Allez, monsieur, la maison était plus gaie autrefois.... Pourtant, ajouta-t-elle en se rapprochant, il y en a qui plaisantent... Cet ours qui fume sa pipe là-haut, c'est la caricature d'un des originaux qui étaient ici l'été dernier... Il l'a faite lui-même et elle est joliment ressemblante, sans compter qu'il avait le caractère comme le museau... Un vrai sauvage, quoi!

— Et cela? dit Aymar en montrant du doigt la Nixe couronnée de feuillage aquatique.

— Ça?... c'est mam'selle Helga, parbleu! s'écria la servante comme étonnée que tout le monde ne connût pas une personne de cette importance. Mam'selle Helga est partout ici. Tenez, la voilà encore, en morte, en ange, je ne sais pas trop..., enfin avec des ailes...

Dans son empressement à faire les honneurs de la galerie, elle laissa échapper la poignée de cuillers qu'elle tenait.

— Lasthénie, cria une voix courroucée dans la cuisine, Lasthénie, que je t'y prenne à casser le ménage!

— Bon! voilà la patronne qui gronde, s'écria Lasthénie en relevant le quartier de sa pantoufle éculée.

Elle disparut, les bras au ciel :

— Quelle baraque!

— Mademoiselle Helga! répéta lentement Aymar.

Qui donc portait ce nom bref et sonore?... Un modèle?... un modèle norvégien? Aymar attendit le retour de la servante pour l'interroger; mais Lasthénie ne revenait pas : une interminable altercation s'élevait de plus en plus bruyante dans la cuisine. Tandis que Mme Loriot parlait avec colère d'argenterie bossuée, on entendait la voix aigre de sa jeune auxiliaire glapir :

— Belle argenterie, votre étain de quatre sous!

Tout en revenant par intervalles, comme si un aimant l'eût attiré, vers la *Walkyre* mieux peinte que le reste, Aymar continuait sa promenade autour de la chambre, suivi par l'œillade soupçonneuse du gros chat jaune pelotonné en manchon devant l'âtre vide.

L'un des angles était occupé par un piano, un piano ouvert, et sur ce piano était jeté auprès du verre d'eau où trempait une rose thé un roman anglais à couverture de papier gris. Il regarda le titre : *Good bye sweethearts*, *Adieu les amoureux*, ce pétulant récit, mouillé de larmes à la fin, où l'héroïne glisse, follement coquette, mais innocente au fond, de celui qu'elle aime à celui qui l'adore, et meurt trop punie, pauvre fille, après avoir passé, comme tant d'autres, à côté du bonheur. Tous ces gens du Nord sont plus ou moins musiciens ; le piano ne révélait rien sur leur compte; mais la rose, mais le roman trahissaient la présence d'une femme, et, quoiqu'il dût y avoir plus d'une femme dans l'auberge, Aymar Dortal, par une involontaire association d'idées, pensa tout à coup à Mlle Helga, vierge des batailles et ondine cruelle. Au même instant, une voix féminine d'un timbre argentin très particulier disait derrière lui, mais en s'adressant à quelque autre personne sans doute :

— Eh bien! mon livre?... J'ai dû laisser mon livre ici!

Brusquement il se retourna. La Nixe, la Walkyre était à deux pas de lui, mille fois plus charmante que toutes les copies, quoique de fait elle portât une toilette très pauvre et de mauvais goût; mais seule une femme, une femme envieuse et chagrine, aurait pu s'en apercevoir. Les plis droits de sa robe de mousseline, l'étrange petit tablier à fleurs imprimées qui se nouait sur les épaules par un papillon de rubans, la collerette dégagée qui découvrait un cou d'albâtre, tout cela ne relevait d'aucune mode connue et lui donnait un peu l'air d'une *esthète* anglaise; mais la jeunesse, la beauté ne sont jamais grotesques. Une rose thé pareille à celle qui fleurissait sur le piano, une rose dont la couleur immatérielle, se confondant avec celle de son teint, eût suggéré des comparaisons à un poète du vieux temps, était attachée au corsage que moulait une taille souple et ferme à la fois. Bien au-dessous de la ceinture tombaient mollement, d'une façon tout enfantine, deux nattes épaisses et soyeuses; les yeux sombres qui erraient par la chambre, en quête sans doute du livre égaré, demeuraient sérieux tandis que les lèvres s'entr'ouvraient naïves sur des dents petites, imperceptiblement aiguës, des dents éblouissantes de jeune animal qui peut déchirer en jouant.

— Ah! le voici! reprit-elle de sa voix chantante.

Et, sans attendre qu'Aymar, stupéfait d'étonnement et d'admiration, lui eût restitué son bien, elle étendit la main pour le prendre. Cette main douce qui effleurait la sienne envoya comme un frisson au cœur du jeune homme, qui put à peine balbutier quelques excuses. Elle se mit à rire, puis, d'un pas bondissant, gagna, son livre à la main, l'une des petites tables, où venait de s'asseoir une femme à cheveux gris, à lunettes posées de travers sur un nez de perroquet, figure de sorcière comme la France n'en produit pas, la laideur chez nous étant aussi rarement parfaite que la beauté.

— Tante! dit Mlle Helga en s'installant en face d'elle et en commençant avec volubilité un récit fort gai selon toute apparence, où Aymar ne douta pas qu'il ne jouât un rôle, car elle continuait à le regarder de côté.

Sans doute elle se moquait de sa timidité. Aymar Dortal était timide, malgré toutes les raisons qui auraient dû contribuer à lui donner de l'assurance, et ce matin-là il l'avait été plus que de coutume devant une petite fille.

— Si monsieur veut se mettre à cette place..., dit Mme Loriot entrant essoufflée, son tablier relevé dans la ceinture et une soupière fumante entre les mains. Oui, monsieur, à l'autre petite table. Vous serez mieux qu'avec tout le monde...

Aymar pensa qu'il serait mieux en effet, puisqu'il pourrait de son coin observer furtivement Mlle Helga, qui croquait, juste en face de lui, des radis moins roses que ses lèvres.

Les pensionnaires de Mme Loriot, cependant, arrivaient un à un : deux ou trois familles et une douzaine de beaux garçons solidement plantés, en gros habits de laine et coiffés de chapeaux à larges bords ou de bonnets qu'ils ôtaient en passant devant les femmes sans accorder plus d'attention à ces dernières, qui de leur côté répondaient d'un signe de tête distrait. Aymar en éprouva une sorte de satisfaction qu'il n'essaya pas de s'expliquer. Il ne fit nullement honneur au déjeuner plantureux de Mme Loriot, occupé qu'il était à considérer la Walkyre, qui mangeait et gazouillait de la façon la plus naturelle en oubliant sa présence apparemment. Faut-il donc croire que le jeune Dortal était tout le contraire d'un fat? Une bonne dose de modestie ou d'aveuglement est nécessaire pour supposer qu'une femme ne voit pas les gens parce qu'elle ne les regarde plus. La chatte, si féminine de mille façons, n'affecte jamais de guetter la souris qu'elle se promet de croquer... Elle détourne la tête, elle ferme languissamment les yeux, elle s'étire, elle déploie des grâces de sultane; si elle avait un mouchoir de batiste, elle s'en servirait en guise d'éventail, de l'air d'indifférence suprême que prenait Mlle Helga, renversée de

façon à faire valoir son fin profil, tandis que refroidissaient les crêpes sur lesquelles bientôt elle fondit à belles dents avec mille grimaces friandes. Aymar cependant ne soupçonna point que tout cela fût à son adresse. Il était bien trop tourmenté de savoir quelle pouvait être cette adorable fille, si elle n'était ni une fée des eaux ni une déesse du Walhalla, ce que son appétit de simple mortelle rendait peu vraisemblable.

Au dessert, les hommes réunis autour de la grande table allumèrent leurs pipes, les femmes sortirent, sauf une petite Parisienne qui était venue rendre visite à quelque Américain de la colonie et qui fumait des cigarettes. Le premier mouvement d'Aymar avait été de se lever en même temps que ses voisines et de les suivre à distance; mais il se ravisa, espérant en apprendre davantage sur leur compte par d'autres moyens. Pendant le déjeuner on avait interpellé sous le nom de Snorre l'un des peintres, colosse barbu, aux traits réguliers, à la physionomie intelligente, plus âgé que les autres du reste, et qui semblait jouir d'une sorte d'autorité. Or ce même nom se trouvait au bas de l'étude qu'il avait particulièrement remarquée. S'approchant de lui un cigare à la main sous prétexte de demander du feu, il s'assit pendant que le géant, sans répondre, lui présentait sa pipe, et engagea la conversation d'une façon habile par des compliments qui paraissaient involontaires. Il loua les qualités de couleur et d'expression de la *Walkyre*.

Le grand Snorre sourit de son air placide.

— Ce que vous dites me fait plaisir, répondit-il en français excellent quoiqu'un peu guttural; cette composition à l'état d'ébauche est de moi; mais il faut beaucoup d'obligeance pour ne pas la trouver informe: je n'ai fini qu'une figure et encore il n'y a que la tête qui vaille...

— Elle rappelle beaucoup celle d'une personne qui déjeunait ici tout à l'heure, interrompit Aymar allant droit au but.

— J'ai essayé de rendre en effet le caractère de son visage, répondit tranquillement le peintre, tirant une lente bouffée de sa pipe.

— Eh bien, le portrait est d'une ressemblance frappante.

— On ne peut dire que ce soit un portrait; le modèle n'a posé ni pour cela ni pour aucune des figures auxquelles d'autres que moi ont donné ses traits...

— D'une beauté rare, acheva précipitamment Aymar. Je comprends qu'elle inspire... Jamais je n'avais rencontré un type blond de cette espèce.

— Si fait. Vous avez vu la Nilsson...; elles sont de même famille pour ainsi dire. Dans mon pays ces blondes vaporeuses, trempées comme de l'acier, pétries de contrastes, existent assez nombreuses, plus ou moins belles... Celle-ci est un échantillon accompli du type, et elle a la grâce qu'il ne comporte pas toujours. La morbidesse n'est point une qualité de chez nous; cette démarche, ces attitudes souples semblent dénoncer un mélange de races; mais la Suédoise domine. On se figure ainsi nos femmes-cygnes, ne trouvez-vous pas?

— Vos femmes-cygnes?...

— Eh! oui, nos walkyres ont le pouvoir de se transformer en cygnes à volonté. Voyez, la mienne ouvre ses ailes. Celui qui est assez hardi, assez rusé plutôt pour dérober à la walkyre les plumes qu'elle dépose, celui-là devient son maître; mais qu'il cache bien la robe magique! Si jamais elle la retrouve, notre fille-cygne s'envole... Je ne sais pas qui sera jamais le maître de Mlle Helga; c'est une guerrière bien armée et qui sait se défendre.

— Vous la connaissez?...

— Pour avoir perdu mon temps auprès d'elle... Les autres la connaissent de même. Nous sommes brouillés avec elle, ayant eu le malheur de l'admirer et de le lui laisser entendre...

— En vérité! A quoi donc attribuez-vous cette humeur farouche?

Snorre haussa les épaules et les coins de sa bouche d'un air qui ne signifiait rien de bon; puis il partit d'un gros rire :

— Les nixes du moins n'entraînent guère leurs galants au fond de l'eau sans leur avoir d'abord accordé quelques faveurs... Mlle Helga n'a pas tant de bonté. Je désapprouve par conséquent l'idée de mon camarade Hodbrod qui a fait d'elle une Nixe, outre que cette coloration plâtreuse est exécrable...

— Elle vous occupe tous beaucoup, Mlle Helga, dit Aymar pour empêcher l'entretien de s'égarer sur la peinture.

— Oh! elle nous a tous occupés comme elle vous occupe aujourd'hui... Mais, grâce à son humeur revêche, à ses allures silencieuses, à je ne sais quoi d'équivoque dont nous nous méfions prudemment, c'est fini... Personne ne fait plus attention à elle.

— Qu'entendez-vous par je ne sais quoi d'équivoque?

— De mystérieux, si vous le préférez... Le mystère, monsieur, est l'essence même des séductrices en question... Vous n'avez pas lu nos *Sagas?*...

Et il se remit à rire, sa pipe entre les dents.

— Mais, sauf ce mystère, il n'y a rien à dire contre votre jolie compatriote? demanda Aymar avec une anxiété qui le surprit lui-même.

— Rien..., ni pour ni contre elle...; on ignore ce qui la concerne. Du reste, nous autres, nous ne sommes pas curieux comme les Français, reprit Snorre avec quelque malice.

— Eh bien, au risque d'aggraver la réputation que vous faites aux Français, je vous avouerai que je suis intrigué... Pourquoi ces deux femmes se tiennent-elles si obstinément à l'écart des gens de leur pays?..

— Et de tout le monde, interrompit l'artiste.

— Que font-elles à Grez?... de la peinture?

— Point que je sache. Mlle Helga ne sait pas distinguer un bon tableau d'une croûte. La *Nixe* de Hodbrod a paru lui plaire plus que ma *Walkyre*. Diablement dissimulée, d'ailleurs! La petite sournoise n'a voulu se reconnaître ni dans l'une ni dans l'autre... Non, je serais bien étonné qu'elle eût jamais seulement tenu un crayon... Je l'ai retrouvée ici à deux ou trois reprises. Ces dames vont et viennent comme la plupart d'entre nous..., comme moi-même... C'est l'année dernière, au printemps, que j'ai profité, pour avoir du génie, d'un moment où j'étais amoureux. (Snorre se remit à rire sans grande gaieté.) Maintenant, je la trouve toujours jolie, mais point du tout divine.

— Parce que?...

— Je vous l'ai déjà dit... D'ailleurs, sur les femmes, j'ai une opinion arrêtée : c'est la pierre d'achoppement... Permettez-moi de vous offrir de ce genièvre; j'en ai apporté une provision, car l'eau-de-vie de Mme Loriot est de l'eau claire. Et vous, monsieur, puisque nous en sommes aux questions, est-ce pour faire de la peinture que vous venez dans le pays?...

— Vous dites cela d'un air de doute, comme si vous m'en jugiez incapable, dit Aymar avec bonhomie. Sachez que j'ai déjà fait un peu de tout, monsieur, de la peinture et de la poésie...

— Peste! à votre âge!... Pour vous amuser, naturellement?

— Pour me désennuyer plutôt..., de sorte que j'ai ajouté à d'autres causes d'ennui le sentiment d'une médiocrité incurable.

— Parbleu! quand on embrasse tant de choses avant de naître, pour ainsi dire, quand on prend pour de l'art des jeux d'enfant! Donnez votre vie à un seul but et elle vous paraîtra trop courte. Vous ne vous ennuierez plus, j'en réponds. Moi, je ne suis pas arrivé bien haut, quoi qu'en pensent mes amis; mais je grimpe encore, mais je cherche mon chemin et je m'amuse à le chercher comme ne s'amusera jamais un amateur, fût-il millionnaire, j'en réponds...

— Vous me donnez la plus grande envie de reprendre mes barbouillages et de travailler cette fois sérieusement, dit Aymar; il est possible que je revienne et je vous demanderai des conseils, avec votre permission...

— Volontiers... si je suis encore ici; mais ma besogne avance... J'étais venu surprendre sur les saules cette première fumée de verdure qui se mêle aux brouillards d'avril. D'ordinaire j'habite Paris. Depuis plus de quinze ans, j'y ai mon atelier.

— Monsieur, vint dire le groom, la voiture est attelée.

Aymar salua le peintre; l'autre lui tendit la main et, comme il se versait un cinquième verre de genièvre, sa nouvelle connaissance pensa en s'éloignant que la pierre d'achoppement dont il avait parlé à propos des femmes pourrait bien être pour lui dans cette bouteille-là. Il cherchait toujours des yeux la charmante Helga, espérant que le hasard la ramènerait avant son départ, tandis que Mme Loriot changeait une pièce d'or qu'il lui avait donnée. Cela prit du temps; elle ne retrouvait plus la clef de son tiroir, il lui fallut ensuite remuer beaucoup de monnaie de cuivre. Cependant les chevaux impatients piaffaient à la porte et M. Dortal feuilletait d'un air indifférent le livre des voyageurs, qui, couvert de taches d'encre, s'étalait sur l'un des meubles de la salle de billard. Effleurant à peine d'un coup d'œil les autres noms, il relut plus d'une fois celui de Mlle Birger — Elizabeth Birger et sa nièce, — de Paris. Elles étaient à Grez depuis un mois.

— Mlle Birger est cette dame d'un âge mûr qui déjeunait à une petite table en face de la mienne? dit-il à Mme Loriot qui accourait vers lui, essoufflée comme à l'ordinaire, son tablier plein de gros sous.

— Oui, monsieur..; c'est une de nos plus anciennes clientes... Et sa nièce, si monsieur l'a remarquée, est jolie comme les amours. Oh! des personnes très distinguées; pas riches certainement, mais distinguées tout de même et si polies... Aucune fierté, monsieur... Aussi je me mettrais au feu pour elles, moi, mes enfants et Lasthénie...

— Il y a longtemps qu'elles viennent ici?..

— Oh! monsieur, quand on est venu chez nous une fois, on revient naturellement! Monsieur a pu juger que la cuisine est bonne, et, pour la propreté, je défie...

— Elle viennent toujours ensemble, toujours seules, madame Loriot?

— Seules?.. Qu'est-ce que vous me demandez là?.. Les hommes ont-ils de mauvaises idées!... Seules... Ah! les chères dames, je réponds qu'elles sont honnêtes autant que moi. (Et Mme Loriot frappa un grand coup sur son ample poitrine.) Nous en voyons assez d'autres qui ne le sont pas pour connaître la différence. Tenez, Mlle Ernestine avec ses cigarettes..., c'est gentil si vous voulez...; mais pour distingué..., on ne pourra jamais dire que c'est distingué, n'est-ce pas?... Au lieu que les dames Birger...

— Je suis sûr que vos pensionnaires sont très estimables... Vous ne m'avez pas compris... Non, gardez tout cela, dit Aymar en repoussant le contenu du tablier que lui tendait l'aubergiste.

Pendant que Mme Loriot redoublait les révérences sur le pas de sa porte, le phaéton sortit du village, Aymar retenait ses chevaux comme s'il n'eût pu se résoudre à ne point revoir Helga. Ajouter le nom de Birger à ce prénom quasi mythologique lui semblait parfaitement inutile... Helga, la femme-cygne, elle ne devait jamais être que cela dans sa pensée.

Enfin c'est de l'imprévu!.. Il a trouvé de l'imprévu à Grez, presque une aventure!..

Les chiens tirent sur la lisière du village leur der-

nière salve d'aboiements. La route blanche se déroule éblouissante au soleil avec un horizon boisé cette fois... Bon! il y a là-bas deux taches..., deux figures marchant côte à côte. Aymar lâche la bride à ses chevaux... C'est elle! Quel joli balancement de cette taille longue sur les hanches délicatement arrondies! Un grand chapeau de paille abrite ses tresses blondes... Elle porte une brassée de coquelicots. L'harmonieuse, l'élégante silhouette!... Et ce point noir sous une ombrelle de cotonnade rouge, c'est la tante Birger. Les deux femmes s'arrêtent et se rangent de côté pour laisser passer la voiture qu'Aymar a remise au pas. Il salue et fixe sur Helga un regard devant lequel timidement elle baisse les yeux... Oui, certes, elle a rougi... Le large bord du chapeau ne l'a pas empêché de s'en apercevoir.

Trois fois il se retourne, honteux de son impertinence, mais incapable de renoncer à ce dernier coup d'œil. Un sourire narquois échappé au valet assis derrière lui l'avertit qu'il est ridicule; il touche ses chevaux qui ne demandent qu'à fendre l'espace... Comme elle est loin maintenant!.. Mais la vie est devenue tout à coup intéressante pour Aymar.

— Ma foi, non, se dit-il à lui-même, c'est chose décidée : je n'épouserai pas Mlle de Liverdy.

— Le voilà parti tout de même, dit cependant avec un hochement de tête Mlle Birger à sa nièce.

— Bah! il reviendra, répond en riant la jeune fille; gageons qu'il reviendra, tante Liz.

TH. BENTZON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Le général Barrios

Libérateur, conquérant, fondateur d'empire s'il eût réussi, don Justo Rufino Barrios, président de la république de Guatemala, n'est-il, comme l'affirment ses adversaires, qu'un aventurier hardi, capable de se faire tuer, incapable de concevoir et d'exécuter un plan? Les événements qui, dans ces derniers temps, ont attiré sur lui l'attention, se sont déroulés avec une telle rapidité qu'ils n'ont pu la retenir. On n'a vu dans sa tentative qu'un de ces coups de main hardis, qu'un de ces *pronunciamientos* militaires dont les républiques espagnoles ont conservé la fâcheuse spécialité. On ne s'est pas enquis de savoir d'où venait et où allait ce chef de bandes devenu chef d'État, qui, en moins d'un mois, soulevait toute l'Amérique centrale, mettait cinq républiques sous les armes et disparaissait, en héros suivant les uns, en fou suivant les autres, au milieu de la tempête qu'il avait déchaînée. Les péripéties trop promptes éveillent la défiance; on se prend à douter de la valeur d'un homme ou d'une idée alors que, comme un météore enflammé, ils tracent un sillon lumineux aussitôt disparu. Les météores se prêtent mal à l'examen, plus mal encore à l'analyse; ils aveuglent et n'éclairent pas.

Et cependant ils ont, eux aussi, leur raison d'être. Ils sont la résultante de forces que nous n'avons pas encore su prévoir. En politique, tout précurseur est un aventurier s'il échoue, un grand homme s'il réussit. Mais en politique l'appréciation d'aujourd'hui n'est pas toujours celle de demain, et la liste est longue des noms de ceux que leurs contemporains ont condamnés et que la génération suivante a réhabilités. Ils avaient tenté trop tôt ce que d'autres devaient accomplir plus tard, et l'on a aussi peu d'indulgence pour les impatients que pour les retardataires : les premiers vous entraînent dans des aventures où l'on risque fort de rester; les derniers vous font manquer les meilleures occasions.

Aux États-Unis, au Mexique, dans l'Amérique centrale, on s'accorde, en ce moment, à blâmer comme extravagants les projets et les plans de Barrios. Condamné par le résultat, on le condamne encore au nom de la logique et du bon sens, comme si la logique et le bon sens étaient, en toute occurrence, les sûrs garants du succès. Les événements auxquels il s'est trouvé mêlé ont eu un grand retentissement dans le nouveau monde; ils sont peu connus dans le nôtre. Le récit n'en sera peut-être pas sans intérêt; il mettra en relief une physionomie originale et un caractère auquel on ne saurait à coup sûr refuser une prodigieuse ténacité de volonté.

I.

Justo Rufino Barrios naquit le 17 juillet 1835 à San-Lorenzo, dans le département de San-Marcos et la république de Guatemala. Dès 1823, les provinces de Guatemala, du Honduras, de Costa-Rica, Nicaragua et San-Salvador s'étaient détachées du Mexique et constituées en républiques indépendantes; mais cette indépendance obtenue par des efforts communs risquait d'être compromise le jour où chacune de ces républiques, livrée à ses propres forces, aurait à se défendre contre les agressions du Mexique. Tout en réservant leur autonomie nationale et administrative, elles formèrent une confédération qui leur permit de faire tête à l'ennemi. Le pacte subsista jusqu'en 1839. Les dissensions intérieures du Mexique, ses démêlés avec les États-Unis, son impuissance avérée à reconquérir ses provinces relâchèrent ensuite des liens que la crainte et l'intérêt avaient formés, et les républiques du Centre-Amérique se constituèrent en États souverains.

Leur histoire n'est guère qu'une succession ininter-

rompue de révolutions intérieures, de *pronunciamientos* militaires, de coups d'État amenant au pouvoir les insurgés de la veille, dépossédés par ceux du lendemain. Le Guatemala seul fit exception, la tyrannie s'y substituant à l'anarchie. En 1840, le général Carrera, métis de race indienne et espagnole, renversait le gouvernement, s'emparait du pouvoir et se faisait proclamer président. En cela il ne faisait qu'imiter ses prédécesseurs, mais il différa d'eux en tenant bien ce qu'il tenait. Maître du pouvoir, il ne le lâcha plus. A la finesse et la ruse de l'Indien il joignait la volonté opiniâtre de l'Espagnol, sa sobriété, sa cruauté froide, son catholicisme fanatique. Il supprima, sans pitié, tout ce qui lui faisait obstacle ; appuyé sur l'Église d'une part, sur l'armée de l'autre, il sut donner satisfaction à l'Église tout en contenant ses aspirations autoritaires, et il imposa à l'armée, avec une discipline rigoureuse, une salutaire terreur des *pronunciamientos*, dont il étouffa le germe dans le sang. Mais il excella surtout à associer à sa fortune ceux qui auraient pu être tentés de lui disputer son pouvoir. Ses compétiteurs possibles devinrent ses ministres ; il n'en changea pas et en fit des instruments dévoués qui lui devaient tout et avaient tout à perdre en le perdant.

Pendant vingt-cinq ans, de 1840 à 1865, il gouverna le Guatemala, le maintint en paix et en prospérité alors qu'au delà de ses frontières régnaient le désordre et l'anarchie ; craint des uns, haï des autres, mais respecté de tous, il mourut le jour même où, aux États-Unis, le sage et modéré Lincoln, victorieux de l'insurrection du Sud, tombait sous la balle d'un assassin. A son lit de mort, Carrera désigna aux suffrages du congrès, pour lui succéder comme président, le général Cerna, et telle était l'habitude prise d'obéir sans discuter, que le congrès, après sa mort, s'empressa de ratifier par une majorité considérable le choix qu'il avait fait.

Barrios avait alors trente ans. Sa jeunesse s'était écoulée à la campagne, au milieu des rudes occupations de la vie de planteur. Excellent cavalier, hardi chasseur, comme tous ses compatriotes, il joignait à une bravoure chevaleresque une imagination hardie, de hautes aspirations et des rancunes passionnées. A vingt ans, il avait vu son père, qui habitait Los Altos, arrêté, jeté en prison et traduit devant les tribunaux pour s'être permis quelques critiques à l'adresse du gouvernement : Carrera n'en tolérait aucune. Barrios jura de venger l'injure faite à sa famille. A partir de ce jour, il se posa ouvertement en ennemi implacable de Carrera ; mais il eut soin de mettre la frontière entre le dictateur et lui et d'établir son quartier général à Chiapa, petite ville du Mexique, à quelques lieues seulement de la limite des deux États. Il réunit autour de lui une bande d'ennemis de Carrera, d'exilés, de déserteurs, la plupart gens sans aveu, adversaires résolus de tout travail régulier, toujours prêts à se rallier autour d'un chef hardi et à servir ses rancunes pourvu qu'il fermât les yeux sur leurs excès et leur fournît l'occasion de se battre et de piller. A leur tête Barrios faisait sur le territoire de Guatemala des incursions fructueuses parfois, toujours dangereuses. Sous couleur de guerroyer, on pillait les villages, on enlevait les récoltes, on volait le bétail et les chevaux. Les traînards qui se laissaient surprendre étaient invariablement fusillés ; mais les vides se comblaient promptement, grâce à la réputation de Barrios. Ses tentatives n'étaient pas de nature à ébranler le pouvoir de Carrera ; mais à ce métier il acquérait de l'expérience et de l'importance, et, lorsqu'à la mort de Carrera Cerna fut élu président, Barrios était déjà assez connu pour que les mécontents qu'avait longtemps contenus la lourde main du dictateur estimassent à haut prix son alliance.

Don Sérapis Cruz, l'un des principaux lieutenants de Carrera, avait vu avec dépit l'avènement de Cerna. Il ambitionnait la première place dans la république, il estimait y avoir plus de droits que son heureux rival. Commandant une division militaire, il se déclara contre Cerna, entraîna ses troupes et se mit en marche sur la capitale ; mais, avant d'entamer la campagne, il s'allia avec Barrios, qui passa la frontière et joignit ses forces aux siennes. Pendant deux années, de 1867 à 1869, Cruz et Barrios soutinrent la lutte contre Cerna avec des alternatives de succès et de revers. Blessé dans une de ces rencontres, Barrios dut se retirer à Chiapa pour soigner sa blessure. Privé de son lieutenant le plus habile, Cruz fut surpris en son absence par les troupes de Cerna, arrêté et fusillé sans autre forme de procès. Cerna vainqueur profita de l'occasion pour se défaire de ses adversaires politiques et exila, entre autres, don Miguel Garcia Granados, membre du congrès, homme considérable et estimé, qui, après la mort de Carrera, avait osé se présenter comme candidat à la présidence. Granados, forcé de fuir, rejoignit Barrios à Chiapa, et d'un commun accord ils résolurent, à la première occasion favorable, d'envahir le Guatemala et de renverser Cerna.

En avril 1871, avisé par ses amis que Cerna devenait de jour en jour plus impopulaire et sollicité par eux d'entrer en campagne, Barrios franchit la frontière à la tête de trente-cinq cavaliers. Deux cents hommes de troupes régulières lui barraient le passage : il n'hésita pas à les attaquer et les culbuta. Prompt à profiter de ses avantages, il se porta hardiment en avant, recrutant les mécontents et appelant la population aux armes. Quelques jours plus tard, il se heurtait à un corps d'armée que Cerna avait expédié en toute hâte de la capitale. Barrios était trop avancé pour reculer. Il accepta le combat sans tenir compte de l'infériorité de ses forces, qui s'élevaient à peine à trois cents hommes, et manœuvra si habilement qu'il coupa en deux la colonne ennemie, lui tua beaucoup de monde et la

rejeta en désordre sur la route de Guatemala. Deux mois après avoir franchi la frontière avec trente-cinq cavaliers, Barrios, à la tête de cinq mille hommes, entrait dans la capitale avec Granados; Cerna était en fuite, et le congrès, docile aux ordres des vainqueurs, proclamait Granados président de la république et Barrios commandant en chef. Il avait en mains la force : la tentation était grande de s'en servir pour s'emparer du pouvoir.

Il sut attendre et patienter. L'ancien chef de partisans faisait son apprentissage d'homme d'État. Il en caressait les visées; parvenu à une certaine hauteur, il voyait mieux et plus loin. L'expérience lui avait appris comment on arrive au pouvoir : il étudiait les moyens de s'y maintenir. Il comprenait que, plus la base est étroite, plus la chute est facile, et il rêvait d'élargir cette base. Puis il sentait combien était précaire l'avenir et instable le présent de ces petites républiques du Centre-Amérique, renfermées dans d'étroites limites, sans frontières naturelles, se jalousant mutuellement, toujours prêtes à donner droit d'asile aux mécontents et aux réfugiés des États limitrophes. Dans chacune d'elles on conspirait à l'aise contre les autres, comme il l'avait fait lui-même à Chiapa, et mieux que personne il savait comment un chef de bandes peut, s'il est habile et résolu, devenir chef d'État. Jusqu'ici fort peu au courant des questions administratives et financières, il se voyait enfin à même de les étudier, et il arrivait à la conclusion que si l'indépendance est une belle et bonne chose en théorie, elle coûte cher dans la pratique, que cinq petites républiques dotées chacune d'un pouvoir exécutif, législatif et judiciaire, de tous les rouages d'un État souverain, ne pouvaient faire face à d'aussi lourdes charges qu'au moyen d'impôts qui paralysaient leur commerce et entravaient leur développement. De là à conclure qu'il y avait dans ces cinq républiques la monnaie d'un empire riche et puissant, dirigé par une seule tête et gouverné par une seule volonté, et qu'il était de force et de taille à jouer ce rôle, il n'y avait qu'un pas. Mais il était trop habile et trop prudent pour démasquer ses plans et avouer son ambition avant d'avoir préparé ses moyens d'exécution.

Chef de l'armée, il rétablit dans ses rangs une discipline rigoureuse. Carrera, pendant sa longue présidence, avait fait des troupes du Guatemala les meilleures de l'Amérique centrale : Barrios en augmenta l'effectif; pénétré de l'importance du rôle de l'artillerie dans les guerres modernes, il emprunta à l'Europe ses armes les plus perfectionnées. Tout cela coûtait; aussi laissait-il à Granados, avec les apparences du pouvoir, les charges financières et l'impopularité qui suit l'accroissement des impôts. Il se réservait de le remplacer quand le moment serait venu.

Il importait aussi de préparer l'opinion publique sans toutefois donner l'éveil aux États voisins et sans effrayer le parti conservateur, qu'il devinait peu soucieux de le suivre dans une entreprise aussi périlleuse. En cette occurrence il fit preuve d'une réelle habileté. Il mit en avant l'idée de renouer entre le Guatemala, le Honduras, Nicaragua, San Salvador et Costa Rica, le pacte fédératif auquel elles avaient dû, de 1823 à 1839, de conquérir et de maintenir leur indépendance contre le Mexique. Cette indépendance, il est vrai, ne semblait plus en cause; mais d'autres questions surgissaient pour la solution desquelles une fédération était désirable : questions de douane, de commerce, de voies de communication, de rapports avec l'étranger, d'emprunts nationaux, etc., etc. Cantonnées dans leur isolement, sans crédit, ces républiques sœurs ne pouvaient que végéter : l'heure n'était-elle pas venue de renoncer à une politique étroite et mesquine, de réunir en un faisceau commun des intérêts identiques et, sans rien abdiquer d'une autonomie dont il se proclamait le partisan dévoué, de marcher d'un commun accord dans la voie du progrès et du développement des ressources nationales?

Ces idées nouvelles souriaient à l'imagination des hommes jeunes qui aspiraient à des horizons plus vastes, des planteurs qui cherchaient des débouchés pour leur indigo, leur cochenille, leurs cafés, et réclamaient la construction de voies ferrées pour transporter leurs produits à l'Atlantique; elles flattaient l'orgueil national, elles rehaussaient le crédit et la popularité de Barrios. Le moment était venu d'agir : un coup de main hardi le débarrassa de Granados, dont il n'avait plus que faire, et, en juin 1873, le congrès de Guatemala l'élut président.

II.

Barrios était de l'école de Carrera. Comme lui, il fit sentir rudement son pouvoir. Convaincu qu'il importe peu d'être haï pourvu qu'on soit craint, qu'il ne suffit pas de rêver de grandes choses si l'on n'inspire la conviction qu'on est de force à les réaliser, il fusilla, emprisonna et ruina tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage; puis, assuré de ne rencontrer à l'intérieur aucune résistance, il put concentrer son attention sur l'exécution des projets qu'il nourrissait depuis des années.

Ses allures n'étaient pas sans inquiéter les présidents du Honduras, de San Salvador, de Costa-Rica et de Nicaragua. Si familiarisés qu'ils fussent avec les procédés auxquels ils étaient eux-mêmes redevables de leur avènement au pouvoir, ils ne laissaient pas de reconnaître l'excellence de ceux de leur collègue du Guatemala. Puis ils soupçonnaient une ambition supérieure, un plan longuement mûri dans ce chef de bandes devenu chef d'État, moins avide d'argent que de puissance, qui se posait en réformateur et en pionnier de la civilisation. Aussi, dès le début, se tinrent-

ils vis-à-vis de lui sur une certaine réserve. A ses ouvertures ils répondirent par des fins de non-recevoir et des refus déguisés. Barrios s'en émut peu; mais, à sa suggestion — et une suggestion de lui était un ordre — la presse du Guatemala commença avec un remarquable ensemble une campagne en faveur du renouvellement du pacte fédératif, invitant la presse des autres républiques à joindre ses efforts aux siens pour amener la réunion d'un congrès dans lequel la question serait examinée et discutée. Cette agitation, toute pacifique, gagna du terrain avec une telle rapidité que force fut aux gouvernements de donner satisfaction à l'opinion publique. En 1875, un congrès se réunissait dans la capitale du Guatemala, sous la présidence de Barrios, pour décider s'il y avait lieu de renouveler la fédération de 1823. Le résultat fut négatif. On se sépara sans avoir pu s'entendre, Barrios ne voulant pas tout dire et les plénipotentiaires se refusant à deviner.

Cet échec ne le découragea pas. Là où les promesses et l'intrigue avaient échoué, la menace et la force pouvaient réussir. Les présidents des quatre républiques refusaient de s'associer à ses vues : il fallait intimider les plus faibles, renverser les plus résolus, leur substituer des hommes qui, lui devant leur élévation, marcheraient avec lui. Il se remit à l'œuvre, comptant pour rien le temps dépensé, les efforts infructueux, avec la ténacité d'un homme ne faisant plus qu'un avec son idée, grandissant avec elle, résolu à tout pour la faire triompher.

A cette époque de sa vie, on peut se demander ce qui l'emportait en lui : l'ambition de fonder un empire et d'en diriger les destinées, ou la conviction que la grandeur de sa patrie et l'avenir du Centre-Amérique dépendaient du succès de ses plans.

Le président de la république de San Salvador s'était montré le plus hostile à ses projets. L'État de San Salvador, limitrophe au Guatemala, pouvait mettre sous les armes 15 000 hommes de troupes régulières. Barrios y comptait des amis et des partisans et faisait surtout fond sur l'un d'eux, don Rafael Zaldivar, son ami personnel, homme sage et modéré, qui partageait dans une certaine mesure ses idées. En 1876, estimant le moment favorable, Barrios déclara brusquement la guerre à la république de San Salvador, envahit le pays, renversa le gouvernement et fit nommer don Rafael Zaldivar président. En juillet de la même année, par ses intrigues, ses promesses et ses menaces il intervenait dans l'élection présidentielle du Honduras et faisait nommer Aurelio Marco Soto, dont le concours lui semblait tout acquis. Directement ou indirectement il disposait des forces des trois républiques de Guatemala, du Honduras et de San Salvador, s'élevant à environ 50 000 hommes.

Le Mexique ne voyait pas sans inquiétude les agissements de Barrios. Bien que, laissant dans l'ombre ses plans ultérieurs, il n'affichât encore d'autre prétention que celle de reconstituer la fédération de 1823, le Mexique ne pouvait oublier que cette fédération s'était faite contre lui et lui avait coûté ses plus riches provinces du Sud, trois cents lieues de côtes sur le Pacifique, deux cents sur la mer des Antilles. En cinquante années le Mexique avait successivement perdu le Texas, la haute et la basse Californie, l'Amérique centrale. Au nord, la puissante république des États-Unis débordait au delà de ses frontières; au sud, cinq petites républiques souvent en lutte entre elles lui assuraient, par leurs dissensions intestines, une sécurité relative. Mais il n'en serait plus de même le jour où, réunies par un pacte offensif et défensif, elles pourraient mettre en ligne des forces importantes et chercher à s'agrandir aux dépens de leur voisine. Depuis plusieurs années, à Mexico, on suivait, avec curiosité d'abord, puis avec une attention anxieuse, les progrès de Barrios. On avait, au début, toléré sa présence à Chiapa; malgré les réclamations de Carrera, on n'avait rien fait pour prévenir ses déprédations sur la frontière, ses incursions dans le Guatemala. Carrera pouvait être dangereux, Barrios ne l'était pas encore, et l'état d'anarchie dans lequel se débattaient ces petits États non seulement les mettait dans l'impuissance de rien tenter contre le Mexique, mais autorisait l'espoir, secrètement caressé, de reconquérir les provinces perdues. Si Barrios réussissait, un nouveau danger menaçait le Mexique. Il importait de le conjurer : le Mexique encourageait donc la résistance du Nicaragua et de Costa-Rica.

Barrios le savait; il cherchait auprès des États-Unis un point d'appui pour contrecarrer l'influence du Mexique. Il le trouva dans le projet de percement du canal de Nicaragua, projet favorisé par le gouvernement de Washington et dont il se déclara partisan. En ce faisant, il agissait habilement. L'Amérique centrale avait beaucoup à gagner à ce que la grande voie de communication entre les deux Océans empruntât son territoire. Le transit devait lui permettre de décupler son commerce, lui ouvrir de nombreux débouchés, et par son importance même assurer le respect de sa neutralité. En s'y ralliant, Barrios se conciliait les sympathies des États-Unis et du même coup celles des nombreux partisans que le canal comptait dans le Nicaragua même.

De 1876 à 1884, Barrios manœuvra avec adresse, préparant les voies, espérant encore obtenir par des moyens pacifiques, par la libre adhésion des parties intéressées, l'acte de fédération qui lui permettrait de réunir en ses mains tous les pouvoirs et de créer l'empire qu'il rêvait d'édifier. En 1884, il demanda de nouveau la réunion d'un congrès des cinq républiques pour lui soumettre ses vues. Le congrès devait se réunir soit à San-Salvador, soit à Santa-Técla. Une double défection fit échouer cette tentative : don Rafaël Zaldivar, président du San-Salvador, se déclara tout à coup

hostile à la réunion du congrès et dénonça en termes violents l'ambition de Barrios, et don Aurélio Soto, président du Honduras, donna sa démission.

Il n'y avait plus pour Barrios d'autre alternative que de renoncer à ses projets ou de recourir à la force : il n'hésita pas. L'influence du Mexique avait rallié contre lui le Nicaragua, le San-Salvador et le Costa-Rica; cédant à la pression exercée sur lui, Soto avait démissionné, et sa retraite enlevait peut-être à Barrios le concours du Honduras; mais dans cette crise suprême il ne s'abandonna pas et l'élection du général Luis Bogran comme président du Honduras vint relever ses espérances. Un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu entre le Guatemala et le Honduras; dès les premiers jours de 1885, Barrios fit ses préparatifs d'attaque et massa ses troupes sur la frontière du San-Salvador.

S'il était prêt, ses adversaires l'étaient aussi. Sous les auspices du Mexique, une ligue avait été formée entre le San-Salvador, le Nicaragua et Costa-Rica. Don Diaz, président du Mexique, publiait, en outre, un manifeste par lequel, prenant hautement fait et cause pour les trois républiques confédérées, il signifiait à Barrios qu'il considérerait l'invasion du San-Salvador comme un *casus belli* et interviendrait, au besoin par la force, pour la repousser. En attendant, de nombreux officiers mexicains recevaient de leur gouvernement l'autorisation d'entrer au service de la république du San-Salvador et de marcher sous les ordres de don Zaldivar, commandant en chef des troupes alliées. Conformément au traité d'alliance conclu, le San-Salvador mettait en ligne 15 000 hommes de troupes régulières; le Nicaragua, 4000; le Costa-Rica, 1000 immédiatement, 14 000 dans un bref délai, et avançait 100 000 dollars en numéraire. Enfin le cabinet de Mexico donnait ordre au général Zertuché, commandant les provinces de Oaxaca et de Chiapas, de concentrer immédiatement un régiment de cavalerie et deux régiments d'infanterie sur la frontière du Guatemala, où devaient le rejoindre en outre les contingents militaires expédiés des provinces de Vera-Cruz, Tamaulipas, Tabasco et Yucatan.

Barrios disposait de 20 000 hommes d'excellentes troupes; mais la menace d'une diversion par le Mexique ne lui permettait pas de diriger toutes ses forces contre le San-Salvador. Il lui fallait en immobiliser une partie pour défendre le nord du Guatemala. En outre, le temps le pressait; il importait d'agir avant que le Mexique eût concentré ses forces et que le Costa-Rica eût amené en ligne son contingent de 14 000 hommes qui, vu la distance et l'absence de voies ferrées, ne pouvaient rallier Zaldivar que par des marches forcées de plusieurs centaines de milles et par des chemins difficiles. Le 20 mars 1885, Barrios envahissait le San Salvador; le 31, ses avant-postes rencontraient auprès du village de Chalchuapa, à soixante lieues dans l'intérieur, un corps d'armée de 5000 hommes qui barraient la route de la capitale.

Le terrain était bien choisi : un rideau d'arbres masquait le front de leur position, située sur un plateau, défendue par des retranchements que l'on ne pouvait aborder qu'à découvert et adossée à un bois. Les murs du village, percés de meurtrières, abritaient un corps d'élite recruté parmi les meilleurs chasseurs du pays, renommés pour leur sang-froid et la justesse de leur tir.

Impatient d'en venir aux mains, Barrios ordonna l'attaque et fit avancer son artillerie pour ouvrir une brèche dans les murs du village. La nuit vint avant qu'elle fût praticable. Le lendemain, à la pointe du jour, sans attendre le gros de ses forces, Barrios rouvrit le feu; à neuf heures du matin, à la tête de huit cents hommes, il enlevait les premiers retranchements. Mais derrière cette première ligne l'ennemi en avait improvisé une seconde faite d'arbres enchevêtrés. En présence de ce nouvel obstacle, des pertes sensibles que l'on venait de subir et de la fatigue de leurs soldats, les lieutenants de Barrios étaient d'avis de surseoir à l'attaque et d'attendre l'arrivée du principal corps d'armée. Barrios y répugnait; cependant, sur leurs sollicitations, il consentit à les réunir en conseil de guerre dans une maison voisine. La majorité des officiers inclinait à remettre l'attaque au lendemain; mais, confiant dans sa fortune et la valeur de ses soldats, Barrios s'y refusa, donna l'ordre à ses officiers de rejoindre leurs rangs, fit amener son cheval, défila devant ses hommes qui l'acclamaient et fit ouvrir le feu. Puis, prenant la tête de la colonne d'assaut, il marcha droit à l'obstacle et l'enleva sans coup férir. L'ennemi se repliait sur le bois; Barrios, suivi seulement d'une partie de ses hommes, se lança à sa poursuite, gravissant au galop les pentes gazonnées. Au moment où ils atteignaient le sommet, ils furent accueillis par un feu meurtrier. Quand la fumée se dissipa, Barrios restait seul, à cheval, avec deux de ses aides de camp. Encouragés par son exemple et électrisés par son audace, ses soldats se hâtaient de le rejoindre quand deux coups de carabine vinrent abattre ses deux aides de camp. Barrios poussait de l'avant; une balle l'atteignit en pleine poitrine et le renversa mort sur le sol. Dissimulés dans le bois, les chasseurs salvadoriens frappaient à coup sûr, tirant lentement, abattant un ennemi à chaque coup.

En le voyant tomber, son fils adoptif Venancio Barrios et son gendre Urniano Sacho se précipitèrent pour lui porter secours; deux coups de carabine les jetèrent sur le cadavre du président. Il y eut un moment d'hésitation; puis plusieurs hommes sortirent des rangs et, gravissant la pente, tentèrent d'enlever le corps. Chaque fois que l'un d'eux était près de l'atteindre, une balle lancée d'une main sûre le renversait sur le sol. De part et d'autre la lutte avait cessé, elle était convertie en un

duel entre un ennemi invisible couvrant de son feu l'étroit espace où gisait Barrios, et ses soldats sacrifiant leur vie pour ne pas laisser son cadavre aux mains de ses adversaires. Plus de vingt d'entre eux tombèrent ainsi successivement sous les coups des chasseurs de San Salvador; ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que les soldats de Barrios purent enlever le corps de leur général.

Sa mort termine la guerre, pour un temps du moins, car les idées ne meurent pas et celle dont il s'est fait le représentant et l'apôtre sera reprise par d'autres. Quelque jugement que l'on porte sur Barrios, on ne saurait lui refuser la bravoure personnelle, la résolution virile, une volonté opiniâtre qui fait croire à une conviction sincère. Il fut ambitieux et cruel; les scrupules ne le gênaient guère, non plus que le souci du droit et de la légalité; mais, s'il eut les défauts de sa race et de son milieu, il eut aussi des qualités remarquables et les hautes visées d'un homme d'État. Ses adversaires se réjouissent de sa mort; beaucoup d'entre eux n'ont vu en lui qu'un tyran dont le joug était insupportable; mais ce tyran voyait loin et juste, et un avenir plus prochain qu'on ne pense lui donnera raison.

C. DE VARIGNY.

FRÉDÉRIC II ET LES HUMANITÉS

D'après des publications récentes

On lit dans le *Précis de l'histoire moderne*, de Michelet, dont se nourrissaient les écoliers de ma génération, ce joli portrait de Frédéric II :

« C'était un bel esprit, un musicien, un philosophe avec des goûts immoraux et ridicules; grand faiseur de petits vers français, il ne savait pas le latin et méprisait l'allemand; pur logicien qui ne pouvait saisir ni la beauté de l'art antique ni la profondeur de la science moderne. »

Les portraits de Michelet étant inoubliables, beaucoup de mes contemporains en sont restés là. Ils voient toujours Frédéric II soufflant dans sa flûte et rimant des pièces badines. D'après des documents récemment mis au jour, ils devront aussi se le représenter exécutant des entrechats devant son secrétaire, prenant un plaisir extrême à *Barbe-bleue* et versant des torrents de larmes aux endroits touchants de Racine. Cela fait, leur idée de Frédéric II sera encore incomplète, même en se bornant au côté bel esprit, comme Michelet l'avait fait à dessein — pour se ménager un contraste lorsqu'il viendrait au politique et au soldat.

Plusieurs publications nouvelles ou rééditions ont achevé d'instruire le public des lectures habituelles du roi Frédéric. Elles ont en même temps ramené l'attention sur les réformes qu'il avait accomplies dans l'instruction publique. Les travaux du docteur Cauer (1) et l'édition populaire de l'opuscule de Frédéric II sur *la Littérature allemande* (2) ont été suivis des *Mémoires* (3) de Henri de Catt, secrétaire du monarque, et l'on a vu qu'il y avait lieu de reviser les anciens jugements. Les goûts littéraires de Frédéric étaient plus élevés que ne le voulait la tradition suivie par Michelet. Ses idées sur la discipline mentale à donner à la jeunesse germanique étaient fort bonnes; il ne s'agissait, pour s'en apercevoir, que de faire avec plus de sang-froid que n'en avaient eu d'abord ses compatriotes irrités la part du juste et du faux dans l'opuscule cité et dans les écrits où le roi touche aux questions d'enseignement. Nous allons rappeler, en complétant les anciens documents par les nouveaux, quelles avaient été les études de Frédéric II, dans quelles circonstances, dans quelle mesure et sous quelles influences il avait acquis sa vaste culture. Nous analyserons ensuite les conclusions que son expérience lui avait suggérées pour l'éducation de son peuple. Les amis des humanités trouveront leur compte à l'un et l'autre chapitre.

I.

Si jamais homme eut le droit d'avoir gardé rancune au latin, cet homme est Frédéric II.

« Enfant encore, racontait-il à Catt, je déclamais *mensa, æ, dominus, i, ardor, is,* avec mon maître, quand tout à coup mon père entra dans la chambre. « Que faites-vous là? — Papa, je décline *mensa, æ.* — Ah! coquin, du latin à mon fils! Ote-toi de mes yeux! » Et il lui donne une volée de coups de canne et de coups de pied au derrière, en l'accompagnant de cette façon cruelle jusqu'à la seconde chambre. Effrayé par ces coups et par l'air furieux de mon père, tout transi de peur, je me cachai sous la table, croyant être là bien en sûreté : je vois mon père venir à moi, l'expédition faite. Je frissonne plus encore; il me prend par les cheveux, me tire de dessous la table, me traîne ainsi au milieu de la chambre et, finissant par m'appliquer quelques soufflets : — Reviens-y avec ton *mensa, æ;* voilà comme je t'accommoderai! »

---

(1) *Zur Geschichte und Charakteristik Friedrichs des Grossen.* (Breslau, 1 vol. in-8°. Édouard Trevendt). Le docteur Cauer était un professeur estimé, qui s'était beaucoup occupé de Frédéric II. Il est mort à Berlin en 1881. Le volume auquel nous renvoyons a été publié par un ami en 1883.

(2) Collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des* 18 *und* 19 *Jahrhunderts.* (Heilbronn, Gebr. Henninger.)

(3) *Mes entretiens avec Frédéric le Grand; mémoires et journal,* par Henri de Catt. (Leipzig. 1 vol. in-8°. Hirzel.)

Il y revint pourtant, mais peu : ce n'était pas chose aisée avec son terrible père, qui ne lui permettait d'autre lecture que le Nouveau Testament et qui prenait sur les affaires d'État le temps de pourchasser les livres et cahiers de ses enfants, et de les brûler, avec accompagnement de coups de bâton sur le dos du coupable. Frédéric ne sut jamais que quelques mots de latin : *Dominus vobiscum, festina lente, o tempora o mores*, et autres *ejusdem farinæ*, qu'il citait continuellement, correctement ou non. Il se doutait bien qu'il faisait çà et là des barbarismes. « J'en saurais plus sans ce diable de *mensa, æ, ardor, is* », disait-il. Son plus bel exploit latin est une inscription dont les savants allemands ne sont pas encore consolés et qu'on lit toujours, si je ne me trompe, au-dessus de la porte de la Bibliothèque de Berlin. Il voulait rendre le français : *Nourriture de l'esprit*. Il mit bonnement : *Nutrimentum spiritûs*.

L'ambition de Frédéric-Guillaume Ier était de faire de son fils un chasseur et un soldat. A dire vrai, il ne lui croyait de dispositions ni pour la chasse ni pour la guerre. Dans ses idées de vieux dur à cuire toujours tempêtant et rossant, il n'y avait rien de sérieux à attendre d'un garçon qui dansait le menuet. Il se flattait pourtant de le former tant bien que mal, ayant observé avec beaucoup de perspicacité que son fils était « une bonne pâte d'homme, dont on pourrait faire tout ce qu'on voudrait ». Il se donna infiniment de peine pour lui apprendre à chasser et n'eut que des déboires. Frédéric tirait un livre de sa poche, ne voyait pas les lièvres, et le roi s'écriait avec componction et serrement de cœur : « On ne fera jamais rien avec ce garçon-là! » Le jour où Frédéric-Guillaume eut la tentation de faire couper la tête à son fils, il était poussé par un sentiment honnête, dans lequel il faut tâcher d'entrer juste assez pour le comprendre : devait-il souffrir qu'un bon à rien, un baladin, gaspillât son cher trésor et ses beaux soldats de six pieds? Frédéric, qui avait l'âme grande et généreuse, comprit sa peine et ne lui en voulut pas. « Quel terrible homme, disait-il; mais quel homme juste, intelligent et propre aux affaires!... Il ne nous a donné que de bons exemples ; les fautes que ses enfants ont pu faire sont leurs propres fautes ; mon père ne les a pas occasionnées. Il était vraiment à tous égards un homme de bien ; c'était, au pied de la lettre, un roi philosophe dans toute la force du terme. Peut-être est-il allé trop loin en présumant trop de l'humanité... Malgré tous mes sujets de plainte, je n'ai cessé de le vénérer. » Ce langage d'un fils si cruellement traité est à rapprocher des basses rancunes et des vilaines haines d'enfants à parents pour lesquelles on ose aujourd'hui solliciter notre sympathie. Frédéric aurait été écœuré en lisant certains livres modernes.

Il avait même découvert que son père avait des instants « de l'âme la plus sensible ». On sait au prix de quels torrents de larmes se méritait, au siècle dernier, l'épithète « d'âme sensible », et l'on ne se représente pas Frédéric-Guillaume Ier s'en rendant digne. Passe encore pour son fils. Il n'y a jamais eu de siècle dont les idées et les sentiments aient pénétré aussi universellement l'univers civilisé que le XVIIIe siècle : on se convainc qu'il était impossible d'être impunément le contemporain des pleurards de l'*Encyclopédie* en observant que Frédéric II, ce grand esprit si héroïque et si ferme, n'avait pas pu échapper, malgré tous les soins paternels, à la maladie de son temps : l'attendrissement niais. En lisant *Britannicus*, il était arrêté par les sanglots à ces mots de Burrhus :

> Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
> Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime !

« Je ne saurais continuer, disait-il ; ce Racine me déchire le cœur. » La sentimentalité s'était insinuée à la cour de Prusse malgré les coups de pied de Frédéric-Guillaume.

Il était venu un moment où celui-ci avait été obligé de comprendre qu'il échouerait à mater sa « bonne pâte » de fils, et qu'il fallait laisser le « joueur de fifre », comme il l'appelait dédaigneusement, vivre à sa guise. Il aurait frémi à la vue de la bibliothèque de Frédéric, lui qui avait exilé un personnage pour avoir fait deux vers latins. « Il ne voulait absolument pas que je lusse, racontait son fils, et j'ai peut-être plus lu que tous les bénédictins ensemble. » Frédéric avait alors passé l'âge où l'on peut faire des humanités proprement dites. Les traductions françaises suppléèrent tant bien que mal aux originaux, et le jeune prince se pénétra, à travers elles, de l'antiquité, à un degré qui a été rarement surpassé. « L'esprit antique, dit le docteur Cauer, était passé dans son sang, autant que cela est possible pour un homme moderne. Parmi les motifs de ses actions, il n'en est aucun qui appartienne exclusivement au monde moderne. » Frédéric était un Ancien par ses idées sur l'amour de la patrie, la gloire, la mort. C'est dans le commerce des écrivains grecs et latins que s'étaient formées ses vues sur la vie et le monde. C'est à eux qu'en l'absence de toute foi religieuse il demandait les secours et les consolations que d'autres demandent au christianisme. Son favori était Lucrèce. « C'est mon bréviaire lorsque j'ai du chagrin », disait-il. Virgile, Horace, les historiens, Plutarque, Aristote, Cicéron le suivaient dans les marches pénibles de la guerre de Sept ans, sans cesse lus et relus. Il savait de grands morceaux de Cicéron par cœur et il surprit un jour étrangement M. de Catt en lui citant de mémoire plusieurs passages de saint Jean Chrysostome.

Il préférait les écrivains latins aux écrivains grecs. Ceux-ci perdaient plus que les Latins à être lus en traduction et ils appartenaient à un monde dont la vie politique n'intéressait pas Frédéric II, tandis qu'il con-

sidérait les Romains comme le premier peuple du monde. Sa familiarité avec le XVIIe siècle français contribuait aussi à incliner ses goûts vers l'antiquité latine. Malheureusement, il n'avait pas su se dégager du pseudo-classicisme qui suivit chez nous la belle époque, et il se croyait obligé, de par Aristote et les trois unités, d'admirer les tragédies de Voltaire et de déclarer que Shakespeare était un sauvage, *Gœtz von Berlichingen*, une « dégoûtante platitude ». On lui a reproché assez souvent ces erreurs de goût, et assez violemment, pour qu'il soit inutile d'y insister.

Les anciens lui avaient fourni sa philosophie. Il prétendait avoir été éloigné du christianisme par la façon dont les bons croyants de la cour de son père, son père en tête, pratiquaient les devoirs que leur religion leur prescrivait. Il racontait à ce propos que pendant une maladie très grave de Frédéric-Guillaume, des ministres de son culte étaient venus l'exhorter à se réconcilier avec un parent qui avait « irrité sa bile ». — « Il faut lui écrire, sire, et lui dire que vous oubliez tous ses torts. » Le monarque était très pieux. « Eh bien, répliqua-t-il, écrivez ; mais du moins, si j'en reviens, ne donnez pas ma lettre. Ne l'envoyez que dans le cas où je mourrais. » Frédéric II estimait que point n'était la peine d'avoir une religion ordonnant le pardon des injures et d'y croire de tout son cœur, pour pratiquer si maigrement. Au fond, il lui manquait de posséder le sentiment religieux. Il y suppléait par la grandeur de caractère qui lui faisait dire : « Il faut être ce que la naissance, qui en décide, nous fait en entrant au monde. J'ai cru qu'étant roi, il me convenait de penser en souverain. » Il s'était tenu parole.

Il avait formé sa philosophie d'un mélange qui paraît d'abord singulier, mais dont les anciens eux-mêmes lui avaient fourni des exemples. Attiré vers deux systèmes contraires, épicurien par tempérament, stoïcien par principe, il avait pris des deux mains et s'était fabriqué ainsi un corps de doctrine qu'il appliquait selon les circonstances. Sa fantaisie se complaisait aux contrastes qui jaillissaient de cet éclectisme. Pendant les moments les plus durs de la guerre de Sept ans, lorsqu'il se croyait perdu et pensait à s'empoisonner, il ne se lassait pas de relire les disciples d'Épicure. Au milieu de ce qu'il appelait sa « chienne de vie », à cheval dès l'aube avec un mal qui lui faisait du cheval un martyre, n'en descendant que le soir rompu de fatigue, pressé de tous côtés par ses ennemis coalisés, il s'amusait de la recommandation de mener une vie sereine et paisible et de contempler de très haut l'agitation et les folies des hommes. La lecture terminée, il se mettait à rimer ou à déclamer.

Il est d'usage de se moquer des goûts poétiques de Frédéric II : j'avoue que je suis, au contraire, plein de respect pour ses petits vers en considérant dans quelles circonstances, parmi quelles préoccupations et inquiétudes accablantes, beaucoup furent composés. Il n'est pas à la portée de chacun de faire une ode, fût-elle médiocre, la veille d'une bataille. Peu d'hommes sont même en état, le soir d'une défaite, de réciter les vers des autres et de congédier leur secrétaire en ces termes :

Que fais-je en cette extrémité ?
J'oppose encor plus de constance
A cette longue adversité
Qu'elle n'a de persévérance.

« J'applique au sort qui me poursuit ce que notre ami Chaulieu appliquait à la goutte qui le tourmentait... Allez mettre ordre à votre petit équipage, dormez tranquillement, comme je compte le faire. A demain, dans un fichu trou; bonsoir. »

Il est connu que les petits vers et les anciens avaient dans les classiques français leurs grands rivaux. On sait peut-être moins que Frédéric II recherchait dans notre littérature les écrivains et les sujets religieux. De toutes les pièces de Racine, *Athalie* était sa préférée. Il en savait une partie par cœur, et les *Mémoires* de Catt nous le montrent la relisant néanmoins trois ou quatre fois, d'un bout à l'autre, pendant la campagne de 1758-1759. Son goût pour les *Oraisons funèbres* de Bossuet et de Fléchier s'explique par son goût pour l'éloquence : il n'en est pas de même, ou du moins l'explication est insuffisante, pour les volumes de sermons qui le suivaient partout et qu'il relisait presque aussi souvent que les tragédies de Racine. Le *Petit Carême* le transportait. En 1759, il recommence deux fois un sermon de Saurin : « Que te ferai-je, Éphraïm? Que te ferai-je, Juda? » En général, il goûte tous les bons prédicateurs lorsqu'ils ne parlent pas de dogmes. « Ne devraient-ils pas, disait-il, s'appliquer à ne prêcher que la morale et à la prêcher aussi bien que l'a fait Saurin? Au lieu de morale, mes pédants vous parlent de dogmes et de mystères qu'on ne peut saisir et laissent pour eux cette divine morale qu'on ne saurait trop répéter aux hommes. » Il ajoutait avec plus d'enthousiasme que de logique : « Ne devraient-ils pas faire des descriptions terribles de l'enfer pour effrayer salutairement? Quand Massillon tonnait, dans son sermon sur la venue du Christ, tout son auditoire ne fut-il pas épouvanté, et combien d'auditeurs ne renoncèrent pas à jamais, ce jour, au siècle et à ses convoitises? »

Son commerce assidu avec Massillon, Saurin, Bourdaloue, Mascaron, La Rue et d'autres encore l'avait fait réfléchir aux causes de l'infériorité de la prédication allemande. « Savez-vous, disait-il à Catt à propos de son clergé prussien, pourquoi ils sont si pauvres prédicateurs? C'est qu'on y emploie des gens qui n'avaient aucune disposition; c'est qu'on étudie mal, que l'on ne se remplit pas la tête de la lecture de vos Saintes Écritures; c'est qu'on ne fait pas de cette lecture son affaire principale; c'est enfin parce que ces êtres des-

tinés à l'Église ne voient pas le bon monde, ne suivent pas assez les hommes et les passions qui les agitent. » Pour un impie, ce n'est pas mal trouvé.

Ainsi pénétré de fine culture et ayant bu le suc de l'antiquité, il déclarait pourtant qu'on avait « manqué son éducation » et que, s'il avait été mieux élevé, il aurait valu plus qu'il ne valait. Le regret modeste de ce qu'il aurait pu être avait tourné ses pensées vers l'éducation de la jeunesse prussienne, et, dès qu'il fut délivré de la guerre de Sept ans, il s'occupa activement des questions d'enseignement. « Je réforme, écrivait-il à d'Alembert en 1772, les collèges ordinaires, les universités et même les écoles de village; mais il faut trente années pour en voir les fruits; je n'en jouirai pas, mais je m'en consolerai en procurant à ma patrie cet avantage dont elle a manqué. » Dans une autre lettre à d'Alembert, de la même époque, il disait à propos du même sujet : « Ce sont les hochets de ma vieillesse. » Nous allons voir dans quel esprit il dirigeait sa réforme.

II.

Frédéric II avait beaucoup rabattu, dans son âge mûr, de son admiration de jeunesse pour ce qui venait de France. Le changement s'accuse surtout à dater de 1770, c'est-à-dire précisément à l'époque où le roi a le loisir de s'occuper d'éducation. Il est possible que le succès prodigieux de l'*Émile* y ait contribué en excitant Frédéric à réagir contre l'influence de Rousseau. L'*Émile* s'était emparé des esprits, en Allemagne, encore plus fortement, s'il est possible, qu'en France. Il était devenu là-bas l'évangile pédagogique sans lequel on ne faisait rien et dont on s'inspirait pour tout. Frédéric II ne se laissa pas gagner par l'engouement universel. « Mes idées, disait-il de Rousseau, sont aussi différentes des siennes qu'est le fini de l'infini. » Deux esprits aussi dissemblables devaient en effet engendrer des systèmes opposés. En outre, Frédéric faisait de la pratique, et Rousseau faisait de la théorie. Celui-ci était philosophe, celui-là était homme d'État, deux races qui voient rarement les affaires de ce monde avec les mêmes yeux. Il est vrai que Frédéric II a été appelé le roi-philosophe; mais c'était un philosophe pratiquant, un croyant, et non un grand-prêtre, malgré quelques petites tirades par-ci par-là. Il l'a bien prouvé le jour où il a écrit son *Plan d'instruction pour ceux que l'on destine à l'état ecclésiastique.*

Cette pièce curieuse, qui a été brûlée par accident et que nous ne connaissons que par une analyse de Catt, débutait par un éloge des jésuites. Frédéric avait été frappé de leur talent d'éducateurs; il avait recherché les raisons de leur supériorité et, les ayant démêlées, il les donnait, franchement et librement, sans se soucier de ce qu'en diraient Voltaire et sa coterie. Le vrai politique prend son bien où il le trouve. « Les jésuites, lisait-on dans *le Plan*, etc., sont les seuls qui s'entendent à l'instruction des jeunes gens qu'on leur confie. » Le roi n'avait pas pour cela l'intention de remettre la jeunesse de son royaume aux mains des Pères; mais il recommandait de prendre à ceux-ci ce que leurs procédés avaient d'excellent : « La manière de suivre les jeunes gens, de les observer, de saisir ce dont ils pourraient être capables, pour les pousser dans le genre pour lequel ils annonçaient du talent. »

Frédéric traitait toutes les questions d'enseignement avec la même indépendance d'esprit. On lui a reproché en Allemagne d'avoir méconnu et méprisé la littérature nationale et d'avoir prétendu greffer une culture latine sur le génie germanique. Il est naturel que sa brochure sur *la Littérature allemande* ait froissé et inquiété ses compatriotes. Frédéric II l'a écrite en 1780 et il n'y nomme ni Lessing, ni Herder, ni Wieland. Gœthe, dont le *Werther* remplissait le monde de son bruit, n'est cité que pour être injurié. Le roi ne cache pas sa prédilection pour l'école française, et l'on sent qu'il serait heureux de voir l'effort de l'Allemagne aboutir à produire des tragédies classiques. Cela dit, il faut reconnaître que s'il se trompait lourdement sur l'essence du génie germanique, il ne se trompait pas sur les moyens à employer pour favoriser l'essor de ce génie, dans quelque direction que ce fût; et que, s'il voulait en corriger les défauts par une infusion de culture latine, c'était assez discrètement pour ne pas en altérer la constitution intime. Tout son programme d'études, tel qu'il est exposé dans maint endroit de ses œuvres, repose sur deux idées : répandre l'étude du grec et du latin et développer l'enseignement de la langue allemande. En somme, c'est ce qu'ont fait les Allemands depuis lui, et ils ne s'en sont pas mal trouvés.

La nécessité des humanités était pour lui un article de foi : « Il faut absolument que les jeunes gens apprennent le latin ; je ne sors pas de là ; même quand ils se font marchands, cela leur est utile. » Le but étant de lire les auteurs anciens dans les originaux, il ne se contentait pas d'une étude superficielle; il voulait qu'un futur boutiquier berlinois pût lire couramment Tite-Live et Virgile. Sans exiger que le grec fût aussi généralement poussé à fond, il souhaitait de relever suffisamment les études grecques pour qu'une élite au moins fût capable de « se former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère » en le lisant « coulamment, sans le secours d'un dictionnaire ». En même temps, il encourageait à faire de bonnes traductions allemandes des auteurs anciens, pour les mettre à la portée de tous, et aussi parce que c'était un bon exercice, dont la langue allemande profiterait. Nous acquerrons, disait-il, de l'énergie et de la concision, nous apprendrons à resserrer nos idées, en traduisant Tacite et Thucydide, Salluste et Démosthène. Son amour des

anciens ne l'empêchait pas de déplorer l'habitude qu'avaient eue longtemps les savants allemands d'écrire en latin, « de sorte que leurs ouvrages étaient perdus pour presque toute l'Allemagne » et que la langue nationale, n'étant point cultivée, « demeurait chargée de son ancienne rouille ». On ne doit pas oublier que la première *Realschule* a été fondée à Berlin sous ses yeux. Il tenait compte de tous les besoins et était loin de vouloir emprisonner l'intelligence d'une nation dans un moule pédagogique unique.

Lorsqu'il parle de la langue allemande, il faut faire la part des idées fausses et ridicules qui tiennent aux lacunes de son instruction et au temps où il vivait, et ne voir que l'objet supérieur qu'il avait en vue. Quand il propose d'ajouter des voyelles à la fin des mots pour adoucir la langue, et de dire *sagena, gebena, nehmena,* le lecteur d'à présent, qui a quelques notions de grammaire comparée et de philologie, sourit. Dès qu'on laisse de côté les détails pour considérer la question de haut, on retrouve l'admirable bon sens de Frédéric. Ses idées sur sa langue maternelle se résument toutes en ceci : enseigner l'allemand dans les écoles de façon que chaque élève soit en état d'exprimer sa pensée avec clarté et précision. Frédéric savait bien qu'il ne suffisait pas, pour atteindre ce but, d'apprendre la grammaire allemande ou même latine : il insistait donc sur l'utilité de la rhétorique, et c'est un des points par où son système paraît aujourd'hui rococo à beaucoup. « La rhétorique, disait-il des écoliers, rendra leur esprit méthodique; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre et de les lier les unes aux autres. »

Il s'opposait à ce qu'on chargeât inutilement la mémoire des enfants. Le professeur d'histoire doit faire un choix entre « les événements qui ont eu des suites et ceux qui sont morts sans postérité », et ne s'arrêter longuement qu'aux premiers. En général, Frédéric II haïssait les minuties pédantes. Il ne pouvait souffrir l'érudition qui place le petit fait au-dessus de l'idée, et appelait les savants de cette école des « vétilleurs ». Grand logicien, comme l'avait jugé Michelet, emportant la *Logique de Port-Royal* dans ses bagages, il aimait les écrivains intelligibles, considérait la métaphysique comme un luxe d'oisifs et déclarait que le succès, en ce monde, est « à celui qui raisonne le mieux ». Le premier devoir du maître, à tous les degrés de l'enseignement, est donc d'apprendre à ses élèves à raisonner juste, car c'est une chose dont tout le monde a besoin, le paysan pour ses affaires aussi bien que le général pour ses combinaisons et le savant pour ses découvertes.

Méthode, clarté, précision : voilà les qualités latines que Frédéric II souhaitait d'inoculer à l'Allemagne, voilà dans quel sens et dans quelle limite il désirait une fusion des types d'esprit des deux races. Il était trop frappé des défauts du caractère français pour ne pas apporter dans ses essais d'emprunt infiniment de prudence et de mesure, beaucoup plus que n'en apportent aujourd'hui, en France, les imitateurs de l'Allemagne. Emprunter n'est pas copier, et copier est aussi destructif de l'originalité pour les peuples que pour les individus. Frédéric le sentait si bien qu'il opérait sa fusion par voie indirecte, par la seule vertu et force des humanités. Sans doute il faisait apprendre le français à ses jeunes gens : on ne pouvait point se passer, il y a cent ans, de savoir le français. « Cette langue, écrivait-il, est devenue un passe-partout qui vous introduit dans toutes les maisons et dans toutes les villes. Voyagez de Lisbonne à Pétersbourg et de Stockholm à Naples en parlant le français : vous vous faites entendre partout. Par ce seul idiome, vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudrait savoir, qui surchargeraient votre mémoire de mots, à la place desquelles vous pouvez la remplir de choses, ce qui est bien préférable. » Frédéric recommandait aussi la lecture des chefs-d'œuvre de notre littérature, exactement comme nous recommandons à nos enfants Gœthe ou Shakespeare; mais les racines et la sève de son système, l'alpha et l'oméga de sa pédagogie étaient le grec et le latin, le latin et le grec. Véritablement, « il ne sort pas de là », selon son expression.

Dans quelle mesure ses idées ont été suivies, le docteur Cauer nous le dit. Les programmes de Frédéric II servent encore aujourd'hui de modèles, pour les gymnases, dans plusieurs branches de l'enseignement, entre autres pour la logique. Quels ont été les résultats obtenus, il suffit, pour s'en rendre compte, de se rappeler *l'Allemagne* de Mme de Staël et de se mettre en contact avec un de ces marchands à qui Frédéric voulait qu'on fît lire Virgile et qu'on insinuât les principes de la *Logique de Port-Royal* et de la *Logique* de Wolff : on apprend vite à ses dépens que l'esprit positif et pratique coexiste aussi bien avec l'esprit métaphysique qu'avec l'esprit mystique.

Frédéric n'avait donc pas perdu son temps lorsqu'il continuait ses classes entre deux batailles. Ce n'est pas en vain qu'un homme est né roi depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds : il fait bien tout ce qui est de son métier de roi. — Mon cher, disait Frédéric à Catt, prenez des notes et n'égarez pas vos écritures. Vous aurez du plaisir à vous rappeler ce que nous avons fait et vous direz, en le voyant : « Là, j'écrivis ce que me dit ce vieux radoteur guerroyant; là, je le vis se plaignant sans cesse, me criant à outrance que sa vie était une chienne de vie, toujours dans des transes de ce que tout ceci deviendrait, me déclamant parfois de belles tragédies pour endormir ses inquiétudes, me faisant trotter comme un Basque et me faisant appeler lorsque je n'avais d'autre envie que celle de me reposer et de dormir. » Voilà les choses que vous présenteront vos tablettes. — Frédéric aurait pu ajouter à son portrait que le vieux radoteur guerroyant, gémis-

sant et déclamant, était un excellent maître d'école. L'Allemagne ne s'est pas montrée mauvaise élève; elle fait honneur à son maître.

ARVÈDE BARINE.

AUTOGRAPHES

Collection d'Adolphe Crémieux

On a souvent écrit la biographie d'Adolphe Crémieux; on a retracé sa vie politique, sa longue et brillante carrière d'avocat, commencée à Nîmes en 1817, continuée à Paris en 1830 jusqu'en 1870. Tout un côté de son existence, côté piquant et intéressant par les personnalités qu'il met en relief, n'a été connu que de ceux qui ont vécu dans l'intimité de la famille : nous voulons parler des rapports de Crémieux avec tout ce que Paris, pendant une cinquantaine d'années, a vu passer d'artistes éminents en tout genre, rapports dont on suit les traces dans la collection d'autographes laissée par l'illustre avocat.

Crémieux, artiste lui-même d'instinct et de goûts, amateur passionné de théâtre et de musique, marié à une musicienne remarquable, fut durant sa vie entière l'ami, le conseil, l'avocat absolument désintéressé de ceux qui, appartenant aux lettres ou aux arts, vinrent le consulter. Presque tous les engagements signés pendant cette époque, soit aux Italiens, soit à l'Opéra, furent rédigés ou modifiés par lui. Prenant au sérieux sa profession d'avocat, *défenseur du faible et de l'opprimé*, il soutint toujours l'artiste contre le directeur, tout comme dans les procès de séparation il défendit toujours la femme contre le mari. En échange de ses bons offices, les artistes reconnaissants se mettaient à sa disposition pour organiser les admirables matinées ou soirées musicales que, pendant tant d'années, M. et Mme Crémieux offrirent à leurs amis, et pour lesquelles on sollicitait la faveur d'une invitation.

Quel temps de splendeur pour la musique ! Quelle réunion inouïe de talents hors ligne ! Dans les salons du grand avocat se sont succédé Lablache, Rubini, Tamburini, Mario, Duprez, Roger, Baroilhet, Levasseur, Ronconi, Tamberlick, Delle Sedie, etc.; MM^mes^ Falcon, Grisi, Persiani, comtesse de Sparre, Damoreau-Cinti, Viardot, Bosio, Vandenheuvel, Carvalho, Nantier-Didiée, etc. Dans une même soirée, restée légendaire, on entendit Rossini, Meyerbeer et Auber accompagner eux-mêmes au piano les chœurs de *Guillaume Tell*, des *Huguenots* et de *la Muette*.

Tout jeune, Crémieux avait déjà l'amour du théâtre, qu'il a conservé jusqu'à la fin de sa vie. Un de ses cousins et lui étaient les deux seuls israélites envoyés par des parents sans préjugés au Lycée Impérial de Paris. Il y faisait de fort brillantes études et remportait de nombreuses nominations au concours. Le proviseur, M. Champagne, qui le gâtait comme un élève de choix, avait consenti, sur les instances d'un jeune homme, à le laisser aller deux fois par semaine au Théâtre-Français. Là, pour ses quarante-quatre sous, le jeune lycéen applaudissait du parterre Talma ou Mlle Mars, ses deux admirations. De temps en temps le bon M. Champagne déclarait à l'élève Crémieux que les choses ne pouvaient pas continuer ainsi; mais, comme les compositions étaient excellentes, il fermait les yeux et laissait faire.

A cette époque de sa jeunesse se place un épisode que Crémieux se rappela toujours avec un sourire. Une cabale avait voulu opposer Lafont à Talma, comme plus tard on essaya de mettre la Ristori au-dessus de Rachel, le talent au-dessus du génie. On applaudissait Lafont à outrance, on était froid pour Talma, qui, mécontent, finit par se décourager et par abandonner quelques-uns de ses rôles, entre autres celui d'Achille dans l'*Iphigénie* de Racine.

Un dimanche, le Lycée Impérial, qui adorait Talma, envoya au grand tragédien une députation chargée de lui demander de jouer ce rôle d'Achille le soir d'un prochain congé. Ce fut naturellement Crémieux qui porta la parole au nom de ses camarades.

Talma répliqua que Lafont était en possession du rôle et qu'il était presque impossible de le lui reprendre; cependant, ému par la chaleureuse insistance du jeune orateur, il consentit à redemander le rôle et finit par promettre solennellement de le jouer.

Au jour dit, le parterre était bondé d'élèves du lycée, venus pour applaudir leur acteur favori, qui se surpassa. Dans la grande scène où Achille exhale sa fureur contre Agamemnon, au moment où celui-ci s'écrie :

> Fuyez ; je ne crains point votre impuissant courroux
> Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous,

Talma saisit la poignée de son glaive comme s'il voulait en frapper le Roi des Rois; puis, le laissant soudainement retomber, il porta d'un geste rapide la main à ses cheveux.

Aussitôt tout le parterre se leva enthousiasmé en s'écriant : « Minerve ! Minerve ! Bravo, Minerve ! Bravo, Talma ! »

Ces jeunes gens, encore tout imprégnés d'Homère, avaient compris le geste d'Achille. Ils se rappelaient que, dans l'*Iliade*, Minerve le saisit aux cheveux alors qu'il se laisse emporter par son juste ressentiment contre Agamemnon, et ils acclamaient le grand tragédien qui s'était inspiré de ce souvenir classique.

Le cas échéant, notre jeune génération serait-elle aussi lettrée ?

Le désastre de Waterloo fut un profond désespoir pour Crémieux. Il était fanatique de l'empereur, qu'il avait harangué le 20 mars à la tête d'une députation du

lycée et qui — par une des plus étranges anomalies que puisse produire la politique — personnifiait alors la liberté en face de l'ancien régime, protégé par la Sainte-Alliance. La défaite de l'armée française consterna Crémieux comme impérialiste et comme patriote, puisque, nous le répétons, ces deux mots ont pu être un instant synonymes. De plus, il n'y eut pas de grand concours cette année-là, et Crémieux comptait sur le prix d'honneur. Découragé, il retourna à Nîmes, sa ville natale; puis il alla faire son droit à Aix, où il eut pour camarades Thiers, Mignet, Augier (le père d'Émile), Barbaroux (le fils du girondin). — Thiers disait déjà, dans ses rêves d'avenir, sans étonner ses camarades qui prisaient fort sa vive et nette intelligence : « Quand je serai minstre... »

Quant à Crémieux, il rimait beaucoup. Il fit, en dehors de l'école de droit, force paroles de romances dans le goût du jour et même, pour payer au confiseur les bonbons offerts aux belles dames d'Aix, il descendit jusqu'aux devises pour papillotes.

Au reste, tout le petit groupe d'amis était fort lancé dans la littérature. Augier et Barbaroux firent même représenter sur le théâtre d'Aix une comédie, fruit de leur collaboration. Elle tomba à plat. A chaque coup de sifflet, Augier se levait de sa place et criait : « Ça, c'est de Barbaroux ! », tandis que celui-ci protestait en criant : « Non, c'est d'Augier ! »

Et toute la salle de rire... et de siffler !

L'affectueuse confraternité qui unissait ces jeunes gens subsista malgré les différences de carrières et d'opinions qui auraient pu les séparer. Thiers et Crémieux, partis du même point d'opposition libérale, luttèrent l'un contre l'autre sous Louis-Philippe et sous la seconde république; mais ils se retrouvèrent, dans leur vieillesse, unis par un même sentiment de résistance patriotique à l'empire. L'ancien ministre royaliste se trouva ensuite amené par la logique des événements à se rallier à la république, que son vieux camarade avait pour la seconde fois aidé à proclamer et que tous deux — enfin d'accord ! — considéraient comme le salut du pays.

Une lettre piquante, adressée à Crémieux par Thiers quelques jours après la révolution de Février, montre que la politique n'avait pas éteint chez eux les souvenirs amicaux de la jeunesse.

« Mon cher Crémieux,

« Je ne vous ai rien demandé depuis que vous disposez de la justice de France en dictateur. Je vous ai laissé hacher mon département sans me plaindre, et vous l'avez fait sans vous gêner, bien qu'en fouillant dans votre mémoire la plus récente vous eussiez pu trouver quelques raisons d'avoir des égards pour moi. Mais vous êtes républicain, et je trouve cela tout naturel. Cette fois, je mets toute considération de côté pour une raison de justice qui me touche au cœur. Votre collègue qui est chargé de hacher les postes vient d'ôter son pain à un ami à moi, M. Goschler, au nom des principes les plus respectables, dit-on, et que vous violerez la semaine prochaine. Vous pouvez dédommager M. Goschler d'une manière qui ne lui laissera rien à désirer en le plaçant aux archives du Louvre. M. Goschler y fouille depuis dix ans. Seul il les connaît en France, et je le sais, car je l'y ai employé. C'est l'un des hommes les plus capables, les plus honnêtes que je connaisse, et en fait d'histoire de l'empire, le seul avec moi qui la sache. Peut-être m'accorderez-vous que je la sais et que j'ai qualité pour témoigner sur un sujet pareil. J'ajouterai de plus que vous faciliterez beaucoup mes recherches en plaçant M. Goschler au sein du dépôt qui contient seul toute l'histoire impériale. Peut-être ai-je mérité, non de la république, mais de la France, qu'on facilitât l'achèvement d'une œuvre qui n'a pas nui à sa gloire. Si enfin une raison peut vous décider, je vous dirai que vous m'aurez procuré le seul plaisir que j'aie eu depuis longtemps. Je vous demande donc instamment cette mesure, d'ailleurs indispensable, car le dépôt le plus précieux qu'il y ait dans le monde ne peut pas rester sans un gardien. Sachez qu'il y a là quarante mille lettres de l'empereur, composant l'un des plus beaux monuments de l'esprit humain, et que l'homme qui avec moi les lit et les relit depuis dix ans peut mieux qu'un autre les classer avec connaissance et amour. J'attends cette occasion pour juger si vous êtes un bon enfant, tout en étant un républicain.

« Tout à vous,

« A. Thiers. »

7 mai 1848.

Crémieux prouva à Thiers qu'il était *bon enfant :* il pardonna au vaincu l'amertume, d'ailleurs spirituelle, de la forme, et donna à M. Goschler le poste réclamé par son protecteur.

Les premiers vers de Crémieux que nous connaissions datent du mois d'août 1813. Il était encore au lycée, il avait dîné un soir chez M. et Mme de Montalivet, dont il aimait beaucoup le fils, son camarade de classe. Après le repas, les deux jeunes gens restèrent seuls pendant que Mme de Montalivet s'habillait pour se rendre à une réception impériale.

Elle reparut au salon avant de partir. Elle portait une robe décolletée à l'empire — c'est tout dire — et un immense chapeau qui mettait dans l'ombre sa charmante figure. Elle crut remarquer que sa toilette étonnait l'ami de son fils; elle l'interrogea à ce sujet sans qu'il osât répondre; enfin, encouragé par une seconde demande de l'aimable femme qui insistait pour connaître son opinion, Adolphe Crémieux répondit par ce couplet qu'il venait d'improviser sur l'air des Visitandines : *Ah! daignez m'épargner le reste :*

Mesdames, vous avez en vous
Ce qui nous charme et nous attire;

C'est un coup d'œil aimable et doux,
C'est un tendre et joli sourire.
Quittez ces chapeaux odieux
Qui nous cachent un front céleste,
Mesdames; montrez un peu mieux
Votre petit nez, vos grands yeux...
Et ne montrez pas tant le reste!

Ce couplet eut un succès fou, malgré la critique qu'il renfermait, critique d'ailleurs assez piquante chez un censeur de dix-sept ans.

En 1817, Crémieux, devenu majeur, se fit inscrire au barreau de Nîmes. Lorsqu'il se maria, en décembre 1824, il était déjà célèbre; on l'appelait constamment à Aix, à Montpellier; il plaidait toutes les grandes affaires de la région.

En 1818, Talma vint à Nîmes, muni d'une lettre de recommandation pour le jeune avocat. Il fut ravi de reconnaître en lui le lycéen enthousiaste qui lui avait valu une de ses plus douces ovations.

Talma ne quitta guère Crémieux pendant les quelques jours qu'il passa à Nîmes. Il alla l'entendre plaider dans une affaire d'assises fort importante; il s'agissait d'une accusation qui pouvait amener une condamnation capitale. Talma voulut visiter le prévenu avec Crémieux; il resta confondu devant l'inertie de cet homme dont la tête était en jeu. « Il faut, s'écria-t-il, qu'il ait une paralysie d'âme! » En revanche, il fut stupéfait, après la plaidoirie, qu'il avait beaucoup admirée, de voir dans quel état de fatigue et de transpiration était le jeune avocat. Il l'aida à changer de linge, il le frictionna et finalement lui dit :

— Ah çà, mon ami, plaidez-vous toujours comme cela?

— Sans doute.

— Mais vous êtes fou! Vous n'en avez pas pour dix ans.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Vous y mettez tout votre cœur!

— Naturellement.

— Mais non, pas du tout, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire : la tête, oui; le cœur, jamais.

— Est-ce bien vous qui me donnez ce conseil, vous qui nous faites pleurer, trembler, haïr, suivant que vous ressentez la haine, la colère, la pitié?

— Erreur, mon ami; je ne ressens rien. Je fais tout avec ceci (touchant son front) et (touchant son cœur) rien avec cela. Faites-en autant, si vous ne voulez pas que la lame use le fourreau.

— C'est impossible, je ne vous crois pas. Si votre cœur n'y était pour rien, le nôtre ne battrait pas si fort.

— Erreur, vous dis-je. Je vous le prouverai dès ce soir dans *Andromaque*. Je jouerai pour vous et vous m'en donnerez des nouvelles.

Le soir, Crémieux était dans sa petite loge sur le théâtre. Au moment des fureurs d'Oreste :

Eh bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?

Talma regarda Crémieux et dit tout bas à son confident :

— Recule-toi.

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

— Recule-toi donc, imbécile; tu me gênes.

Crémieux sortit du théâtre anéanti, et lorsque Talma, venant souper chez lui, lui demanda en riant s'il l'avait convaincu :

— Taisez-vous, lui dit-il; je suis navré, désillusionné. Vous avez été sublime; mais si je plaidais comme vous jouez, je serais exécrable. N'en parlons plus.

« J'étais jeune alors, disait plus tard Crémieux, je ne réfléchissais pas qu'après tout l'acteur, quelque inspiré qu'il puisse être, n'est qu'un interprète. Il récite l'œuvre d'un autre, tandis que nous, avocats, orateurs — surtout ceux qui improvisent, — nous devons donner le meilleur de nous-mêmes : il nous faut être convaincus pour convaincre, émus pour émouvoir. »

Une lettre écrite par Talma pendant son séjour à Nîmes dépeint l'enthousiasme qui l'y accueillit et la situation troublée du Midi à cette époque. Elle est adressée à un M. Arnaud, à Marseille.

« Nîmes, 23 juin 1818.

« Mon cher monsieur Arnaud,

« J'espère que vous m'avez excusé de n'avoir pas répondu de suite à votre aimable lettre; vous savez combien peu de moments me laissent mes occupations et mes fatigues. Depuis que j'ai quitté Marseille surtout, j'ai véritablement dépassé les bornes de la prudence : aussi ma santé s'en est-elle un peu ressentie. Nous avons pris beaucoup de part à la perte que vous avez faite. C'en est une grande, sans doute; mais, mon cher Arnaud, la mort est bien moins que la douleur, et votre pauvre mère souffrait horriblement. Vous savez mes idées sur cette misérable vie et je vous assure que je supporterais avec plus de constance la perte d'un être chéri que ses longues douleurs dans une maladie sans ressource. C'est là le spectacle le plus poignant, le plus insupportable que le cœur d'un homme puisse endurer.

« J'ai joué hier ici pour la neuvième et dernière fois. Nous avons eu une affluence de monde peu commune. Tous les environs de Nîmes s'y étaient rendus en masse (1). Une seule recette a été un peu faible; deux ont passé six mille francs. L'accueil que j'ai reçu ici a passé mon espérance; je n'ai qu'à me louer, même de mes ennemis. Mes représentations ont produit le meilleur effet; les partis se sont mêlés, et cela a fait une espèce de réconciliation, si toutefois il

(1) C'est dans une de ces représentations qu'un homme de la campagne, voyant Talma dans le rôle de Néron (*Britannicus*), fut frappé de sa ressemblance avec l'empereur et s'écria tout haut dans son patois : *Bou Dio! coumo semblo uno escu de cin francs!*

peut y en avoir entre gens si divisés (1). Le parti protestant a été prudent et mesuré; il s'est défendu de toute explication trop violente et trop *à bout portant,* et l'autre parti lui en a su gré. Enfin tout s'est passé à la satisfaction de chacun. Ils disent tous que c'est une époque pour Nîmes. Hier un nombre considérable de personnes de la ville est venu à minuit me faire ses adieux. J'étais couché et dormais profondément. Plus de soixante musiciens m'ont agréablement réveillé par une symphonie charmante. Il a fallu s'habiller et descendre au milieu d'une foule de monde; une personne m'a récité des vers et offert une couronne au nom des habitants de Nîmes; enfin, mon cher Arnaud, je n'ai rien vu de plus charmant; et nulle part je n'ai été reçu avec plus d'enthousiasme et de cordialité véritable. »

Crémieux passait à Paris toutes les vacances que lui laissait le Palais. Admis dans l'intimité de Mlle Mars et de Talma, il se vantait de leur avoir fait la « chouette » lorsqu'ils répétèrent *l'École des vieillards.* Il contait sur Mlle Mars une foule d'anecdotes curieuses; en voici une où il fut personnage actif.

Un soir, il assistait, avec deux amis de la grande artiste, à une représentation de *la Partie de chasse d'Henri IV.* Mlle Mars jouait le rôle de Betty. Après sa première scène, les trois amis se regardèrent tristement; sans s'être parlé ils étaient d'accord : la grande comédienne n'était plus d'âge à faire illusion dans ce rôle de jeune paysanne. Mais comment le lui dire? Comment la décider à l'abandonner? Et, d'un autre côté, n'était-ce pas le devoir d'amis dévoués d'empêcher que le public ne fît comprendre à l'artiste ce qu'eux n'auraient pas osé lui dire?

Leur décision fut rapidement prise.

Les trois amis soupaient chez Mlle Mars après la représentation. Pendant qu'elle était dans son cabinet de toilette, ils entrèrent dans la chambre à coucher où, sur leur recommandation, la femme de chambre avait déposé la robe de Betty. Munis d'une paire de ciseaux, ils coupèrent en trois la jupe, qu'ils étendirent sur le lit; puis ils rentrèrent au salon, fort émus de leur audace.

Mlle Mars fut longue à paraître. Lorsqu'elle ouvrit la porte, les trois cœurs battirent violemment.

— Donc, dit-elle d'un ton bref, je ne dois plus jouer Betty? Fort bien, c'est entendu. Allons souper, messieurs.

Jamais il ne fut plus question de l'aventure. Le rôle fut abandonné.

Citons encore quelques vers de jeunesse, à cause surtout du sentiment qu'ils renferment. En 1818, Crémieux offrit à son ami Émile Teulon (depuis premier président à la cour de Nîmes) une édition des œuvres de Cicéron. Après avoir passé en revue les divers titres de gloire de celui qui resta toujours son auteur favori, il dit :

Il est un ouvrage charmant
Où la douce philosophie
Se mêle au plus doux sentiment;
Il vante ce temps de la vie
Où l'homme, près de son déclin,
De ses jours entrevoit la fin,
Où, près de quitter la demeure
Qu'il habita quelques instants,
L'homme peut compter les moments
Qui lui portent sa dernière heure.
Écartant de sombres terreurs,
C'est là que son talent flexible
Ranime le vieillard sensible
Par des discours consolateurs,
Et que, d'une mort trop prochaine
Écartant l'image à ses yeux,
Par des exemples précieux
Il la montre encore incertaine.
Pourquoi, quand sa voix généreuse
A voulu charmer nos vieux jours,
De sa carrière glorieuse
Un monstre arrêta-t-il le cours?
Victime de la tyrannie,
Sous le poignard d'un assassin
Cicéron termina sa vie...
Mais ne plaignons pas son destin
Il ne vit pas Rome asservie;
Il put mourir républicain.

La main qui, trente ans plus tard, devait signer le décret qui proclama la république, écrivit tous ces vers dans un petit cahier cartonné que Crémieux ne feuilletait jamais sans un sourire ému. Il était intarissable sur ses souvenirs de collège. Il fallait l'entendre conter la visite de l'empereur au Lycée Impérial et comment M. Champagne, ce proviseur idéal qui laissait aller son élève au Théâtre-Français, gagna la croix de la Légion d'honneur.

L'empereur s'était assis dans le parloir pour prendre le café. Après avoir adressé quelques questions au proviseur, qui lui donna les assurances les plus satisfaisantes sur les élèves confiés à ses soins, il lui dit :

— Ainsi, monsieur le proviseur, vous êtes content de ces jeunes gens? Et vous n'avez jamais besoin de faire usage avec eux de l'ancienne méthode?

Ce disant, d'un geste expressif, il frappait en souriant sur son poing gauche fermé.

— Oh! sire, répondit M. Champagne, depuis que vous êtes à leur tête, les Français ne sont plus battus!

Cette exquise flatterie, qui, à cette époque, était encore une vérité, charma le souverain autant que les élèves présents (on avait réuni l'élite de chaque classe); ils acclamèrent leur proviseur, que l'empereur décora séance tenante.

Étant donné que l'esprit d'à-propos est une qualité éminemment française, il y a certes, dans le nombre, des croix moins bien gagnées.

Pendant les quelques années que Crémieux passa à Nîmes après son mariage, sa maison fut ouverte aux

(1) Ne pas oublier que Talma était bonapartiste.

artistes. Il reçut entre autres la visite de Liszt, encore tout jeune homme et doué déjà d'un talent surprenant. Il était fort intelligent, désireux de tout connaître ; il fut ravi de l'accueil que lui firent M. et Mme Crémieux. « Je vous en prie, monsieur, dit-il à l'avocat, gardez-moi trois mois chez vous, vous m'apprendrez toute la littérature française ! »

Il avait alors plus d'esprit et de malice que d'usage du monde, et voici comment il le prouva à Mme Crémieux. La jeune femme réunit quelques amis en son honneur; on fit de la musique, et une Nîmoise joua fort gentiment un morceau de piano. Quand tout le monde fut parti, Mme Crémieux reprocha à Liszt de n'avoir pas adressé à cette jeune personne un pauvre petit compliment qui l'aurait rendue heureuse.

— Permettez-moi de vous donner, cher monsieur, un conseil tout dans votre intérêt : faites un peu plus de frais ; un mot aimable coûte si peu et cause tant de plaisir !

— Faut-il le dire même quand on ne le pense pas?

— Mon Dieu oui, quelquefois.

Le lendemain, après le déjeuner, Liszt demanda à Mme Crémieux de jouer à quatre mains avec lui. Après le premier morceau, il se confondit en compliments.

— Quelle admirable musicienne! Comme vous déchiffrez ! C'est merveilleux !

Puis, la regardant d'un air malin :

— Eh bien ! qu'en dites-vous? Ai-je bien profité de vos leçons?

Nous ne trouvons dans les autographes de M. Crémieux qu'une seule lettre à lui adressée par l'abbé compositeur. Elle est datée de Weimar, 3 avril 1850.

« Mon très honoré ami,

« Me permettez-vous de croire que vous n'avez pas complètement oublié votre ancien élève, qui vous demandait avec une si ambitieuse naïveté de lui apprendre « toute la « littérature française », et qu'en bonne mémoire du passé vous voudrez bien accueillir avec bienveillance ces lignes dont le but est de vous recommander particulièrement un homme de capacité et de talent, M. Kolisch, de Vienne, lequel d'ailleurs, en sa triple qualité d'homme de tête, de plume et d'action, a de quoi se recommander beaucoup mieux que je ne saurais le faire? Pour vous mettre de suite au courant de ses faits et gestes, je vous dirai que depuis la révolution de Vienne, dans laquelle il a figuré comme combattant, M. Kolisch a dirigé une Revue démocratique à Leipzig (*die Wiener Boten*), et publié un roman politico-historique en trois volumes intitulé : *Kossuth et Metternich,* à la suite duquel la police impériale a redoublé de rigueur à son égard, si bien qu'il se voit obligé d'aller tailler ses plumes ailleurs qu'en Allemagne. Il en profite pour réaliser au plus tôt un désir d'apprendre à connaître Paris et les choses et les hommes qui y valent la peine d'être connus. Or, comme à cette fin on ne pouvait évidemment le servir plus amicalement que de vous l'adresser, permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien, sur ma recommandation, le rendre participant des bons procédés de votre obligeante hospitalité ; et veuillez bien agréer, mon très honoré ami, l'expression de la haute considération et des sentiments les plus affectueux de votre tout dévoué

« F. Liszt. »

(*La suite prochainement.*)

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Voici un livre, voici un homme! Gloire à M. Paul Mariéton qui les a découverts !

Ils étaient l'un et l'autre enfouis dans un hameau lointain : il les a déterrés; ils doutaient l'un et l'autre d'eux-mêmes : il leur a inspiré confiance en eux, il les a encouragés à se produire en pleine lumière, et ils vont lui devoir une célébrité voisine de la gloire. Ne vous êtes-vous pas dit quelquefois qu'il y a assurément dans plus d'un recoin de la province plus d'un esprit original ou puissant, qui verse sur un papier destiné à demeurer éternellement ignoré des richesses qui seront perdues pour tous? N'y a-t-il pas dans telle bourgade des Cévennes, dans tel petit chef-lieu de canton du Morvan, un penseur, un poète, un esprit créateur dont le nom ne retentira jamais, dont l'œuvre écrite pour lui seul — un chef-d'œuvre peut-être — n'aura jamais un lecteur? Il m'est arrivé, passant la nuit, par un train rapide, à travers la campagne, quand j'apercevais la fenêtre de quelque maison isolée éclairée d'une petite lueur, de me demander : Qu'éclaire-t-elle, cette lampe, ou plutôt encore cette humble chandelle? Sans doute une brave vieille fille qui ravaude; oui, mais il se pourrait aussi quelque poète inconnu qui chante mélancoliquement ses aspirations sans issue, ses rêves de gloire sans espérance, peut-être quelque Homère qui crée, pour lui seul, quelque héroïque épopée, ou encore quelque Pascal qui épanche sur un gros papier, son unique confident, ses larmes d'angoisse et de désespoir devant le problème de la destinée humaine.

M. Joseph Roux, humble curé à cinquante ans d'une très humble bourgade au fond du bas Limousin, était un de ces ignorés. Il serait demeuré dans l'ombre que projette sur son presbytère la montagne voisine, si M. Paul Mariéton, le fervent félibrisant, l'apôtre du félibrisme, n'avait fait appel au ban et à l'arrière-ban de tout ce qui peut félibriser. Écoutez l'Écriture : Dieu a dit à l'apôtre : « Tu iras par les villes et par les campagnes. » M. Mariéton s'est donc mis en route à travers les campagnes, et c'est là qu'il a rencontré l'abbé Roux.

Ils ont conversé amicalement d'abord sur les petits sujets, puis sérieusement sur les questions graves, et le jeune apôtre, écoutant le vieux prêtre, s'est écrié : En vérité, celui-ci est marqué du signe! Et il lui a dit : Vous êtes un penseur; donc remettez-moi le manuscrit où vous avez déposé vos pensées. Et le prêtre ayant répondu : « J'en avais six cahiers; mais je les ai perdus dans une gare »; l'apôtre lui a dit : « Il faut les retrouver dans votre mémoire! » Et le prêtre a obéi à l'apôtre; et nous, nous remercions l'apôtre et nous disons au prêtre : « Il eût été dommage que ceci eût été à jamais perdu : dommage pour nous, car il y a là des pages de grande valeur; dommage pour vous, car la publication de ces pensées (1), c'est, du jour au lendemain, la célébrité conquise, c'est votre nom salué par tout ce qu'il y a d'intelligent et de généreux, c'est presque la gloire, monsieur le curé de Saint-Hilaire. »

Passer sa jeunesse dans la claustration du séminaire, vivre ensuite dans l'isolement au fond de la campagne : mauvaises conditions pour connaître l'âme humaine, les passions, les agitations secrètes du cœur et surtout du cœur féminin, les vices rares et délicats. Il y a bien un moyen d'information et qui a servi singulièrement à Massillon dans ses investigations morales et ses analyses psychologiques : la confession. Oui, sans doute, pour le prêtre des grandes villes qui a affaire à des consciences dont le maniement est un art et l'étude une science subtile. Mais un prêtre de campagne! Il ne travaille pas, lui, dans le fin! Il n'a pas l'occasion de sonder les replis cachés, par cette raison que ces bonnes grosses consciences rustiques sont tout unies. N'attendons point alors de M. l'abbé Roux des vues nouvelles et des observations pénétrantes sur l'homme même. Sur la société, les relations du monde, les petites hypocrisies de nos rapports, enfin ce dont La Bruyère faisait un de ses plus longs chapitres : *la Cour et la ville*, il ne faut pas non plus espérer beaucoup. Où aurait-il appris tout cela au fond de son village? Sur les lettres et les arts, sur le mouvement de l'esprit contemporain, il a pu observer et méditer, et, en effet, il a sur ces questions d'ingénieux aperçus; mais enfin il n'a observé que de loin; il n'était qu'à moitié au courant; il lui arrive de donner comme nouveau — et cela est nouveau pour lui — ce qui est déjà depuis assez longtemps en circulation. Non, ce n'est pas là non plus qu'est le grand intérêt de son œuvre. Où donc alors?

C'est dans la peinture de ce *moi* sombre, attristé, découragé, sur lequel, dans cette solitude, se concentre presque toute son observation; c'est aussi dans le tableau, plus sombre encore et plus désolé, de cette campagne morne qui l'attriste, et de ces paysans rudes, grossiers, avares, courbés vers le sol et vides des choses du ciel, au milieu desquels il vit sans parvenir à les aimer, en qui il trouve des indifférents, parfois même des ennemis. On dirait l'amertume et l'ironie d'un pessimiste. Mais ce qui fait que l'impression par nous ressentie n'est plus la même que lorsque nous écoutons d'autres pessimistes, c'est que ce pessimisme est combattu par l'esprit chrétien. Il s'échappe et il déborde, mais nous sentons qu'il ne s'est pas fait jour sans qu'il y ait eu lutte. C'est, passez-moi le mot, comme un pessimisme comprimé; et alors, quand il éclate, l'explosion est d'autant plus violente que l'effort a été plus grand pour briser la barrière qui était opposée. On comprend qu'avant cette note stridente ou ce sanglot il y a eu, au dedans, bien des grondements sourds, bien des soupirs étouffés. Peut-être notre imagination va-t-elle trop loin; mais enfin il me semble que, même à ce moment suprême où le cri désespéré retentit, le pessimiste malgré lui a fait effort pour en amortir le bruit. Quand le sang coule d'une blessure de son cœur, nous supposons qu'il y a au dedans bien d'autres plaies encore auxquelles le blessé a dit : Il faut qu'on vous ignore, vous ne saignerez pas! Tel est l'effet de cette pudeur de la souffrance, que son expression contenue nous touche d'autant plus. Je suis bien moins ému, je vous jure, par les gestes violents et les intarissables larmoiements des Jérémies du pessimisme.

Pessimiste, M. Roux l'est non seulement malgré lui, mais peut-être sans le savoir. J'imagine que quelqu'un l'étonnerait, qui lui parlerait de Schopenhauer. Lui, il n'arbore aucun drapeau, ne se réclame d'aucun système. C'est tout simplement un abandonné qui se lamente, un exilé qui soupire après la patrie, un Jocelyn épris non des charmes de Mlle Laurence, mais des joies de l'intelligence, relégué non parmi les poétiques pâtres des Alpes, mais parmi les grossiers laboureurs du Limousin. *Je suis un barbare parmi eux parce qu'ils ne me comprennent pas!* Ce mot revient plus d'une fois; et ces barbares — car c'est eux, les barbares, — il les plaint tout aussitôt après les avoir accusés, car enfin il n'oublie jamais qu'il est prêtre, et, si un mot cruel lui échappe, il est comme saisi d'un remords.

Sombre et sévère destinée que la sienne! Tortures de toutes les heures, de toutes les minutes! Un seul rayon de soleil chaque jour, à l'instant où arrive le piéton. Ah! le piéton! qu'il entre! Il apporte quelque chose de Paris, des journaux, des Revues! Voici donc une bouffée d'air qui arrive! Oui; mais, après ces courts instants où l'imagination vous a transporté au pays où l'on devrait vivre, on ne souffre que plus cruellement de l'immobilité et du sommeil de plomb auxquels on est condamné. Et l'on se prend à maudire presque l'instruction reçue, le goût des plaisirs de l'esprit, ce besoin de penser, cette ambition de gloire — ou même ce désir plus modeste et si légitime de savoir, en interrogeant quelques hommes éclairés, si ce qu'on pense et ce qu'on écrit vaut en effet qu'on le

(1) M. Joseph Roux : *Mes Pensées*. Introduction par M. Paul Mariéton. — 1 vol. Paris, 1885. Alph. Lemerre.

pense et qu'on l'écrive. Mais où les trouver ici, ces juges, avec qui entrer en communication d'idées quand on vit parmi des sauvages auxquels on sacrifie tout ce qu'on a pu rêver de bonheur et qui vous regardent comme un ennemi? Et alors, dans un accès de désespoir, on s'écrie : « Oh! être le dernier des hommes dans le dernier des pays! »

Oui, condamné à cela! Mais pourquoi condamné? et pourquoi aussi à perpétuité? Ici je supplie le lecteur de ne voir dans ce qui va suivre qu'une supposition de ma part, un petit roman peut-être. Le curé de Saint-Hilaire n'articulant expressément ni griefs ni reproches, je serais désolé de lui faire dire ce qu'il n'a pas voulu ou pas cru pouvoir dire. Mettez donc que ce sont des hypothèses, de pures hypothèses; mais enfin il me semble que ses chefs hiérarchiques ont dû redouter en lui une certaine audace d'esprit, un trop vif éveil de l'imagination et peut-être même ce besoin de gloire qu'il confesse ingénument. Il ne m'étonnerait pas qu'il eût effrayé. Il se pourrait tout au moins qu'on ait tenu à faire rentrer dans le rang un esprit qui était tenté de sortir de l'alignement. Le clergé n'est pas le seul corps où l'on aime médiocrement ceux qui poussent une pointe en dehors du petit chemin administratif. Quand on s'en écarte un peu, il y a toujours des chiens de berger pleins de zèle qui vous aboient et vous mordent au jarret. Je croirais encore volontiers que M. Roux a paru manquer d'esprit de discipline, d'esprit de suite, comme on disait au XVIIe siècle. Peut-être aura-t-il voulu n'avoir pas tort quand il avait raison. Peut-être s'est-il fait le défenseur de quelque victime de l'autorité. Peut-être a-t-il protesté contre tel abus ou telle injustice. Peut-être a-t-il rêvé quelque réforme. Peut-être a-t-il demandé qu'on donnât un emploi meilleur à son énergie et à son intelligence emprisonnées dans un cadre étroit où elles demeuraient stériles. Je ne sais; mais, dans un alinéa glissé comme par prudence dans le chapitre des pensées sur la littérature et les poètes, je crois trouver un indice — un document, puisque c'est le mot à la mode. C'est un petit portrait. Le personnage s'appelle Oriens, et cet Oriens est présenté comme aimant avec passion le vrai, le bien, le beau. Le faux, le mauvais, le laid le font bondir. Puis, ceci qui me paraît significatif : « Tout ce qui pourrait être très bon et ne l'est qu'un peu, très vrai et ne l'est pas assez, très beau et ne l'est qu'à demi, le contriste. Ah! laissez-lui ses répugnances et ses tristesses de nature fière, délicate et noble! Ne craignez pas qu'il soit tellement contagieux! » — Qu'est-ce donc cela qui pourrait être très bon et qui ne l'est qu'un peu? Quel est donc cet Oriens qui a ces nobles répugnances et ces fières tristesses? Pourquoi figure-t-il ici entre Segrais et Racan d'une part, Voltaire et Chénier d'autre part? Je pose la question sans la résoudre; mais je sais bien ce que je suis tenté de croire. A quoi songeait encore le pauvre prêtre tenu à l'écart, quand il écrivait : « L'homme qui s'abstient par scrupule de flatter les grands a bientôt fait de leur être suspect. » Écoutez encore cette réflexion douloureuse : « L'homme de talent, né pauvre, ne peut ni se soigner, ni s'attendre, ni se placer où et quand il le faudrait. Le pain quotidien le sollicite tout d'abord et le captive dès le principe. Il ne peut vivre selon l'esprit qu'aux heures perdues, à la dérobée, en se cachant ou en se compromettant. N'ayant ni toute liberté, ni toute indépendance, ni toute facilité, ni toute considération, il risque fort, s'il arrive, de n'arriver qu'endommagé et vieilli. » Quel est cet homme de talent qui n'a pu vivre par l'esprit qu'en se compromettant et qui n'arrive qu'endommagé et vieilli?

Encore une fois, ce sont là suppositions et je bâtis sans doute un roman ; mais remarquez que, s'il est interdit de faire ce genre d'applications, le volume perd un grand élément d'intérêt. C'est qu'en effet chacune de ses pensées a, en outre de sa valeur propre et de l'éclat de l'expression, ce mérite singulier de traduire une émotion ou une souffrance réellement ressentie. Ce livre est comme l'histoire d'une âme. Vous y trouvez, sans doute, un auteur, un artiste; mais, ce qui charme plus encore, vous y trouvez un homme. Pourquoi cet homme cherche-t-il parfois à se dissimuler, pourquoi ne se révèle-t-il qu'à moitié en nous livrant seulement des *Pensées* quand il aurait pu se montrer à plein visage en nous livrant ses *Mémoires?* Il est facile de comprendre sa réserve et à quels délicats et honorables scrupules il a obéi. Il lui était permis de déplorer sa triste destinée; il eût cru manquer à un devoir en accusant ceux qui l'avaient faite telle.

Et maintenant, après avoir reconnu qu'il y a une part possible de roman dans cette histoire que je reconstitue, je me débattrais fort si l'on venait me dire que tout y est roman. Non, ne prétendez pas que ces *Pensées* sont les tristes lamentations d'un pessimiste qui trouve que la vie pour nous tous est mauvaise; ce sont les cris de souffrance d'un homme qui trouve que la vie a été mauvaise pour lui.

Pour lui et pour les paysans, objectez-vous. Oui, très bien; mais demandez-lui si elle est mauvaise pour M. Soulary et pour M. Paul Mariéton et pour tous ceux même qui, vivant par l'esprit, ont fait autour de leur nom un peu de lumière ou de bruit. Ah! pour les paysans, je sais bien, il a une pitié profonde. Il dépeint leur vie misérable avec des traits plus sombres encore que ceux qui nous effrayent déjà dans La Bruyère. A l'entendre, le paysan serait presque plus malheureux aujourd'hui qu'il ne l'était il y a deux siècles. Eh bien non, cela est exagéré. Si les paroissiens de M. Roux allaient jeter des pierres dans les carreaux de M. le préfet de Tulle, on ne les pendrait pas haut et court, innocents comme coupables, et on ne mettrait pas les enfants à la broche, comme on fit aux paysans de Vitré qui avaient cassé les vitres du gouverneur de Rennes. En cela donc M. Roux serait absolument pessimiste

si l'on s'arrêtait aux apparences. Mais qu'il me permette de descendre un moment au fond de sa conscience. Oui, n'est-ce pas? Eh bien, je suppose un instant que je confesse M. le curé de Saint-Hilaire. Naturellement il ne s'accuse pas d'avoir trop pleuré sur ses paroissiens; mais moi qui ai lu son livre, je soulève la question : Est-ce que vous n'êtes pas sans quelque remords d'avoir tant pleuré? Est-ce qu'il ne vous semble pas que c'était moins par pitié profonde que pour racheter quelques torts à leur égard? — Oui, en effet, me dit-il, j'ai été bien dur pour eux; je leur ai refusé tout sentiment d'honneur, tout patriotisme; j'ai dit d'eux qu'ils « me dégoûtaient ». — Précisément. Et alors, votre conscience de chrétien étant inquiète, vous avez voulu la rassurer. Vous vous êtes dit : Comment me laver de cela? comment faire pour qu'il n'y ait plus péché? Au fait, les peignant si malheureux, je fais retomber sur ces misères la responsabilité de leur abjection morale. — Mais oui, c'était une façon de les absoudre. Et vous aussi, mon cher frère. Je devrais vous ordonner pour pénitence de raturer toutes ces pages trop cruelles et où l'on sent la rancune; mais elles sont si vibrantes, si belles d'emportement et presque de haine, que je n'en ai pas le courage. — Et comme pénitence? — Ne placez plus M. Soulary bien au-dessus de Victor Hugo. Et puis encore, tenez! Dans votre style, que je goûte fort pour sa fière allure, son énergie tant soit peu rustique, son éclat quelque peu métallique, son âpreté même, ménagez un peu plus les latinismes et aussi les mots qui ont un goût de terroir trop prononcé. Maintenant allez en paix et remerciez pour moi M. Paul Mariéton, qui nous a découvert un livre et un homme.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Si, comme sa sœur la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, l'ex-reine d'Espagne Isabelle écrit son journal, nous ne doutons pas un seul instant qu'il ne soit infiniment plus récréatif que celui de cette auguste veuve inconsolée et inconsolable dont la vie, soit à Windsor, soit à Balmoral, n'a été traversée que par un seul amour et une immense douleur. Quelles leçons cette reine détrônée redevenue l'idole du peuple qui l'avait chassée peut-elle tirer des différents accueils qu'elle reçoit à ses différents déplacements! Comblée d'injures ou d'honneurs, tantôt elle fuit devant l'émeute et quitte son royaume, tantôt elle est l'objet des ovations enthousiastes de ses fanatiques; les autorités civiles et militaires, musique en tête, sont sur pied pour la recevoir. Elle déjeune avec le préfet et dînera peut-être avec le Président de la république. Alors que l'alouette matinale lançait vers le ciel son plus joyeux trille, le « grand Français », en galant paladin, faisait seller son coursier arabe et se précipitait à la gare pour saluer la Majesté. L'ambassade marocaine a bien fait de plier sa tente et de regagner ses palmiers et ses oasis. On ne s'occupe plus que de la reine d'Espagne; on nous tient au courant de ses moindres faits et gestes. Les princes quittent leurs résidences d'été pour lui présenter leurs hommages; les poètes viennent déposer leurs madrigaux à ses pieds. Accompagnée de la grande maîtresse du palais, du *chef supérieur*, elle se rend au Bois, loue une avant-scène au théâtre des Nations, où M. Ballande, entre *la Bergère d'Ivry* et *les Chevaliers du Pince-nez*, fait exécuter en son honneur l'hymne national espagnol. On l'encense, on la trouve généralement maigrie, on la fête, on l'entoure, on veut oublier qu'elle arrive d'un pays ravagé par le choléra. Personne ne craint la contagion; on ne songe même pas à s'informer si on lui a fait subir, à elle et à sa suite, la quarantaine imposée à ceux qui passent la frontière. Je n'ai lu dans aucun journal qu'on lui eût demandé, à ses *select* baise-mains, si le docteur Fontanarose Ferran l'avait vaccinée avant son départ.

Malgré ces manifestations si sympathiques dont vous êtes l'objet, ô Majesté, ne vous attardez pas trop au palais de Castille! Qu'un léger cas de colique se déclare chez un concierge de l'avenue Kléber, et tout cet échafaudage de gloire et de réhabilitation s'écroule : en moins de vingt-quatre heures on vous comparera à l'ex-khédive quittant son pays devant le fléau; on vous reprochera, en termes amers, d'abandonner votre fils et votre famille, et pamphlets et brochures iront bon train. Sans compter qu'à la frontière bavaroise on ne se montrera peut-être pas aussi galant, aussi coulant que nous pour les importations espagnoles.

A moins que, se départant une fois pendant sa vie, pendant son règne, de son indifférence pour tout ce qui n'est pas wagnérien, ce grand original couronné de la fin du XIXe siècle, Louis II de Bavière, ne mette son *cygne aimé* à la disposition de la royale voyageuse et ne l'entraîne dans sa solitude impénétrable pour remplacer Elsa, dont on veut le séparer. Mais dans ce cas nous avons des raisons sérieuses pour craindre que l'harmonie ne soit pas de longue durée entre les deux Majestés également musiciennes et virtuoses. La première fois qu'on ouvrira un piano, la grande querelle des glückistes et des piccinistes éclatera dans toute sa férocité; Verdi et Rossini voudront s'implanter là où Wagner règne en maître absolu. Son ombre rageuse, habillée dans sa dernière robe de chambre de satin rose ornée de points de Venise, ne tardera pas à apparaître dans une gloire de lumière électrique, et ses formidables accords, dans leur gigantesque dissonance, mettront tout et tous en déroute.

Que diraient les États monarchiques de l'Europe si une république se permettait d'octroyer à son premier magistrat un conseil judiciaire sous prétexte que tous les crédits affectés aux besoins de l'État passaient au budget des beaux-arts, section musicale? C'est cependant, s'il faut en croire les gazettes allemandes, le sort qui attend le fanatique disciple de Wagner. La *Trilogie*, *Parsifal* et le bruyant déficit de Bayreuth ont porté le dernier coup à la liste civile bavaroise. On voudrait nous faire croire en France à la popularité, à l'immense succès des œuvres de Wagner en Allemagne. Les faits sont là : pour payer la gloire de son compositeur favori, un roi va être obligé de mettre la clef sous la porte de son royaume. Les beaux-arts, qu'on ne trouve jamais assez protégés dans son pays, l'étaient vraiment à l'excès dans la « nouvelle Athènes ». La fatalité antique, du reste, semble s'être attachée à deux de ses rois, à l'un sous la forme d'une danseuse espagnole, à l'autre sous les traits d'un compositeur allemand, tous deux d'un entretien également dispendieux.

Heine n'aurait pas été le dernier à rire de cette catastrophe musico-royale. Quel joli chapitre à ajouter aux *Reisebilder!* Nous ne doutons pas que toute la défroque des *Götterdämmerrung* lui aurait inspiré une suite à ses *Dieux en exil*. Nous aurions retrouvé dans la même île de la mer du Nord le cygne en carton du chevalier *Lohengrin* et l'aigle empaillé de Jupiter se racontant leurs vicissitudes.

Je ne vois de profit dans cette affaire que pour l'empereur d'Allemagne et M. Carvalho. Le premier aura la sagesse d'attendre que la poire soit assez mûre pour la cueillir; le second, qui a l'intention de nous faire entendre *Lohengrin* cet hiver, pourra se rendre facilement acquéreur d'un matériel désormais sans emploi; car, dès que la sainte Vehme, assemblée dans les forêts de la Bavière, aura rendu son arrêt et prononcé l'interdiction du monarque, on verra certainement à toutes les quatrièmes pages des journaux les annonces de vente *après fortune défaite et royaume perdu* d'un joli matériel de théâtre, décors, costumes, accessoires, îles et lacs enchantés, rayons de lune, cygnes et dragons articulés, le tout de premier choix. Et qui nous dit qu'au lieu de traîner dans l'exil ou dans l'inaction une vie consacrée au culte du dieu Wagner, ce jeune souverain interdit, ne voulant point se séparer de ces objets qui lui rappellent tant d'heures de poésie écoulées, ne demandera pas à les suivre à Paris? Il n'aura certainement pas le courage de dire à jamais : *Adieu, mon cygne aimé;* de là à contracter un brillant engagement avec la direction de l'Opéra-Comique il n'y a qu'un pas, le rôle de *Lohengrin* étant un des préférés de son répertoire, un de ceux qui lui sont le plus avantageux. Nous ne voyons qu'une seule cause de différend qui pourrait s'élever entre les parties contractantes et empêcher la réussite de cette combinaison : c'est la présence du public dans la salle, à laquelle le royal ténor s'opposera de toute son énergie. Le directeur de l'Opéra-Comique n'y voudra jamais renoncer.

II.

Il n'y aura pas que les Altesses royales pleurées par Bossuet qui auront connu dans ce monde toutes les extrémités de la fortune. Les princesses de la rampe sont en train d'en renouveler à leurs dépens la triste expérience. Les coups de la critique frappent sur elles comme les coups du sort. Le piédestal élevé à tant de frais craque de tous les côtés; l'idole s'écroule et les morceaux n'en doivent même pas valoir grand'chose, puisque le public indifférent s'éloigne et ne se baisse même pas pour les ramasser.

Personne n'a oublié avec quelle unanimité la presse a salué les débuts de Mlle Marsy à la Comédie-Française. De mémoire d'homme on n'avait assisté à un pareil triomphe. C'était une véritable révélation. Cette représentation du *Misanthrope* n'avait été qu'une longue suite d'ovations pour la jeune audacieuse qui, tout en restant absolument classique, avait trouvé moyen de rajeunir le rôle de Célimène et d'en éclairer certaines parties qui jusqu'à ce soir-là, par la faute des interprètes, étaient restées dans l'ombre. On oubliait Mme Plessy, Madeleine Brohan, qui avaient été cependant des Célimènes remarquables, et on faisait dire aux vieux amateurs qu'ils se sentaient rajeunis d'un demi-siècle, que c'était la première fois depuis Mlle Mars que ce rôle avait été *joué*. On se livrait à des jeux de mots sur le nom de l'artiste-phénomène; on l'écrivait en deux mots : *Mars... y*. Ses fanatiques allaient plus loin encore et proposaient d'enlever simplement cet *y* qui les gênait. En un mot, la nouvelle Célimène avait tout pour elle : jeunesse, beauté, élégance, distinction exquise, talent, génie, une voix à laquelle il n'a manqué qu'un métal assez précieux pour pouvoir lui servir de terme de comparaison. Nous avons bien lu une trentaine de fois dans les journaux le célèbre cliché : « Un véritable Mignard descendu de son cadre »; et certainement, au moins pendant un mois, nous qui n'avions pas eu le bonheur d'assister à ces débuts triomphants, la première phrase, la première question que nous adressions à toutes les personnes qui arrivaient de Paris était celle-ci : « Parlez-nous de Mlle Marsy; que pensez-vous de Mlle Marsy? »

Sans soulever le même enthousiasme dans ses tentatives suivantes, ses succès étaient encore très enviables; mais, le sang-froid revenu, on commençait à la discuter, à dire qu'on craignait qu'elle ne se trompât d'emploi. Quand elle jouait le rôle d'une ingénue, on ne manquait pas de trouver en elle l'étoffe d'une soubrette. Jouait-elle une soubrette : « Vous faites fausse route, mademoiselle, lui disait-on; cet emploi ne vous convient nullement. — Vous êtes faite pour les rôles

de grande passion, les grands premiers rôles dramatiques, ne cessaient de lui dire les uns. — Restez classique, lui répétaient les autres; vous ne trouverez votre voie que dans les rôles sérieux et composés. »

Il y a quelques jours, l'artiste faisait sa réapparition dans un rôle du répertoire. Elle aurait dû au moins plaire à ceux qui lui donnaient le conseil de tenir cet emploi. Ce furent des huées qui l'accueillirent, un déchaînement dans toute la presse qui ne fut comparable qu'au succès de ses débuts. Comment en une vulgaire veilleuse l'astre resplendissant s'est-il changé ? La critique ne se donna même pas la peine de l'ensevelir sous les fleurs de la rhétorique dramatique et théâtrale, avec lesquelles elle s'entend si bien, quand elle le veut, à tresser des guirlandes. On n'a jamais dit sur la dernière des inutilités entrée par faveur à la Comédie-Française ce qui a été écrit sur le compte de Mlle Marsy : « Il est impossible d'être plus nulle...; elle déconcerte et désarme la critique..; ses amis n'osaient même pas l'applaudir...; elle n'a que trois notes...; son masque est immobile et inassoupli...; elle n'arrive à rien au prix des plus laborieux efforts...; sa place est marquée aux Variétés ou au Palais-Royal... », ce qui, pour une artiste du Théâtre-Français, est le dernier terme du mépris : c'est l'équivalent du Café des *Ambassadeurs* pour une cantatrice qui voudrait débuter dans les *Huguenots* ou l'*Africaine*. Et le célèbre critique qui brille souvent par une grande indulgence pour les jeunes et jolis visages a lancé en flèche du Parthe cette terrible prédiction : « Elle est faite pour être excellente dans tous les rôles qu'elle ne jouera pas. » On n'en a jamais dit autant de Mlle Dudlay ou de Mlle Martin. Quelle chute pour une jolie femme! Mignard, Mlle Mars : tomber de là à la mère Thierret ou à Alphonsine !

III.

Vous avez vu cette avalanche de faveurs tombée sur les boutonnières et dans les poches des peintres, ces temps derniers, sous la forme de médailles, de bourses, de prix de voyage, de décorations et d'achats par l'État et le Salon ? Ces messieurs ne sont pas encore satisfaits. Ils viennent de demander l'exclusion des peintres étrangers de nos expositions. Le palais de l'Industrie, qui était assez vaste en 1855 pour abriter toutes les branches de l'art et de l'industrie des cinq parties du monde, ne suffit plus aujourd'hui à l'extension que le commerce de la peinture a pris depuis quelques années.

On ne s'étonne plus que cette industrie d'un accès si facile, dont l'apprentissage est d'ailleurs fort agréable, la mise de fond insignifiante et l'avenir certain à moins de malchance extraordinaire, attire à elle tous ceux qu'un labeur dur, des commencements pénibles et un succès douteux pourraient rebuter. Et cependant, à côté du leur, le nombre des peintres étrangers qui exposent chez nous est tout à fait insignifiant. Leur font-ils tort de vingt-cinq mètres carrés de cimaise et de dix centimètres de ruban rouge? Ont-ils peur des commandes et des achats qu'on pourrait leur faire et qu'on ne leur fait jamais? Ne fût-ce qu'au point de vue pittoresque, cette peinture étrangère offrait un grand charme aux yeux des visiteurs blasés sur les sublimités des chantiers de construction à Belleville ou à Puteaux, de la falaise d'Étretat et de la mer à Cayeux, de la Seine ou de la Marne à Meudon ou à Joinville-le-Pont. Pouvait-on être assez reconnaissant envers ces artistes qui nous apportaient une note nouvelle et nous changeait du chaudron, de la marée, du fromage et des armes damasquinées qu'on nous sert depuis si longtemps?

Ce sont eux qui ont mis sous nos yeux ces admirables paysages du Nord que nous ne connaissions que par les relations de voyage ou les descriptions de Fredericke Bremer, servant souvent de cadre à des scènes de mœurs, des costumes, des détails d'intérieur qui avaient pour nous le charme de l'inconnu. N'est-ce pas Pasini, van Haanen et Ruben, pour ne parler que des vivants, qui nous ont fait connaître la vie privée vénitienne, soit qu'ils nous conduisissent dans un des couvents de l'aristocratie où on montrait les marionnettes aux petites pensionnaires, ou dans l'atelier des ouvrières en perles, à la messe à Chioggia ou à une procession à Torcello ?

Sans parler de l'indiscutable valeur de ces artistes, à laquelle on était heureux de rendre hommage, cette promenade à travers les œuvres étrangères n'était-elle pas un véritable petit voyage qu'on avait grand plaisir à faire chaque printemps au moment du Salon ? C'était toujours à nous que ces peintres venaient apporter leurs toiles nouvelles et demander la consécration de leur talent. Mal placés, découragés, peu récompensés, négligés de la critique, ils nous ont quittés pour aller en Angleterre, en Allemagne, où ils ont été reçus à bras ouverts et vite adoptés par leurs confrères et le public. Et cependant ils ne sont pas méchants enfants en général et ne songent nullement à user de représailles : leurs expositions nous sont toutes grandes ouvertes. Plus nos peintres y envoient de toiles, plus ils se montrent satisfaits. Places d'honneur, distinctions flatteuses, ils nous accordent tout ce que nous savons si bien leur refuser chez nous.

Edgar Courtois.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Dans les séances des 18 et 21 juillet, le Sénat a discuté le projet de loi concernant les caisses des chemins vicinaux et des écoles. MM. Fresneau et Blavier ont combattu le projet, qui a été défendu par M. Édouard Millaud, rapporteur, et par le ministre des finances. L'ensemble de la loi a été voté par 185 voix contre 43. — Le 23, adoption de divers projets de loi d'intérêt secondaire.

Chambre des députés. — Le 17, l'ensemble de la loi des finances a été voté par 395 voix contre 76. La mise en vigueur de l'amendement Bovier-Lapierre sur la suppression de l'impôt sur le papier a été remise au 1er décembre 1886. Le même jour, la Chambre a adopté la proposition de loi sur les récidivistes, qui revenait du Sénat avec quelques amendements, et le projet tendant à imposer aux produits roumains importés en France des droits de douane pouvant s'élever à 50 pour 100 de leur valeur. — Les séances des 21, 22 et 23 ont été consacrées à deux interpellations de MM. Ballue et Mézières. M. Ballue proposait, pour porter remède à la crise que traverse l'industrie lyonnaise de la soie, l'admission temporaire en franchise des filés de coton nécessaires à la fabrication des tissus mélangés. Dans un très important discours, M. Richard Waddington a combattu la proposition et montré que les filés de coton payent un droit trop modique pour que sa suspension puisse modifier sensiblement les conditions de la soierie lyonnaise. MM. de Lanessan, Méline, Brialou et avant eux le ministre du commerce ont parlé dans le même sens. L'ordre du jour pur et simple, demandé par le gouvernement, l'a emporté à la majorité de 235 voix contre 181. L'interpellation de M. Mézières sur les acquits à caution était analogue à celle de M. Ballue; l'ordre du jour pur et simple a été également voté à la demande du gouvernement.

Angleterre. — A la Chambre des lords, le chancelier d'Irlande, lord Ashbourne, a développé le projet du gouvernement concernant la vente aux tenanciers irlandais des terres qu'ils occupent. L'État avance la totalité de la somme, qui devra être remboursée en quarante-neuf ans au moyen d'annuités. Le projet a été voté en première et seconde lecture à la Chambre des lords.

Nécrologie. — Mort de Mme Jules Lacroix, la femme du traducteur de Sophocle et de Shakespeare; — de M. Palotte, ancien sénateur; — de M. Léon Caillé, directeur du service de la publicité à la maison Hachette; — du général Grant, ancien Président des États-Unis.

Archéologie classique

Un nouveau fascicule, le IXe, du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* publié par MM. Daremberg et Saglio, a paru récemment (Hachette). Il va du mot *Coena* au mot *Confiscatio.* Plus ce grand ouvrage avance, mieux on voit de quelle ressource il peut être pour l'étude de tout ce qui touche à l'antiquité grecque et romaine. L'archéologie et l'épigraphie, l'architecture et le droit, l'art militaire et les mœurs, tout ce qui constitue la vie privée ou publique des deux peuples dont l'histoire résume pendant une longue période celle de l'humanité, est décrit avec une précision et une érudition rigoureuses. Le format de l'ouvrage permet d'intercaler dans le texte des figures assez grandes pour que les détails puissent être observés. C'est un avantage important pour une publication comme celle-ci, où la figure et le texte s'éclairent l'un par l'autre.

Dans cette entreprise, M. Saglio, qui par la mort de M. Daremberg en est resté le seul directeur, a été puissamment aidé par de nombreux collaborateurs, choisis parmi les hommes dont la compétence est unanimement reconnue, et qui lui ont prêté le concours le plus actif.

M. Saglio a traité lui-même les questions d'art ou d'architecture. L'un des articles les plus importants du présent fascicule, le mot *Columbarium,* lui a fourni l'occasion de nous initier à certaines particularités des usages funèbres chez les Romains, notamment en ce qui concerne les associations funéraires. M. Gaston Boissier a écrit un très intéressant chapitre d'histoire littéraire pour le mot *Comœdia.* Frédéric Baudry et François Lenormant avaient donné quelques articles.

Pour les questions de droit, la besogne s'est divisée entre MM. Caillemer et Gustave Humbert. M. Caillemer s'est fait du droit grec un domaine où il jouit d'une autorité incontestée. Quant à M. Gustave Humbert, on sait qu'avant d'entrer dans la vie publique et d'exercer les charges les plus hautes dans la magistrature et dans l'État, il s'était acquis une légitime réputation par ses travaux sur le droit romain.

Parmi les articles écrits par M. Humbert seul, nous relevons les mots *Comitia,* où les différents genres de comices et les modifications subies par cette institution sont indiqués avec beaucoup de précision, *Commercium, Concursus actionum, Concursus delictorum, Conciliabulum, Confessoria actio, Confiscatio,* qui sont des traités très complets sur ces matières. Parmi les articles rédigés en commun par MM. Caillemer et Humbert, nous citerons *Compensatio* et surtout *Colonia,* où les méthodes colonisatrices de la Grèce et de Rome, les droits et les devoirs des colons à l'égard de la métropole et tout ce qui se rattache à cette question est étudié dans le plus grand détail.

Le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* est, par nature comme par destination, un ouvrage d'érudition: aussi les auteurs ont-ils soin d'indiquer sans cesse les sources auxquelles ils ont puisé. Cette notation très abondante, où Aristophane se rencontre avec saint Augustin, Vitruve avec Pausanias, les anciens avec les modernes, ne forme pas la partie la moins importante de l'ouvrage, qui peut avantageusement supporter la comparaison avec les publications les plus estimées d'outre-Rhin. Le seul regret que l'on puisse exprimer, c'est que les fascicules paraissent à trop longs intervalles; mais, comme ces lenteurs ne viennent que du désir de compléter encore et de vérifier toujours, il faut s'armer de patience en se disant que l'œuvre s'améliore sans cesse en profitant des travaux particuliers ou des découvertes qui se font continuellement.

G. de N.

Bibliographie

Explorations et missions de Doudart de Lagrée, capitaine de frégate; extraits de ses manuscrits, mis en ordre par M. de Villemereuil, capitaine de vaisseau, et publiés, avec le concours d'une commission spéciale, sous les auspices de la Société d'ethnographie. — 1 vol. in-4, Paris, 1883.

Le commandant de Lagrée a été le premier représentant du protectorat au Cambodge et le chef de la mission d'exploration du Mekong et du haut Song-Koï. Il est mort à la peine, à Toung-Tchouen, dans le Yunnan, le 12 mars 1868. Ses papiers, publiés aujourd'hui, contiennent les documents les plus précieux sur ces régions de l'extrême Orient qui attirent de plus en plus l'attention, et particulièrement sur le Cambodge, dont il fait connaître l'histoire, les monuments et la langue. C'est lui qui a révélé l'ancienne civilisation des Khmers, les ruines et les inscriptions de Phnom-Bachey et d'Angkor-Vat. D'autres sont venus après lui et ont fait de nouvelles découvertes; mais les travaux du premier explorateur n'en restent pas moins les plus précieux à étudier, surtout si l'on songe qu'il s'agit d'une civilisation qui s'éteint et dont les derniers vestiges disparaissent chaque jour. Plusieurs des manuscrits cambodgiens dont le commandant de Lagrée avait fait la traduction sont déjà détruits. La correspondance et les notes relatives à l'exploration du Mekong, du Yunnan et du haut Song-Koï remplissent la seconde partie du volume. On se rend compte, en lisant ces pages, de ce qu'il a fallu d'énergie et d'intelligence pour pénétrer jusqu'au fond de ces contrées inconnues, en étudier les ressources et reconnaître les voies de communication tracées par la nature entre la Chine et l'Annam. Ces notes rapides, écrites au jour le jour sur un carnet de voyage, ont pu être heureusement conservées, et la publication qui vient d'en être faite est un service rendu à la science, en même temps qu'un hommage bien mérité à la mémoire de l'auteur. — R. D. *(Journal des Savants.)*

Mouvement de la librairie.

PHILOSOPHIE.

En réunissant sous le titre de *Principes de la morale* un certain nombre d'études publiées à diverses époques, M. Beaussire les a complètement remaniées pour le fond comme pour la forme, et il en a fait un travail bien coordonné dont toutes les parties concourent au développement du même sujet. Ce sujet présente une extrême importance et les plus illustres penseurs de tous les temps l'ont traité sans l'épuiser. La contribution que M. Beaussire apporte à l'œuvre commune mérite d'être étudiée avec attention. Il s'efforce, en effet, de fonder une morale vraiment humaine par ses bases premières aussi bien que par ses applications et qui reste humaine alors même qu'elle cherche plus haut que l'homme son principe et son objet. Par la loi des devoirs qu'il établit, l'homme n'est contraint d'abdiquer aucun des éléments de sa nature, de renoncer à aucun des intérêts qui lui sont chers, et il conserve avec sa libre volonté sa foi dans une justice et une bonté infinies et son espérance dans une vie meilleure (Félix Alcan).

Dans son volume sur *Pascal,* M. Nourrisson a laissé de côté la personnalité du polémiste auquel les *Provinciales* méritèrent une si légitime célébrité, pour s'occuper exclusivement du physicien-géomètre et du penseur-philosophe. Après avoir retracé à grands traits la biographie de l'auteur des *Pensées* et rappelé les titres du savant qui inventa le baromètre et la machine arithmétique, définit les lois de la pesanteur et se distingua par des travaux mathématiques féconds et ingénieux, il expose l'ensemble de ses doctrines philosophiques et recherche l'origine complexe des *Pensées* et les influences diverses qui les ont inspirées. Ce faisant, il passe en revue les relations tour à tour pieuses ou mondaines qui ont attiré l'écrivain, en insistant notamment sur ses rapports avec Descartes et sa liaison avec le chevalier de Méré. Son livre se termine par une étude sur les *Pseudonymes* de Pascal qui forme un chapitre curieux de l'histoire littéraire du XVIIe siècle (Perrin).

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

Tandis que l'histoire générale de la Révolution a été dans ces dernières années l'objet d'importantes études, au point de vue politique, diplomatique et militaire, l'histoire intérieure et sociale a été généralement négligée, et c'est à un Allemand, M. Adolphe Schmidt, que nous sommes redevables du seul ouvrage original et consciencieux qui ait été publié en ce genre. M. Schmidt a découvert et mis en lumière des documents fort curieux qui permettent de se faire une idée exacte de *Paris pendant la Révolution :* les rapports des agents de police. Ces rapports, dont les informations présentent une authenticité spéciale puisqu'ils se complètent et se contrôlent mutuellement, font connaître minutieusement et en détail le théâtre du drame révolutionnaire et ses multiples acteurs. M. Schmidt les a pris pour base de son travail; il a parcouru Paris en tous sens, à la suite des agents; il a recueilli les causeries de la rue, observé les fureurs, les emportements et les regrets du populaire; il a noté les impressions produites par les événements, les affiches et les pamphlets. Au café Conti, il s'est mêlé aux agitateurs les plus passionnés; au Panthéon, aux terroristes; au café de Chartres, aux modérés; à la foule dans les promenades, les spectacles, les concerts et les fêtes publiques; partout il a constaté les bruits du jour et la véritable situation des esprits. Chez les boutiquiers de la rue et les marchands des Halles il s'est enquis des prix des denrées, de leur progression, de leur rapport avec la misère et des mouvements d'opinion qu'ils ont provoqués. Il a réussi ainsi à tracer un tableau exact et vivant du Paris révolutionnaire, d'où les récits légendaires et les préjugés de parti ont été rigoureusement exclus. Son ouvrage est divisé en deux parties : la première traite des *affaires politiques,* c'est-à-dire de la population et de ses éléments, des factions, des agitateurs et de la jeunesse parisienne; la seconde est consacrée aux *affaires sociales :* les riches et les pauvres, le socialisme, le jeu, la criminalité et la misère y figurent à tour de rôle.

Le traducteur de ce livre, M. Paul Viollet, s'est préoccupé avant tout d'être exact, ce qui ne l'a pas empêché de pratiquer çà et là des coupures et des changements de rédaction pour donner aux récits, parfois trop touffus, une allure vraiment française. Il a, de plus, opéré certaines rectifications, ajouté des notes suggérées par la lecture des documents originaux, modifié quelques appréciations erronées et surtout — ce dont il faut le louer sans réserve — retranché certaines pages trop ouvertement pensées en allemand. Si, comme il faut le croire, l'ouvrage de M. Schmidt est accueilli chez nous avec faveur et étudié avec attention, le traducteur pourra revendiquer pour lui-même une notable part du succès (Champion).

M. Louis d'Eichthal, qui a été l'un des officiers d'ordonnance du *général Bourbaki,* vient de consacrer un fort volume à la biographie de son ancien chef, dont il s'honore à juste titre d'être resté l'ami (1). Il a retracé en détail sa jeunesse, sa participation à la conquête de l'Algérie, son rôle dans la répression des insurrections kabyles, dans les guerres de Crimée et d'Italie, dans la campagne de France en 1870-1871. Il s'est surtout attaché à mettre en relief les vertus du soldat et du citoyen. L'ouvrage de M. d'Eichthal a été rédigé d'après des documents aussi sûrs que variés; il est accompagné de cartes et de pièces justificatives (Plon).

BEAUX-ARTS.

Le Dictionnaire général des artistes de l'École française, depuis l'origine des arts du dessin jusqu'à nos jours, commencé par feu Émile Bellier de La Chavignerie et terminé par M. Louis Auvray, forme un document biographique et bibliographique dont un examen, même superficiel, permet d'apprécier à sa juste valeur l'utilité et l'intérêt. Plus de quinze mille notices alphabétiques nous font connaître tous les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs et les lithographes dignes d'attention et nous donnent le catalogue chronologique de leurs œuvres. Pour arriver à être exacts et complets, les auteurs ont mis à profit les sources d'information les plus variées et notamment les livrets des expositions officielles ou privées dont ils ont opéré le dépouillement intégral. Comme leur travail devait être avant tout un recueil de renseignements, ils se sont également abstenus de critiques et d'éloges. Ce dictionnaire rendra des services journaliers aux biographes et aux collectionneurs et leur épargnera des recherches toujours difficiles et souvent infructueuses (Loones).

Dans ses réflexions sur *le Dessin et la Couleur,* un artiste qui jouit depuis longtemps comme peintre et comme graveur d'une légitime notoriété, M. Bracquemond, s'est efforcé de dissiper le vague dans lequel flotte la technique des arts et de fixer par des définitions nettes et précises le sens des termes du langage artistique dont il n'a été donné jusqu'ici que des explications incertaines et contradictoires. On lira avec intérêt ses observations sur l'art et le goût en général, sur les formules, le coloris, la perspective, la décoration et le modelé, qui, si elles sont mises sagement en pratique, ne peuvent manquer de contribuer au progrès de l'instruction primaire du dessin (Charpentier).

ROMANS.

Dans la lettre-préface qui figure en tête de la *Femme du Comique,* par P. Laforêt, M. Émile Augier vante les mérites de ce roman, qu'il considère comme « un livre charmant et d'une saveur toute particulière ». Sans vouloir infirmer en rien son appréciation, nous remarquerons que le sujet est d'une extrême banalité; il serait temps d'en finir avec les histoires d'amours parisiens compliqués de l'inévitable adultère (Giraud). — On peut en dire autant du *Druide,* dont l'intrigue assez confuse n'a rien de bien original; le principal intérêt du livre consiste, paraît-il, dans les allusions et les sous-entendus. Gyp nous avait habitués à mieux que cela avec le *Petit Bob* et *Autour du mariage* (Victor Havard). — M. Théodore de Grave, l'auteur de *la Roche aux fées,* semble avoir mis à contribution tout l'arsenal du vieux mélodrame pour rendre émouvante et dramatique l'histoire d'une famille victime de la fatalité et dans laquelle les crimes s'ajoutent aux crimes (Calmann Lévy). — Dans les *Innovations du docteur Selectin,* M. Giraud-Godde retrace, sous une forme originale et fantaisiste, les essais chimériques, les folles extravagances et les naïfs déboires d'un utopiste qui veut appliquer de vive force à la vie sociale des théories humanitaires aussi singulières que grotesques (Plon). — *Par couple,* de M. B. de Rivière (Calmann Lévy) et *la Chemise,* par Mme Amélie Villetard (Jules Lévy), forment des recueils de Nouvelles variées et humoristiques que ne dépare point parfois une certaine mélancolie. La note triste domine surtout dans le *Dernier des Chanaillac,* de M. Jean Rolland, qui nous montre un officier peu sympathique, abandonnant par calcul sa fiancée que cette trahison entraîne au tombeau (Calmann Lévy). — *L'attentat Sloughine,* de M. Hugues Le Roux, nous transporte dans le monde slave et nous fait assister à l'assassinat d'un gouverneur de province frappé au milieu d'une fête par un jeune noble sorti de l'École des Cadets. L'auteur a su renouveler un sujet fréquemment exploré en s'attachant à peindre exactement les mœurs nihilistes et l'âme inquiète du peuple russe avec ses aspirations violentes et ses impatiences mystiques (Jules Lévy).

DIVERS.

L'éditeur Hetzel vient de compléter l'ensemble des œuvres de Tourguénef par la publication de deux volumes comprenant les derniers écrits du célèbre romancier. Sous le titre de *Souvenirs d'enfance,* ces volumes renferment les *Mémoires d'un nihiliste, la Caille,* une charmante comédie, *Trop menu le fil casse,* trente *Petits poèmes en prose* (publiés ici même il y a dix-huit mois), une série de Nouvelles parmi lesquelles on remarquera surtout *Un souvenir de 1848, le Désespéré,* le *Chant de l'amour triomphant, Clara Militch,* et enfin une étude de M. de Vogué qui est tout ce que l'on a écrit de plus complet et de plus pénétrant sur Tourguénef et sur son œuvre. Suivant la remarque de son biographe, Tourguénef fut « un romantique du réalisme »; à la fois observateur et poète, il captiva de prime abord le public lettré par la sûreté du goût, la délicatesse du sentiment, la netteté des situations et l'élégance du style. Ses dernières compositions, véritables chefs-d'œuvre de simplicité et de dramatique, ne peuvent manquer d'accroître la légitime popularité dont il a joui de son vivant aussi bien en France que dans son pays natal.

Sous ce titre : *Paris; quatre années au conseil municipal,* M. Denys Cochin a réuni quelques études techniques auxquelles sa compétence spéciale et les documents divers qu'il a recueillis à l'Hôtel de Ville donnent un intérêt tout particulier. Les questions dont il s'occupe se recommandent d'ailleurs par leur actualité : tels sont les rapports de la Compagnie du gaz avec la Ville, les falsifications alimentaires et le laboratoire municipal, la taxe du pain, le service des eaux, la démolition des fortifications. L'ouvrage est précédé d'une curieuse introduction dans laquelle M. Cochin apprécie les tendances du conseil municipal et se montre partisan décidé des travaux et des réformes nécessaires à la grandeur, à la salubrité et au bien-être de Paris (Calmann Lévy).

Émile Raunié.

(1) La *Revue* a publié un extrait de ce volume dans son numéro du 27 juin dernier (*la Sortie de Metz du général Bourbaki*).

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5517]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 5. (22e ANNÉE). — 1er AOUT 1885.

Paris, le 31 juillet 1885.

Il y a huit jours, nous suivions les Anglais et les Russes en Afghanistan, les Allemands sur la côte-est de l'Afrique. Aujourd'hui le développement naturel des événements politiques nous conduit, avec la France, à Madagascar. Nous ferons le tour du monde.

Madagascar est pour la France une vieille préoccupation coloniale. Si l'on additionnait les dépenses et les efforts qu'elle nous a coûtés depuis le XVIIe siècle, on serait étonné et de la persévérance de notre politique, que l'on dit si changeante, et de la médiocrité des résultats. La grande île figure très bien, sur les cartes, près du monstrueux continent africain. Comme une nacelle attachée au flanc d'un navire, par comparaison elle semble petite, légère, facile à connaître, facile à occuper. En réalité elle est large, dure, rebelle à la conquête, et peut-être la fin de ce siècle-ci verra-t-elle le *continent noir* percé, exploité de long en large, tandis que bien des coins de l'île seront encore *terræ incognitæ*.

Cependant cette destinée de Madagascar d'être un des perpétuels objectifs de notre activité est si évidente que le vote des crédits nécessaires à l'entretien des quelques navires que nous maintenons sur ces côtes depuis deux ans vient d'être, à la Chambre des députés, l'occasion d'une discussion générale de la plus haute portée politique. Tandis que des entreprises aussi considérables que celles de la Tunisie, du Tonkin, du Congo, pouvaient à chaque instant donner lieu à cette discussion de principes, tandis qu'hier encore M. Ferry résistait à la tentation de prendre la parole sur les crédits du Tonkin, il a fallu qu'il parlât sur une affaire en somme d'importance secondaire, qu'il a, plus que nulle autre, héritée de ses prédécesseurs, et dont M. de Freycinet peut, tout autant que M. Duclerc, revendiquer la responsabilité présente et future.

Si l'on prenait au mot les orateurs qui ont pris part à cette discussion, la « politique coloniale » serait en train de devenir un système. Il y aurait un régime particulier de direction des affaires d'un grand pays qui serait exclusivement ou particulièrement colonial, comme il y a eu, par exemple, en Europe, l' « équilibre européen » ou bien encore la « sainte alliance ». Les uns revendiquent l'honneur d'avoir conçu et appliqué aux événements cette combinaison nouvelle; les autres reprochent aux premiers d'avoir commis une erreur, plus encore dans le principe que dans l'application. Ils incriminent surtout le *système*. — Ainsi les hommes qui parlent dans les Chambres se jettent à la tête les uns des autres des arguments d'ordre didactique, des entités que peu à peu et par une méthode d'esprit essentiellement française ils se sont efforcés de dégager des faits.

J'aime mieux, quant à moi, m'en tenir aux faits eux-mêmes; la réalité me suffit. Les choses, à ce qu'il me semble, se sont passées à peu près ainsi que je vais dire. M. Ferry, qu'un long passé politique et des qualités d'énergie et de volonté tenace avaient désigné pour le pouvoir, l'occupait précisément à une époque où la France, relevée de ses désastres, cherchait une occasion de donner au monde et de se donner à elle-même la preuve de son plein et entier rétablissement. Justement une situation politique, tendue depuis longtemps, s'embrouillait de plus en plus sur la côte de l'Afrique, à la porte de cette Algérie où notre jeune armée marquait le pas, inactive. Le sage Barthélemy Saint-Hilaire, qui depuis..., était alors ministre des affaires étrangères. On s'entoure des meilleurs renseignements, on interroge l'horizon politique en Europe : la conquête se présente comme facile, sans danger; on met un pied en Tunisie. Le pied entraîne

le corps et l'on fait ainsi, à deux pas de Marseille, le premier et très heureux essai du régime du protectorat.

Des circonstances analogues se présentent quelques années plus tard, alors que M. Ferry avait repris de nouveau la direction des affaires. Le commandant Rivière meurt justement à l'époque où M. Ferry redevient président du conseil. Celui-ci se consulte, consulte autour de lui. Que faire? La France reculera-t-elle? Laissera-t-elle cette mort non vengée? Elle qui, dans un moment de défaillance, vient de laisser commettre la faute, qu'elle se reproche si cruellement, de l'abandon de l'Égypte, va-t-elle fuir devant les Chinois, que dis-je, devant les Pavillons Noirs? Non. On envoie des premiers renforts. L'expédition du Tonkin est engagée.

L'a-t-on voulue? Oui et non. On n'a pas voulu une grande guerre, une grande conquête; on n'est pas un Alexandre; mais on n'a pas voulu non plus, pour la France, la honte. Puisqu'en évitant la honte on pouvait recueillir le profit, on s'est proposé les deux tâches à la fois, et, comme on est patient, énergique, entêté même, malgré vents et marées, malgré un revirement sensible de l'opinion publique si allègre et si en train au début, on a été jusqu'au bout..., et, en somme, aujourd'hui, au Tonkin comme en Tunisie, on est fortement installé et on espère bien ne pas céder la place de sitôt.

Tel est tout ce système colonial tant acclamé ou tant reproché. Car à Madagascar on n'a fait que reprendre et maintenir dans ses bornes étroites une vieille querelle, et au Congo, malgré la tentation, on s'est contenté de l'expédition « scientifique » de M. de Brazza et de la rédaction des protocoles échangés à Berlin.

Les adversaires de l'ancien cabinet font une autre objection : Mais alors, vous l'avouez, disent-ils, vous vous êtes laissés conduire par les événements; vous n'avez rien voulu, rien prévu; vous n'êtes pas des hommes d'État. Ainsi raisonnent M. Clémenceau et M. Georges Perin, dont les qualités d'hommes d'État sont connues du monde entier. Qu'il soit permis seulement de leur faire observer, au nom de l'histoire et au nom du bon sens, qu'il n'y a pas un homme politique, s'appelât-il Richelieu ou Bismarck, qui n'ait été conduit par les événements. Nous vivons au milieu d'un monde qui nous emporte dans son tourbillon et ce n'est pas d'aujourd'hui que nous devons reconnaître combien notre volonté pèse peu dans la balance universelle.

Pourtant elle pèse, et il est un moment, en effet, où notre détermination tranche et décide. Mais ce n'est pas, croyez-le bien, pour l'application d'une conception idéale, arrangée de toutes pièces dans un cerveau chimérique, détruite au premier heurt de la réalité; c'est, dans le cours des faits, au moment précis, à la minute exacte où il faut prendre une résolution qui engage une ligne de conduite. Ç'a été, par exemple, dans cette affaire du Tonkin, à l'heure de l'envoi des premiers renforts. A ce moment on eût pu reculer, oui; mais qui eût voulu reculer alors? Depuis cette époque, ce que l'on pouvait demander au gouvernement, c'était de l'application et de la persévérance pour conduire jusqu'au bout, jusqu'au succès, une affaire une fois entreprise. Ces qualités, il les a eues incontestablement. Il a su se décider, et il a su persister : c'est tout ce qu'on pouvait réclamer de lui, et c'est le seul, le plus grand éloge qu'on puisse lui adresser.

Ces réflexions nous ont entraîné un peu loin de Madagascar. Mais, en somme, nous avons fait comme le parlement. Pour une fois, ce sera notre excuse.

Un manifeste de 1869

Jamais période électorale n'aura été précédée d'une pluie plus abondante de manifestes : tous les partis et toutes les coteries, toutes les Églises et toutes les factions veulent avoir leur appel au peuple et leur programme. Sortira-t-il de tant de fumée beaucoup de lumière? Nous l'espérons, comptant surtout, pour arriver à cette fameuse et si désirable concentration des forces républicaines, sur le manifeste du comité des gauches que préside le vénérable M. Carnot. Mais si les déclarations des « blancs d'Espagne », des comités socialistes et des royalistes Naündorfiens nous sont déjà connues, la profession du comité national républicain n'a pas encore été publiée. On ne l'en discute que davantage : quel sera le sexe de l'enfant? Cela rappelle les polémiques des légitimistes et des libéraux en 1821, pendant la grossesse de la duchesse du Berry : « Ce sera un fils », disaient, pour faire preuve de loyalisme, les amis du Château. « Ce sera une fille », disaient les chefs de l'Opposition, qui se réservaient déjà de crier à la substitution pour le cas où ce serait un fils. Encore quelques jours de patience : nous verrons bien.

En attendant le manifeste du comité national républicain, nous avons relu quelques manifestes d'antan. Si nous disions que les révolutionnaires socialistes sont devenus plus sensés, les légitimistes plus modernes et les petites chapelles plus ouvertes, on ne nous croirait pas. En revanche, il est jusqu'à cinq ou six déclarations, datées des dernières années de l'empire, que l'on peut méditer avec profit dans les circonstances actuelles.

C'est une légende patentée que les membres de l'opposition irréconciliable n'ont signé, en 1869, que des professions qui visaient au bouleversement de tout, qu'ils partirent en guerre contre les institutions indispensables au gouvernement d'un grand pays. Rien n'est moins exact. Non seulement ces ardents républicains défendaient pour la plupart les idées de gouvernement que les libéraux de Nancy, par haine irréfléchie de l'empire, avaient battues en brèche; mais ces « irréconciliables » s'élevaient déjà contre les prédécesseurs des intransigeants d'aujourd'hui. Pouvant avoir besoin d'eux pour l'assaut général contre le régime de Décembre, ils auraient pu juger habile de les ménager; ils crurent plus honnête de leur tenir sans retard un langage viril :

> Quant à flatter la foule, ô mon esprit, non pas!
> . . . . . .
> . . . . . Nous ne voulons, nous autres,

Ayant Danton pour père et Hampden pour aïeul,
Pas plus du tyran Tous que du despote Un Seul.

Ainsi s'écriait Victor Hugo dans *le Rappel*, et, d'une haleine, à travers les deux cents vers du superbe morceau qui est devenu le prologue de *l'Année terrible*, il opposait le Peuple à la Foule, c'est-à-dire (en simple prose) la Démocratie à la Démagogie. On n'a pas encore fini de commenter, d'ailleurs à tort et à travers, le « cahier » de Belleville accepté par Gambetta au mois de mai 1869 : que ne se souvient-on davantage du manifeste, celui-là entièrement écrit de la main du jeune tribun, que Gambetta adressait aux électeurs de Marseille en même temps qu'il acceptait le pacte de Belleville ? A Marseille, où ses concurrents étaient M. Thiers, M. de Lesseps et M. de Barthélemy, comme à Paris où il était porté contre M. Carnot, Gambetta se présentait comme le candidat de l'opposition irréconciliable. Dans les Bouches-du-Rhône comme dans la première circonscription de la Seine, c'est aux démocrates radicaux, c'est aux ennemis les plus acharnés de l'empire qu'il demande leurs voix. Que dit-il cependant avec sa franchise et son courage habituels ?

« La démocratie sincère, loyale, est la seule ennemie de la démagogie, le seul frein, le seul rempart aux attentats des démagogues de tout ordre. Les démagogues, ils sont de deux sortes : ils s'appellent César et Marat ; que ce soit aux mains d'un seul ou aux mains d'une faction, c'est par la force qu'ils veulent satisfaire, les uns et les autres, leurs ambitions ou leurs appétits. Ces deux démagogies, je les trouve également haïssables et funestes. » (28 mai 1869.)

« Ni César ni Marat », c'est en ces termes que, dès 1869, Gambetta s'adressait au corps électoral, et l'exposé des revendications républicaines qui précédait cette fière formule ajoutait encore à sa force. Gambetta, en effet, n'avait désavoué à Marseille rien de ce qu'il avait signé à Paris : le programme qu'il y avait développé, c'était le même, celui de « la démocratie radicale » ; « démocrate radical, dévoué avec passion aux principes de liberté et de fraternité », il l'était aux bords du Rhône comme aux bords de la Seine. Mais précisément parce qu'il était ce républicain prêt à tous les progrès, il avait « pour méthode politique, dans toutes les discussions, de relever et d'établir, en face de la démocratie césarienne, la doctrine, les droits, les griefs et aussi les incomptabilités de la démocratie loyale ». *(Profession de foi aux électeurs de Paris.)* Aucune liberté ne l'effrayait ; il ne reculait devant aucun affranchissement de la pensée humaine, il ne se refusait à discuter aucune réforme politique ou sociale ; mais, pour cette cause même, il estimait « également haïssables et funestes » la démagogie de César et celle de Marat. Pourquoi les démagogues de tout ordre ont-ils, de tout temps et en tout pays, trouvé aide et soutien chez les aristocraties et les oligarchies ? Il savait que depuis Caïus et Tiberius Gracchus tous les vrais amis du peuple l'avaient appris à leurs dépens.

Grattez le démagogue, vous trouverez toute espèce d'animaux malfaisants, mais jamais le démocrate désintéressé, jamais le républicain patriote, jamais le libéral sincère. Voilà pourquoi Gambetta répudiait au même titre, en les confondant, les suppôts de César et ceux de Marat. Voilà pourquoi M. Clémenceau lui-même commence à avoir assez de ces gens-là.

Joseph Reinach.

EXOTIQUE

Nouvelle (1)

III.

Le baron Dortal ne s'étonna pas trop que son fils eût manqué le mariage préparé pour lui, habitué qu'il était de sa part, disait-il, à toutes les maladresses, à toutes les sottises ; mais il le reçut plus froidement encore que de coutume quand Aymar, en quittant Liverdy sans avoir demandé la main de Mlle Odette, alla le rejoindre à Sauldre en Sologne. Depuis la chute du second empire, dont il avait été l'un des serviteurs les plus dévoués, comme il convenait au petit-fils d'un compagnon d'armes de Bonaparte pourvu successivement par Napoléon Ier du bâton de maréchal de France, de la dignité de sénateur et d'un titre, — depuis 1871 le colonel Dortal, s'étant fait mettre en disponibilité, avait été planter, non pas des choux, mais des pins dans ses terres de l'Orléanais. En prenant cette résolution qui, depuis Dioclétien, fut celle de tant d'ambitieux censés revenus de tout, le colonel comptait bien que sa retraite ne serait point définitive ; il avait cet optimisme particulier aux gens sanguins : certainement la république ne pouvait être qu'un essai désastreux après lequel sa carrière, si brillante jusque-là, recevrait une impulsion nouvelle.

La douleur du soldat devant l'humiliation de sa patrie, le deuil du courtisan devant l'exil de ses princes s'accommodèrent d'abord de ce repos à la campagne ; mais bientôt l'impatience le saisit ; son inutilité lui devint à charge. Cette inutilité prétendue était pourtant fort active : il dépensait dans la grande culture les qualités d'entrain et d'entreprise qu'il avait toujours apportées en toutes choses, guerre ou plaisir, sport ou politique. Il se livra pendant plusieurs années avec rage à l'élève du mouton, à la création de fermes modèles, au dessèchement des marais, à la destruction des ajoncs. De temps en temps il parvenait à se persuader que son esprit était tendu sur l'emploi judicieux de la marne et qu'il ne demandait plus qu'à transformer les jachères en luzerne ; mais un bouillonnement soudain de regrets, de désirs, de colères, l'avertissait bien vite qu'il n'était pas d'âge encore à s'ensevelir ainsi. Le colonel n'avait rien perdu de son énergie, et ses

(1) Suite. — Voyez le numéro précédent.

yeux, quand ils rencontraient un miroir, y voyaient toujours des traits superbes, un sourire vainqueur, un regard plein de feu, une tournure incomparable. Ses cheveux gardaient leur frisure naturelle, si jeune qu'on les eût crus blanchis par un œil de poudre plutôt que par la neige des ans; quelques rides, en accentuant la sévérité toute martiale de son visage, n'avaient creusé que de légers sillons qui ne déparaient pas un teint basané. Était-il possible qu'il fallût dire adieu aux joies les plus intenses de la vie, à la faveur des cours, aux passions qui avaient été très ardentes chez le beau Dortal de Sauldre? Le monde répétait avec attendrissement : « Il n'a plus de pensées que pour son fils. » Comme il arrive parfois, le monde se trompait. Aucune intimité véritable n'existait entre ces deux hommes.

Aymar avait à peine franchi la limite d'une maladive adolescence quand la guerre s'était terminée. Les jeunes gens à qui leur âge défendit de se mêler à l'action, tout en leur permettant de comprendre et de réfléchir, furent alors à plaindre. Ils virent le ciel s'écrouler et perdirent d'un coup la faculté de croire; l'écho des haines politiques vint troubler aussi d'une façon irrémédiable leur appréciation des hommes et des choses. Aymar avait été nourri dans la foi que, grâce à son père et aux héros de tous rangs qui lui ressemblaient, la France était et serait toujours invincible. D'autre part, il sortait depuis peu des mains d'un précepteur auquel on l'avait confié ou plutôt abandonné de bonne heure sans se soucier (la chose ne tirant pas à conséquence dans ce temps-là) que M. Gilbert joignît aux qualités qui commandent l'estime des opinions passablement avancées. Aymar se ressentit d'avoir été l'élève de M. Gilbert. Revenu à Sauldre après une longue captivité en Allemagne, le colonel ne trouva plus chez lui l'écho de toutes ses opinions. Il s'en irrita outre mesure. Le silence même d'Aymar avait pour effet d'exciter des bourrasques qu'il eût fallu prendre avec insouciance, qui, au contraire, atteignaient ce garçon frêle et passionné dans une susceptibilité ombrageuse à l'excès. Enfant, il avait souffert de voir son père repousser ses caresses sous prétexte que les mièvreries de petite fille lui déplaisaient; il avait souffert d'être relégué loin de lui, à Sauldre, en compagnie de M. Gilbert, son premier et son unique ami; maintenant il souffrait de même de ne se sentir d'accord presque sur aucun point avec ce père tantôt négligent et tantôt irascible. L'humeur impérieuse du colonel, aigrie par les événements, éclatait à tort et à travers; il traitait son fils de jacobin toutes les fois qu'il croyait discerner l'ombre d'une différence entre les idées du jeune homme et les siennes; il entreprenait de mettre en déroute, au moyen de l'ironie ou par des coups de boutoir, ce qu'il appelait les chimères d'un esprit faux, sans soupçonner que les esprits réputés tels se faussent ou s'obstinent davantage lorsqu'on les aborde maladroitement, ni que la persécution contribue à développer cette sensibilité qu'il taxait de faiblesse. Une sorte de mépris s'ajouta bientôt à son mécontentement quand il vit qu'il ne pourrait transmettre à Aymar aucune des ambitions qui étaient chez les Dortal comme un héritage de famille. La seule carrière permise sous le gouvernement actuel était celle dont il regrettait au fond de s'être retiré par un sentiment de fidélité politique excessif, la carrière des armes, et le jeune homme ne se sentait nullement attiré vers ce métier... N'était-ce pas une honte?... Là-dessus, leurs rapports devinrent si pénibles que M. Dortal suggéra lui-même au rebelle l'idée de voyager; il était arrivé à ne plus pouvoir supporter la présence de ce songe-creux..., et puis les voyages ont la réputation de déniaiser.

Aymar s'attarda en Italie; il y porta les talents dont il possédait le germe à un degré qui n'est plus celui des talents d'amateur; mais le dénigrement paternel fit sur ses premiers essais l'effet de la gelée sur les bourgeons prêts à éclore. Aymar était de ces timides qu'une chaude sympathie et la confiance que l'on témoigne en leur avenir peuvent porter au succès, qui, n'ayant aucune vanité personnelle, ne deviennent grands que pour quelqu'un. Il trouvait plaisir au travail pendant qu'il s'y livrait, laissait son imagination, qui était chez lui la qualité maîtresse et trop prédominante, l'emporter un instant, puis retombait à terre, découragé, devant le résultat obtenu.

— Travailler sans but, quel enfantillage! disait dédaigneusement le colonel.

Aymar n'étant propre à rien, il fallait le marier jeune; à cela il consentirait peut-être, puisqu'il ne savait même pas s'amuser. Nouveau grief : sans s'amuser comme l'entendait son père, le malheureux garçon avait l'art de s'empêtrer dans ces liens ridicules que les mauvais sujets de bon sens ne connaissent point.

A force de parler mariage à cet incorrigible, le baron finit par y penser pour lui-même. De telles velléités ne lui venaient jamais à Paris, où il passait trois mois d'hiver quand il n'allait pas à Nice et où, dans l'intervalle, on le revoyait encore quelquefois au club... Mais Sauldre réclamait une châtelaine.

Point délicat : il l'eût souhaitée charmante. C'était le thème de son éternelle discussion avec Mme de la Fère, une cocodette d'antan dont on disait toujours, pour peu qu'on la lorgnât de loin : « Ces beautés de l'empire sont restées sans rivales. » Mme de la Fère approuvait qu'il se remariât et avait voulu lui marquer, en l'y aidant, qu'elle gardait bon souvenir de leur ancienne liaison dénouée par les événements plutôt que rompue. Mais, au milieu des plus vives coquetteries d'une pseudo-amitié, elle avait soin de lui rappeler tacitement son âge puisqu'elle ne proposait que des veuves raisonnables ou des filles montées en graine. Il en était choqué. Sans doute les vieux maris

courent des risques... Cependant, du latin qu'il avait pu savoir, le baron retenait certain proverbe : « Même pour se pendre on choisit un bel arbre. » Il ferait une folie, peut-être; encore fallait-il que cette folie fût délicieuse. La jeunesse surtout lui paraissait une qualité indispensable. A un point déterminé de sa carrière, don Juan revient à aimer l'innocence, les marguerites simples, les fruits à peine mûrs que naguère il dédaignait. C'est l'heure où l'on s'aperçoit en vivant à la campagne que Charlotte et Mathurine ont de beaux yeux, l'heure où l'on apprécie avec un attendrissement à demi paternel les gentillesses d'une pensionnaire toute fraîche du couvent.

IV.

Lorsqu'après l'expédition matrimoniale qu'il avait si mal conduite, Aymar reparut à Sauldre, plus gai que de coutume, d'une gaieté qui, vu les circonstances, déplut à son père, comme lui déplaisait en d'autres temps une mélancolie qu'il ne s'expliquait pas davanvantage, le colonel dit, à demi goguenard, à demi furieux :

— J'ai envie, ma parole, de te donner une bonne leçon, d'aller de ce pas consoler la pauvre enfant dont tu n'as pas voulu; oui, vraiment..., j'ai envie d'épouser Odette de Liverdy...

— Elle gagnerait certainement au change, dit Aymar croyant à une plaisanterie.

De fait, M. Dortal n'eût apprécié de Mlle de Liverdy que les vingt ans attestés par son acte de naissance; il la trouvait trop maigre, trop anguleuse, suffisante pour son fils, voilà tout, pour cet imbécile, comme il le nommait *in petto* vingt fois par jour, qui laissait échapper une si belle occasion de se remettre à flot.

— Écoute, poursuivit-il d'un air de menace; je suis taillé de façon à te faire attendre mon héritage. Tu auras le temps jusque-là de loger le diable dans ta bourse.

— Que le ciel vous accorde la plus longue vieillesse, même à ce prix !

— Et encore, mon héritage, sais-tu si tu l'auras tout entier..., si la fantaisie de me remarier ne me viendra pas tout de bon, grâce à toi ?

— Soyez heureux à votre guise, mon père, pourvu que vous me permettiez...

— Pourvu que je te permette d'être malheureux à la tienne!.. Car tu n'es pas heureux avec tes oscillations et tes exaltations et tes abattements. Rien ne remplace un bon équilibre. De mon temps un homme était toujours équilibré. Il avait une autre force de résistance que l'eau qui se ride au moindre souffle ou la feuille que le vent chasse... Toi et tes pareils vous n'êtes que cela. Et le monde n'en marche pas mieux... S'il y avait encore des hommes...

Le colonel fit mine de broyer bien des choses dans son poing fermé. Puis, soulignant de la voix et du geste une menace sur l'effet de laquelle il comptait en dernier ressort :

— Un jour ou l'autre décidément je te donnerai une belle-mère si tu ne veux pas me donner une bru!

— Vous en êtes le maître, répondit Aymar en levant les yeux vers le portrait d'une jeune femme qui, pâle et résignée, semblait prêter l'oreille à l'entretien.

Nul moins que lui n'était préoccupé d'intérêts matériels, de questions d'argent; mais il songeait à sa mère, dont une autre prendrait le nom, usurperait la place, et il disait tout bas au portrait : « Tu viendras avec moi; personne ne te bannira jamais de ma maison ni de mon cœur. Tu auras eu du moins l'amour de ton fils, un amour qui n'a pas su, hélas! te retenir en ce monde où j'avais pourtant besoin de toi... »

Le baron interpréta sa tristesse subite :

— Je l'ai effrayé, pensa-t-il. Cela le rendra plus soucieux de m'obéir...

Somme toute, il traversait un moment où le mariage, loin de le tenter, lui apparaissait avec plus d'inconvénients et de périls que d'avantages réels. Les rhumatismes qu'il avait rapportés de la guerre se déchaînaient pour le mettre à la raison, et les médecins prescrivaient, contre le réveil très douloureux d'une ancienne blessure, les eaux de Bourbonne, où il avait promis d'aller, tout en pestant, car ces eaux-là passent pour les plus ennuyeuses de France.

— Et toi, que feras-tu ? demanda-t-il à son fils.

Aymar parut hésiter avant de répondre qu'il irait faire un peu de paysage dans la forêt de Fontainebleau. Ouverture que le colonel accueillit en haussant ses sourcils olympiens d'un air qui voulait dire :

— Aucun projet saugrenu ne m'étonne de ta part.

Mais à ce projet saugrenu Aymar tenait beaucoup apparemment, car il le réalisa huit jours après, les reproches incessants dont on le bombardait à propos du mariage manqué par sa faute lui ayant fourni un prétexte de fuite.

« La retrouverai-je ? Y sera-t-elle encore ? » Cette unique pensée occupa son esprit durant un assez court voyage qui cependant lui parut long. Ce qu'il espérait, ce qu'il allait faire, il n'en savait rien; tout son désir était de revoir l'étrange beauté dont l'apparition avait ému le poète, l'artiste incomplet, mais sincère, qui était en lui.

Au tournant du chemin où avait disparu naguère Mlle Helga, il fut pris d'un battement de cœur comme s'il allait apercevoir à la même place son grand chapeau de paille et sa brassée de coquelicots; mais non, la route était déserte. Aymar se demanda de nouveau avec une anxiété comparable à celle du joueur devant le coup de hasard qui va décider de sa fortune : « La retrouverai-je?... »

Enfin ! Il était à Grez ! L'enseigne de l'auberge se

balançait à deux pas de lui. Aymar y arriva dans un tout autre équipage que la première fois, en cabriolet de louage, muni d'un attirail de paysagiste qui donnait de prime abord à sa visite une explication plausible. Mme Loriot se répandit en excuses : « Pourquoi ne l'avait-il pas avertie d'avance? Elle lui aurait gardé la plus belle chambre de la maison avec une vue sur la rivière... Justement plusieurs de ses pensionnaires étaient partis depuis peu; mais d'autres avaient aussitôt repris leur place. Le monde se trouvait quasiment renouvelé. Il faudrait qu'il consentît à loger de l'autre côté de la rue, dans l'annexe...

Peu importait à Aymar d'être bien ou mal; mais un mot l'avait glacé :

— En vérité? dit-il, n'osant poser de question plus directe; en vérité?... qui donc est parti?

— Oh! une demi-douzaine de ces messieurs, M. Olauf, M. Jackson, M. Snorre, un de mes meilleurs pensionnaires, M. Snorre... Vous savez bien ce grand barbu... Je vous ai vu lui parler...

— Oui, oui, dit Aymar.

Il n'était pas fâché, en somme, que celui-là fût parti, l'ayant trouvé, dans un quart d'heure de conversation, très pénétrant, très fin sous son enveloppe épaisse. Les amoureux n'aiment pas qu'on les devine, encore moins qu'on leur crie gare.

— On va préparer votre logement, reprit Mme Loriot. Si pendant ce temps-là monsieur veut se reposer dans le jardin, il y fait bon par ces premières chaleurs. J'espère que ça vous sera égal, monsieur, de souper un peu tard. Nos artistes qui vont travailler dehors n'en finissent pas de rentrer; nous voilà bientôt aux jours les plus longs de l'année et, dam, ils mettent le beau temps à profit. C'est leur état.

Un magnifique coucher de soleil embrasait le ciel et colorait la rivière d'une pourpre ardente lorsque Aymar descendit, sans avoir eu le courage de demander ce qu'étaient devenues les dames Birger, dans le petit jardin mal tenu où les sureaux et les rosiers remontants jaillissent vivaces d'un tapis de mauvaise herbe. Il se dirigea vers le bord de l'eau pour jouir de ce spectacle...; tout à coup il pressa le pas, croyant distinguer, derrière les branches d'un bosquet, de vagues blancheurs, les plis d'une robe de femme...

Le jardin aboutissait à un petit embarcadère où d'habitude une demi-douzaine de bateaux de promenade étaient amarrés; mais, la soirée étant si belle, plusieurs des hôtes de l'auberge avaient eu probablement l'idée de faire un tour sur l'eau, de sorte qu'il ne restait qu'une grande barque assez lourde. Helga, debout, son chapeau de paille à la main, ses cheveux blonds soulevés autour de son visage en nimbe séraphique, attachait sur la barque un regard désappointé. Elle n'avait pas entendu venir le jeune homme et, quand il fut tout près, eut un petit tressaillement. Il la salua; elle répondit à peine. Ses yeux où courait l'ombre d'une contrariété se reportèrent aussitôt sur la barque; puis elle poussa un soupir, parut prendre son parti et se détourna en disant :

— Allons, c'est impossible.

— C'est impossible ? répéta involontairement Aymar.

Il s'interrompit avant d'avoir achevé.

— Pardon, mademoiselle, vous ne parliez qu'à vous-même... Je suis un impertinent. .

— Mon Dieu, c'est moi plutôt qui suis une étourdie! Je voulais me promener sur la rivière..., notre grande distraction à Grez... Mais d'autres m'ont devancée. Le petit Francis, qui se tient ici d'ordinaire, est allé conduire quelqu'un...; d'ailleurs tous les bateaux sont pris.

— Sauf celui-ci, fit observer Aymar.

— Oh! celui-ci ne compte pas! Comment le diriger toute seule? La manœuvre est trop fatigante. Je rame volontiers pourtant.

— Mais nous sommes deux, hasarda Aymar enhardi.

Elle fixa sur lui le regard innocemment avide d'un enfant à qui l'on offre une friandise.

— Si vous daigniez me confier les rames, je serais tout disposé, mademoiselle, à remplacer le petit Francis.

Sur ses joues, sur son front, jusque sur sa gorge que découvrait à demi un fichu négligemment noué passa comme un reflet vermeil.

— Chez nous, dit-elle, cela se ferait sans que personne y trouvât rien à redire; mais ici...

— Figurez-vous que nous sommes chez vous, mademoiselle, dit Aymar sautant au fond du bateau dont il se mit à détacher les cordes avec précipitation comme s'il eût craint de la laisser réfléchir.

Il lui tendit la main en ployant le genou, dans une attitude que l'on pouvait croire suppliante à moins que l'on préférât ne pas l'interpréter. Elle hésitait encore, tentatrice et tentée, le pied déjà posé sur le bord du bateau et se balançant avec lui. Tout à coup elle fit un geste d'insouciance : « Le sort en est jeté » ; puis, une fois assise à l'autre extrémité de la barque, elle s'écria, comme partagée entre la honte et la joie : « J'en avais vraiment trop envie! »

D'une poussée vigoureuse, Aymar s'était éloigné du rivage; l'eau et le ciel continuaient à flamboyer et des rougeurs d'incendie brillaient parmi les arbres : était-ce sa passion naissante, était-ce le soleil qui transfigurait ainsi le monde? Cet enlèvement dès la première minute tenait de la magie.

Pendant quelque temps il rama sans parler, tremblant de rompre l'enchantement par un mot, s'abandonnant à cette subite réalisation de son désir comme on s'abandonne à un rêve. Sa sensation dominante était la crainte de voir s'évanouir en vapeur la blanche figure qui, éclairée par les derniers rayons, faisait songer ainsi, toute pénétrée de lumière, à l'enveloppe glorieuse d'un esprit. Le seul bruit fut d'abord celui que produisaient les rames à mesure

qu'elles s'abattaient et se relevaient en laissant retomber une pluie de diamants; puis un éclat de rire rompit ce silence.

Helga, elle aussi, avait observé son compagnon, mais non pas en extase, avec des intentions de critique plutôt. Tandis qu'il s'appliquait à remonter le courant :

— Mon Dieu! dit-elle, que vous êtes mauvais rameur! Je vais vous venir en aide.

Malgré les protestations d'Aymar, elle glissa ses mains éblouissantes dans de vieux gants qu'elle tira de sa poche et se mit à ramer avec autant d'aisance que de précision, en lui faisant remarquer tous les jolis détails de la rive. Deux ou trois fois ils croisèrent d'autres bateaux :

— Que vont-ils penser? dit la jeune fille.

— Probablement que vous m'avez fait une grande faveur; mais, croyez le, mademoiselle, si j'en suis heureux, je n'en suis pas plus fier. Vous vouliez vous promener, je me suis trouvé là, j'ai remplacé le petit Francis.

Elle se remit à rire de son joli rire perlé en répondant avec malice :

— Francis rame certainement mieux que vous; mais il faut bien se contenter de ce qu'on trouve. Et maintenant, ajouta-t-elle, posant les avirons, nous n'avons plus à nous évertuer puisqu'il ne s'agit que de redescendre. Revenons sur nos pas et regardez bien autour de vous, monsieur; cela en vaut la peine!

En effet, le globe rouge du soleil s'enfonçait derrière un rideau d'or rayé de pourpre; de pâles roses remplaçaient graduellement les lueurs sanglantes, et l'eau commençait à s'assombrir. Toute la campagne prenait de belles teintes bleuâtres d'un calme, d'une mélancolie indicibles. L'air fraîchissant était rempli de vibrations cristallines; les prés voisins exhalaient des parfums de foin coupé. Aymar laissait parler pour lui toutes ces choses éloquentes. Il lui parut un instant que Helga en était troublée; tout à coup elle s'écria, comme pour rompre le charme de cette torpeur douce qui les enlaçait tous les deux :

— Que c'est beau!

Il répondit : « Plus beau que tout au monde », avec un accent qui révélait ce qu'il n'eût osé dire. Rien n'est insignifiant dans certaines situations; le moindre mot devient un aveu.

Un silence embarrassé se fit; cependant la barque, mollement aidée par les rames, glissait très lente vers le village.

— Vous rappelez-vous, hasarda enfin Aymar, vous rappelez-vous le petit livre qui m'a valu l'honneur de vous adresser la parole une première fois?...

Elle regarda en l'air comme pour interroger de vagues souvenirs :

— Un livre que j'avais oublié sur le piano?...

— Oui, le plus joli des romans de miss Broughton. Vous aimez cet auteur?

— Beaucoup : ses héroïnes sont toujours de méchantes filles qui font mille folies au risque de se perdre et de désoler autrui. J'ai horreur des perfections, et vous?...

— Cela dépend de ce que vous entendez par perfection. Une femme qui aime assez pour en mourir est parfaite selon moi.

— Oh! vous pensez à Lénore de *Good bye Sweethearts!* C'est, entre toutes, celle qui justement me plaît le moins! Elle est trop sotte de tant regretter un maussade amoureux qui ne lui pardonne pas d'être coquette! Il y en a d'autres, Dieu merci, qui, tout aussi coupables, se font épouser cependant : une fois mariées, elles continueront d'user de leur pouvoir, d'en abuser même. A la bonne heure!

— Je me figurais que dans vos pays du Nord on professait et on pratiquait une morale austère, dit Aymar en souriant.

— Du Nord au Sud toutes les femmes se ressemblent répondit-elle avec une petite moue. Que voudriez-vous qu'elles fissent, si elles n'étaient un peu coquettes? Mais nous parlions d'un roman...

— Oui, notre promenade me ramenait à cette autre promenade en bateau sur la Rance... Eh bien! je jurerais que les bords tant vantés de la Rance ne valent pas ceux du Loing.

— Oh! il n'y a aucun rapport, dit Mlle Helga en prenant l'air grave et indifférent. Le Loing est une honnête petite rivière qui ne se prêterait pas aux excursions nocturnes et sentimentales. On y vogue en plein jour et sans musique. D'abord, s'il s'agissait de chanter, j'en serais incapable, quoiqu'un mauvais plaisant m'ait peinte en manière de sirène. Vous n'avez pas peur que je vous noie? ajouta-t-elle gaiement. On reconnaît les nixes, vous le savez, monsieur, à l'ourlet humide de leur robe, et le bas de la mienne est tout mouillé : c'est le signe fatal. Méfiez-vous!

— Mon Dieu, dit Aymar, j'irais volontiers au fond de l'eau en votre compagnie.

Elle feignit de ne pas entendre et appela une flottille de canards blancs pour leur jeter les miettes d'un biscuit qu'elle tira de sa poche.

Leurs plongeons, leurs combats parurent l'absorber complètement l'espace d'une minute.

— Quelle heure charmante! reprit-elle. Comme l'air est sonore!

On entendait très distinctement crier au loin :

— Helga! Helga!

— C'est ma tante qui me cherche; je l'avais laissée au lit avec sa migraine...

— Et vous allez être grondée, dit Aymar un peu inquiet. Je serais désolé d'être cause...

— Grondée?... moi?... par tante Liz!... (Son rire, cette fois, faillit être inextinguible.) Personne ne me gronde jamais. Je suis libre!

Elle se leva toute droite, étendant ses bras comme deux ailes.

— Vous me faites penser ainsi à la femme-cygne plutôt qu'à la nixe, dit Aymar; de toute façon vous êtes pour moi une fée... Je ne sais si c'est parce que je vous ai vue tout d'abord à travers les compositions fantastiques de vos compatriotes, M. Snorre et M. Hodbrod; mais il en est ainsi...

Elle ouvrit très grands ses yeux de saphir; il eût pu lire tout au fond une orgueilleuse satisfaction, si ce bleu transparent n'eût été insondable.

— Vrai?... Je suis surnaturelle à ce point, de l'avis même d'un Français? Je croyais que toute ma prétendue magie était dans le cerveau embrumé de nos peintres suédois... En réalité, je me connais pour une personne très positive qui tient solidement à la terre ferme. Certains n'ont pu me le pardonner. Je suis sûre que M. Snorre vous aura dit du mal de moi.

— Pourquoi donc?...

— Parce que... Il faut savoir se défendre en ce monde, et, en se défendant trop bien, on se fait des ennemis.

Elle soupira, devint sérieuse et reprit d'un ton qui eût réprimé chez Aymar toute velléité de galanterie :

— Je n'ai personne pour me garder, ni père ni mère, personne que ma tante Liz, qui est plus enfant que moi, la chère âme.

Puis, se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— Tante Liz, tante Liz; je m'étais envolée, mais je reviens; me voilà, s'écria-t-elle.

De loin elle agita son mouchoir.

Au bord de l'eau on apercevait une petite forme noire qui gesticulait.

— Elle doit être là en compagnie de la poule qui attend ses canetons, dit Helga, montrant la famille de canards acharnée à suivre le bateau dans l'espoir d'obtenir une nouvelle ration de biscuit. Nous voici rentrés au port. Merci et adieu!

Elle bondit hors de la barque, presque avant que celle-ci n'eût touché terre. Après quoi elle sauta au cou de sa tante, qui darda sur le jeune homme un regard louche et scrutateur.

— C'est moi qui ai demandé à monsieur de me donner un coup de main, tante; le bateau est si lourd!

— Quelle folie, gémissait Mlle Birger en secouant la tête, quelle folie!

— Assurément, ma bonne Liz; mais, sans une petite folie de temps à autre, la vie serait trop monotone.

Et, sans accorder plus d'attention à son conducteur, Helga entraîna la tante Liz du côté de l'auberge. Tout en rattachant la barque à l'anneau qui la retenait, Aymar, sous le charme de son aventure, prêtait l'oreille à ces deux voix qui allaient s'affaiblissant derrière les bosquets, l'une avec de plaintives remontrances, l'autre railleuse et gaie, à ce qu'il lui sembla.

V.

L'idylle si bien engagée ne pouvait vraisemblablement s'arrêter en chemin. Aymar eut désormais plusieurs fois par jour l'occasion de rencontrer les dames Birger; il évita de les aborder avec trop d'empressement, ne voulant point paraître prendre avantage de la faveur qui lui avait été faite, attendant qu'on l'encourageât de nouveau. Cette discrétion sans doute plut à la tante; elle cessa de lui opposer une physionomie morose et joignit un bonjour obligeant à celui que sa nièce ne manquait jamais d'adresser au jeune homme, entre deux sourires, toutes les fois qu'un hasard, auquel peut-être ils aidaient l'un et l'autre, les mettait en présence.

Ces dames ayant habité le pays longtemps et à plusieurs reprises, il était assez naturel qu'Aymar les consultât sur les promenades à faire aux alentours ; elles consentirent même à en recommencer quelques-unes avec lui, à l'aider de leurs conseils pour le choix d'un sujet de tableau. Mlle Élizabeth, très mauvaise marcheuse, n'allait pas toujours jusqu'au bout; elle s'asseyait à l'ombre tandis que la jeunesse poussait plus loin.

— Cela se fait chez nous, continuait à répéter Helga pour ôter toute importance au tête-à-tête. Les mœurs étaient simples dans le village où je suis née; des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles erraient dans la montagne le dimanche, sans aucune surveillance. Mon oncle, qui m'a élevée, un pasteur, un homme austère, n'y voyait pas d'inconvénient. Pourquoi, en France, prend-on tant de précautions contre une innocente camaraderie? Les Français sont chevaleresques cependant! J'aurais confiance en eux plus qu'en qui que ce fût.

— Merci pour mes compatriotes; ne vous y fiez pas trop, disait Aymar avec une affectation de désintéressement.

— Oh! je ne me fie absolument à personne; mais, en vérité, si l'on est hypocrite ailleurs, vous vous calomniez, vous autres.

Jugeant les Français sur Aymar, elle devait les trouver en effet bien respectueux et bien modestes; il n'avait qu'une idée : apprivoiser tout à fait cet oiseau peu farouche en lui prouvant, à force d'égards et de délicatesse, qu'il pouvait s'avancer sans péril.

— Je ne savais pas que Mlle Helga était peintre, dit un jour Lasthénie en ricanant. Elle s'en va tous les jours du côté de la Grande Pierre avec M. Dortal, qui porte sa boîte; et puis, avez-vous vu, madame Loriot? leurs tables se sont poussées l'une contre l'autre petit à petit dans la salle à manger; maintenant elles n'en font plus qu'une seule. On dirait la même famille!

— Occupons-nous de ce qui nous regarde, répondit

l'hôtelière, uniquement soucieuse de ses intérêts. M. Dortal paye sans compter.

— Et il n'est pas chiche non plus de pourboires, répliqua Lasthénie; aussi, soyez tranquille, patronne, je ne vois rien. Le grand mal, après tout, reprit-elle, quand on est jeune!...

Si Mlle Helga, qui était tout au plus capable jusque-là de barbouiller une méchante aquarelle, avait manifesté un goût soudain pour les études d'après nature en s'aidant des conseils de son nouvel ami, celui-ci était devenu dans un autre art l'élève docile de Mlle Helga. Elle aimait passionnément la pêche à la ligne, et les eaux poissonneuses du Loing favorisaient ce passe-temps avec lequel Aymar, qui l'avait jusque-là tourné en ridicule, se réconcilia comme par miracle.

C'était une si bonne excuse pour rester des heures de suite en contemplation devant la pêcheuse! Rien n'était gracieux comme sa manière de lancer l'hameçon; certes, on comprenait que d'eux-mêmes les goujons séduits vinssent s'y prendre. Et quelle jolie manière d'appuyer le doigt sur ses lèvres pour imposer silence, quelles exclamations naïves quand, au bout du fil enlevé avec prestesse, frétillait un éclair d'argent! Et puis on ne pêchait pas toujours, on n'était pas toujours muets, il y avait des intermèdes de repos et de causerie, de causerie à deux, car les névralgies de tante Liz lui défendaient de s'attarder au bord de la rivière. Aymar constata bien vite que la légèreté apparente de Helga recouvrait sinon beaucoup d'esprit, du moins une vive intelligence et plus d'instruction que n'en reçoivent d'ordinaire les femmes. Rien ne semblait lui être étranger; parfois il lui échappait des réflexions et des jugements d'une profondeur attristée. Quand Aymar s'en étonnait :

— C'est, répondait-elle, que j'ai déjà souffert.

Il eût voulu apprendre bien des choses, tout le passé en somme de l'inconnue avec laquelle il se trouvait dans des termes si brusques de quasi-familiarité; mais elle évitait ordinairement de se laisser interroger.

— Y pensez-vous? disait-elle en plaisantant. Les nixes ne permettent jamais qu'on leur pose des question. L'origine, la patrie, la parenté de ces demoiselles, tout cela reste un secret; elles ne disent même pas leur nom véritable...

— Peu m'importe, en effet, répondait Aymar sur le même ton. Vous êtes Helga, cela me suffit.

L'espèce d'énigme qui environnait la jeune fille et contre laquelle les propos, bien vagues eux-mêmes, de Snorre auraient pu le mettre en garde, devenait un attrait de plus pour son imagination romanesque. N'en savait-il pas assez, du reste? Tante Liz n'était point mystérieuse. Elle parlait bonnement du malheur qu'avait eu l'orpheline de perdre son oncle, le pasteur, gardien de son enfance, de la courageuse résolution qu'elle avait prise alors de suivre à l'étranger, comme gouvernante de deux jeunes enfants, une famille riche et d'utiliser ainsi ses talents; mais le pain de la servitude lui avait paru amer: il n'est point permis à une institutrice d'être trop jolie. Tante Liz, qui depuis longtemps habitait Paris, lui avait proposé sur ces entrefaites de mettre en commun leur petit avoir; les deux femmes donnaient des leçons tout l'hiver, puis, le beau temps revenu, allaient à Grez faire provision d'air pur, retremper leurs forces. Pourquoi elles avaient choisi ce pays?... Mon Dieu! il leur plaisait, on y vivait à bon marché... Elles espéraient sans doute au début trouver auprès de leurs compatriotes plus de bienveillante sympathie que partout ailleurs; mais l'expérience leur avait démontré qu'il valait encore mieux se tenir a l'écart. C'était chose si rare de rencontrer la politesse et la discrétion que tante Liz déclarait admirer chez le jeune M. Dortal!

Dans tout cela Aymar ne démêlait rien de suspect; seulement l'histoire lui paraissait banale et prosaïque; il aimait mieux se figurer que Helga avait traversé les airs et la mer sur ses ailes de cygne. A quoi bon préciser les contours d'un songe délicieux? Ce fils de don Juan jouissait sans arrière-pensée de l'intimité platonique dont son père n'aurait voulu qu'à titre de marchepied pour atteindre au but que se propose la galanterie. Il eût craint d'abuser de l'excessive confiance que lui témoignaient maintenant Helga et la tante Liz. Ces femmes n'étaient ni de son monde ni de son pays; ce qui de leurs paroles et de leurs actes semblait en opposition avec les usages reçus pouvait de leur part être tout naturel et d'une innocence parfaite; jamais elles n'avaient été forcées de sacrifier au convenu, à ce convenu détestable, la règle unique de son éducation à lui...

Est-on capable de juger quand on aime avec la ferveur de la première jeunesse? Cette jeunesse assombrie d'abord par un ennui vague, par une maladive hypocondrie, avait secoué son manteau de glace; cette âme tendre et longtemps contrainte s'épanchait, se livrait tout entière. Si les nixes n'aiment pas répondre aux questions, elle prennent plaisir à en faire, ou plutôt, sans questionner, elles obtiennent des confidences. Dans leurs longs entretiens solitaires à l'heure du crépuscule, Aymar parlait volontiers de lui-même. Encouragé par un serrement de main, par une exclamation affectueuse, par cette douce pitié féminine qu'il n'avait pas connue jusque-là, il cédait à la séduction, si puissante sur ceux de sa nature, d'expliquer, d'analyser tout haut une personnalité méconnue... Il parlait de son enfance isolée, de son caractère fâcheux qui ne lui avait pas permis de se faire une destinée à son goût, de l'espèce de mollesse que son père lui reprochait amèrement, des chocs pénibles qui se renouvelaient entre lui et ce père mieux doué pour l'action, pour le bonheur aussi, mais sur les traces duquel il n'eût jamais réussi à marcher.

— Oh! vous avez bien fait de rester vous-même,

s'écriait Helga, ses yeux bleus attendris lui versant à torrents des consolations.

Et elle s'emportait contre ce père terrible qui n'avait pas su comprendre, jusqu'à ce qu'Aymar prît parti pour lui et repoussât des attaques trop vives, au risque même de se nuire en le justifiant. Avec les couleurs que peut suggérer l'orgueil filial, il traçait un portrait superbe de cet aigle qui eût voulu trouver en son fils un aiglon.

— Tandis que je tenais trop de ma pauvre mère, ajoutait-il. Elle m'avait légué une âme trop féminine.

— Une âme que votre femme future saura sûrement apprécier, disait Helga; jusque-là permettez-moi d'en vouloir à ce soldat sans intelligence de ces délicatesses.

Un jour, elle reprit en riant :

— Je voudrais bien savoir ce qu'il penserait de moi, votre père!

— Il ne vous trouverait que trop charmante. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? A moins d'être aveugle...

— Oh! non, interrompit Helga; vos flatteries ne m'abusent pas. Je lui déplairais, car il me verrait à travers ses préjugés mondains...

Ce qu'Aymar ne soupçonnait guère au milieu de l'enchantement de cette camaraderie à demi sentimentale, c'était que tous leurs entretiens, soigneusement enregistrés dans la mémoire de son amie, étaient répétés à tante Liz et discutés en commun d'une façon positive et terre à terre.

— Il t'aime tout de bon, disait la tante.

— Naturellement... Mais nous savons ce que valent ces amours flottantes des gens indécis. Il s'est confessé à moi bien souvent sans trop s'en douter.

— Est-il très riche?

— Il le sera... s'il fait un mariage qui convienne à son père... Les bribes de la fortune de sa mère, voilà tout ce qu'il possède...; à peine suffisent-elles pour lui tout seul. Et le colonel est jeune encore..., trop jeune, quoiqu'il soigne en ce moment à Bourbonne des rhumatismes. Aymar pense-t-il seulement à la fin de notre aventure? Je gagerais que non...; il préfère ignorer où il va et savourer le roman chapitre par chapitre, au jour le jour. Nous lui représentons une sorte de bohème panachée de vertus bourgeoises qui le distrait de son monde; il est très ému auprès de moi et il se croit héroïque de résister à l'émotion, de rester dans de certaines bornes qui n'engagent nullement l'avenir... S'il m'avait perdue, il réparerait, je n'en doute pas; mais il me respectera en m'adorant... Où voulez-vous que cela nous conduise? J'aime à voir clair dans la vie, tante Liz, et je n'ai pas marché droit devant moi à tout risque, depuis longtemps déjà, vers le but que vous savez, pour soupirer éternellement sous les saules avec un berger, si aimable qu'il soit.

— Tu as certainement raison, ma chère fille; mais encore faudrait-il lui laisser le temps, faire naître l'occasion...

— Depuis un mois je l'observe, ma tante, et, croyez-moi, nous nous étions trompées... Il n'y a rien à tirer de cette rencontre... que du chagrin, si j'écoute mon cœur...

— Ton cœur?... Tu as un cœur, Helga?...

— Peut-être... Mais j'ai encore plus de tête... Puisqu'il m'adore, il faudra qu'il m'épouse, et avec l'approbation de son père, qui nous mettra à même de vivre autrement que de tendresse et d'eau claire, dans le monde où je serai un jour baronne,... où je porterai les diamants pour lesquels sont faits mes cheveux et mes épaules; nous l'avons dit cent fois, n'est-ce pas? Sinon..., ce serait à regretter d'avoir désolé à tout jamais mon pauvre Éric en refusant d'être à ses côtés Mme la Professeur, ou même d'avoir repoussé le petit hôtel aux Champs-Élysées et les chevaux bais, vous savez, offerts par cet israélite trois fois millionnaire... Quels chevaux, tante Liz!... Quel piédestal qu'une calèche si bien attelée!... A peine ai-je hésité pourtant. Je voulais, je veux encore mieux que cela. Éric m'assurait la considération; l'autre me proposait la richesse... Je suis plus exigeante, je veux les deux et je les aurai, entendez-vous...? On n'est pas si vertueuse pour n'arriver à rien...

— Tu es le diable, mon cher ange, répondait tante Liz en l'embrassant. Rappelle-toi seulement que la jeunesse et la beauté, avec le pouvoir qu'elles donnent, que tout cela n'a qu'un temps. J'ai été jeune comme toi, j'ai été jolie, moins que toi sans doute; j'ai été ambitieuse à ma façon et je suis restée pauvre en devenant laide. Si c'était à recommencer, je me méfierais de la première ride qui surprend les femmes au milieu de leurs dédains et les réduit à être dédaignées à leur tour. Tu as l'air d'avoir dix-huit ans, sans doute; mais nous savons toutes les deux qu'à la chute des feuilles tu en compteras vingt-cinq...

— Aussi mon intention est-elle de ne point perdre de temps, je vous le répète, et d'agir... Vous me disiez tout à l'heure d'attendre...; maintenant vous me pressez: quelle personne inconséquente que ma bonne tante Liz! Heureusement je ne prends conseil que de moi-même, et, quand j'ai décidé, j'exécute... à tout prix... Encore une épreuve, et puis... Il m'en coûtera cependant de rompre avec cette pastorale. Mais pourquoi aussi ne veut-il pas penser à l'avenir?

V.

Pendant les jours qui suivirent, Aymar crut sans grande raison avoir plus qu'auparavant le droit de se dire avec certitude : « Elle m'aime! » Tel est l'art de certaines femmes pour exprimer les nuances les plus

insaisissables du sentiment, telle est la subtilité d'un certain magnétisme supérieur aux paroles.

— Elle m'aime! répétait-il dans un état de fièvre qui lui ôtait l'esprit, comme il arrive en pareil cas.

La fête patronale de Grez eut lieu sur ces entrefaites. Elle se signale par des régates d'amateurs sur le Loing et par l'installation d'un manège de chevaux de bois, d'un tir, d'une loterie où l'on gagne des lapins et des poules. Mais l'attrait principal est le bal, médiocrement abrité par une tente de coutil. L'orchestre, composé d'un violon et d'un flageolet, joue d'entraînantes polkas dansées par des rustiques de manière à faire trembler le sol. Tante Liz voulut aller au bal, et sa nièce, après avoir déclaré qu'elle n'en ferait rien, eut tout à coup la fantaisie d'y danser. Avec l'entrain d'une intrépide valseuse, elle s'élança dans les bras d'Aymar, qui eut comme un vertige au contact de ce poids léger. Les paysans, s'arrêtant ébaubis, firent cercle autour d'eux; le violon et le flageolet se piquèrent d'honneur; tante Liz était aux anges : M. Dortal qui avait prétendu ne jamais danser!... Quelle grâce, quelle entente, quel accord dans tous leurs mouvements!... C'était la sympathie..., la sympathie véritable... Ils étaient faits pour valser ensemble pendant l'éternité.

Aymar, assurément, n'eût pas demandé mieux. La danse est, il l'éprouva, le plus puissant sortilège des ondines du Nord; elles enlacent, elles étourdissent si bien le cavalier dont s'empare leur fantaisie qu'elles l'ont parfois noyé avant qu'il s'aperçoive seulement que cette valse irrésistible glisse du plancher d'un bal sur le sable de la rivière et, de là, dans l'abîme d'où l'on ne revient plus. Helga ne poussa pas la fascination aussi loin; elle s'arrêta dès que la foule, lasse d'admirer, eut repris ses bruyants ébats. Ce genre de fête champêtre s'anime à mesure que l'heure avance et, grâce au petit vin dont s'abreuvent les danseurs, finit par rivaliser avec les kermesses les plus libres : la gaieté s'exhale en cris sauvages, en chansons; bientôt les curieux durent se retirer, cédant la place aux indigènes de la forêt et de la plaine, qui ne devaient pas interrompre avant le jour leurs bonds frénétiques et leurs clameurs.

Aymar avait offert son bras à tante Liz; mais celle-ci préféra marcher seule et suivre « la jeunesse ». La jeunesse allait donc en avant, silencieuse, les mains unies à la faveur des ténèbres. Cette nuit d'été était humide et chaude, sans une étoile, sans un rayon de lune, assez profonde pour tout cacher et par cela même troublante. Les voiles impénétrables qui dérobaient à ses yeux la présence de Helga, bien qu'il la sentît si près de lui, enhardirent Aymar; se penchant vers ses cheveux dont une brise faible poussait la soie parfumée contre son visage, il les effleura de ses lèvres qui ne s'arrêtèrent pas à ce baiser et ne rencontrèrent aucune résistance. La petite main de la jeune fille reposait passive sur son bras et il sentait le battement précipité de leurs deux cœurs qui semblaient n'en faire qu'un. Dix minutes à peine séparaient l'auberge du lieu de la fête; elles furent à la fois rapides comme l'éclair et longues comme un siècle, ces minutes décisives.

— Bonsoir, dit tante Liz sans s'apercevoir du trouble d'Aymar lorsqu'il les quitta devant la porte pour regagner le corps de logis où se trouvait sa chambre.

Helga n'osa sans doute se fier à sa voix trop émue, car elle ne prononça pas un mot jusqu'à l'instant où, sur le point de se mettre au lit, elle dit à tante Liz d'un ton bref :

— Tout se décidera demain.

Ce ne furent pas les bruits de la fête, chansons d'ivrognes, rixes amicales, gros éclats de rire des retardataires aux pas mal assurés, qui tinrent Aymar éveillé cette nuit-là.

Un pressentiment joyeux le porta, aussitôt debout, vers la tonnelle du bord de l'eau. De loin il reconnut une fois de plus la robe blanche de Helga; elle était toujours vêtue de blanc, fort mal mise, sans aucun souci de la mode, mais d'une façon bizarre qui s'harmonisait avec son étrange beauté. Immobile, un peu pâle, elle lisait, la tête inclinée, et, à ses côtés, sur le banc de gazon, tante Liz tricotait, ce qui contraria un peu Aymar.

Après l'échange de quelques paroles banales, la jeune fille s'étant replongée dans sa lecture, il s'assit et regarda par-dessus son épaule.

— Puis-je savoir, lui demanda-t-il, ce qui vous absorbe à ce point?

— Bien! dit tante Liz avec bonhomie; tâchez de découvrir pourquoi ma nièce est devenue muette.

Sans répondre autrement, Helga montra le titre de la page. Elle lisait Shakespeare avec cette attention, *Roméo et Juliette*, la scène adorable du second acte, le plus beau duo d'amour qui soit au théâtre, Juliette à sa fenêtre et Roméo qui s'est glissé, comme un voleur, dans le jardin des Capulet. Le doigt de Helga soulignait chaque vers, tandis que le jeune homme lisait tout bas avec elle; il appuyait çà et là, ce doigt effilé, d'une façon significative; il s'arrêta sur cet appel touchant qui termine l'aveu passionné de Juliette et qui prête à son abandon si absolu jusque-là des armes défensives, un bouclier de pureté capable d'arrêter le plus téméraire.

« Trois mots, cher Roméo, et puis adieu... — Si vraiment ton amour est ce qu'il doit être, — s'il a le mariage pour but, mande-le-moi demain, — et, à l'heure indiquée, à l'endroit que tu voudras, notre union étant bénie, — tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je le mettrai à tes pieds, — pour suivre mon seigneur à travers le monde. »

Brusquement les grands yeux bleus un peu éteints, comme s'ils eussent beaucoup pleuré, levèrent leurs

paupières et s'attachèrent fixement sur ceux d'Aymar, les interrogeant avec une si impérieuse angoisse qu'il rougit. Cette question muette était trop claire, et, quoique toute la nuit il n'eût pensé qu'à son amour, elle le prenait au dépourvu.

Il n'avait pas encore envisagé cette situation critique : la nécessité d'expliquer à son père qu'il préférait à une fille bien née, bien pourvue comme Mlle de Liverdy, une étrangère, une inconnue, la nièce d'un pasteur norvégien, petite institutrice sans place, sans le sou et sans autre famille qu'une tante Liz. Et maintenant il voyait sa passion aux prises avec cette âpre et froide raison, cette logique si sèche, cette mondanité hautaine et méprisante qu'il connaissait trop! Il entendait la voix ironique du colonel flétrir son idéal, laisser tomber les mots d'aventurière et de dupe.

Sans doute sa physionomie fut trop sincère, car aussitôt celle de la jeune fille passa du doute à une tristesse morne. Aymar, embarrassé, sentit qu'elle le devinait. Profitant d'un mouvement de la tante Liz, qui feignait de chercher par terre son peloton de laine :

— Chère âme, murmura-t-il à l'oreille de Helga, pourquoi prévoir déjà des obstacles? Fiez-vous à moi.

Elle le regarda encore, poussa un long soupir, puis, souriant tout à coup :

— Soit, dit-elle, jouissons de l'heure présente. La journée sera belle!

VI.

La journée fut belle en effet. Un coup de vent suivi d'une pluie légère avait balayé les nuages, et le front de Helga, un instant assombri, était redevenu aussi pur, aussi rayonnant que ce ciel d'été. Toute trace de préoccupation semblait s'être envolée tandis qu'elle riait et babillait en effleurant d'un pas leste les petits chemins de la prairie et du bord de l'eau où, dans l'herbe, sous les aulnes ils s'égarèrent jusqu'au soir, seuls..., car tante Liz était remontée dans sa chambre pour soigner une de ses complaisantes migraines. La campagne tout entière était à eux deux; ils s'en allèrent très loin, tantôt parlant beaucoup, comme font les poltrons pour déguiser leur peur, tantôt appuyés l'un contre l'autre dans le silence d'un aveu. Quand l'entretien menaçait de devenir trop tendre, Helga, sous prétexte de cueillir des fleurs, s'échappait avec la vivacité joyeuse des enfants qui ne veulent pas se laisser caresser, et ces fleurs qu'elle lui rapportait étaient pour Aymar l'objet d'un intérêt profond comme tous les détails, du reste, de leur promenade : les plus petites choses et les plus insignifiantes représentaient des merveilles; en réalité, elles lui apparaissaient à travers le charme émané de Helga; tout servait de cadre à son sourire ou à ce regard pensif que par intervalles elle attachait sur lui et auquel il répondait : — Je t'aime.

Une fois elle se laissa retenir entre ses bras et cacha son visage rougissant sur son épaule ; mais il ne s'enhardit pas comme la veille; il suffit qu'elle lui dît : « Tante Liz n'est pas là, j'ai eu foi en vous », pour que le respect eût raison de son désir.

De fait, ils étaient gardés par tout ce qui respirait alentour, par la solennité des grands arbres qui leur prodiguaient l'ombre, par le bleu du ciel qui perçait le feuillage au-dessus d'eux; le moindre brin d'herbe les voyait et ils n'avaient rien à cacher.

De telles journées font date dans l'histoire des amants, quelle qu'en soit la suite : le papillon vole presque à portée de la main, étalant ses ailes diaprées qui, si l'on vient à les saisir, ne laisseront aux doigts qu'un peu de poussière ; on se dit : « Cet être charmant est à moi... ; qu'il s'ébatte encore l'espace d'une seconde..., j'y consens...; il ne m'échappera pas... » C'était à peu près le langage que se tenait Aymar. Sans doute il sentait vaguement qu'elle attendait de sa part un mot qui l'engageât et que ce mot, il eût fallu le dire. A peine d'ailleurs hésitait-il encore, car les obstacles s'effaçaient de plus en plus devant ses yeux enivrés. Mais n'avait-il pas le temps de la rassurer tout à fait?... C'était un triomphe si doux que de la voir se rendre ainsi sans condition! L'amour n'est pas une affaire qui se règle comme un contrat, séance tenante : pourquoi donc abréger une de ses phases les plus exquises? En réalité, Aymar n'était encore qu'imparfaitement préparé à envisager le moment où il braverait la colère, les remontrances paternelles.

Ils rentrèrent fatigués, ayant marché toute l'après-midi sans presque s'en apercevoir, portés par une excitation nerveuse qui, chez Aymar du moins, était de la joie sans mélange et sans arrière-pensée. Avant de rentrer à l'auberge, Helga fit halte brusquement sous les tilleuls du petit jardin et leva vers lui un visage qui s'offrait avec le plus ensorcelant mélange de hardiesse et de pudeur.

— Ne faut-il pas, dit-elle, vous récompenser d'avoir été si sage?

Il couvrit de baisers son front, ses yeux, ses lèvres; il se fût volontiers à ce moment engagé comme elle l'eût voulu et pour toujours; mais déjà elle s'était enfuie, elle était loin. Pendant le dîner la présence de tante Liz le refroidit un peu; les deux femmes échangèrent en leur langue quelques mots rapides et se retirèrent au sortir de table.

— Je tombe de sommeil, avait dit Helga.

Il la regarda monter l'escalier, ne pouvant se résoudre qu'avec peine à cette séparation de quelques heures.

— Adieu!... lui cria-t-elle.

— A demain..., répondit Aymar.

Longtemps il arpenta la rue, les yeux attachés sur

une certaine fenêtre, sur la lumière qui éclairait le rideau de calicot blanc, sur la silhouette fine qui passait et repassait affairée, avec une sorte de hâte inexplicable. Le flambeau s'éteignit. Alors il remonta chez lui et il écrivit à son père :

« J'aurai une communication grave à vous faire quand vous reviendrez de Bourbonne; de grâce, n'allez pas vous en moquer ni la repousser; j'ai mis tout mon cœur à ce que cette folie s'accomplisse, si c'est une folie. »

Puis il alla jeter dans la boîte aux lettres ces lignes qui devaient tout au moins préparer M. Dortal.

En revenant il lui semblait s'être acquitté d'un devoir, avoir dissipé l'équivoque dont Helga avait pu souffrir. Il dormit bercé par un sentiment de sécurité délicieuse. A peine ce sommeil calme et profond fut-il troublé par le bruit que fit une voiture en passant de grand matin. Quelqu'un quittait l'auberge ou bien y arrivait. Il ne s'en rendit pas compte et reprit son somme.

Neuf heures sonnaient quand il sortit, confiant, à la recherche de Helga. Elle n'était ni sur le banc de pierre de la cour, assise à lire ou à broder, ni dans le jardin, ni au bord de la rivière; en vain explora-t-il tous les endroits où il avait chance de la trouver. Sans doute, lasse de leur longue course, brisée par des émotions nouvelles auxquelles se mêlait quelque perplexité, elle se reposait, elle se recueillait. Il respecta ce besoin de solitude et employa la matinée comme il put. En tout cas l'heure du déjeuner allait les réunir. Quel fut son étonnement, lorsqu'il entra dans la salle à manger, de voir un seul couvert sur la petite table qui d'ordinaire en portait trois !

— Ces dames ne descendent-elles pas? demanda-t-il à Lasthénie. Mlle Birger serait-elle souffrante?

— Ces dames? répéta la servante en arrondissant encore ses yeux ronds. Mais monsieur doit bien savoir?...

— Quoi donc?... Parlez vite!...

— Monsieur plaisante, bien sûr... Ces dames n'ont pas été sans lui dire adieu.

— Adieu?... Elles sont...

— Elles sont parties ce matin dès le patron-minet... Mais oui, monsieur... Leur bagage aussi. Le char à bancs les a emmenées à la station de Montigny.

Les murs de la salle, avec les peintures qui les couvraient, tournèrent autour d'Aymar, tandis que, chancelant, il se retenait à la table; il vit passer la Nixe, la Walkyre, toutes ces figures qui ressemblaient à Helga; il sentit leur regard bleu le frapper au cœur comme autant de coups de poignard; il leur demanda, la tête perdue :

— Comment avez-vous fait pour vous évanouir ainsi ?...

Puis, rappelé à la réalité par le défilé des pensionnaires qui arrivaient ponctuellement au coup de cloche comme toujours, il s'élança dehors pour ne pas donner en spectacle le trouble qu'il n'eût pas réussi à maîtriser. Dix minutes après, rassemblant ses forces et affectant un calme dont la bonne femme ne fut pas dupe, il faisait subir un interrogatoire serré à Mme Loriot. Les réponses de l'aubergiste ne jetèrent que peu de clarté sur cette disparition soudaine.

C'était la veille au soir seulement qu'elles avaient demandé une voiture pour le matin de bonne heure, disant qu'une nouvelle inattendue les rappelait dans leur pays.

— Dans leur pays! répéta Aymar bouleversé. Mais elles reviendront pourtant?

— Elles ne nous l'ont pas dit, monsieur. Mlle Birger, l'aînée, avait passé la journée à faire les malles pendant que vous vous promeniez.

C'étaient donc là les migraines de tante Liz! Et l'autre était complice..., et elle avait pu sourire, causer gaiement, lui donner ce baiser..., la perfide!...

— Ces dames, demanda-t-il en hésitant, n'ont rien laissé pour moi?

— Mon Dieu non, monsieur, répondit l'aubergiste d'un air de compassion profonde. Je m'étonnais tout de même un peu de ne pas voir monsieur leur souhaiter bon voyage à l'heure où elles sont parties....

— Vous me jurez, madame Loriot, que vous ne savez rien de plus? dit Aymar lui glissant une bourse dans la main.

Elle empocha l'argent :

— Hélas! mon cher monsieur, si je savais quelque chose, je vous le dirais gratis, et, si je peux vous aider de quelque manière...

— Faites atteler le tilbury sans perdre une minute.

— Monsieur part aussi? Monsieur ne déjeune pas?... Sthénie, dis à Jacques de mettre Castor au tilbury, cria Mme Loriot plus que jamais essoufflée. Castor va comme le vent, monsieur. Mais à quoi bon?... Elles ont pris le premier train pour Paris, et ce Paris est si grand, et leur pays est si loin, et elles sont si fausses, ces femmes-là! .. Car je ne les avais pas connues, mais je vois ce qu'elles sont, à la fin; fausses et sans cœur... Est-ce qu'on file comme ça? sans seulement donner son adresse à personne...

Mme Loriot s'interrompit et un sourire rusé passa sur ses grosses lèvres.

— A moins, reprit-elle, que la petite n'espère que l'on courre après elle...

Aymar feignit de ne pas entendre; mais l'instinct féminin de l'aubergiste l'avait bien inspirée : elle avait dit le seul mot qui pût le consoler. Si Helga fuyait pour être suivie? pour le punir d'avoir hésité..., d'avoir paru la traiter légèrement?...

Maudites irrésolutions! Elles lui coûtaient cher ! Mais il la retrouverait en ce cas; elle l'y aiderait, elle laisserait de son passage quelque trace légère suffi-

saute pour qu'il pût la ressaisir... Il fouilla lui-même la chambre de Helga pour s'assurer qu'elle n'y avait rien oublié volontairement : il n'y trouva qu'un bouquet fané, celui que tous les deux ensemble avaient cueilli la veille; ces fleurs encore vivantes, il eut beau les accabler d'injures, elles gardèrent leur secret. Il vola ensuite droit à la gare de Montigny et n'y apprit rien, sinon ce qu'il savait déjà, que deux dames avaient pris le train matinal pour Paris. A Paris, nul ne comprit ce qu'il demandait.

TH. BENTZON.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE TERENZIO MAMIANI

Notice nécrologique (1)

M. le comte Terenzio Mamiani della Rovere est mort le 21 mai 1885, à Rome; il avait près de quatre-vingt-cinq ans.

L'histoire de sa longue vie, cela se peut dire à son grand honneur, serait l'histoire de son pays pendant la même période. Il n'a pas seulement servi la cause italienne en prenant part à tous les débats et à tous les périls de la lutte politique, il l'a servie encore dans l'ordre des idées intellectuelles et morales, comme philosophe, comme professeur, comme littérateur et comme poète, par la parole et par la plume, par l'entier dévouement du citoyen, par le viril exemple d'une haute vertu...

I.

M. le comte Mamiani était né le 18 septembre 1799, à Pesaro, entre Rimini et Ancône, dans les Marches. Il ne devait pas à une très antique noblesse de porter ce titre de *della Rovere* qui avait appartenu à la famille des ducs d'Urbin; mais, un de ses ancêtres ayant assez énergiquement servi le dernier de ces ducs, François Marie II, pour retarder l'incorporation du duché dans les États de l'Église au commencement du XVIIe siècle, le prince avait permis en récompense aux Mamiani de prendre ce titre héréditairement.

Ce commencement de lutte contre le pouvoir temporel du Saint-Siège n'empêcha pas la famille du jeune Terenzio Mamiani de l'envoyer, pour ses études classiques, à Rome même, au collège romain, dirigé par les jésuites. Il y eut pour condisciple le futur cardinal Antonelli, qui fut, comme lui-même, ministre de Pie IX.

Si l'on réfléchit de quels événements Rome a été l'occasion et le théâtre pendant le premier quart du XIXe siècle, on se persuade aisément que la jeune âme du futur patriote italien put de bonne heure apercevoir et peut-être mesurer les redoutables problèmes à la solution desquels il allait dévouer sa vie. Pie VII avait été élu à Venise en 1800; à peine entré dans Rome, que les troupes françaises venaient de quitter et où la république avait cessé, il signait le concordat de 1801 et venait en France pour le sacre de 1804. Mais dès 1806 la guerre recommençait entre le pape et l'empereur; le pouvoir temporel était de nouveau supprimé; Rome était réunie aux départements français (1809); la captivité du pontife ne devait se terminer qu'au lendemain de nos retentissants désastres. A ressentir de tels ébranlements, il est probable qu'un esprit jeune et ardent mûrissait vite. Plusieurs des questions les plus graves du siècle, et non pas seulement de celles où le prochain avenir et le présent même de l'Italie étaient profondément engagés, occupaient cette première scène. D'une part, M. Mamiani se sentait respectueusement attaché, comme Italien et comme chrétien, au Saint-Siège; cependant, si la cause du pouvoir temporel lui paraissait inconciliable avec les intérêts suprêmes de sa patrie, il ne se croyait pas tenu de les lui sacrifier. D'autre part, il n'avait pas besoin de beaucoup avancer en âge pour apprendre à revendiquer, lui aussi, l'indépendance de l'Italie comme nation : assez de précurseurs avaient légué ce devoir à la génération moderne, assez de malheurs le lui rappelaient. On peut penser qu'il fut de ceux qui surent ne pas trop médire de la tutelle française pendant les premières années du siècle. M. Mignet, en parlant d'un autre Italien qui a souffert pour son pays, du comte Pellegrino Rossi, a dit excellemment qu' « il appréciait l'opportunité de cette domination libérale quoique étrangère ». Pour M. Rossi, dit-il, « la France était l'institutrice civile de l'Italie; elle lui avait apporté ses nobles principes, ses équitables lois, son organisation perfectionnée; elle lui avait prêté le secours de sa puissance jusqu'à ce qu'elle fût capable de s'en passer ». Le comte Mamiani a pu considérer de même le rôle et l'influence de la France au delà des Alpes dans un temps où le sentiment de la nationalité était à peine éveillé; mais il fut bientôt de ceux qui hâtèrent de leurs vœux le moment où le secours du dehors deviendrait inutile. D'ailleurs une autre domination que celle de la France pesait sur l'Italie : l'Autriche y perpétuait un engourdissement voisin de la mort. La pensée grandissait de recourir contre ce joug étranger à une confédération italienne, peut-être sous l'hégémonie du pontife romain.

Après avoir terminé ses études à Rome, le comte Ma-

(1) Cette notice a été lue à l'Académie des sciences morales et politiques, dont Mamiani était un associé étranger. Elle a pour auteur M. Geffroy, président de l'Académie, et nous a été communiquée par M. Ch. Vergé, qui publie, comme on sait, le *Compte rendu des séances de l'Académie des sciences morales et politiques.*

miani, en 1825, alla se fixer à Florence. Le grand-duc Ferdinand III de 1814 à 1824 et, après lui, son fils Léopold II y régnaient avec une douceur qui ne leur faisait plus pardonner leur origine et leur dépendance autrichienne. Ils introduisaient, à la vérité, d'utiles réformes administratives et civiles, ils favorisaient les travaux publics, l'assainissement des maremmes, l'ouverture des routes, le développement du commerce; ils n'opprimaient pas la douce Toscane comme les Autrichiens opprimaient l'inquiète Lombardie; mais il leur arrivait, comme aux pouvoirs discrédités pour leurs anciennes fautes, que leur nouvelle mansuétude, loin de les réconcilier avec leurs sujets, n'était plus qu'une occasion commode de tenir les princes en échec. Le parti libéral grandissait à l'aise dans la subtile atmosphère florentine. Un homme de volonté intelligente et sensée, Jean-Pierre Vieusseux, Suisse d'origine, Italien de cœur, venait d'y fonder, en 1820, sous la forme habile d'un vaste cabinet de lecture, un foyer actif de propagande nationale. Ce n'était pas un club, ce n'était pas même un cercle; il y avait seulement, à côté des salles de lecture, les salles de conversation, et, un soir chaque semaine, salon ouvert chez le directeur. Quelques années plus tard, le cabinet de lecture de Florence était le rendez-vous, non seulement des Italiens les plus distingués, mais de tout ce qui représentait à Florence, dans le monde des lettres, dans celui des arts ou dans la politique, la colonie étrangère : que de fois, vers 1857, j'y ai vu Ampère s'oubliant en de longues et vives conversations! Vieusseux avait fondé une Revue, l'*Antologia*, bientôt remarquée pour l'élévation des idées, la fermeté de la critique, la netteté d'allure : c'était résolument un recueil littéraire, mais sans concessions au faux goût et au petit esprit; on y savait que la haute culture intellectuelle s'empare de tout l'homme et que de vrais lettrés sont tout près d'être d'honnêtes gens et de vrais citoyens. Rappeler aux Italiens leurs anciennes gloires, mettre sous leurs yeux les progrès récents des autres peuples, n'était-ce pas toute une prédication, d'autant plus pénétrante si elle était conduite avec une bonne science, avec impartialité et modération? A cette Revue venait bientôt se joindre l'*Archivio storico*, réunissant tout un groupe de patriotes de divers âges, à la fois résolus, patients et modérés, le respecté Gino Capponi, l'excellent et sage Marco Tabarrini... Le comte Mamiani fut promptement un des hôtes de Vieusseux et un des collaborateurs de l'*Antologia*, à côté de son parent le noble et malheureux Leopardi, à côté de Manzoni, de Colletta, l'historien de Naples, de Niccolini, de Giordani.

Un séjour à Turin, où il fut pendant deux années professeur à l'École militaire, acheva de lui montrer quels malheurs pesaient sur l'Italie et d'où pouvait venir l'espérance. La révolution de 1830 avait donné un nouvel ébranlement aux esprits; la domination autrichienne sur Venise et l'État lombard devenait intolérable, et, pendant que le prince de Carignan, roi sous le nom de Charles-Albert en 1831, s'apprêtait au grand devoir qui allait être la passion, le tourment et la gloire de sa vie, des mouvements insurrectionnels agitaient Modène, Ferrare, Parme. Les États de l'Église remuaient de toutes parts : déjà Rome, à la mort de Pie VIII, en novembre 1830, avait tenté de changer son gouvernement; Urbin, Pérouse, Spolète, Terni, Narni se révoltaient et prétendaient faire cause commune avec le groupe nouveau des provinces-unies d'Italie. Comme le comte Mamiani s'était déjà fait remarquer par ses écrits, comme son enseignement à Turin avait animé cette même jeunesse qui, dix-huit ans plus tard, devait livrer bataille pour l'unité italienne, il se trouvait fort en lumière. Quand Pesaro, sa ville natale, quand Bologne, la puissante commune, s'insurgèrent, c'est lui qu'on invoqua. Le 4 février 1831, la révolution éclatait dans Bologne, qui se séparait de l'État pontifical et constituait un gouvernement provisoire dans lequel le comte Mamiani dut accepter le portefeuille de l'intérieur.

C'était la première fois, à trente-deux ans, qu'il prenait un rôle immédiatement actif : il l'accepta tout entier, en même temps politique et militaire, puisque, rejetant les réserves et les craintes de ses collègues, il voulut et obtint la lutte ouverte contre les Autrichiens. Les volontaires romagnols ne pouvaient guère être vainqueurs; mais l'élan donné vers ce premier devoir serait contagieux, et c'était pour cela que Mamiani avait tout osé.

Réfugié à Paris pendant quinze ans, de 1831 à 1846, déjà fort considéré comme professeur, comme poète, comme patriote, il devint président d'un comité national ayant pour double objet de grouper et de diriger toutes les forces de l'émigration italienne et en même temps de resserrer les liens de fraternité entre les patriotes des diverses provinces en Italie même. On peut dire que ce fut là un berceau commun pour la nouvelle Italie; mais le comte Mamiani sut très promptement montrer la différence qui devait séparer le grand parti national du parti mazzinien. Son programme, publié en 1839 sous ce titre : *Il nostro parere sopra le cose italiane*, mettait en lumière cette distinction profonde. Vers la même époque, ses nombreux écrits littéraires et philosophiques, notamment sa *Lettre à Auguste Barbier* (1836), le signalaient au respect public et sa cause avec lui. Quelques-unes de ses poésies, celle entre autres qui a pour titre *la Langue italienne*, excitèrent en Italie et ailleurs un véritable enthousiasme.

Il rentra en Italie en 1846, rappelé par les plus vives instances de Charles-Albert, qui lui avait fait remettre un passeport pour le Piémont malgré son premier ministre, le comte Solaro della Margherita. Le comte Solaro a raconté cet épisode dans son *Memorandum storico politico*, Turin, 1853. Il vit un jour sur la table du roi une Revue italienne contenant une pièce de

vers de l'illustre proscrit intitulée l'*Ausonio* : « Je lus ces vers, dit-il, et je compris. » C'était une idylle, annonce prophétique des glorieuses destinées réservées à la maison de Savoie; le poète patriote avait profondément ému Charles-Albert en prédisant la délivrance de l'Italie.

Les temps approchaient, avec quelques espérances d'abord d'une concorde puissante vers le but commun, avec des lueurs brillantes et de généreux bons vouloirs, mais bientôt avec la discorde, la guerre civile, les revers. Ce n'est pas la révolution survenue à Paris en février qui a commencé les agitations de l'Europe en 1848 : pendant toute la fin de 1847, l'Autriche voyait sa domination contestée dans ses propres États; le bombardement de Palerme et les révoltes contre le roi de Naples, les émeutes de Livourne, plusieurs proclamations ou promesses de constitutions italiennes sont de janvier 48. Mais c'était vers Rome que tous les regards étaient dirigés.

Grégoire XVI était mort en 1846; il avait montré les vertus d'un religieux plutôt que les qualités d'un prince. Les États romains étaient sans liberté, sans sécurité, accablés d'abus, et leur croissant malaise se traduisait depuis 1831 en insurrections fréquentes. On sait quels espoirs d'heureuses réformes fit naître l'avènement de Pie IX, en juin 1846. « Pie IX, dit M. Mignet, entra par les voies de la clémence, si conforme à la mansuétude de son cœur, dans les réformes... L'amnistie fut le magnifique exorde de son pontificat. Mais, placé entre les résistances du parti rétrograde, qui retardait les concessions sans les empêcher, et les exigences du parti révolutionnaire, qui les obtenait sans s'y arrêter; sensible aux acclamations reconnaissantes de ses peuples et à l'enthousiasme respectueux du monde; et retenu par les scrupules que lui suggéraient les défenseurs immobiles du pontificat absolu; heureux des droits qu'il concédait, et effrayé des attentes qu'il faisait naître », inquiet surtout, au point de vue du droit public, au point de vue de la conscience comme souverain et comme chef de la catholicité, d'une guerre à engager contre l'Autriche, le pontife réformateur ne parvenait pas à créer autour de lui un parti moyen qui, fort de ses nouveaux droits, lui permît de gouverner avec sécurité et modération.

Déjà cependant le parlement insurrectionnel de Palerme avait décrété, en avril 1848, la déchéance du roi de Naples; des gouvernements provisoires régnaient à Modène, à Reggio, à Parme; Charles-Albert, confiant, disait sa célèbre proclamation, en ce même Dieu qui avait donné Pie IX à l'Italie, venait de tirer l'épée et d'obtenir quelques succès; le duché de Plaisance préparait son incorporation au royaume de Sardaigne, et d'autre part il s'élevait des voix qui voulaient proclamer une république italienne avec le pape pour chef. Pie IX condamnait publiquement ces derniers, et en même temps il refusait de combattre l'Autriche, et déjà les murmures et les colères commençaient contre lui. En vain donnait-il, après l'amnistie et les réformes de 1846, une charte constitutionnelle; en vain s'écriait-il dans une proclamation touchante : *Popule meus, quid feci tibi?* L'enthousiasme général pour la guerre, désavoué, mais non diminué par l'encyclique du 29 avril, suscitait d'autres passions; les clubs prenaient empire, et il fallait s'estimer heureux que l'opinion, au 4 mai 1848, n'imposât pas à Pie IX un autre ministre que le libéral comte Mamiani, que ses idées hardies et son patriotisme inflexible avaient, aux yeux de tous, mis désormais hors de pair. Il avait été dans ses discours un des ardents promoteurs du nouveau pontificat; il s'était montré un apôtre de la modération et de la patience; hier encore, auprès du cardinal Antonelli, chef du précédent ministère, il servait d'interprète à l'esprit public en demeurant très conciliant et très ferme.

Toute conciliation était devenue impossible. Quand les Chambres romaines durent s'ouvrir, le 5 juin, le comte Mamiani ne put s'entendre avec Pie IX sur la rédaction du discours d'ouverture; il en fut de même quand on voulut rédiger le programme du nouveau ministère. M. Mamiani avait exigé l'adoption de la politique de la guerre et l'attribution à un laïque des relations extérieures pour ce qui concernait les intérêts séculiers. C'est sur ce dernier point qu'après trois mois de ministère il se retira, le 3 août, pour faire bientôt place au malheureux Rossi.

Rossi, devenu ministre le 16 septembre, tombait poignardé le 15 novembre; sa famille était insultée, son assassin glorifié; pas une voix ne protestait dans l'assemblée romaine. La personne même de Pie IX était en péril. Huit jours après, le pontife s'enfuyait à Gaëte, faisant responsable du maintien de l'ordre le ministère qu'avait élevé l'émeute le 24 novembre.

Le comte Mamiani avait d'abord refusé de faire partie de ce cabinet; mais ses amis lui représentèrent que lui seul pouvait contenir ou empêcher le désordre; le pape, avant de quitter Rome, avait paru accepter ce ministère : il reprit donc le pouvoir, bien qu'il n'y eût rien à espérer. Inutilement il lutta contre les clubs, contre les sociétés secrètes, contre le parti républicain. Il ne put se démettre que le 20 décembre, et, le lendemain, la république était proclamée dans Rome, le bonnet rouge était hissé sur l'obélisque de la place du Peuple. Le comte Mamiani avait accompli jusqu'au bout ce qu'il croyait être son devoir. De l'établissement de la république en Italie il n'attendait que l'un ou l'autre de ces deux résultats déplorables : ou bien une sanglante réaction contre la liberté, ou bien la multiplication des partis et des sectes, les conspirations incessantes, l'anarchie; dans chacun des deux cas, la monarchie de Piémont vaincue, détruite, et avec elle la meilleure espérance anéantie. « Quand les Croates sont à Milan, s'écriait-il, quand Radetski presse de son pied ensanglanté la poitrine presque inanimée de la

Lombardie, pouvons-nous bien nous quereller sur la forme du gouvernement? »

Le comte Mamiani retourna en Piémont et fit partie, après tant d'agitations, du parlement de Turin. L'armée piémontaise avait son Waterloo à Novare, le 23 mars 1849. Charles-Albert, n'ayant pas rencontré la glorieuse mort qu'il cherchait, allait l'obtenir du chagrin et de l'exil. Mais en octobre 1850 un jeune ministre du nouveau roi de Sardaigne entrait aux affaires; il s'appelait Cavour, et tout de suite le comte Mamiani le devinait et s'attachait à lui. Ses nombreux et chaleureux discours appuyaient sans hésitation et sans réserve l'habile homme d'État qui allait exercer une si grande influence sur les destinées italiennes. Cavour, de son côté, appela dans le premier ministère du royaume d'Italie une fois constitué cet allié de la première heure; et depuis lors la carrière parcourue par le comte Mamiani ne fut plus qu'un long triomphe. Ministre plénipotentiaire en Grèce en 1861 et à Berne en 1865, sénateur en 1864, conseiller d'État après 1870 à Rome, il eut tous les honneurs et suffit à toutes les hautes missions.

II.

Il faudrait étudier en lui non pas seulement le politique, mais encore le poète et le philosophe.

Comme poète, il compte dès maintenant parmi les classiques modernes de l'Italie, soit à cause de la fécondité de son imagination poétique, soit pour son extrême respect de la langue nationale. « Disciple de l'antiquité, il excelle dans l'art exquis d'une versification que Gioberti appelle virgilienne. Il manie avec une admirable aisance le vers blanc (*sciolto*); il y règle l'harmonie en maître. La pensée qui anime ses compositions est un idéal de société où la vie religieuse et la vie politique réunies se prêtent un mutuel appui et se fondent l'une dans l'autre pour assurer le progrès et le bonheur par le développement simultané de la moralité et de la liberté (1). » Car les luttes ardentes auxquelles il a été mêlé, les malheurs publics dont la première partie de sa longue vie a souffert, ne l'ont pas jeté comme Leopardi, ce « sombre amant de la mort », dans un amer scepticisme. Bien au contraire, prisonnier des Autrichiens après le mouvement de 1831, il date du navire qui lui sert de prison en rade de Venise l'une de ses premières et de ses plus célèbres poésies, *les Patriarches*, dans laquelle, entre l'insurrection et l'exil, il rêve des temps bibliques, de la sincérité et de la justice qu'ont pu connaître les sociétés primitives. L'auteur des *Idylles* et des *Hymnes* croit fermement à la Providence, au progrès moral; il célèbre l'Église des anciens temps avec ses saints et ses saintes, et il glorifie chacune des vertus que ces glorieuses mémoires lui paraissent personnifier; il invoque en vers harmonieux la conciliation par ces vertus renouvelées entre l'Église et le monde moderne.

Sur le philosophe il y a une ample étude dans l'*Histoire de la philosophie italienne* de M. Louis Ferri, correspondant de notre Académie, livre important que notre confrère, M. Franck, avec l'autorité qui lui appartient, a mis ici même en lumière. M. Louis Ferri a été l'élève, le collaborateur, l'ami de M. le comte Mamiani; c'est lui qui va prendre la direction de la Revue philosophique, intitulée la *Filosofia delle scuole italiane*, que M. Mamiani avait fondée en 1870 et dont il avait fait un actif organe du spiritualisme italien. M. Ferri dit en parlant de son maître : « Cet esprit a traversé deux phases. Partisan de la philosophie de l'expérience dans ses premiers écrits, il a ensuite embrassé la doctrine des idées et fait profession de platonisme. Les principes de cette grande philosophie dominent dans ses plus importants ouvrages. Les deux phases de sa pensée ont d'ailleurs un fonds commun, le spiritualisme. En passant de la première à la seconde, le philosophe s'est pour ainsi dire mis d'accord avec le poète; l'idéal poétique a trouvé sa raison d'être et son explication dans l'idéal philosophique. »

J'ai eu l'honneur de connaître M. le comte Mamiani dans ses dix dernières années, alors qu'il présidait la section littéraire de cette Académie royale des *Lincei* dont M. Sella avait fait, avec lui, réformer les statuts. Il prenait une part très active à ses travaux. Il atteignait au milieu du respect universel l'extrême vieillesse sans aucune infirmité : jusque sur son lit de mort, il corrigeait les épreuves d'un nouvel ouvrage. Il était heureux de voir la maison de Savoie parvenue au rang qu'il avait rêvé pour elle, puisque cette élévation avait été, selon ses espérances, la condition du progrès national. Mais je me rappelle que, me trouvant auprès de lui au moment où l'on nous annonça la mort de Pie IX, dans l'après-midi du 7 février 1878, je le vis pâlir, se troubler et mal dissimuler quelques larmes. Il saluait au fond de son cœur, en lui rendant justice, la mémoire du pontife qu'il n'avait jamais cessé de vénérer et d'aimer. Le comte Mamiani fut jusqu'à sa dernière heure une âme haute et un cœur sincère.

A. Geffroy.

Voici, aussi complète que nous avons pu la restituer, la liste chronologique des œuvres du comte Terenzio Mamiani :

Du renouvellement de l'ancienne philosophie italienne (Del rinovamento, etc.), Paris, 1835, in-8°. A part et dans la *Bibliothèque choisie d'œuvres italiennes,* Milan, 1836, in-16, volume 317.

Nouvelles poésies, avec la *Lettre à Aug. Barbier,* 1836, in-8°.

Six lettres à l'abbé Antoine Rosmini, Paris, 1838, et Florence, 1842, in-12.

(1) Louis Ferri.

De l'ontologie et de la méthode; 1841. in-8°.

Poésies complètes, Paris, Baudry, 1843. *L. Ausonio* y est compris.

Mario Pagano, dialogue sur l'immortalité de l'âme, 1845.

Dialogues sur la science première, 1846, in-8°.

Deux lettres, 1849.

Discours et dissertations dans les deux premiers volumes des *Actes de l'Académie de philosophie italienne,* Gênes, 1852-1855.

Fondements de la philosophie du droit et principalement du droit pénal, Turin, 1853, 4e édition.

Écrits politiques, 1853, in-12.

Lectures de philosophie morale, Gênes, 1855.

Une longue *Préface* au livre de Schelling intitulé *Bruno* et traduit par la marquise, Florence, Florenzi, 1859.

Le nouveau droit européen, Turin, 1859, traduit en anglais et en français.

La renaissance catholique, Florence, 1862.

Des traités de 1815, 1862, in-18.

Poésies, Florence, 1864, 2e édition complète.

Confessions d'un métaphysicien, Florence, 1865.

Théorie de la religion et de l'État, et ses rapports spéciaux avec Rome et les nations catholiques, Florence, 1868.

Écrits littéraires, Florence, 1868.

Les méditations de Descartes renouvelées au XIXe *siècle,* Florence, 1869.

Nombreuses études dans *la Philosophie des écoles italiennes,* Revue philosophique fondée par M. Mamiani en 1870, dirigée après lui par M. Louis Ferri; 30 vol. in-8°.

Synthèse de la philosophie, ou Nouveaux Prolégonèmes à toute métaphysique présente et future, Turin, 1876.

Éloges funèbres, 1878 (Éloges de Charles-Albert et de Victor-Emmanuel).

De la religion positive et perpétuelle du genre humain, Milan, 1880, avec ce titre à la couverture : *la Religion de l'avenir.*

Des questions sociales et particulièrement du prolétariat et du capital, Rome, 1882.

Nouvelles, fables et narrations, Naples, 1883.

Ausonio, idylle, in-8°.

Poésies, dans le volume 37 de la *Bibliothèque poétique italienne.*

Les poètes du moyen âge, dans le *Parnasse italien.*

De la papauté dans les trois derniers siècles, Milan, Trèves, 1885; Œuvre posthume qui vient de paraître.

POLITIQUE COLONIALE

Les bords de la mer Rouge

Nous ne pensons pas que personne en France connaisse les bords de la mer Rouge mieux que M. Denis de Rivoyre. Il a déjà publié trois ouvrages pour nous initier à la vie de ces pays légendaires. Aujourd'hui il nous en donne un quatrième (1) qui se rapporte exclusivement aux contrées — le Mensah, le Tigré, le pays des Bicharis, Massaouah, Souakim — sur lesquelles les événements de ces deux dernières années ont appelé l'attention publique. La partie pittoresque du livre est empruntée à des voyages qui paraissent être déjà un peu anciens; mais les conclusions politiques dérivent de la situation présente et sont pleines d'actualité.

(1) *Aux Pays du Soudan,* par Denis de Rivoyre. — 1 vol. in-12. Paris, 1885. E. Plon, Nourrit et Cie.

I.

Qu'est-ce que Souakim, et qu'est-ce que Massaouah? Quelle est la valeur de ces deux ports de la mer Rouge, pour l'Angleterre ou pour l'Italie? M. de Rivoyre va nous le dire, et en même temps il nous apprendra comment la France aurait pu conserver sur ces rivages un peu de ce prestige qui est une force — la seule force nécessaire dans les pays orientaux.

A l'époque où notre voyageur explorait ces parages, Souakim n'était encore qu'une bourgade bâtie sur un îlot à quelques encâblures de la plage. Situé sur la rive occidentale de la mer Rouge, presque en face de Djeddah, qui est sur la rive orientale le grand marché d'esclaves, Souakim était tout naturellement désigné pour être l'entrepôt de ce commerce. Si la traite était venue à cesser, Souakim fût encore resté, avec Massaouah, le port d'embarquement de tous les produits des pays qui s'étendent entre le Nil et la mer Rouge. C'est ce que l'Angleterre a compris de longue date, et ce n'est pas seulement pour entraver le commerce des esclaves ni même pour arrêter les progrès du Mahdi, qu'elle a, dès le début, dirigé son action sur ce point : c'est aussi pour s'assurer une des clefs de la mer Rouge.

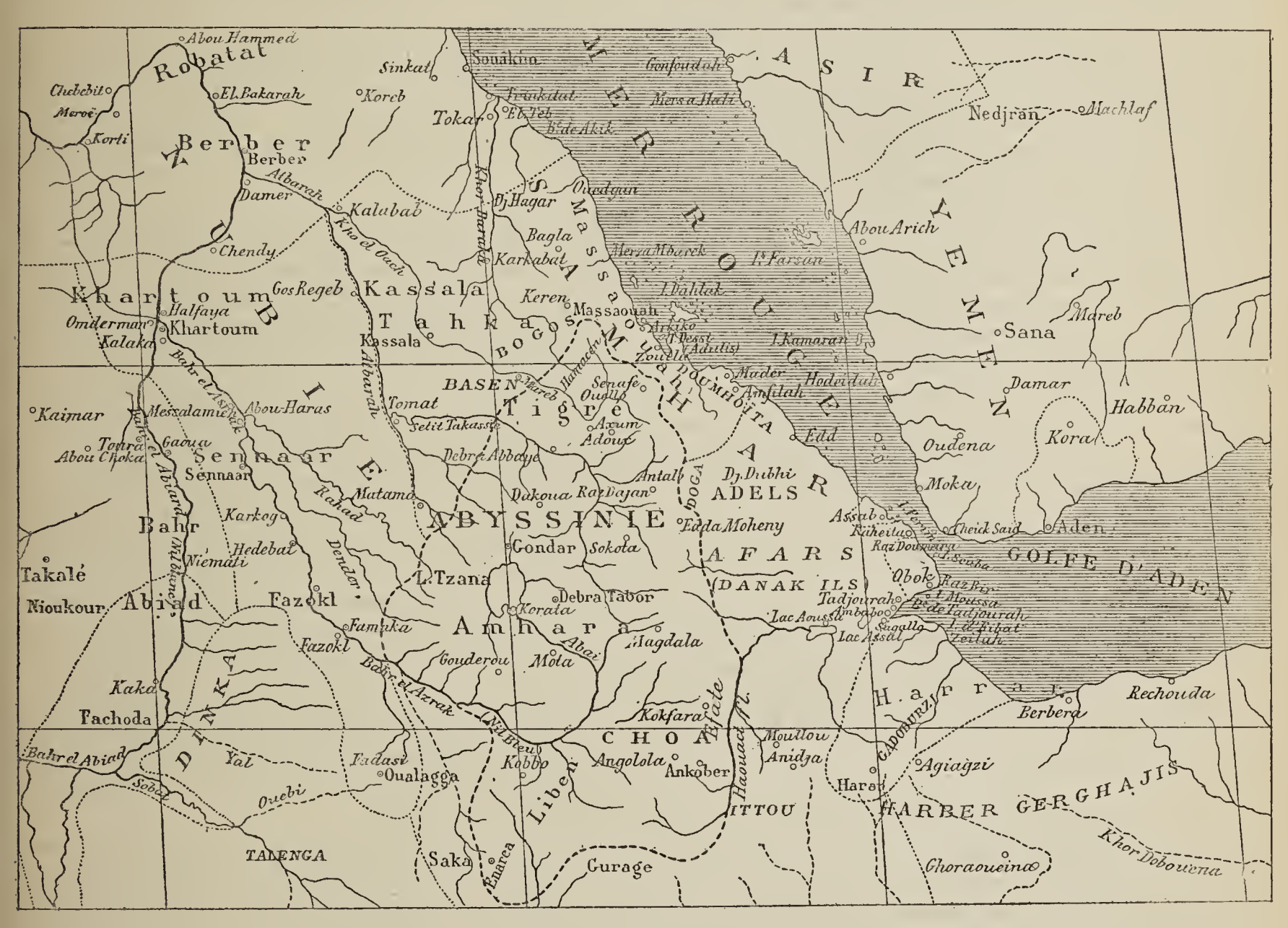
« Osman-Digma lui servit à propos de prétexte, d'abord pour y débarquer les troupes soi-disant nécessaires à la protection de ce poste, ensuite pour les y maintenir avec un officier en qualité de gouverneur. L'Europe peut être assurée qu'à moins d'une pression irrésistible et unanime les Anglais n'en sortiront plus. Que les progrès d'Osman-Digma et de son chef s'accentuent ou qu'ils s'arrêtent, qu'importe? Plus le Mahdi et les siens s'établiront fortement, au contraire, sur le haut Nil, de manière à en couper les relations avec l'Égypte, plus il en surgira pour la politique de l'Angleterre d'avantages éclatants. Toute la vie commerciale de ces régions refluera forcément vers les rivages qu'elle détient désormais. Aussi, que l'infortuné Gordon fût encore de ce monde ou non, l'expédition envoyée, sur le tard, à son secours ne fut jamais, selon moi, destinée à pousser ses opérations bien loin, et, en admettant qu'elle s'en tirât avec succès, la limite de ces efforts était depuis longtemps fixée dans la pensée du ministère, qui ne l'avait organisée qu'à regret et poussé par l'opinion publique. »

M. de Rivoyre explique ensuite que ce fut le souci de la prospérité commerciale du Caire qui décida le khédive Ismaïl pacha à faire la conquête du Soudan

et à tenter celle de l'Abyssinie. Les ports de la mer Rouge, surtout celui de Souakim, détournaient de sa capitale le courant du commerce. Ne pouvant supprimer cette issue toujours ouverte sur son flanc, il voulut du moins s'en emparer ; le jour où le pays des Bicharis, des Barcas et des Bogos fut à lui, il eut non seulement de nouveaux champs à exploiter, mais il fut maître de donner au mouvement commercial la direction qu'il lui plaisait. Il n'y eut plus que les convois d'esclaves, conduits ou protégés par ses agents, ainsi que les convois d'ivoire, qui virent s'ouvrir devant eux les chemins de la mer Rouge. « L'une portant l'autre, les deux marchandises cheminaient sans bruit, à l'abri de la surveillance gênante des préjugés européens, tandis que les denrées de nature licite s'amassaient au grand jour dans les magasins de Khartoum pour descendre ensuite tranquillement la ligne du fleuve. »

Mais l'Égypte vient de perdre le Soudan, et la conséquence directe en est que le trafic des denrées

(Nord).



(Sud).

licites suivra désormais la même voie que celui des denrées illicites, c'est-à-dire que toutes les marchandises, ou à peu près, prendront, pour sortir du Soudan et de l'Abyssinie, le chemin de la mer Rouge. Toutefois M. de Rivoyre ne pense pas que le port de Massaouah ait une part grande et durable à cet avantage. C'est Souakim, dont les abords sont plus faciles, qui restera le grand entrepôt. « Massaouah, dit-il, vers lequel le commerce s'est détourné depuis quelque temps sous l'empire des événements, ne fut jamais qu'un marché factice, imposé par la conquête arabe aux besoins économiques de la région. Si la France se décidait, comme elle en a le droit exclusif et comme le souci de ses intérêts lui en dicte le devoir impérieux, à s'installer, à son tour, au fond de la baie d'Adulis, les populations chrétiennes des hauts plateaux reprendraient bien vite le chemin qui fut celui de leurs pères parce qu'il est toujours le plus accessible, le plus court. » La baie d'Adulis, voilà la véritable rivale de Souakim, si seulement une puissance commerciale et maritime (et la France seule a le droit d'être cette puissance) voulait établir là un entrepôt,

qui ferait délaisser par le commerce celui de Massaouah.

C'est une chose qui émeut et qui attriste en même temps de retrouver dans le fond de l'Afrique orientale des traces, encore profondes, du prestige de cette nation franque qui, aux yeux des Orientaux, a longtemps été, à elle seule, l'Occident tout entier. Sur les bords de la mer Rouge comme partout, les missionnaires avaient été les pionniers de notre influence et de notre civilisation. Quand M. de Rivoyre visita le pays des Bogos, limitrophe du territoire de Massaouah, il le fit en compagnie d'un évêque français qui allait y tenter la restauration d'une chrétienté cophte et, avec elle, du nom de la France.

Cette chrétienté, il faut le dire, comme un peu aussi celle d'Abyssinie, n'avait jamais existé que de nom. Au fond, les populations étaient toujours restées idolâtres. Mais le christianisme et la puissance française ne faisant qu'un dans leur esprit, elles accueillaient l'évêque avec le même sentiment d'espoir qu'elles accueillaient aussi le voyageur laïque en qui elles voyaient déjà un consul envoyé par la France. Depuis la conquête égyptienne, les Barcas, les Bogos et tous les Soudanais avaient vu redoubler leurs maux. L'arrivée des Français leur paraissait un présage de délivrance, et ils en éprouvaient d'autant plus de joie que le digne prêtre avait été chargé par son gouvernement de distribuer des aumônes. Distribuer des aumônes, cela équivalait à leurs yeux à une prise de possession du pays; et qu'une grande nation les mît sous son drapeau, qu'elle les arrachât à la domination détestée de l'Égypte, c'était là tout ce que demandaient les malheureux Soudanais. M. de Rivoyre eut l'occasion de recevoir l'hospitalité du cheik de la tribu de Guedena, à quelques heures de Keren, chef-lieu des Bogos, et voici les paroles qu'il recueillit de sa bouche, comme il l'eût pu faire de celle de bien d'autres :

« — La France va donc se rapprocher de nous, me dit en arabe Hadji-Achmed-Ben-Saïd.

« — Comment cela?

« — N'a-t-elle pas déjà pris possession des Bogos?

« — Nullement; elle n'a fait que leur envoyer des secours parce qu'ils mouraient de faim.

« — Eh quoi! cet argent qu'elle leur distribue, ce n'est point pour acheter leur pays?

« — Non.

« — Et elle le leur donne gratuitement, sans compensation?

« — Absolument.

« — La France est une puissante nation, noble et riche; que la main de Dieu s'étende sur ses enfants!... Pourtant, ajouta-t-il avec un soupir, je l'avais espéré. Des Bogos elle aurait pu venir à nous, prendre notre pays et nous protéger à notre tour contre la rapacité des Égyptiens. Allah est grand; il ne l'a pas voulu!

« — Mais, répliquai-je, voulant pénétrer les sentiments de mon interlocuteur, à défaut de la France, peut-être les Anglais...

« — Ah! les Anglais sont pires que les Turcs. Je les ai vus, je les connais. Ils n'envoient pas d'argent à leurs peuples dans la misère, ceux-là. Ce sont des marchands de mauvaise foi qui ne songent, au contraire, qu'à leur en arracher. Que Dieu nous écarte de leur chemin!

« La voix du vieux chef était, en proférant ces mots, plus remplie d'amertume encore que son langage.

« — J'avais espéré!... murmurait-il, j'avais espéré... que la France... Allah est grand; il ne l'a pas voulu! »

Ces pauvres Bogos ont été d'autant plus malheureux que leur pays est pour les Égyptiens la route de l'Abyssinie et qu'ils ont toujours été foulés au passage. Il en a été de même des habitants de l'Hamacen, situé sur les confins des Abyssins. Dans la dernière campagne, celle de 1877, le négus Johannès s'était fait une tactique de dévaster leur pays afin que les troupes égyptiennes n'y trouvassent aucune ressource. On n'a, paraît-il, jamais bien connu en Europe toute l'étendue des désastres essuyés en Abyssinie par le khédive Ismaïl. M. de Rivoyre, qui a vu les choses de près, nous en fait un tableau épouvantable. Il n'y a rien de plus pitoyable, et comme bravoure et comme science militaire, que les armées égyptiennes. Sans être un grand général, le négus avait sur elles tous les genres de supériorité. Une marche nocturne le conduisit à cinq cents pas du corps égyptien sans avoir été signalé. Masqué par des bois et des collines, il attendit sans bruit que la colonne ennemie se formât et se mît en mouvement. Bientôt elle s'engagea dans une gorge étranglée, bordée de chaque côté de rochers escarpés. Ce fut le signal; les Abyssins s'élancèrent. Le massacre fut horrible. Tous périrent, et il ne survécut pas même un soldat fugitif pour aller avertir le deuxième corps qui marchait derrière et qui ne tarda pas à subir le même sort.

On eût pu croire la guerre terminée. Cependant Ismaïl pacha ne voulut pas d'abord rester sous le coup d'une défaite. Une nouvelle expédition fut organisée et placée sous le commandement du prince Hassan, un des fils du khédive, l'homme de guerre de la famille, et qui avait fait ses études militaires à Berlin. On débarqua sans encombre à Massaouah et l'on entra en Abyssinie par le pays des Bogos. La rencontre eut lieu à Goura. Quel désastre pour le corps expéditionnaire! Le massacre ne s'arrêta que lorsque les Abyssins, fatigués de tuer, y renoncèrent. Le prince Hassan et des officiers américains qui servaient sous lui furent faits prisonniers. En reconnaissant des chrétiens parmi les musulmans, le négus, furieux de ce qui lui paraissait une trahison, voulait, suivant une ancienne coutume, leur faire subir d'horribles mutilations. Un Français, qui se trouvait accidentellement dans son camp, par-

vint à sauver les malheureux officiers. Le négus se contenta de les faire défiler, nus, devant toute son armée. En passant au pied du trône, chacun des officiers était obligé de marcher sur les genoux. Aucun n'échappa à cette humiliante cérémonie, le prince Hassan pas plus que les autres, chose qu'on eut soin de cacher soigneusement au public du Caire et, par suite, à celui d'Europe.

« Si la France l'avait voulu, dès ce moment elle eût pu se ménager en Abyssinie une situation qui lui eût permis plus tard d'intervenir avec fruit en Égypte et d'y conjurer en partie les conséquences funestes amenées par l'intervention isolée de l'Angleterre. Elle le pourrait encore en se décidant, pendant qu'il en est temps, à jeter les bases d'un établissement colonial dans la baie d'Adulis, de même qu'elle a inauguré une station maritime à Obock. »

S'établir au fond de la baie d'Adulis, c'est là le *delenda Carthago* de M. Denis de Rivoyre. Tout le ramène vers cet intérêt national qui lui paraît aisé à servir. Les circonstances, dit-il, s'y prêtent encore aujourd'hui, comme elles s'y prêtaient déjà en 1877. L'apparition inopinée des Italiens à Massaouah, en dépit de la réserve de leur langage, n'est point de nature à rassurer le négus. En s'annonçant aux populations indigènes comme les amis des Turcs, des Égyptiens et des Anglais, ils ont dans une seule phrase rassemblé aux yeux de ces populations trois raisons de défiance et de haine. La place n'est pas encore sérieusement prise dans le pays, et le rôle de la France est tout indiqué. Le rivage d'Arkiko est sa propriété légitime et héréditaire. Elle n'a qu'à se manifester en y mettant purement et simplement le pied.

M. de Rivoyre s'étend longuement ensuite sur les avantages de la position. Le véritable débouché de l'Abyssinie vers la mer est là. Le génie de l'antiquité avait fait d'Adulis l'entrepôt du commerce éthiopien, et il ne s'était pas trompé. En suivant les vallées qui s'étendent entre les montagnes, au fond du golfe, les anciens y amenaient en deux jours les richesses des plateaux supérieurs. Ce chemin où s'engageaient leurs pères, les chrétiens d'Éthiopie sauraient le retrouver le jour où ils y rencontreraient la grande nation d'Occident en qui les traditions leur apprennent à vénérer la protectrice de leur foi.

Le commerce de l'Éthiopie, voilà certes qui est fait pour parler à l'imagination. Les richesses que la reine de Saba mettait aux pieds de Salomon venaient d'Éthiopie. C'est le pays des rêves, le pays des légendes. La grande reine soumit tous ses voisins, et son fils fut proclamé négus, ce qui veut dire le roi des rois. Ses prédications ne rencontrèrent pas plus de résistance que ses armes : cinq millions d'Éthiopiens embrassèrent la foi judaïque. Il existe même encore des familles qui n'y ont pas renoncé et qu'on nomme maintenant les Felachas. Trente-quatre négus de sa race se succédèrent jusqu'à l'an 330 de Jésus-Christ, en demeurant fidèles à la tradition de Juda. A cette époque saint Frumence vint annoncer la parole du Christ et en peu de temps toute l'Éthiopie devint chrétienne. L'empire des négus atteignit alors un degré de prospérité inouïe et de puissance redoutable. Sur les armes des soldats l'éclat de l'or alternait avec le scintillement du fer. Une cavalerie fougueuse mêlait ses escadrons aux bataillons compacts des fantassins, et des éléphants en grand nombre, couverts de housses écarlates, portaient les principaux chefs. Ce fut monté sur un de ces animaux d'une blancheur immaculée que le négus apparut aux yeux stupéfaits des habitants de l'Yémen et fit son entrée dans la Mecque au bout d'un siège de deux mois.

Celui qui racontait à M. de Rivoyre cette tradition, qui au fond est à peu près de l'histoire, était un serviteur indigène nommé Gœrguis ou Georges. C'était un chrétien de l'Hamacen, d'un esprit fertile en ressources, un domestique de luxe, dont la fonction était d'instruire et d'égayer son maître. Il connaissait tous les détours de la montagne et il était inépuisable en légendes et en contes orientaux. Ses charmants et caractéristiques récits composent la moitié du livre *Aux pays du Soudan*, et ils n'en sont pas la partie la moins agréable.

II.

Au reste, tout semble contes, légendes, visions fantastiques dans ces étranges pays où le passé est si beau pour l'imagination, où le présent est aux yeux de la raison si douloureux. Si l'on cesse d'y évoquer les souvenirs de l'amie de Salomon, on peut du moins s'y croire encore au moyen âge. Tous les voyageurs ont été surpris et charmés de retrouver sur le haut Nil l'image vivante des guerriers des croisades. « On se croirait en présence de Richard Cœur de Lion », écrivait M. Frank Power, l'infortuné consul anglais qui s'était enfermé dans Khartoum avec Gordon. « On me donna, dit M. de Rivoyre, une escorte de Barcas en costume de combat. Figurez-vous les compagnons de Tancrède ou de Renaud de Montauban, tels que nous les dépeignent les récits contemporains, et vous aurez une idée de la physionomie des Barcas armés en guerre. Rien n'y manquait : le haubert, la cotte de mailles, l'épée droite à poignée en forme de croix, l'écu blasonné, et jusqu'au casque empanaché avec la visière baissée; tout, même le cheval, le destrier bardé de fer, était là. C'était une cohorte de croisés ou de Sarrasins égarés dans le désert; c'était une évocation vivante des poétiques légendes de la Table ronde. J'avais honte de mon accoutrement moderne et mesquin au milieu de ces fiers paladins. »

Malheureusement ces fiers paladins se croisent parfois sur la route avec de tristes convois d'esclaves. Quel spectacle!

« Sait-on bien sur quelles bases repose ce hideux commerce? Ce n'est plus à des rapts isolés, à des marchés hâtifs où la famine est le premier agent, que le traitant est condamné. Tout se passe au grand jour. Ils sont là un certain nombre de gens influents, riches, honorés, qui forment une puissance à part, avec son trésor et ses armées. La saison venue — à l'ouverture, — chacun équipe sa bande. Il en est qui comptent jusqu'à six mille hommes! C'est un sacripant rompu au métier qui les commande, et, les dispositions prises, en chasse! On pénètre dans le pays noir. Armés à peine de lances inoffensives, aux premiers coups de fusil les malheureux Dinkas, Shillouks et tant d'autres, cernés comme des bêtes fauves, tendent d'eux-mêmes le cou au carcan. Les hommes faits, les femmes, les enfants, tout est bon. Des tribus entières ont été anéanties de la sorte. L'expédition dure tant que les pluies ne tombent pas ou que le gibier se rencontre. De distance en distance les traitants élèvent des *zeribas* pour garder leurs prises pendant les premiers jours. Ce sont des enceintes entourées d'une triple palissade. Ensuite on les transporte par bateaux sur le Nil blanc jusqu'à Khartoum et jusqu'au Caire; ou bien on les fait marcher sous le fouet jusqu'aux ports de la mer Rouge. De là les esclaves sont dispersés par tout l'Islam. Sur le marché du Caire une belle Abyssinienne se vend deux mille francs. »

Les fiers paladins d'opéra-comique dont nous parlions tout à l'heure sont très aptes à ce métier; ils ont une façon de faire la guerre qui ressemble à la chasse, et une façon de chasser qui leur sert d'école pour la guerre. Le lion est ordinairement leur gibier. Pour l'attaquer, toute une tribu se réunit et se concerte. Pas d'autres armes que le javelot et le cimeterre traditionnels; un bouclier à peine assez large pour couvrir la poitrine. Autour de la bête au repos, les chasseurs forment silencieusement un cercle immense. Puis, ils se mettent en mouvement en ramenant leur bouclier au-dessus de la tête, comme jadis la manœuvre de la tortue chez les légions romaines, et le cercle marche pour se rétrécir graduellement. Tout à coup les clameurs éclatent, les javelots volent; le lion réveillé se dresse; il est blessé, furieux; il bondit en avant; deux ou trois victimes tombent broyées, sanglantes; mais tous les autres se jettent sur lui et à coups de sabre le hachent sur les cadavres des leurs.

A la guerre, même manœuvre intrépide. L'ennemi s'avance-t-il? Sans qu'il s'en doute, il est surveillé. On sait l'attirer aux lieux où l'on veut l'entourer. A ce moment, toute la plaine autour de la colonne, devant, derrière, sur les flancs, est couverte d'invisibles assaillants. Par deux, par trois, chaque broussaille, chaque touffe d'herbe en recèle. La teinte sombre de leurs corps demi nus se confond avec celle du terrain. Soudain le signal est donné, l'élan est unanime, et les voilà, le javelot jeté, le sabre à la main, le poignard aux dents, bondissant comme des bêtes fauves. Ah! c'est la guerre semblable à la chasse, dans toute son horreur, dans toute sa férocité. Les Anglais dans l'Obeid, les Égyptiens dans l'Hamacen en ont su quelque chose!

C'est chose épouvantable qu'une armée de Soudanais victorieux. Non qu'ils soient plus braves que les autres hommes — ils n'ont cette supériorité qu'à l'égard des noirs et quelquefois des Égyptiens, — mais parce qu'ils combattent avec ce délire furieux de vrais croyants qui n'aspirent qu'à gagner les délices du paradis et à qui le sang versé en donne l'avant-goût voluptueux. Sous la conduite et l'inspiration d'un Mahdi, ils deviennent irrésistibles. M. Frank Power, le consul d'Angleterre à Khartoum, qui lui-même a péri par la trahison des Soudanais, racontait dans des lettres intimes à sa famille, lettres d'autant plus remplies d'intérêt qu'elles n'étaient pas destinées à la publicité (1), la mort à la fois glorieuse et tragique du général anglais Hicks. Les seuls survivants de son armée avaient été un domestique du baron Sheckendorff, qui, maltraité par son maître, avait déserté avant la bataille et combattu du côté du Mahdi, et un marchand grec, resté prisonnier. Le premier, qui avait été sergent dans les uhlans et était décoré de la Croix de fer, le second, homme intelligent, étaient tous deux dignes de foi. Hicks avait 12 000 hommes, racontaient-ils, 36 canons, 200 cartouches par soldat. Mais le Mahdi en avait 100 000, qui marchaient à la mort comme au paradis. Le pauvre vieux général combattit trois jours et trois nuits dans une plaine de sable, sous un soleil de feu, sans une seule goutte d'eau. A bout de forces et de ressources, son épée d'une main, son revolver de l'autre, il donna l'ordre de mettre la baïonnette au bout du fusil, et, appelant son état-major autour de lui, il se précipita au milieu d'une masse compacte d'Arabes nus, où il périt avec tous les siens. Le sergent de uhlans disait qu'après la bataille tous les cheiks avaient été invités à défiler devant le corps de Hicks et à y plonger leur lance, de façon à ce qu'ils pussent dire qu'ils avaient eu part à sa mort. Il paraît que c'est l'usage. Le corps, déjà auparavant criblé de blessures, n'offrait plus alors qu'un amas de chairs sanglantes; quant à ceux des 12 000 compagnons de Hicks, bien peu reçurent de sépulture.

(1) *Letters from Khartoum, written during the siege*, by the late Frank Power. H. B. M.'s acting Consul. — London, 1885. Sampson Low.

III.

Des musulmans, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, Arabes, Égyptiens, Soudanais, l'Europe et la civilisation n'ont absolument rien à attendre. Tout l'espoir doit se porter sur cette chrétienté de l'Éthiopie qui s'est étendue sur la rive occidentale de la mer Rouge jusqu'à Keren, et même un peu plus au nord. L'Hamacen, le Mensah, le pays des Bogos, une partie de celui des Barrias soupirent après la présence des Européens, et parmi les Européens ceux qui leur sont le plus sympathiques ce sont les Français, qu'ils connaissent de plus longue date. Aussi est-ce l'idée fixe, le désir ardent de M. Denis de Rivoyre, le but de ses travaux, l'objet de ses ouvrages, de décider le gouvernement de la France à aller occuper ce qui lui appartient, dans un quartier où l'Angleterre et l'Italie se sont établies avec moins de droits qu'elle. Nous allons finir sur les ardentes objurgations de M. de Rivoyre :

« Nous avons le droit incontestable de former un établissement à Adulis. Adossé aux provinces septentrionales du plateau éthiopien, relié aux Bogos par les hautes vallées du Tzanna-Deglé et de l'Hamacen, dont le climat n'est pas insalubre, cet établissement complèterait l'ensemble des positions qui nous sont acquises au sortir de la mer Rouge. L'Abyssinie, soumise dès lors à notre influence exclusive, livrerait les matières premières de son trafic aux industries du nôtre, tout en nous permettant de surveiller les effervescences du Soudan et de maintenir la sécurité de nos communications avec l'Indo-Chine.... Ne distinguez-vous pas, dans ces soulèvements terribles du Soudan à la voix d'un Mahdi, le réveil du monde arabe? Que, du cœur de l'Arabie, le mouvement s'avance en jetant les Turcs à la mer; ou que du Soudan il descende vers le Caire en poussant devant lui les nations européennes, avez-vous calculé les conséquences lointaines de ce soulèvement?... Puissance arabe elle-même, la France seule représente cet élément ethnographique en Orient. Qu'elle se mêle donc plus étroitement à ses évolutions, qu'elle en rapproche ses intérêts et ses combinaisons! Qu'elle lui serve, autant qu'il est possible, de guide et de modérateur, par l'autorité de sa parole ou la maturité de ses plans! Qu'elle se hâte surtout!... Le Tonkin nous servira-t-il de leçon? Il y eut un moment où l'on eût pu obtenir sans efforts, sans complications, les résultats qui nous ont coûté si cher. Déserter le rôle que la Providence nous assigne dans les destinées des chrétientés d'Orient, c'est faire trop bon marché de la grandeur française. »

LÉO QUESNEL.

ESPAGNE ET PORTUGAL

Burgos (1)

LES RUES. — LA CASA DEL CORDON. — LA PLAZA MAYOR. — L'AYUNTAMIENTO. — LE TRONE DES JUGES DE CASTILLE. — LES RELIQUES DU CID ET DE CHIMÈNE.

Il n'y a pas encore de rues larges à Burgos, dans l'intérieur de la ville, et, comme elles ne paraissent pas nécessaires pour l'air, la vue et la circulation, j'espère qu'elles se feront attendre longtemps encore.

Le jour où, sous prétexte de dégager la cathédrale, de faire une avenue droite à la *plaza Mayor*, on découperait Burgos en tranches rectilignes, on entamerait ce qui reste de pittoresque à cette vieille capitale.

La perspective est une ambition moderne qui sert beaucoup le manque d'originalité : au lieu de faire grand, on fait long. Autrefois, dans l'antiquité et surtout au moyen âge, on plantait les monuments à leur place nécessaire sans se préoccuper de déblayer le terrain tout autour pour les faire mieux voir et mieux admirer. On venait les trouver; ils n'allaient pas au-devant des curieux par une projection solennelle de leur beauté.

Les raisons stratégiques et les précautions à prendre contre le vent et le soleil ne suffisent pas à expliquer les rues étroites, contournées, bossuées. On mettait tout en relief par goût, au lieu de mettre tout à l'alignement.

Burgos a donc encore des rues étroites, pittoresques, avec des maisons peinturlurées de toutes les couleurs. Les pièces crues dont les mendiants raccommodent leurs manteaux s'étalent aussi sur les murs. Il semble que dans une ville si froide on ait voulu accrocher le plus de chaleur possible en multipliant les effets de lumière. Les balcons, dans bien des endroits, sont enveloppés d'un vitrage; ce qui est d'un pittoresque moins espagnol, mais ce qui est d'un confortable bien tenendu.

Un palais de la fin du xve siècle appelé la *Casa del Cordon*, dans un coin de la *Place de la Liberté*, et enclavé au milieu de bâtisses relativement modernes, démontre bien comment le mystère de certains effets de la lumière reste nécessaire aux monuments de la Renaissance. Avec ses tourelles, ses armoiries, ses sculptures de toutes sortes, ce palais, bâti par le comte Haro Fernandez de Velasco, souffre un peu du jour trop libre qui fouille ses saillies. Quand on pénètre dans le *patio*, à double et triple rang de galeries, comme on est isolé

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 16 juin, 14 et 28 juillet, 29 septembre, 8 et 29 décembre 1883, 2 et 23 février, 5 et 26 avril, 17 mai, 21 juin, 16 août, 13 septembre, 1er novembre et 6 décembre 1884, 3 janvier, 14 février, 25 avril et 30 mai 1885.

de la perspective extérieure, on jouit mieux de l'intimité de cet artistique palais.

Il est occupé aujourd'hui par l'administration militaire. On l'appelle la maison *del Cordon* à cause d'un grand cordon de l'Ordre teutonique reliant entre elles les armes royales et celles des maisons de Velasco, Mendoza et Figuero, qui est sculpté au-dessus de la porte en forme de tympan.

Je me suis souvenu à ce propos de la maison dite de Tristan Lhermite, que l'on vous montre à Tours. Là aussi un cordon est sculpté sur la façade, et l'on prétend, par une raillerie devenue acte de foi, que le cordon indique les fonctions d'exécuteur attribuées par Louis XI à son compère en justice. Ce n'est pas à coup sûr un cordon de l'Ordre teutonique, mais je doute que ce soit la corde d'un gibet.

Burgos a nécessairement sa *plaza Mayor*, comme toute bonne ville espagnole où l'on a brûlé des gens en public, avant d'éventrer des chevaux. La *plaza Mayor* de Burgos avec sa galerie couverte rappelle une rue de Berne plutôt que la place Royale de Paris. C'est la partie bruyante de la cité, c'est là que la vie bouillonne un peu, qu'on vend les journaux, qu'on apprend les révolutions faites ailleurs, qu'on tient le marché et que le sempiternel *Café suisse* atteste encore une fois sa suzeraineté sur l'Espagne.

Au milieu de la place, un piédestal élégant supporte la statue en bronze de Charles III, « restaurateur des arts et père de la patrie ».

L'Ayuntamiento a une entrée quelconque sur la *plaza Mayor* et une autre, qui n'a rien de plus monumental, sur la promenade de l'Espolon. L'édifice est médiocre, d'une vétusté relativement moderne, qui n'a rien d'imposant.

On montre dans une des salles où la municipalité tient ses réunions les plus magistrales un vieux fauteuil en planches, fortement entamé par la vermine, qui a été, dit-on, le premier siège des premiers juges de Castille. Ce trône vénérable mériterait les invalides dans un Musée des souverains.

J'en ai emporté quelque chose, pour mon reliquaire de voyage : non que je me sois permis de détacher avec le couteau ou le canif le moindre fragment; mais une grosse miette, oubliée par un Anglais, s'offrait si bien d'elle-même à la base du siège vermoulu, qu'il me fut permis de l'emporter. Elle fait pendant à une autre miette enlevée pour moi, et non par moi, à la prétendue cabane de Pierre le Grand à Saardam.

Il ne me fut pas possible d'ajouter à ces débris une esquille du tibia du Cid et d'une côte de Chimène, que l'on conserve dans un bureau de la municipalité transformée en chapelle votive et que l'on montre à la dévotion des visiteurs.

Un tibia du Cid Campéador ! Une côte sous laquelle a battu de douleur, de colère et d'amour, le cœur de Chimène ! Quelles reliques, si elles étaient aussi authentiques que les trois corps de saint Denis alternativement et simultanément (pour deux d'entre eux) certifiés par Rome ! Par malheur, dans le même voyage en Portugal, à Bélem, devant le tombeau de Camoëns, triomphalement empli d'ossements attribués au héros, on m'avait assuré que le corps glorieux du poète des *Lusiades* n'était que celui d'un simple perruquier trouvé à la place où l'on cherchait Camoëns.

En France, on contrôle mieux les débris. J'ai toujours été frappé de la prodigieuse perspicacité de Chateaubriand, qui, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, raconte comment, lors des fouilles dans l'ancien cimetière de la Madeleine pour rechercher les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, il reconnut, à ne pas s'y tromper, dans le rictus d'une tête de mort dépouillée et vidée par la chaux vive, le sourire de la reine dont il se souvenait depuis sa présentation à Versailles.

Du temps de Chateaubriand, la foi monarchique faisait encore des miracles.

Est-ce un témoin aussi compétent qui a garanti le tibia du Cid et la côte de Chimène ?

LA CATHÉDRALE. — LE SANTO CRISTO. — PAPA MOSCAS. — LE COFFRET DU CID. — PROMENADE AU CLAIR DE LUNE. — DÉPART.

La cathédrale de Burgos s'élève du milieu de constructions qui l'enserrent comme une fleur qui jaillit, non d'un vase, mais d'une *bannette* enveloppant ses racines pour pouvoir la transporter ailleurs. De loin, ces clochers aigus, ces aiguilles frêles, ces frisures qui semblent flotter au vent sont les brindilles, les feuilles, les boutons de cet arbuste fantastique.

Quand Victor Hugo, dans ses dessins, qui sont la silhouette de ses rêves, inventait des fleurs, il leur donnait cette allure superbe et il les faisait s'épanouir de cette façon. Elles rappelaient des rosaces et des excroissances de cathédrale.

Faut-il répéter, vers la fin de mon voyage, ce que j'ai dit en commençant, que les chefs-d'œuvre d'architecture en Espagne ont toujours une extravagance idéale et que l'admiration naît d'une *griserie* plutôt que d'une admiration saine, sévère ?

Il serait facile de démontrer que la cathédrale de Burgos est extérieurement une folie et que les idées qu'elle entraîne avec elle dans les hauteurs du ciel, si elles veulent passer pour angéliques, doivent avoir des frisures, des dentelles et toutes sortes d'ornements. On dirait que l'architecte a voulu jouer avec les tempêtes, assez ordinaires dans la contrée, et qu'en plantant ces aiguilles il a dit aux vents impies : Vous ne *prévaudrez* pas contre elles !

La comparaison a dû être faite dans des sermons. Le goût, encore une fois, doit se taire ; il est dérouté, et, après avoir souri de cet entassement de bibelots en pierre, on finit par réfléchir et s'extasier.

Ainsi que je l'ai dit, le monument est enfoui, et il est impossible, devant la façade, de se reculer de vingt pas pour l'admirer. L'intérieur me plaît mieux, sans m'étonner autant que l'extérieur.

Les trois nefs sont d'une élégance plus simple. Le chœur, ainsi que dans toutes les églises espagnoles, interrompt la perspective; mais on se fait à cet endroit obscur, enveloppé de grilles, comme au mystère même, à l'énigme de la religion, au milieu des splendeurs dont elle est le prétexte. Les bas-reliefs, les statues, les colonnes, un escalier double qui est une merveille de légèreté, un dôme suspendu comme le dernier reste d'une voûte d'Alhambra s'envolant après la victoire chrétienne, les tombeaux de rois, de princes, de guerriers, les peintures qui font prononcer les noms les plus illustres, un fouillis de toute sorte de choses, cisélées à ravir, voilà ce qui vous prend et vous surprend.

Ce n'est pas l'émotion infinie de la cathédrale de Séville, ce n'est pas la sombre majesté de la cathédrale de Tolède, ce n'est pas la stupeur de la mosquée de Cordoue que l'on ressent dans cette visite; c'est le choc de toutes sortes de sonorités qui vous assaillent. Les trompettes des orgues qui chantaient si magnifiquement le *Miserere* à Séville, qui semblaient tonner le *Dies iræ* à Tolède, qui se taisaient à Cordoue pour ne pas éveiller d'écho païen, éclatent pour ainsi dire à Burgos en fanfares, en airs de triomphe. C'est le tabernacle des harmonies qui vont de là réveiller les quatorze couvents et commander la prière aux quatorze casernes.

Les lecteurs qui trouveraient que ma description n'est pas précise et manque de détails n'ont qu'à consulter les *Guides*. En les exploitant, j'écrirais quarante pages. J'aime mieux dire, sans façon, ce que j'ai ressenti. Au dehors, c'était une envolée de l'esprit dans le ciel ; au dedans, c'était un étourdissement de la pensée dans l'inextricable confusion de belles choses, de mesquineries grandioses, de richesses incomparables.

Il y a de quoi sourire au dehors ; il y a de quoi rire au dedans. Une forte bêtise est toujours précieusement enchâssée par la tradition dans les monuments espagnols. C'est, par exemple, le crapaud vivant dans l'intérieur d'une pierre magnifiquement sculptée. A Burgos, il y a deux « crapauds », le *Christ en peau* et le *Papa Moscas*.

Le *Santo Cristo* de Burgos est célèbre par ses nombreux miracles. Du temps de Mme d'Aulnay, il résidait habituellement dans le couvent des Augustins ; mais des religieux jaloux et indélicats lui firent faire, à diverses reprises, des voyages en le dérobant aux frères Augustins. Le *Santo Cristo* semblait se laisser faire; mais à peine était-il dressé dans un couvent rival, qu'il s'en allait de lui-même reprendre sa place dans son premier domicile.

On prétend qu'il fut trouvé dans la baie de Biscaye se promenant en bateau.

Aujourd'hui il a pris sa retraite dans la cathédrale et n'en bougera plus, même pour aller chasser le choléra ou pour garantir une constitution définitive à l'Espagne.

Je n'ai pas osé demander un miracle au sacristain qui nous tira le rideau derrière lequel trône le chef-d'œuvre en question.

Le Christ est en bois sculpté, mais avec des parties en véritable peau humaine. Il est peint, avec de vrais cheveux, une vraie barbe, de vrais cils ; la tête est de bois, mais le cou est de peau rembourrée. Les mains, les pieds sont des mains et des pieds enlevés à un cadavre et peinturlurés. Une jupe brodée qui descend de l'estomac jusqu'aux genoux ajoute à l'horrible parodie de la réalité. On dirait un garçon boulanger, un *geindre*, enlevé à son travail dans le simple appareil de sa profession et crucifié là. J'oubliais que des gouttes de sang semées dans les cheveux et étalées sur la poitrine complètent cette représentation atroce et burlesque.

On raconte qu'un évêque, voulant savoir de quelle substance au juste était fait le *Santo Cristo*, se permit de lui mordre un doigt de pied. Il est probable que cette profanation coûta cher au prélat incrédule. Le doigt mordu et découpé est caché par un œuf d'autruche. Je ne sais s'il y a du symbolisme dans cette attribution d'un œuf ; en tout cas, je préférerais un œuf de canard : on eût fait ainsi la part des incrédules.

Cette figuration du Christ est bonne pour un Musée des horreurs.

L'autre crapaud de ces pierres est *Papa Moscas*. C'est le gobe-mouches populaire, un automate de dimension considérable qui est appliqué au mur, à la place de l'horloge, comme, dans les *Pilules du Diable*, Sottinez se trouve incrusté à la muraille d'un tunnel après l'explosion de la locomotive. Autrefois, quand l'heure sonnait, *Papa Moscas* ouvrait la bouche, roulait les yeux et poussait un cri. La légende veut que ce cri mécanique rappelât celui d'une jeune fille que le roi don Henri III avait vivement poursuivie de son amour, et qui un jour lui sauva la vie dans une forêt en tuant trois loups qui avaient faim de cette Majesté errante. Après cette prouesse, la jeune fille s'évanouit et mourut. Mais elle avait poussé à l'aspect des trois loups un tel cri, que le roi voulut le faire reproduire par une combinaison de rouages, et il eut l'idée de déposer ce souvenir dans la gorge d'un joyeux croquemitaine. Il paraît qu'un évêque de Burgos, moins sacrilège que ce prélat qui mordit le pouce de *Santo Cristo*, impatienté du succès de *Papa Moscas*, lui fit couper la gorge. Le rival des *Jaquemarts* ne crie plus. Un sacristain obligeant voulut bien, pour nous plaire, lui faire rouler les yeux et tirer la langue. J'ai cru remarquer qu'il tirait la langue d'un air narquois en regardant la chapelle du *Santo Cristo*.

Après cette exhibition, il nous restait à visiter la salle capitulaire, la sacristie et le cloître.

La salle capitulaire a des portraits d'archevêques d'une exécution médiocre, un beau plafond, mais des tentures chétives. Dans la sacristie, vaste et à peu près nue, il n'y a qu'un objet à considérer, le fameux « Coffret du Cid ». Je ne sais s'il a réellement appartenu au Campéador et si l'attribution est aussi authentique, ou aussi douteuse, que le tibia de *l'Ayuntamiento;* mais il a un aspect si redoutable avec ses armatures, si délabré, qu'il est au moins le contemporain du Cid.

Le héros y mettait, dit-on, un autel portatif; depuis on y aurait gardé un tronçon de son épée. Mais la tradition populaire veut absolument que ce coffre ait servi à un tour d'escamotage que les tribunaux, français ou espagnols, ne toléreraient pas.

Un jour, pressé d'argent, le Cid emplit de pierres le coffret en question, le déposa entre les mains d'un juif en attestant qu'il contenait sa fortune et se fit prêter une somme considérable. Il est vrai qu'on atteste qu'il la remboursa; mais supposons qu'il ne l'eût pas remboursée! Cette escroquerie solennelle ne blesse pas la religion des Castillans. Ce n'est pas qu'ils aient de la probité un sentiment différent du nôtre ; c'est, au contraire, qu'ils ont, de l'honneur en général et de l'honneur du Cid en particulier, une idée si grande qu'il leur semble que les cailloux mêmes sont transfigurés quand la parole d'un héros les effleure. C'est quelque chose comme la transsubstantiation de la matière inerte en essence idéale. Le Cid avec ces pierres avait enfermé sa parole, et sa parole était un dépôt! Soit; mais alors pourquoi ce gage?

Les Espagnols, au moyen âge, se créaient eux-mêmes chevaliers, tant ils avaient la notion exubérante d'un héroïsme qui les faisait les pontifes de leur propre honneur.

En sortant de la sacristie, dans le cloître, on me montra l'endroit où, lors de la dernière révolution, le préfet de Burgos, envoyé à la cathédrale pour faire le recolement des richesses, fut assassiné. Le meurtrier n'a pas été découvert ; le crime est resté impuni; mais pourquoi le préfet voulait-il inventorier des richesses sacrées?

Quand le Cid fut mort, il était exposé à Valence, seul, dans l'église, sous la garde de Dieu ou sous la garde de lui-même. Un juif, peut-être celui qui lui avait prêté sur des cailloux, s'approcha et dit : « Voilà donc ce fameux Cid Campéador auquel jamais personne n'a touché? Eh bien, moi, je lui toucherai la barbe. » En parlant ainsi, il avança la main. Mais le cadavre avait mis la main sur l'épée et commençait à la tirer du fourreau. Le juif poussa un cri et tomba à demi mort. Il raconta le miracle; on ne dit pas si le miracle fut assez puissant pour le convertir.

Cette légende est peut-être responsable de l'assassinat du fonctionnaire. Un homme du pays du Cid s'est cru le Cid même pour repousser une profanation si flagrante.

Je ne sais si les richesses de la cathédrale de Burgos valent encore un inventaire ; mais autrefois le trésor luttait de prix avec ceux de Tolède et de Séville. Victor Hugo, qui est vraiment infaillible quand il s'agit de l'Espagne, a pu dire justement dans les *Orientales :*

Burgos de son chapitre étale la richesse.

Rien ne nous retenait plus à Burgos que l'insistance des amitiés contractées en deux jours. J'aurais bien voulu prolonger le plaisir de cette hospitalité active qui variait le programme de nos émotions, qui organisait pour nous des concerts à l'hôtel, qui recrutait les plus habiles gratteurs de guitare pour nous donner la nostalgie de cet instrument; je n'aurais pas été fâché d'assister aux élections, dont je voyais les préliminaires ; mais nous étions maintenant trop rapprochés de la France. Celle-ci nous rappelait.

Nous eûmes le merveilleux spectacle d'une promenade au clair de lune, d'une vision de la cathédrale s'élevant dans une nuit féerique; et, après cette apothéose finale de Burgos, fermant les yeux sur cet éblouissement lyrique, nous nous engouffrâmes dans le convoi qui passait vers minuit et qui devait nous laisser à Bayonne.

Je me souviens des adieux donnés à la gare par toute une famille à un jeune officier de Burgos qui attendait le train se dirigeant vers Madrid. L'aïeule tremblante était venue pour le bénir; la mère n'osait pleurer et riait pour étrangler ses sanglots ; les petits frères jouaient avec la dragonne de l'épée en pleurnichant, et une belle jeune fille, toute pâle, les yeux démesurément agrandis par l'angoisse, souriait pendant que deux grosses larmes roulaient comme des perles sur ses joues. Le jeune homme baisait les mains de l'aïeule, enlaçait sa mère, caressait ses petits frères, mais jetait à la jeune fille des regards plus pieux, plus ardents, plus tendres que les étreintes accordées à l'aïeule, à la mère, aux enfants.

Où allait donc le jeune guerrier? Je le demandai aux amis qui nous accompagnaient. Un simple changement de garnison ne méritait pas tant de tristesse. On me dit qu'il allait s'embarquer pour les colonies, où l'on se battait ; on redoutait pour lui non la bataille, mais le voyage, la traversée, les maux du ciel. S'il allait faire naufrage ou attraper la fièvre!

Ces faiblesses étaient doublées d'héroïsme. Pour un peu la mère aurait dit à son fils : « Reste et fais plutôt un *pronunciamiento* avec tes amis les républicains de la caserne! Au moins nous te verrons te battre! »

Le train qui devait l'emporter partit avant le nôtre. Nos adieux à nos amis de Burgos furent moins dramatiques; mais ils avaient pourtant leur mélancolie. Pourquoi laisser de son cœur à toutes les haltes d'un

voyage ? Est-ce pour augmenter le regret du pays qu'on avait rêvé de voir et qu'on désespère maintenant de revoir ?

Quand j'aurai, dans un post-scriptum, parlé de Valence, une première étape oubliée dans ce récit commencé à Séville, je n'aurai plus qu'à dire aussi adieu à mes lecteurs.

LOUIS ULBACH.

(La fin au prochain numéro.)

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

C'est toujours un plaisir de lire M. Jules Simon, quoique ce soit un plaisir plus vif de l'entendre. Mais tout le monde ne peut pas trouver place aux séances solennelles de l'Académie des sciences morales et politiques les jours où il prononce l'éloge de quelqu'un des membres toujours enlevé trop tôt par la mort. Il faut donc, comme compensation, prendre en main le volume où il réunit ce que j'appellerai ses causeries oratoires. En voici un précisément où sont loués et racontés avec un grand charme trois des plus illustres parmi les illustres, Thiers, Guizot, Rémusat (1). Pour que le charme opère plus complètement, lisez-vous à vous-même ces pages tout haut en cherchant à retrouver (car vous devez en avoir dans l'oreille encore le souvenir) la musique harmonieuse, les notes soit onctueuses, soit attendries, soit légèrement frémissantes, et aussi certaines intonations d'ironie discrète et voilée, enfin certaines inflexions de voix, certaines suspensions habiles qui marquent comme un sous-entendu et une réticence, laissant à l'auditoire le plaisir de deviner ou de compléter la pensée de l'orateur. S'il vous est impossible, n'ayant jamais eu la bonne fortune de l'entendre, eh bien, lisez tout bas ces éloges, et, tout en étant moins charmés, vous serez encore charmés. Il se peut que les contours du style vous semblent un peu mous, la trame pas assez serrée, l'ensemble un peu flottant, ce que vous n'auriez pas songé à remarquer si vous aviez été là quand l'enchanteur faisait résonner doucement la docte coupole ; mais ces petits détails valent-ils qu'on s'y arrête? Y prendre garde, c'est un raffinement et peut-être un excès de dilettantisme. Et voyez! Les ultra-délicats n'y songent même plus au bout de quelques instants, séduits et gagnés qu'ils sont par les qualités de premier ordre. Les voilà sous le charme. Quelle finesse d'esprit et quelle largeur d'esprit! Quelle intelligence des hommes, des choses, des circonstances! Quel art d'indiquer légèrement les points où il y a dissentiment pour mettre en plein relief les grandes lignes où l'accord se fait sur les questions essentielles! Comprenant tout et voyant, de toute idée, de tout système, de tout plan de conduite politique, les plus nobles motifs, les plus honorables raisons, l'orateur explique tout, saluant avec un sincère respect ce qu'il a combattu lui-même autrefois avec une égale sincérité.

Ces trois éloges sont précédés d'une longue préface où M. Jules Simon a mis plus peut-être encore de son cœur que dans les éloges même. C'est une éloquente apologie de Thiers, puisqu'il est aujourd'hui besoin de le défendre, hélas! M. Simon n'espère pas sans doute convaincre les adorateurs de la Commune qui déifient Raoul Rigault : convaincra-t-il du moins ceux pour qui Thiers était alors un sauveur? Ils l'ont si bien oublié! « Ne vous confiez pas aux hommes et aux fils des hommes », dit le verset de l'Écriture que murmurait Strafford en marchant au supplice. Peut-être cependant M. Jules Simon, dans l'élan de son cœur et dans sa révolte indignée contre l'ingratitude humaine, veut-il par trop tout glorifier sans réserve. Si Thiers s'est par hasard trompé pour quelque détail stratégique, s'il a engagé la lutte contre la Commune — le jour où il envoya reprendre les canons à Montmartre — avant d'être prêt à la soutenir, n'ayant que des troupes sur lesquelles il ne pouvait compter (et il me semble qu'il eût pu attendre), pourquoi ne pas reconnaître une erreur qui n'a pas laissé une tache, pas même une ombre sur cette grande mémoire? Mais je ne veux pas discuter sur tel ou tel point de peu d'importance. Cette apologie, animée d'un souffle généreux, comptera parmi les plus belles pages qu'a écrites M. Jules Simon.

II.

Qu'est-ce que M. E. F.? Ne serait-ce pas M. Eugène Fallex? Enfin M. E. F. a eu une idée très heureuse. C'est de réunir dans un volume qui fera partie de la *Bibliothèque des écoles et des familles* ce qui, de l'œuvre d'Edmond About, peut être placé sans ombre de danger entre les mains de la jeunesse. Précisément il se trouve que c'est le meilleur de l'œuvre. De petits bijoux, ces *Nouvelles et souvenirs* (1). Un grand nombre des traits de *la Grèce contemporaine*, les plus jolis épisodes du *Roi des montagnes*, *les Jumeaux de l'hôtel Corneille*, *la mort du Turco*, enfin bien d'autres pages exquises. Oui, c'est là la fleur : les petites Nouvelles et les satires sous forme de lettres ou de romans, comme *la Grèce contemporaine* et *le Roi des montagnes*, sont supérieures aux

(1) *Thiers, Guizot, Rémusat*, par M. Jules Simon. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

(1) Edmond About, *Nouvelles et souvenirs*, choix par E. F. — 1 vol. Paris, 1885. Hachette et Cie.

longues œuvres d'imagination où About a tenté de nous attendrir. Il avait trop d'esprit pour se tenir tout à fait à l'écart. Aux endroits les plus touchants il approchait avec son sourire narquois et il avait l'air de dire : Ils sont bien bons de pleurer! Sur le tard, quand il voulut faire des romans utiles, presque édifiants, il n'avait plus tout à fait sa verve des débuts. Son encre s'était un peu épaissie. Le choix fait par M. E. F. est donc excellent de toutes façons. La jeunesse ne trouvera dans ce volume que des pages inoffensives, et toutes ou presque toutes pétillantes d'esprit, et qui sont en même temps d'un style achevé. Je dis presque toutes, car il y a une petite Nouvelle, *le Grain de plomb*, qui est de l'About dernière manière, About paterne et bonhomme.

III.

M. Jules Claretie a une activité et une curiosité d'esprit que rien ne lasse, que rien n'effraye. Tandis qu'il a sur le métier la chronique de demain, le roman de la semaine prochaine, le drame de l'hiver qui vient, trois ou quatre préfaces pour les livres des jeunes confrères qu'il veut encourager et pousser dans la carrière, sa pensée est à tous ces travaux multiples et elle est encore ailleurs. Sa plume rapide court sur le papier, et, en même temps qu'il sourit aux choses aimables qu'elle y verse abondamment, un pli contracte son front songeur. Quelle est donc la préoccupation qui le trouble? C'est qu'il revoit par l'imagination les cadavres qu'il a vu disséquer le matin à l'amphithéâtre, les fous qu'il est allé, en sortant de là, étudier à la Salpêtrière. Il y a telle hallucinée qu'il compte bien examiner encore; puis un cas de délire alcoolique dont il veut avoir le dernier mot. Est-ce simple curiosité de romancier cherchant des sujets? Il y a de cela sans doute, car, le roman et le théâtre ayant épuisé l'observation de l'homme à l'état normal et régulier, il faut bien chercher ailleurs. Mettons-nous donc en quête de cas rares! A nous les agités, les hallucinés, les détraqués, les monstres, enfin tout ce qui a cessé d'être homme! Les salons et les boudoirs de tous les quartiers de la ville nous ont livré tous leurs secrets? Allons à Bicêtre! La psychologie a fait son temps : place à la tératologie! Oui, il y a pour M. Claretie, romancier et dramaturge, une source d'observations rares qu'il ne veut pas négliger. Il s'approvisionnera ainsi. Il va à la Salpêtrière avec son panier aux documents comme les cuisinières vont au marché avec leur panier aux légumes. Il y a cela; mais autre chose aussi et quelque chose de plus noble, de plus relevé, dégagé des mesquines préoccupations d'intérêt personnel. M. Claretie consent à emprunter à la science; mais il entend bien lui rendre plus qu'elle ne lui aura donné. C'est elle qui sera son obligée, car, en vulgarisant ses découvertes, il préparera le public à les accueillir et triomphera des résistances de la routine. Grâce à ses romans, qui auront produit la conviction dans les âmes et nous auront fait croire que *cela est arrivé*, ce qui eût été considéré comme une utopie, une chimère, un rêve deviendra pour nous une réalité. On pouvait douter quand il n'y avait pour l'attester que les mémoires des savants; mais qui donc douterait encore après avoir vu le phénomène se produire chez un des héros de M. Claretie? Les plus récalcitrants seront forcés de se rendre. Quoi! diront-ils, est-ce possible? — Eh bien? vous n'avez donc pas lu *Jean Mornas?* (1) — Mais non. — Lisez-le, incrédule, et puisqu'il vous faut, comme Thomas, voir et toucher, voyez et touchez. *Vide, Thomas; vide, Mornas!*

C'est ce qui m'est arrivé à moi-même. Je conservais quelque scepticisme à l'endroit de la suggestion magnétique et de l'hypnotisme — j'en demande humblement pardon à M. Richet; — mais maintenant que j'ai vu et touché ce Jean Mornas, l'hypnotiseur, depuis que je l'ai vu donner à une pauvre jeune fille fascinée, magnétisée et inconsciente, l'ordre formel d'aller à huit jours de là, à deux heures vingt-cinq de relevée, commettre à telle rue, tel numéro, tel étage, un vol qualifié, et que j'ai vu cette jeune fille, à l'heure fixée, aller, toujours inconsciente, commettre ce vol, qu'elle a même compliqué d'un assassinat en dehors du programme : oh! depuis ce moment, plus l'ombre d'un doute pour moi, et je m'écrie comme Pauline quand elle revient teinte du sang de Polyeucte :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé!

Et suis-je le seul? Vous pouvez lire dans un des journaux les mieux informés de Paris que, depuis la mise en circulation de *Jean Mornas*, il n'est plus question dans tous les salons qui se respectent et même dans ceux qui ne se respectent pas que d'hypnotisme et de suggestion magnétique. Tel est le service rendu par M. Jules Claretie à la science. Et il me semble qu'il est en droit de dire qu'il a fait pour elle plus qu'elle n'a fait pour lui, car le roman qu'elle lui a inspiré n'a guère de merveilleux que le phénomène qui en est le point de départ, le nœud et le dénouement. Le romancier a trop compté peut-être sur l'effet d'étonnement que produirait ce phénomène; la science lui fournissant un si puissant élément d'attraction, il s'est cru dispensé de se mettre lui-même en frais considérables d'invention. Il faut reconnaître aussi que le sujet ne s'y prêtait guère, et c'est là — à considérer le côté artistique et littéraire — le grand écueil du roman scientifique quand il prend pour sujet un phénomène, constaté, je le veux bien, troublant et effrayant, cela est encore vrai, mais purement physiologique. En effet,

(1) *Jean Mornas*, par M. Jules Claretie. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

l'âme n'a là rien à voir puisqu'il n'y a plus que le corps agissant sur le corps. Suppression absolue chez le patient, sinon chez l'agent, de toute liberté, de toute responsabilité : dès lors où est la lutte, le grand, le premier élément de tout drame? Où est le conflit des passions, des sentiments opposés combattant entre eux, l'incertitude du résultat, enfin tout ce qui peut nous émouvoir? Cette force fatale, implacable, aveugle en même temps, qui est l'agent unique dans votre récit peut m'effrayer une première fois : à la seconde expérience je demeurerai presque insensible. Mais alors même qu'elle m'effraye, elle ne me touche pas. Je suis stupéfié ; je ne suis pas remué. Je regarde presque d'un air hébété ; je ne verse pas une larme. La sensation, toujours fort courte, a remplacé le sentiment, qui, lui, ne s'épuisait pas si vite. Effet inévitable du matérialisme s'introduisant dans l'art. Le domaine de l'âme est infini ; celui du corps resserré en des limites misérablement étroites.

Aussi voyez le patient ou la patiente dans le récit de M. Claretie. Qu'est-ce que cette jeune fille? Une demoiselle quelconque, Mlle X, Mlles Trois étoiles, un système nerveux, voilà tout. Il ne nous importe pas plus de connaître son passé, l'état de son cœur, qu'il ne nous importe de savoir d'où vient ce fil de fer qui transporte les vibrations de l'appareil de Morse d'un point à un autre. Deux instruments, elle et lui; deux moyens de transmission qui fonctionnent inconsciemment. Tout au plus est-il indiqué que cette jeune fille est de celles qui ont conservé intact leur capital, comme dit M. Dumas. Et encore il se pourrait que ce ne fût pas une condition expresse. C'est comme pour la poule indispensable, selon le grand Albert, dans la *Clef des songes*. — Ayez soin de prendre une poule noire, dit Albert; après tout, elle serait d'une autre couleur, c'est la même chose. — Donc, de l'instrument mis en mouvement M. Claretie n'avait pas à avoir grand souci ; mais le moteur du moins, qui, lui, agit librement et à son gré peut donner telle ou telle impulsion, utile ou fatale, pour un résultat louable ou pour un crime, ce moteur sera un intéressant sujet d'étude. C'est ici, sans doute, que le romancier aura développé tous ses moyens d'analyse et d'invention. Eh bien, non, hélas! Cet agent libre et responsable qu'a enfanté l'imagination de M. Claretie est le plus banal et le plus insignifiant des personnages. Et ce n'est pas tout : il est en même temps le plus naïf. On n'a pas idée d'une candeur semblable. C'est un grand garçon qui a plus de fluide que de raisonnement. Quand on commet des crimes, on devrait, en vérité, y mettre un peu plus de malice. Jugez-en :

Jean Mornas, médecin sans malades, rongé de désirs toujours inassouvis, est réduit, pour manger, à composer des travaux que signe un vieux maniaque perclus, également faible de corps et d'esprit. Mornas est le paon qui se dépouille de ses plumes pour en parer ce geai. Le geai a près de son lit, d'où il ne bouge pas, un grand carton tout bourré de billets de banque. Une poignée de ces billets, et Mornas connaîtra les jouissances rêvées de la grande vie. Les voler lui-même, ces billets, impossible. Il imagine alors d'envoyer la jeune fille préalablement hypnotisée. Elle entrera dans la chambre du vieillard, emportera cette proie et la rapportera au logis de Mornas, toujours dans un demi-sommeil, sans avoir conscience pendant ni souvenir après. C'est ce qui a lieu, en effet; seulement le vieillard perclus, s'étant soulevé par un violent effort pour arrêter la voleuse, est repoussé par elle, tombe sur l'angle du marbre de la cheminée, où il se fend le crâne. C'est ainsi que le vol se complique d'assassinat. Fort bien ; mais que dites-vous de ce plan enfantin de l'homme plein de fluide? La jeune fille n'a pu pénétrer près du vieillard qu'en se recommandant auprès des valets du nom de Jean Mornas. Le vol découvert, est-il admissible que la justice n'aille pas chez Mornas pour trouver la piste de la voleuse, qui n'est entrée dans cette chambre que grâce au nom de Mornas? C'est ce qui arrive, en effet. Les magistrats l'arrêtent, l'interrogent; un médecin appelé par le parquet et débordant également de fluide endort de nouveau la voleuse, qui, derechef hypnotisée, raconte dans son sommeil toute l'aventure. Aussitôt on envoie les agents chez Mornas; mais ils ne trouvent qu'un cadavre : averti à temps de la révélation, Mornas s'est suicidé.

Vous vous êtes fait justice, homme débordant de fluide : à merveille; mais, avec un peu moins de candeur, n'auriez-vous pas compris d'avance que votre plan devait aboutir à cette issue fatale? Vous vous comparez à chaque instant à l'homme qui n'aurait qu'à presser un bouton à Paris pour tuer un mandarin en Chine, un mandarin dont il hériterait. Cette comparaison ingénieuse manque tout à fait de justesse. Savez-vous à qui vous ressemblez? Supposez un plaisant qui voulût jouer un bon tour et tenir éveillés les habitants d'un hôtel. Il appuyerait sur le bouton placé près de son lit et qui fait marcher la sonnerie électrique, se disant : « On ne saura pas qui, et pourquoi m'accuserait-on, moi le numéro 57, plutôt qu'un autre? » Ah! pourquoi? Parce qu'il y a un tableau là-bas, auquel vous ne songez pas, et à peine votre bouton aura-t-il fait marcher la sonnerie, que sur ce tableau une petite lame de bois se soulèvera et découvrira le numéro 57. C'est absolument le cas de Jean Mornas. Il s'est dit, lui aussi : Qui saura donc que c'est moi le coupable? Pourquoi me soupçonner plutôt qu'un autre, moi le 57? Il avait compté sans le tableau et la petite lame de bois révélatrice. Allons, c'est trop de candeur! Les voleurs et les assassins ne songent jamais à tout, je le sais bien; mais, franchement, on ne pouvait pas ne point songer à cela. M. Claretie est le plus doux et le plus vertueux des hommes : aussi, quand il veut, en

imagination, combiner un crime, il s'y prend mal. Il me semble que si je m'en mêlais, moi qui n'en ai pas l'habitude, je vous servirais un bon petit crime bien autrement cuisiné. Ainsi, pour ce Jean Mornas, je l'aurais... Mais non, je vous ferais horreur et déjà je me fais horreur à moi-même.

Donc, dans ce roman, une seule figure, et cette figure est mal venue. J'aime mieux *le Prince Zilah*, malgré ses chiens.

MAXIME GAUCHER.

CHRONIQUE RIMÉE

Triolets d'été

O Parisiennes, mes sœurs,
Arborez vos fraîches toilettes
Blanches, roses ou violettes.
O Parisiennes, mes sœurs!
L'été, prodiguant ses douceurs,
Vous baise à travers vos voilettes.
O Parisiennes, mes sœurs,
Arborez vos fraîches toilettes!

Pour charmer nos yeux et nos cœurs,
Cherchez quelque mode nouvelle
Jusqu'au fond de votre cervelle,
Pour charmer nos yeux et nos cœurs.
Créez un de ces riens vainqueurs
Où votre grâce se révèle.
Pour charmer nos yeux et nos cœurs,
Trouvez quelque mode nouvelle!

Ayez chez les plus grands tailleurs
Des conférences artistiques;
Soyez les ferventes pratiques
Des modistes et des tailleurs.
Soignez, en dépit des railleurs,
Le prestige de vos plastiques.
Ayez chez les plus grands tailleurs
Des conférences artistiques.

Que vos vestons soient très anglais
Avec des contures anglaises!
Dans notre siècle on prend ses aises...
Que vos vestons soient très anglais!
Qu'importe qu'ils soient beaux ou laids?
Vous les parez, chères Françaises.
Que vos vestons soient très anglais
Avec des coutures anglaises!

Pour les déplacements d'été
Lissez vos plumes d'hirondelle!
Envolez-vous à tire d'aile...
Voici les départs de l'été.
C'est l'heure où Paris déserté
Pleure ses belles infidèles.
Pour les déplacements d'été
Lissez vos plumes d'hirondelle!

A l'est, à l'ouest, au sud, au nord,
Dispersez-vous, brunes et blondes,
D'un bout à l'autre des deux mondes
A l'est, à l'ouest, au sud, au nord!
Qu'un vent joyeux tout droit au port
Mène vos troupes vagabondes.
A l'est, à l'ouest, au sud, au nord,
Dispersez-vous, brunes et blondes!

Allez respirer le grand air
Le long des plages consacrées.
Contemplez les vagues dorées
Tout en respirant le grand air.
Quatre heures de chemin de fer,
Et vous voilà régénérées...
Allez respirer le grand air
Le long des plages consacrées.

Méprisez, à l'heure du bain,
Les lorgnettes en batterie :
Moquez-vous de la galerie,
Le matin, à l'heure du bain.
Les commentaires vont leur train...
Avant tout, il faut qu'on en rie!
Méprisez, à l'heure du bain,
Les lorgnettes en batterie.

Allez le soir au Casino
— Seul prétexte pour qu'on s'habille! —
Vous y sauterez en famille.
Allez le soir au Casino.
Six musiciens tout en eau
Vous joueront un même quadrille.
Allez le soir au Casino
— Seul prétexte pour qu'on s'habille!

Endormez-vous avant minuit
Au chant des vagues cadencées
Délicieusement bercées.
Endormez-vous avant minuit.
Pleines de chaleur et de bruit,
Les fêtes d'hiver sont passées.
Endormez-vous avant minuit
Au chant des vagues cadencées.

Si la mer vous excite trop,
Tournez votre vol vers la Suisse.
Vivez au bord d'un précipice.
Si la mer vous excite trop.
Buvez du lait — divin sirop
Qui vous remet vite en nourrice.
Si la mer vous excite trop,
Tournez votre vol vers la Suisse!

Montez au sommet du Righi
Dans un wagon très confortable,
Près d'un « clergyman » respectable.
Montez au sommet du Righi!
Pour votre estomac alangu.
Vous y trouverez bonne table.
Montez au sommet du Righi
Dans un wagon très confortable.

Au son des cornets à bouquin
Vous verrez se lever l'aurore
Sur les blancs glaciers qu'elle dore.
Au son des cornets à bouquin
Vous descendrez, en casaquin,
Les yeux gros de sommeil encore.
Au son des cornets à bouquin
Vous verrez se lever l'aurore.

Courez, votre *Joanne* en main,
Parmi les chemins impossibles.
Il n'en est point d'inaccessibles
A qui tient son *Joanne* en main!
Vous ronflerez le lendemain
A poings fermés, femmes sensibles!...
Courez, votre *Joanne* en main,
Parmi les chemins impossibles!

Si le docteur l'ordonne ainsi,
Qu'on aille aux eaux froides ou chaudes!
Point de subterfuge ou de fraudes
Si le docteur le veut ainsi.
Que la douche au jet rétréci
Vous allonge ses chiquenaudes!
Si le docteur l'ordonne ainsi
Qu'on aille aux eaux froides ou chaudes!

A la buvette, le matin,
Prenez la boisson salutaire
Selon le règlement austère.
A la buvette, le matin,
Tout en buvant, plus d'un *potin*
S'envolera du fond du verre...
A la buvette, le matin,
Prenez la boisson salutaire.

Dans le parc ombreux et sablé
Jouez au *crockett* avec rage,
Aux bravos de tout l'entourage,
Dans le parc ombreux et sablé.
Pour le *lawn-tennis* endiablé
Qu'il vous reste un peu de courage.
Dans le parc ombreux et sablé
Jouez au *crockett* avec rage.

Bref, soignez-vous, reposez-vous;
Mais amusez-vous davantage!
C'est le traitement le plus sage...
Soignez-vous et reposez-vous!
Lorsque le temps sera moins doux,
Vite, vous reviendrez en cage.
Soignez-vous et reposez-vous;
Mais amusez-vous davantage!

Et nous, frères Parisiens,
Suivons-les, ces oiseaux frivoles!
Ne sont-elles pas nos idoles,
A nous autres, Parisiens?
Leurs yeux, subtils magiciens,
Savent rendre nos têtes folles...
O mes frères Parisiens
Suivons-les, ces oiseaux frivoles!

Faisons prestement nos paquets!
Fourrons nos faux-cols dans nos malles.
Pour les stations estivales
Faisons prestement nos paquets!
Endossons les complets coquets
Aux multiples diagonales.
Faisons prestement nos paquets!
Fourrons nos faux-cols dans nos malles!

Adieu, Paris!... jusqu'au revoir!
Nous te tirons la révérence
Tout en gardant bien l'espérance,
Dans quelques mois, de te revoir.
Adieu! nous partons dès ce soir
Pour l'étranger... ou pour la France...
Adieu, Paris!... jusqu'au revoir!
Nous te tirons la révérence!

JACQUES NORMAND.

Juillet 1885.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Élections sénatoriales. — Le 26 juillet ont eu lieu, dans le département du Finistère, des élections sénatoriales, par suite de l'invalidation, après enquête, des élus du 25 janvier dernier. Les quatre candidats monarchistes, MM. Soubigou, Le Guen, de Raismes, du Fretay, ont été réélus.

Sénat. — Le Sénat a commencé la discussion générale du budget des recettes et des dépenses de l'exercice 1886. — Le 24, M. Édouard Millaud a lu son rapport au nom de la commission des finances. — Le 28, M. Chesnelong a prononcé son discours annuel sur la ruine financière et morale de la France sous la république. M. Édouard Millaud et le ministre des finances ont, dans la même séance et dans la suivante, réfuté les arguments présentés par l'orateur de la droite. — Le 30, M. Pouyer-Quertier a vivement critiqué à son tour l'état actuel de nos finances.

Chambre des députés. — La discussion d'une demande de crédit de 12 millions pour l'expédition de Madagascar a occupé les séances des 25, 27, 28, 30 juillet. Les deux premiers jours, la politique coloniale a été tour à tour attaquée par MM. Georges Perin, Camille Pelletan, Paul de Cassagnac, et défendue par MM Blancsubé, de Mahy, de Lanessan et le ministre des affaires étrangères, qui a affirmé la solidarité des gouvernements de la France en présence des devoirs qui incombent au pays à l'étranger. — Le 28, M. Jules Ferry a prononcé un important discours pour défendre la politique coloniale; mettant la discussion sur un terrain très élevé, il a montré l'utilité des colonies pour une grande nation comme la France au triple point de vue « économique, humanitaire et politique ». Il a affirmé, en terminant, que la France ne tenait jamais rigueur à ceux qui ont passionnément aimé sa grandeur politique, intellectuelle et morale. Le lendemain, M. Clémenceau a répondu avec beaucoup de virulence à l'éloquent plaidoyer de M. Ferry. Après quelques incidents, entre autres la censure appliquée à M de Cassagnac, et après les explications données par le président du conseil, le crédit a été voté par 291 voix contre 142.

Intérieur. — Le 27, l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur de Chine Hsu-King-Tcheng a été reçu par le Président de la république.

Soudan. — On annonce depuis quelques jours la mort du Mahdi; la nouvelle est considérée comme presque certaine.

Nécrologie. — Mort de M. Jore, aide-commissaire de la marine; — de M. Magne, architecte, inspecteur honoraire des travaux de Paris; — de M. Henri Barrère, administrateur du *Petit Journal;* — de M. Condido Nocedal, le chef civil du parti carliste en Espagne; — du colonel Putti, du corps d'occupation italien à Massouah; — de M. Victor Bonnet, de l'Institut; — de M. Ferdinand Boyer, député royaliste de Nîmes; — de M. Adolphe Rocher, syndic de la presse judiciaire parisienne; — de M. Henri Milne-Edwards, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences de Paris.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

L'histoire du *Commerce de la France* a été jusqu'ici l'objet d'une foule de monographies et d'études de détail qui s'adressent surtout aux spécialistes; mais elle n'avait pas encore donné lieu à un travail d'ensemble, présentant le développement des faits dans l'ordre chronologique et susceptible d'éclairer un côté curieux du passé de la vieille France. L'ouvrage dont M. Pigeonneau vient de publier la première partie forme donc un travail essentiellement nouveau et particulièrement digne d'attention au moment où les questions commerciales préoccupent à juste titre les esprits éclairés. Pour remettre en lumière les origines économiques de la société contemporaine, l'auteur est remonté jusqu'à l'antiquité; puis il a retracé l'histoire du commerce dans la Gaule indépendante et la Gaule franque et durant la féodalité, en insistant notamment sur le rôle des marchands juifs et syriens, sur l'influence des pèlerinages et des croisades, sur la création des lettres de change et les premières opérations de banque. Ce volume s'arrête au début de la révolution économique qui inaugure les temps modernes; deux autres, actuellement en préparation, doivent conduire l'histoire du commerce jusqu'à la fin de l'ancienne monarchie (Ccrf).

M. Gustave Isambert a raconté dans un court opuscule la *Défense de Châteaudun,* cet héroïque fait d'armes de la guerre de 1870, sur lequel le travail historique du grand état-major allemand est très sobre d'indications. A l'aide des dépêches officielles, des rapports adressés au gouvernement de Tours, du registre des délibérations du conseil municipal et des notes du commandant de la garde nationale, il a retracé en détail la résistance patriotique des habitants de cette petite cité dont le nom mérite d'être inscrit en lettres d'or dans les annales militaires de la France (Charavay).

ETHNOGRAPHIE. — VOYAGES.

Sous le titre de *Bibliothèque ethnologique,* l'éditeur Hennuyer vient d'entreprendre la publication d'un ensemble d'études relatives à l'histoire des races humaines. Cette bibliothèque, dirigée par MM. de Quatrefages et Hamy, doit former deux séries parallèles; la première comprendra l'histoire générale des races blanche, jaune, rouge et noire; la seconde sera composée de monographies consacrées aux divers peuples qui, en dehors du monde classique, ont joué un rôle important dans le développement de l'humanité. C'est à la seconde série que se rattache le travail sur les *Aztèques,* de M. Lucien Biart.

M. Biart, qui a séjourné pendant vingt années au Mexique et qui a étudié ce pays à tous les points de vue, s'est proposé de nous faire connaître ce que fut autrefois le vaste empire que les Espagnols trouvèrent florissant sur le bord des lagunes de l'Anahuac et dont ils consommèrent la destruction en 1521. Après avoir indiqué rapidement la topographie de la région et les divers peuples qui l'occupèrent avant les Aztèques, il retrace l'histoire politique et sociale de cette nation, il met en relief ses caractères physiques, intellectuels, moraux et religieux, et présente un tableau complet de la vieille civilisation mexicaine dans laquelle les lettres, les arts et les sciences brillèrent d'un vif éclat. Il ne laisse de côté aucun des sujets propres à nous éclairer sur cette race des Aztèques dont le nom même est presque complètement ignoré hors du monde savant, et il nous initie tour à tour à sa cosmogonie, à ses fêtes, à sa législation, à ses institutions militaires, à sa langue, ses mœurs et son industrie. Ce travail, dont les données ont été surtout empruntées aux sources originales, c'est-à-dire aux documents indigènes et aux manuscrits contemporains de la splendeur et de la puissance des Aztèques, forme tout à la fois un livre de vulgarisation et d'érudition, riche en renseignements de tout genre, d'une lecture facile, et qui intéressera le grand public aussi bien que les érudits. Diverses gravures empruntées aux collections du musée du Trocadéro, des cartes, des plans, et une table analytique établie avec soin complètent l'ouvrage de M. Biart, qui inaugure dignement la *Bibliothèque ethnologique.*

Sous ce titre : *la France transatlantique,* M. Sylva Clapin, journaliste à Montréal, nous donne une description pittoresque et détaillée du Canada et nous fournit des renseignements variés et nouveaux sur l'histoire, la littérature et les mœurs de ce pays. Ce livre ne peut manquer d'être favorablement accueilli, puisque le Canada est en quelque sorte une terre française et que sa sympathie pour la France ne s'est jamais démentie. On y rencontre d'ailleurs des indications qui peuvent être utilement mises à profit pour la solution des questions coloniales et pour l'avenir de l'émigration européenne (Plon).

DIVERS.

L'ouvrage de M. Fernand Hue sur *le Pétrole* est divisé en deux parties, l'une technique, l'autre géographique. Dans la première l'auteur indique l'analyse chimique de cette huile minérale, ses origines, sa formation, la géologie des terrains qui lui donnent naissance, la disposition des gisements, les procédés d'extraction et de raffinage, les produits résultant de cette opération et leurs applications. Dans la seconde, il passe en revue les pays où le pétrole est exploité, notamment l'Amérique du Nord, le Canada, l'Australie et le Caucase, et il indique les principaux points du globe où semblent exister des gisements qui n'ont pas encore été utilisés. Son travail se termine par une bibliographie générale des livres, mémoires ou articles relatifs au pétrole, publiés jusqu'à ce jour en Europe (Lecène et Oudin).

Les Français de la décadence, par Henri Rochefort, se composent d'une série de chroniques écrites en 1864-1865, sur les hommes et les choses de l'époque. Elles se distinguent par le ton original et la note inimitable de l'écrivain qui fustige avec une verve incisive et une raillerie humoristique les ridicules de la société. Ces pages spirituelles et piquantes constituent un document curieux pour l'histoire intime de notre temps et méritaient, à ce titre, d'être réimprimées dans une collection où doivent figurer les articles marquants du journalisme contemporain (Victor Havard).

Narcisse Nicaise, dont M. Armand Dubarry nous raconte l'histoire, est un étudiant en pharmacie que le Codex captivait médiocrement et qu'un accident bizarre a transformé, malgré lui, en explorateur. Le récit des aventures de ce nouveau Robinson, brusquement transporté dans un pays sauvage, a fourni à l'auteur un cadre ingénieux pour faire connaître les peuplades nègres du Congo et les animaux de tout genre qui abondent dans cette contrée. Son livre est une œuvre de vulgarisation scientifique bien conçue pour instruire la jeunesse (Charavay).

Émile Raunié.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5518]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 6. (22e ANNÉE). — 8 AOUT 1885.

7 août 1885.

On a lu dans les journaux les discours de M. le ministre de l'instruction publique et de M. le vice-recteur lors de la pose de la seconde première pierre de la Sorbonne et de la distribution des prix du concours général. Nous viendrions trop tard pour les recommander à l'attention de nos lecteurs. Mais nous ne saurions ne pas applaudir spécialement à la partie du discours de M. Goblet qui traite d'une maladie de l'esprit que nous avons dénoncée récemment, à plusieurs reprises, et qui paraît se répandre dans la jeunesse contemporaine : nous avons nommé le pessimisme. C'est avec un plaisir patriotique que nous avons entendu M. le ministre reprendre éloquemment ce sujet et l'envisager de la même façon que nous. Il importe, nous semble-t-il, que ce passage soit reproduit dans nos colonnes, comme suite et confirmation haute et ferme de nos articles précédents :

« Écoutez moins encore ceux qui ne veulent connaître de la vie que les côtés sombres, les tristes, les découragés, pour dire le mot du jour, les pessimistes. On prétend qu'à cette heure même une nouvelle école serait en voie de se former parmi notre jeunesse, et que, remettant à la mode des procédés et des formules qui ont déjà servi, ou s'inspirant d'une philosophie plus ou moins sincère empruntée à d'autres nations qui n'ont rien de commun avec la nôtre, elle s'étudierait à ramener le monde vers la mélancolie et la désespérance.

« Ah! mes amis, fuyez surtout ces tendances funestes et ces enseignements pernicieux! La tristesse peut bien inspirer des accents immortels à quelque génie solitaire : ce n'est pas une doctrine qui puisse guider une nation. En vérité, les temps qui viennent ne sont pas faits pour le découragement stérile et pour l'ennui philosophique ou poétique. Ils sont faits pour la volonté et l'action. Voilà de quoi vous devez vous convaincre.

« Et comme la volonté et l'action ne se conçoivent pas sans un principe qui les inspire et les dirige, comme dans notre société égalitaire et démocratique la volonté et l'action, sous peine d'engendrer le désordre, doivent autant que possible s'accorder dans le nombre, c'est ce principe commun à la grande majorité de la nation qu'il importe de dégager et de faire pénétrer dans les cœurs.

« Est-il donc si difficile de le connaître? Faut-il croire, comme je le lisais dernièrement encore dans un écrit d'un des jeunes hommes les plus distingués et les plus attachants de notre temps, « qu'il y a dans la vie morale de la jeunesse « actuelle quelque chose de profondément atteint, qu'elle « souffre d'un mal funeste, le doute », et, comme il le définit lui-même, « l'incapacité d'adhésion à une foi quelconque » ?

« Si cela était vrai, combien il serait urgent d'y porter remède! et ceux-là mêmes qui dissertent si subtilement de la maladie ne devraient-ils pas être les premiers à l'attaquer dans sa source pour la guérir?

« Mais nous, mes amis, qui ne sommes plus jeunes et qui regrettons de ne plus l'être, nous osons affirmer qu'il n'en est rien, que si un semblable mal a pu exister en effet et s'il a eu sa raison d'être à des époques où tout horizon semblait fermé pour une jeunesse ardente et généreuse comme vous êtes, rien ne saurait l'expliquer ni le justifier au moment où nous sommes.

« Eh quoi! passer sa vie à gémir, à se plaindre, aspirer au néant, alors que jamais les motifs d'agir n'ont été plus évidents, la route plus claire et le but plus distinct!

« Élever le peuple tout entier à la connaissance exacte de ses droits et de ses devoirs, ouvrir toutes les issues aux intelligences d'élite, de quelque milieu qu'elles sortent, tirer de tous les hommes tout ce qu'ils ont en eux dont puisse profiter l'intérêt général et par là, autant qu'il est donné à l'effort humain d'aboutir, assurer le bonheur et la dignité des individus, la paix et la grandeur de la nation, préparer, réaliser par degrés, chaque jour davantage, le règne de l'égalité et de la justice, n'est-ce pas l'idéal vers lequel nous marchons?...

« Non, vous n'avez pas le droit de dire avec le poète : « Nous sommes venus trop tard dans un monde trop vieux. » Vous venez, au contraire, à l'aurore d'un monde qui commence, dont il est difficile sans doute de prévoir tout le

développement, mais qui s'ouvre devant vous librement, sans barrière, sans obstacles.

« Que vous faut-il, jeunes gens, pour y marcher plus avant d'un pas allègre et ferme? Il vous faut y croire. Voilà, mes amis, la foi que quelques-uns semblent chercher. C'est celle qui a guidé vos devanciers parmi des épreuves et des combats qui vous seront épargnés, celle dont nous nous sommes inspirés à notre tour et dont vous ne laisserez pas, j'en ai la ferme confiance, s'éteindre le flambeau. »

L'emprunt égyptien

Le ministère et le parle ment, à la veille de prendre leurs vacances, ont liquidé rapidement un arriéré d'affaires importantes qu'on peut considérer comme le legs du cabinet précédent : nous ne parlons, bien entendu, que de la politique extérieure. A la suite de la discussion de Madagascar, sont venus les débats sur l'occupation effective d'Obock et ceux qui ont eu pour résultat de consacrer définitivement, au point de vue français, les arrangements de la conférence de Berlin relative au Congo. Sur ces deux questions, le ministère et la Chambre ont, malgré les objurgations de M. G. Perin, témoigné de leur intention ferme de poursuivre cette politique de continuité et de persévérance dont M. de Freycinet parlait si éloquemment il y a quelques mois. La même majorité qui avait appuyé les actes de M. Jules Ferry s'est retrouvée pour approuver ceux de M. Brisson, malgré les efforts contradictoires et les votes d'une Opposition toujours la même. Au moment où les Chambres se séparent, le gouvernement de la république a donné ainsi au pays l'exemple de la sagesse, de l'union et surtout de l'esprit de suite.

Sur un point seulement, il semble que la ligne politique du nouveau cabinet ait dévié de la direction tracée par celui qu'il remplace. Les conséquences de ce changement peuvent être si graves, que, malgré le vif désir que nous avons de nous ranger, en un moment aussi décisif, auprès des hommes qui ont la responsabilité du pouvoir, il nous est impossible de ne pas appeler sur elles l'attention du public. Il s'agit encore une fois des affaires d'Égypte.

Il est vraiment étonnant de constater le silence quasi unanime de la presse française au sujet de l'émission récemment faite à Londres du nouvel emprunt égyptien. Cette émission a été lancée, en effet, sans le concours des puissances européennes. Elle s'est réalisée à Londres sous le manteau de la cheminée; de grosses maisons de banque anglaises ont seules été appelées à souscrire. Aujourd'hui c'est chose faite et l'on parle déjà du payement prochain des indemnités d'Alexandrie.

Or, ou nous nous trompons fort, ou l'acte financier ainsi accompli est le renoncement à la politique suivie depuis trois ans par la France et par l'Europe dans cette affaire d'Égypte. Cette politique fort simple a été exposée plus d'une fois devant les lecteurs de la *Revue;* il suffira de la rappeler en deux mots : des circonstances sur lesquelles il n'y a pas lieu de revenir ayant amené l'établissement effectif et exclusif des Anglais en Égypte, les différentes puissances qui avaient antérieurement une situation politique acquise sur les bords du Nil ne crurent pas devoir renoncer à ces droits. Tout au contraire, la France n'accepta jamais comme définitive une situation de fait qu'elle n'avait pas cru devoir partager. Après un intervalle de réserve et d'abstention, elle résolut de s'appuyer sur les droits qu'elle avait conservés pour réclamer de nouveau sa part d'action dans la conduite des affaires égyptiennes. De ces droits, les plus considérables, les moins contestés étaient ceux que lui donnaient les nombreux titres de la dette égyptienne détenus par ses nationaux. Tout un organisme, établi depuis quelques années et continuant à fonctionner malgré la situation nouvelle, lui permit de suivre énergiquement, avec l'appui de l'Europe, une politique qui eut pour résultat l'accord passé entre le cabinet Gladstone et le cabinet Ferry sous la date du 18 mars 1885. Il était entendu que dans l'embarras où se trouvaient les Égyptiens pour faire face aux frais de toute sorte qui se sont multipliés depuis les événements récents, on aurait recours, non à l'Angleterre seule, mais à l'ensemble des grandes puissances. On pouvait considérer cette solution comme un succès pour la diplomatie française, puisque, une fois de plus, et pour la première fois peut-être depuis l'installation des Anglais en Égypte, elle établissait le principe de la solidarité complète de tous intérêts européens dans ce pays.

Mais voici qu'au mépris de cet arrangement, le cabinet conservateur vient de faire procéder à l'émission du nouvel emprunt; et personne en Europe n'a ouvert la bouche. Les journaux ont dit que les commissaires de la Dette présents au Caire (le commissaire russe et le commissaire italien) avaient protesté : c'est bien. Mais pourquoi les gouvernements ne sont-ils pas intervenus? Pourquoi le silence de la France?

On fait observer, il est vrai, que les parlements n'ont pas été appelés encore à se prononcer sur les arrangements intervenus entre les gouvernements et que dès que leur décision sera connue (c'est-à-dire au plus tôt dans quatre ou cinq mois), les puissances de l'Europe viendront, par surcroît, appuyer de leur garantie l'emprunt, qui a d'ailleurs si parfaitement réussi avec la garantie unique de l'Angleterre. Mais, qui ne le voit? ce sera trop tard, et l'Angleterre pourra dire alors à l'Europe : « Merci de votre appui. Je m'en suis passé une fois. Je m'en passerai désormais. »

Encore une fois, le silence du gouvernement et de la presse sur une question si importante nous étonne. Mais que parlons-nous de silence? Déjà de Londres arrivent les nouvelles nous tenant au courant des sentiments de lord Salisbury. Avant que les députés du parlement anglais se séparassent, eux aussi, il a voulu leur communiquer la joie du succès diplomatique qu'il croit avoir remporté, et sir H. Hicks-Beach a fait à la Chambre des communes les deux déclarations suivantes :

« La question financière étant maintenant *résolue,* le gouvernement espère pouvoir bientôt faire quelque démarche

réelle et importante pour l'amélioration des affaires égyptiennes. » — « La seule façon de faire progresser cette affaire d'Égypte est d'informer le monde que *nous avons l'intention de rester en Égypte* et d'accomplir notre œuvre et non pas de parler d'abandon immédiat. »

Encore une fois, cela est grave, très grave.

LA QUESTION JUIVE

D'APRÈS DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Il ne peut échapper à l'observateur attentif, que depuis quelques années, il s'est formé, à Paris même, un léger courant antisémitique. Néanmoins il nous est encore difficile en France d'admettre qu'il existe une question juive et que cette question soit assez importante et assez pressante pour mériter l'attention des hommes d'État, des publicistes et des philosophes. Quand les paysans russes battent et pillent les juifs, ou quand M. Stœcker les vilipende dans ses sermons, nous sommes disposés à voir là des affaires de clocher qui ne nous touchent et ne nous toucheront jamais qu'indirectement. Les publications des antisémites allemands et russes ne modifient point cette impression. C'est en lisant les publications des amis des juifs et des écrivains qui se donnent pour neutres qu'on est amené, bon gré mal gré, à reconnaître qu'il existe réellement une question juive, qu'elle est internationale et que nous ne pourrons peut-être pas toujours nous en désintéresser.

Voici, par exemple, un volume de M. Théodore Reinach, écrit sur l'invitation du Comité des écoles israélites de Paris : *Histoire des Israélites depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours* (Hachette). C'est un manuel d'histoire, et ce manuel, prudemment ou imprudemment, prend çà et là un ton de plaidoyer, comme si M. Théodore Reinach avait le pressentiment que l'heure est venue, même en France, de défendre ses coreligionnaires contre les préjugés et les faux jugements.

Voici, d'autre part, un petit livre fait dans un but de conciliation par M. Édouard Hartmann, l'éminent auteur de la *Philosophie de l'inconscient*, et intitulé *le Judaïsme dans le présent et dans l'avenir* (1). En lisant ce très intéressant volume où la modération du ton rend les conclusions d'autant plus frappantes, on est invinciblement conduit à songer que l'antipathie des Russes et des Allemands n'a peut-être pas des causes purement locales. Nous n'aurons le droit de nous vanter de la bonne harmonie où nous vivons avec les israélites que lorsqu'ils seront aussi nombreux chez nous qu'ils le sont en terre germanique ou slave. C'est là que nous attendent les Russes et les Allemands. Ils soutiennent qu'une nation ne peut supporter qu'une certaine proportion de juifs, un tant pour cent de la population, et que, passé cette proportion, la vie côte à côte est intolérable.

Pourquoi elle devient intolérable, M. Édouard Hartmann l'a recherché avec beaucoup de soin et d'impartialité. Avant d'exposer les raisons auxquelles il s'arrête, nous rappellerons, d'après M. Théodore Reinach, les circonstances historiques qui ont déterminé le caractère actuel du peuple juif.

I.

L'opinion courante, répandue dans le public, est que les juifs ont été opprimés et persécutés partout et sans relâche, depuis l'avènement du christianisme jusqu'aux temps modernes. M. Théodore Reinach rétablit les faits. Les juifs ont été maltraités souvent et durement; mais ils ont eu, même au moyen âge, de longues périodes de calme et de prospérité. Les premiers siècles de notre ère, à part la querelle avec Rome et quelques haines locales, furent une de ces périodes. La dispersion s'était en grande partie accomplie, insensiblement et par les procédés d'infiltration habituels à la race, bien avant la prise de Jérusalem par Adrien en 135. Dès le premier siècle de notre ère, « on n'aurait pas trouvé dans l'empire romain une seule ville digne de ce nom où n'habitassent quelques familles juives ». La tolérance envers les peuples soumis faisait partie de la politique romaine. Les juifs des diverses provinces vivaient donc en paix. A Rome même, où ils exerçaient les petits métiers et étaient méprisés, on ne les tracassait point.

C'est au IVe siècle que l'hostilité commence à se dessiner. On en veut déjà à la race, et non pas seulement à la religion, témoin la disposition d'un édit impérial par laquelle il était interdit aux juifs « même baptisés » d'occuper les charges honorables de l'administration et de l'armée. Le *Code* de Théodose II leur est très défavorable. Cependant la bonne harmonie subsista encore longtemps, en maint pays, entre les juifs et le reste de la population. En Espagne, les premières persécutions datent de 589. Elles durèrent un peu plus d'un siècle et furent suivies d'une ère de tranquille prospérité qui se prolongea six siècles et demi et pendant laquelle les juifs espagnols fournirent une pléiade de savants et d'hommes d'État. M. Th. Reinach reconnaît de bonne foi que la réaction qui suivit ces temps heureux eut pour premiers auteurs les juifs eux-mêmes.

Chacun de nous a une antipathie particulière pour certains défauts, non qu'ils nous paraissent plus ré-

(1) *Das Judenthum in Gegenwart und Zukunft.* — Leipzig et Berlin, Wilhelm Friedrich.

préhensibles que les autres, mais parce que notre propre nature nous les rend plus à charge. Il en est de même pour les défauts des peuples : les plus gros ne sont pas toujours ceux qui exaspèrent les autres nations. De race à race le phénomène est non moins frappant, et l'histoire des juifs depuis leur dispersion dans tout l'univers civilisé en est un long témoignage. Pour nous en tenir à l'Europe, toutes les nations chrétiennes, qu'elles soient d'origine slave, germanique, latine ou touranienne, placent les défauts de la race juive parmi ceux dont il est impossible de prendre son parti, tandis qu'elles s'en passent à elles-mêmes qui ne valent guère mieux au point de vue de la morale absolue. Aussi, toutes les fois que les juifs ont été assez nombreux et assez puissants dans un pays pour y faire sentir les effets de leur naturel, avons-nous vu la population éprouver une sorte d'irritation nerveuse qui s'est traduite par des violences.

Nous en avons un exemple dans l'Espagne de la fin du XIVe siècle. La prospérité grisa les juifs. Ils constituaient la haute finance; les rois de Castille prenaient parmi eux leurs trésoriers. — Par parenthèse, l'histoire des communautés juives espagnoles, jointe à l'histoire des communautés juives polonaises, dont nous parlerons plus loin, fait tomber la légende israélite, reprise je ne sais trop pourquoi par M. Théodore Reinach, d'après laquelle les juifs ne se seraient adonnés au commerce de l'argent, pour lequel « ils n'avaient point de dispositions particulières », que contraints et forcés et parce que leurs oppresseurs ne leur permettaient point d'autre métier. Le commerce de l'argent est aussi honorable qu'un autre : tout dépend de la manière de le faire. Je ne vois donc aucun motif de ne pas convenir franchement que les juifs ont toujours montré du goût pour ce genre de négoce, même dans les pays où toutes les carrières leur étaient ouvertes.

En Espagne, où, malgré les canons du concile de Latran et les remontrances des papes, les rois chrétiens, à l'imitation des rois maures, les favorisaient, l'instinct les dirigea vers la finance. Ils s'y enrichirent, devinrent de gros personnages, et alors éclatèrent les défauts de la race : ils furent rapaces, insolents, déployèrent un faste indécent et se montrèrent même, d'après M. Th. Reinach, intolérants, vindicatifs et cruels. Un prêtre fanatique se mit à prêcher contre eux, et à l'instant le feu prit aux poudres. Le peuple espagnol, trop heureux d'avoir un prétexte pieux de se venger, se rua sur les juifs et les massacra par milliers. La tuerie commença en Andalousie (1391), gagna la Castille, l'Aragon, la Catalogne. Un grand nombre de communautés furent anéanties. Les gouvernements n'aidèrent pas; mais ils laissèrent faire et imposèrent aux survivants des règlements iniques. Les juifs espagnols vécurent désormais dans la crainte et l'humiliation. Au XVe siècle, l'Inquisition se mit à brûler jusqu'aux convertis. En 1492, un édit les exila tous d'Espagne.

En France, les barbares avaient trouvé les juifs disséminés dans le Midi, en Auvergne, à Orléans, à Paris, dans l'Est, et vivant sur un pied amical avec les chrétiens et leur clergé. La condition légale des juifs tendait cependant à se gâter, et le mouvement de recul s'accentua après la conversion de Clovis; mais il faudrait avoir les documents sous les yeux pour apprécier quelle devint leur situation, comparée aux différentes classes de la nation, telle que celle-ci était constituée sous les Mérovingiens. Les règles imposées aux juifs par Clovis et ses successeurs ne prennent leur vraie signification que si on les oppose aux règles très diverses qui s'appliquaient, dans les cas semblables, au noble, à l'homme libre, à l'affranchi, au serf, à l'esclave. M. Th. Reinach est ici trop sobre de renseignements, car tout le monde n'a pas les codes mérovingiens sous la main. Quoi qu'il en soit, nous apprenons par lui que les mœurs populaires corrigeaient en partie les intolérances de la loi et que les juifs vivaient assez tranquilles, bien que les temps fussent troublés. Leurs affaires prospéraient et, sous les Carlovingiens, ils étaient devenus les principaux intermédiaires du commerce avec l'Orient. Ils continuèrent à progresser sous les Capétiens; le XIIe siècle fut pour eux une époque de bien-être. Il va de soi qu'il y avait de temps à autre des actes d'oppression et des scènes barbares; néanmoins, si l'on tient compte de ce qu'était alors la vie des chrétiens et du peu de sécurité qu'ils avaient, on arrive avec M. Th. Reinach à la conclusion que les juifs n'étaient peut-être pas la classe de la nation la plus à plaindre.

Peu à peu le peuple les prit en horreur. Les excitations du clergé catholique y furent pour une part; les juifs firent le reste. Ils furent imprudents. Ils s'adonnèrent trop assidûment au commerce des esclaves. Ils profitèrent trop largement de ce que leurs privilèges les autorisaient à prendre jusqu'à 50 0/0 d'intérêt. Ils eurent le luxe arrogant et les allures envahissantes. A Lyon, dès le IXe siècle, ils occupent le plus beau quartier de la ville. Ils font changer le jour du marché, qui se trouvait le samedi. Leurs femmes sont magnifiquement parées. Ce ne sont point là des crimes; mais il aurait été plus sage d'être plus modestes. De même qu'en Espagne, le peuple devint disposé à les assommer et à les piller pour peu qu'un prêtre fanatique l'y excitât. Bien avant que les rois de France se missent à persécuter systématiquement les juifs, il y eut contre eux des révolutions populaires. C'est un fait qu'il ne faut pas perdre de vue, car lui seul fait comprendre les mouvements antisémitiques actuels.

Philippe-Auguste expulsa les juifs de ses domaines. Il les laissa rentrer, mais il n'y eut plus pour eux de sûreté, et alors commença la période d'abjection et de misère.

En Angleterre, le peuple se souleva contre les juifs, jusque-là florissants, en 1189. Édouard Ier les exila en 1290.

En Allemagne, il n'y eut pas de proscription générale; en échange, beaucoup de persécutions partielles et une existence misérable.

L'histoire des juifs de Pologne est une des plus intéressantes, parce que les juifs de Pologne sont méprisés même par leurs coreligionnaires des autres pays. Il semblerait que leur dégradation dût s'expliquer par des malheurs plus cruels, un abaissement plus profond et plus prolongé que partout ailleurs. En aucune façon. Au XVIe siècle, tandis que les juifs d'Occident étaient encore opprimés et maltraités, ceux de Pologne arrivaient, après des siècles de prospérité, à une apogée de richesse et de puissance. Ils formaient à eux seuls presque toute la bourgeoisie. La finance était entre leurs mains, ainsi que le commerce, l'industrie et les arts libéraux. Ils pouvaient posséder des biens-fonds, entrer dans l'armée, commander aux hommes libres.

Cette fois encore, ils furent les artisans de leur malheur. Ils donnèrent raison à M. Renan disant : « Mon opinion est qu'il n'y a pas un type juif, mais qu'il y a des types juifs (1). » Les juifs polonais étaient du mauvais type. « Les lumières et la moralité des juifs de Pologne, écrit M. Th. Reinach, n'étaient malheureusement pas à la hauteur de leur prospérité matérielle. » Impitoyables pour les petits, avides et faux, ils virent avec terreur se lever le jour des représailles. De 1648 à 1658, plus de 200 000 d'entre eux furent égorgés. Le reste s'abîma dans la peur, la misère et l'ivrognerie.

La race entière eut des siècles durs à traverser avant que les idées modernes eussent accompli leur œuvre. Elle a le droit de demander qu'on lui fasse crédit de quelques générations pour se débarrasser des éléments mauvais que l'existence qu'elle a menée introduit inévitablement dans le caractère. On ne doit pas oublier combien il y a peu de temps, même en Occident, qu'elle peut relever la tête. Chez nous, son émancipation date du règne de Louis XVI (1787) et de la Révolution. En Angleterre, la dernière barrière n'est tombée qu'en 1858, lorsque le baron Lionel de Rothschild, cinq fois élu à la Chambre des communes et cinq fois empêché de prendre possession de son siège, fut enfin autorisé à prononcer une formule de serment qui ne heurtât pas ses croyances religieuses. En Espagne, où les juifs ont eu permission de rentrer en 1868, il leur est encore défendu d'avoir des synagogues. En Allemagne, les dernières traces d'une législation spéciale n'ont été effacées qu'après la guerre franco-allemande. Un savant israélite, qui a vécu enfant dans le ghetto de Francfort, m'a conté que lorsqu'il dépassait les limites du quartier juif, les gamins le poursuivaient à coups de pierre. En Russie, les juifs sont encore soumis à un régime d'exception.

(1) *Le Judaïsme comme race et comme religion.* — Voy. la *Revue* du 3 février 1883.

II.

Il nous reste à examiner sur quoi se fondent les Allemands pour soutenir que les juifs émancipés ne deviendront jamais supportables, dans les pays où ils sont nombreux, pour le reste de la population. Le sujet est délicat et je voudrais le traiter sans blesser personne. Les juifs français sont hors de cause. Dans tout ce qui va suivre, rien ne saurait les toucher, ni directement, ni indirectement. Il s'agit exclusivement des juifs allemands, supérieurs à leurs frères de Pologne, mais n'appartenant pourtant point à l'un des meilleurs types de la race. Nous devons même dire que M. Th. Reinach place sur le même rang tous les *Askenazim* (juifs allemands et polonais) et qu'il voit un abîme entre eux et les autres israélites européens.

Les reproches formulés contre les juifs allemands par leurs concitoyens chrétiens peuvent se partager en deux classes : ceux qui visent des défauts accidentels, nés des circonstances et susceptibles de s'effacer ; et ceux qui s'adressent au naturel de la race, c'est-à-dire à une chose aussi immuable, aussi impossible à changer que l'est pour un homme la couleur de ses yeux. Les antisémites n'admettraient pas cette division. Pour eux, tous les défauts des juifs appartiennent à la seconde classe, et non seulement ces défauts sont incorrigibles, mais ils vont toujours en s'aggravant s'ils ne sont pas contenus par de salutaires rigueurs. Nous serons plus équitable et nous ferons la part large à la première catégorie.

On leur reproche de rechercher toutes les occasions d'exploiter le chrétien et de poursuivre sa ruine non par une concurrence déclarée et loyale, mais par des moyens détournés et inavouables. En Prusse, par exemple, les juifs sont en train de déposséder l'aristocratie terrienne de ses domaines. Si la terre passait entre leurs mains par les voies ordinaires de vente et d'achat, comme elle passe en France, depuis trente ans, aux mains des paysans, personne n'aurait rien à leur dire, pas même le hobereau prussien qui aime mieux se ruiner que de s'abaisser à travailler. Les juifs procèdent plus savamment. Ils profitent de ce que les propriétaires, là comme presque partout, sont gênés, pour les envelopper dans un filet de prêts et d'hypothèques qui les étrangle tout doucement. Un beau jour ils peuvent dire :

La maison m'appartient; je le ferai connaître,

et l'ancien maître se trouve hors de chez soi sans savoir comment cela lui est arrivé. Dans tous les genres d'affaires, ils emploient ainsi, selon une expression

qui revient à plusieurs reprises chez M. Hartmann, les « mines souterraines ».

M. Hartmann fait à ce sujet une remarque très fine. Nous voyons que dans une même société le code de morale de l'individu se compose de deux chapitres. Le premier contient les règles qui sont communes à toute la société. Le second chapitre comprend la morale professionnelle, qui varie avec le métier. Elle n'est pas la même pour un commerçant et un soldat, ni pour un soldat et un ecclésiastique. D'ordinaire, le mélange et le contact des professions dans les familles et dans les entourages produit une sorte de neutralisation des défauts ou des exagérations de chacun de ces codes secondaires. Chez les juifs, voués pendant beaucoup de générations au négoce uniquement, la morale commerciale n'a été combattue par aucune autre, et c'est justement une de celles qui en a le plus besoin. Elle autorise à rançonner le client et à égorger le concurrent. Lorsqu'elle *s'accumule* durant des siècles sans jamais être rectifiée par la morale professionnelle de métiers n'ayant pas le lucre pour objet, elle devient vilaine. Le juif allemand est rapace et sans scrupules.

Nous ne nous arrêterons pas au reproche si connu d'avoir une âme basse, insolente et dure avec le faible, rampante avec le fort, gonflée de vanité et ignorant la dignité personnelle. Ce sont là tout proprement les vices qu'engendre l'oppression, et nous voulons supposer qu'ils ne sont pas ici dans le sang. Les persécutions du XIVe siècle, dit M. Th. Reinach, laissèrent des traces ineffaçables. « Les juifs allemands vécurent désormais dans de perpétuelles alarmes. Un rien les faisait trembler, une pierre lancée par un enfant les mettait en fuite; ils n'excitèrent plus que la pitié et le mépris. » Quand un peuple en est là, ce n'est pas en quinze ans, ni en cinquante, qu'il guérit. Chacun sait que dans les familles atteintes d'un vice du sang il faut bien des générations de soins pour revenir à la pureté primitive : il n'en est pas autrement pour la lèpre morale que pour les maladies héréditaires. D'autre part, la race germanique (et nous ne pouvons que l'en féliciter) a la bassesse en invincible aversion, comme étant le vice le plus opposé à son naturel dur et orgueilleux, mais noble. Il est aussi vain d'espérer qu'elle témoigne de la patience à une race qu'elle juge vile, qu'il est vain d'espérer que les enfants de pères vils soient des êtres nobles.

On les accuse encore, et ceci est très grave, de continuer en tous pays à former une nation dans la nation, d'être Juifs avant d'être Allemands, ou Russes, ou Anglais. Le sentiment de race, dit en substance M. Hartmann, a conservé chez les juifs la prépondérance sur le patriotisme. Ils sont organisés internationalement, et l'intérêt des communautés chez lesquelles ils vivent n'existe pas pour eux : ils ne connaissent que l'intérêt juif. Toute la force dont ils disposent, et qui est très grande en Allemagne parce qu'ils y sont maîtres de la presse, est employée exclusivement à favoriser ce qui les touche de près ou de loin, non seulement sans s'inquiéter de l'intérêt général, mais sans hésiter à le léser. Qu'il s'agisse des débuts d'une danseuse ou d'une émission d'actions, d'une loi sur la fabrication ou d'un ouvrage de littérature, d'une place à donner ou d'une opinion politique à soutenir, ils n'auront qu'une pensée et qu'un but : faire, dire, obtenir ce qui sera avantageux à eux et aux leurs, et tant pis pour les conséquences !

Ce grief-là est le plus sensible de tous aux antisémites. Parmi les juifs, quelques-uns en contestent la réalité et assurent qu'ils se sentent bons patriotes. A ceux-là, dit M. Hartmann, présentez deux pauvres, un chrétien allemand et un juif étranger : s'ils ne peuvent faire l'aumône qu'à un, ils n'hésiteront pas; il leur semblerait coupable de ne pas donner la préférence au coreligionnaire. Ils disent alors, et leur raisonnement est très plausible : « Le patriotisme ne saurait naître tout d'un coup; vous ne pouvez pas exiger que nous nous sentions solidaires de gens qui hier encore nous tenaient à l'écart à coups de pierres, et que nous éprouvions un grand amour pour un pays de qui nous n'avons reçu que des avanies; laissez-nous le temps de nous assimiler vos idées et vos sentiments par l'éducation et le frottement, et alors, si nous ne devenons pas d'aussi bons Allemands que vous, nous admettons que nous mériterons vos reproches. » Il n'y a pas, dans les lignes ci-dessus, un seul mot qui ne soit vrai et juste. Il n'y a non plus rien à objecter à la réponse des Allemands. « Nous comprenons, disent-ils, votre embarras et vos difficultés. Nous admettons qu'il vous soit très dur de placer dans votre cœur l'Allemagne au-dessus du judaïsme. Il faut pourtant bien que vous choisissiez entre les deux, et, s'il est au-dessus de vos forces de préférer la patrie germanique à votre race, vous ne devrez pas vous étonner que nous vous traitions en étrangers. Chaque État a le droit de régler les conditions de séjour des étrangers et leur situation vis-à-vis de la loi. Nous userons de ce droit. » C'est un dilemme, qui exigerait, pour être résolu, beaucoup de patience et de bonne volonté des deux côtés.

Nous arrivons au reproche qui s'adresse à ce qu'il y a de plus intime, de plus essentiel et de moins amendable dans le génie de la race. Le juif n'est pas idéaliste. Il a souvent de grandes qualités et de grandes vertus; il n'a pas ce petit rayon intérieur qui fait qu'on se casserait le cou dix fois pour décrocher une étoile et qu'on y trouverait infiniment plus de plaisir qu'à acheter de bonnes rentes. Le grain de déraison de l'âme chevaleresque lui manque. Il ne sera jamais don Quichotte, et c'est pourquoi l'instinct populaire sera contre lui chez toutes les races idéalistes. Souvenez-vous du joli portrait du juif moderne, par M. Renan :

« Nous l'avons tous connu, ce sage selon la terre, qu'aucune chimère surnaturelle n'égare, qui donnerait tous les rêves d'un autre monde pour les réalités d'une heure de celui-ci; très opposé aux abus, et pourtant aussi peu démocrate que possible; avec le pouvoir, à la fois souple et fier; aristocrate par sa peau fine, sa susceptibilité nerveuse et son attitude d'homme qui a su écarter de lui le travail fatigant; bourgeois par son peu d'estime pour la bravoure guerrière et par un sentiment d'abaissement séculaire dont sa distinction ne le sauve point. Lui qui a bouleversé le monde par sa foi au royaume de Dieu, ne croit plus qu'à la richesse. C'est que la richesse est, en effet, sa vraie récompense. Il sait travailler, il sait jouir. Nulle folle chevalerie ne lui fera échanger sa demeure luxueuse contre la gloire périlleusement acquise; nul ascétisme stoïque ne lui fera quitter la proie pour l'ombre. L'enjeu de la vie est, selon lui, tout entier ici-bas. »

Cet homme qui proportionne si sagement la mise à l'enjeu est fait pour réussir, et il réussira, n'en doutez point, à la seule condition de ne pas effaroucher trop tôt ses futurs sujets, les chrétiens. Il a renoncé, en esprit pratique, au rêve d'un nouveau royaume de Juda : vous représentez-vous tous les Rothschild réunis à Jérusalem et réduits à se prêter les uns aux autres? Il rêve mieux que cela. Il rêve la constitution d'une grande aristocratie juive qui gouvernera le monde et qui tiendra les chrétiens sous ses pieds. Une Société bien connue lui apparaît déjà comme l'embryon du futur gouvernement central de cette oligarchie géante qui réduira en esclavage ses anciens oppresseurs; non point l'esclavage d'autrefois, avec sa forme brutale et choquante, mais un esclavage en douceur : on se croira libre et l'on sera un pantin tiré par des fils invisibles et silencieux.

Je comprends ce rêve. Il est grand, beau, vengeur, et il est réalisable : il commence même à se réaliser. Les juifs — je ne parle toujours que de l'Allemagne — ont eu le tort de ne pas assez dissimuler. Quelques-uns, la tête tournée par les succès des dernières années, se sont vantés de leur futur triomphe. Les Allemands ont pris l'alarme. Il faut lire dans le livre de M. Hartmann à quel point ils ont eu peur. Ils se voyaient déjà réduits en esclavage. La presse juive, c'est-à-dire la presse allemande à peu près tout entière, s'est hâtée de les rassurer; toute la communauté juive, qui commençait à parler très haut, a mis une sourdine, et l'antisémitisme s'est tu; mais il est loin d'être mort, dit M. Hartmann : il sommeille et un rien le réveillera, car les esprits les plus modérés reconnaissent que les juifs constituent pour l'Allemagne un « danger national ». On ne diffère que sur les moyens de parer à ce danger. M. Hartmann espère que la douceur et la tolérance le feront peu à peu disparaître en favorisant l'assimilation de l'élément juif par l'élément germanique. Toutefois, il prévoit le cas où son espoir serait déçu, et il propose alors une série de lois et de mesures grâce auxquelles, sans violences d'aucune sorte, les juifs trouveraient un grand avantage à s'en aller d'Allemagne. Ce serait une espèce d'exode volontaire.

Souhaitons de ne pas voir ces choses-là, d'abord parce qu'elles ne sont pas à la gloire de l'humanité, et puis parce que nous en subirions le contre-coup. Nous sommes très heureux d'avoir nos 63 000 juifs français; nous serions peut-être moins contents s'il nous fallait recevoir les 562 000 juifs allemands (1). Les plus vexés, dans ce cas, ne seraient pourtant pas les chrétiens : ce seraient nos concitoyens israélites, qui se trouvent bien chez nous et qui craindraient qu'une grande invasion d'*Askenazim* ne gâtât leurs affaires.

ARVÈDE BARINE.

EXOTIQUE

Nouvelle (2)

VIII.

D'après quelques mots de Mlle Birger l'aînée, Aymar avait cru deviner que ses mystérieuses amies habitaient le quartier du Luxembourg; il parcourut ce quartier dans tous les sens... inutilement; il mit sur pied la police sans plus de succès; il adressa lettre sur lettre à l'auberge de Grez, se figurant que Mme Loriot était complice, quoi qu'elle en eût dit, qu'elle saurait bien les faire parvenir; il attendit fiévreusement des réponses qui ne vinrent pas... Si Helga avait vraiment employé ce moyen pour exciter ce qui lui semblait être une fantaisie passagère et pour en faire un amour désespéré, elle avait bien réussi. L'obstacle irrita ses désirs et ses regrets jusqu'à réveiller chez lui cette mélancolie presque morbide dont l'avait un instant délivré l'irruption dans sa vie du plus fugitif des rayons de soleil. Il alla relancer Snorre, qui le détourna de battre au hasard la Suède et la Norwège, le nom de Birger étant un nom des plus communs sur lequel il n'avait chance d'obtenir aucune information, quoi qu'il fît.

Sous l'influence de l'attente incessante et des continuelles déceptions, le mal de sa première jeunesse s'aggrava jusqu'au dégoût de toute chose, jusqu'à l'hypocondrie.

Ce fut dans cet état que son père le retrouva au commencement de l'automne, lorsqu'après avoir prolongé outre mesure son voyage à Bourbonne et s'être

---

(1) Ce chiffre ne comprend pas l'Autriche-Hongrie, où les juifs sont plus de 1 600 000.

(2) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.

ensuite distrait quelque temps à Paris il rejoignit enfin Aymar au château de Sauldre.

Pour sa part, il revenait en belle santé, de brillante humeur, rajeuni, enchanté de Bourbonne, où il avait cru s'ennuyer, où il avait passé, au contraire, disait-il, un temps des plus agréables. C'était d'ailleurs l'art de M. Dortal, un art fort étranger à son fils, de tirer bon parti de tout. La correspondance entre eux avait été sinon plus active, du moins plus amicale que de coutume dans les derniers temps, sans aller jusqu'à la confiance du côté d'Aymar, qui moins que jamais n'avait pu prendre sur lui d'exposer aux railleries de son père un chagrin que celui-ci eût traité de chimérique.

— Tu as, ma foi, mauvaise mine, dit le baron en le revoyant. Que t'est-il arrivé encore? J'étais préparé à tout après l'espèce de rébus que tu m'as envoyé là-bas et dont j'attends encore la clef.

— Il n'y a plus lieu de vous la donner, mon père... La folie dont je vous parlais est devenue impossible...

— Bah?... Figure-toi que je t'ai cru amoureux et que je n'en étais pas fâché. Oui, ton aveu m'aurait trouvé indulgent. C'est encore la meilleure manière de passer les belles heures de la jeunesse et même toute la vie, car décidément on est jeune tant que l'on est amoureux.

— Ne comptez pas que je dise du bien de l'amour avec vous, mon père. Il m'a manqué de parole trop cruellement.

— Un amour peut-être.., un amour bêtement placé; mais l'amour en général, c'est autre chose. Il ne s'agit que de te figurer en t'éprenant d'une blonde que la brune n'a jamais existé.

Au seul mot de blonde, Aymar frissonna; elles étaient si constamment présentes à sa pensée, ces lourdes tresses pâles où, corps et âme, il s'était pris!

— Enfin, que me voulais-tu? continua son père en s'obstinant.

— J'ai de grands projets, des projets de voyage...

Le baron approuva du geste; il était bien disposé.

— Si rien de nouveau ne survient avant l'hiver, j'irai en Grèce, en Turquie; ce sera une longue absence. Vers le printemps je traverserai le Caucase, j'irai en Perse, plus loin peut-être, à moins que quelque chose ne me rappelle...

— Si rien ne survient..., à moins que quelque chose ne te rappelle... Hum!... Le nerf des grands voyages te manque, n'est-ce pas?... Eh bien! on y pourvoira. Vraiment je me reprochais ces jours-ci de te tenir la dragée haute... C'était dans ton intérêt sans doute, j'espérais toujours te marier; mais, au fond, j'avais tort. Tu n'es pas fait pour le mariage, mon garçon; tu serais un mari insupportable. Plus d'un blondin de ce temps-ci est logé à la même enseigne. Parlez-moi des hommes de mon âge pour rendre une femme heureuse! Vous êtes trop égoïstes, vous autres, pleins de manies, cherchant midi à quatorze heures, toujours occupés de vos petits rouages intérieurs qui marchent cahin-caha. Ton affaire à toi, c'est de voyager. Je le reconnais et je ne veux pas que tu attendes pour suivre tes goûts que je ne sois plus là. Les parents amènent ainsi leurs fils à désirer... Mon Dieu, ne t'indigne donc pas! Je parle d'une façon générale : il est convenu que tu n'es en rien comme les autres; mais enfin tu ne seras pas fâché de prendre dès à présent possession de ta dot, de ton indépendance. Cela facilitera tes fameuses folies. Tu me vois en train de tout admettre, mon ami, de trouver des excuses à tout...

— Merci, dit Aymar stupéfait; il me semble, mon père, que vous avez changé d'avis sur bien des points depuis...

— Les eaux de Bourbonne; je le répète..., c'est Jouvence, absolument... Je suis content..., j'ai des raisons pour être content..., des raisons qui sont peut-être aussi folles que tes raisons à toi pour être triste; mais qu'importe?.. Je suis content et je veux que tout le monde le soit autour de moi autant que possible!

*
* *

LE BARON DORTAL DE SAULDRE A SON FILS

« Cette lettre ira te trouver à Téhéran, mon cher Aymar, à moins qu'elle ne te rejoigne ailleurs. Je ne sais pas au juste où te prendre, car, sans reproche, tu deviens diablement avare de nouvelles. J'espère que c'est bon signe et que tu as mieux à faire qu'à noircir du papier... Dis-moi seulement si j'ai tort de me figurer les Persanes comme autant de princesses des *Mille et une nuits,* avec des yeux de velours qui n'en finissent pas, des cils qui leur balayent les joues et un parfum général d'essence de rose... S'entendent-elles à guérir les regrets, le *spleen,* à consoler les gens de certaines folies manquées? A propos de folies, c'est moi qui, moins réservé que mon fils, et pour cause, vais avoir à t'en conter une...

« Les préambules seraient inutiles... Prépare-toi à recevoir un pavé qui t'étourdira un peu. Y es-tu?... Je me marie — ou, pour être franc tout à fait, je suis marié depuis huit jours, — n'ayant eu besoin, vu mon grand âge, du consentement de personne. Tu m'avais, je crois, d'avance donné le tien; peut-être, cependant, n'apprendras-tu pas sans ennui que j'en ai profité. Cette idée me chagrine; mais, mon ami, soyons justes; j'en appelle non pas à ton bon sens — tu ne sais ce que c'est, — du moins à une certaine équité naturelle qui, dans les grandes circonstances, guide ton appréciation des autres et de toi-même. Franchement, tu ne me tiens pas assez fidèle compagnie pour avoir le droit de trouver mauvais que j'assure à mes dernières années une ressource agréable. Personne n'est fait moins que moi pour la solitude, et il faut que je vive à Sauldre; les circonstances me forcent à m'y enfermer de plus en plus. Je n'ai plus que l'ambition d'améliorer ma terre; tout ce qui

me reste d'intelligence et de force sera consacré à fertiliser le sable, à dessécher la boue, à créer des prairies ou des sapinières; ce sera là mon dernier chapitre de *Victoires et conquêtes*. Que ferais-je à Paris, qui a cessé d'être Paris pour moi et pour tous les gens qui se respectent? Un Paris sans Tuileries!.. J'aime mieux la Sologne; mais encore faut-il qu'en Sologne j'aie à table, en face de moi, un visage qui ne me déplaise pas et une paire d'oreilles complaisantes qui m'entendent ressasser mes projets d'irrigations et de reboisements. Or l'agronomie, comme l'élevage, t'a toujours fait bâiller; d'ailleurs, tu es en Perse. Comment donc sortir de cet embarras? Je me suis dit que la présence d'une femme était décidément indispensable pour égayer un si vilain trou, et je me suis choisi par conséquent une femme sans exigences ni prétentions : la compagne de ma vieillesse est pauvre. Son père porte un des grands noms de la Russie; mais elle reste sans famille.

« Un deuil récent l'a laissée seule au monde. C'est même la situation délicate que lui créait cet isolement qui m'a décidé à presser le mariage, dont je t'aurais parlé plus tôt s'il eût été résolu. J'avais rencontré, l'été dernier, Mlle Christine de Somenoff à Bourbonne; nous nous sommes revus depuis à Paris; je connais toutes ses qualités, qui dépassent de beaucoup celles qu'un vieux soldat tel que moi pouvait souhaiter dans un second mariage. Tu comprendras mon choix quand tu connaîtras ta belle-mère..., une personne modeste, un peu timide, qui ne demande qu'à te faire bon accueil. Sauldre te paraîtra moins triste, j'espère, que lorsque nous y passions des soirées d'automne en tête à tête, moi plongé dans mon journal, à lire des choses qui me faisaient bouillonner de colère, toi à te promener de long en large, un cigare entre les dents. J'entends encore le grincement de tes bottes à travers ce silence!

« Par parenthèse, tu trouveras le rez-de-chaussée du château transformé. Mon cabinet est devenu un fumoir (il fallait bien dorénavant respecter le salon); le tien, un petit réduit où l'on fait de la tapisserie en m'écoutant divaguer sur les futures forêts solonaises. Sérieusement, j'entends améliorer nos cailloux et notre argile de manière à ne pas laisser ma veuve sur la paille, sans trop frustrer pour cela mon fils..., car il m'en coûterait de te faire tort... Mais que veux-tu? je n'avais pas encore fini de vivre pour mon propre compte. Si tu ne trouves pas d'excuses à un père qui, malgré ses cheveux blancs, reste infiniment plus jeune que son fils le voyageur, garde-lui cependant ton affection. Tu n'as rien perdu de la sienne.

« P.-S. Je suis en train d'établir une tuilerie dans le creux de la Beauve. C'est le grand amusement de Christine de suivre les travaux commencés; elle s'intéresse beaucoup aussi à l'éducation des abeilles et elle a la passion de la sylviculture. Autant de grâces d'état! Voilà des goûts qui ne nous ruineront point. »

Aymar reçut cette lettre au sortir d'une maladie assez grave. La fièvre était venue fondre sur lui durant une imprudente excursion dans quelque partie malsaine de l'Elbrouz, et l'on n'eût trouvé à ses côtés, en fait de Persane aux yeux de gazelle, qu'une vieille garde-malade arménienne qui le soignait de façon à l'envoyer dans l'autre monde s'il n'eût été condamné par sa mauvaise fortune à rester dans celui-ci. Ce fut durant une pénible et solitaire convalescence à l'étranger que le pauvre garçon déplia ces pages dont la lecture ne pouvait lui procurer que de fâcheuses émotions. En les lisant, il se sentit répudié une fois pour toutes. Le peu de place qu'il avait tenu dans le cœur et dans la maison de son père lui était retiré; un détail insignifiant en apparence le lui prouvait mieux que tout le reste : cette transformation de la chambre d'étude où écolier il flânait volontiers, où il avait rêvé ensuite les vaines chimères de sa jeunesse — cette transformation de sa caverne, comme il l'appelait, en boudoir pour la nouvelle venue! Peut-être les malades redeviennent-ils enfants sous certains rapports, démesurément sensibles, par exemple, aux petites choses... Ainsi, l'on avait retiré pour les porter ailleurs ses livres, ses paperasses, rien en somme qui eût la moindre valeur même à ses yeux, mais enfin ce qui était à lui... On avait recouvert de tentures neuves indifférentes et muettes, certaines dates gravées sur les boiseries, certains hiéroglyphes intelligibles pour lui seul... Et sa mère, qu'en avait-on fait?... Ce portrait dont, il en était sûr, les yeux humides avaient souvent répondu à son regard, où était-il relégué?... Chassés..., ils étaient chassés tous les deux, lui et elle...

— Je serais mort ici que je n'aurais manqué à personne, se dit-il. Au fait, ne suis-je pas mort depuis longtemps dans la seule pensée où il me plût de vivre?...

Le souvenir du silence obstiné, de la disparition définitive de Helga, répandit dans son cœur ulcéré comme un flot d'amertume. Tantôt il se reprochait d'avoir désespéré trop vite de retrouver la fugitive, tantôt il imaginait des catastrophes, des événements impossibles, pour servir d'excuse à sa fuite et à son silence. Vraiment il était malheureux..., malheureux de plus d'une façon puisque son père s'était joué de lui... Ce désir soudain d'améliorer sa situation matérielle, cet empressement de mettre en ordre leurs affaires réciproques, ce consentement facile à ses fantaisies de départ, cette liberté définitive qu'on lui accordait, — tout ce qu'il avait pris pour autant de marques de complaisance et de sollicitude, révélait simplement l'impatience de secouer certaines responsabilités, certains devoirs, afin de commencer une existence nouvelle dont il était retranché, lui, le fils du premier lit. — Prends ce qui te revient et va-t'en. — Tout se résumait à ce congé. Que la nouvelle épouse dût lui être ou non favorable, Aymar s'en souciait peu. Le culte qu'il avait gardé à la mémoire de sa mère s'exaltait, en revanche, grandi par la haine instinctive que lui inspirait l'usurpatrice. Dans l'état de faiblesse où l'avait réduit la maladie, il ne put retenir une larme.

Aymar trouva cependant le courage d'adresser à son père quelques lignes convenables dans leur brièveté aussitôt qu'il lui fut possible de tenir une plume, mais en les recopiant après vingt brouillons qui attestaient combien cet acte de déférence lui avait coûté, il se disait tout bas : — Nous ne nous reverrons plus. Une fois guéri, j'irai dans l'Inde; je mènerai jusqu'au bout la vie errante, moins triste en somme que toute autre quand on n'a ni carrière, ni famille, personne qui vous attende ni qui vous regrette...

VIII.

Prendre un grand parti est facile; quant à y conformer sa conduite, c'est tout autre chose. Après deux années d'explorations à travers l'extrême Orient, Aymar, qui dans la patrie du nirvâna avait compris la petitesse de son propre pessimisme et se croyait résigné au mal de l'existence, sentit une sorte de nostalgie le ramener invinciblement vers le pays natal. Devant les spectacles les plus grandioses, les plus curieux de l'art et de la nature, il était tout à coup attiré vers les charmes supérieurs d'une plaine assez nue qui déroulait jusqu'aux ondulations bleuâtres de l'horizon, des bruyères et des champs de blé noir. L'Himalaya vertigineux ne l'avait pas distrait de cette vision où figurait au premier plan certain village construit en brique, avec son petit cimetière renfermant la colonne brisée qui portait le nom d'Angélique du Plessis, baronne Dortal de Sauldre, morte dans sa vingt-septième année.

Il s'était pourtant bien ennuyé à Sauldre, mais c'est le caractère de ces dilettantes du désenchantement d'aspirer toujours à ce qu'ils ne possèdent plus... Quelquefois aussi il évoquait Paris au milieu des étrangetés architecturales d'une capitale moins civilisée, bref il commençait à être repu d'extraordinaire jusqu'à la satiété. D'ailleurs les lettres de son père lui semblaient à mesure que se prolongeait son absence plus cordiales qu'elles ne l'avaient jamais été, elles témoignaient d'un désir sincère de le revoir ; deux ou trois fois une note émue y avait vibré, lui semblait-il.

Pourquoi s'exiler plus longtemps? En somme il avait atteint son but, il avait relégué la figure de Helga dans le domaine des fantômes et des mirages. Quand le roman qui lui avait versé un bonheur éphémère revenait à sa mémoire, il saluait en lui le songe décevant d'une nuit d'été : la nixe avait plongé au fond des eaux, la femme cygne avait éployé ses ailes; ce sont là des ombres d'amour et de beauté qui passent en laissant un regret au cœur de l'insensé qui a cru les étreindre. Aymar croyait de bonne foi ne plus compter que sur la vieillesse et la mort, deux réalités, celles-là, dont un état maladif habituel lui donnait l'avant-goût. Cependant il franchit les mers avec une certaine allégresse et sur le rivage de France un tressaillement de tout son être l'avertit que la patrie n'est pas un vain nom. A mesure qu'il reconnaissait, en avançant vers Sauldre, les sites dont il s'était naguère éloigné avec une sorte d'horreur, il lui semblait être accueilli par de vieux amis, et lorsqu'à la station, son père lui envoya de loin un sourire de bienvenue, il fut, quoi qu'il en pût dire, content au fond de l'âme. Une chaleureuse étreinte réunit les deux hommes.

— Enfin te voilà donc! s'écriait le colonel. Tu es noir comme un Cafre.

— Et terriblement maigri, qu'en dites-vous?

— Mais la maigreur ne nuit pas aux figures intéressantes... Il t'est venu une espèce de fermeté qui me plaît. Et tu feras bien de garder ta barbe. Mon compliment. Tu as gagné, je te dis, beaucoup gagné...

— J'ai gagné la fièvre en Perse, voilà le plus clair..., et ces fièvres-là reviennent sous le moindre prétexte... Je n'ai pu réussir encore à m'en débarrasser.

— Gageons que tu les perdras ici! Notre pays s'est assaini prodigieusement. J'ai fait des merveilles, tu verras... Cela va me porter à la députation un de ces jours...

— Vous, mon père!... député!...

— La chose t'étonne et moi aussi. Je croyais ma retraite définitive, mais... — Il hocha la tête.

— D'autres vous pressent d'en sortir..., acheva Aymar.

— Oui, Mme Dortal trouve que l'inaction des gens bien pensants est chose abominable, elle prétend que la Droite me réclame; c'est une lubie qui lui est venue l'an dernier, à Paris.

— Vous n'habitez donc plus ce pays-ci d'un bout de l'année à l'autre?

— Réflexion faite ce n'était guère possible... On ne peut tenir ainsi la jeunesse en prison.

— La jeunesse?... Vous ne m'aviez pas dit que Mme Dortal fût si jeune...

— Parbleu! Quand la femme que nous épousons n'a que la moitié de notre âge, à quoi bon le crier sur les toits?... Les gens s'en aperçoivent assez et se moquent probablement. Peu m'importe d'ailleurs l'opinion des autres; j'ai agi comme bon me semblait et je ne le regrette pas.

Un retour à l'humeur impérieuse et agressive qui distinguait autrefois le colonel éclata dans ces derniers mots prononcés avec plus d'énergie qu'il n'était nécessaire, comme s'il eût voulu se prouver à lui-même ce dont il n'était pas bien sûr. Aymar regarda son père et trouva qu'il avait beaucoup vieilli. Il y avait en lui quelque chose d'éteint, de dompté. L'amour à cet âge n'est pas sans mélange de soucis et le mariage qu'on lui avait présenté de loin comme raisonnable devait être en réalité un mariage d'amour. Pendant quelques secondes, le père et le fils se turent, suivant chacun leurs réflexions; puis le baron se remit à faire remarquer l'aspect de richesse relative qu'avait pris le pays : la vigne prospérait sur tel coteau, elle donnait un gros

vin sans valeur, mais que l'on pouvait employer en coupage, et l'étang d'Aulnay desséché représentait maintenant une assez bonne prairie; M. Dortal avait fait venir des vaches de Suisse, des moutons d'Écosse. La nouvelle station du chemin de fer allait rendre plus facile la vente et le transport des bois.

— Et la baronne s'intéresse toujours à ces choses? demanda Aymar avec insouciance.

Son père lui jeta un coup d'œil rapide et soupçonneux.

— Oh! elle est assez inconstante dans ses goûts. Maintenant le cheval la passionne; elle monte à cheval avec rage. Et c'est comme un fait exprès... Cette chienne de goutte...

— Vous ne pouvez l'accompagner?

— Pas en ce moment du moins..., tu vois, je boite encore..., l'accès a été rude. Mais nous avons quelques voisins qui arrangent des parties avec elle..., de jeunes ménages fort gais..., le petit d'Albon s'est marié, tu sais?.. un Anglais, grand amateur de sport, vient d'acheter le château de Méan..., elle ne manque pas de monde pour l'amuser.

— Cette femme toute simple, sans exigences, sans caprices, qui ne rêvait que sylviculture! pensa Aymar en souriant. Voilà comme on connaît avant le mariage celle qu'on épouse, eût-on cinquante ans d'expérience!

Cependant il lui fallait répondre aux exclamations des paysans debout sur le seuil de leurs portes :

— Tiens, M. Aymar! Bonsoir, monsieur Aymar! Vous revenez donc enfin! A la bonne heure!...

Le jour baissait rapidement quand la grille de style Louis XIII, qui fermait la cour d'honneur du château, s'ouvrit, donnant accès au grand corps de logis brique et pierre, flanqué de deux pavillons irréguliers.

Dès le perron, M. Dortal regarda autour de lui comme s'il se fût attendu à voir quelqu'un venir au-devant du voyageur. Mais il n'y avait là que deux ou trois domestiques empressés à saluer leur jeune maître. Personne dans le vestibule, personne dans le salon où déjà les lampes étaient allumées.

— Christine! appela deux ou trois fois le baron d'un air mécontent. Où donc est madame? demanda-t-il aux domestiques, qui ne surent que répondre. Bah! elle ne peut être loin. Tu connais ta chambre, Aymar; je ne te conduis pas.

Déjà le jeune homme avait gravi quatre à quatre l'escalier aboutissant à une galerie où donnaient d'un côté les chambres à coucher; de l'autre, les fenêtres ne laissaient pénétrer que la lumière douteuse de l'heure dite entre chien et loup. Elles alternent avec de vieux portraits dont, tout petit, il avait eu souvent peur dans ce même demi-jour.

Tandis qu'Aymar se dirigeait vers son appartement, un frou frou de soie se fit entendre à l'extrémité de la galerie. Quelqu'un venait en sens inverse..., une femme. Il distinguait sa tournure élégante à mesure qu'elle approchait; mais il fallut qu'elle fût tout près de lui pour qu'il vît son visage. Un cri étouffé lui échappa... Ils n'étaient plus qu'à deux pas l'un de l'autre et elle faisait halte.

Ici... ces hallucinations?... Il les avait eues quelquefois durant ses voyages. Helga lui était apparue dans les lieux où il l'attendait le moins, effaçant tout ce qui n'était pas elle; mais cette obsession, Aymar croyait l'avoir enfin conjurée. Non, elle le ressaisissait à l'improviste. C'était en vain qu'il avait fui son souvenir, qu'il avait tenté de le perdre au bout du monde, il le retrouvait, tel qu'il l'avait laissé, hantant ce château témoin de la première violence de ses regrets... et sous une forme bien plus nette, bien plus vivante, si vivante qu'il était tout près de croire à la réalité.

— Helga! murmura-t-il sans faire un pas ni un mouvement; Helga!..

— La baronne Dortal, votre belle-mère, lui répondit une voix claire et dure.

A travers le crépuscule, deux yeux bleus attachaient sur les siens le regard fixe, étincelant, impitoyable de la walkyre. Cette voix qu'il avait connue plus douce soulignait chaque mot pour ainsi dire, lui prêtant une signification intense, un sorte d'acuité.

— Si vous m'avez jamais rencontrée, rappelez-vous bien ceci : moi, je ne vous connais pas...

Un nouveau frôlement de soie, et l'apparition s'évanouit. Au moment même, Félix, le valet de chambre, accourait avec un flambeau.

— Pardon, je n'avais pas vu monter monsieur et je le laissais sans lumière. Monsieur a appelé...

— Non, interrompit faiblement Aymar.

D'une main il se retenait au mur. Par un pénible effort il avança en chancelant.

— J'avais cru entendre... Mais monsieur passe la porte...

Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, Aymar entra dans sa chambre, à laquelle depuis son départ rien n'avait été changé; cependant il ne reconnaissait aucun objet: tout devenait autour de lui confus, inextricable. Tandis que Félix allumait les bougies et préparait sa toilette, il s'abîma dans un fauteuil et, une fois seul, resta longtemps ainsi, le regard perdu, immobile.

Une fois il répéta tout haut :

— La baronne Dortal..., votre belle-mère...

Et frissonna en ajoutant :

— Qui donc a parlé?

La cloche du souper le tira de sa stupeur. Il se leva comme en sursaut, trempa sa tête dans de l'eau froide pour se réveiller tout à fait, changea de vêtements.

La glace devant laquelle il s'habillait reflétait des yeux égarés, une pâleur spectrale :

— J'ai rêvé, dit-il résolument à ce poltron. L'excitation du voyage, le retour de la fièvre, ce ne peut être que cela.

Un petit coup familier à la porte : son père entra.

— Comme tu t'attardes à te faire beau !... Pourquoi? Nous resterons entre nous le premier soir. Mme Dortal est en bas depuis une demi-heure; elle s'excuse d'avoir manqué envers toi à tous ses devoirs de maîtresse de maison. Le train était en retard; elle s'est lassée d'attendre et de chez elle n'a pas entendu la voiture entrer dans la cour. Allons, ne la fais point languir. Elle est très curieuse de te voir, ma femme.

Le baron avait pris le bras de son fils.

Ils descendirent l'escalier en causant de choses indifférentes. Aymar empruntait ce genre de calme qui vient au soldat prêt à marcher au feu; il était sûr maintenant, quoi qu'il pût arriver, de se tenir; mais une anxiété horrible l'étreignait néanmoins en traversant la salle de billard, puis le salon. C'était là-bas, derrière cette portière qui le séparait de sa destinée, qu'il allait savoir...

La portière s'écarta, soulevée par un bras blanc qui sortait d'un fouillis de dentelle; une jeune femme se montra dans ce cadre, le sourire aux lèvres, un banal sourire de bienvenue; mais son regard magnétique commandait, adjurait,... ce regard impérieux disait de loin : — Prends garde !

— Faut-il vous présenter l'un à l'autre? demanda le baron.

— Inutile, répliqua-t-elle en souriant toujours.

Aymar prit la main qu'elle lui tendait : cette main était glacée; il la laissa retomber sans l'avoir serrée, commençant à se demander dans le désordre de sa pensée si cette jolie main de femme qu'il avait baisée si souvent n'était pas la griffe d'un démon.

— Quel étrange garçon! pensait M. Dortal. Son antipathie, ses préventions percent malgré lui! Il est jaloux... Rien ne le guérira donc de sa maudite impressionnabilité! Maladie que tout cela! Mon fils ne se possédera jamais... Il ne sera jamais un homme.

La fatigue d'un long trajet en chemin de fer peut servir d'excuse au mal de tête et au mutisme qui en résulte. Pendant toute la soirée Aymar se crut la proie du plus affreux cauchemar. Il ne s'expliquait rien; mais son cerveau éclatait. Il voyait devant lui une Helga que maintenant on appelait Christine et qui était la baronne Dortal; elle appartenait à un autre que lui et cet autre était son père! Comment avait pu se produire une chose à ce point monstrueuse? Il avait beau chercher, le sphinx restait impassible, un sphinx blond, habillé par Worth. Worth était le couturier de la baronne — le baron eut l'occasion de le dire. Oh ! il était loin, le temps de ses robes blanches mal taillées, de ses petits souliers d'importation suédoise et de ses chapeaux de bergère! La pensionnaire excentrique de l'auberge de Grez faisait en grande dame les honneurs de sa table et de son salon.

Combien vite les femmes s'assimilent l'élégance la plus achevée, tous les usages du monde! Sa toilette, ses manières posées convenaient à la jeune femme d'un vieux mari; évidemment elle s'efforçait avec grâce d'effacer la disproportion d'âge. Quand elle lui parlait, c'était avec un mélange charmant de déférence et de coquetterie; en le consultant à tout propos, elle le dominait d'autant mieux; elle le chargeait de chaînes, mais si légères et si adroitement jetées! C'eût été le plus joli des spectacles pour un observateur indifférent.

Afin d'éviter peut-être de causer avec suite, elle avait attiré à elle le métier de bois doré qui maintenait sa tapisserie. Si Aymar eût été moins troublé lui-même, il eût remarqué que les points étaient piqués au hasard et que par intervalles la brodeuse essuyait à la racine de ses cheveux une sueur d'angoisse qui perlait goutte à goutte sur sa peau d'une pâleur satinée; mais comment eût il pu rien remarquer, le malheureux, préoccupé qu'il était uniquement de faire bonne contenance? Quand cette réunion de famille prit fin, quand on se sépara pour dormir, la jeune baronne, qui n'avait échangé jusque-là que quelques phrases brèves et polies avec Aymar, le provoqua d'un de ses sourires équivoques :

— Êtes-vous matinal, monsieur? Si demain vers neuf heures vous descendez dans le jardin, vous me trouverez sous la charmille; je m'y installe volontiers avec un livre ou mon ouvrage. Nous causerons mieux que nous ne l'avons fait ce soir, car vous tombiez de fatigue... naturellement.

— Un rendez-vous! dit le baron en frappant sur l'épaule de son fils.

Aymar s'inclina stupéfait de tant d'audace. Où voulait-elle en venir?

— Oui, un rendez-vous, répéta gaiement la baronne, un tête-à-tête. C'est le meilleur moyen de faire connaissance. Nous n'avons pas besoin de vous, mon ami. Les enfants, même les grands fils, sont toujours un peu gênés par la présence de leurs parents; ils ne se livrent point devant eux, et j'ai mis dans ma tête de rompre la glace, de signer avec M. Aymar un pacte de bonne amitié, d'alliance sérieuse et durable.

Le jeune homme ne répondit pas. Il n'osait desserrer les lèvres (il aurait crié sa colère), ni ébaucher un geste (il eût écrasé cet être double et pervers comme on écrase un reptile).

Ce que fut pour lui cette nuit-là, demandez-le à ceux qui, dans les ténèbres, au bruit des pulsations de leurs artères enfiévrées, ont compté des siècles minute par minute, en défiant le soleil de se lever sur la trahison dont ils sont victimes, sur la rage et le désespoir qui leur dévore le cœur. L'aube rit néanmoins dans le ciel clair, comme s'il n'y avait ni crimes ni douleurs au-dessous d'elle; les fleurs s'ouvrent et les oiseaux chantent tandis que l'on maudit la vie; une journée après tant d'autres commence, insouciante de ce qu'elle apporte.

TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)

EXPOSITION D'ANVERS

La peinture

C'est presque un lieu commun depuis quelques années, de s'apitoyer sur l'état d'anarchie de la peinture française, tiraillée entre les traditions académiques, que représente l'enseignement de l'École des beaux-arts, et la tendance de plus en plus marquée de la jeune génération vers la reproduction de la vie contemporaine. La querelle n'est plus seulement entre les *genre*, entre les partisans de la forme idéalisée et les détracteurs passionnés des poncifs et du style « pompier » ; elle porte aussi sur les *manières :* à des statues animées se découpant sur des architectures sobres ou des paysages compassés, on oppose des silhouttes vues en gros à travers le voile plus ou moins diaphane de l'atmosphère sèche ou humide et se raccordant ou se heurtant les unes aux autres par des transitions ou des contrastes de tons. Aux fanatiques de la ligne ont succédé les enthousiastes de la *tache*, et c'est parmi les lauréats de l'École que se recrutent souvent ces derniers. M. Besnard, l'auteur de l'étrange apothéose de Paris naviguant sur un fleuve de punch enflammé, est un prix de Rome, non moins que M. Doucet, le peintre du « harem », qui présentait, il y a quelques jours, aux visiteurs de la salle d'exposition du quai Voltaire ce râble éblouissant de femme nue modelé en pleine pâte et servi, comme un morceau friand, au milieu d'une sauce de tons bruns et sourds. Cette anarchie, je la constate comme tout le monde; mais il ne me paraît point qu'il faille la déplorer si haut. Ce n'est point un mal particulier à notre pays, tant s'en faut; elle caractérise une époque de passage, et elle présage peut-être une modification d'idéal. Il ne se peut pas qu'une civilisation sans cesse en travail et en progrès, qui a, par les multiples applications de la science, renouvelé les conditions de l'existence, reste asservie à perpétuité à une conception de l'art, si haute et si noble qu'elle soit, qui correspondait à un état social infiniment moins complexe, à des besoins intellectuels plus restreints, à une certaine fixité traditionnelle dans les idées et les croyances. La vie moderne a ses aspects nouveaux, auxquels les anciens ni les « quattrocentistes » n'ont jamais pu songer, mais auxquels il serait singulier que les seuls artistes se refusassent à ouvrir les yeux.

L'observation de la société et des mœurs contemporaines reste, au surplus, parfaitement compatible avec la rêverie et l'enthousiasme : il y aura toujours des âmes recueillies et des esprits contemplatifs pour se complaire à poursuivre des visions et à peindre des chimères. Mais tout au moins leurs fictions devront-elles se ressentir des inquiétudes et des aspirations modernes, se rajeunir au souffle de l'érudition et de la critique ou se teinter d'un peu de la mélancolie naturelle à un siècle tout imprégné, mais un peu rassasié de positivisme.

Cette lutte universelle de l'observation naturaliste contre le style convenu, l'exposition d'Anvers nous en offre un exemple frappant, et ceux-là qui s'attristent sur les progrès que fait en notre pays la préoccupation des réalités triviales et des sujets « professionnels » seraient à coup sûr bien étonnés de voir que la France est, réserve faite de l'Angleterre, celle des nations européennes où le genre historique et le symbolisme religieux ou mythologique se défendent avec le moins d'inégalité contre l'invasion des scènes rustiques et populaires.

La Belgique, qui est sans conteste le pays où l'on peint le plus et le mieux, est tout entière adonnée au culte des humbles ou à l'étude de ce pittoresque inédit que dégagent les agglomérations humaines et les engins mécaniques. Pour un Verlat qui s'attarde au drame de la *Passion*, et encore en y apportant ses préoccupations ethnographiques de peintre voyageur; pour un Julian ou un Albrecht Devriendt qui piochent encore la *Vie des Saints* ou le troubadourisme historique, une légion de travailleurs acharnés s'attachent au drame éternellement poignant de la vie ouvrière, aux scènes naturellement décoratives du travail des champs, à l'expression des physionomies et des attitudes telles que les font les conflits d'intérêts et les émulations mondaines.

Quatre peintres tiennent incontestablement la tête de l'école. L'un traduit, on sait avec quel délicat ragoût de tons, quel souple modelé, les élégances de la femme contemporaine : j'ai nommé M. Alfred Stevens. Le second exprime le caractère physionomique des personnalités de la haute bourgeoisie financière et officielle, avec quelle largeur de touche et quelle sûreté d'accent, le portrait en pied de *Mme S.* le dit avec éclat : c'est Wauters. Un autre, Clays, s'ingénie à refléter dans les eaux miroitantes de l'Escaut, prisme mobile où se décomposent les teintes changeantes du ciel et des nuages, les panses poisseuses des lourds bateaux goudronnés chargés de charbon et de laines. Le dernier venu, que nous ne connaissons guère en France, Henri de Braekeleer, peint avec la consciencieuse minutie d'un Adr. van Ostade des intérieurs de boutique ou des logements d'ouvriers où, sur les pauvres meubles tout luisants de la propreté flamande, glisse un froid rayon du nord par les vitres calfeutrées ou dépolies, et où une fileuse courbée par l'âge, un vieux marinier tout ankylosé de rhumatismes, un cabaretier ficelé dans son antique redingote, absorbent tout leur être dans quelque occupation monotone ou quelque rêvasserie de ruminant. A leur suite, c'est C. Meunier qui portraiture, avec leur accoutrement bizarre qui ne dessine point le sexe et la stupeur lourde de leurs visages glabres et tirés de *coolies*, les mineurs du bori-

nage, ou bien fait saillir sur la lueur rougeâtre d'une fournaise les torses musculeux et suants des *puddleurs;* c'est X. Mellery, qui se plaît dans la solitude silencieuse et la grise nudité des béguinages; c'est Stobbaerts, qui peint avec la vigueur un peu pesante d'un Courbet l'égorgement d'un bœuf ou la tonte d'un chien ; c'est Courtens, qui nous intéresse, tant il s'y passionne, à l'humble culture d'un plant de choux ou au défilé des paysans revenant de la messe entre les haies rases qui enclosent leurs petits carrés d'arbres fruitiers ou de légumes. Puis vient le gros des paysagistes et des animaliers, tous épris des grasses verdures et des eaux dormantes de leur patrie, tous — MM. La Morinière, Cosemans, de Schampheleer, Artan Verwée, sans oublier Mmes Marie Collart et Bernaert — notant avec amour les aspects fuyants de leur ciel, les perspectives boisées, les pentes adoucies du sol natal.

On peut bien dire que c'est là un fait considérable et nouveau, qui consacre l'introduction des mœurs et des préoccupations hollandaises dans la peinture autrefois aristocratique et somptueuse de la Belgique. Les Pays-Bas se reconstituent ainsi sur le terrain de l'art dans leur tranquille et imposante unité. La Hollande a mérité cette victoire par sa fidélité persistante à son idéal particulier d'observation attentive et de réalité pittoresque. Si depuis le départ de M. Alma Tadéma (qui a trouvé à Londres un terrain bien plus favorable à son archaïsme raffiné et subtil), la manœuvre du pinceau y semble un peu oubliée, si l'on n'y sait plus aussi bien emprisonner l'or fluide de la lumière filtrante, si la plupart des tableaux contemporains manquent de solidité ou d' « enveloppe », il faut pourtant louer le sentiment profond que respirent les toiles de Joseph Israël, le chantre ému des déshérités de ce monde, le visiteur assidu des intérieurs attristés par l'absence ou dépeuplés par la mort des êtres chers; la finesse pénétrante et l'exécution singulièrement habile de feu Bakkerkorf; l'humour doucement ironique de Gerk Henkes, dont *la Maison aux chaufferettes* et le *Solliciteur* attestent la bonhomie malicieuse; la rusticité fraîche de Artz, qui expose fréquemment chez nous; la gravité attendrie et les belles tonalités de Bisschop, un de nos hôtes également. A côté des intérieurs et des petits détails familiers, le grand souffle de la mer soulève les dunes et agite les arbres. Elle aussi a ses peintres, à commencer par Mesdag, dont nos salons ont accoutumé de se glorifier et qui dit si bien le gris cendré des grèves mouillées, l'opacité boueuse des lames déferlantes et le hâle des vieilles coques usées au service. Les pacages spongieux, les canaux rectilignes, l'étendue plane des champs qu'accidente çà et là l'amusant écartèlement des moulins à vent ont leurs interprètes profondément sérieux dans les frères Maris, qui aiment à mêler aux verdures la tache rousse ou pie des vaches, dans MM. Gabriel, Mauve, Roelofs et bien d'autres encore, qui, s'ils n'ont ni le savoir ni la poésie des Ruysdael et des Adr. van de Velde, ont du moins bien mérité de ces grands ancêtres par l'enthousiaste et patriotique amour de leurs polders.

Mais voici un spectacle bien plus surprenant : la patrie de Fra Angelico et du Pérugin elle-même déserte la légende sacrée à qui elle doit le meilleur de sa gloire et entre de plain-pied dans l'étude et la représentation des mœurs contemporaines et locales. Grâce au régionalisme qui fleurit encore en Italie, à la diversité des cultures, des types et des mœurs qui sépare encore la Lombardie de la Pouille ou de la Sicile, un tel champ peut produire d'abondantes moissons, et c'est, en effet, la vie agricole qui fournit à la section italienne le meilleur de son apport. Si nous exceptons Morelli, qui a peint *la Tentation de saint Antoine* avec un visible désir d'en renouveler la mise en scène, et Pasini, qui continue, dans ses turqueries minuscules d'un éclat si chatoyant, la manière opaline et un peu maigre de Fromentin, tous les autres s'attaquent crânement aux familiarités de la vie citadine et villageoise. M. Ciardi, dans une toile où une entente prestigieuse de la perspective aérienne creuse des lointains infinis, nous fait assister au travail des champs avec les divers épisodes qu'y introduit la différence des assolements; puis il nous intéresse à un pêcheur faisant sa cuisine en plein vent dans son bateau à l'ancre sur l'immense nappe bleue de la mer. Favretto nous initie aux galanteries et aux bigarrures de la vie vénitienne ; G. Induno, aux divertissements du Milanais (celui-ci, avec une palette infiniment moins généreuse que celle du premier), et Ferroni, aux occupations mi-rustiques, mi-industrielles, des femmes de Toscane. M. Dell'oca-Blanca nous montre le tumulte d'un incendie à la campagne ou nous déroule le cours des fleuves animés de barques ou bordés de maisons. Mais pas un n'a songé à exhumer la *Sainte Famille* ou à ressusciter l'Olympe, et il serait impossible de surprendre dans l'école contemporaine la moindre trace d'atavisme.

La Russie n'est représentée que pour la forme, par une trentaine d'œuvres où le paysage prédomine, et dont la plus en vue est un immense *Festin de noces,* de M. Const. Makoffski, plein d'un joyeux fracas d'étoffes et de vaisselles d'apparat où les satins et les pierreries n'éteignent pas trop les figures.

L'Espagne pourrait être passée sous silence : ni Pradilla, ni les Madrazo, ni Rico, ni Gonzalès, ni Casanova ne s'y trouvent; à peine une vingtaine de toiles dénotent-elles le goût croissant pour le détail anecdotique et l'indifférence pour la « grande » peinture, au compte de laquelle on ne peut inscrire que les envois de MM. Angel et Vayreda : *Dona Blanca au couvent de Roncevaux* et *le Roi Sisenando devant le concile de Tolède,* dont les dimensions surpassent infiniment l'intérêt.

La Suisse, délaissée par MM. Vautier et Simon Durand, est toute à ses glaciers et à ses vaches, que

M. Burnand traite, après feu Humbert, avec une maestria très appréciée à Paris, pendant ses loisirs d'aquafortiste, mais qui constituent à la longue un motif un peu bien monotone.

La Suède et la Norvège, cette dernière surtout, ont une belle pléiade de paysagistes où dominent les noms de MM. Munthe, Normann et Smith Hald, tous connus ou établis à Paris. MM. Salmson et Wahlberg n'ont pas exposé dans cette section, où la moyenne des œuvres dénote, malgré des redites fréquentes dans le choix des sujets, beaucoup de pratique et un sentiment très juste de la mesure, dans un genre qui, étant donné le caractère des sites qu'il reproduit, pourrait facilement verser du côté du panorama et des effets pyrotechniques. Mais là encore, sauf l'*Ève*, assez rabougrie, de M. Heyerdahl, qui a déjà figuré à notre exposition de 1878, rien n'atteste un goût quelconque pour les sujets dits relevés, et notre Académie des beaux-arts y trouverait bien difficilement le plus minime renfort.

Les Autrichiens, chez qui je dois, à la vérité, constater l'absence de MM. Matejko et Munkaczy, n'ont payé au style qu'un très mince tribut. Il consiste, en effet, en tout et pour tout, dans la grandissime toile de M. Brozik, *le Jugement de Jean Huss*, qui fait la meilleure figure au bout du grand bras de la croix que forment les deux allées principales. Les figures très étudiées, la composition bien ordonnée, la fermeté de l'exécution très poussée et pourtant harmonieuse, font passer sur une certaine lourdeur dans le coloris et comme un manque d'air respirable. Mais ensuite, à peine peut-on citer deux exquisses de batailles de Ch. de Blaas et des *Cuirassiers* de M. Lallemand, peints dans les dimensions et le goût du genre anecdotique. Là où l'école s'affirme, c'est dans le portrait archaïque de M. Canon un peu trop inspiré d'Auguste Kaulbach, dans les trois portraits officiels de M. d'Angeli, pleins d'ampleur et de franchise dans la pose et l'expression, dans les scènes d'intérieur de M. Probst, un émule heureux de Fl. Willems, dans les beaux paysages hollandais de M. Ribarz et de Mlle Blau, dans ceux un peu trop détaillés et touffus de MM. Russ et Schindler, dans les sites lumineux et profonds de M. Jettel, dans les agréables *Vues* de M. Darnaut.

L'Allemagne a fait quelques concessions au genre religieux, que M. Gebhardt aborde avec des préoccupations de naïveté qui se ressouviennent trop fidèlement d'Albert Dürer, que M. Gabriel Max traite avec un excès de conscience et de rendu qui en bannit le mystère, et que M. Uhde, à l'imitation de Rembrandt, cherche à démocratiser par l'introduction d'accessoires et de personnages familiers. Mais, chose étrange, l'histoire si abondante, si dramatique, si contrastée de l'empire allemand, ses alternatives de revers accablants et de triomphes presque surhumains, n'ont rien suggéré aux exposants, et il nous faut nous contenter des charmantes scènes tyroliennes de M. Defregger, des amusants petits cosaques de M. Brandt, des paysanneries de vaudeville de M. Dahl, des scènes pittoresques de M. Gabl et Liebermann, et enfin de paysages un peu travaillés chez M. de Bochmann et trop fouettés chez M. And. Achembach, ou de tout point réussis comme le *Pausilippe*, doré et fleuri, de son frère Oswald. L'ensemble, où manquent MM. Menzel et Leibl et où Knauss n'est représenté que par un portrait agréable, n'offrirait rien de véritablement supérieur sans les deux portraits de M. Lembach, étonnamment différents de facture et également superbes : l'un, celui du *Dr Dollinger*, dans sa manière lisse et blaireautée qui rappelle les plus beaux Lawrence; l'autre, celui de *M. de Lipphard*, aussi furieusement empâté qu'un Rembrandt dernière manière.

J'ai gardé l'Angleterre pour la fin parce qu'elle a, au milieu de la capitulation générale, conservé intact son idéalisme un peu voulu, un peu factice, mais noble, somme toute, et parfois sublime. Elle reste par là isolée et insulaire, même en art, car ses scènes rustiques et ses paysages, qu'ils soient signés Boughton, Macbeth ou Morris (les deux premiers manquent à Anvers), ont par le choix des sites et l'épuration des types autant de titres au style que les mythologies de MM. Leighton et Watts. On connaît la manière blonde, fondue, un peu efféminée du président de l'Académie royale, son talent exquis d'arrangeur (*la Leçon de musique* et *le Baiser de sœur* sont de délicieuses trouvailles) et sa touche parfois molle et qui ferait penser à M. Bouguereau s'il n'avait adopté pour les carnations une patine ambrée infiniment supérieure aux transparences aqueuses de celui-ci. M. Watts est un esprit amoureux du mythe, qui, dans ses figures un peu étranges et terreuses, cherche à incarner le troublant mystère de l'âme féminine, l'insaisissable essence de la beauté, l'énigmatique poésie de la mort. Chose étrange, sa manière, qui approche du pastel dans ses allégories, devient extraordinairement ferme et accusée dans le portrait, et il a atteint dans ce dernier genre (son portrait et celui de *M. Bart* en font foi) le *summum* de l'énergie expressive — tout à l'inverse de Gainsborough, dont l'outil, si fin et caressant dans l'effigie humaine, sabre et pétrit le paysage avec une fougue presque tragique.

Il faudrait mentionner encore les beaux portraits, un peu creux pourtant de facture, de M. Herkomer; ceux de M. Pettie, pleins d'une virile élégance, et les délicates et charmantes compositions de M. Orchardson, qui sait si bien ajuster et assouplir les vêtements féminins, grouper et agencer les silhouettes et les accommoder d'une tonalité brunâtre la plus chaude et la plus harmonieuse du monde. Et que de maîtres qui n'ont rien envoyé : le plus grand peut-être, M. Burne Jones, et M. Millais, si étonnamment divers, et M. Alb. Moore, qui eût dû naître à Tanagra, et MM. Poynter et Crane, ces fervents du nu féminin, et MM. Ouless et Frank Holl, ces portraitistes émérites! En vérité, l'Angleterre,

cette terre classique des cabs, des paletots sacs et des tuyaux de cheminée, est dans le monde civilisé le dernier refuge du beau en soi; il y pousse comme une plante de serre dans l'atmosphère artificielle des académies et des sociétés; mais qui voudrait voir se flétrir cette charmante et frêle fleur dans la fumée et le brouillard?

Après cette revue des diverses écoles étrangères, je n'ai plus que bien peu à faire pour justifier mon assertion, que notre pays est encore celui où l'amour du nouveau et le respect de la tradition s'équilibrent — je ne dis pas s'allient — le mieux, et où les mérites et les espérances se balancent des deux côtés. Il ne faut pour cela que mettre en parallèle les principales têtes de chaque camp. Dans le premier, à côté de MM. Cabanel et Bouguereau, pontifes un peu bornés du grand art, toute une phalange a su infuser aux anciennes formes une sève fraîche et jeune et réconcilier la beauté avec la vie et l'émotion. Faut-il citer Baudry, Delaunay, Jules Lefebvre, Henner, Cormon, Henri Lévy, Glaize, Thirion, Becker, R. Colin, Ehrmann, Machard, G. Ferrier, J.-J. Blanc? Dans le second — si nous écartons à la fois les *espagnols*, comme Bonnat et Laurens, qui apportent dans la représentation des scènes légendaires et historiques une sorte de prédilection pour les crudités expressives, et les *lakistes*, comme J. Breton, qui tempère les trivialités de la vie rustique par une certaine recherche du type et l'élimination du détail bas (ce sont les deux formes contraires de l'éclectisme) — nous rangerions Vollon, Roll, Duez, Gervex, Lhermitte, Lerolle, A. Perret, J. Béraud, Renouf, Haquette, Gœneutte, Rafaelli et autres. Où est la plus grande somme de talent, je dirai même de vitalité? Il faudrait beaucoup de hardiesse ou de prévention pour se prononcer sans hésitation en faveur des novateurs.

Je le constate à regret, cette complexité féconde de l'art français n'apparaît point nettement à Anvers : un trop grand nombre de nos maîtres se sont abstenus. J'y ai remarqué l'absence de Cabanel, de J.-P. Laurens, de J. Breton, de Baudry, de Gust. Moreau, d'Henri Lévy, de Gérôme, de Cormon, de Van Marcke, de Lerolle, Chartran, Rochegrosse, Jacquet et bien d'autres encore. Telle qu'elle est, notre exposition présente encore un aspect imposant. Elle le doit tout d'abord à quelques œuvres isolées d'une valeur exceptionnelle : les portraits de *M. Legouvé*, par Delaunay; de *M. Gigoux*, par Bonnat; du *Dr Horteloup*, par J. Lefebvre; le *Ludus pro patria*, de Puvis de Chavannes; le *Christ en croix*, de Morot; *les Fugitifs*, de Glaize; la *Jeunesse de Bacchus*, de Bouguereau, et le *Desgenette*, de L. Mélingue. Elle le doit ensuite à la très bonne inspiration qu'ont eue quelques-uns de nos peintres de se faire représenter par un ensemble de toiles de nature à révéler leur talent sous toutes ses faces. C'est ainsi que M. Ol. Merson a trois tableaux, ses meilleurs : *Saint François prêchant les poissons*, *le Loup d'Agubbio* et les *Anges peignant*, où son érudition si ingénieuse se rehausse d'un dessin savant et d'un coloris d'enluminure. Wencker a cinq portraits d'un faire serré et incisif; Cazin, trois paysages de sa manière la plus large et la plus blonde, que dépare sa malencontreuse *Judith*; Le Blant, son *Bataillon carré*, son *Exécution de Charette* et ses *Matelots dans l'entrepont*, tout cela juste, vif et pittoresque au possible; notre pauvre Bastien-Lepage, *les Foins* et les portraits de son grand-père et de son frère; Harpignies, quatre pages du style le plus ferme et le plus grandiose. Enfin le maître ouvrier Gaillard, outre ses prodigieuses gravures, expose quatre portraits dont deux, les nos 123 et 124, par la vérité illusionnante, l'intensité du caractère, l'acuité et le mordant de l'exécution, lui eussent valu les compliments d'Holbein. Ce n'est pas assez; mais c'est beaucoup.

Quelques fâcheuses lacunes que l'on constate dans la représentation de notre école de peinture à Anvers, les œuvres qu'elle y compte n'en participent pas moins de ce double caractère que je signalais en commençant: la poursuite d'un idéal plastique emprunté aux siècles passés et renouvelé par l'exactitude du décor, les artifices de l'exécution ou la modernité du sentiment, et l'étude attentive des réalités présentes (expressions professionnelles ou mœurs locales), servie par une conception originale de la coloration et de l'éclairage. Cette « anarchie », que nous avons remarquée avec des degrés divers d'intensité chez les autres nations, a certainement atteint chez nous ses dernières limites, et c'est, je n'en doute point, ce qui fait notre force et peut-être notre primauté. La lutte est en effet (la physiologie, non moins que la politique en témoigne) la première condition de la vie et du progrès. Hors d'elle il n'y a que routine, stagnation et décadence, et la même époque qui voit la prédominance exclusive d'un système peut à coup sûr en présager la chute. La rivalité est le meilleur stimulant des talents et des courages; on s'évertue et on s'ingénie pour triompher du parti contraire, et les nécessités du combat imposent, chemin faisant, les concessions, les perfectionnements qui tiennent en quelque sorte l'idéal continuellement *à jour*, et en font l'incarnation fidèle et acclamée de ce besoin de beauté supérieure et de survivance intellectuelle qui tourmente à leur tour toutes les générations.

HENRY MARCEL.

ESPAGNE ET PORTUGAL (1)

Valence

PHYSIONOMIE DE VALENCE. — LES MONUMENTS. — LA PLACE DES TAUREAUX. — LE CARACTÈRE DES VALENCIENS. — LA BOURSE DE LA SOIE. — LA CATHÉDRALE. — LE MUSÉE. — LE JARDIN BOTANIQUE. — LA TARTANA. — LE PRÉSIDIO. — L'HISTOIRE DE VALENCE. — LE CID ET LE MARÉCHAL SUCHET.

Valence, comme Séville, a un charme qu'il faut chercher un peu avant de le sentir et qui ne vous offusque pas de sa prétention. Certaines villes dans l'univers ont une splendeur effrontée : on la subit, mais en essayant de se révolter. Naples, par exemple, est d'une beauté si acclamée que je me suis trouvé froid quand mon rêve, démesuré d'avance, s'est fixé dans une mesure.

J'ai entendu avouer par des jeunes gens venus de la Roumanie à Paris, que leur premier sentiment, à l'arrivée, est empreint de déception. Ils sont surpris que la ville idéale ait de la boue, qu'il pleuve ici comme ailleurs, et ce n'est qu'après une initiation de quelques jours, peut-être de quelques semaines, qu'ils reviennent sur leur impression première, qu'ils pénètrent la grâce de Paris et qu'ils comprennent pourquoi on la leur a vantée comme la première des villes.

La poésie trop apparente est un viol de l'âme qui vous pousse au repentir dans la prose. Valence a le sourire moins vif que Grenade; on trouve en arrivant moins d'orangers, et des orangers moins gros qu'on ne les espérait; mais la douceur du pays fond bientôt dans l'âme, comme les oranges fondent dans la bouche. Ce ciel si bleu, ces bois si verts, ce parfum léger qui plane sans vous offusquer, ces petites rues arabes, ces maisons pittoresques à certains angles de places, ces costumes, ces mantes des hommes, à la fois manteaux et sacs, ces coiffures faites d'un mouchoir de couleur, ces beaux visages des Valenciennes, cette température qui ne connaît pas les hivers, ces jardins où les violettes fleurissent en décembre, à l'abri des arbres des tropiques; tous ces détails vous enlacent peu à peu, vous ravissent et vous rendent amoureux de Valence, de cet amour qui devient si fort parce qu'il est venu si doucement.

Il paraît que la ville a conservé une enceinte construite par don Pedro IV d'Aragon en 1356 et que ces murs crénelés sont dans un état à ravir les antiquaires. On n'y songe pas d'abord : le climat vous emporte par-dessus les murs, et, si les fortifications de don Pedro étaient plantées d'orangers, on s'y promènerait pour les fleurs et pour les fruits, mais non pour les souvenirs.

On salue en entrant, à droite du chemin de fer, un cirque de taureaux. Depuis qu'il n'y a plus de bûchers, la « place des Taureaux » est le blason de toute bonne ville espagnole. Le cirque, construit en briques, est formé de quatre rangs de galeries superposées. Il est assez fier d'aspect; je ne l'ai pas vu animé de passion violente.

On assure que la population de Valence est irritable au dernier point, que le couteau sert souvent dans les moindres disputes; et les gens du pays eux-mêmes vous exhortent à la prudence, de peur que vous n'excitiez le lion valencien. Je n'ai pas eu de sujet de querelle : je n'ai donc pas été exposé à voir saillir la colère intime de la population; mais je puis avouer, au contraire, que j'ai été séduit d'abord par l'air de placidité des gens qui nous ont conduits à l'hôtel et qui nous ont accompagnés pendant tout notre séjour.

Sur la place où sommeille l'hôtel de Madrid, un mendiant très courtois m'a offert et m'a enflammé l'allumette dont j'avais besoin et, en retour de cette complaisance, s'est borné à me demander du feu de mon cigare pour sa cigarette. Un factionnaire qui se promenait lentement en face a pris à son tour du feu à la cigarette du mendiant, et cette fraternité de l'étincelle excluait toute idée de méchanceté sournoise.

Il n'est pas jusqu'aux araignées de l'hôtel de Madrid qui, troublées dans leur repos et secouées des rideaux où elles dormaient, je n'ose dire depuis don Pedro IV, ne se retirassent courtoisement, espérant revenir après notre départ.

C'est à peine si j'ai trouvé une légère férocité dans l'addition de notre hôte, et encore avait-elle été rachetée d'avance par le sans-gêne du service, par la familiarité des nappes et des serviettes, qui nous racontaient les repas de la semaine précédente pour nous donner confiance.

Une bonhomie grasse suintait de partout.

Du balcon de ma chambre, je voyais à ma droite, à l'angle d'une rue dont je n'ai pas gardé le nom, mais qui devait avoir un nom de saint, une maison dont j'ignore encore le propriétaire, mais qui avait un caractère architectural très émouvant : ce n'était pas de la belle architecture, c'était de l'architecture amusante. Ces maisons ne sont pas rares à Valence; elles forment comme des bornes hautes dans le ruissellement des rues étroites qui ont gardé une physionomie arabe.

La place du Marché est la place aux échantillons de types divers, de costumes variés, de fruits superbes, de légumes gigantesques, de femmes jolies et de paysans singulièrement vêtus. Elle a une animation extraordinaire. C'était la place des tournois, des joutes, des exécutions. C'est sur cette place que se trouve le monument le plus curieux de Valence, un des plus beaux

(1) Suite et fin. — Voy. la *Revue* des 16 juin, 14 et 28 juillet, 29 septembre, 8 et 29 décembre 1883, 2 et 23 février, 5 et 26 avril, 17 mai, 21 juin, 16 août, 13 septembre, 1er novembre et 6 décembre 1884, 3 janvier, 14 février, 25 avril, 30 mai et 1er août 1885.

par ses dimensions intérieures de toute l'Espagne : la *Lonja de la Seda*, l'ancienne Bourse de la soie. On assure que cet édifice occupe la place d'un somptueux alcazar bâti par la fille d'un roi maure, et Chimène, la veuve du Cid, l'aurait habité.

Je ne contredis aucune légende et j'aime à retrouver le Cid à travers tout, en Espagne : c'est le fond de la gloire universelle.

La *Lonja de la Seda* consiste surtout en une salle immense, haute comme une cathédrale, et dont la voûte élégante est supportée par des colonnes torses d'une légèreté singulière. Des bureaux, des pièces où se réunit la Chambre du commerce, des logements de gardiens, d'employés, ont leur entrée dans cette immense salle d'un gothique pur et souriant dans sa solennité. A l'extérieur, des créneaux couronnent la porte de l'édifice et lui donnent un air héraldique.

La cathédrale est un composé de tous les styles et ne laisse qu'une impression confuse. Sombre comme il convient à une église espagnole, mystérieuse et riche, elle a des reliques et des reliquaires à foison, quelques beaux tableaux, des bibelots historiques, l'écu qui a appartenu au roi don Jaime, une chaîne que les galères valenciennes allèrent prendre, au temps d'Alphonse V, jusque dans le milieu du port de Marseille, un missel de la bibliothèque abbatiale de Westminster, d'autres trésors dont la contemplation échauffe moins l'esprit que l'admirable panorama dont on jouit du haut des tours.

Valence a un musée modeste qui renferme cependant quelques toiles précieuses des artistes de l'école valencienne. Mais le musée ne vaut pas la peine de prolonger le séjour. J'aime mieux le tableau des petites rues, l'imprévu des maisons qui ont un caractère architectural, les belles promenades, l'Alameda et la Glorieta, sur les deux rives opposées du Guadalquivir, et le Jardin botanique, un musée fleuri de toutes les richesses végétales du monde. J'ai remarqué là une de ces plantes à longues feuilles épineuses que nous avons grand'peine à dresser jusqu'à la hauteur du genou dans nos jardins, et qui s'élevait jusqu'à la hauteur d'un toit de maison. C'était un arbre, et un arbre de belle venue. J'oubliais de dire que dans la cour du musée de tableaux, qui occupe l'ancien couvent de la *Mereed*, des palmiers centenaires, portant l'attestation de leur origine sur une plaque de marbre, dépassent de beaucoup les toits du couvent.

Valence a, comme on le voit, un décor permanent pour la vente des oranges, des bijoux, des faïences artistiques et des écheveaux de soie.

Les faïences à reflet d'or ou de cuivre se fabriquent dans des villages, à Manisses entre autres, à deux lieues de la ville, et c'est une promenade charmante que d'aller visiter ces fabriques. Mais je ne conseille pas aux amateurs indolents de s'y faire transporter en *tartana*.

Après la voiture à deux places, la victoria française, Valence n'offre aux promeneurs que la tartana. Imaginez une petite charrette couverte de toile cirée, tendue sur des cerceaux. A l'intérieur, deux bancs parallèles placés dans le sens de la longueur rapprochent les fronts des voyageurs et font se heurter leurs genoux. Si la tartana est suspendue, elle l'est sans doute trop fortement, car le moindre choc sur le pavé met en danse les brancards, la caisse, les promeneurs. Le cocher, le *tartanero*, se tient de côté sur un des brancards; il siffle, il fouette sa monture avec une gaieté qui n'est pas longtemps communicative, et, tandis qu'il secoue les voyageurs, lui, qui est habitué aux mouvements du véhicule, semble trotter sur un rythme dont il a le secret, toujours dispos, alerte, toujours prêt à répondre : « Vous voyez bien que nos voitures ne rompent pas les os ! Est-ce que je suis moulu ? »

Pour être véridique, je dois confesser que quelquefois la tartana a une toile cirée toute neuve, des banquettes engageantes, et peut-être bien qu'en allant doucement, au pas, par une de ces belles nuits bleues de Valence, en enfermant comme dans une gondole un couple épris de silence et de paix, la tartana pourrait être un abri charmant et poétique.

On me proposa d'aller visiter le *Presidio*, c'est-à-dire la prison. Quinze cents détenus travaillent, paraît-il, avec un ordre admirable, à toutes sortes d'industries; ils en retirent un petit bénéfice et l'établissement est un modèle à proposer aux étrangers. Je dis aux étrangers, car il ne semble pas beaucoup que les Espagnols en profitent.

Valence a une histoire politique et militaire très variée. Le Cid y commanda jusqu'à sa mort, après avoir chassé des tribus syriennes qui y avaient établi un royaume indépendant; puis, quand il fut mort, comme les bandes revenaient pour reprendre la ville, la chronique raconte que les chrétiens placèrent le Cid mort, armé de toutes pièces, sur son cheval *Babieca* : il avait en main sa redoutable épée, et le cadavre glorieux traversa les rangs ennemis, vainqueur encore une fois au delà de la vie.

Le maréchal Suchet, en 1812, vint à Valence interrompre l'anarchie que deux moines avaient installée après avoir fait massacrer trois ou quatre cents Français. Ce n'était pas l'épée du Cid, mais celle de la France, et le soldat victorieux fit tant et si bien que sa mémoire est encore vénérée dans ce pays conquis et châtié. Depuis, par un hasard singulier, c'est à Valence que la reine Christine, en 1840, perdit la régence, et c'est là qu'en 1843 elle la retrouva.

C'est par Valence qu'il faut commencer ou finir le voyage d'Espagne. Quand on a débuté par Barcelone, qui est comme une avenue bigarrée, bruyante, cosmopolite, on respire dans Valence, comme dans un bouquet

de bienvenue, l'arome subtil, poétique de l'Espagne, avec ses grâces héroïques et ses coquetteries féminines : c'est une sérénade comme celle que Figaro faisait jouer devant lui pour égayer sa marche, sérénade plus tendre et moins ironique ; et, quand on entre par les provinces basques après ces stations sévères : Burgos, Avila, l'Escurial, après le tohu-bohu de Madrid, après le recueillement de Tolède, les émotions de Cordoue, de Grenade et de Séville, c'est un enchantement de se reposer à Valence avant de rentrer en France : on y fait la gerbe de ses souvenirs et on les emporte avec cette douce odeur des bois d'oranger et cette vision du ciel bleu qui ne s'effacent plus de la mémoire.

CONCLUSION.

En terminant la publication de ces notes, je voudrais me résumer, dans un jugement définitif sur l'Espagne ; mais l'unité qui manque à ce pays empêche précisément les formules. Il serait téméraire de lui prédire autre chose qu'une vie haletante pendant bien des années encore.

C'est une terre admirable que l'on peut fouiller dans les endroits où on ne peut plus labourer; elle donne des métaux quand elle ne donne plus du blé, des olives ou des oranges. Les hommes sont beaux, fiers, sobres, braves, solides en amitié. On cause bien de tout, partout, avec le premier venu, et les idées sont partout comprises. Combien de fois, ému, émerveillé de cette promptitude à saisir, ne me suis-je pas demandé pourquoi ces intelligences si vives ne s'entendaient pas définitivement entre elles! Il y a un vent de caprice, d'anarchie, qui fait tourner les ailes de ces têtes de moulin à vent, souvent à vide.

J'ai entendu regretter que dans toutes ses aventures l'Espagne, qui a subi toutes sortes de tyrannies, n'ait pas été pendant un demi-siècle sous la main d'un despote qui ait voulu la pétrir pour lui donner l'unité. Si Philippe II eût pris Lisbonne pour sa capitale, peut-être l'unité eût-elle été faite alors! — L'eût-on conservée? Il est difficile de substituer les hypothèses aux faits accomplis. Il est plus difficile encore de prédire.

La vitalité de l'Espagne, la richesse de son sol, sa situation à l'extrémité de l'Europe, qui lui permet de vider ses querelles intimes sans que l'étranger puisse intervenir, me rassurent. Dans ce pays volcanique, la guerre civile est comme un affouillement du sol qui remue les graines et facilite des moissons. Je ne souhaite pas ces discordes; mais, en prévoyant qu'elles peuvent se renouveler et durer encore, j'affirme qu'elles ne m'alarment pas.

L'Espagne est-elle monarchique par essence? républicaine par tempérament? catholique par éducation ou ignorance? Il faut voir passer le roi, il faut assister aux processions de Séville pour sentir combien la foi monarchique et la foi religieuse sont des traditions, des habitudes, et non des sentiments. Quant à la république, qui flotte certainement dans l'air avec le tourbillon d'autres choses, serait-elle fédérative pour être mieux appliquée, ou unitaire pour être mieux défendue? Viendra-t-elle? Sera-t-elle prévenue par un libéralisme prudent et continu de la royauté? Personne ne le sait.

J'ai entendu reprocher aux Espagnols de manquer d'esprit philosophique. Il me semble que Cervantès était un philosophe de valeur, et don Quichotte rachète le bon sens épais de Sancho Pança. Je ne souhaite pas aux Espagnols plus de philosophie : ils ont l'amour de l'esprit et de la liberté, cela suffit.

Nous savons ce que valent les peuples philosophes : ils font moins de barricades, et plus d'annexions; mais, au fond, ils ne s'entendent pas mieux que les étourdis à fixer le bonheur.

L'Espagne a de grandes questions intérieures à résoudre. En Andalousie, par exemple, où le sol appartient à trois familles, elle doit trouver le moyen de donner du pain à des ouvriers qui ne peuvent en gagner. La mendicité, du temps des couvents, était un expédient; le banditisme en est encore un autre. Ces deux moyens deviennent difficiles par ces temps d'incrédulité et de gendarmes. Mais pas plus en Espagne qu'ailleurs on ne résout les problèmes par des lois, des décrets ou une forme spéciale de gouvernement. C'est au temps, qui use les choses sans user les hommes, à apporter sa solution.

Comme je ne suis certainement pas un économiste, que je ne crois pas être un socialiste, et comme j'ai la naïveté de mon ignorance, j'oserai avouer qu'il m'est venu souvent la pensée que l'Espagne pouvait être unifiée, pacifiée par cette force nouvelle, peu employée relativement au delà des Pyrénées : la force de l'industrie, de l'activité commerciale, de la science. Depuis les hôtels, les buffets qui manquent à toutes les stations, jusqu'aux chemins de fer, aux routes, aux canaux, aux exploitations minières, forestières, que des Sociétés devraient créer, tout en Espagne est fait pour attirer la spéculation nationale et internationale.

Peut-être bien que si cette forge sans feu s'allumait, que si ce peuple sobre et honnête s'intéressait davantage aux grandes entreprises, se détournait de ses conciliabules politiques pour des réunions d'actionnaires, l'oisiveté détruite détruirait l'indécision.

L'Espagne, avec tant de gages pour l'industrie, peut-elle d'elle-même devenir une nation industrielle? Je ne le crois pas; mais on peut l'aider.

Elle n'a rien à redouter de l'étranger. Elle peut en accueillir le savoir et les capitaux. Les Anglais y songent : pourquoi les Français n'y songeraient-ils pas? Ah! si les Flamands, restés Espagnols par tant de souvenirs, avaient laissé emporter quelques-unes de leurs vertus de travail par leurs vainqueurs dépossédés!

Je dis sincèrement ce que je pense. Est-ce juste? est-ce pratique? Je ne suis, pas plus que mes amis d'Espagne, assez philosophe pour faire la preuve de mes souhaits. Je suis un voyageur ravi, qui ne sait comment remercier, aimer assez ses hôtes, et qui demande au Dieu actuel ce que saint Jacques demandait au Dieu de son temps pour le peuple dont il était le patron.

— Que veux-tu? disait le bon Dieu, en un jour de largesse, à saint Jacques qui l'invoquait.

— Un beau ciel pour mon peuple.

— Tu l'auras.

— Une terre riche.

— Tu l'auras.

— De beaux hommes, de belles femmes.

— Tu les auras.

— Un bon gouvernement.

— Ah! tu m'en demandes trop, répondit le bon Dieu, qui en effet n'a cessé de prouver son impuissance à cet égard non seulement en Espagne, mais aussi ailleurs.

Le Dieu nouveau qui reprend les affaires de l'ancien ne trouve jamais qu'on lui en demande assez, et il a dans son paradis des pelles, des pioches, des constitutions et des gouvernements pour tous les peuples de bonne volonté, sans qu'il s'offusque des beaux ostensoirs d'or, des reliques merveilleuses dont l'Espagne fait des musées à la gloire du Dieu ancien.

LOUIS ULBACH.

FIN.

AUTOGRAPHES

Collection d'Adolphe Crémieux (1)

Meyerbeer fut l'intime ami de Crémieux, qui rédigea ses traités avec l'Opéra et l'Opéra-Comique. C'est dans le cabinet de l'avocat que fut scellée sous triple cachet la partition de *l'Africaine*, dont Crémieux devait plus tard, après la mort de l'illustre compositeur, surveiller les destinées à l'Opéra.

On sait quel était le caractère inquiet et méticuleux du plus grand génie dramatique de notre époque. Une ligne de critique, survenant au milieu de plusieurs pages d éloges, suffisait pour le mettre au désespoir.

La veille de la première représentation des *Huguenots*, Crémieux donna un grand déjeuner en l'honneur de Meyerbeer. Rossini était au nombre des convives; il se mit à table, mais il refusa de manger.

— Jamais je ne déjeune, répondit-il aux instances de Mme Crémieux; mais je n'ai pas voulu refuser votre invitation : d'abord j'étais heureux de me rendre auprès de vous; puis, si demain, par un malheur qui ne peut arriver, Meyerbeer ne réussissait pas à l'Opéra autant qu'il le désire, il eût été capable de dire que je lui avais porté malheur en refusant de déjeuner avec lui. Je me fais l'effet, à votre table, ajouta-t-il plaisamment, d'une certaine trompette que j'ai vue figurer dans une petite ville d'Italie où on jouait *le Barbier* pour me faire honneur. Je voyais bien cette trompette; mais, j'avais beau écouter, je n'entendais sortir aucun son de l'instrument. Dans un entr'acte, j'allai trouver le chef d'orchestre et je lui demandai ce que cela voulait dire : « Mon Dieu! maestro, me répondit-il en rougissant, nous n'avons jamais pu trouver dans la ville quelqu'un qui fût capable de jouer de la trompette. Alors, que voulez-vous? j'ai pris le premier venu; il n'en jone pas, mais il la porte à sa bouche; avouez que cela fait toujours bien dans l'orchestre! » Moi, je ne déjeune pas, mais je suis comme l'homme à la trompette : je *fais bien* autour de votre table.

En 1849, Crémieux eut de nombreuses conférences avec Meyerbeer et le directeur de l'Opéra au sujet du *Prophète*. Le traité fut signé, et le drame lyrique mis à l'étude. La veille de la répétition générale, Meyerbeer envoya à son avocat un laisser-passer valable pour deux personnes. Or, ce même samedi, avait lieu aux Français la première représentation d'*Adrienne Lecouvreur*, avec Mlle Rachel. M. et Mme Crémieux, certains d'avoir une loge pour la première représentation du *Prophète*, le surlendemain, optèrent pour la Comédie-Française; ce fut Mlle Crémieux qui alla à la répétition de l'Opéra, avec une de ses parentes.

L'auditoire était restreint. Les décors étaient prêts, mais non les costumes. Mme Viardot portait une robe de soie noire; sa tête et son cou étaient entortillés dans un tricot de laine blanche, Roger était en redingote boutonnée. Cette tenue négligée donna lieu à un épisode assez plaisant :

Au cinquième acte, pour répéter le jeu de scène de la prison, Roger arriva enveloppé dans le grand manteau brun du prophète, portant la couronne qu'il doit jeter loin de lui « à la voix de sa mère ». Lorsqu'il laissa tomber son manteau, il apparut en redingote boutonnée, avec une couronne d'or sur la tête! L'effet fut d'un comique si irrésistible que Mme Viardot d'abord, puis, à sa suite, les musiciens de l'orchestre et tous les spectateurs furent pris d'un violent fou rire qu'il fallut plusieurs minutes pour calmer.

Le lundi matin, Meyerbeer envoya à M. et Mme Crémieux la loge promise : c'était une mauvaise troisième de côté. L'avocat de Meyerbeer, très mécontent, la lui renvoya avec quelques lignes. Une heure après arriva la lettre suivante :

(1) Suite. — Voy. la *Revue* du 25 juillet.

« Cher et illustre maître,

« J'avais choisi les meilleurs numéros pour les loges que j'avais fait inscrire pour mes amis, vous en tête. Malgré toute mon insistance depuis quinze jours, je n'ai jamais pu obtenir qu'on me délivrât les coupons. C'est hier, à midi seulement, qu'on me les a envoyés en bloc, et j'ai bien vu que si l'on m'avait tenu parole sur la quantité des inscriptions, il n'en était pas de même sur la qualité. Mais ce n'est pas de ma faute et, comme la direction avait délivré toutes les places, je n'y pouvais plus rien faire. Je regrette vivement que vous ne trouviez plus d'intérêt à *entendre* cet ouvrage si vous ne pouvez pas bien le *voir*. Je dois donc craindre que ma musique ait fait une très fâcheuse impression sur Mme Crémieux à la répétition générale, à laquelle elle assistait, et, comme elle est excellent juge, cela augmente mes angoisses pour le résultat de ce soir!

« Agréez », etc.

A la lecture de ces dernières lignes, M. et Mme Crémieux, qui étaient la bonté même, furent bourrelés de remords. Ils connaissaient le caractère inquiet du grand homme, ils savaient que ses angoisses étaient réelles et que leur juste susceptibilité devait le bouleverser; ils eurent pitié de lui. Crémieux écrivit quelques mots destinés à calmer Meyerbeer; il déclarait se contenter de la loge envoyée.

La réponse arriva peu de temps après; l'écriture, aussi incorrecte que le style et l'orthographe, témoigne de la violente agitation de l'écrivain.

« Mon cher ami,

« Votre bonne résolution vous a porté bonheur. Je suis couru avec votre lettre chez les directeurs, je leur ai dit qui me brouilleraient avec mon meilleur ami et je les ai tant tourmenté qu'ils ont donné ordre à la location de me donner une seconde de face qu'ils avaient destiné je ne sais à quel député. Vous voilà content et moi aussi.

« Votre tout dévoué,

« MEYERBEER. »

Très peu de jours avant sa mort, Meyerbeer vint voir son ami Crémieux. Il était d'une maigreur extrême, ne sortait que bâillonné par un petit appareil de soie noire; mais il était toujours aussi préoccupé de son art. Il montra à Crémieux un carnet de papier à musique qui ne le quittait pas; lorsqu'une inspiration lui arrivait dans la rue, il la notait au vol sur ce précieux calepin, s'arrêtant pour cela sous quelque porte cochère. Ce jour-là, il parla beaucoup de *Faust*, mélodrame de Blaze de Bury, pour lequel il venait de terminer plusieurs grandes scènes lyriques, entre autres celle de la cathédrale; puis d'une *Judith*, opéra presque achevé.

— Vous verrez, mon ami, disait-il, ce que Scribe a su faire de ce sujet biblique. Il en a tiré un parti extraordinaire. Voyez-vous, on a beau médire de lui, je n'en connais pas d'autre pour savoir tailler un grand drame lyrique.

Hélas! moins de quinze jours après, le maestro mourait, laissant un testament contre lequel vinrent se briser toutes les instances de Blaze de Bury, transmises à Mme Meyerbeer par Crémieux. Le texte était formel : en dehors de *l'Africaine*, rien de ce que laissait le compositeur ne devait être publié. Quant à la *Judith*, on n'en trouva aucune trace dans les papiers de Meyerbeer. N'existait-elle encore que dans sa tête? Il en avait cependant parlé comme d'une œuvre très avancée.

Crémieux fut le trait d'union entre Mme Meyerbeer et M. Perrin. Les négociations concernant *Vasco de Gama* (c'est ainsi que s'appelait alors *l'Africaine*) furent lentes. La veuve avait trouvé dans les papiers de son mari différentes notes sur le traité à faire. Elle tenait à suivre religieusement les instructions données et même celles qui pouvaient se lire entre les lignes. Du 3 juin au 27 juillet 1864, nous ne trouvons pas moins de dix longues lettres adressées par Mme Meyerbeer a Crémieux, sans compter les télégrammes. Le dernier, daté de Saint-Moritz, 13 août, annonce enfin la signature du traité avec l'Opéra et de celui, non moins important, passé avec Brandus.

Les difficultés avec le directeur et l'éditeur n'étaient pas les seules que soulevât cette prochaine apparition de *l'Africaine*. Nous en trouvons la preuve dans une lettre de Mme Scribe, datée du 30 septembre de la même année; elle est adressée à M. Crémieux, à sa forêt de Saoû (Drôme).

« Cher monsieur,

« Permettez-moi d'avoir recours à vos bons conseils dans l'affaire dont j'ai déjà eu l'occasion de vous entretenir, relative à la représentation de *l'Africaine*. Je vais probablement être obligée de recourir au tribunal pour faire respecter mes droits méconnus par M. Perrin; j'espère que vous voudrez bien m'aider de votre concours et de votre parole.

« Voici ce qui se passe :

« Depuis la mort de Meyerbeer, M. Perrin s'est occupé *exclusivement* du traité qu'il avait à faire avec sa veuve et dont vous connaissez les conditions pour l'avoir rédigé. Ce n'est que par lettre du 15 août que M. Perrin m'a prévenue qu'il était enfin en possession de la partition de *l'Africaine* et que je voulusse bien lui désigner la personne qui devait me représenter aux répétitions qui allaient être prochainement commencées.

« Ce n'est pas ainsi que les choses se pratiquent, selon l'usage et les précédents; toute œuvre faite en collaboration est la propriété commune de l'auteur du poème aussi bien que de l'auteur de la musique. Mon mari n'a livré aucun de ses manuscrits sans qu'au préalable il eût fait, en ce qui le concernait, un traité particulier avec la direction de l'Opéra; l'auteur de la musique en faisait un de son côté;

les deux traités devaient être approuvés mutuellement pour que la direction se trouvât *en possession* de l'ouvrage.

« Prévenue seulement à la date du 15 août que M. Perrin était d'accord avec Mme Meyerbeer pour ce qui la concernait, je lui envoyai alors un projet de traité qui ne faisait que reproduire les clauses d'autres traités antérieurs entre l'administration de l'Opéra et mon mari, et je lui demandai de me faire connaître ses objections.

« Il me répondit, le 25 août, que M. Scribe avait entendu donner *l'Africaine* à l'Opéra; que, par conséquent, il n'y avait pas de traité à faire, qu'il consentait à me donner la prime accordée d'habitude à mon mari, que je n'avais, par suite, qu'à lui indiquer la personne qui devait me représenter pour suivre les répétitions. Il ne disait rien de la loge dont la jouissance appartenait à mon mari et qu'on m'a retirée à l'époque de son décès : c'est ce point qui fait difficulté.

« Mon mari avait manifesté plusieurs fois l'intention de me faire accorder la jouissance de cette loge ma vie durant; il l'avait dit à Meyerbeer, qui approuvait cette pensée et qui m'offrit plus tard de me donner son concours pour la solution de cette affaire. Je tiens essentiellement à ce que cette concession me soit faite : mon mari a fait trente-quatre pièces pour l'Opéra, spécialement *Robert, les Huguenots, la Muette, la Juive, le comte Ory, le Prophète,* etc. Les exigences qu'il avait pour moi et que je maintiens à mon tour n'avaient, il me semble, rien d'exagéré ; elles ne peuvent créer, d'ailleurs, aucun précédent gênant pour l'Opéra, car je ne crois pas que de longtemps un autre auteur puisse alléguer des titres égaux.

« Je viens d'écrire à M. Perrin pour lui dire que je m'opposerais à ce que l'administration de l'Opéra disposât du poème de *l'Africaine* jusqu'à la signature de notre traité.

« Je désirerais, pour la défense de mes droits, connaître le traité fait avec Mme Meyerbeer, traité qui a été rédigé par vous. Je vous serai bien obligée de m'en adresser une copie. Mme Meyerbeer a toujours exprimé le désir de marcher d'accord avec moi; nous avons d'ailleurs des intérêts de même nature, puisque la pièce constitue une propriété indivisible. Je compte, cher monsieur, sur votre obligeance comme sur vos bons conseils.

« Veuillez, cher monsieur, agréer, etc.

« Ve Eugène Scribe. »

Voici la réponse de M. Crémieux :

« Forêt de Saoû, 3 octobre 64.

« Madame,

« Je m'empresse de répondre à la lettre que je reçois de vous et qui vient me trouver dans ma solitude, souvenir inattendu dont je suis très heureux. Laissez-moi d'abord vous en remercier, madame, et m'en féliciter.

« Avec les renseignements qui m'ont été donnés, je ne comprends pas très bien la prétention qui arrête votre consentement. Voici d'abord mes renseignements : Scribe a écrit *l'Africaine* pour Meyerbeer, qui la composait pour l'Opéra. Le libretto était donc pour l'Opéra. L'Opéra a des conventions avec les auteurs et les compositeurs; ces conventions, qui, pour la plupart, sont devenues des lois, leur assurent une part sur les recettes. L'écrivain et le compositeur savent parfaitement leurs droits et donnent l'ouvrage au théâtre sous ces conditions. Avec Scribe, un arrangement particulier existait, qui lui donnait mille francs de prime par acte, soit, pour *l'Africaine,* cinq mille francs de prime en sus de ses droits. Je ne parle pas des places ou des billets d'auteur. Entre le directeur et l'auteur tout est réglé ainsi. Scribe ne pourrait pas se refuser à livrer son poème, car, Meyerbeer livrant sa partition à l'Opéra, l'Opéra doit le faire jouer. Or la partition est livrée avec les paroles sous les notes et c'est Meyerbeer qui serait frustré dans ses intérêts et trompé dans sa gloire par un pareil refus.

« En thèse générale donc, votre réclamation au directeur n'a pas de base.

« Mais on m'a dit aussi que Scribe s'était justement plaint de Meyerbeer : il lui avait dit que ses retards infinis lui faisaient perdre et le moment de faire jouer son ouvrage et la prime à laquelle il avait droit. Meyerbeer aurait alors traité avec son collaborateur, qui lui laissa son manuscrit pour un certain temps, en dernier lieu jusqu'à la fin de septembre. A cette époque, si Meyerbeer n'avait pas enfin donné sa partition à l'Opéra, Scribe reprendrait la libre disposition de son œuvre. Pour prix de ces retards si évidemment préjudiciables à Scribe, il aurait reçu de Meyerbeer dix mille francs, dont sa veuve demande restitution à l'Opéra comme remboursement d'une double prime.

« Si tout cela est vrai, comment une condition quelconque pourrait-elle être mise par vous? Scribe avait une loge, vous la demandez. Scribe, vivant et composant toujours avec la même chance, recevait pour son génie exceptionnel un honneur exceptionnel. Il laisse, il est vrai, un grand nombre de belles et bonnes pièces qui se joueront longtemps; mais ces pièces sont de deux auteurs et quelques-unes ont vu leur gloire devenir plus vive encore par la musique, dont elles ont aussi fait ressortir la beauté. De son vivant, il avait seul la jouissance d'un présent flatteur; le présent ne continue pas : comment l'exiger?

« Voilà, madame, ma pensée tout entière et je la dois à la sincère amitié qui m'unissait à Scribe comme à la confiance dont vous voulez bien m'honorer. Pour soutenir votre droit, il me faudrait la conviction que c'est votre droit. Je ne pourrais d'ailleurs, moi, arbitre entre le directeur et Mme Meyerbeer, intervenir qu'à titre d'ami.

« A ce titre, permettez-moi de vous dire, madame, que pourriez demander, sans l'exiger, une loge à l'Opéra *vous appartenant chaque jour où l'on joue une pièce de Scribe.* Je me ferais un devoir et un plaisir d'appuyer de tout mon pouvoir une réclamation honorable pour la direction qui l'accueillerait, et qui semblerait légitime aux yeux de tous, formée par la veuve si aimée de Scribe. Je craindrais que plus que cela ne parût au public une exigence soulevée dans le moment le plus inopportun. La mémoire de Scribe

et la mémoire de Meyerbeer se donnent aujourd'hui la main; ce qui les unissait si étroitement de leur vivant — la gloire — va les unir encore dans la tombe. Il ne faudrait pas que la veuve de Scribe arrêtât les acclamations qui salueront bientôt ces deux noms inséparables. La veuve de Meyerbeer livre à la postérité la dernière œuvre de l'illustre musicien; la veuve de Scribe doit vouloir que la postérité reçoive d'elle la dernière œuvre de l'illustre écrivain.

« Veuillez agréer, madame, l'hommage de tout mon respect.

« AD. CRÉMIEUX. »

Mme Scribe était une femme de tête et d'esprit; elle écouta les sages conseils de Crémieux et renonça à son procès.

Nous trouvons encore, parmi les lettres de grands compositeurs, une réponse d'Halévy à une demande de Crémieux. Il s'agit d'un procès intenté aux orgues de Barbarie, serinettes, etc., dont Crémieux avait accepté la défense.

« Paris, 24 avril 1861.

« Mon cher et célèbre ami,

« Je ne crois pas qu'un seul compositeur veuille admettre que sa renommée souffrira si quelques-unes de ses mélodies sont reproduites par les orgues de Barbarie ou autres boîtes à musique dont vous me parlez.

« Je crois au contraire que les airs ainsi livrés au public, loin de diminuer la réputation des compositeurs, y ajoutent une popularité qui ne leur est pas désagréable. Certes, les compositeurs aiment les grands chanteurs, les ténors célèbres, les *prime donne* illustres; mais la *vox populi* a du bon et ils sont loin de la dédaigner.

« Je n'imagine pas qu'un compositeur ait jamais pensé que les serinettes, les orgues de Barbarie, emportant sur les places publiques des airs souvent mutilés, soient une cause de préjudice pour l'éditeur auquel il a livré son œuvre. Évidemment, la musique qui se vend dans le magasin de l'éditeur, la mélodie en plein vent des orgues de Barbarie, la musiquette des cartels ou boîtes à musique ne s'adressent pas aux mêmes amateurs. Chacune de ces branches de l'art a ses clients. Il peut même arriver qu'un passant, séduit par le charme d'un air qu'il entend au vol dans la rue, coure l'acheter chez l'éditeur. Mais pourquoi ne pas faire un procès aussi au clarinettiste du pont des Arts?

« Laissons les compositeurs écrire, les éditeurs publier, sous la protection des lois et des tribunaux; mais laissons les orgues, les serinettes, etc., délecter les oreilles peu délicates. L'art musical n'en souffrira pas; les éditeurs n'en vendront pas moins la bonne musique, et les compositeurs n'auront rien perdu parce qu'on les reproduira beaucoup, en les écorchant un peu.

« Sauvez donc de la persécution d'inoffensives manivelles, vous qui avez tant de fois fait triompher l'innocence.

« Votre tout dévoué,

« F. HALÉVY. »

La réponse de Rossini, dans le même sens, ne se retrouve pas. Voici l'adhésion d'Auber :

« Bien aimable monsieur Crémieux,

« Je suis entièrement de l'avis de Rossini et d'Halévy. Veuillez joindre mon opinion à la leur. Le succès de la rue n'est pas celui qui flatte le moins.

« Recevez ici l'assurance de ma haute et affectueuse estime.

« AUBER.

« 25 avril 1861. »

On est fort embarrassé de faire un choix parmi les autographes artistiques et littéraires laissés par Crémieux, — nous ne parlons que de ceux-là, mettant de côté tout ce qui se rattache à la politique. — Un grand nombre de lettres signées Duprez, Ronconi, Damoreau, Persiani, Viardot, Nantier-Didier, etc., ont trait à des difficultés avec les directeurs; d'autres à des affaires particulières; d'autres enfin sont des refus ou des acceptations de soirées. Il y en a deux de Mme Giulia Grisi. La première fut écrite pendant la période brillante de la belle cantatrice.

« Cher monsieur,

« M. Mario m'a dit que vous m'aviez fait l'honneur de venir me voir l'autre jour et que vous désiriez faire un peu de musique chez vous dans la matinée de dimanche prochain. Je crains de vous dire un *oui,* purement par compliment, car je viendrai d'avoir chanté le soir du samedi dans l'*Otello,* et je devrai chanter le soir du dimanche chez Mme d'Aguado, engagement que j'ai déjà pris depuis longtemps. Je crains que mes forces ne soient pas au niveau de mes désirs et que je ne pourrai me rendre au vôtre pour cette fois Veuillez m'aider de votre sublime éloquence auprès de Mme Crémieux et lui exprimer tous mes regrets les plus sincères ainsi que mes salutations les plus distinguées. Je suis désolée de ce que vous n'ayez pensé à nous un peu plus tôt; je vous aurais préférez à tout autre engagement.

« Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« GIULIA GRISI.

« Ce 22 mars. »

Les années s'écoulent, la voix et la beauté de la cantatrice ne sont plus guère qu'un souvenir; Mario, ce type, inconnu aujourd'hui, de l'exquis ténor italien, chante encore. Sa voix a baissé; le séduisant Almaviva a épaissi; mais enfin il chante toujours et bien des femmes, par reconnaissance, l'accueillent encore, salle Ventadour, par des bravos attendris et sympathiques.

M. et Mme Crémieux se trouvent un jour dans une de ces terribles situations que connaissent seuls les gens courageux qui organisent une soirée musicale : Tamberlick, sur lequel ils ont compté comme ténor, est malade.

Que devenir?

Crémieux se rend chez Mario, qu'il n'a pas vu depuis longtemps, et lui demande de remplacer le ténor souffrant. Il est reçu par la Grisi, qui accepte pour Mario avec le plus gracieux empressement; elle propose de faire aussi sa partie dans le concert.

Inutile de dire que Crémieux accueillit cette offre avec une parfaite galanterie; mais, rentré chez lui, il fut moins triomphant : il ne cacha pas à Mme Crémieux que la Grisi lui a paru fort vieillie; elle n'a, dit-on, presque plus de voix; le programme est chargé et se serait passé de cette adjonction.

Enfin, il fallait se résigner; c'était le seul moyen d'avoir Mario.

Après le départ de Crémieux, Mme Grisi avait, de son côté, réfléchi, et voici la lettre, touchante d'humilité, qu'elle écrivit le lendemain :

« Jeudi matin.

« Cher monsieur Crémieux,

« Je me suis aperçue hier, quand vous avez eu la bonté de venir à la maison pour demander à M. Mario d'aller chanter dans votre salon, demain au soir vendredi, que ma présence et mon faible talent n'étaient pas nécessaires; j'ai eu la maladresse de me proposer et de vous offrir de tout cœur d'aller chanter quelque morceau. Cher monsieur Crémieux, ne faites pas de compliments, je vous en prie, avec moi; ainsi, si je suis de trop et pas nécessaire chez vous demain au soir, faites-moi-le savoir, je vous en prie. Vous avez déjà beaucoup de monde et le concert sera trop long; ainsi, si vous le voulez bien, j'aurai ce plaisir-là une autre fois. Disposez de moi, n'importe quel jour; si je suis à Paris, j'irai avec plaisir toujours. Mille et mille compliments et à madame aussi.

« Giulia Grisi. »

M. et Mme Crémieux furent attendris en lisant cette lettre; ils répondirent par les instances les plus vives, et Mme Grisi accompagna Mario le lendemain soir; mais elle ne voulut chanter que dans la prière de *Moïse*, où elle dit un solo de façon à récolter encore de chaleureux applaudissements.

Mme Grisi était bonne. Elle en avait, longtemps auparavant, donné la preuve à Crémieux. Elle arrivait chez lui, un soir de concert, lorsqu'il lui dit :

— Madame, j'ai une grâce à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, vous le savez bien.

— Consentez-vous, sur ma simple recommandation, à chanter le duo des *Puritains* avec un jeune débutant que vous rendrez bien heureux?

— Oh! monsieur Crémieux, que me demandez-vous là? s'écria la pauvre Grisi, navrée.

— Madame, si je vous fais une demande aussi indiscrète, c'est que, vous le pensez bien, je suis sûr de mon baryton. Ayez confiance en moi; je vous réponds que vous serez contente de M. Géraldy.

— Cher monsieur, il faut bien que ce soit pour vous! Chanter avec un inconnu, sans avoir répété! Je ne l'ai jamais fait.

Elle était réellement consternée, et Géraldy était lui-même fort troublé et inquiet lorsqu'il vint se placer au piano près d'elle. Il mit tant de sentiment et d'esprit dans les trois premiers mots du récitatif : *Perchè mesta così?* que la figure de la cantatrice s'illumina. Avec son délicieux sourire, elle murmura : « Ah! bravo! » Et, rassérénée, elle chanta le duo, qui fut un double triomphe.

Nous avons nommé Tamberlick. Transcrivons un petit billet au crayon que nous ne relisons pas sans émotion :

« Mardi 10.

« Monsieur, j'arrive de Madrid à l'instant et je me trouve dans la nécessité d'y retourner immédiatement.

« Je n'ai que vingt-quatre heures à rester ici. Je désire vous voir, vous parler un instant pour une affaire très urgente. Voudrez-vous et pouvez-vous m'accorder quelques minutes?

« Je vous préviens que personne ne connaît mon arrivée, car j'ai un engagement à Madrid et je n'ai pas de permission.

« Veuillez agréer l'hommage de mes respects.

« Votre dévoué

« E. Tamberlick.

« 7, rue Laval. »

C'était un grand malheur qui avait fait entreprendre au loyal artiste un voyage aussi précipité : Mme Nantier-Didiée, séparée d'un mari que la correspondance nous montre sous un triste aspect, avait un fils qu'elle adorait et pour lequel elle mettait de côté toutes les économies qu'il lui était possible de faire. Elle mourut, toute jeune, à l'apogée de son talent, pendant la durée d'un engagement à Madrid où elle chantait avec Tamberlick. Celui-ci avait entre les mains un titre de rente au porteur acheté avec l'argent que la mère amassait dans l'intérêt de son fils. Il eut peur que ce titre, qui lui avait été confié, ne parvînt pas à son véritable destinataire; il calcula, en rentrant de l'enterrement, qu'il avait juste le temps, jusqu'à sa prochaine représentation, d'aller à Paris, de déposer le titre entre les mains de Crémieux, avocat de Mme Nantier, et de rentrer à Madrid. Il le fit avec la plus grande simplicité, heureux de remplir les intentions de celle qui n'était plus.

Un autre ténor, homme de cœur et de grand talent, Roger, écrivit à Crémieux, le 25 février 1848, la jolie lettre suivante :

« Cher maître et citoyen ministre,

« Le pays, qui compte tant d'hommes de cœur et d'intelligence, vous a choisi entre les plus dignes pour le repré-

senter; gloire et honneur à vous dont le courage est à la hauteur de la mission que vous avez acceptée! Nous nous en réjouissons tous, nous autres artistes que votre éloquence a si souvent et si généreusement défendus : vous vous êtes mêlé à nous comme un frère; nous vous regardons maintenant comme le chef de notre famille.

« C'est comme citoyen, comme artiste et comme ami qui partage tous vos sentiments, que je vous adresse mes vives félicitations.

« G. Roger.

« Opéra-Comique. »

Une autre lettre, à peu près de la même époque, est signée Alexandre Dumas : elle dénote certaines ambitions politiques qui n'ont pas reçu satisfaction.

« Cher ami,

« Je suis venu pour vous voir, et j'apprends avec le plus grand regret que vous êtes malade.

« J'ai reçu une petite lettre de Lamartine, mais officielle.

« J'en voudrais une de vous, mais amicale; elle constaterait, sous une rubrique quelconque, que j'assistais à la fameuse séance de la Chambre, que je ne vous ai quitté que sur le chemin de l'Hôtel de Ville, et que pendant tout le temps qu'il s'est agi de faire un gouvernement provisoire je n'ai été ni muet ni manchot.

« Puis j'avais des millions de choses à vous dire.

« Une demande d'un brave homme à qui vous avez porté autrefois quelque intérêt.

« Lamartine a pris le fils d'Hugo près de lui; pourrait-il prendre mon fils?

« Ce serait assez curieux.

« Et puis, voyons, quoi encore?

« Ah! je reçois une lettre de cette pauvre Mme Lafarge. Tient-on beaucoup à la garder en prison?

« Je viendrai vous voir. Faites-moi dire, cité Trévise, n° 3, quand vous pourrez me recevoir.

« A vous de cœur.

« Alex. Dumas.

« Je serai nommé dans Seine-et-Oise. »

Nous trouvons, écrite de la main de Mme Crémieux, la copie d'une lettre adressée par son mari à Mme Viardot, le lendemain du jour où Mme Alboni avait chanté pour la première fois, à l'Opéra, le rôle de Fidès, créé avec tant d'éclat par Mme Viardot en 1849.

« Chère Pauline,

« Dans un siècle où les royautés s'évanouissent avec tant de facilité, peut-être quelques bons amis espéraient-ils voir le sceptre se briser dans vos mains; rassurez-vous : reine vous étiez, reine vous êtes. Comment moi, fondateur de la république, je puis être ravi de contempler encore votre diadème, je laisse à votre esprit et à votre cœur le soin de le deviner.

« Quoi qu'il en soit, chère enfant, Mme Alboni a la plus délicieuse voix du monde; c'est une chanteuse de premier ordre; elle a montré dans toutes les parties du rôle qui demandent la grâce, le chant, les vocalises, un talent supérieur et digne des applaudissements unanimes qui l'ont justement comblée; vous entendez de Berlin les traits ravissants qui ont entraîné, vous les devinez sans que je vous les rappelle; c'est donc un très beau et très légitime succès que celui de Mme Alboni.

« Maintenant, quand le génie de l'artiste reviendra mettre sa flamme dans le cœur de la mère, quand les plus hautes inspirations animeront du feu sacré la voix qui chantera les prodiges, quand tour à tour la tendresse et la colère, la prière et le désespoir feront courir dans nos âmes le frissonnement et la douleur, de sympathiques acclamations s'élèveront encore dans cette salle qui saluera Pauline Viardot.

« Ad. Crémieux. »

Toute une série de lettres de Méry, pleines d'ardeur, d'exubérance méridionale, ont rapport à une affaire d'éditeur, à une affaire d'argent.

« Moi, s'écrie Méry, vieux joueur de Frascati et d'Allemagne, l'éternel contempteur du chiffon de mille et de la monnaie publique, moi qui ai souvent perdu, d'un coup, dix ou douze mille francs, moi qui ai lancé à tous les points cardinaux l'immense fortune gagnée dans ma vie, je ne comprendrai jamais qu'un homme riche coure la chance d'une apoplexie pour une affaire de six liards! Je ne pourrai jamais discuter avec lui; il parle une langue que je ne comprends pas. »

Il nous semble que la langue parlée par Méry est, pour cette fois, le plus pur marseillais.

Crémieux aussi était méridional; sa nature expansive ne supportait pas la solitude; il n'était jamais plus spirituel, plus aimable qu'entouré de tous les siens. Aussi, lorsque, le 2 Décembre, il fut emmené à Mazas, trouva-t-il le régime cellulaire odieux à supporter. Il ne voyait sa femme et ses enfants que pendant de courts instants, dans de petits parloirs *de faveur* où il était séparé d'eux par une grille; il ignorait, dans ce moment d'effervescence politique, ce qui se passait au dehors. Pour rompre la monotonie des interminables journées, il réclama des livres; mais son esprit agité ne put s'astreindre à aucune lecture sérieuse; son cher Cicéron lui-même ne put le fixer : alors il demanda des romans. Pour la première fois de sa vie, il lut Paul de Kock, Paul Féval, etc.

Il s'en ressouvint un jour qu'il plaida pour Ronconi une grave affaire contre sa femme.

Mme Ronconi était une brune puissante, à la crinière léonine, qui pendant longtemps avait fait obéir son mari *à la baguette* (soit dit sans aucune métaphore). Elle avait fait grand tort à Ronconi, avec lequel elle exigeait toujours d'être engagée, bien qu'elle n'eût

qu'un fort médiocre talent. Lorsqu'elle y réussissait, il n'avait qu'une seule compensation, c'était de chanter avec elle *Maria di Rohan*. Au dernier acte, dans le duo qu'il jouait en véritable tragédien, il traînait son épouse par les cheveux et la menaçait avec une vérité qu'il aurait voulu — cela se sentait — transporter dans la vie réelle.

Un beau jour, il se décida à secouer le joug et à se séparer de sa femme. Elle était une demoiselle Raimondi, la propre sœur de cette jouvencelle qui réserva à Garibaldi une si étonnante surprise pour le jour de leurs noces.

Mme Ronconi, contre qui son mari avait les plus sérieux griefs, l'accusait à son tour de vouloir la quitter pour une certaine Carmen dont Crémieux nia l'existence. Il déclara à l'audience que « c'était un personnage imaginaire, qui n'existait que dans les livres, dans Mérimée ou dans le charmant roman de Paul Féval, *les Amours de Paris* ».

Il reçut quelques jours après la lettre suivante du romancier, qui n'était pas encore devenu un Père de l'Église :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous remercier de l'épithète trop flatteuse dont vous avez illustré mes *Amours de Paris*. Toute parole tombant de certaines bouches a un prix infini; ce qui a plus de prix encore pour moi, c'est le bonheur inespéré d'avoir été lu par un homme comme vous.

« Mille grâces encore, monsieur, et veuillez agréer l'assurance de ma haute considération.

« Paul Féval. »

La réponse de Crémieux se trouve transcrite au dos de la lettre.

« Paris, le 9 janvier 56.

« Monsieur,

« Je garderai votre charmant billet.

« Si vous saviez où j'ai lu votre roman, vous comprendriez mieux encore ce qu'il vaut à mes yeux. Dans la plus triste prison, les heures, qui sont longues comme des jours, se sont presque rapidement écoulées. Tout ce mouvement animait ma solitude et semblait interrompre son fatal silence. Je n'ai plus oublié *les Amours de Paris*, et le nom de Carmen a tout naturellement fait revivre mes souvenirs.

« Laissez-moi vous dire aussi que « les hommes comme « moi » sont très flattés quand ils apprennent qu'ils sont en si haute estime auprès d'hommes comme vous.

« Agréez, etc.

« Ad. Crémieux. »

Ronconi était un admirable artiste, qui joignait à une gaieté tout italienne un talent dramatique des plus remarquables. Il est rare de pouvoir jouer à tour de rôle, avec le même succès mérité, *Dulcamare* de *l'Elisire* et *Nabucco*, *Figaro* et *Rigoletto*. Il avait chanté dans tous les pays et racontait avec beaucoup d'esprit un grand nombre d'anecdotes, qui, assaisonnées par une mimique exubérante et une physionomie d'une expressive mobilité, étaient très agréables à écouter.

Il avait été un des artistes favoris de l'empereur Nicolas, et voici comme ils avaient fait connaissance.

La première fois qu'il joua à Saint-Pétersbourg (c'était dans *Maria di Rohan*, un de ses plus beaux rôles tragiques), la loge impériale ne renfermait que les jeunes princes; l'empereur n'était pas venu ce soir-là. Le baryton eut un immense succès; mais il lui fallait avoir l'approbation du tzar, qui s'occupait beaucoup de son théâtre italien. Ronconi eut l'idée de se faire bien venir de la jeunesse impériale et, pour ce faire, voici ce qu'il inventa : pendant la scène la plus dramatique, au dernier acte, lorsque le duc de Rohan, trompé par sa femme, jure de se venger et s'écrie :

Si, si, fra poco di sangue un rio
A questa lagrimà succederà!

il se tourna vers l'avant-scène impériale et, pendant qu'il terrifiait la salle par un côté de sa physionomie, de l'autre côté il adressa aux jeunes princes une grimace irrésistible qui les fit rire aux éclats.

Cette pantalonnade italienne les divertit fort. Lorsqu'ils rentrèrent au palais, le tzar s'informa auprès d'eux du débutant : ils répondirent qu'il avait un grand talent et qu'il les avait bien fait rire.

Rire dans *Maria di Rohan*, c'était incroyable, et le tzar écouta avec étonnement le récit de ses fils. A la seconde représentation, il était dans sa loge. Ronconi, heureux d'avoir atteint son but, joua et chanta merveilleusement; mais, avec une audace inouïe, il ne craignit pas de recommencer pour l'empereur la gaminerie de la soirée précédente.

Quelle ne fut pas la stupéfaction du public, tout ému par le jeu dramatique de Ronconi, d'entendre sortir de la poitrine impériale un gros rire retentissant! Chacun se regarda ahuri, sans y rien comprendre. Nicolas cependant, charmé du débutant, donna ordre à son intendant des théâtres de lui remettre une bague d'une grande valeur.

L'intendant, imbu des traditions de sa charge, garda pour lui la plus grosse partie des fonds destinés à l'achat du bijou, et envoya le lendemain, à l'artiste, une bague ornée d'une modeste turquoise.

Ronconi connaissait, par ses camarades, la générosité du tzar et la façon dont il était volé. Il ne dit rien; mais, à la représentation suivante, il enfila la cravate de Figaro dans la bague de turquoise. Tout en jouant, il ne négligea pas de la toucher et de l'indiquer au tzar d'un air reconnaissant. Pendant l'entr'acte suivant, Nicolas vint lui-même sur la scène et demanda à Ronconi dans quel but il lui avait montré cette bague.

— Sire, répondit-il, c'était pour remercier Votre Majesté, qui a bien voulu me la faire remettre hier.

Le tzar entra dans une fureur épouvantable ; il manda séance tenante l'infidèle fonctionnaire, qui aurait voulu rentrer sous terre, et, à la seconde représentation du *Barbier*, Figaro put enfiler sa cravate, non dans la première bague, qu'on lui laissa, mais dans une autre enrichie d'un superbe saphir.

Ronconi était un ardent patriote. Pendant la longue période où les Italiens furent réduits à faire aux Autrichiens la guerre à coups d'épingle, il tâcha d'y contribuer le plus possible.

Un soir, entre autres, il jouait *l'Elisire d'amore*, à Vérone, devant les autorités autrichiennes. Le mot *libertà* était alors proscrit du théâtre; il devait être remplacé par *fideltà* ou par *lealtà* — tout comme *amour* fut jadis remplacé par *tambour* dans les couvents de jeunes filles. Ronconi, avec sa malice habituelle, sut tirer parti de cette prohibition et, suivant strictement les ordres donnés, il chanta d'un air navré les infortunes du pauvre Nemorino : *S'è fatto soldato, ha venduto la sua* LEALTA !

On peut s'imaginer les bravos, les trépignements de la salle entière. Quant aux autorités, elles firent comparaître le délinquant. Ronconi fut stupéfait, désolé de la manifestation qu'il avait causée fort innocemment ; il n'avait fait que se conformer aux instructions reçues : s'il avait pu prévoir !...

Bref, il s'en tira à son honneur, avec la satisfaction d'avoir bafoué les Autrichiens.

Puérilités, dira-t-on, guerre mesquine indigne de gens qui ont été vaincus. C'est possible; mais par ces puérilités on entretient chez un peuple la haine de l'étranger, et, lorsque le jour de la revanche finit par arriver, le sentiment public l'accueille avec transport : *il n'a pas oublié!*

(La suite prochainement.)

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Rien ne ressemble plus aujourd'hui à un bain de mer qu'un autre bain de mer. Toutes les plages sont devenues similaires, ont été taillées sur le même modèle. Les seules différences que l'on puisse noter entre elles, c'est que les unes sont enfermées dans une ceinture de rochers, les autres entre des falaises de verdure ou des dunes de sable. Si jusqu'à ce jour la Bretagne est plus fréquentée, plus en vogue que la Normandie, quoique le côté pittoresque s'y efface chaque jour, elle le doit à l'aspect de sa mer semée de rochers sur lesquels on n'a pu élever encore des casinos ; on se contente d'y planter des phares.

Concarneau est un des rares ports de mer de la basse Bretagne qui ne se soient pas encore modernisés. Il échappe à toute comparaison. La spéculation ne s'y est pas encore abattue. La science seule en a pris possession, et on sait qu'elle s'entend moins bien à battre monnaie et la grosse caisse que la littérature. Le vieux Concarneau, la ville close où demeurent les familles des pêcheurs de sardines, est rattaché à la terre ferme par un antique pont-levis. On dirait un Saint-Malo dans des proportions plus minimes, sauf le clocher de Saint-Guénolé, qui, au lieu d'être pointu comme les clochers du moyen âge, affecte la forme d'un minaret. On ne serait nullement étonné d'entendre l'appel à la prière du soir chanté par le muezzin. Cette bizarrerie architecturale se rencontre souvent en Bretagne et peut s'expliquer par les voyages que ses missionnaires faisaient dans les contrées orientales : au retour, quand ils avaient eu la chance d'échapper à la torture ou à la mort, ils devenaient souvent les architectes de leur village.

Concarneau, craquant dans son corset de pierre, s'est développé du côté de la terre ferme au milieu d'une végétation extraordinaire, au fond d'une baie immense, la baie de Laforest. La phrase consacrée des moissons, des arbres baignés par la mer, est l'exacte vérité. La mer, à cause de la déclivité du rivage, se retirant à peine d'une quarantaine de mètres, semble y être stable. C'est à l'extrémité du nouveau Concarneau, au bord de la mer, qu'a été élevé le laboratoire, gentil pavillon de granit breton, où savants, docteurs, étudiants et étudiantes de toutes les nationalités, penchés de six heures du matin à six heures du soir sur leurs microscopes, viennent prendre la nature sur le vif et se livrer sur place à des études d'histoire naturelle, de zoologie, d'ichthyologie, qui ne peuvent être pratiquées avec succès qu'au bord de la mer.

Si la science occupe une place importante à Concarneau, il ne faut pas se dissimuler que la sardine lui fait une terrible concurrence. Tout est pour la sardine. Sept à huit cents bateaux, deux fois par jour, partent à la pêche pour chasser ce petit poisson qui commence à déserter nos côtes. Vous avez la Bourse à la sardine, se tenant tous les jours après la pêche, la Bourse à la rogue (œufs de morue qui servent à amorcer la sardine). Sans rogue, pas de sardine. La rogue devenue rare, on cherche à la remplacer par une triture de sauterelles — on en a fait venir d'Algérie, — par des crevettes pilées ; mais rien ne vaut la rogue : on s'aperçoit de la différence immense qui existe entre le nombre des poissons pris à l'aide de la rogue ou avec toute autre *boîte*. Aussi pleure-t-on, à Concarneau, sur les destinées de la sardine. On se lamente. Les vieillards, en hochant la tête, déclarent que la sardine d'aujourd'hui ne vaut pas celle d'autrefois. Cette année, no-

tamment, elle est dans le marasme. De vingt francs elle s'est élevée à trente-cinq et cinquante francs le mille. Ce n'est plus la même animation autour des petites cabines des sardiniers, leurs bureaux ambulants, où les pêcheurs venaient apporter leur pêche et toucher les jetons qu'on leur payera le samedi suivant d'après le cours moyen. La plupart des usines sont fermées. Les sardiniers opulents, les Rothschild du littoral, peuvent seuls lutter, grâce aux bateaux à vapeur qu'ils frètent. Ils vont à quinze ou vingt lieues de distance chercher l'émigrante, qui voudrait peut-être devenir un objet de luxe. Pour le malheureux pêcheur qui paye, l'été, avec le produit de sa pêche, le pain qu'il mange pendant l'hiver, c'est un véritable désastre qui atteint par contre-coup fariniers et boulangers. Ils en arrivent à maudire la sardine et à trouver que les savants du service scientifique devraient laisser leurs microscopes pour s'occuper d'eux et apporter, s'il est possible, un remède à leur infortune. Trop de théorie, disent-ils; pas assez d'application.

Et cependant la disparition de la sardine est un des principaux sujets de conversation, de discussion, à la table d'hôte de l'hôtel. Comme toujours, on se trouve en présence de deux systèmes. Les savants se divisent en deux classes sur cette importante question : ceux qui croient à la présence du *Gulf stream* sur les côtes de Bretagne et ceux qui n'y croient pas. Les partisans du *Gulf stream* prétendent que, le courant s'étant déplacé, comme il est chaud et que les sardines aiment la chaleur, elles l'ont suivi et ont abandonné nos côtes. Quant aux savants qui ne croient pas au *Gulf stream*, ils pensent que les sardines se nourrissent de petites bêtes très capricieuses dans leurs pérégrinations : si ces bêtes viennent sur les côtes de la Bretagne, on pêchera de la sardine ; dans le cas contraire, il faudra se livrer à leur recherche. Les loustics de la localité, qui se vantent d'avoir reçu les confidences des sardines échappées aux filets, racontent que, si elles fuient nos côtes, c'est parce qu'elles trouvent qu'on ne leur donne plus assez de rogue, que la nourriture qu'elles reçoivent est déplorable et qu'elles commencent à en avoir assez de se faire éternellement bouillir dans l'huile, enfermer dans des boîtes de fer-blanc, et manger le vendredi sur un morceau de pain.

II.

Au point de vue bain de mer, Concarneau offre un aspect absolument particulier. On ne voit pas matière à dix lignes de description pour la chronique élégante. *La Vie parisienne* se voilerait la face. Pas de tentes multicolores sur la plage, pas de parasols extraordinaires, de paniers de jonc sous lesquels les Parisiennes ont l'habitude de s'abriter. On se baigne en famille derrière les rochers. La « haute sardinerie » a seule ses cabines particulières, et c'est par l'intermédiaire de la directrice de votre hôtel que vous pouvez vous en faire ouvrir les portes si vous préférez leurs quatre panneaux et leur plancher de bois au sable merveilleux de la plage et à la vue environnante. Pas de casino; partant, pas de troupe, ni petits chevaux, ni cafés-concerts, ni musique classique. Le pschutt et le vlan sont encore inconnus. Ce ne sont pas les étudiantes russes, suisses, anglaises, polonaises, qui lancent des toilettes à l'heure du bain ou au bal des courses. Nos professeurs, nos boursiers de voyage ne se métamorphosent pas en bergers Némorins blancs et roses avec leurs chapeaux de grosse paille enrubannée des moires les plus chatoyantes; ils ne font pas d'effets de *nickerbokers*, de déshabillés blancs et de costumes de *lawn tennis* sur la plage. On finit d'user ses vieux vêtements, on se met à son aise. La veste de velours à grosses côtes domine, le yokohama égalitaire sur la tête, souvent des sabots aux pieds.

Le chapitre des distractions est des plus sommaires. On n'en compte que trois ou quatre. En première ligne : la chasse au chien enragé. Poursuivi par toute la ville, par les douaniers, les gendarmes, par l'unique sergent de ville, la pauvre bête se précipite dans la première maison dont elle trouve la porte ouverte. Là on la tue à grand renfort de coups de revolver et on la transporte au laboratoire, où le chef, opérant majestueusement, procède à l'autopsie de l'animal et, après avoir fait un petit cours sur la rage, déclare, au grand désespoir de son propriétaire, que le chien n'était pas enragé. On se blase assez vite sur ce sport : au bout de deux fois on n'y fait plus attention. Seconde distraction : la voiture aux *pochards*. Elle circule dans la ville généralement le dimanche, le lendemain des jours de paye. Je ne crois pas que dans aucune ville de France il y ait autant d'ivrognes. On les ramasse positivement dans la rue. C'est le cidre mélangé d'eau-de-vie qui les met dans cet état. La voiture appartient à la mairie et est affectée spécialement à ce service. La première fois que vous la voyez passer, vous croyez que c'est une pompe à incendie qu'on transporte ; vous vous disposez à faire la chaîne : ce n'est que la voiture aux pochards.

Les dimanches, on court aux Pardons dans les villages voisins; mais ils n'ont rien de commun avec ceux de *Ploërmel* et de la *Korrigane*. Rien d'opéra-comique; l'école naturaliste dans tout son horreur. C'est l'équivalent des assemblées en Normandie : des prétextes pour boire, manger de la saucisse, du porc grillé en plein air. A part quelques vieilles femmes à genoux, accroupies devant l'église, qui ont fait un vœu, rien de religieux dans ces fêtes populaires. Bien peu de costumes. Les longs pantalons noirs ont remplacé pour les hommes les culottes bouffantes des anciens Bretons. Quelques coiffes pour les femmes. C'est là qu'on peut voir les fameuses *bigoudens* de Pont-l'Abbé, qui

ont pris le nom de leur coiffure, une espèce de calotte formant casque, couverte de petites plaques de métal d'or ou d'argent, avec les cheveux retroussés derrière à la japonaise. Cette coiffure est tellement compliquée que les femmes du peuple restent quinze jours, quelquefois un mois, sans la défaire !

Un des Pardons les plus fréquentés est celui de Fouesnant, joli petit village au fond de la baie. C'est l'endroit où on voit encore le plus de costumes, les plus riches, les femmes les plus belles, et où on boit le meilleur cidre. On y danse la gavotte avec des sabots, des *dérobées,* espèces de farandoles sans fin. Le hideux biniou et le hautbois remplacent l'orchestration de Meyerbeer.

Le nombre des touristes, grâce aux billets circulaires, aux artistes qui sillonnent la basse Bretagne leur guide Joanne à la main et leur attirail sur le dos, augmentant chaque année, les bas Bretons, gens pratiques, ont repris leurs costumes et viennent maintenant poser devant les hôtels, sur les plages, comme les modèles italiens sur les marches de l'escalier de la Trinité-des-Monts.

Les femmes, notamment à Pont-l'Abbé, sont d'une force extraordinaire. Les hommes étant pris par la pêche du matin au soir, elles sont employées aux plus durs travaux. Ce sont elles qui chargent les navires des pommes de terre que nous envoyons en Angleterre. Elles vous portent sur leurs épaules un sac de deux cents livres le plus facilement du monde. Il n'y a pas bien longtemps qu'elles remplissaient encore les fonctions de facteurs. La tante et la nièce portaient les lettres de l'île Tudy à Pont-l'Abbé et godillaient pendant six ou sept kilomètres en rivière. L'équipage d'un vieux maître pêcheur se compose de six femmes. Il s'en trouve très bien. « Les hommes ne f..... rien », ne manque-t-il jamais de dire. Elles traînent les chaluts, tirent les trémails et tendent les *maîtresses* (lignes de fond) comme des Mathurins chevronnés.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — La discussion du budget a été terminée dans les séances des 31 juillet, 1er et 3 août. Les budgets de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, du commerce, de l'agriculture, ont été adoptés sans changement. Le budget des finances a donné lieu à une discussion très vive au sujet de l'impôt sur le papier, supprimé par la Chambre. Sur l'avis de la commission, et malgré les explications fournies par le ministre des finances, le Sénat a maintenu l'impôt par 143 voix contre 86. L'ensemble du budget a été voté par 207 voix contre 8. — Le 4 août, discussion du crédit de 12 millions, voté par la Chambre, pour l'expédition de Madagascar. MM. de l'Angle-Beaumanoir, Lenoël, de Lareinty, Milhet-Fontarabie ont été d'accord pour reconnaître le crédit insuffisant et pour réclamer une action plus énergique. Après une déclaration du ministre des affaires étrangères, faisant bien voir qu'il s'agissait non de conquérir Madagascar, mais d'y maintenir les situations acquises, le crédit a été voté par 124 voix contre 91. — Le 6, le Sénat adopte le budget tel qu'il revient de la Chambre, avec la suppression de l'impôt sur le papier. Clôture de la session.

Chambre des députés. — Le 3 août, la Chambre a voté, par 234 voix contre 69, un crédit de 624 720 francs pour l'organisation de notre colonie d'Obock. Elle a adopté, en outre, par 251 voix contre 96, le projet de loi portant approbation de l'acte général de la conférence de Berlin. Dans la même séance, le projet de loi relatif à l'armée coloniale a été adopté en seconde délibération. — Le 4, discussion et adoption de deux projets de loi concédant diverses lignes de chemins de fer aux compagnies d'Orléans et de Paris-Lyon-Méditerranée. — Le 5, M. Jules Roche a donné lecture de son rapport sur le budget de 1886 modifié par le Sénat; ce rapport concluait au maintien de la suppression de l'impôt sur le papier. Ces conclusions ont été adoptées par la Chambre. Clôture de la session.

Divers. — Le 3 août a eu lieu, à la Sorbonne, en même temps que la pose officielle de la première pierre de la nouvelle Sorbonne, la distribution des prix du concours général.

Nécrologie. — Mort du comte Rapetti; — de M. Louis Leroy, rédacteur du *Charivari*, un des doyens de la presse parisienne; — de M. Adam, sénateur de Seine-et-Marne.

Souvenirs contemporains.

M. Emmanuel d'Azeglio, ancien ministre de Sardaigne à Londres, vient de réunir en un volume (1) les lettres de sa mère, la marquise Constance d'Azeglio, belle-sœur de l'écrivain, parente, amie et confidente des conspirateurs piémontais de 1821, femme d'un esprit fin et sage. Il y a joint quelques lettres de son père, Robert d'Azeglio. Cette correspondance est faite pour donner à penser aux Français. Voici, par exemple, ce que Robert d'Azeglio, libéral assez compromis dans les mouvements révolutionnaires de son pays pour avoir dû s'exiler plusieurs années, écrit à son fils sur le coup d'État du 2 décembre :

« Turin, 13 décembre 1851.

« Vive Napoléon et vive le coup de pied qu'il a donné à ce château de cartes ou palais de carton! Il a bien fait de culbuter cette pétaudière, ce ramassis d'intrigants égoïstes sans amour de patrie, sans nobles sentiments, tous pétris de personnalité et d'amour-propre. Qu'ils aillent à tous les diables avec leurs conspirations et leurs intrigues ténébreuses! Ils sont tous dans une fameuse déroute, et Louis Napoléon a maintenant gagné la bataille de Marengo, et même beaucoup mieux, car Marengo n'avait de portée qu'en Europe, et cette victoire contre l'anarchie et le communisme est une victoire mondiale. Je suis admirateur passionné de Napoléon. Tout le Piémont l'admire et l'applaudit. On fait des vœux pour la continuation de ses triomphes et pour son installation glorieuse et permanente sur le trône impérial de France. »

---

(1) *Souvenirs historiques de la marquise Constance d'Azeglio,* tirés de sa correspondance. — Turin, 1 vol. in-8°, Bocca.

M. d'Azeglio admire surtout la manière dont le prince-président a su se débarrasser de « tout ce qu'il y avait de plus distingué, de plus hardi, de plus dangereux sous tous les rapports, dans la haute société ». Il n'a pas assez de louanges pour ce coup de main.

« Deux cent cinquante arrestations simultanées, sans un scandale, sans un coup de pistolet, sans une résistance; et un seul coup manqué pouvait exciter du tumulte et faire manquer tout le reste et compromettre tout le succès de l'entreprise; et ces proclamations, ces mesures de prévoyance, ces résolutions si bien calculées, si profondément politiques! C'est un homme, c'est vraiment un homme, un homme comme on n'en trouve qu'en Corse, où pour la seconde fois la révolution trouve son vainqueur, où la Providence prend l'instrument qu'elle suscite pour la défense et la conservation de la société humaine. »

Le marquis continue *crescendo*. Il sent la « main de Dieu » dans le 2 Décembre, et cette pensée le rassure sur l'avenir : « L'homme que Dieu a suscité est sous la garde de Dieu. Il le sauvera, et les poignards se briseront; les balles ne l'atteindront pas. »

Ici M. d'Azeglio fils rappelle en note que la main de Dieu, comme son père l'avait prédit, ne s'est pas retirée de l'empereur Napoléon III : « En effet, il est mort dans son lit. »

Le temps ne fit que confirmer les impressions de Robert d'Azeglio. Le 30 mars 1858, il écrit à son fils :

« M. Duvergier de Hauranne a passé par ici. Je l'ai revu, dans un salon politique; il menait l'orchestre et a gardé la parole pendant une heure bien révolue, disant tout le mal, cela va sans dire, du Président et surtout de M. de Maupas, contant toutes sortes d'épisodes et de détails.

« Oh! l'ineffable bavard! Il ne savait pas qu'il parlait devant un partisan bien prononcé de Louis-Napoléon, et moi, j'applaudissais une fois de plus au 2 Décembre qui avait délivré la France et l'Europe d'un pareil tas de bavards. Si un seul était si fatigant, qu'était-ce quand il y en avait huit cents? »

Lorsqu'il s'agissait de son pays, M. d'Azeglio n'était en aucune façon partisan des mesures arbitraires. Dans cette même lettre du 30 mars, il s'élève avec vivacité contre le cabinet de Turin, qui avait essayé de peser sur les Chambres pour enlever un vote. Mais il pensait autrement lorsqu'il s'agissait de la France, et son entourage partageait sa manière de voir. Le 14 mai 1851, la marquise écrit :

« Cette vilaine France sur laquelle les vilaines gens de tous les pays ont les yeux fixés dans une attente convulsive pour en avoir le mot d'ordre, cette vilaine France tient à un cheveu. Elle ne dure que parce que l'on a presque autant de peine à s'entendre pour le mal que pour le bien. »

Nous nous figurons, en France, qu'au moment de la guerre d'Italie les sentiments des Italiens à notre égard se transfigurèrent, et nous leur en voulons d'avoir ensuite changé si vite. Nous nous trompons, et nous cesserons d'en vouloir à nos voisins le jour où nous verrons les choses comme elles se sont passées. Les Italiens firent naturellement des ovations à nos troupes à leur arrivée; mais ils furent blessés des airs protecteurs de notre gouvernement, et la bonne harmonie ne dura pas une semaine. Le 31 mai 1859, Mme d'Azeglio écrivait :

« L'esprit de la troupe est excellent, bien mieux qu'en 1848. Les Français y vont de grand cœur, et ce sont bien, les officiers et les soldats, les gens les plus courtois et les plus discrets qu'on puisse désirer. On dirait une armée de gentlemen. Il est vrai qu'on les accueille comme ils ne sont pas habitués à l'être; on les couvre de fleurs à leur arrivée comme à leur départ et on leur procure tout le confort possible. »

Quinze jours après, les tiraillements ont commencé.

« On se plaignait que nous donnions tous nos soins aux Autrichiens et que nous ne faisions rien pour les Français, qui venaient se faire tuer pour nous. Le reproche était plausible, mais non mérité. C'était la faute à l'ambassadeur, qui n'avait pas répondu positivement à nos offres. »

Le 1er juillet, la marquise dit avec aigreur : « Les Français ne sont occupés qu'à se louer eux-mêmes. » Chaque jour qui s'écoulait amenait un nouveau froissement. Les Italiens se plaignent que nous leur faisons « avaler de fières couleuvres ». Nous reléguons leur souverain au second plan : l'empereur lui donne des ordres comme à un de ses généraux; le nom de Victor-Emmanuel n'est pas prononcé dans les *Te Deum* en l'honneur des victoires. Mme d'Azeglio en est à parler de « procédés arrogants plutôt qu'amicaux » et de « peu de cordialité dans les relations réciproques ». Villafranca détermina une explosion de colère et de haine.

« Cette paix sabrée qui nous laisse dans une condition pire que celle dont on se croyait sûr de sortir à force de sacrifices et d'héroïsme, au milieu d'une guerre glorieuse, après de si belles victoires si chèrement achetées, est un événement que personne ne peut expliquer. Tu ne peux te faire une idée de l'impression qui s'est produite ici sur toute la population. C'est une morne stupeur unie à une indignation profonde, et la parole « trahison » se faisait jour au milieu de cette rage concentrée.

« . . . On voyait dans les rues des gens de toutes les classes lisant le bulletin, le froisser, le déchirer, le jeter par terre en maugréant des malédictions. J'ai trouvé hier matin une quantité de nos dames de l'hôpital : elles étaient dans un état violent; même celles qui ont des fils à l'armée ne pouvaient s'arranger de cette triste paix. »

La rage et le désespoir étaient tels, qu'au départ de nos soldats, qui n'en pouvaient mais, il n'y eut « pas un cri, pas une fleur ». C'est ainsi qu'on se quitta, et, lorsqu'il fallut nous donner Nice et la Savoie, les Italiens, pour le coup, se jugèrent quittes et au delà envers nous.

Pendant la guerre même, M. Emmanuel d'Azeglio travaillait à Londres à contrecarrer la politique française. Il le dit dans ses *notes* et cite des passages des *Mémoires* de lord Malmesbury qui confirment le fait, et il ajoute

« L'empereur lui-même insistait pour qu'on me rappelle de Londres, et je crois me souvenir l'avoir entendu de Cavour lui-même, qui me le dit en riant. Ce qui est assez amusant, c'est que ce fut Persigny qui fut rappelé. »

La guerre d'Italie eut donc pour résultat d'aigrir les Ita-

liens contre nous, et il était absurde d'en attendre autre chose. Nous devons nous en souvenir comme d'une leçon.

La guerre navale

La *Revue maritime et coloniale* a publié récemment, sous ce titre : *les Combats de la rivière Min,* une étude de M. le commandant Chabaut-Arnault, dont le caractère officiel ne saurait être sérieusement contesté et qui est certainement, avec les déclarations de M. l'amiral Peyron lors de la discussion du budget de 1885, l'expression des opinions officielles sur les graves questions soulevées et discutées avec tant de talent par M. Gabriel Charmes.

L'article de M. Chabaut-Arnault est surtout une réponse; il devait provoquer une réplique. Cette réplique, nous la trouvons aujourd'hui dans une brochure intitulée : *De la guerre navale, opinion d'un marin,* et signée *Old-Tar.*, qui paraît aujourd'hui chez l'éditeur Berger-Levrault et qui est destinée, croyons-nous, à troubler définitivement la sérénité du ministère de la rue Royale.

Revenant sur les événements maritimes de l'expédition du Tonkin, l'auteur établit, dans une exposition lumineuse, qu'aucun enseignement technique ne peut être tiré de faits de guerre aussi exceptionnels que ceux dont la rivière Min a été le théâtre. Le mérite de l'illustre amiral Courbet n'est pas d'avoir tenté une entreprise que condamnaient toutes les règles de la stratégie, mais d'avoir compris que sa témérité serait compensée, et au delà, par la timidité et l'inexpérience de ses adversaires. Sa brillante victoire devant Fou-Tcheou n'est pas une leçon de tactique; c'est une leçon de tact et de bon sens militaire; c'est une leçon identique à celle qui ressort d'un autre événement de la même guerre, qui est, celui-là, non pas une victoire obtenue contre les règles, mais un revers causé par une observation inopportune des règles : la retraite de Langson.

Abandonnant un terrain dont il a prouvé le peu de solidité, l'auteur de la *Guerre navale* étudie les dernières expériences de l'escadre d'évolutions; il en retrace les intéressantes péripéties d'après des témoins oculaires. Ces expériences, loyalement pratiquées par des marins français, ont une autre valeur didactique que les batailles héroïques, mais à certains égards romanesques, des mers de Chine. Nos lecteurs ont pu lire cette page d'une si haute portée dans notre numéro du 11 juillet dernier. Ils y ont vu que chaque jour apporte des preuves nouvelles à l'appui de ces vérités, qu'il ne faut pas se lasser de proclamer : « Toute escadre attaquée la nuit par des torpilleurs est une escadre perdue; le torpilleur autonome a tué le cuirassé monstre et avec lui la guerre d'escadre. »

Poursuivant sa tâche patriotique avec une courageuse opiniâtreté, l'auteur rappelle les expériences décisives qui ont eu lieu en Amérique pour l'étude des projectiles à la dynamite. Bientôt les pièces monstrueuses qui encombrent aujourd'hui nos navires de combat deviendront inutiles à leur tour. La canonnière *Gabriel Charmes,* dont les écrivains officiels se sont tant moqués, apparaîtra, avec le torpilleur invisible, comme l'un des principaux éléments de cette marine de l'avenir qui assurera la suprématie de la première nation assez hardie pour rompre avec la routine et les abus du passé.

Notre flotte de guerre revient du Tonkin désemparée, hors de service : arrivera-t-elle jusqu'aux ports de France? On l'espère. En tout cas, elle n'y entrera que pour n'en plus sortir. Il faut refaire notre flotte; tout le monde est d'accord sur ce point. Dépenserons-nous des centaines de millions afin de conserver des illusions périlleuses, ou bien, suivant l'exemple de la Russie, assurerons-nous l'indépendance diplomatique et la grandeur maritime de la France en renouvelant à peu de frais notre outillage naval d'après les enseignements décisifs des dernières années? Telle est la question qui se pose et à laquelle répond avec autant d'éloquence que de compétence la brochure signée *Old-Tar.*

Mouvement de la librairie.

PHILOSOPHIE.

L'important travail de M. Paul Janet sur *Victor Cousin* retrace avec équité et impartialité la grande œuvre de restauration philosophique dont la France est redevable à l'illustre professeur. Cette œuvre, depuis quelques années surtout, est totalement oubliée ou singulièrement défigurée : il appartenait à un des plus remarquables disciples du maître de l'arracher à un dédain immérité. S'il ne fut pas, à proprement parler, un créateur, Cousin fut du moins un promoteur et un instigateur; il donna aux conceptions allemandes un accent et une couleur vraiment françaises; il renouvela le platonisme et la métaphysique, introduisit chez nous l'histoire et l'enseignement de la philosophie et inaugura l'éloquence universitaire. A ces titres divers il représente toute une époque et tout un mouvement d'idées. M. Paul Janet a reconstitué l'ensemble fécond de son œuvre d'après la méthode historique et critique, c'est-à-dire en rattachant les questions à leurs antécédents et à leurs milieux. Il nous fait connaître en détail les maîtres de Victor Cousin, il insiste longuement sur ses leçons à l'École normale et à la Sorbonne, il analyse ses ouvrages, il examine ses mérites comme littérateur et comme écrivain et son originalité comme fondateur de l'école éclectique. Cette intéressante monographie ne réussira sans doute pas à recruter de nouveaux disciples au philosophe oublié, mais elle aura du moins pour résultat de remettre à sa vraie place un grand nom et une gloire nationale (Calmann Lévy).

HISTOIRE.

La présidence d'*André Jackson,* à laquelle M. Albert Gigot a consacré une curieuse étude, forme un des épisodes les plus instructifs de l'histoire des États-Unis au XIXe siècle. Fils de pionniers, tour à tour soldat, avocat, représentant au Congrès et général, appelé par les suffrages populaires à la première magistrature de la république américaine, Jackson n'était au fond qu'un homme violent et illettré, ignorant toutes les notions élémentaires des sciences qui font la base des sociétés. Mais il possédait au plus haut degré le don de séduire et de charmer, et il alliait à une sagacité naturelle l'extrême l'audace, la hardiesse et la vigueur qui captivent les Yankees. Investi, au nom du peuple, d'une dictature presque absolue, il apporta dans l'exercice du pouvoir les passions et les préjugés des masses dont il était l'idole, arracha aux hommes et aux classes éclairés la di-

rection des affaires et transforma la politique en métier. En jugeant impartialement son œuvre après quarante ans passés, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître avec M. Albert Gigot qu'il ne saurait être considéré ni comme un véritable homme d'État ni comme un grand citoyen, puisque son administration financière n'avait accumulé que des ruines et que rien de ce qu'il avait créé ou tenté n'est resté debout (Calmann Lévy).

Dans un volume destiné à la jeunesse, M. Picaud a résumé d'après les travaux des historiens contemporains la biographie de *Carnot*. Il a rappelé en détail la longue et glorieuse carrière de l'homme supérieur qui mérita d'être appelé l'*organisateur de la victoire;* il a montré son infatigable activité dans ses multiples fonctions, son amour pour la France et son ardent désir de la servir, qui lui faisaient oublier toutes les questions de parti lorsqu'il s'agissait de la défendre contre l'étranger. L'ouvrage est enrichi de nombreuses gravures et en particulier de trois portraits inédits qui ont été communiqués par la famille de Carnot (Charavay).

Sous ce titre : *la Réunion de Toul à la France,* le marquis de Pimodan a écrit l'histoire intérieure et extérieure de cette cité pendant les trois derniers siècles de l'ancienne monarchie, en la rattachant à l'histoire générale. Après avoir pris pour base de son travail la biographie des quatre derniers évêques-comtes qui furent souverains de la ville de 1543 à 1607, Toussaint d'Hocedy, Pierre du Châtelet, Charles de Lorraine et Christophe de La Vallée, il a résumé l'ensemble des faits municipaux jusqu'à la Révolution française. Pour traiter ce sujet peu connu, il a mis à contribution les travaux des historiens lorrains ses devanciers, qu'il a complétés et contrôlés par de nombreuses recherches dans ses papiers de famille et les dépôts d'archives. Son ouvrage est consciencieux et bien traité, mais d'un intérêt assez restreint (Calmann Lévy).

GÉOGRAPHIE.

Sous le titre collectif de *la Vie partout,* M. Philippe Daryl a entrepris une série de publications destinées à nous faire connaître la vie politique et sociale des pays étrangers. Des trois volumes actuellement parus deux étaient consacrés à la société et aux mœurs anglaises (*Vie publique en Angleterre; En Yachi*); le troisième (*Signe Meltroë*), aux mœurs berlinoises. Aujourd'hui l'auteur, étendant plus loin ses investigations, nous révèle le *Monde chinois* en s'appuyant sur l'expérience et le témoignage des Européens qui l'ont pratiqué et étudié dans ces derniers temps. Les divers ouvrages qu'il a mis à contribution démontrent que l'on n'a pas encore accordé à la Chine la place qu'elle doit occuper dans les préoccupations de l'Europe politique et savante. Ce pays, qui forme un musée inestimable d'archéologie comparée et dont les habitants constituent l'agglomération humaine la plus importante par le nombre et peut-être par le génie pratique, ne saurait être dédaigné ni par la diplomatie ni par l'érudition. En dépouillant et en analysant à un point de vue scientifique les travaux des spécialistes, M. Daryl nous fournit des renseignements très précis sur la nation chinoise, le gouvernement, l'art, les lettres, le théâtre, l'industrie, les finances, le commerce extérieur, la législation, les tribunaux, les pénalités, la famille, les mœurs domestiques, es armées de terre et de mer et les relations avec le monde extérieur. L'impression générale qui résulte des observations de l'auteur, c'est que le peuple chinois a réalisé depuis vingt ans de notables progrès et qu'il est parfaitement décidé à prendre aux Européens tout ce qu'ils pourront lui apporter d'utile sans se laisser jamais absorber ou dominer par eux (Hetzel).

DIVERS.

Le *Traité pratique du budget départemental,* de M. Philippini, est un travail bien conçu et nettement présenté qui explique comment se prépare ce budget, les éléments dont il se compose, l'ensemble des règles qui président à son établissement, les dispositions des lois, décrets et instructions ministérielles qui se rapportent à chaque service et la justification de son exécution régulière. Tout en fournissant aux contribuables le moyen d'exercer leur droit de contrôle sur les dépenses votées par leurs mandataires, l'auteur fait ressortir les avantages et les inconvénients de l'administration financière des départements, les réformes qu'elle comporte et les améliorations que nécessitent certains services spéciaux (Berger-Levrault).

Nous avons eu antérieurement l'occasion de constater les modifications importantes que M. Paul Joanne a cru devoir apporter à la collection de *Guides* créée par son père pour lui permettre de rendre tous les services que l'on est en droit d'attendre d'elle. La nouvelle édition du *Paris-Diamant,* qui vient d'être publiée, fournit une nouvelle preuve de l'intelligente réforme que nous avons signalée : l'étendue du volume a été presque doublée ; le plan et l'indication des rues ont été mis exactement au courant des remaniements administratifs, et des renseignements de tout genre sur la vie et les curiosités de Paris sont venus compléter les indications primitives (Hachette).

Émile Raunié.

Faits divers

— La mode du roman-feuilleton s'introduit en Angleterre. Elle est encore confinée aux journaux de province ; mais elle réussit si bien auprès de leur public, que les journaux de province peuvent faire les frais de feuilletons commandés aux romanciers en vogue. On a remarqué que le roman-feuilleton, réuni en volume, se vend à tout autant d'exemplaires que s'il était inédit.

— L'*Intermédiaire* cite une lettre du représentant du peuple Couturier, datée d'Étampes, le 5 frimaire an II, et digne de faire pendant au rapport de M. Mesureur sur les débaptisations de rues :

« Tous les noms de roi, de reine, de Louis et d'Antoinette, qui étaient si multipliés dans ce district, sont disparus ; requis à chaque moment de débatiser, j'ay arrêté en général que les Louis se nommeraient à l'avenir *Sincers,* qui est le contraire de traître ; que les rois se nommeraient *Libre,* les reines *Julie,* et les Antoinette *Sophie :* on demande que vous confirmiez cet arrêté. »

— Le prince Ibrahim Hilmy, fils du khédive Ismaïl, publiera prochainement à Londres un ouvrage sur la littérature du Soudan, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

— Un journal de Milan annonce que Garibaldi a laissé des *Mémoires.* La famille aurait décidé de ne les publier que dix ans après la mort de l'auteur.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5586]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 7. (22e ANNÉE). — 15 AOUT 1885.

ÉTUDES MORALES

De la bêtise chez l'homme.

La bêtise humaine est toujours un sujet d'actualité. De plus, dans ces derniers temps, un grand nombre de romanciers et quelques auteurs dramatiques l'ont exploitée dans leurs ouvrages et en ont tiré grand parti. Il y a donc peut-être quelque intérêt à rechercher la nature de la bêtise, plus complexe qu'on n'est porté à le croire, et les raisons qui peuvent rendre légitime l'importance qu'elle a prise dans la peinture de la vie.

I.

On a défini l'homme, jadis, un animal doué de raison; on pouvait le définir aussi bien un animal doué de bêtise. De même, en effet, que nous trouvons chez l'animal les germes des facultés qui, à leur développement le plus avancé, constituent la raison de l'homme, de même aussi nous trouvons chez l'homme, très développée, beaucoup plus raffinée et plus complexe, cette faculté de comprendre mal que l'on peut remarquer déjà chez quelques animaux supérieurs. On ne peut guère nier que le progrès ne se fasse dans le mal comme dans le bien; l'homme est à la fois plus moral et plus immoral que la bête; s'il a des raffinements de moralité qui sont inconnus même au chien, il a aussi des raffinements dans le vice qui le séparent aussi bien de ses frères inférieurs. Ainsi, dans le domaine de l'intelligence, l'homme a des raffinements de bêtise, des inventions de stupidité qui, comme ses facultés intellectuelles, font de lui un être à part. Mais il convient de regarder les choses de plus près.

La bêtise est un défaut de l'esprit qui dépend de plusieurs conditions. Elle ne correspond pas du tout, comme on pourrait le croire tout d'abord, au manque d'intelligence. En général elle est plutôt une manière de comprendre mal qu'une manière de ne pas comprendre. En examinant ce point, nous sommes amenés à reconnaître une condition assez particulière, nécessaire pour que la bêtise existe réellement.

La bêtise est relative: elle suppose un contraste marqué entre ce que nous attendons de l'intelligence d'un être quelconque, ce que nous sommes en droit d'en attendre, et ce que cette intelligence nous donne en réalité. Un chien très intelligent comprend beaucoup moins de choses qu'un homme dont l'esprit est peu développé; cependant le dernier nous donnera plus souvent que le premier l'impression de la bêtise. C'est que, dans nos jugements, nous ne comparons pas directement le chien à l'homme; mais nous comparons les deux, chacun à part, au type idéal de leur espèce tel que nous le comprenons. Il y a, pour justifier notre impression, d'autres causes que nous verrons plus tard. Mais nous commençons à distinguer ici une des conditions essentielles de la bêtise.

Le plus souvent elle se montre sous la forme de la prétention. La prétention nous choque, en effet, comme introduisant un violent contraste entre ce qu'un individu nous annonce et ce qu'il nous donne effectivement. Prenons des types dans la littérature contemporaine : nous verrons le rôle de la prétention apparaître clairement. Pourquoi le pharmacien Homais nous donne-t-il si fortement l'impression de la bêtise? C'est à cause de ses hautes prétentions. Le curé Bournisien,

qui n'est pas plus intelligent, est moins bête parce qu'il est moins prétentieux. La bêtise de Charles Bovary éclate toutes les fois que ses prétentions augmentent, comme, par exemple, dans l'épisode du pied-bot. Dans le magnifique roman de Tolstoï, *Guerre et paix*, nous trouvons quelques cas de bêtise fort intéressants en eux-mêmes d'abord et aussi par la manière dont l'auteur les fait valoir. Quand on a lu ce livre, le jugement qu'on serait disposé à porter sur l'empereur Alexandre, c'est qu'il était un parfait niais. Cependant l'auteur ne le blâme jamais, ne commente pas ses actions et même ne lui fait accomplir aucun acte, ne lui fait prononcer aucune parole qui soit, à proprement parler, une bêtise; seulement le contraste de ces actions et de ces paroles insignifiantes avec l'enthousiasme des officiers, des soldats et de la foule, avec le respect de tous, la haute situation de l'empereur de Russie et la gravité des circonstances, produit un effet irrésistible. Remarquons encore l'entrevue du prince André avec l'empereur d'Autriche, à qui il vient annoncer une victoire.

« L'empereur François le reçut au milieu de son cabinet, et le prince André fut frappé de son embarras : il rougissait à tout propos et semblait ne savoir comment s'exprimer.

« — Dites-moi à quel moment a commencé la bataille? demanda-t-il avec précipitation.

« Le prince André, l'ayant satisfait sur ce point, se vit bientôt obligé de répondre à d'autres demandes tout aussi naïves.

« — Comment se porte Koutouzow? Quand a-t-il quitté Krems?...

« L'empereur paraissait n'avoir qu'un but : poser un certain nombre de questions; quant aux réponses, elles ne l'intéressaient guère.

« — A quelle heure la bataille a-t-elle commencé?

« — Je ne saurais préciser à Votre Majesté l'heure à laquelle la bataille s'est engagée sur le front des troupes, car à Diernstein, où je me trouvais, la première attaque a eu lieu à six heures du soir, reprit vivement Bolkonsky.

« Il comptait présenter à l'empereur une description exacte, qu'il tenait toute prête, de ce qu'il avait vu et appris. L'empereur lui coupa la parole, puis lui demanda en souriant :

« — Combien de milles?

« — D'où et jusqu'où, sire?

« — De Diernstein à Krems?

« — Trois milles et demi, sire.

« — Les Français ont-ils quitté la rive gauche?

« — D'après les derniers rapports de nos espions, les derniers Français ont traversé la rivière, la même nuit sur des radeaux.

« — Y a-t-il assez de fourrages à Krems?

« — Pas en quantité suffisante.

« L'empereur l'interrompit de nouveau :

« — A quelle heure a été tué le général Schmidt?

« — A sept heures, je crois.

« — A sept heures?... C'est bien triste, bien triste!

« Là-dessus, l'ayant remercié, il le congédia (1). »

Nous n'apercevons ici pourtant chez l'empereur aucune prétention avouée; mais ces prétentions que l'on ne voit pas chez l'homme, son rôle d'empereur les lui donne en l'engageant dans des situations dont il se tire mal et en lui imposant certaines obligations qu'il ne peut remplir. On attend forcément de lui autre chose que quelques phrases banales et péniblement trouvées et que quelques questions de convenance absolument puériles. C'est que l'on peut dire, en somme, qu'il y a quelque prétention à être empereur et à consentir à commander aux autres. Accepter un rôle important, quel qu'il soit, c'est s'annoncer comme capable de le remplir et s'exposer, si l'on manque à ce devoir, à se faire taxer, selon le cas, d'incapacité, d'immoralité ou de bêtise.

Mais, s'il y a beaucoup de prétention à être empereur ou chef de l'État, il y a aussi quelque prétention à être un homme, et cette prétention, il faut la justifier en se montrant digne de ce nom. C'est tromper son monde et faire preuve de quelque ostentation que de promener partout le visage et les apparences physiques d'un homme sans en posséder les qualités intellectuelles et morales. Et plus nos apparences extérieures annoncent ces qualités, plus nous serons coupables si nous ne les avons pas en réalité. Aussi notre idéal de l'homme n'est-il pas toujours le même. Nous ne demandons pas à un chien courant les qualités d'un chien d'arrêt; nous n'exigerons pas non plus d'un général qu'il fasse des vers, ni d'un poète qu'il gagne des batailles ; mais cependant il est un minimum d'intelligence que nous exigeons de quiconque aspire à faire réellement partie de l'humanité.

Supposons que nous posions à un portefaix une question très simple sur la politique (je ne cite pas d'exemple parce que je n'en trouve pas) : nous ne serons pas choqués s'il ne répond rien et nous ne l'accuserons pas de bêtise. Supposons, au contraire, qu'il s'agisse d'un candidat au Sénat : nous ne manquerons pas de dire qu'il est bête De même, un chimiste peut rester muet sur une question concernant l'égyptologie, et un peintre sur les lois de la formation des cyclones; mais si, sans études spéciales, le peintre se croit en droit de parler chimie, ou le portefaix de parler philosophie, ils disent forcément des bêtises. Et il est peut-être à regretter, à ce sujet, que les conditions de la vie sociale aient amené à élever beaucoup la moyenne de savoir et d'intelligence que l'on doit exiger de chacun. Aujourd'hui tout le monde doit s'être fait une opinion politique, une opinion philosophique ou religieuse et une opinion économique. C'est beaucoup. Il est à crain-

(1) Tolstoï, *la Guerre et la paix*, trad. française, I, 178.

dre qu'on ait ainsi décrété la bêtise obligatoire. Ceux qui ont essayé de se faire une opinion sérieuse et raisonnée sur un des sujets nombreux sur lesquels chacun est appelé à prononcer aujourd'hui savent ce qu'il faut de temps et de travail pour arriver à une probabilité assez éloignée de la certitude. Ils peuvent juger des bêtises innombrables qui résultent de cette tendance, si forte et si commune, à émettre des opinions sur ce qu'on ignore. Sans doute il est difficile de s'en abstenir toujours : qui connaît assez les limites de son savoir et de son intelligence pour ne parler que de ce qu'il sait? Mais enfin il ne serait peut-être pas à propos de trop encourager une marche forcée vers la bêtise générale, qui résulte de ce que les prétentions se généralisent sans que les moyens de les justifier augmentent dans la même proportion. La bêtise pousse assez naturellement pour qu'il n'y ait pas nécessité de la cultiver.

Le fait de la prétention ou, plus généralement, de l'attente trompée, existe donc toujours dans les manifestations de la bêtise. Diverses raisons font qu'il la met particulièrement en relief. Il se produit d'abord, comme nous l'avons vu, un effet de contraste qui varie d'intensité; de plus, la prétention, à mesure qu'elle est plus forte, multiplie les occasions où la bêtise peut se montrer.

Si la prétention, d'ailleurs, est un élément essentiel et constant de la bêtise, elle n'est pas le seul, elle n'est pas même le principal. Le principal, c'est le fait de comprendre mal — et de manière, en général, à ramener l'objet qu'il s'agit de comprendre à une catégorie d'objets d'ordre inférieur.

A propos des réclamations des ouvriers contre leurs patrons, on imaginait une conversation entre des ouvriers français et des ouvriers anglais. Les uns et les autres exposaient leurs réclamations. Un Français demande une société fondée sur la justice et établie d'après des principes rationnels; l'Anglais, peu idéaliste, riposte en demandant que la journée de travail soit diminuée de deux heures et le salaire augmenté de 5 pence par jour. Là-dessus, le Français de s'écrier : « Quelle brute que ce John Bull! Pas l'ombre d'une idée générale! » Il est probable que l'Anglais était, de son côté, frappé de la bêtise du Français. Je n'ai pas à dire quel est le mieux fondé de ces jugements; mais ils s'expliquent très bien tous deux, chacun pouvant reprocher à son adversaire de mal comprendre la question, l'un en ramenant tout à son point de vue égoïste et personnel; l'autre en négligeant les résultats pratiques importants pour le vain plaisir de faire des phrases et des théories.

Autre exemple. Je l'emprunte à Flaubert, à qui l'on peut recourir avec confiance toutes les fois que l'on cherche la peinture de quelque sottise. Il s'agit d'une discussion sur l'art :

«... Sénécal protesta. L'art devait exclusivement viser à la moralisation des masses. Il ne fallait reproduire que des sujets poussant aux actions vertueuses; les autres étaient nuisibles.

« — Mais ça dépend de l'exécution, cria Pellerin. Je peux faire des chefs-d'œuvre !

« — Tant pis pour vous alors; on n'a pas le droit ..

« — Comment?

« — Non, monsieur, vous n'avez pas le droit de m'intéresser à des choses que je réprouve ! Qu'avons-nous besoin de laborieuses bagatelles dont il est impossible de tirer aucun profit, de ces Vénus, par exemple, avec tous vos paysages? Je ne vois pas là d'enseignement pour le peuple ! »

Nous jugeons généralement que Sénécal a dit une bêtise, et, si nous pensons ainsi, c'est que nous avons un idéal qui nous paraît plus élevé que le sien; c'est qu'il nous semble que l'art se suffit à lui-même et que nous n'avons rien à exiger de lui que l'émotion esthétique; c'est que nous craignons qu'en voulant faire servir par l'art des intérêts vulgaires et même des intérêts élevés, on ne le fasse descendre de la haute place que nous lui attribuons, au-dessous des produits quelconques de l'industrie, car on dégrade une chose en s'en servant en vue d'une autre fin que sa fin essentielle. Nous jugeons donc que la bêtise de Sénécal rabaisse la conception de l'art.

Enfin, empruntons aussi une citation à George Eliot, qui, par des procédés différents de ceux de Flaubert, opposés même, a décrit, supérieurement aussi, la stupidité humaine.

« M. Deane... fit remarquer que, pour lui, il n'était pas disposé à avoir très bonne opinion des Prussiens, la construction de leurs navires le portant, en général, ainsi que le caractère peu satisfaisant de leurs transactions à l'égard de la bière de Dantzig, à avoir des idées peu favorables sur ce que pouvaient faire les Prussiens (1). »

Est-il nécessaire de faire remarquer ici que la bêtise provient de ce que M. Deane prend pour base de ses jugements sur un peuple entier une particularité insignifiante ou peut-être mal observée, mais qui n'a pas, en tout cas, l'importance significative qu'il lui attribue, et que c'est là rapetisser singulièrement la question?

Si le lecteur désire d'autres exemples, nous ne pouvons que l'engager à relire les auteurs que j'ai cités, ou encore le théâtre de M. Labiche. Je crois que partout il vérifiera la loi que j'ai tâché de mettre en lumière. Nous voyons par elle pourquoi la bêtise consiste plutôt et plus souvent à mal comprendre qu'à ne pas comprendre, et aussi, par suite, pourquoi la bêtise se manifestera plus facilement, dans une espèce d'êtres

(1) Voy. l'article de M. Brunetière, *le Roman naturaliste*, p. 295.

quelconques, à mesure que le type de l'espèce sera plus élevé.

Nous pourrons voir plus loin que la bêtise peut s'accommoder d'un très grand développement de certaines facultés intellectuelles; mais nous pouvons reconnaître déjà qu'elle suppose, pour se manifester dans toute sa beauté, un développement assez considérable de ces facultés. Un exemple bien simple, trop simple peut-être, me fera comprendre. Lisez devant un chat des vers de Racine : il n'en sera ni plus ni moins; l'esprit du chat ne se met pas en branle, et, pour plusieurs bonnes raisons, il ne pense ni ne dit de bêtises. Si vous les aviez lus en 1830, devant certains romantiques, la récolte de bêtises eût été abondante. Une fois que l'esprit est en face d'une question que sa nature propre le condamne à ne pas embrasser dans son ensemble, — plus cet esprit sera développé à certains autres égards, plus il sera curieux, ardent, avide de fouiller, de combattre, de discuter ou de prêcher, — et plus il dira de bêtises, plus il montrera, dans sa complexité, cette faculté de ne pas comprendre qui n'atteint réellement tout son développement que chez les esprits de quelque valeur. La nullité est nulle partout, même dans le mal et le grotesque.

Il arrive souvent, malheureusement, que l'esprit d'un homme ne peut comprendre une question. Chacun voit et comprend les choses selon sa nature propre; nous donnons à toutes nos conceptions la marque de notre individualité. On se représente trop l'intelligence comme une chose abstraite qui est à peu près la même chez tous les hommes, sinon par la quantité, du moins par la qualité. Chacun de nous a son intelligence particulière et sa façon de comprendre les choses, comme chacun a ses goûts particuliers et sa manière de sentir. Je ne veux pas dire par là que les idées ont la même valeur et les mêmes droits; il s'en faut de tout, et certainement, si l'homme était un être parfait, tous les hommes auraient les mêmes opinions; mais ceci est l'idéal et non la réalité. En fait, nos intelligences ne sont pas des miroirs placés devant les objets et les reflétant fidèlement, ou, si l'on veut se servir de cette comparaison, chaque miroir a plus ou moins sa courbure particulière, chaque esprit a sa déformation propre, et le monde en s'y reflétant s'y transforme et s'y défigure. Chacun voit et comprend les choses comme il peut et selon la déformation propre de son esprit. La bêtise apparaît lorsque cette difformité de l'esprit suggère des idées qui, d'une manière frappante, ne correspondent pas à la réalité et la dénaturent en la rapetissant, surtout alors que nous attendons du miroir mieux qu'il ne peut nous donner. Un des héros de *l'Éducation sentimentale*, le peintre Pellerin, dit quelque part : « Les uns voient jaune, les autres voient bleu; la multitude voit bête. » Le mot me paraît, quoi qu'on en ait dit, profond et vrai. La multitude verrait banal si elle voyait juste; elle voit bête parce que forcément elle altère les rapports et la nature des choses, et que l'homme n'est pas assez développé pour voir la réalité dans sa grandeur, tandis qu'il est, d'un autre côté, trop développé pour ne se faire aucune idée sur elle.

Il n'est pas bien nécessaire, sans doute, de détailler ici les causes de cette déformation de l'esprit, que finissent presque toujours par produire, à des degrés divers, le métier, le milieu, l'éducation, les occupations et les préoccupations ordinaires. Évidemment ces habitudes d'esprit que chacun, en somme, doit prendre ne sont pas nécessairement fatales à l'intelligence; elles peuvent idéalement s'accommoder à la faculté de critique générale que l'on doit tâcher de préserver le plus possible; mais, en fait, il arrive souvent qu'il n'en est pas ainsi. L'esprit tout entier est envahi et se déforme, même quelquefois lorsqu'il est de nature supérieure, à plus forte raison lorsqu'il est d'une trempe ordinaire. Le géomètre qui, après avoir entendu une tragédie, demandait : « Qu'est-ce que cela prouve? » disait une bêtise bien naturelle; le maître de danse et le maître de chant de M. Jourdain en disent de semblables. L'oncle Robert, dans *la Poudre aux yeux*, de M. Labiche, n'estime guère que les marchands de bois. La formule : « Hors de l'Église pas de salut », n'est, si les catholiques ne sont pas dans le vrai, qu'une exagération sérieuse de cette manière de voir. Beaucoup de gens l'adopteraient volontiers pour leur Église à eux, quelle qu'elle soit. Tous n'ont peut-être pas tort, car, après tout, on peut bien admettre qu'il y a une vérité et que quelqu'un l'a trouvée; mais, forcément, il ne peut y en avoir beaucoup qui aient raison.

Ce qui précède explique non seulement comment la bêtise peut s'allier à des facultés intellectuelles remarquables, mais encore comment elle peut être favorisée dans son éclosion par ces facultés elles-mêmes. Un esprit naturellement doué d'une manière exceptionnelle à certains égards ou tout particulièrement cultivé est souvent naturellement faible ou artificiellement atrophié sur d'autres. On a fait remarquer quelquefois la bêtise des gens d'esprit; on aurait pu faire remarquer aussi bien la bêtise des gens intelligents et quelquefois même des hommes de génie, quand ils sortent de leur spécialité et même quand ils n'en sortent pas. Qu'on se rappelle certains passages du jugement de l'Académie sur *le Cid*, l'opinion de Corneille sur Racine, certaines explications scientifiques de Voltaire, les idées de Bernardin de Saint-Pierre sur la Providence qui a partagé les melons en tranches pour qu'ils fussent mangés en famille; qu'on se rappelle encore cette mémorable conversation de Flaubert et de Th. Gautier, racontée dans ses *Souvenirs littéraires* par M. Maxime Du Camp, et d'où il ressortait que Molière n'avait mérité sa réputation que par cette seule phrase : « Ce sont des Égyptiens vêtus en Maures, qui font des danses mêlées de chansons »,

de même que Racine n'avait qu'un beau vers, lequel est bien connu. Le même Flaubert, qui se plaisait tant à collectionner les bévues de ses contemporains, a montré, malgré ses chefs-d'œuvre, que l'horreur de l'inintelligence peut amener à écrire parfois une bêtise, comme toutes les préoccupations trop fortes.

D'ailleurs, qui ne se consolerait de racheter le talent et le génie par quelques bévues, alors que tous les hommes à peu près ont plus ou moins leur grain de bêtise, excepté peut-être quelques rares esprits qui, plus heureux et plus sages, se contentent, comme Don Quichotte, d'avoir un grain de folie.

II.

Nous avons jusqu'ici considéré seulement le côté intellectuel et réfléchi de notre sujet; mais notre étude serait incomplète si nous en restions là. La bêtise n'est pas seulement un défaut de l'intelligence et ne se manifeste pas seulement par les idées, mais aussi par la conduite, et dans les actes mêmes qui ne sont pas raisonnés et sont produits par une sorte d'instinct. Quelquefois, il est vrai, un acte nous paraît bête parce qu'il est amené par des idées fausses; d'autres fois, au contraire, il nous paraît bête en lui-même. La qualification de bêtise ne s'applique pas seulement à l'intelligence ou au manque d'intelligence d'un individu, mais à l'individu tout entier, à l'être qui sent, qui pense et qui agit; nous disons aussi bien « faire » une bêtise que « dire » une bêtise. C'est avec raison. La sensibilité, l'intelligence, l'activité ne sont pas séparées dans l'homme, et il serait impossible de discerner bien nettement ce qui appartient à chacune. Une action est souvent une pensée réalisée; une pensée est souvent une action qui va se réaliser. Ainsi l'homme sot par la pensée doit être aussi sot par l'action, et réciproquement. Mais toutes nos actions ne sont pas dirigées par l'intelligence; un grand nombre, un plus grand nombre qu'on ne serait disposé à le reconnaître, sont dirigées par des tendances instinctives dont à peine nous parvenons à nous rendre compte quand nous portons sur elles notre attention. Ces tendances-là aussi peuvent offrir ces défauts de coordination qui constituent la bêtise. Un psychologue anglais a même parlé de l'idiotie de la moelle épinière, entendant par là le désordre des actions réflexes, qui est en effet à la moelle ce que la stupidité est au cerveau et qui se traduit, entre autres manifestations, par de la maladresse.

Mais revenons aux actes instinctifs, non raisonnés. Chacun sait que certaines personnes sont aptes, quand elles se trouvent dans une position délicate, à agir immédiatement d'une manière prompte et habile à la fois; le contraire constitue un certain genre de bêtise assez fréquent, mais qui n'est pas le plus grave. Le grand écrivain qui ne trouvait sa réponse qu'après avoir descendu l'escalier peut passer pour en avoir été atteint; de même le philosophe remarquable qui, placé entre deux des plus jolies femmes de Paris, ne sut que leur dire en se tapant les cuisses : « Hé bien, mesdames, hé bien, vous voilà, vous voilà ici... », et fit dire de lui qu'il n'était bon à rien qu'à manger du veau. Cependant, si nous apprécions l'éloquence et la vigueur de talent de Rousseau, nous ne le trouverons pas bête; si nous admirons la pénétration et la subtilité de Hume, nous ne l'accuserons pas de sottise. Cela tient à ce que, dans notre jugement sur les actes ou les pensées d'un homme, nous sommes toujours influencés par ce que nous connaissons de lui sur d'autres points. Nous continuons à trouver qu'un homme intelligent est intelligent malgré les bêtises qui peuvent lui échapper, et nous avons raison, car on n'est pas un imbécile pour avoir dit quelques bêtises; mais ces bêtises, il nous répugne de les appeler des bêtises, et nous avons tort; car pourquoi un homme intelligent et même un homme supérieur ne dirait-il pas des sottises ou n'en commettrait-il jamais? Remarquons, en sens inverse, que pour les gens qui ne connaîtraient pas ou ne seraient pas en état d'apprécier la valeur de Hume et de Rousseau, ces deux grands hommes passeraient, sans compensation, pour de purs imbéciles, et je crois bien que ce fut un peu le genre de réputation que sut acquérir le philosophe écossais dans la société parisienne.

Une des formes fréquentes de ce genre de bêtise est l'impossibilité, quand certaines habitudes sont prises depuis longtemps, de les quitter pour en prendre d'autres, alors même que l'intelligence comprend que les nouvelles vaudraient mieux. — Je me rends compte que la phrase que je viens d'employer n'éveille pas bien l'idée de bêtise : c'est que j'ai employé des termes généraux qui désignent également des occasions où la bêtise, quoique réelle, n'apparaît pas très bien. Nous ne la sentons pas parce qu'elle est masquée pour nous par des sentiments d'horreur, de pitié, de dégoût, etc., de même que dans les cas précédemment cités elle était masquée par des impressions de nature différente. Mais il nous est facile d'observer chez certaines personnes une sorte de bêtise innée qui ne peut disparaître malgré les efforts de la réflexion. Il ne me vient pas à l'esprit, en ce moment, d'exemple littéraire parfaitement net de cette particularité; mais nous avons quelque chose d'analogue dans les *Petits oiseaux* de M. Labiche. Un brave homme, excellent cœur et esprit faible, qui se laisse duper facilement, est mis en garde par son frère. Il essaye quelquefois de se défier; mais, malgré la réflexion, le caractère primitif est le plus fort et il retombe quelquefois encore dans son travers, jusqu'à ce que, désabusé ou plutôt abusé en sens inverse, il apporte dans la défiance la bêtise qu'il montrait auparavant par une confiance exagérée.

Il y aurait enfin quelque chose à dire de la bêtise

au point de vue moral. Au premier abord, on serait peut-être porté à croire qu'il n'y a que peu de rapports entre la moralité et l'intelligence, et autrefois c'était peut-être l'opinion dominante; mais la morale change et s'étend beaucoup. Elle envahit à peu près tout dans la vie. Nous ne pouvons plus rien faire sans que la morale n'ait une règle à nous donner, et mon avis est qu'elle a raison.

La bêtise est une sorte d'immoralité. Non pas qu'elle entraîne forcément des défauts du caractère comme la méchanceté, l'égoïsme, etc., qui s'allient aussi bien, en fait, à une intelligence développée; mais elle est immorale en soi, par sa nature propre, comme tout trouble apporté par l'homme à l'ordre du monde et à l'harmonie des choses. Elle est aussi coupable qu'un vice, car il n'est pas plus facile de réformer son caractère que de développer son intelligence. Nous n'avons pas à nous engager ici dans la discussion du libre arbitre ou du déterminisme. Les deux doctrines, telles que les philosophes d'aujourd'hui les comprennent en général, admettent que l'homme peut exercer, dans certains cas, une certaine influence sur ses actions, ses pensées, ses sentiments même et le développement de son caractère, et que cette influence est limitée. Seulement, pour le déterministe, cette action est déterminée et ne peut pas ne pas se produire à tel moment et dans telles circonstances données; pour les partisans du libre arbitre, elle est indépendante, au moins dans une certaine mesure, des circonstances, et échappe à toutes les prévisions. Cela nous importe peu pour le moment, car tout le monde conviendra probablement qu'il est des défauts de caractère dont un homme ne peut se corriger malgré son désir, ou, de même, dont il ne peut vouloir se corriger, et qu'il est aussi des défauts d'intelligence que l'on peut atténuer ou faire disparaître avec des soins et de la persévérance.

III.

Nous avons à nous demander maintenant d'où vient le rôle important que joue la bêtise humaine dans la littérature actuelle et quelle sorte de plaisir on peut y prendre. Ce plaisir est varié, d'ailleurs, et n'est pas le même selon les auteurs et selon la façon dont ils présentent leurs personnages. Les imbéciles de Flaubert ne ressemblent pas à ceux de George Eliot, ni ceux de George Eliot à ceux de Zola ou de Tolstoï.

Que les romanciers s'occupent de la bêtise, cela est assez naturel : de même que la bêtise se manifeste fréquemment dans la vie, de même elle doit être montrée dans le roman. Quant au plaisir que sa représentation peut nous donner, il sera plus long à expliquer.

Toute œuvre d'art digne de ce nom donne un plaisir esthétique pur, auquel se joignent d'autres plaisirs, secondaires au point de vue de l'art, mais qui, selon les lecteurs et les œuvres, deviennent quelquefois plus vifs que le premier. Je ne voudrais pas insister ici sur ce point, que j'ai développé ailleurs dans une étude plus technique. Toutefois il est peut-être important, au point de vue de notre sujet, d'en dire quelques mots. Lorsque nous considérons un roman ou un épisode d'un roman comme un tout, comme un composé de parties concourant toutes pour donner une impression d'unité, d'ensemble; lorsque, par exemple, nous regardons la dégradation successive du caractère d'Emma dans *Madame Bovary* en considérant l'ensemble des circonstances qui les provoquent et les moyens par lesquels l'auteur nous les montre, si nous sommes affectés par cette contemplation, nous éprouvons une émotion esthétique. Cette émotion peut être causée par une œuvre d'art quelconque prise dans son ensemble, ou bien par un détail considéré à part et pris en lui-même; je crois qu'elle est toujours due à une cause quelconque, l'impression faite sur la sensibilité intelligente par ce que M. Taine a appelé un système de parties liées. Mais elle n'est pas la seule émotion que puisse causer une œuvre d'art; certains romans nous plaisent en excitant chez nous des sentiments agréables, en chatouillant notre sensibilité particulière, et chacun sera charmé selon les cordes que l'œuvre est capable de faire vibrer et selon celles qui peuvent vibrer en lui. On arrivera, selon ses goûts, à ressentir de la pitié, de la terreur, de la fierté, etc., en lisant telle ou telle œuvre littéraire. Ces émotions n'ont plus guère rien d'esthétique; mais elles se joignent à l'émotion esthétique pure et acquièrent pour le succès d'une œuvre une grande importance en ce qu'elles sont plus accessibles et que certains lecteurs ne peuvent guère en éprouver d'autres.

Au point de vue de l'art proprement dit, de ce que j'appellerais l'art pour l'art, si la façon dont elle est généralement comprise n'avait fait tomber cette formule dans un discrédit à peu près complet, la bêtise est susceptible d'offrir certaines ressources. Dans un imbécile bien campé, nous avons tous les éléments de l'émotion esthétique : l'unité et la complexité. L'unité se marque par la forme propre de la bêtise de l'individu; la complexité, par la variété des circonstances qui lui donnent lieu de la montrer et aussi par la domination exercée par la fausseté particulière d'un esprit sur tout un système de pensées, de sentiments et d'actes. Prenons un des types les plus célèbres, Homais, et regardons-le penser et agir. Nous voyons toujours ses mêmes facultés, sa bêtise et sa suffisance se manifester à propos de tout, dans toutes les conditions les plus différentes, et déterminer d'une manière toujours analogue au fond, quoique variée dans la forme, le cours de ses sentiments, de ses pensées et de ses actes. Une bêtise pareille fait l'unité d'un caractère et lui donne, quand l'écrivain est habile, une valeur esthé-

tique réelle et considérable. Montrer un trait général de caractère en en variant les manifestations, cela est beau dans le domaine de l'art, comme il est beau, dans le domaine de la science, de faire l'inverse et de reconnaître une même loi naturelle dans la variété infinie des phénomènes que l'expérience nous présente.

Mais ce n'est peut-être pas à ce point de vue que la bêtise peinte dans la littérature nous fait le plus d'impression. Nous avons donc à rechercher les autres raisons qui ont pu en rendre la description agréable à l'auteur d'abord, au lecteur ensuite.

D'abord il y a un certain plaisir à se sentir supérieur en quoi que ce soit, à qui que ce soit. La littérature offre pour l'intelligence, comme pour bien d'autres choses, des revanches faciles sur les mécomptes de la vie. L'auteur qui a à souffrir des imbéciles se plaît à les accabler, dans ses livres, de ses sarcasmes et à mettre cruellement en lumière tous les côtés que son ironie peut attaquer. Ce doit être là un plaisir délicieux, car quelques-uns ont largement usé du procédé. Flaubert, qui paraissait jouir à un haut degré de la bêtise, comme d'ailleurs de tous les mauvais côtés de la nature humaine (1), l'a peinte avec une cruauté froide, une sobriété impitoyable et une satisfaction visible. Je ne l'en blâme nullement, prenant moi-même beaucoup de plaisir aux peintures qu'il en a faites; mais, psychologiquement et littérairement, le fait est curieux. Cette tendance moderne de savourer le mal, de se complaire dans le « péché », qui se manifeste chez Baudelaire et chez bien d'autres, se retrouve en quelque manière dans cette prédilection de Flaubert, de M. Zola et de quelques autres écrivains pour les personnages stupides. La bêtise est une forme du mal. Seulement, parmi ces littérateurs qui tous ont cela de commun qu'ils considèrent de haut leurs personnages et les tiennent en quelque sorte à distance, les uns dépeignent la bêtise avec complaisance, d'autres avec un mépris très marqué. Flaubert était de ces derniers, et le sentiment qu'il fait éprouver à ceux qui le lisent quand ils entrent bien dans l'esprit de l'œuvre, c'est, sauf à de rares endroits où la pitié se montre, le mépris de l'humanité vulgaire et le plaisir troublé de l'homme convaincu de sa supériorité sur la foule qui le gêne et l'irrite. Ce même sentiment peut se nuancer selon les œuvres et aller de l'ironie et du sarcasme, qui échappent au cœur aigri, à l'impassibilité de l'esprit détaché, blasé ou bronzé, qui se tient en dehors et au-dessus de la foule — nous trouvons cette impression dans quelques poésies de Leconte de Lisle, — et même à la bienveillance dédaigneuse de l'esprit subtil et supérieur qui contemple les choses de ce monde d'assez loin pour ne les considérer qu'en spectateur à peu près désintéressé. M. Renan nous donnera souvent cette émotion particulière, si nous sommes aptes à la ressentir.

Les diverses nuances de sentiment que nous avons passées en revue ont ceci de commun qu'elles supposent chez celui qui les éprouve une absence à peu près complète de sympathie (je prends le mot dans toute sa force) pour les personnages dont il parle ou dont il entend parler. Remarquons que ce manque de sympathie n'implique pas toujours un manque complet de bienveillance. On trouve chez M. Renan cette bienveillance pour certains de ses adversaires qui est à peu près le plus haut degré du dédain. Ce manque de sympathie, c'est simplement l'absence de tout sentiment de solidarité acceptée. Quand nous nous mettons bien dans l'esprit de l'œuvre de Flaubert, nous sentons, par exemple, qu'Homais, Bournisien, Sénécal et d'autres n'ont rien de commun avec nous; tout ce qui leur arrive, tout ce qu'ils peuvent penser, sentir et faire nous est complètement étranger; nous sommes là devant un monde curieux, intéressant, mais dont les affaires ne nous touchent pas. Il n'y a aucun lien entre eux et nous, et, si nous pouvons imaginer que le hasard nous impose certaines relations avec ces personnages, nous sentons que ce ne sont là que des relations de nécessité auxquelles nous ne consentons pour ainsi dire pas et qui n'ont aucune racine dans notre vie morale ni aucune influence sur elle. Nous ne les comprenons pas dans les sentiments que nous avons pour nos proches, pour nos amis, pour l'humanité en général, c'est-à-dire que le sentiment de la solidarité humaine est, en réalité, absent, momentanément au moins, dans les cas que nous examinons. Je n'ai pas à rechercher si c'est un défaut ou une qualité, puisque cela ne rentre pas dans mon sujet; toutefois je ne suis pas du tout sûr que ce soit un défaut comme on le croit en général; il y a même des raisons de soutenir que c'est une qualité.

Chez d'autres auteurs, chez George Eliot, par exemple, nous trouvons, comme l'a bien vu M. Brunetière, des procédés opposés. Ici l'auteur sympathise avec ses personnages et même s'exprime nettement à ce sujet. La manière de concevoir la bêtise et les infirmités intellectuelles de l'homme change aussitôt. Nous sentons que l'auteur ne se tient plus en dehors du monde de ses personnages et se considère comme de la même patrie morale. Au point de vue de l'art pur, de l'émotion esthétique pure, cela ne change pas grand'chose : les caractères et les moyens mis en œuvre pour les peindre forment encore ici un système qui peut valoir l'autre. Mais, au point de vue de ces sentiments secondaires que le lecteur cherche généralement plutôt que l'impression simplement esthétique, les choses changent complètement : au lieu des plaisirs que nous font éprouver la supériorité intellectuelle, l'orgueil, le dé-

(1) « Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : « Il n'y a pas d'homme « plus moral ni qui aime mieux l'immoralité que toi. Une sottise te « réjouit. » (Flaubert, *Lettres à G. Sand*, p. 109. Voyez aussi les *Souvenirs* de M. M. Du Camp.)

dain, la bienveillance hautaine et tous les sentiments analogues, nous avons des plaisirs moins âpres, moins amers, moins élevés peut-être, quoi qu'on en pense, mais plus doux, plus simples, convenant mieux à la vie sociale. Ils nous sont donnés surtout par l'excitation de deux sentiments : la pitié et la sympathie.

La pitié, car la bêtise est en général une faiblesse. Si elle ne se présente à nous avec rien qui nous choque, qui nous froisse, qui heurte trop fort nos intérêts, nos passions, nos idées, si surtout elle s'allie à ce qu'on nomme un bon cœur, à une situation misérable, à des infirmités physiques, nous éprouverons pour la bêtise, pour la stupidité même, alors que notre intention n'est pas spécialement et à chaque occasion attirée sur elle, une sorte de compassion bienveillante. Flaubert, chez qui cette note-là est assez rare, la donne de temps en temps, par exemple à propos de la vieille servante récompensée aux comices agricoles; certains romanciers et certains poètes en ont peut-être quelque peu abusé.

La sympathie, car la médiocrité intellectuelle empêche les héros de roman de s'envoler loin de la portée des lecteurs. On n'a pas, en général, plus de sympathie pour une intelligence surhumaine que pour la sainteté morale. Tout ce qui dépasse l'homme le laisse assez froid, malheureusement, tout en excitant parfois son admiration d'une manière purement théorique. Quelques faiblesses de caractère, quelques défauts d'intelligence rendent le personnage plus vivant et font qu'on s'intéresse mieux à lui. Ajoutons qu'il est plus facile de se rapetisser que de se grandir, et que ceux qui sont supérieurs intellectuellement descendront plus aisément vers un héros inférieur pour le comprendre et sympathiser avec lui, que ceux qui sont inférieurs ne s'élèveraient jusqu'à comprendre réellement un esprit supérieur. Assurément ceci n'est pas une raison absolue, car entre un esprit supérieur et un imbécile il y a loin; cependant il y a là, je crois, une considération juste, si on la prend pour ce qu'elle vaut. Un peu de bêtise rend un type plus vivant quelquefois et, par suite, plus acceptable (pas pour tout le monde, bien entendu), quand l'auteur sait s'y prendre comme il le faut.

Enfin, quelquefois la bêtise en vient jusqu'à susciter une sotte d'admiration. C'est qu'alors, selon le procédé de l'antithèse, elle est rehaussée par le contraste de quelque qualité sublime qu'elle fait valoir à son tour. Nous savons gré à un individu que nous savons bête d'avoir montré une qualité morale éminente. On sait comment notre grand poète a glorifié l'âne (dont nous parlerons ici malgré le titre de cet article) qui se détourne quelque peu de sa route pour ne pas écraser un crapaud.

> Bonté de l'idéal, diamant du charbon!
> Sainte énigme! lumière auguste des ténèbres!
> . . . . . .
> O spectacle sacré! l'ombre secourant l'ombre;
> L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre;
> Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant...

Certes, le procédé est légitime : le développement d'une qualité devient plus frappant encore à cause du contraste présenté par l'atrophie des autres. Demandons seulement qu'on ne prétende nous donner par là qu'une certaine émotion, au cours d'un récit, et qu'on n'élève pas à la hauteur d'une théorie les supériorités du cœur sur l'intelligence et l'ineffable bonté des brutes. Le procédé est curieux et fort; il a sa valeur esthétique qui est grande, et il est bien fait pour exciter la pitié à la fois et l'admiration; mais j'avoue que je serais plus ému après coup peut-être par le beau trait de l'âne, si Victor Hugo ne le commentait pas en vers tels que ceux-ci :

> Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
> Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
> Tu cherches, philosophe? O penseur, tu médites?
> Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites?
> Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour!

Toutefois la réflexion ne se manifeste clairement qu'après coup. Pour bien sentir et comprendre, il faut se laisser aller d'abord et se reprendre après. Si donc, au moins avec une moitié de notre esprit, nous croyons tout ce que nous dit Victor Hugo — et notre devoir envers un grand poète est toujours de penser, momentanément au moins, que nous le croyons; — si nous acceptons cette supériorité morale de l'âne sur Platon et Socrate, si nous admettons que la bonté seule donne le vrai — ce qui est dur, — nous sentons que plus l'âne est abject et stupide, et plus aussi il est admirable et sublime, précisément à cause de sa bêtise, qui nous montre bien dans toute sa pureté ce don précieux, la bonté, sans aucun alliage impur de force ou d'intelligence.

Voilà quelques-uns des sentiments secondaires que la bêtise peut exciter en nous. Il y a une autre raison excellente pour qu'on nous la dépeigne souvent : c'est qu'elle fait rire. On peut admettre que le rire, comme M. Spencer l'a montré, en en donnant les raisons, dans un essai bien connu, est dû à un contraste d'un genre particulier. Il se produit lorsque nous nous attendons à une chose et qu'il en arrive une autre qui nécessite de notre part une moindre dépense d'énergie psychique. La force psychique non employée se dépense alors du côté des nerfs qui mettent en mouvement certains muscles dont la contraction cause ces mouvements qui constituent le rire. On voit facilement que, la bêtise consistant précisément en ce que certains esprits amoindrissent la réalité en la concevant et nous donnent moins que nous n'attendons, nous trouvons en elle tout ce qui est nécessaire pour exciter le rire, à condition qu'elle ne soit pas présentée par des procédés qui éveillent en nous des sentiments de pitié, de dédain, etc., assez forts pour s'emparer de l'at-

tention. Les personnages de M. Labiche font rire parce que la bêtise se présente en eux toute pure, sans que nous pensions à nous apitoyer sur leur sort ou bien à les considérer avec mépris.

Toutes les raisons que je viens de donner et sans doute aussi d'autres que j'oublie ou que je néglige, la simple curiosité, par exemple, donnent à la bêtise humaine une place légitime dans la littérature. On la lui fait très grande : elle le mérite. Il ne faut pas penser d'ailleurs que toutes ces raisons se montrent à la fois. Tel lecteur, plutôt porté à vouloir sympathiser avec les héros du roman qu'il lit, ne goûtera pas Flaubert et même, s'il n'a pas un certain degré de culture, ne le comprendra pas. Tel autre trouvera peut-être G. Eliot un peu fade et Victor Hugo absurde. Le meilleur est, sans doute, de pouvoir tout goûter, de jouir de tout, de sympathiser ici et de dédaigner là, sans se livrer tout entier et en réservant son opinion et ses sentiments intimes, qui doivent être plus mûrement réfléchis.

Fr. Paulhan.

EXOTIQUE

Nouvelle (1)

X.

Le parc de Sauldre était aussi beau que peut l'être un parc dans ce pays où le gazon ne s'obtient qu'avec peine et où les grands arbres sont assez rares. Il devait tout à l'art des jardiniers. Ce qu'on y voyait de plus agréable, c'était de longs corridors ombreux aboutissant à un hémicycle appelé la salle de spectacle, bien que jamais de mémoire d'homme on n'y eût joué la comédie; le tout artistement découpé à coups de croissant et de ciseaux dans un épais feuillage. La charmille était impénétrable aux rayons du soleil et, sous le dôme de la salle, des gradins de verdure semblaient attendre une nombreuse assemblée, de sorte que la solitude y devenait mélancolique plus qu'ailleurs.

Ce fut là que, longtemps avant l'heure indiquée, Aymar porta l'horrible agitation qui le torturait depuis la veille. Un instant il avait pensé partir sans rien entendre ; puis la crainte de l'effet qu'une telle façon d'agir produirait sur son père et des soupçons qui pourraient en résulter, la curiosité surtout d'approfondir son malheur le déterminèrent à rester. Peut-être céda-t-il à d'autres raisons encore, au lâche besoin, par exemple, de rencontrer une dernière fois celle qu'il haïssait maintenant, mais qui gardait du moins de Helga la figure extérieure.

Assis sur l'un des bancs, dans le jour verdâtre de la charmille éclaircie déjà par la chute des feuilles, il repassait en lui-même ses regrets, ses dégoûts, ses appréhensions; il s'efforçait de deviner ce qu'elle allait lui dire de faux et de cruel. Le passé, l'avenir étaient condamnés; mais le présent surtout l'épouvantait. Viendrait-elle vraiment? Ne se déroberait-elle pas par un reste de pudeur à l'entrevue qu'elle avait osé réclamer?

Aymar interrogea sa montre, qui marchait lentement. Lentement l'aiguille marqua l'heure et la dépassa... Une demi-heure encore... Décidément elle ne viendrait pas... Une fois de plus elle manquerait de parole... Tant mieux, du reste.

Il se trompait.

Au bout de l'allée principale, comme le soir précédent au bout de la galerie, se dessinèrent soudain, visibles sous une forme charmante, la duplicité, la trahison, Helga elle-même!.. Il reconnaissait cette attitude : les longs plis de la robe négligemment relevés, une ombrelle ouverte jetée sur l'épaule. Elle marchait d'un pas inégal et rapide ; à deux ou trois reprises elle s'arrêta et, appuyée contre un arbre, parut reprendre haleine. Qu'elle était belle dans ce trouble ! Il s'en apercevait malgré lui. La veille, sa physionomie dure et tendue, qui ne réflétait que la volonté désespérée de se défendre contre un péril pressant, lui avait inspiré de la répulsion; mais, maintenant, il était contraint de l'avouer : c'était toujours Helga, quoi qu'elle eût fait.

En la regardant venir, il se sentait reporté malgré lui à deux années de distance, dans le petit jardin de la veuve Loriot. Non : cette masse de brique et de pierre là-bas, c'était le château de Sauldre, et son père s'y trouvait, et cette femme si passionnément émue n'était autre que la femme de son père! A mesure qu'elle approchait davantage, la barrière entre eux semblait s'élever plus haute, insurmontable.

— Que venez-vous faire?.. lui demanda-t-il en se levant comme pour s'éloigner. A quoi bon?

Elle saisit ses deux mains entre ses mains brûlantes, le força de se rasseoir et, se laissant tomber auprès de lui, à demi assise, agenouillée à demi :

— Accablez-moi, dit-elle, mais seulement après que vous m'aurez interrogée, quand j'aurai pu répondre.

Il secoua la tête.

— Vous mentirez encore.

— Je n'ai jamais menti.

— Jamais?... Quand Mlle Christine de Somenoff se faisait passer pour la nièce du défunt pasteur Birger, quand la Russe était Suédoise, quand la prétendue Helga complotait d'abandonner une misérable dupe tout en lui disant...

— Qu'elle l'aimait..., interrompit la jeune femme avec un regard si éloquent qu'il détourna la tête. Du calme, reprit-elle, on nous observe peut-être... Hier

(1) Suite et fin. — Voy. les trois numéros précédents.

j'ai dû vous paraître odieuse...; vous ne savez pas ce qu'il m'en coûtait de dissimuler ainsi...; mais il le fallait... Vous vous seriez trahi, et quelles conséquences pour vous, pour lui... Je ne parle pas de moi, qui accepterais de bon cœur tous les châtiments en échange de votre pardon !

Il fit énergiquement un signe négatif qu'elle comprit.

— Écoutez-moi... Je veux que vous m'écoutiez... Vous verrez que si j'ai péché, c'est sans préméditation, entraînée par les circonstances ou plutôt par un instinct de fierté dont la source était pure..., quoiqu'il m'ait perdue...

— Vous vous êtes fort avantageusement retrouvée, il me semble, dit Aymar avec un dédain écrasant.

— Oui, n'est-ce pas? Tout a réussi au gré d'une ambitieuse de ma sorte, répondit la jeune femme en lui rendant amertume pour ironie. Eh bien, soit, reprit-elle; ambitieuse, je le suis... Je me sentais à la hauteur d'un grand rôle, j'avais cette ambition avant tout d'être épousée, de ne pas servir de jouet au caprice d'un enfant. Cette aventure nouée par hasard amusait votre oisiveté : était-ce donc pour cela de l'amour? Ne vous indignez pas...; j'étais en droit de douter... Je connaissais déjà la vie et (elle baissa soudain ses grands yeux étincelants de larmes) je craignais les pièges de mon propre cœur après avoir évité ceux qu'avait tendus à mon abandon, à ma pauvreté, plus d'un égoïste, plus d'un libertin... Vous n'étiez ni l'un ni l'autre, assurément; mais la seule pensée du courroux de votre père pouvait vous empêcher de rien résoudre. Vous voyant ainsi, j'ai eu de mon côté une idée romanesque. Je me suis dit que j'affronterais l'obstacle qui vous faisait peur, que j'en viendrais à bout toute seule, à votre insu. Je me suis juré d'emporter le consentement que vous n'osiez solliciter. D'ailleurs il fallait fuir. Si j'étais restée un jour de plus livrée à cette intimité dangereuse, j'aurais succombé... C'était fatal... Vous n'aviez pas de projets de séduction peut-être; mais tout conspirait à nous entraîner, ce contact quotidien, cette absence de la moindre contrainte sociale, cet aveuglement de tante Liz et enfin, puisqu'il faut que je le répète, que je vous le rappelle, Aymar, ma faiblesse... Si vous me respectiez, je vous aimais, moi; je vous aimais...

— De grâce!... balbutia-t-il en s'écartant avec horreur.

— Je vous aimais, répéta Helga, ses yeux, plus persuasifs que tous les serments, attachés sur les siens. Voilà pourquoi j'ai voulu me rendre à Bourbonne, me montrer à votre père, plaider notre cause, le désarmer et ne vous revoir qu'avec lui quand il m'aurait reconnue digne d'entrer dans sa famille, de porter son nom.

— Ces choses-là se font dans les comédies, dit froidement Aymar; j'en connais une sur le même thème; vous avez modifié le dénouement en grande artiste. Si vous m'eussiez consulté d'abord...

Elle ne le laissa pas achever.

— Vous m'auriez retenue, vous m'auriez prouvé que j'allais me heurter à l'impossible. Et puis pourquoi ne pas tout avouer?... J'avais un double but: en disparaissant j'espérais vous arracher à votre indécision. Je comptais bien, coquette que j'étais, vous manquer assez pour cela, vous faire souffrir...

— Sur ce point encore vous avez réussi.

— Enfin, ne me rendre qu'à condition. Là, je le confesse, il y a eu calcul de ma part ou plutôt de la part de ma pauvre tante Liz qui s'inquiétait maternellement...

— Jusqu'à tramer avec vous le complot le plus pervers, le plus monstrueux.

— Attendez..., attendez!... Ce n'est pas ma faute si, après avoir mené à bien la première partie de ce complot qui n'était que téméraire, si après avoir, grâce au désœuvrement de la vie des eaux, attiré les regards de votre père, engagé avec lui un commerce innocent, de mon côté du moins, et dont je ne prévoyais pas l'issue, j'ai reçu ses confidences à l'improviste. Les miennes devenaient par cela même bien difficiles.

— Il était amoureux de vous?... Et, vraiment, vous vous en êtes étonnée? Votre fameuse expérience de la vie était donc fort incomplète. A défaut d'expérience même, vous auriez pu en croire vos yeux; ce vieillard que vous prétendiez conquérir filialement avait la mine d'un assez bel homme qui ne souciait point d'abdiquer pour son propre compte.

— Que vous dirai-je? C'est à peine si je vois clair en moi-même maintenant. La tête me tourna. Il m'imposait, il me troublait... Je n'étais pas de force à lutter contre lui. Si je pouvais expliquer comment il se fit que peu à peu, malgré moi...

— Inutile d'expliquer, je comprends. Je sais les avantages qu'un homme de cet âge qui ose peut avoir sur un pauvre garçon du mien qui hésite, pour me servir de vos expressions parfaitement justes. De sorte que ce grand amour qui à Grez mettait votre vertu en danger s'est déplacé insensiblement, qu'il est remonté comme à votre insu du fils au père?...

— Vous êtes cruel! s'écria-t-elle les joues en feu. Vous n'avez pitié ni de ma honte ni de mes remords.

— Des remords?... Vous en avez, tout de bon? Quelle mobilité dans vos idées! Tout à l'heure, il me semble, vous ne trouviez rien à vous reprocher.

— Peut-être, répondit-elle en se redressant, peut-être ne dois-je rien me reprocher en effet..., rien que la lâcheté qui m'amène à m'humilier en ce moment. Votre père a eu sur vous ce grand avantage : il a su ce qu'il voulait. Après s'être assuré que je n'étais pas de celles dont on fait une maîtresse, il m'a jugée digne apparemment d'être sa femme.

— Et d'un coup d'œil vous avez considéré qu'au lieu

de la médiocrité que je pouvais vous offrir, vous auriez une grosse fortune, que vous porteriez un titre au lieu d'être tout simplement, jusqu'à nouvel ordre, Mme Aymar Dortal; vous avez entrevu les tourelles d'un château, et, comme vous n'aimez pas attendre, vous avez écouté tante Liz qui vous disait que tout cela n'était pas à dédaigner. Est-ce que je me trompe?...

— Tante Liz était morte alors, dit la jeune femme avec une dignité triste. Elle est morte à Paris cette année-là, peu de temps après notre retour de Bourbonne, et c'est en me voyant seule, abandonnée, sans ressources, dans un pays qui n'était pas le mien, que le baron s'est décidé à prendre le seul parti qui pût lui permettre de me protéger.

— Décidément, Mlle votre tante agissait en toutes choses de la façon la plus prudente, la plus opportune. Elle est morte à propos. Tandis que vous versiez sur sa fin des larmes si touchantes qu'elles devenaient un moyen suprême de séduction, je partais, moi, pour la Perse, laissant le champ libre à vos dernières manœuvres. Avouez que les événements et ma ridicule naïveté vous ont aidée, madame.

La tête basse, les bras pendants, elle avait pris l'attitude d'une condamnée qui désespère d'attendrir son juge.

— C'est justement ce départ, murmura-t-elle, qui m'a fait supposer que vous renonciez à moi, que le goût des voyages avait chassé de votre esprit un autre caprice.

— Vous auriez pu supposer plutôt que j'allais chercher au loin, sinon l'oubli, du moins un apaisement à mes regrets. Retrouver vos traces n'était point aisé... Vous les cachiez si soigneusement! Avez-vous su tout ce que j'ai tenté pour cela? Non?... C'est que vous ne vous êtes pas souciée de le savoir. Il est vrai que toutes mes lettres à votre adresse m'ont été restituées intactes. Comment vous seraient-elles parvenues? Quand on se déguise, quand on prend de faux noms...

— Mon nom est Christine de Somenoff, je ne l'ai jamais déguisé.

— En vérité, s'écria Aymar, vous me feriez croire que je deviens fou! N'ai-je pas lu de mes yeux sur le registre de l'hôtel... ?

— Mlle Birger et sa nièce... Mlle Élizabeth Birger, tante Liz, n'était qu'une cousine éloignée de ma mère; mais la coutume des pays du Nord est de prodiguer le nom de tante par pure amitié, même sans lien de parenté qui l'explique. La plus âgée d'entre nous s'était inscrite naturellement sur le livre des voyageurs. C'est à l'abri du nom modeste de ma vieille amie que se sont dissimulés les malheurs, la misère de celle qui aurait pu se donner partout sans mentir pour la comtesse de Somenoff si elle eût été l'intrigante aventurière que vous imaginez.

— Je crois rêver, dit Aymar.

— Vous n'avez jamais fait que cela, répliqua-t-elle en reprenant son accent dur et presque accusateur. Vous vous êtes complu dans un rêve, dans un ensemble de choses vagues et douces que vous n'aviez, en réalité, nulle envie d'éclaircir. Peu vous importait qui j'étais, ce que j'étais... Vous ne voyiez de moi que ma beauté...; vous en faisiez l'objet d'un enthousiasme qui ne m'eût conduite à rien. Votre père, lui, s'est enquis de mon histoire et je la lui ai dite en deux mots. Un pasteur de campagne, très pauvre, m'a élevée. Il m'avait recueillie après la mort de ma mère, sa sœur cadette, survenue le jour même de ma naissance. Je n'avais que lui, mon père ne me réclamant pas. Mon père était un jeune Russe qui, pour soutenir l'éclat de son nom, ne possédait plus aucune fortune, ayant mangé, je crois, son dernier rouble au jeu. Il était déjà ruiné quand il rencontra ma mère. Ce fut pour lui un piquant épisode de voyage... Ne vous étonnez pas que je sois devenue méfiante dès le berceau pour ainsi dire, ayant appris si jeune ce que valent les hommes. M. de Somenoff s'éprit donc de la jolie et vertueuse petite sœur d'un prêtre de campagne, l'épousa sans tarder, quitte à s'en repentir, retourna dans son pays, sous un prétexte, et ne revint plus. Celle qui l'attendait, toujours confiante, mourut par bonheur avant d'être désabusée. Lui ne se soucia jamais de réclamer son enfant; mon oncle finit par apprendre, du reste, qu'il avait été tué en duel après un scandale dans quelque tripot.

Tel fut mon père..., charmant d'ailleurs, d'une figure faite pour justifier l'empire qu'il exerçait sur les femmes. Mon oncle tremblait toujours de trouver en moi quelque signe de ressemblance morale avec lui. Il surveillait, anxieux, le développement de mon caractère, où devaient s'être fondus les qualités angéliques de ma pauvre mère et un genre de séduction dont lui-même avait subi le prestige, puisque l'idée ne lui était pas venue d'avertir, de défendre sa sœur. C'était, chez le digne homme, une idée fixe. Dans les moindres actes de ma vie d'enfant, il voyait avec effroi le signe d'une double nature: voilà pourquoi on m'a toujours avec lui nommée Helga. Ce nom n'est pas sur mon acte de baptême, mais vous le trouveriez dans un conte populaire que tout le monde connaît, dans la légende de l'enfant mystérieuse sortie des marécages du Jutland, qui était tantôt jeune fille et tantôt bête, destinée du reste à devenir sous l'influence chrétienne un esprit de lumière victorieux des enchantements. L'éducation, pensait-il, déciderait aussi de mon caractère, de mon avenir, de mon salut. Hélas! il me manqua trop tôt, pauvre oncle! Sans cela, je serais aujourd'hui une paisible ménagère, la femme d'un professeur d'Upsal, son élève dans ce temps-là et auquel il me destinait. Eric Brönner n'avait pas encore les moyens d'existence qu'il s'est assurés plus tard; quand mon oncle nous fut enlevé, je dus me suffire à moi-même, je partis pour l'étranger.

Souvent nous vous avons raconté, tante Liz et moi, ce que j'eus à souffrir. Elle, tante Liz, avait quitté notre pays vingt années auparavant, leurrée par la perspective d'une brillante carrière d'artiste. Elle fut malade, perdit sa voix. Je la rejoignis longtemps après ce naufrage, par hasard, sans l'avoir cherchée. Mon oncle ne faisait pas grand cas de sa raison; il ne m'eût jamais confiée à elle, je le savais; mais, dans l'isolement plein de périls où je me trouvai, je me serais attachée à un fétu de paille, pourvu qu'il vînt de chez nous. J'ai tout dit, Aymar, ou presque tout... Un mot, je vous en prie, un mot de pitié, un mot de pardon... Voilà votre père!..

— Il ignore que nous nous soyons jamais rencontrés, prononça Aymar pensif; eh bien, qu'il l'ignore toujours.

— Oh! s'écria-t-elle, si vous pouviez vous douter de ce qu'a été pour moi cette nécessité de cacher, ayant une fois commencé à me taire, et cette menace de vous revoir suspendue sur ma tête! Vous me trouveriez assez punie.

— Il est certain que j'aurais mieux fait, dans votre intérêt et dans le mien, de rester en Perse, d'y mourir de la fièvre...

— Ne dites pas cela... Ma terreur était mêlée d'un désir inexplicable presque aussi fort qu'elle. Je craignais et je souhaitais de me retrouver devant vous...

— Quelle créature êtes-vous donc?.

— Je suis Helga, répondit-elle avec un sourire qui reflétait ce que son oncle le pasteur avait nommé sa double nature. Oui, je le souhaitais. Seulement, j'aurais voulu pouvoir vous préparer, vous écrire .. C'était impossible. J'ai laissé faire la destinée...

— En l'aidant beaucoup par votre audace. Vous ne me suppliiez pas, hier... Vous commandiez, s'il m'en souvient, et de quel front!..

— Bonjour! leur cria le baron d'un air enjoué. Vous avez eu beau temps pour votre conciliabule en plein air, et je vous ai laissé tout le loisir de devenir amis. Est-ce fait?

— A votre fils de répondre, dit la jeune femme en se composant un visage calme avec l'habileté d'une actrice de profession.

Ses yeux noyés avaient repris leur éclat métallique; son front, tout à l'heure chargé d'orages, se tendait avec une candeur d'enfant au baiser du baron, qui, en même temps, serra la main d'Aymar.

— Bien loin d'être d'accord, nous nous disputions, au contraire, répondit celui-ci; je déclarais qu'il me fallait sans retard retourner à Paris, où m'appellent des affaires urgentes, et madame, très obligeamment, voulait me retenir.

— Je me joins à elle, parbleu! Des affaires!... Je les connais, tes affaires. Des devoirs à rendre à quelque belle dame. On se doit d'abord à la famille, après une absence de deux ans. Tu resteras donc...

— Je partirai, mon père.

— Oh! oh! comme tu dis cela! Il paraît que c'est sérieux. Reviens vite, du moins.

— Croyez-vous donc que je médite de retourner dans l'Inde?

— Avec un original tel que toi, on n'est jamais sûr... Mais enfin, nous avons ta parole. Une enjambée jusqu'à Paris, aller et retour, rien de plus.

Tout en parlant, ils descendaient l'avenue dans la direction du château, et, à les voir ainsi, le baron traînant un peu la jambe, mais l'air gai, un bras sous celui de sa jeune femme, l'autre main affectueusement posée sur l'épaule de son fils, un passant mal instruit des pensées intimes de chacun eût dit :

— Quelle heureuse famille!

XI.

Huit jours, quinze jours après, Aymar n'était pas revenu, et son père s'en plaignait hautement, tandis que la baronne lui cherchait des excuses. Quant à ce qu'elle pensait au fond, nous le saurons par la lettre suivante, qu'elle écrivit sur ces entrefaites, dans une langue que son mari ne pouvait comprendre, à un ancien ami, le professeur Eric Brönner, d'Upsal :

« La vue de mon écriture vous surprendra, mon cher Éric, comme l'apparition d'un revenant, et peut-être en recevrez-vous cette impression de malaise que la vue du revenant causerait à chacun de nous, l'eussions-nous connu, aimé, regretté ici-bas. Depuis si longtemps je suis pour vous comme morte! Et cependant je sais que vous n'avez rien oublié, que vous n'avez pas voulu vous construire un foyer sur les ruines de l'amour de votre jeunesse, que vous poursuivez dans le célibat une carrière austère à laquelle le succès n'a pas manqué, mais qu'aucune affection n'est venue embellir. Vous voyez que de loin je vous ai suivi; j'ai eu longtemps auprès de moi une personne de notre pays qui conservait avec Upsal certaines correspondances; elle s'informait, et — vous reconnaîtrez une fois de plus ce que vous appelliez jadis les complications ténébreuses de mon âme — je n'étais pas trop désolée de vous savoir si fidèlement malheureux, si dévoué malgré tout à un méchant souvenir; mon orgueil s'en trouvait encore fortifié, j'en prenais une plus haute idée de moi-même. C'est ce sentiment de ma valeur, du prix auquel j'avais le droit de me mettre, c'est ce sentiment plus fort que ne doit l'être la vertu qui m'a aidée à suivre jusqu'au bout sans défaillir, sans trébucher, la voie difficile qui s'ouvre devant les jolies filles quand elles sont pauvres et sans protection. S'il en était autrement, je vous le dirais de même, car j'ai besoin d'être franche avec quelqu'un et vous êtes le seul à qui je puisse confier tout ce qui m'étouffe. Quant à une réponse, je n'en demande pas, je n'en veux pas; les conseils me seraient inutiles et je sens combien peu je mérite la sympathie.

« Reportez-vous, Éric, à cette soirée d'été, sur la petite

terrasse du presbytère, deux mois après la mort de mon oncle, quand je vous repris la bague des fiançailles en disant que cet horizon, si vaste et si beau pourtant, du golfe et de ses îles était trop petit pour une fillette de dix-huit ans qui s'était juré de voir le monde. J'étais là dans ma pauvre robe de deuil, vous parlant de tout ce qu'il me faudrait pour être satisfaite : les équipages, les toilettes, l'importance sociale de la belle châtelaine de Tyrefiord, vous vous souvenez? C'était mon idéal dans ce temps-là; elle me représentait le luxe; je n'avais rien vu de plus brillant que cette étoile de province éclipsée depuis à mes yeux. Et le marchepied pour monter de ma place à la sienne était un misérable emploi de gouvernante que m'offraient des inconnus sur le point de partir pour Paris. J'avais mis dans les journaux, à la colonne des avis, deux initiales qui ne demandaient qu'à voyager, et la modicité du salaire décidait un couple de ladres à me confier leurs enfants, trois vauriens dont la paresse, les mauvaises dispositions avaient lassé successivement la patience de plusieurs institutrices. Mais je ne savais rien de tout cela, je ne voulais pas le savoir; l'avenir s'ouvrait, m'apportant l'indépendance pour commencer. Avec quelle douceur vous vous êtes efforcé de me détourner de mon projet! Avec quelle tendresse prévoyante vous m'avez montré les ombres noires du tableau dont je m'obstinais à n'envisager que les meilleurs côtés! Une autre que moi se serait résignée probablement à attendre au village le moment où il vous eût été possible de nourrir votre femme; mais j'étais ainsi faite que tout me semblait aisé, sauf la patience. D'ailleurs, le morceau de pain que m'eût gagné à la longue votre travail opiniâtre me paraissait bien sec. Je vous le déclarai sans ménagement; ce fut très mal, je suppose; mais pourtant la sincérité est un dernier mérite. Je ne l'ai pas toujours eu comme ce soir-là! Bref, vous me vîtes une fois pour toutes telle que j'étais, enivrée de liberté, pareille à un de ces oiseaux de haut vol qui planent sans crainte sur la tempête, se sentant l'aile assez solide et d'une envergure suffisante pour les porter très loin. Mon pauvre ami! Je me rappelle votre visage si pâle et cette larme silencieuse qui fut votre unique reproche. Vous me disiez tristement : — Je ne pourrai jamais, en effet, te donner ce que tu envies. De quel prix payeras-tu tout cela, pauvre fille! réfléchis, tandis qu'il en est temps.

« Eh bien! je n'ai payé tout cela que de ma liberté, mais c'est trop cher, je le reconnais, expérience faite. Je suis arrivée au seuil de ma prison, c'est-à-dire d'un riche mariage, sans tache, sinon sans reproche. Le reproche d'être perfide et déloyale, quelqu'un me l'a justement adressé; ce quelqu'un-là est vengé aujourd'hui, vous l'êtes aussi, mon pauvre Éric; je suis malheureuse d'un malheur que je ne soupçonnais pas dans mes années d'insouciante misère. J'aime, enfin, j'aime, et je ne suis plus maîtresse de donner mon cœur. Ah! mon passé que je supportais avec tant d'impatience, comme je le regrette! La lutte pour l'existence me distrayait de tout. Chaque soir je me disais : Demain peut-être tu auras la place pour laquelle tu es faite. Un avenir que je pouvais embellir à mon gré s'ouvrait devant moi.

« Me voyez-vous, maintenant, cloîtrée dans un grand château fort triste, en compagnie d'un mari qui m'adore et dont je ne me soucie pas? Ce mari, pourquoi l'avez-vous pris? me demanderez-vous. Peut-être parce qu'on me l'avait désigné comme un homme à bonnes fortunes qui s'était joué des plus coquettes, des plus habiles. Le plaisir du combat, l'orgueil d'en sortir victorieuse, de fixer la fortune, c'est bien quelque chose. Mon triomphe toutefois eut la durée d'un éclair. Presque aussitôt je m'en suis lassée; les biens définitivement acquis n'ont que peu de valeur; ayant atteint un but, il faut pousser au delà Je me suis amusée quelque temps encore à obtenir de mon mari tout ce qu'il était résolu en m'épousant à ne me point donner... Figurez-vous que, si épris qu'il fût, il croyait me faire grand honneur en m'élevant jusqu'à lui : je devais être une femme admirablement soumise, sans volonté personnelle. Eh bien! j'ignore s'il croit toujours que je lui obéis, mais c'est à la condition qu'il ne veuille que ce que je veux. Il se déclarait résolu à vivre dans la retraite : maintenant il se lance dans le tourbillon; il était méfiant, ombrageux comme tous les hommes qui se piquent d'une profonde expérience en matière d'amour ou plutôt de galanterie : je l'ai si bien dressé que pour me distraire il engagerait volontiers tous nos voisins à me faire la cour..., et ils me la font, cela va sans dire; ils sont amoureux à l'envi, les jeunes, les vieux, les hommes mariés, les célibataires. S'ils savaient, grand Dieu, *lui* compris, mon seigneur et maître, comme ils me sont insupportables! Celui que j'ai sacrifié à une prospérité matérielle que je méprise aujourd'hui est revenu ; il me juge, il me dédaigne, il a horreur de moi, et je n'ai plus d'autre pensée que celle d'être encore la plus forte, de ramener qui m'échappe. C'est l'impossible peut-être, soit! L'impossible, l'insaisissable sont seuls à me tenter. Singulier résultat, n'est-ce pas, d'une éducation sévère, sous la règle d'un saint, dans un humble presbytère de campagne? Il y a, mon ami, quelque chose de plus puissant que l'éducation, c'est l'hérédité. Mon père était un joueur qui ne sut jamais borner ses désirs. Je tiens de lui; pour moi, la vie est comme une grande partie engagée, partie intéressante en proportion des risques. Cette fois, l'enjeu est terrible... Il y va de l'honneur et de quelque chose de plus. Si l'homme que j'ai abandonné naguère et qui me hait venait me dire : « Partons ensemble! » j'irais sans hésiter au bout du monde cacher mon amour qui serait un crime... Comprenez-moi bien : je n'ai pas dit un péché, mais un crime irrémissible, irréparable. Je vous écris avec la volupté de ce crime dans le cœur, sur le bord d'un abîme. »

Elle posa la plume et, les joues en feu, rejeta en arrière ses boucles blondes d'un impérieux mouvement de tête.

Pourquoi donc envoyer de pareilles confidences au fiancé d'autrefois?... Par un raffinement de cruauté peut-être, pour exercer sur celui-ci l'empire auquel essayait

de se dérober celui-là. L'ancienne blessure saignerait, ainsi réveillée. Eric Brönner apprendrait en même temps qu'elle avait gagné sa gageure; et puis elle éprouvait un certain plaisir à se poser en monstre séduisant autant que terrible devant cet honnête homme, placide et fidèle, qui en serait épouvanté. Mais surtout elle se soulageait : toutes les femmes ressemblent, quand il s'agit d'un secret, au barbier du roi Midas; il leur faut crier ce secret, fût-ce dans le vide; et n'était-ce pas ajouter un grain de sel au régal que de torturer, en lui adressant de loin cette infernale confession, le pauvre professeur Brönner?

La baronne relut lentement sa lettre. Elle ne s'aperçut point que le portrait qu'elle avait fait d'elle-même était un peu grandi et comme idéalisé dans le mal. Il lui plaisait de prendre cette attitude; pourtant un instinct de prudence ne tarda pas à parler plus haut que la vanité mauvaise dont elle avait été un instant possédée, car, tout en méditant, elle se mit à déchirer la feuille couverte d'une écriture nerveuse, presque indéchiffrable; puis elle alluma une bougie et brûla chacun de ces chiffons de papier, dont bientôt il ne resta que des cendres.

XII.

La situation du naufragé qui, cramponné à une frêle épave, se soutient sur l'eau avec la certitude que la première vague va lui arracher cet appui, n'est pas plus critique que ne l'était alors celle d'Aymar. Il avait trouvé à Paris un refuge précaire contre les périls extérieurs; mais quels ennemis portait-il en lui-même! Helga inaccessible, séparée de lui par des abîmes peuplés de dévorantes chimères, hantait autant que jamais son imagination. En vain appelait-il au secours de sa faiblesse le devoir, l'honneur... Il revoyait toujours la tentatrice répétant : « Je vous aimais! Je vous aimais! » avec un regard qui voulait dire : « Je t'aime encore. » Un regard menteur, il le savait bien, qui cependant le troublait jusqu'au fond de l'âme. Tout ce qu'elle lui avait dit sous la charmille n'avait frappé son oreille tandis qu'elle parlait, que comme un bruit vide de sens. Excuses, explications, il n'avait rien admis, rien que sa perfidie. Et maintenant, au contraire, quand il se rappelait..., son accent désolé obtenait grâce. Il sentait d'ailleurs avec épouvante qu'il pouvait l'aimer encore, par un prodige qui n'est pas sans exemple, tout en la haïssant. Il avait bu le philtre. Ce genre de poétique prestige dont elle lui avait semblé dès le début enveloppée, les noms de Nixe et de Walkyre que d'abord il lui avait donnés, ce qu'elle-même avait dit de la double nature d'une certaine Helga condamnée à faire le mal inconsciemment quitte à s'en repentir, tout cela paralysait sa colère. Quand la femme cygne s'envole, son amant la pleure et la maudit sans pouvoir jamais l'oublier; le dernier désir du malheureux étranglé au fond des eaux est de baiser une fois encore les lèvres froides de l'ondine meurtrière.

— Elle appartient pourtant à un autre! murmurait la conscience.

— Malheur à celui-là! s'écriait la passion exaspérée.

Et soudain son père, avec un sourire confiant, se dressait entre eux... Il reculait terrifié! Cette main brûlante qui avait cherché la sienne s'était donnée à son père... Il fallait fuir, fuir pour toujours.

Mais comment interpréterait-on ce départ? M. Dortal le rappelait à Sauldre par des messages répétés auxquels il opposait prétexte sur prétexte, tous invraisemblables, tous impossibles à soutenir longtemps, et la baronne lui avait écrit deux lignes affolantes :

« Si vous vous éloignez, ce sera ma perte. Je n'attendrai pas que l'on cherche les raisons de ce départ..., je m'accuserai, je dirai tout... Je ne veux pas que vous partiez! »

Ceux qu'il ne pouvait se résoudre à revoir reviendraient vers lui s'il n'allait pas vers eux. L'hiver les ramènerait à Paris, et alors... Quel moyen d'éviter des rapports fréquents, presque quotidiens? Il rencontrerait, quoi qu'il fît, cette femme qui, en disposant d'elle-même, ne lui avait pas de fait rendu sa liberté, qui épierait une à une les phases de son supplice. Aymar se représentait avec un mélange d'horreur et de volupté ce commerce habituel, le petit billet qui l'inviterait à dîner, qui le sommerait de donner le bras à sa belle-mère pour aller ici ou là tandis que le baron serait à la Chambre, toutes les menues angoisses d'une familiarité justifiée aux yeux du monde et qui ne pourrait cependant être que criminelle : le contact de sa robe seulement dans le coupé où elle l'aurait forcé à s'asseoir auprès d'elle; le voisinage dans une loge d'Opéra de ses épaules nues qu'il ne connaissait pas, dont il s'était cent fois figuré les neigeuses splendeurs.

Elle s'appuierait au dossier du fauteuil derrière lequel il serait assis, et le parfum de ses cheveux le griserait tandis que l'électricité de la musique amoureuse les ferait tressaillir ensemble. Il lui eût semblé plus facile d'affronter la mort que d'entendre avec elle dans ces conditions telle ou telle mélodie. D'avance il se sentait perdu et il aimait, par une inconcevable faiblesse, évoquer ce moment périlleux en passant par tous les degrés de la tentation, du combat, de la défaite. Ceux de ses amis qui le virent à cette époque furent effrayés de son regard étrange; ses distractions, ses absences inexplicables ne les frappèrent pas moins, et dans la suite on décida que la névrose qui autrefois s'était manifestée chez lui par des accès de mélancolie avait, sous l'influence de fièvres rapportées de Perse, pris dès cette époque un caractère menaçant qui pouvait faire prévoir toutes les catastrophes finales.

Ce prétendu fou pourtant raisonnait fort bien. Il avait peur des instincts de guerrière qui poussaient Helga à manier les armes dangereuses, à dompter les chevaux rétifs... Il pressentait qu'elle ferait naître, ne fût-ce que pour affirmer son pouvoir, des occasions funestes, occasions que l'homme le plus intéressé à les contrarier encouragerait immanquablement, heureux de mettre d'accord deux personnes qui le touchaient de si près, de les faire renoncer l'une et l'autre à l'inimitié apparente dont il était loin de soupçonner la source. On aurait dénoncé au baron la situation telle qu'elle était, avec ses éléments romanesques et dramatiques, qu'il eût refusé d'y croire. Cet esprit net et pratique, fixé sur un petit nombre de sujets positifs, n'admettait aucune complication, ne creusait rien : c'était son habitude de s'arrêter à la surface des événements et des caractères. Avait-il jamais songé à découvrir, par exemple, ce qui de sa femme lui échappait, le déconcertant toujours, lui laissant l'irritante impression de la posséder fort imparfaitement, comme si une muraille de glace les eût séparés, bien qu'elle s'étudiât à lui plaire? « Ma femme est froide, concluait-il avec insouciance; c'est une garantie pour un mari de mon âge. »

Dans les courts moments passés avec son fils, il avait cependant dit à Aymar : « Quand tu te marieras, si jamais tu t'y décides, je ne t'engage pas, étant fait comme tu l'es, à épouser une étrangère. Tu resterais en arrêt devant l'énigme à te casser la tête. Celle-là même, vois-tu, qui parle couramment le français, se ressent de penser dans une autre langue, dans sa langue maternelle. Quelque chose d'obscur, d'inintelligible subsiste entre elle et son mari ; la différence de race en est cause. »

Évidemment ce quelque chose qu'il signalait ainsi n'était pour le baron qu'un détail insignifiant. Il devait mettre sur le compte de ce quelque chose, avec une facile indulgence, toutes les bizarreries de conduite et de sentiment faites pour l'étonner.

— Pauvre homme ! pensait Aymar.

Et, en le plaignant, il énumérait à part lui tant de motifs qu'il avait d'aimer et de respecter médiocrement son père. Il réussissait à desserrer peu à peu ce lien sacré du sang qui lui imposait de rigoureux devoirs. Sa conscience s'égarait dans ces débats, dans ce travail intérieur qu'on appela plus tard le commencement de la folie.

XIII.

Une nuit ou plutôt un matin, brusquement, en rentrant du cercle où il avait joué un jeu d'enfer pour se défendre contre des pensées obsédantes, il donna l'adresse de la gare de Lyon à son cocher, prit le premier train qui partait et descendit à Montigny, d'où il gagna Grez. Qu'allait-il y chercher?... Lui-même ne s'en rendait pas compte. Une impulsion étrangère à sa volonté semblait décider de ses mouvements.

La barbe qu'il portait tout entière depuis ses voyages devait le changer beaucoup, car Mme Loriot ne le reconnut pas ; elle se dit seulement que le monsieur qui arrivait chez elle en demandant qu'on lui donnât certaine chambre où s'étaient succédé de nombreux occupants depuis le dernier passage des dames Birger, était pâle à faire peur, qu'il avait l'air malade. Cette conviction ne fit que s'affermir quand il refusa de déjeuner. Cependant le jeune homme parut se raviser tout à coup et ordonna qu'on lui servît dans la salle une tasse de café noir; mais, le café versé, il oublia de le boire et se mit à errer çà et là d'un pas saccadé, en examinant les tableaux avec beaucoup d'attention. Il s'arrêta surtout devant les deux toiles de Hodbrod et de Snorre, demandant à une servante qui remplaçait Lasthénie, chassée depuis longtemps, si l'on consentirait à vendre *la Walkyre*, qu'il se déclarait prêt à couvrir d'or au besoin, ce qui fut ajouté plus tard à la somme de ses extravagances lorsqu'on en fit le compte dans le village. Après quoi il sortit par le jardin. La servante, qui le guettait tout ébahie, remarqua qu'il s'était assis sous la tonnelle, la tête entre ses poings fermés, les coudes sur ses genoux.

— Ce garçon-là doit avoir du chagrin... et autre chose encore, dit-elle en se touchant le front d'un geste expressif.

Aymar gagna ensuite le bord de la rivière, marchant droit devant lui, excité, infatigable, son chapeau à la main. Des paysans racontèrent qu'il gesticulait et se parlait à lui-même. Depuis il écrivit de ses impressions un récit qu'il s'avisa de faire remettre en secret à la baronne Dortal de Sauldre et qui édifia celle-ci sur l'état de son cerveau. Voici ce curieux document, où se confondent les réminiscences et l'hallucination :

« J'atteste que j'ai *vu* et que rien dans ma vie n'est pour moi plus réel.

« C'était le 20 octobre... La saison n'était pas la même : mais ce soleil d'automne était chaud et intermittent comme le soleil de mai. Je revivais cette dernière journée, cette journée sans nuage; dans la campagne humide et déjà dépouillée tout me rappelait nos promenades à deux. Je reconnaissais tout, sauf ces nuances de pourpre et d'or dans la verdure... Elles m'étaient importunes, elles marquaient un changement. Je ne trouvais pas non plus à la lisière des prés les fleurs du printemps, les marguerites, les jonquilles de son bouquet, du bouquet oublié derrière *elle;* mais, faute de mieux, je cueillais au hasard des ronces au feuillage rougi, belles comme des fleurs. Et, le bouquet achevé, alors que je me disais : « Elle n'est plus là pour le « prendre » ; j'entendis tout à coup son rire..., un chant d'oiseau plutôt..., non pas..., c'était son rire..., et presque aussitôt j'aperçus sa robe blanche; le feuillage s'entr'ou-

vrit, elle vint à moi en disant : « Me voici, je t'attendais... « Le reste est un songe. »

« Mais je me souvenais trop, et, reculant à regret, décidé à la repousser, je lui rappelai tout ce qui s'était passé d'irréparable..., notre dernière rencontre, l'explication atroce.

« — Soit, me répondit-elle d'un air triste et résigné; soit; si tu le veux, tout est fini... Tu partiras, ton devoir et le repos d'un autre l'exigent... Moi j'accepte l'expiation, je l'ai trop méritée; mais cette journée..., cette journée encore..., qu'elle soit à nous. Oublions le reste jusqu'à ce soir.

« Je lui dis avec effroi :

« — Comment as-tu retrouvé ma trace?... Fée, devineresse, magicienne, tu es donc tout cela?

« — Je ne suis, répondit-elle, qu'une femme bien malheureuse, bien coupable..., et qui t'aime, qui t'aimera toujours. Il me fallait te revoir. Je suis venue à Paris seule, sous un prétexte. Chez toi on m'a dit que tu étais absent, parti sans dire où tu allais et j'ai compris naturellement que tu ne pouvais être qu'ici. Personne ne le saura. Nous avons devant nous de belles heures jusqu'à ce que le soleil se couche, et ton désir m'appelait tout à l'heure..., ne dis pas non... Il m'a par son intensité forcée à venir. Si tu trembles, c'est de joie et de frayeur d'avoir été si vite exaucé. Viens donc.

« Son sourire m'ensorcela et je consentis..., je consentis comme un lâche à la suivre, à ne rien lui rappeler, à ne me souvenir de rien moi-même que de notre amour jusqu'au soir.

« La journée d'autrefois, nous la recommençâmes. Ce fut comme la résurrection d'une morte ensevelie... Monter, descendre, s'écarter du chemin, courir dans les grandes herbes, jouir de tout..., et de longs repos aux mêmes endroits... et sous le même arbre, qui nous couvrait de la même ombre mystérieuse; un baiser, le même.

« Comme nous revenions vers la rivière, elle me dit :

« — Ce rouge coucher de soleil est le même aussi et la même barque se balance sur l'eau. Veux-tu?...

« Déjà elle était dans la barque. J'y sautai après elle, je pris les rames. Assise en face de moi, elle me regardait :

« — L'eau, disait-elle, flamboie comme un incendie. Je souhaiterais de glisser jusqu'au bout du monde sur cette onde de feu.

« — Et c'est au bout du monde que nous allons en effet, lui répondis-je; plus loin encore.

« Ses yeux m'interrogèrent, un peu inquiets. Nous venions justement d'atteindre une courbe où l'incendie de l'eau et du ciel semblait s'éteindre, comme si l'on eût jeté tout à coup sur cet éclat un voile de deuil. Les branches feuillues s'avançaient et se rejoignaient presque au-dessus de nous, transformant en une coulée d'encre la nappe lumineuse. Je jetai alors les rames au fond du bateau et je lui dis :

« — J'ai fait ce que tu as voulu; j'ai été heureux encore; mais nous voici arrivés à la fin de cette journée reconquise sur le passé, volée au ciel. Et je ne veux pas qu'elle finisse... Je ne veux pas du présent, je veux rester dans le passé, dans le ciel avec toi. Tu l'as voulu, tu es à moi..., tu ne seras jamais qu'à moi seul. Et à ce prix je te pardonne.

« Elle s'était levée, le visage bouleversé par la terreur.

« — Non, non... Vivre ensemble est impossible...

« — Impossible ! Mais mourir?... Tu peux mourir avec moi.

« Et, la saisissant entre mes bras, quoiqu'elle se débattît, je plongeai dans l'eau noire... Elle m'échappa... Comme je la tenais serrée, pourtant, contre mon cœur ! Elle m'échappa encore... J'entendis un cri strident qui n'était pas un cri humain, puis un grand bruit d'ailes; et, comme je remontais à la surface avant d'enfoncer de nouveau, je vis un cygne qui s'envolait à travers le feuillage...

« — Helga !...

« Plus rien... L'eau me remplit la bouche, les oreilles... Elle m'étouffa et je perdis connaissance.

« Quand je revins à moi, j'étais dans un lit; mes habits séchaient auprès du feu; la grosse aubergiste me frictionnait de toutes ses forces, et quelqu'un dit au médecin qui me tâtait le pouls :

« — Il n'est pas resté plus d'une minute sous l'eau. Je l'ai repêché tout de suite.

« Et elle?... elle?... Personne n'a pu ou n'a voulu me comprendre. »

XIV

Malgré les instances de Mme Loriot, qui voulait charitablement le soigner, malgré l'ordre exprès du docteur qui avait défendu qu'on le laissât sortir, Aymar trouva moyen de s'échapper et, avec un étonnant sang-froid, sut mener à bien l'entreprise de son retour à Paris. Aucun symptôme ne trahissait le désordre de ses idées, sauf peut-être une extrême attention à faire méthodiquement les moindres choses, quand il ne se fût agi que de prendre son billet, de monter en wagon, d'en descendre, de héler une voiture. L'homme ivre se surveille ainsi, et une raideur presque automatique, un excès de gravité révèle seul l'effort qu'il s'impose.

Le valet de chambre d'Aymar, en lui ouvrant la porte, eut des soupçons que démentaient les habitudes de tempérance de son maître.

Celui-ci entra dans sa chambre sans parler, marchant comme un somnambule; il ne répondit rien quand on lui apprit que son père était de retour à Paris et que la baronne était venue elle-même demander de ses nouvelles.

Un grand mal de tête l'accablait, dit-il en ordonnant qu'on le laissât seul.

Plusieurs fois durant la soirée, le domestique frappa discrètement sans obtenir un mot. A la fin, il pénétra chez son maître, qui ne s'était pas couché. Très rouge, les paupières closes, il gisait sur le canapé.

Bien en prit à Félix de veiller, car cette torpeur n'était que le prélude d'un terrible accès de fièvre

chaude qui se déclara durant la nuit. Dans la fureur qui le saisit, le malheureux s'accusait d'être un meurtrier, appelait Helga; il s'élançait vers la fenêtre pour se précipiter, parlant toujours d'un cygne qu'il voyait s'envoler, qu'il voulait saisir. On dut prévenir le baron en toute hâte, et ce fut le début de la maladie mentale dont Aymar n'est pas encore guéri, dont il ne guérira jamais sans doute. Peut-on cependant appeler folie, quoi qu'en disent les médecins, un état habituel de mélancolique langueur qui ne le fait point déraisonner et n'oblige nullement de le garder à vue?

Il vit en Italie, à Pise, ce vaste et poétique mausolée dont les murs mystérieux semblent faits pour ensevelir des secrets sinistres, d'insondables douleurs. Le calme apaisant de cette cité silencieuse, son climat égal ont fixé le choix d'Aymar, résolu de ne jamais rentrer ni à Paris ni à Sauldre. Deux fois il est retombé dans de violentes agitations : son père lui avait annoncé sa visite et ne devait pas venir seul. La crise ne se passa que lorsque le baron eut renoncé à son projet. C'est un divorce inexpliqué entre le père et le fils. Du reste, les rares personnes avec lesquelles ce dernier est en relations le trouvent d'un commerce agréable et doux. Il a pris la peinture en horreur; son temps se passe à étudier, à étudier les choses occultes de préférence, remises à la mode récemment par une certaine théosophie bouddhique, les prodiges de la métempsycose, de l'intuition et de l'ubiquité.

Il ressasse volontiers aussi les versions allemandes des *Sagas* du Nord et certains ouvrages fantastiques ou semi-fantastiques comme les drames de Werner. Toutes ces lectures sont faites pour entretenir des fantaisies morbides; au fond, sa préoccupation unique est de chercher à quel moment précis le délire a commencé pour lui, quelle est la limite exacte de la réalité et du rêve; même si, après tout, il y a un rêve et une réalité, si ce que nous avons touché, entendu, senti, n'est pas le vrai en dépit de tout. Telle est sa folie, folie de perplexité dont nul ne soupçonne les causes, quoique chacun se mêle de les expliquer.

Le colonel baron Dortal de Sauldre, député au Corps législatif, ne prononce plus le nom de son fils ; quand on parle de lui, il secoue la tête d'un air d'affliction. Ce fils qui devait être tout son espoir ne lui a jamais procuré que des soucis. Heureusement, sa jeune femme lui reste..., belle, intelligente, vraiment accomplie! Jamais on n'a pu rien dire d'elle qui ne fût à sa louange, et cependant elle inquiète ceux-là mêmes qu'elle fascine. Ses admirateurs sont innombrables; elle n'a pas d'amis. Les femmes, par jalousie sans doute, insinuent que sa beauté prend de plus en plus un caractère fatal, si blanche, si blonde qu'elle soit ; qu'elle a toujours l'air, même au milieu des fêtes dont elle est la reine, de couver un remords ou de méditer un crime.

— Va pour le crime! s'est écriée un jour Mme de la Fère, qui a vu du plus mauvais œil le mariage de son ancien ami parce que ce n'est pas elle qui l'a fait de ses jolies mains de coquette devenue dévote. Va pour le crime! Mais, quant au remords, je l'en défie... Elle n'a pas d'âme. Regardez-la le lundi à l'Opéra; rien ne l'émeut... Et causez avec elle de ce que vous voudrez : elle ne s'intéresse vraiment à quoi que ce soit... Oh! je l'ai bien observée..., elle n'a pas d'âme.

C'est en observant, nous aussi, la baronne, tantôt constellée de diamants dans sa loge, tantôt le matin au Bois, en habit de cheval, tantôt couchée à demi au fond de son landau découvert qui fait lentement le tour du lac, dans tous les actes enfin de la vie mondaine à laquelle peu à peu elle a ramené son mari; c'est en l'observant avec une attention persistante que nous avons vu parfois ce visage impassible et charmant s'altérer soudain, les yeux bleus si profonds exprimer sans motif apparent l'angoisse, l'épouvante ou une noire tristesse. Elle s'étourdit par tous les moyens qui peuvent l'empêcher de sentir que, possédant le reste, l'amour lui a manqué; mais ce qui lui manque est l'unique chose dont elle fasse cas. Isolée, inassouvie, elle méprise tout, sauf le jouet infortuné de son caprice d'autrefois qui voit en elle un monstre et auprès duquel, fût-ce l'espace d'une minute, elle ne serait pas en sûreté. Aymar l'a tuée par la pensée, par la volonté; elle s'en souvient.

Personne du reste ne peut se vanter de connaître Mme Dortal et moins que personne son mari, qui, parfaitement annihilé une fois pour toutes, passé du rôle de vainqueur à celui de vaincu et d'esclave, continue à dire que ces étrangères sont indéfinissables et sauve son amour-propre en proclamant que celle dont il a fait sa femme serait de force à gouverner un empire. Il ne retourne à Sauldre que le temps nécessaire aux exigences de son mandat politique, et la baronne ne l'y accompagne pas.

TH. BENTZON.

FIN.

POLITIQUE COLONIALE

Le Canada

Le marquis de Lorne, gendre de la reine Victoria, gouverneur général du Canada avant lord Lansdowne actuellement en fonctions, vient de faire connaître ses vues sur une question de politique coloniale qui est de nature à transformer la situation de l'Angleterre. Dans son livre, intitulé *Fédération impériale* (1),

(1) *Imperial Federation*, by the Right Honourable, the marquis of Lorne. — 1 vol. in-12. Londres, 1885. Imperial Parliament series, edited by Sydney Buxton, M. P. (Swann Sonneuschein and Cº).

il envisage surtout par rapport au « Dominion » le vaste plan dont la réalisation, si elle avait lieu, affecterait l'Europe entière. C'est, en effet, une idée toute nouvelle que celle de fédérer les colonies avec la mère patrie, et l'application de cette idée à la Grande-Bretagne aurait son retentissement chez d'autres nations.

Personne n'ignore que l'œuvre coloniale est celle dans laquelle a le mieux éclaté le génie de l'Angleterre. C'est un grand spectacle qu'une nation de 25 millions d'âmes régnant sur 260 millions de sujets; mais c'en est un plus grand encore que de la voir créer d'autres nations à son image, qui promettent de devenir aussi nombreuses, aussi libres, aussi prospères qu'elle-même. Coloniser n'est pas subjuguer, c'est essaimer, c'est conquérir des terres et les peupler de ses propres enfants. La Grande-Bretagne a subjugué l'Inde, l'a appelée dans une certaine mesure aux bienfaits de la civilisation, l'a délivrée d'un état de guerre quarante fois séculaire : cela est glorieux sans doute; cependant, ce qu'elle a fait là, toute autre grande nation eût pu le faire comme elle; et si la France eût conservé ses établissements dans l'Inde, établissements qui se fussent étendus par la force des choses, il est probable que les Hindous seraient aujourd'hui non moins civilisés et plus heureux qu'ils ne le sont. Ce qui est admirable chez ce grand peuple anglo saxon, ce n'est pas l'esprit de domination — qui est peu de chose, — c'est la force créatrice : il a fait les États-Unis; il a fait l'Australie; il a fait le Canada. Les États-Unis se sont détachés de lui et il voit venir sans crainte le moment où les deux autres colonies pourront vouloir s'en détacher à leur tour. Devant cette éventualité, il ne se prépare point à la résistance : loin de là; quelquefois même il semble appeler l'événement de ses vœux, comme un père de famille désire l'établissement de ses enfants. Ce qu'il demande, c'est que ceux-ci ne le quittent point qu'ils ne soient réellement adultes; c'est qu'en abandonnant son toit protecteur ils sachent se conduire eux-mêmes; c'est que les frères ne se querellent point, ne se jalousent point entre eux, ne se ruinent point mutuellement; c'est enfin qu'ils ne soient point des enfants dénaturés, qu'ils vivent à l'avenir de leur travail et n'essayent pas d'emporter les richesses de la maison paternelle.

Il y a loin de cet idéal à celui des anciennes nations colonisatrices. « Les colonies n'existent que pour la mère patrie » : tel était jusqu'ici l'axiome le plus incontesté de la sagesse gouvernementale. L'Espagne, pour sa part, ne s'en est jamais départie. On l'a bien vu par les répressions sanglantes qu'elle exerçait hier encore contre ses colons de Cuba. L'Angleterre entend autrement les choses :

« Les colonies, dit le marquis de Lorne, n'ont pas eu jusqu'à présent une part suffisante dans la direction générale de la politique de l'empire britannique. Il s'agit aujourd'hui d'étudier en quelle manière les colons peuvent être mis en jouissance du droit de cité dans l'Empire et comment ils pourront supporter l'égalité des charges qui est la conséquence de l'égalité de droits. La solution de cette question ne saurait être dès à présent définitive. Il faut marcher lentement, prudemment, et laisser l'initiative de leur progrès politique aux colons eux-mêmes. C'est à eux, non à nous, de savoir ce qui leur convient. »

Ces sages et libérales paroles mériteraient d'être inscrites en tête de l'histoire moderne de l'Angleterre. C'en serait la page la plus belle, s'il est vrai que croître et multiplier soit pour l'humanité la première des lois.

I.

Le beau système colonial anglais a, comme beaucoup de choses, pris naissance dans un concours d'événements fortuits. Il a commencé par le Canada. Au moment où les États-Unis venaient de se constituer et où la France jetait dans le monde un nouvel idéal politique, l'Angleterre comprit qu'elle ne pourrait conserver ce pays qu'en lui donnant un haut degré de liberté. Le bas Canada était pour elle une conquête récente; le haut Canada subissait l'attraction de la grande union qui se formait à côté de lui. La domination de la Grande-Bretagne y était donc des plus précaires, et, pour la raffermir, l'Angleterre recourut au grand moyen d'une constitution coloniale telle qu'on n'en avait pas encore vu. La première constitution canadienne date de 1762. Pour le temps, c'était un chef-d'œuvre de libéralisme : une transcription libérale de la constitution anglaise, moins la responsabilité du pouvoir exécutif. Pour plus de précaution, les deux Canada étant encore distincts de mœurs et d'intérêts aussi bien que d'origine et de langue, on leur donna deux gouvernements séparés. Chacun d'eux eut sa Chambre haute et sa Chambre basse, son Sénat nommé par le roi et sa Chambre des communes élue par le suffrage des citoyens. Les choses marchèrent ainsi pendant quarante-huit ans : quarante-huit ans pendant lesquels nos chers compatriotes canadiens souffrirent beaucoup dans leur cœur et dans leur âme, car ils étaient restés Français, mais pendant lesquels aussi ils s'initièrent à la pratique de la liberté politique. En 1840, le gouvernement anglais pensa que le temps avait fait son œuvre, que les deux moitiés du Canada pouvaient être réunies: il fondit les deux parlements en un seul. En même temps il se démit des fonctions administratives qu'il avait exercées jusque-là, et il en investit les colons eux-mêmes.

De cette nouvelle constitution date pour le pays une révolution féconde. En dix ans, les Provinces-Unies du Canada (c'était le nouveau nom de la colonie)

acquirent le sentiment d'une existence politique propre, indépendante, individuelle. Comme corollaire nécessaire du *self-government*, le pouvoir exécutif avait été rendu responsable; et le rôle de la Couronne, réduit à ce qu'il est en Angleterre et dans les pays les plus libres du vieux monde.

L'acte de 1840 demeura en vigueur pendant vingt-sept ans. Vingt-sept ans sont partout une période politique assez longue; mais ils comptent triples dans la vie de peuples qui se développent aussi rapidement que le font les colons de l'Amérique du Nord. Les Canadiens avaient eu le temps d'éprouver les avantages du gouvernement par soi-même et de l'administration locale. Cependant l'intégration de provinces si vastes, si distinctes d'origine, si éloignées les unes des autres, était loin d'être encore une œuvre achevée; le temps avait fait beaucoup, mais il n'avait pas tout fait; les Provinces-Unies n'étaient pas si unies que leur nom le disait; les sections françaises voyaient avec déplaisir les districts de l'Ouest demander une plus grande part de représensation dans le parlement et menacer par là de mettre les Canadiens français en minorité. Des troubles éclatèrent en 1867 : c'est alors que le gouvernement anglais, toujours disposé à seconder les désirs de ses colons quand cela ne blesse point ses intérêts commerciaux, mit en avant l'idée d'une union fédérale des provinces du Canada et proposa de remplacer la copie de sa propre constitution par une copie de la constitution des États-Unis. Ce n'était pas la première fois qu'on y songeait, et même c'était là la première idée qui s'était offerte en 1792. A cette époque, elle n'était pas encore mûre; mais trois quarts de siècle de gouvernement représentatif avaient modifié la situation. Les Canadiens et le gouvernement anglais se trouvèrent réunis dans la même pensée; on chercha un nouveau nom pour le nouveau corps politique; on choisit celui de « Dominion du Canada »; les troubles s'apaisèrent, et la Constitution fédérale de 1867 commença à fonctionner.

« Dix-sept ans, écrivait l'autre jour une grande Revue anglaise, dix-sept ans se sont écoulés depuis qu'a commencé cette dernière phase du développement politique du Canada, et l'on peut dire que, malgré les imperfections qui sont inhérentes au système fédéral, l'expérience a pleinement réussi. La confédération, qui, à l'origine, ne comprenait que quatre provinces, embrasse aujourd'hui l'immense territoire qui s'étend entre les deux océans, quelque chose comme six fois la France et douze fois l'Angleterre. En quelques années, une nouvelle province a été peuplée et défrichée dans le nord-ouest, laquelle est admirablement appropriée à la culture des céréales et, dans trente ans, fournira une partie considérable du blé qui se consomme dans le monde. Une grande voie ferrée met les provinces fertiles de l'ouest en communication avec la mer. Une autre, bien plus grande encore, également utile aux intérêts de l'empire britannique, à l'unification du Dominion et à la colonisation du nord-ouest, sera ouverte dans peu de mois. A ce moment, l'océan Pacifique et l'océan Atlantique seront reliés ensemble à travers le Canada, comme ils le sont déjà par une voie ferrée semblable à travers les États-Unis. Les canaux ont été élargis de façon à faire du Saint-Laurent la principale artère du commerce dans les riches contrées agricoles qu'il arrose. Le chiffre total du commerce du Dominion s'est élevé en vingt ans de 28 millions de livres sterling (675 millions de francs) à 46 millions (1 milliard 150 millions de francs), et celui du revenu public a doublé. On calcule l'épargne actuelle des Canadiens, épargne déposée dans les banques, les fonds publics, les diverses compagnies sérieuses, à 4 livres sterling (100 francs) par chaque homme, femme ou enfant. L'instruction primaire est très répandue, la presse influente et des ouvrages estimables d'histoire, de droit, d'économie politique, sont sortis de la plume d'écrivains canadiens. »

On peut donc, d'une façon générale, assurer que le Canada n'est aujourd'hui ni un pays malheureux ni un pays mécontent : « La liberté, l'indépendance, nous les avons! » s'écriait l'autre jour le chef du ministère — le Premier, — sir John Macdonald ; « quel pays dans le monde est plus libre, plus indépendant que le nôtre? Nous nous gouvernons nous-mêmes; bien, mal, comme il nous plaît! Nous taxons, si nous le voulons, les produits de l'Angleterre, et nous ne nous en faisons pas faute. Nous ne recevons pas la loi de la mère patrie, et nous n'en jouissons pas moins de sa protection. C'est la liberté politique la plus entière, mise sous la garantie d'une grande puissance (1). »

Sir John Macdonald a raison : les Canadiens sont absolument maîtres du gouvernement de leurs propres affaires. C'est au point que les *Highs commissioners*, leurs fondés de pouvoirs en Europe, ont récemment été investis du droit de faire avec les nations étrangères des traités de commerce dans lesquels le gouvernement anglais n'intervient que comme conseil. Aucun des griefs qui ont donné lieu aux insurrections de 1839 et de 1867 n'existe plus. La révolte qui vient de se terminer par la capture de Louis Riel n'avait rien de commun avec un mouvement politique. Motivée jusqu'à un certain point par leurs souffrances, c'était, de la part des métis de l'Ouest, un commencement de jacquerie. Il est heureux qu'elle ait pu être promptement comprimée, car elle menaçait un des intérêts qui sont les plus dignes d'être protégés : le défrichement et la colonisation des provinces de l'ouest. Il arrive au Canada ce qui est arrivé aux États-Unis : sur les bords du pays civilisé s'est formée une population de coureurs de prairies et de bois, qui a mêlé son sang avec celui des Indiens et donné naissance à la race métisse. A l'origine, les coureurs de bois français ont souvent été des héros;

(1) Discours prononcé à Montréal en février 1885.

c'étaient des *adelantados* espagnols et portugais, moins la cruauté. Les missionnaires marchaient sur leurs pas, et tous ensemble faisaient une œuvre intéressante et patriotique. Mais les coureurs de bois anglais, eux, ont toujours mérité le nom de *Rowdies*, aussi bien dans le nord que dans le sud du continent. D'ailleurs, les Indiens, n'en déplaise aux poètes, sont une race inférieure, peu capable de travail et de culture. La population qui s'est formée des unions des Indiennes avec les coureurs de bois participe des défauts des mères. Tant qu'elle a seule occupé les provinces de l'Ouest, ces contrées n'ont pas fait de progrès. Depuis quelques années, la création des chemins de fer, la marche rapide de l'immigration ont tendu à refouler Indiens et métis. Le moment est venu où ils ne peuvent plus reculer davantage, à moins d'abandonner les pays giboyeux et fertiles. C'est pour cela qu'ils réclament, comme ils avaient déjà réclamé en 1869, des concessions définitives de terres. L'humanité, la justice, peut-être même l'intérêt conseillent au gouvernement canadien de ne pas les leur refuser. C'est un inconvénient sans doute de laisser subsister dans des districts qui seront bientôt des pays civilisés une population demi-sauvage, livrée à la paresse, plus amie de la chasse que de l'agriculture, et qui constituera longtemps pour les colons ce qu'ils appelleront une *nuisance*. Mais il faut compter sur la puissance irrésistible de la civilisation. Il faut surtout être humain et juste, et respecter les droits acquis à la jouissance d'une certaine portion du pays qu'ils habitent par les descendants des coureurs de bois. Nous le répétons : il ne faut rien inférer de la révolte des métis de l'Ouest contre la situation paisible et heureuse du Canada. Le pays n'est pas mécontent; il ne peut pas l'être, puisque, s'il l'était, il serait maître de le dire et de changer son état politique. Le gouvernement anglais n'est pas disposé à le retenir de force dans son allégeance. Ce sont les Canadiens eux-mêmes qui, pesant leur intérêt dans leurs propres balances, cherchent d'un commun accord avec les Anglais les moyens de développer de plus en plus le corps politique qu'ils composent, pour leur avantage d'abord, et ensuite, s'il est possible, pour celui de l'Angleterre.

II.

La pensée de s'agréger à l'Union américaine est naturellement la première qui a dû se présenter à l'esprit des Canadiens d'origine anglaise. Aujourd'hui encore elle a des partisans; mais elle perd du terrain à mesure que le Canada grandit et qu'il entrevoit la possibilité de former un jour, lui aussi, une union aussi vaste, aussi puissante que celle de ses voisins du Sud-Est. Quant aux Canadiens d'origine française, leur sentiment intime répugne à l'idée d'une annexion aux États-Unis. Elle ne saurait plaire davantage à l'Angleterre; ce n'est donc point là la solution véritablement cherchée. Trois systèmes de gouvernement ont, par une progression constante dans les voies de l'indépendance, été successivement appliqués au Canada : de 1792 à 1840, un pouvoir législatif local et une administration irresponsable centralisée à Londres; de 1840 à 1867, le même pouvoir législatif local, avec un pouvoir exécutif responsable pris dans le sein du parlement et nommé par le souverain; de 1867 jusqu'à nos jours, les deux mêmes grands rouages, plus une fédération des provinces s'administrant chacune elle-même, et la Couronne s'abstenant de toute espèce d'intervention dans le gouvernement, sauf en matière de politique étrangère. Aujourd'hui des hommes de bonne volonté cherchent un quatrième système : celui-là plus vaste, plus élevé que les autres, et de nature à embrasser, outre le Canada, l'Australie, le Cap et, au fur et à mesure de leurs progrès, toutes les autres colonies anglaises.

Cette idée consisterait à fédérer les colonies adultes avec la mère patrie. L'Angleterre ne serait plus une puissance européenne insulaire, ayant des établissements coloniaux dans les cinq parties du monde; elle serait un empire immense, disséminé sur toute la surface de la terre. Quand on lit les publicistes anglais qui ont écrit depuis dix ans, on est frappé de la fréquence inaccoutumée avec laquelle ce mot *Empire* revient sous leur plume. L'idée qu'il exprime n'a pas hanté le seul cerveau de lord Beaconsfield; elle se popularise tous les jours; elle vient de donner naissance à une association qui a pris le nom de Ligue pour la Fédération de l'Empire, *Imperial Federation League*, et qui se propose d'avoir son organe dans la presse périodique (1); elle ne sera pas dans l'histoire le moindre trait de l'évolution accomplie sous le règne de Victoria; et il semble que le gendre de la reine soit lui-même, dans une certaine mesure, au nombre de ses partisans.

« Il n'y a point d'exemple dans l'histoire, dit-il en substance, d'une croissance comme celle de la race anglo-saxonne. Ce sont des sujets de la Grande-Bretagne qui cultivent les quarante-quatre centièmes du blé qui pousse dans l'Amérique du Nord, en Australie, dans l'Afrique méridionale. Il est évident qu'un pareil fait doit avoir pour l'Angleterre des effets sans précédents. En 1851, nous n'avions que trois millions et demi de colons : nous en avons maintenant neuf millions! Ils ont acquis pendant ce temps le sentiment de leur force. Dans cinquante ans, leur alliance ou leur inimitié sera pour nous une question de vie ou de mort. Or il y a toujours, dans quelque coin du cœur humain, inimitié secrète quand il n'y a pas entre les hommes éga-

(1) *L'Athenæum* du 13 juin 1885 annonce que cet organe sera une Revue mensuelle.

lité de droits, de position, de dignité. Les guerres coûteuses et sanglantes que nous venons de soutenir au Cap, les annexions que nous avons faites en Océanie, les questions qui s'agitent au Canada, tout indique qu'il y a lieu d'examiner de près la nature de nos rapports avec nos grandes colonies. C'est pour cela que des hommes politiques, appartenant à tous les partis, sont entrés dans l'Association; qu'elle a les sympathies des conservateurs aussi bien que des libéraux, et des manufacturiers comme des propriétaires. Il est évident que si nous laissons nos énormes colonies soit s'annexer à une autre puissance, comme le Canada y a songé, soit se déclarer indépendantes, comme l'Australie en viendrait à le faire dans un temps relativement court, il est évident qu'elles cesseraient peu à peu de donner la préférence aux produits anglais, au pavillon anglais, aux marchés anglais, que le commerce d'importations et d'exportations que nous faisons avec elles (commerce qui s'élève à présent au chiffre de plus de deux milliards de francs par an) diminuerait rapidement et, avec lui, la grandeur de l'Angleterre. Il faudra peut-être bientôt choisir entre la désagrégation de l'empire ou son intégration complète; et c'est sans aucun doute, les termes étant ainsi posés par la force des choses, le dernier parti qui est le meilleur. » — Nous ne faisons que résumer les opinions que le marquis de Lorne exprime en de nombreuses pages.

Pour opérer l'œuvre de la Fédération impériale, il compte beaucoup sur le prestige qu'exerce dans les possessions lointaines de la Grande-Bretagne le nom de la reine. Le long et heureux règne d'une femme justement estimée pour ses vertus domestiques aura beaucoup contribué à idéaliser chez les colons anglais le principe de la royauté. L'ancien gouverneur général du Canada en a fait l'expérience, et il estime que, fiction pour fiction, les Canadiens devront préférer celle du pouvoir souverain d'une reine à celle du pouvoir suprême d'un magistrat électif. Plus ils ont, dit-il, de relations avec les Etats-Unis et d'occasions d'assister aux crises périodiques amenées par l'élection présidentielle, plus ils apprécient les avantages qu'offre la stabilité de cette présidence inamovible, neutre, impartiale et purement idéale qu'exerce chez eux, comme chez lui, le souverain d'Angleterre. De plus, il y a toujours un côté romanesque dans l'esprit des hommes, et dans l'esprit des colons — ces fils d'aventuriers et de poètes — plus encore que dans celui des vieux peuples. C'est à ce côté poétique de leur âme que répond le nom de *Source d'honneur* — *Fountain of honour*, — donné au souverain, nom qui n'exprime pas tant le pouvoir de conférer des honneurs que la dignité inhérente à la représentation d'un vieil et glorieux empire dans lequel sont accumulés des siècles de services rendus à la civilisation; dignité pour ainsi dire mystique, que le souverain répand autour de lui, comme un Dieu répandrait la grâce. Chez des vieilles nations européennes, le mythe a perdu de sa force : elles sont trop accoutumées à voir la royauté de près; mais de loin, et pour des peuples encore jeunes, enthousiastes, il exerce une espèce de charme. « Il faut avoir, dit le marquis de Lorne, entendu chanter l'antienne nationale dans les contrées lointaines, par des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, pour se rendre compte du pouvoir magique qu'exerce là le nom de la reine. La ferveur patriotique et religieuse qui se trahit dans l'accent de toutes ces voix doit entrer pour quelque chose dans les calculs de ceux qui font des vœux pour que se conserve à travers le monde la cohésion de la race anglo-saxonne. »

Un autre avantage attaché, aux yeux des Canadiens, à la puissance idéale de la Couronne, c'est l'influence pacificatrice qu'elle peut en certains cas exercer. L'appel au conseil privé est une ressource suprême qui a souvent dénoncé des difficultés inextricables : non que la sagesse du conseil soit en elle-même supérieure à celle des tribunaux ordinaires, mais parce que tout le monde s'est trouvé d'accord pour respecter ses décisions. La rivalité inextinguible de Kingston, Montréal et Québec a été apaisée par un jugement de Salomon rendu par la reine. Priée de désigner elle-même la capitale du Canada, elle a indiqué un village.

En matière de relations extérieures, l'avantage de l'union est suprême, puisque c'est pour le faible la garantie du fort.

Voilà ce que le Canada, l'Australie, le Cap auraient à perdre à la déclaration d'indépendance. De son côté, l'Angleterre doit redouter que ses anciennes colonies, une fois entrées dans le concert des puissances, ne fassent un jour alliance avec ses ennemis. Tout le monde a donc un intérêt pressant à maintenir l'union. Mais un pays de 3 millions d'âmes, comme l'Australie, et de 5 millions comme le Canada, déclare dès à présent qu'il ne peut rester mineur pour l'exercice d'un seul de ses droits. Or il en est un dont il ne jouit pas : c'est celui de décider, au prorata de sa population, les questions de paix ou de guerre. Les colonies sont les portions de l'empire qui ont le plus à souffrir des guerres maritimes, et ces guerres peuvent être déclarées sans leur participation. Les intérêts qui les amènent leur sont souvent étrangers, et ce sont elles qui, indirectement, en payent les frais.

C'est pour cela qu'est née l'idée d'un nouveau système dans lequel toutes les colonies auraient part à la direction de la politique de l'Empire, et où leurs représentants siègeraient à Londres dans un conseil fédéral. C'est certainement une grande expérience à tenter : une expérience qui ne doit être faite qu'avec une extrême prudence, mais qui mérite bien que les plus hauts esprits s'y consacrent.

Dans tout le volume du marquis de Lorne règne un ton vraiment libéral de bienveillance et d'impartialité.

L'auteur est juste envers tout le monde ; il l'est même envers la France, et il l'est surtout envers les habitants du Canada français. Il s'étonne — devant cette rapide croissance de la population franco canadienne, son industrie, son esprit d'épargne et de sagesse, son affection persistante pour sa patrie d'origine — qu'on ait pu accepter dans le monde l'idée que la nation française n'était pas née colonisatrice, et il n'attribue qu'aux fautes de son gouvernement ses insuccès coloniaux : « Les colons français, dit-il (et cet aveu est une bonne note à prendre), n'y ont eu aucune part. »

LÉO QUESNEL.

LITTÉRATURE PORTUGAISE CONTEMPORAINE

Mlle Guiomar Torrezao

De la littérature portugaise on ne connaît guère en France que le nom de Camoëns, et, ce qui est plus grave, on semble peu disposé *à priori* à croire qu'il y ait autre chose. Il faudrait savoir cependant que cette littérature a eu, depuis le romantisme, une renaissance véritable, qu'elle compte à l'heure actuelle un certain nombre d'écrivains de grand talent, et qu'elle ne mérite en tout cas à aucun titre d'être condamnée sans appel. Le peuple portugais est d'ailleurs un peuple aimable, qui aime beaucoup la France et qui est très au courant de tout ce qui s'y fait : la courtoisie nous fait donc un devoir de ne pas nous désintéresser de ce qui l'occupe.

Les journaux signalaient récemment l'arrivée à Paris de Mlle Guiomar Torrezao, la première femme de lettres du Portugal. Mlle Torrezao occupe une place éminente parmi les romanciers contemporains de son pays; il n'en est pas, à coup sûr, qui soit plus populaire soit en Portugal même, soit au Brésil. Son portrait a été reproduit en première page de tous les journaux illustrés et *magazines* de là-bas; ses biographes et ses critiques ne parlent d'elle que sur le ton d'un lyrisme enthousiaste, et il faut que le public soit de leur avis, car il fait le meilleur accueil à tous ses ouvrages. L'un d'eux a même obtenu déjà deux éditions, ce qui est, m'assure-t-on, vu le cercle limité des lecteurs, le chiffre d'un succès peu ordinaire.

Mlle Torrezao a beaucoup écrit. Elle collabore activement à un grand nombre de journaux et de Revues, à qui elle fournit des chroniques, des Nouvelles, des études littéraires. Elle s'est essayée au théâtre avec assez de succès dans des pièces originales, telles que son drame intitulé *l'Amour d'une fille*, ou dans des adaptations de la scène française, dont la plus récente est *Denise*. Elle a fondé, il y a quelques années, et elle dirige avec la collaboration d'écrivains de tous les genres une publication annuelle, l'*Almanach des dames*, œuvre de vulgarisation élégante, qui se vend à plusieurs milliers d'exemplaires. Elle a publié enfin un certain nombre de volumes, parmi lesquels je n'en veux retenir que deux : *Roses pâles* et *la Comédie de l'amour*. Ces deux recueils de Nouvelles sont ce qu'elle a fait de mieux, et donnent la mesure exacte et le caractère particulier de son talent.

Ce talent est quelque chose de très complexe et de malaisé à définir. Ce n'est ni l'imagination débordante de Camillo Castrello Branco, l'écrivain le plus prodigieusement fécond du Portugal, un Ponson du Terrail avec plus de style; ni la vigueur naturaliste d'Eça de Queiroz, le disciple de Zola. C'est quelque chose de moins, si vous voulez, mais de mieux aussi, de plus fin et de plus délicat : la sensibilité affinée, le charme poétique, l'abondance parfois exubérante du langage, le je ne sais quoi d'indéfinissable et de subtil qui trahit à chaque moment la touche féminine; — et puis aussi parfois des aperçus lumineux, une largeur de vue qui étonne, un sens critique supérieur, de l'esprit, et très parisien vraiment, de la verve, de l'humour... Arrangez tout cela comme vous l'entendrez.

Les Portugais raffolent trop aisément de nos livres, comme de notre parfumerie et de nos modes. Ainsi que tous ses compatriotes, Mlle Torrezao a subi l'influence de notre littérature contemporaine; elle l'a subie même un peu contre son gré, car elle se plaint volontiers de l'invasion toujours croissante de l'esprit français, qui tend à compromettre, estime-t-elle, le véritable génie national. Elle avait commencé par faire du lyrisme et de l'idéalisme pur : son roman intitulé *Céleste* est le chef-d'œuvre de sa première manière, chef-d'œuvre d'analyse pénétrante et d'exquise émotion. C'est l'histoire d'une jeune fille qui se sacrifie pour celui qu'elle aime, se marie à un autre pour le laisser libre, et meurt bientôt d'amour et de désespoir. D'un tout autre caractère sont les petites Nouvelles qui forment le volume *la Comédie de l'amour*, avec cet épigraphe de Musset :

> Eh! mon Dieu, si l'amour est une comédie...

Ces Nouvelles rappellent à s'y méprendre certains contes de Guy de Maupassant, avec toutefois une saveur exotique. Il y a là une préoccupation évidente de naturalisme, non seulement dans le choix des sujets, simples avec intention et tirés de la vie commune, dans l'amertume parfois aussi de l'observation, mais dans le style, plus travaillé et moins lâche, où se trahit l'effort pour créer une forme nouvelle en dehors de la banalité convenue et de la facilité courante.

Le récit le plus franchement réaliste du recueil a pour titre *la Joueuse de viole :* une de ces pauvres filles qu'on voit jouer au coin des rues, passant par toutes les étapes de la misère, devenue, son père mort, la

seule ressource d'une famille de plusieurs enfants, de sa mère, qui veut exploiter sa beauté, mais manquant de courage pour s'avilir et se tuant pour échapper à la honte... Une scène bien frappante est celle où la joueuse de viole veille auprès du lit de son père mourant : elle se rappelle tout ce qu'elle a eu à souffrir des mauvais traitements de cet homme, qui n'a jamais eu pour elle une caresse, une douce parole; tous les détails lui reviennent, les coups, les insultes lorsqu'elle revenait les mains vides; — puis soudain elle songe à ce que lui aussi a dû souffrir, à cette existence misérable de joueur d'orgue, sans un sourire ni une joie, et une immense compassion s'élève en elle, un désir de le sauver pour l'aimer maintenant et tâcher de lui rendre la vie plus douce.

« Pour la première fois elle se prit à songer que l'orgue de Barbarie devait peser bien lourd, et elle eut une grande peine de ne pas le lui avoir pris plus tôt. Dorénavant ce serait elle qui s'en chargerait...

« Et elle ferait toutes ses volontés; elle rirait, répondrait au monde, se montrerait gaie... On vivrait en paix comme le bon Dieu avec les anges.

« Vaincue par l'enchaînement de ses pensées, cédant à la pitié douloureuse qui affluait pour la première fois de toutes les sensibilités de son âme, elle se pencha et baisa le visage de son père.

« Elle ne l'avait jamais embrassé encore; elle n'aurait pas osé... »

Il faudrait citer davantage; mais je me demande si, en voulant donner une idée plus complète de l'original, je n'en donnerais pas une idée inexacte. Le portugais, comme tous les idiomes méridionaux, où la sonorité et l'harmonie est un des plus grands charmes du style, perd trop souvent à être traduit : ce qui est simple devient plat en français; ce qui est poétique devient fade et rococo. Il y a des choses qui nous semblent bien vieillies et qui seront toujours charmantes en portugais ou en espagnol : les fleurs, le soleil et le printemps; mais n'essayons pas de les faire passer dans notre langue. Ce serait vouloir justifier le dicton célèbre : *Traduttore, traditore.*

Avoir su conquérir une situation littéraire aussi brillante que celle dont jouit Mlle Torrezao, dans un pays où une femme qui prend la plume a à lutter contre le préjugé presque général qui la renvoie à son ménage, il a fallu, pour en arriver là, plus qu'une intelligence moyenne et qu'une volonté ordinaire. C'est donner en même temps un bel exemple, et qui n'aura pas été perdu. L'instruction des femmes, leur émancipation intellectuelle a été d'ailleurs une des causes pour lesquelles Mlle Torrezao a combattu le plus sans relâche: n'aurait-elle pas d'autre titre à notre sympathie, celui-là devrait encore suffire. Certes, les tentatives qu'elle a pu hasarder jusqu'ici pour faire triompher la cause des femmes sont encore bien timides. L'*Almanach des Dames*, qui va donner chaque année la manne intellectuelle aux jolies Portugaises, nous semble bien insignifiant encore et nous fait sourire. Mais la marche du progrès est lente, ne l'oublions pas, et la prudence veut qu'on se contente longtemps de demi victoires. Associons-nous cependant de grand cœur au vœu exprimé récemment par un journal portugais, *As Instituiçoes* : il appartiendrait à l'initiative royale de placer Mlle Guiomar à la tête d'une maison d'instruction de nouveau modèle, qu'elle saurait diriger avec tout son tact et son savoir, et où l'on enseignerait aux filles « autre chose qu'à faire du crochet ou à mâchonner quelques règles de grammaire ». (Textuel.)

BORIS DE TANNENBERG.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Arsène Houssaye, qui avait interrompu sa confession, fatigué d'avoir frappé sur la poitrine d'autrui, vient de la reprendre et de la terminer (1). Ce n'est pas encore sa poitrine qui est meurtrie, et à moins d'avoir pour lui la tendresse passionnée d'Orgon pour Tartuffe on ne soupirera pas douloureusement : le pauvre homme! Il s'était arrêté au moment presque où il était appelé à présider aux destinées de la Comédie-Française. Il raconte son règne avec orgueil. C'était un roi charmant, à l'en croire. Quelques vieux burgraves criaient sans doute : et la discipline? Et la discipline? Ils ne comprenaient pas que si cette main gantée de chevreau beurre frais semblait laisser flotter les rênes, l'attelage allait en réalité comme le voulait et où voulait et de l'allure que lui imprimait son automédon. N'est-ce pas là le grand art, de conduire les hommes sans en avoir l'air? Des résistances, il en a rencontré; mais il en triomphait par quelques paroles souriantes. Il avait une amabilité séduisante derrière laquelle les récalcitrants sentaient une volonté très ferme. Son sceptre était enguirlandé de roses; mais on savait que sous les fleurs se cachait une tige de fer. Les récalcitrants de la première heure s'étaient soumis bientôt. Ils avaient dit : le char ne marchera pas! Et force était de reconnaître que le char marchait. Ils avaient murmuré contre les prodigalités, jusque-là inconnues, de la mise en scène, et ces prodigalités étaient compensées au delà par l'accroissement des recettes. De temps à autre, les malveillants du dehors faisaient échec au

(1) Arsène Houssaye, *Confession* (souvenirs d'un demi-siècle); tomes III et IV. — Paris, 1885. E. Dentu.

roi; mais Rachel arrivait au secours du trône menacé. Elle courait au plus vite chez les passants, les tout-puissants; là elle disait : « Je rentre dans ma tente, si vous ne me laissez pas Arsène », et on lui laissait Arsène. A neuf heures du matin, on avait enlevé du cabinet directorial le bureau Boule auquel tenait avant tout le directeur coquet, pour le remplacer par le bureau empire qu'un nouveau directeur austère considérait comme le palladium du Théâtre-Français; à quatre heures du soir, le bureau empire s'éloignait piteusement et le bureau Boule rentrait avec des airs de triomphateur. Si un beau jour il disparut pour ne plus revenir, c'est que rien en ce monde n'a une éternelle durée. Frère, il faut mourir! Quand le roi détrôné déposa son sceptre dont les roses n'étaient pas encore fanées, il emporta les regrets de ceux qui l'avaient accueilli autrefois sans enthousiasme. On lui rendit, et il se rendait à lui-même cette justice, que son règne n'avait été infécond ni pour la Comédie française ni pour l'art.

Mais nous n'avons pas, dans ces deux derniers volumes, seulement la confession du directeur, nous avons les confessions du mari, celles de l'homme à bonnes fortunes qui a moins de remords que de contentement épanoui, le don Juan! les confessions encore de l'homme de lettres, de l'ami des beaux esprits du temps, de l'ami du souverain, de l'ami des ministres, de l'ami des hôtes de Compiègne, qu'ils eussent ou non trempé dans le 2 Décembre. Nous assistons ainsi au défilé de tous les heureux de ce temps-là, dont l'un disait, un jour d'épanchement : « Je ne sais pas si cela durera encore longtemps; mais nous nous serons bien amusés! » M. Houssaye leur sourit à tous très amicalement au passage, ce dont vous n'aurez pas la candeur de vous étonner. Il n'était pas, lui, de ceux dont la Muse vengeresse s'armait d'un fouet vite ensanglanté pour les châtiments. Une bonne fille, sa muse, très indulgente et accommodante. Laissons pleurer les Jérémies, gronder les Catons; nous, passons la vie gaiement! Foin des causeurs moroses! Mais c'est un monde charmant, ce monde où l'on s'amuse et contre lequel ils tonnent du fond de leur triste retraite! Qu'est-ce qu'ils ont donc contre Morny? Un causeur très spirituel, Morny, et un homme qui entend la vie, je vous assure! On ne bâille jamais dans son hôtel! Et quant à Napoléon III, quand ils lui jetteront toujours à la tête les mots de serments violés, parjure, guet-apens nocturne, la belle affaire! Hier encore il est venu au théâtre, et deux heures durant je lui ai tenu compagnie dans sa loge, et à plusieurs de mes bons mots il a souri! Et tenez, l'autre soir, chez une belle dame, Vivier, l'homme aux farces légendaires, Vivier, *ce drôle de cor*, comme il s'appelle si plaisamment, Vivier qui fait les imitations comme pas un du théâtre du Palais-Royal, est apparu en Sosie de l'empereur. C'était à s'y méprendre et pendant une heure tout le monde y a été trompé. Le croiriez-vous? Durant cette heure, Vivier a distribué, histoire de rire, à quelques-uns des assistants des places très bien payées, ma foi! Eh bien, qu'a fait l'empereur le lendemain, apprenant cette scène d'imitations? Il a fait venir son Sosie et l'a prié de recommencer la scène sous ses yeux ; après s'en être fort diverti, il a confirmé les faveurs octroyées la veille par Vivier. C'est ainsi que ***, entre autres, est devenu commissaire impérial près des théâtres subventionnés. N'est-ce pas charmant un souverain qui entend ainsi la plalsanterie?

Et puis ce vin n'est pas le vin d'un méchant homme,

comme dit don César de Bazan au quatrième acte de *Ruy Blas*.

Mais oui, très bien, indulgent et souriant Arsène. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer que vous n'avez de colères et de sévérités que contre de braves gens comme M. Mazères. — Ah! c'est qu'il est bien ennuyeux, M. Mazères! — En effet, c'est une raison. Ce que j'en disais, c'était pour qu'on fût prévenu. Si quelqu'un s'imaginait qu'il trouvera, dans ses souvenirs d'un demi-siècle, des jugements à la Tacite, voici maintenant ce quelqu'un-là averti. Des pastels charmants, des esquisses adorables, des croquis ravissants, des scènes plaisantes et très plaisantes, parfois même d'un haut comique, de l'imprévu, de la fantaisie, de l'esprit à foison, des feux d'artifice, et encore de la rocaille, des bibelots rares, des bijoux de valeur, bijoux indiscrets parfois, comme on en trouve dans certaines ventes de certains mobiliers, c'est déjà beaucoup, n'est-ce pas? Si l'impression morale n'est pas très profonde, si l'idéal fait trop souvent défaut, — comme dans les mémoires de Gil Blas de Santillane, un indulgent, lui aussi, prenant tout doucement les hommes comme ils sont et les femmes aussi, — eh bien, nous nous en consolerons.

II.

M. Jacques La Ronce nous présente dans *les Tubeuf* (1) une étude très fouillée, très attentive, des mœurs provinciales. Les Tubeuf sont possédés d'un âpre désir de faire figure dans leur petite ville, d'être, comme on dit, *de la société*. Grosse affaire, quand on est parti de bas et qu'on n'appartient pas au monde des fonctionnaires. Vous rendra-t-on votre visite et vous renverra-t-on des cartes au jour de l'an? Telle est la question poignante : *to be or not to be*, être ou n'être pas. Les espérances, les déceptions, l'isolement où l'on se consume, les mortifications suivies de sourdes colères et d'amères réflexions, de jalousies féroces, la consolation ou, s'il se peut, l'oubli cherché dans le mouvement

(1) *Les Tubeuf*, par M. Jacques La Ronce. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

perpétuel des travaux de ménage, de l'administration domestique ; enfin la mort tragique d'un enfant attirant tout à coup, avec l'intérêt et la sympathie, une sorte de considération sur laquelle on ne comptait plus, la douleur de la perte cicatrisée par ce revirement inattendu, telle est, en substance, la matière de ce roman très étudié. C'est de l'observation attentive, minutieuse et inquiète. L'auteur a rassemblé une foule de documents, de petits faits pris sur le vif, qui, distillés en quelque sorte goutte à goutte par son récit, produisent, par la continuité même d'une sensation toujours éprouvée au même endroit, une douleur qui devient intense et cruelle. Cette série de petites piqûres finissent par faire plaie. Si l'auteur avait élagué de son récit certaine scène brutale — une scène qui se passe dans un grenier à foin, — je dirais que cette œuvre de début est une œuvre distinguée. Telle qu'elle est, elle annonce un écrivain dont il faut retenir le nom. Je serais fort étonné si M. Jacques La Ronce ne se faisait pas d'ici à peu une assez belle place parmi nos romanciers. Il voit juste et il sait écrire, mérites peu communs.

III.

Ilia Starkoff (1), par M. Tony Féroë, nous transporte dans le monde des sacrifices sublimes et des héroïques dévouements. C'est dire que M. Feroë n'est pas un naturaliste. N'entendez pas par là que son récit est une pure fiction. C'est, paraît-il, une histoire vraie. Il nous présente une jeune fille russe qui rappelle Scævola et Régulus, torturée par une sorte de brigand qui rappelle le Roi des montagnes. Au milieu des plus atroces souffrances le front d'Ilia rayonne de l'enthousiasme des martyrs; pouvant, à certain moment, échapper à son bourreau, elle demeure, par respect pour la parole engagée. C'est une sainte, une héroïne d'un autre temps. Elle n'est donc pas faite pour la terre : aussi, quand l'heure de la délivrance a sonné et qu'un mariage longtemps souhaité lui promet enfin le bonheur, elle meurt. M. Féroë aurait bien dû la guérir, et pour plaire à ceux qui aiment les dénouements heureux et pour éclairer d'un rayon de soleil sa petite épopée en prose constamment sombre. Il y a un certain talent de style dans cette œuvre, qui est hardie en ce sens qu'elle n'est pas à la mode du jour et ne plonge pas dans l'humble réalité.

IV.

La *Sapajou* (2) de M. Paul d'Hormoys n'est ni vierge ni martyre. Avec elle nous voici dans le monde réel. En la mettant en scène, M. d'Hormoys a voulu démontrer une fois de plus que les prétendus hommes forts qui ne veulent pas des contraintes de la vie conjugale parce qu'ils sont fiers de leur liberté deviennent souvent les esclaves très soumis et régulièrement battus d'une demoiselle quelconque. Ici l'homme fort est peut-être plus faible que nature. Son affaiblissement intellectuel, moral et physique est si rapide, si complet, une fois entre les mains de la terrible Sapajou, qu'on est tenté de crier à l'invraisemblance. Il tourne trop vite au Baron Hulot. La leçon n'en est que plus saisissante. Les célibataires jusqu'ici impénitents vont réfléchir. Ils trembleront d'être métamorphosés par Circé, et M. d'Hormoys aura servi la morale en démontrant que la volupté change l'homme en bête. Cette vérité n'est pas neuve, mais elle n'est pas consolante.

V.

Le 19e jour du présent mois d'août de l'année de grâce 1885, la lande bretonne aura, elle aussi, sa fête poétique. Les Armoricains chanteront tout comme les félibres. Seulement, ce qui les inspire, ce n'est pas le vin coloré et chaud, mais le cidre sombre et aigrelet. A travers le cidre ne passe pas, de même qu'à travers le vin, un rayon de lumière dorée qui pétille, comme dit un vieux poète. Il est l'enfant, ce cidre, de la pluie et de la brume tout autant que du soleil, et encore ce soleil qui l'a mûri à moitié est-il pâle. Le vin inspire la joie; le cidre, la mélancolie. La poésie du Midi est bruyante; celle de l'Ouest a des accents doux et voilés. Le vent, soufflant à travers les oliviers, produit comme un cliquetis métallique; à travers les genêts il n'exhale que des soupirs discrets. Parmi les sonneurs de biniou qui se disputeront la palme, il en est pour qui la Bretagne n'est qu'une patrie d'élection. Ils sont des fils adoptifs; ils ne sont pas nés sur le sol. Ainsi M. André Alexandre, dont nous avons eu déjà à louer les essais poétiques. Il s'intitule *sonneur de biniou* (1); mais il a fait fabriquer son instrument chez un luthier de Paris, de même qu'il a commandé ses *bragoubras* à la maison de confection qui est au coin du quai. Il n'en est pas moins Breton par le cœur, par l'affection et aussi par l'inspiration poétique. Il se fait envoyer de là-bas des bottes de genêts dont il orne sa chambre et il a en pots sur sa fenêtre des ajoncs aux fleurs d'or pâle. Et qui sait? Il se pourrait bien que ce Breton par le cœur fût plus Breton que ceux qui sont nés dans le Finistère ou le Morbihan. Peut-être est-ce à lui que sera décernée la palme du concours poétique. Il semble qu'il ait été bercé avec les vieux refrains de la vieille Armorique, tant les chansons qu'il accompagne de son biniou pa-

(1) *Ilia Starkoff*. par M. Tony Féroë. — 1 vol. Paris, 1885. Émile Perrin.

(2) *Sapajou*, par M. Paul d'Hormoys. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

(1) *Le Sonneur de biniou*, rêveries et chansons, par M. André Alexandre. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

risien ont la couleur locale et comme une saveur de terroir. Impossible d'être plus Breton que cela.

Si vous croyez à la métempsycose, tout s'explique. L'âme de M. Alexandre a, dans les temps passés, habité le corps de saint Yves ou de saint Cornéli. Ses inspirations ont tout l'air d'être des réminiscences :

Les couplets naïfs, les sônes bénits
Ne sont qu'endormis au fond de mon être.
Lande, éveille-les, ainsi que des nids
Où le premier feu de l'aube pénètre;
Et j'irai trouver, couronné de fleurs,
Les petits bergers du pays de Vanne
Pour chanter, mêlant mes accents aux leurs,
Le bon Cornéli, les bœufs et sainte Anne.

Oui, ce jeune sonneur de biniou est un ancêtre. Si, dans ses chants, la rime n'est pas très riche et si le style est un peu vieux, ne voyez là qu'un titre de plus à la palme, juges du concours poétique. Il l'a voulu ainsi, l'Armoricain des anciens jours ressuscité et transplanté. La consonne d'appui est une invention moderne, et cette invention n'a pas dû pénétrer encore en votre Bretagne fermée aux nouveautés. Ce sera pour le vingt et unième siècle. Vous n'exigerez pas d'un ancêtre ce que vos arrière-neveux connaîtront à peine: saint Yves n'est pas allé à l'école de M. Théodore de Banville.

VI.

Résurrection et *la Punaise* (1), voilà ce que chante dans deux plaquettes très élégantes M. Alexandre Huré, qui a, comme on voit, plus d'une corde à sa lyre. D'une main il brise la voûte des enfers pour remonter vers celle des cieux; de l'autre il se gratte. Tel est le sort de la pauvre race mortelle. A l'heure où les plus hautes aspirations nous emportent vers le trône de Jéhovah, où nous nous croyons presque des dieux, une démangeaison importune et irritante nous rappelle que nous sommes des hommes. Terre et cieux! Faisons pousser nos ailes, mais en même temps achetons de la poudre insecticide. Levons les yeux vers la montagne où Moïse nous appelle pour nous rapprocher du Très-Haut; mais n'oublions pas que M. Vicat demeure rue Quincampoix. M. Huré imite Pascal, qui, lorsque nous voulons faire les anges, nous montre la bête. C'est en tant que citoyens que nous ressuscitons; c'est en tant qu'hommes que nous sommes mordus. La poésie de M. Huré est donc et de la poésie patriotique et de la poésie intime.

Dans sa joie de ressusciter, il devient clément. Se rappelant le mot de Michelet que les insectes sont des frères inférieurs, il n'écrase pas l'insolente ennemie qui s'est attaquée à son épiderme de poète. Gœthe, dérangé dans son travail par une mouche verdâtre et bourdonnante, la prenait, la déposait sur le bord de la fenêtre, lui rendant l'air libre et l'espace : « Va, pauvrette, disait-il; le monde est assez grand pour nous contenir l'un et l'autre. » M. Huré fait plus encore : il saisit très délicatement l'importune et la place dans un rayon de soleil. Là, il l'admire et lui adresse de bienveillants discours; et comme, échappée au péril, elle fait mine de fuir : Reste, lui dit-il, d'une voix douce et amie :

Charme notre sommeil et notre solitude!

C'est à cette tendresse de cœur pour les petits et les humbles que l'on reconnaît les poètes panthéistes. Ils voient dans les déshérités de la nature, les parias, dans les insultés, les maudits, une manifestation de Dieu. M. Huré fera-t-il des prosélytes? Moi, je ne suis pas assez poète pour me laisser gagner. Faut-il élever des araignées comme Pellisson? Passe encore! Mais ne m'en demandez pas davantage, monsieur Huré. Je veux bien, et de grand cœur, ressusciter avec vous; je tiens à charmer d'autre façon mon sommeil et ma solitude. Et puis, quand on est un artiste tel que vous, quand on taille et cisèle le vers comme un Benvenuto la pierre, eh bien, pourquoi employer cet art à de semblables badinages? Une gageure sans doute.

(1) *Résurrection, la Punaise,* par M. Alexandre Huré. — Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.

VII.

Mme Amélie Dewailly cherche ailleurs ses inspirations et avec grand'raison. Penchée sur un berceau, elle a surpris le premier sourire de Bébé; puis Bébé a grandi, il a balbutié *maman;* puis il est allé à l'école où chaque semaine il a eu la croix; enfin il arrive au seuil de la vie sérieuse. Et la maman a chanté ses joies, ses espérances et aussi ses orgueils (1). En même temps elle songeait aux douleurs des mères moins heureuses; elle s'apitoyait sur l'enfant du pauvre, elle plaignait le petit apprenti qu'elle voyait passer ployant sous un fardeau trop lourd. Elle a, ces jours-là, enseigné à son fils à avoir pitié de ceux pour qui la vie est cruelle. Tout est donc touchant, honnête, sain, moral, dans cette poésie du foyer. Le langage lui-même a comme la pureté et la sérénité de ces pensées qui se sont épanouies dans une âme vertueuse et sensible, comme on eût dit au siècle dernier : un grain de fantaisie, et aussi un petit coup d'aile, et nous n'aurions qu'à applaudir.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Nos enfants,* par Mme Amélie Dewailly. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Quand on entre pour la première fois dans la grande salle centrale du laboratoire de Concarneau ou dans les petites chambres particulières où les savants travaillent trois ou quatre ensemble et qu'on aperçoit tout le Service scientifique, l'œil incrusté dans son microscope d'un pouvoir grossissant extraordinaire, on pourrait croire que tous ces médecins, tous ces professeurs, ces zoologistes, ces étudiants et ces étudiantes regardent un même objet, se livrent à des études semblables. Fréquentez-les un peu et vous reviendrez bien vite sur cette première impression; vous verrez chacun poursuivre un but spécial.

Un jeune Anglais frisé consacre tout son temps à l'anatomie du *balanoglossus*, long boyau jaunâtre qui n'a rien de bien séduisant, mais qui, paraît-il, présente un intérêt palpitant. Près de lui, sa sœur, jeune fille de dix-huit ans environ, en manches à gigot, et à crevés romantiques, en tablier de toile peinte genre Greenaway, demande à l'*amphioxus* (le dernier des poissons, à cerveau presque nul et à cœur rudimentaire, peut-être notre aïeul d'après les théories modernes) ses secrets les plus intimes. Sa voisine, étudiante polonaise, nihiliste classique aux cheveux coupés court, s'occupe exclusivement de la génération chez les *aphysies* ou lièvres de mer. L'un a la spécialité des étoiles de mer, ces astéries qui ont des yeux au bout des pattes. Il essaye sur elles tous les produits chimiques de la nature, tantôt les anesthésiant avec de l'acide carbonique, tantôt leur injectant des matières colorées pour mieux voir au microscope les coupes faites dans les tissus. L'autre ne veut entendre parler que des anémones de mer, des actinies. Il a positivement l'air de les apprivoiser. Il en a réuni une véritable collection dans plusieurs grands vases, selon les espèces, qu'il vide et remplit deux fois par jour pour simuler le flux et le reflux. Pendant six heures elles sont à sec; les six autres heures, recouvertes d'eau de mer. On n'en ferait pas autant pour un enfant. Le crabe est bien connu aujourd'hui; on ne s'en occupe plus guère. Les personnes qui ont cependant encore quelque chose à lui demander sont facilement reconnaissables à leurs doigts, qui sont, à la main droite, couturés, marqués par de nombreux pinçons.

Ce n'est pas une existence de paresseux que celle qu'on mène à Concarneau, au laboratoire. Le travail y est incessant. Demandez plutôt à ce savant qui a consacré tout son été à l'étude de la fécondation des ascidies. Il est levé tous les matins à cinq heures. Il prend dans un des aquariums un de ces mollusques qu'il presse au-dessus d'un vase d'eau. Revenu au laboratoire, il a soin de regarder l'heure à laquelle il commence son expérience et de l'écrire sur un cahier, et, tout en observant les phénomènes qui se passent pendant la segmentation de l'œuf, ce qui demande quelquefois quarante minutes, il dessine tout ce qu'il voit dans son microscope jusqu'au moment bien heureux où il a la joie de contempler la cellule se segmenter en deux, quatre, huit, seize et trente-deux parties, dernier stade sur lequel on puisse travailler. On l'a vu souvent rester trois heures consécutives l'œil fixé sur son oculaire. Il lui arrive encore le soir de recommencer le même travail! Au bout de trois mois d'études il écrira un mémoire sur cet intéressant animal, heureux lorsqu'il arrive à modifier le travail de segmentation au point d'obtenir un monstre parmi les ascidies.

Tout le monde n'a pas son bonheur. Que dire d'un de nos plus illustres savants qui croyait avoir découvert un microbe marin spécial tout à fait remarquable, qui devait révolutionner la science? Pendant quatre mois il s'est mis à étudier ce microbe avec amour, à l'entourer de soins véritablement paternels. Il remplissait tout le laboratoire de ses cristallisoirs renfermant les cultures. On peut dire que pendant trois mois les travaux, la vie ont été suspendus à Concarneau. C'est à peine si on osait marcher dans le laboratoire, tant on avait peur de déranger, de troubler ces intéressants bacilles. Les expériences terminées, le savant s'aperçut qu'il s'était trompé. Il avait travaillé quatre mois en pure perte!

Le nom scientifique que portent les plus vulgaires des vertébrés leur donne une importance considérable. Que répondre à un professeur qui vous entretient de ses études sur le cerveau du *Gadus Polliachus?* Il n'y a qu'à s'incliner et écouter. Rentré chez vous, vous ouvrez un dictionnaire et vous apprenez que le *Gadus Polliachus* n'est pas autre chose que le merlan jaune, le vulgaire *lieu*, comme l'appellent les pêcheurs et les cuisinières.

II.

Le travail n'est même pas interrompu par les repas. Il se continue sous forme de discussions et de conversations. Une fois, pendant trois jours, au déjeuner, au dîner, il n'a été question que de la découverte qu'un professeur venait de faire d'une larve d'ascidie à deux queues. La table était divisée en deux camps : ceux qui croyaient à la possibilité de son existence; ceux qui prétendaient que c'était un simple accident arrivé à l'ascidie, que sa queue avait dû être scindée d'une manière anormale. Non seulement on discutait, mais on dessinait l'animal, on se passait des crayons, du papier. Heureusement le docteur Ferran et son vaccin sont venus couper court à cette discussion qui tournait à la scie pour les simples profanes et pour les au-

diteurs qui ne s'étaient pas déclarés pour ou contre.

Quand vous voyez les savants arriver au milieu du repas, au dernier plat quelquefois, et quitter la table avant le dessert, soyez sûr que l'objet de leurs études, pendant l'examen qu'ils en font, ne se sera pas tenu tranquille. Rien qu'à la manière dont ils entrent dans la salle à manger, vous voyez s'ils sont contents ou non de leurs expériences. On les entend se demander les uns les autres de *leurs* nouvelles.

— Eh bien! comment vont-elles ce matin? (*Elles* veut désigner une ascidie, une actinie, etc.)

— Ne m'en parlez pas. Elle ne se sont pas bien conduites; elles étaient opaques. Les nuages, les rayons lumineux...

La plaisanterie n'est pas toujours bannie de ce milieu sérieux, austère. On a vu, un jour que les touristes, les billets circulaires étaient plus nombreux que d'habitude, plus insupportables que jamais, un jeune étudiant sortir de sa poche, avec toutes les précautions imaginables, un petit flacon hermétiquement, artistement bouché. Il le montre à ses voisins : « Vous ne devineriez jamais ce qu'il y a dedans. » Comme il parle haut, très haut, tout le monde le regarde : « J'aime mieux vous le dire tout de suite. C'est un de mes amis qui est en ce moment à Valencia qui a eu l'obligeance de m'envoyer des bacilles en virgule non atténués, de première virulance... » Tout le monde se regarde d'un air inquiet. « Je n'aurais qu'à ouvrir ce flacon... » Plusieurs personnes se lèvent, quittent la table. « Le microbe se répandrait... » Au même moment il laisse tomber par mégarde le petit flacon, qui se brise en mille morceaux. Tous les pensionnaires de la table d'hôte éclatent de rire. Un monsieur Prudhomme qui n'avait pas bronché jusque-là se lève, jette avec colère sa serviette sur la table : « Il ne devrait pas être permis de plaisanter avec des choses semblables. C'est indigne de la science. » Et, suivi de sa dame et de ses demoiselles, il quitte la salle à manger et va demander sa note.

III.

Au-dessous du laboratoire, vous avez un aquarium, des viviers destinés aux études zoologiques dans lesquels se trouvent réunies toutes les bêtes marines de la création. Il y a là cinq ou six mille langoustes et homards nourris de squales coupés en petits morceaux. On est obligé de leur servir leurs repas avec la plus grande régularité : sans quoi, ces crustacés se dévoreraient entre eux. On voit des centaines de turbots dont quelques-uns sont apprivoisés. A la grande joie des visiteurs, ils répondent au coup de sifflet du garçon du laboratoire qui leur en fait les honneurs, et viennent manger dans sa main. Il y en a un notamment qu'il prend dans ses bras comme un enfant. La torpille aussi obtient un très grand succès.

C'est de Concarneau que vous pouvez faire expédier à vos amis et connaissances des bourriches de homards et de langoustes en vous adressant au vieux pilote à qui on a accordé cette concession. Il vous les vendra au prix le plus élevé, et cependant ils ne valent pas mieux que ceux que vous pouvez vous procurer à Paris. Tout le monde vous dira à Concarneau qu'on fait une très grande différence entre les homards nourris dans un vivier et ceux qu'on mange dès qu'ils viennent d'être pris en mer.

A leur grand désespoir, les touristes qui aiment à rapporter un souvenir de leurs voyages errent devant les trois ou quatre boutiques de la ville sans trouver même un petit panier avec le nom du pays écrit en lettres de laine rouge ni même une croix bretonne. Les uns se font indiquer la meilleure marque de sardines et en mettent quelques boîtes dans leurs sacs de nuit : on ne les ouvrira que dans les grandes occasions. Les autres achètent chez l'épicier un bocal vide et le remplissent de jolies actinies bien vivaces pouvant résister tout un hiver, à la condition de tenir le récipient toujours plein. Quand l'évaporation fait baisser le niveau, on ajoute un peu d'eau douce et la salure reste la même. Si de temps en temps on veut leur rappeler leur patrie, leur rendre leur océan ou leur servir un repas de Lucullus, on va à la halle acheter pour vingt sous un litre d'eau de mer, ou on leur introduit dans le trou qu'elles ont au milieu des tentacules un petit morceau de foie de veau. Avouez que c'est plus intéressant que les poissons rouges. Mais quelles difficultés pour transporter ce bocal et pour qu'il arrive sain et sauf! On peut encore à la rigueur se procurer une épine dorsale de requin avec laquelle on se fera une canne, une cravache, ou une gueule desséchée de haudroie, le poisson le mieux denté qui existe et dont le corps tout entier tiendrait plusieurs fois dans la gueule. On la suspend au bout d'un fil dans son cabinet de travail, qui prend tout de suite l'air du plus scientifique des laboratoires.

IV.

Concarneau n'attire pas seulement les savants par les facilités de travail qu'il leur offre avec son laboratoire, ses chaloupes à vapeur, qui permettent d'aller draguer : depuis quelques années les peintres américains y affluent en masse. Ils forment aujourd'hui une véritable colonie. Leur grand point central est à quinze kilomètres, à Pontaven, le Barbizon des peintres américains, qui est à Concarneau ce que Saint-Jouin est à Étretat. On y voit même une belle Ernestine qui s'appelle la belle Julia. Elle a fait construire en annexe de son microscopique hôtel un immense immeuble composé uniquement d'ateliers. On se croirait boulevard des Batignolles ou boulevard Rochechouart au bord de la mer. Les murailles de la salle à manger de l'hôtel

disparaissent sous les études, les souvenirs apportés à la belle Julia. L'école de Pontaven est connue aujourd'hui dans le monde entier. On a vu des jeunes filles venir seules de Chicago y étudier la peinture. Pontaven n'est plus qu'un immense atelier de peinture en plein air. On ne peut faire un pas sans marcher sur un vieux tube défoncé, des raclures de palettes, sans rencontrer un morceau de papier Wathman barbouillé de couleurs. Ce n'est du matin au soir qu'une longue procession de bicycles, tricycles conduisant les peintres et les peintresses à leur travail en plein air ou dans les chaumières où ils vont peindre des scènes d'intérieur bretons. Sans leurs boîtes à couleurs, leurs toiles, leur attirail, placés sur le dos, avec leurs petites casquettes posées sur l'oreille comme les étudiants allemands, leurs culottes courtes extra-collantes, leurs grands bas de laine à grosses côtes, on les prendrait plutôt pour de parfaits velocipédistes se livrant à une course qu'à des artistes allant s'abîmer dans la contemplation de la nature. Il n'est pas rare de voir tous les membres d'une famille, plusieurs générations, se livrer à la peinture soit à l'huile, soit à l'eau. Seuls, la bonne et l'enfant s'en abstiennent, et encore ne voyez-vous pas souvent donner un crayon à ce dernier pour qu'il se tienne tranquille et fasse des petits bateaux?

Si on n'est pas fixé sur le lieu d'émigration des sardines, on sait encore moins où vont échouer ces innombrables toiles également assaisonnées à l'huile. Quel est le pays, le monde assez vaste pour faire une semblable consommation de « l'article breton »? Dans quelle direction partent toutes ces petites *Brettes*, comme Vidal a été le premier à nous les présenter, avec leurs coiffes blanches, leurs corsages noirs échancrés sur la chemisette et leurs tabliers de taffetas de couleur, soit qu'elles tiennent la quenouille dans un sentier au milieu des ajoncs en fleurs et des bruyères, soit qu'elles portent en équilibre sur leurs épaules des pots de beurre ou des seaux de lait et qu'en passant sous les pommiers elles reçoivent une pluie de fleurs?

Le transformisme ne se borne pas aux animaux marins : on peut soi-même être témoin de l'évolution parcourue par les différentes branches d'industrie qui s'étalent dans les rares boutiques de Concarneau. La papetière petit à petit renonce au commerce du papier à lettres et des plumes — pour se procurer une plume d'oie il faut s'adresser au greffier de la mairie; — on ne voit plus chez elle que des tubes et des toiles de toute dimension; l'épicier, lui aussi, a été amené à remplacer ses balais par des brosses et des pinceaux, sa mélasse et ses pruneaux par de l'huile et de l'essence à destination des peintres de l'Académie de Pontaven.

Edgar Courtois.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Élection sénatoriale. — Le 9 août, élection sénatoriale dans le département de la Seine pour le siège devenu vacant par la mort de Victor Hugo. M. Songeon a été élu au premier tour par 337 voix sur 662 votants.

Intérieur. — Le 9 août, M. Jules Ferry a prononcé, à Lyon, dans un banquet présidé par M. Millaud, sénateur du Rhône, un important discours où il a développé son programme politique. — Le même jour, inauguration du monument de Blanqui au cimetière du Père-Lachaise.

Hongrie. — Une députation française, conduite par M. de Lesseps, a été visiter l'exposition de Buda-Pesth, sur l'invitation du gouvernement hongrois. Au banquet qui lui a été offert, MM. de Lesseps et Ulbach ont porté des toasts à la Hongrie.

Nécrologie. — Obsèques de M. Victor Carré, capitaine d'infanterie tué à Formose; — mort de lord Halifax, ancien ministre d'Angleterre.

Bibliographie

Traité des parties des animaux et *Traité de la marche des animaux,* par Aristote, traduits en français pour la première fois et accompagnés de notes perpétuelles, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. — Deux vol. gr. in-8o. Tome I, CCXXV-199, et t. II, 535 pages; 1885, Hachette et Cie.

La traduction générale d'Aristote vient de s'accroître de deux nouveaux volumes, qui contiennent deux traités d'histoire naturelle intitulés : l'un, *Des parties des animaux;* l'autre, *De la marche des animaux.* Ni l'un ni l'autre n'avaient encore été traduits dans notre langue. Tous les deux font suite à l'*Histoire des animaux,* qui a paru en trois volumes en 1883. Ce sont des ouvrages de physiologie comparée, et on peut les considérer comme les débuts de la belle science qui, de nos jours, a fait tant de progrès. Aristote l'inaugure, comme il en a inauguré tant d'autres, avec une sûreté et une étendue d'observations vraiment prodigieuses. Dans une longue préface, M. Barthélemy Saint-Hilaire a exposé le système physiologique d'Aristote, et, suivant pas à pas l'histoire de la science depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il a montré que la physiologie comparée, commencée par le naturaliste grec quatre siècles avant notre ère, était restée stationnaire jusqu'au XVIIIe siècle et n'avait repris une marche méthodique et régulière, sur les traces de son fondateur, qu'avec Linné, Buffon et Cuvier. M. Barthélemy Saint-Hilaire a rendu justice à tous les savants hommes qui se sont signalés dans ces délicates études, depuis Vésale jusqu'à Agassiz et Claude Bernard, depuis Borelli jusqu'à M. Bell Pettigrew. Des dissertations particulières établissent l'authenticité incontestable des deux traités d'Aristote. Des notes nombreuses ne cessent d'éclaircir les obscurités du texte et de rapprocher les théories antiques des théories modernes. Une table alphabétique très ample facilite toutes les recherches.

Nous espérons que M. Barthélemy Saint-Hilaire pourra achever sa grande entreprise, dont le terme approche; mais il lui reste encore à publier, dans le domaine de l'histoire naturelle, le *Traité de la génération des animaux,* qui peut passer pour un chef-d'œuvre, et qui n'a jamais été traduit en français, non plus que les deux traités qui viennent de paraître. (*Journal des Savants.*)

Rôles gascons, transcrits et publiés par M. Francisque Michel. — Tome I, Paris, 1885; xxxvi-574 pages, in-4°.

Le mot *rôles* signifie registres. Les *Rôles gascons* sont les registres conservés à la tour de Londres, où se trouvent toutes les pièces émanées de la chancellerie royale qui se rapportent à l'administration de la Gascogne pendant l'occupation anglaise. Le dessein de transcrire ces rôles et de les publier avait été formé depuis longtemps, soit par des Français, soit par des Anglais; mais ce dessein, toujours contrarié, n'avait pas encore été exécuté. L'exécution vient d'être au moins commencée. Chargé de ce travail par M. le ministre de l'instruction publique, M. Francisque Michel nous donne aujourd'hui un premier volume qui fait apprécier quelle sera l'importance de la collection entière. Le premier des actes insérés dans ce volume est de l'année 1242; le dernier, de l'année 1254; et, dans l'espace de ces douze années, 4314 pièces ont été successivement enregistrées. Elles n'ont pas toutes, il est vrai, le même intérêt; mais il n'y en a peut-être pas une seule qui ne puisse fournir un renseignement utile à quelque curieux, en ce temps où l'on recherche avec tant d'avidité les moindres circonstances de toute chose. La ville de Bordeaux, qui se montre depuis quelques années si soucieuse de rechercher et de publier les plus anciens monuments de son histoire, sera particulièrement touchée du beau présent que viennent de lui faire M. le ministre de l'instruction publique et M. Francisque Michel. (*Journal des Savants.*)

La poésie du moyen âge, leçons et lectures par G. Paris, membre de l'Institut. — Paris, Hachette, xiv-254 pages, in-18.

Il s'agit uniquement, dans ce volume, de la poésie française, de la poésie laïque. Parmi les nombreuses leçons ou lectures qu'il a déjà faites sur cette poésie, M. G. Paris a choisi sept morceaux qu'il a jugés les plus intéressants, les plus instructifs, pour un public à qui les détails importent moins que les vues générales. Ce sont les sept chapitres de son livre. Ils sont intitulés: *la Poésie du moyen âge, les Origines de la littérature française, la Chanson de Roland et la nationalité française, la Chanson du pèlerinage de Charlemagne, l'Ange et l'ermite, les Anciennes versions de* l'Art d'aimer *et des* Remèdes d'amour *d'Ovide; Paulin Paris et la littérature française du moyen âge.*

Mouvement de la librairie.

PHILOSOPHIE.

L'*Essai sur le système philosophique des stoïciens* de M. Ogereau a pour but d'indiquer avec précision quel est le fond et la forme de cette doctrine, d'expliquer comment elle est née, comment elle s'est formée et maintenue et de montrer — ce que l'on avait toujours négligé jusqu'ici — le lien indissoluble qui unit entre eux les dogmes principaux et les plus minces détails. Après avoir retracé les origines de l'école, il a déterminé la philosophie de Zénon et de ses disciples immédiats relativement à l'être, au monde, à l'homme, à la vérité, à la dialectique, au souverain bien, à la théodicée et à la religion, et comparé le premier et le dernier état du stoïcisme. L'exposition du système et de ses destinées forme donc le seul objet de l'ouvrage; la biographie des principaux représentants de l'idée stoïcienne n'y tient qu'une place très secondaire. Pour appuyer ses assertions sur des preuves solides, M. Ogereau a transcrit en note les principaux textes d'auteurs anciens qu'il a cités ou commentés. Il résulte de son travail consciencieux et vraiment original que si, avec les progrès actuels de la pensée, les théories stoïciennes ne peuvent être proposées comme un modèle irréprochable, elles conservent du moins, même en dehors de leur importance historique, une valeur doctrinale qui mérite de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la solution des grands problèmes agités par la philosophie (Félix Alcan).

Dans ses leçons sur la *Morale et la Démocratie* professées à Genève il y a plus de quinze ans, Jules Barni s'était proposé de protéger la démocratie contre ses propres égarements, de la fortifier en l'éclairant et de lui inculquer, avec la connaissance de ses droits, la conscience de ses devoirs. Il a montré comment les membres de la société civile doivent apprendre à se gouverner eux-mêmes, dans le cercle de la famille et de l'atelier, dans leurs rapports avec les citoyens et avec les autres États. Il a exposé les vertus propres à assurer le triomphe définitif de la vraie démocratie, c'est-à-dire le respect de la liberté et de l'égalité du citoyen et l'amour de l'humanité, et il a mis en regard de ces vertus les vices qui peuvent l'atteindre et la perdre. Ces leçons, présentées sous une forme populaire, débarrassées de tout appareil scientifique et accessibles à tous les esprits, forment une œuvre d'une haute portée appelée à rendre d'utiles services dans la crise actuelle des idées morales et politiques. M. D. Nolen les a fait précéder d'une intéressante notice sur Barni, qu'il considère à juste titre comme un des plus fermes conseillers de la démocratie et un des maîtres les plus respectés de la philosophie moderne (Félix Alcan).

HISTOIRE.

Le baron de Montagnac, l'auteur des *Lettres d'un soldat,* avait été envoyé, en 1836, à l'armée d'Afrique, en qualité de capitaine; il y resta neuf ans, et c'est après avoir conquis par des prodiges de bravoure son grade de colonel qu'il tomba mortellement blessé sur le champ de bataille de Sidi-Brahim. Il prit une part des plus actives à la conquête de l'Algérie, et, par son coup d'œil militaire, son courage extraordinaire, et son ascendant irrésistible sur les soldats, il fut l'âme de toutes les expéditions dirigées contre les Arabes. Ses lettres, réunies et publiées par les soins de son neveu, ont été en quelque sorte écrites au jour le jour, au cours même des événements et elles constituent un document fort curieux pour l'histoire de notre premier établissement en Afrique. C'est avec une entière liberté que l'écrivain entretient sa famille de ce qui se passe autour de lui; il mêle les récits militaires aux détails administratifs, les observations sur la vie et les mœurs du pays aux renseignements sur l'état de l'armée et les progrès de la conquête et il juge les hommes et les choses avec toute la franchise d'un soldat (Plon).

Sous ce titre : *l'amiral Courbet,* un ancien officier, M. Gervais, a retracé dans un petit volume les exploits du marin

que la campagne de Chine a rendu populaire et dont elle a fait une des figures les plus sympathiques de notre époque. A part deux chapitres relatifs à la biographie de l'amiral, l'ouvrage se compose tout entier du récit des brillantes opérations de Thuan An, de Sontay, de Fou-Tchéou, de Formose, de Sheipou et des Pescadores qui ont relevé dans les mers d'Orient le prestige de la France (Charavay).

M. Léon Laroche, proscrit d'Haïti par le président Salomon, s'est livré dans le volume intitulé *Haïti, une page d'histoire,* à une série de considérations politiques qui forment un véritable plaidoyer *pro domo.* Après avoir retracé les grandes lignes de l'histoire de l'île et indiqué ses ressources, il critique le gouvernement de Salomon et signale les procédés arbitraires de son administration, en les accompagnant de curieux détails sur la vie politique et sociale de ses compatriotes. Un chapitre spécial est consacré au siège et à la prise de Miragoane où fut achevé l'écrasement du parti libéral haïtien (Rousseau).

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

M. Joliet vient de publier, sous le titre de *Promenade dans le Sahara,* un ouvrage posthume de Ch. Lagarde, ancien officier de l'armée d'Afrique, qui, tout en rappelant par certains côtés les deux livres connus d'Eugène Fromentin, conserve néanmoins un intérêt et une originalité indiscutables. L'auteur, passionné pour la culture des lettres, n'avait pris la plume que pour occuper son esprit et fixer ses souvenirs; il n'avait aucune ambition littéraire et ne destinait pas son travail à la publicité. Son livre, qui est tout à la fois un récit militaire et scientifique, un voyage pittoresque et un tableau merveilleusement exact du pays saharien, méritait de ne pas rester inédit. L'écrivain a vu et observé sous leur véritable jour les hommes et les choses d'Algérie; il nous renseigne sur les types, les idées, les lois, les mœurs et les coutumes orientales, et nous peint avec beaucoup de pittoresque les gourbis des soldats et les tentes des Arabes au milieu desquels s'est écoulée sa vie. Mais il excelle surtout dans la description des scènes de la nature et il sait rendre dans un style imagé, d'une allure familière et d'un relief saisissant la magique féerie de l'Orient, avec son cadre grandiose, son désert aux horizons sans limites, son atmosphère de feu, ses paysages noyés dans une lumière d'or, sa mer aux vagues brûlantes, ses fraîches oasis et ses villes blanches qui dorment au soleil. L'âme du soldat-poète éprise de la nature et de la solitude semble liée par une affinité mystérieuse à cette terre dont il chérit la morne sérénité et le calme imposant, et sa plume reproduit avec une rare fidélité de dessin et de couleur les aspects changeants et les tableaux variés du paysage saharien (Plon).

La collection de voyages des éditeurs Lecène et Oudin qui comprend déjà plusieurs publications intéressantes telles que *Nos petites Colonies,* par F. Hue, *la Chine méridionale,* par A. Colquhoum et de *France à Sumatra,* par Brau de Saint-Pol Lias, s'est augmentée d'un ouvrage de M. Charles Simond relatif à l'*Afghanistan.* Dans la partie géographique de ce livre, l'auteur donne la description du pays afghan, et indique son importance stratégique, ses frontières naturelles et politiques, ses routes, sa population et ses forces militaires. Dans la partie historique, il résume l'histoire générale de l'Afghanistan, les intrigues des Russes et des Anglais dans l'Asie centrale depuis un siècle, en exposant avec précision les origines du conflit anglo-russe, ses diverses phases et son état actuel. Rédigé d'après des documents nombreux et des témoignages autorisés, son travail présente sous une forme claire et succincte l'historique d'une question qui s'impose à l'attention de la diplomatie européenne.

LITTÉRATURE. — TRADUCTIONS.

Sous le titre de *Grands maîtres de la littérature russe,* M. Ernest Dupuy a réuni en volume une première série d'études relatives à trois prosateurs du XIXe siècle : Gogol, Tourguénef et Tolstoï. Ces écrivains personnifient l'émancipation des lettres en Russie et l'éclosion d'une littérature vraiment nationale; ils représentent, chacun à un point de vue spécial, les diverses phases de l'histoire psychologique du peuple russe. M. Dupuy a résumé leur biographie en insistant seulement sur les faits intéressants pour la composition de leurs ouvrages; il a analysé ces ouvrages en détail, il en a fait ressortir les mérites et les tendances, et il a mis en relief l'art original et le réalisme sincère et passionné des auteurs. On peut reprocher toutefois à ces études d'être parfois trop superficielles; néanmoins elles seront appréciées et lues avec profit par le public français peu familiarisé jusqu'ici avec les chefs-d'œuvre de la littérature russe (Lecène et Oudin).

Anna Karénine, le dernier roman du comte Léon Tolstoï, vient précisément d'être traduit en français. On ne saurait trop recommander à l'attention des lettrés cette peinture dramatique d'une liaison coupable qui se termine par un suicide. En retraçant la passion réciproque d'Anna Karénine et du comte Vronsky, passion sincère et profonde, l'auteur réussit à rendre ses héros sympathiques, et il nous intéresse vivement aux chagrins et aux humiliations provoqués par leur fausse situation, dont le triste dénouement est amené avec une logique brutale et impitoyable. Comme dans tous ses autres romans, le comte Tolstoï n'a pas manqué de se mettre en scène; il se montre tour à tour dans divers personnages par quelque aspect caractéristique et il donne libre carrière à ses théories philosophiques et sociales (Hachette).

C'est de l'étranger que nous viennent aujourd'hui les chefs-d'œuvre du roman. A côté d'*Anna Karénine* on peut placer sans hésitation *Wanda,* que M. Bernard a traduit de l'anglais, et dont l'auteur jouit en France d'une légitime notoriété sous le pseudonyme de *Ouida.* Ce drame intime captivera les lecteurs par l'émouvante simplicité du sujet, l'originalité des caractères et la délicate analyse des sentiments et des passions (Hachette).

LÉGISLATION.

Le *Code électoral,* de M. Ambroise Rendu, renferme l'ensemble des dispositions législatives qui doivent présider aux élections municipales, départementales et politiques, c'est-à-dire la loi du 22 juin 1833, le décret du 2 février 1852 et les lois du 10 août 1871, du 20 juillet 1874, du 25 février, du 2 août, du 30 novembre 1876, du 5 avril et du 10 décembre 1884. Les textes, méthodiquement groupés et accompagnés des circulaires ministérielles qui les expliquent et des décisions juridiques qui en précisent l'application, présentent les diverses prescriptions relatives à la formation et à la revision des listes électorales, à la procédure à suivre en matière de réclamations, aux élections des conseillers municipaux, des maires, des adjoints, des délégués sénatoriaux, des conseillers généraux et d'arrondissement, des députés et des sénateurs. Pour toutes ces questions, l'ouvrage de M. Rendu indique d'une manière précise comment doivent se concilier les multiples dispositions actuellement en vigueur. Il est terminé par un répertoire alphabétique très détaillé qui facilite les recherches (Pedone Lauriel).

La loi du 19 mai 1874 sur le *Travail des enfants et des filles mineures dans l'industrie* donne lieu parfois à des difficultés d'interprétation qui pourraient avoir pour résul-

tat d'en dénaturer la portée. Pour remédier à cet état de choses, M. Louis Bouquet a rédigé un commentaire très complet de cette loi, consistant dans la réunion et l'explication des règlements, circulaires, instructions ministérielles et décisions juridiques qui en précisent le sens. Son travail présente sous une forme pratique l'ensemble des dispositions législatives telles qu'elles ont été comprises par les autorités administratives et judiciaires chargées d'en surveiller l'exécution. Il aura pour conséquence d'obliger les chefs d'industrie à appliquer désormais dans toute sa rigueur, et sans équivoque possible, une loi dont le but essentiellement humanitaire devrait suffire à imposer la stricte observation (Berger-Levrault).

DIVERS.

L'auteur anonyme de *la Vérité dans l'art musical* est un amateur passionné qui veut, à toute force, nous faire partager son enthousiasme pour la musique. Sans vouloir nous plaindre de cette louable intention, nous lui ferons remarquer que ses réflexions n'ont pas un caractère d'originalité bien marqué et prêteraient facilement à la discussion. Il est juste de reconnaître d'ailleurs qu'elles sont, en général, intéressantes et curieuses par les exemples dont l'auteur les a accompagnées (Delagrave).

L'éditeur A. Quantin publie un nouveau volume de l'édition *Ne varietur* des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert.* Ce volume (le IIIe dans l'ordre de la tomaison) comprend la première partie de l'*Éducation sentimentale* et se recommande, comme les précédents, par l'attention toute spéciale avec laquelle le texte a été revu sur les manuscrits originaux.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie académique Perrin doit publier prochainement les quatre premiers volumes de *l'Histoire contemporaine d'Angleterre de 1837 à 1880,* par M. Mac-Carthy, membre de la Chambre des communes, traduction de Léopold Goirand ; le cinquième volume, qui terminera l'ouvrage, est sous presse. — L'éditeur Westhauser annonce les *Lettres sur l'infanterie* et les *Lettres sur l'artillerie* du prince de Hohenlohe-Ingelfingen, traduites par Ernest Jœglé, pour faire suite aux *Lettres sur la cavalerie* du même auteur qu'il a déjà publiées. — Chez Guillaumin doit paraître la 42e année de *l'Annuaire de l'Économie politique et de la statistique* rédigée par M. Maurice Block, et un travail de M. Hubert-Valleroux sur les *Corporations d'arts et métiers dans le passé et les syndicats professionnels dans le présent.* — Le second volume de la *Bibliothèque anthropologique,* publiée par Delahaye et Lecrosnier, est en cours d'impression ; c'est le *Darwinisme,* par Mathias-Duval.

Dans la bibliothèque Charpentier, il y a lieu de signaler *Lorraine,* par Camille Gibrac, et chez Calmann Lévy un nouvel ouvrage de Gyp intitulé : *Elles et lui.* Le même éditeur annonce encore la publication de *l'Armée* et *la démocratie,* ouvrage anonyme, d'un volume de Max O'Rell, l'auteur des *Filles de John Bull* qui aura pour titre *les Chers Voisins,* et d'une importante étude de M. Gabriel Charmes sur *la Politique extérieure et coloniale.*

Émile Raunié.

Faits divers

— On sait qu'à la mort du dernier descendant de Gœthe, survenue récemment, on a trouvé chez lui les papiers du poète. Les manuscrits ou documents les plus intéressants sont : 1° le *Journal* de Gœthe, de 1776 à 1782 et de 1796 à 1832. Très succinct au début, le *Journal* devient sur la fin assez détaillé. — 2° L'esquisse du 1er acte d'un *Faust* destiné à la scène. — 3° Un nombre considérable de manuscrits des poésies de Gœthe. — 4° Des lettres à sa femme.

— L'*Academy* publie le compte rendu, par M. Maspero lui-même, des dernières fouilles exécutées en Égypte. Nous en détachons un des passages les plus curieux. Il vient d'être question de la déception des indigènes en ne trouvant que des tessons de pots dans un trou où ils avaient espéré découvrir un trésor.

« A Siout, l'émotion fut plus vive et mieux justifiée. Les Algériens et les Tunisiens ont en Égypte une réputation de sorciers bien établie. Un de ces Mograbins persuada à deux Grecs qu'un trésor antique était caché dans le cimetière de Drongah, au sud de Siout : ils demandèrent l'autorisation de l'y chercher sous la surveillance d'un employé du musée. Après quelques conjurations préliminaires, le magicien indiqua l'endroit précis ; à six mètres de la surface on atteignit le rocher, à huit mètres plus bas un bloc céda sous les coups de pic et les ouvriers tombèrent pêle-mêle dans une chambre grossièrement équarrie, dont l'entrée ancienne était bouchée par un éboulement de la voûte. Un four en briques, encore muni de sa porte en métal, plus de deux cents vases en pierre et en bronze de formes diverses, quelques feuilles d'or roulées, épaisses d'un quart de millimètre, et, dans un coin, un tas de terre noire, luisante, grasse au toucher : plafond et murs, tout était enduit d'une couche de suie. Les travaux avaient attiré dès le début une foule de curieux telle qu'il avait fallu la présence de deux soldats de police pour la contenir. Sitôt que la nouvelle se répandit au dehors le tumulte éclata ; les habitants de Drongah, qui sont coptes, accoururent en masse avec des bâtons et voulurent descendre dans le trou pour tout piller. On essaya d'abord de parlementer avec eux : « Le trésor appar-« tenait à l'administration qui, seule, avait droit d'en dispo-« ser à sa guise. » Mais ils refusaient de rien entendre. « Qui « est votre administration ? Nous ne la connaissons pas, nous « ne sommes pas ses serviteurs. Cet or a été mis là par nos « pères, il est à nous ; si vous y touchez, nous vous frappe-« rons et votre sang retombera sur vous, car vous êtes des « voleurs et des étrangers. » Pendant le débat, les habitants d'un village musulman étaient survenus et réclamaient leur part, mais, au premier mot, les gens de Drongah se jetèrent sur eux : « Cet or a été trouvé en terre copte, et nous « sommes coptes. Vous, au contraire, vous êtes des musul-« mans, et les tombes de vos pères sont en Arabie : allez « chercher là-bas l'or qu'ils ont enfoui, et laissez-nous celui « que nos pères ont caché pour nous dans notre pays. » C'était une petite querelle religieuse en surcroît de l'émeute : tandis qu'elle faisait rage, un détachement de soldats, mandé en hâte de Siout, arrivait baïonnette au canon. Il n'était que temps, car musulmans et chrétiens s'étaient réconciliés et se préparaient à s'emparer du butin, sauf à reprendre la discussion au moment du partage. L'or était de bas titre et en quantité minime : on en estima la valeur à dix-huit cents francs dans un des bazars du Caire. »

Il restait à expliquer la présence de tant d'objets disparates dans la chambre mystérieuse. M. Maspero crut d'abord avoir été conduit par le hasard dans l'atelier d'un faux monnayeur. Examen fait, il se trouvait chez un alchimiste du VIIe ou du VIIIe siècle de notre ère.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5587]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 8. (22e ANNÉE). — 22 AOUT 1885.

LE MINISTÈRE CLÉMENCEAU

I.

LES ÉLECTIONS DU 4 OCTOBRE.

..... Le 7 août 1885, comme les Chambres avaient voté le budget de 1886 sans une seule augmentation d'impôt, un décret du président de la République prononça la clôture de la session. La période électorale commença aussitôt.

Les chefs de l'intransigeance et de la réaction avaient-ils tenu des conciliabules secrets? Cette question n'est pas encore élucidée. Toujours est-il que la droite et l'extrême gauche avaient adopté un même mot d'ordre : « L'opportunisme, c'est la guerre! L'opportunisme, c'est l'ennemi! » Et ce mot d'ordre, ce *Montjoye-Saint-Denis* d'un nouveau genre, était tout leur programme. Les monarchistes, ayant enfoncé leurs drapeaux dans leur poche, se gardèrent bien de parler dans leurs professions de foi ni du roi ni de l'empereur : ces sujets leur paraissaient scabreux. Il était beaucoup plus simple, au lieu de s'expliquer sur les principes, de se déchaîner sans relâche contre les hommes. Ils n'y manquèrent pas. Les républicains qui avaient dirigé depuis quatre années les affaires du pays, les anciens 363 qui avaient triomphé du 16 mai, les amis de Gambetta qui avaient été ses collaborateurs dans la Défense nationale et dans l'œuvre de la fondation et de l'organisation de la République, M. Jules Ferry qui avait donné à son pays, en quatre années, deux colonies et l'enseignement primaire obligatoire, gratuit et laïque, furent accablés de calomnies et d'outrages. Le cléricalisme vaincu, tel était le grand crime de M. Ferry aux yeux des candidats réactionnaires qui combattaient sous le masque et s'intitulaient avec une modestie hypocrite *conservateurs*, *libéraux* et *agricoles*. Mais ils se gardèrent bien de récriminer à ce sujet; à peine, de temps à autre, quelques paroles attendries sur le malheur des consciences opprimées, sur la persécution religieuse. Très habilement, ils concentrèrent leurs efforts contre la politique extérieure de la République. Parce que M. Jules Ferry avait tenu haut et ferme le drapeau de la France et qu'en le défendant il avait trouvé moyen d'accroître en Afrique et en Asie le patrimoine de son pays, cet homme d'État fut accusé de toutes les vilenies et de tous les crimes imaginables. Les moindres actes de sa politique furent expliqués par des motifs bas et honteux. Les bonapartistes criaient : *au Mexique!* et les fondateurs de l'*Union générale* dénonçaient des tripotages. La manœuvre avait réussi contre Gambetta qu'on avait également accusé de desseins belliqueux et de spéculations douteuses. Pourquoi ne réussirait-elle pas contre M. Ferry? Pour qu'il fût lavé de toutes les calomnies, il avait fallu que Gambetta mourût. Eh bien! M. Ferry n'avait qu'à mourir!

Ainsi déblatéraient dans leurs discours et leurs journaux les partis monarchiques; les intransigeants tenaient le même langage. Les articles de M. Henry Maret auraient pu paraître dans *le Pays*, ceux de M. Paul de Cassagnac dans *le Radical :* personne ne se fût douté qu'il y avait eu transposition. Si les réactionnaires exploitèrent de préférence la crise agricole qui sévissait sur toute l'Europe, les intransigeants jouèrent plus volontiers de la crise industrielle. Ce fut la seule différence bien sensible entre les programmes des

deux partis. Sur tout le reste, l'accord sembla parfait, les réactionnaires ne se souciant pas, comme de juste, de défendre l'institution d'un Sénat républicain. Ainsi une seule et même plate-forme : la guerre, la Tunisie et le Tonkin, l'Annam et Madagascar; mêmes procédés de polémique, même système de dénigrement et d'incriminations perfides. Comme naguère à la Chambre, ils se succédaient sur les mêmes tréteaux, y jouaient le même air et se félicitaient réciproquement avec effusion. Les intransigeants firent à la réaction la galanterie de célébrer l'amiral Courbet beaucoup plus pour ses lettres que pour ses victoires de Son-Tay et de Fou-Tchéou. La réaction répondit en couvrant M. Clémenceau de fleurs et *le Figaro* lui criait chaque matin : « Tu es l'homme d'État providentiel de la République, tu seras président du conseil ! »

Quant au cabinet Brisson, il n'était pas mieux traité que l'ancien ministère Ferry. Sa patriotique déclaration, dans la séance du 30 juillet, avait suffi pour l'entacher d'infamie. « Il ira rejoindre au dépotoir électoral, écrivait l'*Intransigeant* (1), les sacripants avec lesquels il s'est solidarisé. » La forme, dans les autres journaux du parti, était un peu plus académique; le fond était le même.

Que pouvait contre une pareille coalition, contre de pareils déchaînements l'ancienne majorité républicaine? Renier les actes qui étaient ses titres de noblesse et d'honneur, la défense des idées de gouvernement, les sages réformes qu'elle avait votées, la Tunisie organisée, le Tonkin et l'Annam pacifiés, soumis à notre protectorat, le prestige de la France rétabli dans la Méditerranée et l'extrême Orient? Elle n'y songea pas. Que le traité de 1874, conclu par le duc de Broglie, fut la cause et la source des difficultés rencontrées dans la suite au Tonkin, elle le rappela parce que c'était la vérité. Mais elle ne s'abaissa pas à plaider les circonstances atténuantes. Elle prit fièrement la responsabilité de ce qu'elle avait fait et déclara que la politique d'effacement et d'humiliation ne serait jamais la sienne. Pour la politique intérieure, elle ne promit ni la solution de la question sociale en cinq minutes, ni des droits protecteurs de 10 francs sur les céréales, ni le millénium, ni la lune. Elle se prononça simplement, franchement pour le maintien de la Constitution telle qu'elle venait d'être revisée, pour le développement normal et régulier des libertés politiques, pour la mise à l'étude d'un ensemble de sérieuses réformes économiques et financières : « Nous sommes également, disaient ces candidats, des républicains de gouvernement et des républicains de progrès. » Malgré les menaces des repris de justice dont la relégation avait été retardée, ils refusèrent de désavouer la loi sur les récidivistes.

Comment le suffrage universel se laissa-t-il écarter de la voie où il était entré, quinze années auparavant, par les belles élections du 3 juillet 1871? Comment se laissa-t-il égarer par les déclamations de l'intransigeance et les injures de la réaction? La licence de la presse, mal nécessaire auquel il n'était pas encore habitué, la répétition incessante des mêmes calomnies contre les mêmes hommes, l'ignorance encore trop générale de la politique extérieure en sont, avec l'incident que nous allons raconter, les causes principales.

Le gouvernement, aussi bien, n'avait pas su imposer à toute l'administration la neutralité électorale qu'il avait promise. Il n'y a pas que l'héliotrope qui ait pour habitude de se tourner vers le soleil levant. Beaucoup de fonctionnaires se tournèrent ainsi vers M. Clémenceau. Le ministre de l'intérieur n'eut pas de candidats officiels. Mais le directeur de la *Justice* en eut. Les chefs de plusieurs services importants étaient à ses ordres et il avait des complaisants, deux ou trois ministres qu'on nommait, jusque dans le cabinet.

Les élections avaient été fixées au 4 octobre; le 1er au soir, l'amiral Galiber, ministre de la marine, reçut de l'amiral Miot qui commandait devant Madagascar la dépêche suivante :

Dans la nuit d'hier, le poste de Ngency, en avant de Vohémar, a été attaqué par cinq mille Hovas conduits par des officiers anglais. Après avoir repoussé trois assauts et couché plus de 1500 ennemis sur le terrain, le capitaine de frégate Audant, craignant d'être enveloppé, a battu en retraite sans être poursuivi, en ramenant ses canons et ses blessés. Nos pertes se montent à 2 officiers et 20 hommes tués. J'ai ordonné l'évacuation de Vohémar et vais concentrer nos forces à Port-Choiseul pour une prompte reprise des opérations.

MIOT.

La réaction et l'intransigeance bondirent sur cette dépêche avec une joie féroce. Ils l'affichèrent dans toutes les communes, l'accompagnèrent des plus haineux commentaires et des plus sinistres prophéties. Le comité central intransigeant lança à la dernière heure un « suprême appel » : après ce nouveau « désastre », il faut en finir une bonne fois avec l'opportunisme, avec l'eunuque Brisson comme avec l'assassin Ferry ! Si le pays ne comprend pas ce devoir, malheur à lui, il méritera toutes les calamités dont la seule intransigeance, dont M. Clémenceau seul, pourra désormais le sauver !

M. Ferry et ses amis eurent cette illusion qu'à six mois de distance la leçon de Lang-Son ne pouvait être perdue. Un second affolement pour un accident de guerre qui, celui-là du moins, n'avait fait perdre la tête à aucun officier supérieur, cette hypothèse n'était pas admissible. Recommander au suffrage universel de ne pas se figurer, parce qu'un poste avancé avait été momentanément évacué, que les Hovas allaient se mettre en marche sur Paris, ne serait-ce pas faire

(1) Dès le 2 août.

injure au bon sens du corps électoral? Aucun contre-manifeste ne fut rédigé.

Ce fut une grave erreur; mais ni M. Ferry, ni aucun de ses amis, ni même le président du conseil ne la reconnurent en temps opportun. Quand la panique malgache, non moins savamment organisée par la réaction et par l'intransigeance que la panique tonkinoise, éclata dans soixante départements, il était trop tard pour l'arrêter. Il s'en fallut de très peu que les élections ne se fissent dans les campagnes au son du tocsin. A Paris et à Marseille, des troubles éclatèrent et le drapeau rouge fut promené dans les rues. Ce ne fut pas une défaite pour l'ancienne majorité, ce fut une déroute. Dans presque tous les départements du midi, de l'ouest et du nord les listes dites opportunistes furent écrasées. Sur 584 députés que comprenait la nouvelle Chambre, l'intransigeance put en revendiquer 246 et la réaction, grâce à la division des républicains, 172. Dans le département de la Seine, les socialistes, collectivistes, anarchistes et autres révolutionnaires avaient fait passer 18 candidats. A droite, on célébrait de véritables résurrections : cinquante députés qui semblaient, depuis l'Assemblée de Versailles, ensevelis dans un éternel oubli, les Ravinel, les Rainneville, les Flottard, les Octave Depeyre, les Antonin Lefèvre-Pontalis, étaient réélus. M. de Fourtou rentrait avec MM. de Parieu, Brunet, Caillaux, Othenin d'Haussonville. Le duc de Broglie, parmi les chefs de son parti, avait seul échoué pour avoir recommencé dans une réunion de cultivateurs le fameux discours : « Messieurs, vos pères et mes ancêtres... »

Comme on voit, l'*Union républicaine* et l'*Union démocratique* étaient réduites à leur plus simple expression, 150 à 160 sièges. Plusieurs de leurs membres les plus importants, de ceux dont les services et les titres auraient dû être incontestés, étaient restés sur le carreau. MM. Jules Ferry, Develle, Raynal, Spuller, Waldeck-Rousseau, Ranc, Rouvier, Jules Roche, Antonin Proust, n'étaient nommés qu'à de faibles majorités. Pour M. Brisson, il ne passait dans le Cher que l'avant-dernier sur la liste, et quant au ministre de l'intérieur, il était battu dans les trois départements où il s'était présenté. M. Ribot avait sombré dans le commun naufrage.

La Rente baissa de 2 fr. 75 le premier jour et de 3 francs le lendemain.

II.

LE MINISTÈRE CLÉMENCEAU.

Morte la bête, mort le venin! Les meneurs de la réaction, bien que la formidable baisse du 3 pour 100 ne leur fût pas indifférente; les chefs de l'intransigeance, bien que la prochaine responsabilité du pouvoir ne fût pas légère, tous ces fiers vainqueurs de l'opportunisme débordaient de joie : à lire et à entendre leurs chants de triomphe, on eût dit une bande d'anthropophages qui vient de mettre la main sur un convoi d'hommes très gras. Et comme ils trépignaient avec rage et fureur sur les vaincus, les raillant, les accablant de sarcasmes! A la vérité, ils ne constataient pas sans surprise que le corps électoral, dans son ensemble, ne partageait pas leur bruyante allégresse. Le pays, en effet, semblait déjà effrayé de ce qu'il avait fait dans une heure de cyclone. Assurément, pensait-il encore, les opportunistes n'ont que ce qu'ils méritent. Mais quoi! les voir remplacés à la Chambre par les plus audacieux revenants du 2 Décembre, du 18 Mars et du 16 Mai! Quel gouvernement stable, assez fort pour inspirer la confiance, — ou même pour maintenir l'ordre dans la rue, — pourra sortir de cette Assemblée divisée en trois parties, de forces à peu près égales? A coup sûr, les révolutionnaires vont se croire les maîtres du pavé. Des émeutes tous les jours, comme sous la monarchie de Juillet : le bon moyen pour ramener le travail, pour faire sortir les capitaux qui se cachent! M. Clémenceau, sans doute, n'est pas le premier venu; depuis le temps qu'il en parle, il doit avoir réfléchi sur les choses de la politique : ah! s'il pouvait ajourner son programme *minimum* aux calendes! s'il avait le courage de couper sa queue et de chausser les bottes de cet odieux Ferry! Et quels commentaires humiliants que ceux de la presse anglaise, de la presse allemande, des journaux espagnols et italiens sur la panique malgache! Enfin, est-ce que le 4 octobre, à six heures du soir, à la minute même où le scrutin a été clos, l'amiral Miot n'a pas télégraphié qu'il avait réoccupé Vohémar sans coup férir et qu'il tenait solidement toute la côte? Cela rendait plus amer encore le vin qu'on avait tiré, mais qu'il fallait boire.

Si l'avenir paraissait ainsi gros de nuages, en revanche la situation parlementaire était très claire. Au ministère Brisson, dont le Président de la république avait accepté la démission, et qui n'était plus chargé que de l'expédition des affaires courantes, rien qu'un ministère Clémenceau pouvait succéder.

L'extrême gauche était devenue le groupe de beaucoup le plus nombreux de la Chambre : M. Grévy ne pouvait, ne devait faire appel qu'à M. Clémenceau. Celui-ci, d'ailleurs, radieux de sa victoire, plus léger et plus confiant en son étoile que jamais, déclarait très haut qu'il était prêt à prendre le pouvoir. Le marché public sans affaires, l'opinion sans confiance, l'Europe inquiète, il ne s'effrayait pas pour si peu. C'étaient là les dernières manœuvres d'une coterie aux abois, de la bande des Gambettistes, Ferrystes et Brissonniens chassés du gouvernement. D'ailleurs, toute la presse réactionnaire lui faisait fête et, sauf le petit groupe soupçonneux des socialistes qui suivaient MM. Félix Pyat, Eudes, Gambon et Maujan, sauf les amis de

M. Sigismond Lacroix qui se tenaient sur la réserve, on l'acclamait encore de tous les coins de l'intransigeance. Un ancien centre gauche, qui venait de se convertir avec éclat, le salua dans un banquet monstre, à l'hôtel Continental, comme le Robespierre de la troisième république.

Le parlement se réunit le 21 octobre, la Chambre affairée et bruyante comme une ruche d'abeilles, le Sénat très grave et presque triste. Le président de la haute Assemblée prononça une courte allocution qui fut écoutée avec un profond recueillement :

« Rappelez-vous, dit-il à ses collègues, le mot du grand patriote Gambetta: le Sénat sera l'ancre de salut de la république. Dans les circonstances que nous allons traverser, sachons ne pas faire mentir cette prophétie. »

A la Chambre, après la vérification des pouvoirs qui fut menée au pas de charge, les députés procédèrent à l'élection du bureau. M. Floquet avait cru tout naturel de poser sa candidature à la présidence; mais M. Clémenceau, non sans rudesse, lui opposa M. Anatole de la Forge qui fut élu par 380 voix contre 25. L'ancienne majorité, qui s'était formée en un seul groupe compact sous le nom d'*Union républicaine et démocratique,* s'était abstenue. Plutôt que d'appeler au bureau un seul opportuniste, une place de vice-président fut donnée à la droite qui porta son choix sur M. de Fourtou; l'extrême gauche lui adjoignit MM. Achard, Delattre et Sigismond Lacroix.

Le 24 octobre, M. Clémenceau fut appelé à l'Élysée où il accepta la mission de former un nouveau ministère. Comme il avait toujours rencontré, au cours de sa brillante carrière, une extrême bienveillance chez M. Grévy, M. Clémenceau jugea qu'il serait peut-être correct de demander son avis au Président de la république. Mais il ne put obtenir que cette réponse : « Je vous prie de ne pas oublier que les Chambres doivent se réunir en Assemblée nationale le 30 décembre pour désigner mon successeur. — Vous ne voulez pas dire, mon cher Président, reprit M. Clémenceau, que vous n'avez plus confiance? — Je vous ai dit toute ma pensée, répliqua M. Grévy. »

Au contraire des ministères Gambetta, Freycinet, Jules Ferry et Henri Brisson, le ministère Clémenceau fut composé en vingt-quatre heures. On a donné de cette célérité deux raisons : la première, que M. Clémenceau est un esprit rapide, net, agile, décidé, qui ne s'embarrasse pas de vétille ; la seconde, que son ministère s'était formé de lui-même, qu'il s'était, comme on dit, si naturellement dégagé de la situation que l'éloquent député, en rentrant dans la salle de rédaction de son journal, l'avait trouvé déjà réuni en conseil de cabinet. Dès le 25 octobre, le président de la République put signer les décrets qui constituaient la nouvelle administration. M. Clémenceau, président du conseil, prenait le portefeuille des affaires étrangères, avec M. Camille Pelletan comme sous-secrétaire d'État. M. Boysset allait, avec M. Georges Laguerre, à la justice. Le général Thibaudin rentrait à la guerre où l'accompagnait M. Laisant, et l'ennemi personnel des expéditions coloniales, M. Georges Perin, devenait ministre de la marine et des colonies. M. Granet avait pris le portefeuille de l'intérieur, M. Barodet avait reçu celui de l'instruction publique et des cultes, et M. Lafont voulut bien accepter celui des travaux publics. M. Wilson, après quelque hésitation, ne refusa pas le ministère des finances, où M. Camille Dreyfus le suivit comme sous-secrétaire d'État. MM. Laurent Pichat et Songeon, sénateurs, devinrent titulaires des ministères de l'agriculture et du commerce. M. Georges Martin se contenta des postes et télégraphes.

Ce ministère, qui avait assurément le mérite d'être homogène, ne fut pas aussi mal accueilli que certains envieux de M. Clémenceau l'avaient espéré. L'armée, respectueuse de la discipline, sut taire les sentiments qui l'oppressaient. Sur huit ambassadeurs, cinq seulement envoyèrent leur démission au quai d'Orsay. Les préfets restèrent à leur poste, sans témoigner de trop vives inquiétudes. La Bourse, qui s'attendait à pis, ne baissa que d'un franc. C'était un succès.

Chose curieuse cependant, revirement qui parut longtemps inexplicable à M. Clémenceau et à M. Camille Pelletan! A l'heure même où paraissaient à l'*Officiel* les décrets qui constituaient le ministère, la presse réactionnaire, qui n'avait pas arrêté depuis dix mois de prôner le futur président du conseil, changea complètement de ton. Hier, comme on l'opposait à M. Jules Ferry et à M. Henri Brisson, M. Clémenceau était le seul orateur, le seul homme de sens, le seul homme d'État de la République. Aujourd'hui qu'il est enfin au pouvoir avec ses amis, M. Clémenceau ne vaut pas plus que les autres et il est beaucoup plus dangereux (vu son entourage, vu sa queue) pour l'ordre social, pour la religion, pour la famille et pour la propriété elle-même.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

se demande le premier ministre qui n'a pas encore aperçu cette vérité pourtant claire comme le jour : si la droite, depuis quatre ou cinq ans, lui a prêté un concours dévoué, c'est que nul ne le valait pour user, déconsidérer et tuer les ministres républicains; maintenant c'est à lui le tour, à lui qu'on croit la dernière ressource de la République. Et *le Figaro* est le premier à déterrer les vieilles calomnies de 1871 sur le rôle de M. Clémenceau dans la sinistre journée du 18 mars, ces calomnies que M. Langlois (« cet énergumène de Langlois », comme on dit dans la presse intransigeante) avait jadis, avec tant de courage, démenties et réfutées. Et de toutes parts, drues comme la grêle, acérées et empoisonnées, les flèches de la réaction tombent main-

tenant sur le général Thibaudin qu'on n'appelle que Commagny, sur M. Granet « qui a si bien mérité du marquis Tseng », sur M. Wilson « qui a fait de l'Élysée le quartier général de conspirations permanentes », sur M. Georges Martin, « pharmacien malheureux », sur M. Georges Laguerre, « ex-enfant chéri des bons pères », sur M. Laisant, à qui l'on rappelle et les cinglantes ripostes d'Émile de Girardin et le blâme solennel dont M. Brisson, aux acclamations de la Chambre, l'avait autrefois frappé. Oui, c'est la presse réactionnaire qui part ainsi en guerre dès la première heure, ce n'est pas la presse opportuniste : celle-ci se réserve, sans cacher ses tristesses et ses alarmes, pour d'autres combats que des luttes contre des personnages qu'elle connaît cependant et qu'elle a jugés depuis longtemps. N'est-ce pas la République, la République conquise au prix de tant d'efforts, qui est maintenant en péril? C'est à son seul salut qu'il faut songer.

III.

LES DÉBUTS DU MINISTÈRE.

Le lundi 26 octobre, la déclaration du nouveau cabinet fut lue au Sénat, au milieu d'un silence glacial, par M. Laurent Pichat, et à la Chambre, où des incidents surgirent aussitôt, par M. Clémenceau.

Le manifeste du nouveau gouvernement avait été rédigé par M. Camille Pelletan. La besogne n'était pas aisée. Il s'agissait, en effet, sans alarmer davantage une opinion visiblement inquiète, de se déclarer prêt à appliquer les cinq articles du programme *minimum*, les cinq réformes dont la poursuite immédiate s'imposait au ministère Clémenceau pour que le discours de Bordeaux fût une vérité et que la fameuse distinction entre l'opportunisme et l'antiopportunisme ne fût pas un simple jeu de rhétorique. Ce n'était qu'en échange de l'adjectif *immédiat* cinq fois répété que le parti intransigeant avait sacrifié à l'auteur du programme *minimum* le vaste cahier de deux ou trois douzaines d'articles des comités radicaux socialistes. C'était par ce vocable (*in hoc adjectivo*) qu'on avait vaincu ou qu'on croyait avoir vaincu. Sans être accusé de trahison et sans mériter d'être accusé de duplicité, comment renier dès le lendemain de la victoire ce qui passait pour l'instrument de la victoire, ce qui avait été la condition même de l'accord contre les opportunistes? Évidemment, il fallait tenir sa promesse. Mais, d'autre part, comment la tenir? Comme M. Clémenceau ni ses collègues n'en avaien encore la moindre idée, ils s'en étaient remis au rare talent d'écrivain de M. Camille Pelletan.

Cependant, quel que fût son talent, le jeune sous-secrétaire d'État ne pouvait échapper à la loi commune. Ce que ses amis ne concevaient pas bien, il ne pouvait l'énoncer clairement, et la déclaration, malgré de merveilleux artifices de langage, apparut forcément aux *purs* qui surveillaient M. Clémenceau comme quelque chose d'ambigu, d'équivoque et de louche. En effet, après avoir chanté son *Te Populum laudamus* et vanté les bienfaits de la future politique de renonciation à toute action extérieure, le président du conseil ne s'engageait pas à présenter dans les vingt-quatre heures, habillées en projets de loi, les cinq réformes qui avaient fait les frais de la campagne électorale. Il disait bien, et dans le meilleur style, que s'il avait pris le pouvoir, c'était pour rendre au suffrage universel sa souveraineté absolue et que ses collaborateurs allaient mettre à l'étude toutes ces fameuses questions : la séparation des Églises et de l'État, la réorganisation judiciaire, la réforme financière, la réforme militaire, la réforme pénitentiaire. Mais il ne précisait rien. Ce vague parut au Sénat gros de dangers pour la république. Il parut suspect aux deux tiers des intransigeants qui ne faisaient pas partie du ministère.

M. Clémenceau était à peine descendu de la tribune que M. Maujan y parut :

« Vous avez fort bien parlé, dit l'ancien capitaine en s'adressant au président du conseil, du suffrage universel dont la souveraineté doit être absolue; mais pourquoi à l'appui de vos éloquentes paroles n'avez-vous pas déposé un projet de revision générale de la constitution? Quand M. Gambetta, dans la séance du 15 novembre 1881, apporta aux députés d'alors une déclaration qui avait au moins le mérite d'être nette et franche, quelle réponse fites-vous à ce chef de l'opportunisme? S'il ne vous en souvient pas, citoyens ministres, je vais vous la rappeler. M. Barodet, aujourd'hui ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, déposa une proposition générale de revision de la constitution et il demanda l'urgence. Puis, comme M. Gambetta repoussait et l'urgence et votre doctrine de la revision illimitée, qui défendit et cette doctrine et la demande d'urgence? Qui? M. Clémenceau, aujourd'hui président du conseil et ministre des affaires étrangères. Eh bien, citoyens ministres, je suivrai votre exemple, et je reprends la proposition Barodet, et je réclame l'urgence. Félix Pyat, Gambon, Chabert, Eudes, Vaillant, Jules Guesde, Lissagaray, Duportal ont signé, comme moi, cette proposition. »

Qui fut désappointé quand M. Maujan déposa sur le bureau cette motion et que soixante députés, debout à l'extrême gauche, accueillirent ce hardi début par une triple salve d'applaudissements? Ce fut M. Clémenceau. Il consulta du regard ses collègues : « Vous êtes un homme à la mer, lui dit M. Laurent Pichat qui revenait du Sénat, si vous capitulez à la première sommation de ces gens-là.

— Vous allez connaître la roche Tarpéienne, lui dit M. Barodet, si vous désavouez au pouvoir *nos* discours de l'opposition. »

Le président du conseil résolut de capituler, se jurant bien que ce serait la dernière fois. Très pâle, très nerveux, il monta à la tribune. Il dit à M. Maujan qu'il n'était pas de ceux, tout le monde le savait, qui ont pour habitude d'oublier leurs engagements :

M. Maujan. — Alors pourquoi la déclaration est-elle muette sur la revision immédiate?

M. Clémenceau, *président du conseil.* — Je vais vous le dire. Nous prenons les affaires à la veille de la réélection du Président de la république...

M. Félix Pyat. — Et vous préférez que le successeur du citoyen Grévy soit élu par l'ancien Sénat! (*Rumeurs prolongées.*)

M. le président du conseil. — Si je suis interrompu à chaque instant je descendrai de la tribune...

M. Eudes. — C'est les mêmes menaces que M. Jules Ferry!

M. le président du conseil. — A la veille d'un acte aussi important, au lendemain d'une revision partielle...

M. Eudes. — C'est le fondateur de la ligue revisionniste qui parle ainsi!

M. le président du conseil. — Revision bâtarde contre laquelle, j'imagine, j'ai protesté assez haut, il nous a paru que le choix de l'heure la plus propice au succès de cette grande réforme républicaine que nous avons promise et que nous comptons bien accomplir en temps et lieu: la revision intégrale...

M. Maujan. — Les voilà, les opportunistes de demain!

M. Eudes. — Les opportunistes d'aujourd'hui. (*Vives exclamations.*)

M. le présidemt du conseil. — ... ce choix pouvait être laissé sans inconvénient au cabinet. Oui ou non, était-ce trop demander à votre confiance? (*Applaudissements sur plusieurs bancs. — Vives protestations à l'extrême-gauche. — Rumeurs au centre et à droite.*)

M. Maujan. — Oui ou non, appuyez-vous l'urgence? (*Très bien! Très bien!*)

Mis aussi brutalement au pied du mur, étonné de cette explosion de sentiments hostiles à laquelle il s'attendait assurément de la part des socialistes, mais qu'il n'avait pas crue si prochaine, paralysé dans ses moyens oratoires par l'attitude embarrassée et le silence de ses amis, M. Clémenceau ne sut pas, comme il en avait eu le dessein, capituler avec grâce. Mécontent à bon droit de *son parti*, mécontent de lui-même, il déclara sur un ton de méchante humeur que le gouvernement ne s'opposait pas à l'urgence, qu'il ne pouvait pas songer à s'y opposer dès que la question était soulevée.

Devant la demande de revision intégrale et immédiate, l'attitude de l'*Union républicaine et démocratique* ne pouvait être douteuse : M. Develle, au nom de ses amis, protesta contre le triste spectacle qui venait d'être donné au pays par l'humilité excessive de M. Clémenceau, désormais le jouet du premier démagogue venu, et il refusa, dans l'intérêt supérieur de la république, de s'associer à de pareilles aventures. Mais quel serait le vote de la droite? Ses 170 voix étaient ainsi, dès le premier jour, maîtresses absolues du sort des ministères républicains. Elles n'avaient qu'à se réunir aux 160 voix de l'ancienne majorité pour mettre en déroute, dès la première rencontre, M. Clémenceau.

Après avoir délibéré rapidement avec ses principaux collègues, M. Paul de Cassagnac, devenu le *leader* incontesté de la droite, monte à la tribune. L'agitation revisionniste, selon lui, ne pouvait qu'ajouter au désarroi général, au discrédit de la république. Le pays avait fait l'expérience de l'opportunisme; il ferait plus rapidement encore celle de l'intransigeance : une Constituante alors ne pourrait manquer de rétablir la monarchie. Et comme M. Devès, M. Jules Roche, M. Casimir Perier demandaient : « Quelle monarchie? » M. de Cassagnac répondit qu'il importait peu, que l'essentiel était de débarrasser au plus tôt le pays de la République. Après avoir nettoyé les écuries d'Augias, les honnêtes gens sauraient toujours s'entendre. Donc la droite, pour accélérer la débâcle, voterait l'urgence et la revision immédiate.

Rappelé à l'ordre à trois reprises par M. Anatole de la Forge, pour la violence de ses paroles, M. Paul de Cassagnac, quand il retourna à son banc, fut l'objet d'une véritable ovation de la part de ses amis : pendant plusieurs minutes, ils défilèrent devant lui, le comblant de félicitations, lui pressant la main; l'enthousiasme de MM. Caillaux, Antonin Lefèvre-Pontalis et Octave Depeyre débordait. Les ministres paraissaient atterrés : la droite les sauvait, mais à quel prix! Entre les deux humiliations qu'il venait de subir, il était impossible à M. Clémenceau de distinguer la plus amère. Il pensait à l'âne de Buridan.

L'urgence sur la proposition de MM. Maujan, Félix Pyat et Gambon fut prononcée par 397 voix contre 156. Et M. Clémenceau, qui n'était ni vaincu ni content, put aller coucher au palais du quai d'Orsay.

IV.

LE PROGRAMME MINIMUM.

Pour regagner le terrain perdu dans la séance du 26 octobre, deux moyens s'offraient à M. Clémenceau : obliquer vers l'*Union républicaine et démocratique* ou tâcher, par des concessions répétées, d'apaiser la gauche de l'extrême gauche. Livré à lui seul, M. Clémenceau n'eût pas adopté sans plaisir le premier parti. Mais les collaborateurs qu'il s'était donnés ne lui laissèrent point le choix. Pendant que le président du conseil prenait langue au ministère des affaires étran-

gères, qu'il charmait les chefs de légation par la gaieté mordante et spirituelle de ses causeries et qu'il prodiguait à tous venants les déclarations les plus pacifiques du monde, ses collègues n'avaient qu'une pensée : concilier par des complaisances illimitées les intransigeants mécontents, retenir les autres par des faveurs à jet continu. On connaît sous chaque ministère les recommandations qui font prime : ces apostilles, sous le ministère du 26 octobre, étaient celles de MM. Gambon, de Rochefort, Eudes, Maujan et Félix Pyat. Sur 40 préfets, 110 sous-préfets, 32 trésoriers-payeurs et 56 avocats de la république qui furent déplacés ou rendus aux douceurs de la vie privée, plus d'un tiers avait été immolé aux ultra-radicaux et socialistes qui désignèrent ensuite leurs remplaçants. En moins de huit jours, tous les membres du comité central et de la Commune qui n'étaient pas députés ou conseillers municipaux de Paris furent pourvus de hautes fonctions, de grosses sinécures et de galons.

La confection des projets de loi tendant à renouveler la face du pays marchait aussi rondement que l'épuration du personnel. Sans souci des obstacles, des « soi-disant impossibilités » dénoncées à Mâcon par M. Clémenceau, tous les ministres, selon une autre formule du même discours, s'apprêtèrent « à mener de front toutes les réformes si longtemps attendues ». Dans un projet en un article et deux phrases, M. Barodet, ministre des cultes, régla la question des rapports de l'Église et de l'État. « Article unique : le Concordat est dénoncé; le budget des cultes est supprimé. » Des questions sans nombre que soulève le problème de la séparation, M. Barodet ne s'était pas encore préoccupé : M. Clémenceau, dans le même programme de Mâcon, n'avait-il pas déclaré « qu'on a toujours le loisir de polir ensuite son œuvre dégrossie » ? Les projets sur le recrutement militaire et sur l'impôt progressif du revenu furent rédigés par les ministres compétents dans le même style laconique : *imperatoria brevitas* était la devise. D'un trait de plume, M. Boysset, garde des sceaux, abrogea la loi sur les récidivistes et proposa l'élection de la magistrature. Un autre projet, qui n'était guère plus développé, était relatif au rachat immédiat et simultané de tous les chemins de fer. Le ministre de l'intérieur annonçait un projet sur l'autonomie communale, le rétablissement de la mairie de Paris, la suppression de la préfecture de police.

Et *la Justice*, commentant cette noble activité, rassurait en ces termes les amis de M. Félix Pyat (car des alarmes du Sénat et de l'*Union républicaine et démocratique*, on n'en avait nul souci) : « D'ailleurs tout ceci n'est qu'un commencement. »

Si le ministère Clémenceau travaillait avec zèle, la commission de revision, élue par les bureaux de la Chambre, ne chômait pas davantage. Après avoir écarté non sans dédain, dès sa première réunion (29 octobre), les objections des deux commissaires qui représentaient la minorité, MM. Cochery et Martin-Feuillée, elle avait repris purement et simplement le projet de résolution que l'extrême gauche avait soutenu, le 26 janvier 1881, contre le ministère Gambetta. « La Chambre des députés, disait ce projet, déclare qu'il y a lieu de reviser les lois constitutionnelles. » Naturellement, dans l'esprit de la commission, les pouvoirs du congrès devaient être illimités : cela ne souffrait même pas de discussion. Le rapporteur, M. Sigismond Lacroix, fut chargé d'indiquer nettement, dans son rapport, que le cabinet aurait mission de conclure, devant le congrès, à la suppression du Sénat. MM. Pichon et Millerand, qui passaient pour recevoir l'inspiration intime de M. Clémenceau, proposèrent d'ajouter dans le rapport, à seule fin d'assurer une ligne de retraite, ces dix mots timides : *Ou à l'élection du Sénat par le suffrage universel.* On regarda de travers ces deux députés. A la suite d'une amère réplique de M. Lacroix, qui avait toujours sur lui la collection des discours prononcés par M. Clémenceau pendant la période électorale, ils retirèrent leurs propositions, s'excusant de l'audace grande. « Qu'on ne vous y reprenne pas! » dit M. Clovis Hugues, tirant ainsi la moralité de l'incident.

Le débat sur le rapport de M. Lacroix ne remplit qu'une séance (2 novembre). M. Raynal, qui avait été chargé par ses amis de l'*Union*, d'en combattre les conclusions, fut interrompu avec tant de violence qu'il dut renoncer à la parole. Le président, M. de La Forge, avait prodigué en vain ses efforts pour faire respecter la liberté de la tribune; il finit par s'écrier, s'adressant à la partie extrême de l'extrême gauche et à la droite : « Si de pareilles scènes d'intolérance se renouvellent encore une fois, je renoncerai à l'honneur de présider cette assemblée. » Au banc des ministres, M. Clémenceau eut seul le courage de faire à M. de La Forge un signe d'assentiment.

Ce fut M. Boysset qui parla au nom du cabinet. Alors qu'ils étaient simples députés, tous ses collègues avaient voté la résolution que présentait aujourd'hui l'honorable M. Maujan : à cette heure où ils représentaient au pouvoir les idées qu'ils avaient défendues dans l'opposition, ils étaient prêts à porter au Sénat le vote de la Chambre. « Mais si le Sénat, dit M. Ferry, refuse le suicide que vous lui proposez! » — « Monsieur, reprit le garde des sceaux, nous connaissons ces soi-disant impossibilités; mais nous savons aussi que le Sénat, comme nous tous, doit obéissance aux arrêts du suffrage universel. » Le groupe des socialistes révolutionnaires, qui grossissait tous les jours, accueillit cette réplique par des rires. « Le Sénat, s'écria M. Maujan, je ne le consulte pas, je le livre en pâture au lion populaire. » M. Batbie, qui assistait dans une tribune à la séance, sourit et rougit à ces mots : il les avait prononcés lui-même, en mars 1848, les appliquant aux riches.

Au vote, on retrouva la majorité du 26 octobre :

397 voix contre 156 adoptèrent le projet. Une triple salve d'applaudissements accueillit la proclamation du scrutin. « Qui donc disait, s'écria M. Eudes, déjà jaloux de M. Maujan, que le Sénat est difficile à abattre! »

Le lendemain, 3 novembre, il y avait foule au palais du Luxembourg. On savait que, dès le matin, les trois groupes de gauche s'étaient réunis, et qu'à l'unanimité ils avaient pris une décision que tous les sénateurs s'étaient engagés à garder secrète. Les ministres, au grand complet, s'assirent à leur banc; l'hémicycle et les tribunes regorgeaient de monde.

A deux heures précises, M. le président Le Royer ouvrit la séance. Le procès-verbal adopté : « J'ai reçu du président de la Chambre, dit le président du Sénat, la communication suivante », et il donna lecture de la lettre par laquelle M. de La Forge transmettait le vote de revision à M. Le Royer. La droite ricana; la gauche observa le plus profond silence.

M. Challemel-Lacour, président de l'*Union républicaine,* se lève et de sa place : « Je demande au Sénat de prononcer l'urgence sur la proposition qui nous est adressée par la Chambre. »

Les ministres se retournent, étonnés; ils n'en croient pas leurs oreilles. Alors M. Feray (d'Essones), le vénérable président du centre gauche, et M. Humbert, président de la gauche républicaine : « Nous appuyons la demande de M. Challemel-Lacour. »

M. Buffet, après avoir consulté MM. Bocher et Chesnelong : « Nous demandons l'avis du gouvernement. »

Le premier moment de surprise passé, M. Clémenceau a flairé un piège, deviné qu'un effroyable coup de massue va s'abattre sur le cabinet qu'il préside. Mais que faire? Comment, pour le moins, échapper au ridicule?

M. Songeon, cependant, et M. Boysset ne comprennent pas pourquoi le président du conseil hésite à répondre. Est-ce que la situation ne se présente pas sous les meilleurs auspices, des auspices inespérés? La brèche, la fameuse brèche ne s'est-elle pas faite toute seule? Ils se lèvent tous les deux à la fois, et d'une voix forte : « Le gouvernement accepte l'urgence qu'il aurait réclamée, si l'honorable M. Challemel-Lacour n'avait pas pris les devants. »

Le président du Sénat met aux voix la proposition d'urgence qui est votée à la presque unanimité.

Alors M. Challemel-Lacour, toujours de sa place :

« Si mes honorables collègues, M. Feray et M. Humbert, se sont joints à moi pour demander au Sénat de voter l'urgence sur la proposition de revision illimitée des lois constitutionnelles, c'est pour cette seule et unique raison : aux termes de votre règlement, le vote de l'urgence est nécessaire pour que la question préalable puisse être proposée. La résolution qui a été adoptée par la Chambre porte atteinte à la dignité du Sénat qu'on somme de disparaître au nom d'une coalition où je retrouve tous les ennemis de la république; elle est une faute grave, impardonnable contre le gouvernement dont la conquête nous a coûté tant de cruels efforts. Nous, Sénat républicain, nous avons la garde de la république, de son honneur, de sa renommée à travers le monde. A des motions comme celle qui vous a été transmise, à un arrêt de suicide qui porte près de deux cents signatures royalistes et bonapartistes, vous ne répondrez que par la question préalable. Nous vous demandons, monsieur le président, de la mettre aux voix. » (*Applaudissements répétés à gauche. — Mouvement prolongé.*)

Les ministres s'agitent et protestent; M. Clémenceau s'élance à la tribune pour repousser la question préalable qui n'atteint pas moins le gouvernement que la Chambre. Sa harangue, vive, emportée, parfois menaçante, provoque à plusieurs reprises les murmures et les rires de la droite : « Vous avez donc cru, dit M. de Gavardie, au guillotiné par persuasion. » La gauche, qui n'a pas une seule fois interrompu l'orateur, réclame le scrutin.

Par 206 voix contre 12 (la droite s'est abstenue), la question préalable est adoptée.

Les ministres, pâles, défaits, quittent la salle des séances; M. Carnot, le doyen de la haute assemblée, dit d'une voix forte : « La république, malgré la tempête, tient bon sur ses ancres. »

V.

LES CRÉDITS POUR MADAGASCAR.

Le vote du Sénat fut suivi, à la Chambre et dans la rue, de scènes déplorables. Comme il s'était senti profondément blessé dans son orgueil, M. Clémenceau perdit pendant quelques jours toute mesure. Quand MM. Maujan et Jules Guesde l'interpellèrent sur le vote du Sénat : « Comment avez-vous accompli votre mandat? Qu'avez-vous fait de notre projet? » le président du conseil répondit par une amère diatribe contre la haute assemblée. La république radicale ne se laisserait point arrêter par une intrigue, une cabale dont il connaissait les auteurs; et il montrait du doigt MM. Jules Ferry, Waldeck-Rousseau, Develle qui se contentèrent de hausser les épaules. Un « syndicat honteux » s'était formé entre le Sénat et la minorité de la Chambre; il aurait prochainement le sort de tous les syndicats de ce genre : la faillite. La démocratie avait emporté d'autres forteresses que cette bastille de l'opportunisme, la soi-disant assemblée des communes de France. Quant au gouvernement, il poursuivait l'accomplissement du programme radical malgré les obstacles.

M. Spuller : Vous reconnaissez donc que tous les obstacles ne sont pas fictifs !

Puis, tous les grands chefs des groupes socialistes défilèrent à la tribune pour jeter au Sénat des paquets d'injures et de défis que les jeunes sous-secrétaires d'État applaudirent. Quand la série fut épuisée, M. Jules Ferry monta à la tribune où il fut accueilli par un effroyable vacarme :

« Je n'ai à dire que deux mots; je les dirai : le Sénat a fait son devoir; les républicains qui ont fondé le Sénat ont bien mérité de la patrie! »

La Chambre vota un ordre du jour de blâme contre le Sénat et de confiance dans le cabinet.

Pendant que ces choses se passaient à la Chambre, une foule de cinq à six mille individus, agitant des loques rouges et poussant des cris de menace contre le Sénat, descendait les boulevards extérieurs, gagnait par la rue Blanche et la rue de la Chaussée-d'Antin les grands boulevards, enfilait la rue de Richelieu, cassait les vitres de la Bibliothèque nationale et, par la rue de Rivoli, les quais, le boulevard Saint-Germain, débouchait devant le Luxembourg. La police et la garde républicaine n'intervinrent qu'alors. Grisée par sa marche triomphale à travers Paris, la foule résiste aux sommations; les meneurs commencent même à dépaver la chaussée pour construire des barricades. Il fallut dégainer et charger. Une sanglante bagarre suivit qui se prolongea jusqu'à huit heures du soir. Des deux côtés, il y eut des morts et des blessés. Sur 560 individus qui furent arrêtés, plus de 400 étaient pourvus de casiers judiciaires.

Le lendemain, le conseil municipal rendit un vote de flétrissure contre la police. A la Chambre, le ministre de l'intérieur, interpellé par M. Vaillant, blâma la confiscation des drapeaux rouges et annonça une enquête *générale*.

Sur l'interrogation répétée de M. Waldeck-Rousseau, le ministre voulut bien reconnaître que le *meeting* avait commis de coupables excès.

La Bourse maintenant baissait tous les jours, l'étranger et la province arrêtaient toutes les commandes; de tous côtés, on ne parlait plus que d'usines fermées, de fabriques qui suspendaient les travaux. Des grèves éclatèrent à la fois à Anzin et au Creusot. Le président du conseil commença à trouver que les ambassadeurs des grandes puissances lui faisaient grise mine : son prestige était visiblement compromis, son étoile pâlissait.

« Tout cela, écrivaient les feuilles ultra-radicales et socialistes, tout cela, c'est la conséquence de la politique coloniale, de la politique d'aventures. » Et l'on demandait au ministre de la marine quand il se souviendrait des discours prophétiques de M. Georges Perin, quand il rappellerait les troupes du Tonkin, de Madagascar et d'Obock. « Mais laissez-nous donc le temps de nous retourner », répondait *la Justice*.

Sur ces entrefaites, les journaux anglais, toujours les premiers informés, arrivèrent un matin avec une surprenante nouvelle : l'amiral Miot venait d'occuper Tananarive.

Voici comment le correspondant du *Times* racontait ces incidents :

« La formation d'un vaste camp hova sur les hauteurs de Grand Manahar, après la reprise de Vohémar par les Français, avait donné à l'amiral Miot l'idée, qui se trouva juste, que le gouvernement d'Emyrne avait dégarni la capitale pour préparer un coup d'éclat dans le nord de l'île. Jeter les Français à la mer, tel était le projet que les missionnaires anglicans, d'après des renseignements de source certaine, avaient conseillé à la reine Ranavalo et que la reine avait follement adopté.

« L'amiral français conçut alors un audacieux dessein. Laissant devant Vohémar un simple rideau de troupes, il forma un corps expéditionnaire avec les compagnies de débarquement, les trois mille volontaires que l'île de la Réunion avait levés à la suite des combats malheureux du 29 septembre et les quatre mille hommes de renfort que le ministère Brisson avait envoyés à Madagascar. La saison était exceptionnellement favorable. Dans l'espace de huit jours, toutes ces troupes bien reposées depuis quelques semaines, heureuses enfin de pouvoir tirer vengeance d'un insupportable ennemi, se trouvèrent exactes au rendez-vous de la baie d'Andévourante qui commande la grande route de Tananarive. Comme l'amiral l'avait prévu, d'Andévourante à la forêt de Fanghourou, il ne rencontra aucune résistance : le gros des troupes hovas avait été en effet, depuis un mois, dirigé par paquets successifs vers le nord. Ce ne fut que le huitième jour, au moment d'arriver à l'étape d'Ambatou-Manga, le dernier gros village avant la capitale, que la petite armée française se heurta à l'arrière-ban des troupes hovas qui avaient été réunies en toute hâte pour défendre Tananarive. Ces troupes, les plus mauvaises du royaume malgache, se débandèrent après un petit combat qui ne dura pas deux heures, et fuyant à travers les plaines d'Ankaye, vinrent répandre la terreur dans la capitale. Le surlendemain, qui était le onzième jour depuis son départ d'Andévourante, l'amiral Miot entra dans Tananarive sans rencontrer de résistance et mit garnison dans la citadelle de Manjaka. La reine, accompagnée des 15e et 14e honneurs, des ministres et des missionnaires, était partie la veille dans la direction des plateaux d'Ankavandra. »

Le récit du *Times*, bien qu'il tînt du roman, était parfaitement exact : une dépêche explicite de l'amiral Miot ne tarda pas à le confirmer. Après avoir rappelé au ministre les pleins pouvoirs qu'il avait réclamés et obtenus à la suite de l'incident de Vohémar, il rendait compte, dans un style simple et fier, de la marche sur Tananarive, de la belle conduite des troupes et de la facile occupation de la capitale. Comme on avait opéré au meilleur moment de la belle saison, le nombre

des malades était insignifiant; celui des blessés ne dépassait pas cent hommes. L'amiral était heureux d'offrir à la république cette victoire. Il ne demandait pas encore de récompenses pour ses troupes. Pour attendre la soumission de la cour fugitive et pour garder les points importants de la côte orientale et de la route d'Andévourante, il réclamait seulement un renfort temporaire, mais immédiat, de 3000 hommes. La réalisation définitive des grands projets de Richelieu, de Louis XIV et de la Convention sur la *France orientale* valait bien ce dernier effort. La paix signée, ce qui ne pourrait tarder, il suffirait de quelques bataillons d'infanterie de marine et de quelques cuirassés pour assurer le respect de nos droits séculaires.

Ainsi la politique d'aventures, l'odieuse et victorieuse politique coloniale, les poursuivait toujours! Les ministres, réunis en conseil au palais de l'Élysée, sous la présidence de M. Grévy, écoutèrent d'un air mélancolique la communication du ministre de la marine et des colonies :

« Eh bien, messieurs, demanda le Président de la république, je constate que vous n'avez pas la victoire gaie. Mais que proposez-vous? »

Ce fut M. Clémenceau qui prit la parole. Assurément ses sentiments intimes sur la politique coloniale n'avaient pas changé; mais quoi! il n'avait pas reçu intacte la question de Madagascar...

— Mon cher ministre, interrompit en souriant M. Grévy, je vous ferai observer qu'il en a été de même de tous les chefs de la politique française depuis que votre illustre prédécesseur, le cardinal de Richelieu, donna lettres patentes au capitaine Rigault « pour ériger à Madagascar colonies et commerce ».

— M. de Freycinet et M. Brisson, répondit M. Clémenceau sur un ton pincé, nous avaient déjà dit quelque chose de semblable il y a trois mois.

— Mais vous ne l'avez compris que d'aujourd'hui, répondit malicieusement M. Grévy.

Et M. Clémenceau, reprenant la parole, exprima l'avis qu'il était impossible de ne pas accorder à l'amiral les renforts qu'il réclamait, de ne pas demander au parlement un crédit de douze millions. Le merveilleux succès de l'amiral avait produit sur l'opinion un effet irrésistible d'enthousiasme; le nom subitement glorieux de Miot volait de bouche en bouche; l'Angleterre jalouse, l'envieuse Italie, la Prusse elle-même, ne parlaient qu'avec admiration de cette marche extraordinaire sur Tananarive. Quelque regrettable que fût cet engrenage, quelque déception qu'un prochain avenir réservât sans nul doute à cette nouvelle aventure, le gouvernement de la république ne pouvait pas rester seul à se cantonner dans une bouderie stérile que les coteries vaincues attribueraient à des sentiments mesquins; surtout il n'avait pas le droit de refuser un secours de quelques milliers d'hommes.

Le général Thibaudin, bon et brave soldat quand un mirage politique ne l'égare pas, appuya avec chaleur la proposition du président du conseil : « Lorsqu'un camarade, et surtout un pareil camarade, demande du renfort, honte, trois fois honte à qui le refuserait! »

« Je suis résigné à défendre le projet », dit alors M. Georges Perin, avec le geste classique de M. de Guernon-Ranville signant les ordonnances et cherchant au mur le portrait de Strafford; le Président de la république approuva la demande de crédits.

Ce fut une étrange séance (26 novembre). Quand M. Perin, qui depuis quinze ans avait repoussé, sauf une seule, toutes les demandes de crédit pour les expéditions coloniales, parut à la tribune pour déposer le projet du gouvernement, le groupe des socialistes et des ultra-radicaux éclata en cris de colère et d'indignation. Comme l'extrême gauche de la dernière Chambre avait accablé M. Jules Ferry sous les épithètes, qui eussent été glorieuses à Rome, de Tunisien et de Tonkinois, la nouvelle extrême gauche, montrant le poing au ministre, poussant de véritables hurlements, traita M. Georges Perin de Malgache et de Hova. Le ministre tint tête à cette tempête avec beaucoup de crânerie, d'abord impatienté, puis encouragé (à mesure que l'homme de parti disparaissait devant le patriote) par les bravos de l'*Union républicaine et démocratique*. S'il eut le tort, dans un pareil moment, de rappeler comme une circonstance atténuante sa vieille hostilité contre la politique d'expansion coloniale, il refit non sans courage les discours de M. de Freycinet et de M. Henri Brisson lors du vote des derniers crédits. C'était l'honneur de la France qui était en jeu. Le sentiment de cet honneur imposait au gouvernement des devoirs impérieux. Le ministre de la marine et des colonies ne manquerait pas à ces devoirs.

M. Maujan remplaça M. Georges Perin à la tribune pour critiquer en termes d'une âpre violence l'expédition de l'amiral Miot. Cette victoire est grosse de désastres futurs, dit l'ancien capitaine : mes amis et moi nous ne voulons pas être associés à la responsabilité de ces catastrophes. Cette aventure est pire que celle du Tonkin dont elle n'est d'ailleurs qu'une servile copie, un audacieux décalque : l'amiral Miot s'est emparé de Tananarive, comme le commandant Henri Rivière s'était emparé d'Hanoï, par un coup de fortune. Mais a-t-on déjà oublié les conséquences de ce néfaste succès? Faut-il les rappeler à M. Perin, à M. Granet, à M. Clémenceau, qui avaient établi alors avec une logique impitoyable l'enchaînement fatal des fautes commises dans le Delta? C'est la même histoire qui recommence et presque dans les mêmes conditions. Au lieu du Tonkin, Madagascar; au lieu de M. Jauréguiberry, ministre de la marine et des colonies, M. Perin, ministre de la marine et des colonies : pas d'autre différence. C'est parce qu'ils savent résister à des entraînements passagers, surtout à la griserie des victoires

faciles, que les hommes d'État se distinguent des politiciens. La politique sage? C'est celle que M. Clémenceau recommandait hier. C'est toujours la nôtre. Nous déposons une interpellation sur cette nouvelle aventure et nous déposons en même temps un ordre du jour que vous n'avez pas eu le temps d'oublier :

« La Chambre,

« Condamnant la politique coloniale, passe à l'ordre du jour. »

M. Clémenceau, président du conseil, accepte que la demande d'interpellation soit jointe à la demande de crédits. M. Maujan réclame la discussion immédiate de l'interpellation. « Au nom du gouvernement, dit M. Clémenceau, je réclame la priorité pour le vote des crédits : d'abord, l'armée ; vous direz ensuite si vous avez ou non confiance dans le cabinet. »

M. Spuller, au nom de l'*Union républicaine* et M. le comte de Mun, au nom de la droite, appuient la demande du président du conseil qui est adoptée par 390 voix contre 112.

« On est plus généreux pour vous, crie M. Chabert; que vous ne l'avez été pour M. Jules Ferry! Mais soyez tranquille, vous ne perdrez rien à attendre. »

La séance est suspendue, la Chambre se retire dans ses bureaux et nomme la commission des crédits; celle-ci se réunit aussitôt, entend le ministre de la marine, accepte le projet et charge M. Rouvier de déposer à la reprise de la séance le rapport concluant à l'adoption.

A quatre heures, au milieu d'une agitation extrême, la Chambre rentre en séance et M. Rouvier donne lecture de son rapport.

C'est d'abord un magnifique éloge de l'amiral Miot; M. Rouvier promet ensuite au cabinet, pour mener à bonne fin cette œuvre patriotique, le concours de tous ses amis. « Il est d'ailleurs bien entendu, dit le rapporteur, que la politique du cabinet n'est pas, à Madagascar, une politique d'annexion et de conquête. La conquête serait ruineuse, l'annexion inutile. Comme nous le disait au mois de juillet l'honorable M. de Freycinet, comme M. Jules Ferry le répétait dans un discours prononcé à Lyon, nous n'avons jamais poursuivi à Madagascar que le respect de nos droits et la sauvegarde de nos intérêts. Dès que la cour d'Emyrne aura fait acte de soumission, abrogé la loi 85 et reconnu dans un acte solennel la situation qui nous est acquise par les traités sur la côte nord-ouest de l'île (1), nous devrons évacuer Tananarive. Poursuivre l'exécution intégrale du traité conclu en 1868 avec le gouvernement hova et exiger le retrait de la loi 85, telle a été la ligne de conduite adoptée au mois de décembre 1881 par M. Gambetta (2) et continuée plus tard par les ministères Freycinet, Duclerc et Ferry. La commission juge qu'il convient de persévérer dans cette voie. »

MM. Félix Pyat et Vaillant combattent avec une extrême violence les conclusions du rapport. M. Clémenceau répond à M. Pyat et, comme les mêmes situations ramènent les mêmes paroles, c'est encore le beau discours de M. Henri Brisson, dans la séance du 30 juillet, qu'il refait avec une nouvelle éloquence. M. Jules Ferry clôt la discussion par une superbe harangue qui enlève le vote. La droite, sauf une douzaine de membres, l'*Union* tout entière et 100 députés de la droite de l'extrême gauche se prononcent pour les crédits.

Mais alors, l'ordre du jour appelle l'interpellation de M. Maujan et « le combat changea d'âme ». La droite est maîtresse de la victoire : sauvera-t-elle encore une fois le cabinet? « Non », dit M. Paul de Cassagnac; ses amis ont calculé que la chute du cabinet Clémenceau ouvrira nécessairement une crise très difficile et que cette crise se prolongera pendant de longues semaines au grand détriment de la république : plus de majorité, plus un homme dans le parti républicain à qui M. Grévy puisse faire appel. Quel gâchis! Et quelle chance inespérée pour la droite que ce gâchis!

En quelques paroles empreintes d'une brutale franchise, M. de Cassagnac annonce que ses amis ont voté les crédits à l'armée, mais qu'ils voteront la défiance au ministère. (*Applaudissements à droite et à l'extrême gauche.*)

Cependant M. Jules Ferry a conféré avec les membres de l'*Union*. Ah ! certes, le ministère Clémenceau, depuis un mois qu'il travaille à la désorganisation de la république, ce ministère a été déjà bien funeste, bien malfaisant ; mais quoi! il vient de faire preuve d'énergie, de courage, il comprend enfin que les gouvernements se transmettent les uns aux autres des héritages que le patriotisme interdit de ne pas accepter ; s'il tombe aujourd'hui, il naîtra de sa chute une crise qui peut être fatale. Le sacrifice est dur, mais qu'importe, l'intérêt supérieur de la république et de la patrie le commande. Puisque M. Clémenceau n'accepte pas l'ordre du jour pur et simple, M. Jules Ferry et ses amis voteront l'ordre du jour de confiance qui est réclamé, à la demande du président du conseil, par MM. Clovis Hugues, Millerand et Tony Révillon.

La déclaration de M. Jules Ferry produit sur la Chambre une profonde sensation :

« Il y a quelques mois, dit M. Félix Pyat interpellant le président du conseil, vous demandiez au président du conseil d'alors : Sommes-nous sous le ministère Brisson ou sous le ministère Ferry? Je reprends votre question : sommes-nous sous le ministère Clémenceau ou sous le ministère Ferry? »

Après une courte réplique de M. Clémenceau, la Chambre procède au scrutin. A peine 100 membres de

(1) Ce sont les propres termes de la dépêche adressée par M. de Freycinet, le 25 avril 1882, au consul de France à Tananarive. (*Livre jaune.*)

(2) Cf. notre histoire du ministère Gambetta, p. 414.

l'extrême gauche votent l'ordre du jour de confiance qui est repoussé par 286 voix contre 262. Toute l'*Union* a voté pour le cabinet, toute la droite a voté contre.

M. Clémenceau déclare qu'il sait ce qui lui reste à faire, et pendant que la Chambre adopte, après une tumultueuse discussion, l'ordre du jour pur et simple, il réunit ses collègues, recueille leurs démissions et se rend à l'Élysée :

— Eh bien, dit le Président de la république, c'est à mon tour maintenant de vous demander conseil. A qui vais-je offrir votre succession? A M. Sigismond Lacroix? A M. de Fourtou?

— Monsieur le Président, répond M. Clémenceau, je n'ai point d'avis à vous donner.

— Si je mandais M. Jules Ferry ou M. Brisson?

— Monsieur le Président, le pays a confiance dans votre sagesse.

— Si je demandais au Sénat la dissolution de la Chambre?

— Monsieur le Président, personne n'a jamais douté de votre dévouement à la république.

— Eh, mon cher ministre, dit M. Grévy, vous n'êtes pas suggestif ce soir... » Puis, après un silence : « Et vous, qu'allez-vous faire maintenant? comptez-vous voyager?

— Monsieur le Président, reprit M. Clémenceau, n'auriez-vous pas deviné que je reviens aujourd'hui même d'un voyage de dix ans? Je reviens d'Utopie. »

JOSEPH REINACH.

LE CONFIDENT

Nouvelle

I.

— Madame et monsieur sont au jardin, dit le valet d'écurie en prenant les guides des mains d'Hubert. On a déjeuné sur la terrasse; si monsieur veut qu'on l'annonce...

— C'est inutile, répondit le jeune homme; je suis attendu.

Le domestique emmena le cheval, et Hubert tourna le coin de l'élégant petit château. Hors de vue pour les gens de la maison, il resta sur place, un peu inquiet, encore indécis, malgré les résolutions nombreuses et diverses auxquelles il s'était tour à tour arrêté depuis le matin.

Que venait-il faire? Qu'allait-il dire? Pourquoi était-il venu?

Pourquoi? Il n'avait pas besoin de tant de raisons! Il était venu parce que ce jour-là même la jolie comtesse Belloy quittait son séjour d'été pour s'en aller avec son vieux mari, le général, faire une maussade saison à Vichy — pas pour elle, bien entendu : c'était le foie du général qui devenait de plus en plus inquiétant pour la tranquillité de leur intérieur.

Elle s'en allait... Il se souciait fort peu du comte, estimant que comme officier supérieur celui-ci avait rendu assez de services à la patrie pour avoir enfin mérité une retraite définitive où son foie ne le tourmenterait plus. Mais elle, elle s'en allait, et avec elle la joie de ses yeux, plus que cela, une part de sa vie.

— Que c'est bête d'être amoureux! s'était vingt fois dit Hubert en tordant sa moustache; bête de se laisser prendre le cœur, bête de ne pouvoir se défendre, bête de se livrer à une sentimentalité insensée!... Ces choses-là n'arrivent qu'à la campagne, avec le clair de lune, les arbres en fleurs, les rivières bordées de verdure... On devrait y faire attention, ou bien ne venir aux champs qu'au moment de la chasse, quand on n'a plus le temps de rêvasser stupidement...

L'idée qu'un des gens de service pouvait l'apercevoir et se demander ce qu'il faisait là, planté sur ses jambes, en plein soleil de juillet, au plus chaud de la journée, décida Hubert à pousser plus loin. Au bord d'un massif de châtaigniers il s'arrêta encore une fois pour regarder.

A peu de distance, sous une charpente légère entièrement recouverte d'une glycine en fleurs dont le feuillage épais ne laissait filtrer aucun rayon, les habitants du château étaient assis à l'ombre. Le vent agitait légèrement les branches fleuries qui retombaient de tous côtés comme des stores transparents; mais leur jeu mouvant ne pouvait cacher entièrement les visages à l'œil scrutateur du nouvel arrivé.

— Charles est là! se dit Hubert. Que diable vient-il y faire? Parbleu! la même chose que moi! Il vient leur dire adieu... Il aurait bien pu choisir un autre moment!

Tout en maugréant contre le visiteur importun, Hubert s'avançait; il fut bientôt auprès du pavillon de verdure, dont quelques marches qu'il devait descendre le séparaient seulement. On ne semblait pas l'avoir aperçu : éprouvant une sorte de gêne, comme s'il surprenait un secret, il se préparait à tousser pour avertir de son approche, lorsqu'il vit les yeux de la jeune femme se lever lentement sur ceux de Charles Céran. Hubert remarqua alors que le général était endormi sur sa chaise longue.

Ces yeux bleus... Ah! que de fois il avait rêvé de les voir se lever sur lui avec l'expression qu'ils avaient alors en se portant sur un autre! Qu'ils étaient beaux, nobles, purs et tristes! Que de douleur contenue dans ce regard d'honnête femme vouée à son implacable devoir, — et que d'amour pour celui qu'ils contemplaient ainsi!

Hubert ressentit une grande secousse dans tout son être et un avertissement de sa conscience le détacha

du sol; d'un pas moins ferme et plus lourd que de coutume il avança vers le pavillon, les yeux fixés sur son ami devenu soudainement son rival. Après avoir jeté un regard prudent sur le général, Charles tourna la tête vers la jeune femme, et la même expression de douleur, de regret, de tendresse, apparut dans ses yeux, voilés d'un brouillard pareil à des larmes.

— Ah! les malheureux! pensa Hubert, comme ils s'aiment! Et comme ils doivent souffrir!

Le bruit de son pas sur le gravier réveilla enfin tout le monde. Une rougeur subite envahit les joues, le cou et jusqu'aux bras de la comtesse; Charles prit un air dégagé d'homme du monde qui s'ennuie poliment, et le général, les yeux ouverts, grogna :

— Ah! c'est vous, de Rivelay? Pas dommage! Depuis le temps qu'on vous attend! Vous ne pouviez pas venir déjeuner, hein?

— Général, commença Hubert, si j'avais pensé que ce ne fût pas une indiscrétion...

— Oui; mais vous avez pensé : voilà! Et vous n'êtes pas venu. Juste comme celui-là, tenez! Tous pareils, les jeunes gens. Ont peur de s'ennuyer avec un vieux grognon...

— Oh! général, protestèrent les deux jeunes gens, qui parlèrent en même temps pendant une seconde.

Tout le monde se mit à rire; mais la comtesse ne regardait personne. Après avoir donné la main à Hubert, elle s'était détournée de lui avec une visible expression de gêne.

— Elle s'est aperçue que je les avais vus, pensa Hubert.

Il se mit à bavarder au hasard sur tous les sujets connus, essayant d'étourdir les autres et lui-même; mais son esprit, ordinairement vif et léger, retombait péniblement à terre. Il était bruyant sans être spirituel, et, le sentant plus que tout autre, il se tut soudain. Le général frappa sur un gong placé à portée de sa main, et bientôt son valet de chambre apparut.

— A quelle heure le train, Marie? demanda le général en se soulevant avec peine sur sa chaise longue.

— Huit heures à Paris, répondit-elle sans le regarder. Ici, quatre heures dix.

— Allons, Céran, venez recevoir mes instructions, dit le général qui se mit debout non sans grimaces avec l'aide de son valet dont il prit le bras. J'ai donné ici un tas d'ordres qui ne seront pas exécutés. Pour ça, j'en suis sûr, à moins que vous n'y ayez l'œil et la main.

— Je vais avec vous, dit la comtesse, toujours avec la même timidité.

— Vous? pourquoi? Restez donc ici. Tenez-y compagnie à Rivelay pendant que je m'occupe d'affaires. Vous m'excusez, n'est-ce pas, jeune homme? Allons, Charles!

Pendant que le malade se dirigeait péniblement vers le château, Céran se retourna rapidement, et son ami lut dans ce coup d'œil passager la même expression de tristesse et de respect qu'il y avait vue tout à l'heure pour la première fois de sa vie.

Resté seul avec la comtesse, il sentit qu'entre le moment où il avait touché le seuil de cette demeure et la minute présente un monde s'était écroulé; tout ce qu'il avait rêvé s'effondrait dans un abîme; la femme qu'il avait aimée et que sans trop d'égoïsme inhumain il avait pu espérer de voir sienne lorsque la mort inévitablement prochaine du général lui rendrait la liberté, cette femme était aussi loin de lui maintenant que le croissant d'argent à peine visible esquissé par la lune dans le beau ciel d'une après-midi d'été.

Elle était là, pourtant, assise en face de lui sur une chaise de jonc, tourmentant d'une main nerveuse la bélière de son éventail. Il ne savait que lui dire, pris soudain d'une grande envie de s'enfuir et d'aller se coucher dans l'herbe, au plus profond du bois, pour y savourer son chagrin.

— Monsieur, dit-elle tout à coup d'une voix grave qu'il ne lui connaissait pas.

Il la regarda. Une expression de fermeté, presque de défi, transfigurait ce joli visage.

— Monsieur, reprit-elle, que devez-vous penser de moi?

— Mais, madame, tout le bien possible! répondit Hubert qui ne s'était cependant pas mépris au sens de la question.

Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, cela ne se peut pas.

— Eh pourquoi donc, chère madame, me soupçonner?...

Elle se tut, tourmentant plus que jamais le gland de son éventail; puis, fixant les yeux sur lui pendant que la même implacable rougeur envahissait son visage :

— Vous m'avez vue tout à l'heure lorsque j'ai regardé M. Céran?

— Oui, madame, répondit-il d'un ton assuré qui lui coûtait.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez pensé?

Il prit son courage à deux mains bien qu'il se sentît pâlir.

— J'ai pensé, dit-il, que vous aviez du chagrin.

Elle soupira fortement, comme si elle se sentait allégée d'un poids très lourd.

— Vous n'avez pas pensé que je pusse avoir quelque chose à me reprocher? dit-elle en le regardant toujours avec le même regard honnête et ferme.

— Non, madame, répondit-il en lui rendant regard pour regard.

Elle hésita un instant, puis baissa les yeux, pendant qu'une expression de paix et de confiance la rendait plus semblable à elle-même.

— Monsieur, je vous remercie, fit-elle simplement.

Tout son être se détendit, et elle se laissa aller sur

le dossier de sa chaise; mais ce ne fut qu'un instant, et sa résolution fut bientôt arrêtée.

— Puisque le hasard vous a mis au courant d'une chose que j'aurais préféré tenir secrète, je veux tout vous dire, reprit-elle, afin qu'il ne vous reste pas le moindre doute.

— Oh! madame!... protestait Hubert.

Mais elle ne voulut point l'écouter.

— Il y a quelques mois, dit-elle, je me suis aperçue que Charles m'aimait; il ne me l'a pas dit; non, monsieur, ne le croyez pas. La grande différence de fortune qu'il y a entre nous lui faisait un devoir de me cacher ses sentiments, autant au moins que ma propre situation...

Ici les larmes gagnèrent la jeune femme, qui eut fort à faire pour les empêcher de couler; elle sut pourtant y parvenir, mais elle tint les yeux baissés en continuant :

— Ma position actuelle m'interdit de tels sentiments à moi-même; mais il serait inutile de feindre d'ignorer que les jours du général sont comptés... C'est très mal, je le sais; mais, monsieur, je n'y puis rien. Je vous jure que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'empêcher d'y songer... Est-on maître de ses pensées? dites-le-moi, monsieur. Peut-on s'empêcher de songer à une chose inévitable, qui vous donnerait...?

Elle ne dit pas ce que lui donnerait cette chose inévitable; mais son regard suppliant se leva sur Hubert, qui, tout navré qu'il fût, ne put retenir un sourire à cet appel enfantin.

— Non, madame, dit-il, on n'est pas toujours maître de sa pensée... Je le sais par moi-même.

— N'est-ce pas? fit-elle tout illuminée de contentement. Eh bien, je me suis dit que plus tard, quand je serais libre, je pourrais sans remords songer à me faire une existence nouvelle... La mienne n'a pas été bien gaie... J'ai été mariée jeune... Le général est excellent pour moi; mais...

— Vous n'êtes pas ce qu'on peut appeler un couple bien assorti, conclut Hubert avec un bon sourire qui acheva de mettre la jeune femme à son aise.

— N'est-ce pas? Eh bien, quand j'ai remarqué que Charles m'aimait, cela m'a fait plaisir, je l'avoue... Il est sans fortune; le général l'aime beaucoup et lui laissera quelque chose, à titre de petit-cousin; mais il mérite mieux que cela, n'est-il pas vrai? Et puis, enfin..., je l'aime.

— Cette raison-là suffit, dit Hubert avec douceur.

— Et si vous saviez comme il est bon! comme il est délicat, généreux!...

Elle entama de Charles Céran un panégyrique tel que peut seule le concevoir une femme qui aime. Hubert, le cœur serré, se disait à chaque seconde :

« Non, il n'est pas tel qu'elle croit le voir! Non, Charles n'est pas l'être pur, généreux et chaste qu'elle s'imagine! C'est un bon garçon à qui je ne connais ni grands vices ni grandes vertus; mais un héros, le héros de ce roman d'honnête femme, non! Charles n'est pas cela! »

Elle parlait, transfigurée par la joie d'exalter l'homme qu'elle aimait; et Hubert, tout égoïsme à part, l'écoutait tristement.

« Quelle étrange disposition, pensait-il, ont les femmes à tailler les êtres qui ont su leur plaire sur le patron de leur imagination! Si je lui faisais le véritable portrait de son amoureux, elle m'appellerait calomniateur et me chasserait d'ici pour toute la vie! »

La jeune femme lut quelque chose de ces pensées sur le visage de son confident, car elle s'arrêta inquiète.

— A quoi pensez-vous, monsieur? dit-elle en le regardant d'un air troublé.

— Je pensais que vous êtes bien bonne, bien charmante, bien confiante surtout... et que vous méritez d'être heureuse.

— Vraiment? fit-elle, confuse; confiante..., pourquoi?

— Mais parce que vous venez de me livrer un secret, le plus gros secret de votre vie assurément, et cela, au bout du compte, sans me connaître beaucoup...

Elle se récria avec une expansion presque enfantine :

— Oh si! je vous connais bien! Il y a déjà dix-huit mois que nous vous voyons très souvent, et je vous ai jugé tout de suite comme un homme de cœur...

Hubert se sentit non seulement flatté, mais touché de cette appréciation.

— D'ailleurs, reprit-elle sans lui laisser le temps de répondre, après ce que vous aviez vu il m'était impossible, oui, impossible, de supporter la pensée d'un doute dans votre esprit.

— Soyez convaincue, madame...

— Non, non : vous aviez surpris un regard qui pouvait vous faire supposer des choses..., des choses qui ne sont pas, je vous le jure...

— Ne me le dites pas, fit doucement Hubert; n'humiliez pas votre confident en le croyant capable d'une mauvaise pensée.

Ils souriaient tous deux, et tous deux avaient les yeux humides. Tout à coup la jeune femme tendit sa main à son nouvel ami, qui la serra franchement. Ils s'étaient levés et restaient debout vis-à-vis l'un de l'autre.

— Qui m'eût dit, il y a une heure, fit Marie, que mon cher secret ne serait plus à moi seule, et que je me sentirais si contente de l'avoir révélé!

— Vous ne le regrettez pas, alors?

— Non, au contraire. Il me semble qu'en confiant à un tiers le rêve de ma vie, je l'ai purifié et mis sous une sauvegarde.

Elle rougit tout entière en prononçant ces derniers mots et détourna la tête.

« Je comprends, pensa Hubert : brave petite femme! S'il lui arrivait de succomber maintenant, elle se croirait tenue de m'en avertir... »

Il avait envie de rire, mais d'un rire attendri, plein de pitié, qui se fût terminé par une caresse, comme font les mères quand leurs enfants ont dit quelque formidable naïveté; la jeune femme mit sur le drap de sa manche le bout d'un doigt délicat.

— Je ne pourrais pas vivre sous un soupçon, monsieur, dit-elle à voix basse; mais je pourrais encore moins vivre avec une honte...

— Je vous comprends, répondit-il sans la regarder. Il y a des femmes comme l'hermine... Elles sont rares, malheureusement; mais vous en êtes une.

Elle retira son doigt, poussa un soupir et prit le chemin du château.

Une heure après, Hubert quitta ses hôtes, leur laissant Charles Céran, qui devait les conduire à Paris et les mettre dans le train. En retournant à la gentilhommière, située à peu de distance, le jeune homme songeait à son ami plus qu'à toute autre chose. La confidence de la comtesse Marie, en mettant à néant ses vagues aspirations, l'avait plus troublé relativement à elle qu'à lui-même.

« Charles n'est pas homme à filer longtemps le parfait amour, se disait Hubert : pour que, depuis six mois, il n'ait pas essayé de pénétrer plus loin dans les bonnes grâces de cette aimable femme, il faut que quelque chose de plus puissant que son amour se soit mis à la traverse. Tel que je le connais, mon ami Céran n'est pas fait pour les grandes passions silencieuses... Douter de la mignonne comtesse, absurde; croire à ce rêve idéal dans la tête de cet excellent garçon, impossible... Alors, quoi? »

Tout à coup Hubert s'adressa une épithète peu flatteuse : on n'est jamais content de se trouver sot, et, cette fois, notre ami ne put s'empêcher de constater qu'il avait manqué de perspicacité.

« Faut-il que je sois bête! Eh mais, elle sera très riche, cette pauvre enfant; son mari lui a assuré presque toute sa fortune par contrat de mariage; Charles veut réparer cette erreur d'un parent prévenu. C'est élémentaire! D'autre part, s'il se faisait trop aimer maintenant, une brouille pourrait survenir avant le moment de la réalisation, et mon Charles verrait fuir sa fortune. C'est cela, parbleu! »

Hubert cingla d'un coup de cravache sa jolie petite jument baie, qui s'enleva des quatre pieds.

— C'est vous qui avez raison, Fée, lui dit-il en la calmant, et je ne suis qu'un imbécile; seulement mon ami Céran me paraît jouer un vilain rôle en cette affaire. Pourtant ses yeux étaient ceux d'un homme épris. La vie est décidément un galimatias double!

II.

Lorsque Céran, resté sur le quai de la gare, vit fuir le wagon qui emportait le général et sa femme, il était véritablement peiné; une absence de six semaines avait de quoi le contrister, car il aimait beaucoup, mais beaucoup la jolie comtesse Marie. Il l'avait surtout prodigieusement aimée, il y avait déjà quelque temps de cela, pendant les premiers quinze jours qui avaient suivi leurs aveux.

Ce n'était pas uniquement parce que la comtesse serait prochainement veuve et très riche que Charles Céran lui avait adressé sa tendresse. Dans le premier moment, rendons-lui cette justice qu'il n'avait pensé ni à la fortune ni au veuvage. Il avait trouvé une femme jolie, pleine de charme, naïve, relativement aux choses pratiques de la vie, au delà de ce qui peut s'imaginer, et il lui avait fait une de ces cours discrètes qui seules peuvent réussir près des honnêtes femmes.

Du tort qu'il pouvait faire à son vieux parent qui le traitait comme un fils, du trouble et du remords que son amour pouvait apporter dans la vie de la jeune femme, c'est de quoi Charles ne s'était pas préoccupé une minute. S'il fallait penser à ces choses-là, l'existence ne serait plus tenable; et puis à quoi bon?

Mais lorsqu'en réponse à son attitude de soupirant il avait vu Marie pâlir, puis maigrir, puis l'éviter, enfin montrer tous les dehors d'une femme qui lutte contre une passion violente, il avait été un peu fier et très ennuyé de voir se compliquer les choses. C'est flatteur d'être l'objet d'un amour véritable; mais c'est aussi bien gênant...

Aussi avait-il accueilli comme un message d'en haut la nouvelle que le général était très malade, et que très probablement, il ne verrait point fleurir les lilas.

« Je l'épouse, s'était-il dit; quelle excellente affaire et quelle femme adorable! »

Il n'eut pas grand'chose à changer à son attitude, car jamais Marie n'avait soupçonné que l'amour témoigné par le jeune homme pût avoir d'autre but qu'un mariage encore éloigné, mais possible dans l'avenir. Elle l'écouta donc en silence et leur entretien se termina par ces mots qu'elle prononça en tremblant comme si c'était la condamnation à mort du général :

— Je suis à vous pour la vie et l'éternité.

Le fait semblera peut-être singulier; mais il est positif qu'aux yeux de Charles, Marie perdit beaucoup de ses séductions à partir du moment où il fut certain qu'elle lui appartiendrait un jour. Ce n'était plus une belle passion avec ses orages et ses jours d'ivresse, mais de bourgeoises fiançailles. L'inattaquable pureté de la jeune femme rendait impossible toute tentative audacieuse.

C'est à ce moment de ce qu'on ne saurait appeler leur liaison, que Hubert de Rivelay se trouva brusquement mis au fait de sentiments qu'il eût préféré ignorer.

Avec une diplomatie très simple, il se rapprocha de

son ami et s'appliqua à l'étudier de plus près. Dans le monde, on est amis pour ne pas se connaître; on s'appelle « mon cher », et on ne se soucie aucunement l'un de l'autre : les deux jeunes gens étaient amis de cette façon-là. Hubert résolut de creuser un peu le caractère de l'homme à qui se donnait volontairement la femme qu'il aurait, lui, si tendrement et si noblement aimée.

Ce travail n'était pas compliqué, pas plus que le naturel de Céran lui-même.

Au bout de six semaines, Hubert avait acquis la conviction que la jeune comtesse ferait, en épousant l'homme aimable dont elle était éprise, ce qu'on appelle un sot marché. Mais, au bout des mêmes six semaines, la Providence, qui a ses jours de fantaisie comique, ramenait à Paris le général, non pas moribond, ainsi que l'avaient supposé tous ceux qui l'avaient vu partir pour Vichy, y compris le médecin lui-même, mais fort soulagé et disposé, selon toute apparence, à prendre encore quelques bonnes années de vie.

Disons-le tout de suite à la louange de la comtesse Marie : elle n'éprouva aucun déplaisir de cette convalescence inopinée. Sa belle petite âme timorée, tout en se laissant égarer dans les rêves lointains d'un amour honnêtement partagé, n'avait jamais envisagé sans un effroi profond la crise inévitable qui devrait lui assurer le bonheur. Si la crise reculait, eh bien, en définitive, c'était cela de gagné; tel l'infortuné qui doit se faire arracher une dent, tout en sachant fort bien que son repos définitif est à ce prix, rentre chez lui sans avoir sonné chez le dentiste, pour peu que son ennemie semble s'humaniser le moins du monde.

Charles Céran n'avait point l'âme timorée, et ce ne furent pas des actions de grâces qu'il adressa au ciel en cette occasion. Comme il n'avait pas le sens de la vénération très développé, il s'en exprima avec plus de franchise que de correction, et, avec l'heureux à-propos des gens gâtés par leur jolie figure et qui finissent par ne plus se soucier de l'opinion des autres, il versa un jour dans l'oreille de Rivelay toute l'humeur que lui causait ce contre-temps.

— Ce vieux citron! dit-il, faisant irrévérencieusement allusion à la teinte jaunâtre que la maladie donnait à la peau du général; ne s'est-il pas mis en tête de se raccrocher à l'existence! Moi qui me figurais qu'on l'avait envoyé à Vichy pour y recevoir le coup de grâce!

— Tu as donc quelque chose à gagner à sa mort? demanda Hubert.

— Parbleu!

Puis, se reprenant, il ajouta comme explication :

— J'ai deux cent mille francs à toucher sur la succession.

— Ce sera bientôt mangé, fit observer Rivelay.

Céran hocha la tête de l'air entendu d'un homme qui en sait plus qu'il n'en veut dire.

« Pauvre petite femme! pensa le confident... Et dire qu'on n'y peut rien! »

Cependant, le général allant de mieux en mieux, l'air du Midi lui fut conseillé pour l'hiver, et il résolut d'aller passer quelque temps à Cannes.

La comtesse Marie en éprouva un chagrin violent. Semblable à beaucoup de femmes délicates et fines, elle supportait fort patiemment de ne point être unie à l'homme qu'elle aimait, pourvu qu'il lui fût permis de le voir très souvent et de causer avec lui. Le son de la voix aimée, une parole de tendresse à la dérobée par ci par là, servaient de pâture à son amour pour des jours, des semaines, et lui constituaient une sorte de paradis tranquille où elle vivait repliée sur sa modeste petite félicité.

Mais, en revanche, la séparation était pour elle le martyre. Vichy apparaissait dans ses souvenirs comme un enfer, une sorte de chaudière où bouillonnaient des malades, des médecins, des hôtels, des heures de bain, des chevaux de louage, des casinos, avec des troupes de comédiens de passage; tout cela paraissant et disparaissant régulièrement, comme des légumes bouillant dans une marmite; le tout noyé dans une vapeur brûlante et nauséabonde... La pauvre femme frissonnait d'horreur en y resongeant : tout cela, parce que les six semaines de séjour s'étaient écoulées loin de l'aimé, ponctuées seulement par six lettres (une par semaine), où Charles rendait compte au général de l'état du château et présentait, au-dessus de la signature, « ses hommages respectueux à la comtesse ».

Lorsqu'elle se vit en demeure de recommencer la même vie, c'est-à-dire de supporter une nouvelle séparation, la jeune femme, si douce et si résignée d'ordinaire, éprouva de véritables sentiments de révolte.

— Je n'irai pas! non, je n'irai pas! s'écria-t-elle en frappant du pied, un jour qu'elle était toute seule dans sa chambre. C'est abominable de m'enlever mon unique joie, ma seule consolation! Je dirai au général que je veux rester à Paris. Jamais Charles ne pourra supporter trois mois de séparation!

Son amour la rendait si audacieuse qu'elle s'enhardit jusqu'à faire ses représentations au général.

— Le Midi vous convient, mon ami, lui dit-elle avec beaucoup de mesure et de tact; mais moi, vous savez combien je souffre de la chaleur, et...

— Je vous entends, ma chère, répondit-il en l'interrompant. Vous aimeriez mieux rester à Paris cet hiver, et je le comprnds, car ce serait plus amusant. Mon Dieu! vous êtes libre de le faire; ce n'est pas moi qui vous en empêcherai; mais, si je venais à mourir là-bas pendant que vous seriez ici, le monde vous jugerait bien sévèrement, et vous-même, Marie, je connais assez votre bon petit cœur pour savoir que vous en auriez beaucoup de chagrin.

Il s'était un peu attendri en parlant. Sa phrase, commencée avec la rudesse amère d'un homme qui se

sent de trop dans la vie des autres, avait été terminée avec une douceur presque paternelle. Sa femme se pencha sur lui pour cacher les larmes qui venaient de lui monter aux yeux et déposa un baiser filial sur le vieux front parcheminé. Elle avait le cœur bien gros; mais elle lui faisait pourtant amende honorable.

Il fallait partir! Point de remède à cette situation, désormais sans issue. Marie eut une inspiration. Dans un moment favorable, elle prit à part Hubert, son ami particulier, auquel, depuis son retour, elle ne pouvait s'empêcher de témoigner une prédilection marquée.

— Mon ami, lui dit-elle avec cette câlinerie innocente qui était chez elle d'un charme si persuasif, mon ami véritable, rendez-moi un service, un grand service.

« Elle va faire quelque bêtise! » pensa Hubert.

— Je ne puis recevoir de nouvelles directes de Charles, continua-t-elle avec émotion. Je lui écris tant que je veux; mais il ne peut pas m'écrire. Mon mari, le plus souvent, oublie de me parler des lettres qu'il reçoit : écrivez-nous, vous! Et chaque fois dites-moi un peu, en passant, comme par hasard, ce que fait Charles et comment il va. Je vous en supplie. Si vous saviez ! Nous resterons là-bas au moins trois mois!

Elle était prête à pleurer; ses lèvres tremblaient, et elle avait fort à faire pour se contenir.

« Quelle singulière commission ! pensa Hubert moitié furieux, moitié ému lui-même. Quand je disais qu'elle allait faire une bêtise! La bêtise est déjà faite : elle lui a écrit! »

— A-t-il beaucoup de lettres de vous? demanda-t-il au lieu de répondre.

— Mais... oui..., dit la jeune femme en rougissant, selon sa déplorable habitude.

« Ce sera le diable pour les ravoir, pensa Hubert. C'est curieux! mais je n'ai pas idée que ce mariage se fasse jamais! »

— Soit, continua-t-il tout haut; je vous écrirai, ou plutôt j'écrirai au général toutes les nouvelles de notre monde.

— Pas à moi? fit-elle d'un air suppliant.

— Non, madame, pas à vous, répliqua le confident d'un air sévère.

Il la trouvait délicieusement nigaude avec ses ingénuités prodigieuses, et chaque naïveté la lui rendait plus chère, quoi qu'il fît pour s'en défendre.

Elle allait lui demander pourquoi, mais elle n'osa pas à cause du ton grave qu'il avait pris, et elle se contenta de le remercier.

III.

Quand le général et sa femme furent installés à Cannes, Hubert, pour tenir sa promesse et aussi un peu pour répondre à un secret instinct de jalousie, se mit à étudier plus particulièrement les allures de son ami Céran. Celui-ci allait et venait dans tous les mondes, flirtant à droite et à gauche, attrapant de ci de là quelque bonne fortune dont il ne se cachait guère qu'à demi, ayant pour principe que les bonnes fortunes des autres excitent chez les hommes une envie qui n'est point dénuée d'admiration, et chez les femmes une curiosité qui ne va point sans une nuance d'intérêt. Comme on le voit, les principes de Charles n'avaient que bien peu d'analogie avec ceux de Marie.

Des communications de ce genre n'étaient pas ce que Hubert pouvait envoyer à Cannes : aussi se bornait-il le plus souvent à des énumérations de bals et de « premières » où il avait rencontré Céran, « très brillant et en bonne santé »; puis tout à coup les lettres, plus rares, ne firent plus du tout mention de l'ami Charles. Deux mois seulement s'étaient écoulés, et le général, se trouvant bien de son séjour, avait annoncé l'intention de le prolonger. La comtesse écrivait toutes les semaines à Céran sans jamais recevoir de réponse, ainsi qu'il était convenu ; ses lettres devinrent pressantes ; et elle y trahit son inquiétude, car Charles lui-même avait cessé d'écrire au général, ainsi qu'elle l'avait appris en faisant une petite enquête auprès de son mari.

Il n'arrivait rien ; donc, il se passait quelque chose: telle était la conclusion que, dans sa logique féminine, la comtesse tirait de ce silence. Elle avait raison.

Un matin, elle reçut un paquet recommandé, contenant un livre nouveau accompagné de la carte de son ami Hubert ; une bande de papier déchiré, qui pouvait avoir été mise là par mégarde, portait ces mots sans signature, interrompus comme s'ils faisaient partie d'une vieille lettre inutile : « Cessez d'écrire ; il se passe des choses qui rendent toute correspondance impossible. »

La comtesse Marie, quoique naïve à l'excès, n'était point sotte. Elle avait dans son buvard une lettre toute prête à l'adresse du cher absent ; elle la saisit, la couvrit de larmes et la jeta au feu, puis attendit... quoi? Ce qui arriverait; car, elle l'avait toujours dit... depuis quinze jours : il arriverait quelque chose.

Ce qui arriva, ce fut Hubert lui-même. Le surlendemain, pendant que le général faisait sa sieste, il se fit annoncer chez la comtesse.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il? s'écria-t-elle en courant à lui.

Il la rassura d'un geste fort correct, s'assura que portes et fenêtres étaient closes et la conduisit à un petit fauteuil où il la fit asseoir.

— Monsieur, par grâce! disait Marie qui ne contenait plus son agitation.

Il prit, tout en lui souriant avec beaucoup de bonté, un flacon de sels sur la table à ouvrage, et, s'asseyant auprès d'elle, il lui dit :

— Vous êtes bien étonnée de me voir?

Elle fit un geste désespéré qui signifiait : « Quand vous aurez fini de vous moquer de moi ! »

— C'est qu'il s'est passé des événements graves, continua-t-il sans s'émouvoir. Vous avez reçu mon livre et le petit bout de papier ?

— Oui ! oui ! oui ! Après ?

— Eh bien...

Il s'arrêta ; vraiment la tâche était trop pénible ! Si encore il ne l'avait pas aimée ! Mais, la chérissant comme il le faisait, c'était trop dur de lui porter un coup si cruel !

La comtesse Marie était très femme ; sa candeur native, excusée d'ailleurs par les vingt-quatre ans qu'elle avait à peine, n'excluait pas chez elle une grande finesse. Elle étendit la main vers le confident venu de si loin pour lui apporter une mauvaise nouvelle.

— Il ne m'aime plus ? dit-elle, les yeux démesurément ouverts.

Rivelay fit un geste dans lequel, par un prodige de tact, il sut faire entrer autant de respect que de pitié.

— Il en aime une autre ? fit Marie en se mordant les lèvres pour trouver la force de parler.

— Il se marie dans quinze jours, répondit Hubert qui la trouvait suffisamment préparée, étant donné le peu de temps dont ils pouvaient disposer.

Il tenait le flacon de sels débouché dans sa main, prêt à y recourir ; mais la comtesse était une brave petite femme qui ne connaissait point les évanouissements. Elle se raidit dans son fauteuil comme pour recevoir encore un nouveau choc, et, son intuition féminine venant au secours de sa mémoire soudain surexcitée :

— Avec une femme riche ? dit-elle.

« Oh ! la vraie vaillante créature ! » pensa Hubert, qui l'eût volontiers embrassée pour tant de courage et de bon sens.

— Avec une Américaine qui a une demi-douzaine de millions, répondit-il tout haut.

Elle baissa les yeux et réfléchit un instant. Mille détails inexpliqués et que dans son ignorance elle avait mis sur le compte de l'exaspération où peut se trouver parfois un homme très épris, séparé de celle qu'il aime, mille petits manques d'égards ou de goût lui revinrent à l'esprit, et elle comprit tout à coup ce qui s'était passé dans le cœur ou plutôt dans la tête de celui qu'elle avait jusqu'alors considéré comme un dieu et le maître de sa vie.

— Il se marie avec une femme très riche ? dit-elle posément. Alors, il a manqué de patience ?

Hubert avait peine à cacher l'admiration que lui inspirait en ce moment la conduite de sa jeune amie.

— Vous l'avez dit, répondit-il d'un ton contenu.

Elle réfléchit un instant.

— Dites, fit-elle, il doit être bien embarrassé pour m'annoncer son mariage ?

— Je le pense, dit le confident.

Une idée traversa le cerveau de la jeune femme.

— Il vous a peut-être envoyé ? dit-elle inquiète.

Rivelay protesta du geste.

— Laissez-moi le mérite, ajouta-t-il, d'avoir voulu vous épargner un choc brutal et immérité : l'annonce du mariage sera demain dans le *Figaro*.

Après un court silence, Marie leva les yeux sur son ami.

— De sorte, dit-elle, que vous avez fait ce long voyage uniquement pour moi ? pour que ce ne soit pas un entre-filet de journal qui me jette à la figure la trahison de celui que je considérais comme devant être le compagnon de ma vie entière ?

— Chère madame, fit Rivelay, je vous en prie...

Elle était si près de pleurer qu'il eut envie de la prendre dans ses bras et de l'y bercer comme un enfant grondé. Mais c'eût été une action tout à fait inopportune.

Il se fit un visage très sérieux et dit tout bas :

— A présent, il s'agit d'avoir vos lettres.

— Mes lettres ? s'écria Marie. Je lui avais ordonné de les brûler à mesure !

Hubert esquissa un geste de commisération polie.

— Vous pouvez être certaine, chère madame, dit-il, que vos lettres ne sont pas brûlées..., à moins qu'il n'ait accompli ce sacrifice hier ou avant-hier..., bref, depuis que son mariage est convenu...

Marie était devenue toute rouge, mais de colère cette fois.

— S'il avait fait cela..., dit-elle.

— Voulez-vous que je vous les rapporte ? conclut poliment Hubert..

— Ah ! mon ami, faites cela, et je vous en aurai une reconnaissance éternelle...

— Alors, autorisez-moi par un bout d'écrit...

Elle déchira une page de son block-notes et écrivit dessus, d'une belle écriture large qui ne tremblait pas : « Remettez à M. de Rivelay tout ce que vous pouvez avoir à moi », et signa son nom de jeune fille, courageusement.

« Chère imprudente ! pensa Hubert. Heureusement, vous êtes en bonnes mains ! »

Au bout de quarante-huit heures, Hubert, venu pour passer un mois à Cannes, reçut un télégramme qui réclamait impérieusement sa présence à Paris. Le général en fut absolument bouleversé ! Il se promettait tant d'agrément de la société de ce jeune homme si parfaitement élevé ! C'est avec le plus vif regret qu'il le vit partir. Il le chargea d'ailleurs de laver la tête à son ami Charles Céran.

— Que diable ! dit-il, quand on possède un parent de qui l'on attend quelque bien, c'est le moins qu'on lui annonce son mariage par un bout de lettre, au lieu de le lui laisser apprendre par le journal. Dites-lui bien, Rivelay, que ma femme et moi, nous en avons été extrêmement froissés.

Hubert, à peine arrivé, se rendit chez Céran, qu'il trouva noyé sous un déluge de factures, de notes et de réclamations, toutes relatives à des affaires d'argent.

— Depuis qu'on sait que je me marie, grommela l'heureux fiancé, voilà mon courrier quotidien ! Ces gens-là n'ont ni délicatesse ni patience.

— C'est vrai, fit Hubert; ils auraient dû attendre que vous fussiez marié.

Charles ne sourcilla pas : ces mots traduisaient exactement sa pensée.

— Je viens, reprit Rivelay, chargé d'une mission tout à fait confidentielle. A l'annonce de votre mariage, la comtesse Marie m'a chargé de vous redemander des papiers qu'elle vous avait confiés.

Céran fit un brusque mouvement. De toutes les revendications, c'est celle-là qu'il attendait le moins.

— Comment? dit-il ; je ne comprends pas.

Rivelay tira de son portefeuille les deux lignes signées par la jeune femme, et, quand il les eut laissées assez longtemps sous les yeux de Céran pour que celui-ci pût les avoir apprises par cœur, il les reprit et les réintégra dans la pochette qu'elles occupaient.

Charles n'essaya point de se défendre, ni d'alléguer la non-possession de ces lettres qu'il était censé avoir brûlées; il ouvrit un tiroir à peine fermé à clef, en tira un paquet assez volumineux (la comtesse ayant la fâcheuse habitude d'écrire sur du vélin très fort, qui ressemblait à de l'ivoire), et le remit à Hubert impassible.

— Et le reste? demanda le confident.

Céran prit dans un autre tiroir un petit paravent composé de huit photographies : c'était la comtesse Marie dans huit poses différentes, à fond perdu, sur fond noir, à l'éclairage électrique, en plein air, à cheval, etc.

— Voilà, dit-il.

— Cherchez bien, continua Hubert toujours imperturbable. N'y a-t-il plus rien?

— Ah ! fit Charles, comme se souvenant.

Il détacha de sa chaîne de montre un cachet formé d'une pierre gravée qui portait ces mots : *A toujours!*

— C'est tout, dit-il en posant le cachet sur la table.

— Je vous remercie, fit Rivelay qui se leva.

— Eh bien, vous vous en allez comme ça?

— Oui, je suis pressé, répondit froidement Hubert.

Charles le suivait d'un air embarrassé, pendant qu'il se dirigeait vers la porte. Quand il eut la main sur le bouton, Hubert se sentit tiré par la manche.

— Et... qu'est-ce qu'ils ont dit, là-bas, quand ils ont appris mon mariage?

Hubert ouvrit la porte et se tint sur le seuil.

— Le général a dit que vous auriez dû leur écrire, que ç'eût été plus correct.

— Oui..., je comprends ça, fit Céran toujours aussi ennuyé. Et la comtesse..., qu'est-ce qu'elle a dit?

— Elle m'a prié de vous redemander ses papiers; je vous l'ai dit et prouvé. Adieu, mon cher; soyez heureux en ménage.

Il s'en alla là-dessus, sans que Charles eût songé à lui tendre la main.

« Quel ours! pensa Céran lorsqu'il se vit seul. Mais, en somme, tout s'est bien passé. Quelle chance j'ai eue de me tenir avec cette petite femme-là! Voit-on les embarras que j'aurais eus si...? »

Ce fut l'oraison funèbre de son amour, amour à fleur de peau, qui avait été sincère et qui fut vite oublié.

« Butor! » se dit Hubert en foudroyant du regard l'innocente maison qui abritait la tête de son ex-ami.

IV.

Rivelay devait attendre à Paris le retour désormais prochain du général et de sa femme. Ils revinrent en effet; mais, dans les vingt-quatre heures qui suivirent leur arrivée, le malade fut pris d'une crise violente, et, au bout de huit jours, la comtesse Marie était veuve.

Dans la confusion produite par ces événements, Hubert fut longtemps sans voir seule la jeune femme à qui son deuil interdisait de recevoir des visites. Mai et juin s'écoulèrent sans qu'il leur fût donné de se rencontrer autrement qu'en passant et en silence. Mais, vers la mi-juillet, un an après la petite scène qui avait investi le jeune homme de ses délicates fonctions, il crut pouvoir se permettre de lui présenter ses hommages à titre de voisin de campagne.

Il la trouva seule, sous le portique de glycines, et, en se voyant, la même pensée les fit tristement sourire. La chaise longue du général avait disparu, remplacée par une vasque de marbre d'où jaillissait un filet d'eau.

— Tout est changé ici, mon ami, dit la jeune veuve. Moi aussi. J'ai été bien imprudente et folle; c'est maintenant seulement que je l'ai compris... Mais quel bonheur que j'aie pu fermer les yeux à mon pauvre mari sans hypocrisie et sans remords!... Et lui, ce malheureux, que devient-il?

— Il est à Trouville. Sa femme et lui font l'ornement de cette plage d'élite.

Marie soupira.

— Mon Dieu! que j'aurais été à plaindre! Eh non, pas même à plaindre; je m'étais si sottement mise dans la gueule du loup...! Je ne comprends pas comment j'ai pu me méprendre à ce point.

— Cela arrive! fit Hubert.

Ils restèrent silencieux. Il y avait entre eux tant de choses non exprimées qu'ils ne savaient que se dire. Marie éleva la voix timidement.

— Monsieur? dit-elle, précisément comme l'année précédente.

Il la regarda, n'osant lui répondre.

— Vous avez vu ce... cet homme... A-t-il témoigné quelque chagrin pour la peine qu'il m'avait causée?

— La vérité m'oblige à vous répondre non, madame, bien qu'à contre-cœur.

— Comment se fait-il qu'il ait pu allier les sentiments délicats qu'il a témoignés à mon égard avec cette sécheresse de cœur?

— Permettez-moi, madame, de ne pas répondre à cette question.

Marie fit un mouvement nerveux, puis reprit :

— Pardonnez-moi d'insister, monsieur; il est des choses que j'ai le droit et le besoin de savoir. Quel motif attribuez-vous à la conduite de M. Céran à mon égard ?

Hubert chercha à éluder la réponse; mais c'était impossible. Poussé à bout et craignant à la fin de faire entendre autre chose que sa véritable pensée :

— Eh bien, madame, dit-il, pardonnez-moi ce que je vais vous dire ; c'est vous qui m'y contraignez. Je crois qu'à cette délicatesse apparente de sentiments, vous connaissant telle que vous êtes, M. Céran trouvait son intérêt.

Marie comprit, et son ancienne rougeur remonta à son visage; mais elle resta maîtresse d'elle-même.

— Je n'ai qu'un regret, monsieur, dit-elle : c'est de ne pas vous avoir prié de lire la correspondance que vous m'avez si obligeamment fait remettre à mon retour de Cannes.

— Madame! quelle idée singulière!

— Oui..., il me coûte de penser que vous auriez pu conserver un doute sur la nature de mes relations avec celui que je considérais comme devant être mon mari...

— Madame, si j'avais jamais conçu un doute sur vous, je serais d'abord un misérable, et puis un imbécile... Faites-moi la grâce de ne m'en plus parler.

— C'est, murmura Marie, c'est que je tiens tant à votre estime...

Le silence retomba sur eux; un regard d'Hubert avait répondu à cette dernière phrase. Le vent agitait doucement les grappes fleuries des glycines et la musique du filet d'eau faisait un accompagnement délicieux à leurs pensées.

— J'ai failli mourir de chagrin, dit Marie : c'est si dur d'avoir à mépriser ce qu'on a aimé!... Je me demande maintenant si je l'ai vraiment aimé. Après le premier choc, la honte d'avoir si mal placé mon cœur m'a, pour ainsi dire, cautérisé l'âme. A présent il me semble que ç'a été un rêve... Il ne reste qu'une chose réelle, c'est que mon mari m'a remerciée avant de mourir d'avoir été une bonne femme pour lui, malgré la différence de nos âges... Dans ce moment-là ses paroles me brûlaient comme du plomb fondu et j'avais envie de lui demander pardon ; et puis maintenant cela me fait plaisir, car je sens que je l'ai mérité.

Elle disait tout cela très simplement, et Hubert se sentait tout surpris, presque ébloui d'être entré si avant au cœur de cette femme honnête et fière.

Il se leva pour partir, ne voulant pas prolonger sa visite dans ces circonstances délicates.

— Vous reviendrez? dit-elle en lui tendant la main.

Il promit de revenir et tint souvent sa promesse.

L'été s'écoula de la sorte. La comtesse rentra fort tard à Paris cette année-là; le mois de janvier était commencé lorsqu'elle se réinstalla dans son hôtel.

En rangeant mille objets qu'elle n'avait point eus entre les mains depuis la mort de son mari, la jeune femme trouva dans un coffret un bibelot sans grande valeur que Céran lui avait donné une fois pour ses étrennes. C'était une petite glace de poche encadrée d'émail; elle ne s'en était jamais servie, n'ayant point l'habitude de se regarder souvent au miroir et trouvant d'ailleurs l'objet trop précieux, en raison de sa provenance, pour courir le risque de le perdre en le portant sur elle.

Cette glace rappela à Marie tout un monde de pensées déjà mortes, comme sont les feuilles mortes qui ont vécu tout l'été et qui ne sont plus que poussière quand leur saison est passée. Elle la mit dans sa poche et, comme elle sortait en voiture ce jour-là, en passant sur le pont Royal elle la jeta dans la Seine. La nuit tombait; personne ne vit cette action bizarre, qui fut, malgré tout, accompagnée de quelques larmes.

Le lendemain était le jour de la comtesse, qui recevait après cinq heures. Pendant qu'on la coiffait, elle repensa à sa petite glace et se trouva fort heureuse de s'en être ainsi débarrassée. Puis, sans qu'elle en eût bien conscience, sa pensée se reporta sur le confident qui l'avait si discrètement, si fidèlement servie.

— J'espère que, malgré les apparences, il ne m'aura point jugée plus mal que je ne le mérite, se dit-elle en se regardant dans un grand miroir où elle voyait resplendir sa jeunesse éblouissante dans ses sombres atours de veuve. Voilà un brave cœur et une nature délicate. S'il est tel en amitié, que ne doit-il pas être en amour?...

Elle passa au salon, pas trop éclairé, ainsi qu'il sied en temps de deuil, et se chauffa les pieds en attendant des visiteurs. Ses pensées suivaient le même cours et, sans qu'elle en eût de déplaisir, la ramenaient vers Hubert, jeté pour ainsi dire par le destin sur sa route au moment où cette route devenait périlleuse...

— Oui..., fidèle, délicat et sûr... Ah! c'est celui-là qu'il fallait aimer, se dit-elle avec une pointe de regret qui lui piqua tout à coup le cœur jusqu'à faire jaillir une larme dans ses yeux...

— Monsieur Hubert de Rivelay, annonça le valet de pied.

HENRY GRÉVILLE.

FIN.

LA FIN DU SIÈCLE

A MONSIEUR SULLY PRUDHOMME

> C'est cette tristesse que nous respirons tous, jeunes et vieux, traversant ce siècle, et c'est en proportion de notre patriotisme et de nos lumières que nous la sentons plus ou moins peser sur nos cœurs.
>
> (PRÉVOST-PARADOL. *La France nouvelle.*)

I.

C'est une vérité vieille comme la terre
Que l'homme ne doit pas espérer d'être heureux,
Que l'épine est clouée à nos fronts douloureux,
Et que chacun de nous, voyageur solitaire
Qui vient de l'inconnu pour aller au mystère,
Aux pierres du chemin meurtrit ses pieds poudreux.

C'est une vérité que dans ce triste monde
Le riche devient dur et le pauvre méchant,
Quand ils s'en vont tous deux, l'un de la vigne au champ
Où grossit l'épi mûr près de la grappe blonde,
L'autre au maigre sillon que sa sueur féconde
De l'aube du matin à l'ombre du couchant.

C'est une vérité qu'au souffle de l'automne
Le jardin printanier de nos illusions,
Avec ses rameaux verts et ses vives chansons,
Voit ses arbres muets effeuiller leur couronne,
Que le jour qui se hâte et que l'heure qui sonne
Emportent, sans retour, nos blanches visions.

O Nature, Nature, avare et froide mère,
Si d'autres, avant nous, ont épuisé ton lait,
Si la vie est un mal et la mort un bienfait,
Pourquoi, lorsque nos yeux s'ouvraient à la lumière,
N'a-t-on pas écrasé nos fronts sur une pierre?
Où donc est notre crime et que t'avons-nous fait?

Oui, que t'avons-nous fait et que pourras-tu dire,
Si, plutôt que de vivre, esclaves résignés,
Sous la loi de malheur qui nous tient enchaînés,
Las de notre esclavage et de notre martyre,
Rebelles, nous levons la tête pour maudire
A la face du ciel l'heure où nous sommes nés?

Celui qui s'écriait avec mélancolie,
Le désespoir au cœur et les larmes aux yeux :
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux,
Celui-là connaissait l'angoisse de la vie,
Et d'un amer dégoût sa pensée envahie
Se vengeait de son mal en blasphémant les cieux.

Notre mal est plus grand, car le siècle s'achève
Et, depuis bien longtemps, la vieille humanité
N'en vit pas de plus triste et de plus tourmenté,
Drame sombre où la toile à chaque instant se lève,
Et parfois aux lueurs de la torche ou du glaive,
Sur quelque jeu sanglant de la fatalité.

Partout l'homme ressent un étrange malaise :
L'ancien monde a brisé son moule trop étroit,
Le fait meurtrit l'idée et la Force le Droit;
Mais, de tous ces débris jetés dans la fournaise,
Quel Dieu saura tirer la nouvelle Genèse,
En criant au chaos : *Que la lumière soit!*

Il existe, dit-on, aux confins de la terre,
Une pâle contrée où les feux du soleil
N'étincellent jamais à l'Orient vermeil,
Où le jour indécis, qu'aucun rayon n'éclaire,
Laisse percer à peine une froide lumière,
Vague comme le rêve et comme le sommeil.

Ce pays est le nôtre — et nous sommes semblables
A ces déshérités qui vivent dans la nuit,
Et, sur le noir chemin où le sort nous conduit,
Nous cherchons vainement, voyageurs misérables,
Une étoile, un rayon, dont les feux secourables
Éclaircissent enfin cette ombre qui nous suit.

J'entends autour de moi parler avec emphase
De l'heureux avenir promis aux nations;
Mais, malgré ces discours et ces prédictions,
Avant que du passé l'on ait fait table rase,
Notre société, chancelant sur sa base,
Tremble au vent orageux des révolutions.

S'il est vrai que jadis la famine et la guerre
Frappaient plus lourdement sur le bétail humain,
Que le meurtre et le vol couraient le grand chemin,
Et que Jacques Bonhomme, enragé de misère,
Dérobait dans la nuit aux morts du cimetière
Leurs ossements blanchis pour se faire du pain;

Inventant chaque jour de plus terribles armes,
Les hommes d'à présent ne se livrent-ils pas
De plus rudes assauts, de plus sanglants combats,
Et vous, mères en deuil, avez-vous moins d'alarmes,
Quand vous voyez partir, en dévorant vos larmes,
Vos enfants que la guerre arrache de vos bras?

S'il est vrai que jadis le monde était en proie
A de rares élus, maîtres injurieux,
Qui croyaient que la terre était faite pour eux,
Tandis que le bas peuple, étourdi de leur joie,
Comparait ses haillons à leurs manteaux de soie
Et jetait sur le riche un regard envieux;

Le mal dont nous souffrons est aussi redoutable :
Oui, le pauvre est moins humble et le riche est moins fier;
Mais cette égalité nous coûtera bien cher
Si, toujours plus étroite et plus inexorable,
Elle doit ressembler au tyran de la fable
Qui jetait les passants sur sa couche de fer.

Rien n'est-il demeuré des abus du vieux monde?
La loi seule, la loi, reine des temps nouveaux,
Fait courber tous les fronts sous les mêmes niveaux,
Mais la misère, hélas! est-elle moins profonde,
Et n'entendez-vous pas que la pauvreté gronde,
Comme une louve maigre avec ses louveteaux?

Or la faim est toujours mauvaise conseillère,
Et c'est bien vainement qu'on se sera flatté
De voir moins de souffrance avec plus d'équité :
Si nous ne savons pas consoler la misère
Avec ces mots plus doux qu'enseigne la prière,
Loin de guérir le mal, nous l'aurons irrité.

Jadis les cœurs souffrants et les âmes blessées
Trouvaient, loin de la terre et du monde réel,

Un asile de paix à l'ombre de l'autel;
L'homme se reposait des épreuves passées
En allant devant Dieu répandre ses pensées,
Et supportait la vie en espérant le ciel.

Hélas! le ciel est morne et le saint évangile
Qui nourrissait le pauvre et le déshérité
Du pain de l'espérance et de la charité,
Comme le grain tombé sur un sol infertile,
Où croît la ronce aiguë et l'ivraie inutile,
Meurt, dans le champ maudit de notre impiété.

L'homme a depuis longtemps renié la prière;
La science jalouse a détrôné la foi,
Elle sait le comment et cherche le pourquoi,
Et mon âme n'est plus qu'un morceau de matière
Pétri d'un peu de boue et d'un peu de lumière
Qui, lorsque je mourrai, doit s'éteindre avec moi.

La foi veut à son tour convertir la science,
Mais son astre pâli décroît à l'horizon;
Peut-être sommes-nous dans l'arrière-saison
Où l'incrédulité s'appelle expérience?
Le besoin de douter émousse la croyance
Et l'orgueil de savoir enivre la raison.

L'homme, aux premiers jours de la terre,
Plein d'un effroi religieux,
Prit les forces de la matière
Pour les images de ses dieux;
Son intelligence éperdue
Crut voir flotter dans l'étendue
L'âme du monde répandue
Qui s'agitait confusément,
Et bientôt, sur les bords du Gange,
Il dressa, colosse de fange,
Le grand Brahma, symbole étrange
De la vie et du mouvement.

Épris de formes plus parfaites,
Le peuple grec, génie ailé,
Suivit l'essor de ses poètes
Dans le bleu du ciel étoilé;
Là, sur son trône de lumière,
Il vit le maître du tonnerre
Appeler les grands dieux d'Homère
Du haut de l'Olympe enchanté,
Et, dénouant sa tresse blonde,
Glisser sur l'écume de l'onde
Aphrodite, charme du monde,
Avec l'Amour et la Beauté.

Géants énormes, nains bizarres,
Brandissant leurs armes de mort,
Le chœur sanglant des dieux barbares
Traverse les brumes du nord;
Voici la blanche Valkyrie,
Qui, dans la mêlée en furie,
Chante la guerre et la patrie
Aux combattants échevelés,
Tandis qu'au-dessus de leurs têtes,
A la voix rauque des trompettes,
Odin mêle le bruit des fêtes
Qu'il donne aux héros assemblés.

Mais déjà l'homme croit entendre
Un Dieu plus clément et plus doux
Dont la parole grave et tendre
Lui fait plier les deux genoux.

Hosannah! C'est la délivrance,
C'est la fin de toute souffrance,
C'est la concorde et l'espérance
Que le Christ apporte aux humains;
Il meurt pour eux, sur son calvaire,
Et l'humanité tout entière,
Le front courbé dans la poussière,
Baise en pleurant ses pieds divins.

Tous les dieux sont tombés. — Dans le ciel solitaire
Nos regards étonnés voient bien rouler encor
Le soleil impassible et les étoiles d'or;
Mais d'où vient cependant que les fils de la terre
Vivent, préoccupés d'un douloureux mystère,
Dans une nuit funèbre où leur âme s'endort?

C'est qu'au souffle du temps l'antique poésie
A perdu sa fraîcheur et sa sérénité,
C'est que l'homme aujourd'hui, par la muse quitté,
A brisé dans ses mains la coupe d'ambroisie
Et, courbé tristement sous le poids de la vie,
Délaisse l'idéal pour la réalité.

Adorables clartés, éternelles images,
Formes de l'esprit pur, rayons mystérieux
Qui du divin Platon éblouirent les yeux,
Obscurcis pour jamais par de sombres nuages,
N'éclairez-vous donc plus les rêveurs et les sages
Qui vous cherchent encor dans l'infini des cieux?

Ainsi tout disparaît, rien ne se renouvelle;
L'heure passe; on voudrait en vain la retenir;
Le présent dévoré fait place à l'avenir;
Tout se perd dans le sein de l'âme universelle,
Et le temps implacable effleure de son aile
Les débris d'un passé qui ne peut revenir.

Le progrès n'est qu'un mot, l'existence future
Qu'un rêve; à chaque coup de l'heure qui s'enfuit
Sonne le glas fatal de l'éternelle nuit;
Le néant est la loi de toute créature,
Puisque l'homme ici-bas ne laisse rien qui dure,
Pas même un peu de cendre après un peu de bruit!

II.

Eh bien! je ne saurais croire à tant de misère :
Oui, nous devons passer par des temps hasardeux;
Oui, le présent est noir et l'avenir douteux;
Oui, tu souffres, mon âme, et cependant j'espère
Que Dieu, puisque l'enfant lui dit encor : Mon Père,
Ne nous a pas créés pour être malheureux.

Allons, vieux docteur Faust, sors de ta rêverie,
Et répands sur la terre, ô vieillard insensé,
Le breuvage de mort que tu t'étais versé;
Un souffle bienfaisant ranime la prairie;
Ouvre à l'air du matin ta poitrine flétrie
Et sens battre ton cœur que la nuit a glacé.

Entends l'appel lointain des cloches argentines :
Depuis que dans sa gloire et dans sa charité
Le doux Nazaréen à son Père est monté,
Si notre foi changeante a vu bien des ruines,
Dans son ascension vers des clartés divines
Un invincible espoir guide l'humanité.

Si le chœur bienheureux des Élus et des Anges
Ne nous apparaît plus dans son nimbe d'azur,

Portant la fleur mystique et louant l'Esprit pur,
Sur le seuil entr'ouvert des Paradis étranges,
Vers des cieux moins étroits élevons nos louanges,
Les jours sont accomplis et l'avenir est mûr.

Vois comme tout se meut pour l'œuvre universelle,
Comme du nord au sud les esprits et les cœurs
Aspirent, confiants, à des destins meilleurs,
Comme les nations, prises d'un même zèle,
Se hâtent de courir vers la cité nouvelle
Que le soleil levant baigne de ses lueurs!

Nous entrerons bientôt dans la terre promise
Et ceux dont les regards éteints par le trépas
Avaient pensé la voir et ne la verront pas,
Ceux-là pourront du moins, comme le vieux Moïse,
Avoir en expirant cette douce surprise
De mourir non loin d'elle, en lui tendant les bras!

Aujourd'hui, plus de haine, et, demain, plus de guerre,
Les hommes réunis combattront désormais
Les préjugés cruels ou les instincts mauvais,
Et, pareils aux enfants d'une commune mère,
Les peuples, aux rayons de la même lumière,
Fêteront le travail et chanteront la paix.

Riche ou pauvre, chacun dans la famille humaine
Aimera son semblable et lui tendra la main;
Chacun soulagera la veuve et l'orphelin,
Et, protégés tous deux par la loi souveraine,
Le riche, sans orgueil, et le pauvre, sans haine,
Iront d'un pas égal dans le même chemin.

La Science et la Foi comme deux sœurs jumelles
Chanteront le même hymne aux hommes radieux;
L'une les rendra forts, l'autre religieux,
Et, dans l'espace immense ouvrant leurs blanches ailes,
Elles iront ainsi, messagères fidèles,
Ou du ciel à la terre ou de la terre aux cieux.

L'immortelle beauté voudra sourire encore :
Comme aux jours d'autrefois l'idéal adoré
Viendra rendre la vie à l'art décoloré;
Et qui sait si demain ne verra pas éclore,
A l'heure du réveil de l'éternelle aurore,
Un chef-d'œuvre nouveau par la Grèce ignoré?

Alors le monde entier bondira d'espérance,
Alors, Dieu juste et bon, fléchissant les genoux,
Les plus désespérés se tourneront vers vous,
Et, comme les Hébreux, nous suivrons en silence,
Avec des pleurs de joie et de reconnaissance,
La colonne de feu qui luira devant nous!

HENRI CHANTAVOINE.

AUTOGRAPHES

Collection d'Adolphe Crémieux (1)

Une des plus parfaites plaidoiries de Crémieux fut prononcée par lui dans un procès intenté à M. Th. Silvestre par Horace Vernet.

Silvestre était accusé d'avoir, dans une biographie, publié des lettres intimes écrites de Russie et que l'illustre peintre ne lui aurait prêtées qu'à titre de documents. Crémieux, dans le cours de sa plaidoirie pour Silvestre, lut un article des *Débats* signé J. J., dans lequel était appréciée l'œuvre de son client. Jules Janin lui envoya de Spa, le 12 avril 1856, le remerciement suivant :

« Je voudrais vous dire, ô maître éloquent, à quel point je suis heureux et fier de mon humble souvenir introduit par vous dans une plaidoirie admirable et qui restera comme une de vos grandes journées. Quelle grâce et quel esprit irrésistible, avec un si triste et si légitime regret du passé! Quoi de plus charmant que votre *contemplation* au berceau de votre petite-fille, et quelles paroles plus sérieuses, ce vif regret de la tribune et des libertés de la parole indignement brisées par des monstres! Vous aussi, vous avez eu, ce jour-là, votre discours pour Archias, et comme, en fin de compte, vous étiez sûr de gagner votre cause, vous avez touché à toutes les questions qui vivent, qui souffrent et qui se lamentent de l'air que nous respirons! Soyez loué et soyez béni de cet écho, si heureusement retrouvé dans les ruines du fatal 1852!

« Chemin faisant, vous avez posé vos mains puissantes sur le brigandage des biographes et sur le guet-apens des biographies. Vous avez dit, avec un tact exquis, à M. Horace Vernet lui-même, qu'il n'est pas bon de peindre à la fois le roi et Mayeux, saint Vincent de Paul et Mandrin. Vous avez, en un mot, *aplati* maître Cauvin et (miracle au moins aussi grand!) vous l'avez *redressé* en lui parlant de ce *journaliste indépendant* qui vous aime et qui vous honore de tout son cœur.

« Je pensais hier, en lisant le bruit de ce discours, que les lettres de ce temps-ci devaient vous aimer beaucoup, car vous les avez beaucoup aimées, et qu'elles seraient bien ingrates si elles ne vous rendaient pas dévouement pour dévouement.

« Quant à moi, il y a longtemps déjà que je me suis donné à vous comme à la meilleure et à la plus éloquente nature que je connaisse; ajoutez la conscience et la fermeté dans les choses adverses et l'exemple que vous nous donnez d'honorer tout ce qui tombe injustement.

« C'est par ce vers qu'un père de l'Église a défini l'orateur :

Vir eloquentia pollens et martyrio.

« Dans les heures mauvaises, je préfère cette définition à la définition même de Cicéron.

« Je suis avec un grand dévouement

« Votre obéissant et tout dévoué serviteur,

« J. JANIN. »

Transcrivons encore une lettre de Janin, bien vive et bien alerte, malgré la goutte qui étreignait le pauvre écrivain :

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 25 juillet et 8 août 1885.

« O maître à la parole ailée, aux pieds légers, *podas okus* Crémieux!

« Je suis assez semblable au nœud gordien! Je suis noué, renoué, surnoué, et, quand je reçois des invitations si charmantes : Venez, nous rirons, nous danserons, nous boirons, nous chanterons, nous... Mort et damnation! Je donnerais mon plus beau livre pour aller de ce pas sur les hauteurs de Notre-Dame, sauf à redescendre à cloche-pied.

« Oui; mais le pied me cloche et le genou me tinte; et voici tantôt quatre mois que je suis le paralytique J.-J., votre obéissant et dévoué confrère, ô faux goutteux que je ménage encore en l'appelant *un confrère!*

« Ma femme est là qui présente à Mme Crémieux ses amitiés les plus tendres, et moi je prie en même temps la femme et le mari de plaindre un peu un brave homme qui les aime et qui les honore de tout son cœur.

« Jules Janin.

« Passy, le 2 janvier 1861. »

Ponsard fut aussi l'ami de Crémieux. C'était un homme bon, doux, d'un caractère faible, peu brillant dans le monde, mais agréable et intéressant dans l'intimité. Il était timide et avait besoin de se sentir à l'aise pour être lui-même. Il vint, pendant l'automne de 1859, passer quelques jours chez M. et Mme Crémieux dans leur forêt de la Drôme. Par une belle soirée étoilée, il se promena longtemps avec Crémieux, et la causerie eut pour sujet les mondes inconnus que nous contemplons de si loin en cherchant à les deviner.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Ponsard arriva, rougissant comme un écolier pris en faute. Il tenait à la main un papier qu'il offrit timidement à Crémieux.

— J'ai essayé, mon cher maître, lui dit-il, de mettre en vers notre conversation d'hier; voulez-vous les accepter en souvenir de votre bonne hospitalité?

Voici ces beaux vers, qui, pour la plupart, ont trouvé place dans *Galilée :*

La nuit, qui d'une main éteint la terre sombre,
De l'autre allume au ciel les étoiles sans nombre.
En vain l'œil effrayé plonge en ces profondeurs
Et cherche une limite aux lointaines splendeurs;
Par delà ces points d'or, ces étincelles bleues
Dont le rayon franchit tant de milliards de lieues
Que, pour venir à nous, il met plus de mille ans,
Lui par qui les boulets paraissent indolents,
Si bien que nous voyons des astres morts peut-être
Et ne verrons jamais ceux qui viennent de naître;
Par delà cet amas de globes si nombreux
Que l'on croit voir flotter des tourbillons poudreux
Ou qu'on dirait, au fond des voûtes étoilées,
Ces brouillards du matin qui baignent les vallées;
Par delà notre ciel, d'autres cieux fécondés
Sont, comme notre azur, d'étoiles inondés.
Des îles de lumière, à la nôtre semblables,
Blanchissent dans l'éther comme des bancs de sable;
Le cristal, abordant ces univers lointains,
Résout leur clarté vague en mille astres distincts,
Puis voit au-dessus d'eux, dans l'immensité morne,
D'autres îles tachant cet océan sans borne;
Et, quand le télescope étant vaincu, notre œil
Du vide et de la nuit croit atteindre le seuil,
Au regard impuissant succède la pensée
Qui, d'espace en espace, éperdument lancée,
Ne cesse de sonder l'infini lumineux
Que prise, en le sondant, d'effroi vertigineux.
Or ces chemins stellés qui dans le ciel poudroient,
Ces nébulosités dont les contours ondoient,
Ces confuses blancheurs, ces archipels laiteux,
Ces gouttes de lumière aux rayons si douteux
Qu'un vers luisant, caché dans l'herbe de nos routes,
Jette assez de lueurs pour les éclipser toutes,
Renferment dans leur sein des milliards de soleils
Énormes, enflammés, au nôtre tout pareils,
Environnés aussi de mondes tributaires,
De Saturnes, de Mars, de Vénus et de Terres
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour;
Et ces mondes sans fin, multitude qui roule,
En tel ordre que nul n'est heurté par la foule,
Fourmillent d'habitants, à notre sort soumis,
Semblables à peu près aux humaines fourmis,
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être,
Qui, d'aspirations comme nous agités,
Rêvent, nés pour mourir, des immortalités,
Qui divisent le temps, qui mesurent l'espace,
Fixent à leur soleil son orbite et sa place,
Et de l'immensité montant les échelons,
Nous contemplent à l'heure où nous les contemplons.

Nous trouvons dans un exemplaire du *Lion amoureux* la lettre d'envoi qui l'accompagnait :

« Cher et glorieux ami,

« Votre excellente lettre m'a touché au fond du cœur; c'est celle qui m'a rendu le plus heureux et m'a rendu le plus fier; je la garde comme un encouragement quand j'aurai besoin d'être fortifié par des paroles amies. Tout écrivain serait flatté de votre approbation, à vous, homme de goût, sympathique aux arts et maître vous-même dans le plus grand art de tous, celui de la parole; tout homme s'honorerait de votre estime, car vous vous connaissez en loyauté, en courage et en dévouement. Je mets votre lettre à côté de celle de M. de Lamartine; vos deux noms rappellent et illustrent une grande page aujourd'hui méconnue, demain glorieuse, de notre histoire. C'était alors le règne de l'intelligence et du cœur, du talent et du désintéressement.

« Mille fois merci; je ne puis vous dire combien je vous suis reconnaissant; je vous remercie autant que je vous aime.

« Michel Lévy s'est trompé dans ses calculs, ou plutôt le public a été plus empressé que nous ne pouvions raisonnablement l'espérer. Les deux premières éditions ont été enlevées et les exemplaires manquaient, si bien que Lévy me refusait impitoyablement tout exemplaire, même pour mes meilleurs amis. Voilà pourquoi je vous ai fait attendre un exemplaire qui vous appartient plus qu'à personne et que j'avais hâte de vous offrir; je n'ai jamais eu plus de plaisir à inscrire un nom sur la première page.

« A vous de tout cœur,

« F. Ponsard. »

Une autre lettre de Ponsard offre un intérêt piquant. Michel Lévy avait, paraît-il, communiqué à Crémieux la première épreuve du discours de Ponsard pour sa réception à l'Académie. Crémieux avait noté en marge une certaine quantité d'observations; de plus, emporté par son ardeur classique — un peu trop exclusive, comme tout ce qui est sincère et passionné, — il avait réclamé en faveur de Racine, qu'il adorait, contre Shakespeare, qui choquait la pureté de son goût par certaines grossièretés. La réponse de Ponsard ne se fit pas attendre.

« Vienne, 15 octobre.

« Cher et illustre ami,

« Merci mille fois. Michel a fait ce que j'aurais voulu faire et je l'en remercie. Ah! je voudrais bien avoir souvent auprès de moi un bon conseil et un excellent ami comme vous. En fait de style, on peut bien dire de vous : *Experto credo Roberto.*

« Michel vous a montré une première épreuve; j'avais déjà corrigé spontanément une grande partie de ce que vous avez noté, l'ambiguïté de la première phrase, le *ou partout où,* etc., etc. Je vais encore retrancher tout cela, et vos notes seront toujours sous mes yeux. Si vous étiez là, je vous embrasserais pour le service que vous me rendez et pour la preuve d'intérêt extrême que vous me donnez.

J'ai voulu éviter les phrases trop solennelles et trop académiques; j'ai essayé de faire de la causerie; peut-être est-ce trop terre à terre et n'ai-je évité un danger que pour tomber dans un autre. *Pedestris esse laboro; trivialis fio.*

« Ne vous impatientez pas trop si je range dans le même ordre Shakespeare et Racine. J'aime à vous voir sauter en l'air à ce sujet; je ferais comme vous; je n'aime pas plus que vous — sauf dans les moments de lucidité — ce fou et ce barbare de Shakespeare. Mais songez que dire que deux talents sont du même ordre, ce n'est pas établir entre eux l'égalité. C'est dire qu'ils étaient également doués par la nature, et il faut bien reconnaître que Shakespeare avait reçu, avec beaucoup de ténèbres, le feu sacré. Le génie public a développé le génie de Racine; la barbarie anglaise a laissé au génie de Shakespeare l'empreinte de la grossièreté contemporaine. Aussi Racine est accompli et Shakespeare n'est qu'une sublime ébauche; mais enfin le germe était le même et c'est tout ce que j'ai voulu dire. Songez aussi que l'admiration absolue pour Gille Shakespeare est à la mode, que je fais acte de hardiesse en blasphémant contre l'idole, qu'on jettera les hauts cris contre moi par cela seul que j'ose lui comparer Racine, que je parle devant un public dont le goût est absolument faussé, et qu'il faut bien faire certaines concessions indifférentes pour faire passer le reste.

« Je ne puis pas citer la déclaration de Henri V ni celle de Catherine. C'est de la dernière obscénité, à ce point que la citation même serait indécente et inconvenante... »

Cette admiration de Crémieux pour la littérature classique, nous la retrouvons exprimée dans une lettre qu'il adressa à Victor Hugo, lors de la reprise d'*Hernani*, en 1867. Le public des Français accueillit avec un immense enthousiasme l'œuvre de l'auteur des *Châtiments:* les applaudissements s'adressaient autant au poète exilé qu'à son œuvre; la lettre de Crémieux les lui transmit.

« Paris, le 21 juin 1867.

« Mon bon et bien cher ami,

« Cette représentation n'a été qu'un long et continuel triomphe. On me dit que Mme V. Hugo assistait, inconnue, à la fête. Sa joie a dû être bien grande. L'enthousiasme était général : ce qui m'a été au cœur, c'est le transport excité par tous les généreux sentiments dont l'exaltation passait, des vers du poète, dans les âmes des auditeurs. Depuis tant d'années les grandes émotions étaient arrêtées! On les disait finies, éteintes. Non, mon ami, *ignes suppositos cineri.* L'étincelle électrique a tout fait éclater..., ce beau langage..., cette merveilleuse poésie... On écoutait, on recueillait, on applaudissait. Nous n'étions plus dans notre monde habituel, et cette jeunesse de 1867 a montré la noble et généreuse ardeur de notre jeunesse de 1830.

« Ainsi, vous me laisserez bien dire à moi, le classique par excellence, qu'il faut encore s'incliner devant cette pureté, ce charme, cette grandeur antique de notre XVIIe siècle; je vous dirai, en échange, du fond de mon cœur, que votre poésie élève et transporte les âmes, qu'elle agrandit le champ où l'imagination puise ses richesses infinies. Voulez-vous ma pensée? Le temps où vous avez franchi la barrière demandait une plus vaste arène : vous l'avez remplie avec une impétuosité qui devait tout entraîner, avec une magnificence qui devait tout éblouir. Vous avez pris possession d'une place alors inoccupée. Le temps a marché. Sous la monarchie de Louis XIII et de Louis XIV, Corneille avait recours aux héros de Rome; Racine, aux héros de la Grèce. De notre temps, il faut des personnages qui parlent et agissent, pour ainsi dire, au milieu de nous. Il demande pour nos âmes l'énergie, pour nos cœurs les fortes émotions, pour nos imaginations les vastes perspectives. Voilà quarante ans, mon ami (quand j'en avais trente), j'aurais ajouté : L'amour lui-même demande un langage plus suave et plus expressif. Vous êtes apparu avec ces éléments de légitime succès.

« Pendant qu'on s'évertuait à rappeler des règles que le génie s'était laissé imposer dans le passé, notre nouveau théâtre, en s'adressant aux hommes d'aujourd'hui, agrandissait la scène. Ainsi, à la gloire de notre passé vient se joindre notre glorieux présent. Vous resterez, mon cher ami, avec cette double et magnifique ovation que vous décerna la jeunesse de 1830, que consacre, avec de semblables acclamations, la jeunesse de 1867 : une couronne d'or posée, il y a trente ans, sur votre jeune tête déjà illustre; une couronne d'or posée hier sur votre tête glorieusement blanchie.

« Votre vieil ami,

« Ad. Crémieux. »

Victor Hugo répondit en ces termes :

« Hauteville-House, 28 juin.

« Mon cher Crémieux, vous écrivez comme vous parlez, avec l'éloquence électrique. Votre lettre m'a fait battre le cœur. Elle vibrait en moi comme votre voix même. Je vous remercie, mon ami. — La grande poésie orientale, le grand art grec, le grand art latin relèvent de la nature seule, qui est reine de l'art comme la liberté est reine de la cité. Le XVIIe siècle est fatalement monarchique; de là son infériorité, Corneille et Molière mis à part.

« Nous, fils de la Révolution, déployons le drapeau de l'idéal et, aux philosophes comme aux artistes, crions : En avant!

« C'est là ce que j'ai fait. 1867 l'a compris comme 1830 et mieux encore. Vous, mon ami, vous me serrez la main, et je me sens heureux de n'être plus tout à fait un vaincu, quoique je sois encore un exilé.

« A vous *ex imo,*

« VICTOR HUGO. »

Parmi les autres lettres de Victor Hugo à Crémieux, citons-en encore une absolument charmante. Elle est datée de Braine-l'Alleu, le 28 mai 1861, et timbrée de Waterloo!

« Cher ami, je suis charmé et désolé. Je reçois votre lettre du 25 mars; *mais je la reçois aujourd'hui seulement 28 mai.* Le 25 mars, je quittais Guernesey, malade et allant un peu respirer un air nouveau; depuis deux mois je vais de ville en ville, je cours les aventures de la convalescence, et votre lettre si charmante et si bonne ne me rejoint qu'aujourd'hui. Elle me touche profondément. Vous n'êtes pas seulement l'homme éloquent et puissant; vous êtes l'homme excellent. *Vir bonus* et tout le reste de la définition. Je ne saurais vous dire à quel point je vous aime, à quel point nous vous aimons tous. Moi, votre client, et mon fils Charles, votre autre client, nous parlons de vous sans cesse. Ne plus vous voir, ne plus vous entendre, ne pouvoir serrer votre main, ne pouvoir réchauffer son cœur au rayonnement du vôtre, c'est cela qui est l'exil.

« Pas une voix n'est plus éloquente que la vôtre; pas une âme n'est plus fière. Cela doit être, du reste : l'âme est la source de la voix.

« Ma santé est rétablie. Avant peu je retournerai à mon rocher. Si jamais une bonne étoile vous y amenait, ô mon cher hôte, comme je serais heureux de vous recevoir dans ma masure! Ce serait pour tous les proscrits une fête, et vous réjouiriez l'exil comme vous consolez la patrie.

« Mettez aux pieds de votre fille la signature qu'elle veut bien désirer. J'ai cherché longtemps, pour l'écrire au bas de ce portrait, une phrase qui dît tout ce dont Mlle Crémieux peut être bien fière, et j'ai fini par la trouver. La voici :

A la fille de Crémieux.

« Je vous serre la main, mon noble et généreux ami,

« VICTOR HUGO. »

Voici une autre lettre de proscrit qui trouve sa place à côté de celles de Victor Hugo :

« Cher et excellent collègue et ami, je réponds en hâte à votre aimable lettre, mais sans aucunement aborder le côté des *affaires* par cette excellente raison que je n'y entends rien du tout; depuis cinq ou six ans M. Massu, mon ami, a mes pleins pouvoirs pour traiter en mon nom de mes œuvres, et je signe les actes qu'il me donne sans les lire. Cette confiance si méritée que je lui témoigne et la connaissance que vous avez, je crois, de mon caractère doivent vous donner à penser qu'il s'agit d'un malentendu, car M. Massu, non plus que moi, n'est capable d'avoir vendu au *Siècle* ce qui avait été précédemment vendu à M. Troupenas.

« M. Massu doit aujourd'hui même répondre à ce sujet à M. Lévy, de qui je connais depuis longtemps l'extrême délicatesse et l'honorabilité parfaite. Il ne saurait donc, je l'espère, y avoir procès entre nous lorsque vous êtes l'avocat de M. Lévy.

« Vous ne sauriez croire avec quelle joie j'ai lu ces mots : « Vous pourrez bien me voir arriver à Annecy avec M. L... » Venez donc; le voyage n'est que de vingt-quatre heures; vous ferez beaucoup d'heureux, M. Massu serait enchanté de recevoir M. Lévy; moi, de faire connaissance avec lui et de vous serrer cordialement la main; et ce désir n'est pas moins partagé par une de nos belles voisines d'Annecy, Mme T..., avec qui souvent, bien souvent, je parle de vous, et qui a été tout heureuse, ainsi que sa famille, de la quasi-espérance que je lui ai donnée.

« Je ne sais encore si mon retour en France sera autorisé. Vous savez ou vous ignorez qu'en sortant du mont Valérien j'ai dit à mon pauvre ami Alfred d'Orsay, qui connaissait *la bande :* « Je ne veux pas rester en France (aucune liste de proscription n'avait encore paru); obtenez-moi un passeport pour le Piémont. — Cela se trouve à merveille, fut-il répondu à d'O...; on allait en envoyer un à M. E. S... » Je suis donc parti.

« J'ai dernièrement écrit et fait publier à Genève un petit livre au profit de la caisse des réfugiés, *Jeanne et Louise ou les familles des transportés.* Il a été publié aussi en Belgique et en Angleterre. Il a, me dit-on, un succès de larmes; mais le 2 Décembre n'aime pas à faire pleurer de cette façon-là. L'ouvrage a été saisi à la frontière, et j'ignore si, en suite de cette saisie, on visera mon passeport pour la France, où je voudrais aller embrasser un pauvre vieil oncle de quatre-vingt-sept ans qui me demande à cor et à cri. J'ai envoyé mon passeport à Turin il y a quinze jours et je n'en ai aucune nouvelle. Si on me le renvoie, je vous verrai en France à la fin de mai; mais ceci est aléatoire, et vous devriez, ainsi que M. Lévy, mettre votre bonne idée à exécution et venir voir cet admirable pays. En vingt-quatre heures vous serez arrivés à Genève, et de Genève ici trois heures. Venez donc, cher et vieil ami; nous aurons tant de choses à nous dire! Tout mon regret sera de ne pouvoir vous offrir un asile dans ma cabane, car je n'ai qu'une chambre. Mais mon ami M. Massu se met à votre

disposition et à celle de M. Lévy, et vous trouverez chez lui le confortable qui manque à mon logis d'emprunt.

« Adieu; mille choses à nos amis si vous en voyez quelques-uns, à M. Goudchaux entre autres, que je ne connais pas personnellement, mais pour qui j'ai la plus vive sympathie.

« Tout et bien à vous,

« EUGÈNE SUE.

« Annecy, 24 avril 1853. »

(La suite prochainement.)

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Je ne voulais pas parler de cette publication assez malavisée de la correspondance intime de Lanfrey (1); mais il se fait autour d'elle un si joli tapage qu'il me faut bien crier avec les autres, ou, pour mieux dire, en même temps que les autres, car je ne vais crier comme aucun d'eux. Il me semble, en effet, que là on se réjouit, ici on s'irrite, sans motifs suffisants. Peut-être n'y avait-il pas lieu de faire tant de bruit. Écoutez ceux qui se réjouissent : Eh bien! voilà donc un républicain qui leur dit leurs vérités, à ceux qui ont fait la république! Écoutez ceux qui s'irritent : Si ce Lanfrey était un Grec dans les remparts de Troie, pourquoi faire sortir de la tombe ces amertumes, ces virulences, ces dénigrements enfouis avec lui? Pourquoi ranimer cette voix aigre qui est presque la voix d'un faux frère? C'est une manœuvre de réactionnaire, un complot contre la république! Certain journaliste même, s'indignant plus fort que les autres, crie par les rues : Demandez la grande conspiration orléaniste ourdie par feu le comte d'Haussonville! Sur quoi le fils du conspirateur après sa mort proteste : Je répudie, au nom de mon père, toute participation à la publication de ces lettres! Sur quoi on riposte : Mais il n'avait pas seulement autorisé à imprimer en tête des lettres de Lanfrey ses articles à lui-même sur Lanfrey; il avait choisi et classé les pages principales de cette correspondance! Et comme il y avait tout un groupe qui avait choisi et classé, chacun s'écrie à propos de chacune de ces lettres qui cause tant de scandale : Je l'avais bien prédit! Non, moi je ne voulais pas que l'on publiât celle-là! Je demandais, au moins, que tel mot fût supprimé, telle épithète adoucie : mais on ne m'a pas cru, et force m'a été de céder!

C'est ainsi qu'on entend gémir plus d'une Cassandre; et elles forment un chœur lamentable. Au milieu de la joie des uns et de la désolation des autres, je demeurais bien indifférent; seulement la mémoire de Lanfrey en reçoit quelques atteintes, ce qui me touche. Je ne l'avais jamais vu ni entendu; mais, par ses œuvres, par ce que je savais de son rôle, de son attitude dans le monde politique, je me le figurais comme un parfait honnête homme. Cette correspondance, qui expose cependant sa mémoire aux récriminations et aux attaques passionnées, me fortifierait plutôt dans cette impression. Il eût mieux valu, sans doute, ne pas les publier. On devait prévoir que la masse des lecteurs n'est pas formée de moralistes et de psychologues sachant démêler les intentions et découvrir sous une surface un peu trouble et agitée un fond pur et limpide de candeur sereine. Ces lecteurs, sans chercher plus loin, se sont attachés à certains mots impudents, à certaines intempérances de langage, et ils se sont étonnés ou même presque indignés de bonne foi. Il eût donc été plus sage de ne pas éditer ces lettres; mais enfin, puisqu'elles sont éditées, nous, qu'elles ne scandalisent nullement, disons en quoi et pourquoi notre estime pour ce grand honnête homme s'est plutôt accrue.

Quel est le grief dont on fait tant de bruit? Certains mots trop violents et trop amers, sans doute, contre certains hommes à l'égard desquels il semblait devoir être enchaîné par la reconnaissance. On lui reproche d'avoir mordu sournoisement des mains qui le nourrissaient. Ainsi entre autres la main de M. Havin, le directeur du *Siècle* d'autrefois, pour prendre un exemple lointain. Eh bien oui, il eût mieux fait de ne pas écrire à un intime : l'inepte Havin. Il suffisait de dire : Havin, qui n'est pas un rayon et une lumière. Mais enfin, ce mot cruel, il ne le criait pas par-dessus les toits; il le murmurait à l'oreille d'un ami. C'était un épanchement, et comme un soulagement à un instant de mauvaise humeur. N'était-ce pas en même temps une de ces hyperboles qu'on se permet innocemment dans une conversation familière? Ne nous arrive-t-il pas à nous tous, en causant, surtout en tête-à-tête, d'exagérer violemment l'expression, certain d'ailleurs qu'elle ne sera pas prise à la lettre? Il est convenu d'avance que cela ne compte pas. Vous parlez à un peintre ou à un musicien d'un confrère : Lui! un barbouilleur d'enseignes! lui! un âne qui brait sans pitié pour nos oreilles! Dans le monde littéraire, c'est de même : les mots de crétin et de goitreux sont fort en usage. Au foyer domestique même, il n'est pas rare d'entendre des pères crier comme Isidore Girodot crie à son fils : Tiens! tu mourras sur l'échafaud! Ce sont choses qui se disent, mais qui ne se pensent pas. Allons-nous donc les prendre pour argent comptant? N'est-ce pas ce que les grammairiens appellent des abus de mots, des manières détournées de parler pour faire entendre autre chose que ce que l'on dit? Il est permis d'abuser ainsi des mots quand on s'adresse à qui sait comprendre; on s'en garderait bien si l'on s'adressait à la foule, qui, elle, ne fera pas subir à votre pensée la réduction nécessaire. Donc ces mots cruels, ces juge-

(1) *Correspondance de P. Lanfrey*, introduction par le comte d'Haussonville. — 2 vol. Paris, 1885. G. Charpentier et Cie.

ments ultra sévères que quelques-uns reprochent à Lanfrey et dont quelques autres se réjouissent comme d'un aveu échappé à un ami trop véridique, je n'en tiendrais pas, pour ma part, plus de compte qu'il ne faut. Non, il n'est pas juste d'abuser contre lui de ces abus de mots, ni davantage contre ceux qu'on veut faire passer pour plus atteints par ces hyperboles qu'ils ne l'étaient en réalité.

Mais voilà ce que le gros des lecteurs à qui on livre les lettres de Lanfrey ne comprendront pas tout seuls. Ils diront, au contraire : La correspondance? mais elle nous livre la pensée intime, le fond du cœur, le sentiment vrai! Il fallait le prévoir et retrancher ce qui n'exprimait pas la pensée exacte, mais l'exagérait volontairement, et cela sans danger dans une lettre adressée à quelqu'un qui savait lire. C'est ce que comprend trop tard le groupe des amis; et maintenant ils se renvoient mutuellement la responsabilité : Ce mot, je demandais qu'on le supprimât! — Mais non, c'est moi qui le demandais! Et ils font songer à l'épigramme de Racine contre les deux auteurs d'un ouvrage dramatique tombé :

Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Si vous supprimez par la pensée ces quelques mots qui n'étaient pas destinés au public, il n'en restera pas moins un ton de sévérité générale et de vives échappées de rude franchise. C'est cela même qui me plaît et qui me fait estimer singulièrement cette nature si droite, si inflexible, qui ne savait pas se plier aux exigences d'un parti, qui n'épousait aveuglément les passions d'aucune cause et ne fermait les yeux sur aucune faute commise. Il n'admettait ni les concessions ni les compromis; il n'était pas homme à louer quand même et tous les chefs et tous les soldats marchant sous le même drapeau que lui. Pour tout dire, il n'était pas fait pour la vie politique en des temps de combat comme les nôtres, où les ennemis de la veille deviennent les amis du lendemain. On les injuriait hier ; aujourd'hui on les embrasse avec transport. Lui se refusait à embrasser les nouvelles recrues enrôlées pour les besoins du moment. Il ne désarmait pas, et c'est ainsi qu'il avait l'air de tirer sur ses propres troupes. Et que l'on ne dise pas : Aigreur de mécontent qui s'irrite de n'avoir pas un plus haut grade! Misanthropie d'un Timon qui a personnellement à se plaindre! Non, dans ses amertumes, ses colères, aucun grief personnel; seulement l'idéal du bien et la passion du vrai, avec la rudesse de franchise et la sincérité parfois brutale d'un enfant des montagnes de la Savoie transporté à Paris et jamais complètement acclimaté.

Cette passion du vrai, cette horreur de toute dissimulation jointes à un besoin impérieux d'indépendance, éclatent à chaque instant dans cette correspondance et dès les premières années. L'enfant nous fait mieux comprendre l'homme. Voyez-le, dans le collège des jésuites où il a été placé d'abord, comparaissant devant le Père supérieur sous l'inculpation d'un travail silencieusement composé et qui n'est pas une apologie des fils de Loyola. Un mot d'excuse ou de regret suffirait à le sauver : il se reconnaît l'auteur de ce travail et se refuse à désavouer la thèse soutenue. Renvoyé par le supérieur irrité, il est interné alors dans un établissement ecclésiastique de Saint-Jean-de-Maurienne. Au bout de quelques jours, sa conscience s'inquiète. On l'a accueilli là sans savoir ses antécédants, que sa mère a naturellement cachés. Non, cela ne peut durer! Il se révolte contre cette idée qu'il s'est introduit dans la maison par surprise. Et le voilà qui court chez le directeur lui dire d'où il sort réellement et pour quel motif il en sort. Le faux, le louvoyant, l'équivoque lui inspireront pendant toute sa vie la même répulsion. Dès qu'il voit quelqu'un, même de ses amis, ménager ses intérêts politiques en faisant bon visage aux deux camps opposés, il s'étonne, il ne comprend pas. Ainsi un secrétaire de préfecture qui a servi avec zèle le gouvernement du 16 Mai demande au gouvernement qui succède une place de sous-préfet et réclame pour l'obtenir l'appui de son ami Lanfrey. La réponse qu'il en reçoit marque une indicible stupéfaction. Quoi! c'est vous qui sollicitez aujourd'hui! mais vous avez donc oublié? Voyons, vous n'y songez pas! Et quand le solliciteur est pourvu de son poste, Lanfrey est dans l'admiration, non qu'il l'ait obtenu, mais qu'il l'ait demandé. Vous voyez bien qu'il n'était pas fait pour la vie politique : non seulement il n'eût jamais à aucun prix retourné son habit, mais à ceux qui n'avaient pas les mêmes scrupules il criait sans ménagement : Dites donc? votre habit est à l'envers!

On trouvera dans cette correspondance maint autre exemple de cette sincérité brutale où entrait beaucoup de candeur. Tout ce qui était convention, hypocrisie sociale, révoltait cet Alceste, même dans les questions où le plus honnête homme se plie à la nécessité inévitable de ne pas dire la vérité tout entière. Ainsi il est admis universellement dans le code de l'amour que c'est la femme qui honore l'homme dont elle accepte les hommages. C'est elle qui daigne; c'est elle qui se sacrifie, qui s'immole, car sa nature délicate répugne à ces sortes d'affaires. Il est entendu qu'elle a droit à toute notre reconnaissance et elle n'en doit aucune. Le nouvel Alceste rencontre une Célimène qui tient à cette convention : aussitôt il se révolte et met le marché à la main, l'implacable ami du vrai. Non, madame, je ne suis pas le seul honoré, vous l'êtes aussi! Si vous donnez, vous recevez! l'amour d'un homme tel que moi a son prix! Un peu plus il lui dirait que tout l'honneur est pour elle. Et si Célimène s'entête à vouloir des hommages et des protestations selon la formule, eh bien, Alceste renoncera à Célimène plutôt que de jouer cette comédie, pourtant bien innocente,

car en réalité aucun des deux acteurs n'est dupe. Ah! l'intraitable enfant de la Savoie!

Dans cette sincérité implacable nous trouvions beaucoup de candeur ; il faut bien reconnaître aussi qu'il y entrait beaucoup d'orgueil. Lanfrey me semble avoir toute sa vie fait un travail de comparaison entre ceux qui l'entouraient et lui-même et avoir toujours constaté sa supériorité, sinon intellectuelle, du moins morale. Et encore pour la lumière, la clairvoyance, la rectitude du jugement, il a dû lui arriver rarement de ne pas se donner la première place. Ce sentiment de sa valeur personnelle, cette plénitude de confiance en soi est un trait profondément empreint presque à chaque page de cette correspondance. Ainsi s'explique ce ton autoritaire, décisif, tranchant et cassant. On n'est un homme aimable, a-t-on dit finement, qu'à la condition de n'affirmer que dans la stricte mesure du nécessaire. Lanfrey affirme partout et toujours et bien au delà de cette stricte mesure. Et il ne lui suffit pas d'être lui-même dans le vrai ; il s'irrite contre ceux qui n'y sont pas, et qui ne semblent même pas tenir à y être. C'est bien pis encore contre les Philintes qui, comme lui, n'étant pas dupes au fond des petits mensonges, des petites hypocrisies, feignent de les accepter avec conviction soit par indifférence, soit par politesse. Affirmer toujours et toujours protester rudement contre les opinions contraires, c'est s'exposer à ne pas être réputé homme aimable : Lanfrey n'a pas été un homme aimable. Il le sentait bien, qu'il n'était pas plus fait pour la vie mondaine que pour la vie politique. Il s'isolait donc volontiers, ayant une vertu qui n'était pas de commerce, ainsi qu'on disait autrefois. J'imagine qu'il se résigna aisément à n'être qu'ambassadeur en Suisse, alors que d'autres qui avaient moins fait que lui pour préparer la République étaient plus largement payés. Il se consolait, en vrai disciple de Rousseau, grâce au voisinage des hautes montagnes dont les sommets de neige immaculée n'ont jamais été profanés par le pied des hommes, grâce au voisinage aussi des ours de Berne.

Cet orgueil quelque peu farouche perce dans les lettres mêmes du début, celles des premières années. Déjà dès le pensionnat des Jésuites et le collège de Saint-Jean-de-Maurienne, Lanfrey, entouré d'enfants médiocres et ne rencontrant que des maîtres à l'intelligence bornée, avait eu le sentiment très vif de sa supériorité. Déjà il s'isolait, hautain et dédaigneux. De même quand il étudiera le droit à Grenoble : là encore il vivra à l'écart, évitant les camaraderies, qui lui font l'effet d'une mésalliance intellectuelle. Dans sa tendresse même pour sa mère, une femme d'un grand cœur, prête à tous les sacrifices, et d'un infatigable dévouement, mais qui parfois s'effrayait, on surprend quelque impatience, quelque ennui des conseils prudents, qui paraissent au jeune homme des conseils timorés. Avec une singulière vigueur d'expression, et même d'un ton décisif et impérieux, plus énergique que filial, il coupe court soit aux récriminations, soit aux pronostics alarmants. S'il demande des subsides extraordinaires, c'est presque en les exigeant. Ce n'est pas une requête timide, c'est un appel de fonds motivé, et qui ne souffre pas de réplique. On pressent l'homme que toute objection irritera et qui portera dans les relations sociales ou littéraires une roideur toute montagnarde. Le contact des hommes n'amollira pas cette rudesse primitive. Volontiers je le comparerais à ces arbustes sauvages que l'on peut transporter du rocher natal dans un terrain plus riche, que l'on peut tailler et greffer sans rien leur enlever de leur âpreté première. Ils demeurent des sauvageons. Lui aussi demeure un sauvageon. Je me rappelle — et c'est un souvenir bien lointain — qu'Hippolyte Rigault ayant critiqué son premier ouvrage avec plus de gentille malice que de profondeur, c'était son procédé habituel, le journal de M. Havin inséra une réplique virulente de Lanfrey. Cette réplique était précédée de quelques mots d'introduction où M. Havin disait : « Nous publions une réponse un peu verte au critique des *Débats*. » — « Oui, verte, en effet, riposta Rigault, c'est la couleur de ce qui n'est pas mûr. » — Eh bien ! Lanfrey mûrit sans doute avec les années; l'intérieur du fruit s'adoucit quelque peu, mais l'écorce demeura toujours verte; et la première saveur, à la surface, toujours âpre.

Telle est l'impression que l'on ressent en lisant ces lettres d'où déborde une franchise trop crue, une misanthropie trop aigre, un orgueil trop hérissé de piquants; mais si la figure de Lanfrey peint par lui-même dans sa correspondance n'est ni très aimable ni très attrayante, c'est la figure d'un parfait honnête homme : elle commande le respect. Le groupe d'amis qui a publié ces lettres peut donc se demander s'il n'y aurait pas eu lieu de retrancher ou d'adoucir çà et là; mais leur conscience n'a pas à s'alarmer quand certains mécontents leur disent : Vous avez porté atteinte à la mémoire de Lanfrey.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

On classait, il y a quelques années encore, les plages en deux catégories bien distinctes : les plages élégantes, à la mode, et les plages dites de famille où l'on pouvait vivre à sa guise, sans toilette ni tapage. L'été venu, chacun connaissait la route qu'il devait prendre. Il n'y avait pas de confusion possible. On savait quels étaient les bains de mer où on s'amusait, où on pouvait re-

trouver le monde, les plaisirs et les distractions qu'on quittait à Paris, et les plages qui offraient le calme et la tranquillité aux personnes qui voulaient véritablement prendre un peu de repos pendant un mois ou six semaines. Aujourd'hui les plus petites anses des côtes normandes et bretonnes sont devenues des stations balnéaires aux programmes les plus retentissants pour attirer la foule. Depuis Boulogne jusqu'au Croisic, nous n'aurons plus bientôt qu'une grande rue bordée de maisons et d'hôtels. En attendant, la côte ne présente plus que l'aspect d'un gigantesque chantier de construction. Toute trace de verdure est en train de disparaître. On se pique de naturalisme et on est occupé à supprimer la nature. Les falaises ne sont plus qu'une immense muraille au milieu de laquelle on dissémine quelques villas. La lande est coupée dans toute son étendue par des barrières de bois, et ce n'est pas sur les nombreux écriteaux placés à l'extrémité des poteaux qui remplacent les arbres que vous retrouverez la poésie des grèves envolée avec ses bruyères et ses ajoncs en fleurs. *A vendre, à vendre,* lisez-vous partout; *Société au capital de 2 300 000 francs...* Pourquoi pas trois millions, pendant qu'on y était?... *S'adresser rue Lafayette* ou *rue de Provence, tous les matins, de dix heures à midi.* Comme c'est champêtre! Un énorme bâtiment vous force à rebrousser chemin : on vous apprend que c'est une usine à gaz et on vous fait immédiatement des propositions de coke zéro et double zéro. Plus loin, dans une prairie qui semble avoir échappé à cette dévastation universelle, on cherche à organiser un tir aux pigeons; plus loin, c'est une piste qu'une autre société au capital de trois chevaux est en train de tracer en vue de courses futures.

Des hôtels monstres, avec ascenseurs et lumière électrique, mettent trois cents chambres à votre disposition; mais toutes celles des premiers étages étant toujours occupées ou retenues par des princes russes, des comtesses polonaises ou des dentistes américains, si vous voulez être logé, il vous faut grimper au cinquième ou au sixième, l'ascenseur étant rarement à son poste quand on a besoin de ses bons offices. Sur l'emplacement des modestes cabanes en planches de sapin vernissé où l'on se réunissait les jours de pluie, où on allait lire les journaux, faire une partie de billard, ou de temps en temps danser au piano, s'élèvent de somptueux casinos avec cercles, salles de jeux, salles de concert et de spectacle, expositions de tableaux. D'immenses affiches vous apprennent le spectacle du soir. C'est une comédie jouée par les sociétaires de la Comédie-Française ou un ballet dansé par les premiers sujets de l'Opéra. Vous croyez fouler encore l'asphalte des boulevards. Vous consultez votre mémoire d'abonné de l'Opéra ou des mardis de M. Perrin. C'est juste, c'est lundi ou mardi. Il va falloir passer l'habit noir et la cravate blanche.

II.

En se civilisant, les bains de mer ont complètement changé de physionomie. Ils ont perdu leur aspect campagnard, bon enfant pour prendre un air prétentieux et uniforme. Le paysage même n'a plus rien de maritime, quoique tous les personnages qui l'animent soient depuis le berceau jusqu'à la tombe costumés en marins, en canotiers, canotières, les ancres au col, les broderies d'or aux manches, aux bérets, aux casquettes d'ordonnance. Autrefois, tout le monde voulait loger au bord de la mer ou tout au moins en avoir la vue. Grâce aux spéculations — toujours déplorables, il faut le reconnaître, — les terrains ont atteint des prix tellement élevés que les abords de l'Océan deviennent aujourd'hui aussi inaccessibles que ceux du parc Monceaux ou de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Les emplacements les mieux situés pour bâtir, sur certaines plages, attendent depuis vingt ans les acquéreurs. Le terrain avait été payé primitivement vingt-cinq centimes le mètre; il est coté cinquante francs aujourd'hui, mais personne ne se présente pour l'acheter. On est forcé d'émigrer dans l'intérieur du pays et de se contenter le plus souvent, à défaut d'horizon, de la vue sur la rue et ses ruisseaux.

Mais on est si peu chez soi maintenant! Non que l'on passe son temps à explorer les environs, à faire des promenades en mer, à lire dans un creux de rocher, à peindre d'après nature, à pêcher la crevette ou l'anémone : depuis que *les petits chevaux* font le plus bel ornement des casinos même les plus modestes et y piaffent en maîtres, la plage est positivement désertée et baigneurs et baigneuses se pressent autour de ces intéressants animaux, les couvent du regard depuis le moment attendu avec tant d'impatience où on les sort de l'écurie jusqu'à l'extinction des feux. On ne s'occupe plus que de *Minerve*, de *Gladiateur*, d'*Halmi*, de *Frontin*, d'*Intrépide*. Tout l'intérêt de la saison est concentré sur le drapeau, la couleur or ou argent, le côté pair ou impair enfermé dans un fer à cheval. On quitte Paris pour changer d'air, respirer, fortifier une constitution plus ou moins anémique, et on vient s'enfermer dans une petite salle mal aérée, où l'on ne jetterait pas une épingle, tant la foule est compacte et pressée autour des tables de jeux, dans une atmosphère d'odeurs les plus hétéroclites, de parfums et de tabac, du démocratique caporal aux produits les plus raffinés de la Ferme, au quadruple extrait d'héliotrope blanc. Et quelle chaleur! Certainement dix degrés de plus qu'à Paris pendant les journées les plus étouffantes. Tout le public de ces courses en chambre s'essuie le front, s'éponge littéralement, s'évente et respire des sels. Tandis que dans les salles à manger d'hôtel on est impitoyable et on réclame de l'air depuis le potage

jusqu'au dessert, personne ne songe à se plaindre.

A part l'espace, un véritable petit Monte-Carlo; seulement on peut y jouer depuis cinquante centimes, et le maximum est fixé à cinquante francs. Vous retrouvez là les éternels types des familiers des tapis verts, les joueurs casse-cou qui jouent sans système, à tort et à travers; les joueurs prudents, qui ne se décident à risquer une pièce de quarante sous et à la mettre sur un cheval que lorsqu'il est favori, lorsque tout le monde ponte sur lui, lorsqu'il ne peut pas ne pas gagner; la vieille joueuse ayant épuisé son arsenal de pièces de cent sous qui joue mentalement, et sa compagne qui également faute de subsides se contente d'inscrire sur un petit cahier les noms de tous les chevaux à mesure qu'ils sortent. Ce sont des documents précieux à conserver, et elle ne manquera pas de les consulter dans des temps plus heureux et fortunés.

Si on n'y voyait que des gens soi-disant raisonnables, il n'y aurait qu'à lever les épaules. Malheureusement la jeunesse, l'extrême jeunesse s'est mise à emboîter le pas, et, des pâtés de sable et des parties de crocket sur la plage, a, elle aussi, presque sans transition, enfourché *les petits chevaux*, au grand désespoir des quelques parents restés sensés qui évitent les casinos. On y va naturellement beaucoup en cachette. Tout l'argent des prix, les bourses des vacances, les semaines y passent. Tout ce qui peut se *laver* se *lave* à la ville voisine. On s'échappe du giron de la famille pour aller faire une promenade avec des amis et on ne rapporte de ces excursions ni une meilleure mine ni un plus vigoureux appétit. Les parents se désolent, et à la fin des vacances, si *le truc n'est pas débiné*, ils constatent avec regret que cette saison de bains de mer n'a pas produit sur leurs enfants les résultats souhaités : le petit Maurice ne s'est nullement fortifié, et il s'est développé chez le grand Georges une nervosité inquiétante. L'air de la mer était un peu vif pour ces chers enfants. L'année prochaine on essayera de celui des montagnes; on les conduira dans l'Engadine.

III.

Les installations au bord de la mer se font de plus en plus courtes. Autrefois on venait y passer tout le temps des vacances, les deux mois pleins. On trichait même un peu pour arriver plus tôt, pour partir quelques jours plus tard. Le plus long séjour maintenant est d'un mois, six semaines, sur certaines plages uniquement la semaine des courses.

Ce sont les billets circulaires qui ont commencé à apporter cette modification dans nos habitudes. La cherté des locations, les obligations mondaines auxquelles même, malgré soi, on se trouve astreint, ont achevé de mettre en fuite les gens qui éprouvaient le désir de vivre un peu pour eux-mêmes pendant un certain temps. Les propriétaires de villas, émus de ce douloureux état de choses, ont baissé leurs prix dans des proportions considérables ; mais on reste froid à leurs avances et les écriteaux continuent à se balancer tristement en attendant la pratique. Nous sommes des ingrats. Nous résistons à tout.

Et cependant que ne fait-on pas pour attirer les baigneurs? on va au-devant de tous leurs caprices, de toutes leurs fantaisies. Architectes et propriétaires déploient une richesse d'imagination digne de meilleurs résultats et de locations plus importantes. Chacun aujourd'hui au bord de la mer peut trouver à réaliser ses rêves quand ils ne sont pas trop audacieux. L'artiste épris du soleil du Midi choisira entre un Alhambra et une petite villa à l'italienne; avec un peu de bonne volonté il se reconstituera la cour des ambassadeurs ou le golfe de Naples. L'amant des beautés alpestres trouvera des chalets de modèles très différents. M. Jourdain et M. Poirier pourront satisfaire leurs instincts nobiliaires en s'installant dans un magnifique château fort construit récemment : créneaux, herses, pont-levis et mâchicoulis, rien n'y manque. Ils n'auront qu'à se procurer un moutard dans le pays pour remplacer le nain légendaire qui sonne du cor chaque fois que ses seigneurs et maîtres franchissent le seuil de leur donjon. Les belles empanachées et en paniers Louis XVI pourront poser pour les Lamballe et les Polignac sur les vertes pelouses de cottages anglais. Les *æsthetics* attardées logeront leurs impalpables personnes dans une antique maison à petits carreaux enchâssés dans du plomb et remplie de bibelots plus ou moins authentiques récoltés dans les environs : stalles de chanoines, crédences, lampes de sanctuaires, vieux saints en bois peint, ricanant ou faisant la grimace, calvaires en granit breton. Rien ne les empêchera de se livrer à la culture des lis et des soleils dans d'antiques bénitiers transformés en jardinières. Les disciples de Bouddha ne sont même pas oubliés : un temple qui a servi de pavillon au prince de Galles pendant la dernière exposition du Champ de Mars pourra être affecté à son culte. Aimez-vous les sphinx? Voilà la villa Memphis. Préférez-vous Paul et Virginie? Les voici en simili terre cuite, en plâtre rose, s'abritant sous leur feuille de latanier entre une boule de mercure et un jet d'eau qui remplace le courant de la rivière Noire. Êtes-vous musicien, aimez-vous Hérold? Courez à la villa *Pré-aux-Clercs*. Elle n'est pas encore louée. Il n'y a pas jusqu'aux Batignolles ou à la Villette dont les noms ne soient inscrits sur la porte de modestes villas, et l'*Armée du salut* trouverait au besoin à se caser, à bivouaquer dans un temple protestant qui est à louer pour la saison.

IV.

Qu'on était plus simple il y a quelques années, alors qu'on savait se contenter de chambres propres et spa-

cieuses, qu'on allait demeurer chez les habitants du pays, chez le pharmacien, le boulanger, l'épicier! On demandait même l'hospitalité aux pêcheurs qui vous abandonnaient leur logement pour la saison et allaient se reléguer avec leur famille, soit dans quelque grenier, soit dans quelque masure avoisinante. Vous souvenez-vous de la maison du capitaine au long cours avec son mobilier propret en merisier, ses rideaux de coton blanc agrémenté d'une passementerie de boules, ses fauteuils de jonc qu'il avait rapportés de Chine ou des Indes? Et sur les murs du *Salon de société* recouvert d'une *tapisserie* en papier blanc et or qui faisait l'admiration du pays, au milieu des étagères ployant sous les jonques chinoises, les madrépores, les branches de corail, les petits bretons du bourg de Batz en coquillages, le grand tableau représentant le navire que commandait le capitaine et tous les portraits de sa famille peints par le vitrier de l'endroit, Bonnat ou Gudin à volonté, à ses heures.

La vie était plus facile, moins dispendieuse. On ne faisait pas une première toilette le matin pour aller prendre son bain, et ce costume sans prétention n'était pas encore un travestissement. On ne s'habillait pas dans la journée, le soir, une seconde, une troisième, une quatrième fois pour aller au concert de musique classique, aux représentations de Coquelin, de Mlle Favart ou de M. Fusier ou au bal des courses et des régates. Les *select four o'clock* se composaient de *beurrées*, de galettes de sarrasin ou de fruits qu'on allait cueillir le long de la route, dans ses promenades, sur les espaliers, sur les arbres d'hospitaliers paysans. La grande vie des yachts, les mails, les phaètons attelés en tandem réservés à Trouville et à Deauville, n'avaient pas encore fait leur apparition sur les modestes plages bretonnes. C'était dans la voiture du boulanger ou dans la charrette à âne du marchand de charbon de terre, dans laquelle on plaçait des chaises, que vous alliez visiter les environs, et, si vous logiez chez le pêcheur, il vous faisait les honneurs de sa barque et vous conduisait à la pêche aux bons endroits.

Vivant au milieu des gens du pays, on s'intéressait à eux; on se prenait les uns pour les autres d'une véritable affection. C'était un échange de bons soins, de prévenances, de politesses. On s'occupait des enfants, des malades, des pauvres. On s'écrivait, on se donnait des nouvelles, on s'envoyait de petits souvenirs pendant le cours de l'année. Aujourd'hui, lorsque, le jour de la kermesse, vous avez payé cent sous une rose ou un baba, quand vous avez versé un ou deux louis dans l'escarcelle d'une dame de charité, vous êtes en règle avec votre conscience, vous avez satisfait à vos instincts de prodigalité. Le baigneur est devenu maintenant la proie de l'habitant. Il est entouré de bandits qui n'ont qu'une seule idée : le dévaliser. Il vit sur ses gardes, passe son temps à se méfier de tout et de tous et s'entoure, pour se promener sur la plage, d'autant de précautions que s'il avait la forêt de Bondy à traverser. Tous les mauvais instincts des paysans se sont réveillés à l'appât du gain. Vous n'êtes plus l'ami d'antan, mais un étranger à qui on doit faire payer le plus cher possible le plaisir de rester quelques semaines au milieu d'eux. Vous êtes simplement devenu le monsieur qui devez les faire vivre pendant un an et leur permettre, à la fin de votre séjour, d'aller déposer les bénéfices et les économies que vous leur avez fait réaliser chez leur banquier ou à la caisse d'épargne.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Intérieur. — Le consul de France à Tien-Tsin, M. Ristelhueber, est arrivé le 15 août à Paris; il est porteur du texte officiel du traité récemment conclu avec la Chine. — Le 16, inauguration du monument du général Chanzy au Mans. — La session des conseils généraux s'est ouverte le 17 août.

Océanie. — La chancellerie allemande ayant déclaré l'archipel des Carolines « terre de l'empire », le gouvernement espagnol a envoyé aux puissances une note affirmant les droits de l'Espagne sur ces îles depuis 1563.

Nécrologie. — Mort du céramiste Léon Parvillée; — de M. Werder, l'inventeur du fusil à aiguille.

Mouvement de la librairie.

DIVERS.

Les récents scandales de Londres ont fourni à M. Yves Guyot la matière d'un troisième volume pour ses *Études de Psychologie sociale*. La majeure partie de son travail, qu'il a intitulé *la Traite des Vierges à Londres,* consiste dans la publication intégrale des révélations de la *Pall-Mall Gazette*. Cet ensemble de faits, qu'il considère comme un document capital pour l'histoire intime de la société contemporaine, est accompagné de tous les renseignements susceptibles d'en faire apprécier exactement la valeur. L'auteur indique avec précision quelle est actuellement la situation des mineures en France et en Belgique vis-à-vis de la loi et de la police; il réclame pour elles une protection sérieuse, et après avoir apprécié et discuté les diverses réformes législatives proposées à ce sujet, il indique la solution qu'il considère comme la plus pratique et la plus efficace (Charpentier).

Dans ses *Parisiens bizarres* M. Ernest d'Hervilly a réuni une série d'études humoristiques et de nouvelles fantaisistes qui mettent en lumière certains côtés peu connus de la vie parisienne. C'est ainsi que dans les *métiers baroques* il complète les indications de Privat d'Anglemont sur quelques professions qui ne figureront jamais au *Bottin* et dont on soupçonnerait difficilement l'existence. Ses réflexions sur le dernier latin public à Paris, sur les enseignes singulières, sur la première au Salon, les joujoux et le *gratin* ne sont pas moins curieuses. Mais si l'ensemble du livre est généralement amusant, il ne présente à vrai dire qu'un intérêt très superficiel (Calmann Lévy).

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5651]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 9. (22e ANNÉE). — 29 AOUT 1885.

Paris, 21 août 1885.

Nous recevons la lettre suivante :

Tavers, 20 août 1885.

« Cher directeur,

« Je suis charmé sans doute que M. Renan se souvienne encore de l'article que j'ai eu l'occasion d'écrire sur lui l'hiver dernier; mais ce plaisir, il me le fait tout de même payer un peu cher, et je réclame contre la façon, horriblement désagréable pour moi, dont il lui a plu de comprendre ces pages inoffensives.

« Un critique... soutenait dernièrement, a dit M. Renan dans son adorable discours de Quimper, que ma philosophie m'obligeait à être toujours éploré. Il me reprochait comme une *hypocrisie* ma bonne humeur, dont il ne voyait pas les vraies causes. »

« Que je n'aie pas vu les vraies causes de cette bonne humeur, c'est bien possible; mais je ne l'ai point traitée d'hypocrisie : j'en appelle à tous vos lecteurs. Quel sentiment de plat séminariste me prête donc ici M. Renan? Croirait-on pas que j'ai dit :

« Vous voyez cet homme! Après tout ce qu'il a fait il doit être bourrelé de remords; il l'est certainement; il faut qu'il le soit. Mais cette détresse affreuse serait pour l'Église un trop précieux témoignage, s'il la laissait paraître. Et alors, par une malice et une hypocrisie noires, ce malheureux fait semblant d'être gai, pour ennuyer les ecclésiastiques! »

« On n'aime pas se voir attribuer un mauvais sentiment, surtout quand ce mauvais sentiment est en outre une sottise. Je prie donc les honnêtes gens de se reporter avec moi aux pages incriminées (1), quoiqu'elles soient déjà aussi vieilles que les vieilles lunes.

« Je commençais, il est vrai, par m'étonner du contraste que semble faire la gaieté de M. Renan avec ce qu'il y a d'assez peu réjouissant dans sa conception du monde. Et encore ce n'est pas moi qui m'étonnais, mais quelque belle âme naïve à qui je laissais la parole. Et, tout de suite après, je remarquais que le tempérament d'un homme peut bien n'être pas d'accord avec sa philosophie.

« Notez que je pouvais, sans faire tort à M. Renan, soupçonner sa gaieté d'être acquise et voulue. Que dis-je? Une pareille gaieté aurait quelque chose de vaillant et d'héroïque. Ou bien je pouvais dire :

« Et quand il y aurait là quelque hypocrisie? N'est-ce pas une hypocrisie sainte, comme celle que M. Renan prête à Jésus machinant des miracles et trompant la foule pour son bien? De même, ce miracle de la gaieté feinte de M. Renan a pour but de nous édifier, de nous faire croire, à nous chétifs, que la vie est bonne. »

« Mais non : je considérais la bonne humeur de l'auteur des *Dialogues philosophiques* comme absolument naturelle et sincère; j'en cherchais consciencieusement les causes et j'en découvrais deux ou trois : la vie, tout compte fait, lui a été bonne; il a les joies du travail et de l'invention; il jouit de sa gloire, de son génie, et des complications de son propre esprit ; il jouit du renanisme.

« Il paraît que ce ne sont pas là les vraies raisons de la gaieté de M. Renan. Mais par là même que je les croyais vraies et que j'expliquais par elles sa gaieté, j'étais fort loin de l'accuser d'hypocrisie.

« Ces vraies raisons, M. Renan nous les donne. Il est gai, d'abord parce qu'il s'est très peu amusé quand il était jeune et qu'il a gardé à cet égard toute sa fraîcheur d'illusion; puis parce qu'il est sûr d'avoir fait en sa vie une bonne action (je suis sûr, moi, qu'il en a fait plus d'une). Enfin, il est l'aboutissant de longues files obscures de paysans et de marins, et il jouit de leurs économies de pensées.

« Apparemment ces explications valent mieux que les

(1) *Revue* du 10 janvier 1885.

miennes. Mais, pourtant, il ressort de la dernière que M. Renan « jouit » de son esprit, d'où qu'il lui vienne. Et qu'ai-je dit autre chose? Et puis, au bout du compte, on est gai parce qu'on est gai. C'est précisément ce que j'ai dit.

« Je suis d'autant plus affligé de voir M. Renan se méprendre sur mes sentiments à son égard, que beaucoup de personnes sont déjà tombées dans la même erreur et que, maintenant, elles n'en démordront plus. Dans ce modeste article qui était plutôt un badinage innocent qu'une étude approfondie, on a cru sentir une malveillance secrète qui serait fort outrecuidante et qui est aussi loin que possible de ma pensée. Peut-être me suis-je amusé à faire M. Renan un peu plus compliqué qu'il ne l'est en réalité; mais lui-même serait bien fâché, j'imagine, qu'on lui trouvât un esprit simple. Et n'ai-je point parlé de son génie, de sa bonté, de la dignité de sa vie et de l'originalité de son œuvre, comme de choses connues, évidentes, qui ne font plus question? Si l'on n'a pas compris à quel point j'adore son esprit et ses livres et ce qu'il y avait de tendresse sous les irrévérences légères que je me suis permises, c'est donc que j'ai bien mal su me faire entendre. Mais au moins il aurait dû sentir tout cela, lui! Ma conviction, c'est qu'il ne m'a pas lu, et c'est, en vérité, une chose bien humiliante.

« Croyez, mon cher directeur, à mon affectueux dévouement.

« Jules Lemaitre. »

Nous avons reçu la note suivante :

« L'article sur *la Question juive,* dans la *Revue* du 8 août, nous a valu une lettre de M. Georges Cahen. Nous n'y voulons relever qu'un mot : « Attaque... violente sous sa forme « modérée. » Il n'y avait dans notre article aucune attaque d'aucune sorte. En présence d'un phénomène historique aussi important et aussi surprenant que le réveil des persécutions contre les juifs en plein XIXe siècle, nous avons voulu rechercher les causes des événements auxquels nous assistons en Russie et en Allemagne. Nous les avons trouvées moins dans une haine religieuse que dans la jalousie, justifiée ou non, excitée par les richesses et l'influence des juifs et dans une antipathie de race entre des populations d'origine distincte. Expliquer n'est pas attaquer. Nous le prouverons en n'essayant pas de répondre aux objections de M. Georges Cahen, ce qui toutefois serait tentant à cause même de la vivacité avec laquelle elles sont exprimées. Ce serait transformer en polémique une question de fait et avoir l'air de mettre en cause nos concitoyens israélites, ce que nous tenons essentiellement à éviter. Les maux que nous observons chez les autres nations doivent précisément nous servir de leçon pour apprendre à nous en préserver, et le spectacle des querelles antisémitiques nous faire apprécier la bonne harmonie qui règne heureusement chez nous.

« Arvède Barine. »

PRINCESSE

Conte bleu

I.

— Asseyez-vous, monsieur l'abbé, dit le seigneur châtelain du Vieux-Castel à un tout jeune homme mince et long dans sa soutane noire, les cheveux ras, sans tonsure, comme un soldat, la tournure raide, l'air timide et fier.

Et lui-même s'assit péniblement dans son fauteuil large et bas, croisant sa robe de chambre de velours fourré sur ses jambes sèches.

Il souffla, puis reprit :

— Vous connaissez les conditions de votre engagement?

— Je sais, monseigneur, qu'il s'agit de l'éducation d'un enfant, et je tenais à vous dire que je ne pourrai probablement pas pousser cette éducation jusqu'au bout, car, lorsque j'aurai atteint vingt-cinq ans, j'entrerai dans les Ordres et me consacrerai entièrement aux devoirs du sacerdoce.

— Et vous avez vingt ans?

— Dix-neuf, monseigneur.

— Eh bien, il nous reste six ans. C'est plus qu'il ne faut pour donner à cet enfant, déjà quelque peu débrouillé, l'instruction nécessaire, afin qu'il puisse embrasser également l'état religieux ; non pas militant comme vous, son infirmité s'y oppose, mais dans quelqu'une de ces abbayes où l'argent, le nom, l'influence peuvent encore faire arriver rapidement au poste suprême d'abbé ou de prieur. Vous comprenez maintenant dans quelle voie il s'agit de diriger la jeune intelligence que l'on vous confie ?

— Parfaitement, monseigneur. Quel âge a cet enfant?

Le châtelain du Vieux-Castel eut une courte émotion qui rougit ses pommettes osseuses, et il répondit, la voix cassée :

— Treize ans.

— Treize ans! s'écria l'abbé d'un ton de surprise. A-t-il déjà manifesté quelque vocation pour l'état religieux?

— Il ne s'agit pas de vocation, reprit violemment le châtelain. Je vous parle de ma volonté.

L'abbé s'inclina, les yeux baissés, le visage froid.

Son interlocuteur reprit d'un verbe sec :

— Terminons. Il est convenu que vous prendrez gîte chez M. le curé de Neuville. Tous les jours vous vous rendrez à la ferme Rambaud, distante de la cure d'environ deux kilomètres, pour y donner vos leçons à l'enfant élevé par mes ordres chez ces fermiers. Je recevrai chaque mois un bulletin de ses études; vos honoraires vous seront payés par les soins de M. le curé.

— Je n'aurai pas à me représenter ici?

— C'est inutile.

L'abbé se leva d'un mouvement prompt et digne, la tête légèrement inclinée, et il se tournait pour gagner la porte. Mais il se ravisa et, poliment, quoiqu'il eût aiguisé le regard demi-voilé dont il scrutait le visage du châtelain :

— J'oubliais de vous demander, monseigneur, de quel titre il me faudra nommer mon élève.

— Perdez-vous la tête, monsieur l'abbé! cria le châtelain qui se redressa en frappant du poing sur le bras de son fauteuil. Votre élève n'a point de titre à recevoir de vous, monsieur; tâchez de vous en souvenir. Il se nomme Hugues-Norbert. Allez!

L'abbé quitta l'appartement aux vastes portes alourdies de tentures épaisses, traversa l'antichambre gardée par deux valets de pied en culottes courtes et bas de soie, livrée noire, descendit l'escalier royal aux balustrades de marbre, où son pas sonnait dans un silence sépulcral. Il descendit encore le perron aux marches très basses que les chevaux des pages fous avaient montées jadis, traversa la cour dallée, éclatante dans la blancheur des pierres polies, et franchit le fossé sur un pont qu'on ne relevait plus.

Il se retourna alors pour considérer l'architecture redoutable de ce vieux castel, ancien nid féodal merveilleusement conservé, le pignon dentelé de la chapelle et son clocher à jour, les tours pointues et les tours carrées, crénelées, percées de trous ronds, où passait la gueule des arquebuses.

Puis il grimpa dans le tilbury à deux roues qui l'attendait à la voûte d'entrée, chargé de son mince bagage de séminariste, et il prit la route de la cure de Neuville.

II.

La ferme des Rambaud, adossée à la chaîne de collines qui traversent le Périgord, s'en allait, par prés et par champs, jusqu'à la Vezère, jolie petite rivière rapide, encaissée parfois comme le gave des Pyrénées.

La ferme était exploitée par son propriétaire, dont la famille nombreuse bourdonnait à l'entour comme un essaim d'abeilles.

La maison, spacieuse et propre, blanche à l'œil, se voyait de loin dans la vallée, et le jeune abbé qui venait vers elle un matin de juin n'eut pas de peine à en reconnaître le chemin. Il entra dans la cour et, tout de suite, près du seuil, aperçut un groupe qui l'intéressa.

C'était d'abord, dans une petite voiture basse qu'on devait tirer à bras, un garçonnet demi-couché, tout pâle dans de longs cheveux blonds; et puis la mère Rambaud, qui l'enveloppait et lui poussait des coussins derrière le dos. L'abbé s'avançait sous le regard anxieux de l'enfant. La fermière se retourna.

— Monsieur Norbert, dit-elle au petit, je crois que voici l'envoyé de M. le curé.

— En effet, madame, repartit l'abbé en saluant. Et je pense que monsieur est mon élève. Voulez-vous me donner la main, mon enfant?

Celui-ci allongea sa main fluette, bleuie par des veines qui saillaient sur sa maigreur, et l'abbé s'étonna de la petitesse et de la gracilité de ce corps qui semblait empêché de croître par l'étroitesse de la boîte où on l'enfermait. On eût donné à peine dix ans à ce garçonnet de treize. Cependant son regard était sérieux et comme immobilisé dans l'obstination de la pensée.

— Vous allez en promenade, je crois? continua l'abbé. Il ne faut pas que cela vous arrête; je vous suivrai.

— Merci, monsieur, murmura l'enfant.

Et la fermière ajouta :

— Vous lui ferez plaisir, monsieur l'abbé, parce qu'il ne se plaît pas dans la maison. Ça se comprend : à ne pouvoir bouger, il s'y ennuie, tandis que la vue du dehors le distrait. Aussi, tant qu'il fait beau, on le sort, voyez-vous. Allons! où est l'autre maintenant? dit-elle en relevant le timon de la petite voiture.

Elle jeta un coup d'œil dans la maison; puis, la main sur ses yeux, elle interrogea l'horizon du côté de la cour, où, par une large baie, entraient la vue des champs et la proche épaisseur des venelles.

Alors tout à coup elle se mit à crier à toute volée.

— Hé! hé! là-bas, veux-tu bien te dépêcher à venir, Princesse?...

Une galopade retentit et l'abbé se retourna.

Alors il vit venir par sauts et par bonds, sur ses pieds nus, les jambes longues sous la robe écourtée, une fillette dont le visage riait, rose et brun, dans l'envolement des cheveux noirs défaits.

— Me voilà, dit-elle essoufflée, jetant d'un coup de tête en arrière sa crépelure de sauvagesse. J'étais allée quérir une branche pour virer les mouches. Allons, Hop!

En disant cela, elle s'attela au timon de la petite voiture et tira, le buste en avant, les pieds raclant la terre, avec une force lente qui entraîna l'infirme doucement, sans heurt.

Puis elle s'arrêta pour dire, tournant la tête vers Norbert et lui riant des yeux et des lèvres :

— C'est bien toujours là-bas que nous allons, malgré monsieur l'abbé, le long des saulayes?

— Oui, Princesse, répondit l'enfant.

— Comment l'appelez-vous? demanda l'abbé surpris.

— Ah! oui, lui dit la fermière tandis que la fillette le regardait avec un air de fierté joyeuse et maligne en même temps. Princesse! C'est comme qui dirait son nom, parce qu'on l'a surnommée comme ça depuis qu'elle était toute petiote, à cause d'une histoire qui lui est arrivée.

L'abbé demeurait planté comme pour apprendre l'histoire, et la Rambaud reprit :

— Figurez-vous, monsieur l'abbé, que, lorsqu'on nous a apporté ce pauvre petit pour l'élever, il n'avait peut-être pas vécu encore huit jours, et il lui fallait une nourrice. Justement une des femmes qui travaillent chez nous à l'année, tantôt pour les blés, tantôt pour les fauches ou le binage ou le serclage, car il y a toujours à faire aux champs, une d'elles n'était pas encore relevée de la petiote-ci, qu'elle venait d'avoir. Je la gardai alors tout à fait à la maison et elle nourrit les deux en même temps. Voilà qu'un jour, comme elle berçait la sienne sur le pas de la porte, passe un homme qui avait l'air d'un étranger bien mis et qui rôdait. A la fin, il s'approche et dit à la femme : « C'est bien ici que le seigneur du Vieux-Castel a donné un enfant à garder? — Oui », que lui répond l'autre. L'homme s'en va et puis, d'un air bien en peine, il revient, se penche sur la nourrice et dit en lui regardant l'enfant qu'elle tenait dans les bras : « C'est une fille? — Oui bien », que répond l'autre toute fière, et elle lève la petiote sur son poing pour la faire admirer. Alors voilà que l'homme tout à coup fait la génuflexion comme s'il se fût trouvé devant l'enfant Jésus en personne, et puis il dit d'une voix toute surnaturelle : « Je vous salue, princesse. » Là-dessus il s'en va, et on ne l'a plus revu. Mais la femme avait dit l'histoire et voilà que les gens, par dérision, se sont tous mis à appeler l'enfant « Princesse ». D'où le nom lui est resté.

L'abbé regardait attentivement Norbert dont les paupières battaient légèrement. La fillette riait et se redressait, un peu faraude.

— Allons, tire, Princesse! s'écria la Rambaud en riant aussi.

Et la petite caravane s'en alla lentement par une allée de chênes et de marronniers qui baissait sensiblement en dévalant vers les saulayes.

Puis, lorsqu'on fut arrivé dans un beau creux de feuillage, non loin de la Vezère, qui galopait sur les cailloux blancs, l'abbé fut encore étonné de voir Princesse s'installer tout contre Norbert, sur ses deux genoux repliés, et, tirant un tricot de sa poche, se mettre à remuer les aiguilles vivement, sans regarder, le nez levé, la tête mouvante comme une oiselle, la bouche riant toujours, et, de temps en temps, pour « virer » les mouches, secouant sur Norbert la branche coupée dans les venelles. L'abbé s'assit plus loin, sur un tronc d'arbre, regardant ce tableau et s'oubliant à rêver. Tout à coup la fillette chuchota et le petit se mit à rire avec un regard furtif à l'abbé. Celui-ci tout de suite secoua ses idées et, prenant sa voix grave :

— Quand vous plaira-t-il, mon enfant, de commencer vos leçons?

Norbert soupira, devenant triste :

— Quand vous voudrez, monsieur l'abbé.

— L'étude paraît vous ennuyer? Cependant, voyons, n'est-ce pas une distraction pour vous qui ne pouvez courir comme les autres enfants, que d'intéresser votre esprit par de belles lectures, des travaux qui occupent votre pensée? Les journées doivent vous paraître bien longues?

— Non, répondit-il vivement.

— Non? à quoi donc les occupez-vous?

— A..., à rien, qu'à venir ici regarder l'eau, le ciel, les arbres...

— Toute la journée?

— Oui.

— Tout seul?

— Avec Princesse donc!

— Elle ne vous quitte jamais?

— Jamais, du matin au soir.

— Depuis longtemps?

— Depuis toujours.

— Elle est attachée à votre service?

Norbert regarda Princesse et puis l'abbé et ne répondit pas. Mais Princesse avait fait un grand signe de tête affirmatif, se mordant les lèvres pour s'empêcher de parler, dont elle avait grande envie.

L'abbé hocha la tête.

— Alors vous n'avez acquis aucune notion d'étude. Vous ne savez rien?

Norbert leva l'épaule, indifférent; mais Princesse éclata :

— Faites excuse, monsieur l'abbé! Norbert sait lire, écrire, compter. Il sait des fables et l'histoire sainte et aussi la chronologie...

— Hein? s'écria l'abbé stupéfait. Vous dites?

Mais Princesse, toute rouge, s'était remise à tricoter furieusement.

— Qui vous a appris tout cela? recommença l'abbé.

— C'est Princesse.

— C'est l'instituteur.

Mais Norbert, entêté, reprit:

— Je vous dis que c'est Princesse. Parce que je n'aime pas l'étude, moi. Alors elle apprend mes leçons pour me les faire apprendre; comme je n'aime pas lire, elle lit et je répète pour lui faire plaisir.

— Alors Princesse sait tout ce que vous savez?

— Oh! bien plus, répondit Norbert grave et convaincu.

— Et quoi encore?

— Eh bien mais..., des histoires qu'elle me raconte.

— Qui les lui apprend?

— Personne. Elle les sait.

— Elles sont belles, ces histoires?

— Si elles sont belles!... Dis donc, Princesse, raconte à M. l'abbé celle d'hier. Veux-tu?

Et les yeux de l'enfant se mirent à briller. Mais Princesse, confuse, refusa.

— Si, je t'en prie; dis, ma petite Princesse.

L'abbé insista aussi, doucement, d'un air simple.

Alors la fillette commença. Elle avait posé son tricot afin de mieux faire les gestes, et elle s'assujettit sur ses talons, les genoux pliés dans sa jupe fanée, sa grosse chemise de toile nouée au cou, les cheveux pendants, l'air inspiré.

— Il y avait une fois un petit garçon et une petite fille qui étaient frère et sœur. Ils s'aimaient bien. Le petit garçon était aveugle et sa sœur le menait par la main. C'était les méchantes fées qui l'avaient rendu aveugle. Aussi il ne pouvait pas se défendre, et, quand il y avait des loups ou des brigands dans la forêt, c'était la petite fille qui le défendait. Elle se laissait déchirer la peau et mordre la chair sans crier pour qu'on ne fît pas de mal à son frère. Mais voilà qu'un jour...

Norbert, qui suivait attentivement, l'interrompit d'un geste brusque :

— Tu oublies quelque chose.

— Non.

— Mais si. Tu oublies l'endroit où le petit garçon pleure et appelle la bonne fée pour le guérir, parce qu'il voudrait pouvoir à son tour protéger sa sœur, l'empêcher d'être battue...

— Ah! c'est vrai, dit Princesse, avec un fin sourire... Alors voilà qu'un jour les ennemis entrèrent dans le pays et l'on fit la guerre. Et le petit garçon disait : « Oh! si j'y voyais clair, je tuerais tous les ennemis et je sauverais mon pays. » Voilà donc que la petite fille, qui entendit ça, s'en alla un jour toute seule chez les mauvaises fées et leur dit que si elles voulaient lever le sort jeté sur son frère, elle leur donnerait tout ce qu'elle possédait. Alors les méchantes fées voulurent bien et elles levèrent le sort à condition que la petite fille leur laissât prendre ses yeux, ses dents, ses cheveux, sa robe, ses sabots, tout ce qu'elle avait; ce qu'elle fit de bon cœur. Aussitôt le petit garçon ouvrit les yeux et il partit en guerre. Il tua tous les ennemis et on le fit général.

— Et la petite fille? cria Norbert.

— Les bonnes fées la rencontrèrent, continua Princesse, et lui rendirent tout ce qu'on lui avait pris, même avec de beaux bijoux en plus et beaucoup d'argent. Alors elle et son frère firent beaucoup de bien aux pauvres et, quand ils moururent, ils allèrent droit en paradis. *Ni, ni*, mon conte est fini.

L'abbé tenait son front dans ses mains et cachait ses yeux humides, le cœur tout remué par les sentiments tendres et généreux de ces deux innocents. Cependant il ne manqua pas l'occasion de se faire un ami de Norbert, et de Princesse une alliée.

— C'est très beau, dit-il sérieusement, et Princesse est une brave petite conteuse; elle m'a fait beaucoup de plaisir.

— Ah! je savais bien! cria Norbert en frappant dans ses frêles mains.

Et il regarda l'abbé avec une confiance et une amitié subites.

— Seulement, ajouta le jeune homme, seulement Princesse a certainement oublié un autre passage du conte.

Princesse leva curieusement la tête, l'œil affiné.

— C'est, continua l'abbé, lorsque le petit garçon, ayant recouvré la vue, se mit à étudier et devenir savant afin de faire la guerre avec toutes les ressources de la science moderne et de ne pas courir la mauvaise chance d'être battu par des ennemis plus instruits que lui.

— Ça, c'est vrai, déclara Princesse, et j'aurais dû le dire.

Puis elle remit les yeux sur son tricot pour ne point paraître s'être comprise avec l'abbé.

Norbert les regarda l'un et l'autre, indécis, faisant de grands soupirs qui tout à coup s'apaisèrent comme il fronçait ses fins sourcils bruns dans un effort de volonté.

— J'étudierai donc, dit-il, monsieur l'abbé, afin d'être savant quand je serai guéri. Car je guérirai un jour, pas vrai?

— Pardine! cria Princesse tout angoissée, avec un rapide coup d'œil au jeune homme qui faillit répondre aussi : « Pardine! », emporté par le regard expressif de la fillette.

— Certainement, dit-il, si le bon Dieu le permet, mon enfant; et nous le prierons beaucoup afin qu'il nous exauce.

— C'est fait, allez! riposta Princesse. V'là beau temps que je lui en fais des prières là-dessus!

— C'est un accident? demanda timidement l'abbé.

— Non, répondit-elle; c'est de la faiblesse, pas plus. Quand il était tout petit, voyez-vous, ma mère, qui avait bien d'autre besogne à faire qu'à s'occuper de nous, nous laissait tout seuls ensemble assis par terre, toujours, sans nous apprendre à marcher, comme on fait aux autres. Moi, qui étais forte, je me traînais sur mes pattes, je grimpais aux meubles et j'arrivais à me tenir debout; mais lui, il ne pouvait pas, il demeurait là, tout le jour, les jambes pliées. Alors voilà qu'il n'a jamais pu marcher qu'avec des béquilles. Mais ça s'arrangera quand il prendra de l'âge, surtout s'il veut bien manger ce qu'on lui donne au lieu de le jeter par coin, comme il fait quand je ne suis pas là.

— Lui a-t-on envoyé un médecin? demanda encore l'abbé, mais hésitant et presque effrayé de ses pensées.

— Non, jamais. D'ailleurs à quoi bon? Nous avons le rebouteux, Jean Mignot. Et il a dit comme cela qu'il lui ferait prendre des herbes. Mais les Rambaud ne veulent pas.

— Pourquoi?

La petite baissa la tête sans répondre.

— Mais si je veux, moi! cria Norbert d'un accent

impérieux qui bouleversa l'abbé, lui rappelant une voix récemment entendue.

— Chut! lui dit Princesse qui se pencha sur lui en souriant.

Elle lui parla à l'oreille et le petit s'apaisa, avec une clarté de joie sur sa figure pâle.

— Voyons, reprit au bout d'un instant l'abbé qui se troublait dans un malaise grandissant, voyons, reparlons de nos études.

Et il dressa un programme d'abord facile et attrayant. Ensuite il annonça l'intention de commencer promptement le latin, cette langue familière des prêtres. Mais Norbert s'effara.

— Eh bien quoi? lui dit Princesse. Le latin! C'est pas malin à apprendre! Vous savez déjà le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le...

— Mais il faut traduire, interrompit l'abbé en riant.

— Puisqu'on le sait aussi en français, riposta Princesse piquée.

L'abbé continua :

— Il faut apprendre la grammaire, les verbes, les déclinaisons...

La fillette était devenue très rouge.

— On l'apprendra, dit-elle en levant superbement l'épaule.

— Vous aussi ?

— Tiens!

Et elle regarda l'abbé avec un petit rire impertinent, comme surprise qu'il n'eût pas encore compris toute l'importance de son rôle auprès de Norbert.

— Allons, dit-il en se levant, j'aurai donc deux élèves. Soit.

Et cela lui parut infiniment intéressant, du reste, d'avoir à enseigner le grec et le latin et les premiers éléments de toutes les sciences à cette petite servante aux pieds nus, à la jupe trouée, qui tricotait des bas.

III.

Maintenant, tous les jours il donnait ses leçons; tantôt sous les saulayes, ou bien dans les venelles quand le temps fraîchissait, ou bien encore au logis, dans la chambre de Norbert, les jours de pluie.

Et toujours Princesse, à son poste, élève et répétiteur, apprenait et infiltrait sa science, avec une patience infinie, à l'esprit languissant de Norbert.

Cependant ce travail portait ses fruits; déjà l'enfant s'éveillait, s'intéressait; il en arrivait même à prendre un plaisir à ces leçons, comme si son cerveau se fortifiait et devenait plus sain, plus actif, en même temps qu'un développement singulier de son petit corps souffreteux commençait à se produire.

L'hiver vint et se passa; et puis le printemps nouveau ramena les sorties et les longues après-dînées au bord de la Vezère, où l'on ne traînait plus Norbert dans sa petite voiture parce qu'il avait grandi, mais où il se rendait lui-même, bien péniblement encore, appuyé sur deux béquilles, soutenu par l'abbé et escorté de Princesse qui portait le pliant, les livres, les cartons bourrés de papier pour les devoirs écrits.

Princesse aussi avait poussé, droite comme un peuplier, et ses jupes s'étaient allongées. Elle chaussait des sabots, très petits, et un grand fichu de linon blanc, toujours frais, cachait son corsage arrondi.

Mais sa rude toison noire regimbait, encore qu'elle fût tordue maintenant sur le haut de sa tête en casque empanaché de mèches folles. C'est qu'elle s'en allait sur ses quinze ans, et un peu de raison lui était venue pour la décence de son costume. Car les Rambaud n'en prenaient cure : c'était pour eux un trop mince souci que l'attifage de la petite servante vouée depuis sa naissance aux soins et aux caprices de l'infirme. Celui-ci leur rapportait une bonne rente bien payée, sans qu'ils se donnassent beaucoup de peine pour cela : Princesse suffisait à tout. Et eux la payaient mal, si mal même, qu'elle aurait eu bien de la peine à se vêtir plus élégamment avec ses pauvres gages. Mais elle n'y songeait pas et se contentait d'être propre, mettant même à l'épargne sur ses chétives économies avec une arrière-pensée qu'elle ne disait point. Car elle ne devait de comptes à personne, étant privée de père et de mère, morts tous les deux en la confiant aux Rambaud lorsqu'elle était encore enfant.

Toute la belle saison se passa ainsi entre l'abbé et ses deux élèves, dont les progrès devenaient rapides. Mais une chose inquiétait l'abbé : c'était l'indifférence de Norbert au point de vue religieux. Il n'avait point reçu l'ordre de l'initier aux volontés du châtelain du Vieux-Castel, et il lui eût répugné d'infliger à l'enfant, au nom de cette volonté, des principes auxquels celui-ci ne paraissait pas disposé à se plier. Il s'efforçait cependant de les lui inculquer, de tourner de ce côté cet esprit encore malléable, pensait-il, et cela moins par zèle d'apostolat que pour l'acquit de sa conscience. Mais Norbert résistait sourdement, sans paraître.

C'est en vain que l'abbé puisait tout son enseignement littéraire à la source pure des Pères de l'Église ou des écrivains sacrés : ni l'éloquence de Tertullien, ni l'élévation de saint Ambroise dans ses discours et ses oraisons, ni les lettres de saint Jérôme et les prédications de saint Augustin et de saint Bernard, ni Bossuet lui-même, n'agirent sur l'esprit de Norbert autrement qu'au point de vue purement littéraire et de l'éloquence. Sa foi paraissait sommeiller dans la tiédeur de l'indifférence parfaite.

Alors l'abbé s'acharna; il insista sur l'enseignement religieux, délaissant un peu les études profanes et négligeant les sciences. Le zèle de ses élèves subitement baissa. L'abbé encore ne comprit pas. Enfin, un jour,

s'adressant directement à Norbert, il lui vanta les délices de l'existence monacale comme la comprenaient par exemple ces savants abbés de Solesmes, ces moines bénédictins en qui réside la science universelle et qui la conservent encore comme ils l'ont toujours conservée à travers les siècles et les cataclysmes...

Princesse tricotait assise à terre, le nez baissé. Norbert effeuillait distraitement une branchette de saule.

— Cela ne vous plairait-il point d'être moine? demanda tout à coup l'abbé.

Norbert regarda en dessous, avec un demi-sourire, Princesse, qui venait de laisser choir une aiguille dans l'herbe et la cherchait fiévreusement, et il répondit avec une sécheresse moqueuse :

— Non, l'abbé, non; pas du tout.

Princesse se releva, coula un coup d'œil rapide et brillant comme une flèche vers l'abbé qui demeura tout étourdi. Il avait compris.

Ce fut une rude épreuve et il ne lui fallait rien moins que toute sa droiture de conscience pour la supporter. Pendant bien des jours il s'interrogea, cherchant loyalement sa ligne de conduite. Où était son devoir? Avertir le châtelain ou prévenir Norbert des volontés d'un maître dont nul ne connaissait les droits? On ne lui avait confié ni l'une ni l'autre mission : il devait enseigner, voilà tout.

D'ailleurs une révolte inapaisée le tenait depuis le premier jour contre le châtelain du Vieux-Castel. Il devinait un drame dont Norbert était la victime, et tout son cœur allait vers l'enfant malheureux. C'était donc le parti de Norbert qui triomphait dans l'esprit de l'abbé, et avec d'autant plus d'ardeur qu'il gardait, lui, l'intime souffrance de sa vie manquée, le poids lamentable de cette soutane qu'on lui avait infligée par un orgueil de famille pauvre et qui, n'ayant pas les moyens de le faire instruire convenablement, l'avait enfermé dès l'âge de treize ans, grâce à une bourse concédée par l'évêque, dans le séminaire d'où il était sorti abbé. Abbé, non pas prêtre encore. Il avait exigé ce répit. On ne lui conférerait les Ordres qu'à vingt-cinq ans. Et il s'était résigné, par orgueil, lui aussi, afin de ne pas laisser voir le crime d'ambition des siens. En attendant, il enseignait, très digne, menant par entraînement une vie vraiment pieuse et sacerdotale chez le vieux curé de Neuville. Ses souffrances profondes, nul ne les connaissait. Il se nommait Paul Brice.

IV.

Et maintenant des années sont encore passées, unissant chaque jour davantage ces braves cœurs d'enfants : l'abbé, Norbert, Princesse. Il existe même un secret entre eux : Norbert marche et sans béquilles; il a dix-huit ans; il a grandi un peu; mais il est resté frêle, avec la pâleur ineffaçable de son enfance d'infirme. C'est Princesse qui l'a guéri, avec le rebouteux. Ils lui ont fait boire des herbes. Le rebouteux lui a tâté les reins, pétri les jambes, frotté le corps avec des onguents.

Personne ne le savait, pas même l'abbé jusqu'après la guérison. Mais, un jour qu'il allait rejoindre ses élèves sous la saulaye, il s'était arrêté tout à coup avec un grand saisissement. Il venait d'apercevoir Princesse qui tenait Norbert à pleins bras vigoureux appuyé sur son cœur. Mais eux aussi avaient bien vu l'abbé, et ils lui faisaient des signes joyeux d'approcher vite. Alors l'abbé courut, bien content sans savoir, pressentant un bonheur. Et, en effet, au moment où il approchait, Princesse s'était doucement reculée de Norbert les bras tendus, comme l'on fait pour un enfant qui apprend à marcher, et Norbert, tout droit, sans béquilles, avait fait quelques pas, seul..., un peu chancelant; mais Princesse était là, et il n'avait pas peur, et il allait, fier, joyeux, le front mouillé, les yeux gros de larmes de joie.

L'abbé avait pleuré comme une femme, en s'asseyant les jambes cassées, tout tremblant de ce bonheur inespéré. Alors on lui raconta comment cela s'était passé et qu'il y avait des années que Norbert suivait un traitement dont les Rambaud ne savaient rien, ni personne.

— Mais maintenant? dit l'abbé.

Norbert reprit ses béquilles en souriant :

— Maintenant comme alors, dit-il, je resterai boiteux pour tout le monde, jusqu'à nouvel ordre.

— Pourquoi? reprit l'abbé.

— Je ne suis pas majeur et j'ai, paraît-il, un maître, répondit Norbert avec une violence froide. Jusqu'à ce que je me sente la force de me défendre et que j'aie acquis le droit de le faire, rien ne paraîtra changé dans mon état, parce que je ne veux pas..., je ne veux pas quitter la ferme des Rambaud, voilà tout.

Et il rougissait brusquement, tandis que Princesse, toute pâle, tremblait.

L'abbé les regarda, baissa la tête, et dans son cœur horriblement serré passa une angoisse indéfinie.

— Vous avez notre secret, reprit doucement Norbert au bout d'un instant.

L'abbé secoua la tête :

— Je ne sais rien, dit-il sans lever les yeux.

Et les jours s'écoulèrent, en effet, comme si rien n'était changé. Toujours Princesse escortait et soutenait Norbert en quittant la ferme, écartant les pierres roulées devant ces béquilles qui béquillaient et dont on entendait le claquètement au loin. Toujours elle étudiait avec le jeune homme le même livre savant sur lequel les faisait travailler l'abbé. Et ensemble tous les trois ils s'entretenaient parfois dans la langue de Virgile ou d'Homère, assis aux bords fleuris de la Vezère qui chantait à leurs pieds sur les cailloux blancs.

Mais seule Princesse était gaie. Les deux jeunes hommes avaient pris une gravité un peu triste qui faisait peine à voir avec leurs beaux visages d'éphèbe, aux yeux lumineux qui s'élargissent pour contempler la vie nouvelle; Norbert sous ses longs cheveux d'or, l'abbé avec sa tête ronde, brune, drue et vigoureuse, et sa pâleur ardente d'ascète qui lutte contre le démon.

Le terme approchait pour lui où il allait contracter avec Dieu des engagements éternels; ses amis le savaient et l'on partageait la tristesse qu'il laissait voir; mais l'on ignorait les douleurs qu'il n'avouait pas.

Cependant, jusqu'au bout, il s'efforçait d'accomplir sa tâche vis-à-vis de Norbert et de lui donner du moins, à défaut des ardeurs de la foi, ces autres passions idéales, du bien, du beau, du juste, qui, par l'enthousiasme, élèvent l'âme presque aussi haut, sinon plus, que les croyances et les ferveurs religieuses. Toutes les grandes pensées qui font tressaillir et vibrer le cœur, l'abbé les versa, brûlantes au sortir de son âme, dans l'âme et l'esprit de Norbert. Il avait la conscience de le laisser pur et fort, armé contre le mal, l'esprit droit, le cœur chaste et vaillant. On lui avait demandé un moine, il rendait un honnête homme; il crut sa tâche bien remplie, après s'en être expliqué seul à seul avec Dieu.

Par surcroît, il avait tiré d'une petite servante paysanne l'esprit et la science d'une marquise du siècle passé. Ce cerveau fruste et tout neuf, sans prédestination ni influence d'atavisme, avait fructifié comme une terre nouvelle que le soc des charrues a pour la première fois mordu. Toute la graine avait levé sans travail, sans effort. Et, sachant tout, Princesse paraissait ne rien savoir, tant elle y avait pris peu de peine, ne l'ayant point fait exprès, mais pour le service de Norbert.

Elle était demeurée toute simple; c'est à peine si son langage rustique habituel s'était modifié à son insu, revêtant une correction et une tournure artistique, de laquelle les paysans, ses maîtres, ne s'aperçurent point, car elle continuait à patoiser comme eux, encore qu'elle s'exprimât avec le goût poétique et la couleur intense des bons prosateurs en ce dialecte original du Périgord.

Maintenant qu'elle prenait ses dix-neuf ans, elle était tout à fait venue, belle, le visage éclatant d'esprit, doré comme le beau marbre antique, les membres souples et fins pour n'avoir jamais fait de gros travaux, les mains mignonnes; mais le torse puissamment paysan, gonflé et rude, et les flancs de la femme qui supportera vaillamment les nombreuses et glorieuses maternités. Avec cela naïve et le rire franc, n'y mettant point de malice ni d'intention pédante quand elle rangeait, jupe troussée et petits pieds nus, le ménage de Norbert et qu'elle s'arrêtait, campée sur son balai, pour lui dicter quelque tirade latine. Elle n'avait point besoin de livre pour se souvenir et débitait très bien :

Te quoque, magna Pales, et te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso; . . . . . .

puis s'interrompait pour jeter son balai au travers des poules envahisseuses en criant d'un beau ton patoisant : *Vouëy, tu fuzir, poueyzou? Tè vaö vira, you, tè vaö vira...*

V.

Un jour de juillet de l'année fatale 1870, l'abbé arriva au pas de course à la ferme des Rambaud : la guerre était déclarée; une folie éclatait d'un bout à l'autre de la France. On ne parlait que de conquêtes. Le vieux sang guerrier de la Gaule bouillonnait, oublieux des revers de la fin du règne du premier Napoléon pour ne se souvenir que de ses légendaires victoires, et l'on voyait s'ouvrir une ère nouvelle d'immortelles batailles et de géantes épopées avec le deuxième César français courant sus aux Germains.

L'abbé, tout frémissant d'une joie qui le transfigurait, cria du seuil à Norbert :

— La guerre!

Et Norbert se dressa, pâle, oubliant ses béquilles.

A dater de ce jour, les études furent délaissées, et les deux jeunes gens passèrent toutes leurs fiévreuses journées courbés sur des cartes militaires, à piquer avec des drapeaux la marche de nos armées.

La ferme aussi était en rumeur : on rappelait toutes les classes; les fils des paysans partaient. On voyait courir sur les routes les régiments qui s'en allaient là-bas, musique en tête, traînant leurs canons dans le fracas des roues.

Les journaux publiaient des bulletins arrogants, dénonçant le mouvement des troupes, prédisant de fabuleuses victoires. On se grisait de ces grands mots sonores comme des ouragans de trompette et de ces odeurs de poudre et de sang — le sang des ennemis vaincus.

Et puis, tout à coup, l'enthousiasme tomba, et ce fut la panique que les journaux jetèrent parmi ce peuple nerveux, dans l'affolement de la première défaite. La réaction se fit toutefois, et, dans le détraquement du gouvernement impérial qui s'en allait finir, surgit le magnifique élan de la défense nationale.

De toutes parts s'organisaient les corps de volontaires et de francs-tireurs, tandis que la garde mobile se groupait.

Enfin, le 2 septembre, la France était frappée au cœur à Sedan. Le mouvement politique aida l'organisation de la défense. Tous les partis se rallièrent : on ne défendait plus une dynastie, un trône, mais seulement la patrie.

Maintenant Norbert et l'abbé s'enfermaient souvent ensemble pour d'interminables et sombres causeries. Eux seuls, parmi les jeunes, ne partaient pas. Nul ne s'en étonnait : l'un était infirme, et l'autre portait la soutane. Mais eux, rouges de honte, cachaient leurs cuisants tourments, leur révolte qui grandissait. Et ils pleuraient, seul à seul, des larmes de rage, de patriotique désespoir, en relisant les bulletins lamentables qui maintenant arrivaient coup sur coup et, chaque fois, leur montraient plus avant la marche des cohortes allemandes. Il semblait que la masse ennemie leur marchât sur le cœur et qu'ils étouffassent sous son talon.

Enfin, un jour, vers le milieu de septembre, l'abbé ne revint pas.

Norbert dépêcha Princesse au presbytère, où elle apprit que l'abbé était allé à la ville, rien de plus.

Alors Norbert ne cacha plus ses larmes à Princesse, car une décision lui venait, et un déchirement se faisait en lui, dans son cœur douloureusement partagé entre deux passions également puissantes, également insurmontables.

Le troisième jour du départ de l'abbé, Princesse mena Norbert, qui paraissait plus affaissé et s'appuyait vraiment sur ses béquilles, tout au bout du chemin où passe sur la Vezère le pont de Neuville avec la route départementale au delà.

La course était longue. Ils s'assirent au revers du talus, sous l'ombre des bouleaux qui traînaient jusqu'à l'eau transparente la frange de leurs branchages clairs. Sous l'arche immense du pont passait la flottille des herbes étalées et des feuilles déjà tombées, s'en allant silencieuses à l'envers des nuages qui grisonnaient le bleu triste du ciel, miré dans l'eau.

— Norbert, dit tout à coup Princesse, pourquoi pleurez-vous?

— Donne-moi ta main, répondit-il.

Elle le sentit trembler et se rapprocha de lui, le prenant d'un bras aux épaules, elle robuste et fière, courageuse, lui tout frémissant.

— Je sais bien, j'ai bien deviné, reprit-elle au bout d'un instant en resserrant son étreinte avec une inquiétude maternelle ; mais vous n'êtes pas fort, pas bien solide encore, et l'hiver approche. Mon Dieu, que deviendriez-vous dans le froid, dans les neiges, sans moi!...

— Ce n'est pas ce qui m'épouvante, répondit Norbert; c'est..., c'est de te quitter, toi!

Et il s'attacha à elle désespérément des deux bras, sans autre caresse que cette étreinte violente et chaste dont leur cœur seul était troublé.

— Moi, dit-elle, devenue très sombre, je ne compte pas. Mais, vous, vous!... Et d'ailleurs que dirait « l'homme » du Vieux-Castel?

C'est ainsi qu'ils désignaient entre eux, par une peur haineuse de ce maître inconnu, l'étrange protecteur de Norbert.

— Lui! cria-t-il en se redressant, ah! lui, j'irai lui demander des comptes et savoir de quel droit je lui appartiens! Mais ce n'est pas le moine qu'il a résolu de faire de moi qui ira saluer Son Altesse; c'est le soldat.

— Vous n'avez pas l'âge pour vous engager sans l'autorisation de votre tuteur, reprit Princesse.

— En d'autres temps, non ; mais aujourd'hui!... On ne me demandera rien que mon sang. J'en suis le maître ; je le donnerai.

Tout à coup un pas rapide s'entendit, traversant le pont. Norbert se haussa pour voir à travers les branches, songeant toujours à l'abbé dont c'était le chemin. Mais il se rassit tristement.

— C'est un paysan, dit-il.

C'était un jeune homme vêtu de gris, avec de gros souliers, un bâton ferré à la main, tout blanc de poussière et le visage ruisselant de sueur. Il dévala du pont, d'un saut, et s'arrêta, la main sur les yeux, examinant du côté de la ferme des Rambaud. Puis il prit la chaussée et passa tout contre les bouleaux où se tenaient cachés Norbert et Princesse. Alors celle-ci cria :

— Mais c'est l'abbé!

Et elle se leva toute droite, ébahie.

C'était bien lui, le visage riant, fou, méconnaissable. Il s'était arrêté, surpris; puis il courut se jeter dans les bras de Norbert :

— Soldat! soldat, je suis soldat, enfin! Je vais me battre! Dieu soit loué! Tenez, voyez, lisez... Oh! c'est bien moi, Paul Brice, ci-devant abbé...

Et il riait en secouant sous les yeux de Norbert une feuille timbrée où le jeune homme, muet, crispé, venait de lire :

« 14e Division militaire, état-major général, etc. Paul Brice, soldat de la 5e compagnie, du 3e bataillon des mobiles de la Dordogne... *Signé :* le général de division commandant la 14e division militaire : Daumaz. »

— Et nous allons partir! débitait fiévreusement l'abbé. Nous sommes détachés dans le corps d'éclaireurs du général Cathelineau. Nous filons sur Blois. Les Prussiens sont signalés aux environs d'Amboise...

— Comment avez-vous fait? murmura Norbert, le visage blême, les yeux ardents et secs.

— J'ai vendu ma soutane, cria l'abbé, et je suis allé m'enrôler. Voilà. Oh! c'est bien simple, allez! On prend tout le monde, le temps presse. Ça va mal là-bas..., dit-il, s'assombrissant tout à coup dans la grande tristesse de nos désastres.

Norbert demeurait le front baissé, mais haletant, suffoqué, le poing à sa gorge où une douleur affreuse l'étreignait. Princesse lui toucha l'épaule. Il sursauta, frissonnant. Elle tenait à la main les deux béquilles et elle était pâle comme son fichu de linon blanc qui sautait sur sa poitrine au souffle court.

— Eh bien, dit-elle, presque sans voix, mais dé-

cidée, calme; puisque vous vouliez partir, suivez l'abbé...

— Aujourd'hui? cria Norbert, les yeux flambants.

— Tout à l'heure.

— Princesse!...

Ils se regardèrent dans l'âme pendant quelques secondes. Alors elle éleva plus haut ses regards et, comme inspirée:

— Vous aviez raison, Norbert; votre place est là où l'on se bat pour la patrie. Allez donc et soyez soldat; vous le devez puisque vous le pouvez.

Et, disant cela, elle jeta bravement dans la rivière les deux béquilles inutiles que le flot rapide emporta. Norbert ouvrit les bras :

— Viens, dit-il, et jure-moi que, vivant ou mort, tu ne m'oublieras jamais. Moi, je t'appartiens pour l'éternité.

Il la soutint à son tour, elle maintenant défaillante, lui désormais fort et brave; et, simplement, sans honte, ils s'embrassèrent pour la première fois, lèvre à lèvre, comme pour un serment solennel.

Ensuite Princesse, très sérieuse, contenue, redevint maternelle. Elle donna des conseils. Puisque Norbert s'en allait sans prendre l'avis de personne, il fallait que ce fût une fuite, un mystère. Elle dirait aux gens qu'on était venu le chercher du Vieux-Castel en toute hâte, sans lui donner le temps de retourner à la ferme. Cela vaudrait mieux. Plus tard on s'expliquerait, s'il était nécessaire.

Mais surtout elle insistait pour que l'abbé se chargeât de Norbert, le gardât avec lui dans sa compagnie et lui épargnât d'abord les trop lourdes fatigues. Elle couvait des yeux la chère tête blonde avec un désespoir de ne pouvoir la suivre, la protéger encore, toujours.

Puis elle glissa furtivement à l'abbé une bourse qui renfermait toutes ses pauvres économies depuis bien longtemps : c'était pour lui, pour Norbert.

— Vous entendez bien? vous me répondez de lui? disait-elle passionnément à l'abbé, le poursuivant de ses regards tendres, suppliants, désolés.

Il lui répondit d'une voix singulière :

— Oui, Princesse, oui. Il vous reviendra, lui!

— Et vous aussi, j'espère!

— Oh! moi, dit-il en la regardant, ce n'est pas la peine.

Elle leva les yeux vivement; mais déjà l'abbé s'était éloigné, lui cachant son visage.

Elle les suivit jusqu'au bout du pont, les bras allongés, vides, disant son abandon douloureux. Norbert la tenant à la taille, penché sur elle, fier et désespéré.

— Allons, dit-elle tout à coup, c'est assez loin, partez!

Elle se dégagea après une pression violente de Norbert qui se cramponnait. Elle le repoussa doucement et se recula peu à peu, le laissant avec l'abbé, tous les deux au milieu du chemin, immobiles, les yeux troubles, la regardant partir.

Soudain, comme s'ils craignaient de faiblir, Norbert et l'abbé se saisirent la main, ainsi que deux enfants, et prirent la fuite.

Alors Princesse descendit d'un bond le talus et se coucha sous les bouleaux, la tête dans son tablier, mordant l'étoffe pour que l'on n'entendît pas au loin les cris éperdus de son cœur qui éclatait.

VI.

Les Rambaud crurent d'autant plus facilement à l'histoire que Princesse leur conta de la venue soudaine d'un carrosse et des gens du Vieux-Castel qui avaient emmené Norbert, que la pension continua de leur être servie comme si l'absence de Norbert ne devait être que momentanée.

Et puis le pays était si fort bouleversé par les vides que faisait la guerre, par les nouvelles terribles de nos défaites, de la paix ruineuse, de la Commune enfin qui ensanglantait Paris, que ce fait si mince d'une absence de leur infirme passa presque indifférent pour les Rambaud : d'autres événements les désolaient. La culture avait manqué de bras cette année; les blés ne furent point semés, les champs demeurèrent en friche, bien que tout ce qui restait de valide à la ferme se fût mis à la besogne, même les femmes, et surtout les jeunes et vaillantes comme Princesse.

Tout ce temps, elle peina, levée dès l'aube, s'usant le corps au labeur autant par dévouement que pour tuer sa pensée qui la martyrisait. A chaque heure, elle se demandait : « Où est-il? » Et son cœur angoissé le voyait tantôt mort, raide au milieu des terres ensanglantées, ou bien blessé, abandonné, gémissant.

Et des plaintes étouffées lui venaient aux lèvres tandis que dans ces tortures inavouées tout son corps se fondait, devenait mince avec la blancheur des étiolements maladifs et le luisant des yeux que baignent incessamment les pleurs.

Cependant Norbert lui avait écrit pendant les premiers mois. Une première fois, d'Orléans : on venait d'en chasser les Prussiens; une autre, après la bataille du Mans; une autre, après la belle défense des mobiles de la Dordogne à Vibraye, à Patay, à Coulmiers. Et puis encore pendant la retraite; et puis plus rien.

On était maintenant en avril; la guerre était terminée, Norbert ne revenait pas.

Tout à coup une grande colère éclata chez les Rambaud. Le châtelain de Vieux-Castel venait de trépasser, subitement, sans avoir pris aucune disposition testamentaire; et les Rambaud, qui attendaient de sa reconnaissance une bonne rente viagère ou le legs de quelque domaine, se voyant frustrés, s'emportèrent en

propos violents, accusant Norbert de les avoir desservis.

Ils firent des démarches, apprirent que les héritiers s'abattaient comme des sauterelles sur la terre seigneuriale et que des procès allaient surgir. Cependant, un jour, comme ils avaient perdu tout espoir, un notaire du chef-lieu leur écrivit d'avoir à se présenter sans délai.

Les Rambaud accoururent, et ils apprirent, suffoqués de joie, que l'héritier direct du prince Valtory, marquis de Vieux-Castel, leur assignait une somme importante en récompense des soins donnés à un jeune infirme élevé par la charité de monseigneur. En même temps, une belle dot était constituée, pour le même motif, à Mlle Vivette Bijou dite Princesse.

Au retour, il y eut fête à la ferme, et la nouvelle répandue amena immédiatement autour de Princesse une nuée de courtisans qu'elle eut vite fait, du reste, d'écarter d'un geste ainsi qu'elle faisait avec son balai pour chasser les bestioles qui envahissaient le logis.

Comme elle ne devait toucher cet argent qu'en se mariant, elle n'en fut ni plus ni moins riche et continua son humble métier de fille de ferme avec l'unique souci d'attendre, d'attendre toujours le retour de celui qu'elle aimait ; car le notaire, consulté par elle, lui avait répondu qu'on le croyait encore vivant.

En effet, et vers la fin de mai, un soir, comme les gens de la ferme étaient attablés, portes ouvertes devant le repas fumant et les pichets bleus, dans un instant de silence où seuls les couteaux picotaient les assiettes, on entendit venir à travers la cour le boitillement inoublié de deux béquilles.

Princesse leva la tête et devint blanche avec une sueur à ses joues.

— Tiens! murmura la Rambaud; écoutant on dirait...

Mais elle n'acheva pas. Dans l'encadrement de la porte, Norbert avait paru.

Il semblait très grand, encore qu'il pliât sur ses crosses, et la face toute brunie, avec du poil au visage. Mais on le reconnut tout de même, et ce furent de grands cris de joie, car maintenant on revenait à l'aimer.

Il les embrassa tous pour arriver à Princesse, qui ne disait rien afin de ne pas sangloter tout haut dans sa joie éperdue. Et puis il s'assit près d'elle, péniblement, garant sa jambe droite allongée.

— Je croyais que vous ne vouliez point revenir, lui dit la Rambaud.

— Je voyageais, répondit Norbert. On m'avait envoyé à un médecin célèbre pour essayer de me guérir.

— Et cela n'a point réussi, pauvre!

— Non, soupira Norbert.

— Bah! que voulez-vous? c'est encore meilleur que si vous étiez allé à la guerre. Y en a-t-il de par chez nous qui n'en sont point revenus!

— Avez-vous perdu quelqu'un des vôtres, mère Rambaud?

— Non, Dieu merci; personne. Le fils a été fait prisonnier tout de suite, et les neveux ont obtenu des protections pour rester dans les bureaux.

— Ils auraient mieux fait de se battre, déclara sèchement Norbert.

— Comme on voit bien que vous n'y étiez pas! riposta l'un des neveux en ricanant.

Norbert le regarda fixement, le sourcil froncé, les lèvres hésitantes. Et puis il leva l'épaule avec un sourire :

— Un verre de vin, dit-il, et je repars.

— Déjà! Et où donc que vous allez? Au château, peut-être bien ?

— Comme vous dites, la mère. On m'a fait une petite place par là, pour m'aider à vivre.

— Une place ! sans plus? C'est drôle. On nous a bien payés, nous, pour vous avoir élevé.

— Oui, les héritiers, paraît-il, car le prince vous avait oubliés. Et Vivette aussi, la voilà dotée.

Il se retourna; la jeune fille avait disparu.

— Même que cela en fait un riche parti maintenant, répondit la fermière, et, si elle voulait, gentille comme elle est...

— Mais elle fait sa faraude, la Princesse, dit avec un rire aigre le fils Rambaud. Une fille de ferme, pourtant! Ce n'est pas ses écus qui en feront une demoiselle. Et à tant pincer le bec quand les garçons veulent lui parler, elle pourrait bien demeurer toute sa vie une méchante servante, une gardeuse de troupeaux, tandis que...

— Au revoir! dit brusquement Norbert. Je reviendrai.

Et il se souleva péniblement, ajustant sous ses bras ses béquilles.

— Mais vous n'allez point marcher, pauvre? demanda la Rambaud.

— Que non point, la mère. Le régisseur m'a prêté son tilbury, qui m'attend là-bas, au bout du pont de Neuville. Ne vous dérangez pas, les gens. Cela va me faire plaisir de visiter tout seul, en passant, le creux des saulayes. Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur Norbert, crièrent-ils reprenant leurs couteaux, tandis que le vin des pichets bleus passait dans leurs verres.

Norbert se hâtait maintenant le long du chemin qui conduit vers la Vezère, sous l'ombre rose des marronniers et des grands chênes envoilés des pourpres du couchant. Bientôt le vent frais qui agitait les bouleaux et les odeurs tendres des herbes mouillées lui rappelèrent les sensations connues aux approches du coin verdoyant où il avait passé presque toute sa jeunesse d'infirme. Ce passé lui semblait très loin déjà, tant il avait vécu dans cette terrible année; et cependant il cherchait des yeux, avec la précision d'un sou-

venir récent, la place même où ils s'asseyaient jadis tous les trois, lui sous ce saule, l'abbé en travers d'un arbre tombé, Princesse étalée sur le gazon, au bord de la rivière, dans les roseaux écartés, les pieds pendants.

Et comme il revoyait ce tableau familier à toutes ses songeries depuis lors, Princesse se leva soudain de l'ombre des arbres et courut à lui.

Elle l'avait pris à pleins bras et l'étreignait d'un geste avide et tendre, en murmurant :

— Enfin! enfin!...

Puis doucement elle voulut faire tomber ses béquilles, disant souriante :

— Nous sommes seuls; jetez-les. Et puis à quoi bon cette tromperie, puisque vous êtes libre désormais?

Mais il les retint, effrayé :

— Prends garde, il me les faut maintenant. C'était ma destinée sans doute d'être boiteux. Regarde.

Princesse fit un cri : Norbert avait une jambe coupée!

— Je l'ai perdue à Vibraye, dit-il simplement; mais on me l'a bien payée.

Alors il écarta son manteau et montra sa vieille veste de soldat où brillait une croix d'honneur.

D'un mouvement vif, Princesse s'était penchée et elle posait ses lèvres sur la croix et sur le cœur vaillant de Norbert.

Il la retint près de lui et lui parla tout bas.

Il était libre, en effet; mais à quoi cela servait-il puisqu'elle était riche, elle, et qu'il était pauvre, lui, pauvre et infirme?

— Eh bien, dit-elle, tant mieux si j'ai de la santé et de l'argent pour deux.

— Mais tu pourrais devenir une fermière, comme la Rambaud, en épousant son fils, qui en tient pour toi, paraît-il.

— Fermière! dit Princesse en souriant. Vous me croyez donc bien ambitieuse?

— Tu as bien le droit de l'être, belle, instruite comme tu l'es. On se moquera de toi si tu épouses un pauvre diable d'enfant perdu, sans sou ni maille.

— Et ça? dit-elle émue, touchant du doigt la croix brillante. Je donnerais tous les biens de ce monde pour cette preuve de votre courage, mon Norbert, et c'est moi qui serai fière de vous en devenant votre femme, comme si vous mettiez une couronne fermée sur mon front.

— Je l'y mettrai donc, dit-il, prenant dans ses mains la tête de Princesse et la regardant dans les yeux avec un étrange orgueil. Tu es belle, ma Princesse, ton âme est grande, je t'adore. A bientôt!

Ils s'en allèrent le long des saulayes, le soldat blessé et la petite fille de ferme, tous deux bien humbles, mais divinement heureux, lui s'appuyant sur elle d'un bras tendu qui l'enlaçait et lui racontant à son tour le conte charmant des belles amours que les bonnes fées protègent, comme lorsqu'ils étaient tout petits et que c'était Princesse qui racontait.

Ils revenaient sur ce passé si cher à leur tendresse, et se rappelaient les jours, les heures que leur amour naissant avait marqués d'un plus vif souvenir, lorsque Princesse s'écria tout à coup :

— Et l'abbé?

Norbert s'arrêta soudainement avec un frisson.

— Ah! dit-il, tu m'as fait mal.

Puis il reprit très sombre :

— Le sergent Brice est mort.

— Oh! murmura Princesse, Dieu ait son âme.

Et elle lui envoya par delà les nues un long regard mouillé, en joignant ses mains.

— Il est mort, redit Norbert violemment ému, non pas seulement en brave, mais en téméraire. Il ne voulait plus vivre.

— Pourquoi?...

— N'en parlons plus, veux-tu? Jamais. Seulement... prie pour lui quelquefois, car il t'aimait bien.

— Moi? dit-elle surprise.

— Il s'est fait tuer pour ne pas revenir, acheva Norbert.

Et brusquement il ajouta :

— Il a bien fait.

VII.

Cela fit un vacarme à la ferme quand on apprit ce mariage. Mais on l'apprit si tard et tout fut mené si rondement que dans le pays on en clabaudait encore la nouvelle quand déjà le jour des noces était venu.

Chaque soir Norbert arrivait à la maison faire sa « veillée » comme un amoureux rustique et se tenait un temps assis aux côtés de Princesse, qui filait en sa robe de laine fanée, ses petits pieds blancs tout nus. Il tiraillait le fuseau ou le lin; mais, s'il avait à dire quelque parole tendre, c'était en un langage que les fermiers n'entendaient point; car tantôt il parlait en belle langue latine, dans laquelle ils se trouvaient tous les deux fort savants, tantôt même dans le dialecte musical d'Ionie, qui semblait bien un chant d'épithalame, tant sa douce sonorité remuait le cœur.

Et puis, longtemps après le lever des étoiles, Norbert partait soutenu par Princesse, bien qu'elle fût devenue un peu moins nécessaire à ses pas, car il s'habituait à porter tout seul sa jambe, qu'un fin bois de citronnier cerclé d'or terminait fièrement.

Ils s'oubliaient un peu, dans la clarté miraculeuse de la lune, à divaguer d'amour, l'âme envolée, légère et pure, mêlée à l'âme des nuits, cette troublante exhalaison de la terre amoureuse et féconde.

Ils se quittaient plus lentement chaque soir, après une étreinte plus longue de leurs bras qui ne savaient

plus se dénouer, et leurs lèvres brûlantes, qui s'effleuraient à peine, ne parlaient plus.

Le dernier jour, Norbert dit cependant :

— A demain. Tout est bien convenu : à dix heures les voitures viendront vous prendre tous. Moi je n'y serai pas, je t'attendrai là-bas...

C'est que le mariage se faisait très loin de là, au Vieux-Castel. Les maîtres avaient permis que l'enfant élevé par les soins du seigneur défunt fût marié à la chapelle et dans la grande salle du château. Le maire s'y rendrait. Une faveur que Princesse aurait bien refusée ! car une gêne la tenait d'entrer là dedans avec ses habits rustiques. Elle savait bien, elle qui savait tout, qu'il fallait des robes traînantes de brocart aux dalles armoriées de ces vieilles chapelles gothiques, dentelées comme des voiles en vieux point. Mais Norbert avait insisté justement pour qu'elle ne changeât rien à la pauvreté paysanne de son costume. Il la voulait épouser comme il l'avait toujours connue et adorée, dans la simplicité de sa courte robe ronde, froncée aux hanches, et du fichu de linon croisé découvrant sa croix d'or.

En effet, telle elle s'attifa le matin des noces, avec un ruban de satin blanc qui clôturait sa fine ceinture virginale et le bouquet d'oranger piqué dans son bonnet rond. Les ondes noires de ses cheveux luisaient autour de son visage délicat et dépassaient le bonnet trop petit pour contenir leur masse rude. Les pieds nus éblouissaient dans des sabots neufs, noirs, bridés, si mignons qu'ils semblaient des écrins pour le bijou rose de son talon entrevu.

Voilà que sur le coup de dix heures les cloches de Neuville entrèrent en branle et clochèrent comme si les diables les secouaient, ce qui n'était point trop dire, car tous les gamins du bourg, bien payés, se pendaient aux cordes. Et voici que roulèrent sur le pont, avec un fracas de tonnerre, trois carrosses armoriés, flanqués de grands laquais en culottes courtes, tout galonnés d'or. Les chevaux blancs portaient des panaches de fleurs et encensaient superbement, faisant sonner leurs gourmettes. Ils s'arrêtèrent devant la ferme où s'ébahissait toute la maisonnée des Rambaud en robes raides, bonnets flambants, vestes et chapeaux neufs. En faisait-on des façons pour leur servante !...

Ils grimpèrent et s'étalèrent dans les carrosses, tâtant le velours et se mirant aux glaces. Princesse ne voyait rien, les yeux mi-clos, le cœur déjà parti au devant de celui qui l'attendait.

Et chaque fois que le cortège traversait au galop, dans le claquement des fouets, les villages et les bourgs échelonnés sur la route, la cloche des églises assourdissait l'air, comme sur le passage d'une reine. Et l'on roulait si vite, si vite, que la tête commençait à tourner aux gens de la ferme, qui ne savaient plus bien où ils s'en allaient dans ce vertige et ce vacarme et prenaient une peur bizarre qui les rendait muets.

Enfin sur la côte apparurent le donjon crénelé et ses tours pointues. Les carrosses tournèrent, passèrent une route, un pont, et grincèrent dans le sable de la cour d'honneur, s'arrêtant net, le premier au bas du perron. Mais tous les gens se précipitèrent sans attendre, ayant hâte de se sentir sur leurs pieds, et se tinrent cois, stupéfaits.

Le perron était garni sur chaque marche de valets en somptueux habits et, tout en haut, deux suisses gigantesques, coiffés en gendarmes, reluisaient.

Au milieu, parmi un groupe d'officiers qui venaient de retirer leurs képis, Norbert, en costume de sous-lieutenant des mobiles, la croix sur le cœur, nu-tête, sans béquilles, se tenait debout.

Dès qu'il vit descendre Princesse, il se précipita, lui offrit la main et l'aida à gravir les marches. Les suisses frappèrent de leur hallebarde, puis redevinrent immobiles. Norbert et Princesse avaient passé. Un intendant poussa derrière eux les Rambaud suant d'inquiétude, les yeux écarquillés en traversant ces vestibules immenses tendus d'étoffes, tapissés de fleurs.

Et dans une vaste salle voûtée dont les voussures richement sculptées étaient relevées d'azur et d'or, le maire, ceinturé, se tenait debout près d'une table en porphyre, énorme, d'un seul bloc.

Deux fauteuils qui semblaient des trônes attendaient les fiancés. Et tout autour se rangeait une foule composée d'officiers en brillants costumes, de dames en falbalas, d'hommes graves aux têtes marquantes, aux types étrangers.

Un grand silence s'était fait. Le maire lut très haut, d'un ton important, l'article de la loi des conjoints. Et puis, les futurs époux s'étant levés, il continua :

— Monsieur Hugues-Norbert, marquis de Vieux-Castel, prince de Valtory, consentez-vous à prendre pour épouse Mlle Vivette Bijou, ici présente ?

— Oui, monsieur, répondit gaiement Norbert.

— Et vous, mademoiselle... ?

Princesse regarda Norbert profondément, ayant vite compris et se sentant saisie d'une rapide angoisse où il y avait de la confusion, de l'orgueil et surtout la sensation exquise d'être si grandement aimée et glorifiée. Mais elle n'hésita point et releva seulement un peu la tête pour répondre « oui », tandis qu'un sourire lui venait en rabaissant les yeux sur la pointe de ses sabots, mais un sourire spirituel et fin, si piquant, qu'il fut partagé par Norbert et fit le tour de la salle, s'arrêtant aux Rambaud pétrifiés, demeurés bouche bée.

Après les signatures, on avait pris le chemin de la chapelle où le couple s'agenouilla sur des coussins à ses armes pour recevoir la bénédiction nuptiale.

Le chapelain, très vieux et trop ému pour parler à l'enfant dont il avait imploré vainement le rappel pendant vingt années, s'était fait remplacer pour le discours par un jeune prêtre austère, lequel, s'adressant à un prince, s'imagina peut-être qu'il devait rappeler

Bossuet et prit pour texte de son homélie ces paroles qu'entendirent les triomphateurs romains : *Memento te esse hominem.*

La partie biographique de ce discours fut la plus intéressante pour Princesse : elle apprit alors que Norbert, en venant au monde, ayant coûté la vie à sa mère, une adorable et délicate beauté, de noble race slave, le prince Valtory, inconsolable et cruel, n'avait jamais pardonné à son innocent bourreau. Sans le voir, il l'avait fait transporter de Paris, où la princesse était morte, au vieux nid féodal, et de là, envoyé chez des fermiers comme un enfant de misère élevé par sa charité. Ensuite il l'avait condamné au cloître. Mais l'enfant infirme, après avoir miraculeusement guéri, s'était fait soldat. Avant de connaître le nom de ses ancêtres, il s'était réveillé digne d'eux et de leur antique gloire. Et c'est au moment où, blessé, craignant de mourir et revenant d'instinct à cet auguste foyer pour demander la révélation de son origine, qu'il avait trouvé son père disparu dans la tombe, son héritage disputé, et les preuves enfin de sa triste, mais glorieuse naissance. Maintenant...

Et l'abbé, ayant repris haleine, tourna les yeux vers Princesse.

Mais Norbert veillait. D'un geste expressif, bien que discret, il fit comprendre à l'orateur qu'il le dispensait de poursuivre, toute allusion à l'humble naissance de sa femme lui paraissant désormais déplacée. Et l'abbé, rougissant, dut terminer brusquement sa harangue.

Mais, comme on passait à la salle contiguë à la chapelle, afin de signer sur le registre à la reliure antique, aux fermoirs d'or ciselés, au parchemin raide encadré d'enluminures précieuses et que décoraient les armes de toutes les familles alliées à cette famille princière, la jeune femme dit en souriant à son mari, comme elle traversait avec une grâce aisée la haie des invités :

— Pourquoi l'avez-vous interrompu, ce brave vicaire? Ne voyez-vous pas qu'il avait choisi son texte en mon honneur, encore qu'il n'eût point osé dire : *Memento te esse mulierem?*

Un murmure accueillit ces paroles et, de l'un à l'autre, les hommes se disaient :

— Merveille!... Cette petite paysanne en sabots entend le latin!

Ce qui fit beaucoup rire Norbert maintenant appuyé d'une main à l'épaule de sa femme avec un indicible orgueil tandis qu'on défilait devant eux et que chacun saluait bas en répétant : « Princesse! »

VIII.

Et puis une fête commença, brillante et pompeuse, à laquelle tout le pays prit part : un festoiement qui remplit les jardins, le parc, la forêt, les chemins, et jusqu'au loin dans les villages épars sur les coteaux, du bruit des chants, des violes, des fifres et des cris tumultueux de la foule en liesse, ruée aux plaisirs gratuits, aux franches lippées et aux beuveries joyeuses, énormes, qui faisaient monter jusqu'aux cieux la « santé » des époux dans un hurlement sans fin.

Les Rambaud s'étaient excusés de paraître, comme on les en avait priés, à la table d'honneur du festin. Ça leur tournait le cœur de regarder Princesse assise en sa chaise couronnée, aux côtés de Norbert. Ils n'avaient point osé se rapprocher d'elle; et les fils s'en allaient, penauds, épeurés de leurs anciens discours, boire aux tonnes défoncées avec les paysans comme eux et se griser pour remède.

Des feux éclatèrent quand vint la nuit; la foule dansa dans le plein air lumineux avec l'accompagnement crépitant des fusées. Et des acclamations montèrent de toutes ces ivresses vers les fenêtres étincelantes du castel.

Cependant, là-haut, bien haut, près du ciel, sur la terrasse d'une tour, Norbert et sa femme s'étaient enfuis, enfin délivrés, seuls! Maintenant ses femmes l'avaient accommodée, la belle châtelaine; elles l'avaient dévêtue de son costume de bergère d'opéra et enveloppée des nuages flottants d'une fine et blanche dentelle coupée en robe longue et derrière elle épandue. Dans ses beaux cheveux noirs défaits, manteau de nuit, Norbert avait piqué la couronne fermée dont les diamants sous le ciel étincelaient comme les feux d'un astre.

Et de là-haut Norbert lui montrait la plaine, son domaine, s'étendant au loin, et la foule grouillante dont le murmure battait les pieds du donjon.

— Tu es ma reine, ma Princesse, lui disait-il extasié d'amour.

Et les vivats qui montaient répétaient :

— Princesse! Princesse!...

Une fois, comme s'éveillant d'un songe, elle s'écria tout à coup :

— On m'appelle!

Puis elle se souvint et sourit.

— C'était donc écrit dans le ciel, dit-elle, que je devais porter ce nom, puisque, toute petite, on me l'avait déjà donné?

— Sans doute, répondit Norbert; mais c'était surtout, et depuis bien longtemps, gravé dans mon cœur.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

FIN.

LE SOCIALISME CONTEMPORAIN

Le collectivisme

I.

Il n'est rien de si vieux que de certaines nouveautés. Les pyramides d'Égypte n'ont pas une antiquité plus lointaine que les théories révolutionnaires qui semblent être, par excellence, les produits caractéristiques et originaux de nos sociétés. Le fait est que ces théories se transforment seulement d'âge en âge. A chaque époque de l'humanité, et dans chacune des générations qui viennent tour à tour sur la scène de ce monde jouer le drame toujours changeant et renaissant de la vie, il se rencontre invariablement des acteurs pour revêtir la série d'oripeaux vénérables que l'on nomme systèmes sociaux. On y change un peu les broderies; mais l'étoffe demeure la même, comme, au fait, l'esprit de l'homme dont ces systèmes reflètent à merveille un des côtés, un des aspects éternels. Il y a dans l'âme humaine (et les moralistes nous consolent en nous affirmant que c'est le signe de notre grandeur), il y a un indestructible besoin de vérité, de justice et de bonheur auquel ne peut jamais satisfaire le misérable monde où nous vivons. La société est une chose si imparfaite, la vie est en tout (ou presque en tout) si trompeuse, le partage des biens s'y opère avec une si absurbe et si scandaleuse iniquité, que l'imagination se prend à rêver un monde idéal où tout serait réglé si harmonieusement que les humains y goûteraient les délices de la félicité la plus pure. Ce monde enchanté, les uns l'entrevoient par delà le mystère de la mort, dans la divine lumière d'une existence future que leur conscience leur révèle ou que leur religion leur promet. D'autres, qui ne croient pas à cette seconde vie et n'élèvent pas les regards vers des cieux qu'ils déclarent être vides, vont chercher parmi les ombres d'un passé fabuleux ce monde idéal et le promettent pour l'avenir au présent qu'ils prêchent et agitent.

Ces visionnaires prétendent nous ramener l'âge d'or. Vous rappelez-vous le charmant et classique épisode où don Quichotte, par un beau soir d'été, assis sous la verdure des chênes, au milieu des bons chevriers qui l'hébergent, et tout ému de l'air d'innocence et de tranquille félicité de cette vie champêtre, prend en sa main une poignée de glands et, avec cette incomparable spontanéité de pensée et de langage qui prête aux récits de Cervantès tant de grâce et de poésie, paraphrase les poètes qui ont chanté l'âge d'or : *Dichosa edad, y siglos dichosos?* etc. Il y ainsi, dans tous les temps, des don Quichotte qui croient ou feignent de croire très sérieusement à l'âge d'or. Il y en avait dans l'antique Grèce, que le comique Aristophane bafouait et flagellait de son rire immortel; il y en a eu au siècle dernier, et Babeuf trouva des adeptes; il y a eu, dans ce siècle-ci, des utopistes comme Fourier et Saint-Simon, qui ont rencontré, par je ne sais quel étrange phénomène, des hommes de raison pour s'associer à leur folie. Il y a enfin présentement bon nombre de ces don Quichotte du socialisme. Seulement ils ne sont plus fouriéristes ni saint-simoniens. Le temps est passé du socialisme romantique et mystique, romanesque et pittoresque, juvénile, empourpré et tout pailleté de clinquant, qui entreprenait de réaliser en plein Paris la république de Platon. Hélas! le siècle vieillissant s'est fait morose, utilitaire, d'allure prosaïque et scientifique, en ceci comme en tout le reste. La vérité est que le socialisme n'est plus du tout ce qu'il était il y a cinquante ans. Il est devenu dogmatique, sentencieux, ennuyeux; il ne fait plus rire les bourgeois; il aime mieux, depuis 1848, les faire trembler. Il s'agit bien des paradis de Mahomet, du saint-simonisme! il s'agit bien des mascarades de Ménilmontant et de l'attraction passionnée, et du phalanstère de Fourier ou de l'Icarie de Cabet! Racheter les chemins de fer, les mines, les usines, les terres, les maisons, racheter ou confisquer tous les moyens de production, tout l'outillage industriel et agricole, pour le mettre en valeur au profit de la collectivité par l'omnipotence de l'État, tel est, en substance — et autant qu'on y peut voir clair, — le programme du socialisme contemporain, qui se rajeunit, à défaut d'inventions nouvelles, d'un nom nouveau : le collectivisme.

C'est cette évolution récente et ces symptômes actuels d'une maladie morale et sociale qui est de tous les temps, que M. Paul Leroy-Beaulieu a entrepris d'analyser et de réfuter dans le savant et profond livre qui paraissait, il y a juste un an, et dont il vient de donner une seconde édition (1). Ce livre me semble être le complément ou du moins la suite d'un autre ouvrage que M. Paul Leroy-Beaulieu avait publié en 1880, l'*Essai sur la répartition des richesses*. Il est né pareillement du cours que l'éminent écrivain professe au Collège de France; il procède du même ordre d'études; il a au plus haut degré le caractère doctrinal et philosophique qui apparaissait d'une façon frappante dans l'*Essai sur la répartition des richesses*. J'ai remarqué ailleurs, à propos de cet *Essai* (2), que les ouvrages antérieurs de M. Paul Leroy-Beaulieu n'offraient pas, tant s'en faut, ce caractère spéculatif qu'il fallait sans doute attribuer aux conditions et aux exigences d'un haut enseignement où le maître doit étudier les lois fondamentales de la science et les antinomies des systèmes, des doctrines, des écoles. J'avoue que, pour ma part, les faits topiques m'intéressent infiniment plus que les généralités abstraites et les controverses

(1) *Le Collectivisme*, examen critique du nouveau socialisme. — 1 vol. in-8°. Paris, Guillaumin, 1885.

(2) *Journal des Débats* du lundi 20 juin 1881.

plus ou moins métaphysiques et scolastiques. J'avoue qu'il m'en coûte de quitter le terrain solide de la réalité visible et tangible pour m'aventurer au milieu des théories vagues, des formules creuses et des subtiles disputes de mots. Je crois bien qu'il en est de même de M. Paul Leroy-Beaulieu : son net et vigoureux bon sens devait naturellement répugner aux divagations des songeurs; tout en lui l'inclinait à n'aborder les études économiques que par leurs côtés positifs, pratiques, usuels; et j'admire d'autant plus la souplesse et la puissance dont ce vaillant esprit nous donne depuis cinq ans de nouvelles preuves en s'engageant, à la suite de ces illuminés ou de ces sophistes de l'économie sociale, dans leurs tortueux labyrinthes et dans leurs citadelles pleines d'ombre, pour se mesurer avec eux dans une série de combats et de duels scientifiques; car s'il est vrai que M. Paul Leroy-Beaulieu n'a ni la rhétorique enflammée d'un tribun ni la verve mordante et capricieuse d'un pamphlétaire, s'il traite ses adversaires avec modération, uniquement occupé de leurs doctrines, il fait à ces doctrines une méthodique guerre ; il les combat pied à pied, opposant à chaque argument l'argument contraire, décisif, irréfutable ; je dis l'argument et je devrais dire plutôt le fait précis, probant, qui ruine d'un coup l'échafaudage que l'imagination brillante de l'adversaire ou sa dialectique spécieuse et captieuse avait élevé.

A la vérité, on les reconstruira en un tour de main, ces châteaux de cartes, et les gens que M. Paul Leroy-Beaulieu met en déroute, dont il fait paraître avec une si victorieuse évidence soit la supercherie insidieuse, soit l'incurable infirmité, ces gens-là ne s'en porteront pas plus mal : c'est avec eux toujours à recommencer. Car l'illusion, l'erreur et l'imposture sont éternelles; l'humanité n'en saurait guérir; elles plongent par toutes leurs racines au plus profond de notre être moral; elles sont une des formes constantes et l'un des procédés immortels de l'esprit humain; et qui connaît la vie ne peut pas concevoir qu'il en soit jamais autrement. C'est ce qui fait que, pour ferrailler contre les abus politiques, sociaux, religieux, il importe à un homme d'esprit d'être fort jeune et d'avoir peu vu. A vingt ans, on a une confiance si ingénue et si parfaite dans l'évidence de la raison, que l'on ne doute pas qu'elle soit à la veille de renouveler le monde : il suffit de la démontrer, de la proclamer et de faire sonner cette trompette magique pour que les murailles vermoulues qu'on attaque s'écroulent comme par enchantement. Puis, à mesure que vous avancez dans la carrière, vous vous apercevez que ces morts que vous aviez cru transpercer se sont ranimés peu à peu et relevés tout autour de vous, qu'ils sont même plus vivants que par le passé, et bien plus puissants que vous, car ils ont leur appui dans l'imbécillité de la foule humaine; et c'est ainsi que les erreurs socialistes, communistes ou collectivistes, ne sauraient périr.

Mais elles ne sauraient non plus jamais dominer, parce que, si elles flattent l'imagination ou les désirs de certaines âmes faibles ou malades, elles épouvantent la plupart des hommes qu'elles menacent dans ce qui leur tient le plus au cœur : les habitudes de leur existence et la possession de leurs biens.

A cet égard pourtant, il faut distinguer le socialisme d'autrefois ou, pour parler plus exactement, le communisme, le légendaire et classique communisme, et le socialisme d'aujourd'hui ou collectivisme. Celui-ci paraît être plus prudent, plus tempérant; il s'efforce d'être *opportuniste* à sa manière, tandis que l'autre était résolument radical et reprenait tout par la base. Le communisme du vieux temps vous invitait simplement à mettre tout, ou à peu près tout, en commun : vos biens et même vos personnes. Le collectivisme, lui, a moins d'exigence : il admet des accommodements ; il faut ménager certaines susceptibilités; donc il ne vous oblige pas à la promiscuité de l'âge d'or, chère aux disciples de Fourier et de Saint-Simon. Il vous laisse même une partie de votre bien. Essayons, d'après M. Paul Leroy-Beaulieu, de démêler les traits confus de ce nouveau programme.

II.

« Pourquoi — nous dit l'auteur au début de son livre, — pourquoi ai-je employé le mot de *collectivisme*, qui n'a pas laissé que d'étonner sur l'affiche des cours du Collège de France? Pourquoi ce néologisme, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire? Pourquoi n'ai-je pas pris des termes plus anciens, plus connus, ayant droit de cité et en quelque sorte de bourgeoisie, comme ceux de socialisme et de communisme? C'est que l'expression de collectivisme a une valeur propre ; elle indique bien un système, un ensemble de conceptions qui diffère du socialisme en général et du communisme en particulier... » A la vérité, la différence est quelque peu difficile à établir ; le programme du collectivisme offre, je le répète, des linéaments singulièrement confus. A la différence de certains utopistes tels que Fourier qui ont établi leur système comme un architecte bâtit une maison — se complaisant à régler avec minutie et à décrire les moindres détails, en sorte que leur fiction a du moins ce mérite et cet attrait de présenter à nos regards une machine ingénieuse, complexe, mais symétriquement achevée dans toutes ses parties, à laquelle il ne manque que le mouvement, ou un organisme qu'il s'agit seulement de faire vivre, — les collectivistes sont loin de nous tracer un plan ou un tableau dont le relief, d'une netteté saisissante, saute aux yeux.

Interrogez, par exemple, le collectiviste allemand Lassalle, qui, par sa dialectique pressante, par sa verve et par son *humour*, par le tour d'un esprit remarqua-

blement vif, incisif, acéré, se montre un adversaire redoutable tant qu'il se borne à critiquer, à attaquer, à mettre à nu les plaies et les vices de la société « capitaliste », comme il l'appelle : tout ce côté négatif de son système vous apparaît dans le jour le plus favorable ; mais le côté positif est dans l'ombre. Il en est de même de son compatriote Karl Marx — et même de l'Américain Henri Georges, l'auteur d'un livre *Progress and Poverty* dont le succès de vente, aux États-Unis et en Angleterre, a été immense, — et même de l'école franco-belge qui procède de Colins.

Où donc le chercher, ce programme positif? M. Paul Leroy-Beaulieu le trouve principalement dans un petit ouvrage intitulé *la Quintessence du socialisme*, dont l'auteur, M. Schaeffle, a été quelque temps, en Autriche, ministre de l'agriculture, et n'en est pas moins, paraît-il, un utopiste aussi déterminé que s'il n'avait jamais mis la main aux affaires. Que nous dit donc M. Schaeffle? Mais, auparavant, il faut insister encore sur les différences qui distinguent, selon M. Paul Leroy-Beaulieu, les collectivistes des socialistes, leurs pères, et des communistes, leurs aïeux.

« Le socialisme, dit M. Paul Leroy-Beaulieu, est un terme générique qui exprime certains modes d'ingérence de l'État dans les relations entre les producteurs ou entre producteurs et consommateurs. Cette ingérence n'aurait pas pour objet seulement la sécurité, la fidélité aux engagements librement pris par les individus ; elle se proposerait de rectifier ou de corriger les inégalités sociales, de modifier le cours naturel des choses, de substituer aux contrats librement consentis et débattus des types officiels de contrats, de venir au secours de la partie réputée faible et d'empêcher le contractant réputé fort de tirer tout le parti possible de ses avantages naturels ou économiques. Le socialisme procède par voie de réglementation ou par la concurrence que l'État fait aux industries privées. Le socialisme a donc un champ indéfini et prend les formes les plus variées. C'est un Protée.

« Par cela même que le socialisme, c'est-à-dire l'intervention de l'État dans les contrats entre particuliers, est d'une application singulièrement diverse et variée, il est en quelque sorte superficiel. Il altère dans une mesure plus ou moins profonde les relations sociales, l'organisation de la production et de la distribution des produits; mais il ne la bouleverse pas complètement.

« Ce bouleversement complet, le communisme, au contraire, l'opère. Il supprime toute propriété particulière ; il détermine, par voie d'autorité, non seulement le travail et le salaire de chacun des membres de la société, mais encore les besoins et la satisfaction de ces besoins. Il ne laisse dans le domaine économique aucune place à l'initiative individuelle, à la responsabilité personnelle, à la liberté.

« Le collectivisme a d'autres prétentions... »

Il suit de là que des trois maladies, le socialisme est la moins grave. On en respire les germes dans l'air. Nul État n'en est tout à fait exempt ; c'est un virus qui se présente le plus souvent fort atténué par les cultures. Il n'en est pas de même du collectivisme. Ses prétentions, je l'ai dit, sont malaisées à déterminer, d'abord parce que les collectivistes, si abondants et si précis lorsqu'ils se bornent à railler et à saper l'organisation « capitalistique » du travail, se montrent très réservés et très vagues dès qu'il s'agit de révéler au monde le détail du système qu'ils entendent édifier sur les ruines que leur critique subversive amoncelle. Ici l'on a quelque peine à les entendre, et ils ne parviennent pas eux-mêmes à s'entendre les uns les autres. Autant d'écoles, autant de propositions différentes. Ainsi, pour Lassalle, l'idée positive consiste dans la fondation d'associations ouvrières commanditées par l'État, que Karl Marx et M. Schaeffle, au contraire, repoussent dédaigneusement comme une transaction avec l'esprit d'individualisme, de libéralisme économique, et comme le maintien de la concurrence. Il faut bien davantage à M. Schaeffle. Le collectivisme qu'il conçoit et préconise tend à substituer l'État aux particuliers dans la propriété et l'exploitation des moyens de production. « Mais, direz-vous, c'est là du communisme au premier chef! — Non pas, vous répondrait M. Schaeffle, car nous n'accaparons pas, au profit de la collectivité, tous les biens meubles ou immeubles. » M. Schaeffle est bel et bien un conservateur, du moins jusqu'à un certain degré, en ce sens qu'il admet la famille, la propriété, l'héritage. Bourgeois, rassurez-vous : il prend en considération vos pudeurs, vos affections, vos plus chères habitudes. Il n'a garde de vous dépouiller. Il range seulement vos biens en deux catégories. L'une, celle des biens ou des moyens de consommation, il vous en laissera jouir aussi librement que par le passé; vous en demeurez les maîtres ; il se contente de vous exproprier de vos moyens de production. Il vous laissera votre maison, votre jardin, vos chevaux, vos meubles : il lui suffira de vous racheter votre mine, votre usine ou votre ferme.

Ici M. Paul Leroy-Beaulieu et le lecteur adressent à M. Schæffle cette question : Mais où est la différence essentielle entre les moyens de consommation et ceux de production? Est-ce qu'un même produit ne peut pas, au gré de son possesseur, prendre tour à tour l'un ou l'autre caractère? — On entrevoit à quelles innombrables difficultés, dans la pratique, l'État se heurterait, à vouloir seulement appliquer cette classification chimérique. Et si les moyens de production ne peuvent être l'objet d'une appropriation individuelle, où s'arrêtera l'État dans cette œuvre d'accaparement des forces industrielles? Pour être conséquent, il faudra qu'il interdise à une ménagère de posséder en propriété personnelle une machine à coudre, même une aiguille, car enfin l'aiguille, aux mains de l'ouvrière, n'est-elle pas un instrument de production au même titre que

les autres? — Distinguons, réplique M. Schaeffle; nous vous concédons que des engins de production secondaires, personnels, tels que ceux-là, peuvent être appropriés, à la condition qu'ils ne seront que pour l'usage privé, non pour la vente. — Et voilà, dit plaisamment M. Leroy-Beaulieu, le cas de l'aiguille résolu. La femme pourra continuer à posséder son aiguille et même sa machine à coudre; mais qu'elle se garde bien de l'employer à coudre le vêtement d'un voisin; du moins qu'elle n'aille pas exiger une rémunération de ce service! Telles sont les conséquences, sans parler de beaucoup d'autres, où l'application de ce beau système aboutirait : une inquisition perpétuelle et universelle et, à tous les degrés de l'échelle sociale, d'innombrables contraventions.

Je n'indique là qu'un des traits de l'organisation collectiviste. Cette organisation aurait d'ailleurs pour effet de supprimer la monnaie, du moins métallique et réelle, qui serait remplacée par des bons de travail, et d'abolir de même le commerce, les marchés, les bourses. Abolir le commerce, oh! ineffable et inqualifiable utopie, et certes piquante sous la plume d'un homme qui apparemment, ayant en soi beaucoup de folie et beaucoup de raison, en a fait deux parts : l'une qu'il a mise en œuvre dans la pratique, et qui lui a valu d'être choisi, à son heure, pour être, dans une monarchie, ministre de l'agriculture et du commerce — de ce même commerce, oh! ironie, qu'il entend, comme collectiviste, bannir de son Icarie; — et l'autre part, cet élément de folie ou de rêverie apocalyptique, qu'il a déversée dans son livre et que M. Paul Leroy-Beaulieu a bien voulu prendre la peine d'analyser et de réfuter.

III.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que la doctrine positive du collectivisme a deux objets différents : la mise en œuvre de la propriété industrielle et l'exploitation de la terre. De là une double étude et deux parties distinctes dans le livre de M. Leroy-Beaulieu. On me permettra de m'arrêter de préférence à celle où il est question de la propriété foncière, de la tenure *collectiviste* du sol. Ici nous rencontrons, parmi les partisans de la propriété collective, un économiste de premier ordre, qui n'est ni un révolutionnaire ni un rêveur étranger à la pratique des choses, M. Émile de Laveleye. Et entendons-nous bien, et que le lecteur qui n'a pas lu les écrits dans lesquels M. de Laveleye a prôné cette forme rudimentaire et patriarcale de la propriété territoriale ne lui fasse pas l'injure de le prendre pour un communiste qui prêche le partage des terres! M. de Laveleye n'en est certes pas là; mais le fait est que le régime de la propriété foncière collective a toute sa faveur. Il a fait paraître à ce sujet son sentiment dans un très beau livre, *De la propriété primitive*, où éclate sa préférence pour cet état primordial qui a dû exister à l'origine préhistorique des sociétés, mais qui a disparu depuis des milliers d'années, à peu près partout, hormis toutefois en quelques pays où elle a laissé de curieux vestiges que M. de Laveleye a étudiés complaisamment et pieusement, et d'abord en Russie. On connaît le mode singulier de tenure du sol que l'on rencontre dans les campagnes russes. Là, le paysan ne possède pas la terre à titre individuel; il la possède à titre collectif, comme membre de la communauté, de la commune, du *mir*. Chaque famille a son lot, et les anciens procèdent, à des intervalles périodiques, au renouvellement des partages. Il suit de là que le sol est divisé presque à l'infini et comme pulvérisé, que chaque paysan est détenteur d'un terrain qu'il n'a pas choisi et qui est enclavé dans des cultures qu'il se trouve contraint à adopter. Il suit de là surtout, de cette mobilité de la terre qui passe ainsi de main en main, que le paysan n'a nul intérêt à réaliser sur le terrain où il n'est qu'un exploitant de passage des améliorations coûteuses dont d'autres viendront profiter. — Mais, disaient certains collectivistes, ce n'est pas le partage des terres que nous voulons. Nous entendons que l'État les rachète aux particuliers. Voici une ferme qui appartient à M. X... L'État la lui rachètera; rien ne sera changé, si ce n'est que le fermier qui exploite cette ferme aura pour propriétaire l'État et non plus M. X... — Si rien n'est changé, à quoi bon cette expropriation coûteuse? Et comment se soldera cette belle entreprise? Où l'État prendra-t-il ses ressources pour exproprier? En empruntant? Soit; mais où trouverait-il les annuités nécessaires au service des intérêts et à l'amortissement de l'emprunt? Dans les fermages? Mais quelle apparence que le *quantum* des fermages atteigne même le taux des emprunts?

Nous ne pousserons pas plus avant dans l'examen de ces utopies. Il y faudrait bien des pages, il y faudrait un gros volume, comme est celui de M. Paul Leroy-Beaulieu. On sait quel est son procédé d'écrivain. Il n'est pas de ceux qui, se concentrant dans une exposition concise et dans une brève argumentation, laissent beaucoup à deviner ou à sous-entendre. Tout autre est sa méthode. Elle ne craint pas d'insister, de revenir sur une même idée, pour la retourner sous toutes ses faces et ne l'abandonner qu'après que le sujet est épuisé et la lumière faite dans l'esprit du lecteur. C'est le procédé des *debaters* parlementaires, et M. Paul Leroy-Beaulieu est, dans ses écrits, un *debater* incomparable. Il a toujours à son service un luxe prodigieux d'exemples, de faits réels, probants, décisifs dont il nourrit ses exposés et ses discussions qui en reçoivent une autorité, une clarté et une force singulières. Je n'en ai jamais été plus frappé que dans ce livre. Le sujet certes est bien ingrat. Sans doute il n'en est pas, dans l'économie politique, de plus grand

que le problème de l'organisation du travail ; mais il n'est rien de plus vain et de plus irritant que la série des systèmes dont les inventeurs, qui se sont posé toutes les questions, n'en ont oublié qu'une seule, qui est de s'assurer d'abord que l'humanité se prêtera à tenter l'aventure. Vous critiquez amèrement, violemment, l'organisation sociale, et vous prétendez en imposer une autre, née des rêves de votre cerveau et qui foule aux pieds toutes les traditions, toutes les croyances, tous les sentiments et tous les instincts immortels de l'humanité. Admettons un moment que l'humanité a tort et que vous avez absolument raison : et puis après? Où est le résultat pratique si l'humanité refuse de vous suivre? Espérez-vous que votre prédication aura la vertu de changer le cœur de l'homme? La parole même du Christ ne l'a pu. Son Église a conquis le monde, mais à la condition de se laisser conquérir par lui. Et voilà ce qui rend ces théories insupportables et fort peu redoutables, car, d'une part, elles ne peuvent avoir de crédit que sur une minorité d'esprits faibles, et, d'autre part, c'est en vain que les économistes de bon sens réitèrent leurs assauts. Vous dissipez un moment ces nuages que les prétendus rénovateurs amassent autour d'eux, comme le Cacus de Virgile :

Glomeratque sub antro
Fumiferam noctem. . . . . .

Mais les nuages se reforment et se referment un moment après. Combien de générations d'écrivains se sont succédé dans cette guerre contre les factions de l'école ! Ils pourraient bien redire le mot de ce roi de France : « Beau fils, regarde bien cette tour; je me suis envieilli à la combattre. » Je songeais, en lisant le livre de M. Leroy-Beaulieu, aux *Lettres sur l'association du travail* que son illustre beau-père, Michel Chevalier, écrivait en 1848, et je me rappelais aussi les études que, vingt années auparavant, Louis Reybaud avait publiées sur cette chose nouvelle en apparence comme le mot lui-même, qu'il a été, je crois, l'un des premiers à mettre en usage : *le socialisme*, et je me disais que les générations passent ainsi tour à tour, recommençant les mêmes luttes sous d'autres bannières, que ces luttes sont peut-être nécessaires, après tout, pour que le champ de l'erreur ne s'étende pas trop, et qu'il faut dans ce cas remercier M. Paul Leroy-Beaulieu de consacrer ainsi son travail, sa science et son rare talent à démontrer la fragilité de ces théories vaines qui ne résistent pas à une heure d'examen.

BÉRARD VARAGNAC.

L'AMIRAL COURBET

Détails biographiques

I.

Très alerte et très remuant malgré son âge, le père de l'amiral Courbet monta un jour sur le marchepied d'une diligence en marche qui faisait le service entre Abbeville et Paris : son pied glissa malencontreusement sur le marchepied et il fut écrasé sous les roues. C'était en 1837. Sa femme restait veuve avec trois enfants : Anatole (le futur amiral), qui avait alors dix ans; un autre fils, plus âgé, qui est mort député il y a quelque temps, et une fille, aujourd'hui Mme Cornet-Courbet, qui a élevé pour ainsi dire l'amiral, qu'elle chérissait comme son enfant.

Le frère aîné, qui joignit à son mandat de député les fonctions de maire d'Abbeville, de conseiller général, de président du tribunal de commerce, se destinait tout jeune à la prêtrise quand il perdit son père. Il n'hésita pas à rompre avec ses goûts et à se sacrifier pour sa famille. Il quitta le séminaire, prit en main le commerce de vins de son père et continua à le diriger sous la raison sociale Courbet-Poullard. Son jeune frère Anatole était aussi paresseux qu'il se montrait intelligent. Il est vrai que ses professeurs favorisaient cette paresse, toujours disposés à pardonner ses fautes dans l'espoir qu'il deviendrait plus studieux. A ce moment, ses recherches et ses préoccupations les plus vives tendaient à gagner les billes de ses camarades.

Son frère, devenu ainsi chef de famille, jugea utile de lui adresser quelques remontrances. Il lui déclara entre autres choses que s'il ne voulait pas s'instruire, il fallait prendre un métier qui le ferait vivre. Anatole avait alors un si profond dégoût de l'étude qu'il préféra se faire cordonnier. Hâtons-nous de dire que ce caprice d'enfant gâté fut de courte durée. Il en eut vite assez de tirer l'alène et de ressemeler les bottes. Au bout de quelques jours l'ennui se lisait sur ses traits.

— Tu vois ce qui en est, lui dit son frère. Eh bien, si tu veux reprendre tes classes en me promettant de travailler sérieusement, nous ferons les sacrifices nécessaires pour l'achèvement de tes études.

Anatole Courbet répondit :

— Je n'aime point le travail; mais entre deux maux je choisis le moindre.

Et, à compter de ce jour, le jeune Courbet rentre en pension. Il est le premier dans toutes les compositions. A dater de 1839, on voit son nom figurer sur tous les palmarès du collège d'Abbeville. Aussi, quatre ou cinq ans plus tard, l'institution Favart, informée de ses succès, fait-elle des démarches auprès de sa famille pour le compter au nombre de ses élèves. Il

suit alors les cours du lycée Charlemagne (et non du lycée Saint-Louis, comme on l'a répété à tort). A la fin de l'année scolaire 1845-46, il obtient le second prix en mathématiques spéciales; l'année suivante, il remporte le prix d'honneur, un premier accessit en excellence et un septième accessit au concours général, ayant pour condisciples MM. Debray, Troost, Bouquet de la Grye, tous trois membres de l'Institut aujourd'hui.

En 1847, il se présente à l'École polytechnique; sur cent vingt-six candidats admis, il est reçu dans les quinze premiers. Il en sort deux ans après comme il y était entré, c'est-à-dire *sergent;* les troubles de la rue avaient empêché en 1848 le second classement des élèves. On ne connaissait point alors les *monômes*, longue file indienne qui se déroule à travers Paris et se termine par l'absorption d'un *chinois* chez la mère Moreau, ni les *surfaces développables* qui, se déployant à l'étude, permettent de sommeiller sans être vu de l'adjudant de ronde. Mais les *rats* existaient derrière la grille fermée à cinq heures et demie du matin, au nez des élèves retardataires.

Doué de beaucoup de volonté et d'énergie, Courbet n'a guère fait le *rat* derrière ces barreaux de fer. Pendant l'après-midi, à la grande récréation où il est permis de se livrer à quelques arts d'agrément, il se rendait à la bibliothèque ou à la salle d'escrime. Il portait très crânement l'uniforme les jours de sortie, et, le soir, quand il allait au théâtre, il choisissait l'Opéra ou l'Opéra-Comique. Le 28 décembre 1847, il assista à la première représentation d'*Haydée*. Au 24 février 1848, il faisait partie de la bande de l'École qui se répandit dans Paris, au pont Louis-Philippe et ailleurs, pour apaiser l'émeute et empêcher le pillage. L'année suivante, il se destinait à la marine sans que rien eût fait prévoir ce choix pendant son séjour à l'École. Esprit très mathématique, il serait sorti dans le premi r rang si le dessin n'avait été sa partie faible.

II.

Arago était ministre de la marine. Il avait pour sous-chef d'état-major le commandant de Roquemaurel. Le commandant avait fait le voyage autour du monde avec Dumont d'Urville, comme second de l'*Astrolabe*.

Le courant révolutionnaire avait surexcité les esprits et provoqué une effervescence que le gouvernement cherchait à calmer le plus possible. Cavaignac résolut alors d'éloigner de Paris les plus mutins. Il choisit parmi les plus insubordonnés 175 gardes mobiles de la marine, qu'il fit embarquer sur la corvette à voiles la *Capricieuse*, dont le commandement fut confié au capitaine de vaisseau de Roquemaurel.

La *Capricieuse* appareilla de Toulon au mois de juillet 1850 et fit voile pour Valparaiso.

Homme remarquable sous tous les rapports et marin hors ligne, le commandant Roquemaurel avait un esprit très fin. Pour venir à bout des plus exaltés, il leur laissait entrevoir la Californie, où il les menait, comme un pays merveilleux et enchanteur; il faisait miroiter à leurs yeux dans ces régions aurifères les mines inépuisables où ils se gorgeraient de richesses.

Le commandant de Roquemaurel avait à bord, pour officiers principaux, le capitaine de frégate Duroch et le lieutenant de vaisseau Mouchez, actuellement contre-amiral et directeur de l'Observatoire à Paris. Parmi les plus jeunes officiers se trouvait l'aspirant de 1re classe Anatole Courbet. On comptait en outre à bord une dizaine d'élèves de l'École navale, heureux d'en avoir fini avec l'École et légers comme des écoliers en vacances. Roquemaurel, qui s'était aperçu de cette humeur fébrile, demanda un jour au second :

— Ces jeunes gens travaillent-ils? A midi font-ils le point?

— Oui, oui, commandant.

— Prennent-ils la longitude, la latitude?

— Certainement, commandant.

— Eh bien, veillez à ce qu'ils le fassent très régulièrement...

Courbet eut mission de dresser à leur usage une sorte de table de connaissances spéciales, un abrégé des types de calculs auxquels il faut se livrer pour obtenir la hauteur de la méridienne.

Arrivée à Valparaiso, la *Capricieuse* fit une courte escale sur rade, pour se diriger ensuite vers les îles Gambier, ne prenant que le temps strict au débarquement des déportés afin d'éviter les désertions de l'équipage. Quelques matelots, assoiffés d'or ou enflammés par les beaux discours du commandant, avaient voulu se jeter à la nage sous le nez des hommes de garde, à la barbe des officiers de quart, et gagner la terre à la faveur des ténèbres pour se faire chercheurs de pépites. D'ailleurs l'*auri sacra fames* agitait à cette époque, troublait et mettait en ébullition toutes les cervelles. Des désertions en masse avaient lieu chaque jour, aussi bien sur les bâtiments de l'État qu'à bord des navires marchands.

La *Capricieuse* vida donc la rade et toucha finalement aux îles Marquises et à Taïti; puis, continuant son long voyage de circumnavigation, elle fit escale aux îles Carolines, aux îles Mariannes, pour aborder en dernier lieu à Hong-Kong et passer trois années en Chine. Pendant ce long séjour sur les côtes du Céleste Empire, le commandant eut divers démêlés avec l'évêque *in partibus* de ces contrées, Mgr de Forcade. Au sujet d'un différend avec les Chinois, il dut intervenir et lui donner tort. Les mandarins, qui pour cette fois avaient raison, vinrent à bord, avec leurs plus riches costumes et leurs plus beaux boutons, rendre visite au commandant et le remercier de son intervention. De son côté, le lieutenant Mouchez poursuivait, avec Courbet comme aide, ses travaux d'hydrographie. Et, les jours où

son service l'empêchait de continuer les sondages, il envoyait Courbet faire les expériences à sa place. Courbet s'embarquait avec deux hommes dans le canot de service et allait explorer la rade de Macao. Il ne revenait que le soir, ses hommes ayant emporté pour toute la journée leur ration de vivres : du pain, du fromage; lui-même s'étant approvisionné de cigares, de boîtes de sardines... Et ce qui en restait était pour le matelot.

Lorsque le commandant Roquemaurel rentra en France avec sa corvette, la guerre de Crimée venait d'éclater. Il fut mis à la retraite peu de temps après. C'est à son exemple et à ses leçons que Courbet grandit, se forma. Anciens polytechniciens tous deux, une communauté d'idées et d'aspirations devait les rapprocher. Une supériorité incontestable les unissait certainement.

Durant ces lointains voyages, Courbet fut promu enseigne de vaisseau. Il avait acquis la science pratique qui lui manquait et surpassait ses collègues sortis de l'École navale. Revenu en France, il reprit le cours de ses études sur l'artillerie et sur l'astronomie, qu'il aimait particulièrement. Nous ne serions pas surpris qu'il eût laissé de curieux ouvrages sur le monde sidéral. N'avait-il pas l'intention d'offrir un jour ses manuscrits à l'Institut?

Passé à la division navale du Levant, sous les ordres des contre-amiraux Jacquinot et Bouët-Willaumez, il navigue sur le brick l'*Olivier*, commandé par le capitaine de frégate Bonie, aujourd'hui vice-amiral et beau-frère du sénateur M. Denormandie. Le navire parcourt le littoral de la Syrie; ses canots mettent à terre le commandant Bonie, l'enseigne Courbet et 25 hommes d'équipage. Ils vont tous faire le pèlerinage de Jaffa et de Jérusalem. La colonne s'ébranle. Douze heures sont nécessaires pour franchir à cheval la dernière étape; et, sans que ses devoirs l'y obligent, par zèle ou par dévouement, Courbet va de la tête de la colonne à la queue pour s'assurer pendant la nuit qu'il ne manque aucun homme.

Au retour, l'*Olivier* s'échoue sur une roche près de Rhodes, et l'amiral Dompierre d'Hornoy, qui commande l'escadre d'évolutions, a lieu d'apprécier les qualités du jeune enseigne. Le navire est renfloué; mais ses avaries exigent quelques réparations urgentes : il va abattre en carène au Pirée. Courbet est alors choisi pour faire les calculs de force et de résistance nécessaires. Une fois mis en état, l'*Olivier* reprend sa route. La campagne continue d'être pénible, car le bâtiment fait eau de toutes parts. Rentré au port, le brick est désarmé et le commandant Bonie monte sur le *Coligny* avec Courbet comme second. Celui-ci vient de passer lieutenant de vaisseau, à vingt-quatre ans.

Le *Coligny* reste pendant la saison d'été à Biarritz. Il est aux ordres de l'empereur et de l'impératrice. L'empereur demande au commandant Bonie s'il ne désire rien pour ses officiers.

— Sire, répond le commandant, je serais très heureux si vous vouliez décorer mon second.

C'est ainsi que Courbet reçut la croix, sans que sa nomination suivît la voie hiérarchique. Le *Coligny* continua sa croisière sur les côtes du Maroc et vint un jour mouiller à Gibraltar. Courbet était à bord lorsqu'il vit une embarcation accoster, portant un officier en uniforme d'artillerie de marine. Intrigué, il s'avance vers la coupée :

— Lieutenant, lui dit le capitaine d'artillerie en mettant le pied sur le pont, je viens vous demander un service...

— Lequel? répond Courbet avec obligeance.

— J'ai pris passage aux Antilles sur un navire marchand. Le capitaine de ce navire, croyant aller porter ses sucres à Bordeaux, a reçu l'ordre d'aller les débarquer à Marseille, et il ne s'est pas prémuni d'une carte. Avez-vous, lieutenant, une carte routière pour la Méditerranée?

— Nous allons chercher, dit Courbet. Revenez demain, capitaine, et nous vous la donnerons.

Mais il arriva qu'on n'avait qu'une seule carte à bord du *Coligny* et qu'on ne pouvait disposer d'aucun exemplaire. Alors, pour que le vaisseau marchand pût achever sa route, Courbet resta vingt-quatre heures à préparer un « routier » complet. Aussi le capitaine au long cours, débarqué à Marseille, ne tarissait-il pas d'éloges sur lui et sur la marine.

— Eh bien, vrai, répétait-il sur tous les tons, il n'y en a pas un dans la marine marchande qui aurait été capable de faire ça. Je saurai maintenant répondre à ceux qui viendront se plaindre des officiers de l'État!

III.

En 1858, le *Coligny* est rappelé des côtes d'Espagne pour assister aux fêtes de Cherbourg. Puis, le commandant Bonie passe sur le vaisseau des canonniers, le *Louis XIV*, tandis que Courbet est embarqué sur le *Suffren*, commandant Dubut, et ensuite à bord du *Montebello*, commandant Chevalier, où il se trouve avoir pour collègue l'amiral Galiber. Pendant les trois années consécutives de 1859-60-61, Courbet dirige les expériences de canonnage faites sur ces vaisseaux. Plein d'entrain pour les découvertes scientifiques, très versé dans les questions techniques, il stimule l'ardeur de ses collègues et fournit un appoint considérable au résultat de ces recherches. La rédaction des procès-verbaux, dont on l'a chargé, est en tous points remarquable et le place au premier rang parmi les officiers de son grade.

Il faisait partie de l'escadre d'évolutions sur l'*Alexandre* quand il reçoit ses galons de lieutenant de vaisseau de 1re classe. Il passe ensuite sur la *Ville de Paris* et devient plus tard aide de camp du vice-amiral Bouët-

Willaumez sur le cuirassé le *Solferino*; il y reste jusqu'en 1866.

Avec une volonté de fer, une âme de feu et une patience de savant, il s'acharne à résoudre toutes les difficultés, tant des constructions navales que des perfectionnements de la mécanique. La vapeur, les machines n'ont pas de secret pour lui; il est aussi versé dans le matelotage que dans les sciences plus élevées. Une partie de ses mémoires, présentés au conseil des travaux, vit le jour. Mais, si les rapports de ses chefs sont des plus flatteurs, les notes sur sa santé sont défavorables. Santé délicate, dit chaque rapport. Par suite de son labeur constant et de ses veilles incessantes, son estomac se débilite, ses traits s'étirent, ses tempes se creusent, ses yeux se cernent, et sa physionomie énergique, encadrée de favoris blonds, prend cet aspect osseux et mortuaire qu'on sait. Cependant son galbe n'a pas changé.

Le 14 août 1866, il est promu au grade de capitaine de frégate.

Peu après, il est appelé aux fonctions d'état-major de l'escadre cuirassée de la Manche, sur la *Savoie*, commandée par le contre-amiral Dompierre d'Hornoy, qui, un an plus tard, le fait nommer officier de la Légion d'honneur.

Au mois de mars 1870, le commandement de l'aviso le *Talisman* lui est confié. Détaché à la station des Antilles, il s'occupe d'hydrographie, faute de pouvoir venir en France, sur sa demande, prendre part à la guerre. Mais une occasion s'offre de donner la chasse à un navire allemand. Un paquebot nommé le *Hanover* est à la Havane. Pour le capturer, Courbet se fait escorter d'un brick de guerre qui gardera l'une des sorties de la baie pendant que lui-même surveillera l'autre avec son navire. Il appareille et le trouve, en effet, sur rade. Des réjouissances se célèbrent à bord, des hourrahs joyeux retentissent. On fête les victoires remportées, on boit du champagne à l'honneur de l'Allemagne. Les drapeaux qui pavoisent les mâts de haut en bas claquent au vent, déroulent leurs guirlandes multicolores. Finalement le paquebot lève l'ancre. Il est bientôt suivi du *Talisman*, qui n'est pas d'une marche très supérieure, tandis que le paquebot allemand file 12 nœuds. Alors Courbet fait couvrir son navire de toile. Tout ce qu'il y a de chiffons à bord est employé. Il gagne le *Hanover* de vitesse. Il le rattrape enfin; mais celui-ci, n'ayant point quitté les eaux neutres, use de prudence et, se trouvant encore à moins de trois milles des côtes, rentre au port.

Puis Courbet, pendant trois mois, commande à Cherbourg le garde-côtes le *Bélier*. Il retourne aux Antilles comme second de la frégate la *Minerve*, avec le commandant Dupin de Saint-André, et il vient à Paris recevoir ses épaulettes de capitaine de vaisseau, le 11 août 1873. Appelé immédiatement par le contre-amiral de Surville à remplir les fonctions de capitaine de pavillon, il monte à bord de la frégate cuirassée la *Savoie*, qu'il quitte vers la fin de 1874 pour aller sur le stationnaire *le Messager* diriger l'École d'application des torpilles à Boyardville.

Le commandant Trèves lui succède à l'île d'Oléron (février 1877). Courbet rentre à Paris pour être nommé membre adjoint de la commission supérieure des défenses sous-marines. De la rue de l'Arcade, où il descendait d'habitude, il va s'installer rue Cambacérès, pour y jouir sans doute de plus de calme et de tranquillité. Il y reste jusqu'au jour où, choisi par le vice-amiral Dompierre d'Hornoy comme chef d'état-major de l'escadre d'évolutions, il vient à bord du superbe cuirassé le *Richelieu*. Puis l'amiral d'Hornoy est remplacé par le vice-amiral Cloué, qui, appréciant sa valeur, son zèle infatigable, sa surveillance toujours en éveil, obtient pour lui la cravate de commandeur dans la Légion d'honneur.

Anatole Courbet débarque à Brest, arrive à Paris au mois de mars 1880 et fait partie, comme membre adjoint, du Conseil d'amirauté. Il se fixe dans son appartement meublé de la rue Cambacérès et occupe deux chambres sur la cour. En sortant de là, un soir, en grande tenue, il rencontra dans l'escalier son collègue Galiber, se rendant comme lui à quelque réception officielle en brillant uniforme :

— Tiens! c'est vous?...

— Et vous aussi?...

Ils ignoraient l'un et l'autre qu'ils logeaient sous le même toit. En rentrant, un autre jour, Courbet vit le garçon de l'hôtel monté au haut d'une échelle.

— Faites attention, lui dit-il en passant.

— Merci, commandant, car je ne grimpe jamais à une échelle sans qu'il m'arrive quelque chose.

— Raison de plus pour prendre des précautions, répondit le commandant.

Le bruit d'une chute dans l'escalier l'avertit de l'accident qu'il prévoyait. Notre homme en effet est tombé et s'est luxé le pied. Courbet se précipite et le porte dans sa chambre avec l'aide d'une autre personne. Il le déchausse lui-même et plonge son pied dans une cuvette d'eau... La vie de Courbet est remplie de ces actes d'humanité envers les uns et les autres.

A la fin de juin 1880, il va à Amélie-les-Bains rétablir sa santé délabrée. A cinquante-trois ans il est élevé à la dignité de contre-amiral et envoyé en Nouvelle-Calédonie, comme gouverneur de nos possessions australiennes et commandant en chef de la division navale. Il s'y révèle dès le début bon colonisateur et bon administrateur; il s'initie à tout : les mines, l'enregistrement, les finances. Son attention se tourne de préférence vers le régime pénitencier, auquel il apporte les plus sages modifications.

Par exemple, tous les déportés étaient réunis à l'île Nou et à l'île des Pins, les moins mauvais pêle-mêle avec les plus intraitables ou les plus fainéants. Con-

tact fâcheux. L'amiral Courbet ordonna de faire un choix sérieux parmi les hommes qui semblaient avoir les meilleures dispositions et les parqua au camp de Monravel. Tous les nouveaux condamnés y furent envoyés ensuite. Les plus réfractaires au travail, les plus récalcitrants à toute autorité finirent par se plier d'eux-mêmes au joug, étonnés peut-être de suivre d'aussi bons exemples et de subir l'influence heureuse de leur entourage, comme ils auraient cédé antérieurement à l'influence contraire.

Mais, avant d'en arriver là, l'amiral Courbet avait dû réprimer quelque émeute. Il avait été obligé de faire débarquer deux compagnies d'infanterie de marine avec ordre de passer par les armes tous ceux qui opposeraient quelque résistance. Et il suffit d'en fusiller trois ou quatre, au nombre desquels se trouvait un jeune assassin fraîchement déporté : Abadie, si je ne me trompe, pour que la révolte s'apaisât tout à fait.

Quant aux prisonniers canaques qui avaient reçu des terres à cultiver aux îles Belep, à l'île des Pins, et qui criaient famine, Courbet fit chercher aux îles Fidji de magnifiques ignames dont une partie fut plantée par eux et leur est aujourd'hui d'une grande ressource.

L'amiral, qui conservait son pavillon à bord du *Bayard*, tout en habitant le palais du Gouvernement, avait habitué les officiers de son bord à considérer sa demeure comme la leur. Le soir, il y avait toujours une quinzaine de convives à sa table, où l'on mangeait simplement, convenablement. Le dîner fini, on causait, on fumait. Puis, l'extinction des feux venue, vers dix heures, avant que le coup de canon eût retenti dans le port, on apportait le thé. Et son hospitalité bienveillante faisait toujours servir plusieurs espèces de thés, préparés au goût de chaque invité, avec du corrossol, de la citronnelle ou des feuilles de bananiers.

Homme du monde, d'une très grande courtoisie, l'amiral Courbet recevait les officiers supérieurs et les hauts fonctionnaires de la colonie avec leurs femmes. Celles-ci constituaient le charme de ces réunions. Le repas terminé, elles se mettaient au piano et jouaient les morceaux les plus connus ou les plus nouveaux. La *Marche* de Chopin surtout avait le don de transporter l'amiral.

Il resta deux ans là-bas et y laissa des regrets unanimes. Pas un de ses subordonnés qui n'ait été séduit par sa droiture et son tact, subjugué par ses manières polies et correctes. Il avait le talent de se faire obéir sans froisser personne, d'exercer son autorité sans aliéner aucun dévouement. Au contraire, il avait le mérite de se les attacher tous.

Comme souvenir de ces contrées, il rapporta de nombreux échantillons de minéraux et une très belle collection de coquillages qu'il s'empressa d'offrir au musée de sa ville natale. Abbeville ne l'a vu que très rarement; cette fois encore il y vint pour fort peu de temps, après avoir passé la fin de 1882 à Nice, afin d'éviter la transition trop brusque du climat de la Nouvelle-Calédonie avec la saison froide en France. Paris le retient, capte davantage son esprit, ses goûts. L'universalité de ses connaissances y trouve un champ plus vaste.

Bref, il y séjourne jusqu'au 21 avril 1883. Mais, rue Cambacérès, il descend du second étage au premier et passe de la cour sur la rue, occupant un salon assez grand, contigu à une chambre plus modeste, avec trois fenêtres de façade.

L'amiral Jauréguiberry, qui depuis longtemps lui avait promis la station du Levant, ne la lui donne pas. Il est alors chargé d'une division volante et d'une escadrille d'expériences à Cherbourg. C'est là qu'il apprend la nouvelle de la mort du commandant Rivière et du chef de bataillon de Villers. Curieux rapprochement : le grand'père du commandant Berthe de Villers et le grand'père de l'amiral Courbet étaient originaires de deux petits villages voisins du canton d'Abbeville.

Sur ces entrefaites, Courbet est appelé par l'amiral Peyron, ministre de la marine, au commandement en chef des forces de terre et de mer au Tonkin, en remplacement du commissaire civil M. Harmand. Son séjour à Paris ne dure même pas quarante-huit heures. Il le traverse comme en courant, sans aller à son domicile habituel chercher ses lettres, qui prennent la direction de Port-Saïd, où il les trouve le 12 juin 1883.

Deux mois après, il signale sa présence au Tonkin par de brillants succès. Il s'empare des forts de Thuan-An, à l'entrée de la rivière de Hué, et impose un traité au souverain des Annamites, le prince Tu-Duc. Puis, sans perdre de temps, il va se placer à la tête des forces de terre et de mer. Au mois de novembre il prend possession des services civils. Il laisse la direction de son escadre à un de ses capitaines, réunit 5000 hommes de troupes à Hanoï et, le 16 décembre 1883, enlève la place de Sontay, risquant vingt fois sa vie. Cet exploit lui vaut la plaque de grand officier.

Ses pouvoirs remis au général Millot, il abandonne le Tonkin, après l'affaire de Bac-Lé, pour remonter dans le Nord avec son escadre — opération qu'il aurait rêvé de faire en 1870 dans la Baltique, en frappant un grand coup et bombardant immédiatement un port allemand afin d'opérer une diversion et de désorienter l'ennemi.

Sa nomination de vice-amiral lui arrive le 1er mars 1884.

Il attend pendant quarante-cinq jours, devant la rivière Min, l'ordre d'attaquer. Durant ce temps, des coups de vent terribles se succèdent sur les côtes et fatiguent ses navires; des maladies règnent et déciment ses troupes. Enfin l'heure décisive approche, le moment de l'action commence.

Avec sept bâtiments en bois et un cuirassé, il force l'entrée de la rivière, comme Duguay-Trouin à Rio-Janeiro, alors que les journaux anglais étaient les plus empressés à lui prédire un échec. Le 5 août, il bombarde la flotte chinoise et détruit en cinq jours l'arsenal de Fou-Tchéou. Il démolit les fortifications, encloue les canons, renverse tout et se retire en prenant le large, après avoir eu un officier blessé et le pilote américain tué à ses côtés. Il va bloquer Formose. Il envoie ses deux torpilleurs à Sheipoo et il enlève les îles Pescadores le 29 mars 1885. Il établit le blocus de Petchili, qui menace les Chinois de la disette du riz, et vient mouiller à Makung, où la mort le surprend, le 11 juin 1885, à dix heures et demie du soir, après quatre heures d'une douce agonie. Il avait consacré à la marine trente-huit années de sa vie dont trente-deux passées à la mer.

IV.

A le voir dans la rue, sous ses vêtements trop amples sur ses membres décharnés, il eût été difficile de définir l'homme et de le ranger dans une catégorie. Il appartenait à trois catégories différentes. A la fois marin, soldat et savant, il avait peut-être conservé dans la démarche le mouvement du roulis, de même que le cavalier garde une certaine raideur dans les jambes. Mais rien dans son visage ne décelait le militaire ou le marin, avec ses petits favoris courts, sauf la rosette de son habit, qui est aussi bien l'insigne du savant. Ici, par exemple, il n'y avait pas à se tromper. Un front extrêmement développé et bombé, un air profond et sombre dénotaient bien le penseur et le chercheur.

Courbet était d'une taille moyenne, mais qui paraissait plus grande qu'elle n'était réellement, à cause de la maigreur de son corps et du port élevé de sa tête. C'était une charpente osseuse qui n'était recouverte que par la peau, supportée par des jambes longues. Sa figure, aujourd'hui populaire, présentait des pommettes saillantes avec un menton proéminent, mais fuyant sous des lèvres fermées, impénétrables. Un rictus sardonique marquait souvent le coin de sa bouche.

Nez droit et mince. Crâne chauve, cheveux très clairsemés et habilement ramenés sur le dessus de la tête. Ses paupières étaient devenues flasques et tombantes par suite de ses veilles prolongées, et deux petits yeux gris d'acier, très enfoncés dans leur orbite, brillaient comme deux lampes au fond d'un caveau, éclairant sa mélancolie grave et réfléchie. Malgré cette froideur, il savait électriser les hommes; malgré sa laideur, il captivait les femmes par le charme de sa conversation. Peu buveur, médiocre mangeur, sa santé lui interdisait tout excès. Il allait cependant dans le monde et, au premier jour de l'an, il n'était pas une maison amie, où il avait été accueilli, qui ne reçût un souvenir gracieux en échange de son hospitalité.

A Paris, il prenait régulièrement ses repas chez Lucas, devant la Madeleine, et sa place de prédilection était une petite table à la droite du comptoir. Absorbé dans ses réflexions, il ne se livrait point d'ordinaire aux garçons qui le servaient. Il échangeait ses pensées avec quelques intimes : les amiraux Duperré, Galiber, Giquel des Touches, quand ils déjeunaient avec lui. Le jour de son départ pour le Tonkin, il réunit à sa table, dans un petit salon du rez-de-chaussée, six amis — tous amiraux. Et je vous jure que dans ce dîner d'adieu les plus nobles sentiments débordèrent de son cœur, les plus patriotiques paroles sortirent de ses lèvres...

D'un tempérament nerveux et d'un caractère violent, il avait assez d'empire sur lui-même pour se dominer et ne rien laisser paraître de ce feu qui le consumait intérieurement. Dur pour lui-même, bon envers les autres, mais sévère dans le métier, il savait commander avec une précision et une netteté remarquables. Qualité rare, il laissait à chaque officier son initiative particulière, n'exerçant son autorité que dans les choses graves et qui relevaient de son commandement.

Chef méthodique et expérimenté, il n'aimait point qu'on lui imposât tel ou tel officier. Il préférait les chercher et les choisir lui-même. Avec ses hauteurs de vue il savait fort bien discerner dans la foule les hommes de mérite. Par contre, il s'occupait beaucoup des matelots. Il ne leur adressait jamais une observation et réprimandait toujours l'officier coupable ou négligent.

A bord, sa vie était partagée entre les exigences du métier et ses propres travaux. Levé dès l'aube, il travaillait jusqu'à dix heures, mettait un quart d'heure à déjeuner et s'occupait ensuite des affaires de service. Mais dans la soirée il se consacrait à l'étude, ne prenant que trois ou quatre heures de repos pendant la nuit. Les nombreux manuscrits scientifiques qu'il a laissés tomberont, espérons-le, en des mains pieuses qui sauront les préserver de l'oubli. Il est hors de doute qu'il a puissamment aidé son frère quand celui-ci s'est livré à des calculs pour la création d'une voie ferrée dans les départements du Nord. Une vive affection réciproque les unissait, et le marin a dû encore intervenir dans les recherches du député pour des projets de ports en eaux profondes sur les côtes de la Manche.

Quant à son penchant naturel pour la musique, sa famille ne le soupçonnait même pas. A vrai dire, il écoutait la musique en dilettante, pianotant comme le commun des mortels, mais ne faisant pas de musique en artiste, et cependant appréciateur raffiné des belles exécutions musicales. Ses connaissances étaient beaucoup plus générales et plus complètes en littérature. Les classiques lui étaient familiers, cela va sans dire, et il ne détestait point le genre moderne, léger; il était au courant de toutes les productions françaises et étrangères.

Il adorait sa sœur, Mme Cornet-Courbet, qui a aujourd'hui soixante-douze ans et habite Abbeville, rue de l'Hôtel-de-Ville. Grande maison carrée, située en face de cet édifice, presque contiguë à celle où est né l'amiral.

Mme Cornet-Courbet s'attendait d'autant moins à cette triste fin que son frère, usé par les fatigues, épuisé par la maladie, lui faisait espérer son retour prochain. Elle était d'autant plus loin de croire à un dénouement fatal que l'amiral lui écrivait des lettres touchantes, émues, comme celle-ci : « Dispose-toi, chère petite sœur, à me recevoir bientôt. Nous ferons ensemble, va, de bonnes promenades à la campagne, dans une excellente voiture... », etc.

Du reste, en prévision de son arrivée, une chambre avait été préparée au-dessus du grand salon, situé au rez-de-chaussée et tout rempli de souvenirs. On y avait placé des tentures neuves en reps gros bleu et des meubles en palissandre verni; on avait aussi orné les murs de belles gravures avant la lettre, représentant les quatre saisons. Hélas! cette chambre restera à jamais fermée... Et c'est l'amiral Galiber qui l'a inaugurée lorsqu'il est venu à Abbeville annoncer à la pauvre sœur, aujourd'hui inconsolable, la mort de l'illustre marin dont Paris, au moment où nous publions ces lignes, salue les restes avec tant d'émotion.

GEORGE BASTARD.

VARIÉTÉS

Descartes et Pascal

M. Nourrisson, de l'Institut, vient de publier un volume intitulé *Pascal physicien et philosophe* (1). Je ne me propose pas de rendre compte de ce volume, œuvre d'un catholique habile et sincère que sa foi n'empêche pas d'être philosophe, comme ses sympathies pour la Compagnie de Jésus ne l'empêchent pas d'admirer Pascal. Il y a dans ce livre bien des pages que tout le monde peut goûter et approuver; il y en a d'autres où beaucoup ne seront pas de son avis; mais discuter celles-là serait peu utile, car on ne peut guère discuter utilement que lorsqu'on a les mêmes principes. Je me bornerai à signaler dans le livre un chapitre sur le chevalier de Méré, plein de détails curieux, et à remercier l'auteur des mentions obligeantes qu'il accorde aux travaux antérieurs au sien.

Je ne parlerai ici que du chapitre intitulé *Pascal et Descartes*, et dans ce chapitre même je ne discuterai qu'un seul point. Je ne conteste pas la supériorité scientifique de Descartes. J'accorde aussi sans difficulté que Pascal n'a pas toujours rendu à Descartes tout l'hommage ni même toute la justice qu'il lui devait. Quant à la question de savoir si tout est plein dans la nature, comme M. Nourrisson le croit avec Descartes, ou bien s'il y a du vide, je ne l'examinerai pas : c'est là, à mon sens, une question de métaphysique, c'est-à-dire pour laquelle il n'y a pas de solution. Mais on la mêlait alors mal à propos à une question de physique, celle de savoir quelle est la cause qui fait monter l'eau dans une pompe ou le vif-argent dans le tuyau de Torricelli (1). C'est celle-là seule qui m'intéresse.

Jusqu'ici on accordait généralement à Pascal l'honneur de la fameuse expérience du Puy-de-Dôme, par laquelle il a été décidément démontré que cette cause est la pesanteur de l'air; mais M. Nourrisson prétend établir que Pascal ne peut revendiquer, dans cette expérience, que le mérite de l'avoir fait exécuter, et que l'idée n'en appartient pas à lui, mais à Descartes, qui la lui a suggérée; de sorte que Pascal perdrait ainsi son principal titre comme physicien.

Cette assertion se fonde sur deux passages pris dans les lettres de Descartes. Le 11 juin 1649, Descartes écrivait à Carcavi :

« Je me promets que vous n'aurez pas désagréable que je vous prie de m'apprendre le succès d'une expérience qu'on m'a dit que M. Pascal avait faite ou fait faire sur les montagnes d'Auvergne (2). J'aurais le droit d'attendre cela de lui plutôt que de vous, *parce que c'est moi qui l'ai avisé, il y a deux ans, de faire cette expérience, et qui l'ai assuré que, bien que je ne l'eusse pas faite, je ne doutais pas du succès*. Mais parce qu'il est l'ami de M. de Roberval, qui fait profession de n'être pas le mien..., j'ai sujet de croire qu'il suit la passion de son ami. »

Et, le 17 août, en remerciant Carcavi de sa réponse, il disait encore :

« J'avais quelque intérêt à le savoir, à cause que c'est moi qui avais prié M. Pascal, il y a deux ans, de vouloir la faire, et je l'avais assuré du succès, comme étant entièrement conforme à mes principes; sans quoi il n'eût eu garde d'y penser, à cause qu'il était d'opinion contraire. »

M. Nourrisson ajoute : « Il serait assurément bien difficile de suspecter une telle allégation et de mettre en doute la parole de Descartes. » Et il n'y a personne qui ne soit tenté d'abord de parler ainsi.

Cependant il faut maintenant entendre Pascal. Dans sa lettre du 15 novembre 1647 à M. Perier, par laquelle il lui demande de faire pour lui l'expérience du

(1) Librairie Perrin.

(1) Pascal dit toujours le vif-argent, et non le mercure.

(2) L'expérience du Puy-de-Dôme est du 19 septembre 1648.

Puy-de-Dôme (1), il se représente comme hésitant encore, en 1647, entre ceux qui expliquaient l'ascension de l'eau ou du vif-argent par la pesanteur de l'air, et ceux qui l'attribuaient à l'horreur de vide; « résolu néanmoins de chercher l'éclaircissement entier de cette difficulté par une expérience décisive ». Il ajoute alors : « *J'en ai imaginé une* qui pourra seule suffire pour nous donner la lumière que nous cherchons », et il l'explique. Puis il continue :

« Vous voyez déjà sans doute que cette expérience est décisive de la question, et que, s'il arrive que la hauteur du vif-argent soit moindre au haut qu'au bas de la montagne, comme j'ai beaucoup de raisons pour le croire, *quoique tous ceux qui ont médité sur cette matière soient contraires à ce sentiment,* il s'ensuivra nécessairement que la pesanteur et pression de l'air est la seule cause de cette suspension du vif-argent, et non pas l'horreur du vide. »

Et, plus tard, dans la lettre à M. de Ribeyre du 12 juillet 1651, il dit encore :

« Dès l'année 1647, nous fûmes avertis d'une très belle pensée qu'eut Torricelli touchant la cause de tous les effets qu'on a jusqu'à présent attribués à l'horreur du vide. Mais comme ce n'était qu'une simple conjecture et dont on n'avait aucune preuve pour en reconnaître ou la vérité ou la fausseté, *je méditais dès lors une expérience* que vous savez avoir été faite en 1648 par M. Perier, etc. *Il est véritable, monsieur, et je vous le dis hardiment, que cette expérience est de mon invention,* et partant je puis dire que la nouvelle connaissance qu'elle nous a découverte est entièrement de moi. »

On se demande pourquoi M. Nourrisson ne répète pas cette fois : « Il serait assurément bien difficile de suspecter une telle allégation et de mettre en doute la parole de Pascal. » On voudrait qu'il demeurât au moins suspendu entre ces deux affirmations.

Pour moi, si j'étais absolument forcé de choisir entre l'une et l'autre, je ne puis m'empêcher de reconnaître que celle de Pascal se présente avec plus d'autorité. En effet, celle de Descartes ne se trouve que dans une lettre privée, c'est-à-dire une conversation avec un ami, où on peut ne pas mettre dans ses propos, et surtout dans ses souvenirs, une parfaite précision. Au contraire, les déclarations de Pascal étaient imprimées et publiques et s'adressaient aux savants du monde entier. Pascal a pu ignorer absolument ce que Descartes écrivait à Carcavi et n'avait pas dans ce cas à y répondre; Descartes, au contraire, n'a guère pu ignorer le langage de Pascal. Il est vrai qu'il n'a pas connu, étant mort au commencement de 1650, la lettre à M. de Ribeyre; mais le *Récit* de l'expérience du Puy-de-Dôme était imprimé, je l'ai dit, dès la fin de 1648. Il semble cependant, par ses lettres à Carcavi, qu'il ne l'avait pas lu, ayant peut-être dédaigné de le rechercher, si Pascal ne le lui avait pas envoyé lui-même (1); mais ses amis ont dû le lire, et, quand il leur disait, comme à Carcavi, que c'était lui qui avait *avisé* Pascal de le faire, ils ont dû l'avertir que Pascal en réclamait tout l'honneur. C'était à lui alors de parler publiquement à son tour et de faire valoir ses droits. Il ne l'a pas fait, et aucun des siens ne l'a fait non plus.

Mais les paroles de Descartes et celles de Pascal sont-elles absolument inconciliables? Je ne le crois pas. Si Descartes avait dit : « C'est moi qui ai eu l'idée qu'en portant le tuyau de Torricelli tour à tour au bas et au haut d'une montagne, on aurait par là une preuve décisive pour ou contre la pesanteur de l'air », cela contredirait absolument la prétention de Pascal. Mais il a dit seulement, après l'expérience faite : « C'est moi qui l'ai avisé de faire cette expérience », et encore : « C'est moi qui l'avais prié de vouloir la faire », expressions qui peuvent s'entendre autrement. Voici comment j'imagine que les choses se sont passées.

Pascal, en 1647, était à la fois très attiré vers la pensée de Torricelli, qui expliquait l'ascension du vif-argent par la pesanteur de l'air, et très hésitant devant la nouveauté de cette pensée qui rompait avec la tradition universellement reçue de l'horreur du vide. Tout à coup il conçut l'idée, une idée de génie, de l'expérience qui pouvait décider la question. Il la communiqua aux savants qui l'entouraient, et parmi eux à Descartes, qui se trouvait alors à Paris. En général on n'y crut pas, d'après le témoignage même de Pascal, et tout le monde pensait que le vif-argent resterait partout au même niveau. Descartes eut le mérite d'y croire et d'en prédire le succès; et, tandis que Pascal lui-même reculait peut-être devant l'expérience qu'il avait imaginée par la crainte du ridicule si elle venait à échouer, il le pressa de la faire et contribua ainsi sans doute à l'y déterminer. C'est assez pour faire honneur à Descartes; mais la gloire de l'invention n'en reste pas moins à Pascal tout entière et sans partage.

Je ne puis donc admettre cette conclusion de M. Nourrisson (p. 122), que « c'est à Descartes notamment, à Descartes plus qu'à tout autre, que Pascal est redevable de sa découverte de la pesanteur de l'air ». Et d'abord cette formule même n'est pas exacte : Pascal n'a pas découvert la pesanteur de l'air; mais Pascal a découvert, et c'est un assez beau titre, la démonstration décisive et irrécusable de cette vérité.

Je ferai une dernière remarque : c'est que, si c'était

(1) Il l'a insérée dans son *Récit* de cette expérience, lequel a été publié à la fin de 1648 (voir les *OEuvres de Pascal,* édition de 1819, t. IV, p. 279).

(1) Descartes était alors en Suède; mais l'écrit avait été répandu par toute l'Europe. (*OEuvres de Pascal*, t. IV, p. 171 et 307.)

Descartes qui avait eu la première pensée de cette expérience souveraine, il ne se la serait certainement pas laissé prendre. Ou bien il l'aurait fait exécuter lui-même, ou tout au moins il en aurait publié l'idée, en la livrant à ceux qui auraient voulu se charger de l'exécution. Il n'aurait pu s'en abstenir que s'il n'avait pas eu dans le résultat toute la confiance qu'il se vante d'y avoir eue.

Et il est vrai qu'autant cette confiance paraît naturelle aujourd'hui, autant elle était peut-être difficile alors. Il faut dire d'ailleurs que Descartes ne s'intéressait pas à cette question de la pesanteur de l'air pour elle-même, comme nous faisons maintenant. Elle le touchait surtout par ses rapports avec l'idée qu'il se faisait, comme philosophe, des principes des choses, en autres termes avec la question du plein et du vide. Quand il entendait expliquer l'ascension de l'eau dans les pompes par l'horreur du vide, cela lui faisait pitié, car il ne pensait pas qu'il pût y avoir du vide et que ce mot exprimât rien de réel. Il cherchait donc d'autres explications, et la pesanteur de l'air paraissait la plus satisfaisante. Dès 1638, longtemps avant la découverte de Torricelli, il disait dans une lettre à Mersenne (du 8 octobre) :

« L'observation que les pompes ne tirent point l'eau à plus de dix-huit brasses de hauteur ne se doit point rapporter au vide, *mais ou à la matière des pompes, ou à celle de l'eau même qui s'écoule entre la pompe et le tuyau plutôt que de s'élever plus haut, ou même à la pesanteur de l'eau, qui contre-balance celle de l'air.* »

On voit combien ses idées à ce sujet sont encore indécises, quoiqu'il ait déjà atteint à la vérité.

Il ne s'en tint décidément à l'idée de la pesanteur de l'air qu'après Torricelli et d'après lui. Et il ne s'attache à cette idée que parce qu'en s'opposant à l'horreur du vide elle était conforme à ce qu'il appelait ses principes, comme on l'a vu dans la seconde des lettres à Carcavi que j'ai citées. Voici donc, je crois, la part à faire, au sujet de la pesanteur de l'air, à Descartes, à Torricelli et à Pascal.

Descartes, le premier, a conçu l'idée d'expliquer l'ascension de l'eau dans les pompes par la pesanteur de l'air, mais sans rien préciser là-dessus. Torricelli, le grand Torricelli, comme Pascal l'appelle (1), vérifie et établit la chose en constatant que le vif-argent monte dans son tuyau à une hauteur qui est à celle où monte l'eau dans les pompes dans le rapport inverse de la pesanteur des deux liquides. Enfin Pascal donne de cette vérité une démonstration complète et irrésistible par l'expérience du Puy-de-Dôme, qui appartient à lui seul.

ERNEST HAVET.

(1) *Œuvres*, t. IV, p. 134 et 171.

CHEZ NOS AMIS LES HONGROIS

Impressions de voyage

Il y a à Paris un petit café qu'on appelle en riant le café *M'as tu vu?* C'est là que se réunissent d'ordinaire les acteurs de province en quête d'engagements. En attendant le directeur ou l'agent dramatique qui devra leur faire « un pont d'or », ils se racontent mutuellement leurs triomphes : « M'as-tu vu dans *Lucrèce Borgia?*... — Et moi, dans *la Tour?* et dans *la Closerie!*... Si tu m'avais vu!... »

Les Parisiens qui, sur l'invitation de la Société des gens de lettres et artistes de Budapest, viennent de passer quinze jours en Hongrie, auraient le droit de s'asseoir à côté de ces Gennaros et de ces Buridans rassasiés de gloire. Comme eux, ils ont été acclamés, rappelés, couverts de fleurs... « Nous avez-vous vus à Pest? pourraient-ils dire. Et à Arad? Et à Szentes?... Et à Szeged?... Si vous ne nous avez pas vus, vous n'avez rien vu. Non! dans vos plus belles soirées, vous n'avez jamais été l'objet d'ovations pareilles! »

Et c'est vrai; rien n'est plus vrai.

Quelques-uns même, en leur qualité d'auteurs ou de compositeurs dramatiques, ont goûté réellement l'ivresse d'une apothéose en plein théâtre, devant la rampe, sous le feu des lorgnettes, au milieu d'un crépitement de bravos; trois fois de suite ils ont dû revenir saluer le public, entourés de leurs interprètes; puis trois fois encore, mais seuls alors, — seuls!

Et pourquoi tant d'ovations, pourquoi? Mon Dieu! tout simplement parce que ces Parisiens étaient des Français. Les Hongrois aiment les Français. Voilà.

***

Mais pourquoi les aiment-ils tant?

Je l'ai demandé à un Hongrois qui me paraissait relativement plus calme que ses compatriotes, et voici ce que cet homme froid m'a répondu :

— Nous vous aimons..., oui! nous vous aimons parce qu'il y a entre vous et nous une communauté d'idées et de sentiments que rien ne saurait détruire, parce que notre cœur bat avec le vôtre, parce que nous nous enflammons comme vous pour toutes les causes généreuses, parce que vous avez été les premiers apôtres de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, parce que vous êtes nos initiateurs en toutes choses, parce que..., parce que nous vous aimons enfin, comme on aime quand on aime bien, malgré soi, instinctivement, par amour!

Cette dernière raison était peut-être encore la meilleure. Nous l'avons bien senti à notre propre émotion quand nous nous sommes trouvés en présence de ces pseudo-étrangers : nous étions chez des amis, chez des frères; que dis-je? nous étions chez nous! Tout con-

courait à nous le faire croire. Avec ses canotiers habillés de bleu, de blanc et de rouge, le Danube avait pris des airs de Seine agrandie, et l'île Marguerite nous rappelait en plus beau l'île de Croissy. Ajoutez à cela des musiques jouant *la Marseillaise*, tout comme à un concours régional, et des orateurs parlant notre langue aussi bien et mieux que nous. C'était à se demander si nous avions quitté la France et si nous n'allions pas débarquer à Rouen ou à Bordeaux.

Mais non! les habitants de Rouen et de Bordeaux ne nous auraient pas reçus avec ces démonstrations de joie; ils ne se seraient pas jetés à l'eau, comme un Danubien l'a fait, pour venir agiter devant notre bateau des étendards tricolores; ils ne se seraient pas surtout égosillés pour pousser en notre honneur ces « Vive la France! », ces « eljen » chaleureux qui allaient retentir partout sur notre passage, dans la montagne et dans la plaine.

Ah! ces *eljens!* je les entends encore, je les entendrai toute ma vie, comme je verrai toujours les délicieuses jeunes filles qui nous bombardaient de fleurs par pure sympathie, sans malice aucune, sans paraître remarquer les airs ahuris que nous devions avoir sous cette pluie de bouquets.

Et la vive, mais radieuse apparition des femmes et des enfants qui s'étaient parés de leurs plus beaux atours pour nous saluer au passage d'un train express! Ils étaient là tous, en grande toilette, au milieu d'un champ, avec des écharpes et des drapeaux français; et nous, les voyageurs qu'on fêtait, nous filions sans avoir eu le temps de leur répondre, rapides et stupides.

Et le dernier jour, en revenant de Szeged! C'était entre trois et quatre heures du matin; l'aube naissait à peine; nous dormions tous dans le train qui nous ramenait à Pest. Soudain trois coups de canon ébranlent l'air; le train s'arrête; nous sommes réveillés en sursaut, et, pendant que nous cherchons à nous rendre compte de ce qui se passe, des fanfares éclatent de toutes parts... On nous joue *la Marseillaise!* Nous sommes à une station qui ne figurait pas sur notre programme... N'importe! tous les gens du pays sont là; ils se sont levés avant le jour pour nous manifester leur affection, et des jeunes filles cherchent M. de Lesseps pour lui offrir un magnifique bouquet... Hélas! elles ont à peine le temps de déposer ces fleurs entre les mains d'un Français quelconque; le train repart, et c'est de loin seulement que nous pouvons remercier ces charmantes filles et ces braves garçons en agitant deux ou trois mouchoirs à travers la brume et la fumée!

*
* *

A l'intérieur du pays, dans les châteaux et les fermes, ces manifestations ont revêtu un caractère particulièrement touchant, voire biblique. Nous avons eu l'impression de ce que devait être l'hospitalité dans les temps anciens, alors que les communications n'existaient pas et que le voyageur descendu dans les villes pouvait être véritablement considéré comme un envoyé de Dieu. A Budapest, à Arad, à Szeged, où la civilisation moderne a semé des hôtels confortables, on nous a accueillis avec un respect moins religieux; mais dans certains centres de la basse Hongrie, à Szentes notamment, nous avons été reçus comme des hôtes tout à fait sacrés.

Les habitants qui avaient obtenu de l'autorité municipale la faveur de nous loger nous livraient toute leur maison : chambre à coucher, salon, salle à manger. Où couchaient-ils eux-mêmes? Nous ne l'avons jamais su. Il est probable qu'ils ne se couchaient pas du tout pour mieux veiller sur notre sommeil et pour préparer notre déjeuner matinal.

Ils ne laissaient même pas à leurs domestiques le soin de nous servir. Exemple : ayant deux mots à dire à un de mes compagnons, j'entre chez lui; je le trouve étendu dans un fauteuil, tandis qu'un homme courbé à ses pieds nouait le lacet de ses bottines. L'homme se retourne : c'était le maître de la maison, un riche propriétaire, un notable... Je suis indigné :

— Comment? dis-je à mon ami, vous laissez monsieur...

Mon ami m'interrompt :

— C'est lui qui l'a voulu!

— Oui! oui! c'est moi, s'écrie le notable radieux. Et, ajoute-t-il en me regardant avec une expression de tendresse attristée, vous auriez dû me permettre de vous rendre le même office!

Voilà un fait. Mais ce n'est pas le seul. En maints endroits nous avons été servis à table par des jeunes filles appartenant à la plus élégante bourgeoisie. Elles avaient revêtu pour la circonstance des tabliers de servantes, des tabliers coquets, bien entendu... Ainsi entourés, dans le décor d'une salle à manger tapissée de fleurs et de feuillages, avec l'accompagnement de l'orchestre des Tziganes, nous pouvions nous croire transportés au milieu d'un gracieux tableau d'opéra-comique.

Et les femmes du marché qui refusaient notre argent pour les poteries que nous voulions acheter!

Non! non! monseigneur,
Nous vous les offrons de bon cœur.
Gardez-les... C'est un grand honneur
Que vous nous faites, monseigneur!

De l'opéra-comique, vous dis-je! du pur opéra-comique — avec l'attendrissement en plus.

*
* *

Notre voyage a été une fête perpétuelle. Les ovations succédaient aux ovations, les bouquets aux bouquets, si bien que nous avons à peine eu le temps de regarder tout ce qu'il aurait fallu voir en détail dans cette

belle Hongrie si favorisée de la nature et si bien mise en valeur par le génie de ses habitants. Ainsi nous n'avons pu admirer qu'en passant le grand haras royal de Mezöhegyés et l'exploitation agricole qui en est le complément, exploitation sans rivale où, parmi des troupeaux et des pasteurs qui rappellent les temps homériques, les conquêtes de la science moderne se manifestent sous les aspects les plus imposants. Mais les Hongrois nous ménageaient d'autres surprises, et la vue de la ville de Szeged, rebâtie comme par miracle, devait nous arracher un nouveau cri d'admiration.

Oserai-je le dire? Nous avons trop peu visité l'Exposition nationale de Budapest, qui sollicitait pourtant et bien vivement notre curiosité, car elle atteste d'une façon éclatante les immenses progrès accomplis par la Hongrie dans l'industrie et dans les arts. Mais quoi? il fallait banqueter et toaster. Les banquets commençaient à cinq heures et les toasts à cinq heures un quart — après le potage! C'est qu'ils étaient nombreux, ces toasts, chacun des personnages éminents qui venaient s'asseoir à notre table ayant à cœur de nous souhaiter la bienvenue.

Nous répondions, naturellement. Notre illustre chef, M. de Lesseps, était infatigable. Avec cette éloquence familière dont il a le secret, il associait savamment à l'apologie des Magyars l'histoire du canal de Suez ou l'image de ses treize enfants, et l'on ne se lassait pas de l'applaudir. A côté de lui, M. Louis Ulbach se répandait en dissertations aussi spirituelles que variées, nous tenant sous le charme de sa parole toujours pleine de tact et d'à-propos.

Mais ces deux maîtres avaient beau se multiplier, ils n'auraient pas suffi à l'épuisement des toasts qui nous incombaient. C'est alors que dix autres orateurs français surgirent comme par enchantement... Nous ne les nommerons pas pour ne pas distribuer trop de couronnes... Constatons seulement avec orgueil que dans les heures de crise notre cher pays trouve toujours les serviteurs dont il a besoin!

A la fin, les toasts se succédaient avec une telle fréquence qu'on ne les comptait plus. Cela devenait inquiétant. Un des nôtres eut l'idée d'en régler le cours en inventant un appareil enregistreur qu'il appela le *toastomètre*, et dès lors nous pûmes supputer exactement la force expansive de notre éloquence.

Au dernier banquet, François Coppée, qui est très populaire en Hongrie et qui, à ce titre, avait dû beaucoup parler en prose et en vers, François Coppée se leva pour la troisième ou la quatrième fois.

— Attendez! cria-t-on; où en est le toastomètre?

— A 260! fit une voix. Il va éclater.

— Diable! murmura Coppée... N'allons pas plus loin.

Et le poète des *Humbles* se rassit modestement.

***

J'arrive au bout de ces notes et je n'ai encore rien dit. — Je ne le regrette pas! L'intelligente et généreuse nation à qui nous venons de rendre visite est en droit de réclamer des historiographes sérieux; et, pour ma part, je ne puis transcrire ici que les impressions d'un passant. Si je me risquais à parler plus longuement de la Hongrie, je dirais certainement des sottises, tout comme l'auteur d'un volume paru il y a quelques mois et intitulé *Voyage au pays des Tziganes*. Confondre la population nomade des Tziganes avec les fiers et laborieux Magyars, c'est proprement commettre un comble! Imaginez un monsieur qui, pour révéler la France aux étrangers, publierait un *Voyage au pays des cuisiniers*, et vous aurez une idée de l'énorme haussement d'épaules que l'ouvrage précité a soulevé en Hongrie.

Le livre sur la Hongrie et sur les Hongrois est donc encore à faire. Qu'un Français le fasse et que l'œuvre soit digne de la nation qui l'aura inspirée! C'est le vœu que nous avons tous formé en revenant de ce beau pays, après avoir senti battre le cœur de ce noble peuple, après avoir embrassé les amis que nous avons laissés là-bas et qui nous criaient encore : « Vive la France! »

ABRAHAM DREYFUS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections sénatoriales. — Puy-de-Dôme : M. Girot-Pouzol, député républicain, élu sans concurrent. — Yonne : M. Jules Guichard, républicain, élu par 512 voix contre M. Bonnerot, radical.

Conflit hispano-allemand. — Dans un télégramme envoyé lundi à Madrid, le gouvernement allemand déclare « n'accorder aucune importance à un incident qui ne peut altérer ses bonnes relations avec l'Espagne ». Il ajoute n'avoir occupé les Carolines que « parce que l'Espagne n'y avait pas un seul fonctionnaire ». Une seconde note a été envoyée à l'Allemagne, établissant formellement les droits de l'Espagne. On annonce une nouvelle note allemande conçue dans les termes les plus conciliants.

Nécrologie. — Le 27 août, arrivée du corps de l'amiral Courbet aux Invalides; le 28, à midi, messe solennelle et funérailles nationales; — mort de M. Pascal Duprat, ministre de France au Chili; — de M. Petitjean, premier président honoraire de la Cour des comptes.

Géographie

Le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* dont M. Vivien de Saint-Martin a entrepris la publication se poursuit avec une régularité louable. Sur les quatre volumes dont l'ouvrage doit être composé, deux et demi environ sont livrés au public. Les 27e et 28e fascicules, qui ont paru à très peu d'intervalle, renferment la fin de la lettre K et le commencement de la lettre L, jusqu'à l'article *Leman*. Ce n'est donc plus seulement d'après le seul plan ou un court

fragment que nous pouvons apprécier l'ouvrage. Nous sommes en mesure de vérifier si les promesses du début ont été tenues et si le *Dictionnaire* a ce caractère de rigueur scientifique que l'on exige aujourd'hui des livres de géographie.

Considéré à ce point de vue, le *Dictionnaire de géographie universelle* nous paraît répondre à tous les besoins et satisfaire à toutes les exigences. Les articles sont très développés. Ils embrassent à la fois la géographie physique et la géographie politique. Ils font une part à l'ethnographie; ils donnent un résumé de l'histoire territoriale des États et de leurs provinces, ainsi qu'une description archéologique des villes et des localités de quelque importance ; ils fournissent des indications sur les productions naturelles de chaque pays, sur l'industrie agricole et manufacturière, sur le mouvement commercial. Enfin ils renferment une dernière partie qui n'est peut-être pas la moins importante : c'est une bibliographie de tous les ouvrages consacrés à chaque pays ou à chaque peuple, en France comme à l'étranger.

Si le *Dictionnaire* de M. Vivien de Saint-Martin n'est pas, comme on dit aujourd'hui, une œuvre définitive, cela tient à la nature même de la science à laquelle il est consacré. De nouveaux voyageurs parcourent chaque jour le monde; de nouvelles découvertes s'ajouteront aux découvertes précédentes et rendront des corrections et des additions nécessaires. Le vieux monde subira, lui aussi, des modifications. Mais, alors même que ces changements se seront produits, l'ouvrage qui paraît en ce moment conservera une valeur historique, car il marquera l'état exact de la science géographique à notre époque.

G. de N.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

Il y aura bientôt une vingtaine d'années que le Sénat et la Chambre des députés ont pris l'initiative de publier, sous le titre d'*Archives parlementaires,* un recueil général des débats des assemblées françaises depuis 1787 jusqu'à 1860. L'exécution de ce travail, confié à MM. Mavidal, chef du bureau des procès-verbaux, et Laurent, bibliothécaire de la Chambre des députés, qu'une longue pratique des documents législatifs rendait particulièrement aptes à le bien diriger, est poursuivie avec activité. En raison de ses vastes proportions, l'ouvrage a été divisé en deux séries relatives, l'une à la période comprise entre 1787 et 1799, l'autre à la période comprise entre 1800 et 1860. Les deux séries sont publiées parallèlement, par forts volumes grand in-8°, imprimés sur deux colonnes, au texte très compact et très lisible à la fois; chaque volume se termine par deux tables, l'une chronologique, l'autre analytique et alphabétique.

La première série débute par les cahiers des états généraux, qui constituaient la préface logique de l'ouvrage. Rédigés à la veille de la Révolution par les trois classes de l'ancienne société française, ces cahiers furent une sorte d'enquête nationale dans laquelle le pays faisait connaître ses doléances, indiquait les remèdes aux maux dont il souffrait et manifestait ouvertement ses aspirations vers un ordre de choses nouveau. La Révolution est là tout entière en principe. Au point de vue historique, ces documents présentent donc un intérêt capital, puisqu'ils nous enseignent ce que fut la vieille France et ce qu'elle voulut être; au point de vue législatif, ils ne sont pas moins importants, car ils permettent d'apprécier combien l'on est encore loin d'avoir réalisé les grandes réformes projetées et d'avoir résolu d'une manière définitive les multiples questions soulevées en 1789 dans l'ordre social et politique, depuis le droit des pauvres jusqu'à la responsabilité administrative et ministérielle. La réunion de ces cahiers a présenté de sérieuses difficultés, la plupart étant enfouis dans les dépôts d'archives; un certain nombre qui avaient échappé aux premières recherches ont été retrouvés après coup et publiés dans un supplément. La collection remplit les six premiers volumes des archives parlementaires; elle est précédée d'une introduction rédigée par Thuan-Granville, qui résume sous une forme succincte l'histoire des états généraux, et terminée par une table qui absorbe le tome VII en entier : c'est assez dire si elle est complète et détaillée. Avec le tome VIII commencent les débats législatifs proprement dits, au 5 mai 1789; ils se poursuivent jusqu'à l'année 1791, avec le tome XXI récemment publié. Pour la seconde série, il a paru jusqu'à ce jour cinquante-sept volumes qui comprennent le Consulat, l'Empire et la Restauration jusqu'au 29 mars 1829.

Indépendamment des débats parlementaires, le recueil comprend *in extenso* tous les discours, rapports et exposés de motifs qui n'ont pas trouvé place au *Moniteur* et que l'on a publiés d'après les impressions officielles des Chambres. Si l'on considère que ces documents, intéressants à divers titres, étaient restés jusqu'ici disséminés dans une foule d'ouvrages rares ou peu accessibles, on comprendra sans peine les services que les *Archives parlementaires* sont appelées à rendre chaque jour aux historiens, aux hommes d'État, aux jurisconsultes et aux économistes. Cet ouvrage, qui présente l'ensemble complet de tout ce qui a été dit et écrit dans nos assemblées délibérantes, forme un document capital pour l'histoire politique et législative de la France contemporaine (Paul Dupont).

Le cinquième volume de l'*Histoire d'Allemagne,* que vient de publier M. Jules Zeller, comprend le récit des événements survenus de l'année 1198 à l'année 1267. Après avoir rappelé avec précision le principe et les variations de la querelle du sacerdoce et de l'empire, l'auteur retrace la double élection de Philippe de Souabe et d'Otton IV de Brunswick et leurs règnes successifs. Puis il insiste longuement sur la vie et le rôle de Frédéric II, ce prince audacieux et infatigable qui remplit la chrétienté du bruit de son nom, tenta de transformer en une réalité la théorie du pouvoir impérial et d'étendre son pouvoir aux limites du monde connu, et qui usa vainement dans l'exécution de ce rêve gigantesque la fécondité de ses ressources et la hardiesse de son génie. M. Zeller termine par l'histoire des derniers Hohenstauffen, Conrad IV, Manfred et Conradin, et par le tableau de la dissolution et de la ruine du saint empire romain-germanique au moyen âge (Librairie académique Perrin).

M. Charles Paillard, qui était bien connu dans le monde de l'érudition par un ensemble d'ouvrages couronnés à diverses reprises par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'occupait depuis plusieurs années d'une étude sur *l'Invasion allemande en 1544,* qui devait être l'œuvre capitale de sa carrière d'historien, lorsque la mort vint le surprendre. L'un de ses amis, M. Hérelle, a repris ce travail qu'il eût été regrettable de laisser inédit; il a retouché la rédaction encore à l'état d'ébauche, il a coordonné l'ensemble et il a composé un livre qui se recommande autant par le soin diligent et l'exactitude scrupuleuse dont sa pré-

paration a été entourée que par le sujet même. Ce sujet est particulièrement intéressant puisqu'il se rapporte à un événement considérable et jusqu'ici mal connu de l'histoire de France. M. Paillard a réussi, en s'aidant de documents puisés dans les archives de Belgique, de Vienne et de Venise, notamment de la correspondance de Charles-Quint et de Henri VIII, à éclairer la marche de l'armée impériale en France et à expliquer les moindres détails de l'attaque dirigée contre François Ier. Le plan de défense du roi de France, pris entre les forces coalisées de l'Angleterre et de l'Allemagne, est indiqué d'après les récits fort sommaires des chroniqueurs contemporains et d'après les renseignements fournis par les pièces d'archives, rares d'ailleurs et peu explicites, qui s'y rapportent. La partie militaire est donc traitée complètement ; la partie diplomatique présente, au contraire, quelques lacunes qui n'affaiblissent point d'ailleurs l'intérêt d'un récit appuyé sur de nombreux extraits de documents originaux (Champion).

ÉCONOMIE POLITIQUE. — LÉGISLATION.

La question de l'organisation du travail, qui est, au point de vue économique, l'une des préoccupations dominantes de notre époque, semble depuis quelque temps avoir trouvé sa solution dans un retour vers le passé en restaurant sous une forme nouvelle les anciennes compagnies d'artisans. Il est donc intéressant d'examiner ce qui peut résulter de cette tendance et de chercher dans les indications de l'histoire le moyen d'en connaître la valeur et d'en apprécier les conséquences. C'est ce que vient de faire M. Hubert Valleroux dans son livre sur *les Corporations ouvrières et les Syndicats professionnels*. La première partie de ce livre retrace l'origine et l'organisation des corps de métiers de la vieille France ; elle précise leur rôle et leur but, signale, en même temps que leurs avantages, leurs vices et leurs défauts, et montre dans quelle mesure il est permis de tirer parti de leur exemple. La seconde partie nous fait connaître les applications dont l'association ouvrière est susceptible dans une époque où domine le principe de la liberté industrielle, et les formes qu'elle a adoptées dans les divers pays de l'Europe, telles que compagnonnages, unions de métiers, chambres syndicales. L'auteur examine l'état actuel de ces sociétés et discute avec une grande compétence les conditions de leur existence et de leur réussite. On lui reprochera toutefois d'avoir accordé une trop grande importance à la nécessité de l'esprit religieux, qu'il considère comme indispensable pour assurer l'avenir des associations modernes (Guillaumin).

Par la publication de son manuel des *Lois de la guerre*, M. Jules Guelle, professeur à l'École de Saint-Cyr, s'est proposé de répandre et de vulgariser dans l'armée la connaissance des règles essentielles du droit international. Ce droit, dont les premiers principes ont été posés par Grotius en 1625 et qui a été développé par Vattel au XVIIIe siècle, a pour but de poser des limites à la force brutale, de réglementer la poursuite des droits que l'on revendique, ou la légitime défense, et d'apprendre à faire la guerre de façon à rendre la paix solide et durable. Il a été de nos jours commenté et coordonné par des savants et des jurisconsultes illustres ; il a provoqué d'heureux résultats et il doit aboutir, en fin de compte, à atténuer les rigueurs et à réduire les calamités de la lutte, c'est-à-dire à *civiliser la guerre*, suivant la belle expression de M. Ch. Lucas. La connaissance de ce droit, indispensable aux belligérants, est pour eux un élément de force et de discipline, et elle leur fournit une solution des difficultés avec lesquelles ils peuvent se trouver aux prises conforme à l'entente et à la pratique des nations modernes. L'ouvrage de M. Guelle présente sous une forme claire et méthodique l'ensemble de cette législation internationale ; il expose successivement les règles relatives aux préliminaires de la guerre, à la déclaration et à ses effets immédiats, aux hostilités et aux relations réciproques des belligérants, à l'occupation militaire et à ses conséquences pour les personnes et pour les biens, à la fin de la lutte, aux traités de paix et aux conquêtes. Un appendice est consacré à la question de la neutralité. Les principes posés par l'auteur et les commentaires dont il les accompagne sont justifiés et complétés par de nombreux exemples et des documents empruntés à la guerre de 1870 (Pedone Lauriel).

BEAUX-ARTS.

Le troisième et dernier volume de l'*Histoire générale de l'architecture*, publié par M. Daniel Ramée, comprend la période de la Renaissance et des temps modernes. Ce travail débute par un ensemble de considérations générales qui appartiennent, à proprement parler, à la philosophie de l'histoire et dans lesquelles l'auteur, après avoir retracé rapidement la décadence irrémédiable de l'art féodal, expose le mouvement d'idées qui provoqua la rénovation architecturale. Puis il étudie les manifestations successives de ce mouvement dans les divers pays de l'Europe, Italie, France, Allemagne, Pays-Bas, Angleterre et Espagne, et il montre comment le génie créateur et pratique des artistes de la Renaissance s'alliait heureusement, dans l'adoption des nouvelles formes, aux traditions de l'antiquité grecque et romaine. Il insiste longuement sur les trois premières contrées en indiquant avec détails leur état artistique durant le moyen âge, les causes et les origines de la rénovation moderne, ses diverses phases et ses styles variés. Son travail n'est pas une nomenclature sèche et chronologique des ouvrages d'architecture, mais un exposé rationnel des causes qui ont porté chaque siècle à adopter un genre spécial et à donner à son génie architectural une expression propre. Chaque chapitre est accompagné de la bibliographie des ouvrages qui font autorité sur la matière, et une cinquantaine de gravures reproduisent les monuments les plus caractéristiques signalés dans le texte (Ch. Dunod).

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Dans le récit de son voyage *A travers la Norvège*, M. L. Marcot nous fait connaître en détail trois contrées dignes d'attention, quoique peu fréquentées d'ordinaire par les touristes : le Danemark, la Suède et la Norvège. Les notes qu'il a prises au jour le jour et qu'il a publiées telles qu'elles avaient été écrites, après les avoir simplement mises en ordre, présentent un tableau pittoresque et animé des régions qu'il a parcourues ; elles décrivent leurs mœurs et signalent leurs monuments, leurs richesses artistiques et leurs curiosités naturelles. En dehors de leur originalité propre, les pays dont nous entretient M. Marcot méritent de nous intéresser par l'attachement sincère qu'ils ont toujours témoigné à la France (Berger-Levrault).

DIVERS.

L'important ouvrage que vient de publier M. Gabriel Charmes renferme l'histoire à peu près complète de la *Politique extérieure et coloniale* de la France, depuis le triomphe de la république jusqu'aux graves difficultés survenues à Madagascar et dans les mers de Chine. L'auteur fait comprendre l'origine et la nature de ces difficultés et signale les dangers que présenterait infailliblement la continuation des erreurs auxquelles on s'est laissé entraîner par inexpérience des affaires diplomatiques et par ignorance des questions de politique étrangère.

Dans les quatre études qui composent son travail,

et dont nos lecteurs connaissent déjà les principales, M. Gabriel Charmes met en lumière la situation qui nous fut faite par le groupement des nations européennes après notre rupture avec l'Angleterre; il indique la direction qui devait être donnée à notre action coloniale pour en assurer le succès et rappelle en détail les fautes qui l'ont compromise. Il insiste longuement sur la solidarité de la politique intérieure et extérieure, sur les obstacles apportés par les changements de ministères et par les caprices des majorités parlementaires à une diplomatie sérieuse et suivie, sur les rapports des lois militaires avec l'émigration et des lois religieuses avec les missions d'Orient. Il explique le rôle de ces missions, dont on ne paraît pas avoir jusqu'ici apprécié l'importance, et prouve nettement qu'elles constituent un élément indispensable pour le maintien et le développement de l'influence française.

M. Charmes, qui s'était montré, au début, partisan résolu de la politique d'expansion, n'a pas tardé à reconnaître que dans les conditions où elle était poursuivie elle provoquerait de sérieux mécomptes. Il constate aujourd'hui qu'elle est tombée dans un discrédit complet et qu'il est temps de la restreindre aux limites les plus étroites. Mais, s'il est d'avis qu'il faut s'arrêter par sagesse autant que par patriotisme dans la voie des entreprises coloniales, il estime qu'il faut le faire avec une extrême prudence et sans compromettre le bénéfice des lourds sacrifices supportés par la France. Son livre, qui est tout à la fois une œuvre de politique et de propagande, uniquement inspirée par l'amour du pays, se recommande par sa haute portée pratique à l'attention des diplomates et des hommes d'État.

Émile Raunié.

Faits divers

— La *Gazette anecdotique* publie une lettre inédite de Musset à Mme ***, à propos de vers qu'on lui avait faussement attribués.

« Madame,

« Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

« J'ai été à Nantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne; à Tours, où les pruneaux fleurissent; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace et où j'ai acheté un chapeau; puis finalement tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde; mais il s'y trouve en revanche de fort beaux bancs de sable et même des ornières; on va sur cette rivière en patache.

« Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne manquerai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

« Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau, et je vous remercie de vous en souvenir; quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables; mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père; il paraît qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là, et, quand cet enfant-là m'est né, j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence; c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille. »

— La bibliothèque de l'Université de Parme, l'une des plus riches de l'Italie en livres précieux et anciens, a été victime de vols si gigantesques qu'il est extraordinaire qu'on ne s'en soit pas aperçu plus tôt. Ces jours derniers un savant anglais arrivait à Parme pour consulter un manuscrit de la bibliothèque : on ne retrouva pas le manuscrit. Le bibliothécaire fit surveiller son personnel et prit sur le fait le secrétaire de l'établissement. Une perquisition opérée chez celui-ci amena la découverte de plusieurs centaines de volumes volés, et un inventaire porte à environ 5000 le nombre total des soustractions.

— Le professeur Gamurrini a découvert dans une bibliothèque un manuscrit provenant du mont Cassin et contenant une curieuse relation d'un pèlerinage en Terre-Sainte entrepris au IVe siècle de notre ère par une noble dame française ou plutôt gauloise. Ce curieux document a été publié dans la Revue italienne *Studi e documenti di storia e diritto.*

— Le *Journal* de Gordon a été payé au frère de l'auteur la somme de 130 000 francs. C'est, dit *le Livre,* le prix le plus élevé qui ait été donné en Angleterre pour un seul volume. Un éditeur parisien ayant demandé à acquérir le droit de traduction du *Journal* en français, les éditeurs anglais ont demandé 75 000 francs, qui leur ont été refusés.

— La *Nation* (New-York) étudie la proportion des mariages au chiffre de la population, pendant le dernier quart de siècle, pour les États des États-Unis où existent des statistiques complètes et dignes de foi. Dans le Massachusetts, la proportion des mariages, de 1850 à 1860, était de 21 par 1000 habitants et par an. Pour la période 1875-1885, elle n'est plus que de 17. Dans le Connecticut, les chiffres sont à peu près les mêmes que dans le Massasuchetts. Dans l'Ohio, le nombre des habitants a augmenté de 37 0/0; le nombre des mariages, de 26 0/0 seulement.

De ces chiffres et de quelques autres la *Nation* conclut à une sorte de révolution sociale dans les idées américaines par rapport au mariage. On se marie de moins en moins dans les classes aisées. En outre, les ménages ont moins d'enfants qu'autrefois. Les causes de ces changements sont de l'ordre économique. Les dépenses ont augmenté plus vite que les revenus; il n'y a plus équilibre entre les charges d'un père de famille et ses gains.

— La liste des souverains qui écrivent était déjà longue. Il faut y ajouter, paraît-il, la reine d'Italie. La reine fait de la critique théâtrale dans la *Gazzetta di Parma,* et elle a publié, il y a deux ans, un volume où il est aussi question de théâtre.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5652]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 10. (22e ANNÉE). — 5 SEPTEMBRE 1885.

AUTOGRAPHES

Collection d'Adolphe Crémieux (1)

LETTRES DE RACHEL

Nous arrivons à la plus curieuse correspondante de Crémieux, à Rachel.

Rachel était juive. Tout naturellement, elle dut rechercher la protection de Crémieux, chez qui frappaient tous ses coreligionnaires. Ses parents la conduisirent chez l'illustre avocat dès 1838. M. et Mme Crémieux furent tous deux séduits par cette nature supérieure, animée du feu sacré. Rachel était à peine une jeune fille, elle était frêle et maigre ; mais quelle grâce dans tous ses mouvements, quelle profonde ardeur dans ses petits yeux noirs, quelle finesse dans ses lèvres minces, quel ravissant sourire ! Une intelligence très ouverte, beaucoup d'esprit naturel, une ignorance absolue, un instinct merveilleux du théâtre, un organe splendide, tel était son bagage.

M. et Mme Crémieux s'attachèrent à cette jeune fille qui leur paraissait foncièrement honnête; elle devint l'enfant de la maison. Crémieux entreprit de l'instruire; mais il s'aperçut bientôt que tout travail sérieux était impossible. Rachel détestait écrire : au bout de quelques minutes elle se mettait à bâiller ; il n'y avait plus moyen de fixer son attention. Par la causerie, au contraire, par la lecture, on l'intéressait et elle n'oubliait plus ce qu'elle avait appris ainsi. Elle arrivait souvent le matin, et, soit dans le cabinet de l'avocat, soit dans le salon de Mme Crémieux, la leçon commençait. Les mots les plus simples l'arrêtaient parfois ; en lisant la Genèse, elle demanda ce que c'était que le firmament.

Crémieux lui faisait répéter et travailler ses rôles, sur lesquels elle lui adressait les questions les plus impayables, s'informant, par exemple, du rapport qui pouvait exister entre les personnages d'*Iphigénie* et ceux d'*Andromaque*. Était-ce le même Achille, le même Ménélas dont il était question dans les deux tragédies ?

Avant d'apprendre par Crémieux l'histoire de ce monde inconnu pour elle, Rachel s'en préoccupait peu ; elle apprenait son rôle et comptait sur ses admirables inspirations théâtrales pour la guider.

Le lendemain du jour où elle avait obtenu dans *les Horaces* un immense succès, elle dîna chez M. et Mme Crémieux, à côté d'un Bordelais enthousiaste qui lui dépeignit son bonheur d'avoir assisté à la représentation de la veille. « Venir à Paris pour trois ou quatre jours et avoir l'heureuse chance de vous entendre deux fois, c'est plus que ne peut espérer un pauvre provincial. Quelle splendide création que ce rôle de Camille! On ne sait à quel moment on doit vous admirer le plus, ou pendant les imprécations, qu'on n'avait jamais rendues avec cette fureur tragique, ou pendant que vous écoutez le récit de la mort de Curiace. Quelle merveilleuse pantomime au moment du *Qu'il mourût !* »

Rachel se pencha vers Crémieux, à la droite duquel elle était assise, et lui dit tout bas :

— Qu'est-ce que c'est que ça, *Qu'il mourût?*

— Chut! répondit Crémieux ; ne dites rien, nous en parlerons plus tard.

Lorsque tout le monde fut parti, Rachel, qui avait été l'héroïne de la soirée, se rapprocha de Crémieux.

— Sérieusement, lui demanda-t-il, vous ne savez pas ce que c'est que le fameux *Qu'il mourût?*

— Mais non, je vous assure.

— Que lisez-vous donc, quand vous apprenez un rôle ?

— Mon rôle et la réplique.

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 25 juillet, 8 et 22 août 1885.

C'est à la suite de cette aventure que Crémieux prit le parti de raconter à Rachel l'histoire des personnages qu'elle représentait.

Rachel avait plusieurs fois témoigné un grand désir de jouer le rôle de Phèdre; Crémieux l'en avait toujours dissuadée : « Vous êtes trop jeune, lui disait-il; vous ne pouvez pas encore comprendre le rôle. »

Un matin, Rachel arriva triomphante.

— Je sais le rôle de Phèdre. Voulez-vous que je vous le récite? Vous me direz ensuite si je ne le comprends pas.

Elle le récita effectivement d'une remarquable façon. Crémieux en convint; mais il restait convaincu qu'elle pouvait faire encore mieux.

— Connaissez-vous l'histoire de cette Phèdre, si coupable et si malheureuse, lorsque vous dites :

> Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
> Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

Connaissez-vous la triste destinée d'Ariane? Savez-vous dans quels égarements la fatale colère de Vénus a jeté votre mère? En un mot, vous a-t-on appris la légende de ce sang déplorable dont vous mourez « la dernière et la plus misérable » ?

— Non, répondit Rachel. Voulez-vous me raconter tout cela, mon cher papa Crémieux? Vous me ferez bien plaisir.

Impossible de refuser; mais comment faire un pareil récit à des oreilles que Crémieux croyait chastes et pures? Il commença pourtant et, confondant à dessein le fatal taureau avec le bœuf Apis, auquel les anciens rendaient un culte, il sortit sans trop d'encombre des amours de Pasiphaé. Quand il eut passé en revue, avec une exquise délicatesse, les aventures de la famille entière, Crémieux poussa un soupir de soulagement : il avait, dans un langage châtié, fait comprendre le rôle à son élève, qui lui dit :

— Voulez-vous que je vous récite de nouveau mon rôle?

Cette fois, ce fut bien cette superbe Phèdre antique, dévorée par la passion coupable qu'elle est impuissante à combattre, cette victime de la haine de Vénus, si admirablement belle dans son martyre amoureux que ceux qui ont eu le bonheur de la voir et de l'entendre ne l'oublieront jamais.

Crémieux fut stupéfait de cette transformation. Il lui permit de jouer *Phèdre*, qui fut un de ses plus grands triomphes.

La position de Rachel pendant les premières années qui suivirent son entrée au Théâtre-Français fut extraordinaire. Elle était recherchée par tous et reçue dans l'intérieur des familles, non seulement comme artiste, mais comme amie. Ces relations l'obligeaient à écrire des lettres, ce qui, vu son ignorance de l'orthographe, était pour elle un gros embarras. Dans les commencements, Crémieux fit les brouillons de beaucoup de lettres que Rachel fut censée écrire : la correspondance qui va suivre en fera foi. Souvent on lui disait : « Quelle femme extraordinaire que cette Rachel! Non contente d'être la première tragédienne du monde, elle écrit comme Mme de Sévigné. Voyez la délicieuse lettre que je viens de recevoir d'elle. » Et Crémieux lisait, sans sourciller, une lettre qu'il connaissait déjà — pour cause.

Des lettres de Rachel, il en avait une grande quantité, bien écrites par elle cette fois, sans souci du style ni de l'orthographe. Il en a malheureusement donné beaucoup; mais enfin ce qu'il en reste est fort intéressant et d'une authenticité absolue.

Nous les donnons par ordre chronologique et sans rien changer à l'orthographe.

I.

La plus ancienne est datée du 11 septembre 1839; c'est un simple bulletin de santé.

« Mes amis,

« Cela va beaucoup mieux, mais je suis encore bien faible. Voici les premières lignes que j'ai pu tracer depuis que je suis debout.

« Votre amie bien sincère,

« RACHEL FÉLIX. »

***

« J'arrive de la campagne, il est cinq heures du soir.

« Pardonnez-moi, mon bon monsieur Crémieux, si je vous écris au creyons, mais j'ai oublié mon nécessaire à Montmorency. Je ne sais ce que vous avez contre moi, mais depuis quelque temps vous ne venez plus me voir. Si j'ai pu vous offenser en quelque chose, faites-moi connaître le motif et je suis prête à réparer ma faute si faute il y a; mais si, au contraire, le tort vient de vous, eh bien, j'aime mieux, car votre pardon est assuré et le mien ne l'est peut-être pas.

« Bien des choses à Mme Crémieux; pour vous, toute l'amitié qui m'est possible de porter à quelqu'un... si vous venez.

« RACHEL FÉLIX. »

***

« 18 janvier 1840.

« Vous avez donc juré de ne plus voir votre fille? Ah! mon Dieu quél parents! ne m'avoir pas même écrit! cela est affreux, je ne pouvais penser ni croire à leur abandons; mais malheureusement je vois qu'il n'est que trop vrai. Quand à moi, mon amitié n'a point changé et ne changera jamais. Je suis donc encore votre petite amie Rachel, si vous le voulez bien. »

***

« Mon Dieu! mon Dieu! qu'allez-vous encore dire de moi? Toujours promettre et ne jamais tenir! Et pourtant il n'y a pas une heure encore que je devais et voulais me rendre

près de vous. Ma mère m'a conduit aujourd'hui chez Mme la duchesse de Berwick ; vers les quatre heures, elle me reconduit chez moi ; je la priai de me mettre à votre porte et qu'alors moi, je prendrais une petite citadine pour me remettre à la maison. Eh bien, mes chers amis, elle s'y refusa, me disant : « Votre mère vous a confié à moi ; il ne serait « pas convenable de vous amener autre part que chez vous. » Que devais-je dire? Rien, car il n'y avait rien à répondre, et, pour comble de malheur, le domestique sonna lui-même à la porte et dit à ma mère : « Madame, voici votre fille que « Mme la duchesse de Berwick vous rend. » Il était trop tard pour me rendre chez vous ; ne me maudissez pas, mais *plaignez-moi* (1).

« Mille baisers pour deux.

« Votre dévouée et sincère,

« RACHEL. »

***

« Bonjour, mes bons amis,

« Comment vous portez-vous? Bien, je l'espère. A propos de Mme J. de Rodchild, j'ai fait de nouvelles tentatives *en sa faveur,* et par conséquent en ma faveur : rien, rien...

« Je n'ai rien obtenu de la bonté d'un père.

« Si je puis trouver un moment demain pour voler chez vous, je serai heureuse. Je vais me promener aujourd'hui avec Mme la duchesse de Berwick et je vous dirai bien des choses qui me concerne.

« Votre sincère et dévouée,

« RACHEL. »

« 29 janvier 1840. »

***

« Mon Dieu, qu'allez-vous penser de moi? Et pourtant il n'y a pas de ma faute. M. Vidal vient de me jouer un tour abominable. Ce matin, ne recevant aucun billet pour ce soir, j'ai envoyé ma mère. Le croiriez-vous? pas une loge! Et pour excuse il dit que tout était loué depuis cinq jours. J'en ai voulu une pour mon argent : impossible ; ma mère en a reçu une des premières du n° 34, mais affreuse et que je n'oserais vous proposer, si elle était à moi. Je ne sais comment je vais jouer ce soir, car depuis ce matin je suis malade, rien que des personnes qui viennent m'ennuyer, et jugez de mon chagrin, obligé de leur refuser à tous. Pardon, pardon.

« RACHEL. »

***

« Oh! pour cette fois je suis coupable, bien coupable ; mais voyez combien j'ai de l'amour-propre : je ne puis croire que vous m'en punirez et pourtant je mérite tous les châtiments les plus durs que Dieu a inventé, mais non celui de perdre votre amitié, car il faut punir, mais non tuer. J'attends un petit mot de réponse avec la plus vive impatience.

« Celle qui vous aime quand même,

« RACHEL.

« 3 mai 1840. — Il est minuit. »

***

« Pardon, mon cher monsieur Crémieux, si je n'ai pas répondu de suite à votre lettre d'hier soir, car, au moment même où je l'ai reçue, ma mère revenait de chez M. Casimir Delavigne pour le même motif.

« Ma mère a absolument voulu que j'allasse moi-même réparer ma faute. Comme j'ai trouvé cela très juste, je me suis empressée d'y aller ce matin, près de midi ; que voulez-vous que je vous dise de plus? Il a été charmant pour nous et a bien voulu oublier l'impolitesse que nous lui avions faite hier bien innocemment et j'espère que dans peu nous aurons la lecture.

« Quand à vous, je crois et le désire vivement, vous ne tiendrez pas ce que vous m'avez écrit si méchament : il est impossible qu'un bon père abandonne ainsi son enfant. S'il avait manqué à l'honneur, très bien ; mais une promesse, un rendez-vous (qui n'a pas eu lieu)!

« Décidément, mon père, le cas n'est pas pendable. Revenez me voir ou sans cela, garde à vous!

« Votre amie très affectionnée,

« RACHEL. »

***

« Mon cher monsieur Crémieux,

« Dans le plaisir que je me promettais au milieu des vôtres, j'avais oublié un engagement pris avec M. Berryer. Une invitation en bonne forme est venu contrarier mon jeudi. Si le grand orateur pouvait lire en mon cœur, il me rendrait bien vite ma parole, car il *m'aime un peu pour moi;* j'avoue avec naïveté que je suis une ingrate et qu'il m'est impossible de lui donner ce que vous avez su prendre. Ainsi donc, étant l'ami de cœur, c'est à vous à faire le sacrifice, si sacrifice il y a. Un chagrin à deux est, dit-on, moins affreux. Eh bien, si cela est vrai, consolez-vous-en, me laissant la plus grosse part sans crainte de vous tromper.

« A vous toute dévouée,

« RACHEL.

« J'espère bientôt redemander mon dîner. »

On voit par ces billets que Rachel était constamment obligée de dépenser force grâces et protestations de tendresse pour réparer une série continuelle d'oublis et de promesses négligées. Chez elle, la première impulsion était toujours excellente : dans son désir d'être agréable, elle s'engageait formellement, quitte à se dégager sans aucune façon au dernier moment. Il en était de même de son humeur généreuse : elle offrait volontiers et de bon cœur ; mais, si on hésitait à accepter, si par délicatesse on refusait d'emporter soi-même l'objet donné, on était assuré de ne jamais

(1) Tous les mots soulignés dans les lettres que nous citons le sont dans l'autographe.

le recevoir : ou bien elle oubliait, ou bien la réflexion corrigeait le premier mouvement.

A côté de cela, une grâce et une gentillesse très séduisantes, de véritables *chatteries* auxquelles on ne résistait pas.

Un de ses amusements, chez M. et Mme Crémieux, était de faire réciter à leurs enfants la grande scène d'Esther et d'Assuérus :

... Sans mon ordre on porte ici ses pas!

La petite fille, qui avait alors quatre ou cinq ans, avait une façon de dire :

Mes filles, soutenez votre reine éperdue;
Ze me meurs!

qui faisait le bonheur de Rachel. Un dimanche soir, elle jouait Esther. Elle envoya une loge à M. et Mme Crémieux et, au moment de la fameuse scène, elle regarda ses amis en lançant un *Ze me meurs!* qui les amusa fort et qui dut étonner le public.

Mais reprenons la correspondance :

« Mon cher monsieur Crémieux, votre sœur est plus aimable que vous, vilain homme que vous êtes! Ah! vous êtes fâché, et pourquoi? Je n'en sais rien ; mais vous me renvoyez un volume sans m'écrire un misérable petit mot. Vous dites que j'aurais dû vous rendre au moins une petite visite; vous avez raison; mais est-ce moi, suis-je maîtresse? Si je n'avais plus été malade, je me serais sauvé de la maison paternelle une petite heure; mais il m'est impossible encore de sortir seul. Mais vous ne voulez pas entendre raison. Allez, vous êtes un méchant, un infâme, etc., etc.

« Dès que je le pourrai, je viendrai réclamer mon pardon; ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que le criminel est innocent.

« J'espère bien que ma mère Crémieux n'est pas aussi fâché et aussi dure que vous.

« Adieu, méchant; pour vous punir, je ne vous embrasse pas.

« RACHEL. »

*
* *

« Le monde m'assiège; il m'est de toute impossibilité de vous embrasser encore une petite fois; je suis bien malheureuse, n'est-ce pas? Mais je demande encore un petit service. Mlle Dejazet m'écrit à l'instant une lettre charmante que je vous envoie : une réponse, de grâce, mais bien aimable, car je refuse son invitation; dites-lui bien que j'en suis désolée et que tout n'est pas perdu ; ce sera pour une autre fois. Mais une lettre comme il y en a peu, car elle la fera voir à tous ses camarades.

« Mille baisers pour vous,

« RACHEL. »

*
* *

« Mon cher et tendre monsieur Crémieux, je viens de passer une nuit affreuse. A sept heures du matin seulement j'ai senti ma paupière se fermer; ne pouvant point dormir, j'ai appris tout le rôle de Rodogune. Vous voyez que mon temps a été au moins bien employé; mais voici pour moi le revers de la médaille, c'est que je ne puis aller vous embrasser à trois heures comme nous en étions convenus — non de vous embrasser, mais de vous voir.

« Rose (1), qui vous remettra cette lettre, vous affirmerat ce que je viens de vous dire; elle ne m'a pas quittée et me faisait de temps (en temps) un sermon entre les dents, peu éloquent; mais il avait pour moi un certain charme : c'est qu'il partait du cœur.

« J'ignore l'adresse de M. Ségalas. Faites-moi le plaisir de lui faire parvenir cette lettre. Je voudrais, moi aussi, une petite lettre de refus pour Mme Walch. Ma semaine est vraiment trop fatiguante. Je joue Marie Stuart mardi prochain; je ne pourrais accepter sans accident pour la Comédie-Française : faites-la donc remplie de grâce et de regrets. Le duc de Noailles vient me faire visite; je n'ai plus que le temps de vous dire que je vous aime à la folie.

« Votre petite amie,

« RACHEL.

« 31 janvier 1841. »

*
* *

« Mon bon et aimable monsieur Crémieux, j'ai oublié de vous dire hier que j'avais reçu une gratification de M. Duchâtel et je désirerais le remercier : la somme était de mille francs; ainsi qu'à Mme la duchesse de Berwick, que je n'ai pas vue depuis quelques mois; mais, comme elle n'est pas venue encore nous voir à la campagne comme elle me l'avait promis, je crois qu'elle est fâchée contre moi, et, ne recevant aucun petit mot d'elle, j'ai pensé que mes visites peut-être l'importunait.

« Dites-lui bien tout cela (dans) la petite lettre que vous allez répondre. S'il vous était possible de m'envoyer ces deux brouillons de suite, cela me rendrait un immense service, car je pars à midi et je désire envoyer de Paris.

« Tout à vous de corps et d'âme.

« Votre troisième fille,

« RACHEL. »

II.

Nous arrivons au premier voyage que Rachel fit à Londres, voyage triomphal dont elle va envoyer les échos à son *secrétaire* Crémieux. Elle fut reçue et admirée chez la reine, et toutes les familles de l'aristocratie anglaise l'accueillirent non comme une actrice, mais comme une femme de génie qui les honorait en venant chez elles. Sa tenue, du reste, fut parfaite. Elle fit, en public, tout ce qu'il fallait pour entretenir les illusions des Anglais, fort sévères sur le chapitre mœurs, et pour entretenir aussi les illusions affectueuses de M. et de Mme Crémieux.

(1) Rose était une femme de chambre que Mme Crémieux avait donnée à Rachel et qui resta auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Elle se dédommagea de cette contrainte dans le particulier. On sait que le soir où elle revint de chez la reine mère, elle trouva à son hôtel joyeuse compagnie de cabotins qui l'attendait. Elle enleva de ses épaules un superbe cachemire que la reine lui avait fait poser de peur qu'elle ne prît froid, et, se jetant sur un canapé : « Oh! mes amis, s'écria-t-elle gaiement, que j'ai besoin de *m'encanailler!* »

Voici les lettres écrites de Londres :

« Mes chers amis,

« Je vous vois d'ici faisant la moue à ma lettre un peu en retard; mais j'aurais voulu vous voir avec moi à Londres pour juger vous-mêmes s'il me restait une seconde pour me reposer. Dès mon arrivée, j'ai vite porté mes lettres de recommandation et j'ai été accueillie de la manière la plus flatteuse par chacun; puis ils m'ont rendu leur visite, et alors ça n'a pas décessé jusqu'au moment où je vous écris. Il est sept heures, et à Londres on ne fait plus de visite à cet heure là, heureusement pour moi. Si vous avez été voir ma sœur, elle se sera sans doute plaint à vous, car elle n'a pas eu encore de nouvelle de moi ainsi que mes autres petits enfants (1).

« Me voilà donc installée à Londres ; j'ai donné deux représentations qui sont *Andromaque* et *les Horaces*. J'ai fait ma première apparition dans le rôle d'Hermione et je vous assure que ma frayeur était immense, frayeur qui s'est heureusement évanouie dès ma seconde scène. Mon entourage n'a été que pour me mieux faire ressortir (2). Ma troupe seule a eût quelques désagréments. Je ne puis vraiment, avec la meilleurs volonté que j'ai de vous bien dépeindre mon succès, vous en donner une idée. Lisez les journaux anglais, cela vous en donnera un aperçu. Je ne voudrais presque pas vous dire même ce que je vous dis. Mais n'êtes-vous pas ce que j'aime le mieux au monde? Alors je puis me permettre ce que ma modestie de jeune artiste ne me permettrait pas avec d'autres personnes. Les Anglais ont très bien compris et senti les plus petites nuances: il est vrai de dire aussi que la crême de la société anglaise assistait à cette première représentation. La salle était éblouissante de toilettes et de jolies femmes; les lionnes et les lions m'ont fait une entrée des plus brillantes; aussi disent-ils n'avoir jamais vu en Angleterre un succès pareil au mien. La seconde pièce, qui était *Horace,* a achevé de me confirmer que j'aurai des saisons heureuses à passer chez les Anglais. On m'a rappelé; les chapeaux, les mouchoirs des dames s'agitaient en dehors des loges; les bouquets, les applaudissements ont terminé cette soirée qui m'a rendu malade par les émotions diverses qu'elle m'a fait éprouver. Je fais mon troisième début vendredi prochain dans le rôle de Roxane, et ils redemande déjà les deux premières tragédies que j'ai joué. Un engagement des plus brillants vient de m'être offert pour la saison prochaine. Je n'ai point encore signé parce qu'il y en a deux qui se dispute *ma proie;* les soirées, les diners ne tarissent pas; j'en refuse beaucoup, mais encore y a-t-il des exceptions nécessaires. Quant à ma santé, j'avoue qu'elle pourrait être un peu meilleurs qu'elle est en ce moment; le climat de l'Angleterre n'est pas favorable à ma santé. Les brouillards semblent pourtant nous quitter pour quelques jours; mais il pleut continuellement depuis que nous sommes arrivés. La traversée a été heureuse; pour ma part je n'ai point été trop malade.

« Voilà, mes chers amis, comment je me trouve ici. Il ne manque plus qu'une chose à ma joie entière : c'est de savoir que vous ne m'en voulez pas et me croire toujours votre bien sincère et dévouée

« RACHEL.

« Londres, ce 16 mai 1841. »

***

« Obligez-moi, mon cher monsieur Crémieux, d'écrire aux deux personnes dont je vous ai parlé à Paris, M. Génie et M. Duponchel, puis à Mme la duchesse de Berwick, qui sera si heureuse d'apprendre mes succès en étranger, ainsi que Mme la vicomtesse de Noailles et de Mouchy, sa fille. Si j'ose tant vous demander, c'est que je me sens bien loin de vous et le courage est plus grand. Écrivez-moi une longue lettre qui me donne bien vite de vos nouvelles. Je me casse la tête pour rapporter quelque chose de Londres à ma bonne maman Crémieux. Je vous embrasse de toute la force dont je suis susceptible et vous prie de m'en dire autant. »

***

« Mon cher monsieur Crémieux,

« Vous ririez vraiment si vous pouviez voir l'atitude que j'ai prise pour vous écrire. Il est minuit et demi; Mlle Larché, sa mère et quelques (uns) des artistes qui joue dans mes représentations viennent de me quitter. Ce n'est pas une fort bonne compagnie : aussi ai-je pris mes précautions et ne les ai-je invités que le soir, vers les neuf heures, et où personne de la société ne vient me faire visite.

« Pour en revenir donc à mon atitude, je suis dans mon lit trois oreillés pour me soutenir les reins, un petit buvard sur mes genoux, l'encre, le papier, etc., et la bougie serrée par mes deux *jambes,* expression peu élégante, mais naturelle. D'ailleurs, j'ai cherché et n'ai pu trouver mieux; si par hasard, chemin faisant, vous en rencontriez une meilleure, daignez me l'envoyer; ma carrière est longue encore à parcourir et peut-être trouverai-je une occasion pour la placer convenablement. Quelle bavarde! devez-vous penser. Une chose pourtant doit vous plaire en tout ceci, c'est que je me porte bien. Ma santé est, je crois, rétablie et je me sens aujourd'hui aussi joyeuse que quand je me trouvais avec vous dans ma petite chambre rouge où nous parlions théâtre, que vous me faisiez mes petites lettres. Je dis petites

(1) Son frère Raphël et ses trois autres sœurs Rebecca, Lia et Dinah.

(2) Chose étrange chez une grande artiste, Rachel s'accommodait fort d'être mal entourée. Un jour que Crémieux regrettait de ne l'avoir pas vue jouer avec Talma, elle s'écria : « J'aime bien mieux qu'il n'ait pas vécu de mon temps! »

pour ne pas vous décourager, car il va vous falloir m'en écrire bien d'autres...

« Mais d'abord causons un peu de Londres, de ceux qui s'y promènent, du temps qu'il fait, de mes nouveaux succès; puis après il faudra vous exécuter et écrire.

« Londres est une ville charmante, mais pas pour y vivre longtemps. O liberté de France, où es-tu? Les rues sont magnifiques; mais pour s'y promener, impossible. « Cela est de « mauvais goût, dit l'un. — Ne faites pas cela, dit l'autre. » Les balcons ne manquent pas à Londres, mais en revanche personne n'oserai s'y mettre. Veut-on mettre un chapeau? S'il n'est de la couleur convenue, il faut bien se garder de le porter si vous ne voulez pas être huée. Quand au temps, il est moins capricieux ; il pleut beaucoup moins et cela le rend plus joli. J'ai si peu de loisir pour la promenade que je n'ai vu encore que Windsor depuis vingt-quatre jours que j'habite l'Angleterre.

« Nous y sommes allés avec le chemin de fer. Quelle différence avec le nôtre! Comme celui-là est bien plus confortable! Ce petit voyage m'a plu extrêmement et a contribué à rétablir, je crois, ma santé un peu détruite par ce changement subit de climat. Que vous apprendrai-je sur Windsor, vous qui connaissez Londres et tous ces environs aussi bien que les Anglais eux-mêmes?

« Mes succès vont toujours croissants; le rôle d'Hermione, qu'on a désiré une seconde fois, a obtenu, si c'est possible, un triomphe encore plus grand que la première représentation. *Bajazet* les a ravis ; mais je suis moins contente de ce dernier rôle. J'ai demandé au directeur de me faire rejouer cette dernière pièce et il a accepté avec beaucoup d'empressement. La recette a été de 24 000 francs. La dernière d'*Andromaque* s'est monté à 26 000 et quelques guinées; demain, vendredi 28, je donne *Horace*, qui a été demandé par les grandes maisons de Londres.

« La reine, qui n'avait pu encore me faire l'honneur de sa présence, vient demain. En vérité, si elle n'est point venu plus tôt, c'est que cela lui a été tout-à-fait impossible; l'anniversaire de sa naissance à tout mis Londres en dessus-dessous. Je suis aussi invité chez elle dans les premiers jours de la semaine prochaine; elle fixera la datte, je l'ignore encore. Je vais demain aux courses d'Epsom, engagée par lord Normamby. J'ai dîné chez lui le 23; c'est le ministre de l'intérieur; il est marié et sa dame est remplie de bontés pour moi. Je dois me promener avec elle samedi prochain; elle doit me présenter à sa mère.

« Les rôles que je joue au théâtre étant les plus fatiguants de mon répertoire, je suis obligée de prendre plus de repos et de n'aller dans le monde que deux fois par semaine, car, si je consentais à me rendre là partout où l'on m'appelle, il faudrait commencer ma toilette à onze heures du matin pour tous les concerts où l'on me désire. J'ai donc fait un choix et je vous prie de croire que le Cercle est peu nombreux, mais qu'il y en a peu de ce genre. J'ai dit des vers chez la comtesse Jersey, chez la marquise Ailesbury, chez la comtesse Cadogan.

« Voilà où j'ai répété. Quand aux diners, je les refuse en grands nombres. Ah! j'oubliais! j'irai chez lord Palmerston, chez le comte Clarendon, chez lord Lovelace; puis j'ignore les noms des autres personnes où je suis demandée. Le duc de Wellington m'a fait beaucoup de compliments à la soirée de lady Jersey et est venu me faire visite le lendemain. Cela n'a pas été un de mes plus minees succès à Londres. Voilà pour le moment tout ce que j'ai à vous apprendre. D'ailleurs ne croyez-vous pas qu'il soit temps de vous donner la clef des champs? Je veux bien, à la condition que vous allez écrire à toutes les personnes que je vais vous nommer et me les envoyer de suite, afin que j'ai le temps de les faire parvenir avant ma dernière représentation ; d'abord à Mme Duchâtel, à M. Bulay, notre commissaire royal, qui serait très fâché si je ne lui donnais auqu'un signe de vie et très flatté si je lui écris mes succès en Angleterre; d'ailleurs il affecte de ne pas parler de moi dans ces journaux, et cela l'obligera peut-être à me faire une politesse; ensuite à M. le duc de Noailles, qui mérite bien que je lui écrive un petit mot aimable pour tous les refus qu'il a ressus à ma porte. Je crois que d'envoyer aussi quelques lignes à Mme de la Redorte cela serait bien; elle m'a répondu un billet charmant, rempli de grâce et de bonté, à la lettre un peu fier, mais toute naturelle que vous m'avez dicté. Sa réponse, je l'ai reçue à Paris. Mettez un mot pour la duchesse d'Abbura sa mère. Voilà tout, soyez content.

« Je n'ai rien terminé pour l'engagement de la saison prochaine; j'ai pensé qu'il ne fallait pas trop s'empresser, et les Anglais aiment la résistance, je les connais déjà (*je vous connais*), et laissez faire à moi, je tiens à les avoir longtemps et bien. Mon bénéfice est fixé pour le 4 juin : *Marie Stuart*. J'espère qu'il sera beaux comme argent et j'avoue que pour cette fois seulement j'y tiens. Je n'aurai cette argent donc qu'au moment de mon départ et ne pourrai l'envoyer à *mes petits créanciers*, mais j'espère avoir assez de temps en passant par Paris pour me rendre à Marseille, pour aller arranger et acquitter mes dettes avec les personnes qui ont bien voulu me promettre de m'indiquer comment il faudra arranger tout ça.

« Au revoir donc, à bientôt. Je ne vous envoie plus de baiser, j'aime mieux vous les donner à mon retour à Paris. Les quelques lignes de ma bonne et tendre Mme Crémieux m'ont fait un bien immance (plaisir). Je ne parle pas de votre lettre à vous : il me faudrait récrire encore deux ou trois pages et je dois me rappeler avec regret que je vous ai donnée la clef des champs.

« Votre toute sincère et dévouée,

« RACHEL.

« Dites à mon petit ami Gustave que je croyais bien ne pas l'avoir oublié dans ma dernière lettre, que j'ose espérer mon pardon et qu'il comprendra comme un grand garçon que ma (vie) si agitée à Londres me fait commettre bien des fautes involontaires.

« Ils est prêt de quatre heures du matin.

« Londres, 27 mai 1841.

« Ah! mon Dieu, j'allais m'attirer encore une ennemie. Bonjour, ma chère Mathilde; je t'embrasse bien et te prouverai à mon retour que j'ai pensé à toi.

« RACHEL. »

***

« Mes chers amis,

« A peine avais-je fait partir ma dernière lettre qu'une maladie assez grave, mais non dangereuse en ce moment, avait arrêté le cours de mes représentations. Le nom de cette maladie est *hemmorrhagie*. J'ai gardé quatre jours le lit et à ma première sortie ma faiblesse était extrême; enfin je reçois votre bonne réponse et me voilà sur pied, aussi forte et aussi saine que quand je vous écrivai ma dernière. La reine mère m'a reçu mercredi 2 juin; la reine régnante m'a beaucoup applaudie et m'a fait beaucoup de complimens devant toute sa cour assemblée. Après la soirée, une des dames d'honneur m'a couverte d'un châles des Indes des plus magnifiques, de la part de Sa Majesté la reine mére; le lendemain, j'ai reçu lady Normamby, femme du ministre de l'intérieur, qui venait m'engager à passer la soirée de jeudi prochain 10, à Windsor, chez la reine Victoria, ce qui prouve, il me semble, qu'elle a été assez satisfaite de ma soirée passée chez sa mère. Comprenez-vous toute ma joie, tout mon bonheur? Mais je suis si faible encore que je vais abréger le plaisir que j'éprouve à vous raconter tous ces succès qui me rendent bien fière, mais non orgueilleuse.

« S. M. la reine a exprimé à lady Normamby le désir d'avoir ma signature dans son petit album; j'en ai fait part à quelques personnes des mieux posées; elles m'ont conseillée d'écrire une petite lettre à Sa Majesté le lendemain de la soirée de Windsor. Mon cher monsieur Crémieux, vous voyez que, malgré les grands progrès que je fais dans le style, il me faudra cette fois encore avoir recours à vos complaisances éternelles.

« Mais voilà bien autre chose qui arrive. Cette maudite maladie a retardé mes représentations et j'en dois trois encore au directeur. M. Laporte, qui paraît satisfait de mes soirées données sur son théâtre, a saisi cette occasion pour me demander de finir la saison chez lui, qui serait jusqu'au 15 juillet. Le médecin m'engage fortement à ne pas aller à Marseille, les grandes chaleurs de ce pays pouvant m'être funestes. Ici je suis installée; M. Laporte (directeur), payant le dédit de Marseille, qui est de 15 000 francs, continue les trois mille 500 par représentations. Tout bien décidé, je reste à Londres jusqu'au 15 juillet; ma santé véritablement m'oblige à renoncer à Marseilles; mon bénéfice est fixé décidément pour le 11 de ce mois. Mon père fera une petite excursion à Paris pour arranger ces affaires et il vous apportera des nouvelles de Londres.

« Ne faites pas voir cette lettre à Sarah; elle est jalouse de la longueur de vos lettres et du peu de lignes que je lui envoie. Dans la lettre que vous écrirai à la reine, ne parlez pas du désir qu'elle a témoigné d'avoir un autographe de moi; c'est autre chose, mais que j'ignore complètement. Je vous embrasse beaucoup. J'accepte votre dîner, et non seulement je dînerai, mais je vous demande asile à l'avance pour pendant les quelques heures que je dois passer à Paris. Mes amitiés à mon petit Gustave et à Mlle Matilde. Veuillez aussi me rappeler au souvenir de Mme Max, à qui je donne aussi un baiser sur la main.

« Maman, papa vous disent les plus belles choses du monde.

« N'oubliez pas son café, surtout après son dîné chez vous. »

***

« Mon cher et tendre monsieur Crémieux, je vais bien, mais tout à fait bien, et pourtant mon indisposition était grave et *point du tout un malaise naturel*. Ce nouveau climat ou je n'étais pas abitué avait fait une révolution complète chez moi; mais, après la guerre, la paix, et voilà où nous en sommes.

« Il est trois heures du matin; ce soir je vais à Windsor chez la reine d'Angleterre et le cœur me bat déjà; aussi fais-je ma petite correspondance, car il me serait plus qu'impossible de trouver le sommeil en ce moment. J'ai déjà fait usage de mes petites réponses de refus; je suis accablée d'invitations et décidément je renonce à toutes excepté là où je ne puis en conscience refuser de me rendre. N'ayant pu me résoudre à prendre de l'argent et en étant fort aise de cela, je puis refuser sans trop de gêne; d'ailleurs le secours de ma santé est toujours ce qu'il y a de mieux en pareil cas. J'ai reçu une réponse charmante de M. Buloz à la lettre que je lui ai envoyée dernièrement; je vous l'envoy; il en désire une seconde plus détaillée. Chargez-vous, comme toujours, de ce soin, vous qui savez maintenant aussi bien que moi les détails de mes succès à Londres. Oui, dites-lui que la reine en effet a fait racheter mon congé de Marseilles par M. Laporte (directeur) et payer le dédit de quinze mille francs. Il veut sans doute en faire un article de journal; il faut le madouer et le tenir dans ces bons sentiments. Au bas de la dernière j'avais mis un compliment pour MM. Bonnaire; ne les oubliez pas encore cette fois ainsi que Mme Buloz. Je fais en ce moment l'étude du rôle de Frédégonde; dites-lui en quelques mots, ah! et que je reste à Londres jusqu'au 15 juillet. De là j'irai de suite à Bordeaux et serai de retour, bien sûr, à Montmorency, comme il me le recommande, vers le 15 août, que malheureusement cette dernière indisposition m'avait retardé de deux semaines au moins.

« Voilà ce que j'espère donner l'hiver prochain sur mon cher théâtre de la rue Richelieu: Chimène, Frédégonde et Jeanne d'Arc. Ces trois rôles sont sçus, mais pas tout à fait composés; mais le plus fort est fait. Ah! si vous saviez comme je suis heureuse en pensant déjà à ce charmant hiver prochain, quelles émotions diverses je vais éprouver et comme je vais travailler! Ah! la gloire! la gloire! c'est la plus belle chose après Dieu!

« Sarah vient me trouver à Londres. Ces professeurs sont

en congé; ici elle verra les Italiens; moi, elle me fera rire quelquefois; elle (est) si gaie et si gentille quand elle veut! Puis elle verra Londres. C'est une belle occasion qu'il serait fâcheux de manquer et, à vous parler franchement, je ne suis pas trop fâchée de vous la retirer en ce moment. Je m'aperçois que vous commencez à vous faire à elle et j'aime autant que cela n'ait pas de suite (je ne suis point fâchée de vous glisser cela), moi étant loin de vous.

« A qui ai-je à écrire? Cherchons. Vous me parlez de Cavé; j'y ai pensé et, comme il connaît mon style, je lui en ai envoyé sans crainte; il m'a répondu une petite lettre charmante. Un petit billet à ce brave Milbert, qui m'a écrit deux fois et à qui je n'ai pas répondu : il est si heureux de mes succès, lui, qu'il faut bien lui en avoir de la reconnaissance. Ils sont si rare, ceux qui sont véritablement content! Dites un mot aimable à ce brave veillard comte de Cherval. Je désire beaucoup savoir comme il se porte; il est bien vieux. M. Defresne m'a écrit aussi deux ou trois fois; faut-il lui écrire? Voyez; c'est vous que cela regarde puisque c'est vous qui écrivez, mon aimable et bon secrétaire. Lady Normanby, dont je vous ai parlé dans quelques (unes) de mes lettres et qui est si charmante pour moi ainsi que son mari, a exprimé à ma mère, l'autre jour, en lui faisant visite, le désir qu'elle aurait d'avoir une lettre de moi. Ce serait donc avant mon départ de Londres, pour la remercier de toutes les bontés qu'elle a eu pour moi et de sa grâce à faire les choses.

« Mon bénéfice passe positivement le 14, qui tombera lundi prochain; je fais beaucoup d'économies et *j'espère n'avoir plus de dette à ma majorité*. On a dit dans un journal de Paris, je ne me souviens plus lequel, que j'avais reçu une assez belle somme d'une lady où j'avais récité des vers. Si vous pouvez faire démantir cela, vous me ferez un grand plaisir, car rien n'est plus faux; j'ai refusé tout espèce d'argent; ce n'est pas pour m'en glorifier, mais, puisque cela n'est point, il est inutile de dire des faussetés. Je me suis fait, comme à Paris, des amis dans le (monde) et non des cliants, comme fond les chanteurs chez qui je le conçois; quand à moi, je le crois au dessous de ma *dignité de princesse tragique*. N'êtes-vous pas de mon avis, mon cher monsieur Crémieux?

« Quatre heures sonnent et je ne suis point encore dans mon lit. N'importe, il faut que je prenne encore le temps de vous embrasser tous et de me coucher bien vite si je ne veux pas avoir une scène horrible de la mère Félix, à qui le climat d'Angleterre n'est pas, à ce que je crois, très favorable aussi, car elle a le verbe bien haut à Londres; mais elle n'est pas trop méchante, en vérité.

« Je vais m'informer chez tous les grands seigneurs que je connais déjà s'ils ne pourraient pas avoir un procès pour l'amour de moi et je suis bien sûr que vous seriez leur avocat. Ah! bonsoir, bonsoir; les yeux se ferment malgré moi. Mes compliments empressés à M. et à Mlle Mathilde et Gustave. C'est que je ne les veux pas pour ennemis, diable! j'en ai trop.

*
* *

« Oui, mon bon monsieur Crémieux, je vous avais promis de vous écrire de suite après ma réception chez la reine à Windsor; mais, en vérité, la force manquait à ce désir pressant de vous apprendre mon nouveau triomphes. Je vous le répète à vous seul, je parle de mon triomphe, car les autres prendraient pour orgueil une franchise toute naïve avec vous, que je répète aimer plus que tout au monde après mon art, et vous le comprendrez puisque c'est encore à lui que je dois le bonheur de vous connaître (ne montrez pas cette lettre à mon père).

« Oui donc, mon triomphe! A neuf heures, un beau carrosse de S. M. la reine m'attendait pour me transporter dans cette vieille et magnifique tour de Windsor. Pendant ce petit trajet de l'hôtel au château, je croyais rêver; mais non, tout cela était vrai; je dessendais bien d'un équipage appartenant à Victoria et je me vis bientôt dans les salles des *Mille et une nuit*. La reine avait ce jour même un couvert de cent personnes; j'ai donc pu me promener quelque temps dans ces galeries, qui, malgré l'illumination, représentent encore les scènes tragiques qui s'y sont passées. A dix heures on nous annonce S. M. la reine : quel changement subite s'oppère sur chaque visage! On voit déjà que l'un cherche son compliment composée depuis huit jours; l'autre prend une phisionomie toute gracieuse. Tous se lèvent; la reine entre lentement, jete un regard charmant de tous côté, salu la société et prend place au milieu de l'assemblée muette, observant son moindre jeste. Les voilà donc enfin assis et moi attendant les ordres de la reine. Bientôt je vois arriver un grand homme maigre : c'était le grand chambellan, qui me dit en assez mauvais français que la reine attendait. Ma peur redouble; mais enfin il fallait vaincre ou mourir. D'ailleurs je commençai par le second acte de *Bajazet* et je vis que, bien malgré moi, il me fallai composer mon visage et faire comme beaucoup de ceux qui m'entouraient.

« Un petit bonhomme de la troupe tragique avait accepté avec empressement l'honneur d'aller à la cour d'Angleterre et à me donner la réplique pour me prouver sa reconnaissance. Roxane, la scène d'ironie entre Pyrrhus et Hermione ont obtenu des applaudissements unanimes, ce qui ne se fait jamais à cause de l'étiquete; mais Sa Majesté la reine a bien voulu commencer et donner le signal. J'ai terminé cette brillante soirée par le 3e acte de *Marie Stuart*, qui a charmé la jeune reine au dernier point. C'est elle qui me l'a dit; elle me fit demander et me dit qu'elle avait éprouvé encore plus de plaisir à m'entendre répéter à Windsor que chez la reine douarrière, quoiqu'elle en eu déjà éprouvé beaucoup cette première fois, et termina par un fort joli bracelet où son nom était gravé ainsi que la date. Voilà surtout ce qui m'a plu dans le présent. La reine se retira; il était minuit passé. On recommença la même cérémonie qu'au commencement.

« Ainsi fini pour moi cette soirée brillante et si honorable pour tout le cours de ma carrière. On m'avait préparée un splendide soupé que je ne touchai pas, tant j'étais accablée par la fatigue, les émotions diverses et la chaleur accablante qui existait dans cette chambre qui

avait contenu près de trois cent personnages les uns plus illustres que les autres.

« Combien je fus heureuse lorsque je me trouvai dans mon lit! Le lendemain, je vis arriver ma sœur Sarah, qui n'avait pu nous attendre à Londres et qui nous venait retrouver à Windsor. Je lui racontai bien vite mon succès de la veille; jugez de sa joie; la mienne n'était pas moins grande, je vous assure, en la voyant près de moi, car tant de bonheur était trop pour moi seul; il me fallait le partager. Nous partîmes ensemble pour Londres; elle eut l'honneur aussi d'aller jusqu'au chemin de fer, qui se trouve à une petite lieue de Windsor, dans la même calèche qui nous conduisit au château.

« J'eus du repos jusqu'au lundi 14, jour de mon bénéfice. Mon père craignant que quelques places ne restassent non loués, il ne voulu point augmenter le prix des loges. Le changement des ministres, qui est enfin décidée, l'engageait dans cette sage résolution; les libraires seuls font bonne récolte ces jours-là. La salle était comble. *Marie Stuart* les intriguant beaucoup, jugez du monde; on a fait trente mille francs passés; quatre ont été levé pour tout frais et treize m'ont été payé le lendemain de la représentation. J'en suis très contente; je n'espérais pas cela pour ma part. Les bouquets et les couronnes sont venu m'assurer mon succès dans ce nouveau rôle.

« La reine n'ayant pu venir à cette représentation a envoyé un ordre au directeur pour jouer la pièce au plutôt; il paraitrait qu'on lui a fait un bon rapport sur la dernière.

« Voilà, mon bon ami, à quel point nous en sommes.

« Ma santé se raffermie de jour en jour. Je vous embrasse tous cinq et vous en particulier

« RACHEL.

« 15 juin 1841, à quatre heures du matin. Le temps est des plus beau. J'entends déjà au loin le *chants du petit pierot;* il fait grand jour. J'espère que cette lettre n'est point intéressée, et pourquoi ne demanderais-je rien? Voulez-vous m'écrire une longue, longue, longue lettre, adressée à Mlle Rachel, et cette fois je ne permets pas à Mme Crémieux de rester à la campagne: il faut que je trouve dans la lettre demandée quelques bonnes lignes de sa main. »

*
* *

« Je reçois à l'instant cette lettre charmante et bonne de Mme Duchâtel. Voulez-vous, mon cher secrétaire, lui exprimer toute la joie que j'en ressens par une réponse que vous arrangerez le plus gentillement possible? Elle n'a point appris par moi mes deux réceptions royales, mon séjour à Londres jusqu'au 15 juillet, ma représentation à bénéfice, qui a été des plus brillantes, mon indisposition de quelques jours seulement, que ma santé est toute remise. Dites-lui enfin tout ce que vous savez déjà, que je fais de nouvelles études pour l'hiver prochain et désire prouver à mes chers Parisiens que mes succès chez les Anglais n'ont fait que m'encourager à m'en rendre digne. Un petit mot à ce petit M. Chaudesaigne, pour ne pas être impolie; je ne tiens nullement à lui donner des détails, je ne veux pas entrer en correspondance avec ce monsieur-là.

« Lundi je joue *Andromaque;* les Anglais aiment beaucoup Racine; il est vrai que je n'ai donnée de Corneille que *les Horaces* et que je n'ai pas à me plaindre du cas qu'ils en ont fait.

« Faut-il vous avouer que je n'ai plus assez d'amitié vrai pour M. Samson et que, malgré mes succès, les honneurs qu'on veut bien me faire ici, je ne puis commencer une lettre pour lui. Je ne lui ai écrit qu'une fois depuis mon départ de Paris; pourtant je ne veux pas me fâcher avec lui; je ne veux avoir aucun tort, moi; écrivez-moi donc une lettre pour lui; je ne veux pas qu'il puisse croire que l'accueil des Anglais me fait oublier les bontés qu'il a pu avoir pour moi. Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'écrire à vous; mais dans quelques jours vous recevrez une lettre toute pour vous.

« Je vous embrasse à la hâte.

« Votre dévouée
« RACHEL. »

*
* *

« Londres, 6 juillet 1841.

« Mon cher papa Crémieux,

« Au dernier les bons: tremblez donc à l'avance de la corvée effroyable que je vous amène; aussi est-ce de votre faute: toutes les lettres que j'ai écrites depuis mon séjour à Londres sont si charmantes que tout le monde en veut; ceux mêmes qui ne m'aiment pas m'écrivent des douceurs pour obtenir une de mes réponses; les pauvres gens, comme ils sont volés! Ainsi, mon cher monsieur Crémieux, quand vous ne voudrez plus tant écrire, cela dépendra tout à fait de vous. Mais comme ce sont les dernières, je les recommande pour cette fois encore; le reste, je vous l'abandonne. Eh bien donc il me faut écrire aux deux personnes dont je vous envoie les lettres; il vous sera plus facile, ce me semble, après les avoir lus, de faire les réponses. Ils sont tout les deux amis de M. Defresne; vous les connaissez sans doute de réputation.

« M. Nisard est poète, je croi; sa dame est Anglaise et personne charmante, remplie d'esprit; je l'ai connu chez M. Defresne. Quand à M. le marquis de Pastoret, il a été des plus gracieux avec moi à Paris; je n'ai point été des plus polie avec lui; souvent il m'a engagée ou pour diner ou bien pour admirer sa galerie de tableaux ou bien encore à profiter de son balcon pour voir le feu d'artifice, et jamais je ne lui ai fait la moindre visite, ne fusse que pour lui témoigner mes regrets de n'avoir pu une seule fois accepter ses bontés pour moi. Ensuite à M. Bonnaire, qui a fait part à M. Chaudesaigne du plaisir qu'il aurait à recevoir une lettre de moi.

« J'ai ajouté dans la lettre pour M. Chaudesaignes que vous m'avez envoyé qu'en ce moment j'étais fort occupée, mais qu'il annonce à M. Félix Bonnaire que bien certainement j'aurai le plaisir de lui écrire avant de quitter Londres. Nous étions fâchés ensemble sans trop nous l'avouer l'un l'autre; d'ailleurs c'est un bon garçon, ce

Bonnaire-là, et, puisqu'il veut bien faire le premier pas, je me décide à continuer la route avec un extrême plaisir. Ne croyez pas, mon cher Crémieux, que mes succès à Londres me ramènent *mes amis sincères et dévoués à toute épreuve,* enfin, j'en suis d'autant plus contente.

« Maintenant que j'ai songé d'abord à mes amis de France, il faut bien au moins en seconde ligne témoigner ma reconnaissance aux Anglais, qui m'ont témoigné tant de bienveillance et d'amitié. Lord Normamby (ministre) vient de me faire ses adieux; il quitte Londres pour jusqu'à la saison de 1842. Je vous ai déjà dit combien j'ai été choyée par ces deux personnes; j'étais invitée par eux à aller passer une quinzaine dans leur château si j'eusse prolongé mon engagement; mais nous avons remis la partie à l'année prochaine. Lady Normamby a quitté Londres un mois avant son mari; c'est elle qui est venu m'engager de la part de Sa Majesté à aller à Windsor; elle est parti depuis ce temps; elle n'était pas à la cour lors de cette soirée; le ministre y était. Depuis il m'a fait plusieurs visites dont j'ai été très flattée et honorée. Il m'avait demandé de poser pour lui; il désire avoir mon portrait. Vous voyez à quel point allait son amitié et sa bienveillance. En me faisant ces adieux, il m'a prié d'accepter une fort jolie bague comme souvenir; il n'a pas voulu me laisser l'écrain, de peur, à ce qu'il me disait, que je ne l'aporte pas toujours. Il doit venir passer quelque temps dans la grande capitale et me faire visite; dans la crainte qu'il n'oublie cette dernière promesse, je lui ai demandé la permission de la lui rappeller quelquefois; il a paru enchanté de mon offre et désire que je l'instruise du temps que je vais passer à Bordeaux. Ainsi, mon cher Crémieux, en savez-vous assez pour leur écrire deux charmantes lettres. Je vous assure que j'avais le cœur gros lorsqu'il ma fait ces adieux. Cela ne peut être qu'une vive et profonde reconnaissance: il est vieux et laid. Respirez, voilà tout!

« Mon père m'écrit aujourd'hui que nous passerons par Paris : quelle est ma joie! Aussi je ne veux pas vous parler de moi aujourd'hui; je veux vous raconter tout ça moi-même et vous embrasser à chaque entr'acte que nous ferons. La conversation sera longue. J'espère que vous ferez fermer votre bureau ce jour-là; je suis jalouse même de vos collègues; il me faut vous avoir à moi toute seule, excepté Mme Crémieux bien entendu. Le vingt, je serai à Paris. Je quitte Londres le 18 au matin. Au revoir donc, mes chers amis; à bientôt. Ma santé est complètement remise et je suis persuadée que vous serez heureux de l'apprendre. Maman, Sarah, tout cela se porte on ne peut mieux, si ce n'est une brouille assez forte entre ma mère et moi et qui semble peu se remettre. Je vous en dirai les causes et les raisons quand je serai chez vous. D'ailleurs, je n'ai plus que le temps de faire un petit somme et je vous écris au cler de la lune, mon ami Crémieux. Je ne vous envoie plus un baiser; je garde tout en réserve; peut-être comprendrez-vous alors la nécessité de ne laisser entrer chez vous âme qui vive ce fameux jour que je vous réserve.

« RACHEL.

« Londres, 4 heures du matin. »

*
* *

« Londres, 5 heures du matin,
« 18 juillet 1841.

« Mon cher monsieur Crémieux,

« Vous ne voyez donc pas mon père? Vous ne savez donc pas qu'il a changé d'idée et qu'il ne veut plus que nous passions par Paris? Ce qui, je ne vous le cache pas, m'afflige un peu. Pourtant cela peut rechanger encore; toutefois, si nous devons y passer quelques jours, soyez sûre, mon cher monsieur Crémieux, de nous avoir à votre charge et *à vos frais* pour bien la moitié du temps que nous donnerions aux Parisiens que j'aime tant. Nous quittons Londres dimanche matin, à 10 heures, qui sera le 18, et nous pourrions être à Paris le 20 juillet, y passer six belles journées, en dépenser quatre pour le voyage de Bordeaux et donner le mois d'août à ces bons Bordelais Qu'en pensez-vous? Je trouverais cela très bien arrangé dans l'intérêt de ma santé d'abord; puis j'aurais revu mon Paris, mes amis et ma chère rue Richelieu, où nous irions nous installer lâchement dans une des loges de face à admirer une débutante de Corneille ou de Racine et à en dire le plus de mal possible. Tenez, ce serait véritablement une partie délicieuse. Allez voir papa Félix; dites-lui de douces choses à ce sujet, et il fléchira son cœur, qui n'est pas de pierres.

« Vendredi je paraitrai pour la dernière fois dans le rôle de Camille jusqu'à la saison de l'année 1842.

« J'ai envoyé aujourd'hui toutes les lettres que je vous avez demandé, et, en vérité, s'ils ne sont pas content, c'est qu'ils ne seront pas raisonnable.

« Savez-vous qu'il est quatre heures du matin et bien passée, et que j'ai joué hier *Cinna* pour l'avant-dernière et que je suis tant soit peu fatiguée et que je vais me coucher parce que je dois aujourd'hui prendre congé de tout mon monde?

« Avant-hier je suis allée chez Mme de Rodchild la veuve, à sa campagne; de là elle nous a engagé d'aller diner avec elle en famille à Richemond. Quel pays délicieux! Comme la végétation y est jeune et riche! C'est le paradis du Dante excepté la monotonie, qui n'existe pas dans ce panorama délicieux et toujours nouveau pour l'œil du voyageur. Nous devons diner chez elle mercredi prochain pour l'anniversaire de la naissance de sa fille, qui ma paru bien charmante. Ses fils seulement (ont) l'air de marchands de chevaux.

« Bonsoir, c'est-à-dire bon matin. J'embrasse ma tendre Mme Crémieux, je mors les petits enfants, et à vous je dis au revoir. Au dernier les bons, comme dit le proverbe.

« RACHEL. »

III.

Il est probable que Crémieux fléchit le père Félix, car la première lettre de Bordeaux (dont il manque toute la première partie) est datée du 1er août 1841. Voici le fragment qui en reste :

« Je crois qu'il serait temps d'écrire à Mme de Girardin. N'oubliez pas non plus mes quelques Anglais et Anglaises; l'année prochaine je retournerai vers eux. J'ai une répétition tout à l'heure et je vous quitte. Ah! j'oubliais. Savez-vous que les Bordelais m'ont déjà fait une sérénade et que je ne puis sortir le jour sans me voir suivie par une troupe de jeunes cavaliers fort bien au reste, *mais beaucoup trop nombreux*.

« Je vous embrasse tous deux bien fort et vous dis mille choses aimables de la part de ma noble famille. Si vous voyez Sarah, soyez assez (bon) pour me dire ce qu'elle semble faire de son temps et si elle en donne une bonne partie aux études dont elle a tant besoin.

« RACHEL.

« Aujourd'hui seulement j'ai envoyé les deux lettres pour MM. Sarget et Lopès du Bec fils. »

*
* *

« Bordeaux, 9 août 1841.

« Mon cher monsieur Crémieux,

« Les deux personnes chez lesquelles vous m'avez recommandé sont des plus aimables. M. Sarget est d'une simplicité qui me rappelle si peu l'étiquette de Londres que je respire ici on ne peu plus agréablement; il me donne sa loge au théâtre; sa femme est fort gracieuse avec moi. Quand à M. Lopès du Bec, je me trouve tout à fait chez moi dans son intérieur; il m'a conduite avec sa femme voir la manufacture de Bordeaux, qui est des plus magnifique. Si Mme Crémieux me le permet, je lui enverrai un thé de cette même manufacture; il y en a de fort jolie; qu'elle me dise son goût pour les couleurs, et je serai trop heureuse qu'elle veuille bien l'accepter.

« *Andromaque* a fait le plus grand effet; les journaux m'accable d'éloges exagérés sans nulle doute, mais cela ne fait pas mal pour la province.

« Demain *Cinna*. M. Jacmino, qui vient de descendre au même hôtel, est venu de suite me faire sa visite; j'en ai été très flattée. Il désirait assister à ma représentation de demain; impossible de lui avoir une loge. Tout est loué, mais loué pour toutes les représentations que j'y donnerai. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Wéron, qui m'envoie une lettre de M. Aguado pour les MM. Galos, où il me recommande. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Aguado, mais un peu M. Galos, que j'ai rencontré quelquefois chez Mme Duchâtel. Ces messieurs doivent se charger de me montrer le château Margau, qui appartient à M. Aguado. Je désirerais donc le remercier par une petite lettre que j'enverrai à M. Wéron pour lui remettre.

« Pour les Anglais dont vous voulez avoir quelques renseignements, voici ceux que je puis vous donner. La famille Cadogan est une de celle qui m'a rescu avec le plus d'intimité. Une des demoiselles, qui s'appelle Augusta, faisait mon portrait; je passais des heures entières avec elles, et c'est beaucoup chez les Anglais que cette confiance. Les demoiselles me donnaient de petits joujous pour mettre sur mon étagère de Paris. L'une d'elle m'a donné un fort beau camé non monté; l'autre, dont je ne me souviens plus le nom, m'a donné une résille en coraille comme on en portait à Naples, et moi je leur ai promis une douzaine de serviette à thé pour une lotterie de jeunes orphelin; ces petites serviettes, je dois les broder moi-mêmes; puis une de mes résilles tragique que j'ai oublié de laisser hors d'une malle avant mon départ de Londres; les caisses étaient déjà sur la route de Bordeaux.

« M. Stanoppe est un homme fort comiffaut que j'ai rencontré souvent au théâtre, où il s'est fait présenter à moi par un M. Lumley, secrétaire général de tous les théâtres de Londres. Nous avons dîné chez ce dernier, où cette dame de qui je vous ai laissé une lettre anglaise se trouvait ainsi que ce même M. Stanoppe, qui, un jour, voyant tomber une duchesse dans les attaques de nerfs après le quatrième acte des *Horaces*, dit si naïvement qu'il était dommage seulement que cette dame ne reste pas morte sur le coup dans l'intérêt de cette représentation; mais fort spirituel au reste et des plus aimables. C'est lui aussi qui me fit faire mon portrait par un artiste anglais dont le nom est Schmitt et qui a un talent des plus remarquable.

« M. le duc de Noailles qui m'a dit de lui écrire aussi de Bordeaux, je ne crois pas pouvoir descendre chez lui à mon retour. Il m'avait dit qu'il ne pourrait être à sa campagne que vers le 4 septembre, et moi je partirai bien avant de Bordeaux puisque j'espère être à Paris au 1er. J'en suis fâchée; il devait me montrer l'allée de Racine et je me vois obligée d'y renoncer encore pour cette saison.

« M. Borthwick m'a dit aussi de lui écrire de temps à autre et je serais bien ingrate en ne le faisant pas. M. Ledru m'a envoyé quelques (uns) de ces procès pour les lire, je ne sais à quel propos; mais enfin maman se charge de les lire et de m'en dire quelques mots de temps en temps. Il m'avait donné plusieurs lettres pour Londres; je crois qu'il serait temps de l'en remercier quand vous aurez un instant. Tout cela n'est pas des plus pressés.

« Mme de Girardin demande beaucoup d'encouragement; elle veut que je la remonte; il n'est pas besoin de lui en écrire tant : « souvent et peu », dit-elle. Il est vrai que depuis que je suis à Bordeaux je ne pense, je (ne) rêve qu'à *Judith* (1). Je ne veux pas rester ici un jour de plus que mon temps fixé dans l'engagement pour l'étudier, cette Judith que je désire tant.

« Vous ne m'aurez pas lu dans une seule journée, mon cher monsieur Crémieux, avec toutes les occupations que vous avez; mais prenez votre temps; je vous répette, je ne suis nullement pressée, si ce n'est Mme de Girardin; quatre lignes chaque fois. Je suis moi-même un peu fatiguée en ce moment.

« Au revoir, mon cher père; je vous embrasse comme une fille bien sage et qui aime son papa très tendrement.

« RACHEL. »

(1) Tragédie de Mme de Girardin.

*
* *

« Mon cher monsieur Crémieux, votre lettre pour M. Aguado est venu trop tard ; j'étais déjà allée visiter son château, et un de ces amis, M. Galos, m'offrit un cadeau de la cave précieuse M. le marquis Las-Marismas l'en avait chargé. Nous y avons fait un dîner de Balthazare. M. et Mme Galos ont été charmants pour moi. Nous avons visités tous les trésors du château Margot; puis nous avons fait une promenade délicieuse dans ces terres. Vous voyez, mon cher papa Crémieux, que la dernière ne peut convenir et qu'il en va falloir une autre; puis, pour seconde raison, c'est que M. Galos se charge de la faire parvenir au marquis.

« Je vous accable bien, n'est-ce pas? mais *encore quelques mois* et j'écrirai tout cela moi-même. Mes études ne sont pas tout à fait achevées. J'espère que vous ne me laisserez pas en route. *Je sais déjà accepter des dîners; bientôt viendront les soirées, et mon tour du monde sera complet.*

« J'ai été visité hier le château de Montesquieu; aujourd'hui j'ai commencé ces *Lettres persannes;* j'y ai retrouvé Roxanne : est-ce la mienne, je l'ignore; mais il y a fort ressemblance au reste dans les deux que j'ai là.

« Les invitations pleuvent J'ai dîné chez M. Lopez du Bec. Ce sont eux qui nous ont fait admirer le dernier château. Il est charmant en effet, et vous aime tant que je l'en aime davantage. C'est lui qui m'a fait présent des chefs d'œuvres de Montesquieu.

« Demain je jouerai pour la première fois hors de la grande cité des arts le rôle de Pauline. Je ne serai pas fâchée de voir l'accueil que vont faire les Girondins à ces sublimes caractères de Corneille. *Bajazet* est aimé par les Bordelais comme je l'aime moi-même; le dénouement seul change. Moi je le fais étrangler, les Bordelais le redemandent.

« Notre rabin a fait un péché en faveur de Rachel : il a vécu deux heures entières dans une salle de spectacle. Quel miracle ! Je suis très fière de ce dernier succès; il refuse de m'aller entendre dans Pauline parce que je me batise; si je puis le décider à y venir, l'orgueil s'emparera de moi. J'en userai sagement, il est vrai. Adieu, mes amis; je n'ai plus que quinze jours à rester éloigné de vous; alors je serai bien heureuse.

« RACHEL.

« Je désire écrire à monsieur Jolivet, je vous en ai dit quelques mots avant de quitter Paris; il est si bon pour moi ! c'est lui qui s'est toujours occupé de mes costumes; je lui ai promis de lui écrire de Bordeaux, ne l'ayant pas (fait) de Londres. »

*
* *

« Ma lettre est partie à deux heures, et à deux heures et demie je me souviens avoir oublié quelque chose. Dans la lettre que je reçois de ma sœur, elle me dit d'avoir été invité chez le marquis de Pastoret, où elle a vu M. Halévy. Ils ont fait connaissance; M. Halévy l'a fait chanter chez lui et lui promet un opéra pour ces débuts, à ce qu'elle me dit. Elle m'engage donc à lui écrire pour le remercier de l'intérêt qu'il prend à elle. Elle me recommande beaucoup de gentillesse; je vous abandonne le peu que j'ai; arrangez lui cela le mieux possible. Elle veut bien croire que cela lui fera du bien pour son avenir; je le veux bien si vous le voulez.

« Mais voilà bien autre chose. J. J. (1), qu'elle a trouvé aussi chez ce même marquis, l'a engagée à venir lui faire une petite visite. Dans mon intérêt, dit elle toujours, elle s'y ai transporté le lendemain de la soirée (je trouve cet empressement de trop) ; enfin elle me demande une lettre pour elle dans laquelle je dois parlé de lui puisqu'il a été très bienveillant en lui parlant de moi. C'est donc pour ma sœur que vous allez écrire quand vous aurez le temps. Comme elle doit lui montrer, j'y mets un peu de coquetterie; je ne veux pas qu'il mette dans son nouveau feuilleton que mademoiselle n'a pas oublié : *C'est moi que j'était au Gymnase !*

« RACHEL. »

IV.

Ici finit la correspondance intime de Rachel avec Crémieux. Elle revint à Paris au commencement de septembre. Les bruits les plus fâcheux circulaient sur son compte. Mme Crémieux (nous le voyons dans sa lettre ci-après du 5 octobre) en dit quelques mots à Rachel, en prenant, sans doute, autant de circonlocutions que son mari en avait pris jadis pour expliquer Phèdre à cette naïve jeune fille.

Rachel protesta. C'étaient d'indignes calomnies, inventées pour lui nuire par des envieux; elle était toujours digne de l'affection de ses amis.

Mme Crémieux la crut sur parole. Quelques jours après, des faits précis circulèrent; le public, plus rigide en ce temps-là que de nos jours, en témoigna son mécontentement en accueillant avec la plus grande froideur son artiste favorite à sa représentation de rentrée.

Mme Crémieux écrivit à Rachel une lettre navrée dont le brouillon, raturé par son mari, prouve combien était profonde chez eux l'affection qu'ils portaient à leur protégée. Elle lui dit :

« Rachel, ma chère enfant, si mes prières ont quelque pouvoir sur vous, répondez-moi et dites-moi que vous ferez ce que nous vous demandons. Vous ne voudrez pas être à Paris et à Londres la femme que l'on va voir seulement comme actrice au théâtre pour son talent supérieur, vous qui avez été jusqu'à ce moment l'enfant si pure et si charmante qu'appelaient avec bonheur dans les salons et dans les palais les reines et les plus hauts personnages; vous

(1) Jules Janin.

ne voudrez pas que les jeunes filles vous évitent, vous à qui les jeunes filles de la plus haute distinction donnent et demandent le titre de sœur.....

« J'ai mieux aimé vous écrire que de laisser la plume à mon mari. Il est consterné : il était loin de s'attendre à ce cri général. Lundi, à une heure, il ira prendre votre réponse. Puisse-t-elle nous permettre de publier que vous êtes toujours, comme nous le savons, la Rachel que nous aimons avec toute la tendresse de notre cœur !

« Amélie Crémieux. »

« Enghien, 5 octobre. »

M. et Mme Crémieux se flattaient encore de recevoir de suite une lettre répondant à leur désir. Rien ne vint. Aussi, le lundi, Crémieux n'alla-t-il pas lui-même chercher une réponse sur laquelle il ne se faisait plus d'illusion. Il envoya son domestique qui revint en disant : « Mlle Rachel fait dire qu'il n'y a pas de réponse. »

Tout était dit. Rachel ne reparut plus chez ses amis Crémieux.

La révolution de 1848 éclata ; Crémieux devint ministre de la justice. Il reçut un mot de Rachel demandant une audience qu'il lui accorda. Elle vint au ministère, causa longuement avec le garde des sceaux, exprima le désir de voir Mme Crémieux, à qui elle annonça une lettre d'elle pour le jour même, et partit sans avoir formulé aucune demande, après avoir assuré ses anciens protecteurs de la constance de son affection. Dans la journée, on apporta au ministère la lettre suivante :

« Chère madame Crémieux,

« Pour ne vous pas trop effrayé, j'ai cru devoir ce matin vous avertir de la corvée que je vous préparais en vous obligeant à me lire ce soir.

« Ma position, restée belle malgré la république, me permet d'aller franchement au but que je me propose auprès de vous.

« L'entier bouleversement des choses passées m'enhardit à vous redemander cet ancien intérêt et amitié que vous avez témoigné à la jeune fille : si aujourd'hui je me sens encouragée vers cette démarche, c'est que mes sentiments et *ma conduite* me rendent digne de l'un et de l'autre appel que je fais à votre cœur. Déjà le ministre *de la justice* m'a reçue avec bonté ; vous qui êtes femme et tendre mère, refuserez-vous d'ouvrir vos bras au sincère repentant, à l'enfant de Paris qui se constitue prisonnier dans la mobile? Non, à votre bienveillant sourire j'ose encore espérer ; j'en ai besoin d'ailleurs, car je vais aller jouer Phèdre devant ce grand peuple français, et, pour me rendre digne de ces applaudissements, ne faut-il pas que mon cœur soit rempli d'espérance et de nobles élans?

« J'attendrai mon arrêt et, si quelques mots viennent me donner la joie que je désire, je crois que déjà je les aurai mérités par l'anxiété dans laquelle je suis de ne recevoir qu'un mot amical.

« Votre respectueuse et toujours dévouée,

« Rachel.

« 22 avril 1848. »

Sauf dans le dernier paragraphe, exprimant un sincère attachement qui ne s'effaça jamais chez Rachel, on ne retrouve pas dans cette lettre la simplicité et le charme naturel de son style. On sent qu'elle est gênée et qu'elle n'a pas confiance dans l'issue de sa démarche.

Elle ne se trompait pas. On ne rentre pas dans une maison où on a été si tendrement reçue lorsqu'on s'en est ainsi fermé la porte. M. et Mme Crémieux d'ailleurs avaient une fille qui devenait grande : cela seul, à défaut d'autre raison, les eût empêchés de recevoir Rachel dans leur intimité.

Mme Crémieux refusa par une lettre très franche et très nette à laquelle Rachel répondit par quelques lignes de reine de théâtre offensée.

Malgré cette pénible leçon, le sentiment profondément affectueux que Rachel avait conservé pour ses anciens amis était si réel qu'en 1854, lorsqu'elle fut menacée d'un procès par M. Legouvé, dont elle refusait de jouer la *Médée*, c'est chez Crémieux qu'elle envoya sa mère pour lui demander s'il consentirait à plaider pour elle.

Crémieux accepta avec grand plaisir. Sa fille était mariée, il n'éprouvait plus aucun scrupule à recevoir Rachel chez lui. « Qu'elle vienne, dit-il à Mme Félix ; cela me rajeunira de seize ans ; je me croirai en 1838. »

Cette phrase, rapportée à Rachel par sa mère, valut à Crémieux la jolie lettre suivante, qui prouve qu'elle avait fait de grands progrès en style et en orthographe :

« Que de temps passé sans nous voir ! Ne vous êtes-vous pas fort avancé en me rappelant 1838? Savez-vous que j'ai bien grand désir de retrouver ce bon temps où vous m'aimiez de tout votre cœur et où je vous aimais vous et votre femme de toute la force du mien ? Voilà que je m'emporte comme si en vous retrouvant je sentais revenir ma jeunesse d'il y a seize ans !

« Vous venez de m'écrire un mot tout aimable ; voyez le mien charmant. Si le cœur est bon à mettre quelquefois à la place de l'esprit, vous me trouverez spirituelle, car mon petit billet n'a qu'une prétention, celle de vous assurer de ma tendre amitié.

« Une malencontreuse indisposition me force à garder ma chambre ; sans cela certes, ce n'est pas ma plume que j'aurais fait courir, mais bien mes deux jambes pour aller me jeter dans vos bras.

« Venez donc me voir le plus tôt que vous pourrez ; je vous presserais davantage si je n'avais besoin de vous.

« Rachel. »

Deux jours après, elle vint chez Mme Crémieux. Elle était en demi-deuil de sa sœur Rébecca, qu'elle avait soignée nuit et jour et dont la mort l'avait profondément frappée. Sa robe de velours noir avait un corsage à plis et à ceinture; elle était garnie du haut en bas d'olives d'or. Un chapeau de velours épinglé mauve encadrait son visage si fin. Elle était réellement émue. Tout essoufflée des trois grands étages qu'elle venait de monter, elle se jeta dans les bras de Mme Crémieux qu'elle embrassa avec effusion.

— Hélas! dit-elle, je n'ai plus mes jambes d'il y a seize ans; mais le cœur est toujours le même pour vous. Savez-vous que ce matin j'ai demandé à Rose si elle ne pouvait pas retrouver dans ma garde-robe une vieille robe de 1838? J'aurais voulu la mettre pour mieux vous paraître la même!

Voilà à peu près les paroles; mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est la grâce, le charme, la séduction de toute la personne. Elle revint souvent rue Bonaparte; elle y dîna plusieurs fois; elle y soupa un soir après une représentation extraordinaire à l'Opéra-Comique où elle avait joué *Cinna*. Dans toutes ces réunions, elle fut pleine d'esprit naturel et de simplicité; elle raconta avec une bonhomie parfaite des anecdotes de sa jeunesse.

Elle fut, un soir, mise en gaieté par le prénom d'Hippolyte, que portait un des convives présents.

— Est-on heureux, s'écria-t-elle, de s'appeler Hippolyte et ne pas être le fils de Thésée!

Puis elle parla de son enfance, des légumes qu'elle nettoyait dans la cuisine, tout en déclamant, drapée dans un torchon dont elle se faisait un manteau tragique.

— On m'a quelquefois reproché, ajouta-t-elle en riant, de n'avoir pas le don des larmes. Je crois vraiment en avoir trop versé en épluchant les oignons maternels; après eux, tous les Hippolytes du monde n'ont plus eu le pouvoir de me faire pleurer; la source des larmes était tarie.

Le récit qu'elle fit de sa première visite chez Samson fut d'un comique achevé.

Ses parents avaient demandé rendez-vous au professeur pour lui faire entendre leur fille, qui était encore toute jeunette. La mère Félix était inquiète; elle trouvait que la petite *ne représentait pas*. Les membres étaient trop grêles; pas trace de gorge: c'était désolant. Voici ce qu'elle imagina : après avoir acheté au marché du Temple un costume complet pour sa fille, elle le rembourra de ouate des pieds à la tête, afin de suppléer à l'embonpoint absent. Ainsi attiffée, Rachel ne se ressemblait plus et les parents contemplèrent leur œuvre avec une certaine complaisance. Ils la menèrent chez Samson, qui, après s'être informé de l'âge de la fillette, déclara que le physique était impossible : l'enfant était trop forte; elle ne grandirait plus, elle devait être nouée.

La mère Félix, désolée de ce qu'elle avait fait, insinua alors d'une voix timide que la petite n'était pas aussi grosse qu'elle le paraissait, que *tout* n'était pas à elle.

— Voulez-vous bien vite déshabiller mademoiselle et me la montrer telle qu'elle est! s'écria le professeur courroucé.

Lorsqu'il eut vu Rachel dans ses véritables proportions, il fut rassuré : elle était assez maigre pour pouvoir grandir!

Nous reproduisons ici quelques billets écrits pendant l'hiver 1855-1856.

« Rien ne guérit de la grippe comme une bonne et longue causerie d'hommes *parfaitement distingués*. Lisez ce mot à votre chère femme et, bien sûr, elle m'enverra son malade. A lundi prochain, 6 heures précises, la guérison complète.

« Le docteur, Rachel. »

*
* *

« Mon cher ami, j'ai tant voulu aller moi-même vous dire mes regrets et faire mes excuses de ne pas vous avoir vu depuis trop longtemps que je n'ai pas répondu à votre dernier billet; mais c'est en vain que j'espère trouver un moment de liberté. Je répète Scribe (1) tous les jours avec acharnement et je suis si fatiguée après chaque répétition que je n'ai pu encore trouver la force de vous aller voir vers cinq heures. C'est l'heure où je quitte le théâtre. Cependant il faut que je vous voie; demain je ne répèterai que deux ou trois actes et je serai chez vous vers trois heures.

« Je vous écris ces lignes embrouillées sur le coin du bureau de notre régisseur; ma mère veut bien se charger de vous les porter.

« Je vous aime toujours bien fort et j'embrasse Mme Crémieux comme je vous aime.

« Rachel. »

*
* *

« Mon bon ami,

« Je vais faire mander au théâtre le précieux petit livre dans lequel se trouve le relevé des recettes faites par mes représentations depuis mes débuts. Je vous l'enverrai demain, ou bien plus tôt j'irai vous le porter moi-même demain chez vous vers quatre heures, je tâcherai de vous amener M. Arsène Houssaye pour vous donner toutes les explications dont vous pouvez encore avoir besoin.

« Mille tendresses à votre chère femme, un baiser pour vous.

« Rachel. »

*
* *

« Ma chère madame Crémieux,

« J'ai un grand désir de passer une longue soirée avec vous; la voulant aussi longue que possible, venez dîner chez

(1) *La Czarine.*

moi lundi, avec mon ami Crémieux, votre chère fille et mon nouvel avoué, avec lequel je tiens à faire ample connaissance ; puis-je espérer ce plaisir complet pour lundi prochain? Si mon dîner est mauvais, je tâcherai de vous le faire oublier le lendemain à *Rosmonde*.

« Votre ancienne, mais beaucoup plus vieille

« RACHEL.

« Vendredi. »

*
* *

« Puisque vous aimez la lampe de Rosmonde, voilà, chère madame Crémieux, de quoi l'admirer tout à votre aise ce soir. Je me suis éveillée ce matin en demandant une soupe; j'espere que Rosmonde aura la force de mieux *débiter* son rôle qu'elle ne l'a fait à la première représentation (1).

« Votre amie et dévouée

« RACHEL. »

Avant son départ pour l'Amérique, fatal voyage qui devait hâter sa fin, Rachel envoya à Mme Crémieux sa baignoire pour ses douze dernières représentations. Elle passa en revue son répertoire et, quoique déjà frappée du mal qui l'emporta, elle eut des soirées admirables. Il faut avoir entendu cette merveilleuse artiste pour comprendre la fascination qu'elle a exercée, le souvenir qu'elle a laissé, souvenir qui rend impossibles à revoir les pièces qu'elle a marquées de son empreinte. Nous ne croyons pas que ceux qui lui ont vu jouer Monime aient pu admirer aucune de celles qui s'y sont essayées depuis sa mort. On pourra retrouver une femme passionnée qui enlèvera les applaudissements du public dans Phèdre, dans Roxane — et encore n'en a-t-on pas, jusqu'à présent, trouvé une seule qui fût l'ombre de Rachel; — mais Monime, mais ce rôle contenu, plein de nuances exquises où un mot, un geste enthousiasmait la salle entière, ceux qui ne l'ont pas vu interprété par Rachel ne le connaîtront jamais.

Elle cherchait longtemps ses effets, qu'elle voulait toujours sobres, classiques. Après avoir entendu Crémieux raconter l'anecdote de Talma dans Achille, elle eut l'idée d'en tirer parti dans Roxane. Un soir, pendant la scène où Bajazet lui avoue son amour pour Athalie, elle l'écouta, effrayante de frémissement intérieur; elle porta une main tremblante sur son poignard, le sortit lentement de sa gaine comme si elle voulait elle-même frapper le traître; puis, le laissant retomber, elle dit froidement le terrible *Sortez!* que le spectateur sait être un arrêt de mort.

L'effet produit fut immense et Rachel fut ravie; elle remercia Crémieux, à qui elle devait ce succès. Deux jours après, un journaliste grincheux lui reprocha de verser dans le mélodrame : cela suffit, le fameux geste fut à jamais condamné.

Un de ses plus beaux mouvements dans le rôle de Phèdre lui fut fourni par le hasard. Elle le jouait en province : l'actrice chargée du personnage d'OEnone était gauche et maladroite; elle marcha sur la tunique de Rachel au moment où Phèdre sort après avoir maudit sa nourrice.

Phèdre, irritée, tira violemment sa robe, prise dans le pied d'OEnone : le public applaudit à outrance ce mouvement qu'il crut inspiré par le mépris. Rachel nota précieusement cette indication, et le geste de répulsion avec lequel elle retira dorénavant sa robe pour qu'elle ne fût pas souillée par le contact de la nourrice devint un de ses meilleurs effets.

Le voyage en Amérique fut la fin de Rachel. Malade de la poitrine, les nerfs surexcités, elle ne rencontra pas le succès qu'elle espérait. Elle revint en France condamnée par les médecins, s'installa place Royale, puis alla mourir au Canet.

La famille de Rachel envoya à Crémieux une superbe édition des poètes classiques qui avait fait partie de la bibliothèque de la grande tragédienne et qui porte son *ex libri*. Crémieux remercia par cette lettre, qui sera la dernière que nous citerons :

« Paris, le 7 mai 1858.

« Mon cher monsieur Félix,

« Je n'ai besoin d'aucun souvenir pour avoir constamment devant moi l'image de cette chère enfant, dont la gloire a été si grande et qui laisse dans l'histoire de l'art une mémoire impérissable; la mort qui l'a frappée si jeune encore donne au sentiment de pure affection que mon cœur lui avait voué depuis vingt ans je ne sais quelle douceur mêlée d'amertume qui ne s'effacera jamais.

« Je n'en suis pas moins vivement touché de la pensée que vous venez d'avoir, vous et toute la famille de Rachel; en m'adressant ces beaux volumes de sa bibliothèque, vous avez voulu me rappeler les heures où je relisais avec elle ces merveilleuses poésies dont son génie devinait toutes les beautés. Je vous en remercie tous; vous ne pouviez rien me donner qui me fût plus doux à recevoir.

« Agréez la nouvelle expression de mes sentiments les plus dévoués.

« AD. CRÉMIEUX. »

FIN.

(1) En sortant de scène, après cette première représentation, Rachel avait eu un long évanouissement.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

Les alliances de l'Italie depuis 1866.

Pendant de longues années encore on s'occupera en France de la triste période qui s'est écoulée si fatalement de 1866 à 1871. On éprouve une sorte de soulagement douloureux à rechercher les causes des événements qui ont fait perdre à notre pays le rang qu'il occupait dans le monde.

Il n'y a pas en effet d'illusions à se faire : la guerre de 1870 a fait une blessure profonde, difficile, peut-être impossible à guérir, non seulement parce que nous avons perdu des forteresses réputées imprenables et des provinces qui faisaient, pour ainsi dire, partie de notre chair, mais parce que nous ne sommes plus aujourd'hui ce que nous étions hier; tout le monde le sent, bien que tout le monde n'ait point le courage de l'avouer.

Si la guerre de 1870 a eu des conséquences aussi désastreuses, c'est parce qu'elle a été elle-même le résultat d'une fausse politique longtemps pratiquée. Toutefois c'est en 1866 qu'ont été commises non les premières, mais les plus irréparables erreurs.

Parmi les livres qui ont été écrits sur ces tristes événements, un des plus remarquables est celui qu'a publié M. Rothan sous le titre de *l'Allemagne et l'Italie* (1). Par sa situation officielle M. Rothan a pu tout voir et presque tout savoir. En 1866, il était ministre plénipotentiaire en Allemagne, et il a représenté la France à Florence de janvier à mars 1871, période courte, mais singulièrement intéressante. Il a pu, au ministère des affaires étrangères, compulser les archives; il est assez rompu aux choses de la diplomatie pour voir dans les documents ce qui s'y trouve et ce qu'on a eu soin de n'y pas écrire.

Le volume que je viens de lire et les pièces qui y sont jointes ne modifient en aucune façon l'appréciation que j'ai faite des événements dans les deux articles qui ont paru dans la *Revue* (1). J'y ai vu au contraire la confirmation complète de mes jugements. L'écrivain diplomate et le publiciste n'étaient pas placés de la même façon pour voir la scène où se jouaient les destinées de l'Europe : l'un était dans les coulisses, l'autre au parterre; l'impression définitive est restée cependant la même, ce qui prouve que tous les deux nous avons bien vu.

I.

Le livre de M. Rothan est écrasant pour la politique de Napoléon III, et son opinion a d'autant plus de poids qu'elle est évidemment involontaire. L'auteur a servi longtemps le second empire et il n'est point ingrat. Il a pour la personne de l'empereur cette sympathie que le souverain avait l'art d'inspirer à ceux qui l'approchaient, et M. Rothan ne la dissimule pas. C'est l'évidence qui s'impose à sa conscience; il n'écrit point un réquisitoire inspiré par la passion : il prononce un arrêt et il le prononce à regret.

M. Rothan aime l'Italie, il le déclare dès ses premières pages. Il a pour les hommes d'État italiens une sympathie légitime et une confiance quelquefois excessive. A aucun point de vue donc son jugement ne peut être suspect. Il est en contradiction avec toutes ses aspirations. La raison du publiciste triomphe du cœur de l'homme.

L'alliance entre l'Italie et la Prusse a été la cause déterminante de nos malheurs. A l'heure actuelle, elle pèse de tout son poids sur notre politique, et elle nous impose une immobilité quelquefois douloureuse. Or cette alliance est notre œuvre. Non seulement nous ne l'avons pas empêchée, ce qui eût été facile; mais nous l'avons voulue, nous l'avons imposée.

« L'empereur, dit M. Rothan, était, au commencement de 1866, avide de complications... Ses espérances étaient basées alors sur un conflit entre l'Autriche et la Prusse; c'est pour le faire éclater qu'il concéda à M de Bismark, sans s'assurer aucune compensation, l'alliance sans laquelle on ne pouvait rien et avec laquelle on pouvait tout. Aussi le ministre prussien disait-il en revenant de Biarritz : « Si l'Italie n'existait « pas, il faudrait l'inventer. »

Ainsi, en 1866, M. de Bismark alla à Biarritz demander à l'empereur la permission de ruiner la France et de le détrôner lui-même. Cette permission, il l'obtint, et ce succès est certes le plus étonnant de tous ceux qui ont illustré la carrière du grand ministre allemand.

« Le traité, dit encore M. Rothan, fut signé le 8 avril 1866· il était fatidique. Il portait en germe l'empire d'Allemagne, l'unité italienne, la suppression du pouvoir temporel, la chute de la dynastie impériale, le démembrement de la France et la Commune. »

Ce traité fut pourtant l'œuvre personnelle de l'empereur des Français, qui l'a peut-être rédigé de sa main et qui, à coup sûr, l'a vu et paraphé avant qu'il fût signé. M. Nigra a constaté ce point d'histoire dans un rapport adressé au prince de Carignan.

M. de la Marmora était, en 1866, chef du ministère italien et ministre des affaires étrangères. Le général a toujours été Français de cœur; il faut lui rendre cette justice qu'après nos désastres ses sentiments ont persisté. Il avait pour l'empereur une admiration et un dévouement sans bornes. La pensée de se séparer de la France ne pouvait entrer dans son esprit. Jamais il

(1) Un vol. in-8°. Calmann Lévy.

(1) Numéros des 1er mars et 13 décembre 1884 (*Origine des malentendus entre la France et l'Italie*).

n'eût signé un traité sans l'agrément préalable du cabinet impérial. Sous son ministère, on n'envoyait pas une note à Berlin sans consulter Paris par le télégraphe.

En décembre 1865, le cabinet de Florence prévoyait si peu la guerre, que M. Sella, ministre des finances, réduisait tous les crédits militaires et exigeait même la vente d'une partie des chevaux de l'armée et des mulets du train. Quelques mois après, il fallait les racheter à tout prix. Comme M. Sella n'était pas un homme sans portée, il eût certes opéré autrement s'il avait eu le pressentiment d'une guerre prochaine.

L'alliance avec la Prusse n'a donc pas été une idée italienne, bien que M. de Cavour l'eût pressentie dès 1861. L'Italie a simplement accepté ce qu'elle n'osait espérer et ce qu'on ne pouvait exiger qu'elle refusât. L'idée première a-t-elle germé dans le cerveau de M. de Bismark ou dans celui de Napoléon III? J'incline à croire que M. de Bismark a simplement profité des rêveries humanitaires de l'homme qu'il devait plus tard détrôner. En fait, le traité du 8 avril 1866 a été leur œuvre commune.

Les Italiens n'acceptèrent même pas l'alliance sans prendre leurs précautions : ils exigèrent, avant de signer, que la France leur garantît la possession de la Vénétie, quel que fût le résultat de la guerre engagée contre l'Autriche.

Je puis, à ce sujet, rappeler un souvenir personnel assez curieux.

Vers le milieu d'avril 1866, au moment où tous les esprits étaient surexcités par l'approche de grands événements, je me promenais aux Cascines avec un homme qui occupait dès lors et qui occupe encore aujourd'hui une position élevée.

Nous parlions de la guerre et de ses chances.

— Voulez-vous parier, me dit-il, que, avant la fin de juillet, nous serons à Venise, quoi qu'il puisse arriver d'ici-là?

— Même si vous êtes battus? répliquai-je.

— Même si nous sommes battus, me dit-il. Victorieux ou non, notre drapeau flottera à Venise avant la fin de juillet.

Naturellement je refusai un pari inégal : mon interlocuteur était dans le secret, et je n'y étais pas.

L'événement lui donna raison. La campagne ne fut pas heureuse pour les armes de l'Italie, et cependant son drapeau flottait à Venise à la fin de juillet.

C'est qu'il avait été convenu entre l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche que la Vénétie serait cédée à l'Italie, quel que fût le sort de la guerre.

On comprend difficilement comment François-Joseph avait pu prendre un tel engagement — absurde, puisqu'il paralysait une armée dans le seul but de défendre une province abandonnée d'avance ; immoral, puisqu'on allait sacrifier sans raison la vie de plusieurs milliers d'hommes.

Il est certain pourtant que l'engagement avait été pris, et il aurait été tenu, même si l'Autriche eût gagné la bataille de Sadowa. Elle n'eût pas osé s'exposer à une guerre avec la France tenue encore alors pour invincible.

Après l'exposé de ces faits incontestables, avons-nous le droit de reprocher aux Italiens l'alliance prussienne? Quand nous la leur avons non seulement conseillée, mais imposée, nous les avons mis sur la voie ; ils trouvent qu'elle est bonne pour eux et ils persistent à la suivre. La France est responsable des gouvernements qu'elle se donne ou qu'elle tolère: pouvons-nous exiger, même de nos amis, qu'ils se prêtent à toutes les variations de notre politique?

Après Sadowa, l'empereur aurait voulu arrêter l'armée italienne. Le général La Marmora était un homme loyal : il ne voulut pas, tout dévoué qu'il fût à l'empereur, abandonner ses alliés ; il ne les abandonna, du moins, que dans une certaine mesure.

M. Ricasoli, alors président du conseil, avait seul le secret des négociations délicates de ce temps-là. Les télégrammes réservés, qu'il avait *retenus*, ont failli être publiés, il y a quatre ans ; mais cette publication a été très prudemment empêchée. Dès les premiers jours de juillet, l'archiduc Albert avait été rappelé à Vienne avec la meilleure partie de son armée. La Marmora avait été battu à Custozza; mais sa défaite n'avait pas été un désastre. Il pouvait aisément reformer ses troupes ; une autre armée était intacte sur la rive droite du Pô. Cialdini, qui la commandait, reçut l'ordre de poursuivre les Autrichiens ; il avança avec une extrême lenteur, si bien que les petits journaux l'appelèrent *Duca della passegrata*, « duc de la Promenade ». Le général italien n'avait aucune raison pour se presser puisque le résultat de sa campagne était assuré d'avance.

Les Prussiens ont souvent dit qu'ils avaient été trahis, ce qui n'est pas exactement vrai.

Toutefois, si l'empereur se fût décidé à marcher sur le Rhin, comme le voulait M. Drouyn de Lhuys, les Italiens auraient été mis dans un étrange embarras, placés qu'ils eussent été entre des engagements contradictoires. Il est impossible de deviner quelle eût été leur conduite. Les hommes qui dirigeaient alors le gouvernement de Victor-Emmanuel, La Marmora et Ricasoli, sont morts emportant dans la tombe le secret de leurs délibérations.

Heureusement pour eux, l'empereur ne sut pas profiter de la dernière chance que lui offrait la fortune.

La politique funeste de Napoléon III n'est explicable que par son tempérament et par sa nature intime. Ce souverain de la France n'avait pas ce qu'on peut appeler l'âme française.

Certes, je suis loin de m'associer aux stupides accusations des niais qui, après Sedan, disaient que l'empe-

reur avait trahi la patrie. Sa volonté était certainement de faire grande la nation qu'il gouvernait; mais on n'est pas le maître de ses sentiments intérieurs, de ses aspirations involontaires, de ce qu'on peut appeler son âme. L'empereur était lié aux sectes italiennes par les engagements de sa jeunesse et par son éducation; son esprit était égaré par des rêveries humanitaires; il ne s'était pas identifié avec la France antant qu'il l'aurait probablement voulu.

On ne peut expliquer autrement comment il n'a pas vu ce que voyaient les plus aveugles et comment sa politique fut une longue suite d'hésitations et de contradictions.

« — Il n'y a au monde que trois personnes qui n'aient pas compris la situation en juillet 1866, me disait un jour M. Drouyn de Lhuys : M. de la Valette, M. Rouher et malheureusement l'empereur. »

En donnant la Vénétie à l'Italie, Napoléon III avait dégagé la parole *imprudente*, dit M. Rothan, qu'il avait donnée en 1859. Il crut ainsi avoir obtenu un grand succès personnel; il ne réfléchit pas assez à ce qui pouvait en résulter pour la France, ou du moins il n'y pensa que trop tard.

Ainsi nous l'avons vu pendant trois ans, après Sadowa, demander à l'Italie une alliance offensive et défensive qu'il eût été facile d'imposer en 1866. Un souverain identifié avec la France comme le furent la plupart des anciens rois n'aurait pas commis une telle faute.

Les négociations en vue de l'alliance furent conduites d'une façon singulière. Il semble qu'on craignît de les voir réussir.

La pierre d'achoppement était l'occupation de Rome, que les Italiens réclamaient et que l'empereur ne voulait pas accorder d'une manière formelle. Une des singularités était de voir l'Autriche insister alors pour que Rome fût livrée à l'Italie. Comment comprendre que l'empereur François-Joseph, qui persiste à prendre le titre d'apostolique et qui refuse d'aller à Rome au risque de compromettre une alliance à laquelle il semble attacher du prix, ait pu, en 1869, travailler avec tant d'ardeur à la ruine du pouvoir temporel?... Il y a là un mystère historique. M. Rothan ne l'explique pas; il se borne à constater le fait. L'influence de M. de Beust, protestant, et l'existence d'une majorité libérale au Reichsrath ne paraissent pas être des raisons suffisantes.

La politique de Napoléon III vis-à-vis de la papauté a été ce qu'elle était partout : double et contradictoire, ce qui devait fatalement le conduire à sa perte. La fameuse expédition de Mentana fut le résultat de cette politique en partie double. Les conséquences en ont été funestes : les Italiens l'ont considérée comme une injure mortelle, et, aux yeux d'un grand nombre d'entre eux, Mentana compense Solferino. On sait que cette expédition fut provoquée par une entreprise de Garibaldi sur les États pontificaux, entreprise favorisée sans le moindre mystère par M. Rattazzi, alors président du conseil. A cette époque, je voyais tous les matins cet illustre homme d'État, avec lequel je suis resté lié jusqu'à son dernier jour. Je puis affirmer que l'entreprise sur les États romains n'aurait jamais eu lieu et que Garibaldi eût été ramené dans son île, comme en 1861 après Aspromonte, si l'empereur eût dit un seul mot Seulement il aurait fallu que ce mot fût clair, positif et formel. Napoléon III, suivant sa coutume, préféra se tenir dans le vague et laisser aller les événements.

L'affaire de Mentana ne mit pas fin aux négociations engagées en vue d'une alliance entre l'Italie, l'Autriche et la France. Cette alliance eût encore été possible si elle eût été réclamée à temps; mais, par une tactique bizarre, on faisait croire à l'Italie que la paix n'était pas menacée. Il me souvient d'avoir, en janvier 1870, entendu M. Lanza, président du conseil, déclarer à la tribune que jamais la paix n'avait été aussi solide et assurée pour un temps aussi long. Cette déclaration est restée célèbre. M. Lanza était un fort honnête homme, incapable de tromper son pays. Aussi, quand, six mois plus tard, la France s'adressa à lui, put-il dire très sincèrement qu'il n'était pas prêt.

« Pourquoi n'avez-vous pas réclamé notre concours trois mois plus tôt? Nous ne l'aurions pas refusé », me disait, quelques jours après la déclaration de guerre, un des principaux auxiliaires du ministère Lanza.

Ces réflexions mêlées de souvenirs personnels m'ont été inspirées par la très remarquable préface dont M. Rothan a fait précéder les dépêches qui sont le fond de son livre.

II.

La mission de M. Rothan à Florence fut accomplie pendant les trois mois les plus sombres de notre temps, c'est-à-dire du 1er janvier au commencement d'avril 1871.

Le diplomate français représentait un pays vaincu et sous le poids d'une catastrophe. Il était l'organe d'un gouvernement dépourvu de toute base régulière et, par conséquent, de toute force. Il est presque miraculeux que, placé dans une situation pareille, M. Rothan ait réussi à se faire écouter. Ce succès était le seul qu'il pût rationnellement espérer. Il résulte pourtant de ses dépêches qu'à l'heure même où la France n'avait qu'une existence à peu près nominale, son représentant à Florence savait encore parler avec dignité et tenir haut un drapeau qu'on pouvait croire abattu pour jamais.

La mission de M. Rothan avait trois objectifs principaux. Le ministre français devait s'efforcer d'obtenir

le concours diplomatique du gouvernement italien pendant la négociation qui devait mettre fin à la guerre. Il avait à surveiller les mesures que prendrait ce même gouvernement après l'occupation de Rome pour garantir l'indépendance du pape. Enfin il devait veiller à ce que l'Italie ne profitât pas de nos désastres pour reprendre Nice.

Sur le premier point, M. Rothan n'obtint et ne pouvait obtenir que de bonnes paroles. Les avoir obtenues est la preuve qu'il avait su inspirer la sympathie et le respect aux ministres de Victor-Emmanuel. Toutefois, s'il y a un reproche à lui adresser, c'est d'avoir donné trop de confiance à des déclarations qui n'étaient au fond que des mots de pure courtoisie.

M. Visconti Venosta, alors ministre des affaires étrangères, est non seulement un homme d'État éminent, mais un des hommes les mieux élevés de l'Europe. Personne ne s'entend mieux à colorer un refus de couleurs aimables.

Quant à Victor-Emmanuel, il professa toujours un grand amour pour la France; néanmoins il ne faut pas oublier que ce monarque ressemblait à beaucoup d'égards à Henri IV, qui sut être un grand roi tout en restant un parfait Gascon : lorsque les ministres retenaient le roi prêt à tirer son sabre pour la France, ils savaient très bien qu'au fond le souverain pensait absolument comme eux et qu'il pardonnerait aisément la violence qu'on lui faisait.

Après Reichshoffen, la France ne pouvait plus compter sur le secours militaire de l'Italie; après Sedan, elle n'avait plus à espérer son concours diplomatique : telle est la vérité pure et simple, et quiconque ne l'a pas vu dès les premiers jours a volontairement fermé les yeux.

Dès le mois d'août 1870 l'Italie s'était hâtée de s'unir à l'Angleterre afin d'échapper à nos obsessions, et l'attitude de l'Angleterre était, on le sait, une neutralité malveillante. « L'ambassadeur de Prusse à Londres avait transformé le Foreign-Office en véritable confessionnal, et sa curiosité, sans cesse renaissante, était toujours satisfaite. Dès que M. de Bismark était inquiet, le comte de Bernstorff courait chez lord Granville, qui s'empressait de le rassurer sur ce qui se passait à Vienne, à Copenhague et à Florence. C'est par lui que M. de Bismark avait appris, bien avant le gouvernement impérial, que l'Italie, pour échapper aux sollicitations de M. de Beust et aux obsessions de la France, s'était abritée derrière la neutralité britannique. »

Que pouvait obtenir notre représentant dans une situation pareille? M. Visconti Venosta, il est vrai, n'accentuait pas sa neutralité dans un sens malveillant, comme le faisait lord Granville : il faut lui en savoir gré, et il n'y avait pas autre chose à lui demander.

III.

Ce fut précisément pendant le séjour de M. Rothan à Florence que le gouvernement italien résolut la question romaine, conformément aux idées qu'il avait depuis longtemps, en faisant voter par le parlement la loi des garanties. Le représentant de la France ne pouvait être que le spectateur muet de ce qui se faisait; le gouvernement de la Défense nationale, qu'il représentait, était par ses antécédents l'adversaire du pouvoir temporel; néanmoins M. Jules Favre ne voulut pas renoncer formellement à la convention de 1864, mais sans avoir même l'idée de l'invoquer. Quant aux mesures que prenait l'Italie envers la papauté, le ministre français était à peine en mesure d'exprimer un avis officieux. Il n'avait qu'à accepter les faits accomplis.

M. Rothan est protestant; il semble penser cependant que l'Italie eût mieux fait en ne transportant pas sa capitale à Rome. Il aurait mieux valu peut-être se borner à gouverner la ville éternelle sans avoir l'ambition d'y régner. Cette opinion était celle de plusieurs Italiens et des plus éminents, notamment de M. d'Azeglio, qu'ils appellent leur chevalier sans peur et sans reproche. La correspondance de M. d'Azeglio, publiée en 1866 par M. Eugène Rendu, est sur ce point fort curieuse à lire. Loin de désirer l'occupation immédiate de Rome, il la redoutait. L'un des services que Napoléon III rendait à l'Italie, d'après lui, était de l'empêcher de monter au Capitole avant l'heure. M. d'Azeglio va jusqu'à dire que M. de Cavour, dont il fut l'admirateur et l'ami, avait proposé Rome capitale bien convaincu que, lui vivant, on n'y entrerait pas. Dévoué à la maison de Savoie, l'homme d'État piémontais craignait qu'à Rome la monarchie ne fût en péril. Il voyait le parti mazzinien diriger le mouvement qui entraînait l'Italie vers le Tibre, et il redoutait une victoire dont ce parti aurait profité.

Les craintes de M. d'Azeglio ne se sont pas réalisées. La monarchie paraît solidement établie à Rome; elle a su prendre la tête de la révolution qui a renversé le pouvoir temporel. On comprend ainsi pourquoi, malgré ses répugnances personnelles, Victor-Emmanuel n'hésita pas. Toutefois, en s'installant au Quirinal, en face de la papauté et en antagonisme forcé avec cette grande institution, la monarchie réussit difficilement à former un parti conservateur basé sur les principes. Elle est condamnée à rester un pouvoir révolutionnaire, plus, probablement, qu'elle ne le voudrait. Un autre danger imprévu, créé par Rome capitale, se révèle depuis quelques années. La classe dirigeante, celle qui fait l'opinion, est prise d'une ambition que l'on peut croire prématurée. On veut que l'Italie joue un grand rôle dans le monde, qu'elle soit une grande

puissance autrement que pour la forme et pour l'honneur. Cette disposition d'esprit peut entraîner aisément aux aventures : il est difficile de faire de la politique modeste, peut-être même de la politique raisonnable, quand on a pour capitale la ville qui, sous des formes diverses, a dominé le monde pendant vingt-cinq siècles. C'est par un pressentiment vague, mais profond, que M. d'Azeglio aurait voulu voir l'Italie gouverner Rome sans y régner, en laissant au pape toutes les apparences d'une souveraineté nominale.

M. Rothan paraît partager les idées de M. d'Azeglio; mais il reconnaît qu'en 1870 l'Italie était entraînée par une force irrésistible: aucun ministère n'eût consenti à laisser passer l'occasion sans en profiter, et le roi, s'il eût essayé de résister, aurait risqué sa couronne et peut-être sa vie.

La grande question, après l'occupation de Rome, était de savoir si Pie IX resterait au Vatican ou s'il prendrait le chemin de l'exil. Les exaltés du sacré collège poussaient au départ; le gouvernement italien le redoutait, malgré les difficultés et les ennuis qu'il ne se dissimulait pas et qu'entraînerait la présence de deux pouvoirs.

« — Lorsqu'un souverain s'en va, me disait M. Visconti-Venosta, il finit souvent par revenir, tandis qu'à Rome le pape s'habituera peu à peu à la situation que nous lui aurons faite; nous la rendrons aussi tolérable que nous le pourrons. »

M. Visconti-Venosta ne s'est pas trompé, puisqu'on en est au *modus vivendi*, qui est un acheminement à la conciliation.

Ce fut précisément pour garder le saint-siège à Rome que fut imaginée la loi des garanties, à la discussion de laquelle M. Rothan assista sans que le malheur des temps lui permît d'exercer la moindre influence. Cette loi avait été préparée dès 1861 par M. de Cavour, qui essaya de la faire accepter par le pape. Seulement M. de Cavour aurait voulu que la dotation du saint-siège fût constituée en immeubles situés en partie hors d'Italie, afin que l'indépendance du saint-siège fût complète et incontestable. Ce grand homme d'État a été le seul ministre sincèrement libéral qui ait existé de nos jours. Ses idées auraient peut-être prévalu si la France avait pu faire entendre sa voix. C'est à peine si elle pouvait hasarder un conseil.

Notre ministre dut se borner à réclamer nos droits sur les établissements nationaux qui sont à Rome; il obtint un plein succès avec le concours de M. Lefèvre de Behaine, qui était alors chargé d'affaires près du saint-siège. Ce diplomate éminent représente aujourd'hui la France au Vatican en qualité d'ambassadeur, et il y jouit d'une haute considération, grâce à son caractère, malgré les difficultés de la situation.

Pendant sa courte mission M. Rothan était chargé aussi de veiller sur le comté de Nice, qui fut un moment en très grand péril. On sait qu'en 1860 les Italiens cédèrent la Savoie non seulement sans difficulté, mais encore sans regret. La maison royale seule ne renonça pas sans déchirement de cœur au berceau de la dynastie ; mais les Piémontais se séparaient avec plaisir d'associés qui ne parlaient pas leur langue et qui occupaient les postes principaux à la cour et dans la diplomatie. Il n'en était pas de même du comté de Nice. Ce pays était considéré comme terre italienne, au moins officiellement, car la langue usuelle était le dialecte provençal; Nice était surtout la patrie du héros populaire.

Jamais Garibaldi ne pardonna à M. de Cavour la cession de la ville où il était né : on l'avait fait, disait-il, étranger dans sa propre patrie. La violente scène parlementaire qui eut lieu à ce sujet fut peut-être la cause déterminante de la mort du grand ministre. Garibaldi avait communiqué sa passion niçoise à un grand nombre de ses concitoyens.

L'occasion était bonne en 1870 pour reprendre ce qu'on regrettait d'avoir aliéné, et matériellement rien n'était plus aisé. A cette époque j'étais à Nice. La garnison se composait d'un escadron de cavalerie en fort mauvais état et des compagnies de débarquement d'une frégate. La population du port et celle des campagnes avaient accepté l'annexion, surtout parce que le roi l'ordonnait. Elles eussent accueilli avec joie le retour de ce qui était à leurs yeux la domination légitime. Les Français mêmes qui habitaient Nice, effrayés des mouvements révolutionnaires de Paris, voyaient dans l'arrivée des troupes italiennes une garantie de sécurité. Aucune résistance n'eût été possible. Il faut rendre justice au roi Victor-Emmanuel et à ses ministres : ils n'eurent pas même une minute d'hésitation. Ils comprirent ce qu'il y aurait de déloyal et d'odieux à profiter des malheurs de la France pour reprendre ce qu'ils avaient cédé de plein gré, après avoir reçu, en échange, l'Italie entière. Ils réfléchirent aussi peut-être qu'il serait dangereux de se faire de la France une ennemie qui serait irréconciliable après une telle félonie. Mais il est mieux de croire, conformément à leur déclaration, qu'un sentiment de loyauté suffit à les retenir.

Les excitations ne manquaient pas cependant : la Prusse conseillait à l'Italie d'occuper Nice, sauf peut-être à la lui faire rendre au moment de la paix définitive. A l'intérieur, le parti garibaldien réclamait la réannexion par ses journaux le *Diritto* et la *Riforma*, dirigés, alors comme aujourd'hui, par M. Crispi; les comités niçois, organisés depuis 1860 à Turin, à Florence et à Nice même, s'agitaient furieusement. M. Rothan constate dans ses dépêches que la conduite du gouvernement italien en ce qui concerne Nice fut aussi correcte que loyale. Il convient de le reconnaître loyalement à notre tour.

IV.

L'ingratitude des Italiens est depuis quelques années, en France, un thème banal. Thème dangereux, parce qu'à force de reprocher aux gens leur ingratitude, on peut les rendre réellement ingrats. Ils l'ont été jusqu'ici surtout en paroles ou d'une façon qu'on peut dire négative.

Cette question délicate ne peut être envisagée de la même façon en Italie et en France.

Notre conviction, à nous Français, est que l'Italie nous doit son existence politique. Nous avons raison de le penser, puisque c'est vrai. Nous aurions tort de le dire trop haut et trop souvent.

M. d'Azeglio, cœur loyal s'il en fut, le dit et le proclame à toutes les pages du recueil de lettres que j'ai citées déjà. Les Italiens répondent qu'ils ont payé le service rendu, et que, lorsqu'on a payé, on ne doit rien, pas même de la reconnaissance.

Ils ajoutent que, s'ils doivent quelque gratitude, c'est au seul Napoléon III, qui aurait fait la campagne d'Italie malgré la nation française elle-même. Mais il serait injuste d'attribuer à la masse des Italiens ces raisonnements d'usurier, souvent provoqués par des récriminations exagérées et pour le moins inopportunes. Le nombre est grand, en Italie, de ceux qui ont plus de cœur qu'il ne leur convient d'en montrer.

Un fils est toujours ingrat lorsqu'il agit mal, et même froidement, avec son père. Donner l'existence est un service qui n'a pas d'équivalent. Il n'est d'ailleurs pas vrai que Napoléon III soit allé délivrer l'Italie malgré le peuple qu'il gouvernait.

La campagne de 1859 avait été préparée par un long travail de l'opinion publique, dont l'origine remonte à 1830. Il suffit de relire les débats des Chambres en 1831, les discours de M. Mauguin et du général Lamarque, la discussion fameuse qui eut lieu après la coalition contre M. Molé, auquel on reprochait d'avoir abandonné l'Italie en évacuant Ancône, enfin les paroles ardentes prononcées par M. Thiers en janvier 1848 pour encourager l'Italie.

De 1815 à 1859, les Italiens ont trouvé en France un concours moral et souvent matériel qui leur a permis de préparer leur révolution ; leurs émigrés étaient accueillis dans nos Facultés, même à la Chambre des pairs. Nos journaux ne cessaient d'émouvoir l'opinion sur les souffrances de Milan et de Venise; c'est ce qui a permis à l'empereur de réaliser les rêves de sa jeunesse. Les hommes d'État seuls prévoyaient les dangers de sa politique, et par malheur ils avaient trop raison.

L'Italie doit à la France un autre service très oublié. Si elle a eu sous la main la dynastie qui a fait son unité, elle le doit à M. de Talleyrand et à Louis XVIII. Le congrès de Vienne voulait exclure de la succession au trône de Sardaigne la branche de Carignan, suspecte aux vieilles monarchies. Il suffisait, pour cela, d'admettre en Piémont le droit de succession des femmes. Le représentant de la France réussit, non sans effort, à faire consacrer la succession masculine, ce qui assurait l'avènement au trône de Charles-Albert. L'Autriche avait le pressentiment juste de ce que serait pour elle la maison de Savoie-Carignan.

Néanmoins, je le répète, il est injuste d'accuser les Italiens d'ingratitude parce qu'ils n'ont pas marché à notre secours en 1870. Franchement, ils ne le pouvaient pas sans se suicider; M. Visconti-Venosta le répétait sans cesse à M. Rothan, qui devait s'incliner, sentant bien lui-même qu'il n'avait pas de bonnes raisons à donner.

Réclamé à temps, le concours italien, comme je l'ai dit, eût été donné. Aussi, après Sedan, Victor-Emmanuel s'écriait-il : « Pauvre empereur! Mais je l'ai échappé belle! »

M. Rothan paraît partager mes idées sur ce sujet délicat de l'ingratitude italienne. Il reconnaît que si l'Italie s'est abstenue en 1870, c'est la faute de notre gouvernement plus que la sienne. Il met en relief la loyauté de Victor-Emmanuel dans l'affaire de Nice, où il pouvait se dire appelé par la population. Pendant les six premiers mois de 1871, c'était à peu près vrai.

L'expédition de Garibaldi en Bourgogne était aussi une preuve de bon vouloir, bien que, en présence d'une armée allemande, un petit corps de volontaires organisés à la hâte ne pût amener de résultat, quelle que fût leur valeur individuelle; mais on s'exposait, en les laissant partir, aux réclamations d'une puissance victorieuse et ombrageuse s'il en fut.

Les oscillations de l'opinion publique en Italie pendant la période critique sont signalées par le diplomate français avec une rare sagacité. En lisant son livre, on tâte rétrospectivement le pouls à l'Italie pendant le cours d'une maladie dont elle ne souffrait pas directement, mais dont elle pouvait être atteinte à toute heure. On peut seulement penser, comme je l'ai dit, que M. Rothan donnait trop d'importance aux déclarations polies des hommes d'État avec lesquels il s'entretenait, de M. Minghetti, par exemple, aussi courtois dans le monde qu'éloquent à la tribune, mais qui est aujourd'hui le chef réel du parti antifrançais.

M. Rothan se défiait, au contraire, de M. Rattazzi, dont j'ai connu les sentiments intimes et qui jamais ne se fût sérieusement séparé de la France, pas plus que ne le fera, j'en suis convaincu, M. Dépretis, son héritier politique et son ami le plus ancien et le plus fidèle.

Il est vrai cependant que, dès 1871, l'Italie s'est appuyée sur l'Allemagne, qu'elle a compris être la plus forte et pour longtemps. Pouvait-elle faire autrement, puissance faible encore et incomplètement organisée,

surtout après s'être mis à dos, par l'occupation de Rome, tous les catholiques de l'univers?

Je n'en reste pas moins convaincu qu'il ne serait pas aisé d'entraîner la masse du peuple italien à une rupture définitive avec la France.

Une partie de l'armée et de la cour, quelques patriotes exaltés, pourraient être séduits par un sentiment d'égoïsme national mêlé d'un esprit de rivalité jalouse. Mais on trouverait dans la masse une résistance d'autant plus forte que les dangers de la rupture seraient plus prochains.

On se fâche avec ses amis et avec ses parents; on les injurie, on les calomnie; mais, au moment de lancer l'assignation qui les transformera en ennemis irréconciliables, on réfléchit, on s'arrête et souvent on recule.

Le bon sens italien comprend aussi que, si la France était annulée, la Péninsule serait à la merci de l'Allemagne, avec qui l'Italie peut s'allier, mais avec laquelle une fusion définitive est impossible par incompatibilité d'humeur. L'expérience des siècles l'a bien fait voir et elle enseigne également que l'Allemagne n'a pas la main légère.

Telles sont les dernières réflexions que j'ai à faire sur le livre de M. Rothan.

Ce livre est de ceux qui font penser, et il restera comme une des meilleures pages écrites sous les plus tristes jours de notre histoire.

H. G. Montferrier.

VARIÉTÉS

Deux épisodes du récent voyage des Français en Hongrie

I.

Je ne sais quel journal de Berlin, mis en méchante humeur par la très chaleureuse réception faite aux voyageurs français par les habitants de Pest et de quelques autres villes de Hongrie, imagina de découvrir des visées politiques et révolutionnaires dans ce qui n'était qu'une excursion de touristes et une simple visite de bonne amitié à une nation sympathique. L'allégation était absolument gratuite. On sait, en effet, que la délégation était conduite par M. de Lesseps, une personnalité parfaitement en dehors et au-dessus de la politique, qu'elle comprenait parmi ses membres (la liste en a été donnée par les journaux) un certain nombre de poètes, d'hommes de lettres, d'auteurs dramatiques, de compositeurs de musique, de peintres, de graveurs, d'architectes, d'avocats, et quelques publicistes appartenant aux journaux les plus divers, mais pas un seul nom ayant une signification spécialement politique.

Et cependant le dépit des Berlinois s'explique par le caractère de cette réception.

— Mais pourquoi nous aimez-vous tant? demandions-nous aux jeunes filles de la bourgeoisie de Dobsina qui tenaient à honneur de nous servir elles-mêmes à table, comme aux braves femmes du marché de Szentès qui refusaient nos kreutzers et nous demandaient simplement d'écrire leurs noms sur le fond des poteries que nous voulions leur acheter (1).

— Parce que vous êtes Français, nous répondait-on.

Et ce que jeunes filles et bonnes femmes nous disaient ingénument, les hommes politiques, les littérateurs, les journalistes nous le répétaient sous toutes les formes, dans leurs discours et dans leurs journaux.

L'un des plus intelligents et des plus ardents, poète et auteur dramatique de grand souffle et d'inspiration élevée, le docteur Antoine Varady, secrétaire du Conservatoire de Pest et l'un des directeurs de la Société des gens de lettres et artistes hongrois, s'est fait l'interprète éloquent et chaleureux de cette sympathie générale au banquet qui nous fut offert, le jour même de notre arrivée, à l'hôtel Frohner.

« M. Varady, lisons-nous dans une feuille locale qui résuma les principaux toasts prononcés à cette occasion, en parlant de la mission historique de la nation française, a dit que la France a été toujours à l'avant-garde de l'ordre de bataille du progrès. »

« Messieurs, continua M. Varady, soyez bien convaincus que la nation hongroise ne ressent pas seulement de l'admiration pour les Français, mais que les liens les plus forts nous attachent à la reine des peuples libres, à la France. Certaines nations que les faveurs de la fortune ont comblées d'orgueil n'ont pas craint de nous traiter de barbares. Cette appellation, nous ne la méritons pas; j'en appelle au tribunal suprême de la civilisation, au génie français dont vous êtes les plus nobles représentants. Non, messieurs, la nation qui aime d'un amour si fervent les Français et la France ne peut pas être une nation barbare. La sympathie du peuple français a une si haute valeur qu'elle anoblit même les nomades du désert. La sympathie de la France est un titre de noblesse qui élève les peuples jusqu'aux sphères de votre civilisation. Soyez assurés, messieurs, vous qui venez de votre belle terre de France, que le deuil de la nation française est le deuil des peuples civilisés et que les succès futurs des Français trouveront un écho aux cimes des Carpathes et aux rives du Danube. Je lève mon verre à la liberté des peuples, œuvre du génie français. Apôtres de l'évangile de la liberté, Français, je vous salue! »

---

(1) Je conserve avec soin deux de ces poteries, dont la forme arrondie rappelle les amphores romaines. Sur le fond la bonne femme qui me les a données écrivit de sa main au crayon : *Szentès, Molnár Sándorné* (Szentès, Alexandrine Molnar).

Sous une autre forme, un jeune poète de Pest, M. Émile Abranyi, traduisit les mêmes sentiments dans son *Salut à la France*, dédié par lui à M. François Coppée :

« Nation illustre! tu n'as pas de couronne. — Tu es pourtant la couronne de la terre. — Plus brillamment que tout diadème, t'entourent — la majesté de l'intelligence et la grâce de l'esprit. — Oh! viens à nous, règne sur nos cœurs! — Que ton arrivée dissipe les soucis! — Dieu t'a créée du sourire — comme l'aurore de l'éclat de la rose!

« Vous nous apportez la grandeur de la France — et nous vous donnons nos cœurs en échange. — Bien que vous soyiez grands, nous ne pouvons que vous aimer — car votre grandeur n'est pas l'image morose de l'orgueil. — Chez d'autres la grandeur est presque blessante; — la vôtre est pleine de grâce. — Qui porterait follement envie au soleil — parce qu'il verse sur la terre les splendeurs de sa lumière?

« Nous t'avons toujours aimée; jamais — nous ne t'avons reniée pour obtenir la faveur des autres; — nous avons été plus fidèles que le sort injuste — qui t'a trompé perfidement. — Mais tu es grande de nouveau! — Nous le savions. En voyant couler — ton sang héroïque, la confiance demeurait en nous inébranlable, — car une botte grossière de reître — ne saurait écraser l'étoile du ciel!

« Et toi, grand poète de ta belle patrie — que Petöfi, s'il vivait, nommerait son frère — en joignant ses vers magnifiques à tes rimes — comme si deux foudres rivalisaient, — notre patrie enthousiasmée t'offre le laurier. — Oh! prends-le; elle l'offre au Titan glorieux de Suez et à toi! — Lui réunit les Océans; — toi, avec la chaîne de fleurs de la poésie, tu réunis les peuples!

« France, salut à toi! D'un monde caduc tu es — le lierre hardi qui pousse en haut — frais à jamais, et d'où s'épanouit une fleur sacrée — symbole du salut et du charme. — La première en tout ce qui est beau et grand, — tu apportes la rédemption au monde coupable, — fût-ce au prix de ton propre sang. Tu es — la jeunesse éternelle de l'humanité! »

On le voit, la sympathie qui anime les Hongrois pour les Français n'a rien de banal; c'est plus et mieux qu'un élan inconscient vers une nation dont les rapprochent des communautés de goût et des similitudes de caractère; c'est une affection raisonnée et reconnaissante pour le peuple d'où est partie l'initiative de toutes les revendications généreuses et qui a révolutionné le vieux monde avec les grands mots de liberté, d'égalité, de fraternité universelle.

N'y a-t-il pas quelque chose de consolant et de réconfortant pour nous, par ces temps d'égoïsme et de calculs étroits où la politique des intérêts est la seule écoutée, de trouver un coin en Europe où s'est conservé intact l'enthousiasme pour les grandes idées d'humanité et de civilisation? Nous savons aujourd'hui qu'il y a du moins une nation, et des plus nobles, des plus héroïques, qui, après avoir pleuré sur nos malheurs, encourage et partage nos espérances.

Deux épisodes de ce voyage ont été particulièrement émouvants et caractéristiques : le premier est l'hommage solennel rendu à la mémoire du célèbre poète patriote hongrois Alexandre Petöfi par la délégation française dans la journée du mercredi 12 août; le second est la visite faite par les mêmes Français le dimanche suivant, 16 août, au monument des treize martyrs politiques, à Arad.

II.

Je ne sais lequel d'entre nous eut l'idée de manifester solennellement notre gratitude pour l'accueil qui nous était fait en allant en corps déposer une magnifique couronne de fleurs au pied de la statue de Petöfi, qui s'élève sur l'une des places publiques de Pest. Quoi qu'il en soit, l'inspiration était des plus heureuses, car le poète national et populaire de la Hongrie, celui qui fut à la fois le Rouget de Lisle et le Bara de la guerre de l'Indépendance, a conservé un prestige incomparable sur ses compatriotes, et l'hommage que nous adressions à sa mémoire devait aller droit au cœur de tous les Hongrois.

Il faut avoir lu dans *la Révolution en Hongrie*, de Daniel Iranyi, le rôle capital, héroïque, joué par Petöfi aux premières heures du soulèvement de la Hongrie pour s'expliquer l'immense popularité qui s'attache encore aujourd'hui à son nom.

Comme Camille Desmoulins au Palais-Royal, ce fut Petöfi qui déchaîna et entraîna, avec l'aide de trois autres jeunes gens, Vasvari, Jokay et Bulyovsky, le lion populaire hésitant et indécis dans la journée du 15 mars 1849. Ce fut lui encore qui sut formuler les aspirations de tout un peuple dans un hymne d'un souffle et d'un mouvement admirables, qui devint rapidement *la Marseillaise* des Madgyars.

« Égalité, Liberté, Fraternité.

« La patrie appelle, ô Hongrois! — Debout! à présent ou jamais! — Être esclave ou bien être libre, — voilà la question; choisis!

« Par le nom du Dieu des Hongrois — nous jurons, — nous jurons — que nous ne serons plus esclaves!

« Jusqu'alors nous étions esclaves — et nos pères étaient maudits. — Ils sont morts libres; ont-ils pu — dormir sous un sol asservi?

« Par le nom, etc.

« Misérable est celui qui n'ose — maintenant mourir, s'il le faut, — pour qui sa vie, un chiffon! — pèse plus que l'honneur de la patrie!

« Par le nom, etc.

« Oh! le sabre plus que la chaîne — brille; il orne mieux le bras. — Mais nous avons porté la chaîne... — Viens, viens, vieux sabre de nos pères!

« Par le nom, etc.

« Le nom hongrois va resplendir — couronné de sa gloire antique. — De la honte dont tant de siècles — l'ont souillé nous le laverons!

« Par le nom, etc.

« Sur les collines de nos tombes — nos petits-fils agenouillés, — en disant des saintes prières, — prononceront nos noms sacrés.

« Par le nom, etc. »

C'est avec de tels accents que le poète souleva tous les cœurs d'un bout à l'autre de la Hongrie, et que les forces de l'Autriche, unies plus tard à celles de la Russie, furent tenues en échec pendant plus de treize mois.

Alexandre Petöfi avait alors vingt-quatre ans à peine. Fils d'un cabaretier boucher de la *Puszta*, il avait quitté l'école pour courir le pays avec une troupe de comédiens; puis il s'était fait soldat. Mais, sa nature ardente et rêveuse s'accommodant mal du métier militaire, il avait quitté l'armée pour agir et chanter à sa guise. Démocrate dans l'âme et fervent adorateur de la liberté, il était admirablement préparé à son rôle d'apôtre et de poète révolutionnaire lorsque la révolution de février 1848 fit jaillir l'étincelle qui devait embraser l'Europe. Devenu en vingt-quatre heures l'idole de la population, Petöfi « accrocha sa lyre au mur » et abandonna sa jeune femme et sa famille pour aller se battre. Élu capitaine dans un des bataillons de la milice nationale, il prit part à tous les combats qui furent livrés dans les provinces du bas Danube. Puis le général Bem, le *vieux Bem*, qui commandait l'armée de Transylvanie, l'appela auprès de lui en qualité d'aide de camp, et, le 31 juillet 1849, à la funeste bataille de Segeswar, qui fut le dernier acte de cette terrible guerre, le poète-soldat disparut dans la sanglante mêlée. Son corps n'ayant jamais été retrouvé, une légende merveilleuse se forma autour de son nom. Le peuple ne peut pas se décider à croire qu'il est mort et s'attend toujours à le voir reparaître pour entonner encore une fois, s'il le faut, *la Marseillaise* de l'indépendance.

On voit qu'en honorant la mémoire d'Alexandre Petöfi, c'était à la Hongrie tout entière, personnifiée dans son poète national et populaire, glorieuse incarnation du génie même de toute une race, que nous rendions hommage.

La cérémonie était pour dix heures du matin; mais bien avant le moment fixé les abords du square où se dresse la statue du poète (1) étaient encombrés par une foule immense, à travers laquelle nous eûmes la plus grande peine à nous frayer un chemin.

En tête du cortège, que précédaient les agents de police à cheval, marchait M. de Lesseps, accompagné de M. Louis Ulbach, de M. Coppée et du colonel Lichtenstein. Puis venait la couronne, une immense et magnifique couronne de fleurs naturelles dans le genre de celles qui figurèrent à l'enterrement de Victor Hugo. Un large ruban tricolore, sur lequel étaient inscrits en lettres d'or ces mots : *A Petöfi les hôtes français de la Hongrie*, traversait l intérieur de la couronne qui reposait debout sur un long brancard. Vingt d'entre nous, appareillés par rangs de taille, portaient le brancard sur leurs épaules; les autres suivaient. Arrivés devant la statue, nous pénétrâmes à l'intérieur du square. M. de Lesseps gravit lestement les marches du monument et adressa quelques paroles chaleureuses à la foule; puis Coppée le remplaça et, d'une voix vibrante et émue, lut le petit poème suivant, qu'il avait écrit dans la nuit même :

A PETÖFI

Comme en quittant la bonne et généreuse hôtesse
Qui lui fit place au feu dans la froide saison,
Un pauvre voyageur, pris soudain de tristesse,
Baise au front longuement l'enfant de la maison;

Ainsi nous, les Français, hôtes de la Hongrie,
Vers toi, des fleurs en main, nous sommes accourus,
Soldat-poète, ô fils si cher à la patrie,
Qui pour elle chantas et pour elle mourus!

Oh! brûler de génie et périr à la guerre,
Se dresser en airain et mourir sans tombeau!
Mais je ne te plains pas et t'envie, ô mon frère!
Nul sort plus que le tien n'est héroïque et beau.

A l'endroit où, le nombre écrasant ton courage,
Tu mourus pour entrer dans l'immortalité,
Aujourd'hui, j'en suis sûr, pousse un rosier sauvage,
Poète de l'amour et de la liberté!

Un rosier sauvage où vit encore ton âme;
Et, quand auprès de lui passent deux fiancés,
Sa fleur, que l'amoureux donne à la jeune femme,
Rend plus doux leurs serments et plus chauds leurs baisers.

Et quand, par les beaux soirs, le rossignol s'y pose,
Le rossignol, ce libre et pur chanteur ailé,
Il est comme enivré du parfum de la rose
Et chante éperdûment sous le ciel étoilé.

Une immense acclamation répondit aux gracieux

(1) Cette statue, œuvre du célèbre sculpteur Adolphe Huszar, est d'une belle allure. Le soldat-poète est représenté debout, tête nue, une main levée vers le ciel, l'autre fermée sur un manuscrit, comme s'il déclamait une de ses entraînantes poésies. Avec son visage maigre et énergique, ses cheveux dressés sur son front, sa moustache et sa barbiche, il rappelle Henri Rochefort, tel qu'il était à la fin de l'Empire. Voici, du reste, le portrait que Daniel Iranyi a laissé de Petöfi:

« C'était un petit homme maigre, aux yeux extrêmement noirs, d'un aspect un peu farouche et d'un abord difficile... Il s'habillait de la simple veste des paysans ses frères, et jamais une bourgeoise cravate n'attacha à son cou sa chemise flottante. »

vers de Coppée; puis un mouvement se fit dans la foule et nous en vîmes sortir, poussé par ses voisins, un homme qui gravit à son tour les marches du monument et déclama avec beaucoup de feu une traduction en hongrois de la poésie de Coppée. C'était un très excellent et très populaire artiste du Théâtre National, M. Gyenes, que la foule avait reconnu et poussé de force à la tribune improvisée. Détail caractéristique: M. Gyenes se trouvant habillé d'un vêtement de couleur, un assistant quelconque se dépouilla aussitôt de sa redingote et l'offrit à l'artiste pour qu'il pût se présenter plus dignement devant le public de cette noble cérémonie.

Inutile d'ajouter que la traduction (elle était de M. Émile Abrányi) fut saluée des mêmes acclamations que l'avait été l'original. Les vivats et les *eljens* redoublèrent encore lorsque nous attachâmes la couronne au socle de la statue. Très émus nous-mêmes, nous répondions de notre mieux aux saluts de la foule, que nous dominions, massés comme nous l'étions sur les marches du monument.

La scène était vraiment grandiose, et le plus sceptique d'entre nous sentit une émotion poignante lui étreindre le cœur à la vue de ces milliers d'hommes nous acclamant, de toutes ces mains se tendant vers nous, de ces bras levés agitant chapeaux et casquettes, de ces yeux mouillés de larmes, de ces dames occupant les balcons des maisons voisines et nous saluant de loin avec leurs mouchoirs, pendant que de tout ce peuple assemblé jaillissait soudain, spontanément, un chant grave, solennel, presque religieux: le chant national hongrois.

De pareilles scènes ne s'oublient pas.

Au moment où nous quittions le square de Petöfi, on remit à chacun de nous une élégante boîte en chagrin qui renfermait trois médaillons en bronze, celui de Petöfi et ceux des deux autres grands poètes nationaux: Arany et Jókai. Cette délicate attention nous venait d'une « Société pour la fabrication de bronze » qui nous priait d'accepter ces médaillons en souvenir de « l'acte mémorable du 12 août 1885 ».

La reconnaissance publique se manifesta également par les articles chaleureux qui parurent dans tous les journaux de Pest. Celui qui devait le plus nous toucher parut dans le *Budapesti Hirlap*, sous la signature du comte Sandor Teleki. Il commençait ainsi :

« C'est un devoir et un droit pour Jókai et pour moi, les plus anciens amis, encore vivants, de Petöfi, de vous adresser nos remerciements pour l'ovation généreuse par laquelle vous avez honoré sa mémoire...

« C'est chez moi, à Koltó, qu'après son mariage avec la belle Julia Szendrey il passa sa lune de miel et qu'il écrivit : « Ce n'est qu'ici, dans ce petit village, que j'ai été heu-« reux; mon bonheur était indicible, infini; c'était la pre-« mière fois de ma vie que j'étais complètement heureux. »

« J'ai le droit, n'est-ce pas, messieurs, de vous remercier au nom de Petöfi? »

Et plus loin :

« Nous avions vaincu l'armée autrichienne lorsque survint l'intervention de la Russie... Puis la trahison arriva, et la Hongrie tomba gisante aux pieds du czar.

« Heureux Petöfi, il n'a pas connu cela; son cœur brûlant d'amour pour la patrie se serait brisé; non, il mourut encore plein d'espérance et de foi.

« Je l'ai vu pour la dernière fois à la bataille de Segeswar, quelques heures avant sa mort.

« J'ai le droit, n'est-ce pas, messieurs, de vous remercier au nom d'Alexandre Petöfi?...

« Trente-six ans se sont écoulés depuis la mort héroïque de Petöfi, et vous êtes venus à nous; vous avez apporté avec vous l'intelligence française, la première du monde, celle que sont obligés de suivre ceux-là mêmes qui sont vos ennemis. Vous nous avez apporté les principes de la solidarité et de la fraternité des peuples, et, pour nous remercier de l'accueil cordial que nous sommes heureux de pouvoir vous offrir, vous avez rendu honneur, par une attention délicate et avec une cordialité des plus nobles, à la statue de ce martyr qui est le poète le plus populaire de la nation hongroise.

« Merci, messieurs, du plus profond de mon cœur! »

III.

A Kétegyháza, petite station avant la ville d'Arad, où nous devions passer la journée et la nuit du dimanche 16 août, on nous distribua à tous un exemplaire du journal *l'Alföld*, dans lequel, après un *Salut aux Français!* venait une pièce de vers en hongrois, qu'un de nos compagnons de Pest eut l'obligeance de nous traduire.

Voici cette traduction, écrite sous la dictée de notre ami Antoine Varady :

« Aux délégués de la France a Arad.

« Où vous égarez-vous, avec vos gais visages, — envoyés du plus héroïque des peuples? — Les larmes que vous voyez dans nos yeux — trahissent celles que nous avons dans nos cœurs. — La source, hélas! n'en est pas encore tarie. — Où vous égarez-vous? Quittez, quittez ces lieux. — Il n'y a point de place ici pour les heureux, — mais seulement pour ceux qui pleurent et prient. — C'est ici le nouveau Golgotha magyar!

« Soyez les bienvenus dans la belle patrie hongroise, — envoyés du plus courtois des peuples. — C'est vous qui, les premiers, à l'appel de la liberté — avez de votre flamme enflammé l'univers. — Que venez-vous chercher dans ce pays de deuil — où nos glorieux martyrs sont tombés vaillamment? — Si c'est de la joie, allez, allez ailleurs. — C'est ici le Golgotha magyar!

« Retournez, retournez au beau pays de France, — envoyés du plus noble des peuples. — Vous, de votre nation le plus bel ornement, — pourquoi descendez-vous dans ce triste tombeau — où notre liberté a été ensevelie? — Qui serait désireux de séjourner ici — où le sang des martyrs fume encore? — C'est ici le Golgotha magyar!

« Tournez-vous du côté de ce sombre coteau, — envoyés du plus actif des peuples. — C'est le mont Vilagos, que notre deuil immense — couvre et obscurcit encore de son ombre sanglante. — Il n'a point l'air altier de Metz la glorieuse, — mais, comme elle, sa chute, œuvre d'un traître, — a souillé nos soldats d'une marque infamante. — Ce mont est devenu le Golgotha magyar.

« Qui mieux que vous, hélas! comprendrait notre deuil, — envoyés du plus glorieux des peuples? — L'outrage aux doigts sanglants, naguère, aux champs maudits, — n'a-t-il pas souffleté votre gloire sacrée? — Mais, comme jadis par la croix de l'homme-dieu — le monde entier sortit de l'ombre et fut sauvé, — de même votre gloire a reparu plus belle, — et vous n'avez pas eu, comme nous, un Golgotha.

« Au-dessous de ce fort voyez l'humble colonne, — envoyés du plus grand des peuples! — Elle est posée ici comme une tour de garde — où brûle incessamment le feu de la patrie, — et nos larmes brûlantes l'entourent comme une mer. — Français, venez pleurer sur l'humble monument — élevé comme un phare au fond de la vallée — par le pieux souvenir d'un peuple tout entier. — C'est ici le Golgotha magyar.

« Soyez les bienvenus dans cette mer de larmes, — envoyés du plus heureux des peuples. — Vous nous avez tendu votre main fraternelle, — vous êtes descendus dans ce vallon sacré. — C'est Dieu qui vous conduit, comme un avertissement du ciel — que notre liberté bientôt se relèvera! — Que ce jour soit le gage saint d'un glorieux avenir, — ce jour où sous le ciel nous nous trouvons réunis — par ce saint Golgotha. »

J'étais encore ému par l'allure héroïque et sombre de cette singulière poésie, lorsque nous arrivâmes à Arad. Le maire de la ville, M. Jules Salacz, était venu nous recevoir à la gare à la tête de la population et nous harangua en hongrois. Mais à l'accent tout particulièrement vibrant de sa parole et au recueillement de la foule qui l'écoutait, je devinai aisément que lui aussi faisait allusion aux sanglants événements dont Arad avait été le théâtre, d'autant que les mots de *Golgotha magyar* revenaient fréquemment sur ses lèvres.

A l'hôtel de ville enfin, où nous devions nous retrouver après un court arrêt dans les logements qui nous étaient assignés, nous fûmes reçus sur le seuil par un homme qui nous remit à chacun la photographie d'un monument grandiose, œuvre d'Adolphe Huszàr, destiné à remplacer la modeste colonne élevée « en mémoire des treize martyrs politiques exécutés à Arad le 6 octobre 1849 ».

De plus en plus frappé du souvenir intense que cette patriotique population avait gardé, après trente-six ans, des victimes mortes glorieusement pour la patrie, je profitai du déjeuner qui nous fut offert par un très opulent négociant de la ville pour me faire raconter en détails cet épisode de la guerre de l'Indépendance, que je savais très mal, je l'avoue, et voici ce que j'appris.

Après treize mois de glorieux efforts et de sanglants combats, l'armée nationale avait réussi à rejeter les Autrichiens hors de la Hongrie, lorsque ceux-ci appelèrent les Russes à leur aide. L'arrivée des 150 000 soldats de Nicolas II devait changer naturellement la face des choses et l'armée hongroise fut bientôt forcée de se replier sur le bas pays. Nommé dictateur, le général Görgey, au lieu de répondre à cette marque de confiance par un redoublement d'énergie et d'activité, laissa battre en détail ses divers généraux, par mesquine jalousie, disent les uns, par calcul intéressé, affirment les autres, et courut s'enfermer dans Arad.

Suivi de près par les Russes, il écrivit le 11 août au général Rüdiger qu'il se rendait sans condition, « pour épargner à ses concitoyens paisibles les horreurs de la guerre », et le jour même il se mit en mouvement d'Arad sur Vilagos, afin de se rapprocher de l'armée russe.

Lorsque les chefs et les soldats eurent vent de cette odieuse trahison, il était trop tard : les forces moscovites les entouraient de tous côtés. Cependant près de sept mille soldats réussirent à prendre la fuite dans la nuit du 12 au 13 et à se soustraire ainsi à la honte du désarmement. Les vingt-trois mille autres rendirent, dans la journée du lendemain, leurs sabres et leurs fusils, avec cent trente canons.

La reddition accomplie, les officiers supérieurs et les représentants et anciens fonctionnaires civils qui accompagnaient l'armée furent livrés à Haynau, qui fit emprisonner les officiers à Arad et les civils à Pest.

Traduits devant des commissions militaires, les officiers supérieurs furent condamnés à mort.

Voici les noms de ces treize martyrs de l'indépendance qui furent exécutés à Arad : les généraux Ernest Kiss, Aulich, Damjanich, Nagy-Sándor, Török (du génie), Lahner (directeur des manufactures d'armes et de munitions), le comte Vécsey, Knézich, Pöltenberg, le comte Leiningen, Schweidel, Dessemffy, et enfin le colonel Lázár, qui, ayant commandé un corps d'armée, fut traité comme les généraux.

Kiss et Schweidel furent fusillés, ainsi que Dessemffy et Làzàr; les neuf autres généraux furent pendus. Les uns et les autres moururent admirablement.

Au moment où le bourreau passait la corde autour du cou de Nagy-Sàndor, le vaillant républicain s'écria : *Hodie mihi, cras tibi!* (Aujourd'hui à moi, Hongrois; demain à toi, Autrichien!)

Damjanich, qui avait eu la jambe brisée par un biscaïen, fut amené sur le lieu du supplice dans une

charrette et exécuté le dernier. Voyant ses braves camarades monter l'un après l'autre à la potence : « C'est singulier, dit-il; moi qui étais toujours le premier devant l'ennemi, me voilà réduit ici à marcher après tous les autres! »

Ces exécutions, hélas! ne furent pas les seules. Il est peu de familles hongroises qui n'aient fourni une ou plusieurs victimes à la terreur impériale.

Les mères, les filles, les sœurs, les femmes des héros ne furent pas épargnées. Il est vrai qu'elles avaient fait preuve, durant la guerre de l'Indépendance, d'un admirable dévouement patriotique. De nobles femmes, comme Mme Maderspach, furent fouettées publiquement; d'autres furent emprisonnées comme Mlle Esther Lázár, la comtesse Blanca Teleki et sa compagne Clara Lövey, et subirent de longues années de reclusion.

— Vous voyez la forteresse qui domine la ville? me dit, en terminant, l'ami hongrois qui me racontait ces poignants détails de l'histoire de la révolution. Ce qui s'est passé derrière ces murailles, on ne saurait se l'imaginer. Chaque matin, les femmes et les filles des malheureux prisonniers accouraient de la ville; à genoux en dehors des murs, elles priaient et chantaient des cantiques. De temps en temps un roulement de tambours se faisait entendre à l'intérieur de la forteresse, puis un feu de peloton. Alors les pauvres femmes, muettes d'horreur, se roulaient sur le sol en sanglotant; puis les prières et les chants reprenaient, jusqu'à ce qu'un nouveau roulement de tambours et un nouveau feu de peloton vinssent les interrompre. Et cela dura non pas des jours, mais des semaines, des mois entiers!

J'entends encore le tremblement de la voix d'Antoine Varady en me rappelant ces horreurs; je vois encore l'éclair de ses yeux, et la même émotion avec laquelle je serrai la main de l'ardent patriote m'étreint encore au moment où j'écris ces lignes.

J'étais donc admirablement préparé à la visite que nous devions faire, dans l'après-midi de ce même jour, 10 août, à la place où les treize martyrs politiques avaient été exécutés.

Cette place, désormais consacrée par la piété de la population d'Arad, se trouve à quelques centaines de mètres de la ville, au milieu d'un champ de maïs dont les épis montent à hauteur d'homme comme des cannes à sucre.

Une foule énorme nous y avait précédés, et nous eûmes quelque peine à nous frayer un chemin jusqu'au modeste monument commémoratif élevé sur l'emplacement même où eut lieu l'exécution.

Ce monument se compose d'une simple pyramide avec piédestal en granit; une douzaine de marches y donne accès. Quelques anciens combattants de 1849 nous y attendaient : un homme âgé, vêtu du costume national, se tenait debout à droite de la pyramide, un drapeau voilé de crêpe à la main.

La foule, en nous apercevant, entonna le chant national hongrois; puis un vétéran de la guerre de l'Indépendance monta quelques-unes des marches et d'une voix chaude et vibrante lut une pièce de vers en hongrois malheureusement. Mais, à voir la pâleur des visages des assistants, le frémissement de leurs lèvres, les larmes qui brillaient dans tous les yeux, il était facile de comprendre que le sentiment général faisait écho à cette parole ardente et convaincue.

Puis M. de Lesseps gravit à son tour les degrés du monument; mais, trop ému pour prononcer une seule parole, il se contenta de s'agenouiller devant la pyramide funéraire et de déposer pieusement à sa base les fleurs qu'il avait à la main.

Tous ensuite nous défilâmes les uns après les autres, et tous aussi nous joignîmes en passant notre pieuse offrande de fleurs à celle de M. de Lesseps.

Ensuite, le cœur serré d'une émotion profonde, nous regagnâmes silencieusement, à travers le champ de maïs, les voitures qui nous avaient amenés.

Assurément, au cours de ce féerique voyage, nous vîmes bien des choses et des plus extraordinaires; nous éprouvâmes bien des impressions différentes et des plus vives, des plus grandioses, des plus charmantes. Notre arrivée à Pest par le Danube, notre excursion dans les Carpathes, notre visite à la grotte de glace de Dobsina, au lac de Csorba, au haras de Mezöhegyes, au domaine princier du comte Karoly, les réceptions enthousiastes des villes de Szentès et de Szeged laisseront dans nos esprits des traces ineffaçables; mais ce qui restera surtout gravé au plus profond de nos cœurs, c'est l'énergie de ce peuple héroïque et chevaleresque qui, après trente-six ans, a gardé aussi vivant, aussi présent qu'au premier jour, le culte des héros morts pour la patrie et qui témoigne ainsi qu'il est mûr pour la liberté.

ADOLPHE BADIN.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

En 1867, le 1er février, quelques jours à peine après la mort de Victor Cousin, M. Janet faisait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* une sorte d'oraison funèbre de l'éloquent professeur qui avait fondé en France l'histoire de la philosophie et qui avait relevé et défendu pendant cinquante ans l'idée spiritualiste. Comme toutes les oraisons funèbres, celle-ci présentait son héros sous un jour favorable, laissant dans l'ombre les traits qu'il n'eût pas été bienséant de mettre en trop vive lumière. C'est ainsi que Bossuet lui-même faisait du prince de Condé, d'humeur si difficile, violent, dur et emporté,

le plus bienveillant des maîtres et le plus tendre de amis. Si l'on veut connaître le vrai Cousin et constater jusqu'à quel point la philosophie adoucit les mœurs de l'homme, qu'on lise les aventures d'*Étienne Moret* racontées non par un panégyriste, mais par un historien, M. Francisque Sarcey. On verra le secrétaire du grand éclectique aux prises avec les exigences, les rudesses et l'avarice de son patron, amené enfin par le désespoir au suicide. Je ne sais pas si M. Sarcey rappelle ce trait, mais il est authentique : lorsque parut le livre *Du vrai, du beau et du bien*, le pauvre Étienne Moret, qui s'était épuisé à compulser les textes, à vérifier les citations, à collectionner les documents, reçut comme gratification extraordinaire, non pas même le volume, mais les épreuves, celles qu'avait envoyées en double l'imprimeur. Non, je ne crois pas que M. Sarcey ait conté cela; à coup sûr M. Janet n'en parlait pas. Il indiquait seulement l'accès un peu rude et l'abord peu facile du grand éclectique spiritualiste.

Dans le livre qu'il a publié récemment : *Victor Cousin et son œuvre* (1), il donne place à l'oraison funèbre de 1867, mais en indiquant formellement une réserve. De très bonne grâce il confesse qu'il trouve dans ces pages une note d'enthousiasme d'un ton un peu trop élevé. Il y a lieu, il le reconnaît, de transposer quelque peu. A la bonne heure, et nous allons avoir un portrait plus exact de l'homme. Eh bien non, pas le moins du monde : de l'homme il est peu ou point question. Soit! Après tout, ce qui seul importe à M. Janet et aux philosophes, c'est la philosophie de Victor Cousin. Donc ce sera sur cette philosophie même que portera la réduction et que s'opèrera la transposition annoncée. Eh bien non, pas davantage, et même tout au contraire. L'action, l'influence et surtout l'originalité de Victor Cousin, son rôle spéculatif et novateur ressortent avec un bien plus vif relief, dans l'étude longue et détaillée que lui consacre M. Janet, que dans l'oraison funèbre. On y voit Cousin soulevant et creusant les problèmes nouveaux, s'engageant dans des recherches difficiles et s'y concentrant jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qui est ou ce qui lui semble être le mot de l'énigme. Dans le panégyrique, au contraire, il nous apparaissait surtout comme un orateur défendant les grands principes nécessaires à la vie morale de l'humanité, comme l'organe éloquent de la philosophie du sens commun. On l'y voyait comme un apôtre des idées saines et des bons sentiments, travailler — c'est l'expression de M. Janet — au « bien-être des hommes ». Expression malheureuse du reste, car elle s'appliquerait mieux à un industriel perfectionnant les sommiers élastiques qu'à un philosophe combattant pour le spiritualisme contre les glorificateurs des sens et de la matière. Que les gens du monde, que vous et moi nous mettions l'apôtre des svérités de sens commun au-dessus du chercheur, rien d'étonnant à cela; mais que pour M. Janet et les philosophes ce soit diminuer Victor Cousin de montrer en lui le chercheur, c'est ce qui se comprenait moins. Encore s'il avait cherché vainement! Mais M. Janet estime qu'il a trouvé : sans cela, consacrerait-il à ses investigations une si longue étude? S'il y a même un regret à éprouver, c'est que Victor Cousin se soit si souvent et si longtemps laissé détourner de la philosophie par la politique ou la littérature, qu'il n'ait pas concentré sur un seul objet son énergie et sa pénétration d'esprit singulière et cette activité passionnée qui malheureusement était mobile. Partout où elle s'est déployée, elle a entraîné les esprits à sa suite et laissé derrière elle comme un sillon de feu.

Oui, passion intermittente.

Il me semble, en effet, que le chef de l'éclectisme, orateur autant que philosophe, n'avait pas contracté avec la philosophie un mariage d'inclination. Elle n'a été ni son premier ni son unique amour. Quand il se donnait ou quand il revenait à elle, oh! alors il était tout ardeur; mais son humeur capricieuse le détournait bientôt, ou aussi les circonstances de force majeure, comme la suspension de ses cours par ordre administratif. Alors, son activité trouvant ailleurs un aliment, il se consolait. Vous le voyez, ainsi divorcé ou séparé, se passionner soit pour Pascal, soit pour Mme de Longueville et autres belles dames du grand siècle. Il oublie la philosophie; puis il y revient et soulève de nouvelles questions pour lesquelles il prend feu et qu'il enflamme. Puis, nouveau divorce, et si prolongé que lorsqu'il reviendra sur le tard à ses anciens travaux, il sera décidément refroidi. Il se borne presque à revoir les pages qu'il a écrites; il les corrige, et parfois il ajoute tel mot qui accuserait une complète transformation de doctrine. Vous en trouvez un exemple bien curieux dans le livre de M. Janet. Cependant, même alors il exerce une considérable influence comme excitateur d'esprits. Dans les concours de l'Académie des sciences morales, il provoque toute une suite de savants ouvrages qui, réunis, formeraient comme une histoire complète de la philosophie. C'est ainsi qu'il prolonge ce grand mouvement éclectique qu'il avait suscité. Si le courant ne tarit pas, c'est grâce aux affluents qui viennent s'y rejoindre, répondant à son appel.

Une autre gloire de M. Cousin, c'est d'avoir créé l'enseignement philosophique pour la jeunesse des écoles, enseignement empreint d'un spiritualisme fortement discipliné. Ce spiritualisme quelque peu hautain qui parlait avec un dédain singulier des écoles ennemies, bien que sur le tard il ait appelé à son aide les Pères de l'Église (ce qu'on lui a assez reproché) est aujourd'hui plus humble. Il ne repousserait pas, comme au temps de Victor Cousin, l'alliance du panthéisme, si ce concours devait être utile contre le matérialisme

(1) Paul Janet (de l'Institut), *Victor Cousin et son œuvre*. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

qui est là aux portes et a même fait brèche sur plus d'un point. Le danger serait grand d'un enseignement officiel qui mettrait la parole du maître en contradiction avec sa pensée sincère : il est conjuré cependant par un compromis devenu nécessaire. Où l'a-t-on trouvé? Dans l'histoire même de la philosophie, qui remplace à certains moments délicats la doctrine formelle. On n'enseigne plus sur telle ou telle question ce qui doit être considéré comme le vrai, mais ce qu'ont pensé et dit les écoles différentes. On étudie sur ces grands problèmes les variations et les évolutions de l'esprit humain en omettant de conclure. Sans ce compromis il faudrait supprimer (ou restreindre à tel point que ce serait comme la suppression complète) l'enseignement philosophique dans nos écoles, c'est-à-dire refuser toute satisfaction à la plus belle et à la plus noble curiosité des jeunes esprits. En créant l'histoire de la philosophie, Victor Cousin a donc rendu possible cet enseignement qui s'adresse à la jeunesse, le préservant d'un danger dont il n'avait pas d'ailleurs prévu toute l'étendue.

Je n'ai pas eu un instant la prétention de rendre compte du volume si nourri, si plein d'idées et soulevant tant de graves questions, qu'a consacré M. Janet au père de l'éclectisme et à l'éloquent apôtre du spiritualisme. C'est un sujet trop vaste et trop haut placé pour une modeste causerie, dont le domaine est plus humble. Ce qu'elle peut se permettre d'affirmer, c'est que la figure de Victor Cousin ressort en un puissant relief et que ce volume est des plus intéressants, d'un style uni, clair, et d'une précision toujours élégante.

II.

Nous avions déjà les propos de table de Martin Luther; nous avons maintenant ceux de Victor Hugo (1), grâce à M. Richard Lesclide, secrétaire, ami, hôte quotidien du maître. Il les a recueillis pieusement et pieusement les publie, pensant que rien ne saurait être indifférent de ce qui concerne les grands hommes. Il nous fait voir ainsi Victor Hugo en robe de chambre et, par la même occasion, immortalise le petit Georges et la petite Jeanne, dont les saillies enfantines vont ainsi entrer dans l'histoire. M. Lesclide aurait songé à s'immortaliser du même coup, car il y a aussi nombre de reparties heureuses sorties de sa bouche, que je n'en serais pas autrement surpris. Voyez-vous grand mal à cela? Moi pas. Ne cherchons donc point chicane au parfait secrétaire qui va criant : Demandez les bons mots, les jeux d'esprit et les calembours de Victor Hugo! Si les bons mots ne sont pas toujours bons, songeons que les grands génies ne sont pas tenus d'avoir toujours de l'esprit. Et puis cela n'était pas destiné au public, mais visait simplement à faire rire le petit Georges. Ainsi, certain soir du siège où l'on avait mangé en famille un plat suspect, de digestion difficile, qui produisait des troubles intestins chez tous les convives, le grand poète s'écrie tout à coup :

> Mon dîner me tracasse et même me harcèle;
> J'ai mangé du cheval — et je songe à la selle!

Et le jeune Georges et la jeune Jeanne et Mme Drouet et M. Lesclide de se tenir les côtes. Non, il fallait que la postérité en fût instruite. Le livre aura plus d'une édition sans doute : prière d'envoyer à M. Lesclide quelque trait plaisant du maître, si vous en connaissiez qui eussent échappé au secrétaire. Les citations faites par lui seront accueillies également avec reconnaissance, car il aimait à citer. Il lui est arrivé, paraît-il, de déclamer au désert une centaine de vers d'Horace. Voyez-vous d'ici la joie exubérante de Jeanne et de Georges? — Justement on me communique deux de ces citations entendues par hasard. Un de mes amis passait un jour vers quatre heures du soir devant la maison du maître. Il était sur le pas de la porte de la cuisine, située au rez-de-chaussée. Le soleil couchant, pénétrant par une fenêtre latérale, frappait de ses rayons obliques casseroles et chaudrons, qui les renvoyaient comme des flèches d'or tout autour de la tête du poète. Que dites-vous, monsieur Lesclide, de cette auréole émanant d'une batterie de cuisine? Est-ce assez dans la note simple et les contrastes familiers qui vous émerveillent? L'omnibus de Passy longeait le trottoir. Alors Victor Hugo, regardant le cocher avec une douloureuse sympathie — on sait comme il aimait les cochers d'omnibus, — murmura avec tristesse: « Comme Thésée dans les Enfers de Virgile! *Sedet æternumque sedebit!* — Traduisons pour les dames : Assis! éternellement assis! Puis passèrent six chèvres ayant échangé le tapis vert des montagnes contre l'asphalte poudreux, six pauvres chèvres mornes, conduites par un Béarnais, sans doute de Montmartre, alors le poète : *Felix quondam pecus, ite, capellæ!* Toujours pour les dames : Allez, chèvres, autrefois heureuses! Telle était sa tendresse de cœur pour les souffrances des petits et des humbles, telles étaient les richesses de sa vaste mémoire toute meublée d'antiquité classique. Je recommande ces deux citations à M. Lesclide, citations authentiques, car ma source est une source très sérieuse, incapable de plaisanterie. En lisant le volume de M. Lesclide, on est tenté de répéter, en la dénaturant un peu, la prière bien connue : « Mon Dieu, préservez les grands hommes de leurs amis!

III.

Donnons audience aux romanciers, qui sont nombreux et attendent depuis assez longtemps. L'heure

(1) *Propos de table de Victor Hugo* recueillis par M. Richard Lesclide. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

presse, il nous faudra les expédier un peu vite. Entrez d'abord, monsieur Louis de Soudak ; c'est la première fois qu'on a l'honneur de vous voir; mais vous avez très bon air et je suis sûr que vous allez nous charmer. Qu'avez-vous à nous raconter? — *La Vocation de Valentin* (1). — Nous sommes tout oreilles, et M. de Soudak commence par des descriptions à n'en plus finir : des ruisseaux babillards, des arbres qui se balancent en bruissant, des bosquets murmurants, des oiseaux qui égrènent des notes et des prairies où se jouent les papillons, le tout avec un luxe désordonné d'épithètes multicolores. Est-ce que par hasard M. de Soudak serait un paysagiste ou un artificier? Enfin, prenons patience. Et que nous avons bien fait de ne pas nous décourager! Voici enfin Valentin en scène, et dès lors un récit saisissant, dramatique et sans feux d'artifices ni paysages. Ce Valentin est fils de paysans aisés qui le mettent au séminaire pour avoir un monsieur prêtre, comme on dit en de certaines provinces, dans leur famille. Ils y sont poussés d'ailleurs par le curé du bourg, qui se fait un titre auprès de Monseigneur de lui amener des vocations. Aussi, deux vocations amenées lui faisant deux titres, il endoctrine en même temps le jeune Émile, fils d'une pauvre femme de journée. Les deux amis, préalablement frottés de latin au presbytère, entrent donc au séminaire. Hélas! cette double vocation n'était pas à toute épreuve. L'une est ébranlée par le doute et le travail de la pensée ; l'autre, par un amour qui n'est pas l'amour divin. Valentin meurt, Émile devient fou. Tel est le cadre où trouvent place naturellement un grand nombre de personnages en robe noire. Tous sont dessinés d'un crayon vigoureux, mais qui n'appuie jamais trop. Aucun de ces portraits ne tourne à la charge. Il semble que M. de Soudak ait fait poser devant lui des modèles vivants dont il ait eu à redouter les récriminations au cas où leur portrait serait une caricature. Ce souci de la vérité, cette discrétion et cette sobriété du trait font une œuvre très distinguée de cette œuvre qui risquait d'être banale, le terrain ayant été déjà plus d'une fois exploité. On nous a conduits souvent au séminaire, n'est-ce pas? Mais M. de Soudak a su ainsi être original tout en ne donnant pas de l'absolument neuf. A bientôt, monsieur de Soudak, et, une autre fois, moins de descriptions et de métaphores au début! Vous écrivez si bien quand vous ne vous préoccupez pas de bien écrire!

Mais le premier, monsieur, c'est le beau. — C'est le laid.

Peut-être un peu sévère, le *laid;* disons le vieillot et le poncif.

A qui le tour? A M. A. Gennevraye. — Entrez, monsieur ou madame! Vous devez connaître surtout le monde vertueux et avoir étudié l'humanité dans les romans honnêtes. A peine, au début, une petite scène scabreuse; c'est une échappée d'un instant. Tout aussitôt nous voici dans l'azur. Une jeune fille trop riche (1) est en proie à cette crainte naturelle d'être recherchée non pour elle-même, mais pour ses millions. Voilà une héroïne que nous avons déjà rencontrée, ce me semble. Pour échapper à ce danger, elle se déguise en petite bourgeoise joignant péniblement les deux bouts. Un artiste se rencontre qui prend feu pour elle. « Mais, monsieur, je n'ai pas de fortune! — Tant mieux, mademoiselle! — Eh bien, allons à l'autel, homme désintéressé; mais sachez maintenant que je vous ferai naviguer sur le Pactole! » A cette révélation, l'artiste s'enfuit. » Il ne veut pas d'une femme plus riche que lui. « Ah! c'est ainsi, s'écrie l'héroïne » ; et elle envoie à son homme d'affaires l'ordre de la ruiner dans la quinzaine. Bien des hommes d'affaires obéiraient à cet ordre; plus d'un même ne l'aurait pas attendu ; mais celui-ci résiste en feignant de céder. Et la jeune fille, se croyant ruinée, appelle l'artiste : « Suivez-moi, jeune homme; je suis pauvre. — Me voici, mademoiselle, mais maintenant millionnaire, car j'ai un parent nabab qui vient de décéder juste à point. Donc vous seriez millionnaire que je vous épouserais sans rougir. — Millionnaire, elle l'est, et *archi,* s'écrie en intervenant l'homme d'affaires vertueux et sensible ; je n'ai pas exécuté les ordres. » Tableau! — Tout ce monde-là, un monde idéal et habitant le bleu, ne vaut-il pas notre vilain monde réel? En voulez-vous beaucoup à M. Gennevraye de vous avoir transportés dans ce milieu idéal? Sachez-lui gré plutôt de vous avoir raconté cette histoire, ou ce conte plutôt, d'une voix douce et harmonieuse, en un langage distingué et, ce qui est merveilleux, avec un air de conviction.

M. Dubut de Laforest entre à son tour, introduisant *la Baronne Emma* (1). Si vous tenez à être consolés de l'excès de bleu de tout à l'heure, excessivement consolés même, écoutez M. de Laforest : il vous racontera des choses atroces, abominables et vulgaires, qui pis est. En outre, il affecte de dire les choses crues en un langage qui en exagère la crudité. Inutile de le dissuader; c'est un système, et il y tient.

MAXIME GAUCHER.

(1) *La Vocation de Valentin,* par M. Louis de Soudak. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

(1) *Trop riche,* par M. A. Gennevraye. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

(2) *La baronne Emma,* par M. Dubut de Laforest. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

CORRESPONDANCE

Encore les lettres de Lanfrey

« Bâle, ce 3 août 1885.

« Cher directeur,

« Permettez-moi d'ajouter quelques mots aux observations si fines et si vraies de M. Maxime Gaucher (1) au sujet de cette correspondance de Lanfrey qui vient de causer tant d'émoi dans notre monde politique et littéraire. Déjà plus d'une fois j'ai eu à parler de lui ici même. Je ne l'ai pas seulement connu par ses livres, marqués d'une empreinte si personnelle; j'ai eu, pendant de longues années, l'honneur de son amitié. Nous avons collaboré à la *Revue nationale* et je siégeais à côté de lui dans l'Assemblée de 1871. J'ai donc pu porter sur lui un jugement bien informé, soit dans la notice qui précède ses œuvres complètes, soit dans les pages que je lui ai consacrées dans la *Revue politique et littéraire*. L'effet produit par la publication de sa correspondance n'a en rien modifié ce jugement sur le fond des choses, bien que je sois de ceux qui regrettent cette publication trop intégrale.

« Je respecte profondément le scrupule qui a empêché les éditeurs d'y opérer des retranchements. Ils n'ont pas cru qu'il leur fût permis de ne pas tout donner, voulant que Lanfrey se fît connaître par lui-même et tout entier dans le bouillonnement de ses indignations, dans l'ardeur non refroidie de sa nature militante.

« On ne les accusera pas d'avoir favorisé un parti quelconque au détriment d'un autre, car il n'en est pas un seul qui ne reçoive ses blessures, suivant les incidents du jour. La main de Lanfrey s'est levée contre tous. C'est bien à tort qu'on a accusé M. le comte d'Haussonville d'avoir servi les rancunes de l'orléanisme dans la belle Introduction qu'il a mise à cette correspondance. Il suffit d'avoir connu cette nature généreuse, chevaleresque, pour savoir d'avance que jamais il n'aurait usé d'armes pareilles. Il se trouve d'ailleurs que, dans les extraits qu'il cite, l'orléanisme est particulièrement maltraité. Je n'en veux d'autre preuve que ce mot sanglant sur la fusion, reproduit par M. d'Haussonville : « Dans ce moment, c'est la pestilence cléricale qui l'emporte, « car c'est elle seule qui a fait la fusion (2). »

« Je ne puis m'empêcher de regretter, dans une publication faite pour durer, tant de jugements amers qui pouvaient très bien s'expliquer comme des boutades ou les brusques éclats d'une âme passionnée au premier choc des événements quotidiens. Cette lave qui avait jailli d'un cœur ardent et farouche était faite pour rouler à la grande mer de l'oubli et non pour se mouler après s'être refroidie. On ne saurait mieux dire sur ce point que M. Maxime Gaucher. Lanfrey lui-même aurait rectifié bon nombre de ses appréciations implacables. Son regard, en prenant du champ, aurait vu plus juste. Les mots à l'emporte-pièce qui nous échappent à tous expriment notre impression au moment où elle est presque une sensation causée par l'ébranlement de nos nerfs. Bientôt la réflexion les corrige; on les rétracte, et puis les malentendus et les injustices que nous mêlons à ces condamnations sommaires trouvent leur rectification dans la suite des événements.

(1) Revue du 22 août.

(2) *Correspondance*, t. Ier, p. 172.

« On n'a, pour s'en convaincre, qu'à constater dans la correspondance de Lanfrey le revirement qui s'est produit en lui dans son appréciation de Thiers; comment d'une sévérité outrée et presque injurieuse il a passé à l'admiration et au respect, sans se dissimuler pourtant leur désaccord qui subsistait entre eux deux sur la conception même de la liberté. Pourquoi le temps lui a-t-il manqué pour reconnaître les grandes qualités de Gambetta, qui mêlait tant de générosité et de largeur sympathique à ses bouillantes ardeurs, sans parler de cette flamme de patriotisme qui a fait sa grandeur, quelque part que l'on accorde à la critique? Et pourtant Lanfrey avait eu une preuve saisissante de cette largeur, quand celui qu'il avait nommé le dictateur de l'incapacité lui avait offert un poste important dans le gouvernement de la Défense nationale.

« De même, était-il nécessaire de conserver pour la postérité le trait aussi injuste que cruel lancé par Lanfrey contre le *Journal des Débats* à l'heure même où Paradol et John Lemoinne mettaient leur merveilleux talent au service de la cause libérale?

« Malgré ces réserves, qui ne sont pas des blâmes, la correspondance de Lanfroy, telle qu'elle nous a été donné, ne modifie en rien mon appréciation sur lui. Qu'on veuille bien remarquer que jamais dans ses sévérités les plus extrêmes et les plus injustes il n'obéit à une rancune personnelle. Jamais il ne se défend lui-même. Il n'aiguise point à loisir les flèches du sarcasme pour en transpercer des rivaux ou des ennemis. Il ne fait point d'esprit, il laisse déborder le flot amer de son indignation, quand il croit que les idées qui lui sont chères sont compromises ou abandonnées. Il y a toujours un intérêt général en jeu dans ses colères et dans ses imprécations. On voit qu'il a un de ces tempéraments excessifs où l'expression première est foudroyante : de là la véhémence et l'âpreté de ses critiques, qui ne sont jamais destinées à venger ses propres blessures. Ce rude combattant qui soutient les luttes de l'existence dans les conditions les plus difficiles, sans les adoucissements et les consolations du foyer, vit avant tout pour sa pensée, pour ses convictions. Les intérêts généraux le possèdent sans réserve. Quand il croit, à tort ou à raison, que la liberté telle qu'il la comprend est mal servie ou trahie, il est frappé au cœur. C'est comme s'il voyait outrager la femme aimée : il ne se connaît plus. On remarque ce même exclusivisme passionné dans ses œuvres de longue haleine, par exemple dans sa grande et belle histoire de Napoléon (1).

« Pour bien s'expliquer ce qu'il y avait de farouche et d'excessif dans sa manière, il faut se rappeler que cette âme fière, dont on voit déjà bouillonner la nature indomptable dans sa tendre jeunesse, au premier contact avec l'injustice, dans un collège de jésuites, s'est vue soudain courbée comme toute la France sous l'odieux couvercle de plomb du second empire. Lanfrey n'avait pas vingt ans lors du coup d'État. Il faût voir ce que fut alors son désespoir; il lui sembla qu'il n'y avait plus « ni progrès, ni justice, ni honneur, ni vertu, ni « Dieu ». Il n'a jamais guéri de cette blessure.

« *Ses lettres d'Éverard* nous le montrent toujours saignant. Le régime d'odieuse contrainte qui pesait sur la pensée exaspérait et surexcitait son cœur généreux. De là l'immodération de sa parole intime. Dans son désir ardent de voir

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 277.

la France échapper à cette odieuse tyrannie, il ne se consolait pas de la voir menacée d'un autre despotisme, celui de la démocratie autoritaire. Il avait voué au jacobinisme une haine presque égale à celle que lui inspirait le césarisme, comme on peut s'en convaincre en relisant son bel *Essai sur la Révolution.* Les jacobins lui paraissaient les devanciers naturels de l'empire, montant d'ailleurs quelquefois derrière les voitures du dictateur au lendemain du triomphe, comme l'avaient fait bon nombre de leurs ancêtres au commencement du siècle. Ce n'est pas qu'il éprouve pour la démocratie en elle-même les antipathies de nos *dilettantes* de la culture raffinée. Non, il y voyait la loi même de l'histoire, et il avait montré magistralement, dans son étude sur Armand Carrel, comment la monarchie de Juillet avait péri pour n'avoir pas fait la part légitime à la démocratie; mais celle-ci lui paraissait perdue si elle s'engageait dans les voies du *Contrat social,* si elle faisait de la souveraineté populaire une tyrannie collective. « Je suis, disait-il, l'ennemi invariable de tous les « genres de despo- « tisme, l'homme qui n'a jamais voulu séparer la cause de la démocratie de celle de la liberté (1). » Adversaire déclaré du cléricalisme, il n'admettait pas qu'on le parodiât en persécutant l'Église ou en intronisant une irréligion d'État. « Si vous voulez savoir qui vous trompe, cherchez qui vous flatte. » Ce mot qu'il adressait aux électeurs de Paris est plus que jamais opportun. Lui-même croyait en Dieu et à la liberté morale et flétrissait l'athéisme comme le plus sûr soutien du despotisme. En un mot, il avait en horreur le programme du radicalisme démagogique. En quoi nous l'approuvons pleinement, sans croire qu'il fût nécessaire de traiter les individus si durement et parfois de méconnaître leur véritable pensée.

« Ces sévérités outrées, que nous déplorons tout en reconnaissant qu'elles ne procèdent d'aucun sentiment vil et qu'elles sont toujours désintéressées, ne doivent pas nous faire méconnaître le haut intérêt de cette correspondance, qui nous fait assister au développement de cette belle carrière dont les débuts furent si difficiles, à l'évolution de cette pensée généreuse, servie par un talent opiniâtre, à l'éclosion de ces livres qui étaient des actes ou plutôt des armes dans la lutte périlleuse du libéralisme contre tous les despotismes. Ce qu'on n'y saurait trop admirer, c'est ce noble et absolu désintéressement qui inspire tous ses actes. C'est ce désintéressement qui lui fait repousser les offres les plus avantageuses d'un journal d'opposition, parce qu'il ne croit pas pouvoir y garder la pleine indépendance de sa pensée, et cela alors qu'il n'est pas assuré du pain du jour. Sous la même inspiration il se refuse à toute démarche faite en vue d'obtenir une position ou d'assurer son élection. Voilà ce qu'on ne saurait assez admirer et ce qui rachète bien des mots injustes et violents.

« Qu'on ne s'y trompe pas : la différence est absolue entre le pessimisme de notre jeunesse sceptique et utilitaire et celui de Lanfrey. Le premier, quand il n'est pas un genre et une parade, est la banqueroute de toutes les convictions généreuses. Il maudit tout, parce qu'il ne croit à rien. Le second est, au contraire, l'exaltation d'un idéalisme qui ne sait rien concéder à la réalité. La misanthropie de nos pessimistes résignés a pour base le mépris de l'homme et la négation de la vérité; la misanthropie de Lanfrey est faite d'un amour absolu, jaloux, de la vérité sociale et morale pour laquelle il croit que l'homme est fait. Aussi ne peut-il pardonner à ceux qui s'en écartent. Nous aurions voulu qu'il montrât à la fois plus de justice et de pitié à ses semblables en faisant sur lui-même le retour que nous devons tous faire et qui nous rend l'indulgence facile en nous révélant nos propres misères. Il n'en demeure pas moins que les haines vigoureuses de Lanfrey procèdent au fond de la même source que celles d'Alceste et que, si elles se sont trop souvent trompées d'objet et ont dépassé le but, elles n'ont rien qui sente la bassesse des rancunes mesquines. Dans la mêlée fiévreuse des appétits et des intérêts qui s'agitent sous nos yeux, devant l'aplatissement d'une portion notable de notre génération, il est salutaire de contempler cette figure sévère, parfois chagrine, d'un homme qui a cru à l'idéal, à la liberté, et les a servis sans chercher sa gloire et son intérêt, dût-il parfois se montrer, en les défendant, injuste comme la passion qui ne se possède plus.

« Recevez, cher directeur, l'assurance de mon affectueux dévouement.

« E. de Pressensé. »

(1) *Correspondance,* t. Ier, p. 56

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le 29 août, meeting gratuit au Cirque d'hiver, sous la présidence de M. Rochefort, pour protester contre le meurtre d'Olivier Pain. — Le 30 août, conférence de M. Jules Ferry au théâtre de l'Alhambra, à Bordeaux.

Conflit hispano-allemand. — La note allemande reçue à Madrid est, comme nous l'avions fait prévoir, conçue en termes assez conciliants. Elle discute les droits de propriété allégués par l'Espagne, mais elle invoque les liens d'amitié qui unissent l'Espagne et l'Allemagne pour arriver à un accord. Aucune île n'a été encore occupée par les Allemands. Les manifestations antiallemandes se multiplient, et le cabinet semble impuissant à calmer l'affolement de la population.

Nécrologie. — Mort de M. Fayolle, sénateur de la Creuse; — de M. Egger, de l'Institut, professeur d'éloquence grecque à la Sorbonne. — Le 1er septembre, dernières funérailles de l'amiral Courbet, à Abbeville : Mgr Freppel a prononcé son oraison funèbre.

Mouvement de la librairie.

DIVERS.

L'*Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique,* rédigé par M. Maurice Block, de l'Institut, vient d'atteindre avec l'année 1885 son quarante-deuxième volume. Ce recueil forme une véritable encyclopédie financière et administrative contenant pour la France, la ville de Paris, l'Algérie et les colonies françaises un ensemble de renseignements très complet et très varié. En ce qui concerne les pays étrangers il donne d'utiles indications sur la superficie, les ressources, les divers services publics et les principales branches d'industrie. L'ouvrage se termine par une bibliographie, un compte rendu analytique des séances de l'Académie des sciences morales et de la Société des Économistes, une Revue financière et un résumé du budget français pour l'exercice 1885.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5733]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 11. (22e ANNÉE). — 12 SEPTEMBRE 1885.

Paris, 11 septembre 1885.

Nous recevons la lettre suivante :

« Budapest, 5 septembre 1885.

« Monsieur le directeur,

« Le spirituel et cordial article que M. Abraham Dreyfus a publié dans votre *Revue* (1) sur la visite de nos amis français en Hongrie a été accueilli par la presse et le public hongrois avec la plus grande joie et reconnaissance. L'affectueuse sympathie et l'émotion que respirait chaque mot de cet article nous ont touchés jusqu'au cœur.

« Nous savons maintenant l'impression que notre patrie a faite sur vous et le souvenir que vous en garderez. Mais peut-être, de leur côté, les Français ne seront-ils pas fâchés de savoir l'impression qu'ils ont faite sur le grand public hongrois et en quels termes on parle d'eux depuis que ces hôtes aimés nous ont quittés.

« Ne craignez rien : je ne veux pas faire un toast *post festa* et ne parlerai point au superlatif. Je ne veux être que l'écho fidèle de l'opinion publique, et, si je pousse l'exactitude jusqu'à noter un « point noir », croyez bien que de ce peu d'ombre la lumière ressortira plus éclatante.

« Nous sommes unanimes à reconnaître la grande importance de ce voyage. Des Français très distingués sont venus en visiteurs et sont partis comme des amis : c'est pour nous, sans conteste, un événement heureux. A l'étranger, on nous a souvent méconnus parce qu'on ne nous a pas connus; mais dorénavant, en France, les choses changeront en notre faveur. On lira ce que vous écrirez sur la Hongrie, et vous ferez tomber la fausse opinion qu'en entrant dans la banlieue hongroise on quitte l'Europe moderne et civilisée. Nous savons bien que la chaleur avec laquelle vous avez répondu à notre accueil enthousiaste baissera de quelques degrés; mais nous ne redoutons pas une critique calme et juste : nous l'aimons, au contraire, nous sentant assez forts pour vouloir n'être pas flattés.

« Mais, dans le public hongrois, on se demande : Nos amis français ont-ils eu vraiment la possibilité d'étudier notre pays, ses habitants, ses institutions, ses mœurs et ses coutumes? En si peu de temps, dont la plus grande partie était occupée par des banquets et des fêtes, leur a-t-il été possible d'acquérir une impression assez nette pour être en mesure de nous rendre justice? — Hélas! la faute vient de nous. C'est à nous de nous frapper la poitrine en disant : *Peccavi*. C'est notre empressement à être avec vous, à causer avec vous, à trinquer avec vous, qui vous a empêchés de voir davantage par vous-mêmes et d'étudier de plus près.

« Rien n'est perdu pourtant, ni pour vous ni pour nous. Vous n'aviez pas l'intention, en arrivant, d'entrer dans le détail, dans la vie intime, politique et administrative d'un pays que vous ne connaissiez pas. Ce qu'il vous fallait, c'est le coup d'œil général, ce sont les grands contours d'un tableau que vous désiriez graver dans votre mémoire. Et quand vous avez visité les régions presque pauvres du Nord montagneux et parcouru les riches plaines du bas pays, c'est la vraie Hongrie qui s'est déroulée à grands traits devant vous.

« Mais je parle de nous au lieu de vous dire ce qu'on pense de vous. Je reviens à mon sujet.

« Nous avions peur que vous, Parisiens de Paris, accou-

(1) Numéro du 29 août. — A la date où cette lettre a été écrite, le numéro de samedi dernier, contenant l'article de M. Adolphe Badin, n'était pas encore arrivé à Budapest. — L'article de M. Abraham Dreyfus a été reproduit par la *Gazette de Hongrie* et publié en traduction par le *Neues Pester journal*.

tumés au train de la vie moderne, vous ne fussiez un peu dépaysés dans notre patrie, dont quelques institutions et coutumes sont encore patriarcales, et que vous ne sentissiez pour nous ce genre d'intérêt qu'on porte aux choses exotiques — genre d'intérêt que nous n'avons nul désir d'inspirer. Notre crainte ne fut pas de longue durée : dès l'abord, à chaque mot, à chaque geste qui vous échappait, nous vîmes bien que vos cœurs venaient au-devant des nôtres.

« Une chose nous surprit au premier moment : c'était la simplicité et l'aisance de vos manières; car, nous autres Hongrois, nous avons le goût des façons un peu solennelles. Au second moment, nous fumes ravis : « Voilà, disions-nous; « ils ne *posent* pas, ils ne veulent pas être admirés : ce sont « des amis. » — Même chose pour les toasts. L'orateur hongrois (et presque chaque Hongrois est orateur) monte facilement, même dans un toast, à un diapason fort élevé; il aime les mots sonores, les métaphores fulgurantes; on retrouve là quelque chose du goût oriental. Les orateurs français se montraient gais, spirituels, sans trace d'effort, avec cet atticisme mêlé d'une pointe d'émotion dont vous avez le secret.

« Seulement..., seulement il y a votre galanterie envers les dames. Ah! voilà le point noir! — « Ayons le courage « de notre opinion », comme disait l'un des vôtres qui s'est totalement mépris sur le compte des femmes hongroises (mais n'insistons pas, puisqu'il a fait amende honorable). Ayons donc le courage de notre opinion pour vous dire que nos dames ont été un peu déconcertées par... — oh! que je regrette de ne pas être Français pour trouver le mot juste! — par l'excès d'amabilité que vous leur prodiguiez. Quand votre illustre et vénérable chef embrassait les belles jeunes femmes qui étaient heureuses de lui offrir des fleurs, la chose paraissait naturelle et touchante; mais ceux d'entre vous qui voulaient suivre consciencieusement son exemple surprirent beaucoup, par cette familiarité inattendue, les jeunes dames qui, dans leur trouble, ne savaient comment se défendre. *Si duo faciunt idem, non est idem.*

« Mais arrêtons là nos critiques. Il fallait cependant les exprimer, car la condition indispensable pour la vraie amitié, c'est de dire toute la vérité. En somme, le grand espoir de toute la Hongrie, c'est que votre voyage n'aura pas été seulement un beau rêve et qu'il en résultera une entente cordiale qui vaudra mieux que tous les traités politiques. Ce n'est là qu'un commencement, et qui a donné tort au proverbe puisqu'il n'a pas été difficile. Vous y mettrez des « à suivre », nous en sommes convaincus, et l'occasion se retrouvera de resserrer des liens qui dureront toujours.

« Pardonnez ce qu'il peut y avoir d'inexpérience de la langue française dans cette lettre, qui demande à être lue avec les sentiments affectueux dans lesquels elle est écrite.

« Votre bien dévoué,

« Dr Sigismond Sonnenfeld. »

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. Anatole France (1)

Est-il possible que j'aie failli, l'autre jour, reprocher à M. Weiss d'être un critique ondoyant et capricieux et de n'avoir pas dans sa poche un mètre invariable pour mesurer les œuvres de l'esprit? Une des pensées favorites de Montaigne, c'est que nous ne saurions avoir de connaissance certaine puisque rien n'est immuable, ni les choses ni les intelligences, et que l'esprit et son objet sont emportés l'un et l'autre d'un branle perpétuel. Changeants, nous contemplons un monde qui change. Et même quand l'objet observé est pour toujours arrêté dans ses formes, il suffit que l'esprit où il se reflète soit muable et divers pour qu'il nous soit impossible de répondre d'autre chose que de notre impression du moment.

Comment donc la critique littéraire pourrait-elle se constituer en doctrine? Les œuvres défilent devant le miroir de notre esprit ; mais, comme le défilé est long, le miroir se modifie dans l'intervalle, et, quand par hasard la même œuvre revient, elle n'y projette plus la même image.

Chacun en peut faire l'expérience sur soi. J'ai adoré Corneille et j'ai, peu s'en faut, méprisé Racine : j'adore Racine à l'heure qu'il est et Corneille m'est à peu près indifférent. Les transports où me jetaient les vers de Musset, voilà que je ne les retrouve plus. J'ai vécu les oreilles et les yeux pleins de la sonnerie et de la féerie de Victor Hugo, et je sens aujourd'hui l'âme de Victor Hugo presque étrangère à la mienne. Les livres qui me ravissaient et me faisaient pleurer à quinze ans, je n'ose pas les relire. Quand je cherche à être sincère, à n'exprimer que ce que j'ai éprouvé réellement, je suis épouvanté de voir combien mes impressions s'accordent peu, sur de très grands écrivains, avec les jugements traditionnels, et j'hésite à dire toute ma pensée.

C'est qu'en effet cette tradition est presque toute convenue, artificielle. On se souvient de ce qu'on a senti peut-être, ou plutôt de ce que des maîtres vénérables ont dit qu'il fallait sentir. Ce n'est d'ailleurs que par cette docilité et cette entente qu'un corps de jugements littéraires peut se former et subsister. Certains esprits ont assez de force et d'assurance pour établir ces longues suites de jugements, pour les appuyer sur des principes immuables. Ces esprits-là sont, par volonté ou par nature, des miroirs moins changeants que les autres et, si l'on veut, moins inventifs, où les mêmes œuvres se reflètent toujours à peu près de la

(1) *Poèmes dorés; les Noces corinthiennes; les Désirs de Jean Servien*, chez Lemerre.

Jocaste et *le Chat maigre; le Crime de Silvestre Bonnard; le Livre de mon ami*, chez Calmann Lévy.

même façon. Mais on voit aisément que leurs doctrines n'ont pas en elles de quoi s'imposer à toutes les intelligences et qu'elles ne sont jamais, au fond, que des préférences personnelles immobilisées.

On juge bon ce qu'on aime, voilà tout (je ne parle pas ici de ceux qui croient aimer ce qu'on leur a dit être bon) : seulement les uns aiment toujours les mêmes choses et les estiment aimables pour tous les hommes; les autres, plus faibles, ont des affections plus changeantes et en prennent leur parti. Mais, dogmatique ou non, la critique, quelles que soient ses prétentions, ne va jamais qu'à définir l'impression que fait sur nous, à un moment donné, telle œuvre d'art où l'écrivain a lui-même noté l'impression qu'il recevait du monde à une certaine heure.

Puisqu'il en est ainsi et puisque au surplus tout est vanité, aimons les livres qui nous plaisent sans nous soucier des classifications et des doctrines et en convenant avec nous-mêmes que notre impression d'aujourd'hui n'engagera point celle de demain. Si tel chef-d'œuvre reconnu me choque, me blesse ou, ce qui est pis, ne me dit rien; si, au contraire, tel livre d'aujourd'hui ou d'hier, qui n'est peut-être pas immortel, me remue jusqu'aux entrailles, me donne cette impression qu'il m'exprime tout entier et me révèle à moi-même plus intelligent que je ne pensais, irai-je me croire en faute et en prendre de l'inquiétude ? Les hommes de génie ne sont jamais tout à fait conscients d'eux-mêmes et de leur œuvre; ils ont presque toujours des naïvetés, des ignorances, des ridicules; ils ont une facilité, une abondance, une spontanéité grossières; ils ne savent pas tout ce qu'ils font, et ils ne le font pas assez exprès. Surtout en ce temps de réflexion et de conscience croissante, il y a, à côté des hommes de génie, des artistes qui sans eux n'existeraient pas, qui jouissent d'eux et en profitent, mais qui, beaucoup moins puissants, se trouvent être en somme plus intelligents que ces monstres divins, ont une science et une sagesse plus complètes, une conception plus raffinée de l'art et de la vie. Quand je rencontre un livre écrit par un de ces hommes, quelle joie ! Je sens son œuvre toute pleine de tout ce qui l'a précédée; j'y découvre, avec les traits qui constituent son caractère et son tempérament particulier, le dernier état d'esprit, le plus récent état de conscience où l'humanité soit parvenue. Bien qu'il me soit supérieur, il m'est semblable et je suis tout de suite de plain-pied avec lui. Tout ce qu'il exprime, il me semble que j'étais capable de l'éprouver de moi-même quelque jour.

Des écrivains tels que M. Paul Bourget ou M. Anatole France me donnent ce plaisir; et c'est en relisant *le Crime de Sylvestre Bonnard* et *le Livre de mon ami* que me sont venues ces réflexions — que je donne pour ce qu'elles valent, car elles sont justes sans l'être et je sens très bien tout ce que j'y néglige.

I.

Je ne parle point de la puissance d'invention qu'un caprice de la nature a évidemment accordée avec plus de libéralité à quelques écrivains de notre temps. Je dis seulement que l'esprit de M. Anatole France est une des « résultantes » les plus riches de tout le travail intellectuel de ce siècle et que les plus récentes curiosités et les sentiments les plus rares d'un âge de science et d'inquiète sympathie sont entrés dans la composition de son talent littéraire. Comment cette intelligence s'est formée et successivement enrichie, ses livres même nous l'apprennent.

Il est né, je pense, dans quelque vieille maison de la rue de Seine ou du quai Malaquais, dans le quartier des bouquinistes et des marchands d'estampes et de bric-à-brac. Enfant précoce, nerveux, chétif, caressant,

> Déjà surpris de vivre et de regarder vivre,

de bonne heure il a aimé les images, et les livres avant de les avoir ouverts; de bonne heure il a su regarder les objets, voir leurs formes, leurs couleurs et en jouir; et il a su goûter les vieilles choses et s'intéresser au passé. Ce petit enfant était déjà bien le fils du siècle de l'histoire et de l'érudition.

Que l'on s'en rapporte aux *Désirs de Jean Servien* ou au *Livre de mon ami*, que le père de ce petit enfant ait été relieur ou médecin, c'était un homme candide, sérieux et de caractère méditatif ; sa mère était douce, fine et d'une adorable tendresse. Et l'enfant se ressentira plus tard de cette double influence.

Puis il a fait, comme Jean Servien, d'excellentes humanités, à l'ancienne mode. Il a naïvement frémi d'admiration en expliquant Homère et les tragiques grecs, il a vécu de la vie des anciens, il a senti la beauté antique, il a connu la magie des mots, il a aimé des phrases pour l'harmonie des sons enchaînés et pour les visions qu'elles évoquaient en lui.

Et c'est dans une école ecclésiastique qu'il a passé son enfance, ce qui est, je crois, un grand avantage, car souvent les exercices de piété y font l'âme plus douce et plus tendre ; la pureté a plus de chance de s'y conserver, au moins un temps, et (sauf le cas de quelques fous ou de quelques mauvais cœurs), quand plus tard la foi vous quitte, on demeure capable de la comprendre et de l'aimer chez les autres, on est plus équitable et plus intelligent.

Puis il eut, comme Jean Servien, comme beaucoup d'écrivains et d'artistes dans notre société démocratique où si souvent le talent monte d'en bas, une jeunesse pauvre, dure, avec des amours absurdes, des désirs démesurés, des aspirations furieuses vers une vie brillante et noble, des déceptions, des amertumes. Il souf-

frit des maux tour à tour imaginaires et réels et, comme il arrive aux âmes bien situées, il sortit de cette longue crise plus doux, plus indulgent aux hommes et à la vie ; il en rapporta une vertu qui, tout compte fait, a crû notablement dans ce siècle : la pitié.

Puis il entra dans le cénacle parnassien et son esprit y fit des acquisitions nouvelles. Il acheva d'y apprendre l'adoration de la beauté plastique. Il sut mieux voir, mieux jouir des formes. Il s'efforça, avec quelques autres jeunes gens, de pousser plus loin qu'on ne l'avait fait encore l'art de combiner exactement de beaux mots qui suscitent de belles images. En même temps il s'imprégnait des plus récentes philosophies. Ses premiers vers respiraient Lucrèce renouvelé, Darwin et Leconte de Lisle.

Et il était aussi un des plus fervents parmi les néo-grecs. Cet amour enthousiaste de la vie, de la religion et de la beauté grecques a été un des sentiments les plus remarquables de la dernière génération poétique. Il s'y mêlait, chez M. Anatole France, le souci du plus singulier des événements historiques, de celui qui a le plus préoccupé depuis trente années quelques-uns des grands esprits de ce temps. Pendant que M. Renan poursuivait sa délicieuse *Histoire des origines du christianisme*, M. Anatole France écrivait les *Noces corinthiennes*.

Il devait les écrire, car l'avènement du christianisme forme, pour les peuples d'Occident, le nœud du grand drame humain. J'ai dit ailleurs (1) pourquoi certains esprits regardaient cet avènement comme une immense calamité, et qu'ils me semblaient bien sûrs de leur fait, et qu'une âme riche et complètement humaine devait être païenne et chrétienne à la fois. Je trouve cette âme dans ce beau poème des *Noces corinthiennes* qui est un chef-d'œuvre trop peu connu. J'y trouve une vive intelligence de l'histoire, une sympathie abondante, une forme digne d'André Chénier; et je doute qu'on ait jamais mieux exprimé la sécurité enfantine des âmes éprises de vie terrestre et qui se sentent à l'aise dans la nature divinisée, ni, d'autre part, l'inquiétude mystique d'où est née la religion nouvelle.

Voilà bien le drame qui a dû, dans les trois premiers siècles, troubler d'innombrables familles. Le bon Hermas, vigneron de Corinthe, est resté païen ; sa femme Kallista et sa fille Daphné sont chrétiennes, et c'est bien, en effet, par les femmes que la foi nouvelle devait le plus souvent pénétrer dans les foyers. Daphné est fiancée à Hippias, qui n'est point chrétien. Kallista, malade, fait vœu, si Dieu la guérit, de lui consacrer la virginité de sa fille, non par égoïsme, mais parce que la vie de la vieille femme est encore utile aux siens, aux pauvres et aux fidèles. Daphné se soumet douloureusement. Mais, Hippias étant revenu, elle ne peut plus résister à son amour : ils fuiront tous deux, ou plutôt ils iront se jeter aux pieds de Kallista et la flétriront... Kallista survient et chasse le jeune homme avec des imprécations; mais Daphné le rejoint, la nuit, au tombeau des aïeux et meurt dans ses bras, car elle a pris du poison et l'évêque Théognis vient trop tard la délier du vœu de sa mère.

L'action, que j'abrège fort, est simple, grande et poignante, et les principaux états d'esprit qu'a dû engendrer la rencontre des deux religions y sont tous représentés. Daphné, chrétienne par docilité, mais l'imagination et le cœur encore pleins des divinités anciennes, mêlant avec candeur le culte du Christ, dieu des morts, au ressouvenir des dieux de la vie, est une figure d'une vérité délicate et charmante. Après le vœu cruel de sa mère, c'est à la fontaine des Nymphes qu'elle va jeter l'anneau des fiançailles :

O fontaine où l'on dit que dans les anciens jours
Les nymphes ont goûté d'ineffables amours,
Fontaine à mon enfance auguste et familière,
Reçois de la chrétienne une offrande dernière.
O source! qu'à jamais ton sein stérile et froid
Conserve cet anneau détaché de mon doigt,
L'anneau que je reçus dans une autre espérance...
Réjouis-toi, Dieu triste à qui plaît la souffrance!

Quand son amant revient, toute la nature se soulève en elle dans une révolte irrésistible et chaste; et pourtant elle subit encore l'attrait mystérieux du dieu « qui n'aime pas les noces » :

Christ Jésus doit un jour ressusciter les siens :
Voilà ce que du moins enseignent les anciens.
Homme, tu peux tenter d'éclaircir ce mystère;
Moi, femme, je dois croire, adorer et me taire.
Christ est le dieu des morts : que son nom soit béni!
Hélas! la vie est brève et l'amour infini.

Mais M. Anatole France a surtout aimé les belles pécheresses du premier et du second siècle de l'empire romain, celles qui, épuisées de voluptés, l'âme en quête d'inconnu, demandaient à l'Orient des dieux tristes à aimer, des cultes caressants et tragiques :

Les femmes ont senti passer dans leurs poitrines
Le mol embrasement d'un souffle oriental.
Une sainte épouvante a gonflé leurs narines
Sous des dieux apparus loin de leur ciel natal...

Elle les voit si beaux! Son âme avide et tendre,
Que le siècle brutal fatigua sans retour,
Cherche entre ces esprits indulgents à qui tendre
L'ardente et lourde fleur de son dernier amour...

Et Leuconoé goûte éperdûment les charmes
D'adorer un enfant et de pleurer un dieu...

Et nous aussi nous les aimons, ces femmes, et, parce qu'elle les a consolées et qu'elle console encore les âmes en peine, la religion de Jésus continue d'inspirer à beaucoup de ceux qui ne croient plus une tendresse incurable où se mêlent des souvenirs d'enfance. Nous sentons dans l'Évangile je ne sais quel charme pro-

(1) *Le Néo-hellénisme*, dans la *Revue* du 15 décembre 1883.

fond, mystique et vaguement sensuel. Nous l'aimons pour l'histoire de la Samaritaine, de Marie de Magdala et de la femme adultère. Nous nous imaginons presque que c'est le premier livre où il y ait eu de la bonté, de la pitié, une faiblesse pour les égarés et les irréguliers, le sentiment de l'universelle misère et, peu s'en faut, de l'irresponsabilité des misérables. Et peut-être aussi goûtons-nous le plaisir d'entendre ce livre singulier d'une façon hétérodoxe. Nous l'aimons enfin, la religion de nos mères, parce qu'elle est parfaitement mystérieuse et qu'on est las, à certains moments, de la science qui est claire, mais si courte! et dont on se détache un peu en voyant de quelle suffisance elle emplit les esprits médiocres. De même que la Leuconoé aux inquiétudes ineffables, l'âme moderne « consulte tous les dieux », non plus pour y croire, comme la courtisane antique, mais pour comprendre et vénérer les rêves que l'énigme du monde a inspirés à nos ancêtres et les illusions qui les ont empêchés de tant souffrir. La curiosité des religions est, en ce siècle-ci, un de nos sentiments les plus distingués et les meilleurs : M. Anatole France ne pouvait manquer de l'éprouver.

Pour qu'aucune des études par où notre siècle s'est signalé ne lui échappât, il écrivit un jour sur les *Contes de Perrault* un dialogue exquis où il nous montrait comment sont sortis des mythes solaires inventés par les anciens hommes ces récits qui amusent nos petits enfants. Et, naturellement, il fit aussi de la critique littéraire, et de la plus libre et de la plus pénétrante; et son esprit s'élargit encore à voir quelle est la variété des esprits.

En même temps il connut, dans la compagnie de ces fous, de ces détraqués, de ces visionnaires qu'on rencontre surtout à Paris, combien l'homme peut être bizarre et quelles combinaisons inattendues la nature, aidée de la civilisation, peut réaliser dans une âme et dans une figure humaine. Il hanta les bohèmes, les inconscients fantasques du *Chat maigre*, et il s'aperçut à quel point le monde est réjouissant pour qui sait le regarder. Il nota les gestes, les tics, les idées fixes, les imaginations de ces fantoches. Et, à les voir s'agiter, il devint, par un retour sur lui-même, de plus en plus modeste et indulgent. Car que sont les plus forts et les plus sages, sinon des acteurs qui se connaissent un peu mieux eux-mêmes, mais qui sont mus aussi par des forces fatales et qui ne verront jamais toutes les ficelles qui les tirent? Il eut cette impression que la vie est bien un songe et que Dieu, s'il fait à la fois le songe de tous et s'il le sait, doit se divertir prodigieusement.

Il est une autre attitude, une autre façon de prendre la vie, qui est bien de ce temps : une espèce de pessimisme stoïque, une affectation de voir toutes les duretés et toutes les absurdités du monde réel et tout ce qu'il y a d'inhumain dans ses lois, et d'y opposer une résignation ironique. C'est, dans l'esprit, une férocité de carabin, et une douceur mâle, sans illusions, dans la conduite de la vie : le caractère particulier que prend la distinction morale chez un médecin ou un chimiste. Cette attitude peut, au reste, recouvrir un grand fond de tendresse et des passions violentes : c'est précisément le cas de René Longuemare dans *Jocaste*.

Mais René Longuemare s'apaisera avec l'âge. Tous ces essais, ces expériences, ces sentiments successifs, maladie du désir, néo-hellénisme, amour des formes, curiosité, dilettantisme, pessimisme presque allègre, aboutissent à la suprême sagesse de M. Silvestre Bonnard, membre de l'Institut.

Silvestre Bonnard est la gloire de M. Anatole France. C'est la figure la plus originale qu'il ait dessinée. C'est M. Anatole France lui-même tel qu'il voudrait être, tel qu'il sera, tel qu'il est peut-être déjà. Vieilli? non pas : car d'abord, si l'esprit de M. Bonnard a soixante-dix ans, son cœur est resté jeune, il sait aimer. Et puis c'est l'homme d'un siècle où l'on est vieux de bonne heure. Silvestre Bonnard résume en lui tout ce qu'il y a de meilleur dans l'âme de ce siècle. D'autres âges ont incarné le meilleur d'eux-mêmes dans le citoyen, dans l'artiste, dans le chevalier, dans le prêtre, dans l'homme du monde : le XIXe siècle à son déclin, si on ne veut retenir que les plus éminentes de ses qualités, est un vieux savant célibataire, très intelligent, très réfléchi, très ironique et très doux.

Et cette figure presque symbolique, M. Anatole France a su nous la montrer très vivante et très particulière. M. Bonnard est bien un vieux garçon, et qui a des manies de vieux garçon. Il est opprimé par sa vieille servante, qu'il respecte et qu'il craint. Il a un grand nez dont les mouvements trahissent ses émotions. Il a une faiblesse innocente pour les vins loyaux et pour les viandes saines habilement préparées. Il a dans ses façons de parler un brin de pédantisme dont il est le premier à sourire. Il s'abandonne à des bavardages pleins de choses, comme un vieillard d'Homère qui aurait trois mille ans d'expérience en plus. Et le souvenir d'Homère vient d'autant mieux ici que, par un mélange des plus savoureux, M. Anatole France, tout nourri de lettres grecques, se plaît à imiter dans l'expression des sentiments les plus modernes l'élégance du verbe antique, et que le style de M. Bonnard rappelle tantôt l'*Odyssée* et tantôt les *Économiques* ou l'*Œdipe à Colone*. Ce sont bien les discours d'un Nestor qui, au lieu de trois pauvres petites générations, en aurait vu passer cent vingt.

II.

Or quels romans devait écrire M. Silvestre Bonnard? Précisément ceux de M. Anatole France. L'habitude de

la méditation et du repliement sur soi ne développe guère le don d'inventer des histoires, des combinaisons extraordinaires d'événements. Même ce don paraît de peu de prix aux vieux méditatifs (à moins qu'il ne soit porté à un degré aussi exceptionnel que chez le père Dumas, par exemple). M. Silvestre Bonnard ne pouvait donc pas écrire des romans d'aventure ni même des romans romanesques. Joignez à cela une peur de la rhétorique, de l'emphase d'expression qu'exigent presque toujours les fables tragiques. Et enfin ce qui intéresse le plus M. Bonnard, ce ne sont point les surprises du hasard ni la violence dramatique des situations, mais le monde et les hommes dans leur train habituel. A qui réfléchit beaucoup tout semble suffisamment singulier, et la réalité la plus unie est, à qui sait regarder, un spectacle toujours surprenant.

Aussi M. France-Bonnard nous racontera-t-il des histoires fort simples. Un pauvre garçon qui aime une actrice et qui, après quelques années de vie difficile, est tué par hasard pendant la Commune, voilà *Jean Servien*. — Un bon garçon d'Haïti qui, sous la direction bizarre d'un professeur mulâtre, manque plusieurs fois son baccalauréat; qui, vivant avec une bande de fous, n'est pas même étonné, tant il est irréfléchi; qui, ayant remarqué une jeune fille dans la maison d'en face, s'aperçoit qu'il l'aime le jour où elle quitte Paris, s'élance en pantoufles à sa poursuite et l'épouse à la dernière page : voilà *le Chat maigre*. — Un vieux savant envoie du bois, pendant l'hiver, à sa voisine, une pauvre petite femme en couches. La petite femme, devenue princesse russe, reconnaît le bienfait du vieux savant en lui offrant un livre précieux dont il avait envie : et voilà *la Bûche*. — Notre vieux savant s'intéresse à une orpheline dont il a aimé la mère, l'enlève de sa pension, où elle est malheureuse, la marie à un élève de l'École des chartes : et voilà *le Crime de Silvestre Bonnard*. Ces données si simples sont faites pour enchanter les esprits malheureux qui n'aiment pas les romans compliqués.

A vrai dire, le seul « crime » de Silvestre Bonnard, c'est, à mon avis, d'avoir glissé du mélodrame dans sa *Jocaste*. Je sais bien qu'il y a parfois du mélodrame dans la réalité; mais, d'en rencontrer chez l'auteur du *Livre de mon ami*, cela déconcerte un peu. — Une jeune fille, Hélène, qui aime un jeune médecin du Val-de-Grâce, épouse par raison ou par faiblesse un riche Anglais flegmatique et monomane, M. Haviland. Elle s'ennuie, elle est malheureuse. Un jour, elle soupçonne un coquin de domestique d'empoisonner lentement son mari. Elle n'a pas la force de parler au premier moment, tombe malade, fait, à peine guérie, chasser le domestique, mais trop tard, car M. Haviland meurt peu après. Cependant l'assassin tue encore, je ne sais où, dans un intérêt trop long à expliquer, un vieil usurier, est pris et condamné à mort... Hélène a revu son amoureux, mais elle languit dans une affreuse tristesse et dans des terreurs continuelles, et, ayant appris un jour que de méchants bruits circulaient sur son compte à propos de la mort de son mari, elle finit par se pendre... Ouf! c'est ce que M. Anatole France a écrit de plus compliqué, de plus « romancé ». Mais là même on goûtera (sans compter beaucoup d'autres choses) la façon imprévue dont Hélène est déterminée à choisir ce genre de mort. Son neveu Georges, un collégien, préparant une version, explique tout haut devant elle le récit de la mort de Jocaste dans *Œdipe-roi* : là-dessus elle part comme une folle et va aux bains de la Samaritaine se pendre comme la reine de Corinthe. Cela surprend d'abord; puis ce rôle attribué au hasard paraît, à la réflexion, d'une vérité bien ingénieuse et philosophique.

Si la fable est en général peu de chose, les personnages vivent. Quels personnages? Quels sont les masques humains que rendra de préférence un vieux savant comme Silvestre Bonnard? Ceux dont il diffère le plus doivent par là même le frapper davantage. Il est aussi conscient qu'on le peut être : il peindra donc surtout des inconscients, de ces êtres qui ne rentrent jamais en eux-mêmes, qui s'abandonnent sans défiance aux excès de parole et de mimique, qui sont le moins dans le secret de la comédie humaine, éternelles dupes et d'eux-mêmes et du monde extérieur. La série en est admirable. C'est M. Godet-Laterrasse, le mulâtre penseur, si digne, tout plein de cette vanité énorme et réjouissante qu'on trouve chez les nègres et les demi-nègres et chez quelques méridionaux de l'extrême Midi. C'est l'ineffable Télémaque, ancien général nègre, devenu marchand de vin à Courbevoie et qui a de si amusantes extases devant la défroque de sa gloire passée. Et ce sont tous ceux qui rappellent le plus, chez nous, l'inconscience et la vanité des bons nègres : les bohèmes graves et grotesques, les ratés sublimes, les quarts d'hommes de génie, les imaginatifs et les maniaques. Ces créatures irréfléchies auront toujours beaucoup d'attrait pour les hommes voués à la vie intérieure. Voici le marquis Tudesco, le proscrit italien, le vieux pitre emphatique et lettré, qui a traduit le Tasse et qui se grise avec solennité sous ses galons extravagants d' « inspecteur des souterrains » de la Commune. Voici M. Fellaire de Sizac, l'homme d'affaires, qu'on dirait échappé de la galerie d'Alphonse Daudet. Voici M. Haviland, l'Anglais taciturne qui collectionne dans des flacons l'eau de toutes les fleurs du monde. Voici le philosophe Branchut, le poète Dion, le sculpteur Labanne, et combien d'autres!

Et Silvestre Bonnard devait aimer aussi les créatures qui sont douces, bonnes, vertueuses ou héroïques sans le savoir, ou plutôt sans y tâcher et parce qu'elles sont comme cela : Mme de Cabry, l'adorable Jeanne Alexandre, la petite Mme Coccoz, plus tard princesse Trépof, même l'oncle Victor, encore que son héroïsme

soit mêlé d'abominables défauts, et Thérèse, la servante maussade et fidèle, abondante en locutions proverbiales, riche de préjugés, de vertu et de dévouement.

Mais, bien qu'il sache décrire d'un trait saillant ces figures originales, toujours il les observe du point de vue d'un philosophe qui a acquis la faculté de s'étonner que le monde soit ce qu'il est. Il les voit, non tout à fait en elles-mêmes, mais comme faisant partie de cet ensemble stupéfiant qui est le monde et témoignant à quel point le monde est inintelligible. Il les peint exactes et vivantes, mais réverbérées, si je puis dire, dans l'esprit d'un vieux sage qui sait beaucoup et qui a beaucoup songé.

III.

Aussi devait-il finir par écrire des romans où il serait lui-même en scène et qui seraient son histoire autant que celle des autres : des coins de réalité illustrés et commentés par son expérience ingénieuse. Et tels sont en effet ces deux chefs-d'œuvre : *la Bûche* et *le Crime de Silvestre Bonnard.* Quand on sait tant et qu'on réfléchit tant, on ne s'oublie plus, on ne sort plus jamais hors de soi : c'est toujours soi-même qu'on regarde, puisque tout ce qu'on observe, on le rattache involontairement à une conception générale du monde et que cette conception est en nous.

Il ne faudrait pas croire après cela que ces deux petits romans soient de la même famille que ceux de Xavier de Maistre ou, pour citer un moindre artiste, de M. Alphonse Karr; de ces romans « humoristiques » dont Flaubert a dit dans *Bouvard et Pécuchet :* « L'auteur s'interrompt à chaque instant pour parler de sa maîtresse et de sa pantoufle. Un tel sans-gêne les ravit, puis leur parut stupide. » D'abord ce n'est point ici l'écrivain qui prend la parole, mais M. Sylvestre Bonnard, et nous avons vu qu'il avait bien son allure et sa physionomie à lui. Et M. Silvestre Bonnard est bien trop sérieux pour nous entretenir « de sa pantoufle ou de sa maîtresse ». S'il parle à son chat, c'est que son chat lui est un compagnon naturel et nécessaire, qui fait partie de son cabinet de travail, et c'est pour lui adresser des discours pleins de suc et de philosophie. Si peut-être ces petits récits font songer, par quelques-unes des réflexions qui y sont mêlées, au *Voyage sentimental* de Sterne, au moins sont-ils composés avec soin et les digressions ne sont-elles qu'apparentes. Ce sont des histoires suivies, mais qui s'enrichissent en traversant un esprit très conscient et muni d'un grand nombre de souvenirs et de connaissances.

Cette vision de petites portions de la comédie humaine par un vieux membre de l'Institut très savant et très bon, c'est ce qu'on peut imaginer de plus délicieux.

Ce charme est très complexe, et je sens bien que je n'en pourrai jamais dégager tous les éléments. C'est d'abord une ironie très douce, très calme, qui s'insinue dans tous les récits et dans toutes les réflexions. Le dessin même des personnages a toujours quelque chose d'ironique; il accentue, avec une exagération placide, les traits caractéristiques. Et, par exemple, M. Mouche et Mlle Préfère, deux vénérables personnes d'une hypocrisie sereine et d'une parfaite méchanceté, disent bien ce qu'ils doivent dire, mais ne le disent pas tout à fait comme ils le diraient dans la réalité : leurs propos, comme leurs figures, nous arrivent répercutés et réfléchis. — Cette continuelle et presque involontaire ironie, c'est bien le ton habituel d'un homme qui se regarde vivre lui et les autres, et pour qui tout est apparence, phénomène, spectacle; car une telle façon de prendre le monde ne va pas sans un détachement de l'esprit qui est nécessairement ironique. On garde son sang-froid même dans l'observation la plus appliquée ou dans l'émotion la plus forte, et malgré soi on porte partout cette arrière-pensée que tout est vanité. Et tous les êtres qui n'y songent point, même ceux qu'on aime, vous font sourire par quelque endroit, fût-ce le plus affectueusement du monde.

« Oui, mon ami, dit M. Bonnard au petit marchand d'almanachs qui lui offre *la Clef des songes;* mais ces songes et mille autres encore, joyeux ou tragiques, se résument en un seul : le songe de la vie, et votre petit livre jaune me donnera-t-il la clef de celui-là? »

La plus haute sagesse ne manque jamais non plus de sourire d'elle-même : M. Silvestre Bonnard a toujours ce sourire.

Mais cette ironie, n'étant en somme que la conscience toujours présente du mystère des choses et de la fragilité des destinées humaines, implique la bonté, la pitié, la tendresse — une tendresse pleine de pensée et d'autant plus profonde. Il y a là je ne sais combien de pages qui vous mouillent les yeux : celles où M. Bonnard se souvient de Clémentine, celles où il va s'agenouiller sur sa tombe avec Mme de Gabry, celles où il avoue qu'il n'avait pas compté que Jeanne se marierait si vite... Et que dites-vous de ce petit discours à Jeanne :

« Jeanne, écoutez-moi encore. Vous vous êtes fait jusqu'ici bien venir de ma gouvernante, qui, comme toutes les vieilles gens, est assez morose de son naturel. Ménagez-la. J'ai cru devoir la ménager moi-même et souffrir ses impatiences. Je vous dirai, Jeanne : Respectez-la. Et, en parlant ainsi, je n'oublie pas qu'elle est ma servante et la vôtre : elle ne l'oubliera pas davantage. Mais vous devez respecter en elle son grand âge et son grand cœur. C'est une humble créature qui a longtemps duré dans le bien; elle s'y est endurcie. Souffrez la roideur de cette âme droite. Sachez com-

mander; elle saura obéir. Allez, ma fille; arrangez votre chambre de la façon qui vous semblera le plus convenable pour votre travail et votre repos. »

Et cette invocation si belle :

« D'où vous êtes aujourd'hui, Clémentine, dis-je en moi-même, regardez ce cœur maintenant refroidi par l'âge, mais dont le sang bouillonna jadis pour vous, et dites s'il ne se ranime pas à la pensée d'aimer ce qui reste de vous sur la terre. Tout passe puisque vous avez passé; mais la vie est immortelle : c'est elle qu'il faut aimer dans ses figures sans cesse renouvelées. Le reste est jeu d'enfant, et je suis avec tous mes livres comme un petit enfant qui agite des osselets. Le but de la vie, c'est vous, Clémentine, qui me l'avez révélé. »

Est-ce ma faute enfin si je ne puis lire les dernières pages du *Crime de Silvestre Bonnard* sans un grand désir de pleurer?

« ... Pauvre Jeanne, pauvre mère!

« Je suis trop vieux pour rester bien sensible; mais, en vérité, c'est un mystère douloureux que la mort d'un enfant.

« Aujourd'hui le père et la mère sont revenus pour six semaines sous le toit du vieillard... Jeanne monte lentement l'escalier, m'embrasse et murmure à mon oreille quelques mots que je devine plutôt que je ne les entends. Et je lui réponds : — Dieu vous bénisse, Jeanne, vous et votre mari, dans votre postérité la plus reculée! *Et nunc dimittis servum tuum, Domine.* »

Partout cette tendresse et cette ironie s'accompagnent, car elles sont l'une et l'autre d'une telle sorte qu'elles ne supposent pas seulement une disposition naturelle de l'esprit et du cœur, mais une science étendue, l'habitude de la méditation, de longues rêveries sur l'homme et sur le monde et la connaissance des philosophies qui ont tenté d'expliquer ce double mystère.

Ce fond sérieux d'idées générales n'est jamais absent : souvent, à l'improviste, à propos de quelque observation particulière, il apparaît comme dans un éclair, et l'on voit tout à coup, derrière le souvenir ou l'impression notée en passant, s'ouvrir, par la vertu de quelques mots, des lointains qui troublent et qui font songer.

En voici un exemple que je choisis pour sa clarté. Un autre dirait, je suppose, en parlant du jardin où son enfance s'est écoulée : « C'est dans ce jardin que j'ai joué tout enfant. » M. Anatole France écrit : « C'est dans ce jardin que j'appris, en jouant, *à connaître quelques parcelles de ce vieil univers.* »

Voici un jeune couple qui revient de la promenade :

« Les voici qui reviennent de la forêt en se donnant le bras. Jeanne est serrée dans son châle noir et Henri porte un crêpe à son chapeau de paille; mais ils sont tous deux brillants de jeunesse et ils se sourient doucement l'un à l'autre, ils sourient à la terre qui les porte, à l'air qui les baigne, à la lumière que chacun d'eux voit briller dans les yeux de l'autre. Je leur fais signe de ma fenêtre avec mon mouchoir, et ils sourient à ma vieillesse. »

Sentez-vous comme chaque petit tableau s'agrandit et comme l'univers vient s'y mêler tout entier?

« Étoiles *qui avez lui sur la tête légère ou pesante de tous mes ancêtres oubliés,* c'est à votre clarté que je sens s'éveiller en moi un regret douloureux. Je voudrais un fils *qui vous voie encore* quand je ne serai plus. »

Est-il possible de faire tenir plus de contemplation dans un regret, et plus de pensée dans un simple regard aux étoiles?

Mais cette science, qui est à la fois ironie et tendresse et qui agrandit tous les sentiments et toutes les impressions, est la science d'un vieux savant, d'un membre de l'Institut. De là, en maintes occasions, des effets d'un comique délicat et savoureux par le contraste inattendu que font avec certaines idées et certains objets la gravité, la prudhomie, l'exactitude scientifique et, d'autres fois, la beauté antique du langage de M. Silvestre Bonnard. Ainsi quand le bonhomme est subitement tiré de ses réflexions par M. Paul de Gabry :

« J'ai lieu de craindre que ma physionomie n'ait trahi ma distraction incongrue par une certaine expression de stupidité qu'elle revêt dans la plupart des transactions sociales. »

Et que dites-vous de cette constatation motivée de la beauté d'une femme :

« Son visage et ses formes étaient d'une femme adulte. L'ampleur de son corsage et la rondeur de sa taille ne laissaient aucun doute à cet égard, même à un vieux savant comme moi. J'ajouterai, sans crainte de me tromper, qu'elle était fort belle et de mine fière, car mes études iconographiques m'ont habitué de longue date à reconnaître la pureté d'un type et le caractère d'une physionomie. »

Je pourrais apporter de nombreux exemples de ce genre de comique. Ce sang-froid, cette bonhomie, cette dignité lente du vieil archéologue enregistrant des observations divertissantes ressemble un peu à l'*humour* de Sterne ou de Dickens (joignez que M. Anatole France sait peindre, lui aussi, à la façon de Dickens ou de M. Alph. Daudet); mais en même temps l'humour de M. Bonnard s'exprime dans la langue la plus pure, la mieux rythmée, la plus harmonieuse, dans une langue toute nourrie de grâce et de beauté grecques. Lisez, relisez et goûtez longuement, je vous prie, cette exquise harangue d'un vieux savant à un vieux chat :

« Hamilcar, lui dis-je en allongeant les jambes, Hamilcar, prince somnolent de la cité des livres, gardien nocturne!

Pareil au chat divin qui combattit les impies dans Héliopolis pendant la nuit du grand combat, tu défends contre de vils rongeurs les livres que le vieux savant acquit au prix d'un modique pécule et d'un zèle infatigable. Dans cette bibliothèque que protègent tes vertus militaires, Hamilcar, dors avec la mollesse d'une sultane. Car tu réunis en ta personne l'aspect formidable d'un guerrier tartare à la grâce appesantie d'une femme d'Orient. Héroïque et voluptueux Hamilcar, dors en attendant l'heure où les souris danseront, au clair de la lune, devant les *Acta sanctorum* des doctes Bollandistes. »

IV.

Si insinuante que soit quelquefois la mélancolie du journal intime de M. Silvestre Bonnard, ne vous y laissez pas prendre; et, si vous vous attendrissez trop fort, dites-vous que cela n'est pas arrivé. Car Clémentine n'est pas morte, M. Bonnard s'est marié, et il a écrit le *Livre de mon ami.*

Ce livre plaira aux mères, car il parle des enfants. Il charmera les femmes, car il est délicat et pur. Il ravira les poètes, car il est plein de la poésie la plus naturelle et la plus fine à la fois. Il contentera les philosophes, car on y sent à chaque instant, ai-je besoin de le dire? l'habitude des méditations sérieuses. Il aura l'estime des psychologues, car ils y trouveront la description la plus déliée des mouvements d'une âme enfantine. Il satisfera les vieux humanistes, car il respire l'amour des bonnes lettres. Il séduira les âmes tendres, car il est plein de tendresse. Et il trouvera grâce devant les désabusés, car l'ironie n'en est point absente et il révèle plus de résignation que d'optimisme.

Quoi! tout cela dans des impressions d'enfance? — C'est ainsi, et il n'y a là de surprenant que le talent de l'écrivain, car il n'est pas de meilleur sujet pour un observateur qui est un poète, ni pour un poète qui est un philosophe, ni pour un philosophe qui est un père.

Un petit enfant, c'est d'abord, quand il est joli ou seulement quand il n'est pas laid, la créature du monde la plus agréable à voir, la plus gracieuse par ses mouvements et toute sa démarche, la plus noble par son ignorance du mal, son impuissance à être méchant ou vil et à démériter. Un petit enfant, c'est aussi la créature la plus aimée par d'autres êtres, dont il est la raison de vivre, pour qui il est la suprême affection, la plus chère espérance, souvent l'unique intérêt. Et surtout un petit enfant, c'est, pour un philosophe comme Silvestre Bonnard, le sujet d'observation le plus attachant. C'est un homme tout neuf, non déformé, parfaitement original; c'est l'être qui reçoit des choses et du monde entier les impressions les plus directes et les plus vives, pour qui tout est étonnement et féerie; qui, cherchant à comprendre le monde, imagine des explications incomplètes qui en respectent le mystère et sont par là éminemment poétiques. Plus tard, l'homme moyen accepte des explications qu'il croit définitives; il perd le don de s'étonner, de s'émerveiller, de sentir le mystère des choses. Ceux qui conservent ce don sont le très petit nombre, et ce sont eux les poètes, et ce sont eux les vrais philosophes. Tout enfant est poète naturellement. L'âme d'un petit enfant bien doué est plus proche parente de celle d'Homère que l'âme de tel bourgeois ou de tel académicien médiocre.

Et d'un autre côté le petit enfant, quoique supérieur à l'homme, est déjà un homme. Il en éprouve déjà les passions : vanité, amour-propre, jalousie, — amour aussi, — désir de gloire, aspiration à la beauté. Ses bons mouvements, étant spontanés, ont chez lui une grâce divine. Et quant à ceux qui dérivent de l'égoïsme, étant inoffensifs et n'étant point prémédités, ils sont divertissants à voir. Ils n'apparaissent que comme des démonstrations piquantes de l'instinct de conservation et de conquête, comme les premiers et innocents engagements de la lutte nécessaire pour la vie.

M. Anatole France a rendu après d'autres, après Victor Hugo, après Mme Alphonse Daudet, quelques-uns de ces aspects de l'enfance, cet éveil progressif à la vie de la pensée et à la vie des passions, — mais à sa façon, dans un esprit plus philosophique et par une analyse plus pénétrante. Ce qu'il raconte d'ailleurs, ce sont les impressions d'un petit enfant très particulièrement doué, d'un enfant qui sera un artiste, un contemplateur, un rêveur, et qui prendra surtout le monde comme un spectacle pour les yeux et comme un problème pour la pensée, non comme un champ de bataille ou comme un magasin de provisions où il s'agit avant tout de se faire sa part. Et le caractère de cet enfant se marque plus clairement par le voisinage d'un autre enfant doué de qualités différentes, mieux armé pour la lutte et pour l'action : le petit Fontanet, « ingénieux comme Ulysse », si malin, si déluré, si débrouillard, qui deviendra « avocat, conseiller général, administrateur de diverses compagnies, député ».

Faut-il rappeler quelques traits de ces histoires enfantines? L'embarras est grand : ce que je citerai me laissera le remords de paraître négliger ce que je ne cite point :

> Tout dans l'immortelle nature
> Est miracle aux petits enfants.
> . . . . . .
> Ils font de frissons en frissons
> La découverte de la vie.

« J'étais heureux. Mille choses, à la fois familières et mystérieuses, occupaient mon imagination, mille choses qui n'étaient rien en elles-mêmes, mais qui faisaient partie de ma vie. Elle était toute petite, ma vie; mais c'était une vie, c'est-à-dire le centre des choses, le milieu du monde. Ne souriez pas à ce que je dis là, ou n'y souriez que par amitié

et songez-y : quiconque vit, fût-il un petit chien, est au milieu des choses. »

Le papier du petit salon où joue Pierre Nozière est semé de roses en boutons, petites, modestes, toutes pareilles, toutes jolies :

« Un jour, dans le petit salon, laissant sa broderie, ma mère me souleva dans ses bras; puis, me montrant une des fleurs du papier, elle me dit :

« — Je te donne cette rose.

« Et, pour la reconnaître, elle la marqua d'une croix avec son poinçon à broder.

« Jamais présent ne me rendit plus heureux. »

Je vous recommande aussi, comme des merveilles de psychologie enfantine, le chapitre d'Alphonse et de la grappe de raisin, et celui où Pierre, voulant se faire ermite et se dépouiller des biens de ce monde, jette ses jouets par la fenêtre :

« — Cet enfant est stupide! s'écria mon père en fermant la fenêtre.

« J'éprouvai de la colère et de la honte à m'entendre juger ainsi. Mais je considérai que mon père, n'étant pas saint comme moi, ne partagerait pas avec moi la gloire des bienheureux, *et cette pensée me fut une grande consolation.* »

Un des mérites les plus originaux du livre, c'est que l'enfant qui en est le héros est bien « au milieu du monde ». Les personnages qui traversent les chapitres, l'abbé Jubal, le père Le Beau, Mlle Lefort, sont bien vus par un petit enfant. Les histoires de grandes personnes incomprises, incomplètement vues, comme des séries de scènes singulières qui ne se relient point entre elles, prennent des airs et des proportions de rêves. Voyez ce que devient dans un cerveau d'enfant l'histoire de la dame en blanc dont le mari voyage et qui est aimée d'un autre monsieur. Voyez surtout comment tourne au fantastique l'histoire de la jolie marraine, de Marcelle aux yeux d'or, la pauvre créature d'amour et de folie : apparition d'une fée très bonne, très capricieuse et très malheureuse. Et quelle douceur dans la pitié de l'homme s'épanchant, plus tard, sur la vision de l'enfant!

« Pauvre âme en peine, pauvre âme errant sur l'antique Océan qui berça les premières amours de la terre, cher fantôme ô ma marraine et ma fée, sois bénie par le plus fidèle de tes amoureux, par le seul peut-être qui se souvienne encore de toi! Sois bénie pour le don que tu mis sur mon berceau en t'y penchant seulement; sois bénie pour m'avoir révélé, quand je naissais à peine à la pensée, les tourments délicieux que la beauté donne aux âmes avides de la comprendre; sois bénie par celui qui fut l'enfant que tu soulevas de terre pour chercher la couleur de ses yeux! Il fut, cet enfant, le plus heureux et, j'ose le dire, le meilleur de tes amis. C'est à lui que tu donnas le plus, ô généreuse femme! car tu lui ouvris, avec tes deux bras, le monde infini des rêves... »

Hélas! c'est peut-être là la suprême sagesse : voir le monde et s'en émerveiller comme les tout petits, mais ne revenir à cet émerveillement qu'après avoir passé par toutes les sagesses et les philosophies; concevoir le monde comme un tissu de phénomènes inexplicables, à la façon des enfants, mais par de longs détours et pour des raisons que les enfants ne connaissent pas.

Ainsi fait M. Anatole France. Sa contemplation est pleine de ressouvenirs. Je ne sais pas d'écrivain en qui la réalité se reflète à travers une couche plus riche de science, de littérature, d'impressions et de méditations antérieures. M. Hugues Le Roux le disait ici même dans une élégante *Chinoiserie :* « Toutes les choses de ce monde sont réverbérées, les ponts de jade dans les ruisseaux des jardins, le grand ciel dans la nappe des fleuves, l'amour dans le souvenir. Le poète, penché sur ce monde d'apparences, préfère à la lune qui se lève sur les montagnes celle qui s'allume au fond des eaux, et la mémoire de l'amour défunt aux voluptés présentes de l'amour. » Eh bien! pour M. Anatole France, les choses ont coutume de se réfléchir deux ou trois fois; car, outre qu'elles se réfléchissent les unes dans les autres, elles se réfléchissent encore dans les livres avant de se réfléchir dans son esprit. « Il n'y a pour moi dans le monde que des mots, tant je suis philologue! dit Silvestre Bonnard. Chacun fait à sa manière le rêve de la vie. J'ai fait ce rêve dans ma bibliothèque. » Mais le rêve qu'on fait dans une bibliothèque, pour s'enrichir du rêve de beaucoup d'autres hommes, ne cesse point d'être personnel. Les contes de M. Anatole France sont, avant tout, les contes d'un grand lettré, d'un mandarin excessivement savant et subtil; mais, parmi tout le butin offert, il a fait un choix déterminé par son tempérament, par son originalité propre; et peut-être ne le définirait-on pas mal un humoriste érudit et tendre épris de beauté antique. Il est remarquable, en tout cas, que cette intelligence si riche ne doive presque rien (au contraire de M. Paul Bourget) aux littératures du Nord : elle me paraît le produit extrême et très pur de la seule tradition grecque et latine.

Je m'aperçois en finissant que je n'ai pas dit du tout ce que j'avais dessein de dire. Les livres de M. Anatole France sont de ceux que je voudrais le plus avoir faits. Je crois les comprendre et les sentir entièrement; mais je les aime tant que je n'ai pu les analyser sans un peu de trouble.

JULES LEMAÎTRE.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

La liquidation de 1815

Il y a peu de temps, un homme politique plus versé dans l'étude des lois de finances que dans celle de l'histoire diplomatique célébrait devant ses électeurs l'excellence des traités de 1815. L'apologie du Congrès de Vienne par un républicain français de 1885 est à coup sûr chose surprenante. L'auteur du discours auquel je fais allusion ne cédait-il pas en le prononçant à des entraînements de polémique? Sa parole ne dépassait-elle pas sa pensée? Je ne sais; mais s'il avait quelques loisirs, je lui conseillerais de lire le récent ouvrage (1) dans lequel M. Frédérick Nolte, qui devait bientôt être emporté par la mort dans toute la force de l'âge et du talent, a retracé les conséquences générales qu'ont eues pour l'Europe, jusqu'à nos jours, les traités en question. Il y verrait que de maux a causés la diplomatie qu'il admire; peut-être alors la jugerait-il avec un peu moins de faveur.

M. Nolte, né Américain et devenu notre compatriote par naturalisation au lendemain de nos désastres, a écrit sans préjugés et sans passions de race l'histoire des grandes nations européennes, de leurs révolutions et de leurs conflits de 1815 à 1884. Rien de plus instructif que son livre, où toutes les questions sont exposées d'après les documents originaux, où les faits sont appréciés avec autant d'élévation que de rectitude et de modération. Je me suis fait, pour ma part, en le lisant, cette conviction que le congrès de Vienne non seulement n'a pas procuré le repos au monde civilisé, mais a rendu inévitables les troubles dont il a souffert et les dangers qui le menacent depuis trois quarts de siècle. C'est l'opinion que je demande aux lecteurs de la *Revue* la permission d'expliquer dans les lignes qui vont suivre.

I.

Que les diplomates de 1815 aient recherché de bonne foi les meilleurs moyens d'assurer à l'Europe une longue paix, ce n'est guère contestable. Mais les ont-ils trouvés? L'histoire si troublée du XIXe siècle répond malheureusement non. Ce n'est pas qu'ils n'aient eu des vues fort justes sur plusieurs des règles générales grâce auxquelles un équilibre durable peut être établi entre les puissances. Mais il ne suffit point d'avoir de bonnes lois; il faut aussi et surtout les appliquer bien.

Aux yeux de Metternich et de son école, le rétablissement et le maintien du repos en Europe tenaient à deux conditions : la première, que tous les États fussent gouvernés de même, ou à peu près; la seconde, que, par un partage raisonnable des populations et des territoires, il y eût entre eux une juste pondération de forces. La différence des institutions est trop souvent entre les peuples une cause de conflit. Donnez à des nations qui ont entre elles de constants rapports des formes de gouvernement semblables ou analogues : elles seront portées à s'entendre en toutes choses. Il tombe d'autre part sous le sens qu'on rend un grand service à toutes les puissances en ne laissant à aucune d'elles la possibilité physique d'opprimer les autres. Équilibre moral et équilibre matériel, réaliser ce double rêve, ce serait atteindre à la perfection. Mais la perfection n'est pas de ce monde et les politiques de 1815 ne l'ont que trop prouvé.

D'abord quel était, à leur sens, le lien commun qui devait à l'avenir rapprocher et tenir unis les États européens? Quel devait être le principe de toutes les constitutions? La *légitimité*. Beau mot et grande idée, que Talleyrand mit en circulation et que le congrès de Vienne adopta d'enthousiasme. Malheureusement l'expression prête aux malentendus et aux équivoques. Sans doute il est à désirer que la *légitimité* serve de base à tous les gouvernements. Mais est-ce celle des rois ou celle des peuples? C'est de la première seule qu'on voulait parler à Vienne. N'en soyons pas surpris; il n'y avait là que des souverains, tous convaincus de l'excellence du *droit divin*. Ils avaient bien promis la liberté aux peuples pour les armer contre Napoléon. Une fois vainqueurs, ils ne songèrent plus qu'à régner partout en pères de famille qui commandent sans partage, légifèrent, exécutent, font taire et châtient au besoin, pour prouver sans doute qu'ils aiment bien. L'assurance mutuelle qu'ils contractèrent par la *sainte alliance* leur donna pleine confiance dans l'avenir; ils crurent quelque temps que la Révolution ne relèverait plus la tête et que le principe de la monarchie discrétionnaire serait désormais sans conteste la loi de l'Europe.

On me dira qu'il était naturel que les représentants des vieilles dynasties fussent dans de pareilles dispositions. Je l'admets, bien que ce qui s'était passé en Europe depuis 1789 eût dû les instruire et les rendre plus clairvoyants. Mais il n'était pas moins naturel, je crois, que les peuples pensassent autrement et se fissent de la *légitimité* une idée un peu différente. Pour

(1) *L'Europe militaire et diplomatique au* XIXe *siècle* (1815-1884); Paris, Plon, 1884, 4 vol. in-8°. — Cette étude d'histoire contemporaine, la plus importante qui ait paru en France depuis longtemps, se divise en trois parties. Le premier volume renferme le récit des révolutions et des guerres qui ont eu pour cause la revendication des libertés publiques ou de l'indépendance nationale en Espagne, Portugal, Italie, Suisse, Belgique, Pologne et Hongrie. Le second est consacré aux *guerres d'agrandissement*, aux conquêtes de la Prusse, à l'histoire de la question d'Orient. Dans les deux derniers, qui sont de beaucoup les plus instructifs, l'auteur a exposé la politique coloniale des puissances européennes (et surtout de la France, de l'Angleterre et de la Russie) au XIXe siècle.

eux il ne pouvait y avoir de gouvernement légitime que celui qu'ils se seraient donné à eux-mêmes et qui leur permettrait de vivre libres. Si les rois s'unissaient contre eux, n'avaient-ils pas le droit de s'entendre de leur côté contre les rois? De cette divergence de vues, de cette opposition d'intérêts et de programmes naquit, au lendemain même des traités de 1815, une agitation violente qui pouvait faire présager les bouleversements dont l'Europe a été le théâtre depuis trois quarts de siècle. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la France se mirent à conspirer. Bientôt eurent lieu les explosions de 1820. De toutes parts la Révolution dressait la tête. Il fallut que la sainte alliance donnât de toutes ses forces contre cette croisade. Durant plusieurs années le sang ruissela sur les champs de bataille et sur les échafauds. Ce que les diplomates appelaient l'ordre fut enfin rétabli. Mais ce ne fut que pour un jour, et la tenace démocratie ne tarda pas à reprendre sa marche en avant.

Elle ne s'est plus arrêtée depuis cette époque Si elle n'a progressé que lentement, si chacune de ses victoires lui a coûté bien cher, s'il lui reste encore quelques positions à enlever, elle a vu du moins la coalition absolutiste se disloquer peu à peu et se dissoudre par l'effet de complications et de circonstances qui n'auraient pas dû surprendre les Metternich et les Nesselrode, puisque le métier des hommes d'État est de prévoir.

C'est l'Angleterre qui, la première, s'est détachée ouvertement de la sainte alliance, à laquelle du reste ses propres principes de gouve nement ne lui avaient permis d'adhérer que sous toutes réserves. Tant qu'il ne s'était agi que de combattre et surveiller l'ennemi commun, c'est-à-dire la France, elle avait paru d'accord avec les puissances du nord. Délivrée de ce souci, elle revendiqua hautement sa liberté d'action. Non seulement elle ne renonça pas à ce gouvernement parlementaire qui avait fait sa force dans les jours d'épreuves. Mais elle le développa et le féconda par d'opportunes concessions au sentiment populaire (émancipation des catholiques, réforme économique, réforme électorale). Elle prépara sans hâte l'avènement du suffrage universel, qu'elle se donnera sans doute sous peu d'années et qu'elle aura eu l'avantage d'acquérir sans révolution. Du reste, rivale de la Russie, qu'elle devait trouver partout devant elle et dont le czar, Nicolas, se posait aux quatre coins de l'Europe en champion de l'absolutisme, elle avait intérêt non seulement à être libre, mais à soutenir hors de chez elle la cause populaire. Elle allait en effet la défendre presque constamment, sans se compromettre il est vrai. Bref, sept ou huit ans à peine s'étaient écoulés depuis le congrès de Vienne, et, des cinq grands gouvernements qui s'étaient mis d'accord pour combattre la Révolution le plus fort peut-être, à coup sûr le plus riche, avait déjà passé à l'ennemi.

Si la défection de l'Angleterre était à prévoir, on doit en dire autant de celle de la France. La nation qui avait déchaîné la démocratie et porté les *droits de l'homme* par toute l'Europe ne pouvait s'accommoder longtemps des doctrines de la sainte alliance. Son horreur pour l'ancien régime était si manifeste que, même après sa défaite, les alliés avaient voulu qu'elle eût une *charte*. Concession apparente qui ne la rassurait guère. Les Bourbons subissaient la constitution sans l'aimer et rêvaient le rétablissement du *bon plaisir*. S'ils envoyaient leurs sujets relever le despotisme en Espagne (1), ce n'était pas apparemment pour servir la liberté au nord des Pyrénées. N'ayant plus rien à craindre de l'Angleterre la France les renversa, et dès lors on ne fut plus que trois dans la sainte alliance. Depuis, notre pays n'a cessé de marquer son aversion pour la politique de 1815. Louis-Philippe, populaire tant qu'il est resté le *roi des barricades*, est tombé le jour où on a pu voir en lui le complice de Metternich. Napoléon III ne s'est emparé du pouvoir et ne l'a gardé dix-huit ans qu'en se réclamant sans cesse de la souveraineté nationale et du suffrage universel. Et après lui les influences réactionnaires, les malveillances, les intrigues, pas plus que les découragements, n'ont pu ramener la France en arrière. La république a reparu. Pour la troisième fois elle a pris possession d'un pays qui ne veut décidément supporter aucun autre régime. Et si elle venait encore à le perdre il n'est pas un homme sensé qui ne se dise qu'elle ne tarderait pas à le reconquérir.

Les deux grandes puissances occidentales n'ont pu évoluer vers la liberté sans entraîner dans le même sens les États secondaires qui gravitent autour d'elles et sont le plus directement soumis à leur influence. Tantôt unies, tantôt séparées, elles les ont patronnés plus d'un demi-siècle et leur concours les a fait triompher, non sans peine, des doctrines de la sainte alliance. Grâce à elles, le Portugal a chassé dom Miguel et avec lui l'absolutisme; l'Espagne, après quarante ans de luttes contre le carlisme, se gouverne à sa guise; la Suisse, malgré le *Sonderbund* et les menaces de l'Autriche, s'est donné la forme de gouvernement la mieux appropriée à ses tendances démocratiques et fédérales (2); l'Italie enfin, trois fois matée par la cour de Vienne, a réussi dans une quatrième attaque, et les autocraties laïques ou cléricales sous lesquelles on l'avait courbée en 1815 ne sont plus pour elle qu'un souvenir.

L'irrésistible force qui ramène l'Europe à la politique de 89 n'a même pas permis aux trois puissances

(1) En 1823.

(2) L'évolution démocratique de la Suisse (en 1847) fut quelque peu contrariée par le gouvernement de Louis-Philippe, mais puissamment favorisée, en revanche, par la diplomatie britannique.

du Nord de demeurer unies pour l'en détourner. Ce sont elles pourtant qui ont fondé la sainte alliance, elles qui l'ont si longtemps et si désespérément soutenue. Deux d'entre elles ont dû non seulement cesser de lutter, mais suivre elles-mêmes le courant; et la troisième, tout le monde en convient, devra les imiter, si elle ne veut être emportée à bref délai. Qui eût dit au vieux Metternich que l'Autriche entrerait, moins de dix ans après sa mort, dans la voie constitutionnelle, et qu'elle y entrerait franchement, sans esprit de retour? Nous avons vu en 1867 cette étonnante transformation. Solférino et Sadowa ont fait ce miracle. Après s'être épuisés cinquante ans à enchaîner la liberté chez les autres, les Habsbourg l'ont vu triompher presque partout et ont dû la délier même chez eux. Que de mécomptes ils eussent évités, s'ils eussent commencé par là! Quant au gouvernement prussien, il n'a jamais eu, il n'a point encore de tendresse pour la démocratie. Mais il a bien compris, à partir de 1848, que, pour devenir populaire et pour acquérir l'hégémonie en Allemagne, il lui fallait parler de souveraineté nationale et de suffrage universel. C'est pourquoi l'Allemagne vote et a des représentants. Elle ne jouit pas pour cela pleinement du régime parlementaire; car elle ne connaît encore que par ouï-dire la responsabilité ministérielle. Aussi sent-elle bien ce qui lui manque et finira-t-elle par le prendre si on persiste trop longtemps à le lui refuser. M. de Bismarck saura-t-il céder à temps? C'est son affaire et non pas la nôtre. Reste le gouvernement russe qui seul aujourd'hui demeure fidèle au programme de 1815. Il lui a semblé jusqu'en ces derniers temps que le foyer des révolutions était trop loin de lui pour l'atteindre. Les czars n'ont pas voulu abandonner une parcelle de leur pouvoir. Qu'y ont-ils gagné? Le sol est miné sous leurs pas, cela dit sans métaphore. Au lieu d'initier leurs peuples à la liberté, il les ont dressés à l'insurrection et à l'anarchie. Ils pouvaient faire des citoyens et n'ont fait que des nihilistes. De toutes parts leurs sujets préludent par l'assassinat et l'incendie à une révolution auprès de laquelle les nôtres ne paraîtront plus que jeux d'enfants. La sainte alliance aura des funérailles dignes d'elle.

Ah! sans doute, il est désirable qu'une certaine analogie d'institutions rapproche et unisse les divers États de l'Europe. Mais il faut que ces institutions soient celles que les nations désirent et elles n'en veulent pas d'autres que celles qui dérivent de la souveraineté nationale. C'est pour avoir méconnu cette inéluctable tendance que les diplomates de 1815, loin de mériter notre reconnaissance, doivent être par nous sévèrement blâmés. C'est grâce à eux que tant de trônes ont été violemment renversés, que tant de barricades ont surgi du sol, que tant de guerres civiles ont décimé les peuples, que tant de révoltés doivent périr, que tant de sang doit couler encore. Ils voulaient, dit-on, fonder l'ordre. Comment s'y seraient-ils donc pris pour organiser le désordre?

S'ils n'ont su donner à l'Europe l'équilibre moral qui lui manquait, lui ont-ils du moins procuré l'équilibre matériel? Pas davantage. Était-il sage de leur part de réduire la France à l'excès, tandis qu'ils augmentaient d'un tiers ou d'un quart l'importance des quatre autres grandes puissances? N'était-ce pas provoquer en elle des rancunes et des désirs de revanche qu'elle nourrit encore et qui, tant qu'ils ne seront pas satisfaits, seront une cause de malaise et une menace pour la paix générale? De quel droit, en outre, l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche se faisaient-elles la part du lion dans les dépouilles de Bonaparte et s'arrangeaient-elles l'hégémonie de l'Europe? Les États secondaires n'avaient-ils pas souffert et lutté comme elle? Qui autorisait surtout ces quatre gouvernements à disposer comme de leur bien de nationalités qui réclamaient à grands cris leur indépendance? Je sais que ce mot de *nationalités* fait aujourd'hui sourire. Napoléon III l'avait sans cesse à la bouche, et c'est en le répétant qu'il a commis ses plus lourdes fautes; aussi par une excessive réaction certains politiques voudraient-ils aujourd'hui le rayer du dictionnaire. Mais si un utopiste couronné en a fait abus, il n'est pas moins vrai que tout peuple est l'égal d'un autre et que si confisquer une nation sans motifs est partout un crime, c'est une grave imprudence en Europe, où pareil attentat compromet toujours la paix générale. Cette vérité élémentaire, Napoléon Ier l'avait méconnue. Les hommes de 1815, qui le lui reprochaient avec tant de raison, la méconnurent comme lui. Attablés au congrès de Vienne, ils partagèrent les provinces et les peuples, non pas à coups de canon, mais à coups de plume, sans plus se soucier de leurs intérêts et de leurs vœux que le conquérant qu'ils venaient d'abattre. Les convenances des rois furent leur seule règle dans ce travail de répartition géographique. Ils comptaient par millions d'hommes, comme ils l'eussent pu faire par millions de bœufs ou de moutons. Leur œuvre ne fut donc pas moins violente que celle de l'empereur. Par suite, elle ne devait guère être plus durable.

Qu'on examine la carte de l'Europe en 1885. Où sont les divisions politiques créées par les traités de 1815? Pour faire pièce à la France, on avait soudé la Belgique à la Hollande. Dès que la France eut repris possession d'elle-même par la Révolution de 1830, la Belgique secoua le joug, et l'Europe dut sanctionner le fait accompli. L'Autriche avait morcelé, garrotté l'Italie; trois fois elle l'avait abattue de nouveau; en 1849, elle croyait la tenir pour toujours; et moins de vingt ans après, grâce à l'hostilité de la France et de la Prusse, qu'elle aurait dû pressentir, elle a vu l'Italie conquérir à la fois son indépendance et son unité politique. Pour enrayer la fortune des Hohenzollern, elle avait émietté l'Allemagne et pensait bien l'avoir réduite

à l'impuissance; elle l'avait empêchée une fois (1), grâce à la Russie, de se donner à la Prusse. Cette belle politique ne lui a servi qu'à se faire battre à Sadowa; l'unité allemande s'est accomplie en peu d'années; et, quelque douloureuse que cette révolution soit pour nos cœurs, il serait puéril d'en regarder le résultat comme éphémère. La cour de Vienne avait voulu dénationaliser la Hongrie; elle l'avait noyée dans le sang en 1849; dix-huit ans plus tard elle a dû lui rendre ses droits et sa personnalité politique. Les peuples opprimés et méconnus en 1815 se sont fait justice presque partout. Mais que de temps perdu pour la civilisation! Que de guerres, que de larmes, que de sang versé! Tous malheureusement ne se sont pas encore reconquis. La Pologne est toujours esclave. Mais qui ne se souvient des secousses terribles qu'elle a données à l'Europe en 1831, 1846, 1863, dans ses efforts désespérés pour rompre ses fers? Croit-on qu'à l'heure qu'il est elle soit un élément de force pour les trois puissances qui l'ont dépecée et qui la tiennent sous le pied? La crainte de voir se réveiller cette indomptable nationalité n'est-elle pas, ne sera-t-elle pas longtemps encore un des plus graves embarras de leur politique? Que dire enfin de l'Irlande, qui depuis si longtemps revendique ses droits? Sans doute elle ne les a pas jusqu'à présent reconquis; mais en attendant elle gêne les mouvements de l'Angleterre. Qui sait si elle n'arrivera pas un jour à les paralyser et si elle ne contribuera pas ainsi à la ruine d'une puissance que guettent et menacent tant d'autres ennemis?

II.

On vient de voir que les diplomates de 1815 faisaient dépendre l'équilibre européen de deux conditions principales qui, par leur faute, n'ont pas été remplies. L'eussent-elles été, du reste, la paix générale n'eût pas été beaucoup mieux garantie. Deux causes graves de conflits et de guerres furent, en effet, systématiquement négligées par le congrès de Vienne; deux difficultés, encore pendantes à l'heure qu'il est, restèrent sans solution. Je veux parler de la question d'Orient et de la question coloniale qui, depuis trois quarts de siècle, troublent ou préoccupent l'Europe parce que les politiques de la sainte alliance n'ont pas voulu prendre la peine de les trancher.

La désorganisation et la faiblesse de l'empire ottoman n'étaient guère moins visibles en 1815 que de nos jours. Alors, comme à présent, cette monarchie vermoulue menaçait ruine. La Russie qui venait de la démembrer pour la troisième ou la quatrième fois (2) s'apprêtait à lui porter le dernier coup. Que faire? Laisser le czar mettre la main sur Constantinople? C'était justement ce que l'Europe voulait empêcher à tout prix. Obliger le gouvernement turc à se fortifier en se réformant? Lui offrir un appui collectif et permanent? ou permettre aux nationalités chrétiennes qui dépendaient de lui de s'émanciper et former, grâce à elles, une barrière solide contre l'ambition moscovite? Ces solutions et d'autres encore se présentaient à l'esprit dans ce temps-là aussi bien que maintenant. Il était urgent d'en adopter une. Le Congrès les négligea toutes, ferma les yeux pour ne pas voir le danger et remit à l'avenir le soin de les conjurer.

Chose incroyable, mais malheureusement vraie, la Turquie, dont les destinées intéressaient l'Europe à un si haut point, ne prit aucune part aux délibérations de Vienne. Son nom ne fut mis en avant que par l'Angleterre, fort désireuse, on le sait, de préserver la monarchie ottomane des atteintes de la Russie. Castlereagh aurait voulu que le Congrès garantît à la Porte l'intégrité de ses possessions; mais le czar, pour des raisons faciles à comprendre, écarta cette proposition. Metternich, pour éviter toute complication, n'insista pas. La question parut enterrée. Combien de fois, hélas! devait-elle reparaître, au détriment de la tranquillité générale!

La question d'Orient est devenue pour l'Europe un mal chronique qui régulièrement, tous les douze ou quinze ans, produit une crise aiguë et met aux prises les grandes puissances. Chacune de ces périodes douloureuses a pour effet une nouvelle spoliation du Turc. Il en résulte aussi un redoublement de méfiance et d'hostilité entre des États qui, soit qu'ils attaquent, soit qu'ils aient l'air de défendre les sultans, convoitent tout au moins une partie de leur héritage.

La crise hellénique, qui a duré huit ans (1821-1829) et qui a fait périr cinq cent mille hommes, aurait pu, en revanche, assurer la paix de l'Orient, en permettant à la Grèce de se constituer sur une large base et de se substituer à l'impuissante Turquie. Mais la Russie ne voulait point voir naître un État fort dans la péninsule des Balkans. La Grèce n'a donc été qu'un petit royaume sans ressources et sans influence, condamné à un vasselage humiliant, trop à l'étroit dans des limites qu'il demande sans cesse à reculer et ne résistant pas toujours aux entraînements d'une légitime ambition. Par contre, la Russie a étendu son protectorat sur les principautés danubiennes. Qu'est-ce que l'Europe a pu gagner à ce double démembrement de l'empire ottoman?

Fort peu après, du reste, l'Orient reprenait feu. Cette fois, Saint-Pétersbourg et Londres se mettent d'accord — pour un jour. — La France est en train de conquérir l'Algérie, qui dépend, du moins en droit, de la monarchie turque; elle protège, d'autre part, Méhémet-Ali, vassal indocile qui, maître de l'Égypte, de l'Arabie et de la Syrie, menace mainte-

(1) En 1849.
(2) Par le traité de Bucharest, en 1812.

nant l'Asie-Mineure. Ni l'Angleterre ni la Russie ne peuvent consentir à voir l'Orient soumis à notre influence. Aussi nous portent-elles un coup fatal par le traité du 15 juillet 1840. Méhémet-Ali est ramené au Caire à coups de canon. — Le sultan s'en porte-t-il mieux? Le czar est-il moins inquiétant? Bientôt, au contraire, l'*homme malade* paraît agoniser. Nicolas propose charitablement de hâter sa fin et de partager ses dépouilles. Il se réserve naturellement la grosse part. L'Angleterre faisant la sourde oreille, il veut tout prendre. Il faut que cette fois la France, la Grande-Bretagne et même le Piémont aillent au secours de la Turquie, que plusieurs milliards soient semés dans les plaines de Crimée, que huit cent mille hommes tombent sous les balles ou sous les atteintes du choléra. Le malade au moins est-il guéri? Outre qu'il se soigne fort mal, son puissant voisin ne lui permettra guère de reprendre des forces. Dès que, par suite des événements de 1870, la Russie a vu la France hors d'état de faire respecter le traité de 1856, elle a déclaré cette convention nulle. L'Angleterre, privée de notre alliance, n'ose plus cette fois prendre les armes. Raison de plus pour que sa rivale fasse reparaître les siennes sur les bords du Danube. Qu'on se rappelle la meurtrière campagne de 1877, précédée du soulèvement de l'Herzégovine et de la guerre de Serbie. Les Russes, laissant derrière eux une large traînée de sang, arrivent enfin à Constantinople ; le traité de San-Stefano met le sultan à la discrétion du czar. Mais alors intervient l'Europe, représentée par le Congrès de Berlin. Va-t-elle enfin résoudre la question d'Orient, délivrer l'Europe de ce cauchemar? Non; c'est toujours par des moyens dilatoires que les diplomates de 1878 prétendent remédier au mal. On ne réformera pas la Turquie, on ne la remplacera ni par un État plus jeune, ni par une confédération capable de protéger le Danube. On déclare simplement qu'elle vit et, en attendant une nouvelle crise, on lui prend encore sans façons quelques provinces. On écarte la Russie de Constantinople, mais on lui laisse au moins une partie de ce qu'elle a conquis. Par contre, et pour rétablir l'équilibre, on permet à l'Autriche d'occuper la Bosnie et l'Herzégovine. La cour de Vienne, qui redoutait autrefois le démembrement de l'empire ottoman, se décide à y participer, puisqu'elle ne peut plus l'empêcher; l'Allemagne l'y pousse, pour l'éloigner d'elle, et les Habsbourg maintenant rêvent d'étendre leur domination jusqu'à Salonique. La Roumanie, la Serbie, le Montenegro deviennent indépendants et reçoivent des accroissements de territoire; la Grèce elle-même est agrandie aux dépens de la Turquie. La France met la main sur Tunis (1). L'Italie convoite Tripoli, dont elle s'emparera peut-être sous peu.

Bref tout le monde prend ou veut prendre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette curée, c'est que l'Angleterre qui se disait et se dit encore la meilleure amie de la Porte, lui a pris plus que la Russie, sans pour cela cesser de lui sourire. En 1878, elle s'est fait céder Chypre; elle s'est arrogé le protectorat de l'Asie-Mineure; il y a trois ans elle a occupé l'Égypte. Bientôt peut-être elle enverra ses troupes en Syrie. Si les Turcs sont ainsi traités par leurs alliés, que doivent-ils attendre de leurs ennemis?

Ce qui précède montre que le congrès de Vienne, en refusant de résoudre la question d'Orient, a rendu impossible, pour tout le XIXe siècle, l'établissement d'une paix durable en Europe. Nous subissons depuis soixante-dix ans les effets de cette funeste négligence. Plaise à Dieu que les générations actuelles soient les dernières à en souffrir!

Mais ce n'est pas seulement en laissant de côté le problème ottoman que les hommes de 1815 ont été légers et coupables; c'est aussi en écartant de leur programme le règlement de la question coloniale, dont ils ne pouvaient pourtant méconnaître ni l'urgence ni la gravité. Il n'est pas nécessaire d'être diplomate pour comprendre que ce que nous appelons l'équilibre dépend dans beaucoup de cas de l'extension plus ou moins grande que les principaux États de l'Europe peuvent donner à leurs conquêtes dans les autres parties du monde. Si certaines puissances viennent à perdre leurs colonies, elles sont à jamais ruinées; tandis qu'elles s'affaiblissent à l'excès, d'autres s'accroissent sans mesure à leurs dépens. Si on laisse un gouvernement libre de multiplier, d'accroître à sa guise ses établissements au delà des mers, on lui permet d'accaparer peu à peu le commerce du monde et d'acquérir par le monopole la domination universelle. Si l'on ne prévient enfin les conflits que le voisinage des colonies peut produire entre leurs métropoles, il faudra trembler à toute heure pour la paix de l'Europe. Ces dangers ne sont pas nés de nos jours; on les avait signalés au XVIIe siècle, et surtout au XVIIIe : le congrès de Vienne, qui voulait assurer la tranquillité du monde, n'avait-il pas pour devoir d'en empêcher le retour, dans la mesure du possible? Ne lui appartenait-il pas de prendre des précautions, de sauvegarder les droits et les intérêts de tous les États, enfin d'établir en matière de politique coloniale quelques règles salutaires?

Sans doute cette mission s'imposait à lui. Mais il refusa de la remplir. Que de maux son insouciance a valus à l'Europe!

Les hommes de 1815 ne se préoccupaient, à ce qu'il semble, que d'éviter les complications immédiates, sauf à compromettre l'avenir par cette fausse prudence. Quand la Grande-Bretagne avait parlé de garantir l'in-

(1) Il est juste de dire que depuis longtemps la France ne reconnaissait plus la suzeraineté de la Porte sur la Tunisie et que d'incessantes provocations lui donnaient le droit d'occuper ce pays, dont les Italiens s'apprêtaient à s'emparer quand elle les a prévenus.

tégrité de l'empire ottoman, la Russie n'avait pas caché sa mauvaise humeur, et, pour lui complaire, le congrès avait écarté la proposition. Par contre, le czar aurait voulu qu'une intervention des puissances sauvât, s'il en était temps encore, l'empire colonial de l'Espagne, alors sur le point de se dissoudre. Mais ni à Vienne ni un peu plus tard à Aix-la-Chapelle, il ne put faire prévaloir son désir. L'Angleterre avait trop d'intérêt à le combattre. L'Europe resta neutre. Qu'en résulta-t-il? C'est que, grâce à la complaisance britannique, les colons espagnols d'Amérique et, dans le même temps, les colons portugais du Brésil s'affranchirent entièrement de leurs métropoles; que les cours de Madrid et de Lisbonne tombèrent au dernier rang des États européens; que, d'autre part, le cabinet de Saint-James, en facilitant dans le nouveau monde la formation d'une pléiade impuissante et divisée de gouvernements sans ressources, se créa simplement une clientèle commerciale qui, bientôt, augmenta notablement sa puissance.

Mais ce n'est pas seulement par cette extension d'influence, c'est surtout par la guerre et par la conquête que l'Angleterre a grandi de nos jours. Les hommes d'État de 1815 lui ayant laissé prendre ce qu'elle trouvait à sa convenance parmi les colonies alors disponibles et lui ayant donné tacitement carte blanche pour ses futurs établissements, cette nation entreprenante a dès lors regardé l'Océan comme son domaine. Sans parler de la Méditerranée qu'elle observe par Gilbraltar, Malte et Chypre, de l'Amérique qu'elle surveille par les Antilles et le Canada, il n'est pas une région de quelque importance maritime et présentant quelques ressources où elle n'ait planté son drapeau, sous les prétextes les plus variés : quand les populations indigènes l'accueillent bien, elle les fait travailler et combattre pour elle; dans le cas contraire, elle n'hésite pas à les exterminer. C'est ainsi qu'elle traite depuis quarante ans les Maoris de la Nouvelle-Zélande; c'est ainsi qu'elle règne sans partage en Tasmanie et en Australie. En Afrique, sans parler du bassin du Nil, qu'elle commande par l'Égypte, elle étend à petit bruit ses conquêtes sur la côte de Guinée et dans la région du Niger; on sait quel développement excessif elle a voulu donner, il y a peu de temps, à ses colonies du Cap et de Natal. Finalement, elle a dû reculer quelque peu de ce côté (1). Mais, en Asie, son empire n'a fait que s'étendre. Là, sans négliger à l'occasion des acquisitions moins importantes, comme celles d'Aden, de Singapore, de Hong-Kong, l'Angleterre travaille depuis soixante-dix ans, avec autant de ténacité que de bonheur, à compléter la conquête et l'organisation des Indes, base principale de sa formidable puissance. Un tiers à peine de l'Hindoustan lui était directement soumis en 1815; elle en possède maintenant les cinq sixièmes; le reste est vassal. Deux cent cinquante millions d'habitants, dans une des contrées les plus fortunées du globe, ne vivent et ne travaillent que pour elle. Leur soulèvement en 1857 n'a eu d'autre résultat que de rendre sa domination plus étroite. Et comme si ce vaste empire ne devait pas suffire à son ambition, elle a jugé bon d'en reculer les limites et de se créer, à l'est et à l'ouest de la grande péninsule, deux postes avancés, d'où elle peut à son aise attendre et surveiller l'ennemi. C'est ainsi que, de 1824 à 1852, elle s'est étendue à l'est sur la partie la plus importante de la Birmanie, d'où elle songe peut-être à prendre la Chine à revers; et que, plus récemment, après plusieurs essais infructueux, elle a franchi à l'ouest l'Hindou-Kouch et placé son protégé Abd-ur-Rhaman sur le trône de l'Afghanistan.

Qu'une puissance si envahissante se montre exclusive et jalouse, c'est à coup sûr moins surprenant que regrettable. Ceux des États européens qui ont, comme elle, un empire colonial à fortifier et à étendre la trouvent partout sur leur route et voient souvent leur fortune enrayée par son opposition. L'Espagne, qu'elle avait ruinée (par sa connivence avec les colonies insurgées), n'a pu, grâce à elle, se venger du Maroc en 1860. Si la Hollande a conservé, agrandi même (par la guerre d'Atschin) ses possessions de l'extrême Orient, on sait que ce n'est pas sans avoir eu à lutter péniblement contre la politique anglaise. Mais c'est surtout l'accroissement colonial de la France, sa vieille rivale, que la Grande-Bretagne semble s'être attachée de nos jours à prévenir. Depuis que Waterloo et Sedan, nous refoulant à l'extrémité du continent européen, nous ont réduits à nous dédommager de nos pertes par de grands établissements au delà des mers, nous n'avons pu entreprendre une conquête, reculer les limites d'une de nos possessions sans avoir à compter sinon avec l'hostilité manifeste, du moins avec la sourde malveillance du cabinet de Saint-James. S'il nous a fallu un quart de siècle pour triompher de l'Algérie; si depuis soixante ans nous revendiquons vainement Madagascar, qui est notre bien; si l'Égypte, que nous avons fécondée, nous a échappé; si nous n'avons pu qu'à grand peine fonder de médiocres établissements en Océanie; enfin, si dans ces derniers temps la Chine nous a tenu tête et si la possession du Tonkin nous a été si vivement disputée, c'est principalement par l'Angleterre que nous avons été partout arrêtés ou retardés. Ainsi les intérêts d'une grande partie de l'Europe sont tenus en échec ou au moins contrariés par une prépondérance maritime et coloniale que le congrès de Vienne ne semble pas avoir redoutée. Un tel état de choses peut-il être regardé comme une garantie de durée pour la paix générale?

Il est vrai que l'Angleterre, dont l'opposition gêne tant d'États, est elle-même sérieusement menacée par

(1) La république du Transvaal, violemment annexée par l'Angleterre en 1877, s'est soulevée et a recouvré en grande partie son indépendance par les traités de 1881 et 1884.

l'incessant progrès de l'empire russe. Mais l'antagonisme de ces deux puissances, que l'on pouvait prévoir en 1815, n'est-il pas pour l'Europe un danger de plus? Combien de temps encore leur choc, dont le reste du monde serait ébranlé, pourra-t-il être retardé? Si jusqu'à présent le cabinet de Saint-James a pu arrêter les czars sur le chemin de Constantinople, l'ambition moscovite semble sur le point de prendre une revanche éclatante en Asie centrale. Lentement, pas à pas, sans se laisser arrêter ni rebuter par aucun échec, elle chemine depuis cinquante ans de la mer Caspienne à l'Hindou-Kouch, qu'elle est sur le point d'atteindre. N'ayant pu réussir, de 1833 à 1838, à faire entamer l'Afghanistan par la Perse, son alliée, la Russie a pris le bon parti, c'est-à-dire qu'elle a marché droit vers ce pays, profitant, pour renouveler ses attaques, de tous les embarras et de tous les revers qui pouvaient empêcher l'Angleterre d'arrêter ses progrès. C'est ainsi que depuis 1841, mais surtout depuis 1854 jusqu'à nos jours, elle a conquis les trois quarts du Turkestan et qu'elle a fait de ce pays sa base d'opérations pour l'attaque décisive qu'elle médite. Il y a quatre ans, Skobeleff, vainqueur des Turcomans, touchait déjà aux portes de Merw. L'an dernier, au moment où le Soudan et l'Égypte absorbaient l'attention du ministère Gladstone, les soldats d'Alexandre III prenaient possession de cette ville. Les Russes n'étaient plus, dès lors, qu'à quelques marches de Hérat. Tout récemment, ils ont fait un pas de plus. Le canon de Pendjeh a mis en émoi toute l'Europe ; et les diplomates cherchent péniblement à établir entre les deux puissances rivales un *modus vivendi* que de nouveaux conflits ne tarderont sans doute pas à troubler.

Voilà où nous en sommes soixante-dix ans après les traités de 1815. Ces conventions célèbres devaient, au dire de leurs auteurs, procurer à l'Europe un équilibre parfait, donner satisfaction à tous les intérêts, faire régner à jamais la paix entre les nations civilisées. Il est facile, en parcourant l'histoire des trois quarts de siècle qui viennent de s'écouler, d'apprécier ce qu'il y avait de fondé dans ces espérances. Pour avoir méconnu les véritables conditions de l'équilibre, les diplomates de Vienne ont rendu vingt révolutions nécessaires. Pour avoir négligemment écarté des problèmes qu'ils devaient essayer de résoudre, ils ont provoqué vingt guerres stériles. Ils ont mis une année à pourvoir l'Europe de mauvaises lois ; elle en mettra plus de cent à réparer le mal qu'ils lui ont fait.

A. Debidour.

LES ARGYRONÈTES

Journal d'une jeune fille

I.

Il faut bien avouer que ma tante, qui est d'ailleurs la meilleure des femmes, discrète, instruite, généreuse et remplie de tendresse pour nous, n'est pas toujours d'accord avec mon père sur certain chapitre, celui du *decorum*. Justement, là-dessus, elle est intraitable : il faut lui céder ou se brouiller avec elle.

Elle a été élevée dans une petite cour d'Allemagne où l'on raffinait sur l'étiquette, et elle y a puisé un amour des formes poussé jusqu'au fanatisme. Je me rappelle très bien que, lorsqu'elle s'installa auprès de nous, à Paris, elle avait acquis, en matière de convenances et d'usages, des lumières si extraordinaires qu'on venait des quatre coins du Faubourg la consulter sur les cas litigieux et que ses arrêts faisaient loi dans le monde où l'on se pique encore de belles manières.

Il arrivait quelquefois à mon père de la railler sur ce culte exagéré des formes qui lui faisait garder de nos jours la tenue et les tournures d'une grande maîtresse des cérémonies du temps de Louis XV.

La chanoinesse s'efforçait de supporter ces taquineries avec patience et se consolait de ce que l'éducation de son frère avait de défectueux et de bourgeois en perfectionnant la mienne.

Je ne demandais pas mieux que de contenter une personne si parfaite et qui m'imposait énormément; mais je n'avais pas de vocation, d'abord, pour les emplois nobles : j'étais très jeune, très étourdie et très timide. Cela me coûtait d'avaler ma langue et de rester droite sur ma chaise pendant des heures; et, si je ne dansais pas mal le menuet, que ma tante m'avait appris elle-même d'après les vraies traditions, en revanche, je manquais d'ampleur dans les grandes révérences. Et puis il m'arrivait de confondre les locutions vulgaires de tout le monde avec les formules exquises et entortillées de la chanoinesse; et, dans les situations un peu compliquées où j'avais un rôle actif, une malheureuse tendance à la simplicité et à la franchise, que je tiens de mon père, me poussait fatalement du côté des bévues ou du moins de ce que ma tante qualifiait de ce nom.

Aussi, par prudence, ne me quittait-elle jamais, au moins des yeux. Sous sa surveillance, à force de m'évertuer, j'étais devenue à peu près telle qu'elle me souhaitait; et la digne femme, ravie — il n'y avait pas de quoi, je vous assure, — se préparait à couronner une éducation si exceptionnelle en me faisant faire un mariage qui resterait le modèle des mariages de convenances passés, présents et futurs.

Inutile de dire que je ne fus pas consultée sur le

choix d'un mari : c'était aussi contraire à ses principes que de me laisser lire des romans ou sortir seule.

Ce qui la décida en partie à appuyer la demande du vicomte de Vaurieux (branche aînée, XIe siècle) auprès de mon père, c'est que presque toutes les dames de cette famille avaient été introductrices à la cour depuis Louis XIII et qu'on y avait toujours observé la plus stricte politesse. Le père du vicomte actuel était mort avec de la poudre et des souliers à boucle; et, si son fils sacrifiait à la mode actuelle, il la portait du moins avec la plus extrême correction.

M. de Vaurieux avait été accepté le 9 août; on me l'avait présenté le lendemain, et, la cour durant ordinairement six semaines, nous devions être mariés le 25 septembre.

En attendant, les choses se passaient avec une régularité, une méthode, un respect des usages qui procuraient à la chanoinesse la plus douce satisfaction. Mon futur m'envoyait tous les jours un bouquet blanc; il arrivait lui-même vers quatre heures et m'adressait un salut et un compliment irréprochables; après quoi, il escortait notre voiture à cheval si nous allions promener, ou bien restait au salon quand nous ne sortions pas. Mais sous mon ombrelle ou sur ma broderie il me fallait baisser les yeux, et je n'avais droit dans la conversation qu'aux monosyllabes. Lorsqu'il était parti, c'était une kyrielle de recommandations et de renseignements sur les gens à recevoir, leur blason, leur parenté, les fêtes, les préséances, etc. J'en avais les oreilles endolories et un grand chaos dans la tête. Enfin, pour comble de sollicitude et de prévoyance, ma tante avait entrepris de remplir un gros cahier des règles de l'étiquette appliquées aux mille circonstances de la vie mariée et mondaine. Avec une rivière en diamants, ce devait être son cadeau de noces.

Tout cela me donnait du mariage une idée passablement mélancolique; mais j'étais trop timide et trop ignorante pour chercher à changer un état de choses que je m'imaginais, d'après ma tante, être le seul possible. J'en arrivais à croire qu'un fiancé n'est autre chose qu'un monsieur en visite et que ma vie serait toujours un immense rouage mécanique, remonté et graissé par ma tante. Le ciel en avait décidé autrement.

Un jour mon père me fit appeler dans sa chambre, où la goutte l'avait retenu plus d'une semaine. Il allait bien et paraissait joyeux.

— Eh bien! petite Suzanne, me dit-il quand il m'eut embrassée, regardée et critiquée sur quelque chose de ma toilette, selon son habitude; comment trouves-tu M. de Vaurieux?

— Très distingué, papa.

— Bon. Te plaît-il, ma fille? est-il de ton goût?

— Ma tante pense qu'on ne saurait être mieux, papa.

— Hé! il ne s'agit pas de ce que pense ta tante, mais de ce que tu penses toi-même; ce n'est pas elle qui se marie, c'est toi. Voyons, est-il vraiment aimable? a-t-il un bon caractère, les mêmes idées que toi?

— Ah! je ne sais pas.

— Tu ne sais pas? Cela se devine en causant pourtant; de quoi causez-vous ensemble?

— Nous ne causons jamais ensemble.

— Comment! vous ne causez jamais! pourquoi donc? Est-ce qu'il est taciturne, renfermé?

— Ma tante dit que ce serait inconvenant.

— Inconvenant! entre fiancés? Je ne vois rien d'inconvenant là dedans. Il faut pourtant vous connaître, que diable! et je ne sais pas d'autre moyen. Je veux avant tout que tu sois heureuse, Suzette. M. de Vaurieux réunit toutes les convenances; mais les convenances ont beau y être, s'il ne te plaisait pas, il faudrait me l'avouer.

— Ma tante dit que cela ne fait rien du tout et qu'entre gens bien élevés on se plaît toujours.

Mon père, là-dessus, se leva fort agité et se promena un moment par la chambre sans rien dire, mais la figure mécontente. Je restais tout interloquée; enfin il m'embrassa et me renvoya au salon. Le soir même, nous quittions Vichy, accompagnés de M. de Vaurieux, et voilà comment nous nous trouvions tous à Pontoilet ce matin-là de septembre.

II.

Il faisait un temps délicieux de fin d'été, un temps clair et doux, parfumé de réséda et transparent jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon, lorsque nous quittâmes la petite salle à manger pour visiter le parc après le déjeuner.

Il avait d'abord été question de sortir tout simplement par le grand vestibule; mais ma tante, avec cet art des nuances qui la caractérise, fit observer qu'à cette heure matinale notre apparition en « corps » dans la cour d'honneur serait tout à fait déplacée et qu'il valait mieux gagner les charmilles par un détour.

Nous voilà donc partis, ma tante, M. de Vaurieux, mon père et moi, à travers la cour des communs, alors encombrée par un monumental tas de pommes, et obligés de marcher en file indienne au milieu des fruits vermeils qui s'étaient éboulés de tous côtés jusqu'au bas des marches du petit perron. Pour ne pas tomber, ma tante s'en allait le nez baisssé, en sautillant comme une bergeronnette; je mis à profit cette circonstance favorable pour ramasser prestement deux pommes de Canada et les fourrer dans ma poche. J'aime les pommes à la folie; mais je n'aurais jamais voulu en convenir devant elle ou M. de Vaurieux, et je sus gré à mon père, qui m'avait vue faire, de ne pas leur signaler ce petit larcin.

— Dis donc, Suzanne, me dit mon père au bout d'un

instant, est-ce que le cérémonial des cours spécifie le nombre de manteaux qu'on doit mettre pour se promener incognito chez soi? Regarde ta tante : avec ses châles, mantilles et capuchons, elle a l'air d'une tour en tricot.

C'était bien la vérité, et je ne pus m'empêcher de rire; j'ajouterai, pour mon excuse, que j'avais le rire très facile, devant mon père surtout, parce qu'avec la chanoinesse il était constamment comprimé. Fort heureusement, elle ne pouvait m'entendre; elle avait repris son allure majestueuse et nous devançait d'une vingtaine de pas, avec M. de Vaurieux, dans la grande allée de platanes.

J'aurais voulu me rapprocher d'eux et écouter leur conversation, qui paraissait très animée; peut-être aurais-je appris pourquoi ma tante avait l'air sombre et vexé, elle qui d'habitude unissait à l'urbanité du langage une inaltérable sérénité d'expression; mais papa mettait une sorte de parti pris taquin à me retenir en arrière, tantôt pour attacher une fleur à mon corsage, tantôt pour me faire admirer la belle ordonnance des massifs ou les échappées de vue sur la campagne inondée de lumière.

En temps ordinaire, je me serais abandonnée au plaisir de parcourir ces beaux jardins de Pontoilet que je n'avais pas vus depuis trois ans; mais, après l'incident de la veille et notre départ précipité de Vichy, je me sentais un peu inquiète et préoccupée, et, quand par hasard ma tante se retournait, elle me jetait un regard noir peu fait pour me rendre mon insouciance habituelle.

« Bien sûr, pensais-je, papa lui a dit hier des choses désagréables à propos de mon mariage, et elle m'en garde rancune. »

Il y avait deux heures que nous parcourions successivement les allées de tilleuls, d'ormes et de sapins; nous étions maintenant fort loin du château, en plein bois. Je commençais à être lasse, et M. de Vaurieux aussi, sans doute, car il avait quitté la chanoinesse pour se rapprocher de nous, et, tout en causant chasse avec papa, il abattait du bout de sa canne les festons pelucheux de clématite qui pendaient aux branches de chaque côté du chemin.

Nous arrivâmes bientôt à une clairière, mais une vraie clairière d'opéra-comique, avec un banc rustique ombragé par un bouquet de hêtres et, tout auprès, une petite pièce d'eau pleine de joncs fleuris. Ce coin agreste et tranquille, velouté d'herbe fine et fréquenté seulement des papillons et des lapins, était enfermé dans un taillis dru et haut qui l'entourait comme une ceinture de pourpre et d'or.

Un seul sentier, celui que nous suivions, traversait la clairière. En approchant de la mare, où le soleil faisait craquer les joncs, j'aperçus une quantité de points animés et brillants qui sillonnaient en tous sens la surface unie de l'eau comme des gouttes d'argent fondu.

— Qu'est cela? m'écriai-je toute surprise.

— Ce sont des argyronètes, me répondit le vicomte avec empressement; venez donc les voir de tout près, mademoiselle, c'est assez curieux.

Sans défiance, je m'avançai, et, tandis que je suivais des yeux les petites bêtes dans leurs rapides évolutions, il se mit à m'expliquer leurs mœurs singulières : comment, conformées pour la vie terrestre, elles se construisent au fond de l'eau de jolies maisons blanches et soyeuses, et par quel procédé ingénieux elles les emplissent ensuite de l'air respirable qui leur est nécessaire, réalisant ainsi ce caprice bizarre et ce problème difficile, de vivre isolées et confortablement dans un milieu mortel.

Je fus charmée de ce petit cours d'histoire naturelle, débité de la meilleure grâce du monde. Je ne savais pas le vicomte si versé dans les sciences, et j'en éprouvai une agréable surprise. Je relevai la tête afin de m'assurer que ma tante approuvait aussi; mais quoi?... Plus personne.

Oh! c'était contrainte et forcée que ma tante était partie. Il avait fallu la volonté expresse de mon père, résolu à nous ménager un tête à tête, pour la faire consentir à une chose qui blessait si profondément ses sentiments. C'était cela qui la tourmentait et lui donnait un front chagrin depuis la veille. Elle avait allongé la promenade tant qu'elle avait pu; mais il n'est billet si éloigné qui ne vienne à échéance : il avait fallu nous laisser seuls.

— Sans témoins, avant le mariage! Cela ne s'est jamais vu, répétait-elle en s'en allant; c'est abominable!

Cependant elle était plus inquiète pour la forme que pour les formes. Elle avait foi dans la correction exquise du vicomte; et, quant à moi, elle se flattait de m'avoir inculqué des principes assez sévères pour me permettre à la rigueur d'affronter un tête à tête sans que l'étiquette risquât même un accroc. Pauvre tante!

Mon premier mouvement, absolument dénué de bravoure, fut de m'enfuir et de rattraper le coin de robe que la chanoinesse m'avait si bien accoutumée à ne jamais lâcher; mais un regard du vicomte m'arrêta. Il était si humble, si suppliant, ce regard! Je restai indécise, immobile, et l'air prodigieusement ahuri.

— Mademoiselle, me dit M. de Vaurieux d'un ton persuasif, si vous tenez à rejoindre Mme de Granther, je suis à vos ordres; mais, croyez-moi, vous êtes fatiguée, il fait très chaud, reposez-vous d'abord quelques instants.

— Mais, monsieur..., je ne sais si je dois... Ma tante..., balbutiai-je en me laissant conduire au banc de gazon.

Et tout bas je pensais : « Mon Dieu, mon Dieu, faut-il m'asseoir ou m'en aller? »

Dans mon embarras, je pris un moyen terme, c'est-à-dire que je m'assis à moitié, sur le bord du banc,

dans une position extrêmement désagréable et disgracieuse. Lui restait debout devant moi, avec un sourire tranquille pour lequel je l'aurais battu.

— On dirait, fit-il avec une grande douceur, que vous avez peur de moi, mademoiselle; ai-je l'air si redoutable?

Je l'assurai que non; mais ce n'était pas vrai. J'avais une peur abominable, et moins de lui que de moi-même. Je me sentais engagée dans une situation délicate, semée d'écueils, et j'avais conscience qu'avec ma maudite maladresse je ne m'en tirerais pas. Je tâchais cependant de faire bonne contenance; mais je devais être rouge comme une fraise trop mûre, et j'avais la gorge sèche d'appréhension.

Quand il me vit si mal à l'aise, le vicomte, avec un tact dont je lui sus gré et une liberté d'esprit que je lui enviais fort, se mit à me parler de notre séjour à Vichy, de nos amis communs, des agréments de Pontoilet. Il s'en tirait avec une gaieté, une verve qui auraient ramené le sourire sur les lèvres du plus timide des mortels; mes scrupules s'en trouvèrent notablement diminués, et je repris courage.

« Jusqu'ici, pensais-je, tout va bien, et si seulement ma tante peut revenir bientôt.... » En attendant qu'elle revînt, j'avais des crampes atroces dans une jambe et je profitai d'un moment où le vicomte regardait d'un autre côté pour m'asseoir carrément au fond du banc en étouffant un soupir de soulagement.

Du moment que j'eus pris dans l'irrégularité, comme aurait dit ma tante, une position confortable, je l'envisageai sous un jour moins effrayant. Je m'enhardis à regarder le vicomte, ce qui me permit de constater qu'il avait les dents très blanches et les yeux très doux; et je prêtai à ses discours une oreille attentive et bientôt charmée. Il avait une manière de dire les choses toute simple et pourtant originale qui me reposait délicieusement des périodes pompeuses de la chanoinesse. Bourdaloue et Crébillon ne sauront jamais ce qu'ils ont baiss ce jour-là dans mon estime.

Cependant la conversation, à laquelle j'avais fini par me mêler, tant l'esprit est contagieux, prenait insensiblement une tournure personnelle et intime, et je m'apercevais avec plaisir et crainte tout à la fois que les idées de M. de Vaurieux en matière d'étiquette se rapprochaient beaucoup plus de celles de mon père que de celles de ma tante.

— Voyons, mademoiselle, disait-il, ne trouvez-vous pas étrange que Mme de Granther nous tienne à pareille distance l'un de l'autre? Nous serons mariés dans quinze jours, et nous ne pourrions d'ici là échanger autre chose que des phrases banales sur la pluie et le beau temps! Qu'aurons-nous à nous dire après le mariage, si nous ne faisons pas connaissance avant? Est-ce que vous avez l'intention de garder toujours vis-à-vis de moi cette attitude contrainte et indifférente qu'on vous faisait prendre dans ce salon glacial? Non, n'est-ce pas? J'en serais désolé. Mais je vous ai devinée : vous avez une adorable candeur, une adorable franchise que toutes les leçons du monde n'ont pu gâter. Vous êtes simple et naturelle, je l'ai vu tout de suite dans vos regards ingénus. Et vous, avez-vous cru tout de bon que j'étais froid et gourmé?

La question était embarrassante et j'aurais bien voulu l'éviter. Il me fallut pourtant convenir que je l'avais cru.

Il éclata de rire.

— Hé bien, il était temps de lever le masque, alors! Quoi? vous n'aviez pas vu qu'il fallait complaire à votre tante, que je respecte du reste profondément, et pour cela exagérer la politesse et les formes? Quelle triste idée aviez-vous donc de moi? Vous deviez marcher au mariage comme à l'échafaud!

Ce que c'est que de manquer d'intelligence! Je sentais qu'il était de mon devoir de les défendre, ces formes, de justifier ma tante et de faire comprendre à ce terrible adversaire que je ne le suivrais pas sur le terrain où il s'engageait; je sentais cela, mais je ne trouvais rien à dire. Il m'aurait fallu une petite phrase polie et tranchante : il ne me venait rien. Si, je me trompe; il me venait des envies de donner raison au vicomte, et, petit à petit, c'était ces envies-là qui prenaient le dessus, de sorte que j'étais au supplice.

Pour comble d'embarras, le soleil avait tourné; j'étais encore dans l'ombre; mais M. de Vaurieux, qui me parlait debout et la tête découverte, l'avait en plein dans la figure et était menacé d'insolation.

Fallait-il le laisser là? C'était cruauté pure; je ne me sentais pas féroce à ce point. Le faire asseoir près de moi me semblait d'autre part bien peu correct; c'était même blâmable. Je ne savais à quel parti des deux m'arrêter. Il y en avait bien un troisième, qui était de lui faire remettre son chapeau sur la tête; mais il ne se présenta pas ce jour-là à mon esprit. Cependant je restais irrésolue et très malheureuse, je vous assure. Si seulement ma tante pouvait revenir! Je le souhaitais avec ferveur. Mais non; pas de tante, pas l'ombre d'une tante sur le sentier. M. de Vaurieux éternua. Je pris une grande résolution.

— Monsieur, dis-je avec toute la dignité que je pus assumer, vous devez être fatigué; il y a une place sur ce banc, et...

— Que vous êtes bonne, mademoiselle! Il y a longtemps que je la convoitais, cette petite place; mais je n'osais pas vous la demander.

Hélas! il n'y était pas depuis cinq minutes que je voyais clairement mon imprudence; mais il était trop tard, le décorum était entamé. Ce n'était pas que la situation fût sensiblement aggravée, d'abord : mon fiancé parlait de confiance, d'amitié, de reconnaissance, toutes sortes de mots très bien; mais le voisinage de ce jeune homme dont les yeux noirs cherchaient les miens ne laissait pas de me troubler.

Un peu plus tard, ce trouble-là devint un plaisir, tant nous glissons vite sur la route de perdition; il se mit à louer mes cheveux, mes bras qui sortaient nus de mon peignoir de batiste, et j'en éprouvai plus de fierté que d'embarras. Et moi aussi je le trouvais beau, très beau même, et très bon d'admirer une petite fille comme moi. Je ne le lui dis pas, bien entendu; mais je crois qu'il le lut dans mes yeux, et il commença à faire des ravages dans le décorum. Chose étrange, plus il contrevenait à l'étiquette et moins je songeais à le déplorer. Je finis même par ne plus penser à la digne chanoinesse : il n'y avait plus de place dans ma tête que pour l'amour qui s'épanouissait silencieusement.

D'abord M. de Vaurieux me dit qu'il avait voulu m'entretenir parce que, selon lui, la promesse de mariage accordée par mon père n'était valable que si je la ratifiais et qu'il voulait m'obtenir de moi-même. Quand je lui eus donné la main, avec un gros battement de cœur, il la couvrit de baisers, des baisers ardents qui me donnaient la fièvre. Il m'appela sa Suzanne, sa chère Suzanne, et moi, ravie, transportée à ces accents inconnus et vibrants, à ces chaudes paroles, à ces larmes divines de l'amour, comment pouvais-je me fâcher? Chacun de ces mots trouvait un écho dans mon cœur. Le baiser des fiançailles, qu'on nous avait défendu, nous l'échangeâmes sur ce banc, et, si la chanoinesse ne survint pas dans cet instant, c'est que le ciel ne voulait pas la punir trop sévèrement de son rigorisme; mais il lui gardait encore un coup bien sensible et dont elle ne devait pas se consoler.

Le temps s'écoulait, nous causions, nous faisions des projets d'avenir et découvrions que, par un hasard providentiel, nous avions exactement les mêmes goûts. Le mariage de convenance était tout simplement un mariage d'inclination. L'ombre des grands hêtres assombrissait maintenant le gazon; mais la mare était encore baignée de lumière et les argyronètes continuaient à s'y poursuivre dans des zigzags étincelants. Tout autour de nous, les feuillages immobiles et rougis par l'automne s'enlevaient sur la transparence de l'air comme des bas-reliefs de cuivre; et au-dessus de nos têtes, bien haut, dans l'azur pâli, des hirondelles, avec des cris aigus, prenaient leurs derniers ébats.

A un mouvement que je fis, ma main rencontra mes pommes oubliées dans ma poche, et je les montrai ingénument à mon fiancé.

— Comme cela tombe! s'écria-t-il. Vous les aimez, je les adore. Seulement il y en a une de trop.

Et le fruit, lancé d'une main vigoureuse, alla s'abattre au milieu de la mare avec un pouf retentissant qui mit en fuite les argyronètes.

Quand ma tante vint nous chercher, quelques instants plus tard, elle eut la douleur de nous surprendre en flagrant délit d'inconvenance : mordant à deux dans la même pomme. Horreur!

P. S. — Il y a juste trois ans que nous sommes mariés, et nous vivons dans le monde à peu près comme les argyronètes au fond de l'eau. C'est mon mari, l'homme le plus aimé que je connaisse, qui disait cela l'autre jour, et j'ai trouvé la comparaison aussi juste que jolie.

Ma tante habite Versailles, elle ne voit plus personne et n'use plus guère des belles manières qu'à l'égard du bon Dieu.

Je remets de jour en jour la visite que je dois lui faire avec mon baby, parce que le gros scélérat ne veut pas se déshabituer de manger avec ses doigts et que je désire épargner à sa délicatesse une vue si affligeante.

Pauvre tante! elle nous aimait bien, et c'est elle qui a fait notre mariage; mais elle ne nous pardonnera jamais cette funeste pomme dans la dégustation de laquelle il n'est entré, hélas! d'autres formes que celles de nos dents.

Pour copie conforme :

PAUL DYS.

VARIÉTÉS

La caricature en Allemagne

M. Grand-Carteret s'est fait une spécialité de la caricature. Après l'avoir étudiée dans presque tous les pays d'Europe et jusqu'en Amérique, il nous raconte aujourd'hui son histoire en Allemagne (1). Le volume est très curieux. La vie et l'humeur d'un peuple ne se reflètent nulle part, sauf dans son théâtre, aussi exactement que dans ses caricatures. Caractère, usages, peines, rêves, faiblesses et manies, tout nous est raconté par ces petits bonshommes grotesques qui appellent presque autant la larme que le sourire, car de tout temps les humaines misères ont trouvé leur expression dans la caricature. Quand celle-ci est gaie et sans amertume, c'est bon signe pour le peuple : il ne souffre pas trop et il a conservé le plus grand des biens, la santé morale. Quand elle devient triste et méchante, comme sur les vieilles cathédrales où des moines de pierre font le sabbat avec des nonnes, songez à ce qu'elle représente de haines et de souffrances, et plaignez ces pauvres gens.

M. Grand-Carteret a groupé ses matériaux par époques et par pays, ainsi qu'il convient à un historien. Pour nous qui devons borner notre ambition à

(1) *Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse.* — Un grand et beau volume orné de nombreuses gravures. Paris, ancienne librairie Hinrichsen; Louis Westhausser.

donner au lecteur quelques impressions d'ensemble, nous nous confinerons dans les temps modernes et nous adopterons une classification fort simple, sérieuse sous son air frivole. Nous diviserons l'Allemagne en régions, selon la prééminence dans la caricature de l'élément guerrier ou de l'élément féminin.

La première région comprendra une grande partie de l'Allemagne du Nord, où ce serait à croire que l'éternel féminin est plus pauvre et plus rare qu'ailleurs, tant les caricaturistes le méprisent ou le défigurent. Sauf lorsqu'ils copient Grévin, ils nous présentent quelques créatures en jupon, mais pas de femmes. Munich mériterait d'être compris dans la même région que Berlin, car, malgré le voisinage et l'exemple de Vienne, malgré une lutte visible dans l'esprit de ses habitants, il reconnaît la suprématie du militaire. Toute la coquetterie que nos dessinateurs mettent à poser et à habiller une femme, les dessinateurs allemands la réservent pour l'officier. Est-il assez fringant, assez sanglé, cambré, frisé, assez vainqueur! Rien qu'à le voir tortiller sa moustache, on sent qu'on a devant soi le roi du jour. Il est toujours en scène et il a toujours le beau rôle. Les cœurs volent vers lui, il n'a que la peine de les dévorer. La description de deux ou trois caricatures montrera la place qu'occupe le lieutenant dans la hiérarchie sociale et dans l'imagination germanique.

La première est intitulée *la Grenouille et le Lieutenant*. La scène représente la chaussée d'un marais. Un superbe lieutenant haut de six pieds, mince comme un fil, la poitrine bombée à l'ordonnance, la tête en arrière, le sabre traînant, marche en frisant sa fine moustache. Une grenouille le suit, debout sur ses pattes de derrière. Elle s'est fait un grand sabre d'un jonc, un cigare d'un brin de paille, et elle s'efforce d'imiter tous les gestes du beau militaire, même lorsqu'il frise sa moustache. Une vieille grenouille assise au bord du marécage et occupée à tricoter les regarde d'un air grognon. Au-dessous de la gravure, la légende que voici est tracée en vers :

« Grenouille et grenouillesse vivaient en paix : grenouille fumait; la grenouillesse tricotait.

« Un lieutenant vint à passer, un lieutenant jeune, élancé. Armé de son épée et de son monocle, il se frisait la moustache.

« De le voir ainsi se friser, cela plut fort à la grenouille; elle sauta sur le chemin et comme lui se carra.

« — O grenouille, comment peux-tu être aussi sotte! s'écria la sage grenouillesse. Une grenouille peut bien se pavaner; elle ne sera pas, de si tôt encore, un lieutenant! »

N'est pas lieutenant qui veut. N'épouse pas un lieutenant qui veut. La seconde caricature représente une classe de jeunes filles de la bourgeoisie. L'une des élèves regarde obstinément par la fenêtre.

« *La maîtresse.* — Mademoiselle Olga, une fois pour toutes, veuillez faire attention à la leçon. Qu'est-ce que vous regardez encore dans la rue?

« *Olga.* — Un lieutenant!

« *Toutes, se levant, y compris la maîtresse.* — Où? Où? »

Le Herr Lieutenant connaît ses avantages. Il sait bien qu'il a, comme le dieu Mars, « tous les talents de plaire ». Quand par aventure un misérable civil lui coupe l'herbe sous le pied, il en éprouve une douleur patriotique, en homme qui sent l'inconvénient d'humilier l'armée dans un pays où l'armée est tout. Une gravure représente un cuirassier apercevant dans le lointain sa bien-aimée en compagnie d'un peintre. Le cuirassier se lamente en vers.

« Ah! mon Dieu, est-ce bien possible, ce que j'ai vu aujourd'hui, dans la rue, à la lueur d'un bec de gaz, à travers la grisaille nuageuse du soir ?

« Ma Louise, ma petite Louise marchait sous le rayon de cette lumière, parlant joyeusement, élégante, aux côtés d'un peintre en herbe.

« Or un peintre, chacun sait ça, ne sera jamais, en aucun temps, un lieutenant; il appartient bien plutôt au civil.

« Si encore c'était un caporal, la chose me serait moins o lieuse; mais que ce soit un civil, voilà ce qui me blesse profondément.

« Peut-on comprendre cela? Pareille chose s'est-elle jamais vue ?

« Préférer à moi, cuirassier, un civil? »

Si encore c'était un caporal! est admirable. Ce cri du cœur donne la mesure du prestige de l'uniforme en Allemagne. A Berlin, à en juger par les caricatures, le militaire a si entièrement accaparé l'admiration publique, qu'il n'est rien resté pour la femme. Sous le crayon peu galant de leurs dessinateurs, Gretchen prend aisément les formes épaisses de Maritorne et les allures d'un grenadier. M. Scholz, le caricaturiste berlinois par excellence, avait conscience qu'il lui manquait quelque chose de ce côté-là quand il publiait *l'Esprit berlinois en paroles et en images*, où les Dalila des bords de la Sprée apparaissent si lourdes et si empâtées. Il déclarait lui-même que sa brochure était « la contrefaçon de sa sœur parisienne, la traduction d'un pétillant vaudeville français en un allemand plat et commun, du champagne de Gruneberg (1) dans une bouteille portant la marque de la veuve Clicquot, une truffe sans arome, un jambon au madère sans la sauce ».

C'est très spirituellement dit; mais alors il ne fallait pas se frotter aux petits museaux parisiens, sous peine de s'exposer à la défaite lamentable de la page 181. Où M. Scholz a-t-il pu aller, dans quel quartier de Paris,

(1) Vin allemand connu pour son acidité.

parmi quelle population, pour rencontrer le type de Parisienne qu'il présente à ses lecteurs?

La revanche de la femme commence dès qu'on a franchi la rivière de l'Inn ou la chaîne du Bœhmerwald. La femme reparaît, elle brille, elle est comprise. Vienne est peut-être la ville du monde où elle est comprise le mieux. La caricature viennoise laisse à l'officier sa belle tournure de héros populaire; mais il ne règne plus seul : Mars partage le trône avec Vénus. Dès les premières gravures reproduites par M. Grand-Carteret, tout est rentré dans l'ordre. Une planche divisée en quatre compartiments porte pour titre : *L'officier amoureux sur la place de l'Exercice.* Dans le premier compartiment le lieutenant commande l'exercice à ses recrues : « Par file à droite, marche! » Derrière lui, sans qu'il la voie, passe sa bien-aimée, une jolie fille au pas leste. Second tableau : le lieutenant a aperçu la jolie fille et il s'empresse à la saluer, laissant ses recrues continuer leur mouvement. Troisième tableau : le lieutenant et la jeune fille font un petit bout de conversation. Scène dernière : la jeune fille est partie, et, à force de faire « Par file à droite », les recrues sont arrivées à un cabaret où elles ont disparu; le lieutenant se serre les poings de dépit.

Une autre caricature représente la scène classique du pioupiou tenant le poupon pendant que la payse mouche la petite sœur. La scène est au Prater au lieu d'être au bois de Vincennes : c'est toute la différence. Ailleurs, de gentilles silhouettes féminines, modiste sortant de l'atelier, jeune élégante revenant de la messe, ont pour pendant ou pour fond de tableau des silhouettes militaires. Ce n'est pas en vain que Vienne est la capitale de l'éternel féminin.

L'influence est sensible sur ses dessinateurs. Ceux-ci n'ont de rivaux qu'à Paris pour chiffonner un minois, arrondir une taille, ébouriffer des boucles folles. Même lorsque la fantaisie conduit le caricaturiste au bal des blanchisseuses, ses héroïnes conservent une certaine grâce à travers leurs allures populacières. Essayez de masquer ses figurines de façon à ne voir que leurs pieds; faites-en autant aux Parisiennes et aux Berlinoises de M. Scholz, et comparez. Ces pieds vous diront tout. Il y a le caricaturiste qui sait chausser un pied de femme et celui qui ne sait pas. M. Scholz ne sait pas; ses confrères de Vienne et de Paris savent. Cela n'a l'air de rien, et cela en dit bien long.

M. Grand-Carteret nous apprend que plus on approche des parties slaves de l'empire austro-hongrois, plus la femme devient « le principal objectif » des dessinateurs et leur préoccupation constante. De sorte que si l'on traçait une ligne allant de Berlin à Munich, et de Munich à Prague en passant par Vienne, on trouverait au point de départ un lieutenant, au premier coude un lieutenant et une femme, au second coude un lieutenant et deux femmes, au point d'arrivée une femme. Les causes de ces phénomènes sont sociologiques plus qu'ethnologiques. La société où le soldat est tout est à une autre phase de son évolution que la société où l'activité guerroyante a cessé de prédominer. La première appartient encore au type décrit par M. Herbert Spencer dans sa *Science sociale* sous le nom de « type guerrier ». Il va de soi que M. Herbert Spencer a eu en vue un type général et pour ainsi dire idéal, non une nation en particulier : nous donnerons néanmoins l'abrégé de sa description. Ce sera le commentaire et le résumé des réflexions qui précèdent.

Le type guerrier absolu, dit-il en substance, est celui où l'armée est la nation mobilisée et où la nation n'est que l'armée au repos. L'organisation sociale prend naturellement un caractère militaire; la centralisation de l'autorité, nécessaire pendant la guerre, persiste pendant la paix. Le pouvoir absolu du commandant en chef sur ses subordonnés et de ceux-ci sur leurs inférieurs se retrouve dans la société civile. La religion prend elle-même un caractère militant; elle glorifie le carnage; elle sanctifie la vengeance. Le Dieu s'appelle le Fort, le Destructeur, le Vengeur, le Dieu des armées. Dans ces sociétés, l'industrie elle-même se modèle sur le type général : la portion laborieuse de la nation n'est qu'une sorte d'*intendance* ayant pour but unique de fournir aux besoins gouvernementaux et militaires. Un autre caractère est la subordination des droits de l'individu à ceux de l'État. Dans les périodes de paix, on voit les sociétés se rapprocher du type opposé au précédent : le type industriel; chaque fois que des guerres ou des menaces de guerre interviennent, on voit reparaître les caractères du type militaire.

Grâce à la bonne méthode de M. Grand-Carteret, à ses choix heureux et aux renseignements abondants que nous fournit son texte, il nous est aisé, son volume à la main, de juger jusqu'à quel point le portrait tracé par M. Herbert Spencer peut s'appliquer à notre puissant voisin. L'élément féminin est d'ordinaire le plus envahissant de tous dans la caricature et dans l'imagerie populaire. L'élément politique est le seul qui lui fasse une concurrence sérieuse. Lorsque tous deux sont vaincus, dans les illustrations des journaux à deux sous, par l'élément militaire, nous sommes en présence d'une société appartenant au type guerrier. Salomon lui-même, s'il avait connu l'Allemagne actuelle, n'aurait pas parlé autrement que la sage grenouillesse qui tricote son bas au bord du marécage. « Une grenouille peut bien se pavaner; elle ne sera pas, de si tôt encore, un lieutenant! » Ces lignes sont à elles seules toute une leçon d'histoire.

ARVÈDE BARINE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Sous ce titre : *la Physionomie comparée* (1), M. Eugène Mouton nous offre un traité complet, méthodique, savant sans être pédantesque, parfois peut-être un peu subtil et voulant trop prouver, toujours ingénieux et piquant d'ailleurs, de l'expression dans l'homme, dans la nature et dans l'art. Tous les êtres créés ou à peu près, et non seulement les êtres animés, mais les minéraux et les végétaux sont passés en revue par M. Mouton. Il les observe attentivement, mesurant les dimensions, les proportions, relevant chez chacun d'eux le trait caractéristique, et dit suivant le cas : « Toi, tu exprimes la bonté; toi, la force; toi, la ruse; toi, la douceur; toi, la violence. » D'une franchise inexorable, il ne ménage point les vérités fâcheuses, de même qu'à l'occasion il ne marchande pas l'éloge. Il a des sympathies particulières pour les petits, les humbles, les méconnus, ce qui indique un bon cœur : ainsi, quand la taupe défile devant lui, dans cette revue universelle, il lui dit des choses tout à fait flatteuses. Certains mollusques sont de même favorablement traités, et il y a tel zoophyte qui ne se tient pas d'aise en s'entendant prodiguer des compliments auxquels il n'a pas été habitué, le pauvre. Par contre, certains beaux jeunes gens ou certaines belles dames très fiers de leurs succès autour du Lac trouvent dans cet observateur sévère autant que juste un critique impitoyable. C'est que M. Mouton, qui ne se laisse pas duper par les artifices des tailleurs et des couturiers (car il sait ce que l'art ajoute à la nature), va observer ses sujets à l'école de natation ou aux bains de mer. *In aquâ veritas.* Il aime la vérité toute nue, comme Corneille la vertu. Alors c'est l'expression complète, la physionomie simultanée des parties et de l'ensemble. Alors il n'y a plus seuls à parler le nez, la bouche, les yeux, mais les chevilles, le jarret, l'omoplate, la hanche et le reste. Car M. Mouton entend toutes ces voix et pour lui les talons même ont un langage.

Il entend de même la voix des animaux et celle des arbres verts et celle des arbres jaunis. S'il voyage, cette forêt qu'il traverse dialogue avec lui; la rivière lui fait ses confidences; le lac lui sourit; le nuage qui passe lui envoie un bonjour amical, à moins que ce ne soit une menace. Ce rocher aigu, élancé, lui dit autre chose que cet autre, carré et trapu; le vent, passant dans les sapins du Nord, lui parle deuil et tristesse; dans les acacias, joie printanière; dans les sycomores, mélancolie douce. Arrivé au terme de la route, il cherche un abri à l'hôtellerie rustique. Lourde et massive, cette maison est pour lui une paysanne mal dégrossie avec laquelle il dédaignera de causer; légère et percée de fenêtres nombreuses où circulent l'air et la lumière, c'est une gentille dame — *Viens, gentille dame,* chante l'opéra-comique, — et, tout heureux de la rencontre, notre voyageur court entamer la conversation. Autour de la gentille dame veillent deux chiens, l'un à museau de renard et au regard oblique : Va-t'en, aigrefin, procureur retors! crie M. Mouton; l'autre à bon gros museau, à bons gros yeux candides : Viens, brave propriétaire, bon gentilhomme campagnard! Et l'intimité s'établit.

Je ne vous cacherai pas que je vous bâtis là un petit roman, d'ailleurs inoffensif, car je n'ai jamais rencontré M. Mouton en aucune hôtellerie, et lui-même ne nous raconte aucun voyage semblable. Seulement, étant données ses théories et les sympathies ou antipathies que lui inspire la physionomie des hommes, des bêtes et des choses, mon petit roman ne doit pas être une fiction pure. Évidemment il a ressenti ces impressions, puisqu'il n'est personne de nous qui ne les ait éprouvées à quelque degré, bien que nous ne soyons que des physionomistes amateurs, intermittents, et non, comme lui, par vocation spéciale et de façon suivie. Qui de nous, sans en faire un sujet d'observation et d'étude, n'a évoqué, à de certains moments, l'âme des choses? Qui de nous n'a transformé certains objets inanimés en êtres vivants qui souffrent ou se réjouissent, qui ont des sensations et même des sentiments? J'écris ceci en face du mont Blanc; à ma gauche se dressent les Aiguilles rouges, élancées, effilées même, et montant comme des fusées d'or dans l'azur bleu. Eh bien, je ne voudrais pas désobliger le mont Blanc; mais c'est un gros monsieur, trop massif, qui n'a pas la pensée élevée, les aspirations célestes de mesdames et mesdemoiselles les Aiguilles, car il y en a parmi elles dont la virginité n'a reçu aucune atteinte. Si nous évoquons ainsi l'âme des choses en face de la matière que l'homme n'a pas modifiée ou transformée en y imprimant sa pensée, à plus forte raison quand cette pensée a présidé à la disposition des matériaux. Qui de nous n'a dit de la Madeleine que c'est une païenne, de Notre-Dame que c'est une chrétienne et une chrétienne mystique? Et ce n'est pas par jeu d'esprit, par caprice d'imagination, lorsqu'il s'agit en effet des monuments et des œuvres d'art ; pour les œuvres de la nature, quand nous leur prêtons la pensée et le sentiment, peut-être y mettons-nous beaucoup du nôtre, et c'est là précisément le doute qui m'arrêtait quand je disais d'abord, au sujet de M. Mouton : Ne veut-il pas trop prouver? Oui, je crains qu'en désirant trop entendre de ce que racontent les choses, il n'y mette parfois du sien. Un philosophe lui objecterait qu'il fait la part trop large à l'objectivité là où la subjectivité joue un si grand rôle. Les voix de la nature sont un peu comme les voix des cloches : elles disent à chacun de nous pré-

(1) Eugène Mouton, *la Physionomie comparée.* — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

cisément ce que chacun de nous a intérêt à entendre. Elles disent *Dando, dando,* affirme M. le curé, qui recevra; mais les paroissiens ne sont pas de cet avis, eux qui donneront.

M. Mouton a prévu l'objection. Il va au-devant en reconnaissant qu'il y a aux règles qu'il formule des exceptions. Ainsi, après avoir établi que ce qui distingue l'homme des autres êtres, c'est les mains, la parole, un axe cérébro-spinal perpendiculaire, l'intelligence, un nez saillant, la science, la flexion des vertèbres lombaires, la religion, il confesse qu'il y a dans l'espèce humaine des muets, des ignorants et des athées. Voilà qui est loyal. Cependant, en plus d'un cas, il me semble trop affirmatif. Il l'est notamment pour la beauté ou l'agrément du visage. Ainsi il déclarera d'un ton d'autorité que la barbiche américaine défigure absolument; parlez-lui des favoris longs et pointus, à la bonne heure! Je regarde à la première page le portrait de M. Mouton : ses joues sont encadrées de favoris longs et pointus, et le menton est rasé de près. Est-ce en vertu de sa théorie que M. Mouton a choisi cette disposition? Ne serait-ce pas parce qu'il l'avait adopté, sans y songer peut-être, qu'elle lui paraît un élément de beauté? Affaire d'habitude et c'est comme pour les modes. Le chapeau qu'on a porté il y a deux ans vous semble bizarre; celui qu'on porte aujourd'hui, séduisant. M. Mouton dit aux Américains : « Vous seriez bien plus jolis sans cette barbiche »; les Américains lu diront: « Quels singuliers favoris! Sans eux vous seriez bien mieux, monsieur Mouton! »

Peut-être encore M. Eugène Mouton est-il trop affirmatif au sujet du nez. A l'en croire, un nez camus est l'indice de la niaiserie. Mais je vois dans *Gil-Blas* que ce même nez marque, au contraire, la malice et un penchant prononcé à la raillerie. D'autre part, je lis dans les *Notes du fourrier Palluel* publiées par M. Loredan-Larcher que saint Pierre et le maréchal Ney étaient deux natures identiques : « Même dévouement, dit le fourrier, même trahison, même repentir, même nez camus, même supplice. » Mon Dieu! que de nez camus révélant des caractères différents! A qui d'eux croire? M. Mouton s'appuie sur la locution familière « être camus » pour dire « rester sot ». Très bien; mais la langue familière exprime la même idée par une autre locution qui est tout l'opposé de la première : « avoir le nez long ». Par contre, « avoir le nez long » signifie également « être sagasse, avoir du flair ». Me voilà bien perplexe. — Revoyons le portrait de M. Mouton : son nez n'est ni camus, ni bourbonnien; un nez moyen, entre les deux, ce qui préserve M. Mouton de toute application désagréable. En somme, le langage du nez n'est pas si clair que cela. N'affirmons pas trop!

M. Mouton n'est-il pas encore quelque peu subtil quand il étudie la physionomie des signes typographiques? Voyez pour le point d'interrogation. A en croire l'ingénieux physionomiste, le point d'interrogation tourne du côté de la phrase une espèce de baie, qui est comme un vide disposé pour recueillir la solution de la question posée. Ce signe a été très probablement imité de la faucille, qui tranche l'épi et sert à le recueillir.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela!

Par ma foi, voilà bien des années que je trace sur le papier des points d'interrogation sans avoir songé que cette petite crosse était le chapiteau d'une boîte aux lettres. J'ai honte de mon ignorance tout comme M. Jourdain de la sienne et j'admire naïvement mon maître de philosophie. Ah! la belle chose que de savoir tant de choses! Et dire que M. Mouton a étudié la physionomie et interprété le langage de plus de sept cent cinquante sujets de tous les règnes de la nature, ne dédaignant pas les plus petits, comme le ver de terre et la crevette, et arrêtant, pour les interroger, les poissons volants! Quand il a été question de nos nez, j'ai bien pu soumettre quelques objections timides; mais sur les tardigrades, les plantigrades, les crustacés, force m'est d'avouer mon incompétence. Il faut croire alors M. Mouton sur parole. Donc, faute de lumières suffisantes pour contrôler, bornons-nous à enregistrer la conclusion suprême : « A l'harmonie et à la généralité des lois qui régissent les formes et les mouvements dans tous les êtres correspond une analogie de signes et d'expressions qui est le langage universel de la nature et que j'appelle la physionomie comparée. »

Cet immense travail — puisque c'est le dictionnaire universel du langage de la nature — demandait une pénétration et une sagacité singulières. M. Mouton possède ces rares qualités à un tel degré que peut-être même il les porte parfois à l'excès. Dans une œuvre de si longue haleine, quelques défaillances de style seraient assurément excusables : il n'y a pas lieu un seul instant à exercer sa clémence. Constamment le style est précis, ingénieux, élégant, et d'une pureté de cristal. Il se pourrait que çà et là M. Mouton embellît un peu trop, en le traduisant, le langage des minéraux, des végétaux, des pachydermes ou des zoophytes; mais il parle, lui, une langue bien remarquable.

II.

Voici une très agréable histoire et très aimablement contée par M. Georges Maurens : *Monsieur le Préfet* (1). C'est une étude de la vie de province prise sur le vif, avec une assez large part d'invention cependant. L'observation fine et pénétrante n'est pas une copie servile; elle choisit et dispose et fait ainsi œuvre d'art. Qu'on

(1) *Monsieur le Préfet,* par M. Georges Maurens. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

me pardonne de dire une vérité si vraie; mais c'est qu'on en vient de plus en plus à la méconnaître. Il m'arrive à chaque instant de recevoir des lettres de mécontents: « Quoi! monsieur, vous accusez mon œuvre de brutalité! Mais elle est la reproduction exacte de faits dont j'ai été témoin! Faut-il donc les altérer et les dénaturer, ces faits, pour substituer à la réalité que l'on a sous les yeux les fantaisies de l'imagination! » Mais oui, quelquefois; ou tout au moins il faut choisir parmi ces faits, éliminer ce qui serait banal, insignifiant ou répugnant, enfin disposer savamment ceux que l'on conserve, en les plaçant dans un jour favorable; en un mot, faire œuvre d'artiste. Le récit de M. Maurens est bien un tableau et non une photographie. Les personnages qu'il y fait figurer ont tous une physionomie nettement accusée, et cependant le trait n'est jamais appuyé lourdement. La trame du récit est légère : aussi ne supporte-t-elle pas le poids de grosses aventures ou d'événements tragiques. L'image de la vie provinciale, avec les petites ambitions, les rivalités mesquines, les jalousies, les commérages et toutes les tempêtes dans un verre d'eau dont la préfecture est le théâtre ordinaire, n'est ainsi que plus fidèle. Le préfet de M. Maurens est un aimable sceptique qui n'a pas de longues illusions. Pendant quelques jours, il chantonne gaiement: « Ah! quel bonheur d'être préfet! » sur l'air de la *Dame blanche*, et il est ravi de son bel habit brodé qui rend si fières sa femme et sa fille; mais bientôt la lune de miel est à son dernier quartier, et non moins gaiement il dit adieu à la préfecture et à l'habit brodé. Si vous vous étonnez qu'au dénouement il marie sa fille à un jeune homme voué aux sous-préfectures et aux préfectures, il vous répondra que son gendre est un homme d'esprit, comme lui, qui, comme lui, saura retrouver une place au soleil le jour où l'*Officiel* le révoquera. Et puis, comme je vous disais, l'intrigue est ici peu de chose: si donc le dénouement est contestable, le mal n'est pas grand. L'œuvre vaut surtout par la finesse de l'observation, l'agrément des détails et nombre de petites scènes charmantes.

III.

Le roman de M. Fernand Lafargue, *la Fausse piste* (1), n'est pas non plus une œuvre à dédaigner. Cette fois, ce n'est plus de la comédie légère, mais un vrai drame, où il y a des pleurs, des grincements de dents, des transports furibonds d'amour — et quel amour! — suivis de châtiments qui font frissonner et où le sang coule. Quelle est cette fausse piste? Celle que s'obstine à suivre un mari jaloux, dont les soupçons s'égarent sur Fortunio au lieu de se porter sur Clavaroche. Ceci ne serait pas très neuf; mais ce qui rend ce nouveau maître André original, c'est que, malgré cette jalousie qui le torture, il se fait un point d'honneur de ne pas écarter ce Fortunio qui lui porte ombrage. Ce serait un procédé efficace, mais brutal, et dont il rougirait devant Jacqueline. Un maître André très chevaleresque, comme vous voyez. A la fin, croyant tuer Fortunio, il tue Clavaroche, le vrai coupable, qui, de son côté, vient de perforer Jacqueline avec un grand couteau. « Je lui résistais, il m'a assassinée », murmure Jacqueline expirante. Sur cela, maître André fait ses excuses à Fortunio, injustement soupçonné, puis meurt à son tour du remords d'avoir accusé Jacqueline, une Lucrèce. Horrible, horrible, n'est-ce pas? Oui, mais ce qu'il y a là de mélodrame est racheté par l'étude psychologique et la peinture de certains caractères.

MAXIME GAUCHER.

(1) *La fausse piste*, par M. Fernand Lafargue. — 1 vol. Paris, 1885. Georges Robert.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Tous les ans, au mois d'août, alors que les simples mortels n'aspirent qu'à vivre à leur aise, dans le calme et le repos, loin des villes et des affaires, qui aux eaux, qui dans la montagne, qui au bord de la mer, alors que nous ne songeons tous qu'à nous déshabiller ou tout au moins à revêtir les complets les plus frais, les plus légers, les plus commodes, alors que la cravate se noue plus large et s'oublie même quelquefois dans les tiroirs en compagnie du gilet et des bretelles, les grands souverains, les empereurs du monde, au contraire, aussi corrects que s'ils se rendaient à la parade, ne sont occupés, pendant leurs vacances et leurs entrevues annuelles, du matin au soir, qu'à passer uniforme sur uniforme, à boucler le ceinturon, à emprisonner leur cou dans le col d'ordonnance, à se sangler, dit-on, dans des corsets qui sont souvent de véritables armatures, aimant ainsi à rappeler leurs sujets au sentiment du décorum et de la tenue.

Si le décor ne varie guère avec son *Keiserhof* côté cour, son *Kürhaus* côté jardin, se détachant sur une toile de fond représentant dans le lointain les montagnes du Tyrol baignées dans un lac argenté, si les grands premiers rôles, suivis de leurs éternels confidents, sont toujours les mêmes, le public, en revanche, assiste à un véritable changement à vue de costumes et d'uniformes. L'empereur d'Autriche se costume en colonel prussien, et l'empereur d'Allemagne en général autrichien. S'il faut en croire les correspondants spéciaux de nos journaux, ce spectacle ne manque jamais de produire une profonde impression, un effet irrésis-

tible sur les masses. Il leur fait battre le cœur et les mains. On se rue, on se tasse dans les avenues qui conduisent aux hôtels où sont descendus les souverains pour les voir aller se rendre des visites réciproques. Quand ils ne sont que deux à s'entrevoir, cette cérémonie de changement d'uniforme ne présente que peu d'intérêt et n'offre aucune difficulté. S'ils sont de même taille et s'ils ne veulent pas s'encombrer de bagages, rien ne s'oppose à ce qu'ils se prêtent, au besoin, ces uniformes qui font la joie et l'orgueil de leurs peuples. C'est très simple : ils envoient leurs valets de chambre les chercher le matin et les rapporter le soir pour les revêtir quand ils doivent se trouver en présence l'un de l'autre. Et, tandis que les populations anxieuses s'arrachent les journaux, se précipitent sur les télégrammes pour apprendre le résultat de ces conférences, de ces entrevues d'où dépendent les destinées des empires, tandis que tous les yeux sont fixés sur ces souverains, toutes les oreilles tendues pour recevoir les moindres paroles qu'il plaira à ces Majestés de laisser tomber de leurs lèvres, qui nous dit qu'Elles n'échangent pas simplement à voix basse ce petit dialogue?

— Mon uniforme te va très bien.

— Tu trouves? Il me gêne aux entournures.

— Il me semblait aussi que tu étais un peu engraissé depuis l'année dernière.

Si, au lieu de deux empereurs, un troisième, un quatrième souverain vient se joindre à eux, on se demande comment les malheureux intendants préposés à la garde des costumes militaires de leurs maîtres ne perdent pas la tête, ne sont pas sur les dents comme les femmes de chambre pendant la semaine des courses à Trouville avec les quatre ou cinq toilettes qu'elles préparent par jour pour leurs maîtresses. Premier uniforme, petite tenue, pour le premier déjeuner ; second uniforme pour le déjeuner à la fourchette, comme on dit encore en Allemagne; troisième uniforme pour aller prendre le thé chez une impératrice ; quatrième uniforme pour le grand dîner et la représentation de gala ou le bal qui le suit invariablement. L'uniforme avec lequel on prend le café n'étant pas le même que celui qu'on doit revêtir pour avaler une tasse de thé, et chacun de ces costumes variant selon l'importance des souverains, on frémit en pensant à la responsabilité qui incombe aux costumiers de la Couronne, au tact qu'ils doivent déployer en d'aussi délicates fonctions. Et le chapitre des Ordres, de la ferblanterie indispensable au prestige de la mise en scène! Ce ne peut être qu'un gentilhomme chevronné, connaissant à fond toutes les décorations de l'univers, tous les ordres de chevalerie, qui soit capable de remplir les fonctions de garçon d'accessoires. L'emploi d'habilleuse d'une étoile ou d'une reine de théâtre est une sinécure en comparaison. Son service, qui commence à sept heures du soir, est toujours fini à minuit; et, avec un peu d'expérience, au bout d'une saison ou deux, elle ne risque plus de confondre la robe de chambre de la *Traviata* avec la jupe de Rosine, et le casque d'Arsace avec la tiare de Théodora.

Il faudrait avoir un cœur de pierre, fermé à toute espèce de sensibilité, pour ne pas être touché jusqu'aux larmes des marques d'affection que se prodiguent les empereurs en déplacement et villégiature. Quand on les voit s'embrasser avec tant de cordialité, trinquer l'un contre l'autre leurs verres de champagne, il semble que tous les peuples à leur remorque vont en faire autant et boire à la fin de leurs querelles et de leurs prétendues inimitiés. Pour recevoir dignement son frère, le doyen des souverains de l'Europe a fait venir par un *express* de Berlin un service de table en argent rococo. Pour lui rendre sa politesse, François-Joseph lui a servi un dîner dans de la porcelaine ancienne de Saxe la plus rare, la plus fine. C'est une accolade et un baise-mains perpétuels. Les deux empereurs ne se sont pas plus tôt quittés qu'ils se retrouvent avec un nouveau plaisir. Mais quel désespoir quand l'heure de la séparation a sonné! On se dit un adieu qu'on croit définitif, on retourne à son hôtel ou dans ses appartements revêtir le costume de voyage. Patatras! On entend du bruit dans l'escalier, quelque chose qui tombe. On se précipite. C'est le vieil empereur qui, n'écoutant que son ardeur, a voulu monter tout seul embrasser une dernière fois son frère et sa sœur et a dégringolé quelques marches.

— Tu n'es pas raisonnable, lui crie-t-on de l'étage supérieur. Veux-tu rester là! Puisque nous allons descendre!

— Mais me voilà, répond l'empereur qui a repris son équilibre.

On se réembrasse, aux acclamations de la foule, et on se tient les mains jusqu'au moment où la voiture se met en mouvement. Nos correspondants n'ont pas dit si les Majestés impériales ont aussi agité leurs mouchoirs.

L'entrevue de Kremsier entre le même empereur d'Autriche et le czar Alexandre III, pour être plus solennelle et entourée des plus grandes précautions, n'en a pas été moins cordiale. Au lieu de descendre dans deux hôtels distincts, non seulement les empereurs demeuraient dans le même palais, mais, sur leur désir, ils occupaient deux chambres contiguës, qui communiquaient. Personne n'était là pour surveiller leurs allées et venues. En revanche, ils avaient trouvé bon de reléguer leurs épouses aux deux extrémités du château. Elles avaient, paraît-il, une vue superbe de leurs fenêtres; mais elles eussent peut-être, elles aussi, préféré se réunir, après les soirées et les représentations de gala, et, pendant que leurs seigneurs et maîtres touchaient aux grandes questions politiques, bavarder un peu modes et chiffons, causer de ce qu'on porterait cet hiver à Pétersbourg et à Vienne.

II.

Des héros modernes rétrogradons vers ceux des temps passés. Le *Cid* avec le *Chevalier Lohengrin* vont prendre leurs quartiers d'hiver à Paris. Ils ont déjà choisi l'Opéra et l'Opéra-Comique pour théâtre de leurs harmonieux exploits. Tandis qu'on discutait discrètement, place Favart, sur la manière dont « le cygne aimé » doit se présenter au public parisien, s'il valait mieux le lui servir après déjeuner, en matinées, ou le soir, en représentations ordinaires, l'administration de l'Opéra inondait les secrétariats de journaux de réclames, de notes plus sympathiques les unes que les autres sur le compte de l'amoureux de Chimène, version d'Ennery et Massenet. Pas un jour sans une ligne, que dis-je? une colonne. Hier, après une répétition, c'était le jeune maestro, retour de Hongrie, qui était l'objet, de la part de tout l'orchestre et du personnel des chœurs, d'une ovation indescriptible. Aujourd'hui on nous indique les morceaux qui seront certainement bissés et on nous donne un avant-goût du ballet, qui, s'il est fait musicalement parlant, ne l'est pas encore chorégraphiquement; mais, ajoute la note, il est probable que dans le courant de septembre M. Mérante pourra soumettre à M. Massenet *la plus grande partie de ses idées*. Les idées de M. Mérante! On demande les idées de M. Mérante! Les idées d'un danseur peuvent-elles résider ailleurs que dans ses jarrets?

Un autre journal nous a annoncé que la musique de l'opéra de M. Massenet se rapprochera beaucoup plus de celle de *don César de Bazan* et de *Manon* que des partitions du *roi de Lahore* et d'*Hérodiade*. Vraiment la réclame devrait faire l'objet d'études spéciales. Il ne faut pas s'imaginer que tout ce qu'on peut raconter avec les meilleures intentions du monde constitue une bonne réclame. Si les premières notes que nous venons de citer laissent vivement à désirer, la dernière, concernant la manière dont le compositeur a traité son sujet, est absolument déplorable. Elle indispose toutes les personnes qui préfèrent les grandes partitions, dernière manière du maître, à ses œuvres légères, et en même temps elle ne rassure que très incomplètement ceux qui craignent que le jeune compositeur n'ait pas la puissance nécessaire pour traiter un sujet que Meyerbeer et Verdi auraient pu seuls mener à bien et que Gounod et Bizet avaient renoncé à écrire. — Il était si facile de ne rien dire! Ou, si on voulait à toute force dire quelque chose, pourquoi n'a-t-on pas eu simplement recours à un cliché bien connu, mais qui est d'un effet certain sur le public : « Les privilégiés assez heureux pour avoir entendu la nouvelle partition du jeune maître nous affirment *qu'il inaugure une manière toute nouvelle?* »

Sans doute, pour rassurer les personnes que la perspective d'une tragédie mise en musique pourrait effrayer, on a eu soin de les avertir, toujours par la voie des journaux, que le second acte du futur opéra serait *très gai*. Très gai, le second acte du *Cid!* Mais de quel *Cid* parle-t-on? On nous a changé notre *Cid* pendant sa pérégrination de la place du Théâtre-Français à la place de l'Opéra. Le second acte du *Cid*, est-ce que ce n'est pas la grande scène de la provocation : *A moi, comte, deux mots*, et l'entrée de Chimène demandant vengeance? Je ne vois rien de drôle dans ce grand duo, à moins que Rodrigue ne nous chante :

La valeur n'attend pas (*bis*).
Le nombre des années,

comme il est d'usage de le faire dans tous les opéras, comme Hagen, tout récemment encore, dans *Sigurd*, nous chantait :

Peuple, fais retentir les airs
De tes joyeux cris (*bis*).

J'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne me souviens pas du plus petit vers pour rire dans la strette finale, dans le grand morceau de Chimène :

Quand le bras a failli, on en punit la tête...
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Et je ne crois pas que ce sera dans les scènes entre l'Infante et Léonor, don Arias, don Sanche et Fernand, premier roi de Castille, qu'on trouvera la moindre situation folâtre. Elles étaient aussi fastidieuses à la représentation qu'à la lecture. Des souvenirs de pensum s'y rattachaient d'une manière trop intime. Ce ne peut être que du ballet dont il est question; mais, tant que M. Mérante n'aura pas développé ses idées au compositeur, il est difficile de rien dire. Il mettra sans doute énormément d'esprit dans son divertissement, dans les pointes de ses Mauresques et de ses almées. C'est égal, on a de la peine à se figurer le roi de Castille sous les traits de Boudouresque : voyez-vous Boudouresque, une fois la table du festin enlevée, faire la bouche en cœur à l'Infante et la conduire à son trône, puis s'écrier en levant les bras au ciel et en s'adressant à la foule :

Et maintenant, que la fête commence!

EDGAR COURTOIS.

CHRONIQUE RIMÉE

A la mer

I.

NUAGE ROSE.

Le soleil s'est couché depuis quelques instants.
La nuit vient. Seul, frappé de rayons persistants,
Comme un dernier reflet dans une apothéose,
Sur le ciel assombri flotte un nuage rose.

Doucement entraîné par la brise du nord,
Élégant et fantasque, il semble sans effort,
Gigantesque hippogriffe à l'ondulante queue,
S'avancer d'un vol lourd dans l'immensité bleue,
Vaillamment chevauché par quelque chevalier
Tenant haute la lance et droit le bouclier,
Quelque nouveau Jason à l'armure dorée,
Qui s'en va conquérir une rive ignorée.

Oh! le hardi voyage et le fier voyageur!

Parmi les profondeurs du ciel, dont la rougeur
Lui montre le chemin de l'Occident splendide,
Il va droit au soleil éclatant qui le guide,
Il va, franchit les monts, les fleuves et les mers,
Et, pacificateur de la terre et des airs,
Au service du faible engageant son épée
Sans pitié, renversant toute force usurpée,
Il fait, à larges coups de son estoc d'acier,
Besogne de vengeur et de justicier!

Par lui le bien triomphe et la terre apaisée
Boit amoureusement la suave rosée
Du calme universel et du droit respecté :
Dans le monde adouci tout n'est plus que bonté,
Et les hommes entre eux s'aiment, et la Nature,
Au nom du Créateur douce à la créature,
Réprime ses rigueurs et ses emportements;
Et dans l'égalité d'un bonheur sans tourments
Le corps ne souffre plus et l'âme se repose...

Le vent vient d'emporter le beau nuage rose!

II.

SUR LA JETÉE.

La brise est nord-nord-ouest, très forte, et la jetée
Résonne sous les coups de la vague irritée.
Les barques de pêcheurs se hâtent vers le port.
Au bras de son mari se cramponnant très fort,
Son petit nez au vent, à travers la voilette
Humant joyeusement l'écume qui volète,
Une Parisienne, au profil séduisant :

— « Ah! que j'aime la mer!.. Et que c'est amusant! »

A l'exclamation aussitôt retournée,
Une femme du port, vieille, la peau tannée,
De son doigt maigre et sec montrant l'horizon noir :

— « C'est par un temps pareil à celui de ce soir
Que, voilà quatorze ans bientôt, mon premier homme,
Zéphyrin, a péri sur la côte de Somme
Avec Claude, mon frère, et Jeannot, mon neveu;
C'est par un temps pareil que, voyant mal le feu
Qui signale aux bateaux la pointe de la passe,
Mon autre homme, Jean-Pierre, a donné tête basse
Contre un banc de galets qu'on aperçoit d'ici...
Mon père était à bord, mon second frère aussi :
Ils ont péri tous trois, sous mes yeux, presque à terre.
Le vent soufflait ainsi des côtes d'Angleterre
Quand, l'an dernier, mon fils, matelot de l'État,
Commandé pour larguer la voile du grand mât,
En tombant sur le pont se brisa les deux hanches
Et mourut en trois jours... »
Et vers les vagues blanches
D'un geste menaçant tendant son poing nerveux :

— « Oh! la gueuse! la gueuse!.. Oh! comme je t'en veux,
Maudite!.. En as-tu pris assez, de tous les âges!
En as-tu mis assez, de morts sur nos rivages!
Avec ta rage aveugle et ton flot bondissant
En as-tu fait assez couler, de pleurs de sang!
Va! va! hurle! rugis et plains-toi, grande lâche!
Quand tu sangloterais sans repos, sans relâche,
Malgré ta grosse voix tu ne pourras jamais
Étouffer nos sanglots... Ah! comme je te hais! »

Les cheveux envolés, hagarde, fantastique,
La vieille ressemblait à la furie antique
Mêlant son anathème aux hurlements du vent.
Et je lui dis alors :
— « Cette mer si souvent
Implacable pour vous, cette mer en colère,
Qui vous prit vos maris, votre enfant, votre père,
Qui vous fit seule enfin, toute seule ici-bas,
Pourquoi, la haïssant, ne la quittez-vous pas? »

Elle me regarda d'abord, comme étonnée;
Puis, un moment après, sa tête résignée
Tomba sur sa poitrine et, d'un ton radouci :
— « Quitter la mer, monsieur?... Mais j'en mourrais aussi! »

C'est qu'elle est tout pour eux, cette mer éternelle;
C'est que, fixés près d'elle, ils trouvent tout en elle;

C'est que perte ou profit, joie ou deuil, vie ou mort,
Tout retourne vers elle et que tout d'elle sort;
C'est que c'est une loi fatale à l'âme humaine
De voir fleurir l'amour à côté de la haine
Et qu'il est ici-bas, par d'étranges concours,
De ces choses qu'on hait — en les aimant toujours!

III.

EN FORÊT.

Midi. Le soleil tombe à pic sur la forêt.
Çà et là, parmi l'ombre, un rayon apparaît
Et comme un long trait d'or dans les branches légères
Vient trouer le tapis délicat des fougères.
L'air est chargé d'orage, et par ce lourd midi
Dans un sommeil profond tout paraît engourdi;
Seules, le harcelant de piqûres farouches,
Autour de mon cheval tourbillonnent les mouches.

Puis voici la lisière et sous le bois plus clair
Un éblouissement d'azur et de grand air;
Un immense horizon de plaines ondulées;
La rivière fuyant dans le fond des vallées;
La route, serpent gris au milieu des blés d'or,
Se montrant, se cachant, puis se montrant encor;
Devant moi, blanc rideau plein de taches vermeilles,
Un champ de sarrasin tout bourdonnant d'abeilles,
Et là-bas, au lointain, sous le soleil en feu,
La mer — fond de décor — mettant son long trait bleu.

IV.

LE PRÉ.

Tournés vers le soleil baissant à l'horizon,
Dans son linceul de gloire,
Au ruisseau qui s'enfuit à travers le gazon
Les grands bœufs viennent boire.

Silencieusement ils plongent leurs naseaux,
Leur tête nonchalante,
Dans le courant rapide et pur des belles eaux
Qu'un rayon ensanglante.

Puis, regardant sans voir le grand disque doré
Qui dans leurs yeux flamboie,
De l'herbe délicate et des fraîcheurs du pré
Ils ruminent la joie.

Le long de leurs naseaux la bave met un fil
Que le couchant fait rose,
Et tout, dans leur placide et superbe profil,
Dit l'être qui repose.

Cependant le soir vient : le vent passe plus frais
Sur la large vallée;
La nature s'emplit de mystère et de paix
Pudiquement voilée;
Et le beau soleil d'or, s'enfonçant sous la mer
Comme un vaisseau qui sombre,
Lance un dernier rayon aux grands bœufs à l'œil clair
Et disparaît dans l'ombre.

V.

LE CERF-VOLANT.

Bien au-dessus de la mer bleue,
Dans le ciel clair,
De son interminable queue
Balayant l'air
Et comme un gros corps sans cervelle
Cabriolant,
S'agite au bout d'une ficelle
Le cerf-volant.

Majestueusement cocasse,
Tout galonné,
Au beau milieu de sa carcasse
Il est orné
D'un grand soleil où l'or ruisselle
Étincelant,
Et que vient trouer la ficelle
Du cerf-volant.

Le grand oiseau fantasque et bête
Du fil léger
Veut par maint et maint coup de tête
Se dégager :
Mais une force l'ensorcèle,
Le turbulent...
C'est l'enfant qui tient la ficelle
Du cerf-volant.

Ainsi dans ce monde où nous sommes
Combien souvent
Nous voit-on rester, pauvres hommes,
Bas dans le vent!
Le grand ciel libre nous appelle,
Affriolant...
Mais une main tient la ficelle
Du cerf-volant.

En vain le vent léger nous pousse
Bien loin, là-bas;
La main qui nous tient, ferme et douce,
Ne lâche pas;
Car cette main mignonne est celle
Du dieu galant,
L'Amour, — qui tire la ficelle
Du cerf-volant!

JACQUES NORMAND.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le 8 septembre, discours de M. Floquet à Perpignan dans une réunion qui a été très orageuse. — Le 9, discours de M. Brisson, président du conseil, devant ses électeurs du 10e arrondissement.

Annam. — Le *Journal officiel* du 9 a publié le rapport du général de Courcy sur le guet-apens de la nuit du 4 au 5 juillet et la prise de la citadelle de Hué.

Conflit hispano-allemand. — Le 4 septembre, des manifestations antiallemandes ont encore eu lieu à Madrid : l'écusson du consulat allemand a été arraché et brisé. Les ministres ont envoyé à l'Allemagne l'expression de leur regret avec promesse du châtiment des coupables. L'empereur, paraît-il d'ailleurs, serait disposé à reconnaître les droits de l'Espagne; mais il faudra en tout cas se soumettre à un arbitrage.

Nécrologie. — Mort de M. Pingard, chef honoraire du secrétariat de l'Institut; — de Mme Provost-Ponsin, ex-sociétaire de la Comédie française; — de M. Lepère, ancien ministre de l'intérieur; — de M. de Bouteiller, conseiller municipal de Paris; — de M. Bellemare, conseiller du gouvernement de l'Algérie.

Les dégrèvements

Nous extrayons d'une excellente petite brochure à dix centimes, destinée à la propagande républicaine (chez M. Édouard Robbe, 5, boulevard des Italiens), le passage suivant :

« Quand la République eut payé la rançon de la libération du territoire, elle n'eut qu'un souci, la reconstitution de toutes nos forces nationales.

« Au premier rang des éléments de puissance pour un pays est le faible poids de ses impôts.

« La République résolut donc de *diminuer les impôts,* et, dès l'année 1877 — six ans à peine après le rétablissement de la paix et moins de deux ans après le vote de la Constitution, — elle se mit à l'œuvre.

« Elle adopta ce qu'on a appelé — d'un nom que nous connaissons tous — *la politique des dégrèvements.*

« Nous avons eu d'abord *la suppression de la surtaxe de deux décimes et demi sur le sel.* Il avait fallu, au lendemain de la guerre, prendre de l'argent un peu partout, et l'Assemblée nationale avait frappé pauvres et riches, au hasard. Le sel, cette denrée si nécessaire à l'alimentation du plus pauvre, n'avait pas échappé à la loi commune. Mais, dès que les républicains purent le faire, ils supprimèrent la surtaxe.

« Peu de temps après, *l'impôt sur les savons fut supprimé.*

« Le commerce se plaignait vivement que les transports à petite vitesse fussent soumis à un droit de *cinq pour cent.* Dans les affaires, nous le savons tous, la moindre différence dans les prix peut empêcher une transaction. *Le droit de cinq pour cent sur la petite vitesse a disparu.* Ce dégrèvement représente à lui seul plus de *vingt-deux millions.*

« La même année (1878), l'affranchissement des lettres, qui coûtait *vingt-cinq centimes,* fut *abaissé à quinze centimes.*

« Le droit à payer pour les envois d'argent par la poste a été *réduit* sensiblement : le timbre de vingt-cinq centimes a été supprimé.

« Par ces deux mesures, qui de nous n'a été plus ou moins favorisé et ne l'est encore tous les jours ?

« La *réduction du prix des dépêches télégraphiques* est de la même époque. La taxe a été *abaissée à cinq centimes* par mot. Encore une mesure dont les commerçants et les industriels ont largement profité.

« Dans le même ordre d'idées, quel commerçant a pu oublier la *réduction du droit de timbre* des effets de commerce? Il y avait un droit proportionnel d'*un franc cinquante* pour mille francs. Le droit a été ramené à *cinquante centimes.* De ce chef, le gouvernement a renoncé à une recette de *dix-huit millions* de francs.

« Les adversaires de la République ne soufflent mot de tout cela.

« Et la *suppression des droits sur la chicorée!* On ne l'a certainement pas oubliée dans le Nord.

« Pas plus qu'on n'a perdu le souvenir, dans le Midi, du *dégrèvement sur les huiles,* qui est résulté de la modification de l'impôt.

« Ce fut ensuite le *grand dégrèvement sur les patentes.*

« Par une première loi, le nombre des centimes sur la contribution des patentes a été *réduit* de *quarante-trois* à *vingt.*

« Par une seconde loi, non moins libérale, les petits patentables ont vu leur droit proportionnel de patente *fléchir du vingtième au trentième.*

« Plus de *vingt-cinq millions* par an, voilà l'importance de ce double dégrèvement.

« Et la République ne s'en est pas tenue là.

« Lorsque, en 1880, la législation des patentes a été revisée, les modifications qui y ont été apportées ont eu en vue plus de justice dans l'impôt. Un nouveau dégrèvement de près de *cinq millions* de francs en a été la conséquence.

« Enfin, c'est dans le même esprit qu'a été conçue et exécutée la revision que les Chambres viennent de voter, la veille même de leur séparation.

« Les diverses modifications qu'elles ont prescrites au classement des professions vont se solder, à partir du 1er janvier 1886, *par un nouveau dégrèvement.*

« Le compte exact en a été fait, au Sénat, par le sous-secrétaire d'État aux finances, et il l'a été, en outre, à la Chambre, par le rapporteur général du budget.

« Eh bien, vous avez pu lire dans les feuilles réactionnaires que le gouvernement a, par cette loi, considérablement accru les charges des patentés !

« On ne manquera pas, sans doute, de vous le répéter, dans l'espoir de surprendre votre bonne foi. Mais vous voilà avertis. C'est *juste le contraire de la vérité.* Il n'y a pas surtaxe, il y a dégrèvement.

« Par ce petit exemple, qui est d'hier, vous pouvez voir ce que valent les affirmations des adversaires de la République.

« La plupart des dégrèvements dont nous venons de parler ont, plus particulièrement, visé le commerce et l'industrie. Ce serait une erreur de croire qu'ils n'aient pas, par cela même, profité à toute la masse du pays. Nous sommes tous solidaires les uns des autres. Sur quelque point qu'il porte, un dégrèvement amène un surcroît de ressources qui se traduit, à son tour, par une augmentation dans les achats, par un développement de richesse. De proche en proche, tout le monde s'en ressent. C'est l'honneur de la République de l'avoir compris et d'avoir inauguré, ce que n'avait fait aucun des régimes précédents, la politique des dégrèvements.

« On conçoit cependant que celui-là gagne le plus vite au dégrèvement, qui en aura été plus directement l'objet. Aussi le gouvernement de la république s'est-il appliqué à *multiplier* et à *varier* les dégrèvements.

« Naturellement, l'agriculture devait en avoir, et elle en a eu sa large part.

« Quel habitant des campagnes, ayant une exploitation agricole, ne se souvient des tracasseries coûteuses auxquelles il était en butte pour ses chevaux et ses voitures, dès qu'il voulait s'en servir, ne fût-ce qu'exceptionnellement, pour lui ou pour sa famille? On exigeait qu'il payât la taxe totale.

« Depuis le 1er janvier 1880, grâce à une *réforme de l'impôt sur les chevaux et les voitures,* toutes les vexations ont cessé. Le *dégrèvement de moitié,* stipulé au profit des agri-

culteurs, a été mis au dessus de toute discussion. Le Trésor y a perdu : mais ils y ont gagné *plus de deux millions par an.*

« Ce n'était là, en quelque sorte, qu'une entrée en matière.

« Bientôt deux dégrèvements autrement importants allaient être décidés pour l'agriculture :

« Le *dégrèvement sur les sucres* et le *dégrèvement sur les vins.*

« Par le dégrèvement sur les sucres (juillet 1880) le gouvernement a voulu donner satisfaction à l'industrie sucrière, industrie agricole par excellence.

« La culture de la betterave est une richesse pour un pays.

« Elle est digne de tous les encouragements.

« Le gouvernement s'est dit que, en réduisant l'impôt sur les sucres, il assurerait la diminution du prix de cette denrée, ce qui en favoriserait la consommation. L'industrie sucrière, ayant ainsi des ventes plus considérables, ferait plus de bénéfices, et elle pourrait finalement payer plus cher la betterave.

« Pour que le dégrèvement fût sensible, il fallait que le Trésor sacrifiât une somme énorme, *plus de soixante millions* par an, d'un seul coup.

« Le gouvernement n'a pas reculé devant ce sacrifice.

« Et nous pouvons tous apprécier, chaque jour, l'effet de ce dégrèvement. Le sucre, qui coûtait *un franc cinquante* le kilogramme avant le dégrèvement, ne coûte plus que *un franc dix centimes* environ.

« Pour le consommateur, il y a une économie très sensible.

« Pour les vins, le dégrèvement s'est élevé à près de *soixante-dix millions* de francs.

« Soixante-dix millions que l'État a bel et bien cessé d'encaisser! Le pays les a donc eus en plus, puisque le Trésor les a eus en moins.

« Est-ce le consommateur qui s'en est ressenti le plus? Comme le phylloxera a diminué les récoltes, le prix des vins a augmenté, de sorte qu'il serait difficile d'apprécier, pour le consommateur, l'effet exact du dégrèvement. Cet effet n'a pu être, en tout cas, que favorable.

« Je veux bien que les intermédiaires, comme on dit, en aient bénéficié plus spécialement, et il n'est pas rare d'entendre jeter cette remarque comme un reproche au gouvernement; on dirait vraiment que les débitants de boissons et les marchands de vin ne sont pas des contribuables et des citoyens comme les autres!

« Plus de la moitié des consommateurs s'approvisionnent, d'ailleurs, directement *en gros,* et, pour cette partie des achats, le dégrèvement sur les vins a dû forcément se répartir entre l'acheteur et le producteur.

« J'allais oublier le *dégrèvement sur les cidres, poirés et hydromels,* qui a eu lieu en même temps que le dégrèvement sur les vins. Je parie qu'on ne l'a pas oublié en Normandie.

« Et la *diminution des droits sur les sucres destinés au sucrage des vins, cidres et poirés!* Tous nos viticulteurs savent les avantages de cette opération. S'il y a des discussions interminables sur le vinage, il n'y a plus aucun débat sur le sucrage. Mais il fallait que l'élévation de l'impôt n'y fît point obstacle. Aussi une loi récente (29 juillet 1884) a-t-elle *réduit de cinquante francs à vingt francs,* par cent kilogrammes, les droits sur les sucres bruts ou raffinés employés au sucrage des vins, cidres et poirés.

« Dégrèvement, dégrèvement, c'est comme une litanie.

« Que sont devenus, je vous prie, les *droits de navigation?* — Supprimés.

« Et les droits perçus dans les Facultés de l'État pour les inscriptions des étudiants? — Supprimés.

« Et les frais de justice qui ruinaient les petits propriétaires fonciers? — La loi du 25 octobre 1884 a *dégrevé toutes les ventes judiciaires* dont le prix principal d'adjudication ne dépasse pas deux mille francs.

« Et *l'impôt sur le papier,* impôt sous le poids duquel une de nos industries nationales risquait de sombrer? — Les Chambres viennent d'en voter la suppression à partir du 1er décembre 1886.

« Fidèles à la politique des dégrèvements, elles ont posé ainsi le principe de nouvelles diminutions d'impôts pour l'avenir. Les adversaires de la République ont protesté. Mais le principe est bon, et il faut s'y maintenir. C'est le plus sûr moyen d'empêcher les exagérations de dépenses.

« Il y a eu bien d'autres dégrèvements, directs ou indirects. Par exemple, depuis l'année 1882, grâce à la loi sur la gratuité de l'instruction primaire, nous n'avons plus rien à payer pour faire donner cette instruction à nos enfants. *La rétribution scolaire a été supprimée.* Elle avait produit, pendant l'année 1881, *seize millions et demi.*

« Je citerai encore le *dégrèvement des communes,* qui ont été déchargées par l'État des centimes facultatifs qu'elles s'imposaient pour l'instruction primaire, ainsi que du prélèvement qu'elles avaient à subir sur leurs revenus ordinaires pour le même objet. Ce double dégrèvement n'a pas été moindre de *vingt-trois millions.*

« La République *a restitué déjà aux contribuables* plus de **trois cents millions** sur les impôts que la guerre de 1870 a coûtés.

« Depuis sa constitution définitive, bien loin d'avoir admis des impôts nouveaux, elle a commencé la revision des taxes existantes, et elle a fait des dégrèvements qui correspondent, au taux de quatre pour cent, à un capital de *sept milliards cinq cents millions.*

« Commerçants, industriels, cultivateurs, pères de famille, producteurs et consommateurs des villes et des champs, elle a pensé à nous; elle a varié et multiplié ses dégrèvements pour que chacun de nous en eût sa part.

« Voilà la vérité, telle qu'elle résulte de faits que chacun peut vérifier. On ne réussira pas à l'obscurcir. »

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

Parmi les romans intéressants qui ne vont pas tarder à paraître, il y a lieu de signaler *Clairefontaine* par Henry Gréville, *Violette bleue* par Fortuné du Boisgobey, et *Margaret* par Armand Lapointe (Plon); — *Sous le charme* par E. Werner (Hinrichsen); — *le Vétéran* par Alfred Bonsergent, et *Miettes* par Harry Alis (Jules Lévy); — *les Épreuves d'une héritière* par A. de Bernard (Calmann Lévy).

L'éditeur Hinrichsen annonce une traduction des *Mensonges conventionnels de notre civilisation,* de Max Nordau. — Plusieurs suites d'ouvrages sont en cours d'impression, notamment le tome III de l'*Histoire de la monarchie de Juillet* par M. Thureau-Dangin (Plon), — le deuxième volume du *Cours de philosophie* de M. Élie Rabier (Hachette), — et la seconde partie de l'*Histoire de la civilisation* de M. de Crozals (Delagrave).

Les éditeurs Plon-Nourrit ne vont pas tarder à mettre en circulation leur série d'*Almanachs pour 1886.* — Les principales librairies classiques sont absorbées par l'achèvement des ouvrages rédigés conformément aux nouveaux programmes qui doivent paraître pour la rentrée : nous signalerons ultérieurement ceux qui nous paraîtront mériter une mention spéciale.

Émile Raunié.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5734]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 12. (22e ANNÉE). — 19 SEPTEMBRE 1885.

LES ENTREVUES IMPÉRIALES

ET

LA SITUATION EUROPÉENNE

L'empereur François-Joseph et le tsar Alexandre III se sont rencontrés, il y a trois semaines, au château de Kremsier, propriété domaniale de Mgr de Furstenberg, cardinal-archevêque d'Olmütz. La tsarine, fille du roi de Danemark, l'impératrice d'Autriche-Hongrie, de la maison de Bavière, les princes héritiers des deux trônes, plusieurs archiducs et grands-ducs accompagnaient les souverains, qui voyaient encore autour d'eux leurs deux ministres des affaires étrangères et leurs ambassadeurs respectivement accrédités à Vienne et à Saint-Pétersbourg. L'empereur François-Joseph était, de plus, suivi du ministre-président d'Autriche, tandis que le président du conseil et ministre de l'intérieur hongrois avait été contraint, par une habitude opportune de santé, d'aller prendre des bains à Ostende: l'habile valétudinaire n'oubliait pas l'aversion traditionnelle de sa nation pour le Moscovite et se souvenait peut-être de la déchéance infligée au prestige d'un ministre magyar, porteur d'un nom historique, par une légende qui représentait un prince hongrois baisant la main d'un tsar.

L'attention publique s'est, à juste titre, portée sur les pompes de cette entrevue. L'accolade des chefs des deux empires slaves valait des commentaires. Depuis l'entrevue de 1876, où Alexandre II vint embrasser François-Joseph à Reichstadt, c'était la première fois qu'un membre des Romanof recevait de nouveau, sur territoire autrichien, l'hospitalité des Habsbourg. L'amitié, longtemps si chancelante, des deux empires slaves se trouve, actuellement et provisoirement du moins, confirmée.

Il est vrai que la rencontre de Guillaume, de François-Joseph et d'Alexandre, il y a un an, à Skiernievice, avait déjà proclamé le rétablissement de l'alliance des trois empereurs. Dès lors la politesse seule commandait au jeune tsar de rendre sa visite à l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie, de répondre à l'acte courtois du souverain qui, l'aîné, était allé saluer son cadet sur territoire russe. De plus, l'entente des trois empires ayant été proclamée avec pompe et les empereurs d'Allemagne et d'Autriche continuant, chaque été, leurs visites traditionnelles à Gastein ou à Ischl, l'opinion publique aurait pu douter de la cordialité des rapports de l'Autriche et de la Russie, si les chefs de ces deux empires étaient restés longtemps sans se voir. Voilà le côté banal et brillant de la fête de Kremsier. Mais il est facile de comprendre qu'il s'y attache aussi une signification politique importante.

Le renouvellement de l'alliance des trois empires avait été officiellement proclamé à Skiernievice en 1884; elle a été scellée à Kremsier, car les ministres des affaires étrangères qui accompagnaient les deux souverains, l'imagination hantée de la même légende biblique, ont vu l'ombre de l'empereur Guillaume planer entre leurs deux maîtres — ainsi que Leurs Excellences ont pris la peine de le déclarer, successivement et sans entente préalable, au correspondant d'un journal viennois.

La « triple alliance », c'est-à-dire l'alliance des trois

empereurs, des trois potentats d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Russie, renaît. Elle s'était faite une première fois, il y a treize années; l'union fut signée alors par trois empereurs dont l'un est mort assassiné. Cette première entente des trois empires fut éphémère. Sa résurrection, à cette heure, a été considérée comme un événement de très grande importance et a mis en émoi le monde politique européen. Quelle est cette gravité de l'entrevue du tsar et de l'héritier des Habsbourg au château de Kremsier? Quels sont les faits dont cette solennité a consacré l'accomplissement et quelles pourront être les conséquences de cet événement? Autant de questions dignes d'attention et qui, malgré leur apparente complexité, se définissent sans trop de difficultés par un examen de l'histoire de ces quinze dernières années.

I.

L'ALLIANCE AUSTRO-ALLEMANDE.

Si les trois empires de Russie, d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne sont unis aujourd'hui, c'est, à n'en pas douter, parce que le grand-chancelier allemand l'a voulu; car aucun groupement de puissances ne pourrait subsister à cette heure sur le continent sans la volonté de M. de Bismarck ou indépendamment de cette volonté. L'alliance inaugurée à Skiernievice et confirmée à Kremsier est donc un instrument qu'il juge bon d'employer à la réalisation de ses vues. Le fonctionnement de la machine pourra peut-être en faire pressentir le but; en attendant, un examen de la situation politique du monde peut faire prévoir l'usage immédiat que le prince entend faire de cet engin.

Passons en revue les combinaisons diverses auxquelles Bismarck a eu recours depuis le triomphe imprévu de la Prusse.

La campagne de 1870 n'aurait pas eu ses résultats foudroyants sans la gratitude du prince Gortschakoff, qui, se souvenant de l'attitude de la Prusse dans la guerre de Crimée et dans l'insurrection polonaise de 1863, tint l'Autriche immobile. Après le traité de Versailles, l'amitié germano-russe fut le régulateur de la politique européenne. La situation était incertaine; on ignorait si la victoire de la Prusse (on ne disait pas encore l'Allemagne) était définitive ; on ne savait ce que feraient la France ou même l'Autriche. Une pénible incertitude, une véritable angoisse, la peur d'une guerre future troublaient alors l'Europe. Les deux « colosses du Nord », suivant une vieille expression, disposaient de la paix ou de la guerre, et leurs intentions étaient inconnues et suspectes. L'Autriche, inquiète, changea de figure : le ministre Beust, compromis en 1866, fut sacrifié, et, grâce à ces concessions, l'empereur François-Joseph fut, dès l'automne de 1872, admis à l'entrevue du César germanique et du tsar dans la capitale du nouvel empire.

Alexandre II était « doux et pacifique ». Il n'en a pas moins fait une guerre des plus sanglantes du siècle. La partie jouée dans les Balkans fut un moment douteuse: la Russie n'y eût peut-être pas eu raison des Turcs si l'Allemagne n'avait arrêté l'Autriche en 1877, comme la Russie l'avait retenue en 1871. L'amitié des cabinets de Saint-Pétersbourg et de Berlin semblait à son comble, et pourtant, quand Gortschakoff quitta le congrès pour rentrer à Saint-Pétersbourg, il était ulcéré. Évidemment son pays avait été dupé, et l'Autriche, qui n'avait joué dans la guerre qu'un rôle expectant, en recueillait les fruits les plus appréciables.

Le but que M. de Bismarck s'était proposé en laissant faire la guerre russo-turque apparut alors clairement. Il avait voulu affaiblir un allié trop puissant et lui préparer un rival, de manière à maintenir l'équilibre entre les deux antagonistes et à leur servir d'arbitre. La nouvelle politique allemande reçut sa consécration dans le voyage du chancelier à Vienne, pendant l'automne de 1879. L'enthousiasme qui l'accueillit dans la capitale autrichienne apprit à M. de Bismarck que les vaincus de 1866 ne lui avaient point gardé rancune de leur défaite; il rapporta à Berlin un traité qui mettait la diplomatie et les armées de l'Autriche et de la Hongrie à la disposition de l'Allemagne. Les clauses de l'alliance n'ont jamais été complètement révélées; mais les conséquences en ont clairement apparu. L'Allemagne victorieuse se sentait isolée au milieu de puissances alarmées, humiliées ou vaincues : pour parer aux dangers de cet isolement, elle avait choisi l'une d'elles pour s'en faire une alliée ; elle l'élevait à son propre niveau, garantissait son existence et son intégrité et lui promettait presque la réalisation des plus ambitieuses espérances. L'Autriche, protégée par la Russie en 1849, vaincue par la France en 1859 et par la Prusse en 1866, redevenait une puissance de premier ordre ; sa destinée s'unissait à celle du jeune et triomphant empire germanique ; et l'avenir rêvé par elle en Orient, en compensation de l'empire perdu en Italie et en Allemagne, devenait presque une prochaine certitude. Mais ces inestimables avantages, l'Autriche les devait payer par une fidélité inébranlable à la politique berlinoise, surtout par un concours militaire dans des circonstances spécifiées.

Un murmure d'admiration agita l'Europe devant cette œuvre diplomatique. L'Allemagne n'avait pourtant fait qu'œuvre de défense. Elle s'était sentie seule, au milieu de redoutables rancunes; elle avait eu l'art de souder à la sienne la politique d'une des puissances qu'elle avait vaincues; elle parait à toute coalition et se réservait de payer tous ces services un bon prix, mais non point à ses frais. Le système imaginé et heureusement réalisé par M. de Bismarck lui procura la sécurité et aussi, dans une assez large mesure, les moyens

de liquider la situation trouble laissée par le traité de Berlin dans l'Orient européen. Les deux puissances slaves qui se disputaient la péninsule des Balkans furent averties que leur ambition ne devait point troubler l'Europe en rouvrant la question orientale; les nationalités plus ou moins émancipées de la presqu'île furent maintenues dans un ordre relatif; et la Turquie, subjuguée par l'influence allemande, se montra de meilleure composition pour exécuter le traité qu'elle avait dû subir.

L'Autriche recueillit les premiers fruits de cette combinaison. Elle prit, non sans une résistance de ses nouveaux protégés, mais sans l'opposition d'aucun de ses voisins, possession de la Bosnie et de l'Herzégovine, que l'Europe avait confiées à sa garde; elle engloba la Serbie dans sa sphère et fit échec à l'influence moscovite qui régnait dans la principauté de la Montagne-Noire. La construction du réseau balkanique s'effectue peu à peu, à sa satisfaction, ouvrant à travers le territoire austro-hongrois les routes de l'Orient aux produits de l'Europe. D'un autre côté, la Russie apprit que, si elle ne voulait se voir fermer la route des Détroits et perdre net tous les fruits de la victoire de Plewna, il lui fallait restreindre son action à l'est de la presqu'île des Balkans et maintenir provisoirement les Bulgares. L'alliance austro-allemande a exercé une influence pacifique; elle a assuré l'exécution de nombreuses stipulations du traité de Berlin; elle a empêché la question d'Orient de se rouvrir. Mais elle avait pour l'Allemagne une signification nettement défensive, les deux parties la déclarant si intime qu'aucun tiers n'y devait entrer sur le pied d'égalité avec les deux États germaniques. Cette clause exclusive visait la Russie, contre laquelle, de l'aveu des officieux berlinois, était dirigée la pointe de l'alliance.

On le voit, l'alliance austro-allemande avait pour but, dans la pensée de son promoteur, de concentrer à Berlin la direction des affaires européennes en appuyant l'action de l'Allemagne, à l'exclusion de toute autre puissance, sur la seule Autriche, assez forte pour l'aider, trop faible pour la contrarier. Elle a pendant cinq années donné à l'Allemagne la dictature du continent, sans que son action fût liée à aucun autre facteur que l'Autriche. Il y a un an, l'entrevue de Skiernievice a brusquement révélé une modification profonde à ce système. L'alliance à deux redevenait une alliance à trois; la Russie, depuis plusieurs années traitée à Berlin avec méfiance et froideur, rentrait à peu près sur le pied de l'égalité dans l'alliance des deux autres empires; cette combinaison devient visiblement le pivot d'une nouvelle politique allemande. Cette conséquence a été fort vivement ressentie dans la monarchie austro-hongroise; mais, docile instrument de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie est entrée sans résistance dans le nouveau sillage de la politique bismarckienne, et l'entrevue du tsar Alexandre et de l'empereur François-Joseph à Kremsier a consacré son adhésion aux combinaisons de la chancellerie berlinoise. On le voit donc, la somptueuse hospitalité que le Habsbourg a offerte au Romanof et les marques d'amitié que les deux souverains ont échangées dans le manoir morave ne sont pas d'étiquette pure et elles se rattachent à un événement important. Le prince de Bismarck a déplacé la base de sa politique : celle-ci repose en ce moment sur une double entente conclue avec la Russie et l'Autriche, à des conditions débattues entre les cabinets intéressés et probablement sanctionnées dans les entrevues de Skiernievice et de Kremsier.

II.

L'ALLIANCE DES TROIS EMPIRES.

Les conditions de cette entente sont un mystère; tout au plus pourrait-on se livrer à des suppositions plus ou moins fondées sur leur teneur. L'avenir en révélera probablement une partie; mais il est intéressant d'examiner, dès à présent, les faits qui ont amené cette évolution et de déduire les conséquences qui en résultent pour la situation générale de l'Europe.

Dans l'intervalle qui sépare le voyage du prince de Bismarck à Vienne (1879) et la récente entrevue de Kremsier, deux faits se sont passés qui ont notablement modifié l'échiquier européen : d'abord l'insurrection militaire en Égypte, avec ses conséquences; puis la réouverture du conflit anglo-russe sur la délimitation de l'empire du tsar dans l'Asie centrale.

L'insurrection d'une partie de l'armée égyptienne, la dictature d'Arabi, l'agression de l'escadre britannique contre Alexandrie, le refus de la Chambre française de joindre notre intervention armée à celle de l'Angleterre, l'occupation de la vallée inférieure du Nil par le général Wolseley, ont profondément changé la situation du pays des Pharaons. L'influence prépondérante du contrôle anglo-français a fait place à l'autorité exclusive des Anglais et à l'occupation de la basse Égypte par leurs troupes. Sans parler des embarras que l'insurrection du Soudan a causés au cabinet britannique, les difficultés politiques et financières qu'il a rencontrées dans l'administration de l'Égypte l'ont contraint à faire appel à l'Europe; et, bien que la conférence tenue l'an dernier à Londres ait échoué, elle n'en a pas moins constitué, de la part de l'Angleterre, une reconnaissance implicite du caractère international de la question de l'administration de l'Égypte et de ses finances. D'anglaise, la question égyptienne est devenue européenne, et sa solution ne pourra s'effectuer qu'avec la sanction des puissances.

L'Allemagne n'a cessé d'affirmer ce caractère européen de l'affaire d'Égypte; la chancellerie berlinoise a fait parvenir au Foreign-Office des déclarations for-

melles à ce sujet. L'empire allemand, pour la première fois, a pris ouvertement position dans une question qui jadis semblait tacitement reconnue comme le domaine exclusif des deux puissances occidentales; le prince de Bismarck demande une part active, sinon prépondérante, au règlement de cette question; et l'accord de l'Allemagne avec les deux autres empires, certainement établi sur ce point et entraînant l'unanimité des puissances continentales, rendra cette prétention assez facile à soutenir. Cette tendance de l'Allemagne s'est tout récemment manifestée par la pression notoire qu'elle a exercée sur la Porte, à l'occasion de la mission de sir Henry Drummond Wolff, pression appuyée par les deux autres empires. L'influence allemande est depuis plusieurs années prépondérante à Stamboul; l'empire germanique et son chef exercent un puissant prestige sur l'esprit du sultan et l'on sait que l'impulsion venue de Berlin décidera de ses résolutions en dernier ressort. Mais il est évident que cette action est sensiblement facilitée à l'Allemagne par son accord avoué avec les deux empires voisins de l'empire ottoman. L'Allemagne est devenue l'alliée de deux États qui convoitent à la fois la succession du Turc, mais qui, aussi, ont un égal intérêt à en écarter tout compétiteur. Elle est donc assurée d'être fortement appuyée si elle voulait empêcher la Turquie de se laisser entraîner à des engagements exclusifs avec un tiers, et cet avantage apparaîtra bien dans l'échec certain de l'envoyé extraordinaire du gouvernement britannique, sir H. D. Wolff, qui ne réussira point, tout concourt à le faire prévoir, à lier la Turquie, par un traité bilatéral, à la politique anglaise en Égypte.

Par son intervention discrète, mais résolue, dans la question égyptienne, l'Allemagne est, pour la première fois, entrée en contact avec l'Angleterre. Par ses entreprises de colonisation dans les diverses parties du globe, par l'exhibition de son drapeau sur toutes les mers, par ses prises de possession sur toutes les plages, surtout par l'évocation de l'affaire du Congo à une conférence européenne tenue à Berlin et par la promulgation, dans cette conférence, d'un droit international nouveau sur la création d'établissements coloniaux, le jeune empire germanique a signifié à la dominatrice des mers qu'il faudra désormais tenir compte du pavillon rouge, blanc et noir, comme on compte avec la diplomatie et les armes allemandes sur le continent.

M. de Bismarck a touché l'Angleterre sur un autre terrain encore que l'Égypte : il a mis la main sur elle dans la question afghane, dont l'explosion a été inquiétante autant qu'imprévue. La Russie, après avoir ajouté à ses possessions Merv, proclamée le clef des Indes par Beaconsfield qui faisait un *casus belli* de toute entreprise sur ce carrefour des routes de l'Asie centrale, prétendait encore s'assujettir les tribus turcomanes au sud de Merv, touchant ainsi au territoire revendiqué par l'émir de Caboul et garanti à ce souverain par l'Angleterre. Albion se trouvait une fois de plus en face d'une alternative qui fatalement, toutes les quelques années, se pose devant elle : arrêter la marche progressive des Russes vers les Indes, ou bien éviter un conflit armé dont l'issue douteuse recèle pour elle des risques énormes. Les « clefs des Indes » tombaient, l'une après l'autre, entre les mains de l'ennemi héréditaire de la puissance britannique en Asie; il fallait, à tout prix, arrêter les Cosaques sur les routes de l'Asie centrale qui mènent aux frontières scientifiques de l'empire indo-anglais. Et pourtant, en Grande-Bretagne, des voix prudentes avertissaient le cabinet de Londres de l'impossibilité matérielle où il était de mettre sur pied les forces nécessaires pour refaire à rebours les campagnes d'Alexandre. Mais que devenaient le prestige et la fortune de la vieille Angleterre si elle perdait son privilège naturel de l'inviolabilité insulaire, si la partie la plus importante et la plus riche de ses possessions devenait accessible à une armée continentale, si l'ennemi traditionnel campait aux portes de l'empire indien? La Russie a laissé l'honneur d'Albion intact, tout en retirant les avantages de la situation. Mais qui donc lui avait dicté tant de modération et de bonne grâce? Quelle inspiration, sinon une inspiration venue de Berlin, a fait taire un moment les traditions qui, plus fortes que les tsars, poussent la nation russe à « l'accomplissement de ses destinées »?

Une troisième puissance en Europe pouvait tenir un rôle dans un conflit anglo-russe. En ouvrant les Détroits aux cuirassés britanniques pour leur permettre de frapper la Russie dans ses ports de la mer Noire, en mettant ses soldats à la disposition de la Grande-Bretagne pour opérer des débarquements sur les côtes du Pont-Euxin, en prêchant la guerre sainte en Europe et en Asie, en faisant de l'Angleterre le champion de l'Islam, le Commandeur des croyants pouvait changer les choses. Un homme d'État viennois, dont le rôle dans les affaires orientales est et restera probablement considérable, nous disait, il y a quelques mois, à un des moments aigus de la crise : « La Turquie décidera entre les deux adversaires; celui des combattants qui l'aura pour alliée sera vainqueur. » Nous avons dit que l'influence germanique a subjugué la Turquie; cette dernière s'est laissé persuader de garder la neutralité. De ses résolutions dépendait en quelque sorte la paix ou la guerre, et l'inertie que lui ont dictée les conseils venus de Berlin a heureusement contribué, pour une part, à la solution amiable du conflit asiatique.

Nous venons de faire un exposé aride; le lecteur qui aura bien voulu nous suivre reconnaîtra que chacune des combinaisons sur lesquelles le prince de Bismarck a assis sa politique depuis quinze années a toujours répondu à la situation actuelle de l'Europe : signe d'une

merveilleuse et rare clairvoyance chez un homme d'État. Quelle différence s'est accomplie dans la position de M. de Bismarck, entre la conclusion de l'alliance avec l'Autriche en 1879 et les entrevues qui ont de nouveau réuni les trois empereurs! Alors l'Allemagne, isolée dans l'Europe hostile, redoutant un retour offensif de l'une ou de l'autre de ses victimes, avait dû recourir à une alliance unique et menaçante pour tout le monde. Aujourd'hui elle s'appuie sur les deux empires slaves, dont la rivalité la préserve de toute coalition. Par cette double alliance, elle domine aussi les évolutions de la question d'Orient et peut, tant qu'il lui plaira, garantir l'existence et l'intégrité de l'empire ottoman ; la protection et l'influence qu'elle étend sur le sultan lui donnent une influence permanente et précieuse sur toutes les affaires orientales.

Telle est la tâche que le chancelier allemand a su accomplir en moins de six années. Couronnement d'une œuvre de diplomatie admirable, avouons-le, qui, à travers les péripéties imprévues et indépendantes de sa volonté, a mené le ministre d'État prussien tout près d'un but en apparence inaccessible et lui a mis en main la conduite de la politique européenne — on est tenté de dire de la politique universelle.

ÉDOUARD HEIM.

L'INDE ANGLAISE (1)

(Premier article.)

I.

L'INDE ET SON ÉTENDUE; L'INDE FRANÇAISE.

L'Inde, par sa configuration générale sur la carte, rappelle l'Italie. Comme elle, c'est une grande péninsule fermée au nord par une chaîne de montagnes ; mais ni pour l'Inde ni pour l'Italie, cette barrière apparente n'a arrêté les invasions. L'Inde non plus n'a jamais eu d'unité; et, eût-elle formé un seul État, cette unité politique n'aurait pas fait disparaître les différences de race et les contrastes de religion. Les langues indigènes n'ont jamais eu de nom pour définir cette expression géographique dont elles ne se doutaient pas. L'Inde, comme il arrive souvent en ethnographie, a dû à une dénomination étrangère ce nom qui pour nous la caractérise. Le nom d'Hindoustan qu'on lui a souvent donné est (comme l'indique la syllabe finale) un nom persan, qui originairement ne désignait que la haute vallée du Gange. Si l'on tient compte et du nombre de ses habitants, de la variété de ses races et de l'étendue de ses territoires, on doit dire que l'Inde n'est ni une nation ni un État : c'est un monde.

Aussi la domination anglaise n'a-t-elle pas le caractère d'une oppression étrangère et n'inspire-t-elle aux populations soumises aucun des sentiments qui pénétraient si profondément l'Italie soumise aux Autrichiens; car c'est à l'Inde que peut s'appliquer ce mot d' « expression géographique » jeté si dédaigneusement et si injustement à l'Italie par M. de Metternich. Il n'y a pas une race hindoue, il y a des races hindoues, des nations hindoues, ou étrangères ou hostiles ou indifférentes l'une à l'autre. Les Anglais eux-mêmes sont dans l'Inde moins des étrangers qu'une race de plus, et, par la race, ils sont moins étrangers que les conquérants qui avaient fondé le grand empire mongol. Les Anglais et les Hindous de langue aryenne parlent, en effet, des langues (indo-européennes ou aryennes) que les linguistes ont rattachées à une souche commune remontant dans la nuit des temps. La grande insurrection de 1857 était une insurrection militaire, due à des motifs d'ordres spéciaux et à peu près limitée à l'armée du Bengale. Elle n'avait rien de national; elle fut regardée avec indifférence par le peuple hindou, et elle fut réprimée surtout à l'aide de troupes indigènes restées fidèles (1).

« Une opinion fort répandue en Angleterre et en Europe sur la fondation de l'empire anglais dans l'Inde, dit sir Alfred Lyall, veut que notre conquête ait absorbé des nationalités, renversé des dynasties de vieille date et nivelé d'antiques noblesses... Pourtant il serait facile de prouver qu'une raison marquante de la rapidité avec laquelle les Anglais conquirent l'Inde est que précisément les pays tombés entre nos mains n'avaient ni nationalités, ni vieilles dynasties, ni aristocraties anciennes ; qu'ils ne possédaient, en réalité, aucune organisation solide ou permanente de ce genre, et que, politiquement parlant, ce trésor perdu était à la disposition du premier venu capable de le garder après avoir eu la chance de le trouver. La meilleure preuve que les Anglais n'y détruisirent aucune institution politique organisée est le fait, constaté par l'histoire, que, dans les pays annexés, rien de tel ne leur avait été laissé à détruire. Partout où des institutions politiques indigènes de vieille date existaient encore, ce sont les Anglais qui les ont sauvées de la destruction... (2) »

---

(1) Principaux ouvrages consultés :
The Statesman's Yearbook for 1885, edit. by J. Scott Keltie. — *Whitaker's Almanack for* 1885. — *Colonies and Dependencies : India*, by J. S. Cotton, London, 1883. — A. Barth : *The Religions of India*. London, 1882 (traduction augmentée des *Religions de l'Inde*, par A. Barth. Paris, Fischbacher, 1879). — Cust, *A Sketch of the modern Languages of the East Indies*, London, 1878; — Lyall, *Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'extrême Orient*, trad. franç. Paris, Thorin, 1885. — Seeley : *l'Expansion de l'Angleterre*, trad. franç. Paris, A. Colin, 1885.

(1) Voy. Seeley, trad. franç., p. 276 et suiv.
(2) Lyall, trad. franç., p. 385.

Tel est le cas des États radjpoutes, qui, au moment de l'intervention des Anglais, étaient sur le point d'être conquis par les Mahrattes et qui doivent à cette intervention le fait d'exister encore. Pour ces États radjpoutes, la conquête de l'Inde par les Anglais a été le salut de leur indépendance.

L'Inde est aujourd'hui tout entière sous la domination anglaise. Les établissements portugais et français sont le souvenir d'une ancienne domination plus qu'une réalité. Les possessions portugaises de Goa, Daman et Diu sont les plus anciens établissements européens de l'Inde; tous trois sont sur la côte occidentale et forment une population d'environ 400 000 âmes. Les possessions françaises sont encore moins importantes : Pondichéry, Mahé, Karikal, Yanaon et Chandernagor. Ce ne sont guère plus que des villes de comptoir avec leur banlieue, formant une population de 285 000 âmes (en 1876). Le manque d'importance de ces possessions françaises est bien montré par ce fait que les Anglais, qui s'en étaient emparés pendant la guerre du premier empire, les ont rendues à la France en 1815.

L'Angleterre avait bien offert à la France de lui laisser l'Ile de France (aujourd'hui île Maurice) en échange de ces comptoirs de l'Inde. Par vanité, pour perpétuer un souvenir et pour pouvoir parler d'une « Inde française », la France n'accepta pas le troc, et elle abandonna une île habitée par une population française, l'île de *Paul et Virginie*, pour de lointaines, minuscules et presque inutiles possessions. Pendant la guerre franco-chinoise, alors que l'*Enlistment Act* ferma aux navires de guerre français les ports anglais de l'extrême Orient, on établit des dépôts de charbon à Mahé et à Pondichéry pour remplacer l'escale de Colombo; c'est peut-être le premier service que nous aient rendu nos stations de l'Inde; mais il est évident qu'en cas de guerre avec l'Angleterre il n'en serait plus question.

Par suite des annexions anglaises, ce terme d'Inde se trouve aujourd'hui étendu à des régions qui n'ont d'hindou ni l'histoire ni la race. Tel est le cas, au sud-est de l'Inde propre, de la province appelée la Birmanie britannique, longue bande de littoral coupant la Birmanie indépendante de la mer, ce qui prépare la sujétion de celle-ci.

II.

HISTOIRE ET CONQUÊTE DE L'INDE.

L'Inde est un des plus anciens centres de civilisation qui existent au monde. Mais son antiquité a été autrefois exagérée; elle n'est sans doute pas aussi ancienne que l'Égypte, ni que la Chaldée et l'Assyrie, ni peut-être même que la Chine. Son antiquité est une antiquité légendaire et sans date. Elle n'a pas de documents historiques (chronologiques) vraiment anciens. Son histoire certaine commence à son contact avec les Grecs et avec la conquête d'Alexandre (327 avant J.-C.).

Ce qu'on peut entrevoir à l'origine, c'est que l'Inde était primitivement habitée par des races à peau foncée, quand elle a été conquise par une race à peau blanche. Cette race parlait la langue qui s'est conservée comme langue sacrée et langue littéraire de l'Inde sous le nom de sanscrit, et dont dérivent une grande partie des langues actuelles de l'Inde. Les brahmanes, ou caste sacerdotale de l'Inde, qui forment la caste la plus élevée et celle qui s'est maintenue la plus pure, ont souvent le teint plus clair que les autres Hindous : c'est le témoignage persistant de leur lointaine origine, comme le « sang bleu » (*sangre azul*) dans les républiques espagnoles du nouveau monde.

La littérature de l'Inde est riche et touffue comme ses jungles. A l'origine, les *Védas*, liturgie d'un langage archaïque, maintenue intacte par son caractère sacré, recueil d'hymnes souvent obscurs, souvent raffinés, tantôt litanies aux images accumulées, tantôt *concetti* visant au « fin du fin ». Les savants d'Europe s'imaginaient encore, il y a quelque vingt ans, y trouver les premiers bégayements de la race indo-européenne en présence de la nature divinisée ; mais on est revenu de ces visions éblouissantes, et on ne voit plus aujourd'hui dans les *Védas* qu'un document ancien certes, mais d'un caractère purement sacerdotal et local (1). Après les *Védas*, le lecteur lettré connaît au moins les noms du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana*, ces interminables épopées, des *Lois* de Manou, de quelques drames comme *Sacountala* (2), de quelques recueils de contes (*Pantchatantra* et autres) qui, par une série de traductions, sont venus, au moyen âge, se mêler au courant de nos littératures occidentales. Mais ce qui manque à cette littérature si riche et développée dans tous les sens de l'activité humaine, c'est d'être datée et (sauf dans quelques genres secondaires, comme les contes ou les maximes) de se renfermer dans la sobriété et la mesure. On sait l'effet que produisent les merveilles de l'architecture hindoue ; l'ensemble est grandiose et presque surhumain ; mais, veut-on en saisir les détails, l'œil se perd dans leur abondance inextricable et sans cesse renouvelée.

Cette littérature est en langue sanscrite ; non pas que le sanscrit soit resté langue vivante : il ne l'était déjà plus avant l'ère chrétienne; mais il régnait comme

(1) Sur les questions relatives aux *Védas*, voy. les articles sur *les Védas réduits à leur juste valeur*, dans la revue *Mélusine*, nos des 5 juillet, 5 août et 5 octobre 1884.

(2) Une traduction de *Sacountala*, véritable fleur de poésie, a été publiée récemment par MM. Bergaigne et Lehugeur. — Paris, Jouaust, 1884.

langue lettrée, de même que le latin a régné dans notre moyen âge avant l'avènement des langues vulgaires. L'Inde ainsi, jusqu'à notre époque, a vécu, au point de vue intellectuel, sur le vieux fonds d'une langue lettrée et d'une littérature de convention. Elle nous offre aujourd'hui encore un spectacle analogue à celui de notre moyen âge. M. Seeley a résumé ce tableau en termes expressifs :

« En résumé, nous trouvons dans l'Inde trois étages de civilisation : d'abord celui des tribus des montagnes, qui est la barbarie; puis un second, suffisamment désigné peut-être par le nom d'étage musulman; enfin, en troisième lieu, la civilisation stationnaire et à demi détruite d'une race bien douée, mais d'une race qui, dès l'origine, a été, à un degré remarquable, isolée de la civilisation dominante et progressive du monde. Tout ce que cette race a exécuté est terminé depuis longtemps. Ses grands poèmes épiques, que quelques savants prétendent égaux aux plus grands poèmes de l'Occident, sont anciens, quoique beaucoup moins anciens peut-être qu'on ne l'a cru; il en est de même pour ses systèmes de philosophie, sa science grammaticale. Ce pays n'a rien produit dans les temps modernes. On peut le comparer à l'Europe telle qu'elle eût été si, après l'irruption des barbares et la chute de l'ancienne civilisation, elle n'avait pas eu de Renaissance et s'était trouvée hors d'état de se protéger contre les invasions tatares du xe et du xiiie siècle.

« Supposons que l'Europe ait végété jusqu'à l'époque actuelle dans les conditions où l'avait laissée le xe siècle, exposée aux invasions périodiques des Asiatiques, dépourvue de nationalités fortement constituées et d'États puissants, avec des langues qui n'étaient que des patois et qui n'avaient été d'aucun emploi en littérature, avec sa sagesse emprisonnée tout entière dans une langue morte, mesurée au peuple par un clergé orgueilleux — toute cette sagesse vieille de tant de siècles, consacrée par les textes d'Aristote, de la Vulgate et des Pères, auxquels on n'aurait pu rien ajouter que par voie de commentaires. Telle est, ce nous semble, la condition des Aryens de l'Inde, condition qui ne ressemble pas à la barbarie, mais qui ressemble d'une manière frappante à notre civilisation occidentale du moyen âge (1). »

Environ six siècles avant Jésus-Christ, le bouddhisme avait pris naissance dans l'Inde. C'est la religion qui aujourd'hui compte le plus grand nombre d'adhérents dans le monde, plus que le christianisme même. Le bouddhisme était une rénovation religieuse prêchée par un fondateur qui a vécu, Çakya-Mouni, surnommé le Bouddha et divinisé par la piété de ses fidèles. Le bouddhisme avait pris une grande extension dans l'Inde; puis, par une étrange évolution, il se retira peu à peu de l'Inde et se transporta au dehors dans les pays thibétains, chinois et japonais, tandis qu'une forme nouvelle de l'ancienne religion de l'Inde, le brahmanisme, regagnait la plus grande partie de l'Inde propre. C'est un déplacement analogue qui, du christianisme, religion sémitique à l'origine, a fait, avec le temps, une religion aryenne et européenne. L'éclosion et le développement du bouddhisme, tout en étant un fait hindou, est en même temps, par ses conséquences, un des événements les plus importants de l'histoire de l'humanité.

L'Inde vivait partagée entre un grand nombre d'États, lorsque — par ces défilés de l'Afghanistan qui, sans doute déjà, à une époque immémoriale, avaient vu passer les conquérants aryens — arriva l'invasion musulmane. Cette invasion occupe les xie et xiie siècles; mais elle ne s'étendit pas à l'Inde entière. Les guerres entre les souverains musulmans et les souverains indigènes étaient fréquentes et longues. La première série musulmane, celle des rois afghans, régna de 1001 à 1526. En 1526 commence la seconde, celle des empereurs mongols, fondée par le sultan Baber, descendant de Gengis-Khan et de Tamerlan. Le plus grand nom de cette dynastie est celui d'Akbar, qui régna de 1556 à 1605 et que les historiens, pour la puissance du génie, pour la grandeur des conceptions et pour l'élévation de l'esprit, mettent au même rang que Charlemagne, Napoléon et les plus puissants génies de l'histoire. C'est le puissant empereur siégeant dans le faste de sa capitale de Delhi, que nous appelions, il y a deux siècles, le Grand-Mogol, de même qu'on donnait le nom de Grand-Turc au sultan de Constantinople et de Grand-Sophi au shah de Perse.

A peine cet empire avait-il atteint sa plus grande extension géographique sous Aureng-Zeb (et encore était-il loin de dominer toute l'Inde) qu'il commença à se démembrer par les révoltes de gouverneurs de grandes provinces, par le réveil de la nationalité hindoue chez les Mahrattes. Et déjà les Européens paraissaient sur la scène : Portugais, Hollandais, et enfin Français et Anglais.

La découverte de la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, en 1498, avait donné aux Portugais le monopole du commerce de l'Inde. Ils le gardèrent un siècle. Après eux vinrent les Hollandais (1594), les Anglais (1600), les Danois (1616) et les Français (1668). Colbert venait de fonder (1664) la Compagnie française des Indes orientales. Une compagnie anglaise de ce genre existait déjà depuis longtemps : elle avait reçu, en 1600, de la reine Élisabeth sa charte « d'incorporation ». Son premier comptoir avait été Surate (1611); puis Fort-Saint-George ou Madras (1639); en 1668, elle acquiert l'île de Bombay; en 1696, elle achète Calcutta.

Chacune de ces Compagnies était appuyée par sa métropole, dont elle recevait des troupes. Entre elles deux il y eut d'abord rivalité, et la destinée de la Compagnie française semblait devoir être la plus bril-

(1) Seeley, trad. franç., p. 290.

lante. Mais, lorsque la France et l'Angleterre se trouvèrent en guerre, la guerre se continua dans l'Inde. Malgré les efforts de Dupleix et de la Bourdonnaye (peut-être par suite de la rivalité de ces deux grands hommes), la lutte, après diverses alternatives, se termina en 1761 par la défaite des Français. La Compagnie anglaise restait maîtresse de l'Inde (1).

La Compagnie était devenue un véritable souverain anonyme; elle guerroyait avec les princes indigènes et annexait sans cesse de nouveaux territoires. En 1757, Clive conquiert les provinces de Bengale, de Bihar et d'Orissa. Warren Hastings, qui lui succède et reçoit le titre de gouverneur général (en 1774), augmente encore la puissance et le territoire de la Compagnie. Il repousse l'invasion d'Haïder-Ali dans le Carnatic (1780) et défait la coalition du Nizam, des Mahrattes et d'Haïder-Ali. Plus tard les Anglais défirent un dangereux ennemi de leur puissance, Tippou-Saïb, fils d'Haïder-Ali. Un peu plus tard, ils brisent la confédération des Mahrattes. L'histoire postérieure est une suite d'annexions et de consolidations de la conquête.

En 1857 eut lieu la grande révolte, non de l'Inde, mais d'une partie de l'armée indigène. Elle fut réprimée à grand'peine, après des scènes tragiques et des hauts faits d'héroïsme : mais cet événement mémorable fut l'arrêt de mort de la Compagnie des Indes orientales : le gouvernement anglais se mit en son lieu et place; le 1er novembre 1858, une proclamation adressée aux princes, chefs et peuples de l'Inde leur annonça la résolution de Sa Majesté britannique de prendre en main le gouvernement des territoires de l'Inde « qui avaient été jusque-là administrés par l'Honorable Compagnie des Indes orientales ». L'acte de 1858 déplaça la souveraineté de l'Inde; mais il n'apporta aucun changement important dans son gouvernement local.

Cet acte de 1858 est une des dates les plus importantes dans l'histoire de l'Inde anglaise. Voici en quels termes M. Boutmy le résume et l'apprécie dans un récent livre :

« Il y a là, non pas une souveraineté au sens propre du mot, mais une quasi-souveraineté qui s'est éteinte et dont la nation a recueilli l'héritage. Par l'acte de 1858, la Compagnie des Indes, en faveur de laquelle la Couronne avait aliéné une partie de sa souveraineté et qui, par l'étendue de ses ressources, sa puissance militaire et financière, l'autorité presque sans contrôle qu'elle exerçait sur des conquêtes, constituait une sorte d'État distinct dans l'État, a fait l'abandon de son autonomie moyennant un compromis qui a attribué aux directeurs de la Compagnie la nomination de sept membres sur quinze dans le Conseil souverain : la Couronne a repris possession de cet immense empire qu'elle gouverne désormais par le ministère d'un secrétaire d'État spécial (1). »

(1) Sur l'histoire de la Compagnie des Indes, voy. Seeley, trad. franç., p. 316 et suiv.

Enfin, en 1877, la reine d'Angleterre a pris le titre d'impératrice de l'Inde. Ce fut l'occasion d'une cérémonie solennelle à Delhi, le 1er janvier 1877, en présence des princes et des hauts dignitaires de l'Inde. Ce titre nouveau ne changeait rien à la réalité des choses; c'était une manifestation éclatante, une sorte d'apothéose de théâtre due à l'imagination orientale du sémite Disraeli, resté romancier tout en devenant premier ministre.

Disraeli avait écrit autrefois un roman, *Tancrède ou la Nouvelle croisade*, dont le héros, un Anglais, allait chercher en Asie « le mystère de l'Orient » et devenait amoureux d'une juive nommée Ève. Disraeli présentait l'alliance intime de l'élément anglo-saxon et de l'élément sémitique comme devant régénérer le monde, et, se laissant emporter par son imagination, il écrivait (en 1844) :

« Que la reine d'Angleterre réunisse une grande flotte, qu'elle se fasse accompagner par toute sa cour et par les personnages les plus importants du pays et qu'elle transporte le siège de son gouvernement de Londres à Delhi. Là, elle trouvera un immense empire tout fait et tout prêt, une armée de premier ordre et des revenus considérables. La Syrie et l'Asie mineure reconnaîtront l'impératrice des Indes comme leur souveraine et lui assureront les rivages du Levant. Quand elle en aura l'envie, elle aura Alexandrie, de même qu'aujourd'hui elle a Malte. Cela se fera aisément. Ainsi serait créé le plus grand empire qui ait jamais existé, car la seule partie difficile de l'œuvre, la conquête de l'Inde, dans laquelle Alexandre le Grand a échoué, est déjà faite. »

III.

LE GOUVERNEMENT; LES PROVINCES; L'ARMÉE.

La constitution de l'Inde est formée par l'Acte du 2 août 1858. La souveraineté réside dans la reine, et les pouvoirs exercés autrefois par la Compagnie des Indes appartiennent à un ministre appelé secrétaire d'État pour l'Inde. Ce secrétaire d'État est assisté par un conseil de quinze membres, nommés par la Couronne. La majorité du conseil (9 membres sur 15) doit être formée de personnes ayant servi ou résidé dix ans dans l'Inde et ne l'ayant pas quittée plus de dix ans avant leur nomination. Chaque membre est nommé pour dix ans et il peut être renommé pour une période supplémentaire de cinq ans : il ne peut faire partie du parlement. Le Conseil se partage à son tour en comités.

(1) Boutmy : *Études de droit constitutionnel*, p. 18.

Le pouvoir exécutif dans l'Inde appartient à un gouverneur général appelé ordinairement vice-roi (quoique ce ne soit pas son titre officiel); il est nommé par la Couronne et agit sous les ordres du secrétaire d'État pour l'Inde. Le gouverneur général, avec l'autorité du conseil qui l'assiste, a le droit d'édicter des lois applicables à toute personne, Anglais, Hindou ou étranger, qui réside dans l'Inde (1).

Ce haut fonctionnaire a auprès de lui un « conseil du gouverneur général » composé de six membres ordinaires, plus le commandant en chef de l'armée. Ces membres ordinaires dirigent individuellement les départements des affaires étrangères, des finances, de l'intérieur, des affaires militaires et des travaux publics. Ils sont nommés par la Couronne, ainsi que les gouverneurs de Madras et de Bombay. Avec l'addition de six à douze « membres spéciaux pour l'établissement des lois et des règlements », les membres du précédent conseil forment un « Conseil législatif ». Les séances de ce dernier conseil sont publiques.

Les gouverneurs de Madras et de Bombay ont chacun deux conseils auprès d'eux. Le lieutenant-gouverneur du Bengale a seulement un conseil législatif. Les autres gouverneurs de provinces n'ont aucun conseil d'aucune sorte. Bien que le vice-roi ait l'autorité suprême, les gouverneurs des différentes provinces jouissent dans une grande mesure d'une indépendance administrative. Chaque province est partagée en districts, correspondant aux comtés de l'Angleterre ou aux départements de la France, qui sont des unités administratives. Dans chaque district le pouvoir exécutif est exercé par un fonctionnaire qui porte le nom tantôt de magistrat-collecteur (*collector-magistrate*), tantôt de commissaire adjoint (*deputy-commissioner*), qui a autorité absolue sur le district et qui est responsable devant le gouverneur de la province ou devant un commissaire intermédiaire. Il a sous ses ordres des collecteurs ou magistrats adjoints. Dans certains cas, ce fonctionnaire remplit les fonctions de juge; dans d'autres, les fonctions sont séparées.

Au point de vue administratif, l'Inde est partagée entre le territoire proprement britannique et les territoires des États indigènes qui existent encore comme vassaux ou comme alliés (terme qui crée un semblant d'indépendance). Comme on peut voir sur la carte, ces États occupent une grande partie de l'Inde, surtout dans le centre de la péninsule et dans le nord-ouest, et leurs territoires s'enchevêtrent dans le territoire directement soumis à l'autorité britannique.

Voici l'énumération et la statistique des territoires britanniques d'après le recensement du 17 février 1881 :

PRÉSIDENCES, PROVINCES ET DIVISIONS.	NOMBRE de districts.	ÉTENDUE en milles anglais carrés.	NOMBRE de villes et de villages.	POPULATION (1881).
Gouverneur général de l'Inde (dépendant du)	10	22 885	6 878	3 326 000
Lieutenant-gouverneur du Bengale (avec Bihar et Orissa)	49	156 564	248 706	66 691 000
Commissaire en chef d'Assam	13	46 341	22 408	4 881 000
Lieutenant-Gouverneur des provinces du nord-ouest et d'Aoude	49	106 111	105 421	44 107 000
Lieutenant-gouverneur du Pendjab	32	106 632	34 324	18 850 000
Commissaire en chef des provinces du centre	18	84 445	36 612	9 830 000
Commissaire en chef de la Birmanie britannique	19	87 220	15 857	3 736 000
Gouverneur de Madras	21	139 900	52 051	30 868 000
Gouverneur de Bombay	23	124 122	24 598	16 454 000
Total du territoire proprement britannique	234	874 220	544 855	198 755 000

Ce chiffre total de la population de l'Inde britannique en 1881 (198 755 000) n'est pas loin de former la septième partie de la population présumée du globe. Cette population se divise ainsi : sexe masculin, 101 292 000; sexe féminin, 97 498 000. Le chiffre de la population née dans les Iles Britanniques, c'est-à-dire en réalité le nombre des maîtres de l'Inde, était en 1881 de 89 798 (sexe masculin, 77 188; sexe féminin, 12 610). Sur ce total l'armée réclamait un chiffre de 55 808. L'Inde, à ce moment, avait 60 villes dont la population dépassait 50 000 habitants, et sur ce nombre 21 dépassaient 100 000 (Calcutta, 871 000; Bombay, 773 000, etc.).

L'armée britannique de l'Inde se compose de deux armées, une armée européenne et une armée indigène. D'après les documents présentés au parlement dans la session de 1884, l'armée *européenne* se composait ainsi pour l'année 1884-1885 :

	Officiers.	Sous-officiers.	Soldats.	Total.
Artillerie	453	669	10 140	11 262
Cavalerie	198	360	3 726	4 284
Génie	436	3	»	439
Infanterie	1 400	2 301	41 805	45 506
Total	2 487	3 333	55 671	61 491

L'armée *indigène*, au 31 mars 1883, se composait comme suit :

	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Total.
Artillerie	19	1 842	1 861
Garde du corps	8	194	202
Cavalerie	304	18 071	18 375
Sapeurs	232	3 079	3 251
Infanterie	1 068	102 648	103 716
Total	1 631	125 774	127 405

(1) Le traitement de gouverneur général est de 25 000 £. (625 000 fr.) plus 12 000 £. (300 000 francs) pour frais de représentation.

On estime que les musulmans forment environ le quart de l'armée indigène.

La solde et l'entretien de cette double armée sont à la charge, non du budget de la métropole, mais du budget de l'Inde. Il faut noter que la police et la gendarmerie indigène ne sont pas comprises dans ces chiffres et forment un total de 147 000 hommes, plus ou moins bien armés et exercés.

L'armée indigène est partagée entre les trois présidences du Bengale, de Madras et de Bombay, et forme en quelque sorte trois armées. Pour un empire aussi populeux son effectif est certainement peu élevé. Pour des raisons politiques autant que financières on a évité de l'augmenter depuis la grande révolte de 1857, et elle n'est pas de moitié aussi nombreuse qu'elle était avant cette époque. C'est une armée sur pied de paix, et il ne serait pas aisé aujourd'hui, disent les écrivains anglais (1), de la porter à un chiffre bien élevé. C'est une armée de volontaires engagés pour une longue période et qui voient dans le service une carrière avec une retraite au bout. Les engagements deviennent moins fréquents : la matière recrutable se raréfie.

Cela tient à deux causes : la paix et la sécurité que l'Angleterre a données à l'Inde ont développé les travaux de l'industrie et de l'agriculture; des hommes y sont employés qui autrefois n'avaient d'autre alternative que la profession des armes ou la misère. En même temps les salaires augmentaient tandis que la solde ne s'élevait pas dans une proportion correspondante. Ce même régime de paix a affaibli l'ardeur belliqueuse des indigènes. Des tribus entières qui, il y a cinquante ans, vivaient du métier des armes sont animées aujourd'hui d'un esprit différent. La facilité de la vie, la sécurité sociale, le bien-être et la richesse qui se répandent, tout cela amollit des populations autrefois guerrières et restreint le champ du recrutement. Le gouvernement britannique se contente donc de renouveler par des éléments le mieux choisis possible sa petite armée indigène d'environ 130 000 hommes.

Des régiments hindous ont été appelés à faire campagne en Égypte; mais, comme la « bataille » de Tell-el-Kebir a été gagnée sans lutte, on n'a pu apprécier leur mérite. Au surplus, cette épreuve, pour être sérieuse, doit se faire dans une guerre avec une puissance européenne. Il y a là une inconnue qui trouble les calculs de probabilité : savoir d'abord quelle sera la valeur de cette armée en présence de troupes européennes; ensuite si sa fidélité survivrait à une première défaite. Un écrivain militaire anglais, le colonel George Chesney, écrivait, en 1878, dans la Revue *The Nineteenth Century* : « Si l'Inde tire des troupes d'Angleterre, elle peut les lui rendre. Grâce à son empire indien, l'Angleterre est devenue une puissance militaire du premier ordre; elle peut mettre en ligne une armée aussi vaste que celles avec lesquelles l'histoire contemporaine nous a familiarisés; une armée qui, par sa sobriété, par sa force dans les souffrances et par son mépris de la mort, sera placée au même rang que les troupes dont la bravoure a fait récemment l'admiration de l'Europe. » Et un ministre anglais disait, vers le même temps, qu'on entendrait parler en Europe de leurs troupes de l'Inde. Ce sont là les ardeurs d'un patriotisme très légitime; mais les événements seuls pourront montrer ce qu'il y a de vrai dans ces promesses. Comme on l'a déjà dit, un des inconvénients de la guerre est de gâter les plus belles armées.

Mais, avant de faire campagne en Europe, cette armée aura sans doute occasion de donner des preuves aux portes de l'Inde. En mars dernier, le *Daily News*, feuille officieuse, estimait que dans un délai de cinq ou six semaines 65 à 70 000 hommes de troupes, moitié anglaises et moitié indigènes, pourraient être sur pied entre Quettah et Hérat; qu'en outre, 25 à 30 000 hommes pourraient être concentrés à Quettah en une quinzaine de jours, et qu'on pouvait mettre en troisième ligne une force de 20 000 hommes.

IV.

LES ÉTATS INDIGÈNES.

Les États indigènes de l'Inde sont vassaux ou alliés. Le pouvoir législatif de l'Inde anglaise ne s'étend pas à leur territoire. Ils ne sont en tutelle qu'au point de vue politique et, jusqu'à un certain point, au point de vue militaire.

Leur ensemble forme une étendue de 509 000 milles (anglais) carrés, avec 169 903 villes et villages et une population, en 1881, de 55 156 000 âmes (1). Les revenus de ces différents États sont évalués en gros à 16 000 000 £ (400 000 000 de francs), et le gouvernement en tire un tribut annuel de 725 000 £ (18 125 000 francs). Il faut noter qu'une partie seulement de ces États paye tribut.

Ces États varient grandement en étendue et en importance. Haïderabad, par exemple, est aussi grand que le royaume d'Italie, et son souverain, le Nizam, a un revenu de 1 650 000 £ (30 250 000 francs). D'autre part, par suite de division des familles, il y a des souverains qui sont simplement chefs d'un village — les rois d'Yvetot ou les princes de Monaco de l'Inde. Entre ces deux extrêmes il y a des États de toute grandeur.

(1) Voy. *The native Armies of India*, par sir Richard Temple, dans la *Contemporary Review* de mai 1885.

(1) Avec les chiffres cités plus haut, cela donne pour l'Inde entière: Étendue en milles anglais carrés, 1 383 504. — Nombre de villes et villages, 714 758. — Population (1881), 253 906 000.

Aussi, bien que le nombre des États indigènes soit d'environ 800, il n'y en a guère que 200 qui aient de l'importance.

On peut les répartir en douze groupes :

1° Le groupe indo-chinois, sans importance politique. Il est formé de petites vallées ou de villages de l'Assam, que les Anglais ont trouvé plus commode de laisser sous leurs chefs indigènes, et de tribus montagnardes de la frontière du nord-est;

2° Les tribus gondes et koles (avec Orissa), dans les provinces du centre, et l'*Agency* de Jaïpour;

3° Les États de l'Himalaya, à l'ouest du Nepâl (et y compris le Kachmir, dont la population en 1881 était de 1 416 000 habitants);

4° Les tribus afghanes et béloutchies de la frontière du nord-ouest;

5° Les États sikhs (dans le nord, et au sud de Kachmir);

6° Les trois États musulmans du nord, Khaïr dans le Sind, Bhawalpour au nord-est de ce dernier, et Bampour;

7° Les principautés radjpoutes, au sud du Pendjab, entre le Sind et les provinces du nord-ouest (population, en 1881, 10 268 000 habitants). Les dynasties radjoutes sont très anciennes et ont lutté avec la plus grande énergie contre les envahisseurs musulmans ; mais elles avaient été finalement conquises par le sultan Baber en 1527;

8° Les États de l'Inde centrale, au sud et à l'est du Radjpoutana. Les deux plus importants sont Gwalior (population, en 1881, 2 500 000 habitants) et Indore (population, en 1881, 635 000 habitants);

9° Le Guzerate et les petites principautés de Katch et de Kattywar (dans l'ouest de l'Inde, au nord de Bombay);

10° Haïderabad (population, en 1881, 9 845 000 habitants);

11° Mysore (population, en 1881, 4 186 000 habitants);

12° Les États malayalam de Travancore et de Cochin, à l'extrême sud de la péninsule.

« Quelques-uns de ces États sont fort anciens, d'autres tout à fait modernes; et pour la plupart ils sont entremêlés, enclavés dans une sorte de marqueterie territoriale, avec des frontières irrégulières, à peu près tels qu'ils étaient à la fin de la tourmente qui suivit la dissolution de l'empire mongol (1). » On ne peut leur appliquer la même définition, car leur situation varie de la demi-indépendance à la complète sujétion. Quelques-uns de leurs souverains descendent de dynasties antérieures à l'arrivée des Anglais dans l'Inde; d'autres doivent leur existence au pouvoir anglais. Quelques-uns ont figuré comme parties contractantes à des traités conclus sur le pied d'égalité; d'autres ont reçu des lettres-patentes constatant leurs droits limités; avec d'autres, enfin, il n'y a pas d'engagements écrits. Quelques-uns ont combattu avec les Anglais et sont sortis de la lutte avec honneur. Quelques-uns payent un tribut; d'autres n'en payent pas (1).

Les relations avec le gouvernement britannique sont différentes selon les États; mais elles se ramènent plus ou moins aux règles suivantes, en ce qui concerne les plus importants, au nombre de 20 ou 30 :

1° Les princes indigènes ont renoncé au droit de paix et de guerre et à celui d'entretenir des ambassadeurs l'un auprès de l'autre et auprès des États étrangers. L'Angleterre les représente diplomatiquement et elle leur garantit la paix. Elle est en même temps l'arbitre des différends qui pourraient s'élever entre eux.

2° Le gouvernement anglais surveille directement les États indigènes par un fonctionnaire qui porte le titre de Résident ou d'Agent, et qui réside dans la capitale de tout État important ou dans les centres autour desquels sont groupées des principautés peu importantes. La nature de l'intervention de ce Résident dépend des relations plus ou moins dépendantes qui existent entre le prince indigène et l'Angleterre. Ces relations portent officiellement le nom de *politiques*, et, suivant les cas, le Résident est un ambassadeur ou un conseiller officieux. Il est toujours un surveillant.

3° Plusieurs des princes indigènes se sont engagés à ne pas entretenir leur armée au delà d'un certain chiffre. A l'égard de ceux qui n'ont pas pris cet engagement par traité, le gouvernement anglais, quand il leur trouve trop de goût pour les pompes et les dépenses militaires, exerce une pression diplomatique pour leur faire réduire leur armée.

4° Aucun Européen ne peut résider sur leur territoire sans l'autorisation du gouvernement britannique. Ces princes sont ainsi gardés contre toute influence et toute surveillance étrangère; leur État est une prison dorée. Il y a souvent plus : l'État de Kachmir, qui est à peu près indépendant, et celui du Nepâl, qui est indépendant, mais allié, sont fermés aux Européens, et ceux-ci ne peuvent y voyager que sur une recommandation du gouvernement anglais (et encore lorsqu'elle est accueillie par le prince indigène).

Cette « protection » est singulièrement jalouse. Elle contraste avec la libéralité, on pourrait dire la naïveté de la France quand celle-ci ouvre à coups de canon ou de traités des régions jusque-là fermées. Il y a quelques années, lorsque le gouvernement français conclut avec l'Annam un traité pour l'ouverture du Tonkin (traité que l'Annam n'exécuta point), il avait fait stipuler que le Tonkin serait ouvert aux Européens — et non pas aux Français seulement. Le drapeau tricolore flotte « pour tout le monde » ; le drapeau anglais, pour les Anglais.

(1) Lyall, trad. franç., p. 324.

(1) Voy. Cotton, *Colonies and Dependencies*, p. 24.

5° Enfin, sans intervenir dans le gouvernement des princes indigènes, le gouvernement leur impose l'observation de lois générales qu'il a imposées à l'Inde, par exemple pour interdire le *suttee* ou crémation volontaire des veuves et l'infanticide des filles. Il assume aussi le droit de les déposer, en cas d'indignité manifeste. Ainsi, en 1875, le Guikovar de Baroda, accusé d'avoir empoisonné le résident anglais à sa cour, a été déposé. Le gouvernement anglais ne profita point de la circonstance pour annexer l'État de Baroda. L'héritier mineur du trône fut installé en place du prince déchu, et un homme d'État indigène fut placé près de l'enfant comme tuteur et régent.

A ces restrictions près, les princes indigènes jouissent des prérogatives de la souveraineté. Ils ont pouvoir de légiférer, d'ordonner des peines capitales, d'enrôler des soldats, de frapper monnaie, de lever des impôts. On les traite d'Altesses royales et ils ne sont pas justiciables des tribunaux anglais ordinaires. Ils ont chacun leur rang de préséance, suivant l'importance de leurs États, dans l'étiquette officielle de l'Inde, et on entretient leur *loyalisme* en leur distribuant des décorations.

D'après des publications officielles de 1884, les armées des princes feudataires ou alliés se montaient aux chiffres suivants :

	Hommes.	Canons.
Princes indous.	275 000	3372
Princes musulmans	74 000	865
Soit un total de	349 000	4237

Ces armées se composent d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. L'armée du Nizam d'Haïderabad compte 44 000 hommes : on la dit bien organisée et disciplinée. Les petits souverains mahrattes, restes d'une puissante confédération, ont aussi une organisation militaire respectable : le Guikovar de Baroda avec 15 500 hommes et 504 canons ; le Scindia de Gwalior avec 11 000 ; le Holkar d'Indore avec 8000. Ce dernier a créé, il y a quelque temps, une fonderie de canons qu'on dit installée avec tous les perfectionnements modernes. Le Scindia a introduit dans son État le service militaire universel et obligatoire, et sa petite armée passe pour valoir les troupes indigènes de l'armée britannique.

Nous devons faire remarquer que ces statistiques anglaises comptent dans le total ci-dessus l'armée du Nepâl (100 000 hommes), quoique le Nepâl soit indépendant et seulement allié, et celle du Kachmir (27 000), quoique le Kachmir, situé sur la frontière et adossé au Thibet, soit presque indépendant. On a remarqué que le roi de Kachmir ne s'est pas rendu à la récente conférence de Rawal-Pindi où le vice-roi a reçu l'émir d'Afghanistan, et que l'émir, peut-être par jalousie, a accusé le Kachmirien de nouer des intrigues avec la Russie. Il est vraisemblable que dans toute cette zone il y a surenchère entre roubles et guinées.

Au mois de septembre 1884, le *Times* a consacré une série d'articles aux États indigènes de l'Inde. Leurs armées n'ont pas échappé à son examen, et elles n'étaient pas sans lui inspirer des craintes.

« Il résulte de son analyse, disait un de nos journaux en résumant ces articles (1), que ces armées ne sont nullement nécessaires à la défense des États qui les entretiennent, mais sont affaire d'ostentation, que les frais de cet appareil militaire absorbent la plus grande partie des revenus des princes qui se donnent ce luxe et deviennent ainsi pour les populations une cause d'oppression et de misère ; enfin, et pour tout dire, que ces petites armées dispersées sur toutes les frontières de l'empire anglo-indien pourraient, le cas échéant, devenir un péril pour celui-ci. Le maharajah de Kachmir, par exemple, avec son armée de 27 000 hommes, occupe l'angle saillant de la position entre l'Afghanistan et l'Asie centrale, et le Nepâl, avec une armée de 100 000 soldats, d'une race montagnarde et guerrière, constitue à la frontière septentrionale une puissance presque aussi redoutable que l'Afghanistan. Plusieurs de ces États ont la tactique européenne, un système de recrutement, des fabriques d'armes, des arsenaux. Pour faire face à ces forces que de grands événements pourraient réunir et mettre en mouvement contre la puissance britannique, et pour tenir en respect son immense empire de 250 millions d'habitants, quelles sont les ressources de l'Angleterre ? Une armée qui ne compte pas plus de 100 000 soldats indigènes, et le prestige de l'intelligence et du courage. Cela a suffi jusqu'ici ; cela suffira-t-il toujours ?

« L'auteur des articles dont nous parlons ne cache pas ses appréhensions. Il croit nécessaire que le gouvernement anglais, avec tous les égards nécessaires, exerce une pression sur les États feudataires de l'Inde pour les amener à réduire, sinon à supprimer leurs armées. Il sent quelle résistance opposeront à cette mesure les petits potentats dont la vanité se complaît dans un appareil militaire ; mais, dit-il, « la meilleure raison pour ne point tarder, c'est que, si la « solution de la question est ajournée, il faudra l'aborder « par la force et à l'heure du péril. »

L'écrivain du *Times* convenait en même temps que les Anglais éprouvent de plus en plus de peine à recruter leur armée indigène. La prospérité matérielle des États indigènes n'étant pas aussi grande que celle du territoire britannique, et les anciennes mœurs s'y étant mieux conservées, les princes trouvent plus aisément à recruter leurs propres armées.

Tant que l'Angleterre sera puissante, tous ces princes feudataires seront certainement fidèles. Ils se répandent aujourd'hui en protestation de *loyalisme ;* ils

(1) *Temps* du 14 septembre 1884.

offrent leurs troupes contre le Mahdi ou contre la Russie. Un écrivain récent (1) voyait dans ces armées des princes indigènes comme une réserve de l'armée britannique, soit pour servir hors des frontières de l'Inde (et quelques contingents ont déjà été employés dans la dernière guerre de l'Afghanistan), soit pour tenir l'emploi de troupe de seconde ligne. Cet écrivain, sir Richard Temple, estime qu'on pourrait en tirer un corps d'armée de 35 à 40 000 hommes de bonnes troupes et peut-être davantage. Les troupes de plusieurs de ces États indigènes ont combattu pour les Anglais lors de l'insurrection de 1857. La fraternité d'armes ne serait pas pour elles chose nouvelle.

V.

LA ZONE D'INFLUENCE; RIVALITÉ AVEC LA FRANCE ET LA RUSSIE.

Après les États indigènes, vassaux ou alliés, il faut nommer des États limitrophes que l'Angleterre a fait entrer dans sa sphère d'influence par des relations diplomatiques d'une nature étroite. Tel est le cas du royaume du Nepâl, dans le nord-est de l'Inde, sur le versant sud de l'Himalaya, et qui sépare l'Inde du Thibet. Il a une étendue de 54 000 milles (anglais) carrés et sa population est évaluée à 2 000 000. Il a une armée de 100 000 hommes.

Le Nepâl a un commerce important avec l'Inde (2). La population est de race mongole et de religion bouddhiste. L'aristocratie est formée de Gourkas, race belliqueuse qui a de tout temps de l'histoire guerroyé avec les Hindous. Ce n'est que depuis environ trente ans que les Anglais sont en relations pacifiques avec le Nepâl. Le souverain actuel est mineur, et l'État est gouverné par un régent. Il y a un ministre anglais résident dans la capitale, Khatmandou.

L'objet de la politique anglaise est d'obtenir de même une situation privilégiée dans les petits États limitrophes de l'Inde, dans le Boutan, au nord-est; — dans la Birmanie et dans le Siam, à l'est; mais là elle commence à se trouver en conflit d'influence avec la France; — dans l'Afghanistan, au nord-ouest; mais l'Angleterre rencontre là une forte et opiniâtre rivalité, et l'émir de l'Afghanistan, Abdurrhaman, médite en ce moment sur la sauce à laquelle il préférera être mangé.

La Birmanie indépendante est séparée de la mer, à l'ouest, par la province anglaise qui porte le même nom et qui en est le démembrement (Birmanie britannique). Les Anglais tiennent l'embouchure du grand fleuve birman l'Iraouaddy. Aussi veillent-ils sur la Birmanie avec presque autant de jalousie que sur l'Afghanistan; car l'Indo-Chine française touche aujourd'hui à la Birmanie. La conclusion toute récente d'un traité de commerce entre la France et la Birmanie, qui accorde des faveurs spéciales à nos nationaux, a soulevé la défiance hostile de nos voisins (1). L'entrevue du 30 janvier 1885 entre le gouverneur de la Cochinchine et le roi de Siam, autre État « tampon » entre l'Inde anglaise et l'Indo-Chine française, n'était pas faite pour atténuer cette irritation. Mais l'Angleterre a en ce moment trop à faire à s'occuper de l'Afghanistan!

Cette région montagneuse, qui forme la frontière nord-ouest de l'Inde, n'a jamais été regardée comme faisant partie de l'Inde; mais les Anglais, en voulant la faire entrer dans leur « sphère d'influence », veulent en réalité la transformer en province extérieure en quelque sorte, en glacis de l'Inde. L'Afghanistan, dont la capitale est Caboul et dont la population est évaluée à 4 000 000 d'habitants, possède des défilés importants, notamment celui de Khaïber, par lequel l'Inde a été envahie à diverses époques (2). De là l'inquiétude des Anglais, aujourd'hui que le colosse russe projette son ombre sur l'Afghanistan; de là leur désir de mettre

(1) Sir Richard Temple, dans la *Contemporary Review* de mai 1885.

(2) Valeur de ce commerce pour 1882-83 : 2 233 000 £. (44 815 000 fr.)

(1) Le *Times* publie une correspondance de Hong-Kong, 16 décembre, dans laquelle on signale le traité conclu entre la France et la Birmanie :

« La cour de Mandalay, dit le correspondant anglais, ne se doute pas quel levier ce traité, actuellement anodin, sera pour la France quand les entreprises de cette dernière auront progressé dans l'Indo-Chine. »

Le *Times*, commentant cette lettre, s'exprime en ces termes :

« L'annexion ou la protection de la Birmanie ne peuvent être envisagées par la Grande-Bretagne qu'avec une extrême répugnance. Nous ne nourrissons aucun dessein hostile à l'indépendance de la Birmanie, *pourvu toutefois que Mandalay ne devienne pas le centre des intrigues d'une puissance européenne.*

« *En théorie*, la Birmanie est indépendante; mais, *dans la pratique*, son indépendance est limitée par certaines conventions.

« L'Angleterre, qui réclame la haute main sur la politique étrangère de l'Afghanistan, compte exercer le même droit sur celle de la Birmanie. Cet État *n'a pas le droit d'entrer dans des combinaisons qui ne peuvent être dirigées que contre l'Angleterre.* Dominant le cours supérieur de l'Iraouaddy, il lui est interdit de conclure des engagements qui menacent la sécurité des possessions du reste de ce fleuve. Il n'est pas certain que le roi Thibau se rende compte de sa position ni qu'il n'espère pas se gagner un allié contre la puissance dont il est le voisin et qu'il déteste. Ce serait là une tentative que nous ne pourrions pardonner. » — *Temps*, 5 février 1885.

La Chambre de commerce de Rangoon (chef-lieu de la Birmanie britannique) voudrait déjà voir annexer la Birmanie indépendante; dans une lettre récente à la Chambre de commerce de Londres elle disait :

« La Chambre de commerce de Rangoun désirerait, de plus, que l'on procédât à l'annexion de la Birmanie supérieure. Car, tant que le gouvernement de cette contrée dépendra des caprices d'un tyran, on ne pourra rien faire pour développer ses ressources naturelles, et ses marchés resteront fermés aux produits anglais. Il est clair, par les intrigues de la France dans la Birmanie supérieure, que d'autres puissances européennes se doutent de la richesse de cette contrée et désirent s'en assurer le commerce. » — *Temps* du 3 juillet 1885.

(2) Sur les invasions de l'Inde par l'Afghanistan, voy. Seeley, trad. franç., p. 333-346. M. Seeley en compte huit.

cette région sous leur influence directe et d'en faire une « marche » de l'Angleterre.

Cette crainte de la Russie n'est plus aujourd'hui une crainte vaine; les publicistes et les officiers russes discutent avec complaisance des plans de conquête de l'Inde, et la politique russe semble vouloir, sinon réaliser ces projets, au moins en faire peser la menace permanente sur l'Angleterre — pour en obtenir la rançon ailleurs. Par suite des progrès constants de la Russie dans l'Asie centrale, la distance a diminué presque chaque année entre les deux empires; et le développement des voies ferrées facilite tous les jours davantage à la Russie la mobilisation, le ravitaillement et l'offensive.

La Russie a successivement soumis toutes les tribus turcomanes et elle a tiré de nouvelles forces militaires de ses nouveaux sujets. Ce sont les descendants des hordes de Gengis-Khan et de Tamerlan. Si l'heure de la grande lutte arrive un jour, la puissance anglaise dans l'Inde dépendra de la fidélité et de ses troupes indigènes et des princes indigènes, vassaux ou alliés, qui ont leurs propres armées (1).

VI.

LES CASTES.

Nous disions que l'Inde n'est ni un État, ni une nation, ni une race, au sens européen de ces mots. On le verra encore par les divisions qu'entretiennent le régime des castes, la différence des religions, la variété des langues.

A côté de la division en tribus, qui a un caractère à la fois ethnographique et géographique, il y a la division en castes, qui tient toute la société hindoue dans ses mailles serrées. Elle a son origine dans l'orgueil d'une race supérieure et conquérante qui ne voulut pas mêler son sang à celui des races vaincues et sujettes. C'est là sans doute l'origine des castes de Brahmanes et de guerriers qui descendent, au moins d'une façon idéale, des premiers conquérants de l'Inde. C'était une aristocratie; et au-dessous d'elle et à son imitation, les différents rangs de la société, les différentes professions, devenant héréditaires, arrivèrent promptement à se transformer en castes. En même temps, à mesure que d'anciennes tribus se dissolvaient dans un milieu plus vaste et que s'effaçaient d'anciennes relations de parenté ethnographique, la communauté du commerce, de profession ou de rituel créait des liens nouveaux et plus étroits en place de la descendance ou de l'association politique : la population mixte de l'Inde a pu ainsi se reconstituer en castes (2).

(1) Voy. *l'Angleterre et la Russie dans l'Asie centrale,* dans la *Revue* du 21 mars 1885.

(2) Lyall, trad. franç., p. 379.

Les castes ainsi créées se maintinrent à la fois par l'esprit de corps inhérent à tout groupe une fois organisé, par la tradition et par le fait que la société hindoue, ainsi modelée par les siècles, ne comprenait plus et ne comprend pas aujourd'hui d'autre organisation sociale. Cette organisation est le trait le plus caractéristique de la vie hindoue.

« Les coins qui, pénétrant dans la masse générale du peuple hindou, y maintiennent la division, sont forgés et mis en œuvre par le système des castes. Les deux grands signes extérieurs et visibles de la confraternité de caste, le mariage et le partage de nourriture, sont les biens qui unissent ou isolent les groupes. Or la caste semble être le moule stéréotypé qui a, dans l'Inde, conservé les antiques préjugés du rang et de la religion, effacés ou détruits dans presque tous les pays d'une civilisation égale ou inférieure (1). »

On conserve sa caste en évitant de se souiller par le contact d'un élément étranger et par conséquent impur, dans l'union des sexes ou dans l'alimentation. Dans cette conception de la caste, ce n'est pas le mariage obligatoire à l'intérieur de la caste qui frappe le plus nos idées européennes; car, en remplaçant un mot par un autre, *castes* par *classes,* nous retrouvons cette règle, quoique atténuée, dans les usages de l'Europe. Ce sont plus encore les prescriptions relatives à la nourriture. C'est se souiller que manger avec un être d'une caste inférieure ou prendre une nourriture préparée par lui. De là vient qu'on trouve si souvent des hommes de la caste des brahmanes, la grande tribu lévitique de l'Inde, employés comme cuisiniers. En effet, comme ils appartiennent à la caste la plus élevée, tout le monde peut accepter de la nourriture préparée par eux. Nous nous en tenons à ces exemples; mais tous les détails de la vie, même ceux qui se rattachent aux fonctions les plus grossières, sont réglées par un rituel inflexible. Pour un Européen, ce sont des détails indifférents; pour un Hindou, ces détails sont intimement liés à la religion et ils en font partie.

A l'intérieur même de la caste, le mariage est interdit dans les limites immédiates du clan.

« Il faut se rappeler que dans toute société hindoue vraiment pure, la loi qui règle les degrés dans lesquels le mariage est interdit repose sur la théorie que, entre parents agnatiques (2), le *connubium* est impossible. Et, comme par une loi non moins universelle, aucun mariage légitime ne pouvait avoir lieu entre deux membres de castes ou tribus absolument différentes, nous voyons chaque membre de la société hindoue classé, par loi du mariage, comme appartenant d'abord à un groupe externe dans le sein duquel il *doit*

(1) Lyall, trad. franç., p. 9.

(2) Rappelons qu'on appelle « agnats » les collatéraux descendant *par mâles* d'une même souche masculine.

se marier, puis à un groupe interne de parenté agnatique dans laquelle il *ne* doit *pas* se marier (1). »

Ce ne sont pas seulement les régions élevées ou moyennes de la société qui se subdivisent ainsi. Cette classification par groupes cohérents et fortement soudés descend jusqu'au bas de l'échelle sociale, et les professions qui nous semblent le moins héréditaires, à juger d'après nos sociétés régulières, forment des tribus et des castes héréditaires, sans en exempter les voleurs (2).

La caste est une organisation sociale à laquelle l'Hindou ne peut se soustraire. « Car, il ne faut pas s'y méprendre, l'Hindou qui, pour avoir violé les règles de sa caste, se trouve rejeté au delà du cercle extérieur, est un homme complètement à la mer, sans aucune perspective d'atterrissage social. Il n'a plus ni nationalité, ni tribu, ni classe, ni caste, ni famille; son état est littéralement indéfinissable. La meilleure ressource pour une épave religieuse de ce genre, pour un expulsé qui ne veut pas se retrancher dans la « montagne aux brigands », est d'organiser une religion à lui et d'obtenir que d'autres s'y joignent (3)... Car les sectes religieuses donnent à leur tour naissance à des castes; la communauté de foi ou de culte forme le cercle extérieur qui enclôt graduellement une secte et l'empêche non seulement de se marier, mais encore de manger avec les gens du dehors, tandis qu'à l'intérieur de la circonférence, les cercles réguliers d'affinité s'établissent indépendamment les uns des autres, de même que les familles s'établissent et se développent dans l'enceinte d'une tribu en voie de croissance. Chaque corps de prosélytes conserve son identité, demeure une souche distincte et respecte les prohibitions fondamentales contre le mariage au sein d'un groupe uni par une filiation commune. » Comme on le voit, la caste est si bien devenue le moule naturel de la société hindoue, que tout nouveau groupement s'organise selon cette loi antique.

On a comparé les couches sociales aux couches de la géologie. A ce point de vue la principale différence entre l'Europe et l'Inde est qu'en Europe les couches de la société ou classes sont disposées *horizontalement :* celles d'en haut recouvrent et cachent celles d'en bas, et elles sont aisément perméables. Dans l'Inde, ces couches sont disposées *perpendiculairement,* de sorte que toutes arrivent à la surface et, se trouvant en pleine lumière, forment la marqueterie la plus bigarrée.

H. Gaidoz.

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) Lyall, trad. franç., p. 333.

(2) « Il existe, en outre, une tribu de voleurs de profession disséminés au large, et dont l'origine n'est évidemment autre qu'une association fondée pour l'exploitation habituelle du vol. » Lyall, trad. franç., p. 351.

(3) Lyall, trad. franç., p. 372.

LIVRES DE CLASSE

Oraisons funèbres de Bossuet. — Histoire de la civilisation (1)

Il ne s'agit ici que de livres de classe; mais on en fait de charmants depuis une douzaine d'années. Les écoliers d'aujourd'hui sont bien heureux : ils ne sont point exposés à la fâcheuse erreur de la « jeune guenon » de Florian. On leur sert les noix toutes cassées et même on leur épluche les amandes. Des hommes distingués ont bien voulu écrire pour eux des ouvrages pleins de choses et quelquefois originaux sous une forme modeste; et plusieurs ont su apporter, soit dans l'explication des textes classiques, soit dans l'exposition des sciences ou de l'histoire, tout le meilleur de leur esprit et de leur expérience.

Cela peut se dire en toute vérité de deux ouvrages récemment parus : la nouvelle édition des *Oraisons funèbres* de Bossuet, par M. Jacquinet, et l'*Histoire de la civilisation* par M. de Crozals. L'un s'adresse aux élèves de rhétorique, l'autre aux jeunes filles de quinze à dix-huit ans. Mais il n'est point nécessaire d'avoir l'innocence de celles-ci ni l'inexpérience de ceux-là pour tirer profit de ces livres excellents ni pour y trouver du plaisir.

I.

M. Jacquinet, qui a été un des maîtres les plus appréciés de l'École normale et qui a eu pour élèves Prévost-Paradol, Taine, About, Sarcey, me paraît être un remarquable épicurien de lettres. Car c'est bien lui qui a révélé à ses élèves Joubert et Stendhal à une époque où ces deux écrivains, surtout le second, n'avaient pas encore fait fortune; et cela ne l'empêche point d'être un des plus pieux entre les fidèles de Bossuet.

Vous savez qu'ils sont, comme cela, un certain nombre de bossuétistes qui passent une partie de leur vie à s'exciter sur le grand évêque. Certes on peut placer plus mal ses complaisances et je comprends mieux, à l'endroit d'un si puissant et si impeccable écrivain, cette espèce de culte de latrie que la malveillance un peu pincée du spirituel Paul Albert ou même de M. Renan. Rien n'est plus noble, rien ne fait un tout plus imposant ni plus harmonieux que le génie, l'œuvre et la vie de Bossuet. Le son que rend sa parole est peut-être unique par la plénitude et l'assurance; car, outre qu'il avait à un degré qui n'a pas été dépassé le don de l'expression, on sent qu'il est vraiment

(1) *Oraisons funèbres de Bossuet,* nouvelle édition par M. Jacquinet, chez Eug. Belin.

Histoire de la civilisation, par M. J. de Crozals, chez Delalain.

tout entier dans chacune de ses phrases : la force de son verbe est doublée par la sérénité absolue de sa pensée, par je ne sais quel air d'éternité qu'elle a partout. Sa foi est un élément toujours présent et comme une partie intégrante de la beauté de sa parole. Nul n'est plus naturellement ni plus complètement majestueux.

Je ne relèverai pas le reproche puéril qu'on lui a fait de n'être point un « penseur ». On peut constater, je crois, en lisant le *Discours sur l'histoire universelle, la Connaissance de Dieu* ou *les Élévations*, qu'il a pensé aussi vigoureusement qu'il se pouvait dans les limites de la foi traditionnelle : et prenez garde que la reconnaissance même de ces limites était encore chez lui une œuvre de sa pensée. Nous ne pensons plus comme lui, voilà tout. Ce qu'il y a d'irritant, c'est que ce prétentieux reproche lui est trop souvent adressé par des gens qui d'abord ne l'ont pas lu et qui ensuite, si Darwin ou Littré n'avaient pas écrit, seraient fort empêchés de « penser » quoi que ce soit.

Il est donc bien difficile de ne pas admirer un tel homme. Mais d'aller jusqu'à l'amour et jusqu'à la prédilection, cela reste un peu surprenant. Car on éprouve d'ordinaire ce sentiment pour des génies moins hauts, plus rapprochés de nous, plus mêlés, chez qui l'on sent plus de faiblesse, une humanité plus troublée. A vrai dire, je crois qu'il y a souvent dans cette tendresse spéciale pour Bossuet (après le premier mouvement de sympathie qu'il faut bien admettre) un peu de gageure, d'application et d'habitude. Silvestre de Sacy nous fait un aimable aveu. On sait qu'il était un des fervents de Bossuet : seulement il avait beau s'entraîner, il ne mordait qu'à demi à l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, qui, en effet, paraît un peu... longue. Mais, un jour, à force de s'y reprendre, il y mordit, ou, pour parler plus convenablement, il vit, il crut, il fut désabusé : « Cette oraison funèbre de la reine, qu'autrefois, Dieu me pardonne ! j'avais trouvée presque ennuyeuse, est un chef-d'œuvre de grâce et de pureté. » Ainsi, par un scrupule touchant, à force de vouloir trouver du plaisir dans cette lecture redoutable, il en trouva. Mais Dieu n'accorde la faveur de ces révélations qu'aux hommes de bonne volonté.

L'édition de M. Jacquinet rend cette bonne volonté facile. Le texte des *Oraisons funèbres* y est accompagné d'un commentaire perpétuel, grammatical et littéraire, qui est un modèle de clarté, de goût et de mesure. Tous ceux qui ont professé savent combien les commentaires de ce genre sont malaisés et comme il est difficile de se défendre, en expliquant un texte, des éclaircissements superflus et des admirations banales. M. Jacquinet a su éviter ces deux fautes : ses remarques sur la langue ne sont point pour lui un prétexte à un étalage d'érudition, et il a l'admiration lucide, exacte, ingénieuse. Il démêle avec une sagacité qui n'est jamais en défaut pourquoi et par où ces phrases sont belles, expressives, éloquentes. Nombre de journalistes et de romanciers apprendraient bien des choses rien qu'en lisant ces notes d'un vieux professeur et pressentiraient peut-être ce que c'est enfin que cet art d'écrire que M. Renan niait l'autre jour avec une si noire et si complète ingratitude.

M. Jacquinet a fait précéder les *Oraisons funèbres* d'une *Introduction* très substantielle où il nous montre, entre autres choses, que Bossuet a toujours été aussi sincère que le pouvaient permettre les conditions mêmes et les convenances du genre. « Voyez, je vous prie, ajoute M. Jacquinet, si dans notre France démocratique l'oraison funèbre, qui n'est pas du tout morte quoi qu'on dise (elle n'a fait que passer des temples dans les cimetières, en se laïcisant), est devenue plus libre, si elle se pique avec austérité de tout montrer, de tout dire, et s'astreint à des jugements où tout, le mal comme le bien, soit exactement compté. » M. Jacquinet n'a que trop raison sur ce point, et, quant au reste, bien qu'il lui arrive ensuite de rabattre quelque peu dans ses notes les personnages exaltés dans le texte, on trouvera qu'il a très suffisamment lavé Bossuet de l'accusation de flatterie et de complaisance.

Ce n'est pas tout : le soigneux éditeur nous donne une biographie très précise de chaque personnage et, en assez grande abondance, les passages de *Mémoires* ou de *Correspondances* qui nous peuvent éclairer sur son compte. Je remarque ici qu'avec une très innocente habileté M. Jacquinet, qui ne veut pas faire de peine à Bossuet, a un peu trop choisi, parmi les témoignages contemporains, ceux qui s'accordent le mieux avec le jugement de l'orateur et a tu pieusement les autres. — Enfin, pour dispenser décidément le lecteur de tout effort, le plan de chaque discours est scrupuleusement résumé à la fin du volume.

Voilà certes une édition modèle. Mais savez-vous l'effet le plus sûr de ce luxe intelligent d'explications et de commentaires ? On lit l'Introduction, on parcourt les notes, on effleure les notices, on a plaisir à retrouver là des pages aimables ou belles de Mme de Motteville, de Retz, de Mme de Sévigné, de Mme de la Fayette ou de Saint-Simon. Et puis... on oublie de lire les *Oraisons funèbres*, car ce n'est presque plus la peine, et d'ailleurs ce serait, par comparaison, une lecture bien austère. M. Jacquinet joue ce mauvais tour à Bossuet : il « l'illustre » si bien qu'il ne nous laisse plus le temps de le lire ; et l'on a peur aussi que le texte ne soit beaucoup moins agréable que les éclaircissements. Les élèves qui auront cette commode édition entre les mains n'y liront pas un mot de Bossuet. Ils se contenteront des « analyses résumées », les misérables ! Et, au fond, bien entre nous — sauf les morceaux connus (« Celui qui règne dans les cieux... Un homme s'est rencontré... O nuit désastreuse !... Restait cette redoutable infanterie... Venez, peuples... »), qui a jamais lu les *Oraisons funèbres?* Jules Favre autrefois, à ce qu'on

assure, et peut-être M. Nisard, et de nos jours M. Ferdinand Brunetière.

On a grand tort pourtant de ne pas les lire. Pourvu qu'on s'y applique un peu, on ne jouit pas seulement du charme impérieux de ce style qui, avec toute sa majesté, est si libre, si hardi, si savoureux, aussi savoureux vraiment que celui de Mme de Sévigné ou de Saint-Simon : grâce aux annotations et aux appendices de M. Jacquinet, qui rafraîchissent nos souvenirs et nous permettent de saisir toutes les intentions et de suppléer aux sous-entendus, on voit revivre les morts illustres sur qui cette grande parole est tombée, et l'on s'aperçoit que c'étaient des créatures de chair et de sang et que presque tous ont eu des figures expressives et originales et des destinées singulières.

Voici Henriette de France, une petite femme sèche et noire, une figure longue, une grande bouche et des yeux ardents; fanatique en religion, avec une foi absolue au droit des couronnes — une reine Frédérique (1) moins jeune, moins aimable et moins belle. Et quelle vie! Des années de lutte enragée et de douleurs sans nom : neuf jours de tempête pendant qu'elle va chercher des soldats à son mari; des chevauchées à la tête des troupes qu'elle ramène et des nuits sous la tente; une évasion au milieu des canonnades; un accouchement tragique entre deux alertes; la mère séparée de sa petite fille, ne sachant ce qu'elle est devenue; puis, en France, l'hospitalité maigre et humiliante, la pension mal payée par Mazarin; pas de bois en plein hiver pendant la Fronde; la veuve du roi décapité pleurant du matin au soir et, parmi ses larmes, prise de gaietés subites, par des retours inattendus du sang de Henri IV; et la dévotion finale, murée et profonde comme un tombeau, la mort anticipée dans le silence du couvent des Visitandines...

Et voici la fille, Henriette d'Angleterre : un berceau ballotté dans les hasards de la guerre civile, une enfance triste dans un intérieur froid, gêné et presque bourgeois de reine exilée. Elle sort de là parfaitement simple et bonne, et tous les contemporains, sans exception, vantent sa douceur. De grands yeux, une jolie figure irrégulière dont toute la séduction vient du rayonnement de l'esprit, et si charmante qu'on ne voit plus la taille déviée. La voilà amoureuse et aimée de Louis XIV, puis précipitée du haut de ses espérances, mariée à un homme qui n'aimait pas les femmes; romanesque et trompant son propre cœur dans de périlleuses coquetteries; d'ailleurs vive, intelligente, nullement guindée, amie des hommes de lettres, bonne enfant avec eux; adorable, adorée, triomphante (avec plus d'une blessure au cœur) jusqu'au verre de chicorée et à la « nuit effroyable »...

C'est maintenant une figure plus effacée, mais naïve et douloureuse : la reine Marie-Thérèse, une belle fille blonde et blanche, moutonnière et tendre sous un empois héréditaire d'orgueil royal. Enfant, elle regarde passer, en cachette, d'une fenêtre de l'Escurial, les cavaliers français tout enrubannés et les compare à un jardin qui marche. Elle aime Louis XIV comme une petite pensionnaire; elle souffre pendant vingt ans de ses infidélités comme une petite bourgeoise malheureuse en ménage : toujours blanche, toujours innocente et toujours amoureuse; reine et brebis.

Et, pour faire contraste, voici la Princesse palatine, échappée de son couvent, mariée par ambition, toujours endettée, fine, intrigante, allant de Mazarin à Condé et complotant avec Retz, manœuvrant à l'aise dans l'eau trouble de la Fronde; souverainement belle avec un sourire mystérieux; débauchée, libre penseuse : je ne sais quel air d'aventurière, de princesse ruinée, de grande dame bohème, de Fédora, de Slave énigmatique et perverse longtemps avant l'invention du type. Et tout y est, même, à la suite d'un songe (toutes ces femmes-là croient aux songes), la conversion soudaine et absolue de la vieille pécheresse qui n'a plus rien à attendre des hommes...

Et voici, en regard, une tête correcte de haut fonctionnaire : Michel Le Tellier, esprit lucide, appliqué, adroit et souple, ayant l'art de faire croire au roi que c'est le roi qui fait tout; intègre, mais établissant richement toute sa famille jusqu'aux petits cousins; froid, figé, impassible, mais pleurant de joie à son lit de mort parce que Dieu lui a laissé le temps de signer la révocation de l'Édit de Nantes...

Enfin voici venir le héros violent à tête d'aigle, le grand Condé. Avez-vous vu son buste au petit musée de la Renaissance? Un nez prodigieux, des yeux saillants, des joues creuses, une bouche tourmentée, vilaine, soulevée par les longues dents obliques; point de menton : en somme, un nez entre deux yeux étincelants. Le superbe chef de bande, en dépit de la littérature, même de la théologie dont on l'avait frotté! Grand capitaine à vingt ans, fou d'orgueil après ses quatre victoires, fou de colère après seize mois de prison, ivre de haine jusqu'au crime et à la trahison, il revient, lion maté par le renard Mazarin, s'effondrer aux pieds du roi le plus roi qu'on ait jamais vu. Et puis c'est fini, sauf l'éclair de Senef. On ne songe pas assez à ce qu'il y a eu de particulier et de douloureux dans cette destinée. Toute la gloire au commencement! puis une vie ennuyée d'homme de proie dans une société décidément organisée et réglée; une mélancolie de fauve enfermé dans une cage invisible, de vieil aigle attaché sur sa mangeoire, déplumé par places, la tête entre ses deux ailes remontées..., à ce point que le maître des cérémonies funèbres du grand siècle pourra louer la piété, la bonté et les vertus chrétiennes de ce dernier des barons féodaux.

Voilà ce qu'il faut se dire pour goûter vraiment les *Oraisons funèbres*, et voilà ce que le commentaire de

(1) Alphonse Daudet, *les Rois en exil*.

M. Jacquinet nous permet au moins d'imaginer. Et il faut aussi se représenter le lieu, le théâtre, la mise en scène : un de ces catafalques lourds et somptueux, comme nous en décrit Mme de Sévigné, avec d'innombrables cierges et de hauts lampadaires et des figures allégoriques dans le genre « pompeux »; les gentilshommes, les grandes dames en moire, velours et falbalas, en roides et opulentes toilettes ; tout l'appareil d'une cérémonie de cour et, sur les figures graves, un air de parade et de représentation. Voyez par là-dessus le Bossuet de Rigaud, front arrondi et dur comme un roc, bouche sévère, face ample et bien nourrie, tête rejetée en arrière; magnifique dans l'écroulement des draperies pesantes et des satins aux belles cassures (il ne traînait pas toutes ces étoffes en chaire, mais je le vois ainsi quand même) : Bossuet, gardien et captif volontaire d'un des plus puissants systèmes de dogmes religieux et sociaux qui aient jamais maintenu dans l'ordre une société humaine, et participant, dans toute son attitude, de la majesté des fictions dont il conservait le dépôt. Sur les cadavres « très illustres » enfouis sous cette pompe, il jette les paroles pompeuses qui disent leur néant; et cependant il leur refait une vie terrestre toute pleine de mérites et de vertus, car il le faut, car cela convient, car cela importe au bon ordre des choses humaines. Et tout, l'appareil éclatant des funérailles et les louanges convenues, tout contribue à rendre plus ironique cette majestueuse comédie de la mort où les paroles sonores, préparées d'avance, sur la vanité de toutes choses, ne sont qu'une suprême vanité.

Ainsi on peut passer un bon moment avec les *Oraisons funèbres* si on se contente de les feuilleter et de songer autour, car il faut bien avouer qu'elles sont peut-être moins intéressantes en elles-mêmes que par les spectacles et les images qu'elles évoquent. Quant à les lire d'un bout à l'autre, c'est une grosse affaire. Les figures si vivantes, si marquées, dont je parcourais tout à l'heure la série, s'effacent, s'atténuent, perdent presque tout leur relief par l'embellissement obligatoire de l'éloge officiel. Voulez-vous des portraits sincères? C'est dans les Mémoires et les correspondances qu'il faut les chercher. Restent les belles méditations sur l'universelle vanité, sur la mort, sur la grâce ; mais vous les retrouverez, et tout aussi belles, dans les *Sermons*. Aimez-vous enfin les considérations sur le gouvernement des affaires humaines par la Providence, sur Dieu visible dans l'histoire? Vous n'avez qu'à ouvrir le *Discours sur l'histoire universelle*. Et si peut-être ces enseignements paraissent avoir plus de force dans les *Oraisons funèbres*, étant tirés de cas particuliers et présents (et rien d'ailleurs n'est éloquent comme un cercueil), cet avantage n'est que trop balancé par l'artifice nécessaire de ces discours d'apparat. Si M. de Sacy, pour en jouir pleinement, avouait s'y reprendre à plusieurs fois, que dirons-nous, profanes? Je persiste à croire et qu'il y a dans l'œuvre de Bossuet des parties plus intéressantes que les *Oraisons funèbres*, et que la meilleure façon d'accommoder et de faire lire les *Oraisons funèbres* est celle de M. Jacquinet.

II.

L'oraison funèbre d'Henriette de France me serait, si je voulais, une transition facile au *Discours sur l'histoire universelle*, et le *Discours* me conduirait naturellement au second livre dont je veux parler : l'*Histoire de la civilisation*, par M. de Crozals.

Ce livre, écrit pour les jeunes filles, est en effet une histoire universelle, tout simplement. Tâche immense! car, si la partie un peu connue de l'histoire de l'humanité n'est rien, comparée à celle qu'on ne connaît pas, l'amas des faits transmis est pourtant énorme et décourageant. Il n'est pas aisé d'ordonner, de distribuer cette masse confuse. M. de Crozals y a réussi. Il a trouvé moyen de résumer dans des tableaux de dimensions restreintes les résultats essentiels de la grande enquête historique. Chacun des peuples qui, à la fois ou successivement, ont paru sur la vaste et changeante scène et y ont tenu un rôle important, est raconté dans ses origines, sa croissance, son déclin, et décrit dans ses mœurs, sa religion, ses institutions, son caractère. Tout cela dans un style simple, précis, qui s'élève ou s'échauffe et se colore à l'occasion.

Et M. de Crozals a su se garder d'un écueil. Les programmes officiels lui imposaient ce titre intimidant : *Histoire de la civilisation*. Il s'agissait donc d'exposer l'histoire de tous les peuples comme on écrit celle d'un seul. On pouvait être tenté de faire, dans un autre esprit, un peu de ce qu'a fait Bossuet rapportant tout à un fait unique (et surnaturel). On pouvait, ayant conçu la civilisation d'une certaine manière, subordonner toute la suite des événements à cette conception, négliger ce qui la contrarie, voir partout l'espèce de progrès que l'on cherche, supposer entre les différentes parties du grand drame des rapports, des influences, des réactions imaginaires.

M. de Crozals n'a indiqué que les plus évidentes de ces réactions. Il laisse l'impression d'ensemble se dégager d'elle-même, le drame universel se composer, s'éclaircir peu à peu dans notre pensée. Bien étrange et mystérieuse, à première vue, cette interminable tragédie aux millions d'acteurs! Quelle diversité entre les races! et comme il y a eu, comme il y a encore sur la terre des hommes différents de ce que nous sommes! Comme c'est loin de nous, l'Égyptien, l'Indou, l'Assyrien, le Carthaginois, même le Grec, le Romain et l'homme du moyen âge! Et quel sentiment on a de la fugacité, de la vanité, de la « muance » universelle! — Et quelle tristesse aussi, quelle pitié vous monte au cœur! Tant de malheureux qui ont tant souffert de la

faim, de la guerre, de la peste, du despotisme religieux et social ! — Et en même temps on se sent plein d'une reconnaissance infinie pour ces bons ancêtres qui ont tant travaillé, cherché, pensé, inventé, pour toutes les générations qui, ayant vécu avant nous, nous ont préparé par là une vie moins inclémente.

Car enfin, ce n'est point une illusion : il y a bien quelque progrès, n'est-ce pas? Il n'est pas possible que l'histoire de l'humanité soit une immense tragi-comédie inutile et dépourvue de sens. Même en se défendant de toute idée préconçue, théologique ou philosophique, même en s'en tenant aux seuls faits, il semble bien que l'on discerne, dans leurs séries fourmillantes et confuses, certaines directions presque constantes, des acheminements au bien-être, à la justice sociale, à la connaissance du monde. Et il n'est pas interdit de croire que les hommes sont, en général, plus heureux, meilleurs peut-être et moins ignorants qu'il y a dix, vingt, trente, quarante siècles.

Plus heureux, qui sait? Les Égyptiens, pendant leurs six mille ans de vie douce et plate, les Indous résignés et engourdis, les hommes de foi qui ont vécu au moyen âge (avant la guerre de Cent ans) ne paraissent pas si fort à plaindre. Et nous disons quelquefois que nous aurions bien voulu vivre à Athènes sous Périclès, à Rome sous les Antonins, ou encore à Paris au siècle dernier. Il est vrai que nous ne songeons alors qu'aux privilégiés de ces temps-là, Mais les autres? les humbles, les pauvres, les petits? Tout bien considéré, la distribution des biens terrestres est devenue un peu moins inégale, voilà ce qu'on peut dire.

Maintenant, l'humanité est-elle meilleure qu'il y a deux ou trois mille ans? On peut croire que le christianisme a apporté à l'homme une plus grande pitié de l'homme, un plus grand amour de ses frères, et que ce bienfait n'est pas encore perdu. Sans doute le moyen âge a été lamentable, et, si l'histoire de la civilisation s'arrêtait, en effet, avec ce premier volume de M. de Crozals, au IXe siècle, il serait bien malaisé de croire au progrès. C'est que le moyen âge est la grande époque de transition ; son rôle, ç'a été de mêler une humanité trop vieille et une humanité trop jeune, et c'est pourquoi il nous donne l'impression d'un retour en arrière. De même la température s'abaisse quand on jette de nouveaux matériaux dans une chaudière; mais la flamme du brasier n'en est pas moins ardente. En somme, ce qui est sorti du moyen âge et de la Renaissance, de l'antiquité et du christianisme combinés, c'est, comme j'ai tâché de l'expliquer ici même (1), un homme plus complet, dont l'âme s'était enrichie et approfondie. — L'humanité vaudrait donc mieux aujourd'hui que dans les temps anciens ? Mais beaucoup de philosophes disent que non; qu'il y a, si l'on veut, plus de mollesse de cœur, une pitié stérile pour les autres, qui n'est qu'une forme de la pitié pour soi-même; mais que le souci de l'autre monde a détaché les croyants de l'intérêt de la cité, et que, d'autre part, le goût de la vie collective s'en va et que l'égoïsme et l'individualisme rongent nos sociétés... Que faut-il croire?

Ce qui paraît sûr, c'est que l'humanité est devenue plus savante. Cela n'a rien d'étonnant, les expériences s'étant sans cesse accumulées. Mais en est-elle plus heureuse? C'est la question qui revient toujours, car c'est toujours vers le « mieux-être » que l'on tend, et on ne peut guère séparer l'idée de progrès de l'idée de bonheur. Or la science n'est pas gaie. Les recherches du laboratoire ou du cabinet peuvent passionner ceux qui s'y livrent; mais l'esprit scientifique est plutôt triste. Qu'y a-t-il de particulièrement réjouissant dans l'explication mécanique de l'univers, qui est le dernier mot des derniers savants? Combien plus agréables, les conceptions religieuses! Et comme il est plus doux encore de vivre dans le monde comme un enfant dans une féerie inexpliquée !

Et cependant il faut, encore une fois, qu'il y ait un progrès ; notre esprit, notre cœur exigent que l'univers marche vers un but. Les hommes mêmes qui se passent le plus aisément de croyance et à qui il suffit que le monde soit un spectacle se rencontrent sur ce point, quoique par un tour plus distingué, avec les simples et les ignorants. Vous vous rappelez ce que dit M. Renan dans ses *Dialogues philosophiques*, au chapitre des *Certitudes :*

« Autant je tiens pour indubitable qu'aucun caprice, aucune volonté particulière n'intervient dans le tissu des faits de l'univers, autant je regarde comme évident que le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse. Il y a quelque chose qui se développe par une nécessité intérieure, par un instinct inconscient, analogues au mouvement des plantes vers l'eau ou la lumière, à l'effort aveugle de l'embryon pour sortir de la matrice, au besoin intime qui préside aux métamorphoses de l'insecte. Le monde est en travail de quelque chose ; *omnis creatura ingemiscit et parturit*... On sent un immense *nisus* universel pour réaliser un dessein, remplir un moule vivant, produire une unité harmonique, une conscience. La conscience du tout paraît jusqu'ici bien obscure ; elle ne semble pas dépasser beaucoup celle de l'huître et du polypier ; mais elle existe. Le monde va vers ses fins avec un instinct sûr... Un plan supérieur s'impose à nous et nous entraîne », etc.

Une remarque qu'il est impossible de ne pas faire, c'est que les différentes races, d'un bout à l'autre du monde, sont allées se mêlant de plus en plus. A l'origine, chaque peuple vit à part, ne connaît guère que ses voisins immédiats, ignore le reste de l'univers. Peu à peu ils entrent en communication les uns avec les autres, presque toujours de façon violente. L'œuvre se fait par les conquêtes de Cyrus, les guerres médiques,

(1) *Revue* du 15 décembre 1883 : *Le néo-hellénisme.*

l'expédition d'Alexandre, les dix siècles de guerre romaine, les invasions barbares. Les Phéniciens, puis les Juifs multiplient les échanges entre les peuples, sont courtiers de marchandises et courtiers d'idées. Chaque fois, si je ne me trompe, après un temps plus ou moins long, une humanité supérieure sort de ces mélanges. Aujourd'hui ils s'opèrent surtout d'une manière pacifique. Ce sont les voyages et les inventions nouvelles, presse, vapeur, électricité, qui nous mettent en communication perpétuelle avec une notable partie du monde, tandis que les sciences historiques nous ouvrent le passé. De là naît en nous une conscience plus largement humaine : nous comprenons et nous aimons un plus grand nombre de choses. Est-ce le premier pas vers l'humanité une et fraternelle?...

Mais que faites-vous des Chinois figés dans leur plate civilisation? et que faites-vous des nègres? Que faites-vous de la race jaune, de la race noire et des neuf dixièmes de la race blanche? Il faut donc distinguer entre une humanité d'élite et la masse des hommes. Il est plus d'un pays où cette masse est sensiblement dans le même état depuis des milliers d'années : malheureuse, ignorante, résignée par habitude et nécessité, violente par accès. Il n'y a qu'une oligarchie qui soit devenue plus intelligente et plus savante. Le progrès, quel qu'il soit, ne s'accomplit donc que pour une portion relativement très petite de l'humanité. Et ce progrès même, on est passablement embarrassé de le saisir et de le définir. Un peu plus de bien-être matériel, un peu plus de justice sociale, un peu plus de science... Mais ce peu de bien-être, on s'y habitue, on n'en jouit plus guère. Les déshérités ne souffrent pas moins; car, s'ils ont moins de misère, ils ont aussi moins de résignation. Et la science est si courte, si incertaine, si impuissante à consoler!...

C'est l'honneur de M. de Crozals que son livre de classe soit assez bien fait pour apprendre aux jeunes filles l'essentiel sur l'histoire de la race humaine, et assez vivant pour induire les vieux sages en des songeries sans issue.

JULES LEMAÎTRE.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

M. Maria José de Pereda

Quand on a parlé de M. Perez Galdós, le nom qui vient le plus naturellement sous la plume est celui de M. Maria José Pereda. Ce n'est pas parce que le premier a été, dans une généreuse préface, l'introducteur du second auprès du public espagnol (1), c'est surtout parce que la nature a établi entre les deux excellents romanciers une certaine parité de genre. Que ceux de nos lecteurs qui sont familiers avec la littérature espagnole contemporaine ne se récrient pas! Nous ne prétendons pas que MM. Galdós et Pereda peignent les mêmes sujets, ni partagent les mêmes idées : l'un est libéral; l'autre est conservateur; l'un est le peintre des mœurs de l'Espagne et surtout de la Castille vieille; l'autre est celui des côtes maritimes et particulièrement de la province de Santander, son pays natal; l'un fait la guerre aux mensonges sociaux et aux hypocrisies religieuses; l'autre s'attache à montrer la beauté de la hiérarchie dans la famille et de la sincérité dans la religion. Leur but à tous deux est différent, ou du moins ils se partagent la tâche de peindre la société et la vérité sous toutes leurs faces; mais cette tâche, ils ont une manière commune de la remplir : tous deux, placés volontairement entre les deux écoles (qui, de même que bien d'autres, ne se seront combattues que pour se fondre ensemble), poursuivent l'objet des idéalistes par les procédés des réalistes; ils observent minutieusement les faits pour en tirer, non des images, mais des idées, non de simples peintures, mais des déductions morales : ils idéalisent la nature, la matière, la vie; ils sont donc de véritables artistes.

M. de Pereda n'est pas un jeune homme; mais il est jeune dans la carrière. Ses premiers débuts datent à peine de vingt ans. Très attaché à la vie de province, riche, et *Santanderino* jusqu'aux moelles, il n'a jamais voulu quitter son pays. Cette circonstance explique que sa réputation ne se soit pas plus rapidement et plus largement étendue : s'il eût vécu dans le milieu, plus vivant, de Madrid, *en la corte*, comme on dit en Espagne — ce qui ne se traduit point par : *à la cour*, mais par : *dans la capitale*, — il ne serait pas aujourd'hui membre correspondant de l'Académie espagnole, il en serait membre titulaire.

Une autre raison encore explique que M. de Pereda n'ait pas conquis tout de suite une renommée égale à son talent : sa santé est extraordinairement délicate; des sensations nerveuses bizarres l'obligent souvent à la retraite. Sa vie se passe toute en famille, tantôt sur le rivage de Santander, tantôt dans ses propriétés de Polanco, à l'ombre de ses oliviers. Être malade, solitaire, vivre en province, ce ne sont pas là des conditions matérielles de succès. Ajoutez à cela que M. de Pereda ne s'en met pas en peine et qu'il écrit surtout pour lui-même.

Et cependant telle est la puissance de la vertu créatrice, que M. de Pereda est aujourd'hui placé, avec Perez Galdós, au premier rang des romanciers de l'Espagne contemporaine. Or elle en possède beaucoup et de

(1) Voy. pour cette série la *Revue* des 7 mars, 4 avril, 11 avril et 9 mai 1885.

(1) Sur *M. Perez Galdós*, voy. la *Revue* du 9 mai 1885.

très remarquables. La terre qui a produit *Don Quichotte*, le roi des romans, n'est pas stérilisée; après de longs siècles de jachère, la voilà qui, fécondée de nouveau par des semences apportées du dehors, porte en ce genre de nouvelles moissons; et c'est dire beaucoup à l'honneur de M. de Pereda que de constater le rang qu'il occupe dans cette phalange d'écrivains distingués qui font fleurir le roman et le théâtre de l'autre côté des Pyrénées.

Ce rang appartient tellement à l'homme et à la qualité de son esprit, que M. de Pereda l'a conquis presque sans le secours de l'art. Il est né artiste en ce sens qu'il possède au plus haut degré le don de l'observation et celui de l'idéalisation; mais jamais les règles de la création littéraire n'ont occupé son esprit. Il ne s'inquiète ni de l'agencement de ses tableaux ni du groupement de ses personnages, encore moins de nouer et de dénouer un faisceau d'événements. Ce n'est pas lui qui aurait imaginé le roman de grande machine. Il prend tout simplement des êtres humains à leur berceau et il les conduit à travers la vie, comme le fait la Providence, en nous montrant leur développement logique et leurs transformations successives. On peut appeler cela du roman psychologique; mais c'est surtout du roman bien humain, de l'observation vraie et attachante.

I.

Le dernier roman que M. de Pereda a donné au public ne dément pas ces observations générales sur le caractère de son œuvre et de son talent. Évidemment *Sotileza* (1) a été écrit sans plan et au courant de la plume. Il n'y a là ni drame ni invention; il n'y a que des caractères; mais ces caractères sont admirablement observés et suivis. Il y en a de tous les types et qui se fondent tous dans l'harmonie de la mer et des mœurs maritimes. Celui de l'héroïne — Sotileza — est neuf, voilé, mystérieux; c'est une création forte et originale; celui d'Andrès est bien nature; et, quant aux deux vieillards — le pêcheur Mechelin et sa femme — et au curé de la paroisse, ils sont absolument adorables.

La scène s'ouvre dans une pauvre chambre où un humble prêtre en soutane rapetassée fait le catéchisme à une demi-douzaine d'enfants en guenilles. Le chapitre est intitulé *Crysalides* et c'est en effet à l'état de chrysalides que l'auteur prend ses personnages. Ces enfants « qui tous ensemble n'ont pas une chemise entière » sont des fils de pêcheurs; ils seront pêcheurs à leur tour, et ils développeront devant nous le tableau des misères et des grandeurs de la vie maritime.

La vie maritime, voilà l'idéal et l'amour de M. de Pereda. Comme il peint la mer! Comme il parle la langue de ces rudes marins! Comme il décrit ce phénomène, devenu indescriptible tant il a servi de thème aux romanciers et aux poètes, de l'ouragan et de la tempête! Comme il a le cœur ouvert aux souffrances de ces héros obscurs qui « n'auront pas même une tombe »! C'est dans la sympathie qu'il puise sa force et son talent « J'écris pour vous, dit-il, mes chers compatriotes santanderinos; je ne veux que vous pour juges; si j'obtiens vos suffrages, je fermerai l'oreille à la critique. Mais que ces suffrages ne s'expriment que par un mot : « Cela est vrai! » Oui, dites si ce ne sont pas là les mœurs, les usages, les vices, les vertus, le langage, la figure et l'âme de nos pauvres pêcheurs, leur humeur rude, sombre, mélancolique, le parfum de marée sain, vivifiant, qui se dégage de toutes leurs paroles, de tous leurs gestes, leur foi inébranlable, leur résignation sublime, et cette violence, cette grossièreté chez les femmes, que ne dépasse point la langue des cloaques visités par les écrivains naturalistes, et qui pourtant s'allient à de hautes règles de vertu. N'en êtes-vous pas témoins tous les jours? Dites si mes peintures sont vraies, et si ce ne sont point là ces échantillons précieux de l'humanité que le travail dur, la mort toujours présente, la pauvreté invincible, l'alimentation grossière, les plages sablonneuses, l'air salin et embaumé d'algues marines ont préservé à travers mille générations de toute corruption morale et physique? » Tel est à peu près le langage que M. de Pereda tient à ses compatriotes dans l'épître dédicatoire dont il a fait précéder son roman de *Sotileza*. Il n'y a, croit-il, que des habitants du bord de la mer qui puissent en cette occasion être de vrais appréciateurs. Nous éprouvons, nous, au contraire, que tout le monde peut saisir la vérité de ces portraits, même sans connaître les modèles.

La leçon de catéchisme finie, le vieux prêtre entre dans son alcôve, et, comme il a remarqué que le plus grand des enfants — un affreux polisson d'une laideur monstrueuse, fils d'une veuve ivrognesse — n'a point de culottes, ce qui offense à la fois la pudeur et fait gémir la charité, il retire sans bruit les siennes et les donne au jeune garçon comme si c'était une mise bas. « Tiens, porte cela à ta mère; elle te les arrangera à ta taille. » Et il pense en lui-même : « Mes bas et ma soutane suffiront à me couvrir ». Au même moment entre un enfant bien mis, d'une dizaine d'années. C'est Andrès, le fils du capitaine de la *Montañesa*, un beau navire de la marine marchande. Il tient par la main une petite pauvresse, plus jeune que lui de trois ou quatre ans. Les autres enfants la reconnaissent. En jouant sur le môle, ils l'ont presque noyée le matin. Le garçon hideux et dépourvu de culottes, Muergo, l'a repêchée, et l'enfant est restée à jouer sur le sable. C'est là qu'Andrès l'a trouvée. « Qu'est-ce que tu allais faire

(1) *Sotileza*, par J. M. de Pereda, C. de la Real Academia espanola. — Madrid, 1885. M. Tello, impresor de Sua Majestad.

sur le môle? demande le curé. — Père Apolinar, j'allais à Saint-Martin voir entrer dans le port le brigantin de mon père. — Comment? est-ce que c'est ton chemin? — C'est que je voulais prendre Cuco avec moi. — C'est-à-dire que tu voulais polissonner sur le môle! Enfin, venons au fait. Qu'est-ce que c'est que cette fillette? — Nous la connaissons! s'écrièrent en chœur tous les enfants; c'est une *callealtera* (une habitante de la rue Haute). » Ce seul mot nous donne la clef d'un des côtés de la vie des pêcheurs santanderinos. Être habitant de la rue Haute, être habitant de la rue Basse, c'est être Guelfe ou Gibelin, Capulet ou Montagu. Les deux quartiers ont chacun leur municipalité, leurs intérêts, leurs passions et surtout leur rivalité. « C'est une callealtera », répètent les gamins de la rue Basse avec une espèce de jalousie; « c'est une callealtera », affirme Andrès avec le sérieux et la solennité qui conviennent à un enfant de la bourgeoisie de la rue Haute. « Eh bien, oui, j'entends, c'est une callealtera; et après? — Mon père, répond Andrès, je l'ai trouvée qui mangeait, toute mouillée, un petit morceau de pain que les calfats lui avaient donné par charité. — Elle n'a point de mère, ajoute un autre des enfants. — Son père s'est noyé dans la dernière tempête, dit un troisième. — Elle a été recueillie par un parent appelé Mocejon, continue un quatrième. — Ta, ta, ta! exclame le curé; c'est la fille de Mulès, à ce que je vois, le malheureux qui a péri il y a trois ans. Je me souviens de l'avoir fait à cette époque entrer chez le pêcheur Mocejon. Est-ce qu'elle n'y est plus, par hasard? — Mon père, ils sont tous si méchants dans cette famille qu'ils la tuent de coups, qu'elle s'est sauvée, et qu'elle a passé la nuit dehors dans une barque, et qu'elle ne veut pas retourner à la maison. — Eh bien, qu'est-ce que tu veux que je fasse, Andresito? — Mon père, je lui ai dit : « Viens avec moi, et je te conduirai chez un señor qui arrangera tout » ; et elle a dit : « Allons! » et c'est pour cela que je l'amène. »

Cette scène enfantine est très jolie. Cet enfant qui vient en jeter un autre dans les bras de la charité; ce vieux prêtre qui, accablé de pauvreté lui-même, est regardé par eux comme un « señor qui arrange toutes choses », toutes ces faiblesses se concertant forment un touchant spectacle. Le bon curé va trouver la famille Mocejon et lui demande de reprendre l'enfant. Il tombe au milieu d'un nid de vipères, et, épouvanté plus encore que la petite fille, il se sauve avec horreur. De braves gens qui demeurent dans la même maison le tirent au passage par le pan de sa soutane. Pauvres pêcheurs aussi, et déjà vieux, ils n'ont point d'enfants. Ils demandent à adopter la petite fille, et c'est chez eux que Silda va grandir.

Le développement du caractère de cette petite Silda tient en éveil l'attention du lecteur d'un bout du livre à l'autre. Ses sourcils froncés, sa bouche sans sourire, son regard ferme, son mutisme obstiné lui donnent quelque chose de froid et de dur. Jamais un mot d'affection ou de reconnaissance ne sort de ses lèvres. Et cependant, à mesure qu'elle grandit, elle montre une exactitude dans l'accomplissement de ses moindres devoirs, une sagesse, un courage, un esprit de travail, de retraite et d'abnégation, de justice et de pardon, qui font l'admiration de tout le monde. Elle n'a pas une amie dans le quartier, et elle est l'amie de tous les honnêtes gens; elle n'a pas une caresse pour les vieillards ses protecteurs, et ils ne l'appellent que « l'enfant du bon Dieu »; elle n'a de sourires pour aucun homme et il y a bien des cœurs de jeunes pêcheurs qui battent pour elle. Les seuls mouvements de douceur qu'elle semble éprouver quelquefois sont pour le jeune monstre qui a failli la noyer dans son enfance. Muergo, lui aussi, est orphelin; il est pauvre, stupide, hideusement laid. Est-ce la pitié qui inspire Silda?

Mais Andrès, devenu un beau jeune homme, visite souvent l'humble toit sous lequel on a reçu sa protégée. Le fils du capitaine de la *Montañesa* est accueilli avec respect. Loin de lui la pensée de faire la cour à Silda! Andrès, jusqu'à présent, n'a aimé que la mer. Il trouve son bonheur dans ses douceurs et même dans ses caprices, comme un amant dans les caprices et les douceurs de sa maîtresse; son plaisir est de vivre dans la société des pêcheurs. A trois heures du matin, il est sur le rivage, prêt à partir avec eux; il rame et travaille comme un pauvre matelot; c'est le plus populaire des jeunes gens de la ville, le plus loyal et le plus vaillant.

Un jour, cette popularité lui vaut une confidence de la part d'un des soupirants de Silda. Le jeune pêcheur, simple et sans artifice, lui demande de parler pour lui. Il est trop timide pour le faire lui-même, car la fière Silda est redoutée comme une reine. A ce moment, Andrès éprouve un trouble inconnu. Cependant, sans trop savoir ce qu'il fait et ce qu'il fera, il se dirige vers l'humble et charitable demeure. Le vieux pêcheur Mechelin est à la pêche; sa femme, la brave Isidora, est à sa stalle du marché au poisson. Silda est seule; à cela nul inconvénient, car Andrès est honnête et la jeune fille aurait dix fois plus de courage qu'il ne lui en faudrait dans le cas contraire. Mais une voisine scélérate s'approche à pas de loup, voit la clef dans la serrure, enferme les deux jeunes gens et ameute le quartier. Au plus fort du vacarme elle lance la clef par-dessous la porte afin que les prisonniers, en ouvrant du dedans, laissent croire qu'ils s'étaient volontairement enfermés. Rien de palpitant comme cette scène de désespoir. « Je n'avais que mon honneur, s'écrie Silda, et je le perds! — Tu ne le perdras pas! répond Andrès; la faute, c'est-à-dire l'imprudence est à moi. Je n'aurais pas dû entrer quand j'ai vu que tu étais seule; je saurai réparer le mal que j'ai fait! » Un sourire amer contracte la bouche de Silda;

elle se dresse, hautaine, au milieu de ses larmes : « Sache bien ceci, Andrès : c'est que, s'il n'y avait dans le monde, pour mon honneur en péril, que le seul moyen de salut que tu m'offres, j'aimerais mieux le laisser périr! » Et elle ouvre la porte avec un grand courage, se jette au milieu de la foule, cherche la traîtresse qui l'avait enfermée, saute sur elle comme une hyène et proclame sa perfidie. L'accent de la vérité a sa puissance : tout le monde croit Silda, et Andrès se retire.

A quelques jours de là, une scène naturelle et charmante. On a levé « les marins du roi ». La presse maritime, cette conscription bien plus redoutable que l'autre et pourtant bien moins redoutée, a fait son office. Le jeune pêcheur qui prétend à la main de Silda va partir. Le vieux Mechelin succombe à la vieillesse, à la fatigue; il est là sur son lit de douleur; sa brave et bonne compagne est près de lui. Le Père Apolinar vient de lui apporter le viatique. Puis, après quelques moments donnés au recueillement religieux, on cause amicalement tous ensemble. « Miguel, dit le prêtre au vieillard, il y a une chose dont tu devrais t'occuper, c'est du mariage de cette chère enfant. Un jeune peut mourir; mais un vieux ne peut pas vivre, et il faudrait lui donner un appui. — Ah, Père Apolinar, c'est bien mon plus cher désir! Mais vous savez que Silda n'a pas voulu se prononcer. — Eh bien, il faut tâcher de savoir sa pensée; allons, Silda, viens ici, ma fille, et vous aussi, Isidora! » Silda s'approche, pâle et froide comme un marbre. « Voyons, mon enfant; Cleto te demande en mariage. Depuis plusieurs années il t'est tout dévoué. C'est un honnête garçon et qui n'a jamais aimé que toi. As-tu quelque projet en tête qui s'oppose à son désir? — Non, señor, répond Silda avec une superbe sérénité. — Cleto te déplaît-il? — Non, señor; il est tout ce qu'une pauvre fille comme moi peut demander. — Eh bien, mon enfant, que faut-il lui répondre? On dirait vraiment que tu ne tiens nul compte des inquiétudes de ces pauvres vieillards! » Silda garde un moment le silence; ses sourcils sont froncés; elle pense profondément. Puis tout à coup et comme prenant une résolution héroïque : « Croyez-vous que cela convienne à tout le monde? » demande-t-elle à ses parents d'adoption. — Oui, répondent-ils tous deux ensemble. — Eh bien, qu'il en soit ainsi! dit Silda d'un ton solennel. — Mais à condition que ce ne sera pas ton calvaire, mon enfant! s'écrient les deux vieillards.—Il n'y a point de croix qui pèse quand on a la bonne volonté de la porter! » Au même moment entre Cleto, déjà vêtu de l'uniforme des matelots de la marine royale, avec un petit paquet sous le bras. « Il ne me reste plus qu'un quart d'heure, Silda, et je l'emploie à venir te demander si tu me réponds oui ou non; sans réponse de ta part, on me tuera plutôt que de me faire partir. Et fais bien attention à ce que tu vas dire! Si c'est oui, rien ne me pèsera, rien ne me paraîtra difficile! Si c'est non, je ne reviendrai jamais! »

Il y avait dans l'attitude et dans la parole de Cleto un mélange imposant de rudesse, de simplicité et de grandeur. Silda répondit d'une voix sonore : « C'est un oui, Cleto, que je te donne, parce que tu le mérites. Tu le mérites plus que je ne mérite, moi, d'être tant aimée de toi. » Puis, portant ses mains à son beau cou, elle en détacha une médaille d'argent et, la lui présentant : « Prends, Cleto, et qu'elle t'aplanisse le chemin du retour! Si jamais un doute troublait ton sommeil, demande à celle dont cette médaille porte l'image si je suis femme à manquer à mes promesses. — Béni soit Dieu qui a pitié de moi! » dit Cleto en se signant avec la médaille et en versant de grosses larmes. Puis, comme le temps pressait et que la joie lui donnait des ailes, il courut du côté du port. « Attends! Attends! cria le bon curé. Attendez-moi tous là-bas! Je vais aller vous dire adieu sur le rivage! Il ne manquerait plus que cela que vous partiez sans bénédiction! »

Ce qui fait le mérite de cette scène, c'est que le lecteur y sent l'immensité du sacrifice qu'accomplit Silda avec une fermeté, une sérénité qui ne se démentiront jamais. Sans qu'un mot en ait été dit par aucun des personnages ni par l'auteur, tout lecteur clairvoyant a deviné que l'amour pour Andrès a grandi avec elle, mais qu'elle est trop fière pour accepter un mariage inégal, trop généreuse pour vouloir nuire à la prospérité de son protecteur. Elle s'immole en silence et nul ne le saura jamais sur la terre. Bien des gens même liront le roman de *Sotileza* sans le deviner, sans le comprendre.

Une donnée si simple ne peut servir de thème à un très gros volume que grâce à un talent extraordinaire d'analyse et de description. Tout est là chez M. de Pereda. C'est un de ces peintres flamands à qui suffit un très petit sujet pour faire une très grande œuvre. Il y a tant de vie et de naturel dans ses figures, tant de relief dans les détails de ses moindres peintures, que l'attention est sans cesse occupée, satisfaite. Toutefois toute qualité emporte avec elle son défaut. Celui de M. de Pereda est, nous l'avons dit, de composer sans plan; il en résulte que ses tableaux n'en ont pas non plus. De même qu'il ne noue pas les événements, il ne dispose pas ses figures de façon à produire des effets de perspective. Toutes sont au premier plan; et l'intérêt, comme l'attention du lecteur, s'éparpille. Cela produit une espèce de fatigue; et nous ne serions pas surpris que le lecteur ait quelquefois posé le livre quand il n'était pas véritablement un amateur patient de bonne et de fine peinture.

Mais pourquoi le roman porte-t-il le titre énigmatique de *Sotileza? Sotileza* en espagnol veut dire *subtilité, perspicacité;* dans la langue des pêcheurs de Santander, ce mot sert à désigner la partie la plus fine de la ligne de pêche, celle à laquelle est fixé l'hameçon. Or

il n'est pas une personne dans cette brave population maritime qui ne soit désignée par un sobriquet, et celui-là convenait à double titre à cette créature concentrée, clairvoyante, séduisante et fine. Voilà pourquoi le roman de Silda porte ce titre singulier : *Sotileza*.

Depuis l'année 1864, où il a donné ses *Escenas montañesas, Scènes montagnardes*, tirées aussi de cette belle province de Santander à laquelle la nature a donné pour cadre les montagnes des Asturies et celles de la Biscaye, M. de Pereda a écrit successivement : *Tipos y Paisajos*, — Types et Paysages; — *Becetos al temple*, — Esquisses à la détrempe; — *Tipos trashumantes*, — Types d'oiseaux de passage; — *Esbozos y Rasguños*, — Ébauches et Croquis; — *El Sabor de la Tierruca*, — le Parfum de la Terre natale; — *De tal Palo, tal Astilla*, — Tel Bois, telle Branche; — *Los Hombres de Pró*, — les Gens de bien; — *Don Gonzalo Gonzalès de la Gonzalera;* — *El Buey suelto*, — le Bœuf échappé; — *Pedro Sanchez;* — enfin *Sotileza*.

Ses titres, en général modestes, donnent plus qu'ils ne promettent. Les *Types d'oiseaux de passage* sont d'amusants portraits auxquels les baigneurs désœuvrés, élégants et nomades des rivages cantabriques ont servi de modèles. Rien de plus charmant et de plus amusant que ce petit volume. Il n'y a rien là qui surprenne l'attention : ni intrigue, ni nœud, ni événements d'aucune sorte; et cependant on est captivé. Chacun croit avoir connu les personnages, ou plutôt chacun les a réellement connus. Il en est du portrait, œuvre de la plume, comme du portrait, œuvre du pinceau. Ce n'est en apparence qu'une facile copie de la nature; en réalité, c'est un effort d'intelligence et presque de génie.

M. José Maria de Pereda n'a pas dépassé la cinquantaine. C'est l'âge de la maturité, la saison des moissons pour les écrivains. Dans *Pedro Sanchez* il a montré que « l'air salin de son pays » n'était pas le seul qu'il pût respirer, les mœurs des montagnes et des rivages de la mer, les seules qu'il sût peindre. Toutefois nous ne sommes point de ceux qui désirent faire émigrer M. de Pereda vers d'autres climats, le conduire dans d'autres champs d'observation que ceux où les hasards de la vie l'ont enfermé. Nous souhaitons, au contraire, qu'il continue d'enrichir la littérature d'invention contemporaine de mille idéalisations de la vieille race cantabre. Pas n'est besoin pour un romancier si versé dans les mystères de l'âme humaine d'élargir le domaine dans lequel il se meut. Un mètre carré de pré suffit aux études et aux délices d'un savant botaniste : il en est de même pour un savant psychologue.

LÉO QUESNEL.

LE CLIENT DE MAITRE MURIER

Nouvelle

Quand l'avoué Nasse, encore essoufflé par la course et rouge d'émotion, annonça au cercle de la Terrasse que Jean Loubin, l'assassin présumé de Saint-Agrève, avait choisi Me Marius Murier comme défenseur, ce fut un éclat de rire général.

— Nasse, ne vous moquez point de nous, fit le percepteur en déposant sur la table à jeu l'absinthe qu'il avalait par petites gorgées.

— Demandez plutôt au président : il vous confirmera la nouvelle.

Le président inclina la tête et dit :

— Nasse a raison, messieurs ; Jean Loubin sera défendu aux prochaines assises par Me Murier.

— Il y a encore de beaux jours pour la guillotine, insinua un confrère.

Pauvre Marius! Depuis l'enfance il se battait en désespéré contre l'opinion qu'avaient conçue de lui ses compatriotes.

Bon garçon, Murier, mais pas sérieux, disait-on. Au collège, quand un professeur se hasardait à lire une copie de l'élève Murier, après quelques lignes il la laissait retomber avec un haussement d'épaules et concluait : « Vous n'êtes pas sérieux, mon ami. »

L'infernale épithète ! elle se collait à la peau du malheureux avec une persistance rageuse; elle le poursuivait dans ses rêves; partout, à chaque détour de sa vie, il se heurtait contre elle. Quand il se fit inscrire au barreau de Carindal, sa ville natale, on sourit : qui serait assez fou pour remettre la défense de ses intérêts à cet avocat peu sérieux ? Lorsqu'il sentit le besoin de se marier, les jeunes filles se contentèrent de lui répondre : « Vous épouser, monsieur Marius? mais vous n'y songez pas ! Est-ce que vous vous croyez assez sérieux pour faire un mari ? »

Marius, resté garçon, s'était résigné philosophiquement à attendre la clientèle, qui ne vint pas; il vivait d'une existence calme, dans sa maison fleurie de glycine au printemps, sans rancune contre l'injustice de ses compatriotes, gai malgré lui, par une heureuse disposition de sa nature; chaque semaine, régulièrement, il montait au tribunal pour « écouter les autres » et applaudissait sans arrière-pensée aux assauts oratoires de ses confrères. Les bonnes gens de Carindal le regardaient passer, une énorme serviette sous le bras, le chapeau à la main et la redingote ouverte (ce diable d'homme avait toujours trop chaud).

La fortune, que chaque homme croise sur sa route au moins une fois en sa vie, venait enfin trouver Me Murier dans sa solitude. Son cœur battit joyeusement quand il apprit que Jean Loubin l'avait désigné comme défen-

seur : c'était cependant une rude tâche, pour ses débuts, que d'innocenter ce drôle dangereux. Un des voisins de l'accusé avait été trouvé, au coin d'un bois, le crâne troué par une balle; on avait vu Jean Loubin, qui devait de l'argent à la victime, s'enfuir après le crime, son fusil au dos, et, lorsqu'on l'arrêta, les gendarmes ne trouvèrent qu'une balle dans le canon de son arme. L'accusé, un montagnard farouche, une brute mal dégrossie, niait de toute sa force et jurait, en invoquant tous les saints du Paradis, qu'il braconnait, mais qu'il était incapable de tuer un homme.

Me Murier s'en fut à la prison. Il marchait très fier maintenant, emplissant la rue de l'importance de sa personne, saluant de haut, avec une dignité grave, les Carindalais ébahis. Un ami le rencontra.

— Où vas-tu si vite?

— Mille pardons, mon bon; je suis pressé; je grimpe là-haut pour m'entendre avec mon client, Jean Loubin.

Il sonna en maître ; par un guichet, le concierge le reconnut.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Murier?

— Il faut que je confère avec Jean Loubin, mon client; indiquez-moi sa cellule.

Mon client! Ces deux simples mots prenaient dans sa bouche des intonations de trompette.

Le prisonnier se leva quand il entendit une clef grincer dans la serrure. Il était petit, trapu, couvert du chapeau plat et serré dans la veste courte des paysans cévenols; de gros yeux gris brillaient sous son front trop bas; une barbe sale lui coulait du menton.

— Bonjour, mon ami, dit Murier en entrant.

— Bonjour, reprit l'homme avec une voix dure.

— Je suis l'avocat que vous avez fait demander.

— Ah!

L'accusé, poli tant qu'il avait cru voir un juge en le nouveau venu, se rassit, sans gêne, dès qu'il comprit qu'il n'avait rien à craindre de Me Murier.

L'accueil froid de son client glaça l'enthousiasme de Marius; il avait déposé sa serviette sur le bout du grabat à couverture brune; embarrassé, la bouche sèche, il regardait par la fenêtre grillagée. La prison de Carindal est perchée au haut de l'ancien château des Soubise; le Rhône roule au pied ses grandes eaux vertes; au fond de l'horizon se découpent les crêtes neigeuses des Alpes du Dauphiné.

— Voyons, mon ami, racontez-moi comment les choses se sont passées.

— Je vous dis que je ne sais pas, grogna l'homme, puisque je chassais.

Comme l'avocat insistait pour obtenir quelques détails, l'accusé s'emporta; un flot de paroles haineuses lui montait à la bouche : « Il n'avait rien fait; il était allé tirer un lapin, et on lui reprochait d'avoir tué Marqueyrol parce qu'il lui devait vingt pistoles; mais il savait bien qui l'avait désigné aux gendarmes : il lui tordrait le cou, quand on l'aurait relâché. »

Me Murier, effaré par cette bourrasque, s'efforçait de le calmer.

— Je vous dis que c'est Maudru qui m'a dénoncé, hurlait Jean Loubin. Je le tuerai, je le tuerai! Ah! la canaille!

Il trépignait, se mordait les poings, marchait dans son étroite cellule comme une bête en cage et dardait sur Marius des yeux furieux.

L'avocat n'en put rien tirer de plus ce jour-là; il redescendit, songeur, de la prison : bien que cet emportement sincère l'eût vaguement convaincu de l'innocence de son client, il y avait tout à craindre de cette nature bestiale. Pourrait-il jamais disculper Jean Loubin et faire croire à son innocence si, en plein tribunal, l'accusé, entraîné par la colère, laissait voir ainsi ses méchants instincts?

« Il faut à tout prix lui ouvrir l'esprit et lui redresser le caractère, pensa Marius; la besogne sera pénible; mais j'essayerai! » Il se passa la main sur le front avec un beau geste et sourit à je ne sais quelle pensée qui lui égayait le cœur.

A dater de ce jour, tous les matins, il se rendit à la prison; il s'enfermait pendant des heures avec son client et cherchait à l'apprivoiser. Le montagnard, plein de défiance, gardait un silence obstiné. Marius remarqua pourtant que dès qu'il lui parlait de choses étrangères au procès, l'autre s'amadouait et desserrait les dents, quitte à se renfrogner aussitôt que la question capitale revenait sur le tapis.

Il déploya donc tout son talent pour tirer de l'accusé, sans qu'il s'en aperçût, les confidences nécessaires; il noyait une interrogation précise dans un flot de paroles inutiles. L'homme s'y laissait prendre : accroupi sur son lit, il écoutait le bourdonnement sonore des récits de l'avocat qui s'en donnait à cœur joie, heureux d'avoir enfin trouvé un auditeur complaisant. Marius racontait tout ce qui lui venait à l'esprit; il faisait part à son client des petits cancans de Carindol et entretenait ce paysan de ses propres idées sur l'agriculture; car Marius avait des idées sur tout; puis, sans transition :

— Vous me disiez donc, mon ami, que, à l'heure où le crime fut commis, vous chassiez à trois kilomètres des Roches?

L'homme faisait une moue et répondait un « oui » brutal. A force de temps et de patience, Me Murier parvint à établir par des preuves solides l'innocence de Jean Loubin. Après deux mois de ces constantes relations, Marius ne pouvait plus se passer de son prisonnier; non pas qu'il gardât la moindre illusion sur la valeur morale de Jean Loubin : si celui-ci n'avait pas tué Marqueyrol, il n'en était pas moins très capable de le faire. Mais l'avocat s'était lié à lui par la force de l'habitude et par cette espèce d'amour que le créateur ressent d'ordinaire pour sa créature. N'était-ce pas lui qui avait débrouillé cette intelligence fruste et formé cette informe nature?

A la maison, Marius, pour préparer son plaidoyer, se plongeait dans d'interminables lectures. Il avait déterré au fond de sa bibliothèque des piles poussiéreuses de journaux judiciaires; il relisait avec acharnement les causes célèbres, les discussions des avocats illustres, la collection émouvante de la *Gazette des Tribunaux* et les volumes les plus indigestes de médecine légale. Il apprit là les mille et une façons de tuer son prochain : il n'était pas un crime, si atroce et si original qu'il fût, qui lui restât inconnu. Sa mémoire se chargeait de noms sanglants; son imagination surexcitée se complaisait aux roueries machiavéliques dont se servent les coupables pour dissimuler leurs crimes.

Une semaine avant les assises, un matin, en ouvrant à Marius la cellule où dormait son client, le guichetier indiqua du doigt à l'avocat la porte du cachot voisin :

— Il a un compagnon depuis hier : l'assassin de Saint-Félicien.

En quelques mots il raconta ce nouveau crime : l'homme avait attendu sur une route le boucher du village, qui allait à la foire le gousset garni; d'un coup de couteau il lui avait tranché la gorge; mais le sang l'avait inondé : un passant avait remarqué les taches rouges qui marbraient sa blouse et son pantalon et l'avait dénoncé à la gendarmerie.

Pendant que parlait le guichetier, un sourire errait sur les lèvres de Marius; il allait pouvoir raconter à Jean Loubin une histoire neuve et empoignante; mais, quand il sut la fin du drame, il eut un geste dédaigneux et dit :

— Cet homme est un maladroit; on ne tue pas avec un couteau.

A peine assis dans la cellule, il annonça au prisonnier que depuis la veille un compagnon de captivité lui était venu, et il lui conta toute l'aventure. Il se sentait pris par un vif désir de déployer devant son client les belles connaissances qu'il avait acquises en matière de crimes; il termina son récit par la phrase qu'il venait de dire au guichetier :

— Pas fort, le gaillard; on ne tue pas avec un couteau.

Jean Loubin releva la tête.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Parce que c'est trop salissant.

Le prisonnier le regarda niaisement; il comprenait mal.

— Trop salissant? interrogea-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire?

Alors Murier s'échauffa. Les phrases ronflantes de la *Gazette des Tribunaux* bourdonnaient dans sa tête. C'était clair, pourtant! Avec un couteau, il faut frapper de près; le sang jaillit, souille les vêtements de l'assassin et le désigne aux recherches de la justice; on peut aussi manquer de sang-froid, ne point enfoncer l'arme au bon endroit. Tenez, mon ami, les assassins me font pitié : ce sont tous des maladroits; ils se laissent prendre bêtement, incapables de prévoir toutes les conséquences de leur crime. C'est si facile, pourtant! Moi qui vous parle, je me chargerais de tuer dix personnes sans que la justice songe même à me soupçonner. Pas d'armes à feu : cela fait du bruit; pas de couteau: je vous ai expliqué pourquoi. Avez-vous à vous défaire d'un ennemi? Armez-vous d'un bon gourdin, solide, dur comme fer; surprenez l'homme chez lui; un coup sec sur la tête : il tombe; avec un deuxième coup vous l'achevez et le laissez étendu. Vous mettez le feu aux meubles; vous fermez la porte de l'habitation; la cabane flambe, les poutres s'effondrent, écrasent votre victime; on ne retrouve que son cadavre carbonisé, et vous assistez à son enterrement les habits secs, les mains nettes et la conscience calme!

Emporté par sa période, Me Murier gesticulait, levait les bras avec des gestes larges d'orateur, oublieux du lieu et de l'auditoire.

Jean Loubin s'était dressé peu à peu; il se rapprochait de Marius; maintenant il le touchait presque, les yeux élargis, les oreilles tendues, aspirant chacune de ses paroles.

— Et vous croyez qu'en s'y prenant comme ça, il n'y aurait pas moyen d'être découvert?

Marius frissonna : la voix de l'homme était blanche et froide; sous sa barbe sale, son visage apparaissait blafard.

— N'en croyez rien; j'ai dit cela en riant : la justice trouve toujours le coupable.

La bouche de Jean Loubin se plissa en une grimace incrédule.

Me Murier se promit d'être plus circonspect à l'avenir; cette satanée verve méridionale l'entraînait toujours trop loin. Des remords l'empêchèrent de dormir. Ils s'accrurent le lendemain, car son client l'accueillit avec cette phrase :

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez expliqué hier; avec un gourdin solide, l'homme est assommé sans pouvoir crier; c'est vraiment plus pratique qu'un fusil ou qu'un catalan.

Quelques jours plus tard, Jean Loubin fut acquitté, faute de preuves, après une brillante plaidoirie de Me Murier.

Quand le président eut prononcé le verdict d'acquittement, le prévenu se pencha vers Marius, lui serra les mains et, tout bas, lui murmura à l'oreille :

— Merci : je n'oublierai pas vos bons conseils.

Son succès rendit Me Murier à ses chères occupations. L'été venait; il se rendit plus fréquemment à sa campagne de Saint-Agrève : il s'y donna avec frénésie à la culture des champignons, qui croissent drus dans l'humidité de la montagne cévenole.

Par des procédés de lui seul connus, il obtenait des agarics monstrueux, des bolets d'un noir d'encre, des

amanites piquetés de dimensions colossales. Il restait pendant des heures incliné sur ses couches, imaginant mille procédés pour obtenir le développement de la morille grise ou de la chanterelle domestique. Quelquefois, en redescendant vers la ville, il apercevait de loin Jean Loubin qui braconnait et qui le saluait d'un coup de chapeau amical.

Un soir, au cercle, en parcourant la *Gazette de Carindal*, ses yeux s'arrêtèrent sur la colonne des nouvelles locales : un incendie terrible avait dévoré l'habitation d'un cultivateur de Saint-Agrève; on avait trouvé sous les décombres le cadavre calciné du malheureux; la tête ne formait plus qu'une masse sanglante; les poutres du toit, en s'abattant, l'avaient écrasée; on ne savait encore à quelles causes attribuer ce sinistre.

Me Marius Murier sentit un frisson lui courir le long de l'échine. Jean Loubin n'habitait-il pas Saint-Agrève? Cet incendie suivi de mort, ce cadavre carbonisé, cette tête broyée lui remettaient en mémoire l'étrange conversation qu'il avait tenue avec son client. Il revoyait sa pâleur, ses yeux fixes, son attention violente; il se rappelait ses dernières paroles, au tribunal : « Merci, je me souviendrai de vos bons conseils. »

Il se leva; un malaise étrange l'avait pris : il laissa tomber le journal et se promena à grands pas à travers le fumoir du cercle; l'avoué Nasse, qui avait ramassé la gazette, dit tout haut :

— Cet incendie de Saint-Agrève pourrait bien cacher un crime.

Un tremblement secoua Marius; il s'enfuit. Il passa une nuit affreuse, une nuit peuplée de cauchemars; il rêva que Jean Loubin, assis au pied de son lit, l'écoutait, le menton appuyé sur sa main, et lui souriait de ses yeux froids.

Le jour, en revenant, ne put calmer ses angoisses, et le mal fit de rapides progrès. Le sommeil l'avait abandonné; l'appétit le quitta à son tour; toute la littérature judiciaire dont il s'était si longtemps repu fermentait en lui et empoisonnait son esprit. Il s'enfermait chez lui, évitant le cercle, ses amis et leurs questions indiscrètes.

N'y pouvant plus tenir, il se décida à aller trouver Jean Loubin. Le braconnier avait disparu du pays depuis une huitaine de jours.

Sa langueur s'accrut : on le rencontrait quelquefois se traînant, appuyé sur une canne, le long des murs, en plein soleil. Sa promenade était toujours la même : il descendait le long du quai jusqu'au faubourg et rebroussait chemin dès qu'il arrivait à la hauteur de la gendarmerie.

Une après-midi qu'il revenait de faire son tour accoutumé, il entendit les grondements sourds d'une foule qui soulevait sur la route un nuage de poussière. Ces gens escortaient deux gendarmes dont les chevaux, blancs d'écume et luisants de sueur, semblaient fourbus et incapables de faire un pas de plus.

Les gendarmes mirent pied à terre; la foule les entoura; ils causaient, très fiers d'exciter si vivement l'intérêt. Marius les voyait de loin s'agiter, lever le poing vers le ciel avec des gestes menaçants : à un moment même, il crut qu'on le désignait à l'attention des curieux; plusieurs têtes se tournèrent vers lui; il se dissimula prudemment derrière un arbre.

Un gamin passa; il courait porter à la ville la grande nouvelle. Me Murier l'arrêta par le pan de sa veste.

— Dis donc, petit, qu'y a-t-il?

— C'est un autre incendie, dans la montagne, une ferme qui a brûlé avec les bestiaux et le fermier. Les gendarmes disent que c'est une vengeance : ils croient que c'est le même homme qui a dû mettre le feu aujourd'hui et l'autre jour; mais le coupable sera bientôt découvert, à ce qu'ils pensent.

Et l'enfant reprit sa course. Marius devint livide : ses dents claquaient d'effroi; une sueur glacée lui glissait le long des joues; le doute n'était plus possible : il s'était fait le complice d'un scélérat en lui aplanissant le chemin du crime.

Le lendemain matin, quand François, le vieux domestique de Marius, entra dans la chambre de son maître, il le trouva terriblement changé : ses cheveux avaient blanchi; il roulait des yeux hagards. Il sursauta en prenant une lettre, timbrée du cachet de Saint-Agrève, que le facteur venait d'apporter.

Comme l'heure du déjeuner approchait et qu'il n'entendait point bouger son maître, vers midi le domestique rentra dans la chambre de l'avocat. Celui-ci était étendu, à moitié vêtu, sur le parquet : dans ses doigts crispés, François trouva un bout de papier sur lequel une main lourde avait tracé, d'une grosse écriture, les mots suivants :

« Monsieur Murier,

« Votre procédé est meilleur que le mien : il m'a réussi; merci. »

En fermant la lettre, on avait, volontairement ou non, brouillé l'encre encore fraîche de la signature.

Marius n'était qu'évanoui; après une heure de soins, il revint à lui :

— La lettre, où est la lettre?

Telle fut sa première parole.

Il fut impossible de la retrouver; surpris de l'effet foudroyant que cette simple ligne avait produit sur son maître, François avait soigneusement caché le papier. Quelques jours plus tard, un voisin de campagne se présenta pour voir Marius. Ce voisin, qui s'était longtemps obstiné à cultiver les champignons par la méthode française, avait, sur les conseils de Me Murier, essayé du procédé anglais, plus simple et plus avantageux. Heureux des résultats obtenus, c'est lui qui avait écrit le billet en guise de remerciement.

GEORGE DAMPT.

NOTES ET IMPRESSIONS

Jamais, paraît-il, aucun des illustres voyageurs qui ont visité Venise, depuis Montaigne et le président de Brosses jusqu'à Mme Louise Colet née Revoil et M. Xavier Marmier, ne s'est arrêté dans la ville des doges pendant l'été; car nous ne trouvons dans leurs écrits, dans leurs relations de voyage, aucune trace de la vie vénitienne à cette époque de l'année. C'est George Sand qui a eu l'honneur de découvrir le printemps à Venise et de le saluer, on se souvient en quels termes, dans ses *Lettres d'un voyageur*. Avant elle, personne, ni peintres, ni poètes, n'avait remarqué qu'au souffle du printemps les pierres même verdissaient, que le pied des palais se couvrait d'une mousse vert tendre et que les gondoles coulaient entre deux tapis de cette belle verdure veloutée où le bruit de l'eau venait s'amortir avec l'écume du sillage. Et encore l'auteur de *Leone Léoni* ne nous parle pas des jardins de Venise, dont les voyageurs pressés, les troupeaux dociles de M. Cook ou de M. Lubin ne peuvent se faire une idée. Quand ils ont visité le palais Ducal et Saint-Marc, traversé le pont des Soupirs, arpenté dans toute sa longueur la *Piazza*, pris une glace ou un sorbet à l'orange à Florian ou chez Quadri, fait quelques emplettes dans la Merceria et visité le jardin public, le Lido et les fabriques de perles de Murano, quand enfin ils se sont fait nommer par leur gondolier les palais qui bordent le grand Canal jusqu'au Rialto, ils croient qu'ils ont bien vu Venise, qu'ils peuvent reprendre le train et se livrer aux mêmes exercices dans une autre ville.

Les jardins de Venise, petits la plupart, sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit généralement. En se promenant à pied ou en gondole dans les innombrables petites *calle* dont Venise est sillonnée, on est frappé, au contraire, de la vigueur de la végétation qui sort positivement des murs : ici, c'est un figuier dont les branches s'élancent au-dessus du second étage d'une maison et donnent une ombre épaisse aux promeneurs; là, un magnolia qui embaume tout un *campo*. Partout des treilles, des lauriers-roses, des jasmins qu'on aperçoit sur les terrasses, presqu'à tous les étages. A chaque coin de rue, des petites filles vous vendent des corbeilles de fraises, des bouquets magnifiques pour quelques sous. Excepté Florence, je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'Italie septentrionale une ville qui sente aussi bon. Et ces gondoles que vous rencontrez le matin, disparaissant sous les fruits et les fleurs qui arrivent de Mestre, de Fusine, et qu'elles portent au marché du Rialto, ont l'air de glisser sur l'eau.

Il faut croire que la société élégante vénitienne, dont Petro Longhi et Guardi nous ont laissé des séries de tableaux si complets, si amusants, une fois les grandes chaleurs arrivées, quittait ses palais du *Canalazzo* pour aller chercher un peu de fraîcheur sous les ombrages de ses villas, sur les bords de la Brenta, dans les environs de Padoue ou de Vicence. Casanova même, qui n'a rien de caché pour ses lecteurs, qui les mène de couvent en couvent danser, pendant le carnaval, avec les religieuses et tailler des banques de pharaon dans les casinos de la *Piazza*, qui les conduit jour et nuit dans sa gondole à Murano, à San Lazzaro, à Chioggia, ne nous raconte jamais qu'il ait été prendre un bain de mer au Lido ou aux établissements des Schiavoni. Peut-être les bains de mer n'étaient-ils pas encore à la mode ou entrés dans les usages à Venise pendant le XVIIIe siècle.

La Vénus de l'Adriatique est aujourd'hui la plage en vogue de l'Italie. On y vient de tous les côtés. On compte quelquefois trente, quarante mille baigneurs. Ce sont presque tous des Italiens venus de Milan, de Gênes, de toute la Lombardie, de Florence, de Bologne, de Rome. Pas d'Anglais, pas de Français, à l'exception de quelques peintres; pas de *forestiers*, comme on appelle ici les étrangers. Toute la bonne société italienne se donne rendez-vous à Venise pendant les beaux mois d'été. Elle se loge dans les nombreux hôtels qui occupent, sur le grand Canal, plusieurs des plus beaux palais. On se loge aussi très confortablement et à très bas prix dans les maisons meublées, et la plupart des familles ont une chambre ou deux à louer.

Vers la fin de mai, la mi-juin, dès que le dernier « voyageur circulaire » a bouclé sa valise et revêtu son cache-poussière pour remonter vers les lacs et gagner l'Engadine, les Vénitiens, se sentant enfin chez eux, redevenus maîtres de la place (avec ou sans calembour), commencent à se montrer dans les rues, dans les boutiques, sur la lagune, ou à revenir à Venise s'ils s'en sont absentés pendant l'hiver. Chacun procède à la toilette extérieure de son appartement, de sa maison, de son palais, depuis les marches de marbre de l'entrée jusqu'à la toiture, à l'*altana*. Grimpés à des échelles, sur les balcons, des ouvriers accrochent, tendent les stores de couleurs si riches, si chaudes. Vous apercevez, en train de coller des petits morceaux de papier sur les carreaux de leurs fenêtres, les personnes qui désirent louer des chambres, des appartements dans leur palais, pour la saison des bains. Les gondoliers particuliers passent l'inspection des gondoles de leurs maîtres : ont-elles besoin d'aller faire un petit tour dans les *squeri* ou peut-on soi-même procéder aux réparations insignifiantes? On astique le *ferramento*, on passe à l'eau de cuivre les petits chevaux marins, les dauphins, les harpes des *puzioli*, on bat les coussins, on visite soigneusement le drap de la *felze* pour voir si elle n'a pas besoin d'une reprise ou d'une remplaçante. Les pompons de soie noire sont renouvelés; la glace qui recouvre l'image du saint patron,

dévotement essuyée. On repeint aux couleurs de la maison les *pali* où l'on attache les gondoles à droite et à gauche de chaque palais. Au Lido, même activité, mêmes préparatifs. Les cabines de bain sortent des magasins où elles ont passé l'hiver; on retape le petit théâtre en plein air, qui « ira » encore cette saison.

Le séjour que la reine Marguerite fait chaque année à Venise a rendu cette ville le centre de toute l'aristocratie italienne. C'est le moment le plus brillant, le plus gai, le plus animé de Venise. Sans nos costumes modernes, les jours de régates, les soirs de sérénades sur le grand Canal, de musique sur la place Saint-Marc par une *banda militare* quelconque, on pourrait, grâce à cette foule grouillante de gondoles, de promeneurs, se croire revenu au temps de Cassaletto et de Guardi. On ne voit, on ne rencontre partout que des visages heureux, épanouis. Tout le monde a l'air d'être en vacances. On se demande qui peut bien travailler, vous faire votre pain, vous préparer votre dîner. Les glaces que vous allez prendre le soir sur la Place doivent se faire toutes seules.

Venise semble avoir été créée pour servir de bain de mer. Tout s'y baigne : maisons, palais, églises; et la population entière, avide de fraîcheur, a sans cesse les pieds dans l'eau. Ici, on se baigne pour se rafraîchir. En France, en Angleterre, on se trempe, on fait la mouillette dans l'eau froide pour pouvoir se réchauffer après par la réaction. Les pauvres vénitiens, la petite bourgeoisie, jeunes filles, jeunes garçons, enfants, passent leur temps à se baigner dans les petits canaux. Il est impossible de voir quelque chose de plus pittoresque que toutes ces portes qui s'ouvrent sur l'eau et qui laissent passer une famille entière prête à s'y jeter. La mère tient ses *bambini* au bout d'une corde ; les gamins s'élancent comme des grenouilles ; les *nonne*, qui ne se baignent plus, portent les chemises de leurs petits-enfants sous leurs bras, et le père surveille en nageant les mouvements des petits. Et quels cris, quels rires sans fin quand une gondole vient à passer près de tout ce jeune monde! Ils s'y précipitent, s'y accrochent comme nos gamins, nos patronnets derrière nos fiacres.

On se demande comment les peintres peuvent passer devant tous ces tableaux de la vie familière, tout faits, tout composés, sans avoir l'idée de s'y arrêter. Rien n'y manque cependant : le décor est admirable avec son fond de vieux palais de marbre, avec les coupoles des églises se reflétant sur l'azur des ondes — l'eau des canaux étant toujours pure après le coup de balai que lui a donné la marée, — la couleur unique et les premiers plans variés à l'infini. Mais tant que le monde sera monde et que les expositions de peinture succéderont aux expositions de peinture, les artistes ne manqueront jamais de nous envoyer, à l'huile, à l'eau, sur faïence, sur porcelaine, l'inévitable intérieur de Saint-Marc, l'éternelle vue de la *Piazzetta*, du grand Canal avec le Rialto dans le fond, ou Santa-Maria della Salute et la Douane; Venise au soleil levant, au soleil couchant, le matin, le soir, pendant le crépuscule et la nuit. Il faut en prendre notre parti.

Revenons aux bains de mer. Les gens plus civilisés vont se baigner dans de grands établissements analogues à ceux de la Seine et situés entre la Douane, San Giorgio et le palais Ducal. Mais le vrai bain de mer élégant est au Lido, cette longue et étroite dune qui sépare la lagune de l'Adriatique. Il y a là deux grands et beaux établissements avec restaurants, théâtre où l'on représente de petites féeries-ballets, cafés. La plage est magnifique. On y descend de sa cabine par de bons escaliers de bois. Comme sur les plages éminemment civilisées et distinguées, il y a le bain pour les hommes et le bain pour les femmes. On se baigne toute la journée — on n'est pas obligé d'aller chercher la mer au loin, — mais surtout de quatre à six heures du soir. Un service de bateaux à vapeur transporte, pour quelques sous, les baigneurs au Lido, en un quart d'heure. Il y a des départs de la Piazzetta pour les deux établissements toutes les quinze minutes, jusqu'à minuit.

Mais quel désert, ce Lido, les soirs de *grande seranata!* Le théâtre n'a qu'à coller une bande sur l'affiche du jour, pour prévenir le public qu'il fait *riposo*, et qu'à donner campo à ses mimes et à ses baladins, à Pierrot, à Polichinelle, à Trivelin, au Docteur bolonais et à Colombine.

On laisse tout pour la *grande seranata*. Les voleurs même oublieraient qu'ils ont des trésors à dévaliser pour suivre la barque d'où partent les chants depuis la première note jusqu'au dernier accord. C'est sur un grand plancher placé sur plusieurs barques et formant comme un petit palais de fleurs et de verres de couleur, traîné par les gondoliers de la municipalité, que se placent l'orchestre, les chœurs, les solistes. La *s ranata* part vers les neuf heures d'un bout du grand Canal, suivie de trois ou quatre cents gondoles illuminées, suivies elles-mêmes de tout ce que Venise compte de gondoles, de barques, d'embarcations. On s'arrête pendant chaque morceau. Les plus grands chanteurs, les *prime donne* les plus célèbres, de passage à Venise, ne rougissent pas de prendre part à ce concert en plein air. Quelle fête on leur fait! Ce ne sont qu'applaudissements frénétiques, qui partent de toutes les gondoles, des fenêtres de tous les palais, des *traghetti* où la foule est massée. On chante beaucoup de Verdi, du *Ballo*, de *la Forza del Destino*, cette splendide partition qu'un poème fastidieux a empêché de s'acclimater à Paris. Piano, orchestre, chœurs, rien n'y manque pour compléter un ensemble remarquable. Sur tout le parcours de la *seranata*, la population arrive en foule, partout où elle peut se placer. Tout le grand Canal est éclairé aux feux de Bengale.

Ces *grandes seranate* sont splendides, d'un aspect

féerique ; mais que les petites, les intimes, que l'on rencontre de temps en temps dans les petits canaux, entre neuf et dix heures du soir, ont plus de caractère et de couleur! Un piano placé sur une barque ou un violon forme tout l'orchestre. Cinq ou six chanteurs, artistes ou dilettantes, chantent alors pour leur plaisir. Je me souviens avoir entendu un soir chanter ainsi, près de San Rocco, la célèbre romance de Schumann : *J'ai pardonné*, par une voix de ténor splendide. Rien ne peut donner une idée de l'effet qu'elle a produit sur toutes les personnes assez heureuses pour se promener de ce côté ce soir-là. Il était tard, Venise commençait à s'endormir. Peu à peu on vit les fenêtres s'entr'ouvrir aux maisons les plus modestes comme aux palais les plus grandioses; les lumières couraient derrière les stores bleus qui se relevaient les uns après les autres, et tout le monde, qui en robe de chambre, qui en toilette de nuit, qui un châle jeté sur les épaules, se précipita à son balcon pour entendre la musique qui passait.

C'est uniquement aux régates qu'on peut retrouver, mais en plein jour, la même affluence, la même animation chez les Vénitiens. Depuis la fin du xve siècle, où Venise a renoncé à son luxe de chevaux, de carrousels, la *regatta* est devenue son Grand Prix, son Derby. On ne circule pas plus facilement ce jour-là du Rialto au Pont de Fer, espace dans lequel la régate est circonscrite, que dans l'avenue des Acacias ou aux abords de la gare du Nord, les jours de courses au Bois de Boulogne ou à Chantilly. La reine, toute la cour assiste à la fête nautique des balcons de Guggenheim, le grand marchand de curiosités qui occupe le palais Balbi. La Banque, la Cour d'appel, la municipalité, logées aussi dans les palais historiques, gothiques, byzantins ou Renaissance, chefs-d'œuvre de Sammicheli et de Sansovino, ont arboré les drapeaux italiens, les couleurs de la maison de Savoie. Tous les vieux palais Rezzonico, Pisani, Foscari, Mocenigo étalent à leurs fenêtres, à leurs balcons, leurs trésors de vieilles étoffes et de tapis d'Orient. On voit reparaître pour quelques heures la Venise somptueuse des doges avec ses gondoles primitives qui ont peut-être servi de modèles à Carpaccio, à Bellini et à Bonifazio, les gondoles de gala des ambassadeurs, des riches patriciens, en bois précieux, sculpté, doré, couvertes de peintures, qui, frappées par les décrets des *Proveditori*, ont été depuis le xviie siècle remisées dans les garde-meubles des palais. On est heureux de voir l'effet que produisent, sur le dos de beaux et jeunes Vénitiens, les vestes de brocart et de drap d'or des gondoliers, qu'on retrouve encore de temps en temps chez les marchands de bric-à-brac.

C'est à Venise que doit avoir lieu la prochaine exposition. Le goût sûr et artistique des Italiens en fait de fêtes nous permet d'espérer des merveilles et nous réserve, dit-on, des surprises extraordinaires. Pendant que nous reconstruirons la Bastille et donnerons peut-être aux visiteurs de l'Exposition de 1889 le spectacle de la fête de la Fédération au Champ de Mars, les Vénitiens, sous la direction de M. Molmenti, l'auteur de l'ouvrage si curieux sur *la Vie privée à Venise*, sauront nous reconstituer les grandes époques de leur glorieuse cité. Ils nous feront assister, sans doute, au mariage d'un doge avec l'Adriatique, aux tournois, aux carrousels, aux représentations mythologiques que la ville donnait pour fêter les rois, les princes, les ambassadeurs, les envoyés des papes, qui lui faisaient l'honneur de venir la visiter. On ne manquera pas de replacer dans leurs cadres primitifs quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'Académie. Quels tableaux vivants que la *Procession* de Gentile Bellini, défilant sur la place Saint-Marc, et sa *Découverte miraculeuse* d'un morceau de la vraie croix tombé dans le canal ! Il serait bien curieux aussi de reconstituer quelques épisodes de la vie de sainte Ursule de Carpaccio, et, du même peintre, les célèbres courtisanes du musée Correr, coiffées de leurs petits chapeaux de paille, faisant sécher au soleil, sur l'*altana* de leurs palais, leurs cheveux qu'elles sont occupées à teindre.

Il n'y a pas d'exposition universelle sans Blondin. Est-ce qu'il ne consentirait pas à nous donner une représentation de Casanova s'échappant des Plombs ? On le verrait, après les mille péripéties de sa fuite, descendre tranquillement l'escalier des Géants, avec son chapeau à point d'Espagne d'or et plumet blanc, et passer devant le concierge pétrifié du palais ducal. Un Anglais de bonne volonté consentirait certainement à accompagner le célèbre équilibriste et à personnifier le Père Balbi, avec qui il avait pris la fuite. Paganini n'est plus là pour nous faire entendre son diabolique *Carnaval;* Sivori est là pour le remplacer. La ville de Gênes, qui lui prête aux grands jours le violon du maître fantastique, lui permettrait, pour une fois, de l'emporter à Venise. Mais un violon serait-il suffisant pour être entendu par les masses qui se presseront à Venise pendant l'Exposition ? Il faudra que les Vénitiens demandent à Jules Schulhoff, qui a déjà transcrit cette mélodie avec les variations vertigineuses que vous savez, de l'orchestrer, d'ajouter des parties de chœurs, afin que Venise et la lagune entière puissent participer à cette résurrection de son air national.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Continuation de la lutte électorale. Discours de M. Clémenceau à Draguignan et à Toulon.

Conflit hispano-allemand. — La note espagnole, arrivée à Berlin le 14, se divise en deux parties : la première conte-

nant des excuses relativement à l'outrage fait à la légation allemande à Madrid; l'autre exposant d'une façon détaillée les droits de l'Espagne sur les Carolines. — M. de Freycinet a été pressenti par les cabinets anglais et italien sur la question de savoir si la France accepterait d'être l'arbitre du différend hispano-allemand.

Belgique. — Le 14, cérémonie de la distribution des récompenses pour l'exposition d'Anvers, présidée par le roi des Belges.

Tonkin. — Le général de Courcy a proclamé et installé un nouveau roi à Hué.

Nécrologie. — Mort de M. Posada Herrera, ancien ministre d'Espagne; — de Mgr Forcade, archevêque d'Aix; — de M. Joseph Beaume, peintre d'histoire; — de M. Georges d'Alaux, ancien rédacteur au *Journal des Débats;* — de M. Baudrimont, professeur à l'École de pharmacie, membre de l'Académie de médecine; — de M Pollio, consul à Almeira; — de M Pradet-Balade, député des Basses-Pyrénées.

Egger

Nous n'avons pu nous procurer que tardivement le texte du discours que M. Hlainly, doyen de la Faculté des lettres de Paris, a prononcé sur la tombe de M. Egger. Nous en extrayons ce qui suit :

Émile Egger a été, on peut le dire sans exagération aucune, professeur toute sa vie : né à Paris le 18 juillet 1813, il a commencé à enseigner à dix-huit ans, alors qu'il suivait encore son cours de philosophie ; il n'a consenti à se faire suppléer qu'une année avant sa mort. Coup sur coup bachelier en 1831, premier licencié en 1832, docteur en 1833, agrégé des classes supérieures en 1834, il professa d'abord à Saint-Louis, à Henri IV, à Charlemagne; puis il fut, en 1839, chargé à l'École normale de la conférence de grammaire, dont il devint maître titulaire en 1843, pour le rester jusqu'en 1860. Presque au même moment, le brillant concours de 1840, où il partagea avec Ozanam et Adolphe Berger le titre d'agrégé de la Faculté de Paris pour la littérature ancienne et moderne, lui ouvrait la Sorbonne; appelé la même année encore à y suppléer Boissonade, il succéda le 4 juillet 1855 au grand helléniste dans la chaire de littérature grecque, et, soit comme suppléant, soit comme titulaire, il y a enseigné sans une seule interruption jusqu'en 1884. Quarante-quatre années durant, chose inouïe dans nos annales, il ne s'est jamais lassé, jamais reposé; quarante-quatre générations successives d'auditeurs avides de s'instruire se sont groupées autour du maître éminent qui, dès son début dans la carrière, avait pris pour devise que « le professeur doit remplir dignement les devoirs de sa profession », et qui jusqu'au bout s'est acquitté de tous ses devoirs avec un zèle infatigable et une autorité croissante.

Je ne m'arrêterai pas à son activité dans les collèges et à l'École normale, bien qu'à celle-ci il ait eu l'honneur de continuer l'enseignement de la grammaire comparée inauguré par Eugène Burnouf, et qu'à Charlemagne déjà son influence sur ses élèves ait été assez grande pour que l'un d'entre eux raconte avec émotion que c'est son exemple qui lui a montré le chemin de la Sorbonne et de l'Institut; je n'insisterai pas davantage sur les conférences et les cours qu'il a faits en divers temps aux auditoires les plus différents, et où il se délassait de son enseignement officiel en professant la grammaire française aux jeunes filles réunies à la Sorbonne sous les auspices d'un ministre réformateur, ou en prenant part aux travaux de la Société des antiquaires de Normandie et de la Société archéologique de l'Orléanais : si sa curiosité multiple, son esprit vif et ouvert aux nouveautés ne lui permettaient pas de se renfermer exclusivement dans l'étude de l'antiquité, si le vieux français en particulier lui a inspiré un enthousiasme passionné qu'il tâchait de propager autour de lui, il n'en est pas moins certain que c'est son cours de la Faculté qui a été la grande préoccupation de sa vie de professeur, que c'est par la direction nouvelle qu'il a imprimée à l'enseignement des lettres grecques à la Sorbonne qu'il a acquis les titres les plus sérieux à la reconnaissance de l'Université. Lui-même a rappelé plus d'une fois, non sans orgueil, qu'il avait été le premier en France à prêcher l'alliance des études archéologiques avec les études littéraires et à introduire en Sorbonne l'épigraphie grecque; mais l'innovation pédagogique dont il se montrait à juste titre le plus fier, c'était l'union étroite qu'il avait établie entre l'enseignement de l'histoire littéraire et celui des langues anciennes, en divisant ses leçons en deux séries parallèles, destinées à se prêter un mutuel appui, où l'interprétation philologique des textes devait fournir comme les pièces justificatives à l'appui des idées générales. Dans les unes comme dans les autres, sa parole abondante et facile mettait en lumière, à côté de l'étendue et de la variété de son savoir, nombre de vues ingénieuses et de rapprochements curieux, et la précision de ses connaissances se montra plus étonnante que jamais lorsque la cécité le réduisit à ne plus user dans sa chaire que des ressources de sa merveilleuse mémoire.

Que M. Egger, par ses rares mérites de savant et de professeur, fût devenu avec le temps comme le représentant attitré de l'hellénisme français, qu'il ait siégé au Conseil supérieur de l'instruction publique, présidé l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, reçu la croix de commandeur de la Légion d'honneur, personne ici ne l'ignore. Ce que ne savent pas moins tous ceux qui l'ont approché, c'est qu'aux qualités de l'esprit il joignait celles du cœur Simple dans ses mœurs, il cachait une grande bonté sous des dehors qui ne paraissaient sévères qu'à ceux qui ne le connaissaient pas. Les candidats au baccalauréat qui craignaient de comparaître devant son tribunal ne se doutaient pas des trésors d'indulgence qu'il réservait même pour des inconnus; quant à ses élèves, je devrais dire ses disciples, objet constant de sa bienveillante sollicitude, ils lui rendaient en affection les conseils qu'il leur prodiguait et les services qu'ils n'avaient même pas besoin de lui demander. Dans le cercle de ses nombreux amis, on ne pouvait assez louer sa complaisance infinie, son inaltérable bonne humeur et son aimable causerie; sa famille l'adorait, et entre une compagne aussi dévouée que digne de le comprendre et même de l'aider dans ses travaux, des fils dont les succès réjouissaient son cœur, une fille dont le mari et les jeunes enfants aidaient à égayer les ténèbres qui avaient obscurci ses yeux, il vieillissait doucement, avec la sérénité du sage, quand, le 30 août dernier, un coup imprévu le foudroyait dans la plénitude de la santé et de l'intelligence.

Il avait eu, longtemps auparavant, le pressentiment d'une fin pareille. Voici en effet quelques lignes écrites par lui au mois de novembre 1856 et qu'on n'a lues qu'après sa mort : « J'ai le pressentiment d'une mort subite et prématurée... il m'afflige sans me troubler... ma vie est en ce moment si heureuse que je dois la quitter avec regret; la tâche d'ailleurs que j'ai à y remplir est loin d'être achevée et j'ai toujours tenu à la vie plus encore par ses devoirs que par ses plaisirs; mais je veux me défendre de toute faiblesse. Si je suis frappé subitement, que ma chère femme, que mes chers enfants, que tous mes amis sachent que l'âme du moins n'aura pas été surprise, qu'elle est depuis longtemps clair-

voyante et résignée. La Providence a ses secrets où je me confie sans murmure... La volonté du bien, une volonté constante, me fait espérer que Dieu me jugera avec indulgence et que, s'il reste ici-bas quelque souvenir de moi, ce sera pour tous les miens un titre acquis à l'estime des honnêtes gens. »

Il en sera ainsi, n'en doutons pas!

Rachel

Nous recevons d'un de nos abonnés la lettre suivante :

« Paris, 14 septembre.

« Monsieur le Directeur,

« Permettez à un vieillard qui fut dans sa jeunesse un admirateur passionné de la grande Rachel, de venir protester, au nom du plus simple bon sens, contre l'indignation qu'a excitée chez un collaborateur du *Voltaire* la publication des lettres de la grande tragédienne dans l'avant-dernier numéro de la *Revue bleue*. Invoquer les grands mots de patrie, de profanation, parce qu'on a mis au jour une correspondance qui prouve que, pendant quelques années, Rachel a demandé à Crémieux de lui faire les brouillons des lettres qu'elle était censée écrire, c'est tomber dans le travers du jour, qui ne sait rien voir dans de justes proportions.

« Rachel ne connaissait pas l'orthographe, elle écrivait à la bonne franquette et se rendait la justice de trouver son style trop incorrect pour répondre aux grands personnages que son génie attirait vers elle. En quoi sa gloire posthume s'en trouve-t-elle atteinte? En quoi sa renommée dramatique perd-elle à la publication de ces lettres qui sont, non pas d'une « lavandière », comme le prétend M. Magen, mais d'une jeune fille ignorante dont le style personnel est plein de naturel et de grâce et qui se défie d'elle-même? Rachel riait de cette petite supercherie et trouvait que les gens qui se délectaient en lisant ses lettres étaient « volés ». Le public, lui, s'amuse des chatteries avec lesquelles elle enguirlandait le bon M. Crémieux pour obtenir quelques réponses de plus. Voir une « profanation » dans la divulgation de cette piquante correspondance, c'est vraiment avoir l'esprit mal fait, et je ne pardonne cette boutade à M. Magen que si, collectionneur d'autographes, il possède quelques-unes des lettres qu'il a pu croire écrites par Rachel et s'il se trouve ainsi au nombre des pauvres gens « volés » dont se moquait si gentiment la grande tragédienne. »

Mouvement de la librairie.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

La *Géographie ancienne et historique de la Péninsule armoricaine*, par M. de La Monneraye, est une œuvre consciencieuse et bien supérieure aux travaux antérieurement publiés sur le même sujet, mais dont le plan général n'est pas exempt d'une certaine confusion. L'auteur y traite successivement de la valeur des renseignements transmis par Ptolémée, de l'application de ses latitudes aux points géographiques, des données empruntées à l'histoire et à l'archéologie, des établissements de garnisons romaines sur la côte bretonne, de la campagne de Jules César en Armorique, des révolutions du littoral et de l'état du pays après la conquête romaine. Ces divers sujets sont curieux et intéressants; mais ils forment plutôt une série de monographies isolées que les divers chapitres d'un ensemble bien coordonné. Ceci dit, il est juste de reconnaître que l'auteur a tiré utilement parti du petit nombre de textes fournis par les auteurs anciens en les contrôlant et en les complétant par les traditions locales, par les recherches topographiques et par l'étude attentive des monuments, des ruines de villes et des débris d'enceintes fortifiées que les siècles ont respectés jusqu'ici (Champion).

BEAUX-ARTS.

L'histoire des beaux-arts n'a tenu jusqu'ici qu'une place très secondaire dans les programmes de l'enseignement officiel, ce qui fait que la plupart des jeunes Français sont restés absolument étrangers à ces notions d'histoire artistique et archéologique qui devraient former le complément de toute éducation libérale. C'est en vue de remédier à cet état de choses que M. François Bournand vient de rédiger sous une forme sommaire, mais très suffisante pour donner un aperçu général et précis de toutes les questions, les leçons sur l'*Histoire des beaux-arts et des arts industriels* qu'il avait professées avec beaucoup de succès à l'Association polytechnique. Son travail a pour objet de retracer le tableau des différentes écoles artistiques, de mettre en relief les lois qui ont présidé à leur formation, leurs caractères distinctifs et leurs diverses formes. Il présente une incontestable utilité et il mettra les jeunes gens et le grand public, aussi bien que les ouvriers, en mesure de développer leur goût soit pour produire des œuvres artistiques, soit pour les apprécier, de distinguer les styles, de reconnaître les époques, de discerner le vrai du faux et de comparer le génie respectif des divers peuples. L'ouvrage de M. Bournand porte en effet sur l'antiquité et sur les temps modernes, sur les nations européennes et sur les peuples de l'extrême Orient, et il présente les manifestations de l'art sous toutes ses formes, depuis l'architecture, la peinture et la sculpture jusqu'à la mosaïque, l'orfèvrerie, la glyptique, les miniatures, les monnaies et les bronzes (Bernard).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

D'importantes publications sont actuellement sous presse : chez F. Alcan, le deuxième volume du *Recueil des instructions diplomatiques* publié par M. Geoffroy (de l'Institut) et qui est relatif à la *Suède*, et un *Inventaire analytique des correspondances des ambassadeurs* conservées au Dépôt des affaires étrangères, rédigé par M. Kaulek; — chez Plon-Nourrit, les *Papiers d'un émigré* par M. de Guilhermy et une *Histoire de l'Ordre des avocats* par M. Delachenal; — chez Dreyfous une traduction revue et remaniée de *l'Expédition de Stanley au Congo*; — chez Leroux, les *Traditions et réminiscences populaires de la Provence* par le docteur Bérenger-Féraud; — chez Cerf, un travail historique sur *la Première invasion prussienne en 1792*, d'après des documents inédits, par M. Alfred Chuquet, et une étude sur la *Comédie au moyen âge* par M. Petit de Julleville; — chez Durand, une *Histoire de la langue et de la littérature portugaise* par M. Arthur Loiseau.

Émile Raunié.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5790]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 13. (22e ANNÉE). — 26 SEPTEMBRE 1885.

HERSWEGILDE

Nouvelle

C'était un intérieur correct, méthodique et morose, que celui de Prosper Vielprat : chaque chose y était à sa place et il n'aurait pas fallu que Victoire, en époussetant les meubles, s'avisât de mettre à droite ce qui était à gauche ou de porter dans une pièce ce qui devait être dans une autre. Elle avait essuyé une scène si violente pour avoir, une fois, oublié son balai dans le cabinet de monsieur, qu'elle était toujours en garde contre le retour de pareilles énormités, et elle savait qu'il ne fallait, sous aucun prétexte, rien changer aux usages quotidiens.

Non que Prosper fût méchant, mais le moindre changement à ses habitudes le rendait malade. Il se levait à sept heures, se promenait de huit à neuf, était à son bureau de neuf à onze, déjeunait à onze heures et demie, retournait à son bureau de une heure à cinq, dînait à six heures et demie et se couchait à onze heures. Les jours fériés, il travaillait chez lui au lieu d'aller à son bureau, sans apporter aucune modification aux heures.

Aussi Victoire avait-elle tout de suite compris qu'il devait se passer quelque chose de grave quand son maître l'avait prévenue qu'il aurait deux personnes à déjeuner le 14 juillet : sa sœur cadette Félicie, et son frère Michel, de beaucoup le plus jeune des trois. Le 14 juillet avait été choisi parce qu'il fallait à la fois que ce fût un jour férié pour que Prosper eût sa journée libre, et un jour où il n'y eut pas de grand'messe pour que Félicie pût venir. Quant à Michel, il était malheureusement toujours libre.

Comme il s'agissait d'un déjeuner de famille, on n'avait pas besoin de faire de grands frais ; l'opération était cependant assez compliquée parce qu'elle comportait trois déjeuners différents. Il fallait deux œufs et une côtelette pour Prosper, qui n'aurait pas su manger autre chose le matin, du poisson pour Félicie qui faisait maigre, et de quoi manger pour Michel qui avait un appétit de loup. Mais Victoire était si contente qu'il arrivât quelque chose dans la maison qu'elle se serait mise en quatre pour bien faire.

Félicie arriva la première. C'était une vieille fille, bien qu'elle n'eût que trente-cinq ans, c'est-à-dire un âge où l'on peut encore être une jeune mère. Elle avait même l'air plus vieux que son frère, bien que celui-ci eût quarante ans sonnés, parce que, vivant dans une communauté quasi religieuse, elle avait adopté ce costume qui, sans cesser d'être laïque, produit une impression vaguement monastique. L'ascétisme de sa vie contribuait aussi à émacier sa figure un peu jaune, dans laquelle brillaient des yeux ardents. Elle parlait peu, préoccupée d'intérêts supérieurs, et, comme Prosper n'ouvrait la bouche que pour dire des choses utiles, la conversation aurait langui si Michel n'eût été de la réunion.

C'était un grand garçon, à l'air doux et timide ; n'ayant que vingt-cinq ans, il acceptait sans résistance l'ascendant de son frère et de sa sœur et n'aurait jamais voulu leur faire de la peine, ni à personne.

Prosper attendit le café : c'était le moment qu'il

s'était fixé pour entrer en matière; et alors, d'une voix grave, il commença :

— Tu sais, mon cher Michel, que nos parents nous ont laissé un bien modeste patrimoine; on ne fait pas fortune dans l'enseignement, où notre père a fourni une carrière honorable : c'est à peine s'il a pu vivre et nous élever. Il a laissé le souvenir d'une vie laborieuse qui n'a pas été sans honneur, et ses travaux sont encore cités avec éloge; mais il est mort en vrai savant, sans fortune. Après lui, il a fallu que notre mère vécût avec la plus étroite économie pour nous transmettre intacte la dot qu'elle avait reçue. Ce qui nous est revenu à chacun était donc peu de chose. Je me suis servi de ma part pour faire mon cautionnement; ta sœur a eu besoin de la sienne pour l'œuvre à laquelle elle s'est consacrée. Si tu m'en avais cru, tu aurais placé les quelques billets de mille francs qui t'ont été remis à ta majorité; mais tu as mieux aimé en disposer pour les besoins courants, sans souci de l'avenir, et j'ai lieu de croire que tu verras bientôt la fin de ce capital. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire?

— Il n'y a rien de changé, répondit Michel; je fais toujours de la musique.

— C'est très joli, de faire de la musique; il paraît même que tu as quelques dispositions et je ne t'en blâme pas, bien que ce soit fort incommode pour les autres... Mais enfin il y a des gens qui aiment à en entendre... Que tu fasses de la musique pour te distraire et pour te rendre agréable en société, je n'y fais pas d'objection; il y a beaucoup de manières d'employer plus mal son temps; mais ce qui m'inquiète, ce n'est pas la façon dont tu peux occuper tes loisirs : je voudrais savoir comment tu comptes t'y prendre pour gagner de l'argent.

— Mais je crois, répondit Michel déjà un peu embarrassé, qu'il n'est pas impossible de trouver quelques ressources dans l'exercice de l'art musical.

— Je ne connais, dit Félicie qui crut le moment venu d'exprimer son sentiment, qu'une seule manière de gagner un peu d'argent en faisant de la musique : c'est d'être organiste dans une paroisse. Mais il y a bien rarement des vacances d'emploi et j'ai entendu dire que c'est très demandé.

— Il y a peut-être autre chose.

— Je ne suppose pas que tu puisses jamais avoir l'idée de jouer dans un théâtre. Autant vaudrait aller chanter dans les cours!

— Et puis, reprit Prosper, tu m'avoueras que ce n'est pas une profession. Je veux bien faire une exception pour les organistes; mais, quand on est d'une famille convenable, quand on a reçu une certaine éducation, on ne gagne pas sa vie à racler des cordes ou à souffler dans du cuivre.

— Vous ne pensez qu'à l'exécution; mais je compte sur mon opéra.

— Ton opéra? s'écria Félicie stupéfaite; quel opéra?

— *Herswegilde;* un opéra en cinq actes.

— En cinq actes! murmura Prosper abasourdi.

Il y eut un moment de silence pendant lequel chacun resta plongé dans un abîme de réflexions. Ce fut Prosper qui reprit le premier ses sens.

— Tu fais un opéra! dit-il enfin; un opéra en cinq actes! Et c'est là-dessus que tu comptes pour vivre? Or ça, mon pauvre ami, est-ce que tu es fou?

— Pourquoi? demanda Michel dans toute la candeur de son âme. Il y a des gens qui ont fait des opéras qu'on joue et qui rapportent de l'argent. Mon opéra n'est déjà pas si mauvais. J'ai notamment un duo et un quatuor qui me paraissent tout à fait réussis et il y a deux chœurs qui seront du plus grand effet.

— Tu n'y penses pas! dit Félicie. Pour faire représenter un opéra, il faut vivre dans les coulisses, avec des chanteurs et des actrices, avec des ballerines peut-être. C'est une perdition!

— Oh! nous n'en sommes pas là, dit Prosper. Parlons sérieusement. Tu veux faire un opéra; soit. Je ne te contrarierai pas là-dessus. Je t'accorderai même, si tu veux, que ton opéra sera représenté; mais tu reconnaîtras bien que ce ne sera pas avant vingt-cinq ou trente ans. Et d'ici là?...

— D'abord, mon opéra sera terminé l'année prochaine, et, s'il est reçu, il ne faudrait guère plus de six mois pour le monter. Il est vrai que cela fait encore plus d'un an à attendre, et, comme je suis déjà très gêné, j'avais compté que vous me feriez une avance d'argent...

— C'est une combinaison à laquelle il faut renoncer, répondit Prosper d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Nous ne t'avancerons certainement rien sur une hypothèque aussi chanceuse.

— Comment as-tu pu croire, ajouta Félicie, que nous consentirions jamais à te seconder dans un projet où il s'agit de compromettre le salut de ton âme?

Michel essaya encore d'expliquer qu'en s'adonnant au grand art il n'avait aucunement l'intention de rechercher les plaisirs malsains de la vie de théâtre : Félicie avait sur tout ce qui touche aux diverses manifestations de l'art des idées d'autant plus arrêtées qu'elle ne les avait jamais approfondies. Un théâtre ne lui apparaissait que sous la forme de tréteaux et de planches; elle confondait tous les arts dans l'impression générale d'une vie de désordre, et, grâce à l'ignorance où elle s'était maintenue du monde contemporain, elle n'imaginait pas qu'un comédien pût être père de famille, qu'un peintre fût jamais propriétaire, ni qu'un musicien différât beaucoup d'un vagabond.

Le malheureux jeune homme ne réussit pas davantage à convaincre son frère que la représentation d'un opéra fût une chose pratique. L'exemple de quelques compositeurs qui avaient fait jouer leurs œuvres apparaissait à Prosper comme un simple caprice de la

destinée, une de ces anomalies qu'on rencontre quelquefois parce que tout arrive, mais la dernière des conjectures sur lesquelles on puisse asseoir un projet d'avenir. Et ce fut très nettement qu'il posa ses conditions.

— Je ne suis pas un frère dénaturé et je ne refuserais pas de faire les sacrifices qu'il faudrait pour te mettre à même de gagner ta vie, si tu avais en vue une entreprise plausible ; mais tu n'as pas à espérer que je te vienne en aide pour continuer une vie de paresse à la poursuite d'un résultat chimérique. Je pourrai, si tu le veux, te faire entrer comme surnuméraire dans mon administration, et pendant ton surnumérariat je pourvoirai à tes besoins. Si tu refuses mon offre, comme tu en es libre, je n'ai plus à m'occuper de toi. Tu te tireras d'affaire sans que j'aie rien à y voir.

— J'y penserai, répondit Michel.

C'était par déférence pour son frère et sa sœur, pour ne pas les heurter de front, qu'il ne repoussait pas de prime abord l'idée de se laisser enrôler dans les cadres d'une administration; au fond, il ne renonçait pas à l'espoir de finir bientôt son opéra, de le faire accepter sinon sur la première scène lyrique de Paris, au moins sur la seconde, et même d'obtenir du premier coup un de ces succès qui mettent un compositeur hors de pair et lui ouvrent d'embiée les portes de la fortune et de la gloire.

Quand il fut parti, Prosper et Félicie se regardèrent d'un air consterné. Ils avaient compris que la résolution de Michel était prise, et c'était pour eux l'effondrement de toutes leurs espérances. Bien qu'il y eût entre le frère et la sœur de grandes différences de vie et de caractère, il y avait un point sur lequel ils avaient toujours été d'accord : c'était l'obligation de ne pas déchoir.

Ils étaient d'une famille bourgeoise et, à cela près que Prosper se contentait de garder ses positions tandis que Félicie avait une tendance à s'élever, ils étaient du même avis sur la nécessité de rester des bourgeois. Ils n'y voyaient pas seulement une question de devoir : c'était pour eux le point d'honneur.

Prosper n'avait pour vivre que les appointements de sa place et les intérêts de son cautionnement : il avait eu beaucoup de peine à réduire sa dépense au chiffre de ses ressources sans rien sacrifier des apparences de la vie ; mais il y était arrivé à force d'ordre, d'économie et de sagacité. Il habitait dans la rue Saint-Honoré un appartement bien tenu dans une maison d'aspect sérieux ; il était toujours vêtu irréprochablement, sans recherche, mais de façon à pouvoir se présenter partout sans que sa mise fût remarquée. Il acceptait très peu d'invitations; mais à l'occasion il rendait les politesses qu'il avait reçues, et il ne devait pas un sou. Bien que sa table fût extrêmement frugale, elle était avouable. Quand un visiteur survenait à l'heure du déjeuner ou du dîner, on ne craignait pas de le faire entrer dans la salle à manger et de le laisser assister au repas, dont la simplicité pouvait paraître volontaire. En somme, la dignité de la vie était sauve; mais, pour arriver à ce résultat, il avait fallu sacrifier tout le reste. Jamais de voyages, de spectacles, ni d'autres plaisirs coûteux. Pas de café, de liqueurs ni de tabac. Aucune fantaisie en matière de meubles, de livres ou de tableaux. A plus forte raison ne s'était-il pas marié. Une femme riche n'aurait eu aucun motif pour l'épouser; une femme sans fortune ou n'ayant que la dot à laquelle il aurait pu prétendre eût été une charge écrasante. Pour élever les enfants, il aurait fallu faire des économies sur le train de maison, c'est-à-dire refluer vers la banlieue, s'empiler dans un logement, se servir soi-même, le mari descendant à la cave, la femme allant au marché et faisant le blanchissage, en un mot se déclasser, devenir de petites gens. Prosper avait tout sacrifié pour éviter cette déchéance.

Félicie s'était trouvée dans une situation encore plus difficile, puisqu'elle n'avait pas de place ; et, personne ne l'ayant jamais demandée en mariage, elle n'avait pas eu à délibérer sur ce que tel ou tel parti aurait d'acceptable. Elle aurait pu, à la rigueur, vivre avec son frère; mais elle avait tenu à lui laisser et à garder pour elle une entière liberté d'action, et elle avait consacré aux pauvres et aux infirmes une existence que ne réclamaient ni la famille ni l'amitié. Dans l'exercice des pratiques de piété qu'elle avait suivies dès son enfance et qu'elle avait continuées au delà de l'âge où on les abandonne le plus souvent pour d'autres soins, elle avait noué avec quelques prêtres et de vieilles dames des relations qui avaient fini par devenir le fond de son existence. Assidue à toutes les bonnes œuvres, toujours prête à payer de sa personne quand il y avait un malheureux à recueillir, un malade à soigner, un prisonnier à consoler, un enfant à instruire, elle s'était peu à peu rendue si utile dans diverses sociétés de patronage ou de bienfaisance qu'on s'était habitué à compter sur elle, à la charger de quelques missions au dehors ou d'une certaine surveillance à l'intérieur. Puis on se l'était disputée, et finalement l'Asile des jeunes incurables de Montrouge, où elle allait le plus souvent, avait obtenu qu'elle voulût bien y coucher. Elle y vivait de l'ordinaire de la maison, ne dépensait presque rien et distribuait en aumônes à peu près la totalité de son maigre revenu. Mais elle était restée de son monde; elle ne fréquentait, en dehors des pauvres, que des gens d'un esprit cultivé et se trouvait même en contact journalier avec des personnes charitables qui, par leur naissance ou leur fortune, étaient placées bien au-dessus d'elle, mais l'honoraient de leur confiance, voire de leur amitié.

Et lorsque Prosper et Félicie avaient déployé tant de laborieuse industrie, tant d'opiniâtre patience pour rester en possession de l'honorabilité qui s'attache à une vie bourgeoise, pour conserver intacte la situation

sociale qu'ils avaient reçue de leurs parents, ils allaient voir échapper le fruit de tant d'efforts. Ils allaient avoir dans leur famille un de ces membres qu'on n'avoue pas, un frère bohème qui vivrait on ne sait comme, dans un milieu de rapins et de cabotins, et qui finirait peut-être par faire mettre son nom dans les journaux, un nom que tout le monde avait respecté jusque-là!

— Hé! le beau malheur? disait Victoire qui avait son franc parler à défaut de forts gages; quand il mangerait un peu de vache enragée, le pauvre jeune homme, on n'en meurt pas. Et c'est peut-être vrai qu'il réussira comme un autre, et vous serez fiers de lui quand il sera riche et célèbre.

II.

Comme c'était le jour de la Fête nationale, Claudine ne travaillait pas. Elle avait d'abord formé le projet d'aller passer la journée chez ses parents, à la campagne; mais elle avait reculé devant la cohue qu'amènent les trains de plaisir. Elle n'avait pas accepté non plus l'invitation à dîner de sa patronne, qui dirigeait une importante industrie : *Fleurs et plumes, spécialité pour bouquets de corsage*. Il lui aurait fallu revenir seule de la rue du Caire au quartier du Luxembourg, au milieu de la foule bruyante qui encombre les quartiers illuminés, ou accepter le bras d'un convive inconnu, ce qui peut toujours offrir quelques inconvénients pour une jeune fille qui demeure seule.

Claudine avait vingt ans, une bonne santé, des doigts agiles et la plus belle humeur du monde; mais elle n'avait guère autre chose; le prix de ses journées suffisait tout juste à couvrir sa modeste dépense; son mobilier était aussi sommaire que possible, et il lui fallait déployer des merveilles d'adresse pour entretenir sa garde-robe dans un état qui ne fît pas trop de tort à sa personne. Elle avait profité de cette journée de répit pour rajuster son chapeau et redonner à sa robe ce petit tour d'élégance qui remplace si avantageusement la richesse des étoffes. A sept heures du soir, elle monta sur un tabouret, près de la fenêtre de sa mansarde, pour accrocher au dehors la lanterne vénitienne et la guirlande de feuillage par lesquelles elle voulait manifester son adhésion à l'allégresse générale.

Pendant qu'elle se livrait à cette opération difficile, elle aperçut le locataire de la fenêtre voisine qui en faisait autant.

— Bonsoir, M'sel Claudine, dit Michel.

— Bonsoir, monsieur mon voisin.

Il y avait déjà quelque temps que les deux jeunes gens se connaissaient pour s'être rencontrés dans l'escalier et avoir échangé par la fenêtre des observations météorologiques. Michel l'avait d'abord appelé Mademoiselle pendant tout un mois; puis, du jour où il avait su son nom par la suscription d'une lettre égarée dans les siennes, il l'avait appelée Mademoiselle Claudine, et, en passant par Mam'selle, il était arrivé à M'sel Claudine : cette formule lui plaisait davantage parce qu'elle effaçait la cérémonie et donnait plus de valeur au nom de baptême. Elle continuait à l'appeler gravement Monsieur mon voisin pour affecter de ne pas le connaître davantage; mais elle se doutait bien que Michel était amoureux d'elle et n'en était pas contrariée.

— Il y aurait quelque chose de bien plus joli, reprit Michel : ce serait d'attacher votre guirlande entre nos deux lanternes. Cela ferait un décor d'ensemble qui produirait le plus heureux effet.

— Attrapez, fit-elle en lui lançant un bout de la guirlande.

En un instant la guirlande fut fixée aux deux lanternes. C'était tout à fait bien. Michel tira un peu pour voir si c'était solide : le clou auquel était attachée la lanterne de Claudine céda; tout l'appareil se démolit et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans la rue. Michel le ressaisit à temps; mais il fallait remettre les choses en place.

— Attendez, dit-il; je vais monter sur le toit.

— Ne faites pas cela : vous tomberiez!

— Mais non. Il n'y a pas de danger.

— Je vous le défends. Rien que d'y penser, j'en ai le vertige.

— Il y aurait un moyen bien simple : si vous vouliez m'ouvrir votre porte...

— L'avez-vous fait exprès?

— Je vous jure que non.

— Alors, entrez.

Un instant après, Michel était dans la chambre de Claudine; il eut vite fait de réparer le dégât. Après quoi, il n'avait plus qu'à s'en aller.

— Vous allez dîner? dit-il.

En effet, le dîner de Claudine était préparé sur la table : des écrevisses, de la salade et des cerises.

— Moi, je viens d'acheter un pâté, reprit Michel. Voulez-vous que nous fassions un échange? Je vous donnerai la moitié de mon pâté; vous me donnerez la moitié de vos écrevisses.

— Je veux bien. Mais ce qui me rendrait service, ce serait de l'eau fraîche, si vous en avez.

— J'en ai : je vais vous l'apporter.

Michel n'en avait pas. Il descendit remplir une carafe à la fontaine et l'apporta avec son pâté sur la table de Claudine. Elle fit consciencieusement les parts et présenta à Michel ce qui lui revenait.

— Qu'est-ce qui nous empêcherait de manger à la même table, dit-il après un instant de réflexion, au lieu de rester chacun dans notre coin?

— Vous n'y pensez pas, monsieur. Qu'est-ce qu'on dirait?

— On ne dirait rien, puisqu'on ne le saurait pas.

— On sait toujours tout, répondit-elle avec un joli

rire qui laissait voir ses petites dents dans un cadre de lèvres roses. D'ailleurs je n'ai qu'un couvert.

— Je vais chercher le mien.

Ensuite elle eut beau se défendre et multiplier les objections : Michel apporta successivement tout son service de table, une chaise et deux flambeaux avec des bougies dedans : il ne restait presque plus rien chez lui. On alluma la petite lampe de Claudine, les flambeaux de Michel et les lanternes vénitiennes, ce qui donna tout de suite à la réunion un air de fête bien propre à rappeler la glorieuse prise de la Bastille. Il ne fallut pas longtemps pour installer le couvert; mais, comme il n'y avait en réalité de place que pour un sur la table de Claudine, les assiettes se touchaient, ce qui est beaucoup plus commode pour dîner à deux. Le service s'organisa tout seul sur les bases d'une mutualité bienveillante qui amena tout de suite un peu de confusion. Il se trouva que Claudine mangeait avec la fourchette de Michel et que Michel buvait dans le verre de Claudine. On manquait des choses les plus indispensables et il fallait s'excuser à chaque instant de présenter le sel dans du papier ou de servir avec les doigts. Bien qu'il n'y eût à boire que de l'eau fraîche, il sembla aux deux jeunes gens qu'ils se grisaient, tant ils se sentaient devenir bons et joyeux.

— Vous rappelez-vous, demanda Michel, la première fois que nous nous sommes rencontrés? C'était sur le palier du cinquième étage; vous descendiez de chez vous au moment où je rentrais. Je vous ai saluée, mais vous ne m'avez pas répondu. Je vous ai tout de suite trouvée bien gentille et je me suis penché au-dessus de la rampe pour vous voir descendre le plus longtemps que j'ai pu. Mais vous posiez à peine sur les marches. Vous aviez un chapeau de paille noire, relevé d'un côté, avec un nœud rouge. Quelques jours après, je vous ai aperçue au moment où vous fermiez votre porte, et j'ai été content de savoir que vous demeuriez dans la maison, au même étage que moi, porte à porte.

— Moi, je vous connaissais déjà; mais je ne voulais pas vous dire bonjour. Il y a tant de jeunes gens mal élevés qu'on ne peut seulement pas regarder sans qu'ils se mettent à rire!

— Oh! pas avec vous. On voit bien tout de suite que vous êtes une honnête fille et que vous avez été élevée par de braves gens.

— Comment le savez-vous?

— Je sais tout, que vous êtes de Chevreuse, que votre père et votre mère sont cultivateurs, que tout le monde vous estime et que vous êtes très habile fleuriste.

— Ce n'est pas un riche métier. On travaille beaucoup pour peu d'argent. Et puis, si vous saviez tout ce qu'on entend! Et vous, vous ne faites rien?

— Ce n'est pas un bon métier non plus. J'ai eu ce matin une scène à ce sujet.

— Votre frère n'est pas content?

— Tiens, vous savez donc que j'ai un frère?...

— Chef de bureau, et une sœur qui fait du bien.

— Puisque nous connaissons nos familles, ç'aurait été dommage de ne pas nous connaître aussi.

— Et pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Mais je travaille. Seulement je ne gagne rien. Je fais un opéra.

— Quand le jouera-t-on? .

— Ah! voilà. Je n'en sais rien. Et c'est pourquoi mon frère voudrait me faire entrer dans son administration. J'aurais des appointements. Mais je veux faire mon opéra.

— Vous avez raison.

— Est-ce que vous aimez la musique?

— J'ai la voix juste. Écoutez.

Et Claudine se mit à chanter, d'une voix fraîche et bien dans le ton :

Viens. L'astre du jour étincelle.
Dans les champs et les prés joyeux,
Nous irons de fleurs tous les deux
Cueillir une moisson nouvelle.

Viens te bercer dans ma nacelle;
La lune argente les flots bleus.
Mes yeux chercheront dans tes yeux
Le reflet d'une âme immortelle.

Viens dans mes bras. La vie est belle;
Le ciel, en éteignant ses feux,
Réveille mon cœur amoureux.
Entends-tu la nuit qui t'appelle?

— Où avez-vous appris cela? demanda Michel suffoqué par l'émotion.

— Vous le savez bien. C'est par vous que je l'ai entendu chanter plus d'une fois à travers la cloison.

— C'est ma ballade du deuxième acte. Vous la chantez très bien. Ah! quel bonheur de l'entendre dire par vous! C'est mon premier succès.

— Comment! c'est de vous? s'écria Claudine. Mais c'est un air délicieux. Vous avez beaucoup de talent.

— Que le ciel vous entende, M'sel Claudine! Mais j'ai bien d'autres airs à vous apprendre. Venez dans ma chambre. Je vous jouerai sur le piano le finale du quatrième acte, et vous m'en direz votre avis.

— Je ne peux pas. Il faut absolument que je finisse ce soir une parure que j'ai à livrer demain matin.

— Eh bien, apportez votre ouvrage. Vous pourrez écouter en travaillant. Rien que le finale, et je vous laisserai partir.

Claudine était si bonne et elle voyait que cela faisait tant de plaisir à Michel qu'elle se décida à emporter sa parure avec un dé, des ciseaux et tous ses petits instruments de travail : elle s'installa commodément à côté du piano et, tout en chiffonnant, prêta l'oreille à la première répétition générale de *Herswegilde*, organisée tout exprès pour elle par l'auteur. Car, après le finale du

quatrième acte, Michel ne put s'empêcher de lui jouer à peu près tous les morceaux dont il n'était pas trop mécontent. Bien qu'elle fût complètement étrangère à l'art de la composition, elle fit des remarques qui attestaient un certain goût musical, et surtout, ce qui est le suffrage le plus délicat dont on puisse honorer un musicien, elle prit beaucoup de plaisir à entendre la musique de Michel.

Lorsque le piano se fut tu, Claudine leva ses yeux devenus sérieux et regarda longuement Michel.

— C'est vraiment très beau, dit-elle.

Elle ne s'y connaissait pas; mais ce qu'elle traduisait ainsi, c'était l'impression qu'elle avait ressentie : pendant près de deux heures, elle était restée sous le charme de l'harmonie, transportée hors des soucis matériels, dans le monde du rêve et de l'extase, et la sensation avait été d'autant plus profonde qu'elle était plus nouvelle. Michel rayonnait de joie : c'était la première fois qu'il essayait l'effet de sa musique sur un autre que lui-même; l'effet était favorable et il était produit sur la seule femme qui eût encore occupé son esprit et fait battre son cœur.

Cependant l'heure avait marché; le bruit de la foule au dehors s'assourdissait peu à peu; les bougies des lanternes vénitiennes s'étaient éteintes; la fête tirait à sa fin. Il fallut songer à se séparer et Claudine se mit à rassembler tout le petit bagage qu'elle avait apporté.

— Vous emportez toutes vos affaires? demanda Michel.

— Et je vais vous rendre les vôtres. Nous avons fait un véritable déménagement et il faut que chaque chose rentre à sa place.

— Si vous vouliez garder tout ce que j'ai porté chez vous, cela nous servirait pour la prochaine occasion.

— Oh! non, répondit Claudine sur un ton grave; ces choses-là ne se font qu'une fois.

— Au moins laissez-moi vos petits objets. J'aurai tant de plaisir, demain matin, en me réveillant, à les retrouver près de la place où vous vous êtes assise : ce sera quelque chose de vous.

— Non, non. Il faut, au contraire, que ce soit tout à fait fini et qu'il ne reste rien de cette soirée. Ce que j'ai fait n'est vraiment pas raisonnable. Je n'étais venue ici que pour un instant et il est si tard! Tout votre ménage est chez moi et une partie du mien chez vous. Ce n'est pas régulier.

— Mais c'est si doux! Pourquoi séparer des choses qui vont si bien ensemble? Ne croyez-vous pas qu'au lieu de vivre seuls et séparés par cette cloison, nous serions plus heureux tous les deux si nous mêlions tout ce que nous avons : nos mobiliers et nos cœurs, nos pauvretés et nos espérances. M'sel Claudine, ma chère petite Claudine, si vous vouliez être ma femme...

— Est-ce que c'est possible? Parce que nous avons dîné ensemble et passé une soirée l'un près l'autre, est-ce que nous nous connaissons?

— Oh! moi, je vous connais bien; je suis sûr que vous serez une gentille et honnête femme. Vous pouvez douter de moi...

— Je ne dis pas cela. Mais nous n'avons rien ni l'un ni l'autre.

— Est-ce que nous aurons davantage en restant chacun de notre côté? Au contraire, on vit plus facilement à deux. Nous ne serons jamais plus pauvres que nous sommes et nous pouvons devenir plus riches. Et puis je vous aime tant!

— Moi aussi, je vous aime bien, répondit simplement Claudine. Si vous croyez que cela se peut...

— Écrivez tout de suite à vos parents. J'irai demain prévenir mon frère et ma sœur, et puis arrive que pourra! Jetons-nous ensemble dans la vie et nous nous débrouillerons.

Michel et Claudine échangèrent une de ces poignées de main dans lesquelles on met tout son cœur, et chacun d'eux garda chez lui ce que l'autre y avait apporté, comme gage de l'union prochaine.

III.

Le lendemain, de bonne heure, Michel s'habilla à la hâte; il prêta l'oreille aux bruits de la chambre voisine, et, quand il lui sembla que Claudine devait être prête, il alla discrètement frapper à la porte.

— Bonjour, M'sel Claudine, avez-vous bien dormi?

— Pas trop.

— Moi non plus. Le projet tient toujours?

— Voici ma lettre.

— Ah! merci. Donnez-la-moi. Je vais la mettre à la poste.

— Je n'ai pas de timbre pour l'affranchir. Voilà trois sous.

Michel enveloppa les trois sous de Claudine dans du papier et affranchit la lettre avec trois autres sous. Puis il alla se promener pour réfléchir à ce qu'il dirait à son frère; mais il avait beaucoup de peine à fixer ses idées.

« Je vais arriver, pensait-il, à un moment où il ne m'attend certainement pas... Quand elle m'a donné sa lettre, elle était toute tremblante : ça l'effraye un peu, la pauvre chère petite. Elle ne peut pas savoir comme je l'aime, mais ce n'en est que mieux. Elle ira de surprise en surprise; à chaque pas que nous ferons dans la vie, elle se dira : Comme j'ai eu raison de me confier à lui! L'imprudence réussit toujours!... Mais c'est Prosper qui va être étonné. Il ne comprendra pas du premier coup que ce que je fais est très raisonnable. Épouser la femme qu'on aime, c'est le vrai bonheur. Il va me faire toutes sortes d'objections... Comme elle est gentille avec cette robe toute simple qui lui prend la taille, un amour de taille! Nous sommes très bien proportionnés : elle a la moitié de la tête de

moins que moi. Il suffira qu'elle se penche un peu en arrière et moi un tout petit peu en avant pour que nos lèvres soient à la même hauteur... Je suis sûr qu'il va dire que c'est une ouvrière, comme s'il y avait tant de différence entre les ouvrières et les bourgeoises! A quoi les distingue-t-on? Avec son air candide et réservé, elle ferait bonne figure dans les plus grands salons. Voyons. Qu'est-ce que je répondrai? Ce n'est pas la peine de dire que je l'aime : il me traitera d'imbécile. Imbécile! Faut-il ne pas la connaître! Je ne me rappelle plus si ses yeux sont gris ou bleus. Cela dépend de l'heure. Mais peu importe. Ce n'est pas la question. Je lui dirai : Je vais l'épouser. Il va lever les bras en l'air, mais ce n'est pas une raison. Je ne serai pas embarrassé pour lui répondre... Quand elle m'a regardé hier, après le septuor, j'ai bien vu qu'elle m'aime. C'était très gai, notre dîner. Nous dînerons tous les jours ainsi; il y aura plus ou moins à manger, mais on s'embrasse. »

En somme, le temps se passait et Michel n'avait trouvé aucun argument solide quand il lui fallut se décider à affronter la sagesse de son frère.

Prosper venait d'arriver à son bureau lorsqu'il vit entrer Michel et cet événement lui donna une secousse, désagréable comme toutes les secousses. C'était l'heure où il faisait des additions et il aimait à additionner tranquillement.

— Qu'est-ce qui arrive? demanda-t-il d'un air sévère.

— J'ai à te parler d'une affaire importante. J'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit hier et il me semble qu'il ne serait pas impossible de tout concilier : je pourrais entrer dans ton administration pour avoir des appointements et je trouverais encore le temps de finir mon opéra. Quand je me serai fait une situation dans l'art musical, je pourrai toujours donner ma démission.

— Évidemment; mais tu feras bien de ne donner ta démission que lorsque tu seras sûr du succès.

— La difficulté, c'est que je voudrais gagner de l'argent tout de suite.

— Ce n'est pas possible. Il faut commencer par être surnuméraire. Mais jusqu'à ce que tu sois payé tu pourras déjeuner et dîner avec moi; on te mettra un lit quelque part et Victoire prendra soin de tes effets. Tu n'auras presque rien à dépenser.

— Je te remercie; mais les choses ne peuvent s'arranger ainsi parce que..., parce que je vais me marier.

— Tu dis?

— Je dis que je vais me marier. Mais sois tranquille : je ne veux pas faire un sot mariage. C'est une jeune fille très honnête et tout à fait comme il faut. Elle gagne sa vie à faire des fleurs, ce qui est un art. Les parents habitent la campagne; ce sont des gens qui ne font pas d'embarras; ils sont dans une situation modeste, mais honorable.

— Et où as-tu rencontré cette jeune personne?

— Elle demeure dans ma maison.

— Ah! oui. C'est une formule qu'on voit souvent dans les publications de mariage : même maison.

— Je te prie de ne pas plaisanter là-dessus, dit Michel sérieusement. Claudine a droit à tous les respects.

— Je n'en doute pas, puisque tu me le dis. Qu'est-ce que lui donnent ses parents?

— Il est tout naturel que ses parents ne lui donnent pas de dot, puisque je suis moi-même sans position.

— Certainement; mais la conséquence est tout indiquée : c'est qu'il serait absurde de vous marier.

— Nous nous marierons cependant.

— Alors tu veux faire un opéra et épouser une fille sans le sou! A ton aise, mon cher. Tu peux aussi te mettre la corde au cou, te jeter dans la rivière ou te coucher sur le passage d'un train. Personne n'a le droit de t'en empêcher. Mais je n'imagine pas ce que je pourrais faire pour toi. Tu n'as pas la prétention d'introduire dans ma maison cette belle-sœur inattendue. Il est bien inutile que je te fasse nommer surnuméraire : vous auriez le temps de mourir tous de faim, toi, ta femme et tes enfants, avant que tu gagnes les douze cents francs qui, d'ailleurs, ne modifieraient pas sensiblement votre misère. Je n'ai qu'une chose à te dire : on peut se suicider quand on en a envie; mais il faut avoir bien peu de cœur pour vouer aux angoisses et aux humiliations de la faim une femme qu'on aime et de pauvres enfants qui n'ont rien fait.

Michel n'insista pas, voyant que tous les raisonnements du monde seraient impuissants à triompher d'un parti pris, et il s'en alla comme il était venu, avec la résolution d'épouser Claudine envers et contre tout.

Pour Prosper, c'était un désastre. Il avait trop le sentiment de ses devoirs professionnels pour vouloir que son service souffrît d'un incident qui lui était personnel et il se remit courageusement au travail; mais il ne put si bien faire que son garçon de bureau ne s'aperçût de quelque chose, car il se laissa aller à d'étranges dérogations : au lieu de poser son porte-plume, comme toujours, sur les branches de l'encrier, la plume en dehors, il le posa brusquement sur la table elle-même, ce qui le fit rouler en maculant l'acajou et tomber par terre. A ce bruit inusité un des employés qui travaillaient dans la pièce voisine accourut et demeura stupéfait en voyant que son chef, au lieu d'être régulièrement assis dans le fauteuil de cuir vert dont il ne sortait jamais pendant les heures de bureau, se promenait de long en large en paraissant réfléchir. Bien plus, Prosper lui remit un dossier, non pas de la main gauche et en le présentant, comme d'ordinaire, le titre en haut, mais de la main droite et renversé. Le bruit se répandit aussitôt qu'il allait donner sa démission.

Un quart d'heure avant onze heures, il sortit sans expliquer cette anomalie à personne et se mit à marcher en songeant à la catastrophe qu'il sentait approcher. Car il avait le sentiment de son impuissance : Michel n'avait besoin du consentement de personne pour se marier; on ne le tenait même pas par l'argent puisqu'il n'y avait pas de pension à lui supprimer ou d'exhérédation à lui faire entrevoir. Il aurait fallu pouvoir raisonner avec lui; mais quels raisonnements y a-t-il à tenter contre un garçon qui vous dit sérieusement qu'il fait un opéra en cinq actes et qu'il veut épouser une fleuriste?

Eh! parbleu! lui aussi, il avait aimé une jeune fille, une espiègle et douce enfant qu'il aurait bien voulu épouser. Elle ne lui faisait pas mauvais visage et semblait le préférer entre plusieurs autres; il était bien venu dans la famille, qui était une famille respectable et convenablement posée. Il y avait même trente mille francs de dot, ce qui est quelque chose. Mais il n'avait pas donné suite à ce projet parce qu'il était un homme raisonnable : il avait fait son compte et il avait reconnu que trente mille francs, placés en valeurs sûres, donnent à peine douze cents francs de rente, et que ce n'est pas avec douze cents francs qu'on peut couvrir le supplément de dépense occasionné dans un ménage par une femme qui mange et qui boit, qui s'habille et qui a des enfants. Et il en avait pris son parti. Il l'avait laissée se marier avec un autre et ne l'avait plus revue. De temps en temps il y pensait, avec un peu de mélancolie, mais sans regret, en se disant qu'il aurait pu faire une sottise et qu'il ne l'avait point faite.

Et Michel, lui, n'avait pas même le semblant d'une excuse à donner : il n'avait seulement pas de place et c'était avec une simple fille du peuple qu'il songeait à se marier. En vérité, il y a des choses qui sont tellement absurdes qu'on ne trouve rien à y répondre.

Il était beaucoup plus de midi quand Prosper arriva chez lui; Victoire était dans les transes; une fois rassurée sur l'existence de son maître, elle déclara qu'elle ne pouvait être responsable du déjeuner dans des conditions pareilles. Il n'y a rien de possible avec des habitudes irrégulières. Mais elle s'alarma de nouveau en voyant que Prosper ne déjeunait pas. Il était en effet dans un état nerveux avec lequel n'aurait pu se concilier une digestion normale. C'était à peu près tout ce qu'il avait pu faire que de supporter la réception de la veille : on n'a pas impunément, dans le même jour, du monde à déjeuner et une explication de famille. Il s'était attendu à ce que cela se terminât par un violent mal de tête, comme toutes ses contrariétés ou ses préoccupations. Cependant il s'en serait peut-être tiré au prix d'une simple courbature si on l'avait laissé tranquille; mais la scène du matin l'avait achevé. Le mal de tête commençait et, quand cela le prenait, il savait à quoi s'en tenir : il en avait pour trois jours, soixante-douze heures, pas une de plus ni une de moins.

— Mais ne vous faites donc pas de mauvais sang! disait Victoire. Si ça leur fait plaisir de se marier, à ces jeunes gens, c'est leur affaire. Il y en a bien d'autres qui se marient; si ça ne réussit pas, on en est quitte pour le regretter.

Elle avait beau dire, Prosper ne pouvait se faire à l'idée qu'un Vielprat allait se déclasser, et non pas seulement tomber dans la misère, mais rouler dans une condition inférieure, avoir une femme qu'on ne pourrait pas voir et des enfants qui joueraient dans la rue. L'idée de l'opéra ne le choquait plus autant, parce qu'après tout, si les artistes sont hors cadre, on ne peut pas dire qu'ils forment une classe inférieure. Et puis, tant qu'on n'est pas marié, il n'y a rien de fait. On peut toujours reprendre sa place un jour ou l'autre. Tandis qu'une fois marié, c'est fini, on est classé pour le restant de ses jours. Il fallait donc à tout prix empêcher Michel d'accomplir cette suprême sottise; mais comment?

IV.

L'Asile des jeunes incurables était situé à l'extrémité de Montrouge, encore dans Paris pour être à proximité des misères à secourir, assez près de la campagne pour en respirer l'air et pour disposer de grands espaces qui peuvent être utilisés en cours ou en jardins, en attendant la plus-value des terrains. Tout de suite en entrant, on se sentait dans une atmosphère de paix et de recueillement : il suffisait d'avoir franchi la porte massive qu'ouvrait avec circonspection un portier décent pour éprouver la sensation d'un autre monde, en dehors du bruit de la rue et des agitations mondaines. Après avoir traversé une cour carrée où l'on était tenté de marcher avec précaution pour ne pas déranger le sable et où l'on était dès l'abord disposé à la pitié par un rond de gazon triste emprisonné dans une bordure de buis et toujours maintenu à la même hauteur, on arrivait à un vestibule soigneusement ciré où il fallait parlementer avec une incurable en retraite qui ouvrait la porte d'un petit parloir. Là, il y avait une table recouverte d'un tapis soutaché par les enfants de la maison; sur la table, un vase garni de fleurs artificielles; à droite et à gauche de la cheminée, fermée par un paravent qui représentait la Suisse, deux fauteuils de drap bleu cachés par des housses au crochet; sur le chambranle, une statuette de saint Joseph et deux chandeliers d'argent. Aux murs étaient appendus un crucifix, une grande lithographie représentant le Saint-Père et une vue de Jérusalem. Pas autre chose. Après un moment d'attente, on se sentait pris d'un invincible ennui, effet sans doute prévu, calculé peut-être pour abréger les visites importunes.

Michel n'y fut pas plus tôt entré qu'il éprouva un serrement de cœur et une vague inquiétude : il alla faire jouer le loquet de la porte pour s'assurer qu'on ne l'avait pas enfermé et constata avec satisfaction que la fenêtre n'était pas grillée. Heureusement Félicie ne se fit pas longtemps attendre. Avec sa robe de mérinos noir toute plate, son col et ses manches unies qu'on apercevait à peine, et son bonnet de dentelle noire entouré d'un ruban violet, elle avait l'air d'une personne qui se met pauvrement par goût; on comprenait tout de suite que c'était un uniforme volontaire, et cela ajoutait à sa distinction naturelle. Il est plus facile de paraître supérieur à son costume quand on adopte un costume très simple.

— Je viens t'annoncer une grande nouvelle, dit Michel; je me marie.

Félicie ne broncha pas; aucun pli ne traversa son visage, aucune flamme n'éclaira ses yeux, et ce fut de sa voix ordinaire qu'elle dit tranquillement :

— Voilà une notification bien brusque. Est-ce que ton mariage donne lieu à des objections pour que tu l'annonces ainsi comme une chose faite avant d'avoir demandé conseil, avant d'avoir seulement parlé de ton intention? Pourquoi ne nous as-tu rien dit hier?

— C'est qu'hier je ne le savais pas. Je reconnais que je me suis décidé un peu vite; mais le cœur a de ces élans. Et si je ne te demandais pas ton avis, c'est qu'il y aurait eu de ma part une sorte d'hypocrisie, puisque ma parole est engagée.

— Si ta parole est engagée, tu ne peux pas la reprendre. J'espère au moins que ton choix est digne de nous.

— Oh! je t'en réponds : une jeune fille pure et loyale, qui gagne courageusement sa vie avec le travail de ses mains et sur laquelle il n'y a rien à dire.

— Allons! C'est très bien, dit Félicie à la stupéfaction de Michel; si avec cela elle a reçu les principes de piété sans lesquels il n'y a pas de famille, elle peut être une excellente femme.

— Je t'avoue que je ne m'en suis pas informé; mais il est probable qu'elle va à la messe et je suis convaincu qu'elle n'aura aucune répugnance à remplir quelques devoirs religieux.

Michel entra ensuite dans toutes les explications que comportait la circonstance sans que, contrairement à toute attente, Félicie opposât aucune critique à son projet. Seulement, quand il eut fini, elle lui demanda doucement :

— Et comment ferez-vous pour vivre?

— Ah! voilà. Je n'en sais trop rien. Et si tu pouvais, par tes connaissances, me trouver une place, n'importe laquelle, pourvu qu'il y ait des appointements suffisants et qu'il me reste du temps pour travailler...

— Je m'en occuperai. Il y a quelquefois des occasions. Seulement je ne peux pas te répondre que ce sera tout de suite. Tu ne vas pas te marier demain?

— Demain? Non. Il faut le temps de réunir les papiers. Mais ce sera bientôt.

— Aussitôt que nous t'aurons trouvé quelque chose. Puisque vous êtes promis l'un à l'autre, vous n'avez pas d'inquiétude à avoir et ce n'est pas à quelques semaines près...

— Combien de semaines?

— Je ne sais pas; je vais me mettre en campagne sans retard, mais on ne trouve pas d'un jour à l'autre. Il faudra peut-être deux ou trois mois, quatre mois, plus ou moins. Tu ne vas pas te mettre en ménage sans un sou.

Tout cela était si évident que Michel ne trouvait rien à répondre. Il voulait se marier tout de suite. Attendre trois ou quatre mois, c'était bien long; mais c'était certainement plus raisonnable. Et puis on trouverait peut-être quelque chose plus tôt, et il était incontestable que l'entrée en ménage se ferait plus facilement si l'on avait des ressources assurées.

— Cette mielleuse de Félicie! pensait-il en s'en allant; elle a tout de même trouvé moyen de m'ajourner.

Ce n'était pas un simple ajournement que Félicie avait en vue; dès les premiers mots de Michel elle avait mesuré le danger et résolu de tout faire pour le conjurer; mais, suivant la longue habitude de sa vie, elle avait évité de heurter l'obstacle de front, et, réservant pour l'avenir les mesures définitives, elle s'était attachée à obtenir un délai. Maintenant elle avait du temps devant elle pour aviser, et le mariage de Michel allait faire l'objet de ses méditations. Mais chaque chose vient à son heure.

Il lui fallut commencer par vaquer aux occupations de la maison : elle avait à distribuer des travaux de couture aux enfants les plus grandes et à surveiller les pansements à l'infirmerie en conservant à la fois la patience et la douceur dont il convient d'user en matière charitable et la juste sévérité sans laquelle on ne pourrait faire marcher l'administration d'un établissement de quelque importance. Félicie avait acquis dans une pratique de plusieurs années un tact merveilleux dans ses rapports avec les différentes catégories du personnel : les incurables ne l'aimaient pas beaucoup, mais respectaient son autorité; les employés de la maison la ménageaient, et les grandes dames qui formaient le conseil de direction de l'œuvre ne tarissaient pas en éloges sur la bonté, le dévouement et l'abnégation qu'elle laissait éclater en toute circonstance. Des envieux disaient quelquefois qu'elle s'était fait une vie très douce au milieu de cet asile de la souffrance, que, sans fortune, elle avait la jouissance d'un vaste immeuble, la table assurée, plus de monde pour la servir qu'elle n'en pouvait employer, la libre disposition de sommes considérables qu'elle ne dépensait assurément que pour le bien commun, mais à son gré, ce qui mettait tous les fournisseurs à ses pieds et faisait

d'elle une sorte de personnage dans le quartier. Mais on ne disait cela que tout bas, et, ostensiblement, on se gardait bien de lui résister. En réalité, elle dirigeait bien son affaire, traitait avec l'aumônier de puissance à puissance, entretenait au dehors, un peu dans tous les mondes, des relations où son esprit s'aiguisait et se fortifiait de jour en jour, ne s'attendrissait pas facilement et en était venue peu à peu à exercer la charité comme on exerce une profession, avec méthode, avec sang-froid et non sans habileté.

Après avoir présidé le déjeuner, elle eut une conférence avec l'architecte au sujet d'agrandissements projetés, puis fit le catéchisme aux jeunes enfants, régla les comptes de la cuisine, et enfin, à quatre heures, elle se retira dans la chapelle pour faire sa demi-heure quotidienne de méditation. Ce fut à ce moment réservé qu'elle put envisager à loisir les difficultés de la situation qui s'ouvrait devant elle, et, lorsque, au sortir de la chapelle, on lui dit que Prosper l'attendait, elle avait son plan tout préparé.

Prosper était violemment agité; son mal de tête était dans la période ascendante, et l'idée des combats qu'il aurait à soutenir au prix de ses habitudes les plus invétérées le mettait à la torture. Le frère et la sœur n'avaient rien à s'apprendre, Michel les ayant mis tous deux au courant de ses projets; mais ils avaient à se concerter sur la conduite à tenir.

— Ce garçon a perdu l'esprit, disait Prosper découragé; il n'y a rien à essayer auprès d'un esprit faux qui se place systématiquement en dehors de toutes les conditions ordinaires de la vie.

— Il ne faut pas abandonner la partie, répondait Félicie. J'ai déjà obtenu qu'il attende. Ce n'est pas en lui disant qu'il n'a pas le sens commun qu'on le fera rentrer en lui-même; nous le reprendrons en dessous et en détail. C'est peu à peu qu'on désagrège le roc; ce n'est pas d'un coup de marteau.

— Est-ce que tu crois qu'il t'en laissera le temps? Au premier jour nous apprendrons que c'est fini.

— Laisse-moi faire, dit Félicie. J'ai mon idée.

GASTON BERGERET.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'INDE ANGLAISE (1)

(Second article.)

VII.

LES RELIGIONS.

Au point de vue religieux, l'Inde est un chaos. Elle n'a pas, comme l'Asie occidentale, subi le niveau d'une religion monothéiste (christianisme ou mahométisme); l'ancien polythéisme s'y est maintenu à côté de la religion de Mahomet introduite par la conquête; et celle-ci même, malgré le nombre absolu de ses adhérents (plus grand que dans aucun autre État du monde), n'est pourtant qu'une minorité, et assez faible, près des Hindous qui vivent dans la forêt touffue et débordante de vie que forme l'ancienne religion, celle dont l'histoire ne connaît pas le commencement.

Le paganisme, que l'on rencontre partout au début de l'histoire, n'a pas disparu de l'Inde; il s'est transformé et en quelque sorte philosophisé à travers les âges : mais cette transformation n'a pas enlevé au vieux polythéisme l'incohérence inhérente à toute religion de la nature, ni « son manque de structure organique et d'idées dominantes » (Lyall). Il présente donc aujourd'hui ce spectacle (pour nous étrange), d'une religion partagée entre un nombre immense de sectes, concurrentes et parallèles, mais non ennemies parce qu'aucune d'elles ne prétend au monopole de la vérité transcendante, se développant par *fissiparité*, si bien que chaque fragment qui s'en détache conserve la faculté de vivre et de se multiplier à son tour. De là l'anarchie religieuse au fond de ce qui est recouvert par un rituel à peu près semblable et par l'emploi commun du ministère d'une tribu sacerdotale, celle des brahmanes. Ici plus qu'ailleurs encore, il faut distinguer entre la religion telle qu'on la trouve dans les livres sacrés et dans les prescriptions sacerdotales — et les pratiques et les croyances vivant et s'agitant sous la surface du rituel autorisé. L'unité fondamentale manque dès qu'on se met en présence de la vie religieuse elle-même (1).

« De toutes les conceptions semblables, dit M. Barth, nulle autre ne s'est montrée aussi vivace, aussi flexible, aussi apte que celle-ci (la conception polythéiste), à revêtir les formes les plus diverses, aussi ingénieuse à concilier tous les extrêmes, depuis l'idéalisme le plus raffiné jusqu'à l'idolâtrie la plus grossière; nulle n'a su aussi bien réparer ses pertes; nulle n'a possédé à un aussi haut degré la faculté de produire sans cesse de nouvelles sectes, voire de grandes religions, et, en renaissant ainsi perpétuellement d'elle-même, de résister à toutes les causes de destruction, à l'usure interne comme aux agressions du dehors. Mais de là aussi la difficulté d'embrasser dans son ensemble et dans ses accroissements successifs cette vaste construction religieuse, l'œuvre de plus de trente siècles d'après les supputations les plus probables d'une histoire sans chronologie, vrai dédale de bâtisses engagées les unes dans les autres, où les premiers explorateurs se sont toujours égarés, tant l'histoire officielle en est menteuse, tant il s'y trouve de ruines d'un aspect vénérable et qui sont d'hier (2)! »

(1) Suite et fin. — Voyez le numéro précédent.

(1) Voy. Lyall, trad. franç., p. 481 et suiv. Cf. p. 233.

(2) Barth, *les Religions de l'Inde*, édition française, p. 1.

A la religion des premiers temps, flottante et indéterminée, dont on a le reflet dans les hymnes des *Vèdas*, succéda le brahmanisme, caractérisé par l'établissement d'un rituel et par l'organisation, d'une façon définitive et durable, d'une classe sacerdotale, d'une tribu lévitique, les Brahmanes. La prédication, ou, plus exactement, la réforme du Bouddha, fit perdre au brahmanisme des millions d'adhérents et une grande partie de son domaine; mais, à mesure que le bouddhisme se retira de l'Inde, le brahmanisme rentra dans son ancien empire. On donne le nom d'hindouïsme (c'est-à-dire simplement « religion des Hindous ») aux religions actuelles, qui dérivent de l'ancien brahmanisme et abritent la plus grande partie des habitants de l'Inde. On les appelle aussi néo-brahmanisme ou, par abréviation, brahmanisme. Mais ce nom ne caractérise pas un ensemble homogène.

« Malgré les tentatives qui ont été faites à diverses époques et à des points de vue différents pour les ramener à une sorte d'unité, elles ont constamment résisté à tout essai de systématisation. Elles constituent une masse flottante de croyances, d'opinions, d'images, de pratiques, de notions religieuses et sociales où l'on retrouve bien un certain fonds commun et un air prononcé de famille, mais d'où il serait bien difficile de dégager une véritable définition. Actuellement il est à peu près impossible de dire au juste ce qu'est l'hindouïsme, où il commence et où il finit. La diversité en est l'essence même, et sa véritable expression est la secte, la secte constamment mobile et poussée à un état de division dont rien n'approche dans aucune autre forme religieuse (1). »

Le brahmanisme, sous la réserve de cette définition, est la religion indigène et nationale de l'Inde, et il a la vitalité des grandes religions. Le nombre de ses adhérents s'augmente tous les ans par la conversion et l'incorporation des tribus aborigènes et non-aryennes qui jusqu'ici avaient vécu à l'écart, dans les montagnes ou dans les jungles. Ces tribus, inférieures de tout point aux Hindous, s'élèvent à une vie sociale nouvelle en s'assimilant à une population supérieure dont ils adoptent la langue, la religion et le régime de castes (2).

A l'intérieur du brahmanisme lui-même, la vie religieuse se manifeste par le fourmillement des sectes, par les *revivals* religieux et les miracles qui les accompagnent. Le brahmanisme ou hindouïsme est donc une religion en pleine sève et en pleine croissance. Quelque progrès que l'Inde puisse faire sous l'éducation anglaise, il restera la religion de cet immense pays, dût-il un jour se simplifier et se purifier pour s'accommoder à un milieu lentement transformé. C'est, du reste, le propre de toutes les religions.

(1) Barth, p. 92.
(2) Voy. Lyall, trad. franç., ch. v.

L'Islam, religion nouvelle et importée par la conquête, a de nombreux adhérents dans l'Inde, le quart ou peut-être même le tiers des musulmans du monde entier. L'Islam doit cette importance à la prédication du sabre, à l'influence politique des États qu'il avait fondés et aussi à la supériorité de sa conception monothéiste et démocratique. Mais, quand sa puissance politique déclina, vers le milieu du XVIIIe siècle, sa force d'expansion s'arrêta (1). Si nombreux que paraissent les musulmans par leur chiffre absolu, ils restent une minorité en face des sectateurs des religions brahmanistes.

Les différentes sectes de l'Islam sont représentées dans l'Inde : on y trouve des *sunnites* qui se considèrent comme « orthodoxes » ; des *schiites*, considérés comme « dissidents », et des *wahabites* qui sont les « radicaux » de l'Islam (2). Hindouistes et musulmans vivent côte à côte, et souvent le fanatisme engendre des rixes sanglantes à l'époque des grandes fêtes religieuses de l'une ou l'autre religion. Le gouvernement anglais joue dans ces affaires le rôle, sinon de modérateur, au moins de *constable*, qui impose la paix et la tolérance, comme le pacha turc entre les différentes sectes chrétiennes au Saint-Sépulcre de Jérusalem.

La présence de cette population musulmane, toute enfiévrée du fanatisme propre à la religion de Mahomet, toujours à l'éveil de tout ce qui se passe dans le monde musulman, toujours préparée à l'appel d'un prophète, demande de la part du gouvernement anglais une surveillance continue et elle peut être une source de dangers dans un mouvement panislamique.

On peut à peine nommer les chrétiens, tant ils sont peu de chose, après ces deux énormes groupes de l'hindouisme et du musulmanisme ; ils ne sont guère plus d'un million et demi. Le plus grand nombre des Hindous chrétiens sont catholiques et leur foi remonte soit aux grandes missions des jésuites à la fin du XVIe siècle, soit à la domination portugaise des XVIe et XVIIe siècles. Le christianisme avait profité alors de l'appui et du prestige d'un gouvernement qui s'intéressait à sa propagande. Les protestants ont aujourd'hui des missions ; mais elles n'ont obtenu de succès relatifs que chez les tribus montagnardes du Bengale occidental, de la Birmanie et de l'Assam, c'est-à-dire en général chez des populations peu civilisées et encore proprement païennes.

Les chrétiens indigènes se trouvent surtout dans l'extrême Sud : la Présidence de Madras en a environ 600 000 ; les deux petites principautés indigènes de Travancore et de Cochin (qui dépendent de la prési-

(1) Lyall, trad. franç., p. 229.
(2) Garcin de Tassy, *la Langue et la littérature hindoustanies en* 1876, p. 99.

dence de Madras) en ont plus encore, qui font le cinquième de leur population totale. Ces deux États sont aussi le centre de ce qu'on appelle l'Église chrétienne de saint Thomas, parce que, d'après la tradition, son fondateur serait saint Thomas, un des douze apôtres, celui-là même qui est devenu célèbre par sa méfiance. On lui donne aussi quelquefois le nom d'Église syrienne ou nestorienne parce qu'elle était entachée de nestorianisme. Ses évêques recevaient leur investiture de la Perse. Le nombre des chrétiens de saint Thomas a diminué par suite de la propagande des missionnaires catholiques latins et de la fusion qui est résultée de cette propagande.

Les Parsis sont une poignée d'hommes ; mais leur colonie, concentrée à Bombay, a une grande importance sociale par la situation commerciale et la culture intellectuelle de ses membres. Ce sont les descendants des anciens Perses, sectateurs du culte du Feu et de la religion de Zoroastre, qui, après la conquête de la Perse par les Arabes au VIIe siècle, abandonnèrent leur pays pour conserver leur ancienne foi. Le souverain du Guzerate leur permit de s'établir dans ses possessions, sous certaines restrictions, notamment de ne pas manger de viande de vache ni de bœuf, ces animaux étant sacrés pour les Hindous. Race laborieuse et intelligente, très apte au commerce et à la spéculation; ils ont à Bombay des maisons de commerce et de banque très importantes. On les a appelés les « Juifs de l'Inde ». Ils sont, en effet, malgré leur petit nombre, une puissance financière dans l'Inde comme les israélites en Europe.

Voici, d'après le recensement de 1881, la statistique des religions dans l'Inde, y compris les États indigènes. Nous croyons utile de reproduire ce tableau au complet pour donner la proportion des religions dans les différentes parties de l'Inde prises à part :

PRÉSIDENCES, PROVINCES ET ÉTATS.	HINDOUISME.	MAHOMÉTISME.	PAGANISME.	BOUDDHISME.	CHRISTIANISME.	RELIGION DES SIKHS.	JAÏNISME.	PARSISME.	JUDAÏSME	AUTRES RELIGIONS.	TOTAUX.
Ajmir	376 000	57 000	»	»	2 000	»	21 000	»	»	»	460 000
Assam	3 062 000	1 317 000	488 000	6 000	7 000	»	»	»	»	»	4 881 000
Bengale	45 452 000	21 704 000	2 055 000	155 000	128 000	»	1 000	»	1 000	36 000	69 536 000
Berar	2 425 000	187 000	37 000	»	1 000	»	20 000	»	»	»	2 672 000
Bombay	17 834 000	3 774 000	931 000	»	145 000	127 000	498 000	73 000	9 000	»	23 395 000
Birmanie britannique	88 000	168 000	»	3 251 000	84 000	»	»	»	»	143 000	3 736 000
Provinces du centre	8 703 000	285 000	1 753 000	»	11 000	»	45 000	»	»	747 000	11 548 000
Courg	162 000	12 000	»	»	3 000	»	»	»	»	»	178 000
Madras	28 497 000	1 933 000	»	1 000	711 000	»	21 000	»	»	1 000	31 170 000
Provinces du nord-ouest et Aoude	38 555 000	6 162 000	»	»	47 000	3 000	79 000	»	»	»	44 849 000
Penjab	9 252 000	11 662 000	»	3 000	33 000	1 716 000	42 000	»	»	1 000	22 712 000
Baroda	1 852 000	174 000	101 000	»	»	»	46 000	8 000	»	»	2 185 000
Inde centrale	7 800 000	510 000	891 000	»	7 000	1 000	49 000	»	»	»	9 261 000
Cochin	429 000	33 000	»	»	136 000	»	»	»	1 000	»	600 000
Haïderabad	8 893 000	925 000	»	»	13 000	3 000	8 000	»	»	»	9 845 000
Mysore	3 956 000	200 000	»	»	29 000	»	»	»	»	»	4 186 000
Radjpoutana	8 839 000	861 000	166 000	»	1 000	»	378 000	»	»	21 000	10 268 000
Travancore	1 755 000	146 000	»	»	498 000	»	»	»	»	»	2 401 000
Total (1)	187 937 000	50 120 000	6 426 000	3 418 000	1 862 000	1 853 000	1 221 000	85 000	12 000	952 000	253 891 000

Sur ce total de 1 862 000 chrétiens, il en faut défalquer, au point de vue ethnographique, 83 000 de nationalité britannique et 59 000 d'autres nationalités européennes. Au point de vue des confessions, ils se divisaient comme suit :

Catholiques romains	963 000
Syriens ou nestoriens	304 000
Église d'Angleterre	138 000
Baptistes	90 000

(1) Ces totaux accusent une somme légèrement supérieure à l'addition de nos propres chiffres, parce que nous avons négligé de reproduire les chiffres au-dessous de 1000.

Le reste appartient à d'autres sectes protestantes.

La religion des Sikhs est, à l'origine, une branche de l'hindouisme qui, sous l'influence d'un réformateur du XVe siècle, « aboutit à une religion nationale ou plutôt engendra une nation » (Barth). Cette secte puritaine et guerrière est devenue une véritable race, malgré la diversité des éléments ethniques dont elle provient, et ils fournissent à l'armée anglo-indoue des troupes d'élite.

Le jaïnisme est une religion sœur du bouddhisme et dont l'histoire est encore mal connue.

La paix religieuse a été apportée dans l'Inde par les Anglais. Ils y ont surveillé toutes les religions (le

christianisme compris) avec une équitable indifférence, et ils ont continué d'acquitter scrupuleusement les revenus des fondations et dotations religieuses (1). Ils ne favorisent pas les chrétiens indigènes et n'encouragent pas les conversions au christianisme. Ce n'est même qu'assez tard que le gouvernement anglais organisa l'Église à laquelle appartenaient ses propres serviteurs. Le siège épiscopal anglican de Calcutta date de 1814.

Le gouvernement anglais n'est intervenu, et cela seulement assez tard, que pour interdire des pratiques réprouvées par les principes supérieurs de la morale des peuples civilisés. Déjà, sous le gouvernement de lord Wellesley (au commencement de ce siècle), il fut défendu d'exposer et d'abandonner les enfants nouveau-nés; plus tard, en 1829, lord Bentink interdit le *sutti* ou suicide religieux de la veuve sur le bûcher de son mari, antique usage sorti d'une délicatesse excessive de sentiment que l'on a peine à comprendre dans nos pays occidentaux. Le gouvernement anglais ne prend à cet égard que les mesures les plus indispensables.

La pensée européenne finira-t-elle par exercer une influence sur ce monde qui a vécu jusqu'ici de sa vie propre? Si ce travail s'accomplit un jour, ce ne sera pas sans doute sous forme chrétienne. Les missionnaires chrétiens peuvent remporter des triomphes auprès de populations sauvages ou barbares dont le culte n'est pas organisé, qui n'ont pas de caste sacerdotale, et qui surtout, par suite de leur infériorité de civilisation, n'ont pas élaboré du sein de leur croyance une théologie et une philosophie dont s'inspirent les esprits les plus élevés. Mais tout effort analogue est vain dans des sociétés organisées, où il existe une véritable religion, avec un clergé et des doctrines dans lesquelles se purifient, en se raisonnant, les croyances et les pratiques superstitieuses des masses. Penser que les missions chrétiennes convertiront l'Inde au christianisme serait croire que d'un coup d'ongle on grave une inscription sur le granit.

Si l'Europe exerce jamais une influence sur la pensée religieuse de l'Inde, ce sera sur l'élite des classes supérieures qui aura reçu une instruction nouvelle. Mais cette influence sera celle de la philosophie et de la science, qui ne fondent pas de religion (pas même en Europe!). A cette influence doit sa naissance le *Brahma-Samâj* ou « l'Église des adorateurs de Dieu », sorte de secte philosophique et déiste, fondée dans les premières années de ce siècle par le brahmane Râm Mohun Roy; mais, quelque honneur que ce mouvement fasse à l'Inde, il ne peut avoir de conséquence pratique et n'a qu'une valeur tout académique. C'est une secte de plus, et une secte de quelques milliers d'adhérents : voilà tout!

« Il faut s'y résigner, dit très justement le traducteur de Lyall (1); l'Asie continuera vraisemblablement de suivre longtemps encore des voies qui lui seront propres. La domination occidentale peut lui être d'un avantage inappréciable, moins par ce qu'elle apporte d'étranger que par le parti qu'elle tire des éléments indigènes. Elle doit s'efforcer uniquement de développer avec une délicatesse prudente le bien qu'elle discerne au milieu d'un fatras de coutumes vieillies et de notions enfantines. Car l'Asie possède une force de résistance aux impulsions extérieures sur laquelle on s'aveugle trop souvent... »

VIII.

LES LANGUES ET LA PRESSE INDIGÈNE.

Le plus grand nombre des langues parlées dans l'Inde se rattache à deux grandes familles, aryenne et dravidienne. Au milieu de celles-ci ont survécu jusqu'à nos jours quelques autres petits groupes. Enfin, à l'est et au nord-est, le groupe thibétain déborde sur les frontières de l'Inde actuelle.

Les langues aryennes sont celles qui dérivent du sanscrit, lequel lui-même appartient à la même souche que la plupart de nos langues européennes, grec, latin, celtique, germanique, slave. On ignore où ont vécu les ancêtres communs de toutes ces races et de quel centre elle se sont détachées : on constate seulement leur cousinage. En ce qui concerne l'Inde, il est probable que ces langues ont été apportées par des envahisseurs. On donne le nom de dravidien à la plus grande partie des langues aborigènes que des caractères analogues montrent appartenir à une seule famille.

D'une façon générale on peut dire que les langues dravidiennes occupent le sud de la péninsule. Leur domaine comprend, entre autres régions, l'état indigène de Mysore, la plus grande partie de celui d'Haïderabad, la présidence de Madras et les petits États indigènes qui en dépendent (et aussi nos petites possessions de Mahé, Karikal et Pondichéry). Son domaine comprend même, par delà le détroit, la moitié septentrionale de Ceylan (la moitié méridionale étant aryenne). Les langues aryennes occupent le reste de l'Inde, sauf quelques légères exceptions indiquées ci-après.

Voici la statistique des principales de ces langues, d'après le recensement de 1881.

(1) « Il y a peu d'années, on évaluait à 26 589 le nombre des temples et sanctuaires idolâtres que le gouvernement subventionnait dans la seule présidence de Bombay, soit directement, au moyen de bons du Trésor, soit au moyen de sommes puisées dans la caisse des fondations, dont l'administration gardait le contrôle. » Lyall, trad. franç., p. 260.

(1) Lyall, trad. franç., p. XLVI.

LANGUES ARYENNES.

a) Branche hindoue.

Hindoustani	82 497 000
Bengali	38 965 000
Mahratti	17 044 000
Penjabi	15 754 000
Guzerati	9 620 000
Ouriya (langue de la province d'Orissa)	6 819 000
Sindhï	3 718 000
Hindi	1 880 000
Assamais	1 361 000
	217 658 000

b) Branche iranienne.

Poushtou (afghan)	915 000

LANGUES DRAVIDIENNES

Telougou	17 020 000
Tamoul	13 068 000
Canarais	8 337 000
Malayalam	4 848 000
Gondi	1 079 000
	44 352 000

LANGUES KOLARIENNES.

Ces langues se parlent dans la province de Bengale à l'ouest de Calcutta.

En voici les deux principales :

Sonthali	1 130 000
Kol	1 140 000
	2 270 000

LANGUES THIBÉTAINES.

La principale de ces langues est, dans la Birmanie britannique, le karen	553 000

Il faut aussi ajouter que la tribu des Khassia, dans les monts Garrow au nord-est de l'Inde, parle une langue qui n'est apparentée à aucune des précédentes et forme une famille à part.

Telle est la liste des *principales* langues de l'Inde; sortir de cette courte énumération serait s'engager dans le labyrinthe de la linguistique. M. Cust qui a publié un livre spécial sur les langues de l'Inde, avec des cartes languistiques, ne compte pas moins de 240 langues et de 289 dialectes ou patois. Ces langues et dialectes s'écrivent avec *cinquante-huit* alphabets différents!

Les questions de langues ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent, et la statistique — en ce qui concerne l'hindoustani — pourrait être différente, faite à un autre point de vue. Dans cette statistique officielle de 1881 (dont nous ignorons le principe) (1), nous trouvons 82 497 000 pour l'hindoustani, et 1 880 000 seulement pour l'hindi. Or, dans la carte des langues de l'Inde qui accompagne l'ouvrage de M. Cust, l'hindoustani n'est point figuré et c'est l'hindi qui occupe tout le bassin central du Gange et de ses affluents, soit peut-être une région de 60 millions d'âmes. De plus, dans la statistique de la presse que nous donnons plus loin, on verra le nombre important de journaux publiés en hindi. Ces dénominations d'hindoustani et d'hindi sont donc conventionnelles et arbitraires.

Quelques détails sont nécessaires pour expliquer cette divergence apparente. Nous les donnons parce que la question n'est pas seulement linguistique; elle est littéraire; et par ses conséquences et ses contre-coups elle a une importance nationale et politique.

L'hindoustani se rattache de plus près à la branche occidentale de l'hindi; mais c'est une langue générale de l'Inde, langue d'affaires et de société, qui n'est nulle part langue populaire, mais qui se superpose aux langues locales, lors même qu'il leur tient de très près, comme le français, par exemple, au-dessus de nos dialectes du Midi, provençal, languedocien ou gascon. L'hindoustani étant la langue des relations générales, de l'*intercourse*, d'un bout de l'Inde à l'autre, il est probable que dans le recensement ceux qui le parlaient ont été rangés sous ce chef et non sous le chef de la langue maternelle qu'ils parlent en même temps.

L'hindoustani proprement dit s'est formé au XIIe siècle de notre ère, autour de Delhi, le centre de la puissance musulmane. Son point de départ a été la Brajbhâshâ ou dialecte de l'hindi occidental. Dans les camps de l'armée musulmane, ce dialecte se mélangea avec les dialectes voisins, et se pénétra d'éléments arabes et persans, produits de la conquête et de la religion musulmane. Ce devint une *lingua franca*, et cet hindi musulmanisé reçut le nom d'*ourdou*, c'est-à-dire de langue du camp ou de la *horde* (c'est le même mot que notre mot français, d'origine asiatique). Par les « camps » et par l'influence de la domination musulmane qui, pendant quelque temps, donna à l'Inde une apparence d'unité, l'ourdou est devenu la langue générale de l'Inde (de là son nom d'hindoustani), langue non localisée, mais qui a cessé d'être, à proprement parler, une *lingua franca*, parce qu'au XVIe siècle, surtout sous le règne d'Akhbar, elle est devenue une langue littéraire et n'a pas cessé d'être cultivée depuis lors.

Depuis la conquête anglaise, l'ourdou ou hindoustani est même devenu une double langue littéraire. Par une renaissance de l'hindouisme, les Hindous non musulmans l'ont épuré de ses éléments musulmans, et c'est ce qu'on appelle le haut-hindi, par distinction d'avec les dialectes hindis proprement dits; mais l'ourdou et le haut-hindi sont la même langue ayant la même grammaire et ne diffèrent que par le vocabu-

(1) Nous empruntons cette statistique, non pas aux documents officiels du recensement, que nous n'avons pas sous les yeux, mais au résumé publié par l'Annuaire le plus autorisé d'Angleterre, le *Statesman's Year-Book*.

laire : le premier employait un grand nombre de mots étrangers, et le second le moins possible (1).

La différence d'alphabets précise et accentue cette dualité de forme d'une même langue. En effet, les musulmans l'écrivent avec un alphabet arabo-persan ; les Hindous non musulmans l'écrivent, suivant la région, avec un de leurs alphabets indigènes. Ce schisme de l'écriture n'est pas particulier à l'hindoustani : c'est ainsi que, dans l'Europe orientale, les Croates et les Serbes, parlant la même langue, l'écrivent les premiers en caractères latins et les seconds en caractères cyrilliques, tandis qu'au temps du régime turc, les Serbes musulmans de Bosnie l'écrivaient en caractères turcs.

Grâce à la facilité toujours plus grande des communications, due aux routes, aux chemins de fer, etc., l'ourdou ou hindoustani tend à devenir la langue générale de l'Inde, non pas précisément au-dessus des langues locales qui sont aussi devenues des langues littéraires, mais à côté d'elles. Par suite de la commodité que leur offrait l'ourdou comme instrument de communication générale, les Anglais lui ont presque donné le rang de langue officielle dans leurs rapports avec les indigènes. Mais les Hindous non musulmans, dans plusieurs parties de l'Inde, commencent à protester contre l'imposition de cette langue à demi musulmane ; et un mouvement s'est déjà formé dans l'Aoude et dans les provinces du nord-ouest (où les musulmans sont peu nombreux) pour demander que l'ourdou cède à la langue locale sa place de langue officielle dans l'administration et dans la justice. Les Anglais répugnent à céder devant ces revendications, d'autant que les études linguistiques nécessaires à leurs fonctionnaires seront encore plus ardues quand il leur faudra étudier un plus grand nombre de langues locales, tandis que l'ourdou leur fournit une langue d'un usage général.

Ajoutons enfin que l'anglais est la langue du gouvernement ; le sanscrit, la langue littéraire des Hindous non musulmans, et le persan, la langue littéraire des Musulmans.

Ces questions de langue ne sont pas des curiosités linguistiques ; car, l'instruction étant très répandue, ces langues servent d'organe à la pensée de millions d'hommes et à une littérature abondante et riche. Il faudrait la plume d'un orientaliste pour en dire l'importance. Nous n'en relevons qu'une des formes, parce que cette forme a un caractère politique et une portée sociale : la presse indigène.

Cette presse indigène est un résultat de l'éducation anglaise de l'Inde ; et, parmi les Anglais de l'Inde — ce qu'on appelle les Anglo-Indiens, — quelques-uns n'ont pas été sans la voir avec jalousie et défiance naître et se développer. Ne pourrait-elle pas, en effet, semer un jour des germes de désobéissance et d'indépendance et créer par là des embarras au gouvernement britannique ?

En voici la statistique pour 1883, dressée par M. G. Birdwood (1). Elle comprend aussi des journaux en langue anglaise : il faut entendre par là des journaux publiés en anglais par des indigènes et défendant leurs intérêts :

PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

Langue des journaux.	Leur nombre.	Leur tirage.
Anglais	5	1 575
Anglais et mahratti	9	5 946
Mahratti	60	19 357
Anglais et guzerati	6	2 486
Guzerati	44	17 589
Canarais	2	350
Ourdou	9	1 660
Persan	1	300

PROVINCES DU NORD-OUEST, PENJAB, AOUDE ET PROVINCES DU CENTRE.

Langue des journaux.	Leur nombre.	Leur tirage.
Ourdou	83	21 016
Ourdou et anglais	3	395
Hindi	10	2 778
Hindi et ourdou	8	2 175
Hindi et anglais	1	135
Gurmukhi (2)	1	100
Mahratti et anglais	1	400
Mahratti	2	285
Bengali	1	300

PRÉSIDENCE DU BENGALE.

Langue des journaux.	Leur nombre.	Leur tirage.
Bengali	47	22 339
Anglais et ourdou	1	365
Hindi	4	1 000
Persan	1	250
Ourdou	2	600
Assamais	1	100
Ouriya	5	785

PRÉSIDENCE DE MADRAS.

Langue des journaux.	Leur nombre.	Leur tirage.
Tamoul	10	5 220
Télougou	7	1 053
Malayalam	1	200
Ourdou	6	1 630

Cela donne, pour l'Inde, un total de 330 journaux et périodiques, tirés à 110 389 exemplaires. M. Birdwood compare ce nombre à une statistique de 1877 et

(1) Voy. Hœrnle : *A comparative grammar of the Gaudian languages.* — London, 1880. Introduction, p. I-VII.

(1) *Native Press of India* dans le *Journal of the Society of Arts*, n° du 26 octobre 1883. — Dans la même Revue, M. Birdwood avait précédemment (23 mars 1877) publié une étude sur la presse indigène de l'Inde avec un certain nombre d'extraits.

(2) C'est le dialecte des Sikhs, basé sur le penjabi.

constate qu'en six ans la presse indigène a doublé comme nombre de journaux et comme tirage. On voit avec quelle rapidité cette presse se développe; elle sème des germes de sentiment national chez les indigènes. Mais la division entre États, entre races et surtout entre religions, empêche qu'elle arrive à créer une opinion commune et uniforme.

IX.

LES PROBLÈMES DE L'AVENIR

A la domination anglaise, l'Inde doit d'avoir joui d'une administration régulière, équitable et douce, comparée surtout à l'arbitraire capricieux et cruel des princes indigènes. La population a augmenté et le gouvernement britannique a fait de sérieux efforts pour améliorer la situation des masses. Mais, si les couches profondes n'ont pas été atteintes par ce mouvement et si elles n'ont pas le sentiment de cette transformation (lors même que, comme les petits cultivateurs, elles doivent au régime anglais la sécurité de leur vie et de leurs biens), il n'en est pas de même de la fraction la plus élevée, qui s'instruit tous les jours au contact des Anglais et par le progrès même d'une domination libérale. Ce bienfait d'une éducation politique, toute nouvelle pour l'Inde, crée une situation nouvelle et difficile.

Plusieurs écrivains anglais, notamment M. Cotton et M. Seeley, ont appelé l'attention sur une transformation qui créera un jour ou l'autre un nouvel état de choses. Il n'y a pas, on l'a vu, dans l'Inde, d'unité de race, ni de langue, ni de religion, ni le sentiment d'un commun intérêt. Ce que nous appelons patriotisme est une idée inconnue. Tout cela explique et la conquête de l'Inde par les Anglais et le maintien de leur domination, domination qui a des troupes indigènes pour principal instrument. Il n'en serait plus de même si cet état d'opinion changeait, ou plutôt, s'il se créait une opinion et une sorte d'organisation morale dans laquelle des éléments d'opposition prendraient corps et se développeraient. Or l'éducation des idées anglaises et occidentales peut fournir un jour à l'Inde l'unité qu'elle n'a jamais eue.

Cette éducation que l'Inde reçoit de l'Angleterre et dont une élite — mais seulement une élite — se pénètre tous les jours, modifiera nécessairement un jour les rapports entre l'empire sujet et l'empire maître. L'opinion anglaise n'est pas sans le remarquer, et l'avant-garde du parti libéral, qui professe hautement le principe de non-intervention, de désintéressement dans les affaires étrangères et de liberté pour toutes les nations, tire déjà la conséquence de ce nouvel état de choses. Voici en quels termes l'auteur d'un écrit remarqué, M. Cotton, s'exprimait à ce sujet :

« Nous élevons nos sujets pour en faire nos égaux. Il est facile de s'exagérer l'influence politique de l'éducation et l'étendue à laquelle elle a pénétré dans l'Inde; mais des hommes qui parlent un meilleur anglais que beaucoup d'Anglais, qui lisent Mill et Comte, Max Müller et Maine, qui occupent avec distinction des sièges judiciaires, qui administrent les affaires d'État indigènes de millions d'habitants, qui dirigent des usines de coton et de grandes entreprises de commerce, qui publient des journaux en anglais et qui correspondent sur le pied d'égalité avec les savants de l'Europe, — ces hommes ne peuvent être traités plus longtemps comme une race inférieure. Prétendre que la grande majorité du peuple reste dans sa condition première, ou que, si elle a changé, elle est encore mal assise, n'est pas une réponse. On doit juger une nation d'après sa classe dirigeante, surtout si cette classe, dans ses caractères généraux, forme un tout homogène avec le reste. L'Hindou instruit n'est anglicisé qu'à la surface. Pendant des générations sans nombre, la race s'est développée en harmonie avec son milieu, et elle a acquis un caractère national qui pourra être modifié, mais qui ne pourra être détruit par une influence étrangère. La permanence du caractère national est le principal élément de l'avenir avec lequel nous devons compter. Attendre que l'Inde soit devenue anglaise serait ajourner son affranchissement aux calendes grecques (1). »

Sir Alfred Lyall constate également ce fait :

« Ce qui caractérise la situation présente dans l'Inde, c'est que nous disséminons les idées abstraites de droit politique et le germe des institutions représentatives au sein d'un peuple qui, pendant des siècles, a été gouverné par des fonctionnaires irresponsables, et dans un pays où les libertés locales et les habitudes d'autonomie ont été depuis longtemps oblitérées ou n'ont jamais existé. En même temps, nous semons à la volée l'éducation moderne sur un sol où la science n'a jamais grandi au delà de ce qu'elle était en Europe au moyen âge. Nous travaillons d'après ce principe que les conditions d'un progrès politique rapide et sûr exigent que deux choses — l'éducation et l'autonomie — s'avancent parallèlement et soient poussées simultanément comme les rails d'une voie ferrée (2). »

En attendant, les indigènes s'initient aux rouages de l'administration. Le temps n'est plus où les fonctions publiques étaient confiées seulement à des Anglais qui souvent s'établissaient dans le pays pour le reste de leur carrière, ce qu'on appelait autrefois les Anglo-Indiens. Les indigènes sont aujourd'hui également admis aux concours du *Civil Service* et entrent, par la porte de l'examen, dans les rangs de l'administration de l'Inde. Des Hindous même, malgré les préjugés de caste et l'obligation de subir des cérémonies de purification à leur retour d'Europe, viennent étu-

(1) *Colonies and Dependencies* (dans la collection *The English Citizen*). p. 75.

(2) Lyall, trad. franç., p. 532.

dier en Angleterre et souvent disputer les prix à leurs concitoyens de la métropole. L'*Academy* du 16 mai 1885 annonçait qu'aux derniers examens des *Inns of Court* (École de droit de Londres), dix indigènes de l'Inde avaient passé l'examen de droit romain et que l'un d'eux, M. Satyendra Prassanna Sinha, avait obtenu un des prix du concours (*senior scholarship*).

Ce libéralisme mine indirectement la suprématie de l'élément anglais. « Une Inde stationnaire, gouvernée par des Anglo-Indiens, pouvait longtemps rester stable. Une Inde du progrès, gouvernée par des hommes choisis au concours sans distinguer entre Anglais et indigènes, va entrer dans une ère de changement dont personne ne peut prévoir la fin (1). »

Il se forme comme un parti de la jeune Inde, recevant une éducation libérale, faisant son apprentissage politique à l'école des Anglais, pénétrée d'un esprit nouveau; la jeune Inde se fait entendre par la voix de la presse; elle est représentée dans l'administration, dans les tribunaux, dans les conseils du gouvernement de l'Inde. Les États indigènes ont souvent pour ministres des hommes dont le mérite ne le cède à aucun homme d'État d'Europe, par exemple Sir Salar Jung. L'Inde commence à s'émanciper, et cette émancipation morale amène une crise qui peut se résumer par ce dilemme : l'Inde pour les Anglais? — ou l'Inde pour les Hindous?

Cette politique de libéralisme à outrance est combattue par les vieux Anglo-Indiens, à la fois par fierté de conquérants et par défiance dans la capacité et l'avenir de la jeune Inde. Pour eux, c'est une coterie de politiciens qui tend à supplanter l'élément anglais à son propre profit, pour gouverner l'Inde suivant ses intérêts ou ses préjugés. Sir Alfred Lyall, qui est un témoin éclairé en même temps qu'un juge impartial de ces questions, constate que ce mouvement est sans étendue et sans profondeur. « Les idées européennes n'ont encore fait que toucher les abords de notre domaine et ne sont appréciés que de seconde main, sans sincérité, par les classes *artificielles* dont le sort politique se lie au maintien de la domination anglaise qui leur procure l'existence (2). »

En effet, la masse du peuple n'a pas été et ne sera pas de longtemps pénétrée par les idées nouvelles. Cette culture intellectuelle, morale et politique est à la surface, et il faudra de longues générations avant qu'elle descende dans le peuple. Aussi, même dans l'intérêt du peuple hindou, les Anglo-Indiens veulent-ils maintenir la supériorité de l'élément européen. La question est passée du domaine de la théorie dans celui des faits, et le dernier vice-roi de l'Inde, lord Ripon, est tombé sur une question de cet ordre. Sous son inspiration, un projet de loi avait été préparé qui enlevait aux Anglais de l'Inde le privilège d'être jugés par des magistrats anglais, et qui les soumettait, au point de vue pénal, à la juridiction de tout magistrat, indigène aussi bien que britannique. Cette perspective d'un magistrat hindou décidant — quoique magistrat de la Reine — de la liberté, des biens et de la vie d'un Anglais, a provoqué une réaction contre l'école libérale, qui voudrait supprimer la distinction entre les sujets anglais et les sujets hindous de la Reine.

A mesure que les idées démocratiques gagnent du terrain en Angleterre, on commence à juger la question de l'Inde à ce point de vue sentimental de l'équité théorique. On rassure sa conscience en se disant que l'intérêt des Hindous veut que l'Angleterre garde l'Inde et la gouverne; mais en même temps quelques écrivains plus hardis considèrent l'Inde comme une colonie plutôt que comme un empire conquis et sujet, et ils regardent ses races comme appelées à jouir un jour des bienfaits du *self-government*. Un curieux exemple de ces sentiments nouveaux est fourni par ce fait qu'il y a quelques mois les libéraux du collège électoral de Greenwich ont offert la candidature au parlement à un Hindou du Bengale, M. Lal Mohun Ghose. Cet Hindou, orateur brillant, avait été envoyé en Angleterre par une société indigène de Calcutta pour demander à l'opinion anglaise certaines réformes administratives et législatives.

Cette école, du reste, — j'indique ses tendances, parce que ce sont les vues du parti libéral avancé (*radical*), qui est un des partis importants en Angleterre, et qu'hier il avait part au pouvoir, — cette école envisage sans crainte l'idée de voir l'Inde se séparer un jour de l'Angleterre, comme le Canada et l'Australie le feront quelque jour. L'indépendance de Baroda respectée, Mysore rendu après cinquante ans d'administration britannique (1), lui paraissent des précédents qui pourraient s'étendre et se multiplier; ils s'imaginent l'Angleterre se retirant successivement des différentes provinces et l'Inde, arrivant à former une confédération se gouvernant elle-même avec une administration indigène. L'élément anglais se retirerait peu à peu, et l'Inde resterait hindoue. C'est la théorie exposée dans un livre récent, et l'auteur, M. Cotton, termine ainsi :

« Ce ne serait pas une tâche très difficile, une fois que le principe général serait admis. Une armée anglaise, ou au moins une armée commandée par des Anglais, serait probablement nécessaire, même après que la présence des fonctionnaires anglais serait devenue rare; car l'Angleterre, comme État protecteur, devrait conserver l'obligation de protéger l'Inde à la fois contre un nouveau conquérant et contre des luttes intérieures. Une confédération de cet en-

(1) Cotton, p. 78.
(2) Lyall, trad. franç., p. 252.

(1) Les Anglais, qui avaient pris en mains en 1831 l'administration de l'État de Mysore par suite du « mauvais gouvernement » du rajah ont rendu l'État à ses héritiers en 1881.

semble d'États et de provinces, se développant paisiblement selon leur propre génie, et unis au nom anglais par un lien commun, voilà notre rêve pour le xxe siècle. »

C'est un rêve, en effet, et, disent les vieux Anglo-Indiens, un mauvais rêve. Ce serait rendre l'Inde à l'anarchie, à l'arbitraire, au chaos. Si les vieilles sociétés de l'Europe ont tant de peine à entrer dans la voie du gouvernement parlementaire, que serait-ce de ces masses qui n'ont jamais fait qu'obéir, de ces races diverses, de ces religions hostiles, de ces langues rivales? Ce qui maintient l'ordre et la paix, ce qui assure le progrès, c'est la présence d'un maître étranger, et impartial justement parce qu'il est étranger. Être trop libéral pour l'Inde serait peut-être le plus mauvais service qu'on pût lui rendre. Autant qu'un étranger jugeant de loin peut parler de ces questions, la sagesse de l'expérience paraît être avec ceux qui tiennent ce langage.

L'Angleterre aujourd'hui gouverne l'Inde pour les Hindous, en tutrice plus qu'en conquérante. Depuis longtemps déjà, elle a reconnu qu'il y avait équité à affecter à l'Inde les revenus de son budget et d'employer les ressources au progrès matériel, intellectuel et moral de ses habitants. L'Angleterre ne reçoit de l'Inde ni tribut ni revenu direct. A ce point de vue le seul profit qu'elle en tire est indirect : une carrière pour les fils de sa bourgeoisie, et un débouché pour son industrie et son commerce. Notons aussi qu'une partie du budget de l'Inde est dépensé dans la métropole même, en Grande-Bretagne (1).

Dans ces perspectives d'avenir, nous avons laissé de côté un autre grand problème, celui d'une guerre anglo-russe, et l'entrée en scène d'un nouvel envahisseur. La domination anglaise repose sur la force, et les protestations de fidélité de ses sujets (surtout musulmans) et des princes indigènes ne seraient peut-être pas aussi vives, si cette force n'était (jusqu'ici du moins) incontestable et incontestée. Mais quels sentiments apparaîtront dans l'Inde le jour où une défaite aura détruit ce prestige et rompu ce charme? Les Hindous appelleront-ils l'envahisseur? Des princes aventureux saisiront-ils cette occasion de fonder des États indépendants? Se rangeront-ils généreusement autour de leurs maîtres vaincus? C'est le grand *to be or not to be* (être ou n'être pas) de l'histoire à venir. Une chose seulement paraît vraisemblable : que l'armée anglaise soit détruite dans une grande bataille sur la frontière nord-ouest, l'empire anglais de l'Inde est mis en question, et une nouvelle ère d'anarchie et de ruine peut succéder à « la majesté de la paix britannique ».

H. Gaidoz.

FIN.

(1) Budget de l'Inde en 1883 :

Revenus *a*) dans l'Inde.	69 293 241 £.
— *b*) en Grande-Bretagne. . .	831 990
Total.	70 125 231
Dépenses *a*) dans l'Inde	55 286 632
— *b*) en Grande-Bretagne . .	14 131 966
Total.	69 418 598

La dette publique de l'Inde était au 31 mars 1883 de 159 274 460 £.

Dans cette même année (1883), la valeur des exportation de l'Inde au Royaume-Uni a été de 38 882 829 £, et les importations du Royaume-Uni dans l'Inde de 31 874 084 £. — (Nous rappelons que la livre anglaise vaut 25 francs.)

Sur l'importance de ce commerce et son développement rapide, on peut voir Seeley, trad. franç., p. 308, 311 et 313.

MAXIMES ET PENSÉES

La comtesse Diane (1). — Daniel Darc (2).

Celui de mes amis dont je rapporte quelquefois ici les propos, voyant sur ma table deux de ces mignons recueils de « pensées » et de « maximes » que publie l'éditeur Ollendorff, eut une moue dédaigneuse d'homme supérieur — cette moue de Pococurante qui faisait dire à Candide : « Quel grand génie que ce Pococurante! Rien ne peut lui plaire », — et, sans prendre seulement la peine de feuilleter les deux petits volumes, il me tint à peu près ce discours :

I.

« Jamais on n'a écrit autant de *Pensées* que dans ces derniers temps : *Petit bréviaire du Parisien, Roses de Noël, Maximes de la vie, Sagesse de poche*, sans compter les nouvelles maximes de *La Brochefoucauld* dans la *Vie parisienne*. D'où vient cette abondance?

« Elle est bien surprenante au premier abord; car songez un peu à ce que doit être un livre de *Pensées!* Du triple extrait de sagesse, de science et d'expérience. Il y faut, à chaque ligne, de la profondeur, de la finesse, de la délicatesse ou de l'esprit. Par la forme même de son livre, par la disposition typographique qui, isolant chaque pensée, nous la présente comme souverainement importante et nous la propose pour sujet de méditation, l'auteur semble prendre envers nous cet engagement que chacun de ces brefs alinéas supposera et résumera une masse considérable d'observations particulières, en contiendra tout le suc, sera l'équivalent d'un roman, d'une comédie, tout au moins d'un sermon ou d'une chronique. Il s'oblige à nous donner de l'exquis tout le temps. Des phrases ainsi

(1) *Maximes de la vie.* — Ollendorff.

(2) *Sagesse de poche.* — Ollendorff.

mises en vedette, et auxquelles il attache visiblement tant de prix, n'ont pas le droit d'être insignifiantes ou banales.

« Il est donc furieusement honorable pour notre temps qu'un genre si difficile y fleurisse : apparemment, si nous écrivons tant de *Pensées*, c'est que, tard venus dans le monde et à une époque où l'observation est plus et mieux pratiquée qu'elle ne l'a jamais été, nous sommes un tas de moralistes très forts qui avons fait le tour des choses, qui sommes allés partout, et qui en revenons surchargés d'expérience... Mais je me méfie, comme dit M. Sarcey, et j'ai peur que cette floraison de maximes ne s'explique encore d'une autre façon.

« Il se pourrait qu'elles fussent charmantes sans être bien neuves, qu'elles ajoutassent peu de chose au vieux trésor des anciens moralistes, qu'elles n'eussent guère d'autre valeur que celle d'un exercice élégant. Une époque avancée, comme celle où nous nous agitons stérilement, est sans doute une époque de grande expérience, mais aussi d'habileté extrême en tout genre. Nos contemporains sont adroits comme des singes. Or, les « maximes et réflexions », c'est un genre connu, qui a ses procédés. Une pensée, cela s'élabore intérieurement, mais cela se fabrique aussi par l'extérieur. Les moralistes ont laissé des moules : ces moules peuvent produire des pensées indéfiniment, car tout ce qu'on y coule devient pensée. Les *Maximes* de la Rochefoucauld ne sont plus ainsi qu'un jeu de société, et c'est pourquoi les femmes, avec leur faculté d'imitation, leur merveilleuse souplesse d'esprit, y ont maintes fois excellé. Jeu assez difficile, il faut le reconnaître, mais qui s'apprend enfin. Les moyens de réussir à ce jeu, il ne serait pas impossible, je crois, de les formuler, et ce serait même un joli sujet pour un chroniqueur, qui intitulerait cela : *La Rochefoucauld dévoilé* ou *les principales manières d'écrire des pensées sans en avoir*.

« D'abord un moraliste, cela est plus ou moins pessimiste, cela n'a pas d'illusions sur les hommes ni sur les mobiles de leurs actes. Il s'agit ordinairement, pour lui, de démêler la part d'égoïsme cachée partout, même dans les vertus. Un bon traité de psychologie classique, qui nous donne la liste complète des passions et affections bonnes ou mauvaises, est très commode pour imaginer des « cas ». Et le mobile égoïste, on le trouve toujours, en s'appliquant. La Rochefoucauld a déjà fait ce petit travail; mais on peut le recommencer; et il y a mille façons de répéter les mêmes choses en d'autres termes.

« Certains sujets sont inépuisables : la vanité, l'orgueil, l'imagination, l'amitié, l'amour, les femmes, etc. Les « piperies » de l'imagination se renouvellent en partie avec les âges. Toutes les oppositions entre l'amitié et l'amour n'ont pas encore été exprimées. On n'aura jamais dit de combien de façons l'amour peut être égoïste ou désintéressé, ni de combien de façons il peut modifier nos autres sentiments. Et sur les femmes on peut dire tout ce qu'on voudra : tout sera également vrai.

« C'est aussi une mine très riche que les « erreurs « de l'opinion ». Quelqu'un qui piocherait la classification de ces erreurs telle que Bacon l'a établie, et qui s'efforcerait de trouver, pour chaque catégorie, quelques cas particuliers, arriverait sans trop de peine à un résultat dont il se saurait beaucoup de gré.

« On peut encore passer en revue les auteurs dramatiques et les romanciers et libeller sous forme de maximes les vérités qui ressortent de quelques-unes de leurs œuvres — ou bien rajeunir les proverbes — ou bien s'emparer d'une pensée célèbre et en prendre le contre-pied : ce sera presque aussi vrai et cela paraîtra plus piquant.

« Mais surtout il faut feuilleter le dictionnaire et avoir dans la tête un certain nombre de tours de phrase; car ce sont les mots eux-mêmes et les tours de phrase connus qui suggèrent le plus de pensées.

« Voici d'abord une formule d'un assez grand usage. Il s'agit de trouver quatre sentiments, passions, vices, vertus, qualités, défauts, etc., dont les deux premiers soient entre eux dans le même rapport que les deux derniers. Le schème ordinaire est celui-ci : «... *est à*... « *ce que... est à*... ». Il est évident que, dès qu'on a les deux premiers mots, on parvient presque toujours à trouver les deux autres. Par exemple... (mais il va sans dire que mes exemples n'ont aucun prix : je les improvise et ils valent exactement ce qu'ils me coûtent), on me donne *pudeur* et *innocence*. Voyons un peu : *La pudeur est à l'innocence*... mettons : *ce que la modestie est à la vertu;* ou bien : *ce que le duvet est à la pêche;* ou bien *ce qu'un léger voile est à la beauté*. Et alors la « pro- « portion » se corse d'une image. — Autre exemple. Je prends *mélancolie* et *tristesse;* je songe tout de suite à *rire* et *gaieté*, et j'écris : *La mélancolie n'est pas plus de la tristesse que le rire n'est de la gaieté*. Cela ne veut rien dire, mais on ne s'en douterait pas.

« Nous appellerons cela la pensée *algébrique*.

« La préoccupation de faire des antithèses suggère aussi beaucoup de pensées. Il est rare que la réunion de mots exprimant des idées contraires n'ait pas l'air de signifier quelque chose. *L'amitié naît des confidences*... voilà qui n'est pas difficile à trouver. Cherchez l'antithèse, et vous obtiendrez cette maxime, qui vous a un air fin et qui en vaut une autre : *L'amitié naît des confidences et elle en meurt*.

« Ou bien le mot *larmes* vous vient à l'esprit, et il suscite immédiatement le mot *sourire*. Vous marmottez : *Il y a des larmes*..., *il y a des larmes*.., et, comme vous ne voulez rien dire de commun, vous trouvez d'abord, je suppose : *Il y a des larmes qui remercient*. La pensée est faite; vous n'avez qu'à ajouter : *et des sourires qui reprochent*. A moins que vous ne préfériez *des larmes*

qui disent au revoir et des sourires qui disent adieu, ou *des larmes qui rient et des sourires qui pleurent.* Cela n'est point de première force; mais à la dixième tentative je trouverais peut-être mieux, et d'ailleurs je ne m'occupe ici que du procédé.

« Nous appellerons cela la pensée *antithétique.*

« D'autres fois on s'applique à ébouriffer ses contemporains; on contredit brusquement, sans crier gare, le sens commun et les impressions les plus naturelles. Par exemple, on s'écrie tout à coup : *Il n'est pire orgueil que l'humilité chrétienne*, ou encore : *La vertu est le plus odieux des calculs parce qu'il est le plus sûr.* Presque toujours ces boutades ont un air profond. Quand elles risquent d'être trop impertinentes, on ajoute : *souvent, quelquefois; il est des cas...*

« Nous appellerons cela la pensée *paradoxale.*

« Après le genre tranchant, fendant, le genre suave, poétique, idéaliste. On avise quelque sentiment ou quelque façon d'agir particulièrement honorable, et on tâche d'en donner quelque raison ou d'en tirer quelque remarque qui témoigne à la fois de notre esprit et de notre cœur. A cette catégorie se rapportent toutes les réflexions sur ce thème, qu'il est meilleur d'aimer que d'être aimé. On dira fort bien : *Celui que j'aime ne me doit rien puisque je l'aime!* Beaucoup de pensées de cette espèce commencent ainsi : *Il y a une douceur secrète... Il y a je ne sais quel charme... Il y a un plaisir délicat...* Par exemple : *Il y a un plaisir délicat, pour un bel homme, à respecter la femme de son ami.*

« Nous appellerons cela la pensée *genre Vauvenargues* ou *genre Joubert.* Celle que je viens de produire est du Joubert-Jocrisse ou du Vauvenargues-Guibollard; mais, encore une fois, je n'ai voulu qu'indiquer le tour et le ton.

« Ou bien on prend des vertus proches voisines ou des vices parents, et l'on s'évertue à saisir les nuances qui les distinguent. Soit : *orgueil, vanité, amour-propre, fatuité.* On écrit bravement : *L'orgueil est viril, la vanité est féminine, l'amour-propre est humain. — La fatuité est la vanité de l'homme dans ses rapports avec la femme. — Il y a un moindre abîme entre la modestie et l'orgueil qu'entre l'orgueil et la vanité*, etc.

« Nous appellerons cela la pensée *définition.*

« On peut être plus banal encore sans en avoir l'air. On prend la réflexion la plus vulgaire et on lui donne, par une image imprévue, une apparence de nouveauté. « Notre imagination dépasse ordinairement ce que « nous apporte la réalité », voilà certes une pensée qui n'a rien de rare. Eh bien, travaillons là-dessus. Nous nous rappelons que l'imagination est « la folle du « *logis* » : c'est une première indication. Creusons ce mot *logis*, et nous ne tarderons pas à écrire : *L'imagination est une maîtresse d'auberge qui a toujours plus de chambres que de clients.*

« Nous appellerons cela la pensée *pittoresque.*

« Enfin il y a telle idée plate et incolore, telle banalité honteuse, tel truisme misérable, qu'un tour sentencieux réussit à déguiser en pensée. Exemple : *Attendre est peut-être le dernier mot de la politique.*

« Nous appellerons cela la pensée *à la Royer-Collard.*

« Pour conclure, les « pensées et maximes » sont un genre épuisé et un genre futile.

« Un genre épuisé; car ce ne sont jamais que des observations plus ou moins générales, des remarques explicatives sur des collections de faits. Or les faits peuvent bien changer et, en partie, l'extérieur de la vie humaine, mais non point les instincts et les sentiments primordiaux à la constatation desquels se ramène tout l'effort du faiseur de maximes. Et ces observations générales, il y a beau temps qu'elles ont été faites : on ne peut qu'en varier la forme (il est vrai qu'on le peut indéfiniment et qu'on y peut mettre sa marque personnelle).

« Un genre futile; car, pourvu qu'on ait un peu lu, qu'on ait une teinture de philosophie et une expérience telle quelle de la vie et des passions humaines, toutes les pensées qui vous viennent sont nécessairement vraies. Cela est aisé à comprendre. Il n'y a pas de loi universelle des actes et des sentiments humains : dès lors on est bien sûr que toute maxime trouvera son application dans la réalité, car elle constatera forcément ou ce qui arrive presque toujours ou ce qui arrive quelquefois : si elle ne vise pas la règle, elle visera l'exception. Dans le premier cas le lecteur dira : « Comme c'est vrai! » et dans le second cas : « Tiens! « tiens! c'est vrai tout de même » — à moins qu'il ne se contente de dire, dans le premier cas : « Hum! si on « veut! » et dans le second : « Dam! c'est bien pos- « sible! »

« Pourtant la plupart des maximes, quand elles ne sont pas tout à fait misérables, semblent tout de suite piquantes et ingénieuses — justement parce qu'elles ont un petit air d'oracle, parce qu'on nous les jette à la tête sans explications et sans preuves, parce qu'elles sont, pour ainsi dire, coupées de leurs racines. On se laisse séduire à ce qu'elles ont quelquefois d'imprévu et d'indémontré. On a tort, car, à le bien prendre, ce qui est intéressant, c'est ce qu'elles suppriment et sous-entendent, c'est le particulier, ce sont les observations spéciales que le moraliste est censé avoir faites sur des réalités concrètes et bien vivantes. Ce qui est intéressant, c'est une Nouvelle, un roman, une comédie de mœurs, un portrait, une chronique, un article de journal; mais un recueil de « pensées » n'a de valeur qu'à la condition que toutes se rapportent à un même point de vue, ou reflètent une même philosophie, ou tendent à nous faire connaître la personne même du moraliste : et alors il faut que cette personne ne soit point la première venue. C'est le cas pour Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Joubert.

« Maintenant il est très vrai que, même quand les

pensées ne sont qu'un jeu d'esprit, il faut encore beaucoup d'esprit pour y réussir agréablement. »

II.

Je ne retiens que cet aveu de mon ami Pococurante. La preuve qu'il faut en effet déjà beaucoup d'esprit pour écrire des maximes qui soient simplement agréables et piquantes, c'est que toutes celles qu'il vient d'improviser avec une prétentieuse négligence ne valent pas le diable. Il prétend nous démontrer que ce genre littéraire a peut-être bien ses procédés, comme les autres : belle découverte! Le reste de sa dissertation revient à dire qu'un livre de maximes vaut exactement ce que vaut l'esprit de l'auteur : nous n'avions pas besoin du secours de ses lumières pour nous en aviser.

Le fait est que l'on parcourt avec un plaisir très vif les *Maximes de la vie* de la comtesse Diane, et sans aucune peine la *Sagesse de poche* de Daniel Darc, qu'on me dit être une femme. Le charme de ces deux petits livres, c'est qu'ils sont franchement féminins : ils ont la grâce, la légèreté et, dans leur manque apparent d'unité, un joli caprice. Leur principale matière, c'est l'homme *dans la société :* ils sont pleins de ces remarques que l'on sent bien venir d'une femme, qu'elle a dû faire dans quelque salon, au courant d'une causerie. Une femme dont presque toute la vie se passe dans le monde, en réceptions et en conversations, une femme entourée et courtisée et dont la présence seule met les vanités en éveil et aussi les désirs et les tendresses, ne doit-elle pas, avec son intelligence plus rapide et sa sensibilité plus délicate, recueillir dans la comédie mondaine de plus fines impressions que nous, mieux saisir certaines faiblesses ou certains ridicules, démêler en elle et autour d'elle de plus rares complications ou de plus subtiles nuances de sentiments? Sur l'amour, sur le mariage et sur les défauts qui se trahissent surtout dans les relations mondaines, son expérience peut aller plus loin que la nôtre. On s'en aperçoit çà et là dans ces deux petits bréviaires.

Et ce qui fait reconnaître aussi (et plus facilement encore quand on le sait déjà) qu'ils ont été écrits par des femmes, c'est l'aimable étourderie avec laquelle elles pillent souvent, sans le savoir, les classiques du genre et inventent de nouveau ce qui a été dit longtemps avant elles.

Mais comment m'y prendre pour dire qu'il est une de ces deux aimables moralistes que je préfère à l'autre? Voici quelques pensées où la comtesse Diane et Daniel Darc se sont rencontrées (il est naturel que ce ne soient pas les plus originales). Je vais les mettre en regard et le lecteur jugera lui-même de quel côté est la forme la plus concise, la plus exacte et la plus distinguée.

COMTESSE DIANE.	DANIEL DARC.
Le courage le plus court est le plus aisé ; on sacrifie sa vie plus facilement qu'on ne la consacre.	Il est plus facile d'exposer sa vie dans un élan généreux que de la donner jour par jour, silencieusement, et sans aucune satisfaction de vanité.
La timidité est une défiance de soi qui procède non pas de la modestie, mais de l'amour-propre ; on est timide parce qu'on a peur de ne pas paraître à son avantage.	On a tort de croire que la timidité est une preuve de modestie. Il existe des êtres très timides, qui ont d'eux-mêmes et de leur mérite une très haute opinion. Le courage leur manque pour imposer cette manière de voir à leur prochain, voilà la vérité. Ce sont des fats honteux.
Le meilleur moyen de retenir quelqu'un est de lui laisser croire qu'il est libre.	Les hommes en apparence les plus violents sont les plus faciles à mener : il suffit de leur persuader que c'est eux qui veulent ce qu'on leur fait faire.
On dit qu'on voudrait mourir; oui, on le voudrait..., mais on ne le veut pas.	Bien mourir est infiniment plus aisé que de bien vivre ; cependant nous sommes si épeurés de la mort, que nous pardonnons presque ses forfaits au scélérat qui marche crânement à la guillotine.

Quel dommage que La Rochefoucauld ait déjà dit : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement » !

L'intelligence sert à tout, surtout à mettre en œuvre la bonté ; les sots veulent être bons, mais ne savent pas.	Ne dites pas qu'on peut être à la fois bête et bon. Cela s'exclut. La bonté, la vraie, exige du discernement et de la volonté. Quant à cette mollesse indolente et béate, etc.

Quel dommage que La Rochefoucauld ait déjà dit : « Le sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon » !

Mais qu'importe? Si La Rochefoucauld était venu après la comtesse Diane, elle l'aurait dit avant lui, voilà tout, car elle est, Dieu merci, assez riche de son fonds! Les trois quarts au moins de ses maximes sont d'une qualité tout à fait rare. Il n'y faut pas, au reste, chercher de plan concerté : c'est le plus ravissant désordre. Désordre prémédité; car vous trouverez, par exemple, pages 8 et 50, 20 et 36, 6 et 161, 73 et 80, 72 et 90, la même pensée sous des formes différentes : l'auteur, n'ayant le courage de sacrifier aucune de ses rédactions, a voulu sans doute dissimuler les redites en les séparant.

Je prends au hasard, dans cette poignée de maximes

aussi capricieusement éparses qu'une poignée de jonchets, quelques-unes de celles que j'aime le mieux et qui rentrent le moins dans les catégories prévues par mon ami Pococurante :

« Je ne crains pas Dieu s'il sait tout.

« La calomnie est comme la fausse monnaie; bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler sans scrupule.

« Tout être aimé qui n'est pas heureux paraît ingrat.

« Celui qui arrange un mariage sacrifie d'ordinaire une de ses connaissances à un de ses amis.

« On est tenté de croire qu'on fait bien dès qu'on se sacrifie. Comme l'égoïsme, l'abnégation a son aveuglement.

« La vraie séparation est celle qui ne fait pas souffrir.

« Ce qu'on dit à l'être à qui on dit tout n'est pas la moitié de ce qu'on lui cache.

« Quand on aime, on se sent moins d'esprit; quand on est aimé, on en a davantage.

« Pour bien donner comme pour bien recevoir, il n'y a qu'à laisser voir son bonheur.

« Il faut qu'un homme soit bien aimable pour qu'on lui pardonne de n'être pas celui qu'on attendait.

« La plus efficace des consolations est d'avoir à consoler.

« Les belles dents rendent gaie.

« La charité du pauvre, c'est de vouloir du bien au riche.

« L'indulgence qui excuse le mal est moins rare que la bienveillance qui ne le suppose même pas; parce qu'on se fait moins d'honneur en ne soupçonnant rien qu'en pardonnant tout.

« La morale nous défend de céder à la tentation et ne nous console pas toujours d'y avoir résisté. »

Mais tout finirait par y passer. Vous jugez bien qu'on ne fabrique pas ces pensées-là avec des procédés et des formules. Grâce, finesse et bonté, indulgence sans illusions, philosophie douce qui rappelle, avec quelque chose de plus sain et de plus tendre, celle de quelques femmes du siècle dernier, une sagacité qu'on ne trompe pas, mais qui pardonne parce qu'elle comprend, une intelligence très pénétrante et passablement désenchantée, mais consolée par un très bon cœur..., ai-je dit tout ce qu'on trouve dans les *Maximes* de la comtesse Diane? J'y mettrais volontiers ce sous-titre, en arrangeant un peu la phrase de Nicole : « Des sentiments qu'il faut avoir et des choses qu'il est bon de connaître pour vivre en paix avec les hommes. » Et j'y ajouterais, comme épigraphe, le mot de Mme de Sévigné, qui résume en effet un grand nombre de ces *Maximes :* « Rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne âme. » Quand cette belle et bonne âme a par surcroît autant d'esprit que la comtesse Diane, c'est un délice.

JULES LEMAITRE.

COLONS ET TOURISTES

San-Francisco et le Zoulouland (1)

I.

Les livres de voyage forment, non moins que les romans, les mémoires et les recueils d'*essais* ou d'articles, l'un des genres caractéristiques de la littérature au temps présent. On voyageait certes beaucoup dans l'antiquité, et c'est au point que nous en sommes surpris, songeant aux obstacles que rencontraient dans leurs courses aventureuses les touristes du monde ancien. Mais la mode n'était pas que chacun, au retour, publiât son récit de voyage, et j'avoue que, pour ma part, je le regrette infiniment. Car supposez que cette louable coutume eût existé chez les Romains, par exemple, chez ces Romains du temps de Cicéron et d'Horace qui nous ressemblaient par tant de côtés de leur existence affairée, raffinée, complexe et mondaine; supposez que Cicéron, questeur à Syracuse ou proconsul en Cilicie, ou visitant sa chère Athènes, eût retracé, de sa belle prose éclatante de lumière et toute vibrante d'esprit et de passion, les pittoresques aspects des campagnes siciliennes, des contrées asiatiques et des cités grecques, les chevauchées à travers les oliviers des plaines et les lauriers-roses des torrents, la navigation sur les lourdes galères, le séjour aux hôtelleries, le train de la vie journalière et changeante du touriste, — dites, ne donneriez-vous pas un ou deux de ses discours, et même tel ou tel de ses livres de morale, pour avoir la relation d'un de ses voyages lointains ? Et supposez encore un des jeunes gens de la Rome d'Auguste qui s'en allaient finir leurs études à Athènes, laquelle était dès lors la grande et classique université où fréquentait l'élite de la jeunesse patricienne, supposez-le laissant les déclamations puériles des rhéteurs pour nous décrire d'une plume alerte ce qu'il voyait autour de lui : quels documents sans prix nous aurions ! Et les jolies *Lettres de Grèce* qu'auraient pu écrire les normaliens de ce temps-là ! Je me souviens que j'en ai voulu, et j'en veux toujours à l'aimable Synésius de Ptolémaïs, qui n'a pas su nous dire un seul mot de son voyage à Constantinople. Notez que ce Synésius a, dans sa correspondance, qui est fort agréable, de certains traits par où il est déjà presque un moderne. Tenez, lisez plutôt la lettre charmante où il raconte à un ami com-

---

(1) *De Paris à San Francisco,* notes de voyages, par M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix. — 1 vol. in-12 illustré. Paris, Calmann Lévy, 1885.

Une femme du monde au pays des Zoulous, lettres de lady Barker. Nouvelle série. Traduction de Mme E. B. — 1 vol. in-12. Paris, Didot, 1885.

ment il vit à la campagne (1). Il y a là un mélange exquis de rusticité et d'élégance, et un goût du détail intime qui me semble être assez nouveau. Eh bien! le même Synésius, à Constantinople, est muet sur tout ce qu'il y observe, et nous perdons une occasion précieuse de voir par les yeux d'un témoin ce monde byzantin si étrange.

Je le répète, il y a dans les livres de voyages, notes ou souvenirs, un genre caractéristique et une littérature à part que les anciens ne connurent pas, que les modernes eux-mêmes, jusqu'au seuil de notre siècle, avaient à peine entrevue, et nous pouvons bien dire de cette branche toute neuve de la production littéraire ce que disait Quintilien de la satire : *Tota nostra est;* elle nous appartient tout entière. Quand je dis nous, entendez bien qu'il ne s'agit pas uniquement des Français : les Anglais aussi en ont leur belle part. N'oublions jamais que l'un des auteurs qui nous ont le mieux fait connaître ce qu'étaient nos campagnes il y a cent ans fut un voyageur anglais, Arthur Young. J'ajoute que c'est peut-être de tous les genres littéraires celui où les femmes anglaises s'exercent le plus volontiers. Ladies et misses, en parcourant les musées et les paysages, prennent sur leurs albums, avec des croquis, des notes qui deviennent des livres. J'en ai là plusieurs, de ces livres anglais dus à des plumes féminines. Voici le *Voyage in the sunbeam* de mistress Brassey. Plus d'un sans doute, parmi nos lecteurs, a lu ou feuilleté ce *Tour du monde* très pittoresque de mistress Brassey (2). J'en peux dire autant du petit livre de lady Barker sur le Zoulouland. Le voici, traduit de même, et par une plume bien française. L'auteur de cette excellente traduction, qui se dissimule sous des initiales, porte un nom dès longtemps connu dans l'Université et dans la critique des littératures étrangères. Que Mme E. Baret me permette de trahir son incognito et de la nommer en toutes lettres pour lui reprocher de se réduire au rôle de traductrice quand elle pourrait si bien, elle aussi, faire œuvre personnelle, et très personnelle, d'écrivain ! Cela dit, j'aborde le livre de lady Barker.

II.

Cette *femme du monde au pays des Zoulous* que Mme Baret a su présenter avec tant de bonne grâce au lecteur français est une de ces dames anglaises intrépides qui suivent aux extrémités du monde leurs maris avec armes et bagages, avec la *nursery* et les indispensables engins du *comfort*, ce qu'il faut pour leur rappeler au loin le *sweet home*, ce foyer britannique dont les Anglais ont coutume de célébrer les douceurs en le quittant le plus possible. Dans un précédent volume que Mme Baret a publié de même il y a trois ans, lady Barker nous décrivait la vie toute pastorale qu'elle avait menée dans la Nouvelle-Zélande, au milieu des immenses troupeaux de moutons, vie de *squatter*, à la façon australienne (1). Au Zoulouland ou, pour parler plus exactement, à Maritzbourg, chef-lieu de la province de Natal, près du Cap, sir Frédérick Barker n'élevait plus des moutons ; il exerçait les fonctions de secrétaire général du gouvernement de Sa Majesté. Mais qu'il y a loin de la splendide et féerique existence que mène à Calcutta le plus modeste fonctionnaire à la vie médiocre, *res angusta domi*, des hauts dignitaires à Maritzbourg!

C'est, en effet, une assez pauvre colonie que cette terre de Natal. Éloignée des grands centres et des grands courants commerciaux, enserrée de tous côtés par des populations à demi sauvages, elle ne compte pas de grandes villes; l'agriculture y est rudimentaire; nulle industrie ; et les Européens y sont en petit nombre. Joignez à cela peu de sécurité, des voisinages où gronde l'esprit de rébellion : on l'a bien vu il y a six ans, et l'Angleterre, de ce côté-là, n'est peut-être pas au bout de ses peines. Les Zoulous, qui ont fait naguère tant parler d'eux, semblent se tenir cois depuis la défaite de leur roi Cettiwayo, qui vient de mourir. Les Boers, d'autre part, sont assez calmes. Mais il y a chez ces Boers une sorte de nationalité quasi européenne, très vivace et absolument réfractaire à l'assimilation britannique. Quant aux Zoulous, c'est un peuple dont l'organisation guerrière était et peut redevenir des plus redoutables. Le voyageur allemand E. Mohr, de Brême, qui les visita en 1866, avait été frappé de leur discipline militaire, et il émit dès lors, sur l'avenir de ce peuple zoulou, des vues dont les événements devaient, douze ans après, confirmer la justesse (2). Les Zoulous sont les Spartiates ou les Prussiens de l'Afrique australe. Ils forment une des branches de la race des Cafres, qui sont peut-être les plus intelligents des nègres, les plus susceptibles de se transformer au contact de la civilisation.

C'est cette population indigène de la colonie de Natal, l'aspect du pays et le climat qui y règne, que les *Lettres* de lady Barker font connaître. Là est surtout l'intérêt de son livre. Ne lui demandez pas des aperçus très élevés : elle ne fait point de philosophie ni de politique. Elle borne son horizon à la vie de famille qu'elle menait là-bas ; mais cet horizon revit sous sa plume sincère, et, parmi des détails puérils, au milieu des

(1) Lettre 93 à Olympius. *OEuvres de Synésius*, traduites et précédées d'une étude biographique et littéraire, par M. H. Druon. — 1 vol. in-8°. Paris, Hachette. 1878.

(2) 1 vol. in-8° illustré. — Londres, Longmans, Green. 1878. — Ce livre a été traduit depuis en français. Paris, Maurice Dreyfous.

(1) *Une femme du monde à la Nouvelle-Zélande.* — 1 vol. in-12. Paris, Didot, 1882.

(2) Les impressions de voyage de E. Mohr ont été traduites ou plutôt *adaptées* par M. le baron Ernouf, sous ce titre : *Du Weser au Zambèze*, etc. — 1 vol. in-12. Paris, Charpentier, 1879.

tasses de thé réglementaires et des *luncheons* inévitables, nous rencontrons ces renseignements précis, pratiques et topiques, *matter of facts,* que l'esprit anglais aime à recueillir.

Lady Barker parle sans cesse de la pluie et du beau temps, mais non sans intérêt, car ces données météorologiques nous instruisent sur le climat de l'Afrique australe, et la question du climat est, en matière de colonisation, une question capitale. Or le climat de la colonie de Durban est excessif et brusquement variable. Une nuit glacée vous saisit au sortir d'une journée brûlante; il y a des mois de sécheresse effroyable, et d'autres mois de pluies diluviennes, avec des orages meurtriers et quotidiens. En quelques heures un filet d'eau saumâtre se transforme en un torrent immense et furieux. Durant les sécheresses, on ne sait comment abreuver et nourrir les bestiaux; l'herbe est brûlée et les campagnes présentent un aspect désolé, ainsi que les routes poudreuses dont l'argile rouge forme un contraste bizarre avec le feuillage bleu et grêle du triste arbre à gomme, une des rares essences qui y végètent. Aussi cette ville de Maritzbourg a-t-elle l'air d'une ville morte ou mourante. Quelques chariots de Cafres ou de Boers, traînés par les lourds attelages de bœufs, animent seuls les avenues désertes. Quelle différence entre cette colonie languissante et les provinces australiennes, où l'activité britannique se déploie si intense et qui semblent croître à vue d'œil!

Cette colonie pourtant me semble posséder un sérieux élément de prospérité et de progrès; cet élément, c'est la population indigène. Lady Barker se montrait émerveillée de la facilité des Cafres à s'assimiler nos usages: esprits souples, curieux et ouverts, de belle humeur, et qui se mêlent volontiers à la vie européenne. On les rencontre en foule à Maritzbourg, exerçant les petits métiers et engagés dans les maisons anglaises comme serviteurs. Cependant il serait téméraire de trop se fier à ces apparences. Je crois, pour ma part, en ceci comme en tout, à l'influence énorme, impérieuse, absorbante de l'hérédité. Dans chaque être humain revit une innombrable suite d'ancêtres; et comment voulez-vous que le pauvre sauvage, civilisé d'hier, résiste aux secrets appels de ces voix mystérieuses?

De là vient que, s'ils quittent assez facilement leurs tribus, ce *kraal* de leur enfance dont les huttes de terre fument là-bas, loin des blancs, par delà les montagnes, c'est pour y retourner non moins facilement. Et de là vient aussi qu'ils adoptent bien plus promptement nos costumes que nos coutumes. On ne songe pas assez, quand on parle de civiliser les peuples sauvages, on ne songe pas de quel empire souverain règnent sur eux, comme sur tous les humains, les traditions, les idées et les mœurs où ils ont grandi. Leurs âmes en sont comme imprégnées. Lady Barker rapporte à ce sujet des anecdotes piquantes. Elle avait à son service un jeune Cafre très intelligent, qui semblait s'être accommodé, sans esprit de retour, au train de la vie européenne. Il était fort économe et, un jour, ayant perdu son pécule, comme il se lamentait, il expliqua que c'était bien dommage, car il aurait pu avec cet argent acheter une femme qu'il eût fait travailler comme une bête de somme, en vivant, lui, sans rien faire. C'est l'usage chez les Cafres, comme, au reste, chez la plupart des peuples sauvages. La femme est la bête de somme du mari.

Il en est de même des enfants par rapport aux parents, qu'ils nourrissent, et c'est là sans doute un trait de mœurs fort louable. Ce qui l'est moins, c'est que les parents, quand ils ont des jumeaux, ne manquent pas d'en tuer un. Lady Barker eut, un jour, sur ce chapitre, une conversation des plus édifiantes avec une femme cafre qui vantait fort cette coutume nationale. Si on laissait vivre les deux enfants, ajoutait-elle, cela ferait de malingres créatures qui mourraient bientôt; ce serait là une mauvaise affaire. Et la bonne femme racontait qu'elle avait été une fois bien embarrassée, ayant mis au monde des jumeaux dont l'un était un fils et l'autre une fille. Qui des deux conserver?

« Je songeais, disait-elle, aux vaches que je pourrais avoir en échange de la fille; je pensais ensuite aux gages que gagnerait le garçon. Mais, comme c'était la fille qui criait le plus, c'est elle que je tuai, et le garçon est devenu un beau gars qui me gagne beaucoup d'argent. »

III.

Maritzbourg existe depuis un demi-siècle, et c'est toujours une bourgade de quelques milliers d'âmes. Aux États-Unis, une ville, en cinquante années, a le temps de sortir de terre, d'être incendiée et de renaître de ses cendres plus prospère et plus belle. C'est le cas de Chicago. En 1830, on y eût cherché vainement une ville, et, en 1871, il y avait près de 300 000 habitants lorsque la ville brûla, le 8 octobre. Ce fut, paraît-il, une petite lampe de pétrole qui alluma cet immense incendie d'une cité entière. Une vieille femme, allant traire sa vache, avait placé sa lampe sur une chaise, que la vache, d'un mouvement, renversa. La vieille femme put se sauver; mais la ville, qui était en bois, brûla d'un bout à l'autre, pendant cinq jours. Un an après, une grande partie de Chicago était reconstruite, cette fois en briques et en fer, et M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix, qui nous conte cette anecdote et qui a visité Chicago l'année dernière, fut étonné de l'aspect imposant que cette *reine des lacs* lui offrit. J'ai plaisir à signaler le livre de M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix. Je l'ai lu et relu même avec agrément, et volontiers redirais-je avec M. J.-J. Weiss, qui annonçait ce charmant livre dans un de ses feuilletons du *Jour-*

nal des Débats : « Vivent les écrivains comme M. Lambert de Sainte-Croix, qui ne font pas métier d'écrire ! » Le fait est qu'ils en usent comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose. J'ai là plusieurs petits livres écrits de même par de jeunes touristes qui ne se piquent certes pas d'être des auteurs de profession. Lisez plutôt le voyage *Autour du monde* de M. Georges Kohn et les *Trois semaines à Moscou* de M. Robert Calmon (1). Enfin lisez le récit que nous fait avec tant de naturel et de verve bien française M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix.

L'aimable touriste nous conduit *de Paris à San-Francisco* en passant par New-York et en revenant par la Nouvelle-Orléans. Le récit marche ou plutôt court à toute vapeur, simple, varié, amusant, intéressant même, et en vérité il n'a qu'un tort, c'est que nous commençons à connaître ces pays-là aussi bien ou aussi mal que le nôtre. Savez-vous que l'on ferait une jolie bibliothèque de tout ce qui s'est écrit sur les États-Unis depuis dix ou quinze ans? J'en arrive au point que je prévois ce qu'un voyageur va nous en dire. Je sais d'avance ses impressions, et, bien que je ne sois pas allé à New-York, je pourrais, à son départ, le renseigner sur ce qu'il y verra, sur les *ferry-boats* qu'il croisera en arrivant dans la rade, sur le *railway* qui passe au-dessus des maisons de la ville, sur le pont de Brooklyn, sur Broadway et la cinquième Avenue, sur le restaurant Delmonico et sur l'hôtel plus ou moins splendide où il gagnera sa chambre par l'inévitable ascenseur. Je lui prédirais les sensations que lui procurera la visite aux chutes du Niagara, et l'engagerais à ne pas écouter le guide ou les affiches qui l'exhorteront à descendre jusqu'à la plate-forme placée sous le *fall* immense, car on s'y mouille, on a un peu peur, et on ne voit rien. Enfin je lui décrirais l'organisation merveilleuse des services d'incendie, où, sur un coup de timbre, hommes et chevaux s'élancent avec les pompes en douze secondes, ou bien l'ingénieux mécanisme des *cable-cars* qui l'entraîneront doucement à travers les rues en pente de San-Francisco, mû par une force invisible. Que voulez-vous? Ce n'est point la faute de M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix si l'on était allé à New-York et à San-Francisco avant lui; et que pouvait-il mieux faire, en son livre, que de raconter ce qu'il avait vu, et d'une façon si agréable, si pittoresque et si vivante, que nous ne cessons pas un moment de le suivre avec intérêt?

Je signale, dans le chapitre sur San-Francisco, l'épisode de son excursion dans un domaine agricole ou plutôt viticole des environs, et ce qu'il nous dit des vignobles dont la culture est devenue une spéculation lucrative. Le vin est médiocre, car on le prépare mal; mais qu'importe! on s'y enrichit avec une promptitude étonnante. Heureux Américains! tout conspire à votre prodigieuse fortune! On ne vit jamais, par un plus favorable concours, une race d'hommes plus vaillante sur une terre plus fertile en ressources. Que vous manque-t-il pour dépasser et éclipser notre vieux monde, que ce rayon de politesse et cette fleur délicate qui naît d'une certaine culture de l'esprit fine et haute, et que tous les téléphones et tous les ascenseurs du nouveau monde ne sauraient donner?

BÉRARD-VARAGNAC.

(1) Ces deux volumes de MM. Robert Calmon et Georges Kohn ont paru récemment chez l'éditeur Calmann Lévy.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Nous allons bientôt avoir une éclosion abondante de livres nouveaux; mais c'est encore la morte saison. Profitons de ce répit pour nous arrêter un peu plus longtemps sur un volume bien curieux et bien étrange d'un écrivain de grand talent, mais malade, surexcité, déséquilibré, je n'ose pas dire détraqué, victime de la névrose dont souffre notre époque, M. Édouard Rod. Ce volume a un titre significatif : *la Course à la mort* (1). Et, en effet, M. Rod ne marche pas vers le terme fatal, il s'y précipite de toute la vitesse de ses pieds meurtris et saignants. Il aspire impatiemment à la mort, qui est pour lui le néant, cet ennuyé de vivre que la vie fatigue et écœure. C'est un pessimiste, un désespéré, mais non de ces désespérés qui s'agitent en des mouvements convulsifs comme pour se cramponner à quelque appui ou se ressaisir eux-mêmes : lui, sombre, morne, se consume et se dévore. On dirait un Prométhée qui, de ses propres mains, vient en aide au vautour qui lui ronge le cœur et lui fouille les entrailles. Spectacle lamentable, spectacle navrant. On voudrait en détacher ses regards, car l'impression est par trop douloureuse, et malgré soi on y revient : c'est une sorte de fascination.

Peut-être Prométhée se préoccupe-t-il de la galerie. Peut-être, tout en se labourant le cœur et le foie, compte-t-il avec une joie secrète, qui est sa seule consolation, le nombre des spectateurs. A la bonne heure! Ses tortures font recette! Et alors peut-être, pour satisfaire le public, ses ongles sanglants travaillent-ils encore avec plus d'ardeur sauvage. Qui dira, en présence des enfants du siècle qui se confessent en criant bien haut et livrant le plus profond de leur âme à la curiosité de la foule, où commence l'exagération volontaire et le désir de produire de l'effet? Le grossissement indispensable à l'optique du théâtre ne devient-il pas la première loi de cette confession théâtrale? A Dieu ne

(1) *La Course à la mort*, par M. Édouard Rod. — 1 vol. Paris, 1885. L. Frinzine et Cie.

plaise que je mette en doute la sincérité de M. Rod : je crois à ses douleurs et je m'apitoie sur ses tortures, qui sont réelles ; mais il n'est pas absolument défendu de se demander, lorsque ses muscles se contractent et lorsque son visage se décompose ainsi sur la scène, si la contraction et la décomposition sont aussi violentes une fois le rideau tombé. Oui, il souffre *après;* oui, il avait souffert *avant;* mais ne serait-ce pas surtout *pendant* (simple supposition, encore une fois) que cette souffrance se traduit par une expression plus poignante? Notez que, dans cette hypothèse même, la bonne foi du martyr serait encore hors de cause. Il arriverait à M. Rod ce qui arrive à tous les malades, de gémir plus douloureusement lorsque quelqu'un s'approche de leur lit. Il est dans la nature humaine d'aimer à être plaint. Ce besoin universel de sympathie se compliquerait dans le cas présent du désir, bien naturel et bien humain aussi, d'être plaint comme victime de douleurs exceptionnelles. Il n'est pas de malade qui ne soit secrètement flatté d'être ce qu'on appelle un cas rare; jugez donc quand on entend dire de soi : Cas unique!

J'ai presque honte d'insister, mais enfin il faut bien dire toute ma pensée : ce qui me ferait croire encore à un peu d'exagération voulue, c'est la précision même de l'analyse et le soin curieux de la forme. Vous vous rappelez l'expérience qui fit courir Paris il y a quelque dix ans, celle du décapité parlant. On éprouvait d'abord un invincible effroi à voir sur le marbre cette tête blafarde. C'était bien pis quand cette bouche de mort s'ouvrait pour converser avec le public. Oui, d'abord ; mais on s'étonnait bientôt que ce décapité parlant parlât si bien. Non, décidément, il s'exprimait avec tant de correction et maniait les subjonctifs avec une précision telle, que ce mort n'était pas mort. De même, je me rassure un peu quand Prométhée raconte ses tortures en une langue si brillante, si nombreuse, si riche en images et où l'art se fait partout et toujours sentir, un peu trop même à mon gré. Elle semblerait déjà trop uniformément élégante, parlée par un homme en bonne santé et jouissant de tous ses moyens d'artiste : jugez donc quand c'est Prométhée pantelant! Celui d'Eschyle et le Philoctète de Sophocle — on va m'appeler vieil humaniste, — deux suppliciés authentiques ceux-là, traduisaient leurs souffrances par des cris inarticulés : M. Édouard Rod, s'étendant sur une table d'amphithéâtre, nous invite à venir le voir se disséquer lui-même. Je vais m'ouvrir les entrailles, dit-il. Ce faisant, il manie élégamment son scalpel et cherche les effets de blanche main sur son flanc rougi, comme un prédicateur sur le velours grenat de la chaire, si bien que je me demande : S'est-il bien ouvert les entrailles, en effet? Ne serais-je pas dupe d'une illusion, comme avec le décapité parlant d'il y a dix ans? Mais sans doute mon demi-scepticisme est coupable. Reconnaissons donc que M. Rod se dissèque réellement, et admirons plutôt le courage et le sang-froid de l'opérateur qui, en proie à d'insupportables souffrances, les supporte et même réalise ce miracle d'être artiste en même temps que disséqué.

Puisque le patient opérateur s'est ouvert le flanc avec tant de complaisance, voyons donc quelle est sa maladie, son cas unique. Ce cas se rattachera sans doute à tout un genre d'affections; mais il s'en distinguera par des caractères tout spéciaux. Oui, c'est bien cela : M. Rod est de la famille des Werther et des Obermann, ces deux grands ennuyés qui ont eu, eux aussi, un profond dégoût de vivre : mais que de différences! Werther est un égoïste; Obermann se désespère de la contradiction implacable qu'il rencontre entre ses hautes aspirations et ce que peut lui donner la vie. M. Édouard Rod, loin d'être un égoïste, souhaite de se prodiguer; seulement il ne trouve pas en son cœur les richesses qu'il voudrait répandre autour de lui. Loin aussi d'être effrayé, comme Obermann, de l'abîme qui sépare ses facultés du terme lointain qu'elles cherchent vainement à atteindre, il est effrayé, au contraire, de l'insuffisance de ces facultés mêmes. Ce qui le désespère, c'est la pauvreté de son cœur, la sécheresse de son âme et l'aridité de ses sentiments. Il serait heureux d'aimer, et il ne peut pas aimer. Voilà ce dont il souffre et dont il souffre jusqu'à en mourir. Vainement il a cherché les occasions de faire jaillir quelque tendresse de ce cœur insensible : comme Moïse, il a frappé le rocher à plusieurs reprises, et il l'a frappé avec impatience, avec colère, avec désespoir; mais du rocher n'est pas sorti le moindre filet d'eau vive. En certains jours de deuil, alors que tous autour de lui pleuraient, il n'a pas pu pleurer, ou bien il s'est vu réduit à jouer la comédie de la douleur. Il a vu de même autour de lui des trésors de passion dépensés par d'autres en amours soit légitimes, soit coupables; alors il s'est lancé dans toutes les aventures, il a cherché les vives émotions. Mais c'est en vain qu'il multipliait les épreuves. Comédie de la passion, cette fois, de même que, tout à l'heure, comédie des larmes. Ainsi tout amour lui est interdit. Vouloir et ne pas pouvoir, supplice de tous les instants. Pourquoi vivre alors? Voilà comment l'infortuné, qui mangeait son pain comme de la cendre, s'est dit : Mieux vaut mourir; et il s'est mis en course vers la mort.

Il aurait pu se consoler cependant en songeant, à chaque épreuve nouvelle où il constatait avec douleur cette insuffisance de sentiment et cette impuissance à aimer, que ces regrets, d'autres les avaient éprouvés avant lui. Ainsi, le jeune homme pauvre d'Octave Feuillet ne se reproche-t-il pas d'avoir eu faim le jour où il a conduit son père au cimetière. Son cœur lui disait : N'entre pas dans ce restaurant! Son estomac : Entre! Et, comme l'estomac criait plus fort que le cœur, le jeune homme pauvre est allé s'asseoir à cette table, ce qui lui est un remords. Est-ce que dans l'histoire des saints il ne s'en trouve pas quelques-uns qui se

sont reprochés amèrement de n'avoir pas eu assez d'effusions de cœur et de transports de tendresse quand ils s'agenouillaient devant les autels? Je sais certains chrétiens encore aujourd'hui qui s'attristent d'avoir la prière aride. On les réconforte en leur montrant que ce regret même et cette tristesse sont la preuve qu'ils aiment. Que M. Rod se réconforte également en se disant qu'il a pleuré les êtres chers qu'il perdait puisqu'il regrette de ne pas les avoir assez pleurés; qu'il soit persuadé qu'il a aimé puisqu'il se reproche de n'avoir pas aimé assez. Les cœurs vraiment secs n'ont pas de ces inquiétudes ni de ces remords. Il n'y a que les âmes sensibles à s'accuser d'insensibilité. Ce raisonnement, subtil en apparence, mais en apparence seulement, convaincra-t-il M. Rod? J'en doute, parce qu'il serait alors guéri, et il est à craindre qu'il ne veuille pas guérir, étant fier au fond de cette maladie rare et excessivement distinguée. Tel qu'il se voit, il est un problème, ce qui est toujours flatteur. Renoncerait-il volontiers à être un problème pour devenir un brave homme tout simple et sans complication comme vous et moi?

Que dans son pessimisme, que je trouve trop universel et hors de proportion avec les épreuves qui l'y ont conduit, il entre un peu d'orgueil, un peu d'imagination, l'abus de Baudelaire et beaucoup de rêverie vague, toujours est-il qu'il est malheureux. Tout lui est aquilon. Pour lui un désir vague devient vite un désir âpre et cuisant; la plus légère piqûre lui fait une plaie qu'il élargit encore en y introduisant son scalpel. Cet état permanent de souffrance aiguë commande la sympathie. Ne croyez donc à aucune intention ironique de ma part maintenant que je vais résumer la petite histoire d'amour romanesque racontée par M. Rod, le seul épisode de sa vie qui l'ait amené à dire : Mon cœur est incapable de battre jamais pour aucune femme. Naturellement, je ne parle pas des aventures galantes d'un jour ou d'une heure, qu'il ne mentionne lui-même que pour mémoire, le cœur n'ayant rien à voir en ces sortes d'affaires.

Elle avait nom Cécile; elle était musicienne par l'âme, sinon par un mécanisme savant; elle traversait le monde sans s'y mêler, indifférente, distraite, rêveuse et semblant dédaigner ce qui passionnait les jeunes filles de son âge. De temps à autre un mystérieux sourire passait sur ses lèvres. C'est ce sourire énigmatique qui intéressa d'abord M. Rod. Que voulait-il dire? Exprimait-il l'ironie d'un esprit supérieur qui prend en pitié les petites joies bourgeoises de la vie du monde? Aujourd'hui il semblait ainsi à M. Rod; puis, le lendemain, ce sourire ne voulait plus rien dire du tout. Le jour d'après, interprétation nouvelle; et sa curiosité, tenue en éveil, cherchait une signification à ce qui la veille n'en avait pas. La jeune fille-énigme attirait ainsi le jeune homme-problème. Tel soir, il commençait à s'enflammer après un échange de propos qui n'étaient nullement dans le courant banal; le soir suivant, il se refroidissait, car Cécile ne lui avait dit que des choses que tout le monde peut dire. Puis, des mois entiers sans se retrouver; puis des rencontres, de plus en plus rares, et enfin séparation complète. Aux jours de plus grande intimité, aucun aveu; à peine un serrement de mains et une valse que l'on a prolongée après l'arrêt de l'orchestre, valse languissante, presque inconsciente et comme dans un demi-sommeil. Et c'est tout. Mais voulez-vous savoir à quoi, dans ce demi-sommeil, ils rêvèrent l'un et l'autre? Cécile ne l'a pas raconté à Édouard; mais Édouard croit avoir lu dans les yeux à moitié clos de Cécile, et il sait que leurs deux pensées s'égaraient dans les mêmes espaces. Eh bien, tous deux à la fois aspiraient au *Ne pas être;* tous deux se noyaient dans la douceur du néant. A en croire le valseur, ils n'étaient plus que deux fleurs dont les parfums se mariaient dans l'air, puis bientôt deux vapeurs se dispersant dans les bleus infinis, puis enfin plus rien. Après s'être mariés ainsi dans les airs à l'état de parfums, puis avoir divorcé à l'état de vapeurs, Édouard et Cécile pouvaient-ils aller prosaïquement se marier à la mairie? Non, n'est-ce pas? Si Édouard l'eût proposé cependant, qui sait? Peut-être Cécile n'eût-elle pas dit non. Mais Édouard, étant un rêveur ou peut-être surtout un irrésolu, n'a rien dit. Peut-être aussi Édouard a-t-il eu quelque peur du sourire énigmatique. N'était-il pas ironique pour lui, ce sourire? Car enfin un valseur qui, en valsant, rêve à l'anéantissement complet de son être doit faire une figure assez singulière. Si Cécile avait souri de ses airs navrés de musicien mélancolique, basson méconnu ou clarinette incomprise? Toujours est-il qu'Édouard n'a pas fait sa demande. Depuis on ne s'est rencontré qu'à de longs intervalles; Édouard n'a conservé de tout cela que le souvenir d'un rêve; sur quoi il conclut que son cœur de glace ne brûlera jamais.

Je viens de m'ingénier à trouver différents motifs au silence d'Édouard auprès de Cécile, parce que celui qu'il indique est d'un raffinement et d'une subtilité telle qu'il semble une de ces explications que l'on cherche après coup pour se justifier à ses propres yeux. L'amour-propre aidant, cette cause déterminante que vous n'avez trouvée que plus tard devient bientôt pour vous la seule et la vraie. Voici ce motif. Édouard n'a pas voulu interroger Cécile parce que, s'il eût appris qu'il était aimé d'elle, il l'eût aimée à son tour sans avoir à cela aucun mérite, car il n'y mettait pas assez du sien. Qu'est-ce que cela prouvait alors? qu'il avait la bosse de la reconnaissance, mais non celle de l'*amativité*. Il tenait donc à aimer sans savoir s'il était aimé pour se bien persuader qu'il était capable d'amour.

C'est être cruellement ingénieux que de se torturer ainsi l'esprit pour arriver à se torturer le cœur. Il faut avoir un désir bien arrêté de se trouver toujours, partout et quand même, victime de la vie. Cette fertilité

d'imagination pour découvrir des prétextes à malédictions éclate à toutes les pages; j'en pourrais donner des exemples tant qu'on en voudrait; mais celui-ci, qui est significatif, vous suffira sans doute. Ce que je tiens seulement à noter, c'est qu'après avoir gémi sur son sort à telle ou telle étape de son existence, M. Édouard Rod, arrivant aux étapes suivantes, retourne ses regards en arrière et reconnaît qu'il y avait du bon dans ce passé qu'il a si énergiquement maudit. Ainsi, aux débuts laborieux de sa profession d'écrivain, alors qu'il avait le souci du pain du lendemain, Dieu sait s'il se proclamait martyr! Aujourd'hui il est à son aise et peut écrire à ses heures, quand l'inspiration lui vient : eh bien, il se trouve plus malheureux encore. Oh! les bonnes fatigues des nuits de travail, s'écrie-il, quand une pensée pantelait dans ma tête malade! Ce passé superbe, que je voudrais le ressusciter pour une seconde! — Vous voyez donc, monsieur Rod, qu'en ce temps-là vous auriez pu ne pas lancer l'anathème à la vie, si vous n'aviez pas déjà pris votre attitude de Prométhée sur son rocher. Mais déjà la consigne était de maudire l'existence, dans le petit cénacle dont vous êtes le grand ténor, l'artiste en vedette. Autrefois, il y a cinquante ans, dans les cénacles du même genre, le mot d'ordre était : Mélancolie; aujourd'hui c'est : Désespoir. Histoire, au fond, de stupéfier les bourgeois.

M. Rod laisse échapper quelque part un aveu qui confirme bien ce que je disais du plan formé de se singulariser et d'étonner la foule. Il reconnaît que le point de départ de sa maladie, qui est la maladie à la mode dans un certain monde, c'est la lassitude de l'émotion banale et des sentiments ordinaires. Prenez toutes les dissertations, les hors-d'œuvre, les digressions qui se mêlent trop souvent à ses lamentations autobiographiques — mais il faut bien arriver à remplir un volume, — partout vous trouverez le même parti pris de heurter l'opinion reçue et la même affectation de s'éloigner des sentiments ordinaires. Un exemple entre vingt. Nous autres, bons bourgeois, nous entrons sans répugnance au Théâtre-Français ou au Gymnase. M. Rod n'y mettrait pas les pieds pour un monde. Il hait au-dessus de tout « ces prétentieuses caricatures de nos mœurs ou de nos caractères qui servent à faire valoir les grimaces d'odieux cabotins ». Voyez-vous quelle hauteur de mépris pour nos plus grands artistes? Mais parlez à M. Rod des Folies-Bergère ou du Cirque : à la bonne heure, voilà ce qui le réconcilie presque avec l'espèce humaine! Et il s'enthousiasme pour l'homme-grenouille, l'homme en caoutchouc et les pitres qui, pendant chaque intermède, s'aplatissent le nez sur le sable ou reçoivent avec flegme des coups de pied partout et encore ailleurs. Allez, bourgeois, voir *Théodora;* M. Rod, lui, va voir *la Rosière de Pornichet.* Grand bien lui fasse!

Exagérations, paradoxes, contradictions, j'ai signalé tout ce qui est irritant dans l'œuvre de M. Rod. Et cependant je ne m'en dédis pas : elle attire et retient. Vingt fois on la rejette avec colère et vingt fois on la reprend comme malgré soi. Comment expliquer cette double impression? Y aurait-il donc là, dans ce même volume, deux œuvres et deux hommes? C'est là, précisément, ce qu'il me semble. Voici ma supposition; je ne la donne que comme une simple supposition et n'affirme rien. J'imagine donc qu'il y a eu un premier M. Rod et un premier journal intime où ce premier M. Rod consignait, aux heures de découragement et de lassitude, ses pensées mélancoliques et ses vues amères sur la vie. Ces pages-là, d'une tristesse voilée qui ne dépasse pas la mesure, sont à la fois profondes, pénétrantes, d'une saveur exquise. Le style en est absolument remarquable. Ce qui entre de rêverie un peu mystique dans ces mélancoliques retours d'un esprit supérieur vers des aspirations inassouvies, ce style en donne l'idée par le vague et le flottant des contours; et en même temps il traduit ce qui est analyse psychologique et observation de la passion et du sentiment par des termes d'une netteté et d'une précision rares; il y a même de ces mots lumineux dont les grands écrivains seuls ont le secret. Quel était le nombre de ces pages si remarquables? Quarante ou cinquante peut-être? M. Rod, qui les avait sans doute écrites pour lui seul, se sera dit qu'il ne fallait pas en priver le public, et c'eût été un meurtre en effet. Mais cinquante pages ne sont pas un volume. M. Rod aura imaginé alors de les enchâsser et de les disséminer dans une sorte de confession où il mettrait son cœur à nu devant la foule. On peut supposer encore que des amis l'y auront exhorté en lui promettant la gloire d'apôtre du pessimisme. Ce jour-là, une fois cette détermination prise, M. Rod se sera cru obligé, montant sur un théâtre, de forcer la note et de vibrer. C'est ainsi qu'il en sera venu aux gros effets, aux gestes violents, aux cris mélodramatiques.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

Jusqu'à ce jour-là c'était M. Rod qui parlait; une fois sur la scène, c'est son rôle qui aura parlé.

Si ma supposition était vraie, j'en serais fort heureux, car j'aurais l'explication de la double impression très vivement ressentie. Le mot de l'énigme serait alors bien simple : dans ce livre, l'homme me charme; l'acteur me porte souvent sur les nerfs.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Pendant qu'un grand théâtre de drame fait devant une salle comble sa reprise annuelle du *Courrier de Lyon*, l'affaire Naündorff, qui, avec le Masque de Fer et le Collier de diamants de la Reine — les trois grandes légendes de la famille de Bourbon, — a le privilège de passionner éternellement l'opinion et de trouver un nombre toujours considérable de fanatiques et de lecteurs, revient aujourd'hui sur le tapis. Il n'y a guère que les fameux Mémoires de Talleyrand dont on annonce périodiquement la publication qui ont le don d'exciter la curiosité publique à un aussi haut point. On publie encore de temps en temps de gros et forts volumes pour prouver ou que le petit Dauphin est bien mort dans son cachot du Temple ou qu'il a pu en être enlevé grâce à une substitution. Et toute la presse pendant trois mois retentit des éternelles discussions sur la célèbre phrase du rapport dressé par les médecins commis pour procéder à l'autopsie du fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette : « *Nous avons trouvé dans un lit le corps d'un enfant que les commissaires nous ont dit être celui du fils du défunt Capet.* » Et on réédite pour la millième fois les anecdotes de Barras, de l'impératrice Joséphine, qui auraient pris une part très active à l'évasion de Louis XVII, de Napoléon, les passages des Mémoires de la comtesse d'Adhemar, de Mme Marco de Saint-Hilaire, concernant le Dauphin et sa fuite du Temple.

Il faut croire que les quatre pages des journaux et les feuilles des Revues ne suffisent même plus pour contenir les torrents d'éloquence destinés à entraîner les convictions récalcitrantes. Il y a quelques jours, le comte de Duranti, qui s'est constitué le champion, le défenseur des héritiers de Naündorff, demandait au directeur de l'Ambigu l'autorisation de faire des conférences sur l'évasion du Dauphin et sur son odyssée à l'étranger pendant les entr'actes de *Louis XVI et Marie-Antoinette*, gros mélodrame en cours de représentations à ce théâtre. Le directeur a refusé sans nous faire connaître les motifs de son veto. Craignait-il les manifestations antiroyalistes, dans son quartier démocratique, qui auraient pu éloigner le public de son théâtre? Avait-il peur que les entr'actes ne devinssent plus intéressants que la pièce elle-même? Je n'en serais nullement étonné. Il y a certain petit habit bleu du Dauphin qui aurait joué un rôle très important dans la conférence. Il avait été conservé par la « respectable » Mme de Rambaud, l'ancienne gouvernante du Dauphin de France, et Naündorff l'avait reconnu effectivement pour l'avoir mis deux fois pendant son séjour à Versailles. De même pour la marque de vaccine en forme d'étoile que la reine avait voulu que l'on fît à son fils : bien accompagnée par un funèbre tremolo, elle aurait fait pleurer toutes les âmes sensibles de la salle. Il y avait dans la combinaison du comte de Duranti une idée pratique qui aurait permis au directeur de l'Ambigu de faire double recette : les amateurs de mélodrame endurcis eussent fait place, pendant les entr'actes, aux personnes qu'intéresse particulièrement la solution des grands problèmes historiques.

A défaut de la conférence, nous avons une petite brochure du comte de Duranti intitulée *le Roi mort qui vit* (prix : 50 centimes), qu'on aurait pu vendre pendant les actes du drame : « Demandez *le Roi mort qui vit;* cinquante centimes, dix sous. » Le roi mort qui vit, je n'ai pas besoin de vous le dire, c'est Louis XVII qui ne vit plus, puisque la brochure nous apprend qu'il est mort en 1845. C'était une idée de Barras : il imagina *le Roi mort qui vit,* talisman de fortune pour lui et les autres politiciens. Il a fait enlever l'enfant de son cachot et lui a substitué un autre enfant qu'on laissa mourir à sa place. Ainsi « la main qui tiendra le voile mystérieux du Temple fera courber les usurpateurs ».

Ce petit volume n'est nullement ennuyeux. Il a souvent l'attrait et présente l'intérêt d'un roman. Il contient même des détails absolument inédits qui, s'ils ne prouvent pas que les héritiers Naündorff sont les vrais descendants de Louis XVII, permettent de croire que le Dauphin a pu sortir du Temple. Au commencement de la seconde Restauration, les Chambres, sur la proposition de Chateaubriand, décidèrent l'érection d'un monument en mémoire de Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth et Louis XVII; mais le pape fit des observations, et Louis XVIII modifia par un décret la décision des Chambres relativement à son neveu. On ne célébra non plus aucun service à Saint-Denis en mémoire du Dauphin, alors qu'on en célébra pour son père, pour sa mère et sa tante. La duchesse d'Angoulême ne consentit jamais à recevoir aucun de tous les imposteurs qui se faisaient passer pour son malheureux frère : ce qui prouvait qu'elle savait où se trouvait Louis XVII, s'il vivait encore à cette époque, ou qu'elle avait les preuves certaines de sa mort. Quand le docteur Pelletan lui fit proposer de lui donner le cœur de l'enfant qui était mort au Temple et qui était en sa possession, elle refusa. La femme de Simon, pensionnée par le gouvernement de Louis XVIII et enfermée à la Salpêtrière bien qu'elle jouît de la plénitude de ses facultés, a répété jusqu'à sa mort que son royal prisonnier était sorti du Temple. Mais qu'est-il devenu après cette évasion? C'est le grand point d'interrogation auquel l'histoire n'a pas encore répondu. Depuis le départ du Temple jusqu'à sa mort, sous tous les gouvernements qui se sont succédé, sous le Directoire, le Consulat, l'Empire, les deux Restaurations, les Cent-Jours et le gouvernement de Juillet, la voix de l'héritier légitime

de la royauté a été étouffée. Qui nous dit que l'enfant très délicat, déjà malade, très peu soigneux de sa personne, comme le dit sa sœur dans sa relation de la captivité de la famille royale, n'est pas mort quelque temps après avoir quitté le Temple? Si l'enfant a survécu aux misères, aux mauvais traitements de sa captivité, est-ce que le comte de Provence et le comte d'Artois, qui n'avaient pas attendu la mort de leur frère et de leur belle-sœur pour faire répandre des libelles au sujet de la non-légitimité de la naissance du Dauphin, auraient été plus tendres pour lui que Philippe-Égalité pour son cousin et n'auraient pas trouvé vingt occasions de se débarrasser d'un prétendant qu'ils ne pouvaient considérer comme leur neveu?

D'un autre côté, si les Naündorff ne sont que des imposteurs, des intrigants, comment expliquer la ressemblance d'un fils et d'une fille du soi-disant duc de Normandie avec Louis XVI et Marie-Antoinette, qui a frappé toutes les personnes qui assistaient au procès de 1874 devant la Cour de Paris? L'héritier de Naündorff, qui venait revendiquer ses droits, avait la tournure lourde, épaisse, la tête dans les épaules du roi. Sa sœur, avec ses cheveux grisonnants, sa lèvre inférieure très prononcée, son nez busqué, faisait penser au tableau de Paul Delaroche représentant Marie-Antoinette venant d'entendre l'arrêt qui la condamne. On ne pouvait pas dire qu'ils s'étaient grimés, qu'ils s'étaient fait une tête. Aller en tête n'était pas encore à la mode. Ils arrivaient tous deux de leur Hollande, bien simples, sans aucune recherche dans leur toilette, sans rien de théâtral. On voyait bien qu'ils n'avaient passé ni chez Mme Loisel, la perruquière, ni chez Babin ou Bacon, les costumiers, leur demander le secours de leur art.

Le comte de Duranti n'a pas seulement des brochures à placer : à la fin de son opuscule, il ménage une surprise aux personnes qui voient avec trop de peine l'extinction de la branche aînée. A ceux qui préfèrent se rattacher même à une chimère plutôt que de faire leur soumission aux héritiers d'un usurpateur, il présente un candidat qui doit rallier tous les suffrages : le prince Louis de Bourbon, fils d'Élisabeth de Bourbon, petit-fils de Louis XVII. Sur une belle feuille de bristol pliée en trois, vous pouvez voir le portrait du jeune prince d'après une photographie, encadré entre l'acte de décès de son grand-père et l'acte de notoriété de son père. Dans le petit boniment placé au-dessus du portrait du candidat à la royauté, nous lisons que le grand déshérité — Louis XVII — avait épousé une jeune fille charmante « à tous égards » — on ne nous dit pas si elle était bonne musicienne, — appartenant à une famille de négociants « très estimés » ; — qu'il avait gagné sa vie et celle de ses enfants à la sueur de son front comme un simple ouvrier et que le jeune prince Louis, âgé aujourd'hui de vingt ans, a été reçu premier à l'École royale militaire de la Haye sur 143 aspirants. Qui pourrait conclure, ajoute en terminant M. de Duranti, que la race de cet homme est devenue indigne de la couronne dans un pays d'où sont sorties les idées d'égalité et de liberté? Le chef légitime de la maison de France a dans ses veines le sang des rois et le sang des peuples — la fille des négociants très estimés. Il représente seul le droit héréditaire. Il peut aussi représenter la volonté nationale, la patrie telle qu'elle est, la Révolution dans toute sa grandeur. Le cœur généreux du petit-fils de Louis XVI ignore ce que c'est que la rancune et sait pardonner aux bourreaux de sa famille. Mais c'est peut-être beaucoup de choses représentées, et le jeune candidat de M. de Duranti pourrait succomber sous le nombre. Je ne sais quel accueil les électeurs feront à cet amalgame de sueur du peuple et de sang des rois, de droit divin et de révolution. Je crains, comme on dit en parlant d'un auteur dramatique dont la pièce ne remporte qu'un succès d'estime, qu'il ne se soit trompé de porte et qu'il n'ait à regretter le bon public de l'Ambigu, auquel il s'était adressé en premier ressort.

Pour compléter les renseignements relatifs à la candidature de l'héritier Naündorff, je copie textuellement sur le prospectus que j'ai sous les yeux :

« En vente aux bureaux de *souscription pour la cause*. Envoi *franco* de la présente pièce contre 60 centimes ou 1 franc en timbres-poste pour les personnes qui prendront également un exemplaire de la brochure *le Roi mort qui vit*. Remise de 25 pour cent aux libraires. »

II.

Chateaubriand sera-t-il aussi favorisé que Louis XVII? Trouvera-t-il pour défendre sa mémoire, si terriblement vilipendée de nos jours, un chevalier aussi généreux, aussi convaincu que le comte de Duranti, qui le fasse enfin entrer dans l'ère des apothéoses? Le temps presse. Avant peu il ne restera de l'idole de plusieurs générations que ses œuvres, que personne ne lit plus aujourd'hui. Il ne paraît plus, depuis quelques années, de Mémoires dus à la plume des contemporains de l'auteur du *Génie du christianisme*, qui ne contiennent un ou plusieurs chapitres absolument désagréables pour lui, des révélations qui déroutent tous ceux qui ont été élevés dans son culte et qui professaient pour son caractère l'admiration la plus profonde. Maintenant, quand on est à court de copie, on se met à tomber sur Chateaubriand, et on est sûr de trouver des lecteurs et d'amuser la galerie. Dans ce combat à outrance, c'est à qui lui portera les coups les plus terribles. Sainte-Beuve avait commencé à découvrir le pied d'argile de la statue. Celui que nous ne voyions à travers ses œuvres et surtout ses *Mémoires d'outre-tombe* que comme une divinité qui daignait frayer avec les mortels deve-

nait, sous la plume du critique démolisseur, un homme de grand talent, mais un homme. Mme de Samans, la femme aux *enchantements* que vous n'avez pas oubliés, nous a montré le désabusé René sous des côtés bien amusants, un Chateaubriand folâtre, chantant la chansonnette, ne craignant pas le cabinet particulier, enfin un Chateaubriand galantin allant se consoler auprès de Prudence des rigueurs de Mme Récamier. On ne respecte plus rien, même la mèche en coup de vent lyrique du grand écrivain. Mme de Chateaubriand, qui, par le nouveau système de déplacement dans les réputations établies, est devenue l'intelligence, l'esprit, le cœur, le sens droit de la maison, en attendant qu'on ait découvert que c'est elle qui a écrit les ouvrages de son mari, s'était écriée un jour, en voyant son mari pommadé, frisé, pomponné, sortant des mains du coiffeur : « Voilà M. de Chateaubriand qui part voir ses jolies dames ! »

M. de Vitrolles, dans ses *Mémoires*, dans son factum contre Chateaubriand, en fait un personnage odieux, profondément pratique, ne négligeant pas autant qu'il a voulu nous le faire croire les biens de ce monde. Aujourd'hui l'Académie s'en mêle; c'est M. d'Haussonville qui prend la parole dans ses *Souvenirs de jeunesse*. Les couleurs avec lesquelles il nous peint l'ambassadeur de France à Rome sont moins poussées au noir que celles du baron de Vitrolles. C'est même la note gaie et ironique qui domine dans ces quelques pages. Il paraît que le faste des réceptions dont parle Chateaubriand dans ses *Mémoires* était singulièrement exagéré. Rome restait indifférente devant l'éclat de ses fêtes; et il n'avait jamais excité la jalousie de ses collègues par la magnificence inaccoutumée de ses bals, de ses soupers, que dans sa brillante imagination de poète. Ses soirées, sauf les grandes réceptions, étaient monotones et silencieuses au palais Simonetti. Dans un coin du salon, Mme de Chateaubriand s'entretenait des affaires ecclésiastiques avec un abbé attaché à Saint-Louis-des-Français. L'ambassadeur faisait une partie d'échecs avec un de ses attachés ou se posait devant la glace de la cheminée, les deux mains passées dans ses cheveux et croisées sur son large front. Il paraît que c'était sa posture favorite et qu'il se regardait ainsi pendant des quarts d'heure dans la glace.

M. d'Haussonville lui reproche aussi d'avoir servi un ou deux clichés éternellement les mêmes à tous les voyageurs et particulièrement aux Anglais et aux Anglaises qu'il avait connus à Londres pendant son ambassade et qui lui demandaient des audiences ou se présentaient à ses réceptions. Selon qu'on parlait du Vatican ou du musée du Capitole, Chateaubriand lançait un morceau à effet sur le torse antique dont Michel-Ange, devenu aveugle, aimait sur ses vieux jours à palper les formes, sur le Laocoon et l'Apollon du Belvédère, ou sur le Gladiateur mourant, la statue de l'Orateur et la fameuse Vénus du Capitole, qui amenait infailliblement une comparaison brillante entre la Grèce et l'Italie. M. d'Haussonville prétend que si toutes les Anglaises ont consigné fidèlement sur leurs carnets de voyage leur entretien avec l'ambassadeur de France à cette époque, leurs souvenirs en matière artistique doivent se ressembler étrangement. Il est bien amusant, M. d'Haussonville; mais ne trouvez-vous pas que, comme attaché d'ambassade, il manque absolument de respect et d'indulgence envers son maître? On ne pouvait cependant pas demander à René d'avoir une esthétique spéciale et particulière à l'usage de chaque personne qui serait venue causer art avec lui. Que celui qui ne s'est jamais servi de clichés pour parler des chefs-d'œuvre consacrés comme la Joconde ou le Radeau de la Méduse, la *Symphonie pastorale* ou les *Huguenots*, lui jette la première pierre!

Heureusement pour Chateaubriand, M. d'Haussonville est mort sans avoir pu terminer ses Mémoires. Il ne lui a consacré qu'un chapitre. A qui le tour maintenant? Il ne faut pas désespérer de voir annoncer un jour ou l'autre la publication de dernières confidences dues à la plume d'une des inconnues du grand homme, qui achèveront de le déboulonner devant la postérité. Maintenant que son côté plastique nous est tout à fait familier, il ne nous reste plus à connaître que le côté chorégraphique, qui a été négligé par tous les historiographes. Nous finirons peut-être par apprendre que Chateaubriand était un pilier de la Chaumière et des bals de l'Opéra et qu'il a servi de type à Gavarni pour son personnage de Chicard.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le 20, réunion convoquée par le parti ouvrier à la Bourse; la réunion a été bruyante; des coups de revolver ont été tirés. — Dans une lettre rendue publique, le prince Napoléon explique les motifs pour lesquels il se tient en dehors du mouvement électoral.

Angleterre. — Le 18, M. Gladstone a publié un manifeste adressé à ses électeurs. Il essaye de rétablir l'unité du parti libéral en rapprochant whigs et radicaux. Il se prononce pour l'évacuation pure et simple, sans dédommagement, de l'Égypte.

Conflit hispano-allemand. — Une première conférence au sujet du règlement de l'affaire des Carolines a eu lieu le 22 entre le prince de Bismarck et le comte de Benomar, ministre d'Espagne à Berlin : l'entrevue a été cordiale et laisse espérer une solution satisfaisante.

Péninsule des Balkans. — La Roumélie orientale a renversé son gouverneur Gavril pacha pour s'unir à la Bulgarie, dont elle est séparée par le traité de Berlin du 1er juillet 1878. Le prince Alexandre de Battenberg a fait une proclamation dans laquelle il prend le titre de prince des Bulgares du Nord et du Sud. La Turquie a protesté dans

une note circulaire aux puissances leur demandant d'intervenir.

Annam. — Le nouveau roi, le prince Chang-Mong, a été couronné en grande pompe le 19 septembre; il a pris le nom de Donc-Khanh, « union de deux nations ». — Le général de Courcy est reparti pour le Tonkin.

Nécrologie. — Mort du capitaine de frégate Martial, à Shanghaï; — du lieutenant-colonel Martz, à bord du *Cachemire,* retour du Tonkin.

Les lois de la République

Sous ce titre, notre collaborateur M. Joseph Reinach vient de publier une substantielle brochure (Librairie centrale des publications populaires, 45, rue des Saints-Pères) sur l'œuvre législative de la dernière Chambre.

Nous en reproduisons la conclusion :

« Les faits, dit un proverbe anglais, sont des choses entêtées. On peut calomnier la République, on peut diffamer la majorité républicaine des deux Chambres : après la lecture de ce résumé, il sera impossible de nier que l'activité législative du parlement, depuis quatre années, n'ait été féconde. On a pu entasser à plaisir les inventions saugrenues et les accusations empoisonnées contre les hommes d'État qui ont fait de la République un gouvernement et qui ont défendu l'intégrité du patrimoine national : il est impossible d'effacer du *Journal officiel* et du *Bulletin des lois* les mesures législatives qui ont été préparées, votées et promulguées du mois d'octobre 1881 au mois d'août 1885. Sans doute — et n'en est-elle pas convenue elle-même? — la troisième législature de la république a commis des erreurs et des fautes; nous n'avons jamais cru davantage aux parlements qu'aux papes infaillibles. Mais cette législature a été laborieuse, zélée, animée du désir de bien faire, sincèrement dévouée à la démocratie, à la cause du progrès, et l'on retrouve partout les traces profondes de son travail. Si la Chambre de 1881 n'a pas mérité le grand nom de Chambre réformatrice, non, il n'est pas juste de dire qu'elle a perdu son temps. C'est une assemblée qui a fait preuve d'intelligence et de savoir, une assemblée qui peut défier bien des comparaisons, que celle qui a revisé la Constitution, institué le scrutin de liste, commencé le code rural, voté les lois sur la réforme judiciaire, le divorce, la relégation des récidivistes, l'artillerie de forteresse, l'administration de l'armée, les surtaxes de douanes, les syndicats professionnels, la liberté municipale, le retour à la législation de l'an II sur les cimetières, l'obligation et la laïcité de l'instruction primaire, l'échange des parcelles, le dégrèvement des petites ventes judiciaires, la conversion de la rente, la réduction des journées de travail. Non, un pareil monument législatif n'est pas à dédaigner!

« La législature de 1881 a beaucoup et très utilement travaillé : pourquoi ce labeur a-t-il passé presque inaperçu? pourquoi nous-même, récapitulant ces réformes d'après le *Bulletin des lois*, sommes-nous étonné de nos propres constatations? En voici sans doute la raison : c'est que le vacarme continu des interpellations à grand fracas, les clameurs de la presse d'opposition quand même, le bruit et le tumulte qui sont presque toute la politique des partis extrêmes ont fatigué l'attention au point que, lassée, étourdie, elle n'a pas eu le loisir ni la force de se fixer sur la besogne féconde, modeste, tranquille, que poursuivaient, malgré tant de tempêtes sans éclairs, les hommes de travail et de bon sens. Les ténors qui ne sont préoccupés que de briller sur l'affiche parlementaire et d'avoir de belles chambrées pour les entendre, les intrigants qui agitent la rivière avec fracas pour pêcher ensuite en eau trouble, les aboyeurs dont le métier est d'insulter, voilà ceux qui se pressent au premier rang pour concentrer sur eux les regards. Et ils masquent les travailleurs consciencieux, dédaigneux de la réclame, penchés sur la solution pratique des problèmes complexes, les vrais hommes de progrès qui ne renoncent pas au possible par amour de l'impossible et qui ne sacrifient pas la cause des réformes au plaisir stérile de faire applaudir par des badauds des hâbleries de charlatans. Il est temps peut-être de protester contre tant d'injustices et de remettre chacun dans sa place et chaque chose en son lieu. Assurément la Chambre n'a pas accompli toutes les améliorations qui avaient été promises, et certes l'on aurait pu faire davantage; mais qui donc a gaspillé en interpellations et discussions oiseuses le temps du parlement, qui est le temps du pays?

« Ce n'est pas la première fois que les frêlons accusent les abeilles de paresse et ce ne sera pas la dernière. Mais les frêlons auront beau faire du bruit, le moindre rayon de miel vaudra toujours plus et mieux que leurs plus sonores bourdonnements. Voici, par exemple, M. Clémenceau : il a prononcé d'âpres et spirituels discours dans cinquante interpellations et jamais député n'a fait à lui seul pareille hécatombe de ministères; tous ces gouvernements qui ont eu pour chefs Gambetta, M. de Freycinet, M. Duclerc, M. Jules Ferry, c'est lui qui les a renversés, précipités, culbutés les uns sur les autres, et le temps seul lui a manqué pour abattre le cabinet Brisson sur tant de débris. Eh bien, j'ose le dire : la loi, la modeste loi qui a dégrevé la vente en justice des petites propriétés a mieux servi que toute cette destructive éloquence les intérêts du pays! »

Mouvement de la librairie.

DIVERS.

Dans un savant mémoire sur *le Tulle et la Dentelle mécanique* couronné par la Société des sciences industrielles du Pas-de-Calais, M. Reboul a résumé, relativement aux deux industries qui ont fait la fortune de Saint-Pierre-les-Calais, tous les renseignements susceptibles d'intéresser le manufacturier ou l'économiste. A côté de détails historiques qui témoignent d'une érudition sûre, il nous donne des indications pratiques sur les matières premières, les variétés de métiers, leurs modes d'installation et d'emploi. Chemin faisant, il note l'enchaînement des progrès survenus dans la fabrication et rend un hommage mérité aux ingénieurs et aux artisans qui ont contribué par leurs découvertes aux perfectionnements d'un outillage pour lequel la supériorité de la France est maintenant hors de discussion.

Le *Manuel électoral* de MM. Gudin du Pavillon et Rey présente sous une forme claire et concise l'ensemble des dispositions législatives actuellement en vigueur pour les élections politiques, administratives et judiciaires (parlement, conseils généraux et d'arrondissement, prudhommes, tribunaux et chambres de commerce, chambres consultatives des arts et manufactures). Un choix de formules, une série d'arrêts résumant la jurisprudence, un état des députés à élire par département et un tableau des incapacités électorales complètent cet utile recueil dont il serait oiseux de faire ressortir l'actualité (Delamotte).

Émile Raunié.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5859]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 14. (22e ANNÉE). — 3 OCTOBRE 1885.

Paris, 2 octobre 1885.

Demain, le suffrage universel aura la parole, et on ne peut pas dire qu'il n'aura pas été « consulté ». Que de programmes! et combien divers! Mais ils se ressemblent presque tous en un point : le grand nombre des réformes proposées (et encore ne parlons-nous ici que des réformes plus ou moins réalisables). Après cette longue énumération, les comités s'écrient : « Si c'est là ce que vous voulez, votez pour nos candidats! » Et les candidats endossent avec plus ou moins d'enthousiasme toutes ces lettres de change tirées sur eux par les comités qui les patronnent.

Ceux qui échoueront (ce seront nécessairement les plus nombreux) se trouveront dégagés par leur défaite même. Leur signature ne sera pas protestée. Mais les élus, n'ayant devant eux que quatre ans pour tenir des engagements si complexes, auront beau se démener : dans quatre ans, les électeurs auront le droit de leur dire : Qu'avez-vous fait de tel article de votre programme? L'avez-vous soutenu avec assez d'énergie, avec assez de persévérance?

La Chambre qui expire demain n'a pas manqué d'activité; malgré le temps perdu par les interpellations et les passes d'armes de tribune, elle a travaillé. Et cependant on a d'elle l'opinion contraire. C'est que ces députés, au moment où ils étaient candidats, avaient promis tant de choses!

Plusieurs fois déjà, en nous appuyant sur notre histoire politique depuis 1815, nous avons insisté sur ce fait, que le régime parlementaire a de la peine à devenir populaire en France. Le fait est grave, très grave, puisque dans l'Europe actuelle ce régime est le type unique de gouvernement libéral. Une des causes, c'est que le régime parlementaire, chez nous, tient moins qu'il ne promet — parce qu'il promet beaucoup trop. En Angleterre, les élections se font exclusivement sur les questions urgentes : il y en a toujours assez, de celles-là, pour remplir et même surcharger toute une législature. Pour les autres, on attend qu'elles soient devenues urgentes à leur tour. On ajournera, par exemple, celle de la séparation de l'Église et de l'État, s'il est prouvé que la législature qui s'ouvre la discuterait prématurément. Que notre Chambre future parvienne à résoudre passablement les questions économiques et financières, qui, celles-là, sont pressantes, et nous devrons nous estimer contents. « Un programme restreint », disait Gambetta. Le véritable opportunisme, tel qu'il le définissait, consiste à *sérier* les questions.

LA CRISE BULGARE

I.

LES ORIGINES.

Les événements qui viennent de se passer à Sofia et à Philippopoli ont paru surprendre l'opinion publique. C'est qu'elle est encore assez mal instruite de ce qui se passe dans la région des Balkans, des passions qui s'y agitent, des destinées historiques brutalement interrompues il y a cinq siècles par l'invasion ottomane et qui cherchent aujourd'hui à renouer leur trame, des éléments ethnographiques qui, après une longue somnolence, renaissent subitement à la vie et réclament tout à coup leur part dans l'héritage de ce qui fut la Turquie. Pour qui a étudié d'un peu près l'histoire de l'empire ottoman et celle du monde slave, la révolution pacifique dont nous venons d'être les témoins était un événement inévitable, inéluctable. Il pouvait se produire au milieu de convulsions sanglantes, au bruit du canon, à la lueur des incendies allumés par les bachi-bouzouks : un heureux concours de circonstances a permis cette fois à la logique des faits de développer ses conséquences sans qu'une goutte de sang ait été répandue. Le ciel en soit loué. *Fata viam invenient*, disait le poète antique. Les destinées du peuple bulgare ont trouvé leur voie. A vouloir les faire reculer brusquement, la diplomatie européenne assumerait la responsabilité de lourdes catastrophes. Ces catastrophes, le congrès de Berlin, il est vrai, les avait savamment préparées; soit bonne fortune, soit merveilleuse habileté, le peuple bulgare a été plus sage que ceux qui avaient disposé de lui sans lui et qui avaient substitué leur caprice à ses aspirations, leur volonté à la sienne.

En ce qui nous concerne, la proclamation de l'unité bulgare ne peut nous étonner. Nous avons récemment

visité la Bulgarie et la Roumélie, et nous en avons rapporté la conviction intime que les deux États dotés par le congrès de Berlin d'une vie artificielle étaient destinés à se réunir prochainement, que l'œuvre de lord Salisbury ne durerait pas et que les Bulgares étaient mûrs pour l'unité politique : « Vienne une crise quelconque en Orient, disions-nous dans un volume publié au commencement de l'année dernière (1), et les trois tronçons imaginés par le traité de Berlin (la Bulgarie, la Roumélie et la Macédoine) profiteront de la première occasion pour chercher à se réunir. En ce qui me concerne, je ne doute pas que l'union ne se fasse au profit de la Bulgarie du nord. Dès maintenant nous pouvons saluer l'entrée d'un membre nouveau dans la grande famille des États civilisés. » Nous ne nous doutions pas que cette prédiction se réaliserait à si courte échéance.

Ce qui étonne surtout les Occidentaux, c'est de voir un peuple à peine émancipé d'hier montrer un tel esprit de décision. Nous ne pouvons imaginer que ces barbares soient capables d'agir par eux-mêmes et pour eux-mêmes. On suppose toujours Dieu sait quelles machinations étrangères; les comités panslavistes de Moscou joueraient, dans les choses de l'Orient, le rôle du *Deus ex machina*, et les roubles russes seraient, dit-on, le principal ferment d'un patriotisme incapable d'agir par lui-même. C'est ainsi que, pendant le laborieux enfantement de l'unité italienne, certains partis attribuaient les convulsions qui soulevaient périodiquement la péninsule aux agissements de la « révolution cosmopolite ». Nous autres Français, nous avons pour la plupart rompu avec les traditions historiques de notre pays; nous ne voulons rien voir au delà de 1789 et nous nous imaginons volontiers que toute l'Europe suit notre exemple et qu'au delà de cette date fatidique il n'y a rien dans la vie des peuples : c'est une grosse erreur. Chez les petites nations slaves qui depuis un demi-siècle se sont réveillées à la vie politique, chez les Tchèques, chez les Croates, chez les Serbes, chez les Bulgares, l'histoire est réellement « la maîtresse de la vie ». Comme la Belle au bois dormant des contes de fées, ils reprennent leur tradition au point même où leur existence politique a été suspendue. Pour eux, les Jean Huss, les Douchan, les Asen sont des héros d'hier; l'histoire se fait en quelque sorte vivante; ils ont à peine eu le temps de l'exhumer; ils la savent déjà par cœur et ils se regardent comme les continuateurs directs, non pas des générations immédiates qui les ont précédées, mais de celles qui ont succombé naguère sous les coups des Allemands ou des Osmanlis.

Le prince Alexandre de Battenberg datait l'autre jour une proclamation « de Tyrnovo, ancienne capitale de la Bulgarie ». Il savait fort bien quels souvenirs magiques éveillait là-bas ce nom ignoré chez nous. Ce rôle important de l'histoire échappe généralement à nos agents diplomatiques. Sauf quelques honorables exceptions, ils ne savent pas la langue des pays auprès desquels ils sont accrédités; ils y restent peu de temps. Les hasards de leur carrière les transportent brusquement de Stockholm à Rio-Janeiro, de Bucharest à Lima. Il y a, il est vrai, de par le monde des savants, des hommes de cabinet, qui se sont donné la peine d'étudier l'histoire, l'ethnographie et même la politique contemporaine; mais la diplomatie croirait s'humilier singulièrement en faisant appel à leurs lumières.

Où habitent les Bulgares? Quelles sont leurs traditions historiques; quelles sont exactement leurs aspirations nationales? Ce sont là des questions qu'il est opportun de se poser.

Le peuple bulgare est depuis plus de dix siècles établi sur le sol où il était récemment encore réduit à la servitude la plus misérable et où il a maintenant la prétention de régner en maître. Au moment où il apparaît dans l'histoire, au ve ou au vi^e siècle, il ne porte pas encore le nom sous lequel il est aujourd'hui connu. Ce nom, il le doit à une population étrangère, originaire des bords du Volga, appartenant à la race ouralienne, qui donne aux Slaves anarchiques et flottants une organisation définitive. Il est arrivé plus d'une fois qu'une nation considérable a pris le nom d'une tribu secondaire qui est apparue chez elle à une époque décisive de son histoire. C'est ainsi que nous, fils des Gallo-Romains, nous portons le nom germanique de Francs; c'est ainsi que la Russie actuelle doit le sien à la tribu scandinave des *Ruotsi*. Comme les Francs, comme les Ruotsi, les Bulgares conquérants se confondirent avec le peuple, dont ils adoptèrent la langue et avec lequel ils s'initièrent aux dogmes et à la morale de la religion chrétienne. L'amalgame ne se fit pas en un seul jour; les premiers princes portent des noms purement ouraliens : Kroum, Omortag, Sousouvoul, Alobogotour. On parle, dans leur entourage, trois langues : le grec, le *bulgare* et le slave. C'est ainsi que dans la Russie primitive à Novgorod et à Kiev, on parle tour à tour le slave, qui est la langue des indigènes, le *russe*, qui est celle de leurs vainqueurs; c'est ainsi que chez nous les sons rauques du germain se mêlent pendant quelques siècles à ceux du latin. Au ixe siècle, la fusion est déjà faite; l'empire bulgare s'étend des environs de Constantinople jusqu'aux rives de la Tisza; c'est d'une ville gréco-slave, de Salonique, que partent les deux apôtres dont le monde slave célébrait récemment le millénaire, Cyrille et Méthode. Ce sont leurs disciples qui font rayonner la liturgie slave sur la Bulgarie, sur les pays serbes, sur la Russie. C'est cet idiome slavon (ou paléo-bulgare) qui donne aux Slaves méridionaux l'énergie nécessaire pour maintenir leurs nationalités contre la propagande incessante de l'hel-

(1) *La Save, le Danube et le Balkan.* — Paris, Plon, 1884.

lénisme byzantin. On peut regretter à toutes sortes de points de vue que cette propagande ait échoué au moyen âge; mais il est trop tard aujourd'hui pour supposer qu'elle pourra jamais reconquérir le terrain qu'elle a perdu naguère. Dès la fin du IXe siècle, la Bulgarie prend une place considérable parmi les États de l'Europe méridionale. Le tsar Siméon établit sa résidence à Predslava, dont on voit encore les ruines aux environs de Schoumla; les contemporains décrivent avec admiration les palais splendides où siégeait le prince revêtu de pourpre et d'or (1), les églises de marbre aux coupoles métalliques édifiées par sa piété. Jusqu'à la fin du XIVe siècle tous les princes de Bulgarie portent ce titre de tsar; les chefs de l'Église nationale auront celui de patriarche.

Certes, l'existence de l'empire bulgare fut loin d'être paisible : les Byzantins ne pouvaient se résoudre à perdre les régions de l'Hémus et du Danube; les Serbes, les Hongrois, les Russes, disputaient tour à tour aux indigènes la possession de la péninsule balkanique. Comme tous les pays slaves, la Bulgarie fut en proie à l'anarchie; à certains moments on vit se former deux royaumes; des hérésies se développèrent qui valurent aux Bulgares une fâcheuse réputation en Occident et dont le souvenir s'est conservé dans un mot difficile à écrire. Malgré ces crises, la Bulgarie était au XIIIe siècle un État florissant et respecté; son tsar s'intitulait empereur des Bulgares et des Grecs, *Imperator Bulgarorum et Blacorum*, disent les documents latins; roi de Blaquie et de Bougrie, dit Villehardouin; l'État bulgare touchait à la fois la mer Noire, l'archipel et l'Adriatique, et englobait une partie de la Serbie actuelle. Sa capitale, Tyrnovo, était, au dire peut-être un peu emphatique des Grecs eux-mêmes, une seconde Constantinople. Au XVIIe siècle, longtemps après la conquête musulmane, le géographe turc, Hadji Khalfa, vit encore dans cette ville l'ancien palais des tsars aujourd'hui disparu. Sur leurs monnaies (s'en doute-t-on chez nous? sauf peut-être au cabinet des médailles), ces tsars sont représentés tenant en main un glaive surmonté d'une croix. L'Europe ignorait jusqu'au nom de Tyrnovo quand on apprit, il y a six ans, que l'Assemblée constituante bulgare s'était réunie dans cette ville, qu'elle y avait rédigé une constitution et procédé à l'élection du prince Alexandre (2). C'est de cette même ville que le prince vient de publier le manifeste par lequel il déclare prendre en main les destinées des deux Bulgaries.

Au XIVe siècle, la Bulgarie retomba dans l'anarchie; elle eut deux tsars, l'un à Tyrnovo, l'autre à Roustchouk; elle dut d'abord accepter la suzeraineté des sultans; une princesse bulgare épousa le sultan Mourad. A la suzeraineté succéda bientôt la conquête. Tyrnovo fut noyée dans le sang; le dernier patriarche bulgare mourut dans l'exil. De même que les exilés de Byzance vinrent porter en Occident la culture hellénique, de même les savants et les prêtres bulgares allèrent chez leurs congénères serbes et russes répandre les lettres slaves dont leur patrie avait été le berceau. Au lendemain même de la conquête, l'Église grecque mit la main sur l'Église bulgare, qui cessa d'avoir des évêques nationaux. L'empire passait aux Turcs; le pouvoir ecclésiastique, aux Hellènes. L'aristocratie, pour sauver son rang, acceptait l'islam; seul, le peuple et le clergé inférieur conservaient le dépôt sacré de la langue et de la tradition nationale. L'invasion musulmane avait brusquement arrêté l'essor de la civilisation et de la littérature bulgare au moment où elles auraient pu profiter des bienfaits de la renaissance, de l'invention de l'imprimerie. Il faut que ce peuple ait eu la vie bien dure pour avoir résisté à de si cruelles épreuves. Le joug spirituel des Grecs fut peut-être plus lourd à porter que l'oppression brutale des musulmans. Il y a quarante ans à peine, les moines grecs du mont Athos chauffaient leurs poêles avec des manuscrits slaves; pendant quatre siècles une persécution impitoyable s'est acharnée sur tous les documents de la littérature bulgare; ceux qui sont arrivés jusqu'à nous n'ont guère été conservés que par des copies faites chez les Serbes ou chez les Russes.

Au milieu de ces épreuves, les Bulgares ne pouvaient songer à reconquérir leur indépendance politique ou religieuse. Ceux d'entre eux qui rêvaient de sortir de leur humble condition se faisaient renégats et entraient dans les conseils de la Sublime Porte, où quelques-uns jouèrent un rôle considérable. D'autres étaient enlevés jeunes encore pour recruter le corps des janissaires et perdaient jusqu'au souvenir de leur nationalité primitive. Une touchante ballade, qui se chante encore aujourd'hui, retrace la rencontre d'une jeune Bulgare restée chrétienne avec le frère devenu janissaire et qui revient après de longues années au village natal, dont il a perdu le souvenir.

Deux fois cependant, au XVIe et au XVIIe siècle, on vit se produire des tentatives d'insurrection bientôt étouffées dans le sang. Les Bulgares avaient compté tour à tour sur le concours de la Valachie et de la Pologne; quand la Russie devint une puissance européenne, c'est vers elle que se tournèrent leurs espérances. Voici un fait peu connu : lorsqu'en 1701 Pierre le Grand envoya Constantinople la première mission permanente, le gouvernement turc prit toute espèce de précautions pour interdire aux chrétiens l'entrée de l'ambassade.

En attendant que la délivrance vînt du grand empire slave qui grandissait dans le Nord, les heïdouks ou klephtes entretenaient dans les montagnes et dans les forêts la tradition de l'indépendance nationale; dans le

(1) Voy. sur la littérature bulgare au temps de Siméon deux leçons de M. Leger, *Revue des cours littéraires*, année 1869, p. 462 et 573.

(2) Sur la constitution bulgare, voy. un article de M. Anatole Leroy-Beaulieu dans la *Revue* du 16 août 1879.

Balkan, dans le Rhodope, leurs bandes insaisissables tenaient en échec les troupes des sultans et représentaient l'éternelle résistance des chrétiens opprimés contre les Turcs oppresseurs. Cette vie héroïque des heïdouks a engendré toute une série de chants épiques moins connus chez nous que ceux qui célèbrent les klephtes grecs : moins heureux que leurs confrères helléniques, les héros du Balkan sont restés ignorés en Occident : ils n'étaient pas les descendants des Homère et des Pindare; ils n'ont fourni ni sujets de pendule à nos artistes ni thèmes d'odes ou d'élégies à nos poètes. La poésie qui les célèbre n'est cependant pas inférieure aux chants grecs.

A la fin du XVIIIe siècle, l'empire ottoman était déjà en pleine décomposition. Un hardi aventurier, Pasvan-Oglou, pacha de Viddin, s'était taillé entre le Danube et le Balkan une sorte de domaine indépendant où il tenait tête aux troupes du sultan et frappait monnaie à son nom. C'était le temps où les Serbes commençaient à se révolter. Les Bulgares, eux aussi, voyaient poindre l'aurore de leur renaissance. Les premiers précurseurs de cette renaissance furent des prêtres, un moine, Paisii, un évêque, Sofroni, le seul Bulgare qui depuis la conquête se soit élevé jusqu'à une si haute dignité. Ces deux hommes apparurent à une époque où il semblait que la nationalité bulgare fût prête à succomber. La bourgeoisie des villes avait presque complètement perdu la tradition nationale. Dès qu'un Bulgare était un peu instruit, il se considérait comme Grec. C'est un phénomène analogue à celui qui s'était produit dans la Bohême tchèque, où les Slaves, pour peu qu'ils eussent d'éducation, se croyaient Allemands. On sait si les Tchèques sont revenus depuis à la vie nationale et quels ardents apôtres du slavisme ils sont aujourd'hui. La correspondance commerciale était rédigée en grec ; le bulgare même s'écrivait en caractères helléniques. Et voici que tout à coup le moine Paisii exhumait l'histoire des tsars bulgares, apprenait à ses compatriotes qu'ils avaient eu autrefois un puissant empire, gourmandait la tiédeur de leur patriotisme. Pendant les dernières années du XVIIIe siècle, l'ouvrage de Paisii circula dans de nombreuses copies manuscrites et contribua singulièrement à réveiller chez les Bulgares le sentiment et l'orgueil de la nationalité. Il leur apprit « qu'il y avait eu un temps où ils étaient célèbres par toute la terre, qu'ils avaient autrefois imposé tribut aux Romains et aux Grecs, qu'ils avaient été le plus illustre des peuples slaves, le premier qui avait reçu le baptême, le premier qui avait eu un patriarche, le premier qui avait eu des saints de sa race ».

L'une des copies de cette patriotique histoire est due au jeune ecclésiastique qui devait bientôt s'illustrer sous le nom de l'évêque Sofroni. Sofroni fit mieux que de copier Paisii : il entreprit de prêcher et d'écrire dans sa langue maternelle; il décrivit dans ses curieux Mémoires l'état lamentable de la nationalité bulgare à la fin du XVIIIe siècle. J'ai publié en français ce curieux document dans un recueil où peu de lecteurs iront sans doute le chercher (1). Je ne saurais trop en recommander la lecture à tous ceux qu'intéresse la question si grave du réveil des nationalités. Ce naïf récit est le plus éloquent réquisitoire qu'on puisse imaginer contre la tyrannie matérielle des Turcs, contre la tyrannie morale, l'indignité profonde du clergé grec fanariote. L'Église chrétienne honore bien des martyrs qui ont eu moins à souffrir que le pauvre évêque bulgare Sofroni.

A dater du XIXe siècle, le peuple bulgare reprend peu à peu conscience de sa nationalité. A l'étranger, on soupçonne à peine son existence ; Kopitar, le grand slaviste de Vienne, n'imagine pas qu'il y ait des Slaves au delà du Balkan ; les Russes, quand ils passent le Danube dans la campagne de 1829, sont fort étonnés de rencontrer sur la route d'Andrinople des paysans qui parlent une langue voisine de la leur et avec lesquels ils se comprennent assez facilement. L'exemple donné par les Grecs, par les Serbes, qui organisent leur indépendance, enflamme à leur tour les Bulgares ; ils se mettent à imprimer des livres, à ouvrir des écoles. C'est par les armes que les Grecs et les Serbes ont commencé leur affranchissement; c'est par le livre et par l'école que les Bulgares ont commencé la leur.

L'Europe a dû naturellement faire plus d'attention aux bruyants exploits des Karageorges et des Canaris qu'aux pacifiques victoires des imprimeurs et des pédagogues bulgares. Ces victoires ont abouti pour eux à un triomphe spirituel qui a précédé leur émancipation politique. Après de longues négociations, la Sublime Porte a fini par soustraire les Bulgares à la domination détestée du clergé fanariote; elle leur a définitivement reconnu, en 1870, le droit d'avoir un clergé national présidé par un exarque résidant à Constantinople et qui, seul aujourd'hui, représente aux yeux de l'étranger l'unité morale de sa nation.

II.

LA ROUMÉLIE. — ALEKO PACHA ET GAVRIL PACHA.

Du jour où ils se sont sentis émancipés moralement de la tutelle hellénique, les Bulgares ont dû rêver leur émancipation politique. Les événements qui ont amené leur affranchissement sont trop rapprochés de nous pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Tout le monde sait comment le congrès de Berlin a déçu une partie de leurs espérances : au lieu de la Bulgarie unitaire du traité de San-Stefano, appuyé sur le Danube et sur les deux mers, il a créé un *modus vivendi* bâtard et, dans la pensée même de ceux qui l'ont imaginé, évidemment provisoire. Au lieu de constituer les Bulgares en un groupe solide et compact comme celui

(1) *Mélanges orientaux*, publiés par les professeurs de l'École des langues orientales. — Paris, Leroux, 1883.

des Roumains, on les a morcelés en trois tronçons : au nord du Balkan, une principauté vassale du sultan; au sud du Balkan, une province gouvernée par un gouverneur chrétien et investie d'une autonomie restreinte; enfin, en Macédoine, un million de Bulgares est resté directement soumis au sultan, exposé à toutes les misères qui accompagnent la condition des raïas, jaloux de la destinée meilleure de ses frères plus heureux, impatient de se joindre à eux à la première occasion. On ne saurait imaginer avec quelle sollicitude jalouse la diplomatie se plaît à réserver pour l'avenir des prétextes à révolutions et des occasions de congrès ou tout au moins de conférences.

Au fond, personne ne croyait à la durée de cette organisation factice, et la preuve, c'est qu'on laissa les Bulgares du nord établir leur capitale à Sofia. Si la principauté avait été destinée à vivre de longues années, c'est Tyrnovo qui aurait dû, en vertu de sa situation géographique et de la tradition historique, jouer le rôle de capitale; mais les patriotes ont compris tout d'abord que ce petit État n'était que l'amorce, la pierre d'attente du royaume bulgare qui doit tôt ou tard se reconstituer. Ils ont donc mis leur capitale au centre même de leur nation, sur la grande route qui va de Viddin à Philippopoli et à Andrinople.

En laissant la Roumélie soumise à l'autorité du sultan, en donnant à celui-ci le droit de la fortifier et d'occuper les défilés, on a cru évidemment protéger Constantinople et prolonger les jours de la domination turque en Europe. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Turcs n'ont pas voulu profiter de la faveur qui leur était faite et que depuis six ans ils se refusent obstinément à occuper ces fameux débouchés du Balkan. Ils sentent fort bien que leur règne est fini, que le premier contact entre leurs troupes régulières et les chrétiens bulgares amènerait quelque conflit sanglant, quelque renouvellement terrible des horreurs de 1876, et ils se tiennent prudemment à l'écart. Si la Roumélie ne doit sa raison d'être qu'à des nécessités stratégiques, cette raison d'être est tombée d'elle-même, comme ces servitudes qui se prescrivent par le non-usage. Mais il est d'autres considérations moins connues qui ont fait inventer la Roumélie orientale. Les Grecs ont longtemps rêvé; ils rêvent encore aujourd'hui de succéder aux Osmanlis, non pas seulement à Constantinople, mais encore dans toutes les contrées situées au sud du Balkan, contrées où l'élément hellénique ne constitue qu'une infime minorité : en faisant inventer la Roumélie, ils ont cru paralyser le développement de la nationalité bulgare dans cette province et réserver l'avenir pour les revendications futures de l'hellénisme. Au lendemain des récents événements de Philippopoli, on a vu paraître dans quelques journaux de Paris une protestation de certains étudiants grecs rouméliotes. Ces messieurs réclamaient, Dieu sait en vertu de quel droit, le maintien d'un *statu quo* qui leur semblait favorable aux revendications de leur patriotisme. Or la statistique officielle de la population en Roumélie (1) donne un total de 815 951 habitants, dont 42 569 Hellènes! Un autre recensement plus récent, celui de la population scolaire pour l'année 1883, évalue le nombre des enfants grecs, d'âge à fréquenter les écoles, à 6717, tandis que celui des Bulgares est de 78 702 (2). On voit par ces chiffres combien les prétentions des Hellènes sont exagérées. Sans doute Philippopoli a été fondée par le père d'Alexandre; mais il y a beau temps de cela; les Slaves sont établis depuis dix siècles dans le bassin de la Maritsa, et les Grecs, qui ne constituent pas le quinzième de la population totale, doivent s'incliner, comme partout, devant les aspirations de ceux qui forment l'immense majorité de la population. S'ils veulent dès maintenant prendre une part active aux destinées de l'hellénisme, ils n'ont qu'à s'établir en Thessalie.

Quand la Roumélie, il y a six ans, a été érigée en province, on a eu soin de ne pas lui donner tout d'abord un gouverneur bulgare. Aleko pacha, né Vogorodi, prince de Samos, était Grec d'origine et ne parlait même point le bulgare; il était, il est vrai — circonstance atténuante aux yeux des patriotes, — l'arrière-petit-fils de cet évêque Sofroni qui fut un des restaurateurs de la nationalité bulgare au début du XIXe siècle, le fils du prince Étienne Vogoridi, auquel on doit l'établissement de la première Église nationale bulgare à Constantinople. Si son langage n'était point bulgare, son costume l'était : quand il arriva pour la première fois à la frontière de la province autonome qui lui était confiée, il mit de côté le fez officiel pour arborer le kolpak en poil de mouton, qui est la coiffure nationale des Slaves au nord et au sud du Balkan. En somme, Aleko pacha a rendu des services réels à la Roumélie pendant les cinq années qu'il a passées au pouvoir; mais il était hostile à la Russie, que les Bulgares considèrent avec raison comme leur protectrice naturelle; il était trop bien vu à Constantinople pour être aimé à Philippopoli.

A l'expiration de son mandat, il n'a point été renommé par le sultan. « Aleko pacha aura-t-il beaucoup de successeurs? — écrivais-je, l'année dernière, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité. — Il est permis d'en douter. Ni au nord ni au sud des Balkans, les Bulgares ne dissimulent leur ferme intention d'arriver à l'intégrité nationale... Les relations entre les deux principautés sont d'ailleurs des plus intimes. Elles échangent leurs hommes d'État, leurs officiers, leurs fonctionnaires. Tel personnage qui a d'abord été directeur de département à Philippopoli devient ministre à Sofia et réciproquement. Récemment encore un meeting réuni à Philippopoli mettait à son ordre du jour la politique du prince Alexandre et posait en principe que les Bul-

(1) Dressée en 1880.

(2) *Annuaire statistique de la Roumélie orientale*, 1883.

gares de Roumélie ont le droit et le devoir de s'occuper des affaires de la principauté. »

En relevant Aleko pacha de ses fonctions, la Porte, d'accord avec les puissances et notamment avec la Russie, lui donna pour successeur le personnage que l'on appelle habituellement Gavril pacha et dont la nationalité véritable semble un mystère pour la plupart des journaux — et même, m'assure-t-on, pour des chancelleries qui devraient être mieux informées. Qu'est-ce que Gavril (c'est-à-dire Gabriel) pacha? Les uns en font un Arménien, les autres un Fanariote distingué. La vérité est que le dernier gouverneur de la Roumélie est un Bulgare pur-sang. Ses compatriotes ont été charmés de le voir arriver au pouvoir, et, s'ils l'ont déposé, ce n'est certes point par hostilité contre sa personne : c'est tout simplement parce qu'ils ont trouvé le moment favorable pour réaliser l'union qui est depuis plusieurs années le rêve de leur patriotisme. Quant à M. Krestevitch (c'est le vrai nom de Gavril pacha), il est trop bon patriote pour ne pas s'applaudir au fond de ce qui lui arrive. S'il perd une place de gouverneur, il retrouvera quelque jour un portefeuille de ministre dans le gouvernement du prince Alexandre.

M. Krestevitch est originaire de la Bulgarie du nord. Il est né dans cette petite ville de Kotel (en turc Kazan, aux environs de Schoumla) qui a été dans notre siècle un des foyers les plus ardents du patriotisme bulgare. C'est à Kotel qu'a vécu naguère le moine Paisii dont je parlais tout à l'heure, c'est là que sont nés l'évêque Sofroni, le docteur Beronovitch, l'un des rénovateurs de l'école bulgare, le capitaine Mamartchov, qui, de 1828 à 1836, a commandé bien souvent des bandes de heïdouks dans les Balkans, le littérateur Rakovski, tour à tour soldat, poète et publiciste. Il a fait ses études à Paris, il est entré ensuite au service de la Porte et est devenu membre du tribunal suprême de Constantinople; mais ses fonctions administratives n'ont point fait tort à son patriotisme; il a pris une part importante à la rédaction d'une Revue bulgare, *Blgarski Knijitsi;* il a commencé en 1871, à Constantinople, la publication d'une *Histoire bulgare* qui malheureusement pèche par le défaut de critique. L'auteur voit dans les Huns les ancêtres des Bulgares; si j'avais le temps, je pourrais citer ici un enthousiaste portrait d'Attila qui ne manque pas d'originalité (1). Ce livre est assurément l'œuvre d'un ardent patriote, mais d'un médiocre historien.

Lorsque vers 1860 un certain nombre de Bulgares, pour échapper au joug humiliant du Fanar, ont songé à proclamer l'*union* avec l'Église romaine, M. Krestevitch a été un des plus acharnés défenseurs de l'orthodoxie. En cela il a rendu un grand service à ses concitoyens : en faisant échec à l'*union*, il a préparé la fondation de l'exarchat bulgare et acheminé ses compatriotes vers l'unité nationale.

Son administration a été, en somme, heureuse et féconde pour la Roumélie orientale. Mais, encore une fois, ce que les Rouméliotes ne peuvent admettre, c'est l'existence même de leur province. Au point de vue moral, ils se sentent humiliés d'obéir à un simple gouverneur nommé par le sultan, de n'avoir qu'une milice organisée par des officiers étrangers, de ne point appartenir à la grande Bulgarie; au point de vue financier, ils font remarquer qu'ils ont à payer les frais d'une lourde administration et que la nationalité bulgare n'est point assez riche pour s'offrir le luxe de deux gouvernements. D'autre part, tant qu'ils sont soumis au bon plaisir combiné des puissances et de la Sublime-Porte, ils peuvent toujours craindre un retour offensif des Fanariotes, un caprice quelconque qui leur imposerait un gouverneur étranger ou même une occupation militaire que le traité de Berlin prévoit et autorise.

La révolution qui vient de se produire à Philippopoli a été l'explosion toute naturelle et légitime d'un sentiment national que la diplomatie européenne avait essayé vainement de comprimer. Elle est aussi légitime que les révolutions analogues que nous avons vues éclater dans d'autres pays et auxquelles des États constitués tels que la Grèce, la Roumanie, l'Italie même doivent leur existence. Elle s'est accomplie sans qu'une goutte de sang ait été versée. Le peuple bulgare a subi de terribles épreuves; elles l'ont rendu mûr pour la liberté. Ce que l'Europe a de mieux à faire, c'est de reconnaître que le traité de Berlin est resté lettre morte dans quelques-unes de ses clauses principales, qu'il n'a pas été exécuté par ceux-là mêmes qui, comme les Turcs, avaient le plus d'intérêt à en profiter; c'est de consacrer par une adhésion tacite ou formelle un état de choses qui, en somme, fait entrer un peuple de plus dans la famille des nations politiques. Les Bulgares sauront se montrer dignes des sympathies qui leur seront témoignées. D'ailleurs, toute nation qui arrive à la possession de son indépendance devient forcément égoïste : témoin l'Italie dans ses rapports avec nous; témoin la Serbie dans ses rapports avec la Russie. Une fois maîtres d'eux-mêmes, une fois assurés d'un long avenir, une fois guéris de la fièvre des conspirations, les Bulgares s'occuperont uniquement du développement matériel et moral de leur pays et n'auront garde de sacrifier les réalités du présent pour les chimères de l'avenir et les intérêts de leur race pour ceux d'une ambition étrangère. Loin de troubler la paix de la péninsule balkanique, la révolution bulgare ne fera que la consolider.

LOUIS LEGER.

(1) Voici le titre exact de cet ouvrage : *Istoria Blgorska sotchinena ot Gavrila Krstovitcha*, 1re partie, Constantinople, 1871. Les conclusions fantaisistes de cet ouvrage, que l'auteur n'achèvera sans doute pas, ont été vivement combattues par un compatriote de l'auteur, M. Drinov. Sur certaines exagérations du patriotisme bulgare, voir un article de M. Leger (*Revue politique et littéraire*, année 1873, p. 498: *les Chants bulgares du Rhodope*).

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. Jules de Glouvet (1)

Les romans rustiques de George Sand ont merveilleusement fructifié. On trouverait aujourd'hui une bonne demi-douzaine de romanciers, jeunes ou mûrs, les uns éminents, les autres au moins distingués, qui n'écrivent guère que sur la campagne et sur ses habitants.

Ce goût n'est pas chose absolument nouvelle en littérature; il s'est déjà rencontré dans des sociétés d'une culture raffinée, au temps de Théocrite, au temps de Virgile, chez nous au siècle dernier; mais il est certainement plus fort et plus profond aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été.

Des professeurs vous diront que les anciens, qui ont tout connu, ont connu aussi bien que nous l'amour de la nature. Et là-dessus on cite, à la vérité, de fort beaux paysages, encore que très sobres, de Théocrite, de Lucrèce, d'Horace, de Virgile, surtout l'admirable cri des *Géorgiques :* « Oh ! les champs, le Sperchius, le Taygète foulé par les danses des filles de Sparte ! Oh ! menez-moi aux fraîches vallées de l'Hémus, et que je m'y enveloppe de l'ombre éployée des feuillages ! » Mais que sont ces impressions fugitives, ces brèves effusions éparses, auprès de l'enthousiasme continu et de l'immense amour que possède l'âme entière de quelques-uns de nos contemporains ? — C'est, dit-on, le même sentiment; ce n'est qu'une différence de degré. Mais cette différence même ne vous paraît-elle pas prodigieuse ?

Notez que cette belle passion, qui éclate à certains moments chez quelques poètes anciens, s'est tue pendant des siècles et des siècles. Elle semble se réveiller chez les poètes de la Pléiade française, mais imitée, apprise, affaiblie; ce n'est vraiment qu'un reflet. Au XVIIe siècle, elle sommeille encore. Toujours on nous cite les trois phrases de Mme de Sévigné sur le rossignol, la fenaison et les feuillages d'automne, quelques vers de La Fontaine et l'allée de tilleuls de Mme de Lafayette: c'est peu. En réalité, l'étincelle jaillit de Jean-Jacques Rousseau; puis la flamme grandit, attisée par Bernardin de Saint-Pierre, par Chateaubriand, par Lamartine, par George Sand, par Michelet, et aujourd'hui elle consume délicieusement les tendres cœurs de faunes et de sylvains d'ailleurs très civilisés.

Je crois que les plus récentes conceptions de l'histoire du monde, surtout la théorie de l'évolution, ont contribué à développer ce sentiment. Au lieu que le XVIIe siècle, tout imprégné de philosophie cartésienne, mettait l'homme à part de la nature, nous nous sommes replacés au milieu des choses; nous nous sommes mieux saisis comme une partie intégrante et inséparable de l'univers visible ; nous nous sommes sentis mêlés à tout le reste par nos obscures et profondes origines, plus proches du monde des plantes et des animaux, plus proches de la terre dont nous sortons, et nous l'avons mieux aimée. Cette idée est mieux entrée en nous, que l'homme n'est que l'effort dernier, l'épanouissement de la Vie totale. Et nous avons enfin entièrement connu à quel point la terre est belle, douce, mystérieuse, maternelle et divine.

Une curiosité assez nouvelle est encore venue fortifier cet amour, l'a nourri, entretenu, l'a préservé de l'ennui et des défaillances. Beaucoup d'écrivains de notre temps se sont épris des arts plastiques; plusieurs se sont fait des yeux de peintres et par là ils ont mieux joui de l'immense Cybèle. Il s'est trouvé des gens (et j'en connais plus d'un) qui l'ont adorée comme une maîtresse et comme une divinité, passionnément et dévotement; des fanatiques pour qui le meilleur plaisir ou même le plaisir unique a été le spectacle de la vie de la terre, de ses formes, de ses couleurs, de ses métamorphoses; des initiés capables de passer une journée au bord de l'eau pour voir l'eau couler, ou sous les bois pour respirer la fraîcheur féconde, pour entendre le bruissement des feuilles et la palpitation des germes et pour boire des yeux toutes les nuances du vert; capables d'y passer même la nuit pour y surprendre des effets de lune, pour assister à des mystères, pour s'enchanter de la féerie qui se lève dans les taillis aux heures crépusculaires.

Et je suis tenté de croire que, parmi les causes qui nous ont rendus si différents des hommes d'autrefois, même des hommes d'il y a cent ans, il faut tenir grand compte de celle-là, et que cet amour de la nature a profondément modifié l'âme humaine (je ne parle, bien entendu, que d'une élite). Car cet amour suscite une sorte de rêverie qui nous apaise et nous rend plus doux, étant faite d'une vague et flottante sympathie pour toutes les formes innocentes de la vie universelle. Il nous emplit d'une sensualité tranquille et qui nous préserve des emportements de l'autre. Il nous fait éprouver que nous sommes entourés d'inconnu et réveille en nous le sentiment du mystère, qui risquerait de se perdre par l'abus de la science et par la sotte confiance qu'elle inspire. Il nous procure cette douceur de rentrer, volontaires et conscients, dans le royaume de la vie sans pensée, dans notre pays d'origine. Il nous insinue une sérénité fataliste, qui est un grand bien ; il assoupit en nous toute la partie douloureuse de nous-mêmes ; et ce qui est charmant, c'est que nous la sentons qui s'endort et que nous nous en souvenons sans en souffrir. — Il serait beau de voir un jour (et pourquoi pas ?) l'humanité vieillie, dégoûtée des agitations stériles, excédée

(1) *Le Forestier, le Marmier, le Berger, la Famille Bourgeois, Histoire du vieux temps*, chez Calmann Lévy. — *L'Idéal, l'Étude Chandoux, Croquis de femmes*, chez Plon.

de sa propre civilisation, déserter les villes, revenir à la vie naturelle et employer à en bien jouir toutes les ressources d'esprit, toute la délicatesse et la sensibilité acquises par d'innombrables siècles de culture. L'humanité finirait ainsi à peu près comme elle a commencé : les derniers hommes seraient, comme les premiers, des hommes des bois, mais plus instruits et plus subtils que les membres de l'Institut d'aujourd'hui, et aussi beaucoup plus philosophes. C'est un peu le vieux rêve naïf de Rousseau et de beaucoup d'autres songeurs. Au fait, le bonheur final où la race humaine aspire et vers lequel elle croit marcher se conçoit bien mieux sous cette forme que sous celle d'une civilisation industrielle et scientifique. Seulement nous en sommes encore très loin. Nos faunes les plus convaincus ont des rechutes, reviennent à Paris, se laissent reprendre à l'attrait malfaisant des plaisirs artificiels, des curiosités inutiles, de la vie inquiète.

En même temps que nous aimons mieux la campagne, nous comprenons mieux les paysans. Les lettrés élégants du siècle dernier aimaient les paysans à la façon de citadins : ils en faisaient des peintures enjolivées et convenues, goûtaient surtout la « naïveté » des « villageois » à cause du contraste qu'elle fait avec la « corruption des villes ». Aujourd'hui nos artistes trouvent les paysans assez intéressants en eux-mêmes. Ils les voient comme ils sont. Ils les aiment pour leur inconscience plus grande, pour ce qu'ils ont gardé de rude et de primitif, pour la poussée, plus forte chez eux, des antiques instincts, et parce qu'ils font partie de la campagne et sont en parfaite harmonie avec elle. Même on ne trouve jamais les paysans assez paysans. On peint de préférence les plus bruts, les plus intacts; on a des tendresses pour les « innocents » et les idiots, parce qu'ils représentent l'humanité presque toute neuve et toute fruste, et telle à peu près qu'elle dut sortir de l'âge du bronze. Là encore, dans ces préférences singulières, l'influence des découvertes ou des spéculations scientifiques est aisée à saisir et aussi ce goût de la réalité qui domine depuis trente ans dans la littérature. Comme nous regardons de plus près, nous voyons mieux l'inépuisable et divertissante variété des choses. Nos artistes ne décrivent plus, comme on l'a fait, la campagne ni le paysan en général, mais des paysans et des pays particuliers, souvent très différents les uns des autres, et avec leur caractère, leur esprit, leurs mœurs, leurs usages. Les romanciers se sont partagé la France, chacun nous peignant sa province natale ou celle qu'il connaissait le mieux; et l'on pourrait former, en réunissant leurs tableaux, une sorte de géographie pittoresque et morale de la patrie française. Rappelez-vous le Berry de George Sand, la Touraine de Balzac, l'Alsace d'Erckmann-Chatrian, la Normandie de Flaubert et de Maupassant, la Provence de Paul Arène et d'Alphonse Daudet, la Lorraine d'André Theuriet, les Cévennes de Ferdinand Fabre, le Quercy de Léon Cladel et de Pouvillon... Et voici le Maine de M. Jules de Glouvet, dont je voudrais parler aujourd'hui.

I.

J'ai besoin de rappeler ici que la perfection littéraire d'une œuvre n'est pas, même pour un lecteur très lettré, l'unique mesure du plaisir qu'il y prend. On est tenté de croire que le critique, lui du moins, n'a pas d'autre mesure; mais cela ne lui est point possible, quand il le voudrait. Et, par exemple, il y a des livres qui sont d'un artiste incomplet, où il serait facile de signaler des fautes et des lacunes, et qui plaisent néanmoins par la sincérité avec laquelle ils laissent transparaître l'homme qui les a composés, son caractère, son tour d'esprit, ses habitudes, sa condition sociale. (Il faut, bien entendu, que cet homme soit intéressant et supérieur à la moyenne des esprits.) — C'est par là d'abord que les romans de M. Jules de Glouvet sont aimables. Il est fort probable qu'il y a plus de charme et de poésie dans les romans rustiques de M. Theuriet, une imagination plus robuste et plus touffue dans ceux de M. Ferdinand Fabre, un art plus délicat dans ceux de M. Pouvillon; mais *le Marinier*, *le Forestier*, *l'Étude Chandoux* (sans compter qu'il s'y rencontre des parties vraiment belles) m'amusent et me retiennent parce qu'à chaque instant je sens, je vois *par qui* ces romans ont été écrits. Je sens que l'auteur *doit* être un magistrat, un propriétaire rural, un agronome, un chasseur, un érudit-amateur et un bon humaniste. Tout cela fait à ses livres une figure à part, ce qui est l'essentiel et ce qui suffirait à me les faire goûter, quand même cet homme de loi lettré et ami des champs ne serait point, par-dessus le marché, un poète bien authentique.

*
* *

Le magistrat a l'œil lucide et le goût de l'exactitude minutieuse. Souvent il a dû, pour rétablir la scène de quelque crime, examiner des plans d'appartement, regarder de près des mobiliers, passer en revue, et méthodiquement, de menus objets. S'il compose des romans, ses descriptions devront se ressentir de cette habitude professionnelle. Et, en effet, toutes les fois que M. de Glouvet décrit, on dirait qu'il s'est « transporté sur les lieux » pour en « dresser l'état ». Voyez ce fragment d'une description dans *le Berger* :

« ... Le logis occupe une moitié de la chaumine, sans communication avec l'autre, qui sert à tous usages et tient lieu de bûcher. La bergerie s'appuie perpendiculairement à cette chambre noire et se prolonge dans la direction du carrefour, terminée par un fournil aux crevasses lierrues... La barrière à claires-voies, qui donne accès du chemin dans la cour, est chargée d'un pavé massif à son extrémité fixe, *de telle sorte que le battant, facilement poussé du dehors,*

revient tout seul à son point de départ par l'effet du contrepoids. Dans cette cour, les auges pour abreuver le troupeau, une brouette chargée de paille; près du mur, une meule à aiguiser, et, au-dessus, un sabot cassé, servant de gaine aux lames usées. Des balais de bruyère sont debout contre la porte de l'écurie. On entend par la lucarne le bêlement d'un mouton malade. La grande fourche est piquée dans le fumier, à côté du râteau *qui sert à mettre les crottes en monceau...* »

Remarquez, outre la minutie excessive des détails juxtaposés, le luxe des explications techniques. Vous trouverez dans chacun des romans de M. de Glouvet une bonne douzaine d'inventaires de ce genre. Et ses paysages aussi sont, pour la plupart, des inventaires et n'arrivent que rarement à faire tableau : c'est la nature vue par un juge d'instruction qui a appelé le paysage « à comparoir ». Dans *le Marinier,* les détails abondent sur la vie du fleuve, sur la manœuvre des bateaux, sur leur disposition intérieure, etc. : a-t-on la sensation de la Loire? Dans *le Forestier,* toute la forêt nous est expliquée, et les mœurs et les métiers de ses habitants : a-t-on la sensation de la forêt? En général, l'œil de M. de Glouvet décompose, mais ne résume pas : il nous laisse faire ce travail et se contente de nous le rendre facile. Il apporte, d'ailleurs, dans ses notations successives d'objets particuliers, une merveilleuse netteté, et qui n'est pas un petit mérite, même en littérature. — Et il va sans dire que j'exagère ici mon impression; mais je continuerai à l'exagérer pour être clair.

*
* *

Un magistrat sait son code, a appris à se reconnaître dans les affaires embrouillées, dans les questions d'héritage et d'intérêt. Or il est naturel de se servir de ce qu'on sait, et la science de M. de Glouvet vient d'autant mieux à propos, que la chicane tient une assez grande place dans la vie des paysans. Vous trouverez dans *le Marinier* et dans *la Famille Bourgeois* des questions d'héritage et d'argent expliquées avec tant de clarté qu'elles en deviennent intéressantes, même si vous les séparez du drame où elles jouent leur rôle. Et *l'Étude Chandoux* vous fera voir, dans un détail et avec une netteté qui vous rempliront d'aise, comment s'enfonce un pauvre diable de notaire, comment il lutte, à quelles manœuvres il peut recourir et comment il arrive à la banqueroute. Visiblement le romancier prend plaisir à nous exposer ces choses, et ainsi l'intérêt de la fable se double pour nous de l'intérêt qu'on prend toujours à voir élucider une affaire compliquée.

*
* *

Un magistrat, un homme dont la profession est de faire respecter la loi et de punir les méchants, doit être très préoccupé de morale et, s'il écrit, en mettre dans ses livres. Et, en effet, les romans de M. de Glouvet sont très moraux. Assurément il n'a pas la naïveté de nous montrer la vertu toujours heureuse; mais il châtie le vice et le crime avec une infaillible régularité. Je ne prétends point que ce souci de corriger les mœurs en racontant des histoires s'étale grossièrement; mais très souvent il se devine. Il y a dans l'histoire de Jean Renaud qui fait tant de bonnes actions, qui nourrit son grand-père, puis une vieille pauvresse, qui sauve son ennemi d'un incendie et qui adopte un orphelin, quelque chose qui fait songer à ces livres de lecture des écoles primaires écrits pour la « moralisation » des enfants. Et je ne m'en plains pas, car ce souci d'un bon cœur n'est point incompatible avec l'art ni avec l'observation; il implique de la cordialité, de la simplicité, de la gravité; puis, la littérature d'aujourd'hui nous a tant déshabitués des « récits moraux et instructifs » que, lorsqu'il s'en présente un par hasard, on est tout prêt à trouver cela original, on est charmé, on est ému et on s'en sait bon gré; on se dit comme le Blandinet de Labiche : « Mon Dieu! que les hommes sont bons! » et en même temps on jouit de sa propre bonté.

C'est ainsi que *l'Idéal,* qui est un livre tout plein de bons sentiments et où même les sermons abondent, lu à la campagne, dans un milieu paisible et patriarcal, m'a fait passer d'agréables heures. — M. d'Artannes, un gentilhomme qui a toutes les vertus et beaucoup d'expérience et d'esprit, se fait le mentor d'une fillette et s'applique à former son esprit et son cœur. Puis il part pour le pôle Nord et revient au bout de quelques années; mais, dans l'intervalle, Hélène, qui a grandi, est devenue une mondaine enragée, une amazone excentrique. D'Artannes la morigène, la reconquiert, la ramène au sérieux, lui fait épouser (ô candeur!) un brave homme de ses amis. Bientôt l'élève s'ennuie, recommence sa vie folle; d'Artannes continue de veiller sur elle : elle l'envoie promener... jusqu'au jour où ils reconnaissent qu'ils s'aiment d'amour. Ils se le disent, car ils sont sûrs d'eux : ce sont leurs âmes qui s'aiment, et c'est là sans doute « l'Idéal ». Mais (et ici reparaît la perspicacité du magistrat, qui doit être en même temps un homme très moral et très clairvoyant) un jour la chair reprend ses droits : de quoi les deux amants se punissent en se séparant pour jamais. Cela veut-il dire que « l'Idéal » est une région où il est difficile d'habiter longtemps? ou bien que « l'Idéal », ce n'est pas seulement l'union des âmes? Le sens du livre reste un peu obscur. Mais, au reste, tout ce que mon dessein m'oblige à signaler ici, c'est un je ne sais quoi dans le ton, une nuance, un rien, ce qui fait que c'est bien une « magistrature » que d'Artannes exerce sur sa jeune amie, et que la gravité du charmant directeur sent quelquefois la barrette du juge.

*
* *

Un magistrat, c'est souvent un monsieur qui possède des maisons de campagne, des fermes et des terres. Il s'occupe d'agronomie, passe ses vacances dans ses domaines, les parcourt en guêtres et en habit de chasse, cause avec les paysans, s'intéresse à leur sort, va voir l'instituteur, offre aux élèves de l'école primaire des livrets de caisse d'épargne, préside dans son canton les comices agricoles, gémit sur la désertion des campagnes et se plaint que l'agriculture manque de bras. C'est ce propriétaire rural et cet économiste éclairé qui a écrit une partie des romans de M. de Glouvet. C'est lui qui nous démontre, dans *l'Étude Chandoux* et dans *la Famille Bourgeois*, non point sèchement, mais avec quelque chose du sentiment et de la poésie de Virgile au troisième livre des *Géorgiques*, combien il est funeste aux familles rurales de quitter les champs pour la ville, la richesse solide et la paix de leur vie campagnarde pour les emplois de la bourgeoisie ou pour l'oisiveté vaniteuse.

La fermière Rose Chandoux vend sa ferme, s'installe en ville, veut que son fils soit notaire. Elle le met au collège, où le lourdaud n'apprend rien. On lui achète tout de même une étude; on compte sur un beau mariage pour la payer. Tous les mariages manquent. Chandoux s'enfonce, Chandoux tripote, s'associe avec un homme d'affaires qui n'est qu'un coquin, mange la grenouille, est arrêté... Ses parents se sont ruinés pour lui, et sa sœur, à cause de lui, n'a pu épouser un brave garçon qui l'aime. Morale : si Rose Chandoux avait gardé sa ferme, son fils serait riche et n'irait pas en prison.

La vieille demoiselle Geneviève Bourgeois, propriétaire d'un beau domaine acquis par plusieurs générations de fermiers, reste seule avec les deux enfants de son frère défunt, Gustave et Adèle. Elle a le tort de les gâter et de les mettre au lycée et au Sacré-Cœur. Adèle, ambitieuse et sèche, épouse un vieux pour sa fortune, la dévore en quelques années et, après toutes sortes d'intrigues malpropres pour pousser son mari, se retrouve veuve et sans un sou, et se réfugie à Paris, où nous savons bien ce qu'elle deviendra. Gustave, moins pervers, mais paresseux et médiocre, après avoir tenté de tout, tombe dans la misère et la crapule. Tous deux ont ruiné leur tante, qui meurt de chagrin. Morale : s'ils étaient restés à la Cassoire, tout cela ne serait pas arrivé.

La thèse que soutient ici M. de Glouvet est si juste qu'il ne faut pas lui en vouloir si ces deux romans sont un peu trop conçus comme des démonstrations. En réalité, à moins d'une vocation spéciale et de circonstances exceptionnelles, un fils de paysan qui se fait bourgeois et qui embrasse, comme on dit, les professions libérales y perd presque toujours, et de plusieurs façons. Il y perd certainement en bien-être. Puis, la vie d'un notaire, d'un avoué, d'un professeur, n'est-elle pas une vie mesquine, pleine de contraintes et de servitudes, à côté de celle d'un propriétaire rural? De même, un ouvrier des villes est souvent moins heureux qu'un salarié de la campagne. Enfin, le travail des champs garde toujours une noblesse : il est si naturel, si nécessaire pour que l'humanité vive, qu'il en devient auguste : c'est le travail antique, connu des patriarches et des rois. Aujourd'hui celui qui vit sur un sol qui lui appartient est le plus libre des hommes, est vraiment roi dans son domaine. Joignez que la terre, paisible et patiente, régie par des lois éternelles, communique à ses travailleurs quelque chose de sa paix et de sa sérénité. Mais l'homme des villes, s'il exerce une « profession libérale », est bientôt marqué d'un pli professionnel et, si c'est un métier manuel, d'un pli d'esclavage. Et quoi de plus déplaisant d'ailleurs que tel ouvrier qui a lu ou que tel bourgeois à moitié lettré et à moitié intelligent? Par contre, c'est parmi ceux qui ne savent pas lire que l'artiste a le plus de chance de trouver des paysans originaux et de grande allure, et c'est moins dans la Touraine ou l'Ile-de-France que dans les provinces reculées, mieux défendues contre les « bienfaits de la civilisation ». — Et pourtant il faut bien qu'une sélection se fasse, que les classes dites supérieures soient entretenues et rajeunies par celles d'en bas. Mais peut-être n'est-il point nécessaire ou même est-il mauvais de tant aider à cette ascension : elle se fera d'elle-même, dans la mesure où il le faut.

*
* *

Un magistrat qui est quelque part propriétaire rural, presque seigneur de village, s'intéresse à ce coin de terre, à ses us, à ses traditions, à son langage. Il recherche l'origine des superstitions locales, comme fait M. de Glouvet dans *le Berger*. Volontiers il sera membre de quelque société d'archéologie, et linguiste ou philologue à l'occasion. M. de Glouvet a étudié le vieux français et a sans doute collectionné les archaïsmes usités dans sa province. Souvent il interrompt le dialogue pour nous donner l'étymologie d'un mot ou d'une locution :

« — Et Léontine, qu'en dit-elle?

« — Pas grand'chose. On la chapitre en répétant que je suis trop ei et trop ça, pour la dégoûter. D'aueunes fois elle s'en guémente, souventes fois non.

« *Se guémenter,* verbe très usité sur les bords de la Loire, signifie proprement : *s'inquiéter*. Le Tourangeau Rabelais l'a employé à plus d'une reprise. Mais on devrait écrire : *quémenter,* car le mot vient sans nul doute de « quément », forme primitive de l'adverbe *comment;* d'où le sens littéral : se quémenter, se demander comment. »

On comprend, après cela, que M. de Glouvet n'ait

point résisté à la tentation d'écrire en vieux style des contes moyenâgeux. Je sais que cet exercice est assez facile, pour l'avoir pratiqué une fois par hasard, et j'ai connu des élèves de rhétorique qui y réussissaient mieux que dans le français d'aujourd'hui. On écrit « moult, adoncques, las! guerdon, oubliance, gente damoiselle, madame la Vierge, cuider, ardre, se ramentevoir », etc. ; on fait aller les substantifs et les adjectifs deux par deux et l'on supprime le plus de pronoms personnels et d'articles possible; puis on y fourre la chevalerie de la *Chanson de Roland*, l'amour mystique du cycle d'Artus, la dévotion des Mystères et la gaillardise des Fabliaux. C'est bien simple. L'inconvénient, c'est qu'à moins d'être de la force de M. Paul Meyer ou de M. Gaston Paris, on arrive à se composer, sous prétexte de « vieil françoys », un jargon aimable, mais hétéroclite, où se mêlent la syntaxe et le vocabulaire de trois ou quatre époques différentes. Qu'importe, après tout? Même quand on n'est pas capable d'apporter dans cet exercice l'imagination drue, robuste, copieuse, qui sauve et soutient les *Contes drôlatiques* de Balzac, ces contes sont encore agréables à ceux qui les écrivent, et d'aventure à ceux qui les lisent, et c'est le cas des *Histoires du vieux temps* de M. Jules de Glouvet. On a l'illusion, lorsqu'on n'est pas un grand philologue, de lire un texte du moyen âge sans être arrêté par les perpétuelles difficultés des textes authentiques ; on goûte le charme combiné de la mièvrerie de la forme et de la simplicité des sentiments; et, comme il est convenu que le moyen âge est naïf, comme son langage nous paraît tel (peut-être parce qu'il est en général plus lent et plus empêtré que le nôtre), on savoure de bonne foi cette naïveté. C'est le moyen âge mis à la portée de tout le monde, un bric-à-brac littéraire assez semblable à celui que nous aimons dans nos mobiliers, où nous préférons parfois du faux vieux aux si jolis meubles soyeux et capitonnés qu'on nous fabrique aujourd'hui.

***

Un bon magistrat est aussi un bon humaniste. Il lit les classiques latins ou même il les traduit. Il se souvient que Montaigne, Montesquieu, des Brosses ont été des magistrats. Il tourne des chansons ; il soigne sa correspondance, et ses amis disent : « Le président un tel, ah! quel esprit charmant! et quel lettré ! » Assez souvent il s'est formé un idéal de l'élégance du style, d'où le poncif n'est pas tout à fait absent.

M. Jules de Glouvet cite volontiers Théocrite et Virgile et il a des descriptions qui, je ne sais comment, semblent « élégamment » traduites d'une pièce de vers latins :

« Le soleil dardait ses rayons *brûlants* sur la plaine *desséchée*. Les champs, limités par de maigres rangées d'ormeaux, *avaient un aspect morne et grillé*. De la terre poussiéreuse des effluves *chaudes* s'élevaient; les cigales grinçaient sous les herbes *jaunies;* l'alouette planait lourdement, cherchant l'ombre. Des moissonneurs, coiffés de larges chapeaux de paille, *allaient et venaient* dans la *vaste* pièce de blé. Les faucheurs, haletants et l'échine pliée, avaient entr'ouvert leur chemise; la sueur coulait sur leur poitrine *velue*. Les faux sifflaient en cadence et les épis *dorés* se couchaient sous l'oblique morsure » (*obliquo morsu*).

Les traits sont exacts, les épithètes sont justes : l'impression d'ensemble fait défaut. C'est tout l'opposé de l'« impressionnisme » dans le style, que j'essayais dernièrement de définir (1). M. de Glouvet n'hésite pas à écrire que le filet retient dans ses mailles « la perche vagabonde » et qu'il cueille à fleur d'eau « les habitants de la vague ». Il nous montre les peupliers « élancés » et les appelle « hôtes murmurants de la falaise ». Dans le même paragraphe, il nous parle de « fleurs mignonnes » et de « mystérieux ombrages ». C'est dire qu'il se contente d'écrire comme vous, comme moi, comme tout honnête homme de lettré peut le faire en s'appliquant.

Ailleurs il lui arrive de mêler, dans la même phrase, des archaïsmes et des locutions toutes modernes. Cela fait quelque chose d'assez hybride :

« Le désert de Tessé faisait partie de son être; mais le sentiment chez lui était passif, et ses *accoutumances complétaient son cadre* sans émouvoir sa pensée. »

(Nous voyons dans la même page que « sa nature *s'adaptait aux côtés dominants de cette vie physique* ».)

Un chapitre commence ainsi : « Le berger demeura plusieurs mois dans cette *grève malaisance* ». Et quelques lignes plus bas nous le voyons qui « s'appesantit *sous le fardeau de ses chimères inavouées* ». — Tant de styles n'arrivent pas à faire un style. M. de Glouvet écrit quelquefois comme un poète ému et qui trouve sa langue sans trop y songer ; plus souvent comme un magistrat qui a des lettres.

***

... Et dire que je n'aurais peut-être pas vu tout cela si je n'avais pas su que M. de Glouvet est avocat général!

II.

Mais c'est assez chicaner sur son plaisir. Si M. de Glouvet n'est peut-être pas partout un écrivain accompli, il s'est montré, comme j'ai dit, poète en plus d'un endroit, et, une fois, poète puissant dans *le Berger*.

Je ne veux point parler de ses romans bourgeois,

(1) *Revue* du 6 juin 1885.

qui pourtant ne sont point ennuyeux, mais où je n'ai pas fait de découvertes et dont les dialogues ont quelquefois le tort de rappeler ceux de Paul de Kock. Je laisse même de côté des figures vivantes, mais d'une invention facile, telles que la fermière Rose Chandoux, la terrible mère qui veut faire un notaire de son fils, et Geneviève Bourgeois, la vieille fille héroïque, gardienne jalouse de la terre familiale, dont la vie n'est qu'un amer et silencieux sacrifice aux derniers du nom, et qui meurt sur ce cri : « Il n'y a plus de Cassoire! »

Je ne retiens que trois figures : Jean Renaud, Marie-Anne et André Fleuse. Idéalisées? cela m'est égal : elles pourraient être vraies, et elles sont grandes.

Les cent premières pages du *Forestier* sont vraiment savoureuses : l'enfance de Jean Renaud, pauvre abandonné qui n'a d'autre mère ni d'autre institutrice que la forêt; sa communion avec les arbres et les plantes; la poursuite du sanglier; le désir qui le secoue, qui l'étrangle, d'avoir un fusil... C'est bien à l'enfance d'un jeune faune que nous assistons, et la pénétration de la petite créature par le milieu où elle se développe est aussi intime et profonde qu'il se peut. Plus tard on pourrait trouver, comme je l'ai déjà indiqué, que ce braconnier fait tout de même trop de bonnes actions; mais il semble que sa bonté soit un produit naturel de sa vie en pleine nature, qu'elle soit aussi spontanée que son amour de la forêt. Son héroïsme de la fin garde ce même caractère : c'est *sa* forêt qu'il défend contre l'étranger.

Marie-Anne, n'étant qu'une pauvre ouvrière, a épousé un riche batelier qui l'aimait, Louis Mabileau. Le lendemain de la noce, Louis est tué sur son bateau, dans une manœuvre. « Alors elle fit le serment de ne jamais coucher dans un lit de terre ferme et de passer toute sa vie en marinier, sur cette Loire qui avait été le berceau, l'amour et le tombeau de son Louis. Elle jura aussi de garder en tout temps ses vêtements de deuil. Aucune femme n'a mieux tenu parole. » Marie-Anne est bonne, brave, fière et triste. On la calomnie, on l'insulte, car les femmes qui vivent sur l'eau sont suspectes dans le pays : elle n'en a point souci... Une fois, dans une inondation de la Loire, elle sauve au péril de sa vie des parents pauvres de son mari, des maraudeurs qui habitent une île du fleuve. Ce sont d'affreux bandits qui, à la fin, tentent de l'assassiner pour avoir son bien. Un petit marinier qui l'aime sans le dire veille sur elle...; mais elle meurt, peu après, sur son bateau.

Cette femme en deuil, immobile et vivant d'un souvenir, M. de Glouvet a su nous la faire voir. Il a su, dès sa première apparition, la fixer dans une attitude qu'on ne peut plus oublier :

« Une femme tenait la barre du gouvernail.

« Cette femme était vêtue de noir.

« Aux signaux qu'on lui adressait de la jetée elle répondit en agitant son mouchoir à plusieurs reprises, puis retomba dans son immobilité sculpturale. »

M de Glouvet a eu cette fois la chance rare de dresser en pied une figure humaine qui représente un sentiment très général et très beau sous une forme concrète et dans des conditions très particulières et très pittoresques. Marie-Anne, c'est la statue du veuvage éternel sur un bateau de Loire. Ainsi apparu, le spectre du « marinier noir » ne nous quitte plus.

Et il reste aussi dans la mémoire, André Fleuse, le grand berger. « Le grand berger s'arrête au sommet de la colline... » C'est la silhouette entrevue par Sully Prudhomme :

Dans sa grossière houppelande,
Le pâtre, sur son grand bâton
Penché, les mains sous le menton,
Est l'amant rêveur de la lande.

C'est le fantôme évoqué par Victor Hugo dans ce vague et magnifique poème, *Magnitudo parvi :*

Dieu cache un homme sous les chênes
Et le sacre en d'austères lieux
Avec le silence des plaines,
L'ombre des monts, l'azur des cieux...

Le pâtre songe, solitaire,
Pauvre et nu, mangeant son pain bis;
Il ne connaît rien de la terre
Que ce que broute la brebis.

Pourtant il sait que l'homme souffre;
Mais il sonde l'éther profond...

La Judée avait le prophète,
La Chaldée avait le berger...

La foule raillait leur démence,
Et l'homme dut, aux jours passés,
A ces ignorants la science,
La sagesse à ces insensés...

Ce roman du *Berger* est, à mon avis, le chef-d'œuvre de M. de Glouvet. Un souffle le traverse; il a la grandeur, une poésie abondante et naturelle; c'est une idylle tragique qui a quelque chose de fruste, de primitif et de mystérieux. Les personnages sont tout près de la terre, et de là leur beauté. On dirait qu'ils sont à peine sortis de la matrice universelle, à peine dégagés de la boue féconde des antiques déluges, et que leurs yeux viennent à peine de s'ouvrir sur le monde, tant ils y sentent d'inconnu et tant leurs idées sont simples et leurs sentiments abrupts.

Surtout la haute stature du berger domine le livre. Cet innocent qui est sorcier est grand par tout ce qu'il rappelle :

« Savant dans la découverte et l'emploi des herbes, péné

tré d'une confiance aveugle en leur puissance, ne descendait-il pas en ligne droite du berger antique dont Virgile a chanté les croyances? « Méris m'a fait présent de ces « plantes cueillies dans le Pont, où elles croissent nom- « breuses. J'ai vu Méris, par la vertu de telles herbes, se « changer en loup et traverser d'un bond les longues forêts, « ou faire sortir les morts de leurs tombeaux; je l'ai vu de « même transporter les moissons d'un champ dans un « autre. »

André Fleuse fait songer aussi aux ascètes de la Thébaïde, dont la solitude faisait des voyants, et, par delà, aux plus anciens hommes, aux pâtres chaldéens. André Fleuse connaît les herbes ; il prédit l'avenir, il jette des sorts, il « sait les mots ». Ce n'est qu'à regret qu'il écrase la mouche qui menace ses ouailles; et quand il a pris le loup il n'ose le tuer, il le laisse partir; car Fleuse sait que partout, dans les animaux, dans les insectes, dans les plantes, dans les choses, dans le vent, dans la nuit, il y a des âmes, des esprits inconnus auxquels il ne faut pas toucher :

« Son idée, que l'analyse n'avait pas affaiblie, qui, en l'absence de toute formule, s'était changée en sentiment, vivait robuste dans ce crépuscule intellectuel : l'idée de l'homme chétif soumis à son grand gardien, l'Invisible. »

J'aime particulièrement les pages où M. de Glouvet nous conte l'enfance de l'Innocent et « comment on devient sorcier » :

« ... Lui, cependant, qu'on évitait dans l'ordinaire de la vie, qu'on entourait d'un superstitieux respect à certaines heures, n'écoutait pas impunément tout ce monde qui lui chuchotait d'un ton craintif :

« — Fleuse, Fleuse, tu sais ce que les autres ne savent point, *té !*

« ... Il ne raisonna rien, mais à la longue se sentit plus rapproché de l'Inconnu, qui l'attirait, que de ses semblables, qu'il n'aimait pas; il finit par découvrir des formes et des mouvements dans l'ombre, où les gens de la plaine passaient sans rien voir. Il devint halluciné, eut des visions. Crédule comme les autres, il crut les autres sur parole, même quand ils causaient de lui; écouta dans l'espace où le surnaturel parle aux âmes simples, et entendit. On le faisait voir en lui répétant ce qu'il avait vu; on l'amenait à comprendre à force de lui expliquer ce qu'il avait entendu... »

Qu'est-ce qu'il entend donc, le grand berger, et qu'est-ce qu'il voit? L'ombre, les souffles, l'indéterminé, je ne sais quoi, rien du tout; c'est aussi simple que cela. Mais ne voir dans l'univers physique que l'enveloppe, le symbole de quelque chose d'inconnu, pressentir un abîme sous chaque forme visible, se croire entouré de forces insaisissables et inintelligibles, dégager le rêve de chacune de ses impressions, jouir des apparences et néanmoins s'apercevoir à chaque instant que nous ne comprenons rien au monde..., c'est être éminemment poète. Voilà par où cet innocent nous plaît. C'est si vrai, que nous sommes enveloppés de mystère ! La science recule un peu la limite où il commence, et par là elle nous le fait oublier. Parce que nous voyons clair à deux ou trois pas autour de nous, nous ne nous souvenons plus qu'au delà de ce cercle de lanterne c'est le gouffre, c'est l'inexpliqué... Et pourtant, quoi qu'on en ait dit, le monde que la science nous permet de concevoir n'est peut-être pas si beau que celui d'André Fleuse. Sully Prudhomme s'écrie dans son enthousiasme candide :

Il est tombé pour nous, le rideau merveilleux
Où du vrai monde erraient les fausses apparences...

Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
Et, depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve,
Il apparaît plus stable affranchi de soutien,
Et l'univers entier vêt une beauté neuve.

Je l'ai cru autrefois, et je n'en suis plus si sûr. Nous avons sur le monde des *notions* que les anciens n'avaient pas; mais notre puissance d'*imaginer* n'est pas plus grande que la leur. Nous connaissons maintenant que le soleil est à tant de mille lieues, qu'il y a des étoiles à des millions de lieues de la terre, etc.; mais le voyons-nous? nous le figurons-nous? Non. Eh bien alors, en quoi ce ciel est-il plus beau que celui des anciens hommes? Nous le savons plus grand qu'ils ne le savaient : nous ne l'imaginons pas plus grand qu'ils ne l'imaginaient. Or la poésie n'est qu'imagination et sentiment. Trop de science la tue. Un dieu personnel qui saurait tout et pour qui l'univers serait parfaitement clair n'en jouirait que comme d'une machine bien agencée; il savourerait des rapports de nombre; il n'aurait qu'un plaisir de mathématicien : il ne rêverait jamais. Un dieu omniscient ignorerait par là même la poésie. Vraiment il est fort heureux pour nous que le monde soit inintelligible : nous en faisons ce que nous voulons.

Ce mystère répandu dans tout le livre enveloppe un drame simple et violent, un drame de rapacité villageoise; et ainsi M. de Glouvet a su donner pour ressorts à son âpre poème le sentiment le plus profond et la passion la plus forte des hommes qui vivent de la terre : la superstition et l'avarice; l'une effarée jusqu'à l'hallucination, l'autre exaspérée jusqu'au meurtre.

Le fermier Buré a chassé le vieux Robine, son beau-père, à qui il doit le gîte et la nourriture pendant quatre mois. Robine vient trouver Fleuse; il est conduit par sa petite-fille, Louise de la Ronce-Fleurie, une enfant sage, naïve et droite, et qui vénère son grand-oncle le berger. Fleuse, silencieux, ramène le vieux Robine chez Buré : « Vous devez quatre mois; faites-le souper. » Buré et sa femme geignent et réclament.

Fleuse ajoute : « T'as son bien; soigne-le. » — Mais quelques jours après le vieux Robine est trouvé pendu chez son gendre. Fleuse vient et devine que c'est Buré qui a étranglé le bonhomme, puis l'a pendu à l'une des solives du plafond (car sous un des ongles du vieux il découvre un cheveu rouge, rouge comme les cheveux de Buré). Et avec de grands gestes et des « mots » il maudit la maison en partant. Dès lors le malheur s'abat sur la ferme; les récoltes manquent, les bestiaux meurent, et Buré chaque nuit voit revenir le pendu... Il vient enfin supplier Fleuse de le délivrer; il se traîne au bord de la fosse où le berger vient justement de prendre un loup... Le loup saute par-dessus Buré fou de terreur et qui se croit changé en « garou »... Le malheureux s'adresse à Marin Langevin, un marchand de miel, un gars qui en sait long, et lui promet la main de sa fille s'il « conjure le sort ». Marin échoue... Marin et Buré essayent alors, pour vaincre le grand berger, de tuer son bouc favori, Noiraud. Le bouc se défend, saute sur les épaules de Marin, le chevauche dans une course éperdue... Marin se repent. Il a été le promis de Louise; il obtient d'elle son pardon. Louise l'amène au grand berger et au bouc Noiraud, qui, toujours sans rien dire, pardonnent aussi... Buré vient encore supplier Fleuse. Le grand berger est inflexible... Buré saisit une fourche et va tuer le grand berger, quand le bouc Noiraud survient, reconnaît son ennemi, se jette sur lui furieusement, et après une lutte fantastique le bouc, vainqueur de l'homme, le précipite dans le « Puits-à-l'Anglais ».

Je ne veux pas savoir si le crime de Buré n'est pas un bien gros crime pour un petit profit, ni si l'innocent ne fait pas preuve de beaucoup de sagacité pour un innocent dans la scène où il convainc de meurtre Buré le roux. Encore une fois, le livre a de la grandeur. Ce bouc qui dénoue le drame redouble encore l'impression d'épouvante et de mystère : il convenait qu'un animal eût un rôle, et un rôle humain, dans une histoire d'hommes si voisins de l'animalité primitive. Et c'est aussi une idée grande et belle d'avoir fait de l'innocent un juge et un justicier, d'avoir fait briller dans ce cerveau trouble une seule lumière, la conscience, qui apparaît alors comme quelque chose de primordial, d'inexpliqué, de divin. Cet idiot a de brèves paroles qui viennent, on le dirait, de plus loin que lui. Par là le drame s'agrandit encore, revêt par endroit une majesté de poème symbolique. Vraiment *le Berger* est un beau livre. Je ne me demande plus du tout s'il a été écrit par un magistrat; cela m'est devenu fort égal; et si, avec une mauvaise foi insigne, je me suis livré à cette recherche irrévérencieuse à propos des autres livres de M. de Glouvet, c'est que peut-être ils ne sont pas à la hauteur du *Berger*.

JULES LEMAITRE.

HERSWEGILDE

Nouvelle (1)

V.

Michel n'était pas trop fier en rentrant chez lui. Il en était parti le matin avec une résolution bien arrêtée et il y revenait toujours décidé à épouser Claudine, mais résigné à subir un délai dont il lui avait bien fallu reconnaître la nécessité. Il ne l'aimait pas moins; au contraire, c'était précisément parce qu'il l'aimait beaucoup qu'il ne voulait pas l'entraîner avec lui dans les inextricables complications d'une vie de misère; mais il craignait d'avoir les apparences contre lui. Claudine pourrait supposer qu'il reculait; elle n'irait pas sans doute jusqu'à lui attribuer de mauvais sentiments, jusqu'à supposer qu'il lui eût fait des promesses fallacieuses avec d'inavouables arrière-pensées; mais elle pourrait le trouver faible et éprouver pour lui un de ces mouvements de compassion qui, chez les femmes, sont proches du mépris. En attendant que le bruit du retour de Claudine lui arrivât à travers la cloison, il essaya de travailler; mais ce jour-là rien ne lui venait : il ne jeta sur le papier que des notes incohérentes, sans rencontrer aucun de ces heureux hasards auxquels la musique doit ses chefs-d'œuvre.

Cependant les heures se passaient et Claudine était de beaucoup en retard sur la régularité de ses habitudes. Est-ce qu'il lui était arrivé quelque chose? Bien qu'il fût loin d'être marié, Michel commençait à éprouver les inquiétudes qu'inspire dans les ménages une rentrée tardive. Claudine était-elle malade? L'avait-on portée chez un pharmacien, toute pâle et sans connaissance? Ou bien aurait-elle été écrasée par un de ces odieux et lourds véhicules qui ne respectent ni l'âge, ni le sexe, ni l'amour? Dix fois il entr'ouvrit sa porte, croyant avoir entendu du mouvement dans l'escalier; c'était n'importe qui ou ce n'était rien. Quand enfin elle arriva, il se précipita à sa rencontre; mais tout de suite il s'aperçut que ce n'était pas le bonheur qui arrivait.

Claudine avait l'air grave et soucieux : elle entra chez lui sans se faire prier, s'assit comme accablée et resta un long moment sans parler.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il. Avez-vous appris une mauvaise nouvelle?

— Non. Rien. Seulement j'ai réfléchi. Et je crois que vraiment ce ne serait pas raisonnable.

— Comment! vous ne voulez plus de moi! Qu'est-ce que je vous ai fait et qu'y a-t-il de changé depuis hier, depuis ce matin?

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

— Ce n'est pas que je ne veuille plus de vous. Je n'aurais pas rêvé de plus grand bonheur que celui d'être votre femme. Mais nous n'avons rien. Je serais pour vous un terrible embarras.

— Ne le savions-nous pas? Eh! oui, la vie sera difficile, mais ne vaut-il pas mieux être deux pour la porter? Moi aussi, j'ai réfléchi; j'ai vu mon frère et ma sœur : ils m'ont fait leurs objections. Je reconnais que je n'aurais pas à vous offrir tout de suite une vie digne de vous, et peut-être faudrait-il attendre quelques semaines, jusqu'à ce que j'aie trouvé un emploi, une base d'existence. Mais ce ne sera pas long...

— Non, dit-elle. Ce serait une mauvaise solution. Vous avez du talent, de l'avenir; vous êtes un artiste et vous réussirez. Mais pour cela il faut que vous puissiez travailler sans être harcelé par les nécessités de la vie quotidienne. Je serais une entrave à votre carri re.

— Vous! une entrave! Vous serez le soutien et la joie de ma vie!

— Il faut y renoncer. Nous avons passé ensemble une bonne et douce soirée dont je garderai toujours le souvenir; mais restons-en là. Ce n'est pas une raison pour nous brouiller, mais il ne faut plus penser à nous marier.

— Ah! M'sel Claudine, vous êtes bien dure pour moi. Tout ce que vous me dites est vrai et je ne peux rien vous répondre. Je sais que je n'ai rien à vous offrir et je n'ai pas le droit d'insister pour vous faire accepter la moitié de ma misère, quand même je mettrais tout mon cœur avec. Ce n'aurait été possible que si vous l'aviez bien voulu et si vous n'aviez pas pensé à tout cela.

— Allons, dit Claudine, il ne faut pas se faire de chagrin. Remettons tout en place et soyons des gens sérieux.

Elle passa dans sa chambre et rapporta successivement tout ce que Michel y avait porté la veille, les chaises, les flambeaux, les assiettes, la carafe, la fourchette et le couteau, le verre, jusqu'à un cahier de papier à cigarettes, tout ce qui aurait pu rappeler cette association d'une heure si pleine pourtant de gais et tendres souvenirs. Il la laissait faire, sans l'aider, comme pour protester par son abstention contre des actes qui avaient un air de rupture. Il lui semblait qu'ils avaient vécu ensemble, qu'elle s'en allait et qu'elle lui rendait ses affaires pour ne rien garder de lui.

Ce n'était que le commencement. Quand elle eut rapporté chez Michel tout ce qui était à lui, il restait à faire la contre-partie de l'opération : elle avait à remporter sa petite table à ouvrage, avec son dé, ses ciseaux, ses aiguilles, un fichu dont elle s'était entouré le cou lorsqu'était survenue la fraîcheur du soir. Quand il la vit porter la main sur tout ce cher petit mobilier qu'il croyait déjà à lui, il ne put y tenir et, tendant vers elle des mains suppliantes :

— Oh! par grâce, dit-il, je vous en prie, M'sel Claudine, laissez-moi quelque chose.

Elle était déjà près de la porte, chargée de son menu bagage, prête à franchir une dernière fois le seuil de cette chambre où elle ne devait plus rentrer. Elle pensa qu'il serait trop rigoureux de s'en aller ainsi sans laisser le moindre souvenir à ce pauvre garçon qui l'implorait, et elle ouvrit la bouche pour lui demander ce qu'il voulait conserver. Mais les paroles ne purent franchir sa gorge et les larmes jaillirent de ses yeux. Elle laissa tout tomber et, pendant que Michel la ramenait au milieu de la chambre, elle se mit à sangloter.

— Vous voyez bien, lui dit-il en l'entourant tendrement de ses bras, vous voyez bien que vous ne pouvez pas vous en aller. Qui est-ce qui vous a mis en tête toutes ces méchantes idées? Je ne vous reconnaissais plus.

— C'est votre sœur, répondit-elle en pleurant; elle est venue me trouver au magasin. Elle m'a dit que si je vous aimais, je devais faire passer votre bonheur avant tout, que vous n'étiez pas fait pour le mariage, que je vous empêcherais de travailler, qu'un musicien a besoin d'être seul pour composer, que l'inspiration est étouffée par les préoccupations de la vie matérielle, que la nécessité de gagner ma vie avec la vôtre serait un obstacle insurmontable à votre succès et qu'en vous prenant pour moi je vous ravirais à l'art et à vous-même. Et c'est vrai que je vous aime et que je ne veux pas vous empêcher de devenir un grand artiste et un compositeur célèbre; je préfère rester toute seule et n'avoir pas à me reprocher d'avoir gâté votre vie. Je vous suivrai des yeux, et, quand je vous verrai réussir, je me dirai que j'y suis pour quelque chose, que si je vous avais épousé je vous aurais fait du tort, et que si j'ai renoncé à vous, c'est parce que je vous aimais bien. Je lui ai promis de ne plus vous écouter, et ce n'est pas de ma faute si je pleure et si je ne sais pas me taire.

— Pleure, va; tu peux pleurer, M'sel Claudine. Je me charge de sécher tes larmes. Je t'aime et tu seras ma femme, et tout de suite, sans rien attendre.

— Mais j'ai promis à votre sœur...

— Cela m'est bien égal! Elle ne sait ce qu'elle dit. Puisque vous m'aimez, vous devez faire passer mon bonheur avant tout, et mon bonheur, c'est de vous avoir à moi. Je n'en travaillerai que mieux; c'est vous qui serez mon inspiration, le but de mon travail et le gage de mon succès. On dira ce qu'on voudra. Quand nous serons mariés, il faudra bien qu'on nous accepte mariés, et nous ferons comme tous les autres. Le lendemain de notre mariage, je me remettrai à mon opéra et je le mènerai rondement.

Le lendemain, Claudine recevait de sa famille l'autorisation nécessaire. Tous les papiers de circonstance furent rassemblés à la hâte et, aussitôt les publications faites et le délai légal expiré, il fut procédé sans pompe à la célébration du mariage. Prosper refusa

d'assister à la cérémonie : il ne voulait pas consacrer par sa présence une union qu'il désapprouvait hautement; mais Félicie vint à la messe pour s'assurer que le mariage religieux n'était pas omis et que, si son frère faisait une sottise, c'était du moins une sottise valable devant Dieu. Après la messe, les nouveaux époux partirent en voyage.

Ils n'allaient pas loin : le bois des Fausses-Reposes était le terme de leur voyage de noces; mais ils avaient besoin de se soustraire à la cohue des villes et d'être un peu seuls pour parler de leurs affaires. Ils ne se possédaient pas de joie. En chemin de fer, Claudine causait avec les autres voyageurs pour avoir occasion de leur dire en parlant de Michel : « Mon mari ». Eux, qui ne se doutaient de rien, avaient l'air de trouver cela tout naturel. Il y eut même une brave femme qui dit à Claudine : « Votre mari a l'air de bien vous aimer. » Elle l'aurait embrassée.

Et puis ce fut dans les bois une promenade folle. On recherchait les accidents de terrain pour avoir occasion de s'aider à monter ou à descendre. Claudine protestait encore quand Michel l'embrassait; mais il lui répondait : « Puisque tu es ma femme! » Ce fut une journée toute pleine de sourires et de tendresse, et quand, le soir, ils entrèrent tous deux dans la chambre de Michel :

— Tu vois, dit-il à Claudine en la prenant dans ses bras : ce n'est pas bien difficile de se marier!

VI.

— Maintenant, dit Michel lorsque les premiers jours furent passés, je vais me mettre au travail. Il faut d'abord que je te raconte mon scenario. L'action se passe 600 ans avant Jésus-Christ, dans les îles dont est parsemée la côte de Bretagne. Les Kymris ont refoulé les Gaëls et les Ibères et occupent le pays en maîtres; ce sont les druides qui exercent tous les pouvoirs. Mais déjà ils ont à lutter contre l'ambition des brenns, qui prétendent garder à leur profit l'autorité militaire dont ils disposent. Herswegilde est la fille unique d'un des principaux druides; elle est druidesse elle-même et renommée dans tout le pays, non seulement pour sa beauté, mais pour sa science, pour la sûreté des prédictions qu'elle lit dans les entrailles des victimes et pour l'art avec lequel elle chante, en s'accompagnant sur la lyre, des poèmes en l'honneur de la nature et des hymnes propres à enflammer le courage des guerriers.

— Ce sera un très beau rôle, dit Claudine. Y a-t-il quelqu'un à l'Opéra qui soit en état de le tenir?

— Je ne sais pas trop. Toutes les chanteuses d'aujourd'hui sont un peu marquées; il faudrait une femme encore jeune et assez svelte, qui eût cependant une certaine puissance de voix. Mais nous verrons cela plus tard. Le premier acte se passe au fond d'une forêt : on célèbre la grande cérémonie annuelle du gui sacré que les prêtres coupent avec des faucilles d'or et que les jeunes filles reçoivent dans les pans de leurs tuniques pour qu'il ne touche pas la terre en tombant. Cela peut faire un tableau très décoratif. C'est un chœur de prêtres qui commence; il est fait, et je ne crains pas de dire qu'il est bien dans le mouvement : on y reconnaît la lente harmonie qui convient aux bruissements de la sombre forêt, avec quelque chose de farouche à la fois et de solennel. Le chœur des jeunes filles répond : leur voix fraîche, vive et pure, rappelle le gazouillement des oiseaux qui vivent en paix dans les grands arbres. Il y a aussi un solo magistral du chef des druides, et l'on prépare sur un menhir le sacrifice qui va être offert par Herswegilde pour appeler la protection d'Ésus sur les travaux de la terre. A la fin de la cérémonie, elle doit rester seule pour accomplir loin de tout profane les rites suprêmes; mais, quand elle se retourne, elle aperçoit un jeune guerrier, brenn d'une île voisine qui veut secouer le joug des druides. Il est resté là pour contempler la jeune prêtresse qu'il aime. Elle devrait le livrer immédiatement comme rebelle et comme sacrilège; mais elle admire son courage, elle est touchée de son amour, et, quand on revient, elle le cache derrière un dolmen dont personne n'a le droit d'approcher.

— Ah! très bien. C'est tout à fait intéressant.

— Au deuxième acte, le décor représente le bord de la mer. On voit des pêcheurs qui chantent. Herswegilde arrive dans une barque; sa voix se rapproche peu à peu et elle chante une mélodie triste qui répond à l'état de son cœur : depuis qu'elle a vu Galfried, elle est troublée et sent s'éveiller dans son âme des aspirations inconnues. Son père survient et lui fait connaître un projet de descente dans l'île voisine; il la charge de préparer des chants et des prédictions pour favoriser cette entreprise. Quand Galfried arrive après avoir traversé mille périls pour l'entrevoir un instant, elle est combattue entre son devoir, qui lui ordonne de se taire, et son amour, qui la pousse à préserver de la mort celui qu'elle aime. C'est mon grand duo, tout plein de passion, de déchirements et d'angoisse.

— Elle va partir avec lui? demanda Claudine haletante.

— Oh! pas encore. J'ai cinq actes. Le troisième n'est pas très avancé. C'est là que je mettrai toutes les choses pour lesquelles il n'y aura pas de place ailleurs. Mais j'ai déjà la musique du ballet. Je ne sais pas trop comment j'amènerai le ballet; on ne peut pas faire danser les prêtresses. Mais je trouverai moyen de ménager un rêve, et alors le ballet peut être dansé par des ondines et des dryades. Je m'arrangerai. Ce qui est certain, c'est qu'il faut un ballet.

— Oh! oui.

— C'est au quatrième acte qu'il y aura les plus belles

choses. La guerre est déclarée. Herswegilde a lu dans les entrailles des victimes que celle des deux tribus qui aura la victoire perdra ce qu'elle a de plus précieux. Tout le monde tremble pour elle, car on sait bien qu'il n'y a, ni dans la tribu ni ailleurs, rien d'aussi précieux que la belle, savante et harmonieuse Herswegilde. Elle-même est très malheureuse puisque, si sa tribu est victorieuse, elle mourra. Et elle ne peut pas souhaiter que sa tribu soit vaincue puisque alors ce serait Galfried qui mourrait. C'est très pathétique. Elle donne rendez-vous au brenn ennemi dans une grotte pour lui faire ses adieux : elle est décidée à mourir pour assurer la victoire à son pays; mais elle voudrait sauver Galfried. Il ne veut pas se sauver sans elle et cherche à l'entraîner avec lui sur une terre lointaine. Grande scène d'amour, hésitations. Ils oublient un instant le sujet de leur entretien pour tomber dans les bras l'un de l'autre; mais à ce moment le fond de la grotte s'entr'ouvre et l'on voit apparaître tout le corps des druides, avec les guerriers, les jeunes filles, tout le personnel des chœurs. Est-ce bien?

— Mais qu'est-ce qu'ils deviennent?

— Oh! le dénouement, c'est pour le cinquième acte. Cela n'a pas d'importance. Le cinquième acte est toujours sacrifié. Les druides sont assemblés pour juger Herswegilde, qui va être infailliblement mise à mort puisqu'on l'a trouvée dans les bras d'un homme. Mais on entend un grand bruit d'armes et les ennemis arrivent : ils sont vainqueurs parce que Galfried s'est tué dans sa prison. Ainsi la prédiction se trouve réalisée. Herswegilde pourrait être sauvée; mais on apporte sur la scène le cadavre de son amant : elle le fait jeter dans une fournaise et s'y jette après lui. Voilà !

— Mais sais-tu que c'est très joli? dit Claudine. C'est bien plus intéressant que *l'Africaine*.

Ce qui importe dans un opéra, c'est la musique. Il fallait la terminer au plus tôt et la faire bonne pour arriver au succès sur lequel reposait tout l'avenir du ménage. Michel s'y mit courageusement. Il avait toute sa journée à lui, puisque Claudine continuait d'aller à son magasin, et depuis le matin jusqu'au soir il ne faisait autre chose que de chercher des mélodies, essayer son orchestration, retourner des accords sous toutes les formes. Il avait craint d'abord que cette hâte fiévreuse ne nuisît à la qualité de son travail; mais il n'en était rien : c'est au contraire quand on est pressé par le temps, par l'urgence de la nécessité, qu'on trouve les conceptions les plus heureuses. Le loisir est le pire ennemi des artistes.

Seulement le travail d'un compositeur est un travail interne qui a toutes les apparences extérieures de la paresse. Il est difficile de faire croire au public qu'on travaille quand on reste des heures entières immobile dans son fauteuil, quand on passe sa journée à errer dans les rues et qu'on s'arrête de temps en temps à rêver au son d'un instrument qui passe ou au chant d'une voix lointaine. On a même de la peine à le croire soi-même. Et au bout de quelques jours, Michel se fit l'effet d'un paresseux. L'idée que Claudine était retenue toute la journée dans une boutique, à travailler de ses doigts, sous l'œil vigilant d'une patronne acariâtre, pendant qu'il restait tranquillement chez lui ou se promenait au hasard, lui devint peu à peu insupportable.

D'autre part, leur installation était tout à fait défectueuse. Quand on est seul dans sa chambre, on s'en contente; mais à deux on n'a pas assez de deux chambres. Celle de Michel était devenue la pièce conjugale; l'autre servait pour la cuisine et les services accessoires; mais il n'y avait pas de communication directe: pour aller de l'une à l'autre il fallait traverser le corridor, qui était public. On était déjà à l'étroit : que serait-ce si jamais il fallait trouver la place d'un berceau? Et puis, est-ce que Claudine pourrait encore travailler si elle avait un enfant à nourrir? Et tout cela aboutissait à une conclusion invariable : il fallait trouver un moyen de gagner de l'argent.

Prosper avait repris la sérénité de ses habitudes, si violemment troublées un instant par l'équipée de son jeune frère. Il avait fait tout ce qu'il avait pu pour empêcher une action déraisonnable et pour sauvegarder l'honneur de la famille; s'il n'y avait pas réussi, il n'avait rien à se reprocher, et il avait pris le parti de n'y plus penser. D'ailleurs, d'autres soucis le préoccupaient. Il s'était aperçu qu'il maigrissait, bien qu'il n'eût rien changé à son régime, et ne pouvait comprendre comment, en mangeant tous les jours la même quantité d'aliments, en buvant le même volume de liquides et en constatant la même régularité dans toutes les fonctions, il arrivait à perdre journellement de son poids. Et le fait n'était pas niable; il en était venu à se peser tous les jours et il ne pouvait conserver aucun doute : il maigrissait. Qu'est-ce que devenait son poids?

Si mécontent qu'il fût de Michel, il n'avait pas complètement rompu avec lui ; mais, quand il le voyait, il se bornait à lui demander des nouvelles de son opéra, sans y mettre de malice, avec une condescendance résignée, comme on parle à un fou de sa marotte. Il n'y avait rien à attendre de ce côté.

Quant à Félicie, elle assurait qu'elle ne perdait pas de vue le désir de son frère de trouver un emploi ; mais on lui faisait toujours des promesses vagues qui n'avaient pas de suite : elle aussi, elle était absorbée par d'autres soins. Non seulement la direction de l'asile occupait tout son temps, mais l'ambition lui était venue avec le succès; le sentiment de la valeur qu'elle déployait dans cette gestion d'une entreprise charitable pour le compte d'autrui et l'assurance des sympathies qu'elle recueillait de toutes parts avaient fait germer en elle le dessein, encore secret, de créer une maison, non pas rivale, mais similaire, où elle aurait fait, sans

contrôle supérieur, le bien qu'elle aurait voulu faire. Elle rêvait de s'établir à son compte.

Michel n'aurait pas été fondé à se plaindre de l'espèce d'abandon où le laissait sa famille. Il avait voulu n'agir qu'à sa tête; il s'était marié en dépit de tout le monde : c'était à lui de se tirer d'affaire. Il aimait assez Claudine pour ne rien regretter de ce qu'il avait fait; mais il commençait à trouver la vie difficile, pris entre le désir de terminer son opéra et la nécessité de pourvoir aux besoins renaissants de chaque jour.

Il ne pouvait d'ailleurs que rendre justice au bon cœur et à la délicatesse de Claudine. Elle ne se plaignait jamais, ne demandait rien, accomplissait bravement son office de ménagère dans le temps dont elle pouvait disposer, et n'avait pour son mari que des paroles d'encouragement, le sourire et le baiser sur les lèvres. Seulement elle ne comprenait pas sa manière de travailler : au moment de leur mariage, le manuscrit d'*Herswegilde* avait 142 feuillets, sur 250 qu'il devait avoir ; Michel avait travaillé tous les jours et il n'y en avait plus que 127. On reculait au lieu d'avancer. Il avait beau lui expliquer qu'il avait fondu une scène dans une autre, que l'acte y gagnait en force et en cohésion, que c'était ainsi beaucoup mieux qu'auparavant; elle revenait toujours à son idée que plusieurs améliorations de ce genre reculeraient indéfiniment le résultat.

Michel se trouva ainsi amené peu à peu à une disposition d'esprit telle qu'il accepta avec reconnaissance un emploi dont l'offre lui fut faite par un ancien camarade de collège. C'était un emploi de commis chez un éditeur de musique. Au moins il ne sortait pas tout à fait de la partie. Les appointements, bien que modestes, devaient lui permettre de s'installer dans un logement plus pratique; Claudine pourrait ne plus travailler et s'adonner, comme c'est le rôle des femmes, aux soins du ménage en attendant ceux de la maternité, qu'il fallait déjà prévoir. Mais lui, il aurait presque tout son temps occupé.

Qu'allait devenir *Herswegilde?*

VII.

Trois ans s'étaient écoulés depuis le mariage de Michel et de Claudine. L'opéra était terminé. Ce n'était pas sans peine que Michel était arrivé à mettre la dernière main à son œuvre. Il avait eu à se débattre contre des difficultés sans nombre ; sa place lui laissait peu de temps et surtout elle lui prenait presque toute sa liberté d'esprit. Pour faire vivre Claudine, puis la petite fille qui était survenue dès la première année et le petit garçon qui avait signalé l'année suivante, il lui avait fallu se charger de travaux supplémentaires, et, malgré tout, ce n'était qu'à force d'économie qu'on arrivait à joindre les deux bouts.

Cependant *Herswegilde* ne s'était pas ressentie de cette lutte ; les cinq actes étaient complets et remplis d'une haute inspiration. A mesure que l'œuvre avançait, le talent de l'auteur avait mûri : le sentiment de la nature s'était développé au milieu de longues rêveries ; il y avait des mélodies qui donnaient l'impression la plus intense de la majesté ou des fureurs de la mer, du calme profond et terrible des immenses forêts, de la vague sérénité du ciel. Toutes les ressources de l'orchestration avaient été mises en jeu pour faire valoir le contraste des sentiments en parcourant la gamme la plus variée, de la tendresse touchante au délire de la passion, de l'horreur à la pitié, des faibles accents de l'enfance à la magistrale gravité des vieillards. Même l'idée générale s'était élargie : Herswegilde représentait la vieille idée théocratique ; elle était devenue le symbole aimable et charmant d'une forme sociale à la veille de disparaître, tandis que Galfried personnifiait l'ambition d'une aristocratie militaire en voie ascendante. Sauf la transposition que comporte un intervalle de vingt-cinq siècles, on pouvait y retrouver l'éternel antagonisme du passé et du présent, du monde qui s'en va et du monde qui arrive. Pour un peu, on y aurait distingué des allusions à la politique du jour. Mais c'était surtout le côté musical de l'œuvre qui était intéressant. Michel y avait mis toute son âme et toute son habileté. On pourrait, sans doute, contester le mérite de sa musique, comme on conteste toute nouveauté qui s'affirme; mais il avait donné tout ce dont il était capable et il avait conscience d'avoir fait quelque chose.

C'était pour lui une grande douceur de pouvoir associer Claudine à ce succès d'une entreprise qui était le grand événement de sa vie. Loin de le rebuter, comme auraient pu faire beaucoup d'autres femmes en présence d'une œuvre d'aussi longue haleine et d'aussi douteuse issue, elle l'avait constamment soutenu et encouragé, non seulement de ses sincères applaudissements, quelquefois de conseils qui n'étaient pas sans valeur, mais aussi et surtout de son infatigable bonne grâce. Elle croyait en lui, ce qui est la forme la plus exquise du dévouement; elle avait foi dans la beauté de l'œuvre, elle ne doutait pas de l'avenir, et Michel, au milieu des plus accablantes défaillances, se reprenait à espérer sous le souffle de cette vaillance.

Plusieurs fois il avait voulu tout laisser là pour se consacrer entièrement à des travaux vulgaires qui du moins auraient amélioré le régime de la maison; il lui en coûtait de voir Claudine se tuer de fatigue pour dépenser moins et se priver à la fois des facilités quotidiennes de l'existence et de ces plaisirs d'exception qui sont si nécessaires pour entretenir en bon état la santé, l'humeur et même l'affection. Toujours elle l'avait détourné de ce découragement, et jusqu'au bout elle avait su le tenir en haleine, âpre au travail et robuste contre la destinée.

Quant à elle, sa peine ne comptait pas. Elle trouvait le moyen de faire aller la maison par des prodiges d'ingénieuse administration, tout en conservant ces apparences superficielles sous lesquelles on dissimule aux yeux des étrangers les plus poignantes affres de la gêne.

La vie aurait été trop dure s'il n'y avait eu les enfants pour jeter au milieu des heures les plus sombres l'éclat de leurs petites voix et le frais sourire de leurs gentils visages. Odette, qui était dans sa troisième année, était déjà une petite personne qui avait ses passions, ses idées et ses volontés. Carolus, sevré depuis peu, ne s'était pas encore révélé d'une façon caractéristique; mais il avait de grosses joues qui étaient, paraît-il, les plus belles joues du monde.

En dehors de la musique, Michel n'avait pas d'autre joie que de se sentir entre Claudine et les enfants. Il les emmenait parfois à la campagne pour leur faire respirer le grand air, et quand, au retour, les moyens de transport faisaient défaut, il portait Carolus pour ne pas fatiguer Claudine, qui n'était pas forte. Puis quand Odette ne voulait plus marcher, il portait Odette aussi, et, en voyant ce grand garçon blond, à la figure fine et sérieuse, qui portait un enfant sur chaque bras et mettait sa femme en garde contre les heurts du chemin, on n'avait pas envie de rire parce qu'on sentait que tout ce monde-là s'aimait bien.

Ce n'était pas tout que d'avoir terminé *Herswegilde;* ce n'était même presque rien : il s'agissait de la faire jouer. La première chose que Michel avait faite, aussitôt son opéra fini, avait été de le porter au directeur de l'Opéra. On lui avait demandé :

— De quoi voulez-vous parler à M. le directeur?

— Je lui apporte un opéra, avait-il répondu avec candeur.

— Si vous voulez bien me le confier et me laisser votre nom et votre adresse...

— Je vous remercie; je voudrais lui parler.

— Vous le trouverez à son cabinet tous les mardis, de trois heures et demie à quatre heures moins le quart.

Michel était revenu consciencieusement le mardi suivant, un peu avant l'heure indiquée; mais, ce jour-là, le directeur ne parut pas : il avait, sans doute, été retenu pour affaires. Les mardis suivants, il y eut toujours quelque chose qui l'empêcha de voir le directeur, qui venait de sortir ou qui n'était pas rentré, qui était malade ou à la campagne, ou qui regrettait de ne pas le recevoir parce qu'il était au conseil ou en conférence. Michel avait bien envie de laisser son manuscrit, parce que toutes ces courses le dérangeaient de son service chez l'éditeur; mais il ne pouvait se décider à livrer ainsi le fruit de ses travaux et l'espoir de toute sa vie à des mains inconnues dont rien ne garantissait l'intégrité. Il est probable que cette situation durerait encore si le hasard ne l'avait une fois mis en face du directeur au moment même où il le demandait.

— C'est un opéra que je vous apporte, dit timidement Michel.

— Très bien, monsieur, répondit le directeur avec la plus exquise politesse. Nous sommes toujours heureux de rencontrer une œuvre nouvelle : c'est aux jeunes qu'il appartient de renouveler la face de l'art. Laissez-moi votre manuscrit. Je vous écrirai.

On fut très content ce soir-là chez Michel. Claudine battait des mains au récit de l'accueil cordial du directeur, un homme grave et bienveillant, sans morgue et à l'air connaisseur. Elle voulait que Michel retournât chercher la réponse au bout de huit jours; mais lui, qui connaissait mieux la vie, soutint qu'il fallait laisser passer un mois, parce que le directeur avait sans doute d'autres occupations et que, peut-être, il voudrait prendre l'avis d'hommes compétents. Au bout d'un mois, ce fut avec un grand battement de cœur qu'il alla chercher la réponse : il ne trouva pas le directeur et on lui dit qu'on ne savait rien. Et ce fut ainsi toutes les semaines pendant deux mois. Un jour enfin, il fut introduit dans le cabinet directorial, et, en s'asseyant dans le fauteuil qui lui était gracieusement indiqué, il eut la sensation qu'il était déjà arrivé à un résultat : il allait causer de son œuvre avec le directeur de l'Opéra. Bien peu de jeunes gens auraient pu en dire autant.

— *Herswegilde?* fit le directeur en se passant la main sur le front; je ne me souviens plus du tout. A quelle époque dites-vous que vous m'avez remis le manuscrit? Ah! ce doit être ici. Précisément le voilà. C'est bien cela, n'est-ce pas? Je ne l'ai pas encore vu. Mais vous pouvez être tranquille. D'ailleurs, ce ne serait pas pour la saison prochaine, qui est déjà remplie. Je vous écrirai. M'avez-vous laissé votre adresse? Excusez-moi : je suis débordé.

Michel pensa que ce serait bien long. Il admettait qu'il pût y avoir d'autres opéras à jouer avant le sien; mais au moins n'aurait-on pu en prendre connaissance et lui dire s'il était reçu? Il aurait ensuite attendu son tour avec plus de patience.

— Nous n'arriverons jamais par ce chemin-là, lui dit Claudine. Tout se fait par protection, même le succès. Il est évident que tu n'es pas seul à composer des opéras et le directeur montera toutes les pièces qui lui sont recommandées avant de songer à la tienne. Il faut se faire appuyer. Qu'est-ce que tu veux que cela lui fasse, à ce directeur, que tu lui aies donné un chef-d'œuvre? Il ne le lira même pas s'il n'y a pas quelqu'un pour le lui signaler.

Et alors ce fut une autre campagne à ouvrir pour trouver des protecteurs. Claudine aurait voulu que Michel s'adressât au sous-secrétaire d'État des beaux-arts. Puisque l'Opéra est subventionné, le gouvernement a bien le droit d'exiger qu'on y joue des œuvres nouvelles, surtout quand l'auteur est patriote et quand le sujet met en scène les origines de l'histoire de

France. Et si le ministère faisait la sourde oreille, il y a des députés, notamment celui du neuvième arrondissement, dans lequel est situé l'Opéra. Si les députés ne peuvent rien, ce n'est pas la peine d'en avoir.

Mais tout cela était bien aléatoire. Il y avait quelque chose de plus pratique : Michel n'était pas sans s'être créé quelques relations chez l'éditeur de musique qui était son patron. Il y voyait venir des musiciens déjà célèbres, des critiques autorisés, des amateurs influents, et c'était parmi eux qu'il pouvait chercher quelque appui.

Presque tous ceux à qui il en parla lui firent bon accueil ; car il ne faut pas croire que le monde soit méchant pour les jeunes auteurs : on les encourage, on fait ce qu'on peut pour les aider ; seulement on ne peut rien. Il y eut un abonné de l'orchestre qui parla d'*Herswegilde* au directeur et obtint la promesse que le manuscrit serait lu un des premiers ; mais l'affaire en resta là. Un journaliste fit passer dans une feuille spéciale un entrefilet où il était dit qu'on parlait de monter à l'Opéra l'œuvre d'un jeune auteur, M. Michel Vielprat, qui était un compositeur de grand avenir, et que cette œuvre ferait sensation. Et il se trouva quelqu'un qui avait lu l'entrefilet et qui en fit compliment à Michel. Puis le silence se referma sur cet incident.

Ce que Michel avait surtout à cœur, c'était de faire entendre son opéra à quelqu'un. Car jusque-là ses protecteurs eux-mêmes ne connaissaient rien d'*Herswegilde* et ne demandaient même pas à en savoir davantage. Il avait fini par se lier presque d'amitié avec un critique musical qui était chargé du feuilleton de quinzaine dans un grand journal, et il lui proposa une audition.

— Pourquoi faire? répondit le critique. Vous savez bien mieux que moi ce qu'il y a à dire sur votre opéra. Donnez-moi une note : je la ferai passer.

— Mais je voudrais avoir votre avis.

— Mon avis! mais je n'en ai pas. Est-ce que je m'y connais, en musique?

Cependant cette insistance ne fut pas inutile : le critique finit par mettre Michel en relations avec un directeur de province qui était pour le moment sans emploi, mais qui cherchait des capitaux pour prendre la direction d'une grande scène lyrique et qui, pour le moment, en sa qualité de candidat, faisait bon accueil à tout le monde. Celui-là consentit à prendre connaissance du manuscrit, que, de guerre lasse, Michel avait retiré de l'Opéra, et même il écouta, en plusieurs fois, les divers morceaux que Michel tint à jouer devant lui.

— Eh bien, ce n'est vraiment pas mal, dit-il en forme de conclusion. Le sujet est trouvé, le livret s'enchaîne bien et la musique contient de très belles pages. Seulement il faudrait fondre le second acte dans le quatrième, ajouter du violoncelle, remanier le rôle de Galfried et changer le dénouement.

— Pourquoi?

— Vous vous êtes placé à un mauvais point de vue. D'abord il ne faut pas de druides; mais c'est facile à changer. Il n'y a qu'à faire passer l'action en Orient; Herswegilde sera prêtresse du soleil : les costumes prêtent davantage. Et puis le rôle de la femme est trop développé; c'est sur le ténor qu'il faut faire porter tout l'intérêt. Je supprimerais ce qui est relatif aux prédictions qui finissent par se réaliser : cela ne sert qu'à encombrer l'action. Quant aux morts de la fin, c'est bien usé. Le public s'en va sous une mauvaise impression.

— Mais je ne vois pas ce qu'il resterait de mon opéra.

— Voulez-vous que je vous dise franchement mon avis?

— Certainement; c'est ce que je vous demande.

— Eh bien, votre opéra est très joli ; seulement vous avez tort de vouloir en faire un opéra. Ce doit être un opéra-comique.

— Un opéra-comique!

— Oui. Et c'est très facile. Au lieu de placer la scène à une époque tellement reculée que le public est tout désorienté, il faut la rapprocher, de façon à y faire entrer des Romains, et alors le contraste des deux civilisations peut fournir des effets gais qui reposent l'attention : le vieux druide devient un père noble, et avec un esclave niais vous avez tout ce qu'il vous faut.

— Mais cela n'a aucun rapport avec ce que j'ai voulu faire.

— Oh! je sais bien. Les auteurs ne veulent jamais écouter ce qu'on leur dit. Mais vous y réfléchirez, et vous verrez qu'il n'y a que cela de possible. D'ailleurs il y a une autre raison : un opéra-comique, vous pourrez le faire jouer. Un opéra, vous êtes sûr de le garder en portefeuille.

Michel ne pouvait évidemment pas se prêter à de pareilles combinaisons. Sa musique était de la musique sérieuse dont aucune partie n'était susceptible de devenir bouffe, et il ne comprenait même pas qu'on pût lui parler d'en changer le caractère à ce point. Si on lui avait conseillé d'accentuer la note sentimentale au détriment de la note terrible, ou d'insister au contraire sur l'effet dramatique au risque de perdre quelques effets de mélopée, il ne se serait pas rendu sans regret parce qu'il avait conscience d'avoir fait ce qui convenait le mieux; mais il aurait pu écouter les observations, les discuter, peut-être même faire des concessions. Car enfin un opéra est fait surtout pour être joué, et il vaut mieux sacrifier quelque chose au goût du jour ou aux exigences du pouvoir que de renoncer à tout. Et même, dans la situation tendue où se trouvaient ses affaires, il se sentait déjà disposé à capituler avec sa conscience d'artiste dans une mesure sur laquelle il lui aurait déplu de s'expliquer. Mais il y a une borne à tout. On ne fait pas un opéra-comique avec un

opéra; quand on veut faire un opéra-comique, on le fait de propos délibéré. Et puis, transporter la scène à six cents ans plus tard, en vérité cela n'avait pas le sens commun. De la musique qui est faite pour exprimer des sentiments celtiques, théocratiques, silvestres et maritimes, ne peut pas servir à rendre la civilisation romaine. On ne chante pas le même air, quand on est un druide farouche ou une jeune prêtresse troublée, que si l'on était un augure de la décadence ou une provocante almée. Il n'y avait donc pas à y songer et Michel se remit mélancoliquement en campagne pour trouver quelqu'un qui voulût s'intéresser à son œuvre, se prêter à une audition, lui fournir les moyens d'exécuter en public au moins quelques parties d'*Herswegilde*.

Il était déjà fatigué, écœuré par les longues attentes dans les antichambres, par les lettres sans réponse, par les vaines promesses et surtout par le sentiment croissant de l'inutilité de ses démarches, quand une nouvelle complication vint mettre le comble à son angoisse.

La santé de Claudine commençait à fléchir sous le poids d'une existence trop laborieuse et de privations indéfiniment prolongées. Les soins du ménage, l'entretien des enfants, la fréquence de déceptions que n'interrompait aucun succès, avaient fini par avoir raison d'une constitution qui n'était pas naturellement robuste; cette fatigue s'était d'abord traduite par des indispositions dont le retour s'était rapproché de plus en plus; puis, d'une indisposition à l'autre, elle n'avait plus eu le temps de se remettre, et peu à peu elle s'affaiblissait. Michel aurait fait tout au monde pour la soulager; il savait bien qu'elle avait besoin de tranquillité, d'une meilleure nourriture, d'un peu de bien-être et de bonheur : ce n'était qu'avec de l'argent qu'il aurait pu lui procurer tout cela, et il faisait déjà tout ce qui était en son pouvoir pour en gagner; mais ce qu'il gagnait ne pouvait suffire.

Un soir, en rentrant chez lui, il trouva Claudine alitée, avec la fièvre, et tout de suite il envisagea d'un coup d'œil les plus tristes éventualités : elle allait faire une maladie, mourir peut-être. Et l'idée de perdre Claudine le rendait fou. Il alla supplier son frère et sa sœur de lui venir en aide, oubliant en un instant le serment qu'il s'était fait de ne jamais recourir à leur bourse, et cette fois-là il obtint une avance : en réalité, il sentait bien que c'était un secours.

Peu à peu Claudine se remit sur pied sans redevenir bien forte. Enfin l'imminence du danger était écartée; mais, aussitôt que Michel eut repris possession de son esprit, il se dit que le danger pouvait renaître, que la générosité de Félicie et de Prosper n'était pas inépuisable et qu'il fallait être en mesure de pourvoir à tout. Qu'importait, en somme, que son œuvre ne fût pas telle qu'il l'avait rêvée? L'essentiel était de conserver Claudine.

Elle commença par s'opposer à ce qu'il massacrât *Herswegilde*, prétendant qu'elle était forte, qu'elle tiendrait bon, qu'il ne fallait pas sacrifier à des besoins d'argent la gloire d'avoir fait quelque chose de beau; ce fut lui qui fut obligé, pour la convaincre, de soutenir que la transformation d'*Herswegilde* en opéra-comique n'était pas une chose impossible, et les raisons qu'il dut imaginer pour faire accepter cette opinion lui ouvrirent en effet de nouvelles perspectives.

Pour le poème, les choses pouvaient s'arranger : il suffisait de tricher un peu avec les dates; le public n'y regarde pas de si près. On pouvait supposer les institutions druidiques encore en pleine vigueur à l'époque où un des lieutenants de César envahit l'Armorique ; ce changement d'époque servait même à expliquer que le vieux druide ne fût plus de très bonne foi, ce qui permettait d'en faire un personnage quelque peu ridicule. Herswegilde conservait son caractère; mais Galfried devenait centurion et il avait pour confident un légionnaire bavard et gouailleur, dans le genre de nos troupiers. Quant au dénouement, il fallait le bouleverser : le centurion, après s'être brillamment conduit, obtenait une concession de terres et s'établissait dans le pays après avoir épousé Herswegilde.

Évidemment, ce n'était plus du tout la même chose; mais, puisque le public aime mieux cela, on est bien obligé de le servir suivant ses goûts.

Ce qui était difficile, c'était d'adapter la musique, et ce n'était pas seulement difficile, c'était ennuyeux : Michel avait écrit son opéra avec passion; il n'avait pas de goût à accomplir la grossière et fastidieuse besogne qui devait en faire un opéra-comique. Car il fallait tout changer.

— Écoute! dit-il à Claudine : voici le grand air où le chef des druides appelait les guerriers à la défense de la forêt sacrée; dans le livret actuel, il a peur et voudrait se sauver en emportant le trésor. Écoute l'effet que cela ferait...

— Il ne faut rien y changer, dit Claudine. L'air s'adapte parfaitement.

C'est la seule fois que Claudine ait fait du chagrin à son mari; mais ce fut un vrai chagrin. Car il était visible que ce n'était pas par complaisance, mais en toute sincérité qu'elle avait exprimé ce sentiment. Et Michel demeura consterné. Voilà à quel résultat il était arrivé! Son air de bataille, tout vibrant de patriotisme et tout plein de sombre énergie, pouvait aussi bien servir à exprimer les transes de la peur et l'émoi d'une grotesque rapacité!

— Mais cela ne prouve rien contre toi, lui disait Claudine pour le consoler. Toute la musique en est là. Qu'importe, pourvu qu'elle soit jolie?

Il ne changea presque rien à sa partition et put en utiliser la plus grande partie en se bornant à appli-

quer les nouvelles paroles et à transposer quelques airs. Quand il reporta son ouvrage au directeur, celui-ci fut ravi et lui promit de s'employer de toutes ses forces à faire monter le plus tôt possible *Herswegilde*, opéra-comique en trois actes.

GASTON BERGERET.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES FOUILLES EN ITALIE

La Grande Grèce. — Tarente

Non loin de Pompéi commence ce beau pays que l'antiquité appelait la Grande Grèce. A ce nom, les souvenirs s'éveillent en foule dans l'esprit ; on suppose que le sol où s'élevaient tant de villes fameuses doit avoir conservé à chaque pas des restes de ce passé glorieux et que les fouilles y doivent être plus fécondes qu'ailleurs. Il n'en est rien ; et nous voyons avec surprise que le midi de l'Italie est ce qui fournit le moins de matière aux *Notizie degli scavi* (1). La principale raison de cette pauvreté, c'est que les villes grecques ont été ruinées de bonne heure. Elles s'étaient fort affaiblies en luttant avec acharnement les unes contre les autres; quand les peuples sauvages de la montagne, les Bruttiens et les Lucaniens, tombèrent sur elles, elles eurent grand'peine à leur tenir tête. La domination romaine les acheva ; elles s'éteignirent peu à peu sous ce pouvoir souverain qui leur donnait la paix et leur ôtait l'indépendance. Strabon, qui les visita du temps de Tibère, nous dit qu'à proprement parler elles n'existent plus et qu'à l'exception de Tarente, de Regium et de Neapolis, tout le pays est barbare. Au moyen âge, ce qui restait encore d'habitants dans leurs rues désertes les abandonna. Les Grecs les avaient bâties au milieu de plaines fertiles, près de la mer, qui leur apportait les richesses du monde entier, et leur situation même était une des causes de leur prospérité; quand les temps devinrent sombres, que les campagnes cessèrent d'être sûres, que la mer n'amena plus que des pirates, les villes, quittant la plaine, montèrent sur les hauteurs; elles changèrent de nom en changeant de place, et les anciennes dénominations disparurent. C'est ainsi qu'on ignore aujourd'hui où Sybaris et Thurioi étaient situées. Quand on va de Reggio à Bari par la côte, on traverse le pays où s'élevaient ces cités illustres ; mais on n'y trouve presque plus rien qui les rappelle. Une colonne sur un promontoire désert, près de Cotrone, seul débris du temple célèbre d'Hera Lacinia, deux temples encore à moitié enterrés à Métaponte, voilà à peu près tout ce qui reste d'elles. Aussi s'était-on accoutumé à l'idée qu'elles sont tout à fait mortes et qu'on n'en pourra plus rien tirer qui fasse mieux connaître leur histoire.

Telle paraissait être l'opinion générale lorsqu'en 1881 François Lenormant publia ses deux volumes sur la Grande Grèce. Ce livre, fait d'une manière habile, où la science est présentée avec agrément, intéressa beaucoup en France ; mais le succès en fut encore bien plus vif en Italie. Les sentiments qu'il y fit naître étaient assez complexes : au plaisir qu'on éprouvait d'entendre parler avec tant de sympathie d'une contrée italienne se joignaient, chez quelques personnes, un peu de confusion de voir que le livre était l'œuvre d'un étranger et quelques regrets de ne l'avoir pas prévenu. Dans le pays même que François Lenormant avait voulu faire mieux apprécier, la reconnaissance pour lui fut très vive. Les provinces méridionales se plaignent assez volontiers que Rome les néglige ; elles étaient fort aises de voir paraître un ouvrage qui montrait une fois de plus et avec éclat les droits que leur grandeur passée leur donne aux égards et même aux faveurs de l'autorité. De son côté, l'administration des fouilles ne voulut plus s'exposer à des reproches qui lui étaient sensibles et elle décida de faire quelque chose pour les antiquités de la Grande Grèce.

De toutes les villes anciennes qui peuplaient ce pays, la plus illustre peut-être était Tarente. Elle a eu de plus cette heureuse fortune que le temps lui a été moins cruel qu'aux autres. Comme elle se trouvait dans une situation très forte et à l'abri d'un coup de main, ses habitants ne l'ont pas désertée ; elle a survécu à toutes les misères du moyen âge ; elle garde encore aujourd'hui son nom et quelque chose de son importance. En ce moment elle déborde de l'étroite enceinte où elle s'était tenue enfermée depuis l'époque romaine. On y bâtit des quartiers neufs et Lenormant s'est plaint qu'on n'ait pas profité de ces constructions pour mieux reconnaître le sol de la ville antique. « Il est fort à regretter, dit-il, que le gouvernement n'ait pas fait surveiller les travaux depuis le commencement par un ingénieur. Un relevé des arasements de constructions anciennes qui ont été successivement mises au jour et détruites, si on l'avait fait soigneusement à mesure qu'elles étaient rendues à la lumière, aurait donné un plan presque complet d'une des parties les plus intéressantes de la cité des Parthéniens. Tout au moins serait-il indispensable de ne plus continuer la même négligence; beaucoup de choses qu'il eût été précieux de noter et de connaître ont disparu sans laisser de traces; mais d'autres se découvrent encore chaque jour, que plus tard on ne pourra pas reconstituer. Les études qui sont possibles aujourd'hui ne le seront plus dans quelque temps et l'on regrettera alors d'avoir

(1) *Notizie degli scavi di antichità communicate alla R. Academia dei Lincei* (1881-1884).

laissé échapper l'occasion qui se présentait. » Ces paroles ont été entendues et M. Fiorelli s'est empressé d'envoyer à Tarente un des archéologues les plus distingués qu'il a sous ses ordres, M. Viola.

Le premier soin de M. Viola, dès son arrivée à Tarente, fut de bien établir la topographie de l'ancienne ville. Lenormant l'avait fait d'un coup d'œil et à grands traits ; il était bon de reprendre le travail ébauché et de n'y rien laisser de douteux. Je m'empresse de dire que les études patientes de M. Viola n'ont fait que confirmer ce qu'avait entrevu et deviné Lenormant.

Comme Syracuse, Tarente est placée dans un de ces sites heureux qui expliquent la longue prospérité. Elle est baignée par deux mers : d'un côté par la mer Ionienne (*mare grande*), qui forme devant elle un vaste golfe auquel on a donné son nom; de l'autre, par une mer intérieure (*mare piccolo*), qui a près de cinquante kilomètres de tour. Les deux mers ne communiquent entre elles que par un petit goulet sur lequel on a jeté un pont. C'est par là qu'on pénètre dans la ville quand on vient de Naples ou de Reggio. On se trouve, en entrant, sur une langue de terre étroite et longue formée par un rocher qui se dresse à pic du côté de la grande mer et descend doucement vers l'autre. A l'extrémité opposée on a creusé un canal, du temps de Ferdinand Ier d'Aragon, et l'on a fait ainsi, de ce qui était une presqu'île à l'époque des Grecs et des Romains, une sorte d'île artificielle qui pouvait se défendre plus aisément contre une attaque imprévue. La ville moderne est toute contenue dans cette île, comme Syracuse dans Ortygie; elle s'y presse à étouffer et sent le besoin d'en sortir. Dans l'antiquité, ce qui forme aujourd'hui la ville entière était seulement l'acropole de Tarente, une vaste citadelle entourée d'eau de trois côtés, fermée de l'autre par de bonnes murailles, où une armée pouvait tenir pendant des années. Annibal, malgré tout son génie, ne put arriver à réduire la garnison romaine qui s'y était enfermée. La ville véritable commençait un peu plus bas, au delà de l'acropole, à l'endroit où l'on bâtit le *borgo nuovo*, et elle s'étendait fort loin. D'une mer à l'autre on suit encore la trace du fossé qui baignait le rempart; on l'appelle le *canalone*, et il a 3500 mètres de longueur. L'ancienne Tarente était donc l'une des grandes cités de la Grèce; c'était aussi l'une des plus belles. Fabius Maximus, qui la mit au pillage après l'avoir prise d'assaut, en tira un butin aussi riche que celui de Marcellus à Syracuse. Cependant il n'avait pas tout pris et Strabon nous parle avec admiration des œuvres d'art que la ville contenait encore de son temps.

Que reste-t-il aujourd'hui de toutes ces richesses? C'est ce qu'on saurait s'il avait été possible de fouiller d'une manière un peu complète cette vaste enceinte. Mais, les ressources manquant, il avait fallu se contenter jusqu'à ces derniers temps de ce que le hasard faisait rencontrer : c'est malheureusement peu de chose. Dans l'acropole, où, selon Strabon, la piété des Grecs avait réuni des monuments et des objets d'art de toute sorte, on n'a trouvé que deux fragments de colonnes doriques, restes d'un temple qui devait ressembler à ceux de la Sicile. La ville ancienne n'est pas beaucoup plus riche. On montre sur le bord de la mer extérieure quelques débris de thermes qui sont de l'époque romaine et, un peu plus loin, les ruines d'un amphithéâtre (1). L'amphithéâtre est romain aussi; mais M. Viola pense qu'il était bâti sur l'emplacement du théâtre grec : c'est donc de là que les Tarentins aperçurent un jour les dix galères de L. Valerius qui passaient à l'horizon et que, transportés de fureur, ils se précipitèrent sur elles pour les couler; c'est là qu'ils reçurent les ambassadeurs envoyés par le Sénat pour demander raison de cette attaque et qu'ils les comblèrent d'outrages, se jetant ainsi, sans réfléchir et le rire aux lèvres, dans une guerre qu'ils n'étaient pas de force à soutenir et où ils devaient succomber.

Strabon vante la beauté de l'agora de Tarente. C'était une vaste place, ornée d'une statue colossale de Zeus, la plus grande qu'il y eût en Grèce après l'Apollon de Rhodes. Nous savons où cette place devait se trouver : c'est près de l'ancien port, un peu plus loin que l'acropole, à côté d'une promenade que le peuple appelle encore, d'un nom grec, *peripatos*, et à l'endroit même où l'on bâtit le *borgo nuovo*. En fouillant le sol pour construire les maisons de ce quartier nouveau, on a traversé successivement les restes de la ville romaine et de la ville grecque : on s'attendait à les y rencontrer. Ce qui a surpris davantage, c'est de trouver au-dessous de ces restes des tombes plus anciennes qui ont été détruites quand les Grecs sont venus s'établir dans le pays. Ces tombes contenaient des vases dont la forme est bien connue et qui ressemblent à ceux que M. de Cesnola a découverts à Chypre. Quelques-uns de ces vases sont exécutés avec soin; les autres, plus grossiers et fabriqués évidemment sur le modèle des premiers : ce sont les débris de la vieille ville des Iapyges, qui, après tant de siècles, sont rendus au jour. Ils nous apprennent que, lorsque les Parthéniens vinrent s'établir sur cette plage, elle était occupée par une population qui n'était pas tout à fait barbare puisque non seulement elle était en relation avec les marchands de l'Orient, qui lui apportaient les produits de leur pays, mais qu'elle avait appris à les imiter. Voilà de nouvelles perspectives ouvertes sur un passé bien lointain et bien inconnu.

Mais on a fait des découvertes bien plus précises, sur

(1) Près de l'amphithéâtre, on a découvert un dépôt de statuettes brisées. C'était un amas d'*ex-voto* portés dans un sanctuaire par la piété des fidèles. On a pu reconstituer quelques-unes de ces figurines, notamment une statue d'Apollon d'un très beau travail, et qui remonte aux temps les plus brillants de l'art grec. Les découvertes faites dans ce dépôt ont été portées au musée de Naples.

lesquelles je veux insister parce qu'elles nous ramènent à l'époque grecque et qu'elles tranchent une question très importante. Quoiqu'on connût mal, il y a quelques années, les produits de l'art tarentin, Lenormant n'avait pas hésité à soutenir que Tarente devait être, au temps de sa prospérité, un grand marché d'objets d'art où s'approvisionnait toute l'Italie. Parmi les vases à figures noires sur fond rouge qui ont été découverts dans les nécropoles de l'Étrurie, il signalait une classe particulière qui se distingue par le caractère même des peintures, par la forme des lettres qui accompagnent les personnages, et il les appelait, sans façon, des *vases tarentins de vieux style*. A plus forte raison attribuait-il à Tarente ceux qu'on trouve dans les tombes de l'Apulie et de la Basilicate, surtout ceux de Canosa, de Ruvo, qu'admirent les connaisseurs. Le peu qu'il avait vu de statuettes tarentines lui faisait soupçonner que les coroplastes de ce pays avaient un talent original et « qu'au lieu de suivre, comme les autres artistes italiens, avec une servilité plus ou moins adroite, les types sortis des mains des modeleurs de l'Attique et de la Béotie, ils savaient créer des compositions et des types dont ils étaient les inventeurs ». Il pensait donc qu'il s'était formé là une école qui avait sa manière propre, dont les produits devaient se reconnaître à des signes certains, et dont tous les peuples de l'Italie avaient subi l'influence.

Cette opinion, qui causa une certaine surprise quand elle fut exprimée pour la première fois et qui semblait alors une simple hypothèse, il est possible aujourd'hui de la vérifier. Les œuvres de l'art tarentin ne sont pas aussi rares qu'autrefois et des circonstances heureuses les font sortir de terre tous les jours. Le gouvernement italien est depuis longtemps résolu à faire un port militaire dans le *mare piccolo*. Rien ne lui est plus facile, et ce sera certainement le plus vaste et le plus sûr de toute la Méditerranée. Il ne doit pas être tout à fait dans le même emplacement que le port ancien, c'est-à-dire au coin de la ville et du *borgo nuovo :* la place est prise par une industrie qui dure à peu près depuis l'époque romaine et qui est devenue l'une des richesses de Tarente : l'élève des huîtres et des moules. On l'a reculé un peu plus loin, vers la courbe qui se termine à la pointe de Pizzo. Les travaux sont commencés depuis l'année dernière et l'on s'occupe à niveler le terrain, en face du port, pour y construire un arsenal. Il est arrivé que ces fouilles, qui n'étaient pas entreprises dans l'intérêt de l'archéologie, lui profitent : tous les jours on rencontre des objets antiques. M. Viola se contente de faire suivre chaque groupe d'ouvriers par un surveillant qui recueille tout ce qu'ils trouvent. C'est ainsi que la direction générale des musées et des fouilles d'antiquités s'enrichit sans rien dépenser : le ministère de la marine travaille pour elle.

La récolte est d'autant plus abondante que les travaux se font sur l'emplacement d'une ancienne nécropole. En général, chez les Grecs et les Romains, les sépultures étaient hors des murs; les Tarentins, au contraire, plaçaient les leurs dans l'enceinte même de leur ville. Polybe raconte qu'un oracle leur ayant dit qu'il leur serait « utile et profitable d'habiter avec les plus nombreux », ils comprirent que c'était des morts que l'oracle voulait parler. En réalité, ils n'ont fait que se conformer aux usages du pays où ils étaient venus s'établir. On a remarqué, en effet, en explorant ce qui reste des vieilles villes des Messapiens, qu'ils avaient l'habitude de placer leurs sépultures près de leurs habitations. Les Tarentins, qui les remplacèrent, firent comme eux; et voilà comment les ouvriers, en fouillant le sol de l'ancienne cité, se heurtent partout à des tombes. Selon l'usage antique, ces tombes renferment des statuettes, des lampes, des vases, des objets de toute sorte, destinés à meubler et à égayer la demeure du mort. Les découvertes s'y font par centaines. Tout ce qu'on trouve est déposé dans le couvent de Saint-Pasquale, qui sera bientôt trop étroit pour contenir tant de richesses. Les chambres, les escaliers, les corridors en sont remplis, et l'on n'y peut faire un pas sans risquer d'écraser quelque dieu ou quelque héros sur son passage. Il y a là, sans doute, beaucoup d'œuvres médiocres; mais il s'en trouve aussi beaucoup de charmantes, et, pour ne parler que des statuettes de femmes, on en voit un bon nombre qui, par le fini de l'exécution et la grâce des attitudes, rappellent les plus belles de Tanagra (1). Qui peut dire ce que nous réservent des fouilles qui, pour leur début, nous ont donné de si beaux résultats? Quand elles seront achevées, il faudra se reconnaître au milieu de cette abondance, parmi ces milliers de figurines et de vases, les trier, les classer, les étudier, et l'on pourra se rendre compte alors, en toute certitude, de ce qu'était cette école de Tarente dont nous pouvons apprécier, dès aujourd'hui, l'inépuisable fécondité.

GASTON BOISSIER.

(*Journal des Savants.*)

(1) A côté de ces figurines, dont le type est connu, il s'en trouve beaucoup d'autres qu'on n'avait encore rencontrées nulle part, par exemple, des femmes portant un animal quelconque, oiseau ou quadrupède, sur leur sein. On en a découvert près de cinq mille. Les grotesques y sont aussi fort nombreux. On y voit, notamment, des dieux accroupis qui ressemblent à certaines divinités de l'Inde ou de la Chine.

M. EMILIO CASTELAR

Sa dernière publication et le discours d'Orense

Au nombre des livres qui, dans ces derniers mois, nous sont arrivés de Madrid, il en est un qui se recommandait à notre attention, dès l'abord, par le grand nom qui l'a signé. Ce livre est intitulé *Historia del año 1884*, et l'auteur de cette sorte de revue politique et diplomatique de l'année dernière n'est autre que l'ancien président de la république espagnole de 1873, aujourd'hui le chef illustre et respecté des républicains *possibilistes*, M. Emilio Castelar (1). Presqu'en même temps, on nous donnait à Paris une édition nouvelle de la traduction de ses *Recuerdos de Italia* — traduction qui parut pour la première fois, il y a huit ou dix ans, sous ce titre : *l'Art, la religion et la nature en Italie* (2). Je n'ai pas à faire connaître cet ouvrage au lecteur français. Je me borne à rappeler que c'est la seule des très nombreuses publications de M. Castelar que l'on ait essayé de faire passer en notre langue; et j'ajoute que, pour traduire cette prose, j'allais dire cette poésie magnifiquement sonore, éclatante, entraînante, — cette poésie oratoire, s'il est permis d'unir les deux mots; — pour reproduire cette période vraiment cicéronienne qui se déroule avec une majestueuse ampleur et une incomparable harmonie; pour nous donner l'idée et comme la sensation de cette éloquence asiatique ou africaine et toujours si espagnole, de ce *flumen orationis* qui épand ses larges ondes sous des cieux qui les illuminent et entre des rives enchantées, il ne suffit pas de bien connaître la langue espagnole, il ne suffit pas d'écrire correctement dans la nôtre: c'est une entreprise, à mon sens, très délicate et très périlleuse; il y faut un lettré qui ait un sens très fin de la cadence et de la mélodie dont notre prose française est capable. Que si vous n'y pouvez réussir, vous aurez peut-être rendu la pensée, et tant bien que mal la métaphore, mais non pas le charme secret qui l'anime; le rayon magique s'évanouit, et la phrase que l'on veut saisir laisse entre les mains qui la froissent la poussière d'or de ses ailes.

J'arrive au volume espagnol, à cette *Histoire de l'année* 1884, comme l'auteur l'intitule.

Je n'entreprends point de l'analyser. On ne rend pas compte de ce qui n'est proprement que le compte rendu d'événements et d'incidents politiques connus de tous et qu'il s'agissait, pour M. Castelar, non de raconter, mais de commenter, de mois en mois, à mesure que les événements ou les incidents se succédaient dans cette trame courante et changeante de la vie quotidienne qui forme l'histoire des nations. Je voudrais seulement, en feuilletant ce volume, indiquer quelques-uns des traits originaux de l'auteur, qui ne pourra jamais nous offrir en ses livres un sujet d'étude plus intéressant que lui-même, que son talent, son passé, et l'œuvre politique à laquelle il a voué, dès sa jeunesse première, et comme consacré toute sa vie.

I.

M. Emilio Castelar aujourd'hui n'est pas seulement le premier orateur de l'Espagne; il en est aussi le premier écrivain. J'en pourrais citer de plus profonds, par exemple M. Pi y Margall, le grand Catalan Pi y Margall, si entêté dans son fédéralisme doctrinaire : austère et froid penseur, inflexible théoricien, logicien sentencieux qui a écrit ce beau livre, *las Nacionalidades*, un des livres de ce temps-ci qui montrent par l'exemple le plus saisissant quel abîme sépare la raison abstraite, laquelle se joue dans la région des idées pures, et le bon sens pratique, qui habite dans le monde réel et cède à l'expérience. Assurément oui, M. Pi y Margall déduit avec plus de vigueur que M. Castelar. Et de même il y eut, si je ne me trompe, plus de gravité spécieuse et de hauteur imposante dans le procédé dialectique ou didactique de Donoso Cortès. Mais entre tous les Espagnols qui ont écrit depuis le XVIIe siècle, depuis le siècle des grands auteurs, je n'en connais pas de plus séduisant et plus éblouissant, qui ait en son langage plus de chaleur et de couleur, de grâce et de lumière, un naturel plus heureux, et qui se prodigue davantage en ne s'épuisant jamais, que M. Castelar écrivain. Je dis écrivain, et le fait est plutôt que M. Castelar est en ses écrits, comme en ses discours, un improvisateur. Par où il est bien Espagnol et vraiment de la race des Lope de Vega et des Cervantès. M. Castelar me les rappelle, et non seulement par l'intarissable abondance, par la facilité à toute épreuve et l'incroyable spontanéité d'une plume que nul obstacle n'arrête, mais aussi par la souplesse et par l'enjouement — *molle atque facetum* — d'une ironie légère et souriante. M. Castelar écrit un article de Revue comme Lope de Vega faisait une comédie, en une matinée, et ici nous touchons à la forme caractéristique et constante de son talent et de son œuvre littéraire. Cet écrivain a été de tout temps et est encore, est avant tout un journaliste.

Je crois que l'on formerait presque une bibliothèque à réunir tout ce que M. Castelar a publié depuis son entrée dans la vie. Il a écrit — notamment dans les journaux de l'Amérique espagnole et dans la presse madrilène, surtout aux temps lointains où, jeune, il luttait avec tant de confiance et de candeur contre les ministres de la reine Isabelle, — il a écrit d'innombrables articles qu'il a laissés se perdre dans le gouffre où dis-

(1) Un vol. in-8°. Madrid, Oficinas de la ilustracion española y americana, 1885. — En vente à Paris chez E. Denné, 15, rue Monsigny.

(2) Deux vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1885.

paraissent sans retour les polémiques du passé. M. Castelar en outre a publié un assez grand nombre de livres. J'en ai ou j'en connais bien une trentaine. Mais, notez-le, presque tous ces livres (à l'exception de trois ou quatre romans de valeur fort inégale : *Ernesto, la Hermana de la caridad, Fra Filippo Lippi;* des quatre volumes qui renferment ses brillantes leçons de l'Athénée sur les premiers siècles du christianisme, et des *Recuerdos de Italia*), presque tous ne sont que des recueils de discours prononcés *dentro y fuera del parlamento* (1), ou des volumes de *mélanges* et d'articles de journaux (2). Le journalisme, voilà, je le répète et j'y insiste, le trait saillant de M. Castelar publiciste, et voilà le cadre et le moule où il a jeté de préférence ses opinions, ses idées; et d'où vient cela?

Il y a eu d'abord une cause tout accidentelle, tout étrangère à la nature même de son esprit; et cette cause est trop honorable pour que je ne puisse pas l'indiquer très franchement. M. Castelar est né dans une famille de la bourgeoisie, mais qui avait subi des revers de fortune, et ce ne fut, je crois, qu'au prix de grands sacrifices que sa mère, qui était une femme supérieure et qui avait les ambitions les plus hautes pour ce fils bien-aimé qu'elle devait marquer de son empreinte, lui fit suivre les cours de l'Université de Madrid. M. Castelar fut ainsi, dès son adolescence, un de ces courageux jeunes hommes à qui la vie impose de grands et austères devoirs et qui savent les accomplir avec un dévouement absolu. Et, comme il débuta dans la politique par un coup d'éclat, il se trouva conquis et asservi de bonne heure par le labeur attrayant et dévorant de la presse quotidienne, de la presse militante et des correspondances adressées aux journaux américains. Songez que, depuis vingt ans et plus, il n'y a pas une Revue ou un journal libéral soit en Espagne, soit dans l'Amérique latine, qui ne tienne à honneur d'obtenir le concours de ce prince des orateurs écrivains! Joignez à cela les obligations de l'enseignement public, car M. Castelar a été professeur — *catedratico*, comme on dit là-bas — à un âge où les autres sont encore étudiants; ajoutez enfin les soins incessants de l'œuvre de propagande qu'il n'a cessé de poursuivre durant plus de trente ans, les luttes électorales et parlementaires et les traverses sans nombre d'un chef de parti, l'inévitable dispersion d'esprit d'un homme célèbre qui vit de la vie du monde, fêté partout où il passe, comme en un perpétuel tourbillon, et vous comprendrez pourquoi M. Castelar a publié nombre de volumes et n'a écrit, à proprement parler, que fort peu de livres.

(1) C'est-à-dire : *au dedans et au dehors du parlement.* C'est le titre d'un de ces recueils, celui qui a paru dans l'année même de la présidence de M. Castelar. Un vol. in-8°. Leocadio Lopez, editor. Madrid, 1873.

(2) Par exemple, le volume des *Retratos* (portraits) *historicos* qui a paru l'année dernière. — Paris, E. Denné.

II.

Mais ce n'est pas dans ces conditions extérieures et fortuites qu'il convient de rechercher les causes véritables qui ont empêché jusqu'à ce jour M. Castelar de se recueillir et de se concentrer en une œuvre longuement préméditée, laborieusement écrite, capable de durer comme un monument que les années respectent, non comme un de ces abris éphémères que l'occasion d'un jour fait surgir et que le jour d'après emporte d'un coup d'aile. Les vraies causes, elles sont dans la nature même de son esprit.

N'oublions pas que M. Castelar est un Espagnol du Midi. Il est né à Cadix, et il a grandi à Elda, dans la province d'Alicante, non loin des palmiers africains d'Elche, dans la fête d'un ciel d'azur; il est né avec une mémoire étonnante, un don d'éloquence incomparable, une sensibilité presque mystique, et avec cela une ardeur de conquête qui le précipitait dans l'action, dans la prédication à outrance, dans la propagande sans trêve. Les plus nobles idées qui puissent occuper et enchanter une âme, les idées mêmes qui sont comme la substance du christianisme, les idées de liberté, de charité, d'égalité, s'étaient emparées de son cœur et de sa raison avec une puissance extraordinaire. Il crut à la réalisation du bien en ce monde; il crut au progrès de l'humanité; il conçut cette chimère d'un régime politique fondé sur la justice et répandant sur les humains d'ineffables bienfaits; et il se mit à prêcher son idéal avec la foi d'un apôtre et toutes les adorables illusions d'un jeune homme de vingt ans. Je ne sache rien, dans l'histoire des idées de ce temps-ci, de plus intéressant et de plus touchant que la première partie de sa carrière. Je ne sache, d'autre part, rien de plus honorable, de plus respectable que la seconde partie. Depuis 1854, depuis le jour où son éloquence se révéla dans la réunion publique du théâtre de Oriente, au lendemain de la victoire d'O'Donnell et du retour d'Espartero, jusqu'au 8 septembre 1873, jusqu'à cette heure de triomphe suprême et d'épouvantable amertume où M. Castelar reçut la mission de défendre sa république contre l'insurrection presque partout maîtresse, il y a eu là près de vingt années où il a dépensé les énergies de plusieurs vies humaines. Quand il flagellait dans *la Discusion,* le journal de Rivero, la politique trouble d'O'Donnell; quand il dressait comme une machine d'assaut son journal à lui, *la Democracia*, en face du palais de la reine et engageait un duel acharné contre les ministres de la couronne, contre Narvaëz et Gonzalez Bravo, disons davantage, contre la dynastie même des Bourbons, en vérité c'était la voix de l'opinion libérale qui vibrait dans ses articles enflammés, et il pouvait bien dire

avec fierté dans le discours qu'il prononça le 15 novembre 1883 et où il condamnait le voyage du roi Alphonse XII en Allemagne : « Messieurs, à cette tribune, j'ai représenté maintes fois la conscience de la nation. » M. Castelar n'est arrivé que tard à la tribune parlementaire, après l'exil, après la révolution de septembre 1868; mais depuis bien des années il avait commencé de jouer ce grand et redoutable rôle de représentant, d'excitateur et de porte-parole de l'opinion.

M. Castelar, durant la crise de 1873 et dans les années suivantes, a beaucoup changé — et cela tout en demeurant, au fond, très fidèle aux idées de sa jeunesse, hormis au dogme fédéraliste, dont il avait été le fervent adepte et qu'il a répudié en 1873. Les excès atroces des cantonalistes dessillèrent brusquement ses yeux. Il avait été la proie de la plus dangereuse utopie. Il le comprit à la lumière des faits, trop tard, hélas! mais il le comprit et il n'hésita pas à le proclamer. On ne saurait croire à quel point ces dix mois de révolution et de gouvernement ont été dans sa vie une époque critique, décisive, et qui sépare nettement les deux périodes ou les deux versants de sa carrière. Depuis lors il est allé dépouillant l'alliage révolutionnaire d'autrefois, se révélant de plus en plus homme de gouvernement, homme de légalité. M. Castelar, depuis 1873, a inscrit sur son drapeau républicain cette devise nouvelle en Espagne, et qui là-bas fait sourire les habiles : le respect absolu de la légalité. Il entend tout obtenir par là, et par là seulement. Voilà son programme avoué. Au fond, j'imagine qu'il est bien trop fin pour ne pas sentir que cela aussi, c'est un idéal, tout comme l'idéal révolutionnaire et mystique de ses premières années. Cet idéal est du moins de ceux que l'on peut prêcher sans terreur et sans remords, et en le prêchant M. Castelar ne renonce pas aux principes généreux de sa jeunesse. Il n'avait jamais été jacobin. Il s'efforçait de résoudre tous les problèmes par la liberté. Il pense de même encore. Il veut la liberté, et spécialement pour ses adversaires.

III.

Je viens de noter quelques traits de l'homme politique, et me voici assez loin de l'écrivain, et je n'ai rien dit encore du livre que j'annonçais au début de cet article. Mais on en peut déjà deviner les caractères essentiels. A proprement parler, ce n'est pas un livre. C'est un recueil ou, plus exactement, une suite d'articles dans lesquels M. Castelar a étudié, de mois en mois, la situation des différents États et les complications de la politique internationale. Ce sont des articles du genre des chroniques de quinzaine que publient les Revues, qu'Eugène Forcade autrefois, que M. de Mazade depuis bien des années ont écrites dans la *Revue des Deux Mondes*, du genre de ces *Chroniques politiques* que Lanfrey adressait, sous l'empire, à la *Revue nationale* et que M. Louis de Ronchaud a récemment recueillies. Je reconnais que ce sont là des articles d'ensemble, où abondent les vues générales, qui forment d'ailleurs une suite naturelle et peuvent ainsi, mieux que bien d'autres, devenir des volumes. Mais ils ont un défaut très grave : ils se prononcent sur des entreprises en cours d'achèvement; ils les jugent partiellement, avant que le dénouement ait clos le chapitre ouvert et établi la juste perspective ou l'exacte proportion entre les différents épisodes et les péripéties successives d'un grand drame. C'est de l'histoire en voie de formation que l'on étudie de la sorte, et l'auteur est nécessairement un journaliste qui discute, non un historien qui retrace et surtout qui juge. Et puis, sans méconnaître l'intérêt et le rare mérite du livre de M. Castelar, je ne sais si ce genre d'écrits se prête bien au procédé si original et si personnel de son talent.

M. Emilio Castelar a une très réelle et surtout très vaste érudition; il n'est proprement pas un érudit. De même, il a un goût littéraire des plus délicats et des plus vifs; son style, à ne le considérer qu'à ce point de vue d'humaniste, a naturellement et de prime-saut une élégance, une pureté classique; je sais de lui telle suite de pages, coulée d'un jet, qui me rappelle le flot rapide et limpide de George Sand en ses chefs-d'œuvre (1). M. Castelar, avec cela, n'est pas un simple lettré, et il n'est pas davantage, en politique non plus que dans les lettres, un critique qui analyse, expose et discute avec un calme parfait, sans autre fin que de faire œuvre de critique. Homme de prédication et de lutte, il faut qu'il prêche une vérité ou plaide une cause, ou qu'il soutienne une thèse en l'animant de sa foi et de son éloquence. En un mot, lorsqu'il écrit comme lorsqu'il professe, c'est toujours l'orateur, c'est toujours le tribun qui reparaît sous le professeur ou sous l'écrivain. Enfin M. Castelar a une âme de poète, et il faut à son imagination l'espace où elle prend son vol. De là vient qu'il a besoin plus que tout autre de l'unité de sujet, incompatible avec les chroniques politiques qui passent la revue des événements. A la vérité, ces événements, il les apprécie, et ces appréciations offrent un intérêt particulier lorsqu'elles émanent d'un écrivain qui a joué naguère et qui est destiné sans doute à jouer encore les plus grands rôles. Qu'importent les jugements en eux-mêmes? Ils valent avant tout par le rapport qu'ils ont avec la personnalité de

(1) Par exemple, dans sa *Historia del movimiento republicano en Europa* (2 vol. grand in-8°), le récit saisissant de l'insurrection des artilleurs du 22 juin 1866, sanglante et tragique insurrection à la suite de laquelle M. Castelar, condamné à mort, à la peine du *garrote*, dut se réfugier en France avec MM. Cristino Martos, Carlos Rubio, Becerra, etc.

l'auteur, car c'est le secret même de sa pensée, c'est sa politique qui perce à chaque page, et il y a un trait de cette politique sur lequel je voudrais appeler l'attention en terminant.

Ce trait dominant, c'est l'attachement fidèle et presque filial que M. Castelar professe à l'égard de notre pays. Depuis sa jeunesse il s'est accoutumé à regarder la France comme sa seconde patrie. C'est là qu'il est venu deux fois, en 1866 et en 1875, passer les temps d'exil et de disgrâce. C'est là que ses regards se tournent sans cesse. Durant l'automne de 1883, lors du voyage du roi Alphonse en Allemagne et des scènes scandaleuses qui marquèrent son passage à Paris, dans ces conjonctures critiques où la politique du ministère espagnol était envers nous très peu franche et où le sentiment national en Espagne était grandement surexcité, M. Castelar a été, à la tribune du *Congreso* et dans la presse, le conseiller le plus sage de l'opinion. Ses partisans et lui disposent de plus de trente journaux, et ils ont alors fait paraître un esprit tout français. J'ai sous les yeux des articles que M. Castelar publiait dans son journal, *el Globo*, et ceux qu'un de ses fidèles amis, M. Adolfo Calzado, écrivait dans *el Liberal*. C'était au moment du voyage que le prince héritier d'Allemagne fit dans la péninsule. Nous y retrouvons l'ami de la France que M. Castelar était dès son plus jeune âge, lorsqu'il lisait, en 1848, à ses camarades les discours de Lamartine. « J'ai pour la France, m'écrivait-il un jour, un amour aussi passionné que peut l'avoir le meilleur de ses enfants... » C'est le même esprit, c'est la même âme vraiment latine qui a inspiré les plus belles pages du volume que nous annonçons. C'est elle qui éclate et frémit d'un bout à l'autre du discours que M. Castelar prononçait, il y a quelques jours à peine, à Orense, et qui en ce moment-ci même fait le tour de l'Espagne. Une fois de plus, le grand orateur s'est montré, dans un admirable langage, la plus noble, la plus éclatante personnification du génie de sa race. Une fois de plus, il a fait retentir aux oreilles de ses concitoyens les magiques accents du patriotisme le plus exalté, le plus chevaleresque, le plus pur. Une fois de plus, il a évoqué devant leurs yeux l'image des glorieux souvenirs et l'idéal d'un avenir démocratique. Ce mystique idéal, enchantement des âmes demeurées très jeunes, depuis plus de trente ans il n'a pas cessé un seul jour de le poursuivre et de l'adorer.

La république est-elle à la veille de revivre en Espagne? Je ne le crois pas, et j'ajoute même que, comme ami de l'Espagne et de M. Castelar, je ne le souhaite pas, car je doute fort que cette république pût revivre demain sans faire couler beaucoup de sang et amonceler beaucoup de ruines. Mais il est peut-être intéressant de rappeler ou d'apprendre au public français que le plus illustre des chefs républicains espagnols et le plus sage, le seul animé d'un esprit de gouvernement, le seul vraiment capable, au jour du succès, de rassurer les masses conservatrices, serait aussi le représentant résolu et loyal d'une politique d'union étroite, fraternelle et fidèle, entre les deux nations.

BÉRARD-VARAGNAC.

BULLETIN

Mouvement de la librairie.

LIVRES CLASSIQUES.

Au moment où les vacances finissent, il nous paraît intéressant de passer en revue les divers ouvrages relatifs aux questions d'enseignement qui ont été publiés dans le courant de l'année scolaire ou qui, moins récents, se recommandent par leur objet et leur intérêt pratique. Nous présenterons pour chacun des trois ordres d'enseignement un ensemble, sinon complet, du moins suffisant; et parmi les innombrables productions que la librairie classique met actuellement en circulation, notre choix sera dicté uniquement par la valeur pédagogique des ouvrages. Nous commencerons aujourd'hui par l'enseignement supérieur.

Ici la tâche était relativement facile, les ouvrages destinés aux élèves des Facultés étant encore peu nombreux. On sait que les heureuses réformes opérées dans ces dernières années, et notamment la création des bourses de licence et d'agrégation, ont seules réussi à assurer aux cours de ces Facultés une population scolaire travaillant sérieusement et dont l'importance numérique s'accroît chaque jour. C'est pour ces étudiants, dont la plupart se destinent à la carrière du professorat, que l'on a commencé à éditer une catégorie spéciale de publications littéraires et historiques dont le développement se poursuivra concurremment avec la rénovation de l'enseignement supérieur. Parmi celles qui sont appelées à rendre aux futurs professeurs des services constants, il faut citer en première ligne le *Manuel de philologie classique* de M. Salomon Reinach.

Cet ouvrage est destiné à guider dans leurs études ceux qui par profession ou par goût veulent approfondir l'antiquité. La première partie traite de la philologie, de son objet, de son histoire et de sa bibliographie, de la paléographie, de l'art, de la numismatique, de l'histoire des sciences, de la musique, de la métrique, de la mythologie et des antiquités de la Grèce et de Rome. Sur chacun de ces sujets l'auteur fournit des renseignements à la fois concis et complets, et suffisants, à la rigueur, pour en donner une idée exacte; si l'on veut pousser plus loin les études, les indications bibliographiques, qui fourmillent dans les notes, permettent de le faire avec autant de critique que de succès. Cette première partie, publiée il y a déjà quatre ans et réimprimée récemment sans changements appréciables, n'était déjà plus absolument au courant de l'érudition actuelle : pour remédier à ce défaut, M. Reinach a repris toutes les questions dans l'*Appendice* qui forme la deuxième partie de son travail et les a traitées avec de nouveaux détails dans l'ordre primitif et d'après le même plan. Le second volume est donc un commentaire rigoureux du texte et des notes du premier; mais, tandis que le *Manuel* proprement dit est un livre d'enseignement, l'*Appendice* est surtout une œuvre d'érudition. Un index alphabétique très détaillé rend les recherches faciles dans ce livre véritablement prodigieux par la somme de renseignements de tout genre qu'il contient et la quantité

de documents auxquels il se refère, et qui fait le plus grand honneur au jeune philologue qui l'a composé.

D'ailleurs la plupart des questions traitées dans le *Manuel* de M. Reinach ont fait l'objet d'ouvrages spéciaux qui méritent d'être recommandés à l'attention des futurs professeurs: tels sont les *Principes de Philologie comparée,* par A. Sayce, de l'université d'Oxford, traduits en français par Ernest Jovy et précédés d'un avant-propos par M. Michel Bréal (Delagrave), — l'*Histoire grecque* de Curtius et l'*Histoire de l'Hellénisme* de Droysen, traduits sous la direction de M. Bouché-Leclercq (Leroux), — les *Institutions politiques des Romains,* par M. Mispoulet, comprenant l'exposé historique des règles de la constitution de l'administration depuis la fondation de Rome jusqu'à l'époque de Justinien (Pedone-Lauriel); — et enfin le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* par Daremberg et Saglio, qui formera, une fois terminé, une encyclopédie complète de la vie antique envisagée sous les aspects les plus divers (Hachette).

La *Paléographie des classiques latins,* de M. Chatelain, est d'un caractère et d'un intérêt plus spécial. Cet ouvrage a pour but d'initier à la lecture et à la connaissance des manuscrits les professeurs désireux de publier des éditions critiques collationnées sur les textes originaux. Il se composera d'un choix très étendu de fac-similés des manuscrits les plus curieux conservés dans les principales bibliothèques de l'Europe, reproduits en grandeur naturelle par les procédés héliographiques. La première livraison parue est relative à Plaute, Térence, Varron et Catulle; la seconde, à la *Rhétorique* et aux *Discours* de Cicéron (Hachette).

Pour les études littéraires et grammaticales, il y a lieu de signaler les *Notions élémentaire de grammaire comparée* par M. Egger (7e édition, Pedone-Lauriel), — la *Grammaire latine* à l'usage des candidats aux examens de licence et d'agrégation, par Salomon Reinach (Delagrave), — la *Grammaire de la langue latine* d'après la méthode analytique et historique, par Guardia Wierzeyski, où se trouvent résumés et condensés les travaux importants qui ont transformé depuis un demi-siècle le domaine de la philologie (Pedone-Lauriel), — la *Grammaire élémentaire de la vieille langue française* par L. Clédat (Garnier), — l'*Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge* par M. Aubertin (Belin) — et l'*Esquisse d'une méthode générale de préparation et d'explication des auteurs français* par G. Allais (Delalain).

Les éditions d'auteurs grecs et latins qui conviennent le mieux à l'enseignement supérieur figurent dans la collection dite des *Éditions savantes,* dont les textes, publiés d'après la collation des manuscrits originaux et avec l'indication des variantes essentielles, sont accompagnés d'une notice philologique et littéraire, d'un commentaire critique et explicatif, d'une introduction et d'un index. La collection, qui s'est augmentée récemment du *Pro Archia* et du *De Suppliciis* édités par E. Thomas, ainsi que du *De natura rerum* (liv. v) édité par Benoist et Lantoine, ne va pas tarder à prendre un notable développement. On peut, en effet, considérer comme prochaine la publication du *De Signis,* par E. Thomas; des *Œuvres de César et d'Horace,* par E. Benoist; des *Histoires et des Œuvres diverses de Tacite,* par H. Goelzer; de *Tite-Live,* par Riemann; de *Thucydide,* par Alfred Croiset, et de la 2e série des *Plaidoyers politiques de Démosthène,* par H. Weil (Hachette).

Quant aux auteurs français, la *Collection des grands écrivains*, publiée par la librairie Hachette, mérite d'être signalée aux étudiants des Facultés, ainsi que certaines éditions classiques qui, bien que destinées aux élèves de l'enseignement secondaire, se recommandent par la valeur du commentaire philologique, l'abondance des notes historiques et littéraires et la récension des variantes: telles sont les éditions du *Cid* et d'*Andromaque,* par M. Larroumet; de *Cinna,* par Léon Robert; d'*Esther,* d'*Athalie* et d'*Iphigénie,* par L. Humbert (Garnier); du *Misanthrope,* de *Tartuffe* et de l'*Avare,* par Ch.-L. Livet (Paul Dupont).

Pour la philosophie, il n'y a guère à signaler comme ouvrages vraiment profitables que le tableau de *la Philosophie en France au* XIXe *siècle,* par M. Félix Ravaisson; les *Leçons de philosophie,* par E. Rabier; la *Philosophie des Grecs,* de Zeller, traduite par E. Boutroux (Hachette); l'*Histoire de la philosophie* et les *Extraits des principaux philosophes,* par Alfred Fouillée (Delagrave).

Les sciences historiques et géographiques sont représentées par l'*Histoire de la civilisation,* de M. de Crozals (Delagrave), et le *Précis des Institutions politiques et sociales de l'ancienne France,* de M. Gasquet (Hachette), dont nous avons antérieurement rendu compte; par le *Choix de textes pour servir à l'histoire des Institutions de la France,* de F. Corréard (Delalain); par le *Recueil de textes pour servir à l'histoire du moyen âge français,* dont l'auteur, M. Giry, a eu surtout pour but de familiariser les étudiants avec les recherches d'érudition (Picard), et par l'*Atlas historique de la France,* de M. A. Longnon (Hachette).

En ce qui concerne les langues vivantes, rien n'avait encore été fait jusqu'à ces derniers temps pour les études d'enseignement supérieur. L'introduction dans la collection des *Éditions savantes* d'une série spéciale consacrée aux écrivains étrangers constitue donc une intelligente innovation. Le premier volume de cette série est le *Gœtz de Berlichingen,* publié, d'après la méthode philologique et critique adoptée pour les auteurs anciens, par M. Lichtenberger, qui prépare actuellement une édition semblable du *Faust.*

Les candidats aux divers ordres d'agrégation pourront utilement consulter, pour la préparation des examens écrits et la direction générale de leurs travaux, le *Recueil des sujets de compositions* donnés depuis l'institution de ces concours jusqu'en 1875. Ce recueil, formé par M. Ch. Corneille, est divisé en trois parties comprenant : la première, les agrégations de grammaire, des lettres, de philosophie, d'histoire et de géographie; la seconde, l'agrégation et le certificat d'aptitude des langues vivantes; la troisième, les agrégations des sciences mathématiques et physiques et de l'enseignement secondaire spécial (Hachette).

En terminant cette revue sommaire, nous devons annoncer la publication prochaine de trois *Manuels classiques* d'une utilité et d'une importance exceptionnelle que le personnel enseignant et les élèves des Facultés ne manqueront pas d'accueillir avec une faveur marquée : le *Manuel des antiquités grecques,* par M. Haussoulier, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux; le *Manuel des antiquités latines,* par M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et le *Manuel des Institutions de la France,* dont la partie relative aux *Mérovingiens* et aux *Carlovingiens* a été confiée à M. Thévenin, professeur à l'École des hautes études, et la partie relative aux *Capétiens* à M. Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. L'idée première de ces *Manuels* appartient à M. Guillaume Bréton, ancien élève de l'École normale supérieure et l'un des directeurs actuels de la librairie Hachette. Après avoir soumis son projet à M. Albert Dumont, alors directeur de l'enseignement supérieur, qui l'approuva pleinement et lui recommanda d'en presser l'exécution, M. Bréton a choisi ses collaborateurs parmi les professeurs que signalaient leurs travaux antérieurs et leur compétence spéciale, et, depuis, il a suivi dans ses moindres

détails la composition de ces trois ouvrages qu'il considère, à bon droit, comme susceptibles de contribuer dans une large mesure à la rénovation des fortes études classiques. L'examen des bonnes feuilles, que l'on a bien voulu nous communiquer, nous permettent d'affirmer que ces *Manuels* occuperont une place hors ligne parmi nos ouvrages d'enseignement, et seront de beaucoup supérieurs par la méthode et la critique des auteurs, par la sûreté des doctrines, la clarté de l'exposition et l'érudition bibliographique, aux publications similaires d'outre-Rhin, que nous avions pris la regrettable habitude de considérer comme sans rivales et de mettre trop fréquemment à contribution.

HISTOIRE.

L'*Histoire de l'administration provinciale, départementale et communale en France,* publiée par M. Émile Monnet, ne fait point double emploi, comme on pourrait le croire au premier abord, avec l'ouvrage, bien connu et justement estimé, de feu M. Dareste. Tandis que M. Dareste a pris exclusivement pour objet l'ancienne France en limitant son travail à la Révolution, M. Monnet s'est surtout occupé de la période contemporaine. Les deux chapitres qu'il a consacrés à résumer l'état de l'Administration française avant 1787, et les vicissitudes des libertés provinciales, ne sont, à proprement parler, que l'introduction de son livre, et ils auraient pu être isolés sans inconvénient. L'exposé du sujet ne commence véritablement qu'avec le tableau de l'Administration française sous la Constituante pour se terminer à l'histoire des réformes accomplies de 1848 jusqu'à nos jours.

L'auteur, qui a appuyé son récit et ses considérations sur une étude attentive des documents législatifs et parlementaires, explique comment la question administrative s'est imposée à nos gouvernants depuis 1789; il indique par quels procédés ils se sont efforcés de lui donner une solution conforme à leur politique, à leurs vues et à leurs intérêts et dans quelle mesure ils ont subi pour opérer leurs réformes la pression de l'opinion publique. Il a pris soin de dégager les enseignements pratiques qui résultent de l'examen impartial des faits et de montrer que nul gouvernement, dans la France moderne, n'a été assez fort pour mentir à son origine et pour ne pas tenir ce qu'il avait promis. Dans l'appendice de son travail, M. Monnet a publié le texte des lois du 10 août 1871 sur les conseils généraux et du 6 avril 1884 sur l'organisation municipale qui résument aujourd'hui l'ensemble des principes administratifs applicables aux départements et aux communes (Rousseau).

Pour faire suite à leur *Histoire des Institutions de la Grèce,* MM. Delaunay et Robiou, professeurs à la Faculté des lettres de Rennes, ont entrepris la publication d'un travail relatif aux *Institutions de l'ancienne Rome.* Les deux volumes parus actuellement comprennent six chapitres établis ainsi qu'il suit : I. Organisation des pouvoirs publics, les magistratures, leurs attributions et leurs rapports, le Sénat, l'ordre équestre; — II. Organisation militaire, armées de terre et de mer; — III. Notions générales sur la Religion, les croyances et les divinités, sur les fêtes, les sacrifices et les collèges sacerdotaux, sur les rapports de l'État et de l'Église; — IV. L'architecture publique et privée, ses caractères et ses transformations; — V. Principes du droit de cité et du droit latin, condition des personnes; — VI. Administration provinciale, revenus publics, charges des citoyens. Bien que les auteurs aient eu surtout pour but de retracer les institutions politiques de Rome au IIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque de leur pleine maturité et de leur plus haut degré de perfection, ils n'ont pas négligé de rechercher leurs origines et de les suivre dans leur évolution à travers les siècles. En procédant ainsi ils ont rédigé sous une forme méthodique un véritable dictionnaire de l'antiquité romaine qui permettra aux futurs professeurs de compléter leur instruction générale et de trouver sans peine la solution précise des nombreuses questions suggérées par la lecture des textes latins (Librairie académique Perrin).

Lorsque François Lenormant mourut, à la force de l'âge et en pleine activité scientifique, il laissa inachevés plusieurs ouvrages importants, notamment la nouvelle édition de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient.* Cette histoire, dont il avait déjà publié trois volumes comprenant les *Origines,* les *Races* et les *Égyptiens,* devait, dans sa pensée, servir à vulgariser les résultats de ses multiples et savantes recherches sur les civilisations orientales qui s'étaient développées avant la civilisation grecque. Il eût été regrettable à tous égards d'interrompre la publication de ce travail si honorable pour l'érudition française : aussi l'éditeur confia-t-il le soin de la terminer à un jeune disciple de Lenormant attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, M. Ernest Babelon. L'examen du quatrième volume, qui vient d'être publié, permet d'affirmer que le continuateur a rempli avec succès la mission qu'il avait acceptée. Comme M. Lenormant n'avait laissé ni notes ni ébauches, M. Babelon n'a pu que s'inspirer à un point de vue général des travaux de son maître et se conformer au plan adopté par lui; la recherche des documents et leur mise en œuvre lui sont personnelles et il convient de lui en attribuer exclusivement le mérite. Le volume qu'il a rédigé forme le cinquième livre de l'ouvrage et traite de la *Chaldée* et de l'*Assyrie.*

Après avoir exposé la géographie physique de la Mésopotamie, l'auteur indique les diverses sources auxquelles il a puisé et résume l'ensemble des fouilles et des découvertes opérées jusqu'à ces derniers temps. Il retrace avec détails l'histoire des deux empires chaldéen et assyrien, en insistant particulièrement sur les grands règnes qui les caractérisent, et il termine son travail par un appendice dans lequel sont réunis divers documents de pure érudition et entre autres une liste de souverains établie d'après les inscriptions cunéiformes. Comme les précedents, ce volume est illustré de cartes et de nombreuses gravures qui complètent le texte en l'éclairant (A. Lévy).

ANTHROPOLOGIE.

La *Bibliothèque anthropologique* créée par les éditeurs Delahaye et Lecrosnier vient d'être inaugurée par une œuvre magistrale du docteur Thulié qui a pour titre *la Femme.* Cette œuvre, fondée sur l'étude des lois naturelles et des faits sociaux et également exempte de considérations métaphysiques et d'aspirations sentimentales, se recommande à l'attention du moraliste et du législateur par la netteté des théories, l'enchaînement des observations et le caractère pratique des conclusions. L'auteur — reprenant avec de longs détails et sous une forme rigoureusement scientifique l'examen d'une question qui présente actuellement une gravité exceptionnelle puisque des patriotes et des savants s'accordent à reconnaître que la dépopulation du pays et l'affaiblissement national ont surtout pour cause l'abaissement de la femme, l'injustice de la législation moderne à son endroit et l'absence d'une protection efficace pour elle et pour son enfant — s'est proposé de rechercher les moyens de rendre la femme à sa destination naturelle. Son travail est divisé en quatre parties d'étendue et d'importance inégales : le résumé historique du rôle primitif de la femme considérée comme bête de somme et comme esclave; l'examen des causes de son émancipation progressive à travers les siècles; la discussion des traditions surannées et des opinions fantaisistes qui ont essayé de consacrer son infériorité naturelle ; l'in-

dication des réformes qu'il importe d'accomplir pour la relever au nom de la justice. Le docteur Thulié démontre la nécessité d'arracher la femme à l'injuste situation que lui ont faite les préjugés sociaux, de reconnaître et de protéger son égalité civile, de lui garantir l'exercice de ses droits et de lui donner, avec les idées de liberté et de responsabilité qui doivent honorer son double rôle d'épouse et de mère, l'éducation et les aptitudes nécessaires pour le remplir dignement. Il déclare, en outre, que l'homme, loin de livrer la femme à ses seules ressources, est tenu de lui prêter son appui dans tous les cas où la nature la rend impuissante à se protéger elle-même et de l'entourer de respect et d'affection comme la principale source de sa grandeur et de son bonheur domestique. M. Thulié estime qu'en opérant les diverses réformes proposées dans son travail, le législateur moderne ferait tout à la fois une œuvre d'équité et de progrès et contribuerait dans une large mesure à l'élévation de l'individu, au développement rationnel de l'espèce humaine.

LÉGISLATION.

Dans son ouvrage sur le *Droit public général,* M. Bluntschli a voulu établir, d'après des données rigoureusement scientifiques et juridiques, la constitution politique et l'organisation administrative de l'État moderne.

Après avoir défini le droit public, son objet et sa nature, et indiqué les sources diverses qu'il a mises à contribution, l'auteur traite successivement des organes de la législation, de la loi et du gouvernement, des tribunaux, de la religion et de l'instruction publique, du régime financier et des impôts, de l'organisation de la commune et des droits des citoyens. Sans négliger le développement historique de toutes ces matières si complexes, il insiste surtout sur le côté pratique; les principes qu'il pose et les conclusions qu'il formule sont surtout le résultat de l'examen attentif et impartial des faits. L'on remarquera toutefois qu'il évite de se prononcer sur certaines questions : c'est ainsi qu'il se déclare partisan de la monarchie constitutionnelle sans préciser s'il s'agit d'une monarchie héréditaire ou élective. Par contre, il lui arrive d'émettre des propositions qui sont en contradiction formelle avec l'esprit général de ses théories; l'on s'étonne, par exemple, de lui voir approuver sans réserve le *Kulturkampf* après avoir demandé que l'entente, la bonne harmonie et le respect mutuel président aux rapports de l'Église et de l'État. D'autre part, on pourra lui reprocher à bon droit d'avoir placé exclusivement le droit de paix et de guerre dans les attributions du souverain, ce qui ne s'accorde nullement avec les principes du véritable régime parlementaire. Néanmoins, en dépit de ces critiques, il faut rendre justice à la valeur du travail de M. Bluntschli, travail sobre, méthodique, bien ordonné, sagement pensé, d'une grande hauteur de vues et d'une précision extrême de détails. La nouvelle édition de la traduction de M. de Riedmatten a subi divers remaniements et elle comporte l'addition de nombreuses notes qui l'ont mise au courant des modifications récentes de la législation (Guillaumin).

GÉOGRAPHIE.

Le volume sur *l'Algérie* du docteur Quesnoy présente, malgré ses proportions modestes, un réel intérêt, même après les grandes publications officielles et les savantes études dont notre colonie d'Afrique a été l'objet depuis une vingtaine d'années. L'auteur, se plaçant exclusivement au point de vue de la vulgarisation scientifique, s'est efforcé de résumer sous une forme intéressante et facilement accessible tous les renseignements qui peuvent intéresser l'administrateur, l'économiste et le colon. Il nous présente le pays sous ses divers aspects et nous fait connaître la topographie, la nature des terrains, les productions du sol et les ressources matérielles de toute espèce. Il signale les transformations accomplies d'année en année et les améliorations opérées par l'expérience locale; il met à la portée de tous les heureux résultats obtenus au prix de longs et patients efforts. L'histoire de l'Algérie n'est pas négligée par lui, car il la considère comme indispensable à l'intelligence des faits depuis la conquête, aussi bien que la connaissance de l'état moral, des habitudes et du genre de vie des indigènes. La question de nos relations avec les tribus arabes le préoccupe à juste titre; il remarque que le musulman conserve toujours, en dépit de ses manifestations amicales et dévouées, un sentiment de haine contre l'étranger, et il recommande de ne jamais perdre de vue ce point délicat de notre situation si l'on ne veut pas être exposé, à un moment donné, à de regrettables mécomptes (Jouvet).

LITTÉRATURE.

Bien que depuis plusieurs années l'attention des lettrés se soit portée à diverses reprises sur les anciens monuments de la chaire française, on semble avoir négligé, de parti pris, les orateurs chrétiens depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à Bossuet. Durant cette période, il est vrai, l'éloquence religieuse n'a produit aucune œuvre forte et durable; mais elle n'est restée ni inactive ni stérile. Des prédicateurs modestes ont réussi par un effort lent et continu et par un labeur éclairé et patient à rejeter les règles étroites, les vaines formules et les puériles manies du pédantisme clérical et à remettre en vigueur la clarté de méthode, la décence d'élocution et la gravité de ton et d'allures si outrageusement méconnues par leurs prédécesseurs de la Ligue. Ils ont ainsi opéré une réforme prudente et sage, et, en prenant une notable part au progrès général de la raison et du goût, ils ont aplani les voies où d'autres devaient briller après eux. A ce titre ils ont leur place marquée dans l'histoire littéraire de la France et leurs noms sont dignes de mémoire; leurs écrits d'ailleurs méritent d'être lus avec attention, car ils présentent un reflet fidèle des mœurs, des idées et des habitudes sociales du temps. C'est pour réparer l'injuste oubli et le dédain immérités dont ces sermonnaires étaient l'objet que M. Jacquinet a composé son savant ouvrage sur les *Prédicateurs du* XVIIe *siècle avant Bossuet.* Pour nous expliquer leur point de départ, il résume l'état de la chaire et du clergé, la décadence de la discipline et des mœurs ecclésiastiques à la fin du règne de Henri IV. Puis il nous rappelle les premiers essais de réforme religieuse sous Louis XIII et consacre un chapitre spécial à chacun des auteurs de cette réforme, qui furent l'institut de l'Oratoire avec les PP. de Bérulle, Bourgoing, Legendre et Sénault, l'Ordre des jésuites avec les PP. Caussin et de Lingendes, l'Académie avec Balzac, Godeau et le cardinal de Retz, et enfin Port-Royal avec le fameux abbé de Saint-Cyran et ses doctes disciples. La publication d'une nouvelle édition de l'intéressant travail de M. Jacquinet prouve que ces études, qui forment un curieux chapitre de notre histoire littéraire, ont été accueillies avec la faveur qu'elles méritaient (Belin).

Les femmes, qui écrivent d'ordinaire pour le plaisir de causer et de communiquer leurs sentiments et leurs impressions, occupent une place honorable dans l'histoire de notre littérature épistolaire. Leurs lettres, pleines de grâce, d'abandon et de vivacité, abondent en révélations intimes et familières et forment souvent une chronique originale où l'on retrouve les grands et les petits événements du temps passé racontés d'une manière ingénieuse et piquante. A ce titre, le *Choix de lettres des femmes célèbres* publié par un professeur de l'Université est aussi curieux qu'intéressant. Ce recueil commence au XVIe siècle pour se terminer

à nos jours; il s'étend de Marguerite de Valois, Marie Stuart et Louise Labé à la reine Marie-Amélie, George Sand, Eugénie de Guérin et Mme Desbordes Valmore, en passant par Ninon de Lenclos et Adrienne Lecouvreur. Les lettres dont il est composé se recommandent soit par l'intérêt du récit, soit par le lustre historique ou la renommée littéraire des auteurs; elles sont classées dans l'ordre chronologique et accompagnées de notices biographiques, de notes et de remarques diverses (Delalain).

L'ouvrage de Paul de Musset que l'on réimprime aujourd'hui, *En voiturin,* fut publié pour la première fois en 1845, et depuis il était singulièrement oublié. C'est le récit d'un voyage effectué en Italie et en Sicile durant les années 1842 et 1843. Gênes, Naples, Messine, Catane, Syracuse, Palerme, Capoue, Terracine, Velletri, Rome, Trasimène, Arezzo, Florence, Pise, Bologne, Ferrare, Venise et Milan, telles furent les principales étapes du touriste, qui, détestant les guides et leurs monotones indications, se laissait aller au caprice du moment et observait surtout ce dont les ciceroni ne parlent guère, c'est-à-dire la vie sociale, le mouvement intellectuel et les coutumes et mœurs populaires. Quant aux beautés de la nature et aux richesses artistiques, il ne s'en occupait que très incidemment. Le livre de Paul de Musset, où les tableaux de mœurs sont agréablement mêlés aux souvenirs historiques et aux récits légendaires, nous présente une Italie fort curieuse et qui diffère presque autant de l'Italie contemporaine que du pays de convention inventé par Anne Radcliffe au milieu des brouillards de la Tamise. Dans notre époque de voyages à toute vapeur, on relira sûrement avec intérêt les pages charmantes de ce fin lettré, qui, tout en admirant le confortable des malles-postes de son temps, douces, roulantes et courant à grandes guides sur les chemins, regrettait la disparition des postillons, dont la queue poudrée ballottait sur le collet rouge, et s'attristait de voir le pittoresque brutalement éconduit par le progrès (Calmann Lévy).

La *Bibliothèque des jeunes gens* publie une nouvelle édition, revue et développée, des *Curiosités des lettres, des sciences et des arts* de M. Ch. Joliet. Ce volume constitue une œuvre curieuse et non dépourvue d'originalité. En traitant successivement des usages, des superstitions, des erreurs légendaires, des locutions familières et de leurs origines, M. Ch. Joliet fournit à ses lecteurs un ensemble varié et instructif de notions générales dont le besoin se fait sentir dans toute conversation. Il a élucidé certains points obscurs ou controversés dans l'ensemble des connaissances humaines; il a donné l'explication de faits et de traditions peu connus aujourd'hui; il a fait suivre ses observations d'anecdotes curieuses, et il a réussi à composer un livre varié et instructif dont les gens du monde pourront faire leur profit tout aussi bien que la jeunesse (Firmin-Didot).

Émile Raunié.

Publications italiennes

Storia universale della letteratura, di Angelo de Gubernatis. — Milan, Ulrico Hœpli.

Il faudrait dépasser de beaucoup les limites d'une simple notice pour parler dignement d'une œuvre qui est la synthèse de la pensée littéraire de toutes les époques et qui embrasse dans sa vaste envergure les manifestations diverses de l'esprit humain sous leurs formes ethnologiques les plus importantes. Les livres de cette sorte, si on veut en extraire le suc et la moelle, doivent être médités longuement. Pour que ce tableau, aux proportions immenses, s'éclaire de tous les côtés à la fois et devienne ainsi visible dans son ensemble imposant et sa vanité infinie, une étude approfondie serait nécessaire; car c'est l'être pensant de toutes les races et de tous les siècles que M. de Gubernatis présente à ses lecteurs, leur fournissant de cette façon la possibilité d'établir, pour la première fois, l'harmonie finale du type de l'homme en tant que producteur littéraire.

La Storia universale della letteratura est divisée en neuf séries, dont chacune est accompagnée d'un recueil d'extraits des grands écrivains cités et commentés par l'auteur :

1. — Histoire du théâtre dramatique.
2. — Histoire de la poésie lyrique.
3. — Histoire des contes populaires.
4. — Histoire de l'histoire.
5. — Histoire du roman.
6. — Histoire de l'éloquence.
7. — Histoire de la satire.
8. — Histoire de la poésie épique.
9. — Histoire des doctrines philosophiques.

Dans cette vingtaine de volumes, M. de Gubernatis passe en revue toutes les formes littéraires créées par l'intelligence des hommes. Mais la partie véritablement originale de l'ouvrage est celle qui a trait à l'Orient. Il nous fait connaître la puissance d'expression du théâtre indien, dans lequel le génie des dramaturges, dédaignant toute règle conventionnelle, éclate librement avec une vigueur créatrice. Plus loin, parlant de la satire, il nous apprend que les marionnettes sont d'origine indienne, qu'elles datent d'une époque très reculée et devaient figurer déjà dans les féeriques ballets de l'Olympe védique. La poésie épique et la philosophie offrent également à l'éminent orientaliste l'occasion de nous faire pénétrer à sa suite dans ce monde merveilleux, et si mystérieux encore, d'où sont sortis les premiers balbutiements de la pensée humaine.

Mais si les études spéciales de M. de Gubernatis lui ont permis de nous révéler la civilisation intellectuelle de l'Orient, il n'a point négligé pour cela les manifestations littéraires des autres races. Son cerveau encyclopédique les a toutes embrassées et toutes réunies dans un faisceau brillant composé de neuf rayons de lumière. Ce faisceau représente la grande solidarité de toutes les littératures. La gloire de l'avoir décrite le premier reviendra toujours à M. de Gubernatis; on ne pourra pas la lui enlever, car, ainsi qu'il le dit lui-même en prenant congé de son lecteur : — « Le livre que je t'offre, tel qu'il m'est venu à la pensée de l'écrire, n'existait pas; bon ou mauvais, il est mien... »

Ainsi parle la modestie de l'écrivain. L'opinion publique, elle, dira que son œuvre fait grande figure dans l'histoire intellectuelle de notre temps.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5859]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 15. (22e ANNÉE). — 10 OCTOBRE 1885.

LES ÉLECTIONS

Trop de sécurité! Dimanche dernier, les républicains ont cru qu'ils n'avaient plus besoin de se gêner, qu'ils pouvaient se diviser et même se combattre violemment entre eux sans que la république en fût ébranlée; dédaigneux du conseil donné par le ministère, ils n'ont point « concentré leurs forces ». Ils ont vu le résultat. Sans compter que le spectacle de leurs dissensions a été un vif encouragement pour les partis monarchiques, l'effet moral a été contre eux, puisque 172 réactionnaires ont été élus au premier tour, et 129 républicains seulement.

Frédéric II disait : « Les hommes supérieurs commettent des fautes comme les autres; tout le monde en commet; mais ils les réparent. » Les partis commettent des fautes, eux aussi; mais, une fois commises, leur premier souci doit être de les réparer. Nous n'en faisons aucun doute : la concentration se fera au second tour. Dans les circonstances graves, il faut le reconnaître, notre pays se ressaisit promptement. C'est peut-être même parce qu'il se sait cette aptitude qu'il les provoque un peu aisément. Et puis, en luttant pour son principe, le parti républicain reprend son tempérament traditionnel. Il se retrouve dans son élément

Uni, il a eu de beaux jours et compté de belles victoires; il s'en souviendra le 18 octobre.

Mais après? Déposer tous ensemble les mêmes noms dans les urnes est un devoir qui s'impose et qui ne va pas sans sacrifices de la part de chacun, car il est pénible de voter pour M. Barodet quand on lui préférerait M. Ribot; il y a loin de l'un à l'autre; puis, si les opportunistes votent ici pour des ultra-radicaux, ailleurs les ultra-radicaux devront voter pour des opportunistes; en d'autres termes, c'est reformer dans la Chambre deux fractions du parti séparées entre elles par de profondes divergences. Est-ce l'union que ce mélange de noms si disparates, et comment des tempéraments si différents pourront-ils s'allier et faire faisceau? Eh bien, nous aurons le courage de le dire : ceci n'est plus l'affaire des électeurs, ce sera l'affaire de la nouvelle majorité.

On dit tranquillement : La nouvelle majorité se conformera aux « indications » du suffrage universel. C'est facile à dire; mais quelles sont ces indications? Elles paraissent contradictoires. Ce qui ressort clairement, c'est que le pays n'est pas content de la façon dont il a été gouverné par ses représentants dans ces quatre dernières années. Mais de quoi est-il mécontent? Est-ce d'avoir été poussé trop à gauche? Comment alors expliquer cette masse de suffrages radicaux? Est-ce d'avoir été trop retenu sur la pente du radicalisme? Comment alors expliquer ces centaines de mille voix qui, républicaines il y a quatre ans, ont brusquement passé à droite? Ah! il n'est pas commode, le suffrage universel; il n'admet pas que des erreurs soient commises par ses gouvernants; il n'admet même pas cette part d'imprévu qui, dans les choses humaines, déjoue les calculs les plus attentifs, les efforts les plus suivis, les prévisions les mieux raisonnées. Il y a des entreprises où l'on s'est trouvé plus engagé qu'il n'aurait fallu; la diminution du rendement des impôts indirects a rendu l'équilibre du budget plus difficile à obtenir; telle réforme est restée en suspens; tels embarras se sont produits. Vous n'êtes pas venus à bout de tous les obstacles; vous n'avez pas résolu toutes les questions; le commerce ne marche pas; l'agriculture souffre : faites place à d'autres, dit-il rudement. — A quels autres? Ici le suffrage universel se divise, non pas encore en deux moitiés, heureusement; mais, hélas! il ne s'en faut plus de beaucoup. Une partie vote pour les réactionnaires; une autre partie pour les radicaux : c'est ce qu'on appelle des « indications ».

L'indication, c'est que la tâche de la nouvelle majorité sera elle-même contradictoire en apparence. Deux nécessités s'imposent à elle, également impérieuses : d'une part, ramener à la cause républicaine ceux qui l'ont compromise en se rejetant vers la réaction; d'autre part, donner satisfaction à la masse croissante des électeurs radicaux. Entre les deux on ne peut chercher un moyen terme. Le centre gauche et le parti opportuniste reviennent singulièrement affaiblis. Tel est, en France, le destin des partis intermédiaires : ils sont évincés quand ils ont rempli leur office. Ainsi le centre

gauche, qui a décidé de la fondation légale de la république; ainsi le parti opportuniste, qui avait assumé la tâche de mettre en fonctionnement les nouvelles institutions. Les partis intermédiaires ne disparaissent pas pour cela : ils deviennent des réserves pour l'avenir.

La question est-elle donc insoluble? est-ce la quadrature du cercle? C'est ce qu'il convient d'examiner.

Il y a un triage à faire. Il faut, selon nous, résolument écarter toutes les questions politiques qui sont de nature à inquiéter cette multitude de transfuges ou qui la mettent en présence d'un inconnu qui la trouble. Nous citerons, par exemple, la séparation de l'Église et de l'État. Il faudra se garder des violences mesquines et inutiles. D'un côté il faudra calmer et rassurer, et il faudra de l'autre aborder avec moins d'hésitation toutes les réformes qui intéressent le travail. Un peu de radicalisme à cet égard sera de saison; car, chacun en convient, la crise politique qui vient de naître est l'expression qu'a prise la crise économique.

Renoncer (pour quatre ans) à attaquer tel point; ne plus résister sur tel autre : telle est la conduite que devra tenir la nouvelle majorité. Est-ce impossible? On peut espérer que non, si l'on considère qu'à peu de chose près ce sont des questions politiques qui divisent les républicains, et qu'on peut toujours, sans déshonneur et par patriotisme, ajourner des questions politiques.

Il est une illusion que le parti républicain vient de perdre : c'est que la république n'avait plus besoin d'être défendue. Quand on pense avec quel zèle les radicaux s'appliquaient à démanteler tout ce qui la protège! Elle est installée dans trois forteresses : la Présidence, le Sénat, la Chambre des députés. La Présidence est occupée par le républicain le plus digne entre tous; le Sénat est solidement républicain. Ce sont deux places de sûreté : quels sont ceux qui leur donnent l'assaut, qui courent sus au Sénat? Hier les radicaux en réclamaient la suppression : de quel air la proposeront-ils demain? Est-ce le moment de priver la République des remparts qui lui restent? Veut-on qu'elle affronte la bataille sans bouclier, comme les Gaulois nos ancêtres?

Mais les programmes? les engagements? Ici encore il importe de s'expliquer dès aujourd'hui.

Le programme est ce que le candidat propose, plus souvent ce que les comités lui imposent. Cela se passe *avant* l'élection. Après l'élection, ce n'est pas seulement le département qui a dit ce qu'il veut, c'est la France, et sa grande voix doit dominer; les programmes particuliers doivent se fondre en un programme général. Ils subsistent sans doute; mais alors, seulement alors, on peut savoir, au bruit de ce vaste écho, ce qu'il convient d'en ajourner, ce qu'il convient d'en ajouter. De la consultation du pays tout entier peuvent alors résulter des devoirs inattendus; on découvre peut-être tout à coup qu'en dépit des petits mandats impératifs le plus pressé n'est pas tant de satisfaire les impatients que de ramener les transfuges. Si, dans quatre ans, tel électeur apostrophe tel député : « Qu'avez-vous fait de tel engagement que vous aviez affiché sur les murs? Quoi! le Sénat est encore debout! l'Église n'est pas encore séparée de l'État! » ce député ne pourra-t-il répondre avec une conscience tranquille et sans l'ombre d'un remords : « Nous avions une besogne plus urgente; nous avons dû d'abord sauver la République »?

LE PROBLÈME CHINOIS

Lorsqu'en 1841 l'Angleterre brisait à coups de canon les portes de la Chine et la contraignait à sortir de son immobilité séculaire, l'Angleterre ne soupçonnait pas que ces portes enfoncées ne se refermeraient plus et qu'elle avait ouvert les voies à un formidable exode. Au début, rien ne l'indiquait. La Chine se meut avec une majestueuse lenteur; les idées nouvelles pénètrent difficilement cette masse énorme qui comprend le tiers du genre humain. Elle s'ébranle peu à peu, sans hâte; son nombre suffit pour avoir raison des obstacles, on dirait qu'elle en a conscience.

On dirait aussi qu'au rebours de nos États européens, impatients dans le présent parce qu'ils doutent de l'avenir, la Chine, confiante dans ses soixante siècles d'existence, s'estime à peine dans sa maturité, ne prévoit pas sa décadence et, patiente parce qu'elle se croit éternelle, attend tout du temps qui a eu raison de tout, sauf d'elle. C'est en effet une chose étrange, cette civilisation asiatique déjà si vieille à l'époque où la Grèce naissante apportait à l'Europe ses premières notions d'art et de liberté, cet empire plus ancien qu'aucun de ceux dont le nom est venu jusqu'à nous, qui seul demeure debout avec ses lois, ses coutumes, ses traditions et ses annales, alors que le sable du désert recouvre les vieux empires égyptiens et que le sol de notre vieille Europe est jonché des ruines de royaumes puissants, détruits et remplacés depuis des siècles.

Quel rôle la Chine est-elle appelée à jouer dans les destinées de l'humanité? Détient-elle derrière ses frontières le secret de l'avenir? Son étonnante longévité cache-t-elle une irrémédiable décadence? s'écroulera-t-elle sous les coups de l'Europe comme un vieux bâtiment qui s'effondre, ou bien ses masses profondes, douées d'une puissante vitalité, viendront-elles un jour, comme les barbares dans le monde romain, submerger les royaumes éphémères de l'Europe sous la conduite d'un nouveau Tchinggis khan?

Avant peu le problème chinois s'imposera à l'attention de tous comme il s'impose déjà à l'attention des hommes d'État, et on ne peut s'empêcher d'être frappé de le voir soulevé à la fois sur les frontières du Thibet, dans les conseils de l'empereur de Russie comme dans le parlement anglais, en France et aux États-Unis, au Pérou et en Australie, éveillant partout les préoccupations des diplomates en attendant qu'il éveille les appréhensions des peuples.

En 1878, lors du congrès de Berlin, le comte Schouwaloff, représentant de la Russie, signalait le danger que ces centaines de millions d'êtres humains pouvaient faire courir non seulement à l'Inde anglaise et à l'Amérique, mais au monde entier le jour où, s'appropriant les armes que leur fournit notre civilisation, s'autori-

sant des traités qu'elle leur impose, ils les tourneraient contre elle et franchiraient les frontières qu'elle-même a supprimées.

La même année, San-Francisco jetait le premier cri d'alarme. Les quatorze cents lieues de mer qui séparent la Chine de la métropole du Pacifique étaient franchies par l'émigration chinoise et la Californie mettait en demeure le congrès des États-Unis de prendre des mesures énergiques. L'organe le plus accrédité de l'Angleterre, le *Times*, déclarait alors que « la question chinoise pouvait être à bref délai plus menaçante pour la république américaine que ne l'avait été, dix ans auparavant, la question de l'esclavage, attendu que l'immigration des noirs n'était pas volontaire et cessait avec la suppression de la traite, tandis que les émigrants chinois affluaient sous la protection des traités et qu'il était impossible de prévoir quand ce mouvement s'arrêterait ». L'invasion avait été lente, mais sûre. De 1855 à 1860, la moyenne des Chinois débarqués à San-Francisco s'élevait à 4530. De 1860 à 1865, elle atteignait 6600. De 1865 à 1870, elle était de 9311; et de 1870 à 1875, elle dépassait 13 000. En quinze années la moyenne avait triplé; la population chinoise en Californie comptait plus de 150 000 âmes; aujourd'hui son nombre dépasse le chiffre total des électeurs de l'État.

Cette marée montante ne devait pas s'arrêter là. En 1875 elle gagnait le territoire de l'Utah. Le 3 septembre dernier, un soulèvement terrible éclatait à Omaha, à cinq cents lieues de San-Francisco, dans l'intérieur du continent, sur la ligne du grand chemin de fer du Pacifique. Des bandes d'ouvriers américains, irlandais, allemands, envahissaient les mines de charbon de Rock-Spring, incendiaient les cabanes des travailleurs chinois employés par la compagnie, abattaient à coups de carabine ces malheureux qui cherchaient à s'enfuir, et rejetaient leurs cadavres dans les flammes. 400 Chinois échappés à ce massacre se réfugiaient dans les montagnes, sans vivres, sans effets, et mouraient de faim et de froid dans les bois, ou bien, traqués et enfumés dans les cavernes, s'enfuyaient éperdus pour tomber sous la balle de leurs ennemis.

Ce ne sont pas là des faits isolés, œuvre de bandits avinés; c'est le commencement d'une guerre d'extermination, la lutte pour le travail, partant pour l'existence, entre deux races fatalement hostiles : l'asiatique condamnant l'autre à mourir de faim parce qu'elle peut vivre avec le quart du salaire de l'ouvrier blanc et parce que le capitaliste blanc trouve avantage et profit à employer le travailleur chinois. Il est sobre, docile ; il n'a aucune des exigences de son rival; il est industrieux, économe, habile à tourner les difficultés. Il se contente d'un salaire réduit, travaille aussi vite, fait aussi bien et obéit sans murmurer. En Chine, il vivait avec quatre sous par jour ; aux États-Unis, il s'estime richement payé avec 75 ou 100 francs par mois. Sur cette somme, il économise; avec cette somme, le travailleur blanc ne pourrait pas se nourrir. La concurrence est impossible à ce dernier et pourtant il lui faut vivre. Ne pouvant ni écarter ni tourner l'obstacle, le manœuvre américain le supprime brutalement; il brûle et il tue, c'est sa logique. A San-Francisco, en Australie, au Pérou, il en va de même. La race blanche, menacée dans ses moyens d'existence, réclame une législation spéciale interdisant l'entrée de ses ports à la race asiatique, l'expulsion de ces travailleurs qui la ruinent et l'affament.

Ainsi pensent, agissent et raisonnent les foules. Pour les hommes d'État, pour les diplomates, la question est infiniment plus complexe, et ces solutions brutales, si simples en apparence, sont impraticables. N'est-ce pas l'Angleterre qui, le 20 août 1842, imposait à la Chine un traité par lequel, au nom de la civilisation, des idées modernes, et surtout des intérêts matériels, elle la forçait à ouvrir ses portes aux cotonnades de Manchester et à l'opium des Indes? En 1844, les États-Unis réclamaient et arrachaient par la force les mêmes avantages. En 1858, l'Angleterre et la France coalisées achevaient enfin de briser les dernières résistances et dictaient à Pékin même un nouveau traité qui consacrait la liberté absolue des communications, le droit, sans contrôle, d'entrée et de sortie.

En 1868, dix ans plus tard, les circonstances m'amenaient à discuter avec Anson Burlingame, ambassadeur de Chine en Europe, mon hôte et mon ami, ce problème chinois qu'il avait mission de résoudre. Officier distingué, diplomate intelligent, Anson Burlingame avait joué un rôle important dans la guerre de sécession. Accrédité auprès de la cour de Pékin, il avait conquis la confiance du prince Kung, régent de l'empire, et, avec l'autorisation de son gouvernement, il avait accepté la mission de représenter la Chine auprès des grandes puissances européennes. Dès cette époque, il envisageait l'avenir avec inquiétude; il prévoyait le jour où les États-Unis et l'Europe regretteraient l'imprudence avec laquelle on avait imposé à la Chine des traités dont on n'avait pas mesuré les conséquences. Ses craintes se sont réalisées et aujourd'hui l'embarras des États-Unis est grand pour concilier les exigences de leurs nationaux et l'article 3 du traité de 1880, ainsi conçu :

« Dans le cas où des travailleurs chinois ou des Chinois de quelque classe que ce soit résidant, soit passagèrement, soit d'une manière permanente, sur un point quelconque du territoire des États-Unis, viendraient à être inquiétés ou molestés, le gouvernement des États-Unis prend l'engagement d'user de tous les moyens en son pouvoir pour les protéger et leur garantir les droits, privilèges, immunités et exemptions dont jouissent les sujets ou citoyens de la nation la plus favorisée, lesdits droits, privilèges, immunités et exemptions leur étant assurés par le présent traité. »

Comment sortir de cette impasse? par quel moyen éluder un texte aussi formel et aussi précis? Il n'y en a qu'un ; mais il n'est pas infaillible et il ne dépend pas du gouvernement d'y avoir recours. C'est l'entente entre tous, industriels, fermiers, propriétaires de mines, pour écarter le travailleur chinois et n'employer que des ouvriers de leur race. Cette entente est-elle possible? Nul ne le croit. La lutte est trop âpre. Fermiers, industriels n'ont tous qu'une préoccupation : produire au plus bas prix possible pour assurer l'écoulement de leurs produits. Peut-on leur imposer une mesure qui les ruine si elle ne s'applique pas à tous, et qui, en tout état de choses, limite leurs débouchés à leur propre territoire? Est-il possible d'organiser une grève du capital contre la main-d'œuvre, d'amener des industries rivales à donner toujours, partout, à tout prix, la préférence à l'ouvrier blanc sur l'ouvrier asiatique et d'acculer ainsi ce dernier à l'alternative de mourir de faim ou de quitter le pays? Admettons contre toute évidence et contre toute expérience que l'on y réussisse, empêchera-t-on les Chinois d'exploiter le sol ou l'industrie pour leur propre compte, de produire et de vendre à plus bas prix que leurs concurrents, et, après la grève impraticable du capital, organisera-t-on celle, plus impraticable encore, des consommateurs? On ne remonte pas les courants économiques et, contre eux, les mesures arbitraires sont impuissantes. L'expérience en est faite et elle est décisive.

En 1870, John Eaton, commissaire général de l'immigration aux États-Unis, adressait à J.-D. Cox, ministre de l'intérieur, un rapport qui se terminait par ces lignes :

« Les effrayantes proportions que l'émigration chinoise est appelée à prendre s'imposent à l'attention de nos hommes d'État. Une race homogène et compacte de quatre cents millions d'êtres humains s'agite et se débat dans un espace insuffisant. La brèche est ouverte ; ils affluent sur un sol nouveau, riche et comparativement peu peuplé. Ils sont aventureux, patients dans les difficultés, tenaces et laborieux. Ce flot d'émigration, dans sa course vers l'est, a atteint ses limites naturelles; il reflue vers le Pacifique et, comme une marée montante, emporte et rompt ses digues. La Providence a voulu que tôt ou tard, pacifiquement ou par la force, ce courant irrésistible débordât sur le riche et fertile bassin du continent américain. »

Si le problème chinois s'impose aux États-Unis sous la forme d'une question sociale, il s'impose à l'Angleterre sous la forme d'une question politique d'où peut dépendre, à un moment donné, le maintien de son empire des Indes. La diplomatie chinoise n'est pas aussi ignorante qu'on le croit des choses de l'Europe. On l'a contrainte à s'en occuper en brisant les barrières qui isolaient l'Empire du Milieu du reste du monde, et depuis trente années les hommes d'État chinois ont beaucoup observé et beaucoup appris. Ils ont apporté à cette étude, nouvelle pour eux, la ténacité et la persévérance qu'ils mettent à tout. La retraite du prince Kung a mis en grand relief la personnalité de Li-Hung-Chang son successeur; la comparaison entre ces deux ministres prouve que la Chine possède encore des hommes à la hauteur des événements et que le génie versatile de la race peut, suivant les circonstances, s'incarner dans des individualités puissantes.

Représentant le parti des vieilles traditions, celui de la résistance obstinée à l'invasion des idées européennes et à l'abaissement des barrières derrière lesquelles s'abritait la Chine, le prince Kung a lutté de toutes ses forces contre les prétentions de la France, de l'Angleterre et des États-Unis. Tous les efforts de sa diplomatie ont tendu à conjurer la guerre de 1858 et, la guerre une fois commencée, à la soutenir de son mieux. Vaincu, il a dû capituler; mais, tout en signant les traités que la force lui imposait, il se réservait d'user de tous les moyens pour en éluder l'exécution. Il s'est retiré quand toute résistance était devenue inutile, quand les idées qu'il représentait, vaincues sans retour, devaient faire place à une politique nouvelle personnifiée dans des hommes nouveaux.

Li-Hung-Chang, qui lui a succédé, est âgé de soixante-cinq ans. Il commandait les troupes impériales qui écrasèrent la grande rébellion des Tai-Pings avec l'aide de Gordon. Après le massacre de Tien-Tsin, en 1870, il fut nommé gouverneur de province. Li-Hung-Chang aujourd'hui est grand secrétaire d'État, gardien de l'empereur, surintendant du commerce, chef des places fortes et des ports, gouverneur général, noble de troisième classe et ministre des affaires étrangères. De haute stature, il a les traits fortement accentués, l'allure résolue. Contrairement à la plupart de ses compatriotes, il se laisse parfois aller à des accès d'impatience; mais dans les affaires importantes il fait preuve d'un remarquable sang-froid; il impose par son intelligence autant que par son grand air et sa décision.

Comme tous les Chinois de haut rang, il a pour les arts, les coutumes, la philosophie et la religion des nations étrangères, un profond dédain qu'il dissimule sous les formes courtoises de la politesse orientale. Par contre, il professe de l'estime pour les sciences de l'Europe; il suit avec intérêt les perfectionnements qu'elles introduisent dans les modes de communication sur mer et sur terre, dans l'armement des troupes et dans l'artillerie, ainsi que dans les emplois multiples de la vapeur. Familiarisé de bonne heure avec les choses militaires, mêlé à la plus grande guerre civile que la Chine ait encore vue, Li-Hung-Chang a appris au contact de Ward, de Burgevine, de Gordon, ce qu'une discipline rigoureuse, un armement perfectionné et des chefs habiles peuvent obtenir du soldat chinois, de sa sobriété, de son obéissance passive et de son mépris de la mort. C'est à lui que la Chine est re-

devable des progrès remarquables accomplis dans ces dernières années et qu'un fait récent a mis en lumière. En 1884, Li-Hung-Chang recevait à Ning-Po la visite du ministre des États-Unis, John Russell Young, et de l'amiral Davis, commandant l'escadre américaine dans les mers de Chine. Pour faire honneur à ses hôtes, il leur proposa de passer en revue un bataillon chinois. L'offre fut acceptée, et, le lendemain, à la résidence du Tao-Tai de Ning-Po, un bataillon de huit cents hommes évoluait à l'européenne sur le champ de manœuvre. Telle était la précision des mouvements que l'amiral Davis, s'adressant à M. Russell Young, lui disait :

— Mais ces hommes-là manœuvrent mieux que ne le font mes compagnies de débarquement ! Nous ne sommes pas encore arrivés à ce degré de perfection.

Évidemment il s'agit là d'un cas exceptionnel et d'un bataillon d'élite, mais les résultats obtenus sur un point peuvent l'être sur d'autres, et Li-Hung-Chang en poursuit la réalisation avec la persévérance qui lui est particulière et aussi avec les puissants moyens d'action dont il dispose.

Nul ne l'a plus encouragé et soutenu dans cette voie que sir Harry Parkes, ministre d'Angleterre en Chine pendant de longues années, mieux au courant qu'aucun autre diplomate des affaires de l'empire et qui est mort récemment. Sir Harry Parkes était le type achevé du gentilhomme anglais, hautain, dominateur, imbu des traditions de lord Clive et de Warren Hastings, mais sachant inspirer la confiance par sa droiture et sa loyauté. Ses qualités, comme ses défauts, le rendaient admirablement propre au rôle qu'il avait à jouer. Son tempérament autoritaire, son verbe haut, jusqu'à sa haute taille et ses habitudes de commandement imposaient à cette race asiatique qui s'incline volontiers devant qui ne doute pas de soi-même. Ce sont les hommes comme lui qui font la vraie force de l'Angleterre et son prestige à l'étranger. Représentants d'un gouvernement stable, investis de sa confiance, libres dans leurs moyens d'action, assurés d'être soutenus quel que soit le ministère au pouvoir, immuables dans leur résidence, ils peuvent, comme sir Harry Parkes, se familiariser avec la langue et les coutumes d'un pays, en connaître le personnel gouvernemental, suivre les évolutions de l'opinion, gagner et retenir la confiance. Ils font le plus souvent leur carrière sur place, s'identifient avec le pays qu'ils habitent, assurés de n'être pas déplacés au moment où ils savent assez pour pouvoir être utiles et n'étant pas exposés comme la plupart de nos agents à quitter un pays quand ils commencent à le comprendre, à le connaître et à y être connus.

Sir Harry Parkes a beaucoup contribué à l'élévation de Li-Hung-Chang. Les honneurs que le gouvernement chinois a rendus à sa mémoire témoignent de la haute influence qu'il avait su conquérir, et l'Angleterre a eu la bonne fortune de pouvoir le remplacer par un homme aussi rompu que lui aux subtilités de la politique chinoise. Son successeur, sir Robert Hart, habite la Chine depuis vingt-cinq ans; il parle et écrit admirablement la langue; entré au service du gouvernement chinois comme administrateur, il a réorganisé les douanes impériales dont il est devenu le directeur. C'est lui qui, devinant la valeur de Charles Gordon, le désigna au choix du gouvernement de Pékin, le soutint de son influence, l'appuya de son crédit et le fit arriver au commandement en chef de l'armée « toujours victorieuse ». Par son sang-froid et son jugement sir Robert Hart a rendu alors, et depuis, à la Chine, de ces services qui ne s'oublient pas, et sa nomination de ministre d'Angleterre à Pékin assure à la Grande-Bretagne une voix prédominante dans les conseils de l'empire.

Quel intérêt pouvait avoir l'Angleterre à favoriser le développement de la puissance militaire de la Chine, avec laquelle, à deux reprises différentes, en 1841 et en 1858, elle s'était trouvée en conflit et dont elle n'avait eu raison qu'au prix d'efforts longs et coûteux? Rien alors ne faisait prévoir la complication du Tonkin et ce n'était pas dans le dessein, purement platonique, de mettre la Chine en état de soutenir une lutte avec la France que le ministre anglais appuyait de tout son pouvoir les plans de Li-Hung-Chang puisqu'il le soutenait ensuite dans sa résistance contre le parti de la guerre. Sur ce point l'accord était complet entre le ministre anglais et le premier ministre chinois. Ni l'un ni l'autre ne voulait lancer la Chine dans des difficultés avec la France, contre les forces navales de laquelle la Chine était hors d'état de lutter et qui ne pouvaient qu'épuiser l'empire sans résultat sérieux. L'Angleterre se souciait peu de voir s'user dans une pareille aventure des forces dont elle entendait tirer parti ailleurs, et Li-Hung-Chang comprenait qu'une pareille guerre tarirait les ressources financières de l'empire et compromettrait ses plans de réforme et de réorganisation militaire.

L'Angleterre avait alors les yeux fixés sur la Russie; elle suivait avec anxiété les progrès de sa rivale du côté de l'Inde, elle se sentait menacée dans ses plus riches possessions. Le colosse russe, qui oscille tantôt vers l'Europe, tantôt vers l'Asie, se mettait de nouveau en marche dans cette dernière direction, et, pour lui faire échec, ce n'était pas trop pour l'Angleterre de l'effort combiné de ses armes et de sa diplomatie. Dans la lutte qui se prépare elle cherche à s'assurer le concours de la Chine. Ce concours ne saurait être efficace qu'à la condition que la Chine réorganise ses forces militaires et puisse opposer aux masses profondes de la Russie des masses profondes et disciplinées.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'un projet d'alliance entre l'Angleterre et la Chine. D'alliance proprement dite et dans le sens européen du mot il ne saurait être question. L'Angleterre ne peut,

sans compromettre gravement son prestige en Orient, conclure avec une puissance asiatique une alliance offensive ou défensive impliquant unité d'action, parité de situation et intérêts communs. Elle connaît trop bien ces populations de l'Asie qu'elle domine et dirige (moins encore par la force de ses armes et de ses flottes que par l'audace hautaine de ses représentants, par le sentiment intime de sa supériorité intellectuelle et morale) pour abdiquer ce rôle en traitant sur le pied de l'égalité. Il y a du proconsul romain dans tout représentant de l'Angleterre en Asie et l'on voit revivre dans l'histoire des Indes ces grandes figures de la Rome antique, ces hommes de fer dont l'audace grandissait dans l'épreuve et qui opposaient aux revers l'impassibilité dédaigneuse que donnent la certitude d'un retour heureux de la fortune et la conscience d'une force supérieure aux événements. Orgueilleuses dans la prospérité, les races asiatiques plient et se courbent devant l'adversité. Le vieux dicton chinois : Rapetisse ton cœur, rend bien cette idée fataliste de l'homme qui voit dans la défaite l'arrêt du destin. L'Angleterre en a pris le contre-pied, et maintes fois elle a ramené la fortune par sa persévérance.

Aux Indes, elle s'est inspirée des traditions de Rome, offrant moins son alliance que sa protection, gardant pleine et entière sa liberté d'action et de décision, prenant à sa solde ou enrôlant sous ses drapeaux les contingents des princes et des rajahs, auxquels elle allouait des compensations territoriales ou garantissait le maintien de ce qu'ils possédaient. Vis-à-vis de la Chine sa tactique est la même. Dans l'éventualité menaçante d'une guerre avec la Russie la Chine peut lui être d'un grand secours, et tous les efforts de sa diplomatie persévérante et habile n'ont d'autre but que de s'assurer le concours de l'Empire du Milieu. Par le Thibet, la Chine confine aux monts Himalaya et à l'Afghanistan; sur quatorze cents lieues sa frontière se déroule au long de la Russie, depuis le Kouldja jusqu'au fleuve Amour. Dans cet immense réservoir d'hommes qui s'appelle l'empire chinois il est facile de puiser des soldats, d'armer d'innombrables bataillons et d'opposer à la Russie les populations belliqueuses du Thibet, de la Mongolie et de la Mandchourie.

La faiblesse de l'Angleterre provient de l'effrayante disproportion des territoires qu'elle occupe ou détient et du nombre limité d'hommes que sa population lui permet de mettre en ligne. En cas de guerre défensive, opérant sur son propre sol, cette cause d'infériorité disparaît, ses forces navales rétablissent l'équilibre, et pendant longtemps encore l'Angleterre pourra défier l'invasion; mais, quand il s'agit d'opérer au loin, il en est autrement. Le soldat anglais possède des qualités remarquables de bravoure et de solidité; mais de tous il est le plus dispendieux, et le nombre de ceux que l'Angleterre peut lever est forcément restreint; en outre, la défense de ses ports, des nombreuses places fortes qu'elle possède dans toutes les mers et sur toutes les côtes absorbe d'importants contingents; aussi est-elle plus avare encore du sang de ses soldats que de son or. Il lui en coûterait moins pour faire entrer en ligne contre la Russie cent mille Chinois que cinq mille Anglais, et, quelle que soit la supériorité militaire et morale de ces derniers, cette supériorité ne saurait suppléer au nombre qui lui fait défaut.

La Chine le possède. On a beaucoup raillé l'inefficacité des troupes chinoises, on s'est plu à faire une peinture grotesque de leurs clameurs assourdissantes, de leurs contorsions et de leurs grimaces pour effrayer leurs adversaires, et de leur promptitude à fuir devant la moindre résistance. Un juge compétent, un homme qui pendant des années les a commandées, Charles Gordon, le héros de la Chine et du Soudan, a pleinement réfuté ces assertions :

« Il est temps d'en finir, écrit-il dans une de ses lettres, avec cette vieille légende de la lâcheté du soldat chinois. Ce qu'il lui faut, c'est d'être bien commandé. La régularité de ses habitudes, si frappante en temps de paix, fait place en campagne à une audace parfois imprudente. Il est intelligent; sa mémoire docile fait de lui un excellent sous-officier. Son tempérament froid, son calme imperturbable ne sont pas des qualités moins précieuses. Physiquement, il n'est peut-être pas aussi robuste que l'Européen, mais il l'est plus que les autres races asiatiques. Un peu de riz, de légumes, de poisson salé ou de porc lui permet de supporter les plus grandes fatigues, aussi bien dans les climats tempérés que dans les régions tropicales qui ont promptement raison de l'énergie européenne. Il a peu de besoins, pas de préjugés de caste et il n'est pas enclin aux boissons spiritueuses. Son tempérament lymphatique ou bilioso-lymphatique le met à l'abri des maladies inflammatoires et la diathèse tuberculeuse a rarement prise sur lui.... La Chine est une mine inépuisable pour le recrutement des colonnes mobiles, et les soldats n'ont jamais fait défaut à l'Empire. »

On évalue à un million environ l'effectif militaire de la Chine en temps de paix; le capitaine Gill, de l'armée anglaise, qui vient d'y faire un voyage d'observations purement militaires, estime que cette évaluation de l'effectif, loin d'être exagérée, est plutôt au-dessous de la vérité. Il a relevé avec soin le chiffre des contingents disponibles, examiné la puissance de production des arsenaux et des fonderies de Fou-Tcheou, Canton, Hang-Cheou et Tien-Tsin, et a constaté qu'ils étaient en état de fabriquer plus de cent cinquante mille fusils de précision par an, sans compter l'artillerie et le matériel roulant. Les difficultés avec la France ont donné à cette fabrication une impulsion nouvelle et ont créé un matériel disponible.

L'Angleterre le sait. Admirablement servie par ses agents, renseignée par ses émissaires, officiellement représentée à Pékin et dans les principaux centres par

des hommes qui consacrent leur vie à l'étude de la politique chinoise, elle est en mesure de faire intervenir dans la solution des questions pendantes entre la Russie et elle un facteur nouveau, une force inconnue. Déjà, en 1880, la Chine et la Russie ont failli en venir aux mains au sujet du Kouldja. L'intervention opportune de Gordon et de sir Harry Parkes a prévenu ce conflit. L'heure n'était pas venue, et leurs conseils pacifiques ont prévalu auprès de la cour de Pékin. La guerre avec la France a failli, une fois encore, tout compromettre; une fois encore, l'intervention du ministre anglais s'est exercée dans le sens de l'apaisement, et sir Robert Hart poursuit l'œuvre entreprise par son prédécesseur.

A l'est donc comme à l'ouest, la Chine, violemment arrachée à sa torpeur séculaire, s'ébranle et menace de déborder sur le monde. Dans l'est, nous voyons la marée montante de l'émigration franchir l'océan Pacifique, envahir la Californie au nord, le Pérou au sud, s'avancer à travers tout le continent américain et atteindre Boston et Philadelphie. Elle a pour elle le droit, les traités qu'on lui a imposés par la force, dont elle se prévaut aujourd'hui et dont elle réclame l'exécution de ceux-là mêmes qui les lui ont dictés. Au sud, elle gagne les îles de la Sonde et l'Australie; à l'ouest, enfin, l'heure est proche où ses masses irrésistibles descendront une fois de plus de ces hauts plateaux de l'Asie centrale d'où Tchinggis khan, poussant devant lui des hordes barbares, les lançait jusque sur l'Europe, écrasant sous le nombre les peuples qui se trouvaient sur son passage.

On ne saurait nier l'influence que la Chine est appelée à exercer, dans un avenir prochain, sur les questions politiques de l'Asie et, plus tard, sur celles de l'Europe. En renversant les barrières qui la séparaient du reste du monde, l'Angleterre, la France et les États-Unis ont fait pénétrer dans cette immense agglomération d'hommes des idées, des besoins, des aspirations nouvelles. Ils étouffaient sur un sol trop étroit, morcelé à l'excès, insuffisant à les nourrir. D'épouvantables famines et des épidémies terribles rétablissaient, par une mortalité effrayante, l'équilibre entre une race prolifique à l'excès et une production restreinte. Leur horizon, borné à l'enceinte de la muraille impériale, s'est élargi. Au delà ils ont entrevu la mer immense, les plaines fertiles du continent américain. Obéissant à l'instinct de la conservation, ils sont allés chercher hors de leurs frontières ce que leur sol leur refusait : la subsistance quotidienne d'abord; puis, par l'épargne, l'accumulation des capitaux. Comme toujours, les plus hardis et les plus pauvres sont partis les premiers; puis ceux que leur position appelle aux dignités de l'État sont venus étudier en Europe cette civilisation dont la force leur avait enseigné sa supériorité matérielle. Ils en pénètrent les secrets, ils en examinent les rouages multiples, sans parti pris d'admiration ou de dénigrement, très convaincus de leur supériorité intellectuelle, mais aussi tout prêts à nous emprunter ce qui peut leur servir. Ils sont partout aujourd'hui, à New-York comme à Paris, à Berlin comme à Londres et à Vienne. Essentiellement observateurs, ils comprennent vite et retiennent bien; ils apprennent en se jouant, et l'un d'eux nous disait : « Notre civilisation est si ancienne, nos ancêtres ont tant accumulé de faits, de découvertes, d'observations, qu'en Europe il me semble moins apprendre ce que j'ignorais que retrouver ce que j'avais oublié. »

Ils ont le nombre et l'intelligence; avant peu ils auront la force. L'Europe leur enseigne comment on l'acquiert. Diplomates et officiers, ingénieurs et marins, négociants et industriels leur montrent la voie et dirigent leurs pas; de pareils élèves avancent vite et seront bientôt à la hauteur de leurs maîtres. On marche vers l'inconnu, à l'encontre d'un problème économique, politique et social singulièrement compliqué, que l'abus de la force a créé et que la force seule pourra peut-être résoudre.

C. DE VARIGNY.

VOLTAIRE ET TRONCHIN

A l'occasion d'une publication récente

Né à Genève, en 1709, après une vie laborieuse dans les principaux centres d'instruction, en Angleterre et particulièrement en Hollande, où il avait, à Leyde, suivi les leçons de Boerhaave, et s'était acquis, à Amsterdam, une réputation précoce, Tronchin venait de rentrer dans sa patrie, en 1754, quand Voltaire vint s'y fixer lui-même après sa rupture avec Frédéric et la cruelle mésaventure de Francfort.

La rentrée de Voltaire en France n'avait pas été facile; son retour à Paris avait été impossible. A Lyon, le cardinal de Tencin lui avait dit fort nettement : « Je ne puis vous donner à dîner, vous êtes trop mal à la cour. » Mme de Pompadour n'avait pas même admis l'humble requête qu'il lui adressait en vue d'un bref séjour à Paris, « nécessaire, disait-il, pour arranger ses affaires bouleversées par quatre ans d'absence et assurer du pain à sa famille ». Il ne pouvait ni habiter en France qu'avec une demi-sécurité, qui ne lui convenait pas, ni retourner impunément dans les pays étrangers. C'est alors qu'il songea à la Suisse. Les auteurs de la *Vie intime de Voltaire* (1) nous disent qu'il ne choisit cette retraite que contraint et forcé. On a souvent admiré la perspicacité qui lui avait fait préférer le séjour d'une terre libre à celui d'une cour où

(1) *La Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney*, par Lucien Perey et Gaston Maugras. — 1 vol. in-8°.

sa sécurité aurait été sans cesse menacée. Le choix fut heureux, en effet; mais l'exil lui était imposé : livré à lui-même, il serait rentré immédiatement à Paris. La nécessité d'un demi-exil étant démontrée, il se félicite d'avoir choisi une retraite où « il n'aura rien à démêler avec les rois, leurs résidents et les cardinaux impolis ». Il fait contre fortune bon cœur; il se console par trois raisons : le voisinage de la France, la proposition que lui a faite Cremer de publier une nouvelle édition de ses *Œuvres* sous sa surveillance immédiate, enfin la célébrité médicale de Tronchin.

Voltaire, on le sait, ne cessa pas, pendant toute une vie qui fut longue, de se traiter en malade. Ce dernier motif ne fut pas le moins décisif. Deux jours après son arrivée à Genève, le résident de France, M. de Montpéroux, en informait en ces termes le duc de Choiseul : « M. de Voltaire est arrivé ici avant-hier au soir, et il en est reparti ce matin pour aller en Suisse y faire quelques remèdes préparatoires aux eaux d'Aix, qui lui ont été ordonnées. Il demeurera à trois lieues d'ici (à Prangins), pour y être plus à portée du docteur Tronchin de Hollande, en qui il a beaucoup de confiance; sa santé est très délabrée : il est tourmenté d'une sciatique violente... » En effet, le 12 décembre au soir, quand Voltaire était arrivé à Genève, accompagné de sa nièce et de Collini, profitant d'une courtoisie du petit Conseil, qui avait donné l'ordre de laisser, ce jour-là, les portes ouvertes jusqu'après le coucher du soleil, il avait consenti à souper chez le docteur Tronchin, qui avait été au-devant de lui. Ce fut la première rencontre entre ces deux hommes, qui se traitaient de puissance à puissance, que la vie devait souvent réunir, quelquefois diviser, et dont l'un devait assister l'autre au jour, encore lointain, de sa mort.

I.

Genève avait été heureuse de reprendre un de ses enfants les plus renommés à la Hollande, où il avait résidé vingt ans. Amsterdam lui proposait, pour le retenir, une somme énorme pour le temps : une pension de 15 000 florins. La petite république ne pouvait lutter sur ce terrain; elle lutta sur le terrain de l'honneur : on nomma tout d'une voix Tronchin professeur extraordinaire; il resta. Il ne garda de la Hollande que sa femme, Hélène de Witt, petite-nièce du grand pensionnaire, que Mme d'Épinay, qui la vit à Genève, n'a pas flattée : « C'est bien la plus maussade et la plus désagréable créature que je connaisse, dit-elle. Son mari est avec elle un miracle de patience et de douceur. » La famille des Tronchin était très bien située à Genève. Frères ou cousins étaient des lettrés ou des auteurs distingués : le conseiller François Tronchin, auteur de quelques tragédies, fin connaisseur et collectionneur remarquable, puis le procureur général Tronchin-Boissier, auteur des *Lettres écrites de la campagne*, qui eurent leur moment de vogue et auxquelles Rousseau répondit par les *Lettres de la montagne*. Mais toutes ces renommées de famille étaient venues se fondre dans la célébrité croissante du docteur, qui s'étendit bientôt jusqu'à Paris, grâce à son mérite personnel, qu'avaient garanti quelques belles cures, et aussi grâce à l'hostilité de ses confrères parisiens, qu'il raillait volontiers. »

« Les médecins des grandes villes, disait-il dans une des lettres récemment retrouvées, n'étudient point. C'est leur moindre tort. Si vous ajoutez aux distractions indispensables celles de l'ambition et du plaisir, il ne leur reste que le temps qu'il faut pour la médecine routinière; on voit alors des malades, mais on ne voit pas de maladies, et ce n'est qu'en voyant des maladies qu'on apprend à les guérir; aussi est-il vrai que les plus grands médecins n'ont point été formés sur le pavé des grandes villes. Les grands médecins, au contraire, y deviennent très petits... J'en connais que les meilleures études et la plus belle théorie n'ont pas mis à l'abri des infamies de la pratique, et qui, tous les jours et tout le jour, sacrifient à l'exemple et au préjugé l'art divin qu'ils déshonorent. »

Pour lui, il se maintenait à la tête de la science, inaugurant les nouvelles méthodes, trouvant des procédés, secouant l'empirisme et la routine de ses contemporains. C'est ainsi qu'il devint l'apôtre de l'inoculation, combattant de toutes ses forces la terreur superstitieuse des populations, l'opposition de ses collègues, du clergé et des gouvernements. Il y avait déjà quinze ans qu'il soutenait cette cause contre l'ignorance et le mauvais vouloir, donnant comme exemples ses enfants inoculés, lorsque, en 1756, le duc d'Orléans l'appela à Paris pour faire l'opération redoutée au duc de Chartres et à Mlle de Montpensier. Ce fut un coup de théâtre : la cause était gagnée. Grimm déclare que le duc d'Orléans a fait là l'action la plus courageuse qu'on ait faite depuis longtemps.

« Pendant plusieurs semaines, Tronchin fut l'homme de France le plus à la mode. On oublia les Anglais, le Port-Mahon, le Parlement, le Grand Conseil, tout ce qui faisait le sujet des conversations, pour ne parler que de cet illustre médecin. C'était de la fureur, du fanatisme. Les carrosses encombraient à ce point la rue où il demeurait que la circulation était interrompue; pas une famille qui n'allât le consulter. Les marchandes de modes inventèrent une coiffure qu'ils appelèrent *bonnet à l'inoculation*. On voyait sur les rubans qui l'ornaient un semis de pois imitant les boutons de la petite vérole (1). »

Il s'occupait particulièrement alors de l'hygiène des femmes, jusque-là complètement négligée, leur recom-

(1) *La vie intime de Voltaire*, p. 76 et 89.

mandant à toutes de se promener et de faire de l'exercice le matin; à quelques-unes de cirer leur appartement ou de scier du bois, excellents remèdes contre les vapeurs, qui étaient la névrose du temps. Il faisait ouvrir les fenêtres de Versailles, jusqu'alors hermétiquement closes pendant tout l'hiver, versant des flots d'air pur dans cette atmosphère viciée. Il engageait les mères à nourrir leurs enfants, entrant dans les détails les plus minutieux sur les soins à donner au premier âge. L'*Émile* et Rousseau bénéficièrent de cette réforme : ce n'est qu'en 1762 que l'*Émile* fut publié; c'est en 1756 que Tronchin proclamait ces principes nouveaux de l'hygiène domestique, et c'est à lui qu'il faut en reporter l'honneur.

Tel était le médecin vraiment indépendant, original, observateur perspicace, très habile et ingénieux, à qui Voltaire va confier ses précieux jours. Dès l'abord, il est sous le charme. « C'est un homme haut de six pieds, savant comme Esculape, beau comme Apollon, s'écrie-t-il. Personne ne parle mieux et n'a plus d'esprit. » A tous ces dons se joignaient une probité, une sensibilité extrême, qu'il s'appliquait à dissimuler, pour ne pas en être entravé dans la pratique de son art, une générosité dont il donna mille preuves, avec de l'élévation dans la pensée et un tour d'esprit religieux, enfin une sagacité qui perçait jusqu'au fond de l'âme et ne s'en laissait imposer par personne. Le diagnostic qu'il porte, à première vue, sur Voltaire est significatif : « Une bile toujours irritante et des nerfs toujours irrités sont et seront la cause éternelle de ses maux. » Quelque temps après, il complète ce premier trait dans une lettre curieuse à J.-J. Rousseau :

« Son état moral a été, dès sa plus tendre enfance, si peu naturel et si altéré, que son être actuel fait un tout artificiel qui ne ressemble à rien. De tous les hommes qui coexistent, celui qu'il connaît le moins, c'est lui-même. Tous les rapports de lui aux autres hommes et des autres hommes à lui sont dérangés... Les louanges et les cajoleries de ses admirateurs ont achevé ce que ses prétentions immodérées avaient commencé, et, croyant en être le maître, il est devenu l'esclave de ses admirateurs, son bonheur a dépendu d'eux. Ce fondement trompeur a laissé des vides immenses (1). »

J'ai pensé qu'il y aurait à écrire sur ce sujet un curieux chapitre d'histoire littéraire : *Voltaire et Tronchin.* Le contraste est piquant. Le client est aimable, caressant pour son médecin; il fait tout pour le séduire; personne ne s'entend mieux aux cajoleries de toute sorte, aux prévenances, aux petits billets galamment tournés, aux compliments qui portent loin. On sent qu'il a besoin de lui, qu'il juge que sa vie est entre les mains de Tronchin; il célèbre sa gloire sur tous les tons, il la répand dans sa correspondance universelle à tous les coins de l'Europe. Tronchin, lui, reste calme, presque froid; il se laisse faire, il ne se laisse pas entraîner. Il garde en toute occasion son sens fin, sa circonspection; pas un instant il ne prend confiance; il voit de trop près, dans son malade, les ressorts et le jeu de la machine cérébrale, toujours montée à un ton excessif; il aperçoit les dessous assez tristes et humiliants de la gloire; il garde son franc parler avec Voltaire et son franc juger avec les autres. Il arrive même un moment où les petites comédies du grand homme lui portent sur les nerfs; il ne trouve de sincère et de persistant en lui que deux sentiments qui n'ajoutent rien à son prestige : une vanité maladive et la crainte de la mort :

« On s'est accoutumé aux louanges... Si l'habitude leur a fait perdre un prix imaginaire, c'est que la vanité en fait l'estimation et qu'elle-même compte ensuite pour rien ce qu'elle s'approprie et pour tout ce qu'on lui refuse; d'où il arrive enfin que les injures de La Beaumelle font plus de peine que les acclamations du parterre n'ont jamais fait de plaisir. Et qu'en résulte-t-il? La crainte de la mort (car on en tremble) n'empêche pas qu'on ne se plaigne de la vie, et, ne sachant à qui s'en prendre, on se plaint de la Providence, quand on devrait n'être mécontent que de soi-même. »

A mesure que Tronchin connaît mieux Voltaire, ces traits s'amplifient au point qu'il ne voit plus le reste et que le fonds de générosité naturelle, d'amour sincère de l'humanité, de philanthropie agissante, qui rachètent tant de choses dans Voltaire, disparaît à ses yeux.

II.

Vers la fin de 1757, un événement littéraire et théologique, l'apparition de l'article *Genève,* dans l'*Encyclopédie,* mit en lumière ces dissentiments secrets. On sait que d'Alembert, étant en visite aux Délices au mois d'août de l'année précédente, avait été accueilli à Genève avec un grand empressement. On était heureux de voir de près le géomètre célèbre, le principal rédacteur de l'*Encyclopédie.* On était partisan des idées nouvelles sans en mesurer la portée, sans bien les définir; on suivait le mouvement sans trop savoir où l'on allait. Depuis une vingtaine d'années, l'Église de Genève s'était départie du dogmatisme étroit de Calvin sans prétendre pour cela modifier les points essentiels de sa foi. C'était l'aurore de cette période libérale qui précède les révolutions, presque toujours accomplies dans les esprits longtemps avant d'éclater dans les faits. Le clergé genevois jouissait en paix de sa réputation de savoir et de mœurs irréprochables et se laissait aller aux douceurs d'une curiosité, d'une sympathie même qui s'appelait de la tolérance.

(1) *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis,* correspondance publiée par M. Streckeisen-Moultou, t. Ier. — Voir *Voltaire aux Délices,* par M. Desnoiresterres, t. V, p. 83 et 89.

« Nul pasteur, qu'il fût théologien ou philosophe, ne se défiait de la portée de ses idées ni des impressions du public; tous se livraient sans scrupule à leur admiration pour les grands talents qui se produisaient alors en France. Un brusque réveil allait les tirer de ce songe innocent et heureux (1). »

Voltaire avait mis son hôte en relation avec tous les savants et tous les hommes distingués de Genève : Tronchin, Huber, les pasteurs Vernes, Lullin de la Rive, Vernet et bien d'autres. Le clergé protestant, qui ne voulait voir dans d'Alembert que l'adversaire de l'Église catholique, et les principaux magistrats de la République, attirés par ce nouveau foyer de lumières qui venait de s'allumer dans l'*Encyclopédie*, se montrèrent fort empressés auprès du grand publiciste. Il annonçait l'intention de rédiger l'article *Genève* pour son recueil, témoignait le désir de connaître à fond les institutions de cet intéressant pays et demandait à chacun des notes, des documents, des mémoires à consulter. Il en profita largement. Un an après son départ paraissait le fameux article tant promis, et les Genevois allaient jouir enfin de leur gloire tardive, lorsqu'au milieu des pages les plus élogieuses éclata une phrase que l'on a pu comparer, pour l'effet qu'elle produisit, à un coup de foudre dans un ciel serein :

« On se plaint moins à Genève qu'ailleurs, disait d'Alembert, des progrès de l'incrédulité; ce qui ne doit pas surprendre, car la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez tout ce qui n'est pas peuple; le respect pour Jésus-Christ et pour les Écritures est peut-être la seule qui distingue d'un pur déisme le christianisme de Genève. »

Ce n'était rien moins, sous la forme d'une louange, que l'accusation portée contre les pasteurs de n'être plus que des philosophes plus ou moins sincères. Quel coup pour le corps des pasteurs en général et pour quelques théologiens comme les Vernes ou le professeur Vernet, qui se sentirent directement atteints, sachant bien qu'ils avaient pu, dans l'abandon d'un entretien intime, donner quelque vraisemblance à ce perfide éloge! Au milieu de l'effarement général, un seul homme se réjouissait et riait sous cape, Voltaire. Au fond, c'était une petite vengeance qu'il tirait à la fois de l'opposition que lui avait faite le Consistoire au début de son séjour et de la dissimulation de quelques-uns de ces *prêtres de Genève*, rigoristes en public et dans leurs églises, très libres philosophiquement à sa table ou dans son théâtre. Pendant qu'il écrivait au pasteur Vernes « qu'il n'avait point encore lu le nouveau tome de l'*Encyclopédie* et qu'il ignorait absolument de quoi il s'agissait », il s'adressait d'un autre ton à d'Alembert :

« Les drôles osent se plaindre de l'éloge que vous daignez leur donner de croire en Dieu et d'avoir plus de raison que de foi. Quelques-uns m'accusent d'une confédération impie avec vous. *Vous savez mon innocence.* Ils disent qu'ils protesteront contre votre article. Laissez-les protester et moquez-vous d'eux... Mais vous, à qui quelques-uns se sont ouverts, vous qui êtes instruit de leur foi par leur bouche, ne vous rétractez pas; il y va de votre salut; votre conscience y est engagée. Ces gens-là vont se couvrir de ridicule. Vous n'avez pas besoin de mes saintes exhortations pour soutenir la *gale* que vous avez donnée au troupeau de Genève. »

Pendant qu'il attisait le feu, selon son habitude il se mettait à l'abri de l'incendie. Il se hâta de partir pour Lausanne, au moment où le Consistoire nommait une commission pour *aviser à ce qu'il y avait à faire*, et il adressait au pasteur Vernes cette aimable plaisanterie :

« Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés; soyez comme Dorine, qui aimait Lycas, comme vous devez le savoir; Lycas s'en vanta, et Dorine, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

D'Alembert est Lycas; vous autres êtes Dorine, et moi, je suis tout à vous très tendrement. »

Naturellement il déclare qu'il a été le dernier à apprendre toute cette affaire, « qu'il ne veut que le repos, et qu'il le souhaite à tous ses confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois », etc. En même temps il mandait à d'Alembert de ne pas s'émouvoir, de répondre simplement aux pasteurs qu'il avait chargé Voltaire de leur signifier ses intentions et de finir cette affaire. « Je vous assure, disait le pacifique mandataire, que mes amis et moi les mènerons bon train; ils boiront le calice jusqu'à la lie. »

Le professeur Vernet avait été élu président de la commission d'enquête et de consultation, et le docteur Tronchin, secrétaire. Celui-ci se trouvait dès lors en conflit, indirect au moins, avec Voltaire, le complice bien avéré, sinon l'instigateur de toute cette affaire. Son premier soin fut de s'adresser à Voltaire lui-même pour obtenir de d'Alembert une rétractation. La réponse de Voltaire est curieuse :

« Il n'y a plus guère d'autodafé, et il y a fort peu de *fé!* Mon cher ami, vous ne serez point brûlé : nos amis Servet et Anthoine ont été les derniers chez certains sauvages qui sont devenus depuis fort polis; mais si on vous propose des fagots, avertissez-nous; nous viendrons, ma nièce et moi, éteindre le feu avec nos seringues... Dans le fond, de quoi vous plaignez-vous? et que craignez-vous? Les trois quarts de l'Angleterre, tous les États du roi de Prusse, la moitié de la Hollande, pensent et parlent comme Genève; voudriez-vous

(1) Sayous, *la Littérature française à l'étranger. — La vie intime de Voltaire*, p. 166 et suivantes.

faire votre cour à des gomaristes, aux assassins des aïeux de votre femme (1), aux meurtriers de Barneveldt, aux lâches assassins qui osent justifier l'abominable meurtre de Servet et d'Anthoine?... Laissez faire dans l'esprit humain la révolution qui se prépare; menez vos gens avec votre prudence ordinaire; gagnez du temps, du temps, du temps, et ensuite qu'on fasse... rien! C'est l'avis d'un homme qui aime tendrement deux choses excellentes : la vérité et vous. »

On ne peut s'empêcher de sourire en pensant que c'est de Lausanne que Voltaire envoyait ces conseils à Tronchin et qu'il avait mis prudemment la frontière de la petite république entre l'orage et lui. Il engageait Tronchin à mépriser comme lui « les criailleries genevoises ». Il le décourageait dans ses efforts pour obtenir de d'Alembert une rétractation. « C'était bon pour saint Augustin, mais non pas pour lui; je connais son caractère. Si on se plaint trop fort, il citera un certain catéchisme de votre professeur de théologie où il est dit que *la revélation a son utilité* et où l'on ne trouve pas un mot de la sainte et adorable et indivisible Trinité, et, quand il soutiendra qu'il n'a point révélé un secret, qu'il a rendu un compte public d'une opinion publique, on sera bien empêché (2) ». L'auteur d'*un certain catéchisme* était le professeur Vernet, le président même de la commission. On voit combien cette compagnie des pasteurs, unanime à désavouer les imputations de M. d'Alembert, devait être peu rassurée au fond de sa conscience, et Voltaire jouait à merveille de son embarras.

Tronchin, obligé par son caractère de représentant momentané du Consistoire et de diplomate auprès de l'*Encyclopédie*, se risqua sur le terrain de la théologie et soutint qu'après tout le pasteur Vernet n'avait pas eu tellement tort en arguant de l'utilité de la révélation. La réponse de Voltaire fut d'une suprême ironie:

« Oui, sans doute, il faut une religion, disait-il, et même il la faudrait meilleure que la vôtre, moins souillée d'une scolastique impertinente qui est l'arsenal des fripons, et plus ornée d'augustes cérémonies qui imposent aux sots... M. d'Alembert a le courage de vous dire que vous approchez d'un culte simple et divin, et vous aurez la lâcheté de lui en savoir mauvais gré, messieurs, et tout cela de peur qu'il vienne quatre Anglais de moins par an monter de mauvais chevaux à votre Académie!... Et moi je vous dis qu'il en viendra davantage, puisque tout le parlement d'Angleterre pense comme vous... Il faut partir d'où l'on est et ne se point faire d'illusion. Tout le monde sait la manière dont vous pensez à Genève. Tous vos ministres, chez qui je n'ai jamais mangé et chez qui d'Alembert dînait tous les jours, se sont expliqués hautement avec lui. S'ils désavouent leurs croyances, c'est alors qu'ils seront couverts du mépris public, et M. d'Alembert ne se taira pas dans Paris. »

Il y a quatre pages sur ce ton de dialectique persiflante.

Tronchin se multipliait pour obtenir une satisfaction qui ne lui fut pas accordée. Diderot, sollicité, répondait, le 30 septembre 1757, qu'il n'avait aucun pouvoir sur les articles de M. d'Alembert : « Nous sommes, M. d'Alembert et moi, coéditeurs de l'*Encyclopédie;* nous avons, en cette qualité, quelque autorité sur les ouvrages des autres, aucune de réciproque sur les nôtres. Tout ce que nous nous permettons se réduit à de simples représentations; cela fait, l'article reste au gré de celui qui l'a composé; son nom mis à la fin lui assure les louanges qu'il a méritées, ou le blâme qu'il a bien voulu encourir. » Toute la lettre était une fin de non-recevoir, très polie, mais très nette, enguirlandée de compliments à l'adresse de son correspondant genevois, « un homme de premier mérite et, ce qui vaut mieux, un homme de bien ». D'Alembert, à son tour, poursuivi avec insistance, se tira d'affaire par une échappatoire et se refusa à toute atténuation. Tronchin, énervé, fatigué de cette diplomatie stérile, se plaint amèrement à son ami, le docteur Pictet, dans une lettre du 24 janvier 1758 : « M. d'Alembert nous donne bien de la besogne; il nous l'aurait épargnée s'il eût cru qu'on doit plus à l'humanité qu'à l'histoire... De toutes les raisons qu'on allègue, le démenti public n'est pas la plus forte : celle de l'hospitalité lésée, en supposant même qu'il dît vrai, avait bien plus de force, à moins qu'on n'admette que la vérité de l'histoire dispense l'historien du devoir le plus essentiel à la sûreté du commerce et de la société; mais le devoir même, c'est la bonne foi, sans laquelle il ne peut y avoir de confiance, et qu'est-ce que la société sans la confiance? » On voit ici le fond de la pensée de Tronchin : il ne nie pas absolument la vérité des allégations de d'Alembert, au moins pour quelques-uns des pasteurs et des théologiens en cause; mais il se révolte à l'idée qu'on a trahi des confidences, qu'on a publié le résultat de conversations privées : « Or, ajoute-t-il, l'humanité pouvait subsister sans l'*Encyclopédie*, mais non pas sans vertus morales, et la plus nécessaire de toutes est la bonhomie, dont la prudence est partie intégrante, car un imprudent n'est pas un bonhomme. « Quant à Voltaire, il s'obstine à développer sa thèse du déisme, voulant persuader aux pasteurs que c'est, de leur propre aveu, ce qui suffit en fait de religion, que le reste est du luxe ou du fatras, feignant de ne pas s'apercevoir qu'attribuer à tout le clergé protestant la pensée secrète ou les imprudences de langage de quelques théologiens émancipés, c'était lui faire une mortelle injure; c'était le supposer capable de garder la fonction et les émoluments sans la

(1) Mme Tronchin était une petite-fille de Jean de Witt.

(2) Presque toutes les lettres de Voltaire sur cette question étaient inédites. Elles sont un des attraits les plus piquants de cette publication nouvelle (*la Vie intime de Voltaire*).

foi. Il y avait là une question d'honneur que l'implacable railleur ne semble même pas soupçonner et qui mettait le Consistoire au martyre.

L'affaire eut de plus graves conséquences qu'on aurait pu le croire. La commission réfuta péremptoirement l'article *Genève*, et cette protestation eut à Paris un assez grand retentissement pour que la Sorbonne s'en émût. M. de Malesherbes reçut les ordres les plus sévères pour le choix des nouveaux censeurs de l'*Encyclopédie;* d'Alembert résolut de se retirer, malgré les instances de Voltaire et de Diderot; le 17 mars 1759, le privilège de l'*Encyclopédie* fut révoqué par ordre du roi.

III.

Tronchin semblait voué aux cures illustres et difficiles. Il eut la mauvaise chance d'être quelque peu le médecin et même, pendant un certain temps, l'ami de Rousseau. On ne pouvait pas impunément affronter un pareil honneur, plus périlleux encore avec cet atrabilaire de génie qu'avec Voltaire. Après la publication de l'*Émile*, quand se déchaîna le gros orage contre le livre, quand, décrété de prise de corps par le Parlement, « brûlé à Genève dans la personne de son *Émile* », banni du canton de Berne où il s'était réfugié, Rousseau fit entendre ses récriminations, ce fut pour accuser le *polichinelle* Voltaire et le *compère* Tronchin (plus souvent le *jongleur*) d'avoir tramé tout le complot à Ferney. « Ce sont eux, disait-il, qui, tout doucement et derrière la toile, ont mis en jeu les autres marionnettes de Genève et de Berne (1). » Tronchin connaissait d'ailleurs son Jean-Jacques : « Une fièvre tierce mal guérie, avait-il écrit un jour à Rousseau lui-même, le plus petit dérangement de l'organe qui sert à la sécrétion de la bile, la plus légère atteinte de notre cerveau ne peut-elle pas ébranler l'édifice de notre sagesse et nous rendre, dans un instant, plus petits et plus faibles que ceux dont nous plaignons la faiblesse et la petitesse? La plus profonde humilité est le seul état qui convient à l'homme. Les héros sont des fous ou des forcenés; *les philosophes extravaguent; les beaux esprits font pitié.* » Telle était la vengeance, spirituelle plutôt que spiritualiste, du médecin contre des clients d'humeur si difficile. Il les châtiait en étudiant leur cas pathologique, et sa seule réponse était un diagnostic.

Genève ne cessait pas d'être troublée par ces dissensions intestines, dont s'amusait la verve de Voltaire, mais qui dérangeaient d'une manière bien vaine le docteur Tronchin dans sa vie scientifique. Nous n'entreprendrons pas l'histoire de ces longues querelles entre les Représentants et les Négatifs, les Natifs et les Citoyens, les Rigoristes et les Relâchés (cette dernière division portait sur la question du théâtre, la *vexata quæstio* par excellence). La dispute des Représentants et des Négatifs était résumée d'un mot par Voltaire : « Ce sont, disait-il, des tignasses qui veulent devenir perruques. » L'aristocratie seule avait le droit de porter perruque (1).

Tronchin finit par se lasser de cette agitation perpétuelle, de ces tempêtes éternisées dans un verre d'eau; il alla se fixer à Paris en 1766, pour donner ses soins au duc d'Orléans. « Je n'en ai plus pour six mois de vie, puisque Tronchin s'éloigne! » s'écria Voltaire, en apprenant son départ. Les six mois durèrent douze ans. Il se consola en rimant *la Guerre de Genève*, qui devait être son *Lutrin*. C'était sa récréation favorite, dans les intervalles que lui laissait son théâtre, de tourner en vers badins cette *Iliade* genevoise où les Achilles étaient rares et les Thersites nombreux; il en faisait lectures à ses familiers, qui jouissaient entre eux du fruit défendu. La Harpe, son hôte, trouva le poème agréable et d'un bon rapport; de complicité avec Mme Denis, il déroba le manuscrit, l'envoya à Paris, où des copies circulèrent et d'où la satire revint à Genève. Voltaire, du coup, mit sa nièce et La Harpe à la porte; mais cette exécution sommaire ne consola pas les nombreuses victimes, et ce fut un prétexte pour le poète de fermer sa porte aux indigènes et même aux étrangers. Il était d'ailleurs effrayé des dépenses de Mme Denis et aspirait au repos : « J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe, écrit-il à Mme du Deffand, et je me suis lassé de cette profession. J'ai reçu chez moi trois ou quatre cents Anglais qui sont tous si amoureux de leur patrie que pas un ne s'est souvenu de moi après son départ... Mon âge de soixante-quatorze ans et des maladies continuelles me condamnent au régime et à la retraite. Cette vie ne peut convenir à Mme Denis, qui avait forcé sa nature pour vivre avec moi à la campagne; *elle avait besoin de Paris.* »

Le docteur Tronchin avait sa place toute marquée dans *la Guerre de Genève*. Au milieu de l'émeute théologique soulevée par quelques pasteurs et soutenue par une troupe dévote et furieuse, Tronchin paraît :

Sur son beau front siège le doux repos;
Son nez romain dès l'abord en impose;
Ses yeux sont noirs, ses lèvres sont de rose;
Il parle peu, mais avec dignité;
Son air de maître est plein d'une bonté
Qui tempérait la splendeur de sa gloire;
Il va tâtant le pouls du Consistoire,
Et du Conseil, et des plus gros bourgeois.
Sur eux à peine il a placé ses doigts,
O de son art merveilleuse puissance!
O vanités! ô fatale science!
La fièvre augmente, un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau.....

(1) Desnoiresterres, *Voltaire et Rousseau*, p. 89 et 312.

(1) *La vie intime de Voltaire*, p. 408.

Lui, d'un pas grave et d'une marche lente,
Laisse gronder la troupe turbulente,
Monte en carrosse et s'en va dans Paris
Prendre son rang parmi les beaux esprits.

La satire n'était pas bien méchante contre le grand médecin ; mais les pasteurs étaient moins ménagés, et de grosses rancunes couvèrent dans les cœurs théologiques de Genève.

C'est à Paris, neuf années après la publicité quelque peu scandaleuse donnée à ce poème, que Voltaire devait retrouver Tronchin, quand il s'y transporta, en dépit de sages conseils, triomphant et moribond. Dans l'intervalle, Tronchin s'était tenu facilement au courant des *dits et gestes* mémorables de Voltaire, chose aisée en raison du bruit qu'ils faisaient. Il avait appris la farce de ses communions à Ferney, sa discussion avec l'évêque d'Annecy, sa déclaration de bon catholique signée par-devant notaire. Des exemplaires de cette profession de foi, imprimée et publiée par l'évêque, avaient été répandus partout. Tronchin écrivait à sa fille, la comtesse Diodati (1768) : « Il n'est question ici que des polissonneries de Voltaire avec son curé. On lit une relation qui dit qu'il a reçu son sacrement viatique, et qu'il a signé dans les mains d'un notaire une abjuration de ses erreurs et une déclaration de sa foi. Tout cela prend assez mal ici, on en lève les épaules..... Il faut qu'il ait bu toute honte. Qui croit-il attraper avec de pareils fagots? »

Dans les premiers mois de l'année 1773, Voltaire était tombé très gravement malade, et, à cette nouvelle, Paris s'émut. Une lettre inédite de Tronchin donne sur cet événement une note qui est le signe d'un esprit définitivement plus qu'affranchi, sévère, presque dur :

« Et Voltaire en est réchappé! Je ne m'y étais pas attendu ; je parie qu'il a fait et qu'il fait donner au diable tous ses entours... S'il meurt gaiement, comme il l'a promis à Horace, je serais bien trompé. Il ne se gênera pas pour Mme Denis, pour la nièce de Corneille, pour ses gens, en un mot pour un si chétif parterre, qui n'en vaut pas la peine; il se laissera tout bonnement aller à son humeur, à sa poltronnerie et à la peine qu'il aura de quitter le certain pour l'incertain ; car, quoique Fréron, Clément, Sabatier, Caveyrac, etc., etc., dérangent un peu sa béatitude, il faut convenir qu'il lui en reste assez pour préférer ce qui lui en reste à un avenir qui n'est pourtant pas aussi clair que le ciel des îles d'Hyères, aux yeux d'un octogénaire né poltron et un peu brouillé avec la vie éternelle (1). »

C'est l'idée fixe de Tronchin ; il l'avait exprimée mille fois, au début même de ses relations avec Voltaire : il l'exprima encore avec une force singulière dans la longue lettre, si connue, où il raconta plus tard à Charles Bonnet la mort du patriarche, et qui se termine par une allusion terrible aux fureurs d'Oreste : *Furiis agitatus obiit*. Il ne put jamais pardonner à Voltaire ses alarmes perpétuelles jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, ses transes dans tous les accidents qui survenaient, sa terreur de mourir. C'est d'ailleurs cette épouvante qui ramenait toujours l'illustre malade vers Tronchin, malgré bien des dissentiments croissants entre eux. Le docteur s'était opposé tant qu'il avait pu à ce voyage de Paris; la famille, les amis, le désir du dernier triomphe, la fatalité en un mot, sous toutes ses formes, en avaient décidé autrement.

Le voilà à Paris : « Il avait imaginé que je ne voudrais pas le voir, écrit le docteur, et cette imagination le tourmentait. Au débotté, il m'a écrit une lettre toute parfumée d'encens, dans laquelle il me jure une estime et une amitié éternelles. J'allais le voir. « Vous avez « été, me dit-il, mon sauveur. Soyez ici mon ange « tutélaire; je n'ai plus qu'un souffle de vie, je viens « le rendre dans vos bras. » Et alors il fondit en larmes. Il pourrait bien avoir dit vrai : on le tuera... ; on le trucide ici à force d'adoration. » La représentation d'*Irène*, le couronnement à la Comédie-Française, les séances à l'Académie dont il accepta la direction, la passion qu'il mit pendant quelques jours à décider la Compagnie à travailler à un nouveau Dictionnaire, des efforts extraordinaires, les excitations et les fatigues de toute sorte, tout semble disposé pour hâter sa fin. « De ce moment-là, jusqu'à sa mort, dit son médecin, ses jours n'ont été qu'un ouragan de folies. » Il s'affaiblissait à vue d'œil. « Je donnerais tout à l'heure cent louis, lui disait Tronchin, pour que vous fussiez à Ferney. Vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir qu'on ne transplante point un arbre de quatre-vingt-quatre ans, à moins qu'on ne veuille le faire périr. Partez dans huit jours, j'ai une excellente dormeuse toute prête à votre service. » — « Suis-je en état de partir? disait le malade. — Oui, j'en réponds sur ma tête », reprit M. Tronchin. Voltaire lui prit la main, se mit à fondre en larmes et lui dit : « Mon ami, vous me rendez la vie. » Quelques jours après, nouvelle conversation du client et du docteur : « Oui, mon ami, s'écriait le malade, frappé des plus sombres pressentiments, il n'y a que vous qui m'ayez donné de bons conseils; si je les avais suivis, je ne serais pas dans l'affreux état où je suis, je serais retourné à Ferney, je ne me serais pas enivré de la fumée qui m'a fait tourner la tête; je n'ai avalé que de la fumée. Vous ne pouvez plus être bon à rien ; envoyez-moi le médecin des fous. Par quelle fatalité faut-il que je sois venu à Paris (1) ? » L'arrêt était irrévocable ; le 30 mai, au soir, Voltaire rendait le dernier soupir.

Il nous a paru curieux de ramasser les traits épars

(1) *La vie intime de Voltaire*, p. 483.

(1) *Mémoires* de Wagnière. — Lettre de Tronchin à Bonnet, 20 juin 1778.

par lesquels on peut caractériser les rapports de Voltaire avec Tronchin pendant les vingt-quatre dernières années de sa vie. Quoi qu'on puisse penser de la froideur croissante et du peu de sensibilité de Tronchin à l'égard de son illustre client, le médecin du moins peut se rendre à lui-même cette justice : « Cet homme était prédestiné à mourir dans mes mains. Je lui ai toujours parlé vrai, et, malheureusement pour lui, j'ai été le seul qui ne l'ait jamais trompé. »

E. Caro.

(*Journal des Savants.*)

HERSWEGILDE

Nouvelle (1)

VIII.

Ce n'était pas sans une sourde irritation que Félicie avait assisté, impuissante, aux frasques de son jeune frère. Après avoir cru un moment qu'elle pouvait faire entendre raison à Claudine en la prenant par le sentiment, elle avait vu échouer toute sa combinaison : il avait suffi d'une courte explication aux deux jeunes gens pour les rejeter dans les bras l'un de l'autre. Lorsque Michel, effaré par la maladie de sa femme, était venu crier au secours, Félicie n'avait pu lui refuser une assistance que commandait la simple charité; mais elle s'était promis de ne pas laisser dégénérer cette exception en habitude et de faire comprendre à Michel, s'il revenait à la charge, qu'il eût à se pourvoir ailleurs.

Elle avait, en effet, beaucoup d'autres préoccupations en tête : bien que son plan ne fût pas encore tout à fait mûr, elle avait cru pouvoir en commencer l'exécution. L'Asile des jeunes incurables était déchiré par des dissensions intestines ; une rivalité d'influence s'était élevée entre l'aumônier de la maison, appartenant à un Ordre régulier et représentant les tendances des nobles fondatrices de l'œuvre, et le curé de la paroisse, qui était un peu plus imprégné d'idées modernes et disposait d'une clientèle moins distinguée, mais plus remuante. Félicie, après de longs combats de conscience, avait pris parti pour le curé; d'un côté comme de l'autre, c'était du bien qu'on voulait faire : il n'y avait de débat que sur les moyens.

Mais, quand on vit seul, enfermé dans un cercle d'idées restreintes et d'occupations uniformes, les moindres dissentiments acquièrent une singulière acuité, et au bout de peu de temps la situation devint très tendue. Félicie, qui jusqu'alors s'était confessée à l'aumônier de la maison, venait de prendre le curé pour directeur, et, bien que ce choix parût n'intéresser que les besoins de son âme, il avait été interprété dans les hautes sphères de l'Asile comme un acte de la plus haute gravité, on allait jusqu'à dire : une trahison.

Alors ce fut une petite guerre d'observations déplaisantes et de ripostes aigres-douces; tous les détails de l'administration donnaient lieu à une approbation mélangée de réticences; l'aumônier saluait froidement; les dames du comité prenaient un air pincé pour dire : « Bonjour, mademoiselle. » Le personnel subalterne, toujours en éveil, ne tarda pas à s'apercevoir du changement et se relâcha de son respect. Félicie voulut y mettre ordre; mais, sentant qu'elle n'était plus soutenue, elle saisit l'occasion du premier conflit pour porter la question devant le comité, fit constater qu'on ne lui donnait pas raison et déclara que dans ces conditions elle ne se sentait plus l'autorité nécessaire pour garder utilement la direction.

Elle partit comme on se jette à l'eau, sans savoir ce qu'elle ferait, mais avec l'espoir d'être servie par les circonstances. Une fille de service qui lui était dévouée voulut à toute force la suivre, disant que mademoiselle avait besoin de quelqu'un pour la servir et s'offrant gratuitement pour cette fonction, comme pour une œuvre pie. Puis, quand Félicie passa dans les dortoirs pour faire ses adieux, il y eut une enfant à moitié paralysée qui se mit à pousser des cris déchirants : elle ne pouvait se résigner à être séparée de sa bonne mademoiselle. Félicie offrit de s'en charger : on le lui permit. Et quand on lui objecta qu'avec le peu de ressources dont elle disposait elle aurait bien de la peine à se suffire à elle-même sans se charger de malheureuses infirmes, elle répondit avec un sourire tranquille :

— Dieu y pourvoira.

Elle avait loué dans le quartier de l'Asile une petite maison dont le loyer aurait suffi à absorber son modeste revenu; mais c'était pour avoir le temps de se retourner, en attendant le parti qu'elle pourrait prendre. Elle donna la plus belle chambre à sa petite infirme et se mit en quête de quelque occupation qui pût l'aider à vivre et à faire vivre son monde. En apprenant cette folie, le curé la gronda beaucoup; mais il ne put longtemps lui tenir rigueur de ce qu'elle n'avait pas su résister aux larmes d'une enfant malade, ni de ce qu'elle avait accepté les soins désintéressés d'une fille qui s'attachait obstinément à son service.

Quelque temps après, ayant sur les bras une petite orpheline aveugle dont il ne savait que faire, il demanda à Félicie si elle ne pourrait donner provisoirement asile à cette enfant, jusqu'à ce qu'on la fît admettre dans un établissement de l'Assistance publique; et Félicie consentit à s'en charger. Le bruit ne tarda pas à se répandre dans la paroisse, parmi les bonnes âmes qui sont toujours à l'affût de quelque bien à faire, qu'il y avait une demoiselle sans fortune qui re-

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

cueillait les enfants abandonnés et se consacrait tout entière à soulager leur misère, à éclairer leur intelligence, à leur assurer les bienfaits de la foi. On vint la voir. Elle ne demandait rien; elle n'aurait rien accepté pour elle; mais elle ne pouvait s'opposer à ce qu'on laissât, en argent ou en nature, tout ce qui était susceptible d'adoucir le sort des infortunées dont elle avait charge.

Il arriva même que, dans l'élan de zèle auquel donnent lieu les nouvelles entreprises, le montant des offrandes vint à dépasser ce qui aurait été strictement nécessaire pour l'entretien, et, comme les deux petites malheureuses ne pouvaient devenir l'occasion d'un bénéfice, Félicie se fit un véritable devoir d'ouvrir sa maison à d'autres misères. Il ne manque jamais de malheureux à secourir. Cependant la maison de Félicie ne fut pas envahie, comme on pourrait le croire, par un flot de postulants. Il y a tant d'institutions de bienfaisance que les pauvres ont fini par se faire une idée moyenne de ce que doit être un établissement créé pour les recevoir : ils ont leurs exigences et n'acceptent l'hospitalité qu'on leur offre qu'autant qu'elle leur paraît décente et suffisamment appropriée à leurs besoins. En cette matière comme en tant d'autres, la concurrence rend le consommateur plus difficile.

Or Félicie avait à lutter contre la concurrence très sérieuse de l'asile qu'elle avait quitté. C'était un grand asile, aéré, propre, avec des dortoirs commodes et un réfectoire clair : on y était très bien. Chez Félicie, c'était nécessairement beaucoup plus modeste; on ne lui amenait que les enfants qu'il n'y avait moyen de placer nulle part, c'est-à-dire les moins malades et par conséquent les moins intéressants; elle eut même l'humiliation de voir qu'on la quittait pour entrer au grand asile, dès qu'il s'y produisait une vacance.

Mais elle savait que rien ne se fait en un jour et que les débuts sont longs et difficiles. En somme, elle faisait déjà un peu de bien, elle ne désespérait pas d'arriver à en faire davantage, et comme, lorsqu'on s'occupe d'une œuvre, il ne faut rien négliger pour en assurer le succès, elle se mit à la recherche de véritables infirmes assez maltraités par le sort pour inspirer la violente compassion qui est malheureusement nécessaire au succès d'une bonne œuvre. On ne lui donnait pas toujours la préférence; mais, grâce aux relations qu'elle avait conservées, elle avait déjà pu se procurer un cul-de-jatte sourd-muet, et elle voyait sa maison devenir tous les jours de plus en plus intéressante.

Ce fut alors que Michel vint la trouver pour lui exposer la situation critique où il se trouvait. Ses efforts allaient enfin aboutir à un résultat positif; son directeur était à la veille de reprendre le Théâtre-Lyrique et promettait qu'*Herswegilde* serait un des premiers ouvrages qu'il monterait. Mais on est arrêté dans la vie par des misères que le monde ne soupçonne même pas. Il fallait faire copier la partition en autant de cahiers qu'il y avait de parties, pour remettre à chaque exécutant son rôle en vue des répétitions. Ce n'était pas une grosse dépense si on la comparait au profit à recueillir; mais toutes les dépenses semblent grosses quand on n'a pas d'argent, et c'était tout ce que Michel pouvait faire que de subvenir aux besoins quotidiens les plus urgents de sa petite famille. Il lui aurait fallu, en une seule fois, une modeste somme qu'il serait bientôt en mesure de rembourser sur ses droits d'auteur.

Félicie ne se fâcha pas, sachant bien que c'eût été inutile; elle ne fut même pas amère, ne fit aucune allusion au prêt antérieur et s'expliqua d'une voix douce, mais sans réplique : elle n'avait pas de fonds libres, et, si elle en avait eu, elle n'aurait pas cru pouvoir les consacrer à une œuvre aussi peu recommandable que la représentation d'une pièce de théâtre; car il ne s'agissait même plus d'une de ces compositions qui peuvent invoquer l'excuse du grand art : c'était maintenant de la musique légère, destinée à être jouée par des gens plus légers encore, pour le divertissement d'un public frivole, et il aurait été presque coupable de seconder une pareille entreprise alors que tant de véritables et poignantes misères réclamaient un secours indispensable.

Elle fit visiter à son frère l'installation, en effet très modique, de ses petites infirmes; elle lui fit apprécier le régime sévère auquel devaient s'astreindre ses protégées et elle-même; car elle n'avait pas d'autre nourriture que celle de la table commune et couchait dans un lit comme les autres; elle lui expliqua que non seulement son capital avait été absorbé dans cette fondation, mais qu'elle avait dû contracter des dettes et qu'elle ne comptait, pour les payer, que sur les ressources à attendre de la Providence.

Michel avait bien envie de lui dire que c'est aussi une action méritoire de venir en aide à sa famille et qu'il y a peut-être quelque témérité à vouloir absolument faire du bien quand on n'en a pas les moyens; mais il fut retenu par l'ascendant que sa sœur avait toujours exercé sur lui, par l'impression que lui causait cet intérieur conventuel, et il s'en alla presque convaincu qu'il n'avait rien à réclamer et qu'il y avait, en effet, des gens plus malheureux que lui.

Quant à Félicie, sa conscience lui disait hautement que ce refus était l'accomplissement d'un devoir : de quoi peut-on se plaindre quand on a tous ses membres et qu'on ne meurt pas de faim?

IX.

Claudine avait bien pensé que son mari tentait une démarche inutile, et pendant qu'il était chez Félicie elle se résolut à accomplir une démarche, déjà projetée plusieurs fois, dont elle attendait un meilleur effet. Elle s'habilla le mieux qu'elle put, fit mettre à ses

enfants leurs plus beaux vêtements et s'en alla avec eux faire une visite à l'oncle Prosper. C'était un dimanche. Victoire accueillit cordialement ces nouveaux parents qu'elle n'avait pas encore vus; mais elle conseilla à Claudine d'attendre un instant avant de se faire annoncer.

— Monsieur est en train de se peser, lui dit-elle, et vous ferez mieux de ne pas le déranger : il a des habitudes si régulières qu'on le met de mauvaise humeur pour toute la journée quand on l'interrompt au milieu d'une occupation. Mais j'entendrai quand il aura fini, j'entrerai tout doucement et, quand je verrai qu'il est tranquille, je lui dirai, sans le brusquer, que vous êtes là. Si on lui dit les choses brusquement, ça lui fait mal. Et puis, quand vous serez entrée, tâchez de faire tenir les enfants tranquilles; qu'ils n'aillent pas se mettre à crier, et surtout qu'ils ne touchent pas aux affaires de monsieur. Ce serait une histoire terrible. Comme ils sont gentils, ces chers petits! Odette et Carolus, deux jolis noms! Attendez, je vais leur donner des gâteaux.

— Et pourquoi se pèse-t-il? demanda Claudine.

— C'est pour s'arrêter à temps, quand il commence à engraisser ou à maigrir; mais il a bien de la peine. Il voudrait peser soixante-quinze kilogrammes, tout juste; il monte quelquefois à soixante-seize ou bien il descend à soixante-quatorze. Mais il ne peut pas se tenir à soixante-quinze. C'est bien contrariant. Encore si ce n'était que le poids! Nous avons installé une balance dans son cabinet de toilette : il peut se peser facilement matin et soir, et même avant ou après les repas; mais depuis quelques jours il a une nouvelle idée en tête : c'est son volume qui l'inquiète, et il cherche à combiner un système pour savoir s'il déplace plus ou moins d'air. Qu'est-ce que vous voulez? On a chacun ses idées.

Victoire n'aurait pas mieux demandé que de prolonger indéfiniment ce bavardage; mais, Prosper ayant remué, elle alla le prévenir, et quelques instants après Claudine était en présence de son redoutable beau-frère.

— J'ai peur que vous me trouviez bien indiscrète, dit-elle timidement; mais les enfants entendent souvent parler de leur oncle Prosper et j'ai pensé que vous ne pourriez pas m'en vouloir beaucoup de vous les amener. Et moi-même, bien que je sois devenue votre belle-sœur malgré vous, je ne suis pas une méchante femme...

— Je le sais, répondit Prosper. Michel a fait un mariage que je ne lui conseillais pas; mais cela ne vous enlève pas vos qualités, et vos enfants sont très gentils. Est-ce que je peux quelque chose pour votre service?

Claudine demeura interloquée : elle ne s'attendait pas à ce qu'on lui demandât aussi vite ce qu'elle venait faire; mais elle aima mieux aller droit au but que de chercher des détours dont il était facile d'apercevoir l'inutilité.

— Voici ce que c'est, dit-elle : Michel a un opéra-comique qui a beaucoup de chances d'être joué; mais il faut avancer quelques frais de copie...

— Et il n'a pas d'argent. Cela ne m'étonne pas. On ne fait pas d'opéras-comiques quand on n'a pas de quoi les faire copier. Ou bien on économise sur ses revenus.

— C'est que nos revenus sont si faibles! On a bien de la peine à arriver jusqu'à la fin du mois et on ne peut guère songer aux économies.

— Parce que vous dépensez trop. Il faut proportionner sa dépense à sa recette, avoir un chiffre fixe pour chaque nature de dépense et ne pas le dépasser.

— Ah! monsieur, c'est facile quand on a un certain chiffre; mais, quand on va au jour le jour, on ne peut pas compter.

— On peut toujours ne pas se donner de luxe inutile. Je n'ai pas à me mêler de vos affaires, mais, enfin, quand on est gêné, on n'habille pas ses enfants comme des princes.

— Oh! les pauvres chéris! C'est moi qui fais leurs robes et leurs chapeaux : il faut bien leur mettre quelque chose. Je n'achète que leurs souliers.

— J'avais dit à Michel qu'il se mettait la corde au cou; mais il n'a pas voulu m'écouter. Il lui a fallu une femme et des enfants. Parbleu! moi aussi, j'aurais bien pu avoir une femme, et j'aurais eu des enfants tout comme un autre; mais je me suis dit que ce n'était pas la peine de les mettre au monde pour les vouer à la misère. Et je me suis privé. Si vous croyez que cela m'amuse, d'être garçon! C'est par raison que je le suis. Je m'ennuie, tout seul; mais je ne demande rien à personne. Je vis avec ce que j'ai et je trouve encore moyen d'avoir toujours un billet de cent francs de côté pour venir en aide à ceux qui ont besoin. C'est tout ce que je peux vous offrir.

— Je vous remercie, dit Claudine, révoltée de cette sécheresse encore plus que de la modicité de l'offre; je ne demande pas l'aumône.

— Eh bien, il ne manquait plus que d'être fière! Faudrait-il encore vous remercier? Allons, prenez les cent francs; cela vous aidera toujours un peu.

Mais Claudine persista à les refuser. Elle avait espéré qu'en voyant Odette et Carolus avec leurs beaux cheveux bouclés, leur fraîche mine et leurs grands yeux en éveil, l'oncle Prosper se laisserait aller à un petit mouvement de tendresse ou de gaieté, et, si elle l'avait vu un peu disposé à la bienveillance, elle n'aurait pas craint de s'adresser à lui franchement; elle aurait accepté de bon cœur une aide qu'elle-même se serait sentie si heureuse d'offrir en pareil cas. Mais l'offre brutale de Prosper la fit rougir; elle ne voulut pas, devant ses enfants, se résigner à cette situation humiliée, et elle pensa que Michel ferait ce qu'il voudrait. La visite fut tout de suite finie.

Avant même que Victoire eût pu lui reprocher son

avarice et sa dureté, Prosper regretta l'accueil qu'il venait de faire à sa belle-sœur et à ses neveux. Mais ce n'était pas l'idée de donner son argent qui l'avait mis en colère, c'était la sottise de ces gens qui n'ont pas le premier sou et qui se mêlent d'avoir une famille. Ce serait vraiment trop commode qu'on pût faire les plus grosses sottises malgré l'avis des gens raisonnables, et qu'il n'y eût ensuite qu'à venir pleurer misère pour se faire tirer d'embarras par ceux qui ont eu la sagesse de tout se refuser, de sorte que les uns auraient tout le plaisir, et les autres toute la peine!

Car il était positif que Prosper n'avait pas une vie gaie : il était torturé par une préoccupation de l'avenir qui ne lui laissait aucune liberté d'esprit dans le présent. A force de prévoir tout ce qui pouvait arriver, il en était venu à accumuler sur l'heure actuelle le poids des soucis éventuels de toute une vie. Il aurait voulu réaliser dans l'aménagement de ses ressources financières l'équilibre qu'il poursuivait dans la constitution de sa santé, et il avait fait des calculs qui l'inquiétaient singulièrement : son revenu devait se trouver réduit dans une notable proportion à partir du jour où il prendrait sa retraite, et il essayait de vivre assez étroitement pour se ménager une augmentation progressive de revenu et rétablir ainsi la balance. C'était une sorte de maladie. Il avait des moments de défaillance où il était presque tenté de ne plus penser à rien et de vivre à la diable; puis sa marotte le reprenait et il avait des rages sourdes à voir un tas de gens qui vivaient sans méthode, commettaient à chaque instant les plus graves imprudences de régime, les plus injustifiables écarts de raison, et ne s'en trouvaient pas plus mal.

— Comment, monsieur! lui dit Victoire; vous avez eu le cœur de renvoyer ainsi cette pauvre mignonne et ces deux bijoux d'enfants?

— Tais-toi. Tu m'ennuies. C'est bien la peine de n'avoir ni femme ni enfants, s'il me faut m'occuper de ceux de mon frère! La vie devient intolérable. Je ne serai donc jamais tranquille?

X.

La combinaison du Théâtre-Lyrique avait échoué; mais tout n'était pas perdu : le directeur qui s'intéressait à *Herswegilde* venait de prendre la direction du théâtre de Lyon et il avait emporté l'opéra-comique de Michel; c'était Michel qui avait lui-même copié les rôles en consacrant à ce labeur la moitié de ses nuits, avec le concours de Claudine. Qui lui eût dit autrefois que son opéra deviendrait un opéra-comique et ne serait joué qu'en province l'eût bien étonné, et il eût certainement repoussé une proposition ainsi formulée du premier coup. Mais la volonté s'use aux combats incessants de la vie; une concession en amène une autre, et l'on ne s'aperçoit qu'après du chemin qu'on a parcouru.

Il n'était même pas encore certain qu'*Herswegilde* fût jamais représentée et Michel put bientôt constater qu'il n'était pas au bout de ses peines. Son directeur lui écrivit pour lui présenter, sous les couleurs les plus avantageuses, un projet qui souleva au contraire de graves objections dans le jeune ménage. Le directeur exposait qu'un jeune auteur a bien de la peine à réussir : ce n'est pas dès sa première œuvre qu'on s'impose à l'admiration ni même à l'attention du public. Quand le succès est venu, chacun veut avoir été le premier à découvrir le talent; mais jusque-là on se tient sur ses gardes : on ne veut pas avoir l'air de s'engouer pour une œuvre qui peut être sans valeur et l'on n'est que trop porté à en signaler les côtés faibles parce qu'un auteur à son début ne diffère pas sensiblement d'un amateur qui se croit capable de faire aussi bien. Tout cela était pour en arriver à dire qu'il faudrait prendre un collaborateur et, autant que possible, un collaborateur dont le nom fût déjà connu et consacré par des succès.

Sans doute on aurait à partager avec lui les droits d'auteur; mais en affaires il ne faut voir que les résultats : or, si la collaboration devait doubler les bénéfices et au delà, c'était évidemment une bonne affaire : il vaut mieux, par exemple, avoir à se partager 100 000 francs que d'avoir 25 000 francs pour soi tout seul. Et justement le directeur avait sous la main un compositeur en vogue qui voulait bien consentir, moyennant le simple partage par moitié, à revoir la partition et à laisser mettre son nom sur l'affiche. C'était préférable à une collaboration plus effective, parce qu'au moins on était sûr qu'il n'abîmerait pas l'ouvrage par des remaniements de fond en comble.

Claudine était la plus opposée à cette offre. Elle aurait encore assez facilement consenti au partage des droits d'auteur : il faut bien faire quelque sacrifice pour percer; mais qu'un étranger, qui n'aurait rien fait ou peu de chose, qui peut-être même allait tout gâter, eût la prétention d'associer son nom à l'œuvre personnelle de Michel et voulût lui prendre la moitié de sa gloire, si ce n'est les trois quarts, cela lui paraissait révoltant. Michel était moins affirmatif, alléguant que tout le monde en passait par là et qu'il n'y avait rien qui ne fût préférable au supplice de n'être pas joué.

Malheureusement Michel était alors tourmenté par la santé d'Odette. La petite fille était dans sa quatrième année; elle n'avait jamais été malade jusque-là; mais depuis quelque temps elle avait des accès de fièvre et se plaignait de sentir, disait-elle, des fourmis dans sa tête. Michel adorait sa fille : d'abord elle était le souvenir vivant de la première année de son mariage; il l'avait attendue avec impatience comme une bénédiction du ciel venant consacrer son union, et, quand elle était venue au monde, il l'avait reçue avec des transports de joie : il lui semblait que c'était une seconde Claudine qui entrait dans la maison, et il aimait déjà

tant la première que ce n'était pas trop d'en avoir deux.

Et puis il était convaincu qu'Odette était d'une intelligence extraordinaire; elle n'avait jamais été bruyante, ni même très gaie; mais elle avait une douceur mélancolique qui faisait le plus joli effet sur son minois d'enfant; elle écoutait attentivement les conversations, suivant de ses grands yeux sérieux tous les mouvements de la bouche et les gestes de la main, ce qui lui donnait un air réfléchi : elle paraissait en effet penser plus que ce n'était de son âge. Même pour la musique elle montrait déjà un certain goût, et elle avait une adorable façon de composer de petites ébauches d'airs avec les souvenirs de ce qu'elle avait entendu jouer par son père. Michel causait avec elle comme avec une grande personne; il lui racontait toutes ses affaires, l'entretenait de ses espérances et lui faisait part de ses soucis, comme si elle eût été en état de les comprendre, et elle en comprenait assez pour lui rappeler parfois un détail qu'il avait oublié ou lui faire une objection inattendue qui le ravissait. Quand elle venait, le soir, affectueuse et câline, s'endormir sur ses genoux, c'était avec des précautions infinies qu'il aidait Claudine à la déshabiller pour la coucher sans la réveiller, et la grande joie de tous les jours était de l'entendre babiller le matin et de se faire dire : « Bonjour, petit père », avant de partir pour le bureau.

On avait d'abord cru que ce ne serait rien, un de ces malaises d'enfant que dissipe un jour de lit; mais quand le médecin fut venu et qu'il eut prescrit un véritable traitement, Michel et Claudine se regardèrent avec des yeux consternés : Odette était malade. Ce fut un branle-bas dans toute la maison pour l'installer plus commodément dans la grande chambre, où il y avait plus d'air et où l'on pouvait faire du feu de bois. On refit son petit lit avec des draps blancs et une jolie couverture ; on lui mit tous ses joujoux sous la main et on la décida sans trop de peine à prendre sa potion, après l'avoir goûtée pour lui montrer que ce n'était pas mauvais. Puis il n'y avait plus qu'à attendre. Claudine s'installa auprès de la petite malade pour ne pas la quitter d'un instant, et Michel passa une journée horrible.

En rentrant, il vit tout de suite sur la figure de sa femme que l'enfant n'allait pas mieux. Odette s'éveilla; il essaya de la faire sourire; mais elle ne répondait pas et retomba presque aussitôt dans un état de somnolence qui était de mauvais augure. Le médecin était revenu et avait dit que c'était une méningite. Au seul nom de la maladie, Michel avait senti les jambes lui manquer et une affreuse angoisse avait étreint son cerveau. Claudine n'était pas moins torturée d'inquiétude; mais elle gardait plus de calme apparent : pendant les jours qui suivirent elle resta debout, vaillante et suffisant à tout, attentive à exécuter ponctuellement les ordonnances, l'œil et l'oreille aux aguets pour répondre aux plus légers mouvements de l'enfant, qui ne sortait de son état d'abattement que pour se plaindre, avec sa voix douce et résignée, d'un grand mal de tête. Et il fallait encore s'occuper de Carolus, qui avait conservé son appétit, et soutenir Michel, qui, affolé, ne savait plus où il en était.

Ce fut dans un de ces tristes jours que le maestro désigné comme collaborateur vint relancer Michel pour savoir s'il se décidait à accepter son concours. Michel était hors d'état non seulement de discuter une affaire, mais de suivre une conversation quelconque. Cependant il ne voulut pas repousser de prime abord la chance qui s'offrait à lui d'arriver à une exécution; il pensa que lorsque Odette serait remise, si elle se remettait, ce serait bien gentil de lui annoncer la bonne nouvelle, et il essaya de causer avec son futur collaborateur. Celui-ci, après quelques bonnes paroles sur la maladie de la petite fille, entra dans de longues explications sur la méthode à suivre en matière d'application de la musique à l'expression du sentiment des foules. Michel n'y prêta qu'une attention décousue; tout ce qu'il se rappela de cet entretien, en voulant le rapporter à Claudine, ce fut qu'il avait accepté la collaboration. Il était entendu qu'il n'aurait à s'occuper de rien jusqu'au rétablissement d'Odette : il n'avait pas voulu prévoir d'autre éventualité.

Le lendemain, la pauvre petite parut être mieux. Le matin, en s'éveillant, elle tendit les bras vers son père et avec un pâle sourire elle demanda à se lever. On lui expliqua que le médecin l'avait défendu, qu'elle avait été très malade, qu'elle serait bientôt guérie, mais qu'il fallait être bien sage et rester tranquille, les bras sous la couverture. Elle insista et, comme elle allait pleurer, on la couvrit le mieux possible : Michel la prit dans ses bras et lui fit faire le tour de la chambre; en approchant de la fenêtre, elle resta un instant, les yeux tout ouverts, à regarder le ciel, et, penchant la tête sur l'épaule de son père, elle sembla défaillir. On la recoucha tout de suite. Après un instant de repos, elle reprit quelque force; mais, quand Claudine voulut lui faire avaler un peu de bouillon, elle écarta la tasse d'un geste las.

Au moment où Michel prit son chapeau pour sortir, Odette l'appela.

— Petit père, ne t'en va pas. J'ai peur.

Michel fit dire à son bureau qu'on ne l'attendît pas ce jour-là, et, s'installant au chevet de sa fille, il essaya de la distraire; mais elle ne regardait plus les poupées et son polichinelle ne l'amusait pas. Elle regardait son père dans les yeux, comme pour deviner sa pensée, et tout à coup elle lui demanda :

— Pourquoi tu pleures?

Il alla sangloter dans la pièce voisine, laissant sa place à Claudine, qui tenait bon, le cœur déchiré, mais soutenue par la nécessité de pourvoir à tout.

Dans la journée, les symptômes inquiétants repa-

rurent : Odette avait alternativement des accès de frisson et de chaleur intense; le mal de tête lui arrachait de temps à autre un cri particulier dans lequel on ne reconnaissait pas sa voix naturelle; puis elle retombait dans l'abattement, et, sans qu'elle en eût conscience, ses petites mâchoires grinçaient l'une contre l'autre. Sa figure avait une navrante expression de douleur; un rictus étrange se dessinait autour de sa bouche contractée.

— Est-ce qu'on ne peut donc rien faire pour soulager cette enfant? demandait Michel.

Il alla chercher le médecin, qui n'était pas encore venu de la journée. Claudine, restée seule, passait à chaque instant sa main sous la couverture pour constater la température du corps, qui augmentait d'heure en heure, et, penchée sur le visage enfiévré de son enfant, elle cherchait à aspirer le mal, dans l'idée si naturelle qu'on devrait pouvoir prendre la souffrance de ceux qu'on aime.

Le médecin hocha la tête et, tout en prescrivant un nouveau traitement, ne cacha pas que c'était très grave.

Cependant, à huit heures du soir, Odette rouvrit les yeux et, d'une voix toute faible, mais revenue à son timbre normal, elle demanda si ce serait bientôt fini et quand elle pourrait aller se promener. On put la mettre sur son séant; elle regarda autour d'elle comme si elle sortait d'un rêve et se mit à parler avec volubilité. Une fois, en racontant quelque chose qu'elle avait vu, elle s'égaya; on vit reparaître dans ses yeux un éclair de son joli rire d'enfant; déjà Michel et Claudine sentaient leur cœur se rouvrir à un peu d'espoir. Mais l'enfant parlait trop; bientôt sa parole s'embrouilla; elle évoquait des souvenirs confus entrecoupés de quelques idées lucides; plus on essayait de la calmer pour l'endormir, plus elle s'agitait à parler et à faire des projets. On avait porté la lampe dans une autre pièce parce que ses yeux, devenus très sensibles, souffraient de l'impression de la lumière, et dans l'ombre elle cherchait les mains de Michel pour les porter à son front.

Brusquement le délire tomba et l'enfant parut s'endormir. Le pouls était encore rapide, la respiration active, et une sueur abondante couvrait tout le corps.

— Elle va reposer, dit Claudine à Michel; tu devrais aller dormir un instant; au moindre mouvement je t'appellerai.

Il passa dans la chambre à côté pour se remettre des émotions d'une aussi terrible journée; à peine y était-il qu'il entendit un grand cri, et en rentrant il aperçut Claudine à genoux devant le petit lit : Odette était morte.

Michel n'avait jamais osé regarder en face ce malheur que tout lui annonçait depuis quelques jours; il ressentit tout à coup un de ces grands déchirements dont on sait qu'on ne se remettra jamais. Il s'approcha en tremblant de sa fille pour se repaître une dernière fois de cette vision adorée qui allait disparaître; il tint longtemps dans ses bras, sous ses lèvres, ce petit cadavre encore chaud que le froid de la mort allait saisir; mais il dut s'arracher même à cette triste douceur pour s'occuper de Claudine, qui, abandonnée par la force factice qui l'avait soutenue jusque-là, succombait sous le désespoir. Tous deux avaient désormais une plaie au cœur.

XI.

— Ah! qu'est-ce que cela me fait? répondit Michel la première fois qu'on revint lui parler d'*Herswegilde*.

Non seulement il n'avait plus le cœur à s'occuper de musique ni de quoi que ce fût, mais ses affaires même lui étaient devenues indifférentes. Il semblait qu'Odette eût emporté tout l'intérêt qu'il pouvait avoir à la vie : la petite morte était le sujet de toutes les conversations entre le père et la mère désolés; il avait fallu se faire de grands raisonnements pour ne plus mettre à table son couvert et sa haute chaise; on avait acheté des joujoux neufs à Carolus pour qu'il ne réclamât pas les autres, qu'on avait serrés, et il n'y avait pas de circonstance où l'on ne pensât tristement à ce qu'aurait dit ou fait Odette, si elle avait été là.

Cependant il fallait bien se remettre à l'existence courante : Claudine avait pris sur elle de faire trêve à son chagrin pour ne pas laisser Michel tomber dans le marasme, et elle lui conseillait vivement de donner suite à la collaboration acceptée. Le compositeur connu avait eu une idée qui lui paraissait excellente : c'était de s'adjoindre un librettiste qui fût homme de métier. On ne peut pas avoir toutes les facultés à la fois; c'est déjà beaucoup d'être un bon compositeur, et il faut laisser faire le scenario par les gens dont c'est la spécialité. Le scenario n'était plus à faire, puisqu'il était fait, et même très bien fait, avait-on l'obligeance d'ajouter; mais il avait peut-être besoin d'être mis au point, adapté aux exigences de la scène et au goût du jour.

C'était une troisième partie prenante qu'il s'agissait d'admettre au partage des droits; mais Michel n'était plus en état de résister. Au bout de quelques jours, il reçut une lettre qui l'invitait à aller conférer avec le librettiste sur la forme définitive à donner au poème.

— Votre opérette est très jolie, lui dit le faiseur de pièces; seulement...

— Seulement, ce n'est pas une opérette, interrompit Michel. C'est un opéra dans lequel j'ai consenti, sur des conseils instants, à introduire avec mesure un élément comique.

— Ah! eh bien, c'est justement ce que je voulais vous dire. On sent encore l'opéra. Malgré des scènes charmantes où il y a tous les éléments d'une véritable

gaieté, il reste je ne sais quoi qui rappelle une donnée sérieuse. Vous n'avez pas réussi à vous défaire complètement de votre première idée; le spectateur pourra croire qu'il a devant les yeux une action dramatique, quelque chose comme de l'épopée.

— Mais je l'espère bien. Ce que j'ai voulu mettre en scène, c'est la grandeur sauvage du sentiment de la nature et du conflit des passions dans les temps les plus reculés de l'histoire; c'est une sorte d'abstraction idéale de l'amour placé entre les sombres desseins d'une vieille théocratie et la juvénile ardeur des castes guerrières.

— Oh! cela pourrait nous mener bien loin. Ce que vous avez voulu faire, c'est une pièce; et la première condition d'une pièce, c'est d'être jouable. Si vous n'aviez d'autre but que de protester contre les tendances d'un public dont je suis le premier à regretter la frivolité, je vous dirais : Bravo! On ne réagira jamais assez contre la littérature facile. Mais ce n'est pas la question. Nous faisons une opérette, un opéra-comique, si vous voulez, pour le faire représenter et pour gagner de l'argent. Je pense que c'est votre intention comme la mienne...

— Certainement. Je serais même enchanté que ce fût le plus tôt possible. Mais...

— Vous voyez bien que nous sommes d'accord. Quant à l'exécution, vous pouvez m'en croire : il y a vingt ans que je fais du théâtre. Je sais ce que c'est. Je connais mon public, et, quand j'ai mis un acte sur pied, je me charge de noter d'avance les endroits où l'on rira, où il courra dans la salle un petit murmure de satisfaction, et même ce qu'on dira à la sortie et ce qui paraîtra dans chaque journal, au feuilleton du lundi suivant. Il y a dans votre pièce des éléments excellents; je ne crains pas de dire que, si vous me laissez faire, nous tenons un succès. Rapportez-vous-en à moi...

— Mais qu'est-ce que vous allez faire? Puisque nous collaborons, c'est bien le cas de causer.

— Il y a plusieurs manières de collaborer; mais la seule vraie, c'est de ne pas travailler ensemble. Vous tireriez d'un côté pendant que je tirerais de l'autre, et nous n'arriverions à rien. Vous avez fait votre travail; laissez-le-moi : je ferai le mien. Je vous le soumettrai d'ailleurs, et, si vous avez des objections, je serai enchanté d'en profiter. Quant à ce que je vais faire, je peux vous le dire en deux mots : je garde les grandes lignes; mais il faudra faire des coupures, avoir le courage de sacrifier les passages qui font longueur, même ceux auxquels on tient le plus, et renforcer la note gaie, la seule, en somme, qui laisse une trace dans la mémoire et qui puisse décrocher la popularité.

— Je crains que nous ne comprenions *Herswegilde* de deux façons différentes; vous la voyez sous un jour...

— Ne vous prononcez pas encore. Je vais vous mettre l'affaire debout et vous m'en direz des nouvelles. Il y a des choses ravissantes : ce serait pitié de ne pas les mettre en lumière.

Michel laissa faire, et, un mois plus tard, son collaborateur lui rapporta *Herswegilde* arrangée.

D'abord il n'y avait plus qu'un acte. Faire jouer trois actes, c'est la mer à boire, tandis qu'un acte, on le glisse avec une autre pièce, et tout passe ensemble. Quand on porte trois actes à un directeur, il se met tout de suite sur la défensive. Et puis le public s'amuse volontiers à un acte; pour les grandes pièces il est plus exigeant.

Il avait fallu changer l'époque et le lieu de l'action : les antiquités gauloises et romaines ont été déjà bien souvent exploitées et le courant n'y est plus. On pouvait obtenir des effets plus nouveaux en transportant la scène dans une île de l'Océanie, de nos jours. On n'y perdait rien comme contraste; au contraire, la rencontre de marins français avec une peuplade primitive était de nature à fournir des effets tout aussi comiques et plus modernes.

Car, décidément, c'était le côté comique qu'il fallait soigner. Herswegilde était toujours la fille d'un grand-prêtre; mais le grand-prêtre était nègre et sa fille était blanche, ce qui donnait lieu à des plaisanteries très drôles. Galfried était enseigne de vaisseau. Bien entendu, personne ne mourait à la fin; mais d'autre part un mariage eût été trop invraisemblable. Au moment où le navire levait l'ancre, Herswegilde le rejoignait à la nage, et il en arriverait ce qu'il pourrait : avec un joli couplet final, le spectateur n'en demande pas davantage.

Quant à la musique, elle était singulièrement écourtée, puisque des cinq actes primitifs il n'en restait qu'un; mais on avait conservé les plus jolis airs, ils allaient très bien, et le compositeur, réalisant les espérances qu'on avait fondées sur lui, n'y avait presque pas touché.

Devant ce lamentable résultat, Michel n'avait qu'une chose à faire : c'était de retirer son manuscrit. Il ne restait évidemment rien de son œuvre, et pour un artiste qui a souci de sa réputation mieux vaut encore rester inédit que d'être honteusement travesti. En reprenant son opéra, Michel savait bien qu'il perdrait le fruit de longues démarches et d'un travail ingrat; mais du moins il restait en possession de ce qu'il avait produit : il pourrait courir de nouvelles chances et rencontrer peut-être un jour l'occasion de porter devant le public une œuvre qui fût la sienne.

Cependant l'affaire était si bien engagée qu'il était cruel d'échouer ainsi au port. Il y avait maintenant trois personnes intéressées au succès de Michel : le directeur, le compositeur et le librettiste; retrouverait-on de longtemps un concours de circonstances aussi favorables? Et puis, quand il avait parlé de se retirer de l'association, Michel avait rencontré des résistances inattendues : le compositeur invoquait un

traité ferme; le librettiste soutenait qu'il ne pouvait pas avoir travaillé en pure perte. De telles prétentions étaient sans doute contestables, mais c'était un nid à procès. Était-il raisonnable de perdre de l'argent à plaider, surtout quand on n'en avait pas, alors qu'il suffisait de ne rien dire pour en recevoir, au contraire? Car décidément le directeur du théâtre de Lyon prenait la pièce : il voulait faire de la décentralisation musicale et littéraire.

Et alors, de guerre lasse, après en avoir longuement délibéré avec Claudine, Michel se résigna, non sans amertume, à laisser mettre son nom sur l'affiche, avec celui de ses collaborateurs, sous cette seule réserve qu'il n'y figurerait que comme auteur de la musique : il n'acceptait pas la responsabilité du poème.

XII.

Herswegilde eut un demi-succès, dont Michel eut sa petite part. Les connaisseurs y reconnurent tout de suite la touche du maître dont le nom figurait le premier sur l'affiche; mais ses rivaux, dans un esprit de dénigrement, se plurent à répandre le bruit que c'était Michel Vielprat qui avait tout fait, et les détracteurs de succès accueillirent avec faveur cette insinuation, bien qu'ils n'en connussent pas l'exactitude. Il fut question de monter la pièce à Paris, et, même en dehors des feuilles locales, la critique daigna s'en occuper. On trouva qu'il y avait un certain goût musical, une légèreté d'allure qui devient de plus en plus rare, des morceaux gentiment troussés et une grande facilité d'exécution. L'auteur s'était peut-être trop hâté : non pas qu'on pût dire que son œuvre était bâclée, mais elle aurait gagné à être mûrie; en tout cas, il était jeune; il avait des dispositions; il était bien dans sa voie et, avec du travail, il pouvait arriver à se faire une place dans la musique bouffe.

Michel avait des accès de fureur quand il lisait de pareilles énormités; mais Claudine le calmait, plutôt par la douceur de ses caresses que par la force des raisonnements, et s'efforçait de lui faire comprendre qu'on n'arrive pas du premier coup, que c'est déjà un résultat d'avoir fait quelque chose, même lorsque ce n'est pas ce qu'on voulait, que l'essentiel est de se faire écouter et qu'une fois en possession de l'oreille on devient maître de modifier les accords. Les trois quarts de la partition avaient été sauvés et pourraient être utilisés dans des œuvres nouvelles. En attendant, il y avait un bénéfice acquis : c'étaient les quelques centaines de francs qu'avait rapportés la représentation; et il était temps.

Au jour de l'an qui suivit, Claudine, qui tenait à ne pas rompre toutes relations avec la famille de son mari, décida Michel à venir avec elle et Carolus faire visite à Prosper et à Félicie.

Ils trouvèrent Prosper plus traitable et à peu près calme. Sa récente élévation à un poste supérieur, juste récompense d'une infatigable assiduité et des qualités qui distinguent un comptable, avait amené quelque sérénité dans sa vie; il envisageait avec moins d'appréhension l'approche de la vieillesse, et le progrès de l'âge lui-même avait l'heureux effet d'amortir la violence des migraines.

Il ne s'était pas départi pour cela des règles d'une rigoureuse hygiène : il ne se contentait même plus de peser périodiquement sa personne, il pesait aussi ses aliments, pour être sûr de n'ingérer chaque jour que la quantité de solides et de liquides à laquelle pouvait suffire l'activité de son estomac; des difficultés matérielles l'empêchaient encore d'appliquer la même statistique à ses déperditions quotidiennes.

— Voyez-vous, mes enfants, dit-il, le seul moyen de réussir dans la vie, c'est d'avoir de l'ordre : il ne faut dépenser que ce qu'on a et entreprendre que ce qu'on peut. Si je suis arrivé à une situation indépendante, c'est que j'ai toujours eu soin de borner mes désirs.

— Alors tu es content? demanda Michel. Il ne te manque rien?

— Je ne dis pas cela; mais j'ai la satisfaction de ne rien devoir à personne : chaque soir, quand je me couche, mes comptes sont en règle; on n'a rien à attendre de moi et je n'attends rien des autres. Je pourrais mourir subitement sans que ce fût un malheur.

— Ah! ce n'est pas comme chez nous, dit Claudine. Si l'un de nous deux mourait, qu'est-ce que deviendrait l'autre?

Chez Félicie, l'impression fut toute différente. Bien loin de se concentrer sur elle-même, la vieille fille en était venue à se prodiguer sans compter. Mais cette prodigalité ne lui avait pas moins bien réussi. Au spectacle de tant de dévouement et d'abnégation, la sympathie publique s'était éveillée; d'autres personnes avaient voulu contribuer à sa bienfaisance; des auxiliaires de bonne volonté s'étaient mis en campagne pour lui procurer les subsides nécessaires à l'entretien d'une maison qui devenait de jour en jour plus lourde, puisqu'on y accueillait toutes les infortunes.

L'Académie française avait été informée de cette situation et venait d'allouer à Félicie un des prix dont elle dispose sur la fondation Montyon. Le rapporteur avait pu faire valoir à juste titre que cette généreuse et charitable personne devait des sommes considérables qu'elle avait empruntées pour subvenir aux besoins de son intéressant asile et que l'argent ne ferait que traverser ses mains pour aller secourir les plus touchantes infortunes.

Félicie était devenue propriétaire de la maison : cette combinaison lui avait permis de réaliser une importante économie sur le loyer, et, malgré les intérêts hypothécaires qu'elle avait à servir, elle projetait déjà des aménagements nécessaires au bien-être de ses

malheureux enfants et des agrandissements en vue de l'avenir.

— Quand vous aurez des vêtements de rebut, dit-elle à ses visiteurs en les reconduisant, n'hésitez pas à me les envoyer. Quoi que ce soit, je trouverai toujours moyen de l'utiliser.

Il pleuvait; le temps était froid et noir. Michel et Claudine prirent une voiture pour rentrer, Carolus debout sur la banquette entre eux deux. Il y eut d'abord un moment de silence; puis Claudine, prenant la main de Michel, lui dit tristement :

— Ils ont réussi tous les deux. Si tu ne m'avais pas épousée, tu serais peut-être comme eux, bien installé et tranquille. Tu n'aurais pas eu le chagrin de la mort d'Odette, tu aurais fait jouer ton opéra intact, et tu ne serais pas tourmenté tous les jours par le souci du lendemain.

— Je n'envie pas leur sort, répondit Michel. Ce n'est pas le bonheur que de vivre tout seul, même à son aise, ni d'ouvrir sa maison à tous les malheurs qui passent, comme une auberge. J'aime mieux ce que j'ai, M'sel Claudine. La musique que j'ai fait jouer n'est pas fameuse; mais il y a une autre musique, et celle-là est délicieuse : c'est celle qui chante dans mon cœur. Même notre gentille Odette, ne vaut-il pas mieux l'avoir perdue que de ne l'avoir jamais connue? Il y a quelque chose que nous avons, et qu'ils n'auront jamais...

— Oui, dit-elle : c'est que nous nous aimons bien.

En même temps ils se penchaient l'un vers l'autre pour s'embrasser. A ce moment, Carolus jugea à propos d'avancer la tête, et ce fut lui qui reçut les deux baisers. Il trouva amusant d'être embrassé sur les deux joues à la fois.

— Encore! fit-il.

Et on se mit à rire.

GASTON BERGERET.

FIN.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

M. Pedro Antonio de Alarcon

Jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, l'Espagne n'a point eu d'essayistes. Ce genre mixte et, pour ainsi dire, neutre, né en Angleterre et promptement naturalisé en France, n'avait point franchi les Pyrénées. A peine en trouvait-on, parmi les historiens, quelques représentants obscurs. Le caractère espagnol est tranché en tout, et il incline davantage vers la force que vers la grâce. Il s'accommode donc mieux des genres distincts, surtout de la comédie, qui comprend aussi le drame, que de l'essai littéraire; de plus, il se plie avec peine à la modération : effleurer les idées d'une aile légère ne convient pas à ces donneurs de grands coups d'épée.

Cependant l'exemple de la France, si riche en charmants écrivains fantaisistes, a depuis une trentaine d'années suscité en Espagne quelques imitateurs. Zorrilla, Selgas se sont amusés, comme nos Mérimée, à penser tout haut; mais l'homme qui excelle vraiment en ce genre est Alarcon. Par ses romans originaux et comiques, par son haut sentiment de l'art, par sa mobilité d'idées, par son aimable et spirituel babillage, il est le véritable Edmond About de l'Espagne, un de ses poètes les plus vivants, bien qu'il écrive rarement en vers et qu'il ne doive sa renommée qu'à sa prose scintillante. Alarcon est dans son pays un des plus aimables romanciers et un des premiers essayistes.

I.

Pedro Antonio de Alarcon est né dans un nid romantique de la province de Grenade. La petite ville de Guadix est sa patrie. Là s'élevait, au milieu d'autres semblables, en 1833, année où il vint au monde, une de ces maisons lourdes et massives avec portail carré, fenêtres carrées, larges et basses, cour intérieure carrée et toit carré en terrasse, le tout en grosses pierres de taille carrées aussi, comme les rois de la maison d'Autriche en ont légué à toute l'Espagne, et qui sont à la fois l'image de la force et celle du despotisme : constructions puissantes, qui n'ont pas revu la truelle depuis des siècles, que personne ne répare et qui pourtant, sauf des souillures et des émiettements de détail, conservent encore un air de majesté par leur solidité et par leur masse. Alarcon a raconté lui-même dans un style charmant comment, tout enfant, il se jouait des dignités de ses ancêtres (lesquels avaient fait partie de la *Junta de ayuntamiento*) en se revêtant pendant le carnaval de leurs capes écarlates, encore accrochées à des clous au fond de quelque armoire, en ceignant leurs espadons et se coiffant de leurs tricornes. En somme, le futur coryphée de la littérature fantaisiste espagnole est né dans les murs d'une famille ancienne et respectable de petite noblesse d'échevinage; famille riche en vertus, mais si pauvre en argent, que le jeune homme dut travailler lui-même pour gagner les quelques centaines de réaux avec lesquels il fit, à vingt ans, son premier voyage à Madrid.

Voir Madrid, vivre à Madrid, c'était encore, en 1853, le rêve de tout jeune provincial espagnol qui sentait s'allumer en lui la flamme de la vie et l'ambition de la gloire. Nous avons été témoin de cette manie en France au commencement du gouvernement de Juillet : voir Paris, vivre à Paris, ne fût-ce que quelques mois, cela semblait alors à la jeunesse ro-

(1) Voy. pour cette série la *Revue* des 7 mars, 4 avril, 11 avril, 9 mai et 19 septembre 1885.

mantique le baptême du génie. L'établissement des chemins de fer a détruit le prestige lointain des capitales; mais l'Espagne est en retard sur la France, et le préjugé y régnait dans toute sa force quand le jeune Alarcon se jeta dans la diligence qui de Guadix devait le conduire à Grenade, de Grenade à Jaen, de Jaen à Aranjuez et d'Aranjuez à Madrid.

Il était à ce moment fou d'enthousiasme. La sève de la jeunesse gonflait toutes les fibres de son cœur et de son cerveau. Il en avait déjà senti le flot montant alors qu'il assistait, avec son vénérable père, aux grands offices du dimanche dans la vieille cathédrale de sa ville natale. La cathédrale de Guadix avait été son initiatrice à l'art, à la poésie, à l'idéal; il lui devait ses premières émotions, comme il l'a raconté dans une page charmante que nous allons citer parce qu'elle reconstitue le cadre qui entoura la jeunesse d'Alarcon et qu'elle donne en même temps un échantillon de son style.

« Chère petite ville de Guadix! Reine découronnée! Antique colonie romaine, capitale d'un royaume mauresque au commencement du moyen âge, elle était réduite à la condition de pauvre village agricole. Les ducs et les marquis entre lesquels les rois catholiques avaient réparti les terres à l'époque de la conquête sur les Maures, et dont les grands palais crénelés se voyaient encore dans les principales rues, avaient depuis longtemps quitté le pays pour aller habiter Madrid; les Ordres religieux étaient abolis; l'ayuntamiento avait perdu ses franchises; *Corregimientos, gremios,* vieilles coutumes et vieilles institutions, n'existaient plus; l'*Alcazaba,* le beau palais-forteresse mauresque, formait un monceau de ruines; de toute cette antique grandeur il ne restait debout qu'un seul monument, la cathédrale! La cathédrale, toujours belle, toujours riche, toujours gouvernée par de nobles prélats et de savants chapitres, était le seul palais habité, la seule puissance toujours debout, l'âme et la vie de Guadix!

« C'est là que j'ai reçu mes premières impressions artistiques; c'est la cathédrale qui m'a révélé les grandeurs de l'art, en architecture, en musique, en peinture. Dans ses solennités, elle semblait se complaire à étaler devant mes yeux d'adolescent toutes les merveilles du luxe, les tissus précieux, les brocarts d'or, les pierreries de l'Orient semées sur les calices et sur les ornements sacerdotaux. C'est au milieu de nuages d'encens, à la lumière de milliers de cierges, aux sons de l'orgue accompagnant de ses gémissements profonds les élans de la voix humaine et les plaintes du violon, que j'ai rêvé les premiers rêves poétiques de la vie, que j'ai deviné l'existence d'un autre monde que le monde de petite ville qui m'entourait, que les musées, les théâtres, les alcazars dorés, les spectacles brillants ont hanté mon cerveau comme des visions prophétiques de l'avenir, fait palpiter mes entrailles comme si un être mystérieux s'éveillait en moi; tout cela m'est apparu dans une auréole de gloire, comme le ciel aux extatiques. »

Il va sans dire qu'un jeune homme de vingt ans qui, dans de pareilles dispositions, allait tomber au milieu d'un monde interlope (et quel autre eût pu accueillir à Madrid ce poète inconnu qui arrivait affamé de jouissances et de plaisirs?) devait faire plus d'une école. La première fut de mettre sa plume au service d'un intrigant politique qui, après avoir fait de lui, dans un mauvais petit journal intitulé : *le Fouet* — *El Látigo,* — un insulteur à gages, et l'avoir compromis aux yeux des honnêtes gens, l'abandonna le jour où le pouvoir passa dans ses mains. Cette aventure lui en attira une autre : un duel pour opinions politiques, dans lequel ses amis de la veille l'abandonnèrent également. Ce fut le duc de Rivas et Gonzalès Bravo, les deux témoins de son adversaire, qui prirent sous leur protection ce jeune provincial, presque cet enfant, dont on exploitait l'inexpérience. A ce moment, les yeux d'Alarcon s'ouvrirent, et il passa pour toujours dans le camp des conservateurs libéraux.

Les années qui suivirent furent consacrées à des travaux littéraires plus sérieux. La poésie, l'essai, la critique, le théâtre, Alarcon essaya tout et, sauf l'insuccès de sa pièce *le Fils prodigue,* réussit dans tout. De 1854 à 1860, il ne se publiait ni journaux ni Revues dans lesquels ne figurât son nom, et encore aujourd'hui il est la première colonne de toute entreprise littéraire de ce genre. Pendant l'Exposition universelle de 1855, il vint à Paris; ses comptes rendus ravirent le public espagnol et mirent le sceau à sa popularité. A cette époque, Alarcon était sorti des mauvais chemins de la bohème littéraire, chemins que sa première éducation ne l'avait, au reste, point préparé à suivre. Il était entré à Madrid dans ce qu'on appelle le grand monde et devenu l'enfant gâté des salons. Cette situation personnelle, souvent plus mortelle au talent que la situation contraire, n'eut point sur lui de mauvaise influence. Une vertu dont on peut contester la sagesse, mais non pas l'action salutaire sur l'âme humaine, la folie du patriotisme et de la guerre, l'éleva encore au-dessus de tout sentiment étroit; il partit sous les ordres d'O'Donnell pour faire la campagne du Maroc. Là, moitié soldat, moitié homme de lettres, il écrivit ce fameux journal de la guerre d'Afrique — *Diario de un testigo de la Guerra de Africa* — qui l'a rendu le plus populaire des écrivains espagnols contemporains et qui a obtenu le plus grand succès de librairie dont on ait eu l'exemple en Espagne.

Alarcon a reçu, à plusieurs reprises, le mandat de député aux Cortès, et il a constamment siégé sur les bancs des conservateurs libéraux. En tout pays et surtout en Espagne cette situation est singulièrement délicate, car on s'y trouve quelquefois forcé de faire la guerre à ses propres amis. C'est ce qui est arrivé à Alarcon en 1866. A ce moment, et pendant que l'Espagne sentait la main de fer de Gonzalez Bravo et celle, plus dure encore, de Narvaez, il signa, avec les autres députés union-

nistes, la protestation qui a été l'origine et comme la première vague de la révolution de septembre. Une fois la monarchie des Bourbons renversée, Alarcon aurait bien voulu la relever. Il se fit dans les Cortès constituantes de 1869 le champion de la candidature du duc de Montpensier. Plus tard, il se tourna vers Amédée de Savoie, montrant par là que c'était l'institution, non la personne, à laquelle il était attaché. Puis, ce roi éphémère parti, Alarcon revint à sa première thèse et trouva une formule politique qui fit fortune : l'*Union libérale ne peut être qu'alphonsiste.* Une bonne formule suffit à un parti. Celle-ci avait le mérite de répondre au sentiment secret des conservateurs libéraux, car l'Espagne est encore monarchique, et l'Union libérale est là-bas ce que le centre gauche a longtemps été chez nous. En trouvant cette formule, en ayant le courage de la proclamer, Alarcon a beaucoup contribué à la restauration. Le ministère Canovas del Castillo s'empressa de le nommer conseiller d'État. Il garda cet emploi jusqu'à la chute du ministère et, honorablement, se retira avec M. Canovas. Depuis, et sauf le mandat de député, qui ne lui a presque en aucun temps fait défaut, Alarcon vit à la campagne, dans une heureuse retraite, entouré des enfants nés de son mariage et de ceux, plus nombreux, qui doivent le jour à son talent. Dans sa sollicitude paternelle pour ces derniers, il vient d'écrire l'*Histoire de mes livres — Historia de mis libros,* — et nous n'avons qu'à la consulter pour nous remémorer cette histoire, bien connue de tous ceux qui s'occupent de la littérature espagnole contemporaine.

II.

Si l'on examinait les ouvrages d'Alarcon par ordre de mérite, on devrait, selon nous, mettre en tête de la liste *El Sombrero de tres Picos* (le Tricorne). Quoique le sujet de ce charmant conte fasse partie du fond inépuisable de la littérature picaresque espagnole, Alarcon l'a revêtu d'une véritable originalité. L'immortel roman de Le Sage n'est ni plus amusant ni plus parfait de forme que l'*Histoire du Corregidor et de la Meunière,* premier titre que portait ce piquant récit. Nous dirions volontiers, avec Manuel de la Revilla, que lors même que tout le reste de l'œuvre d'Alarcon périrait, *El Sombrero de tres Picos* conserverait sa place dans la bibliothèque des gens de goût. Les tableaux y sont d'une telle grâce, d'une telle fraîcheur, qu'on croit en le lisant respirer les parfums de la campagne d'Andalousie, où se passe la scène. Cette meunière herculéenne, « Pomone géante », éveille chez le lecteur les mêmes appétits qu'elle éveillait chez le corregidor, avec la différence qu'on la respecte en l'aimant, tandis que l'ignoble vieillard la craignait en la désirant. L'intrigue est si serrée, si adroitement ourdie, que la vie réelle (qui est la plus habile des romancières) n'ourdirait pas mieux une trame embrouillée d'événements, de contretemps, de quiproquos s'entre-croisant, s'entre-choquant et se précipitant les uns les autres vers le dénouement : dénouement comique, comme il convient à un conte picaresque, et qui nous montre le corregidor dans le lit (heureusement vide) de la meunière, et le meunier dans le lit (heureusement vide aussi) de la corregidora.

Après *El Sombrero de tres Picos,* les ouvrages d'imagination les plus populaires d'Alarcon sont ses *Novelas cortas — Petites Nouvelles,* — véritable guirlande littéraire qui comprend des contes picaresques, des contes moraux et des contes d'amour. L'auteur les a divisés en trois séries formant trois volumes et intitulées *Cuentos amatorios* (contes amoureux), *Historietas nacionales* (historiettes nationales), *Cuentos inverosimiles* (contes invraisemblables); mais elles se divisent d'elles-mêmes en trois manières distinctes, dont la première rappelle celle d'Alexandre Dumas, la seconde celle de Balzac, la troisième celle d'Alphonse Karr. Toutes ces petites Nouvelles sont de ravissants jeux d'esprit, dont les sujets sont, comme pour *El Sombrero de tres Picos,* tirés du riche fond national, mais dont l'exécution diffère de tout ce qu'on avait vu auparavant en Espagne par la grâce, la légèreté, la décence. Il y en a qui sont complètement historiques comme, par exemple, la *Commendadora,* qu'Alarcon avait souvent entendu raconter à Grenade, où l'événement s'était passé, *El Carbonero Alcalde, El Afrancesado, El Estrangero,* qui se rapportent à la guerre d'Espagne; d'autres, comme *Une conversation dans l'Alhambra,* sont de pure fantaisie; mais ordinairement Alarcon ne fait qu'encadrer dans ses Nouvelles des choses qu'il a vues, entendues, quelquefois même vécues, et qui, à cause de cela, si singulières qu'elles puissent paraître, ont l'accent de la nature. Lui-même nous avertit, dans l'*Histoire de mes livres,* que *Sin un cuarto* (*Sans un sou*) est arrivé au pied de la lettre; que dans *Tic.... Tac...* il n'y a pas un seul mot qui soit de son invention; que *El Clavo* (*le Clou*) lui a été raconté comme étant une chose réelle par un magistrat grenadin dont le pied aurait, en effet, heurté accidentellement dans un cimetière (un de ces tristes cimetières espagnols où les ossements humains gisent à la surface) un crâne traversé d'un clou, ce qui aurait donné lieu à une cause célèbre; et que *Por que era rubia?* (*Pourquoi était-elle blonde?*) est un doux souvenir de sa propre vie. Quant à la *Mujer alta* (*la grande femme*), il n'y a pas dans cette Nouvelle, nous dit-il, un seul mot qui ne soit emprunté à la réalité. Cela n'empêche pas que tous ces récits ne soient des créations de l'imagination brillante d'Alarcon. Ce sont pierres fines, mais brutes, que le joaillier taille en facettes et qu'il sertit dans l'or.

Cosas que fueron (choses passées) est une collection de seize articles de journaux ou de Revues sur les faits, politiques ou autres, de ces trente dernières années.

Ce sont de véritables essais en prose dans lesquels Alarcon déploie la vivacité, la grâce légère de son style. Dans cinquante ans d'ici, ils seront doublement intéressants à lire, car alors ils parleront véritablement des choses passées. La tâche des historiens de l'avenir sera rendue bien agréable, amusante, facile, par les essayistes du jour. Écrire l'histoire n'est possible qu'à la condition d'avoir à sa disposition des documents vrais. Sont-ce les vrais documents de l'histoire que les chartes, les monuments, les chroniques, les récits officiels de batailles, les historiographies des princes? D'une certaine façon, oui. Mais le mouvement des idées, le flux et le reflux des passions populaires, le changement des usages et même celui des modes, les phases diverses de l'évolution intellectuelle et sociale de l'humanité, les historiens en trouvaient peu de traces avant le XVIIe siècle en Angleterre, le XVIIIe en France, le XIXe en Espagne. Au contraire, depuis que le gouvernement des affaires publiques est livré aux disputes et que ces disputes sont enregistrées par la presse périodique ou quotidienne, l'histoire est faite d'avance; et elle n'a plus besoin que d'être condensée. Les *Cosas que fueron* d'Alarcon sont plutôt des tableaux de mœurs contemporaines que des polémiques, des récits amusants et légers plutôt que des énumérations d'événements; mais les mœurs sont aussi une partie de l'histoire, et certainement la meilleure. *Lo que se vé con un anteojo* (ce qu'on voit avec des lunettes), *Lo que se oye de una silla en el Prado* (ce qu'on entend de sa chaise au Prado), ont été traduits dans plusieurs langues et survivront probablement au temps qui les a vus naître. Depuis vingt ans qu'elles ont paru, les *Cosas que fueron* ont été réimprimées plusieurs fois, et toujours elles trouvent de nouveaux lecteurs.

Le *Journal d'un témoin de la guerre d'Afrique* a été écrit pour ainsi dire en collaboration avec la nation tout entière. Il ne faudrait même pas juger cet ouvrage au point de vue littéraire, si la littérature n'était appelée à jouer quelquefois dans les temps modernes le rôle que l'éloquence remplissait dans l'antiquité. Au point de vue du patriotisme espagnol, ce livre a rendu de grands services. Il a porté l'enthousiasme guerrier dans tous les rangs de la nation; il a parlé au cœur des mères, qui avaient leurs fils sous le soleil de Tétuan; il a réjoui les amis qui trouvaient dans ces brillantes pages des noms qui leur étaient chers. Écrits aux heures où l'écrivain-soldat n'était pas de service, et publiés pendant la campagne, les trois volumes du *Journal d'un témoin de la guerre d'Afrique* eussent pu, si la guerre se fût prolongée davantage, devenir vingt volumes sans jamais lasser le public. Alarcon a raconté lui-même que lorsqu'il dut quitter les rivages d'Afrique, il avait déjà reçu par la poste plus de vingt mille cartes en témoignage de sympathie, d'approbation ou de reconnaissance, et qu'il dut les brûler pour alléger son bagage et, comme il le dit plaisamment, « les convertir en cendres et en fumée, puisque c'était de la gloire ». En une année, il fut tiré de la première édition du *Journal* cinquante mille exemplaires, et le bénéfice net du libraire fut de quatre cent mille francs. Il ne faudrait pas mesurer à son succès la valeur d'un pareil ouvrage; mais, comme après vingt-cinq ans écoulés on y sent encore avec plaisir le souffle d'une vie exubérante, comme d'ailleurs, c'est une page de l'histoire militaire de l'Espagne, il mérite de survivre aux circonstances qui l'ont fait naître.

Nous ne parlons ni du *Voyage de Madrid à Naples* ni de plusieurs autres ouvrages qui ont charmé les contemporains d'Alarcon. *La Alpuyarra*, *El Escandalo*, *El Nino de la Bola* et *la Pródiga* sont, par ordre de date, ses derniers romans. Tous sont marqués au coin d'un goût délicat. Don Antonio Pedro de Alarcon, une des trois ou quatre étoiles de première grandeur de l'Académie espagnole, est, par tempérament et par position, une protestation vivante contre l'abus du réalisme qui commence à se produire même en Espagne — surtout en Espagne, dirons-nous, car la veine picaresque s'y rouvre aisément. Pourtant Alarcon ne va pas si loin en cette matière que M. Valéra, le coryphée de l'idéalisme. Comme notre Edmond About, dont on pourrait presque l'appeler le sosie, il n'est ni idéaliste, ni réaliste, ni théoricien; il est éclectique en philosophie : en politique, discrètement et honorablement opportuniste; surtout, et avant tout, fantaisiste en littérature.

Pour Alarcon, le soleil de la vie est encore au zénith; cinquante-deux ans, c'est le bel âge de l'écrivain. Libre de soucis politiques, retiré dans sa maison de campagne de Valdemaro, où il s'est fait construire un cabinet artistique au milieu d'un jardin qu'il cultive de ses propres mains, il semble que ce soit pour lui le temps de produire et que dans l'été de la vie doivent se faire les moissons. Mais les honneurs littéraires ne sont pas un stimulant pour le génie; le bonheur est un mauvais auxiliaire pour le talent; c'est la souffrance qui fait l'homme et qui féconde son cerveau, aussi bien pour le littérateur — plus encore pour le littérateur — que pour les autres, et, comme le dit en style mystique le christianisme, c'est dans la croix qu'est le salut. Alarcon, heureux, honoré, est venu déclarer, il y a trois ans, dans l'épître dédicatoire de son roman *la Prodigue*, qu'il ne voulait plus écrire, les *Voyages en Espagne*, ouvrage qui à cette époque était commencé et qui est encore aujourd'hui en voie de publication, devant seuls faire exception.

Peut-être, au reste, Alarcon n'a-t-il pas eu tout à fait tort. Certes, sa plume — les *Voyages en Espagne* en font foi — n'a rien perdu de sa grâce. Mais on peut remarquer, depuis cent ans, que c'est à peu près par quart de siècle que change et se renouvelle le goût du public en matière littéraire. Nous doutons qu'aujourd'hui quelqu'un s'amusât beaucoup en France de fantaisies

semblables aux plus jolies fantaisies d'About, si tant est que quelque autre écrivain que lui pût les produire. Quand parurent dans le roman, dans l'essai, dans la critique, ces dilettanti de la littérature dont il était un des coryphées, on était las chez nous du romantisme; l'esprit avait besoin d'amusement et de repos. Il en était de même en Espagne quand Alarcon a commencé d'écrire. Aujourd'hui il semble qu'on se soit assez reposé, qu'on veuille recommencer de nouvelles luttes, essayer de faire encore quelques pas en avant. C'est le réalisme qui, à tort ou à raison, tient en main la bannière, et c'est dans le champ du roman que se livre la bataille. L'Espagne a, comme la France, ses romanciers réalistes, et, parmi eux, des romanciers de talent. Ils ont pris leurs modèles de ce côté des Pyrénées; mais on peut s'inspirer chez autrui sans manquer pour cela d'originalité.

M. Juan Valera

« Je me suis essayé dans tous les genres — a écrit M. Valera; — j'ai d'abord été poète lyrique; puis, journaliste; puis, critique; ensuite, j'ai voulu être philosophe; plus tard, dramaturge; enfin, j'ai fini par être romancier, et c'est peut-être dans ce rôle que j'ai été le moins sifflé. »

Cette petite plaisanterie, un peu coquette de la part d'un homme qui tient d'une main le fouet de la critique et qui porte de l'autre tous les lauriers de toutes les académies, nous donne néanmoins l'histoire de la carrière littéraire de M. Valera. Il est tout ce qu'un homme de lettres peut être : versificateur correct; polémiste ingénieux; critique érudit, quoique un peu tyrannique et étroit; philosophe, comme le sont tous les gens éclairés du XIXe siècle; auteur dramatique, comme ne manquera jamais de l'être un Espagnol qui tient une plume; et c'est précisément parce qu'il est un peu tout cela, parce qu'il a vu la vie et l'art sous toutes leurs faces, qu'il réunit les conditions désirables pour faire un bon romancier.

Aussi son début dans le roman a-t-il été un chef-d'œuvre. *Pepita Jimenez* restera probablement au nombre des ouvrages classiques du genre. M. Valera nous apprend qu'il a écrit ce livre sans le vouloir, presque sans le savoir.

« J'en avais fait les trois quarts, dit-il, avant de me douter que j'écrivais un roman. Je venais de lire une foule de livres de dévotion; leur poésie me tenait sous le charme; et, bien que je restasse maître de ma raison, je donnai, dans *Pepita Jimenez*, carrière à mon imagination surexcitée. Je fis pour ainsi dire un bouquet de toutes ces fleurs mystiques, et mon premier roman se trouva créé. »

C'est donc parmi les romanciers, puisque c'est à ce titre qu'il a obtenu ses plus grands succès, que nous rangerons M. Valera. Mais, qu'il soit romancier, ou poète, ou critique, il est avant tout, dans la littérature espagnole contemporaine, le représentant de l'atticisme, de l'élégance, de ce qu'on appelle, un peu conventionnellement, le bon goût; il est, comme Alarcon, et beaucoup plus qu'Alarcon, le roi des salons, le dieu des académies.

Dans ses *Esquisses littéraires*, Manuel de la Revilla a fait de M. Valera un portrait qui porte avec lui ses garanties de ressemblance. Les traits en sont, nécessairement, un peu chargés. La Revilla, tout dévoué aux idées libérales et démocratiques, était par nature intransigeant. Il ne pardonnait ni à Valera ni à ses pareils leur respect des institutions existantes, leur religiosité de convention, leurs raffinements de délicatesse. Il était jeune et, par conséquent, il manquait de modération. Irréligieux avec ce courage de la jeunesse qui dégénère si aisément en légèreté et en bravade, il ne tolérait pas les compromis entre le scepticisme et la religion. L'état d'esprit et la règle de conduite auxquels donnent lieu de pareils compromis (état et règle qui prévalent dans notre siècle chez les cinq sixièmes des hommes) lui semblaient particulièrement odieux. Quand la mort l'a enlevé aux lettres dont il était l'espoir, La Revilla n'était pas encore arrivé à l'âge où l'on commence à sentir naître en soi la tolérance, non comme un fruit de la justice et de la charité, mais comme le résultat de l'expérience et de la réflexion, de la comparaison et du doute. Il n'aimait donc pas M. Valera, et il ne l'a point flatté.

« Qui ne connaît don Juan Valera? Quelle est la grande dame qui n'a pas lu ses spirituels ouvrages, qui ne s'est point délectée dans sa conversation brillante et polie, qui, dans un salon élégant, n'a pas tendu le bout de ses doigts roses à sa main gantée de frais? Quel est l'auteur, à ses débuts, qui n'a pas brigué son suffrage? Quel est l'homme cultivé qui n'a pas savouré ses critiques érudites et envié la somme énorme de finesse attique, de grâce andalouse, de science agréable, emmagasinée dans la tête hautaine qui se dresse sur un cou inflexible, au haut d'un long corps plus inflexible encore, sertie dans un faux-col qui ne connut jamais les défaillances, comme un camée dur dans un cercle de fer!

« Ce *caballero*, de talent et de tournure si aristocratiques, grave, impassible, dédaigneux, est le plus savant de nos critiques et l'un de nos plus aimables romanciers. Vu de loin, sa raideur prévient contre lui; mieux connu, il montre de la bonté et de la bienveillance, compagnes naturelles de sa politesse exquise. Aussi est-ce le plus recherché des hommes de société. Dans la conversation comme dans ses livres, il a toute la coquetterie de l'érudition sans en avoir le pédantisme; il sait toucher aux plus graves problèmes, comme s'il ne faisait que voltiger sur des fleurs; parler littérature, critique, philosophie, philologie, science et tout ce qu'on voudra sans lasser l'intérêt d'un auditoire féminin; il aurait le talent d'amuser en faisant la *critique de la raison pure*, de plaire aux dames en commentant les hymnes védiques ou en

exposant les théories de Fichte. En un mot, Valera est la science en gants blancs, l'érudition couronnée de myrte. »

Ces traits, moitié louangeurs et moitié ironiques, suffisent à donner une idée de la personne et de la manière de ce parfait académicien. Il va sans dire qu'un homme ainsi fait, et qui a passé la cinquantaine, tient pour l'idéalisme contre le réalisme moderne: M. Valera en est non seulement le plus vaillant champion, mais le plus parfait modèle, et c'est pourquoi nous le mettons en tête de la liste des romanciers espagnols contemporains. Quoique relativement jeune encore, il est au nombre des vieux.

Alarcon, Trueba, Valera (nous omettons ceux qui sont morts, ne le fussent-ils que d'hier), voilà, parmi les romanciers, les vaincus du jour, les attardés du moment, qui deviendront peut-être les vainqueurs et les avancés de demain. M. Palacio Valdès, Mme Pardo Bazan, voilà les réalistes, les triomphateurs. Entre les deux camps, Perez Galdós reste fidèle à l'art de Balzac et de Dickens. Son réalisme, exempt de trivialité, est le vrai, le bon, et Galdós est le meilleur romancier de l'Espagne. Nous le plaçons entre les idéalistes, dont M. Juan Valera est le chef, et la jeune école, qui a pour le moment à sa tête M. Palacio Valdès.

Donnons un échantillon de la manière de l'élégant auteur de *Pepita Jimenez*. Nous l'emprunterons à son roman, *le Commandeur de Mendoza*, plus récent et moins connu que le petit chef-d'œuvre par lequel il a débuté.

I.

La portée rétrospective de *El Commendador Mendoza* est assez grande. Nous voyons dans le caractère du Commandeur le développement spontané de l'esprit philosophique du XVIIIe siècle au fond d'une petite ville d'Andalousie; nous voyons poindre les premières lueurs de la révolution de 1789, non pas en France, où elle allait éclater, mais dans la vieille Espagne, où nul n'en soupçonnait encore le germe. C'est ainsi que les tremblements de terre et les éruptions volcaniques ont souvent, sur les points les plus éloignés, de mystérieux échos. Don Fadrique, encore presque un enfant en 1770, « n'avait jamais rien lu ni rien entendu qui pût le porter à la révolte ou à l'impiété »; et cependant il était devenu impie et révolutionnaire aussi naturellement qu'il avait grandi. Pour l'individu comme pour les nations, l'oppression et la violence, jointes à l'effervescence de la jeunesse et de la force, à un sentiment juste de la dignité humaine et à une certaine noblesse d'âme, avaient, en ce temps-là, secrètement porté les mêmes fruits.

L'horreur que nous inspirent cette oppression et cette violence nous rend, dès le début du roman, révolutionnaires nous-mêmes avec le jeune don Fadrique. A treize ans, son père, « un Vandale », comme il l'appelle plus tard avec un reste de complaisance filiale pour ce représentant du despotisme paternel, le frappait du même fouet dont il avait coutume de frapper ses chiens de chasse. Les Frères dominicains, qui avaient un couvent dans la petite ville, étaient chargés de son éducation. Comme le jeune don Fadrique était turbulent et brave, il s'accommodait mal de leur règle, et plusieurs fois il se vit menacé par eux d'être envoyé à l'établissement scolaire du frère Toribio.

Le Frère Toribio est mort vers le milieu du XVIIIe siècle; mais telle est la frayeur qu'il avait inspirée aux enfants de son temps, qu'il n'y a pas cinquante ans que son nom leur était encore un épouvantail, comme celui de Croquemitaine. C'étaient surtout les adolescents que l'on mettait sous sa férule. La maison qu'il dirigeait était comme une espèce de maison de correction où les éducateurs de toute l'Espagne déportaient sans jugement les élèves dont ils n'étaient pas parvenus à briser le caractère par les traitements rigoureux qu'ils employaient eux-mêmes. Or don Fadrique, un révolutionnaire de seize ou dix-sept ans, « ne pouvait se mettre dans la tête que c'était la charité pure, le désir de purifier les âmes des jeunes garçons qui lui tombaient dans les mains, qui le portaient à martyriser leurs corps en déchirant à coups de corde leur chair nue. Le Frère Toribio apparaissait à son imagination comme un fou, furieux et pervers, ennemi de lui-même au point de ceindre ses reins de chaînes armées de pointes de fer, ennemi également du genre humain tout entier, qu'il se plaisait à torturer dans l'enfance et dont il aimait à étouffer en germe tous les instincts naturels.

Ce n'était pas les enfants seulement, c'était aussi les pères qui redoutaient pour leur progéniture le despotisme brutal de l'institution Toribio. Il leur était arrivé souvent de se voir arracher leurs fils par les prêtres ou les religieux auxquels ils avaient confié le soin de leur éducation, et ceux-ci s'étaient permis de les envoyer de leur propre autorité au redouté Toribio. L'Espagne avait été accoutumée, par deux siècles d'Inquisition, à subir le joug ecclésiastique; mais don Diégo, le père « vandale » de don Fadrique, n'était pas disposé à souffrir pareil empiétement sur ses droits paternels, pareil manquement au respect dû, selon lui, au sang des Mendoza : il fit dire aux Frères dominicains de ne pas se permettre avec son fils une telle plaisanterie et qu'il se chargeait de le corriger lui-même de la belle façon quand il le mériterait; il ajouta que don Fadrique, quoique jeune encore, saurait au besoin se défendre lui-même et tirer les oreilles à tous les Toribios du monde.

Comme les Frères connaissaient don Diégo (un débris de la vieille Espagne, de l'Espagne d'autrefois, de l'Espagne des *fueros* et d'avant la maison d'Autriche), ils se le tinrent pour dit; n'osant plus se servir

contre don Fadrique des armes temporelles, ils se contentèrent de le menacer tous les jours des peines de l'enfer. Ce moyen d'intimidation produisit des effets pires encore : il rendit don Fadrique tout simplement impie. Comme la religion ne se présentait plus à lui que sous un aspect menaçant, sa nature, qui était la vaillance et la pugnacité mêmes, se souleva aussitôt.

En regard de ce tableau de l'éducation de la jeunesse, telle qu'elle était pratiquée dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par le clergé d'Espagne, M. Valera nous montre une figure de prêtre à la fois libéral et croyant, admirablement dessinée. Don Jacinto, un des dominicains professeurs de don Fadrique, avait pour ses élèves des sentiments de père. Il aimait surtout le futur commandeur pour sa franchise et son courage. Plus tard, quand les deux personnages se retrouveront sur le soir de la vie, ils représenteront : le commandeur, l'ironie de Voltaire; le prêtre, la gravité des hommes de la Révolution. Le premier sera en avance sur son temps; le second sera en avance sur le premier.

L'auteur nous montre ensuite comment don Fadrique passe successivement par tous les degrés de l'incrédulité : incrédulité en matière religieuse, en matière politique, en matière sociale, etc. Une seule loi reste debout dans son cœur : le courage de la bonté. Mais chez lui ce n'est pas une loi morale, c'est une loi de nature : comme on dit vulgairement, « il est ainsi fait ». Nous voyons s'accomplir chez le commandeur non pas une phase de l'évolution de l'humanité, mais plusieurs : il part de l'état de conscience d'un Espagnol du XVIIe siècle, adorant tellement l'autorité qu'il pleure encore d'attendrissement au souvenir des brutalités de son père, qui, dans son enfance, le faisait danser sous le fouet comme un animal savant; il traverse le siècle des encyclopédistes, la Révolution française, et vient aboutir aux idées d'un Littré ou d'un Herbert Spencer. N'avions-nous pas raison de dire que le roman de M. Valera a une grande portée rétrospective? C'est l'histoire en action, et la plus intéressante de toutes les histoires, celle de l'esprit humain. Les effets et les causes s'y enchaînent aussi naturellement que dans la vie réelle. Quand don Fadrique, appelé au Pérou pour le service du roi, au temps de la rébellion de Tupac-Amaru, et ayant contribué à la capture du héros indien, est témoin du supplice, « inventé par des bêtes féroces », qui lui est infligé sur la place du Cusco; quand il le voit martyrisé d'abord dans sa femme et ses enfants, puis lié à quatre chevaux, déchiré, disloqué et, vivant encore, décapité par la main du bourreau; quand, à l'heure même où la révolte des colonies anglaises contre la mère patrie était qualifiée de glorieuse et où Washington recevait des secours de l'Espagne, les derniers Indiens qui n'avaient pas désespéré de l'indépendance de leur patrie expiraient au Cusco sous les tenailles brûlantes des tortionnaires, alors il commença à concevoir des doutes sur la sainteté du droit divin des rois et sur la bienfaisance du principe d'autorité. A partir de ce moment, don Fadrique se trouva être dans l'Espagne de 1783 quelque chose de plus dissonnant que n'est, dans l'Espagne de 1883, le plus radical des radicaux.

Il est inutile de rendre compte des événements par où passe le commandeur : le développement de la donnée intime du roman est tout ce qui intéresse. Don Fadrique, couvert de gloire dans les guerres lointaines, riche de millions de réaux et plus riche encore d'expérience, revient vers la fin du siècle dans sa ville natale d'Andalousie. Là il retrouve inopinément la seule femme qu'il ait aimée, une Liménienne dévote, austère, orgueilleuse, implacable, qui lui a fait expier son amour coupable et sa propre faute (car elle était mariée) par d'incessantes tempêtes de colères et de reproches. Mère d'une fille née de ces relations et qu'elle a vouée dès son enfance au cloître par un vœu expiatoire, elle est venue se réfugier, sans le savoir, dans la ville habitée par la famille Mendoza. Le commandeur se retrouve également en face de don Jacinto, son ancien professeur au collège des dominicains, don Jacinto vieilli, mais toujours vert, ayant grandi en sagesse, en foi, en charité, en courage, don Jacinto, prêtre, si l'on veut, révolutionnaire, mais dominant de toute la tête la Révolution.

Il va sans dire que le dominicain, considéré comme un saint dans sa province, est le directeur spirituel de doña Blanca de Solis, la fière Liménienne, et de sa fille. La famille de Solis vit dans une retraite absolue; et quand doña Blanca apprend que le commandeur est dans la ville, cette retraite devient une absolue claustration. Elle se montre inquiète des relations d'amitié qui existent entre don Jacinto et Mendoza; elle témoigne au premier la crainte que le contact d'un pareil hérétique ne le souille; elle essaye de se faire, comme beaucoup de dévotes hautaines, la directrice de son directeur. De son côté, le commandeur veut pénétrer dans la maison, parler à doña Blanca, sauver sa fille de l'oppression maternelle : c'est encore don Jacinto qui lui ouvre, avec l'autorité d'un prêtre espagnol au XVIIIe siècle, la maison des Solis. Le conflit qui s'ensuit entre le commandeur impie, la femme fanatique et le dominicain philosophe, donne lieu à des scènes puissantes, particulièrement celles dans lesquelles on voit le vieux prêtre, haut comme le chêne des forêts, couvrir toutes les situations de son ombre et imposer par sa foi et sa raison au mécréant Mendoza.

Au fond, le roman sert de cadre à la lutte engagée entre le christianisme et l'impiété, lutte de laquelle le christianisme sort vainqueur, mais en se transformant dans la personne du dominicain libéral. Cette donnée convenait particulièrement à un romancier espagnol, toujours catholique en somme, sinon par lui-même, du moins par le milieu où il est obligé de chercher son succès. Elle convenait surtout à M. Valera, que son

âge a dû faire assister aux efforts si vigoureusement tentés en Espagne par les néo-catholiques pour régénérer l'Église.

En résumé, *El Comendador de Mendoza,* pour n'avoir pas été aussi remarqué que *Pepita Jimenez,* ne nous paraît pas moins remarquable. C'est un roman historique doublé d'un roman philosophique, et admirablement conduit.

II.

L'œuvre de M. Valera est tellement dispersée que la partie qu'on en possède en volumes ne peut donner une idée de l'ensemble. Le roman et la poésie ne sont que les jeux de ses heures de loisir. C'est surtout comme essayiste et comme critique qu'il a exercé, pendant un quart de siècle, une action marquée sur la société espagnole : action dirigée à la fois dans le sens de la résistance et dans celui du progrès. Il n'est pas une Revue qui n'ait recherché sa collaboration ; pas un auteur nouveau qui, pour peu qu'il tînt à l'école d'hier, n'ait brigué l'honneur d'être présenté par lui au public dans un prologue ou dans une préface. M. Valera s'intéresse à tout, écrit sur tout ; il sert de truchement aux savants aussi volontiers qu'aux philosophes, auprès de ce grand public qui a besoin qu'on lui donne la science et la philosophie en lait et en miel. Dans une ère de démocratie, tout vulgarisateur d'idées remplit une fonction sociale utile. A cet égard, M. Valera est un des hommes qui ont rendu le plus de services à son pays, et le reproche que lui adressait La Revilla, celui de n'avoir pas de doctrines soit en philosophie, soit en religion, fût-il fondé en fait, ne le serait pas en raison. Précisément, au contraire, parce qu'il n'aurait inventé lui-même aucune idée, aucun système, il serait plus apte à propager d'une façon générale tout ce qui se produit de systèmes et d'idées dans le monde.

Mais il n'est pas vrai que M. Valera n'ait point de doctrines. Il en a, au contraire, de très absolues en littérature : les justiciables de sa critique en savent quelque chose ; et les doctrines en littérature sont tout ce que l'on est en droit d'exiger d'un littérateur.

Quant à ce qui est l'étoffe même de l'homme de lettres, la vue claire de toutes choses, l'abondance d'idées et le don du bien dire, M. Juan Valera le possède amplement. L'éclat et la lucidité de sa conversation se retrouve dans tous ses écrits. Quoi qu'il dise, on le lit avec plaisir. En vers comme en prose, il est parfaitement agréable, et, s'il n'émeut jamais (car il n'est jamais ému lui-même), il charme toujours. Il est à peu près, dans son style comme dans sa manière, un essayiste et un critique français. Comme le dit La Revilla, il a tant d'esprit qu'il fait tout ce qu'il veut faire : ayant voulu être romancier et poète, il a été poète et romancier ; mais sa vocation véritable était l'*essai,* c'est-à-dire l'article de Revue, et les discours d'académie. C'est par le roman qu'il conservera sa place dans les bibliothèques ; mais ce n'est point par là qu'il aura exercé une action sur son temps ; c'est par l'art et la facilité avec lesquels il aura propagé en Espagne les idées qui sont courantes de l'autre côté des Pyrénées à la fin du XIXe siècle, et mis ainsi la main, comme beaucoup d'autres, mais mieux qu'aucun autre peut-être, à la roue du progrès. Sans avoir produit d'autre œuvre hors ligne que *Pepita Jimenez,* sans grande profondeur ni grande supériorité dans aucun genre, mais avec un talent indéfectible, il aura occupé une place importante parmi les vingt ou vingt-cinq écrivains qui forment de notre temps en Espagne une phalange nouvelle d'hommes de lettres que l'on pourrait appeler la phalange de la littérature hispano-française.

LÉO QUESNEL.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

La collection des *Petits chefs-d'œuvre,* dont la Librairie des bibliophiles est près d'avoir fait un musée complet, vient de s'enrichir d'une curiosité littéraire et historique : *les Matinées du roi de Prusse* (1), attribuées tantôt à Voltaire, tantôt au grand Frédéric. Qui des deux est le père ? Est-ce la confession cynique du roi ; est-ce un pamphlet de son ancien hôte et de son ancien courtisan, mécontent, aigri, irrité après la brusque séparation ? Le problème a été souvent agité ; M. E. Spoll, dans une piquante introduction dont il fait précéder ces *Matinées,* se prononce pour Voltaire. C'est lui qui aurait voulu se venger de l'idole qu'il avait encensée trop longtemps ; c'est lui qui l'aurait déshabillée pour montrer qu'elle avait non seulement des pieds d'argile, mais la poitrine et le cœur pétris de boue. Il aurait écarté les draperies trompeuses de vertu et d'honneur pour mettre à nu ce qu'il y avait sous ces voiles, c'est-à-dire fausseté, hypocrisie, mensonge, duplicité. — M. Spoll n'apporte, à vrai dire, aucun argument décisif et péremptoire ; mais il accumule assez d'indices pour produire la certitude morale.

Il opère ainsi une petite révolution ; car jusqu'ici, en France, l'opinion contraire s'était accréditée. Tandis que les Prussiens refusaient d'admettre que l'auteur de *l'Anti-Machiavel* eût écrit ce détestable catéchisme d'hypocrisie à l'usage des souverains, ce révoltant *Art de régner,* chez nous on l'imputait à Frédéric. C'était,

(1) *Les Matinées du roi de Prusse* ; introduction par M. E.-A. Spoll. — 1 vol. Paris, 1885.

disait-on, une sorte de *Monita secreta* pour l'instruction particulière d'un neveu qui devait seul profiter de cet enseignement à huis clos. Une copie dérobée par quelque main indiscrète aurait ensuite couru le monde. Il semble à M. Spoll qu'il serait bien étrange que Tartuffe dévoilât si naïvement les noirceurs de son âme, même à son neveu, même avec la persuasion que personne n'écoute aux portes. Non, Tartuffe ne se livrerait pas ainsi, même à son fidèle Laurent. J'avoue que ces raisons sont d'un grand poids. Cependant ce qui me déterminerait plus encore, c'est le style. Sans doute Voltaire a déguisé le sien pour rendre possible le succès de sa perfidie; il l'a, en vue de la vraisemblance du pastiche et de l'illusion, alourdi, surchargé, germanisé : malgré tout, à certains tours, à certains procédés d'ironie, il semble bien qu'on reconnaît sa manière. Il a ajusté au dard de chaque flèche une tige de bois plus massif et pesant que n'était celui où il taillait ordinairement les siennes; mais ce dard très acéré est bien de son carquois à lui. Je suis aussi très frappé de certains détails significatifs, parce qu'on y trouve la trace d'un ressentiment personnel : ainsi à propos de la conduite que doit tenir un souverain envers les gens de lettres, même ceux des pays étrangers. On n'est nullement tenu à les aimer, est censé dire Frédéric; mais il faut les flatter parce qu'ils sont comme les trompettes de la renommée. Et il les représente comme des vaniteux très fiers de s'asseoir à une table royale, et il cite comme exemple d'Alembert, très doux et n'ouvrant la bouche que pour dire des choses obligeantes. « Quant à M. Arouet, ajoute-t-il, tel n'était pas son caractère; aussi l'ai-je chassé. » Ne surprenez-vous pas là l'intention de Voltaire de s'octroyer un brevet de fière indépendance? Ce contraste ménagé entre son attitude à lui et l'attitude de d'Alembert n'est-il pas une de ces méchancetés dont il est coutumier?

Donc, faisceau de preuves morales sans document décisif ni argument qui soit absolument triomphant. Il faut se décider sur des probabilités et l'on peut encore se refuser à trancher la question. Seulement, selon qu'on attribue la paternité de l'œuvre au roi de Prusse ou à Voltaire, l'impression est toute différente. Y voyez-vous une confession? Alors un cynisme si monstrueux vous révolte. Y voyez-vous un pamphlet? Alors vous êtes émerveillé de tant d'habileté dans le pastiche et aussi de tant d'art employé à une si perfide vengeance. C'est l'éclatante confirmation du conseil que Voltaire fait donner par Frédéric à son neveu : « Ne vous brouillez pas avec les hommes de lettres et les gens d'esprit qui ont pour arme leur plume. » En effet, ils peuvent faire de leur plume un poignard.

II.

Il y a des noms pour qui l'histoire est cruelle. Ainsi le nom de l'impératrice Marie-Louise. Autant celui de Joséphine, malgré ses légèretés, est demeuré sympathique, autant celui de l'Autrichienne est impopulaire. Après avoir aimé ou feint d'aimer le tout-puissant empereur, elle a abandonné le prisonnier. Elle n'a pas tenté de le rejoindre à l'île d'Elbe, ce qui lui eût été facile; elle ne lui a pas envoyé même un mot affectueux et consolateur à son rocher de Sainte-Hélène. A ce dossier accablant s'ajoutent encore ses deux mariages morganatiques, l'un avec le comte de Neipperg, général autrichien, célèbre par sa haine fanatique contre Napoléon; l'autre avec le comte de Bombelles, Français qui avait renié la France pour se mettre au service de l'Autriche. M. Imbert de Saint-Amand n'entreprend pas de la glorifier ni même de la réhabiliter; mais il essaye du moins de plaider les circonstances atténuantes.

> Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,

disait sagement Boileau; M. de Saint-Amand veut au moins rendre acceptable, sinon sympathique, l'héroïne de la longue épopée en prose dont il publie la première partie, celle qui est consacrée à la période brillante, aux enivrements de la toute-puissance, aux beaux jours enfin (1). Puis viendront les jours sombres, les jours sinistres, la défaite, l'isolement, et les insultes haineuses de l'Europe qui se venge des humiliations subies. Ce sera ce terrible demain annoncé en vers effrayants par le poète, oracle après coup :

> Demain c'est le coursier qui s'abat blanc d'écume;
> Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
> La nuit, comme un flambeau;
> C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine;
> Demain c'est Waterloo; demain c'est Sainte-Hélène;
> Demain c'est le tombeau.

Et voici que je deviens lyrique; mais aussi c'est l'exemple de M. Imbert de Saint-Amand qui est contagieux. Cela se gagne. Son histoire est un récit très exact, très circonstancié, s'étayant sur des documents officiels, relatant les procès-verbaux, enregistrant les dépenses faites pour les revues, les cérémonies, carrosses, illuminations, enthousiasme des masses à prix convenu, et en même temps un poème épique, mélangé d'odes, de dithyrambes et aussi de déclamations oratoires à la Bossuet sur l'inconstance de la fortune et la fragilité des choses humaines. Et maintenant écoutez, rois de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde! Il s'écriera avec le poète :

> Demain c'est le sapin du trône;
> Aujourd'hui c'en est le velours.

Mais ce ne sera qu'après avoir demandé au menuisier la facture du sapin, et au tapissier le prix de revient

(1) *Les beaux jours de l'impératrice Marie-Louise*, par M. Imbert de Saint-Amand. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

du velours. J'exagère un peu, vous vous en doutez bien; toutefois ce mélange d'exactitude méticuleuse et de lyrisme vague est bien la caractéristique de cette œuvre aux multiples aspects. Le *Moniteur* et Ézéchiel y sont invoqués tour à tour. M. de Saint-Amand est successivement Dangeau, Pindare et saint Jean Chrysostome. Il aurait pu attendre la période lugubre pour crier : Vanité des vanités, tout est vanité! Mais que voulez-vous? Cela est plus fort que lui. Dès les beaux jours il entrevoit les jours de tempête, et de ce dénouement fatal sa pensée ne peut se détacher. Tandis que d'un œil il contemple le présent radieux, l'autre est invinciblement fixé sur l'avenir sombre. Cette façon de regarder doit bien fatiguer; mais M. de Saint-Amand ne semble pas du tout lassé. Aussi, quand viendra la période lugubre, je ne doute pas que le premier œil ne reste encore obstinément tourné vers les jours de soleil, et alors l'historien-poète-orateur-Père de l'Église s'écriera : Qui l'eût pu prévoir, que le colosse s'écroulerait, alors que sous son poids effrayant l'Europe entière semblait ployer, près de succomber?... Ou bien encore : Le pensiez-vous, Marie-Louise, que vous le quitteriez furtivement, ce palais, le jour où vous y entriez acclamée et triomphante?... L'histoire, disait Quintilien, est avant tout une œuvre oratoire et voisine aussi de la poésie. Quintilien écouterait avec ravissement M. Imbert de Saint-Amand. Si vous ne partagez pas le goût de Quintilien, vous vous consolerez en trouvant dans ce volume une grande exactitude de détails et l'emploi consciencieux de certains documents jusqu'à présent inconnus ou non utilisés.

III.

Nos lecteurs n'ont pas perdu le souvenir d'une gracieuse et touchante Nouvelle qui a paru dans nos colonnes, l'*Attelage de la Marquise* (1). M. Léon de Tinseau l'a fait paraître en librairie en y joignant un autre récit qui me plaît presque autant, *le Secret de l'abbé Césaire*. Cela est aimable et sentimental; tantôt égayé par un sourire qui ne va pas jusqu'à la gaieté épanouie; tantôt légèrement humecté de quelques douces larmes qui ne vont pas jusqu'aux sanglots. Ce genre tempéré a un charme discret, une grâce délicate que je préfère de beaucoup à la violence et à la brutalité de l'école actuelle. M. de Tinseau procède de MM. Octave Feuillet et Halévy, les jours où M. Halévy fausse compagnie au ménage Cardinal pour passer sa soirée chez l'abbé Constantin. Excellent abbé Constantin! Non moins excellent abbé Césaire! Mais quel est son secret? C'est une aventure compliquée, peut-être même un peu trop pour un récit qui n'est pas de très longue haleine. Il faut remonter à dix-huit années avant le début du récit. Un innocent a été condamné sur le réquisitoire d'un procureur trompé, comme le juge d'instruction, comme le président et ses assesseurs, enfin comme MM. les jurés, par un concours fatal de circonstances qui lui constituaient des charges accablantes. L'erreur reconnue trop tard, le procureur s'est puni en rentrant dans la vie privée. L'abbé Césaire veille sur la fille de l'innocent, mort avant d'être réhabilité. Grâce à lui, la jeune fille entre comme institutrice chez l'ancien magistrat, dont le fils l'épouse après un certain nombre de péripéties touchantes. Un peu romanesque, ce tissu d'aventures; un peu de convention, tous ces personnages, tous vertueux, tous prêts au sacrifice et à l'immolation; mais ce monde meilleur nous console du monde réel. Les sceptiques ne croiront pas que cela est arrivé, et néanmoins je les défie de ne pas s'essuyer les yeux de temps à autre.

(1) *L'Attelage de la Marquise*, par M. Léon de Tinseau. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy. — Voy. la *Revue* du 31 mai 1884.

IV.

M. Paul Margueritte est, lui, de la nouvelle école, celle qui réunit les documents humains et découpe çà et là, sans souci de faire une œuvre une, équilibrée, formant un tout, quelques lambeaux de la vie réelle. Son roman, *Tous quatre* (1), n'en dénote pas moins une singulière puissance d'observation. Il y a là des photographies d'une rare fidélité; le malheur est que ces photographies, cousues bout à bout, ne forment pas un tableau. Ils étaient quatre qui allaient se battre après avoir vécu unis, quand une séparation forcée met fin aux préliminaires du combat, et l'on se sépare deux à deux, chaque couple d'adversaires tirant de son côté, avec un dernier semblant d'amitié. Ils avaient vécu tous les quatre ensemble, deux maris et deux femmes, en vrais couples siamois; mais ces deux maris ont cherché fortune dans le monde des lettres. L'un a atteint au succès, naturellement celui qui avait de grosses qualités vulgaires; l'autre l'a vu s'écarter de plus en plus, celui dont le mérite plus distingué n'était pas fait pour attirer la foule. De là des comparaisons, d'un côté douloureuses, de l'autre blessantes. De là les divisions, des aigreurs qui rendent l'ancienne fraternité impossible, bien qu'il y ait moins de jalousie chez celui qui a échoué que de pitié insultante chez celui qui a réussi. Le fruit sec pardonnerait encore volontiers au fruit mûr; mais c'est le fruit mûr à qui le contact journalier du fruit sec semble une atteinte à sa gloire. Quoi! toujours sur la même assiette, lui qui s'est gonflé et doré jour par jour aux rayons du soleil, et cet autre qui est allé chaque jour se flétrissant et se racornissant! Supposez Oreste devenant chef de divi-

(1) *Tous quatre*, par M. Paul Margueritte. — 1 vol. Paris, 1885. E. Giraud et Cie.

sion à son ministère, et Pylade demeurant surnuméraire : Pylade continuera volontiers à serrer la main d'Oreste; mais Oreste se trouvera humilié de cette familiarité compromettante et fera tous ses efforts pour que Pylade soit envoyé au loin, au fin fond de le province, avec un petit traitement.

Telle est l'idée philosophique de ce récit, idée qui se dessine avec un assez puissant relief. La scène finale, où elle ressort avec le plus de vigueur, me semble même tout à fait de premier ordre. C'est le dernier jour de la vie à quatre, celui où l'infortuné couple Pylade va partir pour la province. Le ménage Oreste, par un dernier effort et un reste de pudeur, dissimule sa joie : il feint même de vouloir ne quitter qu'à la dernière minute les vieux amis dont le départ leur est un profond soulagement. On les accompagnera donc jusqu'à la gare et on les honorera d'une dernière accolade. Hélas! par la faute de Mme Pylade on manque le train. Il faut donc attendre le suivant. Ces deux heures de tête à tête à quatre dans cette gare, la joie des uns qui restent ainsi deux heures de plus à Paris, l'ennui, l'impatience des autres qui s'étaient résignés à jouer la comédie de l'amitié jusqu'à huit heures quarante-cinq et subissent ce rôle jusqu'à dix heures cinquante, les minutes comptées par eux, la montre à chaque instant tirée, tout cela est très vrai, très humain et rendu avec une grande puissance de coloris. Les plus petits détails, minutieusement observés, concourent encore à l'impression morale et ajoutent de nouveaux traits aux caractères. Ah! si toutes les scènes étaient comme celles-là! Mais que d'autres inutiles, parasites, que l'on retrancherait sans que personne pût soupçonner qu'on a supprimé une seule phrase, une seule ligne, un seul mot! Il y a là toute une série de chapitres sur l'enfance de Pylade entre les murs noirs du lycée dont les ciseaux auraient fait bonne justice si M. Margueritte m'eût confié les ciseaux. Mais il n'y a pas songé. Il est même à croire que toute cette kyrielle de photographies l'a énormément enchanté. Sans doute elles sont exactes, et, comme tranches de la vie réelle, ce sont des tranches de première qualité; mais que viennent-elles faire ici? Pourquoi d'ailleurs raconter si longuement, sous le titre pompeux de *genèse*, l'enfance de Pylade, puisque vous ne croyez pas nécessaire de faire l'histoire complète d'Oreste? Et puis, si fidèles que soient vos photographies de la vie de collège, n'est-ce pas là de l'observation facile et banale? Flaubert, dites-vous, a peint son Bovary sur les bancs de sa pension. Oui, avec sa casquette; mais cette casquette même, mais tous les déboires que subit le pauvre Bovary présagent et préparent ses infortunes futures. Dans l'enfant nous voyons d'avance l'homme. Ici, nullement. Alors que me font tous ces menus détails? En quoi m'importe-t-il que Pitanchard ait joué un bon tour au vieux surveillant Lécorné? Le gros rougeaud de Boulingrin troublait l'étude par des bruits incongrus : si ces incongruités ont eu quelque influence sur la carrière littéraire de Pylade, parlons-en, à la bonne heure; sinon, non! — Mais je m'escrime vainement. La nouvelle école riposte d'un air de dédain en haussant les épaules : Ce monsieur ne comprend rien! Vous ne voyez donc pas? Coin de la vie réelle! Tranche de la vie réelle! — A la bonne heure! C'est moi qui ai tort. Tranche de la vie réelle, voilà qui répond à tout! C'est la réplique triomphante; c'est le *Tarte à la crème!* d'à présent. Et tout cela ne m'empêche pas de rendre justice à certaines qualités rares de M. Paul Margueritte. Oui : talent réel! talent réel!!

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Les élections du 4 octobre ont donné des résultats imprévus. Le dépouillement a donné actuellement 314 élections définitives, dont 172 réactionnaires et 139 républicaines, et 235 ballottages. MM. Pierre Legrand, ministre du commerce, et Hervé-Mangon, ministre de l'agriculture, n'ont pas été réélus dans les départements du Nord et de la Manche et ont envoyé leur démission au président du conseil. M. Goblet, ministre de l'instruction publique, est en ballottage dans la Somme. — Dans le département de la Seine, les résultats ne sont pas encore complètement connus. Toutefois l'élection de MM. Lockroy, Floquet et Anatole de la Forge, est acquise; celle de M. Brisson est encore douteuse à l'heure où nous mettons sous presse. — Les colonies éliront leurs députés le 11.

Angleterre. — Le 7, dans un meeting tenu à Newport, le marquis de Salisbury a prononcé un important discours où il s'explique notamment au sujet de la question bulgare et de la question irlandaise.

Conflit hispano-allemand. — Les journaux espagnols déclarent que le pape est non pas arbitre, mais médiateur.

Question de Roumélie. — Les ambassadeurs réunis à Constantinople ont rédigé leur mémorandum. C'est, assure-t-on, une déclaration énergique de ne pas laisser violer le traité de Berlin. Le mouvement bulgare y est sévèrement blâmé, et on y reconnaît le droit de la Turquie d'employer tous les moyens pour rétablir le *statu quo*.

Tonkin. — Le général de Courcy a prononcé une ordonnance de non-lieu en faveur du colonel Herbinger. Le général de brigade Jamais a pris le commandement de la division du général Brière de l'Isle, qui rentre en France, et la direction des opérations dans le haut Song-Koï, c'est-à-dire au delà de Hong-Hoa. Son objectif est Than-Quan, le premier poste de douane des Pavillons-Noirs avant la guerre, et on s'attend de la part de ceux-ci à une résistance assez énergique.

Nécrologie. — Mort de M. Levylier, trésorier-payeur général du Nord; de M. Ledin, trésorier-payeur général du Puy-de-Dôme; de M. Charles Robin, de l'Institut, créateur de la science histologique en France; de M. Émile Perrin, administrateur du Théâtre-Français.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5861]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 16. (22e ANNÉE). — 17 OCTOBRE 1885.

16 octobre 1885.

Nous nous rappelons encore Bersot nous disant, le 14 octobre 1877 : « Je n'aurais jamais cru que je voterais un jour pour Louis Blanc. » Louis Blanc était celui des 363 qui représentait le Ve arrondissement de Paris, où Bersot habitait comme directeur de l'École normale. « Mais, ajoutait-il, dans tel autre arrondissement, les radicaux votent pour un républicain modéré; c'est un prêté pour un rendu. » Il se passe quelque chose d'analogue en ce moment : dans le Rhône, dans la Gironde et ailleurs, les radicaux doivent se rallier à la liste des républicains modérés, tandis que dans la Seine on demande à ceux-ci de voter pour les radicaux qui ont pris la tête au premier tour. C'est un pacte bilatéral. Il convient donc que chacun accepte le plus de noms possible et raye le moins de noms possible sur la liste unique des « comités et journaux républicains réunis », cet effort devant trouver sa compensation et son équivalence dans d'autres départements, par voie de réciprocité.

C'est l'ensemble de la situation qu'il s'agit ici d'envisager. Nous disions, samedi dernier, que la nouvelle majorité sentirait la nécessité de ramener les transfuges qui, ayant voté pour les candidats républicains il y a quatre ans, votent maintenant pour les réactionnaires — et déjà il y a quelques symptômes par où cette préoccupation se manifeste. Déjà, depuis le 4 octobre, toutes les fractions du parti républicain, opportunistes comme radicaux, paraissent d'accord pour souhaiter la réélection de M. Grévy. C'est un nom *rassurant;* la fonction elle-même est *rassurante*. Parmi ceux qui en demandaient hier la suppression, beaucoup se résolvent aujourd'hui à la consolider en la faisant durer dans les mêmes mains. Il semble aussi qu'il ne soit plus question d'affaiblir le Sénat. Mettons les points sur les *i*. Un fait grave, inattendu, vient de se révéler : c'est que les déplacements de voix sont tels qu'il ne serait pas impossible de voir, dans quatre ans, si l'on gouverne avec imprudence, sortir des urnes une assemblée telle que l'Assemblée législative de 1849 ou l'Assemblée nationale de 1871. La nouvelle majorité y songera d'autant plus sûrement que sa réélection sera en jeu : cette crainte l'obligera, bon gré, mal gré, à plus de sagesse qu'on ne paraît en attendre d'elle aujourd'hui.

LE BICENTENAIRE

DE

LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Il y a juste deux siècles, le 18 octobre 1685, le roi Louis XIV signait, à Fontainebleau, la révocation de l'édit de Nantes.

L'édit de Nantes, donné de façon un peu tardive par Henri IV, en 1598, avait été une œuvre de raison et de justice. Au milieu de bien des restrictions, sans doute, il accordait aux réformés la liberté de conscience, la liberté de culte et l'admission à tous les emplois, et il procura au pays un temps de paix et de prospérité relatives. Malheureusement cet édit fut violé, aussitôt promulgué. Dès la mort de Henri IV, les infractions à cette charte bienfaisante vont croissant A partir de 1664, les ordonnances se succèdent, vexatoires, terribles ; la persécution est déclarée. Le grand coup est frappé en 1685 par l'édit de révocation. Ce fut la grande iniquité et la grande faute du règne de Louis XIV. Le roi envoya à la mort ou en exil « les meilleurs Français de France », pour parler avec Michelet. Par cette plaie toujours béante de l'émigration s'écoula le sang le plus pur d'un peuple honnête et laborieux. L'étranger s'enrichit naturellement de ce que perdait la France. On dit que les nations qui profitèrent de nos malheurs s'apprêtent à célébrer avec éclat cet anniversaire deux fois séculaire. C'est leur droit. Notre devoir à nous, Français, c'est de nous arrêter avec tristesse devant cette criminelle erreur du pouvoir absolu, de rechercher, à la lumière de l'histoire, les causes et les effets de cet acte funeste et de dégager pour le bien du pays, de cette douloureuse expérience qui nous coûta si cher, les principes de liberté et de

justice qui seuls assurent la paix et la prospérité des peuples.

Les faits sont connus. Ils sont exposés en de dramatiques récits dans toutes nos histoires contemporaines, et en particulier dans Michelet, avec une magnifique et touchante éloquence. Il est donc inutile d'insister sur les faits et de les produire à nouveau dans leur enchaînement et leur succession. Mais ces faits eux-mêmes soulèvent les questions les plus intéressantes, dont on voudrait ici examiner quelques-unes.

Tous les éléments des problèmes sont en nos mains. Recueil des édits, ordonnances, mémoires, souvenirs, lettres de l'époque, rapports des intendants, des ambassadeurs des cours étrangères, archives de tous les pays largement ouvertes, tout est à notre portée, j'entends à la portée de tous les esprits cultivés. Les plus précieux documents sur le sujet sont d'ailleurs imprimés (1) et chaque année voit s'accroître le nombre de ces utiles publications. C'est vraiment le moment et le jour d'aborder ces questions tristement émouvantes.

I.

Une préoccupation inquiète le lecteur à l'entrée de cette histoire. Les faits racontés sont si énormes, si odieux, les actes de persécution sont si atroces, exécutés à froid, systématiquement, en pleine paix, dans un siècle cultivé, qu'on se demande tout d'abord et naturellement s'il n'y a pas dans ces récits quelque exagération et si tout y est rigoureusement exact. Ces supplices raffinés, inouïs, tombant sur des citoyens paisibles, ces attentats révoltants contre des femmes sans défense, cette confiscation éhontée des biens, ces enlèvements d'enfants, ce mépris sauvage des principes les plus sacrés, ces frontières fermées par le roi, et les malheureux — des enfants, des malades, des vieillards, des femmes — fuyant par des défilés impraticables ou s'aventurant sur une simple barque à travers les fureurs de l'Océan, tout cela est si cruel, si insensé, d'une barbarie si invraisemblable, qu'on n'y peut pas, qu'on n'y veut pas croire.

Il faut se rendre à l'évidence. Les faits ne sont pas exagérés : voici ce qui nous en garantit l'exactitude. Sans parler des récits touchants, naïfs, inimitables, pleins de candeur, des victimes de la persécution — nous en possédons aujourd'hui un grand nombre imprimés, — il faut se souvenir que les premiers historiens de la révocation sont des témoins oculaires et bien informés. J'en veux citer deux seulement : Élie Benoît, « le grand historien », au dire de nos contemporains les plus autorisés, et le ministre Claude. Élie Benoît, dans son *Histoire de l'édit de Nantes* (cinq grands volumes in-4°, Delft, 1693), huit ans après la révocation, raconte les souffrances de ses frères. Il connaît en détail tous les faits ; il nomme par leurs noms les victimes ; il cite les lieux, les dates. Ce n'est pas une déclamation, c'est presque une nomenclature, avec pièces, lettres, actes justificatifs, dossier complet à l'appui.

Claude impose le respect à tous, à ses adversaires mêmes, par son élévation, son éloquence et sa science. Bossuet (1), qui lutta souvent contre lui, professe « une particulière estime » pour le ministre à la parole redoutée. C'est un témoin grave, dont nul ne méconnaît la sincérité, la modération et le savoir. Voyez cette description des Dragonnades (et je supprime les passages les plus pénibles, par trop affreux) :

« Parmi mille hurlements et mille blasphèmes, les dragons pendaient les gens, hommes et femmes, par les cheveux, aux planchers des chambres ou aux crochets des cheminées, et ils les faisaient fumer avec des bottes de foin mouillé, jusqu'à ce qu'ils n'en pouvaient plus. Ils leur arrachaient les poils de la barbe et les cheveux de la tête. Ils les dépouillaient nus et, après leur avoir fait mille indignités et mille infamies, ils les lardaient d'épingles depuis le haut jusqu'en bas. Ils les empêchaient de dormir durant l'espace de sept ou huit jours, se relevant les uns les autres pour les garder à vue et pour les tenir éveillés, jusqu'à ce que ces malheureux eussent perdu le sens. S'ils en trouvaient de malades, ils avaient la cruauté d'assembler une douzaine de tambours et de faire battre la caisse à l'entour de leur lit durant des semaines entières qu'ils n'eussent donné parole de changer... On n'a épargné ni sexe, ni âge, ni qualité : partout où on a trouvé quelque résistance au changement de religion, on a mis en œuvre les mêmes violences. »

Ce ne sont pas les détails les plus odieux, et tous les faits sont exposés avec dignité et avec assurance dans le livre célèbre du pasteur dont tout le public éclairé admirait les vertus et le savoir : *les Plaintes des protestants, cruellement opprimés au royaume de France* (1686, au moment de la grande persécution).

Mais voici des témoins que nul ne récusera : ce sont les documents. Le clergé, dans un recueil célèbre dont je parlerai dans un moment, à chacune de ses assemblées, demande d'une manière formelle tel édit et

(1) Nous signalons en particulier l'importante et déjà volumineuse collection du *Bulletin historique de la Société d'histoire du protestantisme français*, 22 volumes déjà parus.

(1) « Personne ne sait que je me sois donné l'honneur de vous écrire, ni de vous envoyer mon livre. Vous en direz ce qu'il vous plaira. Et je vous prie d'en user de même avec moi si vous me faites la grâce de m'écrire quelque chose. Ce n'est pas que j'entende aucune finesse en tout ceci ; mais c'est pour éviter tous les sots discours que produit le commerce, petit ou grand, que peuvent avoir des gens comme nous. Croyez que l'assurance que je vous donne d'une estime particulière n'est pas un compliment ordinaire, mais que je suis... » etc. — Lettre de Bossuet à Claude. Autographe de Leyde produit par M. Puaux (*les Précurseurs de la tolérance*).

l'obtient. Nous avons sous les yeux le *Recueil des édits et déclarations, arrêts et règlements du conseil, rendus au sujet des gens de la religion prétendue réformée, de novembre* 1662 *au* 15 *mai* 1751. C'est une lecture navrante; toutes les horreurs y sont légalement ordonnées, et comme elles furent exécutées avec un empressement farouche par des intendants tels que Marillac et Baville (1)! Il faut prêter attention aux lettres de Louvois (2). Modérées d'abord, elles s'accentuent dans le sens de la violence, et, dans certains mots, que de terribles sous-entendus! Donc, ce n'est pas seulement dans les récits et les lettres des victimes qu'il faut lire cette lamentable histoire. Il faut la lire aussi, elle se lit mieux peut-être, dans les édits, les ordonnances, les remontrances du clergé, les rapports des intendants, les registres des galères. C'est là qu'on sent et qu'on découvre tout un monde de douleurs. On ne peut parcourir ces documents sans entendre au travers les sanglots des victimes. Non, il n'y a pas d'exagération. Ainsi, au milieu de la culture la plus brillante et de la civilisation la plus raffinée, des horreurs révoltantes, la bête humaine lâchée dans toute sa laideur, une persécution telle que nous avons peine aujourd'hui à nous la représenter. Ceci donne à penser. Quel écart entre le niveau des esprits et le niveau des consciences! Le jésuitisme était bien fort, malgré certaines apparences contraires.

II.

Quelles furent les causes de la révocation? On pourra présenter des raisons multiples; mais tout d'abord et sans nul fatalisme historique — car l'idée n'est et ne vaut que par la personnalité libre qui la conçoit et la réalise, — il faut mettre en première ligne la cause profonde : une idée, l'idée, profondément enracinée dans les esprits de ce temps, de l'autorité absolue en matière de foi, si bien qu'on est coupable par le seul fait de penser de manière indépendante et de s'écarter de la doctrine reçue; une passion, la passion de l'uniformité en matière religieuse, de l'alignement correct des consciences. Criminel est celui qui, dogmatiquement, n'est pas dans le rang : il faut l'y faire rentrer de force. Une religion qui n'est pas « celle du roi », qui « déplaît au roi », est un danger public qu'il faut écarter à tout prix. La guerre à l'hérésie, tel est le grand devoir. L'extermination de l'hérésie, tel est le but, le rêve.

Le roi et le clergé tentent en ce sens un immense effort et qui n'aboutit pas : bien au contraire. En fait, la révocation échoue. A partir de ce moment, le pouvoir absolu n'a plus de prestige, il a mis là son dernier enjeu et il perd la partie; le coup, manqué à la Saint-Barthélemy, ne réussit pas davantage en 1685.

L'extermination de l'hérésie, c'était le serment des rois, et à tout propos ils le répètent (voy. en particulier le triste édit de Charles IX, janvier 1561). Louis XIV avait promis à sa mère mourante de rester fidèle à ce serment. Au fond, son tempérament autoritaire et bigot le porta toujours de ce côté. Nous n'ignorons pas ses premières promesses de ne pas toucher à l'édit de Nantes, ses hésitations, ses reculs parfois honorables, ses démêlés avec le pape et son ennui de lui être agréable. Pour bien comprendre la conduite du roi, il faut lire avec attention Rulhière : *Éclaircissements sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes* (1788). Ce livre, en même temps qu'il veut être une œuvre de justice pour les réformés, est le plus sincère et le plus habile plaidoyer pour Louis XIV. Il faut se bien pénétrer aussi des *Mémoires* du roi, de ses *Instructions pour l'éducation du Dauphin*, et des lettres de Mme de Maintenon en ayant soin de ne pas se tromper sur la chronologie. L'impression qui se dégage est que le roi n'eut pas à se faire violence pour entrer dans les voies de rigueur. Le but à atteindre lui plaisait. On peut marquer avec précision les diverses étapes de cette marche en avant dans le sens de la persécution. Deux choses le poussaient vivement : sa dévotion et son orgueil. A chaque accès de dévotion correspond un édit plus sévère : c'est mathématique; il n'y a qu'à voir les dates, même dans Rulhière. Le roi expiait ses folies et ses adultères et affermissait sa conscience en frappant plus fort sur l'hérésie. D'un autre côté, son immense orgueil était blessé. Autour de lui tous pliaient, tous se courbaient, et en voici qui se tiennent debout, qui résistent! Quelle est cette chose nouvelle, inquiétante : la fermeté des opprimés, l'apparition de la conscience? Il fallait en finir au plus tôt.

Le clergé, soutenu d'ailleurs par l'esprit général du temps, était dans ses traditions et dans la logique de sa doctrine en sollicitant du roi l'extermination violente de l'hérésie, les jésuites en tête. Le clergé fut l'instigateur de la persécution. On ne comprend pas que certains écrivains essayent aujourd'hui de le décharger de ce rôle. Mais c'est le clergé lui-même qui le revendique et qui s'en fait gloire. Il n'y a qu'à lire les *Remontrances* que le clergé adressait régulièrement au roi, après chaque assemblée générale. C'est toujours la même requête : « Faites cesser l'opprobre de l'épouse de Jésus-Christ; apaisez la violence de sa douleur » (1); ce qui veut dire : « Débarrassez-nous vite des héré-

(1) Nous recommandons au lecteur une édition nouvelle des *Plaintes des Protestants*, par M. Frank Puaux, et une réimpression des *Édits, Déclarations et Arrêts*, par M. Léon Pilatte.

(2) *Louvois et la révocation de l'édit de Nantes*, par Adolphe Michel.

(1) *Recueil des actes, titres et mémoires concernant les affaires du clergé de France, mis en nouvel ordre, suivant la délibération de l'assemblée générale du clergé du* 29 *août* 1705. — Paris, 1716.

tiques; vous agissez trop mollement. » Et, pour que le roi n'en ignore, chaque remontrance dit expressément quels édits et quelles rigueurs nouvelles sont nécessaires. Le roi cède avec complaisance, pour deux raisons. Le clergé pousse des plaintes si vives! Il est persécuté. Le clergé est toujours persécuté quand il ne jouit pas d'exorbitants privilèges; le droit commun pour lui, c'est la persécution. Et puis le clergé a à son service un dernier argument : l'argent, l'argent si nécessaire au roi. C'est régulièrement, par millions, que le clergé a payé à Louis XIV chaque entorse à l'édit de Nantes. Ainsi le clergé et le roi travaillent ensemble à l'extermination de l'hérésie : ils obéissent à la logique intime du pouvoir absolu; ils sont dans leur rôle (1).

On pourra relever parmi les causes secondaires l'entourage du roi; mais, dans ce temps d'universel aplatissement, on ne peut guère considérer les courtisans comme ayant une action sérieuse.

Quant aux grands ministres, il est pénible de les voir aussi s'ingénier à flatter les intentions du monarque. Personne ne pense plus de bien que nous de Colbert, de son génie, de son dévouement passionné aux intérêts du pays, et même de son esprit de justice pour quelques réformes; mais, quant à sa tolérance, il faut faire des réserves. Ses lettres de 1680 à 1683 ruinent malheureusement l'opinion accréditée de sa largeur religieuse (2). Et Louvois? Était-il assez malheureux quand, dans son ministère de la guerre, il croyait ne pouvoir rien faire pour plaire au roi en vue de la conversion des hérétiques! Et quel trait de lumière, quelle joie que sa trouvaille des dragonnades! L'influence du Père Lachaise fut sérieuse aussi; mais aucune influence n'est comparable à celle de Mme de Maintenon (3).

Singulière et puissante figure qui attire et repousse à la fois! On n'est sûr de rien avec cette personnalité équivoque. Il me semble qu'il restait en elle quelque chose des d'Aubigné, peut-être trop au gré de son ambition et au commencement. Pour affermir son pouvoir, elle veut faire oublier ses origines; elle le dit souvent; il faut alors pousser plus fort à la persécution de ses anciens coreligionnaires. Malgré ses lettres trop connues à son frère, malgré certains mots : « Je ne songe qu'à augmenter mon bien », la cupidité ne me paraît pas avoir eu sur elle un empire dominant. Mais la cupidité peut bien être regardée, de façon générale, comme une des causes secondes de la persécution. On se précipita avec fureur sur les biens des victimes, on poussa à la confiscation pour s'enrichir.

(1) Weiss, *Encyclopédie des sciences religieuses*, V, 174. — Alf. Maury, *les Assemblées du clergé de France*. — Chastel, *Histoire du christianisme*, IV, 198.

(2) Extrait de la *Correspondance de M. de Breteuil*, 4 vol. in-fol. manuscr. Bibliothèque d'Amiens, n° 508. *Bulletin hist.*, année 1865. p. 371.

(3) *Vie de madame de Maintenon*, par M. de Noailles.

Retenons ferme ceci, c'est que la révocation est une affaire religieuse : voilà la vraie raison, le vrai caractère, quelle que soit d'ailleurs l'importance des influences secondaires. C'est une erreur complète de certains écrivains qui disent : « La révocation est une affaire politique; le roi voulait abattre une faction. » Non, il n'y a rien eu de politique dans cette persécution. Le roi, à l'instigation du clergé, voulait détruire une hérésie. En effet, le protestantisme n'était plus un parti politique; il avait désarmé; il n'avait ni chefs, ni places de sûreté, ni cohésion; c'était un peuple de travailleurs honnêtes. Ce qui fait la lumière sur ce point essentiel, c'est le témoignage de Louis XIV lui-même. D'un côté, dans ses *Instructions au Dauphin*, il énumère les graves embarras politiques de son royaume à l'intérieur, et ils étaient nombreux; mais jamais les protestants ne lui causèrent de l'ennui (voy. Rulhière). D'un autre côté, dans tous les édits, ordonnances, rapports, il n'est question que d'*errants* à ramener, nullement de factieux à réduire : c'est partout un concert d'éloges sur la fidélité du petit troupeau. Ceci est un point hors de contestation pour quiconque a lu les préambules des édits, les mémoires, les *Éclaircissements* de Rulhière. Gardons-nous de défigurer l'événement; laissons-lui sa vraie physionomie et sa vraie raison. La révocation est une affaire religieuse et point politique.

III.

Les moyens employés pour atteindre le but désiré furent odieux. La responsabilité est lourde. Il faut essayer de rendre justice à chacun.

Dans le clergé, deux tendances se dessinent dès le début, l'une plus morale, l'autre plus violente. Ce double esprit se manifeste dans deux Mémoires demeurés célèbres : l'un, ouvrage de d'Aguesseau, tout à fait dans les principes de Port-Royal; l'autre, ouvrage des jésuites. Le premier voulait arriver au but par des conversions sérieuses, tout en ne réprouvant pas à la fin la violence; l'autre voulait non pas convertir les errants, mais étouffer à la hâte l'hérésie. Dans tout le cours de cette histoire, ce double esprit se manifeste : les jésuites plus durs, plus impatients, acceptant résolument tous les moyens; la conversion morale viendra plus tard, quand elle pourra ; les autres membres du clergé, Oratoire, gallicans, Port-Royal, assez honteux de donner la main à bien des atrocités. Dans les provinces, je dois bien le dire, la distinction que j'établis ici ne m'apparaît pas aussi nettement. Saint-Simon (1) dit que les prêtres excitaient les persécuteurs, que les évêques animaient les bourreaux, que les catholiques orthodoxes firent contre les hérétiques ce que les

(1) *Mémoires*, XIII, 116.

tyrans païens avaient fait contre les confesseurs et les martyrs. En somme, c'est la méthode des jésuites qui, de façon générale, prévalut. La caisse de Pélisson, contre laquelle il n'y eut pas de protestation, fut un moyen honteux et bien moins efficace que les violences chaque jour renouvelées. On est stupéfait d'entendre Bossuet dire à ses fidèles qu'aucune violence n'a été commise; mais lui, le grand évêque, fut aussi parmi les violents, et dans son propre diocèse (1).

Dans l'emploi des moyens, quelle est la responsabilité de Louis XIV? Rulhière plaide éloquemment pour le roi. « Le roi ne savait pas; le roi était trompé. » Ceci me paraît difficile. Le roi avait une grande puissance de travail et tenait à être au courant de toutes les affaires. Boileau chante sa toute présence : il fait tout, seul, sans ministre,

Soutient tout par lui-même et voit tout de ses yeux.

Il est à remarquer que près de Versailles les atrocités furent moindres. Il est vrai aussi que, lorsque les excès étaient trop révoltants, le roi conseillait plus de modération par la bouche de Louvois, par exemple à Marillac et à l'intendant de Limoges, dans les deux lettres fameuses citées par Rulhière à la décharge de Louis XIV. Mais, en vérité, ce sont là des mots. Comment conseiller la modération à des dragons lancés sur des populations affolées, avec ordre de les tourmenter jusqu'à abjuration? Et puis le roi ne punit jamais aucun de ses trop zélés serviteurs; il n'y eut que des paroles, « de peur qu'on ne pût dire aux religionnaires que Sa Majesté désapprouve quoi que ce soit qui a été fait pour les convertir ». Enfin, le roi était parfaitement averti et depuis longtemps. Dès 1668 déjà, il avait reçu les plaintes des Églises réformées par la bouche de Dubosc, « l'homme de mon royaume qui parle le mieux », dit le roi. Plus tard, il refusa d'écouter les pasteurs des opprimés; il ne voulait pas être instruit; il avait peur de l'être; il en savait assez, trop (2). Jamais Louvois n'eût écrit ces mots terribles : « porter la désolation, les dernières rigueurs, la dernière extrémité », sans que le roi en eût connaissance. Si en quelque mesure le roi fut ignorant, c'est qu'il tint à l'être. La responsabilité des moyens et celle du but ne sauraient être séparées : Louis XIV doit porter l'une et l'autre.

IV.

A entendre le cri de douleur et de surprise du peuple réformé à la nouvelle de l'édit de révocation, il semble que le coup était inattendu et n'avait pas été prémédité. A voir, au contraire, la marche de la politique de persécution, on a peine à comprendre l'étonnement des protestants. Cette apparente contradiction s'explique fort bien.

L'édit du 18 octobre était dès longtemps préparé par les édits antérieurs, qui se succédaient avec rapidité. Ne citons que les plus frappants. Édits détruisant la famille : défense des baptêmes et noces (1670), de mariages avec ceux de la R. P. R.; les enfants déclarés illégitimes, arrachés à la famille à sept ans, 1681, et plus tard à cinq ans, 1686. Sépulture déshonorante, 1662 et 1669. — Édits détruisant le travail et les moyens de vivre : inadmissibilité à tous les emplois; défense d'être avocat, 1664, greffier, 1670, notaire, 1682, expert, 1684, employé des finances, 1680, 1684, apothicaire, sage-femme, médecin, chirurgien, 1680, 1685, imprimeur, libraire, 1685. Restriction dans les industries de mercerie, bonneterie, orfèvrerie. La corporation des lingères de Paris, qui ne brillait pas par l'austérité, ne put souffrir dans son sein des hérétiques et elle en obtint l'expulsion. — Édits abolissant progressivement la liberté de culte : destruction des temples sous les plus vains prétextes; la fameuse loi sur les relaps, 1682 : si un ancien protestant, censé converti, était vu dans un temple, le temple était démoli. Défense aux pasteurs, après la démolition des temples, de réunir chez eux les fidèles, 1663. Les visites des pasteurs interdites, sauf chez les malades, 1681. Ordre aux pasteurs de se retirer loin des Églises où un temple a été démoli, 1683. Il ne faut pas perdre de vue que les démolitions de temples, les conversions par argent (la caisse de Pélisson) et par violences (les dragonnades) étaient choses officielles. C'est dans le détail, dans les innombrables arrêts du conseil d'État qu'il faut lire les commentaires tristement éloquents de ces lois de proscription. Si au moins on avait pu recourir à la justice! Mais les garanties de justice établies par Henri IV étaient déjà enlevées. Si encore on avait pu émigrer librement! Mais la loi contre l'émigration était déjà rendue. Évidemment l'édit de Nantes était déchiré. L'édit révocatoire de 1685 ne fut pas précisément la codification, mais le dernier terme, le couronnement de tous les édits antérieurs. Il fut la réglementation des violences qui existaient de fait. Certes, pour nous qui voyons à distance, il n'éclata pas comme un coup de foudre dans un ciel serein.

Et cependant, pour ces malheureux, il fut un coup de foudre. Ils n'y croyaient pas, ils n'y voulaient pas croire; ils n'admettaient pas que l'édit irrévocable fût révoqué. L'excès même de leurs maux leur donnait une certaine confiance. « On ne pourra pas aller plus loin, pensaient-ils; notre situation est fixée par ces tristes édits : c'est accablant, mais c'est définitif. » Il y eut une chose grave, très frappante, pas assez remarquée : c'est un arrêt rendu à ce moment même, et qui

(1) *Bossuet et la révocation de l'édit de Nantes. Bulletin hist.*, IV, 113 et 243; IX, 350.

(2) L'éloquente requête de Claude (janvier 1685) fut reçue pour la forme; mais « on n'en fit pas la moindre considération », dit Élie Benoît.

était bien fait pour inspirer confiance aux réformés dans leur détresse ou pour endormir leur vigilance. Les temples étaient démolis et les pasteurs proscrits en grand nombre; or, d'après la teneur de cet arrêt, l'intendant de la province devait appeler un pasteur pour les baptêmes et les mariages des réformés, « sans y joindre aucun prêche ». Il était bien entendu qu'on donnait ainsi un état civil aux réformés et qu'on leur accordait une sorte de tolérance légale. C'était le sens formel de l'arrêt, auquel prirent part tous les ministres : Louvois, Seignelay, Chateauneuf, Le Tellier. Et l'arrêt fut rendu dans le Conseil, « Sa Majesté y étant », et cet arrêt porte la date du 15 septembre 1685, un mois avant la révocation! Comment les réformés n'auraient-ils pas eu dès lors une confiance relative? Mais, du côté du pouvoir, que voulait-on? Quel était le dessein? Était-ce un piège? Je n'ose me prononcer. L'astuce et l'hypocrisie jointes à la violence serait quelque chose de trop odieux. On comprend donc, d'après les faits que je viens d'exposer, comment la révocation, bien que dès longtemps préparée, a été une surprise pour les réformés.

V.

Au point de vue du droit, Louis XIV pouvait-il révoquer l'édit de Nantes?

Ne parlons pas de droit en regard du pouvoir absolu : nous ferions un anachronisme; nous transporterions à ce moment du XVIIe siècle nos idées modernes. Sans doute, dans le très beau préambule de l'édit de Henri IV, l'édit est déclaré « perpétuel et irrévocable ». Mais le droit, c'est en définitive la volonté du souverain. Telle est la jurisprudence établie. Élie Benoît lui-même, si éloquent quand il parle de cet arrêt irrévocable parce qu'il est fondé sur l'éternelle justice, nous enseigne incidemment que le droit, à cette époque, était bien la volonté du roi. Cet historien date les édits qu'il cite, non du jour de l'enregistrement, mais du jour du sceau, « parce que c'est aujourd'hui la maxime que les édits ne prennent pas de l'enregistrement force de loi, qu'ils la tiennent de la seule volonté du roi et de l'empreinte de son sceau, et que le parlement n'a point d'autre autorité que de la publier et d'en être l'exécuteur ».

Voilà qui est entendu (1). Pourrait-on invoquer, pour dire qu'il ne peut s'agir ici de droit, la fiction où se complaisait Louis XIV qu'il n'y avait plus de protestants en France et que par conséquent l'édit de Nantes n'existait plus et était inutile? Mais, s'il n'existait plus, il n'était pas besoin de le révoquer. D'ailleurs le roi savait fort bien qu'il y avait des protestants en France. Le préambule de l'édit le dit nettement : « Nos soins ont eu la fin que nous nous sommes proposée, puisque la meilleure et la plus grande partie de nos sujets de la religion prétendue réformée ont embrassé la catholique et d'autant qu'au moyen de ce, l'exécution de l'édit de Nantes demeure inutile... » Il y avait donc bien toujours une minorité, et les arrêts suivants visent toujours les protestants restés en France. Enfin les délibérations qui ont précédé l'édit (et, pour le dire en passant, ces délibérations avaient lieu en septembre et en octobre, au moment où on semblait donner, comme nous l'avons vu, une sorte de tolérance légale aux réformés) supposent constamment l'existence des protestants dans le royaume.

Il y eut deux Conseils pour délibérer sur la révocation : le Conseil particulier de conscience, et le Conseil du roi. Le Conseil de conscience (deux théologiens (1) et deux jurisconsultes) leva rapidement les scrupules du roi. C'était plutôt une affaire de sentiment. Le roi avait quelque honte à violer si directement les engagements de son aïeul. Quant au Conseil du roi, il y eut quelque hésitation. Ce n'est pas Louvois qui hésitait : il avait pris peur du succès même, de ce grand nombre de conversions annoncées : « Il faut prendre garde que cette soumission unanime ne maintienne entre eux une espèce de cabale, qui ne pourrait être par la suite que fort préjudiciable » (9 octobre, à Baville). Il était pressé de frapper le grand coup. Le roi était décidé d'avance. Les conseils des ministres, qui ne voulaient « rien précipiter », étaient inutiles. Inutile aussi l'avis du Dauphin, qui, d'après un mémoire reçu la veille, représenta que les huguenots pourraient prendre les armes; que, s'ils sortaient du royaume, ce serait une ruine pour le commerce et l'industrie. Mais le roi ne voulut rien entendre. Il avait tout vu, tout prévu. La révocation est son fait; elle est un acte du pouvoir absolu.

En présence de ces attentats contre les consciences de par la volonté souveraine d'un seul, la reconnaissance est grande pour ceux qui osèrent se dresser contre la tyrannie et qui donnèrent l'exemple, l'inspiration et la théorie de la liberté. C'est une thèse aujourd'hui à la mode et brillamment soutenue que les droits de la liberté de conscience ont été compris et exposés seulement par le XVIIIe siècle. Certes, l'admiration est sincère pour les grands esprits du siècle

(1) Pour la question de droit, elle est fort bien exposée non seulement dans Élie Benoît, mais aussi dans Claude (*les Plaintes*) et dans Brousson, avocat, pasteur et martyr (*État des réformés en France, où on fait voir que les édits de pacification sont irrévocables* (1685). Tous ces efforts pour montrer que l'édit est un pacte, un contrat, une loi fondamentale, sont fort honorables; mais ils sont vains en face du pouvoir absolu.

(1) L'un des théologiens était, sans nul doute, le P. Lachaise. L'autre, il est à craindre que ce ne soit Bossuet. En tout cas, il fut consulté. « Le droit du souverain est de forcer les sujets errants au vrai culte sous certaines peines. » Voilà sa pensée générale. *Bulletin hist.*, IX, p. 356.

dernier dont les efforts généreux ont abouti à la Révolution française; mais il ne faut pas être ingrat ni injuste pour leurs devanciers.

La lutte, d'autant plus audacieuse et sacrée qu'elle était plus inégale, de la conscience contre la tyrannie, est le drame sanglant du XVIIe et du XVIe siècle. Ceux qui à ce moment — au prix de quelles douleurs et de quels sacrifices! — bravèrent les ordres d'un monarque pour sauver et suivre leur conscience, ceux-là ont fait plus que nous exposer la théorie de la liberté : ils nous en ont donné la pratique et l'exemple. Mais la théorie, quoi qu'on en dise, ils ne l'ont pas ignorée. La théorie de la liberté politique et religieuse est déjà tout entière dans la *Franco-Galliæ* de notre grand jurisconsulte Hotman, ce livre de feu écrit à la lueur de la Saint-Barthélemy; elle est dans les *Vindiciæ contra tyrannos* de Languet, comme dans la *Servitude volontaire* de La Boëtie, livres si vivants, si passionnants, qu'il faudrait remettre sous les yeux de notre génération. Au moment de la révocation, les actes parlent en faveur du libre examen; mais les livres parlent aussi, et fort bien : « La liberté de conscience est d'une justice évidente... La conscience ne doit pas être forcée, puisqu'elle ne peut pas l'être... La conscience est faite pour dépendre de Dieu seul; elle ne rend compte qu'à Dieu; il est juste de lui laisser tous ses droits (1). » On connaît assez les *Lettres pastorales* de Jurieu, les *Soupirs de la France esclave*. On connaît moins les *Plaintes* de Claude et la fin de cette hardie protestation contre l'iniquité de Louis XIV : « Nous protestons surtout contre cette impie et détestable pratique qu'on tient en France, de faire dépendre la religion d'un roi mortel et corruptible, ce qui est faire d'un homme un Dieu (2). » Les droits de la conscience étaient ainsi exposés en face de l'arbitraire du pouvoir absolu.

VI.

L'édit de révocation est court : démolition des temples encore debout; ordre à tous les pasteurs de sortir du royaume; baptême et éducation catholiques de tous les enfants nés protestants; défense aux religionnaires d'émigrer. Les peines sont les galères et la mort. Un dernier article semblait permettre la liberté du for intérieur : les religionnaires croyaient pouvoir demeurer et travailler « sans être troublés ni empêchés sous prétexte de religion ». L'équivoque fut vite dissipée. Ce sont « les dernières rigueurs » qu'il faut exercer contre ceux qui « ne veulent pas se faire de la religion du roi » (Louvois, novembre 1685). Ce qui suivit fut effroyable. La plume tomberait des mains à le raconter. Pour les tragiques aventures de l'émigration, il faut lire Élie Benoît, Claude et Jurieu; pour les galères, la description donnée par l'amiral Baudin et les lettres et récits si naïfs, si touchants, si vrais des victimes (*Bull. hist.*, surtout 1852); pour la chaîne, les archives de la préfecture de police (Michelet, XIII, note dernière). La prison, les *in pace*, entre autres l'hôpital de Valence, avec d'Hérapine, et la tour d'Aigues-Mortes demeurent des souvenirs d'épouvante. La mort était une délivrance; mais la claie, l'horrible claie. Être traîné sur la claie! Toutes les familles tremblaient pour les leurs : « Ceux qui, dans une maladie, refuseront les sacrements seront, après leur mort, traînés sur la claie (1). »

Comment se fait-il donc que, dans ce grand siècle, on ait pu applaudir à ces horreurs? L'intolérance était l'esprit dominant de l'époque; et puis c'était la volonté du roi; il fallait plaire au roi. Naturellement la joie fut grande à Rome : brevet du pape, *Te Deum*, médailles. Tout le clergé, sans exception, exalta Louis XIV. « Poussons jusques au ciel nos acclamations et disons à ce nouveau Constantin... » Ainsi parlait Bossuet dans l'oraison funèbre de Le Tellier. Je ne puis voir la moindre atténuation, comme le plaide Rulhière, dans les premières paroles, si connues, du discours, non plus que dans ces paroles de Fléchier, qui fut tout aussi enthousiaste de la révocation (oraison funèbre du même chancelier) : « Je vois la droite du Très-Haut changer ou du moins frapper les cœurs. » Les jansénistes finissent par approuver ces mesures « un peu violentes, mais nullement injustes » (le grand Arnaud). Fénelon a pour lui les apparences de la tolérance, rien autre; il fut le supérieur des *Nouvelles-catholiques* (voy. le livre décisif de M. Douen : *l'Intolérance de Fénelon*). Les corps constitués acclament la révocation; on dresse des statues; l'Académie met au concours de poésie le sujet : *la Révocation de l'édit de Nantes*, et Fontenelle remporte le prix. Parmi les esprits plus indépendants qui auraient applaudi à la révocation, je ne puis pas mettre La Bruyère, malgré l'opinion courante; mais il y faut placer La Fontaine (2).

Il y eut toutefois d'intéressantes protestations, et, pour bien juger la situation, à savoir la masse de ceux qui, entraînés, pour suivre le courant, par intérêt, par tyrannie de la mode, applaudirent, et le courage de

(1) Élie Benoît, liv. VII, p. 139.
(2) *Plaintes*, p. 119.

(1) Voy. les réflexions de Rulhière à ce sujet, p. 351.
(2) La Bruyère, *Caractères*. « Je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires (c'est le mot incriminé) dont le souverain use pour une bonne fin..., et je me dis à moi-même : Voudrais-je régner? »

La Fontaine, *Harangues de l'Académie*, II, 6, parle de « l'hérésie réduite aux abois ». Mais surtout, *Épître à Bonrepaus*, 28 janvier 1687, après avoir exalté Louis XIV :

Cependant il poursuit encor d'autres lauriers.
Il veut vaincre l'erreur; son ouvrage s'avance;
Il est fait, et le fruit de ces succès divers
Est que la vérité règne en toute la France,
Et la France en tout l'univers.

ceux qui protestèrent, il faut se représenter qu'en ce moment la parole n'était pas libre, que le pays était façonné par les jésuites et que l'adulation du pouvoir absolu était une espèce de vertu et de principe. Parmi les esprits littéraires qui blâmèrent la mesure, il faut mettre Saint-Simon, dont nous avons déjà rapporté l'avis. Faut-il y joindre Racine et Boileau(1)? Parmi les politiques, il ne faut pas s'étonner de trouver Baville, le farouche intendant du Languedoc, qui savait bien par expérience l'inutilité des violences et qui dit dans son mémoire : « Cela ne produira que des sacrilèges; il faut attaquer les cœurs; c'est là où la religion réside. » D'Aguesseau, qui avait demandé son rappel du Languedoc pour ne pas prendre part aux persécutions extrêmes, dit dans son très sage rapport : « Il n'y a qu'une chose difficile, qui est de les persuader; tout le reste n'est pas la conversion; tout le reste n'est qu'extérieur (2). »

Mais au premier rang des nobles cœurs qui protestèrent il faut citer Vauban. Dans son Mémoire présenté hardiment à Louvois (1688), après avoir déploré les pertes immenses de la France, il ajoute : « La contrainte des conversions a inspiré une horreur générale de la conduite que les ecclésiastiques y ont tenue et la croyance qu'ils n'ajoutent aucune foi à des sacrements qu'ils se font un jeu de profaner », et il proposa nettement la rétractation de tout ce qui s'est fait, le rappel des pasteurs, l'amnistie et la liberté. Il n'était pas seul à penser ainsi. Rulhière dit : « De zélés citoyens, et à leur tête le maréchal Vauban... » C'était là le cœur et l'esprit de la généreuse France.

VII.

Ce que la France perdit à la révocation est incalculable. Ce sont là de ces coups de malheur dont la répercussion est infinie. Nous nous en ressentons encore. L'évaluation qui pourra être faite sera toujours une approximation au-dessous de la réalité. Des secousses semblables troublent tellement l'économie morale et sociale d'un peuple que les misères que l'on voit sont peu de chose auprès de celles qu'on ne voit pas.

Il y a d'abord des pertes matérielles qu'on ne voit pas, qu'on ne saura jamais. Il est impossible de se rendre compte du nombre des malheureux qui sont morts par les supplices, les dragonnades, les prisons et les galères; mais qui dira le nombre de ceux qui ont péri en fuyant, dans cette lamentable odyssée, à travers les mers et les montagnes? Le livre XXIVe d'Élie Benoît fend le cœur et autorise les plus tristes suppositions. On peut mieux évaluer le nombre de ceux qui arrivèrent à l'étranger. Vauban, dans le Mémoire déjà cité, déplore « l'émigration de cent mille Français, la sortie de soixante millions, la ruine du commerce, les flottes ennemies grossies de neuf mille matelots, les meilleurs, leurs armées de six cents officiers et douze mille soldats des plus aguerris ». Mais ceci a trait surtout à l'émigration militaire. Les calculs les plus précis sont ceux de M. Ch. Weiss, (*Histoire des réfugiés protestants de France*), qui prend surtout pour base, et avec un soin minutieux, les rapports des intendants. C'est à ce livre, exact et puisé aux sources, que nous renvoyons ceux qui désirent bien se rendre compte de l'énormité des pertes de la France et des gains de l'étranger. Il faut porter à trois cent mille le nombre des émigrés.

Mais ce n'est pas la quantité, ce n'est pas non plus l'argent qui importe ici. Ces émigrés étaient une élite par l'intelligence, par la conscience et par le travail, une élite au milieu des catholiques et des protestants : c'étaient les plus vaillants, les plus aisés, les plus dignes, les plus laborieux qui arrivèrent à l'étranger. Notre armée perdit ses soldats les plus intrépides et ses officiers les plus instruits, et à leur tête les deux plus grands hommes de terre et de mer, Duquesne et Schomberg. Le commerce et l'industrie furent atteints, sinon ruinés, dans des proportions effrayantes. Il paraît bien que les réformés français avaient des aptitudes remarquables et des volontés énergiques qui firent d'eux les premiers industriels de l'Europe. Toutes les villes manufacturières se dépeuplent; toutes les branches du négoce (la soierie, la chapellerie, la draperie, la papeterie, etc.) vont reprendre racine ailleurs, en Angleterre, en Suisse, en Hollande, en Amérique, en Prusse, en Suède, en Russie, en Danemark. L'étranger s'enrichit de tout ce que perd la France. Comme il fut compatissant sans doute, mais comme il fut bien avisé et habile, l'étranger, et comme il profita avec intelligence de la criminelle erreur de Louis XIV! Il faut voir avec détail, dans les deux volumes de M. Ch. Weiss, les chapitres spéciaux à l'émigration dans chaque contrée, comme aussi la *Correspondance administrative sous Louis XIV* publiée par Depping. Les pertes intellectuelles ne furent pas moindres : des écrivains, des orateurs, des savants, Claude, Jurien, Bayle, Abadie, Saurin, Ancillon, Tronchin, Candolle, Denis Papin. Au point de vue politique, social et moral, ce fut un grand affaiblissement. La France perdit la sécurité politique. Comment auraient-

---

(1) *Esther*, 1689 :

> On peut des plus grands rois surprendre la justice...
> Et le roi trop crédule a signé cet édit.

Satire XIIIe de Boileau, 1705 :

> Cent mille faux zélés...
> Allèrent attaquer leurs amis, leurs parents,
> Et sans distinction, dans tout sein hérétique,
> Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique.

D'après l'ensemble de la pièce, Boileau pensait à la révocation autant qu'à la Saint-Barthélemy.

(2) « Les faits singuliers qu'on venait tous les jours nous raconter auraient suffi pour percer un cœur moins religieux que celui de mon père. » *Vie de M. d'Aguesseau*, dans les *OEuvres de d'Aguesseau*, t. XXIV.

ils été les amis de Louis XIV, bien que lui devant une sorte de reconnaissance et une part de leur prospérité, ces États où retentissaient les sanglots des émigrés? C'est à partir de ce moment qu'on constate dans le règne une décadence marquée. Croit-on aussi que ce soit en vain qu'on étale aux yeux d'un peuple le mépris de tous les principes, cette jacquerie militaire des dragonnades, ces outrages à la conscience, cette violation de tous les droits? Le niveau moral descendit. « Par quelle fatalité, dit Rulhière (le défenseur et l'admirateur quand même de Louis XIV), la France va-t-elle tarir pour un long temps la source de ses richesses..., livrer à ses ennemis tous les arts qui la rendaient si florissante et se faire à elle-même une plaie que plus de cent années n'ont pas encore fermée? »

C'est sans doute une grande tristesse que la vue de ces iniquités et de ces folies du pouvoir personnel; mais l'étude qu'on vient de lire a toutefois un côté singulièrement fortifiant. Ces héros du devoir qui sacrifient la vie pour sauver la conscience et pour rester sincères et fidèles à la vérité, voilà qui élève et agrandit l'âme. *Vitam impendere vero.* On voit bien la vanité du pouvoir absolu et la criminelle sottise de l'intolérance. Nous estimons d'autant plus haut la liberté, elle nous est d'autant plus chère, que nous savons de quel prix elle a été payée et ce qu'elle a coûté de sang et de larmes.

ARISTE VIGUIÉ.

EXTRÊME ORIENT

Les découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge

L'Indo-Chine a été bien nommée. « L'Inde postérieure », comme l'appellent les Allemands, n'est pas seulement un intermédiaire géographique entre « l'Inde antérieure » et la Chine; elle a été dans l'histoire le théâtre où la civilisation chinoise est entrée en contact avec la civilisation indienne. Les principaux peuples qui l'habitent ont tous fait des emprunts soit à l'une, soit à l'autre, et ces emprunts permettent aujourd'hui encore de tracer entre l'est et l'ouest de la péninsule une ligne de démarcation bien tranchée. La religion du Bouddha est, à la vérité, pratiquée dans l'Indo-Chine entière; mais le bouddhisme des Annamites n'est pas celui des Siamois ou des Birmans. Le premier, qui a dans l'Annam même des rivaux (les cultes de Confucius et de Lao Tseu), vient, comme ceux-ci, de la Chine en ligne directe, et ne se rattache à l'Inde que par ses origines lointaines. A Siam et chez les Birmans, au contraire, la religion de Çâkya-Mouni est venue de Ceylan, avec des livres sacrés rédigés dans une langue dérivée du sanscrit, le pâli. L'écriture, imitée de l'idéographie chinoise dans l'Annam, est pareillement modelée sur les alphabets indiens dans l'Indo-Chine occidentale.

Il faut avouer pourtant que l'action de l'Inde sur Siam et sur la Birmanie semble, au moins à première vue et à en juger par les traces qui en restent, avoir été moins profonde et s'être étendue à moins d'objets que celle de la Chine sur l'Annam. Ici, il y a eu plus que l'emprunt d'une religion et d'un système d'écriture : la langue elle-même et, mieux encore, les mœurs et les usages attestent l'influence immédiate et prolongée d'un voisin puissant, qui a été quelquefois et qui a prétendu toujours, avec plus ou moins de succès, rester un maître. Mais il est une autre partie de l'Indo-Chine dont l'Europe connaissait à peine le nom il y a un quart de siècle et où viennent d'être retrouvés successivement, dans l'espace de vingt années, les vestiges d'une culture ancienne embrassant, non seulement le bouddhisme indien, mais les religions brahmaniques, et avec elles la littérature, les sciences et les arts de l'Inde. Ce pays, habité par le peuple khmer, et situé sur les deux rives du Mékong, forme le royaume du Cambodge, dont le nom est aussi donné au fleuve qui l'arrose. Dans le bassin de ce fleuve, tout au moins, l'Inde avait importé sa civilisation entière.

L'empire des Khmers, en proie pendant des siècles aux invasions des Annamites et des Siamois en même temps qu'aux guerres civiles, a été réduit à des limites de plus en plus étroites. Privé même du delta du Mékong, que l'Annam lui a pris au siècle dernier, il était comme séparé du reste du monde et destiné à périr oublié, ou plutôt ignoré, si le protectorat de la France, maîtresse à son tour des bouches du grand fleuve, ne l'avait sauvé d'un dernier démembrement. C'est aussi la France qui, par cette situation même, se trouvait appelée à rendre à l'histoire le brillant passé de ce royaume aujourd'hui si profondément déchu.

I.

Dès le commencement de 1861, c'est-à-dire vers l'époque de nos premières conquêtes en Cochinchine, mais avant l'établissement de notre protectorat au Cambodge, un naturaliste français, Mouhot, s'était avancé jusqu'à l'extrémité du grand lac qui déverse ses eaux dans le Mékong. Là, dans une province de l'ancien royaume conquise par les Siamois, au sortir d'une forêt touffue, il avait vu tout à coup se dresser devant lui un amoncellement de constructions gigantesques, quelque chose, disait depuis un autre témoin oculaire, comme le Louvre réuni aux Tuileries et complété par le Panthéon, Notre-Dame et Saint-Sulpice..., avec un peu plus d'harmonie pourtant. L'édifice, considéré de plus près, révélait un plan régulier, quoique colossal :

trois galeries concentriques et étagées, percées de portiques au milieu et aux angles, reliées entre elles par d'autres galeries et par des escaliers couverts, enfermant des cours où se rangent symétriquement des constructions isolées, couronnées enfin par neuf tours dont la plus haute, au centre du troisième étage de galeries, abrite le sanctuaire. Car ce palais des *Mille et une nuits* était un temple, *Angkor-Vat*, le « temple d'Angkor », ou, plus exactement, le temple voisin d'Angkor. A quelque distance de là, non plus dans la clairière, mais en pleine forêt, ce n'était pas un temple seulement, c'était une ville entière que Mouhot retrouvait : *Angkor-Thom*, c'est-à-dire « Angkor la Grande », avec ses portes surmontées de tours qui figurent autant de tiares énormes coiffant chacune quatre faces tournées vers les quatre points cardinaux, avec ses larges fossés traversés par des ponts immenses dont chaque parapet était formé d'un serpent à sept têtes soutenu par une longue file de géants de pierre, avec ses palais et ses temples, galeries et pyramides non moins étonnantes qu'Angkor-Vat ; le tout entrevu à peine à travers la végétation tropicale qui depuis longtemps avait envahi la cité morte et endormi dans un silence que troublaient seulement par intervalles le rugissement des tigres et le barrit des éléphants sauvages.

On a contesté la nouveauté de cette découverte. Un missionnaire, M. l'abbé Bouillevaux, dans son ouvrage sur *l'Annam et le Cambodge*, publié en 1874, rappelle qu'un officier chinois envoyé dans la capitale du Cambodge, à la fin du XIIIe siècle, avait donné une courte description de la ville encore florissante, et que des voyageurs portugais du XVIe siècle en avaient visité les ruines ; il ajoute que ces ruines étaient connues de plusieurs missionnaires et de lui-même avant le voyage de Mouhot. Il n'y a là, semble-t-il, qu'une querelle de mots. Si Mouhot n'a pas découvert Angkor, il nous l'a le premier fait connaître ; ce qui revient au même. La relation de l'officier chinois avait été, il est vrai, traduite par Abel Rémusat dans ses *Nouveaux Mélanges asiatiques* (1829) ; mais qui l'avait lue, à part quelques savants, et qui se doutait, parmi les savants mêmes, qu'il restât quelque chose des merveilles décrites, d'une façon d'ailleurs très sommaire, par ce témoin du XIIIe siècle ? Les récits des voyageurs portugais étaient oubliés, et les indications rapides des missionnaires contemporains et de M. Bouillevaux lui-même avaient passé inaperçues. C'est le *Journal* de Mouhot, brusquement interrompu par la mort de l'intrépide voyageur au cours de son exploration, mais publié peu de temps après dans *le Tour du monde* (1863), qui a du même coup révélé et popularisé les monuments d'Angkor (1).

(1) Mouhot a d'ailleurs payé lui-même dans son récit un juste tribut de reconnaissance à M. l'abbé Sylvestre, qui avait été son compagnon et son guide.

Le double intérêt, artistique et historique, de ces restes grandioses n'échappa pas au premier de nos compatriotes qui vint dans le pays, non plus en simple voyageur, mais comme représentant de la puissance française. M. Doudart de Lagrée, alors lieutenant de vaisseau et bientôt après capitaine de frégate, avait été chargé auprès du roi Norodom des négociations qui aboutirent à la reconnaissance de notre protectorat. Il profita de cette situation pour visiter à plusieurs reprises les ruines d'Angkor, de 1863 à 1866. Pendant la même période, il explora diverses provinces du royaume, y releva un grand nombre d'autres édifices et résuma ses études dans un mémoire sur *les Monuments cambodgiens ou khmers*, dont la publication fut malheureusement retardée de plusieurs années par sa fin prématurée. Nommé président de la commission chargée de remonter le cours du Mékong, il mourut en 1868, au terme du voyage, et ses travaux ne virent le jour que dans le *Voyage d'exploration en Indo-Chine* publié en 1873 (Hachette) par les membres de la commission, sous la direction de l'un d'eux, le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, qui lui-même devait trouver au Tonkin, à la fin de la même année, une mort héroïque. Ils ont été reproduits avec diverses notes, sous la forme exacte où leur auteur les avait laissés, par un de ses amis, M. le capitaine de vaisseau de Villemereuil, qui s'est fait un pieux devoir de recueillir tous les documents de ses missions politiques et scientifiques (1).

Un autre membre de la commission du Mékong, M. le lieutenant de vaisseau Delaporte, avait été mis, en 1873, à la tête d'une mission nouvelle, tout particulièrement chargée de l'exploration des ruines. Il a rendu compte de ses découvertes dans un ouvrage publié en 1880, le *Voyage au Cambodge* (Delagrave). M. le docteur Harmand, d'abord membre de la mission Delaporte, a poursuivi ensuite des recherches indépendantes, dont il a publié les résultats dans les *Annales de l'extrême Orient* (mai et juin 1879). Enfin, dans ces dernières années, M. le capitaine Aymonier, de l'infanterie de marine, au cours d'une mission sur laquelle j'aurai tout à l'heure à m'étendre plus longuement, a entrepris et achevé la revue la plus complète qui ait encore été faite des monuments khmers.

Les monuments retrouvés, il restait à les interpréter. On avait vite reconnu que la plupart étaient des temples. Or la religion actuelle des Khmers est le bouddhisme, un bouddhisme pareil à celui de Siam et de la Birmanie. La tour centrale d'Angkor-Vat elle-même abritait une statue du Bouddha, et les quelques prêtres, assez misérables, qu'on trouvait commis à la garde de l'antique sanctuaire, étaient des prêtres

(1) *Explorations et missions de Doudart de Lagrée.* — Paris, Jules Tremblay, 1883. — Voy. aussi *Lettres d'un précurseur*, par Félix Julien. — Paris, Challamel, 1885.

bouddhistes. D'autre part, nos naturalistes et nos marins n'étaient pas tenus de connaître à fond l'iconographie orientale (1). On admit donc tout d'abord que les édifices anciens du Cambodge avaient été, comme les pagodes actuelles, consacrés au culte de Çâkya-Mouni. C'est un voyageur allemand, le docteur Bastian, qui reconnut le premier, dans les têtes à quatre visages d'Angkor-Thom, des représentations de Brahmâ, et dans les sujets des bas-reliefs qui couvrent, sur une longueur de plus de 500 mètres, le mur de la première galerie d'Angkor-Vat, des épisodes du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana*. Ici, le célèbre mythe du barattement de la mer de lait : au milieu de la mer, le mont Mandara, reposant sur la tortue et enlacé par les anneaux du serpent Çécha, dont les Dévas et les Asouras tirent alternativement la queue et la tête pour imprimer à la montagne un mouvement de rotation et produire ainsi l'ambroisie. Là, les combats que Râma, incarnation héroïque du dieu Vichnou, livre, avec l'aide de l'armée des singes, au démon Râvana, ravisseur de son épouse Sîtâ. Ces remarques ont d'ailleurs suivi de très près la découverte des monuments eux-mêmes par Mouhot et sont à peu près contemporaines des premières études de Lagrée. M. Bastian les a consignées dans son grand ouvrage sur les peuples de l'Asie orientale (2). Vers la même époque, un savant archéologue anglais, M. Fergusson, signalait dans les ruines du Cambodge certaines ressemblances avec l'architecture hindoue, particulièrement avec les édifices anciens du Cachemire (3). Ainsi l'ancien Cambodge, par son art et sa mythologie, trahissait déjà des affinités plus nombreuses avec l'Inde que le Cambodge actuel.

II.

Toutefois les emprunts faits aux mythes et aux légendes brahmaniques par les sculpteurs khmers ne parurent pas d'abord contredire l'idée qu'on entretenait toujours de la destination primitive des monuments. Aujourd'hui encore, dans un Cambodge exclusivement bouddhiste, ces mythes et ces légendes se retrouvent plus ou moins altérés, et c'est un fait bien connu que le bouddhisme a été, dès une époque très ancienne, mélangé d'éléments empruntés à la mythologie des brahmanes. Les révélations définitives sur les cultes et sur toute la civilisation de l'ancien Cambodge ne devaient pas venir des monuments figurés, mais des monuments écrits.

On avait recherché d'abord, comme il était naturel, les écrits historiques. Une chronique rédigée dans la langue actuelle du pays fut traduite par Doudart de Lagrée, avec l'aide des lettrés indigènes, et publiée, après sa mort, dans le *Journal asiatique* (octobre-décembre 1871) par les soins de Francis Garnier. Malheureusement cette chronique ne remonte qu'à l'année 1346 de notre ère, c'est-à-dire à une époque où le Cambodge était déjà en proie aux invasions continuelles et souvent triomphantes des Siamois. Elle n'est que le tableau d'une irrémédiable décadence, tableau exact sans doute, au moins dans ses traits principaux, et dont nous n'avons aucune raison de suspecter la fidélité puisqu'il a été tracé sur l'ordre de la dynastie même dont il représente la faiblesse et les revers. Mais, avant 1346, les Khmers n'ont à citer que des légendes où l'élément historique, s'il existe, comme on peut le croire, tient moins de place que les fables et ne pourrait, en tout cas, en être dégagé qu'à l'aide d'autres documents plus dignes de foi.

Par bonheur, il est un autre genre de textes qui suppléent dans une certaine mesure à l'absence de chroniques. Les monuments du Cambodge ne parlent pas seulement par leur style et par leurs représentations figurées; ils sont pleins d'inscriptions, tracées soit sur les chambranles des portes, soit sur des stèles déposées à l'intérieur ou dans le voisinage des sanctuaires. Doudart de Lagrée avait, le premier, estampé quelques-unes de ces inscriptions et compris l'importance qu'en aurait l'interprétation pour l'histoire de l'ancien royaume. Il avait demandé cette interprétation aux bonzes indigènes, qui avaient dû avouer leur incompétence. Seule, une inscription recueillie dans un monument auquel son caractère architectural faisait dès lors attribuer une ancienneté moindre, la pagode de Phnom-Bachey, s'était trouvée rédigée en pâli et, comme telle, avait pu être traduite par des prêtres dont les livres sacrés sont écrits en cette langue. Ils y avaient même lu une date, 1488, mais sans indication d'ère; en sorte que l'époque à laquelle l'inscription devait être rapportée restait incertaine.

Quelques-unes des inscriptions qui étaient demeurées pour eux lettre morte furent publiées en fac-similés, dès 1873, dans le *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, d'après les estampages de Doudart de Lagrée; mais c'est seulement vers 1879 qu'elles furent soumises à un premier essai de déchiffrement par M. Aymonier, alors représentant du protectorat français à Phnom-Penh. L'alphabet de ces inscriptions n'est qu'une forme plus ancienne de celui qui est aujourd'hui encore en usage dans le pays, et on y remonte aisément, grâce à une forme intermédiaire : celle qui a été conservée dans les livres sacrés rédigés en pâli. Aussi n'était-ce pas la lecture, mais l'interprétation qui arrêtait les bonzes. M. Aymonier, sans expliquer complètement aucun des fac-similés de Doudart de Lagrée, eut le mérite d'y reconnaître le premier l'emploi successif de

(1) Mouhot avait cependant exprimé, quoique sous forme dubitative, l'idée que les bas-reliefs khmers étaient inspirés « de la mythologie et des combats chantés par le *Râmâyana* ».

(2) *Die Wœlker des œstlichen Asiens*, IV, p. 80 et suivantes.

(3) *Tree and serpent worship*, p. 48.

deux langues dont l'une était le sanscrit et l'autre une forme ancienne de la langue cambodgienne ou khmère. Il publia sa découverte, en 1880, à Saïgon, dans les *Excursions et Reconnaissances*.

En même temps que M. Aymonier déchiffrait le premier au Cambodge un fac-similé publié depuis plusieurs années en Europe et y reconnaissait une partie sanscrite, un savant indianiste déchiffrait et traduisait en Europe d'autres inscriptions sanscrites récemment recueillies au Cambodge par un nouvel explorateur, M. le docteur Harmand. C'était M. le professeur Kern, de Leyde. Depuis la publication du *Voyage en Indo-Chine*, l'épigraphie indienne avait fait de grands progrès. La publication de la *Paléographie de l'Inde du Sud*, par M. Burnell (1), et celle de nombreuses inscriptions, particulièrement dans l'*Indian Antiquary* de Bombay (à partir de 1872), avaient révélé les alphabets anciennement usités dans le Dekhan. La ressemblance de ces alphabets avec celui des inscriptions du Cambodge était frappante. D'autre part, notre Imprimerie nationale avait fait graver un corps de caractères cambodgiens d'après les manuscrits pâlis, dont l'écriture, ainsi qu'il a été dit plus haut, dérive de l'alphabet des inscriptions et peut servir d'intermédiaire pour remonter à celui-ci. Les indianistes, peu nombreux d'ailleurs, qui avaient eu sous les yeux, en 1873, les fac-similés de Lagrée, étaient excusables de ne pas les avoir lus. En 1879, l'attention ne pouvait être appelée de nouveau sur l'épigraphie des monuments khmers sans que le problème du déchiffrement fût résolu en Europe, comme il l'était déjà, au moins pour la lecture, dans le pays même. C'est alors que M. Harmand publia de nouveaux fac-similés dans les *Annales de l'extrême Orient* (mai et juin 1879). Malheureusement cette Revue, qui en était à sa première année d'existence, n'avait guère attiré encore l'attention des indianistes. La publication de M. Harmand passa inaperçue en France, et M. Kern paraît avoir été le premier indianiste qui l'ait remarquée. Nul n'était d'ailleurs mieux préparé à en tirer profit. Aux instruments déjà indiqués s'ajoutait pour lui une grande familiarité avec les alphabets indiens des îles de la Sonde, très voisins aussi de celui qu'il s'agissait de lire. Il déchiffra donc sans difficulté (2) les fac-similés, d'ailleurs fragmentaires, donnés dans les *Annales*, et bientôt, mis en possession des estampages mêmes, il publia successivement, dans le même recueil (mai et septembre 1880; février 1882), le fac-similé, le texte et la traduction de trois inscriptions sanscrites. Ces inscriptions mettaient hors de doute l'existence ancienne au Cambodge du culte brahmanique de Çiva à côté d'un bouddhisme différent du bouddhisme actuel, tout au moins en ce qu'il employait comme langue sacrée, non le pâli, mais le sanscrit.

(1) *South Indian Palæography*, 1re édition, 1874.

(2) *Bijdragen tot de taal-land-en volkenkunde van Nederlandsch Indië*, 1879.

Les travaux de M. Aymonier, quoique indépendants de ceux de M. Kern, n'ont été connus en Europe que postérieurement, et d'ailleurs M. Aymonier, n'étant pas indianiste, n'avait pu que signaler les textes sanscrits sans les traduire. M. Kern garde donc l'honneur des premières constatations décisives pour l'histoire de l'ancien royaume khmer, et j'ai tenu à le rappeler. Mais il serait sans doute fort étonné s'il apprenait que, pour avoir eu l'heureuse chance de lire le premier des inscriptions rédigées dans une langue classique et gravées en caractères qui avaient perdu beaucoup de leur mystère, il a été comparé dans notre pays (2) aux premiers interprètes de l'épigraphie cunéiforme.

L'importation ancienne dans la vallée du Mékong, non plus seulement d'une religion d'origine indienne, mais de la civilisation brahmanique elle-même avec ses différents cultes et sa langue sacrée, le sanscrit, était désormais établie. Restait à fixer l'âge de cette civilisation et, sinon la date de ses origines, au moins celle de sa pleine floraison et des monuments qu'elle a laissés sur le sol du Cambodge.

III.

Dans ce nouvel ordre de recherches, la priorité appartient sans conteste à M. Aymonier. Pendant son séjour à Phnom-Penh comme représentant du protectorat français, il ne s'était naturellement pas borné à déchiffrer des fac-similés publiés en Europe; il avait lui-même exploré le pays, réuni un certain nombre d'inscriptions nouvelles et étudié celles qui étaient rédigées en vieux cambodgien. Sur quelques-unes des dernières il avait lu des dates en chiffres, avec indication de l'ère indienne *çaka* (78 après J.-C.). Il avait pu ainsi, dès 1881, dans un article des *Excursions et Reconnaissances*, donner la date exacte de l'avènement d'un roi nommé Yaçovarman, 811, c'est-à-dire 889 de notre ère, et plusieurs autres se rapportant aux règnes de différents rois. Il avait lu de plus sur une inscription du roi Soûryavarman, publiée dans les *Annales de l'extrême Orient* (août 1880) par M. Lorgeau, consul à Bangkok, la date de 944 *çaka* (1022), qui avait échappé à l'auteur de l'article et dont les chiffres avaient été pris par lui pour des lettres.

Ces découvertes avaient un mérite réel. Tout d'abord les idées qu'on avait longtemps entretenues sur la haute antiquité des monuments khmers auraient pu égarer un chercheur moins prudent que M. Aymonier. D'autre part, si j'ai dit que la lecture des caractères offrait peu de difficultés, il ne faudrait pas croire qu'il

(1) Par M. Félix Julien, dans les *Lettres d'un précurseur*, p. 104 et 105.

en fût de même de celle des chiffres. Les bonzes avaient su reconnaître, il est vrai, la date de 1488 sur l'inscription de Phnom-Bachey; mais cette date, qu'il est impossible aujourd'hui de rapporter à une ère autre que l'ère *çaka* (1), correspond à l'an 1566 de la nôtre; elle est beaucoup plus moderne que celle dont nous devons la première révélation à M. Aymonier, et la forme des chiffres a considérablement varié de siècle en siècle, au Cambodge comme dans l'Inde propre. La meilleure preuve de la complexité du problème est que M. Kern, avec sa science approfondie de la paléographie indienne, échoua, quand il voulut s'y attaquer, faute d'éléments de comparaison. L'éminent professeur, ignorant les travaux de son devancier, essaya en effet à son tour de lire les chiffres qu'avait méconnus M. Lorgeau, et, dans un article des *Annales* publié en janvier 1882, il proposa la date de 755 au lieu de 944. Le côté piquant de l'aventure est que la date de l'avènement du roi Soûryavarman, auteur de cette inscription, à savoir 924 *çaka*, était en toutes lettres dans une des inscriptions sanscrites que M. Kern avait publiées. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle s'y trouvait indiquée, non seulement en termes figurés, selon un usage indien bien connu, mais dans un jeu de mots et avec un laconisme particulier aux dates épigraphiques du Cambodge. Je n'ai pas eu grand mérite à résoudre cette devinette, trois ans plus tard (2), quand déjà les données chronologiques abondaient. Pour se poser seulement la question en 1880, il eût fallu que M. Kern fût sorcier, ou quelque chose d'approchant.

En attendant, et au mois de février 1882, son autorité faisait quelque tort aux affirmations de M. Aymonier, et le public devait être très disposé à résoudre en faveur du savant indianiste le débat soulevé par la date de l'inscription de M. Lorgeau (3). C'est alors que j'eus l'heureuse fortune de trouver la première confirmation d'une des lectures de son contradicteur dans la date, en toutes lettres, d'une inscription sanscrite. Cette inscription était précisément celle où M. Aymonier avait distingué, dès 1879, une partie sanscrite et une partie cambodgienne, et qui était publiée en facsimilé dans le *Voyage en Indo-Chine* depuis 1873. Consacrée à la dédicace du temple de Loley par Yaçovarman, elle aurait pu nous apprendre beaucoup plus tôt que ce roi, dont M. Aymonier fixait l'avènement à 811 *çaka*, avait en effet achevé ce temple en l'année 815 de la même ère; mais elle ne nous l'aurait appris, peut-être, que beaucoup plus tard encore, si le même M. Aymonier, alors en congé à Paris, ne m'avait ouvert le volume et montré du doigt la date en termes figurés, qu'il devinait sans être en état de la traduire.

Il était d'ailleurs venu en France bien moins pour s'y reposer que pour y solliciter une mission pleine de fatigues et même de périls, celle de recueillir les inscriptions éparses, non seulement dans le Cambodge actuel, mais dans les provinces qui ont fait partie de l'ancien royaume et dans les pays limitrophes qui ont pu avoir avec lui des rapports. Cette mission lui fut en effet confiée au commencement de 1882, à la suite d'un vœu exprimé par l'Académie des inscriptions.

Il s'y est voué tout entier depuis lors et, à la fin de cette année, il l'aura achevée. Dès maintenant nous sommes en possession, grâce à lui, de près de quatre cents inscriptions ou lots d'inscriptions. Un grand nombre de ces documents sont d'une étendue considérable, et tel d'entre eux, transcrit en caractères romains, occupera plus de vingt pages in-quarto. C'est toute une littérature épigraphique que M. Aymonier nous a envoyée des bords du Mékong et des contrées voisines, en l'espace de trois ans. Elle comprend quelques textes siamois et laotiens, un beaucoup plus grand nombre de textes cambodgiens, et près de deux cents textes sanscrits, en tout ou en partie.

L'intérêt de ces textes est-il en rapport avec leur nombre et avec leur étendue? Je suis trop ennemi de l'exagération, surtout dans les matières qui concernent mon métier d'indianiste, pour hasarder une affirmation de ce genre, et j'ajoute que les résultats du déchiffrement de nos inscriptions ne causeront de déception qu'à ceux auxquels l'épigraphie indienne est tout à fait étrangère. Les Hindous ne sont pas plus historiens sur la pierre que dans les livres, et il en est de même des peuples auxquels ils ont prêté leur civilisation. Les inscriptions du Cambodge, presque toutes consacrées à des dédicaces de temples ou de monastères, n'ont garde, il est vrai, non plus que celles de l'Inde propre, d'omettre l'éloge des rois auxquels elles rapportent ces fondations; mais c'est l'éloge emphatique et banal qui fait partie de l'étiquette orientale, et qui, diversifié tout au plus dans la forme par l'usage et l'abus des artifices de la poétique indienne, reste toujours identique au fond. Tous les rois ont « les ongles des orteils illuminés par le reflet des pierreries qui étincellent sur les diadèmes de leurs vassaux prosternés devant eux »; il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que nul d'entre eux n'ait eu à défendre sa couronne contre quelque gouverneur auquel il aurait pris fantaisie de relever la tête. Tous passent pour avoir fait subir aux palais des rois ennemis le sort qui, en tout cas, était réservé aux leurs, l'invasion de la forêt qui escalade les ruines et des fauves qui y cherchent un gîte; il serait pourtant téméraire de nier que tel de ces foudres de guerre ait pu laisser son peuple s'endormir dans les douceurs ininterrompues d'une paix profonde. Il ne s'agit pas seulement de faire dans ces exercices de versification la part de la flatterie commune en tout pays aux panégyriques d'un souverain vivant; on ne peut y voir que des variations plus ou moins réussies sur un thème

(1) *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 172.
(2) *Journal asiatique*, février-mars 1883, p. 256.
(3) Voy. *Annales de l'extrême Orient*, février 1882, p. 249.

unique, qui, s'adressant indifféremment à tous les princes, n'a rien à nous apprendre sur aucun d'eux.

Mais, s'il ne faut pas exagérer la valeur de nos textes, il ne faut pas non plus la trop déprécier. J'ai résumé dans plusieurs articles du *Journal asiatique* (1), et en dernier lieu dans une communication faite à l'Académie des inscriptions (18 avril 1885), les principales indications qu'ils contiennent, et le résultat, en somme, n'est pas méprisable. Tout d'abord ils confirment, par la situation des monuments où on les trouve, ce que nous savions déjà par les chroniques de la grande étendue du royaume ancien, embrassant une partie du Laos et de Siam, particulièrement le cours inférieur du Ménam. Ils fournissent de plus une liste à peu près complète, sauf une lacune correspondant au VIIIe siècle de notre ère, des souverains qui ont régné sur le Cambodge du commencement du VIe siècle à la fin du XIIe, avec un grand nombre de dates dont plusieurs sont des dates d'avènement. C'est peu, il est vrai, de connaître des noms et des dates de rois, si l'on ignore ce qu'ont fait ces rois. Mais, parmi leurs œuvres, il en est, et ce sont les plus intéressantes après tout, qui subsistent encore aujourd'hui, quoique plus ou moins ruinées, et quand nos travaux épigraphiques ne serviraient qu'à dater les monuments d'Angkor et leurs pareils, nous n'aurions pas à regretter notre peine. Ce n'est d'ailleurs pas seulement l'histoire de l'art, c'est aussi celle des religions indiennes que nos textes enrichiront de plus d'une donnée précieuse. M. Senart, dans un article communiqué à l'Académie des inscriptions et publié par la *Revue archéologique* (mars-avril 1883), a fait ressortir l'intérêt que présente, pour l'histoire du bouddhisme, une inscription gravée sous le règne de Jayavarman V : à cette époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du Xe siècle de notre ère, le bouddhisme pratiqué au Cambodge était, non pas le bouddhisme de Ceylan ou du Sud, mais le bouddhisme du Nord ; c'est ce qui résulte bien moins encore de l'emploi du sanscrit comme langue sacrée que de renseignements précis sur les livres composant le canon en usage. Divers renseignements également précieux sont donnés par d'autres inscriptions sur les cultes brahmaniques de Çiva et de Vichnou, et principalement sur le régime intérieur des temples et des monastères. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'histoire littéraire de l'Inde, si pauvre de chronologie, qui ne puisse faire son profit de la mention de tel ou tel ouvrage dans nos inscriptions exactement datées. Ces mentions sont d'ordinaire moins des citations proprement dites que des allusions plus ou moins ingénieuses, et qu'il faut saisir sous des jeux de mots. Mais ce n'est pas la première fois que l'intérêt d'une inscription se trouve être dans tout autre chose que ce qu'elle se proposait de nous apprendre.

(1) Février-mars 1882, août-septembre 1882, janvier 1884. — M. Aymonier a présenté à son tour, dans les *Excursions et Reconnaissances* (n° 18, novembre-décembre 1884), un tableau historique de l'ancien Cambodge renfermant quelques données nouvelles et une hypothèse personnelle sur la date du temple d'Angkor-Vat à laquelle je ne puis souscrire.

IV.

Le compte exact et détaillé des informations de tout genre dont nous serons redevables à l'épigraphie du Cambodge ne pourra être dressé que lorsque les inscriptions, d'abord sommairement déchiffrées, auront été publiées et traduites dans leur entier. La publication des inscriptions sanscrites est commencée, sous les auspices de l'Académie des inscriptions, dans les *Notices et extraits des manuscrits*. Plus de deux cents pages, comprenant un lot d'inscriptions sanscrites, traduites et annotées par M. Barth (1), avec fac-similés Dujardin, sont imprimées. D'autres parties de cette tâche assez lourde seront exécutées par M. Senart et par moi-même. Quant aux inscriptions en vieux cambodgien, l'honneur de les publier appartiendra sans doute à celui-là même qui les a recueillies.

M. Aymonier a préludé à ce grand travail dans des articles du *Journal asiatique* (1883), où il a donné l'une des preuves les plus sûres de l'esprit scientifique en montrant qu'il savait ignorer. En effet, dans l'étude des inscriptions cambodgiennes, il n'a pas affaire, comme nous dans la traduction des inscriptions sanscrites, à une langue connue. Le cambodgien moderne lui est sans doute d'un grand secours pour l'interprétation de l'ancien, mais ne lève pas toutes les difficultés. Néanmoins les résultats qu'il a déjà obtenus sont solides, et les contradictions qu'ils ont rencontrées ne font qu'en rehausser la valeur en montrant qu'ils n'étaient pas à la portée de tous.

La question débattue n'est rien moins que l'identité de la langue à interpréter. Où M. Aymonier voit du cambodgien sous une forme plus ancienne, le Père Schmitt, missionnaire à Siam, voit du siamois (2). Une pareille discussion semble bien faite pour inquiéter la galerie et lui inspirer un scepticisme prudent. Or il y a là en effet un étrange quiproquo; mais je suis obligé de dire que l'erreur est tout entière d'un seul côté. J'ignore, à la vérité, le siamois comme le cambodgien; mais l'étude que j'ai faite des inscriptions sanscrites m'a permis de contrôler les données tirées par M. Aymonier des textes qu'il interprète comme cambodgiens, et les résultats de ces travaux, entrepris et poursuivis d'une manière *tout à fait indépendante*, ont en général parfaitement concordé. Le Père Schmitt a d'ailleurs eu une autre mésaventure dans son essai d'interprétation de la stèle cambodgienne actuellement placée à Bangkok dans la pagode du palais royal.

(1) Qui en avait déjà publié deux par avance dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1882 et février-mars 1883.

(2) *Excursions et Reconnaissances*, n° 18, p. 431.

Comme je l'ai montré à l'Académie des inscriptions (18 avril 1885), en même temps qu'il y prenait du cambodgien pour du siamois, il a commis sur la date du monument une erreur de plus de dix-sept cents ans. M. Aymonier venait, de son côté, de signaler cette double méprise dans un article des *Excursions et reconnaissances* (1). Je ne l'aurais pas relevée de nouveau, si justement, à Saïgon (2), on ne s'était ému d'un pareil désaccord. Qu'on se rassure donc. Les inscriptions cambodgiennes sont bien en cambodgien.

J'ai dit que M. Aymonier comptait terminer ses explorations cette année. Dès maintenant la moisson du Cambodge est achevée. Ce sont les monuments d'une autre histoire qui vont être mis bientôt à notre disposition. Le rival, l'ennemi du Cambodge au temps de sa splendeur, n'était ni l'Annam ni Siam : c'était un autre royaume dont la décadence fut plus profonde encore et qui, dès la fin du XVIIe siècle, avait été complètement conquis par les Annamites. Ce royaume, plusieurs fois mentionné dans les inscriptions du Cambodge, se nommait Tchampâ. Il comprenait, avant les conquêtes successives des Annamites venus du Tonkin, une grande partie de la côte orientale de l'Indo-Chine. C'est ce pays que M. Aymonier visite actuellement. Le peuple tcham, qui y dominait autrefois, parlait une langue dont les derniers débris ne se retrouvent aujourd'hui que dans le district le plus méridional de l'Annam, le Binh-Thuan, et que M. Aymonier a le premier étudiée. Il nous annonce l'envoi prochain d'inscriptions, rédigées, les unes dans cette langue tchame, les autres, comme au Cambodge, en sanscrit. Nous pouvons donc affirmer dès aujourd'hui que le Tchampâ, comme le Cambodge, avait reçu la civilisation brahmanique. Aussi bien voyons-nous se succéder d'année en année les révélations sur l'extension ancienne de cette civilisation dans tout l'extrême Orient. Ce n'est plus seulement à Java, par exemple, c'est dans toute la Malaisie, et depuis la presqu'île de Malacca jusqu'à Bornéo, que se rencontrent des inscriptions sanscrites.

Le nom de M. Aymonier est revenu bien souvent dans le cours de cet article. C'est qu'en effet, sans méconnaître les services rendus par ses devanciers, on peut dire que nul n'a fait autant que lui pour la reconstruction de l'histoire ancienne du Cambodge. Aussi personne ne s'est-il étonné de voir l'Académie des inscriptions lui décerner, à la veille de son retour en France, l'une des plus hautes récompenses dont l'Institut dispose (3).

ABEL BERGAIGNE.

(*Journal des Savants.*)

(1) Novembre-décembre 1884. Selon M. Aymonier, qui lit autrement que moi un chiffre douteux, l'erreur sur la date ne serait que de quinze cents ans.

(2) Voy. *Excursions et Reconnaissances*, note de la page 255.

(3) Le prix Jean Reynaud. Séance du 18 juin 1885.

LES VIEUX

Nouvelle

La bière s'abîma ; puis les cordes brusquement tirées sifflèrent contre le bois, sourdement.

Sur le cimetière, la nuit s'abaissait, une nuit de décembre, froide, brumeuse, laissant encore entrevoir dans la sombreur des cyprès la lividité des pierres tombales.

Debout au bord de la fosse, dans son surplis blanc qui flottait, le prêtre jeta la terre et bénit, les bras étendus ; puis le murmure de sa voix baissa, s'éteignit comme un flot qui s'écoule. C'était tout : le commandant Martin dormait son dernier sommeil.

I.

Autrefois, dans la petite ville qui, là-bas, maintenant allumait un à un des réverbères trouant la brume, les officiers retraités étaient nombreux. Il en venait de partout, surtout des expatriés d'Alsace ou de Lorraine qui, cherchant à l'aventure quelque coin de France où reposer leur tête, se laissaient séduire par la coquetterie de la petite ville au bord de l'Indre.

Le bon marché de la vie aussi les attirait. Peu à peu une colonie s'était formée, une sorte de bourgeoisie militaire qui, recrutée dans tous les grades de l'armée, côtoyait l'aristocratie par quelques-uns de ses membres, et par d'autres le peuple, mais conservait ses idées, ses goûts, ses mœurs, son esprit de corps.

La déférence hiérarchique se maintenait; seulement les supérieurs perdaient de leur morgue, devenaient affables, camarades, et à mesure une égalité se faisait entre tous, sous le grand nivellement de la retraite.

Ils se visitaient à jours fixes, causant de choses militaires. Entre temps, ils tuaient comme ils pouvaient leurs regrets de n'être plus rien. Les plus jeunes chassaient : ils traversaient chaque fois la ville, sanglés, guêtrés, avec une allure martiale, en sifflant leur chien. Les plus âgés se contentaient de la pêche et prenaient les rues détournées, s'étant affublés de vieux effets, par économie. Plusieurs travaillaient des jardins en veston de toile, un vieux képi sur la tête, et se réjouissaient à voir pousser des choux ; d'autres, repris de la manie d'un ancien métier, sciaient des planches, tournaient du bois; même des artistes façonnaient des cannes ou des porte-pipes ; tandis qu'on en voyait, enjuponnés dans la famille et prenant, sous leur air dur que rien n'effaçait, des gravités de douairières, faire du crochet ou de la tapisserie dans les longues soirées d'hiver.

Quand le temps était beau, l'après-midi, ils se rencontraient par groupes, sur la place, et là, dans l'ombre des arbres, bercés par le bruit d'une filature et le cla-

potement de l'Indre à leurs pieds, ils se racontaient leurs campagnes en faisant des traits dans le sable. Ils s'intéressaient aux récoltes, discutaient le rendement de la vigne et le prix probable du vin, chose capitale pour leur petit budget soigneusement calculé.

Ils parlaient aussi des maisons en construction et de la difficulté de se procurer de bon café. Mais le grand sujet de leurs conversations était le chemin de fer projeté depuis longtemps, qui devait relier avec Tours leur petite localité. Ils en établissaient le tracé, faisaient des plans sur le sol du bout de leurs cannes, hardiment, achetant des terrains, expropriant des maisons, jetant des ponts, perçant des rues, avec une grande impatience de voir commencer les travaux. Enfin, après bien des années des gens étaient venus qui avaient arpenté la plaine, piqueté la voie; puis des ouvriers avaient attaqué les terrassements.

Alors les retraités allaient, hochant la tête le long des remblais. La terre qu'ils voyaient remuer leur rappelait des retranchements où ils s'étaient battus. Entre deux récits de bataille ils se prenaient à supputer le temps qui s'écoulerait jusqu'à l'ouverture de la ligne ou à discuter le tracé qu'on avait adopté. En général ils le critiquaient, ayant chacun son plan ; et ils demeuraient là des heures, attroupant les gamins, gênant les ouvriers, mais contents d'eux et de ce regain d'activité qui traversait leur vie.

Mais tout à coup les loyers augmentèrent. Les travaux amenaient des employés, des surveillants qui, habitués à payer plus cher ailleurs, acceptaient tout sans marchander. Puis, quand la ligne fut prête, le transport des marchandises à Paris accrut la cherté des vivres, et les étrangers, qui vinrent en plus grand nombre visiter le château (une curiosité historique), achevèrent de gâter les prix. Les retraités s'abordaient avec des visages soucieux, des airs découragés : l'équilibre de leur budget se détraquait; mais ils se serraient la courroie, héroïquement et tenaient bon, pensant que cet état de choses ne saurait durer.

Au contraire, il empira. A mesure que les mois s'écoulèrent, la situation devint plus critique. Alors plusieurs lâchèrent pied, ne pouvant plus vivre, et partirent à la recherche de cieux plus hospitaliers. La désertion était dans les rangs; ce fut une panique. D'autres s'enfuirent à leur tour, précipitamment, regrettant d'avoir trop attendu; et seuls, les plus vieux, qui avaient pris l'horreur des déplacements et ne pouvaient guère changer d'habitudes à leur âge, restèrent fidèles au poste, avec un sourd entêtement.

A l'heure des trains, ils venaient sur la place et regardaient passer les voyageurs. En face d'eux la gare se dressait, toute neuve, toute jeune, avec un air de gaieté railleuse ; tandis que de temps à autre le sifflet d'une locomotive, déchirant l'air d'un cri strident, réveillait leurs colères assoupies; et ils maudissaient la vapeur, le progrès, la république.

Cependant la colonie ne se recrutait plus; puis bientôt, dans le petit groupe, la mort faucha.

— Serrons les rangs! disaient-ils.

Mais les vides leur laissaient un effroi. Chaque fois que partait un nouveau camarade, les visages restaient sombres plus longtemps; et, à mesure, les vieux devenaient plus maussades, plus tristes, avec un besoin de se rapprocher, de se sentir les coudes pour se rassurer.

Un jour, ils se comptèrent; mais la mort faucha de nouveau ; et quelques mois ils restèrent cinq, passant des heures à voir couler l'eau sans parler et à se regarder vieillir les uns les autres, dans une terreur croissante de leur isolement.

L'année suivante, deux encore s'en allèrent coup sur coup, et maintenant, sur la tombe du troisième, tandis que le surplis du prêtre qui s'éloignait semblait un grand oiseau blanc voletant sous les cyprès, le colonel Rebattier et le capitaine Renard, d'un geste cassé, jetaient l'eau bénite.

II.

Ils se retirèrent, lents, silencieux, comme écrasés, piétinant dans la bone grasse du cimetière. Ils baissaient la tête, effarés de trouver à chaque pas des tombes connues qui leur rappelaient les vieux compagnons d'armes tombés avant eux; ils les revoyaient avec des faces blêmes, osseuses, dont la lividité leur mettait un frisson au ventre.

Les assistants s'écoulèrent, disparurent dans la brume; leur murmure cessa, et ils entendirent derrière eux, distinctement, le fossoyeur jeter la terre. Elle avait un bruit sec qui tomba sur leurs épaules comme un coup de fouet. Alors ils se hâtèrent, pris de la peur d'être tout à coup retenus, ramenés en arrière.

A la porte, ils s'arrêtèrent. Ils devaient se séparer, demeurant chacun d'un côté opposé; mais ils s'attardèrent, n'osant se quitter trop vite, ayant un besoin de se sentir deux. Les chants d'église emplissaient encore leurs oreilles d'un bourdonnement lugubre; un froid les faisait trembloter; la nuit peu à peu fermait l'horizon, et il leur semblait que c'était le cercle de leur vie qui se rétrécissait, qui se refermait sur eux, que tout allait finir.

Pourtant Renard essaya de se remettre; il voulut plaisanter.

— A qui de nous deux, maintenant?

Mais il balbutiait; sa voix l'effraya lui-même.

Machinalement, ils se prirent à marcher vers la ville : les lumières les attiraient. Quand ils passèrent sur la place, l'émotion les reprit; ils regardèrent les bancs où un à un les autres avaient cessé de venir s'asseoir, et, effrayés de la rapidité du temps, ils s'apitoyèrent sur eux-mêmes avec un effroi lamentable de la mort.

Plus loin la clarté des cafés les remit un peu. Renard proposa d'entrer. Rebattier accepta, pour ne pas rester seul.

— Il fait froid, dit Renard.

— Oui, dit Rebattier, il fait froid.

Ils s'assirent dans la grande lumière, évitant de se regarder, causant de choses banales, avec un parti pris d'éviter les pensées qui les hantaient. Puis, peu à peu, la chaleur les détendit; ils demandèrent des journaux et, sous le ronflement du globe qui les éclairait d'en haut, longtemps ils feuilletèrent des images, comme des enfants.

Vers six heures, ils songèrent à partir. Ils se regardèrent, repris de leur effroi de la solitude, et tout à coup Rebattier dit, d'un air indifférent :

— Si vous dîniez avec moi?

— Volontiers, fit vivement Renard.

Alors ils se déridèrent et, s'étant levés, ils se firent des politesses pour sortir.

Ils s'enfoncèrent presque gaiement dans les rues noires et, quand ils furent arrivés à la petite maison qu'habitait le colonel Rebattier :

— Françoise, cria-t-il, un couvert de plus, et une bouteille de vin bouché !

— Comme autrefois! s'écria Renard. Dans mon ancien régiment, lorsqu'un camarade passait l'arme à gauche...

Mais il s'arrêta, voulant oublier ces choses. Il regarda autour de lui et parla de la maison. Rebattier lui montra les pièces. C'était correct, propre, froid. Le colonel ouvrait les portes, promenait la lumière avec une complaisance de propriétaire, et, à mesure, une animation lui venait; il vantait l'épaisseur des murs et disait les avantages de son habitation. Il l'avait eue presque pour rien, autrefois, avant le chemin de fer; à présent elle valait le double. Il souriait tandis que Renard hochait la tête et que la lampe allongeait leurs ombres aux angles des murs, celle du colonel longue, mince, voutée, celle du capitaine courte, ronde, écrasée.

Au premier étage, il y avait deux chambres à coucher. Renard s'émerveilla.

— Pourquoi deux chambres? demanda-t-il.

— J'aurais pu me marier, répliqua le colonel.

Cette idée les égaya, et ils redescendirent, ayant perdu de leur pâleur.

Dans la salle à manger, le couvert était mis. Le colonel fit allumer de nouvelles bougies, voulant beaucoup de lumière; quand ils furent assis, la table resplendissait, les murs rayonnaient d'une clarté gaie qui peu à peu les gagna. Un grand feu de bois pétillait dans la cheminée, la soupe fumait; ils se sentirent tout à coup un bien-être qui leur déliait la langue, leur rappelait des souvenirs et les embarquait dans des histoires de régiment.

D'abord ils allaient chercher dans le plus lointain de leur passé des aventures de troupier, des farces de caporal; puis ils arrivèrent aux campagnes. Ils avaient fait toutes les guerres depuis 1830, sauf celle de 1870, le colonel dans la cavalerie, le capitaine dans l'infanterie; et toutes leur revenaient à l'esprit, pêle-mêle, comme des choses de la veille : la Crimée avec son froid terrible et ses nuits dans la tranchée; la Chine où l'on marchait en conquérants gaspillant des fortunes; l'Algérie où l'on tirait les Kabyles au vol entre deux verres d'absinthe, pour s'amuser quand ils passaient au flanc des coteaux ; l'Italie, la promenade triomphale au milieu des vivats des foules; les femmes aux yeux noirs jetant du haut des balcons des fleurs que l'on gardait à la dragonne du sabre, le lendemain, pour la bataille; enfin le Mexique avec ses sables brûlants, sa fièvre jaune, ses surprises et ses combats féroces dans les rues.

Leurs tailles se redressaient; un souffle guerrier passait sur eux et leurs voix, tout à l'heure chevrotantes retrouvaient des accents de clairons pour raconter une attaque à la baïonnette ou quelque charge épique de cavalerie où tout roulait pêle-mêle, chevaux et cavaliers, dans des broiements épouvantables. A chaque pas, ils se heurtaient à des morts; mais ceux-là ne leur faisaient pas peur qu'ils revoyaient casqués ou le sabre au poing, dans la poussière des batailles; et ils déroulaient gaiement, les yeux allumés, la longue et sanglante épopée de leur vie, tandis qu'adossée à la cheminée, Françoise, les mains jointes, frissonnait en les écoutant.

— Est-ce Dieu possible? murmurait-elle.

Ces vieillards débiles qui avaient fait ces choses fantastiques, qui toute leur vie avaient côtoyé, bravé la mort, grandissaient tout à coup devant elle de toute la hauteur de leurs dévouements ignorés, de toute l'épouvante des mêlées.

Maintenant ils se rappelaient les nuits passées sur le champ de bataille, blessés, hurlant la soif, et la face aux étoiles, avec, autour d'eux, des gémissements, des cris rauques, des colères, des grouillements désespérés dans des tas de morts, des chutes lourdes d'hommes qui se traînent et qui retombent, et toutes les terribles visions de ces heures lugubres où, lorsqu'on ferme les yeux, on revoit tout son passé, tous ceux qu'on aime.

Dans le bien-être de la digestion, un petit frisson les prenait parfois à ces souvenirs, et ils se renfonçaient frileusement dans leurs fauteuils en vidant leurs verres à petits coups. Ils retrouvaient la sensation des bons gîtes longtemps attendus, des festins imprévus succédant à des mois de misère, et des jours où, pour rattraper le temps perdu, pour se venger des souffrances endurées, ils se jetaient dans le plaisir aveuglément, comme sur l'ennemi. Alors des anecdotes salées de bivouac éveillèrent leurs rires, des aventures de garnison qu'ils se racontaient, l'œil brillant, parlant en même temps, tandis que la vieille Françoise, effarouchée, haussait les épaules et regagnait sa chambre.

Mais tout à coup ils s'effarèrent en entendant sonner l'heure. Ils avaient oublié le temps, et le moment où ils devaient se séparer était arrivé. Leur légère ivresse se dissipa et, après cette échappée dans le passé, les impressions du présent retombèrent sur eux plus lourdement. Ce fut comme un réveil : de nouveau la fin qui approchait se dressa devant eux ; ils revirent le cimetière, entendirent la pelletée lugubre tombant sur le bois du cercueil ; et, tandis que les murs vibraient encore de leur enthousiasme, de leur mépris de la mort en plein soleil, en pleine jeunesse, ils retrouvèrent entre leurs épaules le frissonnement de la mort lente des vieillards. Et ils étaient comme affaissés maintenant, rapetissés de moitié, les yeux éteints, au fond de leur fauteuil.

Enfin Renard se leva, se déclarant un peu étourdi ; mais il ne se pressa pas de partir.

— Comme le temps passe! murmura-t-il.

Et il regarda s'il ne pleuvait pas. Le ciel était étoilé.

Rebattier s'était levé aussi, suivant ses gestes d'un air inquiet. En haut, Françoise se couchait; ils l'écoutèrent un moment, puis le silence retomba sur la maison.

— Il fait un froid de loup, insinua le colonel.

— C'est ce que je pensais, mon colonel.

— Si vous restiez coucher ici ?

Renard ne répondit pas; mais un large rire détendit ses traits.

Le visage de Rebattier aussi s'éclaira.

— Eh bien, montons, dit-il avec une joie qu'il dissimulait.

En haut, l'installation fut longue. Rebattier s'attardait, voulant être sûr que son camarade ne manquerait de rien. A chaque instant, un peu excités de leur soirée, ils retrouvaient quelque chose à se dire et repartaient en des conversations interminables. Ils allaient et venaient, d'une chambre à l'autre, tout en se dévêtant ; puis, quand ils furent couchés, ayant laissé la porte ouverte, de leurs lits ils s'interpellèrent encore.

— Dites donc, mon colonel?

— Hein?

Et Renard faisait des réflexions drôles, se trouvant très bien, rappelait des histoires de lit de camp. Et tous deux étaient heureux de s'entendre parler, de se sentir l'un près de l'autre.

Peu à peu ils se turent; puis, au bout d'un moment, Rebattier appela :

— Renard ?

— Mon colonel?

— Vous dormez?

— Non!

— A quoi pensez-vous?

— Ma foi, mon colonel, je pensais qu'il est dommage que nous ne puissions rester toujours ensemble comme ce soir. Cela me rajeunit de vingt ans.

— Moi aussi! Mais, au fait, pourquoi pas? Voyons, Renard, une supposition : je vous loue cette chambre...

— Oui! dit vivement Renard.

Puis il reprit :

— Mais... la soupe?

— Oh! nous nous arrangerons pour la dépense. Hein, cela vous va-t-il?

— Parbleu! s'écria Renard.

— Alors ça y est.

— Ça y est, mon colonel.

— N'est-ce pas, reprit le colonel d'un ton bonhomme; il n'y a plus que nous dans la ville qui puissions nous comprendre. Eh bien, c'est tout naturel.

Et ils se souhaitèrent une bonne nuit, simplement, ne voulant pas laisser paraître la joie qu'ils éprouvaient de cet arrangement.

III.

Renard s'installa dès le matin.

Au grand jour, leurs terreurs étaient passées; l'idée de leur nouvelle vie les rajeunissait; ils couraient presque par la maison, alertes, proprets, rasés de frais, et ils s'entr'aidaient, se faisant des politesses, s'offrant du tabac. A onze heures tout était prêt, et ils descendirent déjeuner, un peu essouflés, blanchis aux coudes, mais guillerets, contents d'eux, pris d'une grande amitié.

— Donnez votre gamelle, dit Rebattier en se mettant à table.

— Ah oui, fit Renard en tendant son assiette.

Cela les fit rire et les replongea dans le passé. Tout l'argot militaire leur remontait : le ragoût s'appela du *rata*; le rôti, un *frichtis;* et Françoise devint l'*ordonnance*.

Tout en mangeant, ils s'occupèrent d'arranger leur vie. Rebattier, lui, faisait la sieste dans l'après-midi; Renard déclara que cela tombait bien : il avait la même habitude. Le reste du temps il lisait le *Figaro*, tout doucement, à petits coups, parce que la lecture le fatiguait. Le colonel n'aimait pas le *Figaro;* mais il avoua que ce journal avait du bon : il s'y mettrait aussi, d'autant mieux que le *Petit Journal*, auquel il était abonné, était imprimé en caractères trop fins pour ses yeux. Ils convinrent que, lorsque le temps serait beau, ils feraient leur petite promenade comme autrefois. Dans l'intervalle, ils pourraient faire des parties, jouer au piquet.

Aussitôt le café servi, Françoise dut aller chercher des cartes. Ils s'installèrent commodément, tout alléchés du programme de leur vie; puis ils attaquèrent le jeu, lentement, savourant leur plaisir.

— Quinte majeure, annonça le colonel.

— Nous la verrons, fit Renard.

— L'Aveyron ? Chef-lieu Rodez.

— Tiens, on disait cela chez vous ?

— Parbleu!

— Ah! reprit Renard, l'armée, voyez-vous, il n'y a que cela!

— L'ancienne! rectifia Renard.

— Bien entendu! fit l'autre en s'arrêtant de jouer.

Et pendant cinq minutes ils déblatérèrent contre l'armée nouvelle. Il n'y avait pas à dire; Renard avait vu cela aux dernières manœuvres qui s'étaient faites dans les environs Eh bien, voici ce qu'il avait vu : les fantassins d'à présent, on les faisait coucher par terre; oui, monsieur, les Français d'à présent avaient peur des balles! Et quel désordre! Tout le monde en tirailleurs, va comme je te pousse, un gâchis, quoi!

— La fin de la fin, appuya le colonel en reprenant son jeu.

Et il continua.

— Vingt-neuf, trente, la dernière trente et un et quarante de capote, soixante et onze.

— Ah! dit Renard, je suis capot; je le suis... de cheminée.

— Tiens, on disait cela aussi chez vous?

— Parbleu!

Renard avait perdu; mais son calembour le consola. Il se vengerait une autre fois. Même il souriait, se croyant au fond plus fort que l'autre.

Dès lors ce fut leur vie de tous les jours jusqu'à la fin de l'hiver. Ils se levaient de bonne heure, dormant peu la nuit, et vivaient dans l'éternel recommencement des mêmes histoires racontées au coin du feu et des mêmes calembours au piquet, qui les faisaient toujours rire. De temps à autre ils s'intéressaient à quelque potin que leur rapportait Françoise, causaient des affaires du jour à propos du journal, ou bien ils faisaient une courte promenade, sans parler, pour ne pas s'essouffler.

Mais, l'été, ils eurent d'autres distractions. Le colonel avait un grand jardin; ils regardèrent pousser les feuilles. Plus tard ils eurent des fleurs; Renard s'y intéressa et l'autre le mit au courant. Alors ils se partagèrent les plates-bandes et rivalisèrent à qui obtiendrait les plus belles plantes. Ils suivaient Françoise qui faisait les gros travaux de jardinage, la surveillant, pleins d'une sollicitude attendrie pour les choses frêles qu'ils voyaient naître et qu'ils touchaient de leurs vieux doigts tremblants avec des délicatesses infinies. Ils comptaient les boutons, s'appelaient pour se les montrer et parfois s'arrêtaient des heures en contemplation, espérant les voir s'ouvrir.

Pendant les chaleurs ils prirent leur repos sous une tonnelle, à l'ombre d'une profusion de houblon où grimpaient les taches claires de volubilis multicolores. Et là ils reprenaient leur vie du coin du feu, avec une gaieté de plus qui leur venait du grand soleil, des senteurs d'herbes et de terre mouillée.

Des fois ils se taquinaient à propos de leur ancienne arme, et ils se disputaient, comparant leurs deux théories; et, armés de bâtons en guise de sabres, ils détaillaient des mouvements d'exercice, l'air furieux, les sourcils froncés, avec le ton du commandement. Sur la route, des gamins revenant de l'école répétaient de leurs voix aiguës : « En avant..., marche! » et se sauvaient. On entendait un moment leurs cris qui s'éloignaient et le bruit de leurs sabots. Puis la séance se terminait brusquement par une quinte de toux qui les laissait rouges, les yeux hors de la tête, de s'être forcé la voix.

D'autres fois, dans les soirées tièdes où des souffles d'air ravivaient le parfum des fleurs, un renouveau de jeunesse leur venait, et les histoires militaires faisaient place à des récits d'aventures amoureuses. Ils se contaient des prouesses avec des voix chevrotantes qui s'interrompaient de soupirs, et souvent, à quelque souvenir plus puissant, ils restaient longtemps sans parler, regardant passer un visage dans le lointain de leur mémoire, écoutant le son d'une voix, revivant des jours d'amour dont la pensée les poignait encore.

IV.

Un matin, Rebattier, qui venait d'ouvrir une fenêtre pour regarder la rue, la referma vivement avec un cri de contrariété, et Renard, en s'approchant, vit passer des croque-morts.

Le colonel se récria contre l'autorité, disant que l'on ne devrait pas laisser ces gens-là sortir en costume. Chaque fois qu'il en apercevait, cela lui donnait un coup. Justement il avait mal dormi; Françoise lui avait trouvé mauvaise mine, et de temps à autre il se regardait la langue dans une petite glace, à la dérobée.

Mais Renard affecta une insouciance et proposa un tour au jardin. C'était l'automne maintenant; la nuit avait été froide et il s'inquiétait pour les dernières fleurs.

Déjà beaucoup étaient mortes, s'étiolant une à une, ployant sur leurs tiges, et les feuilles des arbres étaient tombées, leur jetant de leur lent tournoiement une croissante mélancolie; mais, quand ils furent à la porte, un désespoir les prit. Il avait gelé. Plus de fleurs; les géraniums s'affaissaient. les tiges pendantes; les capucines s'écrasaient, retombant de tout leur poids dans un navrant abandon; toutes les plantes qui leur restaient encore s'inclinaient lentement, se couchaient pour mourir; et le jardin, avec ses arbres nus, sa terre jonchée de débris, prenait une apparence de chose morte, une désolation de cimetière.

Ils rentrèrent sans parler et s'assirent devant le feu, plongés dans leurs pensées. Ils reprirent leur vie de l'hiver précédent, mais cette fois avec une tristesse morne. Ce recommencement faisait une date; et puis l'habitude avait émoussé leur plaisir d'être ensemble et le poids de leur vieillesse retombait sur eux de plus

en plus lourdement. Maintenant le journal les intéressait moins; leur esprit se fatiguait et ils lisaient rarement; leurs campagnes, qu'ils savaient par cœur, les laissaient froids; ils ne pouvaient toujours jouer au piquet, et ils sortaient peu à cause du mauvais temps.

Le colonel proposa d'aller à la messe. Renard hésita : il n'aimait pas les chants d'église, c'était trop triste. Rebattier n'insista pas : la crainte des rhumes venait tout à coup de traverser son esprit. Alors ils songèrent à calculer, pour s'occuper, les économies qu'ils pouvaient bien avoir faites depuis qu'ils vivaient ainsi à deux. Ils fouillèrent les livres de Françoise et bientôt ils se dirent tout bas qu'elle les volait. Pourtant ils s'avouèrent qu'ils avaient du bénéfice à cette nouvelle existence, Renard surtout, qui autrefois avait bien du mal à joindre les deux bouts. Ils furent heureux de le constater; puis un désir leur vint d'économiser davantage et une passion s'empara de leur cerveau vide, l'avarice.

Ils surveillèrent la servante, rognèrent sur la nourriture; parfois, quand l'occasion se présentait, ils faisaient eux-mêmes quelques achats et se réjouissaient d'obtenir, après de longs marchandages, des rabais de quelques sous. Mais Françoise se fâcha et, un jour, elle rendit son tablier.

Ils ne voulurent pas la retenir, par dignité; puis la peur d'être volés les empêcha d'en prendre une autre. Plus tard, s'ils ne pouvaient plus aller, eh bien, ils verraient. En attendant, ils se partagèrent la besogne. Renard se chargea de la cuisine. Elle était vite faite, car ils devenaient de plus en plus sobres. Le dimanche seulement, ils faisaient un petit extra, un rôti qu'ils achetaient le soir, en cachette, ayant gardé une pudeur de porter des paquets. De temps à autre, une poule leur pondait un œuf. Ils en avaient plusieurs, pêle-mêle avec des lapins, dans un grand poulailler.

Le colonel, songeant que ces bêtes coûtaient à nourrir, parla de les manger. Renard y pensait. Depuis quelque temps déjà il tournait autour du poulailler, l'air indécis, la mine soucieuse. Et il répondit :

— Oui, il faut les tuer.

— Mais je ne sais pas! se récria Rebattier.

— Moi non plus, dit brusquement Renard.

Ils restèrent un moment pensifs. Les lapins encore, c'était vite fait : un coup sur les reins, et puis adieu; mais les poules, il fallait les voir mourir lentement, se débattre en éclaboussant du sang tiède, et cette idée les troublait.

Pourtant l'avarice reprit le dessus.

— On ne peut pas les laisser perdre, dit le colonel.

Alors Renard se souvint qu'il avait un fusil. La pensée de donner la mort du soldat le rasséréna; il chercha son arme et courut au poulailler. Mais là, il songea tout à coup que c'était lâche de tuer ainsi des bêtes enfermées. C'était un meurtre! Quand elles seraient libres, fuyantes, il les tirerait, comme à la chasse. Il ouvrit la porte.

D'abord rien ne bougea; puis les poules se grandirent sur leurs pattes, l'œil clair, surprises de cette liberté soudaine; enfin l'une d'elles sauta dans le jardin, une petite poule blanche et noire qui avait une huppe sur la tête. Le capitaine se raffermit, prit un air terrible : la chasse allait commencer.

Les autres, en effet, s'élançaient une à une, les ailes soulevées, tandis que les lapins se coulaient dehors à petits bonds, les oreilles larges, l'air inquiet, et disparaissaient dans les plates-bandes de choux qu'ils commençaient à grignoter. Mais le capitaine regardait toujours la petite poule blanche et noire. Elle venait vers lui, coquetant, familière. Il se sentit mal à l'aise et fit un geste pour l'éloigner; mais elle se méprit, suivit sa main du regard, cherchant dans l'air quelque vol de graines; puis, ne voyant rien, elle reprit sa pose, faisant jouer les plumes de son col et continuant ses appels doux, intermittents, sa petite crête rouge coquettement inclinée sur l'oreille comme un bonnet de police.

Cependant le colonel, dans la salle à manger, attendait avec anxiété la détonation. Au bout d'un moment, n'entendant rien, il se décida à regarder dans le jardin par la petite porte vitrée, et il vit un curieux spectacle. Le capitaine avait posé son fusil contre le mur, et, baissé maintenant, dans une attitude enfantine, l'air ému, attendri, il faisait manger la petite poule dans sa main, répétant doucement, comme elle : *Cot! cot! cot!*

Peu à peu un rire détendit la vieille figure branlante du colonel. Puis, s'étant retourné vers la table, il prit du pain et vint se baisser à côté du capitaine, disant, lui aussi : *Cot! cot! cot!* Et la poule, alternativement, picorait dans la main des deux vieux.

Ils se regardèrent avec un hochement de tête et souriant, comme pour se dire que ç'eût été dommage de la tuer. Une bonté leur venait; ils levèrent les yeux et n'eurent pas un regret à voir les autres bestioles remuer et dévaster effrontément le jardin; au contraire, ils se plurent à ce grouillement de vie; ils eurent une sensation d'allégement et comme la satisfaction du désir inconscient de sentir autour d'eux de petits êtres familiers.

Alors ils rentrèrent, Renard traînant son fusil d'un air piteux. Mais, à partir de ce moment, ils éprouvèrent le besoin de se rattraper par un surcroît d'avarice. Le colonel cessa de fumer, disant que le tabac lui faisait mal; Renard en fit autant, de peur que l'autre, repris parfois d'une envie, ne fît des emprunts à sa blague, et ils rangèrent leurs pipes chacun de son côté. Les parties devinrent plus rares; elles furent aussi plus âpres; ils eurent des discussions sur les coups, puis cachèrent leur argent avec une méfiance l'un de l'autre. Bientôt, leur vue se fatiguant, ils cessèrent de jouer et plièrent le jeu dans un papier, soigneusement.

Ils renoncèrent au journal; les faits-divers les inté-

ressaient, mais des histoires les firent frémir : de vieilles gens qu'on assassinait pour les voler, et ces choses les rendaient malades. Le soir, ils s'assuraient que tout était bien fermé; puis, lorsqu'ils montaient, une inquiétude les prenait de quelque attaque brusque par derrière. Peu à peu ils eurent moins de recherche à leur toilette, de peur de paraître riches, et ne renouvelèrent plus leur linge ni leurs effets.

Alors ils végétèrent tristement, ne vivant plus, repris tout entiers par leur effroi de la mort. La vue d'un prêtre les impressionnait; ils évitaient de passer près de l'église et ils restaient longtemps pâles aux sonneries d'enterrement. Près d'eux habitait un chiffonnier qui avait passé quatre-vingt-douze ans : cette pensée leur faisait plaisir, leur ôtait des années, et ils s'intéressaient à lui, prenant chaque jour de ses nouvelles. Mais il mourut, et ce coup les frappa lourdement. Ils étaient les premiers à prendre maintenant. Ils se regardaient attentivement, à la dérobée, se demandant lequel des deux passerait d'abord. Le colonel trouvait Renard trop gros, bouffi de mauvaise graisse, et en augurait mal; Renard trouvait le colonel bien vieilli et si long et si mince qu'il ne saurait durer bien longtemps. Chaque soir, ils se couchaient avec la peur de ne pas s'éveiller le lendemain. Parfois un cauchemar jetait l'un d'eux sur son séant; il appelait l'autre pour se rassurer, et ils restaient des heures sans pouvoir se rendormir, à regretter, puisqu'il fallait mourir, de n'avoir pas succombé sous quelque balle alors qu'ils étaient jeunes.

Dans ces terreurs perpétuelles ils vieillirent par à coup, se trouvant changés du jour au lendemain, et leur terreur devint plus grande. L'heure fatale était sans cesse suspendue sur leur tête, et, s'ils oubliaient un instant cette pensée dans les somnolences de leur vie végétative, ils la retrouvaient au réveil, brutalement, sans miséricorde, avec une douleur plus aiguë. A mesure, la peur d'être assassinés les tourmentait moins : le genre de mort leur importait peu; ils ne voyaient que la mort elle-même, le fait de n'être plus, cette chose terrible, irrémédiable, dont rien ne pouvait les sauver. Ils se sentaient rouler à l'abîme lentement, mais sûrement, implacablement; et chaque jour qui s'écoulait, les en approchant davantage, leur jetait plus haute l'épouvante de la tombe, du trou noir dans la terre, dans la nuit, pour jamais.

V.

Un matin, le colonel ne put se lever. Il répondait par monosyllabes, un peu étouffé, se plaignant de partout.

Le médecin ordonna des fortifiants; Renard fit venir une garde-malade, une petite sœur grise qui s'installa près du lit et dit des prières. Il s'assit en face d'elle, sans parler, pris d'un tremblement continu. Le colonel le regardait d'un œil jaloux; tandis que Renard se sentait moins effrayé maintenant à l'idée de mourir lui-même, que de voir partir avant lui ce compagnon qui avait été sa dernière affection sur la terre. Puis enfin, il allait rester seul. A cette heure ils auraient voulu mourir ensemble tous deux; c'eût été une consolation : ils se seraient sentis plus forts.

Vers le soir, comme la faiblesse augmentait, Renard dut aller chercher un prêtre. Le colonel semblait s'éteindre tout doucement. Il ne bougeait pas, ne pouvait plus parler, paralysé. Seuls, ses yeux roulaient effarés, parcouraient la chambre, puis se fixaient sur ses gardiens tour à tour. Par moments on eût dit qu'il voulait se lever, s'enfuir. Une sueur mouillait ses tempes; ses rares cheveux achevaient de blanchir.

Quand vint le prêtre, Renard se sauva, trop impressionné par le spectacle des dernières prières, et se cacha dans la salle à manger, à sangloter comme un enfant. La sœur descendit, reconduisant le prêtre. Elle dit à Renard que le malade allait mieux. Alors il se décida à remonter.

Mais le grand corps maigre du colonel se profilait sous les draps avec la même immobilité rigide; son visage avait toujours sa lividité, et les yeux, dont la prunelle semblait s'élargir, devenir transparente, étaient effrayants d'angoisse. Ils flottèrent encore un moment, puis se fixèrent sur lui. Alors Renard n'osa plus bouger et il resta là, le regardant. Une fatigue lui fit baisser les paupières. Peu à peu une hallucination lui vint. Ce n'était plus le colonel qui était couché là; c'était lui, Renard. Il se voyait raide, immobile sous le drap; puis on l'emportait. Il sentait les secousses des porteurs, le choc sur les dalles de l'église; il entendait le chant des prêtres; puis c'était la descente dans le trou, la terre qui tombait. Alors une terreur le prenait d'être enterré vif; il se heurtait aux parois de la boîte, la nuit, se battait avec les vers, crevait les planches et hurlait, la bouche pleine de terre. Il rouvrit les yeux et retrouva l'implacable regard du moribond, fixe, vitreux, comme figé dans une expression lamentable d'épouvante.

Alors un souvenir lui revint. Il se rappela un jour où il était couché sur le sol, à plat ventre, tandis qu'une charge de cavalerie furieusement balayait la plaine. Elle bondissait par-dessus lui avec le grondement d'une mer; cela lui semblait interminable et il avait risqué un regard, se demandant si par delà toutes ces bêtes roulantes il n'apercevrait pas bientôt l'horizon; mais à ce moment un sabot de cheval, à côté de lui, avait crevé une tête. La cervelle lui avait jailli au visage, et un œil projeté s'était arrêté devant lui, effrayant, le regardant du fond de l'herbe. Alors il avait dit : « Pauvre diable! » Et, la charge passée, il s'était essuyé la figure.

Tout à coup la sœur se leva, alla vers le malade. Il était mort, sans un souffle, mais gardait sa même expression terrifiante. Renard eut un brusque mouvement de recul; mais il ne put détacher son regard du regard du mort. A son tour, ses yeux s'élargirent, s'emplissant d'une semblable épouvante; alors, fasciné, attiré, le pauvre vieux se raidit, et, tremblant, glacé, sans détourner les yeux, il gagna sa chambre à reculons.

La sœur abaissa les paupières du colonel; puis, ayant rejeté le drap sur sa tête, elle s'agenouilla pour prier. Brusquement une détonation la mit debout. Elle entra dans la pièce voisine. Une fumée la remplissait; puis sur le lit elle aperçut Renard étendu, la tête sanglante, la cervelle éparse. Alors, s'étant signée, elle revint de son pas glissant et ferma la porte derrière elle; puis elle alluma des bougies et se remit à prier et à veiller son mort dans le grand silence de la nuit.

JEAN REIBRACH

UN CRITIQUE ESPAGNOL

M. Menéndez y Pelayo

Sainte-Beuve avait remarqué que la critique n'a d'action que de concert avec le public et presque en collaboration avec lui. Je prétends, disait-il, qu'en relisant les anciens articles de critique, nous ne trouvons jamais que la moitié de l'article imprimé; l'autre moitié n'était écrite que dans l'esprit des lecteurs. « Imaginez une feuille d'impression dont nous ne lirions qu'un côté; le *verso* a disparu, il est en blanc, et ce *verso* qui la complèterait, c'est la disposition du public d'alors, la part de rédaction qu'il y apportait. » Sainte-Beuve concluait que, pour juger les critiques d'une autre génération, il fallait commencer par restituer la disposition de leur public, c'est-à-dire, plus clairement, par se replacer en esprit dans le temps où ils vivaient.

On apprécie toute la justesse et l'acuité de la remarque de Sainte-Beuve lorsqu'on l'applique non plus aux diversités d'époques, mais aux diversités de pays. Tenté de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* l'un des meilleurs critiques littéraires de l'Espagne, M. Menéndez y Pelayo, j'ai désespéré plusieurs fois devant ce *verso* blanc qui me laissait continuellement des problèmes à résoudre et des énigmes à déchiffrer, tandis qu'il apparaît aux compatriotes de l'auteur chargé d'allusions, de conclusions et de conséquences. Le monde d'idées et de sentiments de M. Menéndez y Pelayo est *terra incognita* pour presque tous les Français. L'Espagne a su rester l'Espagne dans notre siècle cosmopolite. C'est son grand charme, mais c'est une sérieuse difficulté pour faire goûter les œuvres de sa littérature, car il faut obtenir du lecteur de déplacer son point de vue. On ne rendrait point du tout justice à M. Menéndez y Pelayo si on le lisait avec des yeux français : tâchons d'avoir pour un instant des yeux espagnols.

Nous ne nous occuperons point de ses odes ni de sa savante *Histoire des hétérodoxes espagnols* (1). Nous nous en tiendrons, pour aujourd'hui, aux *Études de critique littéraire* (2) et à l'*Histoire des idées esthétiques en Espagne* (3). Le volume des *Études* est un recueil d'essais dont le plus digne de remarque, à tous égards, est le premier : *De la poésie mystique*. L'*Histoire des idées esthétiques* n'est pas encore terminée. Deux tomes ont paru; il y en aura un troisième. L'ouvrage n'est pas facile à définir. L'auteur lui-même n'y est parvenu, dans sa préface, qu'en donnant plusieurs formules différentes, parce qu'en effet son livre est plusieurs choses à la fois : c'est dire qu'il n'est complètement et parfaitement aucune. On peut y voir à volonté une histoire de l'idée du beau en Espagne, un chapitre de l'histoire de la philosophie espagnole et une vaste introduction à l'histoire de la littérature nationale. L'exposé des théories esthétiques des diverses époques s'y entremêle de l'examen d'œuvres littéraires qui ont été les fruits inconscients et nullement raisonnés des idées courantes. Les considérations métaphysiques sur le beau alternent avec des spéculations sur la beauté en Dieu, considérée comme inséparable de l'amour. Le seul moyen de ne pas nous égarer est de choisir un chapitre où l'auteur se soit mis tout entier et d'en faire une sorte de centre vers lequel convergeront toutes nos remarques. Notre choix est tout indiqué : c'est le chapitre sur les mystiques du XVIe et du XVIIe siècle. Le tour d'esprit de M. Menéndez y Pelayo le destinait évidemment à se surpasser lui-même dès qu'il mettrait le pied sur ce terrain mouvant : la *mystique*.

J'ai dit la mystique, et non le mysticisme. Un géologue français connu place la mystique en tête de sa classification des sciences. M. Menéndez y Pelayo écrit : « La mystique, bien qu'elle soit la science de l'amour, est finalement une *science*. » Il va de soi que la science de l'amour est la science par excellence. Il va de soi aussi que, « son élément principal étant la doctrine révélée et le pouvoir ineffable de la grâce », elle n'est accessible qu'au chrétien, seul possesseur de la vérité religieuse, seul choisi pour recevoir « l'illumination de la clarté divine », par laquelle s'ouvrent aux yeux de l'élu les « arcanes célestes ». Dans ses *Études*, M. Menéndez y Pelayo avait donné une définition plus large de l'inspiration mystique. Il y reconnaissait un « état

---

(1) *Historia de los Heterodoxos españoles.*

(2) *Estudios de critica literaria* — 1 vol. Madrid, Pérez Dubrull.

(3) *Historia de los ideas esteticas en España*, t. I et II. — Madrid, Pérez Dubrull.

psychologique spécial », pouvant se rencontrer hors du christianisme. Il a sans doute aperçu le danger de sa concession à l'esprit du siècle, car il s'est hâté de la reprendre, et au delà, dans le détail. « Quand la lumière, s'écrie-t-il, est-elle sortie des ténèbres? » Comment admettre que « la science très secrète et mystérieuse » ait été donnée à des gens qui n'adorent point Jésus? Il y a une sorte de profanation à supposer que des Arabes ou des juifs ont pu parcourir les divers degrés et catégories par lesquels l'âme s'élève jusqu'à l'union extatique avec son Créateur, s'emparant ainsi de la connaissance des choses invisibles et plongeant ses regards éblouis jusqu'au fond des abîmes de la mystique. M. Menéndez y Pelayo conclura donc que tous ceux qui « entendent et traitent » la science suprême sont chrétiens.

Point de vue étroit, direz-vous. Admirable point de vue, point de vue incomparable, pour raconter la grande école mystique espagnole du XVIe et du XVIIe siècle. Il y avait là une tâche lourde et souvent aride. L'école a produit avec abondance pendant deux siècles. D'après un érudit, le nombre de ses œuvres se monte à plus de trois mille. Beaucoup se sont perdues; mais il s'en est conservé plus qu'il n'en faudrait pour lasser la patience d'un critique n'ayant point la foi vive de M. Menéndez y Pelayo, tellement qu'il est le premier à avoir exécuté cet immense travail. Ni la monotonie forcée du sujet et du ton, ni la platitude de beaucoup d'écrivains ne l'ont rebuté, et c'est après avoir lu un à un, dans l'ordre chronologique, tous les livres de dévotion des siècles dévots de l'Espagne, qu'il a établi la filiation intellectuelle des auteurs et de leurs systèmes. Il l'a fait, non seulement sans sécheresse, mais avec feu, parce qu'il était dans son élément.

Il divise d'abord cette riche littérature en mystique et ascétique, idée ingénieuse qui ouvre des jours imprévus sur le caractère de sa nation. On s'accorde à reconnaître à l'Espagne trois génies bien distincts, qu'on trouve rarement réunis et qu'elle a pourtant possédés aussi développés qu'ils peuvent l'être (1) : le génie mystique, dont sainte Thérèse est à l'étranger le représentant le mieux connu ; le génie héroïque, que je n'hésite pas, pour ma part, à personnifier en don Quichotte, l'âme la plus noble de toute la littérature d'imagination ; et le génie de réalité et de sens pratique, dont le seul nom rappelle Sancho. Grâce à l'éclat de l'école mystique, les deux premiers de ces génies passaient pour s'être partagé la popularité dans l'Espagne du XVIe et du XVIIe siècle. M. Menéndez y Pelayo affirme que c'est une erreur. Le génie mystique florissait dans les cloîtres; mais il n'était pas proprement populaire. En réalité, l'Espagne était partagée entre « le sens pratique de la race » et l'amour des actions héroïques. Cette double disposition la tournait plutôt vers un exercice actif des vertus chrétiennes que vers la contemplation, et elle préférait de beaucoup l'ascétisme, avec ses dures pratiques, au mysticisme. Des trois génies particuliers de l'Espagne, ce sont donc les deux derniers qui l'auraient dominée, contrairement à l'opinion commune, à l'époque de sa grande puissance et du commencement de sa décadence.

S'il est une idée difficile à accepter pour le lecteur français, c'est l'idée de l'Espagne se laissant guider par Sancho ou « le sens pratique ». Passe pour don Quichotte ; mais, à qui a étudié l'histoire ou voyagé en Espagne, son sage écuyer semble avoir été rarement écouté dans sa patrie. Le lecteur français a encore plus de peine à se représenter Sancho devenant ascète. Je pourrais lui rappeler qu'il consentit à recevoir trois mille trois cents coups de fouet pour désenchanter Dulcinée, et que ce ne fut qu'à la réflexion qu'il en demanda un sou pièce. Je pourrais rappeler aussi les jeûnes et les horions que Sancho, qui aimait tant sa pauvre chair, supporta pour suivre fidèlement son bon maître. L'être le plus terre à terre peut devenir un héros au contact d'une imagination puissante et d'une nature morale supérieure.

Quelqu'un qui connaît très bien l'Espagne m'a assuré à ce propos que don Quichotte et Sancho ne représentent ni deux types différents ni, dans un même individu, l'âme et le corps. Ils représentent des moments différents de la pensée du même homme. L'âme espagnole est double : l'une de ses parties, imaginative et fougueuse, aime les phrases ronflantes et les grands sentiments; l'autre est calme, posée, d'un bon sens rare. Le même homme, dans la même conversation, se montre à vous sous les deux aspects, avec une mobilité singulière. Les conversations du bon chevalier avec son écuyer sont prises sur le vif ; seulement, en Espagne, le même interlocuteur fait les deux personnages du dialogue, selon qu'il rend la main à son imagination ou qu'il la tient en bride.

L'idée est jolie, mais il faudrait alors admettre que l'Espagnol garde son merveilleux sens pratique pour les instants où il rêve, la cigarette aux dents, et qu'il le chasse comme indigne d'un peuple chevaleresque sitôt qu'il doit s'occuper de ses affaires publiques ou privées. Nous avons beau faire, nous sommes devant le *verso* blanc de Sainte-Beuve. Retournons plutôt à la littérature mystique.

M. Menéndez y Pelayo, qui n'est certainement pas une exception isolée dans son pays, la goûte avec une profondeur d'enthousiasme et d'énergie à laquelle des Français bons chrétiens auraient peine à atteindre. Les mêmes opinions, professées par un catholique français et un catholique espagnol, ne correspondent pas au même état d'esprit. Telles émotions religieuses qui sont passées pour nos croyants dans le domaine de la spéculation et presque de l'érudition

(1) Voy. *Types littéraires et fantaisies esthétiques. Don Quichotte*, par M. Émile Montégut. — Hachette.

font encore partie de la vie spirituelle et imaginative d'un Espagnol fervent. L'Espagne, à coup sûr, n'est pas restée à l'abri des idées modernes; une partie de la nation a « perdu le frein de Dieu et de la loi »; mais une autre partie a conservé, comme M. Menéndez y Pelayo, son frein intact, un frein vigoureux, datant des beaux jours de la foi. Pour celle-ci, tout un ordre d'émotions dont le catholique français raisonne comme de souvenirs précieux, mais lointains, est resté le présent : le fidèle s'y prépare, il les appelle, il les attend.

Il sait pourtant bien qu'il y a des choses qui n'arrivent plus. On n'est plus exposé, par exemple, à être martyrisé pour ses opinions religieuses. Sans raisonner et d'instinct, M. Menéndez y Pelayo s'exprime sur les ouvrages les plus propres à « disposer l'âme au martyre » du même ton que si un événement semblable pouvait arriver demain, bien qu'en fait il n'arrive plus depuis un certain nombre d'années. De même, lorsqu'il parle des orateurs sacrés qui « lançaient les hommes au désert ou à la croisade », je m'imagine, à je ne sais quoi d'entraînant dans sa parole, que si on essayait de le « lancer » à son tour, sa première pensée ne serait pas, comme pour nous gens de peu de foi, qu'il n'y a plus de croisades ni de déserts à ermites. Il aurait un premier mouvement, en homme qui vit par le sentiment avec les saint Bernard et les Guillaume de Tyr, avant de s'apercevoir de son illusion.

Non seulement il n'a pas encore l'impression nette que le martyre est devenu un événement extraordinaire auquel il est inutile, si l'on n'est missionnaire chez les barbares, de penser habituellement; mais il a conservé le sens, devenu assez rare chez les peuples civilisés, de ce qu'il appelle avec une éloquence sauvage « l'efficacité bénie du sang répandu et des membres mis en pièces », autrement dit, du sacrifice sanglant offert à la divinité. On sait combien était commune dans les temps anciens la croyance que le sang répandu, soit qu'il vînt d'un homme ou d'un animal, était agréable aux dieux ou à Dieu. Pour nous en tenir à notre propre filiation religieuse, Jéhovah aimait qu'on lui égorgeât des victimes. Jésus a payé notre salut de son sang. Les martyrs chrétiens, tant ceux des premiers siècles que ceux qui se font massacrer aujourd'hui par les Chinois, ont toujours été soutenus et attirés par la joie de répandre leur sang devant Dieu. Le prêtre catholique qui célèbre la messe offre à Dieu, par le mystère de la transsubstantiation, un sacrifice sanglant. Il est rare cependant que le catholique, au moins le simple fidèle, ait gardé intacte la foi à l'efficacité bénie du sang répandu et des membres mis en pièces, et c'est pourquoi nous avons relevé chez M. Menéndez y Pelayo ce trait significatif qui nous transporte sur-le-champ dans une atmosphère intellectuelle et religieuse toute différente de la nôtre.

On conçoit tout ce qu'une compréhension aussi vive de l'âme originelle de sa race, y compris les instincts féroces, donne de couleur, de mouvement, de sympathie communicative aux travaux de M. Menéndez y Pelayo sur la vieille littérature espagnole. Quand il aborde les mystiques, c'est chapeau bas, comme s'il entrait dans une église, et en se défendant de leur manquer de respect. Il a besoin de se démontrer à lui-même qu'il ne commet pas une profanation et un péché en les jugeant littérairement, par les côtés « extérieurs et profanes ». Il réussit à nous rassurer, mais il ne se rassure pas lui-même. A peine a-t-il franchi le seuil, il sent que « l'Esprit de Dieu a passé là, embellissant et sanctifiant tout », et il s'arrête, pénétré d'un saint effroi. « Nous avouons volontiers, dit-il, que les ailes et la force nous manquent pour nous élever à une sphère plus haute, comme le serait celle des extases, des ravissements et des révélations; une terreur religieuse lie nos mains et aveugle nos yeux éblouis par cette riche lumière que nous ne devons laisser pénétrer dans le fond de nos âmes qu'en silence et avec vénération. »

Il s'en faut que la chaleur et l'enthousiasme soient les seules qualités de ce critique distingué. Son style est d'une clarté limpide. Bien qu'il nous ait prévenus dans sa préface que son sujet lui imposait une langue sans ornements, de temps à autre un mot sonore vient faire penser à ces curieux paysages espagnols qui appellent les expressions brillantes et le beau langage coloré des régions du soleil. Dans ces contrées lumineuses et chaudes, le style gris ne sied pas. Il faut à la phrase un panache par-ci par-là. Souvenez-vous, si vous avez fait un pèlerinage aux lieux où naquit Don Quichotte, de la *sierra* aux roches chauves et aux chemins poussiéreux. Quelques lauriers roses poussent au fond de la vallée; du reste, pas un arbre, pas même d'herbe. Vous reveniez de la chasse avec une bande nombreuse et bruyante; on s'est attendu au carrefour pour se dire adieu, et ç'a été un pêle-mêle de chevaux excités, de mules fringantes prenant peur et s'emballant, d'ânes indociles, tout cela pomponné, caparaçonné, chargé de sacs et d'outres. Un coche à mules, survenant au galop par la route en pente, a porté le désordre au comble. Un coucher de soleil éclatant comme une fournaise jetait ses rougeurs sur ce tohu-bohu. On a bu aux outres un dernier coup, on s'est dit un dernier mot, et chacun est parti de son côté par les sentiers de la montagne. Vous comprenez bien que la langue de ces pays-là doit avoir des pompons comme leurs mules.

L'érudition de M. Menéndez y Pelayo est vaste et sûre. Son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*, jusqu'à présent et d'après les volumes parus, est mal proportionnée; nous restons beaucoup trop longtemps, au début, à Platon, Aristote et leurs commentateurs. Il est possible que l'œuvre reprenne son équilibre lorsqu'elle sera achevée. J'avoue, d'autre part, que je me défie de la dernière partie. M. Menéndez y Pelayo est

séparé par de tels abîmes de quiconque a le malheur de douter, qu'il ne peut pas avoir pour un auteur incroyant ou simplement sceptique la sympathie vigoureuse qui le soulève de terre lorsqu'il parle d'un saint Juan de la Cruz ou d'un Luis de Léon. Tout le froisse et le blesse dans nos temps modernes : les idées antireligieuses, le mouvement démagogique, les tendances individualistes. Il est à craindre que les mêmes qualités d'ardeur et de conviction qui font de lui un juge excellent pour le passé n'en fassent un juge morose et peut-être prévenu pour le grand mouvement d'idées du XVIIIe et du XIXe siècle.

ARVÈDE BARINE.

LE MONT SAINT-MICHEL

La fête du saint

I.

Certains monuments sont comme les livres qui nous ont passionnés dans notre jeunesse : on veut revoir les uns comme on a essayé de relire les autres, et on est tout étonné de ne retrouver ni ses impressions ni ses émotions premières. Le mont Saint-Michel, il y a quelques années encore, était un des rares monuments qui surpassaient l'attente et même ce que l'imagination pouvait rêver de plus fantastique si on avait la chance d'y arriver à la tombée de la nuit, dans l'obscurité, ou bien le soir, alors que la silhouette harmonieuse du mont se détachait sur un ciel étoilé, avec la lune, accessoire indispensable à la mise en scène de cette merveille si complètement décorative. Et cette entrée en diligence dans la ville par l'unique porte, la porte du Roi, précédée jadis d'un fossé sur lequel s'abattaient les ponts-levis de la poterne et de la porte principale! On entrait positivement dans une forteresse. Sans les réverbères, on aurait pu encore se croire en plein moyen âge. Vous vous rappelez aussi le vieux guide qui, aux passages soi-disant dangereux à traverser, venait escorter la voiture et vous parlait, la tête à la portière, des nombreux sauvetages de voyageurs qu'il avait opérés dans les sables mouvants. Encore une médaille, avait-il soin d'ajouter, et il aurait la croix. Et il vous regardait en ayant l'air de vous dire qu'il ne tenait qu'à vous qu'il fût décoré. Quand on arrivait sur la terre ferme, qu'on descendait de voiture, on éprouvait positivement la très agréable sensation d'avoir échappé à un péril, et, en se chauffant les pieds devant la grande cheminée de l'hôtellerie, on pouvait s'écrier : « Je suis sauvé! » Le dîner ou le souper, le lit n'en paraissaient que meilleurs.

Une digue a été construite pour faciliter l'accès du mont à toute heure du jour par toutes les marées et faire disparaître toute ombre de danger : la fameuse digue que vous savez, pour et contre laquelle on a versé tant de flots d'encre; et le mont Saint-Michel, rattaché ainsi à la terre ferme même par cette étroite langue de terre, a perdu, en devenant presqu'île, une partie de son caractère, de sa majestueuse et fantastique grandeur. On y entre maintenant comme au moulin. Les voitures s'arrêtent au bout de la digue, vous en descendez; et vous avez à traverser un petit pont bien moderne, une espèce de passerelle qui longe les murailles pour pénétrer dans la ville.

Elle n'a pas changé d'aspect, la rue, l'unique rue du mont Saint-Michel : tous les garçons, toutes les filles des deux ou trois hôtels sont postés sous le porche, vous attendent, et, dès qu'ils vous ont aperçu, ils se précipitent sur vos valises et vous hurlent aux oreilles les noms de leurs auberges. Comme dans les villes d'eaux à la mode, on se donne le genre de vous envoyer d'annexe en annexe. La principale, « d'où l'on découvre la mer à tous les étages », est tellement haut perchée qu'on préfère aller loger chez l'habitant. C'est une chose entendue entre les aubergistes et les propriétaires du mont, qu'ils peuvent leur envoyer le trop-plein de leurs voyageurs. Louer en garni pour une nuit est un des très rares bénéfices et bien modestes pourtant que les indigènes peuvent réaliser. Une fois toutes leurs chambres occupées, ils s'offrent mutuellement l'hospitalité, et vous dormez sous l'œil protecteur et bienveillant de toute la famille dont les photographies sont accrochées aux murs. Ça vous change un peu des chambres d'hôtel si uniformes, et, de plus, on est vraiment flatté de la confiance qu'on inspire à ces braves gens : ils ne songent même pas, en vous souhaitant la bonne nuit, d'enlever les clefs des armoires au linge, des tiroirs. Vous êtes autorisé, le matin, si vous ne voyez pas votre propriétaire, à laisser simplement la clef de votre chambre dans une ex-petite boîte de conserve en fer-blanc placée près de la porte et dissimulée par un pot de fleurs. Si vous n'étiez pas honnête, rien ne vous empêcherait de fourrer dans votre sac de nuit, avant de partir, la couronne matrimoniale, y compris le coussin de velours grenat sur laquelle elle repose, ainsi que les pelottes et le porte-montre en coquillages qui constituent la plupart du temps la richesse et les plus beaux ornements du logis.

La promenade du soir dans le mont est toujours des plus originales. Chacun circule par les petites ruelles pour voir revenir de l'église les bonnes femmes encapuchonnées dans leurs mantes, le chapelet et la lanterne à la main. Toutes ces petites lueurs scintillant au milieu des jardinets plantés dans le roc prennent l'apparence de feux follets; mais, une fois les bonnes femmes rentrées chez elles, les lanternes éteintes, c'est la nuit profonde et lugubre. La vie a disparu. On pense tout

le temps aux sombres illustrations de Doré : mêmes ruelles étroites et tortueuses, mêmes maisons à pignons, mêmes coins de vieux remparts. Dans une niche ogivale, deux vieilles relaveuses, les lunettes sur le nez, échaudent la vaisselle de l'hôtel d'en face. Éclairées par un lumignon fiché dans la muraille noire, elles donnent l'idée de lavandières écurant la vaisselle du Diable... vaincu par saint Michel. Rien ne vous surprendrait moins que de rencontrer le jeune Gargantua au détour d'une ruelle, préparant quelque mauvais tour aux voyageurs attardés ou allant décrocher aux garde-manger des hôtelleries des quartiers de bœuf, des moutons ou le gibier. Seul, le nom d'*Hôtel Poulard,* qui s'étale sur tous les murs, est un anachronisme et jure avec la vétusté du lieu. On voudrait voir un bon *Écu de France,* un *Cheval Blanc,* les *Rois Mages,* le *Soleil qui luit pour tout le monde,* le *Puits qui parle* ou la *Femme sans tête* se balançant dans l'air sur une enseigne en fer forgé. Ce qui, à Paris, est du plus suprême ridicule et prétentieux, serait ici tout à fait en situation. La vieille cuisine moyen âge est bien restée telle quelle. Elle a conservé son grand foyer, sa rôtisserie, où sont enfilés des chapelets de poulets, de canards et de dindons. C'est là qu'on vient deviser et voir sauter les omelettes dans la poêle. La salle à manger est tout à fait moderne. Il ne lui manque que des carreaux fond de bouteilles, des rideaux de cotonnade rouge, pour ressembler à l'Auberge des Adrets ou aux brasseries nurembergeoises du boulevard de Clichy ou de la place Pigalle. C'est une véritable succursale de Saint-Jouin ou de Barbizon : chaque peintre a laissé, comme carte de visite, un croquis à l'aimable hôtesse.

Mais quelle tristesse en plein jour! La nuit, tout le monde voyage dans le pays des rêves; à la lumière du soleil, tout sent la captivité, les plantes, les oiseaux comme les habitants. Tout le monde a l'air d'aller prendre l'air et se dégourdir les jambes dans le préau. Les jardinets emprisonnés dans d'étroites murailles ou en terrasses font penser à la plante qui console le prisonnier; le petit cimetière, au champ des suppliciés; et tous les *messieurs prêtres,* comme on appelle les ecclésiastiques en Bretagne, ont l'air d'aller porter des consolations aux condamnés ou prier sur leurs tombes.

II.

L'ennuyeuse engeance que les guides, particulièrement au mont Saint-Michel, avec les boniments qu'ils vous récitent pendant les deux heures environ que dure la visite aux bâtiments anciens et nouveaux du mont! Et les réflexions personnelles, les plaisanteries auxquelles ils se livrent! Sans être féroce, on voudrait les voir ensevelis à tout jamais sous les sables mouvants ou tout au moins privés de l'usage de la parole. Qui donc prendra l'initiative d'accrocher aux murs des monuments, des palais convertis en musées, quelques écriteaux sur lesquels seraient relatés en peu de lignes, dans trois ou quatre langues, les principaux événements dont ces lieux ont été le théâtre? Il y aurait double avantage pour les visiteurs. En même temps qu'ils seraient délivrés de l'éloquence des guides assermentés et de leurs *effets,* qui vous agacent si terriblement les nerfs, ils n'auraient pas besoin de piocher leur *Joanne* ou leur *Bædeker,* de se crever les yeux pour se rendre compte sur leurs plans de l'endroit où ils se trouvent. La partie artistique et légendaire du mont Saint-Michel l'emportant sur sa valeur historique, on aimerait pouvoir se laisser aller à ses réflexions, faire cette visite comme on l'entend, dans l'ordre qui vous plairait, s'asseoir ici, revenir par là sur ses pas. Que vous le veuillez ou non, il vous faut essuyer les histoires de tous les prisonniers qui se sont cassé la tête ou une jambe en voulant s'évader, qui sont restés dix-huit ans sans voir la lumière du jour, ou qui ont été mangés par les rats dans la célèbre cage de fer dont on vous montre l'emplacement.

Çà et là les touristes passent indifférents, levant à peine la tête pour regarder les parties les plus réussies de la restauration, restant insensibles devant le travail remarquable d'une archivolte, devant la richesse d'une frise ou des motifs de sculpture qui décorent des écoinçons, écoutant à peine d'une oreille distraite si cette nef est romane, si cette abside ogivale est le chef-d'œuvre de l'architecture normande au XIIIe siècle. Mais, à peine le guide a-t-il allumé le petit bout de bougie qu'il a dans sa poche et prévenu « la compagnie » qu'il faut baisser la tête et faire attention aux marches, que tous se précipitent les uns sur les autres, se bousculent pour pénétrer les premiers dans les cachots, dans les chambres des horreurs. Dans un des cachots on voit encore une chaîne fixée à la muraille; un autre cachot, placé près d'une gouttière, est dans un état d'humidité effrayant... Ces détails empoignent toujours l'imagination des visiteurs. Il faut le reconnaître, c'est le côté mélodramatique qui est le *clou* de cette visite au mont Saint-Michel. On voit des dames prises de frayeur qui ne veulent plus avancer, qui demandent qu'on les ramène à la lumière. Parfois la note vaudeville se mêle au drame. On assiste à de petites scènes de famille qui jettent un peu de gaieté sur la situation. On quitte l'Ambigu pour entrer un instant au Palais-Royal. Les ménages se chamaillent comme dans le répertoire, et il n'est pas rare d'entendre le Geoffroy ou le Lhéritier de la troupe reprocher à son épouse sa pusillanimité : « Voyons, Léocadie, tu seras donc toujours la même? Une autre fois, tu resteras à l'hôtel... C'est bien la dernière fois que je voyage avec toi. »

Les personnes sensibles qui craindront ces émotions pourront attendre dans la basilique, dans le sanctuaire du saint, que la visite soit terminée et qu'on vienne

les reprendre. En faisant brûler un petit cierge de cinquante centimes ou même en s'asseyant à côté du bureau du sacristain, on peut assister au défilé des véritables pèlerins, qui ne viennent au mont Saint-Michel que pour prier le saint, obtenir des grâces ou le remercier de faveurs obtenues. Un registre sur lequel tout le monde est admis à adresser ses demandes au saint est mis à la disposition des fidèles. Ce registre s'appelle le livre des « recommandations » et des « intentions ». On recommande à l'intercession du saint un jeune homme qui se destine à l'École polytechnique, un ménage qui vient de se marier. Les intentions, la plupart du temps, sont secrètes; elles restent dans le vague. On demande une intention particulière, une intention pour une affaire grave, une faveur temporelle. Une personne s'est inscrite pour plusieurs conversions, la sienne en particulier.

Un autre registre est réservé aux abonnements des *Annales du mont Saint-Michel*, petite brochure paraissant tous les deux mois et ne coûtant que deux francs par an. Plusieurs personnes viennent se réabonner. C'est à la dernière page des *Annales* que sont inscrites toutes les faveurs obtenues par l'intercession du saint. Des baronnes, des comtesses, des abonnés, de simples lecteurs au numéro, envoient aux RR. PP. (pour remercier saint Michel de la grâce qu'il a daigné leur faire obtenir ou le prier de continuer sa protection et ses faveurs pour les *mêmes intentions*), qui un mandat sur la poste de cinq ou dix francs, qui quarante sous en timbres pour faire dire des messes d'actions de grâces ou de reconnaissance. On peut demander des neuvaines de prières par lettres, et elles commencent le jour même de la réception de la lettre qui en formule la demande. On peut aussi faire brûler des lampes dans le sanctuaire, deux francs pour neuf jours, six francs pour trente jours, soixante-dix par an; mais il faut indiquer d'une manière précise si la lampe doit brûler devant la statue de saint Michel ou devant celle du Sacré-Cœur, de Notre-Dame des Anges ou de saint Joseph. C'est très important. On consacre ses enfants à saint Michel ou à Notre-Dame des Anges; on ne les consacre pas encore à saint Joseph. Il suffit d'envoyer le nom et la date de la naissance de l'enfant. Un cierge brûle à son intention devant la statue vénérée, et les parents reçoivent une image indiquant le jour de l'inscription sur le registre des consécrations; coût : deux francs. Il y a même beaucoup de facilités pour les payements : on peut se réunir jusqu'à neuf personnes pour se payer une neuvaine en l'honneur des neuf chœurs des anges. Grand avantage : vous n'avez que vingt-cinq centimes à donner par tête. N'était qu'avec le produit de ces messes, de ces actions de grâces, on a pu réparer la *Merveille*, nous restituer le cloître et ses élégantes colonnettes, la salle des Chevaliers, tels qu'ils étaient au XIIIe ou XIVe siècle sous Roger II ou Robert de Torigny, on serait tenté de rire de tout cet appareil de lampisterie, de ces cierges qui doivent brûler à droite ou à gauche.

Malheureusement, paraît-il, à mesure que le nombre des touristes augmente — on a eu des journées de près de sept cents personnes, — celui des pèlerins diminue dans de très grandes proportions. La fête du saint, cette année, n'a pas attiré une centaine de fidèles. La Bretagne donne encore; mais la Normandie devient tout à fait tiède. L'auteur du grand ouvrage sur le mont Saint-Michel le déplore en termes amers : « La croyance au démon, sapée dans sa base par le rationalisme moderne, est chancelante dans les âmes. » Les RR. PP. sont à fin de bail : le renouvelleront-ils? En attendant, le saint s'est vu couronner d'un magnifique diadème, que dis-je, d'un diadème? de deux diadèmes : l'un offert par le pape, plus simple, tout artistique, pour tous les jours; l'autre, enrichi de pierres précieuses, à destination des grandes solennités religieuses. Ce dernier est d'un grand prix; il a été offert au saint par souscription. Il est en or; mais, placé très haut sur une statue argentée, il ne produit que très peu d'effet, pas plus que les couronnes qu'on aperçoit aux vitrines de la rue Saint-Sulpice.

Puisqu'on demande tant de choses au saint, ses fidèles, avant de lui faire un don aussi magnifique, auraient dû le consulter, savoir de lui s'il ne préférerait pas à cette belle couronne — puisqu'il avait déjà celle que le pape lui a envoyée — la restauration d'une ou de deux chapelles de sa basilique. La réponse de l'archange qui a inspiré tant de chefs-d'œuvre, depuis Orcagna et Giotto jusqu'à Memling et Raphaël, ne fait pour nous aucun doute.

III.

Après avoir visité le mont dans tous ses détails, il vous reste, avant de redescendre dans la ville, une dernière station à faire dans la petite boutique que vous trouvez sur votre chemin : *Au Magasin de Saint-Michel*, tenue par les Révérends Pères. Un vrai petit bazar qui ne désemplit pas depuis l'arrivée de la première voiture de Pontorson jusqu'à l'heure fixée pour le dernier départ. Les RR. PP. ne tiennent que l'article « Saint-Michel », mais sous combien de formes, d'espèces, de matières malléables et textiles! Chacun peut trouver, dans les nombreux petits rayons de la boutique, de quoi satisfaire ses aspirations religieuses ou artistiques. Saint Michel est appliqué à toutes les industries, pour tous les besoins de la vie, pour toutes les bourses, depuis la petite médaille du saint et la coquille du pèlerin (cuivre argenté), les ronds de serviettes et les étuis les plus modestes en os, jusqu'aux beaux ouvrages de Didot sur le mont Saint-Michel et la bijouterie « la plus fine ». Les touristes dévots et

peu fortunés peuvent s'offrir des chapelets à vingt-cinq centimes (ils sont envoyés franco, *indulgenciés* avec la *Méthode*), une douzaine de médailles en cuivre argenté pour trente centimes. Le touriste plus fortuné aura le choix entre la statuette du saint « couronnée », avec ou sans socle en bronze, en nickel ordinaire ou fin, dorée ou argentée, les médailles « riches » avec émail et fleurons, les chapelets en argent et les jolis bijoux, broches ou épingles de cravate formées par le bouclier ou l'épée du saint. C'est ce dernier article, l'épée avec laquelle le saint a terrassé le démon, que s'offrent tous les « bons jeunes hommes », qu'ils rapportent à leurs amis, à leur famille. Sur vingt cravates de touristes, vous verrez bien douze épées et six boucliers.

Les simples amateurs, les profanes auront aussi bien des tentations à subir sous la forme de coquetiers, d'encriers, de baromètres, de couteaux à papier, de flambeaux, de lanternes, etc., avec des vues du mont Saint-Michel. Le vieux presse-papier, qui a fait si longtemps la joie des enfants, représentant une maisonnette et deux bonshommes enfermés dans une boule de verre, lesquels se couvraient de neige quand on l'agitait, se retrouve au mont Saint-Michel. La maisonnette est remplacée par une minuscule *Merveille;* les bonshommes, par deux Pères capucins. Le fumeur pourra même s'offrir un bout d'ambre dans un étui sur lequel est gravée une vue quelconque du mont. Au rayon de la librairie, on trouve tout ce qui a été écrit sur le monument, les recueils de prières, de cantiques, le *Vade-mecum du pèlerin* (50 centimes), *Saint Michel et les Saints Anges* (590 pages pour 2 fr. 50). Vous voyez que tous les articles sont marqués en chiffres aussi connus que modiques. Tout le monde emplit ses poches des *Litanies* du saint, qu'on donne gratis pour faire de la propagande. Il y a même beaucoup de gens qui n'achètent que cet article. On trouve aussi de la musique dans la boutique des RR. PP. : *le Chant du pèlerin; Quis est Deus?* deuxième édition, paroles du vicomte de Palys, musique du non moins vicomte de Muntier. Les personnes tout à fait artistes pourront rapporter comme souvenir de leur voyage soit un de ces petits tambourins, soit une de ces palettes toutes préparées, comme on en voit dans toutes les ventes de charité et aux vitrines des marchands de photographies de la rue de Rivoli : seulement la vue générale du mont ou le Réfectoire des moines remplace Niniche ou Théodora.

Il est impossible d'être plus accommodant que le sont les RR. PP. Ce qu'on les marchande! Une paysanne au bonnet normand ou à coiffe bretonne ne fait pas pour vingt sous d'emplettes qu'elle ne trouve moyen de se faire donner quelque chose par-dessus le marché. A l'instar des grands magasins, on rend même l'argent de toute marchandise qui a cessé de plaire. Nous avons vu une dame rapporter deux ou trois objets qu'elle avait achetés le matin dans un moment d'enthousiasme, dans un élan de ferveur. Le R. P. lui demanda pour combien elle en avait. « Trois francs soixante-quinze », répondit-elle. Sans aucune écriture, sans même qu'elle eût besoin de passer à la caisse, on lui remit à l'instant la somme qu'elle réclamait. Un peu honteuse de son procédé, elle dit au Père qui l'accompagnait qu'elle avait rendu ces objets parce qu'elle voulait quelque chose de beaucoup plus *conséquen'* et que, dès qu'elle serait arrivée à Paris, elle écrirait pour lui faire sa commande. Elle n'a rien osé demander par-dessus le marché, et, en la saluant, le R. P. lui dit en souriant : « Vous voyez, madame, que nous sommes bien *arrangeants*. Vous nous enverrez du monde... Pas comme vous », aurait-il pu ajouter.

C'est à peine si on peut circuler dans le Magasin de Saint-Michel. On y fait queue. On a été obligé d'installer des bancs pour permettre aux acheteurs de prendre patience. Je suis sûr qu'avant peu de temps on pourra lire dans les feuilles bien pensantes que les *Magasins de Saint-Michel* sont provisoirement fermés *pour cause d'agrandissement*. Seulement les RR. PP. feront bien de se dépêcher, de prendre leurs précautions avant que le mont Saint-Michel lui-même soit devenu une annexe de l'hôtel Poulard.

Il est malheureux que le sol du mont ne soit pas à la hauteur de la générosité des Pères et se refuse obstinément à produire des plantes dont ils auraient pu extraire une liqueur qui, par le revenu qu'elle leur aurait rapporté, leur eût permis de mener à bien les réparations du mont. Grâce à la puissance de réclame dont ils disposent, la *Sainte-Micheline* aurait fait une concurrence sérieuse à la Bénédictine, à la Trappistine, même à la Chartreuse. Dans une jolie bouteille affectant la forme de saint Michel terrassant les maux de l'humanité, elle serait devenue rapidement aussi populaire que la fiole représentant M. Thiers et contenant l'élixir du grand patriote, libérateur du territoire.

EDGAR COURTOIS.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

La maison de Molière est en deuil. Le coup qui l'a frappée a été ressenti par tout ce que Paris contient d'artistes, de délicats, de lettrés. Ils se sont pressés, tous recueillis et tristes, autour de la tombe où descendait M. Émile Perrin; tous ont eu à cœur de rendre un dernier hommage et d'envoyer un suprême adieu à l'administrateur éminent, au dilettante passionné, au travailleur infatigable, au parfait gentilhomme qui a pendant de longues années présidé aux destinées de la Comédie-Française. Ce long règne a été plus

d'une fois illustré par des victoires éclatantes; constamment il a été prospère, et cette perpétuité même d'un succès soutenu et persistant, sans précédents dans les annales de la Comédie, quelques esprits chagrins l'ont reprochée parfois au directeur toujours triomphant. Ils invoquaient le grand art, l'art sévère, quelque peu sacrifié à l'art agréable, à la modernité. Et alors, pour montrer le cas qu'il faisait de l'opinion des juges austères, M. Perrin remettait à la scène quelque chef-d'œuvre du grand siècle, en cherchant à le rajeunir toutefois, à lui donner un air moderne. Et voyez l'influence de son étoile! Ces chefs-d'œuvre qui, avant lui, étaient représentés devant les banquettes, attiraient aussitôt la foule. J'ai vu, de mes yeux vu, sous ce règne exceptionnellement heureux, *Cinna* faire salle comble et *Mithridate*, ce grand abandonné, refuser du monde.

Le succès justifiait donc M. Perrin d'appliquer aux classiques du XVIIe siècle les procédés de la mise en scène et du décor contemporains. Que dire alors? Ceux qui, comme moi d'ailleurs, estimaient que c'était là une sorte d'anachronisme et souffraient de ces transformations, comme s'ils avaient vu un portrait d'aïeul retouché par un pinceau qui eût habillé cet ancêtre à la mode du jour, ceux-là en étaient réduits à gémir intérieurement.

Qu'a-t-on encore reproché à M. Perrin? De ne pas goûter Regnard? Voltaire exigeait qu'on se plût avec Regnard pour avoir le droit d'admirer Molière. M. Perrin admirait Molière cependant; et, s'il a trouvé que *le Joueur* était une piètre comédie — rencontrer un sujet comme celui-là et en tirer un si pauvre parti! — ce n'est pas moi qui lui ai jeté la première pierre.

Mais qui a songé jamais à lui jeter des pierres? Tout au plus hasardait-on un conseil modeste ou une réclamation timide. Si par aventure quelqu'un, plus hardi, avait un peu fait la grosse voix, M. Perrin, loin de se montrer blessé, prodiguait mille témoignages de délicate courtoisie. S'il répondait, c'était d'une voix discrète et d'un ton de gentilhomme : si bien qu'on était un peu confus d'avoir parlé si haut. Sur cela l'apaisement se faisait comme par miracle. Ce mot de gentilhomme s'est rencontré naturellement sous toutes les plumes au sujet de M. Perrin et est sorti de toutes les bouches qui ont parlé sur sa tombe. C'est qu'en effet cette noblesse de manières, cette distinction suprême, cette courtoisie un peu froide et parfois hautaine (cela se concilie fort bien) ont été pour lui un puissant moyen d'action et une force singulière. Elles l'ont préservé des familiarités embarrassantes et des gênantes camaraderies; elles ont tenu à distance les indiscrets; elles leur ont imposé la réserve; elles ont donné un prix considérable au moindre mot d'affection et de bienveillance qui tombait de ses lèvres; elles ont fait de lui un arbitre écouté avec respect lorsqu'il avait à intervenir dans les luttes et les rivalités d'amour-propre qui éclatent chaque jour au théâtre; enfin elles lui ont donné une autorité plus grande sur les comédiens, particulièrement flattés d'avoir à leur tête un *gentleman* de si grand air. Soyez certain qu'ils ne souhaiteraient nullement pour chef quelqu'un d'entre eux, quelqu'un *du bâtiment*, un *enfant de la balle*. S'il y avait élection et qu'un duc se présentât, le duc serait nommé, n'en doutons pas. M. Perrin n'était pas duc de naissance; il l'était d'éducation, de manières, d'attitude, de ton et de langage.

Mais ce n'était pas là, pour les artistes du Théâtre-Français, le seul titre de leur général très aimé et très respecté. Il en avait bien d'autres à leurs yeux, et en première ligne ce dévouement au devoir, cette préoccupation unique et constante des intérêts soit moraux, soit matériels, de la Comédie, cette assiduité au travail dont aucun de ses prédécesseurs n'avait donné un tel exemple. Songez que pendant plus de quinze ans il est entré dans son cabinet à midi pour en sortir à sept heures, et que presque pas une soirée ne s'est passée sans qu'on le vît deux ou trois heures au théâtre, soit dans sa loge, soit au foyer ou près de la scène. On peut le dire, et ce n'est pas une banale formule, il a été l'âme de cette grande maison, âme toujours visible et toujours présente. Aussi, devant cette tombe, mardi dernier, les larmes versées n'étaient pas des larmes de comédie. Elles honorent le général pleuré; elles n'honorent pas moins les soldats qui pleurent.

Qui les mènera maintenant au combat et qui assurera la victoire? On a déjà mis plusieurs noms en avant. Parmi ces noms, il en est un qui rallierait tous les suffrages des comédiens, les premiers intéressés et les meilleurs juges dans la question; mais seront-ils consultés? Ne fera-t-on pas intervenir je ne sais quelles considérations politiques là où il ne devrait y avoir qu'une préoccupation, celle de l'art? Ne dira-t-on pas : Un académicien ami de ceux qui ne sont pas nos amis ne sera jamais de nos amis? Voilà ce que nous redoutons, bien plus que ne le doit redouter lui-même celui dont je ne dis pas le nom parce que vous le devinez facilement. Il ne le redoute pas sans doute, parce que cette situation exige impérieusement un sacrifice qui lui serait douloureux. Il lui faudrait alors laisser oisive sa plume si alerte et si charmante. Il se croirait obligé de se consacrer tout entier, sans réserve, à la maison de Molière. Il ne tracerait plus une seule ligne sur d'autre papier que le papier administratif avec cet entête : *Comédie-Française*. Ce sacrifice, qui lui coûterait, mais qu'il saurait faire, les autres y sont-ils prêts? Si j'avais à décider, si j'étais le maître, j'exigerais un serment aussi solennel que les serments réunis d'Annibal, des trois Suisses et du Jeu de paume. Je voudrais aussi qu'on prêtât un autre serment, celui d'imiter la sagesse de Scipion, et ces messieurs de la Comédie m'applaudiraient fort de l'imposer, car, s'ils ne crai-

gnent pas un roi absolu, ils redoutent les Montespan. Voilà donc une grave question. Elle serait vite tranchée si l'on faisait voter les sociétaires et les pensionnaires.

II.

Quand on tombe, on ne tombe jamais bien, dit un des Desgenais que M. Dumas fils a présentés dans son théâtre sous des noms divers. Cela est vrai des femmes surtout, et notamment de l'héroïne du dernier roman de M. Oscar Noirot, *la Chute d'une femme* (1). Elle rappelle par instants la lionne pauvre, Mme Pommeau, mais sans que cette ressemblance intermittente compromette l'originalité d'une œuvre très fouillée, étude très curieuse, minutieuse et subtile.

On pressent le dénouement dès le début, et le terme du chemin apparaît dès les premières étapes. Il est bien certain que cette femme tombera et tombera mal : par quelles glissades successives arrivera-t-elle à trébucher, à faire un faux pas, puis deux, reprenant d'abord son aplomb, puis enfin à la chute définitive, telle est la question qui seule nous préoccupe. Les faits, les incidents, les circonstances fortuites n'ont ici qu'une importance secondaire ; c'est dans le caractère, les instincts, les goûts, les convoitises, le désir de faire du tapage et de sortir de l'ombre d'une vie obscure, que l'auteur cherche les causes déterminantes, presque fatales. Il y a là une gradation dont chaque phase est notée à mesure avec un sang-froid implacable. On dirait un mécanisme compliqué dont un observateur que rien n'émeut démonte tous les ressorts pour en mieux constater, quand il les aura reconstitués ensuite, le jeu et la portée. L'action de chaque rouage a été marquée d'avance, et, la machine mise en mouvement, nous sentons que le phénomène final est la résultante inévitable de forces qu'aucune volonté ne saurait enrayer. Cela était écrit. Cette dynamique appliquée au cœur humain est-elle bien morale? Je ne l'affirmerais pas, et l'auteur n'en a cure. Son seul souci est de démonter et de remonter minutieusement le mécanisme. Ce n'est pas, après tout, un travail facile ni banal. Quant à l'impression produite, elle est double : on est frappé de la sagacité de cette observation minutieuse et pénétrante; en même temps on éprouve à la suivre quelque fatigue—peut-être aussi un peu d'ennui, car cette dissection devient monotone à la longue. Voilà, disons-nous, qui est bien scientifique! On voudrait de l'imprévu, de la surprise, ce que ne comporte pas le jeu dès longtemps annoncé de toutes ces forces agissant fatalement et des rouages à qui elles donnent une irrésistible impulsion. Tout ce qui se produit, nous l'attendions. Êtes-vous entré dans un de ces bureaux télégraphiques de petits bourgs où l'employé, qui, là, n'est pas environné de mystère, vous introduit dans son sanctuaire? Une dépêche arrive pour vous : *Tic tac, tic tac!* Dès les premiers mots vous en prévoyez le sens, et alors les quelques minutes où chaque *tic tac* trace une lettre nouvelle sur le papier vert d'azur s'écoulent pour vous sans intérêt palpitant. De même dans l'officine de M. Noirot, où il démonte devant nous son héroïne. Après quelques instants nous voilà fixés : Cette femme tombera! Et lui continue : *Tic tac, tic tac.* Et nous : Eh bien, oui, c'est cela; elle va tomber! Et lui toujours opère tranquillement : *Tic tac, tic tac.*

(1) *La chute d'une femme*, par M. Oscar Noirot. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

III.

Encore une femme qui tombe! Décidément, à en croire MM. les romanciers, c'est comme la grêle; mais, vous savez, il ne faut pas les croire. Fi! que c'est laid, messieurs! Enfin, c'est du roman, ce *roman d'Élise* (1) dont M. Arnous-Rivière est le père. N'insultons pas cette seconde femme qui tombe, parce que le Maître l'a défendu; mais c'est une affreuse coquine. Et si elle ne tombait qu'une fois! Il est vrai que c'est en Russie, où il y a tant de neige et de verglas. Elle y met en outre de la bonne volonté; elle tombe ici et là parce que c'est sa fantaisie, son caprice du moment. Ce sont chutes fortuites, inattendues, et non par raison démonstrative, comme chez l'héroïne de tout à l'heure. Ce qui donne un cachet slave à toutes les aventures d'Élise, c'est que son père y applaudit presque. Et pourquoi? Parce qu'Élise s'est mariée malgré lui à un petit Français. Tant pis pour le petit Français! C'est bien fait, monsieur mon gendre! Et on l'envoie, le pauvre diable, éplucher au loin les comptes des intendants, écouter les plaintes des paysans, enfin faire tout ce qui ne concerne pas son état. Il en meurt, uniquement pour que le récit ait une fin, et aussi peut-être pour qu'on ne s'avise pas d'un parallèle entre George Dandin et lui. Il y a bien quelque analogie cependant, et ce beau-père russe est, lui aussi, un M. de Sotenville qui a mis un *off* au bout de son nom : M. de *Sotenvilloff*. La comédie de Molière devient ici un drame : Angélique et son noble père sont poussés au russe et au noir. En ce temps-là on s'égayait aux dîners de Dandin, maintenant, c'est fini de rire.

IV.

Comment! encore une qui tombe? Décidément c'est une série.

(1) *Le roman d'Élise*, par M. Edmond Arnous-Rivière. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

La *Baronne de Langis* (1), dont Mme Jeanne France nous raconte les fautes et l'expiation, est une victime des unions disproportionnées qui enchaînent le Printemps à l'Hiver. Nous la plaindrions si elle ne s'en consolait assez vite avec l'Été. Courtes consolations, puis remords, puis humiliation, puis angoisses d'une jalousie inquiète, puis accablement sous le pardon généreux de l'Hiver près d'expirer, puis immolation volontaire comme rachat. Tout cela nous est présenté sous forme de lettres ou de journal intime. Œuvre distinguée, mais un peu à l'ancienne mode.

V.

Voici un volume de poésies bien touchantes de M. Émile Chatonet. Elles sont précédées d'une introduction où Arvède Barine explique le sens du titre : *les Adieux* (2). Le poète nous a fait ses adieux, en effet. C'est d'une main défaillante qu'il a réuni pour les envoyer à l'imprimeur quelques-unes des pages où il avait chanté ses espérances d'avenir brisées et ses rêves évanouis. M. Chatonet a été de ceux qui avaient vingt ans vers 1855, au moment où un grand silence s'est fait dans notre pays et où ceux qui entretenaient en eux, comme une sainte flamme, le respect du droit, l'enthousiasme pour la justice, la passion de la liberté, étaient suspects. Ils se sont sentis vaincus d'avance et n'ont même pas tenté la lutte; ils se sont tenus à l'écart, laissant passer devant eux le tourbillon des convoitises haletantes et des ambitions sans scrupules. Puis, à l'heure où ce pouvait être leur tour à eux, quelques-uns s'étaient déshabitués de l'action, d'autres sentaient déjà se tarir en eux les sources de la vie. Cette préface d'Arvède Barine précise et explique ce qui ne vous apparaîtra que voilé discrètement par cette pudeur qui est le propre des âmes fières. L'impression que produira sur vous cette douleur discrète n'en sera que plus profonde. Dans les pièces où se sent le plus la note personnelle, ni récriminations ni colères, mais une mélancolique résignation. Dans le passé, résignation à cette vie d'un horizon plus borné que celui qu'on avait rêvé; puis quand les forces trahissent tout d'un coup la volonté, résignation à ces ténèbres qui assombrissent avant l'heure une journée qui n'a connu qu'un pâle soleil. Un espoir console alors, car l'âme, plus libre et comme à moitié dégagée de ses liens, s'élance vers l'au delà. Je voudrais pouvoir beaucoup citer; mais il faut me borner.

Voir se lever soudain le voile obscur des causes
Et resplendir l'amour dans chacune des lois
Qui régissent le monde en ses métamorphoses,
Des sphères de l'espace à la mousse des bois;

Tout savoir! Pénétrer le mystère des choses
Et des liens du corps ne plus sentir le poids,
Comprendre à leur parfum le langage des roses,
Ne plus se souvenir des douleurs d'autrefois,

De ceux qu'on a pleurés retrouver les caresses,
Sentir son cœur s'ouvrir à d'immenses tendresses,
Être affranchi du mal, n'avoir plus un remords,

Et s'élever toujours, de lumière en lumière,
Jusqu'au rayonnement de la cause première :
Tel sera le réveil que Dieu garde à ses morts.

Ne sont-ce pas là de beaux vers, d'un souffle presque puissant, éclairés surtout d'un rayon d'en haut? — La main qui les a tracés vient de se glacer pour jamais.

VI.

Retombons de ces sommets, et très bas, très bas. Nous avons maintenant affaire à un fantaisiste en gaieté, qui n'a d'autre prétention que de badiner gentiment.

M. J. Rousseau s'amuse. Il va criant : « Habillez-vous, mesdames (1)! » et le malicieux poète, si ces dames suivent son conseil, se glisse dans leur boudoir. C'est uniquement par obligeance, pour les aider à s'habiller, ce qui est une façon honnête de les déshabiller. Et voici qu'il leur offre leurs bas, leurs jarretières, leur... Arrêtons-nous, *bone Deus!* M. Rousseau a l'imagination un peu bien éveillée, tout comme Chérubin assistant à la toilette de la comtesse. Cependant il est toujours à peu près convenable. Risque-t-il un mot scabreux, il le zézaye d'un petit air innocent qui fait qu'on l'excuse. C'est un enfant; cela ne tire pas à conséquence! Moi, à votre place, je ne m'y fierais qu'à moitié, comtesse. Ce petit volume de petits badinages en tout petits vers n'élargit pas les limites de la poésie; mais il n'est pas désagréable en ce qu'il a un léger parfum du XVIIIe siècle. M. J. Rousseau fait songer aux abbés galants, musqués, pomponnés et assassins.

VII.

J'étais bien loin, tout là-bas, perché sur les Alpes, le soir où l'on représentait pour la première fois à l'Odéon le *Conte d'avril*, de M. Auguste Dorchain. Je l'ai vu ces jours-ci, dès mon retour, et j'ai été charmé. Je l'ai lu ensuite, car il a été édité (2), et j'ai été charmé plus encore. Est-ce une comédie, ce rêve d'un soir de printemps? Je n'en jurerais pas. Les personnages, enfants de l'imagination de Shakespeare, semblent flotter

(1) *La baronne de Langis*, par Jeanne France. — 1 vol. Paris, 1885. E. Plon, Nourrit et Cie.

(2) *Les Adieux*, poésies par M. Ernest Chatonet. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre et Cie.

(1) *Habillez-vous, mesdames!* par M. J. Rousseau. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.

(2) Alphonse Lemerre.

comme des sylphes dans un léger nuage d'azur ; mais s'ils ont des ailes, trop d'ailes peut-être pour l'étroite enceinte de la scène, les vers de M. Dorchain en ont aussi, fort heureusement. Ils vous emportent et vous bercent. Laissez-vous donc bercer et transporter dans cette Illyrie poétique où les princesses épousent des bergers et les princes des bergères. C'est un joli voyage à faire aux Iles Fortunées.

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Les élections ont eu lieu, le 11, aux colonies. A Pondichéry, M. Pierre Alype, radical, a été réélu; dans la Cochinchine et au Sénégal, il y a eu ballottage. On ne connaît pas les résultats de la Guadeloupe, de la Réunion et de la Guyane; à la Martinique, le nombre des votants ayant été inférieur au quart des électeurs inscrits, il n'y a pas eu de résultat.

Conflit hispano-allemand. — M. Canovas a rédigé lui-même une note significative envoyée au Vatican pour justifier les droits de l'Espagne. Une note envoyée à Berlin accepte définitivement la médiation du pape.

Affaires d'Orient. — Le 10, la Porte a fait remettre aux ambassadeurs réunis à Constantinople une note rappelant l'historique de la question et faisant réserve de tous les droits du sultan résultant de l'article 16 du traité de Berlin. Sur des observations du gouvernement autrichien, les ambassadeurs ont modifié le texte de leur memorandum; sans en changer le sens général, ils en ont adouci certaines expressions. Ils formulent l'espoir que la violation du traité de Berlin ne dépassera pas les limites actuelles et que la Porte conservera son attitude conciliante.

Tonkin. — Plusieurs journaux annoncent l'envoi au Tonkin de nouveaux renforts. Une note communiquée par l'*Agence Havas* nous apprend qu'il s'agit uniquement de remplacer des hommes qui auront accompli deux années de service en Indo-Chine dans le premier trimestre 1886.

Nécrologie. — Mort de M. Bowes, le doyen du Jockey-Club anglais.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

Dans son *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* M. H. de Sybel s'est proposé d'exposer les grands événements qui ont transformé l'Europe politique et sociale durant la période comprise entre 1789 et le commencement du Consulat. Ces grands événements sont : la ruine de l'ancienne monarchie par le mouvement démocratique, l'anéantissement de la Pologne et la dissolution de l'empire allemand. M. de Sybel s'attache à montrer leur intime solidarité et leur rôle dans l'établissement de la nouvelle forme monarchique qui triomphe dans l'Europe moderne, la monarchie militaire. Les quatre volumes de ce travail actuellement publiés comprennent les origines de la Révolution française et ses premiers effets sur l'Europe: la chute de la royauté, l'invasion des alliés et la guerre anglo-française, le second partage de la Pologne, la Terreur et les victoires de la république, le troisième partage de la Pologne, la fin de la Convention, le Directoire et les campagnes d'Italie et d'Autriche jusqu'à la paix de Leoben. Deux autres volumes en cours d'impression termineront l'ouvrage en conduisant le récit des événements jusqu'au Consulat. M. de Sybel ne s'est occupé de l'histoire particulière des divers pays de l'Europe qu'autant qu'elle offrait avec le sujet un rapport immédiat; à ce titre, c'est la politique extérieure qui a surtout attiré son attention Il a insisté de préférence sur ce point spécial, qui avait été généralement laissé dans l'ombre, et ses patientes recherches dans les archives diplomatiques et militaires lui ont permis de le traiter avec une extrême précision et une compétence indiscutable. Mais, s'il est juste de reconnaître l'intérêt que présentent les documents originaux qu'il a mis le premier en lumière, il n'est pas inutile de constater que la passion politique et l'esprit de système l'ont empêché de comprendre et d'apprécier équitablement l'œuvre de la Révolution française et ses résultats (F. Alcan).

DIVERS.

Le *Dictionnaire français illustré des mots et des choses,* dont MM. Larive et Fleury ont entrepris la publication, se distingue des autres ouvrages du même genre parus jusqu'à ce jour par la généralité du plan, qui embrasse l'ensemble des connaissances modernes, et par le caractère essentiellement pratique des détails. Ce dictionnaire comprend l'explication des mots, l'étymologie, les dérivés et les composés, les homonymes et les synonymes, la prononciation, les remarques grammaticales et la conjugaison des verbes irréguliers, la littérature et l'histoire littéraire, l'histoire, la biographie, la mythologie et la géographie, les faits préhistoriques et l'archéologie nationale, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, et leurs applications à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, à l'hygiène et à la médecine, et enfin la législation usuelle, commerciale et administrative. L'étendue des articles est parfaitement en rapport avec l'importance des questions traitées; le développement des sujets se distingue par une précision rigoureuse qui satisfait l'esprit sans surcharger la mémoire d'indications accessoires. De nombreuses figures gravées avec soin sont intercalées dans le texte, ainsi qu'une centaine de cartes imprimées en deux teintes qui représentent tous les départements français et les principaux pays du globe.

Ce dictionnaire, qui est appelé à former une véritable encyclopédie des écoles, des métiers et de la vie pratique, se recommande par la forme aussi bien que par le fond; il est édité et imprimé par la maison Chamerot, qui a apporté dans l'exécution typographique un soin exceptionnel.

Le tome II de l'*Éducation sentimentale* vient de paraître dans l'édition *ne varietur* des *Œuvres complètes* de G. Flaubert si justement remarquée par le soin scrupuleux avec lequel les textes ont été revus sur les manuscrits originaux. La régularité avec laquelle est poursuivie cette publication permet d'espérer à bref délai l'apparition des *Mélanges* qui doivent comprendre des fragments d'œuvres de jeunesse de G. Flaubert tout à fait inédits et d'un grand intérêt (Quantin).

Le gérant: HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5938]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 17. (22e ANNÉE). — 24 OCTOBRE 1885.

23 octobre 1885.

Les électeurs des 4 et 18 octobre ont envoyé à la Chambre des députés 202 réactionnaires et 382 républicains. Le parti républicain s'étant ressaisi pendant la semaine de ballottage, le chiffre historique de 363 a pu être atteint de nouveau et de nouveau dépassé. Mais 26 départements n'ont plus qu'une députation entièrement réactionnaire.

Avec tant de sièges momentanément perdus le parti républicain a-t-il au moins perdu pour longtemps les trois illusions héréditaires qui lui ont longtemps fait plus de mal que tous les efforts de ses ennemis coalisés?

***

Première illusion : — Les républicains peuvent se diviser impunément; ils peuvent, sans porter atteinte à la république, discréditer sous les outrages et les calomnies les meilleurs d'entre eux.

Dès les bancs de l'école tout le monde avait appris que la première et la deuxième république avaient péri pour s'être divisées contre elles-mêmes : sauf quelques prophètes qui par profession criaient dans le désert, qui donc, depuis cinq ou six ans, avait montré par ses actes qu'il avait retenu cet enseignement? Résultat : la rude leçon du 4 octobre. Des attaques violentes et passionnées contre les républicains n'est-il pas démontré à cette heure qu'il reste toujours quelque chose contre la république?

***

Deuxième illusion : — La république doit se conformer à la définition que l'école dite libérale avait donnée du meilleur gouvernement; elle doit être celui qui gouverne le moins.

Dans quel pays d'hommes sans passion, pour quel peuple à la raison toujours droite et calme, le nihilisme administratif de M. Herbert Spencer peut-il être une règle utile, un principe fécond? En attendant cette révélation, nous pensons que c'est précisément dans les pays de régime parlementaire et de suffrage universel que cette utopie, si elle était adoptée, produirait les plus désastreuses conséquences. Quand le régime politique est celui de toutes les libertés, si l'État n'agit pas, il ne se contente pas d'abdiquer, il trahit sa mission. Si les représentants les plus autorisés d'un parti, c'est-à-dire dans l'espèce ceux qui ont la charge et l'honneur du pouvoir, ont pour obligation de se réfugier dans l'abstention parce qu'ils sont à la tête des affaires, de se taire et de se croiser les bras parce qu'ils ont la direction de l'État, l'intérêt de chaque parti, à la veille de toute bataille électorale, serait de n'être point aux affaires. Être en dehors du pouvoir, être dans l'opposition, ce serait, à ce compte, la grande chance de succès, le grand atout; les partis, à chaque dernière session, joueraient *à qui perd gagne.*

Au scrutin du 4 octobre, le gouvernement de la république est allé à la bataille nu contre des adversaires bardés de fer. Cette naïveté, on sait le profit que la Droite en a tiré.

***

Troisième illusion : la sentinelle invisible. « Le Peuple, sentinelle invisible, protège la République », et, le lendemain de cette belle déclamation, Louis-Napoléon réussit le coup d'État. On a reconnu, depuis Décembre, que le peuple n'est pas une sentinelle souverainement efficace contre les coups de force; il faut reconnaître, depuis le 4 octobre, que le suffrage universel n'est pas davantage le palladium invincible de la République, qu'une évolution légale et pacifique du suffrage contre la République n'est pas chose impossible. Aussi, quand les vieux jacobins disaient que la république est au-dessus du suffrage universel, ils ne disaient pas une sottise : ils pressentaient seulement que le peuple, facile à tromper et prompt à se retourner, pouvait un jour, ne fût-ce que pour une heure, se lasser de la république. Entre les candidats républicains et les candidats conservateurs, il n'y a pas eu un écart d'un million de voix. A quoi tient le déplacement de quatre ou cinq cent mille suffrages? D'un caprice populaire, résultat accidentel d'une défaite, d'une disette, d'une mauvaise récolte, que sais-je? Il faut donc à la République d'autres gardiens que la sentinelle invisible; il lui faut des institutions, ancres de salut, qui permettent au vaisseau ballotté par les vents d'attendre la fin de la tempête : le Président de la république et le Sénat.

***

Le parti républicain, la grande majorité de ses représentants à la Chambre, a-t-il perdu ces trois illusions? Toute la question parlementaire est là.

La majorité des députés républicains a-t-elle compris que la désunion, c'est-à-dire la scission des groupes, c'est la

lourde masse des deux cents députés de droite maîtresse de tous les votes de la Chambre? Donc, renonçant aux anciennes chapelles, profitant du bris des anciens cadres, revenant à ce qui fut la pensée constante de Gambetta, on devra constituer une réunion plénière de plus de trois cents représentants, progressistes et radicaux, républicains avec ou sans épithète, une majorité de gouvernement qui écartera les questions prématurées et mettra à l'étude les réformes pratiques, les lois de finances, les lois militaires, les lois économiques, les lois agricoles qu'attend le pays.

Si cette majorité, au contraire, n'a pas compris quels devoirs lui imposent les révélations électorales du 4 octobre, si la Constitution est remise en question par d'autres que par les royalistes et les bonapartistes dont c'est le métier, alors la république, comme la monarchie, aura sa Chambre introuvable; et dans le jeu des cabinets faisant la culbute les uns sur les autres, ce qui grandira encore, ce sera le parti de la réaction.

***

Gambetta disait que dans un pays dont le cercle des frontières est intact, et dans un pays qui n'a pas toutes ses frontières, on ne fait pas la politique de la même manière. Il en est d'un parti comme d'un pays. Si la droite comptait vingt députés au lieu de deux cent deux, il serait sans doute possible et loisible d'agiter des questions de métaphysique, de faire des expériences, de hâter l'avenir ou de s'attarder au procès du passé; mais le cercle des frontières républicaines n'est plus intact, et, dès lors, ce qui eût été plus ou moins loisible devient trop dangereux.

En vain on répondrait qu'on est lié par les programmes, qu'on cultive depuis vingt ans tel ou tel idéal de la république. Le programme, l'idéal des électeurs qui ont voté au 18 octobre, faisant abstraction de légitimes sympathies, oubliant de justes répugnances pour les candidats désignés par la discipline, c'est que la république vive. Jamais, dit-on, situation parlementaire n'a été plus difficile : eh bien, la vérité, c'est que jamais, après cette épreuve d'hier, à ce moment précis de l'histoire de la république qui est l'âge critique de tous les gouvernements en France depuis un siècle, jamais occasion plus belle ne s'est offerte au parti radical de faire évanouir les méfiances qu'il inspire et d'apparaître à tous comme un parti de gouvernement. Les vastes programmes qu'il eût été tenu d'exécuter en d'autres circonstances, qu'on l'eût sommé d'accomplir, ses amis eux-mêmes, pour peu qu'ils ne soient pas aveuglés par la passion, lui demandent aujourd'hui de les ajourner, dût-il mécontenter les meneurs de Charonne et des Épinettes.

***

IMPRESSIONS ÉLECTORALES

Le paysan

Il ne manque pas de philosophes pour nous expliquer après coup les causes de nos échecs partiels aux élections du 4 octobre. J'ai reçu, pour ma part, en ma qualité de journaliste et de député, des dossiers d'explications, toutes plausibles, et toutes contradictoires.

Pour l'un, le mal vient de nos divisions et de la propagande dissolvante de M. Clémenceau. L'autre s'en prend aux inquiétudes causées par la question religieuse; l'autre, à la crise agricole; l'autre, à la politique coloniale; l'autre, enfin, accuse M. Ferry et l'opportunisme. Ceux-ci prétendent qu'on a trop versé à droite; ceux-là, qu'on a trop penché à gauche. Bref, on a mal fait, on a trop fait, on n'a pas assez fait, on n'a rien fait du tout. Sortez de là, si vous pouvez.

J'ai, pour ce qui me concerne, horreur de ces médecins qui viennent, la crise passée, tâter le pouls du malade et donner des consultations que personne ne leur demande. J'ai, dis-je, horreur de ces généralisations *in extremis*, d'abord parce qu'elles sont banales et à la portée des derniers *politiqueurs*, ensuite parce qu'elles ravivent inutilement de dangereuses querelles, et, enfin, parce qu'elles se teignent de la couleur politique des dissertants et perdent, par le fait même, tout crédit et toute autorité aux yeux des gens qui gardent leur sang-froid et qui réfléchissent.

Je sais bien qu'une crise soudaine et inattendue comme celle du 4 octobre ne peut pas être attribuée à une cause unique; j'avoue même que, dans les divers motifs allégués à droite et à gauche pour le profit d'une secte ou d'un parti, il y a une part de vraisemblance.

Mais, au lieu de prêter au corps électoral des vues générales, trop vastes peut-être pour sa compréhension, ne vous semble-t-il pas qu'il eût été d'une meilleure méthode d'observer le peuple lui-même dans l'exercice de son droit de souveraineté?

Et, si chaque candidat, à quelque parti qu'il appartînt, avait bien étudié son coin de province, s'il avait noté au jour le jour, aussi impartialement que possible, les impressions de son auditoire dans les réunions publiques et les confidences de ses électeurs dans ses visites particulières, ne pensez-vous pas que ces observations, prises sur le vif, formeraient la matière d'une enquête qui aurait sur celles qui ont été votées par la Chambre deux avantages : celui d'être sincère, et celui de ne rien coûter à l'État?

Je ne suis pas de ceux qui disent, quand ils arrivent au parlement tout gonflés de leur importance nouvelle : « Le pays pense, le pays veut, le pays demande... » Dans une France comme la nôtre, où règnent plus qu'on ne le croit à Paris l'esprit de province et le particularisme, ce grand mot : « le pays », prononcé à la tribune, n'a jamais eu pour moi que la valeur d'une métaphore.

On ne pense pas et on ne vote pas dans le Var comme dans le Nord, ni dans le Nord comme dans l'Est, ni dans l'Est comme dans le Morbihan; car, si rudes travailleurs qu'aient été nos pères de la première Révolution quand ils nous ont taillé, à grands coups de hache, une République une et indivisible, ils n'ont pu effacer dans les vieilles provinces toutes les nuances de costume, de langage et d'opinion.

J'ai donc, pour en revenir à mon sujet, parcouru, à grand labeur, avec mes collègues de la députation, tout

le département du Doubs, et voici, sincèrement exprimées, les impressions qui me sont restées de ce voyage électoral.

Je prie d'abord le lecteur de remarquer que je ne parle pas de la ville de Besançon ni de l'arrondissement de Montbéliard, pays d'industrie, de pensée libre, citadelles de la République. Je parle des hautes montagnes, contrée de pâturages, très originale, très fidèle à ses vieilles mœurs, où règne dans les familles le patriarcat, où l'influence du clergé est entière et souveraine. Race honnête d'ailleurs, de sens rassis, solide, tenace et vigoureuse.

Ils sont très conservateurs, très religieux, sans être toutefois cléricaux, en sorte que, par une contradiction plus apparente que réelle, vous trouverez, dans ce pays de vieilles croyances, tel canton qui concilie très bien son amour pour la messe avec une certaine ferveur républicaine.

Mais, si on veut aller au fond des choses, c'est encore l'ancienne masse plébiscitaire, j'entends celle qui plébiscitait sous l'empire, qu'on retrouve dans ce peuple.

J'ai interrogé, j'ai écouté et j'ai découvert ceci : ils n'entendent rien au jeu de notre machine parlementaire, beaucoup trop compliquée pour eux ; ils ignorent les attributions de la Chambre, du Sénat, du Président. Ils croient à cette division des trois pouvoirs de confiance, comme ils croient à la sainte Trinité.

De la liberté de la presse, du droit de réunion, d'association, ils paraissent se soucier fort médiocrement; si même on les serre d'un peu près, on leur fait dire facilement que nous n'avons que trop de libertés, que le seul régime respectable est celui qui se fait respecter, et qu'il n'est, pour être obéis, que les gouvernements forts.

Quand, par hasard, dans certaines communes arriérées, il nous arrivait de rencontrer un républicain avéré, un homme engagé, compromis dans notre cause, ses révélations étaient quelquefois navrantes.

— Nous sommes, disait-il, isolés et presque excommuniés dans notre paroisse. Le curé nous signale en chaire et nous nomme par nos noms. L'autorité ne nous protège pas, et nous sommes, nous républicains, en république, comme si nous étions dans l'Opposition.

Il faut toujours en revenir à ce point (et ceci est le résumé de ma petite enquête personnelle), c'est que la politique de nos gens de la campagne, je parle de ceux des hautes montagnes du Doubs, se borne à deux idées simples :

Avoir un gouvernement ferme, qui distingue ses amis de ses ennemis et qui fasse sentir sa main;

Avoir une administration active, non tracassière, qui expédie rondement les affaires communales.

J'ai dit les affaires communales, et c'est là, dans nos montagnes, la grosse question, celle qui emporte toutes les autres. Ils sont souverains (on le leur a assez dit) ; ils se sentent souverains ; ils sont propriétaires de forêts immenses, et ils enragent — se trouvant endettés, ayant des routes à faire, des ponts, des écoles à construire — d'avoir maille à partir avec l'administration forestière et de ne pas avoir leur part légitime dans la gestion des biens qui leur appartiennent. Ils sont souverains, et ils enragent d'être obligés d'avoir recours, pour les moindres affaires, à l'administration lente, engourdie et paperassière des sous-préfectures et des préfectures.

Parlez-leur des grands principes : ils vous écouteront d'une oreille distraite. Mais touchez à leurs franchises communales, à leur industrie, aux droits protecteurs de leur industrie, à ce qui les fait vivre, à ce qui leur assure le pain journalier : quel succès vous aurez et quels applaudissements !

Ils sont autonomistes (vous comprenez bien le sens du mot), mais ne sont pas et ne seront de longtemps des citoyens connaissant leurs droits et attachés à leurs libertés. Ils puiseront sans doute un jour dans les écoles les éléments de l'éducation civique et politique qui leur manque; mais il faut avouer que notre enseignement populaire est encore loin d'avoir porté ses fruits.

On se leurre dans les grandes villes quand on s'imagine que l'homme de la terre attache quelque importance à une Chambre unique, à une magistrature élective ou même à la séparation de l'Église et de l'État. Je voudrais bien que nos politiciens les plus échauffés sur cette question pussent sortir un instant de leurs cercles parisiens et aller prendre un peu l'air des champs. Ils entendraient des propos comme celui-ci, et c'est à moi qu'il s'adressait :

— Vous nous avez affranchis de la domination temporelle de nos curés. Ils ne se mêlent plus de nos affaires municipales. Ils n'entrent plus dans nos écoles. Ils n'ont plus à eux seuls la clef du clocher; ils ne disposent plus de la porte des cimetières. C'est bien; s'ils parlent ou agissent en factieux, sévissez; vous en avez le pouvoir; mais laissez-nous tranquilles avec la question religieuse; gouvernez bien, soyez économes de nos deniers; faites-nous une ou deux bonnes lois par session et nous vous tenons quittes de toutes vos réformes constitutionnelles.

Si on me demande maintenant par quelle aberration soudaine des populations si sages, si peu exigeantes, ont paru se détacher un instant du gouvernement de leur choix, de celui qu'elles ont défendu par leurs votes aux époques du 24 Mai et du 16 Mai contre toutes les forces coalisées de la réaction, l'explication est bien simple, et il n'était pas nécessaire, pour la découvrir, de creuser les choses comme on l'a fait.

Quand les républicains de la dernière Chambre ont voté le scrutin de liste, ils ne me paraissent pas avoir bien compris dans quelles conditions nouvelles allait

s'engager la grande bataille électorale. Car l'ancien mode de votation, le mode uninominal, peut bien se prêter aux compétitions de personnes, aux querelles de groupes; mais le scrutin de liste ignore ces distinctions subtiles. Il opère brutalement, par grandes masses, par grands courants d'opinion. Il marche au combat drapeau contre drapeau, les blancs contre les bleus, les républicains contre les monarchistes. Or, pendant que les députés de la majorité, les élus du scrutin d'arrondissement, confiants dans leur clientèle, dans leur situation acquise, dans les services rendus, s'endormaient sur l'oreiller de la paix, leurs adversaires, plus intelligents de la situation, se mettaient tout doucement en campagne, organisaient leurs troupes et, le jour venu, lançaient brusquement leurs gros bataillons sur nos rangs dispersés.

Ici il faut ouvrir une parenthèse. On a gâté le suffrage universel, et, de tous les souverains, celui qu'on a le plus flatté, c'est le peuple. On lui a tout promis, le possible et l'impossible; on a suscité en lui tant d'espérances, tant de convoitises, et des convoitises si diverses, que, si la république ne les satisfait pas toutes, le peuple est naïvement convaincu que la république lui fait banqueroute.

Je vous laisse à juger si la réaction a exploité cette disposition d'esprit malheureuse. Le terrain de la lutte lui était d'ailleurs favorable, et elle y a semé à pleine main la graine de calomnie. Elle a exploité et envenimé l'affaire du Tonkin; elle a tiré parti de nos difficultés passagères, des mauvaises récoltes, de la diminution des plus-values, de la crise agricole, de la prétendue persécution religieuse.

Jusque-là il n'y a rien à dire. Le propre des Oppositions est d'être injustes et violentes; mais, où ces hommes d'ordre, qui se disent conservateurs, ont dépassé toute mesure, c'est quand ils ont fait de la démagogie rurale à outrance, c'est quand ils ont flatté les passions les plus grossièrement égoïstes de nos campagnards, c'est quand d'anciens généraux se sont abaissés jusqu'à leur promettre de les exempter du service des vingt-huit jours et des treize jours.

Toute cette campagne, je le répète, était menée à petit bruit. On avait dans chaque commune ses intelligences; le mot d'ordre partait souvent du presbytère, et nos bons curés conduisaient l'affaire avec une discrétion toute sacerdotale.

De réunions publiques, point, ou presque point. On se réunissait à huis clos, entre amis, pour calomnier sans danger la république, et le plus souvent on se coulait dans les maisons, on y prodiguait les poignées de main, les promesses et même, nous a-t-on dit, les pièces blanches Nous n'avons eu qu'une seule fois, mes collègues et moi, dans toutes nos courses électorales, la fortune de rencontrer nos contradicteurs.

Nous sentions bien toutefois, dans certains coins perdus, que le terrain était miné sous nos pas, comme par un travail de taupes. Nous le devinions à l'allure embarrassée des électeurs. On les voyait arriver dans nos réunions lentement, l'un après l'autre comme confus et effrayés de leur audace. Ils écoutaient, comme au prône, avec recueillement, n'interrompant que fort rarement, applaudissant même quelquefois. Le paysan est poli, accueillant pour les candidats des deux partis, qui sont tous pour lui des messieurs respectables, mais prudent et soigneux de cacher sa pensée, dont le confessionnal seul a souvent le secret. Au sortir des séances, peu d'animation; peu de groupes sur les places; quelques conversations à voix basse. Rares étaient ceux qui avaient le courage de nous accompagner; les autres avaient hâte de s'esquiver dans leurs maisons ou d'aller raconter, à leurs chefs de brigade, à leur manière, ce qu'ils avaient entendu.

Or, pendant que le parti réactionnaire disciplinait ainsi ses forces et les préparait savamment à un effort commun; tandis qu'il jetait dans la balance électorale le poids de toutes les influences réunies, intimidant les uns, cajolant les autres et cachant son drapeau, que faisaient les républicains dans un grand nombre de départements? Ils se déchiraient pour des programmes. Que dis-je, pour des programmes? Pour moins que cela, pour des noms.

Et que faisaient les fonctionnaires? Intimidés par les fameuses circulaires ministérielles, ils pratiquaient l'abstention si religieusement, j'allais dire si dévotement, que les bonnes gens se demandaient si les candidats de l'Opposition n'étaient pas les candidats officiels.

Le scrutin du 18 octobre a réparé amplement la surprise et l'erreur du premier vote. Le suffrage universel s'est reconnu; il a fait miracle; il a brusquement coupé court aux vantardises et aux espérances de la réaction. Et pourquoi cela? D'abord parce que les électeurs se sont trouvés en face d'une question simple et qui se résume en deux mots : république ou monarchie; ensuite, parce que les nôtres, avertis par le danger, sont revenus enfin à la vraie tactique du scrutin de liste, celle des grandes masses.

Nous avons maintenant devant nous quatre années qui peuvent être et qui seront, je l'espère, fructueuses pour l'affermissement de nos institutions. Et s'il m'était permis, après les observations que j'ai faites, de donner mon humble avis sur le meilleur emploi de cette législature, je résumerais ainsi mon programme :

Changer le moins possible de ministères;

Condenser en une majorité compacte la poussière des anciens groupes;

S'entendre sur un plan de réformes applicables, et, si hardies qu'elles soient, les voter;

Faire peu de politique et beaucoup d'affaires.

DIONYS ORDINAIRE.

LA POLITIQUE EUROPÉENNE DEPUIS LA FIN DU MOYEN AGE

JUSQU'A LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE (1)

I.

Le moyen âge aimait à se représenter le monde politique comme une société de chrétiens gouvernée par le pape, successeur de saint Pierre, et par l'empereur, successeur d'Auguste, et un des signes les plus certains de l'approche de temps nouveaux fut le discrédit où tomba, vers la fin du xve siècle, cette grande idée qui avait si longtemps occupé l'imagination des hommes. A la fin du xve siècle, l'empereur n'était plus qu'un prince allemand, et, seuls, des théoriciens arriérés lui attribuaient encore le *dominium mundi* qu'avaient exercé les grands Césars saxons, franconiens ou souabes. Le pape n'était plus qu'un prince italien et sa domination spirituelle avait été déjà ébranlée par Wiklef et par Jean Huss. Une ère s'annonce où le particulier va succéder à l'universel, les nations à l'Empire, les Églises à l'Église. Les génies nationaux vont achever leur formation, et les nations, ces individus de l'humanité, servir l'humanité par la diversité même de leurs génies. Au même moment, la Renaissance offrait à l'esprit un domaine indéfini, et les découvertes maritimes ouvraient un monde nouveau à la concurrence des ambitions nationales. Il semblait que l'Europe pût et dût alors s'employer à mettre en valeur l'univers.

Mais l'Europe tourna contre elle-même la plus grande partie de ses forces, et l'ère des temps modernes a été remplie par de longues guerres suivies de pacifications courtes. Voici les causes principales de ce triste phénomène.

Au moment où il était permis d'espérer que les nations, affranchies de la chimère de l'universel, allaient poursuivre leurs destinées propres, la Réforme s'attaqua partout à la religion catholique, et deux partis apparurent qui, passant par-dessus les frontières, formèrent deux armées internationales dans chacune desquelles tous les peuples étaient représentés.

La conception féodale de la souveraineté, qui impliquait l'idée non d'une magistrature, mais d'une propriété, permit à des princes d'acquérir des pays et même des États entiers hors de leur lieu d'origine. La maison d'Autriche composa cet empire singulier où elle fit entrer, à côté de ses domaines allemands, des pays bourguignons, des pays slaves et hongrois, l'Espagne et une grande partie de l'Italie. Les rois de France se dirent les héritiers des ducs de Milan et des rois de Naples. Plus tard, Louis XIV fit valoir ses droits à la succession d'Espagne et perçut des avancements d'hoirie avant de mettre la main sur l'héritage. Des groupes naturels très différents les uns des autres sont ainsi enveloppés dans des monarchies factices, et, comme il est resté du passé le souvenir d'une monarchie universelle dont le fantôme hante l'esprit des princes et des politiques, Charles-Quint, Philippe II, Louis XIV aspirent à la « monarchie de l'Europe ».

Ni la Réforme ni les prétentions de quelques princes à la monarchie universelle n'ont réussi à faire de l'Europe une grande communauté politique. La Réforme n'ayant pu détruire le catholicisme, ni le catholicisme étouffer la Réforme, la communauté chrétienne fut à jamais brisée. Dans les guerres religieuses et dans le conflit entre les maisons de France et d'Autriche, les différents pays se distinguent plus nettement les uns des autres. Partout, excepté en Allemagne et en Italie, s'achève la concentration politique : elle donne aux États leur physionomie propre, leurs besoins, leurs intérêts, leurs ambitions; elle arrête et fixe les frontières auparavant flottantes et produit les guerres politiques, que l'âge précédent avait à peine connues.

Les souverains prennent pour occupation principale la politique et la guerre et mettent leur ambition à étendre leur territoire. Chaque prince entretient un petit monde d'agents politiques, les uns auprès de lui, les autres répandus dans les cours de l'Europe. En même temps, il entretient une armée. Bien mener une intrigue et une guerre, c'est jeu de princes, où l'on gagne « la gloire ». Dans la diplomatie, les agents mercenaires étrangers sont nombreux; nombreux, les mercenaires étrangers dans les armées. Il y a par toute l'Europe un condottierisme diplomatique et militaire. Quelques-uns des condottieri civils arrivent aux plus hautes fonctions : il suffit de nommer Mazarin et Alberoni. Des condottieri militaires deviennent les héros de la monarchie qui paye leurs services : tels le maréchal de Saxe et le prince Eugène de Savoie. Dans les chancelleries et dans l'armée, les étrangers sont nombreux : il y a donc un métier politique et un métier militaire ; politiques et soldats mènent le monde et le troublent, et l'on ne fait pas seulement de la politique ou des guerres pour assurer son existence et sa sécurité : les princes intriguent parce qu'ils ont une diplomatie et font la guerre parce qu'ils ont des soldats. Dans ces querelles des rois, les peuples n'engagent pas leurs forces vives : ils n'y ont part qu'en souf-

(1) Cette étude est, avec quelques modifications, la troisième partie d'une introduction écrite par M. Ernest Lavisse pour une traduction de l'ouvrage de M. Freeman intitulé *the Historical geography of Europe*. Cette traduction, œuvre de M. G. Lefebvre, doit paraître prochainement à la librairie Armand Colin et Cie, sous le titre d'*Histoire générale de l'Europe par la géographie politique*. Elle formera un volume in-8° de 700 pages, et elle sera accompagnée d'un atlas.

frant les maux de la guerre, en payant ce qu'elle coûte, en s'enorgueillissant de la gloire du maître quand le maître a été vainqueur.

Enfin la découverte du nouveau monde, le progrès immense du commerce et de l'industrie créent des intérêts économiques nationaux. Le commerce et l'industrie, qui appartenaient jadis à des corporations particulières, deviennent choses d'État et, par conséquent, causes de guerre.

Ces causes diverses ont pour effet commun l'état de guerre continu. Il est rare qu'une année s'écoule sans guerre pendant ces trois cents années : une paix de quatre ou cinq ans étonne comme une anomalie, et les rois s'en vantent comme d'un sacrifice qu'ils font au « repos de leurs peuples ».

Quels ont été les résultats de toutes ces luttes ? Qui a grandi ? Qui a été abaissé ?

II.

Au moyen âge, l'Allemagne et l'Italie avaient une primauté d'honneur puisqu'elles étaient le siège de la papauté et de l'Empire ; mais ces deux puissances idéales avaient enveloppé les deux pays dans leur ruine. Au début des temps modernes, l'Allemagne et l'Italie ne sont plus que des expressions géographiques, et, comme elles n'ont point une tête qui pense ni un cœur qui ressent les injures, elles reçoivent des injures de toutes parts. Elles sont des champs de bataille pour l'Europe.

Pourtant une nouveauté que la suite devait faire très considérable s'est produite au nord-ouest de la péninsule italienne. Dans le perpétuel conflit entre les Habsbourg et les Bourbons, l'État des ducs de Savoie, placé sur les deux revers des Alpes, a joué le rôle double que semblait lui imposer sa situation géographique : il n'y avait point de prince à qui l'on pût moins se fier que le duc, portier des Alpes. Plusieurs fois il perdit la Savoie, conquise par la France, et il dut céder à Henri IV la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex. D'autre part, Genève maintint contre lui son indépendance, et la confédération suisse se consolida. Tout espoir d'accroissement de ce côté des Alpes étant perdu, la maison chercha fortune en Italie : elle y chemina lentement, mais d'un pas continu. Au Piémont s'ajoutent le Montferrat et une partie du Milanais. Dans toute grande convention européenne, le duc gagne quelque chose en se faisant payer ses alliances, qu'il excelle à porter d'un camp à l'autre. Pendant qu'il est occupé à manger les premières feuilles de « l'artichaut italien », il laisse voir son appétit pour les gros morceaux : il réclame sa part de la succession d'Espagne et de la succession d'Autriche. La guerre de la succession d'Espagne lui vaut la Sicile ; il l'échange bientôt contre la Sardaigne; mais il a gardé, de cette courte possession de la Sicile, le titre de roi. Le voilà donc entré dans la confrérie des souverains ; il est roi de Sardaigne, même roi de Jérusalem. Il porte vêtement plus long et plus ample que sa taille ; mais il grandira et grossira jusqu'à remplir le vêtement. Il ne partage en Italie l'honneur du titre royal qu'avec le roi de Naples, et celui-ci est presque un étranger, car la vraie Italie est au Nord. Là est le champ de bataille entre la France et l'Autriche ; là sont les lauriers à cueillir, les provinces à gagner. Là est Monza, le sanctuaire où la couronne de fer attend une tête royale.

*
* *

C'est en Allemagne que se livrent les grands combats entre Bourbons et Habsbourg. Au XVIe siècle, on se heurte à peine sur les frontières ; mais la politique française a beau jeu dans le corps désorganisé de l'Empire. Elle paye les Électeurs et se flatte parfois de la chimérique ambition de conquérir la couronne impériale. Elle paye les princes protestants, ennemis naturels de la catholique Autriche. Elle paye les princes catholiques, ennemis, en leur qualité de princes, de la puissance impériale. On sait tout au juste en France ce que vaut un prince de tel ou tel rang et le prix d'un ministre, d'un conseiller ou d'une maîtresse : Versailles a un tarif des consciences allemandes.

Au XVIIe siècle, les armées de l'Europe commencent à se donner carrière entre le Rhin et la Vistule, les Alpes et les mers du Nord. Pendant la guerre de Trente ans, des armées françaises y vont vider la vieille querelle entre les deux maisons et ruiner les prétentions des Habsbourg à la monarchie de l'Europe. Des armées espagnoles y vont soutenir la fortune de l'orthodoxie catholique. Des armées danoises et suédoises y défendent la cause de la Réforme ; mais en même temps elles continuent le combat pour la Baltique, commencé au moyen âge ; car toutes ces mains pieuses de catholiques et de protestants étaient des mains avides et prenantes. Enfin l'Allemagne, divisée entre les deux partis, compliquait d'une guerre civile les horreurs de la guerre étrangère. Les maux que ce pays a soufferts ne se peuvent décrire : la guerre pendant trente années y a nourri la guerre. Amis et ennemis ont vécu sur le sol et sur l'habitant, menant bombance après les jours de disette, se payant de l'abstinence par la débauche, de la faim par l'orgie, faisant le mal pour le mal, par habitude, et parce que l'homme, dans les grandes crises, retourne bien vite à ses instincts d'origine, qui sont ceux d'une bête méchante. L'Allemagne se couvrit de ruines de villages et de villes. En plus d'une province, où l'on avait abattu jusqu'aux arbres, reparurent la broussaille, le fauve et l'anthropophage.

Quand les diplomates de l'Europe, après cinq années de cérémonies, eurent enfanté la paix de Westphalie, il se trouva que l'Allemagne fut officiellement ouverte

à l'étranger. Le roi de Suède entra en qualité de prince allemand dans la Diète, où siégeait déjà le roi de Danemark. Le roi de France, à qui des territoires allemands étaient dévolus, devint membre de la Ligue du Rhin organisée par lui. La souveraineté des princes et des villes de l'empire fut reconnue, et l'autorité impériale réduite à rien. Les hautes puissances contractantes eurent le droit de maintenir cette anarchie, car elles étaient garantes de la paix de Westphalie. Aussi l'Allemagne ne respira-t-elle pas longtemps après cette terrible guerre. Bourbons et Habsbourg s'y rencontrent au XVIIe et au XVIIIe siècle, chaque fois qu'une guerre éclate en Europe.

Cependant deux États grandissaient dans ce malheureux pays, deux ennemis dont la rivalité avait commencé à déchirer l'Allemagne; mais nous retrouverons tout à l'heure la Prusse et l'Autriche, qui sont plutôt des puissances européennes que des provinces allemandes. Dans la période du moyen âge, nous avons, au sortir de l'Allemagne, tourné nos regards vers l'Est pour passer ensuite en Occident et nous y arrêter, parce que l'Occident était alors le principal théâtre de l'histoire européenne. Dans la période moderne, les plus graves événements se passent en Orient. Intervertissons donc l'ordre, et commençons par l'Occident.

III.

Quand l'empire carolingien s'était décomposé au milieu du IXe siècle, le traité de Verdun avait mis entre l'Allemagne et l'Italie d'une part, et la France de l'autre, une zone intermédiaire : le pays situé entre la Meuse et le Rhin, le Rhône et les Alpes avait été attribué à Lothaire, l'aîné des trois frères copartageants, qui était à la fois empereur et roi d'Italie. Cette région n'avait pas les conditions naturelles requises pour devenir un État durable; étroite et longue, habitée par des populations étrangères les unes aux autres, elle devait être et elle fut disputée entre l'Allemagne, l'Italie et la France.

Dans la partie méridionale de la zone, c'est-à-dire entre le Rhône et les Alpes, les rois de France avaient fait, pendant le moyen âge, des progrès considérables; au cours des temps modernes, Henri IV y fit les acquisitions que l'on rappelait tout à l'heure. Dans la partie septentrionale et centrale, les conquêtes furent plus difficiles. Le pays entre Meuse et Rhin était en grande partie germanique, et l'Allemagne avait été longtemps en état de la défendre. Ensuite il s'était formé là de pièces et de morceaux un grand État qui fut un moment redoutable pour la France, l'État de la maison de Bourgogne. Après la mort de Charles le Téméraire en 1477, commencèrent les progrès de la France; mais elle eut devant elle, au XVIe siècle, Charles-Quint, en sa double qualité d'héritier des ducs de Bourgogne et d'empereur. Héritier des Bourguignons, il était le propriétaire des Pays-Bas et de la Franche-Comté, et il revendiquait la Bourgogne, saisie par Louis XI. Empereur, il défendait les droits de l'Empire en Alsace et en Lorraine. Lorsque Charles-Quint eut abdiqué, les provinces bourguignonnes, Pays-Bas et Franche-Comté, passèrent au roi d'Espagne Philippe II, pendant que Ferdinand, le frère de Charles, continuait sur le trône impérial la série des empereurs Habsbourg. L'histoire des acquisitions de la France dans la zone intermédiaire se confond alors avec l'histoire de la longue lutte contre les branches espagnole et allemande de la maison des Habsbourg.

Sur l'Espagne, Louis XIV conquit la Franche-Comté; mais il ne put détacher des Pays-Bas que l'Artois et quelques villes de Flandre. Sur l'Allemagne, la France gagna d'abord les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, puis l'Alsace sans Strasbourg, puis Strasbourg. Ce n'est point par pure violence qu'elle a fait ces acquisitions : celle de Metz, Toul et Verdun a été consentie par des princes allemands qu'Henri II avait soutenus dans leurs révoltes contre Charles-Quint; l'Alsace a été acquise par Richelieu avec l'armée qui s'en était, pour ainsi dire, rendue propriétaire. Bien que je ne veuille point justifier tous les procédés de la politique française ni reporter à ce temps si différent du nôtre le sentiment qu'éveille en nous aujourd'hui le nom d'Alsace, je puis dire au moins que les Français du XVIIe siècle n'ont pas arraché des hommes à leur patrie. Il n'y avait pas alors, à vrai dire, de patrie française; encore moins y avait-il une patrie allemande. La politique et les armes de la France n'ont point taillé dans la chair vive.

La prise de possession des trois évêchés et de l'Alsace rendait inévitable l'acquisition de la Lorraine, c'est-à-dire de ce noble duché qui avait gardé le vieux nom de la Lotharingie. Il fut, au temps des guerres entre les Bourbons et les Habsbourg, bien souvent occupé par nos armes avant de devenir enfin partie intégrante de la France. Cette acquisition fit briller quelque gloire sur les derniers jours de la monarchie.

***

Franche-Comté, Alsace, Lorraine, Artois, Flandre française, telle fut pendant la période moderne la part de la France dans la zone intermédiaire : le reste lui échappa; mais l'Espagne ne garda point les Pays-Bas, et ceux-ci ne demeurèrent pas unis. Malgré la contiguïté géographique, il y avait de grandes différences entre ces dix-sept provinces, les unes maritimes et les autres continentales, les unes riches et les autres pauvres, les unes bourgeoises et les autres féodales, les unes germaniques et les autres wallonnes. Dans chacune de ces provinces et dans chacun des fragments dont elle se composait, fiefs, communes, corporations, la vie était trop intense pour que toutes ces

âmes particulières s'accommodassent longtemps du système de la monarchie espagnole.

La résistance politique opposée par les Pays-Bas au despotisme de Philippe II, qui violait leurs antiques privilèges, se compliqua de la résistance religieuse quand la Réforme fut combattue par le roi catholique. Il se forma un groupe des provinces du nord, que les nécessités de la lutte rapprochèrent les unes des autres. Elles essayèrent d'abord de se conformer aux traditions européennes en se donnant un souverain; puis elles se résignèrent à n'être que « leurs hautes puissances les États des Provinces-Unies ». Quant aux pays du sud, après bien des révoltes ils demeurèrent sujets du roi d'Espagne. A la fin du XVIe siècle, la séparation était accomplie.

Dès lors la future Hollande et la future Belgique suivirent leurs destinées distinctes : celle-ci, émiettée au sud par la France, fut séparée de la monarchie espagnole et attribuée à l'Autriche par les traités qui réglèrent la succession d'Espagne. Elle passa donc de la branche aînée à la branche cadette des Habsbourg, qui la possédait encore lorsque la Révolution française éclata.

Les Provinces-Unies devinrent une puissance européenne et une grande puissance, car elles avaient des colonies, une marine admirable, un grand commerce, une industrie prospère et par conséquent de l'argent, c'est-à-dire — le mot est vrai surtout au XVIIe siècle — le nerf de la politique et de la guerre. Pour conduire la politique, elles avaient des hommes exercés à toutes les finesses de la diplomatie par le gouvernement difficile d'un État composé de provinces dont chacune avait ses privilèges et n'était elle-même qu'un composé d'êtres privilégiés. D'ailleurs, le péril auquel était exposé un petit État riche et républicain dans cette Europe pleine de monarchies superbes et faméliques y tenait perpétuellement en éveil l'esprit politique. Pour conduire la guerre, les Provinces-Unies avaient une aristocratie militaire, à laquelle la maison d'Orange donnait des chefs. Les princes d'Orange, apparentés aux familles souveraines de l'Europe, procuraient le droit de cité à la République parmi les monarchies et pouvaient même, aux heures de danger, lorsqu'il fallait surexciter et réunir les forces nationales, transformer la république en une monarchie sous la forme du stathoudérat.

Pour toutes ces raisons, et parce qu'elles étaient jeunes, et parce qu'elles avaient la vitalité de ces êtres multiples qu'elles laissaient vivre en elles, et parce que leur énergie était excitée par des passions provinciales, féodales, municipales, corporatives, par des passions politiques et des passions religieuses, les Provinces-Unies arrachèrent au roi d'Espagne l'aveu de leur indépendance; elles la défendirent contre Louis XIV, nouèrent contre la France une coalition formidable, aidèrent leur stathouder Guillaume d'Orange à monter sur le trône d'Angleterre et, à la fin, humilièrent Louis XIV. Ce fut leur période héroïque : un tel effort ne se pouvait soutenir à la longue. S'il arrive que, pendant un temps, par un concours extraordinaire de circonstances, un État prend dans le monde une place mal proportionnée à ses forces réelles, il est toujours ramené aux limites qu'il a dépassées. La Hollande, puissant vaisseau de haut-bord au XVIIe siècle, n'est plus, au XVIIIe, qu'une « chaloupe à la remorque de l'Angleterre ».

***

C'est un grand événement que cette constitution d'un État sans roi dans la zone intermédiaire. Un autre État de même nature s'acheva dans cette même zone pendant la même période : c'est la ligue des Treize-Cantons. Ce corps singulier de confédérés germaniques, autour duquel se groupèrent des alliés et des sujets allemands, italiens et bourguignons, sut défendre son indépendance. Il s'accrut même en terre allemande, bourguignonne et italienne, où il ne rencontrait point la résistance d'un État déterminé; mais il n'était point capable d'avoir une politique européenne comme les Provinces-Unies. Il n'avait ni la mer, ni le grand commerce, ni la grande industrie, ni l'argent. En attendant que cet État formé de fragments de nations devînt neutre entre les nations, il vivait comme il pouvait et manifestait à l'avance sa neutralité future en vendant des soldats à qui les payait. Le roi de France pourtant finit par obtenir la préférence, et les Suisses, fidèles au drapeau fleurdelisé, furent ses derniers défenseurs en août 1792 et en juillet 1830.

Provinces-Unies et Cantons ligués ont obtenu l'un et l'autre la reconnaissance de leur indépendance en 1648 : les premières, par un traité séparé conclu avec l'Espagne; les seconds, par l'acte même de la paix de Westphalie. Ils ont ainsi retiré un grand profit des victoires de la France sur les Habsbourg. La France avait, d'ailleurs, aidé les Provinces-Unies dans leur révolte contre l'Espagne. Certes, ce n'était point là une politique désintéressée, et, quand nos rois se faisaient les défenseurs des petits et des faibles, ce n'était point par sentiment chevaleresque : il est honorable pour nous cependant que nos victoires aient eu la conséquence indirecte de donner au monde politique deux États nouveaux.

***

La France a suivi, pendant la période moderne, la pente où ses destinées étaient engagées dès le moyen âge. Les rois ont achevé de constituer le territoire national en acquérant la Bretagne par mariage, le Roussillon, l'Artois et une partie de la Flandre par conquête, le Béarn et la Navarre à l'avènement de Henri IV. Nous avons vu leurs progrès dans la zone intermédiaire. Enfin l'acquisition de la Corse, faite en même

temps que celle de la Lorraine, complète la France d'avant 1789. Au sein de cette monarchie, les différences provinciales, sans jamais disparaître, s'effacèrent peu à peu. Les privilèges des pays, là où ils n'avaient pas été abolis, devinrent lettres mortes; de même ceux des féodaux et des communes. Mais ces lettres mortes gênaient la vie; ces formes vides, provinces, municipalités, seigneuries, encombraient la France. Le pouvoir qui en avait fait des ruines n'avait point voulu ou point su les déblayer. Il y avait dans la constitution de graves désordres. La France était une monarchie parce qu'un seul homme y faisait la loi; mais la monarchie, après s'être substituée à la polyarchie féodale, n'a point trouvé un système de gouvernement et d'administration qui convînt à un pays unifié. Elle ne s'est point donné de bonnes finances ni une bonne armée; elle n'a donné au pays ni bonne justice ni bon système économique. Pour dire la vérité toute nue, elle a su se faire obéir; elle n'a pas su gouverner.

Dans sa politique extérieure, la royauté française a eu de grands succès et elle a commis de grandes fautes. La lutte contre la maison d'Autriche lui a été imposée, et l'effort qu'elle a fait pour briser le cercle qui l'enserrait était légitime : François Ier, Henri II, Henri IV, Richelieu ont fait bonne politique et bonne guerre, et ils ont eu cette fortune qu'en travaillant à la grandeur de notre pays, ils ont sauvé l'indépendance de l'Europe. Mais la monarchie, victorieuse au milieu du XVIIe siècle, a tout de suite abusé de sa victoire et poursuivi des chimères. Chimère, la prétention qu'a eue Louis XIV de se faire élire empereur; chimère, la revendication de la succession d'Espagne! Chimères dangereuses, car l'Europe coalisée surveille chacun des pas et chacune des intentions du roi de France. Le progrès lent et continu qu'il faisait depuis un siècle sur les frontières du nord et de l'est est arrêté. La France cesse d'être la puissance directrice qui groupe autour d'elle les forces les plus diverses, dirige les événements et les fait naître au besoin. Le XVIIe siècle est aux Bourbons combattant les Habsbourg, le XVIIIe est à des puissances nouvelles qui modifient profondément l'histoire de l'Europe sans la France ou contre la France.

Il est à jamais regrettable que cette politique se soit enfermée dans les affaires du continent au point de négliger le reste du monde, car le monde était entré dans l'histoire de l'Europe. La France, puissance océanique et méditerranéenne, avait toutes les conditions requises pour occuper une très grande place en Afrique, en Asie et en Amérique. Elle avait Marseille, Bordeaux, Nantes, le Havre. Elle avait fait les croisades; elle avait eu de bonne heure de hardis explorateurs; elle avait de belles populations maritimes, Normands, Bretons, Basques, Provençaux. On la calomnie quand on l'accuse d'être incapable de coloniser, car notre histoire coloniale est glorieuse et il y a eu de très beaux commencements d'un empire français d'au delà des mers. François Ier, Henri IV, Richelieu, Colbert ont eu le sentiment de ce que nous pouvions, de ce que nous devions faire; mais la politique continentale absorbait toutes les forces et toutes les pensées.

Abaisser la maison d'Autriche, cela fut d'abord une nécessité; cela devint ensuite un mot d'ordre machinalement transmis et répété. Les grands succès de nos diplomates et de nos généraux des XVIe et XVIIe siècles excitèrent l'émulation de leurs successeurs, alors même que l'Autrichien n'était plus l'ennemi. L'habitude était prise de combattre aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie. Il semblait que la gloire ne pût se rencontrer sur d'autres champs de bataille : on la voulait gagner sur ce théâtre classique de la guerre, d'où la nouvelle de la victoire était rapidement portée à Versailles par un courrier galopant à franc étrier. Ajoutez que le tiers ordre ne comptant presque point dans l'État, les marchands ne pouvaient faire entendre leur voix, comme en Angleterre. La noblesse française avait cessé d'être la féodalité pour devenir une brillante société militaire; mais elle avait gardé de son origine féodale un caractère *terrien*. Ses chefs ne servaient qu'aux armées, et « l'amiral », tant qu'il y en eut un, fut le plus souvent un marin de cour. Paris paraissait d'autant plus éloigné de la mer que les frontières du nord et de l'est étaient alors plus rapprochées; Versailles enfin, où s'endormit la monarchie, n'était pas même baigné par une rivière, et il fallut des travaux d'Hercule pour y amener de l'eau potable.

*
* *

Les deux autres puissances occidentales fournirent sur l'Océan une carrière plus brillante que la France.

Les temps modernes ont vu s'achever l'unification de l'Espagne, la monarchie unique et absolue substituée aux diverses monarchies féodales, puis l'Espagne entraînée dans les destinées complexes de la maison d'Autriche. Il est difficile d'estimer le prix dont elle a payé cette brillante fortune, qui l'a tirée hors de ses voies naturelles. Nous savons déjà comment elle a perdu ses annexes européennes; ce fut là son moindre malheur, car l'effort que ses rois exigèrent d'elle pour défendre en Europe l'étrange situation que leur avait donnée la politique matrimoniale la fatigua, puis l'épuisa. Elle exploita ses colonies à outrance et fut bientôt incapable de les protéger.

L'empire colonial anglais eut une tout autre fortune. A travers bien des crises, guerres civiles et religieuses, révolutions sanglantes, l'Angleterre avait assis sa constitution de pays libre. Ici comme en France, maints débris étranges du passé subsistaient — on les voit encore aujourd'hui; — mais, au lieu qu'en France c'était la volonté du roi qui faisait l'unité dans le chaos, l'unité était faite en Angleterre par la nation, que repré-

sentait dans les deux Chambres de son parlement sa double aristocratie. Lorsque le parlement fut tout à fait le maître, il ne permit plus aux rois de revendiquer à tort et à travers des droits sur tout ou partie de la France, comme avaient fait les Tudors; ni de compromettre le pays dans les affaires de l'Europe, comme avait fait Henri VIII, pour parader sur le théâtre européen et contraindre le pape à lui pardonner son divorce; ni de vendre au roi de France, comme avaient fait les Stuarts, la politique de leur pays, afin d'employer le prix du marché dans leur lutte contre les libertés publiques. Dès que l'Angleterre s'appartint, elle fit ce qui convenait à une puissance insulaire : elle joua encore un grand rôle sur le continent; mais elle trouva ou fit naître dans les guerres européennes l'occasion d'accroître son empire colonial. Elle devint la grande nation dominatrice des mers, se suffisant à elle-même, égoïste, isolée dans ses intérêts et dans son orgueil.

IV.

Retournons maintenant au Nord et à l'Orient de l'Europe. Les plus graves événements s'y sont passés. Parmi les puissances anciennes, les unes, comme les nations scandinaves, sont déchues; les autres, comme l'Autriche et la Prusse, ont grandi, et une puissance nouvelle très considérable, la Russie, est entrée sur la scène.

Les Hohenzollern ont achevé de fabriquer la Prusse. Électeurs de Brandebourg, ils héritèrent dans les premières années du XVIIe siècle des duchés rhénans et de la Prusse des Teutoniques, dont le grand-maître Albert de Hohenzollern avait fait un duché héréditaire lorsqu'il avait embrassé la Réforme et sécularisé l'Ordre. Un même prince régna dès lors sur la Vistule, sur l'Elbe et sur le Rhin. Rien n'était moins nécessaire ni moins naturel; aussi peut-on dire que la Prusse moderne est la création d'une dynastie. La France était antérieure à la monarchie française; en Prusse, la dynastie a précédé l'État. Les difficultés de toutes sortes auxquelles les Hohenzollern ont été exposés, les dangers qu'ils ont courus sur le Rhin, terrain de combat entre la France et l'Autriche; en Brandebourg, terrain de combat entre la Suède et l'Autriche; en Prusse, terrain de combat où se sont rencontrés Polonais, Suédois, Autrichiens et Russes; la nécessité d'être prêts pour toutes les luttes, puisqu'ils avaient la certitude d'y être impliqués, leur ont commandé l'effort perpétuel du combat pour l'existence.

Fondre en un État ces provinces dont l'histoire et les mœurs étaient si différentes, employer leurs forces à des fins communes, relier les uns aux autres les anneaux de cette chaîne, concentrer le territoire aussi bien que l'autorité : tel était le plan qui s'imposait et qui fut suivi. Magdebourg, Halberstadt et Minden, acquis en 1648, marquèrent des étapes sur la route du Rhin. La Poméranie, acquise en deux fois, donna un littoral au Brandebourg. Après la conquête de la Silésie, il eut l'appui de la montagne. Après la spoliation de la Pologne, le Brandebourg et la Prusse, ces deux parties essentielles de l'État, furent soudés ensemble.

Même après ces annexions, l'État des Hohenzollern était un édifice singulier, composé d'un corps principal et de deux ailes dont l'une s'allongeait, rompue en fragments, jusqu'au Rhin, et l'autre jusqu'au Niémen; mais le gouvernement faisait l'unité. Des princes dont les territoires étaient des champs de bataille ne pouvaient pas ne pas être des autocrates militaires exigeant de leurs sujets l'obéissance passive. *Nicht raisonniren;* ici on ne raisonne pas : telle était leur devise. Il fallait bien qu'ils fussent économes; mais leur économie n'était point inintelligente : c'était la mise en valeur de toutes les forces productives. Et dans cette Allemagne où les moindres potentats mettaient leur honneur à imiter les splendeurs et les vices de Versailles, les patriotes regardaient avec orgueil ces princes toujours peinant et qui se vantaient d'être les premiers serviteurs de leur État.

D'ailleurs, les Hohenzollern étaient distingués, entre les princes allemands, par une dignité supérieure. L'Ordre teutonique, lorsqu'il avait été vaincu par le roi de Pologne, avait dû se reconnaître son vassal, et le duc de Prusse, successeur de l'Ordre, lui faisait hommage; mais les Électeurs de Brandebourg, devenus ducs de Prusse, voulurent s'affranchir de cet humiliant devoir. Une guerre ayant éclaté entre les rois de Suède et de Pologne au lendemain de la paix de Westphalie, l'électeur-duc promena sa fidélité de l'un à l'autre, c'est-à-dire qu'il trahit l'un après l'autre pour obtenir de tous les deux la reconnaissance de sa souveraineté. La guerre finie, il fut, en effet, un souverain. Vassal de l'empereur en Allemagne, il fut son maître au delà de la Vistule, et il y eut un coin de la terre où le Hohenzollern n'eut au-dessus de sa tête personne, excepté Dieu. Cette acquisition de la souveraineté en territoire étranger permit à l'Électeur de Brandebourg d'aspirer au titre royal : il l'obtint au début du XVIIIe siècle. Il est vrai que plusieurs princes allemands devinrent ainsi souverains hors de l'Allemagne : l'Électeur de Hanovre, par exemple, devint roi d'Angleterre, et l'Électeur de Saxe, roi de Pologne; mais l'Électeur, ici, se perdit dans le roi, au lieu que dans l'Électeur de Brandebourg, roi de Prusse, il resta le personnage important et tira de sa dignité royale une force plus grande pour soutenir sa qualité de prince allemand. Le conflit depuis longtemps commencé entre le Brandebourg et l'Autriche devint plus aigu. La vieille opposition entre l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud se réveilla. Le Hohenzollern protestant fut pour le Habsbourg catho-

lique un rival, modeste d'abord, mais que les victoires de Frédéric II, remportées sur le Habsbourg et ses puissants alliés, firent très grand et en Allemagne et en Europe.

*
* *

Nous avons laissé l'Autriche au moment où le domaine patrimonial de la maison se composait de l'Autriche, de la Styrie, du Tyrol, de la Carinthie et de Trieste. Ce domaine était partie allemand, partie slave, partie italien. Déjà très varié, il formait comme les assises de cette future tour de Babel au pied de laquelle devait éclater de nos jours la confusion des langues. Quatre causes déterminèrent la fortune moderne des Habsbourg : les mariages qui firent de Charles-Quint l'héritier de la maison de Bourgogne et des couronnes espagnoles ; la fidélité de l'Autriche au catholicisme; la coutume qui s'établit en Allemagne de toujours donner l'Empire à un Autrichien; enfin l'acquisition de la Bohême et de la Hongrie au XVIe siècle et d'une partie de la Pologne au XVIIIe. C'est la réunion des héritages autrichien, bourguignon et espagnol qui a mis aux prises les Habsbourg et les Bourbons. C'est parce que l'Autriche a été le champion du catholicisme que la France a trouvé des alliés en Allemagne, qu'elle a pu y porter la guerre et aider les princes à devenir de petits souverains. L'office impérial a donné quelque cohésion au disparate ensemble de la monarchie. Enfin l'acquisition de la Bohême, de la Hongrie et d'une partie de la Pologne a fait de l'Autriche un État de transition, si l'on peut dire, entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale.

En acquérant le royaume hongrois, un royaume slave et un fragment d'un autre pays slave, le chef de la maison d'Autriche semblait remplir l'office de la vieille Marche d'Autriche, élevée jadis pour défendre les frontières de la chrétienté contre les Slaves du Danube et contre les Avares. Il avait fait une plus brillante fortune que le roi de Prusse, successeur de ces margraves du nord institués jadis pour défendre la frontière chrétienne contre les Slaves de l'Elbe; mais cette fortune plus brillante était aussi moins solide. Le roi de Prusse règne sur un grand nombre de pays qui n'étaient pas allemands d'origine, Brandebourg, Lusace, Silésie, Poméranie, Prusse, Pologne; mais, à l'exception du dernier, il les a tous faits allemands. Partout il a mis la langue allemande, la race allemande, les mœurs allemandes. Le roi de Prusse n'est pas simplement substitué au grand maître en Prusse et au duc en Poméranie : il est le roi. Excepté en Pologne, il n'a pas à craindre un réveil de nationalités anciennes. Les vieux Prussiens sont morts jusqu'au dernier; morts, les Slaves du Brandebourg et ceux de Poméranie. Des Slaves survivent en Lusace et en Silésie; mais, noyés comme ils sont dans la population allemande, ils sont un objet de curiosité dont la politique n'a pas à tenir compte. Chose singulière, le roi de Prusse, électeur de Brandebourg, a pris pour son titre électoral le nom de *Brannybor*, vieille ville slave, et pour son titre royal le nom de la Prusse, pays lithuanien; mais ces deux noms étrangers sont comme des dépouilles opimes que porte un roi allemand, en souvenir de la victoire de la race allemande sur des races ennemies.

Il y a, au contraire, dans la monarchie autrichienne, une Bohême toute peuplée de Tchèques, une Hongrie toute peuplée de Hongrois, une Transylvanie toute peuplée de Roumains. Les Slaves sont vivants dans toute l'Illyrie; vivants, les Italiens dans les annexes italiennes; vivants, les Polonais en Pologne; et, quand l'esprit national, à son éveil, s'insurgera contre les conventions qui ont enfermé en un même corps tant d'âmes diverses, l'Autriche sera singulièrement menacée. Mais, dans la période où nous sommes, ce danger n'était pas sensible : les Habsbourg règnent tranquillement au XVIIIe siècle. Remarquons seulement des faits qui sont des présages. L'Autriche s'est laissé prendre la Silésie par le roi de Prusse Frédéric II, et celui-ci a organisé contre elle une coalition de princes allemands quand elle a voulu revendiquer la Bavière : il lui a interdit tout accroissement en Allemagne. D'autre part, le chef de la maison d'Autriche, devenu roi de Hongrie, avait la mission de refouler l'Infidèle et de lui reprendre le territoire hongrois, que le Turc possédait en grande partie. Il le reprit en effet, et la monarchie des Habsbourg devint alors une grande puissance danubienne.

*
* *

Mais, pendant que les deux États germaniques de l'Est s'avançaient ainsi en terre slave, un nouvel État oriental achevait de se former : une grande puissance slave s'organisait.

Nous avons pu jusqu'ici négliger la Russie : elle n'avait presque rien de commun avec l'Europe, qui finissait aux frontières de l'Allemagne et de ses annexes. Pendant tout le moyen âge, son histoire est perdue dans la confuse histoire de l'Orient européen. Au IXe siècle, la Russie est séparée de la Baltique par les Finnois, les Lettes, les Lithuaniens et les Prussiens. Entre elle et la frontière carolingienne sont les Slaves de l'Elbe, de l'Oder, de Bohême, de Moravie, de Lusace, de Pologne. La communication avec l'Euxin et le Danube lui est interdite par des tribus asiatiques qui se succèdent dans ces régions. Ainsi des remparts de peuples se dressent entre les Russes et l'Elbe et le Danube, qui sont alors les frontières de l'histoire, entre les Russes et la Baltique et l'Euxin, ces deux golfes des deux grandes mers historiques. Il fallait percer ces masses avant d'arriver à l'Europe.

Ce fut l'Europe qui s'avança d'abord vers la Russie. Des aventuriers venus de Suède à la fin du IXe siècle

établirent leur domination sur les Slaves de Novgorod. Ils oublièrent vite leur origine scandinave, et un premier pays russe, dont Novgorod, puis Kief furent les villes principales, se dessina sur la carte dans la grande plaine du Nord-Est.

Par terre s'avança l'Allemagne : les margraves de Brandebourg soumirent les peuples entre l'Elbe et l'Oder et poussèrent une pointe vers le cours inférieur de la Vistule. D'autre part, la culture occidentale et le christianisme, pénétrant en Bohême, en Pologne et en Hongrie, s'approchèrent de la Russie. Mais ce pays, à qui des Scandinaves avaient donné son nom et sa première organisation politique, reçut des Grecs le christianisme et son organisation religieuse. C'est Constantinople, en effet, qui convertit le prince Wladimir à la fin du xe siècle. Dès lors il fut décidé que la Russie n'entrerait point, comme la Pologne et la Bohême, dans le système de l'Église d'Occident; et, comme elle était séparée de Constantinople par des masses barbares, elle n'entra point, comme les Slaves des Balkans, dans la clientèle de l'empire grec. Elle s'annonçait ainsi comme chose nouvelle et très originale. Mais elle n'était pas encore prête pour la vie nationale. Elle se décomposa au xie siècle en principautés et en républiques. Au xiiie, elle tomba presque tout entière sous la domination des Mogols. L'Asie, s'étendant sur l'Europe, lui prenait la Russie.

L'Europe continua de s'avancer. Scandinaves, Allemands, Polonais renversent la barrière que formaient les petits peuples de la Baltique. Les Suédois prennent possession de la Finlande; les Allemands, de la Livonie et de la Prusse. Voilà les Russes en contact direct avec l'Occident. Un moment toute la côte, depuis le golfe de Finlande jusqu'à la Poméranie, appartient à l'Ordre teutonique, dont le grand maître relève du pape et de l'empereur. Mais, au xve siècle, la Pologne, unie à la Lithuanie, s'interpose entre l'Allemagne et la Russie. Elle enlève à cette dernière de vastes territoires et il semble alors qu'à la Pologne seule doive appartenir l'honneur de représenter en Europe la race slave par un grand État indépendant.

Cependant la Russie se dégageait de l'étreinte des Mogols. Au xive siècle, un État nouveau s'était formé autour de Moscou redevenue indépendante. En même temps qu'il se subordonnait des principautés russes, il entamait la Mongolie européenne, dont des fragments devaient vivre longtemps encore au nord de l'Euxin. Enfin, lorsque disparut l'empire grec, le tsar fut le représentant de la chrétienté orientale en face des Infidèles et, en quelque sorte, le successeur du César de Byzance. Un immense avenir s'ouvrait devant lui.

Pendant les xvie et xviie siècles, le combat entre Allemands, Scandinaves et Polonais dure toujours sur les rivages de la Baltique. Les Russes y interviennent plusieurs fois avec une énergie où se révèle leur volonté de se faire place; mais la Suède est dans toute sa force. Elle fait de la Baltique un lac suédois. La Russie, trouvant la route barrée de ce côté, commence à regagner sur la Lithuanie et sur la Pologne une partie du terrain qu'elle a perdu; mais c'est à l'est et au sud qu'elle fait les plus grands progrès. La conquête des khanats de Khazan et d'Astrakan porte à la Caspienne la frontière. Si les khans de Crimée interceptent toujours la mer Noire, la suprématie du tsar s'étend sur les Cosaques du Don, et la conquête de la Sibérie est commencée.

Au xviiie siècle grandit le colosse russe sur les ruines de la Suède, de la Pologne et de la Turquie. A la première il prend Livonie, Esthonie, Ingrie et une partie de la Carélie et de la Finlande; à la seconde, les anciennes provinces russes lithuaniennes et une grande partie du territoire polonais; à la troisième, la Crimée et le pays entre le Bug et le Dniester. En même temps il entame la Perse, acquiert la Géorgie, puis le pays des Khirgiz. La Russie a désormais accès à la Baltique et à la mer Noire; elle est rapprochée du cœur de l'Europe et s'étend vers le cœur de l'Asie. Elle profite de cette situation unique en Europe, qui lui permet de s'accroître indéfiniment dans des contrées barbares. Ce qu'a fait l'Allemagne au moyen âge dans l'Europe orientale, elle le fait en Asie. Son empire extra-européen est contigu à l'Europe et se forme par une agrégation successive, aisée, pour ainsi dire fatale, de peuples et de territoires.

V.

Si rapide que soit cette esquisse d'une histoire de la politique européenne pendant la période qui s'est écoulée entre la fin du moyen âge et la Révolution française, elle fait naître dans l'esprit plusieurs réflexions.

On y voit clairement que les destinées de l'humanité peuvent être modifiées pour longtemps par des idées fausses ou par des hasards.

Une idée dont la suite a démontré la fausseté a présidé au partage fait à Verdun entre les frères carolingiens. Au-dessus de l'Allemagne, de l'Italie et de la France, choses nouvelles et de grand avenir, l'Église et les politiques du temps ont placé l'Empire, fantôme échappé du passé. En conséquence, ils ont donné à l'empereur Lothaire les deux capitales de l'empire carolingien : Rome, la capitale archéologique, et Aix-la-Chapelle, la capitale réelle de Charlemagne; et ils ont fait la zone intermédiaire. Au moment où l'Allemagne et la France s'organisaient et prenaient, si l'on peut dire, des habitudes et des manières d'être nationales, cette zone, vouée au désordre, devait fatalement devenir un champ de bataille entre les deux nations. Après mille ans écoulés, nous subissons aujourd'hui encore les effets de cette conception ecclésiastique et impé-

riale à l'aide de laquelle les papes et Charlemagne ont essayé de gouverner le monde.

Les unions matrimoniales par lesquelles a été constituée la puissance de la maison d'Autriche sont des hasards ou, du moins, de simples accidents, et l'Europe a été troublée pendant deux siècles parce que Maximilien, archiduc d'Autriche, ayant épousé la fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, a marié son fils à Jeanne la Folle, héritière des Espagnes. L'Espagne et la France se sont épuisées à combattre, l'une pour garder les bénéfices de ces mariages, l'autre pour conjurer les dangers qu'ils lui faisaient courir et rompre les obstacles qu'ils opposaient à son accroissement. Et tous ces efforts, ces guerres et ces négociations où s'illustrèrent de grands princes, de grands ministres et de grands généraux, aboutirent, à peu de chose près, au rétablissement du *statu quo ante bellum*. L'Espagne et l'Autriche redevinrent des puissances distinctes; l'Espagne fut renfermée chez elle; la France demeura ce qu'elle était, avec quelques additions de territoire; les Pays-Bas, comme devant, n'appartinrent ni à l'une ni à l'autre des deux rivales. Maigre résultat, à coup sûr! Aussi ne faut-il pas tant admirer ce qu'on appelle dans les cours d'histoire « la grande politique moderne ». Cette politique s'est déroulée dans un temps rapproché du nôtre et elle est éclairée par la pleine lumière de l'histoire. Nous en connaissons intimement les acteurs par des informations qu'ils nous ont données sur eux-mêmes ou qu'on nous a données sur eux, par leurs lettres et leurs mémoires et par les lettres et les mémoires de leurs contemporains. Ces documents ne sont pas seulement aisés à lire : on les lit avec plaisir, et beaucoup sont des monuments de notre littérature. Les actions des politiques modernes sont d'ailleurs plus simples, plus faciles à comprendre que celles des politiques anciens. C'est pourquoi nous grossissons l'importance des épisodes de cette période historique. Mais, quand plusieurs centaines d'années se seront écoulées et que la perspective se sera faite sur ces belles guerres et sur ces beaux traités, l'historien fera une place médiocre dans l'histoire générale du monde à ces deux siècles que l'Europe occidentale a si mal employés.

Or il se trouva que, lorsque l'Europe occidentale eut vidé ses querelles, l'intérêt de l'histoire était ailleurs : à l'extrême Occident, où l'Angleterre devenait grande puissance coloniale; à l'Orient, où grandissaient des puissances nouvelles.

L'organisation de l'Orient est, en somme, le fait capital de la période moderne. Le moyen âge avait envoyé des milliers de volontaires dans ce *Far East* européen à qui la géographie n'a pas donné de cadres naturels faits pour recevoir des nations et qui n'avait point reçu de l'histoire de cadres politiques parce qu'il était demeuré longtemps en dehors de la vie générale. Paysans en quête de la propriété et de la liberté, chevaliers en quête d'aventures et de domaines, missionnaires en quête du martyre, marchands en quête de la fortune, une foule d'émigrants, les uns isolés, le plus grand nombre groupés en corporations de marchands, de moines ou de chevaliers, s'étaient abattus sur ce pays, y avaient établi des comptoirs, des villes, des châteaux, des monastères et des évêchés; mais ils ne s'étaient pas éloignés du littoral de la Baltique, et leurs efforts, vigoureux, mais désordonnés, n'avaient rien produit de durable. Dans les temps modernes, trois grandes puissances militaires, Prusse, Autriche et Russie, se substituent à ces émigrants. Elles taillent à leur guise dans l'immense terrain vague et elles y simplifient les choses. Au XVIIIe siècle, les petits peuples de la Baltique ont été détruits ou soumis; la grande plaine russe obéit au même maître; la Hongrie et la Bohême ont leur sort réglé; la Pologne disparaît; la Turquie recule; mais il se prépare aussi de grandes complications. Après la suppression des pays intermédiaires, la Prusse et l'Autriche confinent à la Russie; l'Autriche et la Russie se rapprochent sur le Danube. A qui seront les dépouilles de la Turquie? A qui l'honneur de réveiller les peuples endormis sous le joug ottoman? Des trois copartageants de la Pologne, lequel prévaudra sur les deux autres? Les rois de Prusse, successeurs des margraves du nord, et les empereurs Habsbourg, successeurs des margraves de l'est, ont pactisé avec l'ennemi slave; ils ont reculé la frontière allemande, mais rapproché la frontière russe : qui a fait le meilleur marché, de la Prusse, de l'Autriche ou de la Russie? Les trois potentats qui avaient commis cet épouvantable abus de la force étaient précisément occupés au partage quand l'ère de la Révolution française s'ouvrit dans le monde.

ERNEST LAVISSE.

(La fin prochainement.)

LE MIROSAURUS

Nouvelle

Que faut-il pour être heureux? Une femme fidèle et douce, une position sociale modeste et honorable, une bonne santé et une petite aisance. A mon sens, il n'est pas besoin de biens plus éclatants.

Et voilà pourquoi M. Perron, receveur de l'enregistrement à Martinville (Calvados), aurait pu être parfaitement heureux.

Sa petite maison était entourée d'un jardin; elle brillait au soleil, quand par hasard il y avait du soleil, toute blanche, entourée de verdure. C'était la plus riche habitation de Martinville; car le presbytère, qui aurait pu lutter, était vieux, tombant en ruines; tandis

que la maisonnette Perron avait été réparée tout récemment. Sa jeunesse faisait contraste avec les masures décrépites et les chaumières enfumées du village.

Hélas! on trouve toujours chez l'homme, même le plus sage, comme un grain de folie. M. Perron, qui n'avait pas d'ambition pour lui-même, devint ambitieux en voyant grandir son fils.

Certes non, Georges ne vieillirait pas dans l'humble condition paternelle! Il quitterait l'ignoble province où l'on bâille. Il verrait Paris ; il y arriverait triomphalement ; il se ferait un grand nom, ou amasserait une colossale fortune. Il toucherait du doigt ces deux grands biens qui, seuls, donnent le bonheur : la gloire et l'argent. Il percerait, à force de travail ou de génie, l'immense obscurité dans laquelle végètent douloureusement les petits et les humbles. — Voilà ce que M. Perron se répétait nuit et jour, en alignant ses comptes.

Dès que Georges eut dix ans révolus, il fut envoyé au lycée de Caen. Il eut un képi et une tunique ; il usa des pantalons trop courts sur des bancs de bois trop durs. Il déchira et couvrit d'encre les maîtres de la littérature ancienne et moderne ; il apprit à jouer aux barres et à l'ours, à faire des pensums avec trois plumes superposées et à appeler cafards ceux qui le dénonçaient quand il copiait son devoir.

Ces études durèrent six ans. C'est le temps qu'il faut pour former l'esprit et le cœur des enfants. M. Perron eût été fort satisfait si Georges avait pu à des talents aussi variés joindre l'avantage d'être bachelier ; mais le grec et le latin avaient, pour le pauvre garçon, conservé tous leurs mystères. Il échoua complètement à la première épreuve.

Sur ces entrefaites, M. Perron mourut. Sa robuste confiance en l'avenir n'était pas ébranlée, et, au moment de partir pour l'autre monde, il avait gardé toutes ses espérances. Espérances ou illusions, peu importe : la mort est douce quand on les possède encore. Que le Dieu d'Abraham et de Jacob nous fasse, à notre dernier soupir, une pareille faveur!

Trois personnes restaient : la mère Perron, douce et tranquille créature ; Nonotte, la vieille bonne, active, bavarde et simple ; et enfin Georges, qui n'était pas bachelier, mais qui n'en était pas moins admiré et adoré par les deux femmes.

Il se trouva que M. Perron avait été fort économe. Il laissait quelque bien, c'est-à-dire des rentes sur l'État, avec leurs petits coupons périodiques. C'était assez pour vivre tranquillement, sans un luxe exagéré, mais sans le souci du lendemain. Avec douze mille francs de rente, à Martinville, on peut faire encore bonne figure ; et, pour les grands jours, il est permis de garder derrière les fagots quelques bouteilles de vieux bourgogne.

A force de persévérance, Georges finit par devenir bachelier. Ce fut un mémorable événement dans Martinville. Ce jour-là, on oublia presque que M. Perron était mort. Le pauvre brave homme se serait bien réjoui cependant de cette belle introduction à la gloire.

Le début d'une carrière est hérissé de tant d'aspérités que je m'étonne toujours qu'on ose se décider. Entre le droit, la médecine, l'administration, le commerce, l'armée, l'industrie, Georges hésita si bien et si longtemps qu'à vingt-trois ans il n'avait pas pris parti encore.

Faut-il dire la vérité? Notre ami était paresseux. Il n'aimait ni l'action, ni l'effort, ni la lutte. Pourquoi se remuer, s'épuiser en tentatives stériles et fatigantes, quand le bonheur est là, sous cet humble toit où vivent une mère indulgente et une servante dévouée? Est-il un plaisir plus grand que de s'assoupir près du poêle ou de regarder les grosses nuées grises que le vent du large emporte en tourbillons pressés?

Pâlir sur des livres ennuyeux, affronter des examens redoutables, rendre visite à des inconnus, malveillants, grincheux et durs, se priver de promenades, de sommeil, de repos : voilà comment Georges se représentait la gloire, et elle lui paraissait peu enviable.

Il se plaisait aux choses de la nature. Il aimait le chant des oiseaux, que le retour du printemps rappelle à l'amour et à la joie. Plus tard, en été, il errait dans la campagne, admirant les grands bœufs méditatifs qui, heureux de vivre, broutent les gras pâturages. Souvent, sur la falaise, il écoutait le bruissement des flots qui, à la pleine mer, viennent battre le rocher. Il contemplait pendant de longues heures les fantasques goélands, taches blanches jouant avec la crête des vagues, ou les barques dont le vent gonfle la voile et qui se penchent sur l'abîme. Alors un secret contentement s'emparait de lui : il songeait vaguement qu'il est dur d'être un audacieux goéland qui lutte avec la rafale, ou une barque vaillante qui défie les fureurs de la tempête. Il aimait mieux être Georges Perron, petit bourgeois de Martinville, qui, après son excursion aux rochers, est assuré de trouver en rentrant la table prête et un bon sourire maternel.

Hélas! les bons sourires maternels ne durent jamais assez longtemps !...

La mort de Mme Perron ne changea rien à la vie oisive de Georges. L'excellente Nonotte, qui l'avait bercé, continua à l'entourer de soins caressants. Quelques mois de sombre tristesse, et la petite maison retrouva le calme. Tout rentra dans l'ordre et la sérénité. Georges reprit ses promenades solitaires et il continua ses rêves.

A quoi songeait-il ainsi en rêvant? Où le menaient ses chimériques aspirations? Où allait cette fumée? Qui sait? En grandes pensées peut-être, peut-être en grandes actions.

Dans ses excursions sur le rivage, Georges avait un endroit qu'il préférait, une sorte de grotte naturelle que la pleine mer envahissait à demi, mais que la

basse mer découvrait entièrement. Elle était toutefois d'un abord assez difficile. Aussi les curieux ne l'abordaient jamais. C'est là que Georges passait de longues heures à méditer.

Quand il rentrait enfin chez lui, il voyait de loin, sur le pas de la porte, Nonotte qui l'attendait avec impatience.

— Il est six heures déjà, disait la brave femme; dépêche-toi, car le gigot va être brûlé.

Elle apportait des vêtements chauds, des pantoufles. Tout le bien-être du foyer réchauffait le cœur du vagabond. Puis, c'était la soupe toute fumante, que Nonotte, avec précaution, d'un air important, posait sur la nappe blanche. Et, quand le dîner était fini, Georges, assis dans un fauteuil, humait sa longue pipe, s'engourdissant dans un demi-sommeil, bercé par le ronflement du poêle et le bavardage de Nonotte.

Jamais un voisin, un importun ne venaient troubler cette quiétude. Le seul commensal était Miche, grosse chatte indolente qui se reposait aux pieds du fauteuil.

Vers neuf heures, les paupières devenant lourdes, il fallait se coucher, gagner languissamment le grand lit large, moelleux, sentant bon, avec de longs rideaux blancs. Georges s'étirait, soufflait sa bougie et, le lendemain matin, tout dispos, se sentait prêt à reprendre le fil de sa paisible destinée.

A force de visiter tous les jours la même grotte, il finit par la connaître jusque dans ses plus infimes détails. Elle était tapissée de coquilles fossiles qui faisaient saillie sur l'argile. Parfois, avec son couteau, George détachait un de ces vénérables débris. Il en connaissait les formes, les dentelures. Il étudiait avec soin la structure de chaque coquillage, examinant les plis, la charnière, les involutions, et souvent il regrettait d'ignorer les noms des espèces diverses qu'il avait sous les yeux. Il savait cependant, grâce à une vague réminiscence des cours du lycée, que c'étaient des *fossiles*, de vieux êtres ayant vécu à de lointaines époques, et figés par des milliers de siècles dans la rude écorce terrestre.

Un ancien livre d'histoire naturelle lui donna quelques indications sommaires : il apprit ainsi qu'il y a des *Ostrea*, des *Pecten*, des *Rhynchonella*, des *Ammonites*, et il s'intéressa à leur histoire. Un jour, il emporta chez lui quelques-unes de ces coquilles; puis il en emporta d'autres, puis d'autres encore. Il choisissait avec amour celles dont le temps avait le mieux respecté les stries; il les mettait sur une étagère, les groupant d'après leurs formes et leurs analogies, les comparant, les retournant, les classant de son mieux.

Une force inconnue, comme un instinct secret et mystérieux, se développait en lui, qui le poussait en avant. Chaque jour, sa petite collection lui devenait plus chère; chaque jour, elle le préoccupait davantage. Il s'étonnait lui-même de se voir tant d'ardeur pour des choses qu'il comprenait mal. Il assistait avec une sorte de surprise à l'éclosion d'une étrange vocation, et il était témoin plutôt qu'acteur de la passion qui s'agitait en lui.

Quant à Nonotte, elle ne comprenait rien à cet amas de vieux coquillages. Georges en rapportait chaque jour de nouveaux. A la grande indignation de l'honnête servante, une chambre tout entière fut consacrée à ces débris. Il y en avait sur le plancher, sous le lit, dans les armoires, dans les placards. C'était un musée en miniature; et, sans le culte de Nonotte pour son jeune maître, elle eût balayé comme une poussière malpropre toute cette orgie paléontologique.

Maintenant les promenades solitaires avaient un but; les rêves avaient revêtu une forme précise. Il s'agissait d'enrichir la collection de coquilles, d'amasser dans la maisonnette de Martinville ces témoins des anciens âges. Georges ne vivait plus dans le présent ; il était dans le passé. Il avait cinq cent mille siècles de plus que ses concitoyens de Martinville. Il devenait le contemporain des Ammonites, se figurant leurs luttes, leurs appétits, leurs ébats dans les mers des premiers âges terrestres. Il se représentait d'immenses plages animées par les combats d'êtres monstrueux, et il s'anéantissait en cette contemplation du passé, plein de dédain pour les vulgarités d'aujourd'hui.

Dans son existence monotone et douce, saisi par cette étrange manie, Georges oublia bien vite toutes les sottises qu'on apprend au lycée. Il ne songea plus aux livres licencieux qui circulent dans les portefeuilles des écoliers, aux splendeurs de Paris et à tous les plaisirs, licites ou illicites, que la capitale réserve aux jeunes gens. Toute cette fantasmagorie malsaine disparaissait peu à peu et s'assoupissait dans le souvenir, étouffée par la nonchalance du bien-être actuel, par la force d'une passion naissante et par la majesté de la nature solitaire et calme au milieu de laquelle il vivait.

A Caen habitait un vieil ami de la famille Perron, qui faisait partie de la *Société paléontologique du Calvados*. Georges lui écrivit pour lui demander conseil. Le brave homme, étonné et ravi, vint à Martinville, et il admira la petite collection de Georges. Il soupesa les Ammonites, retourna les Térébratules, lut à haute voix les étiquettes collées sur les Huîtres.

— Il faut que tu fasses partie de notre Société, s'écria-t-il tout ému ; te voilà du premier coup devenu l'égal des plus forts.

Georges se récria d'abord, se jugeant indigne d'un tel honneur ; puis, pour la première fois, pris d'un sentiment de confuse ambition, il accepta.

Deux fois par mois il allait à Caen pour assister aux séances de la Société paléontologique. Il apprit là les premières notions de la géologie; là, il fut encouragé par d'honnêtes conseils. La Société était composée de braves gens sans morgue et sans vanité. Ils menaient une petite vie modeste, que nul

désir extrême ne venait troubler. Ils suivaient de loin, par quelques journaux scientifiques, le grand mouvement du progrès dont le tourbillon effréné emportait leurs confrères de Paris. Devant ces luttes violentes, ces idées fécondes, ces efforts désespérés, ils se tenaient cois dans leur petite province, satisfaits de leur humble fortune, fanatiquement amoureux de leur science et de leur région. Ils ne parlaient des Parisiens qu'avec quelque ironie, mêlée de regrets peut-être ; mais ils revenaient bien vite à leurs amours. Sans autre passion que celle de leurs fossiles, ils discutaient le gisement d'une coquille ou le classement d'un bivalve avec plus d'enthousiasme que la prise de Sébastopol ou la guerre d'Italie.

A peu près à cette époque, Georges se fit un ami.

Un des habitants de Martinville étant mort sans enfants, sa maison échut par héritage à un personnage d'une espèce animale tout à fait inconnue dans les villages normands. Cet individu vint sans façon s'établir dans la maison dont il héritait et, pendant longtemps, fut l'objet de toutes les conversations, sur la grand'place et ailleurs.

M. Frantz Loch, né à Winterstein (Suisse allemande), ressemblait à une araignée. Il était maigre et long, avec des bras et des mains qui semblaient ne jamais finir. Des cheveux noirs, blanchissant un peu, tombant sur les épaules; des yeux bleus d'une douceur et d'une force extrêmes; des traits rudes et anguleux, une voix grave; dans l'ensemble quelque chose de farouche et de bon : tel était le nouvel habitant de Martinville.

Il avait apporté avec lui des instruments de musique : violon, violoncelle, piano. Tous les soirs, il se livrait à des exercices musicaux prolongés. Et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, des mélodies sentimentales, telles que jamais Martinville n'en avait entendu, se mêlaient aux bruits du vent et de la mer.

Pendant le jour, Frantz Loch se promenait sur la grève, écoutant le sifflement de la brise, le grondement des vagues et le choc des galets. Souvent, au milieu du bruit, il tirait de sa redingote râpée un crayon et un papier; et alors, fiévreusement, il écrivait. Ses grandes jambes arpentaient le sable comme pour courir après l'inspiration.

C'est à peu près aux mêmes endroits que Georges cherchait ses coquilles, sculptant la pierre avec son marteau, perdu dans la conquête d'une *Térébratule* ou d'une *Ostrea*. Un même dédain des banalités de la vie réunissait ces deux hommes. Ils ne tardèrent pas à se connaître, à se parler, à se comprendre. Georges proposa à Frantz de lui montrer sa collection; Frantz proposa à Georges de lui faire entendre sa musique. Frantz admira la collection, et Georges s'extasia de la musique.

Enfin, après une dure existence, Frantz pouvait trouver le repos. Jusqu'à ce jour les fatalités de la vie l'avaient rudement promené à travers la misère et le malheur. Cette âme naïve et tendre s'était heurtée contre l'insouciance, l'ingratitude et la méchanceté humaines. Passionné pour son art, Frantz avait pensé qu'il suffit pour manger à sa faim de ne faire de mal à personne et d'être un grand artiste. En quarante ans, les événements et les hommes n'avaient pas tout à fait réussi à le détromper.

Pour les bons, le malheur est une école de bonté. Frantz, après avoir beaucoup souffert, était devenu meilleur. Lui, que les hommes avaient tant maltraité, il aimait les hommes; et, s'il vivait en solitaire, c'était par crainte, non par haine.

Bientôt, attiré par une sympathie puissante, par ce besoin d'amitié qui est aussi fort que le besoin d'amour, le vieux Frantz se mit à aimer tendrement et profondément le jeune Georges. Il le traitait avec une douceur paternelle, lui donnant des conseils.

— Mon fils, lui disait-il, tu as pris la vie tranquille et heureuse; tu es le vrai sage. Que mon expérience te serve; ne fais pas comme moi qui ai couru après des biens qui n'existent pas. Ne cherche ni la gloire ni la fortune ; la gloire est pour les morts, la fortune pour les sots. La vie est ici, au milieu de cette puissante et féconde nature qui ne trahit jamais ceux qui l'aiment. Elle te livrera peut-être un de ses secrets, et tu auras plus de joie à découvrir un nouveau fossile qu'à monter dans une voiture à huit ressorts.

Frantz parlait aussi de son art, de son art divin qui ouvre les portes de l'infini. Alors il s'animait; ses yeux brillaient d'une flamme inconnue ; et sa parole émue pénétrait dans l'âme de Georges.

Le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, Frantz et Georges restaient ensemble. Frantz jouait les airs des vieux maîtres, si pathétiques et si doux, et Georges ne se lassait pas de les entendre. Un monde nouveau se révélait à lui, tout plein de mystères. Il écoutait, un peu distrait d'abord ; puis, peu à peu, il devenait attentif : il était saisi par le dieu. Les vibrations de l'instrument, de plus en plus sonores, semblaient faire vibrer sa pensée, et, à mesure que les périodes harmonieuses se déroulaient sous les doigts agiles de son ami, tout un monde d'idées traversait sa tête, et les images allaient, passaient, tendres, tristes, ardentes, audacieuses, emplissant l'être d'émotions indéfinies, pleines de charme et de force.

Ces soirs-là, au grand désespoir de Nonotte, Georges rentrait tard. La maison de Frantz était loin et, par la neige ou la pluie, il fallait traverser à une heure du matin tout le village de Martinville. Un jour, Georges proposa à Frantz de venir loger chez lui; et Frantz accepta. On convint de partager les frais du ménage.

Je sais bien que rien n'est plus contraire aux usages, rien n'est moins régulier. Passe encore pour se faire un ami; mais recueillir chez soi cet ami! Il faut être dénué de tout sentiment des convenances sociales; un homme qui se respecte ne se comportera jamais

comme Georges. Aussi Georges fut-il fortement blâmé. Malheureusement, il prenait peu de souci de l'opinion. Il était assez simple pour vouloir se conduire à sa guise, et, ne se mêlant pas des faits et gestes d'autrui, il prétendait à la liberté des siens.

Bientôt l'amitié devint profonde entre les deux hommes. Frantz raconta à Georges ses déboires, ses tristesses, ses amours. Oui, ce vieux musicien aux longs bras avait aimé. Il avait senti son cœur se gonfler de joie au sourire d'une femme : une jolie fille blonde de Winterstein, qui s'était moquée de lui pendant deux ans. Quand Frantz commençait cette histoire, il ne pouvait l'achever. Sa voix tremblait, ses yeux devenaient humides, et alors, brusquement, il ouvrait la boîte de son violon et, sans rien dire, se mettait à jouer au hasard, avec fièvre, comme si les mélodies divines de Beethoven ou de Schumann pouvaient seules chasser le souvenir amer de la jolie fille blonde de Winterstein.

Et Georges, lui aussi, songeait aux sourires doux, aux regards tendres d'une femme. Une vague désespérance le saisissait; dans les notes rapides qui s'échappaient du violon, il voyait passer des formes de femmes qui lui tendaient les bras et qui s'offraient à ses baisers.

Peu à peu se déchirait l'épaisse enveloppe de sommeil sous laquelle s'était engourdie jusque-là son âme d'enfant. Ses idées devenaient plus précises, plus abondantes, plus vastes. Il voyait au delà de ses coquilles. Derrière sa collection il apercevait vaguement l'infini de la science : tout un monde de faits puissants et d'idées vastes auquel jusqu'alors, perdu dans l'observation des menus faits, il était resté étranger.

Un jour — jour mémorable, — pendant que Frantz déclamait sur le rivage, Georges, en creusant les parois de sa caverne, sentit sa pioche arrêtée par un objet de grosses dimensions. Il essaya de le détacher : l'objet résista. Alors, avec son couteau, son marteau, sa pioche, il se mit à attaquer la pierre friable qui entourait cette masse inconnue. Elle était énorme, cette masse, d'une épaisseur d'un demi-mètre, si solidement enclavée dans la roche qu'on ne parvenait pas à l'ébranler. Après une heure de travail, Georges parvint à la mettre à nu en partie; puis il fit un pas en arrière pour mieux juger.

Tout d'un coup une idée illumina son esprit; il sentit comme un frisson — le frisson du sublime — lui traverser le corps depuis la tête jusqu'aux pieds.

— Frantz, Frantz! s'écria-t-il tout haletant d'émotion.

Frantz arriva.

— Vois, lui dit Georges. Un fossile! Un immense fossile!

— Mais c'est tout simplement une grosse pierre, dit le bonhomme.

— Une pierre! s'écria Georges indigné; une pierre! C'est un fossile magnifique, plus gros que tous ceux qui sont dans les musées.

— Oh! oh! dit Frantz un peu sceptique.

Voyant que Georges allait s'emporter :

— Je veux bien que ce soit un fossile; mais il est temps de rentrer pour le dîner.

Georges ne dormit pas une minute. Le lendemain, de bonne heure, malgré une pluie épouvantable, il reprit son travail. Après de grands efforts il put enfin dégager un peu le soi-disant fossile. Comme depuis quelques mois il avait acheté la petite caverne, personne ne pouvait gêner ses fouilles ou contrarier sa découverte.

Eh bien, oui! C'était une découverte! Ces fortunes sont parfois réservées aux humbles. L'objet énorme n'était autre qu'un os fossile appartenant à un grand reptile jurassique dont nul savant n'avait jusqu'alors soupçonné l'existence.

Déterrer ces débris était une œuvre pénible. Pour Georges elle fut délicieuse. Il aurait pu faire venir des ouvriers; mais il aima mieux se charger tout seul de l'ouvrage. Tout seul, avec une ardeur infatigable, il déblaya les ossements. Dès l'aube il était dans la caverne, sculptant les débris du monstre; et jusqu'au soir il restait là, insensible au vent et à la pluie. Chaque jour amenait une découverte, une joie nouvelle. Ce furent d'abord les membres qui apparurent; puis les vertèbres, d'une taille démesurée; puis la tête, énorme, avec des orbites grandes comme d'immenses chaudières.

Le bon Frantz était stupéfait et ravi. Il n'y avait plus maintenant d'autre conversation entre les deux amis.

Six mois d'efforts, six mois de plaisirs toujours nouveaux. Le temps passa vite. Enfin le *Mirosaurus maritimus* (tel fut le nom que lui donna Georges), transporté pièce par pièce, put être reconstitué presque entièrement. Un hangar fut construit où l'on campa le gigantesque squelette. Debout sur ses quatre immenses membres et inclinant sa tête colossale, le Mirosaurus avait vraiment fort bon aspect. De toutes parts les gens du pays venaient l'admirer, et Georges composa un mémoire explicatif pour décrire cette espèce nouvelle.

Ce mémoire fit sensation dans le monde savant. Ce fut une véritable révolution. Depuis plusieurs années les géologues qui faisaient l'histoire des sauriens fossiles avaient toujours devant eux cette lacune, ce trou énorme, ce vide horrible et béant, qui faisait honte, entre les *Paléosauriens,* dont les mâchoires sont droites, et les *Archéosauriens,* dont les mâchoires sont carrées. Eh bien, le *Mirosaurus* avait les mâchoires obliques. Il était le trait d'union entre les Archéosauriens et les Paléosauriens. Le trou était comblé, le vide était rempli. Grâce à Georges, la science des fossiles n'avait plus

une cruelle lacune. Grâce à Georges, se trouvait confirmée l'hypothèse audacieuse que M. Lissardière avait émise en 1850 sur l'analogie de tous les sauriens.

Malgré son triomphe, le Mirosaurus restait modeste. Le pauvre être difforme, qui, il y a cent mille siècles, promenait sur les plages crétacées son corps colossal, ne se souciait guère des disputes académiques et sorbonniennes. En dépit de son succès, il était toujours là, sous le hangar, immobile, silencieux, songeant peut-être aux temps passés et dédaignant du haut de son grand âge les émotions de ce jeune monde qui lui avait fait revoir la bonne lumière du soleil.

Ni Frantz ni Georges ne se rendaient bien compte des polémiques qu'avait suscitées à Paris la renaissance du Mirosaurus. Vraiment tout ce fatras scientifique leur importait assez peu. La joie de Georges suffisait à Frantz, et la vue du vieux monstre fossile suffisait à Georges. L'honnête garçon goûtait, à contempler son reptile, un plaisir sans mélange. A chaque instant de la journée, il allait au hangar, tâtait les os du squelette, les polissait, les touchait, promenant amoureusement ses mains sur la vieille carcasse, s'extasiant sur les apophyses et les crêtes, inventant à chaque instant une admiration nouvelle.

Oncques la vie n'avait été aussi douce à notre ami. Oncques la fortune ne lui avait autant souri. Heureux Georges! Il ne cherche pas à savoir s'il est heureux! Il vit sans disputes, sans anxiétés, sans aspirations chimériques. Il ne philosophe pas; il ne raisonne pas, ce qui est le meilleur moyen de ne pas déraisonner. Il aime Frantz, sa maison, sa caverne, son Mirosaurus. Non, rien de tout cela ne peut trahir, et on peut défier le mauvais destin!

Les séances musicales du soir, interrompues quelque temps à cause des travaux que nécessitait le Mirosaurus, avaient recommencé. Jamais le violon de Frantz n'avait eu tant d'éloquence; jamais les notes qui s'échappaient frémissantes du vieil instrument n'avaient vibré avec autant de force et de douceur. C'étaient des sensations puissantes, des tendresses ineffables, des rêves enchanteurs. Si le Mirosaurus ouvrait à l'âme l'infini du passé, le violon de Frantz ouvrait des envolées vers l'infini de l'avenir.

Quant au présent, il fuyait toujours, sans secousse, sans tristesse. La maison de Martinville était debout, solide, saine et calme; la vieille Nonotte avait soin que les rideaux fussent bien blancs et que la bonne soupe chaude fumât toujours, à point nommé, dans les assiettes de faïence.

II.

Les mois passèrent. Le Mirosaurus s'était enfin, par fragments successifs, dégagé tout à fait de sa sombre caverne. Une photographie complète put en être donnée; et Georges l'envoya à M. Lissardière, membre de deux académies, professeur de paléontologie à l'École des arts, etc., etc.

M. Lissardière répondit qu'il allait lui-même venir à Martinville pour étudier sur place cette pièce remarquable. Georges et Frantz allèrent chercher le grand homme à la gare. Ils le reconnurent facilement à l'énorme rosette qui ornait sa redingote. Ils se nommèrent; on se salua et on se dirigea, sans perdre de temps, vers le domicile du Mirosaurus.

M. Lissardière était un savant homme et surtout un habile homme. Il avait, à lui tout seul, cinq places importantes, à gros traitements. Mais rien ne pouvait satisfaire son ambition. Plusieurs places ne lui suffisaient point; toutes lui étaient nécessaires. Aussi, lorsqu'un géologue quelconque venait par hasard à être pourvu d'une position officielle, même modeste, c'était pour M. Lissardière comme une offense personnelle. Il fatiguait les ministres successifs par ses revendications acrimonieuses. Dans les bureaux, au ministère, tout le monde le connaissait, depuis le concierge jusqu'au chef du personnel. Tout le monde redoutait ses doléances; mais, soit faiblesse, soit crainte, soit lassitude, on lui faisait bon visage et on cédait.

Au demeurant, beau parleur. Il brillait dans les salons; mais, à aucune époque de sa vie, il n'avait cassé les pierres ou gratté les fossiles. C'est à ses aides qu'il laissait de si fastidieuses besognes : il n'aimait pas, disait-il, les minuties de la science et ne savait se plaire qu'aux puissantes généralisations. A vrai dire, ses aides étaient de véritables esclaves : il ne leur laissait ni trêve ni loisir. C'était un rude métier que d'être le protégé de M. Lissardière, et il lassait les plus patients. Aussi se désolait-il amèrement des tendances funestes, *individualistes*, de la jeunesse d'aujourd'hui.

Tel était le petit homme, maigre, blafard, ridé, au geste prétentieux, à l'œil pénétrant, qui fit son entrée dans la gare de Martinville et qui aussitôt inspira à Georges une terreur superstitieuse.

Quand il fut en présence du Mirosaurus, il regarda d'abord la mâchoire.

— Parbleu! elle est oblique! Qu'avais-je dit? C'est un archéopaléosaurien! Je l'avais pressenti, votre fossile, depuis 1850. Vous avez sans doute lu mon mémoire? Elle est oblique, parfaitement oblique. Cela devait être, car je l'avais annoncé. C'est une belle pièce assurément, une très belle pièce.

Il passa une heure environ à détailler les beautés du Mirosaurus. Georges sut donner deux ou trois explications dont la nouveauté frappa M. Lissardière.

Le savant professeur jeta un coup d'œil rapide aux coquilles. Il les admira comme il convient. Mais ce qui le surprit, ce fut la classification nouvelle que Georges avait imaginée. Notre ami sut même la défendre vaillamment quand M. Lissardière l'attaqua; et

le professeur s'étonnait que, loin des Facultés et des académies, dans un village obscur, un petit bourgeois ignorant pût avoir tant d'idées.

La matinée était bien remplie. On se mit à table et on déjeuna longuement, plantureusement, comme en province. M. Lissardière, sans perdre un coup de dent, s'occupait plus de Georges que du Mirosaurus.

— Croiriez-vous, dit Frantz, que le musée de Saint-Pétersbourg nous a offert deux cent mille francs pour notre animal ? Mais nous n'avons pas voulu le céder.

M. Lissardière poussa un cri de stupéfaction.

— Deux cent mille francs ! s'écria-t-il; mais c'est une fortune ! Voilà un objet qui vous coûte bien cher.

— C'est vrai; mais c'est notre seul luxe, ajouta Frantz.

M. Lissardière le regarda de travers. Ce musicien aux longs cheveux lui avait déplu dès l'abord.

— Vous êtes donc bien riche ? dit-il.

— Assez pour ne rien nous refuser, répondit Georges en souriant.

— Et pour ne rien désirer, ajouta Frantz.

M. Lissardière ouvrait de grands yeux.

Enfin il prit congé de deux amis. Il donna à Georges une vigoureuse poignée de main, fit à Frantz un léger salut, presque impertinent, et remonta, plein d'espoir, dans le wagon qui l'emportait à Paris. En route il s'endormit; mais ce ne fut pas du Mirosaurus qu'il rêva. Il vit distinctement, dans un songe enchanteur, le gendre idéal qu'il poursuivait depuis longtemps.

A quelques jours de là, Georges reçut une lettre de M. Lissardière. L'illustre savant prodiguait les épithètes admiratives, autant au Mirosaurus qu'à celui qui l'avait su découvrir au fond d'une caverne. Cette découverte était célébrée comme le plus grand progrès fait en géologie depuis vingt ans. « Vous avez, disait-il en terminant, découvert ce que j'ai pensé : qui sait ce que désormais, en suivant mes conseils, vous serez capable de faire ? Venez chez moi, à Villeneuve-sur-Oise ; nous travaillerons ensemble et il nous sera facile de composer sur le Mirosaurus un mémoire tout à fait remarquable. »

La flatterie est la plus perfide de toutes les boissons enivrantes; son parfum est si capiteux qu'il engourdit, étourdit et fait délirer les têtes les plus solides, Georges n'eut pas de peine à s'imaginer qu'il était devenu un grand homme. Des bouffées d'orgueil l'envahirent. Il se trouva tout d'un coup supérieur au milieu qui l'entourait. Non, vraiment, sa place n'est pas à Martinville; cette petite plage est un étroit théâtre pour un savant de premier ordre. Est-ce donc dans un hameau de province qu'il convient de laisser pourrir de grandes découvertes ?

Une bourgade solitaire; quelques cabanes de pêcheurs ; une maison rustique; un musicien déclassé ! En regardant autour de lui, Georges trouvait que tout s'était rapetissé. Le Mirosaurus même avait perdu un peu de son prestige, et il n'était plus adoré avec la même tendresse aveugle.

Après quelques hésitations, Georges accepta l'invitation de M. Lissardière. Frantz l'accompagna jusqu'à Rouen. Le pauvre musicien avait les larmes aux yeux.

— Que deviendrai-je sans toi ? disait-il à Georges. Ne va pas rester là-bas, au moins. Tu es bien à Martinville; ne cherche pas fortune ailleurs. Ah oui ! la gloire ! Mais la gloire est dans la caverne du Mirosaurus, plus que dans la villa Lissardière. Et puis, tu n'es pas fait pour ces gens-là, mon pauvre enfant. Toi, un rêveur, un poète, un innocent, que vas-tu devenir dans leur Paris, au milieu de leurs intrigues et de leurs batailles ?...

Mais il s'interrompait brusquement, s'accusant d'être un égoïste et se reprochant de songer à lui alors qu'un si bel avenir s'ouvrait à son ami.

Dans la petite maison de M. Lissardière, à Villeneuve-sur-Oise, une surprise attendait Georges.

Ah ! si les jeunes filles et les femmes savaient combien il faut peu de chose pour faire un amoureux ! Un regard, un sourire, une fleur dans les cheveux, un ruban qui se détache ! L'homme le plus fort ne saurait résister. Qu'est-ce donc quand il s'agit d'un brave garçon, faible, naïf, qui a vécu dans la solitude, qui a depuis longtemps rêvé à l'amour et qui voit tout d'un coup, tout près de lui, dans une intimité charmante et troublante, une jeune fille aimable qui peut devenir sa femme ?

Et voilà pourquoi notre ami Georges, quelques jours à peine après qu'il est arrivé chez M. Lissardière, s'occupe du Mirosaurus bien moins que de la jeune Clotilde, fille du savant professeur.

Cette fois encore, la perspicacité du maître n'a pas été en défaut. Ce qu'il a trouvé à Martinville, ce n'est pas seulement un Mirosaurus qui confirme glorieusement une de ses hypothèses; c'est surtout un gendre qui pourra servir à sa gloire. Vraiment ce petit Perron est bien l'homme qu'il attendait : assez riche pour que Clotilde ait toutes les douceurs que seule peut donner la fortune; assez intelligent pour être un précieux collaborateur; assez obscur et docile pour que cette collaboration soit silencieuse et avantageuse. Avec Georges on n'aura pas à craindre les révoltes et les ingratitudes des jeunes disciples de l'École des arts, dont la folle vanité fait payer cher les petits services.

Mais Georges ne voyait pas si loin ; il ne soupçonnait pas ces machinations ténébreuses; il se laissait aller à des sentiments tout nouveaux pour lui qui le pénétraient délicieusement. Il faisait semblant de s'intéresser au diamètre de l'os intermaxillaire des archéosauriens, il écoutait sans broncher les dissertations de Lissardière; mais, en réalité, ne sachant plus ce qui l'amenait à Villeneuve, obéissant, sans résistance, aux caprices de son imagination vagabonde, il ne pensait qu'à s'échapper pour rejoindre Clotilde.

Clotilde se plaisait à cet hommage. C'était sa première distraction de jeune fille. Sévèrement élevée dans un milieu austère, elle avait, dès sa plus tendre enfance, grandi dans l'adoration du personnage paternel. Elle avait toujours entendu parler de la haute intelligence de son père et de sa grande situation. C'était, dans la maison Lissardière, une vérité acquise et indiscutable, que M. Lissardière était un grand homme et que tout devait s'effacer devant lui. C'eût été presque un sacrilège que de lui résister ou de le contredire. Ses paroles étaient paroles d'Évangile. Mme Lissardière et Mlle Lissardière les acceptaient sans discussion.

Plusieurs fois déjà des prétendants s'étaient offerts; ils avaient été repoussés. Le jeune Michenot lui-même, le meilleur élève et le dévoué collaborateur de M. Lissardière, avait été éconduit, moins pour son peu de fortune que pour ses velléités d'indépendance. Michenot échappait à l'autorité de son patron, et M. Lissardière entendait bien tenir son gendre sous sa domination, comme sa fille et sa femme.

Et Georges avait oublié Frantz et le Mirosaurus. Une vie inconnue s'ouvrait à lui. Le soir, dans la véranda, sur le piano qu'éclairaient deux bougies roses, Clotilde laissait courir ses doigts agiles : Georges, enivré de sensations indicibles, la regardait, l'écoutait. Oui! c'est bien là le bonheur.

Et Clotilde, sentant s'éveiller en elle, sinon l'amour, au moins la coquetterie féminine, affectait tantôt une grande froideur, presque dédaigneuse, tantôt une familiarité joyeuse, mettant plus de recherche à sa toilette, plaisantant Georges sur sa sauvagerie et sur la vie solitaire qu'il avait menée en face de l'Océan.

Au bout de quinze jours, Georges s'aperçut avec effroi que le mémoire sur les Archéosauriens était presque terminé et qu'il fallait revenir à Martinville.

Et alors il se désespéra. Il passait ses nuits à s'agiter dans son lit, se répétant toutes les phrases, tous les mots que lui avait adressés Clotilde, construisant des mondes tout entiers sur une interjection banale ou une parole insignifiante. Parfois il était plein d'espoir : « Elle m'aime », pensait-il; mais, d'autres fois, il était profondément découragé, sentant l'énorme distance qui séparait la charmante Clotilde, fille de M. Lissardière, de l'humble Georges Perron, géologue amateur, manant plus qu'à demi.

Cependant M. Lissardière suivait de l'œil les manèges de Clotilde et les hésitations de Georges. Il se décida à brusquer les choses. Un matin, après une longue séance d'erpétologie jurassique, à brûle-pourpoint, il demanda à Georges s'il voulait se marier... Georges balbutia; il lui sembla que la terre manquait sous ses pas. Un instant il hésita, ne sachant que dire et que faire. Il fallait répondre cependant.

A ce moment décisif, il eut un instant de clairvoyance extraordinaire. Comme les infortunés qui tombent dans un précipice et mesurent d'un coup d'œil la hauteur de l'abîme où ils se perdent, il comprit que Lissardière ne l'avait amené à Villeneuve que pour ce mariage. Il devina que Clotilde ne l'aimait pas et ne l'aimerait jamais. Oui, c'était perdre le repos et la gaieté! C'était quitter Martinville, et Frantz, et Nonotte; entreprendre une existence misérable, hérissée de luttes, de soucis, de nuits sans sommeil et de jours sans joie. Il vit tout cela, et cependant il se sentait faiblir.

— Eh bien! demandait M. Lissardière qui souriait d'un air encourageant.

Et Georges, en balbutiant, avoua que Clotilde était une femme supérieure, qu'il était assurément bien indigne d'elle; mais enfin qu'il saurait à l'avenir... Bref, il demanda la main de Clotilde.

M. Lissardière fut ce qu'il devait être : froid et affectueux. Il fit valoir les services qu'il avait, lui, Lissardière, rendus à la patrie et à la science; il parla d'un successeur digne de lui; il porta aux nues l'intelligence extraordinaire de Clotilde. Pour sa part, il tenait Georges en grande estime; mais encore devait-il consulter sa femme et sa fille. En résumé, il demanda huit jours de réflexion, et, afin d'observer toutes convenances, il engagea Georges à retourner à Martinville pour attendre la réponse de Clotilde.

CH. EPHEYRE.

(*La fin au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS

La rentrée des cours et tribunaux sous l'ancien régime.

La rentrée des cours et tribunaux, qui se fait encore de nos jours avec une grande solennité, n'a pas été réglée seulement par un long usage; tout le cérémonial en a été prescrit aux magistrats, dès les temps les plus reculés de l'histoire des parlements, par les ordonnances expresses de nos rois.

Pourquoi renouveler, chaque année, ces imposantes cérémonies? La Roche-Flavin, dans les *XIII livres des parlements de France,* nous en donne la raison (liv. V, ch. XII) : c'est que « lesdits Parlements finissant et se fermant chaque année, jusques à ne pouvoir reouvrir sans permission et expresse commission du roy, il semble que, recommençant lesdits Parlements et reprenant de nouveau leur autorité, pouvoir et magistrature, il est raisonnable qu'ils prestent aussi de nouveau serment ».

A cette première raison s'en joint une autre, que nous fournit l'avocat général Faye : c'est que les magistrats, « estant establis en ce monde pour contrerooller et censurer les actions des hommes, les sacser

(sasser), cribler et beluter, pour separer les justes d'avec les injustes..., il est impossible qu'il ne leur en entre quelque bouffée de pestilent qui soit en danger de les perdre ».

C'était donc pour renouveler leurs serments et pour entendre les *remontrances* ou *mercuriales* des présidents et avocats généraux que se faisait chaque année, à la Saint-Martin, la rentrée solennelle des Parlements et des présidiaux. Cette cérémonie était précédée d'une messe du Saint-Esprit. — Nous parlerons de ces trois points.

MESSE DU SAINT-ESPRIT.

Par l'ordonnance du roi Louis XII, en 1498, il est enjoint aux présidents, conseillers et gens du Roy de se trouver aux entrées et ouvertures du Parlement qui se font le lendemain de la Saint-Martin (11 novembre). L'ordonnance de Blois, rendue sous Henri III en 1579, art. 136, porte contre les absents, s'ils ne sont malades ou retenus par le service du roi, la peine de la privation de leurs « gages » de tout le mois de novembre.

Depuis l'établissement des Parlements, tous les Palais étaient pourvus de chapelles; deux messes s'y disaient, l'une à l'ouverture, l'autre à la clôture des audiences, la première avant six heures en été, à six heures en hiver. A l'une ou à l'autre de ces messes devaient assister, conformément à une décision du 8 juillet 1559, tous les présidents et conseillers de la Cour, « et est prohibé de se pourmener pendant la célébration d'icelles par les basses-cours du Palais ». Une autre décision, de 1581, invitait les mêmes présidents, conseillers et gens du Roi à assister tous les dimanches et fêtes à la messe paroissiale et aux vêpres, « pour monstrer bon exemple au peuple de piété et dévotion ». A la suite d'une mercuriale de 1585, « ceux de la Cour » furent obligés de se trouver aux messes solennelles qui se dirent dans le Palais les jours de Sainte-Catherine et de Saint-Nicolas.

Ces messes quotidiennes, ces messes du dimanche, ces messes de Sainte-Catherine et de Saint-Nicolas étaient obligatoires pour les magistrats; mais la messe du Saint-Esprit, à l'ouverture du Parlement, était imposée au même titre et avec la même sanction que le renouvellement du serment, c'est-à-dire à peine de privation des « gages » pendant un mois.

Parfois cette messe se célébrait dans la grande salle du Palais; le plus souvent elle était dite, à Paris, dans la Sainte-Chapelle, par un des évêques du ressort, qui tous étaient « accoutumés » de s'y trouver, sans obligation spéciale.

La Sainte-Chapelle, on le sait, avait été construite par saint Louis pour que magistrats et plaideurs y fissent leurs dévotions avant les audiences. On reste confondu quand on pense que, pour la construction de cette merveille de l'architecture, l'enquête de la canonisation du saint roi porte qu'il « dépendit quarante mille livres » seulement. L'enquête ajoute que « l'ornement des châsses et reliques qu'il donna valoit bien cent mille livres ». — En 1617, La Roche-Flavin estimait que, de son temps, la dépense serait quadruplée : du nôtre, elle serait au moins cinq fois décuplée.

A la messe de rentrée, dite pontificalement avec orgues et musique, assistaient tous ceux de la Cour, avec leurs chaperons fourrés et en robes rouges : d'où le nom de *messe rouge* qui lui était donné.

Dans ces siècles de foi, toute cette pompe avait un côté grandiose qui nous échappe; cette cérémonie, sous l'invocation du Saint-Esprit, avait même une certaine poésie que nous ne savons plus sentir :

« L'homme juste qui a les aisles du Saint-Esprit, dit un vieil auteur, tousjours elles l'accompagnent, et tousjours le portent, et tousjours emplument ses actions. Nous ne devons jamais faillir à l'invoquer, principalement ès functions de la justice. Car il faut ressembler la caille, qui, passant la mer, a tousjours une aisle au ciel, et une autre abbaissée vers les ondes. Aussi, puisque nostre vacation (notre profession) nous semond de vacquer aux affaires basses et mortelles, qui sont les vagues et les flots de ce monde, une de nos aisles doit tousjours estre eslevée vers le ciel, pour recevoir le vent du Saint-Esprit et estre plus legerement portée. »

LE SERMENT.

Après la messe du Saint-Esprit ou messe rouge, lecture était donnée par le greffier des ordonnances qui devaient être jurées par les présidents, conseillers, gens du Roy, greffiers, secrétaires, et huissiers de la Cour. Ces ordonnances comprenaient trente-cinq articles : les dix-sept premiers, jurés par tout le corps du Parlement; les suivants, jusques et y compris le vingt-huitième, par les conseillers des enquêtes; les derniers, par les huissiers.

Nous ne reproduirons pas ici le texte de ces ordonnances; nous noterons seulement les articles suivants, qui sont purement de discipline :

« II. — Moult deshoneste chose est que, la Cour seant, aucuns des seigneurs voisent (aillent) tournoyant et esbaloyant par la salle du Palais; et si les seigneurs ont aucun affaire, ils doivent prendre heure et lieu de parler et besoigner après disner.

« III. — *Item* les seigneurs doivent venir bien matin (les audiences commençaient à six heures, après messe dite) et continuer tant que la Cour soit levée. Et souvent advient que trop tard viennent et trop tost partent.

« XV. — *Item*, pour ce que les seigneurs se lèvent si souvent, ce qu'empesche moult et retarde le Parlement, si doibt suffire et suffise soy lever la matinée une fois pour une seule personne. »

Ainsi, point de faiblesse humaine.

Lecture étant donnée de ces ordonnances, on procède à la prestation du serment du corps de la Cour. « La formule dont nous usons en notre serment, dit Pybrac dans sa seconde remontrance, est compendieuse; en peu de paroles elle engage à beaucoup : nous jurons garder les ordonnances. Tel est le serment légitime des roys, tel celuy des juges, tel celuy des magistrats. »

Le premier président ayant prêté serment entre les mains du second, tous les autres membres de la Cour, y compris les gens du roi, les greffiers et secrétaires, prêtent individuellement serment entre ses mains; puis, tous ensemble, les huissiers. Cette cérémonie se passait à huis clos. Dès qu'elle était terminée, on ouvrait la salle, où entraient et venaient se ranger les avocats et procureurs. Pour ceux-ci, « chacun se présentoit séparément et passoit tout du long de Messieurs, affin que de tous costez il soit contemplé de quel front, de quelle contenance et de quelle assurance ils se présentent à un acte si grave. Cela faict, ils ont la huictaine franche, voire bien souvent la quinzaine, sans audience, pour penser à ce qu'ils ont juré et affin qu'ils ne se puissent par après excuser de precipitation et inadvertance. Ce temps escoulé, les audiences s'ouvrent. »

Un incident curieux se produisit à Toulouse, en 1601, à l'occasion du serment. L'archevêque d'Auch, ancien conseiller au Parlement de Paris, se présenta en costume d'archevêque et demanda d'être admis à la prestation du serment. Sa demande fut accueillie, mais à la condition qu'il prendrait l'habit de conseiller. Il s'empressa alors de se couvrir d'une robe rouge, et, ayant mis sur son surplis un *domino* (sorte de coiffure formée d'une pièce de drap qui couvrait la tête des prêtres et leur serrait le visage pendant l'hiver, tombant jusqu'aux épaules), il prêta serment après les présidents.

MERCURIALES.

Les Français aiment l'éloquence. Autrefois comme aujourd'hui, tout prétexte était bon pour placer un discours et faire admirer son bien dire. La rentrée des Parlements et, à un degré moins élevé, des présidiaux fournissait aux présidents, aux avocats généraux et gens du roi, aux évêques même chargés de dire la messe rouge, une occasion toute naturelle de briller par la parole.

L'ouverture des audiences étant fixée au premier mercredi après la Saint-Martin, ce jour-là le premier président ou l'avocat général, souvent tous les deux, adressaient au corps du Parlement des harangues ou remontrances (je ne dis pas des *discours*, ce mot ayant un autre sens alors qu'aujourd'hui), qui prirent à la fin du XVIIe siècle et au XVIIIe le nom de *mercuriales*.

Le mot existait déjà dans la langue, et, avant de l'appliquer aux harangues de rentrée, on l'appliquait soit à la réprimande ou aux punitions plus graves infligées à quelques magistrats en particulier, soit à des règlements de discipline.

Les exemples sont rares, tant a été grande de tout temps l'intégrité de notre magistrature, mais enfin il en existe, qui servent à « convaincre de calomnie ceux qui ont voulu soupçonner nos Parlements de connivence et dissimulation à la recherche et punition des fautes et crimes des présidens, conseillers et autres officiers de leur corps ». — En remontant à 1437, nous trouvons l'effrayante condamnation qui atteignit le président de l'Orme (de Ulmo), de Toulouse, pour « faulcetez, concussions et rapts »; il fut marqué au front d'une fleur de lis et emprisonné à perpétuité; celles de maîtres Alain de Hayderi et Guillaume Mariete, conseillers au Parlement de Paris, l'un pendu et étranglé, l'autre décapité. D'autres causes amenaient de moindres châtiments : ainsi un rapporteur aux enquêtes, maître Guillaume Bouchery, fut privé de son emploi pour révélation des secrets de la Cour, en 1317; ainsi, en 1560, un président de Toulouse se vit retirer son office pour la même faute; à lui et à sa mère fut interdite l'entrée de la ville. En 1569, un président de la Cour, un président des enquêtes et six conseillers de Toulouse, qui, sur la foi de l'édit de janvier 1560 permettant le libre exercice du culte, avaient embrassé « la religion calvinienne », durent quitter leurs sièges; ces sièges, déclarés vacants, leur furent rendus plus tard, lors de l'édit de Nantes; mais alors, pour plus de sûreté, ils s'étaient faits catholiques.

Si, de ces cas particuliers condamnés dans les mercuriales, nous passons aux règlements de discipline générales qui s'y firent, nous trouvons des traits de mœurs bien curieux à noter.

A Toulouse, par exemple, vers 1580, la coutume s'introduisit de fêter la réception de chaque conseiller nouveau dans des festins dont la dépense s'élevait souvent à douze et même quinze cents livres, soit de huit à dix mille francs de notre monnaie : une mercuriale les interdit. D'autres mercuriales défendirent aux conseillers de la Cour « d'aller banquetter en des logis escartez... à un ou deux escus par teste, et aux hostes et cuisiniers de les recevoir ».

En 1581, « est enjoint aux conseillers porter robes à manches larges, lorsqu'ils entreront au Palais; et sont faictes inhibitions de porter jupins, chausses et autres habits indecents ».

En 1602, à ces décisions est ajoutée la défense « d'aller aux compagnies par ville avec manteaux ».

La mercuriale de 1587 est tout un règlement, en trente-six articles; nous citerons les suivants :

« I. — Tous Messieurs seront suppliez vivre en bonne intelligence et concorde, porter honneur, respect et reverence due les uns aux autres, selon leur rang et qualité.

« VII. — Seront admonestez tous Messieurs de ne hanter le Louvre ni les maisons des princes et seigneurs.

« VIII. — Messieurs s'abstiendront de fréquenter trop librement toutes sortes de personnes, de contracter promiscuëment amitié et familiarité avec seigneurs ou autres de profession éloignée de la leur..., ne faire servir leurs maisons d'abord et receptacle aux grandes compagnies, où il se puisse faire quelque chose qui blesse la pudeur, gravité et decence de bons et notables conseillers.

« XI. — N'useront d'habits indecens; n'iront par la ville vestus de manteau court ou autrement desguisez; ne hanteront publiquement les jeux de paulmes, foires, comedies et autres lieux prophanes », etc. — Voy. Jacq. Brillon (*Dict. des arrêts*).

D'autres mercuriales, citées par La Roche-Flavin, *passim*, interdisent toute familiarité des conseillers avec les procureurs, huissiers et solliciteurs, défendent de les inviter à dîner et souper chez eux (p. 509); « a esté prohibé aux présidents et conseillers d'aller jouer aux berlans et maisons où on faict estat de recevoir les joueurs (p. 513) ».

« Les presidents et conseillers et autres magistrats allant en commission doibvent soulager le plus qu'ils peuvent les parties des frais et despens, en se contentant de ce que par nos mercuriales leur est taxé par jour, sçavoir : aux présidents, trois escus; aux conseillers de la cour, deux; aux magistrats, présidiaux et autres, un escu. » (p. 518.)

« Et ay veu deffendre de prester nos robes ny chaperons d'escarlate pour représenter les personnages aux comedies et tragedies qui se jouent aux colleges. » (p. 541.)

Nous pourrions multiplier ces exemples de la sévère discipline imposée à « Messieurs »; mais nous devons nous arrêter. Des mercuriales de ce genre existaient en très grand nombre, transcrites sur des registres spéciaux. On jugera de ce nombre si l'on veut bien se rappeler que, par certains édits, elles ont dû se faire tantôt de mois en mois, tantôt tous les trois mois, tantôt tous les six mois, à la rentrée de la Saint-Martin et à la rentrée de Pâques, avant de devenir simplement annuelles. (Brillon, v° *mercuriales*.)

En la mercuriale de 1581, il fut arrêté que « les mercuriales, après le jugement d'icelles, seront mises au coffre à ce destiné, estant ès archifs et lieu des registres; et les articles et délibérations et jugements qui y seront intervenus, estant de conséquence pour le général, seront estraits et redigez en un livre qui sera mis et attaché avec chaîne au bureau de chacune des chambres ».

REMONTRANCES.

Les remontrances prononcées aux mercuriales ou séances de rentrée étaient des harangues où les présidents et avocats généraux dans les Parlements, les avocats du roi dans les présidiaux, traitaient les questions générales intéressant l'administration de la justice.

La Roche-Flavin nous a conservé celle que prononça le chancelier de l'Hospital, le 17 août 1563, pour l'ouverture du lit de justice tenu par Charles IX en la cour du Parlement de Rouen; il cite fréquemment celles de Guy du Faur de Pibrac, le fameux auteur des *Quatrains* moraux si connus sous le nom de quatrains de Pybrac; d'autres, en assez grand nombre, se trouvent dans le recueil de Vaumorière intitulé *Harangues sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer.* (1 vol. in-4°, Paris. Guignard, 1686 et 1693.) Il en cite, entre autres, de M. de Harlay et du président de Lamoignon.

Celles qu'on a recueillies dans les œuvres de d'Aguesseau sont des modèles de nobles idées, servies par un beau style.

En 1680, Richelet, après avoir dans son *Dictionnaire* défini le mot *mercuriale*, ajoute : « Les mercuriales de M. le premier Président sont belles; les mercuriales de M. Talon sont savantes, et celles de M. Bignon, polies et pleines de bon sens. »

En général, comme nous l'avons dit, les mercuriales traitaient des questions générales et, à vrai dire, des lieux communs : dans quelques-unes, déjà à la fin du XVIIe siècle, l'orateur, après avoir épuisé son sujet, s'adressait aux avocats et aux procureurs, comme on le fait encore aujourd'hui : nous citerons dans ce genre la harangue prononcée à l'ouverture d'un présidial par M. de Razes, lieutenant général de Poitiers :

« Avocats, dit-il en terminant, dans vos nobles emplois ne combattez pas tant pour l'honneur de la victoire que pour la défense de la vérité, et ne plaidez jamais de causes que vous ne les croyiez justes.

« Procureurs, ne flattez pas vos parties dans leurs intérêts, puisque le Roi ne veut que ce qui est juste, sans se servir de sa puissance. Apprenez-leur à se soumettre aux lois et aux règlements de la justice. »

On dirait de même, on ne dirait pas mieux aujourd'hui, dans les discours qui accompagnent la rentrée de nos cours et tribunaux, à la date fixée par une tradition six fois séculaire, et qui présentent encore un si haut intérêt.

CH.-L. LIVET.

VOYAGES ET VOYAGEURS

CONSTANTINOPLE, SMYRNE, ATHÈNES. — LE BAS NIGER.

C'est un vieux préjugé de croire que les Français ne sont pas nés voyageurs. Ils voyagent beaucoup, au contraire, surtout depuis une vingtaine d'années. Récits de *Tours du monde*, d'excursions, de promenades, abondent chez les libraires : presque tous sont agréables. Pour raconter si bien, il faut avoir bien vu; pour saisir ainsi l'aspect original des choses, la première condition est de les avoir observées avec intelligence et avec plaisir.

Voici encore deux petits volumes qui viennent confirmer ce que nous avançons (1) : les auteurs ont voyagé avec fruit, raconté avec charme : les lire, c'est, pour ainsi dire, voyager soi-même.

I.

M. Paul Eudel nous conduit d'abord, à travers l'Autriche et la Hongrie, à Constantinople, à Athènes, à Smyrne. Il a le talent de tirer de ces lieux si connus des impressions presque neuves. Laissant là les descriptions rebattues, il nous fait passer à toute vapeur devant les palais des deux rives du Bosphore. Il y en a un, inachevé, qui attire tout particulièrement l'attention.

Ce n'est qu'une immense maison en briques; mais son histoire, qui au reste est commune à plusieurs autres palais du même genre, est caractéristique. Il avait été commencé par un Arménien très riche. Un jour, le sultan vint visiter la construction, la trouva trop belle pour la future demeure d'un sujet et la maudit. La maison dut demeurer en l'état, aucun ouvrier ne voulant plus y mettre la main, et le propriétaire, aller mourir en exil. Voilà des milliers d'années que les choses se passent ainsi, du Bosphore au Kamtchatka : les particuliers n'ont pas le droit d'être riches; du moins la prudence leur défend de le montrer. Il n'en était pas autrement à Rome au temps des empereurs : les particuliers devaient cacher leur fortune. Dieu veuille qu'un jour, en Europe, le capital, déclaré « l'ennemi », et poursuivi sous une forme légale par des mesures dissolvantes, n'en soit pas de même réduit à se cacher, autrement dit, à s'inutiliser.

Comme décor d'opéra, il n'y a rien de comparable au Bosphore. Qu'est-ce lorsqu'on l'aperçoit par une fenêtre ouverte, pratiquée dans un couvent de derviches! Le tableau est saisissant. Voici en substance le récit de M. Paul Eudel. Nous sommes chez des derviches tourneurs.

On pénètre par une cour ombragée de beaux arbres, qui donne accès directement à la salle où ont lieu les exercices. Cette salle, au parquet poli comme un miroir, tient à la fois de la salle de bal et de la salle de spectacle. En haut, une tribune avec un grillage doré pour les femmes; sur la droite, une galerie dorée réservée au sultan. Les derviches occupent le centre de la salle. Le chef de la communauté se tient assis, les jambes croisées sur un tapis rouge. Il commence à psalmodier d'une voix lente; d'autres voix lui répondent d'un ton plaintif. Les chants cessent; du milieu du silence s'élève le son d'une flûte modulant une élégie. Le vieux derviche frappe dans ses mains : à ce signal, tous les autres se lèvent et défilent processionnellement autour de la salle. La musique accélère son mouvement; les derviches, sans s'arrêter, se débarrassent de leurs manteaux et commencent à tourner, en accompagnant la flûte de la voix. Puis, ils étendent les bras et se mettent à valser doucement, sans quitter le sol de leurs talons. Bientôt ils cessent de chanter, et continuent de valser, la tête penchée, les yeux fermés à demi, le visage empreint d'un air de profonde béatitude. Enfin, ils s'arrêtent, saluent, les bras étendus; la cérémonie est terminée.

Elle n'eût eu rien de plus extraordinaire que bien d'autres, n'était le cadre dans lequel elle s'est passée. Quel fond de tableau! Scutari, doré par le soleil; Top-Hané, avec ses maisons blanches entourées de verdure; le ciel bleu; la mer bleue; les bateaux qui la sillonnent, et la pensée que l'antique Asie s'étend sur l'autre bord! Cela prêtait à la valse des derviches une poésie voluptueuse. Du reste, le mouvement rotatoire en vaut un autre, comme expression du sentiment religieux. Outre l'ivresse qu'il communique aux sens, il concorde, d'une part, avec la forme sphérique qu'affectionne la nature dans ses petits comme dans ses grands ouvrages, d'autre part avec la conception du tourbillonnement atomistique; il exprime une idée parfaitement métaphysique, c'est-à-dire une idée parfaitement religieuse. La valse des derviches tourneurs se rapproche beaucoup, à cet égard, de la *théorie* grecque et de la procession catholique. Le savent-ils eux-mêmes? Il est probable que non.

Nous voici maintenant dans un harem. M. Paul Eudel n'est pas l'heureux mortel qui a pu y pénétrer; mais Mme Eudel, avec d'autres dames qui l'accompagnaient, y a été conduite par la femme du colonel della Suda, pharmacien et homme de confiance du sultan. Ce pharmacien-colonel nous transporte chez les Yankees. Mme della Suda et ses compagnes pénètrent par une porte cochère à coulisses que tire, à leur premier coup de cloche, une main invisible. Elles se

(1) *Constantinople, Smyrne, Athènes, journal de voyage*, par Paul Eudel. 1 vol. in-12. Paris, 1885. E. Dentu. — *Au bas Niger*, par Édouard Viard. 1 vol. in-12. Paris, 1885. Guérin, éditeur.

trouvent alors devant deux autres portes. Un nègre leur ouvre celle de droite et les précède au haut d'un escalier en bois. Arrivé sur le palier, il se retire. Quatre esclaves, vêtues de jupes en tarlatane jaune qui laissent apercevoir des pantalons bouffants, introduisent les visiteuses dans un vestibule meublé presque à l'européenne. La maîtresse de la maison s'avance et, d'un geste gracieux, les prend par la main pour les introduire dans le salon. On les débarrasse de leurs ombrelles, de leurs manteaux, de leurs chapeaux; on s'assied; la conversation s'engage. La cadine est coiffée d'un turban vert orné sur le devant de trois diamants et d'une branche d'acacia. D'autres femmes, plus jeunes, l'entourent, coiffées à peu près de même et vêtues de mousseline blanche. Une esclave entre portant un plateau en argent chargé d'un pot de confitures, de cuillères et de verres d'eau. Quelques minutes après, seconde esclave avec un autre plateau et le café. Troisième esclave avec des cigarettes; quatrième esclave avec du feu et un cendrier. Les visiteuses remercient et refusent de fumer; mais la cadine consume force cigarettes. Puis elle dit aux jeunes femmes et aux esclaves de faire de la musique. L'une se met au piano; les autres chantent; les autres s'accroupissent sur le tapis et jouent d'instruments étranges : c'est une cacophonie. Les esclaves dansent ensuite des danses à caractère. La danse terminée, on offre aux étrangères de leur montrer les appartements. Quand elles veulent se retirer, la cadine se récrie. — Il paraît que les visites de harem à harem durent tout un jour, quelquefois plusieurs : cela explique que le premier soin soit d'enlever leurs chapeaux aux visiteuses. Une journée entière de café, de cigarettes, de musique et de danses! quelle corvée, quelle vie!

Dans la traversée de Constantinople à Smyrne, une scène caractéristique fournit encore au voyageur un échantillon de l'état d'esprit des dames turques. Un gros pacha avait pris passage avec sa cadine et ses domestiques. La cadine restait dans la cabine des dames. Sa servante, une Nubienne tatouée de seize ans, qui était déjà mère et allaitait un enfant, ne la quittait pas. Les deux femmes paraissaient trembler devant le maître. Comme la cadine se sentit souffrante, elle dut entrer dans une cabine munie d'un lit : aussitôt son seigneur mit un nègre en faction à la porte. La pauvre femme était toute surprise d'être l'objet des attentions des dames européennes. Celles-ci lui offrirent des bonbons : elle n'osa pas d'abord les prendre, de peur de déplaire au pacha. Les ayant enfin acceptés, elle les lui présenta et ne se décida à y goûter qu'après qu'il le lui eut permis. Elle le craignait comme le feu, et pourtant le personnage était un Turc européanisé, un Turc soi-disant libéral qui — le croirait-on? — désapprouvait la polygamie.

II.

Nous voici en présence d'un livre plus sérieux et traitant des choses plus graves. Il n'y en a guère de plus intéressantes à l'heure qu'il est que celles qui se rapportent aux intérêts d'humanité, de civilisation, de commerce, engagés dans l'Afrique centrale. Un grand État indépendant, ouvert à toutes les nations commerçantes, vient se constituer sous l'Équateur; il enlève à la barbarie une large zone du continent africain, depuis l'embouchure du Congo jusqu'à la frontière du royaume de Zanzibar. En prenant officiellement le titre de souverain de cet État, le roi des Belges semble en garantir le progrès et la stabilité. Les Anglais du Cap, les Boërs du Transvaal, les Portugais de Mozambique et de Loanda gagnent tous les jours du terrain au sud, à l'est et à l'ouest de l'Afrique. La France doit aux conquêtes pacifiques de M. de Brazza l'acquisition du bassin de l'Ogoôué. Depuis dix ans, elle s'est avancée davantage sur la rivière du Sénégal; elle a tenté plusieurs expéditions qui, bien que malheureuses, n'en ont pas moins éclairé la route qui reliera peut-être un jour ses possessions sénégalaises à ses possessions algériennes. Reste le Soudan, qui n'a presque pas été entamé et qui, occupé par des noirs fétichistes et des noirs musulmans, tous misérables, barbares, livrés aux horreurs de l'esclavage, quelques-uns au cannibalisme, a grandement besoin de l'être. Heureusement pour l'avenir de ces immenses et malheureuses contrées, trois grands fleuves y donnent accès : à l'ouest, le Sénégal; à l'est, le Nil; au sud, le Niger, — le Niger et son affluent le Bénué.

M. Édouard Viard a accompagné le comte de Semellé dans ses expéditions sur ces deux fleuves; il a survécu à l'illustre voyageur et il continue son œuvre patriotique, en mettant sous les yeux du public français les titres qu'a la France au protectorat, au moins partagé, de leurs rives. L'acte par lequel l'Angleterre se l'est exclusivement adjugé au mois de juin dernier donne à son livre une vive et pénible actualité. Nous parlerons de cet acte tout à l'heure : disons d'abord ce que sont, au point de vue du commerce, le Niger et ses affluents.

Le delta du Niger, comme tous les deltas dans les pays chauds, est trop malsain pour que les Européens s'y puissent fixer. Mais une rivière voisine, la rivière de Brass, reliée à ce fleuve près de son embouchure par des canaux latéraux, leur offre un asile moins insalubre : c'est là qu'ils ont formé de nombreux établissements. Quelques vapeurs anglais remontent le Niger et vont trafiquer jusque dans le royaume de Nupé. Il y a trois ans, ils ne dépassaient pas Egga; le sultan de Nupé, ayant eu besoin de munitions pour faire la guerre à ses voisins, leur a permis de venir

jusqu'à Bidda, sa capitale, et cette circonstance a fait faire au commerce européen un saut de quarante lieues sur le Niger. Ce saut ne sera pas le dernier : comme le fleuve ne présente point à la navigation les terribles obstacles que présentait le Congo avant que l'industrie de Stanley et les millions de l'Association africaine internationale les eussent vaincus par des travaux gigantesques, les *steam-launch* et les pirogues peuvent le remonter indéfiniment. De vingt-cinq à vingt-cinq lieues environ existent des villages noirs qui sont devenus des centres de commerce : Abbo, Onitsha, Edo, Idda, Igbébé, Lokodja surtout, à qui sa position au confluent du Niger et du Bénué donne une importance exceptionnelle; Egga, Chounga, Bidda et, sur le Bénué, Loko, le meilleur entrepôt d'ivoire. Dans ces villages et d'autres, ainsi que sur la rivière Brass, il existait, en 1884, soixante-cinq factoreries européennes, dont trente-deux étaient françaises. Nous avions là des intérêts considérables; mais ce qui était plus important encore, c'est que nos explorateurs, MM. Viard et de Semellé, avaient reconnu la valeur commerciale des rives du Bénué et conclu avec les chefs de ces pays des conventions qui y eussent assuré, si nous l'eussions voulu, notre droit de préemption. Ce qui méritait surtout de fixer l'attention de notre gouvernement, c'est que le Bénué, qui court de l'est à l'ouest sur la rive gauche du Niger, est la grande route du Soudan central, pendant que le Niger lui-même est avec le Sénégal celle du Soudan occidental. Il y a là deux portes d'accès dans un pays de 300 000 lieues superficielles, peuplé de quatre-vingts millions d'hommes disposés à nous acheter des étoffes, des fusils de chasse, de la quincaillerie, des conserves alimentaires, de la faïence, des verroteries, et à nous donner en échange l'ivoire, le caoutchouc, l'indigo, la cochenille et surtout l'huile de palme et le beurre végétal, la grande richesse du pays. Les négresses affluent aux factoreries, portant de grands pots de cette huile et de ce beurre qu'on n'a que la peine de mesurer, de mettre en barriques, et que l'on expédie en Europe ou aux États-Unis avec un tiers de bénéfice. Le commerce de l'ivoire est un peu plus difficile. Il faut souvent de la diplomatie pour faire venir à soi les caravanes; les factoreries, qui se font concurrence, emploient à cette tâche des agents habiles. Quand ceux-ci réunissent et attirent une caravane d'ivoire à leur comptoir, c'est à la fois un joli spectacle et un profit assuré. M. Viard nous donne des chiffres. Il a séjourné trois ans sur les bords du Niger et du Bénué; il a vu que là les dents d'ivoire reviennent, en moyenne, au négociant européen à 7000 francs la tonne, et il sait que le prix de revente au Havre et à Liverpool est, en moyenne aussi, de 20 000 francs; bénéfice net, 60 pour 100.

L'arrivée d'une caravane d'ivoire, racontée par M. Viard, offre un coup d'œil très gai. Le chef, à cheval, est en tête avec tous les gris-gris d'ordonnance. Le tam-tam se fait entendre; comme aides de camp, le poète et le musicien. Ces deux fonctionnaires sont chargés des amusements pendant la route; puis viennent les hommes de la caravane armés de lances et d'arcs, ayant tous sur la tête, enveloppée dans des peaux de buffles ou de biches, une défense d'éléphant; après eux suivent les femmes, portant les ustensiles de cuisine. Arrivée à un village, la caravane s'arrête; la distribution des logements se fait et chacun gagne sa hutte. Tous doivent se trouver réunis aux heures des repas, qui sont pris sous l'œil du maître, ainsi qu'au moment de la prière, s'il s'agit de nègres musulmans. Après un jour ou deux de repos pour les hommes, de visites aux factoreries par les chefs de la caravane, la traite commence. C'est le moment où l'intelligence du blanc doit se montrer; quant à celle du nègre, elle n'est, en cette matière, jamais en défaut.

La moisson de l'ivoire, source de tant de gais voyages et de si gros bénéfices, sourirait à l'imagination, n'était ce qu'il y a de barbare dans la chasse à l'éléphant. Cette chasse se fait presque toujours par l'incendie des prairies. L'herbe dure des prairies africaines est plus haute qu'un homme à cheval. Tuer un éléphant serait un pur hasard si on le poursuivait par des moyens ordinaires. On attend donc la saison sèche; les chasseurs, qui sont une armée, forment un cercle de plusieurs lieues de tour, allument des feux sur mille points à la fois, et les pauvres animaux, que les flammes serrent de plus en plus, offrent ainsi un but facile. Que de terreurs les assaillent avant qu'ils ne tombent sous les balles des chasseurs! Que de souffrances infligées aux vaillantes bêtes pour nous procurer des objets de luxe aussi inutiles que des manches de couteau ou des colifichets en ivoire! Cette pensée est faite pour changer en tristesse toute la gaieté des joyeuses marches exécutées au son du tam-tam et du chalumeau. Mais le champ du sentiment n'est pas le terrain des affaires, et sur le terrain des affaires les rives du Niger et du Bénué forment deux bassins bénis du ciel, dans lesquels s'écoulent à la fois les eaux et les richesses du Soudan central.

L'Angleterre le sait : là où elle met sa griffe, on peut être sûr que la contrée est bonne et son avenir commercial considérable. Menacée du côté de l'Inde, elle entend bien se dédommager d'avance sur le continent africain; des trois fleuves du Soudan, le Niger, beaucoup mieux que le Nil, convient à ses desseins commerciaux et politiques. Aussi sir Edward Mallet, si habile et si avisé défenseur des intérêts de son pays dans la conférence de Berlin, a-t-il commencé par demander que le Niger, « fleuve anglais », disait-il, fût mis en dehors des discussions de la conférence. Cette prétention énorme fut repoussée. A ce moment la moitié, comme nous l'avons dit, des factoreries existant sur le Niger et sur ses affluents était composée d'établissements

français formés sur des terrains concédés aux Français par les chefs indigènes. Les Anglais, il est vrai, avaient obtenu de ces mêmes chefs le droit de naviguer sur le fleuve; mais ils n'en étaient ni les protecteurs ni les maîtres. Eux-mêmes ne s'étaient pas encore considérés comme tels : M. Viard le prouve par une pièce officielle généralement peu connue, pièce émanée du gouverneur général des établissements anglais dans l'ouest de l'Afrique, de laquelle il résulte qu'en 1882 le territoire d'Onitoho, situé à soixante lieues environ de la côte, n'était pas sous sa juridiction. Rien, depuis lors, n'étant venu modifier la situation, les plénipotentiaires réunis à Berlin passèrent outre aux suggestions de sir Edward Mallet, et l'article 34 de l'acte de la conférence, article par lequel les puissances signataires s'engagent « à ne prendre dorénavant possession d'aucun territoire sur les côtes du continent africain et à n'y assumer aucun protectorat sans le notifier aux autres puissances, afin de les mettre à même de faire valoir au besoin leurs réclamations », cet article, qui visait tout particulièrement l'Angleterre, s'appliqua de plein droit au Niger, aussitôt l'acte signé.

Qu'ont fait les Anglais? En 1884, au lendemain de la signature, ils ont acheté à leurs propriétaires à très haut prix les trente-deux comptoirs établis sur les concessions territoriales accordées à la nation française. Puis un beau jour, au printemps de 1885, une dépêche de Londres annonça simplement que le gouvernement anglais établissait son protectorat sur le Niger et sur le Bénué. Nous ignorons si notification en fut faite au gouvernement français. Si cela eut lieu, c'était le cas de protester. Mais on était au lendemain du renversement de M. Jules Ferry et de la retraite de Lang-Son; la politique coloniale était discréditée; la décision de l'Angleterre passa, chez nous, inaperçue. Comme le dit M. Viard, « qui connaît en France l'importance commerciale du bas Niger et du Bénué? Qui se rend compte de la valeur de l'acquisition, déguisée sous le nom de protectorat, dont vient de se grossir l'empire colonial du Royaume-Uni? D'un trait de plume la Grande-Bretagne s'est assuré pour l'avenir un marché de plus de trente millions d'hommes ». D'un trait de plume elle s'est adjugé le Soudan central. Nous pouvons déjà prévoir l'heure où les produits français rencontreront sur le haut Sénégal une concurrence formidable, celle où les produits anglais, répandus sur les deux rives du Niger et du Bénué, viendront s'offrir aux noirs de nos frontières. A ce moment les Anglais trôneront commercialement et peut-être politiquement à Tombouctou.

Léo Quesnel.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

On nous annonce la réapparition prochaine du fameux manteau de Théodora, le manteau de huit mille francs que vous n'avez pas oublié, le clou, le succès de la dernière saison de la Porte-Saint-Martin, qui a, dit-on, depuis la fermeture du théâtre, fait l'admiration de plusieurs cours étrangères. Va-t-on un peu le rafraîchir, le retaper, même le faire nettoyer à sec pendant que l'administration du théâtre fait confectionner d'autres costumes et remet en état les décors pour la reprise du drame de Sardou? Il doit en avoir terriblement besoin après le service qu'il vient de faire (avec les matinées et les déplacements, ses campagnes peuvent compter double), après les six mois de tournées à l'étranger, en province, pendant lesquels on l'a exhibé aux populations en délire. Dans quel état peut-il être après avoir traversé les mers, gravi les montagnes, balayé les planches des plus petits théâtres des moindres bourgades du Midi de la France? Plié, déplié, replié plusieurs fois par jour, il a dû prendre dans la malle qui avait l'honneur de le contenir bien des faux plis et perdre une partie de son lustre et de son apprêt. Ses couleurs ont-elles bon teint? ont-elles résisté aux litres d'acide phénique dont il a été aspergé sur son passage dans les villes contaminées par le choléra? C'est un brave que ce manteau. Il ne connaît pas d'obstacle. Sa place est marquée au Musée d'artillerie, parmi nos plus glorieux trophées. En attendant, il devrait nous raconter ses campagnes, pour faire suite aux *Impressions d'un bâton de chaise*, qui sont encore dans toutes les mémoires. Mais qui illustrera ces nouveaux commentaires recueillis à travers les Gaules et les cinq parties du monde?

Vite à vos pinceaux, à vos brosses, messieurs les costumiers; rehaussez-moi ces tons, ravivez-moi ces ors. Que ces friperies deviennent quelque chose de magnifique et procurent encore à ce glorieux manteau de nombreuses occasions de s'exhiber!

Il faut le reconnaître aussi : avec la progression toujours croissante du luxe, un manteau de huit mille francs risque beaucoup de ne plus faire autant d'effet pendant la saison 1885-1886 qu'il y a un an, surtout s'il va, comme on nous l'assure, continuer sa triomphale promenade dans la patrie des Yankees. On dit qu'Alexandre Dumas, à chaque reprise de *la Dame aux camélias*, est obligé de corser ses chiffres, d'augmenter la fortune de ses personnages. Aux six mille francs qui permettaient à un *lion* d'avoir son tilbury, de déjeuner chez Tortoni, il faut ajouter un zéro, un simple zéro pour le moment. A la place de la direction de la Porte-Saint-Martin, au lieu d'annoncer avec fra-

cas qu'à la prochaine reprise de *Théodora* tous les décors, tous les costumes seront entièrement neufs — sorte d'avis que le public commence à accueillir avec une nuance d'incrédulité, — je me serais borné à faire couvrir Paris d'affiches multicolores portant ces simples mots en lettres énormes :

THÉODORA.

Tous les soirs, à dix heures et demie, Mme Sarah Bernhardt portera un manteau de 32 000 francs.

Pendant qu'on y est... Ça ne coûte pas un sou de plus. Je parierais pour une série de deux ou trois cents bonnes représentations.

II.

Quel chemin la réclame a parcouru en quelques années, depuis la modeste petite place qu'elle occupait à la quatrième page des journaux, entre le cachemire Biétry et la douce Revalescière, ce régal du clergé et de la papauté! On savait jadis où elle était, et n'allaient la chercher que les personnes qui croyaient aux occasions extraordinaires des Magasins ou à l'efficacité des remèdes recommandés par elle : plus de cors aux pieds, plus de maux de dents, plus de duvet inopportun. De la quatrième page à la troisième, de la troisième à la deuxième, de la deuxième à la première, où elle s'étale majestueusement, la réclame est aujourd'hui partout chez elle. On la retrouve dans les *Premiers-Paris* comme dans les *Échos*, dans les *Chroniques* comme dans les *Nouvelles à la main*, dans les *Faits divers* et les *Conseils quotidiens* comme dans les *Coulisses de la Bourse* et *des Théâtres*. Aussi faut-il maintenant se livrer à un véritable travail pour distinguer ce qui est réclame et ce qui ne l'est pas. Devenue très littéraire, déguisée avec un art véritable, il faut apporter aujourd'hui un esprit vraiment critique et analytique à la lecture de son journal pour la découvrir. — Malheureusement, on en arrive à un tel degré de scepticisme qu'on ne croit positivement plus à rien. Il ne vient plus jamais à l'esprit de personne de s'apitoyer, comme on le faisait autrefois, sur le sort des chiens écrasés ou des passants sur la tête desquels tombent des pots de fleurs. On ne regarde même plus ces faits divers qui savaient si bien éveiller un sentiment de commisération dans les âmes sensibles. On pressent qu'à la fin de l'alinéa on lira en lettres italiques qu'heureusement « le père de famille avait pensé à se faire assurer à telle Compagnie, telle rue, tel numéro », et que « le petit chien a eu la vie sauve grâce au collier et au petit paletot baleiné qu'il portait : spécialités de la maison X. ».

Le naufrage comme l'incendie vous laisse indifférent quand on ajoute que tous les passagers ont été sauvés et que tous les papiers ont échappé aux flammes « grâce à la ceinture de sauvetage et aux coffres-forts des maisons A. et B. ». Tant pis pour ceux qui n'en avaient pas! Ils n'avaient qu'à s'en procurer. C'est trop d'imprévoyance.

L'indisposition d'une grande artiste, chanteuse ou danseuse, mettait autrefois Paris en émoi. On se demandait si la représentation pourrait avoir lieu ; on allait se suspendre à sa sonnette pour avoir de ses nouvelles. Maintenant le public parisien n'a plus la moindre inquiétude sur la santé de ses étoiles. Il sait qu'il ne tardera pas à lire dans les journaux que la malade est complètement rétablie, remise en possession de sa voix ou de ses pointes, « grâce à l'énergique traitement, aux bons soins du docteur X., ou à l'ingénieux instrument dont le docteur Z. est l'inventeur ».

Les douze cents Suédois qui se sont fait écraser et étouffer pour aller entendre Mlle Nilsson chanter dans un concert ont rencontré beaucoup d'incrédules. — Le dernier mot de la réclame, s'est-on dit; il a été imaginé par le Barnum de la cantatrice pour lui faire contracter cet hiver un brillant engagement.

Cet été, dans une station balnéaire qui ne battait plus que d'une aile, un préfet et deux sous-préfets sont victimes d'un accident de voiture devant les « coquettes villas » de M. A. — C'est une réclame, s'est-on dit, pour la plage aux abois et en même temps pour les coquettes villas dont M. A. n'aspire qu'à se débarrasser.

Le roi d'Espagne est atteint d'une pleurésie et, sur l'ordre de ses médecins, va passer l'hiver dans le midi de la France : réclame d'une grande ville du littoral de la Méditerranée qui annonce depuis un mois que « les étrangers *commencent* à arriver *en foule* et que le roi d'Espagne est attendu sous peu ».

Deux cochers font des mots du haut de leur siège sur une pièce qui va disparaître de l'affiche : réclame excellente pour les bons messieurs gogos qui ne manquent jamais de se dire en dégustant ces plaisanteries : « Faut-il que cette pièce ait du succès pour que deux cochers en parlent! »

Hier, nous lisions dans une petite notice encadrée de noir, insérée au beau milieu d'un grand journal du matin, que Mme veuve X. vient de faire exhumer le corps de son mari et de le faire porter dans un monument élevé par les soins de M. Z., architecte, « qui a su concilier la simplicité à la grandeur dans l'œuvre qui lui a été confiée ». — Réclame, vous êtes-vous encore dit, pour la veuve du défunt, pour M. Z., architecte, qui n'est pas encore très connu, et devant les yeux duquel on a fait miroiter l'immense publicité dont disposait le journal.

Vous voyez comme on devient injuste. Nous ne faisons que répéter ce que nous entendons dire tous les jours. Ce n'est plus de la méchanceté ; c'est de la férocité. Signe des temps! s'écrierait Joseph Prudhomme.

On ne croit plus ni à ce qui est imprimé, ni à la naïveté ni à la bonne foi des cochers de fiacre.

III.

Si ces grands objets de luxe qu'on appelle des « étoiles » ne trouvent pas chez nous les dollars des Américains, les guinées des Anglais ou les roubles de la Russie, l'accueil très flatteur pour leur amour-propre qu'un public raffiné et connaisseur savait leur ménager les décidait toujours à prendre la route de Paris et à se faire entendre sur nos grandes scènes lyriques. Elles savaient très bien, en venant chez nous, ces grandes cantatrices étrangères, que nous ne détellerions pas leurs chevaux, comme on fait à Batavia ou à San-Francisco, que nous n'aurions même pas la galanterie de couvrir leurs épaules de diamants et de perles et de pelisses de zibeline ou de renard bleu, comme elles en ont contracté la douce habitude en Russie; mais elles aimaient notre enthousiasme plus calme, plus raisonné, de meilleur aloi; elles avaient la satisfaction de sentir leur mérite apprécié à sa juste valeur.

Pourquoi, me direz-vous, parler au passé et employer tous ces imparfaits? — D'abord les étoiles se font de plus en plus rares; elles deviennent de véritables nébuleuses, et celles que nous avons, nous ne savons ni les garder ni même les congédier avec les égards auxquels leur talent, leur passé, les services qu'elles ont rendus, tous ceux qu'elles pourraient rendre encore leur donnent droit. Soyons plus galant que la direction de l'Opéra et reconduisons au moins jusqu'à la porte du théâtre qui lui doit douze années de sa vie artistique — ses dernières peut-être — l'admirable cantatrice qui a nom Gabrielle Krauss.

A la suite d'une correspondance échangée à la quatrième page des journaux entre l'artiste et un de ses directeurs, Paris apprenait il y a quelques jours qu'il perdait Aïda et Valentine, Sapho et Selika, dona Anna et cette Gilda incomparable qui, la saison dernière, avait à elle seule, avec ses élans dramatiques, sa flamme tragique, sauvé la reprise de *Rigoletto* dans cette soirée néfaste que personne n'a oubliée. Le congé de Mlle Krauss expiré, au lieu de lui demander, comme on devait le faire pour une artiste de sa valeur, dans quel rôle elle désirait rentrer, on lui désigne Alice de *Robert le Diable*, qui n'est pas un de ses meilleurs rôles, qu'elle ne juge pas elle-même approprié à ses moyens. Elle ne se refusait nullement à chanter *Robert le Diable;* elle demandait seulement qu'on la fît rentrer dans n'importe quel autre rôle de son répertoire, se réservant de chanter Alice plus tard. De plus, on lui offrait une représentation du samedi, en dehors des abonnements, devant une salle vide, le vieil opéra de Meyerbeer n'ayant jamais quitté l'affiche et étant terriblement usé. Mlle Krauss a protesté. M. Ritt, qui est chargé de la partie épistolaire dans la direction de l'Opéra, lui a répondu une lettre étourdissante. Il l'appelle: « Chère et très honorée madame Krauss. » Pourquoi pas: « Ma vénérable amie? » Ça fait toujours plaisir à une femme quand on lui rappelle qu'elle n'a plus vingt-cinq ans. Il lui peint sa surprise en termes émus. Il pensait lui avoir préparé dans *Robert* une rentrée éclatante et digne de son beau talent. Et, dans une note jointe à la lettre et rédigée par le conseil d'administration, on énumérait à l'artiste toutes les splendeurs de cette reprise que la direction préparait de longue date. On lui parlait de M. Gresse, qui allait chanter Bertram; de M. Duc, qui ferait son second début dans Robert; de M. Bertin dans Raimbaud, et de Mlle Subra, qui aurait dansé pour la première fois le rôle de la supérieure Héléna — et tout cela dans des termes tellement lyriques qu'on n'en aurait pas employé d'autres si Nourrit, Levasseur et Mlle Taglioni étaient ressuscités pour reprendre les rôles qu'ils ont créés.

Nous regrettons que Mlle Krauss ne se soit pas laissé séduire par l'éloquence de ses directeurs. Nous perdons là de bien bonnes soirées. Mlle Krauss, n'ayant plus que trois mois à rester à l'Opéra, devait passer en revue tous les rôles de son répertoire. Ce n'est pas, croyons-nous, avec les honorables doublures de Bruxelles ou les artistes que l'Opéra-Comique n'a pas conservés dans sa troupe parce qu'ils n'avaient pas assez de voix pour la salle Favart, qu'on reverra les belles représentations d'il y a quelques années, de *Don Juan*, des *Huguenots*, de *l'Africaine* et d'*Aïda*. Il eût été au moins convenable d'offrir à l'artiste une dernière apparition dans deux ou trois actes de ses plus beaux rôles. Prenant ainsi congé d'un public dont elle a été l'idole pendant tant d'années, elle lui eût montré qu'elle pourra encore le charmer... de l'autre côté du boulevard peut-être. Qui chanterait mieux qu'elle Elsa de *Lohengrin*, Léonore de *Fidelio* et l'*Armide* de Glück?

Décidément l'Opéra ne tient pas à ce que ses étoiles emportent un bon souvenir des procédés des différentes directions qui s'y succèdent. Pareille histoire n'est-elle pas arrivée, il y a quelques années, à Mlle Beaugrand, sous le pontificat de M. Vaucorbeil? L'engagement de l'artiste expiré, on ne l'a pas renouvelé. C'était le droit de la direction. Nous n'avons pas à discuter les motifs qui nous ont privés du plaisir si délicat d'applaudir cette dernière survivante de la grande école française. Elle serait devenue lourde, ses pointes auraient perdu leur finesse, elle aurait dévalisé les loges de ses voisines, qu'on ne l'eût pas traitée avec moins d'égards. On lui a même refusé une dernière représentation de ces délicieux ballets de *Coppelia* ou du *Fandango* qu'on ne peut plus voir aujourd'hui sans penser à elle.

EDGAR COURTOIS.

CHRONIQUE RIMÉE

REQUÊTE AUX NOUVEAUX ÉLUS

I.

Les voilà donc finis, pour tout de bon finis,
Les scrutins et les ballottages!
Bientôt nos députés vont être réunis
Dans leur enceinte à vingt étages.

Ils vont, groupés suivant leur goût et leur couleur
— Sang de bœuf ou blancheur de neige, —
Essayer dignement, et sans grande douleur,
L'élasticité de leur siège.

Assidus au travail, jetant par-dessus mur
Les querelles folles ou mièvres,
Ils vont nous cuisiner des lois dont, à coup sûr,
Nous nous pourlècherons les lèvres!

Ils vont, n'en doutez point, tant qu'ils seront chargés
Du poids des affaires publiques,
Être de petits saints, doux, bienfaisants, rangés,
Pleins de vertus évangéliques.

Représentants directs de leurs chers électeurs,
Gens délicats et fort sensibles,
Ils n'essayeront jamais de passer sénateurs
Pour devenir inamovibles.

Tels ils sont aujourd'hui, tels ils seront demain :
Tenant les promesses données,
Sans varier jamais, profession en main,
Ils règleront nos destinées.

Par eux nous aurons tout, vertus, fortune, honneur...
Plus de troubles et plus de drames!
Oui! nous serons heureux, très heureux... : le bonheur
Est inscrit dans tous leurs programmes!

II.

Permettez toutefois, ô chers représentants
De notre vieille et noble France,
Qu'un de vos électeurs vienne, quelques instants
Avant la première séance,

Vous présenter (avec les respects qui sont dus
A des hommes juchés au faîte),
En termes mesurés, fondus et refondus,
Une très modeste requête.

N'allez pas vous fâcher et froncer les sourcils,
O Jupiters, dans votre Olympe!
Pour nous, la politique et ses graves soucis
Sont bien trop haut pour qu'on y grimpe.

Non! nous ne poussons point notre rêve idéal
Jusqu'à cette faveur insigne
— Fût-elle d'intérêt éminemment local —
D'avoir notre petite ligne;

Non! nous ne voulons point vous offrir à genoux
Quelque solution pratique
Aux grandes questions qui vont planant sur nous
Dans le ciel de la République;

Nous venons simplement, ô nobles députés,
Réclamer de vous qu'il vous plaise
De ménager un peu, lorsque vous discutez,
Notre vieille langue française;

D'avoir quelques égards pour son âge et ses droits;
Et, quand l'opinion diverge,
De ne point la traiter, cette fille des rois,
Comme une servante d'auberge!

Soyez tels qu'il vous plaît, vifs, moqueurs, enflammés,
Le bonnet tout près de l'oreille;
Mais, par grâce, songez que vous vous exprimez
Dans la langue du vieux Corneille!

III.

Je ne parlerai point de vos prédécesseurs...
Hélas! ce n'est point un mystère
Qu'ils se sont trop souvent débité des... douceurs
Veuves du miel parlementaire;

Qu'emportés par le feu de la discussion
De façon un peu trop bourrue,
Ils se sont adressé plus d'une expression
Bien moins de *Chambre* que de *rue*.

Ces écarts d'un moment sont vite ensevelis
Dans cette nuit où tout s'efface;
Mais n'allez pas tomber en de pareils... oublis,
Vous qui siégez en même place!

On peut, sans employer de mots injurieux,
Dire de très mordantes choses,
Et parfois le serpent, messieurs, n'en mord que mieux
Pour être caché sous les roses.

Songez, quand vous montez dans un calme profond
A la tribune consacrée,
Que tout terme incongru doit demeurer au fond
De votre verre d'eau sucrée.

Songez que l'électeur — qui peut être parfois
De race très athénienne —
Se trouve forcément parler par votre voix...
Puisqu'il vous a donné la sienne;

Qu'il endosse discours, gros mots, jurons divers,
Qu'il se révolte et qu'il s'attriste
Quand, en son propre nom, vous lancez dans les airs
Quelque apostrophe... réaliste!

Songez que dans le ciel les grands grammairiens,
Vaugelas, Chaptal et les autres,
En entendant sonner vos mots faubouriens
Riraient dans leurs barbes d'apôtres;

Songez aux orateurs de nos Chambres d'antan,
Graves comme des Hippocrates,
Le doigt dans leur habit, serrés dans le carcan
De leurs gigantesques cravates;

Songez qu'à Paris même, et pas bien loin de vous,
Comme vous, au bord de la Seine,

Siège une autre Assemblée au ton discret et doux,
A l'allure toujours sereine;

Qu'au bout du pont des Arts, dans un vieux monument
Où toute dispute s'apaise,
Quarante hommes polis s'occupent poliment
A polir la langue française;

Que ces hommes courtois distillent en bonbon
L'esprit, le tact, la bonhomie...
Songez enfin, songez que le palais Bourbon
Est voisin de l'Académie!

VIEILLE CHANSON

AIR : *Il pleut, il pleut, bergère...*

Voici la froide bise
Qui vous pique les doigts;
La brume épaisse et grise
Plane sur les grands bois;
L'hiver frappe aux persiennes
Avec des airs grognons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

Novembre est près de naître;
Octobre va mourir :
Fermez cette fenêtre
Qu'avril a fait ouvrir.
Chères magiciennes,
Gare à vos pieds mignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

Adieu, fraîches toilettes
Écloses au printemps;
Comme les violettes,
Vous ne durez qu'un temps!
Près de vos *anciennes*,
Dormez en rangs d'oignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

O beaux oiseaux volages,
Revenez vite au nid :
Quittez châteaux et plages
D'où le froid vous bannit.
La pluie a fait des siennes,
Semant les champignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

Le vieux Paris vous pleure
En son cœur paternel :
Hâtez-vous! voici l'heure
Du retour annuel.
La cité, citoyennes,
Tend vers vous ses... pignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

Pour nos claires boutiques,
Pour nos futilités,
Pour nos fêtes attiques,
Pour nos célébrités,
Pour nos comédiennes
Préparez les lorgnons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

Comme fit la bergère
Avec son Némorin,
De la chanson légère
Reprenez le refrain.
Fines musiciennes,
Nous vous accompagnons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

JACQUES NORMAND.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections du 18 octobre. — Le scrutin de ballottage a été une revanche pour les républicains. Les résultats complets des élections donnent 372 républicains, dont 7 élus dans deux départements, et 202 réactionnaires. Les résultats des colonies ne sont connus que pour l'Inde française, où le républicain sortant a été réélu. Tous les anciens ministres du cabinet Ferry ont été réélus; par contre, cinq ministres du 16 mai ont échoué, MM. de Broglie, de Meaux, de Fourtou, Caillaux et Decazes.

Conflit hispano-allemand. — Une seconde note de l'Allemagne, datée du 1er octobre, et adressée au cabinet espagnol, discute les droits de l'Espagne sur les Carolines et insiste sur l'attitude de l'Allemagne et de l'Angleterre en 1875.

Affaires d'Orient. — Une circulaire de la Porte propose aux puissances la réunion d'une conférence à Constantinople. Cette conférence s'occuperait exclusivement de la question de Roumélie. — Le roi de Serbie a fait avancer ses troupes vers la frontière bulgare. Les armements continuent en Grèce.

Danemark. — Le premier ministre vient d'être l'objet d'une tentative d'assassinat. Le ministère Estrup, très impopulaire depuis plusieurs années, se propose de proclamer l'état de siège à Copenhague et d'entrer en lutte ouverte avec la représentation du pays.

Tonkin. — Une dépêche du général de Courcy annonce que des troubles ont eu lieu en Annam, autour de Kouang-Tsi et de Camlo, et que des chrétiens auraient été massacrés. Les meneurs ont été poursuivis par les chasseurs à pied et les tirailleurs tonkinois; 1 chasseur a été tué et quelques tirailleurs blessés.

Bibliographie

Les Manuscrits et la miniature, par M. Lecoy de la Marche. — Paris, Quantin, un vol. in-8°.

Cet ouvrage, dû à un érudit distingué, qui s'est fait connaître par des publications historiques justement estimées,

est le premier essai d'histoire abrégée de la miniature et de l'enluminure dans les manuscrits qui ait été tenté en France.

Le splendide ouvrage de M. le comte de Bastard est si peu répandu et si difficile à se procurer complet qu'il arrive rarement aux mains des curieux, et ceux qui avaient traité auparavant, soit de l'histoire de l'art, comme par exemple, Séroux d'Agincourt, soit de la paléographie ou de la diplomatique, comme H. Géraud et M. Natalis de Wailly, s'étaient bornés à parler brièvement des peintures et des décorations coloriées que présentent fréquemment les manuscrits.

M. Lecoy de la Marche a eu l'heureuse idée de combler une regrettable lacune. Il nous donne dans ce volume, sous une forme concise, mais substantielle, l'histoire de la peinture dans les manuscrits. Pour mettre le lecteur à même de mieux saisir les phases de cet art charmant qui nous a valu tant de chefs-d'œuvre, encore trop souvent enfouis dans les bibliothèques, l'auteur a tracé préalablement un rapide aperçu de l'histoire du livre manuscrit et des moyens à l'aide desquels il fut matériellement exécuté dans l'antiquité et au moyen âge.

Après cet aperçu, qui forme les chapitres I, II et III, et où se trouvent résumées, sur l'histoire de l'écriture, les notions que contenaient déjà les traités de paléographie, M. Lecoy de la Marche entre dans la partie véritablement neuve de son sujet.

Le chapitre IV expose la phase hiératique de la miniature, particulièrement en France, et le chapitre V, la phase naturaliste de ce même art, phase dans laquelle l'auteur distingue deux périodes, la période gothique et la période de la Renaissance. Le chapitre VI nous offre une histoire succincte de la miniature dans les pays étrangers. Le chapitre VII a pour titre *les enlumineurs et leurs procédés*. Enfin l'ouvrage se termine par un chapitre sur la reliure des manuscrits. On y passe en revue les reliures antiques, celles du moyen âge, les couvertures en ivoire sculpté, en orfèvrerie, et cuir et en étoffe, et tous les détails de l'enveloppe du livre à cette époque : fermoirs, signets, pipes, chemises, etc.

Ainsi que le remarque M. Lecoy de la Marche, la peinture sur vélin a, par son histoire, d'autant plus d'intérêt qu'elle a été la rivale souvent heureuse de la peinture sur bois et sur toile, qu'elle a eu sur la naissance et le perfectionnement de ces deux branches de l'art de peindre une influence considérable. L'auteur s'est efforcé dans cet essai de caractériser les diverses écoles ; mais il ne s'est pas borné à étudier les produits de l'enluminure et de la miniature sur manuscrit : il a scruté les procédés auxquels avaient recours les artistes; il nous a fait pénétrer dans l'existence de ces modestes et patients travailleurs qui ont parfois déployé tant de goût, de délicatesse et de dextérité. L'ouvrage est accompagné de dessins et de fac-similés exécutés, pour le plus grand nombre, d'après les originaux, tout au moins d'après les reproductions les plus authentiques.

(Journal des Savants.)

A. M.

Le ministère Clémenceau, par M. Joseph Reinach; une jolie plaquette. Charpentier et Cie, éditeurs.

Les lecteurs de la *Revue* reliront avec plaisir, dans l'élégante édition Charpentier, la philosophique et déjà trop prophétique fantaisie de M. Joseph Reinach dont ils ont eu la primeur. Le chapitre premier de cette *Bataille de Dorking* parlementaire est déjà réalisé jusque dans des détails. Racontant d'avance la défaite des républicains et le succès de la réaction, M. Reinach avait écrit : « M. Ribot avait sombré dans le commun naufrage », et : « Le duc de Broglie, parmi les chefs de son parti, avait seul échoué. » La prédiction n'est-elle pas accomplie?

Le côté « prédiction », dans l'opuscule de M. Reinach, est amusant; mais c'est sans doute à la leçon de morale politique qu'il a voulu donner que notre collaborateur attache le plus de prix. Ce qui peut inquiéter, c'est que les pires propositions annoncées par M. Reinach restent déjà au-dessous de la réalité dont certains élus, *interviewés* par le *Figaro,* menacent le parlement. Une folie plus grande que la revision de la Constitution était-elle imaginable? M. Reinach ne l'avait pas cru. Voici cependant qu'on annonce la mise en accusation du ministère Ferry.

Ménandre, dans deux vers que M. Reinach a pris comme épigraphe, dit que « le vraisemblable a la force du vrai, souvent même une force plus grande ». Nous souhaitons que ce triste vraisemblable ne s'accomplisse pas; mais, pour le connaître, il est utile de lire *le Ministère Clémenceau.*

Mouvement de la librairie.

LITTÉRATURE.

Sous ce titre : *le Vers français ancien et moderne,* M. Tobler, professeur à l'université de Berlin, a composé un traité pratique de versification, à peu près complet, quoique sommaire, bien ordonné et supérieur aux ouvrages du même genre publiés jusqu'à ce jour. M. Tobler, qui connaît et apprécie notre langue et notre littérature moderne et qui est également très versé dans l'étude des langues romanes et de la littérature du moyen âge, s'est proposé d'exposer dans leurs grandes lignes le mécanisme et la structure du vers français, les lois et les caractères distinctifs de la versification. Il a signalé, en se plaçant surtout au point de vue historique, les transformations et les vicissitudes de cette versification durant neuf siècles, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'aux poésies de Sully Prudhomme; il a montré les nombreux essais tentés à diverses époques, constaté les faits caractéristiques et indiqué, en même temps que les règles générales, les rapports des principaux détails. Ce qui fait le mérite et l'originalité du livre de M. Tobler, c'est tout à la fois la variété des connaissances philologiques, la simplicité méthodique du plan et la concision de l'exposition qui a permis à l'auteur de faire entrer dans un cadre relativement restreint un ensemble surprenant de renseignements nouveaux sur notre ancienne versification. Les deux traducteurs français, MM. Breul et Sudre, ont rendu avec clarté et précision cet ouvrage technique, en l'accompagnant de quelques additions et corrections. M. Gaston Paris s'est chargé de le présenter au public français en le faisant précéder d'une intéressante préface (Vieweg).

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5938]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 18. (22e ANNÉE). — 31 OCTOBRE 1885.

Paris, 30 octobre 1885.

Réunion plénière des députés républicains, fondation d'une *Association pour le centenaire de 1789,* laquelle se donnerait pour mission de maintenir, de propager partout les idées que rappelle ce glorieux centenaire ; d'une part, fixer l'orientation que devra suivre la politique de gouvernement; d'autre part, préparer dès aujourd'hui les élections de 1889 : telles sont les pensées qui se sont fait jour, les besoins qui se font sentir.

Les élections de 1889! C'est sur ce point, en effet, que les préoccupations doivent se fixer. De 1881 à 1885, quinze cent mille voix ont passé du camp républicain au camp réactionnaire ; d'ici à quatre ans, il suffit du déplacement de 400 000 voix pour que nous ayons, comme fête commémorative de 1789, une Assemblée qui ressemblerait à l'Assemblée de 1871 et à l'Assemblée législative de 1849, impuissante comme celles-ci, mais qui nous rejetterait dans une crise longue, dangereuse, peut-être dans la guerre civile. Voilà ce qu'il s'agit d'éviter.

On n'en trouvera les moyens qu'après s'être enquis des causes du revirement qui, avec une extraordinaire facilité, a fait passer de telles masses de voix dans le camp de la réaction. Ce qui est essentiel aujourd'hui et tout d'abord, c'est une enquête libre, et poussée dans tous les sens, sur les élections du 4 octobre. C'est ce qu'a compris, le premier, M. Dionys Ordinaire, député du Doubs. On se souvient qu'il y a quinze jours il a raconté dans nos colonnes les impressions qu'il avait rapportées de sa campagne électorale. Des collaborateurs du *Temps* sont allés rechercher sur place les raisons des échecs des républicains. Le *Journal des Débats* publie ses *Lettres de province.* Il en résulte que, à l'encontre des premières suppositions, ces raisons sont variées, multiples et complexes. A la question religieuse, à la guerre du Tonkin, à la crise économique, s'en mêlent beaucoup d'autres. Donc il importe que ces investigations se poursuivent et s'étendent; la réunion plénière des députés républicains y pourra beaucoup si chacun y apporte sa déposition franche et loyale; et les membres de l'Association pour le centenaire, si elle se forme, devront prendre pour tâche d'apprécier au jour le jour l'état d'esprit des paysans.

LA POLITIQUE EUROPÉENNE

DANS

LES TEMPS CONTEMPORAINS (1)

Le principe des nationalités

I.

Jamais peuple n'a autant agi sur d'autres peuples que nous l'avons fait de 1789 à 1815, par notre rêve héroïque d'une guerre de l'humanité régénérée contre les rois, et par le rêve épique de la fondation d'un empire à la façon césarienne ou carolingienne. D'abord la Révolution lance à travers l'Europe des maximes courtes et sonores comme des coups de clairon ; ensuite règne la politique sans scrupules et retentissent les grands coups de force. Les idées et la force, l'utopie de la République universelle et celle de la restauration de l'empire d'Occident ont collaboré pour une part égale à tuer en Europe l'ancien régime.

Des sous-officiers devenus généraux et un officier devenu empereur étaient de grandes nouveautés en présence des généraux lords, archiducs ou princes : ils sortaient tout armés, non d'une cour, mais des entrailles mêmes d'un peuple. Généraux et empereur s'attaquent aux antiquités. Ceux-là jettent dans le Rhin les mitres des archevêques électeurs, et ils couvrent de républiques l'Italie, terre classique des tyrannies :

(1) Fin d'une introduction écrite par M. E. Lavisse pour la traduction de l'ouvrage de M. Freeman, intitulé : *The historical geography of Europe.* Cette traduction, œuvre de M. G. Lefèvre, doit paraître prochainement à la librairie Armand Colin et Cie, sous le titre d'*Histoire générale de l'Europe par la géographie politique.* — Sur la *Politique européenne depuis la fin du moyen âge jusqu'à la Révolution,* voy. le numéro précédent.

l'empereur détruit à la journée d'Austerlitz le saint-empire romain de la nation germanique. Quelques années après, attendu que le pape use mal du pouvoir temporel que lui a conféré Charlemagne « notre glorieux prédécesseur », Napoléon le lui reprend par un décret.

L'empereur couvre la Révolution d'un manteau archéologique : les souvenirs de Rome hantent sa mémoire et plus encore ceux de Charlemagne, dont il a souvent prononcé le nom. Jusqu'à lui se prolongent, pour se mêler à sa gloire et pour égarer son esprit, les dernières lueurs du passé; mais la Révolution est en lui. Il la sert quand il débrouille le chaos allemand, quand il fait de l'Italie du nord un royaume, quand il emprisonne le pape après s'être fait sacrer par lui à Notre-Dame, quand il essaye d'arracher la Pologne aux serres des copartageants. Il la sert encore malgré lui et contre lui quand, opprimant l'Europe pour satisfaire sa fantaisie, il éveille l'âme du peuple espagnol et du peuple allemand. Il est si bien la Révolution et le destructeur de l'ancien régime, que sa chute est suivie d'un retour offensif de la vieille Europe, et le grand despote est salué dans sa captivité de Sainte-Hélène, il est vénéré après sa mort comme un libérateur, parce qu'il a fait trembler le pape, l'empereur et le tzar.

Les vieilles monarchies victorieuses raccommodèrent aussi bien qu'elles purent l'Europe que la France avait brisée. L'Orient fut rétabli à peu près en l'état où l'avait laissé le XVIIIe siècle : le grand-duché de Varsovie, cet essai de reconstitution de la Pologne, disparut; la Russie et l'Autriche demeurèrent les avant-gardes de l'Europe devant la Turquie reculant toujours. L'Italie fut de nouveau partagée entre des princes dominés par l'Autriche, qui sembla reprendre les vieux droits impériaux sur la Péninsule. L'Espagne retrouva sa dynastie caduque. L'Angleterre, qui avait dirigé de haut une coalition permanente contre la France, fut plus que jamais la souveraine incontestée des mers. L'œuvre de la Révolution semblait pour toujours anéantie.

Mais la restauration n'avait pas été complète. L'Autriche n'avait pas recouvré la Belgique; ce pays fut rattaché à la Hollande, afin que le royaume des Pays-Bas pesât fortement sur la frontière de France. C'était là une combinaison factice, mais c'était du moins la ruine définitive de l'étrange combinaison qu'avait créée le mariage de Maximilien d'Autriche avec Marguerite de Bourgogne. Enfin l'Allemagne ne put être rendue à ses trois cents princes; le plus grand nombre de ceux que la Révolution et l'Empire avaient écrasés demeurèrent sous les ruines. L'Allemagne, qui n'était avant la Révolution ni un État monarchique, ni un État féodal, ni un État fédératif, devint une confédération de trente-cinq États. Cette confédération avait en elle des germes de mort, car les princes seuls y comptaient et non les peuples; ils étaient fort inégaux en puissance, et l'opposition y était marquée plus que jamais entre la Prusse agrandie, qui était devenue sur le Rhin l'avant-garde contre la France, et l'Autriche, à qui ses vieux titres de gloire et de prééminence avaient fait donner la présidence de la diète. Mais, si mal constituée qu'elle fût, l'Allemagne était simplifiée. Elle prit conscience d'elle-même et se rapprocha de cet objet de l'ardente ambition de ses patriotes : devenir une nation.

Ainsi l'ancien régime n'avait pu reprendre possession de toute l'Europe et les traités de 1815 avaient accepté des faits accomplis. Quelle que fût leur œuvre, les princes la trouvèrent bonne, *viderunt quod esset bonum*, et, comme le Créateur, ils voulurent se reposer après avoir constitué comme gardienne de l'Europe reconstituée la Sainte-Alliance. Mais la Révolution avait répandu dans le monde l'idée de la nationalité, et cette idée devint une puissance qui engendra des révolutions nouvelles.

II.

Si l'on excepte l'Angleterre, pays de transformations continues et lentes où l'on ne trouve pas de frontières visibles entre le présent et le passé, l'Europe avant 1789 n'avait pas de nations. Notre France a été servie par de grands citoyens qui l'ont aimée, et elle a connu le mot *patriote*, mais non pas cette sorte de patriotisme que les meilleurs d'entre nous ont dans le cœur et qui est la source d'émotions si profondes. Le loyalisme de la noblesse, sentiment très noble, l'amour du peuple envers le roi, sentiment très touchant, tenaient le lieu du patriotisme. Quand la France se détacha de la royauté par la faute des rois, ce fut pour s'élever tout d'un coup à l'idée de l'humanité; car nos écrivains du XVIIIe siècle ont retrouvé l'humanité, perdue depuis le temps de Platon, de Sénèque et de Marc-Aurèle, ou tout au moins remplacée, au moyen âge, par l'idée ecclésiastique de la chrétienté, à laquelle les diplomates modernes substituèrent l'idée politique de l'Europe. Voltaire, Montesquieu et Rousseau n'ont pas connu le patriotisme français, et c'est la révolution qui a fait éclore ce sentiment. Les révolutionnaires avaient beau être les disciples de ces philosophes, se guider par des principes généraux et faire des lois de raison pure : ils ont été des patriotes français. Au roi de France ils ont substitué le peuple français c'est-à-dire une masse d'hommes à un homme; au royaume de France ils ont substitué la nation française, c'est-à-dire une personne morale à une expression politique. Mais la nation française, en prenant conscience d'elle-même, de sa grandeur et de sa dignité, ne put se soustraire aux effets de son éducation philosophique : les patriotes de la Révolution demeurèrent des humanitaires, et, en dépit de leurs folies et de leurs crimes, ils donnèrent pour idéal à notre pays de vivre selon la

justice et de faire régner la justice dans le monde. La Révolution, qui déclara sacré et indivisible le territoire national et qui réclama de tous les citoyens les plus grands sacrifices pour la défense et le service de la patrie, concilia l'égoïsme national avec l'amour de l'humanité. Depuis la Révolution, la France, à laquelle les étrangers reprochent sa vanité patriotique, est le pays où l'on déteste le plus les injustices de la politique, où l'on exprime éloquemment les sympathies pour toutes les victimes, où l'on accueille et réconforte les exilés. Elle représente envers et contre tous, même contre ses propres intérêts, le principe des nationalités.

On nomme ainsi l'idée que les nations, êtres collectifs composés d'hommes qui veulent vivre sous les mêmes lois, ont le droit absolu d'organiser leur vie comme elles l'entendent. La nation contemporaine s'oppose aux États d'autrefois, qui réunissaient des fragments de nations étrangères les unes aux autres. Et la grande originalité de notre siècle, c'est qu'un principe — non plus une convenance princière, un mariage, un testament, l'ambition de vaincre et de conquérir — a provoqué plusieurs guerres dont la conséquence a été, non pas des acquisitions territoriales ou des destructions de peuples, mais la reconstitution de nations anciennes ou la création de nations nouvelles.

Considérons maintenant combien ce principe avait d'obstacles à vaincre en 1815. Dans l'Europe occidentale, la Belgique avait été réunie contre son gré à la Hollande. Dans l'Europe centrale, l'attribution du Holstein au roi de Danemark mettait des Allemands sous le gouvernement d'un Danois. L'Allemagne et l'Italie étaient partagées en États souverains adversaires de toute constitution nationale; de plus, l'Italie avait une des plus belles parties de son territoire sous le joug autrichien. Dans l'Europe orientale, la Pologne était découpée entre trois États; la Bohême et la Hongrie étaient incorporées à la monarchie autrichienne; sur le Danube et dans la péninsule des Balkans, diverses nationalités étaient gouvernées par le sultan. Contre le principe nouveau étaient donc coalisées les puissances les plus redoutables.

Cependant le principe a prévalu en beaucoup de points, et l'Europe de 1885 ne ressemble plus guère à celle de 1815.

La Grèce, la première, a recouvré une vie nationale, et la Belgique a été détachée de la Hollande.

Les pays allemands ont été repris au roi de Danemark.

La Hongrie s'est assuré dans la monarchie autrichienne une constitution particulière.

L'Allemagne et l'Italie, ces victimes du sacerdoce et de l'empire, se sont constituées en nations, et, par un retour fatal des choses, l'une a enfermé le pape dans le Vatican, l'autre a rejeté hors de son sein le successeur des empereurs.

Quelques satisfactions ont été données au sentiment national des pays slaves de domination autrichienne.

Enfin, de la Turquie démembrée sont sortis, pour vivre à l'état de nation, la Roumanie, la Serbie, le Montenegro. La Bulgarie et la Roumélie ne reconnaissent plus que par un tribut la suzeraineté du sultan et font aujourd'hui le stage de leur indépendance.

Il y a de très belles pages dans l'histoire de ces révolutions A la révolution hellénique a contribué un sentiment poétique : l'admiration pour les héros de la guerre d'indépendance, et la reconnaissance des hommes pour un pays qui a tant honoré l'humanité. La révolution belge est une double application du principe des nationalités, car elle est l'œuvre d'un peuple qui, après s'être détaché d'un État sous les lois duquel il ne veut plus vivre, s'organise pour une vie particulière en dépit des affinités de race et de langage qui l'attiraient vers une grande nation voisine.

Les nationalités slaves ont donné un remarquable spectacle. Elles ont, pour ainsi dire, refait leur âme avant de revendiquer leur droit à l'existence : les chants de leurs vieux poètes, les récits de leurs historiens, les légendes de leur passé lointain les ont révélées à elles-mêmes, si bien que leurs écrivains patriotes, grammairiens ou historiens, peuvent être considérés, chose nouvelle en ce monde, comme des fondateurs d'États.

Ainsi notre siècle a réparé quelques erreurs et quelques injustices du passé; mais de grandes injustices subsistent. Les insurrections de la Pologne n'ont pas ressuscité ce pays, qui, après avoir eu le tort de ne savoir pas défendre sa vie, a la vertu de ne pas vouloir mourir. Les Slaves et les Roumains d'Autriche et de Hongrie ne sont pas émancipés complètement. Il reste des Italiens hors de l'Italie et des Allemands hors de l'Allemagne. Enfin de grandes erreurs et de grandes injustices nouvelles ont été commises.

III.

Il n'arrive jamais que le monde soit gouverné par un principe ni qu'une pure idée prévale sur des intérêts et sur la force. Il y a encore en Europe des souverains qui sont par profession héréditaire chefs d'armée. Leur politique est toujours la politique de conquête et d'agrandissement territorial. Elle ne dédaigne pas le principe des nationalités; elle fait pis : elle l'exploite et le pervertit. Elle confond ou du moins fait semblant de confondre la race, chose naturelle et par conséquent sans mérite, avec la nationalité, œuvre de l'histoire, ratifiée par la libre volonté des hommes. Invoquant tantôt le pur droit de la force, tantôt la fraternité ethnographique, elle est toujours prête à faire manœuvrer les gros bataillons sur le continent, qu'elle trouble par la menace permanente de la guerre.

La Russie poursuit le progrès commencé depuis si longtemps au détriment de l'empire turc. Elle a trouvé devant elle, en 1854, la France et l'Angleterre, coalisées au nom du vieux principe de l'équilibre européen. Mais la Russie s'est attribué des devoirs ethnographiques envers les frères slaves, et, pour y obéir, elle a fait, il y a sept ans, une nouvelle guerre à la Turquie : cette fois, on a pu croire que ses soldats entreraient à Constantinople. Or la Russie marchant vers Constantinople donne le flanc à l'Autriche, qui suit l'impulsion d'une impérieuse destinée en descendant le Danube. Cette destinée avait été marquée au premier jour — il y a plus de mille ans — par le fondateur de la Marche d'Autriche. La maison des Habsbourg l'avait oubliée, après que la politique des mariages l'eut égarée dans toutes les affaires de l'Europe occidentale : l'Italie et l'Allemagne modernes la lui ont rappelée, l'une en la rejetant au delà des Alpes, l'autre en lui retirant la qualité d'État allemand pour lui imposer celle d'un État danubien. Mais la route qui mène de Vienne à Andrinople et celle qui mène de Pétersbourg à Constantinople se croisent : le point d'intersection verra de belles batailles.

Dans l'histoire de l'unification de l'Allemagne, mieux que partout ailleurs, apparaît ce mélange d'idées nouvelles et de pratiques anciennes, cet emploi simultané de sentiments légitimes et de force brutale qui caractérise la politique des grands États militaires du XIXe siècle. Pour bien comprendre la nature de la révolution qui a constitué l'Allemagne, il faut la comparer à la révolution qui a constitué l'Italie. L'unité italienne est presque achevée, car le nombre des Italiens demeurés en dehors n'est pas considérable. D'autre part, il n'y a en Italie que des Italiens. L'unité a été faite au profit d'un prince italien, le roi de Sardaigne : il avait certainement des titres à cet honneur, mais il n'était pas assez puissant pour que l'unification ressemblât à une conquête de l'Italie par la Sardaigne. Après que les habitants des principautés diverses eurent manifesté leur volonté de s'unir, la Sardaigne disparut comme les autres provinces dans la nation, et Victor-Emmanuel cessa d'être un roi particulier en devenant roi d'Italie. Enfin la révolution italienne n'a lésé personne hors de la Péninsule. L'annexion de la Savoie à la France n'a pas été accomplie par la violence. Le souverain de la Savoie, qui a donné son acquiescement, n'avait pas été vaincu par nous : il avait été vainqueur avec nous et par nous, et les habitants de la Savoie et du comté de Nice ont consenti formellement à devenir des Français. La nationalité italienne a donc pris place dans le monde sans violer le principe des nationalités.

A l'unification de l'Italie s'oppose, trait pour trait, l'unification de l'Allemagne. Celle-ci n'est pas achevée : plusieurs millions d'Allemands ont été exclus de leur patrie par le traité de Prague, qui a mis l'Autriche hors du nouvel État. L'Allemagne nouvelle ne comprend point que des Allemands : la Prusse y a fait entrer sa part de Pologne et un pays danois; l'Allemagne, victorieuse en 1870, s'est annexé des provinces françaises. L'unification n'a pas été aussi complète qu'en Italie : elle a laissé subsister une parodie de confédération. Elle a été faite au profit de celui des princes allemands qui avait le plus de titres à cet honneur; mais le roi de Prusse avait conquis depuis un siècle et demi le rang et la puissance d'un prince européen. Il était le successeur de politiques et de conquérants qui, tous, avaient ajouté au domaine de la maison un certain nombre de milles carrés. Il était trop puissant pour que l'unification de l'Allemagne ne fût point une conquête de l'Allemagne par la Prusse. De fait, c'est en vertu du droit de conquête officiellement invoqué que le Sleswig-Holstein, le Hanovre, Francfort et la Hesse-Cassel ont été réunis à la Prusse. La constitution de 1866 a été rédigée par un vainqueur pour des vaincus et elle a été complétée au cours de la guerre de 1870. Mais le roi de Prusse proclamé empereur à Versailles est demeuré roi de Prusse, et cette Prusse agrandie pèse de tout son poids sur l'Allemagne, imposant au *Reich* entier son caractère particulier d'État militaire. Enfin, l'unification de l'Allemagne a lésé la France mortellement.

Ce n'est pas au terme d'une histoire de trente siècles, après s'être efforcé de discerner seulement les plus grands faits dans l'histoire, qu'on peut être tenté de grossir un événement ou de le mal interpréter parce qu'il vous a touché au cœur. Certes nous savons tous les griefs que la politique française a donnés depuis si longtemps à l'Allemagne, et rien n'était plus légitime que le désir passionné de ces Allemands qui voulaient arracher leur grande patrie à ce système de la division organisée où se perdaient ses forces et ses vertus. Un historien français doit reconnaître et proclamer que l'Allemagne avait absolument le droit de s'unifier et de trouver les institutions les plus propres à la protéger contre nous. Mais personne, en revanche, ne peut nier que le mode de l'unification et le mode de la vengeance n'aient été tels que la paix générale du monde n'en soit menacée pour longtemps.

Il est difficile de faire comprendre à des étrangers pourquoi nous ne pouvons nous résigner à la perte de nos provinces : « C'est la loi de la guerre », disent les Allemands, et le commentaire de ces paroles se devine : « Vous nous avez pris l'Alsace au temps où vous étiez les plus forts; nous sommes les plus forts aujourd'hui, nous la reprenons! » C'est en effet le langage de la vieille politique; il n'aurait surpris personne au siècle dernier; en ce siècle-ci, il ne surprend point les politiciens de l'ancien régime! Mais toute la raison d'être de la France aujourd'hui est justement de représenter une autre politique. Depuis que son unité est faite, qu'elle n'a plus en Europe d'objet

d'ambition, qu'elle n'est plus occupée qu'à discuter des principes et des théories, elle est par excellence la nation rationaliste et sensible, conduite par des idées et par des sentiments. L'idée qu'on ne peut disposer d'hommes comme de troupeaux a pénétré nos esprits. Elle y a éveillé la sympathie envers tous ceux que la force opprime. Si nous avons aidé les Provinces-Unies et la Suisse à s'affranchir au XVIIIe siècle, ce n'a été que par un heureux effet de la politique monarchique; mais c'est par un heureux effet de nos sentiments nouveaux que nous avons affranchi en donnant notre sang la Grèce, la Belgique et l'Italie. On nous a fait ce que nous ne voulons pas que l'on fasse à autrui. La guerre ne nous a pas laissé seulement cette humiliation de la défaite, qui est intolérable pour un grand peuple : en nous prenant des âmes qui étaient nôtres et qui voulaient rester des âmes françaises, le vainqueur a blessé toutes nos idées et toutes nos convictions. C'est pourquoi, si notre défaite a été complète et si nous devons parler et penser modestement de nous-mêmes, nous avons, dans notre misère, cet honneur singulier d'être obligés de poursuivre, au nom de l'universelle justice, la réparation des torts qui nous ont été faits. Notre patriotisme se confond avec la raison des temps modernes, et ce n'est pas seulement pour nous, c'est aussi pour l'Europe et pour le monde entier qu'il faut souhaiter que nous recouvrions la force et que nous acquérions la sagesse.

IV.

Comme toutes les périodes de l'histoire, celle où nous vivons est donc témoin d'une survivance du passé qui remplit le présent de contrastes et de luttes. De même que l'idée impériale a survécu à l'empire romain et l'idée ecclésiastique au moyen âge, de même la politique de conquête et d'agrandissement territorial a survécu à la Révolution. La Révolution elle-même et surtout l'Empire l'ont pratiquée; la Prusse et la Russie la représentent aujourd'hui, et l'Autriche y est compromise : la France en est la victime. Aussi faut-il écarter de nos esprits la chimère de la paix universelle. Il est vrai que les trois empereurs prétendent commander la paix, mais cela signifie qu'ils réservent à eux seuls le droit de la troubler. Ces coalisés assurés envers et contre tous empêcheront tout mouvement autour d'eux jusqu'au jour où, l'alliance étant rompue — car ils ne sont point assurés contre eux-mêmes, — la guerre qu'ils se feront rendra au continent européen la liberté de mouvement qu'il a perdue.

Verrons-nous alors se former un système composé de nations dont chacune aurait son existence reconnue par cela même qu'elle aurait conscience de cette existence? Il n'est pas permis de l'espérer, et, alors même que cette espérance serait permise, il ne faudrait pas si tôt croire à la paix. La nation d'aujourd'hui est un être singulièrement sensible, au cerveau duquel le moindre accident fait affluer le sang avec violence. Monarchique ou républicaine, elle a ses intérêts et ses passions. Elle est armée formidablement et elle fait entrer la guerre dans les prévisions régulières de son budget. Et les guerres de notre temps sont terribles en comparaison de celles du passé! Les armées de Turenne et de Frédéric étaient des jouets auprès de ces armées nationales où les soldats se comptent par millions. La politique des diplomates d'autrefois, avec ses coquetteries et ses malices, est puérile auprès de la politique « de fer et de sang » qui travaille l'Europe. Jadis on se battait pendant des années pour se prendre quelques villes : il nous a fallu six semaines, en 1859, pour précipiter la révolution italienne; quinze jours ont suffi à la Prusse, en 1866, pour faire la révolution allemande; et nous, la France, nous nous faisons gloire d'avoir pu combattre six mois pour sauver au moins notre honneur. On se contentait jadis de s'égratigner : aujourd'hui on se dévore le cœur. Chaque nation, ayant conscience du péril qu'elle court, se tient perpétuellement sur la défensive, et notre siècle a inventé la paix armée, deux mots qui contiennent la plus étrange des contradictions, car ceux qui portent les armes veulent s'en servir, et les peuples emploieront leurs armées comme les rois employaient les leurs. Quiconque porte l'épée frappera de l'épée.

C'est donc par de tristes paroles que se clôt cette dissertation. Après avoir parlé d'une si longue suite de guerres, il faut encore prévoir des guerres. Il est vrai que notre siècle n'appartient point aux politiques et aux soldats seuls; à côté d'eux comptent les marchands et les ouvriers. Mais les exigences toujours croissantes de l'intérêt matériel ne nous donneront point la paix perpétuelle. Le commerce n'est point un messager de paix. Il a été, à l'origine, un brigandage; au temps des Grecs, il a été cause de guerres entre les cités grecques; plus tard, il a transformé Carthage en une puissance militaire. Au moyen âge, les marchands du Nord et du Midi, les Hanséatiques et les Italiens ont été des combattants et des conquérants. Dans les temps modernes, quand le commerce est devenu chose d'État et que la découverte du Nouveau Monde a donné un vaste champ aux entreprises européennes, les États ont trouvé de nouvelles raisons et de nouveaux moyens de se combattre. Les rivalités des grandes Compagnies hollandaises, françaises, anglaises, ont mis aux prises la France et l'Angleterre avec la Hollande, l'Angleterre avec la France. On s'est alors battu pour des épices, comme on s'était battu au moyen âge, dans la Baltique, pour des harengs. Aujourd'hui le commerce du vaincu paye les frais de la guerre; les stipulations commerciales encombrent les traités; les rancunes commerciales s'ajoutent aux haines nationales.

Les peuples, dit-on, se rapprochent les uns des au-

tres, et les philosophes se réjouissent du progrès des voies et moyens de communication; mais les voies anciennes et les voies nouvelles sont des routes de guerre. Le Commandeur des croyants aurait été chassé depuis longtemps de cette Europe où il est un étranger, si de puissants amis n'étaient intéressés à le maintenir en sa fonction de portier des Dardanelles. L'Égypte sait déjà ce que lui coûte le canal de Suez; il n'y a point ici de portier officiel, et l'on verra un jour s'il est possible que des délégués de l'Europe fassent respecter la neutralité de cette voie nouvelle. C'est donc une vaine espérance, celle des philosophes qui veulent passer à Mercure l'antique office de Minerve la pacificatrice. Ce que n'a pu faire, au moyen âge, l'esprit chrétien, ni, au siècle dernier, l'esprit philosophique, les intérêts commerciaux ne le feront point de nos jours. Les hommes n'ont pas été disciplinés par le sentiment de lerus devoirs communs de fils de Dieu que leur prêchait l'Église, ni par le sentiment de leurs devoirs d'hommes que leur enseignaient les philosophes; ils ne le seront point par la considération de leurs intérêts.

Que l'Europe se répande donc sur le monde! Qu'elle en achève la conquête et qu'elle porte partout sa civilisation! — Sans doute, et c'est précisément ce que fait l'Europe; mais elle a déjà trouvé dans le monde et elle y trouvera de nouveaux champs de bataille. Le temps est passé où l'hégémonie incontestée de l'Angleterre faisait régner la paix sur les mers. La France cherche à y accroître sa place; l'Allemagne et l'Italie réclament la leur. Une prise de possession nouvelle, chose aisée jadis, provoque aujourd'hui des récriminations. On était à l'aise autrefois : aujourd'hui on est rapproché les uns des autres; on se sent les coudes, mais point pour se soutenir. La menace d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie plane sur le monde civilisé parce que ces deux puissances ne sont plus séparées dans le continent asiatique que par la largeur de l'Afghanistan. Et, pour éviter que l'occupation d'îlots sans importance ne provoque une guerre entre l'Allemagne et l'Espagne, le gouvernement impérial allemand vient de demander au pape de décider si la souveraineté des îles Carolines appartient ou non à l'Espagne. Singulière évocation de cette antique puissance de la papauté qui connaissait autrefois des conflits entre les rois et à qui l'on attribuait le droit de prononcer sur la propriété des terres sans maîtres, pour la raison qu'elles appartenaient à Dieu, dont le souverain pontife était le vicaire et le représentant.

Ainsi, point de dérivatifs à chercher au dehors : le dehors aussi est un champ de bataille. Or, s'il existait un patriotisme européen, il faudrait proposer à l'attention des patriotes une considération qui se présente ici naturellement.

Depuis des siècles, l'Europe, qui a succédé en cet office à l'Asie, fait l'histoire du monde, et le monde semble n'être plus que le prolongement de notre continent; mais ce sont deux très graves phénomènes, que l'énorme puissance acquise par le peuple américain du Nord et le progrès qu'a fait en Asie l'Empire du Milieu dans l'aptitude à la défensive. Le premier, d'origine européenne, réclame l'Amérique pour les Américains, et il montrera quelque jour qu'il comprend dans l'Amérique les îles qui lui appartiennent. L'Empire du Milieu est un représentant, qu'il ne faut plus négliger, de l'Asie orientale contre l'Europe (1).

Nous ne cherchons point, en terminant, la facile originalité du paradoxe. Après avoir descendu le cours des siècles, il est naturel que l'on veuille le précéder du regard dans l'avenir. Après avoir pris son élan si loin dans le passé, on ne peut s'arrêter net au seuil des temps futurs. Après qu'on a vu tant de changements, des États naître et mourir, des empires s'écrouler qui s'étaient promis l'éternité, et le nouveau se produire au moment où l'on croyait qu'il ne restait plus rien à essayer, on ne peut point ne pas prévoir comme choses certaines de nouvelles révolutions, des morts et des naissances qui transformeront le monde.

Il est certain que toute force s'épuise, que la faculté de faire l'histoire n'est point une propriété perpétuelle, et il n'est pas impossible que l'Europe enfermée chez elle passe quelque jour de l'offensive à la défensive. Espérons que, ce jour-là, elle aura trouvé autre chose que ces empires ou ces démocraties centralisés, ennemis les uns des autres, et qui dépensent leurs forces jusqu'à la ruine dans un perpétuel conflit d'intérêts, de violences et de haines.

ERNEST LAVISSE.

INSTITUT

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES

M. VACHEROT

(De l'Académie des sciences morales et politiques)

Fénelon à Cambrai

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Messieurs,

J'avais toujours rêvé un Fénelon que je ne trouvais tout à fait ni dans ses œuvres, ni dans ses biographies, ni dans ses portraits, même ceux des maîtres comme Saint-Simon. Il m'apparaît enfin dans sa correspondance. On connaissait le prêtre, le directeur, le théolo-

(1) Voy. à ce sujet *le Problème chinois*, par M. C. de Varigny, dans la *Revue* du 10 octobre dernier.

gien, l'écrivain; l'homme est dans les lettres de Cambrai. Mais, pour l'y retrouver, il fallait la pieuse recherche d'un jeune historien qui les a reprises une à une et nous a rendu le Fénelon que lui-même avait rêvé. Il a mis la main sur toutes les parties de la correspondance où cette âme se montre à nu; il y a recueilli tous les traits dont il a composé ce que je ne crains pas d'appeler le dernier et définitif portrait de Fénelon. Il l'a fait avec ce tact, cette mesure, cette haute manière de juger les hommes et les choses de l'histoire, qui sont une tradition de famille.

Entrons donc avec M. Emmanuel de Broglie dans le secret du cœur de Fénelon. L'archevêque n'a point oublié Versailles à Cambrai. Il en garde ses meilleurs et aussi ses plus douloureux souvenirs. « Pour moi qui suis si soumis, écrit-il à l'abbé de Chanterac, on m'écrase. Dieu soit loué ! Il faut s'accommoder de tout sans se plaindre, et demeurer soumis avec affection pour l'Église mère, et porter humblement l'humiliation. Venez, venez. Quelle consolation de vous embrasser, de vous entretenir, de vivre et de mourir avec vous! »

Il ne pense pas seulement à ses amis, les bons ducs; il pense au cher prince qu'il ne peut plus voir ni instruire; il pense à ce roi si dur pour lui. Il écrit au duc de Beauvilliers : « Je ne puis m'empêcher de vous dire ce que j'ai sur le cœur. Je fus hier, fête de Saint-Louis, en dévotion de prier pour le roi. Si mes prières étaient bonnes, il le ressentirait, car je priai de bon cœur. Je demandai seulement qu'il en fît un bon usage et qu'il fût, parmi tant de succès, aussi humble que s'il avait été profondément humilié. Je le regardai comme un objet digne des grâces de Dieu. Je me rappelais son éducation sans instruction solide, les flatteries qui l'ont obsédé, les pièges qu'on lui a tendus pour exciter dans sa jeunesse toutes ses passions, les conseils profanes qu'on lui a donnés. J'avoue qu'à la vue de ces choses, nonobstant le grand respect qui lui est dû, j'avais une forte compassion pour une âme si exposée. Je le trouvais bien à plaindre et je lui souhaitais une plus abondante miséricorde pour le soutenir dans une si redoutable prospérité. » Voilà comment un sujet fait la leçon à un roi, quand l'un se nomme Louis XIV, et l'autre, Fénelon.

L'archevêque a de plus sévères paroles pour le monarque lorsque arrivent les jours d'adversité. Il prend alors le ton d'un prophète irrité. Ce n'est pas le roi malheureux qu'il accable, mais le despote dont l'orgueil ne veut pas fléchir sous le poids des maux qu'il a causés.

« Vous me direz, s'écrie-t-il en l'interpellant, que Dieu soutiendra la France; mais je me demande où en est la promesse. Avez-vous quelque garant pour des miracles? Il en faut sans doute pour vous soutenir comme en l'air. Les méritez-vous dans un temps où votre ruine prochaine et totale ne peut vous corriger, où vous êtes encore dur, hautain, fastueux, incommunicable, insensible, et toujours prêt à vous flatter? Dieu s'apaisera-t-il en vous voyant humilié sans humilité, confondu par vos propres fautes sans vouloir les avouer, et prêt à recommencer si vous pouvez respirer deux ans? Dieu se contentera-t-il d'une dévotion qui consiste à dorer une chapelle, à dire un chapelet et à chasser quelque janséniste? »

Le gouverneur du prince, à qui cette lettre est adressée, ne dut pas la mettre sous les yeux du roi.

Dans le suprême péril, cet orgueil eut son dernier jour de gloire. Quand Fénelon demandait la paix, même au prix de nos conquêtes, avec tout un peuple à bout de résignation, le vieux roi tint bon, crut à la fortune de la France et, résolu, en cas de revers, à mourir à la tête de sa dernière armée, lâcha la bride à l'audace de Villars, qui emporta les lignes de Denain. L'homme de Dieu avait averti l'orgueil du roi dans l'ivresse de la victoire. Il l'avait blâmé dans l'entêtement de la domination. Il était trop gentilhomme pour ne point l'admirer dans cette dignité de la défaite qui n'accepte pas une paix sans honneur.

Fénelon eût-il aimé à entendre dire que Dieu l'avait fait surtout pour le gouvernement des faibles, pour l'éducation des enfants et la direction des femmes? J'en doute. Ce qui est certain, c'est qu'il en avait le goût, on pourrait dire le génie. Si Bourdaloue y mettait sa gravité et Bossuet son autorité, Fénelon y mit son onction. Ce qu'il sut faire de son *terrible* élève, Saint-Simon nous l'apprend dans le portrait qu'il nous en a laissé. Imagine-t-on Bossuet aux prises avec une telle nature, parvenant à la plier, comme Fénelon, sans la briser? Lui aussi eut une éducation à faire. Il est vrai que le grand Dauphin était un sujet assez ingrat. Son précepteur lui faisait d'éloquentes leçons et composa pour lui ses plus beaux livres : sut-il entrer dans l'esprit et dans le cœur de son élève? C'est en quoi excellait Fénelon. Il y entra si bien qu'il s'en rendit entièrement maître, trop maître même, si l'on en croit certains biographes du temps. C'est en gagnant les âmes qu'il dominait les volontés. En cet art, il n'eut pas d'égal. Cela n'était point du goût de Mme de Maintenon, qui se possédait trop pour s'abandonner jamais. Qu'eût-elle fait d'un directeur tel que Fénelon? *Sa solidité*, comme se plaisait à dire Louis XIV, n'avait pas besoin d'appui, et sa religion, malgré un engouement passager pour Mme Guyon, ne fut point celle du pur amour. En fait de conduite, personne n'avait rien à lui apprendre.

On a fait de Fénelon un écrivain comme les autres du grand siècle, s'appliquant à composer de belles œuvres d'art. Nos classiques répètent à l'envi que sa grâce un peu molle ne tient pas devant la force de Pascal, la grandeur de Bossuet, l'éclat de Saint-Simon, la perfection de La Bruyère. Si Fénelon eût visé à la

beauté de la forme, on ne voit pas ce qui lui manquait pour l'atteindre. Avec l'esprit *à faire peur* qu'on lui connaît, que n'eût-il pas fait s'il eût voulu s'en donner la peine? Il avait bien autre chose à faire. C'est toujours pour son œuvre d'éducation, de direction, d'instruction et de doctrine, qu'il écrit, se souciant peu des règles de l'art, s'en fiant uniquement à son goût naturel, écrivant d'inspiration, sans effort et sans rature. On pourrait dire que tous ses livres sont des improvisations. En les écrivant, il ne pense qu'à son élève et à ses pénitentes. Se figure-t-on le grand Dauphin lisant le *Discours sur l'histoire universelle?* Fénelon allait bien mieux au but avec le *Télémaque*, les *Fables* et les *Lettres spirituelles*.

Et pourtant Fénelon ne s'est-il pas fait une place à part parmi les écrivains de son temps? Cette grâce si simple et si naturelle semble un don de la muse grecque, dans une littérature d'éducation surtout latine, où la pensée est rarement de premier jet, et l'éloquence de premier mouvement. Chez lui, tout coule de source, avec une abondance qui ne lasse jamais. Et quand le sujet l'émeut, la force se montre avec la grâce dans la vive expression de sa pensée. Il a des pages où le cygne de Cambrai prend l'essor de l'aigle de Meaux, dirait la vieille rhétorique.

« O Église romaine, s'écrie-t-il à propos de l'hérésie janséniste, ô chère et commune patrie de tous les vrais chrétiens! La voilà, cette grande tige qui a été plantée de la main de Jésus-Christ! Tout rameau qui en est séparé se flétrit, se détache et tombe. Que ma main droite s'oublie elle-même si je vous oublie jamais; que ma langue se sèche et devienne immobile si vous n'êtes pas jusqu'au dernier soupir de ma vie le principal objet de ma joie et de mes cantiques! »

Est-ce Fénelon ou Bossuet qu'on entend?

Ce souple et facile génie se prête à tous les genres. Quel charmant livre de pédagogie que ce *Télémaque* où Fénelon osa l'épisode d'Eucharis! Où ce mystique, qui n'a connu que le saint amour, a-t-il appris la langue des folles amours? A part quelques convertis qui en firent l'expérience, comme saint Augustin, les moralistes chrétiens ont toujours traité ce sujet en lieu commun. Fénelon avait lu les poètes, Homère, Sophocle, Virgile; il y a trouvé de beaux sujets de leçon à son jeune prince : c'est qu'il n'est pas un pédagogue de séminaire qui croit tout sauver en cachant tout. Son royal élève vivra dans une cour qui ne lui offrira pas les meilleurs exemples: n'est-il pas bon que Mentor prémunisse Télémaque contre de tels dangers en ne craignant pas de lui montrer, même sous des couleurs un peu vives, les effets d'une passion qu'il pourra connaître?

Si Fénelon fut un admirable précepteur, il fut un directeur incomparable. Quel bon sens et quelle finesse dans ces conseils au duc et à la duchesse de Chevreuse pour la direction d'une grande dame qu'on destine au monde!

« Ne lui décidez point qu'elle ira à l'opéra et à la comédie, et ne vous chargez jamais de ce cas de conscience qu'elle traitera avec son confesseur. Mais laissez entrer un peu d'opéra et de comédie dans l'étendue de la liberté que vous lui laissez. Ne faites point semblant de l'ignorer; ne déclarez point que vous l'approuvez; mais, sans affectation, laissez ces choses dans le train de demi-liberté où vous commencerez à la mettre. Voilà, mon bon duc, ce qui me paraît ne charger ni votre conscience ni celle de la bonne duchesse, et qui pourra toucher le cœur de cette jeune personne. »

Je ne sais si Bossuet ou Bourdaloue aurait tout à fait goûté une telle manière de diriger une femme chrétienne. Mais c'était une de ces chrétiennes qui appartiennent au monde : Fénelon n'eût pas ainsi parlé pour une novice. Quand il s'agissait de vouer une âme à Dieu, son mysticisme n'usait pas de ces tempéraments.

Je n'ai jamais bien compris, quoi qu'en ait dit Talleyrand, comment la théologie peut créer des aptitudes diplomatiques. Je m'explique mieux comment la direction des âmes prépare au gouvernement des hommes. C'est qu'en effet, diriger les âmes ou gouverner les hommes, c'est toujours l'art de manier la nature humaine. Aussi fin et sensé dans la conduite que subtil dans la doctrine, Fénelon eût pu faire un grand ministre s'il eût vécu à une de ces époques où nos rois choisissaient leurs conseillers parmi les prélats les plus illustres et les plus respectés. Ce n'est point faire tort à sa mémoire que de croire qu'il a rêvé cette destinée sous le prince qu'il avait rendu digne du trône. On s'en doute à la manière dont il parle de saint Louis, le docile élève de Blanche de Castille, devenu l'un de nos plus grands rois. Quelle satire de Louis XIV que l'éloge de ce prince sanctifié roi, grand sans faste, juste sans dureté, décisif sans obstination, noble sans hauteur, père d'un peuple qui se souvient de son règne avec attendrissement longtemps après sa mort! Chaque mot est un trait. Comme on voit bien que son idéal n'est pas le roi-Soleil! Un saint Louis de son temps : voilà le roi qu'il voulait préparer à la France.

On sait le mot de Louis XIV sur Fénelon : « J'ai vu le plus bel esprit et le plus chimérique de mon royaume. » Qu'avait donc pu dire l'éloquent archevêque au grand roi? Certes, il ne dut pas lui faire une leçon de théologie ou de politique : il eût perdu son temps à parler du pur amour à un monarque dont la religion n'avait rien de subtil ni de tendre; il avait trop de tact pour l'entretenir des affaires de l'État sans y être invité. Mais il a pu lui parler de l'éducation de son petit-fils, peut-être même de ses devoirs de futur roi. C'en était assez pour faire naître cette défiance et

cette antipathie que le Roi garda jusqu'à sa mort. Ce bel esprit pourtant administre sa province, plus flamande que française, comme pas un évêque de France. Ce chimérique sauve un jour la situation de l'armée en lui conservant une importante citadelle. Il se dépouille, il s'endette pour faire vivre toute une garnison à laquelle la famine allait faire quitter la place. Il fait du palais de l'archevêque une ambulance pour les blessés, un hôtel avec table ouverte pour tous les grands officiers de l'armée. Il veut que le duc de Bourgogne reste au camp pour se faire à son métier de roi. Si le jeune prince n'y fit pas brillante figure, s'il s'y montra timide, gauche et indécis, ce ne fut point la faute de Fénelon, qui fut, comme on l'a dit, le soldat en cette occasion.

Sont-ils aussi d'un bel esprit, ces conseils au duc de Bourgogne sur la conduite à tenir à la cour envers Mme de Maintenon? Est-il possible de mieux expliquer au prince comment il faut allier la dignité à la prudence? Fénelon veut que « le prince aille chez elle de temps en temps, mais sans y demeurer oisif et rêveur dans un coin, comme un enfant, ou comme un pauvre homme bizarre qu'elle ne daigne pas entretenir. Que s'il veut avoir de telles heures, il faut qu'il aille les cacher dans son cabinet. Il faut qu'il s'accoutume à quelque dignité et qu'il y accoutume les autres. » Quand on impute les défauts de l'élève à la dominante volonté du maître, on oublie que Fénelon n'a eu entre les mains qu'un enfant né terrible, qu'il fallait d'abord dompter. Si on lui eût laissé le temps d'en faire un homme, les conseils qui lui furent transmis par son gouverneur prouvent que Fénelon n'en fût pas resté au rôle de pédagogue.

Voici encore une leçon qui ne semble pas manquer d'à propos :

« J'entends dire que M. le duc de Bourgogne augmente ses pratiques de piété. C'est pour moi un grand sujet de joie de voir la grâce dominer dans son cœur. Que ne peut-on espérer, puisque le désir de plaire à Dieu surmonte en lui les passions de la jeunesse et l'enchantement d'un siècle corrompu?... Mais je craindrais, d'un autre côté, que ce prince ne se tournât un peu trop aux pratiques extérieures qui ne sont pas d'absolue nécessité... S'il veut inspirer de la piété à la princesse, il doit la lui rendre douce et aimable, éviter tout ce qui est épineux, lui faire sentir en sa personne le prix et la douceur de la vertu simple et sans apprêt, lui montrer de la gaieté et de la complaisance dans toutes les choses qui ne relâchent rien dans le fond, enfin se proportionner à elle et l'attendre. »

Et comme ce mystique songe à tout, même au danger de trop céder aux caprices d'une femme qu'il connaît bien, il ajoute : « Il faut seulement prendre garde de tomber en tendant la main à autrui. »

Cet archevêque tout occupé des affaires de son diocèse, ce directeur zélé pour le salut des âmes, ce théologien mêlé à toutes les grandes querelles religieuses de son temps, a l'œil à tout et sur tout. Rien ne lui échappe de ce qui se passe à la cour, à la ville, à l'Académie, même à l'armée. Il ne voit pas seulement le présent; il prévoit l'avenir. Est-ce d'un rêveur ou d'un politique, cette prédiction sur ce conseil de régence arrangé entre Louis XIV et Mme de Maintenon après la mort du duc de Bourgogne pour y faire entrer les légitimés? « S'il faut, le lendemain de la mort du Roi, écrit-il, commencer une chose aussi extraordinaire, elle sera d'abord renversée. Depuis longtemps la nation n'est plus accoutumée qu'à la volonté d'un seul maître; tout le monde courra au seul duc de Berri. » Le duc de Berri mort, tout le monde courut au duc d'Orléans.

Mais voici le coup qui brise son cœur et détruit toutes ses espérances, la mort de son prince : « Tous mes liens sont rompus; rien ne m'attache plus à la terre. » Et pourtant encore, après ce sanglot, revient, non plus le rêve de sa vie, mais la pensée de la France. Qui peut la sauver? Le roi, s'il écoute ceux qui ont sa confiance. Et le voilà qui écrit au duc de Chevreuse : « Hélas! Dieu nous a ôté toute notre espérance pour l'Église et pour l'État. Il a formé ce jeune homme; il l'a orné; il l'a préparé pour les plus grands biens; il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur et malade de saisissement sans maladie. En pleurant le prince mort qui me déchire le cœur, je suis alarmé pour les vivants. » Et il veut que Mme de Maintenon et tous les ministres supplient le Roi d'aviser promptement au salut de l'État en péril. Et il envoie mémoires sur mémoires, sur le gouvernement de France.

Ses dernières paroles, écrites sous sa dictée par son aumônier, sont pour le Roi :

« Je viens de recevoir l'extrême-onction. C'est dans cet état, mon révérend Père, où je me prépare à paraître devant Dieu, que je vous supplie instamment de représenter au Roi mes sentiments. Je n'ai jamais eu que docilité pour l'Église et qu'horreur des nouveautés. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec la simplicité la plus absolue. Je souhaite à Sa Majesté une longue vie dont l'Église, aussi bien que l'État, a infiniment besoin. Si je puis aller voir Dieu, je lui demanderai souvent ces grâces. »

Il n'y a aucune raison de croire que cette belle fin ait laissé un regret dans l'âme de Louis XIV ou une émotion dans le cœur de Mme de Maintenon.

Connaîtrait-on Fénelon tout entier si l'on n'avait pas lu cette lettre de sa correspondance? « Il y a en moi, ce semble, un fond d'intérêt propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable; la moindre qui me flatte me relève sans mesure. Rien n'est si humiliant que

d'être si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à l'ombre d'une croix et si léger pour secouer tout à la première lueur flatteuse. Mais tout est bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire, quand il nous fait lire dans notre cœur. » Oui, tout devenait bon, par la grâce, dans le cœur de Fénelon. Et ceci encore : « Je ne puis m'expliquer mon fond; il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Quand mon âme s'examine, elle croit rêver. Elle se voit comme une image en un songe. » Fénelon n'avait peut-être pas toutes les faiblesses dont il s'accusait. Tous les mystiques ont de ces excès d'humilité. C'est en se regardant à la lumière des perfections divines qu'ils se voient si misérables. Fénelon n'en avait pas moins un sentiment profond de sa fragilité. Cette âme ne peut se saisir ni se définir; elle ne sent en elle rien de fixe, de solide, de réel, sinon l'action surnaturelle qui en fait la consistance et la force. Si Fénelon fut un mystique aussi obstiné, c'est que la nature avait en lui profondément enraciné la doctrine.

Tel est l'homme : mystique, pratique, politique aussi, mais mystique par-dessus tout. Le pur amour est le fond de son être, la racine de toutes ses vertus, l'aiguillon de toutes ses volontés. C'est par là qu'il fut fécond et puissant dans toutes ses œuvres. Malebranche voyait tout en Dieu, par une haute vision de son esprit; Fénelon vivait tout en Dieu, par un entier abandon de son être. Nul peut-être n'a mieux réalisé en sa personne la pensée chrétienne : « En Dieu nous avons la vie, le mouvement et l'être. » Quand il s'écrie dans un élan de pensée métaphysique : « O raison! n'es-tu pas le Dieu que je cherche? » c'est l'esprit qui parle. Le cœur ne cherche pas son Dieu; il le sent. Celui-là est tout amour.

Voilà ce qui fait la grandeur de Fénelon. Malgré cette vivacité d'impressions, cette mobilité d'humeur, ces perpétuelles défaillances qu'il se reproche si sévèrement, il apparaît comme le seul caractère de ce règne, où tout se courbe sous la volonté d'un maître. Tous ses contemporains, hommes d'épée, hommes de robe, hommes d'Église, hommes d'État, écrivains et poètes, avec leur honneur et leur bravoure, avec leurs talents de toute espèce, avec leur raideur parlementaire, avec leur austère piété, avec leur éloquence et leur génie, se confondent dans la foule des courtisans à genoux devant la toute-puissance : lui seul, le vrai prélat, le vrai grand seigneur, avec sa faiblesse, sa douceur, dirai-je sa tendresse de femme, se tient debout devant l'orgueilleuse Majesté. Si Louis XIV l'a si peu goûté, c'est qu'il sentait que cet homme tout à Dieu ne serait jamais tout au Roi.

Je crois inutile de remettre sous les yeux du lecteur le portrait que nous en a laissé Saint-Simon. Il est de ceux qui, une fois entrés dans l'imagination, n'en sortent plus. Merveilleux portrait, mais tout en saillie! L'auteur des *Mémoires* a vu Fénelon un peu partout, et il le peint tel qu'il l'a vu, dans ses traits, dans ses attitudes, dans ses manières, dans toutes ces choses où l'âme ne se laisse point voir. « Ce grand homme maigre et pâle, avec des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle qu'il n'en avait point vu qui lui ressemblât », c'est bien sa personne. Cet esprit charmant qui « ne voulait jamais en avoir plus que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le jamais faire sentir », c'est bien son esprit. Mais cette impérieuse autorité de prophète « qui n'aurait pas souffert de compagnon s'il fût revenu à la cour, auquel il eût été dangereux de résister, même avec lequel il eût fallu être toujours dans la souplesse et l'admiration », est-ce vraiment son âme? On fait plus qu'en douter après la lecture de sa correspondance. Saint-Simon ne voit pas l'homme. Il se fait et nous fait un Fénelon d'une ambition qui n'est pas tout entière au service de Dieu, d'une humilité qui n'est point sans orgueil, d'une douceur toujours maîtresse d'elle-même, un Fénelon enfin qui n'est pas si tourné aux choses du ciel qu'il en a l'air. C'est ainsi qu'il arrive à presque tout voir sous un faux jour dans cet homme qu'il admire sans l'aimer.

Si Fénelon prend parti contre les jansénistes, n'est-ce pas pour se ménager une rentrée à la cour? S'il entre en conférence théologique avec le duc d'Orléans, sur le bord de la tombe, n'est-ce pas pour s'ouvrir enfin la porte de ce pouvoir qui fut la pensée de toute sa vie? Pourquoi, après la mort du prince qu'il a tant aimé, ne s'est-il pas enseveli dans sa douleur? C'est donc que son ambition n'était pas morte avec ce prince? — Qu'auraient pensé les bons ducs de tous ces soupçons qui en font des dupes? Comment Saint-Simon, qui vivait dans leur amitié, n'a-t-il pas appris à connaître l'homme qu'ils aimaient tant? Il nous dirait peut-être qu'ils l'ont jugé avec leur cœur. Il l'a jugé, lui, avec son esprit prévenu et son humeur inquiète. N'est-ce pas le cœur des bons ducs qui avait raison? Si beau que soit le portrait de Saint-Simon, il est d'un grand artiste qui a mal compris son sujet.

Le chancelier d'Aguesseau a peint aussi Fénelon, en traits moins saisissants, mais plus justes. Il ne voit qu'une ombre au tableau. « Un si grand théâtre ne l'était pas trop pour un si grand acteur, et, si le goût qu'il conçut pour la mystique n'avait trahi le secret de son cœur et le faible de son esprit, il n'y aurait point de place que le public ne lui eût destinée et qui n'eût paru au-dessous de son mérite. » L'ombre que le grave magistrat voudrait effacer est précisément le trait de lumière qui éclaire cette grande figure. Fénelon n'était point né stoïque. C'était une de ces âmes sur lesquelles l'amour opère des miracles de vertu et de sainteté. C'est par la mystique qu'il fit tout ce qu'il a fait, qu'il fut tout ce qu'il a été.

Que le théologien ne fût pas irréprochable, Bossuet

l'a dit, Rome l'a jugé, et le grand roi le lui a trop fait sentir. Est-il sûr qu'il n'eût pas raison contre Bossuet, Rome et Louis XIV, et que la doctrine condamnée ne soit pas la vraie doctrine chrétienne? Quoi qu'il en soit, le prêtre n'y oublia aucun de ses devoirs, et l'homme n'y perdit aucune de ses vertus. Bien au contraire, cette mystique ne fit que communiquer à son naturel amour du bien la flamme divine du pur amour. Nul n'a mieux vu, mieux jugé Fénelon que Fénelon lui-même. Nature vive et toute à l'impression du moment, il ne se sent fort et persévérant que par la grâce qui lui vient de cet amour. Son Dieu est toujours là pour le soutenir contre ce monde qu'il aime et qu'il ne cessera d'aimer. C'est ce qui l'humilie et le désespère; c'est ce qui nous le rend si intéressant.

Voilà la bonne et vraie mystique, celle qui ne détache le cœur d'aucune des affections et des vertus humaines, mais rattache tout à Dieu. Ame toute religieuse et toute française, vivant dans le monde sans vivre moins en Dieu, Fénelon n'eut rien de commun avec ces pieux solitaires qui oublient toute œuvre mondaine dans la méditation du salut éternel. Le monde ne s'y est pas trompé : si nul homme de son siècle n'a été tant aimé, c'est qu'il fut aussi aimant qu'aimable, mettant son cœur en tout ce qui est digne d'amour.

On ferait bien à tort de notre archevêque le doux philanthrope, le prêtre libéral, l'apôtre de la tolérance que se figuraient nos philosophes du dernier siècle. Il était bon, humain, compatissant, ennemi de toute violence. S'il n'a pas désapprouvé la révocation de l'Édit de Nantes, ce n'est pas lui qui eût conseillé les dragonnades. Mais il était d'un temps où la foi s'accommodait peu de la liberté. Qui ne connaît la lettre à Mme de Maintenon? « C'est pour assurer ma réputation qu'on veut que je signe que mon amie mériterait d'être brûlée avec tous ses écrits pour une spiritualité exécrable qui fait l'unique lien de notre amitié? Oui, madame, je brûlerais mon amie de mes propres mains et je me brûlerais moi-même plutôt que de laisser l'Église en péril. C'est une pauvre femme captive, accablée de douleurs et d'opprobres; personne ne la défend ni ne l'excuse, et l'on en a toujours peur. Je soutiens que ce coup de plume donné contre ma conscience, par une lâche politique, me rendrait infâme et indigne de mon ministère et de ma place. »

Voilà le prêtre, et voilà aussi le gentilhomme. Tout à sa foi dans les choses qui y touchent, il réserve à sa conscience celles qui touchent à l'honneur. Il brûlerait l'hérésie dans la personne de Mme Guyon; il ne trahira pas la mystique amitié dont cette foi n'a rien à craindre. Qui donc a pu dire que ce grand cœur n'était pas tendre, après les touchantes confessions qu'il a faites? « Il était né ému », dit Michelet, qui ajoute : « mais si calculé! » Il avait, en effet, cette sensibilité qui s'émeut et se trouble à toute occasion; mais il avait aussi, par la force de son amour, cette volonté du bien qui la domine et la fait taire à ce point qu'on a pu la croire absente. J'en demande pardon à mon cher maître : Michelet, comme Saint-Simon, est trop défiant pour être juste. Fénelon n'est point l'être personnel, tout en finesse et en calcul, qu'ils nous ont montré. La mystique l'explique bien mieux que la politique.

M. E. EGGER

(De l'Académie des inscriptions et belles-lettres)

L'originalité du génie grec (1)

Messieurs,

Dans la revue des théories et des applications de la critique en Grèce, nous avons presque partout considéré le génie de l'hellénisme comme étranger à toute influence du dehors et comme antérieur à celui des autres civilisations. Quoique la Grèce ait été de bonne heure en contact avec l'Égypte, avec la Perse et l'Assyrie, nous ne voyons pas qu'elle ait rien dû à ces trois grandes nations pour le développement de sa littérature. On a cru longtemps qu'elle ne leur devait rien, même pour la culture des arts plastiques; et si, de ce côté, grâce aux découvertes récentes, il y a lieu de faire bien des réserves et d'attribuer à l'art oriental une part dans les premiers essais de l'art grec, en matière de poésie et d'éloquence l'hellénisme reste pour nous marqué d'une profonde empreinte d'originalité. Il nous semble encore aujourd'hui que nulle part ailleurs qu'en Grèce le génie littéraire ne s'est développé plus régulièrement à travers les âges et n'a eu une conscience plus claire de ses lois et de ses œuvres. C'est à peine si le néoplatonisme nous laisse apercevoir l'influence de quelques doctrines orientales. La pensée religieuse, sous l'action du christianisme, fut plus souvent pénétrée par le mélange de ces doctrines; l'hellénisme proprement dit resta, dans la science du beau comme dans la pratique des arts, fidèle au caractère de son originalité primitive. Il rechercha toujours et presque toujours il réalisa l'alliance de l'imagination créatrice avec la raison. C'est cette alliance dont nous avons suivi les phases diverses pendant dix siècles environ de l'histoire littéraire de la Grèce, en nous attachant surtout aux œuvres des philosophes et des critiques.

Il y a pour les amis des lettres grecques un noble plaisir à contempler ainsi l'hellénisme en sa simplicité

---

(1) Cette étude est la conclusion d'un ouvrage intitulé *Recherches sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, que M. Egger était sur le point de publier quand la mort est venue l'arracher à ses savants travaux. Elle a été lue par M. Michel Bréal.

sereine entre tant de nations qui contrastent avec lui par leur antique civilisation ou par leur barbarie. Mais faut-il nous complaire toujours dans une admiration si exclusive? Depuis un siècle surtout, l'histoire littéraire a vu s'ouvrir devant elle beaucoup d'horizons nouveaux. L'Égypte nous a révélé le secret de ses trois écritures et, du même coup, celui de ses lointaines traditions; la Perse a retrouvé les anciens documents de sa religion avec toute une école d'interprètes capables de les traduire et de les commenter; les ruines de Ninive et de Babylone nous ont rendu des milliers de textes que l'on commence à déchiffrer et qui nous montrent les débris d'une véritable littérature. Les poètes et les orateurs grecs ont-ils là des rivaux imprévus? Platon, Aristote et Plotin ont-ils là des ancêtres? Rien, jusqu'à présent, n'autorise à le croire.

Remontons plus loin vers l'Orient : la grande expédition d'Alexandre nous en ouvre les portes. Elle a poussé jusqu'au milieu de l'Inde, elle y a fondé des royaumes, elle y a laissé des traces de la science et des arts helléniques. Mais il est incroyable qu'elle en ait rapporté si peu de notions précises sur les castes indiennes, sur la réforme bouddhiste, sur l'immense richesse de poésie accumulée par le travail des siècles chez les nations riveraines de l'Indus et du Gange. On a jadis conjecturé que la philosophie alexandrine devait quelque chose de ses procédés et de ses méthodes subtiles à l'esprit des grammairiens hindous : ces conjectures ne résistent pas à un examen impartial. De même que l'œuvre logique d'Aristote ne doit rien à la philosophie *nyaya* où l'on avait cru en voir les origines, de même la grammaire et la critique alexandrines ne doivent rien à Pânini et à son école; leur œuvre se montre à nous comme la continuation naturelle de la grammaire et de la critique ébauchées par Aristote et par les stoïciens.

Le maître d'Alexandre le Grand a constaté dans une page mémorable de sa *Politique* les qualités qui distinguaient l'hellénisme des autres civilisations du monde alors connu, surtout des civilisations asiatiques. Il a caractérisé avec une rare précision l'heureux tempérament qui faisait de ses compatriotes un peuple né pour la liberté politique et pour le culte des arts. Il n'a pas même soupçonné le problème que nous nous posons aujourd'hui des communications possibles entre la littérature grecque et la littérature indienne. Or le fait des conquêtes macédoniennes et de la fondation de nombreuses colonies grecques en Asie nous place en présence de la littérature indienne, dont la langue appartient à la même famille que le grec et dont la prodigieuse fécondité dépasse de beaucoup les productions de l'hellénisme. Il y a plus : parmi les œuvres du génie indien on trouve de nombreux ouvrages sur les procédés de l'art et particulièrement de la poésie dramatique; ces ouvrages, quelques traductions et quelques analyses commencent à nous les faire connaître, et l'on y cherche avec une vive et naturelle curiosité les indices d'une tradition de famille entre deux peuples aryens d'origine; mais ici le problème se complique d'une singulière difficulté. Cette immense littérature de l'Inde ancienne manque d'une chronologie assurée, et les œuvres que nous serions le plus curieux de dater flottent, pour nous, entre des limites de temps trop vagues pour nous permettre d'affirmer qu'un seul critique de race hindoue soit antérieure au siècle d'Alexandre ou des Ptolémées. Presque toute cette école de sub'ils rhéteurs semble appartenir à la période de notre moyen âge. En tout cas, leurs méthodes comme leurs théories diffèrent profondément des méthodes et des théories helléniques.

Plus profondes encore sont les différences qui séparent les lettrés chinois de nos critiques européens. Nous croyons distinguer en Chine deux grandes classes d'écrivains : les lettrés proprement dits, constitués en une sorte de corporation officielle avec des degrés successifs d'instruction, et cela surtout en vue des services de l'État; puis une école plus libre de poètes et de romanciers qui produisent des milliers de compositions pour l'amusement du public. Ni d'un côté ni de l'autre nous ne saisissons rien qui nous rappelle les méthodes du génie grec, soit dans les inventions de l'art, soit dans la théorie qui les domine. D'ailleurs, est-il besoin de remarquer combien nous voilà loin de la Grèce et que jamais on n'a pu même soupçonner la moindre influence de cet extrême Orient dans l'hellénisme?

Assurément, à de pareilles distances des temps et des lieux, notre vue est mal assurée, et je m'étonne un peu du courage d'un laborieux écrivain français qui publiait, il y a quarante ans, deux volumes sur l'histoire des opinions littéraires en y comprenant les plus anciens peuples comme les modernes. Même pour la littérature de l'Inde, même pour le sanscrit et les idiomes qui en dérivent, notre savoir est encore bien superficiel, et nous avons à nous méfier des méprises d'une exploration incomplète. A plus forte raison faut-il nous en défier en matière de littérature chinoise, où tout contribue à dérouter l'esprit européen : profonde diversité des langues, des conceptions littéraires, politiques et religieuses. Faisons donc large part aux erreurs possibles en de tels essais de comparaison; mais ce qui est certain, c'est que l'originalité de l'hellénisme n'a rien à en craindre et que rien non plus ne peut diminuer les droits de la Grèce antique à la reconnaissance des peuples dont elle a été presque l'unique institutrice dans le domaine de la philosophie et des beaux-arts. Avant elle, aucun peuple ne peut prétendre pour nous à cette maîtrise. Après elle, aucune des nations de l'Occident n'a contribué autant qu'elle à l'éducation de la grande famille européenne. Dans les beaux-arts, le christianisme est tout imprégné de l'esprit hellénique; l'islamisme, venu bien après le

triomphe de la religion chrétienne, n'a rien à nous apprendre des doctrines littéraires de l'hellénisme; souvent même, quand il essaye de les traduire, il les méconnaît et il les altère par les contresens les plus étranges. Même pour l'art oratoire, si féconde que soit en ce genre l'imagination arabe, elle reste presque toujours en dehors des règles et des pratiques familières aux rhéteurs grecs.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons pu ramener à l'unité tous ces efforts, toutes ces productions de l'esprit grec sur les principes de l'art et sur leurs applications : ils conservent encore aujourd'hui leur pleine et originale autorité.

LE MIROSAURUS

Nouvelle (1)

Quand le pauvre Frantz apprit la désastreuse nouvelle, il poussa un rugissement douloureux. Voilà donc pourquoi M. Lissardière avait entraîné Georges à Villeneuve-sur-Oise! Dans quel guet-apens infernal et avec quelle perfide astuce! Le brave musicien, malgré sa bonté d'âme, se sentait animé d'une haine féroce contre tous les Lissardière, grands et petits.

Mais les rugissements et la haine ne servent à rien. Frantz dut écouter, subir le récit des angoisses de Georges qui revenait tout enfiévré encore du piano et des coquetteries de Clotilde. Confusément, malgré son désespoir, Frantz comprenait que Georges était dans le vrai. L'association bizarre qui avait réuni sous le même toit un vieux musicien et un jeune géologue ne pouvait vraiment se prolonger. C'était un phénomène anormal, contraire à tous les usages, qui, tôt ou tard, se heurtant à la dure réalité des choses, devait avoir une fin. En prenant femme, Georges rentrait dans la voie commune, régulière, dont il n'aurait jamais dû s'écarter. Son existence ne pouvait perpétuellement offenser le sens commun de ses concitoyens et de ses contemporains. Il ne fait pas bon vivre autrement que ses semblables, et, avant de trop vieillir, il est décent de rentrer dans le giron routinier de la bourgeoisie.

Cependant les deux amis sentaient comme une barrière invisible dressée entre leur commune intimité.

— Rassure-toi, mon bon Frantz, disait Georges; je ne te quitterai pas. Est-ce que vraiment nous pouvons nous séparer? Est-il possible que nous soyons jamais des étrangers l'un pour l'autre? Tu auras deux amis désormais au lieu d'un.

Mais, en parlant ainsi, Georges se mentait à lui-même.

— Allons voir le Mirosaurus, dit Frantz après un silence.

Le Mirosaurus était toujours là, solennel et silencieux, balançant sa tête chenue. Georges et Frantz, devant ce squelette qui leur rappelait tant de joies communes, tant d'espoirs rêvés ensemble, tant de douces causeries, furent pénétrés d'une amère tristesse.

O misère de la pensée humaine! Nous ne savons pas vivre. Ce qui devrait être notre suprême science est ce que nous ignorons le plus. Quand le présent nous sourit, au lieu de nous y arrêter nous songeons à l'avenir. Mais l'avenir ne tient pas ses promesses, et le présent qui a été heureux n'est plus qu'un souvenir. Nous ne retrouverons plus les bons jours d'autrefois. Nous n'aurons plus à déterrer et à classer ces gigantesques ossements. L'amitié, la douce amitié, ne nous sourira plus jamais. « Triple insensé, se disait Frantz, comment n'as-tu pas su profiter de ton bonheur? Pourquoi n'as-tu pas arrêté au passage ces heures si douces que tu regrettes? »

Pendant les huit jours qui suivirent, Frantz, contre toute attente, espéra : M. Lissardière ne répondait pas. Qui sait? Il refusait peut-être!

Quant à Georges, il ne savait plus s'il devait espérer ou craindre. Une immense lassitude l'abattait. Il ne pensait plus à rien. Chaque fois qu'il essayait de se ressaisir, l'image de Clotilde venait le troubler. Il la voyait dans la petite maison de Martinville, tantôt douce et tendre, penchée à son bras; tantôt hautaine, impérieuse, imposant durement ses volontés, faisant maison nette, chassant Frantz et Nonotte, balayant les coquilles, vendant à l'encan le Mirosaurus. Il voyait tous les Lissardière s'installer au vieux foyer paisible, y apporter les préjugés, les passions, les dégoûts, les idolâtries d'une autre caste. Parfois il entendait comme un rire insultant; Clotilde repoussait avec mépris ses avances; et, alors, pris de pitié pour lui-même, il fermait les yeux, comme font les animaux patients qui, ne résistant plus aux injures qui les accablent, supportent les coups en silence et attendent un meilleur destin.

Vous avez vu sans doute sur la rive d'un fleuve un malheureux bouchon agité par des courants divers. Un flot l'emporte, un autre flot le ramène; et le faible objet butte contre les digues, à droite, à gauche, en avant, en arrière, secoué en tous sens, entraîné suivant les changeants caprices de l'onde, tour à tour noyé ou surnageant, se heurtant à chaque angle, balancé par des tourbillons contraires, recommençant éternellement la même course aveugle, sans réagir et sans résister à ces forces supérieures.

C'est ainsi que Georges, jeté au milieu des événements, des passions, des luttes de la vie réelle, se lais-

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

sait conduire par les choses et les hommes. Il avait sur le bouchon qui est ballotté par les vagues cette triste supériorité de pouvoir réfléchir et méditer sur les agitations qui l'entraînent.

Ce ne fut pas une lettre qui arriva; ce fut M. Lissardière lui-même.

Il était venu de Martinville pour apporter presque son consentement au mariage.

— Il est vrai que Clotilde est bien jeune, ajoutait-il; mais il n'est pas nécessaire de conclure tout de suite. En attendant, j'ai décidé qu'il faudra venir à Paris. Si vous suivez mes conseils et ma direction, un bel avenir s'offre à vous. Vous me montrerez vos dessins, vos collections... J'ai quelque expérience, dit-il avec modestie; du moins on se plaît à le reconnaître, et je pourrai vous être grandement utile. Nous travaillerons ensemble et, avec moi, vous arriverez à tout.

Il parla d'ailleurs fort peu de Clotilde et ne parut guère s'occuper que des immenses travaux qui attendaient Georges, dès qu'il serait arrivé à Paris. Aussi notre ami fut-il effrayé plus que satisfait. Frantz tâchait de faire bonne contenance ; mais, malgré ses efforts, il ne put paraître gai.

Avant de partir, M. Lissardière voulut revoir le Mirosaurus. « Voyons un peu, dit-il, mon Mirosaurus. Oui, c'est bien cela! Avouez que c'est une belle découverte! » Et il admirait le magnifique fossile avec une satisfaction paternelle.

Quelques jours après, Georges était à Paris.

Il loua un petit appartement meublé dans le quartier de la Sorbonne. Le logis était laid, sale et froid, bien misérable à côté de la petite maison de Martinville; mais qu'importe? Clotilde n'est-elle pas là, et son doux sourire ne va t-il pas chasser tous ces nuages?

Alors il s'abandonna pleinement à l'amour qui s'offrait à lui. Il s'enivra de cette émotion presque divine. La première tendresse amoureuse qui fait battre un cœur d'homme, quoi de plus charmant au monde?

A la vérité, il trouvait Paris moins effrayant qu'il ne l'avait cru d'abord. Il y découvrait des satisfactions inconnues.

M. Lissardière le présenta à quelques maîtres éminents : le professeur Valuzot, directeur du musée des fossiles; M. Le Criquet, ingénieur de plusieurs chemins de fer; M. Durand, employé supérieur au ministère — c'était sa seule supériorité; — M. Riffard, sénateur, considéré dans sa famille comme un génie de premier ordre. Tous ces hommes illustres comblèrent Georges d'éloges; ils s'intéressèrent au Mirosaurus, affirmèrent que c'était une découverte fondamentale et qu'après cette glorieuse conquête il n'est pas permis de s'enterrer dans un trou de province.

Tous ces éloges retentissaient aux oreilles de Georges et le troublaient. C'était un bruissement agréable, une harmonie douce et sonore dont il se laissait bercer. Vraiment il fut bientôt convaincu. Il daigna croire ce qu'on disait de son importance. Il se prit au sérieux, s'observa, se contempla. Dans la rue, il marchait avec une certaine dignité, se disant que le gendre de M. Lissardière et l'inventeur du Mirosaurus n'est certainement pas le premier venu.

Il apprit bientôt à connaître les grands hommes de la capitale. On lui démontra de la manière la plus formelle que les hommes sont jugés par le succès et que le succès, c'est l'opinion du monde — du monde parisien, bien entendu. Voilà la seule chose vraie ici-bas, et enviable, et on ne saurait être heureux si l'on n'est pas placé bien haut dans l'opinion du monde.

Rapidement Georges fut initié aux mystères de la grande société parisienne. Il fut même invité chez Mme de Crussac, dont le salon est l'antichambre de toutes les académies; Mme de Crussac félicita Georges et félicita M. Lissardière.

Il y avait dans le salon une foule énorme, tous gens se connaissant, se détestant, se saluant, se serrant la main et, une fois le dos tourné, se déchirant à belles dents. On se serait trop ennuyé sans cela. Parfois le bourdonnement des médisances s'arrêtait tout à coup : c'était un célèbre virtuose, l'illustre Raggiletti, qui jouait une symphonie. Alors tout le monde écoutait. Cette symphonie était celle que Frantz aimait. Que de fois Georges l'avait entendue là-bas! A mesure que le célèbre Raggiletti, avec force étranges contorsions, développait la mélodie divine, Georges se sentait pris, comme là-bas, à Martinville, d'une sorte d'exaltation. Toutes les flatteries, les paroles engageantes, comme une bouffée funeste, lui montaient au cerveau. Leur âcre parfum l'avait grisé. Il se disait qu'il saurait faire mieux que tous ces fantoches qui l'entourent; qu'il aurait un jour, lui aussi, des places, des traitements, des cordons; qu'on viendrait d'un bout du salon à l'autre le saluer, l'admirer, le congratuler. Ce n'était plus, comme près de l'Océan, une vague aspiration vers un avenir mystérieux, vers une science idéale et insaisissable : c'était une sorte de rage ambitieuse, la volonté de parvenir, d'écraser des rivaux, de dominer une assemblée d'élite, d'être, en un mot, à la hauteur de la grande famille Lissardière, dans laquelle il entrait triomphalement.

Il prenait en pitié l'humble condition des gens de Martinville. Est-il possible qu'on vive ainsi, à demi fossilisé, dans un village obscur? Martinville n'est qu'un hameau, une langue de terre perdue dans les flots. La gloire n'y viendra trouver personne. La gloire est à Paris, dans le salon de Mme de Crussac. A quoi sert à Frantz de jouer ses divines mélodies? Il n'y a que Nonotte, le Mirosaurus et les goélands pour l'entendre. Mais Raggiletti, à la bonne heure! On le félicite, on l'entoure, les femmes du premier mérite lui font une ovation enthousiaste; les journalistes sont là, qui demain rendront célèbre à jamais le nom de Rag-

giletti et le répandront à tous les échos de l'univers civilisé.

III.

Tout d'abord Georges était plein d'ardeur : il visitait les musées, suivait les cours, écoutait, en prenant des notes, les savantes leçons de M. Lissardière. Mais voici que ce zèle se relâche; voici que l'espoir d'une suppléance à l'école des Arts le trouve moins enthousiaste.

Cette suppléance est une invention de Clotilde. Pour la première fois, Clotilde n'a pas été de l'avis de son père; et, quoique M. Lissardière n'approuve pas, elle a décidé Georges à se présenter. En attendant, pour arriver à être nommé, il faut subir un examen dont la préparation est longue, difficile, fastidieuse. M. Lissardière, en rechignant, a promis d'appuyer son futur gendre auprès des juges; mais encore faut-il ne pas paraître trop ignorant.

Aussi Georges s'est-il enfermé dans son cabinet. Il relit le chapitre LXVII du *Traité des coquilles*. Il se lève, il se promène dans la chambre, abêti, écœuré par cette monotone lecture. Il a oublié le salon de Mme de Crussac et il se dit que le *Traité des coquilles* fait payer cher l'honneur d'être assis, les jours de gala, à la droite de cette illustre dame. Le temps est superbe. C'est une des premières belles journées de l'été. De sa fenêtre Georges voit les étudiants qui marchent gaiement, causant deux ou trois ensemble, parfois en compagnie folâtre. Les arbres ont cette première verdeur du printemps qui est si charmante après l'hiver dénudé. La musique du Luxembourg envoie par bouffées des sonorités joyeuses.

Chapitre LXVIII. — *Caractères distinctifs des Brachiopodes du Lias.*

Que fais-tu à cette heure, mon pauvre Frantz? C'est la marée basse peut-être, et tu te promènes sans doute dans les rochers, au milieu des varechs que le flot vient d'abandonner. Tu regardes couler les ruisseaux limpides qui s'en vont à la mer; les flaques se vident peu à peu; les petits crabes se cachent sous les pierres; n'oublie pas non plus notre vieille caverne, avec ses coquilles. On ne sait pas si un autre.....

Chapitre LXIX. — *Caractères distinctifs.....*

La porte s'ouvre brusquement. C'est M. Lissardière.

— Tenez, dit-il à Georges en lui montrant un journal, voici qui va vous réjouir! Vous êtes dispensé de l'examen; dans quinze jours vous débutez à l'École des arts.

Un immense soupir de soulagement remplit la poitrine de Georges; avec une satisfaction indicible, il referma bruyamment le *Traité des coquilles* et le repoussa loin de lui. Il n'écoutait plus M. Lissardière qui parlait de son influence, de la bienveillance du ministre, de l'importance considérable d'un début à l'École des arts.

— Ah çà! dit-il à Georges, il faudra me faire honneur, mon ami. Vous savez que j'ai toujours quatre cents personnes à chacune de mes leçons; il ne vous en faut pas moins. Je compte sur vous. Vous vous en tirerez, certes, à votre gloire; mais il faudra travailler. Tenez, précisément, voici le *Traité des coquilles* qui est là sur votre table : vous trouverez dans cet excellent ouvrage toutes les indications nécessaires.

Hélas! Georges comprenait trop bien! C'est la fin du contentement, du repos, de la recherche patiente et obscure. Eh quoi! faudra-t-il encore pâlir de longues heures sur cet odieux bouquin?

— Vous ne songez pas à me remercier, fit M. Lissardière avec une pointe de mécontentement. C'est pourtant une très belle place, mon cher Georges, et tout le monde enviera votre sort. Songez donc : vous n'avez pas de grades à l'École des arts et c'est une faveur exceptionnelle que d'être dispensé des diplômes. Vous voilà introduit dans la place sans avoir passé par les détours de la hiérarchie habituelle. C'est grâce à mon influence. Cela vaut bien quelque reconnaissance, que diable!

Et Georges dut remercier M. Lissardière.

Avec une effrayante rapidité, le moment décisif approchait, c'est-à-dire la leçon d'ouverture à l'École des arts. Georges n'avait jamais parlé en public, et il tremblait à l'idée d'affronter, dans le grand amphithéâtre de l'École des arts, les quatre cents auditeurs du cours Lissardière. Comment entrer? comment exposer les principes de la paléontologie jurassique? Quel début choisir? D'avance Georges se sentait paralysé de terreur; une sueur froide et un petit frisson le prenaient quand il pensait au moment solennel de son arrivée dans la salle. Quatre cents auditeurs. Quatre cents ennemis peut-être?

Quelquefois aussi il revenait à l'espérance. Il se regardait dans la glace, étudiant le rythme de sa première phrase, se drapant dans sa robe de chambre pour juger de l'effet produit. Puis il jetait les yeux sur la liste des professeurs qui depuis deux siècles avaient enseigné à l'École des arts, et il y trouvait les plus illustres noms de France. Un vaste orgueil le gonflait alors, quand il pensait à cet immense honneur de succéder à tous ces maîtres glorieux.

Il passait du triomphe au désespoir et du désespoir au triomphe.

Il ne vivait plus que d'une vie fiévreuse, insupportable. Devant M. Lissardière il faisait encore bonne contenance et affectait toute la confiance qu'il n'avait pas; mais, quand il se trouvait seul, il ne savait se dissimuler ni ses inquiétudes, ni son découragement, ni ses angoisses... Parfois il faisait part de ses craintes à sa fiancée. Avec quelque hauteur Clotilde le rassurait, mais du bout des lèvres seulement. Malgré elle, elle se sentait prise pour ce pauvre homme d'une sorte de commisération dédaigneuse,

pitié qui tue l'amour plus que ne peuvent le faire les plus sanglantes offenses.

Pour relever Georges, il eût fallu un éclatant succès. Ce fut un échec éclatant.

Quand il parut dans l'amphithéâtre, il fut très froidement accueilli : les jeunes élèves de l'école, railleurs comme on sait, avaient déjà plaisanté le Mirosaurus. Comme une pierre qui tombe dans une mare, la subite arrivée de ce provincial avait soulevé un concert d'indignations et de jalousies. M. Michenot, l'aide de M. Lissardière, qui avait passé brillamment tous ses examens et qui visait la chaire de l'École des arts, avait fomenté une sorte de cabale. Tous ses amis étaient là ; une hostilité sourde circulait dans l'assemblée. On se passait de main en main une caricature où le Mirosaurus, affublé d'une mitre, bénissait solennellement Georges et Lissardière.

Peut-être, à force d'éloquence, à force de science, Georges eût pu conjurer l'orage ; mais, dès son début, il se troubla, bégaya, dit des sottises, parla de M. Lissardière, son illustre maître. Quand il prononça le mot de Mirosaurus, un immense rire l'interrompit. Puis ce fut un grand silence pendant lequel Georges, pâle et tremblant, songeait qu'un tel supplice était pire que la mort. Il essaya de reprendre courage, balbutia quelques mots sans suite. L'auditoire riait et criait. Alors notre malheureux ami, sentant soudain l'immensité du naufrage, quitta la salle au milieu des huées.

Ainsi commença et finit la première et dernière leçon de Georges à l'École des arts.

En cette occasion, la conduite de M. Lissardière fut vraiment inexplicable. Il ne parut pas s'attrister de l'échec de son élève. Quand Clotilde vint lui apprendre la déplorable issue de la leçon de Georges, il eut peine à dissimuler sa satisfaction.

Pauvre Clotilde! elle avait voulu, malgré les sages conseils de son père, assister au triomphe de Georges. Mais, en entrant avant l'heure dans la grande salle, elle avait senti passer dans la foule un tel courant d'inimitié qu'elle n'avait point osé rester. Elle s'était retirée dans une petite salle voisine, où l'huissier lui offrit une chaise. De là on peut savoir à peu près ce qui se passe dans l'amphithéâtre : elle entendit donc le silence d'abord, puis les rires, puis les huées ; elle assista, impuissante et frémissante, à ce misérable avortement. Puis elle vit Georges défait, hagard, éperdu, pleurant comme un enfant. — Pauvre garçon ! murmura-t-elle.

Quelques jours après, il y eut entre M. Lissardière et sa fille une longue explication. Clotilde pleura, déclarant qu'elle ne consentirait pour rien au monde à être Mme Georges Perron. Au contraire, M. Lissardière défendait Georges.

— Il ne sera pas professeur tout de suite ; mais, sois tranquille, son moment viendra. Vraiment tu n'es pas bonne pour cet excellent garçon qui t'aime à en perdre la tête et qui se jetterait au feu pour toi.

Et Clotilde céda. Mais le respect était perdu, la confiance était morte.

Et Georges, lui aussi, sentait que quelque chose s'était brisé en lui. Il savait que Clotilde avait été témoin de sa détresse, qu'elle avait assisté à son humiliation. Cela ne se pardonne point. A partir de ce jour néfaste, il ne pouvait aborder Clotilde sans une certaine crainte. Il ne se disait plus comme hier : « M'aime-t-elle ? », mais : « Elle me méprise. » Et il souffrait dans sa vanité d'homme, dans son orgueil de savant.

Pour M. Lissardière, il était tout consolé.

A quelques jours de là, il proposa à Georges de l'emmener à Villeneuve. Précisément il y avait à Villeneuve un horizon géologique nouveau, difficile à saisir dans ses détails. Il fallait mettre Georges à l'œuvre. On verrait là ce dont l'inventeur du Mirosaurus est capable ; et, puisqu'il n'est pas taillé pour faire un grand professeur, il faut savoir tirer parti de ses rares qualités d'observateur minutieux et sagace.

Les deux géologues partirent donc pour Villeneuve. D'abord M. Lissardière prit part aux excursions ; puis, comme il ne s'intéressait point aux détails, il resta chez lui à lire ses journaux tandis que Georges courait la campagne. Notre ami partait dès l'aube et marchait toute la journée. Il ne rentrait que le soir, à la nuit tombante. Il écoutait alors en silence les fastidieuses dissertations de son savant collaborateur, se gardant bien d'y interposer une syllabe. Puis, quand le dîner était fini, fatigué de sa course, il dormait sur sa chaise.

Ces longues marches dans les champs faisaient la consolation de Georges. L'École des arts et le *Traité des coquilles* ne l'avaient pas tout à fait dégoûté de la géologie : il trouva quelque plaisir à explorer les riches gisements fossiles des environs de Villeneuve. Il se reprit à casser des roches, à remuer des pierres, à examiner des coquilles. Il portait avec lui un sac et un marteau et, comme au temps passé, se plaisait à comparer les échantillons que le hasard lui offrait. Il se fit ainsi une petite collection locale qui s'enrichit assez vite. Il s'y adonnait avec ardeur, dédaignant le fatras des livres, retrouvant dans cette vigoureuse et toute puissante nature le respect de lui-même et l'amour des grandes choses.

Chaque fois qu'il interrogeait M. Lissardière, il était surpris de l'insuffisance et de la suffisance avec lesquelles son maître jugeait toutes choses.

Il aimait mieux causer avec les paysans, les ouvriers de la campagne, gens simples, rustiques, grossiers peut-être, dont l'esprit est inculte, mais qui, au moins, ne l'écrasaient pas du poids de leur incontestable supériorité. Il les faisait parler, il s'intéressait à leur vie, à leurs mœurs, à leurs goûts, à leurs observations ; il riait de bon cœur de leurs plaisanteries.

Libre au professeur Lissardière et à ses collègues de railler une si désolante simplicité.

Le plus souvent Georges partait seul; mais quelquefois il emmenait avec lui un brave homme qu'il avait pris en affection. C'était un Breton, un ancien marin, que le hasard des circonstances les plus diverses avait fait échouer à Paris comme domestique. Pierre n'entendait rien à la géologie; cependant il aimait à accompagner Georges. Il écoutait alors, avec une religieuse admiration, les détails minutieux que lui donnait son maître sur les coquilles fossiles. Ensemble ils recherchaient, dans l'argile ou dans le calcaire, les *Térébratules*, les *Cerithium*, les *Pecten*, et ils s'extasiaient de leurs découvertes. Alors Georges parlait des vieux âges terrestres. Il expliquait la série des êtres; il racontait comment ils se développent suivant des lois fatales, de plus en plus parfaits à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine première. Et il s'abandonnait à l'inspiration. Il ne craignait plus de paraître diffus ou lourd, et il aurait cédé tous ses élèves de l'École des arts, sournois et sceptiques, contre cet auditeur naïf et docile.

Au retour, ployant le dos sous le poids de leurs échantillons, ils arpentaient la longue route blanche. Alors Pierre, pour charmer l'ennui du chemin, racontait ses pérégrinations, ses voyages au Sénégal, en Océanie, au Chili, ses traversées, que de petits événements avaient accidentés, la prise d'un requin, le sauvetage d'un navire, le passage d'un cyclone. Il racontait ces menus faits avec d'infinis détails. Georges l'écoutait avec attention, et ces deux hommes — des simples, comme on voit — oubliaient la barrière sociale qui se dressait entre eux.

Au bout d'un mois environ, le travail était à peu près achevé. Georges rédigea une note substantielle sur ce qu'il avait observé. Il y ajouta quelques croquis et remit le tout à M. Lissardière. Le professeur parut fort satisfait.

— Très bien, mon cher Georges, lui dit-il enfin; nous avons fait vraiment de fort bonne besogne, et cela fera quelque effet à Paris.

Au lieu de retourner à Paris, Georges aurait bien voulu aller à Martinville, ne fût-ce que pour quelques jours, afin de revoir Frantz et Nonotte. Mais M. Lissardière s'y opposa.

— Y songez-vous, mon cher? Et votre mariage? Ce n'est pas le moment d'aller là-bas. Nous avons à faire bien autre chose que de la musique avec votre vieil Allemand!

Maintenant le mariage de Georges était annoncé publiquement. M. Lissardière le traitait presque en gendre, lui signifiant ses volontés, lui traçant tout un plan de conduite et, entre autres, la nécessité de se défaire du Mirosaurus.

Pauvre Mirosaurus! C'est la source de toute la gloire de Georges et le cœur du jeune homme se serre à la pensée d'abandonner ce vieil ami. Oui; c'est presque une mauvaise action que de délaisser ce compagnon fidèle, cet auxiliaire modeste et indispensable. Qui sait si les vieux fossiles n'ont pas une âme? A-t-on le droit d'être ingrat pour les choses plus que pour les hommes?

Ce fut surtout Clotilde qui insistait, s'acharnant contre le pauvre squelette. Il y eut un soir une sorte de conciliabule de famille où se débattit le sort du Mirosaurus. Georges, mollement, défendait son fossile contre Clotilde, qui l'attaquait avec âpreté, mêlant à ses railleries des considérations pratiques et toute la force d'un raisonnement de bourgeoise qui estime les choses à leur juste prix matériel.

— Un squelette de deux cent mille francs est un luxe qui convient à des millionnaires. Mais vous n'êtes pas millionnaire. Dix mille francs de rente de plus, c'est l'aisance; tandis que le Mirosaurus, c'est presque la pauvreté! Et puis, est-il réellement si beau? Au Muséum, vous en trouverez de bien plus remarquables qui ne coûtent rien et que vous pourrez regarder à votre aise.

Et toutes ces sèches paroles, d'une irréfutable logique, froissaient le cœur de Georges, d'autant plus qu'il n'avait rien de raisonnable à répondre. Il se sentait vaincu, non convaincu, et il n'est rien d'aussi pénible que d'être mis dans son tort quand on sent qu'au fond, bien au fond, on a raison.

Georges dut s'exécuter. Quoique la révolte et la colère fussent sourdement à gronder dans son cœur, il obéit. Il écrivit à Frantz (c'est même la seule lettre qu'il ait écrite à son ami); et Frantz, docilement, sans récrimination vaine, prit congé du Mirosaurus. Dirons-nous qu'il versa quelques larmes pendant qu'il introduisait les ossements du fossile dans douze immenses caisses? Hélas! maintenant le Mirosaurus fait l'orgueil du musée de Saint-Pétersbourg et la joie de Kramalasow.

Cette fois, tout l'amour de Georges est enterré. Le départ de son cher Mirosaurus a achevé de détruire ce qui lui reste au cœur pour Clotilde. Et cependant il n'ose pas s'avouer à lui-même que tout est fini. Peut-être même ignore-t-il ce qu'il pense. Il a à peine le temps de penser.

M. Lissardière l'a réduit à l'état d'esclave, d'homme lige; il ne lui accorde ni distraction ni plaisir. Écrire sous la dictée, tracer des dessins, faire des recherches dans les bibliothèques, rendre visite à quelques sommités scientifiques, assister à de grands dîners cérémonieux : telles sont les seules occupations permises à notre malheureux géologue.

C'étaient surtout les dîners de gala qui étaient insupportables. Il s'enfermait dans un silence imperturbable, notant au passage toutes les sottises et les billevesées qu'on proférait devant lui, sentant bien qu'il était regardé comme une sorte de bête curieuse, traité d'imbécile et de pauvre hère dès qu'on était

dans l'escalier. Mais cela le touchait peu, et il rendait à tous ces poseurs mépris pour mépris.

M. Lissardière, d'ailleurs, affectait en public une grande admiration pour son élève, son futur gendre. Volontiers il disait que M. Perron était une nature exceptionnelle, un savant quelque peu sauvage assurément, mais dont le génie devance son époque.

— C'est un homme à découvertes, ajoutait-il, et je ne serai pas surpris si un jour ou l'autre il nous trouve quelque chose qui bouleversera la science.

La science! Eh bien, non! Georges a renoncé à la science. Il a compris, un peu tard peut-être, qu'elle n'est pas une bonne personne, de mœurs faciles, qu'une promesse ou une caresse suffisent à séduire. Elle est revêche, froide, impitoyable, et il faut pendant longtemps lui sacrifier tout ce qu'on aime pour en obtenir d'insignifiantes faveurs. Non, la science n'est pas pour Georges. Il aime le repos, la tranquillité d'âme; il déteste l'effort; il déteste l'ennui plus encore. Il aime mieux lire les fables de La Fontaine que le *Traité des coquilles*. Il préfère une excursion sur la plage de Martinville aux déductions les plus savantes de M. Lissardière et de ses amis.

L'égarement qui l'a pris dans le salon de Mme de Crussac l'a maintenant quitté, et pour toujours. Les lauriers de M. Lissardière ne l'empêchent plus de dormir. Il prend en pitié la folle ambition; il se dit qu'il est, en somme, paysan et que paysan il resterait.

Quand les affaires de M. Lissardière étaient terminées, alors il errait dans Paris. Là, au lieu de récolter, comme à Martinville, des coquilles, il récoltait des idées, idées tristes, d'ailleurs, encore qu'elles le fissent parfois amèrement sourire. Il allait par les rues, s'attardant aux étalages des boutiques, se faisant coudoyer par les passants, contemplant avec dédain et envie tout à la fois cette agitation fébrile, ce mouvement passionné qui emporte tous ces échevelés vers leurs plaisirs ou leurs affaires.

Hélas! dans l'âme de l'homme rien ne s'oublie; et, dans notre conscience comme à la surface des mers, tout ce qui a existé, ne fût-ce qu'une seconde, laisse une trace indélébile. L'accès d'ambition, quelque passager qu'il eût été, avait jeté dans le cœur de Georges comme un levain mauvais. Il n'était plus le même homme qu'autrefois. La gaieté et l'insouciance du temps jadis n'étaient pas revenues. Un sentiment aigre se mêlait maintenant à toutes ses pensées. Dans ce grand Paris il sentait son infériorité, son humilité, sa faiblesse. Il se voyait petit et inconnu, perdu dans cet océan d'hommes. Le nom de Perron était rentré dans l'obscurité. Un chocolatier avec ses affiches est plus populaire, c'est-à-dire plus célèbre, que le savant qui a découvert le Mirosaurus.

Ah! combien il regrettait le temps heureux où il n'avait à côté de lui que la tendresse aveugle de la vieille Nonotte, l'amitié passionnée de Frantz et la déférence sympathique des pêcheurs de Martinville! Combien douce l'odeur des varechs, à côté des puanteurs du faubourg! Et il les avait quittés, ses varechs! et il avait laissé ses pêcheurs et sa vieille Nonotte et son bon Frantz! et, pour courir après une chimère, il avait délaissé sa vie, sa bonne vie pleine de sérénité, de rêveries douces et de tendres affections!

Quelle étrange inertie le tient ainsi enchaîné à cette détestable existence, loin de son cher Martinville? Vingt fois par jour Georges se maudissait lui-même; il s'indignait de sa lâcheté, à la manière des faibles qui s'apostrophent et se morigènent sans parvenir à se donner de l'énergie. Pourquoi reste-t-il, puisque ni la gloire ni la science ne le retiennent? Est-ce l'amour? Eh bien! non. Mortes les illusions de gloire, mort l'amour avec elles. Maintenant, quand Georges voit Clotilde, il ne rougit plus, il ne tremble plus, comme jadis, d'une frayeur délicieuse et invincible. Le serrement de main banal de l'arrivée et du départ est froid comme une politesse nécessaire, sans désir et sans plaisir.

Clotilde, elle aussi, voit Georges sans émotion. Elle a pour son fiancé l'indifférence d'une femme pour son mari. Il semble qu'il y ait déjà dix ans de mariage entre eux.

La date de la cérémonie n'est pas fixée encore: Georges lui-même ne la hâte pas. Il ne résiste plus à M. Lissardière; il a abdiqué. Il fera ce que commandera son maître; sa volonté s'est anéantie dans une volonté plus forte que la sienne.

Un jour enfin, satisfait de la docilité et de l'intelligence de son élève, M. Lissardière déclare à Georges que les temps sont arrivés, qu'il faut tout préparer pour le grand événement et qu'on peut commander les billets de faire part. Georges essaya quelques mots de reconnaissance, et, comme il n'avait pas encore pénétré ses propres sentiments, il fut étonné de ne pas se trouver au cœur plus d'allégresse.

Le soir venu, il alla faire à sa fiancée la première visite officielle.

Quand il entra dans le salon, personne n'y était encore. En attendant l'arrivée de Clotilde, machinalement il se mit à feuilleter les journaux épars sur la table et les recueils scientifiques que recevait le professeur Lissardière. Tout d'un coup il eut un geste de colère et repoussa brusquement, en la froissant quelque peu, la *Revue* qu'il tenait à la main.

A ce moment M. Lissardière entra. Il semblait satisfait de lui-même plus encore qu'à l'ordinaire et, avec une vraie bonhomie pleine d'une condescendance charmante, il tendit la main à son futur gendre.

Georges était pâle et ses lèvres tremblaient. Son attitude était si embarrassée que M. Lissardière en fut surpris :

— Clotilde va venir; rassurez-vous.

Mais Georges, au lieu de répondre, prit la malencontreuse *Revue* de tout à l'heure et la retourna en tous sens.

— Avez-vous lu mon article? dit M. Lissardière à Georges.

— Je l'ai lu, répondit Georges.

— Eh bien, vous convient-il ainsi?

Georges ne répondit pas. Le professeur fit une grimace de mécontentement.

— Si vous avez des critiques à faire, ne vous gênez pas, mon cher! Cependant vous saurez que toute la presse scientifique a adopté les conclusions de mes recherches de Villeneuve.

— Vous voulez dire *nos* recherches, dit Georges hardiment.

L'esprit de révolte soufflait en lui; une immense indignation le gonflait. Tout le servage, toutes les humiliations de ces derniers mois lui revenaient au cœur. Il se sentait comme transformé. Ce n'est plus son maître et son beau-père, l'illustre professeur, qui est devant lui, mais un rival, un plagiaire qui lui prend ce qu'il y a de plus cher au monde, ce qui est trois fois sacré : la suprême consolation du savant et de l'artiste, c'est-à-dire l'honneur d'un travail accompli. Ces orgueils d'auteurs ont des profondeurs insondables. Georges, tout à l'heure humble et hésitant, est maintenant provocateur intrépide. Les faibles ont parfois de ces mouvements d'audace.

— Nos recherches, soit, dit M. Lissardière en pinçant les lèvres; mais, la part n'étant pas égale entre nous puisque c'est moi qui ai donné toutes les idées, il était juste que mon nom seul parût.

— Pouvez-vous dire cela? répondit Georges exaspéré. Et ne savez-vous pas que ce sont mes idées autant que les vôtres? Et même...

Il s'arrêta.

— Eh bien, parlez..., dites..., répondit M. Lissardière, devenu à son tour pâle et tremblant de colère.

Mais Georges ne disait rien : il cherchait à se maîtriser sans parvenir à arrêter le flot de son indignation, qui montait à gros bouillons dans sa poitrine.

— Le Mirosaurus est-il à vous ou à moi? Vos amis, vos journaux en parlent chaque jour; mais, à les entendre, il semble que ce soit une découverte de vous : on affecte d'oublier quel en est l'auteur. Je suis bien peu de chose..., mais enfin...

— Vous êtes un ingrat, interrompit M. Lissardière d'une voix retentissante (car, lui aussi, sentait l'indignation l'étouffer). Qui étiez-vous quand j'ai été vous prendre dans votre village, vous élever jusqu'à moi, vous donner des leçons — ce que je n'ai jamais fait pour personne, — vous tirer de l'obscurité où vous étiez enfoui, vous faire connaître aux premiers savants de France. vous donner ma fille, ma bien-aimée Clotilde?... Qui étiez-vous, monsieur Perron?... Et voilà comme vous me récompensez! Non, vraiment, une conduite pareille... Faites-moi des excuses ou je ne vous reverrai de ma vie.

— Des excuses? s'écria Georges.

L'audace de cet homme le consternait. Lui, le spolié, l'asservi, l'écrasé, faire des excuses à son tyran! Un tel courage est au-dessus de ses forces. Et il reste silencieux.

M. Lissardière se promenait à grands pas dans le salon.

— Ma pauvre fille! murmurait-il, ma pauvre fille!

L'ingratitude de Georges le confond; mais, sentant la magnanimité dont il fait preuve vis-à-vis de ce misérable, il s'admire lui-même.

— Tenez, dit-il à Georges après un long silence, vous avez eu un moment d'égarement. Pour l'amour de ma fille, j'ai pitié de vous et je vous pardonne.

— Monsieur Lissardière, monsieur Lissardière, répondit Georges avec une rage contenue.

Mais il ne trouva rien à dire : la colère l'étouffait.

— Adieu, dit-il.

Et il sortit.

Que faire maintenant? Contre M. Lissardière, contre Clotilde même, contre Paris et tous les savants de Paris, il se sent animé d'une haine féroce, inépuisable. Il a agi sans calculer les conséquences de son action. Oui, c'est une rupture! Oui, c'est la fin de tous les rêves de gloire et d'amour! Eh bien, peu importe! Il n'a plus qu'une idée : c'est de laisser loin de lui, bien loin de lui, cette atmosphère empestée qui pendant un an, comme un odieux cauchemar, a pesé sur sa vie.

Et alors, comme poussé par une force supérieure, à demi éveillé, à demi endormi, ne résistant plus à sa haine, dédaignant l'opinion du monde, il marche, il monte dans le train qui va partir.

Un tourbillon d'arbres, de maisons, de ponts, passe devant ses yeux, fuyant à toute vitesse. Enfin le train s'arrête. Voici Martinville. Il reconnaît chacun des endroits où s'est passée sa vie, sa bonne vie d'autrefois, la gare, le presbytère, le clocher, la grand'rue; et, au bout de la grand'rue, de loin, il aperçoit une petite maison blanche. Un dernier effort, et il est arrivé. Il frappe; personne ne répond. Il frappe plus fort; une lumière paraît; on entend des pas sur le sable.

— Qui est là? dit une voix mal assurée.

— Dieu béni, c'est Frantz! Frantz, Frantz! C'est moi!

Et Frantz et Georges sont dans les bras l'un de l'autre.

Quelques jours après, M. Lissardière donnait un grand dîner. Il n'avait jamais été aussi triomphant. On venait de le nommer président d'une grande commission officielle chargée de classer les *Archives fossiles de la France*. C'était cette nomination qu'on célébrait. Au dessert, on prononça le nom de Georges Perron.

— Ne me parlez pas de cet homme! C'est un ingrat! dit M. Lissardière avec une vertueuse indignation.

On sourit discrètement; puis on parla d'autre chose.

Cependant, là-bas, à Martinville, le soleil se couchait, un beau soleil d'octobre qui se perd dans la brume rougeâtre répandue au-dessus de l'Océan. Frantz et Georges fouillent encore la grotte du Mirosaurus. Ils ont une pioche à la main, et de nombreux débris jonchent le sol. C'est Georges qui s'arrête le premier.

— C'est fini, mon pauvre Frantz; il n'y a plus de Mirosaurus.

— Patience, dit le brave Frantz; nous trouverons, nous trouverons.

— Hélas! ce ne sera plus le même.

Ils se sont assis et contemplent la mer. Ce spectacle sublime les ravit; ils n'ont pas besoin de parler pour se comprendre, et, se souvenant des malheurs passés, ils se serrent la main.

Ainsi passe leur vie : nulle peine ne les attriste, nul dissentiment ne les sépare.

Georges ne se soucie plus ni de Clotilde ni du mariage. Il donne ses soins à sa collection de fossiles qui s'enrichit chaque jour. Il a découvert deux *Ostrea* dont la structure est extrêmement curieuse, et il a envoyé son mémoire à la Société des paléontologistes du Calvados. Les Sociétés de Paris sont trop savantes pour lui, et il craindrait de provoquer quelque autre Lissardière à venir à Martinville.

Le soir, dans la vieille salle à manger aux bahuts de bois, doucement bercé dans son fauteuil, il entend le violon de Frantz qui lui chante les harmonies divines des vieux maîtres. Alors Georges rêve tout éveillé. Il a fait une grande découverte qui a bouleversé la science et ouvert un monde nouveau; tous les savants de l'Europe viennent admirer son œuvre et écouter ses leçons; des centaines d'auditeurs sont suspendus à ses lèvres et suivent le développement de sa pensée. Puis la scène change. Un autre rêve aussi beau gonfle son cœur d'orgueil. Il est en Afrique, dans des régions brûlées par un implacable soleil; il commande une petite troupe de vaillants, il a conquis d'immenses pays inconnus aux autres hommes et il plante en ces régions barbares le drapeau aux trois couleurs. Parfois encore il se voit ministre tout-puissant, réformant les lois, les institutions de la France, renversant les abus, démasquant les hypocrites, confondant les envieux et suivi par une Assemblée frémissante. Souvent aussi c'est une salle de théâtre, brillante de lumières. Les plus jolies femmes de Paris, les actrices les plus séduisantes s'empressent autour de lui; le rideau se lève, on écoute, on est stupéfait d'admiration; de frénétiques applaudissements éclatent de toutes parts, et le nom de Georges Perron est accueilli par des cris d'enthousiasme.

Frantz s'est arrêté, la musique se tait, et toutes ces chimères s'envolent. Georges se retrouve à Martinville, Gros-Jean comme devant.

— Quel dommage! murmure-t-il.

Et Frantz ne répond rien. Il sait qu'on n'oublie pas la gloire dès qu'on a cru la posséder un jour. Il sait que l'illusion est douce, mais que la réalité est amère.

CH. EPHEYRE.

FIN.

LA CATASTROPHE DE CHANCELADE

Les Meulières-Chancelade, 27 octobre 1885.

A sept kilomètres de Périgueux se creuse une vallée, assez semblable à l'entrée des Pyrénées par Tarbes ou Bayonne, dans laquelle serpente un large ruisseau appelé la Bauronne. L'entrée de ce val est occupée par le joli village de Chancelade, ancienne abbaye de moines bénédictins qui eut son heure de gloire lorsque, prise par les Anglais, elle fut reprise par Duguesclin vers 1370. Lagrange Chancel en a parlé dans ses lettres datées de l'abbaye même. La maison abbatiale subsiste encore; belle construction commencée au XIIe siècle, achevée dans le XVIIe, avec sa galerie couverte supportée par des arcades à plein cintre. Au sortir de l'abbaye la vallée se resserre; les coteaux s'élèvent superbement couronnés de pins, de chênes, de champs cultivés, de villages pittoresquement assis ou suspendus, égrenant leurs maisons blanches et la tuile rouge de leurs toits sur les pentes douces des collines.

Il y a vingt-cinq ans environ, une carrière de pierres tendres fut ouverte au pied de l'une de ces montagnes surmontée de deux villages : Périco et Empeyraud. L'industrie s'acharna, fouillant toujours plus loin, toujours plus haut. On dit que les ingénieurs des mines négligeaient d'inspecter cette carrière; mais que ne dit-on pas lorsqu'un accident s'est produit?

Toujours est-il que le 25 octobre, un dimanche — heureusement, — à trois heures un quart de l'après-midi, une détonation formidable retentit : tout le coteau s'effondrait dans un nuage de poussière visible à plusieurs kilomètres. Le village, composé d'une agglomération de sept maisons avec granges et dépendances, s'enfouissait à trois mètres au-dessous du sol, tandis que des blocs de roches étaient projetés à travers champs et chemins, écrasant trois passants, brisant les clôtures voisines, les arbres, labourant et exterminant tout ce qui se trouvait à portée des projections pierreuses et de l'air refoulé violemment.

Ce fut une horrible mêlée. Sur le coteau, mainte-

nant en ruines, ouvert, tailladé, zébré de sillons larges et profonds, courait une foule gémissante qui trébuchait dans ces entailles et courait aux décombres, parmi les cris des mourants ensevelis, tandis que le sol tremblait et s'effondrait encore. Une jeune femme se jetait dans cet amas de poutres et de pierres brisées, cherchant son enfant disparu. Un mari cherchant sa femme disparaissait comme elle sous les ruines. Une pluie horrible, diluvienne, assombrissait le ciel et ajoutait à l'horreur du tableau.

Enfin on procédait au sauvetage, et çà et là un être humain sortait vivant, mais terrifié, de l'amoncellement des décombres. On en retirait surtout des morts : sept personnes. Ces cadavres demeuraient étendus, sanglants, sous la pluie, attendant la venue des autorités, qui ne se fit pas attendre. Une heure plus tard, M. le préfet de la Dordogne, M. le général de division, toute la presse périgourdine et une partie de la population accourait, portant, préparant des secours. M. le curé de Chancelade, arrivé des premiers, absolvait lugubrement ces morts. Puis la nuit venait, on allumait des falots que l'on voyait courir sinistrement sur le flanc du coteau dévasté. Les gémissements s'étaient tus : c'était maintenant de la stupeur parmi la foule, un silence épouvanté.

Mais tout à coup une rumeur s'éleva; on s'était compté : cinq hommes, des ouvriers carriers, manquaient à l'appel. Cinq jeunes hommes, de quatorze à vingt-cinq ans, deux déjà mariés et pères de famille, bons travailleurs, étaient entrés dès le matin, s'enfonçant à deux cents mètres sous les galeries qui correspondent au sommet de la montagne. On ne les avait pas revus. Les parents, les jeunes femmes rôdaient à l'entour du sinistre, appelant, sanglotant.

Le lendemain matin on cherchait vainement un moyen d'arriver jusqu'à eux. Les galeries s'étaient effondrées; on les supposait ensevelis.

Cependant M. Mouret, ingénieur en chef de la Compagnie d'Orléans, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, s'engageait par quelques issues laissées libres. Partout l'effondrement dressait devant lui des murailles infranchissables. Et, autour de lui, l'abaissement du coteau continuant faisait pleuvoir des blocs qui faillirent même lui fermer le chemin du retour.

Alors on essaya de descendre par les fissures énormes que ce déchirement avait produites sur le sommet du coteau. Un autre ingénieur, attaché par des cordes, s'enfonça à vingt mètres dans l'une de ces entailles; il sonda et trouva la croûte du roc intacte. Il aurait fallu percer cent mètres de pierres avant d'arriver à la voie souterraine où ces malheureux étaient bloqués. On parlait de forer à l'aide des machines qui servent au percement des tunnels; mais on n'aurait pas atteint le fond avant une vingtaine de jours. Ces misérables ouvriers sont bien décidément perdus.

On espère qu'ils auront été tués par le refoulement de l'air, ou par le choc de quelques blocs, ou noyés par les eaux qui montent sans cesse et que le sondage découvre partout.

Et pourtant un vieil ouvrier, qui parcourt incessamment la montagne, assure les avoir entendus frapper! C'est terrible!

Maintenant on déblaye à coups de mine l'entrée éboulée de ces funestes carrières. D'abord il y a à retirer de là quatre cadavres de gens qui passaient sur le chemin au moment du sinistre; et puis peut-être pourrait-on retrouver là une issue à peu près intacte pour atteindre aux galeries supérieures.

Quoi qu'il en soit, le pays est plongé dans la désolation. Tout ce village ruiné, démoli, est sans asile; toutes ces familles d'ouvriers carriers sont sans travail, c'est-à-dire sans pain. La charité privée fait ce qu'elle peut; mais c'est un grand élan de la charité publique qui peut seul aider à réparer ce désastre. Nous espérons qu'elle ne fera pas défaut.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Une quinzaine de vers dont quelques-uns à demi tronqués, quelques témoignages épars çà et là, voilà tout ce qui nous reste de Calvus et sur Calvus. Avec ces quelques débris, M. Plessis (1) nous restitue l'avocat qui essaya de disputer un instant l'empire du barreau à Cicéron et le poète qui est nommé sans cesse à côté de Catulle comme son rival. Si vous vous intéressez à ce Calvus mort à trente-cinq ans après avoir laissé dans la poésie et le barreau une trace glorieuse, lisez l'étude qui le fait revivre; si Calvus vous laisse indifférent, ce que je ne veux pas croire, lisez-la néanmoins encore pour voir ce que fait de rien une critique subtile et ingénieuse. Ce petit monument est placé sous l'invocation de M. Gaston Boissier, le grand maître en l'art de ressusciter qui a tiré de leurs tombes bien des riverains du Tibre et des habitants des Sept-Collines. M. Boissier mérite bien un tel hommage, et cependant je voudrais rappeler qu'il a eu lui-même un précurseur et un modèle. Pendant de longues années, M. Adolphe Berger a évoqué en Sorbonne tous les avocats et tous les orateurs politiques de Rome. Et il les faisait comparaître devant sa chaire, et il engageait avec eux des dialogues d'une aimable bonhomie. Il leur rappelait ce qu'ils avaient dit il y a tantôt deux mille ans, et il arrivait parfois qu'il s'en souvenait mieux qu'eux-

(1) *Essai sur Calvus*, par M. F. Plessis. — Caen, 1885. Le Blanc-Hardel.

mêmes. Et eux, étonnés comme Rodolfo quand Homodei lui dit : « Voici à quoi vous pensiez quand vous traversiez, il y a onze ans, à neuf heures quarante-cinq, le pont des Soupirs », s'écriaient comme Rodolfo : « Cet homme sait tout! cet homme sait tout!! »

M. Plessis me pardonnera, j'en suis sûr, de l'avoir oublié un instant pour donner un souvenir à M. Berger, qui a été mon maître et qui pour lui est un ancêtre. Si M. Boissier est son père, M. Berger était son aïeul. Pourquoi le souvenir de cet aïeul s'est-il effacé? pourquoi ce nom est-il déjà environné de ténèbres? C'est que M. Berger, très érudit, très ingénieux, causant très spirituellement avec ses ressuscités, n'était pas un artiste ni même un écrivain. La plume à la main, sa verve se refroidissait, son imagination s'éteignait. M. Plessis se place donc sous la protection d'un astre plus brillant et plus heureux en prenant pour guide l'étoile de M. Boissier.

Il trouvera en lui un conseiller précieux : aussi ne tenterai-je pas d'insinuer quelques modestes avis. Cependant, moi, à sa place, j'affirmerais avec plus d'autorité qu'il ne le fait. Étant donné ce genre de travail, il faut sembler n'avoir jamais un doute. Si vous dites : Il me semble bien que..., il est probable que..., ce ton trop modeste ne nous inspire pas assez de confiance. Nous sommes tentés de nous récrier : Ah! si vous n'en êtes pas plus sûr que cela, alors, moi, que dois-je croire?... Pardonnez-moi d'employer les formules de Noël et Chapsal; c'est pour aller plus vite. Donc, ne dites pas : « Calvus était petit, à ce qu'il semble, au point d'être ridicule »; dites : « Calvus était un nain. » Ne dites pas : « Sa femme a dû être instruite, sérieuse et tendre, et assise volontiers au foyer domestique »; dites : « Elle était d'un sérieux et d'une tendresse dont on n'a pas d'idée et ne bougeait pas de son foyer. » Mais, répondez-vous, je n'en suis pas autrement certain; c'est une simple induction. Calvus étant un nain, elle l'a aimé; donc c'était pour ses qualités supérieures d'esprit; donc elle avait elle-même des qualités semblables. Une femme sérieuse reste volontiers au coin de son feu : donc j'en infère qu'elle y restait. — Ah! très bien! Inductions, probabilités, vraisemblances; c'est là l'écueil du genre, et voilà précisément pourquoi l'affirmation pleine et décisive est la loi du genre. Ne dites pas non plus : « Calvus était *doué* d'une mauvaise santé. »

Mais voici assez de conseils et j'aime mieux vous féliciter d'avoir protesté contre M. Couat, qui, s'extasiant de voir Calvus se ceindre les reins de lames de plomb — ceinture hygiénique et préventive contre l'obésité apparemment, — admire là une pratique d'ascète domptant la chair et en profite pour appeler Calvus un Pascal païen. Ce Pascal faisant des vers licencieux et érotiques vous réjouit, et moi aussi. Sur cela vous dites : « Peut-être désir de conserver à l'esprit la plénitude de ses facultés »; et moi : Peut-être *anti-obesitas*. Vous voyez, toujours des *peut-être*. Et tenez, je m'en souviens : après avoir loué la vertu de Quintilia, cette chaste, fidèle et sédentaire épouse, vous ajoutez : « Peut-être cependant n'étaient-ils pas mariés. » Que d'hypothèses, bon Dieu! Toujours donc dans le probable et le possible? Je vais finir par avoir peur que cette Quintilia, chantée par Calvus, n'ait jamais vécu, qu'elle ait été une maîtresse imaginaire du Pascal païen de M. Couat. Et si Calvus lui-même n'avait pas existé? Mais non. Ma tête s'égare. Voici qui est certain, très certain; affirmons-le hautement : Calvus a existé.

II.

C'est ici qu'il faut tourner sa plume entre ses doigts à chaque ligne, à chaque mot; et, malgré tout, quelque prudence et quelque réserve que j'y mette, celles de mes lectrices qui ne frisent pas encore la cinquantaine feront mieux de sauter tout ce paragraphe. Il va être consacré au nouveau roman de M. Émile Bergerat (1), dont je ne veux même pas écrire ici le titre, qui est par trop violent. Si on l'imprimait sur notre couverture bleue, elle en rougirait. Je le remplacerais bien par celui-ci, qui conviendrait à la rigueur : *la Lucrèce sans le savoir;* mais il laisserait dans l'oubli le pauvre Collatin, qui n'a pas été, lui, *collatinisé* sans le savoir : or Collatin est ici le personnage essentiel, moins cependant que sa tante la douairière, qui fait des mots et développe des paradoxes sur la *collatinisation* et son rôle important dans la bonne harmonie des ménages. Non, décidément, mon titre, qui oublierait et le mari infortuné et cette tante hardie et guillerette, ne vaudrait rien. N'en cherchons donc pas, ce qui me serait un embarras de plus, et Dieu sait si ce roman m'en donne! Vous me direz : Pourquoi en parler alors? Pourquoi? parce qu'il fait sensation et surtout scandale, parce que c'est l'événement littéraire du jour. Événement du jour et événement d'un jour, je l'espère bien; mais encore n'est-il bruit que de cela : je suis donc forcé de donner ma note dans ce fracas. Assurons-nous d'abord que la pédale sourde fonctionne. Oui, très bien.

Ce roman scabreux, ultra-scabreux, a son histoire. On appelle cela aujourd'hui sa « genèse ». M. Bergerat nous la raconte. Il avait vu *le Monde où l'on s'ennuie*, et sans doute il avait été charmé; mais ce qui l'avait surtout ravi, c'était Mme Madeleine Brohan dans son rôle de douairière. Vous vous rappelez avec quelle désinvolture elle y lançait le mot vif, le mot osé, l'envoyant percer, comme une petite flèche aiguisée, le paravent en papier mal peint qui est le rempart fragile de la vertu et de la pruderie des salons d'aujourd'hui. M. Bergerat dit

(1) 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

dans son cœur : Et moi aussi je ferai jouer à Madeleine le rôle que vient de lui faire jouer M. Pailleron. Seulement, pour être original, il faut une gradation, un *crescendo*. Et, sur cela, il se mit à confectionner des mots très crus dont quelques-uns coloreraient d'une aimable rougeur le front d'un pompier; il tailla, au lieu de ces petites flèches légères, de grosses lances lourdes que ne pourrait brandir sans effort une main délicate du noble faubourg. La douairière allait devenir une commère : jugez quel eût été l'embarras de Madeleine Brohan si elle n'avait pris sa retraite, et si d'ailleurs la comédie de M. Bergerat n'avait pas été refusée avec un certain entrain par la Comédie-Française. Il la porta à tous les autres théâtres, où elle trouva partout le même accueil. A une seule porte il n'alla pas frapper : celle de l'Odéon, parce que le voyage l'effrayait, dit-il — et aussi sans doute le souvenir de l'épreuve douloureuse subie là-bas par une précédente comédie de lui, *le Nom*. Que voulez-vous? L'Odéon lui faisait peur; peut-être, comme disent les mathématiciens, la réciproque était vraie.

Cette pauvre pièce, partout éconduite, avait nom *Flore de Frileuse*, titre décent. Pourquoi ce titre n'est-il pas resté au roman tiré de la comédie? Question d'art sans doute et peut-être aussi de librairie. N'approfondissons pas, et revenons à la pauvre pièce. Sans doute nous la verrons quelque jour, car l'auteur abandonne ses droits à l'impresario organisateur de tournées qui la jouera en province. Le succès en sera, j'imagine, si retentissant que tous les théâtres de Paris se disputeront à qui la montera. Je serai fort heureux de la voir, car j'en ai parlé tout à l'heure sans la connaître, en l'entr'apercevant seulement au travers du roman. Il se pourrait, après tout, que dans la comédie la douairière fût une vraie douairière et non une commère comme ici. Mais, dans le roman, elle m'est franchement odieuse. Qu'une femme d'un certain âge, ayant vécu dans un certain milieu, ait certaines libertés de langage; qu'elle s'amuse parfois à de certaines théories un peu risquées, eh bien, soit; passe quand c'est une fantaisie d'un instant. Mais partout, mais toujours, mais sans relâche cette imagination orientée vers le scabreux, cette pensée se complaisant dans le grivois, ce constant besoin d'images équivoques, cette délectation dans le cru et dans le nu, voilà ce qui n'est pas soutenable. Si ce n'est pas l'immoralité qui vous effraye, monsieur Bergerat, que ce soit du moins la monotonie. Votre douairière a de l'esprit, moins que vous ne lui en trouvez; mais enfin elle en a. Eh bien, qu'elle ne le fasse pas tourner perpétuellement dans un même cercle. Voyez : plaisanteries sur les serruriers, parce que le mari de sa nièce est fils d'un gros serrurier du Havre: gorges chaudes sur les maris trompés et sur leur bonheur, elle ne sort pas de là, votre honnête dame à la Brantôme. Cela l'amuse fort; mais nous pas autant, dites-le-lui. Quant à sa théorie sur l'infidélité de la femme, seul moyen d'assurer le bonheur conjugal, elle y insiste avec beaucoup trop de sérieux et, la chose cessant ainsi d'être un badinage, nous sommes tentés de nous révolter. C'est qu'elle espère, la brave dame, on le croirait, ma foi, convertir les maris à sa théorie. Demandez, messieurs les Dandins, un joli assortiment de Clitandres, l'amusement de ces dames et la tranquillité des ménages! Quelques coups de bâton, dit Sganarelle à Martine, cela ne fait que ragaillardir l'affection. Quelques coups de canif dans le contrat, dit la douairière (et elle ajoute : Croyez-m'en, j'en ai labouré le mien, et j'ai vu les résultats), cela ne fait que lui donner un air plus agréable et engageant. Pour feu mon mari, ce contrat, c'était d'abord du papier; grâce à mon canif, il l'a pris bientôt pour de la dentelle. Et voilà comme on fait le bonheur des hommes !

Notez, mesdames qui frisez la cinquantaine, que je traduis les hardiesses de la douairière et qu'en traduisant j'expurge. Mais, dites-vous, des théories, cela ne constitue pas un roman. Quelle est la fable, quelle est l'intrigue, car enfin il se passe bien quelque chose, il faut bien justifier ce titre que vous ne voulez pas nous dire, mais qui nous a tiré l'œil, malgré nous, à la vitrine du libraire. — Eh, mon Dieu, évidemment, et je vous l'ai indiqué par le titre que j'imaginais : *la Lucrèce sans le savoir*. Oui, sans le savoir; breuvage narcotique et inconscience. Le Sextus de l'aventure est supprimé quelques jours après par le frère de Lucrèce, qui se constitue juge et bourreau. Le monde n'a rien su; le coupable moisit au fond de l'eau; la victime n'a aucun soupçon de ce qui est arrivé : donc Collatin pourrait se résigner. Eh bien, non; et voilà ce qui justifie les théories de la douairière. Il n'a, ce serrurier, ni mépris ni haine, naturellement, mais une invincible répugnance. Et voici les rôles du *Maître de forges* renversés. C'est le serrurier qui met le verrou. Eh! mon Dieu, rien de plus simple, vous dira la douairière; c'est l'histoire de Colimard, une histoire qui remonte à 1822 : ce Colimard, après une semblable aventure, éprouvait une semblable répugnance. On lui persuada que si Mme Colimard lui avait parlé d'abord d'un valet d'écurie dont elle aurait été victime, ç'avait été pour ne pas l'irriter contre elle, mais qu'en réalité ce prétendu valet était Charles X et qu'elle avait été une victime très résignée. Aussitôt changement à vue; Colimard reprit un front serein, même avec une nuance d'orgueil, et il adora comme jamais auparavant Mme Colimard. Il faut donc agir de même à l'égard du serrurier. En effet, le traitement opère à miracle. Il est heureux, ce désespéré de tout à l'heure. Enfin nous avons fait faillite! dit la réclame. Enfin ma femme a été trompée! dit le mari. Mais, hélas! il s'aperçoit qu'on l'a trompé : on l'*encolimardait* frauduleusement, et sa pauvre femme, qui ne sait pas mentir, le *désencolimarde* presque aussitôt. Tout serait donc perdu quand le médecin, ami

et oracle de la famille, apparaît en dieu sauveur. Avant la nuit fatale, dit-il solennellement, dans les entrailles de la victime inconsciente avait déjà tressailli un petit serrurier. Et sur cela tout le monde s'embrasse, et il n'est plus question de répugnances. Pourquoi, dites-vous? Le mari n'avait pas cependant peur d'un petit serrurier non authentique. Ce n'était pas de là que venait sa répugnance tout instinctive, toute physique. — Alors vous ne comprenez pas bien? Ni moi non plus; mais le médecin l'a dit. Il paraît d'après Esculape et Hippocrate que ce petit serrurier antérieur posait dans l'ombre une serrure de sûreté telle que le rossignol des voleurs ne saurait l'entamer; alors ni stigmate ni profanation; enfin voilà pourquoi la Lucrèce du lendemain était absolument identique à la Lucrèce de la veille. — Oh! médecin, mon ami, te serais-tu par hasard joué de la candeur du grand serrurier? Enfin, puisqu'il se contente de l'explication, pourquoi nous montrerions-nous plus difficiles?

Tout cela est bien étrange, théories morales ou soi-disant telles et théories physiologiques; et en même temps tout cela est à la fois brutal et précieux. M. Bergerat a fait mettre pour la circonstance ses talons rouges à de gros sabots. Tantôt il danse le menuet, tantôt la bourrée. C'est un exercice non banal, mais médiocrement gracieux. Je suis de ceux qui n'applaudiront pas.

III.

M. Adolphe Racot nous transporte au fond de l'Auvergne, dans une sorte de désert appelé le Val-Démon. Peut-être ce nom mystérieux est-il une altération de Val-des-Monts; les gens doctes du pays le croient; mais l'imagination populaire veut que Satan ait marqué de son pied fourchu cette sinistre vallée. C'est bien là le cadre qui convient pour une histoire tragique comme *le Crime de Darius Fal* (1). Un déclassé, un vaniteux aigri, un révolté, ce Darius Fal, et qui devait finir par donner un coup de couteau au père Quarouble pour lui voler les cent cinquante mille francs qu'il porte sous sa blouse. Il se fait justice en se suicidant, et cela au moment où il apprend qu'il était aimé de Mlle Le Tremblay. Mais l'eût-il épousée, la grave et majestueuse Mlle Le Tremblay? Il eût hésité, le vautour avide d'argent et de sang, car elle voulait au préalable se dépouiller de sa fortune. Pourquoi? Parce que cet or était mal acquis. N'ignorez pas que le père Le Tremblay est un vilain Mercadet de village. Le père Quarouble, du reste, ne vaut pas mieux. Mais le fils Quarouble est l'honneur et la probité mêmes; Mlle Le Tremblay, le désintéressement et la vertu en personne. Enfin tout cela serait long à raconter, et il faudrait voyager trop souvent, car chaque coup qui est frappé au Val-Démon a son retentissement à Paris, et *vice versa*. Qu'il vous suffise de savoir que dans cet enchevêtrement tous les fils sont très artistement entre-croisés et que ce drame noir vous fait passer par de vives émotions.

(1) *Le Crime de Darius Fal*, par M. Adolphe Racot. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

IV.

Aujourd'hui paraît en librairie *Cynthia* (1), jolie fantaisie représentée mercredi à l'Odéon (2). M. Legendre nous transporte au temps où les habitants de l'Olympe descendaient sur la terre pour y faire des fredaines. Et qui d'entre eux nous montre-t-il se livrant à ces escapades? Mercure, il n'y a pas grand mal; sa réputation est faite; mais, en même temps que lui, qui encore? Dieux et déesses! Diane, la chaste Diane! Par bonheur, en ce temps-là, on était plus convenable sur la terre que dans le ciel. Diane et Mercure échouent piteusement, l'une en s'attaquant au bel Hylas, l'autre en lutinant la gentille Néère. Cette fantaisie relève plutôt de l'élégie que du genre dramatique; mais elle est écrite d'une langue remarquable. Que de jolis vers! Quelle richesse d'images! Quel éclat de style et quelle harmonie! Je suis encore sous le charme.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

La *Vie parisienne* est en train de passer en revue, pour le plus grand bonheur de ses lecteurs, les périphrases poétiques qui étaient si chères à nos aïeux. Tout, plutôt dix mauvais vers, que de prononcer un mot propre qui aurait pu froisser les oreilles de cette génération délicate! Le cochon s'appelait

> Ce gros épicurien qu'on engraisse de glands;

l'âne,

> Cet utile animal qu'outragent nos dédains;

le chapon,

> Ce froid célibataire, inhabile au plaisir,
> Du luxe de la table infortuné martyr.

Un verre de champagne, c'était cependant un hémi-

(1) *Cynthia*, par M. Louis Legendre. — Paris, 1885. Alp. Lemerre.
(2) Voy. plus bas, au *Bulletin*, un compte rendu de cette représentation.

stiche de vers alexandrin d'un placement facile ; le bon Ducis préférait dire :

Ce jus fougueux que le liège captive.

On n'écrit plus aujourd'hui à ses amis :

Du géant qu'Albion admire
J'osais de loin suivre les pas,

pour leur dire qu'on est en train de traduire une pièce de Shakespeare.

Tout le monde préfère dire : « Je joue aux dames, je prends une tasse de café ou de thé », plutôt que :

. . . . . J'oppose avec gloire
Les Clorindes d'ébène aux Clorindes d'ivoire,

et que

La fève du moka, la feuille de Canton
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.

Il ne viendrait plus à l'idée de personne d'écrire qu'

On presse le secours
De cet art inventé pour conserver les jours.

C'est si facile, si clair de dire qu'on est « allé chercher le médecin » !

Prendriez-vous modèle sur Alfred de Vigny pour faire observer à une jeune femme qui néglige son piano une fois mariée qu'elle aura plus tard de la peine à s'y remettre :

.. De la mélodie interrompant les lois,
Sur l'instrument mobile, harmonieux ivoire,
Vos mains auront perdu la touche blanche et noire?

Auriez-vous trouvé ces cinq vers pour désigner une monarchie constitutionnelle :

Opposons une digue aux tempêtes civiles.
Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
. . . . . offrent au rang suprême
Un rempart contre nous, un frein contre lui-même.

Était-ce une simple préciosité ou un casse-tête chinois, un jeu de devinette de confiseurs ou de journaux de la jeunesse, une *question* dont il fallait trouver la solution ? On voit le père de famille en robe de chambre, un bonnet grec sur la tête, assis dans une moelleuse bergère, faisant à haute voix la lecture d'un poète à la mode à sa femme et à ses filles coiffées à la *girafe* ou au *nœud d'Apollon*, avec corsages à manche à gigot, rangées autour de la table à ouvrage, brodant une pèlerine ou des cordons de sonnette. Il s'arrête de temps en temps, relit une seconde, une troisième fois un passage dont le sens lui échappe. Qu'est-ce que ça peut bien être que *l'appareil inouï de châteaux ailés qui volent sur les eaux* ou *le sable dissous par des feux dévorants pour les palais des rois, qui brille en murs transparents?* Chacun se creuse la tête, propose une solution. On se passe le livre de main en main. Ce n'est qu'après avoir repris la lecture du morceau quelques vers plus haut et avec la plus grande attention qu'on finit par se rendre compte qu'il est question d'une frégate et d'une glace.

II.

Puisque la *Vie parisienne* a le temps de lire et assez de loisirs pour pouvoir fouiller dans les œuvres de l'abbé Delille, de Ducis, de Casimir Delavigne, d'Alfred de Vigny et même dans les poésies de ce bon M. Vatout, elle devrait bien nous rendre le service de se livrer au même travail pour les périphrases en prose que le jargon soi-disant naturaliste et documentaire a mis à la mode, et leur donner un joli coup de balai. Il y aurait pour nous double profit : nous en serions délivrés et en même temps on nous les aurait expliquées. Il y avait, il y a quelques années, certains mots chers à la nouvelle école qu'on était sûr de retrouver dans toutes ses productions. On avait fini par se faire aux *taches*, aux *tiédeurs*, aux *blanchissements*, aux *envolées*, aux *blancheurs nacrées, ouatées*, etc., etc. On s'était tellement habitué à voir les *silences* monter et descendre les escaliers qu'on n'y faisait plus attention quand on en rencontrait. Les adjectifs s'étaient métamorphosés en des substantifs pluriels. Une femme n'était plus pâle, *elle avait des pâleurs;* son teint n'était pas mat, *il avait des matités;* elle n'était pas matinale, *elle avait des réveils matineux*. On ne disait pas que sa robe traînait derrière elle ou qu'elle renversait la tête; il fallait des substantifs nouveaux : on les créait et on put écrire « le *jeté* de sa robe derrière elle » et « le *renversé* de sa tête ». Mais c'était l'enfance de l'art. Il faudrait aujourd'hui un glossaire à la fin de toutes les *Études* qu'on nous sert pour en comprendre les trois quarts. Cette recherche dans les mots a passé dans les idées ou du moins dans ce qui en tient lieu. Bien habiles, plus heureuses que nous les générations futures, si elles arrivent à déchiffrer ces grimoires que nous leur laisserons comme documents de notre époque et de notre beau langage!

Il faudrait citer tout entier un roman qui a fait beaucoup de bruit, auquel il n'a manqué que les honneurs de la persécution pour arriver à un chiffre considérable d'éditions. On se demande si ce n'est pas le résultat d'une gageure faite pendant un souper pour effaroucher les bourgeois ou une scie d'atelier montée par des rapins en goguette. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle en est l'héroïne : on ne va plus les chercher que *là*. Comment expliquez-vous cette phrase : « En elle sourdait l'inavoué tumulte d'un immense désir seul qui s'éparpillerait »? Et celle-ci : « Cette voix scandait en une mesure concordante l'insondable, l'inexorable fluence des pas, de tout le corps »? Aimez-vous les silences — toujours le pluriel — qui « s'ac-

cordent avec les voilements perméables des choses autour d'eux »? On a envie de demander s'il existe des voilements imperméables. Mais le triomphe du galimatias, après lequel il faut tirer l'échelle, c'est cette suite de mots qu'on pourrait croire avoir été agités dans un chapeau et mis, à mesure qu'ils se présentaient, les uns au bout des autres : « Elle avait la sensation d'être psychiquement embarrassée dans quelque tissu aux infimes fibrilles enchevêtrées, étouffantes d'un blanc vitrifié d'air qui brûle. »

On trouve de tout dans ce document, un peu comme dans un beau tas : des « statues qui prennent vie dans le prodige d'une voix aux attirances de remous », des « attouchements frisants », des « toues encastrées dans des murs qui toquent au cœur », des « mélodies arc-encielées », des « tons de pastel soupirant l'ombre », des « quiétudes profilées qui regardent », des « expressions translucides qui se linéamentent », des « endormements qui se font pleins de ressauts », même un pauvre moribond qui « hoquète, rumeur finale du corps spasmodique et écorcheuse de l'être », etc., etc.

En voyant le mal qu'on se donne pour arriver à se rendre ridicule et illisible, au talent qu'on gaspille souvent, il est impossible de ne pas penser aux conseils que George Sand donnait dans une de ses dernières lettres à Flaubert, un chef-d'œuvre de bon sens. Elle souffrait de voir son *vieux troubadour* rester trois mois sur une malheureuse phrase, à chercher pour ses mots des effets de sonorité auxquels personne ne faisait attention : « Tu te rends malade. Fais donc comme moi; il est vrai que je n'ai pas la prétention d'avoir du style; écris comme ça vient, tout naturellement. » Elle était désolée de lui voir perdre un temps qu'il aurait pu employer à nous laisser quelques maîtresses œuvres de plus.

III.

Grâce aux quelques vers qui nous restent d'elle ou qui lui sont attribués, Sapho, depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XIXe siècle, aura été pour les artistes, dans tous les genres, une véritable mine d'inspiration. Tantôt on nous la représente en muse austère et vertueuse délaissée par le beau Phaon, tantôt étonnant Lesbos et la Grèce par la fantaisie qu'elle apporte dans ses amours. Appeler Sapho une femme est un suprême honneur comme une suprême injure. Elle a été assaisonnée à toutes les sauces. La sculpture, la poésie, la musique se sont emparées d'elle. Pradier l'a conduite au Luxembourg; du Luxembourg elle s'est envolée sur toutes les pendules, servant ainsi à la vulgarisation de l'art. Sous le patronage d'Augier, elle est entrée à l'Académie; Gounod lui a fait ouvrir les portes de l'Opéra. En ce moment, elle voudrait faire fleurir des palmes vertes sur un habit d'académicien que son dernier chantre s'obstine à ne pas vouloir porter. Mais aujourd'hui ses ambitions sont plus modestes. Ce n'est plus ni l'Institut, ni l'Académie, ni l'Opéra qui vont avoir l'honneur de recevoir *Sapho*. Comme tous les romans à succès, elle devient pièce de théâtre. On la lit aujourd'hui, on distribuera demain ses rôles et on la représentera sous peu au Gymnase dramatique. Elle se contente d'inspirer les couturières, les décorateurs, les metteurs en scène et les collaborateurs spécialistes de ces sortes d'adaptation. Elle se passera cette fois de Pauline Viardot, de Gabrielle Krauss et des mélodies de Gounod : Jane Hading et le trémolo du chef d'orchestre du Gymnase lui suffiront.

Mais quelle *Sapho* va-t-on avoir? Les journaux, pour rassurer le bon public que le titre seul pourrait effaroucher, nous apprennent que *Sapho* sera une pièce absolument morale, de tous points convenable. Ce sera la pièce de la saison, à laquelle on pourra mener les jeunes filles. Les oreilles les plus délicates ne trouveront pas dans les cinq actes de la comédie tirée du roman de M. Daudet une allusion qui pourrait les blesser. Sapho ne sera plus Sapho, mais un ancien modèle qui a posé pour une statue de Sapho : le nom lui en est resté. Avec l'héroïne de Daudet — seconde manière — devra naturellement disparaître tout ce que le romancier avait laissé entendre avec autant de tact que de talent, ce qu'il s'était contenté d'indiquer en quelques mots. Nous perdons ainsi la fameuse scène des lettres brûlées: « Viens dans ma loge... » Ou, si les auteurs arrivent à la conserver, il faudra, lorsque Jean Gaussin sera sur le point de dénouer la faveur bleue qui noue le petit paquet de lettres écrites en caractères fins et penchés, que Jane Hading, dans un élan dramatique qui lui est familier, le lui arrache des mains en s'écriant : « Ah! ne lis pas ça, ne lis pas ça! »

Et le bon couple des Hettema, leurs voisins de palier rue d'Amsterdam et plus tard à Chaville, que va-t-il devenir? On ne pourra jamais nous les rendre à la scène tels que nous les aimons dans le roman, nous les montrer tous deux vêtus de loques, coiffés d'yokohamas à quatre sous, monsieur en espadrilles, madame sans corset, arrosant leurs choux et leurs laitues, donnant à manger à leurs poules et à leurs canards ou *piquant leur petit chien*, l'un en face de l'autre, pendant que le verglas dégouline sur les vitres, le temps de laisser passer le gros de la digestion. Ils deviendront à la scène des gens très communs, débraillés; ce ne seront plus les Hettema. La matérialité de leur vie, que Daudet était arrivé à nous rendre sous des couleurs poétiques, disparaîtra forcément.

Est-ce que jamais des actrices consentiront à figurer dans le décaméron de la « vieille garde » sur les bords du lac d'Enghien? Elles voudraient toutes rivaliser de jeunesse, de beauté et d'élégance. Qui accepterait le rôle de la vieille Pilar, *le chinge*, la Macaque aux cheveux gris coupés au ras de l'oreille, avec son col bleu

jeunet de maître timonier, jurant, sacrant dans son charabia franco-espagnol? Et Rosario Sanchès avec Bichito, son caméléon, dans son sac; Wilkie Cob avec sa tête de clown malade sous une crinière d'étoupes jaunes qui étaient si amusantes dans le roman (on trouvait le chapitre qui leur était consacré trop court), il ne serait même pas possible de les faire entrer en scène. Le public les huerait et reculerait épouvanté devant ce quatuor de sorcières, de vieilles Parques ayant richement embourgeoisé leurs vices.

On a bien soin de nous prévenir que la grande scène dans laquelle Jean Gaussin, sur le point de se marier, vient réclamer ses lettres à Sapho, et qui finissait comme vous savez, disparaissait aussi. Cette réconciliation était impossible à mettre sous les yeux des spectateurs : la censure, même au Japon, aurait demandé des modifications. Mais quelle page nous perdrons! Quand on vient de relire les réflexions du malheureux Gaussin mesurant l'étendue de son désastre et de son infamie, dans la petite chambre de Chaville battue par la neige qui ruisselait contre les murs, le long des vitres, et éclaboussait le feu de coke de la cheminée, pendant que Sapho, assise au bord du lit, muette et indifférente, se fait une cigarette (une des pages les plus saisissantes qui aient été écrites depuis longtemps), on apprécie les sacrifices que les romanciers sont obligés de subir pour satisfaire aux bienséances dues au public. Mais il n'y avait vraiment pas moyen. Il faut que *Sapho* soit une pièce pour les jeunes filles.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le 29, un attentat a été commis sur la personne de M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères; un individu, sans motif connu, lui a tiré un coup de evolver comme il passait en voiture; le ministre n'a pas été atteint.

Journaux. — On a beaucoup parlé dans la presse d'un projet de réunion plénière de tous les députés républicains, dont l'initiative appartient à M. Lockroy. — Le *Temps* émet l'idée d'une association des républicains modérés sous le nom d'*Association républicaine du centenaire de 1789.*

Institut. — Le 24 a eu lieu la séance annuelle des cinq Académies. — Le 26, à l'Académie des sciences, M. Joseph Bertrand a lu son rapport sur les expériences de M. Marcel Deprez relatives au transport de la force par l'électricité. M. Pasteur a exposé les heureux résultats de ses dernières expériences sur la rage.

Affaires d'Orient. — Les puissances ont adhéré au projet de conférence qui leur a été soumis par la Porte.

Tonkin. — Une dépêche du général de Courcy annonce que la brigade du général Négrier poursuit les bandes de malfaiteurs qui existent encore entre le canal des Rapides et le canal des Bambous; d'autre part, que la brigade du général Jamont vient de dissoudre un rassemblement d'Annamites, de déserteurs chinois et de Pavillons-Noirs, évalués environ à 5 ou 6000 hommes, et qui occupaient des points fortifiés au nord de Hong-Hoa, dans la bouche du fleuve Rouge.

Nécrologie. — Mort de Mme Cordier, née Laffitte, sœur de la marquise de Galiffet; — de M. Moisson, ancien premier président de la cour de Riom; — de M. de la Bassetière, député sortant de la Vendée; — du peintre Alexandre Ségé; — de Mme Marie Sincère, veuve de Romieu et de Philarète Chasles; — de M. Sénard, ancien président de l'Assemblée constituante de 1848.

Institut

Nous publions plus haut les lectures qui ont été faites, samedi dernier, dans la séance publique annuelle des cinq Académies, par M. Vacherot et par M. Michel Bréal, celui-ci aux lieu et place de M. Egger, décédé. Après eux, M. G. Boissier a lu une notice sur *Un amateur d'objets d'art à la fin de la république romaine*, amateur qui n'est autre que le fameux Verrès. La séance était présidée par M. Bouguereau, qui, après avoir retracé le rôle de chacune des Académies, a passé en revue, suivant l'usage, les pertes que l'Institut a éprouvées cette année.

« Notre séance annuelle est malheureusement attristée par le souvenir des confrères bien-aimés qui, hélas! n'y assisteront plus. Cette année, la liste en est exceptionnellement longue, car vingt-deux fois la mort est venue nous mettre en deuil. Des paroles émues ont déjà retracé ces existences si utiles et si dignes; mais nos Académies réunies tiennent à honorer leur mémoire d'un souvenir pieux. Je n'ai donc pas à essayer de rendre justice entière à leur mérite, mais je dois énumérer nos pertes.

« L'Académie française a été douloureusement éprouvée. Sur le point d'ouvrir ses portes pour la réception de M. Edmond About, elle vit cette fête brusquement transformée en cérémonie funèbre. Le brillant écrivain, qui rêvait cette consécration de son talent, n'a jamais occupé la place si ardemment désirée; mais il nous laisse des œuvres que n'oublieront jamais ceux qui ont conservé le culte du véritable esprit français.

« Que dire de Victor Hugo — de cette carrière qui se poursuivit depuis une brillante aurore, au travers des épreuves et des joies d'une longue existence, jusqu'à la dernière limite de l'âge accordé aux mortels? Après l'enthousiasme avec lequel on célébrait chaque année son anniversaire, après la sollicitude affectueuse de la foule qui veillait autour de la maison du poète mourant, et les splendides funérailles qui furent presque une apothéose, nous aimons à nous rappeler cette gloire qui se reflète sur l'Institut tout entier.

« Le duc de Noailles, devenu doyen d'âge, n'a pas long-

temps survécu à son illustre confrère. Toujours fidèle au régime politique sous lequel il avait commencé sa carrière, il consacra son talent, quand il rentra dans la vie privée, aux œuvres de biographie et d'histoire du temps qu'il avait aimé.

« La mort de M. Quicherat commence la série des deuils qui ont atteint l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce philologue consciencieux, infatigable dans ses recherches sur les origines des mots latins et sur l'usage qu'en faisaient les auteurs anciens, apporta de grandes et heureuses innovations dans nos livres pédagogiques. Avec M. Léon Renier a disparu le fondateur de la science épigraphique. Sa vie fut une abnégation complète de lui-même; toujours occupé de la recherche des origines, il désirait avant tout que la science nouvelle fût basée sur des vérités absolues, et la renommée, qu'il n'avait jamais poursuivie, lui est venue de l'hommage que lui ont rendu les savants de tous les pays. Une maladie pénible a terminé la vie de M. Baudry. Cet érudit, qui s'adonnait avec un succès égal à la linguistique, à la philologie comparée, à la botanique et à l'agriculture, savait unir à des connaissances si variées un grand sens pratique. Notre confrère M. Egger est mort loin de nous dans une station thermale. Quoique frappé de cécité, l'éminent helléniste continuait ses beaux travaux littéraires avec une ardeur que les années n'avaient pas ralentie.

« Les premiers mois de l'année ont été funestes à l'Académie des sciences. En février, elle perdit M. Dupuy de Lôme, dont le nom s'attache glorieusement à la grandeur de notre marine. Inventeur hardi, constructeur habile et travailleur acharné, nos meilleurs vaisseaux de guerre ont été construits d'après ses plans. Un mois plus tard, M. Serret fut enlevé à l'Institut. Ce géomètre éminent, ce professeur incomparable, a laissé des œuvres très importantes sur toutes les branches des mathématiques. En avril est mort M. Rolland, le savant qui présidait l'année dernière notre séance. Déjà affaibli par la maladie, il avait puisé dans le sentiment du devoir la force d'occuper cette place et de rendre un touchant hommage aux confrères regrettés qu'il devait suivre de si près. Ingénieur émérite, théoricien de premier ordre, attaché aux manufactures de l'État, il se servait de la mécanique appliquée pour améliorer la pratique dans les ateliers. A peine un autre mois s'était-il écoulé que cette liste fut augmentée par la perte de M. Desains, qui avait consacré son talent et sa vie à étudier les mystères du calorique et qui découvrait leur relation étroite avec ceux de la lumière; aimant la science surtout pour l'enseigner, il avait associé à ses travaux de nombreux et de savants disciples. Cette mort fut suivie de près par celle de M. Tresca, qui s'est intéressé à une branche de science négligée avant lui, l'écoulement des solides. Le Conservatoire des arts et métiers et les Sociétés qui trouvaient en lui un précieux compagnon de travail et d'étude conserveront avec nous la mémoire de ce pionnier des sciences mécaniques. Et pendant l'été, trois fois encore, cette Compagnie a été frappée. Elle a eu la douleur de se voir enlever M. Milne-Edwards, professeur de zoologie au Muséum, dont les études sur l'anatomie comparée de l'homme et des animaux sont estimées de l'Europe savante; M. Bouquet, professeur à la Sorbonne et à l'École normale supérieure, et M. Robin, créateur en France de l'histologie, qu'il professa à la Faculté de médecine, avec tant d'éclat.

« L'Académie des beaux-arts a perdu d'abord un de ses membres libres, M. du Sommerard, archéologue éminent et doué de rares qualités administratives; comme directeur du musée de Cluny, comme président de l'Association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs fondée par le baron Taylor, et comme organisateur de la section française de l'Exposition universelle de Vienne, il a bien mérité des arts et du pays. La même Académie déplore la mort de M. Ballu, l'architecte qui a doté Paris de si belles églises et dont la dernière œuvre, le nouvel Hôtel de Ville, est une digne manifestation de l'art du XIXe siècle. Puis nous avons conduit à sa dernière demeure un autre de nos membres libres, M. Émile Perrin, artiste, écrivain, administrateur distingué, qui sut imprimer aux représentations théâtrales un grand caractère de vérité et de bon goût.

« L'Académie des sciences morales et politiques n'a pas été épargnée. Trois de ses membres les plus éminents lui ont été enlevés : M. Vuitry, qui avait joint au titre d'académicien ceux de gouverneur de la Banque de France, de ministre président du Conseil d'État et de sénateur; M. le comte Maniani della Rovère, de Florence, élu en 1883 au nombre de ses associés étrangers, et M. Bonnet, qui s'était distingué dans la section d'économie politique, finances et statistique.

« A cette notice nécrologique, si longue déjà, permettez-moi d'ajouter un nom plus modeste, celui d'Antonius Pingard, chef du secrétariat, qui pendant soixante-cinq années a su accomplir des fonctions délicates avec un zèle qui lui avait mérité l'estime de tous.

« Après avoir marqué les tombes de nos morts d'une pierre où sont gravés leurs titres et l'expression de nos regrets, nous nous retournons vers la vie, vers ses luttes et ses victoires. »

Madagascar

LE COMBAT DE FARAFATE

Nous sommes en mesure de publier, d'après un témoin oculaire, le récit suivant de l'affaire du 10 septembre dernier.

La presqu'île de Tamatave n'est guère plus spacieuse que le Champ de Mars; mais la plaine qui s'étend entre le camp français et la ville est assez vaste (20 kilomètres de long sur 6 ou 7 de large).

Depuis deux ans nos troupes, campées sur l'étroite plage, avaient en face d'elles, à Farafate, un rassemblement hova dont on ignorait l'importance. Les bruits les plus contradictoires avaient cours, si bien qu'on ne pouvait être fixé

sur le nombre, l'armement et la valeur de ces troupes. L'opinion la plus en cours représentait les Hovas comme peureux, ne tenant pas au rang; il suffirait, disait-on, de se présenter à Farafate pour les obliger à déguerpir.

Le 10 septembre, à cinq heures du matin, on se mit en mouvement. Voici l'ordre de marche et la composition de la colonne :

1° *Avant-garde.*

Gendarmerie à cheval.
2 compagnies de fusiliers marins.
4 canons de 80 de montagne.
1 compagnie d'infanterie de marine.
Le tout sous les ordres du capitaine de frégate Laguerre.

2° *Gros de la colonne.*

Quartier général (amiral Miot).
Bataillon Toureng (4 compagnies).
4 canons de montagne.
Bataillon Héral (3 compagnies).

3° *Ambulance.*
4° *Convoi régimentaire :* vivres, munitions, etc.
5° *Équipage* de pont de pirogues et pont fixe.
6° *Arrière-garde.*

Les effectifs étaient les suivants :

Officiers	65
Troupes	1275
Chevaux de selle	19
Mulets	188
Voitures	39
Porteurs malgaches	408

Une heure après le signal du départ, quand il fit grand jour, la colonne se déroulait dans la plaine, et, ainsi qu'il arrive en pareille circonstance, cet aspect inspirait des idées de grandeur et de force invincible.

La marche ne s'effectuait pas sans difficulté ; à chaque instant on sortait d'un marais pour barboter dans un autre. Nous en avons traversé dix-sept avec des profondeurs variant de 10 à 84 centimètres.

La présence de ces marais, qui s'étalent en longueur, s'explique aisément : la plaine de Tamatave est formée de dunes successives et parallèles, et entre deux dunes se trouve une dépression où s'emmagasinent les eaux des pluies, qui sont constantes dans cette région. Comme le fond des marais est tantôt sablonneux et tantôt vaseux, on ne peut les franchir qu'en des points toujours les mêmes, sous peine de courir le risque de s'enliser. Cette particularité est très gênante pour la marche d'une colonne obligée de se développer comme une longue chenille, sans pouvoir protéger ses flancs par des détachements.

A 4 kilomètres de Tamatave, on laissa une batterie de 2 pièces chargée de canonner la position de Farafate, devant laquelle on allait défiler. Quelques instants après, les navires en rade, le fort de Tamatave, la batterie ouvrent le feu sur les positions ennemies : Farafate, la Grande-Redoute, Ampanalane, etc. Les obus gros et petits passaient par-dessus les têtes, déchirant l'air dans leur course, tombaient sur les flancs des collines et y éclataient en soulevant une poussière noire. Du côté des Hovas on ne voyait rien, on n'entendait rien. Nos troupes avançaient toujours, observant les points de chute de leurs obus, quand tout à coup s'éleva un petit nuage bleuâtre bien différent de celui que soulevaient les obus français ; un sifflement léger, puis comme le bruit d'une masse dans le marécage se fit entendre : c'était le premier obus hova, trop court d'environ 200 mètres. Peu après, le nuage bleuâtre reparut, le sifflement retentit de nouveau, et l'obus, frappant la dune, éclata, trop court encore de 100 mètres. Les Hovas tirèrent ainsi une dizaine de projectiles, constamment trop courts, et les soldats faisaient des gorges chaudes de leur pièce poussive. Comme nous nous éloignions diagonalement, leur tir cessa tout à fait.

On atteignit un bois très fourré dans lequel on s'engagea. Les arrêts devinrent de plus en plus fréquents; on allait vers l'inconnu ; l'avant-garde était hésitante ; elle arriva à une clairière qui permettait une échappée sur les collines étagées que l'ennemi devait occuper ; une case — maisonnette en bois — se montrait sur la pente. Deux feux de salve furent dirigés sur cet objectif, avec la hausse de 1000 mètres. Les Hovas poussèrent de grands cris, et, sans nous voir, ils ouvrirent le feu. Un instant après, les gendarmes à cheval se repliaient; un de leurs chevaux était atteint d'une balle.

Les fusiliers marins coururent résolument du côté d'où partait la fusillade; ils descendirent une pente relativement découverte et aboutirent à un marais dans lequel ils s'embourbèrent. Accueillis par un feu meurtrier, ils gravirent de nouveau les pentes et prirent position au sommet du versant de la vallée du Banamary, qu'ils n'auraient pas dû dépasser tout d'abord. Ce mouvement leur coûta 17 hommes hors de combat.

Le bataillon placé sous les ordres du commandant Edmond Toureng avait suivi le mouvement. L'effet musical que produisent les balles cheminant sous bois, heurtant les troncs, brisant les branches et déchirant les feuilles, est très particulier. Musique qui a son charme..., surtout quand on l'a entendue sans avoir rien reçu ! Après avoir péniblement manœuvré dans le bois très épais et encombré de lianes, le bataillon arriva au col occupé par les fusiliers marins et l'on vit alors la position ennemie, vallée peu profonde et d'une largeur de 500 à 600 mètres, au fond de laquelle s'étale en un vaste marais la rivière de Banamary. Mais une superbe végétation aquatique fait illusion : on croirait voir la terre ferme. Nos braves fusiliers marins s'y sont trompés !

Sur la rive ennemie (rive droite) et en escarpement sur la rivière se développent les retranchements occupés par les Hovas. Ils se composent d'une série de hangars, fermés de notre côté par des murailles qui doivent être en pisé et le long desquelles sont pratiqués des créneaux horizontaux ; une forte toiture forme blindage.

Il y en avait comme cela sur une longueur de 300 à 400 mètres. Le retranchement se prolongeait à droite (droite

par rapport aux Hovas) par une allée d'arbres; plus loin se montrait encore une série de hangars, mais beaucoup moins développée, puis enfin une redoute en terre d'assez belle dimension et qui défendait directement le gué de Samahaf, que nous voulions franchir. La position, dans son ensemble, avait bien un front d'un kilomètre et nous présentait sa concavité, ce qui est la pire des situations à la guerre.

Les quatre compagnies du bataillon Toureng ouvrirent alors des feux de salve afin de protéger l'artillerie qui s'était placée sur le même alignement que l'infanterie, c'est-à-dire à 600 mètres au plus de l'ennemi.

A une aussi courte distance, la position n'était pas tenable. Nos artilleurs, fort audacieux, voulurent tenir quand même. En quelques instants ils eurent deux officiers blessés sur quatre (un est mort le surlendemain), deux pointeurs tués et dix autres pointeurs ou servants blessés. Deux pièces durent cesser leur tir par suite d'avaries; il n'en restait plus que six. Elles tirèrent 330 projectiles (les deux tiers de l'approvisionnement), et, quoique la plupart des coups aient porté, le retranchement hova n'avait pas l'air de s'en porter plus mal.

L'amiral, plus étonné peut-être que les autres de rencontrer des obstacles et une résistance si peu prévus, se tint d'abord au poste le plus périlleux, tout contre l'artillerie; puis, pour se rendre un compte exact de la situation et comme la vue était un peu bornée à terre, il grimpa sur un arbre, offrant aux coups de l'ennemi une cible dont les Hovas ne soupçonnaient certainement pas l'importance.

C'était une simple reconnaissance. Notre but n'était pas de combattre, mais de nous renseigner; le désir de mieux voir nous a rapprochés de l'ennemi à distance d'engagement mais cet engagement n'a duré que juste le temps nécessaire nous sommes partis quand nous avons su ce que nous voulions savoir.

On battit en retraite dans l'ordre inverse de celui du départ et avec le calme le plus parfait. Les soldats n'avaient nullement le sentiment d'avoir été battus. Nous étions sortis du bois et nous en longions la lisière quand, sur notre droite, des détonations se font entendre, puis de grands cris sur un ton suraigu. On déploie quelques sections dans cette direction, et nos soldats, heureux de rencontrer enfin un ennem tangible, se portent en avant si vivement que les Hovas disparaissent dans l'ombre.

En passant à hauteur de Farafate, la même pièce poussive nous salua de 3 ou 4 obus qui ne nous atteignirent pas.

Nous ramenions sur des civières 32 hommes; 2 étaient morts (deux pointeurs). Un tout jeune lieutenant d'artillerie, M. Lubert, marié, père d'un enfant de dix-huit mois, était mortellement blessé au ventre; une péritonite se déclara et il mourut le surlendemain. Un capitaine eut la jambe fracturée et un sous-lieutenant la cuisse brisée d'une façon horrible. Non seulement nous n'avons laissé le corps d'aucun des nôtres entre les mains de l'ennemi, mais nous ne lui avons pas laissé un trophée, si minime soit-il; il ne faudrait pas cependant aller jusqu'à dire : « Pas même un bouton de guêtres... »

Bref, la conduite et la tenue de nos soldats ont été excellentes. Ils ont le vif désir de recommencer. Contrairement à ce qui arrive d'habitude, autant ils avaient mis d'ardeur à se porter en avant, autant ils étaient peu pressés de battre en retraite.

Quant à l'ennemi, son tir était conduit sagement, les munitions étaient consommées avec ménagement. La portée, la justesse et la nature des projectiles recueillis démontrent que les Hovas sont armés de fusils se chargeant par la culasse, des meilleurs modèles, tout comme leur système de défense prouve qu'ils sont encadrés par des Européens. Notre ennemi n'est pas à mépriser : il se comporte bien; il est habilement dirigé; ses retranchements sont bien combinés; il faut l'obliger à combattre en rase campagne, car il est douteux qu'en rase campagne les Hovas soient assez disciplinés et aguerris pour tenir contre une force européenne.

Théâtre de l'Odéon

Mercredi soir, petite fête littéraire, bien gaie et bien tranquille, à l'Odéon. On donnait *Cynthia,* un acte en vers de M. Louis Legendre. *Cynthia* est une bagatelle fort agréable. Sans doute M. Legendre s'est rappelé un jour l'histoire de Diane et d'Endymion, et alors il s'est dit : « Tout de même, si Endymion n'avait pas voulu, c'est Diane qui eût été vexée ! » C'est de cette réflexion qu'est sortie *Cynthia.* Endymion est devenu Hylas, un beau chasseur qui habite une forêt du pays bleu. Diane, qui a, comme vous savez, une foule de noms et qui s'appelle aussi Cynthia, s'est éprise du beau chasseur, et elle lui déclare sa passion dans les termes les plus directs et les plus pressants, car ces prudes, quand elles s'y mettent, ne s'arrêtent pas à moitié chemin. Mais Hylas aime la petite Néère. Il se défend : c'est trop d'honneur qu'on lui fait; le respect le paralyse. La pauvre Cynthia, après s'être fâchée très fort, puis radoucie, s'en va quinaude en essuyant une larme. Et, pour sauver sa dignité, elle endort Hylas qui croira à son réveil que tout cela n'est qu'un rêve. Mercure, pendant ce temps-là, a joué la même scène, sur un autre mode, avec Néère et s'est fait gifler par la fillette.

Le succès de cette fantaisie a été très vif. C'est que l'idée est ingénieuse, la principale scène fort bien conduite, et les vers excellents en plus d'un endroit. Il arrive souvent au jeune auteur de *Célimène* (un autre petit acte qu'on n'a point oublié) d'unir le lyrisme et la couleur de la poésie contemporaine à la précision et à la plénitude de sens des bons vers classiques. En voulez-vous un exemple ? C'est dans une réplique d'Hylas à Cynthia, qu'il prend d'abord pour une reine :

Mais toi, que ferais-tu d'Hylas, ma noble hôtesse ?
Ici tout n'est qu'offense à ta délicatesse.
Tout est rude chez moi; le geste et le discours
Sentent étrangement l'ignorance des cours.
Ta beauté m'éblouit...; mais ton rang m'embarrasse.
Je croirais, en m'aimant, que tu m'aimes par grâce;

Je croirais, si complet que fût ton abandon,
Que je dois à genoux t'en demander pardon.
Laissons les grands seigneurs aimer les grandes dames,
Car elles sont pour nous plus et moins que des femmes.
En amour la contrainte est mortelle, et mieux vaut,
Pour trouver le bonheur, ne pas chercher si haut.
Mon âme se déclare amplement contentée
Du bonheur que les dieux ont mis à sa portée.
Je n'étends pas la main, quand le soir est tombé,
Pour saisir dans les cieux le croissant de Phébé :
L'humble flambeau suffit dans une humble chaumière,
Et Néère en mon cœur fait assez de lumière.

Il n'y a qu'à louer l'interprétation. Mlle Barety, qui est une Diane brune malgré sa perruque blonde, une Hécate plutôt qu'une Cynthia, a eu tour à tour de la vigueur et de la tendresse. M. Paul Mounet a toujours sa belle voix profonde, ses belles attitudes et sa large diction; Mlle Lainé est une Néère extrêmement gentille et mignonne, une nymphe en sucre ou en pâte de Sèvres. Sa petitesse est amusante à côté de la haute taille de ce grand diable d'Hylas. — J. L.

Bibliographie

Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme, par Mgr Fr. Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry; t. Ier, orné de deux cartes, in-8°, XIII-XXXVII-492 pages. — Pondichéry, Imprimerie de la mission catholique, 1884.

L'ouvrage que Mgr Laouënan présente au public est le résultat, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de trente-cinq ans de recherches et d'observations. L'auteur a fait de longs et fréquents voyages dans toutes les parties de l'Inde, depuis le cap Comorin et l'île de Ceylan jusqu'à l'Himalaya, depuis Bombay jusqu'à Chittagong dans le Bengale oriental et Rangoon en Birmanie. Il a vu de très près et à loisir les mœurs de toutes ces populations, leurs croyances, leurs superstitions, leurs usages si éloignés des nôtres, et leur civilisation, qui est une des plus anciennes du monde. C'est après avoir recueilli une ample moisson de faits, sans parler de celle qu'offrent les livres, que Mgr Laouënan a essayé d'aborder son sujet, dans l'intérêt de la religion et de la vérité. Les relations de l'Inde avec les peuples de l'Occident ont toujours été fort rares et fort incomplètes. L'esprit hindou est naturellement dénué de toute curiosité, et, à aucune époque, il n'a senti le besoin de s'occuper des étrangers; absorbé en lui-même, il a fui le reste du monde, qu'il dédaignait. Aussi les rapports du brahmanisme et du christianisme sont-ils à peu près nuls, en ce sens que l'un et l'autre se sont formés spontanément, à de grandes distances, dans une mutuelle ignorance de ce qu'ils pouvaient être. Ce n'est que fort tard, quand déjà l'Inde aryenne était sur son déclin, que quelques communications ont pu avoir lieu. Elles sont restées à peu près stériles, et l'on peut affirmer que la foi chrétienne ne doit rien à l'Inde brahmanique, non plus que le *Véda* ne doit rien à la Bible. Il est vrai que, dans le dernier siècle et même dans le nôtre, quelques esprits, passionnés pour le paradoxe, ont soutenu ces deux thèses également fausses : à savoir, d'une part, que le brahmanisme est un débris défiguré de la tradition biblique, et, d'autre part, que le christianisme n'est qu'une contre-épreuve du bouddhisme. Ce sont là deux erreurs qui se valent et qui aujourd'hui ne comptent plus de partisans que parmi ceux qui n'ont pas fait une étude suffisante des monuments. La littérature sanscrite nous est connue maintenant tout entière, et son originalité est incontestable. Quoi qu'il en soit, Mgr Laouënan n'a donné, dans ce premier volume, qu'une sorte d'introduction à sa théorie personnelle sur le problème qu'il discute. Il commence par la géographie ancienne de l'Inde, telle qu'on peut la reconstituer à l'aide des *Védas* et des épopées. Les renseignements puisés à ces sources sont nécessairement bien vagues. L'Inde actuelle est déjà très difficile à décrire; la géographie du *Mahâbhârata* et du *Ramâyana* est un pur roman. Après cette esquisse géographique, nécessairement fort imparfaite, Mgr Laouënan indique quelques-uns des rapports supposés entre les croyances chrétiennes et les croyances brahmaniques; puis il revient aux diverses races de l'Inde et à l'organisation du brahmanisme antique. Nous attendrons le second volume pour juger de l'ensemble de l'ouvrage.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France; bibliothèque Mazarine, t. Ier, XXVII-528 pages in-8°.

Ce catalogue, depuis bien longtemps désiré, occupera, dit-on, trois volumes. Le premier, qui vient de paraître, commence par une notice historique de M. Franklin, administrateur de la bibliothèque. Mazarin, qui avait la passion des livres, imprimés ou manuscrits, en avait rassemblé un très grand nombre qu'il ne s'était pas tous procurés par des moyens très honnêtes. La Fronde, l'ayant chassé, mit en vente sa bibliothèque. Il n'en restait rien quand Mazarin rentra vainqueur à Paris. Mais il n'eut alors rien de plus pressé que d'en former une nouvelle, dont les plus précieux volumes, les manuscrits passèrent, après sa mort, chez le roi. Cependant la bibliothèque qui porte encore le nom de Mazarin ne possède pas aujourd'hui moins de 4000 manuscrits. D'où viennent-ils? Ils viennent des monastères, des couvents supprimés par la Révolution. Il aurait mieux valu, pour la commodité des travailleurs, réunir en un seul dépôt, non pas sans doute tous les livres imprimés, mais du moins tous les manuscrits signalés par d'anciens bibliographes comme appartenant aux monastères, aux couvents de Paris. Très maladroitement on les dispersa. Espérons qu'ils seront bientôt rapprochés les uns des autres, autant qu'il est possible, par de bons catalogues.

Ceux qui nous sont encore promis mériteront d'être ainsi qualifiés s'ils ressemblent à celui dont le premier volume vient de nous être livré. Nous nous empressons d'en féliciter l'auteur, M. A. Molinier. Ses descriptions, faites avec beaucoup de soin, sont d'un bibliographe très expérimenté, qui sait beaucoup et ne rougit pas d'ignorer ce que, probablement, personne ne saura jamais. Des 4000 manuscrits qu'il doit décrire, en voici déjà 1066 dont il révèle l'existence aux gens studieux. C'est un grand service qu'il leur rend. Il ne

s'agit encore, à la vérité, que d'écrits théologiques, vers lesquels ne se porte pas aujourd'hui l'attention du plus grand nombre. Nous connaissons néanmoins plus d'un curieux qui, sans être aucunement théologien, ne dédaigne pas un texte nouveau, s'il est correct, de saint Jérôme ou de saint Thomas.

Les divisions adoptées par M. A. Molinier pour son catalogue sont celles-ci : théologie, jurisprudence, histoire, sciences et arts, littérature, mélanges et bibliographie. Sous ces divisions toutes les langues sont confondues; il n'a été fait d'exception que pour les manuscrits grecs et les manuscrits orientaux.

(*Journal des Savants.*)

Mouvement de la librairie.

LITTÉRATURE.

La collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature française,* éditée par la librairie Garnier et qui comprend actuellement les principaux monuments littéraires du XVIIe et du XVIIIe siècle, va s'enrichir d'une nouvelle édition des *Œuvres de Pascal,* publiée par M. L. Derôme. Le premier volume paru est en majeure partie consacré à une notice biographique dans laquelle M. Derôme nous fait connaître longuement l'enfance de Pascal, son éducation, ses travaux, ses rapports avec Descartes, sa vie mondaine, son influence sur les mœurs comme écrivain des *Provinciales* et ses relations avec Port-Royal. Si cette notice ne présente rien de nouveau ou de particulièrement original, elle a du moins le mérite de résumer sous une forme intéressante tout ce qui a été dit et écrit sur l'illustre auteur des *Pensées;* elle est suivie d'une bibliographie très complète, énumérant les ouvrages à consulter sur Pascal. La seconde moitié du volume comprend les cinq premières *Lettres écrites à un provincial,* précédées d'une introduction générale et d'une notice et accompagnées des variantes des éditions originales, de notices historiques et bibliographiques et de commentaires philologiques. Le soin apporté par M. Derôme a son travail le place au même rang que les éditions de *Molière* et de *La Fontaine,* par M. Louis Moland, qui font partie de la même collection.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

L'éditeur Calmann Lévy doit publier incessamment un ouvrage qui sera l'événement littéraire de la présente année : *le Prêtre de Nemi,* drame philosophique en cinq actes, par M. Ernest Renan.

D'importantes publications artistiques sont actuellement sous presse, notamment *la Sculpture italienne au* XVe *siècle, Matheo Civitali, sa vie et son œuvre,* par Ch. Yriarte, et *le Palais préhistorique des rois de Tyrinthe,* résultat des fouilles de 1884, par le Dr Henry Schliemann (Rothschild); — *l'Armée française,* types et uniformes reproduits en photogravure d'après les aquarelles de Detaille, texte par Jules Richard (Boussod et Valadon); — *la France pittoresque et artistique illustrée,* qui débutera par le *Finistère,* œuvre de M. du Cleuziou (Monnier); et *Ghiberti et son école,* par M. Ch. Perkins, qui prendra rang dans la *Bibliothèque internationale de l'art* dirigée par M. Eugène Muntz (Rouam).

Parmi les variétés historiques et littéraires en cours d'impression, nous remarquons les *Mémoires d'un ancien ministre* (1805-1869), par lord Malmesbury; — les *Mémoires d'aujourd'hui* (2e série), par M. Robert de Bonnières; — le *Journal d'un interprète en Chine,* par le comte d'Hérisson; — les *Mille et une nuits du Théâtre* (2e série), par A. Vitu (Ollendorff); — les *Soirées parisiennes de 1884,* par le « Monsieur de l'orchestre »; — *Marie-Louise et l'Invasion de 1814,* par Imbert de Saint-Amand (Dentu); — *Nos révolutionnaires, pages d'histoire de 1830 à 1880,* par Ph. Audebrand; — *la Turquie inconnue,* par Louis Hugonnet (Frinzine); — *la Cité chinoise,* par Eugène Simon; — *la Société de Madrid,* par le comte Paul Vasili (Nouvelle Revue); — *Éternité et immortalité,* par J. Baissac (Rothschild); — *les Derniers jours du Consulat,* par Claude Fauriel, manuscrit publié par Léon Lalanne (Calmann Lévy); — *Mon premier crime,* par M. Macé, ancien chef de la sûreté, et *Mlle Clairon,* par les frères de Goncourt (Charpentier).

Nous sommes menacés, à bref délai, d'une véritable avalanche de romans nouveaux, ainsi que l'on peut en juger par la nomenclature suivante, dans laquelle nous n'avons mentionné, en général, que les ouvrages d'auteurs plus ou moins connus :

Les Récits de l'oncle Yarrick, Nouvelles bretonnes, par Ch. Fessard (Plon-Nourrit); — *la Fille du singe,* par Maurice Sand; — *la Bonne en or,* par Henri Pagat; — *Discipline,* par A. de Launay; — *Clairs de soleil,* par Noël Blache; — *les Inconscients,* par Saint-Landry; — *le Roman d'un officier de fortune,* par de Beaurepaire; — *l'Adversaire,* par Henry Mystre; — *Louis de Montval,* par Parabère (Ollendorff); — *Un cas difficile,* par Armand Sylvestre; — *les Dévoyés,* par Paul Vernier; — *Jeunesse brisée,* par Eugène Moret; — *Tombée,* par Victor Cosseret; — *la Bande des Copurchies,* par Edgar Monteil; — *la Chute d'une étoile,* par Léopold Stapleaux (Frinzine); — *Maris et Amants,* par Louis Ulbach; — *A Demi-mot,* par Ange Bénigne; — *Dans le Vif,* par Léon Lavedan; — *Histoires joyeuses et funèbres,* par Maurice Talmeyr; — *Terribles choses,* par Villiers de l'Isle-Adam; — *les Roses et leurs Épines,* par J. Renard; — *le Mort,* par Camille Lemonnier; — *Mi-diable,* par Léon Cladel; — *Ambroise Conseil,* par J. Bernard; — *Confessions féminines,* par Mme Manoël de Grandfort; — *la Virginité de Diane,* par Rachilde (Monnier); — *Aventures de femmes,* par Ernest Daudet; — *le Cri du sang,* par F. du Boisgobey; — *Un Sphinx du demi-monde,* par Valery Vernier; — *la Belle Angèle,* par X. de Montépin; — *Jeanne Reboul,* par René de Pont-Jest (Dentu); — *le Cœur,* par F. Champsaur (Victor Havard).

Dans la littérature humoristique et fantaisiste, il y a lieu de signaler :

Paris déshabillé, par Octave Mirbeau, et *Fracs et cotillons,* par Bachaumont (Rouveyre); — *la Gloire à Paris,* par Albert Wolf; — *la Fin de Paris,* par René Maizeroy, et les *Signes du temps,* par Henri Rochefort (Victor Havard); — le *Journal d'un officier malgré lui,* par Théocritt (Ollendorff).

La librairie Dunod prépare une quatrième édition des savantes *Conférences sur l'administration et le droit administratif,* de M. Léon Aucoc. — Les éditeurs Delahaye et Lecrosnier ont mis sous presse le troisième volume de la *Bibliothèque anthropologique;* c'est une œuvre du docteur Letourneau qui aura pour titre l'*Évolution de la morale.* — La librairie Pairault annonce un *Nouveau dictionnaire des chasses* précédé d'une introduction par le marquis G. de Cherville. — L'éditeur Rouveyre publiera prochainement, sous le titre de *Causeries d'un ami des livres,* une série de curieuses études bibliographiques dont les premières seront relatives aux éditions originales des écrivains romantiques.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6054]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 19. (22e ANNÉE). — 7 NOVEMBRE 1885.

PSYCHOLOGIE

La responsabilité morale dans le rêve

Études familières de psychologie et de morale, par Francisque Bouillier, membre de l'Institut. — 1 vol. in-16. Hachette, éditeur. Paris, 1884.

Ce sont, en effet, des études familières, comme l'auteur les appelle, agréable distraction d'un esprit philosophique qui veut se rendre compte à lui-même de quelques phénomènes singuliers de la vie morale ou examiner d'un peu près certains lieux communs circulant dans le monde. On peut dire que le savant auteur de l'*Histoire de la philosophie cartésienne* et des livres très appréciés sur *la Morale et le Progrès,* sur *le Principe vital et l'Ame pensante,* sur *le Plaisir et la Douleur,* sur *la Vraie conscience,* a voulu donner congé pour quelque temps à ses profondes recherches, qui sont l'habitude de sa pensée et le vrai titre de sa réputation, pour se divertir un instant et divertir les honnêtes gens dans des conversations sans apprêt, mais non sans intérêt et sans sérieux profit.

Il appréhende que « des censeurs sévères n'y reprennent une certaine légèreté dans le fond et dans la forme ». Il n'y a vraiment pas lieu de craindre quelque censure de ce genre. Il faudrait être un triple pédant pour ne pas se plaire en cet aimable entretien et ne pas remercier celui qui vient vous l'offrir avec tant de bonne grâce. D'ailleurs, malgré l'apparence, l'auteur se maintient plus près de la philosophie et même des problèmes métaphysiques qu'il n'en a l'air. N'est-il pas intéressant d'étudier avec lui l'influence qu'exercent sur la sympathie la distance du temps ou l'éloignement du lieu, et cette étude ne se prête-t-elle pas à de délicates et fines observations? N'est-ce pas aussi un curieux sujet de conversation que cet échange perpétuel de réflexions banales et saugrenues entre les survivants, à l'occasion de la mort des autres, celle de nos proches, de nos connaissances et même des étrangers ou des indifférents, et, ici encore, n'y a-t-il pas lieu de rechercher la loi par laquelle s'expliquent ces propos bizarres, toujours les mêmes, ces observations monotones, ces sentiments dont quelques-uns semblent contradictoires et que l'on peut pourtant ramener à une source unique? L'auteur l'a essayé (1). A une époque comme la nôtre, où un pessimisme, souvent affecté, se plaît à exagérer les maux de la vie, n'est-il pas piquant de montrer les compensations qui aident à rendre ces maux supportables, non pas à la façon systématique d'un Antoine de la Salle ou d'un Azaïs, mais à la manière d'un homme sensé qui a horreur de l'exagération et du système et qui essaye d'interpréter comme il faut la double leçon de la nature et de l'expérience (2)? Au milieu des défaillances et des corruptions de la langue, n'est-ce pas un exercice de dialectique ingénieuse de montrer comment on abuse du mot *le temps,* à combien de sens divers, quelques-uns ridicules, on l'applique, quels torts imaginaires on impute à une réalité illusoire (3)? Enfin n'y a-t-il pas le germe d'un chapitre important de morale dans cette question traitée par l'auteur avec plus de développement qu'elle ne l'avait été avant lui, à savoir

(1) Cette étude a paru d'abord dans la *Revue,* numéro du 10 mai 1879.
(2) Voy. cette étude dans la *Revue* des 2 et 9 février 1884.
(3) Voy. la *Revue* du 29 mars 1884.

quelle est la part de responsabilité que nous pouvons avoir dans nos rêves?

Je prends ces sujets sans tenir compte de l'ordre que l'auteur leur assigne dans son livre. En effet, aucun ordre ne s'impose dans cette succession de petits problèmes; pas un seul ne dépend des autres, et ce serait faire œuvre factice que d'imposer une sorte d'unité à un écrivain qui n'en réclame pas le bénéfice. Mais sur chacun de ces sujets on nous donna à réfléchir; on nous fournit des idées, ou en suggère d'autres; on éveille notre esprit par ce qu'on dit et même par ce qu'on ne dit pas. Et, pour la plupart de ces problèmes, ils ne sont médiocres qu'en apparence : ils vont plus loin qu'il ne semble; ils éveillent, par association, beaucoup d'autres problèmes auxquels on ne songeait pas; ils viennent se rattacher à des lois inaperçues, et l'on s'étonne, pour quelques-uns, des conséquences qui en découlent, sans qu'on ait pu le prévoir. Telle est la fécondité des questions de ce genre : elles sont modestes en apparence et de courte portée; agitez-les, et, par des contre-coups que vous n'imaginiez pas, vous verrez qu'elles remuent l'esprit ou l'âme dans ses profondeurs. Nous prendrons deux exemples dans le livre de M. Bouillier pour caractériser ce genre de questions et la manière ingénieusement familière dont l'auteur les traite.

I.

Un des chapitres les plus spirituels du livre est celu où l'auteur analyse les sentiments des vivants à l'égard des morts. Cela commence comme une comédie, triste comédie sans doute; mais ne peut-il y avoir de la comédie partout, même dans la mort ou à côté de la mort, comme Regnard en a mis dans son *Légataire universel?* D'ailleurs la comédie tourne vite à la leçon morale. — Un homme meurt : à cela rien d'étonnant, puisque chacun doit mourir à son jour. Écartons ici le point de vue métaphysique ou religieux ; mettons à part, comme l'a fait l'auteur, « ces grandes affections et ces grandes douleurs qui ne laissent guère place à des retours égoïstes sur nous-mêmes. Ne considérons ici la mort qu'à un point de vue inférieur, profane et en quelque sorte mondain ». Donc un tel est mort. Ce n'était pour nous qu'une connaissance, même un indifférent. Supposons cela pour laisser plus de liberté au jeu de notre égoïsme, tout d'abord surpris par cette nouvelle. Qu'arrive-t-il? Au premier moment, c'est une sorte de stupeur. On s'étonne, on se récrie : Quoi, il est mort! mais je l'avais vu il y a un mois, il y a une semaine, il y a trois jours peut-être! J'ai même causé avec lui; il m'a dit telle ou telle chose, il m'a fait part de ses projets pour l'hiver prochain, il était tranquille, il était gai... C'est à ne pas croire. Bossuet n'a pas dédaigné de décrire ce premier moment : « On n'entend dans toutes les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, de quoi le défunt l'a entretenu; et tout à coup il est mort! » — Au second moment, quelque chose d'étrange se passe presque invariablement. On se sent de mauvaise humeur contre le défunt; on le querelle presque de s'être laissé mourir; on récrimine. Quel précédent fâcheux! « Pourquoi nous avoir ainsi contraints à craindre pour nous-mêmes et avoir troublé la sécurité où nous nous endormions? » Et l'on interroge curieusement toutes les circonstances qui l'ont amené à commettre cette faute capitale de se laisser mourir. Que d'imprudences accumulées! que de manquements aux règles de l'hygiène! que de révoltes contre les ordonnances des médecins! Quel âge avait-il? A défaut de l'âge, on invoque, pour se rassurer, la constitution du mort, son tempérament, sa santé, son régime; on rappelle des événements semblables arrivés dans sa famille, de pareils accidents auxquels a succombé son père ou son grand-père. C'est toute une minutieuse enquête; on pourrait en deviner d'avance les péripéties; on en sait d'avance la conclusion : c'est que le mort a eu tort de ne pas vivre davantage; il l'aurait pu. On n'a pas de peine à nous faire démêler les causes de cette ridicule irritation : « Nous lui en voulons d'avoir remis brutalement sous nos yeux un exemple de plus de notre propre fragilité, et d'avoir par sa destinée éclairé le nôtre d'une importune et sinistre lueur. Notre mauvaise humeur s'élève même parfois jusqu'à une indignation qui a quelque chose de comique et dont la naïveté n'est pas moins grande que la stupeur du premier moment. Il y va de notre repos, de notre sécurité; il faut à tout prix bien établir qu'il n'est mort que par des causes particulières qui ne sauraient nous atteindre et dont nous saurons bien nous garder. On se flatte bien de ne jamais se mettre dans un cas pareil et de n'avoir pas, au moins de longtemps, à craindre un même sort. »

Ce retour égoïste ne dure pas sous cette forme querelleuse, presque féroce. Il prend bientôt une autre forme, celle de la pitié, de l'attendrissement. Mais ne nous y trompons pas : dans ce troisième état subsiste le même sentiment personnel; si l'on cherche bien, on y trouvera encore la crainte que nous avons nous-mêmes de mourir. « Comment ne pas plaindre ceux qui sont privés de ce bien que nous estimons le plus grand de tous? En outre, cette pitié s'accompagne et s'accroît d'une foule de circonstances accessoires et d'images lugubres dont les morts ne sauraient en rien être affectés, bien que notre imagination s'en attriste et s'en épouvante pour eux. » C'est la froide pierre, c'est la terre humide qui les recouvrent, c'est tout un cortège d'illusions funèbres qui animent et entretiennent notre sympathie pour les morts. « Nous les plaignons, dit Saint-Évremond, de toutes ces circonstances

qui, à parler de bon sens, ne regardent que ceux qui restent. » C'est qu'en réalité c'est à lui-même que l'homme pense en s'entretenant de ces circonstances qui ne peuvent plus affecter celui qui n'est plus. C'est sur lui-même qu'il s'attendrit, qu'il s'apitoie; il se voit en imagination dans cette tombe, et sa vie, saisie par ces visions horribles, frémit tout entière.

Tel est ce chapitre, qui commence comme une comédie et qui finit d'une façon bien sombre; c'est une curieuse étude de psychologie funèbre. Nous omettons une foule de traits justes et fins, comme ceux par lesquels l'auteur peint nos sentiments à l'égard de la mort volontaire et montre qu'en dépit de la religion, de la morale et des lois, nous ressentons à l'égard de ceux qui meurent de leur propre main une admiration plus ou moins cachée où se trahit encore ce même amour passionné de la vie, cette terreur instinctive de la perdre que le moraliste poursuit sous toutes ses formes et reconnaît à travers tous ses déguisements.

II.

Une des questions traitées dans ce livre avec prédilection est celle qui concerne le sommeil et les songes. Il semble qu'il n'y ait guère à innover dans une pareille étude, si souvent explorée depuis Aristote jusqu'à Maine de Biran et Jouffroy, et tout particulièrement, dans ces dernières années, par notre savant confrère M. Alfred Maury, qui a résumé dans un livre définitif des études commencées dès 1848, puis par M. Albert Lemoine, un pénétrant psychologue, enfin par des savants anglais, tels que M. James Sully et M. Maudsley. M. Bouillier s'est assigné une tâche originale en se restreignant à un problème unique, que n'avaient pas sans doute ignoré ses prédécesseurs (MM. Maury et Albert Lemoine, par exemple), mais qu'aucun d'eux n'avait traité avec autant de soin. Toutes les observations que nous présente M. Bouillier convergent vers ce point unique : le rêveur est-il responsable de ce qu'il rêve, et, s'il l'est, dans quelle mesure peut-il l'être?

Laissons l'auteur poser le problème tel qu'il l'a conçu et dans les limites qu'il s'est assignées : « N'y a-t-il pas comme une sorte de prolongement de la vie morale dans le sommeil? Toute responsabilité disparaît-elle sitôt que le sommeil a succédé à la veille et que nos paupières sont fermées? Nul rêve, quel qu'il soit, en aucun cas, en aucune circonstance, ne peut-il être imputé à faute ou à péché à celui qui dort? Le vol, l'assassinat, la cruauté, l'impureté sont-ils toujours dans nos songes des choses absolument indifférentes au point de vue moral? » M. Bouillier a raison de dire que la question peut paraître subtile, mais qu'elle n'est cependant ni vaine ni insignifiante.

Comment l'auteur répond-il à la question qu'il s'est posée? Si, pour notre compte, nous n'arrivons pas à des conclusions tout à fait identiques, nous devons montrer par quelle voie il est arrivé aux siennes; et d'ailleurs, si nous différons avec lui sur quelques points, ce n'est pas sans rendre justice à ce sens de l'observation appliquée aux détails les plus subtils de la vie intérieure, à cette faculté d'analyse qui semble se plaire au milieu de ces phénomènes où la conscience ne jette plus que de vagues et intermittentes clartés. Pour arriver à établir la responsabilité qui, selon lui, subsiste dans le rêve, l'auteur s'attache à mettre en lumière les rapports qui existent entre le rêve et la veille et à montrer que, l'un de ces états n'étant guère qu'une sorte de prolongement de l'autre, il est tout naturel de penser que la vie morale peut se continuer, elle aussi, comme la vie intellectuelle, dans des conditions nouvelles sans doute, mais sans interruption soudaine, sans brusque déchirement, sans éclipse totale au moment où le sommeil ferme nos yeux. J'ai essayé de résumer cette démonstration dans ce qu'elle a d'essentiel, en me tenant aussi près que possible du texte même de l'auteur.

Le rêve, dit-on, nous trompe par la bizarre fécondité de ses combinaisons; il nous persuade qu'il y a quelque originalité dans ses fictions, quand, au fond, il ne compose ses productions incertaines et flottantes que de pièces et de morceaux empruntés soit à des réminiscences de l'état de veille, soit à des sensations actuelles qui traversent notre sommeil. On peut distinguer deux éléments dans le rêve qui semble le plus poétique ou le plus monstrueux, le plus étrange ou le plus compliqué : d'abord ce que nous percevons et ressentons pendant le sommeil lui-même, puis ce que nous avons fait, pensé ou senti pendant notre vie antérieure. Tout n'est donc pas rêve dans le rêve.

L'exercice de la perception extérieure continue; il est rare que le rapport soit interrompu entre le dormeur et le monde du dehors : cela n'arrive que dans les cas extrêmes, dans certains sommeils qui ressemblent à des extases ou à des évanouissements. D'ordinaire, des sensations plus ou moins altérées, mais correspondant à des objets réels, viennent donner la première impulsion à la série de nos songes ou en modifier la trame : ou bien ce sont des impressions venues des objets environnants, plus ou moins défigurées et dilatées par l'imagination, comme il arrive pour le dormeur qui a une boule d'eau chaude aux pieds et qui rêve qu'il marche sur les cendres brûlantes du Vésuve, et pour tel autre qui, souffrant d'un mal de tête, se croit scalpé par des sauvages, la tête sous la hache du bourreau, etc., etc.; — ou bien ce sont des impressions venues du dedans, c'est-à-dire des divers états du corps, de nos organes, de leurs fonctions, de ce sens vital si heureusement étudié de nos jours et perpétuellement en exercice, jamais plus que pendant le sommeil, quand un malaise quelconque, telle ou

telle pose fatigante ou prolongée, une digestion laborieuse, un poids sur l'estomac, une lésion organique, même inaperçue jusque-là, une prédisposition à telle ou telle maladie, amènent des rêves pénibles, des cauchemars. Quels que soient les grossissements et les exagérations de ces phénomènes, ils n'en ont pas moins une cause réelle et, pour origine, un besoin, une impression ou une série d'impressions qui se dénaturent dans le drame fantastique dont ils sont l'occasion, mais qui prouvent bien que le rêve participe d'une certaine vie subsistante de relations avec le dehors, et aussi de l'état du corps pendant le sommeil.

A plus forte raison peut-on dire qu'il participe de l'état habituel de l'esprit. En lui se reflètent nos affections bonnes ou mauvaises, notre état accoutumé de conscience, avec plus de netteté même que pendant la veille, où souvent nous essayons de les dissimuler aux autres et surtout à nous-mêmes, si bien que Montaigne a pu dire : « Les songes sont loyaux interprètes de nos inclinations » ; et Fontenelle : « Les songes marquent l'inclination dominante. » Les caractères et les passions de la veille s'y peignent comme dans un miroir qui ne ment pas : le joueur, l'avare, le débauché, le gourmand, encore l'homme froid ou passionné, franc ou dissimulé, honnête ou pervers. On dirait que nous n'avons plus honte de nos vices ou de nos travers en cet état, et que nous abdiquons, avec cette honte, la mauvaise foi envers nous-mêmes, si fréquente dans la veille.

Telle est la base de la démonstration proposée par l'auteur. Le rêve est l'image de la vie morale. S'il emprunte tous ses éléments à la veille, s'il en tient sa physionomie générale, s'il n'est au fond que ce que la veille le fait, il doit aussi en être l'image au point de vue de la moralité. Les rêves de l'homme de bien et du méchant doivent être essentiellement différents, et l'auteur va jusqu'à dire : « Dis-moi ce que tu rêves, je te dirai ce que tu es. » L'honnête homme ne rêve pas qu'il vole ou assassine. Voilà donc un premier élément de responsabilité morale, à savoir la représentation exacte de l'état habituel de la vie dans le rêve.

En voici un second : c'est cette part de volonté qui survit et qui engage jusqu'à un certain point notre responsabilité dans le sommeil. Ce qui prouve qu'il y a une part subsistante de libre activité, même alors, en nous, ce sont les doutes qui restent dans notre esprit sur la réalité de ce que nous rêvons, les sourdes protestations que nous élevons contre l'étrangeté de tel ou tel songe, les efforts que nous faisons pour nous expliquer nos rêves, pour les retenir ou les repousser, enfin le pouvoir que nous gardons de mettre des bornes à notre crédulité. Tout ce travail intellectuel qui continue prouve que beaucoup de nos facultés prolongent leur activité dans le sommeil. Il subsiste même, dans cet état, selon M. Bouillier, quelque chose qu'il lui importe davantage de mettre en lumière pour le but qu'il se propose : le jugement moral, avec les sentiments qui l'accompagnent. « Notre âme, dit Montaigne, autorise les actions de nos songes de pareilles approbations qu'elle fait celles du jour. » D'accord avec Montaigne, M. Bouillier soutient que ce que nous approuvons et condamnons le jour, soit en nous-mêmes, soit dans les autres, nous l'approuvons ou condamnons également dans le rêve; il s'avance jusqu'à prétendre que c'est peut-être au regard de nos notions morales qu'il y a le moins d'altérations dans le passage de la veille au sommeil. De ces diverses considérations résulte un chapitre de psychologie morale dont le titre et le sujet sont des plus piquants (*Examen de conscience nocturne*), dans lequel l'auteur développe à sa manière une idée ingénieuse d'Addison sur l'utilité de considérer nos rêves, le matin, en nous éveillant. Ce *noctuaire*, selon l'expression du *Spectateur*, de tout ce que nous avons rêvé viendrait compléter ou éclairer d'une nouvelle lumière l'examen du soir sur ce que nous avons fait pendant la journée. Plus d'un endroit faible, plus ou moins voilé et dissimulé à cause des réserves de la prudence, des égards, des détours qu'imposent d'ordinaire la veille et le monde, y paraîtrait en effet plus en lumière, non sans quelque profit pour la connaissance plus complète et le meilleur gouvernement de nous-mêmes.

On aurait donc tort de regarder les rêves comme absolument indifférents au point de vue moral. Ils entraînent une sorte de responsabilité, réelle au regard du rêveur lui-même, si elle est faible au regard des autres. Pour la médecine de l'âme comme pour celle du corps, ils contiennent plus d'un indice que ne doit pas négliger quiconque tient à s'étudier. L'homme endormi sert à mieux connaître l'homme éveillé. Les âmes vertueuses, les âmes saintes ont d'ailleurs, nous dit-on, reconnu cette responsabilité intime. Écoutons saint Augustin, dans ses *Confessions*, implorant la miséricorde de Dieu pour les visions impures qui ont troublé son sommeil, s'en affligeant du fond de son cœur et, bien qu'il s'en excuse en quelque façon, s'écriant : *Quod tamen in nobis quoquo modo factum esse doleamus*. La douleur de saint Augustin n'est-elle pas l'apologie de la thèse soutenue par M. Bouillier? Et, à cette distance des siècles, n'est-il pas curieux d'avoir à relever, sur une question pareille, l'accord, apparent au moins, entre le Père de l'Église du ve siècle et un philosophe français du XIXe?

Cette thèse est conduite avec tant d'art, elle est présentée avec tant d'atténuations et de ménagements, qu'elle enveloppe l'esprit avant qu'il se soit mis en garde. A la réflexion on se ressaisit soi-même, et l'on recherche à travers ces propositions habilement graduées quelle est celle où s'est fait le passage d'une opinion incontestable et juste à une opinion moins plausible et même paradoxale. Je crois bien saisir ce

passage périlleux dans les emplois successifs du mot *responsabilité*, appliqué indifféremment par M. Bouillier aux deux parties très distinctes de sa thèse, à ces deux propositions : l'une par laquelle il affirme que le rêve est l'image de la vie antérieure de chacun de nous, la représentation de notre vie morale habituelle; l'autre par laquelle il soutient qu'une part d'activité libre subsiste dans le rêve, qu'il en reste assez pour y créer la responsabilité. — Ces deux assertions sont absolument différentes entre elles. Pour mon compte, j'admettrais l'une, avec certaines restrictions cependant; sur l'autre, je me rendrais moins facilement : j'inclinerais même à la rejeter, comme introduisant une pure hypothèse dans l'observation des faits, et une hypothèse de nature à compromettre la vraie liberté là où elle existe, en la mettant où vraisemblablement elle n'existe pas.

Oui, certes, il y a une certaine responsabilité dans le rêve, mais une responsabilité antérieure, non actuelle. Je veux dire qu'il se produit, dans la disposition générale de nos songes, une sorte de courant qui se forme de l'ensemble de nos inclinations acceptées, de nos habitudes contractées; il y a comme une vitesse acquise qui résulte des impulsions de notre existence passée et qui tend à prédominer, au moins dans l'ensemble, à travers les combinaisons de notre imagination nocturne. En ce sens, il est vrai de dire que le rêve est l'enfant de la veille et qu'il nous est imputable dans une certaine mesure. Il est clair que, le plus souvent, les choses se passent ainsi, et que la teneur accoutumée de notre vie imprime sa physionomie générale à nos songes. L'habitude ramène à elle et façonne la matière dispersée et flottante de nos impressions. Et dès lors la nature de notre responsabilité est nettement déterminée : elle n'est pas dans l'acte nocturne, quel qu'il soit; elle est dans l'origine de l'acte, qui date du temps où nous étions libres, c'est-à-dire où nous avons contracté cette habitude qui pèse de tout son poids sur nous. Il ne faut pas déplacer la responsabilité; elle est tout entière non dans le présent, c'est-à-dire dans le rêve, mais dans le passé, c'est-à-dire dans la veille. Il en est de nos actes et de nos sentiments imaginés pendant le sommeil comme de ceux qui se manifestent dans l'ivresse. Dira-t-on que le crime commis par l'ivrogne lui soit imputable? Oui, dans certaines limites, en ce sens que c'est déjà un crime que d'avoir contracté l'habitude de la déraison. L'ivrogne est responsable de son habitude, non de l'acte lui-même que cette habitude lui fait commettre. La responsabilité, dans ce cas, est celle des origines.

La même loi s'applique au sommeil. En général, je le crois volontiers, l'habitude morale se peint assez exactement dans l'innocence relative ou les troubles extrêmes du rêve. Cependant, ici encore, il y aurait bien de la place pour les exceptions. Il peut arriver qu'au-dessous de la nature morale que l'honnête homme, par exemple un Socrate ou un saint Augustin, a laborieusement conquise, il existe une autre nature très différente, une nature primitive, si l'on veut, domptée, mais à grand'peine, frémissante encore et prête à se réveiller dès que la discipline se relâche, un ensemble d'instincts mauvais tenus en bride dans l'ordinaire de la vie, sous le contrôle de la raison, sous la discipline des mœurs et de l'opinion, et qui, dès que ces obstacles sont affaiblis (ce qui arrive dans le sommeil), s'échappent comme à travers des barrières renversées et prennent alors je ne sais quelle insolente revanche. Il suffit, pour leur donner le champ libre, de quelque disposition particulière du corps ou quelque accident du tempérament. Et n'est-ce pas là le cas de saint Augustin, incomplètement analysé par M. Bouillier, et l'occasion de sa grande douleur? N'est-ce pas l'histoire du saint évêque, mortifié par la pénitence, dompté par l'ascétisme et par les pieuses pensées, et qui voit tout d'un coup, à sa grande confusion, reparaître l'ancienne nature, dont il se croyait le maître, dans le tumulte et la surprise d'un rêve? En de telles circonstances, pourrait-on dire, comme le fait M. Bouillier d'une manière absolue, que le rêve n'est au fond que ce que la veille le fait être? Il en est, au contraire, bien souvent, le contraste le plus marqué et presque la contradiction. — C'est par la même cause que l'on peut expliquer tant d'oppositions que le rêve nous offre avec la vie réelle. Tel homme timide dans l'habitude de son existence se révèle à lui-même comme un héros pendant le sommeil : les plus grandes prouesses ne lui coûtent rien; il va au-devant des obstacles, d'un élan que rien n'arrête; il les brise, si ce sont des faits; il les dompte, si ce sont des hommes; il jouit de la plénitude de son activité imaginaire et de son courage rêvé. C'est un tout autre homme que celui de la veille.

Il ne suffit donc pas de dire que le rêve exprime notre vie habituelle; il exprime aussi, bien souvent, ce fond de rêveries à moitié inconscientes ou de désirs comprimés par la réalité qui se meuvent obscurément sous la surface de notre existence officielle, classée, définie. C'est parfois comme la compensation fictive d'une destinée médiocre. On se construit, avec la complicité de l'imagination, une carrière d'activité que rien n'entrave, un roman héroïque ou passionné que ni les événements ni les hommes ne contrarient. Le rêve représente alors au dormeur non pas ce qu'il est ou ce qu'il a été, mais ce qu'il voudrait être, ce qu'il regrette de n'avoir pu être par la faute des circonstances. Et, de même, je ne jurerais pas que tel homme, devenu malhonnête moins par nature que par faiblesse, n'ait pas lui aussi, parfois, le rêve d'une vertu retrouvée qui se relève et se soutient plus facilement pendant le sommeil que dans la veille, quelque chose comme le regret des biens perdus et une vague nostalgie de l'honneur. S'il y a du vrai dans nos observa-

tions, on ne peut admettre qu'avec de fortes réserves même la première partie de la thèse de M. Bouillier, que le rêve est le produit exact de la vie réelle ; qu'il porte nécessairement le reflet de notre moralité habituelle et nous juge rétrospectivement par la nature même des fictions qu'il nous impose et dont l'ouvrière est l'habitude. Bien des recours seraient ouverts contre de pareilles sentences, bien des réclamations seraient légitimes, et, en revanche, d'étranges réhabilitations deviendraient possibles.

Encore moins accorderais-je à M. Bouillier qu'en dehors de ce premier élément de responsabilité il subsiste dans le rêve une part d'activité raisonnable et libre, suffisante pour qu'il nous soit à juste titre imputable. Que l'on considère les circonstances dans lesquelles s'exercerait cette prétendue liberté dans le sommeil. Il semble bien que les conditions normales de la liberté soient celles-ci : la possession de soi-même, la jouissance d'une intelligence lucide, capable de comparer les motifs d'action entre eux et surtout d'en promouvoir de nouveaux entièrement distincts des idées ou des émotions spontanées présentes à notre conscience; le contrôle toujours ouvert de la raison sur ces motifs ou ces mobiles; enfin le pouvoir personnel de l'attention sous une double forme, la concentration de la pensée sur telle idée ou telle émotion, et la faculté d'*inhibition* exercée sur tel groupe de représentations ou d'impulsions qu'on arrête dans leur développement ou qu'on écarte, et qui donne une part d'action considérable à l'agent moral dans cette *lutte pour la vie,* aussi réelle pour les idées et les instincts que pour les espèces vivantes. Ce sont là les rouages, très compliqués et très délicats, qui paraissent nécessaires pour obtenir la réussite d'un acte libre, assez difficile déjà dans la vie ordinaire, menacé de tous les côtés, envahi, diminué ou supprimé par tant d'influences diverses et contraires. Mais combien un acte pareil ne sera-t-il pas plus malaisé dans l'état de sommeil, où ces conditions sont toutes plus ou moins profondément troublées, où l'agent moral ne se possède plus soi-même, où son intelligence ne perçoit plus le sens exact ni la proportion des choses, où tout est livré à une sorte de délire sérieux, où la raison, en proie à ce désordre d'images, n'exerce plus son juste contrôle, où nous sommes dépossédés de ce pouvoir d'*inhibition* ou d'arrêt, pouvoir si utile dans la vie ordinaire, qui nous permet de comprimer certaines émotions, et qui, paralysé dans le rêve, livre le passage aux fantaisies les plus désordonnées! Où prendrons-nous, dans de pareilles circonstances, ce reste d'activité raisonnable, capable de produire un seul fait libre et vraiment imputable? Ces circonstances dominantes, caractéristiques du sommeil, sont l'absence de logique, la suppression momentanée de la raison, la suspension presque totale de l'attention. Que reste-t-il pour la liberté? Eh quoi! cette liberté, qui est le vrai titre de l'homme à être une personne morale, cette liberté, fille de l'intelligence et de la raison, est un bien si fragile dans la vie habituelle, dans l'état de pleine possession de soi-même et de lucidité intellectuelle; elle nous est si disputée par les forces aveugles qui viennent du dehors et de nous-mêmes, du milieu physique et social où nous sommes plongés et de ce fond obscur que nous portons en nous-mêmes, où s'entremêlent les mille influences du tempérament et de l'hérédité! Combien plus n'est-elle pas menacée et réduite dans cet état composite où domine en maîtresse l'association des idées, des instincts et des mouvements? C'est la carrière ouverte à ces fatalités du sang, à ces impressions et oppressions du dehors, à tous les éléments de la fantaisie qui nous gouverne alors et ne laisse plus subsister qu'une vaine et flottante image où notre personnalité se cherche et se perd aussi souvent qu'elle se ressaisit elle-même et qu'elle croit se reconnaître.

Je ne nie pas pourtant qu'il puisse subsister, à certains moments du rêve, quelque trace de volonté et de raison et qu'il nous arrive positivement de nous croire libres. Mais que sont, au fond, ces éclairs de liberté, et quand se produisent-ils? C'est précisément quand nous ne dormons pas encore tout à fait ou quand nous dormons déjà moins, sur ces frontières indécises de la veille qui va s'obscurcir et du réveil qui point déjà, dans ce léger et court crépuscule de la liberté qui n'a pas encore disparu ou qui va renaître, qui ne s'est pas tout à fait perdue ou qui se retrouve. Ou bien alors nous n'avons pas entièrement abdiqué notre tâche quotidienne et notre fonction d'homme, ou bien nous l'avons reprise en partie, et l'on peut dire que, dès que nous sentons notre liberté, c'est que nous ne dormons, comme on dit, que d'un œil, l'un de nos yeux étant plongé dans le sommeil, l'autre se tournant vers la vie réelle. Dans cet état très passager de demi-retour vers la réalité, il n'est pas étonnant que nous sentions aussi une demi-liberté, qui suffit même pour arrêter les fictions, les empêcher de passer certaines bornes et, si elle est vaincue dans cette lutte, nous imposer un sentiment vague et douloureux de responsabilité. En dehors de ce cas, l'un des plus curieux de ceux qu'on pourrait appeler les phénomènes de *pénombre* de la liberté, il me paraît bien qu'il n'y a pas de trace d'activité libre dans le rêve : ce qui ne veut pas dire que l'image plus ou moins confuse ne s'en produise pas; mais ce n'est le plus souvent qu'une image. La liberté étant une réalité de notre vie ordinaire, il est tout naturel qu'elle soit représentée, comme les autres éléments réels de cette vie, dans le spectacle nocturne qui se déroule devant nous. Il est même nécessaire que cela soit ainsi, la fantasmagorie du rêve ne créant que des combinaisons d'éléments réels empruntés à la veille. Pourquoi ne pourrait-on pas rêver qu'on est libre, qu'on prend une décision, qu'on porte même un jugement moral sur un acte émané de nous ou des

autres, comme on rêve qu'on est ému par une histoire racontée devant nous, par une belle action dont on est témoin, comme on rêve qu'on s'agite vers un but imaginaire ou que l'on se bat dans une mêlée fantastique, ou que l'on joue tel rôle héroïque, aussi fictif que la passion qui nous y pousse? Tout cela, purs débris de la veille, emprunts divers faits à la réalité et transportés dans l'imagination. Le psychologue que nous avons déjà cité, M. Lemoine, admet qu'il peut se produire dans le soleil comme un écho de la liberté. L'expression est juste et pittoresque : un écho, un son réfléchi, et non pas le son direct de la rivalité vivante. Si je ne craignais d'exprimer ma pensée par une antithèse trop forte, qui cependant la traduirait fidèlement, je dirais volontiers que ce qu'on appelle la liberté dans le rêve n'est que le rêve de la liberté.

Sommes-nous aussi loin que nous en avons l'air de la vraie pensée de M. Bouillier, et y a-t-il entre nous une contradiction réelle? En apparence, oui; au fond, je ne le pense pas; car, après avoir fait les plus ingénieux efforts d'induction pour établir la responsabilité morale dans le rêve, l'auteur, comme effrayé des conséquences possibles, s'efforce de les atténuer et de les restreindre. Il s'empresse de déclarer que cette responsabilité, dans tous les cas, est personnelle à celui qui rêve et ne saurait produire aucun effet extérieur, aucune recherche sérieuse contre celui qui a rêvé, soit que son rêve ait été ébruité, soit que, comme il arrive, nous ayons parlé haut en dormant, soit enfin que nous en ayons fait part à quelque confident indiscret. Aussi n'hésite-t-il pas à flétrir l'acte de Denys l'Ancien, faisant mettre à mort un de ses capitaines, Marsyas, coupable d'avoir eu un songe où il assassinait le tyran. Denys était un philosophe trop pénétré de la thèse sur la responsabilité morale dans le rêve; la raison qu'il donnait de sa décision cruelle était toute psychologique : « Si Marsyas n'avait pas pensé à ce crime le jour, il n'y aurait pas pensé la nuit. » Défions-nous des psychologues devenus tyrans. M. Bouillier les condamne comme nous; mais, s'il restait une responsabilité réelle dans le rêve, c'est Denys qui aurait raison en pensant que l'assassin imaginaire doit devenir un assassin réel et en poussant la thèse jusqu'à sa dernière conséquence. — Qu'est-ce donc qu'une responsabilité tellement atténuée qu'elle est nulle au regard des lois, nulle même au regard de l'opinion? Au regard des lois, cela va sans dire, puisqu'elles n'atteignent que les actions extérieures. Mais nulle aussi au regard de l'opinion : M. Bouillier voudrait-il consentir que l'on méprisât un homme uniquement parce qu'il aurait été capable d'un mauvais rêve? Bien incertaine même au regard du rêveur et de sa propre conscience, car le rêveur peut-il sérieusement, dans ces cas, se flétrir comme un coupable répondant réellement de son acte? Ainsi, à mesure que l'on poursuit cette idée de responsabilité, elle ne laisse rien de palpable et de réel dans les mains qui veulent la saisir, et l'on peut dire qu'elle s'évanouit elle-même comme un rêve.

Nous pourrions tirer un autre argument des dernières études faites sur la suggestion, à propos de l'hypnotisme, qui n'est qu'une sorte de sommeil artificiel et provoqué. La suggestion, c'est-à-dire la substitution d'une personnalité à une autre, l'évocation de certaines idées ou de certains mouvements dans un sujet qui les subit, soit sous l'empire de la parole qui les commande, soit sous l'influence de certaines associations qu'on fait naître à volonté dans une intelligence devenue entièrement passive, ce phénomène de dépossession momentanée de la personne commence, en certains cas, dès le sommeil naturel et montre par des signes manifestes combien la liberté y est étrangère. Mais ce serait sortir des bornes de la psychologie morale où M. Bouillier veut se tenir ; notre intention n'est pas d'aborder en passant et à la légère cet ordre de questions très délicates que la science médicale développe devant nos yeux et qui s'étendent chaque jour en se précisant.

Nous en avons dit assez pour montrer ce que nous avions en vue, à savoir que l'auteur est vraiment trop modeste quand il s'excuse de n'avoir traité que des sujets familiers. Oui, familiers par le ton de conversation spirituelle qu'il garde tout le temps; mais chacune de ces questions a son importance, et quelques-unes même nous ouvrent de vastes horizons où la plus savante philosophie pourra se mouvoir longtemps encore sans espérer en atteindre de sitôt le terme.

E. Caro.

(*Journal des savants.*)

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

M. Armando Palacio Valdés

Il faut bien ranger M. Palacio Valdés parmi les romanciers réalistes, puisque lui-même a écrit trois volumes pour démontrer la supériorité du genre; mais, s'il ne tenait pas autant à se séparer, en principe, de l'école idéaliste, nous dirions qu'il mérite d'y occuper une des premières places. Nous avions lu ses ouvrages de critique (2) avant de lire ses ouvrages d'imagination, et nous avons été surpris du contraste qui existe chez lui entre la théorie et la pratique : sauf quelques courts passages qui, dans l'ensemble de ses romans,

(1) Voy. pour cette série la *Revue* des 7 mars, 4 avril, 11 avril, 9 mai, 19 septembre, 10 octobre 1885.

(2) *Los novelistas españoles*. 1 tomo. Madrid, 1879. — *Nuevo viaje al Parnaso*. 1 tomo. Madrid, 1880. — *La Literatura en* 1881. 1 tomo. Madrid, 1881.

font l'effet de disparates, s'il est un réaliste, c'est « par les beaux côtés ».

Il est vrai que le réalisme et le naturalisme, pas plus que le réel et que le naturel, ne sont, nécessairement, la peinture des choses viles et basses. M. Zola lui-même a quelquefois écrit des pages d'une pureté idéale. Ce sont là les modèles que M. Valdés paraît avoir devant les yeux. N'étaient l'extrême longueur et la minutie excessive des descriptions, longueur et minutie dont n'a été exempt aucun adepte de l'école depuis Balzac jusqu'à nos jours, et deux ou trois tableaux douteux, l'auteur de *Sybille* eût pu signer *Marthe et Marie* (1).

I.

Laquelle des deux sœurs, de Marie ou de Marthe, est l'héroïne du roman? Laquelle a les préférences de l'auteur? — Un peintre réaliste n'en doit point avoir, répond M. Palacio Valdés ; il doit tout peindre avec un égal amour (ou avec une égale indifférence); son pinceau doit être absolument impartial. — Ce n'est pas un peintre alors, répondons-nous; c'est un photographe.— Eh bien, oui, un photographe : la photographie est le *summum* et la perfection de l'art. — Fort bien : prenons donc les deux portraits de jeunes filles pour ce qu'on veut qu'ils soient : des photographies; et voyons s'ils nous frappent par cet air de vérité et de vie qui fait qu'on proclame la ressemblance.

Nous sommes dans une ville de la province des Asturies (M. Valdés est Asturien et, comme il est « photographe », il ne peut représenter que ce qu'il a devant les yeux), ville des bords de la mer Cantabrique où il pleut comme à Manchester. Sous les arcades surbaissées qui bordent les rues, ou bien à l'abri de parapluies, les « philosophes du pavé » écoutent dans la nuit noire les bruits de fête qui, des balcons d'une maison luxueuse, se déversent dans la rue. Ce sont *los señores de Elorza*, de la noble famille d'Elorza, qui célèbrent l'anniversaire de la naissance de doña Gertrudis, la maîtresse valétudinaire de la maison. Une voix touchante s'élève et remplit d'harmonie l'espace : c'est celle de Marie, sa fille aînée, une beauté divine qui chante comme un ange et qui est un ange en effet.

Entrons dans le salon. Marie se rassied. Son fiancé s'approche d'elle.

— Mariquita, on m'a envoyé de Madrid une parure pour toi (ces jeunes gens, élevés ensemble, se tutoient) qui n'est pas du tout ce que j'avais demandé. Je demandais une parure de prix, et je la renverrai pour qu'on la change.

— Qu'est-ce que cela fait, Ricardo? Qu'importe une parure ou une autre?

— Oh, oh! mademoiselle, depuis quand êtes-vous devenue aussi indifférente en matière de toilette? Bon ! ne parlons plus de cela. Est-ce que tu ne trouves pas que ce monsieur qui est au piano chante d'une façon insupportable?

— Ne sois pas mauvaise langue, Ricardo ! Laisse les pauvres gens s'amuser quand ils le font sans offenser Dieu ni le prochain.

— Oh ! pour ce qui est de moi, cela m'est bien égal !... Mais, mignonne, tu es devenue bien sermoneuse depuis quelque temps. Est-ce que tu veux faire concurrence au curé de la paroisse ?

Depuis quelque temps, en effet, un grand changement s'était opéré chez Marie ; changement dont son fiancé, le jeune marquis de Peñalta, n'apercevait encore que les symptômes les plus superficiels. Nature ardente, généreuse, idéaliste, Marie s'était toujours jetée dans les extrêmes. Enfant, elle avait une amie qui lui avait dit un jour en riant : « Je parie que tu ne m'aimerais pas assez pour t'appliquer ce fer rouge pour l'amour de moi. » A l'instant elle avait relevé sa manche et s'était fait une profonde brûlure. Un peu plus tard, elle avait supplié son père de lui donner pour son appartement une tour contiguë à la maison ; et là, enfermée tout le jour avec sa vieille nourrice, elle dévorait des romans ; plus tard encore, l'honnête et franche tendresse du jeune marquis l'avait charmée ; mais Ricardo, l'honneur, la bravoure, la droiture et la bonté mêmes, n'avait ni son imagination ni son intelligence; quoiqu'elle l'aimât, il ne pouvait satisfaire son idéal. Un sermon entendu par hasard venait enfin d'ouvrir devant elle de bien plus hautes perspectives : son vrai roman commençait.

Son fiancé la suit dans le salon, l'entretient de son amour, lui parle de ses projets d'avenir; elle l'écoute avec distraction.

— On m'a apporté ce matin deux grandes caisses pour toi : figure-toi que les marchands ont mis ma couronne dessus. Tu ne peux imaginer la joie que cela m'a donnée! Il me semblait que nous étions déjà mariés! Dis, vilaine, est-ce que tu n'as pas envie d'être marquise de Peñalta, ce qui veut dire d'être à moi, à moi, à moi pour toujours?

Marie se lève d'un air gêné :

— Pas trop, dit-elle.

Puis elle va embrasser sa mère et lui demande la permission de se retirer. Triste, suffoquée, le cœur gonflé de larmes, elle gravissait l'escalier de la tour quand elle se sent saisir par derrière. C'est Ricardo, Ricardo furieux, qui l'a suivie et qui lui fait une scène épouvantable :

— Répète, répète ce que tu viens de dire!...

Et il allait dans sa fureur l'entraîner de nouveau dans le salon, quand elle se jette à son cou : tout son amour s'est réveillé dans son cœur.

— Mon Ricardo, je t'aime ! Ne me tourmente pas ! Je t'aime de toute mon âme !

(1) *Marta y Maria, novela de costumbres.* 1 vol. in-8°. Barcelone, 1883.

Et elle l'embrasse, et le jeune homme, ravi, transporté au troisième ciel comme un bienheureux, la laisse aller. Arrivée dans sa chambre, les yeux de Marie se rencontrent avec ceux d'un Christ en croix qui semble lui reprocher son infidélité. Elle tombe à genoux; elle baise en sanglotant les pieds du Sauveur. Innocente Madeleine, elle les arrose de ses larmes : « Jésus! mon Jésus! Ah! que d'affronts! que d'abandon! Châtiez-moi, mon Dieu, châtiez-moi, pour que je puisse goûter le repos! » Puis elle détache sa robe de bal et, s'enroulant dans un manteau de voyage, elle se couche pour la nuit sur le sol nu, laissant intact le lit virginal.

Nous en savons plus maintenant sur l'état d'âme de Marie que le marquis de Peñalta, et nous pouvons mesurer d'avance les vicissitudes qui attendent l'infortuné fiancé. Nous verrons peu à peu la jeune fille se détacher de lui, ses mouvements de tendresse envers celui à qui elle a promis son amour devenir pour elle des sujets de remords. La jalousie de Dieu est à ses yeux une réalité; elle ne voit pas en lui la source de tout amour, le foyer d'où la vie rayonne, mais une personnalité absorbante qui veut tout pour elle-même. Sans savoir comment, le jeune homme se trouve relégué, presque évincé; à peine est-il admis à la voir; il en souffre, et pourtant Marie est si douce, si humble, si aimable, si complaisante, qu'elle ne lui donne pas un seul sujet de plaintes.

Un matin que Ricardo était sorti de meilleure heure que de coutume, il a la joie de rencontrer sa bien-aimée. Elle l'aborde avec une grâce séduisante.

— Tu t'es levé matin pour aller à la messe, Ricardo?

— Oh non, répond celui-ci en souriant; je me suis levé pour aller faire une promenade.

— Eh bien, tu ne te promèneras pas aujourd'hui; je t'accapare et je t'emmène à la messe avec moi.

L'expression de visage, le son de voix de la jeune fille, le geste qu'elle fit pour prendre le poignet de Ricardo et l'emmener avec elle, tout était adorable. Heureux Ricardo! Avec quelle joie il se constitue prisonnier! Depuis longtemps il n'était pas accoutumé à pareille fête; sa surprise est si délicieuse qu'une larme de reconnaissance monte à ses yeux et coule sur son mâle visage.

— O Marie! Si tu savais combien tu me rends heureux! dit-il d'une voix basse et tremblante. Partout où tu voudras me mener, j'irai avec toi! Dis, où veux-tu que j'aille? Tu ne peux comprendre la soif que j'avais de t'entendre me parler la première! Je cherche sans cesse les moyens de te plaire et je ne les trouve pas. Dis-moi, que faut-il que je fasse? Comment faut-il m'y prendre pour rompre la glace qui nous sépare? Je ferai ce que tu me diras, fût-ce au prix de ma vie! Si je ne t'aimais pas autant que j'aime le souvenir béni de ma sainte mère, il y a longtemps que j'aurais fui loin de toi, tant tu me fais souffrir! Mais mon amour est fait de telle sorte que tu as brisé mon orgueil et que tu finiras par me faire oublier ma dignité!...

La jeune fille, émue de cette tendresse si vive, si sincère, le regarde en plein visage et lui dit gaiement :

— Puisque tu veux me faire plaisir, pour commencer tu vas venir à la messe avec moi, n'est-ce pas?

— Oui, ma bien-aimée.

— Tu y viendras demain et tous les jours suivants?

— Oui, beauté chérie, je ne demande pas mieux.

— Tu me fais un grand plaisir, Ricardo.

— Bien vrai?

— Oh oui! Je t'aime; mais je ne t'aime pas léger et mondain; je t'aime pieux, je t'aime chrétien!

Le jeune homme, nous l'avons dit, n'avait pas une très grande intelligence; mais il était droit, franc, sans peur et sans reproche : c'était un soldat. La vie militaire et dissipée ne lui avait pas fait renier absolument l'éducation très religieuse qu'il avait reçue sous les auspices de sa mère; surtout il était Espagnol. Aisément il se transforma en un champion de l'autel et du trône. On le voyait se promener en public avec des hommes d'Église; ses amis ne le rencontraient plus au cercle; il était assidu aux offices, et, l'amour aidant, il en vint à se considérer comme un barbare qui avait blessé le cœur adorable de sa bien-aimée par une conduite grossière et impie et à regarder Marie comme une sainte qui avait eu avec lui trop de patience. Les marques de tendresse que lui donnait maintenant sa fiancée avaient pénétré son cœur d'un sentiment d'adoration qui allait d'elle à Dieu, de Dieu à elle, mais qui au fond ne relevait que de l'amour.

Il y a là des pages très finement étudiées, destinées à peindre ces « conversions » toutes mondaines qui peuvent bien naître dans une certaine mesure d'une foi simple, mais auxquelles le sensualisme a part. La foi simple, d'ailleurs, est fragile, comme les fleurs simples des champs, et ce n'est pas avec toute confiance que nous voyons le jeune marquis « se convertir » et « s'approcher des sacrements ».

Mais si sa dévotion est peu solide, son honneur et sa loyauté sont inébranlables. Or, depuis quelque temps, il se passait une chose singulière. Quand Marie allait à la messe au point du jour, et surtout aux offices du soir, suivie de sa vieille camérière, un beau vieillard à cheveux blancs s'approchait d'elle et lui parlait à l'oreille. Que lui disait-il? Le voici : « Señorita de Elorza, votre oncle, le marquis de Revallar, vous fait demander par moi, agent du roi don Carlos dans cette ville, la permission de me faire passer sa correspondance par votre intermédiaire. — Señorita de Elorza, les soldats du roi comptent que c'est vous qui leur confectionnerez des drapeaux. — Señorita de Elorza, la reine doña Margarita vous remercie des cœurs brodés que vous nous avez remis pour ses serviteurs », etc., etc. La vérité était qu'aux yeux de Marie la cause du roi et la

cause de Dieu commençaient à se confondre étroitement. Son père était un homme éclairé, ami des progrès en tout genre, quoique solide conservateur; mais sa mère appartenait par sa naissance au parti légitimiste, et, depuis que l'idée religieuse s'était emparée de Marie, depuis surtout que les offenses gratuites faites à l'Église par les républicains (la scène se passe en 1871) avaient identifié la liberté avec l'impiété, elle était devenue carliste déterminée; elle soupirait autant pour le martyre politique que pour le martyre religieux.

Un soir, elle prit son fiancé à part dans un coin du salon. Le marquis de Peñalta était un des officiers préposés à la garde d'une grande fabrique d'armes que le gouvernement avait dans la ville. Marie le regarda d'un air anxieux et lui dit d'une voix tremblante :

— Ricardo, tu m'aimes?

— Comment peux-tu me demander cela?

— Oui, je sais que tu m'aimes et tu m'en as déjà donné des preuves... Mais, en amour comme en toute chose, il y a des degrés... Il n'y a que l'amour divin qui soit infini... Celui que tu as pour moi a résisté à certaines épreuves; résistera-t-il à toutes?

— A toutes! répondit le jeune marquis en mettant la main sur son cœur.

— Et si je te demandais ta vie?...

— Peuh! ce serait me demander peu de chose! dit-il en levant les épaules d'un air dédaigneux.

Marie sourit et, après un instant, demanda d'une voix plus timide :

— Et si je te demandais l'honneur?... ou du moins ce que vous autres hommes entendez par honneur?...

Ricardo pâlit et tarda à répondre. Enfin, d'une voix calme et profonde :

— L'honneur, ma bien-aimée, ne nous appartient pas; c'est un dépôt que le ciel a remis dans nos mains le jour de notre naissance et dont il nous demande compte le jour de notre mort.

Un éclair d'indignation et de mépris passa dans les yeux de Marie.

— Et d'où savez-vous que le ciel prend sous sa garde ce qui, le plus souvent, appartient à l'enfer?...

Elle se calma et, d'un ton persuasif :

— Ce que le ciel prend sous sa garde, personne ne peut nous le révéler que l'Église, Ricardo! Le véritable honneur du chrétien consiste à servir Dieu et à défendre sa loi... Quand je t'ai demandé si tu m'aimais, c'est que j'avais besoin de le savoir. Je vais te faire une confession après laquelle, si tu as vraiment la foi, tu m'aimeras davantage, et, si tu es encore au fond de ton âme l'esclave du monde et de ses considérations frivoles, tu me fuiras peut-être...

— Pour cela, jamais!

— Écoute... Suppose que ta fiancée, méprisant des règles de conduite que la religion n'a pas établies, ait outrepassé les limites que la société impose à une jeune fille..., qu'elle se soit mêlée..., par exemple..., de politique... et que, pour servir le Dieu qui l'appelle..., elle se soit affiliée à une conspiration...; que, voyant notre sainte religion outragée, elle ait voulu..., pour soulever un peu la couronne d'épines qui ceint le front adorable du Christ..., se consacrer, comme Jeanne d'Arc et tant d'autres, à la libération de son peuple... Eh bien, penseras-tu qu'elle eût dû subordonner les intérêts sublimes de la foi à la crainte puérile de déplaire au monde?

— Je ne penserai rien, dit Ricardo abîmé dans une méditation profonde.

— Vois comme j'avais raison! Maintenant que je t'ai confessé mon secret, tu m'aimes moins et tu ne tarderas pas à m'abandonner.

Ces dernières paroles firent lever vivement la tête au marquis.

— Et qu'est-ce qui t'a porté à me révéler aujourd'hui une chose que tu m'avais cachée jusqu'ici?

— Avant tout, pardonne-moi ma réserve, et comprends, Ricardo, qu'elle était commandée. Les secrets des autres ne nous appartiennent pas. Si j'ai parlé aujourd'hui, c'est parce que nous comptons sur toi et sur ton généreux concours. Oh! mon Ricardo, ce moment est suprême pour moi! Je vais gagner le ciel si tu m'y aides! Donne-moi la main, mon bien-aimé; prête-moi le secours de ton bras!... Ne m'abandonne pas, Ricardo! N'abandonne pas celle dont tu as entrepris d'être le protecteur et le soutien!...

Le jeune homme pressentit quelque chose de grave et dit d'une voix ferme :

— Finissons-en, Marie! Dis ce que tu me demandes!

— Il s'agit pour toi aussi, comme pour moi, d'acquérir de grands mérites. Il existe dans cette ville une fabrique d'armes et de canons qui est un instrument de crime dans les mains des méchants. Il s'agit de le leur arracher et d'en faire un instrument de salut dans les mains des bons.

Marie s'arrêta. Le visage du marquis devenait livide. Il la prit par le bras et rugit plutôt qu'il ne dit ces paroles :

— Qui t'a suggéré l'idée de me proposer une trahison?... Réponds!... Quel est le misérable qui te l'a conseillé?... Dis-le-moi! Dis-le-moi, Marie, et j'irai lui arracher sa langue de serpent!... Pareille idée n'est pas venue de toi! Jamais tu n'as pu imaginer que le marquis de Peñalta, que l'homme que tu honores de ton amour, que le descendant de tant de féaux chevaliers pourrait devenir un traître à qui ses camarades auraient le droit de cracher au visage!... Ah! Marie, je sens qu'un malheur nous menace, et ce malheur sera surtout pour moi!

Le jeune homme continua longtemps ainsi. Sa fiancée, consternée, baissait la tête; au bout d'un moment, elle lui dit d'une voix faible :

— Tu ne me comprends pas, Ricardo. Tu regardes les choses à travers les conventions sociales; moi, je

les vois à la lumière de la loi de Dieu. Pour toi, une renommée sans tache est le premier des biens; pour moi, le salut éternel est l'unique intérêt... Pardonne-moi si je t'ai offensé, et que cet honneur auquel tu rends un culte si fervent te serve à oublier ce que je t'ai dit!

Ricardo fixa sur la jeune fille un long et douloureux regard. Il venait de sentir enfin que le malheur qu'il pressentait était une réalité présente; que cette femme ne pouvait pas être à lui; que dans ce cœur rempli de sentiments mystérieux, grands peut-être, peut-être même par un certain côté sublimes, il n'occuperait jamais que la seconde place. Une larme monta à ses yeux et descendit en tremblant sur sa joue. Puis, après un long silence, il dit d'une voix triste :

— Tu as raison, Marie, je ne te comprends pas... Mon père était un honnête homme; il ne t'aurait pas comprise... Mon grand-père était un loyal gentilhomme qui est mort pour son pays; il ne t'aurait pas comprise... Mais mon aïeul et mon père se fussent offensés comme je me sens offensé moi-même, si quelqu'un eût cru devoir leur rappeler qu'ils devaient garder un secret confié.

Un silence obstiné se répandit sur les deux jeunes gens; le silence de la mort : la mort de leurs amours, de leurs sentiments mutuels, de leurs espérances; *ils ne se comprenaient pas;* ils ne pouvaient, en effet, pas se comprendre; ils ne s'étaient jamais compris; tout était fini entre eux!

Le reste du roman n'est que le développement logique de cette donnée, développement tracé d'une main fine et ferme. Marie passe par toutes les phases de la vie religieuse, depuis la contrition, qui en est le commencement, jusqu'à l'extase, qui en est le terme. C'est l'histoire de sainte Thérèse adaptée au XIXe siècle; un formidable anachronisme.

En contraste et en opposition avec l'idéalisme pur, l'auteur met Marthe, cela va sans dire. La sœur de Marie est une nature complète et bien équilibrée : trop complète peut-être; car, à l'ombre de cette idée que les droits du corps sont aussi réels que les droits de l'esprit, l'auteur introduit quelques scènes un peu brutales. Il va sans dire aussi que c'est la sage, prudente et pratique Marthe qu'épouse le loyal marquis de Peñalta, pendant que Marie, vêtue de blanc et couronnée des fleurs d'oranger de la fiancée de Jésus-Christ, va frapper aux portes d'un couvent et s'évanouit pour nous derrière ces portes comme dans une apothéose.

Un plan aussi simple ne pouvait être sauvé de la banalité que par un extrême talent de mise en œuvre. Ce talent, M. Palacio Valdés l'a montré. Quoique le dénouement soit prévu et inscrit pour ainsi dire dans le titre, la perfection des détails, la justesse des nuances sont telles que l'intérêt se soutient et que les tableaux restent gravés dans la mémoire. C'est par ces qualités, cette perfection, cette justesse, que M. Valdés est réaliste, et nullement par une préférence pour la peinture de la chair sur la peinture de l'esprit. Les recherches, les souffrances, les grandeurs de l'esprit, il les a peintes dans le caractère de Marie avec plus de force, et non moins de délicatesse, que ne l'a fait M. Octave Feuillet en ses plus beaux jours. Marie est une *Sybille* espagnole comme Sybille est une *Marie* française. Chez toutes les deux l'esprit humain suit les mêmes sentiers, ces sentiers qui ont vu passer tant de générations d'âmes généreuses et qui les ont conduites à tant de crimes ou de folies. Mais la fille du hidalgo d'Espagne a plus de vol, plus de fougue, plus de violence que la petite-fille du gentilhomme parisien. On sent que la divine enfant a dû avoir parmi ses aïeux quelqu'un de ces grands seigneurs qui, les jours d'autodafé, croyaient racheter leurs péchés et gagner le ciel en s'abaissant humblement au métier d'aides du bourreau.

II.

Le roman de M. Palacio Valdés intitulé *José* (1) confirme notre observation sur la tendance idéaliste de son talent. Avec des réalistes de son espèce, la querelle des deux écoles se réduit absolument à une querelle de mots. Les deux genres se confondent en un seul, que constitue la représentation exacte de la nature, de toute la nature, physique, intellectuelle et morale. Nous n'entrerons point dans l'analyse de ces charmants tableaux de mœurs maritimes; mais nous gagerions bien que Rodillero, le petit village de pêcheurs où la scène se passe, existe, que M. Valdés y a vécu, qu'il a vu de ses yeux les disputes et les batailles auxquelles s'y livrent les femmes, entendu de ses oreilles le clapotement de l'eau et le cliquetis des barques amarrées trop près l'une de l'autre dans un jour d'orage. Autrement, comment pourrait-il nous en faire passer la sensation si vivante? Comment pourrait-il peindre — non, photographier — avec tant de perfection?

Écoutez comment ce réaliste s'entend à idéaliser les choses : un mythologue antique ne ferait pas mieux.

« Chaque été, les gens de Sarrio venaient pêcher dans les parages de Rodillero, et, le soir, ils mettaient leurs barques à terre. Cela gênait les habitants, qui, lorsqu'ils rentraient tard, ne trouvaient plus de place pour mettre les leurs (car la plage était petite) et se voyaient forcés de les laisser amarrées au rivage. Tant que la saison était belle, on ne faisait que murmurer tout bas; mais, au mois de septembre, la discorde survint, parce qu'il y avait péril pour les barques, Rodillero n'ayant point de port. Un soir que la marée était haute, les barques restées à l'amarre entamèrent une conversation un peu vive. D'abord elles se donnaient mutuelle-

(1) 1 vol. in-8°. Madrid, 1885 (Manuel Hernandez).

ment de petits coups dans les côtes, comme pour accentuer leur discours. On eût dit qu'elles se racontaient les aventures qu'elles avaient si souvent courues en haute mer et, comme des soldats qui content leurs batailles, qu'elles s'échauffaient à ce souvenir. Dans le silence et dans l'obscurité, leur murmure animé ressemblait à celui d'une foule fortement émue. Petit à petit, la conversation agréable se convertit en dispute; toutes veulent parler à la fois; les opinions se croisent en tous sens; chacune semble déterminée à avoir raison, sans écouter sa voisine; on se pousse, on se heurte, on s'injurie, on s'écrase; les côtes sont enfoncées; les têtes font bélier les unes contre les autres; c'est une bataille, une bataille furieuse, qui fait accourir les habitants sur le rivage. Chacun essaye de détacher sa barque et de l'arracher du lieu du combat. Il ne fait dans les ténèbres que l'exposer à d'autres coups, et, au matin, les blessées, membres brisés, gouvernails, mâts et planches disjointes, flottent sur la mer ou jonchent le rivage; les mortes, c'est-à-dire les carènes trouées qui ont fait des voies d'eau, dorment silencieusement dans le fond de la mer. »

Nous ne pousserons pas plus loin les citations. Celle-ci suffit à montrer la manière de M. Palacio Valdés. Réaliste ou idéaliste, c'est un véritable artiste. A notre avis, il est bien plus le fils de Balzac et de Manzoni que de Flaubert et de Zola : il prend pour thème le développement psychologique plus souvent que le développement physiologique de l'être humain. Un autre trait caractéristique — celui-là vraiment moderne, — c'est qu'il ne paraît pas croire à la méchanceté de l'homme. Tous ses personnages sont bons, nobles, tout au moins justifiables et justifiés, quoiqu'ils présentent toujours, comme la nature elle-même, un mélange de bien et de mal. Des trente ou quarante figures qui sont entrées dans la composition de ces deux tableaux de mœurs, *Marthe et Marie*, *José*, il n'y en a pas une qui soit absolument laide.

M. Armando Palacio Valdés est encore un jeune homme. Il n'y a pas, croyons-nous, plus de dix ans qu'il écrit; il n'y en a pas cinq qu'il s'est fait une large place parmi les critiques et les romanciers de l'Espagne contemporaine, et déjà c'est un maître. Nous n'en voulons pour preuve que les pages dans lesquelles il nous peint la mer soulevée au lendemain d'une tempête (1), ce sujet si rebattu et partant si difficile. En lisant les œuvres de début de Palacio Valdés, nous nous répétions à nous-même ce que nous disions l'autre jour à propos de Perez Galdós et de José Maria de Pereda : c'est que les germes qui, de France et d'Angleterre, ont volé par-dessus les Pyrénées, ont fait fleurir en Espagne toute une moisson (encore trop peu connue, mais qui le sera bientôt) de romanciers très distingués.

LÉO QUESNEL.

(1) *José*, pages 98 et suiv.

SERBES ET BULGARES

Notes de voyage

21 août 1885.

Le chemin de fer court à travers les plaines interminables de la Hongrie. Ce n'est pas sans regret que l'on quitte Budapest, la ville hospitalière. Nous croyons entendre encore les *Eljen* enthousiastes dont les Hongrois ont salué nos amis de la délégation française. Des passants inconnus sont venus nous serrer la main; un excellent homme, à qui nous avons hier demandé notre chemin à dix heures du soir, ne s'est séparé de nous à grand'peine qu'à deux heures de la nuit. Ce matin, à l'Exposition, les gardiens se sont mis à notre disposition : le palais réservé au roi de Hongrie, fermé à tous, s'est ouvert pour les Français. Rien ne pouvait être refusé par les Hongrois à leurs amis de France.

Mais il a fallu partir vite. Le voyageur propose et les événements disposent. Nous allons à Constantinople. En ce moment le sultan est affolé : il y a eu des cas de choléra à Marseille, et il voit déjà l'épidémie à ses portes. Un monarque oriental n'a jamais hésité à mettre une barrière de plus entre l'Occident et lui, et dès aujourd'hui il y a deux jours de quarantaine à subir pour ceux qui arrivent à Constantinople par la grande route banale de la mer Noire. Deux jours d'ennui ! deux jours d'inaction ! Nous renonçons à l'itinéraire habituel, par Roustchouk, Varna et la mer, et pour éviter les cordons sanitaires que les Turcs ne songeront pas tout de suite à établir du côté de la terre, nous irons à Constantinople en traversant la Serbie, la Bulgarie et la Roumélie orientale.

A huit heures du soir, on aperçoit quelques lumières lointaines derrière une grande nappe d'eau. C'est le Danube et c'est Belgrade. Après la visite des passeports, nous gagnons le centre de la ville par une route pierreuse, inégale, pleine d'ornières. A notre droite, une grille gardée par deux factionnaires ferme l'entrée du palais du roi Milan. On nous avertit de ne pas nous approcher : la nuit venue, les sentinelles ont ordre de se servir de leur baïonnette contre les étrangers qui pourraient passer le long de la grille. Où est la Hongrie hospitalière? Cependant ce petit avertissement ne nous est pas désagréable : c'est de la couleur locale.

Mais il est tard : il faut, ce soir, nous contenter de courir les rues de Belgrade, de longues et larges rues semées de pierres pointues. Aux coins des places une sentinelle veille l'arme au bras. Dans une rue latérale, nous passons devant un café où l'on entend grincer quelques violons. Enfin nous allons voir des physionomies étrangères, quelques costumes nationaux! Nous entrons; autour de longues tables couvertes de verres

de bière sont assis des gens vêtus comme nous, mieux que nous qui portons nos vêtements de voyage. Le costume local consiste en un chapeau rond, un veston sombre ou un pardessus, le tout venant en droite ligne de la *Belle Jardinière :* il ne reste qu'à fuir avec horreur ce coin trop civilisé.

21 août.

Nous consacrons la matinée à parcourir la ville. Elle n'a aucun caractère. De hautes maisons, des magasins « à l'instar de Paris » ou « de Vienne ». Rien ne rappelle l'Orient : des nombreuses mosquées de la ville d'autrefois il ne reste plus qu'un seul minaret qui tombe tristement en ruines au milieu d'un pâté de maisons européennes : un de ces jours, il s'écroulera, et les pierres du balcon d'où le muezzin appelait les fidèles à la prière iront briser les vitres d'un magasin de nouveautés.

Les rues sont animées : c'est aujourd'hui l'anniversaire de la fête du roi Milan. Pas un seul costume, pas une seule de ces figures farouches que nous nous attendions à rencontrer dans ces pays qui, sur la carte, paraissent si éloignés de Paris. Au milieu de promeneurs pacifiques accoutrés comme les consommateurs du café d'hier soir, circulent des officiers et des soldats en grande tenue. Ils ressemblent vaguement à nos anciens gardes nationaux, un jour où l'eau aurait manqué pour la toilette du matin. Parmi eux quelques uniformes plus brodés que les autres : ce sont les fonctionnaires civils qui vont à l'église métropolitaine entendre le *Te Deum* à l'occasion de la fête du roi.

Nous nous perdons au milieu de cette foule indifférente où rien n'attire l'attention. Les femmes sont généralement laides ; les hommes, grands et forts, se prélassent dans leurs vêtements à l'avant-dernière mode de Vienne. Ce n'est pas ici qu'on nous accueille à bras ouverts, comme à Pest. L'influence allemande est prédominante à la cour. Le pays est travaillé par des agents autrichiens et allemands. Un Français ne peut y ouvrir la moindre boutique sans qu'un Allemand ne puise immédiatement à des sources cachées, mais qu'on devine, l'argent nécessaire pour installer à côté de lui un magasin concurrent. Seul, paraît-il, le peuple ne nous est pas contraire : non qu'il ait pour nous la moindre préférence, mais il fait en général de l'opposition au gouvernement du roi Milan, il n'a aucune répugnance pour la famille proscrite des Karageorgewitch, et il aime à prendre le contre-pied des idées qui règnent à la cour.

Il ne nous reste plus rien à faire à Belgrade. Un honorable commerçant dont la boutique, avec ses grillages et ses rideaux verts, ne déparerait pas le boulevard des Italiens, nous change, au cours indiqué par une transaction entre sa conscience et lui, notre monnaie, dont il fait le compte à la craie sur sa table, et nous nous précipitons vers le train qui va nous conduire à Nisch, station extrême des chemins de fer occidentaux.

La route n'a rien de remarquable. La voie traverse des plaines fermées par des collines peu élevées. Des deux côtés, des champs de maïs. Une seule fois, à sept heures du soir, le pays change d'aspect. La lune éclaire une véritable petite Suisse : la vallée se rétrécit, la Morawa se glisse comme un serpent entre des collines boisées..., et à peine avons-nous eu le temps d'admirer cette oasis que le chemin de fer reprend sa course entre les éternels champs de maïs dans la plaine monotone.

Nous sommes en Serbie; mais où sont les Serbes? Le pays semble inhabité : pas un passant sur les chemins. Nous arrivons à la station de Palanka au moment où l'on annonce le passage du train spécial qui ramène le roi Milan de Nisch à Belgrade. Ce genre de spectacle a le privilège de passionner les populations de certains autres pays, qui courent en foule sur le chemin des cortèges royaux : ici sont réunis sur le quai une dizaine de paysans, trois popes avec leurs hauts chapeaux noirs et leur longue soutane, le parapluie sous le bras. Pendant que le train royal roule lentement dans la gare, le petit groupe aligné sur le quai se découvre silencieusement. Pas un cri, pas une marque de sympathie. Le train passé, les « manifestants » se débandent tranquillement; ils vont se reposer au buffet de la gare.

A onze heures du soir, nous arrivons à Nisch. L'hôtel est animé : des constructions basses entourent une cour plantée d'arbres; une cinquantaine de buveurs, toujours vêtus de leur veston de confection et coiffés du chapeau rond, écoutent la musique d'un orchestre de dames viennoises. L'orchestre de dames viennoises! Dans toute la péninsule des Balkans, en Asie mineure, en Grèce, dans le Péloponèse, dans quelque petit endroit perdu que vous mène votre fantaisie, partout vous le rencontrerez. Il est inévitable comme le destin! Un Oriental vous invitera à venir entendre de la musique au café en buvant un verre de raki : soyez certain que l'orchestre de dames viennoises vous attend. Y a-t-il réellement à Vienne assez de musiciennes voyageuses pour former ces troupes ambulantes? J'en doute d'autant plus que mon séjour dans la capitale de l'Autriche m'a donné de la beauté et de la grâce des Viennoises une idée à laquelle ne répond que très imparfaitement la triste figure des malheureuses qui ravissent de leur discordante musique les oreilles orientales.

23 août.

Nisch est une assez jolie petite ville. Les maisons basses, à simple rez-de-chaussée, s'ouvrent sur de belles rues bien pavées. Après Belgrade, c'est le point le plus important de la Serbie. Voici enfin quelques paysans vêtus autrement que nous : l'accoutrement

n'est pas beau, ce n'est peut-être pas le véritable costume national; mais enfin ce n'est plus la confection de Paris. Une large culotte bouffante, une veste ouverte sans boutons. Pas d'armes apparentes; nous ne sommes pas encore en Bulgarie. La place du marché est gaie et animée : les courges et les pastèques verdissent au soleil; les tomates marquent des taches rouges au milieu des paniers de raisins. Les ménagères du pays, avec leurs corsages de couleurs voyantes et leurs chemisettes brodées de perles, parcourent les allées sans se presser. Hélas! leur figure est médiocre : la seule jolie fille de Nisch est employée à l'hôtel à un métier fatigant, qui ne consiste pas seulement à laver la vaisselle. Il ne faudrait pas prendre les auberges serbes pour des pensions de famille.

Grâce au concours aimable du vice-consul de France et de son drogman, nous avons pu trouver des véhicules pour continuer notre voyage. Ici, en effet, plus de chemin de fer; la ligne s'arrête à Nisch, et c'est en voiture qu'il nous faut gagner Tatar-Bazardjick, qui est une des premières gares turques. Nous faisons, non sans peine, nos arrangements avec le cocher qui va nous conduire : l'étranger est une proie trop rare, et on en profite sans vergogne. A peine a-t-on su que des voyageurs français ont débarqué à l'hôtel, que tous les prix ont doublé. Ce qui complique la situation, c'est que le Serbe est entêté : pour rien au monde il ne rabattra un sou du prix que son avidité lui suggère, et il aimera mieux voir le client lui échapper et aller chez son voisin que de lui faire la moindre concession: c'est pour lui une question de dignité.

Enfin nous trouvons un cocher qui consent à nous conduire en deux jours à Sofia dans une victoria incommode, attelée de deux maigres haridelles. Ce soir, nous coucherons à Pirot, et demain nous entrerons en Bulgarie.

Nous sortons de Nisch. Aux portes de la ville on aperçoit un assez vilain souvenir de la domination ottomane. Une petite tour a été construite en 1809 par les Turcs, vainqueurs d'une insurrection serbe. Sur les quatre faces du monument étaient scellés dans la muraille les crânes des vaincus. Depuis les Serbes indépendants ont enlevé les crânes; mais les ossements ont laissé leur trace imprimée dans la terre, et le hideux monument rappelle encore aux passants l'ancien dominateur.

Après la ville, une longue plaine. C'est en vain qu'on y chercherait une trace des travaux du raccordement projeté entre les chemins de fer serbes et les lignes turques. On nous dit que ces travaux sont confiés à la Banque ottomane et qu'elle a promis de les terminer dans un court délai; mais nous avons beau chercher un poteau ou un ouvrage de terrassement : rien n'est commencé. Les ingénieurs ont à lutter contre la mauvaise volonté des paysans serbes et bulgares, qui se sont mis en tête de ne pas souffrir sur leurs champs le passage d'un chemin de fer. Pendant la nuit, ils déplacent les poteaux de repère et détruisent les travaux de la journée. Il faut dire que la lutte contre cette obstination n'est pas bien passionnément engagée : dans tous les villages que nous traversons, on voit bien des ingénieurs et des ouvriers terrassiers; mais on se demande si leurs outils sont encore en route, car ils semblent nager dans la plus délicieuse oisiveté.

Le pays est décidément presque inhabité. On fait dix lieues sans rencontrer une maison : pas un paysan, pas de bestiaux, rien qui dénote la fréquentation d'êtres vivants. A droite et à gauche, toujours des champs de maïs; mais où sont les cultivateurs? Peut-être aux villages cachés dans les montagnes aperçues à l'horizon. De Nisch à Ak Palanka, nous ne voyons pas un passant.

Après Palanka, la région est un peu plus accidentée : les collines se rapprochent; nous traversons quelques chaînes basses et nues. Le pays est toujours désert; la nuit vient et c'est à la lumière d'un magnifique clair de lune que nous arrivons à Pirot.

Il est dix heures et tout le monde est couché. Le maître de l'auberge, ennuyé de ce trouble importun dans la monotonie de sa vie, hésite longtemps à nous répondre. Autre difficulté : on ne parle que le serbe, et il nous faut errer à la recherche d'un sauveur qui sache parler une langue européenne. Heureusement un brave homme qui sait un peu d'allemand consent à nous servir de drogman. Sans lui, notre cocher, faute d'ordres précis, ne serait jamais reparti le lendemain avant deux heures de l'après-midi. Dans ce pays, personne ne se presse et on arrive toujours assez tôt.

La nuit, c'est une bataille acharnée : nos lits sont habités par des légions d'insectes; nous luttons avec rage et ne regrettons point de nous lever matin.

24 août.

Pirot est une ville industrielle : on y fabrique des tapis. Pas de grande manufacture; chaque ouvrier travaille chez lui. Les rues étroites et accidentées ont du caractère avec leurs petites échoppes basses et ouvertes où les travailleurs et leurs femmes sont accroupis devant la trame. Ils n'ont pas encore dû recevoir la visite des agents des grands magasins de Paris, car ils consentent à vendre leurs tapis à des prix abordables.

Nous sommes à quelques lieues de la frontière bulgare, et il faut faire viser nos passeports, qui, en Serbie, sont indispensables. La région des Balkans est un des rares pays où cette pièce, inutile partout ailleurs, soit encore exigée avec la dernière rigueur. Notre cocher lui-même a un passeport, et, ce qui flatte notre amour-propre national, ce passeport, délivré au nom de Milan, roi de Serbie, est rédigé en français!

A partir de Pirot, la route devient mauvaise : c'est à peine si on la distingue des champs qu'elle traverse. Il faut, à chaque instant, éviter de gros blocs de pierre qu'aucun agent voyer ne songe à déplacer. Les chevaux tirent avec peine la voiture, et nous montons à pied de longues côtes arides et nues. Pas un arbre ; personne ne croirait qu'autrefois la Serbie était une des régions les plus boisées de l'Europe. Mais il en est ainsi partout où le Turc a passé. Non content de détruire lui-même les vieilles forêts serbes, il a laissé la tradition derrière lui : le paysan qui a besoin d'une branche abat tout un arbre, et il allume son feu avec un tronc tout entier. Les arbres semblent être devenus à un tel point des objets de luxe qu'on ne trouve des allées qu'aux abords des villes importantes : on peut être certain qu'une rangée de saules des deux côtés du chemin annonce au moins le voisinage d'un gros bourg.

A chaque instant, notre voiture s'arrête : c'est un bureau de police et il faut exhiber nos papiers. Nous approchons de la Bulgarie. Heureusement le préfet de Pirot a bien voulu nous donner une lettre de recommandation pour les autorités serbes, et on ne nous fait pas perdre un instant de plus qu'il n'est nécessaire. Grâce à ce talisman, nous passons sans encombre la frontière, marquée par un poteau sur la route. Les douaniers jettent un coup d'œil distrait sur nos bagages, et nous entrons en pays bulgare.

Encore quelques kilomètres et l'inévitable allée d'arbres nous annonce Zari-Brod, où nous devons faire reposer nos chevaux et déjeuner. C'est un joli village : nos yeux, déjà déshabitués de la verdure, se reposent avec plaisir sur des maisons entourées d'arbustes verts et de jolis gazons. Mais, comme pour rappeler que nous sommes dans un pays qui vient d'être déchiré par la guerre, devant nous se dressent les murs d'une mosquée ruinée où les boulets des armées russes et turques ont laissé leurs traces récentes. On s'est battu longtemps à Zari-Brod : ce lieu est destiné par sa situation à être toujours le point de rencontre des armées qui viendraient, d'une part, de Nisch, et, de l'autre, des plaines de Sofia.

Aujourd'hui toute la population a l'air heureux et calme. Devant les portes, les hommes prennent le café, vêtus les uns de la longue robe de couleur éclatante qui s'ouvre sur une large ceinture verte, les autres de leur costume national bulgare, veste brodée, véritable arsenal autour du corps : deux pistolets ; plusieurs poignards et, de plus, la pipe et le tabac, qui font de la ceinture du Bulgare un véritable musée.

Malgré cette exposition d'armes variées, les Bulgares ont l'air assez pacifique. Rien ne rappelle les anciens dévastateurs. Plus petits que les Serbes, ils ont comme signe distinctif la tête très petite et très ronde. Ils vaquent tranquillement à leurs occupations, sont heureux de rendre de petits services à l'étranger qui passe et ne répondent pas le moins du monde à la réputation de morgue et de férocité qu'on leur a faite. Leurs chemins sont sûrs : le voyageur peut courir les grandes routes sans armes. Nos bagages, restés cinq heures derrière nous sans autre gardien que leur conducteur, nous sont parvenus sains et saufs après avoir voyagé toute la nuit. Le Bulgare s'est aperçu qu'il avait tout intérêt à ne plus risquer sa vie dans les attaques à main armée, qui peuvent être avantageusement remplacées par l'exploitation tranquille et régulière des étrangers. Le brigand s'est fait aubergiste ou cocher, et, de fait, nous pouvons être heureux quand on ne nous réclame que quatre fois la valeur des objets. Dans tous les pays du monde, le premier effet de la civilisation est de transformer le voleur en filou.

Une chose insupportable dans toute la région, c'est la façon dont on accommode la nourriture. Nous nous sommes mis à table, affamés par la longue route de la matinée ; mais il est impossible de toucher aux plats qu'on nous sert. La soupe est composée d'un peu d'eau chaude, mélangée de nous ne savons quelle huile rance, le tout assaisonné de poivre rouge, de *paprika*. Le paprika entre dans tous les mets : le *pilaf*, le plat banal du pays, composé de morceaux de poulet cuits dans du riz, n'est pas mangeable. Nous ne savons comment les estomacs de ces malheureux peuvent résister à un tel abus du paprika. Heureusement nous mettons la main sur des œufs, et on fait une omelette sous la surveillance d'un de nous, qui a pour consigne d'empêcher le cuisinier d'y jeter des poignées de poivre.

Au moment du départ, autre difficulté : le cocher se trouve bien à Zari-Brod et ne veut plus partir. Nous arriverons, paraît-il, toujours avant demain à Sofia. Mais voyager toute la nuit n'est pas une perspective qui nous enchante. Le Serbe paresseux et têtu qui nous conduit oppose à nos injures et à nos menaces un dédain majestueux : il faut nous résigner à atteler nous-mêmes, et ce n'est que lorsqu'il nous voit prêts à partir sans lui avec sa voiture qu'il daigne enfin monter sur son siège d'un air narquois.

Nous croisons des paysans bulgares : leurs chevaux disparaissent sous de larges selles turques qui portent des tapis, des ballots et, par-dessus le tout, le cavalier juché là-haut, les jambes écartées ; le petit cheval semble écrasé par le fardeau, et c'est à peine si on peut l'apercevoir sous le faix énorme qu'il supporte. Tout cet attirail donne au cavalier un air grotesque et pacifique. D'autres sont couchés dans de longs chariots formés de deux planches bordées de quatre montants de chaque côté et traînés sur des roues grossières dont on entend à deux cents mètres le grincement. Invariablement la femme suit à pied et porte les paquets que son mari a jugés trop lourds pour la bête. Les Bulgares sont essentiellement paresseux : pendant qu'ils fument leur pipe, les femmes peinent et travaillent. On peut s'imaginer qu'à ce métier elles sont vite

fatiguées et déformées; je n'ai pas vu en Bulgarie une seule jolie figure.

L'aspect du pays change graduellement. Par de longues montées, nous approchons de la chaîne de collines qui sépare le pays serbe et les confins de la Bulgarie de l'immense plaine de Sofia. La route serpente en descendant rapidement dans un défilé étroit et boisé; à droite coule un torrent dans la profondeur du précipice. C'est là une position militaire admirable pour la défense du cœur de la Bulgarie : quelques centaines d'hommes y arrêteraient une armée envahissante.

Le défilé est court : après un trajet de cinq ou six cents mètres à peine, nous sommes enfin dans la plaine de Sofia. Un cirque énorme de montagnes nues l'entoure à perte de vue : Sofia est là-bas, à une distance énorme, telle qu'il est encore impossible de distinguer la ville; devant nous, la plaine immense s'étend sans une ondulation. La nuit est venue, et ce n'est que dans six ou sept heures que nous atteindrons, à travers ce pays monotone, la capitale de la Bulgarie.

Soudain un coup de feu retentit : encore à demi endormis, nous sautons sur les banquettes, nos armes à la main. C'est une fausse alerte : le cocher en belle humeur s'amuse à tirer de tous les côtés des coups de revolver; la distraction favorite ici est de faire parler la poudre.

25 août.

On nous avait annoncé Sofia comme une petite ville mal bâtie : nous trouvons, au contraire, une grande cité avec de larges rues et de belles places plantées d'arbres. Il paraît que dans ces derniers temps la capitale de la Bulgarie a complètement changé d'aspect : elle progresse à vue d'œil et le nombre des habitants s'accroît tous les ans. Malheureusement les embellissements se font aux dépens de la couleur locale, et la plus grande partie de la ville est bâtie aujourd'hui à l'européenne. Le consul général de France est logé dans une belle maison à large porte cochère; le palais du prince de Bulgarie est une immense caserne.

Il n'est pourtant pas impossible de retrouver des traces de l'ancienne Sofia : des fenêtres du magnifique hôtel à l'européenne qui remplace les anciens *khans* du pays et qui s'ouvre sur une place immense, nous pouvons apercevoir les dômes de la mosquée qui était l'église métropolitaine au temps des rois bulgares. Le quartier turc a encore sa physionomie propre avec ses maisons à un étage ventru qui surplombe le rez-de-chaussée et ses échoppes basses et sombres. Mais tous les ans la circulation dévore un coin de la vieille cité.

Les costumes des habitants offrent un réel intérêt : on porte beaucoup le costume national; nous rencontrons des soldats de la garde du prince avec leur magnifique uniforme rouge brodé d'or qui ressemble au vêtement monténégrin. Devant nous défilent plusieurs bataillons d'infanterie qui reviennent de l'exercice : les soldats, coiffés de la casquette russe, marchent assez bien alignés, l'air martial. Leur veste blanche les fait ressembler aux anciennes troupes autrichiennes.

Aux portes de la ville nous avons rencontré un régiment de cavalerie : toujours la veste blanche et la casquette russe. Les chevaux sont généralement de toute beauté, mais les cavaliers semblent assez novices. Un des officiers supérieurs veut éblouir les étrangers qui le regardent : il fait cabrer le magnifique alezan qu'il monte... et ne réussit qu'à tomber piteusement à terre devant le front du régiment. Les escadrons cependant se rangent sur le champ de manœuvre, et, lorsque le colonel a commandé l'immobilité, un photographe se place à une cinquantaine de mètres. Puis le régiment reprend par files de quatre le chemin de la ville. Il n'était venu que pour se faire photographier.

La plupart des officiers sont Russes. D'ailleurs, en ce moment, l'influence russe paraît prédominante : tout se fait, dit-on, sur un mot d'ordre de Saint-Pétersbourg. La Russie prend ici sa revanche de l'action qu'exercent l'Autriche et l'Allemagne en Serbie. « Si vous voulez être respecté, me dit un des hommes les mieux informés du corps consulaire de Sofia, mettez une casquette russe : le paysan se prosternera à vos pieds. »

En quittant Sofia il faut encore six heures pour atteindre l'extrémité de la plaine. Mais, cette fois, nous ne sommes plus traînés par les malheureuses bêtes qui nous avaient amenés de Serbie. Nous avons quatre chevaux attelés de front, et le conducteur, qui est bien le plus adroit cocher que nous ayons jamais rencontré, s'est engagé à nous mener en seize heures dans la Roumélie orientale, à Tatar-Bazardjick.

Aux contreforts des Balkans, la route devient détestable. La Bulgarie et la Roumélie orientale, ces deux provinces sœurs, n'ont pas songé à se réunir par un réseau de chemins praticables. L'état de leurs communications semble plutôt avoir été prévu pour les mettre à l'abri d'invasions mutuelles. La route existe-t-elle? c'est un problème. En tout cas, ce qui en tient lieu est obstrué par d'énormes blocs de rochers et des ornières de cinquante centimètres. Il faut prendre le parti d'abandonner le chemin et de passer à travers champs : là seulement le sol est praticable. Le cocher nous mène avec une rapidité vertigineuse : à chaque obstacle il enveloppe ses chevaux d'un coup de fouet; les bêtes de volée partent au galop, et la vitesse acquise nous empêche seule de verser sur la pente rocailleuse.

Il fait nuit noire quand nous arrivons à Ichtiman : nous sommes à la frontière de la Roumélie. Des douaniers turcs, en uniforme sombre et en fez, visitent implacablement nos bagages. Insensibles par exception à tout ce qui adoucit en général les fonctionnaires

orientaux, ils nous font ouvrir nos malles sous la pluie qui commence à tomber.

Le chemin devient de plus en plus mauvais; heureusement nos chevaux sont admirables. Sans ralentir un moment leur trot allongé, ils nous mènent à travers champs jusqu'au point le plus élevé du défilé des Balkans, et nous redescendons vers les plaines rouméliotes au milieu d'un paysage d'une grandiose désolation. Quand nous arrivons à la gare de Tatar-Bazardjick, nous roulons depuis seize heures, et les bêtes n'ont pris que deux heures de repos!

26 août.

Les Turcs ont supporté avec impatience l'introduction du chemin de fer. Forcés de le subir, ils ont réussi du moins à lui donner une allure tout orientale. De la tête de ligne, Sarembeg, à Constantinople, il y a cinq cent quarante et un kilomètres, trente kilomètres de plus que de Paris à Lyon; mais il faut deux jours pour faire le trajet. La locomotive marche avec une majestueuse lenteur; des chiens à qui nous jetons du pain par la portière courent après le train, le dépassent, reviennent à nous et dépassent de nouveau la machine lancée au maximum de sa vitesse. Il y a en moyenne trois arrêts par heure et, chaque fois, un stationnement d'au moins huit ou dix minutes. Alors se passe une véritable comédie : les employés vont se rafraîchir ou prendre une tasse de café à une échoppe voisine; tous les voyageurs, sauf les femmes, descendent et se répandent aux environs. Seul un soldat turc monte la garde sur le quai près du train abandonné. Après cinq minutes, le conducteur et le chauffeur ont pris leur premier petit verre de raki : la cloche sonne une première fois pour préparer au départ prochain. Quelques autres minutes s'écoulent : le conducteur regagne à regret ses wagons; le chauffeur remonte sur sa locomotive en roulant une cigarette; la cloche retentit une seconde fois; quelques instants encore et le train repart lentement. Les voyageurs qui l'ont manqué ont encore la ressource, s'ils sont alertes, de prendre leur jambes à leur cou et de le rattraper une centaine de mètres plus loin.

Il est encore heureux que la voie ait été solidement construite. Un fonctionnaire turc qui voyage avec nous raconte la façon dont s'est inauguré, il y a quelques années, le chemin de fer de Mondania à Brousse. Les capitaux de la compagnie étaient partis on ne sait où : avec ce qui restait on construisit tant bien que mal l'infrastructure; on éleva les talus, on posa des rails..., et le premier train qui passa fit tout écrouler. Aujourd'hui on va de Mondania à Brousse en voiture en longeant la ligne détruite et que personne ne répare. Il fallait aller en Turquie pour trouver un chemin de fer abandonné!

Le trajet est de huit heures de Tatar-Bazardjick à Andrinople. La compagnie ne fait partir qu'un seul train par jour : on dirait qu'elle veut seulement affirmer l'existence de la future ligne qui reliera dans un temps indéterminé Constantinople à l'Europe. D'ailleurs, ici nous n'avons pas le droit de nous plaindre : sur la ligne de Dédéagh à Andrinople, le train ne part que trois fois par semaine. Nous nous arrêtons à Andrinople : un chemin de fer turc ne marche pas la nuit.

L'ancienne capitale de l'empire ottoman a gardé son caractère de ville orientale. A chaque pas, une mosquée; les maisons ont toutes le balcon fermé où les femmes peuvent venir respirer à l'abri des regards profanes; dans les rues pullule une multitude bigarrée dont la curiosité est surexcitée par le passage de notre petite caravane. Vue de cette façon, la ville ressemble à une fourmilière; aperçue du haut d'un des minarets d'une mosquée, on dirait, au contraire, un vaste bosquet d'où émergerait une foule de petits villages. La cour de chaque maison contient un jardin, et les divers groupes d'habitations sont séparés par des vergers et des rideaux de cyprès.

On se sent au cœur de la Turquie. Andrinople, par sa position où convergent les grandes routes de la péninsule, par le voisinage des frontières rouméliotes, serait le boulevard de Constantinople au cas d'une insurrection des provinces. Aussi contient-elle une garnison sérieuse. Nous voyons les soldats turcs évoluer dans les cours des mosquées, qui sont leur terrain de manœuvres. Ces soldats sont véritablement admirables dans leur uniforme sombre, usé et sale; protégés seulement contre le soleil brûlant par leur fez rouge, les conscrits qu'on instruit ressemblent à de vieilles troupes. Un caporal nègre leur apprend l'exercice; pas la moindre distraction ne leur échappe lorsque que nous les examinons de près. Le caporal leur montre les mouvements, qu'ils reproduisent avec intelligence et énergie. Les bataillons défilent avec l'ordre et la régularité de l'infanterie prussienne. On sait comment ces troupes se sont battues pendant la dernière guerre contre la Russie : si leurs chefs étaient capables, elles seraient invincibles.

27 août.

Le train qui nous a amenés repart à six heures du matin. Une vive discussion s'élève à la gare avec l'employé du guichet : il n'a pas de monnaie à nous rendre, et le chemin de fer retarde son départ jusqu'à ce qu'il ait réussi à en trouver dans le voisinage.

Encore une longue journée de voyage d'Andrinople à Constantinople. Avant le départ on nous rend nos passeports, qu'on a exigés à l'arrivée : les voyageurs qui ne séjournent même que quelques heures semblent ici l'objet d'une exacte surveillance.

Le train roule de nouveau, lentement, à travers de longues campagnes nues. Les champs déserts ne sont pas cultivés, quoique la terre paraisse grasse et riche.

Toujours les mêmes arrêts interminables. A l'approche de Constantinople, des voyageurs montent et parlent français : ce sont des agents de la ligne. Ils nous apprennent que la quarantaine que nous voulions éviter a été portée de deux à quatre jours du côté de la mer Noire; mais on n'a pas songé à établir de cordon sanitaire du côté de la terre. Nous arrivons donc sans encombre. Déjà paraissent à l'horizon les flots bleus de la mer de Marmara. Enfin les campagnes s'animent ; on aperçoit des murs élevés et crénelés; nous passons au pied d'un vieux château-fort démantelé : c'est le château des Sept-Tours. Sur les talus qui bordent la voie, voici des femmes en fraîche toilette claire, le visage découvert, des hommes en chapeau de paille, toute l'animation des environs de Paris avec les costumes de nos faubourgs endimanchés : nous entrons à Stamboul...

ERNEST MEYER.

SCHMA, ISROËL!

Scènes du Ghetto en Galicie

I.

Une matinée de septembre, triste et pluvieuse. Des nuages aussi sombres que les hommes en *talars* (1) noirs qui se glissaient avec de gros soupirs chez Moïse Lévi Mondenglanz, et qui, sans se détourner ni à droite ni à gauche, montaient péniblement, à pas furtifs, son escalier raide et obscur. Il les avait convoqués, lui, Mondenglanz, lui, la lumière, l'homme le plus pieux, le plus riche, le plus charitable de la communauté : pourquoi n'y seraient-ils pas allés ? Ils arrivaient donc, bien qu'ils ne sortissent qu'à contre-cœur de leurs maisons, surtout durant la journée.

Enfin, ils étaient tous présents, les « élus », Abel Maschorer, Jakub Löwenstein, Mosjesch, Kohnicz et d'autres; ils avaient pris place dans la petite chambre où régnait un perpétuel demi-jour et se pressaient en cercle autour de Lévi Mondenglanz, qui passait majestueusement sa main, tantôt sur sa barbe grisonnante, tantôt sur sa longue pelisse de martre.

— Un cas terrible, commença Lévi en soupirant, vivement ému et avec un balancement solennel de toute sa personne. Quand j'y songe, mes cheveux se hérissent d'effroi sur ma tête. Oui, un cas terrible! Où est-il le sage qui sera capable de nous l'interpréter?

Le sage parut être Jakub Löwenstein, car ce fut lui qui prit la parole. Il pria Lévi de lui communiquer le cas terrible.

(1) Pièce du costume juif.

— Le récit n'en est pas long, répliqua Mondenglanz. Au jour de l'an, le boucher vint chez moi et tua cinq de mes oies. Et, quand ce fut le tour de la dernière, l'oie, vous me comprenez bien, l'oie leva sa tête mourante et cria, nous l'avons tous entendue; elle cria : *Schma, Isroël* (1) !

Les élus se considérèrent, stupéfaits. Löwenstein, seul, fourragea dans sa longue barbe et réfléchit.

— Que doit-on conclure de cet horrible présage? demanda Moïse Lévi Mondenglanz.

— J'en conclus qu'il y a un *chet* (pécheur) dans la *Khille* (communauté) ! s'écria Jakub Löwenstein.

— Vous dites précisément ce que j'ai dit à ma femme, répliqua Mondenglanz. Oui, il y a un *chet* dans la *Khille*, qui provoque la colère du Très-Haut.

Les élus discutèrent longtemps encore le mauvais augure, tandis qu'avec un clapotement monotone et mélancolique de larges gouttes de pluie tombaient sur les glaces vibrantes des croisées; enfin ils se décidèrent à soumettre la chose au *Beschdin* (tribunal des rabbins). Celui-ci tint une longue séance dans laquelle le boucher Mortché Cymbellès affirma l'authenticité du « cas terrible » par cent serments solennels, et où l'on en vint, enfin, à conclure qu'il se trouvait un mauvais *chet* ou *amharez* (renégat) dans la Khille et qu'il était du devoir de tous les vrais croyants de le découvrir par n'importe quels moyens.

La police juive orthodoxe se mit en campagne, et certes bien lui en prit de se consacrer à sa tâche avec plus de zèle qu'à l'ordinaire, car le cas terrible de l'oie mourante fut bientôt suivi par d'autres événements non moins terrorisants.

Les animaux de cette petite ville galicienne, qui exhalait toutes les odeurs imaginables excepté celle des roses, parurent tout d'un coup se rebeller. Un jour, par exemple, le *schames* (serviteur de la synagogue), Meyer Nasenschön, se rendit chez le vieux rabbin Maïmon Veittes et accusa, avec le plus grand sérieux et pénétré d'indignation, une de ses poules de lui avoir ri au nez.

Ce malheur n'était pas le plus grand qui pût arriver au pauvre schames, et la poule n'était pas la première qui se fût moquée de lui. Le schames était un disgracié de la nature. Il avait un nez qui le rendait profondément malheureux, un nez long et pointu comme un cornichon. Quant à sa personne, quand on ne voyait pas sa figure ridée, on pouvait le prendre pour un *Chederknabe* (écolier).

Rabbi Maïmon ne voulut pas être juge dans une affaire qui le concernait personnellement; mais, comme le pauvre schames ne se tranquillisait pas, il convoqua le Beschdin. Le schames se présenta comme plaignant, et Reb Herkele fut nommé défenseur de la poule.

— Elle m'a ri au nez, persistait le schames d'un ton

(1) Écoute, Israel!

douloureux. Et moi, dans ma position, je ne puis admettre qu'un animal inconscient se moque de moi.

Reb Herkele répliqua qu'une poule ne pouvait pas rire. On se décida alors à questionner la poule elle-même. Elle fut apportée dans la salle des séances, et elle s'assit au milieu de la chambre, comme si elle allait couver.

— Nieras-tu, s'écria le schames, que tu m'aies ri au nez ? Voyons!

La poule le considéra de son œil rond; puis elle se leva, secoua son plumage et se mit à chanter d'une voix claire.

— Avez-vous entendu, ô sage rabbin? s'écria le schames. Est-ce qu'elle a ri, oui ou non?

— Elle a ri. Décidément elle a ri, convint Reb Herkele, l'avocat de la poule. Mais comment ne rirait-elle pas? Notre bon schames s'appelle *Nasenschön* (beau nez). Certainement, à l'époque où les juifs reçurent des noms, sous l'empereur Joseph II, un de ses aïeux avait un très beau nez. Notre schames a hérité du nom; mais il ne peut se vanter d'avoir hérité du nez, et c'est pour cela que la poule a ri.

— Vous en convenez, dit le schames, et cela me suffit. Tout est clair à présent. Mais moi, dans ma position, j'ai le droit d'exiger qu'on punisse la poule.

Les juges tinrent conseil et, après de longues délibérations, on prononça le jugement suivant :

« La poule s'est rendue coupable d'avoir ri aux dépens du schames. Comme punition de cet acte, le schames doit rire aux dépens de la poule. »

— Êtes-vous content, Meyer Nasenschön? demanda le rabbin.

— Pourquoi ne serais-je pas content?

— Eh bien! moquez-vous maintenant de la poule. Vous y êtes autorisé.

Le schames s'assit devant la coupable et commença à rire. Il ricana tout doucement d'abord, puis plus fort; puis il rit aux éclats, si bien qu'une gaieté folle s'empara des juges vénérables, aux blancs cheveux, et que l'hilarité devint générale.

Lorsque l'aventure fut divulguée, les dévots n'eurent plus de doute : « Il y a un chet dans la khille. » Et la police orthodoxe recommença ses recherches, et elle rechercha très longtemps, jusqu'à ce qu'un nouvel événement vint jeter un nouveau trouble dans les âmes pieuses de la communauté.

Pendant la nuit, le ghetto odorant avait toujours été aussi tranquille que la grande horloge, dont les aiguilles indiquaient la dixième heure depuis dix ans et même davantage. A l'exception du cri du garde de nuit ou de quelque sentinelle, il régnait un silence qui semblait inviter au sommeil, et d'ordinaire tous les habitants du bourg, aussi bien les étrangers que les citoyens, y dormaient profondément. Mais soudain, une nuit, par un superbe clair de lune, un bruit inouï, étrange, réveilla la population de la ruelle des lis. On étudia ce bruit sous toutes ses faces, et enfin on découvrit que c'étaient des grenouilles qui adressaient une sérénade à la pâle Phébé. Des grenouilles, bien; mais d'où venaient-elles et comment se trouvaient-elles là, au centre de la ville?

On se mit à leur poursuite et l'on découvrit qu'elles s'étaient installées dans un petit étang, ou dans une grande mare, si vous aimez mieux, au beau milieu du jardin d'un négociant en blé, Jonas Karmelin. On se rassura à l'idée que le coassement des grenouilles annonce simplement la pluie; mais ces grenouilles-là se moquaient de toute règle: elles coassaient jour et nuit, qu'il plût ou qu'il fît beau temps. Et elles ne restèrent pas dans la mare; non, pas même dans le jardin de Jonas Karmelin; bientôt elles envahirent tous les jardins voisins et pénétrèrent jusque dans les maisons. Un matin, au sortir du lit, Mme Rosenbaum mit le pied sur une grenouille; Mme Goldfisch en trouva une dans son garde-manger, et Jakub Löwenstein une autre dans son bonnet du sabbat.

Toute la ville fut sens dessus dessous. « C'est évident, pleurnichaient les élus : il y a un grand chet dans notre Khille, et maintenant les sept plaies d'Égypte vont venir nous frapper.

— Comment se fait-il que les grenouilles se soient installées chez Jonas Karmelin? fit Moïse Lévi Mondenglanz. Qui pourra me le dire?

— Et comment se fait-il qu'une d'entre elles se soit installée dans mon bonnet de sabbat? dit Löwenstein d'un ton larmoyant.

— Elle est venue l'accuser.

— Accuser? qui donc?

— Le chet. Et qui serait le chet sinon Jonas Karmelin? Il ne porte plus ni *pleisse* (1) ni kaftan, et depuis longtemps; même il est allé en voiture, bien que le *schabbes* (sabbat) ait commencé.

II.

A partir de ce moment, la police orthodoxe se préoccupa exclusivement de Jonas Karmelin, et bientôt un crime, un crime horrible fut découvert : la jeune et belle femme de Karmelin, Josabeth, n'avait pas coupé sa chevelure, et c'était ce crime, ce crime seul qui était dénoncé par des signes et des miracles. Voilà pourquoi les grenouilles du roi Pharaon s'étaient établies dans le centre de la ville autrefois si paisible; voilà pourquoi la poule avait ri au nez du schames; voilà pourquoi l'oie mourante avait crié : *Schma, Isröel!*

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que déjà le schames Meyer Nasenschön, vêtu d'un superbe talar bleu céleste, un bonnet de martre râpé sur la tête, frappa à la porte de la maison de Jonas Karmelin

(1) Boucles de cheveux collées aux tempes.

et le somma solennellement d'avoir à comparaître, ainsi que sa femme, le lendemain, devant le Beschdin.

Jonas Karmelin passa une soirée triste et une nuit fort agitée. Qu'allait-il faire devant la justice et comment se défendre d'une accusation à laquelle il ne s'attendait point? Sa femme, au contraire, ne s'inquiétait que de savoir quelle toilette elle mettrait le lendemain. Elle réussit enfin à résoudre ce grand problème, car, lorsque le schames l'introduisit, avec son mari, dans la petite salle où les juges étaient réunis, ces hommes graves et moroses se regardèrent d'un air ébahi, et vraiment personne n'aurait parlé si Josabeth elle-même ne se fût approchée de la table et n'eût demandé, en souriant, pourquoi on l'avait sommée de comparaître. Elle se tenait debout, dans une robe de soie gris perle, vêtue d'une longue pelisse de velours vert doublée et garnie de martre, son front pur paré du bandeau hébraïque, étincelant de diamants, et sa main blanche appuyée sur la table. Il semblait qu'elle fût venue pour rendre elle-même la justice et non pour comparaître devant ses juges.

Ils étaient là, tous les cinq, assis autour de la table, le sage rabbin Maïmon Weittes, Reb Oppenheim, Reb Seligmann, Reb Lostinger, et Reb Herkele, dont les yeux intelligents et les lèvres énergiques étaient toujours éclairés d'un sourire moqueur et bienveillant à la fois et dont les traits, illuminés, pour ainsi dire, de l'intérieur, révélaient clairement sa profonde érudition, qu'il n'avait pas puisée exclusivement dans les saints écrits des Hébreux. A la vue de la jeune femme, Reb Herkele sourit et murmura doucement :

— « A une déesse immortelle, vraiment, elle ressemble! »

— Qu'avez-vous dit? demanda le rabbin Maïmon Weittes, tout surpris. Cette citation n'est tirée, autant que je sache, ni de la Thora ni du Talmud.

— C'est une citation d'Homère.

— D'Homère?... Homère!... Qui est-ce?...

— Un vers d'une épopée grecque intitulée l'*Iliade*, écrite par Homère, répondit Neb Herkele avec un sourire pincé.

— Reb Herkele, Reb Herkele! dit le vieux rabbin d'un ton de reproche, ne cesserez-vous jamais vos plaisanteries? Vous parlez sans cesse de choses profanes. Pourquoi lisez-vous des livres qui ne sont pas de notre religion? Dites-moi, est-ce convenable pour un rabbin?...

Puis, se tournant vers Jonas Karmelin et sa jeune femme, il continua :

— C'est comme accusés que l'on vous a cités devant le Beschdin. Choisissez un avocat.

— A quoi bon un avocat? répliqua Josabeth. Je ne suis pas une poule, moi. Je puis parler, et je défendrai mon mari, si c'est nécessaire.

— On vous a accusée, madame Karmelin, commença d'un ton solennel le rabbin Maïmon Weittes, de ne pas avoir coupé votre chevelure comme il convient à une femme mariée. Qu'avez-vous à répondre?

— Ce que j'ai à répondre? dit Josabeth. On ne s'est pas trompé. Je n'ai pas coupé mes cheveux, et je ne les couperai pas.

— Vous déraisonnez!

— Au contraire, reprit Josabeth. Pourquoi la femme couperait-elle ses cheveux? Afin de ne plaire qu'à son mari, prétend la loi. Mais si, de la sorte, elle déplaisait à son mari, il en résulterait tout juste le contraire de ce que veut la loi. C'est pourquoi je ne couperai pas mes cheveux. Je les laisserai croître. « Réjouis-toi de la femme de ta jeunesse », a dit le roi Salomon. Comment l'homme se réjouirait-il de sa femme si on lui ravit son plus bel ornement?

Le rabbin Maïmon ne sut que répondre ; aussi préféra-t-il s'adresser à Jonas Karmelin.

— Que dites-vous de cela, monsieur Karmelin, et comment avez-vous pu permettre que depuis si longtemps votre femme violât les lois?

— Je croyais..., je voulais..., balbutia Karmelin.

— Tais-toi quand je parle! interrompit sa femme. Est-ce que je ne répondrai pas mieux que toi? Oui, j'ai de longs cheveux, c'est vrai, et c'est moi qui l'ai voulu, moi seule. Je n'ai pas demandé la permission à mon mari.

— « De trois choses les maux arrivèrent ;

« Comment se nomment-elles? Femme, feu et mer. »

— Il me semble vraiment que ce sont des vers que vous citez là, Reb Herkele?

— C'est une épigramme, rabbin Maïmon.

— Eh! que ferais-je d'une épigramme, Reb Herkele?

— Je n'ai pas exigé, mon rabbin, que vous en fissiez quoi que ce soit.

— Ainsi tout le mal nous vient de la femme! s'écria Josabeth (ses joues s'étaient colorées et ses yeux étincelaient de lueurs fauves). Permettez-moi cependant une remarque : la femme est mauvaise, dites-vous, et la femme a été formée d'une des côtes de l'homme! Si réellement elle est aussi perverse que vous le prétendez, combien l'homme tout entier doit-il être mauvais et corrompu!

— Ainsi vous vous reconnaissez fautif, Jonas Karmelin, demanda une seconde fois le sage rabbin.

— Comment serait-il fautif, le pauvre? s'écria Josabeth. Un homme si doux qu'il se laisserait mener à l'attache par un cordon de soie, si telle était ma volonté! Et s'il est vrai qu'il m'ait permis de commettre ce que vous appelez une faute grave, rabbin Maïmon, vous l'absoudrez, car, si j'eusse été votre femme, vous me l'auriez permis tout comme lui.

— « Toute femme pardonne de mauvaises actions quand elles sont motivées par sa beauté », dit Reb Herkele en souriant.

— Ce passage se trouve-t-il dans le Talmud, je vous

prie? exclama le rabbin Maïmon, absolument indigné.

— Où il se trouve, je n'en sais rien, répondit Reb Herkele avec une parfaite sérénité. Toutefois je suis certain que vous ne le lirez pas dans le Talmud.

— Non, certes! Et vous ignorez où il se trouve? Je vais vous dire où il se trouve, moi, continua le rabbin Maïmon d'un ton courroucé. Il se trouve dans un roman, et ce roman est intitulé *Gil Blas*, et ce livre passe pour très croustillant, Reb Herkele!

— Est-ce possible! Le *Gil Blas*, de Le Sage? répondit Reb Herkele avec un sourire indifférent. Et c'est un roman croustillant, dites-vous? Monsieur le rabbin Maïmon, que vous en savez long! Vous avez donc lu ce roman croustillant avec une grande attention, à coup sûr, et à diverses reprises, pour être si bien informé et vous rappeler tout de suite que ledit passage se trouve dans *Gil Blas!*

— Ne nous écartons pas de notre sujet, Reb Herkele.

— Ne nous en écartons pas, mon rabbin.

— Puisque la faute est prouvée...

— Oui, elle est prouvée...

— Passons au verdict.

Le schames fit sortir les accusés. Au bout d'un moment de délibération, le rabbin rentra et lut le verdict du Beschdin : Mme Karmelin est condamnée à couper ses cheveux.

— Je ne les couperai pas, dit Josabeth.

— Dans ce cas nous prononcerons l'anathème contre vous et votre mari, dit le rabbin d'un ton rude et menaçant.

— Bien! S'il en est ainsi, je couperai mes cheveux.

Le jeune ménage fut condamné en outre à payer cent ducats à la synagogue et une somme égale aux pauvres de la ville.

Puis on leur imposa comme pénitence trois jours et trois nuits de jeûne et de prières, et on leur interdit de sortir de leur maison. Le schames fut désigné pour être leur gardien; on le chargea de veiller à ce qu'ils ne prissent d'autre nourriture qu'une miche de pain blanc et un peu d'eau fraîche.

Jonas et sa femme se retirèrent : lui, affaissé et profondément triste du jugement qu'il venait d'entendre; elle, par contre, la tête haute, un superbe sourire entr'ouvrant ses lèvres vermeilles.

— Crois-tu vraiment que nous allons rester trois jours en prières, sans aucune nourriture? dit-elle d'un ton railleur à son mari lorsqu'ils furent dans la rue.

— Hélas! le schames y veillera.

III.

Jonas Karmelin ne se trompait pas : le schames fit solennellement son entrée dans la maison avant le coucher du soleil. Il passa en revue toutes les chambres, enferma soigneusement tous les aliments dans le garde-manger, auquel il apposa les scellés ainsi qu'à la porte de la cave, plaça dans la cuisine une miche de pain et une cruche d'eau pour les pénitents et monta la garde dans la rue, devant leur maison.

Chose bien curieuse : en ce moment la neige se mit à tomber doucement, lentement, et les grenouilles se turent pour toujours.

Le premier soir, les pénitents se couchèrent sans souper. Le jour suivant, selon le verdict du Beschdin, ils ne mangèrent que du pain et ne burent que de l'eau. Mais Josabeth glissa ses pieds mignons dans des mules fourrées; elle se vêtit de sa belle *kasabaïka* de velours rouge doublée et garnie de martre; elle enlaça son mari de ses beaux bras, le caressa tendrement et transforma par ses baisers le pain et l'eau en sucreries et en doux hydromel. Au lieu de prier, ils lurent ensemble un roman du plus vif intérêt.

Le matin du second jour, Jonas se sentit abattu et profondément découragé.

— Nous avons mangé le pain, nous avons bu l'eau, commença-t-il; que mangerons-nous et que boirons-nous aujourd'hui?

Josabeth, drapée dans les plis moelleux de sa kasabaïka, eut un calme et radieux sourire.

— Cette jaquette a fait des miracles hier; elle en fera encore aujourd'hui, murmura-t-elle avec tendresse. Ce que nous mangerons? De la langue fumée et des gâteaux. Quant à la boisson, elle consistera en excellente liqueur.

Josabeth tira des vastes poches de sa kasabaïka un flacon, puis un autre, et elle tira du papier qui les enveloppait une langue fumée et des pâtisseries qui avaient fort bon air. On mangea, on but, on s'égaya, et la nuit ne fut pas longue à venir. Vers le soir, toutes les provisions avaient disparu; le roman aussi était terminé. On trouva un autre livre pour le troisième jour; seulement il n'y avait plus une miette à manger ni une goutte à boire.

Les pénitents passèrent une matinée lugubre. Ils se seraient sans aucun doute laissés aller à un bruyant désespoir si, aux environs de midi et comme un ange du ciel envoyé à leur secours, un homme ne fût entré chez eux, le comte Agénor Kalwanoski. Le schames n'avait pas osé interdire la porte au comte, qui avait distribué de nombreuses faveurs aux juifs de la ville; il n'osa pas non plus visiter ses vêtements.

— Pour l'amour de Dieu, avez-vous quelque chose à manger, monsieur le comte? fut le premier cri de Josabeth à sa vue.

Kalwanoski, en apprenant la situation des deux époux, partit d'un grand éclat de rire et se mit à palper les vastes poches de sa pelisse. Il en tira triomphalement une bouteille d'*alasch* (eau-de-vie), un saucisson de zbarasch et trois petits pains blancs.

Josabeth prit le saucisson et le flaira avec une vive satisfaction.

— Que Dieu t'en préserve! s'écria son mari. Le saucisson n'est pas *koscher* (1) !

— *Koscher* ou non, que m'importe? protesta la jolie femme en riant. En danger de mort, il est permis de manger *treffe* (2). Et ne sommes-nous pas réellement menacés de mourir de faim?

Pareille à Ève lorsqu'elle tendit à Adam la pomme dans le Paradis, Josabeth goûta le saucisson et le tendit à son mari.

Lorsqu'ils se furent restaurés, le comte leur exposa le but de sa visite. Il avait besoin d'argent. Naturellement Jonas fut trop heureux de rendre un léger service à leur sauveur. Tous trois étaient contents, et le troisième jour de pénitence tirait à sa fin.

IV.

Le matin suivant, Jonas se leva, très pâle, la poitrine oppressée de gros soupirs.

— Ah! Josabeth, dit-il, les larmes aux yeux, ma belle Josabeth, il faut que tu coupes maintenant ta chevelure! Jamais, non, jamais, je ne pourrai supporter un tel spectacle!

Il s'habilla, le cœur gros, et se glissa hors de sa maison, tout ému.

Lorsqu'il rentra pour le dîner, il trouva Josabeth la tête couverte de la perruque de soie. Il soupira et ne souffla mot; mais, malgré ses trois jours de jeûne, il fut très peu satisfait de son repas et ne mangea rien.

L'après-midi, il conduisit sa femme à la promenade.

« Elle a coupé ses cheveux, voyez, elle a coupé ses cheveux! » chuchota-t-on à droite, chuchota-t-on à gauche. Et une grande jubilation régna en Israël.

A la nuit, lorsque Josabeth s'assit avec son mari près du poêle tiède, chaussée de pantouffles brodées d'or et enveloppée de sa kasabaïka de velours rouge richement fourrée et garnie de martre, Jonas regarda la perruque de soie, et une si grande tristesse lui gonfla le cœur que ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Qu'as-tu donc? lui demanda sa femme.

— Ah! Josabeth, où est ta splendide chevelure?

Elle se leva avec un sourire de triomphe et, le magnétisant de son sourire radieux, elle dénoua son turban, d'un geste prompt enleva sa perruque de soie, et les flots sombres de sa merveilleuse chevelure, de sa chevelure aux reflets bleuâtres, ruisselèrent de ses épaules jusqu'à ses genoux, l'enveloppant tout entière comme d'une longue mantille de velours.

SACHER MASOCH.

Traduit par A.-C. STREBINGER.

(1) Examiné par le boucher juif.

(2) Ce qui n'a pas été examiné.

EXTRÊME ORIENT

Le monde chinois

Nous connaissons tous les vieilles mœurs de la Chine; mais les connaître, ce n'est pas les comprendre. M. Daryl, lui, en a pénétré l'esprit, comme on pénètre toutes choses, par la sympathie. Il nous initie à notre tour, dans un excellent volume de sa série, *la Vie partout* (1), à ces mœurs qui n'ont, à ses yeux, d'hétéroclite que l'apparence. Il aime la Chine, les Chinois, leurs religions, leurs systèmes philosophiques ; il rend justice à leurs institutions ou plutôt il les justifie ; il admire la solidité de leur organisation politique ; il loue leur esprit de sagesse et de conduite; en un mot, il renverse à sa manière la grande muraille de préjugés mutuels qui sépare les fils de Han du reste du monde.

Ce qui expliquerait plus que tout le reste l'impénétrabilité l'une pour l'autre de la Chine et de l'Europe, ce serait précisément l'identité ou tout au moins la ressemblance profonde de leurs civilisations. Qu'avons-nous, a l'air de dire M. Daryl, qu'avons-nous à apprendre aux Chinois? Nous, peuples inquiets de l'Occident, nous ne savons ce que c'est que la concorde civile, que le contentement politique ; nous marchons d'expérience en expérience, de révolution en révolution, de guerre sociale en guerre sociale, de doute en doute, de crainte en crainte, de regret en regret : les Chinois, eux, sont établis dans la paix depuis tantôt six mille ans. Leurs législateurs ont découvert le secret de faire vivre dans la joie les petits, les pauvres, les déshérités. Tout Chinois est plus fier et plus heureux d'être Chinois que le Français d'être Français. Il ne rêve rien de plus doux que son état politique; et, au fait, cet état politique offre des avantages, des garanties et des compensations tout à fait inattendus. Si le fonctionnaire public, en Chine, n'est pas responsable envers ses administrés, il l'est si hautement envers le souverain qu'il n'y a pas un numéro de la *Gazette officielle* de Pékin qui ne contienne des hécatombes de fonctionnaires malversateurs. Les gouverneurs de province sont omnipotents ; mais les fonctions publiques ne sont données que pour trois ans, et, si les titulaires se hâtent trop de faire fortune, les ministres sont là pour les dépouiller. La loi n'assure aucun droit positif au citoyen ; mais elle est si minutieuse sur les devoirs du fonctionnaire, qu'il y a beaucoup de chances pour que celui-ci tombe, un jour ou l'autre, sous son application. Tout mandarin est un despote, c'est vrai ; mais tout Chinois peut devenir mandarin, et jamais

(1) *Le Monde chinois*, par Philippe Daryl. — 1 vol. in-12. Paris, 1885. Hetzel et Cie.

deux individus ayant entre eux des liens d'alliance, de famille ou de parenté, si éloignée qu'elle soit, ne peuvent remplir des emplois dans le même ressort. La liberté d'association et de coalition existe entière en Chine ; l'administration est sous le régime des comités, et les administrateurs sous celui des concours. En principe, les fonctions publiques ne sont données qu'au savoir et au mérite éprouvés par des examens réguliers. Il existe en Chine une aristocratie héréditaire (que l'on a imaginé, dans ces derniers temps, d'assimiler à la hiérarchie nobiliaire de l'Occident) ; mais elle est peu nombreuse, et les pouvoirs publics sont incarnés dans le mandarinat, lequel est ouvert à tous. Par une coutume touchante, le père participe aux honneurs acquis par le fils, au lieu que ce soit le fils qui participe aux honneurs acquis par le père. Nulle part le respect filial n'est poussé plus loin. Malgré la polygamie, la femme n'est jamais brutalisée par le mari. La propriété est constituée en Chine comme elle l'est en France et assise sur des titres dont la transmission est sujette à des droits de mutation en retour de la garantie donnée par l'État. Comme en France encore, ces droits de mutation sont tellement élevés que l'on use de ruse pour les éluder. Le titre originel de propriété, constaté par un premier enregistrement, est sur papier rose : c'est la garantie donnée par l'État ; cela suffit : quand de nouvelles transmissions de propriété ont lieu, on se contente d'un contrat de vente ou d'un acte de partage sur papier blanc, lequel ne s'enregistre pas, et l'on voit ainsi des papiers roses greffés de vingt ou trente papiers blancs. Le prêt sur hypothèque est également usité dans l'Empire du Milieu. L'emprunteur peut se libérer à une époque quelconque s'il en a le moyen ; mais la prescription est acquise après trente ans. « N'est-il pas étonnant, dit à ce sujet M. Daryl, de retrouver ainsi, au fond de l'extrême Orient, les chiffres mêmes inscrits dans nos codes? Faut-il donc croire que les lois civiles sont, en certains cas, plus spontanées que rationnelles et qu'elles naissent véritablement de la nature des choses? »

Comme en France encore, la propriété en Chine est extrêmement divisée, et le petit cultivateur dépense tout son effort à lui faire rendre la plus grande somme possible de produits. Les fils de Han sont des maraîchers merveilleux ; ils sont aussi d'excellents cultivateurs, et l'agriculture n'est nulle part autant en honneur que chez eux. L'arrosage des rizières est leur triomphe. Ils sont les dignes possesseurs du sol le plus arable, le mieux arrosé, le plus fertile du monde. A cet égard comme à beaucoup d'autres, les Chinois n'ont rien à apprendre des Européens. Ils ont les mêmes coutumes qu'eux relativement au fermage des terres, à la culture à mi-fruits, c'est-à-dire au métayage, à la distinction des impôts en foncier, mobilier, personnel, à la division administrative du pays en provinces, départements, arrondissements, cantons. Avant la longue période de calme politique dans laquelle ils sont entrés depuis que les Mongols ont été repoussés au delà de la grande muraille, ils avaient eu des temps de féodalité, des jacqueries, des guerres serviles, des essais de despotisme, des essais de socialisme, des essais de communisme ; en un mot, tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons essayé, les Chinois l'ont essayé et fait avant nous.

Mais il est une chose bien autrement intéressante à nos yeux qu'ils tentent de faire aujourd'hui : c'est de régénérer la civilisation matérielle de la Chine par la civilisation matérielle de l'Occident sans permettre que les Occidentaux mettent la main à ce grand œuvre. Le chapitre dans lequel M. Daryl nous fait connaître le mouvement qui vient de se produire pendant les vingt dernières années, chapitre qu'il intitule *la Renaissance,* est le plus instructif de son ouvrage. Qui se doute, chez nous, qu'il existe à l'arsenal Kinay-nan, à Shanghaï, un office de traductions qui n'est pas uniquement consacré, comme on pourrait le croire, à faciliter les relations de commerce, mais qui sert surtout à répandre en Chine la science européenne? Qui se doute qu'on y traduit les *Notes sur la lumière* de Tyndall, les *Notes sur l'électricité,* la *Chaleur mode de mouvement,* et des œuvres anglaises, françaises, allemandes qui font partie de la *Bibliothèque scientifique internationale?* Qui se doute qu'il se publie dans la même ville un journal anglais intitulé *Chinese scientific Magazine,* écrit en partie par des Chinois? que cinq ou six journaux politiques en langue chinoise ont des abonnés dans l'intérieur de l'empire? que le gouvernement de Pékin entretient 320 boursiers dans les collèges, les universités et les écoles spéciales de l'Europe et des États-Unis? On avait bien vu un Chinois écrire couramment notre langue, collaborer à une de nos grandes Revues, plaider alternativement sa cause devant le public français et le public anglais avec un véritable talent ; mais on croyait que c'était là une exception presque unique : il paraît, au contraire, que si nos idées ne sont pas acceptées des Chinois, elles sont au moins très connues d'eux, surtout de ceux d'entre eux qui dirigent les affaires ; que la Chine n'est plus cette nation en décadence qui semblait prête à devenir la proie du premier aventurier venu ; qu'elle rivalise avec le Japon dans les voies du progrès, et que les Chinois intelligents ne pensent plus du tout à fermer leur pays aux découvertes occidentales. Ce qu'ils veulent, c'est que les étrangers ne prennent pas la direction et ne monopolisent pas les profits de cette importation. « Tout pour la Chine et par la Chine » paraît être leur devise. La Chine *fara dà se!* Et il est de fait qu'elle se signale grandement depuis vingt ans. « Ses côtes sont garnies de phares et de bouées ; ses mines de charbon commencent à être exploitées par les procédés occidentaux ; son réseau télégraphique vient de sortir de terre comme par un coup de baguette ; une

compagnie chinoise possède une des plus grosses flottes à vapeur qui labourent les mers; des centaines de jeunes fils de Han s'instruisent dans tous les arts et toutes les sciences de l'Occident. » Quant à son organisation militaire, la Chine a fait récemment de tels progrès, « qu'elle devient presque un facteur dans la politique européenne et que les puissances les plus orgueilleuses ne dédaignent pas de rechercher son alliance ». En résumé, la campagne anglo-française de 1860 a eu des résultats imprévus. Elle a ouvert l'esprit des fils de Han à tous les progrès. Il ne leur est resté de chinois que la volonté bien arrêtée d'exploiter, s'ils le peuvent, les peuples étrangers, mais de ne pas se laisser exploiter par eux.

A cet égard, M. Philippe Daryl rappelle un trait bien significatif.

Une compagnie européenne s'était formée, il y a quelques années, pour établir à Shanghaï un petit chemin de fer suburbain et habituer les habitants du pays à la vue du « cheval de feu ». Elle avait acheté les terrains nécessaires sur une longueur de dix-huit kilomètres environ, sans s'expliquer sur ses projets; elle y avait ouvert une ligne ferrée en miniature, et la locomotive faisait déjà entendre son sifflet quand le vice-roi de la province, intervenant subitement, arrêta l'exploitation, fit rembourser à la compagnie le prix des terrains achetés et détruisit la voie. Dans un mémoire adressé au consul anglais, il exposa que la construction de ce chemin de fer constituait une atteinte aux droits du gouvernement chinois et une véritable insulte; que laisser des gens venus du dehors ouvrir chez elle des lignes ferrées serait de la part de la Chine un acte de faiblesse impardonnable qui la rendrait la risée de l'univers; que dans la demande adressée au préfet il n'avait été question que d'une route sans dire quel genre de route. Il ne contestait pas d'ailleurs l'utilité du projet : un chemin de fer serait une bonne chose; mais les Chinois sauraient le faire eux-mêmes, et il contestait le droit des étrangers à venir établir des voies ferrées sur le territoire de l'Empire.

Ce qui est plus caractéristique encore de l'esprit du gouvernement chinois et ce qui nous reporte à vingt-cinq ans en arrière, c'est que le vice-roi, sans doute pour frapper les imaginations, fit saisir un malheureux paysan qui avait vendu une parcelle de terre à la compagnie et le condamna à recevoir en un seul jour trois mille coups de bâton, de sorte que l'infortuné mourut sous le bambou; un autre, qui avait servi d'intermédiaire, reçut, en plusieurs acomptes, deux mille sept cents coups; un autre encore se vit assigné treize fois de suite devant les tribunaux locaux et, à chaque comparution, eut à payer cent cinquante francs d'amende, pour se voir finalement emprisonné quand il n'eut plus rien à donner.

Nous avouons ne pouvoir, devant des faits semblables, partager la sympathie de M. Daryl pour la civilisation chinoise, nous qui sommes avec raison accoutumés à prendre pour mesure de la civilisation la hauteur des mœurs judiciaires et le développement du sentiment de la dignité humaine. Les Chinois auraient beau devenir aussi savants que Tyndall, Virchow et Claude Bernard, aussi habiles diplomates que Talleyrand, aussi grands ingénieurs que Brunel, aussi sages que Socrate : tant qu'ils agiront comme le vice-roi de Shanghaï et feront bâtonner les pauvres gens pour servir leur politique, ils ne seront à nos yeux que des Chinois.

Certainement c'est une belle morale que le confucianisme, une métaphysique intéressante que le taoïsme, et le bouddhisme est une bien séduisante religion. Nous aimons à nous représenter, avec M. Daryl, le prince Siddharta, de la famille Çakya-Mouni, s'isolant dans la forêt pour jeuner et méditer, et en sortant, après cinq ans de silence, pour devenir le Bouddha, c'est-à-dire « celui qui apporte la vérité ». La contemplation absorbant l'action et la vie, n'est-ce pas le paradis sur la terre? Annihiler l'action du monde physique sur la conscience, se mettre en communion si intime avec le monde invisible qu'on en perd le sentiment des choses présentes, se détacher de la terre, se plonger dans l'infini, n'est-ce pas détruire le péché, c'est-à-dire la souffrance? Et si l'on songe que l'auteur de ces enivrantes promesses était « une de ces créatures exquises qui possèdent, avec la beauté plastique, avec le génie propre de leur race, avec l'éloquence, avec la foi, tous les prestiges de la plus pure vertu »; si l'on ajoute à ses enseignements et à ses exemples un récit grandiose de l'origine des choses, « venant rattacher directement la conscience individuelle à l'infini du passé en même temps qu'à l'infini de l'avenir », on ne peut s'empêcher de voir dans le bouddhisme, nous ne dirons pas, comme M. Daryl, la plus haute formule, mais une des deux plus hautes formules qu'aient jamais trouvées les besoins spiritualistes du genre humain.

Comment donc un peuple qui v t des trois doctrines de ces trois grands maîtres : Koung-Fou-Tsé, Tao-Tseu, Çakya-Mouni, peut-il n'avoir rien de vraiment grand lui-même? Cette question serait la matière d'une bien longue étude. M. Daryl ne la résout pas, et pour cause. M. Daryl nous paraît être épris de la philosophie positiviste : or il remarque, avec raison, que Koung-Fou-Tsé (Confucius, comme nous disons), le grand inspirateur de la législation et de la philosophie chinoise, le fondateur de la religion officielle dont sont pénétrées les classes dirigeantes en Chine, fut avant tout « un positiviste, un saint-simonien d'il y a trois mille ans »; et il n'ose pas tirer les déductions de ce fait! Il approuve le gouvernement chinois pour son indifférence en matière philosophique et religieuse, indifférence qui va jusqu'à exhorter le peuple à ne rien croire, et il loue la nation chinoise de n'avoir pas même dans sa langue

un mot qui réponde au mot de *religion* (car celui qui s'en rapproche le plus signifie proprement *doctrine*) : il ne peut donc après cela imputer à sa vraie cause, c'est-à-dire au scepticisme absolu des Chinois, leur défaut de moralité, de sincérité, de respect pour leur dignité propre et pour celle des autres. Nous ne prétendons pas que cette cause seule agisse chez eux. La race jaune ou, pour indiquer un trait plus général (car il y a des Chinois qui ne sont pas jaunes), la race asiatique aux yeux croisés a partout une étrange infériorité morale sur la race blanche, et cela en dehors de toute influence politique et religieuse. Il faut conclure de ce fait que le peu de développement qu'ont chez les Chinois les facultés morales relativement aux facultés intellectuelles tient principalement à l'organisme et à l'innéité. Quoi qu'il en soit, l'absence de toute grandeur morale chez ce peuple est sans doute la raison pour laquelle la renaissance chinoise, si importante qu'elle puisse être au point de vue militaire et commercial, ne fait pas dans le monde autant de bruit que la renaissance japonaise. On sent qu'elle est tout extérieure et qu'elle effleure à peine la surface de cet océan, l'âme de l'homme, qui seule a pouvoir de nous intéresser.

L. Q.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

On a découvert assez récemment la correspondance d'Élisabeth Patterson, et M. Munro l'a traduite de l'anglais en y ajoutant les détails biographiques nécessaires pour l'intelligence de certains détails intimes. Le tout a paru sous ce titre : *la Vie et les lettres de Mme Bonaparte* (1). Ce volume vraiment curieux fait revivre une figure intéressante. Fille d'un riche commerçant américain, Élisabeth Patterson était dès l'âge de seize ans déjà célèbre par l'éclat de ses charmes : on l'avait surnommée la Belle de Baltimore. Mariée à dix-huit ans à Jérôme Bonaparte, abandonnée par lui à vingt ans après avoir été exclue par Napoléon de la cour impériale, belle-sœur par son mariage et de l'empereur des Français et de plusieurs souverains placés sur les différents trônes de l'Europe par César triomphant, elle a joué encore un rôle brillant pendant de longues années. Des rois et des princes recherchèrent son amitié; sa beauté et son esprit lui valurent bien des admirations et bien des haines; enfin, après avoir failli appartenir à l'histoire, elle a appartenu à la chronique. Mille détails de cette existence brillante et aventureuse restaient cependant ignorés; ils ne le seront plus grâce à cette correspondance, qui est comme un journal intime. Récits, portraits, anecdotes, tableaux satiriques y abondent; ce qu'on y remarque surtout, c'est une profonde connaissance du cœur humain, une ambition sans grands scrupules. Elle s'était de bonne heure nourrie de La Rochefoucauld, et les maximes desséchantes du moraliste misanthrope qui, cependant, ne conseillait pas, mais constatait l'égoïsme, étaient ses devises favorites.

C'était malgré son père, qui prévoyait une rupture prochaine (car ce gendre qu'il ne souhaitait pas n'était pas d'un caractère à soutenir longtemps la lutte contre le premier consul), qu'elle avait épousé Jérôme. Elle avait dit : « Plutôt être sa femme une heure que la femme d'un autre toute ma vie! » Belle parole qui cachait au fond l'espérance secrète que ce serait bien pour la vie entière. Espoir bientôt déçu, car elle ne put même exercer ses séductions sur le premier consul. On l'arrêta à la douane par ordre formel. L'interdiction absolue avait été signifiée à Jérôme de mettre le pied sur le sol français avec « la jeune personne »; c'étaient les mots mêmes sortis de la bouche de Bonaparte. Comment le pape résista à prononcer l'annulation du mariage; comment le conseil d'État montra plus de complaisance; comment Jérôme se soumit en épousant la princesse de Wurtemberg, c'est ce que chacun sait; mais on trouvera dans les lettres traduites un certain nombre de détails aussi piquants qu'inédits.

Alors commence pour l'abandonnée, qui va être bientôt mère, une vie de voyage, d'exils successifs, un peu dans tous les coins de l'Europe. Son père la pressera souvent de revenir à Baltimore; mais elle n'a un goût très vif ni pour l'Amérique ni pour les Américains : deux séjours d'un an environ lui suffisent amplement. Son fils Jérôme, tout au contraire, un bon gros garçon qui aime la vie libre et sans façon et aussi le bœuf saignant, n'est nulle part si content que près de grand-papa Patterson. Elle, jusqu'à la fin, aura toujours la tête un peu tournée d'avoir été la belle-sœur d'un empereur. C'est en France, à l'heure où il lui est permis d'y rentrer, qu'elle est heureuse de vivre. Elle y noue des relations suivies avec les personnages les plus illustres, qu'elle séduit par son esprit alors que l'éclat de sa beauté s'est terni. Et encore conserva-t-elle jusqu'à la fin — elle meurt à quatre-vingt-quatorze ans — « une remarquable rondeur de formes », nous dit son historien naïf. Ses séjours en France, notamment ses entrevues avec Napoléon III, qui fut bienveillant, mais se refusa à reconnaître le fils de Jérôme comme membre de la famille impériale, sont l'occasion de récits et d'anecdotes que je n'ai pas le loisir de citer. On les trouvera dans le volume, qui échappe à une analyse suivie. La lecture n'en est pas déplaisante;

(1) *La vie et les lettres de Mme Bonaparte*, traduction de l'anglais par M. O. Munro. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

mais n'oubliez pas : c'est de la chronique, non de l'histoire.

II.

Nous sommes en retard avec M. F. Antony et son roman très distingué, *Jean de Courteil* (1). On rencontre rarement des œuvres aussi délicates, d'une psychologie aussi ingénieuse et subtile. M. Antony est de l'école des Marivaux : même méthode, mêmes procédés; peu de matière et beaucoup d'art; l'intérêt naissant non de la multiplicité d'événements inattendus, mais du jeu des passions, du conflit des sentiments, des malentendus et des méprises du cœur. Ses héros pourraient être heureux s'ils se déclaraient bonnement ce qu'ils ressentent l'un pour l'autre : une délicatesse toujours inquiète, des scrupules toujours en éveil, la crainte d'une fausse interprétation, d'un motif secret et peu chevaleresque qu'on pourrait attribuer à cet aveu, leur ferment les lèvres. Et ainsi ils se condamnent à souffrir et ils en viennent à se briser le cœur. Cette œuvre, nullement banale, et qui vaut par le style presque autant que par cette observation pénétrante, est, je crois, un début; ce début-là promet.

III.

M. André Theuriet est un habile metteur en scène. Le décor, le cadre, le paysage, l'accessoire, le détail pittoresque, tout cela, avec lui, nous charme toujours. A peine s'aperçoit-on que le fond du tableau est toujours un peu le même, comme dans les fusains d'Allongé. Voilà donc qui est parfait. Maintenant je me demande et je lui demande, à propos de sa dernière toile : *Péché mortel* (2), s'il n'était pas possible de se mettre en plus grands frais d'imagination pour la scène à encadrer. Il ne me semble pas trouver là une invention bien neuve. Les personnages qui s'agitent dans ce décor sont-ils absolument des inconnus? Un grand industriel, dont l'usine est naturellement environnée de bois, admet dans son intimité un séduisant contremaître. L'industriel est plus que mûr; sa femme ne l'est pas tout à fait encore; le contremaître a vingt-cinq ans. Ajoutez à cette liste de personnages une jeune sœur de madame, qui arrive sortant du couvent quelque temps après l'entrée en fonctions du contremaître séduisant. Étant donnés ces termes, le problème ne se résout-il pas de lui-même? Rivalité d'amour entre les deux sœurs. — L'aînée succombe en un moment où la raison lui échappe, et elle en meurt l'année suivante : voilà la seule inconnue à dégager, et M. Theuriet a le mérite de l'avoir dégagée; mais est-ce une part suffisante d'invention? Tel est mon doute, que je lui soumets. Par exemple, le décor, le cadre, le paysage, l'accessoire, le détail pittoresque, tout cela me charme.

IV.

Mme de Pressensé, qui jusqu'ici avait écrit pour la jeunesse, s'adresse cette fois à l'âge mûr avec son roman *Geneviève* (1). Elle ne se propose pas pour cela un but moins moral. Son intention est de faire pénétrer, non plus seulement dans les écoles, mais dans les salons, la morale de l'Évangile. Cette morale, on ne l'ignore pas absolument; on en a entendu parler, on en parle souvent soi-même; mais elle demeure presque toujours à l'état de lettre morte. On l'admire en théorie; mais on la néglige dans la pratique. Charité, humanité, fraternité, beaux mots qu'il ne faudrait pas cependant prononcer du bout des lèvres ou même avec des larmes dans la voix, mais qui doivent nous inspirer à tous les instants de notre vie et passer dans nos actes et dans nos mœurs. Voilà ce que prêche l'auteur, sans toutefois que ce soit absolument un sermon. C'est bien un peu un sermon si vous voulez, mais animé par le petit drame imaginé pour la circonstance, et l'aridité en disparaît sous le romanesque d'une aimable fiction.

Cette Geneviève est une petite orpheline recueillie d'abord par une pauvre ouvrière, puis adoptée par une grande dame qui veut à la fois égayer sa solitude par une société aimable, récolter une affection qui ne peut manquer de naître de la reconnaissance, et enfin se donner le luxe d'une bonne action. Il ne lui déplaît pas que le monde admire ce qu'elle a fait pour cette pauvre déshéritée, de même qu'il ne déplaisait pas à Voltaire qu'on parlât un peu à Paris et ailleurs des bienfaits que recevait de lui la nièce de Corneille. Transportée d'une mansarde d'un faubourg pauvre dans un hôtel somptueux du noble faubourg, Geneviève ne se plie pas aisément aux petites hypocrisies sociales. L'éducation des grandes classes lui ayant manqué pour diriger selon les formules du monde et fausser ainsi qu'il convient sa droite nature, elle applique naïvement les préceptes de l'Évangile, qu'elle a entendus au sermon ou au catéchisme. Puisque les hommes sont frères et les femmes sœurs, pourquoi n'irait-elle pas embrasser la petite fille du charbonnier d'en face? Puisqu'il faut, d'après l'Évangile, donner à ses frères s'ils ont faim et à boire s'ils ont soif, pourquoi ne ramènerait-elle pas dîner ces petits mendiants déguenillés qui lui ont dit en pleurant qu'ils n'avaient

(1) *Jean de Courteil*, par M. F. Antony. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

(2) *Péché mortel*, par André Theuriet. — Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

(1) *Geneviève*, par Mme E. de Pressensé. — 1 vol. Paris, 1885. Fischbacher.

pas du pain à la maison ? Ah ! sa mère adoptive a grand'-peine à lui inculquer que ces choses-là sont choses qui se disent, mais ne se font pas. Vous pressentez, j'imagine, pour qui prend parti l'auteur entre l'enfant et la mère d'adoption. Un peu trop pleinement même, à mon sens. Mme de Pressensé s'expose beaucoup ; car enfin, si une de ses lectrices, qui aurait donné congé ce jour-là à sa cuisinière, lui amenait demain à dîner une dizaine de pauvres ramassés dans la rue, elle n'aurait qu'une chose à dire : « Françoise, dix couverts de plus ! » Quant à embrasser les petits du charbonnier, elle pourrait s'en dispenser, à la rigueur : ceci n'est pas, de par l'Évangile, d'obligation stricte. Mais, pour les dix couverts, aucune objection possible. Appliquons-nous et pratiquons-nous, ou n'appliquons-nous pas et ne pratiquons-nous pas ? Nous appliquons, c'est convenu ? Eh bien alors : Françoise, dix couverts !

Mme de Pressensé se laisse peut-être entraîner un peu loin par la charité chrétienne, cette charité qui a des ailes, comme dit Fénelon. Peut-être aussi est-elle trop sévère pour la charité purement mondaine qui n'a pas d'ailes, mais qui enfin fait, elle aussi, du bien, si suspecte qu'elle puisse paraître de vanité et de réclame. Sourions, je le veux bien, de certaines dames patronnesses, mais sans tant d'amertume. Le secours versé moins pour l'amour de l'humanité que pour l'amour de M. le premier vicaire n'en pansera pas moins une plaie qui allait, sans cela, s'aigrir et s'envenimer. Mme de Pressensé me semble avoir trop d'amertume pour le premier vicaire. Mais, si son roman-sermon est empreint çà et là de quelque exagération, toujours est-il qu'il rendra ce grand service de rappeler à la bourgeoisie qu'il y a bien des souffrances et des misères. Il la tiendra aussi en éveil sur certaines questions sociales toujours à l'état aigu, par exemple le sort des ouvriers de la Grand-Combe ou d'Anzin. Mme de Pressensé a tenu à faire à son tour son *Germinal*, un *Germinal* honnête et modéré.

V.

Et maintenant voulez-vous que nous prêtions l'oreille aux chants des poètes ?

Voici, du côté des Pyrénées et du sommet de la montagne, comme un écho de l'*oliphant* de Roland. Non, ce n'est pas le cor des Alpes à la mélopée douce et triste et qui a, on le croirait, des larmes dans la voix ; c'est le cor des Pyrénées, plus vibrant, plus belliqueux, et qui menace plutôt qu'il ne pleure. Le montagnard qui souffle dans cette conque sonore, c'est M. Raoul Lafagette, un authentique montagnard, pas du tout imitation, un Pyrénéen convaincu (1). Il a l'orgueil de ses pics calcinés. Si vous l'abordez et que vous ne soyez pas désireux de n'obtenir qu'un regard de dédain, ne lui avouez pas que vous êtes natif de la Sologne ou de la Beauce. Peuh ! des gens de la plaine ! Laissez-lui croire que vous avez vagi sur le Jura ou dans le Morvan ou, tout au moins, sur les hauteurs de Montmartre. Je ne lui confesserais pas pour un monde que je suis de la Brie. Nous lui laisserons donc croire que nous sommes tous de la montagne ; sans quoi il ne sonnerait pas pour nous de son *oliphant*. Il en sonne, et nous voilà animés par ses mâles accents. Le souffle généreux qui sort de sa bouche aux joues un peu gonflées — mais avec cet instrument-là, vous savez, il faut faire effort ; ce n'est pas une clarinette, — ce souffle semble pénétrer dans nos poitrines qui se dilatent. Une ardeur martiale nous transporte : qu'on nous passe *Durandal* et nous allons fendre en deux un rocher ! Les dames, peut-être pas ; mais elles seraient capables de monter de Cauterets à la source de la Raillière sans chaise à porteurs. Et c'est justement l'effet que voulait produire M. Lafagette : nous viriliser, nous retremper, pauvres débilités et anémiques que nous sommes. C'est de la poésie reconstituante.

> Le vent qui souffle à travers la montagne
> M'a rendu fort.

Il veut, dit-il, en ces tristes jours de scepticisme et d'abaissement, opposer aux consciences qui mollissent la fermeté du granit. Généreux dessein : allez-y, Raoul ! Nous écoutons avec fruit les leçons du pic, l'enseignement du gave. Les aiguilles à la robe de neige immaculée seront d'un bon exemple pour les héroïnes que nos romanciers se vantent d'avoir peintes d'après nature.

Le dirai-je cependant ? j'ai peur que nous ne devenions jamais aussi montagnards que le souhaite ce Pyrénéen qui est né tout là-haut, là-haut, qui y a vécu et conçu un trop grand mépris pour la plaine. Songez qu'il n'a que dédain pour nos chemins de fer et rêve de nous faire aimer, comme lui, la diligence. Songez qu'il voudrait que vous vous attendrissiez comme lui à la vue d'un âne :

> Le poète se sent ému jusqu'aux entrailles
> Quand un âne, couleur de cendre ou d'amadou,
> De l'anneau qui l'attache à de vieilles murailles
> Lève vers lui son œil mélancolique et doux !

Quoi ! là, vraiment ? Je sais bien que l'âne a le pied montagnard, et je ne me refuse pas, en le voyant, à être un peu ému ; mais jusqu'aux entrailles, c'est me demander trop. Jusqu'aux entrailles exclusivement, peut-être à la rigueur ; inclusivement, non ! De même, vous vous refuserez à suivre le Pyrénéen dans son enthousiasme pour les contrebandiers. Pour ceci, non, non, absolument non ! Montagnards tant que vous voudrez ; mais, pour eux, les leçons du gave et du pic ont

(1) *Pics et vallées*, par M. Raoul Lafagette. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

été leçons perdues. Si parfois ces excellents contrebandiers usent du pistolet et du poignard, c'est, semblez-vous dire, la faute de la gendarmerie. Eh bien, non, ce n'est pas le gendarme qui a commencé! Serait-il donc vrai, pic du Midi, que tu enseignes la haine de Pandore et de son brigadier? J'ai peur pour M. Lafagette qu'il ne t'ait mal compris, car tu es un pic conservateur, et nullement anarchiste. J'ai peur aussi qu'à percher sur le sommet, à courir de col en col et de pic en aiguille, il n'ait perdu la notion exacte et le sens des proportions des choses de la plaine. Mais son *oliphant* vibre bien ; mais c'est plaisir d'entendre cette sonorité puissante ; mais ce montagnard, s'il n'est pas le moraliste qu'il croit, est un poète.

M. Daniel Sivet nous fait affirmer qu'il l'est, lui aussi, et par M. Coppée, et par M. Soulary, et par M. Claretie. Trois lettres-préfaces en tête de ses *Enamourées* (1) lui octroient ce brevet. Elles nous apprennent en même temps qu'il reçoit les visites de la muse dans une étude de tabelion en province, car il est clerc de notaire. Elle arrive, cette muse folâtre, le surprendre entre une liquidation et un inventaire. Arrière le papier timbré; tant pis pour les dossiers! Offenbach l'a mise en musique, la chanson que chantent les clercs :

Toutes les femmes sont à nous;
Nous les verrons à nos genoux...

C'est bien cela! Voyez plutôt le titre qu'arbore le volume de M. Sivet : *les Enamourées*. Et quel frontispice significatif! Vous voyez Glycère habillée de ses cheveux se promenant sous bois avec Fortunio, lui aussi très court-vêtu. Vous voyez la lune ; elle est là qui les regarde tous deux d'un œil sévère à travers les branches. Ah! Fortunio! Fantaisies de la dix-huitième année, rêves printaniers, rêves folâtres qui laissent voir de blanches et fraîches dents, pas celles de sagesse toutefois; puis, par intervalles, une note mélancolique et quelques larmes, perles d'avril tombant dans un rayon de soleil. Si la voix est fraîche, la chanson nous semble moins jeune, peut-être parce que c'est la chanson éternelle que nous avons entendue déjà tant de fois; peut-être encore parce qu'elle a un faux air de romance. Trop de zéphyrs, trop de blondes Phébés, trop de pinsons, trop d'hirondelles. Cela rappelle aux gens d'un certain âge Loïsa Puget. Fortunio fera sagement aussi de se défier de sa facilité : le vers coule abondant, mais souvent fluide. La strophe est plus que souple, elle est parfois désarticulée. Je dis cela à M. Sivet parce qu'aucune des trois préfaces ne le lui a dit. Lui décernerons-nous, comme les trois préfaces, le brevet de poète? Pas encore; mais il y a en lui l'étoffe d'un poète, et, quand il sera en âge d'être notaire, qui sait?

M. Albert Varet, qui nous fait voyager *au Pays des rêves* (1), a la voix plus timbrée, la note plus grave. Les chants sérieux lui vont mieux que les chansons légères. Quand il s'abandonne à ses rêves, il est transporté loin du monde présent, dans les châteaux et les parcs féodaux du bon vieux temps. Les belles damoiselles d'alors chevauchent sur leur palefroi et les paladins font caracoler leurs destriers pour charmer ses yeux et son esprit. Il est heureux, bien heureux de vivre au moyen âge. Ne le réveillons pas, ce poète-chevalier. Attendons qu'il sorte lui-même de son rêve pour lui conseiller de lire ce que Boileau et toutes les prosodies disent de la nécessité de la césure. Il évitera alors des vers comme celui-ci :

Il distillait ses par — fums doux et pénétrants.]

Ce n'est pas le seul, savez-vous? La prosodie, comme la grammaire régente jusqu'aux rois. Soumettez-vous donc, chevalier.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Les Enamourées*, par M. Daniel Sivet. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

(1) *Au pays des rêves*, par M. Albert Varet. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Ils ont vraiment la vie dure, ces bons romans *Jeune-France* qu'on croyait depuis tant d'années ensevelis à jamais! On se plaisait à croire que le naturalisme et les études psychologiques modernes leur avaient porté le dernier coup, et on est aussi surpris d'en voir encore paraître de temps en temps que lorsqu'on rencontre une personne dont on vous a annoncé la mort. Faits à coup de collections de journaux et de mémoires du temps, ces ouvrages de patience, de mosaïque qui ont la prétention de nous reporter au temps du roi Louis-Philippe, semblent antédiluviens aujourd'hui. L'auteur ou l'*authoress* voudrait que le lecteur, en lisant son œuvre, confondu d'admiration, s'écriât à chaque ligne : « Mon Dieu, quelle érudition! quelle connaissance de l'époque! quelle somme de travail! » Malheureusement, au bout de trois ou quatre pages, le lecteur, ayant découvert le secret de la fabrication, la marque de commerce, s'arrête et se refuse à se laisser plus longtemps confondre d'admiration. La fatigue que l'auteur a dû éprouver à courir les bibliothèques, à prendre par ici des notes, à demander des renseignements par là, à

faire subir de véritables interrogatoires de juge d'instruction aux personnes compétentes, on la ressent soi-même, mais quintuplée, à la lecture d'un volume dont l'enfantement a été si laborieux. On voit le malheureux auteur griffonner sur de petits bouts de papier les noms de tous les artistes, hommes politiques, femmes en vue de l'époque qui lui sert de cadre. Cette première liste dressée, il s'attaque aux restaurants à la mode, aux pièces de théâtre en cours de représentation à ce moment-là. Il se met ensuite à piocher les journaux de modes pour se procurer les noms des fournisseurs célèbres, leurs spécialités, et, chaque fois qu'il a besoin d'un tapissier ou d'une couturière, il court à ses petits papiers.

Jamais il n'est plus heureux — c'est un triomphe — que lorsqu'il peut écrire la phrase suivante :

« Mme Dorfeuil était délicieusement habillée dans une robe vert-pomme, le dernier chef-d'œuvre de Palmyre. Elle était enveloppée dans un magnifique cachemire Ternaux provenant de la vente de la duchesse de Berry. Sa collerette et ses manchettes d'application d'Angleterre sortaient de chez Mlle Minette, ses bottines de chez Alfred, et ses gants de chez Jouvin. C'était Nardin qui était son coiffeur, et Mme Herbaud, sa modiste. Elle tenait à la main un délicieux porte-cartes de chez Tahan, et, avant de sortir, elle donna un dernier coup d'œil à sa toilette en se rapprochant de son armoire à glace de chez Mombro. Elle monta dans une *Lutécienne* qui l'attendait à sa porte et se fit conduire au *Magasin des Dames à la mode* pour se commander une pelisse écossaise, et de là au *Wauxhall* prendre un bain parfumé. »

L'auteur est persuadé qu'il a reconstitué une époque quand il fait dialoguer ainsi deux élégantes de la Chaussée d'Antin ou de la Nouvelle Athènes.

— Ma chère, voulez-vous venir dans ma baignoire assister à la première représentation de l'*Amazone* de M. Amédée de Beauplan ?

— Je suis aux regrets, ma toute belle, mais je suis revenue hier tard du bal donné au profit des victimes de Juillet, et nous devons dîner demain chez Véry et de là aux Italiens entendre Donzelli et Mme Malibran dans *Otello*.

Heureusement que de temps en temps on découvre des phrases qui vous consolent de bien des choses : « A Venise, je rencontrai Amalia. On la disait veuve, coquette et légère... J'oubliai près d'elle famille et patrie... Je devins l'esclave d'une sirène dangereuse comme ces fleurs embaumées des marais Pontins qui distillent la fièvre... Elle fut longtemps la sultane favorite d'un vieillard, et sa couronne de princesse cachait le front d'une courtisane! » Faut-il s'être assez imprégné de la littérature d'une époque pour arriver à parler couramment la langue d'*Antony* et de *Victor ou l'Enfant de la Forêt!*

Ces romans ne sont pas seulement intéressants, ils apprennent une foule de choses, de détails de mœurs que notre génération peut ignorer. Quand un « gant jaune » voulait envoyer un bouquet à une princesse et qu'une fois arrivé au Palais-Royal, dans la boutique de Mme Prévot, il s'apercevait en donnant l'adresse de sa Dulcinée qu'il avait oublié le numéro de sa maison, la fleuriste à la mode lui répondait avec grâce :

— Inutile, monsieur, d'en savoir davantage. *Une princesse est toujours connue dans son quartier,* et le commissionnaire de la maison, *qui est intelligent,* saura bien découvrir l'adresse.

Malheureusement les phrases d'un tour aussi heureux que celle-ci sont rares. Il faut se rabattre sur le Polonais, personnage obligatoire de tous les romans, de toutes les pièces du temps. Il n'y avait pas un foyer auquel un Polonais réfugié ne vînt s'asseoir. De même que Voltaire avait son jésuite, toutes les familles parisiennes avaient leur Polonais. Son couvert était mis tous les dimanches, le jour de gala, le jour où le bouilli faisait son entrée dans la salle à manger orné d'une guirlande de petits pâtés au jus, où la dinde était truffée de marrons. Au milieu de la table s'étalait soit un plat d'œufs à la neige, soit le traditionnel petit guéridon de porcelaine blanche sur lequel était rangée une douzaine de pots de crème, le douzième occupant une place plus élevée. Au second verre de bordeaux, le Polonais parlait de son épisode du troisième partage de la Pologne, et, au dessert, on buvait à l'alliance de la France et de la patrie de Sobieski. Le Polonais, le soir, en prenant congé de ses hôtes hebdomadaires, baisait la main de la maîtresse de la maison et ne manquait jamais de lui dire le plus gracieusement du monde : « Merci pour la nourriture! »

Il ne faut pas croire que les fonctions de Polonais dans une famille fussent une sinécure. Le Polonais savait se rendre utile. C'était lui qui, après les agapes du dimanche, reconduisait le fils au collège Charlemagne ou à l'institution Massin. C'était souvent lui qui allait le chercher le matin. Les Polonais sont matinals. Il est curieux que personne n'ait songé à nous laisser la monographie du réfugié polonais. Qui nous écrira l'histoire de la Pologne en France de 1830 à 1848 ?

II.

M. Alexandre Dumas ne se sera pas contenté de bouleverser le théâtre contemporain par la hardiesse de ses théories, de battre en brèche dans chacune de ses pièces nouvelles toutes les idées reçues les unes après les autres; il vient, à propos de la centième représentation de *Denise,* de porter le dernier coup à ces petites fêtes de famille dites « soupers de centième » où l'auteur avait l'habitude de réunir les artistes qui avaient interprété sa pièce, les journalistes qui l'avaient portée aux nues à sa naissance et lui avaient prédit sa bril-

lante fortune, la direction, les amis de la maison et les membres les plus influents du grand *sympathicat* parisien. Par la décision que vient de prendre M. Alexandre Dumas, qui offre à chacun de ses interprètes un exemplaire de sa pièce, se trouvent supprimés à tout jamais le traditionnel consommé aux œufs pochés, le saumon sauce verte, le filet froid à la gelée, la salade russe et le chaufroix suivis de l'éternelle bombe glacée dont le nom seul changeait avec la pièce dont on célébrait le centenaire. Ils ont vécu. Depuis quelques années, depuis que les pièces de théâtre, les « succès » se jouent cinq ou six cents fois de suite, cours moyen, ces soupers commençaient à tomber en désuétude. A des manières nouvelles il fallait des usages nouveaux. De la centième ils ont été remis à la deux centième, puis à la trois centième. Mais, comme toutes les pièces n'avaient pas la chance d'atteindre un nombre aussi considérable de représentations, ces festins se faisaient de plus en plus rares.

Si les grands premiers rôles, les gros appointements peuvent voir d'un œil indifférent la suppression de ces soupers, il n'en est pas de même pour les modestes comparses, les utilités, les petits bouts de rôle, qui attendaient avec impatience cet heureux événement, comptaient les jours qui les séparaient de ce festin qui faisait contraste avec leur maigre ordinaire. Que de cornets n'a-t-on pas vu faire, au dessert, à tout ce petit monde, pour rapporter qui à une maman, qui à un papa malade, celle-ci à un frère, celui-là à une petite sœur, une bonne tranche de gâteau d'entremets, quelques petits fours, une grappe de raisin, des pommes d'api ou des mandarines!

Ce ne sont pas les interprètes de *Denise* qui pourront se plaindre de la décision de M. Alexandre Dumas. Si leur estomac peut porter le deuil d'un souper plus ou moins réussi, quelle satisfaction leur amour-propre n'a-t-il pas éprouvée en même temps que s'enrichira leur bibliothèque théâtrale! M. Alexandre Dumas fait grandement les choses. Ce n'est pas la simple brochure que tout le monde peut se procurer pour quatre francs, et même avec une diminution à certaines librairies, qu'il va offrir aux interprètes de *Denise*. Chaque exemplaire sera remarquablement relié et accompagné d'une perle, d'une perle précieuse : un autographe du maître; non pas seulement une dédicace et une signature, mais un des principaux passages du rôle de chaque artiste, écrit de la main même de l'auteur. Ainsi Mlle Pierson recevra la copie d'un des grands airs de Mme de Thauzette, soit celui du premier acte, soit celui du troisième; Mlle Reichemberg, une des plus jolies phrases des duos de Marthe et d'André de Bardannes; Mlle Bartet, la grande scène de la confession de Denise Brissot; Coquelin, le monologue des tombeaux du quatrième acte. Got sera particulièrement bien traité. M. Dumas lui offre un petit dessin à la plume représentant le père Brissot, un genou sur la poitrine de Fernand de Thauzette, le prenant à la gorge pour l'étrangler, avec ces quelques mots en légendes : « Misérable! va dire à ta mère qu'elle a une heure pour venir me demander la main de ma fille! » Sur l'exemplaire de M. Coquelin cadet et de Mme Amel s'étalera un des mots à l'emporte-pièce du couple Pontferrand.

Il y a des gens qui sont nés sous une mauvaise étoile, que la fatalité semble poursuivre : Mlle Frémaux et M. Falconnier, chargés du rôle de Clarisse de Pontferrand et du domestique en habit noir, qui n'ont tous deux qu'un mot à dire, recevront un exemplaire bien maigre. Peu satisfaits de leurs rôles, ils le seront encore moins du cadeau qu'ils vont recevoir. M. Alexandre Dumas, pour dorer la pilule, surtout à ce dernier, aura beau l'appeler le Tronchet ou le Masquillier de l'avenir : il sera obligé de lui ajouter un compliment bien senti sur la façon merveilleuse dont il a demandé à Mme Brissot, au début du quatrième acte, combien il fallait mettre de couverts.

Il y a ici une chose à laquelle l'auteur de *Denise* n'a pas songé en remplaçant le souper de la centième par une distribution d'autographes. Le souvenir d'un mauvais souper s'efface; mais l'autographe reste. Si vous étiez Mlle Frémaux ou M. Falconnier, seriez-vous flatté de laisser à vos enfants, à vos arrière-neveux, à la postérité, la preuve manifeste que vous étiez bon tout au plus à apporter une lettre ou à avancer un siège?

Je crains que cette inégalité devant l'autographe ne blesse bien des amours-propres et n'attire nombre de désagréments à M. Alexandre Dumas. Le souper avait cet avantage que tout le monde pouvait manger là à part égale, et non moins que les gros bonnets du sociétariat les malheureux qui n'ont jamais ouvert la bouche que pour dire : « La voiture de M. le comte est avancée », ou : « Mme la baronne est servie. »

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — La rentrée des Chambres est fixée au 10 novembre. — M. de Mun, député, publie un programme de politique ultra-cléricale. Quelques réunions privées composées de députés radicaux ont lieu chez M. Lockroy en vue de préparer une réunion plénière. — Le 5, réception à l'Élysée du nouvel ambassadeur d'Allemagne, le comte de Münster.

Institut. — Samedi dernier a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. M. Bouguereau présidait; M. Henri Delaborde, secrétaire perpétuel, a lu un éloge d'Augustin Dumont.

Affaires d'Orient. — La conférence de Constantinople a tenu sa première séance le 5 novembre. Le bureau a été constitué; M. Hanotaux, conseiller de l'ambassade de France, a été nommé secrétaire et chargé de la rédaction du procès-verbal.

Nécrologie. — Mort de l'amiral espagnol Topete; — de M. Hervé de Saint-Germain, ancien député, ancien sénateur; — de M. Porphyre Labitte, sénateur républicain et ancien député de la Somme.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

L'*Histoire du parlement de Toulouse*, de M. Dudébat, forme tout à la fois un intéressant chapitre de nos vieilles annales judiciaires et un curieux tableau de la vie sociale du Midi de la France sous l'ancienne monarchie. Dans cette cité savante et vouée à l'étude du droit, le parlement n'était pas seulement une puissance, comme dans les autres villes du royaume, il formait toute une société embrassant une légion de magistrats, d'avocats, de procureurs, de greffiers, d'huissiers, de clercs, d'officiers de robe longue et de robe courte, tenant à toutes les classes d'habitants et justement fiers de leurs fonctions et du prestige de leur corps. Il mérita le respect et l'admiration du pays natal par les services qu'il rendit et par la rigueur avec laquelle il maintint ses règles d'honneur et de droiture, en même temps qu'il acquit une légitime célébrité par la science et la vigueur de ses arrêts. M. Dudébat, reprenant l'histoire de ce parlement jusque dans ses origines les plus lointaines, esquisse d'abord le tableau des institutions judiciaires de Toulouse depuis l'époque mérovingienne ; puis il expose la fondation du parlement en 1344 et retrace sa glorieuse carrière durant cinq siècles et son rôle politique tantôt comme soutien, tantôt comme adversaire du pouvoir absolu. Chemin faisant, il nous fait connaître les mœurs des parlementaires, leur intervention dans les querelles religieuses et dans les affaires municipales, leurs démêlés avec les archevêques, leurs succès aux Jeux floraux. Il réveille la mémoire des membres les plus illustres de cette cour; il secoue la poussière qui couvre leurs traditions, leurs travaux, leurs disputes sans cesse renaissantes; il rappelle leurs vertus, leurs malheurs, leur éloquence, leur patriotisme, leur amour de la science et de la liberté. Grâce à ses longues et patientes recherches dans les chroniques locales, dans les vieux registres d'audience, dans les recueils d'édits et d'ordonnances, dans les mémoires et journaux des greffiers, M. Dudébat a réussi à composer un ouvrage très complet et très exact, dans lequel l'accumulation des détails ne nuit pas à l'harmonie de l'ensemble et dont le mérite littéraire n'est nullement inférieur à l'intérêt historique.

C'est à l'aide de documents de famille et de renseignements personnels que M. Camille Rousset a reconstitué la *Biographie du comte de Clermont-Tonnerre*, qui occupa successivement sous la Restauration les deux ministères de la marine et de la guerre. Il a raconté en détail la jeunesse du comte, ses débuts dans l'armée, sa carrière politique, ses actes administratifs et sa vieillesse paisible et honorée; il a rappelé par de nombreuses anecdotes le noble caractère, le cœur droit et honnête, l'esprit éclairé de ce serviteur dévoué de la monarchie, qui vécut jusqu'à quatre-vingt-cinq ans constamment fidèle à la royauté déchue et consacrant les loisirs de sa retraite à l'éducation de ses enfants, à la lecture et à la traduction des orateurs grecs. Mais il a surtout pris soin de mettre en relief le principal titre de gloire du comte de Clermont-Tonnerre en montrant que, dès 1827, le ministre avait préparé dans ses grandes lignes l'expédition d'Alger et tracé par avance le plan de campagne que l'armée conquérante suivit trois ans plus tard. En dehors de son intérêt biographique, l'ouvrage de M. Camille Rousset est fort curieux, à divers titres, pour l'histoire de l'Empire et de la Restauration (Plon-Nourrit).

Sous ce titre : *Au Tonkin*, 1883-1885, M. Dick de Lonlay a retracé l'histoire complète de notre intervention militaire dans l'extrême Orient depuis la mort du commandant Rivière jusqu'à la prise des Pescadores. Sans s'attarder aux descriptions géographiques et aux études de mœurs, qui n'occupent dans l'ouvrage qu'une place très secondaire, l'auteur nous fait assister, par une suite de récits vifs, intéressants et animés, aux péripéties émouvantes de cette guerre meurtrière, sans grâce ni merci, et à l'existence aventureuse de nos soldats et de nos marins; il cite les nombreux traits de bravoure des héros inconnus du devoir qui sont morts au champ d'honneur pour soutenir le prestige de la France et défendre son drapeau, et il rend à chaque corps d'armée la part de gloire qui lui revient. Sans avoir rien d'officiel, le livre de M. Dick de Lonlay peut être considéré comme une relation méthodique, complète et absolument digne de foi, grâce aux renseignements de toute sorte qui ont été fournis à l'auteur soit par des officiers, soit par des témoins des opérations militaires. L'écrivain a illustré son récit de 300 gravures dessinées, pour la plupart d'après nature (Garnier).

Dans un court opuscule intitulé *Recherches sur Louis XVII*, le comte de Duranti s'est efforcé de prouver que le fils de Louis XVI n'était point mort au Temple, qu'il y avait eu substitution de personne durant sa captivité, que le vrai Dauphin fut enlevé, vécut dans différents pays jusqu'en 1845 et laissa des enfants portant régulièrement le nom de Bourbons. Il nous paraît inutile d'entrer dans l'examen des preuves, fort discutables d'ailleurs, que l'auteur apporte à l'appui de sa thèse: pour tout esprit impartial la question des vrais et des faux Louis XVII a été définitivement résolue par la publication des savants ouvrages de MM. Beauchesne et Chantelauze.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

Parmi les ouvrages intéressants qui ne vont pas tarder à paraître, il y a lieu de signaler à l'attention du public lettré *Cent ans de république aux États-Unis*, par le duc de Noailles, — l'*Histoire des princes de Condé* (tomes III et IV), par le duc d'Aumale, — *Anciens et modernes*, par Paul de Saint-Victor (Calmann Lévy); — *l'Anarchie et le Comité de salut public en 1793*, par M. Villeneuve, député (Charavay); — *Souvenirs littéraires*, par Xavier Aubryet (Dentu); — *les Derniers jours de la marine à rames*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière (Plon-Nourrit).

Dans la catégorie des variétés historiques et littéraires nous remarquons :

Les *Lettres d'Edgar Quinet* (tome III), — les *Lettres de Stendhal à sa sœur*, — *le Théâtre des Chinois*, par le général Tcheng-Ki-Tong, — *Histoire et littérature* (2e série), par F. Brunetière, — *l'Avenir de la Turquie*, par Gabriel Charmes, — *Mes mémoires* (2e série), par A. de Pontmartin (Calmann Lévy); — *l'Exécution de Gustave Chaudey*, par Edgar Monteil (Charavay); — *la Russie souterraine*, de Stepniak, traduction de Hugues Le Roux (Jules Lévy); — *Haute école*, poésies par Félix Naquet (Charpentier), — et une nouvelle édition des *Portraits du grand siècle*, par Ch.-L. Livet (Perrin).

La littérature humoristique ne sera représentée que par

le Règne des champignons, d'Alphonse Karr, et par un amusant recueil de petites pièces de notre spirituel collaborateur Abraham Dreyfus : *Jouons la comédie* (Calmann Lévy).

A la liste des romans que nous avons précédemment annoncés il y a lieu d'ajouter encore :

Le Petit Roseray, par Pierre Cœur, — *Johannès fils de Johannes,* par Marcel Girette, — *l'Amie,* par Henry Rabusson, — *la Marquise d'Argantini,* par H. Rivière (Calmann Lévy), — *Madame Margaret,* histoire parisienne, par Armand Lapointe (Plon), — *les Ruffians de Paris,* par Maurice Drack, — *la Noce à Génie,* par Eug. Héros, — *Entrée de clowns,* par Félicien Champsaur, — *la Maîtresse de Mazarin,* par Bautière, — *la Cousine d'André,* par Mme Manoël de Grandfort (Jules Lévy) ; — *Contes bourgeois,* par Théodore de Banville (Charpentier).

L'éditeur Doin doit publier un important travail sur *la Vigne et le vin,* par MM. Portes et Ruyssen, avec une préface de M. Chatin (de l'Institut). — *La Peinture italienne,* par G. Lafenestre, formera le XXIe volume de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* (Quantin). — La librairie Lecène et Oudin achève l'impression d'un volume de M. Jules Lemaître, *les Contemporains,* dans lequel seront réunis les portraits littéraires du jeune critique publiés ici même.

Émile Raunié.

Bibliographie

Recueil d'archéologie orientale, par M. Clermont-Ganneau. — Paris, Leroux, 1885, fascicule 1, 80 pages in-4°.

Ce premier fascicule d'un recueil dont nous ne saurions par avance soupçonner l'étendue se compose de cinq notices intéressantes. M. Clermont-Ganneau fait d'abord connaître et interprète un assez grand nombre d'inscriptions grecques récemment découvertes au Hauran par M. Lœyvted, vice-consul de Danemark à Beyrouth. La seconde notice concerne le sceau d'un fonctionnaire royal nommé Obadyahou. Suivent plusieurs dissertations sur les noms royaux nabatéens employés comme noms divins, sur le cippe nabatéen de D'Mer et l'introduction en Syrie du calendrier romain, enfin sur deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon. M. Clermont-Ganneau est, on le sait, un curieux insatiable, un travailleur sans repos. Les érudits sont attentifs à tout ce qu'il publie. (*J. d. S.*)

Faits divers

Le *Magazin für die Litteratur,* etc., s'occupe dans son numéro du 31 octobre de l'histoire de la censure littéraire. L'auteur de l'article commence par rappeler qu'une histoire complète de la censure devrait commencer au Paradis terrestre, puisque Paul Christian Hilscher est parvenu à dresser un catalogue de la bibliothèque d'Adam. Il se contente pourtant de commencer la sienne au poète Cneius Nævius, qui fut condamné à la prison pour avoir mis en vers une mésaventure galante de Scipion l'Africain.

Les écrits de Labienus furent confisqués et brûlés. Tibère fit mettre à mort les écrivains mal pensants, et ses successeurs en arrivèrent à faire également mettre à mort les lecteurs de livres subversifs. Vint l'Église romaine, et l'on peut dire qu'il ne parut presque pas un ouvrage important qui ne fût poursuivi ou interdit, au moins une fois, soit par l'Église, soit par les puissances temporelles.

Il est juste d'ajouter qu'avec Rome il y avait des accommodements. Parmi les revenus du Saint-Siège, en Allemagne, figuraient les *permissions pour lire des livres défendus,* qui se vendaient au même titre que les dispenses pour mariage ou pour jeûnes.

Le *Magazin für die Litteratur,* etc., console les auteurs qui ont à souffrir, de nos jours, de la censure, en leur montrant combien c'était pire autrefois. Le numéro du 31 octobre aura sans doute été envoyé à M. Zola, qui ne pourra qu'être de l'avis du *Magazin.*

— L'*Annuaire diplomatique et consulaire* pour 1885 vient de paraître à la librairie Berger-Levrault. Cet annuaire donne les états de services de tout le personnel diplomatique, ainsi que la liste des ambassadeurs auprès des diverses puissances depuis 1815 et la succession des ministres des affaires étrangères depuis 1589. De ce dernier tableau il résulte que quatre-vingt-quatre ministres ont, depuis trois siècles, dirigé nos affaires extérieures. M. de Freycinet, qui exerce cette charge pour la troisième fois, n'a que deux de ses prédécesseurs qui soient revenus plus souvent aux Affaires étrangères. Ce sont Talleyrand et Drouyn de Lhuys, qui tous deux ont été ministres quatre fois. Depuis 1870, le plus long ministère a été celui de M. le duc Decazes, qui a duré quatre ans, du 26 novembre 1873 au 23 novembre 1877. Celui de M. Waddington, qui a duré deux ans, du 13 décembre 1877 au 27 décembre 1879, vient ensuite, et enfin celui de M. Ferry, qui a duré dix-huit mois, du 20 novembre 1883 au 6 avril 1885.

— Le journal officiel de l'Église mormone vient de publier une longue adresse de deux évêques mormons. Ces évêques déclarent que le « mariage céleste » a été imposé aux membres de la communauté par une révélation divine, et qu'ils ne peuvent y renoncer par déférence pour les préjugés des gentils sans s'exposer à la damnation éternelle. Ils n'y renonceront donc pas.

En d'autres termes, les mormons refusent de renoncer à la polygamie.

— La Société de topographie de France, fondée en 1876, tiendra son assemblée générale le dimanche 8 novembre, à une heure et demie très précise du soir, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Ferdinand de Lesseps. Voici l'ordre du jour.

M. Ferdinand de Lesseps : *Sa récente excursion en Hongrie.* — M. Ludovic Drapeyron : *Professeurs d'histoire et professeurs de géographie.* — M. P. Combes : *Influence de l'homme sur la topographie du globe.* — M. F. Schrader : *Observations topographiques sur les Pyrénées,* avec projections à la lumière oxhydrique. — Distribution des récompenses.

Siège de la Société : 18, rue Visconti.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6054]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 20. (22e ANNÉE). — 14 NOVEMBRE 1885.

Paris, 13 décembre 1885.

Il est naturel que la droite de la Chambre ait voulu montrer dès le premier jour, l'occasion s'offrant, de quel poids elle peut être dans la balance des partis. Il l'est moins que l'extrême gauche lui ait fourni si vite cette occasion, montrant ainsi, de son côté, que les récentes élections ne lui ont rien appris ni rien fait oublier. La situation parlementaire est pourtant d'une clarté qui n'est que trop limpide : si la majorité républicaine se divise en deux fractions irréconciliables, ou seulement ennemies, fussent-elles inégales en nombre, il n'est point de ministère que la droite ne renverse à sa guise. Une question, peut-être imprévue, peut-être secondaire, se présentera toujours, une fois ou l'autre, où, voyant une partie des députés républicains se prononcer contre le cabinet, elle jettera son gros appoint; et le tour sera joué.

Auparavant les réactionnaires ne paraissaient compter que sur une intervention de la Providence ou sur un coup d'État. Ils espèrent maintenant se faire ramener au pouvoir par le suffrage universel ; les succès qu'ils ont obtenus, et qui ont passé leur attente, leur donnent confiance, et ils savent que les moyens par lesquels ils les ont obtenus sont bons, puisqu'ils ont réussi. Ils ont pour eux une première expérience en même temps que l'espoir, qui soutient les courages et excite les efforts. Ils sont devenus des tacticiens.

La première obligation, pour les députés républicains, serait donc de ne point faire leur jeu. Et, pour ne le point faire, une union étroite est indispensable. Il n'est même pas besoin d'un désaccord entre les deux moitiés de la majorité; un tiraillement entre radicaux suffit : on l'a bien vu mardi dernier. Que ce tiraillement se produise à nouveau sur quelque projet de loi, et l'intervention de la droite fait tomber le ministère. Un ministère radical serait également, pour les mêmes raisons, à la merci de la droite. Voyez quelle arme on mettrait entre les mains de celle-ci pour le jour où il faudra que tous reparaissent devant le suffrage universel! Profitant des occasions grandes ou petites, elle aura créé systématiquement l'instabilité — le plus gros reproche peut-être qui, de tout temps, ait été fait à la République.

Nous prions tout simplement MM. les députés républicains, ceux du moins qui ne sont pas les élus de la Seine, de songer à leur réélection.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

M. MARTHA

(Président).

Messieurs,

Jusqu'à ce jour les origines de l'Académie des sciences morales et politiques et ses premières vicissitudes étaient peu connues du public, qui ne savait où en chercher la véridique histoire. Aussi je crois répondre à votre pensée en remerciant d'abord notre éminent secrétaire perpétuel, qui, de lui-même, sous sa propre inspiration, en portant le zèle académique au delà de ses devoirs, s'est fait, cette année même, l'historien de notre Compagnie dans un livre charmant et complet que nous ne pouvons louer ici, mais auquel on nous permettra du moins de faire, au nom des présidents futurs, un très grave reproche : c'est que sur le sujet il ne laissera plus rien à dire.

Notre Académie, la moins ancienne de l'Institut, n'a pu naître qu'au moment où elle était mûre pour la vie. L'idée de la créer n'aurait pu venir avant la fin du XVIIIe siècle. Auparavant la philosophie avait un nom suspect, alors même qu'elle était triomphante; la morale semblait appartenir à un autre domaine que celui de la libre pensée ; l'histoire philosophique aurait paru inutile, sa principale loi étant toute trouvée : la loi de succession au trône ; la législation était la coutume immuable ou l'indiscutable volonté du prince: l'économie politique prenait à peine conscience d'elle-même. Mais, après la Révolution, quand avec le monde politique parut s'être effondré le monde moral lui-même, quand on voulut reconstruire la société à frais nouveaux, sans employer les débris du passé, les pouvoirs publics imaginèrent de constituer un corps sa-

vant chargé d'étudier les lois de l'esprit humain, les lois de la justice, celles des intérêts économiques et sociaux, pour éclairer la nation et pour opposer, sans rien entreprendre sur la liberté, de solides méditations aux fantaisies irréfléchies et tumultuaires de la place publique.

C'était une grande et juste pensée en un temps de trouble, de confusion et d'espérances chimériques. Les sciences morales et politiques ont, en effet — faut-il dire ce privilège ou cette infirmité? — que chacun croit les connaître sans les avoir jamais étudiées. Personne ne s'avisera de se dire physicien ou chimiste s'il n'est quelque peu versé dans la chimie ou la physique; mais, dans les sciences morales, tout le monde se croit expert et compétent. Qui ne porte en lui et parfois sur lui un plan pour faire le bonheur de son pays? Qui ne sait au juste ce qu'est Dieu, ou pour le moins ce qu'il n'est pas? Qui n'a une opinion en économie politique, pour peu qu'il ait quelque intérêt à en avoir une? Qui, en un mot, n'est à lui-même toute une académie? Ces sciences ont encore un autre caractère particulier, c'est que plus on les ignore, plus on s'y passionne, plus on cherche à les répandre avec une ardeur de sectaire. Enfin, de toutes les sciences, les sciences morales et politiques sont les seules qu'on croit pouvoir faire avancer, à peu près comme on tire un char d'une ornière, simplement avec des cris.

L'Académie créée par la liberté disparut avec elle, et avec elle fut rétablie, en 1832, par un ministre grand historien et philosophe, M. Guizot. L'État, pour encourager de hautes études, y fonda des prix qui portent encore aujourd'hui le nom de prix du Budget. Bientôt de simples particuliers, amis du bien public, y ajoutèrent avec une plus généreuse libéralité des fondations qui honorent leurs noms. Enfin des membres de l'Académie, pour contribuer, même après leur mort, au progrès des sciences qui avaient été la chère occupation et la gloire de leur vie, eux-mêmes ou leurs familles héritières de leurs volontés, portèrent quelquefois leurs libéralités jusqu'à la munificence. C'est ainsi que la plus jeune des Académies, dispensatrice d'un trésor rapidement accumulé, peut aujourd'hui, comme ses sœurs aînées, offrir à la science et au talent des largesses avec des honneurs dans ses concours annuels.

Depuis quelques années, on ne sait trop pourquoi, dans les lettres et dans les arts, l'utilité des concours est niée par des personnes dont les unes sans doute n'ont jamais concouru, dont les autres ont peut-être concouru trop souvent. Ils ont pourtant toujours existé chez les peuples les plus généreux et les mieux doués, en Grèce d'abord, où on n'eut pas à s'en plaindre, puisque les lauréats se nomment Phidias, Sophocle, Aristophane. Il est dans la nature que le talent ne se contente pas d'avoir conscience de lui-même, qu'il tienne à se comparer, à se mesurer dans une lutte. Tel a été de tout temps le caractère de l'esprit français. Cela est si vrai que Rome à peine eut-elle conquis la Gaule, Rome qui se plaisait à donner aux vaincus d'innocentes institutions qui fussent de leur goût, établit dès le 1er siècle de notre ère, en l'an 34, pour ces Gaulois à peine cultivés, un concours solennel de poésie et d'éloquence à Lyon, au confluent des deux fleuves, au pied de l'autel consacré au divin Auguste. Pourquoi ne dirions-nous pas, même devant cette grave assemblée, combien dans cette sorte d'Académie les coutumes étaient encore peu académiques? Le vainqueur était couronné; mais le vaincu était jeté dans le Rhône, pour y purifier symboliquement son talent. Nous avons fait des progrès depuis, et, bien qu'un fleuve coule à nos portes, on ne peut rien imaginer de plus délicat que nos concours : il est bon de le dire pour les personnes qui peuvent ici l'ignorer. Chez nous, si le vainqueur est célébré, le vaincu n'est pas connu, pas même de ses juges; il n'est connu que de lui-même. Le voile qui le couvre ne pourrait être levé que par sa propre indiscrétion. Il n'est donc pas humilié aux yeux du monde; il peut à la rigueur n'être pas humilié à ses propres yeux s'il recourt à certaines consolations, quelquefois usitées, dit-on, qui consistent à se dire à soi-même que les juges se sont peut-être trompés. Ainsi l'Académie, en honorant la victoire, ménage infiniment la défaite; et c'est justice, car, après le talent qui triomphe, il faut respecter encore le talent qui s'essaye et ose courir les nobles hasards.

Les talents de tout ordre et de toute mesure n'ont pas manqué, on va le voir, dans les concours de cette année; mais, avant de leur rendre la justice qui leur est due, il faut dire un mot de nos mécomptes, pour n'avoir plus devant nous que le plaisir de l'éloge. Il arrive parfois qu'une grande question exigeant de longues recherches ne tente aucun courage, ou bien que le courage attardé n'ait pas achevé son entreprise à la date prescrite. Mais on a pu s'étonner qu'un sujet qui paraissait n'offrir que de l'agrément et ne demander qu'un esprit fin, *le Réalisme dans la poésie et dans l'art,* n'ait produit que deux mémoires de nulle valeur. La question pouvait être utilement traitée, ne fût-ce que pour éclairer certaines discussions journalières où, faute de définition, on a peine à s'entendre. Quel est donc le sens du mot *réalisme?* S'agit-il d'un art nouveau? Quel est cet art? Ne serait-ce qu'un de ces mots à soudaine fortune dont le sens échappe et s'évanouit quand on veut le saisir et le presser? L'Académie remet le sujet au concours avec l'espoir que quelqu'un lui révèlera un secret jusqu'ici trop bien gardé.

Vous avez été plus heureux en proposant un très grave sujet, la question du libre arbitre, bien vieille question, à ce qu'il semble, mais toujours nouvelle, parce que le libre arbitre est sans cesse attaqué par des arguments nouveaux. Autrefois il était plus ou moins mis en doute par les défenseurs de Dieu, lesquels, ne voulant pas souffrir qu'il y eût dans le monde une force libre trop indépendante de la puissance divine, niaient la liberté de l'homme et la soumettaient, soit, comme le stoïcisme, à l'ordre d'un invariable destin, soit, comme certaines sectes chrétiennes, à la grâce ou à la prédestination. Aujourd'hui l'attaque vient d'un autre côté, et les nouveaux assaillants sont loin d'être les champions de la toute-puissance divine. Au nom

de systèmes fort divers, mais qui semblent ligués dans cet assaut, la liberté est battue en brèche avec une ardeur aussi singulière que savante. Physiologistes et psychologues se donnent pour la première fois la main dans cette conjuration inattendue. Le problème n'est plus même enfermé dans les écoles : il s'est fait populaire ; il se discute et se résout dans les romans, où l'on apprend que, les passions étant fatales et irrésistibles, on perd son temps à leur résister : conclusion qui ne déplaît pas à certains lecteurs, peut-être même à des lectrices. D'autre part, tandis que depuis un demi-siècle sur les drapeaux politiques resplendit le mot de liberté, on l'efface sur les bannières philosophiques, par une contradiction qu'on explique, je le sais, mais difficilement comprise par ceux qui ne voient pas comment une société peut être libre quand l'individu, par nature, ne l'est pas. La question, si vieille qu'elle paraisse, est donc toujours bien vivante et n'est pas une froide ou inopportune thèse d'école. Aussi les résultats du concours ont été à peu près conformes à la grandeur du sujet et à vos espérances. L'Académie a reçu quatre mémoires dont trois ont, à des degrés divers, une véritable valeur scientifique. Deux de ces mémoires ont mérité chacun une mention honorable : l'un, par la sagacité et la finesse de sa théorie qui s'appuie, il est vrai, sur une connaissance incomplète de l'histoire ; l'autre, au contraire, par la plénitude de ses connaissances historiques faiblement soutenue par une incomplète théorie. L'auteur du premier de ces mémoires est M. Joyau, professeur de philosophie au lycée d'Angoulême ; l'auteur du second est M. l'abbé Elie Blanc, professeur aux Facultés catholiques de Lyon. Un troisième mémoire l'emporte sur l'un et sur l'autre par le savoir, par l'esprit philosophique et la force de la démonstration. De ce dernier ouvrage, considérable par son étendue et qui forme la valeur de deux volumes in-8°, on a pu dire justement qu'aucune doctrine ancienne ou moderne n'échappe à son érudition, comme aucune difficulté n'échappe à sa critique. L'auteur laisse voir dans sa pénétrante étude que les controverses théologiques lui sont aussi familières que les systèmes de philosophie, et juge avec une délicate impartialité soit l'orthodoxie théologique, qui maintient le libre arbitre à côté de la grâce, soit la Réforme, qui est conduite à le supprimer. Enfin, tout en faisant quelques réserves sur certains jugements contestables, mais toujours médités, l'Académie décerne le prix à ce grand ouvrage où un bon style philosophique est au service d'une science complète et d'une critique ingénieuse, serrée et précise. L'auteur est M. Fonsegrive, professeur de philosophie au lycée de Pau.

Un autre grand problème bien ancien, mais aussi toujours nouveau et chaque jour devenu plus difficile à résoudre à mesure que s'étend le domaine de l'histoire et que se multiplient les révolutions humaines, un problème qui dans le cours des siècles a exercé le génie des plus éloquents écrivains, la philosophie de l'histoire, a été proposé au talent, nous dirions volontiers au courage des concurrents. Le sujet, déjà mis au concours en 1882 et qui paraissait avoir effrayé d'abord, a été, cette année, vaillamment abordé. Il s'agissait de faire l'examen critique des systèmes compris sous le nom de philosophie de l'histoire, d'exposer et de juger ces systèmes, d'apprécier la valeur même de la science à laquelle ils appartiennent, d'en faire connaître les principes et les résultats les plus certains. Vous avez reçu trois mémoires, tous trois savants, mais de valeur fort inégale ; un de ces mémoires, plein de savoir et même de talent, mais incomplet, a mérité une mention honorable ; l'auteur ne s'est pas fait connaître.

Au-dessus a été placé un autre mémoire bien supérieur par la solidité du fond et la distinction de la forme. On y trouve pourtant des lacunes et, en trop, un excès de passion. L'auteur a des préférences et des antipathies qu'il n'a pas su assez contenir. Sans doute il n'est pas interdit d'aimer de Bonald et Joseph de Maistre ; mais cette prédilection doit-elle aller jusqu'à dédaigner Montesquieu et Voltaire ? Sur les systèmes modernes l'auteur pèche quelquefois par injustice ou par omission ; mais sur la lointaine antiquité son mémoire est tout à fait remarquable par la hauteur sereine des jugements, par la sûreté et parfois la nouveauté de son érudition, par l'interprétation judicieuse et féconde des textes. On ne sera pas étonné d'apprendre que ce mémoire savant et bien écrit, que l'Académie n'a pas hésité à couronner, a pour auteur un professeur de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, M. Hatzfeld. Nous nous hâtons d'ajouter que la rhétorique n'est que dans le titre et qu'il n'y en a pas trace dans l'ouvrage.

L'Académie a pensé qu'il était temps de provoquer une sérieuse étude sur une science nouvelle qui se rattache d'assez près à la philosophie de l'histoire, qui est sa proche parente, on peut dire sa sœur cadette, à laquelle malheureusement on a donné un nom un peu étrange, hybride, ni grec, ni latin, ni français, un nom qui n'est pas une parure, le nom de sociologie. Cette science jeune et ardente a laissé voir d'abord toutes les ambitions de la jeunesse avec ses témérités. Un de ses plus célèbres promoteurs a défini cette science : l'histoire naturelle des sociétés humaines. Mais cette nouvelle histoire naturelle est bien plus difficile que la science de la nature proprement dite, parce que celle-ci travaille sur des faits permanents, toujours semblables, dont on peut saisir la loi, tandis que la sociologie n'a sous les yeux que les manifestations variables, complexes, contradictoires de la liberté humaine, lesquelles ne sont pas comparables à la régulière évolution d'une plante ou à l'élaboration prévue d'un organisme. Aussi, en dépit de toutes les flatteuses espérances que cette science, sortie de l'école positiviste, avait fait naître, un des sociologistes à système a fini par confesser avec une franchise un peu mélancolique que « les lois qui régissent les sociétés sont presque totalement inconnues et que les grandes découvertes sont encore à faire ».

Vous n'avez reçu qu'un seul mémoire, mais un ouvrage étendu, plein de recherches, érudit, qui, de plus, témoigne d'un solide esprit critique. Dans de

longues discussions qui pourraient être plus serrées, l'auteur examine les théories d'Auguste Comte et celles qui se rattachent à l'école de M. Herbert Spencer, faisant voir, dans un esprit purement philosophique, quelles conséquences ces théories doivent nécessairement produire, quel fatalisme historique en résulte, quelle méconnaissance de la nature humaine ces lois sociologiques supposent et impliquent. L'auteur ne cherche pas à déprécier cette science encore incertaine, tout en la discutant avec rigueur ; il se livre même pour son propre compte à de vagues espérances sur les résultats futurs qu'elle pourra produire. A cette œuvre si impartiale où l'exposition des doctrines est irréprochable, où la critique ne manque pas de force, dont le style est convenable, non sans un certain accent étranger, l'Académie décerne le prix. L'auteur est M. Wuarin, pasteur à Genève. Vous ne pouvez que vous réjouir en voyant que vos appels sont entendus même au delà de nos frontières.

L'Académie, dans ses concours, aime à rendre quelquefois hommage aux créateurs de la science ; c'est son culte des ancêtres. Elle a proposé pour le prix Léon Faucher une grande étude sur la vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith, un des fondateurs de l'économie politique. Cette fois, le culte rendu par les concurrents à un grand esprit a été plus sincère qu'épuré. Quatre mémoires ont été présentés qu'il nous paraît inutile d'analyser, quoiqu'ils ne soient pas sans mérite. Passer sous silence les défauts d'un ouvrage, ce n'est pas causer un dommage à son auteur. Toutefois un de ces mémoires, pour s'être distingué par la justesse du plan, la convenance des proportions, par une tentative de synthèse qui éclaire le sujet, a obtenu sinon le prix, du moins une honorable récompense. L'auteur est M. Albert Delatour, rédacteur au ministère des finances.

Pour le prix Wolowski, destiné à un ouvrage imprimé d'économie politique, vous avez reçu trois ouvrages, dont deux, malgré leur mérite, ont dû être écartés pour des raisons diverses. Le troisième a paru mieux répondre aux conditions du concours. C'est l'œuvre d'un ingénieur philanthrope traitant de l'organisation des crèches, salles d'asile, habitations ouvrières et autres institutions qui conviennent à la grande industrie, avec plans à l'appui ; ouvrage d'architecture, il est vrai, plutôt que d'économie politique ; mais la justesse des plans proposés, le service qu'ils peuvent rendre à la bienfaisance publique et privée ont fait attribuer une récompense à l'auteur, M. Émile Cacheux.

Un généreux donateur, M. Halphen, a fondé un prix triennal, non pour encourager les plus hautes sciences, mais pour récompenser la personne qui, par ses ouvrages ou d'une manière pratique, aura le plus contribué à la propagation de l'instruction primaire. L'Académie n'a pas hésité à partager le prix entre M. Defodon et M. Hément, dont les services ont paru, sinon semblables, du moins égaux. M. Defodon est auteur de plusieurs livres élémentaires dont les nombreuses éditions constatent le succès, et, sans parler de son active collaboration à des Revues pédagogiques, il dirige un journal mensuel, *l'Ami de l'enfance*, dont une partie, détachée sous le titre de *Mon Journal*, donne à des petits enfants de cinq à dix ans la précoce joie de pouvoir dire qu'eux aussi sont des abonnés, des abonnés qui ne se font pas prier pour renouveler leur abonnement. En même temps M. Defodon s'adresse aux maîtres et, depuis vingt ans, dirige le *Manuel général de l'instruction primaire*, où, avec un esprit sage et modéré, il se montre ami du progrès autant qu'ennemi des chimères, sachant concilier, en ce temps d'agitation scolaire, les nouveautés les plus hardies avec le respect des croyances de l'enfant et de la famille.

M. Hément, pendant de longues années, a offert ses services gratuits aux libres associations qui s'occupent de l'instruction populaire. Les conférences qu'il a faites à Paris. en France, même à l'étranger, ne se peuvent compter. A cette multiple activité le dévouement même n'aurait pu suffire s'il n'avait été soutenu par un infatigable talent de parole. Comme écrivain, M. Hément a pu rendre encore plus de services, parce que les nombreuses éditions de ses nombreux livres ont eu plus de lecteurs que ses leçons orales n'ont pu avoir d'auditeurs. S'élevant quelquefois au-dessus de l'enseignement élémentaire pour s'adresser à ceux qui ont quitté l'école, il a eu le talent, dans ses *Menus propos sur les sciences* et dans les *Origines des êtres vivants*, de vulgariser les recherches de la science la plus récente, portant dans ces études souvent fort délicates, avec la plus vive clarté, la réserve la plus décente.

Si nombreux et si variés sont les titres de MM. Defodon et Hément, que nous ne pouvons les énumérer tous, et il se trouve ainsi que, par une sorte d'injustice peu logique, mais inévitable, plus ces deux lauréats sont dignes d'éloges, moins nous pouvons mesurer nos éloges à la variété de leurs services.

Un autre donateur encore plus généreux, M. Audiffred, a fondé un prix considérable pour récompenser, selon les termes employés par lui, l'ouvrage imprimé le plus propre à faire aimer la morale et la vertu ou à faire connaître et aimer la patrie. Noble pensée dans un modeste langage et pensée utile, car on a beau répéter que la vertu est aimable, il n'en est pas moins vrai que depuis Homère jusqu'à nos jours la poésie et l'éloquence ont dû se mettre en frais pour la faire aimer. De même, l'amour de la patrie, qui est un sentiment si naturel, risque de languir si on ne le ranime. L'Académie a pensé que la meilleure manière de faire aimer la patrie est de la faire connaître, et elle a porté son choix sur un ensemble de quatre ouvrages de M. Babeau composés expressément pour mettre en lumière la condition matérielle et morale de nos aïeux dans les trois derniers siècles. L'auteur, sans déclamation, à l'aide de documents précis, fait voir que nos pères étaient moins malheureux que ne l'ont prétendu des historiens trop empressés à ravaler le passé pour exalter le présent, qu'ils n'étaient pas voués à la servitude et à la misère, qu'ils ont eu leur part d'aisance, d'indépendance et de bonheur; ce qui ne peut nous causer du déplaisir, car pourquoi tien-

drions-nous si fort à descendre de gens serviles et misérables quand autour de nous d'autres peuples se piquent, dans leurs épopées, leurs idylles et même dans leurs histoires, de n'avoir pour ancêtres que des héros et des gens heureux? M. Babeau, dans son livre sur *la Vie rurale*, son principal ouvrage, a dû prendre beaucoup de peine pour réunir des documents authentiques. Comme les humbles et les petits n'ont pas d'historiographe, que la tradition qui les concerne ne tarde pas à s'effacer, il a dû remuer les minutes de notaires, les contrats, les inventaires, les baux, les actes de vente, pour retrouver dans cette vieille poussière les vestiges éteints des générations disparues et pour recueillir ainsi d'intéressants détails sur leur alimentation, leur vêtement, leurs habitudes, leurs plaisirs et sur la condition de leur travail. L'Académie, regrettant que l'auteur n'ait pas fondu tous ces détails dans un grand tableau, mais, d'autre part, estimant à leur valeur, même dans leur dispersion, ces véridiques peintures, décerne à M. Babeau, non le prix entier, mais une de ses plus belles médailles.

Si l'Académie se fait un devoir d'offrir quelquefois à la méditation des concurrents les plus hauts problèmes de la philosophie, elle tient aussi à proposer des questions d'un intérêt pratique. Une de ces questions avait pour objet *la Réforme de la législation sur la condition des étrangers*. La France est le pays de l'Europe qui reçoit le plus d'étrangers à demeure, et, bien qu'au delà de nos frontières on aime à médire, parfois durement, de notre caractère et de nos mœurs, cette affluence toute volontaire d'étrangers venant s'établir chez nous nous permet de penser, sans manquer à la modestie, que le voisinage de nos vices n'est pas désagréable à leurs vertus. Dans la réforme proposée, il ne s'agit pas, comme en d'autres pays, de restreindre notre large hospitalité, mais au contraire d'offrir aux étrangers, dans leur intérêt et dans le nôtre, une condition mieux réglée. Nos lois sur la matière, pour avoir été promulguées à des époques éloignées les unes des autres, ne sont ni homogènes ni coordonnées et suscitent ainsi bien des difficultés légales. Vous n'avez reçu qu'un seul mémoire. Si, faute de concurrents, il a échappé au péril d'une comparaison, il n'en a pas moins mérité la couronne qui d'ordinaire est le prix d'une lutte et d'une victoire. Les critiques adressées par l'auteur à notre législation sont nettement présentées, et les réformes proposées sont judicieuses, inspirées par un libéralisme aussi sincère que prudent. Les bonnes raisons, l'argument décisif toujours mis en relief, une argumentation claire et rapide, un style sobre qui convient à la science du droit, toutes ces qualités qui sont rares, surtout quand elles sont réunies, font de ce mémoire un ouvrage à peu près excellent. Si çà et là il y a quelques réserves à faire sur certaines propositions de réforme un peu hasardées, l'Académie en laisse la responsabilité à l'auteur, estimant en toute occasion que les dissentiments ne sont pas des défauts. Le prix Bordin est décerné à ce mémoire dont l'auteur est M. Vignerte, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Rennes.

Un autre sujet auquel on ne peut pas reprocher de manquer d'un intérêt présent est celui *des coalitions et des grèves et de leur influence*. Bien qu'en général on considère les grèves comme des événements douloureux, que le plus souvent elles mettent à mal ceux qui les font et ceux qui les subissent, il est des esprits qui les regardent comme des crises heureuses, nécessaires à la santé politique, ou comme une sorte de divertissement public. Un philanthrope n'a-t-il pas écrit naguère : « Paris ne peut vivre sans avoir une bonne grève tous les deux ans » ? Une bonne grève doit entrer, paraît-il, dans le programme de nos plaisirs. Sur ce sujet où sont engagés de graves problèmes de plus d'une sorte, l'Académie désirait faire naître une œuvre étendue et originale de doctrine et d'histoire, et, sans prétendre restreindre des libertés qui depuis vingt ans sont devenues légales en France et sont d'ailleurs accordées en tous pays, elle a demandé, uniquement au nom de la science, un tableau historique des grèves et de leurs résultats, avec une étude sur la vraie notion du salaire et sur les influences diverses qui en déterminent les oscillations. Sur les six mémoires présentés, qui témoignent tous de sérieux efforts, mais dont quelques-uns manquent ou d'originalité, ou d'érudition, ou d'ampleur, il en est deux qui à des degrés divers ont vraiment répondu à votre programme. L'un, remarquable par l'étendue et la clarté de ses recherches statistiques, n'a pas assez approfondi toute la théorie du salaire. Des lacunes à côté de la surabondance, des inégalités, même dans le style, qui est vigoureux, mais parfois vulgaire, n'ont pas permis de lui décerner le prix, mais ne l'ont pas empêché d'obtenir une récompense. L'auteur est M. Renault, professeur à l'École supérieure de commerce. L'autre mémoire réservé serait à peu près irréprochable, si la partie historique était plus développée. Partout se laisse voir un esprit ferme qui se tient en garde contre les banalités et aussi contre certaines formules décevantes qui en pareil sujet sont fort en usage ; partout il se montre impartial, sachant rendre une exacte justice à tous les systèmes, de même que dans les grèves il sait faire le départ de celles qui sont justes et de celles qui ne sont que turbulentes. Nous pouvons abréger l'éloge en disant que dans ce mémoire on reconnaît un économiste érudit et un critique équitable. Le prix Rossi est décerné à l'auteur, M. Léon Smith.

Pour le prix Beaujour, vous aviez proposé un sujet d'un intérêt touchant : « Rechercher comment, soit dans l'antiquité, soit chez les peuples modernes, a été résolu le problème de la protection des enfants trouvés ou délaissés par leur famille. » En aucun temps la science économique et sociale, ou la morale, ou simplement l'humaine pitié, n'ont pu rester indifférentes à ces petits déshérités que la nature a jetés comme des naufragés dans la vie, les seuls infortunés peut-être qui n'aient en rien mérité leur sort, innocents, mais toujours en danger de ne l'être plus, qui souvent n'ont pas de père et qui quelquefois auraient été moins malheureux s'ils n'avaient pas connu, chose horrible

à dire, leur mère, enfin qu'on ne peut voir sans être tenté de se demander quel crime ils ont commis pour mériter de naître. C'est un grand et délicat sujet qui, pour l'antiquité, demande une érudition historique peu commune, et qui touche de toutes parts, dans les temps modernes, au droit, à l'administration aussi bien qu'à la morale. Malgré ces difficultés, vous avez reçu six mémoires qui sont loin d'avoir tous la même valeur; à tous on a fait le même reproche, c'est que dans cette longue revue historique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ils n'ont pas nettement marqué les sentiments et l'idée dominante qui présidaient à l'assistance des enfants abandonnés durant chaque grande période. Ne fallait-il pas montrer que si l'antiquité recueillait quelquefois ces enfants, c'était dans un intérêt d'État et non par un respect religieux de la vie humaine; que le christianisme, au contraire, avait fait découler la pitié d'une source divine sous le nom de charité; que ce pieux sentiment fut celui du moyen âge et même du XVIIe siècle, alors que saint Vincent de Paul fit sortir d'un beau mouvement d'éloquence la charité hospitalière des enfants trouvés; que la philanthropie au XVIIIe siècle, ou la bienfaisance, pour l'appeler d'un nom alors nouveau, mit sa gloire à n'être plus que profane et humaine; que la Révolution, par des mesures parfois trop complaisantes pour le désordre des mœurs, au risque de compromettre la morale et la famille, a mis l'enfant délaissé sous la tutelle de l'autorité publique; que nos lois contemporaines n'ont fait que régler avec plus de sagesse cette espèce de paternité sociale. En distinguant ces caractères si différents, on eût en même temps éclairé le problème de l'assistance et composé l'histoire de la pitié à travers les âges.

Sur les six mémoires, trois ont dû être écartés pour cause d'insuffisance. Les trois réservés ont paru dignes d'une distinction. L'un de ces mémoires est bien ordonné; mais il passe trop légèrement sur l'histoire. Un autre est d'un esprit très pratique, bien informé, qui manque un peu trop de philosophie générale. Un troisième mémoire a d'abord le mérite supérieur d'avoir traité toutes les parties du sujet. Si on peut regretter de ne pas y trouver de ces idées générales qui rattachent les faits aux principes, on ne peut désirer une plus grande richesse d'informations. On n'imagine pas qu'on puisse y ajouter quelque chose; on serait plutôt tenté de porter la serpe, parfois même un peu la hache, dans cette érudition touffue. Mais le mérite de l'auteur est de connaître dans le détail tous les modes d'assistance, d'apprécier avec justesse leurs effets moraux, de montrer partout un excellent esprit en conciliant les devoirs de la famille avec ceux de la bienfaisance publique. Cet immense et précieux répertoire sera utilement consulté par tous ceux qui dans l'avenir auront à s'occuper d'un sujet douloureux qui ne cessera jamais d'être à l'ordre du jour. L'Académie, sans décerner le prix, accorde une récompense égale aux deux premiers mémoires : l'auteur de l'un est M. Henri d'Escamps, inspecteur honoraire des beaux-arts; l'auteur du second mémoire ne s'est pas fait connaître; une récompense d'une valeur triple est accordée au troisième mémoire, dont l'auteur est M. Léon Lallemand.

Si, comme on l'a souvent remarqué, il en est du résultat des concours comme des productions de la nature, qui, selon les années, sont plus ou moins abondantes et généreuses, il nous semble que vous pouvez aujourd'hui être satisfaits de votre moisson. Les mémoires ont été nombreux, quelques-uns sont excellents. Quelles recherches ces ouvrages supposent, vous le savez, messieurs; quels efforts en un temps limité, les lauréats seuls pourraient le dire. Du moins ces efforts ne seront pas perdus, car ce n'est pas ici une sorte de palestre où des concurrents sont mis aux prises pour un glorieux spectacle. Les sujets que vous proposez sont le plus souvent des problèmes dont l'opinion publique est saisie, des questions non résolues sur lesquelles la science elle-même demande une réponse. Voilà pourquoi viennent à vous des talents déjà formés, qui tiennent moins à se montrer qu'à éclairer les points controversés de la science qui leur est chère. Quand vos sujets n'attirent pas des maîtres, ils éveillent souvent çà et là dans quelque studieuse solitude des talents qui s'ignoraient eux-mêmes et des bonnes volontés sans emploi. De plus, ces mémoires revus et rectifiés deviendront des livres qui répandront des vérités utiles. Il arrive ainsi que, pour avoir jeté dans le public et quelquefois dans des milieux stagnants un sujet capable d'émouvoir les esprits, vous produisez de proche en proche, comme par une suite d'ondulations dont le cercle s'élargit, un mouvement qui va porter au loin votre invisible influence.

Après avoir rendu justice à nos lauréats, c'est pour nous un pieux devoir de donner une pensée à ceux qui souvent ont été leurs modèles, aux chers confrères que nous avons perdus. Il y a trois mois nous était enlevé M. Victor Bonnet, resté trop peu de temps parmi nous, un économiste pénétrant qui se plaisait surtout aux plus difficiles problèmes de la science financière, et qui, portant partout la vive clarté de son esprit et la chaleur de son âme, savait donner à des sujets techniques et arides un intérêt moral, le charme sévère de la concision et une sorte de lustre littéraire.

Tandis que M. Victor Bonnet, resté en dehors de toute fonction publique, était tout entier à ses méditations solitaires, un autre de nos bien regrettés confrères, M. Vuitry, avait appartenu longtemps aux grands conseils de l'État. L'histoire parlera de ses services et de son éloquente sagesse. Quand la politique et les hautes affaires lui firent des loisirs, il vint chercher auprès de vous, non des consolations dont son âme n'avait pas besoin, mais de plus paisibles devoirs. Dans nos discussions, c'était plaisir d'entendre sa parole à la fois si animée et si prudente. Fidèle aux travaux de sa vie publique consacrée surtout aux questions financières, il écrivit dans sa retraite sur les finances de l'ancienne monarchie avec la plus scrupuleuse équité, mettant en lumière les fautes du passé dans le seul dessein d'éclairer l'avenir.

Je devrais un dernier hommage à notre ancien

secrétaire perpétuel, M. Mignet, que nous avons perdu pendant que j'avais l'honneur d'être votre président; mais je n'ai plus de droits sur sa vie, qui va vous être racontée dans un moment; qu'on me permette seulement de remarquer qu'à ce sage qui fut un homme heureux est échu un dernier bonheur, qui a souvent manqué à des hommes illustres, un bonheur qu'un ancien regardait comme le bien suprême, celui de rencontrer après sa mort un panégyriste digne de lui. Mon devoir est de le dire, car c'est la seule chose sur M. Mignet que tout à l'heure on ne vous dira pas.

Peut-être, messieurs, n'est-il pas hors de propos, en terminant, d'offrir quelques conseils amis à ceux des futurs concurrents qui ne sont pas encore des maîtres, mais qui peuvent le devenir. L'Académie ne demande pas seulement, dans les mémoires qui lui sont présentés, un recueil de faits et de documents, mais encore une idée générale qui les éclaire de haut. Et même il ne suffit pas que cette idée maîtresse soit indiquée dans l'ouvrage : il faut qu'elle y règne, qu'elle ordonne les détails et les fasse entrer dans une sorte de construction. Un monceau de sable, fût-il haut comme une montagne, n'est jamais que du sable. Sans doute les documents accumulés peuvent servir un jour à un autre pour édifier la science; mais pourquoi ne pas essayer de l'édifier plus ou moins soi-même pendant qu'on a de si bons matériaux sous la main? D'autre part, aux esprits un peu timorés qui se figurent qu'il y a chez vous une science purement académique, une doctrine officielle dont il y aurait péril à s'écarter, vous diriez volontiers : Donnez-nous vos idées personnelles; elles seront les bienvenues si elles sont raisonnables et méditées; votre originalité fera notre joie. On ne repousse ici que l'utopie vaine, les chimères ou la témérité présomptueuse qui méconnaît les sûres données de la science ou les lois naturelles. — En un mot, vous jugez les mémoires avec le libre esprit que vous portez dans vos jugements sur tous les livres de votre ressort qui paraissent non seulement en Europe, mais dans le monde. Ces livres, vous les cherchez partout, vous les poursuivez quand ils vous fuient; mais le plus souvent ils viennent s'offrir à vous, ils se confient à vous d'eux-mêmes et sollicitent votre impartiale critique. Ainsi, chaque jour, dans vos séances hebdomadaires, après avoir fait connaître vos propres travaux, vous mettez en lumière ceux d'autrui, signalant les erreurs ou faisant les honneurs aux vérités nouvelles. Si vous n'avez pas, si vous ne désirez pas d'autre pouvoir que celui que vous devez à votre crédit, du moins, dans la mesure de ce pouvoir, vous travaillez sans cesse à protéger contre le paradoxe et l'erreur une qualité bien française qui a fait notre gloire, à laquelle nous ne voulons pas renoncer, une qualité en apparence modeste, mais entre toutes précieuse parce qu'elle est toujours accompagnée de beaucoup d'autres, je veux dire la justesse d'esprit, laquelle amène la justesse des résolutions, et qui, regardée à bon droit par tout le monde comme la sauvegarde des fortunes privées, est aussi le soutien des États.

M. JULES SIMON

(Secrétaire perpétuel)

Éloge de M. Mignet

Messieurs,

En vous parlant de M. Thiers dans une précédente séance, j'obéissais au désir, à la volonté de M. Mignet. Il me semble presque aujourd'hui, en venant rendre un pareil hommage à M. Mignet lui-même, que je ne fais que continuer mon discours de l'année dernière. Pendant soixante ans d'une amitié inaltérable, aucun d'eux n'a été étranger aux douleurs, aux travaux et à la gloire de l'autre. Ils seront unis dans l'histoire comme ils l'ont été dans la vie, à leur immortel honneur. Savoir se faire aimer, savoir aimer sont deux vertus des grandes âmes.

M. Thiers est Provençal par son père et par sa mère. Le grand-père de M. Mignet était Vendéen. Il eut huit enfants; l'aîné devint notaire; le plus jeune prit l'état de serrurier et fit, comme tous les compagnons du métier, son tour de France. A Paris, il avait travaillé au Champ de Mars pour les fêtes de la Fédération; à Aix, où il se maria et se fixa, il suspendit dans sa chambre la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. C'est là que naquit, le 8 mai 1796, François-Auguste-Alexis Mignet. On a pu pendant longtemps reconnaître la maison à une clef gigantesque qui se balançait au-dessus de la porte. M. Mignet, depuis qu'il habitait Paris, ne manqua jamais d'y retourner à l'époque des vacances pour embrasser ses parents et respirer l'air natal. Il en riait; il nous disait que rien n'était plus propre à refaire un homme que de voir un clair soleil, de parler provençal, de manger de la brandade (avec modération) et de faire une partie de boules tous les matins. Au fond, ce voyage qu'il a recommencé tous les ans pendant soixante ans faisait son bonheur. Il avait un cœur vaillant et tendre. Il aimait sa famille avec passion. On a remarqué, comme un des traits les plus charmants de son caractère, que jusque dans l'extrême vieillesse il adorait les petits enfants.

Ses parents l'avaient placé, par économie, dans une école assez médiocre. Les inspecteurs généraux de l'Université, qui, à cette époque reculée, étaient chargés de découvrir les jeunes talents, y découvrirent M. Mignet et lui firent donner une bourse au lycée d'Avignon, où il termina ses études avec éclat. Il avait, au lycée, le grade de sergent-major, qui lui donnait le droit d'entrer dans l'armée en conservant ses galons. Il y songea sérieusement en 1815. On pense bien que ce n'était pas par entraînement vers l'état militaire. Il fallut les larmes de sa mère pour l'en détourner. Il cherchait une occupation : on le chargea de donner des leçons d'histoire dans ce même lycée où il était écolier la veille.

Les lycées de l'Empire étaient des casernes; les collèges de la Restauration étaient des couvents. M. Mignet, qui ne pouvait se passer de liberté, retourna dans sa famille et suivit les cours de l'École de droit, à

Aix, sans abandonner les études historiques qui déjà le captivaient. C'est là qu'il rencontra M. Thiers et qu'ils se sentirent attirés l'un vers l'autre par leur goût commun pour les lettres et par leur ardent libéralisme.

On raconte comme une tradition dans la famille que M. Thiers ne passait pas un jour sans aller voir son ami. Il entrait par la boutique, causant avec tout le monde, quelquefois même s'asseyant à demi sur le rebord d'un établi, et là il parlait, et parlait déjà si bien que les marteaux restaient en l'air et que le fer se refroidissait. Cette boutique d'un ouvrier, qui était un artiste dans son art et qui marquait dans le parti libéral, était le rendez-vous de plusieurs jeunes gens destinés à la célébrité. Je citerai, par exemple, M. Peisse, qui a été notre confrère; M. Senti, rédacteur du *Temps*, non pas du *Temps* d'à présent, mais de l'autre; M. Mottet, depuis conseiller d'État; le commandant Boitieu, très fine lame, qui fut le maître d'armes de M. Mignet et en fit son élève de prédilection et un élève digne de lui. M. Thiers et M. Mignet étaient les chefs de toute cette jeunesse. Ils entrèrent ensemble au barreau; mais, tout enfiévrés d'ardeurs littéraires et de passions politiques, ils n'y entraient que pour en sortir à la première occasion qui s'offrirait. On sait comment M. Thiers contraignit l'Académie d'Aix à le couronner: M. Mignet visa plus haut. Après un prix décerné par l'Académie de Nîmes à son Éloge de Charles VII, il prit part au concours ouvert sur les *Institutions de saint Louis* par l'Académie des inscriptions et partagea le prix avec M. Arthur Beugnot. Il s'était fait historien tout seul. Les livres, les directions lui manquaient. L'enseignement de l'histoire dans les lycées était presque nul. L'Académie récompensa plutôt l'aptitude à apprendre que les connaissances acquises; elle démêla dans l'inexpérience de ce débutant les grandes qualités de l'écrivain et du penseur.

M. Mignet avait vingt-cinq ans; M. Thiers en avait vingt-quatre. Aix ne leur suffisait plus. Ils vinrent à Paris, n'ayant chacun en poche qu'une lettre de recommandation. M. Mignet arriva le premier, en juillet 1821, et fut accueilli par Manuel avec une bienveillance qui ne se démentit jamais. Il était déjà, au bout de quelques semaines, grâce à cette protection puissante et éclairée, l'un des rédacteurs du *Courrier français*, quand M. Thiers arriva au mois de septembre. Ils s'étaient établis dans une mansarde du passage Montesquieu, ne sachant trop dans les premiers jours s'ils dîneraient le lendemain. Ils n'eurent pas le temps de penser à la témérité de leur entreprise, tant le succès leur arriva promptement. Ils avaient l'œil fixé sur l'avenir et oubliaient le présent avec ses incertitudes. Tous les deux rêvaient d'abord la patrie libre; et, s'ils faisaient ensuite des rêves pour eux-mêmes (on peut croire qu'ils n'y manquaient pas), M. Thiers se voyait chef d'un ministère, et M. Mignet songeait peut-être qu'il était secrétaire perpétuel d'une académie avec le renom de grand historien.

Leurs succès dans le journalisme les mirent promptement en rapport avec les hommes qui étaient alors à la tête de l'opinion libérale. M. Mignet avait été présenté à Royer-Collard. Il connut particulièrement Manuel, son premier protecteur, et Talleyrand, qui avait beaucoup goûté certains articles sur la diplomatie publiés dans le *Courrier français* et avait voulu en connaître l'auteur. Ces deux hommes enseignèrent la politique à M. Mignet, chacun à sa manière. Manuel lui inspira plus de respect et Talleyrand plus d'admiration. Il apprit de Talleyrand à comprendre les événements, et de Manuel à les juger. S'il est vrai, comme le dit M. Thiers, que la qualité essentielle de l'historien est l'intelligence, la fréquentation assidue de M. de Talleyrand dut singulièrement profiter aux deux jeunes gens, qui, rentrés le soir dans leur mansarde au sortir des somptueux salons de la rue Saint-Florentin, écrivaient pour la postérité le récit des événements auxquels il avait pris une si large part.

La France était coupée en deux au sortir de cette crise terrible. Une moitié voulait avec passion avancer; une moitié, avec non moins de passion, voulait reculer. Les uns bénissaient la Révolution, les autres la maudissaient, personne ne la savait; car tout le monde avait à se justifier, aux yeux d'autrui et même à ses propres yeux, ou de ses actes ou de sa haine. Chez M. de Talleyrand, l'histoire était racontée dans ses détails par ceux qui l'avaient faite, avec une impartialité désormais facile pour des hommes arrivés au port après avoir servi successivement tous les partis : réunion unique de personnages très intelligents et très dépravés, dont l'un disait cyniquement, en parlant des autres et de lui-même, que, s'ils n'étaient pas si dépravés, ils ne seraient pas si intelligents. M. Thiers et M. Mignet, que leur profession de journaliste mettait aux prises tous les jours avec les ennemis et les calomniateurs de la Révolution, comprirent qu'il n'y avait rien de plus puissant à leur opposer que l'histoire, et qu'ils étaient armés pour le faire.

Ils s'adonnèrent en même temps à la même œuvre, sans rivalité comme sans crainte. Ils savaient que les deux livres seraient conçus dans le même esprit, qu'ils seraient profondément dissemblables, et qu'ils se compléteraient l'un par l'autre.

M. Thiers a écrit une histoire en dix volumes, qui se termine au 18 Brumaire. L'ouvrage de M. Mignet, qui embrasse, outre la Révolution proprement dite, le Consulat et l'Empire, tient en deux volumes de dimensions médiocres. Ce n'est pas un traité philosophique sur l'histoire de la Révolution, car tous les événements importants y sont mentionnés dans leur ordre chronologique avec les développements nécessaires pour les faire bien saisir. Ce n'est pas non plus un abrégé, un précis, car tout y est enchaîné, expliqué et jugé. Peu d'ouvrages réunissent à ce même degré la précision historique et la profondeur philosophique. On y trouve déjà ce qui a été la qualité suprême de M. Mignet historien : une grande élévation de pensée et de sentiment, avec une préoccupation constante de l'enchaînement logique des événements. Le style n'est pas, comme celui de M. Thiers, simple, facile et quelquefois un peu diffus. On y sent par instants l'effort, mais un effort qui est toujours heureux. Presque à chaque page se trouve une de ces formules qui donnent à

penser et se gravent dans le souvenir. Quoique cette histoire de vingt années contienne plus d'événements qu'il ne s'en rencontre dans l'histoire de plusieurs siècles, l'écrivain les dispose avec tant d'art et leur mesure si exactement la place en proportion de leur importance, que l'esprit les embrasse d'un seul coup d'œil et se rend compte aisément de leur signification.

Le succès des deux ouvrages fut immense. Pour en bien apprécier le mérite et pour comprendre l'enthousiasme des contemporains, il convient de se remettre par la pensée au point où nous en étions en 1824, avant la publication des documents de toutes sortes dont nous sommes inondés et les découvertes d'une critique historique de jour en jour plus pénétrante, mais à laquelle on ne peut nier que M. Thiers et M. Mignet ont ouvert la voie.

On leur a reproché d'avoir invoqué la raison d'État pour excuser ou pallier quelques-unes des fautes les plus graves de la Révolution, subissant en cela l'influence de Talleyrand et de son école. Le vieux diplomate avait tout vu, tout compris et tout utilisé. A ses yeux, tout ce qui concourait à la prospérité du pays était légitime ; et, soit dans la morale publique, soit dans la morale privée, il était bien près de considérer l'esprit de dévouement et de sacrifice comme une respectable faiblesse. Cette doctrine a eu de tout temps, et elle a sous nos yeux, par un retour de fortune assez inattendu, de nombreux disciples. Elle ne fait que changer de nom en passant d'un parti à l'autre. Dieu sait avec quelle énergie tous les républicains l'ont combattue sous l'Empire, quand ils l'appelaient les deux morales. On l'appelle à présent la souveraineté du but ou la politique des résultats, ou d'un autre nom encore. Je lui restitue sa vraie formule, que voici : La fin justifie les moyens. C'est du haut de cette doctrine qu'on foudroie à présent les jésuites. Mais la politique de M. Mignet n'est pas la politique des résultats ; c'est tout le contraire : c'est la politique de la droiture et de l'honneur. On l'a accusé de croire à la fatalité tout simplement parce qu'il croyait à la logique. Je regrette sans doute de lire dans son livre que La Fayette, quand il vint à Paris défendre la constitution de 1791, « n'avait pas compris la nécessité d'un nouvel ébranlement », et encore, que « trois années de dictature du comité de Salut public, si elles ont été perdues pour la liberté, ne l'ont pas été pour la Révolution ». Il y a plusieurs phrases de ce genre que je voudrais effacer dans l'*Histoire de la Révolution*. Mais ce n'est pas dans ces phrases isolées et clairsemées, dues à l'inexpérience de la jeunesse, à l'esprit du temps, à l'ardeur d'un plaidoyer, qu'il faut chercher la véritable pensée de M. Mignet. Ceux qui veulent voir dans son livre la glorification du succès s'arrêtent à des détails quand il faudrait surtout tenir compte de l'ensemble. Ils oublient son jugement sur Louis XVI, « le seul prince peut-être qui, n'ayant aucune passion, n'eut pas celle du pouvoir, et qui réunit les deux qualités qui font les bons rois : la crainte de Dieu et l'amour du peuple », et la condamnation sévère qu'il prononce contre le régime odieux de la Terreur, pour qui « le seul moyen de gouvernement était la mort ». Cette condamnation se retrouve, non pas plus sévère, mais plus fortement motivée, dans les notices qu'il a écrites sur Sieyès, Merlin, Daunou, Lakanal. M. Mignet reste partout lui-même ; on ne peut l'accuser de se contredire ; mais on ne peut l'accuser non plus de ne pas croître en connaissances des hommes, en sûreté de jugement, en sérénité d'esprit. A quelque moment de sa carrière qu'on veuille le prendre, il est toujours, comme en 1830, avec les défenseurs du droit et de la liberté.

M. Mignet a écrit son *Histoire de la Révolution* en quatre mois, à Romégas, village situé à 7 kilomètres d'Aix, et dans le cimetière duquel repose sa mère, qu'il a perdue à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il y avait deux ans qu'il travaillait à amasser des matériaux et à fixer ses idées ; deux ans, et pas davantage. Son *Mémoire sur les Institutions de saint Louis*, qui avait eu le prix de l'Académie des inscriptions, parut en 1822 ; l'*Histoire de la Révolution*, en 1824. Dans le cours de ces deux années, il n'interrompit sa collaboration au *Courrier français* et aux *Tablettes universelles* que pendant les quatre mois passés à Romégas pour la composition de son livre. Il trouva même le temps de faire un cours d'histoire à l'Athénée. Dans l'hiver de 1822 à 1823, le cours porta sur la Réformation religieuse au XVIe siècle ; dans l'hiver de 1823 à 1824, sur la Révolution et la Restauration d'Angleterre.

L'Athénée était une sorte de Sorbonne indépendante, mise à la mode par les leçons de La Harpe, de Garat, de Chénier, où l'enseignement était à la fois brillant et solide, et que fréquentaient les savants et les gens du monde. Dans son cours de 1822, M. Mignet insista particulièrement sur l'histoire de la Ligue. Un tel sujet avait pour cet auditoire mondain le double attrait de l'actualité et de l'opposition. M. Mignet parlait des religions avec respect, mais avec une complète indépendance, et il n'entrait dans l'examen des questions théologiques qu'autant qu'il le fallait pour faire comprendre la transformation des mœurs et des institutions civiles. La clarté sans égale du récit, la judicieuse appréciation des événements et de leurs causes, le souffle libéral qui inspirait toutes ses paroles, produisirent un de ses mouvements de curiosité enthousiaste, si fréquents dans notre société française, et si flatteurs pour ceux qui en sont l'objet. La personne du jeune orateur n'était pas étrangère à son triomphe. Avec sa figure grave et douce, sa chevelure élégante, ses yeux brillants, sa taille svelte et élevée, M. Mignet, qui avait vingt-sept ans, paraissait beaucoup plus jeune ; et cette jeunesse et cette grâce contrastaient avec la force et l'autorité de son enseignement. Son accent marseillais, dont il a conservé la trace jusque dans sa vieillesse, était alors très prononcé ; mais sa voix sonore lui donnait un charme qui faisait sourire et qui captivait. Le succès fut si vif, le jour où il lut sa leçon sur la Saint-Barthélemy, qu'il fallut la lire une autre fois pour un auditoire nouveau. Sainte-Beuve, qui l'avait entendue deux fois, en parlait encore trente ans après avec enthousiasme.

Je mentionne ici d'un seul mot les funérailles de Manuel, qui conduisirent M. Mignet sur les bancs de

la police correctionnelle. Ces funérailles furent l'occasion d'une manifestation à laquelle il prit une part principale. Elles avaient failli être ensanglantées par les provocations maladroites de la police. Le récit qu'il en publia quelques jours après donna lieu à des poursuites. Il se défendit lui-même avec beaucoup de dignité et de fermeté, en accusant directement devant le tribunal une police qui, disait-il, se jouait des droits des vivants et des restes des morts. M. Mauguin et notre confrère M. Renouard, dont j'aime à saluer en passant le nom cher et vénéré, prononcèrent l'un et l'autre de beaux et courageux plaidoyers. Le tribunal acquitta.

C'est surtout à la veille d'une révolution qu'on la croit impossible. Au commencement de l'année 1830 les libéraux désespéraient de la victoire. M. Thiers allait partir pour faire le tour du monde, et déjà ses malles étaient faites quand on apprit tout à coup la formation du ministère Polignac. C'était comme le signal du combat. Les anciens journaux ne suffisaient plus. MM. Thiers, Mignet et Armand Carrel fondent le *National*. Pour discuter? Non; pour renverser. Ils le savent dès le premier jour, et même ils le disent. On a pu croire, quand les Bourbons revenaient avec la Charte, qu'incapables de comprendre les droits et les avantages de la liberté, ils en reconnaîtraient au moins la nécessité. Mais le désaccord est absolu entre la cour et la nation. Ni la cour ne veut vivre avec la liberté, ni la nation ne veut vivre sans elle. Cette démonstration, faite tous les jours dans le *National*, aboutit à la révolution de 1830. Les articles sont anonymes, et par conséquent la responsabilité est commune; mais nous savons la part de chacun par un précieux exemplaire où le nom des auteurs est écrit à la main. M. Mignet est tous les jours sur la brèche. Il ne le cède à personne, pas même pour la vigueur à M. Thiers, ni pour l'audace à M. Carrel. Au jour décisif, son nom est en tête de la protestation des journalistes, dont M. Thiers est l'auteur.

On a accusé M. Thiers d'avoir dit, en parlant de la révolution de 1830 : « Ma révolution. » M. Mignet aurait eu autant de droit que M. Thiers à le dire. La vérité est qu'ils ne l'ont dit ni l'un ni l'autre. Voici les propres paroles de M. Thiers, telles que je les ai entendues de sa bouche. Il a dit : « La révolution de 1830, la nôtre, celle qui est bonne. » C'était à la tribune de l'Assemblée de 1848; et le mot ne laissait pas que d'être assez fier, prononcé devant les combattants de Février, devenus les maîtres de la France.

Aucun révolutionnaire n'aura jamais le droit de dire : Ma révolution. M. Thiers et M. Mignet ont concouru autant que personne à rendre la révolution inévitable; ils y ont joué leur tête; ils l'ont en partie dirigée. C'est M. Thiers qui a le premier indiqué la solution, puisque c'est lui qui, le premier, a prononcé le nom du duc d'Orléans. Enfin, personne plus que lui ne s'est efforcé de restreindre la révolution à un changement de dynastie.

Telle est la politique suivie, à cette heure solennelle, par M. Thiers et par M. Mignet, inséparablement uni à M. Thiers. M. Armand Carrel, qui traitait la politique en théoricien et n'avait pas, comme ses deux collaborateurs, écouté les leçons de Talleyrand, refusa de se rallier au nouveau pouvoir. « Je ne voulais pas, me disait-il trois ans après, d'un gouvernement qui prétendait être un minimum de république et n'était qu'un minimum de royauté. »

Pendant que M. Armand Carrel se sépare, l'absolue identité de vues et de conduite, dans une crise aussi redoutable, ne fait que cimenter encore l'amitié de M. Mignet et de M. Thiers. Seulement, s'ils sont d'accord pour approuver tout ce qui vient d'être fait, ils prennent chacun, à partir de ce moment, une route différente. M. Thiers entre immédiatement aux affaires pour ne plus les quitter; M. Mignet renonce à jamais aux fonctions publiques. Il n'accepte que la direction des archives au ministère des affaires étrangères, devenue vacante par la mort de M. d'Hauterive, et cette direction n'est qu'un instrument de travail et un engagement en dehors de la politique. Le titre de conseiller d'État en service extraordinaire, dont on le décore, est ce que M. Cousin appellera plus tard un titre vain.

Il est clair qu'il pouvait prétendre à toutes les places, même aux plus grandes. Il était bien naturel qu'ayant été un des chefs les plus courageux et les plus remarqués de l'Opposition, il entrât avec ses amis dans le gouvernement. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir dans les grands emplois. Il avait été journaliste, c'est l'école de l'audace; il était historien, c'est l'école de la politique; il connaissait à fond la Révolution française, c'est l'école de la liberté. Il était même orateur, comme le prouvaient ses succès de l'Athénée. Résolument, il ne voulut rien être. Il se laissa porter quelque part à la députation, ne réussit pas, en fut bien aise. Il se donna dès lors parole de ne plus recommencer et resta jusqu'à la fin fidèle à sa résolution. Une courte mission en Espagne (octobre 1833), pour un service spécial, difficile, urgent, fut tout ce que put obtenir de lui M. de Broglie; et même il ne lui aurait pas arraché ce sacrifice sans l'intervention de M. Thiers et sans la perspective d'un service à rendre à son pays et à ses idées dans l'espace de quelques semaines. Arrêté un instant à Vittoria par les carlistes, qui n'osèrent pas le retenir prisonnier, il ne fit que paraître à Madrid, à la cour de la jeune reine, et revint à tire-d'aile dans son cabinet des Archives. Il n'en sortit qu'à la révolution de Février. M. Bastide, en arrivant aux affaires, n'eut rien de plus pressé que de balayer tous les favoris du régime déchu, et il destitua M. Mignet avec les autres. A peine eut-il fait cette destitution qu'il s'aperçut que c'étaient les Archives et que c'était M. Mignet. En homme de cœur, il avoua sa faute et pria M. Mignet de rester. Mais cette destitution avait prouvé à M. Mignet que ce poste littéraire tenait pourtant à la politique. Il ne reconnaissait plus une maison qui avait cessé d'être dirigée par ses amis. Il remercia le ministre et déclina poliment et fermement ses avances.

Cette résolution de renoncer aux fonctions publiques, dans la situation où se trouvait M. Mignet, est caractéristique. On a dit : C'est un sage. Sans doute. Entendons-nous cependant. M. Mignet ne se désinté-

ressa jamais de la politique. Il resta ardemment attaché à son parti et le servit en toute occasion par ses votes, par ses conseils, et quelquefois discrètement, mais habilement, par sa plume; confident et conseiller de M. Thiers, se réjouissant autant que lui de ses succès, s'affligeant plus que lui de ses échecs, le défendant à toutes les époques de sa vie avec une ardeur passionnée. En un mot, il fut jusqu'à son dernier jour un patriote fervent, un libéral dans le noble sens de ce mot, un bon et actif citoyen; mais il choisit la carrière qui lui convenait, et ce fut la carrière indépendante et souveraine, la carrière des lettres.

J'ai bien envie de dire ici sur-le-champ, pour n'avoir plus à revenir sur cette question de psychologie, que M. Mignet ne s'est pas marié. Là comme pour la politique, il n'avait qu'à vouloir, ou, pour parler plus exactement, il n'avait qu'à choisir. Si de ce côté-là aussi il fut un sage, ce fut, comme en politique, de cette sagesse qui n'a rien de commun avec l'indifférence. Il travailla en bénédictin, mais il vécut en homme du monde, et du meilleur monde dans tous les sens du mot, en homme qui, sans être étranger à aucun des plaisirs honnêtes, met la science au-dessus de tout et le devoir au-dessus de la science.

Pendant que M. Thiers passait du ministère des finances, où il dirigeait tout sous le nom de M. Laffitte, au ministère de l'intérieur et à celui des travaux publics, pour revenir au ministère de l'intérieur quand la situation parut de nouveau menaçante, M. Mignet, établi dans son cabinet des Archives, se rendait compte des trésors qui s'y trouvaient accumulés et n'avait que l'embarras digne d'envie de choisir entre tant d'admirables sujets d'étude. On a dit que la courte mission qu'il remplit en Espagne, en 1833, contribua à fixer son attention sur les rapports de la France et de l'Espagne. Il n'en est rien. Une des premières pensées de M. Guizot, ministre de l'instruction publique, avait été de reprendre la publication des documents inédits de l'histoire de France et de continuer aux frais de l'État l'œuvre interrompue des bénédictins : entreprise digne de lui et d'un gouvernement qui a tant contribué aux progrès des sciences et des lettres. Le Comité de l'histoire de France avait été fondé en 1834 : dès 1835, M. Mignet se trouva prêt à publier les deux premiers volumes de l'histoire des négociations pour la succession d'Espagne; il semblait qu'il eût deviné la pensée du ministre. La publication de M. Mignet, qui devait comprendre six volumes in-4°, n'en a malheureusement que quatre et s'arrête à la paix de Nimègue. Mais les quatre volumes publiés montrent aux prises les plus grands personnages politiques dans l'affaire la plus importante du règne de Louis XIV, et l'Introduction, qui forme à elle seule un ouvrage important malgré son peu d'étendue, va jusqu'au traité d'Utrecht (11 avril 1713).

La pensée de doubler en quelque sorte la puissance de la France en l'appuyant solidement sur l'Espagne remonte à Mazarin, qui crut y parvenir par le mariage du roi avec une infante. Louis XIV déploya une patience infatigable et une ténacité inouïe pour continuer le plan de son ministre et asseoir sur le trône d'Espagne un prince de sa famille. Rien ne fut négligé par lui pour obtenir, dans le plus grand secret, l'appui direct des uns, la connivence ou tout au moins la neutralité des autres. On peut mesurer l'intensité des désirs du roi par l'immensité des sommes versées en Angleterre. Cependant l'entreprise en elle-même était si périlleuse que, quand il eut le testament entre les mains, il hésita pendant deux jours à l'accepter. A l'issue du dernier conseil, le bruit de l'acceptation se répandit dans Fontainebleau; toute la cour accourut dans le salon où attendaient les envoyés espagnols. Le roi parut, accompagné de son fils et de ses petits-fils. « Monsieur, dit-il au duc d'Anjou, le roi d'Espagne vous a fait roi; les grands vous attendent, les peuples vous désirent, et moi, j'y consens. Souvenez-vous toujours que vous êtes prince français. » Il y a dans l'histoire peu de scènes aussi solennelles. On sait combien les conséquences furent terribles. Toute l'Europe craignait, en donnant ce roi à l'Espagne, de se donner à elle-même un maître dans la personne de Louis XIV. Le trône resta au duc d'Anjou, mais après des luttes et dans des conditions qui furent bien près de changer ce triomphe apparent en une défaite réelle. Outre l'importance capitale de la négociation en elle-même, les documents recueillis par M. Mignet font connaître la pensée, expliquent le caractère, analysent le talent de tous les hommes qui ont dirigé les affaires de l'Europe pendant la seconde moitié du XVIIe siècle : Mazarin, don Louis de Haro, de Lionne, les deux de Witt, Guillaume III, et surtout Louis XIV, qu'il ne faut juger ni par les rancunes de Saint-Simon, grand écrivain et politique médiocre, ni par les colères, d'ailleurs trop justifiées, des victimes de la révocation de l'édit de Nantes. Louis XIV avait la superstition et le génie de la royauté, et, quoique l'homme en lui eût beaucoup de valeur, il était très inférieur au roi. Le livre de M. Mignet nous présente aussi sous un nouveau jour les plus grands capitaines du siècle, Turenne, Condé, Marlborough, le prince Eugène. Ce n'est pas un simple recueil de documents. M. Mignet n'a pas pensé qu'il fût indispensable de ne rien omettre et de ne rien ajouter. Ne rien omettre, c'était accabler le lecteur sous un amas d'inutilités; ne rien ajouter, c'était sur beaucoup de points le laisser dans l'ignorance. Dans un cas, il n'aurait pas lu; dans l'autre, il n'aurait pas su. M. Mignet prit le parti d'ajouter aux pièces mêmes tout ce qui pouvait les éclaircir et les lier. Un recueil ainsi composé a autant de clarté et plus d'autorité qu'une histoire. L'introduction placée en tête du premier volume a été depuis tirée à part : M. Mignet s'y montre une fois de plus abréviateur de génie. Plusieurs récits, et notamment celui de la mort des frères de Witt, dû entièrement à la plume de M. Mignet, sont des morceaux d'une éloquence achevée. Tous ses portraits sont courts, mais vivants, et d'une telle vérité qu'ils donnent au lecteur l'intelligence des événements par la connaissance approfondie de ceux qui les mènent.

Charles-Quint remplit le XVIe siècle, comme Louis XIV remplit le XVIIe; grands tous les deux par la guerre et la diplomatie, tous les deux couronnés par la victoire

au commencement de leur règne et frappés à la fin par de grands revers : Louis XIV, pour avoir identifié les intérêts de son État avec ceux de sa maison; Charles-Quint, pour n'avoir pas vu le défaut de cohésion et de solidité d'un empire dont les membres étaient dispersés au nord, au midi et au centre de l'Europe, avec des intérêts opposés, des religions différentes et des lois discordantes, M. Mignet a écrit sur les relations de la France et de l'Espagne au XVIe siècle trois ouvrages : *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint; Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, et enfin *Antonio Pérez*. Ces trois ouvrages forment, avec les *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, une partie très importante de l'histoire des deux pays. Le livre sur la *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*, qui a paru le dernier, est plein d'aperçus historiques d'une grande portée. Les deux ouvrages sur la mort de Charles-Quint et sur Antonio Pérez ont, par la beauté sévère du style, la clarté de l'exposition et la grandeur des événements, un attrait incomparable.

Il s'est créé une légende sur Charles-Quint, abdiquant ses grandeurs dans un accès de mysticisme et courant se cacher dans un couvent de moines, où il aurait passé le reste de sa vie à chanter des psaumes, à lutter contre son prieur et à regretter l'absolu pouvoir. La vérité est que Charles-Quint, dont la résolution était arrêtée de longue date, s'était construit à Yuste, auprès du monastère, une belle demeure avec de grands jardins en terrasse, d'où l'on découvrait une vue splendide. Il s'y retira après avoir abdiqué le titre de roi d'Espagne, en conservant celui d'empereur. Un an après son arrivée à Yuste, malgré les supplications de sa famille et de tous ses amis, il renonça, comme il l'avait résolu, à ce dernier titre, et l'abdication fut consommée. Mais au fond de cette retraite il resta le maître du monde. Le roi son fils, l'empereur son frère le consultaient dans toutes les grandes affaires, et ses avis étaient scrupuleusement suivis. Les routes escarpées qui conduisaient à sa demeure n'étaient fréquentées que par les porteurs de dépêches et les pourvoyeurs de sa bouche, car il ne souffrait que de très rares visites et réglait tout par correspondance. Cinquante officiers de divers grades composaient sa maison; mais la plupart étaient relégués dans un hameau, au pied de la montagne, et ne se rendaient auprès de lui que pour y faire leur service. Il avait accumulé dans ses appartements des tableaux, des tapisseries de toute beauté, une grande quantité d'ustensiles à son usage, sculptés et ciselés avec un grand art dans les matériaux les plus précieux. Il mangeait beaucoup, et principalement du poisson de mer, dont on ne cessait de lui envoyer de tous les côtés les échantillons les plus magnifiques. Il assistait fréquemment, du haut de sa tribune, aux offices du monastère ; mais il avait ses chapelains, son prédicateur et son confesseur, dont aucun ne faisait partie de l'abbaye de Saint-Just. On observa autour de lui jusqu'à sa mort, et même au delà de sa mort, l'étiquette de la maison impériale. Pendant la cérémonie des funérailles, qui dura plusieurs jours, un grand d'Espagne, accablé d'ans et d'infirmités, s'était fait donner un pliant en se dissimulant dans la foule; le majordome lui ordonna de rester debout ou de sortir : « Devant l'empereur mort ou vivant, nul n'a le droit de prendre séance. »

Le livre sur Antonio Pérez, quoique d'une exacte fidélité historique, ressemble beaucoup à un roman. Ce ministre trompé à la fois par son rival et par son maître fait involontairement penser à Gil Blas. Cela ne doit pas surprendre. Un roman de haute volée comme l'œuvre de Le Sage est de l'histoire ; c'est l'histoire du cœur humain ; et l'histoire telle que l'entend M. Mignet est autant l'histoire des sentiments et des volontés que celle des événements. Ses ouvrages sur l'Espagne laissent dans l'esprit une image exacte et vivante de Charles-Quint et de Philippe II : le roi et le bourreau.

Tout aussi grand, mais d'une nature bien différente, est l'intérêt du livre sur Marie Stuart. M. Mignet est tellement familier avec le XVIe siècle, qu'on est tenté de croire qu'il a rencontré Marie Stuart à la cour de Henri II. Une beauté sans rivale, des amours traversées par des orages, un règne agité par l'intrigue et la guerre civile, une longue captivité suivie d'une mort sanglante : un seul de ces traits, réunis dans Marie Stuart, suffirait à rendre illustre une autre femme. M. Duruy nous disait dernièrement que les enchanteresses conservent leur prestige au delà de la vie, et il nous rappelait que Mme de Longueville a eu pour admirateur posthume un de nos plus illustres contemporains. Marie Stuart aussi a été la belle des belles, et les grâces de son esprit égalaient celles de sa personne ; elle aussi répandait l'amour autour d'elle :

Seu mulier toto jactans de corpore amorem;

et peut-être y avait-il quelque chose de l'amour, d'un amour révolté et farouche, dans les haines qui l'ont si cruellement poursuivie. Être la plus belle de son temps, la plus spirituelle et la plus savante, reine d'Écosse dès le berceau, reine de France par le mariage, héritière par sa naissance de la couronne d'Angleterre, et subir dix-neuf ans de captivité pour passer de la prison à l'échafaud, quelle destinée! Cette histoire est un roman, elle est un drame, elle est un poème; et, pour que rien ne manque à cette étrangeté, Marie laisse à la postérité, dans la mort de Darnley, le mariage de Bothwell et la conspiration contre Élisabeth, un triple problème à résoudre. Cette histoire, ou cette légende, comme on voudra l'appeler, fait partie de l'histoire de la Réformation. La Réformation triomphe en Écosse sous la direction du terrible John Knox; et la première victime qu'elle écrase en passant est Marie Stuart.

La cour de France au XVIe siècle était le miroir de la chevalerie et l'école de tous les vices. Marie Stuart y fut élevée à côté des fils de Henri II et sous l'œil jaloux de Catherine de Médicis. Son oncle, le cardinal de Lorraine, qui n'était pas précisément un professeur de morale, lui donna pour toute sauvegarde un attachement passionné pour les rites de l'Église catholique : belle préparation pour aller régner en Écosse, sur un

peuple qui tuait ses rois et massacrait ses archevêques ! On lui donna le goût de la théologie; mais ce qu'on ne put lui donner, c'est la moelle de la morale évangélique. Pendant qu'elle régnait à Édimbourg et qu'elle souffrait à Fotheringay, les catholiques faisaient d'elle une martyre, et les protestants une prostituée; elle n'était qu'une femme avec tous les charmes et toutes les faiblesses d'une femme, mille fois plus malheureuse que coupable ; coupable, si elle l'était, par la faute de sa famille, qui l'avait mal préparée à la vie, des rois et des courtisans, qui ne lui avaient donné en France que le spectacle du vice raffiné, en Écosse que des scènes de vice effréné et brutal. M. Mignet la condamne en la plaignant et en l'admirant; mais la question n'est pas définitivement jugée, et peut-être ne le sera-t-elle jamais. Cette triste et touchante mémoire est encore ballottée après trois siècles entre l'amour et la haine.

M. Mignet rencontrait la Réformation devant lui partout où se portaient ses études ; en Allemagne, où il trouvait Charles-Quint aux prises avec les États réformés à Worms, à Spire, à Augsbourg ; en Espagne, où il racontait les horreurs de l'Inquisition sous Philippe II ; en Écosse, où Knox brisait Marie Stuart de ses mains terribles ; en France, où Henri IV commençait par un mot d'une morale relâchée : « Paris vaut bien une messe », et finissait par l'acte d'un grand citoyen et d'un grand roi, l'Édit de Nantes. Dès ses premiers travaux sur la Révolution française, M. Mignet avait compris l'influence des questions religieuses sur les affaires humaines. Qu'était-ce que la constitution civile du clergé, sinon un schisme dans l'Église catholique? Pour cette fois, la question religieuse ne précédait pas la question politique, comme au XVIe siècle; elle la suivait; mais, dès qu'elle fut soulevée dans l'Assemblée constituante, elle devint l'affaire principale de l'Assemblée et de l'État.

Écrire l'histoire de la Réformation, c'était donc éclairer dans ses causes l'histoire de tous les peuples de l'Europe depuis la diète de Worms. La difficulté était grande, puisqu'il fallait toucher à la théologie, au droit des gens, au droit civil, aux plus grandes questions de la morale et de la philosophie ; mais M. Mignet était de la race des chercheurs et des penseurs. La difficulté l'attirait; la grandeur le captivait.

Pendant de longues années il roula dans son esprit le projet d'une histoire de la Réformation. Ce devait être l'œuvre de sa vie. Il assembla de nombreux matériaux. Il arrêta et fixa ses idées. Ses amis savaient qu'il avait commencé à écrire, et on se flattait jusqu'au dernier moment de trouver dans ses papiers son ouvrage achevé ou tout près de l'être. Ces espérances ont été déçues. Je ne les ai jamais partagées.

Je me souvenais d'une conversation que j'avais eue avec lui à l'époque où il commença à se faire remplacer dans la tâche de lire chaque année une notice historique à notre séance solennelle. Il s'était d'abord adressé à notre éminent confrère, M. Giraud, qui écrivit pour lui une belle notice sur M. Dupin aîné et une autre, très touchante, sur Ernest Bersot. Il vint à moi quand cet ami de toute sa vie lui manqua. Il me parla avec un air de douce gaieté qui lui était habituel; mais je sentais combien le fond de sa pensée était mélancolique. Il ne se plaignait pas de la vieillesse, et elle n'a jamais été plus douce pour personne que pour lui ; mais il laissa échapper quelques mots pleins d'amertume sur la nécessité de renoncer aux entreprises de longue haleine; et je vis bien que le rêve si longtemps caressé s'était évanoui. J'ai eu dans ma vie deux conversations de ce genre, qui m'ont laissé des souvenirs ineffaçables : celle-là, où il fallut beaucoup deviner ; une autre, avec Jouffroy, qui ne fut que trop explicite et qui ne précéda sa mort que de bien peu de jours.

La pensée que ce livre, auquel il a tant travaillé et qui devait être son œuvre capitale, ne paraîtrait pas, a dû être très amère à M. Mignet. L'introduction est presque complètement écrite; il ne restait plus qu'à effacer, à élaguer. Pour le corps de l'ouvrage, on n'a guère que des notes, mais très nombreuses, très complètes, classées dans un ordre méthodique; ce sont les matériaux, c'est la charpente d'un livre; ce n'est pas un livre. L'introduction est en huit chapitres et formerait deux volumes in-8°. M. Mignet n'a pas mentionné cet ouvrage dans son testament; mais il paraît qu'il a exprimé verbalement la volonté qu'on ne publiât après sa mort que ce qui serait entièrement achevé et préparé par lui-même pour l'impression. Ce scrupule, bien malheureux pour nous, n'étonnera pas ceux qui savent jusqu'où il poussait le respect de ses lecteurs et de lui-même. Sa famille ne veut pas considérer l'introduction comme un ouvrage séparé et terminé ; elle s'en tient à l'obéissance littérale; le livre ne paraîtra pas. C'est une perte irréparable.

A la place d'une grande histoire de la Réformation, nous n'avons que les livres qu'il a en quelque sorte tirés chemin faisant des matériaux constamment accumulés pour son œuvre principale, tels que la *Mort de Charles-Quint*, *Antonio Pérez*, la *Vie de Marie Stuart*, auxquels viendra probablement se joindre un livre sur Calvin qu'il avait préparé lui-même en réunissant et en développant ses articles du *Journal des Savants*. C'est aussi dans ses notes sur l'histoire de la Réformation qu'il a puisé un article court, mais plein d'éclat, publié dans la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *Luther à Worms*, et un important mémoire, composé tout exprès pour le Bulletin de l'Académie des sciences morales et politiques et qui a pour titre : *Établissement de la Réforme religieuse et Constitution du calvinisme à Genève;* un de ces résumés d'une centaine de pages où il condensait la substance de plusieurs volumes. On peut en rapprocher les articles qu'il a donnés au *Journal des Savants* à propos de la publication de la Correspondance de Calvin.

M. Mignet choisit Genève parce que cette petite ville devint, après une série de luttes qu'il résume avec un art infini, la capitale d'une grande opinion. C'était une ville vouée à la théocratie. Les victoires de Luther en Allemagne font disparaître ce qui restait de la domination du prince-évêque; l'autorité religieuse, longtemps disputée, tombe finalement entre les mains de Calvin, qui s'empare aussitôt de l'autorité politique,

estimant, comme tout partisan de la théocratie, qu'on a le droit de régler les volontés quand on est maître de l'entendement.

Luther n'a jamais gouverné. Il n'a été que l'allié des gouvernants, tour à tour leur empruntant et leur donnant de la force. On peut dire de lui que c'est un général doublé d'un diplomate. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa lutte contre la papauté, ce n'est pas de l'avoir poussée si loin, c'est de l'avoir commencée. Rome qui lève des tributs sur tous les peuples; qui compte parmi ses évêques et ses abbés des princes souverains; qui exerce elle-même dans ses États la souveraineté absolue; qui a pour agents dans le monde entier le clergé séculier et régulier, maître par les sacrements de tous les actes de la vie; qui entre en partage, par ses concordats, du pouvoir temporel, et, par l'Inquisition, du pouvoir judiciaire; Rome à qui tout obéit et devant qui tout tremble, rayonnante encore par surcroît de l'éclat nouveau que Léon X demande aux chefs-d'œuvre de tous les arts; Rome enfin, une seule pensée sous une seule autorité, rencontre devant elle ce moine qu'elle peut emprisonner, bâillonner, brûler; et en peu d'années le moine a tenu tête au pape, qui est Léon X, à l'empereur, qui est Charles-Quint; il a son clergé qui lui obéit, ses protecteurs couronnés dont il est le maître, ses fidèles qui bravent la mort pour rester dans sa communion. Luther accuse Rome de sacrifier la foi aux œuvres (aux œuvres pies), et, dans son ardeur de réaction, il sacrifie les œuvres à la foi. La contradiction est violente; l'idée est claire : de là sa force. Le succès est foudroyant. M. Mignet cherche la cause de ce succès, moins dans la force de l'assaillant que dans les fautes et les excès de la politique romaine. Si la Réforme réussit, c'est que Rome a poussé trop loin ses conquêtes dans tous les sens; c'est qu'elle succombe, comme tout ce qui est trop grand, sous le poids de sa grandeur; c'est que, trouvant trop de soumission, elle a imposé trop d'abjection; c'est qu'en matérialisant sa discipline par le commerce des indulgences, elle a comme voilé de ses mains la grandeur morale de ses dogmes; et si elle réussit surtout en Allemagne, c'est que les princes allemands, qui d'abord ont été protégés et qui maintenant sont gouvernés et rançonnés, voient dans Luther un libérateur plutôt qu'un apôtre. Au contraire, il est poursuivi comme ennemi de l'État et de la foi par le roi d'Espagne et le roi de France, qui peuvent tenir tête au pape dans les matières temporelles et par conséquent se servir de lui contre leurs sujets sans avoir rien à craindre de lui pour eux-mêmes. Le roi de France, en particulier, a d'autant moins besoin d'un schisme dans l'Église, qu'il est en possession des libertés de l'église gallicane, et que ces libertés, depuis le concordat conclu avec Léon X, sont surtout les libertés et les privilèges du roi de l'Église gallicane.

Luther est le victorieux; Calvin est l'organisateur. Il est dans le protestantisme après Luther ce qu'est la conséquence après le principe; dans la Suisse, après Farel, ce qu'est la règle après une révolution. Il n'a pas pour alliés des souverains; car la lutte entre Rome et les princes qu'elle assujettissait à sa suzeraineté est terminée à Augsbourg et même déjà à Passau. Mais, de même que Luther aidait les princes allemands dans leur résistance à la puissance politique du pape, Calvin aide les grands vassaux dans leur résistance aux rois et le menu peuple des bourgeois et des serfs dans sa résistance aux barons spirituels et temporels. Les deux grands réformateurs ont rendu des services auxquels ils ne pensaient pas et trouvé des alliés qui ne les comprenaient pas et ne se souciaient pas de les comprendre. Ils ont fait d'abord ce qu'ils avaient résolu de faire, c'est-à-dire la réforme de l'Église; et, chemin faisant, ils ont réformé le monde politique comme par surcroît et en quelque sorte sans y prendre garde, sans avoir les intentions de leurs œuvres. Même spectacle en philosophie : ils sont incontestablement les précurseurs du libre examen; mais ils ont émancipé la raison sans le vouloir, ou plutôt en voulant tout le contraire. Lorsque Calvin renverse l'orthodoxie romaine, c'est au profit de sa propre orthodoxie. Il ne diffère des autres despotes que par son austérité personnelle et l'ardeur de sa foi. Il est l'implacable ennemi du libre arbitre : autoritaire jusqu'aux moelles dans sa doctrine et dans son gouvernement, et répondant aux feux de l'Inquisition par le bûcher de Servet.

Ce mémoire, les articles sur la correspondance de Calvin, l'ensemble des écrits de M. Mignet sur le XVIe siècle, sont faits pour redoubler les regrets que nous inspire la perte de son grand ouvrage sur la Réformation. Il avait tout ce qu'il fallait pour mener à bien cette grande entreprise : des idées précises sur la question théologique, une connaissance plus approfondie de la question juridique si constamment mêlée à tous les détails de la Réforme, des matériaux amassés en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Écosse, en Angleterre, en Espagne, et surtout dans le trésor des Archives, qu'il avait sous la main; il était familier avec tous les hommes et tous les événements du XVIe siècle; il avait l'esprit libre, dans le sens le plus élevé du mot: impartial entre l'Église romaine et la Réforme avec une inclination vers la Réforme, entre les idées religieuses qu'il comprenait et les idées philosophiques qu'il partageait; philosophe de l'école de Descartes, plus complètement indépendant par sa situation, sinon par la nature de son esprit, que le grand penseur du XVIIe siècle. S'il n'avait pas, comme Descartes, une arche sainte pour y mettre à l'abri les vérités de la foi, il savait du moins respecter et admirer l'Église dans sa doctrine et dans ses œuvres. Il est douloureux de se dire que le temps lui a manqué, malgré cette longue vie et cette continuelle application au travail.

Le mémoire sur l'établissement du calvinisme à Genève avait été écrit spécialement pour notre recueil. J'en signale encore deux autres, qu'il écrivit aussi pour nous. L'un, qui se rattache à la question religieuse, a pour titre : *Comment l'ancienne Germanie est entrée dans la société civilisée de l'Europe occidentale et lui a servi de boulevard contre les invasions du Nord.* C'est l'Église qui a civilisé l'Allemagne; ce sont ses missionnaires et ses apôtres qui lui ont apporté les premiers éléments des sciences et des arts en même temps que

les principes de la morale chrétienne. A mesure qu'ils augmentaient le nombre de leurs néophytes, ils bâtissaient des églises autour desquelles la population s'agglomérait, des couvents qui devenaient propriétaires du sol, qui rendaient la justice à leurs tenanciers et levaient des hommes d'armes pour se défendre; c'est ainsi que s'établit en Germanie le catholicisme féodal, qui fut une force pour l'autorité civile pendant des siècles, et une faiblesse pour l'autorité ecclésiastique au temps de Luther.

L'autre mémoire a pour titre : *Essai sur la formation territoriale et politique de la France, depuis la fin du* XI*e siècle jusqu'à la fin du* XV*e*. C'est un morceau exquis, admirablement composé, dont les cent pages résument avec une précision merveilleuse notre histoire nationale pendant la seconde moitié du moyen âge, en jetant même de vives lumières sur l'histoire des pays voisins.

Toutes ces questions ont été élucidées et renouvelées depuis M. Mignet. Il n'a pas dit le dernier mot, il n'a pas connu tous les documents. Et qui peut se flatter maintenant de connaître tous les documents? Ils pullulent, ils foisonnent; toute une armée d'érudits est à l'œuvre incessamment pour les découvrir sous la poussière des siècles. Pour les temps modernes, l'imprimerie et les journaux accumulent tant de vérités et de mensonges, qu'on en viendra bientôt à désespérer de tout lire. La difficulté en histoire s'est déplacée : elle venait autrefois de la disette des documents, elle vient à présent de leur abondance. L'histoire succombe sous l'immensité de ses ressources, comme cette fille romaine que les bagues des chevaliers écrasèrent sous leur poids.

C'est encore pour notre Académie, pour la collection des petits livres demandés à notre Académie par le général Cavaignac en 1848, que M. Mignet a écrit une *Vie de Franklin*, bon résumé, en bon style, d'une vie qui est un bon enseignement. Il est glorieux pour nous de pouvoir citer de si beaux ouvrages composés expressément pour nos collections. Mais ce n'est pas le seul service que M. Mignet nous ait rendu, ni le plus grand. Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'historien et de l'écrivain. Il me tarde de vous parler aussi de l'académicien. M. Mignet est par excellence un académicien, ce qui est une espèce rare. Je ne serai que juste en disant qu'il est le vrai créateur de notre Académie. C'est ce qu'il me reste à présent à vous raconter.

Les Académies, messieurs, sont égales entre elles. Égaux aussi les académiciens. Le successeur de Victor Hugo aura chez nous les mêmes droits que lui et recevra les mêmes honneurs. Nous sommes la vraie république. Les académiciens prennent rang d'après la date de leur élection, et les Académies d'après la date de leur fondation. C'est ainsi que l'Académie des sciences morales et politiques est la dernière des Académies, mais seulement par ordre chronologique. Les quatre autres remontent jusqu'à Louis XIV; nous datons, nous, de la Convention nationale, ce qui me donne le droit de dire que les cinq Académies de l'Institut de France sont de grande et haute noblesse. La Révolution française, dans ses jours d'égarement, les avait supprimées; elle ne tarda pas à comprendre que la haute culture des lettres, des sciences et des arts est le luxe et le couronnement nécessaire d'une démocratie. Non seulement elle rétablit les Académies, mais elle les réunit dans un seul faisceau sous le nom d'Institut national, idée profondément philosophique et bien digne du siècle qui avait produit l'*Encyclopédie*.

La plus ancienne des Académies, qui est l'Académie française, avait subi, au cours du XVIII*e* siècle, une révolution capitale. Fondée uniquement pour maintenir l'unité et la pureté de la langue, elle était devenue tout à coup, par Voltaire et D'Alembert, le salon de l'*Encyclopédie*. Il y eut désormais deux Académies en une seule, l'Académie de la philosophie et celle de la langue. Quand la Convention créa l'Institut, au lieu de réunir ces deux Académies comme par le passé, elle mit la langue française avec les langues anciennes dans la classe de l'érudition, et fit pour la philosophie une classe à part, qui est la nôtre.

Notre Académie, sous cette première forme, n'a pas laissé de grands souvenirs. Nous n'avons pas à la renier, mais nos véritables traditions ne commencent guère qu'en 1832, ou plutôt en 1837, au moment où M. Mignet prit nos affaires en main comme secrétaire perpétuel.

Le Directoire, ou plutôt la Convention, dont le Directoire ne fit que promulguer les volontés, avait appelé surtout des hommes politiques, Sieyès, Cambacérès, Merlin de Douai, Talleyrand, Grégoire, Lakanal; au milieu d'eux, un écrivain de génie, Bernardin de Saint-Pierre, et, comme appoint, ceux qui auraient dû être le fond parce qu'ils étaient fidèles aux traditions de la philosophie, Daunou, Cabanis, Destutt de Tracy, de Gérando, Volney, Garat, un peu plus tard Laromiguière. En somme, la seconde classe de l'Institut comptait beaucoup d'hommes célèbres et très peu d'académiciens. Les personnages politiques dont on l'avait peuplée ne purent lui rendre aucun service parce qu'on ne cessa de prendre parmi eux des ministres, des ambassadeurs, des membres du Directoire. Talleyrand venait d'être élu secrétaire quand il fut appelé pour la première fois au ministère des relations extérieures. Le règlement, exagérant un bon principe, obligeait les diverses classes à délibérer ensemble sur des matières où une seule était compétente; il multipliait les besognes étrangères à la science, sous prétexte de fournir à l'administration des renseignements utiles; enfin l'école de Condillac, dont le règne durait encore, avait imposé au monde philosophique la question de l'origine des idées et celle du langage, questions pleines d'intérêt, qui pourtant ne sont ni toute la philosophie ni la partie la plus émouvante de la philosophie. La grande préoccupation de la classe fut la *pasigraphie*. Elle consacra aussi de nombreuses séances au sauvage de l'Aveyron (l'homme de la nature). Ainsi, on lui demandait beaucoup, et elle ne fit rien ou presque rien.

Dans un discours qu'il avait préparé comme président pour le lire à notre séance publique, M. de Toc-

queville prétendait que la seconde classe s'était volontairement enfermée dans des subtilités de sophistes pour échapper à l'œil du maître. « Mais Bonaparte, ajoutait-il, la découvrit dans cette ombre où elle se cachait, et la brisa comme dangereuse quand elle n'était que puérile. » M. Mignet obtint de lui avec beaucoup de peine qu'il renonçât à cette phrase; encore le sacrifice ne fut-il pas entier. La phrase ne fut pas lue; elle ne figure pas dans le texte; mais elle est soigneusement recueillie dans les variantes.

M. de Tocqueville se trompe, et Bonaparte a mieux vu que lui. La seconde classe a été stérile par la faute de son temps et de son règlement, mais elle ne manquait ni d'activité, ni de courage, ni de dévouement à la science. Elle pensait, et elle voulait penser. Elle discutait avec passion, quand elle n'était pas absorbée par la pasigraphie, les questions politiques et les questions religieuses, avec tant de passion que Bernardin de Saint-Pierre, ayant prononcé avec respect le nom de Dieu, fut sur le point d'être obligé de donner sa démission. Je ne cite pas cette scène scandaleuse à l'honneur de nos devanciers, mais pour prouver qu'ils n'évitaient pas les questions et qu'ils ne cachaient pas leurs opinions. Les derniers survivants de la philosophie du XVIIIe siècle étaient tous là; et Bonaparte, qui voulait un État composé d'un maître absolu et de sujets dociles, n'avait que faire d'une Académie philosophique.

Elle avait duré du mois d'avril 1797 au mois de janvier 1801. C'est en 1832 seulement, après une interruption de près de trente ans, que M. Guizot la rétablit. Elle fit peur par son nom et par son but à tous les ennemis de la philosophie et à quelques philosophes. Son premier besoin et son premier devoir étaient de rassurer tout le monde et d'être sage sans s'annihiler. On lui donnait cette tâche magnifique de vivre exclusivement dans le monde de la science en oubliant le monde qui s'agite au-dessous et d'y appeler à elle tous les esprits d'élite. On peut dire qu'elle était et qu'elle est encore environnée d'écueils. Ce n'est pas une Sorbonne : elle ne représente pas une doctrine et ne rend pas de sentences; ce n'est pas une tribune ouverte indistinctement à tous les utopistes. C'est une compagnie d'esprits libres, éclairés, impartiaux, qui s'efforce constamment de susciter le talent et de le servir et n'a d'autre passion que celle de la vérité.

M. Mignet fut de la fondation. Sa place était évidemment marquée dans la section d'histoire générale et philosophique ; une de nos sections les plus illustres, messieurs, puisqu'elle a compté dans son sein, outre M. Mignet, les Guizot, les Thiers, les Michelet, les Am. Thierry, les Naudet, les Henri Martin. L'Académie s'était donné pour secrétaire perpétuel M. Comte, un vétéran des luttes politiques, jeune encore, mais affaibli par suite des procès, de la prison, de l'exil qu'il avait eus à supporter. Il mourut en 1837, après avoir occupé plutôt que rempli sa place pendant moins de quatre ans. M. Mignet, qui l'avait presque constamment suppléé, fut élu pour lui succéder, le 6 mai 1837. Tout était à faire dans l'Académie.

Le règlement n'avait été ni complété ni expliqué. Les séances étaient mal remplies, les commissions ne fonctionnaient pas, l'administration était en désarroi. M. Mignet eut bientôt rétabli l'ordre dans les finances de l'Académie, rappelé au travail les commissions arriérées, suscité la lecture de mémoires importants, introduit dans l'Académie l'usage des discussions approfondies. Secondé par deux habiles publicistes, dont l'un, M. Loiseau, est mort premier président de la cour de Besançon, et l'autre, M. Vergé, est l'un des plus savants et des plus aimés parmi nos confrères, il fonda notre *Bulletin*, où sont insérés les mémoires lus à l'Académie et qui donne de la publicité à nos discussions et à nos décisions.

M. Comte, malgré la maladie qui le minait, avait trouvé la force d'écrire deux notices historiques, l'une sur Garat, qu'il lut à la séance du 25 avril 1835, l'autre sur Malthus, qu'il fallut lire pour lui à la séance du 28 décembre 1836. M. Mignet fut chargé de la notice historique sur Sieyès, du vivant même de M. Comte. Il commença l'année suivante l'exercice de ses fonctions de secrétaire perpétuel par l'éloge du comte Rœderer: pendant trente-deux années consécutives, il rêmplit, à cette place, ce devoir difficile et cher. Il y trouva l'occasion de développer son talent d'écrivain et d'historien sous une forme nouvelle. Il eut à juger des historiens comme Daunou, Sismondi, Macaulay; là, il était chez lui en quelque sorte; des jurisconsultes, comme Merlin et le comte Rossi ; des philosophes ayant chacun leur système différent, Cousin, Jouffroy, Laromiguière; Cabanis et Broussais, qu'il faut compter ici comme philosophes puisqu'ils étaient de la section de philosophie ; des acteurs éminents de la Révolution, tels que Talleyrand et Sieyès. Il semble toujours, en le lisant, qu'il parle d'une matière qu'il a étudiée toute sa vie. Tous les systèmes qu'il analyse lui sont familiers. Il en marque les caractères principaux de manière à laisser dans l'esprit une impression précise et fidèle. Toujours bienveillant, comme il convient, il laisse cependant voir son opinion personnelle et par conséquent son jugement. Il mérite cet éloge particulier de parler toujours, quel que soit le sujet qu'il traite, dans la belle, et simple, et limpide langue française, qui suffisait aux Descartes, aux Malebranche, aux Voltaire pour tout exprimer, et que Leibniz a quelquefois empruntée parce qu'il n'en connaissait pas qui fût plus propre à rendre clairement les idées abstraites. Il y a un certain art, que M. Mignet ne connut jamais, d'employer des mots techniques à la place des mots usuels qui diraient mieux ce qu'on veut dire, et de cacher une idée simple sous une formule embrouillée et compliquée parce que le lecteur inintelligent ou inattentif mesure l'importance d'une proposition par la peine qu'il a eue à la comprendre et confond la difficulté qui tient à la nature des choses avec celle que produit à plaisir un auteur prétentieux et de mauvaise foi. La langue française est la langue du bon sens et de la logique; c'est un instrument admirable, qu'il faut garder dans toute sa pureté. Elle n'est pas indigente, comme on l'en accuse ; il n'est pas une nuance de la pensée ou du sentiment qu'elle ne puisse rendre.

M. Mignet n'a pas de rival dans le genre des notices historiques. On ne peut le comparer qu'à Fontenelle. Fontenelle n'est pas plus savant; il a l'esprit moins profond et moins étendu. Il n'a pas plus de grâce, quoiqu'il ait peut-être un peu plus de simplicité et de naturel. Il excelle, comme M. Mignet, à discerner ce qui peut être omis et ce qui doit être placé en pleine lumière. Ses notices sont, en général, plus courtes; cette sobriété plaisait alors; le public d'aujourd'hui est plus exigeant; il demande des détails, une critique approfondie. Il en est des éloges de Fontenelle comme des opéras et des oratorios de son temps. On peut encore les jouer, mais avec adjonction de quelques cuivres. Ce n'est pas qu'ils manquent de charme, c'est que notre goût a un peu changé et demande plus de tapage.

Mais les notices de M. Mignet, qui sont admirables, son administration habile et sûre, la fondation de notre *Bulletin*, le règlement achevé et commenté, le recueil de nos mémoires continué, tous ces services s'effacent devant celui d'avoir créé, avec une sagesse supérieure et une persévérance vraiment admirable, ce que j'appellerai l'esprit propre à notre Académie. Pour comprendre le travail auquel il s'est livré et pour en apprécier le résultat, il faut se rappeler comment notre Académie a été composée en 1832, et dans quelle situation elle se trouvait quand il succéda à M. Comte.

Une Académie qui se continue par l'élection n'appelle qu'un nouveau membre à la fois; elle le choisit avec soin; il s'assimile promptement à la Compagnie dans laquelle il vient d'entrer, quelquefois après une candidature prolongée. Ici, les trente membres qui composaient l'Académie dans le principe y étaient entrés à la fois. Ils venaient là de toutes les directions et, pour ainsi parler, de tous les mondes. Il y avait des royalistes comme Pastoret, des régicides comme Merlin et Sieyès, des prêtres rentrés dans le siècle comme Daunou, Sieyès et l'ancien évêque d'Autun, celui-là même qui avait célébré la messe le jour de la Fédération et consacré les premiers évêques constitutionnels. C'est au milieu de ces vieux débris de l'Assemblée constituante que se trouvèrent introduits des jeunes gens qui avaient fait leurs premières armes sous la Restauration, M. Mignet, M. Comte, M. Cousin.

Indépendamment du peu de cohésion d'un corps ainsi formé, les savants qu'on réunissait dans une assemblée unique s'occupaient de travaux assez dissemblables. Il fallait habituer à la vie commune des jurisconsultes, des historiens et des philosophes. La difficulté redoubla quand le second Empire, jugeant notre Académie comme l'avait fait le premier Consul, et ne voulant pas la supprimer, eut recours à un expédient analogue à ce qu'on appelait sous le régime constitutionnel des fournées de pairs, et nomma dix membres de l'Institut par décret impérial. Les anciens membres refusèrent de communiquer avec ces intrus; et M. Mignet, qui pensait comme les anciens membres, eut besoin de tout son savoir-faire pour sauver l'Académie et les convenances.

La bonne fortune de l'Académie, dans cette situation périlleuse, fut de posséder dans son sein deux ou trois hommes qui n'avaient seulement qu'à ouvrir la bouche pour tenir tout le monde en joie et en admiration. Avec eux les discussions étaient si brillantes qu'on n'avait pas le temps de s'apercevoir qu'elles tournaient à l'aigre. De ces merveilleux causeurs, le plus étourdissant était M. Cousin, dont les livres, d'ailleurs admirables, ne valaient pas ou valaient à peine la conversation si riche en aperçus de toutes sortes, en anecdotes, en saillies, tantôt s'élevant d'un seul bond jusqu'à la plus haute éloquence, puis revenant à la grâce ou à la plaisanterie et aux saillies les plus piquantes, sans que ces contrastes perpétuels parussent autre chose qu'un charme de plus. Deux ou trois personnes avaient le privilège de l'intimider: M. Royer-Collard, qui du reste n'était pas là, M. Guizot, M. de Broglie, peut-être un peu M. Thiers. Il traitait le reste des gens d'esprit avec un sans-façon qui tenait au sentiment intime de sa supériorité. Il avait des égaux à l'Académie, mais je crois en vérité qu'il ne s'en est jamais douté. J'excepte toujours M. Guizot, qui triomphait surtout dans le monologue. Si M. Guizot ouvrait la bouche, à l'instant M. Cousin s'observait, se contenait, rassemblait ses forces et très souvent se dérobait. Son contradicteur habituel était M. Dupin l'aîné; mais ici la scène changeait, car M. Dupin ripostait sur le même mode. Il avait moins d'élévation, mais tout autant de connaissances, de ressources, de verve, une dialectique puissante et le sarcasme à la main comme personne. Les deux champions se portaient de rudes assauts, à la grande édification et au grand amusement de leurs confrères. Ce qui n'était pas moins étonnant, c'était de voir M. Cousin aux prises avec M. Edwards ou M. Lélut, ou même avec M. Broussais, quoique celui-ci fût très habile à ramener la discussion sur le terrain où il était le maître et où M. Cousin, fort ignorant en physiologie et en histoire naturelle, était absolument démonté. A un bout tout opposé de la science, M. Michel Chevalier était aussi un beau et redoutable parleur. Il y avait des séances de l'Académie qui étaient dignes de Molière.

En jetant les yeux sur la glorieuse liste de nos prédécesseurs, on pourrait s'étonner que je ne cite pas plus de noms. C'est qu'on peut être grand écrivain sans être grand parleur, et qu'il y a, dans l'art de parler, bien des genres divers. Par exemple, nous avons eu parmi nous à toutes les époques des professeurs incomparables, Michelet, Jouffroy et beaucoup d'autres, parmi lesquels on pourrait nommer M. Mignet lui-même à cause de ses succès à l'Athénée; mais il se trouve précisément que l'habitude d'enseigner, c'est-à-dire de parler sans contradicteur et d'imposer sa pensée, ne prépare pas à la discussion. M. Mignet, qui était charmant dans le tête-à-tête, n'aimait pas la controverse publique. Il avait l'esprit très impérieux, ce qu'il parvenait à voiler à force de bonne grâce et de politesse, et il lui manquait l'art le plus essentiel du dialecticien et du polémiste, qui est l'art de se retourner. Il marchait devant lui en droite ligne dans la discussion comme il avait toujours fait dans la vie. En somme, quand M. Cousin et M. Dupin n'étaient pas là ou gardaient le silence, ils laissaient la place libre aux

grands parleurs qui n'étaient que d'interminables parleurs. C'est un écueil pour toute assemblée, et même, dit-on, pour les assemblées de savants.

M. Mignet eut fort à faire pour mettre un terme aux digressions un peu trop longues et aux dialogues un peu trop vifs. Il y parvint peu à peu. A mesure qu'il gagnait en autorité, il habituait les plus humbles au respect, et les plus grands à la politesse. Il était rare qu'il prît la parole et surtout qu'il la gardât longtemps. Il était très séduisant et très brillant causeur, mais à deux ou trois. Dans l'Académie, il n'intervenait qu'au moment décisif, par quelques mots dits avec précision et fermeté, et il était rare qu'il ne terminât pas le débat. Sa mémoire était aussi sûre que son jugement, et ces deux qualités le rendaient redoutable aux hommes d'imagination et de fantaisie. Il rendait ses oracles avec une grâce charmante et un peu de cette solennité tempérée par la bonne humeur méridionale qui ne messeyait pas dans ses écrits. Son action s'exerçait surtout dans la coulisse. On était sûr de le trouver à l'Institut, tous les jeudis, avant la séance de l'Académie française, où il avait remplacé M. Raynouard en 1836 et où il était très assidu, et le samedi, dans son cabinet de secrétaire perpétuel, une heure avant la séance. Il y avait aussi chaque jour une heure où il recevait chez lui les membres et les futurs membres de l'Académie. Il était d'une extrême bonté pour ces derniers, les encourageant au travail, donnant ses conseils à ceux qui en étaient dignes et se conduisant envers eux comme ont coutume de le faire, par exemple, les professeurs de l'École normale envers leurs anciens élèves. Il n'y avait d'ailleurs rien de banal dans son accueil. Comme il encourageait les capables, il décourageait les autres, sans se départir de sa politesse, mais sans chercher de circonlocutions. Même ceux qu'il distinguait, et sur lesquels il comptait, entendaient parfois de sa bouche la vérité toute nue. Il agissait à peu près de même, toutes convenances gardées, avec ses confrères. On répète toujours qu'il était aimable et qu'il était sage : il était sage avec beaucoup de passion et aimable avec beaucoup de franchise. Et, après tout, il n'y a d'aimable que cette amabilité-là; c'est la seule dont on soit touché, et dont on profite. Le premier sentiment qu'il inspirait était la confiance, et il s'y joignait au bout de quelque temps une amitié mêlée de respect. Sa conversation était attachante; il aimait à parler, et il savait écouter. Il parlait très bien, dans une langue correcte, avec douceur et gravité. Il avait la mémoire meublée d'une foule d'anecdotes sur tous les personnages marquants du siècle. Il y en avait bien peu qu'il n'eût familièrement connu. Il ne parlait pas politique, excepté avec des amis personnels, et dans le salon de M. Thiers, où il était tous les soirs et qui était son salon. Quand il nous recevait le matin chez lui, la conversation roulait uniquement sur l'Académie et sur les Mémoires dont on voulait donner lecture. Tout l'intéressait en ce genre, jusque dans les plus minutieux détails. On pouvait lui écrire sur les affaires de l'Académie quand il prenait ses vacances à Aix: il répondait sur-le-champ de longues lettres dans le style de ses écrits, qui, malgré un air un peu apprêté, était son style naturel, Avec cette conduite soutenue pendant des années, il avait acquis parmi nous une telle influence, qu'on se demandait toujours, quand on voulait faire une proposition, si cela ne contrariait pas M. Mignet. Les discussions, dans le sein de l'Académie, avaient perdu le caractère un peu personnel qui les troublait autrefois; elles étaient devenues académiques dans le bon sens du mot, c'est-à-dire sérieuses, savantes et courtoises. M. Mignet a fait de notre Académie un salon; de notre compagnie, une famille. Je le dis à notre gloire et à la sienne. Chez nous, on discute sur toutes choses avec liberté, avec courtoisie, avec amitié. Nous habitons vraiment les *templa serena* de la science; et nous le devons principalement à l'influence qu'il a exercée sur nous pendant près d'un demi-siècle.

Nous le sentions profondément. Il y avait trente-cinq ans, en 1871, qu'il était à notre tête. Je parle ainsi pour M. Mignet, qui, en ce sens, n'a pas d'héritier. Nous eûmes l'idée de fêter cet anniversaire, comme l'ont fait pour M. Arago, pour M. Dumas, nos confrères de l'Académie des sciences. Nos fêtes, à l'Institut, sont modestes. La nôtre consista à nous cotiser pour faire graver son médaillon. Nous en avons conservé le coin, parce que, depuis cette époque, nos nouveaux confrères ne manquent jamais de réclamer leur exemplaire. Ma bonne fortune voulut que je fusse président de l'Académie le jour où la médaille lui fut remise. Il en pleura de joie. Vous vous en souvenez; vous y étiez presque tous, ou déjà comme membres de l'Académie, ou comme amis de M. Mignet. Je lui remis en même temps la croix de grand officier en lui disant : « Voilà le décret que Thiers a signé. »

Nous l'avons gardé douze ans au milieu de nous après cette fête de famille. Nous avions perdu M. Guizot, M. de Rémusat, M. Thiers. Il représentait pour nous le siècle entier. Élevé sous l'Empire, devenu rapidement, malgré sa jeunesse, un des chefs du parti libéral sous la Restauration, ardents et même téméraire dans la lutte tant que l'héritage de 1789 fut en péril, puis tout à coup, en 1830, prenant la résolution, qu'il a gardée pendant plus d'un demi-siècle, de se consacrer sans partage au culte des lettres et à la recherche de la vérité, doué comme historien d'une sagacité pénétrante et d'une admirable puissance de concentration, grand et pur écrivain, égal des plus profonds dans ses livres d'histoire, des plus savants et des plus judicieux dans ses livres d'érudition, grand critique et grand philosophe dans ses notices biographiques, recherché par tous les hommes illustres de l'Europe, ami de toute la vie de M. Thiers, estimé de tous les partis, quoique dévoué au sien ardemment, il est un des rares grands hommes qui aient joui de la gloire sans avoir à en payer le prix.

Ici, tous les cœurs lui appartenaient. Huit jours avant sa mort, il venait encore allègrement à pied, de la rue d'Aumale à l'Institut, pour assister à nos séances et à celles de l'Académie française. Il causait gaiement avec ses amis après la séance et pendant le chemin, quand on avait le plaisir de l'accompagner. Son esprit n'avait reçu aucune atteinte de la vieillesse. Il nous a

quittés le 24 mars 1884. Ce jour-là, ceux qui cultivent les lettres ont perdu leur modèle; l'Académie, celui qui faisait sa gloire; chacun de nous, un ami; et moi, un maître.

FAISEUR D'ANCÊTRES

Nouvelle

I.

Marcel Leroy était peintre; il avait vingt-cinq ans, une assez bonne opinion de lui-même, beaucoup d'illusions, et pas mal de naïveté cachée sous une certaine assurance de manières. Il s'était cru sûrement destiné à devenir grand prix de Rome; il avait même été « logiste » deux années de suite; la première année d'insuccès n'avait guère ébranlé sa confiance en lui-même : il est rare qu'on réussisse du premier coup; mais la seconde épreuve, dont il venait de sortir avec le même résultat, lui fit faire des réflexions lugubres.

On a vingt-quatre heures pour maudire ses juges; Marcel s'en accorda davantage, jura, tempêta, parla de cabale et d'intrigues. Après avoir beaucoup dépensé d'éloquence (et on n'est jamais plus éloquent qu'en pareil cas), le jeune peintre eut un peu honte de lui-même, alla faire un tour à la campagne pour se calmer et revint plus sage, mais fort triste aussi.

C'est qu'il avait compté sur son prix pour sortir d'une situation pénible. Orphelin de bonne heure, sans aucune fortune, il avait vécu, comme beaucoup de ses camarades, au jour le jour, faisant trente-six métiers, depuis un portrait de son concierge en guise de pourboire, jusqu'à des dessus de boîtes de baptême; mais, les trente-six métiers lui faisant faire maigre chère, il avait contracté quelques dettes. Ces dettes, il se sentait bien sûr de les payer; il vivrait de sa pension à la villa Médicis; il s'acquitterait avec le produit de ses tableaux exposés au Salon, et qui, certes, se vendraient sans peine; il rentrerait à Paris libéré de tout souci d'argent et poursuivrait en pleine sécurité la route toute tracée d'un peintre à la mode.

Oui, la chose semblait aller de soi; seulement, comme dans la fable, le pot s'était cassé, le lait était répandu par terre. Le concours venait de finir et un autre que lui avait remporté le prix..., son prix!

Il pensait à ces choses peu réjouissantes tout en examinant une esquisse qu'il se proposait de « retaper » avec un espoir très vague d'une vente plus que problématique, lorsqu'on sonna à sa porte.

Un monsieur entra. Il avait environ cinquante-cinq ans, les yeux très vifs sous des sourcils en broussaille, les traits accentués, une apparence osseuse générale de la physionomie, le menton et la lèvre supérieure rasés avec soin, tandis qu'une barbe roussâtre, fortement mélangée de blanc, encadrait les joues et faisait collier. Mis avec beaucoup de soin, ses vêtements trop neufs ne faisaient guère de plis; il portait des bottines lacées, et les boutons de sa chemise étaient de gros diamants.

Marcel salua, et l'étranger (il n'était sûrement pas Français) répondit au salut par un petit geste de la tête. Il était surtout occupé à examiner, d'un regard circulaire et rapide, d'abord l'atelier et ensuite le peintre. Les yeux vifs semblaient très satisfaits de cet examen; cependant l'atelier n'avait rien de luxueux, et le peintre, très intrigué de cette entrée silencieuse et mécontent de la façon dont son salut lui était rendu, avait pris son air le plus rogue et le moins encourageant.

— A quoi dois-je attribuer l'honneur de cette visite, monsieur? dit-il enfin, trouvant que le monsieur aux diamants se mettait par trop à son aise.

Il s'était installé dans l'unique fauteuil, et les yeux sous leurs broussailles continuaient leur investigation.

Pour toute réponse, l'étranger sortit un petit portefeuille en cuir de Russie, et, après avoir cherché avec méthode parmi divers papiers, prit une carte de visite. C'était la carte d'un grand marchand de tableaux qui présentait au jeune peintre M. Cyrus Mac-Pherson, de New-York. Il se fit instantanément un changement dans les sentiments de Marcel. Il trouva même que la mode de porter des diamants à sa chemise était une mode comme une autre et qui pouvait se défendre. Il regretta vivement de n'avoir pas mis sur son chevalet un tableau presque terminé, bien fait, pensait-il, pour tenter un riche amateur.

— Vous parlez anglais, lui m'a dit, articula enfin l'homme au collier de barbe avec un accent abominable.

Marcel se souvint alors, en effet, que devant le marchand de tableaux en question il avait dit, d'une façon dégagée, qu'il savait l'anglais. Marcel avait un peu l'habitude, en parlant de lui-même, de ne pas se dénigrer. Il rougit légèrement et répondit :

— *A few...*

Un imperceptible sourire se marqua un instant aux coins de la bouche rasée, mais disparut tout de suite. Alors, parlant très lentement, élevant la voix comme l'on fait souvent en pareil cas, l'étranger lui dit à peu près en ces termes :

— Je n'ai pas voulu d'interprète; j'aime à traiter mes affaires moi-même. Quand vous ne comprendrez pas, arrêtez-moi; j'écrirai; les yeux comprennent souvent mieux que les oreilles. Voulez-vous partir demain pour l'Amérique?

Marcel bondit de sa chaise. On n'aurait pas dit plus tranquillement : « Voulez-vous venir déjeuner avec moi dans la rue à côté? »

— En Amérique!... demain?... Mais c'est impossible.

— Pourquoi? Vous n'êtes pas une femme, et vous n'avez pas trente malles à remplir avec des chiffons. Mettez du linge dans une valise; on trouve tout ce qu'on veut à New-York.

— Je ne comprends pas.

— Voulez-vous que j'écrive?

Et déjà l'Américain avait tiré un crayon en or et s'apprêtait à écrire.

— Non, non! Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous voulez m'entraîner en Amérique!

— Vous interrompez; ce n'est pas la façon de comprendre. Suivez-moi bien. Regardez-moi, je saurai alors si vous avez saisi le sens de mes paroles. Votre métier, c'est de faire des tableaux; bon. J'ai besoin de faire faire beaucoup de peinture; mon pays a mis un impôt très lourd sur ce genre de marchandises; c'était son droit, mais c'est gênant; je n'aime pas à dépenser inutilement. J'ai calculé que votre voyage, votre nourriture ne me coûteraient pas 33 pour cent sur le prix de la peinture; voilà pourquoi je vous emmène. Ce n'était pas à vous que j'avais pensé; un de mes amis avait fait travailler un spécialiste; mais le spécialiste est mort... Vos yeux me disent que vous ne comprenez plus: faut-il écrire? Non? Très bien. Le marchand vous a recommandé parce que vous parlez l'anglais; vous le parlez peu, mais enfin... Il dit que vous avez des dettes. Ah! vous êtes contrarié qu'il m'ait dit cela; mais ces marchands sont très au courant. Il m'a dit aussi que, si vous n'aviez pas précisément du génie, vous aviez bien assez de talent pour ce que j'en veux faire... Ne vous fâchez pas, cela nous prendrait du temps et nous n'en avons pas à perdre. Vous allez me faire de la vieille peinture, très noire; vous allez faire les portraits de mes ancêtres.

Marcel, effaré, regarda non sans inquiétude la porte de son atelier; il avait affaire sans aucun doute à un fou, et les fous sont dangereux. Le fou se mit à sourire, d'un sourire fin, le sourire d'un homme qui a tout son bon sens.

— Cela vous étonne? Il n'y a pas de quoi. Tout le monde a des ancêtres; seulement tout le monde ne les connaît pas; c'est mon cas; et je désire faire leur connaissance. J'ai fait bâtir une maison, un château, comme vous dites ici; il a été copié exactement sur un château de la Loire... j'oublie le nom. C'est très beau, cela m'a coûté fort cher : deux cent cinquante mille dollars. Il y a une grande salle avec un plafond en caissons de bois peint et doré; l'architecte est très fier de ce plafond. Il y a aussi dans cette salle trente-deux panneaux qui contiendront trente-deux portraits que vous allez faire. Le marchand m'a expliqué qu'on fait du vieux aussi bien que du nouveau dans votre partie. Il paraît que mon ami (celui qui m'avait recommandé le spécialiste, qui passait sa vie à faire des ancêtres pour l'Amérique) a acheté tout un lot de maîtres anciens qui sortaient d'un atelier de Paris; on m'a dit les noms; il y avait des Raphaël, des Titien... (si je me trompe, il ne faut pas vous étonner; ces noms ne me disent rien du tout), des Véronèse, des Van Dyck, des Ribera, je ne sais quoi encore. Eh bien, vous allez signer chaque panneau d'un nom qui sonne bien; vous mettrez beaucoup de noir dans vos couleurs. N'épargnez rien; quand on fait revivre ses ancêtres, c'est le moins qu'on les traite convenablement.

Marcel, qui s'était tenu à quatre pour ne pas éclater, partit enfin d'un rire si bruyant, si prolongé, que l'Américain, nullement déconcerté du reste, se permit un sourire; puis, quand le jeune homme se fut un peu remis, il continua :

— Oui, je sais, cela vous paraît très drôle; mais ce qui est très sérieux, c'est que chaque panneau (que vous pourrez brosser très rapidement, je ne tiens nullement à avoir des chefs-d'œuvre) vous sera payé quinze cents francs. Vous ne travaillerez pas plus de six ou huit mois pour faire tout le lot; vous n'aurez aucune dépense pendant votre séjour là-bas; vous reviendrez, et vous payerez vos dettes. Si vous êtes discret (je vous promets de l'être de mon côté), personne ne saura quel genre de travaux vous aurez fait en Amérique, et vous pourrez passer le reste de votre vie à faire du grand art, comme l'on dit, si cela est dans vos goûts. Tout ce que je vous demande, c'est de travailler le plus vite possible, de vous enfermer à Idlewild (c'est le nom de ma campagne), de ne laisser voir à personne ce que vous faites et de bien garder mon secret, qui sera le vôtre aussi. Je veux bien plaisanter de mes ancêtres; je ne tiens pas à ce que les autres en plaisantent : qu'ils attendent au moins de voir l'effet qu'ils produiront. Puis, après tout, pourquoi Cyrus Mac-Pherson n'aurait-il pas eu d'ancêtres?

II.

Cette chose inouïe, ridicule, absurde, qui avait fait éclater de rire le jeune Leroy, se réalisa pourtant. Cyrus Mac-Pherson, quand il avait résolu de faire une chose, arrivait généralement à son but; il ne se décourageait pas facilement; il était patient et fort entêté; il laissait rire et continuait son chemin, imperturbablement. Marcel n'eut à s'occuper de rien; grâce aux indications du marchand de tableaux, une énorme caisse remplie de costumes, d'armures, de vieilleries de tout genre, se trouva à la gare, au milieu des autres bagages, lorsque l'heure du départ arriva. Marcel fut tout étonné de voir que les vingt-quatre heures accordées pour ses préparatifs lui avaient suffi amplement. Une journée, après tout, est une chose élastique: on peut y fourrer beaucoup d'événements.

Les neuf jours qui suivirent restèrent dans le souve-

nir de Marcel comme un cauchemar abominable. La traversée fut très mauvaise et il eut le mal de mer atrocement. Mac-Pherson, qui n'était jamais malade, le soigna, lui fit boire du champagne frappé en guise de remède et, lorsque le Français se trouva mieux, lui tint fidèlement compagnie. La tempête dura pendant à peu près toute la traversée, et Marcel eut, entre les explosions de son mal, l'occasion d'entendre l'histoire de son Américain racontée par lui-même.

Cyrus Mac-Pherson avait eu la vie dure dans sa jeunesse; enfin, en compagnie d'un ami qui devint son associé, il trouva et exploita une mine d'argent dans le Névada. Sa fortune maintenant était tellement exorbitante que Marcel le regardait, effarouché. Cet homme aux revenus énormes avait des goûts personnels fort simples, aimait mieux se servir lui-même que d'être servi par les autres, lançait beaucoup d'affaires gigantesques et savait le prix de ses cravates, se levait à cinq heures tous les matins et travaillait plus que dans le temps où il était heureux de gagner cinq dollars par jour.

— La fortune est venue très vite une fois qu'elle a commencé à venir, disait-il. Du reste, la progression se trouve indiquée par les prénoms de mes six filles. L'aînée s'appelle Kate tout simplement; dans ce temps-là, Mme Mac-Pherson me faisait mes chemises et les repassait. La seconde (nous avions déjà une petite maison et une domestique) se nomme Blanche. Mais, bientôt après, ma femme, avec ses premières robes de soie, acquit le sentiment des choses romanesques et sentimentales : aussi les quatre dernières portent des noms de plus en plus beaux, Violette, Maud, Éthel et Imogen. S'il nous en venait une autre, au lieu du fils qui se refuse à naître, Mme Mac-Pherson chercherait sûrement son prénom dans la poésie persane.

Dès que le mal de mer lui permit de réfléchir un peu, Marcel trouva le contraste piquant entre la simplicité véritable de cet homme effroyablement riche et la petite vanité que révélait ce désir inattendu de s'offrir des ancêtres. Cyrus Mac-Pherson était assez intelligent pour se moquer de sa propre faiblesse, mais il n'y renonçait pas pour cela. Il s'amusait même à l'expliquer dans ses moments d'abandon.

— Voyez-vous, les enfants des pauvres qui n'ont pas de joujoux envient les joujoux des enfants riches bien plus qu'ils ne leur envient leurs bons repas et leurs vêtements chauds. Nous sommes des enfants qui avons de la barbe; mais le phénomène est bien le même. La fierté du nom, la sonorité des titres, les blasons, les beaux écussons, ce sont les joujoux de la vieille Europe qui nous manquent, à nous autres. Nous envions le bonheur de ceux qui les possèdent, comme nous admirons les vieilles cathédrales et les ruines antiques, non pas pour leur beauté, mais parce que nous datons d'hier et que le passé nous apparaît comme une chose merveilleuse et mystérieuse. Nous ne voudrions pas des cours et des rois pour nous-mêmes; mais nous sommes hostiles aux républiques d'outre-Océan, parce que ce que nous demandons à l'Europe, c'est de nous montrer ce que nous ne trouvons pas chez nous. Si vous voyez tant de nos jeunes filles épouser des princes italiens ou des comtes français, redorer tant de blasons, comme vous dites, c'est que les blasons ne se trouvent pas à Chicago ou à San-Francisco, et la nouveauté de la chose leur fait perdre la tête. Elles sont le plus souvent très malheureuses, les pauvres petites, et regrettent ensuite de n'avoir pas épousé un Smith ou un Brown quelconque; mais il est alors trop tard. J'ai entendu gémir une mère sur les infortunes conjugales de sa fille, qui avait été forcée de se séparer légalement de son noble époux; puis la mère, en séchant ses larmes, a ajouté : « Cela n'empêche qu'on l'appellera encore princesse! » J'espère bien ne pas voir mes filles princesses et malheureuses; mais je tiens à leur offrir la noblesse dans le passé. C'est un degré de moins dans la même maladie!

Le luxe de l'hôtel où ils descendirent à New-York — salle de bain attachée à chaque chambre, dorures et domestiques nègres, liste interminable de mets plus ou moins inconnus — étonna fort Marcel. Dès l'arrivée, M. Mac-Pherson devint moins communicatif et se montra l'homme d'un contrat qu'il tient à faire exécuter. Marcel, que tout amusait, qui trouvait l'*Elevated railway* très original et *Broadway* très mouvementé, n'aurait pas demandé mieux que de flâner une huitaine de jours avant de se mettre à l'œuvre; mais l'Américain n'entendait pas de cette oreille-là; le lendemain même du débarquement, il enleva son peintre de vive force et le déposa dans le silence embaumé de Idlewild, un des plus jolis coins de ce merveilleux pays que traverse le Hudson.

— Maintenant travaillez, lui dit son employeur; moi je vais aller embrasser Mme Mac-Pherson et mes six filles.

Marcel trouva que la distribution des locaux faisait grand honneur à M. Mac-Pherson et se sentit bien seul dans le grand château solitaire dont il était, du reste, l'unique habitant; la bonne femme qui le servait et qui avait l'ordre de ne le laisser manquer de rien occupait une loge près de la grande grille. Marcel, avec sa cargaison de costumes et d'armures, son chevalet et ses couleurs, était le prisonnier de ce château immense, copie assez exacte de Chenonceaux.

Une fois installé, il se trouva assez embarrassé pour faire ce travail d'un nouveau genre, et plus d'une fois il se repentit de l'avoir accepté. L'offre avait été si inattendue, l'affaire s'était si vite conclue, elle le tirait d'un embarras tel, qu'il n'avait pas bien réfléchi à la supercherie qu'on réclamait de lui. Mais il était trop tard pour reculer; il ferait au moins sa besogne du mieux qu'il le pourrait.

Les idées historiques de M. Mac-Pherson étaient à

peu près aussi vagues que ses idées artistiques. Son caprice flottait entre plusieurs nationalités; cela l'amusait énormément de se trouver à même d'imposer l'état civil qu'il lui plairait et des titres ronflants à ses ancêtres. Marcel lui fit observer que son nom passerait difficilement pour espagnol (il avait un faible pour les costumes de ce pays) ou même pour français; il lui conseillait de se retrancher dans le Royaume-Uni, où les costumes, en somme, aux différentes périodes, des croisades (il tenait à remonter aux croisades), de Henri VIII, des Stuarts, ne manquaient pas de pittoresque. Au besoin, par les femmes, on pouvait toucher aux autres pays. Ce qui restait très indécis dans l'histoire passée des nobles ancêtres, c'était la date de leur émigration en Amérique, les causes de cette émigration, le moment où il faudrait trouver un costume colonial sévère de puritain à infliger à un ancêtre devenu Yankee. En réalité, le grand-père de Cyrus était journalier irlandais, débarqué au commencement du siècle sans sou ni maille, mais qui possédait en revanche un goût prononcé pour le whisky. L'ancêtre portraituré devait avoir quitté, pour une cause noble et élevée, la mère patrie; cause ou religieuse ou politique. Marcel proposa d'en faire une Tête-Ronde, un partisan de Cromwell; mais M. Mac-Pherson tenait pour un partisan de Charles Ier, à cause du costume. Après tout, on pouvait laisser tout cela dans une demi-obscurité historique; l'important était de s'offrir un ascendant portant un grand chapeau à plumes, un vêtement en velours mordoré, des bottes molles, un grand col en dentelle, et tenant une haute canne à la main. M. Mac-Pherson avait vu quelque part un portrait de ce genre peint par Vélasquez, Van-Dyck ou Raphaël (il ne savait lequel), mais qui lui paraissait tout à fait digne de figurer dans la galerie de son château.

Marcel commença par l'ancêtre des croisades. Cela alla tout seul. Il possédait parmi les vieilleries emportées de Paris une armure complète; il n'eut qu'à la poser sur son mannequin et à brosser vivement. Deux yeux très perçants, le reste de la figure fortement ombragé par la visière, beaucoup de noir dans le fond et quelques lumières vives sur l'armure, il n'en fallut pas plus pour faire un ancêtre très présentable. Un peu de poussière de charbon jetée sur la toile lui donnerait une fort respectable vétusté.

Les heures de travail passaient avec rapidité; la galerie formait un atelier superbe, et au moins, pour les œuvres qu'il exécutait ainsi, il n'avait guère à craindre la procession des parents et amis, procession si redoutable pour un portraitiste. Mais ce qui était moins gai, c'était le temps du repos, les soirées surtout. Marcel se promenait beaucoup, surtout dans le parc, qui était immense et fort sauvage (de là le nom de la propriété). Il se dirigeait le plus souvent vers la rivière; il y admirait les couchers de soleil, si merveilleux dans ce pays où l'atmosphère est très pure, regardait le fleuve superbe, coulant en cet endroit entre une rive verte et joyeuse et la rive opposée formée d'un immense rocher à pic. Tout en contemplant ce beau paysage, trouvant un grand charme au silence absolu du bois, respirant l'air délicieux de cette fin d'été (la saison exquise entre toutes aux États-Unis), Marcel se sentit pour la première fois de sa vie tout mélancolique et porté aux idées tristes. Il s'était jusqu'alors trouvé entouré de camarades, d'amis, au milieu du bruit d'une grande ville; sa solitude absolue, le silence du grand château inhabité lui donnaient le spleen : il finit par être persuadé que ce Chenonceaux d'hier était hanté!

N'y tenant plus, il fit quelques fugues rapides à New-York. Mais il ne connaissait là âme qui vive; la solitude au milieu d'une foule lui sembla vite plus lugubre que la solitude d'Idlewild. Il n'y avait qu'un parti à prendre : travailler avec rage, expédier des ancêtres à la vapeur. Heureusement pour lui, il était doué d'une merveilleuse facilité, et il se fit promptement la main à cette peinture noire et enfumée. Ce qui le gênait fort, c'était le manque de modèles. Il fit poser le jardinier, mais le modèle était gauche et laid; il finit par se contenter des « documents » qu'il avait emportés, gravures et photographies de vieux tableaux; il modifiait, arrangeait; mais les maîtres (il leur en demandait pardon intérieurement) contribuaient fortement à la résurrection des ancêtres de Cyrus Mac-Pherson.

Marcel sauta quelques générations pour arriver plus vite à l'ancêtre stuartiste. Le costume était en bon état; il l'essaya sur lui, se trouva fort joli garçon sous cet accoutrement, posa un grand miroir à l'angle voulu et se servit à lui-même de modèle. C'était bien plus intéressant que de brosser des ancêtres indéterminés sous des armures moyen âge. Enfin il lui sembla qu'il faisait ainsi un travail ayant quelque rapport avec l'art.

Un jour, il entendit du bruit. Un petit billet de M. Mac-Pherson lui apprit qu'une partie de sa famille allait se trouver réunie au château; il priait son peintre de fermer bien la porte et de ne pas trahir son secret; la galerie était censée livrée à des ouvriers; on n'y devait point pénétrer. Il était évident que M. Mac-Pherson n'avait consulté dans cette affaire ni Mme Mac-Pherson ni les petites Mac-Pherson.

Marcel, qui n'avait pas un grand faible pour les enfants en nourrice, s'absorba plus que jamais dans son travail. Un soir pourtant, en se promenant dans le parc, il aperçut au tournant d'une allée deux formes féminines qui, dans la demi-obscurité, lui semblèrent gracieuses. Sans doute la respectable Mme Mac-Pherson prenait l'air avec une amie, peut-être même avec sa fille aînée, celle du temps des chemises repassées à la maison : il avait oublié de demander l'âge de Mlle Kate.

Le lendemain, pendant qu'il terminait son propre portrait (il avait cherché à adoucir la ressemblance et

s'était accordé une belle chevelure blonde et bouclée, tandis que dans la vie réelle il portait ses cheveux noirs coupés en brosse), il entendit un frôlement d'étoffes; une main tourna doucement le bouton de la porte, qui ne céda pas. Alors il y eut des chuchotements, de petits rires étouffés; puis une main ferme, pour ne pas dire impérieuse, frappa trois coups secs. Marcel tint bon; il avait pourtant bien envie d'ouvrir: il y avait si longtemps qu'il n'avait vu un visage de femme! La vieille qui le servait ne pouvait compter comme telle.

La main ferme frappa de nouveau, et une voix quelque peu irritée s'écria :

— Ouvrez!

C'était une voix jeune et fraîche, agréable à entendre malgré le ton de commandement.

— Je ne le puis; les ordres de M. Mac-Pherson sont formels.

— Alors je fais venir un serrurier, et j'entre de force.

— De quel droit?

— Du droit de mon caprice. Je suis maîtresse ici.

— Vous constaterez que j'ai résisté?

— Je constaterai.

Marcel, qui se mourait de curiosité, ouvrit sans plus de façons. On se regarda de part et d'autre avec curiosité et surprise. Marcel voyait devant lui deux ravissantes jeunes filles, l'une vêtue avec un peu trop d'élégance, l'autre très simple, en grand deuil ; et ces deux jeunes filles ouvrirent de grands yeux à la vue de ce cavalier genre Charles Ier, qui tenait une palette à la main.

La jeune personne élégante s'était avancée la tête haute; mais, le comique de la situation lui apparaissant tout d'un coup, elle se mit à rire, et le beau cavalier suivit son exemple.

— Pardon, monsieur, dit-elle; mais qui êtes-vous et que faites-vous ici?

— Je m'appelle Marcel Leroy, mademoiselle; je fabrique des ancêtres pour M. Mac-Pherson, qui, paraît-il, se trouvait un peu trop dépourvu de ce côté-là pour le maître d'un nouveau Chenonceaux.

Le rire de la jeune fille cessa du coup.

— Mon père est son propre ancêtre; il n'a que faire de toute cette défroque européenne!

C'était donc une des petites Mac-Pherson?... Marcel la regarda plus attentivement; elle était fort jolie, une blonde aux yeux bruns, la taille fine, les mains et les pieds fort petits. Cette fille de mineur, née dans les temps de pauvreté, avait un port de reine. Sans doute la jeune fille en deuil, qui souriait, mais qui ne parlait pas, était sa demoiselle de compagnie; elle aussi semblait jolie; mais il n'y fit guère attention, ébloui par la radieuse apparition de Kate Mac-Pherson.

Elle se fit raconter toute l'histoire, finit par en rire, d'un rire indulgent pour les faiblesses paternelles, promit la discrétion et examina les œuvres déjà terminées. Le portrait Stuart lui plut fort, mais elle ne laissa nullement percer qu'elle y reconnût une ressemblance quelconque avec le peintre lui-même.

— Mais n'allez-vous pas nous donner des ancêtres féminins? Une galerie uniquement masculine aurait un aspect lugubre.

— Je suis bien de votre avis, mademoiselle; mais comment faire, insinua le peintre..., sans modèles?

— Nous poserons, n'est-ce pas, Minnie Lear? Nous sommes venues nous refaire à Idlewild après les fatigues de Saratoga; il faut que notre repos soit utile à quelque chose; puis ce sera amusant de nous déguiser. Voyons; qu'avez-vous en fait de costumes féminins?

Marcel, après cette aventure, ne songea plus à faire des fugues à New-York. Il s'aperçut que, de sa vie, il n'avait rien vu de si beau que le feuillage d'automne, rouge vif, jaune or, à peine mélangé de brun sombre, qu'offrait le parc du château. La saison était merveilleuse; les soirées assez fraîches pour rendre une flambée agréable, mais les journées encore chaudes et toutes ensoleillées. Qui donc avait-il entendu médire du climat de ce pays adorable?...

JEANNE MAIRET.

(La fin au prochain numéro.)

THÉATRES

Reprise de « Jean Baudry »

Au commencement de l'année 1879, M. Edmond Turquet, qui prenait alors sur soi d'encourager les auteurs méritants et de les faire jouer, écrivit à M. Perrin pour lui recommander le théâtre de M. Auguste Vacquerie: « Je considère, disait le sous-secrétaire d'État, comme un devoir pour le gouvernement de la République, que je représente, et pour le théâtre national, que vous dirigez, de donner, de révéler des pièces comme *Tragaldabas*, et d'une haute portée morale comme *les Funérailles de l'Honneur*. »

M. Perrin satisfit au désir de son supérieur hiérarchique en montant *Jean Baudry*. Et, s'il faut tout dire, ce choix n'était peut-être pas exempt de malice. La pièce en effet avait été déjà jouée à la Comédie-Française en 1863, et elle avait médiocrement réussi.

Personne ne pouvait prévoir le succès qui attendait la reprise et qui, pendant deux ans, maintint *Jean Baudry* sur l'affiche. Elle n'en a jamais, à vrai dire, disparu. La semaine passée, le public lui a fait encore une fois chaleureux accueil.

Un des grands charmes des reprises, c'est qu'on y apporte une curiosité plus raffinée, plus littéraire. Le sujet est déjà connu. On n'a pas la grosse et gênante

inquiétude de se demander : Comment cela finira-t-il ? Et, sûr du dénouement, on prête une attention plus libre à l'enchaînement des scènes qui le préparent. Pour moi, je relis volontiers une pièce la veille de la représentation. C'est un très bon moyen d'apprécier le mérite scénique d'une comédie, par la comparaison des jugements à la lecture et au théâtre. Dans le cas présent, ces effets sont très différents, et certainement l'impression de la scène est la meilleure — soit que M. Vacquerie possède à un très haut degré les qualités d'un homme de théâtre, soit que des acteurs vraiment excellents aient transfiguré sa pièce.

Telle qu'elle est, elle ne nous laisse pas indifférents. Il y a aujourd'hui tant de gens d'une habileté impeccable et oiseuse, qu'on se sent un faible pour ceux qui piquent notre curiosité par des défauts intéressants ou des maladresses originales. C'est un peu l'histoire de *Jean Baudry*. La première raison de son succès, c'est que le sujet est inexplicable. On s'en va du théâtre sans en avoir clairement démêlé la morale. Toutefois, à la voir entourée de tant de nuages, on l'estime très élevée. On sait gré à l'auteur de ce qu'il ne dit pas, de ce qu'il n'a peut-être jamais voulu dire, autant que de ce qu'il a dit. On se lance dans des conjectures ingénieuses dont on n'est pas mécontent, et *Jean Baudry* profite largement de cette satisfaction intime.

Mais, si la thèse n'est pas très claire, du moins au point de vue de la forme et de l'étiquette la pièce est facile à classer. *Jean Baudry* est un *drame romantique bourgeois*, peut-être le type du genre, comme *le Père de famille* était la fleur du système dramatique de Diderot; et, quand ce ne serait qu'à ce titre, la pièce de M. Vacquerie mérite d'être étudiée de près.

Il faut s'entendre tout de suite sur le sens de ce mot *romantisme*, qui a servi à désigner des tendances si diverses et parfois si contradictoires. Il ne s'agit pas ici du romantisme allemand, du romantisme moyen-âgeux de Tieck et des deux Schlegel, dont Mme de Staël fut chez nous le commis-voyageur. A ce romantisme-là nous devons *Ruy Blas*, *Hernani*, *Tragaldabas*, *les Funérailles de l'Honneur*, *Formosa* et toutes les pièces à décor italien ou espagnol. Mais il y a un autre romantisme, et celui-là, bien français. Il procède de Diderot et lui a emprunté presque toutes ses théories sur la réalité.

Dans la pratique, ces deux tendances, historiquement diverses, se sont bien un peu mêlées ; mais il est évident que *Jean Baudry* procède plus particulièrement de la seconde. C'est une application de la formule romantique à des mœurs, à des aventures réelles, à des caractères « du commun », comme disait Diderot. Et je ne crois pas trahir M. Vacquerie en avançant qu'il veut voir juger sa pièce moins comme une œuvre d'imagination poétique que d'observation positive.

I.

Ceux qui en douteraient et que le nom de Jean Baudry — visiblement choisi dans l'Almanach des cinq cent mille adresses — n'aurait pas suffisamment avertis, sont fixés, dès le lever du rideau, par l'aspect du petit salon bourgeois où Mme Gervais fait de la tapisserie en compagnie de sa jolie nièce, Mlle Andrée Bruel. Je vous assure que la tante à la tapisserie n'est pas un être d'imagination. Nous l'avons rencontrée partout, cette dame d'un certain âge qui a un petit ouvrage à la main et qui aide les jeunes demoiselles à confesser leur cœur. Mme Gervais, c'est la baronne de Mantes d'*Il ne faut jurer de rien*. Mêmes intonations, mêmes tics. Car la dame au petit ouvrage a toujours un tic. Dans *le Monde où l'on s'ennuie*, où elle est marquise, sa manie est d'avoir de l'esprit. Dans *Jean Baudry* elle est tout simplement distraite. Elle prend les cartes des huissiers pour pelotonner sa laine; elle s'annonce par le chemin de fer et arrive par le bateau.

Mais, quel que soit mon désir de croire que je nage dans la réalité et que je coudoie des passants de la vie, je suis obligé de confesser que Mlle Andrée est, sinon une conception imaginaire, du moins un être d'exception.

Connaissez-vous beaucoup de jeunes filles à marier qui se trouvent trop riches ? qui soient « jalouses » de leur dot? qui la considèrent comme une « rivale préférée » qu'il faudrait expulser « parce qu'elle les fait rechercher par des gens qui ne les aiment pas et les empêche d'être demandées par quelqu'un qui les aime » ? Hélas ! je le crains fort, nombre des jeunes filles qui étaient là, l'autre jour, ont souri. Elles vivent au milieu d'une démocratie qui fait grand cas de l'argent et ne lui ménage pas les respects. Je suis sûr que le mot « romanesque » leur est monté aux lèvres, et elles ont deviné que cette petite philosophie devait cacher l'amour d'un jeune homme pauvre.

Le jeune homme s'appelle Olivier. C'est un être tout à fait extraordinaire. Son enfance est mystérieuse; on ne sait d'où il vient. M. Jean Baudry, un ami de Bruel et de sa fille, l'a fait élever, instruire. Ce garçon est doué d'une intelligence merveilleuse. On apprendra tout à l'heure que, à douze ans, il ne savait pas lire ; il en a présentement vingt-deux. Or il est déjà médecin ; « sa clientèle commence, son nom est dans toutes les bouches, il vient de publier un livre dont tous les journaux s'occupent et dont l'Académie enrage ». C'est aller vite en besogne et traiter romantiquement les programmes d'examen. Au moins ce résultat prodigieux s'explique-t-il par un caractère singulièrement persévérant ? Non. M. Olivier est à peine docteur qu'il ne veut plus exercer la médecine. Un médecin fait sa fortune en vingt ans; Olivier veut être riche tout de

suite. Ce n'est pas qu'il l'aime pour son compte, cet argent qui est « rond pour ressembler à toute la terre et plat pour ressembler à tous les hommes ». Mais « c'est que l'argent, c'est tout! C'est que le travail, le courage, le dévouement doivent être contrôlés à la Monnaie. C'est qu'on n'est regardé, qu'on n'est aimé qu'en payant ».

Faut-il le regretter, faut-il s'en réjouir? Ces indignations ont fait leur temps, et le bon sens de nos contemporains est très disposé à ne voir là qu'un artifice de rhétorique dont il ne s'émeut plus. Quand Olivier ne serait pas si noir de visage et de cœur, quand il ne se plaindrait pas amèrement de n'être aimé de personne, quand il ne serait pas « une âme fauve mal apprivoisée », on reconnaîtrait sa filiation avec Antony rien qu'à son mépris excessif de la pièce de cent sous et à son goût marqué pour les moyens violents.

Ces héros romantiques n'y vont pas par quatre chemins. Celui-ci a emprunté vingt mille francs à un usurier. Il va les jouer. S'il perd, il se fera sauter la cervelle. Et il a le courage d'annoncer sa résolution, tranquillement, à l'excellent Jean Baudry, son père adoptif, qui met sa bourse à sa disposition. Olivier refuse; Baudry reste, quoique l'honneur de l'ami Bruel exige son départ immédiat pour le Havre.

En effet, les circonstances sont graves. Toute la fortune du père d'Andrée était placée sur un navire qui a péri. Le négociant est complètement ruiné, à deux doigts de la faillite, et il a quitté précipitamment Paris pour aller rassurer ses créanciers.

Ils ne sont pas tous polis, ces créanciers havrais. Il y a dans le nombre un certain Gâgneux qui vient faire à Bruel une scène terrible et, devant sa fille, le traite de voleur ou quelque chose d'équivalent. Les sentiments de Gâgneux se reconnaissent d'abord à ce signe, qu'il entre le chapeau sur la tête. Je ne sais pas si quelqu'un écrira un jour le *Chapitre des chapeaux*, qu'Aristote a décidément oublié dans sa *Poétique*. Il faut l'espérer, car le chapeau joue un rôle très important dans le théâtre contemporain. M. Sarcey et M. Dumas ont écrit là-dessus de bien jolies choses, vous vous souvenez? à propos de la *Dame aux Camélias*. Je renvoie aux conclusions de leur polémique ce Gâgneux, qui reste couvert quand Bruel déclare qu'il n'a pas d'argent, et qui se découvre quand Baudry en apporte.

Car Baudry surgit au moment critique, un sac d'écus à la main. Ces apparitions sont dans son tempérament de Dieu de la machine. C'est l'homme du dévouement complet, continu, sans limites. Il apporte un million — « son million » — pour faire taire les aboyeurs. Et comme Bruel refuse par une discrétion qui s'explique, Baudry lui démontre que le seul moyen d'accepter cet argent sans scrupules, c'est de le prendre, lui Baudry, pour gendre. Andrée accepte afin de sauver son père.

J'en suis fâché pour l'homme de bien; mais cette fois son dévouement ne nous transporte pas d'aise. Sans doute il ignore l'inclination d'Andrée pour Olivier; mais nous qui connaissons ces sentiments, nous lui pardonnons difficilement de ne pas les deviner. Sans doute encore il sauve son ami de la faillite; mais cette faillite ne nous effrayait pas. C'était une faillite de théâtre, une chose lointaine, qu'on savait bien qu'on ne verrait pas, tandis d'Andrée et Olivier vont souffrir cruellement sous nos yeux pour payer le bonheur de ce saint Vincent de Paul, épouseur de jolies filles ruinées, qui nous intéressait dans son rôle de sacrifié, mais qui nous devient importun dès qu'il est heureux.

Il ne peut l'être qu'aux dépens des autres. Il dit qu'il se fait à lui-même l'effet d'un voleur. Il lui semble que tous les jeunes gens vont lui en vouloir. Il a raison. Et la scène très pathétique où Olivier apprend qu'il a pour rival son bienfaiteur achève de nous brouiller avec Baudry. C'est le beau ténébreux qui nous intéresse.

Je m'empresse de dire que M. Vacquerie n'est pas le seul coupable. Got, qui joue Baudry, est cause pour une bonne part que les sympathies du public passent à l'ennemi. Pourquoi s'est-il fait une tête si désagréable? Baudry dit lui-même qu'il a quarante-cinq ans. Mon Dieu, je sais bien que ce n'est plus là la première ni même la seconde jeunesse; mais enfin cet âge n'a pas forcément la tournure caricaturale que Got lui a prêtée. Je ne suis pas suspect, étant encore assez loin de ce cap; mais quand je passe en revue les hommes de cinquante ans que je connais, j'en vois qui ont gagné en caractère, en fermeté, ce qu'ils ont perdu du côté de l'élégance, et qui, en tout cas, sont fort loin de la tête de Sganarelle avant le brevet que M. Got nous a fait voir.

Le détail a ici de l'importance. En face de cette jeune fille placée entre un homme d'âge mûr et le bel Olivier, nous avons une impression toute physique, un instinct qui nous porte à fiancer la jeunesse à la jeunesse. Si Jean Baudry ne comprend pas qu'il doit rentrer son abdomen, couper sa barbe à une autre mode que les bustes de Louis-Philippe, et mettre à l'effet ce qui lui reste de cheveux, il se dessert à plaisir, et toute sa beauté morale ne prévaut pas contre la fâcheuse impression produite par sa tournure.

Pour une raison identique, le même M. Baudry devrait éviter de nous parler de « la lune sur la mer » et du « chant du rossignol ». Puis il a vraiment le bonheur trop exubérant et trop aveugle. Ce n'est donc qu'un vain mot, cette optique du théâtre dont on mène tant de bruit, qui grossit les sentiments, les nuances, les effets, pour les rendre perceptibles aux quatrièmes loges? Ou bien alors, si c'est une réalité, il faut croire que seule la clairvoyance ne bénéficie pas de cet agrandissement général. Voilà Baudry qui ne se doute pas encore de la passion d'Olivier pour sa fiancée après que ce fougueux jeune homme a cassé

un verre en sa présence, bu un flacon de fine champagne et repoussé la tasse de café offerte par Mlle Andrée. Si à quarante-cinq ans Baudry ignore que, à la ville comme au théâtre, cette pantomime signifie: « Je suis amoureux et amoureux dédaigné », c'est qu'il est absolument étranger aux choses de la passion.

Toutes ces maladresses n'empêchent pas qu'il n'y ait de belles pages dans le rôle de Baudry: par exemple, cette scène où, ayant cru s'apercevoir de la froideur de sa fiancée pour Olivier, il la supplie de le retenir et lui raconte avec émotion l'histoire de cet enfant perdu. C'était un petit misérable qu'il a trouvé dans la rue, qu'il a arrêté par le bras au moment où l'enfant lui dérobait sa bourse :

« Que faire de lui? Le livrer à la justice? Je le regardai : il ne baissa pas les yeux; son attitude était plutôt un défi qu'une prière, et l'on sentait qu'il avait agi moins par cupidité que par audace. Je l'interrogeai. Pas de famille, pas de gîte. Sa faute n'était pas de lui, mais de sa naissance. Il ne savait pas lire. Alors je me dis que c'était un devoir que le hasard mettait sur mon passage. L'idée me vint de me charger de cet enfant, de l'élever, d'essayer de le guérir. J'ai toujours pensé qu'un homme n'est quitte envers Dieu qu'après avoir fait pour un autre ce que Dieu a fait pour lui. Dieu m'a donné le bien-être et l'éducation, je les ai rendus à Olivier... Voilà pourquoi je l'aime comme un fils. Je suis le père de son âme. »

Tout ceci est poignant, élevé. Et s'il y a une seconde où nous soyons de cœur avec Baudry, c'est à ce moment-là. Mais cet attendrissement ne va pas jusqu'à souhaiter un seul instant de le voir épouser Andrée. Seulement il nous fait appréhender le cruel désabusement qui attend le brave homme, lorsque la distraction de la tante Gervais lui révélera brutalement qu'Olivier est son rival. Cette fois, Baudry ne se contient plus. Il fait sentir à son ancien protégé que sa présence l'outrage. Il le chasse. Le troisième acte finit sur cette révolte de Baudry. Jusqu'ici il a été un homme bon; il se décide à être un homme tout simplement, et, du coup, le spectateur lui revient.

Car, voyez-vous, monsieur Baudry, c'est triste à avouer; mais le spectateur est moins parfait que vous. Vous dites quelque part : « On n'est pas bon naturellement », et : « Tout homme a du mal en soi. » Croyez que le spectateur a beaucoup de mal en lui et tant de perversité, que votre bonté lui paraît parfois un peu simple et que toute inconséquence de votre part, tout retour à l'égoïsme lui fait plaisir. Il est las de vous entendre appeler « le Bon ». Il vous aime mieux dans cette heure de colère où vous n'êtes plus qu'un homme sur le retour, amoureux d'une jeune fille, qui se voit disputer celle qu'il aime par un jeune homme, et qui se défend.

Ce mouvement de sympathie s'opère à la faveur d'un coup de théâtre. Il ne faut pas nous laisser le temps de la résipiscence. Le public n'est pas seulement pervers, il est perfide. Après avoir applaudi au démenti que vous vous donnez à vous-même, il vous en fait tout de suite un crime. Il vous rappelle à vos précédentes déclarations, à la morale de toute votre vie, à vos instincts de terre-neuve. Il n'entend pas que vous soyez plus longtemps amoureux; il exige que vous redeveniez tout de suite dévoué. Et, comme vous vous faites tirer l'oreille, la grande scène du IVe acte devient très pénible.

Andrée a eu la faiblesse ou la loyauté, comme on voudra, d'avouer à Baudry qu'Olivier, en s'en allant, lui a donné un rendez-vous. Baudry la renvoie et s'enferme dans la chambre de la jeune fille. Le beau ténébreux arrive sur la pointe du pied. Il va à la porte d'Andrée : « Ouvrez; vous ne dormez pas, je vois votre lampe. » Et la porte s'ouvre. Baudry paraît. « Que venez-vous faire ici? »

Après les premiers balbutiements, la première explosion de colère, les deux hommes se heurtent de front. C'est un véritable duel. Chacun a sa thèse. Comme on peut s'y attendre, Olivier plaide la cause de la jeunesse et de l'irresponsabilité de l'amour : « Il n'y a plus de protecteur ni d'obligé, de père ni de fils. Il y a un jeune homme et une jeune fille, et l'amour, qui commande. » La riposte de Baudry est aisée. Il n'a qu'à rappeler le passé. Il n'y manque pas. Ses plaintes sont légitimes et déplaisantes. Il traîne dans toutes les mémoires un vieux vers classique sur le bienfait reproché qui tint toujours lieu d'offense. Après tout, Olivier n'a pas demandé à Baudry de le réhabiliter. C'est une œuvre que l'homme de bien a entreprise à ses risques et périls : nous voulons qu'il en accepte toutes les conséquences. Baudry s'est mis une fois au-dessus de l'humanité: il faut qu'il s'y tienne toujours. Il n'a pas le droit de descendre. C'est une satisfaction pour notre médiocrité de se dire : « Voilà à quoi l'on s'expose quand on n'agit pas comme tout le monde. Si Baudry croyait ne pouvoir s'acquitter de l'éducation reçue qu'en la transmettant à un autre, il n'avait qu'à faire comme nous faisons. à prendre une collaboratrice à son goût et à engendrer un fils. Mais il a voulu être « le père d'une âme », et à présent il se trouve que cette paternité lui coûte cher : cela le regarde. Sa mésaventure ne nous attriste pas. » J'ajoute qu'elle donne une couleur de sagesse à notre égoïsme pratique et que, prenant la vertu en flagrant délit d'imprudence, nous en sommes trop heureux pour lui faire grâce.

Aussi, quand les yeux d'Olivier se désillent, quand il voit sa conduite dans toute sa laideur, quand il parle de « s'arracher » son éducation, son honneur, tout ce qu'il doit à Baudry, pour retourner à l'abrutissement et aux guenilles, on s'écrie: Halte-là! On est de l'avis de Baudry, qui se demande s'il n'a pas « fait trop pour

ne pas achever », s'il ne doit pas se sacrifier une dernière fois puisque l'amour d'Andrée est indispensable à la rédemption d'Olivier.

Et c'est, en effet, le dénouement.

Et l'on s'en va très satisfait, sans se demander : Et Baudry? que va-t-il devenir ?

Est-ce bien cela que M. Vacquerie a voulu?

II.

Évidemment non, et je vois à ce mécompte, sans parler des autres, au moins deux raisons que l'on peut présumer d'après les remarques qui précèdent.

Le caractère de Jean Baudry est difficile à la scène parce que c'est un caractère simple et parce que c'est un caractère romantique.

Quand Diderot a formulé la théorie des caractères complexes et affirmé que l'avenir du théâtre était là, il a avancé une vérité aujourd'hui démontrée. Il n'y a, en effet, de caractères simples que les caractères généraux : or on ne peut recommencer éternellement *l'Avare* par un grand A et *le Misanthrope* par un grand M. Le goût moderne va aux caractères particuliers, aux manies individuelles, presque aux singularités psychologiques. Il ne voit dans Baudry qu'un homme tout d'une pièce, sans nuances, qui lui dit : « Je suis le Dévoué. » Il le prend au mot. Il l'enferme dans sa spécialité de dévouement. Il l'y circonscrit, et c'est tant pis pour lui s'il y étouffe.

De plus, malgré le désir évident de M. Vacquerie de faire de l'observation, Jean Baudry est un caractère purement romantique.

Il est aussi anormal, aussi en dehors de la nature humaine, aussi titanesque dans son genre que Ruy Blas ou Hernani. On a observé justement que la caractéristique de l'idéal romantique était la recherche de l'effort. Voyez Victor Hugo : il entasse des montagnes de difficultés physiques et morales sur les épaules de ses personnages afin que leur effort soit plus héroïque. Mais, dans ce raidissement surhumain des volontés et des muscles, il leur fait perdre les proportions humaines. Ils deviennent des géants, c'est-à-dire des êtres fabuleux. Leurs travaux d'Hercule ont besoin pour s'accomplir de l'atmosphère héroïque du moyen âge ou des décors féeriques des Renaissances espagnole et italienne. Les imaginez-vous en habit noir, à Paris, ou au Havre, dans un salon bourgeois? Ils y deviennent fatalement ridicules — comme Jean Baudry, — uniquement peut-être parce qu'ils sont trop grands (1).

HUGUES LE ROUX.

(1) On a grand plaisir à voir M. Worms dans un rôle qui met en si belle lumière ses qualités de sobriété, d'énergie contenue et de distinction personnelle. Ce serait faire une grosse injure à Mlle Bartet que de louer seulement son charme et la tendresse exquise de sa voix. Quant à M. Got — tête à part, — c'est, bien entendu, la perfection.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

C'est une histoire compliquée et un peu longue pour être racontée ici que celle du manuscrit de Fauriel se rencontrant au milieu des papiers de Condorcet sous la main de M. Ludovic Lalanne. Si elle est compliquée, elle n'en est pas moins très claire, de même que le manuscrit est absolument authentique. Le titre seul est de M. Lalanne, qui a voulu renfermer sous cette rubrique générale, *les Derniers jours du Consulat* (1), trois études de Fauriel en réalité distinctes : 1° *les Pronostics de la destruction de la république à dater du 18 Brumaire;* 2° *la Conspiration anglaise antérieurement à la conspiration de Moreau;* 3° *le Tableau du procès de Georges Cadoudal et de Moreau.* Les deux dernières sont d'un intérêt dramatique très vif et présentées presque sous forme de réquisitoire ; la première, moins féconde en coups de flèche, est une belle page d'histoire presque à la Tacite. Elle est empreinte d'une tristesse amère et d'une mélancolie hautaine qui semblent accuser, dans Fauriel comme chez Tacite, un mépris profond pour le pouvoir et pour ce qui avoisine le pouvoir et en même temps la douleur d'un cœur généreux désespérant de ranimer dans les âmes le sentiment de la justice et l'amour de la liberté. Cette trilogie était demeurée interrompue, comme si le courage eût manqué à Fauriel pour l'achever. N'était-elle pas quand même condamnée d'avance à ne pas voir le jour? Sous l'Empire, il n'eût pas pu la publier ; sous la Restauration, il ne l'eût pas voulu, de peur de fournir des armes aux ennemis de la Révolution.

L'œuvre s'ouvre avec le 18 Brumaire par un remarquable tableau de cette journée fameuse « dont se repentaient le lendemain presque tous ceux qui y avaient concouru ». Dès la première heure, Fauriel dénonce et suit pas à pas les manœuvres de Bonaparte pour atteindre le pouvoir suprême. Il marque d'avance, avec une rare précision de vues, ce que sera ce pouvoir, funeste à la liberté « sans garantir à la France le seul bien des peuples esclaves, le repos ». Il montre ses plans d'abord cachés se révélant bientôt avec une affectation de dédain pour l'hypocrisie habituelle en pareil cas. Bonaparte, dit-il, trouvait à cela son avantage : « Les hommes dont le devoir était de lui résister se familiarisèrent avec le sentiment de leur impuissance et songèrent d'autant moins à s'opposer à ses entreprises qu'elles étaient mieux prévues. » Ne dirait-on pas que ces lignes sont de Montesquieu? Que de traits aussi à la Tacite, quand il stigmatise d'un mot la lâ-

(1) *Les Derniers jours du Consulat*, manuscrit inédit de Fauriel publié et annoté par M. Ludovic Lalanne. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

cheté de ces défenseurs de la loi qui désertent leur poste, ou la servilité de tel grand personnage qui prête son concours pour des œuvres basses avec un grand air de dignité ! Ainsi il appellera les sénateurs « les complices délibérants ». Ainsi il dira de Cambacérès : « l'homme le plus propre à mettre de la gravité dans la bassesse ». D'un seul coup de pinceau encore, il marquera l'étonnement du premier consul quand il trouve sur son chemin une velléité de résistance. Il nous le fait voir debout, étonné, pâle et balbutiant. C'est, dans ce cas-là, Lucien Bonaparte qui prend la parole, pour accabler de grossières injures cet étrange personnage qui a cru pouvoir parler en homme libre.

Et, puisque j'ai parlé de Tacite, je dois encore indiquer ce trait de ressemblance, que Fauriel lui aussi se plaît à creuser dans le noir, comme on a dit de l'historien de Néron. Lui aussi il explique volontiers toutes choses par les raisons les plus odieuses et suppose des sentiments cachés plus révoltants que n'étaient peut-être les sentiments réels. Ainsi, quand arrive au premier consul la nouvelle des désastres de l'armée française à Saint-Domingue, quels sont les sentiments de Bonaparte? Notez que c'est, outre la perte déjà consommée, la perte prévue comme infaillible d'une portion de l'élite des armées françaises. Eh bien, il semble à Fauriel que les regrets de Bonaparte purent être atténués par cette réflexion que cette élite avait été soigneusement composée de soldats qui n'avaient vaincu que sous Moreau.

Je trouverais encore à citer quelques jugements préventifs où la haine, à force de vouloir être clairvoyante, voit plus de noir qu'il n'y en a ; mais je ne puis qu'indiquer, en courant, cette réserve. Il faut arriver au procès de Cadoudal et de Moreau, procès où toutes les machinations ténébreuses de la police sont dirigées, non contre Cadoudal, qui ne saurait nier, mais contre Moreau, qui ne peut être convaincu que de vœux irrésolus et de vaines espérances. Il était de ceux, dit Fauriel, qui ont « de la haine sans courage ». Que pouvait-on relever contre lui? Quelques propos, tantôt plaisants, tantôt sérieux, qui marquaient le peu de cas qu'il faisait de Bonaparte. Mais on veut sa perte ; il faut des preuves, des témoignages : la police saura en trouver. Si, après Tacite, il était permis de nommer feu Ernest Gaboriau, je dirais que ce tableau d'histoire a tout le pittoresque, le dramatique, l'imprévu des romans dont M. Lecocq était le héros. Seulement la police de Gaboriau protégeait l'innocence ; celle du Consulat joue le rôle tout contraire. Elle s'acharne sur telle piste qu'elle croit bonne pour ses desseins, et voilà que cette piste la conduit dans la direction opposée. Elle déterre avec grand fracas tel document qui sera la condamnation de Moreau, et voici que ce document le justifie. Elle lui tend piège sur piège, ouvre une chausse-trape sous chacun de ses pas, et toujours il se dégage et se retrouve debout, un rire dédaigneux aux lèvres. Au jour du jugement, qu'arrive-t-il ? Voici un agent de Fouché, de Fouché « auquel il était réservé de s'approprier les divers genres de scandale et de se faire distinguer dans les excès les plus opposés ». On comptait sur sa déposition, qui devait être écrasante ; voici qu'il rétracte ce qu'il a dit à la police, ce qu'il a crié bien fort dans l'instruction. Tout l'échafaudage s'écroule. On a soumis à la torture un certain nombre de suspects et de compromis — une jeune fille de quinze ans a eu les fers aux pieds ; — ceux-là ont révélé presque tout ce qu'on voulait leur faire révéler ; ils vont répéter cela à l'audience de peur de nouvelles tortures, rentrés à la prison : eh bien, non, ils montrent leurs mains brisées ou leurs pieds mutilés, et l'indignation s'empare des assistants, indignation qui passe bientôt dans le public. Tous les plans échouent donc de si piteuse façon qu'à l'odieux se mêle presque le comique. Dans la salle de délibération on va aux voix, et Moreau est déclaré innocent. Le président et le procureur, en dépit de la chose jugée, insistent, menacent, injurient jusqu'à ce qu'ils aient obtenu une condamnation à deux ans de prison. Ah ! celui qui portera la nouvelle au premier consul sera bien accueilli ! En effet, il tempête et il jure : Le beau coup que l'on a fait là ! le condamner comme un voleur de mouchoirs ! Les sots !

Et remarquez que l'intérêt a été tellement concentré sur Moreau, il a été toujours tellement en relief et au premier plan, que nous oublions presque les autres condamnés. Nous ne voyons ni Cadoudal montant à l'échafaud ni Pichegru s'étranglant ou étranglé dans la prison. Un seul intérêt domine : la condamnation dérisoire prononcée contre Moreau, la déconvenue de Fouché et la fureur de Bonaparte.

Que ce drame finisse presque en comédie, il est permis de s'en étonner. Comment expliquer que le grand premier rôle soit donné à Moreau, et que nous apercevions à peine, dans l'ombre où ils sont relégués, les autres acteurs, qui sont là à titre de comparses — Pichegru et Cadoudal, des comparses ! — Cela se comprend-il donc ? Oui, il me semble, si nous songeons qu'aux yeux de Fauriel Cadoudal et Pichegru étaient de véritables criminels ayant attenté contre la loi, la liberté et les conquêtes de la Révolution. Dans Moreau, au contraire, il voyait une victime innocente menacée de l'échafaud contre toute justice. Et quelle victime? Un général qui avait tant de fois conduit les armées de la république à la victoire ! Il ne pouvait prévoir alors que Moreau tomberait en Bohême, atteint par un boulet français, dans les rangs de nos ennemis, et que son nom serait maudit par la patrie.

Donc de belles pages d'histoire à la Montesquieu et à la Tacite, puis un drame politique et judiciaire compliqué de comédie, voilà ce que M. Ludovic Lalanne vient de sauver de l'oubli. Il a fait lui-même œuvre

d'historien en rectifiant quelques inexactitudes et aussi en comblant la lacune finale : il faut lui en être reconnaissants.

II.

Dans *l'Aventure de Mlle de Saint-Alais* (1), que nous raconte M. Henri Rabusson, nous voyons une très belle et brillante jeune personne éprise d'un cavalier séduisant qui la serre de très près sans avoir l'idée de passer par la mairie. Elle est même, entre temps, éprise d'un second prince charmant qui, plus réservé, ne la serre pas d'aussi près. Le roman pourrait avoir pour sous-titre : *les Dangers d'un cœur sensible*. Dans le sillage de Mlle de Saint-Alais, où nagent ces deux soupirants, l'un plus hardi, l'autre plus contenu, regardez bien : vous allez apercevoir un troisième nageur qui suit à distance, se tenant dans l'ombre. Il nage préoccupé, irrité même contre les deux autres. Celui surtout qui tient la tête l'inquiète. Est-ce que Mlle de Saint-Alais ne s'est pas retournée pour faire signe à cet audacieux? Est-ce qu'elle ne fait pas comme Galatée fuyant vers les saules avec le désir qu'on l'y rejoigne? Tourment cruel pour le malheureux ; et voilà pourquoi il nage en gémissant. Attention! voici le second qui se dérobe! Il n'y a plus que deux lutteurs, et le dernier semble maintenant se ralentir. Est-il assez distancé! Non, en vérité, nous ne le prendrions pas contre dix. Eh bien, nous aurions tort. Voyez plutôt. Le grand téméraire vient d'atteindre de sa main gauche le talon de Galatée, et Galatée se retourne indignée. Quoi! de la main gauche, insolent! — Allons, la droite, puisque vous y tenez. — Ni la droite ni la gauche. — Mais vous ne m'aviez donc pas fait signe? — Il est possible, au moment du départ ; mais, chemin faisant, j'ai réfléchi; vos espérances coupables, qui étaient une insulte, m'ont ouvert les yeux. Ce n'est plus par vous, depuis un quart d'heure, que je désire être atteinte, c'est par le troisième nageur, respectueux et discret. Mais quoi! je ne le vois même plus! Où est-il? Ah! vous l'aurez mis en fuite en me poursuivant avec cette audace! Ah! il aura cru que je vous encourageais! Hélas! hélas! où est-il donc? Ce n'est pas mon talon qu'il saisirait, lui. Non, je lui tendrais ma main droite et il y placerait la sienne. Que n'est-il là! — Il est là, Galatée! crie une voix sonore.

C'est le troisième ; il a nagé entre deux eaux et a dépassé Galatée elle-même, vers qui il se retourne en émergeant tout à coup. Vous voyez, il est arrivé bon premier. Ils se pressent un instant la main, la main droite, bien entendu, puis nagent de conserve vers la mairie, qu'on aperçoit là-bas sur la rive droite. Et cependant les nymphes des eaux, naïades aux cheveux d'azur, qui ont suivi toutes les péripéties de ce petit drame aquatique, murmurent en souriant : A la bonne heure! mais est-ce absolument tant mieux pour le vainqueur? Car enfin elle a beau dire : tandis qu'il s'attardait, demeurant si longtemps bon dernier, Galatée avait adressé d'engageants sourires au second et fait des clins d'yeux très significatifs au premier.

Que M. Rabusson ne s'inquiète pas de ce que disent ces naïades ; ce sont là purs commérages. Qu'il ne se formalise pas non plus de mon compte rendu allégorique, car ce n'est pas du tout une forme d'ironie. Tout au contraire ; son roman m'a vivement frappé par des qualités supérieures d'observation pénétrante, d'analyse psychologique très fine ; c'est une œuvre de grande marque. Il me semble que M. Rabusson est en passe de se faire une belle place parmi les romanciers.

MAXIME GAUCHER.

(1) *L'Aventure de mademoiselle de Saint-Alais*, par M. Henry Rabusson. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Quand on voit à quelles persécutions de la part des marchands de tableaux, des experts, des intermédiaires marrons, des amateurs, de la presse, se trouvent en butte les fils, les descendants, les héritiers de nos grands peintres modernes — des paysagistes en particulier, — on se sent pris envers ceux qu'on aurait été tenté d'envier d'un sentiment de réelle commisération ; on en arrive même à les plaindre de porter un nom qui devient souvent le supplice de leur existence.

Passer sa vie dans les cabinets et les études d'huissiers, d'hommes d'affaires, de commissaires-priseurs et d'avoués ; envoyer et recevoir du papier timbré ; lire tous les catalogues de tableaux qui paraissent et, dès qu'on signale une vente où figure un tableau signé de son père ou qui lui est attribué, laisser ses affaires, courir rue Drouot ou boucler sa valise pour se rendre à Londres, à Bruxelles, à Amsterdam ou à la Haye ; faire la chasse aux marchands de tableaux en chambre ou en boutique ; recevoir dix lettres par jour — et y répondre, — lettres d'amateurs, de brocanteurs vous demandant de leur fixer un rendez-vous « pour affaire très urgente », ou vous priant de vouloir bien les honorer de votre visite afin de leur dire ce que vous pensez d'un tableau qu'ils viennent d'acheter et qu'ils ont des « raisons sérieuses » pour croire de « M. votre père » : voilà la vie à laquelle sont condamnés les descendants, les représentants des Diaz, des Daubigny, des Corot, des Théodore Rousseau, des Troyon, depuis

que le commerce des faux tableaux a pris une telle extension qu'il lui faut des rues entières, des avenues, des quartiers pour s'étaler.

C'est du matin jusqu'au soir une véritable procession de marchands, de collectionneurs, dans leur escalier. Ils viennent les consulter au sujet d'une toile qu'ils ont achetée récemment ou qu'ils sont sur le point de vendre. Ou la signature manque, ou on a des doutes sur son authenticité. On commence toujours par vous « mettre en présence » d'une grande infortune, d'une famille dont on ne peut vous dire le nom, ruinée naturellement, qui n'a consenti à se dessaisir de ce chef-d'œuvre qu'à la dernière extrémité. On ne vous demande pas de faire un faux, de signer à la place de votre père : si vous vouliez seulement écrire derrière le tableau que vous certifiez que cette toile est bien l'œuvre de votre père, que vous la lui avez vu faire, vous feriez un acte de justice en même temps qu'une bonne action. Il vous a passé quelquefois, à la fin de la journée, autant de tableaux qu'à une séance du jury au palais des Champs-Élysées. On ne sait plus ce que l'on voit. Le nerf optique se refuse à un travail aussi exorbitant, et il peut arriver le mieux du monde que vous donniez sur papier timbré un acte d'état civil à quelque produit illégitime dû au pinceau du Trouillebart de « M. votre père ».

On reste confondu à la pensée de ce qui pourrait arriver dans le cas où l'héritier de l'artiste ne serait pas un honnête homme, où il certifierait à la journée que tous les tableaux qu'on lui présente sont bien de son père, afin d'empocher d'importantes commissions, de partager quelquefois les bénéfices avec les faussaires qui sont chargés d'écouler ces marchandises. Si d'ici peu de temps on n'arrive pas à trouver un moyen pour distinguer la vraie peinture de la fausse et arrêter cette contrefaçon toujours croissante des œuvres d'art qui se perfectionne de jour en jour, on ne pourra plus croire qu'à la peinture qu'on aura faite soi-même, on ne voudra plus dans ses galeries que des tableaux qu'on aura achetés soi-même au peintre lui-même, en présence de deux notaires et de quatre témoins. A quelque chose cependant malheur sera bon : les tripotages, auxquels on se livre sur les œuvres des artistes après leur décès, se trouveront supprimés. On ne voudra plus avoir que des œuvres de peintres vivants, et nous assisterons à une véritable révolution dans les fastes de la peinture; nous verrons luire pour les peintres une aurore nouvelle : ils vendront enfin de leur vivant leurs œuvres au prix qu'elles atteignaient seulement après leur mort.

Mais, en attendant cette révolution, pourquoi ne créerait-on pas des laboratoires municipaux artistiques où chacun irait porter les tableaux sur le compte desquels il a des doutes, comme on peut aller faire analyser son lait et son vin, son café et son chocolat? Il n'y aurait rien de plus amusant que de lire dans *le Temps* le tableau trimestriel des denrées soumises à l'inspection du chef du laboratoire. Nous verrions, par exemple, que dans le dernier exercice il figurait trois cents faux *Brouillards intenses ou légers*, cinq cents fausses *Nymphes des étangs de Ville-d'Avray*, de Corot, six cents faux *Troncs d'arbres ensoleillés*, de Diaz, deux cent cinquante faux *Sous bois brûlés par le soleil*, de Théodore Rousseau, quatre cents faux *Nuages qui vont se résoudre en pluie*, de Daubigny. Quant aux fausses *Vagues*, de Courbet, le dernier recensement ne pourra jamais être communiqué en temps utile.

II.

Où cette falsification qui n'a pas le paysage seul pour objet s'arrêtera-t-elle? Les artistes qui ont créé *Denise* feront bien de se munir d'un certificat en bonne forme prouvant l'authenticité de l'autographe que M. Alexandre Dumas a joint à l'exemplaire de sa pièce qu'il leur a offert. On ne sait jamais ce qui peut arriver. S'ils se trouvaient dans la triste situation d'être forcés de s'en défaire, de battre monnaie avec le précieux document!... Qui nous dit que les fabricants d'autographes ne le falsifient pas déjà pour l'avenir et n'écoulent pas déjà sur le marché d'Amérique des exemplaires de la centième de *Denise?* Les descendants des Coquelin, des Mlles Bartet et Reichemberg, n'auront-ils pas un jour à défendre leurs droits devant les tribunaux comme les malheureux fils ou héritiers des maîtres de la peinture moderne? Le ministre du commerce, il y a quelque temps, était obligé de sévir contre l'introduction de la vaseline, de la pétroléine dans les substances alimentaires et de défendre aux pâtissiers de nous servir sous le nom d'éclairs et de babas, de brioches et de galettes de plomb, des extraits des huiles lourdes de pétrole. Vous ne savez probablement pas que les huiles lourdes de pétrole ont pour les pâtissiers un très grand avantage : elles ne rancissent pas. Vous pouvez le mieux du monde manger un gâteau qui est resté six semaines dans la boutique et qu'on vous affirme sortir du four. On en arrivera à ne pas plus oser entrer chez un pâtissier que chez un marchand de tableaux. C'est à se demander dans quels genres d'industrie, dans quelles classes de la société cette falsification n'exerce pas ses ravages : en moins de quinze jours on nous a servi une fausse comtesse Ratazzi, un faux architecte qui n'était pas président du conseil municipal, un faux président du conseil municipal qui n'était pas architecte, un choix considérable de faux princes russes qui n'auront pas à opter, pour passer leur hiver, entre Cannes et Nice, mais entre Mazas ou la Santé. Je ne cite que pour mémoire les faux Dauphins et cette falsification de reine d'Espagne pour avant-scènes, si réussie que tous les directeurs de théâtre de Paris

s'y sont trompés; enfin toute la gamme, depuis les conserves alimentaires jusqu'aux produits les plus respectés de la royauté.

III.

Une marchandise qu'on nous livre encore sans falsification, hélas! c'est la romance du café-concert. La production en est si grande, si facile, que la contrefaçon n'est pas à craindre. Elle a ses fanatiques, et son succès ne reste pas concentré, comme les cerises dans l'eau-de-vie qu'on offre aux consommateurs. Elle pénètre jusqu'aux régions réputées inaccessibles à tout ce qui n'est pas du goût le plus quintessencié. Elle a trouvé dans le grand critique de la *Revue des Deux Mondes* un chevalier qui pourfend en son honneur. Comme le sire de Framboisy, il est parti en guerre pour tuer ses ennemis. Chateaubriand, cette fois-ci, a de la chance : on a oublié qu'il avait aussi fait sa romance de troubadour dans son jeune temps. Il a été épargné. C'est ce pauvre Béranger qui *écope* aujourd'hui. On le déclare pornographe. Nous sommes, paraît-il, devenus très pudibonds, puisque les romances que chantaient nos grands-pères au dessert sont condamnées par le critique en question, plein d'indulgence pour les insanités grossières qui sont l'un des principaux facteurs de notre abrutissement. On oublie que ces chansons de Béranger ont été faites pour être chantées entre hommes, entre joyeux amis à la fin d'un bon repas, et qu'elles ne réclamaient pas un public payant et applaudissant. Notre génération ne les connaît guère que par ouï-dire, ces vieilles chansons du temps passé; mais il lui est difficile de croire que, composées par des gens de talent, d'un esprit cultivé, goûtées par les hommes les plus éminents de la Restauration, qui les considéraient comme le plus charmant délassement, *le Roi d'Yvetot*, *la Bonne vieille*, *Mon habit*, *le Voyage au pays de cocagne*, *les Deux grenadiers* soient aussi ineptes que *l'Amant d'Amanda*, *Papa joue de la flûte*, *Il n'a pas de Parapluie*, *le Tramway qui passe* et *le Signe de Mlle Bousquet*. La musique même, empruntée souvent à l'ancien répertoire, qui était le nouveau alors, à Méhul, à Grétry, à Nicolo, à Dalayrac, à Cherubini, à Berton, à une foule de vieux airs du temps passé, à d'antiques rondes, avait quelque chose d'honnête et de gracieux. Mais il paraît qu'elle est aussi ridicule et démodée que les paroles auxquelles elle servait d'accompagnement. Quel est le morceau de musique écrit depuis quelques années qui n'est pas démodé? La ronde du *Jeune homme empoisonné*, la romance *Rien n'est sacré pour un sapeur*, qui n'ont pas vingt ans, n'ont-elles pas l'air aussi suranné que *Pauvre soldat en partant pour la guerre* et *la Grâce de Dieu?*

De même que nous commençons à regarder avec intérêt les petits tableaux de genre ou d'intérieur de cette époque, et qu'une gracieuse femme en manches à gigot et en souliers à cothurnes dans son modeste mobilier d'acajou ou de citronnier, un portrait de général appendu à la muraille ne fait plus rire comme il y a quelques années, on écoute avec plaisir ces vieilles chansons qui sont elles-mêmes le reflet d'une époque plus tranquille, moins troublée. Deux cafés-concerts donnent chaque semaine des *Concerts classiques* dans lesquels on passe en revue tout le vieux répertoire de Désaugiers, de Béranger, de Pierre Dupont, de Gustave Mathieu, et tous ces petits chefs-d'œuvre signés Nadaud, ce fils intellectuel de Béranger doublé d'un musicien émérite. De même que Berlioz et Wagner ont écrit les poèmes de leurs opéras, le poète de *l'Été de la Saint-Martin*, du *Nid abandonné*, de *la Lettre de l'étudiante*, compose la musique de toutes ses romances. Mais je crains qu'elles ne puissent s'acclimater à cette atmosphère de tabagie, de bocks et d'absinthe. Une salle à manger avec un bon feu dans la cheminée était le lieu par excellence pour savourer ces produits délicats en même temps qu'un verre de corton, de chambertin ou de champagne. Les miniatures, véritables petits bibelots d'étagère ou de vitrine, ne sont pas à leur place dans un cadre aussi vaste que les Alhambras, les Édens, les Scalas. Le public se décidera difficilement à aller si loin s'enfumer en mauvaise compagnie pour entendre les *Couplets de Ninon chez Mme de Sévigné*, l'air du *Bouffe et du tailleur*, *Conservez bien la paix du cœur*, le *Quatuor de Lucile*, *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? Pauvre Jacques* de Mme de Travannet, ou *la Femme sensible* de Méhul.

Du reste, qui pourrait les chanter, ces romances, ces couplets qui demandent autant de charme dans la voix que de méthode? Il paraît qu'avec trois mois de leçons on peut se mettre au courant du répertoire des cafés-concerts et faire les beaux soirs des villes de province en les initiant aux finesses du *Corsage à Clara* et du *Pantalon à Timoléon*, des *Trois sous d'Arlequin* et du *Lézard mécanique*. Pour fredonner même sur l'air de *Calpigi*, des *Bossus*, de *la Monaco* ou de *Bonjour, mon ami Vincent*, il faut avoir fait certaines études; un stage au Conservatoire ne serait même pas inutile.

La vogue des cafés-concerts ne peut s'expliquer que par un fâcheux changement dans les habitudes de la vie. On ne peut plus rester chez soi. On ne se réunit plus que rarement. L'intimité n'existe plus à domicile. « Il faut faire quelque chose » tous les soirs. Quand on a été une dizaine de fois au spectacle dans sa saison, on n'a plus rien à voir. Y a-t-il par an dix pièces qui méritent la peine d'être vues? Écrirez-vous dix fois par an en rentrant chez vous : Ah! la délicieuse soirée que je viens de passer? Comme il faut absolument « faire quelque chose », après avoir consulté le programme des spectacles du soir, qui n'offrent rien de nouveau, on part pour l'Alcazar ou les

Folies-Bergère avec la satisfaction de n'avoir ni un habit noir ni une cravate blanche à passer, ni son cigare à éteindre. Si on se pique d'une élégance plus raffinée, on a encore la ressource d'aller passer sa soirée au *Bagne*, où les femmes du meilleur monde, si nous en croyons la chronique, se rendent avec autant d'enthousiasme que jadis pour voir rouer en Grève ou contempler les suppliciés de Montfaucon. Les mœurs du moins se sont bien adoucies : les personnes à la recherche d'une sensation se contentent, à la fin du XIXe siècle, des effigies de toutes ces horreurs.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Journal officiel. — M. Dautresme, député de la Seine-Inférieure, est nommé ministre du commerce, et M. Gomot, député du Puy-de-Dôme, ministre de l'agriculture.

Conseil des ministres. — Le 12, le président du conseil a lu à ses collègues, qui en ont discuté les termes, la déclaration ministérielle qui sera remise samedi au Président de la république.

Sénat. — La séance d'ouverture a eu lieu le 10. M. Le Royer, président, a prononcé l'éloge funèbre des sénateurs morts pendant les vacances. La Chambre haute reprendra ses travaux le lundi 16.

Chambre des députés. — Le 10, ouverture de la session, sous la présidence de M. Pierre Blanc, député de la Savoie, doyen d'âge, dont l'allocution a été très applaudie. Il a été procédé immédiatement à l'élection du bureau provisoire. M. Floquet a été nommé président par 398 voix sur 459 votants. L'élection des deux vice-présidents a donné lieu à un incident. Les partisans de la concentration républicaine portaient comme candidats MM. Anatole de la Forge et Spuller. M. Anatole de la Forge a été élu au premier tour par 430 voix, tandis que M. Spuller n'en obtenait que 223 contre 197 données à M. Pierre Blanc : au second tour, M. Pierre Blanc a triomphé avec l'appui de la droite, à la majorité de 231 voix contre 210. M. Floquet a terminé la séance par une allocution. — Le 12, la Chambre a validé les pouvoirs de 386 de ses membres.

Divers. — Une réunion importante des députés républicains a eu lieu le 11 dans la salle du Grand-Orient, sous la présidence de M. Lockroy.

Institut. — Le samedi 7, séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.

Conférence de Constantinople. — D'après une dépêche adressée au *Times*, la troisième réunion des plénipotentiaires (9 novembre) aurait abouti à un accord préliminaire d'après lequel une note envoyée au prince Alexandre l'inviterait à rentrer à Sofia.

Allemagne. — On connaît les résultats de 432 élections. Elles donnent les résultats suivants : 140 conservateurs de l'extrême droite; 60 conservateurs libres; 99 ultramontains; 70 nationaux libéraux; 44 progressistes; 14 Polonais; 2 Danois et 3 Guelfes.

Rome. — Le pape Léon XIII vient de publier une *Encyclique* dont il faut noter le ton de modération.

Nécrologie. — Mort de M. J.-B. Baillière, doyen d'âge des éditeurs de Paris.

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

L'éditeur Quantin continuera la collection des *Chefs-d'œuvre du roman contemporain* par *Germinie Lacerteux*, des frères de Goncourt. — La librairie Maisonneuve prépare un *Manuel de l'ancien français*, par Karl Bartsch et Horning. — M. Paul Bourget publiera incessamment la 2e série de ses *Études de psychologie contemporaine* (Lemerre). — M. G. d'Heilly nous donnera une nouvelle édition de son étude sur *Rachel d'après sa correspondance*, dans laquelle trouveront place les curieux documents de la collection Crémieux que la *Revue* a publiés. — L'important traité de *Droit public international maritime* de Carlo Testa sera traduit en français par M. Ad. Boutiron (Pedone-Lauriel). — On annonce un nouveau volume de poésies de Jean Richepin qui aura pour titre *la Mer*.

Aux variétés historiques et littéraires précédemment signalées nous devons ajouter *les Souvenirs d'Amaury Duval* (1829-1830), — et *le Maroc*, voyage d'une mission française à la cour du sultan, par le docteur Marcet (Plon-Nourrit); — *l'Armée du mal*, par Jules Claretie; — *A travers la vie*, par le général Pittié ; — *le Papillon*, de Narcis Oller, traduit du catalan par Albert Savine avec préface d'Ém. Zola; — *l'Épuisé*, satire des poètes décadents, par Alexandre Hepp, — et les *Fables de La Fontaine filtrées*, par Aurélien Scholl.

Parmi les romans annoncés, il y a lieu de signaler :

Monsieur Parent, par Guy de Maupassant, que publie en ce moment le *Journal des Débats*, — et *Petite ville*, par Harry Alis (Ollendorff) ; — *le Roi de Thessalie*, par Ary Ecilaw; — *Happe-chair*, par Camille Lemonnier; — *la Main aux Dames*, par Tancrède Martel; — *les Lepillier*, par Jean Lorrain, — et enfin *Merlette*, par Ferdinand Fabre, — et *l'Œuvre*, par Ém. Zola (Charpentier).

LIVRES D'ÉTRENNES.

QUANTIN. — *La Française du siècle*, par O. Uzanne, ouvrage orné de grandes compositions à l'aquarelle, de têtes de chapitre et de vignettes artistiques, couverture à l'eau-forte avec estampes en relief et or; — *le Monde pittoresque et monumental*, par P. Villars, première série comprenant l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, avec de nombreuses illustrations; — *le Vicaire de Wakefield*, par Golsmith, et les *Voyages de Gulliver*, par Swift, traduction française de H. Gausseron, enrichie d'illustrations de Poirson imprimées en aquarelles de six à dix tons de couleurs; — *l'Encyclopédie enfantine*, collection de jolis volumes et albums, comprenant des alphabets, des contes, des légendes, des nouvelles, des récits moraux, ornés de dessins artistiques imprimés en chromotypie.

— On annonce la publication des leçons de philologie indo-chinoise faites à l'University College de Londres, par notre compatriote M. Terrien de la Couperie. Ces leçons ont pour objet de rectifier les erreurs répandues sur la formation des langues de l'extrême Orient et tout principalement de combattre la doctrine du monosyllabisme, qui joue un rôle si important dans la classification linguistique.

— Aujourd'hui paraît à la librairie Cerf un volume de notre collaborateur M. Louis Leger : *la Bulgarie*.

Le gérant : HENRY FERRARI

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6055]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 21. (22e ANNÉE). — 21 NOVEMBRE 1885.

LES LIBERTÉS ADMINISTRATIVES

Au lendemain du 4 octobre, tandis que les conservateurs triomphaient bruyamment, les républicains, un peu étourdis par le coup qui les frappait, cherchaient à se rendre compte des causes qui l'avaient provoqué, et la plupart n'hésitaient pas à accuser la mauvaise direction donnée dans ces dernières années aux affaires publiques. Toutefois ce jugement, qui dans les premiers jours ne rencontrait qu'un petit nombre de contradicteurs, n'a pas tardé à se modifier sous l'empire de sentiments où dominaient la colère et la crainte : la colère d'avoir éprouvé un échec là où l'on se croyait assuré d'une victoire éclatante, la crainte pour l'existence même de la République, que depuis dix ans on s'était doucement accoutumé à considérer comme hors de cause.

Chose bizarre! ces deux sentiments, qui d'ordinaire font immédiatement explosion, ne se sont développés cette fois qu'au bout d'un certain temps, après mûre réflexion, et bon nombre de députés qui, à la suite du 4 octobre, affirmaient hautement la nécessité de renoncer aux erreurs du passé, sont venus déclarer ensuite que toute la faute était aux fonctionnaires qui n'avaient pas fait leur devoir et au gouvernement qui n'avait pas osé le leur tracer; le mot de trahison a même retenti de toutes parts comme dans ces jours néfastes où les combattants, abandonnés par la fortune et éperdus, ne savent que s'en prendre à leurs chefs. On ne rêve plus que de vengeances et d'épuration ; on ne parle que de punir les traîtres, d'écraser les factieux, et l'on est allé jusqu'à rééditer cette phrase mémorable que l'on ne se serait pas attendu à retrouver si tôt sous une plume républicaine : « Il faut faire marcher la France! »

Ces écarts de langage peuvent trouver une excuse dans l'ébranlement de ce coup de cloche qui a retenti si inopinément, mais c'est à la condition que l'heure de la réflexion et du bon sens ne se fasse pas trop attendre, et qu'aux résolutions extrêmes inspirées par une trop vive émotion en succèdent bientôt d'autres, plus conformes aux véritables nécessités de la situation.

I.

Dans un intéressant article qui a paru ici même, il y a plus d'un mois, M. Dionys Ordinaire a recherché quelles devaient être ces résolutions, et d'abord à quelles causes il fallait attribuer l'événement du 4 octobre. Il a étudié avec soin ce qui s'est passé dans son département, le département du Doubs, principalement dans la région montagneuse, car les villes et les populations industrielles sont restées inébranlables dans leur foi républicaine ; elles voteront contre telle ou telle politique et contre les hommes qui la représentent ; mais on ne les entraînera jamais à élire des candidats monarchistes. Il n'en est pas de même chez les montagnards et chez les ruraux, et c'est la manière de voir de ceux-ci qu'il est intéressant de connaître, car ce sont eux qui forment les gros bataillons. Or les ruraux que M. Ordinaire a interrogés paraissent médiocrement satisfaits du cours des événements et se sont plaints, en outre, d'être livrés à une administration inactive et tracassière à la fois, n'ayant pas suffi-

samment égard aux intérêts communaux, qui dans le pays de Franche-Comté se lient étroitement aux intérêts de chacun.

Cette dernière observation mérite qu'on s'y arrête, car, avec certaines nuances, elle s'applique également à toute la France, et elle a beaucoup plus d'importance qu'on n'est disposé à lui en accorder généralement. Nous ne prétendons pas que les griefs d'ordre purement administratif, signalés par M. Ordinaire, aient été assez vivement ressentis par les masses pour avoir provoqué cet énorme déplacement de quinze cent mille voix enlevées aux candidats républicains. Nul doute qu'ils ne fussent primés dans les préoccupations des électeurs par les questions autrement urgentes et graves de finance, de politique intérieure et extérieure. Nous croyons cependant que ces griefs n'ont pas été sans exercer une certaine influence sur les résultats du scrutin, et voici de quelle manière.

Un exemple fera comprendre immédiatement notre pensée. Il se rencontre souvent dans le monde des ménages où la richesse, le bien-être, l'étourdissement des plaisirs aident à supporter les défauts, les torts réciproques, permettent même aux époux, vivant étrangers l'un à l'autre, de se résigner à l'existence commune sans trop de difficulté et sans que rien ne révèle au dehors le secret de leur intérieur. Mais que, la fortune venant à changer, le malheur entre dans la maison, les caractères s'aigrissent, les querelles s'enveniment, et l'on est tout prêt à se séparer. L'épreuve ne fait, au contraire, que fortifier l'affection des époux véritablement unis, et, quels que soient les malheurs qui l'atteignent, ni l'un ni l'autre ne songera à sortir d'une demeure où il se sent bien chez lui, pour aller à l'aventure chercher quelque autre appui.

En France, le peuple et l'administration sont un peu vis-à-vis l'un de l'autre comme ces époux médiocrement assortis. La Révolution française a proclamé l'égalité des citoyens abolissant les anciennes distinctions de classes, et cependant nous nous trouvons encore divisés en deux castes qui, pour ne pas être héréditaires, n'en sont pas moins nettement tranchées si l'on considère les rapports qu'elles ont entre elles. Il y a, d'une part, les fonctionnaires, qui décident et dirigent, et de l'autre tout le reste, qui obéit comme au temps de l'ancienne royauté. Les constitutions se sont succédé : la dictature impériale a remplacé la première République ; puis sont venus la Restauration, la monarchie libérale de 1830, la République de 1848, le second Empire autoritaire, la troisième République qui avait pourtant inscrit dans son programme des projets très complets de décentralisation. Pendant ces régimes successifs et éphémères, de grands progrès ont été accomplis au point de vue politique; quant à la vieille machine administrative de Richelieu, de Mazarin, de Louis XIV, elle a continué à fonctionner avec ses anciens errements, ses méthodes surannées, immobile et immuable au milieu du mouvement des hommes et des choses, chaque gouvernement s'étant empressé d'endosser la défroque que laissait son prédécesseur. Aujourd'hui, à peu près comme il y a deux cents ans, les administrés se soumettent, mais en se plaignant, en maugréant, en accusant volontiers, à tort ou à raison, le gouvernement et ses agents de tout ce qui ne va pas au gré de ses désirs. Aujourd'hui comme il y a deux cents ans, les administrés se sentent dirigés par des gens qui leurs restent étrangers, bien qu'ils soient de leur sang, et ils sont au fond plus disposés à se réjouir de leurs embarras qu'à leur venir en aide.

C'est surtout dans les campagnes qu'il en est ainsi. Là, tout agent du gouvernement, si subalterne qu'il soit, et d'autant plus qu'il est d'un rang moins élevé, se croit le supérieur de ceux qui ont affaire à lui et le leur fait sentir : non pas qu'il soit brutal ou impoli; mais il a le ton tranchant, supporte mal l'opposition et se montre tenace à imposer sa volonté première. Les êtres collectifs tels que les communes ne sont pas, sous ce rapport, traités autrement que les particuliers.

Nos députés, pleins de bonnes intentions, ont voté l'année dernière une loi municipale qui, malgré de regrettables lacunes, renferme de réels éléments de progrès; malheureusement ces éléments ne profiteront guère qu'aux communes d'une certaine importance, à un millier environ, car, si en France, contrairement à ce qui a lieu dans la plupart des autres pays, la même loi s'applique à toutes les communes indistinctement, qu'elles comptent 100,000 âmes ou 25 habitants, il s'en faut qu'elle s'y exécute de la même façon, et la tutelle qui pesait et qui pèse encore sur les petites communes résulte des habitudes prises, de l'insouciance et de l'ignorance des maires et des conseillers municipaux, beaucoup plus que des textes de lois.

Un maire de campagne écrivait naguère à un ancien ministre de l'intérieur une lettre qui a paru dans le *Moniteur des assemblées départementales et communales* et dans laquelle on lit ce qui suit :

« Vous prêchez la décentralisation ; vous voulez qu'on augmente les attributions des conseils municipaux; cela peut avoir un certain intérêt pour les villes, pour les grosses communes, mais non dans les campagnes. Toutes ces distinctions entre le préfet et le ministre pour autoriser quelques francs de plus ou de moins d'impositions ou d'emprunts nous touchent peu. Si seulement on pouvait diminuer la quantité de papier qu'il nous faut envoyer pour la moindre chose, cela ferait bien mieux notre affaire.

« Mais ce qui serait autrement important, ce serait qu'à l'avenir les fonctionnaires, les agents et jusqu'aux petits employés de sous-préfecture ne se crussent plus autorisés à

se considérer comme nos maîtres et à nous commander en tout, même pour les choses que la loi met à notre discrétion.

« Nous autres maires, nous travaillons pour rien ; je ne m'en plains pas et je ne réclame pas de traitement ; mais il me semble qu'en cela nous sommes supérieurs aux fonctionnaires et aux agents du gouvernement, qui, au bout du compte, sont payés pour nous aider et faire nos affaires. Cependant la plupart ne l'entendent pas ainsi, et, lorsque nous nous dérangeons, que nous perdons une journée pour aller à la préfecture ou à la sous-préfecture, on dirait, à nous voir faire antichambre à la porte des chefs de division et de bureau, que nous sommes des solliciteurs ; de fait, nous finissons par le croire, et je me surprends moi-même à me confondre en remerciements lorsque l'un d'eux veut bien se déranger pour expédier l'affaire qui m'amène. »

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là une question plus politique encore qu'administrative. Il est bien certain que les paysans, les petits propriétaires ruraux ne feront pas une révolution pour se soustraire à des ennuis, à des vexations auxquels ils sont d'ailleurs habitués ; mais aucun lien ne les attache au gouvernement, qui leur demeure étranger et indifférent. C'est comme une hôtellerie dans laquelle ils ne se sentent pas chez eux et dont ils n'éprouveraient aucun regret de sortir pour passer sous un autre toit.

Tant que la situation est bonne, ces dispositions n'apparaissent pas beaucoup ; mais viennent les crises, dont nul pays n'est exempt, les fautes dont aucun pouvoir ne peut se dire à l'abri, et les gênes, les inquiétudes, les malheurs qu'elles engendrent, alors, au lieu de se serrer autour du gouvernement pour lui donner de la force et faire tête à la mauvaise fortune, on s'en prend à lui et chacun ne songe qu'à exhaler sa mauvaise humeur en votant pour l'Opposition aux premières élections qui se présentent, et cela au risque de renverser la république et de retomber dans le chaos.

Donc, que l'on s'efforce avant toutes choses de remettre en bon chemin le char de l'État; que l'on s'occupe du règlement des finances, de la liquidation du Tonkin et de Madagascar, ce sera sage, car c'est assurément la tâche la plus urgente et la plus difficile ; mais nous voudrions qu'on songeât aussi un peu au reste. Nous souhaiterions que, tout en réparant l'édifice dans ce qui frappe les regards, on le reprît en sous-œuvre de manière à l'établir une fois pour toutes sur de larges et solides fondements, en donnant une direction entièrement différente à l'administration intérieure.

Jusqu'ici on n'en a pas assez compris la nécessité. Chaque gouvernement nouvellement installé s'est bien promis d'éviter les fautes politiques qui avaient été fatales à ses devanciers ; mais, s'il a réussi quelquefois à s'en garer, il est tombé dans d'autres, et, restant dans les mêmes conditions d'instabilité, il a succombé comme eux au premier choc.

Ce serait quelque chose déjà que de reconnaître le mal, et plût à Dieu que tous nos hommes d'État en fussent là ! Mais, cela fait, il faudrait encore savoir quel remède y appliquer, et c'est ce que nous allons essayer d'indiquer.

II.

Il ne serait pas exact de dire qu'on n'a jamais compris en France la nécessité d'obvier par des réformes administratives à l'instabilité de l'état politique. A la suite de la révolution de 1830, en 1848, vers la fin de l'empire, en 1871, les représentants du pays ont eu au contraire le sentiment qu'il convenait de marcher résolument dans cette voie ; mais presque toujours le gouvernement a opposé une grande résistance à ces tentatives. A ces différentes époques, les réformes se présentaient sous l'étiquette de la décentralisation, et l'on voyait les hommes les plus libéraux, les plus hardis sur les questions de politique intérieure, perdre la tête et devenir intraitables dès qu'on leur parlait de libertés locales. On ne peut s'empêcher de sourire aujourd'hui en retrouvant l'expression de leurs frayeurs, dont le temps s'est chargé de démontrer l'inanité.

C'est ainsi qu'en 1832, à l'occasion de la loi sur l'élection des conseils généraux, la commission de la Chambre des députés ayant proposé la mesure bien inoffensive assurément de faire élire un membre par canton, le ministre de l'intérieur insista pour que le maximum des membres des assemblées départementales fût fixé à vingt-quatre. Il repoussa un amendement qui élevait ce maximum à quarante.

« Figurez-vous, s'écria-t-il, une préfecture où quarante membres sont assemblés dans une salle, autour d'un tapis vert, où la raison semble devoir s'être réfugiée. Ces membres seront obligés de se lever pour parler, de chercher des exordes et des péroraisons, des choses enfin les plus incompatibles avec la raison... J'ai la conviction qu'en adoptant un nombre de conseillers aussi considérable que celui que propose votre commission, nous faisons des conseils généraux politiques, et que dès lors nous portons le coup le plus fort à la Constitution sous laquelle la France a le bonheur de vivre. »

Veut-on savoir le nom du ministre de l'intérieur qui traçait ce sombre tableau? C'était M. de Montalivet.

En 1833 et en 1834, le gouvernement retira un projet de loi municipale adopté par la Chambre avec des amendements tendant à faire nommer les maires à l'élection, et M. Dupin soutenait à cette occasion que c'était marcher vers le fédéralisme ou retourner vers la féodalité. « Voudriez-vous, disait-il, voir les abus de la féodalité reparaître à l'aide des communes avec les tours et les châteaux? »

Le ministre du commerce déclara de son côté que les petites communes étaient trop incapables et les grandes trop dépensières pour qu'on pût en émanciper aucune; et, comme on proposait de leur donner le droit de régler leurs dépenses facultatives avec leurs recettes ordinaires et d'administrer leurs biens, il s'écria : « On veut détruire la grande unité du gouvernement français; depuis quarante ans on n'aurait peut-être pas fait aux affaires du pays une plaie plus profonde que par le projet qu'on vous soumet. »

Ce ministre du commerce était M. Thiers.

Lors de la discussion de la loi de 1871, le gouvernement a défendu pied à pied le terrain de la centralisation; la publicité des séances, les commissions départementales furent dénoncées comme des mesures dangereuses au premier chef pour la sécurité publique, la bonne marche des affaires et l'unité nationale. M. Lambrecht, ministre de l'intérieur, annonça solennellement que la loi ferait revenir inévitablement les États de Bretagne, les États de Languedoc, les États de Flandre, etc., et qu'il était vraiment effrayé des changements que discutait l'Assemblée.

Enfin on se souvient qu'un des motifs allégués pour justifier le 16 Mai fut le vote par la Chambre des députés de la publicité des séances des conseils municipaux.

Tout cela s'est fait cependant. Chaque canton nomme un conseiller général, et des assemblées de soixante membres traitent aussi sagement leurs affaires que d'autres moins nombreuses; depuis quinze ans, les commissions départementales fonctionnent sans avoir ressuscité aucun des anciens États du royaume de France; les maires sont élus, et la publicité des séances des assemblées locales n'a donné lieu à aucun trouble, de sorte que, de toutes ces sombres prédictions, faites cependant par des hommes politiques éminents, pas une ne s'est réalisée. La décentralisation, l'accroissement des libertés locales ne sont donc coupables d'aucun méfait, et les réformes accomplies en vertu de ces principes n'ont produit, au contraire, que de bons résultats.

Est-ce en faisant de nouveaux pas dans cette voie que l'on doit chercher aujourd'hui la solution de la question administrative? Beaucoup de personnes le pensent et voudraient que l'on s'inspirât franchement des exemples que les pays d'Europe, presque sans exception, nous donnent à cet égard. Il s'agirait principalement d'attribuer aux conseils élus ou à leurs délégations permanentes tous les pouvoirs d'exécution et certains pouvoirs d'administration qui sont actuellement réservés exclusivement aux préfets et aux maires.

C'est ainsi qu'en Belgique les conseils provinciaux et les conseils municipaux sont investis des pouvoirs d'administration les plus étendus, comprenant la nomination aux emplois; ces pouvoirs sont exercés dans les provinces par les députations permanentes, et dans les communes par les collèges échevinaux.

Il en est de même en Hollande, si ce n'est que la nomination des employés est réservée aux commissions permanentes.

En Italie, les mêmes attributions sont conférées aux conseils provinciaux et à leurs députations, aux conseils municipaux et aux *juntes* composées de deux à dix assesseurs, suivant la population des communes.

En Prusse et dans la plupart des États de l'Allemagne du Nord, les *diètes de cercle* et leurs comités exercent le pouvoir exécutif plus complètement encore; en Prusse spécialement, les assemblées provinciales non seulement statuent sur la création des emplois publics et règlent le nombre et la nomination des fonctionnaires, mais choisissent aussi, sauf confirmation par le roi, le directeur de la province et les fonctionnaires supérieurs qui doivent assister ce directeur dans l'administration des affaires. Les *magistrats*, comités exécutifs des communes, remplissent les mêmes fonctions que les maires dans les communes françaises.

En Suède, les *Landstings*, conseils élus, administrent les provinces; et des commissions exécutives émanant des conseils des villes, les trois villes ayant une population de plus de 25 000 âmes. Dans les communes rurales, l'assemblée des échevins gère directement les affaires et élit un comité exécutif de trois à onze membres.

En Russie, l'assemblée provinciale nomme les principaux fonctionnaires et fixe leur traitement; la commission provinciale, élue par elle et chargée de la gestion et de l'exécution des affaires, siège toute l'année. Elle choisit et nomme les employés des bureaux, auxquels elle donne directement des ordres. Dans les communes rurales, le pouvoir exécutif est confié au maire (*starosta*), mais c'est le conseil élu qui nomme tous les fonctionnaires et agents. Dans les villes, le conseil municipal est représenté par un comité exécutif.

En Autriche, les diètes et les conseils communaux sont également complétés par des comités permanents.

En Portugal, les *juntes* générales des districts nomment des commissions exécutives; cependant, dans les communes et dans les paroisses, ce sont les présidents des juntes qui exercent seuls le pouvoir exécutif.

En Espagne, la *députation* (assemblée provinciale) nomme et révoque les employés et fixe leurs traitements; elle se complète par une commission permanente qui surveille l'exécution de ses délibérations et la remplace lorsqu'il y a lieu. Les *ayuntamentos* (conseils municipaux) exercent directement tous les pouvoirs d'administration, de police, de nomination et de direction des employés.

En Angleterre, tous les pouvoirs exécutifs locaux

sont collectifs et exercés par les mêmes assemblées chargées des pouvoirs délibérants. C'est l'assemblée des juges de paix pour le comté, et celle des délégués des paroisses pour les *unions*. Dans les paroisses mêmes, le *vestry*, assemblée générale des habitants imposés à la taxe des pauvres, exerce directement ses pouvoirs; dans les villes, les conseils municipaux délèguent les leurs à des comités permanents ou, pour certains objets, au bureau formé du maire et des aldermen.

Ajoutons qu'en Belgique, en Hollande, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Prusse, la tutelle des communes appartient entièrement aux assemblées provinciales ou aux commissions permanentes qui les représentent.

On voit d'après cet exposé sommaire que nous ne nous avancions pas trop en affirmant tout à l'heure que la France était à peu près le seul pays de l'Europe où le pouvoir exécutif, comprenant l'exécution des délibérations des assemblées, les mesures de police, la nomination et la direction du personnel, soit confié à une seule personne. Le pouvoir collectif, qui est la règle générale, a l'avantage d'offrir plus de garantie contre les caprices individuels et contre les abus, de faire participer un plus grand nombre de citoyens à la gestion des affaires publiques, et partout il paraît fonctionner d'une manière satisfaisante. Dans tous les pays que nous venons d'indiquer, on n'admet pas cet adage français si souvent invoqué chez nous et considéré comme un axiome indiscutable, savoir : que délibérer est le fait de plusieurs, mais qu'administrer est le fait d'un seul. Dans certaines contrées, en Angleterre par exemple, on n'aura jamais l'idée de confier à une seule personne la direction d'une œuvre quelconque; on nomme immédiatement un comité. Tous les grands travaux de salubrité, d'écoles, de créations d'asiles, d'hospices, ont été accomplis par des comités à la fois délibérants et exécutifs; et il est à remarquer qu'en France même, l'axiome en question est exclusivement réservé à la gestion des affaires publiques, tandis que les grandes entreprises particulières, sociétés financières, compagnies de chemins de fer sont administrées par des conseils ou des comités dont on n'a jamais considéré la direction omnipotente comme un élément de désordre.

III.

En présence de tous ces faits, on est conduit à se demander pour quels motifs on persiste à conserver en France un système condamné par l'exclusion même dont il est l'objet partout ailleurs, et s'il ne conviendrait pas d'y renoncer pour adopter celui que la pratique presque universelle semble avoir consacré.

Répondre complètement à la première de ces questions reviendrait à tracer l'histoire entière de l'administration française, ce qui nous entraînerait trop loin; nous ferons remarquer seulement que les administrations collectives existaient dans l'ancienne France : on les trouvait dans les villes, dans les États des provinces, plus tard dans les assemblées provinciales, et enfin dans la première organisation des départements et des communes.

On leur attribue bien à tort, ainsi que l'a démontré M. de Ferron dans ses savants travaux historiques, les désordres administratifs des premières années de la Révolution, car l'épreuve tentée dans de si mauvaises conditions, alors que le désordre et la désorganisation étaient partout dans les esprits comme dans les choses, ne saurait être concluante, et il n'y a pas de raison pour que nous autres Français soyons incapables d'appliquer un système qui fonctionne avec succès tout autour de nous. Mais il faut reconnaître en même temps qu'il n'y a rien de plus difficile à déraciner que ces préjugés passés en forme de choses jugées, que ces principes que tout le monde adopte de confiance, sans s'être donné la peine de les approfondir. On a échoué toutes les fois qu'on a tenté de revenir aux administrations collectives, et en dernier lieu le projet de loi sur les conseils généraux préparé dans ce sens par M. Waddington, en 1871, a été complètement transformé par l'Assemblée nationale sous l'influence de ces idées préconçues.

Ce sont là des obstacles dont il serait imprudent de ne pas tenir compte; vouloir les enlever de haute lutte serait s'exposer à un échec presque certain : c'est pourquoi nous serions d'avis de ne pas tenter l'entreprise en ce moment. Cet ajournement se justifierait d'autant mieux que les dispositions nouvelles ayant pour effet de modifier la législation dans le sens qui vient d'être indiqué resteraient très probablement pendant longtemps lettre morte, et qu'il est possible, même avec les lois actuelles, d'arriver au but désirable.

Il ne suffit pas d'insérer certaines prescriptions dans un texte de loi pour être assuré qu'elles s'exécuteront. Si elles sont en opposition avec les idées courantes, vraies ou fausses, si elles se heurtent à des habitudes prises, bonnes ou mauvaises, on n'en tient pas compte et il faut des années, parfois l'action continue d'une ferme et persévérante volonté, pour amener les gens à s'y conformer. Or la gestion collective des affaires publiques nous est étrangère depuis si longtemps que nous ne savons plus nous y appliquer. On s'en aperçoit bien à la manière dont fonctionnent les commissions et les comités constitués depuis quelques années par les nouvelles lois. Le travail y est généralement abandonné à un employé qui remplit les fonctions de secrétaire, et les autres membres, réunis pour la forme, se bornent à approuver les conclusions qui leur sont présentées. Cette disposition tendra sans

doute à se modifier peu à peu ; elle s'est déjà atténuée dans une certaine mesure; mais le progrès s'opère lentement et il semblerait préférable d'attendre qu'il se soit accentué davantage avant de créer sur toute l'étendue du territoire des administrations collectives qui ne fonctionneraient que sur le papier, ajoutant de nouveaux rouages à des mécanismes déjà trop compliqués.

La législation actuelle est d'ailleurs assez libérale, surtout à l'égard des communes, pour permettre au gouvernement de poursuivre et d'atteindre le but qui doit ici primer tous les autres : la formation de ces mœurs publiques que nous voyons si heureusement développées chez nos voisins. C'est en effet au gouvernement et à ses représentants qu'il appartient de remplir cette tâche, car seuls ils peuvent y travailler efficacement en écartant les obstacles et en encourageant les bonnes volontés. Dans la disposition actuelle des esprits, il suffit de la moindre difficulté pour arrêter toute velléité de mouvement, et il s'en produit de cent manières différentes, soit par le fait de l'administration, soit par la nature même des choses : c'est une interprétation trop étroite de certains textes de lois et de règlements, ou un mauvais accueil fait par un employé, ou bien encore le manque de renseignements auquel on ne s'empresse pas de pourvoir, l'ignorance dans laquelle sont laissés les administrés des faits de nature à les éclairer, l'oubli dans les cartons, oubli volontaire ou non, des réclamations ou des propositions émanant des intéressés.

Nous ne saurions trop rendre justice au personnel de l'administration française pour son dévouement à ses devoirs, son désintéressement, son savoir, sa grande honnêteté; nous ne pensons pas que l'on puisse rencontrer dans aucun pays un personnel qui lui soit supérieur; mais beaucoup de ses membres sont imbus des idées qu'ils ont trouvées universellement admises à leur entrée dans la carrière, et, ayant conscience de leur valeur, ils considèrent toute intervention étrangère dans les affaires dont ils sont chargés comme un empiétement sur leur domaine, empiétement inutile et nuisible au bien du service. Ils ont raison en un sens, car il est évident que des gens qui consacrent leur vie et leur intelligence à un travail en connaissent infiniment mieux les détails que celui qui s'y applique de loin en loin; et pourtant rien ne saurait remplacer cette coopération éminemment féconde : l'employé courbé tous les jours sur la même tâche n'en voit pas aussi facilement les grandes lignes, alors que le citoyen, stimulé par l'intérêt personnel, déploie nécessairement un plus grand effort d'application et d'intelligence.

Telles sont les vérités qu'il serait indispensable de faire pénétrer dans l'esprit de notre personnel administratif, de manière que, loin de redouter et d'écarter le concours des administrés, il se décide à l'accepter et à le rechercher en toute circonstance. Il y a là une véritable transformation à opérer.

Mais, en cherchant à inculquer des idées nouvelles au personnel qui relève de lui, le gouvernement n'accomplirait encore que la moitié de sa tâche; il lui faut agir en même temps sur l'autre élément dont il importe d'obtenir le concours, sur les administrés eux-mêmes. La plupart d'entre eux ignorent les détails de l'administration, n'ont nulle envie de les apprendre; et les complications, souvent plus apparentes que réelles, contribuent à les en éloigner. S'agit-il de la commune? Le budget, qui est la principale affaire, presque la seule affaire dans les communes rurales, demeure une énigme pour les trois quarts des conseillers municipaux et des maires; les secrétaires, qui sont presque partout les instituteurs, n'en savent pas beaucoup plus long. Personne ne se trouvant en état de dresser les budgets et les comptes, ce sont les percepteurs qui s'en chargent, et les conseillers municipaux se contentent d'y apposer leurs signatures sans chercher à comprendre, tant qu'il n'y figure pas quelque imposition nouvelle. Puis viennent les inscriptions de recettes et de dépenses opérées directement par les préfectures, les rectifications prescrites tardivement par le ministère de l'instruction publique, après la liquidation des dépenses de l'instruction primaire et le règlement définitif des subventions. Tout cela vient après coup bouleverser plus ou moins l'économie des budgets, dont l'équilibre détruit ne peut être rétabli parfois qu'au moyen d'impositions supplémentaires. C'est un nouveau motif de trouble, de découragement pour les conseillers municipaux, peu satisfaits de voir l'administration supérieure se passer à chaque instant de leur intervention et leur imposer des décisions contestables au point de vue de la légalité, mais qu'ils acceptent faute de savoir comment soutenir leurs réclamations.

IV.

Pour remédier à cet état de choses, il faudrait arriver d'abord à simplifier l'administration des communes, ce qui est possible dans une certaine mesure. Il faudrait en outre avoir des secrétaires de mairie connaissant bien les affaires communales et pouvant les expliquer aux conseillers municipaux. Cette dernière réforme est une des plus importantes en même temps qu'une des plus faciles à opérer. Il suffirait de faire donner aux instituteurs quelques leçons d'administration communale pratique par un chef de division de la préfecture, pendant la troisième année de leur séjour à l'École normale. Cette mesure, si simple en apparence, aurait une influence considérable sur la gestion des affaires locales.

La loi municipale de 1884 contient, au point de vue de la question qui nous occupe, une innovation des plus utiles pour les communes de quelque importance. C'est la faculté donnée aux conseils, par l'article 59, de nommer des commissions pouvant fonctionner dans l'intervalle des sessions, autrement dit des commissions permanentes. C'est là un moyen d'associer une partie des conseillers municipaux à l'administration active. Déjà il arrivait dans certaines villes que le maire se faisait une règle de ne prendre aucune mesure sans s'être préalablement concerté avec ses adjoints, réalisant ainsi en fait les conditions d'une direction collective ; il nommait aussi des commissions permanentes pour la voirie, pour les écoles, pour la salubrité, etc.; car, si la loi ne permettait pas alors au conseil municipal de constituer de semblables commissions, elle ne l'interdisait pas au maire.

Aujourd'hui que l'institution est régulière et légale, le gouvernement aurait à prescrire aux préfets d'engager les maires et les conseils municipaux à s'en servir le plus possible, de manière à appeler un plus grand nombre de citoyens à prendre part à la gestion des affaires communales.

Des mesures analogues peuvent être prises relativement aux diverses branches de l'administration départementale. Quoique la loi de 1871 ne confère pas aux conseils généraux le droit de constituer, en dehors de la commission départementale, des commissions fonctionnant dans l'intervalle des sessions, le fait a lieu lorsqu'il en est besoin ; l'usage l'a consacré, et les préfets n'y mettent pas d'obstacle tant qu'ils n'y découvrent pas un acte d'hostilité politique ou personnelle. Il conviendrait de persister dans cette voie et de recommander aux préfets de recourir, en outre, à l'institution directe de commissions d'études ou de surveillance des divers services toutes les fois qu'ils trouveraient autour d'eux l'occasion de le faire utilement et des hommes disposés à les seconder sérieusement. C'est le cas pour la surveillance de la voirie départementale : des commissions de surveillance des chemins de grande et de moyenne communication fonctionnent très utilement dans bon nombre de départements et devraient être organisées dans tous.

V.

On a souvent parlé de supprimer les sous-préfectures, et dernièrement encore on entendait dans une réunion politique réclamer vivement cette mesure sous le prétexte que les sous-préfets ne servent à rien et ne font que retarder l'expédition des affaires. Que tous les sous-préfets ne remplissent pas leurs fonctions comme il conviendrait, nous ne le contesterons pas; mais cela ne prouve pas que ceux qui les remplissent ne soient point utiles. A vrai dire, on ne comprend guère la situation d'un préfet isolé au centre de son département et n'ayant nulle part de représentant chargé de voir, d'entendre pour lui, et de parler en son nom.

On n'administre bien que par les relations personnelles. Autant l'administration à distance et par correspondance tend à devenir paperassière et tracassière, autant elle est conciliante et active, faite sur les lieux et de vive voix. En un quart d'heure de conversation avec un maire, le préfet résoudra plus de difficultés qu'en usant un kilogramme de papier et un litre d'encre. Il faut être sans cesse en contact avec son monde, et un département est trop étendu pour que de tous les points on se rende à la préfecture ; le préfet d'ailleurs n'y suffirait pas. Il lui faut absolument des délégués dans les parties les plus distantes du chef-lieu, et ces délégués ne sont autres que les sous-préfets tenant sa place, s'inspirant de sa pensée, la faisant connaître et rendant à leur chef un compte fidèle de ce qui se passe dans leurs circonscriptions respectives.

Allant plus loin dans cet ordre d'idées, nous pensons que les sous-préfets devraient autant que possible traiter les affaires sur les lieux mêmes, passer une grande partie de leur temps dans les communes, à l'exemple de ces *kreis-directors* prussiens, dont M. J.-J. Weiss, à la suite d'un récent voyage en Alsace, racontait dans le *Journal des Débats* le savoir-faire et l'activité. Nous avons connu des sous-préfets qui agissaient ainsi; ils étaient la providence des administrations municipales, et, dans leur arrondissement, on aurait difficilement trouvé une seule voix pour demander la suppression des sous-préfectures. Plus d'une fois, on le sait, les administrés reconnaissants ont donné le mandat de député à leur ancien sous-préfet.

Il nous revient en mémoire à ce propos une circulaire ministérielle prescrivant aux sous-préfets de visiter fréquemment toutes les communes de leur arrondissement. Il est advenu de cette circulaire comme de tant d'autres qui se reproduisent périodiquement et que tout le monde a oubliées quinze jours après, à commencer par le ministre qui les a signées ! Tant que les prescriptions de ce genre apparaîtront comme des mesures isolées, répondant à des idées personnelles d'un ministre, elles ne sauraient produire aucun résultat; on ne les prendra pas au sérieux.

Si l'on veut réellement entreprendre la réforme de notre système administratif et la faire aboutir — et il ne s'agit pas ici de centralisation ou de décentralisation, mais seulement, ainsi qu'on l'a vu, de l'application de la législation actuelle; — si l'on veut, disons-nous, arriver à ce but, on doit prendre la question de haut et dans son ensemble. Il s'agit, en effet, d'un véritable

programme de gouvernement, lequel doit être solennellement accepté par le cabinet tout entier et se transmettre aux ministères successifs, car, encore une fois, la stabilité de nos institutions politiques peut en dépendre à un moment donné. Il importe que préfets, sous-préfets, fonctionnaires et employés de tout ordre sachent que le gouvernement républicain, quels que soient les hommes appelés à le diriger, est résolu désormais et avant tout à poursuivre cette œuvre considérable qui consiste à démocratiser l'administration de la France en appelant les citoyens, sinon à la diriger dès à présent, — cette réforme, plus large, plus complète, viendra à son heure, — au moins à y concourir activement et à y marquer leur influence. Une telle conviction bien établie vaudra mieux que toutes les prescriptions et circulaires d'un ministre de passage.

On ne doit pas oublier, après tout, que le développement des libertés locales a été inscrit de tout temps en tête du programme républicain, dont il constituait en quelque sorte la physionomie particulière et le caractère distinctif. En 1789, en 1848, en 1871, la réforme des administrations locales dirigées par les intendants, par les préfets leurs continuateurs, par les maires, les uns et les autres représentants de l'État qui les nommait, investis d'un pouvoir presque absolu, ayant sous leur autorité une armée d'agents ne relevant que d'eux, a été vivement réclamée et solennellement promise. Or cette réforme n'a été accomplie que partiellement; il en reste à réaliser aujourd'hui la partie la plus difficile peut-être, sinon la plus importante, et c'est à quoi l'on paraît songer le moins.

Et pourtant, à entrer dans cette voie, non seulement on ne compromettrait rien, mais on aurait tout à gagner. La liberté individuelle, la sécurité publique, la cause sacrée de l'unité nationale n'ont assurément rien à redouter de mesures ne conférant aux corps élus aucun pouvoir nouveau; et, d'autre part, le gouvernement républicain se trouverait immédiatement déchargé de mille responsabilités qu'il encourt à toute heure du fait de ses représentants ou même d'événements dans lesquels il n'est pour rien.

Les élections du 4 octobre ont montré jusqu'à l'évidence que si ces responsabilités s'accusent faiblement dans le courant habituel des choses, par contre elles se dressent de toutes parts et pèsent lourdement dans la balance aux jours d'élections générales, lorsqu'elles viennent s'ajouter à celles, plus sérieuses, qui résultent de faits d'un autre ordre.

Nous souhaitons que la leçon ne soit pas perdue une fois de plus.

J. de Crisenoy.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

M. E. DESJARDINS

(Président).

Messieurs,

Un pieux usage, qui devrait prendre parmi nous la force d'une tradition non interrompue, car il est conforme aux sentiments unanimes de l'Académie, veut que nous adressions, en ce jour solennel, un dernier hommage à ceux de nos confrères qui nous ont quittés pendant l'année. Avant de rendre compte des concours et de proclamer les récompenses auxquelles ils ont donné lieu, il est juste qu'on pense à ceux qui ne sont plus là pour prendre leur part de cette fête du travail et sourire à ce qu'on peut appeler l'espoir scientifique de la France : donnons donc un triste souvenir au passé avant d'applaudir aux promesses de l'avenir.

La Compagnie, quoique moins éprouvée que notre sœur, l'Académie des sciences, dont les pertes, cette année, atteignent le chiffre de onze, a rendu les derniers devoirs à trois de ses membres : MM. Frédéric Baudry, Léon Renier et Émile Egger. Mais j'avais tort de dire tout à l'heure qu'ils nous ont quittés : ils sont encore présents parmi nous, et, si nous avons eu pendant leur vie la meilleure part d'eux-mêmes, il nous reste encore aujourd'hui leurs écrits, leurs mémoires, leurs communications, le souvenir de leur parole et jusqu'à leur accent même. Nulle part leur vie intellectuelle n'a laissé une empreinte plus profonde et plus durable que parmi nous. C'est un privilège précieux des Compagnies comme la nôtre : elles se renouvellent incessamment et créent un lien entre le passé et l'avenir; elles encouragent et récompensent les premiers pas dans la science des générations nouvelles en s'inspirant de celles qui nous ont précédés; on peut en un mot appliquer à notre Académie cette profonde parole de Malherbe :

> . . . Rien, afin que tout dure,
> Ne dure éternellement.

Non, ceux qui sont absents ne nous ont pas laissés entièrement, il s'en faut. Je les crois toujours présents ici, et, si je ne les vois plus, je les entends encore. Je l'entends, cette conversation si vive, si spirituelle, si bien informée, de Frédéric Baudry, qui fut un véritable polygraphe par l'universalité de ses connaissances, dont aucune pourtant n'était superficielle : histoire, philologie, linguistique, grammaire comparée, lexicographie, agriculture, musique même; il fal-

lait l'entendre parler sur toutes ces choses dans cette langue originale, imprévue et autorisée à la fois, grâce à son érudition, qui faisait penser à Rabelais.

Personne de vous ne m'accusera d'exagération si j'affirme qu'il n'est pas absent non plus, mon cher et savant maître Léon Renier; car, messieurs, si, dans la branche d'études à laquelle il nous a initiés et où il nous a fait faire les premiers pas, il m'arrive de vous offrir quelques essais qui ne soient pas trop indignes de vous être présentés, c'est à lui que je le dois. Léon Renier a été le fondateur de la science épigraphique en France; c'est pour lui, par conséquent pour nous, que la chaire du Collège de France a été créée, et il possédait si bien, il aimait tellement et d'un amour si exclusif la science dont il avait fait son domaine particulier, que, n'ayant jamais enseigné en public, malgré sa parole timide et lente, il est devenu professeur, et que son auditoire, sérieux, quoique modeste — le Collège de France n'est pas fait pour les auditoires agités ni pour le tumulte d'un nombreux public, — avait pour fidèles des professeurs-étudiants comme les Naudet, les Boissier, les Perrot, d'autres disciples enfin qui ont appris à ses leçons ce qu'on les a chargés d'enseigner à leur tour; et, à l'heure présente, les mieux préparés sont naturellement les plus assidus à ses leçons. Rien ne peut donner à ceux qui ne les ont pas entendues une idée de la sûreté du savoir, de la solidité des connaissances classiques et de l'excellente méthode du maître. Ceux qui les ont suivies, qui ont assisté à celles qu'il a faites, par exemple, sur la province d'Afrique et sur l'histoire épigraphique des empereurs, ne trouveront rien qui leur soit supérieur dans les mémoires du savant triumvirat du *Corpus*, MM. Mommsen, Henzen et de' Rossi, ni même dans les œuvres de notre maître à tous, Borghesi.

Il est présent aussi parmi nous, M. Egger, car nous croyons entendre encore, comme un écho voisin, le son de sa voix lorsqu'à la séance ordinaire du 16 août il prenait part à la discussion provoquée par sa dernière lecture, qu'il n'avait pu faire lui-même à cause de cette cécité si courageusement, si philosophiquement supportée. La tombe de ce savant éminent, de ce « patriarche des études helléniques en France », s'est fermée depuis trop peu de temps pour que j'ajoute rien aujourd'hui aux éloges qui lui ont été adressés, en présence d'une foule attentive et recueillie, au nom de cette Académie, de la Faculté des lettres, du *Journal des Savants* et de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Il me sera permis du moins de rappeler qu'à notre séance ordinaire du 31 octobre dernier, il a été donné lecture par M. Hauréau d'une lettre d'un de nos confrères de l'Académie des sciences qui est un hommage sincère et touchant à sa mémoire, venu tard, il est vrai, mais de par delà l'Océan; nous l'avons tous entendue avec une vive émotion. Ce confrère, qui a tenu à joindre l'expression de son estime singulière et motivée aux regrets de notre Académie et du monde savant de l'Europe, est dom Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil. Au temps du Grand Roi, parmi les flatteries et les adulations il était facile de distinguer, dans ce concert universel, la voix de l'Académie; aujourd'hui ce sont les princes, les têtes couronnées elles-mêmes qui, après avoir sollicité nos suffrages, tiennent à honneur d'adresser leur tribut de louanges suprêmes aux confrères que nous avons perdus et qu'ils veulent pleurer avec nous.

Nos devoirs rendus envers le passé, je n'ai plus qu'à remplir la partie agréable de ma tâche, et je suis tout à l'avenir.

(M. le président rend compte du résultat des concours.

Prix ordinaire. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour l'année 1883 :

Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques, qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins.

Elle décerne le prix à M. Moritz Steinschneider, auteur du mémoire portant comme épigraphe : *Dies diem docet.*

L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante :

Étude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatif des écrits composés par les femmes, particulièrement du XIe siècle au XVe siècle.

Un seul mémoire très insuffisant ayant été déposé sur ce sujet, l'Académie n'a pas décerné le prix et elle proroge ce concours à l'année 1887.

L'Académie avait encore proposé pour l'année 1885 le sujet suivant :

Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté, un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIIIe siècle. Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique.

Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1887.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles :

La première à M. Tanon, pour son *Histoire des Justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris* (Paris, 1883, in-8o);

La deuxième à M. Léon Palustre, pour son ouvrage : *la Renaissance en France* (Paris, 1879-1881, gr. in-4o);

La troisième à M. Buhot de Kersers, pour son *Histoire et*

statistique monumentale du département du Cher (Bourges, 1883, in-4°).

L'Académie accorde, en outre, six mentions honorables :

La première à M. Pellechet, pour son livre intitulé : *Notes sur les livres liturgiques du diocèse d'Autun, Chalon et Mâcon* (Paris, Autun, 1883, in-8°);

La deuxième à M. Izarn, pour son livre : *le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370* (Paris, 1885, in-8°);

La troisième à M. Maurice Prou, pour son ouvrage : *les Coutumes de Lorris et leur propagation aux* XIIe *et* XIIIe *siècles* (Paris, 1884, in-4°);

La quatrième à M. André Joubert, pour son *Étude sur la vie privée au* XVe *siècle en Anjou* (Angers, 1884, in-8°);

La cinquième à M. Germain Bapst, pour son livre intitulé : *les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge; l'étain* (Paris, 1884, in-8°) ;

La sixième à M. le Dr Le Paulmier, pour son livre : *Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille* (Paris, 1885, in-8°).

Prix de numismatique. — Le prix annuel de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche, et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis le mois de janvier 1883, est partagé cette année entre M. Percy Gardner, pour son ouvrage intitulé : *The types of greek coins,* et M. Six, pour son mémoire sur le *Classement des séries cypriotes.*

Prix Gobert. — Le premier prix est décerné à M. Luchaire, pour ses *Études sur les actes de Louis VII* (Paris, 1885, in-4°).

Le second prix est décerné à M. de Maulde, pour son livre intitulé *Procédures politiques du règne de Louis XII* (Paris, 1884, in-4°).

Prix fondé par M. Bordin. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 :

Étudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de France.

Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la retire du concours.

L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante :

Étude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque ; origines de cet art ; influence qu'il a eue sur l'art romain.

Deux mémoires ont été déposés sur cette question.

L'Académie ne croit pas qu'il y ait lieu de décerner tout ou partie du prix ; mais l'un au moins des mémoires, le n° 1, permettant d'espérer qu'avec plus de temps l'auteur pourrait offrir à l'Académie un ouvrage savant et vraiment distingué, l'Académie proroge cette question à l'année 1887.

L'Académie avait aussi proposé pour l'année 1885 le sujet suivant :

Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère.

Elle décerne le prix à M. Loth, pour son mémoire ayant pour épigraphe : *Les libertés nécessaires d'un peuple sont les libertés municipales.*

Prix Brunet. — L'Académie avait proposé pour le concours de 1885 la question suivante :

Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé *Fihrist* toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe ; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits.

Un seul mémoire, insuffisant, ayant été déposé sur ce sujet, l'Académie le remet au concours en le prorogeant à l'année 1887.

Prix Stanislas Julien. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872, M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de *quinze cents francs* pour fonder un prix annuel en faveur du *meilleur ouvrage relatif à la Chine.*

L'Académie décerne le prix à M. de Rosny, pour son *Histoire des dynasties divines du Japon,* traduite du chinois et du japonais (Paris, 1884, in-8°).

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a, par un acte en date du 23 décembre 1878, fait donation à l'Institut d'une rente de *dix mille francs,* destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies.

L'Académie décerne le prix à M. le capitaine Aymonier, pour sa *découverte des inscriptions sanscrites du Cambodge et la traduction de la partie kmer de ces inscriptions.*

Prix de La Grange. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de *mille francs* destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France ; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes.

L'Académie décerne le prix à M. Antoine Thomas, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, pour sa thèse, soutenue en 1884, à la Faculté des lettres de Paris : *Francesco da Barberino et la poésie provençale en Italie.*

Vous voyez, messieurs, que la variété même des travaux que nous avons à examiner et à juger est con-

forme à la variété même des branches d'études représentées dans le sein de l'Académie, et il faut bien que le recrutement de la Compagnie lui permette de juger des œuvres aussi diverses.

L'Académie française et la nôtre ne peuvent guère se diviser en sections, comme nos trois sœurs des sciences, des beaux-arts et des sciences morales. L'Académie française, représentant l'esprit français et veillant à la conservation de la langue, doit être une par son organisation comme elle l'est par son objet. Les sections, chez nous, seraient trop nombreuses, et la Compagnie se fractionnerait à l'infini.

Dans son état actuel, pour répondre aux sciences spéciales qui sont représentées par les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il faudrait diviser, répartir nos forces en plus de 22 sections : philosophie, critique religieuse, philologie comparée, égyptologie, assyriologie, études sanscrites, études juives et hébraïques, études celtiques, histoires ancienne, grecque, romaine, du moyen âge et moderne, études grecques, grammaire, épigraphie, archéologie, diplomatique, géographie comparée, antiquités chrétiennes, linguistique orientale et de l'extrême Orient, numismatique ancienne et moderne. Notre diversité même fait notre unité, et nos fauteuils, qui ont tous leur histoire, et une histoire intéressante, présentent une série de noms qui n'appartiennent pas davantage à la même branche d'études.

S'il est intéressant de voir celui de M. Renan occupé avant lui par Anquetil Duperron et Augustin Thierry; celui de Barbier de Meynard, par Silvestre de Sacy et de Slane, on peut dire que ce sont là des exceptions et que nous devons tenir à défendre notre institution telle qu'elle a été créée, en 1701, sous le ministère Pontchartrain. C'est la multiplicité et la diversité de nos concours qui nous défend le partage et nous fait une loi de l'unité. On lit dans le vestibule du Collège de France, au pied de la statue de Champollion, cette fière devise en mosaïque : *Omnia docet*. Ne pouvons-nous pas dire, avec autant de raison et plus de modestie peut-être, ayant en vue nos concours annuels : *Fovet omnia* (1)?

M. EDMOND LE BLANT

Le christianisme aux yeux des païens

Messieurs,

On s'est depuis longtemps préoccupé de savoir ce que les païens de toute classe pensaient des chrétiens et de la foi chrétienne, comment leur apparaissait ce culte qu'ils avaient juré d'anéantir. Ce qu'était le gros des accusations formulées contre les fidèles, des erreurs dont ils étaient l'objet, nous le savons par les classiques de leur littérature sacrée, Minutius Félix, Tertullien, Origène, Eusèbe et quelques autres. L'adoption de rites étrangers, l'athéisme, des œuvres de sorcellerie, une promiscuité sans nom, l'horrible pratique des sacrifices d'enfants et même l'anthropophagie, la haine des autres hommes, l'esprit de conspiration, de sacrilège, une impiété qui déchaînait sur la terre la colère des Dieux, une passion aveugle de la mort, l'oubli de tout sentiment humain, l'inutilité dans l'État, une lâche mollesse, la grossièreté, l'ignorance : voilà les principales imputations jetées contre les enfants du Christ et que, depuis le livre de Kortholt, publié en 1698, tout historien de l'Église reprend et place invariablement sous nos yeux.

Élargir, éclairer le cercle de ces premiers renseignements est pourtant, je pense, chose possible; car, malgré de nombreuses redites, on n'a pas fouillé jusqu'au fond, sur ce sujet, les écrits des Pères, les *Acta sincera*, et peut-être même existe-t-il de plus une source d'informations étendues et nouvelles.

Dans un mémoire dont l'Académie des inscriptions a bien voulu entendre la lecture, j'ai essayé de montrer que certains *Actes des Martyrs*, trop dédaignés par la critique, gardaient, malgré des interpolations graves, quelques détails dignes d'être relevés. Tous les traits de la rédaction première dont ils procèdent n'ont pas disparu sous la couche des réfections, et c'est surtout dans les paragraphes contenant les interrogatoires que l'on y rencontre le plus souvent des parties saines. Or c'est au commencement des débats que les juges, se faisant un honneur d'obtenir des apostasies et cherchant dès lors à confondre, à ramener les accusés, accumulent contre la religion nouvelle des objections évidemment courantes dans le camp païen. Là se fait jour, avec les calomnies et les reproches tant de fois signalés, l'expression d'idées singulières nées d'une ignorance absolue ou d'une vague connaissance des choses chrétiennes; là, des questions, des arguments au sujet de Jésus-Christ, du Verbe, de la Trinité, des apôtres et des dogmes; puis, des railleries sans fin sur la vie future, sur la récompense attendue, souvent des méprises amenées par les réponses mystiques des fidèles à des hommes qui, si l'on peut dire ainsi, ne parlent pas la même langue.

Quelque suspects qu'ils paraissent être, certains documents hagiographiques me semblent donc pouvoir nous fournir sur ces points particuliers des renseignements utiles, et j'estime que l'on peut parfois, et sans trop de témérité, s'y référer, en même temps qu'à des textes d'une autorité mieux établie. C'est là ce que je ferai, pour ma part, dans les pages qui vont suivre.

(1) Ce discours a été suivi de la lecture d'une *Notice sur la vie et les travaux de M. de Longpérier*, par M. H. Walon, secrétaire perpétuel. A cause de son étendue, nous avons le regret de ne pouvoir la publier. La lecture de M. Edmond Le Blant a terminé la séance.

Comme le philosophe que réfute Origène, les juges insistent tout d'abord sur la naissance tout humaine du Christ mis au monde par une femme. En serait-il ainsi d'un Dieu? S'il était Dieu, aurait-il été laid, ainsi que l'enseignaient les Pères? S'il était Dieu, serait-il mort? Se serait-il laissé mettre en croix? On n'eût point ainsi touché impunément à Bacchus, à Hercule! Ce sang mêlé d'eau sorti de son flanc, sous le coup de lance d'un soldat, est-ce là le sang incorruptible qu'Homère nous montre coulant de la blessure d'un dieu? Pilate, qui l'a fait mettre à mort, a-t-il été puni? — On raille la résurrection du Seigneur : Où est-il, répète-t-on sans cesse, celui qui devrait protéger ses fidèles et qui, puissant, disent-ils, à les faire renaître après la mort, ne peut les préserver en ce monde? Les chrétiens n'ont-ils pas honte d'adorer un homme ignominieusement souffleté, crucifié, un homme que ses disciples eux-mêmes ont abandonné à l'heure du péril; n'a-t-on pas honte de se dire ses esclaves? « Est-ce qu'il vit encore? » demande curieusement un juge devant qui le martyr a proclamé la glorieuse résurrection du Christ. « On le tue donc souvent? » dit le proconsul à un chrétien qui vient de rappeler le *sacrificium incruentum* et le mystère de l'eucharistie.

C'est avec un étonnement profond que les païens entendent parler du Verbe, qu'ils écoutent les fidèles proclamant le Dieu triple et unique. « Mon Dieu, s'écrie saint Tatien Dulas, est le Dieu véritable; il s'est fait homme, a été crucifié, mis au tombeau; il est ressuscité le troisième jour; il siège à la droite du Père. » Le gouverneur Maxime lui dit : « Misérable, tu vois bien que tu as deux Dieux. » Dulas reprend : « Tu te trompes en parlant de deux Dieux. C'est la Trinité que j'adore. — En as-tu donc trois? — Je confesse et j'adore la Trinité. Je crois au Père, je confesse le Fils et j'adore le Saint-Esprit. » Maxime dit : « Tâche de me faire comprendre qu'en croyant en un Dieu unique tu en peux néanmoins proclamer trois. »

Sur quelques points obscurs pour les persécuteurs, les interrogations se pressent et se multiplient : « Qui est ton Dieu? demande-t-on à un martyr. — Paul, dit-on à un autre, est-il un Dieu? — Ton évêque en est-il un aussi? — Penses-tu en être un toi-même? — Qu'est-ce que la vie éternelle? — Qu'est-ce que cette lumière, cette *illuminatio* dont tu me parles? — Qui nommes-tu *Seraphim?* — Qui est celui que tu dis avoir souffert pour nous? — Qu'entends-tu par les mots *sacrificium mundum?* — Que signifie *amen?* — Où est le temple de Dieu? — Quel est le sacrifice que tu lui offres? — Comment peux-tu te dire toi-même son temple? »

Certaines paroles de ces fidèles que l'on tient pour des révoltés font soupçonner quelque complot, quelque péril pour l'État. Les païens s'en émeuvent et interrogent : « Qu'est-ce que le règne du Christ? — Qu'entend-on par ce mot? — En quels temps ce règne viendra-t-il? — Quelle est cette cité de votre Dieu que vous nommez Jérusalem céleste? — En quel pays se trouve-t-elle? »

Lisez nos livres, écrivaient saint Théophile d'Antioche et Tertullien; ils ne sont cachés à personne. Pour les païens, en effet, les livres saints n'étaient pas chose inconnue. La *Controverse* d'Origène nous montre un philosophe discutant, critiquant le texte de la Bible; un idolâtre dont parle saint Ambroise savait le miracle de Cana; en sommant un saint d'obéir aux ordres de l'empereur, le magistrat lui allègue un texte des *Proverbes*. La connaissance des choses chrétiennes n'est toutefois que fort sommaire chez les ennemis de la foi : on attribue aux fidèles, que l'on confond d'ailleurs avec les juifs, avec les dévots de Sérapis, les dogmes des valentiniens; Celse interprète mal un texte de saint Paul; il ne sait point le nombre des apôtres; Phlégon ne distingue même pas le Christ de saint Pierre.

Si mal instruits qu'ils soient des préceptes, de l'histoire du christianisme, les juges n'y cherchent pas moins des moyens d'argumentation. « Qui t'empêche de renier ton Dieu? hasardent-ils; Paul lui-même ne l'a-t-il pas renié? » — « Sacrifie donc! Moïse a sacrifié. » — « Obéis à l'empereur que le ciel inspire, car il est écrit dans tes livres : *Cor regis in manu Dei.* » — « Quand tu auras subi l'outrage, dit-on à une femme, le Saint-Esprit que tu crois être en toi abandonnera ton corps souillé. » On reproche à des saints leurs grandes richesses : « Comment pouvez-vous servir le Christ au milieu de tels trésors? Votre maître n'a-t-il pas répété que, pour le suivre, il fallait renoncer à tous les biens? » A des hommes qui, chrétiens seulement encore au fond du cœur, courent à la mort pour le nom de Jésus-Christ, on oppose que le titre de martyr ne s'accorde pas à celui qui n'a point reçu le baptême. Ainsi parlent les païens, ignorant le mystère du baptême par le sang, celui de la fontaine rouge, comme le dit énergiquement Prudence, et inhabiles à comprendre les préceptes du Maître.

Puis viennent les confusions inévitables entre ceux pour lesquels les mots ont cessé d'avoir le même sens. Tertullien écrivait : « Quand les juges nous sollicitent de sacrifier, ils nous répètent : Sauve ta vie, ne va pas la perdre follement. Le Christ s'exprimerait-il d'autre sorte? N'a-t-il pas dit : Celui qui conserve sa vie la perdra; celui qui la perd pour l'amour de moi la sauvera. » Aussi bien que chez l'illustre Père, ces adjurations des magistrats éveillaient dans l'esprit des martyrs la mémoire des préceptes de Jésus. Les mots, si souvent répétés dans les interrogatoires : « Garde ta vie, sauve-toi de la mort », leur semblaient un avertissement divin donné par la bouche même de l'ennemi. « Je sauve ma vie, répliquaient-ils au juge; je me garde de la mort. » — « Je ne souhaite rien autre chose, répondit l'un d'eux, que mon salut »; et le gouverneur crut que le saint parlait de la vie de ce monde. « Cet homme, pensait-il, va sacrifier. » Il s'en réjouis-

sait avec son assesseur quand le martyr se mit à prier à voix haute, suppliant le Seigneur de le garder de toute chute et des tentations d'ici-bas. « Comment! s'écria le juge surpris, tu viens de dire que tu voulais vivre et voici maintenant que tu veux mourir! » Le chrétien répliqua : « Je veux vivre, mais dans l'éternité et non point en ce siècle périssable. » Menacée d'être envoyée rejoindre, si elle ne cède, son Christ supplicié, sainte Aura répond au gouverneur : « C'est bien dit, et la vérité vient cette fois de sortir de ta bouche, car je verrai le Christ si je ne rends pas hommage aux démons. »

Un homme nu, déchiré de blessures, dit à son bourreau stupéfait qu'une armure le rend invulnérable. Le nom de frères qu'échangent les chrétiens trouble et déroute leurs persécuteurs. L'un d'eux s'étonne d'entendre une vierge parler de son époux céleste; un autre croit que le culte de la Trinité confessée par le saint est celui de Mars, d'Apollon et d'Esculape.

On sait une singulière accusation que formulait l'ignorance des gentils. Ceux-là mêmes que leur religion faisait les ennemis de la magie étaient regardés comme des magiciens. Pour avoir été en Égypte, cette terre des artisans du prodige, Moïse et le Christ passaient pour maîtres en fait de sorcellerie; le mystère dont s'entouraient les fidèles faisait peser sur eux un même soupçon. J'ai parlé longuement ailleurs de ce préjugé si étrange; j'ai dit comment on attribuait à la vertu de certaines onctions secrètes l'impassibilité dans les supplices qui faisait l'étonnement des païens, à quelles pratiques on recourait pour rompre le charme prétendu et pour aiguiser la douleur. Rien de fréquent, dans les *Actes des Martyrs,* que les mentions relatives à l'accusation de magie; *Actes* « sincères », *Actes* de second ordre en présentent à chaque page.

Aux traits que j'ai déjà relevés je dois joindre un autre détail fourni par les documents de cette sorte et qui concorde exactement avec ce que nous savons d'ailleurs.

On imaginait autrefois que certaines paroles mystérieuses prononcées par les patients leur permettaient de subir la torture sans ressentir aucune douleur. Dans son *Traité des procès criminels,* un docte jurisconsulte du XVIe siècle, Hippolyte De Marsigliis, consigne à cet égard des recommandations fort précises : « Que le juge, dit-il, ne laisse pas à l'accusé le temps de ne rien dire à part lui, surtout quand on l'attache pour la torture; qu'il l'interrompe en le pressant d'interrogations incessantes; car, à ce moment, les criminels ont coutume de dire à voix basse des versets tirés de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ depuis les mots : *Si c'est moi que vous cherchez,* jusqu'à ces autres : *Et, baissant la tête, il expira.* Grâce à ces paroles, ils s'endorment dans les tourments et n'éprouvent aucune souffrance. »

Comme tant d'autres, cette persuasion bizarre avait une origine antique. Ce que croyait De Marsigliis, des juges païens l'avaient cru avant lui. Parmi les textes qui en témoignent, il faut inscrire un passage de l'*Histoire des saints Épictète et Astion.* Ainsi qu'on le voit souvent ailleurs, dans les récits de martyres, ces hommes mis à la torture répétaient un seul et même cri : « Nous sommes chrétiens! Que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous! » En entendant ces mots redits sans cesse, l'un des bourreaux imagina qu'ils contenaient quelque incantation propre à préserver de la douleur. Le texte suivant que j'emprunterai aux *Actes des saints Ptolémée et Romain,* et dont la confirmation se trouve dans des vers du poète Prudence, témoigne d'une même persuasion : « Alors qu'Aspasius eut ordonné qu'on lui amenât les martyrs chargés de chaînes, ces hommes s'avancèrent en chantant : *La voie des justes est droite et le chemin leur est frayé;* et Aspasius, les entendant, se tourna vers Pavo, son assesseur : « Que disent ces gens? » lui demanda-t-il. Pavo répondit : « Ils chantent des formules magiques afin de pouvoir te résister et te vaincre. »

En même temps que ces folles croyances désignaient les chrétiens à la haine populaire, on attaquait par le ridicule les récits bibliques, les paroles du Christ et les dogmes de la foi nouvelle. Ces païens dont les vieilles fables disaient l'aventure de Jason englouti et rejeté par un dragon, d'Hercule disparaissant de même et demeurant trois jours dans le ventre du monstre, ces païens mêmes parlaient avec moquerie de l'histoire du prophète Jonas. On riait de la création, de l'arche de Noé, de la colombe messagère; on riait du Dieu à tête d'âne adoré, disait-on, par les chrétiens, et dont les désœuvrés charbonnaient sur les murs l'image grotesque; on riait des fidèles, de leurs noms, de leurs souffrances; la foule qui les insultait dans le prétoire, à l'heure même de la mort, s'égayait à contempler leurs supplices; comme à celui des bestiaux, on attachait une clochette au cou des victimes. Un martyr, jeté dans le cirque, est blessé par un léopard et inondé de sang : *Salvum lotum!* « Que le bain te profite! » lui crie le peuple, répétant le mot dont on se saluait dans les thermes.

On raillait les chrétiens sur leur foi en une vie glorieuse, sur l'espoir de la récompense céleste que la flagellation devait leur mériter, sur la folie d'attendre une couronne alors que leur tête devait tomber. Comme au jour où saint Paul avait enseigné dans l'Aréopage, on parlait avec dérision du jugement dernier, de la résurrection future, multipliant en cet endroit les interrogations bizarres et captieuses : « Les enfants non venus à terme renaîtront-ils comme les autres? Sera-t-on tous de même taille, tous également maigres ou corpulents? Reviendra-t-on pour la vie éternelle avec ses imperfections physiques, ses cicatrices, comme le Christ sorti du tombeau avec les marques de ses plaies? A qui appartiendra la chair

d'un homme qu'un autre homme affamé aura mangé? Retrouverons-nous tous nos cheveux en accomplissement de cette parole : *Capillus capitis vestri non peribit?* »

Au temps des persécutions, comme plus tard sous Constantin même, le théâtre retentissait de moqueries contre le christianisme. Les cérémonies du baptême y étaient grotesquement reproduites, et ce fut sur la scène même qu'un acteur nommé Genesius, chargé d'en amuser la foule païenne, se déclara chrétien et réclama hautement la gloire du martyre.

Ceux que n'effrayait pas la mort sous ses formes les plus épouvantables ne pouvaient prendre souci de telles attaques. « Une heure viendra, disaient-ils, confiants dans la justice de Dieu, une heure viendra, l'heure du jugement, des supplices sans terme et des flammes toujours dévorantes. L'âme et le corps demeureront immortels pour l'expiation. Nous verrons à jamais souffrir et gémir les railleurs auxquels nous aurons été donnés pour un instant en spectacle; les justes se dresseront devant ces misérables qui rediront avec désespoir : « Voilà les hommes que nous avons « poursuivis de nos moqueries. De quoi nous ont « servi ces dédains et cet orgueil superbe? Toutes les « choses de la terre ont passé comme une ombre. » Ils connaîtront alors l'éternité des châtiments, ceux-là mêmes qui refusaient de croire à la vie éternelle. »

FAISEUR D'ANCÊTRES

Nouvelle (1)

III.

La maison n'était plus silencieuse. Mme Mac-Pherson, avec ses plus jeunes enfants, était arrivée peu de jours après sa fille. M. Mac-Pherson se trouvait encore dans le *Far-West* avec la cadette, Blanche; pour le moment, la reine, très absolue, de ce petit royaume semblait être la jolie Kate. Elle protégeait sa mère, femme un peu dolente et qui s'occupait presque exclusivement du dernier né de ses enfants; Kate lui présenta le jeune peintre; mais Mme Mac-Pherson avait ce jour-là une migraine et, d'après ses façons languissantes, il parut à Marcel qu'elle ne distinguait guère entre le peintre qui avait badigeonné certaines boiseries et un artiste de talent. Son amour-propre en souffrit; mais il ne lui déplut guère de voir que Mme Mac-Pherson n'avait pas de volonté. Lorsqu'elle eut compris que sa fille et l'amie de sa fille posaient pour M. Leroy, elle n'en parut pas autrement surprise ni émue; elle se contenta de dire :

— Surtout, Kate, ne vous fatiguez pas; vous avez trop dansé cette année; votre père désire que vous vous reposiez.

Les choses marchèrent admirablement pendant quelque temps. Kate avait choisi un costume genre Élisabeth, qui lui allait à ravir; Minnie, au contraire, s'était arrangé un costume *quaker* du temps de William Penn : robe unie d'un gris de colombe, fichu de mousseline blanche croisée sur la poitrine, chapeau du temps, de même couleur que la robe, sans garniture, et qui aurait terriblement caché son joli visage si elle ne l'avait porté... à la main. La série des ancêtres puritains commençait en sa gracieuse personne.

Marcel avait beaucoup entendu parler des mœurs américaines; il les avait, comme nombre de ses compatriotes, souvent raillées, ne comprenant nullement ce que ces mœurs, dans leur apparente hardiesse, cachent de véritable simplicité et d'honnêteté profonde. Kate et Minnie étaient parfaitement à leur aise; elles avaient grand plaisir à causer avec cet homme bien élevé qui venait d'un pays encore inconnu, au sujet duquel elles faisaient mille questions. Le monde entier eût pu entendre les conversations qui eurent lieu dans l'atelier improvisé. A mesure que l'intimité grandissait, Marcel se sentait tenu par un sentiment chevaleresque à un respect de plus en plus sévère : c'était un fort honnête garçon et qui savait reconnaître l'honnêteté chez les autres. Les regards francs et limpides des deux jeunes filles parlaient pour elles.

Cependant il y avait une nuance. Kate avait plus fréquenté le monde que ne l'avait fait son amie; elle était habituée aux hommages, cela n'était pas douteux, et les hommages lui étaient dus, tout en elle le proclamait. Une certaine coquetterie ne lui était pas inconnue; coquetterie de jeune fille, mais qui n'existait à aucun degré chez son amie. Marcel s'expliquait tout naturellement cette différence : Kate était fort riche; il était persuadé que Minnie était fort pauvre; une orpheline sans doute, à peu près recueillie par son ancienne compagne de pension; il ne croyait plus qu'elle fût une demoiselle de compagnie payée pour ses services : la très grande affection des deux jeunes filles semblait être d'égale à égale. Minnie prenait même par moments son petit air raisonnable de douce grondeuse; elle avait six mois de plus que sa compagne.

Le plus souvent les deux amies venaient ensemble; mais parfois l'une arrivait sans l'autre pour donner une petite séance. Parfois aussi des journées se passaient sans que Marcel vît ses gentils modèles. Il y avait du monde au château, ou elles étaient allées à New-York faire des emplettes. Ces jours-là paraissaient interminables au jeune homme. Se trouvant ainsi désœuvré, il se demanda si par hasard il n'était pas amoureux. Il se moquait de sa propre folie : amoureux, lui, peintre sans un sou, de la fille d'un homme qui possédait une mine d'argent!... Jamais! Il était

(1) Suite et fin. Voy. le numéro précédent.

fort agréable de passer tous les deux ou trois jours une longue matinée avec une jeune fille jolie comme les amours, d'entendre son accent d'étrangère ou de la faire rire avec son abominable accent à lui, car leurs conversations étaient mi-françaises, mi-anglaises; mais ce n'était qu'agréable : son cœur ne battait pas à l'approche de Kate. S'il était amoureux de la brillante Kate, il ne l'était pas moins de sa modeste petite amie. Le premier jour, il avait à peine regardé Minnie; mais la puritaine qui posait, il fallait bien la regarder, et il vit, non sans étonnement, qu'elle possédait deux yeux gris foncé d'une douceur extrême, des traits fins et réguliers et des cheveux châtains abondants et soyeux. Les traits de Kate supportaient moins bien l'examen; elle avait moins la beauté vraie que la beauté apparente; et pourtant le premier regard était toujours pour elle et non pour son amie.

Marcel travaillait depuis trois semaines déjà aux deux portraits, et il n'était pas mieux renseigné que les premiers jours sur son modèle puritain; sa curiosité grandissait; Minnie, très simple, montrait cependant par certains indices quelque habitude du luxe : elle vivait trop parmi les gens très riches, pensait Marcel, et, lorsque par la suite il lui faudrait gagner sa vie, cette nécessité lui paraîtrait dure. Peut-être, après tout, s'était-il trompé; peut-être n'était-elle pas si pauvre qu'il l'avait cru. Généralement les conversations portaient sur des sujets qui ne pouvaient guère lui fournir d'indications : des livres lus, des questions sur les usages européens, sur les grands hommes du vieux monde ; elle évitait de parler d'elle-même, et son deuil récent expliquait cette réserve. Kate, au contraire, aimait beaucoup à parler de sa propre personne et de tout ce qui la touchait de près ou de loin.

Profitant d'un petit silence, un jour que Minnie posait, Marcel dit un peu brusquement :

— Vous étiez, Mlle Mac-Pherson et vous, en pension ensemble, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Oui, pendant de longues années. Mais j'y étais avant elle. J'étais toute petite et je n'avais pas de mère. La maîtresse de pension, une cousine éloignée de mon père, qui, à ce moment-là, gagnait péniblement sa vie, lui proposa de m'élever et de me préparer à être plus tard son auxiliaire. Sans quoi je n'aurais guère été élevée dans une pension qui coûte fort cher.

Elle avait dit cela très simplement. Il ne s'était donc pas trompé : elle était sans fortune, elle avait sa vie à gagner. Il se demanda si, en France, il y aurait entre deux jeunes filles, l'une immensément riche, l'autre très pauvre, une aussi parfaite égalité que celle qui certes existait entre ces deux Américaines. Et cependant en Amérique l'argent forme la grande division entre les classes sociales.

— Et vous n'avez pas peur, hasarda Marcel, que des vacances passées dans un luxe princier ne vous préparent mal à une vie de travail?... Pardonnez-moi si l'intérêt que m'inspire mon modèle me rend indiscret...

En effet, Minnie avait rougi légèrement; elle avait un petit air étonné et perplexe; mais elle se remit aussitôt et un tout petit sourire lui vint aux lèvres.

— Non, je n'ai pas peur.

Il y eut un silence quelque peu embarrassant. Minnie était devenue très sérieuse. Puis elle reprit, comme si elle continuait tout haut les pensées qui avaient rapproché ses sourcils.

— J'ai beaucoup réfléchi, surtout depuis que je suis orpheline et que la mort de mon pauvre père m'a laissée maîtresse de diriger ma propre destinée. Les jeunes filles riches comme mon amie Kate, par exemple, ont une vie tellement vide et bruyante, tellement occupée de futilités, menant à si peu de choses enviables, à moins qu'un mariage véritable (j'entends un mariage idéal et que l'on ne voit que rarement) ne vienne arracher brusquement la mondaine au monde, que pour moi elles sont un sujet de grande pitié.

— Elles ont l'air, si je peux juger de toutes d'après un seul exemple, dit Marcel en riant, d'être parfaitement contentes de leur sort. Que répond Mlle Kate à vos sermons ?

— Elle se moque de moi, comme vous le faites vous-même en ce moment, monsieur Leroy, répondit Minnie en souriant, et elle m'appelle « esprit fort », comme vous êtes tenté de le faire. Cependant je vous assure que ce que je vous dis là, beaucoup le pensent, hommes et femmes. Le plus grand danger pour notre pays, c'est l'excès de luxe; ce luxe, c'est surtout celui des femmes, et, parmi les femmes, surtout celui des jeunes filles. Vous allez peut-être encore vous moquer d'une socialiste qui n'a pas encore atteint sa majorité; mais, à mon avis, une grosse fortune est surtout un dépôt : on en doit compte, et il en faudra rendre compte. La misère qui coudoie les millions est bien excusable de les maudire; et le millionnaire qui ne cherche pas à soulager la misère est un criminel. Ce sont des vérités bien peu neuves; on les trouve partout, n'est-ce pas? Mais ce qui serait bien neuf, ce serait de les voir mises en pratique, non pas par à peu près, mais tout à fait et réellement.

Sous son costume de quakeresse Minnie avait un air inspiré.

— Mais, dit Marcel devenant sérieux lui aussi, que réclamez-vous de votre amie? La fortune de son père n'est pas la sienne.

— Non; mais elle a beaucoup d'influence sur son père; elle mène toute la famille. Si elle disait : « Donnez chaque année une fraction (et cette fraction pourrait être une somme considérable) à un hôpital ; fondez une œuvre de charité quelconque que je vous aiderai à administrer », son père le ferait, comme il lui donnerait des

diamants si elle lui en demandait. Elle s'occuperait ainsi; elle soulagerait la misère, elle trouverait du travail pour les indigents qui peuvent travailler; et tout cela ne l'empêcherait ni d'être jolie et charmante, ni d'être femme du monde et gracieuse; mais au moins chaque jour ne serait pas la copie du jour précédent, rempli seulement de visites faites ou reçues, de sommes ridicules dépensées sans besoin, de têtes à faire tourner pour le simple plaisir de les faire tourner...

— Vous êtes sévère pour votre meilleure amie, dit Marcel un peu froidement.

La dernière phrase de Minnie sonnait désagréablement à ses oreilles.

— Je n'ai pas voulu être sévère, répliqua la jeune fille très doucement; j'aime Kate de tout mon cœur, je la sais franche, capable de générosité et de dévouement; ses défauts sont les défauts presque inévitables, inhérents à sa position. Dans son enfance elle a connu la pauvreté; elle n'en apprécie que plus la richesse fabuleuse qui est survenue. Elle voit autour d'elle des gens uniquement occupés à la course aux millions; elle croit que ceux qui l'approchent voient en elle surtout les siens; elle se méfie; elle finira par mépriser l'humanité, par ne plus croire au désintéressement, à l'amour sincère; elle passera auprès du bonheur peut-être en croyant éviter un piège, et elle finira peut-être aussi par faire de son mariage une affaire où elle cherchera à mettre les avantages de son côté, si elle le peut. Et tout cela ne sera pas de sa faute; ce sera la fatalité de sa position, dont jusqu'à présent elle n'a vu que le côté séduisant et charmant. Mais déjà elle se joue de ses prétendants, dont elle a une véritable nuée, et se croit le droit de les rendre amoureux tout en restant absolument maîtresse d'elle-même.

Un peu plus tard, Marcel se demanda si la puritaine n'avait pas cherché, dans son petit discours, à le mettre en garde contre un amour naissant et ridicule. Trop de bonté, mademoiselle!... Il resta un peu froid dans son maintien avec Minnie pendant plusieurs jours, et l'on n'aborda plus que des sujets indifférents. Kate, au contraire, lorsque vint son tour de poser, fut tout à fait aimable, faisant causer le peintre de son passé, de ses espérances, de ses ambitions; et tout homme aime à parler de lui-même. Elle l'écoutait, le poussait, lui avouait que son plus gros chagrin était de ne pas s'y connaître autant qu'elle le voudrait en matière d'art; ses instincts la portaient vers ce qui est beau; mais son éducation, au milieu de gens positifs, occupés surtout à gagner de l'argent, l'avait mal préparée à bien apprécier les œuvres des maîtres. Elle lui demandait des conseils; se faisant petite, très douce, elle écoutait, ravie, ce qu'il lui racontait des peintres célèbres et se faisait donner une liste de livres qu'elle promettait de lire attentivement.

Marcel commençait à perdre la tête malgré toutes ses bonnes résolutions. Elle, coquette? Elle, froidement maîtresse d'elle-même et s'amusant de l'insecte qui voltigeait près de la flamme? Allons donc! Du reste, les jeunes gens de New-York pouvaient, si bon leur semblait, jouer le rôle de papillon, se rôtissant pour le plaisir d'une belle; lui, il était d'une autre race, d'une autre trempe. Mlle Minnie pouvait garder ses bons conseils pour d'autres; il n'en avait que faire!

Un avis lui vint d'un autre côté.

Un matin, de bonne heure, Marcel, avant de se mettre au travail, alla prendre l'air au jardin. Il y faisait très bon, quoique frais, et le soleil, s'il ne chauffait pas beaucoup, éblouissait pourtant et faisait reluire l'orgie des couleurs vives des arbres, qui gardaient encore leur feuillage touffu. Le jeune peintre se sentait tout heureux et s'expliquait à lui-même cet enviable état d'esprit par la splendeur de cette matinée, ne voulant pas l'attribuer à la perspective de la séance qui allait avoir lieu : la dernière séance, hélas! car le portrait de Mlle Mac-Pherson se trouvait à peu près terminé. De plus, le maître du château annonçait sa prochaine arrivée, et sous peu tout le monde, y compris Minnie, qui semblait presque faire partie de la famille, rentrerait à New-York. Que ferait-il alors? Tout d'un coup Marcel s'arrêta net, son joyeux sourire faisant place à un froncement de sourcils.

— *Hallow?* lui cria-t-on.

C'était une voix d'enfant; mais, ne voyant personne, il cherchait autour de lui, lorsqu'un rire moqueur lui fit lever la tête.

Sur une branche basse d'un vieux pommier (Marcel, sans y faire attention, s'était engagé dans le verger) Mlle Maud Mac-Pherson, âgée de onze ans, était assise à califourchon. Elle balançait ses jambes et mangeait une pomme verte. L'ahurissement du Français lui causa une joie folle; elle faisait, en riant, des gestes désordonnés, au risque de se jeter par terre. Mlle Maud n'était pas jolie; elle avait beaucoup de taches de rousseur aux environs de son petit nez retroussé, et ses cheveux étaient toujours mal peignés. Du reste, Marcel, qui maintenant connaissait tous les enfants, avait remarqué que la beauté diminuait dans la famille à mesure que les noms devenaient plus romanesques et prétentieux. Il se contenta de regarder la petite fille d'un air sévère, en se croisant les bras, ce qui augmenta l'hilarité de Maud; elle avait, de plus, tant de malice dans ses petits yeux très vifs, que le jeune homme se demanda si cette rusée enfant ne devinait pas ses pensées. Elle arrêta son rire tout d'un coup et continua à croquer sa pomme. Alors, lui présentant le fruit du côté encore intact, elle lui dit en se penchant :

— Prenez une bouchée; c'est très bon.

— Merci, mademoiselle; je n'aime pas plus les fruits verts et acides que les petites filles qui montent dans les arbres.

Maud continua à mordre la pomme à belles dents, tout en dévisageant ce grondeur.

— Puisque cela m'amuse! C'est moi qui ne voudrais pas être de votre pays, à vous, où les petites filles ne disent que « papa » et « maman », comme une poupée qu'on m'a donnée l'an dernier, lorsque je jouais encore à la poupée.

— Et qui vous a dit que les petites filles de mon pays étaient faites comme des poupées mécaniques?

— Kate.

— Ah! Mlle Kate vous a dit cela?

Marcel s'approcha et s'appuya contre le tronc de l'arbre; il se trouvait ainsi presque au niveau de Maud, toujours à cheval sur sa branche moussue. Ses petits yeux vifs clignotaient avec un bonheur indicible.

— Ah! cela vous intéresse maintenant. Vous ne me ferez plus de sermons, hein?

— Si vous êtes gentille, je ne vous en ferai plus.

— C'est-à-dire, si je vous parle de Kate... Moi, je voudrais bien qu'elle se mariât; elle a vingt ans, ce qui est très vieux; puis les grandes devraient bien laisser la place aux plus jeunes; c'est de la justice, cela! Tous les amoureux de Kate sont gentils pour moi quand je leur parle d'elle. Mais un jour j'aurai des amoureux, moi aussi; j'en ai assez des amoureux de Kate et de Blanche!

Marcel eut un mouvement de surprise et de colère : tous les amoureux de Kate! Maud le désignait-il lui-même sous ce titre général?

— Voilà! continua la petite avec calme, en choisissant une seconde pomme verte. Vous vous fâchez encore; eh bien! monsieur le faiseur de tableaux, vous ne saurez rien. Je m'en moque, vous savez?

— Je ne saurai rien, dit Marcel en prenant une attitude dégagée, parce qu'il n'y a rien à savoir.

— Ah, vous croyez?

Maud arrêta le mouvement qui portait la seconde pomme à ses dents blanches et le regarda avec une malicieuse impertinence qui donna au jeune homme des démangeaisons aux mains. Que deux bonnes claques auraient bien fait l'affaire des joues de Mlle Maud! pensait-il. Mais il se contint et continua d'un ton de persiflage de plus en plus dégagé :

— J'en suis même sûr.

Maud ne répondit pas; la pomme absorbait toute son attention. Le silence irritait les nerfs de Marcel; mais il se redressa et fit semblant de partir.

— Adieu! mademoiselle Maud; la prochaine fois que vous voudrez vous vanter de savoir ce que vous ignorez, choisissez un compatriote pour votre dupe, et non un Français.

— Merci; votre avis est bon; je m'en souviendrai. Un Américain, s'il ne sait pas faire de vilains tableaux, saurait au moins que Maud Mac-Pherson ne ment jamais. Dans votre pays, sans doute, les petites filles mentent, et les grandes personnes aussi peut-être.

Mlle Maud prit une attitude digne; mais elle était devenue très rouge, et les larmes lui venaient aux yeux.

— Je ne vous accuse pas de mentir, ma petite Maud, s'écria le peintre se rapprochant vivement, mais seulement de vous vanter d'en savoir plus que vous n'en savez réellement.

— Comme si ce n'était pas la même chose! Je sais ce que je sais.

— Prouvez-le donc, et je vous chercherai toutes les pommes vertes que vous ne pourrez atteindre vous-mêmes.

— Je sais que vous êtes amoureux de Kate. C'est Kate qui l'a dit à Minnie; elle riait très fort parce que Minnie la grondait. Ça l'amuse que vous soyez amoureux, comme ça m'amuse d'être mal élevée et de monter dans les arbres. Quand Minnie lui a demandé si elle consentirait jamais à devenir Mme Marcel Leroy, elle a ri encore bien plus fort, et Minnie était sérieuse, sérieuse! Alors Kate est devenue sérieuse aussi, et elle a dit (je me rappelle très bien parce que j'étais dans l'arbre juste au-dessus, et je ne faisais aucun bruit pour mieux entendre), elle a dit qu'en fait de chercheurs de dot elle ne comprenait que des hommes ayant quelque chose de plus qu'une palette à offrir en échange de millions; qu'elle achèterait probablement avec les siens une couronne fermée... Qu'est-ce que cela veut dire, une couronne fermée?... Puis je n'ai plus rien entendu, car Minnie s'est levée indignée, et Kate l'a suivie pour la calmer. Je les ai vues s'embrasser; mais je n'ai plus rien entendu. C'est dommage, n'est-ce pas? Cela a l'air de vous intéresser. Vous ne lui direz pas que j'étais dans l'arbre, hein? Elle me ferait gronder par papa; il gronde plus fort que maman. Vous me le promettez?

— Je vous le promets, mademoiselle Maud. Et maintenant que nous sommes une paire d'amis et que vous désirez mon bonheur sans doute autant que je désire le vôtre, je vais vous rassurer sur mon compte. Je ne suis pas amoureux de votre grande sœur.

— Bien vrai? C'est dommage, puisque ça l'amusait tant. Alors c'est de Minnie? Elle est très gentille, Minnie; elle me raconte des histoires, tandis que ma sœur me renvoie et me dit d'aller jouer avec mes poupées, comme si je jouais encore à la poupée! Les grandes sœurs renvoient toujours les petites, ce qui n'est pas juste. Je vaux bien Kate, moi!... Dites, est-ce de Minnie?

— Ni de l'une ni de l'autre. Je suis ici pour travailler et pour gagner un peu d'argent, ce qui n'est guère romanesque. Si Mlle Kate, pour passer le temps, souvent long à la campagne, s'est amusée à me tourner la tête, moi aussi, pour m'amuser et passer le temps, je lui ai permis de croire qu'elle y réussissait. Nous sommes quittes.

Marcel s'éloigna. Maud lui cria de sa voix aigre de petite fille :

— Quand je vous disais que les Français étaient menteurs! Si cela vous était si égal, vous ne seriez pas

si fort en colère et vous ne seriez pas devenu blanc comme mon tablier!

Le peintre, sérieusement en colère cette fois, se retourna vivement; mais la petite avait disparu : un craquement des branches, puis un rire aigu, déjà lointain, et il ne resta aucune trace de la présence de Mlle Maud Mac-Pherson dans le vieux verger d'Idlewild.

Marcel Leroy était encore sous l'impression de son dépit lorsque Mlle Mac-Pherson arriva pour donner sa dernière séance. Elle trouva le peintre fort occupé à examiner certaines toiles recouvertes de figures ébauchées.

— Je vois, monsieur Leroy, que vous avez travaillé entre les séances. Voilà déjà un nombre respectable d'ancêtres, ce me semble.

— Oui, mademoiselle; le travail avance, mais il y a encore terriblement à faire. J'étais occupé à calculer approximativement le temps qu'il me faudrait pour terminer ma tâche.

— Il vous tarde de nous quitter? dit Kate avec un regard coulé entre ses beaux cils.

Marcel, s'il n'eût pas été averti, aurait certainement été tenté de se jeter aux genoux de son modèle; mais il soutint le regard et, avec un calme surhumain, répondit, tout en préparant sa palette :

— Mon Dieu! mademoiselle, il serait ingrat à moi de dire oui; l'hospitalité américaine a beaucoup de charmes, et, lorsqu'elle est pratiquée par une jeune fille qui a toutes les qualités comme toutes les grâces, elle rend l'exil presque supportable. Mais on n'oublie cependant jamais que c'est l'exil.

— Mon père sera désolé de vous avoir infligé un séjour pénible, murmura Kate, très piquée.

Marcel se mit à rire.

— M. votre père mettra d'un côté de la balance les dollars qu'il doit me remettre, et de l'autre les regrets de l'exilé, et il trouvera sans doute qu'il paye largement les uns par les autres. Et il aura raison. J'ai été heureux d'accepter son offre, qui, au premier abord, m'avait paru quelque peu baroque (je n'étais pas encore fait aux excentricités américaines), car cette offre me tirait d'une situation momentanément difficile. A mon retour à Paris, il me sera possible, grâce à mon pinceau, de recommencer la vie en homme sérieux, de me faire un intérieur...

— Vous allez vous marier?... Vous étiez peut-être déjà fiancé lorsque vous êtes arrivé ici?...

Kate se mordit les lèvres : elle en avait dit plus qu'elle n'aurait voulu. Le regard froidement étonné du peintre, un regard qui disait : « De quoi vous mêlez-vous? » l'humilia profondément. Mais elle n'était pas fille à se laisser démonter pour si peu; elle continua avec un petit rire :

— Que je suis indiscrète! Vous auriez bien raison de vous marier, et le plus tôt possible. Si j'étais homme et à votre place, je vous assure que j'en ferais autant, afin d'avoir auprès de moi quelqu'un sur qui faire peser ma mauvaise humeur, que j'accuserais de mes propres bévues, qui me préparerait mon linge et serrerait les sous que je gagnerais...

— Vous vous faites du mariage, mademoiselle, une idée peu poétique.

— Ah! il y a mariage et mariage; je pensais à ceux qui se font dans votre monde...

— Qui valent quelquefois les marchés honteux entre millions et titres.

Kate le regarda du haut de sa grandeur; on eût dit la reine Élisabeth elle-même foudroyant un sujet rebelle.

— Je ne comprends pas... Suis-je dans la pose?

Mais la séance ne dura guère. Maud entra en courant annoncer que « papa » était arrivé. Ce fut un soulagement pour tous deux. Kate n'eût certes pas abrégé la séance; elle tenait à honneur de se montrer parfaitement indifférente; mais l'effort était pénible. Elle ne douta pas un instant qu'il n'y eût un dépit amer dans ce changement brusque du peintre; mais par quoi ce dépit avait-il été provoqué? Minnie l'avait-elle trahie? Elle connaissait trop son amie pour s'arrêter à cette pensée. Après tout, un dépit d'amoureux est un hommage d'un genre piquant.

L'arrivée de M. Mac-Pherson avec sa fille Blanche changea complètement l'allure de la vie au château. M. Mac-Pherson alla voir son peintre, approuva le travail déjà fait, recommanda la célérité, demanda un peu plus de noir dans les fonds et pria Marcel d'atténuer la ressemblance des deux portraits de femme. Kate elle-même l'avait mis au courant de son indiscrétion, de la porte forcée et des séances accordées. M. Mac-Pherson n'approuvait pas la chose; mais il ne récriminait jamais, trouvant inutile de revenir sur le passé. Seulement il se chargeait de l'avenir, et il emmena bientôt toute sa bande à New-York. Du reste, l'attitude de sa fille et la réserve du peintre le rassurèrent vite sur l'effet des séances : il n'y avait là aucun parfum de roman. Kate Mac-Pherson était libre de disposer de sa personne lorsque bon lui semblerait; mais son père, autant que possible, écartait de son chemin les prétendants inacceptables : un peintre français sans fortune rentrait dans cette catégorie.

Le silence et l'abandon semblèrent durs à supporter après les quelques semaines de société très charmante; Marcel s'en voulut d'en souffrir. Ce qui l'étonna fut de trouver que la société de Minnie lui manquait bien plus que celle de Kate. La désillusion avait été pénible; mais elle avait été complète aussi. Chacun se fait de la femme un idéal qui le poursuit dans la vie, auquel, souvent sans même s'en rendre compte, il compare toutes les femmes qu'il voit et qui l'attirent. L'idéal de Marcel Leroy, préservé intact et pur au milieu même de ses défaillances momentanées, était

un idéal de femme vraiment femme, sincère et simple, capable d'héroïsme, mais douce et sensée, surtout aussi peu coquette ou « poseuse » que bruyante ou cherchant à attirer l'attention. Toutes ces qualités, il les retrouvait, à la réflexion, chez la modeste amie de Kate Mac-Pherson. Plus il étudiait les deux portraits, plus il s'étonnait d'avoir jamais donné la préférence à Kate, et un jour il s'écria tout haut :

— Mais c'est qu'elle n'est même pas jolie!

Et dans le portrait de la « quakeresse », dans les traits si purs, dans les grands yeux si doux de Minnie, il y avait, au contraire, de la beauté, de la beauté réelle. Et il avait été aveugle et indifférent! L'absence ne nuit pas toujours aux absents. Plus Marcel éloignait l'image séduisante de Kate, plus il pensait à Minnie. Il aimait à se rappeler leurs causeries : jamais la jeune fille n'avait visé à l'effet; tout ce qu'elle disait, elle avait l'air de l'avoir pensé longuement, sérieusement; c'était une liseuse aussi et qui se souvenait de ses lectures; sans l'ombre d'affectation, elle montrait qu'elle avait réfléchi autant qu'appris; aussi, que les heures passaient vite en cette douce présence, et que la vie à côté d'elle serait heureuse et bien remplie! Ah! s'il avait eu une position assurée, il y avait des moments où de grand cœur il eût demandé sa main. Mais si un amour pour une fille trop riche eût été une folie impardonnable, un amour pour une fille pauvre et habituée au luxe eût été une folie aussi. Il ne voyait pas la jolie miss Minnie dans son logement de garçon; et comment ferait-il pour lui offrir autre chose? Décidément, le parti le plus sage serait de terminer sa besogne au plus tôt, d'empocher ses dollars et de retourner à Paris sans chercher à revoir ni Kate ni Minnie.

L'hiver arriva, un hiver terrible avec des froids de Sibérie. La maison était bien chauffée, heureusement; mais le grand bois dénudé, la rivière toute gelée ou charriant d'énormes glaçons, ne l'encourageaient pas beaucoup à sortir. Les ancêtres en profitèrent, et, heureux comme un écolier à l'approche des vacances, Marcel voyait arriver l'heure de la délivrance.

Enfin il put écrire à M. Mac-Pherson que tous ses ancêtres avaient été rappelés à la vie et étaient installés chacun dans le panneau auquel il avait droit. L'Américain accourut.

Il y a dans tout artiste un gamin, et Marcel était deux fois gamin, étant artiste et enfant de Paris. La fantaisie du mineur du Névada lui avait paru d'abord extraordinairement bouffonne. Le temps et la solitude aidant, il avait pris plaisir à y entrer de son mieux, à faire de son travail comme une charge d'atelier de la plus haute fantaisie, une « fumisterie » de premier ordre; il s'en était bien amusé lui-même en la faisant; il s'y était comme échauffé, et, à force d'y vivre, il en était arrivé, pour ainsi dire, à y croire. Pour y mieux réussir, il avait appelé à son aide tout ce qu'il savait d'histoire. Ce fut donc avec un sérieux parfait qu'il présenta le descendant à ses nobles ancêtres, dont il lui faisait les honneurs.

En tête des trente-deux personnages s'avançait Blondel, Blondel Mac-Pherson, le compagnon, l'ami, le libérateur de Richard Cœur de Lion Un instant l'artiste avait été tenté de remonter plus haut encore, jusqu'à Edith, Edith au col de cygne, Edith Mac-Pherson, la compagne de Harold, cherchant sur le champ de bataille de Hastings le cadavre de celui qu'elle avait aimé : il avait résisté à la tentation; une noblesse remontant aux Croisades lui avait paru suffisamment honorable. Si la postérité n'avait retenu de Blondel que son nom de baptême et oublié son nom de famille, ce n'était pas la faute de l'artiste; la postérité est souvent distraite. A la fois paladin et troubadour, Blondel Mac-Pherson se reconnaissait à son double attribut : le heaume et la cotte de mailles représentaient le chevalier; la guitare représentait le troubadour.

A côté paraissait un autre Mac-Pherson, Percy Mac-Pherson. Celui-ci avait été compagnon du prince Noir et avait à côté de lui combattu et vaincu à la bataille de Poitiers; il portait, lui aussi, la cuirasse noire et l'aigrette noire.

Plus loin, un autre Mac-Pherson représentait la guerre des Deux-Roses. S'il tenait à la main la rose blanche d'York et non la rose rouge de Lancastre, c'est qu'une tache blanche avait paru de meilleur effet au peintre. Elle aidait à faire ressortir dans le panneau voisin la robe rouge d'un autre Mac-Pherson, Thomas Mac-Pherson, cardinal de la sainte Église, méchamment mis à mort par Henri VIII. Une charmante Espagnole aux yeux noirs, habillée par avance comme une infante de Vélasquez, suivait. Elle était venue en Angleterre à la suite du sombre Philippe II et avait donné de l'ombrage à la triste reine Marie : cela n'avait pas empêché la belle dame d'épouser le Mac-Pherson d'alors, qu'on voyait dans le panneau voisin, portant le riche costume d'un seigneur de la cour de Henri III. Tout près de là se plaçait une lady Mac-Pherson facile à reconnaître en costume du temps d'Élisabeth.

Plus loin, on voyait un autre Mac-Pherson en Tête-Ronde, s'appelant Olivier comme Cromwell; l'artiste avait tenu à son idée. Il avait fait de la conciliation pourtant, et présenté de même un autre Mac-Pherson en costume de cavalier portant les dentelles du *Charles Ier* de Van Dyck. Il avait même fait la bonne mesure aux partisans des Stuarts : un autre Mac-Pherson avait suivi en France Jacques II détrôné; il avait assez vécu pour atteindre la régence; il se présentait sous le joli costume français d'un berger de Watteau un peu vieillot.

Et maintenant on passait en Amérique, où la famille avait émigré. La plus jolie des quakeresses (et celle-là encore était facile à reconnaître) avait écouté les prédications de William Penn. Un Mac-Pherson

se montrait sous l'uniforme d'un aide de camp de Washington, et, si Washington avait vaincu, son aide de camp y avait bien été pour quelque chose. Un autre Mac-Pherson avait été le lieutenant de Jackson à la prise de la Nouvelle-Orléans.

Le dernier de tous, au trente-deuxième panneau, c'était Cyrus Mac-Pherson en personne. A travers la longue série d'ancêtres, le type des Mac-Pherson allait de génération en génération se dessinant de plus en plus jusqu'à sa plus complète manifestation. Sur un fond de hautes montagnes faisant silhouette à l'horizon, Cyrus Mac-Pherson se détachait, tenant en sa main une énorme pépite d'or, et cette pépite luisait comme le globe d'or surmonté de la croix dans la main de l'empereur Charlemagne.

Le peintre avait fait toute cette présentation avec une gravité accomplie. Cyrus Mac-Pherson ne l'écoutait pas avec une gravité moindre. Le peintre avait bien compris et rendu sa pensée. Il était content, vraiment très content. Après tout, pourquoi tout cela n'eût-il pas été vrai? La pépite d'or placée dans sa main fut loin de lui déplaire. A la vérité, ses mines étaient des mines d'argent; mais l'argent, lorsqu'on en a beaucoup, se transforme facilement en or. N'était-il pas, en somme, lui aussi, de par ses millions de dollars, une manière de Charlemagne? Ce qu'il admirait surtout, c'est que l'artiste, sans le faire poser, eût pu tracer de lui, de mémoire, un portrait aussi ressemblant. Les noms et prénoms de ses ancêtres, inscrits en grosses lettres d'or sur les cadres, furent de son goût. Une seule chose le chagrina : ce fut de ne pas trouver aussi, au bas de chaque peinture, la signature d'un peintre illustre; il eût voulu que le premier portrait portât le nom du plus grand des peintres.

— Pourquoi, fit-il, n'avez-vous pas commencé par Raphaël?

— Au temps des Croisades? reprit l'artiste. Croyez-moi, monsieur, laissez mes chefs-d'œuvre sans signature. Du reste, quant à moi, je me refuse absolument à tremper dans des faux aussi contraires à mon honneur d'artiste qu'ils sont contraires à la chronologie.

Cyrus Mac-Pherson eut un mouvement d'impatience; ce scrupule lui parut misérable. Mais, voyant qu'il n'obtiendrait rien par la colère, se disant aussi qu'il ne serait pas difficile d'ajouter les signatures après coup, il se ravisa et écrivit en silence un chèque sur son banquier de New-York.

— Quand partez-vous?

— Mais bientôt. Je compte cependant m'accorder un peu de vacances après mon travail. J'irai probablement visiter Boston, Washington aussi, et faire un peu connaissance avec New-York, que je n'ai fait qu'entrevoir.

Marcel n'ajouta pas que s'il voulait visiter New-York, il y avait telle de ses habitantes qu'il désirait (tout en se blâmant de cette imprudence) revoir avant de quitter pour toujours le nouveau monde.

— Bon. Demain on danse chez nous, et j'espère que vous voudrez bien être des nôtres. Du reste, ces dames vous prient par ma bouche d'assister à leur bal. Vous pourrez leur dire adieu entre deux valses.

L'ancien mineur était logé comme un prince, ou plutôt comme le sont peu de princes. Son hôtel de la cinquième Avenue était connu de tous ses compatriotes, qui en tiraient vanité. La salle de bal où Marcel, un peu ébloui, se trouva introduit par des domestiques en livrée était une merveille; le plafond était signé Baudry; les murailles se composaient surtout de miroirs monstres qui reproduisaient la foule en mouvement et où, à chaque instant, Marcel Leroy retrouvait la figure d'un peintre français fort étonné et quelque peu dépaysé. Le plus joli luxe de cette salle de bal se composait de fleurs; il y en avait partout; des masses de roses surtout dans tous les coins, en guirlandes, en bouquets, en massifs. Dehors, il gelait à pierre fendre, quoique l'hiver approchât de sa fin; mais les plantes rares, les fleurs exquises envoyaient aux invités, de chaque pièce, des corridors, du plus petit boudoir aussi bien que des salons, une bouffée de plein été. Tout d'un coup Marcel se rappela la pauvreté nue de son atelier, et sa folie d'un moment lui parut tellement monstrueuse qu'il la regarda de loin, avec une certaine curiosité. Il était maintenant tout à fait à son aise; la fierté de la pauvreté est une fierté très particulière : il s'en drapait comme un Espagnol se drape de son manteau déchiré.

A son arrivée, le maître de la maison l'avait mené un instant auprès de Mme Mac-Pherson. Il n'avait rencontré aucune des jeunes filles et se promenait à travers les salons, regardant de haut cette foule en grande toilette où pas une figure ne lui était connue. Dans la salle de bal il vit subitement Kate valsant avec un fort beau cavalier. Elle l'aperçut et rougit très visiblement. Brusquement elle quitta son danseur et, la main tendue, se dirigea vers le peintre.

Marcel salua profondément.

— Non, il faut me donner la main. Est-ce que nous ne serions plus amis? Si vous avez oublié nos longues causeries à Idlewild, je ne les ai pas oubliées, moi.

— Mademoiselle, vous me faites vraiment trop d'honneur. Votre danseur déconfit, qui nous regarde de loin, va me prendre pour un prince du sang, tandis que je ne suis qu'un pauvre diable qui, pour blason, n'a que sa palette.

— C'est un blason qui en vaut un autre. Achevons la déconfiture de mon danseur, voulez-vous? et faisons un tour de valse.

Elle était charmante ainsi, les joues un peu roses de la valse à peine finie, les yeux tout brillants, les pieds impatients de la valse à venir. Comme la plupart des Américaines, Kate adorait la danse. En un instant

Marcel se trouva dans le tourbillon; et dans le tourbillon son beau sang-froid, sa fierté aussi, étaient fort compromis. Heureusement la musique cessa. En Amérique, il n'est pas d'usage qu'un danseur ramène au dernier accord une jeune fille à sa place; une petite promenade, une causerie de quelques minutes suivent chaque danse. Kate dirigea le jeune homme à travers les salons, vers un jardin d'hiver, endroit féerique, plein de fraîcheur et de bonnes odeurs.

— Vous êtes bien heureux; vous nous quittez.

— Je suis heureux de retourner dans mon pays, mademoiselle; je serai là parmi des gens de mon monde, qui me comprennent et que je comprends.

— Tandis que nous, vous ne nous comprenez pas. C'est sans doute parce que vous nous comprenez mal que votre humeur est changeante, qu'un jour vous paraissez un ami, et le lendemain presque un ennemi. Vous voyez que j'ai bonne mémoire. J'ai été très fêtée cet hiver, je me suis beaucoup amusée; mais au milieu de tout ce bruit une question se posait continuellement, une question à laquelle je ne trouvais pas de réponse...

— Et cette question est...?

— Qu'ai-je pu faire à monsieur Marcel Leroy pour qu'à notre dernière entrevue il ait été, quoique Français, presque malhonnête? Car votre brusquerie frisait l'impolitesse, je vous assure. Cette réponse que je n'ai pu trouver, monsieur Leroy me la fournira-t-il?

— Si vous l'exigez, mademoiselle...

— Je vous en prie, ce qui n'est pas la même chose.

— La voici. Monsieur Leroy s'est aperçu que mademoiselle Kate Mac-Pherson, pour tuer le temps, s'efforçait de le rendre amoureux, pour le plaisir exquis de se moquer de lui. Monsieur Leroy n'aime pas qu'on se moque de lui, d'autant plus qu'il n'était nullement amoureux de mademoiselle Kate Mac-Pherson, un tel sentiment étant impossible entre une jeune personne qui cherche à acheter une couronne fermée avec ses millions, et un pauvre rapin qui fait de la peinture au rabais pour un nabab en quête d'ancêtres.

Kate Mac-Pherson se redressa, frémissante de colère.

— Vous êtes un écouteur aux portes, monsieur!

— Vous vous trompez, mademoiselle; ce rôle serait indigne d'un Français; j'ai deviné la chose, que vous venez à l'instant d'avouer très ingénument.

— Alors, Minnie...?

— Qui est-ce qui m'appelle?

Minnie traversait le jardin d'hiver et se rapprocha vivement. Marcel ne l'avait pas encore aperçue dans la foule; elle était vêtue très simplement en blanc, sans un bijou, sans un ornement, et elle était adorablement jolie ainsi.

— Moi, dit Kate avec véhémence. Vous vous rappelez, Minnie, une conversation que nous avons eue un jour à Idlewild au sujet de M. Leroy?

— Parfaitement.

— Vous lui en avez fait part?

— Oh! Kate...

Le regard de l'amie calomniée suffit. Kate eut honte d'elle-même. C'était une fille aux mouvements violents, mais aux instincts généreux. Il y eut un moment d'hésitation; puis, brusquement, elle embrassa son amie et tendit sa main à Marcel Leroy.

— Je suis une enfant gâtée, monsieur; j'ai toujours eu trop de joujoux à ma portée. Pardonnez-moi si j'ai cru un instant pouvoir me jouer de vous; on me fait un peu trop la cour et la tête tourne facilement au milieu des flatteries. Mais peut-être y avait-il autre chose que de la coquetterie dans mon jeu; peut-être y avait-il de l'attrait, de la sympathie réelle pour un homme loyal et fier. Croyez-moi, faisons de notre malentendu un peu de bonne amitié, chose plus possible qu'on ne le pense entre homme et femme; et que cette sympathie que vous avez rejetée si loin ne soit pas chose perdue. Voulez-vous daigner la ramasser?

— Ah! mademoiselle, que vous me rendez honteux et que je vous demande pardon de mes violences et de mes révoltes!

Il prit la main de Kate, et tous deux se regardèrent un instant bien en face, franchement et loyalement. Alors, avec un sourire, Kate rentra au bal.

Minnie resta, et les deux jeunes gens causèrent longuement, très longuement. Il semblait qu'ils se connaissaient depuis l'enfance; tous deux se montraient tels qu'ils étaient, simplement, sans réticence, sans l'ombre de coquetterie.

Ils se virent le lendemain, le surlendemain encore; sans avouer leur amour en paroles, ils se l'avouaient cependant.

Puis, lorsque enfin l'heure de partir arriva, Marcel ne trouvait pas la force de s'arracher à cette douce présence.

— Adieu, lui dit Minnie.

— Adieu...? Mais c'est impossible; il me semble qu'en vous quittant je quitte la meilleure partie de ma vie, de moi-même. Et cependant je n'ose même pas dire: « Au revoir! » Je n'ose pas vous dire: « Attendez que j'aie un nom, un peu d'aisance à vous offrir »; ce serait vous dire, Minnie, d'attendre trop longtemps.

Minnie eut un moment d'hésitation, ce qui lui arrivait parfois lorsqu'on parlait d'elle.

— Dites au revoir; mais ne dites que cela. Je dois aller en Europe l'automne prochain, avec une famille; la chose est à peu près décidée. Nous nous reverrons à Paris.

IV.

L'été vint, passa; puis les feuilles jaunirent, tombèrent, et Marcel attendait toujours. Il avait beaucoup

travaillé depuis son retour d'Amérique, car on ne travaille jamais mieux que lorsqu'on a devant soi un but bien déterminé. Il avait réussi; plusieurs tableaux lui avaient été achetés, surtout par des amateurs envoyés par M. Mac-Pherson. L'atelier prenait peu à peu un aspect riant et prospère. Toutes les dettes étaient payées, et l'avenir souriait au jeune homme. Cependant Marcel était mal à l'aise. Depuis son départ de New-York, il n'avait reçu aucune nouvelle de Minnie. Le temps passé là-bas lui semblait parfois une chose rêvée, et tous les personnages de ce rêve, des êtres fantasques, sans substance réelle. Lorsqu'il parcourait les journaux, il recherchait les nouvelles des États-Unis comme si, dans les dépêches au sujet d'une prochaine élection ou d'un désastre financier, il pourrait trouver une mention de Minnie Lee, cette cruelle fille qui ne répondait pas lorsque, poussé à bout, il lui écrivait un timide billet.

Une fois, il lut deux lignes avec un singulier intérêt. Une héritière de vingt et un ans venait de fonder une institution à New-York pour les jeunes filles sans fortune, à qui l'on devait enseigner un métier ou un art quelconque. Songeur, il se demandait si cette jeune fille n'avait pas, comme lui, entendu parler une quakeresse inspirée qui réclamait aux riches la part des pauvres. Mais la courte dépêche n'entrait dans aucun détail, et il ne trouva dans aucun autre journal le moindre renseignement à ce sujet.

Elle avait dit : « A l'automne! », et on était déjà au 20 octobre!

Il se décourageait, se disait des choses dures à lui-même : il était vraiment bien naïf de croire à une promesse qui n'était pas une promesse, à un rendez-vous très vague donné par une Américaine!

Et, tandis qu'il se disait ces choses dures, Minnie, un beau jour, entra dans l'atelier; elle lui souriait et lui tendait les deux mains.

— Enfin, enfin!...

Il n'avait pas cru l'aimer si fort, cette petite personne si modeste, si sensée, si parfaitement simple.

— Vous m'attendiez? dit-elle en souriant.

— Mais il y a des siècles que je vous attends, ce me semble! Ah! vous ne me quitterez plus; je ne veux pas que vous disparaissiez de ma vie comme vous l'avez déjà fait, me laissant triste et seul, sans un mot, sans un signe. Pourquoi m'avoir fait ainsi souffrir?

— Il le fallait. Je voulais vous donner tout le temps de réfléchir, de vous demander si vous m'aimiez assez pour ne jamais vous repentir d'avoir songé à une étrangère.

— Et à une étrangère pauvre, n'est-ce pas? Est-ce que je ne sais pas combien vous êtes courageuse, combien votre douceur et votre belle humeur cachent d'héroïsme? Nous ne serons pas riches, Minnie; mais au moins je puis maintenant vous offrir ma main sans honte; et nous nous aimerons tant, que nous n'aurons jamais le loisir de compter les choses qui nous manqueront.

— Et si j'avais eu la fortune de Kate Mac-Pherson, vous ne m'auriez pas épousée?

— Ah! cela, non, par exemple!

Ils restèrent longtemps à causer ainsi, la main dans la main, et il fut décidé que leur mariage se ferait dès que les formalités indispensables seraient remplies.

— Il faut pourtant que je me sauve; mes amis m'attendent.

— Vos amis? Ah! la famille où vous êtes institutrice ou demoiselle de compagnie, ou quoi encore? On me permettra de vous voir tant que je le voudrai?

— Oui, oui! répondit Minnie en souriant; je suis très bien traitée, je vous assure. Venez ce soir me demander à l'hôtel Meurice.

Le soir, on le fit entrer dans un grand salon où se trouvaient plusieurs personnes.

— Minnie va venir tout de suite, lui dit une dame d'un certain âge et qui paraissait au courant de la situation.

Marcel s'assit pour attendre. Une petite fille d'une douzaine d'années, qui lui rappela vaguement son amie Maud Mac-Pherson, s'assit auprès de lui et le dévisagea sans l'ombre de timidité. Marcel, pour se donner une contenance, dit à cette petite personne :

— Mlle Minnie est-elle sévère, au moins? Elle est votre institutrice, n'est-ce pas?

La petite fille ouvrit de grands yeux.

— Mais elle est ou plutôt elle était une des plus riches héritières des États-Unis! Son père était l'associé de M. Mac-Pherson, et elle, son enfant unique. Elle, une institutrice! Quelle drôle d'idée! Elle vient de fonder un hospice avec sa fortune. Il lui en reste pourtant...

Marcel avait un air tellement ahuri que la petite fille éclata de rire. Il se leva brusquement et alla au-devant de Minnie, qui venait d'entrer.

— Vous m'avez trompé, mademoiselle.

— Vous vous êtes trompé vous-même, Marcel; et j'ai traîtreusement profité de votre erreur pour me faire aimer. L'histoire de mon père ressemble beaucoup à l'histoire de son associé M. Mac-Pherson. Seulement, moi, je n'ai pas eu le courage de Kate; j'ai eu peur de la fortune, peur de devenir frivole et mondaine, peur surtout d'être courtisée pour mes dollars. Ne m'en veuillez pas: en m'épousant, vous n'épouserez pas une fille trop riche; et moi, j'aurai eu le bonheur de mettre mes théories en pratique; par la même occasion, j'aurai fait mon bonheur... et le vôtre aussi; du moins je l'espère bien, mon cher fiancé!

JEANNE MAIRET.

FIN.

ASIE

L'Afghanistan

Si nous ne comprenons pas clairement encore l'affaire de l'Afghanistan, voici M. Charles Simond qui nous l'expose de nouveau (1). Il reprend les choses de haut, de plus haut qu'il n'est, selon nous, utile de les prendre. Laissons le passé de l'Afghanistan, ses routes stratégiques, son quadrilatère, sa politique et ses révolutions; ne nous occupons ni de la diplomatie faite par l'Angleterre chez les Perses et chez les Afghans depuis le commencement du siècle, ni de ses mécomptes à la cour de Téhéran, ni de ses désastreuses campagnes en Afghanistan, ni de la marche en avant de la Russie, qui, partie d'Orenbourg en 1783, a absorbé successivement les steppes des Kirghiz, les territoires transcaspiens, les khanats du Turkestan, et est venue s'asseoir sur la frontière afghane (2). Ne prenons les choses qu'au point où les trouve le litige actuel, c'est-à-dire à la question de la délimitation de l'empire russe et de l'Afghanistan.

N'est-ce pas une chose surprenante que jusqu'à présent l'Afghanistan ait été considéré par l'Angleterre comme une barrière infranchissable, que les Anglais aient fait reposer sur l'existence de cet État la sécurité de leur empire de l'Inde, que tant d'hommes d'État, de publicistes, d'écrivains aient répété que l'Hindoo-Koush était un rempart, quand au contraire cette chaîne de montagnes ne défend qu'environ les trois quarts de la frontière, et qu'à l'est de l'Afghanistan des rivières et des vallées conduisent si aisément au cœur du pays que, selon l'expression de M. Charles Marvin, un général russe peut aller en calèche à quatre chevaux de Merv à Quettah sans rencontrer un obstacle? Cette erreur a été comme une erreur fatidique qui a aveuglé l'Angleterre et servi les desseins de la Russie. Aujourd'hui il s'agit de disputer les passes qui conduisent à Hérat : l'Angleterre, on peut en être sûr, ne les dispute que pour l'honneur. Les Russes prendront Hérat quand il leur plaira. Leur prestige, leur popularité en Asie sont tels qu'ils feront tout ce qu'ils voudront. Et quand leur plaira-t-il d'aller à Hérat? Cela n'est un mystère pour personne. Le général Skobelef l'a dit clairement quand il a rapporté sa dernière conversation avec l'empereur Alexandre : — « Je vous envoie contre les Tekkes de l'Akkal et vous ne devez revenir que victorieux parce qu'il nous faut le Bosphore », lui avait dit l'empereur. En d'autres termes : « Allez! rapprochez-nous de Merv, rapprochez-nous d'Hérat; rapprochez-nous de l'Inde, parce que c'est là que nous mettrons le pied sur la gorge de l'Angleterre, que nous la forcerons d'abandonner sa politique vis-à-vis de la Turquie et de nous livrer les clefs de la Méditerranée. »

Voilà le point vrai, le point actuel de la question. Aussi des officiers généraux russes, comme le général Skobelef, directeur des affaires militaires de l'Asie à Saint-Pétersbourg, ne se gênaient-ils pas pour dire à M. Charles Marvin, qui l'a rapporté dans son intéressant ouvrage : *The Russians at the gates of Herat* (les Russes aux portes d'Hérat), publié au printemps de cette année : « L'Hindoo-Koush sera la future frontière de l'Afghanistan; nous nous annexerons toutes les provinces au nord de cette chaîne, provinces qui ne restent soumises à l'émir que par force et qui nous attendent comme des libérateurs. Quant à Hérat et à sa vallée, elles devraient être données à la Perse. » M. Martens fut plus explicite encore, et il exposa devant M. Marvin exactement les mêmes idées. Or le professeur Martens et le général Skobelef sont précisément les deux hommes qui, avec M. de Giers, dirigent en Russie les affaires de l'Asie centrale.

M. Charles Simond a soigneusement étudié tous les meilleurs ouvrages anglais et russes sur la matière : Burnaby, Mac Carthy, Malleson, le général-ingénieur Annenkoff, le général Romanowski, le colonel Venukoff, M. Charles Marvin, que nous citions tout à l'heure, une foule d'autres, et il est arrivé à composer un bréviaire de la politique anglo-russe dans l'Asie centrale tout à fait instructif. A lire tout le volume, depuis le récit de la conquête d'Alexandre jusqu'à nos jours, on le trouverait plus bourré de faits qu'il ne le faudrait peut-être pour la clarté du tableau; mais, en s'arrêtant à ce qui concerne directement le présent conflit, on a là une source d'informations précises. Nous ne pensons pas qu'il existe en langue française une autre étude de la question aussi complète.

L. Q.

(1) *L'Afghanistan; les Russes aux portes de l'Inde*, par Charles Simond. — 1 vol. in-12. Paris, 1885. Lecène et H. Oudin.

(2) Sur cette marche des Russes, voy. *la Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale* (avec une carte), dans la *Revue* du 21 mars 1885.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Petit de Julleville, qui nous a donné déjà deux volumes pleins de substance sur les *mystères* du vieux théâtre français, nous invite aujourd'hui à le suivre dans les coulisses. Il nous avait montré la salle et nous avait fait même monter sur la scène pour examiner l'agencement, le matériel et les décors; nous allons maintenant voir l'envers du théâtre, les derrières et les dessous. Nous allons nous mêler aux artistes naïfs figurant dans les mystères, les farces, les

soties et les moralités, qui n'étaient pas toujours très morales. Entendez-vous cette rumeur? elle vient du foyer des acteurs. Quel pêle-mêle, quelle bigarrure, quels cris discordants! Mais c'est une ménagerie! Oui, sans doute; croyez-vous donc être au foyer de la rue Richelieu? Vous ne trouvez pas là des sociétaires corrects, graves, parfaits notaires, mais les jongleurs, les fous, les basochiens, les enfants sans-souci, les écoliers, les joyeux, race pétulante et turbulente. Vous ne serez pas dévorés, n'ayez pas peur; entrez et mêlez-vous à ces comédiens du moyen âge (1) que va nous présenter ou à qui va nous présenter M. Petit de Julleville. Il les connaît tous par leurs noms et, introduits par lui, vous serez les bienvenus. « Ces messieurs sont avec moi », dit-il, et nous pénétrons sans obstacle. Il y a bien là-bas au fond un fou qui nous fait la grimace, et dans cet autre coin un sans-souci qui nous tire la langue; mais ce sont là familiarités amicales. Si j'ai une peur, c'est plutôt que ces fous, écoliers et jongleurs, nous voyant accompagnés d'un professeur en Sorbonne, ne se croient forcés de prendre un air de gravité décente qui n'est pas dans leurs habitudes. Et tenez! on fait déjà moins de vacarme que nous n'en entendions tout à l'heure, nous arrivant à travers les cloisons et les décors. Allons, monsieur de Julleville, dites à ces braves gens de faire comme si nous n'étions pas là. Oui, de la folie, de la folie, messieurs les fous! Mais décidément la robe du professeur en Sorbonne les intimide un peu. Je le regrette, car nous allons perdre ainsi quelque chose du pittoresque, de la physionomie, de l'accent, de la couleur locale. Nous les verrons bien tous, ces acteurs du bon vieux temps, mais assagis et refroidis. J'aurais préféré plus de fracas, de tohu-bohu, de cris discordants, de grelots agités avec furie, de sauts de carpe, de danse macabre. Il n'y a pas à dire, la robe de M. Petit de Julleville a mis trop d'ordre dans ce désordre. MM. les sociétaires de la Comédie-Française peuvent, sans compromettre leur dignité, venir là comme nous, s'ils tiennent à faire connaissance avec leurs ancêtres.

Allons! j'ai parlé trop vite. Voici justement que M. de Julleville, après avoir rangé par groupes les acteurs du bon vieux temps, prend la parole, et son premier mot est celui-ci : Je vous ai invités à venir voir avec moi les comédiens du moyen âge; eh bien, je dois commencer par déclarer que ces comédiens-là n'étaient pas du tout des comédiens : le mot et la chose datent du milieu du XVIe siècle. — Sur cela, désappointement de M. Coquelin cadet, qui se flattait de descendre de Gringoire. — Ce n'étaient pas des comédiens, poursuit M. de Julleville; tel est même le thème que nous allons développer, la proposition qu'il s'agit de démontrer. Mais, m'objectez-vous, pourquoi alors avoir intitulé mon volume *les Comédiens au moyen âge?* Justement pour que l'effet de surprise fût plus grand. C'est un contraste qui fait ressortir avec plus de relief la vérité, jusqu'ici un peu dans l'ombre, et que je tiens à mettre en lumière. Au moyen âge, les comédiens n'en étaient pas. C'étaient des bourgeois, des écoliers, des élèves, à certains moments même des nobles, des diacres, des prêtres et des chanoines. Ils montaient sur la scène pendant quelques heures, puis revenaient à leur boutique, à leur étude de tabellion, à leur stalle au lutrin ou même dans le chœur. Et ainsi va se dissiper ce préjugé trop répandu qui attribue au moyen âge une prétendue hostilité contre l'art théâtral. Bien au contraire, jamais il ne fut plus universellement goûté. Boileau a dit :

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré.

Vite, rayez cela des papiers de Boileau. Voici ce qu'il y faut substituer :

Chez nos dévots aïeux le théâtre honoré.

La scène n'était pas alors confinée dans un édifice distinct ni occupée par une classe d'hommes spéciaux : elle s'érigeait partout, même dans les églises, et était ouverte à tous. Le nombre immense des personnages figurant dans beaucoup de ces représentations demandait jusqu'à cinq cents acteurs; ces acteurs, où se recrutaient-ils? Il n'est guère de famille dans la cité qui n'eût à en fournir un ou deux. Toutes les familles s'intéressaient donc au succès de l'entreprise, et ces comédiens improvisés, qui n'étaient pas des comédiens, y mettaient un zèle, une passion même que ne connaissent pas nos comédiens de métier. Et les choses allèrent ainsi jusqu'à la Réforme et à la Renaissance. Les vieux mystères, les farces, les soties, les satires aristophanesques disparaissent alors, victimes des scrupules religieux, des scrupules littéraires, et enfin du progrès des mœurs devenues plus décentes.

On voit renaître Hector, Andromaque, Ilion.

On tente des premiers essais de comédie régulière en se conformant aux règles d'Aristote; la bouffonnerie et la satire agressive n'ont plus de théâtre, mais simplement des tréteaux sur le Pont-Neuf. Elles ne sont plus du domaine de l'art, et à l'art nouveau qui les remplace il faut des artistes nouveaux. Le comédien, qui faisait corps autrefois avec la société, s'en détache peu à peu, puis s'isole tout à fait, objet à la fois d'un engouement excessif et de très injustes mépris. Ils seront astreints à des règlements particuliers et la loi aura pour eux des aménités spéciales : à la moindre velléité d'incartade ils verront se dresser devant eux les tours de *For-l'Évêque*. Voilà ce que leur réservent le XVIIe et le XVIIIe siècle; mais, même avant ce temps-là, dès 1650, l'opinion leur est hostile, à ces amuseurs

(1) *Les Comédiens au moyen âge*, par M. Petit de Julleville. — 1 vol. Paris, 1885. Léopold Cerf.

par métier et non plus par plaisir. Les parlements suspectent leurs mœurs ; le clergé leur lance l'anathème, ce même clergé qui, au temps où les mystères étaient joués par les bonnes gens de la paroisse et du quartier bien vus de leur curé, venait applaudir et parfois même figurait au nombre des acteurs. Ces haines se sont apaisées, grâce à Dieu ; ces préjugés se sont à peu près dissipés; cependant l'histoire par le détail et le menu en serait curieuse. Elle tentera peut-être M. de Julleville, car elle serait la suite naturelle de son très intéressant volume d'aujourd'hui : je ne veux pas croire qu'il se soit engagé à se cloître à tout jamais dans le moyen âge. Il n'y a plus de vœux éternels. Si, par surcroît, il ajoutait quelques considérations sur la condition actuelle des comédiens, le rang qu'ils ont reconquis dans l'estime publique, cette étude complète constituerait comme un petit drame philosophique qui pourrait s'intituler : *Grandeur, décadence et relèvement du comédien en France.*

Telle qu'elle est, s'arrêtant au début de la période de décadence — pas décadence artistique, bien entendu, — cette histoire met en pleine lumière une vérité générale qui a été jusqu'ici méconnue. Ce n'est pas son seul mérite : elle abonde en faits nouveaux, en détails inédits et dont quelques-uns sont d'un grand prix. N'ai-je pas regretté tout à l'heure que M. de Julleville ait rangé en groupes distincts, ici les *fous*, là les *jongleurs*, ailleurs les *sans-soucy*, pour les faire défiler séparément? Sans doute l'effet eût été plus saisissant s'il les avait présentés tous ensemble, nous assourdissant de leur fracas, comme les trente baraques qui font à la fois vacarme en une fête foraine. Il eût intitulé alors son volume : *les Comédiens en* 1540, ou telle autre date qu'il eût voulu. Oui, il est vrai; mais si ce pêle-mêle plus vivant et ce tohu-bohu plus pittoresque eussent plus charmé les amateurs, ils auraient moins instruit ceux qui veulent savoir exactement les choses. Un tableau synthétique ne nous aurait pas renseignés comme ces défilés successifs qui permettent une analyse détaillée, attentive, minutieuse même, et donnent l'occasion au chercheur érudit de nous faire part de tout ce qu'ont découvert ses investigations patientes. J'avais donc tort et je me rétracte. Cela d'autant plus volontiers que cette érudition n'a rien de pédantesque et qu'elle parle une langue très suffisamment animée et colorée.

II.

Je ne suis pas bien à l'aise pour dire tout le bien que je pense du volume de M. Jules Lemaître : *les Contemporains* (1). Pourquoi? C'est que chacun des portraits qui composent cette brillante galerie a paru ici même. La *Revue*, si elle en fait l'éloge auquel ils ont droit, aura tout l'air de s'admirer elle-même. Vous êtes de la *Revue bleue*, monsieur Josse! Et puis l'impression a été si vive, si spontanée, les applaudissements si nourris, quand ces pages de fin moraliste et de dilettante littéraire ont éclaté tout à coup dans nos colonnes comme un feu d'artifice, qu'il ne reste qu'à rappeler à nos lecteurs le plaisir qu'ils ont ressenti. Tout le monde a été sous le charme. Ceux-là mêmes qui ne demeuraient pas toujours convaincus, car certaines sévérités leur semblaient excessives et certains enthousiasmes immodérés, applaudissaient comme tout le monde à cette verve endiablée, à cette veine d'esprit toujours jaillissante, à ce style bride abattue qui court avec une furie française. Et notez que cette rapidité n'a rien de brutal ni de haletant : la phrase s'élance avec impétuosité, mais en se surveillant néanmoins, et même avec une certaine coquetterie. C'est un tourbillon qui soigne ses effets.

Je suis de ceux qui ont applaudi très fort et qui n'ont pas toujours été convaincus. Et tenez, en parcourant cette fois la galerie complète, je continue à admirer une si étonnante virtuosité, et çà et là cependant je hoche la tête. Mes doutes, mes scrupules sont ceux d'un vieil humaniste, d'un vieux professeur; ils ne sont pas pour préoccuper beaucoup M. Lemaître, à qui le clan des vieux classiques inspire un dédain tempéré par la pitié. Je puis donc les exprimer avec ma sincérité habituelle, sans crainte de jeter en son jeune cœur la moindre inquiétude.

Eh bien, je me demande si le jeune professeur, car il professait il n'y a pas longtemps encore, ne songe pas trop à la robe dont il est heureux d'être enfin dépouillé. Il y songe, j'en ai peur, car il me semble tenir à faire croire qu'il ne l'a jamais portée. C'est un universitaire libéré, soit ; mais enfin c'est un universitaire, et il ne serait pas bien aise que cela se vît. De là une certaine affectation de désinvolture cavalière. De là aussi comme un parti pris d'incliner, en toute question littéraire, vers les solutions les plus hardies, les décisions les plus révolutionnaires. On devine, je crois deviner du moins qu'il se dit alors : « Voici qui ne sent pas son pédant ! » Il faut que l'on voie bien dans le public qu'il est dégagé de toute tradition d'école, libre de toute doctrine officielle. S'il rencontre le nom de Bossuet : « Est-ce que vous avez le courage de lire Bossuet, vous ? » Ce n'est pas assez de n'être lié par aucune doctrine officielle : il serait encore plus cavalier de n'avoir pas de doctrine du tout. Non; ni lois, ni règle, ni mesure, ni compas, enfin rien de ce qui rappelle l'école. Vite, tout cela à la mer ! Mais alors comment juger ? On jugera d'après son impression. La Bruyère disait : « Quand une œuvre vous inspire de grands sentiments et vous élève l'âme... » On dira : « Quand en lisant une œuvre je voudrais l'avoir faite, j'admire. » Et alors,

(1) *Les Contemporains*, par M. Jules Lemaître. — 1 vol. Paris, 1885. Lecène et Oudin.

comme on aimerait mieux avoir écrit *le Crime de Sylvestre Bonnard* — une œuvre très jolie d'ailleurs — que les oraisons funèbres de Bossuet, on s'écrie : « Les oraisons funèbres, peuh ! Le crime de Sylvestre Bonnard, quel chef-d'œuvre ! » Et si les vieux humanistes s'étonnent, ne nous inquiétons pas des vieux humanistes. Quant aux bourgeois, ah, les bourgeois ! Cette crainte d'être pris pour un bourgeois qui aime Scribe et s'amuse au *Maître de Forges* hante M. Jules Lemaître presque autant que celle de passer pour un régent de collège. Aussi manifeste-t-il bruyamment ses antipathies pour le genre bourgeois. Là encore il va trop loin, comme pour Bossuet ; il force la note et étonne par trop le public. On se demande s'il n'y a pas là de l'affectation ; car enfin, se récrie-t-on, cela est étrange de vouloir me faire avouer que, puisque je me suis intéressé au *Maître de Forges*, je suis un épicier et un mollusque ! J'ai vu des gens d'esprit tout à fait fâchés à ce propos ; l'un d'eux disait : « Oh ! tu m'appelles bourgeois ! Eh bien, je riposte : Impressionniste ! » Et puis ces mêmes gens d'esprit, après s'être fâchés, s'apaisaient vite, car la verve étincelante de M. Lemaître les ravissait malgré tout. Le lui dirai-je ? Oui, tant pis ; il faut qu'il le sache : Eh bien, il y a des hommes d'esprit qui sont en même temps passionnés et pour M. Ohnet et pour lui.

M. Jules Lemaître est jeune, heureusement pour lui et pour ses lecteurs, qu'il charmera longtemps. Avant peu, j'imagine, il sera délivré de cette crainte de passer pour un classique et un bourgeois. Il apportera, en appréciant les livres, une candeur et une intégrité de jugement que ne troublera plus aucune préoccupation personnelle. Alors il n'y aura qu'à applaudir, sans réserve, sans arrière-pensée. Quand il juge les hommes et peint leurs caractères, c'est déjà un moraliste hors pair ; car je n'ai pas dit et je tiens à dire combien il y a dans ces pages si étincelantes de jours ouverts sur l'âme humaine, d'aperçus délicats, de pensées exquises, et, malgré le ton d'ironie qui domine, comme des coins de fraîcheur délicieuse. Quand le critique voudra être simplement ce qu'il est, sans se soucier de ce qu'il peut paraître, il ne gagnera pas comme éclat, ce qui serait impossible, mais il gagnera en autorité. Ce jour-là, ce sera un maître.

III.

Confiance ! confiance ! Voilà ce que prêche aux maris M. Édouard Delpit dans son dernier ouvrage : *la Revanche de l'enfant* (1). Telle est la morale de ce long récit, un peu compliqué, d'un style travaillé, élégant, parfois aussi maniéré et ayant plus de grâce étudiée que de grâce naturelle : Confiance ! confiance ! Ainsi je suppose que vous soyez un descendant authentique des croisés et plusieurs fois millionnaire. Cette supposition n'a rien d'injurieux, n'est-ce pas ? Vous conduisez à l'autel une jeune fille très pauvre, mais dont la beauté royale fait grand tapage. Il n'est question au club que de l'opulence de sa chevelure et de l'opulence de ses formes, sa seule fortune. Quand son nom est prononcé, quelques sourires. On sait qu'elle a inspiré une violente passion à un gentilhomme dont le blason est dédoré, et les mauvaises langues insinuent que cette passion a été partagée. Si le gentilhomme ne s'est pas posé en prétendant, c'est qu'il avait peur de la gêne et d'une vie étroite. Vous savez donc tout cela ; aussi n'est-ce pas sans quelque inquiétude que vous affrontez ces *justes noces*, comme eût dit Jules Janin.

Inquiet la veille, vous ne l'êtes pas moins le lendemain, car si vous avez rencontré estime et affection, d'amour pas le moindre symptôme. Et cependant vous vous répétez : Confiance ! confiance ! Bientôt un nouveau choc vous ébranle. Une révélation terrible ! Madame laisse presque chaque jour sa voiture armoriée dans une allée du bois, se jette en un fiacre qui la mène à Auteuil, dans une petite villa qui ne s'ouvre que pour elle. A sa rencontre accourt chaque fois une petite fille de quatre ans qui, en battant des mains, pousse des cris joyeux : Maman ! voilà maman ! Et ce sont des échanges passionnés de caresses et de tendresses. Confiance ! confiance ! Vous ne répétez plus le refrain que du bout des lèvres. Mais si cette révélation était une calomnie ? Vous tombez dans la villa d'Auteuil comme un aérolithe, et vous entendez la petite voix enfantine qui, entre deux baisers, dit : Maman ! Oh ! alors, défiance ! défiance ! Et vous roulez de gros yeux, et vous vomissez de terribles imprécations. Et il va y avoir du sang versé, quand tout à coup la vérité se découvre. Cette petite fille, votre femme n'en est pas la maman ; mais, vous, vous en êtes le papa. Oh ! absolument papa sans le savoir. Vous ne soupçonniez pas l'existence de Mlle Marie. Que faire alors ? Demander pardon à votre femme d'avoir cru aux apparences qui l'accusaient. Elle vous pardonne et vos accusations et votre petite Marie ; tout le monde s'embrasse, et l'on danse en rond en chantant : Confiance ! confiance !

Une seule difficulté : il faudra apprendre à la petite Marie à dire (au lieu de Maman ! maman !) : Papa ! papa ! Mais on l'apprend bien aux phoques. Et puis sous peu en viendra une autre qui dira : Papa ! Maman !

Maintenant, de quoi l'enfant a-t-il pris sa revanche, voilà, par exemple, ce que je ne démêle pas très bien, car enfin vous n'êtes pas coupable de l'avoir abandonné puisque vous n'aviez même pas l'idée qu'il pût exister. En vérité, tout ceci est étrange, me dites-vous, et votre supposition est purement gratuite ; car

(1) *La Revanche de l'enfant*, par M. Édouard Delpit. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

jamais rien de semblable ne m'est arrivé ni ne m'arrivera. — Oui; eh bien, c'est que vous n'êtes pas un héros de roman. Dans les romans ces choses-là arrivent, surtout dans ceux de M. Édouard Delpit.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Brouillard et spleen, ces deux mots, dit-on, résument l'Angleterre. On laisse les fleurs aux pays méridionaux, oubliant qu'elles sont de l'autre côté de la Manche l'objet d'un tel culte qu'à toutes les époques de l'histoire de la Grande-Bretagne elles ont servi d'emblèmes. L'Écosse a dans ses armes le chardon; l'Irlande, la fleur du trèfle, comme pour atténuer l'aspect féroce du léopard britannique. L'Angleterre s'est battue pour les roses de York et de Lancastre. Les puritains qui ont émigré en Amérique ont pris le nom de *Mayflowers*, et Tennyson a adressé à cette reine de mai une de ses plus jolies ballades, comme Moore a chanté la dernière rose de l'été. Shakespeare a-t-il assez parlé de fleurs dans *Hamlet!* Pendant toute la durée du règne de l'*esthéticisme*, le tournesol a rayonné. La mode avait même découvert dans le tournesol des beautés préraphaëlites. Feu lord Beaconsfield a introduit dans le Royaume-Uni, dans l'empire des Indes, le culte de la primevère, qu'il aimait si passionnément que cette seule fleur a figuré à ses funérailles et qu'elle est devenue le signe de ralliement du parti qu'il représentait. Les élections se font aujourd'hui au nom de la primevère, et une Ligue s'est formée pendant la période électorale, dans laquelle sont entrés les plus grands comme les plus humbles citoyens de la nation anglaise. Elle a pris le nom de *Primrose League*, la Ligue de la Primevère. Elle est organisée comme un véritable ordre de chevalerie. Elle a à sa tête deux grands maîtres, le marquis de Salisbury et le comte d'Iddesleigh, des *trustees*, des chevaliers, des écuyers, des aumôniers. Des femmes même sont enrôlées et occupent les mêmes grades que les hommes. Les duchesses de Marlborough et de Wellington sont à leur tête. On est admis dans la Ligue moyennant une cotisation d'une demi-couronne par an, et chaque adepte s'engage *sur son honneur et sa foi* à maintenir la religion, l'unité des trois royaumes et la suprématie du gouvernement « impérial » que Disraëli a créé. — L'emblème que porte chaque membre est une petite primevère émaillée qui sert de broche ou d'insigne, selon le sexe. Le prix est accessible à tous. Vous pouvez avoir une primevère depuis une demi-couronne (c'est le prix pour les grands dignitaires) jusqu'à cinq shellings six pence, et même six sous. On fait de ces dernières d'énormes distributions.

C'est une véritable croisade à laquelle les femmes surtout prennent part avec une ardeur étonnante. Nous ne pouvons nous faire une idée en France de la propagande à laquelle se livrent ces dames. Pas un humble cottage à la campagne, pas une boutique dans les quartiers les plus pauvres de Londres, de toutes les grandes villes du royaume, pas un atelier, pas un asile dans lequel elles ne pénètrent, ne fassent des adeptes et ne laissent une primevère en signe de leur passage triomphant. On a su chatouiller la vanité de chacun en donnant le titre de *squire* aux plus humbles des membres, hommes et femmes; et dans la petite bourgeoisie, chez les commerçants, un peu comme en tout pays, les mistress Brown et les mistress Smith sont honorées et ravies de faire partie de la même association que des duchesses, des marquises et des comtesses. Quant à leurs maris, ils ne cessent de parler de *leur* cher *Lord of Salisbury*, du remarquable *leader* de *leur* parti. Tout continue en Angleterre, comme du temps de Thackeray, à se faire — c'est lui le premier qui l'a dit — par genre, par *snobbery*. La *Primrose League* est à la veille d'avoir son journal. On a réuni une somme de cinq cent mille francs. Les actions sont de cent vingt-cinq francs, et on dit qu'il faut se dépêcher si on veut en avoir; elles sont presque toutes prises.

La primevère *conservatrice* règne actuellement sans partage. Le dernier tournesol a disparu. La fleur favorite de M. Disraëli s'étale dans toutes les boutiques et a remplacé avantageusement la hideuse fleur chère au professeur Ruskin et qui a fanatisé l'Angleterre pendant une dizaine d'années. Nous ne verrons plus le tournesol se prélasser dans des vases de cristal, chez les fleuristes anglais, comme chez nous une belle branche de lilas, un gardenia, une plante rare, ou sur les corsages des Anglaises. Il retournera faire l'ornement des jardinets des cantonniers de chemin de fer, où nous avions été habitués à le voir fleurir à côté d'une femme coiffée d'un chapeau de toile cirée, portant sur un bras un marmot et agitant de l'autre un drapeau rouge au passage du train. Parfumerie, papeterie, objets de fantaisie, tout est à la primevère émaillée, en attendant que février ramène cette jolie fleurette des champs.

II.

Je ne sais si les cicerones de l'agence Cook, lorsqu'ils promènent dans Paris leur troupeau d'Anglais et le conduisent au spectacle entendre un opéra ou une comédie, lui font pendant la route, du haut du grand break où il est entassé, une conférence sur les difficultés matérielles de tout genre que le compositeur

ou l'auteur dramatique dont il va applaudir l'œuvre a eu à vaincre pour lui procurer le plaisir tout intellectuel qu'il va goûter; ils devraient initier les touristes enrôlés sous leur économique bannière aux secrets du métier, aux mystères de la composition des uns, aux différentes manières de procéder des autres. De même que ces Béotiens d'outre-Manche regardent avec plus d'attention un objet qu'on leur signale pour valoir un prix fabuleux ou avoir coûté une somme prodigieuse de travail, l'enthousiasme que soulève l'audition d'un ouvrage dramatique ou musical se mesure chez eux — aussi bien qu'au poids de l'or que l'auteur en doit tirer — au temps matériel, à la somme d'études et de recherches que la mise en œuvre lui a coûtés.

Si l'agence Cook veut, lors de sa prochaine expédition en France, que son futur contingent, la classe de 1886, puisse en connaissance de cause admirer les beautés du *Cid* et de *Mademoiselle Georgette*, la nouvelle partition de M. Massenet, la nouvelle comédie de M. Sardou que nous allons entendre dans quelques jours, elle fera bien d'employer ses vacances à méditer les deux grands articles pleins d'enseignements qu'à quatre ou cinq jours de distance un journal parisien a publiés sur la *Manière dont M. Massenet a écrit « le Cid »* et *la Genèse de « Georgette »*, et d'en faire l'objet d'une étude spéciale. Quand on a lu ces deux articles, on n'est plus étonné que les chefs-d'œuvre se fassent si rares. On frémit devant la masse de matériaux accumulés, de connaissances agglomérées qu'il faut posséder et mettre en fonctionnement pour un spectacle de trois ou quatre heures. Une partition contient des milliers de notes, exige des milliers de pages de papier à musique. Il n'a pas fallu moins de trois années, à raison de six heures par jour de travail, de cinq heures du matin à onze heures, pour que M. Massenet menât à bien un tel labeur. Avant même d'avoir écrit le premier accord, le premier trémolo de son prélude, il a dû méditer longtemps la *couleur générale* des tableaux qu'il voulait peindre. Les partitions sont devenues aujourd'hui de véritables palettes et tous les termes d'atelier sont mis au service de la musique. Doux échange de bons procédés entre ces deux arts : on disait une belle *gamme* de couleurs; on dit maintenant une *couleur* de belles gammes. Quand on parlait d'un tableau, on le trouvait d'un ton harmonieux; en parlant d'une partition, on la trouvera plus ou moins montée en couleur. Mais revenons au *Cid* et aux procédés de M. Massenet. Avant d'écrire une note de sa partition, le jeune maestro s'occupe de la *tonalité générale*, et, dès qu'il a fixé la *couleur* d'une scène, d'un acte, il faut que tout, versification, décors, lumière, se fonde ensemble; en un mot, comme on dit dans les magasins de nouveautés (rayon des rubans), il faut que tout soit bien assorti. C'est envers les décorateurs que l'auteur du *Cid* se montre particulièrement intraitable. Que d'essais, de tâtonnements, avant de le satisfaire complètement! Il met en morceaux maquettes sur maquettes, se met lui-même en fureur, et il n'est pas rare, paraît-il, de l'entendre s'écrier :

— C'est trop rouge pour mes blanches tenues suivies de pauses; c'est trop bleu pour mes pizzicati! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cela?

Si l'*Armeria* de Madrid n'avait pas été brûlée, M. Massenet n'aurait pas pu moins faire que de demander au gouvernement espagnol de lui prêter l'épée et l'armure du Cid, et, sans les frais considérables que l'installation de la lumière électrique a occasionnés à la direction de l'Opéra, et qui sera, nous dit-on, un des grands étonnements de l'ouvrage, l'auteur du *Cid* aurait certainement exigé de MM. Ritt et Gailhard que tout l'orchestre fût habillé à la mode du temps, pour ne pas détonner dans l'harmonie générale de l'œuvre.

L'enfantement de *Georgette*, pour être sans musique, n'aura pas été moins laborieux. Outre le talent, le tact qu'il a fallu à l'auteur pour traiter un sujet scabreux, il a été obligé de se livrer, toujours d'après le même journal, à une étude d'*appropriations de termes* tout à fait surprenantes. On ne s'était cependant jamais aperçu que chez M. Sardou ses termes ne fussent pas en situation; mais ces expressions seront si admirablement appropriées que l'auteur de l'article sur *la Genèse de « Georgette »* n'hésite pas à prédire que ce sera un des côtés les plus remarqués de la pièce, un des éléments de son succès. M. Sardou se serait servi jusqu'à ce jour du plus pur charabia de Saint-Flour, qu'on ne saurait faire une critique plus amère, plus désobligeante envers un membre de l'Académie française.

En écrivant une pièce de théâtre, les auteurs avaient toujours eu présent à l'esprit le genre de talent de l'artiste qui devait être leur principal interprète; maintenant il leur faut non seulement penser à ses qualités et savoir en tirer parti, mais mettre dans l'ombre ses défauts physiques, ses imperfections. Telle artiste est gênée pour prononcer deux *b* de suite : il faut que l'auteur se livre à une véritable gymnastique, pioche son Dictionnaire des synonymes, pour éviter à son interprète cette double consonne. Un jeune premier est poussif et ne peut prononcer quatre mots de suite sans être essoufflé : il faut supprimer de son rôle périodes et récits.

Si au moins M. Sardou avait la garantie que ses artistes pourront toujours conserver leurs rôles et les jouer cinq cents fois de suite sans qu'aucune indisposition, aucune fugue n'obligent la direction à leur donner des remplaçants, il prendrait son parti de ce travail de longue haleine accompli une fois pour toutes; mais qui lui dit que les artistes qui remplaceront les créateurs des rôles n'auront pas les défauts contraires, et que Mlle A, par exemple, ne lui demandera pas le rétablissement des deux *b* qui effrayaient sa rivale, mais qu'elle module avec des trésors de ten-

dresse : *O mon beau bien-aimé; Bravo, mon beau bien-aimé?* M. B., de son côté, exigera de longues tirades, dans l'impossibilité où il est de couper ses phrases. Pour les mains trop petites, les compositeurs de piano suppriment l'octave ou indiquent des facilités : les auteurs dramatiques se verront obligés d'agir de même en vue des différents artistes qui pourraient se succéder dans la représentation de leurs pièces.

L'art n'a plus de mystères pour les profanes. Les dieux mêmes arrachent les voiles qui les enveloppaient. Ils vous disent comment on confectionne les chefs-d'œuvre, vous livrent leurs recettes comme la vulgaire *Cuisinière bourgeoise* ou le *Codex* des pharmaciens : à vous de vous en servir.

III.

Si nous vivons encore quelques années, qu'est-ce que nous ne sommes pas appelés à voir? Deux acteurs jouent en ce moment, le même soir, dans deux théâtres différents. Un duo comique chanté par ces deux artistes obtenant dans une féerie un succès fou, on a pensé qu'il obtiendrait le même succès si on le transportait *illico*, avec ses interprètes, dans un autre quartier, sur une autre scène. On se demande même comment une idée si simple n'est pas venue plus tôt à l'esprit des directeurs de théâtres parisiens, comment ils n'ont pas songé à une combinaison qui leur permettait d'exploiter un succès en partie double ou triple. Ce n'est que le commencement. Lorsque les fiacres électriques seront employés pour la circulation, les acteurs, entre deux scènes, pourront faire plusieurs théâtres de Paris et même de la banlieue. Le public n'aura qu'à gagner à ce nouvel état de choses : dans la même soirée, sur la même scène, il pourra s'offrir de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'opérette, du drame, de la chorégraphie, voire même quelques chansonnettes de cafés-concerts. Les directeurs s'emprunteront leurs *clous*, et si, un soir de déveine, une pièce nouvelle n'a pas l'air de réussir devant le public, vite on jouera du téléphone ; on priera son collègue de venir au sauvetage. Avec un peu de complaisance de la part des auteurs, on pourra toujours s'arranger.

Mais ces évolutions devront être réglées avec une précision mathématique et astronomique lorsqu'il s'agira d'étoiles. Un moment d'éclipse, et toute cette combinaison échoue. Les rappels, les *bis*, qui prennent du temps, se trouveront par cela même interdits. Les cachets qu'on ne manquera pas de donner aux artistes les indemniseront de la perte des applaudissements auxquels ils étaient habitués.

Quel tempérament il faudra pour résister à des exercices pareils! La tournée de province est un doux *far niente* en comparaison. Les artistes, avant de signer un engagement, devront passer devant un conseil de revision qui prononcera sur leur admission : « Bon pour le service actif de quatre ou cinq théâtres, ou impropre à la circulation. » Les appointements, nécessairement, se ressentiront du bulletin de santé accordé par le jury : la constitution la plus robuste assurera les mêmes privilèges que le plus grand talent. Ce service exorbitant arrivera peut-être même à vous faire exempter du volontariat. Mais que l'âge vienne sans que pour cela le talent ait subi son atteinte; que le fameux grain de sable qui depuis Cromwell a déjoué toutes les prévisions humaines et rend la locomotion en voiture dangereuse et impossible, fasse son apparition, c'est l'heure de la retraite ou du service au rabais qui sonnera pour les comédiens. Aussi auteurs et directeurs seront-ils sans cesse préoccupés de la santé et de la vertu de leurs sujets. Voyez-vous le grand premier rôle obligé par une indisposition passagère à occuper une baignoire plutôt qu'une voiture, et la jeune ingénue à qui son médecin défendra la locomotion pendant les premiers mois?

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le lundi 16 novembre, M. le président du conseil a lu au Sénat et à la Chambre des députés la déclaration ministérielle. — La séance du 17 a été consacrée à quelques projets d'intérêt local; le 19, a été commencée en première lecture la discussion du projet de loi tendant à retirer aux fabriques et aux consistoires le monopole des inhumations.

Chambre des députés — Le bureau définitif a été constitué dans la séance du 14. M. Floquet a été élu président par 348 voix contre 79 bulletins blancs. Les quatre vice-présidents sont : MM. A. de La Forge (458 voix); E. Lefèvre (335 voix); Develle (284 voix); Buyat (279 voix). Les secrétaires sont : MM. Bovier-Lapierre, Dutailly et Brousse (gauche avancée); Étienne Thiessé et Compayré (gauche modérée); Bénazet et de la Biliais (droite) Les questeurs de l'année dernière, MM. Madier de Montjau, Margaine et Martin Nadaud, ont été confirmés dans leurs fonctions. — Le 19, la Chambre a continué la vérification des pouvoirs de ses membres.

Divers. — Une réunion plénière des députés républicains a eu lieu le 18 dans la salle du Grand-Orient. Il a été décidé, sur la proposition de M. Granet, qu'on nommerait une délégation chargée d'aller demander au gouvernement de fixer le plus tôt possible et à la date la plus rapprochée l'élection du président de la République. — Le 18, arrivée à Paris de M. de Brazza, l'explorateur du Congo.

Guerre d'Orient. — Le gouvernement serbe a déclaré officiellement la guerre à la Bulgarie. L'armée serbe a envahi le territoire bulgare et a échoué, le 17, à Slivnitza, devant les troupes bulgares commandées par le prince Alexandre. Une nouvelle attaque, le 19, n'a pas été plus heureuse. —

Le prince Alexandre a télégraphié au sultan qu'il faisait sa soumission et que ses troupes évacuaient la Roumélie.

Conflit hispano-allemand. — L'Allemagne et l'Espagne ont adopté le projet de médiation du Pape dans l'affaire des Carolines. L'avis émis par le Pape servira de base aux négociations définitives entre les deux gouvernements.

Nécrologie. — Mort de l'évêque de Dijon, M. Castillon, — de notre collaborateur M. Henry Aron, ancien directeur du *Journal officiel.*

Henry Aron

Les funérailles d'Henry Aron ont eu lieu dimanche dernier, au cimetière Montparnasse. Nombreux étaient les amis, nombreuses les notabilités politiques et littéraires qui ont suivi son cercueil. Des adieux émus lui ont été adressés au nom de l'École normale, du *Journal officiel,* qu'il a dirigé quelque temps, du *Journal des Débats* et de la *Revue politique et littéraire.*

C'est ici qu'Henry Aron avait débuté, en 1871. Notre directeur l'avait rencontré à Versailles, pendant la Commune. Il était assombri par les malheurs de la patrie, et triste de ne pouvoir la servir davantage. Déjà l'enseignement l'avait fatigué, et il sentait sa plume impatiente de se consacrer à la grande œuvre du relèvement de l'esprit public. *Le général Trochu, le Lendemain de la restauration monarchique, Quelques mots sur Prévost Paradol* furent les premiers articles qu'il nous donna, en même temps qu'il adressait quotidiennement une correspondance politique à un journal de Lyon. Il rédigea chez nous la *Semaine politique* du 17 janvier 1874 au 25 mars 1876. Mais son talent était si brillant que le *Journal des Débats* ne pouvait manquer de le découvrir. Il y entra dès 1872, y débuta par un article plein d'éclat sur *Michelet* et soutint la polémique quotidienne avec la fermeté et la finesse que l'on sait. Nommé directeur du *Journal officiel,* il rentra aux *Débats* en 1877, quand la République et la liberté se trouvèrent menacées. Après la défaite du 16 Mai, tout parut s'ouvrir devant lui et toutes les ambitions lui semblaient permises. Cependant ses articles devenaient de plus en plus intermittents; la maladie l'obligea de quitter la *Chronique dramatique* des *Débats* presque aussitôt après l'avoir acceptée, lors du décès de Clément Caraguel. Il dut passer tous les hivers dans le Midi, prit la plume une dernière fois, en 1883, pour tracer des réflexions et des pensées qui parurent ici sous le titre de *Feuilles de carnet,* et qui déjà étaient empreintes d'une navrante mélancolie. Puis vint le morne isolement volontaire. Quatorze ans à peine se sont écoulés entre le premier épanouissement de ce jeune talent jetant ses fleurs et ses fruits et la lugubre cérémonie de dimanche dernier. Il avait quarante-trois ans.

Les Bulgares

Le volume que notre collaborateur M. Leger a consacré à *la Bulgarie* (librairie Cerf) ne fait pas double emploi avec les impressions de voyage qu'il a publiées l'année dernière. M. Leger fait ressortir un fait curieux et peu connu en Europe : c'est que l'émancipation morale des Bulgares a précédé leur émancipation politique. Il raconte leurs luttes pour la fondation de l'école et de l'Église nationales; il étudie les tendances de leur littérature; il cite de nombreux fragments de leurs écrivains. Ce volume gagnera certainement des sympathies à la cause du peuple dont M. Leger s'est fait le chaleureux défenseur. L'auteur se prononce énergiquement contre le traité de Berlin, où il voit la cause de toutes les catastrophes qui se produisent aujourd'hui.

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

On signale comme devant paraître dans le courant de la semaine prochaine la première livraison de la *Grande Encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts pour la fin du* XIXe *siècle,* rédigé par une société de savants et de gens de lettres, au nombre desquels figurent MM. Berthelot, Glasson, Giry, Laisant, Levasseur, Muntz et C. Dreyfus. L'ouvrage complet formera de 20 à 25 volumes grand in-8° de 1,200 pages environ, publié par livraisons hebdomadaires.

Quelques publications historiques et géographiques doivent faire leur apparition dans la première quinzaine de décembre, ce sont : *Les Français en Russie et les Russes en France* (ancien régime, émigration, invasion), par M. L. Pingaud (Librairie académique Perrin); — *Histoire de quinze ans* (1870-1885), par Ed. Benoît-Lévy; — *La Russie sous les Tsars,* par Sergius Stepniak ; — *Souvenirs et Épisodes* (Chine, Japon, États-Unis), par P. de Lapeyrère, — et une nouvelle édition de *la Cour et la ville de Madrid vers la fin du* XVIIe *siècle,* par la comtesse d'Aulnoy (Plon-Nourrit).

A la nombreuse série des variétés littéraires et des romans nouveaux actuellement en cours d'impression sont venus s'ajouter tout récemment les *Lettres de ma chaumière,* par Octave Mirbeau, — *la Légende hugolienne,* par J. Boyer d'Agen, — *la Proie du néant* (notes d'un pessimiste), par Ed. Thiaudière, — *les Vosges poétiques,* par G. Schumann, — *la Vie conjugale, Rosette,* par M. de Saint-Vidal, — *Jambes folles,* par Émile Testard, — et *Mam'zelle Vertu,* par Henri Lavedan.

LIVRES D'ÉTRENNES.

HACHETTE. — Ouvrages de grand luxe : *Le Cantique des cantiques,* traduit de l'hébreu par Ernest Renan, illustré de 25 eaux-fortes d'Ed. Hédouin et Em. Boilvin, d'après les dessins de Bida; — le *Sixième récit des temps mérovingiens,* par Augustin Thierry, orné de six grandes compositions de Jean-Paul Laurens, reproduites par la photogravure Goupil.

Publications diverses : *Les chroniqueurs de l'histoire de France,* par Mme de Witt, née Guizot (IVe et dernière série), *de Monstrelet à Commines,* avec 8 chromolithographies, 46 grandes planches et 343 gravures; — *le Monde physique,* par Amédée Guillemin (tome V et dernier), comprenant *la météorologie et la physique moléculaire,* avec 9 planches en couleur, 20 noires et 340 gravures; — *la Géographie universelle* d'Élisée Reclus (tome X), *Afrique septentrionale,* enrichie de 3 grandes cartes en couleur, 111 cartes intercalées dans le texte et 56 gravures ; — *la Terre à vol d'oiseau,* par Onésime Reclus, ornée de 500 gravures et 10 cartes; — *David Copperfield,* par Ch. Dickens, traduction française illustrée de 70 gravures d'après Barnard et Tonneau ; — *le Canal de Panama,* par L.-N.-B. Wyse (une carte et 50 gravures); — *Contes et apologues,* par Léon Riffard, illustrés d'une eau-forte et de 140 gravures en plusieurs teintes d'après les dessins de Frédéric Régamey.

Collections pour la jeunesse : *Histoire d'un Berrichon,* par J. Girardin (112 gravures de Tofani), — *Hervé Plémeur,* par Mme Colomb (112 gravures de Zier), — *la Maison des bêtes,* par Mme Gustave Demoulin (70 grav.); — *Notre-Dame Guesclin,* etc., scènes historiques, par Mme de Witt (70 grav.).

Bibliothèque des Merveilles : *L'œuf chez les plantes et les animaux,* par E. Capus; — *le Monde des atomes,* par W. de Fonvielle; — *la Parole,* par P. Laffitte; — *la Navigation aérienne,* par G. Tissandier.

Bibliothèque rose illustrée : *la Tour du Preux,* par Mlle Carpentier; — *l'Enfant des Alpes,* par Mme Cazin; — *Gildas l'intraitable,* par Mlle Z. Fleuriot; — *Une petite nièce d'Amérique,* par Mlle de Martignat; — *les Deux tantes,* par Mme de Stolz.

Bibliothèque des petits enfants : *Plaisirs et aventures,* par Mme C. de La Bruyère; — *Dans notre classe,* par J. Girardin; — *les Amis de Berthe,* par André Surville; — *Petite,* par Mme de Witt.

Périodiques : la vingt-sixième année du *Tour du monde,* illustrée de 500 gravures et de 25 cartes ou plans; — la treizième année du *Journal de la jeunesse;* — la quatrième année de *Mon journal,* recueil instructif et amusant destiné aux jeunes enfants.

Armand Colin. — *Petite anthologie des maîtres de la musique* depuis 1633 jusqu'à nos jours, précédée de conseils aux jeunes exécutants et d'une histoire de la musique avant Lulli, suivie de notes sur l'art musical contemporain, avec la biographie des principaux musiciens et un lexique musical par Léopold Dauphin (50 gravures); — *Histoire générale de l'Europe par la géographie politique,* par Ed. Freeman, traduction de Gustave Lefebvre et préface de M. Ernest Lavisse avec un atlas de 73 cartes.

Hennuyer. — *Les Mémorables aventures du docteur J.-B. Quiès,* par Paul Célières, avec illustration d'après F. Lix.

Hetzel. — *Mathias Sandorf,* par Jules Verne, édition de luxe illustrée de 113 dessins par Benett. — Dans la collection Hetzel : *L'épave du Cynthia,* par Jules Verne et André Laurie (26 dessins de Roux); — *l'Ile au trésor,* par Stevenson (27 dessins de Roux); — *la Terre de feu,* dernier roman de Mayne-Reid, adapté par André Laurie (26 dessins de Riou); — *La Petite Rose, ses six tantes et ses cousins,* par Stahl et Lermont d'après miss Alcott (26 dessins de Destez); — *Tito le Florentin,* par André Laurie, ouvrage compris dans la série de la *Vie de collège dans tous les pays* (35 dessins de Roux); — *Voyage d'une fillette au pays des étoiles,* par Gouzy (73 dessins de Destez); — *Autour d'un lapin blanc,* par Alone (26 dessins de Kratké).

Dans la petite Bibliothèque blanche : *Boulotte,* par Austin, (14 dessins par Roux), et les *Lunettes de grand'maman,* par Perrault (14 dessins de Geoffroy).

Dans la collection des Albums-Stahl : *Mlle Lili en Suisse,* par Frœlich, et *la Découverte de Londres par une bande d'écoliers français,* de Griset (gravures noires); — *le Pauvre âne,* par Geoffroy, et l'*Apprentissage du Petit soldat,* par Jazet (gravures en couleur); — la vingt et unième année du *Magasin illustré d'éducation et de récréation.*

Delagrave. — *Les Héritiers de Montmercy,* par Eudoxie Dupuy, illustrations de Birch et Sandoz; — *la Comédie des Animaux,* par Méry, dessins de Morin, Speecht, etc.; — *A la Recherche de la Pierre philosophale,* par Leblanc, gravures d'après Besnier; — *la Guerre,* récits épisodiques du XVIe siècle par du Monge, de Viville et d'Hervilly, illustrations d'après Poirson et Atalaya; *Souvenirs d'un petit Alsacien,* par Mme Pierre Duchateau, dessins de Girardet; — *les Sept Métiers du Petit Charles,* texte et dessins par Léonce Petit; — *Sans Souci,* par Mme A. Piazzi, illustré par B. de Monvel; — *la Petite Maison rustique,* par Marthe Bertin, dessins de Clérice; — *Pharos,* par Mme A. Piazzi, illustrations de Sandoz.

Dans la série des ouvrages de vulgarisation : *Comment les bêtes travaillent* et *Curiosités de l'histoire des bêtes,* par A. Linden; — *Scènes de la Révolution française,* par A. François; — *Histoires d'autrefois* et *Contes littéraires,* par le bibliophile Jacob; *Curiosités de l'Allemagne du Nord* et *Curiosités de l'Allemagne du Sud,* par V. Tissot; — *les Etapes d'un bataillon scolaire,* par Ed. Neukomm; — *Choses et autres* et *une Histoire de tous les jours,* par H. de La Blanchère.

Périodiques : la cinquante-troisième année du *Musée des familles* et la septième de *Saint-Nicolas,* journal illustré de la jeunesse.

Firmin-Didot. — *Ilios, ville et pays des Troyens,* résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1870 à 1882, par Henri Schliemann, avec une autobiographie de l'auteur; ouvrage traduit de l'anglais par Mme Egger et illustré d'environ 2000 gravures; — *Vie des Saints pour chaque jour de l'année,* d'après le P. Giry, enrichie de 7 chromolithographies et de 125 gravures sur bois; — *l'Abbé,* quinzième volume de la nouvelle édition illustrée des œuvres de Walter Scott et de Fenimore Cooper.

Plon-Nourrit. — *A travers l'Asie centrale,* impressions de voyage par Henri Moser, ornées d'une carte, de 16 héliotypies et de 117 dessins d'après E. Van Muyden; — *la Province à cheval,* texte et dessins par Crafty, avec de nombreuses vignettes dans le texte et hors texte. Cet ouvrage forme le complément de *Paris à cheval* du même auteur.

Masson. — Dans la Bibliothèque de la nature : *les Hommes phénomènes,* par Guyot Daubès, et *la Vie au fond des mers,* par M. Filhol, volumes illustrés de planches en couleur et de nombreuses gravures sur bois; — *le Monde terrestre,* 2e partie, comprenant l'homme et les animaux, par D. Labesse et H. Pierret.

Librairies diverses. — *Histoire de Marlborough,* par J. de Marthold, illustré de 56 compositions en couleur par Caran d'Ache; — *Ka-li-Ko et Pa-Tchou-li,* voyages humoristiques d'un haut fonctionnaire chinois et de son fidèle secrétaire, texte et dessins par Eug. Le Moüel; — la *Bibliothèque des Bons-Enfants,* comprenant *les Enfants bien sages,* par Léon Ricquier, illustrations de Le Moüel; — *Fruguette et Gros-Goulu,* par Mme A. Perronnet, dessins de Gustave Fraipont; — l'*Alphabet des Bons exemples,* par Mme Boulanger, dessins de H. Gray.

La Belle Armurière (un siège de Bayonne au moyen âge), avec 150 dessins et 8 illustrations en chromo et camaïeu par Uzès, — *Madame Roland,* sa détention à l'Abbaye et à Sainte-Pélagie, racontée par elle-même, gravures et eaux-fortes de Poirson, — *le Premier grenadier de France, la Tour d'Auvergne,* étude biographique par Paul Déroulède, illustrée d'après nos meilleurs peintres militaires.

Récits anecdotiques, texte et dessins par Dick de Lonlay (300 gravures); — *A travers la Bulgarie* et *l'Amiral Courbet et le « Bayard »,* texte et dessins par le même (40 gravures); *Originaux et beaux Esprits,* par Sainte-Beuve; — *les Leçons d'une jeune mère* et les *Derniers récits,* par Mme Belloc; — *Galerie des Enfants célèbres,* par F. Tulou; — *Nouvelles Chansons et rondes enfantines,* album en couleur, enrichi de nombreuses illustrations, avec accompagnement de piano par J.-B. Weckerlin, faisant suite au volume publié l'année dernière.

Faits divers

Le docteur Adolf Kressner, directeur de la Revue allemande *Franco-Gallia,* publie des fragments d'un manuscrit français inédit conservé à la bibliothèque de Cassel. Le manuscrit est intitulé *Gazette littéraire* et contient une de ces correspondances parisiennes que les princes étrangers, au XVIIIe siècle, aimaient à se faire adresser. Celle dont il s'agit, et dont on ne possède qu'une partie, était destinée à un landgrave de Hesse et avait pour auteur l'abbé Beronzières. Le passage qu'on va lire est emprunté à la lettre « du 15 décembre au 1er janvier 1754 », où l'abbé rend compte d'une pièce nouvelle, la *Revue des théâtres,* par le sieur Chevrier.

« Il (l'auteur) y avait aussi insinué quelques traits contre M. Rousseau qui ont été applaudis parce qu'ils étaient contre cet antagoniste de la musique française, devenu, depuis sa lettre à ce sujet, une victime publique à qui chacun voudrait faire subir un genre de supplice. La rhumeur excitée contre lui n'est point encore apaisée (1).

« Plusieurs de nos talons rouges, surpris qu'il n'ait pas été exilé pour avoir osé décrier une musique qu'ils fredonnent, se sont donné bien des mouvemens pour le faire mettre à Charenton. Leur raison est qu'il est dangereux pour l'État d'y souffrir un homme qui a le talent de persuader les plus grands paradoxes. Ceux qui ne peuvent appuier cette plainte par aucun titre y applaudissent et la font valoir de leur mieux.

« Les acteurs de l'Opéra, les plus intéressés dans la cause, lui ont fait son procès comme criminel de lez-musique et, l'ayant fait peindre, ont accroché son portrait dans les coulisses comme pour le pendre en effigie. Pour le lui faire savoir, on a saisi le moment qu'il entrait à l'Opéra, entouré de quelques amis. — Ah! s'est-il écrié sur-le-champ avec une présence d'esprit digne de lui, ils ont bien fait, les bourreaux ; ils me tenaient depuis si long temps à la question! — Les rieurs ont été pour notre philosophe, et même ceux qui l'auraient voulu le moins! »

La lettre suivante contient encore des détails sur les attaques que valut à Rousseau sa *Lettre sur la musique française.* « Cette guerre occupe si fort les esprits, écrit l'abbé Beronzières, qu'on ne pense plus au parlement. »

— On annonce d'Angleterre la prochaine apparition d'un nouveau volume de vers de Tennyson. D'autre part, M. Swinburne travaille à un livre sur Victor Hugo.

— A l'Université de Zurich, un dixième des étudiants, soit quarante-cinq, sont des étudiantes. Vingt-neuf femmes étudient la médecine, quatorze la philosophie, et deux l'économie politique.

— Le Père Didon a fait un voyage en Palestine pour réunir les éléments d'un ouvrage qu'il prépare en réponse à la *Vie de Jésus* de M. Renan.

— Le drame philosophique en cinq actes que M. Renan vient de faire paraître est terminé depuis longtemps. L'œuvre laisse une impression triste. Elle est précédée d'une introduction où l'auteur répond d'avance aux objections qu'il prévoit.

— Le *Bulletin de la papeterie* contient les détails suivants sur les livres en argile découverts dans les fouilles de Ninive :

« La bibliothèque principale était située dans le palais de Konyurizik. Les livres en argile qu'elle contenait se composaient de tablettes de forme oblongue, couvertes d'une écriture extraordinairement serrée. Lorsque plusieurs tablettes étaient nécessaires pour former un livre, la dernière ligne d'une tablette était répétée sur la tablette suivante. Il est évident que l'écriture a été appliquée sur les tablettes lorsque l'argile était encore molle et qu'on a livré ensuite les tablettes à la cuisson pour les durcir. Chaque tablette (ou livre) était numérotée et avait sa place marquée dans la bibliothèque par le même numéro, afin d'être facilement trouvée par le conservateur. Parmi ces livres, on rencontre des collections d'hymnes aux dieux assyriens, des descriptions de quadrupèdes, d'oiseaux, de pierres et de végétaux, et des histoires de voyages. »

— Un romancier allemand connu, M. Ernst Eckstein, examine dans le *Magazin für die Litteratur...,* etc., la situation de *la Littérature allemande à l'étranger* et recherche pourquoi cette situation est si défavorable. Sauf en Hollande et chez les peuples scandinaves, personne, dit M. Eckstein, ne s'intéresse aux productions de la littérature allemande. Il n'est point surprenant qu'il en soit ainsi en France, puisqu'il est connu que les Français sont incapables de goûter les littératures étrangères ; mais en Espagne? en Italie? en Portugal? en Turquie? en Roumanie? Dans les grandes villes de tous ces pays, vous voyez les vitrines des libraires remplies de livres anglais et français, soit en original, soit en traduction ; vous ne voyez pour ainsi dire jamais un ouvrage allemand ou traduit de l'allemand. Quelle peut en être la raison ?

M. Eckstein croit que l'explication est celle-ci : « Le rôle qu'une littérature joue à l'étranger est toujours un écho du rôle qu'elle joue à l'intérieur. » Or la littérature allemande joue en Allemagne un rôle effacé. Les libraires lui préfèrent les traductions de romans français ; les directeurs de journaux ou de théâtres manifestent, dans le choix de leurs feuilletons et de leurs pièces, la même partialité antipatriotique pour les productions françaises. Les écrivains germaniques ne prendront à l'étranger une place convenable que lorsqu'ils l'auront d'abord conquise chez eux.

Il y a du vrai dans ce qui précède. Il reste à savoir pourquoi la littérature allemande n'a pas de succès même en Allemagne. C'est ce que M. Eckstein ne nous dit pas. Il doit pourtant y avoir des raisons à ce fait, des raisons tirées de la littérature même, et qu'il aurait été intéressant de voir mettre en lumière par un écrivain aussi expert.

(1) La lettre de J.-J. Rousseau sur *la Musique française* est de 1753.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6120]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 22. (22e ANNÉE). — 28 NOVEMBRE 1885.

Paris, 27 novembre 1885.

Autrefois on se retirait; maintenant on évacue. Ce qu'il en coûtera au roi Milan, c'est, dit-on, sa couronne; ce qu'il en coûtera à la Serbie, c'est une profonde déchéance matérielle et morale. Encore la Bulgarie n'a-t-elle pas été évacuée volontairement, pas plus que le Soudan par les Anglais. Ceux-ci, impuissants contre les sables du désert, la violence du climat, les troupes toujours grossissantes du Madhi, se sont repliés, mais en se gardant bien d'annoncer qu'ils évacuaient. Ils allaient même, disaient-ils, construire un chemin de fer partant de Souakim, afin de reprendre plus efficacement les hostilités à la saison suivante. Ce qui serait bien nouveau, ce seraient des vainqueurs évacuant purement et simplement et, de plus, l'annonçant, le criant sur les toits. Tout le monde sait, ou du moins tout le monde devrait savoir que la retraite est une opération beaucoup plus difficile, plus compliquée, plus aventureuse même en un sens qu'une marche en avant. Quand on avance, on peut accorder quelque chose à la témérité; quand on recule, tout doit être calculé et combiné avec la plus extrême précision, car le moindre incident entraîne tout, et chaque pas en arrière décuple le nombre et le courage des ennemis. Pour faire une retraite honorable, il faut encore savoir entre quelles mains on laisse le pays. En 1874, le retour de notre petite expédition a provoqué le massacre de 35 000 Tonkinois e Annamites qui avaient cru à notre protection. Il y a, dit-on, dans ce pays, 300 000 chrétiens indigènes : les dévouera-t-on à un épouvantable carnage? Et où la France pourra-t-elle tenir coup s'il est établi que quand elle a fait d'énormes dépenses d'hommes et d'argent, et quand elle a été victorieuse, et quand il s'agit de retenir quelque chose, de tirer quelque parti de tant de sacrifices, elle n'a plus qu'une idée : se précipiter dans la retraite et lâcher tout. Défaillance et humiliation, oui; mais il faudrait ajouter : désastre.

ACADÉMIE FRANÇAISE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

M. CAMILLE DOUCET

(Secrétaire perpétuel)

Rapport sur les prix et concours

Messieurs,

L'an dernier, à la suite du rapport que je venais de lire ici, dans une cérémonie pareille à celle qui nous réunit à cette heure, un double reproche me fut adressé, en même temps, par deux de mes auditeurs, excellents juges l'un et l'autre. Le premier m'avait trouvé trop sévère; le second, ce qui me surprenait moins, m'avait trouvé trop indulgent. Le piquant de l'affaire, c'est qu'en m'accusant ainsi, l'un d'indulgence et l'autre de sévérité, tous deux visaient le même auteur, tous deux parlaient du même ouvrage. C'est le même passage de mon rapport que tous les deux incriminaient; or, à leur point de vue différent, ils avaient tous les deux raison, et personne n'avait eu tort — pas même moi!

Dans les meilleurs livres, dans ceux qui honorent le plus nos concours, s'il y a surtout à louer, il y a aussi parfois à reprendre. Je l'ai déjà dit et je ne saurais trop le redire, c'est l'ensemble de chaque œuvre que l'Académie couronne, sans pour cela qu'on doive en conclure qu'elle en approuve tous les détails, qu'elle en adopte toutes les idées, qu'elle en consacre tous les jugements. Tantôt alors ma tâche facile consiste uniquement à vous signaler ce qui est bien, en jetant sur les parties défectueuses un voile discret et charitable; tantôt, au contraire, quand elle l'a jugé utile, l'Académie m'invite à faire tout haut, en son

nom, certaines réserves que, suivant la sympathie ou la prévention, comme l'année dernière — *suivant l'âge ou le goût*, dirait Célimène, — celui-ci peut trouver excessives, et celui-là insuffisantes.

C'est sans réserve que, pour bien commencer aujourd'hui, j'aime à proclamer d'abord les résultats du concours d'histoire si généreusement fondé par M. le baron Gobert.

Le premier grand prix, dont le montant annuel s'élève à près de dix mille francs, est décerné à M. Paul Thureau-Dangin pour son *Histoire de la monarchie de Juillet.*

L'œuvre n'est pas complète; deux volumes seulement ont paru; mais, tel qu'il est, ce livre a été apprécié par l'Académie comme un ouvrage de premier ordre, joignant avec bonheur le charme élégant de la forme à l'étude savante et approfondie des faits, à la recherche scrupuleuse et à l'habile emploi de documents nouveaux puisés en grand nombre aux meilleures sources, à la modération, à la probité, à l'impartialité des jugements portés sur les événements comme sur les hommes; enfin au rare et particulier mérite que M. Thiers, qui s'y connaissait, le possédant lui-même au plus haut degré, appela un jour « cette qualité de l'intelligence de l'histoire ».

Comme M. Thiers, M. Thureau-Dangin, dans toutes ses œuvres, s'est attaché surtout à la poursuite de la vérité : *veritatem coluit,* travaillant sans cesse à la découvrir et à la dégager au milieu des luttes funestes que la division des partis renouvelait chaque jour, sur les barricades de la rue et de la tribune.

Il y a de cela plus d'un demi-siècle et, après tant d'efforts trahis, après tant d'espérances déçues, sommes-nous aujourd'hui plus sages que nos pères? L'histoire donne toujours des leçons dont on ne profite jamais.

Le second prix Gobert, d'une valeur de mille francs, est attribué à un livre intitulé *Histoire du commerce de la France,* par M. H. Pigeonneau, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris.

Bien composé, correctement écrit, ce livre contient assez d'idées générales, politiques, économiques et philosophiques, pour vivifier en quelque sorte un sujet aride par lui-même; c'est l'œuvre d'un érudit et d'un lettré qui connaît bien les mœurs, les aptitudes et les caractères de l'époque qu'il a étudiée pour nous.

Vingt-six ouvrages avaient été présentés au concours Thérouanne; l'Académie en couronne deux. Elle en avait remarqué plusieurs autres, notamment un voyage d'exploration archéologique au Mexique et dans l'Amérique centrale, publié par M. Désiré Charnay sous ce titre : *les Anciennes villes du Nouveau Monde.* Œuvre de science égarée dans un concours spécialement consacré à l'histoire, ce beau travail s'en écartait lui-même de plein droit. Ne pouvant mieux le récompenser, l'Académie a voulu du moins donner hautement au savant auteur un témoignage d'estime et de sympathie.

C'est avec les mêmes sentiments qu'elle m'a chargé de mentionner : le troisième volume des *Guerres sous Louis XV,* par M. le général comte Pajol; *Turgot et ses doctrines,* par M. Alfred Neymarck, et l'*Histoire des persécutions pendant les premiers siècles,* par M. Paul Allard.

Les deux ouvrages que l'Académie couronne sont intitulés :

Simon de Montfort, comte de Leicester, par M. Charles Bémont, docteur ès lettres;

Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII, par M. Henry de la Garde.

Fils du terrible chef qui conduisit la croisade des Albigeois, Simon de Montfort, en Angleterre comme en France, fut l'un des personnages les plus considérables du XIIIe siècle. Dans son excellent livre, M. Bémont nous le montre tour à tour gouverneur et pacificateur de la Gascogne, chef des barons anglais révoltés, vainqueur du roi, réformateur de la constitution, introducteur des communes dans le parlement, puis défait et tué, mais se survivant à lui-même dans la mémoire du peuple, qui, désarmé par sa mort, ne voit plus en lui qu'un martyr.

Plaçant en première ligne cette remarquable monographie qui, dans son genre, a été considérée comme un modèle, l'Académie lui décerne un prix de deux mille cinq cents francs sur les quatre mille, montant annuel de la fondation Thérouanne.

Les quinze cents autres francs sont attribués à la savante étude de M. Henri de la Garde : *le Duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII,* livre complet, écrit en bon style, mais dont le sujet très intéressant ne laisse pas que de soulever parfois des questions assez délicates. Placé entre son héros, qui d'avance a toutes ses sympathies, et le cardinal de Richelieu, qui, de force, s'impose à son admiration, l'auteur, quelles que soient ses préférences personnelles, sait garder dans ses jugements cette impartialité qui, chez le véritable historien, n'est que le second des mérites, étant le premier des devoirs.

Parmi les ouvrages présentés au concours Bordin, l'Académie en avait remarqué deux ayant chacun leur valeur, mais n'ayant pas tous deux la même. Il semblait donc qu'elle dût n'en couronner qu'un : *Fénelon à Cambrai,* par le prince Emmanuel de Broglie, en se réservant de décerner une mention honorable à une savante étude du *Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme,* par Mgr F. Laouënan, évêque titulaire de Flaviopolis, vicaire apostolique de Pondichéry.

S'il n'a pas toutes les qualités littéraires qui distinguent l'histoire de *Fénelon à Cambrai,* ce traité du *Brahmanisme,* honnêtement écrit dans une langue

claire, nette et correcte, a le mérite de contenir des renseignements précieux sur les trois religions qu'il étudie et qu'il compare. Plus intéressant encore que son œuvre, l'auteur inspirait par lui-même une estime toute particulière. Loin de la France et presque oublié d'elle, voilà longtemps que, non content de la faire aimer, il travaillait aussi à l'instruire.

L'histoire de *Fénelon à Cambrai*, par le prince Emmanuel de Broglie, se désignait cependant au choix de l'Académie comme digne d'obtenir un prix entier et sans partage. Écrit dans une langue excellente qui est un héritage, presque un privilège de famille, ce livre réunit au plus haut degré des qualités qui se complètent quand, par bonheur, elles se rencontrent : le fond et la forme, la force et la grâce, le dessin et le coloris.

Si peu de noms sont plus connus que celui de Fénelon, si l'une de ses œuvres jouit encore aujourd hui d'une rare popularité, en revanche la lumière ne s'est jamais entièrement faite sur le caractère et l'esprit de ce grand prélat, longtemps méconnu et toujours très diversement apprécié. L'ayant étudié surtout dans les archives intimes de sa longue correspondance, ayant trouvé là, comme dans les replis de son cœur, le secret de ses pensées et de ses sentiments, le jeune et savant historien aurait pu nous édifier plus complètement encore qu'il ne l'a fait en écrivant toute l'histoire, en retraçant toute la vie de son héros, au lieu de se borner à ce qu'il appelle lui-même « le drame intérieur de ces longues années d'exil et la victoire de l'homme nouveau sur le vieil homme ».

A peine, dans la triste solitude de Cambrai, nous fait-il parfois entrevoir le sage conseiller dont Versailles n'entend plus la voix, le brillant écrivain et l'homme d'État profond à qui toutes les ambitions étaient permises. C'est au chrétien surtout qu'il s'attache ; c'est le chrétien qu'il nous montre, tombé de haut, mais debout et ferme, supérieur à toutes les disgrâces de la terre et qui, grandissant encore dans l'adversité, ne se venge de la mauvaise fortune qu'en la dominant jusqu'au bout par la dignité de sa vie et la sérénité de sa mort.

Complète au point de vue spécial que se proposait son auteur, cette étude, je le répète, avait fixé en première ligne l'attention de l'Académie. La seule voix qui ne pût pas s'élever en sa faveur intervint, au contraire, alors, pour demander généreusement qu'au lieu d'être attribué en totalité à l'histoire de *Fénelon à Cambrai*, le prix Bordin fût partagé entre elle et l'histoire du *Brahmanisme*, par Mgr Laouënan.

C'était bien ; c'était trop bien !

L'Académie applaudit à un bon sentiment qui ne la surprenait pas, et, pour rester juste, elle prit un moyen terme, de nature à tout concilier : à l'unanimité, messieurs, le prix Bordin est décerné à l'histoire de *Fénelon à Cambrai* par le prince Emmanuel de Broglie.

A l'unanimité, sur le montant de ce prix, une médaille de mille francs est honorablement attribuée à Mgr Laouënan, pour son important ouvrage sur le *Brahmanisme et ses rapports avec le judaïsme et le christianisme.*

Une somme de six mille francs était, cette année, disponible sur la fondation Marcelin Guérin ; l'Académie l'a répartie, dans les proportions suivantes, entre quatre des ouvrages qui, dans ce concours, se sont fait particulièrement remarquer.

Deux prix, de deux mille francs chacun, sont décernés à deux savantes études :

L'une, sur *la Renaissance, de Dante à Luther*, par M. Marc Monnier, doyen de la Faculté des lettres à Genève ;

L'autre, sur *les Philosophes de l'Académie française*, par M. Lucien Brunel, professeur au lycée Condorcet;

Et deux prix de mille francs chacun :

L'un, à un beau volume intitulé *le Littoral de la France*, par Charles-Aubert Vattier ;

L'autre, à un travail de recherches et d'érudition sur *la Vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle*, par M. J. Jusserand.

C'est encore sur une tombe qu'au nom de l'Académie, j'ai le triste devoir de déposer la couronne destinée par elle à l'auteur du premier de ces quatre volumes : *la Renaissance, de Dante à Luther.*

Au moment même où la récompense qu'il méritait, et qu'il n'avait fait qu'entrevoir, allait lui être annoncée, M. Marc Monnier mourait subitement à Genève, sur son champ d'honneur, dans toute la force de l'âge et du talent.

Fixé depuis plusieurs années dans cette ville presque française pour y diriger l'enseignement des lettres, notre honorable compatriote s'était imposé à lui-même la grande tâche d'écrire une *Histoire générale de la littérature moderne.* « Mener toutes les littératures de front, montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres et suivre ainsi partout à la fois le mouvement de la pensée et de l'art » : tel était son vaste programme, et, sans relâche, il travaillait à l'accomplir avec un zèle infatigable. Comme l'un de ses poètes préférés, comme Pétrarque, il s'était dit : Nous aurons le temps de dormir quand nous serons morts. Après sa mort, messieurs, le grand travailleur à qui le temps de dormir vient d'être donné trop tôt s'est réveillé, une fois encore, pour nous envoyer du fond de sa tombe un second volume digne du premier, étudiant, celui-ci, la *Réforme de Luther à Shakespeare*, comme l'autre avait étudié la *Renaissance de Dante à Luther*, avec la même conscience et le même talent, avec un même droit à notre estime, avec un droit de plus à nos regrets.

Le programme de M. Lucien Brunel était moins ambitieux que celui de M. Marc Monnier ; dans un seul volume il a pu le mener à bonne fin.

Ce n'est pas une histoire générale de l'Académie française au XVIIIe siècle qu'il se proposait d'écrire ; il voulait seulement rechercher quelle avait été alors, dans le mouvement philosophique, la part de l'Académie. Il nous a montré en même temps quelle fut, pendant quarante années environ, dans l'Académie, la part du mouvement philosophique depuis l'élection de Duclos jusqu'à la mort de d'Alembert, sous le glorieux consulat de Voltaire et de Montesquieu.

L'Académie française n'a jamais été populaire, dit tout d'abord M. Lucien Brunel; c'est un compliment, et nous ne lui en voulons pas davantage quand il s'empresse d'ajouter qu'à peine élu — non sans l'avoir ardemment désiré, — Voltaire se vantait d'être un des quarante membres inutiles de la Compagnie. Quelques années plus tard, la connaissant mieux, et de loin s'occupant encore beaucoup d'elle, celui qu'on appelait alors le Patriarche de Ferney faisait amende honorable en écrivant : « C'est un corps plus utile qu'on ne pense, parce qu'il sera toujours le dépôt du bon goût, qui se perd totalement en France. Il faut le laisser subsister comme ces anciens monuments qui ne servaient qu'à montrer le chemin. »

Le chemin que montre l'Académie a ses sentiers et ses détours, dont chacun aboutit chez elle. Ayant aussi commencé par trouver l'ancien monument inutile, beaucoup, et non des moindres, finissent, un beau matin, par venir frapper bravement à sa porte, d'avance ouverte au repentir.

Particulièrement intéressant pour nous, instructif et agréable pour tout le monde, ayant peut-être, en réalité, plus de surface que de profondeur, le livre de M. Lucien Brunel est plein de faits, d'anecdotes et de documents que l'auteur a réunis avec art, sans parti pris et sans prétention.

Il n'y a pas non plus de prétention, mais il y a beaucoup de parti pris dans l'ouvrage, en deux beaux volumes, publié sur *le Littoral de la France* par Charles-Aubert Vattier, d'Amboyse. Ce parti pris, inspiré par le plus pur patriotisme, est celui d'admirer et de faire admirer les vieux monuments élevés sur nos grandes côtes par l'architecture religieuse, en reproduisant leur image et en rappelant les légendes qui consacrent et illustrent leur souvenir. Dédié *à ceux qui aiment la France*, ce livre se dénonce ainsi, de lui-même, à l'intérêt, à l'estime, à la sympathie de tous les Français.

C'est aussi à nous instruire que peut légitimement prétendre le curieux volume de M. J.-J. Jusserand sur *la Vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle*; plein de renseignements utiles et de détails d'un grand intérêt, nous apprenons de lui quelle part, il y a cinq cents ans, l'Angleterre réservait à ses citoyens de tout ordre; quelles poésies, quels arts plaisaient à leur esprit, comment se passait la journée de l'ouvrier dans son échoppe, du paysan dans sa hutte, du bourgeois dans sa maison, du noble dans son château, du moine au fond de son cloître.

Ce livre n'est pas seulement l'œuvre d'un érudit; c'est aussi l'œuvre d'un véritable écrivain; la forme en est agréable et piquante, le style élégant et facile.

En dehors des quatre ouvrages auxquels est ainsi attribué le prix Marcelin Guérin, l'Académie en avait désigné deux autres qui, présentés au même concours, n'ont pu obtenir la même récompense. Les jugeant dignes d'estime et d'encouragement, l'Académie accorde une mention honorable :

1° A un ensemble de travaux constituant une monographie coloniale très intéressante, publiés en plusieurs volumes par M. Charles Lemire, sur *l'Indo-Chine et la Nouvelle-Calédonie*;

2° A une savante *Histoire de l'Administration provinciale, départementale et communale en France*, par M. Émile Mounet.

Rarement le prix Archon-Despérouses n'avait été aussi sérieusement discuté que dans ce concours. Presque tous les ouvrages qui y ont pris part semblaient mériter au moins une approbation collective. Très limitée par le chiffre de ses ressources, l'Académie en a couronné trois en regrettant de ne pouvoir accorder une mention honorable à un quatrième, trop exclusivement consacré à l'enseignement élémentaire, mais qui l'avait frappée d'abord par sa valeur pédagogique et son utilité morale.

Ce livre est intitulé *la Première année de rédaction et d'élocution*, par M. Carré, agrégé de l'Université, et M. Moy, professeur à la Faculté des lettres de Douai.

Un premier prix, de deux mille francs, est décerné à une nouvelle édition des *Oraisons funèbres de Bossuet*, par M. Jacquinet.

Deux autres prix, de mille francs chacun, sont attribués à deux ouvrages d'érudition intitulés :

L'un, *Chrestomathie de l'ancien français*, par M. Constans;

L'autre, *Grammaire élémentaire de la vieille langue française*, par M. L. Clédat, professeur de langue et de littérature française au moyen âge, à la Faculté des lettres de Lyon.

Outre un choix fort bien fait des anciens textes depuis le serment de Strasbourg jusqu'à Christine de Pisan, la *Chrestomathie de l'ancien français*, par M. Constans, contient une sorte de tableau sommaire de notre littérature au moyen âge, et un glossaire scientifique des mots et formes de l'ancien français.

Très au courant des derniers travaux publiés en France, en Angleterre et en Allemagne, l'auteur, plein de son sujet, l'a traité avec une grande compétence et une rare érudition.

En louant ce livre, j'ai loué d'avance celui de M. Clédat, qui, dans sa *Grammaire élémentaire de la vieille langue française*, embrassant presque le même sujet, s'est proposé aussi de vulgariser la connaissance

de notre vieille langue en exposant les lois qui présidèrent à sa formation. M. Clédat n'a voulu que faire une œuvre utile en mettant à la portée de toutes les intelligences le résultat des grands travaux que la science a publiés depuis un siècle : il y a pleinement réussi.

M. Jacquinet avait rendu aux lettres et à Bossuet lui-même un vrai service en publiant sa belle édition du *Discours sur l'histoire universelle*. Plus remarquable encore peut-être, son nouveau travail ne sera pas moins utile et ne lui fera pas moins d'honneur. En accompagnant chaque *Oraison funèbre* d'une notice historique sur le personnage qui en est l'objet, M. Jacquinet fait équitablement la part de l'apologie et celle de la vérité. C'est l'histoire contrôlant le panégyrique. Son admiration pour Bossuet est sans borne; mais elle est sans idolâtrie, et toujours son impartialité l'éclaire. Avec le ton respectueux que doit garder la critique en présence du génie, il ne craint pas de relever dans ses notes, je ne dis pas les complaisances, mais les atténuations volontaires que le genre comporte et que le bon goût conseille, plus que la justice peut-être, envers les faits et les personnes. C'est d'ailleurs avec une satisfaction visible et une sorte de soulagement que M. Jacquinet signale et souligne tous les passages, les plus nombreux à coup sûr, où les jugements du grand orateur s'accordent pleinement avec la vérité absolue, établie en dernier ressort par tous les témoignages de l'histoire.

Il y a aujourd'hui soixante ans, je m'asseyais pour la première fois sur les bancs du collège, à côté de M. Jacquinet. Je l'ai revu à peine depuis le jour où nous en sortîmes l'un et l'autre pour marcher dans des voies diverses. Parfois sa bonne renommée et les succès de sa carrière l'ont rappelé à mon souvenir, et quand, après plus d'un demi-siècle, nous nous retrouvons encore au banc d'honneur, c'est avec émotion que, m'adressant à M. Jacquinet, je l'invite à recevoir des mains d'un vieux camarade la couronne que l'Académie décerne à ses excellents travaux.

J'en ai fini, messieurs, avec les concours spécialement consacrés à des travaux d'histoire ou d'érudition. Parmi ces derniers aurait pu figurer le concours de traduction fondé par M. Langlois. Permettez que je me borne à vous dire qu'il est remis à l'année prochaine.

Fondé *dans l'intérêt des lettres*, le prix Vitet est l'un de ceux dont l'Académie dispose à la fois avec le plus d'indépendance et le plus de responsabilité, n'ayant aucun programme qui l'entrave et, par cela même, tenant d'autant plus à bien faire. Ce n'est pas à tel ou tel livre, comme dans presque tous les autres concours, c'est à tel ou tel écrivain, à l'ensemble de ses travaux, à sa seule renommée peut-être, que s'adresse cette récompense privilégiée.

M. Paul Bourget ne m'en voudra pas si, en le plaçant tout d'abord parmi les brillants écrivains de la génération nouvelle, pour qui s'est le plus passionnée l'opinion publique, j'ajoute que, de leur côté, sans méconnaître son mérite, d'excellents juges se sont montrés pour lui plus sévères, croyant se montrer plus justes. *Cruelle énigme!* a dit le jeune philosophe dans le dernier, dans le plus fêté, dans le plus critiqué de ses ouvrages. Poète et romancier, qu'il écrive en vers ou en prose, ce petit-fils de Balzac et de Spinoza, ce petit-cousin de Manfred et de Werther est, par-dessus tout, un penseur, un rêveur et presque un savant, qui semble ne rien ignorer des grands secrets de l'âme humaine. Pour lui, le drame est dans les idées et non dans les événements : aussi fait-il des études de mœurs plutôt que des romans d'action, soutenant volontiers des thèses et, au besoin, des paradoxes. Élégant, imagé, recherché même, son style se passerait aisément des artifices de langage auxquels il a trop souvent recours. Vains ornements qui le surchargent et qui risquent de lui faire perdre en correction ce qu'il croit y gagner en éclat.

Ce jeu plaît à M. Bourget et je dois reconnaître que parfois le succès lui donne raison. J'en sais qui estiment plus certains de ses défauts que certaines de ses qualités.

Ses qualités seules, messieurs, ont fixé l'attention de l'Académie. Parmi ceux qui commencent bien, M. Paul Bourget est peut-être celui qui commence le mieux. Cela suffit. Voulant lui donner un témoignage de sympathie, d'estime et d'encouragement, l'Académie décerne à M. Paul Bourget une médaille d'or de cinq mille francs sur la somme que notre illustre confrère M. Vitet nous a léguée pour être employée librement, et le mieux possible, dans l'intérêt des lettres. C'est ce que l'Académie vient de faire.

Elle le fait encore en attribuant le surplus du prix à un autre poète, moins jeune et plus contenu, dont, depuis longtemps, elle a déjà pu apprécier le talent honnête et gracieux. Fidèle aux coteaux modérés, ami des vallons et de la verdure, M. André Lemoyne n'a pas le grand vol des aigles: une plume de cygne suffit à son ambition. Après avoir encouragé ses débuts, c'est une récompense qu'aujourd'hui l'Académie décerne à ce brave ciseleur de vers dont le mérite n'est dépassé que par l'élévation de ses sentiments et la dignité de sa vie modeste.

Comme le prix Vitet, le prix Monbinne et le prix Lambert sont destinés, en principe, à récompenser les écrivains plutôt que les écrits. Ce sont des distinctions personnelles qui, souvent aussi, finissent par devenir des distinctions littéraires. En voici la preuve :

Auteur de nombreux ouvrages publiés depuis vingt ans avec succès, notamment sur le XVIIe et le XVIIIe siècle, M. Honoré Bonhomme aurait pu prétendre à voir couronner l'un de ses livres, si, par leur date,

les plus importants ne se fussent trouvés en dehors des limites assignées à nos concours.

Pour l'en dédommager autant que possible, l'Académie attribue une somme de douze cents francs à M. Honoré Bonhomme sur les trois mille francs montant du prix fondé, en souvenir de M. Monbinne, par MM. Eugène Lecomte et Léon Delaville Le Roulx.

Le surplus de cette somme est partagé ainsi qu'il suit:

Mille francs à un respectable écrivain, M. Roux-Ferrand, qui, plus qu'octogénaire, présentait encore, cette année, au concours Marcelin Guérin, un *Dictionnaire philosophique* dont l'importance n'a pas été méconnue;

Et huit cents francs à M. Ernest Lionnet, qui, devenant sourd et aveugle à l'âge de trente-sept ans, est resté tout à la fois sans carrière et sans fortune. Malgré ses cruelles infirmités, il a pu récemment, non pas écrire, mais dicter un petit volume intitulé *le Docteur Chabot*. L'ouvrage est intéressant; l'auteur l'est bien plus encore.

Le prix Lambert, dont le montant s'élève à seize cents francs, est partagé par moitié entre Mlle Émilie Carpentier et Mlle Marthe Bertin, qui, l'une et l'autre, avaient présenté au concours Montyon deux livres que l'insuffisance des ressources n'a pas permis de couronner, mais dont le mérite a été signalé avec estime à l'intérêt de l'Académie.

L'ouvrage patriotique et touchant de Mlle Émilie Carpentier est intitulé *Enfants d'Alsace et de Lorraine*.

Celui de Mlle Marthe Bertin, d'une lecture agréable et instructive, a pour titre *Madame Grammaire et ses enfants*.

N'ayant plus maintenant à nous préoccuper de l'intérêt particulier qui peut s'attacher aux personnes, revenons aux livres qui, dans deux concours purement littéraires, le concours de Jouy et le concours Montyon, ont mérité d'être distingués par l'Académie.

Quinze ouvrages prétendaient au prix de Jouy; deux se le sont disputé jusqu'au dernier moment, avec des mérites égaux et des qualités pareilles dans des genres différents, répondant l'un et l'autre aux intentions de la fondatrice qui veut que le prix soit décerné *à un ouvrage soit d'observation, soit d'imagination, soit de critique, et ayant pour objet l'étude de mœurs actuelles*.

Le livre de M. Quatrelles : *Lettres à une honnête femme sur les événements contemporains*, et celui de M. Léon Bernard-Derosne : *Types et Travers*, se distinguent à chaque page par la même originalité, le même bon sens, le même esprit, la même élévation de pensée. Chez l'un comme chez l'autre, le style, solide et léger, est plein de goût, d'élégance et de délicatesse.

Ce sont des personnages vivants que M. Quatrelles met en scène : éloignés l'un de l'autre, deux vieux amis, jeunes encore, une honnête femme et un honnête homme, causent entre eux, par la poste, des événements contemporains, des questions du jour, que contradictoirement ils traitent à un double point de vue, chacun d'eux soutenant le pour et le contre, surtout le contre, avec beaucoup de grâce, de finesse et, au besoin, de poésie. C'est tout un drame, aimable et touchant, un dialogue de l'esprit et du cœur, qui finit bien, par un duo d'amour attendu.

M. Léon Bernard-Derosne, au contraire, dans une série de petits cadres, s'attache à reproduire, non les individus eux-mêmes, mais leur image physique et morale, leurs portraits pris sur le vif, *Types et Travers* portant l'empreinte de notre époque, de notre société, de notre entourage, dans lesquels chacun de nous s'empresse de reconnaître son voisin — qui le lui rend avec usure.

Se trouvant ainsi en présence de deux honnêtes moralistes, de deux esprits judicieux et pénétrants, de deux critiques délicats et fins, l'Académie ne pouvait longtemps hésiter: partageant le prix de Jouy, par moitiés égales, entre M. Quatrelles et M. Léon Bernard-Derosne, elle les couronne l'un et l'autre.

Ces deux honnêtes volumes auraient pu se présenter tout aussi bien au concours fondé par M. de Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs. Nous les remercions de ne l'avoir pas fait : ils auraient ajouté à notre embarras et le nombre des candidats eût alors été de cent quarante! Cent quarante ouvrages, ayant tous un certain mérite, alors que, en principe, on devrait à peine en couronner six!

L'Académie en couronne douze! C'est, à la fois, beaucoup et peu. Vingt-huit se trouvaient encore réservés quand, l'heure des décisions et des sacrifices étant venue, il fallut procéder par élimination, en commençant par les petits livres de librairie simplement consacrés à l'enseignement élémentaire. Ceux qui, malgré le talent de leurs auteurs, à cause de ce talent peut-être, étaient moins en règle avec la morale, eurent naturellement le même sort. En voici deux, messieurs, qui, n'étant pas des œuvres individuelles, mais des œuvres collectives, ne rentraient pas entièrement dans les conditions du concours. Leur mérite n'a pas été méconnu, et je leur dois, pour le moins, une mention particulière.

Sous le titre de *Saint Nicolas*, patron des enfants, M. Delagrave a déjà publié plusieurs volumes d'un recueil amusant et instructif dont on ne saurait trop louer le bon esprit et la variété pleine d'agrément.

La *Bibliothèque d'aventures et de voyages* publiée par M. Maurice Dreyfous ne compte pas moins de quarante-quatre volumes, contenant presque tous des récits authentiques et des souvenirs personnels de voyages anciens ou modernes, depuis Christophe Colomb et Fernand Cortez jusqu'à Dumont d'Urville et Francis Garnier.

Sept de ces volumes sont consacrés à des œuvres d'imagination : outre qu'elles ont leur charme, ces œuvres-là ont aussi leur utilité. Elles instruisent la

jeunesse en développant chez elle le goût des voyages et de toutes les sciences qui s'y rattachent. C'est en lisant, à l'école, les aventures de Robinson Crusoë qu'un amiral de mes amis m'assurait avoir senti naître sa vocation.

Par leurs titres au moins, il est juste de signaler encore quelques-uns des livres que l'Académie a regretté de ne pouvoir mieux récompenser : *Hilaire Gervais*, par M. Léon Barracand; *l'Europe sous les armes*, par M. Hennebert; *le Mariage du Lieutenant*, par M. Ad. Aderer; *Vie brisée*, par Marie Besneray; *Autour du monde*, par Georges Kohn; *le Docteur Richard*, par Mme Alix de Sault; *Cours de morale*, par Mlle M. Allou; *M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice*, par M. l'abbé Desmazures; *Élisabeth d'Autriche*, par L. de Beauriez; *Guillemette*, par Zari; *Désertion*, par Mlle Zénaïde Fleuriot; les *Jeux de la jeunesse*, par M. F. Dillaye; *Mémoires d'un guide octogénaire*, par un brave Alsacien, M. Robinschung; et, parmi les recueils de poésie : *le Poème des amoureux*, par le prince Henri de Valori; *Honneur et Patrie*, par M. Marc Bonnefoy; *Une lyre* et *le Clavier d'or*, par M. Frédéric Bataille.

J'allais oublier un joli petit volume de vers que son jeune et spirituel auteur, M. Georges Boyer, a imprudemment intitulé *Paroles sans musique*. Plus légères et d'une correction moindre que les autres, deux ou trois pièces de cet aimable recueil gagneraient peut-être à ce qu'un peu de musique en accompagnât les paroles. Le reste ne pourrait qu'y perdre.

J'ai dit que, parmi les autres ouvrages présentés à ce concours, l'Académie en couronnait douze. N'ayant à sa disposition qu'une somme de 17 500 francs, elle a regretté de ne pouvoir, pour aucun d'eux, proportionner au mérite de l'œuvre le chiffre de la récompense.

Quatre prix de deux mille francs sont décernés à chacun des ouvrages suivants :

Leçons de philosophie, par M. Élie Rabier;

La Puissance française, par M. Jeannerod;

Jean de Vivonne, par M. le vicomte Guy de Brémond d'Ars;

Tony, par Mme Bentzon;

Trois prix de quinze cents francs chacun à trois autres ouvrages;

Les Nouvelles conquêtes de la science, par M. Louis Figuier;

La Meilleure part, par M. Léon de Tinseau;

L'Héritage de Jacques Farruel, par M. Le Gal La Salle.

Cinq prix de mille francs sont enfin attribués à chacun des ouvrages suivants :

Les Grands inventeurs, par M. le baron Ernouf;

Une Éducation dans la famille, par Mme Jules Samson;

L'Antiquité chrétienne, par M. A. Pellissier;

Les Projets de Mademoiselle Marcelle et les étonnements de Monsieur Robert, par M. Émile Desbeaux;

Et un volume de vers intitulé *les Parques*, par M. Ernest Dupuy.

L'Académie accorde, en outre, une mention honorable à cinq petits volumes dans lesquels sont accumulés les meilleurs exemples de courage et de vertu, et que leur auteur, M. C. Merland, a publiés sous ce titre : *Biographies vendéennes*.

Je ne me sens pas quitte envers les lauréats du concours Montyon, et, bien que le temps nous presse, je vous demande la permission d'ajouter sur chacun d'eux quelques mots qui vous les fassent un peu mieux connaître.

A ma honte, messieurs, je me trouve tout d'abord en présence d'un savant ouvrage que l'Académie a placé au premier rang et qui, puissamment soutenu devant elle, mériterait de vous être ici présenté avec la même compétence.

Dans les *Leçons de philosophie* de M. Élie Rabier, on a remarqué surtout une étude approfondie des fonctions de l'intelligence, du plaisir et de la douleur, des formes diverses de nos inclinations, de l'habitude, de l'instinct, de la faculté du langage, de l'interprétation et de l'expression du beau. C'est un vrai traité de l'âme, au point de vue expérimental et comparé, a dit le savant rapporteur. Toutes les controverses actuelles du positivisme français et de l'empirisme anglais y trouvent une place proportionnée à l'importance des débats soulevés et à l'autorité des philosophes qui les soulèvent. Presque toujours une solution fortement motivée vient à temps pour tirer l'esprit du lecteur de sa perplexité, au milieu de tant de doctrines contraires et contradictoires.

Si l'on a beaucoup loué la méthode excellente de l'auteur, son procédé de discussion vif et pressant et son impartialité vraiment libérale, on a regretté peut-être que, dans un livre aussi substantiel et, à certains points de vue, nouveau, la forme d'exposition fût trop souvent coupée par des divisions et des subdivisions qui, en croyant aider à l'étude, risquent au contraire de rendre la lecture moins facile, moins claire et moins agréable.

Malgré cet inconvénient, les grandes et sérieuses qualités qui distinguent l'ouvrage de M. Rabier le désignaient pour une récompense que l'Académie lui décerne avec estime et sans réserve.

Je suis plus à mon aise, messieurs, pour vous parler d'un autre livre, moins philosophique dans le fond, mais non moins élevé dans la forme, dont l'ardent patriotisme est à la portée de tous les esprits et, sans peine, émeut tous les cœurs.

La Puissance française, par un ancien officier, serait en tout temps et dans toute circonstance un livre de grande valeur; il a de plus, en ce moment, le mérite de l'opportunité. La question du service militaire et de l'organisation de nos armées est plus que jamais à l'ordre du jour; elle y sera longtemps encore. L'auteur la traite en homme qui la connaît bien. Théoricien plus que critique, il ne cherche pas à blâmer ce qui

est, il étudie ce qui devrait être, et, par cela même qu'elle n'a rien d'agressif, sa parole reçoit de sa modération plus de force et d'autorité.

J'ai pourtant un reproche à lui faire. Pourquoi cet *ancien officier*, préférant garder l'anonyme, n'a-t-il pas signé un si bon livre? Après avoir exercé avec honneur un commandement dans le nord de la France pendant la fatale guerre de 1870, M. Jeannerod pouvait se vanter de combattre encore pour son pays quand, par des conseils utiles, sinon par d'infaillibles remèdes, il travaillait, en bon patriote, à consolider sa puissance.

« *Jean de Vivonne*, seigneur de Saint-Gouard, marquis de Pisany, n'est pas un grand homme. Cependant on ne peut guère écrire sur la seconde moitié du XVIe siècle sans que son nom s'offre à la plume. » Ainsi débute galamment, dans la préface de son livre, en homme qui ne veut surfaire ni son héros ni son aïeul, l'arrière-petit-neveu de Jean de Vivonne, le jeune et spirituel auteur du troisième des ouvrages que l'Académie couronne, M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars.

Père de la célèbre marquise de Rambouillet, grand-père de la non moins célèbre Julie d'Angennes, Jean de Vivonne se distingua doublement, comme diplomate et comme soldat. Nul ne servit mieux son roi, *consilio manuque*, avant même que son roi s'appelât Henri IV. Mais, à ce service ruineux que l'honneur seul payait alors, il perdit tout à la fois, sans trop se plaindre, sa santé, sa fortune et sa vie.

Dans un livre charmant qui n'a pas la sévérité de l'histoire, mais qui en a tout l'attrait, M. le vicomte Guy de Brémond d'Ars a fait revivre pour nous avec art cet homme rare qui peut-être, en effet, ne fut pas un grand homme, mais qui, loyal et fier, brave entre tous, raffiné sur le point d'honneur, moitié Gaulois, moitié Gascon, bon Français donc, mériterait que plus d'un grand homme, jaloux d'un pareil modèle, s'en inspirât pour l'imiter.

A la fin de la première catégorie et au commencement de la seconde, l'Académie a placé deux romans, d'un mérite presque égal, qui, l'un et l'autre, se distinguent par une rare élégance, par une exquise délicatesse, par une fine et savante étude des caractères pris sur le vif, par la grâce du style enfin, comme par l'impression élevée et saine qui s'en dégage au profit du bon goût et de l'honnête morale.

Tony, par Mme Bentzon, et *la Meilleure part*, par M. Léon de Tinseau, sont des livres qu'il faut lire et que je gâterais en tâchant de les raconter.

J'en pourrais dire autant de deux autres livres non moins bons à lire, à étudier même.

L'Héritage de Jacques Farruel, par M. Le Gal La Salle, est une œuvre de bon sens, dans la meilleure acception du mot; une œuvre honnête, une œuvre utile. « Mon but, dit modestement l'auteur, a été de tâcher de faire aimer leur vie à nos laboureurs et de les mettre en garde contre les mirages dangereux qui les entraînent étourdiment à la ville, où ils ne trouvent le plus souvent que servitude et misère. »

Les laboureurs ne seront pas seuls à profiter des bons conseils que leur prodigue aujourd'hui l'ami qui eut jadis l'honneur de les représenter au parlement. Composé avec art, écrit avec élégance, cet ouvrage est à la portée de tous les lecteurs. Ce serait un roman agréable, si ce n'était plus qu'un roman.

Il en est de même du nouveau livre de M. Émile Desbeaux : *les Projets de Mademoiselle Marcelle et les étonnements de monsieur Robert.*

C'est un roman si l'on considère avant tout ce qu'il y a d'émouvant, de saisissant même dans une action dramatique pleine d'intérêt et de charme. Si l'on tient compte, au contraire, des leçons de toute nature que ses jeunes lecteurs y trouvent à chaque page, on est tenté de le placer parmi les ouvrages d'éducation. Quoiqu'il n'ait de la paternité que le cœur, étant bien loin d'en avoir l'âge, M. Émile Desbeaux travaille sans relâche pour l'enfance, qu'il semble avoir adoptée. Ses aimables récits la captivent; ses honnêtes enseignements la touchent; sans qu'elle s'en doute, il l'instruit.

Si M. Émile Desbeaux travaille avec plaisir pour l'amusement de l'enfance, c'est sérieusement à l'éducation de la jeunesse que s'est consacrée Mme Jules Samson; et, dans un livre excellent, intitulé *Une éducation dans la famille*, elle a réuni avec autant de discernement que de goût les meilleurs, les plus sages, les plus utiles conseils sur toutes choses, tels qu'une mère seule peut en donner quand elle a su elle-même se rendre digne d'une tâche d'autant plus belle qu'elle est moins facile à remplir.

Prenant une jeune fille par la main, Mme Jules Samson la conduit pas à pas, année par année et presque jour par jour, veillant sur elle sans relâche, secondant son développement physique et moral, souriant à ses jeux et présidant à ses travaux, la déposant enfin, grande et accomplie, sur le seuil du mariage et de la maternité.

L'enseignement de tous les devoirs est contenu dans ce livre qui témoigne hautement du rare mérite et de la grande distinction de son auteur.

J'ai fait attendre M. Louis Figuier, et je me le reproche; mais son beau livre intitulé *les Nouvelles conquêtes de la science* se rapprochait naturellement de quatre savantes études que M. le baron Ernouf a consacrées à mettre en relief *la Vie et les Œuvres des grands inventeurs français* : je n'ai pas voulu les séparer.

Pleins de bons et honnêtes exemples, les livres de M. le baron Ernouf sont de ceux qui instruisent le peuple et qui développent en lui l'amour du travail, l'amour de la science et l'amour du bien.

C'est le même but qu'avec la même ardeur et en se plaçant plus haut encore, M. Louis Figuier poursuit depuis plus de trente ans. On l'a qualifié de vulgarisateur scientifique : on a eu raison; et il a droit d'en être fier. Le premier mérite de ses nombreux ouvrages est précisément d'avoir inauguré, pour les merveilles de la science, un genre nouveau d'exposition qui a puissamment contribué à les répandre partout, en les vulgarisant peut-être, mais en les mettant ainsi à la portée de tous les esprits et de toutes les intelligences.

Voilà plus de trente ans aussi que M. A. Pellissier, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, professeur de l'Université, a voué sa vie à l'éducation de la jeunesse. Pour elle il a publié un cours complet d'humanités françaises, dont l'ensemble ne forme pas moins de vingt-quatre volumes; pour elle encore, en dehors de toute préoccupation scolaire, il a composé deux autres volumes intitulés : le premier, *Grandes leçons de l'antiquité classique;* le second, qui en est la suite, *Grandes leçons de l'antiquité chrétienne :* c'est ce dernier ouvrage que l'Académie couronne.

Dans ce livre qui est surtout un livre d'histoire, pas de discussions théoriques, pas de polémique irritante, pas même d'arrière-pensée de propagande religieuse. L'auteur se borne à une exposition pure et simple des principes et des résultats en montrant ce que la religion a fait et fait faire pour l'individu, la famille et l'État : c'est une anthologie chrétienne, une œuvre très recommandable et d'une grande portée morale. A ce titre, peu d'ouvrages rentraient plus et mieux dans les conditions du concours.

Par l'élégante pureté de la forme, qui est son premier ornement, comme par l'élévation des pensées, dont il lui sied d'être la plus noble interprète, la Poésie, morale aussi à sa manière, mérite toujours qu'une place lui soit attribuée dans ce concours, et toujours l'Académie la lui réserve, sûre en cela de répondre sinon à la lettre, à l'esprit du moins et aux sentiments de l'homme de bien qui l'a honorée de sa confiance.

Parmi les recueils de vers qui se présentaient à ses suffrages, l'Académie en a distingué trois qu'elle eût voulu pouvoir récompenser également : *les Dieux inconnus*, par M. Félix Melvil; *les Phares*, par M. Léonce de Larmandie; enfin *les Parques*, par M. Ernest Dupuy.

Tout en reconnaissant et en me chargeant de constater ici le mérite littéraire et le charme poétique des deux premiers ouvrages, c'est au troisième, c'est aux *Parques* que l'Académie a trouvé juste de donner la préférence.

On n'accusera pas M. E. Dupuy d'avoir courtisé la Muse légère : ses trois Parques ont peu de rapport avec les trois Grâces. Aussi philosophe que poète, un peu trop philosophe peut-être, le jeune auteur, affectant d'oublier qu'il est à l'âge où le cœur chante, s'abîme, à dessein, dans les graves pensées et dans les méditations amères. Son âme est profonde et sombre et une sorte de pessimisme semble inspirer les vers que, tour à tour, il met dans la bouche de ses terribles héroïnes. Mais ses vers sont pleins et francs; leur facture est puissante et forte : dignes des sentiments qu'ils expriment, ils en ont l'énergie, l'audace et l'élévation.

Au-dessus de la part ainsi faite à la poésie parmi les ouvrages utiles aux mœurs, se trouve le concours spécial fondé en sa faveur par l'État lui-même. Je n'ai plus, messieurs, qu'à vous en faire connaître le résultat. Je ne l'oubliais pas; au contraire!

Deux mots latins : *Sursum corda!* indiquaient seuls, cette fois, en l'idéalisant, la pensée de l'Académie. Les concurrents n'en ont pas eu peur. Deux cent quarante-sept manuscrits sont venus témoigner de leur bon vouloir. Honneur au courage malheureux! Sept pièces de vers ont seules résisté d'abord à un scrupuleux examen. Trois enfin ont définitivement survécu, l'une comme pouvant obtenir une mention honorable, et les deux autres comme également trouvées dignes, pour des mérites très divers, de se disputer la couronne.

Ils ont dit : « L'idéal est mort! Aux flancs des monts
Nul ne va plus cueillir la fleur que nous aimons,
La jeunesse vivace et forte.
Les cœurs sont assoupis, les bois silencieux;
On a fermé le temple, on a fermé les cieux;
Frères, la Poésie est morte! »

Ainsi commence fièrement la pièce inscrite sous le n° 6 et que cette devise accompagne :

De verre pour gémir, d'airain pour résister.

L'auteur a voulu prouver que la poésie n'était pas morte. Il y a réussi : l'Académie l'en récompense en lui décernant une mention honorable.

Je regrette de ne pouvoir proclamer son nom; en nous le cachant à nous-mêmes, il nous a condamnés à vous le taire.

Restaient alors en présence les deux pièces jugées les meilleures et retenues en première ligne :

L'une, portant le n° 82 et ayant pour épigraphe deux vers d'Agrippa d'Aubigné :

Haussez-vous sur les monts que le soleil redore,
Et vous prendrez plaisir de voir plus haut encore;

L'autre, inscrite sous le n° 179, avec cette simple devise : *Flectamus genua!*

Le n° 179 se distingue tout d'abord par l'élévation des sentiments et l'ampleur du style. Après une brillante exposition biblique, par laquelle cette pièce débute avec grandeur, il faut reconnaître qu'elle eût gagné encore à poursuivre jusqu'au bout son développement désiré. L'auteur ne nous étant pas alors connu,

nous lui en voulions un peu de s'arrêter en si bon chemin. Il ne s'arrêtait pas tant qu'il en avait l'air, et, quand je vous le nommerai tout à l'heure, vous comprendrez quelle fut notre surprise, quels furent presque nos remords, en apprenant d'où nous venaient ces vers et quel poète les avait faits.

Mieux composée et, à ce point de vue, plus complète que la première, la pièce n° 82, sans la surpasser par l'éclat de la forme, l'égalait du moins par la grâce et le charme des sentiments les plus généreux exprimés en beaux vers, émouvants et patriotiques.

Chacune de ces pièces avait ses partisans convaincus et ses ardents défenseurs. Mais, à l'Académie, les plus grandes luttes, toujours courtoises, finissent volontiers par un arrangement amiable. C'est le jugement de Salomon! On coupe la couronne en deux, et deux prix, de deux mille francs chacun, sont ainsi, d'un commun accord, décernés sans conteste, l'un au n° 82, l'autre au n° 179.

Je vous ai dit que l'ouverture des plis cachetés nous réservait une surprise : elle nous en réservait deux! Par un hasard étrange et par une fortune heureuse, c'est le nom d'une jeune fille et le nom d'un brave soldat que cachaient les mystérieuses enveloppes jointes aux manuscrits couronnés.

Dans une de ces enveloppes (n° 82), il y avait simplement ces mots :

« Mlle Jeanne Loiseau, demeurant à Paris. »

Et voici, non moins simplement, ce qui était écrit dans l'autre (n° 179) :

« Le vicomte de Borrelli, capitaine, faisant partie de la Légion étrangère, corps expéditionnaire du Tonkin, en ce moment à Hong-Hoa, fleuve Rouge. »

Grièvement blessé à Solférino et décoré sur le champ de bataille, à l'âge de vingt-deux ans le vicomte Emmanuel-Raymond de Borrelli, ayant quitté le service militaire en 1874, le reprenait volontairement, en 1884, pour aller se battre au Tonkin, à titre étranger. Peu de jours après son arrivée, le 19 novembre, il y était réadmis au titre français et porté à l'ordre du jour comme s'étant particulièrement distingué à la tête de sa compagnie, dans le glorieux combat de Yuoc.

« Bravoure chevaleresque! » dit une seconde citation, trop honorable pour que je résiste à la reproduire tout entière. — « A, par son entrain et sa présence constante aux postes les plus dangereux, exalté la valeur morale de la troupe qu'il commandait. »

Voilà notre poète, messieurs!

Seul survivant aujourd'hui des trois commandants de son héroïque garnison, M. de Borrelli vient de rentrer en France. Un laurier de plus l'y attendait.

Vous le connaissiez déjà, messieurs, une mention honorable lui ayant été décernée au dernier concours de poésie, pour son éloge de Lamartine.

C'est en pleine mer, à deux mille lieues de la patrie, sur le navire qui l'emportait alors vers l'extrême Orient, que M. de Borrelli avait improvisé pour nous, entre deux tempêtes, ces beaux vers que vous allez entendre. Mieux édifiés que nous, c'est sans réserve que vous pourrez les applaudir.

Vous applaudirez également ceux de sa jeune et intéressante rivale (1).

Tout le monde ne va pas au Tonkin; tout le monde n'en revient pas surtout. Mlle Jeanne Loiseau est restée tranquillement à Paris : ce qui ne l'empêche pas d'être une brave honnête fille qui, sur le champ d'honneur du travail, a livré aussi ses combats et gagné aussi ses victoires.

C'est pour la seconde fois que l'Académie la couronne.

Hier c'était à la langue latine que l'Académie avait recours; c'est à la langue grecque aujourd'hui qu'elle emprunte un sujet pour le prochain concours de poésie.

PALLAS ATHÈNÈ

« C'est une pure allégorie — nous a dit en développant sa proposition l'un de nos plus illustres confrères; — s'adressant de préférence à l'élite des concurrents, elle donnerait au concours une portée plus haute et aux poètes un plus noble but. » Ainsi présenté, ce sujet ne pouvait qu'être adopté avec empressement par l'Académie. Elle y gagnait d'ailleurs pour elle-même l'occasion de rendre indirectement hommage à sa glorieuse patronne, à cette fille de Jupiter dont l'image est ici partout et dont l'immortalité nous protège.

Tournez donc vos regards vers le Parthénon, jeunes concurrents de demain, et, vous inclinant de loin devant le chef-d'œuvre de Phidias, demandez à Minerve, demandez à Pallas d'Athènes ces grandes inspirations que lui durent tous les poètes, tous les artistes, tous les héros de la Grèce antique.

Déesse de la paix armée, elle est le symbole éternel de la sagesse et de la vaillance; c'est elle qui, par une tradition poétique et charmante, survivant à tous les dieux de l'Olympe et à son père lui-même, le plus grand de tous, a gardé l'heureux privilège de présider à tout ce que notre vieux monde produit encore de bon, de beau et de grand. Souriant à tous les efforts et rehaussant tous les courages, aux poètes comme aux soldats, à ceux qui pensent comme à ceux qui luttent, c'est elle dont la voix puissante donne à tous l'ardeur de bien faire en leur criant : *Sursùm corda!*

Sursùm corda! — Ces mots, messieurs, me rappellent à l'ordre et au silence. Je m'arrête, heureux de céder enfin la parole aux deux poètes qui, de Paris et de Hong-Hoa, séparés par la distance, unis par l'inspiration, ont le mieux répondu l'un et l'autre à l'appel de l'Académie.

(1) Ces deux pièces ont été lues, après le rapport de M. le secrétaire perpétuel, l'une par M. Fr. Coppée, l'autre par M. Sully Prudhomme.

LA CHEVAUCHÉE NOCTURNE

Conte fantastique

En l'année 136... de l'Incarnation, le vieil Eudes IV étant comte-duc de Bourgogne, Eberhard de Drachenfels étant prince-archevêque de Besançon, et un chef de malandrins, qui se faisait appeler Foulques de Malencontre, étant maître du château de Montfaucon, se produisirent des événements notables que les chroniqueurs de Franche-Comté ont eu le tort de passer sous silence, mais qui, même en ces temps de troubles et de brigandages, émurent profondément le pays.

I.

Par une froide nuit d'octobre, comme huit heures sonnaient au clocher de la paroisse de Saône, une porte s'ouvrit à une maisonnette du village; une nappe de lumière se projeta dans la rue obscure et des voix joyeuses éclatèrent. Sans doute, on avait bien banqueté dans l'*outau*, car les voix étaient hautes; tout le monde parlait en même temps, et des phrases s'entre-croisaient confusément :

« Tu as tort de partir si tard! — Un rude chemin à faire d'ici à l'archevêché. — Pourquoi ne pas coucher ici? L'archiprêtre gronderait un peu, et après? — Si l'on buvait encore un coup? histoire de chasser l'humidité. Boire un verre de vin, c'est prendre un gilet de capucin. — Non? Alors comme tu voudras. — Tout de même, tu es un brave, quoique tu portes soutane. — As-tu un bon bâton au moins? — N'oublie pas de prendre le sentier à gauche de la cabane du père Mathouillot. — Méfie-toi du loup! — Bonsoir. — Bon voyage. — Tous nos respects à monseigneur. »

Parmi les gros rires des hommes, des voix aiguës de femmes lancèrent un dernier adieu. La porte se referma; l'obscurité se refit dans la rue, et l'homme qui avait pris congé s'y retrouva tout seul.

Évidemment, le bon piot du cru avait dû couler en abondance, car l'homme, surpris par le froid et par la nuit, fit quelques pas précipités comme s'il allait tomber la tête la première. Puis il se raidit, se cambra en arrière et parut se tenir en équilibre sur un talon. Puis il dériva vivement vers la droite et s'appuya de l'épaule aux maisons. Puis il retraversa obliquement toute la largeur de la rue et alla battre la muraille opposée. Finalement, il se remit en marche, dans une ligne un peu plus directe, agrémentée de quelques zigzags.

Sous le choc de son bâton à pointe de fer et sous les talons de fer de ses gros souliers, les cailloux du chemin lançaient des étincelles. Une longue soutane noire voltigeait follement autour de ses jambes : plusieurs fois son bonnet carré tomba, et plusieurs fois, avec un grand bruit, son bâton se mit à rouler devant lui en bondissant sur les pierres. Quand il ramassait le bonnet, le bâton s'échappait de sa main; quand il ramassait le bâton, la barrette glissait de sa tête. Le bonnet et le bâton, objets presque sacrés puisqu'ils appartenaient à un clerc, manquaient vraiment à la gravité professionnelle : ils étaient en gaieté comme des échappés de séminaire, ils semblaient s'amuser pour leur compte. Chaque fois qu'ils s'émancipaient ainsi, leur maître les gourmandait sévèrement, tantôt avec des jurons en patois, tantôt avec des anathèmes en latin, tantôt d'un ton grave et doctoral qui aurait dû en imposer à leur espièglerie.

Quand on arriva près de la cabane au père Mathouillot, le pas du voyageur s'était raffermi : le bâton et la barrette avaient cessé leurs jeux. Maintenant il s'agissait d'être sérieux : on était hors du village; l'immense plaine entrecoupée de tourbières et de fondrières qui s'appelle les marais de Saône semblait s'étendre à perte de vue, estompée d'un brouillard, opaque couleur de petit-lait, qui heureusement ne s'élevait guère qu'à un pied du sol. Maintenant que les yeux du voyageur s'étaient faits à l'obscurité, la nuit ne semblait plus si noire. Le ciel était couvert de nuages qui moutonnaient, et derrière les nuages on devinait la présence de la lune, alors dans son plein, mais pour le moment invisible.

L'homme s'arrêta un instant avant de s'engager dans le sentier qu'on lui avait indiqué et que d'ailleurs il connaissait bien pour l'avoir cent fois parcouru. Ce n'était pas de trouver son chemin qui l'embarrassait : non, c'était autre chose. Il hésitait à quitter le voisinage protecteur des maisons, à s'engager dans ce désert, tout seul. Maintenant que la chaleur des vins généreux commençait à tomber, il se reprenait à regretter sa témérité.

Hilaire Frâchebois, le héros de ce récit, était un de ces jeunes gens que le prince-archevêque de Besançon, pour assurer le recrutement de son clergé, faisait élever dans les communs de son palais. A cette époque, il n'y avait pas de séminaire, mais seulement l'école de la cathédrale. Les futurs lévites y vivaient assez pauvrement, nourris de la desserte de la table archiépiscopale, habillés par la charité des bons bourgeois. Avec un peu de grammaire latine, on y apprenait à chanter au lutrin, à servir la messe, à paraître en surplis dans les cérémonies, à discuter conformément aux règles de la dialectique, à honorer les maîtres de l'école *réaliste* et à détester les *nominalistes*. L'archiprêtre Guillaume était censé diriger les études et l'aumônier Lochardet veillait à la pureté des consciences. La clôture était peu sévère, sauf une fois la nuit tombée, et l'on n'exigeait guère des pensionnaires que la présence aux offices et aux leçons.

Voilà pourquoi Hilaire Frâchebois, aspirant à la

prêtrise, récemment promu au diaconat, fils d'un paysan de Saône, avait pu s'échapper ce jour-là pour assister à un repas de baptême chez son oncle Nicolas. S'il avait été sage, il aurait pris congé vers deux ou trois heures de l'après-midi, attendu qu'on s'était mis à table à dix heures et qu'on s'en était levé à trois. Il s'était laissé entraîner : on avait joué aux quilles, regardé danser les fillettes; puis, à cinq heures, on s'était remis à table et on n'en était plus sorti qu'à la nuit noire.

Hilaire, en sa qualité de fils de vigneron, était un solide buveur; mais, cette fois, les pintes de vin des Arçures, les vieilles bouteilles de vin d'Arbois s'étaient succédé avec tant de rapidité, le jambon et les propos étant d'ailleurs si salés, qu'à la fin il s'était senti ému. Cela allait mieux maintenant.

Ou plutôt cela allait plus mal, car maintenant il se rendait compte de son imprudence. En partant à trois ou à quatre heures, il serait arrivé à Besançon avant qu'on eût fermé les portes de la ville haute, à l'école cathédrale avant que l'archiprêtre eût mis ses disciples sous clef. Sans doute, à la rigueur, on pouvait, aux portes de la ville, parlementer avec le poste et se faire ouvrir le guichet. Quant à reprendre sa place au dortoir, ce n'était pas bien compliqué non plus. Il savait comme on entre par la fenêtre quand la porte d'une maison est fermée et qu'on a de bons camarades à l'intérieur.

Oui; mais cela n'empêchait pas qu'il avait trois grandes lieues à faire avant d'apercevoir les tours de la ville. Trois lieues, et en pleine nuit, dans un pays dangereux, hanté par les loups et même, à cette époque, par les ours.

De plus, on était sous la menace d'une visite prochaine des *grandes compagnies :* maints routiers, écorcheurs et malandrins s'étaient déjà montrés çà et là en éclaireurs. On ne parlait que de voyageurs arrêtés sur les routes, et la qualité de clerc était une faible protection contre des brigands qui étaient allés relancer notre saint-père dans Avignon et qui étaient sous le coup de l'excommunication majeure.

De fâcheux promeneurs, c'étaient aussi les gens de Foulques de Malencontre. Dans la journée, ils restaient tapis dans leur repaire de Montfaucon; mais, la nuit, ils aimaient à goûter la fraîcheur, à contempler le clair de lune, et ne négligeaient aucune occasion d'ajouter un complément à leur solde. Comme les prêtres, ils disaient qu'ils avaient leur casuel.

Ce n'étaient pas encore les hommes en chair et en os qui intimidaient le plus notre écolier. En sa qualité de paysan, il avait la tête farcie d'histoires de revenants. Il allait avoir de belles peurs, dans un instant, si les feux follets s'avisaient de voleter sur les marais, si la dame verte l'appelait par son nom, si le mouton noir se jetait dans ses jambes. Le moindre buisson, le moindre bouquet de joncs ou de roseaux, émergeant de la blancheur laiteuse du brouillard, lui mettraient l'esprit à l'envers.

Pourvu que quelque âme en peine ne vînt pas profiter de la solitude pour réclamer ses prières : il y a des gens qui prennent si mal leur temps; ou bien que le seigneur au pied fourchu ne se présentât pas tout à coup devant lui avec quelque vieux compte à régler!

Maudit le vin des Arçures et ses perfides séductions! Vraiment il aurait mieux fait d'écouter ses cousins. Pourquoi n'avoir pas couché là-bas, comme on l'en priait? Mais il s'était obstiné et avait répondu non, non et non à toutes les raisons. Comtois, tête de bois. Maudit entêtement!

Hilaire fit un demi-tour sur lui-même et se demanda s'il ne reviendrait point sur ses pas. Une honte le retint. On se gausserait de lui. Allons! en route et à la garde de Dieu! Comme dit le proverbe, il ne faut *s'émeiller* que quand on voit sa tête devant ses pieds.

D'abord, pour se donner du cœur, il essaya de chanter une villanelle qu'il avait souvent entendu répéter par les garçons de son endroit :

> Dedans le bois m'en retournai;
> Trouvai Margot et Marion.....

Puis la chanson lui sembla bien profane en un lieu si suspect. Un cantique conviendrait mieux, et il commença à psalmodier. La psalmodie lui parut lugubre. Décidément il valait mieux marcher à la muette, en allongeant le pas, en serrant bien son bâton, en ayant l'œil à droite, à gauche, devant, derrière, et tâcher de dévorer ses trois lieues dans le moins de temps possible.

Il marchait bon train, notre clerc, par grandes enjambées, aussi grandes que le lui permettait la flottante soutane. Il allait à travers la plaine, entre mares et marais, enfoncé jusqu'aux genoux dans le brouillard opalin qui laissait transparaître le sentier, le bruit de ses souliers ferrés amorti par le sol spongieux des tourbières, comme s'il eût marché sur un tapis sarrasinois. On ne l'entendait pas, mais on aurait pu le voir de loin, car cette longue silhouette noire se hâtant sur cette mer de lait semblait un spectre glissant sur les eaux. Il se fût épouvanté lui-même s'il eût pu s'apercevoir.

Il était déjà bien assez ému sans cela; il allait la gorge sèche d'anxiété et aussi de la rapidité de la marche; de temps à autre, à quelque bruit, à quelque brusque apparition d'arbre ou de buisson, une sueur froide lui courait dans le dos, et vraiment ce n'était pas d'une main vaillante qu'il serrait son bâton à pointe de fer.

Tout à coup, comme il tournait un groupe de saules, quelque chose d'énorme lui bondit sur les épaules.

Il tomba sur ses mains; il sentit comme deux genoux lui serrer le cou à lui couper la respiration; son

bâton, échappé de sa main, fut brutalement enfoncé entre ses deux mâchoires.

II.

Avant qu'il eût le temps de se demander si c'était une bête ou un homme qui l'assaillait ainsi, deux talons commencèrent à battre ses flancs à coups précipités, deux talons durs et impatients qui le meurtrissaient comme des éperons, et en même temps le bâton qui lui servait de mors commença à lui secouer les mâchoires et à lui déchirer la bouche, tandis qu'une sorte de houssine, mais une houssine qui semblait d'acier, lui travailla les épaules, la nuque et les oreilles.

La douleur fut si vive qu'il s'enleva en quelque sorte sur les jarrets, et, à demi penché, il fit un temps de galop à travers la plaine. Puis il s'arrêta brusquement, essaya de secouer son fardeau, de saisir avec ses mains quelque membre de l'animal — ou peut-être de l'homme, car la bête semblait avoir forme humaine; mais les talons, le mors et la houssine travaillèrent si vigoureusement que la tentation de résister lui passa et qu'il repartit comme un fou, cette fois sans se soucier des chemins frayés, bondissant par-dessus les tertres, sautant les mares, parfois pataugeant dans les fanges, l'épiderme tout frémissant de ce contact étrange, les cheveux hérissés d'horreur, la bouche pleine d'écume et de sang.

Évidemment il était en proie à quelque loup-garou, à quelque goule échappée des cimetières, d'une malice infernale, d'une force surhumaine, car il se sentait hors d'état de s'en débarrasser, et, à travers le bouleversement de son intelligence et la révolte de ses sens, il comprenait qu'avant peu, une fois ses forces épuisées, il tomberait pour ne plus se relever.

Pendant quelque temps les vins généreux qu'il avait bus dans la soirée lui servirent comme d'avoine, et, meurtri de coups dès qu'il essayait de ralentir, il fournit une assez belle course. Puis l'avoine et les coups n'y firent plus rien : une lassitude mortelle l'envahit, et, sentant qu'il allait mourir, un cri de détresse lui échappa : Jésus, Marie!

Jusqu'alors, dans son trouble, il n'avait même pas songé à prier. Les deux noms sacrés qu'il venait de prononcer eurent un effet inattendu. Du coup l'infernal cavalier fut désarçonné; le clerc et sa monture tombèrent l'un à côté de l'autre.

Les nuages étaient alors si épais qu'aucune lumière ne filtrait du ciel. Dans cette nuit, noire comme un four, Frâchebois saisit au hasard une poignée de crins, et alors, exaspéré de ses souffrances, passant tout à coup de l'abattement à la fureur avec une témérité de poltron, lui-même enjamba la bête, lui entra de force son bâton dans la gueule, lui battit si rageusement les flancs de ses gros souliers à talon de fer, que le monstre, après avoir fait quelques défenses, partit tout à coup à fond de train.

Frâchebois fut d'abord suffoqué du vent de la course et le cœur faillit lui manquer comme à un cavalier novice. Et puis, où cette bête enragée allait-elle l'emporter? à quelque tombe ouverte, au sabbat, peut-être droit en enfer! Bientôt le courage lui revint. La rapidité de la course, tout en lui coupant la respiration, lui fut comme une volupté étrange : il se grisa de mouvement et d'espace. Sa rancune contre la bête, rancune de paysan, rancune de prêtre, grandissait à mesure qu'il rentrait en possession de lui-même et qu'il se remémorait toutes les circonstances de l'agression, ses tortures, son épouvante même. Maintenant qu'il tenait sa vengeance, il fut impitoyable, atroce. Il secouait le mors à démantibuler les mâchoires du monstre; il serrait les genoux à lui faire craquer les côtes; il lui appliquait des coups de talon à défoncer une futaille.

L'animal s'enlevait par bonds effrayants. C'était une monture autrement vigoureuse que Frâchebois. Elle avait des jarrets d'acier qui se détendaient comme un ressort de catapulte.

En quelques instants elle eut parcouru la grande plaine de Saône. Puis elle entra dans la forêt, et sur son passage brisait les brins de charmille, écartait les jeunes chênes, comme un sanglier fait des baliveaux. Puis elle atteignit la crête rocheuse qui, de six cents pieds, domine la rivière aux eaux luisantes. Frâchebois frôla les hautes tours du château de Vaîte, qui se dressent à pic sur un rocher, au bord de la profonde gorge du Doubs. D'un saut gigantesque, surnaturel, qui lui fit franchir rivière et vallée, la bête retomba sur les glacis du château de Roulans, qui semble suspendu sur l'abîme. Puis, retournant à gauche, d'un saut aussi prodigieux, elle vola de nouveau sur la rivière et rebondit sur les roches du côté opposé.

Tour à tour, Frâchebois vit brusquement se dresser devant lui, paraître et disparaître, les tours de Montfaucon, les crêtes dentelées comme une scie dont le manoir d'Arguel serait une dent, la silhouette imposante de Montferrand. Il sentit le froid des neiges qui trois mois de l'année couvrent la Dame-Blanche; il entendit le fracas des cascades et entrevit l'obscur scintillement de leurs chutes. Les ravins, les forêts, les clochers des villages, les potences des monts de justice passèrent à sa droite et à sa gauche comme emportés dans une tempête.

Frâchebois n'en frappait que plus fort : on entendait au loin sonner ses coups de talon. Un filet de sang courait aux deux coins de la bouche de sa monture.

Celle-ci, comme affolée de douleur, s'enleva d'un effort encore plus grand, escalada un éboulis de roches, un éboulis de brouillards, et, cette fois, ce fut de l'autre côté des nuages, en pleine lumière, qu'elle retomba.

Elle galopa sur un océan moutonneux, duquel émergeaient comme de noirs îlots les plus hauts sommets des monts, un océan d'une blancheur aveuglante comme les névés des Alpes et qu'éclairait la face resplendissante de la pleine lune. Elle galopa sur un tapis sonore de vapeurs, qui retentissait sous ses pas ainsi qu'un pont d'airain.

Alors, à chaque foulée, éclatait comme un coup de tonnerre répercuté à dix lieues à la ronde par toutes les cavernes du ciel. A chaque foulée, jaillissaient des gerbes fulgurantes, des éclaboussures de foudre, et la blancheur des plaines aériennes s'illuminait de reflets bleuâtres.

Si le galop de la bête faisait au-dessus des nuages un tel vacarme, on peut se figurer ce qui se passait au-dessous. A chaque foulée, les nuées pressées, écrasées comme les grappes mûres sous le *frâchoir* du vendangeur, laissaient échapper des torrents d'électricité et des torrents d'eau qui coulaient ensemble comme le vin doux en octobre, illuminant, inondant au loin les campagnes.

De Baume-les-Dames à Quingey, les mortels effarés virent leur toiture de nuages resplendir comme le plafond d'un palais en proie à l'incendie ; coup sur coup, à chaque foulée de la bête, s'allumaient de larges éclairs. C'était un continuel roulement de tonnerres. Un déluge de pluie et de grêle s'abattait sur les guérets. Jamais la menée de Hellequin, le chasseur féroce, avec ses coursiers de feu et ses lévriers d'enfer, ne fut conduite avec une telle furie au milieu de la tempête déchaînée.

Les sentinelles dans les tourelles de pierre des manoirs, les ermites dans leurs grottes des montagnes, les moines assemblés dans les chœurs des monastères pour l'office nocturne, les bergers couchés dans leurs charrettes à deux roues entre les claies des parcs à moutons, les brigands embusqués dans les gorges, se cachaient le visage comme des enfants peureux quand passait au-dessus de leurs têtes l'effroyable chevauchée. Dans toute la contrée tintaient les cloches des bourgs qu'on sonnait pour éloigner l'orage, et les chiens éperdus aboyaient à la mort. Sous les coups répétés de la foudre, des incendies s'allumaient çà et là. Frâchebois, par les trouées des nuages, entrevoyait une seconde les feux des campagnes, entendait une seconde la grande clameur de la terre qui montait jusqu'aux étoiles.

Il allait toujours, le visage fouetté par l'air froid, ses cheveux et les pans de sa soutane soulevés tout droits derrière lui, terrifié, ébloui, ravi, tellement enivré du spectacle, qu'il n'avait pas encore songé à regarder comment la bête était faite. D'ailleurs une longue crinière, une épaisse chevelure noire lui cachait la tête et les épaules, inondant la poitrine et les genoux de son cavalier.

Peu à peu, malgré les coups furieux de Frâchebois, le coursier commençait à s'épuiser. En voulant franchir un grand trou qui s'ouvrait entre deux nuages, la bête fit un faux pas et se laissa choir. Sa chute fut amortie parce qu'elle rencontra d'autres bancs de nuées qui, de flocons en flocons, la firent dévaler sur la surface onduleuse d'une forêt; là elle dégringola de branche en branche et tomba assez doucement sur un lit de feuilles mortes. Elle se releva sans que son cavalier eût desserré son étreinte et recommença à courir, mais d'un galop court, heurté, boiteux, qui se ralentit encore quand on se retrouva dans les marais de Saône. Elle haletait terriblement : ses flancs allaient et venaient comme le soufflet d'une forge.

Frâchebois, qui s'était fait à l'autre allure, trouva celle-ci trop lente. On ne faisait plus que dix lieues à l'heure. Il raidit ses bras sur le bâton qui servait de mors, écarta ses deux jambes de toute leur longueur, puis, brusquement, de toute sa force, rabattit ses deux talons de fer sur les deux flancs de la bête.

De la violence du coup elle s'abattit, désarçonna son cavalier, qui roula dix pas plus loin. Elle se coucha sur le dos et laissa échapper une plainte, une plainte très douce, comme celle d'un enfant ou d'une femme, et qui remua profondément Frâchebois.

Pourtant, tout à sa colère, il se releva promptement et courut vers elle pour la ressaisir.

A ce moment, par une déchirure des nuages, la lune apparut dans son plein, inondant la campagne de lumière. Alors, sous les rayons d'argent, Hilaire Frâchebois vit à ses pieds, étendu sur le dos et baigné dans les flots d'une opulente chevelure noire, un corps de femme d'une blancheur éclatante, d'une pureté de formes merveilleuse, mais souillé de fange et de sang, marbré aux flancs de taches noirâtres, haletant comme dans une agonie. Le visage était d'une pâleur mortelle; les lèvres s'agitaient comme pour prononcer des mots qu'on n'entendit pas; les grands yeux noirs luttaient péniblement contre l'envahissement d'un sommeil mortel; à un certain moment, ils s'ouvrirent tout grands et un regard étrange, chargé de volupté et de menace, perça le cœur de Frâchebois; puis ils se refermèrent.

La vue du Malin en personne, avec son front cornu, aurait moins effrayé le diacre que la vue de cette belle fille, séduisante comme le ciel et terrifiante comme l'enfer. Il ressentit à la fois l'aiguillon de la luxure et les affres de la mort. Et lui, qui venait d'échapper à un danger terrible, au lieu de la joie du salut, ne sentit plus qu'un poids énorme sur la conscience.

C'était son crime qui était étendu là devant lui, et la lune éclatante dénonçait l'assassin à la nature muette et formidable de la nuit.

Soudain il fut pris d'une peur énorme, plus terrible que celle qu'il avait ressentie quand le monstre lui était tombé sur les épaules. Tout son poil se dressa sur son corps et, comme un fou, il se mit à courir droit

devant lui dans la direction de Besançon. Il courut à travers les marais, les landes, les bois, les rochers, sans rien voir, sans rien entendre. Comment il ne s'enlisa pas dans quelque fondrière ou ne fut pas lancé dans quelque précipice, c'est ce qu'on n'a jamais compris.

Il courut tant qu'à la fin il se trouva sur le grand chemin de Besançon et bientôt fut en vue des remparts. Il n'avait plus ni bâton ni barrette; sa soutane avait laissé ses pans aux roches et aux broussailles et était devenue un pourpoint. Il n'a jamais pu se rappeler comment il a pu se faire ouvrir le guichet de la porte, comment il a pu pénétrer dans le palais archiépiscopal et regagner son lit.

III.

Il dormit d'un sommeil de plomb. Il dormit et n'entendit sonner ni les matines, ni la messe, ni sexte, ni none, ni les vêpres. Il dormit et ne sentit pas ses camarades le secouer, et ne s'inquiéta pas des objurgations de l'archiprêtre Guillaume. Il dormit toute la journée, toute la nuit suivante, et ne se réveilla qu'au matin du second jour, la tête bien lourde encore, les membres rompus, les flancs endoloris.

Il se leva pourtant, revêtit une vieille soutane et alla trouver son directeur, l'archiprêtre, pour lui demander un entretien. Sans omettre aucun détail, même ceux qui étaient le moins à son honneur, il lui raconta de point en point tout ce qui s'était passé.

L'archiprêtre était un bonhomme de prêtre, épais de la taille, épais des joues, haut en couleur, un peu sceptique pour en avoir ouï de toutes les couleurs, croyant médiocrement au diable, pour ne l'avoir jamais vu. Il écouta avec patience son pénitent, puis, avec un sourire grave, de son index, lui toucha le front, comme s'il voulait en déloger quelque insecte turbulent, tel que hanneton ou araignée.

— Mon fils, lui dit-il, il est écrit que le bon vin réjouit le cœur de l'homme, mais c'est à la condition de n'en point trop prendre. Quand on en prend trop, on fait de fâcheux rêves. Même il peut arriver qu'on s'endorme sur les chemins. Et, quand la saison est humide, cela peut causer des douleurs dans les membres. Je vois que vous êtes parfois hanté par le démon de l'orgueil, le démon de la colère et le démon de la luxure. Pour les chasser, vous réciterez tous les jours, jusqu'à la Toussaint, les sept psaumes de la Pénitence. De plus, comme vous n'auriez pas été exposé à de mauvaises rencontres si vous aviez mieux respecté le règlement de la maison, je vous interdis, jusqu'à la Toussaint, de sortir de la ville. Que si les douleurs dont vous vous plaignez persistaient, frottez-vous matin et soir avec de la graisse de marmotte. Allez en paix et ne péchez plus.

Hilaire Frâchebois n'était qu'à demi convaincu. Avait-il vraiment rêvé? Pour s'en éclaircir plus complètement, il voulut être aussi entendu par l'aumônier Lochardet.

L'abbé Lochardet était un prêtre entre deux âges, maigre comme un clou, long comme un jour de jeûne, le visage décharné et le teint jaune, soit qu'il eût mauvais estomac, soit qu'il abusât des mortifications; un front haut et étroit et la tête pointue, des yeux gris et clignotants dans leurs orbites profonds. Il passait pour un grand théologien : nul ne connaissait mieux que lui Satan et ses ruses. Monseigneur l'avait chargé spécialement du service des exorcismes, et personne ne s'entendait aussi bien, avec des paroles et de l'eau bénite, à extraire d'un possédé ou d'un épileptique le démon qui l'obsédait.

Il écouta avec une attention soutenue le récit de Frâchebois et hocha la tête à plusieurs reprises, en soupirant. Quand le récit fut terminé, il hocha encore la tête et parut plongé dans une méditation profonde.

— Mon fils, dit-il enfin, la miséricorde de Dieu est infinie. Les Pères de l'Église ont tous enseigné qu'il vaut mieux tuer le diable que d'être tué par lui. Vous avez péché par imprudence; mais, comme vous étiez dans le cas de légitime défense, vous n'avez point péché par homicide. Jusqu'à la Toussaint, vous réciterez tous les jours les litanies de la Vierge. Tous les jours, pendant la messe, de préférence à l'élévation, vous adresserez une fervente oraison à Notre-Dame Auxiliatrice. Vous pouvez avoir besoin de son secours. Et puis, attendez...

L'abbé se mit à sa table de travail, écrivit quelques lignes sur un parchemin, le ferma, le scella; puis, revenant vers le diacre, il lui remit le paquet en ajoutant :

— S'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, que vous fussiez mis, par les embûches de Satan, en quelque grand péril, si imprévu que vous ne puissiez me consulter, ouvrez ce parchemin : vous y trouverez la conduite à suivre. S'il ne vous arrive rien, vous me le rendrez sans le lire.

Puis il le serra étroitement dans ses bras, l'embrassa en pleurant et le congédia :

— Allez, mon cher enfant, mon pauvre enfant, et que Dieu veuille vous avoir en sa sainte garde!

Si l'entretien avec l'archiprêtre avait un peu rassuré Hilaire, les recommandations et les larmes de l'aumônier lui rendirent toutes ses craintes.

Le lendemain, après la messe et le repas du matin, il sortit du palais archiépiscopal avec ses camarades. Le palais était alors flanqué de tours, et dans l'une d'elles était engagé presque à moitié un arc de triomphe noirci par le temps et les incendies et qu'on appelle encore aujourd'hui la Porte-noire. C'était une œuvre des païens et qui devait remonter à l'empereur Marc-Aurèle, même, comme on le prétendait alors, à Jules-César.

Cet arc est encore couvert de sculptures; mais, à cette époque, on voyait bien plus distinctement qu'aujourd'hui la figure des dieux protecteurs de Rome, les empereurs divinisés, les guerriers assaillant ou défendant des forteresses, les prisonniers attachés au poteau, les trophées de casques et de boucliers et, tout en haut, les Victoires ailées et les Renommées soufflant dans les longues trompettes d'airain.

Cet arc était alors une porte de l'enceinte fortifiée qui entourait non seulement l'archevêché, mais la citadelle et tout le quartier de la cathédrale, et qui défendait la ville haute, la ville de l'archevêque et du chapitre, la ville des prêtres, contre la ville basse, la ville des bourgeois.

Par cette porte montait l'antique voie romaine qui, après avoir passé devant la cathédrale Saint-Jean, commençait à escalader les pentes escarpées de la citadelle. Plus haut, au bord des roches, elle aboutissait aux ruines d'un temple de Jupiter dont les hautes colonnes figurent encore dans les armes de la ville et près duquel on tenait alors, une fois par an et sans que les chrétiens se doutassent que c'était en mémoire de Jupiter et de son oiseau favori, une foire aux aigles. Plus haut encore, la voie romaine traversait l'esplanade rocheuse, où s'élevait une autre cathédrale plus ancienne que celle de Saint-Jean, consacrée à saint Étienne et célèbre dans toute la chrétienté parce qu'on y conservait un trésor inestimable : le véritable saint suaire de Notre-Seigneur.

Je l'appelle véritable pour le distinguer des saints suaires plus ou moins authentiques dont se targuait l'orgueil de certaines églises. A certains jours, on le montrait au peuple, à un peuple immense accouru de toutes les parties de la France, des deux Bourgognes, des Allemagnes et de l'Italie. Les miracles qu'accomplissait alors ce bienheureux voile où s'était imprimée avec une sueur de sang la face du Christ montraient bien qu'il était le seul véritable : il suffisait qu'un démoniaque en fût touché pour qu'à l'instant il recouvrât la santé.

De l'autre côté de la Porte-noire, c'est-à-dire au-dessous, commençait, par le quartier Saint-Quentin, la ville basse. Contre les murs de la ville haute il y avait un terrain vague, très accidenté parce que son sol recouvrait les ruines d'un ancien théâtre des païens. Pour sanctifier l'endroit maudit, les premiers chrétiens avaient élevé là, près d'une source d'eau vive amenée de très loin par l'aqueduc des Romains, une petite église à saint Jean-Baptiste. C'était là qu'autrefois un peuple entier, renonçant à Mars-Camulus et à Jupiter-Esus, avait été régénéré par l'eau du baptême.

Les clercs de l'école archiépiscopale aimaient à se réunir devant la cathédrale Saint-Jean, ou sous la Porte-noire, ou près de la petite église de Saint-Jean-Baptiste, parmi les ruines du théâtre.

L'arc de triomphe était muni d'une porte à double battant en chêne cuirassé de ferrures, avec herse, pont-levis, fossé, et tout ce qui pouvait assurer la sûreté de la ville haute contre l'esprit mutin des bourgeois ; mais, comme à cette époque le clergé était en paix avec eux, on ne fermait la porte, on ne levait le pont, on n'abaissait la herse que pendant la nuit. Le jour, on allait et on venait librement. Bien qu'il y eût là un poste de soldats, c'étaient des soldats archiépiscopaux qui volontiers, quand ils étaient de faction, posaient leur hallebarde contre la porte et allaient vider des pots d'étain dans une taverne du quartier Saint-Quentin.

Donc les élèves de l'archiprêtre Guillaume étaient répandus des deux côtés de la Porte-noire; les uns jouaient au bouchon sur l'emplacement du théâtre romain ou remuaient les pierres pour tâcher d'y découvrir quelque pièce de monnaie ancienne; les autres, adossés à la muraille du palais, devisaient gravement sur Scot Erigène ou saint Bonaventure; d'autres enfin, pour faire montre de leur adresse, s'exerçaient à lancer de gros cailloux contre les sculptures de la Porte-noire, et c'étaient des cris de joie quand on avait cassé le nez d'un empereur ou éborgné un prisonnier germain.

C'était surtout contre une statue de Vénus, debout dans une niche entre deux colonnes, toute nue, la coquine, que, par dépravation inconsciente ou par un sentiment de pudeur offensée, s'acharnaient les nourrissons de Monseigneur.

Hilaire Frâchebois ne jouait pas au bouchon, ne disputait pas sur les *universaux*, ne lançait pas de cailloux aux Olympiens. Il s'était assis sur une pierre de l'ancien théâtre, le menton dans la main et le coude sur les genoux, regardant le bout carré de son gros soulier, très las de tous les membres et d'humeur assez triste.

Des paysans qui, le marché fini, avec leurs paniers vides, remontaient de la ville basse pour retourner chez eux par la voie romaine, passèrent devant lui. L'un d'eux l'appela par son nom : c'était un homme du village de Saône.

— Eh bien! quoi de nouveau au pays? demanda distraitement Hilaire.

— On a bien mal aux cheveux chez ton oncle Nicolas, répondit le paysan; il paraît que vous avez joliment bu à la santé du nouveau-né. L'enfant va toujours bien, sa mère aussi : ils te font dire bien des choses. La vache de ta tante Mathurine a fait un veau. Nous avons eu la nuit d'avant-hier un temps épouvantable : le tonnerre est tombé sur le clocher de Morre. Il paraît que les gens de Geunes ont été grêlés : ils crient comme des brûlés. Et puis j'oubliais : il paraît que Mlle Yolande, la fille du seigneur Foulques de Malencontre, que Dieu confonde, est tombée subitement malade; un homme de Montfaucon m'a dit hier soir qu'on croyait qu'elle ne passerait pas la nuit... As-tu des commissions pour

chez nous? Non? Alors adieu. Viens nous voir bientôt.

Et les paysans s'éloignèrent d'un pas lourd et traînant, comme leur accent.

Un quart d'heure après, un hallebardier de Monseigneur vint prévenir Hilaire qu'on le mandait dans la cour du palais. Il suivit, tout penaud, s'attendant à une verte mercuriale.

IV.

Devant la porte du palais, un cavalier aux armes du sire de Montfaucon avait mis pied à terre. Il tenait par la bride, outre son propre coursier, un autre cheval de guerre et une mule. C'était un drôle à figure patibulaire, à mine sournoise, brun, de petite taille; ses chausses, son pourpoint et tout son vêtement étaient dignes d'un mendiant; mais il était coiffé d'un chapeau de fer bien luisant, ceint d'une cuirasse bien brillante, et l'épée pendue à sa ceinture, la hache pendue à l'arçon de sa selle, les deux lances qu'il tenait à la main, la sienne et celle de quelque compagnon, étaient dans un état d'entretien qui contrastait avec le délabrement de son costume. On voyait que les routiers du sire de Montfaucon donnaient tout à l'armement, rien à la parure, comme des gens qui ont beaucoup plus à craindre des hommes qu'à espérer des dames. Quand Hilaire, remorqué par son hallebardier, passa devant le routier, celui-ci eut un mauvais sourire.

Entré dans le palais, Hilaire vit un autre écorcheur, apparemment le compagnon de celui-là, qui gesticulait dans la cour avec l'archiprêtre Guillaume : la conférence paraissait fort animée, car ni l'un ni l'autre des interlocuteurs ne s'aperçut d'abord de la présence d'Hilaire.

Le routier était un peu mieux vêtu que son compagnon, sauf qu'il avait les chausses en loques et les bottes percées. Il avait une belle cotte de mailles qui, sous le chapeau de fer, lui enveloppait la tête de façon à couvrir une partie du front, les oreilles et la gorge. Par-dessus la brillante cotte de mailles, un pourpoint de buffle, en assez mauvais état, sans manches, serré à la taille par une large ceinture garnie de clous et de ferrures. De cette ceinture pendaient un paquet de cordes et une large épée.

L'homme était un gaillard de taille gigantesque, roux de poil, à en juger par la moustache en brosse et la barbe inculte, rouge de teint, avec un piton de nez tout allumé et une énorme balafre qui avait coupé ledit nez par le milieu et fermé l'œil gauche pour toujours.

L'archiprêtre paraissait fort marri de son entretien avec ce brigand. Quand il aperçut Hilaire, il le prit par le bras, l'attira dans un coin de la cour et lui dit à demi-voix :

— Voilà une corvée fort désagréable que Monseigneur et moi nous aurions voulu vous épargner. Le seigneur Foulques de Malencontre, qui se fait appeler sire de Montfaucon, bien qu'il ait usurpé le château contre tout droit sur la noble famille de Châlon, a perdu sa fille ce matin. Il a envoyé cet écuyer accompagné d'un homme d'armes pour requérir Monseigneur de vous envoyer au château, afin de réciter sur le corps, trois nuits de suite, l'office des morts.

« On n'a pu les empêcher d'entrer dans le quartier des deux cathédrales puisqu'ils viennent en messagers de paix et que d'ailleurs l'objet de leur mission est des plus louables. Monseigneur a été seulement étonné que de pareils sacripants, vingt fois excommuniés, se souciassent tout à coup de prières. Il l'a été encore plus en apprenant que c'était vous, et non un autre qu'ils réclamaient. On leur a fait observer que le règlement de la maison ne permettait pas aux élèves de s'absenter, que vous étiez simple diacre, que vous ne pourriez que prier et non donner l'absoute. Ils ont répondu que, pour l'absoute, ils avaient un chapelain. Un chapelain dans cette caverne de voleurs!

« Bref, on n'a pu les en faire démordre. L'écuyer Franz, ce grand coquin roux qui nous observe, a dit que, si Monseigneur refusait à un pauvre père des prières pour sa fille défunte, on aurait de ses nouvelles avant peu. Or vous savez que Monseigneur a des manses sur Morre, des vignes sur Trochatey, lesquelles vignes donnent un vin exquis, et que les biens de l'Église souffriraient grandement d'une rupture avec cet homme violent.

« D'ailleurs le seigneur Foulques a juré par sa barbe que ni lui ni ses hommes ne vous feraient aucun mal, que vous seriez traité avec tous les honneurs dus à votre tonsure. Il se montre généreux comme un brigand qu'il est : pour la première nuit, cinquante écus; pour la seconde, cent, et pour la troisième deux cents. Vous êtes un pauvre clerc, et c'est une somme que trois cent cinquante livres.

« Enfin, Monseigneur a pris toutes les sûretés possibles en ce qui vous concerne, comme si vous étiez son fils, ce que vous êtes en effet. Dans sa sagesse, il a décidé que vous partiriez avec ces hommes, et je compte que vous ne désobéirez pas.

« Allez, mon fils, sous la garde de Dieu, avec la bénédiction de Monseigneur et la mienne. »

Pendant ce colloque, Franz les avait observés de son œil unique : un œil gris, perçant, et dont on avait peine à soutenir le regard. Quand l'archiprêtre revint à lui avec Hilaire, il s'inclina profondément devant celui-ci et, avec un fort accent tudesque, lui fit un compliment sur sa réputation de sainteté, qui était arrivée jusqu'au château. Il ajouta que, voulant traiter le seigneur clerc avec tous les égards dus à son caractère, il avait amené avec lui une mule, monture paisible et convenable à la dignité sacerdotale, que les deux chevaux de guerre se feraient un honneur d'escorter.

— Allons, Casmajou, fit-il à son compagnon quand

on eut franchi le seuil du palais; aidons le seigneur clerc à se placer en selle.

Casmajou affecta un air patelin et se mit en devoir de tenir l'étrier à Hilaire; mais il s'y prit de telle façon qu'Hilaire manqua de s'étaler sous le ventre de sa bête. Franz lança à Casmajou un coup d'œil sévère. Il tint lui-même l'étrier, et, cette fois, l'opération réussit.

Les deux routiers montèrent sur leurs chevaux, prirent en main leurs longues lances, se placèrent, Franz à la droite, Casmajou à la gauche d'Hilaire; et, après qu'on eut salué l'archiprêtre, le cortège commença à monter la voie romaine.

JEAN D'ALBANE.

(*La fin au prochain numéro.*)

L'ANCIEN MEXIQUE

Les Aztèques

M. Lucien Biart vient d'ouvrir, par un beau volume intitulé *les Aztèques* (1), la série des ouvrages sur les races humaines qui devra composer la *Bibliothèque ethnologique*. Il a puisé dans son séjour au Mexique un sentiment de sympathie pour les indigènes de l'Anahuac, et de cette sympathie est née l'idée de reconstruire l'édifice entier de leur civilisation éteinte.

Comme il l'a dit en terminant sa tâche, l'édifice existait, à demi écroulé, couvert de lierre et de mousses, voilé comme toutes les choses oubliées. Le Mexique avait ses historiens des premiers jours de la conquête et ceux qui nous avaient laissé des récits plus modernes. Nous avions les témoignages de Fernand Cortez, de Bernal Diaz, d'Ojeda, du conquérant anonyme, les histoires de Duran, d'Herrera, de Torquemada, de Clavigéro et, plus près de nous, d'Alaman. Bien d'autres écrivains encore avaient fait des descriptions des mœurs mexicaines; les matériaux étaient là; mais il s'agissait de les déblayer, de les remettre en place et en ordre. Il s'agissait plus encore de les rendre aisément accessibles au public. Les vieux historiens ne sont guère lus que par les érudits: cela est vrai surtout quand ils ont écrit en langues étrangères; nous connaissions fort peu, en somme, les mœurs des anciens Aztèques : en les faisant revivre à nos yeux, M. Lucien Biart nous a rendu un service, celui que l'on rend toujours aux hommes lorsqu'on agrandit ou qu'on diversifie leur horizon.

(1) *Les Aztèques; histoire, mœurs, coutumes,* par Lucien Biart, avec gravures, cartes et plans. — 1 vol. in-4°. Paris, 1885. A. Hennuyer, éditeur.

I.

Ce qui rend l'histoire du Mexique plus obscure encore qu'une autre, c'est qu'elle ne s'appuie que sur les traditions, très peu sur les monuments. Dans leur pieuse ignorance, les premiers missionnaires ont détruit les trésors auxquels les historiens auraient pu puiser. Ces traditions elles-mêmes sont perdues chez les indigènes; la plupart ne sont connues que par le récit des conquérants; on peut juger des altérations qu'elles ont dû subir. Comme tous les peuples, dupes sans doute d'une erreur qu'a produite la vue des ossements fossiles du mastodonte, les Mexicains se croyaient descendus d'une race de géants. Plus tard, un peuple plutôt légendaire que historique, les Mayas, avait colonisé la presqu'île de Yucatan. Les Tarasques, les Nahoas, les Colhuas, les Toltèques étaient ensuite, venant du nord, arrivés tour à tour sur le vaste plateau de l'Anahuac et dans les terres chaudes de cette presqu'île. M. Lucien Biart ne tire pas de ces migrations successives, qui toutes ont eu lieu cependant dans la même direction, les conséquences qu'en a tirées M. Dabry de Thiersant dans son ouvrage sur l'*Origine des Indiens* (1). Il pense, au contraire, que ces différents peuples étaient tous indigènes de l'Amérique du Nord et même du vaste territoire que les rois aztèques ont, plus tard, soumis à leur empire. Quoi qu'il en soit, la véritable histoire du Mexique commence pour nous à l'invasion des Toltèques, vers le VIIe siècle de notre ère.

Les Toltèques dès cette époque, dit M. Biart, vivaient sous un gouvernement monarchique. Très avancés en civilisation, ils s'occupaient d'agriculture, de commerce, de science, d'art, d'industrie, et leur nom devint, parmi les peuples qui leur succédèrent, synonyme « d'ouvrier habile ». Leur grand homme, Quétzacoalt, divinisé après sa disparition mystérieuse, enseigna à son peuple la culture du maïs et lui donna des lois. Jusqu'au milieu du XIIe siècle, les Toltèques partagèrent avec une foule de tribus la possession de l'Anahuac. A cette époque parurent les Aztèques, la race conquérante, le peuple de Dieu, ou, pour mieux dire, le peuple qui se croyait conduit par un dieu et fait pour dominer les autres. Ces nouveaux Hébreux, forts de leur foi en la destinée, ne tardèrent pas, en effet, à soumettre leurs voisins. Le dieu sous les auspices duquel ils marchaient s'appelait Mexitli; il rendait des oracles par la voix de ses prêtres, et dans un de ces oracles il ordonna à son peuple de prendre son nom : à partir de ce moment, les Aztèques, devenus les *Mexi*, furent pénétrés d'un profond sentiment de nationalité, et l'empire mexicain fut fondé.

(1) Voy. sur cet ouvrage la *Revue* du 9 février 1884.

Qui rendra compte des véritables origines de cette nation chez laquelle, par un bizarre contraste, les mœurs étaient douces et la religion barbare? M. Dabry de Thiersant nous a montré du doigt sur la carte le point du détroit de Behring par lequel des hordes d'Asie auraient passé en Amérique; M. Biart se contente de nous dire que les Aztèques partirent des bords du lac Chapalla, traversèrent la province de Xalisco et s'arrêtèrent d'abord à Culiacan. Mais d'où ce peuple venait-il? Sa morale était si élevée qu'on eût pu croire avoir affaire à des disciples de Bouddha; son culte si sanguinaire, qu'on eût dit des bêtes féroces. M. Lucien Biart fait, d'après les premiers témoins de la civilisation mexicaine, un tableau presque idyllique de la vie sociale et familiale des Aztèques : on ne demanderait pas tant de respect des bonnes mœurs, tant de justice et de moralité aux plus civilisées des nations chrétiennes.

L'éducation de la jeunesse, dit-il, était propre à confondre l'orgueilleux mépris que les Espagnols font du peuple vaincu. Toutes les mères, y compris les reines, nourrissaient leurs enfants. A cinq ans, les garçons, qu'ils fussent roturiers, nobles ou fils de rois, étaient placés dans une école. Le père se chargeait de leur apprendre le culte des dieux, les prières publiques, et de les conduire fréquemment au temple. On s'appliquait à inspirer aux enfants l'horreur du vice, la modestie dans les actions, le respect de leurs aînés, l'amour du travail. Un jeune Aztèque était élevé avec un si profond respect pour ses parents, que même longtemps après son mariage — et ceci est encore vrai de nos jours — il osait à peine parler en leur présence. On a conservé deux documents, souvent cités, qui contiennent les exhortations d'un père à son fils, celles d'une mère à sa fille, et qui sont véritablement admirables.

« Mon fils, disait le père, il ne nous est pas donné de savoir combien de temps le ciel nous concédera la jouissance de la pierre précieuse que nous possédons en toi; mais, quoi qu'il arrive, tâche de vivre avec droiture, priant Dieu sans cesse de t'y aider. C'est lui qui t'a créé, et tu lui appartiens. Il est ton père; il t'aime encore plus que je ne t'aime : place en lui tes pensées et adresse-lui nuit et jour tes soupirs. — Révère et salue tes aînés; ne sois pas muet avec les pauvres et les malheureux; honore tout le monde, plus spécialement ton père et ta mère, à qui tu dois obéissance, crainte et service. Ne te moque jamais des vieillards ni de ceux dont le corps est contrefait. Ne te moque pas non plus de celui à qui tu vois commettre une faute; mais rentre en toi-même et crains qu'il ne t'en arrive autant. — Ne va pas là où personne ne t'appelle, et ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas. Si l'on te fait un cadeau de peu de valeur, accepte-le avec reconnaissance et ne le dédaigne pas, de peur de blesser celui qui a voulu t'obliger. Ne mens jamais: c'est une grande faute que de mentir. Ne sois pas bavard et garde-toi de la médisance. Lorsque tu portes un message, si celui qui le reçoit s'emporte et dit du mal de celui qui l'envoie, ne répète ses paroles qu'en les adoucissant, afin de n'être pas cause d'une brouille ou d'un scandale que tu aurais à te reprocher. — Si l'on t'offre un emploi, suppose que l'on veut t'éprouver et ne l'accepte pas sur l'heure : tu seras ainsi plus estimé. — Réprime, mon fils, tes appétits sensuels; attends que la jeune fille que les dieux t'ont destinée pour femme atteigne l'âge voulu pour te marier; et, lorsque cette heure sonnera, n'agis pas sans le consentement de tes parents.— Ne dérobe jamais : tu deviendrais l'opprobre des tiens, alors que tu dois être leur honneur. »

« Ma fille, disait la mère, nous t'avons polie comme une émeraude afin que tu paraisses aux yeux des hommes comme un joyau de vertu. La vie est laborieuse, et toutes nos forces sont nécessaires pour obtenir les biens que les dieux nous envoient. Sois propre et que ta maison soit bien ordonnée. Donne de l'eau à ton mari pour qu'il se lave les mains, et pétris le pain des tiens. Là où tu vas, présente-toi avec modestie. Ne presse jamais le pas, n'arrête pas tes regards sur les personnes que tu rencontres, si tu veux que ta réputation n'ait rien à souffrir. Réponds avec politesse à ceux qui te saluent. Emploie toutes tes heures de loisir à filer, à tisser, à coudre et à broder. Lorsque tu travailles, ne pense qu'au service des dieux et au bien-être des tiens. Fais ce qu'on te commande et fais-le bien. Ne fréquente ni les femmes dissolues, ni les menteuses, ni les paresseuses: elles empoisonneraient ton cœur par leur exemple. Reste chez toi. Aime chacun honnêtement et avec réserve afin que chacun t'aime. N'entre dans la maison d'autrui que pour une cause urgente, afin que l'on ne pense rien de contraire à ton honneur. Ne cherche pas querelle à ton mari et ne te montre avec lui ni orgueilleuse ni fantasque. S'il t'afflige pour une cause quelconque, ne lui laisse pas voir tout de suite ton chagrin. Plus tard, tu lui expliqueras ta peine avec douceur, afin de le désarmer et de l'empêcher de t'affliger de nouveau. Ne le chicane pas devant les tiens : le déshonneur serait pour toi. Si l'on vient lui rendre visite, montre-toi aimable et reçois de ton mieux. Si ton mari est irascible, sois calme; s'il gère mal ta fortune, donne-lui de bons conseils; mais, s'il est incapable, prends en main cette charge, soigne ton avoir et paye tes ouvriers avec exactitude. Tu ne dois rien perdre par manque de soin. Suis, ma fille, les conseils que je te donne, et que les dieux te soutiennent! »

De pareilles leçons supposent assurément un état de civilisation matérielle et de développement moral très avancé. Nous en avons supprimé tout ce qui se rapporte à la politesse et aux usages du monde. La civilité puérile et honnête des Aztèques laissait loin derrière elle celle d'Érasme. Les règles de propreté, de décence, de respect mutuel, observées dans les repas de cérémonie, étaient dignes d'une société choisie. Les Aztèques aimaient les fêtes et les banquets; ils étaient

sociables au plus haut degré, et d'une urbanité qui ne s'est pas encore effacée de leurs mœurs. Dans les mariages, les lois de la pudeur étaient sévèrement respectées, et les unions entre proches parents, prohibées. Les pères décidaient du mariage, qui ne se concluait jamais sans leur consentement. Il y avait des *solliciteuses,* autrement dit des marieuses de bonne volonté, chez les Aztèques comme chez nous. Les jeunes filles nobles étaient souvent élevées dans des couvents, et les jeunes gens de famille dans des petits séminaires, absolument aussi comme chez nous. Quoique la polygamie fût permise aux Aztèques, la première femme seule avait droit aux cérémonies nuptiales; c'est-à-dire qu'ils n'avaient qu'une seule épouse et plusieurs femmes de la main gauche. Ni les unes ni les autres ne connaissaient les mauvais traitements, les injures, les brutalités de la part de leur époux ou de leur maître. Les Aztèques avaient des manières excessivement douces, dans la famille comme hors de la maison : c'était enfin un peuple moral, singulièrement poli et grand ami du décorum.

Retournons la médaille et voyons ce qu'étaient ses dieux. Leur soif de sang humain était telle que les rois aztèques entreprenaient des guerres pour l'unique but de se procurer des prisonniers à égorger sur les autels. Tout souverain, en montant sur le trône, devait offrir un grand sacrifice, et pour cela il fallait qu'il fît une grande guerre. Ces sacrifices comprenaient jusqu'à quinze mille victimes, quand la guerre avait été très heureuse : quinze mille hommes que l'on apportait successivement sur l'autel convexe en pierre où les prêtres leur ouvraient la poitrine à l'aide d'un couteau d'obsidienne et leur arrachaient le cœur! Outre ces grandes solennités, il y avait un mois dans l'année, appelé le mois de l'écorchement ou du désossement des hommes, où les prêtres couraient la ville, revêtus de la peau sanguinolente des victimes humaines et portant leurs os à la main. Les chairs de ces victimes étaient ou mangées ou jetées dans une excavation pratiquée pour cet objet derrière le sanctuaire. Tout temple était un charnier. Les Espagnols furent effrayés à la vue des pyramides de crânes dont les édifices religieux étaient entourés. Il y en avait dont les murs avaient été bâtis avec des os pulvérisés. L'idée du sacrifice sanglant, propitiatoire ou expiatoire, hantait si fort l'esprit des Aztèques, qu'aucun rite domestique ne s'accomplissait sans qu'ils se tirassent du sang. Dans toutes les maisons, il y avait un coin, un oratoire, une chapelle, où les habitants allaient se piquer les veines ou les oreilles avec des épines d'agavé, pour se rendre les dieux propices. C'était l'accompagnement obligé de la prière. Les effigies de plusieurs divinités aztèques représentaient des hommes féroces avec de grandes bouches ouvertes, et dans ces bouches les prêtres versaient du sang. Tlaloc, le dieu des eaux, qui possédait une chapelle dans le grand temple de Mexico, montrait d'énormes dents saillantes, destinées à fouiller la poitrine des petits enfants. Mgr Zumarraga, premier évêque de Mexico, a, dans une lettre, évalué à vingt mille le nombre des jeunes victimes immolées chaque année à ce dieu barbare. C'est également à vingt mille que l'on estime le chiffre des victimes adultes, annuellement sacrifiées dans l'Anahuac, en dehors de toute solennité extraordinaire.

Les cruautés et les superstitions des Mexicains furent imitées par toutes les nations qu'ils soumirent à leur joug. Les Tlaxcaltèques, dans une de leurs fêtes, attachaient un prisonnier à une croix et le tuaient à coups de flèche ou de bâton. Le jour de la « rénovation du feu », le prêtre s'approchait solennellement d'une victime de noble origine, lui arrachait le cœur et posait son briquet sur la blessure. Aussitôt que dans son mouvement de rotation le briquet avait produit des étincelles, des courriers partaient dans toutes les directions pour porter le feu nouveau, et partout s'allumaient des bûchers sacrés sur lesquels on jetait des victimes en guise d'actions de grâces. On n'en finirait pas à raconter les horreurs de ce culte effroyable, qui contraste d'une façon si frappante avec les vertus sociales des Aztèques et de leurs voisins. On peut voir par cet exemple, mieux peut-être que par tout autre, le rapport exact qui existe entre la moralité et le fanatisme religieux, quand ils sont joints ensemble par l'ignorance.

L'ignorance n'exclut pas une certaine science orthodoxe. Les Aztèques, à l'époque de la conquête, en possédaient peut-être plus que les Espagnols. Montezuma présenta, dit-on, à Cortès des cartes géographiques de son empire fort exactement dressées. Les connaissances astronomiques des Aztèques sont attestées par des monuments. Ils avaient des médecins qui n'étaient pas de purs empiriques. Leurs yeux n'en étaient pas moins fermés.

Quelle théocratie que celle de l'ancien Mexique! La constitution de l'Église catholique au moyen âge n'était rien en comparaison. Il y avait dans l'Anahuac plus d'un million de prêtres : prêtres armés de la fonction redoutable de sacrificateurs d'hommes. Tout l'empire était couvert de monastères. Les femmes étaient admises à la prêtrise, mais à une prêtrise d'ordre inférieur, image de leur rôle dans la société. Torquemada estime le nombre des temples à 40 000, sans compter les chapelles érigées, comme chez nous, sur la cime des montagnes. Chaque temple avait ses biens de mainmorte, ses serfs, ses revenus, son droit de dîme, sans compter les offrandes volontaires des fidèles. Les prêtres étaient abondamment nourris, et l'excédent de leur table allait aux pauvres. Les honneurs que l'on rendait aux ministres du culte contribuaient à attirer les jeunes gens vers les fonctions sacerdotales. Les nobles se plaisaient à consacrer pour un temps leurs enfants au service des autels. La hiérarchie ecclésiastique avait à son sommet

deux grands pontifes, électifs comme le pape. Il y avait des congrégations, des ordres religieux, un rituel chargé d'observances symboliques minutieuses singulièrement semblables aux nôtres. Le baptême, la confession auriculaire existaient chez les Aztèques. Leur prière la plus usitée semble une paraphrase de l'oraison dominicale des chrétiens. La division du pays en circonscriptions paroissiales existait également. La discipline ecclésiastique était maintenue par des règles sévères; la chasteté, imposée aux prêtres sous peine pour eux d'être livrés au peuple et tués la nuit à coups de bâton. Comme au moyen âge, les religieux employaient leurs loisirs à la décoration des temples, à la culture des lettres, à l'éducation des enfants. Si grandes enfin étaient les analogies de forme entre le christianisme et la religion des Aztèques, que les premiers missionnaires s'imaginèrent qu'un disciple du Christ avait passé en Amérique. Il n'y en avait pas moins entre les deux cultes un grand fossé, et ce fossé était plein de sang.

Ce tableau d'une civilisation éteinte, oubliée, méconnue, fait par un écrivain aussi compétent que M. Lucien Biart, est excessivement attachant. Son livre a été composé à l'aide de quatre sortes d'éléments : les histoires du Mexique, originales et autres, les monuments que renferme le Musée ethnographique du Trocadéro, les observations personnelles de M. Biart lui-même et les objets qui font partie de sa collection particulière. Les observations de l'auteur, ses émotions, ses souvenirs ne sont pas la partie la moins émouvante de l'ouvrage. Ses réflexions deviennent les nôtres en face de cette vaste nécropole. Nous sommes pris avec lui de mélancolie devant ce mystérieux passé, dont quatre siècles de conquête ont effacé les traces, mais qui vit encore tout entier dans le sous-sol du Mexique. Là, comme, au reste, dans toute la chaîne des Andes, il suffit de gratter la terre pour rencontrer des sépultures indigènes et, dans ces sépultures, des objets de toutes sortes. Le Musée du Trocadéro conserve des squelettes accroupis, entourés de tout ce qui servait aux besoins des Indiens, exhumés dans les deux Amériques. Autour de ces squelettes on a trouvé des armes, des outils, des fuseaux, des paniers à ouvrages garnis du nécessaire pour coudre, des animaux domestiques, des mets et des boissons préparés. Tout cela remplissait des chambres mortuaires, images parfaites des demeures des vivants. Les sépultures indigènes existaient encore en si grand nombre en Bolivie, il y a quelque vingt ans, qu'il n'eût tenu qu'à nous, pendant notre séjour, d'en acquérir des centaines. Les Indiens nous apportaient des *gentiles*, comme ils disaient, c'est-à-dire des corps trouvés tout vêtus dans de grandes jarres en terre, nous priant de leur donner quelques maravédis pour ces choses méprisables et sans valeur. Quand nous leur donnions les maravédis sans accepter les squelettes, ils faisaient de ceux-ci des feux de joie, heureux et contents d'outrager des dépouilles « d'infidèles ». Les prêtres espagnols leur avaient inspiré ce sentiment : c'était avec un plaisir barbare qu'ils fouillaient la terre pour la purger des « païens ». Ce qui est arrivé en Bolivie a dû arriver de même au Mexique. Toutefois il paraît qu'à une époque peu éloignée de nous, les grottes de la Cordillère mexicaine étaient encore peuplées de leurs muets habitants. M. Lucien Biart a pénétré dans bien des cavernes sépulcrales, et, s'il a un regret aujourd'hui, c'est de n'en avoir pas exploré un plus grand nombre.

« Tout à coup, parmi les roches et les cactus, m'apparaissait une ouverture béante. Je rampais à la lueur enfumée de la branche de pin qui me servait de torche. Mon cœur se mettait à battre et mon esprit se forgeait de chimériques périls. Bientôt, agenouillé sur le sol, je creusais la terre avec mon couteau, au besoin avec mes ongles, et des pointes de flèche, des urnes, des colliers, des images de dieux venaient récompenser ma hardiesse. Que de richesses archéologiques on pourrait ainsi ramener à la lumière! Les grottes de la Cordillère sont de vastes musées. Quand des routes ou simplement des sentiers sillonneront les hauteurs à peine accessibles que j'ai visitées, c'est par milliers que l'on recueillera les œuvres des premiers habitants de l'Anahuac, que l'on trouvera des documents pour leur histoire. »

Que de souvenirs, de regrets inutiles ont laissés à M. Biart des explorations, à nous des voyages dont, jeunes encore à cette époque, nous n'avons peut-être ni l'un ni l'autre recueilli tous les fruits! La difficulté d'emballer des objets fragiles, dans des lieux où tout manque, matériaux et ouvriers, celle de les transporter à la côte dans des pays dépourvus de routes, nous ont fait abandonner sur place des choses qui, en Europe, eussent été des trésors, et devant lesquelles le philosophe ne se lasse pas de méditer.

LÉO QUESNEL.

THÉATRE DE L'ODÉON

« Les Jacobites » (1)

Ceux qui, n'ayant pas encore assisté à la représentation des *Jacobites*, se sont contentés de lire, au lendemain du premier soir, les comptes rendus des journaux, ne doivent pas trop savoir que penser du succès de ce poème dramatique. A-t-il pleinement réussi, ou emporté seulement ces applaudissements d'estime qui mènent une pièce jusqu'à la trentième représentation? Est-ce François Coppée, l'anniversaire de *Severo Torelli*, ou le jeune talent de Mlle Weber que la salle acclamait l'autre soir? Tout cela sans doute. Mais ce

(1) Drame en cinq actes, en vers, par M. François Coppée.

sont aussi les *Jacobites* goûtés pour eux-mêmes, car ce drame, fort émouvant, est rimé en vers magnifiques, des plus sonores, des plus habiles, des plus pleins et, ce qui ne gâte rien, des plus faciles que le poète ait écrits. On ne peut pas dire que ce soit une de ces pièces savamment machinées qui réussissent du parterre au paradis; mais on peut affirmer que c'est une œuvre d'art, qu'elle fera bonne figure dans le théâtre complet de M. François Coppée, et que les amis de la poésie la reliront toujours avec un vif plaisir.

I.

J'ai hâte d'arriver à la discussion du drame et aux objections de la critique. Mais il faut d'abord résumer la pièce pour ceux qui ne l'ont ni vue ni lue. Le grand nombre d'événements enfermés dans ces cinq actes m'empêchera d'être aussi court et de citer aussi longuement que je l'aurais voulu.

Le rideau se lève sur un décor d'opéra-comique. C'est un cimetière de village, en Écosse, dans les Hautes-Terres; les portes de la petite église sont ouvertes; un groupe de montagnards jacobites, c'est-à-dire partisans des Stuarts, causent avant d'entrer, à demi-voix. On se dit tout bas que Charles-Édouard, le Prétendant, vient de débarquer en Écosse. Il parcourt la montagne, il a soulevé deux clans contre George II; toutefois il ne peut rien entreprendre sans les mille fusils des Fingalls, et les Fingalls hésitent. On a déjà versé tant de sang pour ces Stuarts! Le clan paraît décidé à refuser son concours. Mais tel n'est pas l'avis du vieil Angus, un mendiant à barbe grise, devenu aveugle pour avoir trop pleuré ses fils tués par les Anglais. Marie, sa petite-fille, guide son pèlerinage sans fin.

Aux portes du manoir et de la métairie,
Il surgit, vieux témoin des maux de la patrie,
Et de nos chers proscrits il est le messager.
Tant que nos rois mordront au pain de l'étranger,
Il se contentera, lui, du pain de l'aumône;
La paille lui suffit, puisqu'ils n'ont pas leur trône.

Ce vieux barde adresse aux Fingalls de mâles exhortations qui ne réveillent pas tout de suite les courages. Et les gens qui savent bien leur histoire d'Angleterre ne s'en étonnent pas. Le souvenir trop récent de Jacques II n'est évidemment pas fait pour échauffer beaucoup les enthousiasmes. Il donne à réfléchir même au vieux lord Fingall, qui, les montagnards dispersés, entre dans le petit cimetière en compagnie de sa jeune femme, lady Dora.

Je veux noter tout de suite un détail de mise en scène qui m'a paru choquer le public. Lord et lady Fingall sont vêtus à la mode de la cour de France; lui, tricorné, en cheveux poudrés, la canne à la main; elle, en amazone pompadour et en chapeau à plumes. On est trop sûr du goût et du savoir de M. Porel pour douter un instant de l'exactitude historique de ces costumes. A Versailles, les Stuarts exilés avaient dû prendre les modes françaises, et peut-être, au fond de leurs châteaux, les seigneurs écossais faisaient-ils comme eux. Mais, au point de vue de l'effet, il y a un contraste trop surprenant entre les plaids montagnards et ces habits XVIIIe siècle. Le théâtre et la gravure ne nous ont jamais montré ces habits que dans le cadre des boudoirs ou dans le décor convenu du parc de Versailles; si bien que ce raffinement d'exactitude a tout l'air d'une infidélité historique. D'ailleurs le contraste violent n'existe pas seulement ici dans le costume, il est dans les mœurs et le langage. Après la rudesse d'âme et d'expression des montagnards, lady Fingall paraît quelque peu grisette, et son vieux mari trop roucouleur. On est choqué de voir ce chef de jacobites se décider à la guerre civile pour complaire à une enfant gâtée qui a envie de chiffonner des cocardes et de courir sus aux Anglais comme on court au renard. Cette légèreté, voulue peut-être, jure avec le patriotisme un peu sombre des montagnards que le lord commande et avec son dévouement héroïque du IVe acte; elle est surtout en désaccord avec les fermes paroles que Fingall prononce pour rappeler les Écossais hésitants aux vieilles traditions de fidélité.

Ils sont vraiment bien récalcitrants, ces montagnards, et l'on ne sait pas trop ce qui adviendrait du Prétendant si le vieil Angus n'imaginait d'enterrer sous les yeux du clan le drapeau des Stuarts et de la revanche. Avec lui il veut enfouir toutes les traditions, toutes les reliques :

Car il convient aussi de jeter au fossé
Toute la gloire et tous les malheurs du passé...
Disparais, reliquaire aimé de la patrie!
Lourde clef des prisons de la reine Marie,
Hache qui la frappas, à la tombe, au fumier!
Spectre pâle et sanglant du roi Charles premier,
Donne-nous pour la fosse et pour la pourriture
Les instruments sacrés de ta longue torture,
Le drap de l'échafaud sur lequel tu marchas,
Et ton gant, essuyant sur ton front les crachats!...
Puis, lorsque tout aura disparu sous l'argile,
Piétinez bien le sol pour qu'il soit infertile
Et que, derniers témoins venant vous accuser,
Les chardons écossais n'y puissent plus pousser!

Ces magnifiques reproches ont l'effet que le spectateur et Angus en pouvaient attendre. Les Écossais acclament leur drapeau ressuscité; le moment est propice : le Prétendant peut venir.

Il arrive en effet, précédé d'une marche aigrelette de tambours et de cornemuses. Le clan l'applaudit. Il répond en saluant le vieil étendard. Puis, sans transition, avec un empressement qui témoigne plus en faveur de sa galanterie que de son sérieux, il baise au front la petite mendiante. « Il me semble, dit-il, que c'est l'Écosse que j'épouse ». Et, se tournant vers l'aïeul : « Que puis-je pour toi? »

ANGUS.

Rien que d'être un bon roi...
Lorsque tu régneras, que ton cœur compatisse
Aux maux des pauvres gens ! Sois bon, fais-nous justice,
O jeune homme à qui tout un peuple s'est donné!
Et souviens-toi, lorsque tu seras couronné
Et que tu sentiras le sceptre dans ta paume,
Qu'un mendiant t'a fait l'aumône d'un royaume.

Le malheur, c'est que le Prétendant oubliera bien vite ces exhortations. Dès le second acte, il récompense le zèle de ses braves tenanciers en subornant leurs femmes. C'est par lady Fingall qu'il commence. Le rôle de lady Dora est tenu par Mlle Jane Méa : aussi il m'a paru que le public, tout en flétrissant la conduite indélicate de Charles-Édouard, n'a pu s'empêcher de rendre hommage à son bon goût. Belle et inconstante, lady Dora accueille volontiers le caprice du prince et ne se fait pas trop prier pour lui accorder un rendez-vous. Il va sans dire que le mari, lord Fingall, a eu de l'avancement. Il est colonel. Je m'empresse d'ajouter qu'il attribue cette brillante fortune à sa propre fidélité et à son courage; il ne s'imagine pas du tout que le prince lui ait de si fortes obligations. Mais tout le monde n'est pas aussi aveugle que lui. Deux chefs highlanders, sans soupçonner positivement lady Dora, ont découvert les secrètes amours du Prétendant avec une femme voilée. Il la reçoit la nuit, dans une petite maison, à l'écart. C'est là qu'ils veulent aller le surprendre. Ils exigent que lord Fingall et le vieil Angus les accompagnent. Si, comme on peut le croire, Charles a violé les droits de l'hospitalité, s'il a déshonoré un de ses serviteurs, on n'ira pas plus loin. Les chastes Écossais ne verseront pas leur sang pour élever un impur sur le trône, car

Tous les rois de plaisir finissent en tyrans.

Lady Fingall serait perdue si Marie, ayant surpris la conversation des chefs, ne les devançait dans la maison isolée, dont le Prétendant vient de sortir, où Dora est encore.

Marie aime le prince depuis ce premier baiser qu'il lui a donné en abordant la terre natale. Cette tendresse se confond dans le cœur de la jeune fille avec l'amour de la patrie : aussi elle hait doublement la femme coupable qui a volé le prince à l'Écosse et à elle-même :

Et l'Écosse sera vaincue, et l'Angleterre
Assouvira sur nous sa haine héréditaire,
Et, plus nombreuses que vos baisers froids et faux,
Les têtes tomberont sur les noirs échafauds !
Payant cher vos moments d'ivresse vaniteuse,
Charle-Édouard, après une fuite honteuse,
N'aura plus que l'exil et l'ignoble repos,
Et nos drapeaux gonflés par l'espoir, nos drapeaux
Sous qui nous rêvions l'Écosse libre et sauve,
N'auront servi qu'un jour de draps pour votre alcôve !

Pourtant si lady Fingall est reconnue, le Prétendant est perdu ; les chefs vont l'abandonner. Alors Marie se dévoue. Elle cache sa rivale, et c'est elle que surprend lord Fingall assisté des deux highlanders vertueux et indélicats. Décidément il ne s'agissait que d'une amourette. Les chefs vont se retirer un peu confus; mais le juge suprême, le vieil Angus surgit sur le seuil. Pour lui le crime du Prétendant ne gît pas dans le rang de la complice. Et, au nom de la patrie outragée, l'aveugle maudit sa petite-fille sans la reconnaître. — « Grand-père ! » s'écrie Marie à bout de forces.

Et le troisième acte, qui devrait finir là, se traîne dans une scène trop longue et qui paraît venir trop tôt, où, après le départ des chefs, lady Dora avoue à Angus que sa petite-fille a menti, et qu'elle-même, afin d'effacer sa faute, est prête à mourir pour l'Écosse.

Cependant Charles-Édouard, lui aussi, doit expier. La malédiction lancée contre Marie retombe sur sa tête. Vaincu, errant, il se réfugie, pour échapper aux soldats anglais qui le poursuivent, dans la cabane d'un paysan. Lord Fingall, veuf et proscrit, y a déjà trouvé un asile. Le hasard lui apprend en même temps la présence de Charles et la faute de Dora. Fingall pourrait se venger du Prétendant. Il se souvient à temps des lois de l'hospitalité, et, au lieu de frapper le parjure, il le sauve. Il se livre à sa place aux soldats anglais qui ont envahi la cabane, et il se fait fusiller.

Mais tant de morts et de dévouements sont devenus inutiles. La cause du Prétendant est perdue. Le dernier acte de sa folle équipée, comme de la pièce, c'est le rembarquement clandestin pour la France. Traqué, affamé, réduit à tendre la main, il reçoit cependant de cette Écosse qu'il a si mal servie une suprême bénédiction. C'est Marie qui la lui apporte. Mourante, elle s'est fait traîner par l'aveugle jusqu'au bord de la mer. Elle veut donner à son fiancé mystique le baiser des adieux. Et, quand il tombe à ses genoux pour implorer son pardon, elle murmure, les lèvres défaillantes :

L'Écosse ne peut pas juger... Elle l'aimait !

Et c'est tout. Le Prétendant reprend la mer. Marie meurt, et l'aveugle l'ensevelit dans le drapeau d'Écosse sur lequel est écrit un seul mot : *Fidèle !*

II.

— *Fidèle* ou *Fidélité*, disaient l'autre soir une foule d'honnêtes gens en sortant du théâtre, un de ces deux mots-là aurait très bien pu servir de titre à la pièce. D'ailleurs nous avons lu dans notre journal que, avant de porter le titre de *Jacobites*, le drame de M. Coppée s'était appelé *le Dernier des Stuarts*. Ces hésitations prouvent que l'auteur n'a guère su au juste quel sujet il voulait traiter, comme il apparaît très clairement en ceci : sa pièce, où nous avons applaudi de

fort beaux vers et trois ou quatre scènes émouvantes, ne vaut ni par les caractères ni par l'action.

« Elle ne vaut pas par l'action, car le premier acte n'est qu'un prélude. Il y a là une foule de personnages qui parlent les uns très habilement en faveur de la paix, les autres très éloquemment en faveur de la guerre. Ils n'agissent pas. Ils ne nous donnent à prévoir aucun événement postérieur. Ils tournent en rond. Ils s'assoient sur des rochers. Ils entrent dans l'église. Ils en sortent. Ils sont pour la plupart patriotes. Ils parlent en poètes des beautés naturelles de leur pays. Mais ils ne nous apprennent rien sur leurs sentiments particuliers, surtout sur leurs dessins et sur ceux de l'auteur. Si bien que, à la fin de l'acte, quand nous avons vu le prince prendre cette petite mendiante sous le menton, nous avons pensé qu'on allait nous montrer une contrefaçon du *Roi s'amuse*, où le vieil Angus jouerait le rôle de Triboulet.

« Or, au second acte, c'est lady Fingall qui ramasse le mouchoir. Après avoir cru un instant que les *Jacobites* étaient une pièce patriotique, nous nous apercevons qu'il s'agit d'intrigues amoureuses. Comme nous ne demandons qu'à nous raccrocher à quelque chose de vivant, nous faisons de grands efforts pour nous intéresser à la passion de Charles-Édouard, encore qu'il soit seulement question d'une liaison de plaisir et que lady Dora ne nous séduise guère plus que le prince. Pourtant nous entrons dans la fiction de l'auteur; nous nous préparons à suivre dans toutes ses péripéties un drame d'adultère. Une femme infidèle va être surprise par son mari assisté du vieux barde, Angus-Triboulet, qui cette fois jouera le rôle du commissaire de police. Cette intrigue-là n'est pas bien neuve, mais nous l'acceptons volontiers, surtout après la belle scène où Marie et lady Fingall se trouvent en face l'une de l'autre. Il se dit là des choses fort touchantes. Le dévouement de la jeune fille est tout à fait héroïque. Et quand nous avons vu paraître le grand-père, quand il a maudi l'innocente, nous ne sommes pas demeurés maîtres de notre émotion; nous avons pleuré. Mais pourquoi supprimer si vite les causes de notre attendrissement? Pourquoi désabuser Angus avant la chute du rideau? Pourquoi ramener cette lady Dora qui maintenant nous est odieuse? Enfin pourquoi ne pas avoir fini sur ce troisième acte? On ne nous a rien fait pressentir; nous n'attendons plus rien.

« Il n'est pas bien sûr que M. Coppée n'ait pas été, à ce moment-là, aussi embarrassé que nous. Et il a eu tort de croire que nous lui saurions beaucoup de gré d'avoir été chercher l'Innocent de *l'Arlésienne* pour instruire lord Fingall de ses infortunes conjugales. Ce seigneur est un fort honnête homme, et c'est la faute de M. Coppée si nous nous intéressons assez peu à ses malheurs pour que son dévouement nous semble légèrement ridicule. Rien dans sa conversation ni dans son caractère ne nous avait donné à prévoir tant de grandeur d'âme. — Quant au Prétendant, il ne nous tient pas davantage au cœur. Son caractère est conforme à l'histoire, sans doute; mais il l'est moins aux nécessités du théâtre. Le mari trompé aurait bien pu monter tout l'escalier sa hache à la main, sans qu'un seul spectateur du paradis criât au prince menacé : « Méfiez-vous! le vieux est derrière la porte. » Il est si insignifiant, si léger, ce Charles-Édouard, que nous n'avons même pas pitié de son repentir. Et vraiment, à lui entendre répéter : « J'ai faim! donnez-moi à manger! », on ne sait trop si c'est dans sa conscience ou dans son estomac qu'il souffre. Que la petite Marie lui pardonne si elle veut : elle l'aime. Nous lui tenons rancune d'avoir gâché une si belle situation politique et dramatique.

« Voilà ce que nous avions à dire sur l'action en général et sur le caractère de lord Fingall et du Prétendant. Les autres personnages de la pièce ne nous satisfont pas davantage. Lady Fingall est une jeune femme sans conséquence et nous ne nous arrêtons pas à elle; mais le couple de mendiants, Angus et Marie? Il ne faut pas augurer qu'ils nous plaisent à ce signe que nous les avons beaucoup applaudis. Ils disent par-ci par-là des choses admirables et qui transportent. Pourtant nous ne les sentons vivants ni l'un ni l'autre. Ils sont au-dessus de l'humanité, deux formes abstraites de l'amour de la patrie. L'un représente la vieille Écosse, l'autre la jeune Écosse. Ils le disent eux-mêmes et ne paraissent pas se douter que nous sommes médiocrement touchés des souffrances de deux êtres symboliques. On nous les montre si grands que nous leur attribuons, pour supporter la douleur, des forces plus hautes que les nôtres. Il n'y a pas entre eux et nous de commune mesure, et, ne les plaignant pas, nous ne pouvons pas les aimer. »

III.

Que faut-il penser de ces critiques?

Elles sont presque toutes justes, si l'on juge les *Jacobites* au point de vue classique. Elles perdent beaucoup de leur valeur si l'on accepte la poétique plus large des romantiques, qui n'ont pas nettement séparé le drame de l'épopée.

Dans la *Préface de Cromwell*, Victor Hugo place Dante et Milton au nombre des dramaturges. « Ils sont en quelque sorte, dit-il, les deux arcs-boutants de l'édifice dont Shakespeare est le pilier central. » Et lui-même, dans tout son théâtre, côtoie l'épopée, quand il n'y entre pas franchement, au mépris de l'action et de la vraisemblance morale, pour créer des caractères surhumains et des situations inextricables.

M. François Coppée est au théâtre un poète romantique. Il a déjà mis à la scène un certain nombre de sujets historiques (*la Guerre de Cent ans*, *Mme de Main-*

tenon, *Severo Torelli*) qui répondent très exactement à la définition que Voltaire a donnée de l'épopée : ce sont « des récits en vers d'aventures historiques ». Les *Jacobites* ont été inspirés par le même idéal, bâtis d'après les mêmes règles que les pièces aînées. Ils ont, comme une épopée, une longue *exposition* toute en récits et en monologues, — un *nœud*, la situation complexe créée par les amours du Prétendant, par les soupçons des chefs écossais, par la surprise de lady Fingall dans la maison du rendez-vous, par le dévouement de la mendiante, — enfin un *dénouement* que rendent complet les morts de Dora, de lord Fingall, de Marie, et la fuite de Charles-Édouard. Tout cela mêlé de tirades, d'événements accessoires qui semblent des hors-d'œuvre à la scène et qui sont, en réalité, des épisodes épiques.

De même pour les caractères. C'est d'une conception épique qu'est sorti ce couple surhumain, transfiguré, de l'aveugle conduit par la mendiante. Ils s'appellent tour à tour Œdipe et Antigone, Lear et Cordélia, Angus et Marie. Peu importent les noms. C'est toujours la même idée morale de fatalité douloureuse, personnifiée dans le vieillard et dans l'enfant misérables. Ici Angus et Marie incarnent la patrie elle-même, l'Écosse, victime de sa fidélité à un prince léger qui ne mérite pas tant d'amour. A eux deux ils sont l'âme de tout un peuple. Ils représentent son effort persévérant, immense. Aussi, pour faire marcher les autres personnages de pair avec eux, le poète a senti la nécessité de hausser toutes les tailles. Il a grandi l'un par une générosité extraordinaire, l'autre par une misère incroyable. C'est en effet une nécessité épique que lord Fingall meure pour son maître parjure, et que Charles-Édouard tende la main à des mendiants.

Maintenant, que toutes ces fictions grandioses, précisées, rendues matérielles par la présence et le jeu des acteurs, désorientent parfois le spectateur, j'en conviens sans trop de peine, et, s'il me fallait tirer de ces remarques une conclusion un peu générale, je dirais que le drame romantique tient la scène quand il se contente de côtoyer l'épopée (*Hernani*, *Severo Torelli*), et qu'il risque le naufrage quand il y aborde (*le Roi s'amuse*, *les Burgraves*) (1).

HUGUES LE ROUX.

(1) Il n'est question que de Mlle Weber. La pièce n'a été pour la débutante qu'un long triomphe. Et c'est justice. Si le mot de vocation appliqué au théâtre a un sens, on peut affirmer que Mlle Weber a été créée et mise au monde pour devenir une grande tragédienne. Elle a déjà le masque, la voix étendue, forte et tendre, une aisance de tenue, une sobriété et une grandeur dans le geste tout à fait remarquables On va lui adresser beaucoup de conseils. Je voudrais bien qu'elle les écoutât pour la forme et se souvînt que, en somme, l'originalité est la résultante de nos défauts perfectionnés. Je ne lui citerai qu'un exemple : celui de Sarah Bernhardt, qui, elle aussi, a débuté sur cette scène de l'Odéon, dans une pièce de M. François Coppée.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Ferdinand Brunetière vient de réunir une nouvelle série de ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, toujours sous le même titre : *Histoire et littérature* (1). Quand j'ai parlé ici même du précédent volume, je terminais en disant de M. Brunetière : Décidément c'est un maître. Je pourrais me borner à répéter aujourd'hui la même formule ; je veux cependant ajouter que ce maître n'a plus tout à fait la physionomie d'alors. Ce n'est pas que la sévérité de sa doctrine se soit amollie ou qu'il soit devenu plus accommodant quand les grands intérêts du goût public sont en jeu ; seulement il formule ses verdicts d'une voix plus douce, d'un ton moins solennel. Il s'étend moins aussi sur les considérants. Maintenant, en effet, que sa jurisprudence est connue et que nul n'ignore ce qui est pour lui le dogme sacré, à quoi servirait, en chaque circonstance, une nouvelle profession de foi ? Les exposés de principe, autrefois nécessaires, ne le sont plus aujourd'hui. C'est ainsi que la critique, tout en restant inébranlable dans son dogme, peut n'être plus aussi dogmatique. Enfin, quand on sent son autorité désormais incontestée, quand on sait d'avance que le verdict que l'on va rendre aura force de loi, il n'est plus besoin du prestige d'un appareil solennel. On peut juger à l'anglaise, avec plus de familiarité et de bonhomie. Comme le magistrat anglais, on condamne à mort l'accusé d'un ton de bienveillance en lui témoignant même de la sympathie. « J'ai le regret de vous dire, mon ami, que je suis forcé de vous envoyer à la potence. » La société n'en est pas moins vengée, et le pendu est content.

Une détente générale, un air plus aisé et plus libre, voilà donc ce qui me frappe dans le nouveau volume de M. Brunetière. En voulez-vous un exemple, deux exemples ? Voyez M. Brunetière citer à sa barre un imprudent qui a parlé légèrement de Racine et l'a notamment accusé d'insensibilité, de sécheresse de cœur. Autrefois le juge eût accablé le coupable, le foudroyant d'anathèmes ; aujourd'hui il le réprimande vertement ; mais cette mercuriale est relativement assez aimable. Si, au sortir de l'audience, le juge et l'accusé se rencontrent, ils vont se saluer très gracieusement. Ailleurs ce sont les naturalistes et même les sous-naturalistes qui comparaissent Il y a eu un temps où le juge les eût condamnés au nom des immortels principes des siècles classiques ; aujourd'hui, sans oublier ces principes, il condamne ces accusés au nom du bon sens et du bon

(1) *Histoire et littérature*, par M. Ferdinand Brunetière. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

goût de tous les temps. Il arme ces considérants des pointes aiguës d'une ironie spirituelle et inflige comme première punition aux coupables les rires de l'auditoire mis en gaieté.

Ce que je regrette seulement, c'est qu'il condamne sans exception tout ce qui est chez nous atteint de naturalisme. Je sais bien qu'il distingue entre eux, que chez tel des accusés il reconnaît certaines qualités de premier ordre; mais, malgré tout, pour celui-là il est bien un peu sévère. Il a tant d'esprit, celui-là, et à tel point le don de faire vivre hommes et choses, que je lui pardonnerais volontiers son naturalisme. Mais peut-être bien aussi que mon indulgence serait faiblesse coupable. Oui, décidément, M. Brunetière a raison de ne pas se laisser attendrir.

A propos du précédent volume, je ne voyais qu'un vœu à formuler : un peu de détente et une allure plus libre. Ce vœu satisfait, que puis-je demander à M. Brunetière en plus de ce qu'il nous donne? Ma foi, rien.

II.

M. Ary Ecilaw a emprunté à la réalité, en les arrangeant un peu, les éléments de son *Roi de Thessalie* (1), un drame tout à fait lugubre où figurent de très grands et de très hauts personnages. Quel est ce roi de Thessalie? qui est ce George de Pattenpouff? qui est cette Nadjeska, l'héroïne et la victime du drame? qui est enfin cette impératrice des Hindoustans, une vieille mégère couperosée et couronnée? Je pourrais vous le dire, si je ne craignais que ma *causerie* ne devînt la source de complications diplomatiques. J'ai la clef, mais n'ose m'en servir. Un détail cependant, et qui vous mettra sur la voie. De l'autre côté de la Manche on s'est fort ému du rôle joué dans le roman de M. Ecilaw par l'impératrice des Hindoustans, et on a protesté en faisant retentir un formidable *God save the Queen!* Y êtes-vous maintenant? Faut-il ajouter que le prétendu roi de Thessalie est gendre de l'impératrice. Impossible d'en dire davantage; mais maintenant vous devez y être. Consultez au besoin l'Almanach de Gotha.

Si vous n'êtes pas fixés, ce sera tant pis, car, si le récit de M. Ecilaw présente quelque intérêt, c'est surtout grâce aux hautes personnalités qu'il met en scène après les avoir affublées d'un faux nez. A ne le considérer que comme roman, c'est une œuvre confuse, médiocrement composée, écrite enfin d'un style d'une saveur trop exotique. Il est vrai qu'il est éclos en Sibérie, ce qui explique certaines étrangetés de forme et de langage. Notons encore l'intervention du surnaturel, du merveilleux, qui font une impression singulière en une histoire absolument contemporaine et dont les héros vivent encore, même cette infortunée Nadjeska que M. Ecilaw a fait mourir pour avoir un dénouement dramatique ou même uniquement pour avoir un dénouement. Ce merveilleux rappelle celui des anciennes chansons de geste où la nature montre par des tremblements de terre, des convulsions qui déracinent tourelles et châteaux-forts, qu'elle s'associe aux douleurs tragiques des principaux personnages. Il rappelle encore le merveilleux de Shakespeare. Là les sorcières disent à l'un : Tu seras roi; à l'autre : Tu seras fils de roi, père de roi, et jamais roi; et ces prédictions se réalisent à point nommé. Ici c'est une bohémienne qui, rencontrant une jeune fille, la belle Nadjeska : « Tu seras presque reine; tu verras la couronne royale planer sur ta tête; mais elle restera en suspens sans s'y poser. Fuis les rois; celui qui se trouvera sur ton passage t'apportera pour douaire et la honte et la mort. » Ainsi a parlé la bohémienne, et cette menace, comme la prédiction des sorcières de *Macbeth*, s'est aussi réalisée. Lugubre histoire, vous voyez, et comme tout imprégnée des brouillards du Nord. Il est bien évident que c'est pour nous dépayser qu'on nous a transportés sous le clair soleil de la Thessalie. Non, nous ne sommes pas en Thessalie!

La prédiction de cette sinistre bohémienne, voilà ce qui fait, si vous le voulez, l'unité d'intérêt dans cette œuvre plus ou moins équilibrée. — Si vous le voulez; car, si vous ne le voulez pas, vous serez en droit de dire que la première partie du récit est occupée par un personnage autrement intéressant que ce roi de Thessalie en carton — l'auteur lui-même dit : en chiffon. C'est le mari de Nadjeska, l'ambassadeur slave Mineleko. Voilà, par exemple, une figure qui n'est pas en carton — sauf le faux nez. Voilà un Othello qui a sa physionomie propre et dont tous les traits sont d'un puissant relief. Et comme cette jalousie est marquée par un caractère tout personnel! Comme elle sort du cadre banal des jalousies ordinaires! C'est celle d'un Slave, mais celle d'un ambassadeur, d'un diplomate habitué par profession à se contenir. Elle rugit intérieurement, elle éclate même dans l'intimité par des coups de cravache; mais devant le roi, le rival détesté, elle se tait et fait bonne contenance. Il faut sourire à ce rival, et Mineleko sourit. C'est donc lui qui est la création vraiment originale de ce roman; quand il disparaît au milieu du récit, la lueur fauve dont il le colorait fait place à un demi-jour monotone.

Cette Nadjeska qui, tout en désirant rester vertueuse, donne des rendez-vous avec une facilité fâcheuse, d'abord à son ancien fiancé, puis au roi, m'intéresse à moitié. Elle flirte trop. Ce roi, présenté d'abord comme une nature distinguée et chevaleresque, se changeant bientôt en homme-chiffon, exilant sans émotion, par peur de sa belle-mère l'Hindoustane, la femme qu'il a

(1) *Le Roi de Thessalie*, par M. Ary Ecilaw. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

épousée la veille, est un personnage trop oscillant, trop inconsistant pour m'attacher. Il n'est pas vrai ; il ne tient pas debout. Nadjeska en meurt; mais, telle qu'on nous l'a présentée, il ne semblait pas qu'elle dût en mourir. Aussi ne suis-je pas étonné quand des gens bien informés me disent : Mais non! En réalité, elle n'est pas morte! Elle vit dans une grande cour du Nord où sa beauté, toujours radieuse, fait tourner bien des têtes. Je demande : Elle donne encore des rendez-vous, n'est-ce pas? — Mais sur ce point les mêmes gens bien informés me disent qu'ils n'ont pas de renseignements précis. A mon tour donc je ne vous renseignerai pas.

Telles sont mes chicanes; le nouveau roman de M. Ecilaw ne s'en annonce pas moins comme un grand succès.

III.

L'œuvre de M. de Séménoff, *Un millionnaire sentimental* (1), n'est pas sans quelques légères prétentions à la philosophie; une morale innocente en découle paisiblement. La fable montre que les millionnaires feront bien de vivre un peu avec les pauvres gens. Ils ont tout à y gagner, sauf de nouveaux millions. Ils y gagneront de dépouiller les préjugés spéciaux à leur monde, de connaître des cœurs qui battent pour autre chose que l'argent; enfin ils deviendront plus charitables, plus humains dans tous les sens du mot. Le millionnaire en question se fait, n'ayant de sa vie tenu un pinceau, peintre par amour. Pourquoi? Parce qu'il a rencontré une jeune fille noble et pauvre à qui il espère plaire en décorant l'église de son petit village. Pauvre peinture; mais qu'importe? La jeune fille noble et pauvre considère l'intention seule et donne sa main à l'artiste improvisé. Voilà, dans sa simplicité primitive, cette naïve histoire. Ces amours sont bien un peu traversées par l'oncle et père adoptif de la jeune fille, un vieux noble qui a en horreur les roturiers et leurs écus; mais le peintre par amour triomphe de cette opposition en se faisant à moitié casser la tête dans une rencontre avec les Prussiens. — Touchez là, mon neveu et mon gendre! — Eh bien, j'en suis fort aise, car tous ces gens-là sont de braves gens qui méritent d'être heureux. Il est vraiment aimable, ce récit très bon enfant, où l'intérêt de la fable et l'originalité des caractères sont remplacés par la belle humeur et l'entrain du narrateur et aussi par des hors d'œuvre lestement traités. On sent que l'auteur s'amuse fort de ce qu'il nous dit, et nous, nous ne songeons pas un instant à nous ennuyer.

(1) *Un millionnaire sentimental*, par M. N. de Séménoff. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

IV.

M. Francis Pittié nous donne, dit-il, son testament poétique : espérons qu'il y ajoutera plusieurs codicilles. Non, ce n'est pas un volume *in extremis*, et nous ne vous prenons pas au mot, général. Sous ce titre : *A travers la vie* (1), il a réuni différentes poésies dont quelques-unes datent de loin déjà. Fleurs du printemps, fruits de l'été et de l'automne se trouvent ainsi dans la même corbeille. Les fleurs ne se sont pas séchées; les fruits ont tout leur éclat et toute leur saveur. Le poète ne tient pas à ce que la foule se précipite pour cueillir les unes de ses grosses mains brutales et dévorer les autres de ses dents jaunes ou noires. Non, il met son amour-propre à ce que ce soit un régal de délicats apprécié par les délicats seuls. Je crois qu'il aura cette double satisfaction. M. Pittié n'est pas assez de son temps, il professe un mépris trop déclaré à l'égard de la mode du jour, pour être goûté des masses.

Naturalisme, réalisme, impressionisme, modernité, autant de mots et de choses qui le révoltent. Je ne le crois pas beaucoup plus tendre pour ceux qui font de la poésie uniquement une musique ou un cliquetis harmonieux de sons et de syllabes. Pour lui, la poésie n'est poésie que si elle a une âme et si elle traduit les plus hautes et les plus nobles aspirations de l'humanité. C'est un idéaliste convaincu, déterminé, et qui, de plus, est militant. Vous voyez qu'il n'est pas de son époque. Et il en est fier, loin de s'en défendre. Écoutez-le, et vous reconnaîtrez en lui un disciple de Platon et de Socrate, un peu même de Pythagore, car il croit à la métempsycose. Il a vécu autrefois en Grèce, il a éveillé les abeilles sur le mont Hymette, il a été bercé par le chant des cigales de l'Attique, cigales plus harmonieuses que celles de nos jours, car, comme tout, hommes et choses, elles ont dégénéré, les cigales.

Puis, à une autre époque, il s'est mêlé aux tournois des preux et des paladins. Il a été l'ami de Roland, d'Olivier, de Lancelot avant que Lancelot fût devenu ce petit bourgeois de valet de pique. Il a eu les sourires d'Andromède, et il n'est pas bien certain qu'il n'ait pas été lui-même le libérateur de la belle enchaînée, le vaillant Persée. Eurydice lui a souri de même, d'un sourire modeste et qui n'était pas pour porter ombrage à Orphée. Il a contemplé la radieuse splendeur d'Hélène; puis, plus tard, la mélancolique Aude, quand elle est tombée mourante à la nouvelle de la mort de son fiancé, lui a adressé son dernier regard. Voilà de quels temps divins il est, mais non du nôtre, où l'idéal est traité de rêverie, de vision, de chimère.

(1) *A travers la vie*, poésies par M. Francis Pittié. — 1 vol. Paris 1885. Alphonse Lemerre.

Ne vous étonnez donc pas de retrouver souvent dans ses vers les noms antiques de l'Olympe, du Pinde, de Phœbus : ce ne sont pas là souvenirs classiques d'un ancien fort en vers latins, mais réminiscences d'un fils de la Grèce qui, après maintes migrations brillantes, a été condamné à vivre dans le siècle de la prose, du naturalisme, du réalisme et de *Nana*. Ah! rendez-lui la muse du Parnasse, la sainte et chaste muse! Celle d'aujourd'hui a souillé sa robe blanche; elle a chanté dans les guinguettes : c'est une muse d'Alcazar.

Au delà du visible et terrestre horizon,
Au-dessus des laideurs et des fanges humaines
La muse que je sers a placé ses domaines,
La lointaine Colchos dont je suis le Jason.

Il a l'air d'être à Paris; en réalité, il est à Colchos. Et voilà pourquoi il sait bien tout le premier que ses vers viennent de trop loin pour être compris des sceptiques et des railleurs habitués du boulevard. Il s'adresse donc à ceux-là seuls qui ont, au moins par l'imagination, fait un pèlerinage en Grèce.

Poésie chevaleresque, poésie héroïque faite de patriotisme, de rêves généreux, d'ardentes aspirations vers le beau et le bien, planant sur les plus hautes cimes du sentiment et de la pensée. Si parfois elle descend un peu et s'égaye pour un instant en de légères fantaisies, elle paraît, dans ces sphères plus humbles, quelque peu gênée et mal à l'aise. Aussi ne s'y attarde-t-elle pas longtemps. Il lui faut l'azur du ciel bleu, son élément. *Excelsior! Excelsior!* De là-haut elle jette un regard de compassion sur notre pauvre monde; cependant cette compassion est agissante, elle voudrait reviriliser nos cœurs énervés et ranimer en eux les saintes flammes. Pour réveiller le patriotisme, elle fait appel à Jeanne d'Arc, et, pour réveiller l'amour de l'art idéaliste, à Chaplin :

O toi, le chevalier du beau, l'ambassadeur
Des Grâces, le voyant du marbre et de l'albâtre,
De l'Olympe où ta muse, éclatante, folâtre,
Rouvre la lumineuse et vaste profondeur!

A moi, Jeanne d'Arc! A la rescousse, Chaplin! Je joins ma voix à celle de M. Francis Pittié. Je cesse de faire chorus quand, dans les transports d'une colère sainte, il fait tomber de là-haut de gros mots sur les réalistes et les naturalistes : goujats, lâches, rustres. Gare dessous! Que doit penser de ces violences de langage son ancêtre Platon, qui raillait d'une voix si aimable les sophistes, les rhéteurs, les mauvais poètes, les trafiquants de prose malsaine et de vers corrupteurs? Il les mettait en sang en ayant l'air de les caresser; il les forçait à rougir d'eux-mêmes en les appelant des plus doux noms. O les plus ingénieux des hommes! O les plus divins des mortels! — Ainsi faisait l'ancêtre; mais M. Pittié est un militaire. Voilà pourquoi il s'élance avec fureur, se servant de la crosse autant que de la baïonnette. Dès que ses ennemis sont devant ses yeux, voyez, son visage se contracte, ses lèvres se plissent; nous pressentons avec effroi qu'il va se passer un drame : Vous pâlissez, général! comme on dit dans le théâtre de Scribe. — Ces quelques mots violents, peut-être aussi l'usage trop fréquent de l'Olympe et des Muses, et çà et là, très rarement, de légères défaillances d'expression, je ne trouve rien autre qui jette quelque ombre sur cette œuvre virile, fière, généreuse et de haut vol.

V.

Et tandis que M. Pittié est là-haut, au sommet du Pinde, voici un poète plus modeste, M. Justin Bellanger, à mi-côte, pas du Pinde, mais des collines de Bougival. Après l'aigle, le pinson. Car c'est un pinson, M. Bellanger, un pinson qui de son frêle gosier tire de petites chansons qui ne sont pas désagréables à entendre. Il est content qu'on écoute ses trilles et ses vocalises (1); nous, de notre côté, nous y trouvons quelque plaisir. Petit oiseau, petites ailes, petit gosier, petites chansons; mais toutes ces petites choses sont assez jolies. Parfois le pinson, cessant de gazouiller, s'enhardit à enfler la voix; on sent alors l'effort. Il veut nous faire croire, à ces moments-là, qu'il est emporté vers la voûte étoilée par une force inconnue :

Soit que le délire
Du feu qui m'inspire,
En touchant ma lyre,
Me ravisse aux cieux.

Et sans doute il le croit tout le premier. En réalité, il est toujours sur le même acacia de la colline de Bougival; seulement il a monté au faîte de son arbre, comme le rossignol qui pleurait Marlborough :

Sur la plus haute branche
Le rossignol pleura.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Pauvre *Jocelyn!* Il dormait depuis tant d'années sur les rayons des bibliothèques entre *Graziella* et *Raphaël*, et d'un sommeil si profond, qu'on le croyait mort. On nous annonce aujourd'hui sa résurrection. C'est la musique qui accomplit ce miracle. Le poème de Lamartine devient non un oratorio, comme son sous-

(1) *Trilles et vocalises*, par M. Justin Bellanger. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

titre de *Journal trouvé chez un curé de campagne* pourrait le faire supposer, mais un libretto d'opéra à grand spectacle. On nomme les auteurs du poème, le compositeur. Le ténor est engagé, les rôles distribués. Les *Époques*, les neuf chants de *Jocelyn*, sont devenus cinq actes et quatre tableaux. Il ne lui manque plus qu'une chose : une scène, un théâtre pour étaler ses douleurs, les déchirements de son âme, et verser ses poétiques larmes. On ne voit pas aisément Jocelyn à la recherche d'une salle de spectacle, allant de la Gaîté au Château-d'Eau, des deux salles de la place du Châtelet à la Renaissance en passant par la Porte-Saint-Martin et l'Ambigu, poussant même une pointe jusqu'à l'Eden, faisant le métier de déposer sa partition chez les concierges de théâtre, demandant rendez-vous et lecture aux directeurs de ces différentes scènes, et allant chaque matin chercher cette fameuse réponse qu'on attend toujours et qu'on ne reçoit jamais.

Il faut relire le tableau que le poète a tracé de Paris au début de sa huitième *Époque* pour se faire une idée des souffrances que le curé de campagne doit endurer dans ces *canaux impurs*,

> Ces torrents animés et cette vague humaine
> Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne.

Le malheureux pasteur vit dans de perpétuelles transes. Il craint que sa robe, en passant, ne se salisse aux crimes, à la vase immonde à laquelle elle est exposée. Les innombrables voitures qu'il rencontre sur son chemin doivent être, pour l'ancien amant de Laurence, un véritable sujet d'épouvante : dans *chaque char, en roulant,* il croit la reconnaître. Il faut que l'amour de l'art soit bien fort chez lui ou qu'il ait oublié toutes ces pénibles impressions pour être revenu dans cet enfer.

Le pauvre Jocelyn, qui, de son vivant, était si naïf, qui a pu pendant deux ans, dans un désert, partager l'existence d'une jeune personne dont un vieux proscrit lui avait confié les jours sans se douter du sexe auquel elle appartenait, et qu'il aurait lui-même toujours ignoré sans un accident qui l'a forcé de déchirer de ses dents l'habit qu'elle portait, Jocelyn continue à nous stupéfier par sa simplicité. On ne voit pas dans son odyssée, à moins qu'il n'ait apporté de grandes modifications à son histoire et ajouté quelques détails inédits à ses confidences, matière à remplir cinq actes et neuf tableaux d'Opéra. A part Jocelyn et Laurence, on cherche les personnages qui, traversant l'action, pourraient rompre la monotonie de cet éternel duo. Mme Jocelyn et sa fille, Mlle Julie, ne jouent qu'un rôle bien effacé dans le journal du curé de campagne. Quant à Ernest, le fiancé et l'époux de Mlle Julie, c'est une simple utilité, un rôle de tenue : un marcheur suffirait pour le remplir. Il ne dit pas un mot, ne lance pas un alexandrin ; c'est un personnage aussi muet que peu sympathique. Il consent au sacrifice de Jocelyn, qui se dépouille et embrasse l'état ecclésiastique pour arrondir la dot de sa sœur. On ne sait même pas plus tard ce qu'il devient. Il abandonne peut-être sa femme et sa belle-mère pendant la tourmente révolutionnaire : Jocelyn apprend que sa mère avec sa sœur est *errante sur l'onde.*

> Elles vont, au hasard des vents et de la mer,
> D'un parent inconnu chercher le pain amer.

Pas un mot d'Ernest.

J'ai beau chercher dans le poème d'autres personnages : je ne trouve qu'un vieil évêque qui meurt sur l'échafaud pendant la Terreur, le père de Laurence, vieux proscrit qui meurt en entrant en scène et après avoir confié sa fille à Jocelyn, et le pauvre tisserand qui meurt aussi après avoir enterré toute sa famille enlevée par ce mal qui *décime* et que *Dieu fit souffler dans les airs du fond de l'abîme* (???). Il n'y aura pas dans les décors une plus grande variété. On nous promènera du séminaire de .... à la grotte des Aigles, au sommet des Alpes du Dauphiné, d'une maison de retraite ecclésiastique, à Grenoble, à une cellule de novice, de l'humble presbytère de Valneige (demeure sauvage), au cimetière de village où se passe la plus grande partie du poème.

On prétend qu'un opéra sans ballet a beaucoup de peine à se caser. C'est peut-être pour ce motif que *Jocelyn* a reçu partout un accueil si froid de la part des différents directeurs de théâtre de Paris. On ne peut cependant pas demander à un jeune lévite d'exécuter un pas de caractère sur la cime neigeuse des Alpes, de s'élancer dans les airs d'un bond extraordinaire et, après avoir plusieurs fois tourné sur lui-même, de venir saluer le public une main sur son cœur. Depuis le *Prophète*, les scènes de patinage sont bien usées. Je ne vois que le premier acte, si on suit de près le poème de Lamartine, où l'on puisse trouver un prétexte à divertissement. *Du hameau paternel* c'est la fête. On danse, on s'égaye sur la pelouse jusqu'à ce que le jour retire *sa lumière jalouse.* Chaque arbre a son chœur champêtre ; le fifre, le hautbois, la musette s'unissent pour *répandre le délire ou l'ivresse aux cœurs bondissants ; toutes les mains pressées frémissent de répondre aux notes cadencées.*

> Un tourbillon d'amour emportait deux à deux
> Dans sa sphère de bruit les couples amoureux;
> Les pieds, les yeux, les cœurs qu'un même instinct attire
> S'envolaient soulevés par le commun délire,
> S'enchaînaient, se brisaient pour s'enchaîner encor.

Ne dirait-on pas que Lamartine, en écrivant ces vers, a songé à l'inévitable divertissement réglé par Mme Mariquita, aux entrechats, aux pointes de l'étoile, aux pas de deux des premiers sujets et au grand ballabile final dansé par « toutes les dames du corps de ballet » ? Comme Paul, dans la partition de Victor Massé, a entrevu Virginie à Paris dans un rêve, avec

accompagnement de harpe, à travers un rideau de gaze couleur clair de lune, Laurence, avant de venir mourir entre les bras de Jocelyn dans sa solitude de Valneige, sur ce point de terre qui *fut de son bonheur deux ans le sanctuaire*, s'offrira-t-elle à ses yeux au milieu du bruit des fêtes et de l'ivresse d'un bal, ou dans le saint lieu, un jour de sermon de charité, comme il la revoit dans le poème, pour la première fois depuis sa séparation, les épaules *nues* où flottaient comme des fleurs des tresses *répandues*, précédée d'un vieux prêtre, une bourse à la main,

> Parmi les rangs émus se frayant un chemin
> Et faisant résonner le don dans la corbeille,
> A la sainte pitié sollicitant l'oreille?

A force de relire ce passage, on finit par comprendre que le *don* est de l'argent qu'on secoue dans une bourse (la corbeille) et que « solliciter l'oreille à la sainte pitié » signifie simplement : Pour les pauvres, s'il vous plaît! Quant au corsage, un peu bien décolleté pour un lieu aussi saint, que porte Laurence, il s'explique parfaitement par la date à laquelle se passe l'action. C'était un reste des modes du Directoire, pendant lequel les fichus étaient toujours fortement entr'ouverts.

II.

Jocelyn ne sera pas seul à gravir cette *via dolorosa* du libretto. Il a déjà trouvé un compagnon de route, j'allais dire d'infortune. Le jeune Werther nous arrive d'Allemagne par le train rapide avec ses belles bottes, ses culottes grises collantes, son carrick, ses cheveux poudrés et son chapeau noir à boucle. Il a dans sa poche un exemplaire d'*Émilia Galotti*, son petit Homère in-12, édition Weilstein. Son domestique le suit et porte dans le carton à chapeau de son maître les fameux pistolets que vous savez. Charlotte l'accompagne, vêtue d'une robe blanche garnie de rubans roses, le teint rose, les mains roses et capitonnées, le chapeau rose, un sac de taffetas vert brodé de perles d'acier d'où s'échappent ses aiguilles à tricoter. Elle lui donne le bras ainsi qu'à Albert son mari. Le bon bailli — les baillis font toujours très bien à l'Opéra-Comique; c'est même une spécialité, — escorté de ses dix enfants, petits garçons, petites filles, avec leur boîte à herboriser en bandoulière, dans laquelle ils mettent leurs tartines et leurs poupées. Le mari a pris soin des bagages. Il fait monter sur l'omnibus qui va les conduire à l'hôtel le clavecin de Charlotte, l'arbre de Noël qu'on a promis aux enfants.

Il reste à décider sous quelle forme on présentera aux Parisiens le chef-d'œuvre de Gœthe : drame lyrique, ou opéra-comique? Dans ce dernier cas, le changement du dénouement s'impose. De même que Mireille, dans sa seconde incarnation, tombe dans les bras de Vincent, le pistolet dont Albert ne s'est pas servi depuis longtemps ratera, et Lolotte, pour le réconcilier avec la vie et le bonheur, lui donnera la main de l'aînée de ses sœurs, qui lui ressemble beaucoup et qui est bonne petite femme de ménage.

A bout d'œuvres de fantaisie ou d'imagination, d'ici peu de temps les musiciens ne sauront plus où se procurer un poème. Toute la littérature de tous les pays aura été pillée. On a sucé le miel de Shakespeare ; Walter Scott a fourni la matière de quantités d'opéras-comiques ; Corneille, avant son prochain centenaire, aura vu ses principales tragédies mises en musique ; Schiller a beaucoup donné ; les ballades allemandes ont fourni nombre de scenarios aux ballets. Il ne reste plus à prendre à Gœthe que ses *Affinités électives* et *Hermann et Dorothée :* encore ne sommes-nous pas sûrs que de l'autre côté du Rhin la célèbre idylle n'ait pas été mise en musique. *Paul et Virginie* et *Robinson Crusoé* ont été représentés il y a quelques années. Mérimée est le père musical de trois chefs-d'œuvre. Les deux pièces de Beaumarchais sont toujours à l'ordre du jour, au répertoire français comme aux répertoires allemands et italiens. Je ne vois plus guère que *le Vicaire de Wakefield* qui soit entièrement inédit, quoique joué en ce moment comme comédie à Londres, sous le nom d'*Olivia*, par Irving et miss Terry, avec un immense succès. Il y a bien encore chez nous *la Nouvelle Héloïse* et *les Voyages du jeune Anacharsis ;* mais, quant au chef-d'œuvre classique de l'abbé Barthélemy, il s'adapterait plutôt, semble-t-il, à une suite de morceaux de concours. Il tiendrait admirablement sa place entre *la Mort d'Épaminondas* annuelle et la non moins annuelle *Pénélope, inspirée par Minerve, proposant à ses prétendants le combat de l'arc.*

III.

Est-ce à cet épuisement que nous devons l'inauguration d'un genre nouveau : la peinture appliquée à la musique ? On verra cet hiver figurer en tableaux vivants sur nos scènes lyriques les principales toiles des galeries de l'Europe. On est en train de mettre en musique *la Leçon d'anatomie* de Rembrandt, une *Kermesse* de Téniers (expurgée *ad usum* de l'Opéra-Comique), en attendant qu'on nous serve sans doute le *Morceau de Bœuf* du Louvre et *la Femme hydropique* de Gérard Dow. A quand *le Radeau de la Méduse, l'Enlèvement des Sabines* et *les Pestiférés de Jaffa?* C'est une manière de voir les chefs-d'œuvre des musées de l'Europe sans se déranger. Avec une course en fiacre et un fauteuil d'orchestre on en verra l'affaire. Velasquez, Van Dyck, Constable, Turner, les vieux Allemands, l'École vénitienne, voire même les Latour viendront de Madrid, des palais Durazzo et Rosso de Gênes, de Londres,

de Munich, de Dresde, de l'Académie de Venise et de Saint-Quentin, pour nous tirer leur révérence.

Mais qu'on ait soin de tenir sévèrement à l'écart les artistes vivants : autrement, les refusés de nos expositions, quand on leur demandera le sort de leurs tableaux devant le jury, ne manqueront pas de répondre :

— Je n'ai rien envoyé au Salon; cette année j'ai pensé que mes toiles seraient mieux chez Carvalho.

IV.

La question cafés-concerts, qu'on croyait enterrée, étouffée, asphyxiée sous la fumée de tabac qui est l'encens qui fume sur ses autels, revient encore sur le tapis. M. Sarcey se voit avec chagrin obligé de donner droit de cité à la chansonnette. Malgré sa répugnance, il lui faut suivre le monde dans un endroit aussi malsain que déplaisant pour lui. Dorénavant nous aurons, paraît-il, chaque semaine, un compte rendu de ce qui se chante, de ce qui se passe, se dit, se danse à l'Alcazar ou à l'Eldorado. Mais M. Sarcey, ne pouvant en prendre son parti, demande un sursis. Au fond, il compte toujours sur un événement imprévu qui enlèvera leur clientèle aux cafés-concerts, tel que l'abaissement du prix des places dans les théâtres ou le retour de la faveur publique vers des œuvres plus délicates. Consciencieux comme nous le connaissons, ne parlant jamais d'une pièce sans l'avoir vue, souvent revue, voulant juger par lui-même de son effet sur différents auditoires, il veut, avant de s'occuper de cette nouvelle branche d'art, faire un stage véritable.

Le critique dramatique devra à présent être doublé d'un critique musical : la musique fait trop corps avec les paroles pour que l'on puisse l'en distraire. Il faudra apprendre à ses lecteurs que la romance chantée par M. Charles ou par Mlle Anita est en *fa* majeur ou en *si* bémol, dans quel ton s'est faite la modulation qui amène le refrain. Il faudra faire la différence entre un *andantino* et un *allegretto*, un *andante* et un *moderato*, un trille et une cadence. Mais M. Sarcey nous a raconté ici même comment jadis il était devenu musicien : il n'aura qu'à revenir à ses juvéniles études. C'est égal; nous ne prenons pas encore notre parti de lire tous les dimanches soirs, dans les colonnes du *Temps*, l'analyse de la chanson nouvelle, et d'entendre M. Sarcey s'écrier, lorsque ses nerfs et ses yeux auront été par trop torturés par toutes ces inepties :

— Ce n'est pas mon métier de faire des chansonnettes; mais il me semble que le couplet *à faire* est tout à fait manqué, que les auteurs ont *passé à côté*.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Chambre des députés. — La Chambre a continué, dans les séances des 21, 22, la vérification des pouvoirs. Le 23, elle a nommé dans ses bureaux une commission de 33 membres chargée d'examiner la demande de crédits pour le Tonkin, déposée le 21 par le ministère. Parmi les membres élus, vingt six se sont prononcés pour l'abandon de la politique coloniale. La commission s'est réunie le 24, et M. Georges Perin a été nommé président. La commission entendra les ministres aujourd hui, 27 novembre. — Le 26, interpellation de M. René Brice sur les achats de blés étrangers par le ministère de la guerre. Sur la proposition de MM. Laur et Thiessé, la Chambre a voté un ordre du jour motivé, accepté par le gouvernement.

Institut. — Le 26, séance publique annuelle de l'Académie française. Après le rapport de M. Camille Doucet, M. Maxime du Camp a lu le rapport sur les prix de vertu.

Angleterre. — Les élections d'Angleterre paraissent donner jusqu'ici l'avantage aux conservateurs.

Espagne. — Le roi d'Espagne est mort mercredi matin. La reine Christine est nommée régente conformément à la Constitution. Le cabinet Canovas (conservateur) a donné sa démission; la régente confiera le pouvoir à M. Sagasta et à ses amis (parti libéral).

Guerre d'Orient. — Les Bulgares ont continué avec succès la poursuite des Serbes. Ils sont maintenant à Tzaribrod, où ils ont remporté un nouveau succès. Les dépêches anglaises laissent croire qu'un armistice serait bientôt signé : une première démarche des puissances à cet effet a échoué auprès du prince Alexandre.

Nécrologie. — Mort de M. Hamille, sénateur du Pas-de-Calais; — de M. Gaveaux, l'inventeur de la première machine à imprimer à grand tirage; — du maréchal Serrano, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris; — de M. Thomas Andrews-Hendricks, vice-président des États-Unis; — de M. Crawford, correspondant du *Daily News* à Paris.

Mouvement de la librairie.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Les événements d'Orient ont ramené l'attention sur l'ouvrage de M. de Kanitz qui a pour titre *la Bulgarie danubienne et les Balkans*. Le pays qui vit naître Alexandre le Grand, qui reçut de Trajan la civilisation romaine et de Byzance la religion chrétienne, et qui, après avoir été assujetti pendant quatre siècles par les Turcs à la domination du Croissant, a reconquis depuis 1878 une indépendance relative, est appelé, par sa situation géographique, à jouer un grand rôle dans les luttes internationales qui peuvent troubler la paix de l'Europe. Il est donc naturel que l'on cherche à connaître son passé, son état actuel, son organisation, ses ressources et ses moyens d'action, et sur ces divers points l'ouvrage qui nous occupe peut largement satisfaire à toutes les curiosités. L'auteur a consacré une vingtaine d'années à visiter la Bulgarie jusque dans ses parties les plus reculées, et il a traversé dix huit fois les Balkans; c'est un érudit, un observateur sagace et un écrivain de talent. Après avoir lu attentivement l'ouvrage de M. de Kanitz, l'on sera en mesure de suivre de près et d'apprécier les diverses phases de la lutte des intérêts politiques et commerciaux qui se débattent

dans cette région, et qui préoccupent à juste titre toutes les puissances européennes, puisque la Bulgarie est sur le chemin de Constantinople et de l'Orient (Hachette).

M. Jules Erckmann, chargé d'une mission militaire au Maroc, a résumé dans un intéressant travail ses études sur la géographie et la topographie de ce pays et les curieuses observations auxquelles il s'était livré sur son état politique et religieux, sur l'organisation des tribus et des villes, sur la vie sociale, les mœurs et les aptitudes commerciales ou agricoles des habitants, sur le recrutement, la tactique et les manœuvres de l'armée, sur le caractère du souverain. En exposant le tableau complet de l'organisation marocaine, il a fait ressortir l'influence exercée par la religion sur les actes d'un peuple qui reste isolé par système et se contente de penser, d'agir et de vivre comme ses ancêtres. Il constate que tout le monde paraît satisfait de sa situation, si triste qu'elle soit, que personne ne songe à changer de régime et que notre civilisation ne réussira probablement jamais à pénétrer chez ces barbares fanatiques.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

L'éditeur Charpentier achève l'impression d'un nouveau volume de Gustave Flaubert, *Par les champs et par les grèves*, comprenant un récit de voyage en Bretagne, des mélanges et des fragments inédits. — Chez Marpon et Flammarion doit paraître une étude critique sur la situation actuelle de la France par le Dr Rommel qui aura pour titre : *Au Pays de la Revanche*. — M. Albert Babeau, poursuivant ses études sur l'ancienne société française, va publier un important travail sur *les Artisans et les Domestiques d'autrefois* (Firmin-Didot), — et le comte de Baillon termine un ouvrage sur *Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans*, sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II (Librairie académique Perrin). — L'éditeur Calmann Lévy annonce la publication de *Mémoires sur Napoléon et Marie-Louise* (1810-1814) par la générale Durand, première dame d'honneur de l'impératrice.

Citons encore parmi les nouveautés en préparation : *Mariage d'Afrique*, par Marcel Frescaly (Charpentier), — *Une Étrangère*, étude de femme par Claude Vignon (Calmann Lévy), — *Propos d'un bourgeois de Paris*, par Jules Legoux (Ollendorff), — *Rose, scènes rustiques*, par M. de Lorgeril (Perrin), — et *la Lumière électrique et ses applications*, par Similien Maisonneuve.

LIVRES D'ÉTRENNES.

MARPON ET FLAMMARION. — *Le Monde avant la création de l'Homme*, œuvre de Zimmermann, entièrement refondue, complétée et développée par Camille Flammarion, illustrée de 500 figures, planches en couleurs et cartes; — *la Petite Lazare*, par Marie Robert Halt (100 gravures d'après Gilbert); cet ouvrage fait le pendant de l'*Histoire d'un petit homme*, du même auteur.

Dictionnaire illustré des Arts décoratifs, par Paul Rouaix (1re partie), — *Œuvres de Rabelais illustrées* par A. Robida (t. Ier), — *les Nouvelles conquêtes de la science*, par Louis Figuier, 3e série (*les Voies ferrées dans les cinq parties du monde*), — *Aventures d'un héritier à travers le monde*, par Louis Boussenard, dessins de J. Férat.

CALMANN LÉVY. — *Tartarin sur les Alpes*, nouveaux exploits du héros tarasconnais, par Alphonse Daudet, illustré d'aquarelles par L. Rossi, d'Aranda, de Beaumont, etc., et de gravures en fac-similé par Guillaume.

RAGT. — *Royal-Goudron*, conte maritime par E. Bonnet, nombreux dessins de Mac-Adam et Mouillon, — *Honneur et Patrie*, livre du jeune soldat, par Maillard, illustré par Ferdinandus.

REINWALD. — *Le Livre de la nature*, leçons élémentaires de sciences physiques et naturelles, par le Dr Frédéric Schœdler, traduction de A. Scheler et Henri Welter (1026 gravures, 2 cartes, 2 planches coloriées).

A. LÉVY. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par François Lenormant, terminée par Ernest Babelon, tome V et dernier, illustré de cartes et de nombreuses gravures.

LIBRAIRIES DIVERSES. — *L'esprit des enfants*, par Henry Buguet, avec préface par M. de Lesseps, illustrations en couleur de Choubrac, — *les Mémoires d'un lièvre*, par Ch. Diguet, 55 dessins de R. Valette, — *les Trente-six métiers de Becdanlo*, texte et dessins par Lemercier de Neuville, — *la Peinture*, par Charles Blanc, avec 110 gravures reproduisant les œuvres des principaux maîtres, — *Album des peintres de l'École française*, illustré de 103 gravures.

Le *Faust* de Gœthe, traduction d'Albert Stapfer, dessins de J.-Paul Laurens gravés par Champollion (collection des grandes publications artistiques); — *Jocelyn*, de Lamartine, illustrations de Besnard gravées par Los Rios (*Bibliothèque artistique moderne*); — *Fables de La Fontaine*, dessins d'Émile Adam gravés par Le Rat (Petite bibliothèque artistique).

La Verrerie et l'émaillerie, par Édouard Garnier et *l'Histoire de la tapisserie*, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, par J. Guiffrey, ouvrages illustrés de quatre chromolithographies et de nombreuses gravures; — *les Forêts de la France*, par F. Depelchin (100 gravures); — *A travers le Zanguebar*, par les PP. Baur et Le Roy (une carte et 45 gravures); — *l'Espion* et *le Tueur de daims*, de Fenimore Cooper, adaptation pour la jeunesse par J. Hubert, dessins d'après Lançon et Zier; — *l'Alhambra de Grenade*, souvenirs et légendes d'après W. Irving, dessins de Lix; — *le Tyran du village*, par Ouida, gravures d'après Pille; — *Une maison mystérieuse à Stamboul*, par Karl May, dessins de Meyer et de Lix.

La Maison de Mlle Nicole, par Émile Desbeaux, ouvrage de luxe orné de 100 compositions gravées par Méaulle, d'après les meilleurs artistes; — *les Tremblements de terre*, par A. Boscowitz (60 dessins de Brun, Mouchot et Méaulle); — *Promenades botaniques de tous les mois*, par D. Labesse et H. Pierret (100 gravures d'après Guyot, Gosselin et Sellier); — *René Caillié*, par Ed. Gœpp, 9e volume de la collection des *Hommes illustres de la France*, avec portrait et carte; — *Petite histoire sainte*, par A. Dupont (50 dessins de Mouchot).

L'Eau, texte par Alphonse Daudet, Paul Arène, Ch. Yriarte et H. de Parville, avec 14 planches en couleur et 20 compositions de A. Jezanne, — *Ville et village*, adaptation de Berthold Auerbach par Louis Énault (100 gravures), — *Au hasard du chemin*, voyages de jeunes naturalistes de la Manche aux Alpes, par M. et Mme Stanislas Meunier, illustré de 600 dessins.

Le Littoral de la France (3e partie) par Ch.-Félix Aubert, planches en couleur et gravures par Scott; — *Anthologie des poètes français du* XIXe *siècle*, depuis André Chénier jusqu'à nos jours; — *l'Art dans la maison* (grammaire de l'ameublement), par Henry Havard, nouvelle édition remaniée et enrichie de planches en chromo et de nombreuses gravures; — *le Mariage de Pantin*, par la comtesse de X.; *le Cheveu du diable*, par Édouard Cadol, et *le Livre de poche*, par nos écrivains connus, ouvrages illustrés de vignettes artistiques.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6121]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 23. (22e ANNÉE). — 5 DÉCEMBRE 1885.

ORGANISATION DU TONKIN

Devant la commission du Tonkin, M. le président du conseil a déclaré que le système d'organisation auquel s'arrêtait le ministère (puisque, à cette heure même où il est question de jeter le manche après la cognée, il ne reste plus véritablement qu'à pacifier et organiser le Tonkin) était le système préconisé par MM. Bouinais et Paulus dans leur bel ouvrage sur *l'Indo-Chine française,* dont une nouvelle édition a paru au mois d'août dernier (Challamel aîné). Rien de plus facile que d'y recourir pour compléter les explications du président du conseil.

Deux modes d'organisation, disent MM. Bouinais et Paulus, peuvent être imposés à une contrée soumise par les armes. Dans le premier, le conquérant prend possession du pays, dépouille l'ancien monarque de ses attributions et pourvoit au gouvernement. C'est le régime appliqué à la basse Cochinchine depuis 1856. Dans le second, le vainqueur, après avoir occupé les points stratégiques, engage à son service des troupes indigènes et s'attribue le droit de haute police politique. Il laisse au titulaire du trône les honneurs souverains et l'administration du royaume sous le contrôle de représentants ou de résidents. C'est l'usage légué par Dupleix aux Anglais, appliqué par lord Clive et ses successeurs aux possessions médiates de l'Inde, et par les Hollandais dans la grande île de Java. Nous avons en partie suivi ce système au Cambodge, et nous tendons à l'ébaucher dans l'Annam. Le résident français à Hué y est devenu, de par le traité, le véritable ministre des affaires étrangères.

Au moment de notre intervention, le Tonkin était divisé en dix-sept provinces, subdivisées en *phus* ou préfectures, *huyens* ou sous-préfectures, *tongs* ou cantons, *xas* ou communes. Il n'y a qu'à respecter cette organisation séculaire.

Pour assurer la réussite de notre établissement au Tonkin, l'administration devra être principalement composée de notables et de mandarins choisis par nous ou élus par les indigènes. Dans les hautes situations seulement, il faut placer des résidents recrutés parmi nos administrateurs de la Cochinchine, bien au courant des mœurs des Annamites et bienveillants avec ces douces populations. Ils surveilleront les hauts fonctionnaires des provinces, contrôleront les agissements des mandarins, des chefs de cantons élus, des maires tonkinois. Cette organisation de l'administration est la seule possible, parce qu'elle ne blesse point les mœurs, les traditions des familles et des communes, si puissantes dans le Tonkin comme dans l'Annam et la basse Cochinchine. Elle permettra ainsi d'instituer et de recruter en partie dans la population même la garde civile, la police des villages et des routes, la batellerie de l'État, la garde des prisons, des établissements publics, etc. C'est à l'aide de leurs miliciens indigènes que les anciens administrateurs de la Cochinchine ont pacifié le pays et qu'en 1884 le tong-doc de Hanoï a si rapidement obtenu le même résultat dans sa province. Les gardes civils auront une semblable mission sur le Song-Koï.

L'administration civile ne devra être recrutée que parmi les fonctionnaires très familiarisés avec les mœurs indigènes ou parmi les indigènes mêmes. Huit contrôleurs en chef, vingt-quatre contrôleurs ordinaires et trente-deux contrôleurs adjoints suffiraient au fonctionnement de toute l'administration. Ceux-là seraient Français, et, en les appelant des contrôleurs, les auteurs indiquent qu'ils ne feraient, en effet, que contrôler le service sans s'immiscer dans les détails.

Passant aux forces que nous devrions entretenir dans le Tonkin — la campagne terminée, — le colonel Laurent, dont MM. Bouinais et Paulus adoptent les idées, les énumérait ainsi :

4000 Européens;
32000 indigènes;
8000 mercenaires.

Les chrétiens seuls étant au nombre de 500000, on pourrait, par suite, accroître dans leurs rangs les forces indigènes et réduire le nombre des forces européennes, car leur fidélité ne serait pas douteuse, ayant tout à craindre de nos revers.

Le pays subviendrait bientôt, en grande partie, aux dépenses de l'armée, et, avant quatre ans, en totalité.

Parmi les points à fortifier, le colonel Laurent indiquait :

1° Le débouché du canal maritime de Ninh-Binh ;

2° Les thermopyles de Nghé-An;

3° Les thermopyles du Dong-Hoan;

4° La frontière annamite du Dong-Hoï;

5° Langson, qui devait devenir dans sa pensée le vrai rempart du Tonkin français;

6° Tous les défilés venant de Chine.

Dans ces conditions, l'établissement du protectorat serait chose simple et aisée. Le programme met en relief trois conditions :

Des fortifications militaires;

Le respect des mœurs indigènes;

L'emploi des notables, ou des hommes présentés par les notables, dans l'administration.

Beaucoup de douceur et de justice envers les populations, chose de laquelle on peut s'en remettre sur le caractère de notre nation; agir droitement, simplement, fermement, sans prêter l'oreille à droite et à gauche, et marcher tranquillement dans la voie que nous trace l'intérêt et la dignité de la France. Ne soyons pas des conquérants au vrai sens du mot, et les hommes les plus compétents tels que M. Bouinais assurent que notre protectorat « s'établira très aisément ».

La pacification du pays, disent-ils, sera chose facile si nous savons, comme les Anglais le font dans leurs provinces de l'Inde, employer les indigènes. Garnier avait déjà commencé. Le procédé le meilleur consiste à faire les choix des fonctionnaires sur la proposition des notables. Les nouveaux fonctionnaires nous seront dévoués, parce que le rêve de tous les indigènes est de participer au gouvernement et à l'administration. C'est particulièrement ce désir violent et exclusif de tout Annamite qui explique le dévouement de ceux que nous employons en Cochinchine. La même chose se produirait au Tonkin. Ce sont des troupeaux de moutons à conduire, à la seule condition que l'on n'en fasse pas des moutons enragés.

Quant à la Chine, n'oublions jamais que c'est, suivant l'expression de M. Patenôtre mardi dernier, une nation *excessivement* commerçante. Donnez-lui du commerce, elle ne songera plus à vous faire la guerre; au contraire. On connaît l'histoire de ce général chinois fait prisonnier par nos troupes et qui, rendu ainsi à la vie civile, se livra aussitôt au commerce des denrées tonkinoises.

L'ÉVACUATION DE L'INDE SOUS LOUIS XV

Le premier acte de la Commission des 33 a été de demander aux ministères des affaires étrangères, de la guerre et de la marine plusieurs caisses de documents imprimés et manuscrits sur l'histoire du Tonkin. On supposa d'abord qu'il s'agissait de chercher dans ces papiers sans nombre les éléments d'une mise en accusation des ministres qui ont essayé de fonder dans l'Indo-Chine un empire français. Il a été affirmé qu'il n'en est rien. Si la Commission a réclamé cette bibliothèque, c'est dans le seul dessein d'arriver à une solution plus réfléchie de cette question, qui, paraît-il, exige un mûr examen : l'honneur français coulera-t-il par tous les pores? Quand on aura raconté une fois de plus la conquête des lointaines contrées qu'a fécondées le sang de nos soldats, quand on aura résumé dans un nouveau rapport la longue série d'aventures et d'actions d'éclat qui va de la première expédition du fleuve Rouge, où cent cinquante héros et un homme de génie s'emparèrent d'un royaume, au siège de Tuyen-Quang, où cent cinquante artilleurs et un poète arrêtèrent une invasion, — conclure à la reculade sera tout naturel; passer par profits et pertes Garnier et Bobillot, Rivière et Courbet, ne souffrira pas de difficultés. J'estime cependant que la Commission ne s'est pas fait remettre toutes les pièces qui sont nécessaires pour éclairer son patriotisme et sa fierté. Que lui apprendront les archives qu'elle a demandées? Que des fils de France, au lendemain de l'année terrible, ont renouvelé dans l'extrême Orient, comme cela a été proclamé à l'Académie des sciences, « les exploits des Vasco de Gama et des Cortez ». Ce n'est pas assez. Pour que le dossier soit complet, il faut y joindre le jugement de l'histoire sur les hommes qui ont fait, dans le passé, ce qu'on propose de recommencer demain. Aux liasses qui ont été remises aux 33 je propose qu'on ajoute le livre de Saint-Priest, *la Perte de l'Inde sous Louis XV* (1), et la *Vie de Dupleix*, d'après sa correspondance inédite, par M. Tibulle Hamond (2).

I.

Ce qu'était Joseph-François Dupleix, ce qu'il avait fondé aux Indes et quel rêve asiatique il avait conçu pour sa patrie, c'est au biographe de son heureux rival, Clive, que nous le demanderons. Si la France avait fait pour Dupleix la centième partie de ce que Dupleix

(1) *Études historiques sur le* XVIIIe *siècle.*

(2) 1 vol. E. Plon et Cie. Ouvrage accompagné de cartes.

avait fait pour elle, sans doute l'éloquent aveu de Macaulay eût été entouré de plus de restrictions. Mais Louis XV fut « le roi ingrat », comme dit le poète (1), et « le roi vil », et l'historien anglais a pu être impunément véridique :

« Dupleix, écrit Macaulay, fut le premier à voir qu'on pouvait fonder un empire européen sur les ruines de la monarchie mongole. Son esprit inquiet, étendu et inventif avait déjà formé ce plan dans un temps où les plus habiles serviteurs de la Compagnie anglaise n'étaient encore occupés qu'à faire des factures et des comptes de cargaison. Dupleix ne s'était pas uniquement proposé un but. Il avait des vues justes et précises sur les moyens d'y arriver. Il voyait clairement que toutes les forces que les princes indous pouvaient amener sur le champ de bataille ne seraient pas en état de résister à un petit corps de soldats formés à la discipline et dirigés par la tactique de l'Occident. Il vit aussi que les indigènes de l'Inde pouvaient, sous des chefs européens, devenir des troupes que le maréchal de Saxe ou le grand Frédéric eussent été fiers de commander. Il comprenait parfaitement que la manière la plus aisée et la plus commode, pour un aventurier européen, d'arriver à gouverner dans l'Inde était de diriger les mouvements et de parler par la bouche de quelque magnifique marionnette portant le beau titre de nabab ou de nizam. Ce Français ingénieux et ambitieux comprit et pratiqua le premier l'art de la guerre et de la politique qui fut quelques années plus tard appliqué avec tant de succès par les Anglais (2). »

Macaulay dit vrai : c'est bien par la méthode de Dupleix que Clive et, après lui, Warren Hastings réalisèrent, au profit de l'Angleterre, le projet grandiose que Dupleix avait conçu pour la France. A l'honneur de l'Angleterre et pour son bonheur, ce n'est pas, en revanche, les procédés du roi très chrétien qui furent imités et suivis par les ministres de Sa Majesté britannique. Comparez Dupleix et Clive : outre que le premier est un précurseur, quelle différence de génie en faveur du généreux et charmant Français qui sème ce que l'âpre Anglais récoltera ! Comparez maintenant les deux Compagnies et les deux gouvernements : le nom de Dupleix est déjà glorieux et redouté de la pointe du Carnate à Delhi, capitale du Mogol, qu'à Paris les grands chefs le considèrent encore comme un brouillon qui « crée des embarras » et lui adressent ces instructions « *qui sont la base de tout :* réduire absolument toutes les dépenses de l'Inde au moins de moitié ; suspendre toutes les dépenses des bâtiments et des fortifications (3) ». Dès que Clive, au contraire, ouvre seulement la bouche sur ses desseins, aussitôt il est compris à mi-mot, encouragé, approuvé, et tous les moyens pour agir et pour vaincre, hommes et roupies, sont mis à sa disposition. — Dupleix bat les Anglais dans vingt combats, s'empare de Madras, sauve Pondichéry, triomphe de Nazir Jung, soubadhar du Deccan, donne au roi, « de la rivière Kritna jusqu'au cap Comorin, une contrée à peu près aussi vaste que la France », et gouverne, au nom de la Compagnie, avec un pouvoir absolu, trente millions d'hommes : à Paris, les Machault n'arrêtent pas de calomnier ses intentions, les Rouillé d'amoindrir ses victoires, et les traitants qui dirigent la Compagnie, aussi ineptes que les ministres qui servent le roi, de lui envoyer, en guise de renforts ou même de remerciements, de plates exhortations à la paix. D'autre part, voyez Clive : après ses premiers succès d'Arcate et de Tritchenapali, il est l'objet, à Londres, où il est retourné passer quelque temps, « de l'intérêt et de l'admiration générale ». A India-House, on ne connaît le jeune capitaine que sous le nom de général; c'est sous ce titre (que Dupleix n'obtiendra jamais) qu'on boit à sa santé dans les dîners des directeurs ; il reçoit des épées ornées de diamants ; il est fêté partout et porté en triomphe. — Et dans la défaite ! A Londres, il n'est personne qui ne sache que le meilleur vaisseau n'a point toujours le vent en poupe, et les inévitables revers d'une aussi colossale entreprise ne sont que prétextes à de plus puissants efforts. A Paris, au contraire, et à Versailles, tout le monde perd la tête à la première difficulté, et le navire, à la première bourrasque, est abandonné. Notez d'ailleurs, pour bien connaître la manière française de perdre les colonies, que ce navire qu'on délaisse n'est nullement désemparé : il vient de résister à la tempête, il va rentrer dans des eaux tranquilles; c'est ce moment-là qu'on choisit pour capituler.

C'était avec huit cents hommes de troupes françaises, encadrant quelques milliers d'indigènes, que Dupleix, en trois années, avait conquis le Deccan, et, pour garder cette conquête, que demandait-il à la métropole? Il demandait quinze cents soldats de renfort et qu'il ne fût plus contrecarré par de misérables intrigues dans sa magnifique entreprise (1751). Avec ces troupes fraîches et son ami Bussi, car « on ne peut voir rien de plus grand que Bussi », celui que les Indous appelaient le « demi-dieu » se faisait fort de tenir contre l'Angleterre les territoires immenses qu'il avait acquis à la Compagnie et au roi. Le revenu des cinq provinces dont il avait l'investiture dépassait quinze millions de francs ; le Mogol, qui lui avait demandé la main de sa fille cadette, reconnaissait partout la domination française ; seul, Méhémet-Ali, fils d'Anaverdikan, à qui les Anglais servaient des subsides, tentant un dernier effort, luttait encore avec les Mahrattes contre « le grand nabab de Pondichéry ». Jamais, depuis les exploits fabuleux des *conquistadores* espagnols du XVIe siècle, entreprise plus merveilleuse n'avait été tentée avec plus d'audace, réussie en moins de temps

(1) Victor Hugo.
(2) Traduction Guillaume Guizot, I, 258. Calmann Lévy, éditeur.
(3) Dépêche du 18 septembre 1743.

et à moins de frais. L'Inde, l'Asie était à nous : il suffisait que la France étendît la main.

Par quelle étrange aberration le roi et la Compagnie des Indes restèrent sourds aux appels de Dupleix, alors que la jalousie et l'envie déchiraient le cœur de l'Angleterre, on ne peut l'expliquer que par la décrépitude de l'ancien régime. L'opinion, en effet, bien qu'elle eût été d'abord trompée par les déclamations haineuses de La Bourdonnais, avait été retournée par les exploits des vainqueurs d'Anaverdikan et de Nazir; elle était éblouie : Dupleix et Bussi étaient les plus populaires des héros; les abeilles de France ne s'étaient pas encore volontairement condamnées à ne faire de miel que pour autrui. Que pouvait cependant, sous le régime du bon plaisir, la clairvoyance et l'enthousiasme de la nation? Le roi ne voulait pas, la Compagnie ne comprenait pas : la cause était entendue, le procès gagné pour l'Angleterre. En vain, dans ses dépêches et ses rapports, le gouverneur de l'Inde démontre « qu'il n'y a pas de milieu entre la conquête ou l'abandon, parce que le commerce, réduit à lui-même, ne peut être d'aucun profit à cause des entraves que les Indiens y apportent, des droits dont les marchandises se trouvent frappées et qui absorbent les bénéfices, des extorsions sans fin des radjahs, nababs, zemiadars, et surtout à cause de la nécessité d'entretenir des troupes pour la défense des comptoirs ». Le conseil des ministres répond qu'il ne veut pas que « la Compagnie devienne une puissance politique de l'Inde » (comme si toutes les conquêtes faites au nom de la Compagnie ne l'étaient pas au profit du roi et de la France!); et, pour le programme des directeurs, c'est le discours d'Harpagon à maître Jacques : Point de victoires, écrivent ces trafiquants imbéciles; point de conquêtes, mais beaucoup de marchandises et des augmentations de dividendes (1)! Les deux lettres du 1er février 1752, par lesquelles la Compagnie et le conseil refusent à Dupleix le renfort de quinze cents hommes, sont des modèles de platitude et de bassesse.

Tandis que le gouvernement français « s'effrayait ainsi de sa bonne fortune » (2), le gouvernement anglais, qui ne pensait pas sans doute « qu'il fût encore temps de borner l'étendue de ses possessions dans l'Inde (3) », redoublait au contraire d'efforts. Dans le même mois où la Compagnie française repousse les demandes de Dupleix « parce qu'elle craint toute augmentation de domaine et que son objet n'est pas de devenir une puissance de terre », la Compagnie et le gouvernement anglais font partir des forces considérables pour Madras, et Clive, qui vient de se révéler à Tritchenapali, reçoit de Londres les remerciements et les encouragements les plus vifs. La fortune est femme par bien des côtés, mais non par tous. Suivez-la, elle ne vous fuit pas toujours; fuyez-la, elle ne vous suit jamais. Elle avait offert l'Inde à Louis XV; le roi du Parc-aux-Cerfs l'avait repoussée : elle passa aux Anglais. Mais si Dupleix avait été grand dans le succès, lui et les siens furent plus grands encore dans les revers. Les victoires de Clive, l'insurrection du Mysore, la mort de Tchanda Saïb, la perte de la petite armée du Carnate, les défections qui élèvent Méhémet-Ali au pinacle, toutes les catastrophes qui éclatent coup sur coup à partir du funeste printemps de 1751 et qu'il n'a pu prévenir faute d'argent et faute d'hommes, aucun malheur ne peut abattre son courage ni réduire sa foi. Seul, n'ayant pour aide que sa femme, l'héroïque *princesse* Jeanne, car Bussi est avec le Nizam dans les provinces du Nord, il ne désespère pas et recommence sans cesse sur de nouveaux plans. On ne peut concevoir une force d'âme plus robuste au milieu d'un plus honteux abandon. Pour garder Pondichéry, il a cent invalides; pour secourir Tcheringham, où Lawe est assiégé par les Anglais et les Mahrattes, « il a bien de la peine, écrit-il le 27 avril 1752, à rassembler quarante blancs et deux pièces de canon »; après la perte d'Arcate et la capitulation de Tcheringham, « on n'avait pas seulement vingt hommes à mettre en campagne (1) », et les nababs, les uns après les autres, éprouvaient le besoin de voler au secours de la victoire anglaise Dupleix cependant, ne renonce à aucune de ses grandes ambitions.

Les plus énergiques lui représentent qu'on n'est plus qu'une poignée de soldats : « Rien qu'en se serrant autour d'eux, les Indiens les étoufferaient du poids de leur multitude. » Il répond que Bussi, ayant renoué l'alliance avec le Soubadhar, va redescendre sur le Carnate. — Quelque « paix plâtrée » permettrait de réorganiser une armée. Il démontre que, signer une telle paix, ce serait « s'humilier pour toujours aux yeux de l'Inde, perdre le prestige et cet air de demi-dieux auquel nous devions nos victoires ». — Tout est perdu, écrivent les directeurs de la Compagnie, si le gouverneur général ne se résigne pas à traiter avec l'Anglais et à reconnaître Méhémet-Ali. « Tout est sauvé, s'écrie Dupleix, si on continue la lutte. » — Il faut, disent les habiles, restreindre le théâtre de la guerre, abandonner le Deccan. « Ce serait une sottise et une lâcheté », répond le héros, et sa femme, qui a renoué d'habiles intrigues avec tous les princes indous, l'encourage à la résistance. « Quoi! alors qu'après de pénibles travaux on était parvenu à imposer à tant de peuples la domination française, on se retirerait d'Aurangabad, cette ville fameuse dans toute l'Inde, dont la possession jetait sur nos armes un éclat tel que dix désastres comme celui de Tcherin-

(1) Hamond, p. 230.

(2) H. Martin, XV, 459.

(3) Expression des directeurs de la Compagnie, lettre à Dupleix, 1er février 1752.

(1) Hamond, p. 201.

gham ne suffiraient pas à le ternir (1) ! » — Et tout ce nouveau plan de campagne, que Bussi lui-même, le grand Bussi, le Kléber de l'Inde, avait jugé irréalisable, il le réalise. Avec cinq cents hommes qu'il a reçus de Bourbon, il sauve Gingi, le joyau de sa conquête. Il refait un nabab, nommé Mortiz-Ali, dont les cipayes, bien encadrés et payés sur les débris de la fortune personnelle du gouverneur, battent Lawrence dans Tcheringham même, théâtre des récents succès de l'Anglais. La diplomatie de *Joanne-Begum* regagne les Mysoriens. Un grand convoi, escorté par l'élite des troupes ennemies, est enlevé, et toute l'escorte détruite. Méhémet-Ali, qui nous avait « crus morts », est pris d'effroi et demande à négocier. Dans une pareille lutte engagée sur tous les points à la fois, des échecs partiels sont inévitables; mais aucun échec n'abat la confiance de Dupleix et les moindres combats malheureux sont immédiatement suivis d'heureux retours offensifs. Tritchenapali est la grande forteresse ennemie, le canon toujours braqué au cœur de l'Inde française : Dupleix entreprend un second blocus de cette imprenable citadelle, et les admirables grenadiers de Lawrence y sont décimés. Enhardi par ces victoires, il mène la guerre avec une énergie terrible. « Afin de frapper l'imagination des Indiens et de leur montrer que, comme un dieu, il dispose des éléments pour châtier ses ennemis, il conçoit le projet de jeter le fléau de l'inondation sur les États du rajah de Tanjor, le seul, le dernier allié des Anglais. Il donne l'ordre à Mainville de rejoindre Coilady et de rompre aussitôt la digue du Caveri. Mainville exécuta adroitement l'opération commandée. Ce fut un déluge. Les eaux s'abattirent sur les plaines de Tanjor, emportant les récoltes et les villages, ne laissant que des cadavres et des ruines derrière elles. Épouvanté, le radjah se demanda s'il devait rester fidèle à l'alliance anglaise, qui l'exposait à tant de dangers. Il lui sembla qu'aucune puissance humaine ne triompherait de l'homme à qui les fleuves eux-mêmes obéissaient. Il reçut les agents secrets du gouverneur et écouta leurs propositions (2). »

Ainsi, en moins de dix-huit mois, Dupleix avait pris une éclatante revanche. La métropole l'avait laissé sans ressources : il en avait créé. Le conseil royal et la Compagnie avaient prescrit l'évacuation et la capitulation : il était redevenu maître, par ses armes et par sa diplomatie, « des plus grands domaines en étendue et en valeur qui eussent jamais été possédés par des Européens». L'audace de Clive avait donné l'Inde à l'Angleterre; le génie de Dupleix la lui avait reprise. Clive, malade, était parti pour l'Europe; l'Inde, pour la seconde fois, était à nous.

Sur ces entrefaites, trois vaisseaux de la Compagnie, *le Duc de Bourgogne*, *le Duc d'Orléans* et *le Centaure*, parurent le 1er août 1754 en rade de Pondichéry, apportant enfin deux mille soldats de France. « C'était plus qu'il n'en fallait pour achever de vaincre (1). » Mais ces vaisseaux et ces soldats étaient conduits par le chevalier Godeheu, l'un des directeurs de la Compagnie et commissaire du roi pour conclure la paix avec les Anglais.

(1) Hamond, p. 247.
(2) Hamond, p. 276.

II.

Si les victoires de Dupleix avaient amassé contre lui des haines et des jalousies, les insuccès de Tritchenapali et de Tcheringham avaient déchaîné contre lui une universelle colère. L'opinion elle-même, qui lui avait été toujours favorable et qui devait lui revenir après sa disgrâce, s'était refroidie : Voltaire, qui dirigeait et reflétait l'opinion, ne le soutenait plus. Quant aux actionnaires de la Compagnie, ils ne se possédaient plus de fureur et de rage : Que valait l'Inde de 1750? Rien du tout (ce que vaut l'Indo-Chine d'aujourd'hui); donc Dupleix les ruinait, Dupleix sacrifiait leurs dividendes au projet insensé d'étendre les possessions françaises jusqu'aux portes de Delhi. Au contraire de la Compagnie anglaise qui avait compris dès le premier jour, avec un admirable bon sens, que la grandeur politique est le facteur principal de la prospérité commerciale en Orient et dans l'extrême Orient, la Compagnie française « ne voulait pas risquer un liard pour récolter des millions ». L'homme qui voulait donner à son pays l'empire de l'Inde, elle le représentait ainsi comme un proconsul avide, comme un tyran, comme un fou. « *Nous l'avions bien dit!* fut le cri de toutes les médiocrités envieuses, de toutes les lâchetés officielles », et « le gouvernement sembla heureux de voir ses prévisions justifiées sur le peu de solidité de toute cette gloire » (2). En vain d'Autheuil, que Dupleix avait envoyé à Paris « pour y représenter le vrai des choses et le nécessaire » (3), se débat avec énergie et sang-froid contre cette tourbe d'aboyeurs. Le roi ni les actionnaires ne veulent être éclairés. « Il eut beau s'évertuer, dit M. Hamond, raconter ce qu'il avait vu, peindre la lâcheté des armées indiennes, rappeler ses victoires et celles de Bussi, l'ascendant du gouverneur sur les indigènes, déclarer facile la réalisation de ses projets, en montrer les conséquences, la fortune et l'immense puissance qui en rejaillissaient sur la Compagnie et sur la France; il dépensa son éloquence en pure perte. Son ambassade fut plus nuisible qu'utile aux intérêts de Dupleix : on y vit comme une preuve irréfragable de l'endurcissement de ce dernier ; on commença à dire qu'avec cet orgueilleux à la tête des affaires, on n'aurait jamais la paix » (4).

(1) Henri Martin, t. XV, p. 462.
(2) Henri Martin, t. XV, 460.
(3) Octobre 1752.
(4) Page 280.

La diplomatie anglaise eût été singulièrement inhabile si elle n'avait profité d'un aussi misérable aveuglement. Le duc de Newcastle savait que le génie de Dupleix était le seul obstacle à la conquête de la suprématie de l'Inde par sa nation : il ne posa à la paix, que Louis XV voulait alors à tout prix, qu'une seule condition, le rappel du gouverneur général. Duvelaer, envoyé de la Compagnie, ayant retorqué contre Saunders, le gouverneur anglais, les accusations qu'on accumulait sur la tête de Dupleix, les ministres de George II ne s'embarrassèrent pas pour si peu. « Rappelez Dupleix, dit le duc de Newcastle; nous rappellerons Saunders. » Le garde des sceaux Machault, dès qu'il fut informé de cette proposition qui montre assez comment nos voisins entendaient déjà le *fair trade*, ne se tint pas de joie. « Vous pouvez déclarer, monsieur, écrit-il aussitôt à Mirepoix, que l'on ne projette ici, ni d'avoir dans l'Inde des possessions plus vastes que celles de l'Angleterre, ni de s'y faire neuf millions de rente, ni de se conserver la faculté exclusive du commerce de Golconde, encore moins celui de toute la côte du Coromandel. Nous envisageons nous-mêmes ces projets comme des chimères et des visions. » Et le plat personnage signe sans retard la convention qui stipule le rappel des deux gouverneurs anglais et français. Deux commissaires, « un pour chaque nation, seront chargés d'établir les affaires sur un pied qui rendît la guerre impossible entre les deux compagnies ».

Le commissaire français qui fut chargé de l'exécution de ces basses œuvres était un directeur de la Compagnie à qui Dupleix avait rendu d'éminents services. Il reçut par conséquent, avec joie, le 22 octobre 1753, les deux instructions suivantes :

« *Première instruction secrète et supplémentaire.* — Il est ordonné au sieur Godeheu, commissaire de Sa Majesté et commandant général des établissements français aux Indes orientales, et en cas de décès au chevalier Godeheu, de faire arrêter le sieur Dupleix et de le faire constituer sous bonne et sûre garde, dans tel lieu qu'il jugera convenable, et de le faire embarquer sur le premier vaisseau qui partira pour France. *Signé* LOUIS; *contre-signé* ROUILLÉ. »

« *Deuxième instruction.* — Si le sieur Dupleix obéit à l'ordre de reconnaître le sieur Godeheu et de lui remettre le commandement, il sera inutile de faire usage du premier; mais s'il en était autrement et qu'il se prévalût de la modération avec laquelle on en use à son égard, le sieur Godeheu lui ferait alors remettre la lettre qui porte son interdiction et en ferait publier l'ordonnance. Si, contre toute apparence, le sieur Dupleix ne déférait pas à cette interdiction, le sieur Godeheu le ferait arrêter. Si le sieur Godeheu se trouvait obligé de faire arrêter le sieur Dupleix, il s'assurerait en même temps de la personne de la dame et de la demoiselle Dupleix pour le danger qu'il y aurait de laisser en liberté des personnes aussi immensément riches qui pourraient tout tenter pour remettre en liberté le sieur Dupleix, et il observerait que les dames et sieur Dupleix n'eussent aucune communication les uns avec les autres. *Signé* MACHAULT. »

« Le misérable gouvernement de Louis XV, dit Macaulay, avait assassiné, directement ou indirectement, presque tous les Français qui avaient servi leur pays avec distinction dans l'Orient (1). » Dupleix, on le voit, est de ceux qui furent directement assassinés. En envoyant d'Autheuil à Paris, il avait pu écrire avec une juste fierté à M. de Savalette que « l'honneur et la gloire du roi, et les avantages de la nation », il n'avait jamais eu d'autre ambition. Voilà comme il en fut récompensé.

Dupleix reçut avec une fermeté admirable le coup qui le frappait au cœur. « Je ne sais qu'obéir au roi et me soumettre à tout », dit-il à Godeheu qui lui avait remis avec un honteux empressement les lettres qui le révoquaient et le rappelaient en France. Puis, devant la foule des officiers et des fonctionnaires que l'arrivée des vaisseaux avait réunie sur la grève de Pondichéry et qui ne comprenait rien à cette scène, il pria le délégué « de lui communiquer d'autres ordres, s'il en avait encore à lui intimer, en l'assurant qu'il les recevrait avec la même constance que les premiers ». Godeheu lui demanda alors, doucereusement, de réunir le conseil : il était essentiel d'y faire lire et enregistrer sans retard la commission dont il était porteur. Dupleix eut « un geste de surprise », jeta un regard de mépris à l'ami qui avait accepté cette lâche besogne, et le conseil, convoqué aussitôt, s'assembla le jour même. Quand Godeheu, au milieu d'un silence glacial, eut achevé de lire les ordres de la Compagnie et de la cour, Dupleix se leva, et, debout, le bras tendu, d'une voix vibrante, il cria : « Vive le roi ! »

Faire en tout le contraire de ce qu'avait fait Dupleix, telle était la consigne de Godeheu, et jamais consigne plus inepte ne fut plus fidèlement exécutée. En vain, pendant les deux mois qu'il passe encore sur la terre qu'il avait faite française et qu'on va livrer à l'Angleterre, Dupleix, contenant son ressentiment et sa douleur, essaye d'éveiller, à force de magnanimité, quelques sentiments d'honneur et de patriotisme dans cette âme vile. Plus Dupleix se montre désintéressé, généreux, préoccupé seulement, dans son désastre personnel, de sauver « le bien du roi et de la nation », plus Godeheu redouble de méchanceté, de plate insolence et de bassesse. Dupleix, dans une lettre admirable, ordonne à Bussi, qui, désespéré, indigné, voulait tout abandonner et partir avec lui, de rester dans le Deccan. Godeheu destitue Mainville, qui était à la veille de s'emparer de Tritchenapali, et le remplace par Massin,

(1) Clive, trad. G. Guizot, p. 378.

qui se laisse battre par Lawrence et lève le siège de la citadelle. — Dupleix exhorte ses amis et les nababs qu'il a ralliés à la cause française de continuer avec le nouveau gouverneur la lutte qu'ils ont commencée avec lui. Godeheu, impuissant à salir la réputation de son prédécesseur, fait tous ses efforts pour le ruiner, et il y réussit en séquestrant les revenus destinés à le rembourser de ses avances. — Dupleix remontre à Godeheu que traiter sur les bases arrêtées à Paris serait funeste et déshonorant : « Qu'au lendemain du désastre de Tchéringham on eût subi de telles conditions, on eût pu le comprendre. Mais aujourd'hui, alors que les affaires étaient relevées, cela passait l'imagination. Quoi! la France offrait légèrement, sans y être contrainte, de renoncer au rôle de puissance politique dans la Péninsule, de se reléguer dans une occupation purement commerciale, de paraître enfin comme une esclave de l'Angleterre sur ce sol où elle avait exercé sa domination ! Jamais les Anglais, après les plus grandes victoires, n'auraient osé tant espérer, et ces propositions, on les leur faisait au moment même où ils venaient d'être défaits, au moment même où un renfort de deux mille soldats arrivait à Pondichéry! On n'y gagnerait même pas la prospérité du commerce. Pourrions-nous trafiquer alors que les Anglais seraient les maîtres de l'Inde? On ne comprenait donc pas en France la puissance que la possession de l'Inde donnerait à la nation? La ténacité des Anglais, leur ardeur à nous disputer l'empire de ces vastes contrées n'éclaireraient donc pas le ministère et les directeurs? » Impatienté de ces avertissements, agacé de cette grandeur d'âme, Godeheu suit les ordres secrets du ministre et, le 10 octobre, fait embarquer Dupleix et sa femme à bord du *Duc d'Orléans*.

Dès que le pavillon du vaisseau qui emportait Dupleix eut disparu à l'horizon, Godeheu respira : il était seul enfin, sans ce témoin gênant en qui vivait l'âme de la patrie; il pouvait signer la paix qui sacrifiait l'Inde! Dupleix avait assis notre empire sur les titres indiens qu'il avait fait octroyer à nos agents et sur les prérogatives qu'il y avait attachés : l'article premier stipulait que les deux compagnies renonceraient à jamais à toute dignité indigène (les Anglais n'en avaient aucune) et ne se mêleraient jamais dans les différends qui pourraient survenir entre les princes de la Péninsule. Dupleix avait conquis le Carnate : le Carnate était donné à Méhémet-Ali, protégé anglais. Bussi avait fait des *Circars* d'Orissa une terre française : l'article troisième du traité, qui prétendait donner à chaque nation des possessions équivalentes sur la côte de Coromandel, nous enlevait ces provinces arrosées du sang de nos soldats. Les villes de Masulipatam et de Diory étaient l'une et l'autre françaises : elles devenaient indivises entre les deux puissances. Les Anglais n'avaient qu'un allié, le radjah de Tanjor, qui gagnait le Carnate à la convention ; la France avait vingt alliés, Mysore, les Mahrattes, le Soubab du Deccan, qui perdaient au traité des provinces comme le Travancore ou des villes comme Tritchenapali. — Les Anglais ne cédaient rien ; la France cédait un empire.

Henri Martin, historien calme et réfléchi, racontant ce traité, résume son jugement en ces termes : « Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire moderne, d'une nation trahie à ce point par son gouvernement : c'est l'idéal de l'ignominie ; il faut, pour trouver quelque chose de semblable, remonter jusqu'à ces lâches rois d'Orient qui se précipitaient à bas de leurs trônes sur un geste des proconsuls romains (1). »

Deux ans après, sur un prétexte quelconque, Clive partait en guerre contre Suradjah Dowlah et mettait la main sur le Bengale. L'Inde, que nous avions abandonnée, était aux Anglais.

JOSEPH REINACH.

LA BULGARIE

ET

LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

Peu d'idées ont eu dans l'histoire une fortune comparable à celle du principe de nationalité. On peut dire qu'il a opéré des miracles, rendu la parole aux muets, la vie aux morts. Depuis les traités de Vienne, fondés sur l'ancien droit dynastique, depuis la résurrection de la Grèce au son de la lyre des poètes, il a transformé la face de l'Europe, arrachant au sépulcre des peuples ensevelis depuis des siècles, unifiant des nations qui paraissaient vouées pour jamais au morcellement.

Ce principe de nationalité, né en Occident des idées de la Révolution et du nouveau dogme de la souveraineté du peuple, n'a nulle part eu plus d'applications que dans le vieil Orient, où, de loin, la religion semblait primer et étouffer la nationalité. Les petits États chrétiens issus des démembrements successifs de l'empire ottoman, Grèce, Serbie, Roumanie, Bulgarie, sont tous fondés sur le même principe. Tous se faisaient honneur de lui devoir leur existence, et, dans leurs rêves d'expansion, aucun n'invoquait d'autre droit que ce droit de nationalité, chacun, il est vrai, là tout comme en Occident, l'entendant à sa manière, au gré de ses intérêts. Aujourd'hui, dans cette Europe en miniature de même que dans l'Europe des cinq ou six grandes puissances, on tend à opposer au droit

(1) XV, 464.

récent, au principe national, le vieux principe de l'équilibre. Tel est le sens de la guerre déclarée à la Serbie par la Bulgarie. C'est là une phase nouvelle dans l'histoire de l'Europe orientale et une complication de plus dans un petit monde déjà singulièrement complexe. Si, au sud du Balkan, où les diverses nationalités sont plus ou moins enchevêtrées les unes dans les autres, l'application du principe national était souvent malaisée, ce n'est point l'appel au principe de l'équilibre, c'est-à-dire à la force, qui facilitera la reconstitution définitive de la Péninsule ; d'autant que, derrière l'équilibre des petits États balkaniques, peuvent se dissimuler l'équilibre toujours instable des influences étrangères et les prétentions rivales des grandes puissances.

I.

L'origine des difficultés aujourd'hui pendantes, la révolution de Philippopoli de septembre dernier, est, comme toutes les agitations récentes de la Péninsule, un mouvement essentiellement national. Cette révolution, l'Europe, en réalité fort ignorante des choses d'Orient, l'a, au début, aussi mal comprise que, une dizaine d'années plus tôt, l'insurrection de l'Herzégovine. Cette fois encore, elle a cherché dans un mouvement populaire spontané un moteur étranger, comme si les peuples du Balkan étaient des automates incapables de toute action réfléchie ou passionnée.

Habituée à tout attribuer en Orient, chez les Slaves notamment, aux intrigues intéressées de la Russie, l'Europe s'est imaginée voir la main des Russes dans une révolution à laquelle le gouvernement de Pétersbourg était non seulement étranger, mais même hostile. La confusion, il est vrai, n'a pas été longue : la conduite du cabinet russe a vite dessillé les yeux des plus soupçonneux adversaires du panslavisme. Il a bien fallu reconnaître que les insurgés de Philippopoli n'étaient pas des agents russes ni le prince Alexandre de Bulgarie un aveugle instrument du tsar. Cette découverte, il est vrai, n'a fait que rendre plus obscure, pour le public occidental, la révolution de Roumélie et les événements qui l'ont accompagnée. Pour en comprendre l'origine et la portée, il faut en effet remonter un peu en arrière et savoir quelle était, dans ces dernières années, la situation de la Bulgarie et de la Roumélie orientale.

En Bulgarie, le prince Alexandre de Battenberg devait sa couronne à l'empereur Alexandre II. Le tsar russe avait, après des siècles d'esclavage, relevé le trône des anciens tsars bulgares; il eût pu y faire monter l'un de ses sujets, le général Ignatief ou le prince Dondoukof-Korsakof. Plus d'un Bulgare y avait songé, et une pareille désignation aurait été volontiers ratifiée par le peuple affranchi.

Il n'en eût pas été de même de la diplomatie européenne : c'eût été, aux yeux de l'Europe, traiter trop manifestement la Bulgarie en province moscovite. Aussi, au lieu d'un général russe, la jeune principauté reçut-elle pour souverain un cadet de maison grand-ducale allemande. L'Allemagne n'a-t-elle pas eu, de tout temps, la spécialité de fournir des princes aux pays en quête de souverains aussi bien qu'aux reines en quête de maris ?

Aux yeux des Bulgares, le principal titre d'Alexandre de Battenberg, c'est qu'il était le neveu par alliance de l'empereur Alexandre II, étant le propre neveu de l'impératrice Maria Alexandrowna. Conformément à la tradition en pareil cas, le traité de Berlin interdisait la nouvelle couronne aux membres des familles souveraines des grands États. La Russie, pour tourner la difficulté, intronisa en Bulgarie un « allié » au lieu d'un « parent » du tsar. En l'appelant à régner sur un peuple affranchi par les armes russes, la cour de Pétersbourg comptait bien trouver, dans ce jeune parent qui lui devait tout, un client docile, si ce n'est un instrument complaisant. De là, en grande partie, les colères peu dissimulées de la chancellerie impériale contre le prince Alexandre et les rancunes du nouveau tsar contre son cousin de Sophia, le jour où ce dernier a semblé s'émanciper de la tutelle russe et oser à son tour *far da se*.

Les froissements entre les deux cousins et le mécontentement des Russes contre leurs protégés du Balkan sont, en fait, bien antérieurs au coup d'État de Philippopoli et à la brusque union de la Bulgarie et de la Roumélie orientale. Déjà plus d'une fois Pétersbourg s'était secrètement plaint de l'indocilité du prince Alexandre, et celui-ci, des hauteurs du gouvernement de Pétersbourg. Déjà les Russes (spécialement les fonctionnaires ou les généraux du tsar détachés en Bulgarie) s'étaient maintes fois révoltés contre la suffisance et « l'ingratitude » des Bulgares, tandis que ces derniers (ceux du moins qui prétendaient participer au gouvernement) avaient plus d'une fois regimbé contre l'orgueil et la prépotence de leurs protecteurs du Nord.

C'était là un phénomène naturel, inévitable, qui seul eût dû rassurer les alarmistes de l'Occident contre le fantôme démodé du panslavisme. Les peuples, on l'a dit en d'autres occurrences, sont fatalement ingrats; pour être plus exact, ils sont forcément personnels. L'égoïsme est pour eux, sinon le premier des devoirs, du moins la première nécessité. Ils ne sont pas libres de se sacrifier ni même de s'oublier. S'ils n'ont pas le droit d'être ingrats, ils ont le droit, au besoin, de le paraître.

Les Bulgares, en pareil cas, n'ont fait que suivre les exemples que leur avaient donnés toutes les nations émancipées par les armes d'autrui. Ils ont pensé à eux-mêmes avant de songer à leurs libérateurs. Ces der

niers auraient tort de leur en savoir mauvais gré, d'autant que, pris en masse, le peuple bulgare garde pour le tsar émancipateur et pour son fils une vénération dont la politique russe peut à l'occasion tirer encore profit. Si la reconnaissance s'est réfugiée quelque part, c'est encore, semble-t-il, chez le paysan du Balkan.

Quant aux politiques ou politiciens de Sophia, classe qui a soudainement surgi dans la Bulgarie nouvelle, ils devaient bien vite avoir contre les Russes des griefs particuliers et, pour ainsi dire, professionnels. Les hommes d'État improvisés du Balkan ne pouvaient longtemps supporter sans impatience la tutelle souvent dédaigneuse de leurs hautains protecteurs. Indépendamment des révoltes de leur amour-propre national contre les mépris souvent mal dissimulés de leurs mentors moscovites; indépendamment même des révoltes de leur amour-propre politique contre les leçons des guides qu'on leur envoyait de Pétersbourg et de Moscou, les hommes d'État et les fonctionnaires bulgares devaient bien vite se lasser de voir les Russes remplir les plus hauts postes civils et militaires et s'arroger le droit de conduire à leur manière les affaires de la jeune principauté. Pour les conseillers et les ministres indigènes du prince Alexandre, ce n'était pas là seulement une question de patriotisme, mais une question de places et de pouvoir, c'est-à-dire ce qui partout passionne le plus vivement les hommes qui se mêlent de politique.

Il n'y a donc pas à s'étonner si, après avoir tour à tour courtisé l'appui des consuls ou des généraux russes, les divers partis bulgares, conservateurs, libéraux, radicaux (on remarquera la rapidité de cette sorte de génération spontanée des partis à Sophia) se sont entendus pour évincer l'influence étrangère et surtout les étrangers qui détenaient le pouvoir à leurs dépens. Le jour devait vite arriver où fonctionnaires, députés, ministres seraient d'accord pour réclamer la Bulgarie pour les Bulgares, c'est-à-dire les places pour les indigènes.

Le prince Alexandre, quel que fût son dévouement personnel à son auguste parent et protecteur, ne pouvait longtemps hésiter à soutenir les revendications plus ou moins intéressées des politiciens de la principauté. Par cela même qu'il était étranger, bien plus, par cela même qu'il était le proche parent et l'obligé du tsar, il était tenu de se montrer plus national, de prendre à son compte les susceptibilités bulgares, de ne point se laisser regarder à Sophia comme un simple lieutenant et une créature de la Russie.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg n'a peut-être pas assez compris les nécessités de cette situation d'un prince étranger transplanté soudain dans un pays auquel rien ne l'attache et condamné, pour y prendre racine, à partager, au moins en apparence, les préventions et les prétentions de ses sujets.

On se rappelle qu'il y a deux ou trois ans à peine, de 1881 à 1883, la Bulgarie était officiellement gouvernée par deux généraux russes, dont l'un était ministre de la guerre et l'autre ministre de l'intérieur. C'était là certainement une situation peu conforme à l'esprit, si ce n'est à la lettre du traité de Berlin. Il faut dire à la décharge de la Russie que, si le gouvernement impérial avait ainsi installé à Sophia deux satrapes russes, c'était sur les instances mêmes du prince Alexandre et de ses conseillers favoris d'alors, les conservateurs. Ces derniers ne s'étaient pas sentis assez forts pour tenter un coup d'État et suspendre la démocratique constitution de Tirnovo, dont nous avons autrefois étudié ici même les origines et les principales dispositions (1). Pour faire un pareil coup d'État, ils avaient cru devoir recourir à la Russie et au sabre moscovite. Le nouvel autocrate Alexandre III, fort prévenu contre tout régime constitutionnel, s'était prêté volontiers à établir chez les frères slaves du Danube le régime dictatorial obstinément maintenu dans la sainte Russie. Des généraux expédiés à cette intention avaient reçu la mission d'aider le prince Alexandre à s'émanciper du statut constitutionnel et à faire reconnaître sa dictature par une assemblée spécialement élue à cet effet. C'était là une tâche dans laquelle des généraux russes, investis de pleins pouvoirs civils et militaires, ne pouvaient échouer.

Le coup d'État exécuté et ratifié, comme il est de règle, par le suffrage populaire, il avait fallu gouverner, et les généraux russes n'avaient pu longtemps demeurer d'accord avec les conservateurs bulgares, qui les avaient appelés à Sophia pour se débarrasser de leurs concurrents politiques (1).

Un jour était venu où le prince Alexandre, poussé par ses conseillers indigènes, avait demandé aux généraux Sobolef et Kaulbars leur démission de ministres de Bulgarie, et où les deux généraux avaient répondu au prince : « Nous sommes ici par les ordres de l'empereur notre maître et nous resterons à notre poste tant qu'il plaira à Sa Majesté de nous y laisser. » Tout prince de Bulgarie que l'on soit, ce sont là, de la part de ses propres ministres surtout, des propos qu'un souverain ne saurait vite oublier.

Pour amener le départ des généraux russes, il ne fallait rien moins qu'une entente des conservateurs et des libéraux, dont jusque-là les chefs s'étaient fait une guerre acharnée.

La présence d'officiers russes à la tête de l'armée bulgare avait également donné lieu plus d'une fois à

(1) Voy. la *Revue* du 16 août 1879.

(1) Sur toute cette histoire intérieure de la Bulgarie, je puis renvoyer à un curieux volume d'un Bulgare naguère sorti de notre École des sciences politiques, M. C. Drandar : *Cinq ans de règne; le prince Alexandre de Battenberg en Bulgarie*. Paris, Dentu, 1884. — Cf. M. Michaïlovski : *Notre linge sale; Karavélof et Cie* (Sophia, 1885).

des conflits d'amour-propre pénibles pour les deux parties, pour le prince Alexandre notamment (1).

Après cela, on ne saurait s'étonner du refroidissement survenu entre le nouveau palais de Sophia et la cour de Pétersbourg. Pour se discréditer auprès de ses protecteurs officiels, il eût, du reste, suffi au prince Alexandre de vouloir agir en Bulgare et en souverain.

Les ressentiments de la cour impériale et les déceptions des officiers et des diplomates envoyés en Bulgarie font également comprendre comment, à l'heure où la révolution de Philippopoli semblait convier la Russie à reprendre l'œuvre de San-Stefano, le cabinet de Saint-Pétersbourg accueillit avec une défaveur marquée la révolution unitaire que les adversaires systématiques de la politique russe l'accusaient déjà d'avoir fomentée en silence. Le zèle récent du cabinet de Saint-Pétersbourg pour l'œuvre du congrès de Berlin n'était pas uniquement inspiré par l'amour du tsar Alexandre III pour la paix ni par le respect des engagements de Kremsier.

II.

A l'heure où elle éclatait, la révolution unitaire de la Roumélie orientale, loin de servir les desseins de la Russie, semblait aller à l'encontre. Si paradoxal que cela eût paru quelques mois plus tôt, cette tentative de résurrection de la grande Bulgarie du général Ignatief était, à Philippopoli non moins qu'à Sophia, dirigée contre la politique et l'influence russes.

Depuis un an environ, depuis le remplacement d'Aleko pacha par Gavril pacha (2), le consul de Russie était tout-puissant à Philippopoli. C'était la diplomatie russe qui, à l'expiration de ses pouvoirs, avait fait écarter le trop indépendant Aleko pour lui substituer, comme gouverneur de la Roumélie, son ancien secrétaire général Gavril pacha, autrement dit M. Krestevitch. Grâce à la docilité du nouveau gouverneur, l'influence russe était absolument dominante dans la province autonome, alors que dans la principauté elle était en sensible déclin. C'était l'inverse de ce qu'auraient prévu les diplomates de Berlin. Cette Bulgarie méridionale qu'ils s'étaient flattés de soustraire à l'ascendant moscovite, le consul de Russie l'avait entièrement assujettie à son autorité.

Comme il arrive toujours, la domination du consul russe lui avait fait des ennemis. Il est malaisé de tenir le pouvoir, ou de diriger ceux qui le tiennent, à la satisfaction de tous. La Russie en a fait l'expérience en Roumélie non moins qu'en Bulgarie. Pour échapper à la pesante tutelle du représentant du tsar, les mécontents ne trouvèrent qu'un moyen : renverser le gouverneur Krestevitch et proclamer l'union de la Roumélie avec la principauté.

L'union était, depuis la création même de cette artificielle Roumélie orientale, le vœu de tous les patriotes. La province autonome n'aspirait qu'à perdre son nom et son individualité. Rouméliotes et Bulgares de la principauté s'étaient montrés d'accord, dès le premier jour, pour désirer et préparer la fusion des deux pays. Il ne fallait pas être grand prophète pour annoncer qu'un jour ou l'autre les deux Bulgaries, séparées à Berlin, se réuniraient spontanément, comme, un quart de siècle plus tôt, la Valachie et la Moldavie, elles aussi séparées de par la diplomatie. Ce que personne n'eût osé prédire, c'est que cette union, en apparence autant désirée des Russes que des Bulgares eux-mêmes, s'effectuerait contre l'influence russe, et qu'oublieuse de San-Stefano, la diplomatie impériale s'en montrerait l'adversaire le plus décidé.

Le gouverneur Krestevitch une fois déposé et l'union proclamée à Philippopoli, devenu officiellement le Plovdiv bulgare, que pouvait faire le prince Alexandre? Manifestement il n'avait pas le choix. Un souverain, en pareil cas, un souverain d'origine étrangère surtout, est tenu de se faire le champion du sentiment national et de céder aux mouvements populaires, sous peine d'en être bientôt la victime. Peu importe que ce soit, comme on dit à Pétersbourg, une politique révolutionnaire : pour échapper à une révolution intérieure, le prince de Bulgarie n'avait, comme à une autre époque le roi Victor-Emmanuel, qu'un moyen : prendre la tête de la révolution nationale.

C'est ce qu'a fait Alexandre, et il l'a fait, semble-t-il, avec toute la prudence compatible avec une situation qui exigeait avant tout de l'audace. Il se hâta de demander l'agrément de Pétersbourg en même temps que celui de Constantinople. Alors même, il ne se doutait probablement pas qu'il rencontrerait une opposition plus vive chez son cousin le tsar que chez son suzerain le sultan. Il n'imaginait point que le gouvernement russe pût entamer une campagne diplomatique contre un mouvement national qui ne faisait que reprendre le programme naguère tracé aux Bulgares par la Russie elle-même. C'était compter sans les susceptibilités et l'orgueil de Pétersbourg. L'empereur Alexandre III venait de renouer avec les deux empires voisins la triple alliance obscurcie durant quelques années (1) ; il allait trouver dans les événements de Philippopoli une occasion de prouver à ses augustes alliés la modération de sa politique et la sincérité de son amour de la paix. Condamner la révolution rouméliote et son complice le prince Alexandre, c'était en même temps, pour la Russie, remplir son devoir de puissance conservatrice et satisfaire ses rancunes.

(1) M. Drandar en cite certains exemples, entre autres, p. 188.

(2) Sur Aleko pacha et Gavril pacha, voy. la *Revue* du 3 octobre dernier (*la Crise bulgare*, par M. Louis Leger).

(1) Voy. sur *l'Entrevue des trois empereurs*, la *Revue* du 19 septembre.

Tandis que la Porte, reculant devant toute action spontanée, cherchait à rejeter sur les puissances l'initiative d'une solution, les protecteurs officiels de la Bulgarie se déclaraient hautement opposés à toute concession aux insurgés de Philippopoli et aux révolutionnaires de Sophia. Non contente d'évincer les Bulgares de la Roumélie, la diplomatie russe réclamait officieusement la déposition du prince Alexandre. C'était, pour Saint-Pétersbourg, le seul moyen de rétablir efficacement le *statu quo ante* et d'assurer désormais le respect des traités. Les Bulgares eussent appris de cette façon ce qu'il en coûtait aux clients du tsar blanc de se passer des conseils de leur bienfaiteur.

Si l'inertie de la Porte ottomane et les indécisions de l'Europe risquaient de laisser le prince Alexandre arrondir en paix ses États, la Russie savait que tout le monde, dans la péninsule balkanique, n'aurait pas vis-à-vis des entreprises des Bulgares la même patience que le sultan Hamid. La révolution que l'on semblait regarder avec tant de calme sur le Bosphore, comme si l'on y eût été préparé et résigné d'avance, les cours de Belgrade et d'Athènes ne devaient point l'envisager avec la même placidité que l'hôte oriental d'Yldiz-Kiosk. Serbes et Grecs devaient se montrer également émus du soudain agrandissement de la Bulgarie. A Belgrade, de même qu'à Athènes, on devait proclamer qu'aucun État de la péninsule ne pouvait s'agrandir sans que les autres États obtinssent des agrandissements plus ou moins équivalents. Ces jeunes et petites puissances, en tout les élèves de l'Europe, allaient essayer de rétablir à leur profit ce principe de compensation territoriale si souvent mis en avant par la diplomatie des grandes puissances au XVIIIe comme au XIXe siècle. A y bien regarder, les nouveaux États du Balkan n'ont guère fait autre chose que de prétendre appliquer à la Turquie les règles autrefois posées par la Prusse, l'Autriche et la Russie dans les partages de la Pologne.

De la part de la Grèce de semblables prétentions ne pouvaient étonner. De tout temps l'hellénisme s'était montré jaloux des progrès du slavisme. De tout temps, en remontant jusqu'au cœur du moyen âge et en traversant les grandes guerres byzantines, le Bulgare s'était montré le rival du Grec. Entre eux il y a les souvenirs d'un duel de plusieurs siècles. La résurrection d'une Bulgarie, que jadis on se flattait au Phanar d'avoir ensevelie sous la double pierre du despotisme militaire ottoman et du despotisme religieux byzantin, ne pouvait manquer d'éveiller toutes les inquiétudes du patriotisme des Hellènes. Au début, on s'était flatté de reléguer ce barbare revenant du moyen âge au nord du Balkan, de façon à réserver à l'hellénisme toutes les riches contrées en deçà de l'Hémus. Cette préoccupation, bien naturelle chez les Grecs et chez tous les adversaires du slavisme, n'avait pas été étrangère à l'équivoque création d'une Roumélie orientale. C'était en grande partie sous l'inspiration des craintes des Hellènes que la Roumélie, cette Bulgarie du Sud, peut-être plus bulgare en fait que celle du Nord, avait été « démarquée » à Berlin et affublée d'un nom qui en déguisait la nationalité (1).

L'annexion de la Roumélie orientale à la principauté bulgare, c'était le slavisme franchissant officiellement les Balkans et rejetant l'hellénisme de Philippopoli, où il est encore aujourd'hui dominant, au delà d'Andrinople et du Rhodope, sur les côtes de la mer de Marmara et de la mer Égée. S'ils n'étaient pas en mesure de parer un coup qui ruinait à jamais des espérances obstinément entretenues, les Grecs, en se voyant définitivement enlever les bords classiques de l'Hèbre, ne pouvaient manquer de songer à ce qui restait de la Thrace et de la Macédoine. Fallait-il que là aussi l'hellénisme attendît en silence le triomphe du slavisme bulgare? Si ce dernier l'emportait dans la Roumélie orientale, n'était-il pas juste que les Grecs obtinssent quelque dédommagement à l'ouest du Rhodope, dans l'Épire, promise à Berlin, ou dans ces parties de la Macédoine dont on ne saurait contester la nationalité hellénique?

Les inquiétudes, de même que les prétentions de la Grèce, n'avaient rien de surprenant pour l'Europe. Il n'en était pas de même des plaintes et des ambitions de la Serbie. Les Serbes n'étaient-ils pas Slaves comme les Bulgares? N'étaient-ils pas dévoués à la cause du slavisme, servie par le gouvernement de Sophia? On s'était habitué, dans certaines régions, à regarder tous les Slaves du Sud comme solidaires et, pour ainsi dire, comme complices. L'Occident, dérouté par la fantasmagorie du panslavisme, avait pris l'habitude de se représenter tous les Slaves comme n'aspirant à rien moins qu'à fonder une grande unité nationale sous l'égide du tsar.

Les derniers événements ont cruellement démontré la fausseté de ce point de vue. Grâce à eux, le spectre du panslavisme s'est pour jamais évanoui. Rien de plus particulariste que les Slaves, toute leur histoire le prouve. Chacune de leurs tribus tient à son indépendance; chacune veut exister pour soi. Après avoir, durant des siècles, été courbés sous le même joug, les voisins les plus proches, les Jougo-Slaves, ne reculent même pas, nous venons de le voir, devant une guerre fratricide. En dépit du vers fameux d'un poète slavophile (2), les ruisseaux slaves n'aspirent nullement à se perdre dans la mer russe. Chacun veut couler à sa

(1) Au point de vue ethnographique, la Roumélie orientale, bien que comprenant dans les villes et sur la côte un certain nombre de Grecs, est au moins aussi bulgare que la principauté de Bulgarie, où les Turcs, spécialement à l'est, étaient proportionnellement plus nombreux.

(2) Le poète russe Khomiakof, écrivain du milieu du siècle.

guise et suivre son libre cours; s'ils cherchent à élargir leurs rives, ce n'est point pour confondre leurs eaux avec celles de leurs voisins. Chez tous ces Slaves, rendus par le XIXe siècle à la vie ou à l'indépendance, le sentiment de la nationalité, de la patrie, dans le sens propre du mot, l'emporte de beaucoup sur les affinités de race. « Nous sommes Bulgares avant d'être Slaves », disait récemment à un Russe M. Karavélof, premier ministre du prince Alexandre. Serbes et Bulgares peuvent être des congénères; ils ne se sentent point des compatriotes.

Loin de tendre à les fondre ensemble, le sentiment de la nationalité développe leurs tendances individualistes, parce que chacun d'eux a son histoire et sa littérature populaire et que ce sont là les deux principaux facteurs de la nationalité. Qu'on s'en réjouisse ou s'en afflige, ce sont des peuples différents, ayant chacun leurs traditions et leurs ambitions, aspirant à former des États distincts. Par suite, on ne saurait voir dans aucun d'eux un Piémont slave, attendu qu'à l'inverse de ce que possédait l'Italie il n'y a pas entre eux de conscience nationale commune.

Loin d'être enclins à s'engloutir dans la chimérique unité du panslavisme, ces petits États jougo-slaves se regardent réciproquement comme des rivaux et des compétiteurs. Chacun d'eux, s'inspirant de lointains souvenirs, aspire à une hégémonie que, dans le passé, ils ont exercée tour à tour. Serbes et Bulgares, se reportant aux plus brillantes époques de l'histoire nationale, rêvent également de refaire une grande Serbie, une grande Bulgarie; et il n'y a pas assez de place dans la péninsule pour y refaire simultanément l'empire serbe de Douschan et l'empire bulgare du tsar Siméon, pas plus que ne sauraient coexister en Occident la France de Napoléon Ier et l'Allemagne de M. de Bismarck.

III.

Une chose a particulièrement excité les espérances des Serbes en semblant légitimer leurs ambitions : c'est que la Serbie est le premier des peuples slaves du Danube qui ait recouvré sa liberté, et que son indépendance, elle l'a due à ses propres armes.

Les Serbes, naguère encore réputés les plus braves, les plus intelligents, les plus cultivés des Slaves de la péninsule, ont toujours tenu en médiocre estime leur voisin, le lourd paysan bulgare. Ils le méprisaient pour ses qualités aussi bien que pour ses défauts, pour sa patience sous le joug, pour son esprit pacifique, pour son amour du travail, pour son goût d'économie.

Le Bulgare émancipé par les armes russes leur semblait un parvenu, incapable de se mesurer avec les descendants des compagnons de Milosch et de Karageorge. Ils ne pouvaient se faire à l'idée que cette Bulgarie née d'hier et encore vassale du sultan pût librement s'étendre des deux côtés du Balkan, tandis que la Serbie, son aînée de plus d'un demi-siècle, resterait emprisonnée dans les frontières du congrès de Berlin.

Au sud du Danube, tout comme ailleurs en Europe, il n'en faut pas davantage pour justifier une guerre aux yeux des gouvernements et des peuples. La Serbie est entrée en campagne parce qu'elle se croyait la plus forte et qu'elle était résolue à empêcher l'agrandissement de ses voisins ou à obtenir d'eux, en échange, des compensations territoriales. Elle n'avait en fait aucune revendication nationale à faire valoir, ni du côté de Sophia, ni du côté de Viddin. Si elle a prétendu mettre la main sur des districts serbes accordés à la Bulgarie par le congrès de Berlin, cette prétention ne semble nullement justifiée au point de vue du principe national. C'était un simple prétexte pour colorer une agression : ainsi Frédéric II, voulant s'emparer de la Silésie, se découvrait des titres de famille sur cette province. L'exemple de la Serbie montre qu'en pareille occurrence le nouveau droit national peut, aussi bien que l'ancien droit dynastique, se prêter aux revendications des États ambitieux. D'après tout ce qu'on sait de l'ethnographie de ces régions, loin que la principauté de Bulgarie ait englobé dans son territoire des populations serbes, c'est la Serbie, au contraire, qui, dans le bassin de la Morava, vers Nisch et vers Pirot, s'est annexé, de par le traité de Berlin, des districts en majorité bulgares et reconnus comme tels à San-Stefano.

Il reste, on le sait, des Serbes d'origine et de sympathie en dehors des frontières du nouveau royaume de Serbie; mais ces Serbes du dehors, ce n'est pas en Bulgarie qu'il les faut chercher. C'est au sud des États du roi Milan, sur le territoire demeuré turc, du côté de Mitrovitsa et d'Uskub, dans ce qu'on appelle la Vieille-Serbie; c'est surtout à l'ouest, dans la Bosnie et l'Herzégovine, dans les pays occupés par l'Autriche-Hongrie en vertu d'un mandat de l'Europe. Le congrès de Berlin, en livrant ces deux provinces aux Habsbourg, a frustré les Serbes de ce qui semblait leur héritage naturel. Là, selon la remarque de M. Louis Leger, est l'explication et l'excuse de la conduite de la Serbie (1). Ses destinées ont été faussées à Berlin. Étouffée au nord et à l'ouest par un puissant voisin auquel la prudence la contraint de s'inféoder, la Serbie a été violemment rejetée vers l'est, sur des pays où le droit de la force est le seul qu'elle pût invoquer.

La responsabilité de la lutte fratricide des peuples slaves retombe ainsi en partie sur l'Autriche-Hongrie et sur le congrès de Berlin. Vis-à-vis des Serbes de Bosnie, comme vis-à-vis de la Bessarabie roumaine,

(1) *La Bulgarie*, par L. Leger. — Librairie L. Cerf, 1885; avant-propos.

l'Europe a sacrifié les petites nationalités indigènes aux intérêts ou aux ambitions des grandes puissances.

Est-ce à dire que la diplomatie autrichienne ait poussé le roi Milan à se jeter sur les Bulgares? Cela serait sans doute une exagération; mais, si elle n'a point elle-même indiqué aux stratégistes de Belgrade les districts bulgares à envahir, l'Autriche-Hongrie ne pouvait voir de mauvais œil la Serbie se détourner de la Bosnie pour reporter ses ambitions vers l'est. Les politiques de Vienne et de Pest n'étaient pas pour regretter les dissensions intestines de ces Slaves du Sud dont ils n'avaient pas vu sans inquiétude la renaissance nationale. Lorsque le roi Milan marchait sur Sophia, on ne prévoyait point à Vienne que cette confiante entrée en campagne contre des milices dépourvues d'officiers dût aboutir à une défaite et peut être à une révolution. A Vienne tout comme à Belgrade, on espérait que de faciles victoires consolideraient le trône des Obrénovitch, devenus les clients des Habsbourg. Pour une jeune dynastie encore contestée, aucun sacre ne vaut celui de la gloire, et aujourd'hui, tout comme aux âges primitifs, le baptême de la gloire n'est que le baptême du sang.

Vainqueur et rapportant en trophée quelques lambeaux du territoire bulgare, le roi Milan eût définitivement implanté en Serbie la dynastie des Obrénovitch. Vaincu, il demeure en butte aux intrigues des Karageorgévitch, aux conspirations et aux insurrections, et la Serbie humiliée reste exposée aux troubles, aux guerres civiles, peut-être à l'occupation autrichienne.

Tout autre est le sort du prince Alexandre. Mal vu de la Russie, peu populaire près des Bulgares qui ne lui avaient pas encore pardonné le coup d'État de 1881, Alexandre de Battenberg est devenu le héros national. Il ne ferait plus bon aujourd'hui, même aux représentants du tsar, de parler de le déposer. La couronne que l'empereur de Russie lui avait donnée et qu'il imaginait pouvoir lui reprendre, le jeune prince la tient aujourd'hui de son épée; il la tient de l'admiration et de la reconnaissance de son peuple, mené par lui à la victoire.

Le combat de Slivnitza a changé en quelques jours la situation du Balkan et troublé l'échiquier de la diplomatie. Il n'en pouvait être autrement en un siècle où le fait accompli a tant d'autorité. A Pétersbourg même, où, en rappelant les officiers russes des régiments bulgares, on rêvait probablement de laisser battre l'ingrat Alexandre pour étendre ensuite sur ses sujets un bras protecteur, à Pétersbourg, à Moscou surtout, on se montre de nouveau enclin à faire bon visage au vainqueur pour ne pas s'aliéner les frères bulgares enivrés de leurs succès inattendus.

A Constantinople, la conférence rassemblée pour délibérer sur les destinées de la Roumélie, a dû sentir combien il était devenu malaisé de séparer des Bulgares du Nord les Bulgares de Roumélie qui ont combattu et vaincu avec eux sous les ordres du prince Alexandre. Les batailles livrées en commun et les lauriers conquis ensemble ont noué entre les deux versants du Balkan des liens que la diplomatie est incapable de rompre. Le strict rétablissement du *statu quo ante* paraît devenu impraticable; il ne saurait être effectué que par la force, et, le serait-il, qu'il demeurerait manifestement précaire. Au point de vue même de la tranquillité des Balkans, au point de vue de la paix européenne, ce n'est plus une solution désirable. Les Bulgares des deux Bulgaries ne sauraient plus être entièrement séparés, à moins que la Turquie et l'Europe ne désirent repasser à brève échéance par les émotions d'une nouvelle révolution et d'une nouvelle guerre orientale.

Quelle que soit la solution, ou, pour être moins ambitieux, quel que soit l'expédient adopté par la Porte et les puissances, les derniers événements, la guerre serbo-bulgare en particulier, nous font voir la question d'Orient sous un jour nouveau. Jusqu'ici le maintien de la domination turque en Europe avait pour principal garant les rivalités des grandes puissances qui se disputaient l'influence sur le Bosphore et sur le Balkan. Désormais la Porte peut compter sur un autre appui, sur les jalousies de ses héritiers directs, sur les compétitions des petits États qui, tout en appelant de leurs vœux l'ouverture de sa succession, ne sauraient s'entendre pour la partager.

La Grèce et la Serbie l'ont hautement montré: elles préfèrent le maintien des Turcs en Thrace ou en Macédoine à l'extension de la Bulgarie; et les Bulgares, de leur côté, aimeraient mieux voir la Macédoine demeurer des siècles aux mains des Ottomans ou passer tout entière aux mains de l'Autriche, que d'y souffrir les Serbes et les Grecs. Une entente entre les cohéritiers chrétiens du Musulman était difficile avant la dernière guerre serbo-bulgare; elle l'est devenue singulièrement davantage depuis qu'ils ne se sont pas fait scrupule de recourir aux armes les uns contre les autres.

Ce qui risque de pâtir longtemps de ces compétitions, ce ne sont pas seulement les jeunes États rivaux qui s'épuisent en armements, ce sont les provinces demeurées sous l'administration directe de la Porte, et notamment l'infortunée Macédoine, dont toutes ces complications éloignent indéfiniment la délivrance. Vis-à-vis de ces provinces l'Europe garde un devoir qu'elle n'a pas encore rempli. Elle leur a promis, au congrès de Berlin, des réformes administratives et une certaine autonomie locale; cette promesse, l'Europe l'a trop longtemps oubliée. De pareilles réformes seraient pourtant le meilleur moyen de prévenir les révolutions et, par là même, de faire vivre ce qui subsiste de la Turquie d'Europe.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LA CHEVAUCHÉE NOCTURNE

Conte fantastique (1)

V.

A cette époque, pour sortir de Besançon par le sud, on traversait la citadelle; on sortait par la porte dite de Varesco en mémoire des Varasques, peuplade burgonde établie autrefois au sud-est de la ville; quand on était arrivé au ravin où sont aujourd'hui les ruines du Pont de secours, on le descendait par un chemin en lacet; on remontait de la même façon la pente opposée, et par Trochatey on continuait sur Morre et sur Montfaucon.

Sans doute on pouvait prendre un autre chemin; mais les gens du sire de Montfaucon préféraient éviter tout rapport avec la ville basse et la milice bourgeoise.

En passant devant la cathédrale Saint-Jean, Hilaire se signa. Il se signa encore en passant devant la cathédrale Saint-Étienne. Il remarqua que Franz ne se signait pas; quant à Casmajou, il aurait mieux fait de s'abstenir, au lieu de se livrer à des simagrées impies et de se fourrer successivement un doigt dans les narines, dans la bouche et dans les deux oreilles. Hilaire savait maintenant qu'il était, comme on dit chez nous, aux mains des infidèles. Du haut de la citadelle, se tournant sur sa mule, il contempla le clocher de Saint-Jean, les églises et les maisons de la cité, les rues profondes et nettement coupées comme les tranchées d'une carrière, pleines de rumeurs joyeuses, l'eau verte du Doubs qui, à droite de la ville, descend, et, à gauche, remonte en reflétant les blanches roches, les montagnes chevelues et les hauts peupliers. Puis il se remit en marche en essuyant ses yeux.

Arrivés au ravin des Varasques, Franz se mit en tête, Casmajou en queue, et l'on descendit à la file. Casmajou s'amusa à faire glisser son cheval sur les quatre pieds de façon à arriver presque jusque sur la croupe de la mule d'Hilaire, qui alors se trémoussait d'une façon inquiétante pour son cavalier.

Plus loin, on s'engagea sous bois, dans le même ordre. Par moments, le sentier était fangeux, et alors Casmajou s'amusait à tirer sur les rênes de manière à faire piaffer son cheval des deux pieds de devant : des milliers d'éclaboussures allaient tacheter la longue soutane d'Hilaire, et bientôt elle ressembla à une peau de panthère.

Cependant on put de nouveau chevaucher de front, et une conversation s'engagea entre les trois voyageurs, qui jusqu'alors n'avaient pas échangé une parole. Hilaire désirait naturellement obtenir quelques renseignements sur le genre de vie qui l'attendait au château, sur ce terrible sire de Montfaucon, sur la défunte demoiselle.

Casmajou et Franz s'empressèrent de le contenter, l'un avec un fort accent toulousain et des facéties de mauvais goût, l'autre avec son accent d'outre-Rhin et une gravité qui ne se démentait pas Évidemment le seigneur Foulques s'entendait à recruter des drôles de tout pays et de tout caractère.

La vie au château? Une bombance continuelle, assurait Casmajou; des festins qui ne s'achevaient que dans la nuit. Du vin à discrétion, et quel vin! du vin d'archevêque : on savait bien où faire la vendange. Dernièrement, dans les caves d'un couvent, on avait trouvé un choix des meilleurs crus de Bourgogne, et l'on avait vu clair pour bien choisir, car ce n'était pas faute d'illumination!

Le seigneur Foulques? Un digne seigneur, le cœur sur la main, mais la main un peu leste. C'était un grand pendeur devant l'Éternel. La potence seigneuriale ne chômait pas : il aimait à être servi tout de suite; aussi Franz et les autres écuyers portaient toujours à leur ceinture un paquet de cordes neuves. Quand la place manquait aux bois de justice, on mettait en réquisition les branches des arbres dans le voisinage.

Et riche avec cela! Ah! il pouvait payer des prières, celui-là. Il était bien coté sur la place, avait du crédit dans tout le pays; seulement, pour mieux l'assurer, il tenait ses banquiers bien au frais, dans les oubliettes du château. De temps à autre Tortegueule, son homme de confiance, y descendait avec ses fers et son réchaud pour y toucher les arrérages, faire signer les traites, activer les rentrées.

Quant à Mlle Yolande, la chère demoiselle, tout l'image de son père : elle avait toujours sur elle une aiguille d'or pour égratigner ou éborgner les gens que l'on menait pendre. Cela l'amusait, cette enfant! Son père aimait bien ses braves, mais il aimait encore bien plus sa fille. Il avait perdu sa femme, une bonne personne, mais un peu prêcheuse, et qui ne recherchait que la compagnie des prêtres et autres gens de cette espèce. On ne savait de quoi elle était morte.

Il n'avait plus que sa fille au monde, le digne seigneur, et voilà qu'elle lui était ravie. C'est elle qui, avant de rendre le dernier soupir, avait fait promettre à son père que le seigneur clerc viendrait veiller son cercueil.

Oui, c'était bien ce nom qu'elle avait dit : Hilaire Frâchebois.

— Hélas! seigneur clerc, reprenait Franz, elle aimait trop à courir les champs à la clarté de la lune. L'avant-dernière nuit, on l'a relevée à demi morte, presque nue, au beau milieu des marais de Saône...

Hilaire n'en entendit pas davantage. Brusquement il retourna sa mule et se mit en devoir de la talonner. Casmajou poussa vivement son cheval en travers du chemin, et Franz de dire :

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

— Où allez-vous, seigneur clerc? Qu'avez-vous?

— J'ai..., j'ai..., balbutia le diacre, que j'ai oublié mon livre d'heures à l'archevêché. Sans lui, impossible de dire mon office. Je cours le chercher et je reviens vite. Attendez-moi.

— Comment donc, ami Frâchebois? s'écria Casmajou. Vous imaginez-vous que nous manquons d'heures au château? Nous avons l'heure du dîner, l'heure du berger, la male heure.....

— Nous avons, seigneur clerc, intervint sévèrement Franz, nous avons saccagé assez d'églises et de monastères pour ne pas manquer de livres d'heures. Il y en a même que vous pouvez considérer comme des reliques, si vous tenez pour martyrs ceux qui les ont lus pour la dernière fois... Quant à retourner là-bas, dans trois jours, oui...; mais pour le moment, vous êtes avec nous, vous y resterez.

Et, agitant son paquet de cordes, il ajouta :

— Croyez que j'aurais beaucoup de regrets d'être obligé de vous ficeler comme un juif enlevé à son comptoir et emmené en visite au château.

— Votre sire a donné sa parole que je serais traité avec égard, que ni lui ni ses hommes ne me feraient aucun mal, cria Frâchebois exaspéré.

— Sans doute; mais il n'a pas promis que vous ne vous feriez pas de mal à vous-même, et c'est ce qui arrivera si votre folle résistance nous contraignait à des rigueurs que nous serions les premiers à déplorer. J'ai ordre de vous amener mort ou vif. Choisissez... Ou plutôt nous allons vous ôter l'ennui de choisir.

Les deux routiers se placèrent des deux côtés de Frâchebois, saisirent la bride de sa mule et éperonnèrent leurs chevaux. Alors la mule elle-même, cette monture paisible et convenable à la dignité sacerdotale, prit un galop furieux. Hilaire, qui avait perdu ses étriers, s'accrocha désespérément à la crinière.

La cavalcade franchit, sans ralentir son allure, ravins, fondrières, bancs de rochers, montées et descentes. Elle fit les trois derniers quarts de route en moitié moins de temps qu'elle n'en avait mis à parcourir le premier quart.

VI.

C'est en cet équipage que Frâchebois fit son entrée dans le château de Montfaucon. Sans lui donner le temps de respirer, on le conduisit devant le seigneur Foulques de Malencontre. Celui-ci le considéra longuement, pendant que le diacre tenait les yeux baissés, moins par esprit d'humilité que par la conscience de son étrange situation vis-à-vis de ce père infortuné.

Foulques lui parla avec beaucoup de douceur : le seigneur clerc aurait à s'entendre avec le chapelain du château pour mettre la chapelle en état de recevoir le corps de sa fille... Ici un sanglot. Après quoi, il prendrait une réfection dont il avait sans doute grand besoin. A onze heures précises on l'enfermerait dans la chapelle. Le lendemain..., le lendemain il pourrait toucher les cinquante écus promis.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton indéfinissable qui produisit sur Hilaire une impression pénible.

Il leva timidement les yeux sur Foulques. Celui-ci était un grand et bel homme, de traits réguliers, le teint bronzé; et l'expression de son visage était calme : on sentait qu'il n'avait pas besoin de se mettre en colère pour expédier les gens. Sur les lèvres errait un imperceptible sourire; les yeux brillaient, immobiles, pénétrants, vraiment terribles. Le châtelain était vêtu d'une cotte de mailles tombant jusqu'aux genoux et sur laquelle était jetée une sorte de grande houppelande noire, semée de larmes d'argent, qui avait dû être taillée dans le drap mortuaire de quelque église et qui attestait son deuil de père.

Hilaire respira quand le maître de céans lui eut donné congé de se retirer. Ses deux compagnons de voyage le conduisirent chez le chapelain :

— Tiens, curé, lui dit Casmajou en poussant Hilaire par les épaules, voilà un oiseau de ton plumage que nous t'amenons. C'est un marmiton qui t'aidera dans ta cuisine sacerdotale. Et toi, ami Frâchebois, n'oublie pas que le dîner est à sept heures. Les plats n'aiment pas à attendre; le dîner n'est pas patient, peut-être parce qu'il n'est pas éternel. Et nous comptons sur toi pour dire le *Benedicite*. Bonsoir, les tondus!

Les deux clercs se frottèrent les joues l'un contre l'autre en murmurant une salutation latine. Puis Hilaire se prit à considérer le chapelain. Celui-ci, avec ses longues mèches de cheveux blancs, son visage glabre et tout ridé, l'expression craintive de ses traits effacés, son béguin qui lui cachait les oreilles, sa longue douillette noire, ressemblait assez à une vieille femme.

Après avoir regardé avec inquiétude tout autour de lui, le prêtre dit à voix basse :

— Vous vous étonnez de voir un chapelain en ces lieux maudits. Hélas! du temps de la défunte dame, les choses allaient autrement. Depuis sa mort, Dieu a été chassé de ce manoir. J'ai essayé pendant quelque temps de dire la messe au moins le dimanche; mais personne n'y assistait, et les païens, attroupés autour de l'église, couvraient ma voix en poussant des cris de corbeaux. Ils ont pris pour cible de leurs frondes et de leurs flèches les vitraux aux couleurs éclatantes, ravi les vases sacrés pour boire à plus grandes lampées dans leurs orgies. La maison de Dieu est maintenant livrée aux hiboux et aux araignées.

Et des paupières rouges du vieillard des larmes coulèrent sur sa face blême.

— Pourtant, continua-t-il, nous tâcherons de faire des préparatifs décents pour l'office de cette nuit,

— Ne viendrez-vous pas prier avec moi, mon père? interrompit Frâchebois.

A cette proposition, le vieillard se signa et tous ses traits exprimèrent une telle épouvante que le diacre en fut remué.

Un silence se fit; puis le chapelain se leva de son fauteuil, avec peine, comme un vieillard dont tous les membres sont perclus, et, courbé, appuyé sur son bâton, il précéda le diacre à la chapelle.

Sur ses indications, Hilaire, aidé de quelques serviteurs, disposa les tréteaux sur lesquels on plaça le cercueil. Dans un vieux coffre on trouva deux douzaines de cierges rongés des rats : on les plaça dans les chandeliers tout vert-de-grisés, six sur l'autel, les autres autour du cercueil. On enveloppa d'un lambeau de crêpe le grand Christ qui pendait à moitié décloué de la croix, avec un bras cassé. On apporta de l'eau dans un seau d'écurie, et le chapelain, avec du sel et des prières, en fit de l'eau bénite. On alluma une lampe suspendue aux lambris par des chaînes rouillées. Tous ces préparatifs se firent au milieu des décombres et des plâtras qui encombraient le parvis, et non sans déranger des animaux variés, bêtes voletantes, trottinantes ou rampantes, qui semblaient là comme chez elles.

Hilaire comprit que le moment était venu de consulter les instructions secrètes que lui avait remises l'aumônier Lochardet. Il rompit le cachet et, à la lumière tremblotante de la lampe du sanctuaire, il lut ceci :

« Trace avec le goupillon imprégné d'eau bénite un cercle autour de tes pieds, un cercle au-dessus de ta tête. Tu seras là comme dans une forteresse qu'aucun assaut du Malin ne pourra forcer. Toi-même, garde-toi de franchir le cercle avant qu'ait retenti le chant du coq. Ne lève pas les yeux, si tu peux : crains les pièges de l'enfer. »

Le chapelain retourna se pelotonner chez lui; même, en s'éloignant de la chapelle, il marchait d'un pas plus rapide qu'on ne l'eût attendu de ses infirmités, et sans regarder derrière lui. Hilaire fut conduit dans la salle à manger.

En haut de la table, sous un dais, trônait le seigneur Foulques; au-dessous, ses grands dignitaires, ses principaux officiers, parmi lesquels la figure sinistre de Tortegueule. Au bas bout, sur des escabeaux de bois, siégeaient les hommes d'armes. Franz et Casmajou avaient réservé entre eux une place pour Hilaire.

A la lueur rouge des torches, les convives déchiraient à pleines mains les volailles et les tranches de venaison, déchiquetaient à belles dents les viandes avec un bruit formidable de mâchoires, essuyant de temps à autre leurs mains grasses sur leurs pourpoints et leurs chausses. Les deux coudes sur la table, ils vidaient de grands pots d'étain qu'ils tenaient à deux mains et dans lesquels leur tête entrait jusqu'aux oreilles.

On servit, comme gibier à poil, du sanglier, de l'ours, du cerf, des hérissons, du blaireau, du renard; comme gibier à plume, du héron, de la grue, de la cigogne, du cygne; comme pièce de résistance, la moitié d'un grand bœuf rôti. Il y eut de la salade de mauve, de houblon, de concombre sauvage. En fait de fromages, le rougeret de Lyon et la tête-de-mort ou tête-de-moine de la Bresse. Le clairet du cru, les vins de Mâcon et de Dijon, le moré ou vin de mûre, l'hypocras ou vin épicé de cannelle, de musc et d'ambre, l'hydromel et la bière coulèrent à flots.

Franz ne cessait de verser à boire à Hilaire et de remplir son assiette. Casmajou fut plein d'attention pour lui et s'ingénia à dissiper sa mélancolie : il lui souffla du poivre dans les yeux, lui versa de l'hydromel dans le cou et lui attacha dans le dos une queue de renard.

Malgré ces prévenances, Frâchebois ne se déridait pas. Sans s'en apercevoir, ou pour se donner du cœur, il vida fréquemment son hanap; mais il ne mangea que du bout des dents. L'œil fixe du seigneur l'intimidait; un regard aimable de Tortegueule, qui, pour le voir, avança la tête jusqu'au milieu de la table, lui fit passer un frisson dans le dos. Le tiers des convives n'avait pas encore roulé sous la table qu'il demanda à ses voisins de table la permission de se retirer.

Il était près de onze heures : ils le conduisirent à la chapelle et l'y enfermèrent après que Casmajou lui eut souhaité « une bien bonne nuit ».

VII.

Resté seul, il alluma les cierges. Puis, non sans un tremblement, il s'approcha du cercueil et constata que le couvercle était vissé solidement avec de bonnes vis de fer. Cela le rassura un peu. Il alla chercher un escabeau et le plaça sous la lampe, dans le rond de lumière qui dansait sous elle. Enfin, après avoir décrit autour de ses pieds, au-dessus de sa tête, les cercles magiques, il s'assit sur l'escabeau et commença à lire à haute voix l'Office des morts.

Bientôt des bruits étranges, glissements rapides sur le pavé, battements d'ailes, souffles haletants, commencèrent à s'élever dans la chapelle. Des sifflements à travers le vitrail brisé, un murmure puissant et confus comme celui d'une grande foule, le choc de luttes furieuses, des appels désespérés dans la nuit, des rugissements, des glapissements, des hurlements couvrirent la voix du lecteur. Un bruit sourd sortait de l'intérieur du cercueil.

Hilaire risqua un regard, et ce qu'il vit le glaça d'horreur. Des crânes ricanants sous des casques de routiers, des pendus aux yeux vidés par les corbeaux, des spectres lamentables, sans doute évoqués des oubliettes du château, qui traînaient des chaînes et ron-

geaient désespérément, comme des affamés, leurs métacarpes de squelettes, des larves de nouveau-nés qui vagissaient, des mégères aux seins pendants qui chevauchaient des balais, des goules qui suçaient des ossements arrachés aux cimetières, les babines luisantes de la graisse des morts, des loups qui parlaient d'une voix humaine et riaient de leurs dents blanches, des dragons aux haleines de flamme, des chauves-souris aux ailes immenses, des scorpions gigantesques qui glissaient sur leurs six pattes et avançaient leurs pinces comme des tenailles, tout un sabbat, tout un enfer tourbillonnait autour d'Hilaire, au milieu d'une clameur assourdissante.

Hilaire se replongea dans son livre et lut sans s'arrêter, sans comprendre son texte, sans s'entendre lui-même : ... *A dæmone meridiano...*

A minuit, le cercueil s'ouvrit avec un bruit de tonnerre qui se prolongea effroyablement sous les voûtes retentissantes. D'un seul coup, le couvercle si bien vissé sauta et tomba avec fracas sur les dalles; d'un seul coup, la défunte se dressa, blanche et raide dans son linceul flottant; sur sa face morte étincelaient ses deux yeux noirs; une pourpre éclatante y dessinait les lèvres.

Elle regarda Hilaire avec une expression de haine diabolique pendant que la foule des spectres faisait silence, comme une armée qui attend un signal. Le bras droit de la morte se leva, découvrant son flanc nu, meurtri de taches qu'Hilaire connaissait bien. La main s'étendit vers lui, menaçante.

C'était le signal. Aussitôt une clameur éclata, faite de mille clameurs, haute à couvrir le fracas du tonnerre, aiguë à percer les roches de granit. L'église tout entière fut secouée comme par un violent orage et Hilaire sentit le sol bondir sous ses pieds comme un animal vivant; toute la horde infernale s'élança sur lui et des milliers d'ongles, de griffes, de serres, de pinces, de crocs, de mains osseuses s'allongèrent.

Hilaire, soit qu'il fût cloué au sol par la terreur, soit que l'instinct de conservation survécût à son épouvante, ne bougea pas d'une semelle; il n'interrompit pas un instant sa lecture.

Le cercle magique, comme une muraille, non pas une muraille d'airain, car l'airain eût fondu ainsi qu'une cire à ces souffles embrasés, mais comme une muraille bâtie de cet éther dont sont faits les bastions du ciel, arrêta la cohue furieuse. Elle vint s'écraser contre un obstacle invisible, puis reflua violemment.

Vainement de nouveaux assaillants arrivaient sans cesse, jaillissant du sol convulsé, s'abattant en tourbillons par les fenêtres brisées, descendant en interminables spirales de la toiture effondrée, guirlandes horribles de monstres entrelacés : aucun ne put franchir la ligne tracée par l'eau bénite.

Sept fois Yolande immobile, avec ses yeux où flamboyait l'enfer et ses lèvres de sang, étendit son bras : sept fois les légions infernales se ruèrent à l'assaut.

Hilaire, assis sous le cercle lumineux de la lampe, lisait, lisait toujours. Dans les accalmies de cette tempête hurlante, on entendait sa voix, comme impassible, réciter les versets de psaumes : *Super aspidem et basiliscum* ..

Alors Yolande s'éleva de son cercueil et se mit à voler comme une trombe à travers l'espace, balayant tout sur son passage, fracassant les débris de la chaire encore adossée à un pilier, tordant les grands chandeliers de bronze, terrassant le crucifix sur l'autel. Elle se heurta furieusement aux cercles magiques, découvrant ses dents comme une hyène : elle aussi recula.

Soudain éclata dans la nuit comme un joyeux coup de clairon : c'était le chant du coq saluant le jour encore invisible.

Alors ce fut, aux fenêtres, aux trous de la toiture, une effroyable poussée de fantômes en déroute. Çà et là s'ouvrirent dans le sol des cratères où s'abîmèrent larves et empuses. Yolande, dans sa retraite précipitée, heurta du pied le rebord du cercueil et s'y abattit de tout son long, la face contre terre. L'aube blanchissait à l'Orient. Le couvercle se replaça de lui-même sur le cercueil et parut vissé comme auparavant.

Quand, au petit jour, le seigneur Foulques entra dans le lieu saint, accompagné du chapelain et d'une troupe de malandrins, il trouva Hilaire assis sur son escabeau et lisant l'office des trépassés auprès du cercueil de la défunte, tranquille comme un chanoine dans sa stalle de chêne sculpté, à la cathédrale Saint-Jean.

Sur les traits de Foulques se peignit un étonnement prodigieux, mêlé de dépit; pourtant il se remit, tira de son escarcelle cinquante écus d'or et les donna à Hilaire. Puis il ajouta de ce même ton singulier qui donnait aux gens la petite mort : « A ce soir! »

VIII.

A ce soir! Eh bien, le seigneur Foulques pouvait compter sur ce soir-là! Frâchebois ne se souciait pas de passer une seconde nuit comme la première. Qui sait ce que l'enfer lui réservait encore?

Il refit ses forces par un déjeuner copieux, mangea la moitié d'une grue au son, vida un grand hanap de vin fortement épicé, dormit comme une souche pendant deux heures.

Après quoi, il sortit dans la cour, et, avisant parmi les paysans qui étaient venus à la corvée un homme de chez lui, il le prit à part :

— Antoine, tu vas me faire sortir d'ici.

— Nenni, ma foi, je ne me soucie pas de savoir ce que mon derrière peut peser à mon cou.

— Voyons, tu es mon cousin au douzième degré.

— Sans doute; mais j'ai beaucoup de cousins et pas une seule vie de rechange. Chacun songe à ses gerbes

quand il pleut. Ma peau m'est plus près que ma chemise. Pot de terre contre pot de fer...

Hilaire l'interrompit en lui mettant dans la main les cinquante écus du seigneur, et le paysan, fasciné par l'éclat du métal, tout en soupirant beaucoup, se laissa persuader.

Comme personne ne paraissait s'occuper d'eux, ils gagnèrent une poterne qui donnait sur un précipice et qui à cause de cela n'était pas gardée, se laissèrent glisser dans les broussailles, dans les roches, trouvèrent un sentier de renard et commencèrent à filer grand train.

Tout à coup, au coin d'une tranchée, ils donnèrent dans Franz et Casmajou, qui semblaient aux aguets.

— Vous vous promenez de bien grand matin, monsieur l'abbé, dit gravement le balafré.

— L'abbé a peur sans doute de manquer d'appétit pour le déjeuner, intervint le Toulousain. Ou bien le livre d'heures qu'il a lu cette nuit n'était pas à son goût, et il va chercher le sien à Besançon.

— Sans doute, mais le seigneur Foulques serait inquiet de son absence : les chemins sont si peu sûrs par le temps qui court!

— Et toi, continua Franz en s'adressant à Antoine, tu prends le frais pendant que tes camarades se démènent là-haut, la pioche au poing. Apparemment que tu as les côtes en long comme les loups et que tu crains de ne pouvoir te baisser.

— Il craint sans doute d'attraper des ampoules aux mains... Il ne sait pas que Tortegueule a pour les ampoules un remède souverain.

— Allons, en route!

Deux solides coups de poing dans le dos remirent le paysan dans le bon chemin; on indiqua le sien à Hilaire avec plus de cérémonie. Les deux routiers rentrèrent au château poussant devant eux leurs prisonniers.

Franz conduisit le diacre dans une cellule fermée par une porte de fer, avec une meurtrière large de deux doigts qui avait vue sur les glacis :

— Comme cela, dit-il courtoisement, Votre Sainteté ne risquera plus de s'égarer dans la forêt. »

Casmajou, avec deux routiers qui prodiguaient à Antoine les coups de bois de lance dans les reins, achemina celui-ci vers un but inconnu.

Frâchebois, dans sa cellule, faisait de tristes réflexions. Une heure après, Franz lui apporta une boule de pain de glands, une tranche de morue salée et une cruche d'eau.

— Le seigneur a pensé, lui dit-il, que le menu d'hier soir n'était pas de votre goût et que c'était pour cela que vous vouliez changer d'hôtellerie. Il espère d'ailleurs que vous n'êtes pas trop mal ici. On y est chez soi, à l'abri des importuns. Après cela, si vous préfériez le grand air, on pourrait vous contenter.

Et, par l'étroite meurtrière, il lui montra du doigt la potence seigneuriale : là, parmi des pendus à différents états de décomposition, depuis l'état de gibier pour les corbeaux jusqu'à celui de squelette fort incomplet, se balançait un corps que Frâchebois reconnut aisément à sa souquenille bleue et à ses guêtres rouges : celui de son cousin au douzième degré, le malencontreux guide de sa promenade matinale.

IX.

Hilaire passa une journée mélancolique. A onze heures du soir, on vint le prendre pour le conduire à la chapelle, Afin de lui remettre du cœur au ventre, Franz alla lui chercher plein son casque d'hypocras. Resté seul, le diacre alluma les cierges, traça les cercles magiques, s'assit sur son escabeau et commença à lire l'office des morts.

A onze heures et demie, il entendit à quatre pas de lui un soupir. Il ne put s'empêcher de lever les yeux : devant lui était Antoine, le cou très allongé, la face noire, qui le regardait tristement et lui tendait les bras comme pour l'embrasser. Un instant, Hilaire fut sur le point de courir à lui; mais, connaissant les ruses de l'enfer, il se remit à lire. Antoine disparut.

A minuit, le couvercle du cercueil sauta : la morte se dressa. Frâchebois s'attendait à voir recommencer l'assaut de la veille. Il n'en fut rien. Au contraire, une suave odeur d'encens se répandit; des chants accompagnés d'orgues s'élevèrent; Hilaire reconnut les hymnes de l'office qu'on célébrait à Saint-Jean quand Monseigneur officiait pontificalement.

Et, en effet, levant la tête, il vit devant lui le chœur de la cathédrale tendu de pourpre, tout inondé des lumières vertes, bleues, rouges, qui tombaient des vitraux, tout illuminé de milliers de cierges. Sur l'autel étaient déposés la cuirasse et le casque empanaché du prince-archevêque, entre lesquels resplendissait l'ostensoir aux rayons d'or.

Sur son siège archiépiscopal, Monseigneur lui-même, mitre en tête, crosse en main, l'améthyste étincelant sur le gant violet, le glaive pendu au ceinturon d'or, les éperons d'or aux souliers de fer, la cotte de mailles brillant sous l'aube de dentelles. Autour de Monseigneur, les prêtres en chapes d'or, les gardes aux hallebardes d'argent, les veneurs avec leurs chiens tenus en laisse, les fauconniers avec les faucons sur le poing. Dans leurs stalles de chêne luisant, les chanoines en camail violet, la grande croix d'or sur la poitrine, le livre d'heures aux tranches d'or dans les mains. Derrière l'orgue, les chantres de la maîtrise en camail et barrette écarlates, le maître de chapelle battant la mesure. Sur le parvis, un peuple immense prosterné, un océan de têtes humaines ondulant sous les bénédictions, comme un champ de blé sous le souffle du vent.

Bien que ce splendide tableau lui apparût dans un certain éloignement, Frâchebois n'en perdait pas un détail. Tout à coup il lui sembla que les traits de Monseigneur n'étaient plus ceux du seigneur Eberhard de Drachenfels, mais bien ceux d'Hilaire Frâchebois. Oui, il se reconnut sous la mitre, à sa figure pleine, à son nez un peu relevé, à sa large bouche. Et c'était pour lui que fumaient les flots d'encens, que les prêtres resplendissaient d'or, que les chanoines se levaient et s'agenouillaient dans leurs stalles, que les chantres élevaient au ciel les hosannas, que le maître de chapelle s'évertuait à agiter sa baguette, que les hommes d'armes faisaient sonner leurs hallebardes sur le pavé de marbre, que les chiens courants remuaient leurs queues et que les faucons encapuchonnés agitaient leurs grelots. C'était pour lui que tout ce peuple battait du front le pavé. Il vit distinctement l'aumônier Lochardet baiser l'anneau épiscopal et l'archiprêtre Guillaume arranger pieusement le rabat de dentelles.

Une bouffée d'orgueil lui monta au cerveau et une ambition démesurée se glissa dans son cœur. Pourquoi Hilaire Frâchebois, le pauvre diacre assis sur un escabeau dans la chapelle de Montfaucon, ne serait-il pas, en effet, monseigneur Hilaire, le prélat cuirassé de fer et mitré d'or qui trônait dans la chaire de la cathédrale? Ah! que cette vision fût donc une réalité!

Et voici que devant le diacre Hilaire apparut la vouivre : la vouivre, si célèbre dans les légendes de la Franche-Comté et qu'un poète comtois, qui aurait pu vivre à cette époque, a si exactement décrite pour l'avoir bien connue :

De tous nos maux la bête aux yeux verts nous délivre :
Oiseau tout ensemble et serpent,
Tantôt volant, tantôt rampant;
C'est la vouivre!

Une escarboucle est à son front.
Heureux ceux qui peuvent la prendre.
Pour eux tous les huis s'ouvriront...

Tous secrets se dévoileront
Ils auront tout, soulas et gloire,
Des sujets plus qu'ils n'en voudront...

L'escarboucle rouge qu'elle porte à son front est le talisman universel : qui s'en empare peut devenir, à son gré, roi, empereur, prince-archevêque. Et pour s'en emparer, que faut-il? Quand la bête va boire, elle dépose le merveilleux joyau; il ne faut qu'un peu d'agilité pour s'en saisir.

Justement la vouivre, avisant une flaque d'eau de pluie, dans le parvis défoncé de la chapelle, déposa l'escarboucle et, tournant le dos à Hilaire, se mit à boire. Elle buvait à longs traits, sans se presser, remuant d'un air satisfait sa croupe de dragon comme un chat qui lape une écuelle de lait.

L'escarboucle était tout près d'Hilaire : il n'avait qu'à faire un pas hors du cercle magique, à étendre la main. Un seul pas, et il était archevêque de Besançon, prince du Saint-Empire, souverain spirituel et temporel, cousin des rois; et ses maîtres, Guillaume et Lochardet, deviendraient ses humbles serviteurs.

Un seul pas! Tout en lisant ses heures, Hilaire ne perdait pas de vue l'escarboucle. Sa lueur rouge l'aveuglait, le fascinait, l'attirait.

Eh bien non! Ce pas, il ne le ferait pas. Il se sentait enveloppé de l'enfer, qui faisait patte de velours et qui n'attendait qu'une imprudence pour enfoncer sa griffe. Un grand signe de croix raffermit son cœur et d'une voix éclatante, il récita : *Desiderium peccatorum peribit!...*

Alors un changement à vue s'opéra dans la vision magique qui avait pour décor le chœur de Saint-Jean. L'archevêque tout à coup se dressa et regarda Hilaire : alors, sous la mitre sainte, à ses yeux luisants, à ses lèvres d'une pourpre sinistre, éclairant sa face morte, Frâchebois reconnut Yolande de Malencontre.

Elle étendit vers lui la main ornée de l'améthyste, et alors s'élancèrent, en costumes de prêtres, de chanoines, de chantres, les routiers morts, les pendus, les sorcières, tous les damnés, tous les spectres, tous les monstres de l'autre nuit. Une odeur de charnier effaça les parfums de l'encens. Tous ensemble, leur archevêque en tête, ils se ruèrent furieusement à l'assaut de la position où Hilaire se tenait retranché.

Au chant du coq, tout disparut, et Yolande, à demi nue dans son linceul, s'abattit, la face contre terre, dans le cercueil béant, au milieu d'un fracas de tonnerre.

Au petit jour, quand le sire de Montfaucon entra dans la chapelle, il trouva Hilaire assis sur son escabeau et lisant l'office des trépassés auprès du cercueil de la défunte, tranquille comme un chanoine dans sa stalle de chêne sculpté, à la cathédrale Saint-Jean.

Cette fois son étonnement, son dépit furent tels qu'il ne dit pas un mot : il remit les cent écus et se retira avec son escorte.

X.

Ce jour-là, Frâchebois ne rentra pas dans son cachot. On était sûr qu'il ne trouverait pas de guide pour l'aider dans une nouvelle tentative d'évasion.

Toute la journée, il se montra d'une humeur singulière. Au déjeuner, il mangea comme un ogre, but comme un sonneur, et, à la grande stupéfaction du seigneur, aux applaudissements des malandrins, il dansa sur la table. Puis il proposa à Casmajou une lutte à main plate et l'étendit sur le pavé de la cour. Il monta sur un cheval fougueux, jouta à coups de lance avec un routier et, finalement, se mit la tête sous la pompe et prit une énorme douche d'eau glacée.

Au dîner, il fut encore plus enjoué : il contrefit

l'accent tudesque de Franz et l'accent languedocien de Casmajou, rendit au Toulousian farce pour farce, mit un hérisson vivant dans son écuelle, lui planta des cornes de chevreuil sur la tête et lui colla sur la figure, comme un masque, son assiette en mie de pain. Il raconta des histoires égrillardes sur les moines d'Arcey, chanta des chansons bachiques et grivoises, but sans sourciller du vin qu'on avait mêlé sournoisement d'alcool, finalement glissa de son escabeau entre les jambes de ses voisins et alla rejoindre les sacripants qui ronflaient sous la table.

A onze heures, Casmajou l'éveilla d'un coup de pied dans les côtes, et les trois inséparables se rendirent à la chapelle, où Hilaire fut enfermé.

Bientôt les vitraux de l'église commencèrent à vibrer mélodieusement; une musique voluptueuse emplit la nef. Au lieu d'entendre hurler des loups et s'agiter des chaînes, Hilaire distingua des pas légers de femmes, des frôlements de robes, des frou-frou de soie; des bruits de baisers sonnèrent sous la voûte; des tourterelles roucoulèrent.

A minuit, le cercueil s'ouvrit, non plus avec le fracas du tonnerre, mais avec une plainte harmonieuse.

« Méfions-nous! se répétait sans cesse le Franc-Comtois Hilaire. Je ne sais ce que l'enfer médite. Mais cela doit être plus terrible encore que les deux autres nuits. » D'un œil un peu trouble, d'une langue un peu épaisse, avec une grande soif au gosier, mais sans s'arrêter, sans se reprendre, il défilait son chapelet de psaumes et d'oraisons. Pour rien au monde il n'aurait levé les yeux.

Il les leva pourtant. Devant lui, par centaines et par milliers, dans une infinie variété d'attitudes gracieuses, les unes formant des rondes d'une légèreté aérienne, les autres agitant leurs doigts effilés sur les harpes d'or et les psaltérions, resplendissait tout un paradis de femmes. Jamais Hilaire n'en avait vu de semblables, même en rêve. Ici étincelaient des yeux semblables à des diamants noirs; là rêvaient des yeux bleus de myosotis. Les opulentes chevelures d'ébène, aux reflets bleus, se confondaient avec les cascades de boucles blondes comme les blés, avec les toisons d'un rouge ardent comme le cuivre en fusion. Toutes les nuances de la blancheur féminine formaient comme une symphonie enchanteresse, ponctuée çà et là par de ravissantes filles noires, délicatement ciselées comme des statues de bronze.

Plus belle que toutes les belles, d'une beauté souveraine et surhumaine, se dressait Yolande, dans une perfection infinie de formes, dans une blancheur d'hostie entrevue à l'élévation, une blancheur presque transparente, comme éclairée d'une lumière intérieure. La taille cambrée, de ses deux bras de nymphe elle étendait derrière elle un long voile, d'un azur sombre comme les belles nuits d'été, diaphane, semé d'étoiles scintillantes. Un ruissellement de longs cheveux noirs tombant sur ses épaules, sur son sein de vierge, sur ses hanches, faisait encore éclater la splendeur de sa chair. Une flamme bleue brillait à son front; ses pieds délicats reposaient sur le croissant de la lune dont elle faisait pâlir la lumière. Sous les grands arcs de ses sourcils, ses yeux noirs avaient pris la douceur rêveuse des gazelles; le rouge de ses lèvres, la séduction d'un fruit printanier. Un charme, un philtre puissant se dégageait de tout son être, et ses bras étendus semblaient un appel passionné. Ce n'était plus la rôdeuse nocturne des sinistres solitudes; c'était la déesse des nuits dans la triomphante apothéose des clartés sidérales.

Cependant les pieds mignons aux ongles d'opale frémissaient légèrement sur le disque lumineux, comme si elle eût été prise d'une impatience qu'elle cherchait à contenir.

Et vraiment Hilaire avait fait attendre bien longtemps son bon plaisir : une heure s'était écoulée avant qu'il eût consenti à lever les yeux sur un spectacle que nul mortel, pas même les empereurs païens, n'avait jamais contemplé. Est-ce que vraiment ce petit diacre, en soutane usée et rapiécée, en gros souliers ferrés, qui servait une messe pour trois deniers, allait tromper l'impatience de cette reine d'amour, immortelle et divine, et toujours vierge comme les houris que Mahomet promet à ses fidèles.

Un reste de méfiance comtoise retint encore Hilaire: c'était cette même femme qui l'avait si rudement chevauché et qui lui était apparue, à la clarté de la lune, dans la fange des marais de Saône, le flanc tout meurtri de ses coups; c'était elle, loup-garou de son vivant, vampire après sa mort, qui avait ameuté contre lui ces légions de monstres et déchaîné l'enfer pour sa vengeance; c'était elle qu'il avait vue morte dans son cercueil et qui ne se survivait à elle-même que par un miracle satanique.

D'où lui venait l'éclat de ses lèvres, sinon du sang qu'elle avait bu; l'éclat de sa blancheur et la flamme de ses yeux, sinon des reflets du grand brasier?

Et pourtant les pénétrantes émanations de parfums inconnus, l'ivresse que versait à flots une harmonie délirante troublaient si délicieusement les sens d'Hilaire! Il lui semblait que les fibres de son cœur vibraient avec les cordes des harpes comme si des mains invisibles les eussent pincées. Et Yolande souriait si voluptueusement de ses yeux, de ses lèvres, de toute sa chair lumineuse! Il fallait être plus qu'un saint, un de ces saints qui se jetaient dans les flammes pour calmer l'ardeur de leurs sens, il fallait surtout être plus qu'un pauvre pécheur de séminariste pour résister à cette conspiration du ciel et de l'enfer, où l'enfer ajoutait à la beauté de l'Éden sa formidable séduction, avec le vertige de l'abîme.

Tout à coup Hilaire défaillit; ses lèvres, qui murmuraient encore les formules de salut, s'arrêtèrent fré-

missantes; le livre d'heures s'échappa de ses mains tendues vers Yolande, et de tout son cœur, de tout son corps, il fit comme un pas en avant.

Aussitôt à ses deux mains, à tout ce qui de son corps avait dépassé le cercle magique, il ressentit une douleur effroyable.

Et en même temps le coq chanta.

XI.

Au petit jour, quand le sire de Montfaucon entra dans la chapelle, il vit le cercueil de sa fille reposant pieusement entre deux rangées de cierges à demi consumés; et tout près du cercueil gisait, la face contre terre, les deux mains et le pied droit profondément brûlés, les cheveux devenus tout blancs en une nuit, parmi les feuillets dispersés de son livre d'heures, le diacre Hilaire Frâchebois. Sur ses deux mains était marquée l'empreinte de dix doigts de feu.

Quand on le releva, il reprit connaissance; mais tous ses traits étaient convulsés par une épouvante ineffable, et il semblait frappé de mutisme.

Le seigneur sourit et on l'entendit murmurer : « Ce n'est pas tout à fait cela; mais c'est toujours quelque chose. » Il ordonna à ses hommes d'armes d'enlever le cercueil sur leurs épaules et assista, le visage caché dans ses mains, à l'inhumation de sa fille en un caveau de la chapelle.

Il fit panser avec soin le blessé par Tortegueule, qui savait bien ce que c'est qu'une brûlure, et le renvoya à Besançon, demi-mort, jeté en travers sur une mule.

Quand Frâchebois fut un peu remis, il voulut être entendu en confession par l'archiprêtre et par l'aumônier.

L'archiprêtre fit remarquer doucement à Hilaire que le vin pris en trop grande abondance fait travailler le cerveau et que c'est une grave imprudence que de s'endormir auprès de cierges allumés.

L'aumônier Lochardet hocha la tête plusieurs fois au récit d'Hilaire; mais il ne dit rien.

Cependant des choses étranges se passaient dans le pays. Dans les villages qui avoisinaient le castel de Montfaucon, à Saône, à Morre, à la Vèze, à la Chevillotte, toutes les nuits mourait quelqu'un, non pas des vieux, s'il vous plaît, mais des jeunes gars, des jeunes filles, au sang vermeil et rouge, au cœur chaud. Ils mouraient, et aucun des mires et autres physiciens ne pouvait expliquer pourquoi. Seulement, à bien regarder, on retrouvait quelque part sur leur blanche poitrine, à leur cou blanc, un petit point rouge, une piqûre imperceptible.

Il en mourait aussi dans les rues de Besançon les plus rapprochées de la rivière, et la panique était grande dans le quartier de la Madeleine et dans les environs de la rue Poitune.

Une vieille femme qui avait ainsi perdu son fils unique raconta qu'elle avait aperçu dans la nuit, aux rayons de la lune, une forme blanche penchée sur son enfant. Elle n'avait pu distinguer qui c'était; elle n'avait fait qu'entrevoir deux yeux de braise et une bouche sanglante. Quand elle s'était approchée, ses mains séniles n'avaient plus rien trouvé. Seulement son fils gémissait comme dans un rêve et, au matin, il était mort.

La rumeur des campagnes et de la ville monta bientôt jusqu'au palais archiépiscopal. Monseigneur dut négliger un instant sa meute et ses faucons et rassembler ses théologiens.

On entendit alors l'aumônier Lochardet, bien qu'il passât pour une tête un peu faible, et le diacre Frâchebois, bien que son esprit fût tout à fait dérangé. L'archiprêtre Guillaume se borna à dire que les vieilles femmes sont sujettes à la berlue, que les exhalaisons des marais de Saône rendent peu sains les villages d'alentour, que dans une ville les quartiers les plus voisins de la rivière sont souvent fiévreux. Il demanda si l'on avait pris l'avis des médecins. On le laissa dire : il fut seul de son avis.

Le résultat de cette consciencieuse enquête fut que Monseigneur fit adresser à Foulques de Malencontre, se disant sire de Montfaucon, une citation à comparaître devant le tribunal de l'officialité pour des faits intéressant la foi et aussi la sécurité des chrétiens.

Le seigneur Foulques envoya deux de ses écuyers, qui, devant la porte de l'archevêché, déposèrent un grand panier d'osier et repartirent au galop. Dans le panier on trouva un cochon vivant dont le crâne avait été proprement tonsuré et qui portait une étole au cou.

Alors, pour la première fois depuis un siècle, le prince-archevêque et les bourgeois de Besançon se trouvèrent d'accord. L'un réunit ses hommes d'armes, les autres assemblèrent leur milice communale. Ils appelèrent à leur aide le sire de Châlon, qui saisit avec empressement cette occasion de recouvrer le château que lui avaient volé Foulques et ses malandrins.

Foulques fut de nouveau excommunié, aggravé et réaggravé, toutes cloches sonnantes et cierges allumés, dans la cathédrale Saint-Jean. Puis les troupes des trois puissances confédérées commencèrent à escalader les pentes de Montfaucon.

Pendant trois jours, Foulques et ses gens se défendirent en désespérés; à la fin, le sire de Malencontre fut tué sur la brèche; de ses hommes, les uns se dispersèrent dans les bois, les autres furent passés au fil de l'épée ou pendus aux créneaux du castel.

Là se balançaient côte à côte, fraternellement, le grand Franz et le petit Casmajou. Tortegueule dut rendre à ses compagnons ce dernier service et s'en acquitta avec son ordinaire *maestria*. Puis, après avoir

donné quelques conseils à ses exécuteurs novices, il fut lui-même accroché à un créneau voisin ; et, quoique ce fût par des mains maladroites, il tint bon.

On fouilla le sol de la chapelle, on exhuma le cercueil de Yolande, on l'ouvrit. Le corps était intact comme si la mort datait de quelques heures ou comme si la demoiselle n'était qu'endormie : les lèvres étaient d'un rouge vermeil.

Sur le conseil d'un chevalier qui avait fait la guerre en Pologne et qui savait comme on agit avec les vampires en ce pays-là, on aiguisa un piquet de hêtre, et d'un coup, d'un seul coup, ainsi que l'avait bien recommandé le chevalier, on l'enfonça dans la blanche poitrine de Yolande, entre ses deux seins de marbre.

Aussitôt le corps parut se fondre et se dissoudre en une putréfaction liquide, comme si la mort eût remonté à plusieurs mois. Tous les assistants se bouchèrent le nez et s'enfuirent, saisis d'horreur.

Dès lors les jeunes gars et les jeunes filles, dans les villages aussi bien que dans le quartier de la Madeleine et les environs de la rue Poitune, dormirent paisiblement et se réveillèrent chaque matin frais et dispos.

Le charme maudit était rompu. Il aurait été rompu bien plus tôt si le diacre Frâchebois, dans la troisième nuit de sa veillée, avait mieux résisté aux assauts du Malin. C'est au moins ce qu'affirmait l'aumônier Lochardet.

L'archiprêtre Guillaume seul montrait de l'incrédulité. Il y avait des terrains, assurait-il, qui pouvaient garder intacts les cadavres : ceux-ci ne se dissolvaient que lorsqu'on les exposait brusquement à l'air. Beaucoup de défunts avaient acquis un renom de bienheureux en grande partie parce que leur corps s'était conservé comme celui de Yolande. Si l'abbé Lochardet — que Dieu prolonge sa vie ! — avait, quelque jour, la chance d'être enterré dans la même argile, il deviendrait saint Lochardet. Au lieu de lui planter un piquet dans le sternum, on le déposerait dans une belle châsse en cuivre doré. Il accomplirait des miracles. Il guérirait les crampes, comme saint Crampan, et ferait retrouver les objets perdus, comme saint Antoine de Padoue.

JEAN D'ALBANE.

FIN.

LE COMTE LÉON TOLSTOI

A propos d' « Anna Karénine »

C'est au mois de juillet 1884 que M. E. Melchior de Vogüé présentait aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* le comte Léon Tolstoï et ses romans, alors presque inconnus en France. Il ne s'est pas écoulé depuis beaucoup plus d'un an, et la réputation de Tolstoï a fait dans notre pays un chemin si rapide et si éblouissant que l'on sourit presque du ton timide avec lequel M. de Vogüé, dans son introduction, déclarait qu'il allait parler d'un maître, « des plus grands, de ceux qui porteront témoignage pour notre siècle », mais qu'il s'attendait à être taxé d'enthousiasme par le grand public et à voir sa critique littéraire « perdue de réputation ». Le grand public s'est montré moins rebelle aux admirations nouvelles que ne le craignait l'écrivain exquis qui sait être à la fois critique pénétrant et poète délicieux. Il s'est laissé entraîner et subjuguer, au point que toute traduction nouvelle d'un ouvrage de l'auteur de *Guerre et Paix* est aujourd'hui, à Paris, un événement littéraire.

Nous ne reviendrons pas ici sur l'ensemble de l'œuvre de Tolstoï et nous ne referons pas sa biographie. Il ne nous siérait pas de vouloir redire ce qui a été si parfaitement bien dit il y a si peu de temps (1). Notre sujet sera beaucoup plus modeste. M. de Vogüé s'était peu étendu sur *Anna Karénine*, le dernier roman de Tolstoï, de peur d'émousser l'attrait de la traduction française, annoncée à l'époque où il écrivait (2). Il avait glissé sur les livres étranges qui ont suivi, espérant peut-être que ce grand esprit se rassérénerait et que le sectaire rendrait la plume au romancier. Maintenant qu'*Anna Karénine* est à la portée de tous et que son auteur semble définitivement enfoncé dans son rêve mystique, il y a lieu de revenir sur les ouvrages qui ont marqué le tournant, si j'ose m'exprimer ainsi, de la vie intellectuelle de l'écrivain et, par suite, de son talent (3). Nous reprenons donc Tolstoï aux environs de la quarantième année, célèbre dans son pays, marié et heureux, occupé à cultiver ses terres et employant ses loisirs à mettre en roman ses expériences d'homme du monde et d'agriculteur.

I.

Tolstoï a écrit *Anna Karénine* dans la force de l'âge et la plénitude du talent. Le livre a néanmoins, dans sa seconde moitié, une allure incertaine et comme troublée qui avait surpris les amis de l'auteur lors de l'apparition de l'œuvre en Russie. Tourguénef trouvait cette seconde moitié ennuyeuse, et il s'écriait : Quel dommage ! — Le roman avait été terminé aux approches et visiblement sous l'influence de la grande crise morale après laquelle Tolstoï crut avoir trouvé le repos de l'esprit et qui ne devait être pour lui que le

---

(1) Voy. aussi l'excellent volume de M. Ernest Dupuy : *Les grands maîtres de la littérature russe au* XIXe *siècle*. — Paris, 1885.

(2) La traduction d'*Anna Karénine* a paru récemment à la librairie Hachette (2 volumes).

(3) Le livre *Ma Religion*, qui avait été interdit en Russie, a été publié à Paris, dans notre langue. — Fischbacher, 1 vol.

commencement du vertige. La préoccupation des problèmes à la solution desquels il sentait sa vie suspendue était devenue trop forte et trop pressante pour qu'il pût s'en abstraire au profit de personnages imaginaires. Il fallait absolument que, sous prétexte de nous raconter les aventures de Levine ou d'Anna, il se déchargeât de ses propres idées, de ses doutes et de ses angoisses. Le second volume devint ainsi une sorte de tribune où les personnages discutent les grandes questions qui peuvent agiter l'esprit d'un homme supérieur et d'un sujet de l'empereur de Russie. Les événements montrèrent par la suite que l'histoire morale de l'un des héros du récit avait été composée, dans tous ses traits importants, de réminiscences personnelles. Lorsqu'on lit *Anna Karénine* en ayant ces faits présents à la mémoire, le livre prend une physionomie nouvelle. Ce ne sont plus des êtres imaginaires qui parlent; c'est le grand et malheureux Tolstoï qui met à nu devant nous son âme ravagée.

L'intrigue est simple. Deux couples amoureux se côtoient, un couple régulier et un couple irrégulier. L'auteur scrute leurs pensées, leurs impressions et leurs sentiments avec la même impassibilité que s'il lui était indifférent de conclure en faveur de l'amour honnête ou de l'amour coupable. Il faut que la leçon morale se dégage des faits du récit et non des réflexions du romancier. Elle sera d'autant plus forte que celui-ci aura mis plus d'impartialité dans ses peintures.

Anna Karénine, belle et intelligente, est mariée à un haut fonctionnaire, honnête homme et bon, mais officiel dans sa personne et ses idées comme on ne sait être officiel qu'à Saint-Pétersbourg. Elle rencontre dans un bal, à Moscou, le comte Wronsky, élégant officier aux dents blanches, et revient à Saint-Pétersbourg la nuit suivante, ne rapportant de son séjour à Moscou que des souvenirs « bons et agréables ». Anna ressent néanmoins un malaise nerveux indéfinissable. Elle essaye en wagon de lire un roman.

« La lecture, c'est-à-dire le fait de s'intéresser à la vie d'autrui, lui devenait intolérable; elle avait trop besoin de vivre par elle-même... Elle frotta son couteau à papier sur la vitre gelée pour en passer ensuite la surface froide et lisse sur sa joue brûlante, et se prit à rire presque à haute voix. Elle sentait ses nerfs se tendre de plus en plus, ses yeux s'ouvrir démesurément, ses doigts se crisper nerveusement, quelque chose l'étouffer, les images et les sons prendre une importance exagérée dans la demi-obscurité du wagon. Elle se demandait à chaque instant dans quel sens on marchait, si c'était en avant, à reculons, ou si l'on était arrêté. Était-ce bien Annouchka qui était là auprès d'elle, ou une étrangère? Qu'est-ce qui est là, suspendu au crochet? Une pelisse ou un animal ? »

En arrivant en gare, à Saint-Pétersbourg, le premier visage qu'aperçoit Anna est celui de son mari, venu au-devant d'elle. « Bon Dieu! pense-t-elle en le voyant, pourquoi ses oreilles sont-elles devenues si longues? » Si Anna avait eu un peu d'expérience, l'impression désagréable que lui causèrent soudain les grandes oreilles de Karénine aurait été pour elle un trait de lumière. La femme qui commence à se détacher de son mari au profit d'un autre ne s'en prend point d'abord à ses défauts sérieux. Presque invariablement, elle est frappée tout à coup d'un léger défaut physique, d'une habitude de corps disgracieuse, qu'elle n'avait jamais remarqués et qui lui paraissent à présent insupportables. Anna n'oubliera plus l'effet produit par les cartilages des oreilles de M. Karénine sous les bords de son chapeau rond. Elle ne pourra plus voir son mari sans voir ses oreilles, et bientôt elle ne pourra plus l'écouter sans souffrir physiquement de la mauvaise habitude qu'il a prise de faire craquer en causant les jointures de ses doigts.

Le portrait d'Alexis Alexandrovitch Karénine est un chef-d'œuvre. Cet homme chez qui le mari et le fonctionnaire sont en lutte, le premier torturé par l'infidélité de sa femme, le second fermant héroïquement les yeux pour éviter un scandale et ne pas nuire à son avancement, est un type inoubliable. A chaque instant, l'un des deux personnages qui sont en lui met l'autre dans des embarras terribles, et Karénine ne sait comment s'en tirer. Le fonctionnaire s'efforce de ne pas penser à ce que sa femme peut sentir, car « entrer par la réflexion et le sentiment dans l'âme d'autrui lui était une chose inconnue et lui paraissait dangereux ». D'autre part, il croit devoir lui adresser des observations sur certains manques de tenue qui pourraient être remarqués en haut lieu. Il le fait avec ménagement, prêt à admettre qu'il s'est trompé et s'en excusant d'avance. Anna lui réplique : « Non, vous ne vous êtes pas trompé... Je vous écoute : je ne pense qu'à lui. Je l'aime, je suis sa maîtresse; je ne puis vous souffrir, je vous crains, je vous hais. » Karénine ne peut plus ignorer. Il s'occupait de divorcer lorsque sa femme fut si dangereusement malade qu'on la crut perdue. Devant cette mort qui « arrange tout », le fonctionnaire peut disparaître et laisser la place à l'époux sensible et généreux. Karénine s'attendrit, pardonne à Anna, pardonne à Wronsky et se sent soulevé au-dessus de terre par une « force morale presque sainte ». Il n'avait pas prévu le cas où sa femme se rétablirait. Anna ne meurt pas, et l'homme public retombe dans ses perplexités. S'il avait pu deviner qu'elle reviendrait à la santé, il n'aurait pas pleuré et donné des poignées de main à Wronsky; à présent que c'est fait, il s'agit de deviner ce que le monde et la cour attendent de lui et de se rappeler ce que font les gens dans « une position élevée », quand leurs femmes les trompent. Pauvre Karénine! Comme tout cela est vrai et humain!

Anna tranche la question en s'enfuyant avec Wronsky. Les deux amants ne tardent pas à se quereller et à s'être mutuellement à charge. Tolstoï s'est montré ici observateur bien sagace. C'est par une série de toutes petites déceptions qu'il amène chez Anna le désenchantement, le dégoût et le désespoir. Une femme de sa sorte, qu'on ne nous donne pas pour une créature perverse ou corrompue, qu'on nous montre, au contraire, égarée par un besoin d'idéal qu'elle ne trouve pas à satisfaire auprès de son mari; une femme comme Mme Karénine ne réussit à s'atténuer sa faute à ses propres yeux qu'en s'exagérant sa passion et les mérites de l'homme qu'elle aime. Elle passe les absences de son amant à se monter la tête à son endroit, jusqu'à ce que toutes les folies, tous les crimes lui semblent justifiés par des séductions si puissantes et un mérite si éclatant. Il vient au rendez-vous; elle le revoit enfin, le dévore des yeux. « Elle le regardait pour tout le temps où elle ne l'avait pas vu, comparant, comme toujours, l'impression du moment aux souvenirs qu'il lui avait laissés, et, comme toujours, sentant que l'imagination l'emportait sur la réalité. » Wronsky eut beau sacrifier sa carrière à sa maîtresse, lui être fidèle et dévoué; elle avait à tout instant le sentiment qu'il « ne répondait pas à ce qu'elle avait attendu de lui ».

Le récit de leurs mesquines disputes et de leur refroidissement finit par être pénible à force d'impitoyable exactitude. Il est coupé de scènes fort belles, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang l'entrevue d'Anna avec son fils, le petit Serge, qu'elle a abandonné, la cruelle, pour courir après sa chimère, et qu'elle vient revoir en cachette, car elle l'aime, cet enfant de ses entrailles, elle l'adore, et pourtant elle l'a abandonné pour suivre son amant. La condamne qui l'osera; j'avoue qu'en lisant ces pages poignantes je n'ai pour elle qu'une immense pitié.

Elle s'est glissée le matin, de bonne heure, dans son ancienne maison et jusqu'à la chambre de son fils. Serge dort encore. Il a bien changé depuis qu'elle l'a quitté. Son visage s'est allongé et amaigri; il a de grandes jambes et de grands bras. — Mon petit Serge, murmure Anna; mon petit Serge!

« Il se souleva sur son coude, tourna sa tête ébouriffée et, cherchant à comprendre, ouvrit les yeux. Pendant quelques secondes il regarda d'un œil interrogateur sa mère immobile près de lui, sourit de bonheur et, les yeux encore à demi fermés par le sommeil, se jeta, non plus sur son oreiller, mais dans ses bras.

« — Serge ! mon cher petit garçon ! balbutia-t-elle, étouffée par les larmes, serrant ce corps mignon dans ses deux bras.

« — Maman! murmura-t-il, remuant entre les mains de sa mère comme pour mieux en sentir la pression.

« Il saisit le dossier du lit d'une main, l'épaule de sa mère de l'autre et tomba sur elle. Son visage se frottait contre le cou et la poitrine d'Anna, qu'enivrait ce chaud parfum de l'enfant à moitié endormi.

« — Je savais bien, fit-il, entr'ouvrant les yeux, c'est mon jour de naissance, je savais bien que tu viendrais. »

Il la caressait, gazouillait entre ses bras, lui contait des riens : qu'il ne se lavait plus à l'eau froide et qu'un jour il avait fait trois culbutes. Anna écoutait et ne comprenait pas. Il faudrait le quitter, s'en aller; elle ne comprenait, ne sentait que cela, elle se cramponnait à lui, et, lorsqu'il fallut s'enfuir pour ne pas rencontrer son mari, elle ne put dire adieu à ce pauvre petit qui s'accrochait à elle de toute la force de ses bras tremblants.

« — Ma petite âme, mon chéri! balbutia Anna.

« Et elle fondit en larmes comme un enfant.

« En ce moment la porte s'ouvrit, et le précepteur entra; on entendait déjà d'autres pas, et la bonne, effrayée, tendit à Anna son chapeau en lui disant tout bas: — Il vient.

« Serge se laissa tomber sur son lit en sanglotant et se couvrant le visage de ses mains; Anna les lui retira pour baiser encore ses joues baignées de larmes, et sortit d'un pas précipité. Alexis Alexandrovitch venait à sa rencontre; il s'arrêta en la voyant et baissa la tête... Elle fit tomber rapidement son voile et sortit presque en courant. »

Quelques mois plus tard, à la suite d'une querelle avec son amant, il sembla à Anna qu'une lumière éclatante lui révélait tout à coup la vie, avec ses tourments, ses trahisons et ses douleurs, et que la vie était une œuvre de haine. Nous sommes jetés sur cette terre, pensait-elle, pour souffrir les uns par les autres. Toutes ces maisons que je vois sont habitées par des gens qui se haïssent les uns les autres, car ils sont en lutte pour l'existence. La haine seule unit les hommes. Le plaisir n'apporte que déceptions. Je fais le malheur de Wronsky, il fait le mien, et nous ne nous échapperons pas à nous-mêmes.

Anna se jette sous les roues d'un train de marchandises. C'était « ce qui lui restait à faire », dit Tolstoï, qui a voulu, comme on l'a très bien dit, donner à son livre pour héros abstrait le Devoir. Faute d'avoir reconnu dans le devoir notre maître à tous, la charmante et poétique Anna était condamnée à une mort ignoble, dégoûtante, qu'elle devait aller chercher la colère au cœur.

II.

En face de cette infortunée et de son bel officier aux dents blanches, Tolstoï a placé la gentille Kitty Cherbatzky et son amoureux, Constantin Dmitritch Levine. Leur petit roman ne va pas sans malentendus et sans tiraillements, et leur ménage, lorsqu'ils sont mariés,

ressemble à beaucoup de ménages, au grand désenchantement de Levine qui s'était dit que « jamais son existence intime ne ressemblerait à celle des autres ». Cependant tout finit toujours par s'arranger, uniquement parce qu'ils sont dans la règle, ce qui est parfaitement vrai et juste, bien qu'on essaye aujourd'hui de nous faire accroire le contraire. Tolstoï a été récompensé d'avoir eu foi à la morale : dès qu'il revient aux amours de Levine et de Kitty, il est adorable. La passion n'est ici ni moins impétueuse, ni moins exigeante, ni moins jalouse que chez Anna et Wronsky; mais elle est parée de mille grâces, elle est fraîche, innocente, délicieuse. La poésie de l'honnêteté n'a jamais été exprimée d'une façon plus exquise. Le récit des fiançailles est charmant entre tous.

Après une longue bouderie, Levine et Kitty se sont réconciliés à une soirée et il a été convenu entre eux que Levine viendra le lendemain parler aux parents de Kitty. Il passe la nuit sans dormir et se trouve devant la maison Cherbatzky de si bonne heure, que tout est encore fermé. Il s'en va, revient encore trop tôt et va rôder dans les rues pour passer le temps. Ce qu'il vit ce jour-là, il ne le revit jamais. Une joie et une bonté universelles s'étaient répandues sur le monde depuis l'instant où Kitty lui avait avoué qu'elle l'aimait. Les enfants lui souriaient en passant; les pigeons lui secouaient leurs ailes qui brillaient au soleil; les cochers de fiacre avaient des visages heureux; le traîneau de louage dans lequel il monta était si commode que jamais plus, dans toute sa vie, Levine ne retrouva son pareil. En entrant chez les Cherbatzky, la première personne qu'il rencontra fut l'institutrice française, Mlle Linon, qui traversait la salle avec de petites boucles rayonnantes comme son visage.

« A peine lui eut-il adressé quelques paroles, qu'un frôlement de robe se fit entendre près de la porte; Mlle Linon disparut à ses yeux, et il fut envahi par la terreur de ce bonheur qu'il sentait venir. La vieille institutrice se hâta de sortir, et aussitôt des petits pieds légers et rapides coururent sur le parquet, et son bonheur, sa vie, la meilleure partie de lui-même s'approcha. Elle ne marchait pas; c'était quelque force invisible qui la portait vers lui. Il vit deux yeux limpides, sincères, remplis de cette même joie qui lui remplissait le cœur; ces yeux, rayonnant de plus en plus près de lui, l'aveuglaient presque de leur éclat. Elle lui posa doucement ses deux mains sur les épaules. Accourue vers lui, elle se donnait ainsi, tremblante et heureuse. Il la serra dans ses bras.

« Longtemps il ne put proférer une parole, non qu'il craignît d'amoindrir ainsi l'intensité de son bonheur, mais parce qu'il sentait les larmes l'étouffer. Il lui prit la main et la baisa.

« — Est-ce vrai? dit-il enfin d'une voix étranglée. Je ne puis croire que tu m'aimes!

« Elle sourit de ce « tu » et de la crainte avec laquelle il la regarda.

« — Oui, répondit-elle lentement en appuyant sur ce mot. Je suis si heureuse! »

Nous pouvons les abandonner sans inquiétude aux préoccupations mesquines et aux trivialités de l'existence. Chaque difficulté les rapprochera aussi sûrement qu'elle éloigne l'un de l'autre Anna et Wronsky.

Levine ne nous intéresse pas seulement à cause de Kitty; il nous intéresse encore plus par son étroite parenté morale avec l'auteur. Les idées de Constantin Dmitritch, ses agitations intérieures, ses expériences, tout cela a été vu, pensé, senti par Tolstoï, qui a toujours mis beaucoup de lui-même dans ses héros, de sorte qu'en lisant ses ouvrages par ordre de dates on a la meilleure des biographies. Sans parler d'*Enfance, Adolescence, Jeunesse*, qui est une autobiographie très peu voilée, le porte-enseigne Olénine, des *Cosaques*, est Tolstoï jeune et incroyant, à l'époque où il n'avait foi qu'à l'individu, à la force individuelle et au progrès individuel, et où son credo religieux se réduisait à ceci : « Nous mourrons tous, l'herbe croîtra sur notre tombe, et voilà tout. » Corollaire : Notre destinée est de « n'aimer que le *moi* ».

Olénine a pourtant l'esprit traversé par des doutes sur sa conception du monde et de la destinée humaine. On voit déjà poindre chez lui l'idée qui s'emparera peu à peu de Tolstoï, le soulageant de ses incertitudes et le délivrant de ses angoisses, l'idée que les terribles problèmes qui obsèdent l'homme instruit, accoutumé à réfléchir, sont résolus sans effort par les milliards d'êtres simples et ignorants qui forment la masse de l'humanité. Marianne, la fille demi-sauvage des Cosaques, qui ne cherche pas plus à comprendre que la nature sa mère, est plus près de la vérité qu'Olénine avec ses points d'interrogation d'ancien élève de l'Université.

Les incertitudes de Pierre Bezoukhov, dans *Guerre et Paix*, nous donnent quelque idée de ce qui se passa un peu plus tard dans l'âme de Tolstoï; mais c'est surtout Levine qu'il faut interroger là-dessus. Nous savons par les derniers écrits de Tolstoï qu'il était devenu nihiliste au sens propre du mot, c'est-à-dire « vide de foi ». Le nihilisme l'avait conduit aussitôt au pessimisme, et plus que jamais il avait eu l'esprit obsédé de questions insolubles. Il se demandait sans cesse : « Quel est le sens de la vie et de la mort? pourquoi vivre? qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal? » Ce qu'il souffrit durant cette crise et de quelle manière il en sortit, Levine va nous l'apprendre.

Constantin Dmitritch a été nihiliste, comme Tolstoï, de vingt à trente-quatre ans. Il a contemplé obstinément le problème de la vie et de la mort à la lumière de ses idées nouvelles, et « la vie lui est apparue plus terrible encore que la mort ». Il a senti qu'il était « nu, dépouillé, et destiné à périr misérablement ». Les trois grands moments de la vie de l'homme : la nais-

sance, le mariage et la mort, sont devenus des sphinx qui disent à l'homme : Devine-moi, ou je te dévore; et il s'est épuisé à essayer de les deviner. Il a vu agoniser son frère Nicolas; il a vu haleter « cette poitrine essoufflée qui ne pouvait plus contenir la vie qu'implorait le malade »; il a vu ces énormes mains osseuses tirer machinalement les couvertures pendant toute une journée comme pour s'en dépouiller, et, lorsque tout a été fini, il a compris plus que jamais son incapacité à sonder ce mystère. Il s'est marié à la femme qu'il aimait et, pendant que le prêtre les bénissait, il a senti « des larmes involontaires monter à ses yeux et toutes ses pensées sur le mariage, sur l'avenir, se réduire à néant. Ce qui s'accomplissait pour lui avait une portée incomprise jusqu'ici, et qu'il comprenait moins que jamais. » En apercevant son premier né, il est tombé à genoux, secoué de sanglots, « tandis qu'au pied du lit s'agitait entre les mains de la sage-femme, semblable à la lueur vacillante d'une petite lampe, la faible flamme de vie de cet être humain qui entrait dans le monde avec des droits à l'existence, au bonheur, et qui, une seconde auparavant, n'existait pas ». Plus que jamais Levine ne pouvait se détacher des deux questions éternelles : Pourquoi? et : Après? — Il sentait le sphinx le dévorer et songeait à se tuer, comme Tolstoï y a songé.

Une seule chose peut-être l'a retenu et l'a détourné du suicide : la conviction grandissante que les simples comprenaient les mystères qui l'affolaient. La femme de Levine et sa vieille bonne « savaient, sans éprouver le moindre doute, le sens de la vie et de la mort ». Le paysan Fédor le savait; tous les humbles, les petits, les ignorants le savaient, et la preuve, c'est qu'au lieu de se raidir contre le sort, de s'indigner de toute peine et de toute privation, comme le faisaient les Levine et les Tolstoï, ils subissaient la maladie et la mort sans trouble ni résistance, avec la conviction ferme et paisible que tout cela doit être ainsi, ou ne peut pas être autrement, et que tout cela est un bien. « Plus nous sommes éclairés, dit Tolstoï, moins nous comprenons le sens de la vie; nous ne voyons qu'une cruelle raillerie dans le double accident de la souffrance et de la mort. C'est avec calme et le plus souvent avec joie que ces hommes obscurs vivent, souffrent et s'approchent de la mort. »

La remarque est vraie et nous l'avons tous vérifiée. Il y a quelques jours seulement, une vieille servante italienne, borgne, sourde, misérable, me disait en me montrant l'image de la Madone : « Nous devons tous la remercier à toutes les heures de notre vie. » De quoi la remerciait-elle, Dieu juste! Elle la remerciait pourtant, et son visage s'éclairait de reconnaissance en lui parlant. La soumission confiante de ces pauvres gens vient-elle, ainsi que le croit Tolstoï, d'une révélation obscure du *pourquoi* de leur existence dénuée et de l'*après* qui les attend? ou bien est-ce l'attitude passive de la brute qui ne comprend même pas qu'il y a quelque chose à comprendre? Tolstoï avait le bonheur de ne plus hésiter sur la réponse à ces questions. Le mysticisme qui couvait dans un repli de son cerveau avait commencé son travail de croissance, presque toujours fécond en attendant qu'il devienne dangereux, et des pensées ravissantes, « échappées de quelque recoin de son être où elles avaient été longtemps comprimées », l'éblouissaient d'une clarté nouvelle. — J'ai beaucoup lu, étudié et cherché, dit Levine, et je m'étonnais de ne rien trouver qui me dévoilât le sens de ma vie, de mes impulsions, de mes inspirations. Aujourd'hui je me sens délivré de l'erreur, je vois mon maître! Cependant je n'ai rien découvert, la raison ne m'a rien appris; « ce que je sais m'a été *donné, révélé* par le cœur ».

III.

Délivré du supplice du doute et ne prévoyant pas de quel prix il allait payer sa délivrance, Tolstoï a eu pendant quelques années les joies profondes accessibles aux seuls mystiques. Ce beau génie dont l'observation était si sûre et si nette, la réflexion si aiguë, cet écrivain réaliste jusqu'à la témérité s'est envolé dans le pays des extases. L'auteur de *Guerre et Paix* a écrit *Ma Confession, Ma Religion* et un *Commentaire sur l'Évangile*. Il a raconté à la Russie, malade du même mal dont il a souffert, comment, après avoir répété longtemps avec les sages que la vie est un mal absurde et avoir voulu se tuer, il a eu l'idée de regarder vivre la multitude et compris qu'il fallait rentrer dans sa foi simple. Après l'avoir compris, il a pu l'exécuter, ce qui n'est pas à la portée de tous, et il a été sauvé comme le larron en croix.

« Comme le larron, je savais que ma vie passée et présente était vile; je voyais que la majorité des hommes autour de moi vivaient mal. Je savais, comme le larron, que je suis malheureux et que je souffre, que tous les hommes autour de moi souffrent et se sentent malheureux, *et je ne voyais devant moi que la mort qui pouvait me sauver de cet état.* Comme le larron cloué à sa croix, j'étais cloué à cette vie de souffrance et de maux par une force inconnue. Et, comme le larron voyait venir les horribles ténèbres de la mort après les souffrances et les maux d'une vie insensée, je voyais se dérouler devant moi la même perspective.

« En tout cela je me sentais semblable au larron; il y avait pourtant une différence dans notre situation : il allait mourir et moi je vivais encore. Le larron mourant pensait trouver peut-être son salut au delà de la tombe, tandis que j'avais devant moi la vie réelle et son mystère d'outre-tombe. Je ne comprenais rien à cette vie; elle me semblait affreuse; et tout à coup j'entendis les paroles de Jésus; je les compris, et la vie et la mort cessèrent de me sembler un

mal : au lieu du désespoir, je goûtai une joie et un bonheur que la mort ne pouvait détruire (1). »

Éclairé par la foi, il se donna pour tâche de retrouver le sens véritable de l'Évangile, obscurci par toutes les Églises chrétiennes. « Si les Évangiles, dit-il, avaient été découverts à moitié brûlés ou effacés, il eût été plus facile de retrouver le vrai sens du texte que maintenant, après tant de commentaires fallacieux dont la plupart n'ont eu d'autre but que de mutiler la doctrine et d'en cacher le sens. » A la morale affadie que l'on nous prêche hardiment sur les textes sacrés, Tolstoï résolut d'opposer la vraie morale évangélique, celle qui dit au riche banquier d'Odessa et de Paris aussi bien qu'au pauvre pêcheur de Judée : — Va, et donne ton bien aux pauvres. — Avec l'impétuosité et la sainte naïveté d'un illuminé, il fit litière des accommodements mondains et des complaisances sociales, relut les Évangiles avec la volonté d'y voir ce qu'il y avait et le trouva sans peine. Jésus avait dit : « Ne résistez pas au méchant », c'est-à-dire : n'ayez ni police, ni tribunaux, ni prisons, ni aucune des autres institutions par lesquelles la société s'efforce de « résister au méchant ». Jésus avait dit : « Va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres », c'est-à-dire : mettez vos biens en commun et ne possédez rien en propre, pas même votre travail; « l'homme est au monde non pas pour être servi par le travail des autres, mais pour servir en travaillant au profit des autres », et « l'ouvrier mérite sa nourriture ». Jésus avait dit : « Aimez vos ennemis », c'est-à-dire : ne faites point la guerre, n'ayez pas d'armées, refusez le service militaire.

Jusque-là c'était clair et logique, et l'on éprouve une vraie jouissance à voir Tolstoï balayer de son bras robuste les sophismes au moyen desquels on s'est efforcé, de la chaire et d'ailleurs, d'atténuer et de rendre acceptable au monde la morale de l'Évangile, en dissimulant les conséquences sociales. Le nettoyage achevé, il cesse d'être logique quand il affirme que la doctrine est « parfaitement raisonnable » et qu'il n'est rien de plus aisé que de la pratiquer dans notre société. En ce qui le concerne, il a fait ce qu'il a pu. Il s'est rendu semblable aux humbles et aux simples pour tout ce qui dépendait de lui, s'habillant comme eux, mangeant leur soupe, faisant lui-même ses souliers et fauchant son foin ; cette dernière fantaisie nous a valu dans *Anna Karénine* des pages uniques en leur genre, où les impressions d'un faucheur sont analysées, pour la première fois, par un grand écrivain qui n'a qu'à se souvenir. Jésus ayant dit : « Ne jurez point », Tolstoï s'est laissé condamner pour refus de serment. S'il n'a pas partagé son bien aux pauvres, c'est qu'il ne s'est pas senti le droit d'engager à ce point ses enfants dans la vraie doctrine. Il essaye de racheter cette faiblesse en vivant en pauvre.

Pendant qu'il travaillait à conformer sa vie à sa doctrine, la blessure mystérieuse par où le mysticisme avait découlé dans son âme exerçait ses ravages dans le cerveau. On peut parler de Tolstoï romancier comme d'un mort, et la lettre que Tourguénef expirant lui a écrite pour le supplier de revenir à la littérature restera sans réponse.

La *Confession* et *Ma Religion* sont tellement la suite et comme l'appendice de la dernière partie d'*Anna Karénine*, que nous avons dû les enchaîner dans une même analyse. Il était pareillement impossible de séparer l'homme de l'œuvre, la biographie de l'analyse, puisque Tolstoï a mis toute sa vie et tout lui-même dans ses écrits. Et en même temps que l'œuvre est l'histoire d'un homme de génie, détraqué, comme tant de ses compatriotes des dernières générations, par des impressions trop fortes pour ses nerfs, elle est l'histoire de la Russie dans le dernier demi-siècle. Hommage à la force et à la beauté de la force, nihilisme dans le sens de « vide de foi », pessimisme devant la bêtise et la cruauté d'une vie où plus rien n'existe si ce n'est avoir faim, soif, froid : la Russie a parcouru le même cycle. Il ne lui manque plus que le dénouement. Déjà, par ses innombrables sectaires, elle a un pied dans le mysticisme. Le reste est le secret de l'avenir.

Tolstoï n'aura pas été seulement l'un des historiens du grand drame qui se joue sous nos yeux dans la conscience russe. Il y a rempli son rôle, comme tous les grands écrivains russes de notre temps. La politique et la littérature sont si intimement liées dans sa patrie, qu'on y a comparé les auteurs célèbres à des généraux politiques, et leurs ouvrages, poésies ou romans, à des programmes et des plans de campagne politiques. La critique n'a donc rempli que la moitié de sa tâche quand elle a passé en revue les ouvrages de Tolstoï et signalé les dons souverains qui le placent au premier rang des romanciers de tous les temps et de tous les pays. Lorsqu'on a vanté la richesse et la force de son imagination, la puissance d'intuition qui lui permet de suivre les mouvements les plus fugitifs et les plus secrets de l'âme de ses personnages, le sentiment dramatique qui le faisait comparer par Flaubert à Shakespeare, l'élévation de la pensée, la fécondité des aperçus sur toutes choses, la poésie des paysages, la bonté qui circule dans l'œuvre, on est semblable, si le sort ne vous a fait naître et vivre en Russie, au voyageur qui contemple de loin un pic énorme dressant sa cime au-dessus d'une chaîne de montagnes. Pour faire une description qui vaille, le voyageur aurait besoin d'approcher et d'étudier le système de la chaîne dont le géant fait partie, le sol où plongent ses racines. Le critique étranger qui se hasarde à parler des grands écrivains russes ressemble à ce voyageur, s'il se contente de décrire ce qu'il a entrevu à l'horizon.

(1) *Ma Religion.*

La comparaison n'est pas de moi. Elle est d'un critique russe qui l'applique, dans un ouvrage encore inédit, à ses confrères d'Allemagne et de France et à leurs articles sur les romanciers de son pays. En attendant qu'il nous donne le système de la chaîne à laquelle appartient Tolstoï et qu'il nous enseigne la constitution géologique du terrain, nous aurons du moins la conscience, Français ou Allemands, de lui avoir préparé les voies en attirant l'attention de nos lecteurs sur les grands pics de la montagne. Une histoire de la littérature russe contemporaine, faite par un Russe au point de vue russe, aurait été, il y a dix ans seulement, lettre close pour notre public. Aujourd'hui, M. V*** peut faire traduire la sienne en français : il est sûr d'être lu et compris.

ARVÈDE BARINE.

LE « PRÊTRE DE NÉMI »

Par M. Ernest Renan (1)

Le grand magicien nous préparait une dernière surprise : il vient d'écrire une œuvre de foi. Telle a été mon impression dès l'abord, et elle m'est demeurée, bien que le livre ait produit sur d'autres une impression toute contraire. C'est peut-être qu'il y a plusieurs façons de lire et d'entendre M. Renan et que, cette fois, j'ai choisi la bonne. *Le Prêtre de Némi*, contre toute attente, m'a édifié.

Sans doute vous y reconnaîtrez quelques-unes des idées que M. Renan a exprimées déjà (dans les *Dialogues philosophiques*, dans *Caliban*, dans *la Fontaine de Jouvence*, dans les *Souvenirs*, dans l'article sur Amiel) ; vous y retrouverez son dilettantisme, son attitude en face du monde, son âme hautaine et tendre, caressante et ironique, attirante et fuyante. Et pourtant ce n'est plus la même chose. L'œuvre est d'une beauté moins perverse (je parle ici comme un cœur simple). La préoccupation de la femme y est moins aiguë : ce n'est plus une hantise. Vous y chercherez en vain les anciennes fantaisies de négation voluptueuse, la philosophie du suicide délicieux de Prospero. Puis le doute, s'il n'est pas précisément absent du livre, y est plus austère et plus triste. Il semble enfin que, des opinions confrontées dans le drame, une affirmation se dégage, plus nette qu'on ne l'attendait de M. Renan, et qu'après nous avoir si longtemps troublés autant qu'il nous charmait, il se repose aujourd'hui dans l'espèce de certitude dont il est capable et dans une sérénité moins inquiétante pour nous.

(1) 1 vol. Calmann Lévy.

Voilà du moins ce que j'avais cru voir; mais je n'en étais pas absolument sûr. La préface, que j'ai lue ensuite, m'a prouvé que j'avais bien vu. « J'ai voulu dans cet ouvrage, dit M. Renan, développer une pensée analogue à celle du messianisme hébreu, c'est-à-dire la foi au triomphe définitif du progrès religieux et moral, nonobstant les victoires répétées de la sottise et du mal. » Voyons donc sous quel aspect se présente l'acte de foi de M. Renan.

I.

Qu'il a bien fait de ressusciter cette vieille forme du conte, du dialogue, du drame philosophique, si fort en honneur au siècle dernier, et comme cette forme convient à son esprit ! Nulle ne se prête mieux à l'expression complète et nuancée de nos idées sur la vie, sur le monde et l'histoire. Elle fait vivre les abstractions en les traduisant par une fable qui est de l'observation généralisée ou, si on veut, de la réalité réduite à l'essentiel. Elle permet de présenter une idée sous toutes ses faces, de la dépasser et de revenir en deçà, de la corriger à mesure qu'on la développe. Elle permet de s'abandonner librement à sa fantaisie, d'être artiste et poète en même temps que philosophe. Comme la fable choisie n'est point la représentation d'une réalité rigoureusement limitée dans le temps et dans l'espace, on y peut mettre tout ce que le souvenir et l'imagination suggèrent de pittoresque et d'intéressant. Il n'est point de forme littéraire par où nous puissions exprimer avec autant de finesse et de grâce ce que nous avons d'important à dire. Je me figure que le conte ou le drame philosophique serait le genre le plus usité dans cette cité idéale des esprits que M. Renan a quelquefois rêvée. Car les vers sont une musique un peu vaine et qui combine les sons selon des lois trop inflexibles; le théâtre impose des conventions trop étroites, nécessaires et pourtant frivoles; le roman traite de cas trop particuliers, enregistre trop de détails éphémères et négligeables, et où ne sauraient s'attacher que des intelligences enfantines. Au contraire, le conte ou le drame philosophique est le plus libre des genres et ne vaut, d'autre part, qu'à la condition de ne rien exprimer d'insignifiant. C'est pour cela que M. Renan l'a adopté. L'*Histoire des origines du christianisme* elle-même tient beaucoup du conte philosophique.

Revenons au *Prêtre de Némi*. C'est un étrange composé. Nous sommes à Albe la Longue, près du lac Némi, sept cents ans avant l'ère chrétienne. Sur la terrasse du rempart, d'où l'on découvre à l'horizon les murs de Rome naissante, nous rencontrons nos contemporains, des députés de l'extrême droite, des centre gauche, des opportunistes et des anarchistes. Il est vrai qu'il faut les supposer habillés comme les personnages de Masaccio au Carmine de Florence, et que

la sibylle Carmenta porte la robe des Vertus de François d'Assise dans le tableau de Sano di Pietro. Mais cela n'empêche point le grand prêtre Antistius de parler et de penser, vingt-cinq siècles à l'avance, comme M. Ernest Renan, tout en traduisant au passage un vers d'Eschyle et un vers de Lucrèce. Et l'histoire se termine par un verset de Jérémie. Tout cela fait un mélange de haute saveur. On voltige sur les âges; c'est charmant. Ce drame contient, du reste, une douce satire politique, la peinture d'un peuple décadent vaincu par un peuple jeune, des paysages, une idylle, des prières et des effusions mystiques, une philosophie de l'histoire, une conception du monde. Ce drame contient même un drame, qu'il faut raconter brièvement.

II.

Une tradition veut que le grand prêtre de Némi n'arrive au sacerdoce que par le meurtre de son prédécesseur. Antistius a rompu cette tradition en se faisant nommer par le suffrage populaire. C'est un homme de progrès, un rêveur. Il veut épurer le culte, abolir les sacrifices humains; et, quoique Albe la Longue ait été vaincue par Rome, il n'a point de haine contre les vainqueurs; il est plus Latin qu'Albain, il prévoit la future grandeur de Rome et son rôle bienfaisant. Mais ce novateur mécontente tout le monde. Les citoyens « modérés et sensés » lui reprochent de hâter la décadence d'une société qui se décomposera si elle ne garde ses vieilles institutions. Les hommes du peuple le haïssent parce qu'ils tiennent à leurs superstitions et « parce qu'il n'a pas l'air d'un prêtre ». Métius, qui représente l'aristocratie, tout en reconnaissant l'intelligence et la vertu d'Antistius, le blâme par esprit de conservation et par patriotisme, un noble étant interressé plus qu'un autre au maintien des coutumes et au salut de la cité. Liberalis, un peu naïf, admire le grand prêtre, mais conserve des craintes. Cethegus, chef des démagogues, le hait par bassesse de nature et « parce qu'un prêtre est un aristocrate comme un autre » et que « la morale, le bien, la vertu sont encore des restes de prêtrise ». Le plat Tertius lui-même, « organe d'un bon sens superficiel », est irrité « parce qu'il ne déteste rien tant que l'imagination »... « Je vous le dis, conclut Voltinius, une cité est perdue quand elle s'occupe d'autre chose que de la question patriotique. Questions sociales, religieuses, sont autant de saignées faites à la force vive de la patrie. — *Titius :* Oui, on meurt par le fait de trop vivre, comme par le fait de ne pas vivre assez. — *Voltinius :* Albe, je crois, mourra par le gâchis. — *Titius :* On va bien loin avec cette maladie. »

Nous sommes maintenant dans le vestibule du temple de Diane. Antistius distribue aux pauvres la viande des victimes, ce qui fait gronder les employés du temple. Les Herniques amènent cinq esclaves pour être sacrifiés à la déesse : Antistius délivre les prisonniers; mais ses sacristains les immolent à son insu. Une mère dont l'enfant est malade lui offre de l'argent : « Garde tes offrandes... Oses-tu croire que la divinité dérange l'ordre de la nature pour des cadeaux comme ceux que tu peux lui faire? — Quoi! dit la mère, tu ne veux pas sauver mon fils? Méchant homme! » Deux amoureux viennent offrir deux colombes : Antitius délivre les colombes et bénit les amoureux. Arrive une députation des Æquicoles : il s'agit de donner une nouvelle constitution à leur cité. « Toutes les victimes nécessaires pour obtenir l'assistance des dieux, nous les fournirons. — Consultez l'esprit des pères, répond Antistius ; pratiquez la justice et respectez les droits des hommes. — Hé! répliquent les Æquicoles, s'il ne s'agit que de raison, nous avons aussi des sages parmi nous... Voilà la première fois que nous voyons un prêtre ne pas pousser au sacrifice. » Antistius, resté seul, se désespère, et voilà que Carmenta, sa sibylle, sa fille spirituelle, vient à lui, découragée. Elle voudrait bien être épouse et mère. « On ne délie personne du devoir, répond le prêtre. — Au moins, dit la jeune fille, aimez-moi un peu. La femme ne fera jamais le bien que par l'amour d'un homme. — Sœur dans le devoir et le martyre, je t'aime », dit Antistius en la baisant tristement au front.

Cependant tout le monde veut la guerre contre Rome, même les démagogues, parce qu'ils espèrent qu'une révolution en sortira ; même les libéraux, parce que « leur retraite, disent-ils, serait le triomphe de l'absurde ». Antistius se prête mollement aux cérémonies qui doivent accompagner la déclaration de guerre. Le mécontentement grandit. Un scélérat, Casca, égorge le grand prêtre et lui succède, rétablissant ainsi l'antique tradition. Mais Carmenta, surgissant, frappe Casca d'un coup de poignard au cœur. Puis elle prophétise vaguement et magnifiquement la religion future et le triomphe du juste et du vrai... A ce moment on apprend que Romulus a tué son frère. « Mauvaise nouvelle! La ville est fondée. La fondation de toute ville doit être consommée par un fratricide; au fond de toutes les substructions solides, il y a le sang de deux frères. » Et à la même heure un prophète d'Israël, captif, qui a tout vu de Babylone, prononce ces paroles :

> Ainsi les nations s'exténuent pour le vide;
> Et les peuples se fatiguent au profit du feu.

III.

Il est difficile, direz-vous, d'imaginer un drame plus décourageant et plus sombre, et voilà qui ne ressemble guère à une œuvre de croyant. — Oui, si l'on s'en

tient aux faits. Mais il y a le rôle d'Antistius; et, justement, si les faits n'étaient pas ironiques, déconcertants, cruels, ce rôle ne pourrait être ce qu'il est : un long acte de foi. Antistius finit par reconnaître qu'avec ses bonnes intentions il a fait plus de mal que de bien et qu'il « a porté préjudice à la patrie, laquelle repose en définitive sur des préjugés généralement admis. » Mais, si la réalité ne démentait pas son rêve, il ne croirait pas, il serait sûr, et la certitude abolirait la beauté et la grandeur de son effort. On oublie toujours que, dans l'ordre moral, nous ne pouvons avoir de certitude proprement dite, mais seulement le désir ou plutôt le besoin que ce que nous jugeons le meilleur existe — besoin dont l'intensité se traduit en affirmation. On peut dire qu'en ce sens M. Renan a toujours eu la foi; mais cela n'a jamais été si évident que dans le rôle du prêtre de Némi.

Il est clair, en effet, qu'Antistius, c'est M. Renan lui-même, ou du moins qu'il est le porte-voix des sentiments dont M. Renan est le plus pénétré. L'accent du rôle suffirait à nous en convaincre; mais nous avons le témoignage de M. Renan lui-même :

« ... Laissez ce doux rêveur finir tristement, demander pardon à Dieu et aux hommes de ce qu'il a fait de bien. Un jour, à un point donné du temps et de l'espace, ce qu'il a voulu se réalisera. A travers toutes les déconvenues, le pauvre Liberalis s'obstinera également dans sa simplicité. *Métius, l'aristocrate méchant et habile, qui se moque de l'humanité, sera confondu. Ganeo sera pardonné avant lui...* »

Ainsi M. Renan répudie nettement les opinions de Métius; et même on peut trouver — chose absolument inattendue — qu'il est un peu dur pour ce sceptique élégant. C'est en cela surtout que consiste, à mon avis, le progrès décisif de M. Renan dans la foi. Car jusqu'à présent les personnages où l'on était autorisé à croire qu'il s'était incarné étaient toujours un composé d'Antistius et de Métius. Toutes les ironies inquiétantes de ce dernier, vous les retrouverez éparses dans les discours de Théophraste, de Théoctiste et de Prospero. M. Renan s'est enfin purifié de Métius, ou, si vous préférez, il ne lui donne plus, dans les dialogues qu'ont entre eux les lobes de son cerveau, qu'un rôle d'avertisseur. Comparez un peu les dénouements de *la Fontaine de Jouvence* et du *Prêtre de Némi*. Tandis que Prospero s'éteint voluptueusement entre les bras des sœurs Célestine et Euphrasie, les nonnes douces et jolies élevées pour la distraction des cardinaux, Antistius meurt pour ses chimères d'une mort sanglante. Le vieux magicien s'est sanctifié : il a chassé le démon moqueur qui était en lui.

Or, si Antistius est bien réellement l'interprète des pensées les plus chères à M. Renan, on peut constater que M. Renan croit encore à bien des choses. Car Antistius croit en Dieu, ou plutôt, comme il est impossible que la conception d'un Dieu personnel ne tourne pas à l'anthropomorphisme, il croit au divin. « Les dieux sont une injure à Dieu; Dieu sera, à son tour, une injure au divin. » Il croit à la raison, à un ordre éternel. Il croit au progrès, au futur avènement de la religion pure. « Toujours plus haut ! toujours plus haut! Coupe sacrée de Némi, tu auras éternellement des adorateurs. Mais maintenant on te souille par le sang; un jour, l'homme ne mêlera à tes flots sombres que ses larmes. Les larmes, voilà le sacrifice éternel, la libation sainte, l'eau du cœur. Joie infinie! Oh! qu'il est doux de pleurer! » Même après que l'étroitesse d'esprit et la grossièreté de ses compatriotes l'ont dépouillé de ses illusions, il croit encore : « Ne serait-il pas mieux de les laisser suivre leur sort et de les abandonner aux erreurs qu'ils aiment? Mais non. Il y a la raison, et la raison n'existe pas sans les hommes. L'ami de la raison doit aimer l'humanité, puisque la raison ne se réalise que par l'humanité... O univers, ô raison des choses, je sais qu'en cherchant le bien et le vrai je travaille pour toi. » Il croit à « l'obligation de se sacrifier pour les fins de l'univers » telles qu'il nous a été donné de les concevoir. Et voici l'un de ses derniers cris : « Impossible de sortir de ce triple postulat de la vie morale : Dieu, justice, immortalité! La vertu n'a pas besoin de la justice des hommes; mais elle ne peut se passer d'un témoin céleste qui lui dise : Courage! courage! Mort que je vois venir, que j'appelle et que j'embrasse, je voudrais au moins que tu fusses utile à quelqu'un, à quelque chose, fût-ce à la distance des confins de l'infini... » Il est vrai que, lorsqu'il a vu, par le cynique dialogue de Ganeo et de Sacrificulus, ce que deviennent ses doctrines en passant dans des âmes basses qui n'en comprennent que les négations, il recule épouvanté et renie son œuvre involontaire. Mais il y a encore dans son cri de désespoir un acte de foi : « Oui, une vérité n'est bonne que pour celui qui l'a trouvée. Ce qui est nourriture pour l'un est poison pour l'autre. O lumière, qui m'as induit à t'aimer, sois maudite! Tu m'as trahi. Je voulais améliorer l'homme; je l'ai perverti. Joie de vivre, principe de noblesse et d'amour, tu deviens pour ces misérables un principe de bassesse. Mon expiation sera qu'ils me tuent. Ah! vous dites qu'on ne meurt que pour des chimères. On verra... »

Je demande s'il est possible, en dehors des religions positives, d'avoir une foi plus complète et plus précise. Je serais curieux de connaître le *credo* de plusieurs de ceux qui qualifient M. Renan de sceptique. Espérer que le juste et le bien seront un jour réalisés quelque part et, en attendant, y conformer notre vie, que pouvons-nous de plus? Quand le train des choses humaines, à le considérer en philosophes, devrait nous faire conclure au nihilisme absolu, n'est-ce rien de proclamer quand même qu'une œuvre mystérieuse et bonne

s'accomplit dans l'univers? Ce sont justement ceux qui ne conforment leur conduite qu'à leur intérêt propre et tout au plus à l'intérêt de la petite collection d'hommes dont ils font partie, ce sont eux, les Métius et les Liberalis d'aujourd'hui, qui sont des hommes de peu de foi. Et, tandis qu'ils reprochent à M. Renan son scepticisme dissolvant, c'est en réalité le manque de foi qui les pousse si résolument à l'action.

IV.

Maintenant il est certain que la foi de M. Renan a sa couleur et son accent et qu'elle n'est pas précisément celle du charbonnier. Et notez qu'il y a des charbonniers même en philosophie.

Faisons d'abord une remarque. On s'est habitué à ne donner presque le nom de foi qu'aux croyances imposées par les religions. Et, en effet, cette foi est la plus fixe et la plus solide, étant délimitée par des dogmes; et elle prend, ou peu s'en faut, chez les fidèles, tous les caractères de la certitude, étant enfoncée dans leur cœur par l'éducation et y étant maintenue par la terreur. A côté de celle-là la foi volontaire et acquise, mouvement du cœur qui désire que ce que la raison conçoit comme le bien soit aussi le vrai, n'a plus l'air d'être la foi. Et pourtant les deux sentiments sont au fond identiques. La prière d'Antistius n'est pas moins un acte de foi que la démarche des Æquicoles venant consulter l'oracle. Seulement, à mesure que croissent nos lumières, la foi, tout en s'épurant, participe moins de la certitude et n'est plus que ce qu'elle peut être : une aspiration passionnée.

C'est bien le cas pour M. Renan. Mais d'autres causes encore ont contribué à obscurcir sa foi aux yeux des gens superficiels.

Il n'est pas d'écrivain qui ait paru plus ondoyant et plus insaisissable, à qui l'on ait prêté plus de dessous et de tréfonds, de plus inextricables ironies et des fantaisies plus diaboliques. J'ai donné moi-même dans ce travers de croire que M. Renan manquait tout à fait de naïveté. J'en fais bien mon *mea culpa*. Je crois à présent que le meilleur moyen de comprendre M. Renan, c'est de lire d'une âme confiante ce qu'il écrit et de n'y point chercher plus de malice qu'il n'en a mis. Si M. Renan nous semble si compliqué, c'est que, les éléments dont se compose son génie total étant nombreux, divers et quelquefois contradictoires, il les laisse transparaître dans son œuvre avec une parfaite sincérité. En d'autres termes, s'il paraît si peu candide, c'est à force de candeur.

Ainsi s'explique tout ce qui, dans ses livres, nous étonne et nous met en défiance, même en nous séduisant. — Après avoir affirmé quelque grande vérité morale, insinue-t-il que le contraire serait possible, que cette affirmation n'est en somme qu'une espérance? C'est qu'il a cru, autrefois, d'une foi entière et absolue à des dogmes dont il s'est détaché depuis, et que cette aventure l'a rendu prudent. — Au milieu d'une effusion mystique et lyrique, s'arrête-t-il tout à coup pour nous jeter quelque impitoyable réflexion sur le train brutal et fatal des choses humaines? C'est qu'il les connaît pour les avoir étudiées dans le passé et dans le présent et que, s'il est poète, il est historien. — Ou bien, parmi de magnifiques paroles sur la vertu, il nous avertit subitement qu'elle n'est que duperie, et cela nous scandalise : mais ce n'est pourtant qu'une façon de dire que la vertu est à elle-même sa très réelle récompense. S'il ne le dit pas, c'est scrupule de Breton héroïque à qui nul sacrifice ne paraît assez entier, ou, si vous voulez, illusion d'une conscience infiniment délicate qui veut nous surfaire la vertu. — S'il garde parfois, dans l'expression des sentiments les plus éloignés du christianisme, l'onction chrétienne et le ton du mysticisme chrétien, nous croyons ces combinaisons préméditées et nous y goûtons comme le ragoût d'un très élégant sacrilège. Point : c'est l'ancien clerc de Saint-Sulpice qui a conservé l'imagination catholique. — S'il témoigne de son respect et de sa sympathie pour les choses religieuses, pour les mensonges sacrés qui aident les hommes à vivre, qui leur présentent un idéal accommodé à la faiblesse de leur esprit, nous y voulons voir une raillerie secrète. Mais c'est nous qui manquons de respect : pourquoi le sien ne serait-il pas sincère? — Si telle pensée nous scandalise, prenons garde: c'est que nous ne lisons pas bien. C'est que, voulant exprimer quelque opinion singulière dont il n'est pas lui-même bien sûr, il a cherché exprès, pour la traduire, une forme hardie et inattendue dont l'excès nous fasse sourire et nous avertisse. Ne nous a-t-il pas prévenu qu'il écrivait souvent *cum grano salis?* Ce grain de sel, il est toujours facile de voir où il l'a mis. — Si la femme le préoccupe, s'il parle d'elle avec un mélange de dédain et d'adoration qui n'est qu'à lui, ces deux sentiments s'expliquent par son passé ecclésiastique et par la longue austérité de sa jeunesse : voudriez-vous qu'il abordât la femme avec la belle tranquillité de M. Armand Silvestre? — S'il rêve, c'est le Breton qui rêve en lui ; s'il raille, c'est le Gascon qui prend la parole ; s'il prie, c'est l'ancien lévite ; s'il se défie, c'est l'historien. On ne peut vraiment pas attendre des livres simples d'un poète qui est un savant, d'un Breton qui est un Gascon, d'un philosophe qui a été séminariste. S'il est divers jusqu'à la contradiction, c'est qu'il a l'esprit merveilleusement riche. Remarquez ce qu'a de singulier et d'unique le cas de cet hébraïsant, de cet érudit, de ce philologue qui se trouve être un des plus grands poètes qu'on ait vus, et jugez de tout ce qu'il faut pour remplir, comme dit Pascal, l'entre-deux.

Il est candide puisque, étant compliqué, il s'est toujours montré tel qu'il était. Il est candide, et je n'en

veux, pour dernière preuve, que la simplicité avec laquelle, dans sa préface, il se compare tour à tour à Platon, à Shakespeare et à Edgar Poë. Mais — et je retourne ici ma proposition, — s'il est candide, il reste complexe, et j'avoue que cette complexité ne permet pas de voir toujours très clairement l'homme de foi que j'ai découvert dans *le Prêtre de Némi*, et qui s'y trouve.

V.

Au siècle dernier, *le Prêtre de Némi* eût été, avec toutes les différences que vous devinez sans peine, un conte philosophique de vingt pages intitulé : *Antistius*, ou *Toute vérité n'est pas bonne à dire*. Relisez quelques contes de Voltaire ou de Diderot; puis relisez *Caliban*, *la Fontaine de Jouvence* et *le Prêtre de Némi:* vous pourrez mesurer de combien de notions et de sentiments s'est enrichie, en cent ans, l'âme humaine; et vous déborderez de reconnaissance et d'amour pour le plus suggestif, le plus ensorcelant et le plus candide de nos grands écrivains.

JULES LEMAITRE.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 28 novembre, le Sénat a adopté en première délibération la proposition de loi qui enlève aux églises et aux consistoires le monopole des enterrements. Le texte de la commission, proposant d'accorder aux fabriques et aux communes le droit d'enlever les morts, a été substitué au texte de la Chambre, qui réservait ce droit aux communes. — Les séances des 1er et 3 décembre ont été consacrées à la deuxième délibération sur le taux de l'intérêt de l'argent. Un contre-projet de M. Bozérian a été renvoyé à la commission.

Chambre des députés. — Dans les séances du 28 novembre, des 1er et 3 décembre, la Chambre a continué la validation des pouvoirs.

La commission des crédits pour le Tonkin a tenu cinq séances. Le 27 novembre, elle a entendu les ministres, qui se sont tous prononcés contre la politique de renoncement. Le 30, elle a fait comparaître le général Brière de l'Isle, dont la déposition a fait grande sensation : le général a incriminé en termes violents le colonel Herbinger. Les 1er, 2 et 3 décembre, la commission a reçu les dépositions successives de MM. Patenôtre, Lemaire, l'amiral Duperré, Thomson, Le Myre de Villers et Hautefeuille. L'amiral Duperré s'est prononcé seul pour l'évacuation.

Angleterre. — Le nombre total des députés élus est actuellement de 470, et se décompose en 231 libéraux, 194 conservateurs et 45 nationalistes irlandais.

Espagne. — M. Sagasta a formé un cabinet avec MM. Moret (affaires étrangères), Martinez (justice), Gonzalez (intérieur), général Jovellar (guerre), Camacho (finances), amiral Beranger (marine), Motero Rios (commerce, agriculture, instruction publique), Gamazo (outre-mer). La reine-régente a prêté serment devant les ministres.

Guerre d'Orient. — Les Bulgares ont envahi le territoire serbe et se sont emparés de Pirot. Un armistice de dix jours a été signé.

Tonkin. — Le général de Courcy télégraphie qu'il a intercepté une dépêche annonçant que la majorité de la commission des crédits est favorable à l'évacuation, par crainte d'une insurrection et de massacres au cas où cette nouvelle se répandrait. Il demande des instructions formelles. Le ministre de la guerre a répondu que le gouvernement soutiendrait avec énergie la nécessité de rester au Tonkin.

Nécrologie. — Mort de M. Kuehn, chef de la sûreté; — de M. Henri Bouley, président de l'Académie des sciences; — du docteur Thévenet, médecin des enfants assistés.

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

L'éditeur Quantin publiera prochainement, dans la collection des *Chefs-d'œuvre du roman contemporain : Mauprat*, de George Sand, avec dix compositions de Le Blant, gravées à l'eau-forte par Toussaint. — M. Paul Schmidt vient de traduire l'ouvrage allemand de Théodore Gœbel sur *Frédéric Kœnig et l'invention de la presse mécanique*. — *Les singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme*, par Robert Hartmann, professeur à l'université de Berlin, doivent former le 56e volume de la *Bibliothèque scientifique internationale*. — M. Ambroise Tardieu a terminé un *Dictionnaire iconographique des Parisiens*, comprenant la liste générale et la biographie des personnes nées à Paris dont il existe des portraits gravés ou lithographiés.

Citons, en outre, parmi les variétés historiques ou littéraires et les romans qui termineront l'année : *Le plus heureux de tous*, par Gyp; — *la Marion*, suite de *Jean Misère*, par Louis Létang (Calmann Lévy); — *l'Alpe homicide*, par Paul Hervieu; — *la Nouvelle Chambre*, biographie des députés, par Félix Ribeyre, et *les Gaietés de l'année*, par Gros-Claude, avec 80 dessins de Caran d'Ache.

LIVRES D'ÉTRENNES.

La Vie au village, par Ch. Leclère, illustrations en chromolithographie, par M. Somerset; — *le Livre des bébés*, par Mme H. Sachot, dessins en couleur d'après Ida Waugh; — *les Robinsons français*, par Pierre Delcourt, ouvrage orné de 150 dessins hors texte de Motty; — *Nos Petits diables*, par Albert Girard, avec introduction de F. Coppée (82 dessins d'après Bourdin); — *Albums de l'Histoire de France* illustrés d'après H. Vernet, Raffet, de Neuville, Bayard, etc.

Bolivia, sept années d'explorations et de voyages dans l'Amérique australe, par M. A. Bresson, avec préface par M. de Lesseps et cent dessins à la plume de Lanos; — *les Ombres chinoises de mon père*, par Paul Eudel (240 dessins); — *le Costume*, les armes, bijoux, objets mobiliers, ustensiles, etc., chez les peuples anciens et modernes, texte et dessins par Frédéric Hottenroth.

Contes et Récits en prose, par François Coppée, dessins d'après Pille, gravés par Prunaire; — *Contes et Causeries de Tonton*, par Victor Thierry, illustrés par Robert Kemp; — *les Bêtes à Paris*, 36 sonnets, par E. d'Hervilly, illustrés de 36 compositions en couleur par G. Fraipont; — *Nos Oiseaux*, par André Theuriet, avec aquarelles de Giacomelli.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6181]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 24. (22e ANNÉE). — 12 DÉCEMBRE 1885.

Paris, 11 décembre 1885.

La commission des 33 prend la question du Tonkin par tous les bouts; elle fouille le passé dans tous les sens, et, quant à l'avenir, elle veut savoir ce que nous coûterait le Tonkin en 1900. C'est un peu prématuré. La Chambre, nous l'espérons, n'oubliera pas qu'elle n'a, pour le moment, que deux points à résoudre : L'honneur nous permet-il d'évacuer le Tonkin purement et simplement? L'annonce même d'une évacuation ultérieure n'aurait-elle point les mêmes effets désastreux qu'une évacuation immédiate? Et si elle dit *non* sur le premier point et si elle écarte le second, elle n'aura plus qu'à recommander au gouvernement, pour la suite, le souci et la sauvegarde des intérêts français. La suite, en effet, c'est le traité de commerce qui est en cours de négociations à Pékin. On oublie trop qu'en 1874 la Chine favorisait l'exploration de M. Dupuis et voyait d'un bon œil l'expédition de Francis Garnier : toutes deux avaient pour but de frayer une voie commerciale par le Tonkin, et la Chine, « nation *excessivement* commerçante », comptait y trouver son profit. C'est par le même genre de profit qu'on peut, aujourd'hui encore, s'assurer avec elle de solides relations et définitivement écarter ce fantôme qu'on agite sans cesse de la Chine se ruant en armes sur le Tonkin. On conviendra que le jour où un bon traité commercial aura été signé, la question aura fait un grand pas, et que c'est alors, plus qu'aujourd'hui, qu'on verra clair dans l'avenir. Alors on discutera plus utilement le chiffre d'hommes que nous devons entretenir là-bas et jusqu'à quel point suffira une gendarmerie indigène et locale.

Qui dit commerce dit échange; les Chinois se trouveront là dans leur élément, et ils aimeront mieux gagner de l'argent que de risquer des batailles. Voilà un point qui peut être acquis prochainement; et si nous devons être désormais tranquilles du côté de la Chine, les conditions de notre occupation, les charges qui en résulteront pourront être fixées avec plus d'exactitude et de sécurité. Singulière impatience que de vouloir trancher au fond, quand un des termes les plus essentiels, l'attitude de la Chine, va se dégager ! Attendons au moins; le délai ne sera pas long.

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

D'après M. Albert Sorel (1)

Nous ne manquons pas en France, ni même à l'étranger, d'histoires générales ou particulières de la Révolution française, et, quand nous en aurions encore davantage, on ne pourrait pas se plaindre, en vérité, qu'il y en eût trop, puisque effectivement, depuis un demi-siècle, il ne s'en publie pas une qui n'ajoute ou ne change quelque chose à ce que nous pensions en savoir. J'essayais naguère (2) de dire dans quel sens, dans quelle mesure et moyennant quelles corrections, restrictions ou additions, la plus remarquable entre les plus récentes, celle de M. Taine, me paraissait devoir renouveler tôt ou tard l'histoire intérieure de la Révolution. C'en est aujourd'hui l'histoire extérieure que je voudrais examiner, pour dire ce qu'y modifie le premier volume du grand ouvrage de M. Sorel sur *l'Europe et la Révolution française*. Non pas d'ailleurs, comme l'ont déclaré d'abord des amis trop zélés, qu'entre l'ouvrage de M. Sorel et celui de M. Taine il soit permis de faire, pour la netteté, l'éclat et la puissance de l'exécution, aucune comparaison. Avec toutes les qualités que nous n'y saurions méconnaître, que nous y louons volontiers, le livre de M. Sorel n'est enfin qu'un très bon livre; et le livre de M. Taine, avec tout ce que nous y avons signalé de défauts, n'est pas moins ce que l'on appelle

(1) *L'Europe et la Révolution française. Les Mœurs politiques et les Traditions*, par M. Albert Sorel. — 1 vol. in-8°. Plon, 1885.

(2) Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre.

un livre supérieur. Mais, sans les comparer, on peut les associer. Et si, laissant de côté tout le reste, on ne veut regarder qu'à l'étendue des recherches, à la sûreté de l'information et à la nouveauté des résultats, de même qu'il n'avait rien paru de si profond, depuis Tocqueville, que les trois derniers volumes des *Origines de la France contemporaine*, de même il n'a rien paru de si neuf, depuis M. de Sybel, que ce premier volume de *l'Europe et la Révolution française*.

Entre plusieurs manières qu'il y aurait de le montrer, j'ai choisi celle qui m'a semblé le plus propre à terminer du même coup une controverse qui s'est élevée depuis quelques années sur l'origine, la nature et les conséquences des guerres de la Révolution.

I.

Je dis bien : depuis quelques années; car les premiers historiens de la Révolution — Thiers ou Mignet par exemple, et encore moins Thibaudeau — n'eussent pas même soupçonné qu'il dût y avoir là quelque jour matière ou seulement prétexte à controverse. De même que les guerres de religion qui pendant plus d'un siècle avaient ensanglanté l'Europe étaient naturellement et fatalement sorties du choc des passions adverses qu'avait soulevées la Réforme, ils imputaient donc les guerres de la Révolution à cette « force majeure » qui, de quelque nom qu'on la nomme, Providence ou fatalité, gouverne dans l'histoire et s'assujettit plus ou moins souverainement les volontés des hommes. Et ce n'était pas une explication, sans doute; mais la conception, quoique vague, n'était pas cependant moins juste. Il n'y a en effet de vraiment grands événements dans l'histoire que ceux qui échappent aux calculs de la prudence humaine, et c'est même là précisément ce qui les distingue des moins grands, dont nous sommes les maîtres, dès que nous le voulons.

De récents historiens ont changé tout cela. Pour enlever à un seul parti le prestige légendaire que lui avait valu l'éclat tragique de sa chute, et spéculant en même temps, je le crains, sur cette horreur de la guerre qui caractérise les âges de décadence, ils ont prétendu mettre ces vingt-cinq ans de luttes meurtrières à la charge des seuls Girondins, et ils ont essayé de montrer qu'il n'eût dépendu que d'un peu de sens politique ou de patriotisme de leur part d'en épargner le reproche à leur mémoire, les malheurs à la France et les ruines à l'Europe. Ni l'Europe, disent-ils, trop occupée de ses propres affaires, ni la France, tout entière à sa révolution, ni Louis XVI ne voulait la guerre, « sachant trop bien que les hasards en retomberaient en dangers mortels sur sa tête et sur celles des siens »; mais les Girondins seuls en avaient besoin pour l'exécution de leurs plans politiques, et ce sont bien eux qui l'ont seuls préparée, provoquée, déclarée. Ainsi ou à peu près s'exprime M. Taine dans sa *Conquête jacobine*, ne faisant en cela que redire, avec la force et l'autorité qui lui appartiennent, ce qu'avaient dit avant lui M. Edmond Biré dans sa *Légende des Girondins*, M. de Sybel dans son *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, Mortimer Ternaux dans son *Histoire de la Terreur*, et tant d'autres encore; — car ce n'est pas ici le lieu de rechercher à qui revient l'honneur de cette découverte. En répondant par des actes aux menaces de l'émigration, à des hostilités obliques par une guerre ouverte, et en opposant enfin les armes aux complots, les Girondins auraient donc commis non seulement un crime, mais une faute énorme, et une faute qu'ils pouvaient, comme un crime qu'ils devaient éviter. Car leurs principes, d'une part, leur interdisaient de se défendre quand on les attaquait, ou, à tout le moins, pour éloigner la guerre de nos frontières, de la porter eux-mêmes et les premiers en territoire ennemi. Mais, d'autre part, ils sont impardonnables, dans un vulgaire intérêt de secte et de domination de parti, d'avoir « tué la Pologne », privé le monde « de l'influence de la France », et sacrifié sur les champs de bataille « trois millions de mâles de races supérieures ». Ai-je besoin d'ajouter que ce n'est plus ici M. Taine qui parle? C'est le moins adroit et le plus compromettant de ses imitateurs, c'est l'auteur de l'*Histoire générale des émigrés?*

S'il n'était question que des seuls Girondins, il conviendrait sans doute encore qu'on leur fût juste; mais j'avoue que je laisserais le soin de les réhabiliter à ceux qui parmi nous se réclament toujours d'eux. Les Girondins, avec des qualités de tenue et, si je puis ainsi dire, des allures d'hommes du monde qui manquaient au brasseur Santerre ou au boucher Legendre, ont, après tout, commis assez de fautes et de crimes pour qu'un crime de plus ou une faute de moins ne modifiât pas beaucoup le jugement que l'histoire en doit porter. Mais il s'agit de la Révolution, ou plutôt de la France elle-même, s'il est vrai qu'un grand pays demeure toujours solidaire des pouvoirs qu'il a subis; et la question est de savoir si nous devons faire aujourd'hui pénitence du crime que nous aurions commis en troublant jadis gratuitement la paix de l'Europe et du monde. C'est à ce point de vue que s'est placé M. Sorel. Et, si l'on avait dit avant lui qu'il ne dépendait pas plus des Girondins que des Montagnards, ou du roi de Prusse que de l'empereur d'Allemagne, d'épargner à l'Europe ce choc de la Révolution et de l'ancien régime, M. Sorel a le premier décomposé, si je puis ainsi dire, et résolu en ses éléments historiques cette mystérieuse « nécessité » que les historiens antérieurs de la Révolution n'avaient conçue qu'abstraitement et en bloc. C'est le grand intérêt de son livre, un peu confus en d'autres endroits, un peu trop abondant en détails, mais sur ce point du moins d'une clarté parfaite et

d'une évidence que je ne crois pas que l'on puisse désormais obscurcir.

Lorsque la Révolution française éclata, la surprise fut grande en France, plus grande peut-être qu'on ne le croit et qu'on ne le dit communément (1), mais moins grande en Europe et d'une tout autre nature qu'on ne se l'imagine. Révolutions d'Allemagne, en effet, révolutions des Pays-Bas, révolutions d'Angleterre, pour ne parler que de celles que les peuples avaient faites contre les rois et qui avaient réussi, l'Europe en avait vu beaucoup depuis moins de deux siècles et d'assez sanglantes, la plupart, pour ne s'émouvoir ni seulement s'étonner des débuts de la nôtre. Nous raisonnons toujours en France — et ceux mêmes de nous qui l'ont le plus violemment attaquée — comme si la Révolution, tout d'abord, avait affecté le caractère unique — *satanique* ou *providentiel*, c'est ici tout un — dont on ne saurait nier qu'elle soit aujourd'hui marquée dans l'histoire. Mais il s'en faut, et de beaucoup : pas plus que la Réforme avant elle, notre Révolution n'a développé d'abord toutes ses conséquences, puisque l'on peut croire, après quatre-vingts ans, qu'elle en retient encore plus d'une; les acteurs eux-mêmes du drame, ceux du moins qui ne sont pas morts avant le dénouement, n'en ont discerné la portée qu'à la longue; et, quant aux cabinets, ils n'y ont rien aperçu qu'après coup, si l'on peut ainsi dire, mais surtout rien que de conforme aux précédents historiques.

Ce qu'étaient ces précédents, c'est ce que nous rappelle à ce propos M. Sorel. « Les gouvernements, nous dit-il, ne voyaient dans la révolution d'un État étranger qu'une crise particulière; ils la jugeaient d'après leurs intérêts ; ils l'excitaient ou la calmaient suivant qu'ils voyaient leur intérêt à soutenir cet État ou bien à l'affaiblir. C'était un des champs de manœuvres préférés de la politique et l'une des ressources classiques de la diplomatie. » Et l'historien ajoute , en reprenant cette comparaison que l'on ne saurait trop reprendre, en effet, de la Réforme et de la Révolution : « La grande révolution qui avait soulevé l'Europe centrale au XVIe siècle... *laissait aux hommes d'État le souvenir des plus belles occasions que l'histoire leur eut offertes*... On vantait la richesse politique de ces temps comme on célébrait celle de ces mines du Pérou, où l'on sacrifiait des générations entières pour charger d'or quelques galions d'Espagne. » Telle est la vérité vraie. On peut donc bien prétendre, avec M. de Sybel, qu'au début de la révolution, pour donner aux affaires de la France toute leur attention, les puissances continentales étaient trop acharnées au partage de la Pologne. Mais il faut ajouter qu'aussitôt qu'elles auraient les mains libres, il était dans leurs traditions d'essayer de tirer de nos troubles le parti qu'en ce moment même elles tiraient des agitations de Pologne. Et parce que le caractère nouveau de la Révolution leur échappa d'abord, parce qu'elles n'y virent qu'une révolution comme elles en avaient tant vues, parce qu'enfin elles la crurent également dommageable à la grandeur de la France et profitable à leurs intérêts, c'est pour cette raison même, c'est pour cette raison seule, en l'absence de toute autre, que les puissances ne pouvaient pas ne pas déclarer tôt ou tard la guerre à la Révolution en même temps qu'à la France — si la Révolution ne les avait prévenues. La politique, telle qu'on l'entendait dans les chancelleries du XVIIIe siècle, suffisait à rendre inévitables les guerres de la Révolution, et n'avouera-t-on pas bien que, dans ces conditions, il importe assez peu de savoir « qui a commencé »?

S'il y avait des degrés dans la nécessité, je dirais qu'une autre raison, que signale M. Sorel, mais que peut-être il n'a pas assez développée, rendait la lutte plus inévitable encore. Sans discerner pour cela le vrai caractère de la Révolution, l'Europe ne tarda pas, en effet, à s'apercevoir qu'il y avait là quelque chose d'autre et de plus que dans les révolutions d'autrefois, un principe obscur, un élément perturbateur, une force inconnue dont l'influence cachée dérangeait, faussait et déjouait tous les calculs ordinaires de l'ancienne politique. Depuis que le système d'équilibre dominait toutes les combinaisons de la politique de l'Europe, c'était un axiome universellement admis, et au surplus prouvé par l'expérience, que nul n'était assez fort pour résister, lui tout seul, à l'effort de tous ses rivaux réunis. Cependant la Révolution non seulement y résistait, mais encore elle gagnait sur eux. Comment cela se faisait-il, et quel était cet élément de résistance ou cet instrument de victoire? On crut l'avoir découvert quand les Jacobins se furent emparés de la Révolution. On s'imagina que, de longue date, quelques adeptes avaient formé, pour le renversement des trônes et l'extermination des rois, une vaste société dont Paris était le centre; que, dans l'Europe entière, par des moyens mystérieux, ils avaient recruté des milliers d'adhérents à leurs desseins criminels; qu'ils se les étaient liés par des serments, par des épreuves, sous des menaces terribles; et la nature même des craintes que francs-maçons ou jésuites avaient inspirées tour à tour aux gouvernements du XVIIIe siècle donna un corps à cette étrange conception. « Nous avons vu des hommes s'aveugler sur les grandes causes de la Révolution française, écrivait en 1797 l'auteur d'un long et lourd, mais bien curieux pamphlet (1). Pour eux, tous les maux de la France et toutes les terreurs de l'Europe se succèdent, s'enchaînent par le simple concours de circonstances impossibles à prévoir... Les acteurs qui domi-

(1) Voy. sur ce point l'excellent livre de M. Aimé Chérest : *la Chute de l'ancien régime*.

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, par l'abbé Barruel. Londres et Hambourg. 1797-1798.

nent aujourd'hui ignorent les projets de ceux qui les ont devancés; et ceux qui les suivront ignoreront de même les projets de leurs prédécesseurs. » Mais nous, au contraire, poursuivait-il, nous leur dirons : « Dans cette Révolution française, tout, jusqu'à ses forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, résolu, statué; tout a été l'effet de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené par des hommes qui avaient seuls le fil des conspirations longtemps ourdies dans des sociétés secrètes et qui ont su choisir et hâter les moments propices aux complots. » L'opinion du pamphlétaire était celle des gouvernements. De la manière qu'ils avaient procédé, quelque trente ans auparavant, contre l'Ordre des jésuites, accusés eux aussi presque des mêmes complots et dans les mêmes termes, ils essayèrent donc de procéder contre les Jacobins. Mais, ne pouvant les atteindre qu'à travers la France, comme jadis ils n'avaient atteint les jésuites qu'en portant au Saint-Siège lui-même une irréparable blessure, ce n'était plus ici leurs intérêts seulement ou leur avidité de conquête et d'accroissement, c'était leur sécurité même et leur existence menacées qui leur imposaient la guerre. La Révolution devenait un danger public, d'autant plus effrayant que la nature en était moins connue, et dont on ne voyait qu'une chose : qu'il fallait l'anéantir dans sa source ou se laisser dévorer par lui.

Ainsi, pour que la guerre n'éclatât pas tôt ou tard entre l'Europe et la Révolution, il eût fallu d'abord que le passé ne fût pas le passé, et ensuite que l'Europe ne fût pas l'Europe. Mais ce ne serait pas encore assez, et il reste à montrer qu'il eût fallu de plus que la Révolution ne fût pas la Révolution. Car on se trompait ou plutôt on s'égarait, sans doute, en supposant des « combinaisons », des « complots » et des « conspirations »; mais sur quoi l'on ne se trompait pas, c'était le caractère agressif et fatalement belliqueux de la Révolution. Je ne sais, à la vérité, si je marche toujours ici d'accord avec M. Sorel. M. Sorel reconnaît bien qu'essentiellement différente en cela de toutes les révolutions antérieures, la Révolution française, dépassant promptement les frontières de l'État français et les bornes du XVIIIe siècle, prétendit imposer ses principes à une humanité régénérée par eux. C'est ce que l'on en a justement appelé le caractère universel et abstrait. Et si, non seulement d'après Carlyle et Michelet, ces historiens visionnaires, mais d'après le sage Tocqueville, j'insistais sur cet esprit de propagande et de prosélytisme qui fut l'esprit même ou l'âme de la Révolution, je ne doute pas encore que M. Sorel ne souscrivît au moins à ce que j'en dirais de plus général. Rien n'a fait défaut à notre Révolution de ce qui caractérise dans l'histoire les révolutions religieuses. Mais M. Sorel paraît croire, après cela, et en plusieurs endroits, que, si les circonstances l'eussent voulu, cette propagande eût pu s'opérer pacifiquement; ce prosélytisme ne recourir à d'autres armes que celles de la persuasion; cette religion enfin s'étendre ou s'établir par la seule contagion des espérances qu'elle apportait aux hommes; et c'est ce que je ne puis du tout lui accorder.

Dans l'Europe du XVIIIe siècle, on ne conçoit pas plus la diffusion pacifique des principes de la Révolution que dans l'Europe du XVIe la propagation de ceux de la Réforme par la voie du conseil et de l'évangélisation. Quand, après nous avoir montré dans cette révolution si longtemps crue toute politique une révolution sociale et presque agraire, M. Taine ne s'indignait pas seulement, mais semblait s'étonner des excès où elle s'est portée, nous pouvions lui demander en quel temps, en quels lieux les révolutions agraires s'étaient accomplies sans convulsions violentes et déchirements meurtriers, — successivement, légalement, paisiblement? Nous pouvons également demander à M. Sorel en quels lieux ou en quel temps le fanatisme religieux a procédé sans effusion de sang, et quelle foi s'est jamais établie dans le monde, la musulmane ou la protestante, et la catholique elle-même, autrement qu'en appelant la force à témoin de sa vérité? Tant que la Révolution française est demeurée, si je puis ainsi dire, aux mains des philosophes, connaissant sa faiblesse effective, elle n'a donc guerroyé qu'en paroles; mais, une fois maîtresse de l'État, des ressources et des armes de la première monarchie de l'Europe, il était inévitable qu'elle passât des paroles aux actes et qu'elle s'en remît du succès de ses principes au hasard des batailles. Et, de même qu'elle ne serait pas la Révolution, mais une émeute ou une insurrection sans conséquence et sans portée, si son effort n'avait pas effacé du sol français jusqu'aux derniers vestiges de la propriété féodale, de même, si elle n'avait pas voulu chasser du monde européen, au nom d'un droit nouveau, jusqu'au souvenir de l'état féodal, elle serait tout ce que l'on voudrait, mais non pas la Révolution. Bien loin donc qu'il y ait aucune contradiction entre ses principes et ses actes, elle devait être conquérante parce qu'elle était la Révolution française. Quand les ardentes et trop évidentes convoitises des chancelleries européennes ne lui auraient pas fait une nécessité d'attaquer pour se défendre, elle aurait encore subi celle que lui imposait la logique intérieure de son développement naturel et de son principe premier. Et, dans une autre Europe, d'autres circonstances que celles qui ont effectivement composé son histoire auraient bien pu donner une autre allure, faire produire d'autres conséquences peut-être aux guerres de la Révolution, mais non pas empêcher la guerre d'éclater ni seulement de s'engager au nom des mêmes principes, de la même manière à quelques détails près, et pour le même objet.

Dans ces conditions, faire un crime aux Girondins d'avoir déchaîné la guerre sur le monde, il paraîtra

que c'est leur faire un crime de s'être trouvés là pour encourir la responsabilité d'une situation qu'ils n'avaient pas faite; et, quant à la Révolution, c'est proprement lui en faire un d'avoir été la Révolution. Mais on sait que tous ceux qui lui reprochent ainsi, et quelques-uns très éloquemment, ces vingt-cinq ans de guerre et les ruines qui en sont résultées, sont ceux aussi qui veulent que l'ancienne France eût vécu quand la Révolution l'acheva. Plus conséquents avec eux-mêmes, ils ne demanderaient donc pas à une cause d'avoir produit des effets qu'il ne lui appartenait pas de produire. Que font-ils pourtant autre chose quand ils refusent de voir que les guerres de la Révolution étaient pour ainsi dire enveloppées dans ses principes, que l'Europe du XVIIIe siècle ne pouvait accepter la Révolution sans abdiquer tous les siens, et qu'enfin la Révolution ne pouvait dérouler pacifiquement son cours sans cesser d'être elle-même?

II.

Ils en ont d'autant moins le droit que ces guerres n'ont eu nullement, quand on y veut regarder d'assez près, le caractère de funeste nouveauté que l'on est convenu de leur assigner. Ce n'est pas ici ce qu'il y a de moins inattendu ni de moins curieux dans le livre de M. Sorel, ou plutôt c'en est l'idée maîtresse, et c'en est en même temps la durable originalité. Tandis qu'en effet sa force intérieure d'expansion poussait la Révolution à la guerre, une autre force, agissant du dehors, contenait, réglait, contre-balançait la première, et finalement ramenait la politique révolutionnaire aux traditions consacrées de la politique nationale. C'est qu'il ne suffit pas, pour supprimer huit ou dix siècles d'histoire, d'en avoir décrété solennellement l'oubli. C'est que la vie d'un grand peuple ne s'interrompt ni surtout ne « recommence » jamais, comme le croyaient les Jacobins, mais se continue toujours. Et c'est enfin que la tradition ne fait jamais sentir plus impérieusement son pouvoir que dans les temps de crise et dans les questions de politique extérieure. Car l'imminence du danger ne nous permet pas d'inventer les moyens d'y faire face, il faut recourir aux anciens, et particulièrement lorsqu'ils sont les seuls. Mais, d'un autre côté, la politique la plus aventureuse ne saurait cependant opérer en dehors du champ qu'ont circonscrit pour elle les indications de la géographie. Si vous ajoutez maintenant la nécessité, dès qu'on joue, de calculer son jeu sur celui de son adversaire, lequel, dans le cas présent, était l'ancienne Europe; l'obligation, pour y lire, d'emprunter les lumières que l'on n'a pas encore à ses prédécesseurs, lesquels, dans l'espèce, étaient les hommes de l'ancienne monarchie; enfin, bon gré mal gré, lorsque l'on est Français, l'impossibilité d'échanger pour une âme nouvelle celle que l'éducation et l'hérédité nous ont faite, vous comprendrez aisément qu'aussitôt la lutte engagée, la Révolution n'eût pu s'empêcher, l'eût-elle voulu, de reprendre en politique les errements du pouvoir qu'elle avait renversé.

Dans les volumes qui suivront, M. Sorel achèvera de démontrer, sans doute, ce qu'il ne pouvait ici qu'indiquer à grands traits. Mais, en attendant, les indications qu'il donne sont assez précises déjà pour que la nouveauté, d'abord, et ensuite l'importance n'en puissent échapper à personne.

C'est ainsi qu'il faut bien reconnaître avec M. Sorel qu'en s'attaquant à l'Autriche et bientôt à l'Angleterre, la Révolution, loin de rien innover, ne faisait que retourner à la politique traditionnelle de l'ancienne monarchie : celle de Louis XIV, de Mazarin, de Richelieu, d'Henri IV et de François Ier. Depuis l'avènement de François Ier jusqu'à la mort de Louis XIV, en effet, l'histoire de l'Europe n'est remplie que de la rivalité des maisons de France et d'Autriche; et, quant à l'Angleterre, aussi souvent que le sort avait incliné pour nous, c'était elle dont l'intervention avait toujours troublé, arrêté dans son cours et borné dans ses effets le triomphe de la France. A la vérité, malgré l'Anglais et malgré la fortune contraire, les traités d'Utrecht et de Radstadt, au commencement du XVIIIe siècle, en consacrant la substitution du petit-fils de Louis XIV à l'arrière-neveu de Charles-Quint sur le trône d'Espagne, avaient paru terminer enfin la querelle en notre faveur. Quelques années plus tard, dans les conseils de Louis XV, on avait même agité la question de savoir si cette hostilité plus que séculaire n'avait pas, de ce fait, perdu jusqu'à sa raison d'être (1), si l'on n'avait pas fait contre la maison d'Autriche tout ce qu'il était utile de faire, s'il y avait désormais pour la France un intérêt quelconque à l'affaiblir encore. Et, en 1756, un homme pour qui l'histoire a peut-être été bien injuste, l'abbé, depuis cardinal de Bernis, avait négocié ces traités de Versailles qu'étaient venus sceller, d'abord, les désastres communs de la guerre de Sept ans, et, plus tard, le mariage d'un dauphin de France avec une archiduchesse d'Autriche. Ce jour-là, l'Angleterre, fidèle à sa politique, avait comme nous changé de brigue, et d'alliée de l'Autriche dans une guerre précédente elle était devenue celle de la Prusse à son tour contre nous. Mais, pour toute sorte de raisons qu'il serait trop long de discuter ici : — parce qu'elle passait pour être l'œuvre de Mme de Pompadour; parce qu'elle nous avait valu les humiliations de Rosbach et de Crevelt; parce que Marie-Thérèse était pieuse dans le siècle des souverains philosophes; parce que Marie-Antoinette, en devenant reine de France, était demeurée trop Viennoise; parce que le renversement des

(1) Voyez à ce sujet le *Recueil des nstructions données aux ambassadeurs et aux ministres de France; Autriche, avec introduction et notes*, par M. Albert Sorel.

alliances de la France avait dérangé la tradition du ministère et les préjugés des politiques; — l'alliance autrichienne avait été d'abord impopulaire, l'était restée, l'était même devenue davantage à mesure que le siècle avançait à sa fin. C'en était plus qu'il ne fallait pour les hommes de la Révolution. L'alliance autrichienne eût-elle été politique en soi, sage et profitable, qu'il leur suffisait, pour la dénoncer, qu'elle fût l'œuvre de Louis XV et le legs diplomatique de cet ancien régime qu'ils venaient détruire.

Or c'est ici précisément que la force des choses reprenait son empire et, si je puis m'exprimer ainsi, que les intérêts se moquaient des idées. Il n'y avait pour la France, dans l'ancienne Europe, il ne pouvait y avoir en tout que deux systèmes de politique et d'alliances : nous étions avec l'Autriche, ou nous étions contre elle; et de la nature actuelle de nos rapports avec elle dépendait celle des rapports de l'Europe avec nous. Du moment donc que les hommes d'État de la Révolution s'écartaient de la politique de Louis XV, ils retournaient, en dépit d'eux et nécessairement, à celle de Louis XIV. L'Autriche redevenant pour eux l'ennemie héréditaire, ils allaient être obligés, tôt ou tard, mais inévitablement, de s'aider contre elle de l'alliance ou à tout le moins de la neutralité de la Prusse. Et la seule Angleterre, comme cela s'était vu cent ans auparavant, demeurait pour eux dans son île l'irréconciliable adversaire et l'insaisissable rivale. Remarquable et instructif exemple de ce que les combinaisons de la guerre et de la diplomatie, réputées si fragiles, ont cependant parfois de nécessaire! La Révolution d'abord et l'Empire, en la continuant, allaient essayer de reprendre la vaste entreprise où avait échoué Louis XIV; et, comme l'épée de Marlborough et d'Eugène avait jadis préparé pour la France les désastres d'Utrecht, c'était, après cent ans, la diplomatie de Metternich et de Pitt qui devait vaincre à Waterloo.

Il importe, en effet, de ne pas s'y méprendre, et M. Sorel en fait expressément la remarque : l'esprit lui-même des plus vastes desseins de la Révolution n'avait pas été tout à fait étranger à la politique traditionnelle et, pour ainsi dire, classique de l'ancienne monarchie. Rien ne ressemble plus au grand dessein de Sieyès : « La France environnée de républiques vassales, dominant l'Europe par ses alliances, la dirigeant par sa politique, imposant la paix aux États, et propageant parmi les peuples les doctrines de la Révolution », que ce que l'on appelle également le grand dessein d'Henri IV : « Diviser l'Europe entre quelques dominations qui se seraient contenues l'une l'autre, fonder une république d'États chrétiens... dont la France aurait eu le gouvernement, fortifier les clients de la France, l'entourer d'une ceinture d'États neutres... qui auraient servi de boulevard à sa défense et d'avant-garde à son influence. » De même encore, rien ne ressemble plus aux entreprises du Directoire et de Bonaparte sur l'Italie que « ce roman de chevalerie », comme l'appelle M. Sorel, dont Charles VIII est demeuré dans notre histoire le héros presque légendaire. Après trois siècles écoulés, on voit de nouveau la France « chercher en Italie, contre la maison d'Autriche, la diversion qu'y cherchaient les Valois, Bonaparte recommencer, pour le mener à fin, le *grand dessein* de Charles VIII; un pape fuir éperdu devant la conquête; Naples tomber aux mains des Français, Championnet rappeler les exploits du fils de Louis XI », et l'aventure enfin se terminer par le même dénouement. Les inclinations, en effet, ne changent pas aux hommes avec la couleur des cheveux; et l'expérience n'est guère plus profitable aux peuples qu'aux particuliers. C'est encore pourquoi ce même rêve d'universelle monarchie qui troublera l'imagination de Napoléon n'est autre que celui qui, pendant dix siècles, avait obstinément hanté l'imagination de nos rois. Déjà, sous Philippe le Bel, un de ces légistes dont les successeurs devaient jouer un si grand rôle — trop souvent oublié — dans l'histoire de la Révolution, Pierre du Bois, voyait la couronne impériale rendue héréditaire dans la maison de France. Aux électeurs dépossédés de leurs privilèges d'empire, il proposait déjà de donner, pour les apaiser, des territoires et de l'argent à prendre sur les domaines de l'Église en Allemagne. Et, pour achever la ressemblance, quand Napoléon, désespérant d'en triompher autrement, ne craindra pas de faire emprisonner un pape à Fontainebleau, que fera-t-il qu'imiter la violence dont un seul homme avant lui s'était rendu coupable? Et ce seul homme était un roi de France. Mais nous reviendrons sur ce point tout à l'heure, et c'est assez si nous avons montré, comme nous le disions, que dans ses plus audacieuses conceptions politiques, la Révolution n'a rien innové qui ne suivît, après tout, des précédents les plus fameux que lui léguait l'ancienne monarchie.

C'est une question de savoir si, pour faire tout ce que l'on peut, il ne serait pas utile de tenter plus que l'on ne peut. En réalité, l'ambition de nos rois avait guidé leur politique au mieux des intérêts français. Si la France n'avait pas pu prendre pied en Italie ni François Ier ou Louis XIV devenir empereurs d'Allemagne, on l'avait vue du moins, de siècle en siècle, agrandir, consolider, arrondir son territoire. Et l'on admettait communément, à la veille même de 1789, qu'à défaut de la monarchie de l'Europe, elle atteindrait tôt ou tard ce que l'on appelait ses frontières naturelles, celles de l'ancienne Gaule : les Alpes et le Rhin. On l'admettait, si bien qu'en 1740, au début de son règne, c'était sur le besoin que la France aurait de lui pour y parvenir que celui qui devait être Frédéric le Grand avait fondé toute sa politique. Donnant, donnant : il serait « bon Français », comme son père; et il aiderait la France dans ses desseins sur les Pays-Bas ou sur le Luxembourg ou même les États allemands

de la rive gauche du Rhin, à la seule condition que la France favorisât les siens sur la Silésie, par exemple, ou sur la Saxe. Le gouvernement de Louis XV ne le comprit pas; et peut-être faut-il voir là, de toutes les raisons qui contribuèrent à l'impopularité de l'alliance autrichienne, la plus profonde et la plus durable. On sentait, comme instinctivement, qu'il restait quelque chose à faire contre l'Autriche aussi longtemps qu'elle demeurait maîtresse des Pays-Bas et que l'Empire subsistait dans sa forme gothique. N'était-ce pas toujours des possessions autrichiennes ou des fiefs d'empire qui s'interposaient, si l'on peut ainsi dire, entre la France et ses frontières naturelles? Avait-on stipulé, dans le traité de Versailles, en échange des soldats et de l'argent de la France, la cession des Pays-Bas ou la liberté, pour nos diplomates et nos généraux, d'agir sur la rive gauche du Rhin? Et si l'on ne l'avait pas fait, quelle duperie, non seulement de s'unir à l'ennemi héréditaire, mais de le tirer bénévolement du danger où l'avait mis le roi de Prusse, pour le profit de la France, si l'on avait su s'y prendre, autant pour le moins que dans son propre intérêt?

Les hommes d'État de la Révolution s'en rendirent-ils compte? On peut bien se le demander, et, quoique plusieurs d'entre eux ne furent pas aussi dépourvus qu'on le croit de toute expérience politique, on peut, si l'on y tient, se donner le stérile plaisir de répondre que non. Il sera temps, au surplus, d'examiner à nouveau la question lorsque M. Sorel, avec la précision que le sujet exige, aura montré l'influence des idées de Dumouriez sur la direction politique de la guerre et l'influence des écrits du célèbre Favier, l'auteur des *Doutes et questions sur les traités de Versailles*, l'ennemi personnel, si je puis ainsi dire, de l'alliance autrichienne, sur les idées de Dumouriez. Mais, à mettre au pis les choses, et supposé que l'aplomb d'Isnard ou de Brissot n'eut d'égal que leur ignorance, il n'est toujours pas douteux que s'ils eussent doctement raisonné leur politique, ils n'eussent pas autrement agi qu'ils ne firent, et c'est ce qui décida dès Jemmapes et Valmy du caractère national des guerres de la Révolution. Elles étaient conformes à la tradition nationale; Pitt et Cobourg, sous des noms différents, représentaient bien les deux grands peuples que nous avions partout rencontrés, depuis deux siècles et plus, sur le chemin de nos ambitions légitimes; et, sur l'un comme sur l'autre, ce que la Révolution à son tour allait revendiquer, c'était enfin ce qu'avait constamment revendiqué l'ancienne monarchie : les frontières naturelles et la liberté des mers.

Ainsi, pas plus qu'en modifiant le système des alliances de la France en 1789, la Révolution n'a innové en proposant à ses armées le but qu'elles allaient atteindre les premières; et non pas même quand elle a conçu ces plans de domination de l'Europe qui avaient été ceux de tous nos plus grands rois. Si c'était cependant l'œuvre de ces rois qu'elle prétendait détruire, comment expliquer la contradiction?

Je dirais volontiers, pour ma part, qu'en voulant remonter trop haut dans la recherche des « origines » de la Révolution, on s'est mépris sur quelques-uns de ses vrais caractères, et c'en serait un bon exemple ici. D'une manière très générale, si la Révolution s'est faite contre l'ancienne France, elle s'est faite surtout contre la France du XVIIIe siècle, et cette France, à tous égards, était beaucoup plus différente qu'on ne l'a dit de la France du XVIIe siècle. Mais, comme nous ne savons pas si M. Sorel nous suivrait jusque-là, nous nous contenterons nous-même de le suivre. Si la politique extérieure de la Révolution n'a pas eu plus tôt pris conscience d'elle-même qu'on l'a vue revenir aux errements de la monarchie, la raison en est donc que « les hommes ne reçoivent point les idées comme une loi selon laquelle ils doivent penser, mais comme un moule dans lequel ils jettent assurément tout ce que leur éducation, leurs expériences, les influences accumulées de la famille et du pays ont entassé en eux de sentiments, d'instincts, de connaissances, de préjugés et d'erreurs ». Explication aussi vraie qu'elle est simple, et qui peut servir à concilier bien d'autres contradictions, que l'on a si souvent et si justement signalées entre les idées et les faits, dans l'histoire de la Révolution française! Les principes abstraits, vrais ou faux, ne se réalisent jamais que selon la nature de l'esprit qui les applique; et c'est même pour cela qu'ils ont si rarement toute leur efficacité dans le bien ou dans le mal. C'est de bonne foi qu'on les proclame, et, les ayant proclamés, on croit que l'on y conforme effectivement sa conduite; mais, à bien y regarder, nous voyons que l'on n'en prend que ce qui se peut adapter sans trop d'efforts à ces habitudes anciennes dont les peuples se débarrassent moins aisément encore que les individus; car, en se transmettant de siècle en siècle, elles deviennent proprement des instincts et le fond, par conséquent, du caractère national. C'est précisément ce qui est arrivé des principes de la Révolution. Aussitôt qu'il fallut en tirer des conséquences, on descendit, pour ainsi dire, du terrain de la métaphysique sur celui de l'histoire; et, les forces qui dominent l'histoire reprenant aussitôt leur empire, la politique de la France rentra dans la direction que lui imposaient les préjugés séculaires, les traditions et les intérêts de la France.

III.

Reste à dire comment et pourquoi la Révolution, tout en conformant sa politique aux traditions de la monarchie, fut cependant une révolution, et dont les effets ne se firent guère moins sentir à l'Europe qu'à la France elle-même. Elle innova, tout le monde en

convient; mais en quoi innova-t-elle? et si, vraiment elle ne poursuivit rien que nos rois n'eussent poursuivi avant elle, d'où viennent le scandale, la colère, l'effroi qu'elle souleva?

Nous ne parlerons du scandale que pour dire, d'abord qu'il ne fut pas aussi grand qu'on l'a voulu prétendre, et puis, que nous ne voyons pas de quel droit l'Europe du XVIIIe siècle pouvait bien reprocher à la Révolution même ses pires excès, à moins qu'il n'y ait deux morales : l'une pour les républiques, l'autre pour les monarchies; ou peut-être encore, l'une pour la France et l'autre pour le reste de l'Europe. Car, il faut enfin le dire, et nous félicitons M. Sorel d'en avoir eu le courage : quand les historiens anglais auront cessé de célébrer la révolution de 1648, y compris le jugement et l'exécution de Charles Ier, comme l'éternellement mémorable époque de la liberté britannique, alors, mais alors seulement, ils pourront se servir contre nous des diatribes d'Edmond Burke ou de Joseph de Maistre. Mais il en est d'autres, comme les Russes, qui n'auraient quelque droit de les employer que dans une seule et d'ailleurs bien improbable supposition : c'est s'ils avaient eux-mêmes commencé par laver leur histoire de tout le sang dont en moins d'un siècle l'ont souillée les Pierre Ier, les Élisabeth, les Catherine, les Paul, et ce mystique meurtrier de son père, le czar Alexandre Ier.

Si la Révolution française a commis de grands crimes, elle n'en a commis aucun dont l'Europe monarchique ne lui eût donné l'exemple. Ni elle n'a la première, au gré de ses convenances et pour satisfaire son avidité, « sécularisé » des biens ecclésiastiques : les traités de Westphalie, cette charte de l'Europe moderne, l'avaient fait avant elle. Ni elle n'a la première dépossédé des princes ou partagé des peuples : elle n'était pas née quand les puissances du Nord dépeçaient la Pologne ou lorsque Candide soupait dans une hôtellerie de Venise avec quatre Altesses sérénissimes et six souverains détrônés. Ni elle n'a la première, nous venons de le rappeler, exécuté un roi : des rois même l'avaient osé, dans le même appareil ou plutôt avec la même dérision des formes de la justice. Ni elle n'a enfin la première invoqué comme excuse ou comme justification la nécessité du salut public; et la raison d'État, dans le droit public de l'Europe, était en possession, depuis la Renaissance, de passer outre à tout respect de la foi jurée, toute justice et toute humanité. Les crimes de la Révolution n'avaient donc pas de quoi scandaliser l'Europe, et, pour être impartial, il faut d'ailleurs avouer qu'ils la scandalisèrent peu. Nul sans doute n'oserait dire qu'il n'eût dépendu que des souverains de sauver Louis XVI et Marie-Antoinette, et encore moins répondre qu'ils y eussent réussi s'ils l'eussent voulu tenter; mais ce que l'on peut très bien affirmer, c'est qu'ils tentèrent peu de chose. Et en effet, c'est la Révolution qui a créé le droit des rois en obligeant l'Europe à chercher et à trouver un principe pour l'opposer aux siens.

Quant à l'émotion qu'excita la Révolution française, il importe avant tout de s'entendre et, pour cela, de distinguer les temps. M. de Sybel a pu prétendre, et non pas sans raison, qu'en 1792 la Prusse et l'Autriche, tout attentives qu'elles fussent au développement de la Révolution, l'étaient bien plus et de bien plus près à la grande affaire du second partage de la Pologne. Et l'on peut ajouter que, dans les années qui suivirent, si la Révolution obligea l'Europe de se coaliser contre elle, cependant le caractère de la coalition n'eut rien en soi de plus haineux ni de plus agressif que le caractère de tant de coalitions fameuses formées jadis par la même Europe contre la France de Louis XIV. L'Europe avait d'abord cru que, selon l'ordinaire, la Révolution affaiblirait l'État français, et, comme nous l'avons dit, dans une attitude expectante, elle avait surveillé nos troubles pour y saisir à point nommé le moment d'en profiter Par une combinaison de causes et d'effets que ce n'est pas ici le lieu d'analyser, il s'était cependant trouvé que, bien loin d'affaiblir l'État français, le premier élan de la Révolution nous avait au contraire portés plus loin que nous n'avions jamais encore atteint. Il ne fut plus alors question pour l'Europe de songer à profiter d'un affaiblissement ou d'une défaillance qui ne se produisait point, mais bien de se défendre une fois de plus contre le peuple qu'elle connaissait si bien pour l'avoir si souvent combattu. Et comme ce peuple, dominé par la force des choses, à mesure qu'il s'éloignait du centre de ses agitations, retrouvait, pour ainsi dire, ses traditions séculaires et ses ambitions naturelles, n'ayant rien autre à lui opposer, il fallut bien que l'Europe, elle aussi, recourût à la coalition comme au seul moyen qu'elle eût de répondre par une riposte connue à une attaque également connue.

Si nous savions mieux notre histoire, ou du moins si nous en avions la suite plus constamment présente à l'esprit, nous reconnaîtrions donc, dans les coalitions de l'Europe contre la Révolution, l'esprit lui-même des coalitions de l'Europe contre la France, et, pour quelques différences qui s'y remarquent dans le groupement des forces, nous nous rendrions compte que les modifications introduites par le XVIIIe siècle dans le système général de l'équilibre européen en sont la seule cause. Mais, assurément, ni l'Autriche ni l'Angleterre n'ont témoigné plus d'acharnement contre la Convention, ou le Directoire, ou l'Empire, que contre Louis XIV, et j'ose dire que la Prusse y en a mis bien moins que jadis la Hollande, qu'elle se trouvait remplacer dans la coalition. La Révolution, qui n'avait pas surpris l'Europe, ne la scandalisa guère et l'inquiéta sans doute, mais pas plus que ne l'avait inquiétée l'ambition de Louis XIV, et l'inquiéta de la même manière, pour les mêmes raisons, de la même inquié-

tude. La Révolution victorieuse dérangeait ce fameux système d'équilibre dont on avait inutilement essayé de faire un *principe*, qui n'était en réalité qu'une balance d'intérêts, et les chancelleries se demandaient avec angoisse où l'on prendrait des *compensations* pour rétablir cette égalité de forces que venaient ainsi rompre les conquêtes de la France.

Ce ne fut que plus tard, après Austerlitz et Iéna, sous l'Empire, que l'inquiétude changea de nature et que l'on commença d'entrevoir où tendait la Révolution; quand le sentiment national, s'éveillant en Espagne d'abord, puis en Russie, puis en Allemagne, vint apporter aux souverains contre la Révolution l'appui de la Révolution même. Pour le bien comprendre, il faut lire attentivement les chapitres où M. Sorel, anticipant sur ses conclusions générales, s'est attaché, dès le début, à marquer d'un trait caractéristique l'accueil que firent aux principes de la Révolution les différents pays d'Europe. Non seulement, en effet, chacun d'eux n'en prenant que ce qu'il pouvait adapter sans effort à ses traditions nationales, il est permis de dire que, sous la diversité des apparences, l'accueil fut partout le même. Mais encore, et à mesure qu'on y veut voir plus clair, la ressemblance apparaît plus intime, puisque l'on trouve enfin que c'est la même raison qui décida partout de cet accueil. Dans l'Europe du XVIIIe siècle, telle que l'avaient façonnée la guerre et la diplomatie, ce que venait proclamer la Révolution, c'était le droit des peuples; et l'accueil qu'elle reçut se régla sur l'utilité dont pouvait être aux peuples la proclamation de ce droit. Là donc où il existait des nations anciennes, de vraies nations, circonscrites par de vraies frontières, anciennement unies par la langue, la religion, l'histoire, comme en Espagne, par exemple, ou en Angleterre, la Révolution française fut accueillie d'abord avec réserve, puis avec défiance et, finalement, avec hostilité. Où la nation était plus jeune, de formation politique récente, homogène toutefois et, à défaut de souvenirs, unie dans le pressentiment de ses destinées, comme en Russie, la Révolution fut accueillie d'abord avec curiosité, puis avec sympathie, jusqu'à ce qu'elle commît la faute de paraître menacer l'existence nationale. Et où les nations n'existaient pas encore, en Allemagne, en Italie, en Belgique, partout où les convenances de la politique l'avaient emporté sur les convenances, les affinités, les aspirations des peuples, elle fut enfin accueillie avec tant de faveur, et d'ardeur, et d'enthousiasme, qu'avant même qu'elle y eût touché, l'édifice gothique du Saint-Empire s'en était soudainement effondré.

Mais là comme ailleurs, on le voit, c'était bien la même cause qui opérait ses effets naturels : la Révolution rendait les peuples à eux-mêmes, à l'exception de ceux qui se trouvaient déjà s'appartenir. C'est ce qui explique l'impuissance de l'ancienne Europe contre la Révolution, aussi longtemps que l'ancienne Europe ne lui put opposer que les moyens classiques dont la Révolution dénonçait précisément l'arbitraire et l'immoralité. Quand les hommes d'État cherchèrent un principe qui rallîât les peuples à leur cause, ils ne le trouvèrent point, puisque toute leur tradition était fondée, si je puis ainsi dire, sur le mépris ou plutôt encore la négation du droit des peuples. Et c'est seulement quand ils firent appel au sentiment national, sans avoir d'ailleurs calculé la puissance de la force qu'ils déchaînaient, que la Révolution, à son tour, dut commencer de reculer devant eux. A ce moment de l'histoire, en effet, les rôles se trouvaient renversés : c'était la Révolution qui prétendait disposer des peuples comme on l'avait fait dans un état de choses qu'elle était venue détruire; et c'étaient les derniers survivants de cet état de choses qui la refoulaient, au nom du droit nouveau, dans les frontières de la France. Mais, pour être retournée contre elle, l'idée n'en avait pas moins été proclamée, propagée par elle; si l'on pouvait se vanter de l'avoir vaincue, ce n'était qu'en employant contre elle ses propres armes; et depuis quatre-vingts ans les principes qu'elle avait introduits dans le monde ont continué d'y régner et d'y régner souverainement. Rien de grand ne s'est fait ou tenté dans ce siècle qu'au nom du principe des nationalités.

Il serait aussi difficile de dire ce que c'est que le principe des nationalités, qu'il le serait de dire ce que c'est exactement qu'une nation. Ce qui n'est pas douteux au moins, c'est que les idées que ces mots éveillent, et les associations d'idées qui les prolongent, soient d'autant plus puissantes qu'elles sont justement plus obscures. Et, ce qui est bien certain, c'est qu'en se substituant à ce fameux système d'équilibre, le principe des nationalités a créé dans l'Europe moderne un groupement nouveau des peuples et des forces. Est-ce d'ailleurs un bien? ou est-ce un mal? Nous ne saurions avoir ici la prétention de le rechercher. Disons seulement qu'il a bien servi jusqu'ici les intérêts de quelques peuples, mais non pas ceux de la France. Car, à ne considérer que la carte d'Europe, c'est lui qui, à ces États secondaires dont notre frontière était jadis entourée presque de toutes parts, a substitué ces grandes agglomérations compactes qui, même en pleine paix, gênent et restreignent la liberté de nos mouvements. Et, d'autre part, chose plus grave, on a pu l'accuser à bon droit, en élargissant l'idée de patrie, d'en avoir étrangement compromis la force et l'efficacité. Il y a des idées dont l'étroitesse fait seule tout le prix, et, comme on ne prend jamais assez étroitement les commandements de la morale et de l'honneur, de même on interprètera toujours trop largement le mot et l'idée de la patrie — dès qu'on songera seulement à les interpréter.

L'avenir nous dira le reste. Car ce n'est pas en quatre-vingts ans que se développent toutes les conséquences

d'un événement aussi considérable que la Révolution française. Aussi sûrement que la cause contient son effet, — plus sûrement peut-être, en ce sens qu'il se peut que l'effet demeure enfermé dans sa cause, — les principes de la Réforme tendaient à la tolérance et à la liberté de penser. Cependant, au XVIIe siècle et jusque dans les premières années du XVIIIe, il n'y a pas d'accusation doctrinale dont les protestants se défendent avec plus de véhémence et d'indignation sincère que celle de socinianisme, et le socinianisme, c'est essentiellement, sous un nom plus théologique, tout ce que nous avons appelé du nom de rationalisme ou d'indifférentisme. Quatre-vingts ans après la Révolution française, il se peut donc, il est même probable que nous n'en apercevons pas encore toutes les conséquences. Et, comme jusqu'ici c'est surtout l'Europe qui semble en avoir recueilli les bienfaits, tandis que pour notre part nous n'en avons guère tiré que le stérile honneur de nous être nous-mêmes entre-déchirés de nos mains pour émanciper l'Allemand ou l'Italien de leur longue servitude, il faut espérer qu'à nous aussi les conséquences encore obscures de la Révolution réservent un jour quelque profit plus réel. Est-il permis d'ajouter que si ce jour doit venir, nous n'en hâterons sans doute pas la venue en nous efforçant, comme on le fait depuis quelques années, de rapetisser la Révolution, de mettre des volontés d'hommes et de mesquines intrigues dans une histoire où le caractère de la fatalité est marqué si fortement, et en nous aveuglant à plaisir sur la nature des causes, les plus grandes peut-être qui depuis bien des siècles eussent présidé à un mouvement des hommes? C'est ce que nous avons essayé de montrer dans l'histoire des guerres de la Révolution. Si nous y avons réussi, le lecteur voudra bien en reporter l'honneur à M. Sorel, et, si nous y avons échoué, ne l'imputer qu'à nous seuls.

Nous ne saurions, en effet, nous dispenser de le redire en terminant : c'est un excellent livre que celui de M. Sorel, et nous n'avons pu donner qu'une faible idée de sa richesse. Il n'est guère de question, parmi toutes celles que soulève non seulement l'histoire de la Révolution, mais l'histoire aussi du XVIIIe siècle, que n'ait touchée M. Sorel et sur laquelle il n'ait dit un mot juste. S'il fallait en désigner plus expressément quelqu'une, nous citerions les pages où il a résumé la grande affaire de la destruction de l'Ordre des jésuites comme un modèle de lucidité d'exposition, ou encore, comme un modèle d'impartialité, celles où il a déchargé Rousseau d'une part au moins des responsabilités qu'on lui impute couramment dans les erreurs ou dans les crimes de la Révolution. Quant au tableau qu'il nous a tracé de l'état de l'Europe en 1789, je ne crois pas que nulle part on le puisse trouver plus exact et surtout plus complet. L'art même n'y manque pas, autant du moins qu'il se puisse rencontrer dans cette abondance de détails, et bien que l'on pût souhaiter à M. Sorel un peu plus de naturel et de facilité : sa composition n'est pas tant d'un peintre que d'un mosaïste. Mais ce sont là de minces défauts dans un livre de ce genre, et, à vrai dire, nous nous fussions même dispensé de les signaler si nous n'avions songé que ce n'est ici qu'un premier volume et que, par conséquent, il est loisible encore à M. Sorel, dès qu'on les lui signale, d'éviter d'y tomber dans les volumes qui suivront.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

UN PORTRAIT AVANT LA LETTRE

Nouvelle

I.

— Marraine, pourquoi ne voulez-vous pas faire faire mon portrait?

— Mais, terrible enfant, voici trois jours que tu me persécutes avec la même question et que je te fais la même réponse ! Cela ne se peut pas.

— Pourquoi donc? mes amies auront toutes le leur au Salon, cette année.

— Tes amies agissent comme elles l'entendent et moi aussi. Ce sont des sottes qui auraient mieux fait de ne pas te fourrer cette idée-là dans la tête.

— Mais enfin, quel mal y a-t-il à cela?

— Un mal que tu ignores naturellement, ma petite, mais que moi je trouve considérable : je désapprouve formellement cette mode de faire faire le portrait des jeunes filles.

— On a pourtant fait le vôtre, marraine, une charmante miniature que j'ai bien souvent admirée.

— Ah ! oui, quand j'avais seize ans; il y a plus de cinquante ans de cela. C'était tout simple alors : on faisait venir un peintre chez soi ; ces messieurs se dérangeaient encore pour peindre les petites filles des marquises de la Régence; on n'était pas obligé d'aller les trouver chez eux, au milieu de leurs rapins et de leurs modèles, ce qui est le comble de l'inconvenance. Ah ! c'était le bon temps, jadis.

Et Mme d'Outrelande, remise sur son thème préféré, se reprit à vanter complaisamment les avantages de ce temps-là, ses mœurs, sa société, et surtout cette incomparable cour de Charles X où s'étaient épanouies les plus belles années de sa jeunesse et dont le faste poudré, exhumé de la tombe, résumait à ses yeux toutes les splendeurs du siècle.

La bonne marquise, qui par piété dédaignait de se tenir au courant des choses du monde, qui se fatiguait aux premiers mots d'une conversation sérieuse, ne

tarissait pas lorsqu'il s'agissait de raconter sa vie de toute jeune fille et les mérites des gens d'alors. L'époque de son mariage, conclu assez tard, ne lui avait pas laissé des impressions aussi vives; elle paraissait n'en garder qu'un souvenir confus, et Claire ne pouvait pas en obtenir le récit suivi; tandis que ses premiers pas dans le monde, un monde guindé s'il en fut, faisaient le sujet habituel de ses causeries quand elle ne sommeillait pas dans sa bergère, ne jouait pas au trictrac ou n'était pas plongée dans une lecture pieuse, les trois occupations principales de sa vie. Il lui arrivait même, l'imagination, chez elle, ayant survécu à la mémoire, de broder les plus fantaisistes détails sur son canevas favori.

— Êtes-vous bien sûre de cela, marraine? disait Claire interdite, son aiguille suspendue en l'air au bout de ses fins doigts roses.

— Certainement, ma petite, puisque j'y étais.

Et la vieille dame continuait à embrouiller les faits, les dates, avec un aplomb imperturbable, pendant que la tête blonde, résignée, se penchait sur l'ouvrage interrompu.

Cette fois encore, elle s'embarqua dans des développements inédits sur l'édifiante société disparue, comparée à la nôtre, et sa filleule eut toutes les peines du monde à la ramener à son portrait.

— Je vous assure, marraine, qu'il y a des peintres convenables, chez qui une jeune fille peut aller, et, en s'informant...

— Je ne m'en rapporterais à personne sur une matière aussi grave; il faudrait que je visse moi-même.

— Hé bien, en cherchant vous-même...

— Ah çà! petite malheureuse, pour qui me prends-tu? Est-ce que tu t'imagines, par hasard, qu'à mon âge, et par le froid qu'il fait, je vais me mettre en quête d'un pinceau digne de ton effronté minois et courir les quartiers excentriques habités par ces messieurs?

— Le médecin disait l'autre jour que vous ne preniez pas assez d'exercice.

— Monter les étages avec mes rhumatismes!

— Il paraît que tous les peintres sont riches et qu'ils n'habitent que des hôtels princiers.

— Tiens, tu m'agaces; laisse-moi tranquille.

— Jamais, marraine.

Et Claire Balny, s'approchant de la vieille dame, posa un baiser furtif sur ses cheveux blancs; puis, son bras rond passé autour de son cou, elle continua :

— Je vous en prie, ma bonne marraine, laissez-vous persuader; si vous saviez (elle fut sur le point de dire : comme j'ai peu de plaisirs dans cet hôtel morose, entre vous et mon parrain, qui est toujours dans ses plantations du Loiret, sans autre compagnie que votre petit chien, de lointaines visites et les moineaux du jardin), si vous saviez comme je serais contente! dit-elle câlinement. Ce portrait que je désire si vivement, c'est à vous que je le destine. Je veux accrocher quelque part, à portée de vos yeux, cet effronté minois que vous avez la faiblesse d'aimer. Je veux faire encadrer pour vous mes dix-huit ans et leurs fossettes, afin que, quand je me marierai, car vous cherchez à me marier, marraine; sans cela vous n'auriez pas mené au bal cet hiver les beaux yeux qui vous implorent; afin, dis-je, que, moi mariée, vous ne me perdiez pas tout entière et qu'il reste là, près de vous, une petite Claire éternellement jeune et bien plus sage que l'original. Allons, marraine, c'est la première chose que je vous demande avec instance. Accordez-la-moi. J'attends votre oui pour vous sauter au cou.

— Ah! tourment d'enfant, grogna la marquise, il faut faire ce que tu veux; mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pas bonne opinion de cette fantaisie-là.

II.

Le lendemain, la marquise d'Outrelande, emmitouflée jusqu'aux yeux, munie de flacons, de coussins et de boules d'eau chaude comme pour faire un voyage en Sibérie, se mit dans sa confortable et antique calèche à la recherche d'un peintre.

La vieille dame avait raison d'entreprendre cette besogne avec répugnance : ses scrupules, ses préventions et ses exigences la hérissaient de difficultés au point de la rendre analogue aux travaux d'Hercule.

Tantôt le peintre était trop jeune, trop joli garçon; il avait le ton badin, l'œil hardi, et la marquise frissonnait à la pensée d'exposer son agneau sans tache à cet œil dangereux. Ou bien c'était l'atelier qui laissait à dire. Le lorgnon de la bonne dame, braqué dans toutes les directions, découvrait un tas de choses répréhensibles : un luxe extravagant, malsain pour une imagination de jeune fille; des tableaux aux personnages peu vêtus, des statues moins habillées encore, et des esquisses tellement nues que devant elles le lorgnon se fermait tout seul. La marquise frissonnait plus fort.

Quelquefois le peintre et l'atelier trouvaient grâce devant elle; mais alors la peinture lui déplaisait. Elle avait en matière d'art des idées aussi arriérées qu'inébranlables et ne se gênait pas pour les dire : « Comment! c'est ça, l'art moderne, ces lignes empâtées, indécises? On dessine donc avec une meringue, à présent? Ah! c'est ce qu'on appelle flou. Merci bien; je n'aime pas ça. Et le rose de cette figure, vous ne me ferez pas croire que c'est une couleur naturelle. Couleur d'abondance, à la bonne heure. Ce n'est pas à ma filleule que vous ferez ce teint-là. »

La marquise rentrait chez elle impatientée et lasse, brusquait Claire, la menaçait de ne plus quitter le coin du feu et repartait le lendemain. Elle avait promis, et cette fidélité à la parole donnée, l'une des moindres vertus de la marquise, aidait Claire, autant que sa réelle

bonté, à passer sur ses petits travers, sa brusquerie, ses colères, son entêtement, son esprit de domination et quelques autres infirmités morales accrues par l'âge, que compensaient largement sa rigoureuse pureté de principes et toute une vie immaculée, dévouée aux bonnes œuvres.

Si persévérante qu'elle fût, la bonne marquise touchait au terme de sa patience quand la Providence daigna enfin lui montrer le mortel unique qui pût la contenter. Naturellement, ce peintre exceptionnel, inutilement cherché aux quatre coins de Paris, demeurait à deux pas, et tout le monde aurait pu lui donner son adresse. C'est toujours ainsi que les choses se passent.

M. Benjamin Trappeur, entré à l'Institut aux environs de 1848, était tombé depuis dans l'oubli complet de la génération actuelle; lui-même négligeait fort la peinture et, content des succès d'autrefois, de sa médiocrité classique, consacrait ses loisirs à la pêche à la ligne. C'était un petit vieillard poli et pédant, avec une figure ratatinée et comme passée au tamis par la petite vérole, et des manières à ailes de pigeons.

Rien qu'à la façon dont il inclina son toupet d'un autre âge devant la marquise, celle-ci se sentit en communauté d'idées avec lui; et, à peine entrée dans le réduit où il consentait pour elle à reprendre ses pinceaux, elle oublia les trois étages qu'elle venait de monter en grommelant.

Ici, rien de fantastiquement luxueux : le noyer, le calicot et le velours d'Utrecht concouraient sans éclat à l'ameublement de la pièce, et sur toutes choses régnait un petit air vieillot et mesquin absolument comme sur la personne de leur propriétaire.

Une vingtaine de toiles accrochées au mur et plus glaciales les unes que les autres représentaient des épisodes ou des portraits tirés de l'histoire romaine et de la parenté de M. Trappeur. La laideur des modèles le disputait à la pauvreté de la peinture, où la manière de Gérard, sèche et triste, s'étalait dans sa correction académique. Mme d'Outrelande pouvait se croire revenue aux premiers jours de sa jeunesse. Son lorgnon fit trois fois le tour du membre de l'Institut, inspecta les tableaux, approfondit les ébauches, fouilla les esquisses et se releva triomphant : cette fois, l'agneau sans tache pouvait venir. On prit jour pour la première pose, et la bonne marquise médita en s'en retournant la bienheureuse vérité de l'axiome évangélique : Cherchez et vous trouverez. Elle venait de trouver un phénix.

On pense que Claire était bien avide de détails sur ce phénix; mais, si la marquise détestait quelque chose, c'était justement cette imagination curieuse et mise en éveil au moindre imprévu. Elle répondit aux questions de sa filleule qu'il n'était guère convenable de se tant préoccuper d'un monsieur chez qui elle ne retournerait jamais, son portrait fini. L'atelier serait toujours bien du moment qu'elle y serait sage et qu'on la ferait ressemblante.

Maintenant, pourquoi la Providence, après avoir favorisé les desseins de Mme d'Outrelande, lui retira-t-elle sa protection? C'est ce qu'il a été impossible d'éclaircir.

Toujours est-il que la veille de la fameuse première pose, la vieille dame se donna une entorse au milieu d'un escalier; il fallut la porter à quatre dans son lit, et Claire vit encore une fois son portrait remis en question. Or on touchait au mois de mars, et il restait bien juste le temps de le faire. A force d'instances, elle obtint de se rendre rue de Vaugirard avec Julie. Julie était depuis cinquante ans la femme de chambre de la marquise, une fille absolument sûre, et d'ailleurs l'âge et la réputation de M. Trappeur, pour ne rien dire de sa figure, excluaient toute méfiance.

Les deux femmes s'en allèrent à pied. Claire, serrée dans une robe de drap sombre, qui faisait valoir sa jolie taille, marchait devant, l'esprit légèrement surexcité, les joues rosées par l'air vif du matin.

— M. Trappeur, s'il vous plaît? dit-elle en passant résolument sa tête dans l'entre-bâillement d'une porte de concierge.

— Demande-s'y lequel, cria une voix éraillée dans le fond de la loge.

Mais la phrase se perdit pour Claire dans le brouhaha de la rue, et la femme à qui elle s'était adressée, l'ayant toisée du haut en bas, murmura à demi voix : « Pas la peine, c'est une jeunesse; ce doit être pour le jeune », et sortit de la loge pour lui montrer le chemin.

Sur ces indications, Claire traversa la cour et arriva devant un petit perron enguirlandé de lierre.

A son coup de sonnette un peu timide, un groom à l'air éveillé vint ouvrir la porte et l'introduisit dans un vestibule de marbre orné de fresques.

— Voulez-vous remettre ceci à M. Trappeur? dit-elle en donnant au domestique, qui la dévisageait curieusement, une lettre de la marquise.

Le groom disparut sous une portière, la laissant en tête-à-tête avec les fresques (des scènes tirées des bucoliques de Virgile qu'entourait un cadre frais de lierre d'Irlande). Un escalier de marbre arrondissait sa courbure majestueuse au-dessus de sa tête, derrière les volutes sombres d'une rampe de vieux fer forgé, et, tandis qu'elle admirait les peaux d'ours noir posées sur les degrés marmoréens en guise de tapis, Henri Trappeur, neveu du membre de l'Institut et momentanément brouillé avec son oncle, quittait la haute futaie qu'il était en train de brosser sans songer à mal, pour lire la lettre suivante :

« Monsieur Trappeur, ma filleule et pupille, Mlle Balny, a le plus grand désir d'avoir son portrait au Salon cette année, et il paraît qu'il faut pour cela le commencer tout de

suite. Sans une vilaine entorse qui me tient au lit, je l'aurais accompagnée chez vous ce matin; mais, puisque me voici condamnée, au moins pour quelque temps, à l'immobilité, je vous prie de vouloir bien commencer son portrait sans moi. J'irai le voir sitôt que je serai sur pied. Je m'en rapporte entièrement à vous pour la pose, et j'ajoute que vos conditions seront les miennes.

« Veuillez, monsieur, recevoir l'expression de ma parfaite considération.

« Marquise d'OUTRELANDE,

« Née de Puits-Geignaux. »

— Voilà une singulière façon de commander un portrait, murmura le peintre en fermant la feuille de papier armoriée; j'avais bien entendu dire que cette vieille marquise d'Outrelande était originale, mais je ne croyais pas qu'elle le fût au point de choisir *ex abrupto* un paysagiste pour peindre sa filleule. Qui diable a pu me l'envoyer?

— Et vous dites que Mlle Balny est là, Tom?

— Oui, monsieur, et je me permettrai de dire que je n'ai jamais vu une si jolie personne.

Le jeune homme, assez embarrassé, s'achemina d'un air irrésolu vers le vestibule. D'une part, il s'étonnait que Mme d'Outrelande, de réputation dévote et tatillonne, s'adressât à lui; de l'autre, il ne se sentait pas beaucoup l'envie d'entreprendre un portrait.

Depuis qu'il savait tenir un pinceau, Henri Trappeur avait voué au paysage un culte aussi profond qu'absolu, courant les bois et la campagne par tous les temps, à l'âge où les jeunes gens s'amusent, et ne rentrant guère à Paris que pour achever dans son atelier les tableaux esquissés en plein champ.

Cette manière de travailler lui avait donné un talent remarquable et la célébrité. Ses tableaux se vendaient fort cher, et cela faisait le désespoir de son oncle, le digne Benjamin Trappeur, qui, n'ayant jamais compris la nature, trouvait déplorables les succès de son neveu, succès qui le détournaient de plus en plus des vieilles traditions classiques.

C'était même une discussion plus acharnée que de coutume sur ce que le vieux peintre à toupet appelait le schisme de son neveu, qui avait jeté un froid dans leurs relations. Henri s'était permis des qualifications irrespectueuses vis-à-vis des portraits romains de M. Benjamin, et celui-ci, jurant de ne lui parler de trois mois, se tenait fidèlement parole.

Mais, si les vieilles gens reviennent difficilement sur leurs jugements, il faut peu de chose pour changer les idées des jeunes. Henri n'eut pas plus tôt jeté un coup d'œil sur l'apparition charmante qui l'attendait dans le vestibule qu'il oublia son antipathie pour la figure en général et les portraits en particulier. Il lui sembla que l'aube elle-même souriait devant lui, et il la regarda tout ébloui.

A l'aspect du grand garçon basané qui venait de soulever la portière, Claire avait fait un geste de surprise. Elle ne s'attendait pas à trouver dans l'élu de sa marraine un homme jeune et beau; cela, elle en avait l'intuition, était incompatible avec ses principes; mais, après tout, ce n'était pas elle qui s'en plaindrait.

— Vous êtes bien monsieur Trappeur? fit-elle en avançant de quelques pas, légèrement confuse sous le regard d'admiration qui l'accueillait.

— Mais oui, mademoiselle, répondit le peintre avec un profond salut, et je vois que Mme la marquise d'Outrelande se méprend sur mon talent en envoyant à un paysagiste inexpérimenté comme moi un aussi séduisant modèle. Je crains qu'elle ne m'ait pris pour un autre.

— Oh! que non, monsieur; ma marraine sait bien de quoi vous êtes capable puisqu'elle vous préfère à tous les peintres dont on lui avait parlé: « M. Trappeur fera ton portrait, m'a-t-elle dit, ou personne ne le fera. »

— Je n'ai qu'à m'incliner, mademoiselle, du moment qu'il en est ainsi, et, si vous voulez me suivre, nous allons commencer tout de suite.

Et il ajouta en lui-même : « Mme d'Outrelande est une drôle de personne; mais il serait fâcheux de ne pas tirer une copie de sa délicieuse filleule, et, puisqu'elle a si bonne opinion de moi, nous tâcherons de la contenter. »

« Je n'aurais jamais cru que ma marraine m'enverrait à un si bel atelier, se disait Claire de son côté; je tremblais qu'elle ne déterrât un vieux bonhomme ridicule dans une vilaine mansarde; mais, puisqu'il lui a plu de me faire un mystère de son choix, je me montrerai aussi réservée qu'elle, et, si elle compte sur un éloge du peintre et de l'atelier, elle sera bien attrapée. »

Ayant pris ainsi leur parti de la chose, les deux jeunes gens s'installèrent, et le peintre fit asseoir Claire en pleine lumière, sur un haut tabouret qui dégageait les lignes gracieuses de son buste, pendant que Julie, avec son tricot, allait se mettre auprès d'une fenêtre.

Une tiède impression de bien-être montait de la vaste pièce, et Claire, qui n'avait jamais vu d'atelier, admirait la riche simplicité de celui-là. Une large cheminée Renaissance, où brûlait un grand feu, découpait les fines ciselures de son manteau de pierre à l'une des extrémités. Devant l'autre régnait un divan bas, surchargé de coussins. Des tentures d'Orient aux plis lourds, des tapisseries anciennes de tons presque éteints amortissaient le grand jour qui tombait à flot des hautes fenêtres cintrées. Çà et là, de légers sièges de bambous promenaient leurs formes sveltes au milieu des chevalets; quelques vieilles armes, damasquinées et dorées, s'épanouissaient en panoplies au-dessus des portières, et de grands vases de Sèvres, pleins de plantes vertes, achevaient de donner un cachet spécial à cet ensemble dont chaque détail, depuis les landiers à coquilles de la cheminée jusqu'aux candélabres vé-

nitiens à branches torses, portait une marque authentique et célèbre.

Une collection variée de paysages encombrait les murs et les chevalets. C'était pour la plupart des coins de nature sauvage pris sur le vif : de merveilleux dessous de bois, aux ombres transparentes, des clairières criblées de soleil, des mares solitaires ombragées de peupliers frissonnants, rendus avec cette touche magistrale et lumineuse qui a fait surnommer Henri Trappeur le fils de Corot.

— Il faut bouger le moins possible, mademoiselle, dit le peintre; mais vous avez la permission de causer.

Et, pour l'encourager, il lui donna l'exemple. Quoiqu'il s'en allât une partie de l'année par les chemins creux de la campagne, Henri Trappeur était homme du monde, et Claire, bientôt à son aise avec lui, s'abandonna à sa gaieté naturelle, rit sans contrainte de ses boutades, sans se douter que sa confiance, sa grâce naïve faisaient plus d'impression sur lui qu'une coquetterie raffinée.

Elle était charmante dans sa pose, comme elle l'écoutait parler, nu-tête, son fin profil légèrement penché sous un nimbe de cheveux fous dont l'ombre dorée descendait jusqu'à son sourire à fossettes; elle représentait un type accompli de juvénile beauté; et, tandis que, fasciné, il esquissait d'une main tremblante la délicate figure, le membre de l'Institut, accoudé à sa fenêtre, regardait comme sœur Anne et ne voyait rien venir.

Voilà pourtant comme l'excès d'une qualité, devenant un défaut, peut traîner après lui des complications désastreuses. Si Mme d'Outrelande, moins discrète, avait donné à sa filleule le signalement du vieux peintre et celui de son escalier, bien des ennuis lui auraient été épargnés, et le Salon de cette année-là aurait compté une croûte de plus.

Claire, imitant la réserve de sa marraine, garda pour elle ses impressions. Elle ne parla ni du luxe du petit hôtel, ni du talent du paysagiste qui l'avait frappée, ni même de certains yeux très noirs dont le souvenir la hantait un peu.

— Ton portrait avance-t-il? demandait invariablement Mme d'Outrelande en se mettant avec effort sur son séant pour déjeuner.

Invariablement, Claire répondait que oui, et l'on causait d'autre chose.

Aucun souci ne troublait la sérénité d'esprit de la marquise. Tous les matins, en voyant Claire partir chez son peintre, elle se félicitait d'être tombée sur un homme irréprochable. « Avec M. Benjamin Trappeur, se disait-elle, je puis dormir sur mes deux oreilles, tandis qu'avec un de ces freluquets !... »

Or, pendant que la bonne marquise s'adressait ces paroles consolantes, M. Benjamin Trappeur, las de l'attendre et dûment persuadé qu'on s'était moqué de lui, avait sans trop de regret remis la clef de son atelier dans sa poche : il pêchait des goujons aux environs de Fontainebleau.

Le portrait de Claire avançait; Henri s'y était mis avec une ardeur enthousiaste qui ne connaissait pas la fatigue. Il avait abandonné ses autres toiles pour celle-là, et il y travaillait souvent bien longtemps après le départ de Claire, au grand ébahissement du groom qui ne comprenait rien à ce caprice de son maître.

Peu à peu l'atelier s'était encombré de fleurs, de bibelots et d'albums; Claire les passait en revue quand elle ne posait pas, et Henri éprouvait un plaisir d'enfant à la regarder tourner des pages en riant, ou fourrer son petit nez dans les primevères et les roses de serre, à peine nuancées d'incarnat comme ses joues, ou jouer avec de délicates figurines de Saxe, aux teintes plus fragiles encore.

Claire se plaisait dans ce milieu artistique, si différent de l'hôtel d'Outrelande et qui, à son insu, affinait son goût, lui ouvrait l'esprit à des idées nouvelles, saines et robustes comme le beau garçon qui les exprimait. Car ils ne causaient pas toujours de futilités : mille choses sérieuses avaient leur tour, sans que la plus ombrageuse morale y pût trouver à redire, grâce à cette foncière chasteté de l'esprit qui fait la chasteté des discours. Claire, modérément instruite, avait cependant des notions de tout et l'heureuse vivacité d'intelligence qui comprend et au besoin devine. Elle avait, devant les tableaux de Trappeur, de ces remarques plus flatteuses pour un artiste que des compliments, et souvent, à force d'attention, elle le provoquait à expliquer ses théories sur l'art, et il se laissait aller jusqu'à dire des pensées intimes qu'il eût craint peut-être de profaner devant ses camarades.

Quelquefois aussi, s'établissaient de grands silences rythmés par le pétillement du feu et le taquetage léger des aiguilles de Julie. Mlle Balny, songeuse, plus abandonnée dans sa pose, regardait distraitement devant elle, tandis que le peintre, absorbé dans son travail, cherchait à fixer sur la toile l'exquise candeur de cette jolie tête, le frisson de lumière qui caressait ses cheveux fins et lourds noués à l'antique, et les boucles mordorées de sa nuque d'enfant.

Enfin le dernier jour arriva, et avec lui une impression de tristesse que n'autorisait pas la beauté de cette journée printanière. Une lumière limpide emplissait l'atelier, où les nuances éclatantes des azalées et des bruyères du Cap se mêlaient aux pâleurs mates des tubéreuses; et, par la fenêtre entr'ouverte, un souffle presque doux apportait une faible odeur de terre mouillée.

Le parfum des tubéreuses, peut-être aussi celui d'une autre fleur mystérieuse qui s'épanouit au cœur des jeunes gens, avait pénétré la jeune fille d'une vague langueur, et elle était allée s'accouder à la fenêtre, devant un petit coin de jardin abrité. Un soleil déjà chaud traversait les massifs, faisant perler la sève en

gouttes vertes au bout des branches de lilas; quelques perce-neige secouaient leurs clochettes d'albâtre sur le gazon reverdi, et dans les allées de gravier humide des pinsons sautillaient en ébouriffant leurs plumes. Tout en les regardant, Claire arrachait machinalement les fleurs sanglantes d'un poirier du Japon palissé contre la fenêtre et les jetait après les avoir froissées entre ses mains. Elle devina tout à coup, plutôt qu'elle ne la vit, la présence du peintre auprès d'elle. Il ramassa à la dérobée une fleur froissée pour la porter à ses lèvres, et Claire, se sentant devenir cramoisie comme elle, détourna la tête.

— Voulez-vous voir votre portrait, mademoiselle? dit Henri au bout d'un instant de silence qui lui parut éternel.

Elle se retourna et vit sur le chevalet, devant elle, le portrait en pleine lumière.

— Ah! mon Dieu! que je suis jolie! s'écria-t-elle naïvement; que vous êtes heureux, monsieur, de peindre comme cela!

— Oui, très heureux, dit-il lentement en attachant ses regards sur ceux de Claire.

Et pour la seconde fois elle perdit contenance.

III.

Mlle Balny s'était accoutumée à l'entorse de sa marraine, elle en avait pris son parti, et elle fut tout étonnée et médiocrement contente de la voir, le lendemain matin, descendre sans soutien de sa chambre et manifester l'intention de l'accompagner rue de Vaugirard. C'était justement la dernière fois qu'elle y allait : il y avait un accessoire qu'Henri Trappeur devait retoucher, et, sans s'expliquer pourquoi, la jeune fille souffrait vaguement à l'idée de prendre congé du peintre en compagnie de sa marraine. Elle eût aimé à jouir encore seule du sanctuaire fleuri qui avait abrité les meilleurs moments de tout son hiver. Une appréhension de tristesse l'avait saisie, et c'est avec une petite moue qu'elle monta en voiture. Pendant le trajet, son indéfinissable malaise s'accrut; elle écouta, l'esprit ailleurs, sans chercher à les comprendre, des allusions de Mme d'Outrelande à la difficulté d'une ascension fatigante.

— Hé bien! où me mènes-tu? fit sa marraine étonnée que Claire traversât la cour.

— Mais chez M. Trappeur, répliqua-t-elle, brusquement arrachée à sa songerie.

Et elle tira la sonnette.

— Ah çà! il est donc déménagé? murmurait la vieille dame.

L'aspect du vestibule et du petit groom augmentèrent ses inquiétudes. Elle saisit son lorgnon d'une main fiévreuse et se mit à regarder autour d'elle, très ahurie :

— Claire, tu te trompes; ce n'est pas ici que tu viens?

Et comme la porte de l'atelier s'ouvrait, laissant voir son ameublement somptueux, ses vases, ses tableaux, elle continua avec une agitation croissante :

— Claire, allons-nous-en; que signifie tout cela? Nous ne sommes pas chez M. Trappeur.

— Je vous demande bien pardon, madame la marquise, dit Henri Trappeur paraissant, en veston de velours bleu, une rose à la boutonnière, avec un salut irréprochable; et, si vous voulez bien le permettre, nous allons reprendre la pose.

Mme d'Outrelande, pâmée de surprise, le toisa des pieds à la tête, avec des yeux effarés qui cherchaient à comprendre et n'y parvenaient pas. Tout à coup elle aperçut le portrait de Claire, tout lumineux sur le fond sombre d'une tapisserie de Grenade, et la vérité jaillit, épouvantable. Avec un « Ah! » scandalisé, elle fit un saut en arrière, toute prête à s'affaisser dans un fauteuil; mais l'indignation lui rendit l'usage de ses jambes, et, saisissant la jeune fille par le bras, elle l'entraîna comme un ouragan.

Une fois dans la voiture, Claire eut à subir une scène terrible. Elle essaya de s'expliquer, puis s'indigna à son tour, puis fondit en larmes. Bref, Julie, en ouvrant la portière, trouva deux femmes noyées de pleurs, exaspérées.

La première pensée qui se fit jour dans la stupéfaction d'Henri Trappeur fut que la marquise venait d'être saisie d'une attaque de crampes cholériques ou d'un accès de folie. Il crut tout d'abord qu'elle allait revenir, s'excuser, ou du moins lui envoyer quelqu'un avec des explications; mais la journée se passa, puis le lendemain, sans amener aucunes nouvelles de l'hôtel d'Outrelande, comme si les visites de Claire s'étaient simplement évanouies à ce brusque réveil, après avoir mis une marque de bonheur sur chaque jour écoulé dans un rêve. Le peintre, las de faire des suppositions dont pas une n'approchait de la vérité, et dévoré d'inquiétude, se décida à aller chercher lui-même la clef de l'énigme.

La marquise et sa fille d'adoption travaillaient à une layette pour les pauvres, dans un petit salon du rez-de-chaussée, lorsque le peintre se présenta à l'hôtel d'Outrelande. Quand je dis travaillaient, je me trompe, Claire seule tirait l'aiguille, et la marquise se contentait de contrôler d'un lorgnon sévère les coutures et les ourlets, passant ses longues mains sèches dans les manches microscopiques des brassières au fur et à mesure que l'orpheline les déposait sur ses genoux. Toutes deux gardaient le silence, encore mal remises de la scène de la voiture et des explications orageuses qui l'avaient suivie. La vieille dame, à grand'peine convaincue de la seule culpabilité de la concierge en toute l'affaire, gardait rancune à l'étourderie de son agneau sans tache de s'être fourré dans la

gueule du loup, et montrait assez par son air mal gracieux combien elle pestait intérieurement. Quant à l'agneau sans tache lui-même, coquettement pelotonné au fond d'un vaste fauteuil du siècle dernier, il était loin de la componction avec laquelle sa marraine souhaitait lui voir regretter sa méprise. Claire aussi songeait à un loup dévorant, mais avec des sentiments plus doux, sous les obliques rayons de la chaude après-midi qui dorait ses souvenirs.

— Henri Trappeur! s'écria Mme d'Outrelande en prenant la carte apportée par Julie; dites que je n'y suis pas! Ou plutôt, non, faites-le entrer; je laverai volontiers les oreilles à cet impertinent.

Julie, avec une vague idée que l'opération ne se ferait pas facilement, alla chercher le jeune homme. La vieille dame rajusta son lorgnon en bataille sur son nez, et l'aiguille devint tremblante dans la main de la blonde couseuse.

Quelqu'un a dit qu'il suffisait d'un regard de femme pour armer un homme chevalier. Le jeune peintre, qui entrait le cœur serré d'une indicible angoisse, se sentit renaître en espérance et en courage sous la timide caresse de deux grands yeux levés sur lui du fond du vieux fauteuil; et, sans prendre garde à la contenance revêche de la marquise, il ouvrit bravement le feu.

— Madame la marquise, dit-il d'un ton d'exquise politesse, j'ai été aussi surpris que peiné de votre brusque départ de chez moi. Je cherche en vain ce qui a pu le motiver; je n'en trouve pas la cause et je viens vous la demander. Me ferez-vous la grâce de me dire par quel motif vous n'avez pas daigné regarder le portrait de Mlle Balny?

La marquise avait compté interroger la première et l'interversion des rôles lui déplut.

— En vérité, monsieur, dit-elle très sèchement, vos paroles sont étranges et vous me confondez. Si quelqu'un a eu lieu d'être surpris, c'est moi, en trouvant ma filleule chez vous où elle n'avait que faire. A mon tour, je vous demanderai qui vous a autorisé à la peindre.

— Comment, qui m'a autorisé? Mais vous-même, madame la marquise. Grâce au ciel, j'ai conservé le billet par lequel vous me priiez de faire le portrait de votre filleule dans les termes les plus pressants.

— Le billet n'était pas pour vous, monsieur; j'ignorais qu'il y eût deux peintres du même nom rue de Vaugirard et j'écrivais au membre de l'Institut, qui avait reçu ma visite.

— Votre billet était adressé à M. Trappeur et on me l'a remis; j'ai dû croire qu'il était bien pour moi, madame.

— Et la simple réflexion ne vous a pas montré qu'il était impossible qu'on vous chargeât du portrait d'une jeune fille?

— La simple réflexion m'a montré seulement qu'il serait fâcheux de ne pas se rendre digne du modèle charmant qui m'était proposé, et j'ose dire que je ne suis pas resté au-dessous de ma tâche.

— Mais enfin, monsieur, vous n'avez pas senti qu'avec votre âge, vos moustaches et votre luxe, il n'était pas convenable de recevoir une jeune fille chez vous?

— Ma foi, madame, j'avoue que jusqu'ici je ne vois pas quel mal il y a eu à ce que je fasse le portrait de mademoiselle. Le portrait est réussi, vous en conviendrez dès que vous voudrez bien l'examiner; et, quant aux convenances, j'en appelle aux souvenirs de Mlle Balny et je lui demande si elle a jamais rencontré chez moi quelque chose qui pût la choquer ou encourir votre blâme.

Claire leva sur le jeune homme ses beaux yeux francs et les reporta ensuite sur sa marraine.

— Je ne me rappelle rien de tel, marraine, dit-elle avec une douce fermeté.

La marquise ne pouvait supporter la contradiction et sa colère grandissait de minute en minute devant l'assurance modeste des jeunes gens.

— Hé bien, ce que vous ne sentiez pas, monsieur, s'écria-t-elle sans calculer la portée de ses paroles, c'est que vous compromettiez ma filleule de la façon la plus évidente!

Henri était devenu pâle; il se remit pourtant et répondit gravement :

— J'ignore comment j'ai pu compromettre votre filleule, madame; pareille pensée n'a jamais effleuré mon esprit; mais si j'ai eu, en effet, le malheur de lui faire un tort quelconque, je suis tout prêt à le réparer. J'ai trente ans, un nom honorable et une fortune indépendante; j'aime votre filleule et, si vous voulez bien m'accorder sa main, je m'engage à la rendre heureuse.

— Jamais! jamais! s'écria la vieille dame transportée de colère; oser me dire en face qu'il aime Claire!...

— Oui, madame la marquise, je l'aime de toute mon âme.

— Assez, monsieur; sortez! dit-elle d'une voix entrecoupée.

Elle avait une attitude si menaçante que le jeune homme dut battre en retraite.

— Je me retire, madame, dit-il d'un ton digne; j'attendrai pour renouer cet entretien que vous soyez en mesure d'apprécier plus calmement ma demande; mais je ne désespère pas de vous la faire agréer.

— Sortez! répéta la marquise.

« Ah! mon Dieu, il fallait que ça arrivât, continua-t-elle avec accablement quand il eut disparu; je savais bien que ce maudit portrait nous porterait malheur. Tu avais besoin vraiment de te faire peindre pour amener de pareilles catastrophes! Quand je disais que ces freluquets n'avaient rien de bon dans la cervelle,

en voilà une preuve assez forte. Cet intrigant, ce malheureux, parce qu'il t'a vue une vingtaine de fois, ne craint pas de te demander en mariage, comme cela, d'emblée, et devant toi, ce qui est le comble de l'irrévérence. Il faut qu'il ait perdu l'esprit! Mais, j'y songe, cet aventurier doit avoir toutes les audaces: qui sait ce qui s'est passé dans cet atelier funeste où tu n'aurais jamais dû mettre les pieds? J'en tremble de crainte. Voyons, Claire, la vérité, mon enfant: M. Trappeur ne t'avait-il pas dit qu'il t'aimait avant de le déclarer tout à l'heure?

— Oh! non, marraine, jamais, répondit la jeune fille toute rose de confusion; mais...

— Mais... achève donc, tu vois bien que je bous d'impatience.

— Hé bien, marraine, je m'en doutais un peu.

Et Claire, avec un rire espiègle qui s'égrena dans le petit salon comme un trille de fauvette, se sauva à son tour, laissant la marquise consternée.

Les jours qui suivirent furent extrêmement désagréables pour tout le monde. La marquise fit défendre sa porte à Henri Trappeur, qui était deux fois revenu pour la voir. Des démarches tentées par des amis communs n'eurent pas un meilleur résultat, et les supplications de Claire ne firent que l'aigrir davantage. Elle lui défendit, sous peine d'être maudite et déshéritée, de prononcer le nom du peintre devant elle. Claire, poussée à bout, déclara à son tour qu'elle n'aurait jamais d'autre époux qu'Henri, dût-elle perdre les faveurs de la noble dame qui l'avait recueillie et élevée. En conséquence de quoi, elle fut consignée dans sa chambre jusqu'à nouvel ordre. Quant au marquis, son tuteur naturel, c'était un aimable vieillard, trop faible pour entrer en lutte avec sa femme, et Claire ne jugea pas à propos de troubler de ses orages la tranquille béatitude qu'il goûtait au milieu de ses plantations. Un silence douloureux, plein de révolte, s'établit à l'hôtel d'Outrelande comme dans l'atelier de la rue de Vaugirard.

Henri Trappeur ne quittait presque plus la grande pièce tiède qui gardait encore l'empreinte du passage de Claire, les albums entr'ouverts, les fleurs éparses et le grand portrait lumineux et vivant qui souriait sur le chevalet. La marquise avait également refusé d'en prendre livraison et de le laisser exposer, et le peintre, profondément découragé, passait de longues heures en contemplation devant l'idéale figure qu'il se plaisait à encadrer chaque matin d'une guirlande de fleurs blanches.

Quelquefois il s'imaginait qu'en se retournant il allait retrouver Claire sur son haut tabouret, les mains occupées de quelque bibelot, son fin visage penché vers lui. Ou bien il évoquait sa première apparition dans le vestibule, si fraîche dans la lumière pure du matin, et il sentait la délicieuse impression de ses grands yeux bruns posés sur son visage comme des fleurs mouillées: « Vous êtes bien monsieur Trappeur? — Pour vous adorer? Oh! oui, mademoiselle. » Est-ce qu'il mourrait sans la revoir?

Un soir, au coin de la rue, il se trouva face à face avec la figure ridée de Julie et sut par elle ce qui se passait à l'hôtel d'Outrelande.

— Cela finira mal, dit Julie en terminant. Madame a juré de ne pas céder, Mlle Claire non plus, et je les crois aussi entêtées l'une que l'autre. Mlle Claire est bien changée; vous aussi, monsieur Trappeur.

— Ah! Julie, nous sommes si malheureux! Voyons, ne pouvez-vous rien pour nous?

— Ma foi, monsieur, je ne demanderais pas mieux que de vous servir; mais que faire? Mlle Claire est mineure, elle ne peut se passer du consentement de ses tuteurs pour vous épouser. Supplier ou raisonner madame ne serviront de rien; elle y a usé ses yeux. Il faudrait l'intimider, la menacer de quelque chose, et de quoi?

— Mais cette femme n'a donc jamais aimé! s'écria le jeune peintre désespéré.

Julie réfléchissait.

— Monsieur, dit-elle au bout d'un moment, vous me faites songer à quelque chose. Le moyen est hasardeux; mais qui ne risque rien n'a rien, et pour l'amour de mademoiselle je veux essayer.

— Essayez, essayez, ma bonne Julie, dit Henri; je vous dédommagerai bien de votre peine.

Et il lui mit en guise d'acompte deux gros baisers sur les joues, achevant ainsi de gagner la vieille servante à sa cause.

IV.

Le lendemain, tout en coiffant sa maîtresse, Julie fit remarquer que Claire avait plus mauvaise mine que de coutume.

— Sûrement, mademoiselle va tomber malade, ajouta-t-elle.

— Eh! c'est de sa faute, dit la marquise en colère. Vit-on jamais pareille entêtée? Qu'elle fasse amende honorable, me demande pardon des impertinences qu'elle m'a dites, et je lui rendrai mes bonnes grâces. Pourquoi s'obstine-t-elle à penser à cet intrigant de peintre quand je le lui défends?

— Mais ce n'est pas si facile de s'empêcher de penser à quelqu'un qu'on aime. Il n'y a qu'à voir, quand les parents de madame lui ont signifié autrefois de ne plus penser à M. le marquis, le cas qu'elle a fait de leur défense. Au moins n'ont-ils pas été si cruels que madame, et, quand ils ont vu que madame ne prenait plus rien à gré et maigrissait à vue d'œil, comme Mlle Claire, ils ont donné leur consentement au mariage.

— Quelles sornettes me contez-vous là, Julie? de-

manda la marquise en jetant dans sa glace un regard étonné à sa femme de chambre.

Julie, ayant fait deux coques blanches sur le côté gauche du front de sa maîtresse, commençait le côté droit, et sa figure n'avait pas la moindre expression facétieuse.

— Que voulez-vous dire? reprit-elle.

— Rien que madame ne sache mieux que moi. Elle a aimé M. le marquis assez passionnément pour s'en souvenir.

— Moi? j'ai aimé le marquis?

— Et avant son mariage. Est-ce que madame l'aurait oublié?

— Moi? j'ai été amoureuse? Vous rêvez, Julie; c'est impossible.

— Il faut pourtant bien le croire, puisque madame écrivait en cachette à son amoureux.

Pour le coup, la marquise, stupéfaite, se retourna d'une seule pièce. Julie, ayant heureusement terminé sa coiffure, passait une main calme sur les bouffettes d'une douillette de soie piquée avant de la lui présenter.

— Voyons, Julie, vous vous moquez de moi, ou bien vous perdez le sens. Vous savez bien que j'étais incapable d'écrire à qui que ce soit en cachette.

— Mais non, madame; c'est tout le contraire que je crois, puisque je portais les lettres.

Et elle se mit à raconter une foule de particularités de cette époque romanesque de la vie de Mme d'Outrelande, insistant surtout sur la vivacité d'un sentiment qui bravait toute prudence. La pauvre marquise l'écoutait, muette de saisissement, faisant d'héroïques et vains efforts pour rassembler ses souvenirs dispersés. La mémoire se refusait à rendre les événements ensevelis dans le passé. La vieille dame eut une dernière révolte :

— Je ne vous croirai pas, Julie, si vous ne me montrez mes lettres.

— C'est bien facile, dit Julie triomphante; M. le marquis me les avait données à garder autrefois; je les ai encore et les voici.

Elle tira de sa poche un paquet de lettres jaunies, épaisses chacune de plusieurs feuilles et nouées par des faveurs fanées. Tranquillement elle en déplia une et la mit sous les yeux de la marquise, qui la lut avec une horreur croissante. La lettre était signée : « Marie de Puits-Geignaux. »

Arrivée à la signature, la marquise poussa un cri étouffé et étendit la main pour saisir la lettre; mais Julie l'avait déjà retirée.

— Non pas, dit-elle, n'en déplaise à madame; ses lettres sont trop précieuses pour que je m'en dessaisisse. Je veux les garder pour les montrer à Mlle Claire. Elle verra, la chère enfant, que sa marraine, si sévère aujourd'hui, a aimé aussi dans son temps, et qu'elle a été bien autrement imprudente et compromise qu'elle. Cela lui donnera peut-être l'idée de soulager sa peine en écrivant à M. Trappeur.

— Oh! Julie, dit Mme d'Outrelande suffoquée, vous feriez cela?

Le regard de la vieille dame n'avait rien généralement de celui d'un agneau ; mais à ce moment Julie y lut une telle détresse qu'elle fut sur le point de s'attendrir. La pensée de Claire soutint son courage.

— Mon Dieu, madame m'excusera. J'ai toujours eu une faiblesse pour les jeunes gens; leurs amours m'intéressent et je me sens capable de tout affronter pour les rendre heureux. Par la même raison que j'ai pris le parti de madame autrefois contre ses parents, je servirai Mlle Claire autant qu'il sera en mon pouvoir.

Mme d'Outrelande commanda, supplia, alla jusqu'à offrir de l'argent à Julie pour ravoir ses lettres : Julie resta inflexible.

— Madame a trois jours pour réfléchir, dit-elle tranquillement; la santé ébranlée de sa filleule exige un prompt dénouement. Si madame n'a pas donné son consentement dans trois jours, je dis tout.

Mme d'Outrelande passa une journée affreuse, ballottée entre des sentiments violents et divers. Tantôt elle voulait chasser ignominieusement Julie, redemander ses lettres à la police ; mais le moyen lui paraissait aussitôt impraticable : Julie chassée raconterait partout l'histoire de ses lettres, et la marquise sentait une sueur d'angoisse lui perler au front à la seule pensée des moqueries mondaines qui égratigneraient sa réputation parfumée d'impeccable vertu. Déchoir dans l'esprit de Claire lui semblait plus insupportable encore; elle eût donné trois doigts de sa main pour anéantir ces funestes petits papiers qui, dans sa conscience scrupuleuse, représentaient une faute grave, et l'insolente Julie du même coup. A son âge, avec ses principes, être à la merci d'une femme de chambre, il y avait de quoi pleurer de rage; et la marquise s'emportait à nouveau, maudissait le portrait, cause de tout le mal, le peintre, Claire, et elle-même, assez folle pour donner des armes contre son repos. Car petit à petit sa mémoire s'élucidait, il lui revenait de vagues réminiscences de sa sotte légèreté, de cette correspondance clandestine dont la seule pensée maintenant lui mettait le rouge au visage. Julie n'eut pas l'air de s'apercevoir de son trouble et la servit promptement et sans bruit comme de coutume; à peine revint-elle sur la conversation du matin pour dire de son air placide : « Si madame la marquise voulait relire ses lettres d'un bout à l'autre, je me ferais un plaisir de les mettre sous ses yeux : il y en a de bien touchantes. »

— Laissez-moi, répliqua la vieille dame humiliée et furieuse; je les voudrais au diable, vous avec. Désormais, pour venir, vous attendrez que je vous sonne.

Et, au risque de s'habiller de travers, la marquise se passa de Julie. Néanmoins elle ne put résister, le second jour, à la tentation de monter chez Claire. La

pauvre enfant, les yeux rougis de larmes, regardait tristement dans le jardin les fleurs s'épanouir au soleil d'avril. Elle se leva à l'entrée de sa marraine et se tint debout devant elle, les paupières baissées, les lèvres serrées, dans une attitude si pleine de respect et en même temps de fermeté que la marquise resta interdite. Elle examinait curieusement la jeune fille, comme pour chercher dans sa contenance douloureuse, sur ses traits pâlis, l'image effacée de sa propre jeunesse.

— Moi aussi, j'ai donc souffert de ce mal étrange! se disait-elle. Moi aussi j'ai donc pleuré, séparée de celui que j'aimais. Combien pourtant j'ai été plus coupable que cette enfant qui souffre en silence!

Et la vieille dame, partagée entre la compassion qui germait dans son âme et l'orgueil de ne pas la montrer, se retira brusquement.

Que de réflexions traversent une cervelle en l'espace d'un jour! Mme d'Outrelande, bouleversée, horriblement lasse de retourner ses idées dans sa tête, se coucha la plus malheureuse des femmes; mais enfin la pitié envers sa filleule et la volonté de rentrer en possession de ses lettres commencèrent à l'emporter sur le reste. A force de ne plus songer qu'à cela, le mariage de Claire devenait possible, et l'image elle-même d'Henri Trappeur se réduisait à des proportions acceptables. Après tout, c'était un jeune homme comme un autre, peut-être un peu mieux élevé, peut-être un peu plus riche, qui dans un salon ne ferait pas plus mauvaise figure de soupirant que les petits jeunes gens du faubourg.

Mme d'Outrelande, endormie sur cette réflexion, fit un rêve affreux. Elle s'était laissée enlever en chaise de poste par le peintre, dont elle convoitait éperdument la main, et, tandis qu'ils dévoraient l'espace, serrés l'un contre l'autre, le marquis et Claire, acharnés aux portières, leur lançaient à la figure d'innombrables papiers, griffonnés et jaunes, qui les coupaient comme des rasoirs. La marquise s'éveilla en sursaut, les cheveux hérissés. Julie était au pied du lit, ses lettres à la main.

— Dois-je les montrer à mademoiselle? dit-elle avec une majesté qui marquait pour les rôles tragiques une vocation malheureusement négligée.

La marquise pâlit et ferma les yeux.

— Je ne vous pardonnerai jamais cela, Julie, dit-elle.

— Que si. Madame me pardonnera en voyant sa filleule parfaitement heureuse, et avec M. Trappeur la chose est certaine.

— Un étranger, un artiste (dans la bouche de la marquise ce mot valait une injure) qui vend ses tableaux!

— M. le marquis vendait bien sa haute futaie; cela n'a pas rebuté madame. Est-ce que l'amour s'inquiète de ces choses-là? C'est affaire à mademoiselle s'il lui plaît d'épouser ce peintre. Elle aura un bien beau mari, au moins; c'est quelque chose. Je me suis souvent demandé comment madame s'était si fort engouée de M. le marquis d'Outrelande, moins riche et moins titré qu'elle, et qui par-dessus le marché avait le nez en pied de marmite.

Ce fut le coup de grâce. La marquise ne répliqua rien; elle était vaincue. Le jour même elle fit venir son notaire, qui, à la suite de leur entretien, envoya deux dépêches, l'une au marquis, l'autre à Henri Trappeur.

Le marquis se fit bien un peu tirer l'oreille pour donner son consentement. La personnalité d'Henri Trappeur, tout auréolée qu'elle fût de talent et de bonne renommée, ne lui semblait pas assez brillante pour sa fille d'adoption; mais à ses objections la marquise répliqua d'une manière si péremptoire en déclarant ce mariage parfait, que le digne homme dit oui, sans plus résister, gardant pour lui son étonnement de voir Mme d'Outrelande favorable à une chose qu'il avait crue jusque-là incompatible avec ses idées.

En se revoyant enfin après avoir tremblé de se perdre, les jeunes gens, trop émus pour parler, ne purent que se presser les mains avec un long regard où les larmes versées faisaient l'amour plus radieux.

C'était le soir, dans le même petit salon où le peintre avait demandé la main de Claire à la marquise courroucée. Il faisait bon dans la fraîcheur des fenêtres ouvertes, et, tandis que le marquis et la marquise commençaient une partie d'écarté entre leurs trois paravents, eux, les mains entrelacées, à l'abri du gros bouquet de lilas blanc qui parfumait la soirée, se mirent à égrener le long chapelet des riens amoureux.

— Convenez, mon ami, dit la bonne marquise, regardant le joli groupe baigné dans la lumière de la lampe, qu'il eût été inhumain de séparer ces enfants. Nous les marierons le plus tôt possible, n'est-ce pas?

Et, en effet, Mme d'Outrelande pressa les apprêts de la cérémonie. Claire la mangeait de caresses, croyant que c'était pour leur faire plaisir; mais il n'en était rien. La marquise voulait tout simplement rentrer en possession de ses lettres, que Julie avait promis de lui rendre après la messe, et c'était pour les ravoir plus tôt qu'elle poussait les tapissiers, les bijoutiers et les couturières. C'était devenu une idée fixe.

Le mariage de Claire Balny et d'Henri Trappeur fut célébré en grande pompe à Saint-Sulpice, au milieu du plus aristocratique cortège, tout le monde n'ayant pas, au sujet des artistes, les mêmes préjugés que Mme d'Outrelande. Les mariés rayonnaient; de mémoire de suisse on n'avait vu plus joli couple. Les invités se séparèrent à la sacristie, Henri Trappeur et sa femme partant pour l'Écosse. Pendant qu'ils prenaient tous deux le chemin de la gare du Nord dans un coquet coupé capitonné de satin bleu, la marquise s'asseyait avec un soupir de soulagement au fond de sa vénérable calèche.

— Parbleu! s'écria le marquis en se mettant près d'elle, voilà un mariage comme je les aime. Vivent l'amour et la jeunesse!

Puis, remarquant l'air recueilli de sa femme :

— Ce que j'en dis ne doit point vous froisser, ma digne amie; l'on vit heureux sans amour. Je n'ai jamais déploré la calme tiédeur de nos sentiments réciproques et je souhaite à nos tourtereaux d'être dans cinquante ans aussi unis que nous.

— En vérité, marquis, dit Mme d'Outrelande piquée, il vous sied bien de vanter l'indifférence! Vous n'étiez pas si tiède que cela, il y a cinquante ans. Prétendriez-vous le contraire?

— Je ne prétendrai rien qui vous déplaise, ma chère amie; mais, à notre âge, pourquoi ne pas convenir bonnement que nous nous sommes mariés par raison, pour obéir à nos parents, et que nous ne nous en portons pas plus mal?

— Allons, lui aussi, dit-elle en souriant avec mélancolie; les ans jettent donc vraiment de la neige sur le cœur, comme le prétendait Julie! Venez, cher vieil oublieux, que je vous mette en face du passé.

Ils étaient arrivés dans la cour de l'hôtel désert. Lentement ils descendirent de voiture et montèrent dans la chambre de la marquise. Les lettres étaient là, en évidence, sur un petit guéridon. Mme d'Outrelande, avec un mélange de honte et de plaisir, touchant chez cette vieille femme, les prit et les lui tendit.

— Hé bien, êtes-vous convaincu? dit-elle au bout d'un instant.

Il lui répondit par un sourire attendri où la conscience des choses mortes mettait son indicible amertume.

— Allons, mon ami, ne rougissez pas d'avoir oublié, puisque moi aussi je ne savais plus. Ces imprudents témoins d'un amour disparu, je ne regrette plus de les avoir écrits : ils ont fait deux heureux de plus. Ce sont eux qui, en me rappelant que j'avais eu vingt ans, ont ouvert mon âme au chagrin de ma filleule. Comprenez-vous maintenant comment, vaincue par ces souvenirs de notre furtive tendresse, j'ai mis la main de Claire dans celle de son bien-aimé? Afin qu'ils goûtent les joies de cet amour dont nous avions, nous aussi, connu les larmes. Ah! mon ami, vous disiez tout à l'heure : « Puissent-ils finir comme nous! » Vous voyez maintenant que vous auriez pu ajouter : « puisqu'ils commencent de même ».

PAUL DYS.

THÉATRES

I.

Comédie-Française

« LA FEMME DE SOCRATE. »

Si la mode était encore aux *Examens* de pièces, voici quelques explications que M. Théodore de Banville aurait placées, j'imagine, en tête de sa *Femme de Socrate* :

« De tous les poèmes dramatiques que j'ai donnés au public, il n'y en a pas qui m'ait attiré plus d'applaudissements. C'est peut-être parce que je n'ai jamais traité un sujet où mes qualités naturelles et ma poétique particulière aient eu l'occasion de paraître dans un meilleur jour. Les tribulations conjugales de Socrate n'avaient pas encore été portées sur la scène : c'était une rare fortune pour un poète funambulesque.

« Ceux qui aiment encore les vers et qui prennent du plaisir à lire les miens savent que, dans mon observation personnelle de la vie, je suis surtout frappé du mélange constant de la tragédie la plus haute et de la comédie la plus bouffonne. Ce sont les auteurs de *poétiques* qui séparent soigneusement ces genres-là. Ils veulent que, pendant cinq actes, l'on pleure sans vacance, ou que l'on rie à gilet déboutonné. Pour moi, j'estime que Jean-qui-Pleure et Jean-qui-Rit sont des fictions aristotéliciennes. Dans la réalité, il y a un personnage unique qui rit et pleure tout à la fois. Et le genre funambulesque — dont j'ai donné la règle — est le seul qui exprime au naturel cette perpétuelle grimace de la face humaine.

« A l'appui de cette observation, la vie et le personnage de Socrate me fournissaient un très illustre exemple. Ne voyons-nous pas, en effet, que les dieux — par goût bien olympien de la raillerie, — en même temps qu'ils faisaient à Socrate le don ineffable de la sagesse, affublèrent le pauvre philosophe de la forme grotesque des Silènes ?

« Entendez que Silènes estoient jadis petites boîtes, telles que voyons de présent es boutiques des apothecaires, peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, oisons bridez, lievres cornuz, et autres telles peintures contrefaictes à plaisir pour exciter le monde à rire. »

« C'est Rabelais qui dit cela, d'après Platon, et, continuant le portrait de Socrate, il nous le montre « le « nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un « fol, simple en mœurs, rustique en vêtements, pau- « vre de fortune, infortuné en femmes. » J'avoue que ce dernier trait me réjouit particulièrement. N'est-il

pas admirable que cet homme dont le génie répand sur toute l'antiquité une lueur divine ait été dans sa maison houspillé, berné et battu par sa femme comme tant de nigauds de notre connaissance? Confessez que c'est proprement le triomphe du genre funambulesque, et que cette contradiction dans les mœurs et les caractères m'offrait un thème merveilleux pour des variations lyrico-comiques.

« Ce n'a pas été pour moi un médiocre plaisir que d'enfermer une comédie dans un cadre grec, non pas dans cette *salle corinthienne* où, depuis deux cents ans, se jouent les tragédies — ma muse s'enrhumerait dans ce vestibule classique, — mais dans le décor intime et charmant d'un logis athénien, d'une cour pavée de mosaïque, où le soleil entre, où les myrtes fleurissent mêlés aux lauriers-roses, enfin la maison du sage, petite pour ne s'ouvrir qu'aux vrais amis. Dans cet asile frais, où l'on croit entendre le murmure d'un jet d'eau, j'ai voulu faire rêver mon philosophe tout de blanc vêtu — car le blanc est une couleur divine, — et j'ai voulu que ce philosophe fût Coquelin aîné.

« J'aurais pu choisir Mounet-Sully, qui a déjà fait ses preuves dans toutes les variétés de pièces grecques, ou Maubant, qui doit être devenu un sage pour de bon depuis le temps qu'il traverse tant de vicissitudes tragiques. J'ai préféré Coquelin parce que j'ai infiniment de goût pour son talent et de confiance dans son intelligence du théâtre, mais aussi, je ne m'en cache pas, parce que j'aime le paradoxe et qu'il ne me déplaisait pas de faire voir Coquelin-César-de-Bazan, Coquelin-Mascarille, déguisé en philosophe et en penseur.

« C'est pour la même raison que je m'applaudis d'avoir confié à Mme Samary le rôle de Xantippe. Xantippe l'acariâtre, Xantippe la femme sèche, anguleuse, dont le geste est en bois, dont la main doit cingler comme des doigts de mannequin, jouée par cette soubrette, cette joyeuse qui rit partout, à la ville, au théâtre, dans ses photographies, qui a des fossettes au menton, aux joues, aux coudes, aux phalanges: qu'en dites-vous, bonnes gens? Et que pensez-vous de son peignoir rouge, qui promène dans cette pièce antique la mode et le parfum musqué du quartier de l'Europe? Voilà comment nous autres, lyriques funambulesques, nous comprenons l'antiquité, et, si je m'en fie aux applaudissements, ce petit piment de modernité a donné du montant au plat et flatté le goût du public.

« J'arrive aux critiques qu'on m'a adressées.

« On me reproche d'avoir montré un Socrate trop exclusivement occupé de l'art et des artistes, encore qu'on ait loué les vers que je mets dans sa bouche :

SOCRATE, *à Praxias.*

Tu parles bien,
Statuaire; car Sparte à la rude mamelle
Rirait de nous, amis, si nous faisions comme elle,
Si vous, Athéniens, l'élégance, l'esprit,
Le bon sens ironique et la grâce qui rit,
Poètes et sculpteurs, maîtres en toutes choses,
Vous dont le chant ailé court dans les lauriers-roses,
Vous lui donniez un jour le plaisir de vous voir
Sous des habits grossiers mangeant le brouet noir!
Quel que soit notre sort, victoires ou défaites,
Imposons-lui nos chants, nos modes et nos fêtes;
Toi, Praxias, tes dieux à la blancheur de lis,
Et toi, la comédie au beau rire, Eupolis,
Et vous, votre parure et vos robes, ô femmes!
Car, puisque par ces dons toujours nous triomphâmes,
N'empêchons pas chez nous la Grâce de fleurir.
Rions, et soyons ceux qui veulent bien mourir;
Soyons Athéniens!

« Je ne ferai pas difficulté de reconnaître que je n'ai pas poussé bien avant mes études sur le platonicisme, ni sur le socratisme, qui en était assez différent, à ce qu'on m'a affirmé. La métaphysique n'est pas mon fait. J'ai dit quelque part que je devais toutes mes idées à la rime, et je comprends très bien que les philosophes, écrivant généralement en prose, aient d'autres sources d'inspiration. J'ignore d'où elles jaillissent. Je n'ai pas été y boire; je suis poète, c'est-à-dire chose légère. Je vais d'instinct aux belles couleurs et aux belles formes. J'ai surtout compris dans Platon trois allégories plastiquement belles : celle du char, celle du cygne et celle de la lyre. Je m'en tiens là, et, pour le reste, j'ai montré le bon Socrate des bonnes gens, celui qui parlait de l'immortalité de l'âme, qui aimait l'art puisqu'il était Grec, qui l'aimait divinement puisqu'il était divin, et qui, rentré chez lui, se laissait battre par sa femme.

« Au moins ai-je eu la satisfaction de penser — des gens compétents m'en ont donné l'assurance — que je me suis fait une exacte idée de la *maieutique* et que Coquelin accouche tout à fait socratiquement l'esprit de Mlle Tholer. Je tenais beaucoup à cette scène-là, et je suis heureux qu'elle ait réussi. Poète et conteur, j'ai bien le droit de dire mon petit mot sur l'éducation des femmes, dont tant de vieux pions, qui ne les ont jamais pratiquées, s'occupent aujourd'hui en ignorants et en maladroits. Ils sont en train de nous fabriquer une génération d'institutrices qui préféreront la lecture des manuels pédagogiques aux vers des poètes, qui porteront des lunettes et s'habilleront comme des Suissesses. Nous autres poètes avons bien envie de protester. On nous jettera peut-être à la figure ces rimes de Gringoire :

Depuis que femmes sont clergesses,
Plus qu'il n'affiert à leur nature,
Ils (*elles*) sont sottes et vanteresses,
De trop haut fait font ouverture.
Femme ne doit, selon droicture,
Croire que ce que croit l'Église ;

ou le couplet du bonhomme Chrysale sur les femmes savantes. Je répondrai que Gringoire date de l'an 1500; quant à Molière, je ne veux plus en dire de mal, puisqu'il paraît que je me suis rencontré avec lui dans

les dernières scènes de ma comédie. Mais les poètes d'aujourd'hui, même les plus épris de la beauté physique de la femme, n'en sont plus à ces étroites théories : témoin ces vers de Socrate à Myrrine, qui se plaint de l'abandon de son époux Dracès :

O Myrrine, dans Cypre, île de fleurs vêtue,
On vit un statuaire épris de sa statue;
Mais, par bonheur, Cypris vint à passer par là,
Si bien que Galatée eut une âme et parla.
Sans quoi Pygmalion l'eût bien vite laissée.
Ta robe est de couleurs charmantes nuancée;
Mais on épouserait les roses des jardins
Si les roses, pour nous oubliant leurs dédains,
Ouvraient pour nous ravir leurs corolles sacrées
Et nous parlaient après qu'on les a respirées!
... Dracès apprit de moi comment
Notre âme vers le beau s'élève éperdument
Et se rend la vertu docile et familière.
O Myrrine, à ton tour deviens son écolière!
Si, buvant longuement aux flots inépuisés,
Il t'enseigna jadis la douceur des baisers,
Il t'apprendra le noble orgueil, la sainte joie
De saisir, d'embrasser le vrai comme une proie,
Et de sentir en soi le doute évanoui.
Vis avec lui! Cherche avec lui! Pense avec lui!
Ayant reçu de moi l'immortelle semence,
Il faut qu'il la transmette, et son labeur commence...
O Myrrine, c'est là le véritable hymen.

« Je suis heureux de m'être expliqué là-dessus et d'avoir dit ce que j'avais sur le cœur. Nous ne voulons pas des sottes pour épouses ni pour amantes; mais nous nous chargeons de les instruire nous-mêmes, et, pour ma part, je crois m'en tirer plus galamment que vous, pédants à toques et à lunettes.

« Ceci dit, il ne me reste qu'à remercier tous ceux qui m'ont fait si bon accueil à la Comédie. Ils me l'ont prouvé : une maison peut être plus grande que celle de Socrate, et ne contenir que de vrais amis. »

*
* *

Voilà, ou à peu près, ce que le poète aurait pu dire. Quant à ceux de nos lecteurs qui se demandent où est dans tout cela le récit de la pièce, je leur conseille d'aller voir jouer *la Femme de Socrate* ou de la lire. Un acte de M. de Banville analysé, c'est comme un papillon cloué dans une collection d'insectes, les ailes dédorées, une grosse épingle au travers du cœur.

II.

Vaudeville

« GEORGETTE ».

Il n'en est pas de même des pièces de M. Victorien Sardou, qui valent par la magnificence compliquée de l'échafaudage autant que par l'édifice qui s'élève derrière. Il n'y a pas parmi les auteurs dramatiques contemporains un entrepreneur de constructions théâtrales plus habile que M. Sardou. Ses mâts sont hauts et solides, ses planchers bien joints, ses dégagements commodément aménagés ; les treuils, les poulies et les trucs, graissés de frais, ont été si souvent éprouvés que l'on a foi dans leur résistance. Il est vrai que, comme toutes les choses de ce monde, ce matériel pourrait bien se détériorer à l'usage ; mais ce n'est pas encore le cas pour *Georgette*.

*
* *

Nous sommes chez une étrangère titrée, riche à millions, dont le salon est fréquenté par l'aristocratie des deux faubourgs. Tout ce qu'on sait de la duchesse de Carlington, c'est qu'elle a des manières de grande dame, un mari gâteux, qu'on ne voit jamais, et une très charmante fille, née d'un premier lit, miss Paula. La duchesse donne aux pauvres, reçoit royalement ; le monde ne lui en demande pas plus. Nous n'en saurions pas davantage si elle n'avait appelé chez elle le capitaine Clavel de Chabreuil, officier en retraite, qui vient justement de faire le tour du monde. Ce n'était pas pour acquérir de l'expérience : on s'aperçoit tout de suite que ce militaire grisonnant n'en manquait pas. M. Clavel voulait dépayser son chagrin, oublier la mort d'un de ses compagnons d'armes tué à ses côtés, qui, par ce trépas héroïque, a échappé aux griffes d'une coquine, d'une certaine Georgette. C'était une chanteuse de café-concert, qu'il avait rendue mère et qui prétendait l'épouser.

Comme on peut le prévoir, Georgette et la duchesse de Carlington, c'est tout un. Et le brave Clavel lève les bras au ciel quand il voit entrer « la belle *Geo-geo* » des Folies dramatiques de Marseille déguisée en honnête dame. Déguisée? Non pas. La maternité l'a transfigurée. C'est une Madeleine authentique, qui ne dénouera plus ses cheveux que pour essuyer les pieds de ceux qui ont le droit d'absoudre. Et elle a beaucoup fait pour mériter ce pardon. Elle a élevé sa fille dans la pureté, la piété, les ignorances chastes. Elle s'est refait une dignité, une conscience pour son enfant. Aussi, quand Georgette s'aperçoit que Clavel, manifestement sceptique, mordille le coin de sa moustache pour ne pas sourire : « Tu ne me crois pas? s'écrie-t-elle; eh bien, tu vas voir ma fille. » Et, ma foi, on comprend qu'un officier en retraite, même retour des Indes, se laisse toucher et conquérir par la bonne grâce un peu exotique de miss Paula. Tout le portrait de son père, cette Paula! Il n'y a pas moyen de douter : c'est bien la fille de l'ancien compagnon d'armes. Mais, comme Clavel est un homme circonspect, avant de s'enfoncer plus avant dans l'attendrissement il se demande où Georgette a l'intention de le mener, et il le lui demande à elle-même. « Voici, répond la mère de Paula. Tu vas voir chez moi tous les gens de ton monde. Tu me verras chez eux; tu me verras chez la veuve de ton frère. Paula est son enfant gâtée, l'amie

de son fils Gontran, l'amie de Mlle Aurore, cette nièce que ta belle-sœur a adoptée. Pour tous ces gens-là je suis la duchesse de Carlington, je n'ai jamais été autre chose. Toi seul connais mon secret et peux nous perdre. Je te supplie de garder le silence, non à cause de moi, mais pour ne pas déshonorer la fille de ton meilleur ami. »

Vous voyez que Clavel avait raison de se méfier. Il est le tuteur de Gontran et d'Aurore, le conseiller de sa belle-sœur, un ancien soldat, c'est-à-dire un homme qui ne doit pas badiner avec l'honneur — c'est en effet une habitude théâtrale déjà ancienne, de faire jouer par des pantalons rouges les rôles de correction et de délicatesse morale ; — Clavel, dis-je, est un parfait gentleman, et il faut avouer qu'il se trouve engagé dans une impasse. Sa conscience ne sera pas tranquille s'il ne dit rien, et, d'autre part, est-il bien loyal de parler? Or voici le compromis où aboutissent ses scrupules : « Ma chère, reçois chez toi qui tu voudras, cela ne me regarde point, je ne te trahirai pas. Mais je te préviens que, à la minute même où la fréquentation de ta maison deviendra un danger pour les miens, je leur dirai tout. — Soit », répond Georgette qui voit bien qu'elle n'obtiendra rien de plus. Au même moment, on annonce M. Gontran de Chabreuil. Le jeune homme, après avoir rapidement serré la main de son oncle, va rejoindre miss Paula pour lui faire sa cour, et le rideau tombe.

Le seul reproche que l'on puisse adresser à ce premier acte (je ne m'occupe ici que de l'action), c'est qu'il est un peu touffu. On pousse un « Ah! » de satisfaction en voyant l'exposition terminée, l'intrigue nouée. On est heureux de savoir enfin de quoi il s'agit. C'est une sensation analogue à celle qu'on éprouve lorsqu'après avoir monté une côte très rude on découvre tout d'un coup le paysage à vol d'oiseau. Ceci est dans les procédés de M. Sardou : on dit qu'il ne ménage pas ses acteurs; il ne ménage pas davantage son public. Il le condamne à des tours de force de mémoire. Il l'oblige à retenir des quantités de noms propres, de péripéties, de menus faits, qui ne sont peut-être pas également indispensables, mais auxquels il tient évidemment beaucoup. On s'en aperçoit, on veut le suivre, on a peur de laisser échapper un détail important, gros de conséquences, et cette surveillance de l'attention n'est pas exempte de fatigue. Soit dit sans aigreur, du reste. Chaque auteur a ses qualités propres, et le génie de M. Sardou est évidemment un génie compliqué.

D'ailleurs, dès le second acte, on est récompensé d'une patience un peu laborieuse.

Cette fois, l'auteur nous transporte chez la belle-sœur de Clavel, la comtesse de Chabreuil, où Paula et sa mère viennent rendre visite. Nous faisons plus ample connaissance avec le jeune Gontran et nous voyons pour la première fois Mlle Aurore. Il a été autrefois question d'amour et de mariage entre elle et son cousin; mais, depuis que miss Paula est entrée dans la maison, Gontran s'est détaché d'Aurore, et la petite dédaignée s'est découvert un subit dégoût du monde, une vocation décidée pour la vie religieuse. Elle est d'ailleurs toute charmante, sans rancune ni jalousie. Bien mieux, elle favorise les tête-à-tête de Gontran et de la belle Paula.

C'est décidément une honnête fille, cette enfant de l'amour. Elle s'explique très nettement sur son cœur et sur son dégoût de la dissimulation. Puisque Gontran l'aime, qu'il la demande en mariage. Si la comtesse de Chabreuil consent, Paula affirme que sa propre mère la laissera libre de son choix. Et Gontran, assuré des sentiments de Paula, profite de la première occasion pour informer sa mère de ses projets.

C'était là la grande scène que nous attendions, que nous voyions venir. Elle est conduite avec un art vraiment supérieur, et, encore qu'il y ait bien des choses à dire sur le fond et sur la doctrine morale, elle emporte l'admiration.

Ils sont réunis tous les trois, la mère, l'oncle et le fils. Gontran expose ses projets. Il dit les raisons qui lui font renoncer à une union avec Aurore et désirer la main de miss Paula. La comtesse de Chabreuil est toute disposée à consentir. « Paula, dit-elle, est une fille charmante, sérieuse, tout à fait bien élevée; je ne vois pas d'obstacle à cette union; mais encore faut-il que nous prenions des renseignements sur sa mère et sur sa famille. Qui est-elle, cette duchesse de Carlington? Pourriez-vous nous le dire, Clavel, vous qui connaissez l'univers? » Alors le tuteur se lève et répond : « Lady Carlington s'appelle Georgette. Elle est la fille d'un menuisier. Elle a quitté ses parents à quinze ans. Elle a chanté à Marseille dans les cafés-concerts. Elle a été la maîtresse de beaucoup de gens, entre autres d'un de mes amis, un fort honnête homme qui est le père de Paula. Ensuite Georgette est devenue la femme légitime d'un Brésilien qui l'a enrichie, et elle se trouve présentement l'épouse d'un lord très authentique, qui l'a faite lady et duchesse. Voilà le mal. Quant au bien, je dois lui rendre cette justice que la maternité l'a transformée. Elle a fait de sa fille une personne accomplie, et elle est même présentement beaucoup plus honnête que bien des femmes de notre monde. » On voit d'ici le coup de théâtre.

Il m'a paru qu'une bonne partie du public goûtait médiocrement les révélations de Clavel et les trouvait vraiment par trop complètes. Je sais bien qu'il y a déjà un précédent : Olivier de Jalin livre dans des conditions à peu près semblables le secret de son ancienne maîtresse. Il faut donc croire que telle est en ces matières l'opinion des gens du monde et que l'on risque de passer pour un rustaud en ne pensant pas là-dessus comme les oracles de la mode.

J'ai été très heureux de voir qu'il y avait l'autre jour dans la salle beaucoup de ces rustauds-là.

Quoi qu'il en soit, le duel s'engage entre le fils amoureux et la mère vertueuse et impitoyable. Raisonnant avec des passions diverses, ils ne peuvent s'entendre, et la scène finirait par une rupture sans espoir de rapprochement si le respect filial n'intervenait pour tout apaiser. « Je ne vous désobéirai pas, ma mère, dit Gontran; mais je ne renonce pas à l'espoir de vous convaincre. »

Au troisième acte, le rideau se lève encore une fois sur le salon de Georgette. La maladresse d'une domestique a livré à Paula le secret, si longtemps et si soigneusement caché, de sa naissance. Les souvenirs de la jeune fille se groupent; elle rapproche des mots entendus, les relie, et l'affreuse vérité lui apparaît brusquement. Elle est la fille de cette Georgette dont le nom a été si souvent prononcé autour d'elle, et avec tant de mépris! En face de cet écroulement de sa vie et de ses espérances, Paula s'évanouit. Quand elle reprend ses sens, Clavel est auprès d'elle. Ce retour à la vie est déchirant. La honte, les larmes suffoquent la jeune fille, et, dans ce naufrage de tout, un seul sentiment la sauve du désespoir : sa tendresse pour sa mère, qu'elle chérit plus que jamais.

Pour être juste, il faut dire que Clavel console du mieux qu'il peut cette douleur qu'il a causée. Il explique en fort bons termes que c'est justement à sa mère que Paula doit ces principes d'honneur dont elle souffre jusqu'au martyre. Et l'enfant, heureuse de se raccrocher à cette pensée qui lui permet d'estimer encore ce qu'elle aime, sèche héroïquement ses larmes. Il faut que sa mère ne se doute jamais de rien et que Clavel garde le secret.

Justement voici Georgette. Elle rentre, inquiète, pressentant le malheur qui l'accable. Seule avec Clavel, elle lui demande la vérité : « Eh bien! répond l'officier, Gontran voulait épouser ta fille; j'ai tout dit. » Georgette reçoit le coup en plein cœur, et, dans la brusquerie de l'émotion, revenant à ses habitudes originelles, elle accable d'injures l'homme qui l'a trahie, la femme qui la chasse de son alliance et de sa maison. « Un instant, dit Clavel; je ne suis point venu chez toi pour entendre insulter la femme de mon frère. Tais-toi, ou je t'abandonne! » Et, à ce mot qui lui fait espérer que tout n'est pas perdu, Georgette s'apaise, raisonne; mais que faire, mon Dieu, que faire? « D'abord cacher la vérité à ta fille », répond Clavel. Là-dessus la porte s'ouvre, Paula paraît et court se jeter dans les bras de sa mère.

Pourquoi ce baiser, qui finit l'acte, ne termine-t-il pas aussi la pièce? Après toutes ces émotions, le quatrième acte a paru froid et contraint. Georgette, qui nous tient au cœur tant qu'elle est dévouée à sa fille, tant qu'elle se sacrifie, nous devient indifférente lorsqu'elle veut être heureuse à son tour. Elle se révolte contre les exigences de la duchesse de Chabreuil, qui a mis comme condition au mariage de Paula et de Gontran la disparition de la mère coupable. La disparition? Même pas. La duchesse de Carlington se retirera en Angleterre, elle verra sa fille pendant « la saison », deux mois par an. « La séparation! s'écrie Georgette; mais que deviendrai-je si je perds ma fille? C'était toute ma vie à moi. Ma récompense! » Voilà le grand mot lâché. Dès que Georgette réclame une récompense, notre pitié l'abandonne.

En revanche, nous comprenons très bien que Paula, honnête et tendre comme on nous l'a montrée, refuse ces compromis. « Si ma mère, dit-elle à Gontran, ne peut pénétrer chez vous en même temps que moi, par la grande porte, je n'y puis entrer sans elle. » Et, comme dans la *Fille de Roland*, les deux amants, touchés de leur mutuel devoir, se séparent quand ils auraient pu être heureux.

Je passe à dessein sous silence la déclaration *in extremis* de Clavel et les espérances que paraît concevoir ce vieux galantin. Ce post-scriptum a vivement choqué le public.

On disait dans la salle que M. Sardou, gêné par le souvenir d'*Odette*, n'avait pas osé faire disparaître la mère. Et pour cette fois j'affirme que le public aurait eu grand plaisir à voir M. Sardou s'imiter lui-même.

***

Telle qu'elle est, la pièce a passionné les spectateurs; et dès le premier acte, on s'est visiblement séparé en deux camps : d'une part, les partisans de Georgette et de Paula; de l'autre, les défenseurs de Clavel et de la comtesse de Chabreuil. Chaque groupe semblait très entêté dans sa conviction et soutenait ses avocats par des applaudissements. Ce conflit est d'autant plus intéressant qu'il ne s'agissait pas là d'une simple divergence d'opinions littéraires : il y avait vraiment deux morales en désaccord.

Étant posée cette question : Une femme galante peut-elle être réhabilitée par un sentiment aussi pur que la maternité? — la morale du monde répondait : Non; et l'autre, que je ne sais comment qualifier (naturelle, chrétienne, ou la morale tout court?) répondait : Oui.

Il faut avouer qu'il y a peu de mots plus plaisamment accouplés que ce substantif grave: « la morale », et cette épithète frivole : « mondaine ». Et les gens sans parti pris se demandent avec curiosité quel peut bien être ce « monde » qui n'accepte pas en bloc la morale des bonnes gens, mais qui s'est forgé un décalogue et une casuistique à son usage.

A la fin du XIXe siècle, le « monde » est la réunion des gens qui possèdent une certaine fortune (on en pourrait fixer assez exactement le chiffre), qui s'habillent chez certains tailleurs, chez certaines couturières (on connaît leurs adresses), qui affectent certaines manières constituant le bon ton et variables comme la mode; en un mot, c'est les gens bien rentés, bien mis

et de bel usage, qui vivent sans scandale extérieur.

Ce monde vit de compromis et d'apparences : il est donc tout naturel qu'il soit implacable dans ses jugements, absolu dans ses opinions. Sa morale, n'ayant pas de base solide, ne tient debout que par la rigidité extérieure et l'observation universelle. Une négligence, une indulgence, une dérogation aux usages, et tout est perdu. Le fragile édifice s'écroulerait comme un château de cartes.

Pour des raisons tout opposées, l'autre morale, celle des simples, est disposée à une universelle clémence. Elle a toutes les utopies. Elle croit à la régénération par la maternité et par l'amour; elle ouvre ses bras consolateurs à Marguerite Gautier comme à Georgette. Notez pourtant que l'une et l'autre ne sont point également dignes de miséricorde, la maternité dominant l'amour de toute la supériorité du dévouement sur l'égoïsme.

Cette morale-là fait la part plus large à la misère humaine; elle est moins choquée du péché que de l'hypocrisie, et — soit dit pour flatter les penchants secrets de mes contemporains — elle me paraît plus *scientifique* que l'autre. On nous a appris, n'est-ce pas? que le corps entier de l'être humain se renouvelait en quelques années : cela n'est-il pas plus vrai encore de l'esprit et du cœur? Et dès lors le monde a-t-il le droit de tenir à la mère de Paula une éternelle rancune? M. Victorien Sardou n'a pas osé répondre (1).

HUGUES LE ROUX.

Grand Opéra

LE « CID » DE M. MASSENET

Dès qu'on a su que l'Opéra allait représenter un drame lyrique intitulé *le Cid*, il s'est manifesté dans le public un certain scepticisme : représenter au moyen du chant et avec l'accompagnement d'instruments de musique un sujet de tragédie consacré par le génie de Corneille a paru à quelques-uns une entreprise irrévérencieuse.

C'est que, pour nous, l'histoire de Chimène et de Rodrigue semble appartenir exclusivement à la scène tragique. Bien qu'on sache que Guilhem de Castro a écrit une pièce sur ce sujet et que Corneille s'en est inspiré au point d'y prendre des fragments de dialogues tout entiers, le génie de notre grand poète l'a si puissamment fait entrer dans notre langue qu'il nous paraît ne pouvoir sortir de la tragédie sans déchoir de sa forme définitive.

Le dessein de transporter *le Cid* à l'Opéra, d'en faire un spectacle décoratif, d'y adjoindre un ballet, de le dépouiller de cette versification qui résonne dans notre mémoire, ce dessein a pu paraître audacieux. Si c'eût été l'ouvrage de quelque débutant, on n'aurait pas manqué de démontrer la vanité de s'attaquer à un pareil sujet. Heureusement qu'on a su en même temps que le compositeur était M. Massenet.

Cette défiance envers la musique provient de la façon dont généralement en France on la juge. On ne considère pas cet art comme aussi noble que la littérature, la musique étant toujours un air composé sur des paroles données, qu'il s'agisse d'un vaudeville ou d'une scène tragique. Cependant, si on veut bien oublier que Corneille a renfermé, avec l'autorité que l'on sait, l'histoire de Chimène et de Rodrigue dans le sévère appareil de notre genre tragique, on trouvera qu'elle ne s'accommode pas moins bien aux expressions musicales du genre lyrique. Ce qui le prouve, c'est que les étrangers, qui n'avaient pas à s'arrêter comme nous devant le respect exagéré d'un chef-d'œuvre classique, se sont tout de suite emparés des amours du Cid et de Chimène. Dès l'année 1697, on les représenta à Venise sous le titre de *Onor e Dover*, musique de Pollarolo. Enfin, jusqu'au *Cid* de M. Massenet, qui est le premier sur notre scène nationale, on compte dix-sept opéras sur le Cid, ayant presque tous des Italiens pour auteurs : Leo (*Onore vince amor*), Naples, 1736; Piccini (*Il gran Cid*), Naples, 1756; Sachini, Rome, 1764. L'opéra de Sacchini fut ensuite joué à Fontainebleau avec un ballet de Gardel, en 1783. Pœsiello fit aussi un *Cid* représenté à Florence en 1776. L'Allemagne entendit aussi deux opéras sur le Cid : l'un à Francfort, en 1853; un autre, en 1865.

Suivant le modèle des opéras italiens, ces différents ouvrages étaient conçus de façon à présenter aux compositeurs, à peu près dans les mêmes termes, des occasions d'écrire des airs et duos d'un bon effet vocal, mais de même caractère, n'ayant d'autres prétentions que de plaire aux *dilettanti* et nullement de représenter les sentiments particuliers du Cid et de Chimène.

Les auteurs du *Cid* qu'on vient de représenter, MM. d'Ennery, Gallet et Blanc, se sont, au contraire, rapprochés de la pièce de Guilhem de Castro en y ajoutant une mise en scène appropriée aux exigences de l'opéra actuel. Les événements y sont distribués à peu près comme dans la pièce espagnole. Celle-ci est divisée en trois journées et huit tableaux; l'opéra de M. Massenet compte quatre actes et dix tableaux. Plusieurs événements qui, dans la tragédie de Corneille, ne sont que récités, comme le duel de Rodrigue et du

---

(1) Mme Tessandier, Mlle Brandès et Dupuis se sont partagé les applaudissements du public. La première, excellente dans les minutes d'emportement et de passion, est moins maîtresse des nuances. Mais cette brusquerie de manières lui sied bien. Et puis comme elle a le physique de son emploi! Les hommes auraient été prêts à lui pardonner, et je ne vois que les femmes qui puissent lui tenir rancune. Mlle Brandès, très distinguée, est bien dans le caractère de son rôle, et cette création va lui attirer beaucoup d'éloges. Quant à Dupuis, c'est toujours le même naturel admirable, la même simplicité. Il n'y a pas à Paris d'acteur qui « joue » moins.

comte et la défaite des Maures, ont effectivement lieu sur la scène dans la pièce espagnole et dans le nouvel opéra. La tragédie de Guilhem de Castro garde encore une certaine rudesse de sentiments qui lui vient des romanceros antiques, où l'auteur avait puisé ses idées; Corneille, tirant de cette pièce une tragédie française, écarta toutes les actions accessoires, réduisit la mise en scène à son minimum et conserva le débat psychologique, qu'il serra de très près : les sentiments encore un peu barbares de l'auteur espagnol prirent, sous l'influence du XVIIe siècle, l'air de grandeur et de noblesse que nous leur connaissons. En passant du domaine de la tragédie dans celui de l'opéra, le sujet du *Cid* s'est encore une fois transformé. Les situations les plus fortes, les plus mâles, y ont perdu de leur importance; elles sont comme perdues dans la richesse du spectacle : par exemple, la dispute entre don Diègue et le comte. Le dialogue, très écourté, est celui même de Corneille. La déclamation en est très juste et très respectueuse, mais n'ajoute rien à la force de la poésie; elle en ralentit trop le débit.

La scène du duel : *A moi, comte; deux mots!* est d'un meilleur effet. Le mouvement rapide et saccadé de l'orchestre, qui court dans les répliques acérées des deux adversaires, exprime bien cette ardeur qui bouillonne dans les veines de Rodrigue.

C'est dans le duo du troisième acte que le succès musical et dramatique s'affirme tout à fait. C'est chose reconnue et confirmée par l'expérience, que dans un opéra le succès du duo d'amour entraîne le succès de tout le reste de la pièce. C'est en vain que le compositeur prodigue ses effets les plus savants, épuise ses mélodies les plus inspirées; marches, duels, récits, romances, le public applaudit à tout cela, mais seulement encore du bout des doigts; il attend le moment du duo, qui se trouve généralement entre dix heures et dix heures et demie du soir : c'est là qu'il guette le compositeur. Enfin la prima donna et le ténor s'avancent près du trou du souffleur; les deux voix tour à tour se répondent ou s'unissent; l'orchestre les presse de sa sonorité croissante; les voix s'élèvent, suivies des instruments; un moment elles se tiennent suspendues dans les hauteurs, isolées au-dessus de l'orchestre retenu, et la cadence enfin s'achève et vient se perdre dans le tonnerre des battements de mains, des bravos et le fracas de la ritournelle.

Une fois ce passage franchi, toute la suite de la pièce vogue à pleines voiles sous le vent du succès. On cite comme une audace dont il faut se garder les opéras qui ont réussi et où l'on n'entendait point de duos d'amour : le *Joseph* de Méhul, le *Prophète* de Meyerbeer.

Peut-être pourrait-on étendre ces observations au delà des limites de l'opéra; mais, pour ne pas sortir de notre terrain, nous nous bornerons à faire la remarque que tous les auteurs qui ont successivement mis le Cid au théâtre ont toujours accru l'importance de la scène qui met en présence l'amour de Chimène pour le meurtrier de son père et le devoir qui s'impose à elle de le venger. Après Guilhem de Castro, qui en est l'inventeur, Corneille a repris le thème deux fois dans son troisième et cinquième acte.

Enfin, dans l'opéra qu'on vient de représenter, la même scène, transformée en duo, efface tellement toutes les autres que c'est le morceau capital. C'est même le seul, à vrai dire, car, bien qu'il y ait dans tout le courant de l'ouvrage de nombreux passages extrêmement remarquables, ils s'enchaînent tous. Le duo est le seul à qui on puisse donner le nom de morceau à cause de son relief extraordinaire et parce qu'il forme un tout à part. Cependant la musique que M. Massenet a composée dans cette occasion ne ressemble en aucune façon au portrait un peu chargé que nous avons tracé plus haut du duo consacré par l'usage. C'est, au contraire, une scène musicale remplie de nuances qui vont de la douceur à l'intensité, au milieu desquelles revient une période mélodique chantée à l'unisson des deux voix, dont le charme est tout-puissant. Comme style, ce duo se rapproche de la mélodie dramatique des Italiens, mais sans en avoir la brutale nudité; la recherche des nuances intermédiaires y récèle la main savante et ingénieuse d'un maître français.

Les mélodistes intransigeants pourraient seuls y trouver trop d'harmonie et d'orchestration; mais contre ceux-ci M. Massenet serait en droit d'invoquer l'autorité du grand Corneille lui-même : « Si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poèmes ramperaient souvent et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des *hélas!* » C'est ainsi qu'il s'exprime dans l'examen qu'il fit de sa propre tragédie. On ne saurait cependant accuser Corneille d'avoir été wagnérien.

Si, en dehors des situations purement dramatiques que le compositeur a si heureusement traduites, on aime à jouir de la musique dans ses effets spéciaux, on trouvera à chaque instant de nombreuses occasions d'admirer la science et la poésie du compositeur, soit dans la mélancolique mélodie des stances : *Percé jusques au fond du cœur*, soit dans le charmant *Alleluia* qui ouvre la fête du deuxième acte et que chante délicieusement Mme Bosman (rôle de l'Infante).

Le ballet qui suit est une brillante et curieuse fantaisie orchestrale sur des rythmes de danses espagnoles. Nous signalons le second pas, l'*Andalouse*. On ne peut imaginer une musique plus voluptueusement mouvante; c'est une mélodie lente dont la contexture est absolument vivante.

Le second acte, qui est le plus abondant en beautés musicales, contient aussi des accents dramatiques de premier ordre. Dans la scène où Chimène vient demander justice au roi, Mme Fidès-Devriès se montre chanteuse et tragédienne accomplie. Par la noblesse

de son jeu, par son émouvante et ferme diction, elle réalise la Chimène attendue. Elle serait celle de Guilhem de Castro, celle de Corneille, comme elle est celle de M. Massenet.

M. Jean de Reszké a dans la voix la vaillance de Rodrigue avec l'ardeur et le naturel du personnage. M. E. de Reszké chante le rôle de don Diègue avec une dignité peut-être un peu trop pompeuse pour ce rageur vieillard. C'est un remarquable chanteur et il se fait applaudir vivement dans plus d'un passage. Toute l'interprétation, au reste, est excellente.

La mise en scène est très riche et très variée sans avoir cependant aucun caractère. Le plus pittoresque de tous les décors est celui qui représente une rue de Burgos le soir; le tableau final, qui nous montre le palais des rois maures, à Grenade, est curieusement exact et lumineux. Quant aux costumes, aussi nombreux que variés, il serait difficile de leur assigner une époque précise : ce sont des habillements abstraits comme il est d'usage d'en voir à l'Opéra. Ce théâtre, depuis qu'il existe, ne s'est jamais appliqué à représenter exactement les choses; aussi l'unité d'impression y est-elle assez difficile à obtenir. Chacun y travaille au mieux, de son côté, à produire, qui de la musique, qui le poème, qui des décors; mais on n'y sent plus la domination d'une imagination capable de réunir tous ces efforts vers un but commun. Il a fallu, pour obtenir le concours absolu de ces divers éléments, que le tenace génie d'un Gluck ou d'un Meyerbeer les forçât à réaliser son idéal dramatique.

LÉON PILLAUT.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Paul Bourget continue sa minutieuse enquête sur le pessimisme, la maladie du siècle. Il nous avait déjà alarmés avec un premier dossier; en voici un second qui nous abat et nous consterne : *Nouveaux essais de psychologie contemporaine* (1). Il n'y a plus à dire maintenant, les symptômes ne sont que trop concluants, les ravages constatés que trop évidents : nous avons mal à l'âme. Elle est en proie, cette pauvre âme, à une incurable mélancolie, à une désespérance sans remède. Ne nous parlez pas des Werther et des Obermann ou encore des René : de petits cas anodins, comparés au nôtre. Auprès de nous Obermann était un folâtre et Werther un badin. Notre société se meurt, notre société est morte. S'il y en a, parmi nous, qui cherchent à s'étourdir en chantant, écoutez bien : leur chanson, comme leur gaieté, sonne faux. Ils vous font songer aux jeunes seigneurs du dernier acte de *Lucrèce Borgia* qui chantent, eux aussi, le vin, l'amour et les roses, l'orgie et la table rougie; mais c'est d'une voix qui bientôt tremble et va s'éteignant, car ils entendent retentir au dehors le lugubre *De profundis clamavi ad te Domine!* Ces moines qui se rapprochent de la salle du festin et vont y pénétrer avec leur torche fumeuse, et cette cagoule funèbre qui, en se relevant, démasquera des figures sépulcrales, ce sont et M. Renan, et M. Taine, et M. Dumas fils, et M. Leconte de l'Isle, et, avec eux, Baudelaire et Flaubert, sortis tout exprès pour nous effrayer du royaume des ombres. Tous font cercle autour de la table rougie, et d'une voix sourde comme un glas d'enterrement : Frères, il faut mourir! — Eh bien donc, nous mourrons! Quelques-uns des seigneurs, voyant leurs catafalques tout préparés, avaient bien envie de rire pour faire les esprits forts, et en voici deux ou trois qui disent : Dansons un peu auparavant! Et ils esquissent le pas du cercueil; en réalité, ils ont une peur horrible, froid au dos, froid aux os et froid à l'âme. Ils sont morts déjà, ces danseurs. Ah! messieurs les moines, ah! monsieur Bourget qui nous les amenez, qu'avez-vous fait là?

C'est une remarque ni neuve ni consolante, que la lecture des livres de médecine est dangereuse. Nous nous croyons bientôt atteints de toutes les affections que nous y voyons décrites. Il nous semble que tous les symptômes précurseurs du mal, nous les avons sentis ce matin même ou hier soir. Nous nous tâtons avec anxiété : Oui, c'est bien cela! Et si, au bout d'un temps, on se rassure, c'est précisément parce qu'on se dit : Mais je ne saurais avoir tant de maladies à la fois! On se rassure moins vite quand le livre est écrit par un spécialiste qui fait dériver tous les cas dangereux d'un principe unique, comme le docteur Sangrado de *Gil Blas* ou le vieux Raspail, l'un voyant partout l'inflammation du sang pour appliquer sa saignée et son eau tiède, l'autre trouvant dans le corps humain des myriades de parasites pour débiter son camphre et son aloès. J'ai vu des gens très inquiets après avoir lu Raspail, se mettant en quête d'insectides foudroyants pour l'usage interne et criant, non pas : Mon royaume pour un cheval! mais : Ma fortune pour un bon vermifuge! M. Bourget, médecin des affections morales, voué à l'auscultation des âmes, est précisément un spécialiste. Il n'y a pour lui qu'une seule et unique maladie, et, bien que les phénomènes semblent quelque peu différer, c'est toujours un même principe et une seule cause. Il fait passer à son cabinet de consultation les esprits les plus divers, comme M. Renan, M. Edmond de Goncourt, M. Dumas fils et M. Taine, qui se portent très bien; il palpe, il ausculte et, hochant la tête : Voilà qui est grave! Si l'un d'eux se récrie : Mais je vais à

(1) Paul Bourget, *Nouveaux essais de psychologie contemporaine.* — 1 vol. Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

merveille, docteur! Lui, d'une voix triste : Cruel problème! — Car il a une tendance, comme vous savez, à trouver partout une cruelle énigme et un problème douloureux. Et ces problèmes divers, il les résout tous de même : Pessimisme! désespérance! — Mais non, réclame M. Renan; vous savez bien qu'on m'a reproché d'être *l'homme qui rit*, et j'ai expliqué là-bas, à Tréguier, en Bretagne, pourquoi et comment j'étais, en effet, très gai. — Je sais bien, réplique le docteur; vous vous croyez gai : cruelle illusion! Cela complique encore le cruel problème; mais c'est toujours pour moi la même solution : Pessimisme! Ajoutons, par exemple : « inconscient ». Oui, pessimisme inconscient, ce qui rend votre cas plus grave. — Heureusement pour M. Renan qu'il ne se laisse pas impressionner, lui. Il sort donc de la consultation très rassuré, le cœur léger et le sourire aux lèvres.

Il me semble bien que M. Dumas fils ne doit pas non plus s'inquiéter outre mesure. C'est un sceptique de beaucoup d'esprit, qui s'amuse bien souvent à effrayer le bon public pour voir la tête que nous faisons dans notre stalle. C'est un jeu pour lui. Quand M. Bourget prend ce jeu-là tout à fait au sérieux et s'en alarme pour la santé du sceptique, M. Dumas doit rire intérieurement. Cependant il se pourrait bien qu'il ne protestât pas : d'abord pour ne pas désobliger le docteur, puis parce qu'il ne lui déplaît nullement sans doute de passer pour une âme ravagée. Et les autres malades passant tour à tour à la consultation? Le temps me manque pour leur demander s'ils en croient absolument le docteur spécialiste. Il est bien à croire que plus d'un ne s'est pas laissé effrayer. Tenez, Flaubert notamment, comme on a pu le voir dans sa correspondance publiée il n'y a pas très longtemps. Lisez plutôt l'article très spirituel qui lui est consacré dans un aimable volume de M. Pierre Véron : *Tir aux oisons* (1). Un pessimiste, Flaubert? Oh! que non pas! dit M. Véron; un *geignard!* Ses colères enfantines contre l'humanité, l'explication en est facile. Il a débuté par un succès éclatant, écrasant : il était gai alors. Puis il est allé en déclinant; puis après, les demi-succès, les chutes terribles, comme celle de son *Candidat*. Il n'y a pas à chercher ailleurs. « Ah! j'ai mangé mon pain blanc le premier, s'écrie-t-il dans une de ces lettres, et la vieillesse ne s'annonce pas sous des couleurs folichonnes. » Le voilà, l'aveu; la voilà mise à nu, la blessure d'amour-propre qui torture Flaubert et le rend non pas pessimiste, mais maussade, aigre, atrabilaire.

Ainsi conclut M. Pierre Véron, avec grand sens, selon moi. D'un des autres pessimistes de M. Bourget il dira d'un ton cavalier : « C'est un *poseur*. » Poseur, celui dont M. Sarcey a dit avec bonhomie : « Tout cela, c'est de la *fumisterie*. » Il ne m'étonnerait pas que ces explications toutes simples, qui n'ont pas été précédées de profonds sondages au fond de cruels problèmes, fussent, en somme, l'explication vraie. Nous pourrions alors reprendre un peu confiance et nous dire que nous ne sommes pas si morts que cela. Et puis j'entends M. Prudhomme qui répète les refrains consacrés : Eh bien! et la vieille gaieté française? Eh bien! et le tempérament gaulois? Ne sommes-nous plus les fils de Voltaire? — Ne faisons pas trop fi des airs connus que répète M. Prudhomme, pas plus que de la sagesse des nations passant par la bouche de Sancho. Je veux bien que tous ces diagnostics rassurants que je recueille pour me guérir de la peur que m'a faite M. Bourget ne semblent pas aux esprits plus profonds d'une autorité suffisante. On dira à ces médecins *Tant mieux :* Mais pour vous il n'y a jamais de question compliquée! — Il est possible; mais il y a aussi des esprits qui compliquent trop toutes les questions, qui veulent y trouver trop de replis, trop de mystères, et qui tiennent à faire aboutir toutes leurs observations partielles à un système unique, lequel système devra se résumer en une seule formule. Il faut que tout, hommes et choses, rentre dans cette formule. Après avoir trop compliqué, ils simplifient trop. Donc admirons leur pénétration, leur finesse, leur sagacité, leur subtilité même, car leur œuvre demande les qualités d'esprit les plus variées et les plus délicates. Rendons hommage à ce genre de critique qui vise bien autre chose que le goût et le sens littéraire, mais se complique de psychologie, de physiologie, de biologie, de sociologie et d'histologie au besoin. Cet hommage rendu, disons-nous qu'il ne faut pas, après tout, nous alarmer tant que cela de ce *De profundis* chanté sur nous. On nous a tués par raison démonstrative; mais nous vivons encore, grâce à Dieu. Tirons aussi cette morale qu'il faut se défier des formules qui emprisonnent en un seul mot tout un siècle, toute une société. Il n'en est pas qui puisse contenir même un homme seul. Voyez plutôt pour M. Renan. Pessimiste, dit M. Bourget; homme de doute, disait il y a six mois M. Jules Lemaître, qui dit aujourd'hui : Homme de foi. Eh bien, il y a dans M. Renan ces trois hommes en même temps, et peut-être encore un quatrième et un cinquième.

II.

M. Robert de Bonnières est un critique qui ne traite pas ses contemporains comme des malades et ne donne pas de consultations. S'il les prie de passer chez lui, c'est pour les examiner des pieds à la tête et faire leur portrait en pied. Il prend très exactement leur mesure, se rend compte de la coupe de leurs vête-

(1) *Tir aux oisons*, par M. Pierre Véron. — 1 vol. Paris, 1886. E. Dentu.

ments et aussi de la coupe de leurs cheveux. Ne bougez plus, dit-il à M. Catulle Mendès; vous avez là une mèche d'or qui retombe légèrement sur votre front d'albâtre : laissez-moi bien saisir l'effet de cette mèche et le rendre. Au besoin, il va à domicile pour voir son modèle dans son milieu ordinaire. Il *interviewe* et il reporte. Ainsi s'explique le titre de son volume : *Mémoires d'aujourd'hui* (1). Les épisodes intéressants où se révèle le caractère du sujet, les traits et les mots familiers qui sont une indication ou une révélation, l'anecdote et le pittoresque, tout cela est de son domaine. Il étudie l'artiste et l'écrivain, mais surtout l'homme. Voici tel parnassien auquel il a entendu dire : Ne trouvez-vous pas que le mot *vendredi* est un mot violet? Vite il a pris une note sur son carnet, et cette note n'a pas été perdue. Voici un naturaliste qui a la prétention d'étudier les choses sur le vif et de les représenter avec une fidélité scrupuleuse. Ah! monsieur Zola, dit M. de Bonnières, vous ne me ferez pas accroire, à moi qui sais comment vous vivez, que vous avez séjourné à l'Assommoir ni que vous avez extrait de la houille. Point, point, point. Vous êtes un ermite confiné dans son ermitage, et vous ne savez rien de la vie réelle, ne vivant pas parmi les hommes. N'essayez pas de protester, car j'avais chargé Cacolet de vous filer et, pour plus de sûreté — deux garanties valent mieux qu'une, — M. Lecocq, à qui rien n'échappe. Eh bien, j'ai leurs rapports jour par jour depuis longtemps. Vous n'avez jamais mis les pieds dans un cabaret, dans un lavoir ni chez Nana. — Cette sûreté d'informations lui permet de rétablir la vérité sur certains points où peu à peu la légende s'est faite. Ainsi sur les deux morales de M. Désiré Nisard. Il restitue les faits et nous voyons combien était innocent un mot dont on s'est fait si longtemps une arme perfide.

M. Robert de Bonnières n'était pas des fameux dîners de Magny sous l'empire; mais il a réuni des documents certains et nous dit à quel point M. Renan y était *bonhomme*. Quand je vous disais tout à l'heure qu'on pourrait trouver un quatrième homme en M. Renan! Ce côté « information » fait le prix principal du volume, ce qui ne veut pas dire que le côté « appréciations artistiques ou littéraires » n'ait pas de prix.

III.

M. Guy de Maupassant a réuni un certain nombre de petites Nouvelles ou fantaisies, scènes de la vie de province, scènes de la vie rustique, scènes de la vie cruelle, scènes de la vie échevelée, scènes de la vie fantaisiste. Chacune de ces scènes tient en quelques pages et il en est plus d'une d'où l'auteur aurait pu tirer un roman ou une comédie. Les riches seuls peuvent se permettre ce gaspillage. La Nouvelle qui donne son nom au volume, *Monsieur Parent* (1), est un petit drame peu chargé d'incidents, mais un drame navrant. M. Parent, ce mari trompé, qui le constate et qui s'en consolerait s'il était sûr que son fils est son fils, qui passe par des alternatives douloureuses de doute et de confiance, qui a des velléités de vengeance et se transforme pendant un quart d'heure en Othello pour redevenir Dandin, est une figure d'un bien puissant relief. Il y a là une scène, celle de la fureur soudaine, puis de l'apaisement hébêté, dont l'effet serait saisissant au théâtre. Pourquoi ne pas tenter l'épreuve?

IV.

La Librairie des bibliophiles vient d'augmenter sa collection des chefs-d'œuvre inconnus de deux opuscules de Mme d'Épinay, avec retouches de Diderot : *l'Amitié de deux jolies femmes* et *Un Rêve de Mlle Clairon* (2). Ce sont deux petits pastels d'une touche très délicate; le premier avec un certain luxe de fioritures, le second d'un trait plus net. Entre deux jolies femmes l'amitié est chose rare; elle l'était surtout au XVIIIe siècle, où la coquetterie, le manège, le désir de plaire, la vanité tirée des conquêtes nombreuses étaient, plus encore qu'aujourd'hui, de constantes occasions de brouille. Mme d'Épinay, qui n'était pas, elle, une jolie femme — pardonnez-moi, monsieur Gaston Maugras! — a pris quelque plaisir à mettre cette vérité en action, ou au moins en dialogue. Ce qui fait le piquant de cette petite comédie, c'est précisément la rapidité avec laquelle on arrive au dénouement. En quelques minutes deux amies tendres et même passionnées en viennent aux mots piquants, puis aux mots aigres, enfin aux mots blessants. — Quant au rêve de Mlle Clairon, c'est bien un rêve effectivement, s'il est vrai que tout rêve est le contraire de la réalité. Un seul trait rentre dans le réel. c'est la préférence accordée à l'acteur Caillot sur Lekain. Ceci est bien de la Clairon. Ce qui n'est pas d'elle, mais de Mme d'Épinay, c'est le programme d'éducation du parfait comédien. Il faudrait à l'acteur une connaissance si complète de la mythologie, de l'histoire, de la philosophie, de l'art et de bien d'autres choses encore, que ce ne serait pas trop d'une vingtaine d'années d'études sérieuses. On ne pourrait débuter qu'après être devenu un Pic de la Mirandole. La Clairon, qui jouait d'instinct, a dû être effrayée de son rêve, un cauchemar véritable. Quand elle s'est

(1) *Mémoires d'aujourd'hui*, par M. Robert de Bonnières. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

(1) *Monsieur Parent*, par M. Guy de Maupassant. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

(2) Mme d'Épinay, *le Rêve de Mlle Clairon : l'amitié de deux jolies femmes*. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie des bibliophiles.

frotté les yeux, elle s'est écriée sans doute : Dieu merci! c'était un rêve! — Ces deux petits pastels sont bien dans la note du XVIIIe siècle.

Signalons encore à la même librairie une magnifique édition du chef-d'œuvre de Vigny: *Servitude et grandeur militaires* (1), et en même temps les *Œuvres choisies de Paul de Molènes* (2). Il semble qu'on ait cherché un effet de contraste. Vigny eût été un soldat peu enthousiaste, dans le genre de Courier. Il eût senti plus vivement dans la réalité, comme dans son œuvre du reste, la servitude que la grandeur militaire. De Molènes était troupier dans l'âme. A la fin du dernier volume de la présente édition se trouvent quelques lettres inédites toutes vibrantes d'ardeur martiale. Quand Roland, dit la vieille chanson de geste, voit qu'il va y avoir bataille, de joie il rugit comme un lion. De même le brave spahi quand il va y avoir tout à l'heure quelques têtes cassées, la sienne peut-être dans le nombre. Bien rugi, lion!

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 7, le Sénat a achevé sa première délibération sur la proposition de loi relative aux délégués mineurs et a décidé de passer à une seconde lecture. La fin de la même séance et la séance du 10 ont été consacrées à la discussion du projet de loi sur la procédure en matière de divorce.

Chambre des députés. — Le 7, après quelques validations de pouvoirs, la Chambre a discuté et voté la prise en considération de la proposition de M. Baucarne-Leroux, portant modification du tarif général des douanes en ce qui concerne les céréales. Elle a pris également en considération les propositions de M. Milochau et Barouille, ayant trait à la surélévation des droits de douane à l'importation des céréales et des bestiaux. — Le 10, M. Gastellier a interrogé le gouvernement sur ses dispositions actuelles à l'égard de l'exposition universelle de 1889. M. Lockroy a demandé des explications au sujet de la publication dans le journal *le Temps* du rapport du colonel Borgnis-Desbordes, qui n'avait été communiqué que par fragments à la Commission. Enfin, M. Raoul-Duval a développé une interpellation sur les pouvoirs des maires en matière électorale : la Chambre a voté l'ordre du jour pur et simple.

La commission du Tonkin a tenu séance les 7, 8, 9 et 10 du courant. Elle nommera aujourd'hui, 11, son rapporteur.

Académie française. — Le 10, réception de M. J. Bertrand, qui succède à M. J.-B. Dumas. M. Pasteur a répondu au récipiendaire. Le *Journal des Débats* et *le Temps* publient les deux discours *in extenso*.

Angleterre. — Il est certain maintenant que les libéraux auront la majorité au prochain parlement; mais ils ne pourront gouverner qu'avec le concours d'environ 80 députés irlandais.

Guerre d'Orient. — Le gouvernement serbe a envoyé une note aux ministres des puissances étrangères pour leur annoncer la rupture des négociations de l'armistice. Toutefois on compte sur l'intervention des puissances.

Nécrologie. — Mort de M. Théodore Labrouste, architecte du gouvernement; — du marquis d'Andelarre, ancien député; — du jeune romancier Louis Desprez.

Mouvement de la librairie.

PHILOSOPHIE

Les *Essais de psychologie physiologique* de W. Wundt, professeur à l'Université de Leipzig, viennent d'être traduits de l'allemand par le docteur Élie Rouvier et publiés avec une introduction de M. Nolen dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Cet important ouvrage, l'un des plus originaux qui aient paru dans ces derniers temps, peut être considéré comme le formulaire d'une école nouvelle; il limite nettement le domaine de la psychologie et la sépare de la métaphysique, avec laquelle elle se confondait jusqu'ici sur bien des points. L'auteur établit que la psychologie doit abandonner à la métaphysique la recherche et la discussion des vérités premières, qu'elle doit négliger les abstractions pour les faits et entrer résolument dans la voie de la science en adoptant comme méthode d'observation interne l'expérimentation et la mesure. Il applique successivement cette méthode à l'étude des bases corporelles de la vie de l'âme, des sensations et de la formation des représentations sensorielles, de la conscience et de la volonté, et termine son livre par la discussion des hypothèses métaphysiques sur l'essence de l'âme et par l'exposé des points de vue généraux qui servent à édifier la théorie de l'expérience interne. Ce traité, dans lequel M. Wundt a résumé avec beaucoup de netteté les résultats de ses multiples observations et les plus savants travaux des philosophes et des physiologistes allemands contemporains, sera certainement étudié et discuté avec une sérieuse attention par tous ceux qui s'intéressent au progrès de la science psychologique.

M. Guyau nous donne une troisième édition, revue et augmentée, de son mémoire sur *la Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, que l'Académie des sciences morales et politiques a couronné. Dans ce travail précis et bien ordonné, le jeune philosophe, après avoir retracé l'histoire de l'école épicurienne dans l'antiquité et dans les temps modernes, expose longuement ses théories au triple point de vue des plaisirs de la chair, des plaisirs de l'âme et des vertus publiques et privées. Un chapitre spécial est consacré aux successeurs modernes d'Épicure, depuis Hobbes et Gassendi jusqu'à notre époque. Non seulement les doctrines épicuriennes ont exercé une influence considérable dans le développement de la pensée humaine, mais elles sont aujourd'hui plus puissantes que jamais dans le domaine des sciences naturelles aussi bien que dans celui des sciences morales. L'*Avant-propos* du livre, dans lequel l'auteur esquisse la méthode qui doit prévaloir désormais dans l'exposition des systèmes philosophiques, mérite une attention particulière.

HISTOIRE.

Le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France à l'étranger*, depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution, recueil publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques du ministère des affaires étrangères, vient de s'enrichir d'un volume relatif à la *Suède*, qui est l'œuvre de M. Geffroy. L'auteur, au-

(1) Alfred de Vigny, *Servitude et grandeur militaires*. — 1 vol.
(2) *Œuvres choisies de Paul de Molènes*. — 3 vol. Paris, 1886.

quel ses études antérieures sur l'histoire des peuples du Nord donnaient pour cette publication une compétence toute particulière, s'est attaché à mettre en lumière, dans une introduction savante et pleine de faits nouveaux, le prodigieux labeur que s'imposaient nos agents diplomatiques, leur désintéressement et leur noble fierté. Il a fait ressortir également l'importance que présentait pour nos rois, au XVIIe siècle, l'alliance de la Suède, encore glorieuse et puissante, et le soin avec lequel ils choisissaient les ambassadeurs destinés à ce pays dont ils voulaient faire un instrument contre la maison d'Autriche. Les instructions publiées par M. Geffroy commencent avec la mission de Pierre Chanut en 1652 et se continuent avec les ambassades du baron d'Avaugour, du chevalier de Terlon, d'Arnauld de Pomponne, de Courtin, de Bazin de Baudeville, de Béthune, d'Avaux, de Guiscard, de Bonnac, de Croissy, de Lamarck, de Brancas, de Castéja, de Saint-Séverin, de Lanmary, d'Havrincourt, de Breteuil, du comte de Modène, de Vergennes, de Dusson, pour se terminer en 1790 avec celle du marquis de Pons. Ces documents, dont l'intérêt historique et la valeur littéraire sont incontestables, présentent un témoignage fidèle de l'activité de nos diplomates et montrent avec quel zèle patriotique et quelle intelligente énergie était poursuivie la politique extérieure de Richelieu et de Mazarin.

Parallèlement au *Recueil des Instructions,* la Commission des Archives diplomatiques a décidé la publication d'un *Inventaire analytique* du fonds de la Correspondance politique des Affaires étrangères, fonds qui comprend les dépêches proprement dites et les lettres des secrétaires d'État aux représentants de la France au dehors ainsi que les pièces de toute sorte transmises par ces agents avec leur correspondance. M. J. Kaulek, l'éditeur du premier volume de cette série, qui comprend la correspondance de MM. de Castillon et de Marillac, ambassadeurs de France en Angleterre, de 1539 à 1542, a rédigé les notices des documents avec assez de précision et d'étendue pour ne passer sous silence aucun élément d'information, et il a terminé son ouvrage par une table analytique fort bien établie.

M. R. Delachenal, ancien élève de l'École des chartes, a composé, d'après les documents originaux et notamment d'après la grande collection des registres du Parlement conservée aux Archives nationales, une curieuse et intéressante *Histoire de l'Ordre des avocats au parlement de Paris* (1300-1600). Dans ce travail, présenté comme une branche des institutions judiciaires du moyen âge, l'auteur a tracé un tableau exact et curieux des mœurs et des usages d'une corporation qui s'est formée au XIIe siècle, lors de la renaissance des études juridiques. Il nous fait connaître la composition de la communauté et les conditions qu'elle exigeait chez ses membres, les plaidoiries des avocats, leurs places à l'audience, leurs prérogatives, leur liberté de parole et leur responsabilité, leurs honoraires, leur costume, leurs rapports avec le parlement et avec la royauté, les caractères de leur éloquence et leur rôle dans l'histoire littéraire du temps. Une série de notes fort brèves comprend la biographie des principaux représentants de l'Ordre. L'œuvre de M. Delachenal témoigne d'une érudition sûre et étendue; les nombreux documents consultés ont été habilement mis à profit; mais le plan général et l'agencement des divers chapitres ne sont pas exempts d'une certaine confusion, facilement excusable d'ailleurs chez un débutant (Plon).

M. Aubé, poursuivant ses savantes recherches sur l'histoire de l'Église, vient de publier un travail sur *l'Église et l'État dans la seconde moitié du* IIIe *siècle* où sont exposés avec une haute impartialité et une entière indépendance les rapports de l'Église chrétienne avec l'empire romain depuis la mort de Philippe l'Arabe jusqu'à l'avènement de Dioclétien (249-284). L'auteur s'est étendu avec juste raison sur cette période décisive de l'histoire du christianisme, durant laquelle l'Église est en voie de s'étendre et de s'organiser tandis que l'Empire lui déclare la guerre et affecte la prétention de la supprimer. Il raconte en détail les phases et les divers épisodes des persécutions officielles commencées sous Trajan, Dèce, et continuées par Valérien et Aurélien, et il fait ressortir le double but poursuivi par ces princes, qui était de relever la patrie romaine et de retarder la dissolution de l'État, en expliquant comment ils ont provoqué, loin de la retarder, la révolution dont le monde moderne est sorti (Librairie académique Perrin).

DIVERS.

Dans son traité de *Politique expérimentale,* M. Léon Donnat s'est proposé de mettre un terme à la confusion des idées politiques par l'adoption d'une méthode rationnelle dont la nécessité et l'utilité sont justifiées, à son avis, par les enseignements de l'histoire, par l'observation comparée des gouvernements, par les insuccès des réformateurs et par la situation actuelle de la France. M. Donnat estime que, la politique étant une véritable science dont tous les phénomènes sont liés par les rapports de cause à effet, il importe, pour raisonner et agir en parfaite connaissance de cause, de rechercher le déterminisme des faits à l'aide de l'observation et de l'expérience, de rassembler et de contrôler les indications fournies par la statistique et l'ethnographie des peuples civilisés, d'en déduire les lois naturelles de la sociologie, de vérifier l'exactitude de ces lois et d'en rechercher leurs applications générales en tenant soigneusement compte des milieux cosmiques et physiologiques. Cette théorie d'un mathématicien qui veut appliquer à la politique les méthodes des sciences exactes et qui s'efforce de ne rien laisser à l'imprévu dans un ordre d'idées essentiellement variables est fort originale, à coup sûr, mais excessive sur divers points. Elle conduit néanmoins son auteur à des conclusions qui méritent d'être prises en considération (Reinwald).

L'auteur anonyme de *l'Armée et la Démocratie* a réuni en volume une série d'études publiées dans la *Revue des Deux Mondes* et consacrées à l'examen et à la discussion des réformes militaires opérées ou projetées en France durant ces quinze dernières années. La première partie de ce travail porte sur la loi votée par la Chambre des députés le 21 mai 1885, loi que l'écrivain considère exclusivement comme une œuvre politique et sociale, dont il met en relief les conséquences désastreuses au point de vue de l'instruction et de l'éducation des soldats, du recrutement des sous-officiers, de l'avenir du corps des officiers et de la situation budgétaire du pays. La seconde partie démontre la nécessité d'un retour immédiat à la loi de 1872, mais en adoptant certaines modifications, telles que la suppression des renvois de classes anticipés, du volontariat, des vingt-huit et des treize jours, et la division du contingent en deux parties égales, modifications qui doivent lui rendre toute son efficacité et assurer à la fois la défense nationale et la constitution rationnelle de l'armée. Il faut, paraît-il, attribuer ces études sagement et mûrement pensées à M. Lamy, ancien député du Jura, qui se serait inspiré, pour les questions techniques, des conseils du général de Galiffet (Calmann Lévy).

La réforme de l'enseignement public présente, aussi bien que l'organisation du service militaire, une importance capitale pour l'avenir de notre pays et mérite d'être étudiée avec attention par nos gouvernants. A ce titre il importe de signaler la *Question du latin,* un savant ouvrage dans lequel M. Raoul Frary a discuté et en quelque sorte résolu d'une

manière neuve et hardie le problème si complexe de l'éducation nationale. Sans méconnaître la splendeur des lettres antiques et le charme exquis des muses grecques et latines, M. Frary estime que le culte du beau ne doit pas faire négliger plus longtemps la culture de l'utile, et qu'il est urgent de débarrasser les générations nouvelles de l'inutile fardeau des langues mortes pour leur donner un enseignement plus pratique et mieux approprié aux besoins et aux exigences de la société moderne. Il nous paraît superflu d'insister sur ce livre, qui donnera lieu prochainement dans cette *Revue* à une série d'études approfondies (Cerf).

Après avoir suffisamment médit des Anglais dans *John Bull* et *les Filles de John Bull,* Max O'Rell s'est donné pour mission de faire connaître les Anglais aux Français et les Français aux Anglais dans un troisième ouvrage qui a pour titre *les Chers voisins.* Le spirituel auteur remarque que les deux peuples, dont les caractères sont parfaitement opposés, dont les intérêts communs se trouvent perpétuellement en jeu, et dont la malveillance est sans cesse excitée par de mesquines jalousies, n'arrivent pas à se comprendre parce que chacun juge l'autre à son aune et avec toute l'étroitesse de l'esprit national. Il s'attache donc à mettre en relief les qualités de chacun d'eux plutôt que leurs travers ou leurs excentricités, à réfuter des préjugés qui ne reposent sur aucune appréciation sérieuse, et à prouver que les Anglais, pas plus que les Français, ne sont aussi blancs qu'ils aiment à le prétendre, ni aussi noirs que leurs voisins aiment à les peindre. Les réflexions de Max O'Rell sur l'éducation, la politique, la liberté, l'esprit pratique et inventif, la vie publique et privée de « nos chers voisins » sont aussi humoristiques que judicieuses (Calmann Lévy).

L'auteur des *Petits Mémoires d'une stalle d'orchestre,* M. Philibert Audebrand, a fréquenté pendant plus de quarante-cinq ans ce que l'on est convenu d'appeler le monde des théâtres. Il a vu de près les auteurs et les acteurs, les hommes et les choses, le foyer et la salle, les coulisses et le public; il a suivi assidûment le mouvement artistique et littéraire. Les souvenirs qu'il publie font défiler sous nos yeux toute une société spéciale, bizarre et passionnée, dont les faits et gestes nous intéressent et nous amusent; ils offrent le portrait d'après nature des célébrités le plus curieuses et rappellent sur leur compte bien des traits oubliés. On remarquera particulièrement les détails relatifs à Elleviou, Odry, Potier, Arnal, Bocage, Frédérick Lemaître, Darcier, Musard, Murger, Fiorentino, Lireux, Meyerbeer et Victor Hugo.

La *Petite bibliothèque Charpentier* s'est enrichie d'une édition de *la Montagne,* par J. Michelet, ornée de deux jolies eaux-fortes de F. Massé. Ce livre, qui résume les impressions de voyage de l'éloquent historien dans les Pyrénées, les Alpes, les Grisons et l'Engadine, est l'œuvre d'un admirateur passionné des grandes scènes de la nature et complète dignement la série de *l'Oiseau,* de *l'Insecte* et de *la Mer.*

On se souvient du vif succès d'intérêt et de curiosité qu'obtinrent, cet été, les lettres publiées par la *Revue bleue* sous le titre de *Collection d'autographes* d'Adolphe Crémieux. Ces lettres, augmentées d'une certaine quantité d'autographes nouveaux, forment un volume in-18 qui paraît à la librairie Hetzel.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

M. Jules Leclercq termine un récit de voyage relatif à l'une des contrées les plus curieuses du nouveau monde, *le Parc de la Yellowstone,* plus connu sous le nom de *Terre des merveilles.* — M. J. Barberet entreprend une série d'études sur le *Travail en France,* qui sera composée de *monographies professionnelles* présentées dans l'ordre alphabétique; le premier volume commencera aux *apprêteurs d'étoffes* pour se terminer aux *boulangers.* — M. de Riedmatten vient de traduire de l'allemand les *Éléments du droit des gens moderne,* du baron de Neumann. — M. Léon Hugonnet doit publier un important ouvrage qui aura pour titre *le Réveil national.*

Rouen pittoresque, par Allais, Ch. de Beaurepaire, etc.; dessins et photogravures, d'après Maxime Lalanne; — *Récits et Légendes d'Alsace,* texte par E. Tueffert, illustrations par H. Ganier; — *Sur mer et sur terre,* explorations de l'amiral Chérétoff, à bord du *Saint-Nicolas,* par H. Marguerit; — *Causeries sur la nature et l'industrie,* par M. Eug. Muller; — *Pauvre petite,* par Mlle E. Carpentier; — *la Lorraine illustrée,* par Auguste Prost, L. Larchey, André Theuriet, Jouve, Liétard et Auguin, avec 445 gravures et frontispice en couleur; — *Servienne,* histoire d'une servante, par Léon Barracand.

Émile Raunié.

Faits divers

Parmi les intéressantes découvertes qu'occasionne le dépouillement des archives de Gœthe, on signale celle de la correspondance complète du grand Allemand avec Carlyle. Le fait a d'autant plus d'intérêt que la veuve de l'écrivain anglais, qui avait été constituée dépositaire des lettres de Gœthe à son mari, les avait si bien mises à part qu'elles n'ont pu être retrouvées, et que c'est sur des copies imparfaites restées dans les papiers du frère de Carlyle que M. Froude en avait publié quelques-unes.

On annonce la publication prochaine de cette correspondance d'après la copie retrouvée de onze des lettres de Gœthe à Carlyle et d'après l'original de toutes les lettres de Carlyle à Gœthe.

— L'*Intermédiaire,* etc., a recherché ce qu'étaient devenus les présidents de la Convention.

« La Convention a eu soixante-seize présidents. Dix-huit ont été guillotinés; trois se sont suicidés; huit ont été déportés; six incarcérés; quatre sont devenus fous, et vingt-deux ont été mis hors la loi. »

— On annonce d'Athènes qu'un archéologue, le docteur Dörpfeld, a découvert sur l'Acropole, entre le Parthénon et l'Erechtheum, les restes d'un palais d'une haute antiquité, semblable à ceux d'Hissarlik et de Tirynthe.

Les Américains avaient fondé à Athènes, il n'y a pas longtemps, une *École d'études classiques* qui avait été installée provisoirement dans un bâtiment loué. Le gouvernement grec a fait cadeau d'un terrain à l'École américaine, et un appel vient d'être adressé, aux États-Unis, aux amis des lettres, pour réunir l'argent nécessaire à la construction d'un édifice définitif. On estime la somme indispensable à 20 000 dollars, dont un cinquième a été immédiatement souscrit. L'École américaine sera située non loin de la future École anglaise.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6182]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 25. (22e ANNÉE). — 19 DÉCEMBRE 1885.

Paris, 18 décembre 1885.

Risque d'une guerre nouvelle avec la Chine, dépenses écrasantes pour notre budget, improductivité commerciale du Tonkin : voilà, croyons-nous, les trois grosses objections. Mais ces trois points sont sujets à discussion. Toutes les personnes compétentes, on le sait, affirment que la Chine songe à faire avec nous désormais, non plus la guerre, mais du commerce ; et la rédaction du traité qui est en négociation à Pékin en pourra être une preuve décisive. Pour les dépenses, il s'agit de savoir ce qu'on pourra tirer par l'impôt des populations tonkinoises, sans les pressurer ; mais ceci dépend du développement ultérieur du commerce, et, nous l'avouons, ce développement se heurte à un obstacle insurmontable : tant que les autorités françaises traiteront de Turc à More les négociants français et professeront un dédain transcendant pour ces « tripoteurs », notre politique coloniale fera le profit des autres nations et l'étonnement de l'univers. Si l'on ne veut pas se guérir de ce travers, il n'y a rien à faire.

Mais peut-être s'en guérira-t-on, et le moyen serait, à notre avis, la création d'un ministère des colonies, ainsi que le vote du projet sur l'armée coloniale. Le protectorat d'ailleurs, qu'on veut confondre avec la conquête, en diffère en ceci qu'il a ses degrés et qu'on peut l'alléger peu à peu.

Donc, si habilement qu'il soit construit, le rapport de M. Camille Pelletan fait l'effet de vouloir trop prouver. Il est trop affirmatif dans ses négations. Et encore n'arrive-t-il pas à conclure; ou plutôt il conclut sur une contradiction. La commission s'en remet au gouvernement pour les mesures et précautions à prendre, le plan à suivre, les points à occuper, et de quelle manière, les négociations nouvelles, les compensations à chercher — et, pour lui faciliter sans doute une tâche si compliquée, elle entend lui refuser les trois quarts des crédits !

Nous croyons que les électeurs ne se sont prononcés ni pour l'évacuation, ni pour la liquidation de l'affaire du Tonkin; ils en ont réclamé la « solution ». Or la solution, ce n'est ni l'abandon ni la conquête indéfinie. Elle se dégagera, conforme à nos intérêts ainsi qu'à notre honneur, de la discussion à la tribune : c'est du moins notre espoir.

LA ROCHE DES FILLES

Légende bretonne

La marée, très basse, découvrait la plage très loin. Et toujours la mer s'en allait, comme si elle ne devait plus revenir, disparaissant peu à peu dans la nuit, dans l'horizon brumeux. Un grand silence s'était fait.

Alors la lune se leva et commença sa ronde, tournant lentement entre ces deux azurs assombris, le ciel et l'eau. Et, comme elle glissait, cet éventail lumineux éclairait tour à tour les roches amoncelées, noires de goémons, dressées en des attitudes bizarres, semblables aux débris de quelque barricade géante à demi écroulée, mais défendant encore la baie blanche appelée en dialecte breton : le Pouliguen.

Du pied des falaises on n'apercevait plus qu'un mince ruban d'écume ourlant le flot qui fuyait, et le chant des vagues n'arrivait plus jusqu'à nous. La grande voix s'étant éteinte, un murmure indéfini s'éleva peu à peu, grandissant dans le solennel silence. Un grouillement, d'abord confus, emplit bientôt tout le sol découvert. Sur le lac minuscule des flaques d'eau çà et là miroitantes, un frisson passa. Et de cette myriade d'êtres infinis qu'agitait cependant une parcelle de vie monta l'intraduisible rumeur des choses animées, se mouvant dans le suprême effort de la lutte éternelle, mourant pour renaître et renaissant pour mourir.

Des souffles couraient, emportant les atomes légers et les mêlant en capricieux hymens pour l'œuvre fécondante. La nuit couvrait tous ces mystères, ne laissant percevoir que la palpitation immense de cette germination obscure et sacrée ; mais on sentait passer dans

l'air, empli d'une saveur pénétrante, les effluves créateurs semant partout la vie.

De ce que l'esprit entend et de ce que les yeux voient dans ces veillées nocturnes est faite la science poétique des conteurs de légendes. Ceux-là comprennent le langage des êtres qui ne parlent pas; ils perçoivent des formes innommées dans le jeu des vapeurs à peine distinctes. Couchés sur le sable d'or des plages, par une nuit vibrante de clarté et de mystérieuses rumeurs, ils entendent la chanson des sirènes, la plainte des morts, le récit lamentable des belles victimes d'amour qui viennent, quittant leur tombe, clamer dans les cieux noirs leur tragique douleur.

C'est ainsi que nous vîmes, la mer étant tout à fait disparue, un groupe étrange se dessiner tout à coup, dans le lointain brumeux, parmi les roches tourmentées qui s'avancent au milieu de la baie et que la mer ne découvre complètement qu'à l'époque des grandes marées basses. Le roc formait comme une pointe aiguë sur laquelle se tenaient, dans un enlacement d'une élégance sculpturale, trois formes féminines, enveloppées de voiles qui flottaient.

La lune éclairait ce groupe d'un éclat presque surnaturel. On distinguait la forme idéale des pieds nus sur le velours noir de la roche encore ruisselante et comme diamantée. La blancheur bleuâtre des bras levés désespérément coupait le ciel de lignes harmonieuses. Puis, de ces visages tournés vers nous avec une même expression d'angoisse, de ces bouches ouvertes pour un suprême appel, des voix s'échappèrent, plaintives comme le rythme adouci des vagues lointaines.

I.

Il fut un temps où la baie du Pouliguen n'était point ceinturée, comme elle l'est aujourd'hui, de somptueuses villas, de petits chalets à tourelles, de manoirs en miniature avec tours à créneaux, de maisonnettes à l'italienne avec terrasses fleuries, où, vienne l'été, toute une population s'abat, envahissant la plage, l'animant de ses élégances, la peuplant de tout son petit monde d'enfants bruyants et gais.

Dans ce temps-là n'était point creusé le canal dont on a fait un port, entre deux rives également chamarrées de maisons peintes et de chalets à jour. Les pêcheurs alignaient leurs barques dans la petite anse que domine le village de Pinchâteau. Et leurs maisonnettes s'adossaient aux falaises basses ou les surmontaient : bicoques de bois goudronné qui se confondaient avec les roches noircies. Le soir, de vagues lueurs sortaient des portes basses où pendaient les filets, là justement où flamboient maintenant les lustres aux lampes envoilées de dentelle et dont les clartés roses éclosent la nuit, comme des girandoles, tout autour de la baie.

Les barques qui croisent devant la plage ainsi transformée sont de coquettes embarcations peintes d'éclatantes couleurs, des canots en bois précieux, des périssoires étroites manœuvrées par une rame à deux lames découpées en fer de lance fleurdelisé.

Maintenant les bateaux de pêche sortent du port, suivent le chenal et croisent au loin, comme pour servir de décor à ce tableau de fantaisie. Le Pouliguen est une ville d'eaux.

Mais jadis il était presque uniquement occupé par les paludiers, exploitant les marais salants qui l'environnent, et par les pêcheurs de sardines, installés sous la pointe de Pinchâteau. Le rivage, moins élégant qu'aujourd'hui, mais plus pittoresque, était encombré de barques, de voiles, de mâts, d'épaves, et le sol étincelait sous l'incessante pluie d'écailles nacrées qui tombaient des filets.

On eût dit que la jonchée était plus brillante et plus épaisse encore aux environs d'une maisonnette adossée à la dune à demi écroulée par où s'ouvrait un chemin qui montait à la ville. Les filets, plus nombreux, pendaient du toit où des mousses de mer verdissaient dans la blancheur des terres sablonneuses qui ruisselaient lentement de la dune ébréchée. Les avirons, dressés au long du seuil, étaient souvent repeints d'une couleur claire et vive, que l'on retrouvait sur la barque amarrée tout proche et qui s'appelait *la Mouette;* sa voilure était blanche.

Un matin, *la Mouette* venait de rentrer, lestée jusqu'aux bords d'une pêche magnifique, grouillante et étincelante sous les filets qui la couvraient. Les lamproies tordaient leurs cordons de soie veloutée; les turbots roulaient; quelques jeunes saumons s'allongeaient avec des secousses désespérées, sous le frétillement lumineux des menues espèces innombrables, les loches, les congres, les lubines, les rougets, les dorades harponnés par les crabes lourds. Une sablée de fines coquilles aux volutes bizarres grésillait, secouée par le trident des queues battantes et les ailes palmées des nageoires nerveusement étendues.

Le bateau tiré sur le sable et sa voilure serrée, le pêcheur découvrit sa prise devant les acheteurs accourus, et la vente commença. Un petit gars, demi-nu, aidait son patron, triant la marée, soulevant les poids qu'on jetait dans les balances. Pierre, la pipe aux dents, le bonnet rouge derrière la nuque, sa face jeune, hâlée, riante et belle dans la fauve crépelure de la barbe et des cheveux, regardait au loin venir en trottinant les ménagères en coiffes blanches, le panier au bras. Il savait bien qu'elles viendraient à lui, toutes, les belles et les autres, pressées et cependant dolentes dès qu'elles auraient subi son regard clair et flambant comme un rayon tombé dans la mer.

— Bonjour, Janie, la première rendue, dit-il à une coquette fillette du bourg de Batz qui s'arrêtait près de lui, toute rose d'avoir tant couru.

— Tant mieux, répondit-elle triomphante.

Et, rajustant sa coiffe envolée, posée comme un papillon de dentelle sur le diadème des cheveux roulés autour du front :

— Vous avez fait une bonne pêche, Pierre?

— Dam, oui, comme vous voyez, grâce à vous, la belle.

— Comment ça?

— Ne vous avais-je point embrassée hier soir?

— Oh! doucement.

— Ne vous plaît-il plus que je m'en souvienne?

— Oh! si!... Même si vous vouliez, je vous permettrais bien de le dire. Mon père est rentré ce matin de Guérande...

— Ça va bien, le sel? demanda vivement le jeune homme.

— Oui, balbutia Janie; le père a vendu trois mulons sur place.

— Tant mieux, tant mieux. Bien des choses au bourg.

— Pierre, ne viendrez-vous pas enfin? reprit-elle tout bas, attristée.

— Et vous, dit-il, se penchant tout près du petit bonnet aux ailes blanches qui frissonna, ne viendrez-vous point aux pierres plates, ce soir, à la marée basse, comme je vous en ai tant priée?...

— Dam, non, répondit Janie prête à pleurer, tant que vous n'aurez point parlé aux vieux.

— Alors...

Et le beau pêcheur sifflota en tournant autour de sa barque maintenant assiégée par toutes les commères qui piaillaient. Et la belle monnaie blanche tombait dans sa bourse de cuir, tandis que le poisson s'enlevait, grouillant, glissant, se tordant dans toutes ces mains tendues. Bientôt la barque fut vide; Pierre rentra, portant sur une épaule les deux avirons bleus et traînant ses filets, qui laissaient sur le sable une jonchée de goémons et d'écailles.

II.

Il paraissait soucieux néanmoins et marchait lentement, d'un pas indécis, se retournant même par instants pour regarder la fillette qui s'éloignait si fort attristée.

Pierre songeait alors qu'il serait bien allé parler d'épousailles au vieux paludier du bourg de Batz, d'autant qu'il était natif du bourg, lui aussi, et que, par tradition, les filles et les gars de ce pays-là se mariaient toujours entre eux, conservant ainsi à travers les âges la pureté du type saxon, aux lignes fermes, au poil doré. Mais il pensait aussi à Mirame, qui en aurait souffert; Mirame, si pâle de visage, et à la chevelure blonde comme un rayon de lune. Celle-ci habitait Guérande, là-bas, sur la hauteur, la ville moyen âge enfermée dans ses hautes murailles avec ses portes défendues par des tours. Mirame lui était apparue un jour de fête, coiffée du bonnet pointu de la duchesse Anne, aux rubans flottants, le corsage raide et long, penchée justement au croisillon de l'une de ces tourelles et regardant d'en haut, comme une châtelaine fière, le peuple en liesse s'ébattre sous ses yeux.

Il en avait longtemps rêvé avant d'oser l'approcher, la croyant une noble dame ou damoiselle que ses vœux ne pourraient atteindre. Mais elle, séduite par le beau pêcheur, s'était faite accessible. Elle était descendue rôder à son tour autour des remparts, jusqu'à ce que, l'ayant rencontré, elle lui pût apprendre qu'elle était fille du gardien de la porte Nantaise et que, s'il lui était fait instance, elle pourrait bien consentir à se mésallier avec l'humble pêcheur de la baie blanche. Ce à quoi Pierre eût vivement consenti, n'était Janie, la coquette paludière du bourg de Batz. Car il se trouvait pris dans ces doubles rêts et si fort, ma foi, qu'il ne savait point se décider à rompre l'un des deux en faveur de l'autre.

Aussi menait-il de front ses deux conquêtes, attendant de la miséricorde de Dieu, en bon Breton qu'il était, la solution de cette délicate affaire.

Et, pour attendre sans trop d'ennui, il partageait son temps, son cœur, ses vœux entre Janie et Mirame, les visitant et cajolant tour à tour avec une louable impartialité.

Pour l'heure, il venait d'entrevoir Janie et se disposait à monter à Guérande.

Cependant, comme c'était un garçon vaillant, n'aimant pas à perdre, au point de vue du gain et quand il pouvait faire mieux, le temps qu'il passait à terre, il brida son âne, le coiffa d'un sac vide, et, le touchant devant lui, il prit d'abord le chemin de Saillé afin d'y acheter une ou deux mesures de blé noir qu'il revendrait sûrement et avec profit aux bourgeois de Guérande. Aussi bien le village de Saillé se trouvait sur sa route et cela ne le retarderait guère.

Sifflotant, les mains en poche, gai et de belle humeur comme il convient à un beau gars tant aimé des plus belles filles, il dévala du port de Pinchâteau tout le long de la côte, tourna sur sa gauche et gagna l'étroite voie surélevée entre les marais salants, qui le menait au croisement de la route par laquelle, d'un bout, l'on touchait au Croisic en traversant le bourg de Batz, et, par l'autre, à Saint-Nazaire en traversant Guérande.

Puis il monta le chemin à la pente douce en haut duquel s'apercevaient les grises murailles de la ville fortifiée. A mi-côte il tourna, s'enfonça dans les ruelles de Saillé et déboucha sur la place de l'Église, là où se dresse un calvaire orné d'un Christ en croix, lamentable, piteux, triste comme si l'on venait seulement de l'y attacher, et semblant se plaindre avec une voix

humaine quand le vent de mer secoue son bois sinistre. Il est entouré de maisons basses à portes rondes ou en forme d'arcs surbaissés, qui ont une croix rouge peinte sur le milieu.

Pierre frappa à quelques-uns de ces huis qui s'ouvraient en deux fois : en haut d'abord, formant une clôture à mi-corps, puis en bas si l'on voulait laisser entrer. Les habitants se trouvaient absents pour la plupart; d'autres n'avaient point de blé à vendre; mais la mère Bréjeu possédait encore sa récolte; on pourrait voir :

— Qui ça, dit le pêcheur, la mère Bréjeu?

— Eh bien, quoi? la veuve au père Bréjeu, le sorcier de la Bôle, celui-là qui a péri en allant cueillir l'herbe aux sirènes aux environs de la Roche aux goëlands, un soir que la marée l'a surpris.

— Ah! le vieux qui jetait des sorts quand on n'emplissait point sa besace du fretin ramassé à fond de cale?

— Dam, oui, mais qui les levait aussi bien pour le plaisir de boire une verrée de vin blanc ; même qu'il en a tant bu...

— Qu'il est tombé de sommeil, un soir, là-bas, et que la mer l'a emporté... Alors sa veuve habite par ici, maintenant?

— Avec sa fille, dam, oui; une belle fille qui ne parle point, ne rit jamais et marmotte tout bas des prières que l'on ne comprend pas. On dit qu'elle sait par cœur toutes les sorcelleries du vieux et que, si elle voulait... Prenez garde toujours de ne lui point déplaire en allant frapper à son huis!

— Je n'aurai garde, répondit Pierre en souriant. A vous revoir, l'ami.

Il toucha son âne dans la direction indiquée, tout en crépelant de ses doigts sa barbe fine et rousse et rejetant de côté son bonnet large et plat dont le pompon floconneux lui battait l'oreille.

Bientôt il heurta à une maisonnette étroite, toute close, porte et volets. Puis il attendit, non sans une émotion singulière.

Il s'était campé, un pied en avant, le bras arc-bouté par l'appui du poing sur la hanche, retroussant hardiment d'un geste accoutumé le poil soyeux qui ornait sa bouche rouge et tendre. Et son regard luisant, bleu du reflet du ciel, interrogeait la fenêtre aux rideaux blancs qui surmontait la porte de très près.

Au bout d'un temps assez long, le carreau s'écarta et une voix très douce dit :

— Que voulez-vous?

Mais Pierre ne songeait pas à répondre et ne bougeait guère, immobilisé dans sa pose de capitan par une apparition quasi merveilleuse.

C'était un buste mince et plat, vêtu de laine sombre, où remontait la gaine blanche d'un tablier de toile neuve. Et, par là-dessus, un cou très long et un visage d'un ovale parfait, encadré par un bandeau sur le front et deux ailes de mousseline blanche descendant jusqu'aux épaules. Des yeux bleus, larges, clairs, divinement candides, bordés de longs cils non touffus, mais écartés, comme en ont les paupières des Vierges dans les tableaux des primitifs, et qu'on eût dit tracés par un naïf pinceau, ainsi que la bouche petite et tout à fait en arc renversé, les deux coins relevés très haut. Le nez fin et droit se rattachait sans courbe au front d'un modelé infiniment pur. Le teint, rosâtre comme une rose brûlée, se fonçait aux joues et se brunissait au cou sous l'écartement des ailes très blanches et un peu raides de la coiffe virginale à la coupe archaïque. Une candeur exquise immobilisait ce visage sans autre expression que sa très pure et très céleste beauté.

— Que voulez-vous? répéta avec calme, au bout d'un instant, la fille de la mère Bréjeu.

Ayant alors perçu la palpitation des lèvres de cette primitive Madone en son encadrement de pierres noircies, le pêcheur tressaillit, secouant son rêve, et cependant tira son bonnet comme il eût fait au pied d'un autel.

— Je voudrais, dit-il balbutiant, ne sachant plus ce qu'il était venu faire, je voudrais parler à la mère Bréjeu.

— Pour quoi dire, s'il vous plaît?

Elle, cependant, regardait fixement, sans battre des cils, le beau gars décoiffé, rutilant au soleil, la face levée dans une extase grandissante. Et, comme attirée, elle se pencha. Puis elle étendit doucement sur lui une petite main brune aux doigts fins singulièrement croisés, et elle marmotta tout bas des paroles qu'il ne put comprendre. Alors il se recula d'un saut, épeuré, et se signa, lui disant d'un ton plein d'angoisse :

— Je ne vous veux point de mal, ô la plus belle fille de Saillé, de Batz et de Guérande! Ne me maudissez pas!

— Pourquoi vous maudirais-je, ô le plus beau pêcheur de la baie blanche, Pierre, du rivage de Pinchâteau, vous que *la Mouette* à l'aile blanche emporte le plus loin et ramène le plus vite au port, chargé d'une pêche miraculeuse?

— Vous me connaissez? dit-il ébahi.

Elle inclina la tête sans répondre. Il murmura :

— Et cependant je n'avais point vraiment vécu avant de vous connaître, vous qui vous nommez?...

Sans qu'il lui parût que la jolie bouche rose eût remué, Pierre entendit passer dans l'air, comme un souffle, ce nom mystique :

— Helva.

Il se le répétait, méditatif, les yeux clos, lorsque pour la seconde fois elle étendit la main et dit alors plus distinctement :

— Voici venir ma mère. Je vous salue, pêcheur.

Puis la fenêtre aux rideaux tirés se rabattit silencieuse : Helva avait disparu. Pierre jeta un cri; mais la vieille Bréjeu lui tapait l'épaule :

— Quoi donc, jeunesse? On manque de patience à cette heure? Me v'là, par sainte Anne! Qu'y a-t-il pour votre service? Je ne vous dis point d'entrer céans puisque vous êtes en compagnie, fit la vieille qui riait en désignant l'âne coiffé du sac. Il n'y a point de place au logis pour cette paire d'oreilles-là. Mais que vous faut-il? On vous l'apportera sous l'auvent. Seyez-vous sur ce banc de pierre.

— C'est le siège des quémandeux, la mère, riposta le garçon; et si je viens demander votre blé, c'est pour l'échanger contre beaux deniers comptants.

— Vrai? En savez-vous le prix?

— Qu'importe? Dites le vôtre; je paye.

— Notre Dame! il fait bon traiter avec vous, mon gars. Entrez donc, par sainte Anne!

Pierre respira et, d'une main leste ayant attaché l'âne au loquet de la porte maintenant entr'ouverte, il entra.

Le logis était étroit, en effet, et si bas des poutres qu'il parut au pêcheur qu'il allait les toucher du front; encombré avec cela, mais propre et brillant, comme ce n'était point assurément la coutume dans le pays. Et le meuble était beau, précieux, les collectionneurs n'ayant pas encore passé par là. L'armoire rouge, avec ses panneaux à pans coupés, ses ferrures longues, délicates, occupait une bonne place, face au lit très élevé, à colonnes et également rouge, bordé du coffre assorti à coins ornés d'une balustrade de colonnettes tournées comme les appuie-bras d'un siège. Des rideaux de laine verte, d'un beau vert antique et passé, pendaient du ciel carré et étaient retenus aux quatre colonnes d'angle par des bracelets de satin rouge broché de galons d'or. Le dressoir aussi était rouge, étoilé de ses assiettes bleues ramagées de fleurs multicolores. La table neuve, d'un pur dessin Louis XV, était seule en chêne déjà noirci.

Pierre regardait autour de lui, fort intéressé, mais plus occupé cependant d'un petit escalier raide, planté dans le milieu de l'un des murs de la chambre, et qui donnait accès à l'étage supérieur. Il écoutait, ne percevant aucun bruit de là-haut, ce qui commençait à le surprendre : la belle fille ne descendait pas.

La mère Bréjeu, lui ayant débarrassé un siège, le fit asseoir et s'en alla prendre dans le coffre rouge un échantillon de son blé qu'elle fit sauter dans ses deux mains. Pierre, sans le voir, le déclara superbe.

— Il vous en faudrait peut-être bien plusieurs mesures? dit-elle au pêcheur.

— Je prendrai tout celui que vous voudrez vendre, la mère.

— Oh! bien, dit-elle en se rengorgeant, ce n'est surement pas votre âne qui l'emportera.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il tirerait la langue avant d'avoir reçu toute sa charge.

— Ce n'est point nécessaire qu'il l'emporte d'un coup. Nous ferons, lui et moi, plusieurs voyages.

— Si c'est ainsi, dit-elle, il le faudra payer plus cher, parce que l'augmentation peut venir d'un jour à l'autre, et, si je dois vous le garder, je veux profiter de la plus-value.

— Rien de plus juste.

— Pas vrai? Vous êtes un brave homme, vous, du moins. L'affaire est faite?

— Conclue, dit Pierre. Mesurez-en tout à l'heure deux boisseaux que j'emporterai.

Le temps passait, dans les allées et venues de la veuve, et sa fille Helva ne descendait toujours pas. Pierre s'assombrissait. Une fois il répondit à une question de la vieille :

— C'est aussi vrai que vous possédez la plus belle fille du pays?

Mais elle était sans doute accoutumée à cet éloge, car elle ne répondit rien.

L'âne étant chargé, le pêcheur se leva pour partir. Comme il soupirait, la veuve Bréjeu se méprit.

— Peut-être pensez-vous avoir fait une mauvaise affaire, lui dit-elle. Détrompez-vous, car, par sainte Anne, j'y perds encore sur le prix.

— Qu'à cela ne tienne! dit-il vivement; je vous dédommagerai. Vous devez manquer de pêche depuis que le défunt s'en est allé?

— Ah! certes, fit-elle en larmoyant, et c'est une rude privation, allez!

— Eh bien, la prochaine fois que j'irai en mer, je vous porterai, non du fretin, mais quelque bonne pièce en remerciement.

— Voilà qui sera d'un brave cœur, s'écria la Bréjeu tout allumée. Au revoir donc!

— A bientôt.

III.

Maintenant Pierre s'en allait, rêveur et tout alangui, suivant sa bête qui d'elle-même avait pris la route de Guérande, comme elle en avait l'habitude quand elle était chargée. Elle trottinait au bord du chemin, le cou baissé, happant les rares herbes qui passaient entre la haie broussailleuse des tamaris grêles, blanchis par la poudre saline que le vent balayait.

Et à mesure devenaient visibles les hautes murailles aux portes voûtées entre les tours rondes et massives de la ville prochaine. Bientôt le pêcheur se trouva arrêté par le fossé des remparts. Alors il tressaillit, contrarié de se trouver là et voulant retourner sans entrer plus avant.

Mais, à ce moment, quelqu'un qui le guettait lui vint au-devant d'une mine grave et altière de princesse : c'était Mirame.

Elle était vêtue, suivant sa coutume, d'atours fins taillés à la mode des gens de cour. Car, de fait, elle

était la filleule d'une duchesse, laquelle était la propre descendante de cette Jeanne de La Salle, femme de Tristan de la Carne de la Touche, qui, étant trépassée en 1526, fut ensevelie dans une crypte de la chapelle de Guérande, où elle est encore, son image de pierre couchée sur son tombeau. Mirame affectionnait le costume de cette époque déjà lointaine et marchait souvent, comme aujourd'hui, revêtue d'un habit de drap fin coupé par le milieu de la jupe d'une bande de broderie en long, l'autre moitié ornée sur le travers des mêmes motifs passementés, avec un corps raide et pointu, orné de bijoux sur la poitrine. Son bonnet haut laissait flotter un mince voile de mousseline qui pendait jusqu'aux talons.

— Comme vous voilà tard! dit-elle à Pierre. J'ai cependant une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle? répondit-il tout de même flatté par l'équipage luxueux de cette fine amoureuse.

— Ma marraine est arrivée en son château, ici près; et, comme c'est elle qui doit payer ma dot, le moment est venu d'aller la supplier de consentir à notre hymen.

— C'est une bonne nouvelle, en effet, balbutia Pierre, mais un peu hâtive, car je n'ai point encore perdu la timidité qui m'empêche d'aller vers elle me déclarer.

— Je vous mènerai moi-même, répondit Mirame en souriant.

— Ne serai-je point éconduit et même chassé pour mon audace? Je ne suis qu'un pauvre pêcheur et le toit qui m'abrite est humble entre les humbles. Comment espérer qu'on m'y laissera conduire, pour y habiter parmi les ustensiles de pêche, les filets, les vieux meubles fabriqués à coups de hache par les aïeux, une belle et précieuse personne comme vous, Mirame?

— Du moment que je saurai m'y plaire...

— En êtes-vous bien certaine, ma princesse? Je ne voudrais point avoir à subir vos regrets. Et je préfère attendre.

— Attendre quoi, s'il vous plaît?

— Que vous m'ayez donné la preuve d'un amour si merveilleux que je ne saurais y croire.

Mirame avait rougi; mais elle répondit, tout émue :

— Ne serait-ce plutôt que vous ne m'aimez plus?

— Moi! dit-il d'un air véritablement surpris et fâché; vous me faites injure.

— Alors déclarez-vous, et menez-moi promptement à l'église; car, si ce n'est bientôt, je vous jure, Pierre, que je m'enfermerai au couvent pour y mourir de douleur.

— Là, là, dit-il, touché et lui baisant le bord de son voile; prenez patience, ma reine! Laissez-moi faire fortune. J'y travaille, vous voyez. Là est du bon blé que je m'en vais revendre pour y gagner quelque écu d'or, lequel avancera de beaucoup nos affaires. Donnez-moi votre main si blanche et douce que c'est une pâture délicieuse pour mon pauvre cœur affamé.

— Écoutez-moi, Pierre, dit-elle sérieusement, lui ayant abandonné sa main; j'ai comme un pressentiment de quelque félonie auquel je ne veux pas attarder ma pensée. Mais je vous fais serment, par la croix de sainte Anne d'Auray qui pend ici sur ma gorgerette: si vous cessez un jour de m'aimer pour en aimer une autre...

— Taisez-vous, Mirame...

— Non, laissez que j'achève : je jure de mourir.

— Vous ne mourrez donc point, dit-il en soupirant très fort et le front ramassé dans une expression chagrine.

Et là-dessus il la quitta avec grande hâte, plus tourmenté de cœur qu'il ne l'eût été de sa vie.

Quand il eut revendu son blé, perdant dessus, comme il y comptait bien, il s'en revint, dévalant le coteau par un grand soleil de midi qui le chauffait rudement en ces contrées plates et sans ombre, entre ces œillets de marais salants d'où s'exhalaient des vapeurs blanchissantes. Il allait, le front bas, cherchant une idée qui ne venait point pour mettre en accord toutes ces amours, encore nouvellement accrues. Certainement Mirame lui semblait une fière et désirable conquête, et Janie était bien jolie! Mais un coup d'émotion qui l'arrêtait net lui coupait le souffle quand il venait à se remettre devant les yeux le visage céleste de la virginale beauté entrevue, dans son cadre de pierres noircies, au-dessus de la porte de la mère Bréjeu.

IV.

Tout à coup l'âne se mit à braire en s'arrêtant, campé. C'est que devers lui venait processionnellement une foule dont la masse blanche l'avait effrayé net. Elle arrivait par le chemin du bourg de Batz, dont la tour carrée, haute de cinquante-cinq mètres, se lève à l'horizon de la mer, servant de point de repère aux marins.

C'étaient les porteresses qui revenaient aux marais achever leur besogne, après avoir cueilli dans la matinée le sel blanc qui leur est donné pour unique salaire. Les paludiers marchaient à leur tête; tous vêtus suivant la mode aujourd'hui disparue : les hommes, culottes, blouses et guêtres blanches, le grand chapeau de feutre noir; les femmes, cotillon blanc, tablier blanc, chaussons blancs bordés de bleu, troussées, élégantes, avec le jède sur la tête ou sur l'épaule, qui leur sert à transporter le sel.

Tout cela trottait gaiement sur la route étroite élevée entre les marais dont la surface cristallisée étincelait. Ils s'en venaient tous achever la cueillette. Maintenant les hommes ratelleraient le gros sel en l'assemblant sus les ladures, et les porteresses le ramasseraient dans

leurs jèdes pour le grimper sur les hauts talus où on le tasserait en forme de meule ronde bientôt recouverte d'un enduis glaiseux fortement appliqué, lissé, imperméable.

Et, le soir, quand les mulons arrondiraient leurs dômes sur tous les points de la saline récoltée, paludiers et porteresses, dans leur blanc costume, feraient la ronde et danseraient à l'entour en chantant quelque refrain du pays :

Dig don don, don, sont les gens de Guérande;
Dig don don, don, sont-ils pas bons garçons?

Même et par avance, ils avaient entonné la chanson à toutes voix, rudes et perçantes, formant un chœur bizarre, à la mélopée sauvage et triste comme leur grand pays plat, sans culture, sans oasis, à l'horizon lointain, prolongé par les brumes de la mer.

Pierre s'arrêta à l'embranchement des trois routes pour les laisser passer. Ils le connaissaient tous et le saluèrent au passage, les gars jaloux et railleurs, les filles coquettes et tendres. Le beau pêcheur s'était subitement égayé, et il ripostait, vertement parfois, audacieux, galant, faisant soupirer plus d'une en son blanc équipage et qui tordait sa taille, la tête retournée, quand elle avait passé, pour le voir plus longtemps.

La dernière traîna un peu ses pas pour s'isoler de ses compagnes et s'arrêta tout près de lui : c'était Janie.

— Le monde va bien à Guérande? lui dit-elle avec une colère qui la rougissait; la belle Mirame entre autres?

— Qui ça, Mirame? dit-il clignant l'œil et rabattant son bonnet jusqu'au ras des sourcils.

— Mais la fille aux habits brodés qui loge en la tour de la porte Nantaise.

— Connais pas, répondit-il négligemment.

— Je serai donc bientôt plus avancée que vous, riposta Janie qui trépignait, car je la veux connaître, celle qui, m'a-t-on dit, existe en corps et en âme pour mon malheur, puisque vous la devez épouser bientôt.

— Moi? Quelle histoire!

— Jurez-vous n'être point son fiancé?

— Par saint Guignolé dont la chapelle nous regarde, au pied de la tour de Batz, je vous jure que je n'épouserai point Mirame.

— Alors c'est heureux que je vous ai rencontré, reprit-elle plus douce en respirant largement, car, de ce pas, j'allais accorder ma main au paludier Jehan, qui, de là-bas, me guigne et m'appelle. Regardez-le.

— Je vous le défends bien! cria Pierre mordu de jalousie. Mais je vous trouve bien prompte à vous consoler, Janie, et, si vous m'aimiez...

— Ce n'est point consolation que je cherchais, mais vengeance.

— On ne se venge pas quand on est si jolie.

— Et que fait-on alors?

Pierre hésita, tourmenté, agacé par le visage piquant et la tournure fine de la porteresse et retenu cependant par ses intimes pensées. Il finit par dire :

— On s'assure auparavant si l'on n'est point la plus aimée. Mais vous ne voulez pas.

— Je ferai mieux, dit-elle. Je vous donnerai huit jours pour réfléchir; pas plus. Après quoi...

Elle regarda avec un coquet sourire du côté de Jehan, qui l'attendait, et elle lui fit un signe de la main. Mais Pierre, rageur, l'attrapa lestement et lui mit un baiser sur la joue, encore qu'elle se débattît et lui échappât, s'enfuyant.

Il ne vit pas qu'elle sanglotait, perdant ses façons agaçantes qui ne lui réussissaient pas mieux que ses larmes, et il reprit son chemin, tout enflammé de nouveau pour Janie, sans perdre néanmoins ses autres visions amoureuses qui dansaient devant lui comme les korriganes charmeuses et fatales, l'attirant toutes ensemble dans un abîme de désirs mêlés et fous où son cœur se perdait.

Cependant, sous le chaud soleil qui embrumait de vapeurs d'argent la nappe étincelante des marais où courait maintenant la troupe dispersée des ouvrières toutes blanches, au geste rythmique, la chanson s'envolait comme un bruit de cloche lointaine :

Dig don don, don don, sont les gens de Guérande,
Dig don don, don.....

V.

La marée étant assez haute, vers les quatre heures de l'après-midi, Pierre s'embarqua pour aller ramasser à l'entour des Evens les boîtes à homards qu'il y avait placées et en même temps jeter quelques coups de filet, sans plus. Si quelque bonne pièce se laissait prendre, on en régalerait la mère Bréjeu le soir même.

En effet, deux heures plus tard, le beau pêcheur amarrait *la Mouette* au port de Pinchâteau, et, sans flâner, avec une impatience qui grandissait, il reprenait la route de Saillé, un peu gauche, la tête en avant, les mains embarrassées d'une charge frétillante.

D'un côté grouillaient ensemble, sans triage, les lubines, les soles, les loches, les dorades, les plies, les rougets, les mulets, les jacots, les lieux, les congres, comme un tas de pierreries étincelantes, changeant de feux dans l'emmêlement convulsif. De l'autre grésillaient les moules noires, les bernis, les palourdes, les bigournaux, et toutes les coquilles que le petit mousse, Tiennet, avait dénichées dans la journée en galopant à travers les roches, en fouillant le sable humide et le tapis visqueux du goémon.

Pierre avait tout pris; il emportait tout, honteux de son offrande et ne la trouvant pas encore assez superbe

et magnifique pour être offerte, sans manquer de respect, à la divine Helva. Mais un désir si vif de la revoir le harcelait depuis le commencement de cette journée, qu'il se risquait quand même au hasard d'être mal accueilli et d'en demander grâce. Car toute sa fierté, sa gloriole de beau garçon l'abandonnait en cette occurrence. Certainement le père Bréjeu, lui jetant un sort, ne l'eût pas plus étrangement transformé.

Cependant, lorsque après avoir cogné à la porte de la veuve, il lui eut timidement passé en mains sa charge quelque peu lourde, elle se récria, si ébahie et suffoquée de plaisir qu'il en reprit assurance et osa pénétrer dans la maison comme elle l'y invitait.

Tout à coup il s'y trouva seul, la vieille ayant prestement tourné les talons pour aller vendre par le village le meilleur de cette fraîche marée, dont il lui resterait toujours assez pour son régal quand elle en aurait vendu de quoi s'offrir quelque précieuse bouteille de vin doux.

Alors il appela, et une mignonne voix, qui se trompait, répondit d'en haut :

— Je descends, mère.

Et puis, par l'escalier droit, descendit lentement, dans la pénombre de la pièce d'entrée, Helva portant sa lampe et s'éclairant d'en haut, le bras levé. Elle regardait à ses pieds; ses longs cils écartés entouraient d'ombre ses paupières baissées; le ton rosé de sa peau s'empourprait à la lueur proche; tout son corps mince sans relief apparaissait vraisemblablement comme un dessin aux lignes droites, aux plis raides dans l'étoffe étroite et lourde de la jupe tombante : ainsi la robe des Vierges dans les primitives peintures.

Pierre n'ayant point remué, plus saisi encore que le jour même, Helva s'en alla, sans le voir, poser sa lampe sur une petite table aux pieds tournés, près de laquelle étaient placés deux escabeaux. Ensuite elle s'assit et prit son travail. C'étaient de délicats objets en carton doré, en satin clair, qu'elle recouvrait d'une naïve broderie formée par des coquilles nacrées rondes, toutes petites, et des coquillages roses ayant la forme d'un ongle recourbé. Elle traçait là des fleurs, des volutes au gré de sa fantaisie, et la table était déjà toute remplie de boîtes enguirlandées, de pelotes, de coupes à bijoux, destinées aux marchands forains.

Cependant elle tressaillit, ayant entendu un souffle rude derrière elle, et tout à coup ses mains tremblèrent, entre-choquant les fragiles porcelaines, quand elle eut aperçu Pierre qui lentement se rapprochait.

— Vous? dit-elle d'un ton un peu hautain.

Il répondit, souriant gauchement, son bonnet dans les doigts :

— Moi-même.

— Et que venez-vous faire céans?

— La mère vous le dira quand elle sera de retour.

— Elle est donc sortie?

— Dam oui, tout à l'heure. Et, si vous le permettiez...

Il désigna l'escabeau près d'Helva.

— Faites, dit-elle très calme, ayant repris son ouvrage et sans plus s'occuper de lui.

Au bout d'un instant, le beau pêcheur tapa du pied, mécontent d'elle et de lui-même.

— Vous me méprisez donc bien que vous ne me parlez pas, la belle?

— Je ne méprise personne; mais je n'ai rien à vous dire.

— Ce n'est pas mon cas alors, car je voudrais vous parler.

— De quoi?

— D'épousailles, dit-il tout à coup, comme poussé malgré lui.

— D'épousailles?... à moi? Ne vous trompez-vous pas?

— Il est impossible de se méprendre; vous ne ressemblez à nulle autre au monde.

— En ce cas vous raillez.

— Je suis sincère; je vous aime.

— Voici un mot que je ne dois point entendre, dit-elle en se levant.

— Parce que...

— Parce que vous l'avez répété à deux filles qui sont mes amies et qui, toutes les deux, se meurent d'amour pour vous.

— Lesquelles? balbutia le pêcheur.

— Mirame de Guérande et la Janie du bourg de Batz.

— Elles vous l'ont dit?

— Et je les crois.

— C'est donc moi qui mourrai pour vous, dit-il se levant à son tour.

— Pourquoi ne choisissez-vous point entre elles ?

— J'ai choisi; c'est vous que je veux.

— Ayez le courage de le leur dire.

— Je le leur dirai.

— Quand?

— Demain, dit-il après avoir un peu hésité.

— Allez-vous-en donc ce soir, Pierre; vous ne pouvez, sur ce mot, demeurer plus longtemps près de moi en l'absence de ma mère; mais rappelez-vous mes paroles : Si demain Mirame et Janie ne sont point instruites de leur sort, vous ne me reverrez jamais.

Pierre s'en alla vers la porte, accompagné d'Helva qui poussa l'huis pour le laisser passer.

Il sortit, s'écartant d'elle afin de ne point frôler sa robe; mais, ayant dépassé le seuil, il se retourna pour la contempler encore. Debout, grandie, immobile dans la ronde clarté de la porte comme sur un fond d'or, sa fine silhouette sombre et sans rèlief traçait une ligne idéale. Bien que son visage fût tourné vers les ombres de la nuit, il resplendissait, éclairé par la lueur d'étoile de ses deux grands yeux clairs, qui parurent alors au

pêcheur ébloui jeter des flammes bleues et le firent songer, en frissonnant, aux follets qui dansent à minuit sur les landes désertes.

Pierre, s'en allant, trébuchait un peu comme ébranlé par une légère ivresse. Au carrefour des trois routes, il fut rencontré par l'homme qui, le matin même, lui avait enseigné la demeure de la veuve Bréjeu.

— Hein? lui dit celui-ci, vous paraissez en mauvais état, ce soir, compère. Vous seriez-vous point oublié au cabaret plus tard que l'heure?

Pierre haussa l'épaule; puis, ayant reconnu l'homme il s'épeura.

— Non, dit-il, balbutiant et levant le doigt derrière lui. Je viens de là-bas...

— En ce cas, Dieu vous garde, car je vois bien à votre aspect que ce que l'on dit est vrai et que la fille tient du père. Méfiez-vous...

L'homme, s'étant signé, détala.

Pierre répéta le signe, tout pâle d'angoisse, et il se prit à courir sur le chemin, l'esprit hanté par une peur affolante et se croyant vraiment ensorcelé à se sentir si malade d'amour.

VI.

Le mois de septembre touchait à sa fin, amenant à cette époque les grandes marées basses, lorsqu'un matin la messe du dimanche fut célébrée au bourg de Batz, non point dans l'église neuve dédiée à saint Guénolé, mais dans la petite chapelle de Notre-Dame-du-Mûrier, bâtie depuis cent ans et plus, à la suite d'un vœu d'amour qui s'était accompli pour un beau chevalier originaire de Guérande.

Cette messe était généralement suivie par toute la population du bourg et des villages environnants. On y venait en grand habit de fête pour faire honneur à la Vierge miraculeuse. Bâtie promptement et ajourée comme une dentelle, la petite chapelle commençait déjà à se défaire : le toit s'en allait, laissant passer des pans de ciel ensoleillé; les vitraux tombaient, pour que l'air de la mer toute proche et le bruit chantant de ses vagues vinssent jouer de l'orgue pendant que le prêtre psalmodiait. L'ombre tréflée des ogives fleurissait le sol défoncé; malgré cela une piété sereine, une foi absolue emplissaient les fidèles groupés sous la voûte élégante, élancée, que frôlait au dehors l'aile rapide des alcyons. Parfois le courlis répondait au tintement de la clochette, et la marée haute battait si véhémentement le pied de la dune que l'on se serait cru enfermé dans une nef voguant en pleine mer.

La messe achevée, la foule s'en alla éparse, à travers le pays, sauf quelques femmes attardées en leurs prières et si dévotement prosternées qu'elles ne se reconnaissaient point entre elles.

Pourtant l'une d'elles, ayant relevé le front, fit un geste de dépit en apercevant à ses côtés les pans flottants d'un long voile qui tombait d'un haut bonnet pointu à la façon de la duchesse Anne. Et, se penchant, elle tira le voile en murmurant :

— Mirame!

— Janie, répondit l'autre, se retournant.

Elles se levèrent et marchèrent vers l'ombre d'un pilier pour y causer librement à voix basse.

Cependant, peu à peu, l'église étant devenue déserte, les voix des causeuses s'élevèrent distinctes, prolongées par la sonorité des voûtes.

— Depuis que je vous connais, disait Janie, je me suis prise d'amitié pour vous, car je comprends que vous souffrez.

— Et moi de même, répondit Mirame.

— Pourtant je ne vous puis céder l'amour de Pierre ; j'aimerais mieux mourir.

— J'aimerais mieux mourir que de vous l'abandonner, répliqua Mirame.

— Cependant, puisqu'il ne se décide pas à choisir, recommença Janie, il faudrait nous arranger nous-mêmes afin que l'une de nous le chassât de sa présence.

— Ce ne sera pas moi, Janie.

— Ni moi, Mirame..., à moins que le sort ne m'y contraigne.

— Quel sort?

— Celui que nous déciderons d'employer.

— J'y consens, reprit la fille de Guérande. J'ai tant prié la Vierge de me venir en aide!...

— Oh! moi, je viens de lui faire un vœu, ajouta la fillette du bourg de Batz.

— Et moi je lui ai promis un sacrifice, déclara d'une voix grave la belle vierge de Saillé issant tout à coup de l'ombre d'un autel.

Les autres s'écrièrent :

— Helva!...

Puis vivement Janie s'empara d'elle.

— Écoute, lui dit-elle; nous te prenons pour juge. Pierre à chacune de nous a promis sa foi. Or je l'aime...

— Je l'aime..., ajouta Mirame.

Et doucement, comme dans un murmure, Helva répéta :

— Je l'aime!

— Toi aussi?... Nous sommes perdues, alors!

— Pourquoi?

— Tu es la plus belle.

Helva secoua la tête.

— Je ne l'ai pas revu depuis la promesse qu'il m'a faite, dit-elle, bien qu'il ait souventes fois rôdé autour du logis. Mais, puisqu'il ne vous a point instruites encore de son idée, l'une ni l'autre, c'est un signe qu'il ne se décidera jamais à choisir entre nous si nous ne l'y aidons en toute loyauté...

— Comment? s'écrient les deux filles haletantes.

— En l'obligeant, par surprise, à confesser qu'elle est celle qui lui tient le plus au cœur. Voulez-vous, avec moi, tenter l'épreuve?

— Nous le voulons, dirent-elles ensemble.

— Même si les deux qui seront délaissées en peuvent mourir?

— Même et surtout cela, cria Mirame.

Janie rêvait.

— Veux-tu te retirer de la lutte? lui dit tendrement Helva.

— Non, répondit Janie piquée : j'ai confiance.

— Soit. Quel jour sommes-nous?

— Dimanche 23 du mois de septembre, le dernier jour de la pleine lune et le premier des grandes marées basses.

— Bien. Je vous donne rendez-vous ce soir, à la pêche aux crevettes, sur la plage du Pouliguen. Vous y serez avec vos paniers et vos havencs, afin que nul ne nous soupçonne.

— Je comprends, dit alors Mirame; tu veux nous aventurer loin au moment de la marée remontante.

— Nous nous mettrons en danger de périr..., murmura Janie.

— Pierre sera prévenu, continua Helva; lui seul, il accourra avec sa barque...

— Et la première de nous qu'il sauvera...

— Sera la plus aimée, acheva la fille de Saillé, très calme, le visage immobile.

— Et les autres? balbutia Janie.

Mais Mirame répliqua, exaltée :

— A la volonté de Dieu!

— A ce soir, dirent-elles en se séparant après avoir juré devant l'autel de garder leur secret et de respecter le jugement suprême.

VII.

La marée, très basse, découvrait la plage très loin. Et toujours la mer s'en allait comme si elle ne devait plus revenir, disparaissant peu à peu dans la nuit, dans l'horizon brumeux. Un grand silence s'était fait; alors la lune se leva...

Tandis que les pêcheurs de crevettes qui avaient exploré durant le jour les rochers découverts s'en revenaient, le filet rempli, le havenc sur l'épaule, et qu'on les apercevait de loin, tout petits et noirs, grouillant sur la clarté des sables humides, trois belles filles s'engageaient résolument le long de la côte, sous la pointe de Pinchâteau, marchant vers les pierres plates. Bientôt, les ayant dépassées, elles continuèrent leur chemin jusqu'au noir chaos de rocs entassés qui se prolongeait à travers un dédale de sentes mouillées jusqu'à la pointe finale, maintenant visible, de la Roche aux Goélands. Une fois là, elles s'engagèrent, toutes trois sans parler, vaillantes, la jupe troussée, les pieds nus dans le sable mou de ces sentiers tortueux qui tournaient autour des rocs et menaient toujours plus avant vers la mer.

La lune montait, large et triste, éclairant vivement ces trois silhouettes minces qui s'effilaient peu à peu, dans le lointain, sur un fond de brume argentée et fluide.

La plage était maintenant déserte, vide, silencieuse, sauf le frissonnement de l'air qui remuait imperceptiblement de vagues rumeurs bientôt évanouies. Dans ce silence l'heure sonna. Les trois belles filles s'arrêtèrent :

— C'est l'*Ave Maria,* murmura Janie.

Elles s'agenouillèrent.

— Entendez-vous? dit peu après Mirame.

— Oui : la mer remonte, répondit Helva. Allons plus avant; dans deux heures nous l'aurons aux genoux...

— Ou bien aux épaules, dit en frissonnant légèrement la fille du bourg de Batz.

— Il nous suffira de grimper sur la pointe pour nous en garantir, repartit Mirame, très brave; marchons.

Elles marchèrent, s'élevant cette fois, escaladant des rocs en s'aidant, faisant de leurs mains une chaîne, la plus grande tout en haut : c'était Helva.

Les vagues en revenant apportaient une clarté nouvelle sous la lune irradiée. Les belles filles apercevaient très bien de là le mouvement des flots et le désert des plages. Pourtant elles causaient par instants avec une confiance tranquille.

— J'ai dit au petit mousse Tiennet en lui baillant un bel écu d'argent neuf, répéta Helva : « C'est la moitié de ton salaire. Tu gagneras l'autre en allant trouver Pierre, ton patron, qui ce soir radoube sa barque, lui disant, juste à l'heure où le flot revenu mouillera la quille des premiers bateaux amarrés dans le port : Maître, les trois filles de Guérande, du bourg de Batz et de Saillé sont en danger de périr sur la pointe aux goélands et vous supplient de les aller sauver. »

— Il viendra, déclara Mirame.

— Il ne peut manquer de venir, soupira Janie.

Helva regardait fixement le ciel. Maintenant l'écume des vagues volait autour du roc, s'éparpillant en brume, tandis que grondait la masse turbulente des flots qui accouraient. Bientôt sur la roche envahie courut une nappe glacée qui trempa les pieds blancs, baigna les chevilles, toucha les genoux.

— Grimpons, dit Helva.

Soulevant Janie qui tremblait, elle la hissa devant elle sur la pointe de la dernière et la plus élevée des roches et se tint au-dessous, enlacée à Mirame. L'eau ne les touchait plus; elles regardèrent alors vers le rivage et crurent distinguer, comme un follet qui aurait bondi le long de la côte, une lumière qui brusquement se mouvait.

— Voici Pierre qui détache sa barque, dit Helva.

— Il lui faudra descendre sur la Bâle avant de remonter jusqu'ici, observa froidement Mirame : il y a des écueils à éviter.

Janie fit un cri : une lame venait de la prendre en travers, d'un coup inattendu. Si Helva ne l'eût retenue, elle tombait.

Et tout à coup l'assaut des vagues commença, furieux, terrible.

Les trois filles enlacées, raidies par la peur et aussi par leur merveilleux courage, collées, cramponnées au roc, résistaient. Elles suivaient des yeux le falot qui dansait maintenant à la pointe d'une barque courant des bordées et se rapprochant.

Pendant une courte accalmie elles ne furent mouillées que jusqu'à la ceinture et leurs bras se désenlacèrent, se reposant de l'effort. Janie se souleva; et, toute droite, toute blanche dans son beau costume de fête, elle agita au-dessus de sa tête, bien haut, sa coiffe détachée; faisant des signes, très visibles sous l'intense clarté de la lune, à la barque affolée qui accourait toute penchée sous sa voile étendue.

Mais tout à coup elle chancela, frappée, aveuglée par une masse d'écume soudainement projetée, et tomba sans un cri.

Lorsque Mirame et Helva, s'étant raccrochées, étendirent les bras pour soutenir la petite Janie, la roche était vide et les deux filles, épouvantées, folles de douleur, jetèrent alors sous le ciel cette clameur lamentable dont l'écho, éternellement roulé par les vagues, semble devoir demeurer éternel.

Et puis le flot les battit, les secoua, s'acharna à les arracher de ce roc où leurs corps s'incrustaient, où leurs ongles se brisaient, tandis que leurs vêtements en lambeaux flottaient derrière elles. Leurs coiffes blanches s'envolèrent comme des mouettes rasant la vague; leurs chevelures flottèrent comme des algues ; leurs faces blanches tournées vers le ciel resplendissaient comme des fleurs lumineuses, aux transparences nacrées.

— On appelle!... balbutia Helva se débattant.

— Écoutons, répondit sourdement Mirame.

Un cri, un nom sans cesse répété, encore incompris, roulait dans l'air, se rapprochant, se brisant, enfin devenant distinct.

— Helva! Helva! Helva!... hurlait le pêcheur couché sur le flanc de sa barque à fleur d'eau, la proue enfoncée sous les vagues, la voile craquant sous le vent.

— Adieu!... murmura Mirame.

Elle détacha ses mains et se laissa couler.

Mais Helva, couverte d'écume, ne voyait plus rien. Seulement elle entendait Pierre dont la voix se rapprochait. Alors d'un bond, elle se dressa au-dessus des flots comme une sirène échevelée, et, triomphante, victorieuse, elle, la plus aimée, elle étendit ses bras souples, fendit les vagues et nagea vers la barque en criant:

— Me voici!

Pierre l'enleva. Maintenant il la tenait pressée sur son cœur, ruisselante, demi-pâmée.

Tout à coup il s'écria épouvanté :

— Et les autres?

— Mortes! répondit doucement Helva.

Alors le pêcheur jeta un cri terrible et se laissa tomber au fond du bateau en sanglotant.

Sous la voile à demi serrée, son gouvernail abandonné, l'embarcation s'en alla lentement, gagnant la haute mer. Bientôt Helva s'aperçut du danger.

— Pierre! dit-elle.

Comme il ne répondait pas, elle se pencha, le touchant aux épaules. Il frissonna et leva la tête. Soudain ses pleurs s'arrêtèrent ; ses yeux dilatés semblaient contempler, comme dans le lointain des cieux, les sereines étoiles des yeux d'Helva fixés sur lui. Et il oubliait. Un calme profond, semblable à un magique sommeil, descendait dans son âme charmée.

— Que faut-il faire? murmura-t-il, envahi par un ravissement céleste.

— Gagner le port; il est temps.

— Bien.

Il se leva, largua toute sa toile, empoigna la barre et mit le cap sur la plage endormie de Pouliguen.

Mais alors il se passa une scène étrange. C'est en vain que la barque courut sous le vent, essayant de se rapprocher du rivage : un courant invincible l'emportait toujours plus avant vers la grande mer. Le ciel s'était voilé, la lune claire avait disparu.

Le vent tomba, laissant pendre au long du mât la toile flasque.

Pierre avait pris ses rames et, rageusement courbé, il battait vainement les vagues molles qui se dérobaient, glissaient et l'entraînaient, au rebours de ses efforts, toujours plus loin.

On eût dit que des bras invisibles et puissants repoussaient la barque.

Helva, inquiète, s'était penchée, très bas, et examinait anxieusement, à travers la clarté des ondes roulantes, la forme bizarre des ombres qui se mouvaient autour d'eux.

— Pierre, dit-elle au bout d'un instant, ne luttez plus : jamais nous ne toucherons au rivage, jamais nous ne reverrons le sol natal : les mortes nous condamnent à l'exil.

— Et c'est justice! murmura solennellement le pêcheur.

Alors, ayant étendu la main sur les flots, il traça largement le signe de croix d'une bénédiction. Puis, obéissant, résigné, il vira de bord, se dirigeant sur le phare de la Banche, au nord-ouest. Cette lueur seule le guidait dans la nuit profonde.

— Si Dieu le permet, dit-il, nous rencontrerons au jour quelque navire marchand s'en allant au pays de Galles et qui nous recueillera au passage. Viens...

Adossée au mât, dans son attitude rigide, la face sereine, Helva regardait fixement de ses larges yeux clairs vers la terre d'exil, et Pierre, agenouillé, la tenait enlacée d'une étreinte puissante, comme s'il l'emportait.

La barque filait, toute noire, avec une étoile à sa proue, sans que rien désormais n'entravât sa marche, délivrée des ombres bizarres qui ne flottaient plus autour d'elle dans la clarté des vagues brisées. Mais une plainte douce courait sur les flots, paraissant venir de très loin, du rivage perdu, de la roche funeste, maintenant noyée sous le torrent tumultueux de la mer remontante.

VIII.

On raconte, au pays, que les trois belles filles de Saillé, du bourg de Batz et de Guérande, un soir qu'elles pêchaient la crevette aux alentours de la Roche aux goélands, ont été surprises par la mer et enlevées.

C'est le récit qu'on en fait aujourd'hui aux promeneurs qui sillonnent en canot le gracieux bassin de la baie blanche ou qui suivent pédestrement les côtes, en leur désignant le groupe de rocs avancés qu'on appelle depuis lors : « La Roche des filles. »

Mais, si l'on veut en savoir la légende, il faut s'en aller, le soir, par les grandes marées basses, sous une magique clarté lunaire, errer seul parmi le chaos des rocs noirs ou sur le sable d'or de la plage mouillée, à l'heure où, sur un fond de brumes argentées, se dresse au loin, au sommet de la roche aiguë, un groupe étrange et sculptural de formes envoilées. Et, dans le silence où s'éveillent d'intraduisibles rumeurs, on croit entendre parfois comme un appel suprême, parfois comme des voix murmurantes dont la plainte est semblable au rythme adouci des vagues lointaines.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

FIN.

SORBONNE

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

COURS DE M. TH. RIBOT

Leçon d'ouverture. — La psychologie nouvelle

Messieurs,

Ce n'est pas sans beaucoup d'hésitation que j'ai accepté l'honneur d'inaugurer en Sorbonne un cours de psychologie expérimentale. Étranger à l'enseignement depuis treize ans, j'ai de bonnes raisons pour craindre de ne pas suffire à ma tâche; mais j'aurais eu peur de faire moins que je ne dois en me dérobant même à un essai. Je remercie donc M. le ministre de l'instruction publique de m'avoir témoigné plus de confiance que je n'en mérite en m'appelant à ce cours nouveau. Je remercie tout particulièrement M. le directeur de l'enseignement supérieur, qui, de sa propre initiative, a voulu voir enseigner ici des doctrines qui ne sont pas les siennes. M. Liard a prouvé une fois de plus que le libéralisme et la tolérance n'ont pas cessé d'être des vertus philosophiques. Je remercie enfin la Sorbonne de m'accorder droit de cité et d'avoir bien voulu me permettre de professer à côté d'elle une psychologie que beaucoup repoussent ou n'acceptent qu'avec bien des réserves.

Qu'il me soit permis cependant de rappeler que plusieurs universités étrangères ont déjà admis dans leur cadre officiel l'enseignement de la psychologie comme science indépendante. Le titre des chaires varie d'un pays à l'autre; mais le but ne varie pas. En Angleterre, que l'on considère à juste titre comme le pays classique de la psychologie expérimentale, les idées nouvelles ne se sont guère produites que par les Revues et les livres, et il y a, je crois, chez nous, sur ce point, des illusions qu'une connaissance plus exacte des universités anglaises aurait détruites. En Allemagne, grâce à Wundt, Leipzig est devenu un centre d'enseignement important, muni d'un laboratoire psychophysique, publiant des mémoires originaux dans un recueil spécial et ayant formé des élèves qui sont déjà des maîtres. En Italie, l'université de Rome a consacré une chaire aux mêmes études sous le nom un peu équivoque d'anthropologie. Enfin, aux États-Unis, trois universités dont je ne citerai que la plus connue, Harvard College, ont un enseignement spécial de psychologie physiologique.

Cette tendance de la psychologie à s'émanciper, à vivre chez elle, n'est donc pas un fait isolé : c'est une nécessité qui s'impose de plus en plus; et, s'il m'est permis de rappeler ici des souvenirs personnels, lorsque je soutins, il y a près de seize ans, la thèse d'une psychologie indépendante, libre de toute attache métaphysique, cette thèse ne fut considérée que comme un paradoxe et ne rencontra guère que des incrédules. Je crois pouvoir dire que bien du chemin a été fait depuis. Mais, si nombreuses que soient les conversions, la bataille n'est pas encore gagnée. Aussi ne sera-t-il pas superflu, au début de ce cours, de marquer clairement notre position et notre but. Ayant peu de goût pour les généralités, je le ferai avec toute la brièveté possible.

I.

La psychologie expérimentale se propose l'étude exclusive des phénomènes de l'esprit suivant la mé-

thode des sciences naturelles et indépendamment de toute hypothèse métaphysique. Elle a un objet précis : les faits psychiques, leur description, leur classification, la recherche de leurs lois et de leurs conditions d'existence. Elle s'interdit rigoureusement toute spéculation sur leur nature dernière. Elle n'est ni spiritualiste ni matérialiste, et elle ne peut assumer l'une de ces épithètes qu'à la condition de perdre tout droit au nom de science. Assurément, le psychologue a sa pensée de derrière la tête qui se laisse facilement deviner. Il a une tendance inconsciente à interpréter les faits dans le sens qui lui agrée le plus. C'est là un défaut inhérent à la nature humaine contre lequel il doit être sévèrement en garde. Son premier devoir est de ne jamais considérer ses hypothèses que comme une construction provisoire qu'il est toujours prêt à sacrifier. Je n'ignore pas que dans cette proscription absolue de la métaphysique je vais plus loin que quelques représentants éminents de la psychologie nouvelle ; mais je crois que le salut est à ce prix. On ne fait pas sa part à la métaphysique, et elle se la fait toujours assez.

La psychologie est donc, pour nous, une partie de la science de la vie ou de la biologie. Elle diffère des autres parties de cette science uniquement en ce qu'elle a pour objet les phénomènes spirituels et non les phénomènes physiques de la vie. Le psychologue dissèque les phénomènes psychiques et les ramène par l'analyse aux états élémentaires de la conscience, de même que l'anatomiste distingue dans les membres les tissus et dans les tissus les cellules. L'un recherche comment avec des éléments simples se forment des organes complexes; l'autre suit le travail de construction qui avec les éléments simples de la pensée forme des conceptions complexes. Le psychologue expérimental est un *naturaliste* d'une certaine espèce qui s'est donné pour tâche de comprendre et d'expliquer les phénomènes de la vie dans ce qu'ils ont de plus délicat, de plus compliqué et de plus haut.

On m'objectera qu'à ce compte, si la psychologie n'est qu'une partie de la biologie, elle ne peut rester, elle ne peut être une partie de la philosophie. J'accepte cette conclusion sans hésiter. Ou le mot philosophie ne veut rien dire, ou bien il désigne la recherche des causes premières et des premiers principes. Or la psychologie expérimentale ne peut aborder ces hautes questions qu'en cessant d'être elle-même et qu'en violant sa méthode. Elle ne peut être en même temps une science confinée dans l'expérience, soumise à la vérification, et une spéculation qui dépasse l'expérience et échappe à la vérification. Si la psychologie veut être à la fois une psychologie et une métaphysique, elle ne sera ni l'une ni l'autre. Il faut choisir.

La psychologie expérimentale ne s'occupe donc ni de l'âme ni de son essence; et, si cela semble paradoxal, on doit remarquer que la biologie et la physique ne s'occupent pas davantage de l'essence de la vie ou de la matière ; que, tant qu'elles en ont fait l'objet propre de leurs études, leurs progrès ont été nuls, et que les brillants travaux psychologiques faits depuis quarante ans sont également dus à l'élimination de toute recherche transcendante. Ainsi s'est déjà formé un corps de doctrines qui s'impose par son caractère positif, qui se fait accepter bon gré mal gré, parce qu'il est objectif comme la science. Quand aura été déracinée l'erreur vingt fois séculaire qui identifie la psychologie avec la philosophie, un pas décisif sera fait : alors apparaîtra clairement aux yeux de tous qu'il n'y a qu'une psychologie, comme il n'y a qu'une physiologie et une chimie, également acceptable pour chaque homme, quelles que soient ses opinions philosophiques et même religieuses, qui ne les confirme ni ne les infirme parce que son but est autre, parce qu'elle n'a pas qualité pour être idéaliste ou matérialiste, déiste ou athée, parce qu'elle est simplement un corps de doctrines expérimentales que chacun, en ce qui touche les causes premières, interprète à sa guise. Alors elle ne sera plus appelée ni nouvelle, ni physiologique, ni biologique, ni expérimentale. Ces dénominations toutes négatives, qui n'ont de valeur que pour la période de transition où nous sommes, disparaîtront. Elle sera la psychologie sans épithète.

L'évolution des idées humaines est trop lente pour que cet avenir soit proche. La constitution d'une psychologie fondée sur l'expérience, sur toute l'expérience et sur elle seule, ne date que d'hier. Elle est le résultat de près de deux siècles de tâtonnements et d'essais.

Je n'ai pas l'intention de vous en faire ici l'histoire; mais il ne sera pas hors de propos d'en marquer les principales étapes. C'est un sujet qui paraît banal : il l'est moins qu'il ne le semble. Je le dis d'autant plus volontiers que j'ai longtemps partagé cette illusion, et je me fais un plaisir de reconnaître que c'est l'un des plus savants maîtres de cette Faculté, M. Janet, qui le premier a attiré mon attention sur ce point.

Il est généralement admis que la psychologie nouvelle procède de Locke, ce qui est vrai en un sens; mais, si l'on considère le rôle capital de la biologie dans les travaux contemporains — l'invasion physiologique, comme disent nos adversaires — et si l'on remarque qu'il n'y a rien de pareil chez Locke et ses continuateurs, il faut bien admettre que le centre de gravité de la psychologie s'est déplacé et qu'il a passé de l'observation subjective à l'observation objective : c'est ce que je voudrais étudier rapidement avec vous.

Je distingue dans le développement de la psychologie moderne deux périodes : l'une que j'appellerai idéologique; l'autre, plus récente, qui est biologique.

La méthode idéologique est fondée presque exclusivement sur la réflexion et l'analyse. La sensation, les sentiments, les idées, les signes : voilà sa matière. La

détermination de ces états de l'esprit par une notation exacte et des définitions précises : voilà son procédé. Elle a produit des œuvres de premier ordre que vous connaissez tous, mais en usant très peu de l'anatomie, de la physiologie et des sciences naturelles. Voyez Locke : ses connaissances médicales étaient sérieuses; il n'y a guère recours et il déclare « qu'il ne traitera pas de la nature de l'âme en physicien ». Le vrai fondateur de la doctrine de l'association, Hartley, médecin praticien, effleure la physiologie dans deux ou trois passages; mais son hypothèse fondamentale est *physique*, non physiologique; il l'a empruntée à Newton; il ne parle que d'éther, de vibrations, d'élasticité. — Hume est le type du pur analyste. « Il semble, dit Huxley, qu'il ait été très peu au courant, même de la physiologie de son temps. En tout cas, le seul passage de ses écrits que je connaisse sur ce point n'est autre chose qu'une très singulière transformation des vues physiologiques de Descartes... Et il vaut autant pour sa gloire qu'il n'ait pas trouvé l'occasion de pousser plus loin des spéculations de cette espèce. » En sa double qualité d'historien et de psychologue, Hume aurait dû avoir un goût décidé pour l'observation de l'homme réel, concret, et cependant il a écrit cette phrase : « Voulez-vous connaître les Grecs et les Romains ? Étudiez les Anglais et les Français d'aujourd'hui. Les hommes décrits par Tacite et Polybe ressemblent aux habitants du monde qui nous entoure. »

De nos jours, nous pensons différemment; nous croyons que cette étude abstraite, réduite à quelques traits généraux, fait connaître l'homme et non pas les hommes; nous croyons que tous les membres de l'humanité n'ont pas été jetés dans le même moule et nous sommes curieux des plus petites différences.

Je pourrais faire les mêmes remarques sur Condillac et son école jusqu'à Laromiguière, qui compte chez nous comme l'un de ses derniers représentants.

En Angleterre, la méthode idéologique s'est continuée par James Mill jusqu'à son fils John Stuart Mill, qui, bien que pénétré de l'esprit nouveau, reste au fond plus analyste qu'observateur, plus logicien que psychologue.

La méthode idéologique a rendu de grands services: elle a habitué aux analyses rigoureuses; elle a fixé en partie les termes du langage psychologique; elle a travaillé utilement à émanciper la science de l'esprit. Mais un défaut grave était inhérent à cette méthode : elle ne plongeait pas assez avant dans la réalité, qui seule est inépuisable; elle devait à la longue s'égarer dans les abstractions et l'analyse verbale, devenir une logique ou une grammaire, ou bien encore une recherche sur les limites et la portée de l'esprit humain, un prélude à la critique de Kant, à la théorie de la connaissance, qui est bien, si l'on veut, une partie de la psychologie, mais qui n'en est qu'une partie. Il est possible que cette étude *in abstracto* des phénomènes de l'esprit ait eu sa raison d'être, qu'elle ait été un moment nécessaire dans l'évolution de la psychologie. Mais on ne sépare pas impunément ce qui est indissoluble dans la nature. On commence par étudier séparément les états de l'esprit, sans oublier qu'ils tiennent de toutes parts à l'organisme; puis, d'oubli en oubli, d'exagération en exagération, on en vient à dire avec Jouffroy que la psychologie et la physiologie sont complètement distinctes et que, pour constituer la science de l'esprit, l'observation intérieure toute seule suffit.

II.

La méthode biologique dont nous allons nous occuper maintenant a été cependant entrevue par quelques représentants de l'école dite de la sensation transformée. Je citerai Bonnet (de Genève), qui, malgré des tendances métaphysiques et religieuses très prononcées, fait usage plus qu'aucun autre de la physiologie de son temps; avant tout Cabanis, qui a lui-même signalé le faible de la méthode idéologique : « Notre admiration, dit-il, pour l'esprit sage, étendu, profond, d'Helvétius, pour la raison lumineuse et la méthode parfaite de Condillac, ne nous empêchera pas de reconnaître qu'ils ont manqué l'un et l'autre de connaissances physiologiques dont leurs ouvrages auraient pu profiter utilement. S'ils eussent mieux connu l'économie animale, le premier aurait-il pu soutenir le système de l'égalité des esprits? Le second n'aurait-il pas senti que l'âme, telle qu'il l'envisage, est une faculté et non pas un être, et que, si c'est un être, à ce titre elle ne saurait avoir plusieurs des qualités qu'il lui attribue? »

La substitution de la méthode biologique à la méthode idéologique n'a pas été l'œuvre d'un homme, mais le résultat de la logique inévitable des faits. Pour qu'elle fût possible, deux conditions étaient requises : que la physiologie fût constituée avec quelque solidité, que la psychologie eût dressé son lexique. Voici ce que j'entends par ce terme un peu bizarre. On se plaît à répéter que les partisans de la nouvelle psychologie proscrivent l'observation intérieure. Je ne sais trop sur quoi s'appuie cette assertion étonnante (peut-être sur un passage malencontreux d'A. Comte); mais j'affirme que, s'il y a des gens qui soutiennent cette thèse, je ne les comprends pas et qu'ils ne se comprennent pas eux-mêmes. Il est clair que l'observation purement objective, qu'elle soit anatomique, physiologique, pathologique, ethnologique, historique ou linguistique, ne fera jamais comprendre ce qu'est une sensation, un sentiment, une idée, à celui qui, par hypothèse, n'en aurait aucune expérience personnelle. Il est clair que foncièrement la psychologie est subjective. Le travail utile des idéologues a été de substituer des notions exactes et bien définies à cette connais-

sance confuse que chaque homme a de ses états de conscience. Ils ont dressé un inventaire, établi des groupes, classé les opérations de l'esprit, ramené le complexe au simple. Ils ont ainsi constitué ce que j'ai appelé plus haut le lexique de la psychologie. Mais s'en tenir là, c'est s'arrêter au début; c'est avoir la clef en main pour ne pas s'en servir.

Quant à la constitution de la physiologie comme science, elle ne date guère que du commencement de ce siècle. Malgré des erreurs et des divagations psychologiques, Gall fondait l'anatomie du cerveau, seule base possible d'une psychologie complète. Toute entreprise antérieure eût été prématurée, car l'ordre de développement des sciences n'est pas arbitraire. La science supérieure se réclame toujours de celle qui lui sert immédiatement de point d'appui. La psychologie a besoin de la névrologie, comme la physiologie de la digestion a besoin de la chimie. Aussi n'est-il pas surprenant que des physiologistes aient fait de la psychologie sans le savoir, ou sans le vouloir. Leurs découvertes ne sont qu'une physiologie prolongée : ils furent conduits par leurs expériences à l'investigation des phénomènes les plus délicats. J'en donnerai comme exemple les recherches sur la durée des actes psychiques. Déjà, à la fin du siècle dernier, cette question avait inquiété les astronomes. Ils avaient constaté que le passage d'une étoile au méridien n'était pas noté avec la même exactitude par tous les observateurs, que le temps de la réaction variait suivant les individus. Cependant Müller soutenait encore que « le temps nécessaire pour qu'une sensation produise un mouvement est infiniment petit et non mesurable », ce qui n'empêche pas, trente ans plus tard, Du Bois-Reymond, Helmholtz, Donders et d'autres de le mesurer. Ces recherches de psychométrie ont pris, depuis, un tel développement qu'il a fallu un gros volume pour les résumer, et ce volume, qui ne date que de deux ans, n'est plus complet. Le temps nécessaire pour la production des réflexes, des diverses perceptions, du jugement, de la volition, des associations simples et complexes, à l'état normal et à l'état pathologique, a été mesuré. Le nombre des états simples qui peuvent coexister dans la conscience a été déterminé.

Ainsi s'est formé un corps de doctrines qui a eu pour principaux fondateurs Weber et Fechner, et qu'on désigne sous le nom de psycho-physique. J'ai remarqué à ce propos que beaucoup de personnes, bien à tort, la confondent avec la psychologie physiologique. Elle n'en est qu'une partie. Au sens exact, on donne le nom de psycho-physique à ces recherches expérimentales qui sont faites par les procédés rigoureux du physicien plutôt qu'à l'aide des moyens ordinaires de la physiologie. Elles ont toujours pour but la détermination de rapports ou de résultats numériques, qui exigent dans beaucoup de cas l'emploi des hautes mathématiques.

L'étude des sensations et des perceptions forme l'un des plus beaux chapitres de la psychologie contemporaine. Au temps où le psychologue n'interrogeait que sa conscience sur les données des sens, il n'en savait pas long, sans compter qu'il tenait pour des vérités évidentes des illusions manifestes. C'était un bien pauvre instrument d'analyse que l'observation intérieure, comparée à cet outillage formidable dont disposent les sciences physiques auxiliaires de la physiologie. Il n'y a aucun ordre de recherches dans la psychologie nouvelle qui ait mieux démontré combien le témoignage de la conscience, réputé indiscutable, est en réalité vacillant, précaire, sujet à caution, justiciable de la vérification objective. La lecture des livres de Bain, de Spencer, de Taine, de Wundt, peut seule donner une idée de la somme de travail accompli dans cette direction. J'appellerai votre attention sur un seul point, qui touche aux problèmes les plus généraux de la psychologie : c'est l'analyse des sensations élémentaires, commencée par Helmholtz et dont Taine a si bien montré la signification et la portée psychologique. Cette analyse montre que la sensation continue (la sensation au sens ordinaire du mot, telle que nous la donne la conscience) se compose, en réalité, de sensations successives élémentaires: un son, une couleur sont, malgré les apparences, des agrégats, des composés. La conscience prend pour simples des états qui ne sont qu'une synthèse, un total. Dans ces derniers temps, un physiologiste anglais a étendu au toucher ce que Helmholtz avait fait pour l'ouïe et la vue : il a montré par des expériences ingénieuses que des sensations aussi différentes que celles que donnent un choc, un corps rugueux (comme une lime), un corps poli (comme le marbre), viennent d'une différence de vitesse. C'est le mode de fusion des impressions élémentaires et leur nombre qui les différencient pour la conscience et en font des sensations aussi dissemblables que le choc, le poli et le rugueux. Enfin, la même fusion d'états élémentaires en une sensation est soupçonnée pour l'odorat.

Avec cette analyse élémentaire des sensations, nous pénétrons au delà de la conscience, nous la dépassons; nous descendons jusque dans ces bas-fonds obscurs où s'élabore la vie mentale et d'où elle jaillit à la lumière.

Ce sont là des questions très délicates, que je ne peux qu'effleurer ici. Si le temps ne me faisait défaut, je rappellerais que c'est la méthode objective qui a réintégré dans la psychologie le grand fait de la cérébration inconsciente, auquel nous venons de toucher en passant et sans lequel tant d'explications restent vaines, superficielles ou impossibles.

III.

Je n'ai encore rien dit d'un des moyens d'instruction les plus puissants dont la méthode biologique dispose,

c'est-à-dire la pathologie. On a entassé sur ce point les objections. A en croire certains critiques, s'appuyer sur les faits morbides, c'est se complaire dans les cas rares et raisonner sur des exceptions. Pour ma part, j'estime, au contraire, qu'il n'y a pas d'arguments plus probants. La pathologie est une expérimentation de l'ordre le plus subtil, instituée par la nature elle-même, dans des circonstances bien déterminées et avec des moyens dont l'art humain ne dispose pas. Elle atteint l'inaccessible. Et d'ailleurs, si la maladie ne se chargeait pas de désorganiser pour nous le mécanisme de l'esprit et de nous faire mieux comprendre ainsi son fonctionnement normal, qui donc oserait risquer des expériences que la morale la plus vulgaire réprouve? Se trouverait-il un homme pour les subir et un autre pour les tenter? La physiologie et la pathologie — j'entends celles de l'esprit aussi bien que celles du corps — ne s'opposent pas l'une à l'autre comme deux contraires; mais comme la partie au tout. La pathologie est une partie de la physiologie : c'est la physiologie dérangée. L'étude scientifique des maladies nerveuses et mentales est de si fraîche date que les psychologues n'ont guère eu le temps d'en profiter : j'estime qu'il y a beaucoup à faire dans cette direction et que la psychologie tout entière peut être renouvelée par la pathologie.

L'école idéologique du siècle dernier n'avait pas à sa disposition ces grandes ressources. Vous savez, messieurs, que depuis le déclin de la médecine grecque jusqu'à Pinel et Esquirol il se fait une longue nuit dans l'histoire des maladies mentales. Bien loin que la psychologie pût emprunter quelque chose aux aliénistes, ce sont eux qui avaient besoin d'elle. Les deux grands initiateurs que je viens de nommer sont imbus de la philosophie du XVIIIe siècle, en particulier des idées de Condillac; c'est d'après lui qu'ils classent les maladies mentales; c'est un principe psychologique qui les guide et cette tendance a persisté assez longtemps. Ils tenaient assez peu de compte des lésions du cerveau et inclinaient même à y voir un effet de la maladie plutôt que sa cause. Ils ont fait surtout la pathologie générale de la folie. Hors de France, on pourrait signaler cette même influence de la psychologie sur les aliénistes : Griesinger, par exemple, se rattache à Herbart. — De nos jours, les rôles sont changés et c'est la psychologie qui emprunte. Elle a tiré un grand profit des études sur l'hallucination, sur les diverses formes de délire, sur les aberrations des instincts et des sentiments, sur les impulsions irrésistibles qui annihilent la volonté.

Un chapitre nouveau, à peine ébauché, est celui des *anomalies psychiques*, très différentes des diverses formes de délire connues sous le nom générique de folie. Tandis que celles-ci nous donnent le spectacle d'un mécanisme faussé et détraqué, les anomalies psychiques représentent une sorte de *lusus naturæ*, une déviation du type normal, une monstruosité. L'individu est né incomplet psychiquement, non adapté à la vie morale et sociale. L'étude des sentiments, qui fera l'objet de ce cours, nous fournira l'occasion d'examiner en détail ces anomalies qui touchent à une question très importante : celle de la criminalité. L'Italie, qui se souvient toujours qu'elle est la patrie de Beccaria, a beaucoup fait en ce sens. Il s'y est formé une école de criminalistes éminents qui, au lieu de se perdre dans les discussions juridiques, ont recueilli curieusement les données de l'anatomie, de la psychophysiologie, de la statistique, et constitué une psychologie du délinquant et du criminel d'une haute portée, même pour la spéculation pure et en dehors de toute application pratique. Le langage populaire dit de certains individus qu'ils n'ont rien d'humain : nous verrons que ce n'est pas une simple métaphore, que c'est une vérité psychologique démontrable. Il peut exister dans l'organisation mentale des lacunes comparables à la privation d'un membre ou d'une fonction dans l'ordre physique : ce sont des êtres que la nature ou les circonstances ont *déshumanisés*.

Mais les maladies mentales qui sont des désordres fonctionnels du système nerveux ne sont pas les seules qui puissent instruire le psychologue. Il y a aussi les maladies organiques, qui, malgré les apparences, instruisent au moins autant. Vous savez sans doute que pendant longtemps le cerveau n'a été regardé que comme une masse homogène, et, il y a quarante ans, cette doctrine était tenue pour parfaitement valable quant à l'écorce cérébrale. De nos jours, au contraire, le cerveau est considéré comme consistant en un certain nombre d'organes totalement différenciés, dont chacun possède une certaine fonction, tout en étant dans la connexion la plus intime possible avec les autres. Déterminer exactement ces organes et leurs fonctions, leurs changements physiologiques et pathologiques : tel est le problème qu'on travaille à résoudre. Anatomistes, histologistes, expérimentateurs, cliniciens, embryologistes, se sont mis à l'œuvre, et, malgré tant d'efforts, le cerveau reste encore le moins connu de tous les organes. C'est assez dire que de ces travaux multiples la psychologie ne peut tirer que des déductions partielles et provisoires. Cependant le jour se fait sur quelques points, assez du moins pour faire comprendre la prodigieuse complexité des éléments que met en jeu la moindre opération mentale. La récente et brillante doctrine des localisations cérébrales due aux travaux des Hitzig, Ferrier, Charcot, Munk et beaucoup d'autres, a permis d'assigner des centres spéciaux à certaines fonctions : aux mouvements des bras, des jambes, de la face; au langage, à la vision et à l'audition; peut-être à l'olfaction et à la sensibilité générale (les localisations sensitives sont plus vagues et plus discutées que les localisations motrices).

On me dira peut-être : Mais qu'importe tout cela au psychologue? Je réponds que cela importe beaucoup, à

moins qu'on ne juge indifférent d'avoir des conceptions claires au lieu de conceptions vagues. Autrefois, dans un cours de psychologie, pour définir une perception, on disait : « Une impression est produite sur la surface du corps; elle est transmise par les nerfs jusqu'au cerveau, où l'âme la perçoit. » D'abord cet énoncé est inexact : une impression ne va pas de la périphérie au cerveau comme une dépêche télégraphique va du bureau expéditeur à un bureau voisin ; la transmission n'est pas directe. Sans insister sur cette erreur, je voudrais bien savoir quelle représentation concrète on peut tirer de là. Mais si, à l'aide de détails topographiques dans lesquels il m'est impossible d'entrer ici, je puis suivre l'impression d'étapes en étapes, à travers le labyrinthe de l'encéphale, jusqu'à son centre cortical, alors je n'ai plus dans l'esprit une simple abstraction, un état de conscience en l'air, arbitrairement détaché de ses conditions d'existence et érigé en entité indépendante : je me le représente tel qu'il est dans la nature, parce que je le pense physiologiquement.

Parmi les localisations cérébrales, l'une des plus solides et en même temps l'une des plus instructives pour la psychologie est celle du langage. Non qu'il y ait, suivant la locution ordinaire, un « centre » ou un « siège » de la parole situé exclusivement dans la troisième circonvolution frontale, locution qui, comme le dit Kussmaul, ne peut que faire sourire, les conditions psychophysiologiques de la faculté expressive étant extrêmement complexes et disséminées dans l'encéphale. Mais autrefois, quand on avait dit de la parole que c'est une faculté propre à l'homme, quand on avait montré son influence sur le développement de la pensée, sur la formation des idées abstraites et générales, on avait épuisé la matière. Aujourd'hui, grâce à la pathologie, on ne s'en tient plus à ces conditions extérieures, on pénètre jusque dans l'intimité du mécanisme psychophysiologique de la faculté expressive. Il me faudrait plusieurs leçons pour exposer même sommairement ce qui est établi sur ce point, quoiqu'il reste encore beaucoup de lacunes et de *desiderata*. Ainsi l'aphasie n'est plus considérée maintenant comme une entité morbide, mais comme un terme générique sous lequel sont groupés un peu arbitrairement des désordres de langage très dissemblables. La faculté du langage volontaire, de la répétition des mots entendus, de la lecture à haute voix, de l'écriture volontaire ou sous la dictée; l'intelligence des mots parlés, des mots écrits, la faculté de copier : toutes ces opérations peuvent être abolies ensemble ou par groupes de trois, quatre, cinq, les autres restant intactes. Sommes-nous donc fondés à dire que la maladie est un merveilleux instrument de décomposition et d'analyse? Car que montre-t-elle, sinon que chacun de ces actes — parler volontairement et comprendre le langage des autres, écrire et lire ce qui est écrit, etc., — que chacune de ces opérations suppose la mise en jeu d'un groupe d'éléments anatomiques distincts, et que suivant que tel groupe spécial est lésé ou que ses connexions avec les autres groupes sont interrompues, il s'ensuit des troubles déterminés, précis, de la faculté d'expression. Plusieurs auteurs ont même essayé par des schémas ingénieux de figurer aux yeux la grande complexité de ce mécanisme. Ainsi donc — et c'est la conclusion que je veux tirer de cette course superficielle à travers une grosse question — la substitution de la méthode objective à la méthode subjective permet de remplacer une définition abstraite de la faculté du langage par une représentation concrète de son mécanisme; elle montre surtout que cette faculté, qui est réputée une d'après le témoignage de la conscience, est au contraire très composée, qu'elle est formée par la synthèse et la coordination de plusieurs fonctions secondaires et subordonnées dont chacune peut être abolie isolément.

Je ne voudrais pas quitter la pathologie sans rappeler ce qui est dû au procédé si longtemps décrié de l'hypnotisme. Il faut louer hautement les savants qui à la suite de Braid, bravant les préjugés, ont eu le courage de regarder les faits en face : MM. Azam, Ch. Richet, l'École de la Salpêtrière avec ses méthodes rigoureuses. Tout récemment M. Beaunis n'a pas craint d'appeler l'hypnotisme une « vivisection morale », une véritable expérimentation en psychologie, qui permet de voir et de faire fonctionner sous ses yeux le mécanisme intellectuel comme le physiologiste voit et fait fonctionner sous ses yeux la machine organique. Les paralysies produites et guéries par pure suggestion, les hallucinations qui partagent l'individu en deux moitiés contraires, les changements de personnalité, les amnésies artificielles, enfin ces suggestions à longue échéance qui jettent un jour si inquiétant sur les causes profondes de la volonté : tous ces faits et bien d'autres ont posé sous une nouvelle forme de vieux problèmes.

IV.

Jusqu'ici j'ai parlé de la psychologie comme si elle ne s'occupait que de l'homme, et, à vrai dire, cette conception a longtemps dominé en fait, sinon en droit. Peut-être est-elle justifiable par des raisons historiques : on allait du plus connu au moins connu. Pour être logique, la psychologie d'observation intérieure aurait dû s'en tenir strictement à l'étude de l'esprit humain ; mais c'était une position intenable et il faut lui rendre cette justice qu'elle en est souvent sortie, quoique par hasard, à regret, sans liberté d'allure. La psychologie nouvelle, au contraire, étant par définition la science des phénomènes psychiques, a pour devoir de les étudier partout où ils se manifestent. Tous les naturalistes sont d'accord pour reconnaître qu'aucune étude n'a été plus féconde pour eux que celle de

l'anatomie et de la physiologie comparée, que la connaissance des organismes rudimentaires fait mieux qu'aucune autre comprendre les organes et les fonctions. Il en est de même en psychologie. La psychologie animale est de date récente; mais les monographies de Lubbock, les recherches de Darwin sur l'instinct, de Romanes sur l'évolution mentale chez les animaux, d'Espinas sur les sociétés animales, donnent plus que des espérances. Il y a bien des difficultés; le champ est vaste, l'interprétation contestable, parce qu'il y a toujours à craindre un anthropomorphisme inconscient et qu'à mesure qu'on descend il faut faire à l'induction une part plus large. Mais ceux qui se sont voués à cette tâche ont pleine conscience de ces difficultés et en connaissent les remèdes. Ils ont d'ailleurs pour se guider le grand principe de l'évolution — une hypothèse, je l'accorde, mais qui a renouvelé toutes les sciences où elle a pénétré, la psychologie comme les autres. Grâce à cette idée d'évolution qui est l'âme de la psychologie comparée, les diverses manifestations mentales chez l'homme ne peuvent plus être traitées comme des faits sans analogues et sans précédents dans la nature, mais comme le dernier terme d'un progrès dont l'origine se confond avec l'origine même de la vie. Par elle nous comprenons comment il existe dans l'organisation de l'esprit humain des instincts, des sentiments et même des concepts d'une solidité inébranlable, qui sont comme le squelette et l'ossature de la constitution mentale, étant le résultat organisé d'expériences sans nombre, fixées et transmises par l'hérédité dans l'espèce et au delà d'elle dans les espèces. Et sur cette solide assise reposent d'autres manifestations de la vie psychique, moins stables, semi-organisées. Et, en remontant toujours, nous arrivons aux manifestations les plus complexes, les plus instables, les plus rares, à celles que la dissolution frappe les premières parce qu'elles sont les dernières formées. Ainsi, grâce à l'idée d'évolution et à l'emploi de la méthode comparative, nous ne voyons plus dans l'homme, comme l'ancienne école, des facultés bien déterminées et presque indépendantes, mais un complexus de phénomènes et de virtualités, organisés à des degrés divers, œuvre de l'hérédité et de l'adaptation, produits d'une différenciation toujours croissante, d'un passage de l'homogène à l'hétérogène, d'une division naturelle et nécessaire du travail mental et d'une spécialisation de plus en plus délicate des fonctions.

Cette introduction de l'idée de genèse en psychologie, cette substitution de l'hypothèse d'un développement lent à travers les espèces à l'hypothèse d'une formation tout d'une pièce dans l'individu humain, ce qu'on peut appeler d'un seul mot la méthode embryologique a contribué par contre-coup à l'éclosion toute contemporaine d'une psychologie de l'enfant. En dehors du point de vue purement pédagogique et à part les anciennes observations de Tiedmann (elles datent du commencement de ce siècle), rien n'avait été fait en ce sens avant Taine, Darwin, B. Perez, Preyer. Je ne cite que les principaux; car il ne se passe pas d'années où la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Russie même ne publient des livres ou des mémoires sur la psychologie infantile.

V.

Il me resterait, pour passer en revue tous les éléments de la méthode objective, à rappeler ce qu'elle peut tirer de l'histoire sociale, politique, religieuse, des biographies, des mémoires, des œuvres littéraires. Je n'insiste pas, parce qu'il n'y a sur ce point ni obscurité ni contestations. Quoiqu'on ne puisse pas dire que la psychologie historique et ethnologique (la *Völkerpsychologie*) soit une terre vierge, il faut avouer cependant que la nouvelle école n'a guère exercé son activité dans ce vaste champ, peut-être par une réaction excessive contre l'esprit littéraire et oratoire qui a si longtemps régné en psychologie ; mais tout dépend de la méthode et de l'ouvrier. Je m'étonne surtout que la plus précise entre toutes ces études, celle qui se rapproche le plus des sciences naturelles, la linguistique, n'ait pas été plus souvent mise à profit par des hommes à la fois compétents et doués du sens psychologique. Nous ne lui devons guère jusqu'ici que des résultats généraux et des mémoires isolés. Il me semble qu'il reste beaucoup à faire. Espérons que tout viendra à son heure.

C'est peut-être ici le lieu d'indiquer la position privilégiée qu'occupe la psychologie, lorsqu'elle cesse d'être le dialogue d'un solitaire avec lui-même pour se mettre à sa vraie place, au cœur de la réalité. On la considère avec raison comme la base des sciences dites morales : langues, littératures, religions, histoire et institutions, ne sont que les manifestations de l'esprit dans l'espace et le temps. Son rapport à l'égard de ces sciences est à peu près le même que celui de la mécanique avec les sciences physiques et naturelles, c'est-à-dire qu'il comporte le plus haut degré de généralité. La psychologie a sa racine dans la nature, son épanouissement dans la société. Elle tire d'en bas sa substance, son suc, sa force. Elle arrive dans l'histoire à la pleine conscience d'elle-même et à la satisfaction de ses tendances multiples. Généralement, on admet que des progrès de la psychologie dépendent ceux des sciences morales et sociales. Supposez, dit-on, la psychologie scientifiquement constituée : elle fournira un appui solide à l'éducation, à la morale, au droit, et le reste. J'accepte cette thèse, mais à la condition de la compléter par la thèse contraire et de dire : Du progrès des sciences morales aussi bien que des sciences naturelles dépend le progrès de la psychologie. Je crois qu'elle gagnera beaucoup à être appliquée, c'est-

à-dire à être mise à chaque instant en face des faits et sommée d'y répondre. Pour n'en prendre qu'un exemple entre des milliers d'autres, pensez-vous que certains faits de médecine légale qui, malgré ce terme trompeur, ne sont que des faits de psychologie, ne contraignent pas à poser des questions que l'observation intérieure n'eût jamais soupçonnées et, qui plus est, à les résoudre, c'est-à-dire à les préciser? La spéculation s'enchante elle-même ; la pratique est inexorable, elle force à marcher. Puisque j'ai comparé plus haut la psychologie à la mécanique, laissez-moi vous rappeler que bon nombre d'inventions ont été faites dont la théorie mathématique a été trouvée après coup. Il se passera quelque chose d'analogue en psychologie. Mettez-la où elle doit être, au cœur des choses et non dans le cerveau d'un rêveur qui se tourmente lui-même, et les moyens d'instruction ne lui manqueront pas. Je crains même que pendant longtemps elle ne reçoive plus qu'elle ne donne. — Cet apport incessant de matériaux, de problèmes imprévus, de questions à demi résolues qui viennent de toutes parts, d'en bas par les sciences de la nature, d'en haut par les sciences de la société, tiennent la psychologie dans un perpétuel éveil. Aussi, notez la division du travail qui s'est faite pendant ces dernières années : l'un s'adonne aux recherches psycho-physiques, un autre à la pathologie, un autre à la psychologie infantile, et ainsi de suite. Dans ce travail de détail, chacun en prend à sa mesure et suivant ses forces; mais tous tendent à un but commun. Vous pouvez croire sans hésiter qu'en toute science cette multiplicité des recherches et cette scission intérieure sont une condition et une preuve de vitalité.

VI.

Au terme de cette excursion rapide à travers la psychologie contemporaine, vous remarquerez peut-être, messieurs, que je n'ai pas traité explicitement de la méthode : c'est que je crois l'avoir fait implicitement en passant en revue les divers moyens dont la psychologie nouvelle dispose pour atteindre son but et les principaux résultats qu'elle a obtenus. D'ailleurs, je fais peu de cas, je l'avoue, des dissertations sur la méthode, d'autant plus que, chez nous, on en a beaucoup abusé. La vraie méthode n'est pas celle qui s'expose, mais celle qui se pratique. Elle est immanente et se juge à ses fruits. J'estime plus une bonne monographie sur une petite question, si humble qu'elle soit, qu'un gros volume de méthodologie. « Pendant que nous passions notre temps en France à établir que la psychologie est possible, les Anglais l'ont faite. » Ce mot m'a été dit par un homme dont le témoignage n'est pas suspect de partialité, M. Ch. de Rémusat.

Je crois avoir marqué nettement notre situation. La psychologie est subjective et objective. Sans l'observation intérieure, rien ne commence ; avec elle seule rien ne s'achève. Je compare ce qu'elle donne aux racines d'une langue : c'est beaucoup ; mais il serait chimérique avec les seules racines de vouloir restituer la langue tout entière et même sa littérature.

Je crois aussi avoir justifié la nouvelle école du reproche tant de fois répété de confisquer la psychologie au profit de la physiologie. Ces deux sciences sont inséparables parce qu'elles ne sont que des aspects de la biologie. Il faut que la physiologie devienne psychologie sous peine d'être incomplète. Il faut que la psychologie devienne physiologie sous peine d'être vide. Mais je suis aussi convaincu que personne qu'il ne suffit pas d'entasser sur les cellules, les nerfs, le cerveau et les réflexes, des dissertations embellies de considérations générales, pour que tout cela, par une vertu magique, se change en psychologie. La psychologie est essentiellement une interprétation des états de conscience : tout doit être subordonné à ce but; et toutes les sciences qu'elle interroge — naturelles ou autres — ne sont que des auxiliaires. Elles servent à deux choses : à interpréter, à vérifier. Leurs résultats sont des moyens, non une fin.

Je m'arrête ici pour ne pas tomber dans le travers de disserter trop longtemps sur la méthode. Dans notre prochaine réunion, nous nous mettrons à l'œuvre en étudiant un sujet particulier. J'aurai besoin de toute votre indulgence; je vous promets toute ma bonne volonté.

TH. RIBOT.

POÈTES CONTEMPORAINS

M. José-Maria de Heredia (1)

Une première originalité de M. José-Maria de Heredia, c'est d'être à la fois presque inédit et presque célèbre.

Au temps déjà lointain où j'apprenais l'histoire de la littérature française sur les bancs du collège, un nom m'avait frappé parmi ceux des poètes de la Pléiade : Ponthus de Thyard. Je me figurais que le poète qui portait ce nom harmonieux et fleuri avait dû être quelque cavalier merveilleusement élégant et fier, et qu'il avait dû écrire des vers plus beaux qu'aucun de ses compagnons, des vers d'un tour plus hautain et

(1) *Le Parnasse contemporain*, 1866, 1869, 1876 (Lemerre). — *Revue des Deux Mondes*, 15 mai et 1er novembre 1885. — *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, traduction, 4 volumes (Lemerre). — Sonnets inédits.

d'une mythologie plus fastueuse. Lorsque je pus lire ses *Erreurs amoureuses*, ma déception fut grande : pourtant je continuai d'aimer Ponthus pour le noble esprit qui paraît çà et là dans ses méchants vers et surtout pour la sonorité de son nom.

Ce que Ponthus de Thyard fut pour moi jadis, M. José-Maria de Heredia l'est sans doute encore aujourd'hui pour la plus grande partie du public : un nom éclatant et mystérieux. Mais croyez qu'il ne ménage pas à ses lecteurs le même mécompte. On verra, quand il nous donnera enfin ses *Trophées*, que ses vers sont aussi beaux que son nom, et l'on reconnaîtra dans ses sonnets le suprême épanouissement, sous la forme littéraire, d'un sang héroïque et aventureux. Et nous lui dirons tous avec Théophile Gautier :

— Heredia, je t'aime parce que tu portes un nom exotique et sonore et parce que tu fais des vers qui se recourbent comme des lambrequins héraldiques.

I.

Ce qui distingue et ce qui honore les poètes de la seconde génération romantique et plus encore ceux de la troisième, ceux qu'on a appelés les Parnassiens, il me semble que c'est leur grand effort vers la perfection absolue. Il y a dans Lamartine bien du vague et de l'à peu près, sans compter les innombrables solécismes; dans Victor Hugo, bien des redondances et des obscurités; dans Musset, bien des négligences et parfois un trop grand mépris de la technique de son art. Ils avaient du génie, c'est bien, et cela sauve tout. Vigny avait cherché une forme plus serrée; mais il gardait des gaucheries de primitif. Avec Gautier, Banville et Baudelaire, puis avec Leconte de Lisle, qui fut le vrai maître des Parnassiens, le culte de la forme poétique se fait plus attentif et plus scrupuleux. On dirait que le romantisme se replie sur soi et qu'après s'être épandu il se resserre pour exprimer en des œuvres plus travaillées et plus précises ses sentiments essentiels, affinés et développés par le temps. Je sais que l'exactitude de ces vues trop générales est presque toujours sujette à caution; mais, de même que la poésie un peu débordante et confuse de la Renaissance païenne s'est comme épurée et calmée au XVIIe siècle (à partir de Malherbe), ne pourrait-on pas dire que la Renaissance romantique, qui apportait, elle aussi, un monde d'idées et de sentiments nouveaux, est arrivée, dans la seconde moitié de ce siècle, à la pleine conscience d'elle-même et, plus réfléchie, s'est éprise d'une perfection plus étroite? La différence, c'est que nos poètes classiques l'ont évidemment emporté sur ceux de l'âge précédent, au lieu que l'on peut douter encore que les poètes issus du romantisme aient égalé les trois grands initiateurs Lamartine, Hugo et Musset. Mais enfin, à considérer l'histoire de très haut, nous avons dans les deux cas une poésie neuve, sortie d'un grand mouvement d'idées, qui peu à peu substitue à l'inspiration un art plus conscient et moins spontané.

C'est ainsi qu'à la mélancolie diffuse des *Méditations* succède la tristesse analytique de la *Vie intérieure;* à l'amour selon Musset, l'amour selon Baudelaire; à la métaphysique rudimentaire de Victor Hugo, le criticisme de Sully Prudhomme et le nihilisme de Leconte de Lisle. Et c'est ainsi surtout que le pittoresque romantique va se précisant dans les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* et, puisque j'ai à parler de lui, dans les sonnets de José-Maria de Heredia. On l'a souvent remarqué : la littérature a été prise, un peu après 1850, d'un grand désir d'exactitude et de vérité, et les poètes parnassiens obéissaient, sans s'en douter, au même sentiment que Dumas fils dans ses premières pièces, Flaubert dans son premier roman, Taine dans ses premières études critiques.

Mais le souci de perfection et le besoin de beauté qui hantaient les Parnassiens devaient, au moins dans les commencements (car toute école nouvelle est intransigeante), les conduire à préférer la poésie impersonnelle, presque uniquement descriptive et plastique, celle qui demande ses tableaux à l'histoire et à la légende ou qui reproduit les symboles par lesquels l'humanité passée s'est représenté l'univers. Cette poésie est, en effet, la seule où la forme soit vraiment tout, où l'on soit sûr, si on est séduit, de ne pas céder à un autre attrait que celui des belles images évoquées par des mots harmonieux. Car c'est bien l'expression seule qui fait le poète. Les rêveries de Lamartine ou les passions de Musset, beaucoup de gens en sont capables, et Musset et Lamartine ne sont poètes que pour les avoir exprimées de la façon que l'on sait. Mais justement il est difficile de distinguer ce qui, dans la beauté totale de quelques-uns de leurs vers, revient au sentiment et ce qui revient à la forme. La valeur morale de certaines émotions, la noblesse de certaines pensées peut faire illusion : or ni la tendresse ni l'éloquence ne sont proprement poésie. Pour Dieu! que le poète se garde d'être trop touchant ou de faire paraître un trop bon cœur! car cela est à la portée de tout le monde et je me demanderai si c'est à la beauté de ses vers que je suis sensible, ou à la beauté de son âme. C'est donc par un excès de loyauté et de délicatesse artistique que les Parnassiens se déclaraient impassibles, ne voulaient exprimer que la beauté des contours et des couleurs ou les rêves et les sentiments des hommes disparus. Et à ce scrupule de poètes irréprochables se mêlait naturellement un orgueil aristocratique, la fierté et peut-être aussi l'affectation de ne jamais traduire dans la langue des dieux aucune émotion vulgaire, de se confiner dans des impressions exquises, rares, difficiles, inaccessibles à la foule.

II.

Or, tandis que d'autres donnaient dans le mysticisme sensuel de Baudelaire ou dans le bouddhisme de Leconte de Lisle, et tandis que presque tous étaient profondément tristes, le sentiment que M. José-Maria de Heredia exprimait de préférence, c'était je ne sais quelle joie héroïque de vivre par l'imagination à travers la nature et l'histoire magnifiées et glorifiées. En cela il se rencontrait avec M. Théodore de Banville; mais ce qui peut-être le distinguait entre tous, c'était la recherche de l'extrême précision dans l'extrême splendeur. Il joignait à l'ivresse des sons et des couleurs le goût d'une forme dont la brièveté, l'exactitude et la plénitude rappelassent en quelque façon nos écrivains classiques. Il rêvait d'enfermer un monde d'images dans un petit nombre de vers absolument parfaits et de faire tenir les songes d'un dieu dans de petites coupes bien ciselées. Dès lors la forme du sonnet, qui exige la sobriété et commande presque la perfection, qui n'a pas le droit d'être plus ou moins bon, mais qui doit être superbe ou exquis sous peine de n'être pas, s'imposait à M. José-Maria de Heredia. Et, en effet, il n'a guère écrit que des sonnets, et il est assurément, avec le poète des *Épreuves* et dans un genre très différent, le premier de nos sonnettistes.

Ce tour d'imagination héroïque et ce besoin d'exactitude et de clarté s'expliquent l'un et l'autre par les origines et par l'éducation de M. de Heredia. Il descend de ces *conquistadores* qu'il aime tant, et dont la vie a été comme un rêve sublime. Il a parmi ses ancêtres un des compagnons de Cortez, un fondateur de ville. Et toute son enfance s'est passée à Cuba, parmi les enchantements de la plus belle flore qui soit au monde : une enfance nue, libre et rêveuse, pareille à celle du Paul de Virginie. Et plus tard c'est à la Havane, dans la cour de l'École de droit et de théologie, sous les orangers d'une fontaine, qu'il lisait ses auteurs favoris, Ronsard, Chateaubriand et Leconte de Lisle. Il tient apparemment de ses origines espagnoles et créoles la grandiloquence de ses vers, la « grandesse » de ses sentiments et l'opulence de sa vision; mais il a aussi du sang normand dans les veines, et il est permis de croire que c'est par là que lui sont venues ses bonnes habitudes classiques, son goût de l'ordre et de la clarté. Il a d'ailleurs fait ses études dans un vieux collège de prêtres qui étaient d'excellents humanistes à l'ancienne mode, et il a été, par surcroît, élève de l'École des chartes. Ainsi la sublimité d'imagination du descendant des grands aventuriers, contrôlée et contenue par le lettré et par l'érudit, a éclaté avec une véhémence plus travaillée et plus sûre. Il en est résulté des sonnets si pleins qu'ils « valent vraiment de longs poèmes », et si sonores que la voix humaine ne suffit plus pour les clamer et qu'il y faudrait une bouche d'airain.

III.

Ces sonnets, qui, comme tous les sonnets, n'ont que quatorze vers, mais qui contiennent autant de choses que s'ils en avaient soixante, sont des combinaisons savantes, subtiles, compliquées, avec des artifices et des dessous qu'on ne soupçonne pas tout d'abord. Chacun d'eux suppose une longue préparation, et que le poète a vécu des mois dans le pays, dans le temps, dans le milieu particulier que ces deux quatrains et ces deux tercets ressuscitent. Chacun d'eux résume à la fois beaucoup de science et beaucoup de rêve. Tel sonnet renferme toute la beauté d'un mythe, tout l'esprit d'une époque, tout le pittoresque d'une civilisation. Le Japon vu par l'extérieur, le Japon-bibelot n'est-il pas tout entier dans ce *quadro* divertissant :

LE SAMOURAÏ.

D'un doigt distrait frôlant la sonore bîva,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, sur la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui; sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et sur l'épaule éclate
Le blason de Hizen et de Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent sur son casque.

Et, pour passer du joli au grandiose, ce sonnet si connu des *Conquérants* n'est-il pas large comme une épopée, et n'éveille-t-il pas une vision complète de la plus grande aventure des temps modernes ?

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palas de Moguer, routiers et capitaines
Partaient ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter dans un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Et, prenez-y garde, pas un mot dans ces sonnets n'a été choisi ni placé au hasard. M. de Heredia possède, a un plus haut degré peut-être qu'aucun autre poète, le don de saisir, entre les images, les idées, les sentiments et le son des mots, la musique des syllabes, de mystérieuses et sûres harmonies. Pour lui, évidemment, chaque sonnet a ses rimes nécessaires, les seules qui conviennent au sujet, et qu'il s'agit de trouver. Lisez, par exemple, le sonnet du *Vieil Orfèvre :*

Mieux qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise,
Qu'il ait nom Ruyz, Arphé, Ximeniz, Becerril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril,
Au lieu de Christ en croix ou du Saint sur le gril,
O honte! Bacchus ivre ou Danaé surprise.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer
Et, dans le vain orgueil de ces œuvres d'Enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle Vie.

Aussi, voyant mon âge incliner vers le soir,
Je veux, ainsi que fit Fray Juan de Ségovie,
Mourir en ciselant dans l'or un ostensoir.

Croyez-vous qu'il soit possible de substituer, sans dommage pour le poème, d'autres rimes à celles-là? Notez d'abord que plusieurs des mots qui sont à la rime sont des mots essentiels du vocabulaire de l'orfèvre et de l'armurier. Mais, en outre, on sent fort bien qu'une rime ouverte, en *ère* ou en *ale* si vous voulez, n'eût pas convenu ici, et que l'*i* devait dominer à la fin des vers, voyelle aiguë comme l'épée, menue et fine comme les joyaux. Et sans doute la rime en *rie* (*pierrerie, fleurie, orfèvrerie*) n'eût point été malséante; mais qui ne voit que la sifflante adoucie qui se joint à la voyelle affilée (*frise, irise*) fait rêver de ciselure, de pointe glissant sur un métal? Faites ce travail sur tous les sonnets de M. de Heredia, non seulement pour les rimes, mais pour tout l'intérieur du vers : peut-être ne démêlerez-vous pas toujours les raisons de cette harmonie secrète du sens et de la musique des phrases; mais toujours vous la sentirez.

IV.

Les sonnets et poèmes de M. de Heredia (trop peu nombreux : il n'y en a guère plus d'une cinquantaine) se partagent assez naturellement en quatre groupes. Il y a d'abord les sonnets de pure description : quelques paysages de Bretagne, le sonnet japonais que je rappelais tout à l'heure, ou encore cet admirable *Récif de corail* que je ne puis me tenir de citer :

Le soleil, sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux.
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde.

Et brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait dans le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

Parmi les sonnets de ce premier groupe il en est un bien curieux et bien significatif, où se trahit d'une façon singulière le tour d'imagination propre à M. de Heredia. Les choses n'apparaissent le plus souvent à ce poète érudit et gentilhomme qu'à travers des souvenirs de mythologie, de chevalerie et d'aventures héroïques. Si bien qu'un jour, non content de diviniser la nature, il l'a anoblie et blasonnée. Le sonnet que voici est proprement un paysage météorologico-héraldique. Il est intitulé : *Blason céleste.*

J'ai vu parfois, ayant le ciel bleu pour émail,
Les nuages d'argent et de pourpre et de cuivre,
A l'Occident où l'œil s'éblouit à les suivre,
Peindre d'un grand blason le céleste vitrail.

Pour cimier, pour support, l'héraldique bétail,
Licorne, léopard, alérion ou guivre,
Monstres, géants captifs qu'un coup de vent délivre,
Exhaussent leur stature et cabrent leur poitrail.

Certe, aux champs de l'azur, dans ces combats étranges
Que les noirs Séraphins livrèrent aux Archanges,
Cet écu fut gagné par un baron du ciel.

Comme ceux qui jadis prirent Constantinople,
Il porte en bon croisé, qu'il soit George ou Michel,
Le soleil, besant d'or, sur la mer de sinople.

Le deuxième groupe est celui des sonnets mythologiques. La mythologie, ce sont les forces naturelles personnifiées, et c'est aussi, par conséquent, l'humanité déifiée. Vous trouverez dans les apothéoses de M. de Heredia cette intime union de la Nature et de l'homme-dieu. Vous rappelez-vous le dernier sonnet de *Persée et Andromède*, quand les deux amants, élancés par les espaces, voient déjà luire les constellations où ils vont se fondre?

D'un vol silencieux, le grand cheval ailé,
Soufflant de ses naseaux des jets d'ardente brume,
Les emporte dans un frémissement de plume
A travers la nuit bleue et l'éther étoilé.

Ils vont. L'Afrique plonge au gouffre flagellé;
Puis le désert, l'Asie et le Liban qui fume;
Et voici qu'apparaît, toute blanche d'écume,
La mer mystérieuse où vint sombrer Hellé.

Et le vent gonfle, ainsi que deux immenses voiles,
Les ailes qui, volant d'étoiles en étoiles,
Aux amants enivrés font un tiède berceau;

Tandis que, l'œil au ciel et s'étreignant dans l'ombre,
Ils voient, étincelant du Bélier au Verseau,
Leurs constellations poindre dans l'azur sombre.

La troisième série est celle des sonnets et des poèmes inspirés par la prodigieuse histoire des conquérants de l'Amérique. Poésie tout proche des sonnets mythologiques, car elle célèbre l'œuvre la plus extraordinaire qu'aient accomplie les hommes à travers les âges, une aventure où ils se sont vraiment montrés « pareils à des dieux », puisqu'ils ont agrandi une planète et créé en quelque sorte un autre monde. Le grand élan héroïque, l'entrée dans l'inconnu, l'étrangeté, l'énormité du drame et l'éblouissement des décors, tout cela devait séduire M. de Heredia. Ces conquistadores, nous les aimons surtout parce qu'ils diffèrent de nous, parce que leur fureur d'action amuse notre doute et notre mollesse; mais M. de Heredia les aime parce qu'il leur ressemble un peu, parce qu'il sent encore tressaillir en lui quelque chose de leur âme. Il est de leur race, et ce qu'ils ont fait, il l'a rêvé.

C'est pourquoi il a si bien traduit la *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne,* par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des conquérants, et y a mis une préface qui est un très beau morceau d'histoire et qui faisait la joie et l'émerveillement du vieux Flaubert. Et c'est pourquoi il a consacré à ces grands aventuriers, outre quelques-uns de ses plus beaux sonnets, la plus longue pièce qu'il ait écrite : *les Conquérants de l'or,* sorte de chronique fortement versifiée et miraculeusement rimée et qui, sans sortir du ton d'un récit très simple et sans ornements, coupée seulement, çà et là, de paysages éclatants et courts, prend des proportions d'épopée. Écoutez cette fin, où l'image devient symbole :

Cependant les soldats restaient silencieux,
Éblouis par la pompe imposante des cieux.

Car derrière eux, vers l'ouest, où sans fin se déroule
Sur des sables lointains la Pacifique houle,
Dans une brume d'or et de pourpre, linceul
Rougi du sang d'un dieu, sombrait l'antique Aïeul
De celui qui régnait sur ces tentes sans nombre.
En face, la sierra se dressait haute et sombre.
Mais, quand l'astre royal dans les flots se noya,
D'un seul coup, la montagne entière flamboya
De la base au sommet, et les ombres des Andes,
Gagnant Caxamalca, s'allongèrent plus grandes...
. . . . . .
Mais l'ombre couvrit tout de son aile. Et voilà
Que le dernier sommet des pics étincela,
Puis s'éteignit.

Alors, formidable, enflammée
D'un haut pressentiment, tout entière, l'armée,
Brandissant ses drapeaux sur l'occident vermeil,
Salua d'un grand cri la chute du Soleil.

A ce groupe de poèmes se rattachent encore les tierces rimes, plus espagnoles que le *Romancero,* qu'on a pu lire dernièrement dans la *Revue des Deux Mondes.*

Une telle poésie est bien la plus fière, la plus hautaine et, si je puis dire, la plus orgueilleuse qui soit. Elle n'est donc pas impassible, quoi qu'on ait prétendu. Elle exprime d'abord l'exaltation d'une âme tendue à jouir superbement de toute la beauté éparse dans le monde et dans l'histoire et de toutes les œuvres où l'humanité a le plus joyeusement épanché son génie. Elle implique une curiosité sympathique et passionnée. Elle contient un mépris du médiocre, un *Odi profanum vulgus* dont le sentiment peut être une très grande jouissance. Et il y a bien du courage, au fond, dans cette allégresse d'artiste trompant la vie par l'adoration du beau. Et même ces sonnets rutilants et durs comme du métal ne vont pas tous sans larmes secrètes. Quelques-uns font songer à ces statues d'airain qu'on voit pleurer dans Virgile. Car, s'ils célèbrent de belles choses, ces belles choses sont passées, et de là une mélancolie. Considéré du point de vue de M. de Heredia et par ses surfaces brillantes, l'univers est magnifique et glorieux; mais tout y croule, tout y fuit d'une fuite éternelle. M. de Heredia a senti plus d'une fois la tristesse des splendeurs éteintes et la désolation des ruines. Ces tableaux où se plaît son rêve enchanté, il les évoque souvent parce qu'ils sont beaux, mais quelquefois aussi parce qu'ils ne sont plus. Rappelez-vous l'adorable sonnet *Sur un marbre brisé,* où la bonne Nature enveloppe de feuilles et de fleurs la vieille statue écloppée :

La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes...

Lisez les « sonnets épigraphiques » : *le Dieu Hêtre, Nymphis Augustis sacrum, le Vœu.* Comme ce sonnet de *l'Exilée* est touchant, encore qu'il soit splendide! Pourquoi? Parce qu'il nous parle de l'exil d'une femme et surtout parce qu'il a été composé sur une ruine, une pierre mutilée où se déchiffre une moitié d'inscription (MONTIBV... CABRI DEO... SABINVLA V.S.L.M.), et qu'il nous parle ainsi de cet autre exil d'où rien ni personne n'est jamais revenu et qui s'appelle le passé :

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiége,
Penchant ton front qu'argente une précoce neige,
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa
Et le Flamine rouge avec son blanc cortège.
Et lorsque le regret du sol latin t'assiège,
Tu regardes le ciel, triste Sabinula...

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires
Emportent dans leur vol tes rêves familiers.

Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,
Tu dresses des autels aux Monts hospitaliers
Dont les dieux plus prochains te consolent de Rome...

V.

M. José-Maria de Heredia est donc, pour conclure, un excellent ouvrier en vers, un des plus scrupuleux qu'on ait vus, et qui apporte dans son respect de la forme quelque chose de la délicatesse de conscience et du point d'honneur d'un gentilhomme. Et M. de Heredia est aussi (car l'un ne va jamais sans l'autre) un excellent poète, quoique un peu trop retranché dans sa vision d'un univers décoratif, Sa poésie, qui n'a pas l'étendue de celle de son maître Leconte de Lisle, en a l'intensité avec quelque chose de fier et de triomphant qui est bien à lui. Il est dès maintenant le sonnettiste par excellence du « Parnasse » contemporain. Je ne lui demande qu'une chose. Qu'il continue de feuilleter le soir, avant de s'endormir, des catalogues d'épées, d'armures et de meubles anciens : rien de mieux; mais qu'il s'accoude plus souvent sur la roche moussue où rêve Sabinula.

JULES LEMAÎTRE.

ÉTUDES SUR L'ANCIENNE FRANCE

Une nouvelle histoire de la civilisation française (1)

Nous avons longtemps aimé en France les livres d'histoire générale ; les maîtres de l'école historique du XIXe siècle, les Guizot, les Thierry, les Mignet, les Michelet, les Duruy ont traité de grands sujets, et, alors même qu'ils s'arrêtent dans telle ou telle étude restreinte, comme une biographie, une notice ou un mémoire, ils ne s'y enferment pas ; ils placent l'homme, le fait ou la question dans l'ensemble, le particulier dans l'universel. L'esprit du XVIIIe siècle est encore en eux : ils sont des philosophes en même temps que des historiens.

Leurs disciples — ou, pour parler avec plus d'exactitude, ceux qui ont pris dans leurs livres ou dans leur enseignement le goût de l'histoire — sont plus timides. Les principaux caractères de l'école historique actuelle sont la division du travail, la recherche de la spécialité, l'exactitude minutieuse, la défiance des idées générales, une sorte de dédain pour ce qu'on nomme la philosophie de l'histoire.

On a beaucoup récriminé contre ces tendances; on a parlé d'abaissement des études historiques, d'impuissance à comprendre et par conséquent à juger les hommes et les choses, de paresse à penser. Un homme d'esprit n'a-t-il point un jour, en pleine École normale et parlant à de futurs professeurs d'histoire, défini l'histoire « une oisiveté occupée » ? D'autres ont dit et répété que tels et tels maîtres s'efforcent d'arracher des jeunes esprits les qualités françaises et de les asservir à l'imitation des savants d'Allemagne — méchante sottise qu'on a employée contre beaucoup d'hommes de bonne volonté. Ce serait un curieux sujet que de rechercher les causes de cette profonde différence entre nos maîtres et nous. Nul ne les trouvera qui ne saura pas à fond l'histoire intellectuelle et morale d'un siècle où l'esprit français s'est engagé avec de si belles espérances, de si hautes aspirations, de si larges vues sur l'humanité, mais où il a rencontré tant de désillusions et la résistance terrible des réalités. L'esprit philosophique de nos maîtres en histoire n'était qu'une des expressions de cet esprit philosophique général qui jadis remplissait les âmes; il était une des variétés de l'enthousiasme que les grandes idées et les grandes actions avaient mis dans les cœurs. Notre esprit défiant, critique, attaché au réel, au concret, en quête de la certitude immédiate sur des points limités, a été formé peu à peu par la démonstration que nos yeux ont vue de la vanité des théories et du danger de l'enthousiasme. Nous sommes le produit d'une histoire où la France a si souvent trébuché que l'esprit français a perdu la fière assurance d'autrefois.

Pour être différents de leurs devanciers, les historiens d'aujourd'hui n'en font pas moins œuvre très utile. Leurs productions disséminées (livres à titres modestes, thèses en français, thèses en latin, articles de dictionnaire ou de revue) mettent au jour des connaissances nouvelles ou précisent des connaissances vagues; elles rectifient des erreurs quelquefois considérables. Ils travaillent à refaire pièce à pièce notre histoire nationale. Par exemple, ils restituent à nos ancêtres gaulois leur vraie physionomie altérée par les fantaisies d'un patriotisme mal entendu, aux Mérovingiens et aux Carolingiens leur qualité de Germains que l'Église a imparfaitemetn transformés et qui, n'ayant jamais eu l'idée d'une nation française, n'ont pas droit au titre dont on les a si longtemps honorés de rois de France. Ils suivent attentivement, dans la décomposition de l'empire carolingien, à travers les combinaisons factices, au-dessous des idées générales fausses laissées par le souvenir de Rome et entretenues par l'Église, la formation de la France. Ils marquent les limites de notre pays naissant. Ils en étudient les éléments, provinces, dialectes, état des terres, état des personnes, pouvoir royal. Ils analysent en grand détail ce pouvoir royal qui sera l'agent de la formation de la France, recherchant les ressources matérielles du roi, déterminant la nature de ses droits divers, montrant ce qu'il doit au passé, comment il s'accommode au présent et prépare l'avenir. Ils détruisent les formules

(1) *Histoire de la civilisation française*, par A. Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. T. Ier : *Des Origines jusqu'à la Fronde*. — In-12, 620 pages. Prix, 3 fr. 50. Paris, 1885. Armand Colin et Cie.

qui nous trompaient sur le sens et le caractère de grands faits tels que l'avènement des Capétiens. Ils nous affranchissent de nos préjugés sur des périodes entières de notre histoire, par exemple sur notre moyen âge, où la France a été si grande et qui ne ressemble pas aux tableaux qu'en ont fait tels polémistes déclamateurs au profit des causes les plus opposées. Enfin, par une conséquence heureuse de la division du travail, du goût des recherches même petites, nous recevons quantité d'informations nouvelles sur les détails de la vie de nos ancêtres qui nous aident à recomposer cette vie.

Il serait très regrettable que les résultats acquis au prix de tant d'efforts ne fussent connus que d'un certain nombre d'initiés, car les historiens d'un pays ont des devoirs envers le grand public. Ils ne peuvent exiger de lui qu'il lise tout à la fois les travaux de M. Fustel de Coulanges sur les institutions mérovingiennes, de M. Monod sur les historiens du VIe siècle, de M. Léopold Delisle sur la condition de la classe agricole en tel pays à telle date déterminée, de M. Siméon Luce ou de M. Cherest sur tels personnages des XIVe et XVe siècles, de M. Luchaire sur les institutions monarchiques au temps des premiers Capétiens, de M. Quicherat sur l'histoire du costume, de M. Petit de Julleville sur le théâtre au moyen âge, de M. Pigeonneau sur le commerce de la France, de M. Giry sur les constitutions de nos villes, de M. Seignobos sur le régime féodal en Bourgogne, de M. Bourgeois sur le capitulaire de Kiersy, de M. Pfister sur le règne du roi Robert. A dessein je ne donne ici, en mêlant des noms d'élèves à des noms de maîtres, que quelques exemples d'études, les unes considérables et les autres moindres, faites sur une seule période de notre histoire; car une liste complète remplirait un volume. Ce n'est pas seulement la quantité de ces études, c'est aussi la méthode qu'on y suit, l'abondance et la discussion des preuves qui les rendent peu accessibles au public. Et pourtant, quand les historiens sont parvenus à éclairer de lumières nouvelles les chemins par où un peuple a passé, il faut que ces lumières soient visibles à tous.

M. Alfred Rambaud s'est chargé de dresser l'inventaire des faits nouveaux et des notions nouvelles épars dans tous ces travaux de l'érudition française : il écrit une histoire de la civilisation française. Le premier volume, qui vient de paraître, commence aux plus lointaines origines, puisque le premier chapitre est consacré aux races fossiles et aux races préhistoriques; il finit au moment où le roi, vainqueur de la Fronde, cette dernière des rébellions de l'ancienne France, devient absolu. Il est divisé en trois livres : le premier livre, les *Origines*, a six chapitres : *Temps primitifs*, *Gaule indépendante*, *Gaule romaine*, *Gaule chrétienne*, et deux chapitres sur la *Gaule franque*; le second livre, *Moyen âge*, la *France féodale*, a quinze chapitres, quatre sur le *Régime féodal*, trois sur la *Transformation de la société féodale*, deux sur la *Décadence de cette société*, six sur la *Civilisation au moyen âge*; le troisième livre, *Temps modernes, la France monarchique*, a neuf chapitres : un sur la *Renaissance*, deux sur la *France à l'époque de la Renaissance*, un sur *la Réforme et les Guerres de religion*, deux sur le *Règne de Henri IV*, un sur les *Premières années de Louis XIII*, un sur *Richelieu*, un sur la *Minorité de Louis XIV et la Fronde*. A travers ces divisions et subdivisions, une même méthode est rigoureusement suivie : en quelques traits est esquissée l'histoire générale de la période, afin que le lecteur soit placé dans le milieu historique; puis successivement sont étudiées toutes les manifestations de la civilisation aux différentes époques, l'état politique, l'état social, la religion, les mœurs, les coutumes, les lois, le travail, les lettres et les arts. M. Rambaud a dit d'ailleurs dans sa préface ce qu'il a voulu faire : « Esquisser l'histoire de la nation elle-même dans tous ses éléments; montrer comment se sont formés l'aristocratie, le clergé, la bourgeoisie, le peuple des villes et des campagnes; comment de la multitude des anciennes tribus gauloises ou des anciens États féodaux est née une nation; comment sur les débris des pouvoirs d'autrefois s'est constitué un puissant État avec tous les organes d'un État : une administration, une justice, une armée, une diplomatie, des finances; dans quel esprit et suivant quelles méthodes, aux différents âges, on a pratiqué chez nous l'agriculture, l'industrie, le commerce, cultivé les lettres, les sciences et les arts; en un mot, comment nos ancêtres ont vécu et par quel labeur ils ont préparé la vie meilleure dont nous jouissons. »

Dire que M. Rambaud a réussi à faire ce qu'il se proposait, c'est faire un grand éloge de son livre, et cet éloge est mérité. Il fallait, pour entreprendre une publication comme celle-là, une certaine hardiesse et le courage de réagir contre cette timidité de notre école historique qui, comme nous l'avons dit, recule devant les travaux d'histoire générale et se défie des grandes synthèses. Il fallait être soi-même un érudit, car celui-là seul sait juger l'érudition appliquée par autrui aux sujets les plus divers, qui l'a pratiquée sur un ou plusieurs sujets. Il fallait avoir une vaste curiosité d'esprit, une aptitude à aimer et à comprendre tous les éléments si variés de la vie d'un peuple, la rare faculté de s'intéresser à toutes choses, de se représenter à la fois, par exemple, le caractère, les pratiques et les aberrations de la religion au moyen âge; la vie intellectuelle, manifestée par la formation de la langue, par la poésie, le théâtre, l'histoire, la théologie, la philosophie, les sciences, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique; la vie économique, enfin tous ces usages dans chacun desquels se reflète l'esprit général d'une époque. Il fallait une vigoureuse puissance de travail pour faire cette immense lecture d'articles, de monographies, de livres, enfin le don de

dominer le détail et de lui accorder sa juste place dans l'ensemble. Toutes ces qualités appartiennent bien à l'auteur de ce premier volume de l'histoire de la civilisation française; elles lui ont permis d'écrire ce livre et de le bien faire. Il est inévitable que de certaines critiques se produisent sur tel ou tel point particulier; mais personne ne contestera ni la grande utilité de l'œuvre ni le talent avec lequel elle a été exécutée. De la première ligne à la dernière, le livre est intéressant: point de chapitre qui ne soit bon, et des chapitres qui sont de petits chefs-d'œuvre. Sous une plume alerte revivent les hommes et les choses : roi dans sa cour, gens du roi dans les conseils, saint dans son église, évêque dans son palais, seigneur dans son château, docteur dans sa chaire, écolier dans son école, bourgeois dans sa maison, paysan dans sa chaumière, maçon dans sa hutte, marchand dans sa boutique, ouvrier dans sa corporation ou sa confrérie, bourreau près de la potence, bohémien dans son royaume de l'argot, crieur dans les rues de Paris. Sans qu'il y ait nulle part la recherche du pittoresque, le pittoresque naît naturellement de la précision du détail, du groupement des faits et des personnages.

M. Rambaud adresse son livre à la jeunesse des écoles, et, par endroits, telle parenthèse ou telle note avertit le lecteur que l'auteur a voulu ne déconcerter aucune ignorance; mais cette histoire de la civilisation française n'est pas seulement pour des écoliers. Je ne sais personne qui ne puisse s'instruire en voyant rassemblés avec art les traits les plus variés de notre physionomie historique, et qui ne trouve matière à des réflexions sérieuses dans ces résumés où M. Rambaud expose simplement et sobrement les raisons de ces lentes et perpétuelles transformations qui constituent l'histoire intime de notre vie nationale.

Ernest Lavisse.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Quel est ce *Fidus* qui prend ce beau nom, mais ce faux nom? Pourquoi ce mystère, puisqu'après tout son livre ne pouvait qu'honorer le nom véritable? La fidélité et, plus encore, la dévotion à des autels brisés commandent toujours l'estime et le respect. Quand on est le courtisan de l'exil, il n'est pas besoin de s'envelopper d'un manteau couleur de muraille pour aller faire sa cour. Enfin, il y a sans doute à ce déguisement d'excellentes raisons que j'ignore.

Donc, n'essayons pas de soulever le masque de l'impérialiste Fidus, et écoutons-le retracer, dans son *Journal de dix ans* (1), ses souvenirs de 1871 à 1875, souvenirs de quatre ans (la suite à un prochain numéro, j'imagine). Fidus a écrit la première ligne de son journal lorsqu'il est rentré à Paris au lendemain de la Commune. L'instant est bien choisi, car sur les ruines fumantes des Tuileries l'occasion se présente naturellement de regretter le passé. Le souvenir des brillantes fêtes des années précédentes se présente de lui-même. Restaurons les Tuileries et les hôtes des Tuileries! N'est-ce pas le moment d'un plébiscite? M. Gagne lui-même le demande, à cette fin, il est vrai, de créer une archi-république plébiscitaire; mais qui sait, quoi qu'en pense M. Gagne, si ce plébiscite ne reconstituerait pas un archi-empire? Après tout, c'est peut-être un rêve, et d'ailleurs le peuple français ne peut s'assembler de lui-même, sans être convoqué, dans ses comices, et on ne le convoquera pas. Du moins, à défaut de plébiscite, un coup de force, une surprise... Pendant ces quatre années, Fidus, toujours prêt à prendre — ce doit être un Breton — ses espérances pour des réalités, écrira chaque soir à la dernière ligne de son journal ce mot de la fin : « C'est pour demain! Déjà le cheval qui va ramener l'empereur à Paris est harnaché. Déjà on est sûr du concours de tel chef de corps; on a acheté tel dévouement en y mettant le prix : c'est pour demain! » Et demain passe, et Pâques et la Trinité, et César ne revient pas. « Ne dessellez pas le cheval, crie Fidus; cette fois-ci, c'est tout de bon pour demain! » N'admirez-vous point une telle opiniâtreté de confiance, l'espoir contre tout espoir? Fidus a la foi robuste des vieux grognards du premier empire qui, vingt ans après la mort du captif de Sainte-Hélène, se persuadaient encore qu'ils allaient voir revenir quelque jour le petit caporal.

Mais est-ce assez d'avoir la foi?

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?

Fidus agit d'abord en semant la défiance à l'égard de l'ordre des choses actuel et le mécontentement. La récolte est-elle mauvaise? Fidus se frotte les mains. Les affaires sont-elles stagnantes, le commerce se plaint-il, les confiseurs ont-ils été déçus dans leur espoir au jour de l'an? Fidus se frotte les mains. Il nage dans la joie. Cela chez lui et sans témoins; mais, quand il se promène par la campagne ou flâne par les rues de Paris : « Eh bien, vous êtes contents, messieurs les cultivateurs? Eh bien, vous voyez, messieurs les confiseurs! Ah! ce n'était pas ainsi du temps de l'autre! Voilà les bienfaits de votre *R. F.!* » Et il rentre chez lui sentant sa confiance de plus en plus ranimée. « Si l'autre ne revient pas, se dit-il, ce n'est pas ma faute. Eh! là-bas! n'ôtez pas la selle! C'est pour demain! »

Après la petite guerre des rues, la petite guerre des

---

(1) Fidus, *Souvenirs d'un impérialiste, journal de dix ans.* — 1 vol. Paris, 1886. Fetscherin et Chuit.

salons. Le soir, Fidus passe un habit, choisissant un habit légèrement fané — signe du temps — et va dans le monde. Là il recueille ou colporte les petits commérages, les cancans, les minuscules anecdotes, qui deviennent tout à coup de grosses choses tout à fait significatives. Vous ne savez pas? Mre *** a dit aujourd'hui en plaidant à la troisième chambre : « Le régime provisoirement déchu. » Et le tribunal n'a pas sourcillé. Que dis-je, pas sourcillé? On m'a raconté que le président avait souri en poussant du coude l'assesseur de droite. Quant au substitut, il a feint de chercher une pièce dans un dossier pour avoir l'air de n'avoir rien entendu. — En vérité? — En vérité. Évidemment, c'est là comme dans l'armée : tous impérialistes! — Mais oui, tous! — C'est pour demain! Et puis vous ne savez pas? Le jardinier de Trianon a, hier, apporté des poires à Mme Thiers, qui lui a donné avec une fastueuse ostentation dix centimes de pourboire. — En vérité? — En vérité; on est indigné à Trianon et dans les campagnes avoisinant Versailles, car le bruit s'est répandu. Le jardinier a dit à tous ses voisins : Ah! ce n'était pas dix centimes du temps de l'autre! Et tous répétaient en chœur : Ah! du temps de l'autre! — Bravo, Fidus! Ainsi, n'est-ce pas, dans les campagnes ça chauffe? — Ah! si ça chauffe! Mais c'est pour demain!

Après les commérages du jour, les anecdotes rétrospectives. Fidus en a un stock contre M. Thiers, qui, notamment, aurait joué un bon tour dans le temps au receveur général du Nord pour lui faire quitter la place que M. Dosne serait venu prendre toute chaude. Puis, Fidus dissipe les préjugés qui sont restés dans certains esprits au sujet de la guerre de 1870. Il a dans ses poches des documents certains qu'il exhibe et d'où il ressort avec la dernière évidence que Napoléon III n'a jamais voulu la guerre. S'il y a une responsabilité, elle retombe tout entière sur un maréchal, lequel maréchal est Lebœuf.

Par exemple, il est tel document que Fidus n'a pas apporté, et pour cause, la lettre où Napoléon III reconnaît qu'en allant enfermer l'armée dans l'impasse et le cul-de-sac de Sedan, il a obéi non à des considérations stratégiques, mais à des considérations dynastiques. C'était pour l'enfant! De cette lettre Fidus ne souffle mot, et personne ne lui en parle. Car, remarquez-le, quand Fidus va dans le monde, c'est dans son monde à lui, où l'on ne lui contestera rien. Ce monde rappelle assez les anciens salons d'émigrés. C'est le même parti pris de voir toutes choses sous un certain jour; c'est la même légèreté d'esprit, la même crédulité puérile, et cette même confiance que des épigrammes et des bons mots devant une cheminée vont faire triompher la sainte cause. Ici comme là-bas, le même refrain : « C'est pour demain! »

Et voilà comment tout cela est inoffensif et comment on peut trouver plaisir à lire ce journal plein d'anecdotes plus ou moins authentiques, mais piquantes pour la plupart. Il est écrit d'une plume alerte et légère, et Fidus a de l'esprit. Il y a tel croquis, comme celui d'une séance de l'Assemblée (séance vue par les petits côtés, croquis non du critique attitré, mais du Monsieur de l'orchestre), qui est d'un crayon ingénieux. Certains portraits sont d'une touche vivement accentuée. Pour moi, Fidus ne m'a pas converti; mais il m'a amusé.

II.

Le temps des abbés galants est passé; mais, s'il n'en reste qu'un, M. Octave Uzanne est celui-là. Saluons en lui le dernier spécimen d'une race disparue. Ces dames le savent bien : aussi lui font-elles fête, à ce gentil abbé si élégant, si musqué, si coquettement attifé, toujours à la dernière mode, toujours au dernier parfum. Il ne peut plus, hélas! mettre un justaucorps en velours noir; mais regardez bien sa jaquette irréprochable : au bout de chaque manche, entre le drap fin et soyeux et la peau blanche et satinée, vous verrez poindre un petit soupçon de dentelle. Comme les abbés du XVIIIe siècle, il assiste au petit lever des belles dames, donne ses conseils pour la toilette du jour, tâte la soie, la batiste et un peu le reste. « Est-ce bien ainsi, l'abbé? — Oui; délicieux, adorable, chère marquise. » Vous ne le croiriez pas, car il a l'air si jeune : eh bien, voici plus de quatre-vingts ans qu'il est l'arbitre des élégances, qu'il habille et déshabille les grandes et les petites dames. Si vous en doutez, lisez les mémoires indiscrets qu'il vient de publier sur la Française du XIXe siècle (1). La Française, c'est la Parisienne, entendez bien, car il n'y a pour lui que la Parisienne qui compte. Pourquoi aurait-il voyagé dans les provinces? Pour y retrouver les modes de l'année précédente, et souvent même celles d'il y a sept ou huit ans? Mais celles de la veille le faisaient déjà sourire! Non, la Parisienne seule, rien que la Parisienne, qui d'ailleurs donne de la grâce à ce qu'elle porte, et qui a du montant, et qui a du brio, et que l'on reconnaît rien qu'à l'entendre marcher :

> Sa robe fait frou, frou, frou, frou;
> Ses petits pieds font toc, toc, toc.

Donc ses mémoires remontent au 9 Thermidor. C'est ce jour-là qu'il a commencé ses excursions à travers les boudoirs, prenant des notes et des croquis fidèles sur un élégant carnet. Il s'est fait ainsi un répertoire complet de toutes les fantaisies et de tous les caprices de la mode; et voici qu'il déballe aujourd'hui ces documents féminins.

(1) *La Française du siècle*, par M. Octave Uzanne. — 1 vol. Paris, 1886. A. Quantin.

Ah ! les jolis dessins à la plume ! Il y joint des illustrations très artistiques ; mais, en vérité, c'est du luxe, car M. Uzanne décrit avec tant de précision qu'en le lisant nous voyons toutes les Parisiennes du siècle comme si elles étaient là sous nos yeux. Oui, voici les Nymphes et les Merveilleuses, si légèrement vêtues qu'elles semblent n'être pas vêtues du tout ; puis les déesses de l'an VIII, dont la ceinture très haut placée est un soutien à la fois révélateur et avantageux. Puis les grandes coquettes du premier Empire avec leurs robes lamées d'or et d'argent, de forme orientale, leurs kachmirs complaisants qui s'entre-bâillent intelligemment. Avec la Restauration, la mode devient plus collet-monté; mais il paraît que le diable n'y perd rien. Regardez maintenant les *élégantes romantiques* avec leur robe traînante à la Marguerite de Bourgogne; puis les lionnes et les fashionables, lionnes mondaines, lionnes politiques, lionnes littéraires.

Mais je n'en finirais pas si j'énumérais tous les sujets de cette longue galerie. Faites une visite à ce musée rétrospectif, mesdames, et vous aussi, messieurs, car il y a là matière à observation pour la moralité, et M. Uzanne, votre élégant cicerone, ne néglige pas cet élément sérieux. Il disserte chemin faisant et signale les rapports étroits qu'il a constatés entre les changements de la mode et ceux des mœurs. Ces chiffons, ces falbalas, ces dentelles, ces jupes plus ou moins traînantes, ces corsages plus ou moins sommaires lui ont appris beaucoup sur les femmes. Son volume n'est pas simplement l'histoire de la mode; c'est aussi la philosophie de la mode. Et que ce mot n'effraye pas le sexe aimable ! Cette philosophie parle un langage si mondain, si aimable ! elle a un style si chatoyant, qui a l'air d'une délicate broderie parsemée de perles fines ! Et cette broderie ne s'étend pas empesée et raide ; elle a des bouillonnés, des tuyautés, des retroussis qui sont le suprême de la grâce imprévue. Ainsi pomponnée, la morale a très charmante façon. Imaginez du Nicole ou du Vauvenargues retaillé et retouché par Worth.

III.

Dans *la Fille de Roland*, le grand drame ou la grande tragédie de H. de Bornier, la toile se levait sur un groupe de jeunes seigneurs jouant au *jeu des vertus*. Qu'était-ce que ce jeu? On inscrivait sur un échiquier le nom de trente-six vertus : chacun à son tour jetait au hasard un dé sur le tableau, et la vertu marquée sur le casier où tombait le dé devait être pratiquée par le joueur pendant un nombre déterminé de jours. C'était, comme on voit, jouer à qui perd gagne, car on avait quelque chance de garder cette vertu dont on avait pris ainsi l'habitude par force. M. de Bornier a fait débuter également par ce jeu édifiant son nouveau roman. Le volume doit à cette fantaisie son titre : *le Jeu des vertus* (1).

L'un des joueurs, un auteur dramatique, envoie le dé sur le casier qui porte : « Réparer le mal qu'on a fait. » A qui donc a-t-il fait du mal, le dramaturge? A un ami fidèle qu'il a soupçonné à la légère d'une allusion perfide lancée dans un article anonyme. Il s'est vengé en le ridiculisant sur la scène comme un fabricant de médiocres sonnets. Il paraît qu'il y a là-dessous des allusions. Le dramaturge serait X. ; le faiseur de sonnets, Y. Il est vrai que des gens également bien informés mettent en avant d'autres noms. Comme la victime Y. s'enfuit de Paris toute désolée et se réfugie à Rome, où elle entre dans les Ordres, je n'y suis pas du tout. Quel est le poète ridiculisé par un dramaturge qui s'est fait prêtre en ces dernières années? Mystère et énigme, pas cruelle, mais indéchiffrable ! Et puis ces détails, de pure fiction, sont peut-être là pour nous dépayser. Quand le coupable veut réparer le mal qu'il a fait, il se trouve qu'il n'a fait aucun mal : sa victime est si heureuse de l'incident qui a fait d'elle un oint du Seigneur, qu'elle ne se borne pas à pardonner; elle remercie avec effusion. Bien plus, comme récompense, elle donne sa sœur en mariage.

Telle est l'action principale sur laquelle se greffent quelques épisodes ingénieux. Nous voyons une spirituelle, très spirituelle comédienne du Théâtre-Français décider et même forcer un homme jeune encore à renoncer aux perruques bouclées et à avouer sa calvitie précoce. Le jeune homme chauve qui a ressenti une horreur subite du mensonge est sur-le-champ récompensé : les électeurs de son département l'envoient à la Chambre, ce qui prouve que le suffrage universel n'aime pas les perruques. La même comédienne, par des procédés très habiles, arrive aussi à démasquer l'auteur anonyme de l'allusion venimeuse et le contraint, qui plus est, à se confesser lui-même coupable.

Tout est donc bien qui finit bien. Le point de départ me plaisait moins. Il est difficile d'admettre qu'un honnête homme, accusé par un ami de dix ans d'une perfidie, ne proteste pas avec indignation et réponde simplement : « Sortez, monsieur ! » On comprend mal encore que l'ami de dix ans conçoive, sur de bien légers indices, de tels soupçons contre un homme dont il connaît les chevaleresques sentiments et le grand cœur. Un héros des anciens âges, ce poète, et vous supposez ainsi qu'il siffle et mord dans l'ombre comme un reptile? Mais si l'un n'avait pas accusé, comme il était plus naturel, si l'autre avait protesté, comme il était naturel aussi, il n'y avait plus de roman. L'histoire des perruques bouclées et de la calvitie avouée était sans doute un joli épisode; mais ce ne pouvait être qu'un épisode. Ne chicanons donc

(1) *Le Jeu des vertus*, par le vicomte Henri de Bornier. — 1 vol. Paris, 1886. E. Dentu.

pas M. de Bornier sur son point de départ, puisque nous lui devons un récit agréable, aisé, sans prétention, et d'où découle une leçon morale spécialement à l'usage des gens de lettres. Oui, achetons, mes frères, un damier vierge pour jouer, nous aussi, au *jeu des vertus*. A chacun des trente-six casiers inscrivons la même devise, sur laquelle le dé tombera ainsi toujours à coup sûr, et que cette devise soit : Charité pour les confrères! En jouant à cette vertu, nous arriverons peut-être à la faire passer dans nos mœurs. Ceux qui y réussiront, une fois connus pour leur bienveillance, échapperont à tout soupçon d'attaque haineuse ou perfide. Si quelque méchanceté anonyme siffle et bave dans une feuille comme *la Vipère* — celle dont il est question dans le roman, — personne ne songera à la leur imputer. Ils ne seront donc pas forcés d'aller se réfugier à Rome et de se faire prêtres.

IV.

Signalons aux amateurs de curiosités bibliographiques *l'Avenir, lay du pays de France* (1), un pastiche du xve siècle qui est une petite merveille : pastiche pour le fond et pour la forme, pastiche de la vieille poésie du temps de Charles d'Orléans, pastiche des éditions incunables, pastiche du papier, jauni et moisi par places, pastiche de la reliure. Les rubriques, les initiales en or et en couleur sont toutes à la main. L'auteur de tant de pastiches à la fois est le sieur Lagrave, *Imagiez-enlumineur demourant en la quastrieme echôpe de la rue de la Vêrerie, prez l'hostel des Echevins*. Cet imagier enlumineur est en même temps un Déroulède.

MAXIME GAUCHER.

ÉTRENNES 1886

Scènes historiques du xvie siècle.

Les grandes scènes historiques du xvie *siècle*, reproduction fac-similé du *Recueil* de J. Tortorel et J. Perrissin, publié sous la direction de M. Alfred Franklin. — Un très beau volume grand in-4°. Librairie Fischbacher.

C'est une trouvaille que nous annonçons aujourd'hui au public : la résurrection du xvie siècle français en 43 gravures faites sur place, sous le coup des événements, et palpitantes des passions du jour ; entre autres : *La mercuriale de 1859 aux Augustins de Paris*, le *Tournoi où a été frappé Henri II*, le *Supplice d'Anne du Bourg, l'Entreprise et l'exécution d'Amboise*, les *États d'Orléans*, le *Colloque de Poissy*; puis, les massacres, les guerres, les prises de villes : Vassy, Sens, Tours, Montbrison, Dreux, Saint-Denis, Moncontour, et l'*Assassinat du duc de Guise*, et l'*Exécution de Poltrot*. Aucun détail pittoresque n'y manque : mobilier, armes, architecture des édifices, fortifications des villes, disposition des armées, plan des batailles, et surtout les hommes, costumes, caractères, physionomies, mouvements, attitudes.

Un art plus consommé sans doute aurait pu présider à cette reproduction; mais ce qu'on aurait gagné en finesse et en nuances, ne l'aurait-on pas perdu en force et en vérité? L'originalité d'une telle œuvre, c'est de nous raconter la vie contemporaine avec une sincérité, une résolution, une chaleur qui deviennent communicatives. L'émotion nous prend devant ces tableaux où l'on voit passer comme en un rêve cette époque troublée, violente et magnanime. Ce sont moins des œuvres d'art que des documents de l'histoire et du cœur humain.

La manière dont la publication de ce recueil, à peu près inconnu il y a vingt-cinq ans, est venue au jour, est des plus curieuses.

En 1860 — nous dit son directeur, M. Franklin, de la Mazarine, avec une grande bonne grâce, — c'était encore le temps heureux des bibliothécaires. Tenus chacun seulement à cinq heures de présence par semaine, leurs travaux paisibles n'étaient guère troublés même durant ce temps limité; c'est à peine si, dans la grande galerie réservée au public, apparaissaient un ou deux lecteurs qui les saluaient toujours d'un « air aimable et discret ».

Les trois passages qui règnent sous les pavillons de l'Institut étant alors ouverts au public, des marchands ambulants y installaient des collections d'estampes où les élèves de l'École des beaux-arts puisaient parfois en passant. Un jour, arrêté devant ces cartons, M. Franklin est frappé par une gravure demi-effacée, d'une conception très pittoresque, qui représente *la Mercuriale des Augustins de Paris*. Il l'achète à titre de curiosité, n'en connaissant pas l'origine, et va la montrer à son ami Philarète Chasles. Celui-ci s'en émerveille à son tour, sans être mieux informé. Tous deux font des recherches, et, la signature *Perrissin* les guidant, ils découvrent bientôt à la bibliothèque Mazarine même trois exemplaires presque complets du recueil, dont un relié en veau aux armes de Mme de Pompadour. L'enthousiasme de Chasles devant ces nouvelles richesses ne connaît pas de bornes; il propose une réédition avec introduction seulement : les tableaux, parlant d'eux-mêmes, peuvent se passer de texte. Le seul inconvénient de ce beau projet était d'être coûteux; les deux amis, enflammés, vont de l'avant toutefois et s'en ouvrent à M. de Sacy en étalant sous ses yeux les pièces. Un seau d'eau froide ici les attendait. Nous sommes trop loin de Versailles. Quoi? des mœurs sauvages, des scènes brutales, des persécutions, des massacres! M. de Sacy ferme brusquement la collection et la rejette sur la table en s'écriant que pour l'honneur de l'humanité on ne doit pas réveiller de tels souvenirs. Du coup le volume est remis en place.

L'idée cependant demeurait; elle avait éveillé les esprits. Qu'était-ce d'abord que les auteurs originaux, Tortorel et

(1) Par Ad. Lagrave. — 1 vol. Paris, 1886. E. Cretté.

Perrissin? On connaissait leurs noms à peine. Quelques recueils de province seulement les avaient mentionnés et avec des renseignements pour la plupart inexacts, tantôt les tenant pour Allemands, tantôt pour Italiens. L'érudition se mit en campagne. Le savant bibliothécaire de Genève, M. Théophile Dufour, que cette affaire intéressait spécialement par ses côtés huguenots, feuillette un recueil d'actes des notaires genevois et tombe précisément sur un marché qui désigne Jean Perrissin et Jacques Tortorel comme étant de Lyon. On s'adresse alors aux archives communales de cette ville. Des actes nombreux nous montrent Jean Perrissin, à six reprises différentes, maître de métier de la corporation des peintres. Cette charge comprenait, avec la peinture et la décoration intérieures, la réparation des édifices et le programme des fêtes. De plus, les maîtres de métiers élisaient les consuls. Quant à Tortorel, les actes le désignent seulement comme compatriote et associé de Perrissin.

Les deux artistes quittent Lyon pour s'établir à Genève, sans doute en qualité de protestants. Perrissin y possède même une maison, et deux de ses enfants s'y marient. En 1569, un acte authentique témoigne de leurs travaux dans cette ville. Ils s'engagent ensemble, avec deux Flamands bailleurs de fonds, à tailler en cuivre et en eaux-fortes quarante tableaux pour servir à une histoire mémorable du temps. Voilà l'origine de nos gravures.

Vingt ans après le décret rendu par M. de Sacy, M. Franklin reprenait son projet, dont l'exécution était facilitée par les progrès de l'art et par le concours d'un éditeur courageux et très épris de son histoire, M. Fischbacher. La voilà menée à bien et dans des conditions qui la complètent. Des notices écrites par les hommes les plus compétents en art et en histoire, voire même par des médecins pour expliquer certains faits de mort, accompagnent chacune de ces gravures ; elles en éclairent l'action et en doublent l'intérêt. Il nous suffira de citer quelques noms pour faire comprendre l'importance du travail : c'est, à côté de M. Franklin, MM. Ludovic Lalanne, Henri Delaborde, Théophile Dufour, Lavisse, Lenient, Laugel, Dareste, Brouardel, Lannelongue, etc., et, pour montrer qu'on a voulu écarter tout esprit sectaire, l'abbé Valentin Dufour en face de M. de Schickler, président de la Société de l'histoire du protestantisme français.

Telle est dans son principal caractère cette œuvre originale sur laquelle nous reviendrons. C'est un très beau livre d'étrennes.

C. Coignet.

Publications Quantin.

Les récits de voyages et les descriptions géographiques ont de nombreux avantages. Ils se prêtent tout naturellement à une abondante illustration et ils sont toujours instructifs. Il n'est pas indispensable d'entraîner le lecteur dans des régions inconnues pour lui révéler des choses intéressantes. Il y en a toujours qu'il ne connaît pas, même dans les régions qui lui sont les plus familières, et celles qu'il connaît le mieux, il a plaisir à les retrouver, à voir comment d'autres les ont vues, à comparer l'impression qu'elles ont faites sur eux avec celle que lui-même en a conservée.

Ce sont des considérations de cette nature qui ont dû suggérer à M. Quantin la pensée d'entreprendre une publication qui s'annonce comme devant être fort considérable, sous ce titre général : *le Monde pittoresque et monumental.* Le premier volume, qui vient de paraître (1), est consacré aux Iles Britanniques. L'auteur, M. P. Villars, qui a longtemps habité l'Angleterre, connaît à fond son sujet et il a su joindre à l'exactitude et à l'abondance des renseignements de toute nature l'intérêt des descriptions. Il nous fait connaître à la fois les monuments historiques et l'archéologie féodale, les mœurs, les coutumes, l'industrie et le commerce, les sites pittoresques. Tout y est analysé et décrit avec fidélité et agrément.

L'illustration ne comprend pas moins de six cents dessins qui ont été reproduits en fac-similés par la photogravure. Elle est intéressante par la fidélité avec laquelle elle reproduit les monuments ou les sites, et aussi par le progrès qu'elle marque dans l'application des procédés de la photogravure. Des difficultés qui jusqu'ici s'étaient opposées à l'emploi de ces procédés ont été habilement vaincues. S'il faut être un peu du métier pour savoir en quoi ces difficultés consistaient, il suffit de feuilleter le volume pour voir que le succès est complet. Ce que l'illustration ainsi exécutée nous donne, ce n'est pas l'interprétation trop souvent un peu infidèle de la gravure sur bois, même la meilleure, mais bien le dessin même de l'artiste, qui conserve sa marque propre et son caractère personnel.

L'année dernière, la librairie Quantin avait publié une traduction des *Voyages de Gulliver* par M. Gausseron (1), avec des illustrations en couleur de M. Poirson. C'était une première tentative de chromotypographie. Cette année, elle publie une nouvelle édition du même ouvrage, où, sans altérer l'œuvre de Swift, les passages un peu crus sont cependant atténués. L'illustration est restée la même. Peut-être appelle-t-elle quelques réserves. Le monde où Swift nous conduit est un monde de fantaisie pure. Il est sans doute difficile pour un dessinateur, si habile qu'il soit, d'adapter exactement sa fantaisie à celle de l'auteur qu'il interprète et de faire de ces deux fantaisies un tout homogène. Peut-être M. Poirson s'est-il montré fantaisiste surtout à l'égard de Swift, avec lequel il prend des libertés assez grandes. Il abuse du japonisme et de l'orientalisme, et il trouve le moyen d'être à la fois trop et trop peu dans le domaine du caprice et de l'imagination, où il pouvait cependant se donner libre carrière.

Il a, du reste, pris une belle revanche, cette année, avec *le*

(1) *Le Monde pittoresque et monumental.* — L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, par M. P. Villars. — Un vol. grand in-8° comprenant 680 pages et illustré de 600 gravures inédites. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur.

(2) Un vol. in-8°.

Vicaire de Wakefield (1). L'œuvre de Goldsmith est trop connue pour qu'on ose en parler ici. La jeunesse s'attendrira longtemps encore aux péripéties de ce touchant roman; mais elle aura désormais l'avantage de le lire dans une édition irréprochable et luxueuse, accompagnée de belles aquarelles intercalées dans le texte. Les procédés de chromotypographie inaugurés l'année dernière avec les *Voyages de Gulliver* se sont, en effet, améliorés, et cette illustration en couleur, jetée à pleines mains au milieu du texte, égaye l'œil et lui procure les plus agréables surprises. M. Poirson, guidé par l'auteur, qui a développé son action dans un temps et dans un pays déterminés, s'est conformé d'une façon générale à ces indications, tout en conservant sa liberté d'allure dans l'interprétation et en y mettant une dose d'originalité et d'*humour*.

G. de N.

Collection Hetzel

Récits de voyages aventureux, romans mouvementés qui promènent le lecteur d'un bout du monde à l'autre, histoires de famille où la jeunesse trouve des enseignements et l'âge mûr plus d'un touchant souvenir : tel est, cette année comme les précédentes, le bilan de la librairie Hetzel.

Trois importants ouvrages se recommandent d'abord à notre attention : le *Mathias Sandorf*, de M. Jules Verne ; *l'Épave du Cynthia*, de MM. Jules Verne et André Laurie, et *l'Ile au trésor*, de Stevenson. Nous les groupons ensemble parce que tous les trois, bien que très différents d'intérêt et de caractère, appartiennent au genre particulièrement mis en vogue par la librairie Hetzel : le roman d'aventures fondé sur des documents exacts, sur des renseignements géographiques ou ethnologiques, enfin sur des détails de mœurs authentiques. Les aventures du noble Hongrois Mathias Sandorf prêtent au développement d'un caractère héroïque, et l'on se passionne malgré soi pour cet explorateur généreux qui pourrait dire comme le Jules César de Shakspeare : « Le danger et moi nous sommes nés le même jour ; mais je suis l'aîné. »

M. André Laurie, l'auteur en collaboration avec M. Jules Verne de *l'Épave du Cynthia*, n'est pas non plus une nouvelle connaissance pour le public lettré et curieux. *L'Héritier de Robinson*, paru l'an dernier, est un charmant récit où la peinture des caractères est aussi vraie que les incidents en sont ingénieux. M. André Laurie poursuit, en outre, depuis plusieurs années, une remarquable physiologie anecdotique de *la Vie de collège dans tous les pays*. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette série, qui vient de s'enrichir d'un volume nouveau. Dans *l'Épave du Cynthia*, nous retrouvons la délicatesse de touche, l'émotion communicative qui caractérisent le talent de M. André Laurie, et la sûreté, l'expérience de M. Jules Verne lorsqu'il traite des sujets maritimes. Quoi de plus gracieux que cette épave, consistant dans un berceau d'enfant, amarré à une bouée, et errant sur l'Océan jusqu'à ce qu'un pauvre pêcheur recueille l'abandonnée? L'action, qui débute sur les côtes de la Suède pour se dérouler ensuite en Amérique, au pôle et enfin en France, fait défiler les personnages les plus divers : docteur, maître d'école, aventuriers; honnêtes gens et coquins; cœurs hardis et désintéressés, voués à la recherche d'un crime, et flibustiers sans scrupules luttant jusqu'à la mort contre la justice vengeresse. L'épisode de l'illustre explorateur Nordenskiold, habilement relié au récit, ajoute encore au caractère de vérité de *l'Épave du Cynthia*.

D'une touche plus énergique est *l'Ile au trésor*, de Stevenson. Ces scènes dramatiques mettent en présence des pirates à la recherche d'un trésor et d'honnêtes gens résolus à le leur disputer. Ce sont des types inoubliables, à commencer par le vieux loup de mer qui meurt d'apoplexie, dès les premières pages, après avoir refusé de livrer son secret. *L'Ile au trésor* tient suspendue jusqu'à la dernière ligne l'attention du lecteur. Jamais Cooper n'a été plus exact, et le roman de Stevenson a sur ceux de Cooper l'avantage inappréciable, pour nous autres Français, de n'être ralenti par aucune longueur.

Revenons à M. André Laurie : sa belle série de *la Vie de collège dans tous les pays* comprenait déjà *la Vie de collège en Angleterre*, *Une Année de collège à Paris*, les *Mémoires d'un collégien de province* et l'*Histoire d'un écolier hanovrien*, autant d'œuvres excellentes, à la fois instructives et pittoresques, répondant bien au titre de *Bibliothèque d'éducation et de récréation* adopté par la librairie Hetzel. C'est à la vie de collège en Italie que veut nous initier aujourd'hui M. André Laurie. Mais dans ce cadre il a placé un drame poignant dans sa simplicité même. Tito le Florentin, le jeune héros de M. André Laurie, a pour professeur, à Rome, un Français, et, étant donnés les rivalités de nationalités, les partis pris, les jalousies personnelles et les haines, on devine à travers quelles mailles de filet ténébreux l'auteur nous montre les injustes persécutions de l'honnête homme calomnié. Un souffle ardent de patriotisme traverse ces pages, où les épisodes anecdotiques et archéologiques émaillent les plus graves chapitres.

Dans un ordre d'idées différent, au seul point de vue de la renommée consacrée, nous dirons de Stahl, qui nous donne cette année *la Petite Rose, ses six tantes et ses sept cousines*, ce que nous disions de M. Jules Verne. L'éloge en est devenu inutile. Qui ne se rappelle ces merveilles d'adaptation, ou plutôt de naturalisation littéraire, qui ont pour titre : *les Quatre filles du docteur Marsch*, *Maroussia*, *Jack et Jane*, *les Patins d'argent*. Et, pour parler incidemment de Stahl écrivain original, conteur de premier ordre, créateur de types ou moraliste familier, qui n'a lu les *Histoires de mon parrain*, l'*Histoire d'un âne et de deux jeunes filles*, les *Contes et récits de morale familière* et ce chef-d'œuvre égal aux meilleures conceptions de Jules Sandeau : *les Quatre peurs de notre général*. Modestement, cette année, Stahl s'est contenté d'ajouter une merveille d'adaptation de roman étranger à sa série déjà si riche. Mais on y retrouve toutes ses qualités d'esprit, de sentiment et de délicatesse. Cette éducation d'une petite orpheline par un vieux médecin de marine et par six tantes dont chacune a sa physionomie particulière, ses qualités et ses manies, est une suite de tableaux intimes, d'une saveur délicieuse d'honnêteté. Une poésie douce semble planer sur ce récit, jamais languissant, bien qu'il ne demande ses effets qu'aux moyens les plus simples et les plus naturels.

Autour d'un lapin blanc, par M. F. Alone, mêle l'intérêt d'une histoire émouvante à un véritable enseignement, à la fois moral et technique. La vie ouvrière est, dans ce livre, prise sur le vif, avec ses angoisses, ses réveils de volonté, ses efforts vers la perfection du travail. C'est un joujou qui sert d'élément principal à ce livre; mais ce joujou symbolise pour ainsi dire tous les chefs-d'œuvre de patience qu'on doit aux ouvriers industrieux. En égayant une petite malade, ce joujou contribue encore à la guérison, jugée longtemps impossible, d'une enfant admirable d'abnégation. *Autour d'un lapin blanc* est un ouvrage d'imagination appuyé sur des faits vécus.

(1) *Le Vicaire de Wakefield*, traduction nouvelle et complète de B.-H. Gausseron, avec illustrations en couleurs par Poirson. — Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur.

Deux autres récits, moins importants comme longueur : *les Lunettes de grand'maman,* par Pierre Perrault, et *Boulotte,* se recommandent, le premier par un accent de sincérité et d'émotion, le second par l'amusante variété des détails de cette histoire d'une petite fille espiègle, corrigée par l'expérience et le raisonnement. Elles sont un talisman, ces lunettes de la grand'mère; mais quel talisman, et à quel prix! Que de larmes coulent des yeux du petit-fils quand il apprend la vérité! Ce serait déflorer ce récit tout plein de naturel que d'en dire plus long. Quant à *Boulotte,* c'est un bijou à ajouter aux charmants petits livres qui ont pour titres : *le Livre de Trotty, Un singulier petit homme, les Pigeons de saint Marc, Un petit héros, Mario et Tonino, Bébés et joujoux, Histoire de huit bêtes et d'une poupée,* etc., etc.

Vulgariser la science, la rendre non seulement facilement accessible, mais encore attrayante, c'est une tâche à laquelle ont depuis longtemps réussi certains ouvrages des collections Hetzel. Le type du genre, c'est cette *Histoire d'une bouchée de pain* qui ne compte plus aujourd'hui le nombre de ses éditions; ce sont aussi ces autres études si clairement déduites, intitulées : *les Serviteurs de l'estomac,* par Jean Macé; la *Chimie des demoiselles,* par Sahours et Riche; l'*Histoire d'un ruisseau,* l'*Histoire d'une montagne,* par Élisée Reclus; *la Plante et le Jardin d'acclimatation,* de Grunard; *les Travailleurs et malfaiteurs microscopiques,* etc. Cette utile collection s'augmente, cette année, du *Voyage d'une fillette au pays des étoiles,* par P. Gouzy. Sous la forme d'une causerie familière, sans jamais recourir aux formules abstraites et en profitant ingénieusement de tous les détails pouvant prêter au commentaire fantaisiste, l'auteur traite de tous les phénomènes du ciel et de leur influence sur notre globe. Et c'est seulement en fermant le livre qu'on s'aperçoit qu'on vient de suivre, en se jouant, le meilleur cours de cosmographie.

Bornons-nous, en terminant, à signaler les deux volumes annuels du *Magasin illustré d'éducation et de récréation,* qui entre dans la vingt-deuxième année de son existence si brillante et si féconde, et les quatre nouveaux albums de la collection Stahl : *Mademoiselle Lili en Suisse* et *la Découverte de Londres par une bande d'écoliers; le Pauvre âne,* de Geoffroy, et l'*Apprentissage du petit soldat,* de Jazet, ces deux derniers en couleurs. Mademoiselle Lili a sa réputation faite, et les prodigieux dessins qui commentent le texte de *la Découverte de Londres,* et les deux autres albums feront éclater de rire les petits lecteurs.

Hachette. — *La Terre à vol d'oiseau,* par Onésime Reclus, 10 cartes et 616 vues et types gravés sur bois; 1 vol. in-4°; — *Le Monde des atomes,* par W. de Fonvielle (9 gravures d'après Camille Gilbert; et 9 figures; in-18); — *La Navigation aérienne,* par Gaston Tissandier (99 vignettes; in-18); — *Chroniqueurs de l'Histoire de France,* par Mme de Witt (4e série; de Monstrelet à Commines; 8 planches en chromolithographies, 46 grandes planches en noir, 343 gravures; 1 vol. in-4°); — *Notre-Dame Guesclin,* par la même (83 gravures; grand in-8°); — *Histoire d'un Berrichon,* par J. Girardin (112 vignettes par Tofani; 1 vol. grand in-8°); — *Dans notre classe,* par le même (26 gravures d'après Jeanniot; 1 vol. in-18); — *Hervé Plémeur,* par Mme Colomb (112 gravures par Zier); — *L'Enfant des Alpes,* par Mme Cazin (33 vignettes par Tofani; in-18); — *Journal de la Jeunesse,* recueil hebdomadaire illustré (année 1885; grand in-4°).

Rouveyre. — *Les Ombres chinoises,* de Paul Eudel (1 vol. grand in-8° illustré.)

Rothschild. — *Comment il faut choisir un cheval,* par le comte de Montigny (130 vignettes; in-18.)

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections complémentaires. — Les élections complémentaires ont eu lieu le 13 décembre : elles n'ont donné aucun résultat définitif. La liste radicale a obtenu le plus grand nombre de voix.

Élections sénatoriales. — Ain : M. Morellet, républicain, élu. — Eure-et-Loir : M. Dreux, républicain, élu.

Sénat. — Dans la séance du 12 décembre, le Sénat a terminé la discussion en première lecture du projet de loi sur la procédure en matière de divorce. — Le 14, adoption d'une convention conclue le 5 février 1885 entre le gouvernement français et l'association internationale du Congo, pour la délimitation de leurs possessions. Le même jour, un contre-projet de M. Bozérian, relatif au taux de l'intérêt de l'argent et adopté par la commission, a été repoussé. — Le 17, adoption en seconde lecture de la loi relative aux délégués mineurs. Le Sénat a discuté, de plus, en première lecture, le projet de loi sur l'établissement et la conservation de la propriété en Algérie.

Chambre des députés. — Les séances des 12, 14 et 15 décembre ont été presque entièrement consacrées à la vérification des pouvoirs. Les élections de la Lozère (3 conservateurs élus) et celles de l'Ardèche (représentation entièrement conservatrice) ont été invalidées, bien que le rapport conclût à la validation. Une proposition de M. Bernard-Lavergne, tendant à renvoyer au ministre des cultes le dossier des curés qui se sont mêlés à la lutte électorale dans la Lozère, a été adoptée. — Le 15, interpellation de M. Baudry-d'Asson relative aux suppressions de traitements prononcées contre les membres du clergé. Par 337 voix contre 167, la Chambre a adopté l'ordre du jour de M. Maurice Faure, ainsi conçu : « La Chambre, approuvant les mesures prises par le gouvernement et comptant sur son énergie pour faire respecter les institutions de la république, passe à l'ordre du jour. »

Le 17, M. Camille Pelletan a donné lecture de son rapport sur les crédits du Tonkin. Par 253 voix contre 244, la Chambre a décidé d'entendre la lecture des observations présentés par les six membres de la minorité de la commission. Cette lecture a été faite par M. Jean-Casimir Perier. Enfin, M. Hubbard a lu son rapport sur les crédits de Madagascar. M. le président du conseil a déclaré que le gouvernement maintenait la demande de l'intégralité des crédits.

Conseil supérieur de l'instruction publique. — La session du conseil s'est ouverte le 17 du courant, sous la présidence de M. Goblet, ministre de l'instruction publique.

Espagne. — Les funérailles du roi ont eu lieu le 12 décembre.

Guerre d'Orient. — Les puissances ont fait une démarche collective auprès de la Bulgarie pour lui faire adopter les décisions d'une commission militaire qui réglerait les conditions techniques de l'armistice. La Bulgarie persisterait à réclamer l'évacuation du district de Widdin, occupé par les Serbes, comme première condition des décisions futures de la commission.

Nécrologie. — Mort du roi Ferdinand, duc de Saxe, père du roi actuel du Portugal.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6260]

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

2e SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 26. (22e ANNÉE). — 26 DÉCEMBRE 1885.

Paris, 25 décembre 1885.

Pour se conformer à l'habitude prise par le public, et afin d'éviter les hésitations qui se produisent dans les bureaux de poste quand, par exemple, on nous écrit à la Revue Bleue, à Paris, *le conseil d'administration des Deux Revues a décidé qu'à partir du 1er janvier 1886, la* Revue politique et littéraire *portera officiellement le titre de*

REVUE BLEUE

SOUVENIRS

I.

Mon enfance

NOTRE PRÉCEPTEUR KARL IVANITCH.

Le 12 août 18..., juste le surlendemain du jour où j'avais eu dix ans et où j'avais reçu de si beaux cadeaux, Karl Ivanitch me réveilla à sept heures du matin, en tuant une mouche au-dessus de ma tête avec un chasse-mouches en papier à pain de sucre, attaché au bout d'un bâton. Il s'y était pris si maladroitement qu'il avait accroché l'image de mon ange gardien, suspendue au chevet de mon lit de chêne, et que la mouche morte m'était tombée sur la tête. Je sortis le nez de dessous ma couverture, j'arrêtai de la main l'image, qui continuait à se balancer, je jetai la mouche morte sur le plancher et je me mis à regarder notre précepteur avec des yeux endormis, mais irrités.

Enveloppé de sa robe de chambre en cotonnade à ramages attachée avec une ceinture de même étoffe, coiffé de sa calotte de tricot rouge à gland et chaussé de bottes molles en peau de bouc, Karl Ivanitch continuait tranquillement à longer la muraille en visant et en tapant.

« C'est vrai, pensais-je, que je suis petit; mais pourquoi me dérange-t-il? Pourquoi ne va-t-il pas tuer les mouches au-dessus du lit de Volodia? Il y en a pourtant assez! Mais non, mon frère Volodia est plus âgé que moi; je suis le plus petit de tous; c'est pourquoi il me tourmente. Il passe sa vie, murmurai-je à demi-voix, à chercher ce qu'il pourrait me faire de désagréable. Il voit très bien qu'il m'a réveillé et qu'il m'a fait peur; mais il fait semblant de ne pas s'en apercevoir... Le vilain homme! Et sa robe de chambre, et sa calotte, et son gland, est-ce assez laid! »

Tandis que j'exhalais ainsi en moi-même mon dépit contre Karl Ivanitch, celui-ci s'approcha de son lit, regarda sa montre qui était pendue au-dessus du lit dans une petite pantoufle brodée de perles, accrocha le chasse-mouches à un clou et se tourna vers nous d'un air d'excellente humeur.

— Allons, enfants, allons! Il est temps de se lever. Votre maman est déjà dans le salon, cria-t-il de sa bonne voix allemande.

Puis il vint s'asseoir au pied de mon lit et tira sa tabatière de sa poche. Je faisais semblant de dormir. Karl Ivanitch commença par prendre une prise; ensuite il s'essuya le nez et secoua ses doigts, et alors seulement il s'occupa de moi. Il se mit à me chatouiller la plante des pieds avec de petits rires :

— Allons, allons, paresseux!

Bien que j'eusse extrêmement peur d'être chatouillé, je ne sortis pas de mon lit et ne répondis pas. Je renfonçai ma tête dans mon oreiller, j'envoyai des coups de pied de toutes mes forces et je me tins à quatre pour ne pas rire.

« Comme il est bon et comme il nous aime! disais-je en moi-même. Comment ai-je pu en penser tant de mal? »

J'en voulais à moi-même et à Karl Ivanitch; j'avais à la fois envie de rire et de pleurer : mes nerfs étaient agacés.

— Finissez donc, Karl Ivanitch! criai-je les yeux pleins de larmes et en sortant ma tête de dessous l'oreiller.

Karl Ivanitch, étonné, laissa mes pieds tranquilles et me demanda avec inquiétude ce que j'avais, si j'avais fait un mauvais rêve. Sa bonne figure allemande et la sollicitude avec laquelle il cherchait à deviner le sujet de mes larmes firent couler celles-ci encore plus abondamment. J'avais des remords, et je ne comprenais pas comment, une minute auparavant, j'avais pu ne pas aimer Karl Ivanitch et trouver horribles sa robe de chambre, son bonnet et son gland. A présent, au contraire, tout cela me paraissait charmant, et le gland me semblait même une preuve évidente de la bonté de Karl Ivanitch. Je lui dis que je pleurais parce que j'avais fait un mauvais rêve : j'avais rêvé que maman était morte et qu'on allait l'enterrer. J'inventais, car je ne me rappelais pas du tout ce que j'avais rêvé cette nuit-là; mais, quand Karl Ivanitch, ému de mon récit, se mit à me consoler, il me sembla que j'avais vraiment vu cet affreux songe, et ce me fut un nouveau sujet de larmes.

Lorsque Karl Ivanitch m'eut quitté et que je commençai à mettre mes bas à mes petites jambes, mes larmes s'apaisèrent un peu; mais les sombres pensées éveillées par le rêve que j'avais inventé ne me quittaient pas. Kolia entra. C'était un petit homme propret, toujours sérieux, ponctuel, respectueux, grand ami de Karl Ivanitch. Il apportait nos habits et nos chaussures : des bottes pour mon frère Volodia (1) et, pour moi, des souliers tout neufs avec des rubans. Je n'aurais pas osé pleurer devant lui. De plus, le soleil du matin entrait joyeusement par la fenêtre, et Volodia, devant sa cuvette, singeait Maria Ivanovna (la gouvernante de notre sœur; nous l'appelions ordinairement Mimi) en riant de si bon cœur que Kolia lui-même, la serviette sur l'épaule, le savon dans une main et le pot à l'eau dans l'autre, souriait en disant :

— Voyons, Vladimir Petrovitch, veuillez vous laver.

Toute ma tristesse s'en alla.

— Êtes-vous bientôt prêt? cria Karl Ivanitch du fond de la classe.

Sa voix était sévère et n'avait plus l'expression de bonté qui m'avait ému jusqu'aux larmes. En classe, Karl Ivanitch devenait un autre homme : il n'était plus que précepteur. Je m'habillai vivement, je me lavai et j'accourus, tenant encore à la main la brosse avec laquelle je lissais mes cheveux humides.

Karl Ivanitch, ses lunettes sur le nez et un livre à la main, était assis à sa place accoutumée, entre la porte et la fenêtre. A gauche de la porte étaient deux tablettes : celle des enfants (la nôtre), et *la sienne*, celle de Karl Ivanitch. Sur la nôtre se trouvaient toutes sortes de livres, de classe et pas de classe, les uns debout, les autres couchés. Les seuls qui fussent correctement appuyés à la muraille étaient deux gros volumes de l'*Histoire des Voyages*, reliés en rouge. Venaient ensuite des livres grands et petits, gros et minces, des couvertures sans livres et des livres sans couvertures, le tout fourré n'importe comment lorsqu'on nous ordonnait, avant la récréation, de ranger la « bibliothèque » : c'est ainsi que Karl Ivanitch appelait pompeusement la tablette. Quant à ses livres *à lui*, si la collection était moins nombreuse que la nôtre, elle était encore plus variée. Je m'en rappelle trois : une brochure allemande, non reliée, sur l'engrais qui convenait aux choux; un volume, relié en parchemin (il y avait un coin brûlé), sur la guerre de Sept ans, et un cours complet d'hydrostatique. Karl Ivanitch passait une grande partie de son temps à lire, au point de s'abîmer les yeux; mais, en dehors des livres de la tablette et de *l'Abeille du Nord*, il ne lisait rien.

L'un des objets posés sur la tablette de Karl Ivanitch m'est resté tout particulièrement dans la mémoire. C'était un rond de carton mobile, monté sur un pied en bois. Sur le rond était collée une caricature représentant une dame et un perruquier. Karl Ivanitch était très habile à coller, et c'était lui qui avait inventé et fabriqué ce rond, dans le but de garantir ses mauvais yeux de la lumière.

Je vois encore devant moi sa longue personne, avec sa robe de chambre de cotonnade et son bonnet rouge, d'où s'échappent de rares cheveux blancs. Il est assis devant une petite table sur laquelle est posé le rond de carton avec le perruquier; le rond jette une ombre sur sa figure; l'une de ses mains tient un livre, l'autre s'appuie sur le bras du fauteuil; à côté de lui, sa montre, sur le cadran de laquelle est dessiné un chasseur, son mouchoir à carreaux, sa tabatière noire et ronde, l'étui vert de ses lunettes et les mouchettes sur leur plateau. Tout cela est si bien rangé, si bien ordonné, qu'il suffit de le voir pour deviner que Karl Ivanitch a la conscience pure et l'âme en paix.

Parfois, las de courir en bas, dans la salle à manger, nous remontions sur la pointe du pied et nous allions tout doucement regarder dans la classe : Karl Ivanitch était invariablement seul, assis dans son fauteuil et lisant un de ses livres favoris avec une expression paisible et solennelle. Je le surprenais quelquefois ne lisant pas : ses lunettes avaient glissé vers le bout de son grand nez recourbé; ses yeux bleus, à demi fermés, regardaient avec une expression singulière, et ses lèvres souriaient tristement. Dans la chambre silencieuse, on n'entendait que le bruit égal de sa respiration et le tic tac de sa montre.

Il lui arrivait de ne pas s'apercevoir que j'étais là, et moi je restais à la porte et je pensais : Pauvre, pauvre

(1) *Volodia*, diminutif de Vladimir.

vieux! Nous autres enfants, nous sommes nombreux, nous jouons, nous nous amusons, et lui, il est tout seul et personne ne le câline. A la vérité, il dit qu'il est orphelin. Et son histoire, comme elle est terrible! Je me rappelle qu'un jour il l'a racontée à Kolia. C'est affreux d'être dans sa situation! Il me faisait si grand'pitié que j'allais à lui et que je lui prenais la main en disant : « Mon cher Karl Ivanitch! » Il aimait ça; il ne manquait jamais de me caresser et l'on voyait qu'il était ému.

Sur la seconde paroi de la classe étaient accrochées des cartes de géographie, presque toutes déchirées, mais adroitement recollées par Karl Ivanitch. Sur la troisième, celle où se trouvait la porte, étaient pendues d'un côté deux règles : l'une toute pleine d'entailles; c'était la nôtre; l'autre toute neuve, la *sienne*, qui servait moins à tracer des lignes qu'à nous stimuler. De l'autre côté de la porte, il y avait un tableau noir sur lequel nos grosses fautes étaient marquées par des ronds, les petites par des croix. A gauche du tableau, le coin où l'on nous mettait en pénitence, à genoux.

Comme je m'en souviens, de ce coin! Je me rappelle la porte du poêle, et la petite porte qui était dans la porte, et le bruit qu'elle faisait quand on y touchait. Parfois j'étais dans le coin depuis si longtemps que le dos et les genoux me faisaient mal. Je me disais : « Karl Ivanitch m'a oublié. Il est tranquillement assis dans un bon fauteuil, il lit son hydrostatique.... Et moi? » Alors, pour le faire penser à moi, j'ouvrais et refermais tout doucement la petite porte du poêle, ou bien je faisais tomber des plâtras de la muraille. Si par hasard le morceau était trop gros et faisait beaucoup de bruit en tombant, la peur que j'éprouvais était pire que toute la pénitence. Je regardais bien vite du côté de Karl Ivanitch : il ne bougeait pas; il tenait son livre et avait l'air de ne s'être aperçu de rien.

Au milieu de la chambre était une table recouverte d'une toile cirée noire, dont les trous laissaient apercevoir des bords pleins de coups de canif. Autour de la table, quelques escabeaux de bois brut, polis par un long usage. La quatrième paroi était occupée par trois fenêtres. Voici la vue qu'on avait de ces fenêtres. Droit au-dessous, une route dont je connaissais chaque ornière et dont j'aimais chaque caillou. De l'autre côté du chemin, l'allée de tilleuls taillés et sa palissade; puis la prairie, bordée d'un côté par l'enclos aux meules, de l'autre par le bois; dans le lointain, la petite maison du garde. Par la fenêtre de droite, on apercevait un bout de la terrasse sur laquelle les grandes personnes venaient s'asseoir en attendant le dîner. Il m'arrivait de regarder de côté, pendant que Karl Ivanitch me corrigeait ma dictée, et d'apercevoir les cheveux noirs de maman, puis un dos, et d'entendre un bruit confus de voix et de rires. J'étais si fâché de ne pas être là-bas, que je pensais : « Quand je serai grand, je ne ferai plus de leçons; au lieu d'apprendre des dialogues allemands, je passerai tout mon temps à être assis avec ceux que j'aime. » Mon dépit se changeait en tristesse et je devenais si absorbé (Dieu sait pourquoi et à quoi je pensais) que je n'entendais pas Karl Ivanitch se fâcher de mes fautes d'orthographe.

Karl Ivanitch ôta sa robe de chambre, mit un habit bleu, plissé sur les épaules, arrangea sa cravate devant le miroir et nous conduisit en bas dire bonjour à maman.

MAMAN.

Maman était assise dans le salon et faisait le thé. D'une main elle tenait la théière, de l'autre le robinet du samovar. La théière débordait et l'eau coulait dans le plateau; mais, bien que maman regardât fixement la théière, elle ne s'en apercevait pas, et elle ne nous vit pas non plus entrer.

Lorsqu'on essaye de se représenter les traits d'un être aimé, tant de souvenirs surgissent à la fois qu'ils troublent la vue comme le feraient des larmes. Ce sont les larmes de l'âme. Quand je cherche à me rappeler maman telle qu'elle était dans ce temps-là, je ne vois que ses yeux bruns, exprimant invariablement la bonté et l'affection, le petit signe de sa joue, un peu au-dessous de l'endroit où frisottaient des cheveux follets, son col blanc brodé, sa main délicate et maigre, qui me caressait si souvent et que je baisais si souvent : l'ensemble m'échappe.

A gauche du divan était un vieux piano à queue anglais. Devant le piano, une fillette brune, ma sœur Lioubotchka, s'évertuait sur une étude de Clémenti avec ses petits doigts rouges, tout frais lavés à l'eau froide. Elle avait onze ans; elle portait une robe courte en guingan et des pantalons brodés et ne faisait pas encore l'octave. Près d'elle, un peu en côté, était assise sa gouvernante, Maria Ivanovna ou Mimi, avec son bonnet à rubans roses, sa casaque bleu de ciel et son visage rouge et irrité qui prit une expression encore plus aigre dès qu'apparut Karl Ivanitch. Elle lui jeta des regards menaçants, et, sans répondre à son salut, haussant la voix et accentuant le ton du commandement, elle continua à compter en battant la mesure du pied : une, deux, trois; une, deux, trois.

Karl Ivanitch, selon son habitude, ne fit aucune attention à elle et alla tout droit baiser la main de maman, à l'allemande. Maman sortit de sa rêverie, secoua la tête comme pour chasser des idées tristes, donna sa main à Karl Ivanitch et le baisa sur son vieux front ridé pendant qu'il lui baisait la main.

— Merci, mon cher Karl Ivanitch, dit-elle en allemand. Les enfants ont bien dormi?

Karl Ivanitch était sourd d'une oreille et, en ce moment, il n'entendait rien du tout à cause du piano. Il se courba encore plus bas vers le divan, un pied en l'air et une main appuyée sur la table, souleva sa calotte et dit avec un sourire qui, dans ce temps-là, me paraissait la quintessence des belles manières :

— Vous permettez, Nathalie Nicolaïevna?

Karl Ivanitch ne se séparait jamais de son bonnet rouge, de peur de prendre froid à sa tête chauve; mais il ne manquait jamais, en entrant dans le salon, de demander la permission de le garder.

— Gardez, gardez... Je vous demande, dit maman en se tournant vers lui et en élevant la voix, si les enfants ont bien dormi.

Il n'entendit pas davantage et sourit encore plus gracieusement en remettant sa calotte.

— Arrêtez-vous un instant, Mimi, dit maman à Maria Ivanovna avec un sourire; on ne s'entend pas.

Quand maman souriait (elle était bien jolie, maman), elle devenait encore bien plus jolie, et on aurait dit que la joie se répandait tout autour d'elle. Si je pouvais seulement entrevoir ce sourire dans les moments difficiles de la vie, je ne saurais pas ce que c'est que le chagrin. Il me semble que ce qu'on appelle la beauté réside uniquement dans le sourire. Si le sourire embellit, c'est que le visage est beau; s'il ne le change pas, c'est que le visage est ordinaire, et, s'il le gâte, c'est que le visage est laid.

Après m'avoir dit bonjour, maman prit ma tête à deux mains, la pencha en arrière et me regarda attentivement :

— Tu as pleuré?

Je ne répondis pas. Elle m'embrassa sur les yeux et dit en allemand :

— Pourquoi as-tu pleuré?

Quand elle causait familièrement avec nous, elle se servait toujours de l'allemand, qu'elle savait très bien.

Le rêve que j'avais inventé me revint à l'esprit avec tous ses détails et je frissonnai involontairement.

— J'ai pleuré en rêvant, maman.

Karl Ivanitch confirma mon dire, mais garda le silence sur mon rêve. Après une petite conversation sur le temps à laquelle Mimi prit part, maman posa sur le plateau six morceaux de sucre destinés aux domestiques importants, se leva et se dirigea vers son métier à broder, placé près de la fenêtre.

— Allez trouver papa, enfants, et dites-lui de ne pas oublier de venir me parler avant d'aller à l'enclos.

Le piano, les *une*, *deux*, *trois* et les regards menaçants recommencèrent. Nous allâmes trouver papa dans son cabinet.

PAPA.

Il était debout auprès de son bureau, désignant du geste des papiers et de petits tas d'argent et expliquant quelque chose, d'un air échauffé, à notre intendant Jacob Mikhaïloff. Celui-ci, debout à sa place ordinaire, entre la porte et le baromètre, avait mis ses mains derrière son dos et agitait les doigts en tous sens avec une rapidité extrême.

Plus papa s'échauffait, plus les doigts remuaient vite, et, quand papa se taisait, les doigts s'arrêtaient; mais, dès que Jacob se mettait lui-même à parler, c'était à ses mains des mouvements désordonnés et des soubresauts extraordinaires. Je crois qu'on aurait pu deviner ses pensées en regardant ses doigts. Quant à son visage, il était impassible. On y lisait la conscience de sa valeur, jointe à cette nuance de soumission qui a l'air de dire : « C'est moi qui ai raison; du reste, je ferai ce que vous voudrez. »

En nous apercevant, papa se contenta de dire : « Dans un instant..., je viens tout de suite »; et il nous fit signe avec la tête de fermer la porte.

— Bon Dieu! qu'est-ce que tu as aujourd'hui, Jacob? continua-t-il. Tu recevras 1000 roubles du moulin, 8000 pour les hypothèques; tu vendras pour 3000 roubles de foin. Oui ou non, cela te fera-t-il 12 000 roubles?

— Oui, certainement, répondit Jacob.

A l'agitation de ses doigts, je vis qu'il allait faire des objections; mais papa ne lui en laissa pas le temps.

— Tiens, voilà une enveloppe avec de l'argent dedans. Tu la remettras à son adresse.

J'étais près de la table. Je jetai un coup d'œil sur l'enveloppe, et je lus : Pour Karl Ivanitch Mayer.

Papa s'aperçut, sans doute, que je lisais ce qui ne me regardait pas, car il posa sa main sur mon épaule et m'indiqua par une légère pression la direction opposée à la table. N'étant pas sûr que ce ne fût pas une caresse, je baisai à tout hasard la grosse main sillonnée de veines qui s'appuyait sur mon épaule.

— C'est bon, dit Jacob. Et pour l'argent de Khabarovka?

Khabarovka était la propriété de maman.

— Tu le garderas, et tu n'y toucheras pas sans mon ordre.

Jacob se tut quelques secondes. Tout à coup ses doigts s'agitèrent avec un redoublement de rapidité; son air de soumission bête fit place à une expression rusée et il commença en ces termes :

— Permettez, Pierre Alexandrovitch; j'ai peur que nos calculs ne soient pas justes.

Il se tut un instant et regarda papa d'un air profond.

— Pourquoi?

— Permettez. Le meunier est déjà venu me voir deux fois pour demander du temps. Il jure qu'il n'a pas d'argent. Il est là; voulez-vous lui parler vous-même? (Papa fit signe que non.) Pour les hypothèques, vous ne toucherez rien avant deux mois, comme je vous l'avais dit. Le foin..., vous venez de dire vous-même qu'on en tirerait peut-être 3000 roubles...

Il s'interrompit. Ses yeux disaient : « Vous voyez vous-même. Qu'est-ce que c'est que 3000 roubles! »

Il était visible qu'il avait une foule d'arguments en réserve; c'est peut-être pour cela que papa se hâta de lui couper la parole.

— Si l'argent ne rentre pas tout de suite, dit-il, tu prendras celui de Khabarovka.

— C'est bon.

Le visage et les doigts de Jacob exprimèrent une vive satisfaction.

Jacob était serf. C'était un homme très zélé et très dévoué. Comme tous les bons intendants, il prenait avec âpreté les intérêts de son maître, sur lesquels il avait les notions les plus étranges. Son idée fixe était d'enrichir monsieur aux dépens de madame, en démontrant la nécessité de dépenser tous les revenus de madame pour Pétrovskoë, la campagne que nous habitions. En ce moment, il triomphait d'avoir réussi.

Après nous avoir dit bonjour, papa nous déclara que nous menions à la campagne une vie de paresseux, que nous devenions grands et qu'il était temps de travailler sérieusement.

— Vous savez déjà, je pense, que je pars pour Moscou et que je vous emmène, poursuivit-il. Vous habiterez chez votre grand'mère, et maman restera ici avec les petites. N'oubliez pas que sa seule consolation sera de savoir que vous travaillez bien et qu'on est content de vous.

Bien que nous nous attendissions à quelque chose d'extraordinaire à cause des préparatifs que nous voyions faire depuis plusieurs jours, cette nouvelle fut un coup de foudre. Volodia rougit et sa voix tremblait en faisant la commission de maman.

« Voilà ce qu'annonçait mon rêve! pensais-je en moi-même. Dieu veuille que ce ne soit pas encore pis! »

J'avais beaucoup, beaucoup de chagrin pour maman et, en même temps, la pensée que nous commencions réellement à être grands me flattait.

« Si nous partons ce soir, pensais-je, nous n'aurons, bien sûr, pas classe aujourd'hui. Quel bonheur! » Pourtant, je suis fâché pour Karl Ivanitch. On le renvoie; sans cela il n'y aurait pas cette enveloppe pour lui... J'aimerais mieux faire des leçons toute ma vie, ne pas quitter petite maman et ne pas faire de peine à ce pauvre Karl Ivanitch. Il est déjà si malheureux! »

Toutes ces pensées traversaient ma tête. Je ne bougeais pas et je regardais fixement les rubans de mes souliers.

Papa recommanda à Jacob de ne pas donner à manger aux chiens, parce qu'il voulait sortir une dernière fois, après le dîner, avec les jeunes chiens courants, et il nous envoya travailler, contre mon attente; cependant il nous promit, pour nous consoler, de nous emmener à la chasse.

En reprenant le chemin du premier étage, je m'échappai un instant, en courant, sur la terrasse. Milka, le lévrier favori de papa, était couché au soleil, devant la porte, les yeux à demi fermés.

— Mon petit Milka, lui dis-je en le caressant et en lui embrassant le museau, nous partons. Adieu! Nous ne nous reverrons plus jamais.

Je m'attendris et fondis en larmes.

EN CLASSE.

Karl Ivanitch était de très mauvaise humeur. On s'en apercevait à ses sourcils froncés, à la manière dont il flanqua son habit sur la commode, à l'air furieux avec lequel il noua la ceinture de sa robe de chambre et fit une grosse marque d'ongle sur le livre de dialogues allemands pour indiquer jusqu'où nous devions aller. Volodia apprit assez bien sa leçon; moi, j'étais trop troublé pour travailler. Je regardais mon livre; mais les larmes qui m'emplissaient les yeux à l'idée du départ m'empêchaient de lire. Vint l'heure de réciter ma leçon à Karl Ivanitch, qui ferma les yeux pour écouter (c'était mauvais signe). Quand je fus à l'endroit où l'un dit : « D'où venez-vous? » et où l'autre répond : « Je viens du café », il me fut impossible de retenir plus longtemps mes larmes et les sanglots m'empêchèrent de dire : « Avez-vous lu le journal? » Il fallut faire ma page d'écriture. Mes larmes produisirent de tels pâtés, que j'avais l'air d'avoir écrit avec de l'eau sur du papier buvard.

Karl Ivanitch se fâcha, prétendit que c'était de l'entêtement, « une comédie de marionnettes » (c'était son expression favorite), me mit en pénitence à genoux, me menaça avec sa règle et exigea que je demandasse pardon quand je ne pouvais pas prononcer un mot à force de pleurer. A la fin, sentant probablement son injustice, il s'en alla dans la chambre de Kolia en frappant la porte derrière lui.

De la classe, nous entendions leur conversation.

— Tu as entendu, Kolia, que les enfants s'en vont à Moscou?

— Certainement, j'ai entendu.

Kolia voulut sans doute se lever, car Karl Ivanitch lui dit : « Reste assis, Kolia », et vint fermer la porte, qui s'était rouverte. Je quittai mon coin et j'allai écouter à la porte.

— On a beau rendre des services aux gens, commença Karl Ivanitch d'un ton pénétré, on a beau leur être dévoué, il est clair qu'il ne faut pas attendre de reconnaissance ; n'est-ce pas, Kolia ?

Kolia était assis près de la fenêtre et cousait une botte. Il fit un signe affirmatif de la tête.

— Il y a douze ans que je suis dans cette maison, poursuivit Karl Ivanitch, et, je puis le dire devant Dieu, Kolia (il leva les yeux et tendit sa tabatière vers le plafond), je leur ai été plus attaché et je me suis donné plus de peine pour eux que s'ils avaient été mes propres enfants. Tu te rappelles, Kolia, quand Volodia a eu la fièvre? J'ai passé neuf jours à son chevet, sans fermer l'œil. Oui, dans ce temps-là, j'étais le bon Karl Ivanitch, le cher Karl Ivanitch; on avait besoin de moi. A présent (il sourit ironiquement) les enfants sont *devenus grands: il est temps de travailler sérieusement*. Alors, ici, ils n'apprennent rien, Kolia?

— Comment apprendre mieux, bien sûr? dit Kolia en posant son alène et en tirant à deux mains sur son fil.

— Oui, à présent qu'on n'a plus besoin de moi, on me met à la porte. Que sont devenues les promesses? et la reconnaissance? J'ai un profond respect et une grande affection pour Nathalie Nicolaïevna (il posa la main sur son cœur); mais, Kolia, qu'est-ce qu'elle est ici? Elle ne compte pas dans la maison, voilà la vérité. (En prononçant ces mots, il envoya les rognures de cuir par terre avec un geste expressif.) Je sais qui m'a joué ce tour et pourquoi je suis devenu inutile: c'est parce que je ne suis pas un flatteur et que je ne dis pas *amen* à tout, comme *certaines personnes*. J'ai l'habitude (il prit un ton fier) de dire toujours la vérité, et devant tout le monde. Que Dieu leur pardonne! Ce n'est pas de ne plus m'avoir qui les enrichira, et moi, grâce à Dieu, je trouverai toujours à gagner un morceau de pain; n'est-ce pas, Kolia?

Kolia leva la tête et regarda Karl Ivanitch, comme pour s'assurer s'il trouverait réellement un morceau de pain; mais il ne répondit rien.

Karl Ivanitch parla longtemps sur ce ton. Il raconta combien on avait mieux apprécié ses services chez un général où il avait été avant de venir chez nous (je fus très peiné d'apprendre cela); il parla de la Saxe, de ses parents, de son ami le tailleur, etc., etc.

Je compatissais à son chagrin et il m'était pénible de voir que papa et Karl Ivanitch, que j'aimais presque autant l'un que l'autre, ne se comprenaient pas. Je retournai dans mon coin, m'assis sur mes talons et me mis à rêver aux moyens de les réconcilier.

En rentrant dans la classe, Karl Ivanitch me dit de me lever et de préparer mon cahier de dictées. Quand tout fut prêt, il s'installa majestueusement dans son fauteuil et, d'une voix qui semblait sortir d'un abîme, il me dicta ce qui suit:

— *De tous les dé-fauts, le plus dé-tes-ta-ble est...* Vous y êtes?

Il s'arrêta, aspira longuement une prise de tabac et reprit avec un redoublement d'énergie:

— *Le plus détestable est l'In-gra-ti-tude.* Un grand I.

Croyant qu'il allait continuer, je le regardais.

— Un point, dit-il avec un sourire à peine perceptible.

Et il me fit signe de lui donner le cahier. Il lut plusieurs fois cette maxime à haute voix, avec des intonations variées et une expression de profonde satisfaction: elle rendait bien la pensée qui l'étouffait. Il nous donna ensuite notre leçon d'histoire et s'assit près d'une fenêtre. Son visage n'était plus irrité; il exprimait le contentement de l'homme qui a vengé avec dignité un affront.

Il était une heure moins un quart; Karl Ivanitch n'avait pas l'air de penser à nous renvoyer et nous donnait toujours de nouvelles leçons à apprendre. L'ennui et la faim grandissaient de compagnie. Je surveillais avec une extrême impatience tous les signes annonçant le dîner. « Voilà une servante qui va laver les assiettes. On remue la vaisselle sur le buffet. J'entends tirer la table et placer les chaises. Voilà Mimi, avec Lioubotchka et Katherine (la fille de Mimi, douze ans) qui reviennent du jardin; mais je n'aperçois pas Phoka (le maître d'hôtel Phoka, celui qui annonce que le dîner est servi). Quand on verra Phoka, on pourra jeter son livre et se sauver sans s'occuper de Karl Ivanitch, mais pas avant. »

Phoka parut enfin, et nous descendîmes dîner.

. . . . . .

QUELLE ESPÈCE D'HOMME ÉTAIT MON PÈRE.

C'était un homme du siècle dernier et, comme toute la jeunesse d'alors, il avait un je ne sais quoi de chevaleresque, d'entreprenant, d'assuré, d'aimable et de passionné pour le plaisir. Il éprouvait un profond mépris pour les gens de notre siècle, et son mépris venait en même temps d'une hostilité orgueilleuse et du dépit de ce qu'il ne pouvait plus avoir à notre époque l'influence et les succès qu'il avait eus dans son temps. Ses deux grandes passions étaient les cartes et les femmes. Il gagna ou perdit au jeu, dans le cours de sa vie, plusieurs millions et il aima un nombre incalculable de femmes, dans toutes les classes de la société.

Il était grand et de belle prestance, marchait très singulièrement, à tout petits pas, et avait un tic dans une des épaules. De petits yeux toujours souriants, un grand nez d'aigle, une bouche irrégulière un peu grimaçante et néanmoins agréable, un défaut de prononciation (il sifflait en parlant) et une tête toute chauve: tel était mon père à l'époque où remontent mes plus anciens souvenirs. Avec cet extérieur, non seulement il sut passer pour un homme à bonnes fortunes et l'être en effet; mais il sut plaire à tout le monde sans exception, grands et petits, en particulier à ceux à qui il voulait plaire.

Il s'arrangeait, dans toutes ses relations, pour n'être jamais sur un pied d'infériorité. Sans avoir jamais été du grand monde, il fréquentait continuellement des gens qui en faisaient partie, et il s'en faisait respecter. Il connaissait le degré précis d'orgueil et de présomption qui relève un homme dans l'opinion du monde sans blesser autrui. Il était original, mais à ses heures; il se servait de l'originalité pour suppléer dans certains cas aux belles manières et à la richesse. Rien au monde ne l'étonnait: dans quelque haute situation qu'il se fût trouvé, il aurait eu l'air d'être né pour elle. Il s'entendait si parfaitement à dérober aux autres et à éloigner de lui-même le côté ennuyeux de la vie, celui des petites contrariétés et des tracas, qu'il était

impossible de ne pas l'envier. Il était connaisseur en tout ce qui procure à l'homme commodité et agrément, et il savait en profiter. Il avait un *dada :* les brillantes relations qu'il devait en partie à la famille de ma mère et en partie à ses amitiés de jeunesse; il en voulait en son âme à ses anciens camarades d'être arrivés à de hautes situations, tandis qu'il était toujours lieutenant de la garde en retraite.

Comme tous les anciens militaires, il ne savait pas s'habiller à la mode. En revanche, il était mis d'une façon à lui et avec goût. Il portait toujours un habit très ample et très léger, du linge magnifique, un grand col et de grandes manchettes retroussées. Du reste, avec sa belle taille et ses mouvements tranquilles et aisés, tout lui allait. Il était sensible et avait même la larme facile. Souvent, lorsqu'il lisait haut, sa voix se mettait à trembler en approchant de l'endroit pathétique, ses yeux se mouillaient et il fermait le livre avec dépit. Il aimait la musique et chantait, en s'accompagnant au piano, des romances, des airs tziganes et des motifs d'opéra; mais il n'aimait pas la musique savante et disait franchement, sans se soucier de l'opinion publique, que les sonates de Beethoven l'endormaient.

Il était de ces gens auxquels, pour faire une bonne action, il est absolument indispensable d'avoir un public. Il n'existait d'ailleurs d'autre bien à ses yeux que ce que le public trouvait bien. Avait-il, en morale, des principes quelconques? Dieu seul le sait; mais sa vie avait été si remplie d'entraînements en tout genre qu'il ne devait pas avoir eu le temps d'avoir des principes; d'ailleurs il était trop heureux pour en voir la nécessité.

En avançant en âge, il se forma des opinions arrêtées et des règles fixes, mais uniquement à un point de vue pratique : tout ce qui lui procurait plaisir et bonheur était bien, et c'était ainsi qu'il fallait toujours faire à l'avenir. Il racontait d'une manière charmante, et je crois que ce talent contribuait à rendre ses principes élastiques : suivant le tour qu'il donnait à son récit, la même action devenait une aimable plaisanterie ou la dernière des vilenies.

DANS LE CABINET ET AU SALON.

Il commençait déjà à faire nuit quand nous rentrâmes de la chasse. Maman jouait du piano. Nous autres enfants, nous allâmes chercher du papier, des crayons et des couleurs, et nous nous mîmes à dessiner sur la table ronde. Je n'avais que du bleu; mais cela ne m'arrêta pas et j'entrepris de dessiner notre chasse de l'après-midi. J'eus bientôt fait un petit garçon bleu monté sur un cheval bleu et courant après des chiens bleus; mais il me vint des scrupules pour le lièvre : pouvait-on faire un lièvre bleu? Je courus le demander à papa, dans son cabinet :

— Papa, y a-t-il des lièvres bleus?

Papa lisait. Il me répondit sans lever la tête :

— Il y en a, mon ami, il y en a.

De retour à la table ronde, je fis un lièvre bleu; après quoi, je jugeai indispensable de le changer en buisson. Le buisson me déplut aussi. J'en fis un arbre; l'arbre devint une meule de foin; la meule, un nuage, tant et si bien que tout mon papier fut bleu. Je le déchirai de colère et j'allai faire un somme dans le grand fauteuil voltaire.

Maman jouait le deuxième concerto de Field, son professeur. Je dormais à moitié, et du fond de ma mémoire montaient des souvenirs légers, lumineux, pour ainsi dire transparents. Elle commença la *Sonate pathétique* de Beethoven et il me vint des souvenirs tristes, pénibles et sombres. Maman jouait souvent ces deux morceaux : c'est pourquoi je me rappelle très bien l'effet qu'ils me produisaient. Cela ressemblait tout à fait à des souvenirs; mais des souvenirs de quoi? Il semble qu'on se rappelle des choses qui n'ont jamais été.

En face de moi était la porte conduisant au cabinet de papa. J'entrevis Jacob qui entrait, suivi de plusieurs individus à grandes barbes et en caftans. La porte se referma aussitôt sur eux. « Voilà les affaires qui commencent! » pensai-je. A mes yeux, il n'existait pas dans l'univers entier d'affaires plus importantes que celles qui se traitaient dans le cabinet de papa. J'étais confirmé dans mon idée par la remarque qu'en approchant de la porte les gens se mettaient à parler bas et à marcher sur la pointe du pied. On entendait du salon la voix sonore de papa et l'on sentait l'odeur de son cigare, qui m'avait toujours charmé, je ne sais pourquoi. Tout à coup j'entendis à travers mon demi-sommeil un craquement de souliers bien connu : Karl Ivanitch se dirigeait vers le cabinet sur la pointe du pied, mais avec un visage sombre et résolu. Il frappa légèrement, on lui ouvrit, et la porte se referma.

« Pourvu qu'il n'arrive pas un malheur! pensai-je. Karl Ivanitch est en colère : il est capable de tout. »

Je me rendormis.

Il n'arriva pas de malheur. Au bout d'une heure, je fus réveillé par le même bruit de souliers qui craquent. Karl Ivanitch passa en essuyant avec son mouchoir ses joues inondées de larmes et en marmottant des mots inintelligibles. Papa le suivait et entra au salon.

— Sais-tu ce que je viens de décider? dit-il gaiement en posant sa main sur l'épaule de maman.

— Quoi, mon ami?

— J'emmène Karl Ivanitch avec les enfants. Il y a de la place dans la britchka. Les enfants sont habitués à lui, et il a l'air de leur être très attaché. 700 roubles par an ne sont pas une affaire, et puis, au fond, c'est un très bon diable.

Je ne pus jamais comprendre pourquoi papa injuriait ainsi Karl Ivanitch.

— Je suis enchantée, pour les enfants et pour lui, dit maman. C'est un excellent homme.

— Si tu avais vu comme il était ému quand je lui ai dit de garder les 500 roubles, que c'était un cadeau!... Mais le plus drôle de tout, c'est la note qu'il m'a remise. Ça vaut la peine d'être vu, ajouta-t-il avec un sourire en tendant à maman un papier de l'écriture de Karl Ivanitch. C'est charmant!

La note était ainsi conçue :

« Pour les enfants, 2 hameçons, 70 copeks.

« Papier à fleurs, clinquant d'or, colle et carcasse de corbeille, pour cadeaux, 6 r. 55 copeks.

« Livre et arc, cadeaux pour les enfants, 8 r. 16 copeks.

« Donné à Nicolas un pantalon, 4 roubles.

« Montre d'or promise à Moscou, en 18.., par Pierre Alexandrovitch, 140 roubles.

« Il est donc dû à Karl Mayer, en sus de ses appointements, la somme de 159 roubles 41 copeks. »

En lisant cette note, où Karl Ivanitch réclamait l'argent des cadeaux qu'il avait faits et du cadeau qu'on lui avait promis, tous les lecteurs penseront que Karl Ivanitch était un sans cœur et une âme intéressée, et tous les lecteurs se tromperont.

En entrant dans le cabinet, son papier à la main, il avait un beau discours tout prêt, dans sa tête, sur toutes les injustices qu'on lui avait faites chez nous. Lorsqu'il eut commencé à parler, de cette même voix émue et avec ces mêmes intonations pleines de sentiment dont il se servait pour nous faire notre dictée, son éloquence agit violemment sur lui-même, de sorte qu'arrivé à un endroit où il disait : « Quelque tristesse que j'éprouve à me séparer des enfants... », l'émotion le prit à la gorge. Sa voix tremblait et il fut obligé de tirer son mouchoir à carreaux.

— Oui, Pierre Alexandrovitch, dit-il alors à travers ses larmes (il n'y avait pas un mot de ceci dans le discours préparé); je suis tellement habitué aux enfants, que je ne sais pas ce que je deviendrai sans eux. J'aimerais mieux vous servir pour rien, ajouta-t-il en essuyant ses larmes d'une main et en présentant sa note de l'autre.

J'affirme que Karl Ivanitch était sincère en prononçant ces derniers mots, car je connais son bon cœur; quant à accorder l'offre de servir pour rien et la note, j'en suis incapable : ce sera toujours pour moi un mystère.

— Si vous êtes fâché de nous quitter, je le serais encore plus de vous perdre, dit papa en lui frappant doucement sur l'épaule. J'ai changé d'avis.

TOLSTOI.

(Traduit du russe pour la *Revue politique et littéraire*, par ARVÈDE BARINE.)

(*La suite au prochain numéro.*)

LA FÊTE DE NOEL

Ses origines

I.

Noël (*dies natalis*) est la fête de la naissance de Jésus-Christ, fête aujourd'hui universellement acceptée et célébrée par les fractions diverses de la chrétienté à la date du 25 décembre. L'apparition de cette fête dans l'histoire est tardive. Noël ne se montre sous une forme quelque peu régulière et générale que vers le milieu du IVe siècle. Pâques et Pentecôte existaient longtemps avant qu'on songeât à instituer une fête de la naissance. De cette apparition tardive de Noël il y a des raisons secondaires et une raison capitale.

D'abord, l'important pour les chrétiens, c'était la parole et la vie de Jésus. L'enfance et la jeunesse étaient esquissées en traits rapides dans les évangiles et n'occupaient dans les méditations des premiers siècles qu'une place relative. Les narrations fantaisistes des « Évangiles de l'enfance » étaient en dehors du courant profond de la pensée chrétienne. Avant tout, la préoccupation se portait sur la doctrine et sur l'œuvre de Jésus-Christ.

Les formes de la société chrétienne viennent toutes directement du judaïsme. Le culte des premiers siècles est dérivé de la synagogue. Les fêtes chrétiennes ne furent que les fêtes juives transformées par l'esprit nouveau. Pour les institutions extérieures, les chrétiens ne firent aucun effort de création. Pâques et Pentecôte, les grandes fêtes du judaïsme, furent acceptées tout naturellement, passèrent dans le monde chétien et y prirent place, en revêtant, bien entendu, la signification spiritualiste, morale, évangélique de la nouvelle foi. Je suis persuadé que, même sans aucun rapport de dates, les chrétiens auraient gardé les antiques fêtes juives comme des symboles où ils auraient mis leur pensée religieuse; mais il arriva que les faits importants, tragiques, glorieux de l'Évangile eurent lieu précisément au moment même de la célébration de la Pâques et de la Pentecôte des juifs : tout se réunissait donc pour que les chrétiens adoptassent sans hésitation ces formes vénérées, et par eux transfigurées, de l'ancienne Alliance. Or dans le judaïsme il n'y avait pas de fête similaire de Noël; il n'y avait aucun anniversaire de naissance proprement dit. L'Église ne trouva pas de forme juive où rattacher exactement et chronologiquement une fête de la naissance de Jésus — et d'ailleurs, nous l'avons dit, elle n'en sentait pas encore le besoin.

Mais surtout, et c'est bien la raison capitale de cette apparition tardive de Noël, pour célébrer le jour de la naissance de Jésus il faut connaître ce jour. Or ce jour est absolument ignoré. Les chrétiens étaient parfaitement convaincus du mystère impénétrable qui cou-

vrait et qui couvrira toujours la date de la naissance de Jésus. C'était l'opinion générale; même au VIIe siècle, longtemps après l'adoption du 25 décembre, l'évêque syrien Jacques d'Édesse exprimait le sentiment public en disant que « personne ne pouvait savoir le jour de la naissance de Jésus, et que, d'après le récit de Luc, il était sûr seulement qu'il était né la nuit (1) ». — Par ces raisons on se rend très bien compte de l'apparition tardive d'une fête de la naissance.

Comment donc est né Noël et comment a prévalu dans le monde chrétien la date du 25 décembre?

II.

La fête de Noël est née d'un besoin du cœur et d'une exigence de la conscience chrétienne. Rien n'est respectable, rien n'est doux comme de se reporter aux origines de ceux qui, à des titres divers, ont droit à notre reconnaissance et à notre affection. Plus ils se sont emparés de nos âmes, plus ils nous ont fait de bien, plus le souvenir de leur naissance nous est cher et précieux. Sans doute nous les aimons tous les jours; mais en ce jour plus particulièrement qui rappelle leur entrée dans ce monde il semble que nos sentiments se renouvellent et deviennent plus ardents. Il nous plaît, il nous est doux, il nous est salutaire de dire en cet anniversaire et de façon plus éclatante et exceptionnelle notre gratitude et notre amour. Ce sentiment sérieux et tendre, l'Église en a été pénétrée pour son fondateur. Elle a besoin de dire, au jour de sa naissance, la gloire de celui qui lui apporta la lumière et la vie. Déjà elle célèbre les anniversaires de la naissance et de la mort des martyrs, confondant parfois les deux dates, et de façon touchante appelant jour de naissance le jour de la mort, qui inaugure la vie nouvelle. A plus forte raison elle tient à commémorer l'entrée dans ce monde de celui qui, à ses yeux, est le bienfaiteur par excellence de l'humanité. Ce jour-là, l'Église ne saurait rester muette; il faut qu'elle éclate en chants de reconnaissance. Ce jour de la naissance, elle le réclame, il le lui faut.

Mais ce jour est inconnu. On peut calculer — et encore! — l'année de la naissance de Jésus; mais le jour demeurera toujours caché pour nous. Il est insensé d'essayer une date chronologique; tout renseignement fait défaut; une recherche en ce sens est un soin superflu, comme le dit Clément d'Alexandrie (2). L'Église se trouve ainsi devant un obstacle insurmontable, chronologiquement parlant. Cet obstacle, elle le renverse et passe outre par une sainte audace. La piété des fidèles a besoin de ce jour de naissance : c'est la piété qui créera ce jour. Il sortira du cœur des fidèles; il sera fait de leur reconnaissance, de leur vénération et de leur tendresse. Il sera un signe, un symbole; il dira la gloire de Jésus et la foi des croyants. Ce ne sera pas une date vulgaire, matérielle, exacte, le quantième du mois où régnait tel César. Ce sera une date morale. Il ne s'agit plus de chronologie, il s'agit d'émotion pieuse. Ce jour est autre chose qu'un chiffre; il est une idée, il est une exaltation.

(1) *Assemani Bibliotheca orientalis*, t. II, p. 1636.

(2) Περιεργότερον. *Stromates*, I, p. 155. Édit. Oberthur.

III.

C'est l'Église d'Orient, la première, qui créera ce jour de la naissance, l'Église d'Orient avec son sens profond et mystique, avec sa tendance idéale et large, avec sa riche et ardente imagination. Le jour de la naissance de Jésus sera donc un symbole, mais le plus vaste et le plus grand qui fut jamais. Jésus est le créateur de l'humanité nouvelle, régénérée par son esprit; il est le second Adam. Ce que le premier Adam avait fait pour la perte de l'humanité, le second Adam est venu le faire pour son relèvement. Entre le premier et le second Adam le parallélisme est donc complet. Or le premier Adam, suivant la tradition biblique, a été créé le sixième jour de la première semaine du monde. Le second Adam, Jésus, est donc venu sur cette terre le sixième jour de la première semaine, donc, suivant le calendrier romain alors en usage dans tout l'empire, le sixième jour du premier mois de l'année, le 6 janvier. Ce jour-là, le second Adam se montre, le « Soleil de justice » se lève, le « Verbe éternel » apparaît, ἐπιφάνει. L'Épiphanie, le 6 janvier, sera donc, dans tout l'Orient, la fête de l'apparition, de la venue au monde de Jésus-Christ.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens originel de l'Épiphanie. C'est la Noël de l'Église d'Orient. Plus tard, d'autres idées vinrent s'ajouter à l'idée primitive de l'Épiphanie : d'abord, le souvenir du baptême de Jean, parce que ce fut au baptême que Jésus entra véritablement dans son ministère et apparut à tous revêtu de sa charge auguste; puis, le souvenir de l'adoration des mages, que l'interprétation mystique d'un passage biblique transforma en trois rois (1). Mais ces idées accessoires ne doivent point voiler le caractère originel de l'Épiphanie, la fête de l'apparition, la Noël d'Orient.

Naturellement, en célébrant cette fête, l'Église d'Orient lui imprima le sceau de son génie particulier. Plus idéaliste, plus mystique, plus portée vers la haute spéculation, elle insiste volontiers sur le côté céleste et invisible des choses et relève surtout en Jésus-Christ l'élément divin, à ce point que l'élément humain s'évanouit presque. L'Épiphanie, mot plein de majesté,

(1) *Psaume* XLII, 10 : « Les rois de Tarsis et des îles lui présenteront des dons; les rois de Scéba et de Sélea lui apporteront des présents. »

moins touchant que le mot de naissance, dit la manifestation éclatante du fils de Dieu, mais pas assez l'humble origine du Fils de l'homme.

Et c'est là justement ce que voudrait exprimer d'une façon plus directe l'Église d'Occident. Plus pratique, plus réaliste, elle ne veut s'occuper des choses célestes que dans leur application à la vie terrestre. Le côté humain de la vie de Jésus la préoccupe avant tout. Elle a en suspicion tous ceux qui, sous prétexte d'idéaliser le Maître, laissent son humanité se perdre dans un docétisme fantastique. Elle ne peut donc pas se contenter de la fête orientale de l'Épiphanie, d'abord à cause de son origine (les susceptibilités furent toujours vives entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident), et puis à cause de sa signification trop grandiose, trop idéale. Elle dira donc, à son tour et à sa manière, le jour de la naissance de Jésus ; elle créera, elle aussi, son jour de la naissance, mais à un point de vue plus terrestre, plus touchant, plus humain ; elle n'ira pas le prendre, comme l'Église d'Orient, dans le grandiose symbolisme de ces deux pôles de l'humanité, la perdition et le salut, Adam et Jésus-Christ ; mais elle le cherchera de façon plus humble, plus traditionnelle, plus précise, dans les indications mêmes des anciens livres sacrés. Un prophète, d'après elle, a certainement prédit ce jour de la naissance de Jésus (1). Il a dit que le vingt-quatrième jour, au soir, du neuvième mois serait fondé le temple éternel où viendraient s'abriter les peuples. Israël, en effet, a bien célébré à cette date une fête de reconnaissance en souvenir du temple restauré; mais le vrai temple, le temple spirituel, c'est Jésus lui-même. C'est à cette date qu'il faut célébrer la naissance de celui qui restaura spirituellement le temple et qui transfigura l'ancienne institution. C'est donc le vingt-quatrième jour du neuvième mois, soit, en traduisant en notre calendrier ordinaire, le vingt-cinquième jour de décembre, que sera célébrée dans l'Église d'Occident la fête de la naissance du Sauveur. Nous reviendrons plus bas sur l'origine et la justification du 25 décembre.

Ainsi il y avait, au IVe siècle, deux fêtes de la naissance, toutes les deux symboliques, et ces deux fêtes sont l'expression authentique de deux esprits, de deux grandes conceptions de l'Évangile. La fête de l'Orient, l'Épiphanie, par son nom et par son origine, met l'accent sur le côté céleste et idéal ; la fête de l'Occident, la Noël, s'attache au côté humain et fraternel de Jésus naissant et met l'accent sur le côté terrestre et historique. Les deux Églises expriment le même sentiment chrétien ; mais elles l'expriment à leur manière. Les deux Églises créent une institution qui répond aux mêmes besoins de l'âme ; mais cette institution est frappée au coin de leur génie particulier. Le 6 janvier, c'est surtout Jésus fils de Dieu, et le 25 décembre, c'est surtout Jésus fils de l'homme. Le sens et l'intérêt de cette étude sont précisément dans le grand fait historique que j'ai essayé de dégager : l'institution de la fête de la naissance sortant des besoins de l'âme chrétienne et répondant au génie propre de l'Orient et de l'Occident.

(1) Aggée, 2, 18 et 19.

IV.

L'origine du 25 décembre n'est pas aussi simple que celle du 6 janvier. Sur le symbolisme du 6 janvier, pas de contestations. On a vu que, pour le 25 décembre, nous adoptions l'origine juive et le symbolisme de la fondation du temple. Mais d'autres explications sont données du 25 décembre, qui ont leur intérêt et leur valeur. Elles méritent grandement d'être examinées.

Il est bien entendu, au point de vue de la chronologie, que la date du 25 décembre est tout arbitraire, le jour de la naissance de Jésus-Christ étant absolument inconnu et devant le demeurer toujours, puisque toute indication fait défaut. Cette date est donc symbolique. Pourquoi donc l'Église a-t-elle choisi le 25 décembre et non un autre jour? Quelle est l'origine du 25 décembre?

Les uns la placent dans le paganisme ; d'autres, dans les hérésies chrétiennes ; d'autres enfin, dans le judaïsme.

Il faut avouer que ceux qui placent l'origine du 25 décembre dans le paganisme ont pour eux les textes les plus nombreux et les plus autorisés. A cette époque de l'année se célébraient parmi les païens des fêtes de réjouissance qui pouvaient être facilement transformées en fêtes chrétiennes. Les antiques saturnales rappelaient l'âge d'or, exaltaient, au moins pour un temps, l'égalité et la fraternité humaine, et laissaient s'effacer un instant la distance entre le maître et l'esclave. La venue de Jésus-Christ a ramené aussi l'âge d'or spirituel ; elle a rendu la liberté aux esclaves ; elle a établi le principe de la commune misère et du commun relèvement. Les *sigillaria*, les fêtes des enfants (1), les *strenæ*, les étrennes dont on les comblait, les dons d'amitié qu'on échangeait en ce moment et dont Tertullien blâme l'usage chez les chrétiens, qu'il accuse de participer ainsi aux fêtes païennes, toutes ces démonstrations populaires pouvaient aisément s'appliquer à la Noël.

A cette époque même, le 24 et le 25 décembre, se célébrait la fête du Soleil, *dies natalis invicti solis*, qui fut plus tard transformée en fête de l'empereur. C'était la fête du jour le plus court, du soleil nouveau et désormais plus puissant, du solstice d'hiver. Les chrétiens célébraient, paraît-il, cette fête ou s'y associaient,

(1) Macrobe, *Saturnal*, lib. I, c. II.

d'après le reproche du manichéen Faustus (1). Justement, à l'occasion de cette fête, les chrétiens paraissaient avoir adopté certaines idées et habitudes païennes, d'après les plaintes de l'évêque de Rome, Léon le Grand (2).

C'est que la pente était glissante, l'allégorie facile à pénétrer et à séduire. Jésus est bien aussi le soleil du monde moral. Il vient quand les jours sont les plus sombres, quand l'obscurité de l'idolâtrie enveloppe le monde. Et, de fait, les allusions les plus directes se rencontrent, non seulement dans les mouvements oratoires des prédicateurs, mais même dans les chants religieux, qui sont bien l'expression lyrique et émue de la foi de l'Église. Qu'on lise l'hymne XIe de Prudence (3) et le dix-septième chant de Paulin de Nole (4).

En présence de pareils rapprochements, disent les partisans de l'opinion que j'expose, n'est-il pas naturel de penser que la fête païenne s'est insensiblement transformée en fête chrétienne et que dans cette vieille forme, qui d'ailleurs s'y prêtait fort bien, on a mis les pensées nouvelles et évangéliques? De cette façon la Noël aurait été substituée en même temps qu'opposée aux fêtes païennes, d'un côté pour empêcher le peuple chrétien de participer aux fêtes païennes, de l'autre pour élever peu à peu le peuple païen à la conception et à la célébration de la fête chrétienne.

N'en déplaise aux défenseurs de cette opinion, c'était là, me semble-t-il, un jeu fort dangereux, le peuple chrétien pouvant être ainsi entraîné à une confusion très funeste. Les données de l'histoire sont absolument contre une pareille et si habile tactique. Dans les trois premiers siècles il suffisait qu'un usage fût païen pour qu'il fût rejeté avec horreur. L'antagonisme était complet dans les idées et dans les mœurs. Irénée nous dit (*Advers. hæres.*, 1, 6) que la marque première des adversaires et des hérétiques, c'est qu ils pactisent avec certains usages païens. Le manichéen Faustus, qui accuse les chrétiens de célébrer les *solstitia*, ne dit pas du tout qu'ils aient eu l'idée de transformer cette fête en fête chrétienne. Léon le Grand proteste contre les conceptions païennes que les chrétiens mettent dans la fête de Noël, et, dans un autre passage, dans son septième sermon, il nous apprend que, bien loin de vouloir transformer les fêtes païennes en fêtes chrétiennes, les fidèles, au contraire, passaient ces jours dans le jeûne et la repentance pour protester contre ces usages idolâtriques. Plus tard, il est vrai, après le IVe siècle, les rapports entre le paganisme et le christianisme changent sensiblement; il y a entre les deux cultes une pénétration quant aux mœurs et aux usages. Mais Noël a ses racines dans les siècles antérieurs, où l'opposition entre les deux religions était formidable. Il est donc difficile de penser que le 25 décembre ait été originairement fourni par les fêtes du paganisme.

L'opinion qui fait dériver le 25 décembre des hérésies chrétiennes ne paraît pas soutenable. D'abord, tout usage qui venait des hérésies était suspect et par cela même rejeté par l'Église. La petite secte gnostique des Basilidiens, au dire de Clément d'Alexandrie (*Stromates*, liv. I), aurait célébré la première à Alexandrie la fête de la naissance, l'Épiphanie, et cet usage aurait pénétré dans l'Église entière. Ceci est contre toutes les données de l'histoire. Bien au contraire, les institutions de l'Église sont toutes provoquées par opposition à l'hérésie. Et c'est sur ce principe, vraiment historique, que se fonde l'opinion qui veut que Noël ait été instituée comme antithèse, contre-affirmation, en face de l'hérésie. En effet, les manichéens n'aimaient pas la fête de la naissance et la célébraient mollement; *tepidissima celebratio* (1). De même, les Donatistes en Afrique (2). Quant aux Priscillianites, ils jeûnaient ce jour-là, au lieu de s'associer à la joie commune (3).

En regard de ces partis hérétiques, l'Église affirmait d'autant plus fort l'humanité de Jésus-Christ et la fête de la naissance. Ceci est en effet bien confirmé par l'histoire d'une manière générale. L'Église accentuait ses affirmations et ses institutions en face de l'hérésie. En particulier, le *Symbole des apôtres* fut élaboré progressivement pendant cinq siècles pour bien affirmer l'élément historique de la personne de Jésus-Christ contre toutes les hérésies gnostiques et autres. Mais dans la question spéciale qui nous occupe les témoignages font défaut; on ne peut saisir le lien direct entre l'institution de Noël et le progrès de l'hérésie, et surtout cette antithèse très vraie de l'Église et de l'hérésie ne nous apprend absolument rien de précis sur la date même du 25 décembre.

---

(1) *Solemnes gentium dies cum ipsis celebratis; ut kalendas et solstitia.* Augustin, XX, 4, *Contr. Faustum.*

(2) *Habentes ergo tantæ spei fiduciam, in fide quâ fundati estis stabiles permanete, ne idem ille tentator, cujus jam a vobis dominationem Christus exclusit, aliquibus vos iterum seducat insidiis, et ista præsentis diei gaudia suæ fallaciæ arte corrumpat, illudens simplicioribus animis, de quorumdam persuasione pestifera, quibus hæc dies solemnitatis nostræ, non tam de nativitate Christi quam de novi, ut dicunt, solis ortu honorabilis videatur.* (*Serm. de nativitate*, éd. de Paris, 1641.)

(3) *Quid est, quod arctum circulum*
Sol jam recurrens deserit?
Christusne terris nascitur,
Qui lucis auget tramitem?

(4) *Nam post solstitium, quo Christus corpore natus,*
Sole novo, gelidæ mutavit tempora brumæ
Atque salutiferum præstans mortalibus ortum,
Procedente die, secum decrescere noctes
Jussit...

(1) Augustin, *Cont. Faust*, lib. XX, c. II.

(2) *Merito istum diem nunquam nobiscum hæretici Donatistæ celebrare voluerunt.* Augustin, sermon 202.

(3) *Quod natalem Christi non vere honorant, sed honorare simulant. Jejunantes eodem die...* (*Leonis Magni epist. ad Turribium*, ép. 93.

L'opinion qui trouve dans le judaïsme l'origine du 25 décembre doit être acceptée. D'abord il y a, en faveur de cette opinion, le grand fait que toutes les institutions chrétiennes dérivent du judaïsme. De plus, un tel procédé est conforme à l'esprit de l'Église occidentale. Elle aimait à se rattacher à une tradition lointaine et à un texte positif. Elle avait une foi absolue en l'accomplissement littéral des divers oracles : s'il y avait une lacune dans le Nouveau Testament, elle la comblait par la prophétie, prétendant que ce qui était prédit était nécessairement arrivé, alors même que mention expresse ne serait pas faite de l'événement. Enfin et surtout, l'origine juive donne une date précise, le 25 décembre (Aggée 2, 18), la purification du temple pour le vingt-quatrième jour du neuvième mois. Ce jour fut toujours une grande fête juive, sous Zorobabel, plus tard sous les Macchabées. Elle était célébrée avec une grande joie, le soir et la nuit du neuvième mois, le mois de *kislew*, soit le vingt-cinquième jour d'après la façon juive de compter, le soir appartenant au jour suivant. Des réjouissances de toutes sortes, des illuminations générales et particulières attestaient l'allégresse publique; c'était la fête de la nuit sacrée, la *Kanuka*. Aussi la Kanuka était la fête des lumières (1). Partout où les juifs étaient répandus, cette solennité occupait une place importante. Pour les juifs de l'empire romain, nisan et avril se correspondant, la Kanuka tombait le 24 décembre au soir, soit le 25 décembre. Les chrétiens, attachés à l'Ancien Testament, ayant une foi absolue en l'accomplissement littéral de la prophétie, cherchant une date symbolique à défaut de la date réelle impossible à trouver, ont résolument choisi le 25 décembre. La fête de la fondation du temple matériel sera celle de la fondation du temple spirituel, de la naissance de Jésus-Christ.

On objectera contre l'origine juive le fait de l'apparition tardive de Noël, alors que Pâques et Pentecôte se montrent aussitôt. Les explications que j'ai données au commencement de cette étude préviennent cette objection. On invoquera peut-être la pénurie ou l'absence de déclarations formelles des écrivains des premiers siècles en faveur de l'origine juive. Il y a bien quelques textes à citer; mais, à vrai dire, aucun ne me paraît concluant, non plus qu'en faveur des autres opinions. Certes, on voudrait plus de preuves, on s'impatiente contre ce manque de pièces au dossier et ce vague qui enveloppe les commencements. C'est ici ou jamais le cas de mettre en pratique ce principe fort sage qu'il faut être discret en présence de ces manifestations religieuses. Ma conclusion n'est pas hésitante en faveur de l'origine juive du 25 décembre; mais je ne prétends pas que les autres considérations pour expliquer cette date soient sans valeur. Sans contredit, les écrivains et les orateurs du IVe siècle aiment à se représenter la naissance de Jésus sous l'emblème du soleil, à partir de ce jour reconquérant dans la nature une plus grande place, comme le célébraient les fêtes païennes. Sans contredit l'Église, en insistant sur la fête de la naissance, a été heureuse d'affirmer l'humanité réelle de Jésus en présence des hérésies qui, sous prétexte de l'idéaliser, n'en faisaient plus qu'un fantôme. En histoire, toutes les institutions ont des causes complexes. Mais l'origine juive apparaît comme la plus naturelle, la plus historique, tout à fait dans l'esprit du développement de l'Église occidentale. D'ailleurs, sinon le jour, du moins l'époque était indiquée forcément. Puisque l'absence de la date chronologique laissait toute latitude, il était naturel et nécessaire de placer la fête nouvelle à une distance suffisante des deux autres et de diviser ainsi l'année ecclésiastique en trois cycles solennels, selon l'exemple que fournissait le monde juif. Et, pour dire toute ma pensée sur la fixation précise du 25 décembre, peut-être l'Église attachait-elle à ce quantième une moins grande importance que nous n'en mettons à le découvrir. Autant elle tenait à l'esprit de la fête, autant elle mettait son âme dans cet anniversaire symbolique, autant elle prenait peu d'intérêt à une question de chronologie. Il apparaît souvent dans ces grands mouvements religieux ce que j'appellerai le suprême dédain de la date. Peut-être est-ce ici, de par l'histoire, une invitation à nous souvenir que l'esprit seul donne la vie, que le chiffre et la lettre ne valent, en ces matières, que comme forme et auxiliaire de la pensée et du sentiment, et qu'à cet égard les chrétiens, qui créèrent cette fête, furent bien des disciples du Maître qui disait : « La chair ne sert de rien; ce que je dis est esprit et vie. »

V.

Comment les deux fêtes de la naissance, la fête orientale du 6 janvier, l'Épiphanie, et la fête occidentale du 25 décembre, la Noël, se rencontrèrent et se pénétrèrent et comment la fête occidentale finit par prévaloir, c'est ce qu'il faut examiner pour rendre cette étude complète.

Il est positif qu'avant le IVe siècle l'Épiphanie était connue et célébrée en Orient, de même que la Noël était connue et célébrée en Occident; mais ces deux fêtes n'étaient pas encore pleinement acceptées, régulières, uniformément établies. A partir du IVe siècle il en est autrement. Les deux fêtes, dans leur pays respectif, sont complètement constituées; dès lors elles se rencontrent et se pénètrent, comme les deux esprits dont elles sont l'expression. Le mouvement et la marche des deux fêtes sont curieux et intéressants à étudier.

(1) Macchabée, IV. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. XII.

L'une, l'Épiphanie, va de l'Orient vers l'Occident; l'autre, la Noël proprement dite, va de l'Occident vers l'Orient. Il faut consulter ici, comme principal témoin, Chrysostome, qui est le plus rapproché des faits et le plus abondant en détails. « Chez nous, dit-il (1), la première fête est l'Épiphanie. » En Orient, au IVe siècle, l'Épiphanie était une fête considérable. Quand elle veut pénétrer en Occident, ce n'est pas sans peine; des oppositions fort vives s'élèvent : on ne connaît pas ce jour-là. Cependant et non sans lenteur la fête orientale prend pied en Occident. La première mention formelle qui soit faite de la célébration de cette solennité en Occident nous reporte vers 360. Ammien-Marcellin (2) raconte que l'empereur Julien, se trouvant à Vienne, célébra la fête de l'Épiphanie dans l'église chrétienne. Certainement elle n'avait pas encore pénétré dans les autres contrées de l'Occident. Vienne et les bords du fleuve recevaient les premiers, par la Méditerranée, tous les produits et toutes les idées qui venaient d'Orient. Les rapports étaient très fréquents entre l'Orient et les villes de commerce du midi de la Gaule.

En Occident, la Noël du 25 décembre était très connue au IVe siècle et célébrée avec grand empressement. Ambroise raconte que, sous le pape Tibère, au milieu du IVe siècle, sa sœur Marcella prononça des vœux et fut consacrée au service de Jésus-Christ. La cérémonie avait lieu le 25 décembre, et l'évêque romain dit, à cette occasion, à la néophyte : « Tu vois quelle foule est assemblée pour le jour de naissance de ton époux. » La Noël d'Occident arrive tard en Orient; mais elle est aussitôt très bien accueillie. Dans un sermon prêché à Antioche, en 386, le 25 décembre, Chrysostome dit positivement que cette fête n'est connue que depuis dix ans en Orient. « Il y a dix ans que nous connaissons ce jour. » Il s'agit du jour du 25 décembre, c'est-à-dire de la fête sous sa forme occidentale. Mais le grand orateur exalte cette fête; il tient à ce qu'elle s'introduise et se célèbre en Orient. Elle est, dit-il, « la mère de toutes les autres : toutes les autres partent d'elle ». Sans doute elle est récente ; mais elle a déjà pris rang parmi les plus considérables : preuve en soit l'affluence des fidèles qui viennent la célébrer. Sans doute aussi elle a soulevé des oppositions ; mais elle est à présent favorablement acceptée. Les uns la rejettent comme une nouveauté; les autres, au contraire, pour l'appuyer fortement, insistent sur sa haute antiquité et sur sa presque universalité. Ils disent (et Chrysostome rapporte leur dire sans le prendre à sa charge) que cette fête est connue dès longtemps et « célébrée depuis la Thrace jusqu'à Cadix ». La Noël d'Occident gagne ainsi beaucoup de terrain en Orient. L'Épiphanie pénètre bien en Occident, mais avec moins de faveur. Dans quelques contrées, au lieu de célébrer les deux fêtes, on n'en célébra qu'une, on les confondit. Noël, en tant que fête unique, fut ordinairement préférée. Dans d'autres contrées, au contraire, dans la grande majorité des Églises, presque partout, les deux fêtes restèrent indépendantes l'une de l'autre ; on célébra à leur date Noël et l'Épiphanie. Mais alors l'Épiphanie ne fut pas directement la fête de la naissance ; elle conserva ses éléments accessoires, le souvenir de l'adoration des mages et le souvenir du baptême de Jean, à peu près comme nous le voyons chez nous aujourd'hui.

Noël, le 25 décembre, prévalut dans le monde chrétien et devait nécessairement l'emporter. Les raisons de cette victoire sont si frappantes qu'il n'est besoin que de les indiquer. D'abord, s'il y avait dans l'Épiphanie un symbolisme plus grandiose, il y avait dans Noël un élément plus humain, plus touchant, et tout ce qui nous prend au cœur finit par avoir le dessus. Puis les Églises qui adoptèrent Noël furent les plus nombreuses et les plus puissantes ; elles pesèrent d'un plus grand poids dans l'établissement officiel des institutions. C'est d'ailleurs vers l'Occident que le christianisme marchait. Toutes les Églises nouvellement conquises étaient occidentales et adoptaient Noël sans hésitation. L'Occident, c'était le présent et l'avenir. Il ne faut pas enfin oublier l'autorité naissante et déjà considérable de l'évêque de Rome. Un besoin de concentration et d'unité se faisait partout sentir dans l'Église ; c'est vers Rome que, de toutes parts, dans le monde chrétien, on regardait. Or Noël était la fête de la naissance pratiquée et recommandée par l'Église de Rome. A tous ces points de vue, le 25 décembre devait prévaloir.

Ainsi un grand fait se dégage de l'histoire : c'est l'institution, sous une double forme, orientale et occidentale, de la fête de la naissance de Jésus. Les deux formes se rencontrent et se pénètrent. La forme occidentale l'emporte et doit l'emporter. A travers le moyen âge et les temps modernes, Noël conserve son caractère expansif et joyeux. Les usages d'aujourd'hui : réunions de famille, cadeaux dont on comble les enfants, bûches de Noël, arbres de Noël, sont, à leur manière, des manifestations dérivées du sentiment profond et tendre que l'Église a mis et mettra toujours dans cet anniversaire. Ce jour symbolique de la naissance de Jésus provoquera sans cesse l'universelle gratitude.

ARISTE VIGUIÉ.

(1) Homél. I. *Sur la Pentecôte.*
(2) Lib. XXI, c. II.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

Mme Pardo Bazan

Ce que nous disions l'autre jour (2) de Palacio Valdés nous paraît s'appliquer, avec non moins d'exactitude, à Mme Émilia Pardo Bazan : elle se fait gloire d'appartenir à l'école naturaliste ; comme telle, c'est parmi les plus jeunes et les plus audacieux qu'il faut la placer ; mais en réalité son art se rattache à celui de Balzac bien plus directement qu'à celui de Flaubert. De plus, elle répudie du réalisme tous les côtés bas et n'en prend que ce qui, d'une manière ou d'une autre, remonte vers un noble idéal.

De même encore que M. Valdés, Mme Pardo Bazan a écrit des ouvrages de critique littéraire en même temps que des romans, et mis une poétique à côté de sa poésie. En 1883, elle a publié un volume de lettres sur la dispute des réalistes et des idéalistes : dispute qui tend de plus en plus, surtout sous sa plume, à tourner en querelle de mots. Ce volume a pour titre *la Question palpitante :* titre un peu trop ambitieux peut-être ; car, si la question de savoir dans quelle mesure l'idéal ressort (il faut toujours de l'idéal à l'homme) de l'observation simple des faits a été de nos jours remise sur le tapis à propos de certaines peintures grossières et de quelques scandaleux ouvrages, elle n'est au fond ni palpitante ni nouvelle. Mme Bazan aurait mieux fait de dire : « la question mal posée », et sa plume, d'une discrétion féminine, eût sans doute parfaitement tracé les limites que la pudeur naturelle (ou acquise) de la société assigne dans l'art au réalisme, autrement dit à la représentation de la nature. Presque toujours il a suffi, au commencement d'une discussion, d'un mot impropre ou d'une mauvaise phrase pour faire dévier l'esprit du public d'une façon irrémédiable. « Le laid, c'est le beau », — « Tout est beau dans la nature », auront été au nombre des aphorismes malheureux. Pour joindre l'exemple au précepte, on a cru devoir peindre des choses répugnantes dont la plupart ne sont même pas des choses naturelles. De là les préventions qui s'attachent et s'attacheront toujours au nom de réalisme : si l'on avait commencé par représenter, avec la fidélité dont se pique l'école, les objets qui, depuis le commencement des idées esthétiques, constituent le domaine de l'art, le mot de réalisme pourrait équivaloir à celui de perfection.

C'est ainsi que l'entend Mme Pardo-Bazan : « Le terrain circonscrit du drame et du roman, du roman surtout — dit-elle en substance dans une de ses préfaces, — est aujourd'hui le champ des luttes littéraires. Dans celui de la poésie lyrique, il n'y a pas lutte parce qu'il y règne une liberté voisine de l'anarchie ; mais les romanciers français sont rangés en bataille et présentent deux fronts d'armées opposées. Cette bataille en elle-même est bien plus ridicule que celle des classiques et des romantiques de 1830 (lesquels représentaient très véritablement deux époques littéraires et deux phases distinctes de l'histoire) puisque le réalisme ou le naturalisme, comme le réel et comme le naturel, est de tous les lieux et de tous les temps. Cependant, de cette lutte comme de toutes les luttes, il sortira, il est même déjà sorti quelque chose, et une chose qui, à ses yeux de romancière, est importante pour l'art qu'elle a aimé : c'est que « le roman a cessé d'être un « vain amusement, un passe-temps stérile pour les gens « oisifs ; qu'il est monté au rang d'étude psychologique, « historique, sociale, tout ce que l'on voudra, mais « d'étude ». Tout entre désormais dans le cadre du roman : il y faut de la science et de la philosophie, autant que de la passion et de l'art. Si l'on se bornait, comme on l'a fait longtemps, au mérite de l'invention, les *Contes des mille et une nuits* seraient le modèle du genre ; si l'on se renfermait dans le sentiment pur, on ne surpasserait jamais *Delphine* et *Corinne*, deux chefs-d'œuvre en leur temps, aujourd'hui impossibles à lire ; si l'on ne cherchait que l'idéal, George Sand et George Eliot n'auraient rien laissé à faire à leurs successeurs. Mais, à l'avenir, le roman sera la reproduction fidèle de tout : science, nature, société, vie du corps, vie de l'âme, ce qu'on voit, ce qu'on sent, ce qu'on pense. La chair n'aura pas moins que l'esprit le droit d'être représentée ; on ne demandera qu'une chose : la vérité.

Malheureusement, ajoute Mme Pardo-Bazan, par une réaction violente contre cette forme du roman qui consistait à peindre empiriquement les émotions morales sans remonter aux causes physiques, ou à choisir de préférence pour sujets de l'art les appétits matériels de l'homme, la psychologie a cédé le pas à la physiologie, aussi bien dans les salons et les mansardes que dans les laboratoires. Mais cette révolution n'est pas chose plus définitive ici que là. Il n'est pas plus nécessaire, il n'est même pas plus possible de se borner à l'observation directe devant un fait social que devant une table d'amphithéâtre. Puisque les causes premières et finales échappent toujours à l'homme, l'homme sera toujours métaphysicien en philosophie et, dans l'art, idéaliste. Inévitablement il en revient là, et tout consiste en une différence de méthode.

Mme Pardo-Bazan n'a peut-être pas émis aussi simplement ces idées simples ; mais, en somme, elle les a exprimées, et, ce qui vaut mieux, elle les a appliquées dans ses ouvrages. Ses deux meilleurs romans : *Un voyage de noces* et *la Femme tribun*, sont des œuvres réalistes quant à la forme et idéalistes quant au fond. C'est un principe chez les romanciers de la nouvelle

(1) Voy. pour cette série la *Revue* des 7 mars, 4 et 11 avril, 9 mai, 19 septembre, 10 octobre et 7 novembre 1885.

(2) *Revue* du 7 novembre.

école, que l'invention doit tenir le moins de place possible dans les œuvres d'imagination : plus le thème sera banal, mieux cela vaudra, et plus aussi le sujet sera vaste, puisque, en ce cas, le mot banal signifie général. Or il n'y a pas de fait plus fréquent dans le monde que celui des unions désassorties, des mariages sans amour. Si rebattu que soit le sujet, il est toujours jeune, parce qu'il renaît sans cesse et que c'est là une des fatalités de la vie sociale, comme la maladie est une des fatalités de la vie physique. C'est sur ce fait d'observation si commune que Mme Bazan a fondé son *Voyage de noces,* et elle a écrit un gros volume avec ce qui serait à peine, sous la plume de tout autre qu'un romancier réaliste habile, la matière d'une courte Nouvelle.

I.

Sur le quai de la gare, dans la ville de Léon, un homme d'un âge mûr et une toute jeune femme attendent le train dans lequel ils vont partir. Ils sont escortés par leurs amis. Comme dans les tableaux de « noces mythologiques », les hommes suivent l'homme et les femmes la femme; mais bien différents sont les deux cortèges. Celui du señor Miranda est composé de fonctionnaires publics, parmi lesquels le gouverneur de la province; celui de Lucie est formé de filles du peuple et de petites bourgeoises, amies ou parentes de l'épicier son père. A demi ruiné de santé et d'argent, Miranda vient d'épouser un million de dot, et les époux, au sortir de l'église, ont revêtu des habits de voyage et partent pour Biarritz et Paris.

Quoi de plus vulgaire qu'un pareil thème? Et cependant l'auteur en a tiré des détails charmants. Le lecteur n'a pas suivi les époux dans le train depuis dix minutes qu'il connaît à fond leur caractère. Lucie, vraie Vénus de Milo, belle et robuste fille du peuple, intéresse déjà par sa candeur et sa simplicité; Miranda, vieux viveur, dégoûte par son égoïsme. Pendant que la jeune femme pleure sa séparation d'avec son père, l'intéressant mari inspecte les courroies et les serrures de son bagage. Sentant pourtant qu'il doit au moins à sa compagne une apparence d'intérêt : « Lucie, finit-il par lui dire, changez de place, ma chère; le soleil va vous incommoder. »

On soupe au buffet d'une station, et, rentrée dans son compartiment, Lucie s'étend sur les coussins et s'endort d'un sommeil d'enfant. Le train tarde à partir. Au moment où il va se mettre en route, Miranda s'aperçoit qu'il a laissé sa précieuse gibecière — le sac qui contient l'or et les billets de banque du père de Lucie — dans la salle du buffet; il descend avec précipitation, s'informe avec une angoisse très bien peinte, accourt pour remonter dans son wagon, se foule le pied sur la voie, tombe et, furieux, montre le poing, dans sa rage impuissante, au train qui file rapidement.

Encore une fois, quoi de plus vulgaire? Mais ici commencent de très jolies scènes. Pendant que Miranda courait après sa gibecière, un jeune homme est monté dans son compartiment et, surpris d'y trouver seule et endormie, une jeune femme, presque une enfant, s'est assis dans un coin loin d'elle.

Cinq heures s'écoulent et Lucie dort toujours.

— Vos billets, s'il vous plaît! crie le conducteur du train en paraissant tout à coup à la portière.

Lucie s'éveille et essaye de soulever sa tête appesantie :

— Votre billet, señora!

Lucie se frotte les yeux.

— Votre billet! répète le conducteur d'un ton plus impératif.

— Miranda! donne les billets! dit Lucie en refermant les yeux.

Le conducteur tend la main vers l'inconnu, qui a déjà donné le sien.

— Je ne suis pas M. Miranda, répond celui-ci.

L'employé s'impatiente, Lucie se lève sur son séant, promène ses regards autour d'elle, s'aperçoit de l'absence de son mari et, aux paroles irritées de l'employé, fond en larmes comme une petite fille qu'elle est.

— Laissez madame tranquille! dit l'inconnu d'un ton impérieux; vous voyez bien que, par l'effet sans doute de quelque circonstance forfuite, elle n'a pas son billet. Prenez, et vous règlerez cela à la station prochaine, ajoute-t-il en lui mettant une pincée d'or dans la main.

Ici l'auteur se plaît à étaler les côtés chevaleresques et donquichottesques du caractère espagnol. Artegui (le jeune homme inconnu) est discret, respectueux, réservé autant que courtois et généreux. Mais il est en même temps don Quichotte dans sa générosité, car il prend Lucie sous sa protection, la conduit à l'hôtel, paye partout pour elle, envoie à son mari télégrammes sur télégrammes et (chose qui serait tout à fait incompatible avec nos mœurs) répond avec indignation, lorsqu'elle lui dit que Miranda lui remboursera ses dépenses :

— Señora, je ne suis pas un prêteur d'argent!

Il va sans dire qu'Artegui fait sur Lucie une impression ineffaçable. S'il le voulait, cette belle fille candide, innocente comme Ève le jour de sa naissance et mue par des instincts qu'elle ignore, tomberait dans ses bras. Mais il ne le veut pas. Il la protège et la rend pure à son époux. Miranda n'en est pas moins jaloux; car sa ridicule aventure a blessé son amour-propre, seul sentiment qui lui reste; la jalousie le rend tyrannique, brutal; Lucie, qui l'eût aimé, ne peut plus voir en lui qu'un maître grossier; et le mari suivrait sa destinée, aux applaudissements du parterre, si la jeune

femme ne rencontrait un prêtre qui lui barre le chemin de l'abîme. Elle retourne auprès de son père, l'âme meurtrie, son frais visage flétri, ne souhaitant plus que la mort; et sa vie, en effet, serait, à dix-huit ans, finie, si elle ne portait dans son sein un fruit de son triste mariage.

Il y a un tableau dans lequel on voit Lucie traverser, comme par l'effet d'une attraction magnétique, le jardin qui sépare sa demeure de celle d'Artegui, gravir lentement les degrés du perron et arriver dans les ténèbres jusqu'à la chambre à coucher du jeune homme; ce tableau épouvante par son apparence de bestial héroïsme. Et cependant c'est l'amour idéal qui domine chez cette femme. Elle aime de façon à tout oublier : le monde, les convenances sociales, sa réputation, son mari; elle ne voit plus rien que l'objet de son amour; elle marche devant elle comme marchent les somnambules et les magnétisées; mais ce n'est pas la passion animale qui la pousse, c'est le sentiment de l'adoration la plus pure. Elle a le culte des héros dans toute sa simplicité. ce culte dont toute vraie femme serait une prêtresse si la société n'étouffait en germe les instincts des neuf dixièmes des créatures humaines sorties des mains de la nature. Et quand Artegui, s'enflammant à son tour et descendant de ses hauteurs intellectuelles en terrain plat d'homme ordinaire, lui propose de l'enlever à son époux et de fuir par delà les mers, elle refuse avec un calme, une fermeté qui, dans sa situation, sont sublimes. « Oh! Lucie, s'écrie-t-il, ton sort me fait frémir! Sans moi, tu seras seule sur la terre! » Elle se dresse et, appuyant ses mains sur ses larges hanches pour montrer ses formes arrondies, par un geste qui aurait son impudeur s'il n'avait sa beauté : « Dieu a envoyé déjà quelqu'un pour m'aimer! » répond-elle. Sur ce mot qui est le mot suprême de la vie de tant de femmes, elle repart pour Léon; Miranda s'en va de son côté; le voyage de noces est fini, et le roman de Lucie, terminé.

II.

On peut remarquer dans cet ouvrage la place importante que l'auteur y donne aux sentiments et aux préceptes religieux. Il n'est guère douteux que Lucie, cette créature qui « a dans le sang assez de globules rouges pour en fournir à vingt anémiques », comme dit son médecin, n'eût succombé aux entraînements de la chair si sa foi religieuse et les exhortations d'un jésuite ne l'eussent préservée. Dans un autre roman de Mme Bazan, *la Femme tribun*, on voit également la force et la ténacité des sentiments catholiques chez le peuple espagnol. Des émeutiers et des émeutières qui arrachent des rails, lacèrent des tableaux, brisent des machines, foulent aux pieds tous les emblèmes de la civilisation, s'arrêtent devant l'image d'une madone; des femmes qui prêchent le meurtre portent des fleurs sur les autels. Et en peignant ces contrastes Mme Pardo Bazan, qui réunit elle-même les opinions extrêmes des libéraux et celles de l'Église, ne fait que donner une forme concrète à ses propres sentiments.

Jeune encore (elle est née vers le milieu du siècle), très bien placée pour tout voir et pour tout observer (elle appartient à une famille de haute bourgeoisie ou de riche petite noblesse), extrêmement instruite (elle a écrit un livre destiné à populariser le darwinisme en Espagne), Mme Émilia Pardo Bazan semble avoir devant elle un véritable avenir littéraire. Elle a déjà pris du réalisme, dans le roman, ce qu'il a de bon et d'éternel; son instinct féminin lui a fait rejeter ce qu'il a de mauvais et d'éphémère. Il suffirait qu'elle se défît du défaut qui caractérise l'élève et le distingue du maître — la surabondance et la puérilité des détails — pour qu'elle fût déjà une remarquable romancière. En voyant la minutie de ses peintures, nous ne pouvons nous empêcher de nous rappeler l'enfant qui, dans Boileau,

> . . . . . Va, vient
> Et, joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient,

et de nous dire que rien dans le réalisme n'est absolument nouveau : ni le principe général qui veut que l'art soit l'imitation de la nature, ni l'abus dans lequel les imitateurs tombent en mettant en relief objets ou faits insignifiants. La nature dispose ses tableaux de telle sorte que l'homme, placé au centre, perçoit chaque chose avec le degré d'intensité qui convient, et que tout se fond dans une parfaite harmonie. Les peintres novices, au contraire, les Chinois par exemple, donnent à un brin d'herbe la valeur d'un arbre, à un oiseau la taille d'une maison. A cet égard, les romanciers de l'école réaliste, quelque puisse être leur mérite, sont trop souvent des peintres chinois.

Léo Quesnel.

THÉATRE

« Sapho » au Gymnase

Une très bonne preuve que l'attente de *ce qui arrivera* n'est pas le principal élément de l'intérêt au théâtre, c'est qu'une curiosité vive, toute particulière, s'attache tout d'abord aux pièces tirées des romans.

Quand nous avons lu, au coin du feu, un de ces

livres si rares qui nous font dire : « Voilà bien la vie et les passions », nous ne nous dégageons pas sur-le-champ du charme qui nous a séduits. Il nous suit quelque temps dans la vie quotidienne, mêlant la réalité avec la fiction. On dirait que nous avons assisté à ces événements imaginaires, connu ces personnages si vivants dans le livre. On s'attend à les rencontrer dans la rue, on les cherche involontairement dans la foule. Aussi, quand par la suite on nous les montre en chair et en os sur un théâtre, nous allons à eux comme on se porte à la rencontre de personnes de connaissance dont les traits sont restés fixés dans notre mémoire, dont la voix est encore dans notre oreille.

C'était le cas de tous ceux qui assistaient à la première représentation de *Sapho*. Ils avaient lu, lors de son apparition, il y a un an, le livre de M. A. Daudet ; ils se souvenaient de cette étude impitoyable de l'un des maux les plus fréquents de la société contemporaine, du roman des faux ménages. Ce sujet si actuel, si parisien, préoccupait M. Daudet depuis ses débuts dans la littérature. Il y avait touché dans *Jack*, dans *Fromont*, dans le *Nabab*, dans *les Rois en exil*, dans *Numa Roumestan;* mais il voulait lui consacrer un livre à part, le montrer dans sa gravité douloureuse, et la dédicace qu'il a écrite en tête de *Sapho :* « A mes fils quand ils auront vingt ans », prouve qu'il ne se proposait pas là un acte purement littéraire.

J'ai souvent pensé que l'on aurait pu donner pour épigraphe à *Sapho* les vers exquis que le poète Auguste Dorchain a écrits sur cette matière délicate. Il s'adresse aux mères ; il leur dit que ce besoin de tendresse qu'elles ont éveillé chez leurs fils les poussera, au jour des premières solitudes, vers de pernicieuses aventures. C'est à ce piège d'affection que les meilleurs, les plus purs se prennent. Ils ont emporté un regret incurable du foyer paternel ; ils sont sans courage pour les tristes rentrées dans leurs chambres d'employé ou d'étudiant, où il n'y a ni feu ni lampe prête, ni personne qui attende. Ces jeunes gens ont devant eux des années de travail, une longue perspective de soirées solitaires et mornes; ils se laissent envahir, tous les jours davantage, par le désir de « refaire la maison ». Et quand ils en sont là, fatalement ils rencontrent sur leur route la femme passionnée, déjà mûre, comme une seconde mère qui les devine. Elle vient à eux avec une câlinerie affectueuse, qui n'a pas les dehors, toujours un peu effrayants, de l'amour. Ses paroles sont tranquilles, sa tendresse dévouée. Elle a l'expérience de la vie et de la pauvreté. Elle crée autour de celui qu'elle aime une atmosphère tiède, parfumée, où la volonté se dissout. Mais, avec ces dehors de douceur, de résignation, elle est en réalité cramponnée à cet amour, peut-être le dernier, et s'y accroche si désespérément que ces liaisons commencées dans la joie ont d'ordinaire une issue tragique, soit qu'elles finissent par la séparation, le déchirement, l'immolation toujours barbare de la femme, soit que l'homme fasse le sacrifice de sa vie, renonce à son avenir et s'enterre dans sa liaison comme dans un trou. — Qu'est-ce cela sinon l'histoire commune de Gaussin et de Sapho, de Potter et de Rosa, de Déchelette et d'Alice Doré ? L'intérêt poignant du livre, la moralité qui s'en dégage est dans le spectacle de toutes ces amours commencées avec la grâce, le plaisir, la jeunesse, et qui s'achèvent dans les larmes, les regrets superflus. Car la rupture de Gaussin et de Sapho ne nous trompe pas : ces deux êtres ont marché trop longtemps la main dans la main, rêvé à côté l'un de l'autre, ils se sont trop pénétrés, échangés, pour s'oublier jamais. On le sent bien : Sapho ne guérira pas de la blessure que l'ingratitude de Gaussin lui a faite, et lui, dans ce pays lointain où il part comme pour un exil, il emportera le regret cuisant des voluptés anciennes, l'odeur de cette fange où il a marché et où sa jeunesse s'est fanée.

Telles sont les impressions, tel est le trouble intime que nous avions tous gardé de la lecture de *Sapho*. Toutefois, lorsque la nouvelle s'est répandue que M. Daudet et M. Belot se proposaient d'en tirer un drame, les plus chauds admirateurs du livre accueillirent ce projet avec défiance. On ne voyait pas la pièce, les situations, ni ce nombre d'événements matériels qui, au théâtre, paraissent indispensables pour marquer les étapes de l'action. Un jeune homme se met en ménage avec une femme de rencontre; après l'aveuglement du début il s'aperçoit qu'elle est indigne de son amour. Il sent que sa dignité et son honneur se corrompent à ce contact. Il la quitte une première fois, puis lui revient ramené par le désir. Mais, cette fois, c'est elle qui le repousse. Voilà une histoire en soi bien banale et qui ne comporte pas de grands développements tragiques. Elle ne peut valoir que par l'étude approfondie des caractères, la finesse de l'analyse psychologique, par les détails qui viendront se grouper autour de ce thème, la délicatesse des nuances, l'art des transitions. Toutes ces qualités-là sont dans le roman ; mais comment les transporter sur la scène? Comment nous faire voir la naissance, le développement d'une habitude, les mille riens qui la fortifient? Comment nous montrer de quelle façon Sapho, d'abord esclave, devient maîtresse? l'abaissement progressif de Jean Gaussin jusqu'à la révolte finale? Tout cela, disait-on, est trop subtil, trop complexe pour le théâtre. M. A. Daudet, qui est un poète, va nous mettre à la scène quelques merveilleux tableaux : ce sera une illustration vivante de son roman ; ce ne sera pas une pièce.

Nous étions presque tous dans ces appréhensions quand le rideau s'est levé.

A chaque acte, le cadre change, le tableau varie; mais c'est toujours le même charme de poésie, la même illusion de réalité. Comme il est vivant, ce premier acte qui nous montre la chambre de Jean Gaussin,

l'oncle Césaire, la tante Divonne, occupés à installer leur neveu à Paris! Tante Divonne veut s'assurer par elle-même que les livres de « son Jean » sont en bonne place, que le vieux tableau représentant la maison de Castelet est pendu, sous ses yeux, à la muraille; elle veut encore qu'Irène — sa nièce à elle, une cousine de Gaussin qui dans la pièce remplace la filleule de Bouchereau — ait passé par le logis de l'élève-consul pour y laisser le frais et virginal souvenir de sa présence. Mais, hélas! les pauvres gens ne sont pas dans la rue, que Sapho frappe à la porte. Elle vient, sûre de sa toute-puissance, demander à s'asseoir au foyer de Gaussin. « Pour être à toi, dit-elle, je me suis dépouillée de tout ce luxe qui me venait des autres. Je n'ai plus d'autre asile que ton amour. Vas-tu me renvoyer? » Et Gaussin, séduit peu à peu, ferme son livre, et Sapho lui noue ses bras autour du cou. Elle ne s'en ira plus.

Au second acte, nous sommes à Ville-d'Avray, dans un restaurant soi-disant rustique, qui vraiment, malgré son frais décor de verdure, est le carrefour tragique de la descente aux Enfers, où errent tous les couples torturés par la Vénus implacable : Rosa avec de Potter, le vieux Caoudal abandonné par sa dernière maîtresse, le poète La Gournerie, et même le spectre déshonoré de Flamant, le graveur faussaire. Tous, anciens amants de Sapho! Enfin Déchelette avec la petite Doré. Jean Gaussin et Sapho, dont la lune de miel dure encore, se mêlent à eux, et tous ces gens parlent librement du passé de Sapho devant Gaussin qui l'ignore. Frappé au cœur par ces révélations, il veut fuir, n'en a pas le courage. C'est le pas décisif dans la voie des honteux compromis.

Le troisième acte nous transporte à Chaville, dans une maison de campagne que Gaussin a louée et où il accepte la visite du père de Sapho, le cocher de fiacre, la compagnie dégradante des Hettéma, ce couple symbolique dans sa bestialité sereine et repue. Sapho a même pris avec elle l'enfant de Flamant, l'homme du bagne, pour qui, au fond du cœur, elle garde une certaine tendresse. Gaussin le sent, et c'est de ce forçat qu'il est le plus jaloux. Il veut qu'on le lui sacrifie tout entier, lettres, portrait, souvenir, et, comme Sapho se révolte, il rompt avec elle brutalement, dans une scène d'une réalité si poignante que, bien que d'un art achevé, elle a paru presque trop cruelle.

Libéré, Gaussin se réfugie à Castelet, et on l'y retrouve au quatrième acte, dans le pays natal ensoleillé, dans l'apaisement des souvenirs d'enfance, dans l'amour innocent d'Irène. Il tâche d'oublier. Mais Sapho ne peut pas lâcher ainsi sa proie. Ne recevant pas de réponse à ses lettres, elle vient relancer Jean chez ses parents. Et c'est là, à la nuit tombante, dans ce carrefour de jardin, la scène, la grande scène de la rupture définitive, le meurtre de cet amour qui traîne depuis si longtemps une lamentable agonie. Oh! poète, quel troublant moraliste vous êtes! et pourquoi nous faire entendre ces cris, nous prendre ainsi aux entrailles, quand vous voulez que nous soyons forts? Pourquoi venir nous raconter la mort de la petite Doré et faire couler tant de larmes à propos de choses fatales? Quels souvenirs avez-vous donc osé évoquer devant tous ces hommes qui étaient là? Et quelle autre leçon pourraient-ils emporter d'un pareil spectacle, sinon que le devoir est ici un mot trompeur et que la pitié vaut mieux?

Gaussin a tué dans Sapho la femme qui aimait; à présent, « elle a besoin qu'on l'aime à son tour ». Et voilà le sujet du cinquième acte. Quand Jean, effrayé par le suicide d'Alice Doré, vient retrouver Sapho dans la petite maison de Chaville, par un emps de neige, et lui proposer de recommencer la vie à deux, elle ne veut plus. Flamant, sorti de prison, l'a revue. Celui-là n'est pas un faible, c'est un passionné. « Il sera à mes genoux, dit Sapho; il ne me verra jamais de rides ni de cheveux blancs, et, s'il m'épouse, comme il en a l'intention, c'est moi qui lui ferai une grâce. » Après avoir écrit à Gaussin une triste lettre d'adieu, elle va rejoindre le malheureux.

Les esprits novateurs qui veulent croire à l'avenir du théâtre et ne se décident point à le considérer comme « un genre inférieur » pensent qu'on peut le régénérer à condition de briser les vieux moules que nous ont légués Dumas père et Scribe. Suivant eux, l'étude psychologique des caractères et le tableau exact des milieux doivent suffire à soutenir une pièce de longue haleine, bâtie au mépris de toutes les conventions théâtrales. A ce point de vue, *Sapho* est une tentative hardie, bien digne de l'attention du public lettré, le seul qui compte en somme, puisque l'autre public le suit d'ordinaire à un quart de siècle de distance. Lors même que *Sapho* serait un essai prématuré qui dérouterait un peu la foule, ou même à cause de cela, elle marquera une date dans l'histoire du théâtre contemporain (1).

HUGUES LE ROUX.

(1) La beauté étrange de Mme Jeanne Hading dans le rôle de Sapho, son jeu plein de nuances et, quand il le faut, de brusquerie, ont admirablement servi les intentions des auteurs, qui s'étaient vus obligés de faire Sapho plus jeune dans la pièce que dans le roman. On sait le vif succès de Landrol dans son rôle épisodique, et celui de Mlle Darlaud, qu'on a bien du chagrin de voir mourir, elle si douce, d'un trépas si tragique.

ÉTRENNES 1886

Tartarin en Suisse

L'illustre Tartarin se reposait depuis longtemps de ses exploits chez les *Teurs,* sans songer le moins du monde à renouveler ses prouesses, et il jouissait paisiblement dans sa bonne ville natale d'une considération bien méritée qui lui avait valu les fonctions aussi honorables que peu pénibles de président du comité alpin tarasconnais. Mais la noire envie, qui s'attaque aux réputations les plus assises et les mieux justifiées, travaillait à ruiner le prestige de l'intrépide tueur de lions et à détruire la légende de ses hauts faits. Pour triompher de la malveillance, il fallait frapper un grand coup. Tartarin le comprit, et non sans quelque hésitation il se décida à affronter les fatigues et les dangers d'une excursion dans les Alpes et à affermir par là sa popularité chancelante. Il ne manqua pas de mettre son compatriote Alphonse Daudet dans la confidence de ses nouveaux exploits. Daudet, lui, n'a eu rien de plus pressé que de révéler au public cette nouvelle phase de l'existence de son héros par un récit étourdissant de verve, d'entrain et de gaieté. Pour contribuer personnellement au succès du livre, l'éditeur l'a orné de charmantes aquarelles dessinées par Rossi, Aranda, de Beaumont et Myrbach, et reproduites en fac-similé, avec une rare perfection, par MM. Guillaume frères.

Petite bibliothèque Charpentier

Cette Bibliothèque, on le sait, réunit dans une série de volumes d'un format commode et portatif, d'une impression nette et soignée, les chefs-d'œuvre de l'esprit humain et les plus remarquables productions de la littérature contemporaine. Virgile, Horace, André Chénier, Silvio Pellico, Gœthe y coudoient Théophile Gautier, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Ferdinand Fabre, Jules Sandeau, Émile Zola, en attendant les frères de Goncourt, Alphonse Daudet, About, André Theuriet et bien d'autres. Chaque volume est enrichi de deux eaux-fortes, dessinées et gravées par des artistes connus.

Librairie des bibliophiles

Parmi les publications nouvelles de la Librairie des bibliophiles, nous signalerons la belle édition de *Faust.* Les dessins sont de M. Jean-Paul Laurens; ses compositions, dont l'État a fait l'acquisition pour en enrichir le Musée du Luxembourg, ont été gravées avec autant d'habileté que d'exactitude par M. Champollion.

La traduction de *Faust* adoptée par MM. Jouaust et Sigaux n'est pas nouvelle : c'est celle de M. Albert Stapfer, à laquelle Gœthe lui-même avait donné une éclatante approbation et que son auteur vient encore de revoir avec le plus grand soin. Elle est accompagnée d'une remarquable préface dans laquelle M. Paul Stapfer, neveu du traducteur et professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, a fait du chef-d'œuvre de Gœthe un exposé très clair et fort intéressant.

La nouveauté de cette fin d'année est le *Jocelyn,* de Lamartine, que M. Besnard, un jeune peintre, a interprété d'une façon neuve et originale. Dans quelque temps paraîtra *Graziella,* dont les dessins, dus aussi à un jeune artiste de grand avenir, M. Bramtot, seront gravés par Champollion. Ces deux ouvrages, réunis par la pensée de donner en éditions de grand luxe le chef-d'œuvre en vers de Lamartine et son chef-d'œuvre en prose, ne font, dans l'esprit des éditeurs, qu'une même publication, et c'est avec *Graziella* que paraîtra une très attachante étude sur Lamartine, due à M. Louis de Ronchaud, l'un de ceux qui l'ont le plus intimement connu.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique* nous trouvons les *Fables de La Fontaine* (2 vol.), avec des dessins d'Émile Adan gravés par Le Rat.

La *Petite Bibliothèque artistique* offre cette année à ses lectrices une édition de l'*Éducation des Filles,* de Fénelon, à laquelle une remarquable étude de M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, donne une valeur tout exceptionnelle.

Dans la *Collection-Bijou,* nous rencontrons une édition d'*Anacréon,* traduit et précédé d'une étude par M. Maurice Albert, l'un des jeunes professeurs les plus distingués de l'Université.

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture,* rédigé par M. Georges Lafenestre et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel.

Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts

Cette *Bibliothèque,* publiée par l'éditeur Quantin, nous offre deux volumes nouveaux : *la Peinture italienne,* par Georges Lafenestre (1re partie), et *le Meuble* (2e partie), par M. de Champeaux.

Le sujet traité par M. G. Lafenestre dans son livre sur *la Peinture italienne* est nouveau par l'ensemble, plus encore que par les détails, car, s'il existait de nombreux ouvrages et de savantes monographies sur diverses époques et divers artistes de l'Italie, on regrettait l'absence d'un Manuel général, sommaire et complet à la fois. Cette lacune est comblée par le Précis de M. Lafenestre, dont la première partie, seule publiée, comprend l'histoire des origines de la peinture en Italie, de ses premiers efforts durant l'antiquité, le moyen âge et la période romane jusqu'à la fin du XIIIe siècle, de l'épanouissement de l'art chrétien au XIVe siècle avec Giotto et ses disciples et de la magnifique floraison de l'école florentine et des écoles de la haute Italie et de l'Italie centrale et méridionale pendant le XVe siècle. Dans un tableau rapide, l'auteur retrace la biographie des peintres en suivant l'ordre chronologique et fait défiler sous nos yeux leurs merveilleuses productions. M. Lafenestre, qui est à la fois poète et critique d'art, nous apprend à aimer et à

admirer les tableaux des maîtres, et il nous enseigne à les voir et à les comprendre.

Nous avons déjà rendu compte ici même du premier volume du *Meuble,* qui s'étendait des temps anciens à la Renaissance. Dans le second, M. de Champeaux a élargi le sujet pour s'occuper de l'*Ameublement* en général et signaler les productions de l'art industriel français depuis le XVIIe siècle jusqu'au premier empire. Il passe en revue la succession des artistes éminents, ébénistes, sculpteurs, marquetiers, ornemanistes auxquels nous devons ces œuvres délicates et charmantes qui font l'ornement des collections publiques et privées, en insistant sur les plus célèbres, les André Boulle, les Caffieri, les Cressent et les Riesener. L'ouvrage est illustré de nombreuses gravures reproduisant de remarquables spécimens empruntés aux diverses industries qui concourent à l'ameublement.

Encyclopédie enfantine

M. Quantin vient d'inaugurer sous le titre d'*Encyclopédie enfantine* une remarquable série d'albums et d'ouvrages de tous formats et de tous prix, destinés à la jeunesse et qui méritent d'être classés au nombre des publications les plus parfaites en ce genre. Grâce à l'habile emploi des procédés chromotypiques qui sont une des spécialités caractéristiques de la maison, ces livres plaisent par l'aspect, ce qui est la première condition du succès auprès de l'enfance; ils attirent l'attention et la captivent. Les aquarelles typographiques dont ils sont enrichis à profusion traduisent, avec une merveilleuse fraîcheur, l'éclat et le coloris des dessins originaux et illuminent, en quelque sorte, le texte auquel elles servent de complément. Leur valeur morale, jointe à leur mérite artistique, les recommande tout particulièrement aux familles pour former le goût et le cœur des enfants depuis le jour où leur intelligence s'éveille jusqu'à celui où ils vont s'asseoir sur les bancs de l'école. Dans cette collection dont le succès n'est pas douteux, nous avons surtout remarqué trois ravissants *Alphabets,* divers contes et récits tels que *Ali-Baba, Robinson Crusoë, l'Oiseau bleu, le Baron de Crack, le Chat botté,* quelques chansons populaires, *Marlborough, Cadet Roussel, la Mère Michel, le Roi Dagobert,* et deux jolis tableaux de la vie enfantine, *la Journée de Bébé* et *les Bébés des jardins de Paris.*

A côté des albums viennent se placer la *Bibliothèque de la famille,* la *Bibliothèque de l'éducation maternelle* et la *Bibliothèque du jeune âge,* comprenant, entre autres ouvrages intéressants et instructifs, les *Légendes de France,* par H. Carnoy; les *Récits de l'oncle Paul,* par P. Bonhomme; l'*Histoire de Germaine,* par A. Quantin; *les Contes aux tout petits,* par Andriveau, et *les Scènes enfantines,* par Marie de Bosguérard.

Librairies diverses

MARPON ET FLAMMARION.

La question de l'origine du monde, de l'origine des êtres et de l'origine de l'humanité, a de tout temps attiré l'attention des savants et piqué la curiosité des gens instruits. Mais c'est surtout depuis un quart de siècle que les efforts des naturalistes se sont concentrés sur la recherche des premières manifestations de la vie sur notre planète et ont provoqué d'importants travaux parmi lesquels celui de l'Allemand Zimmermann tenait le premier rang. Les éditeurs Marpon et Flammarion ont songé à le faire traduire et à le publier; mais, comme il n'était déjà plus au courant des progrès de la science actuelle, ils ont chargé M Camille Flammarion de le reviser et de le compléter. Le savant astronome s'est acquitté consciencieusement de sa tâche, et l'œuvre primitive est sortie de ses mains complètement remaniée et refondue et formant, à vrai dire, un livre nouveau qui a pour titre *le Monde avant la création de l'homme.* Ce volume auquel on a donné la forme populaire, mais relativement luxueuse, des précédents ouvrages de M. Camille Flammarion, présente un tableau complet et aussi rigoureusement scientifique qu'il était possible de l'établir de l'origine du monde, de la formation du système solaire, de la naissance de la terre, du développement de la vie animale et végétale et de la création de l'homme; il est illustré de 380 gravures, de 8 cartes géologiques et de 5 aquarelles. Le public lui réservera sans doute un accueil aussi favorable qu'à l'*Astronomie populaire,* aux *Étoiles* et aux *Terres du ciel,* dont les éditions ont maintenant dépassé la cinquantaine.

Dans *la Petite Lazare,* Mme Marie Robert Halt a choisi pour héroïne de son récit une jeune orpheline qui a été recueillie par une lessiveuse bienfaisante et dont la vie n'est pendant longtemps qu'une triste succession d'épreuves et de misères. La bienveillance de quelques personnes serviables lui permet de triompher de l'adversité et d'obtenir à la fois son brevet d'institutrice et un poste modeste qui est le comble de son ambition. Cette œuvre dramatique et morale, que Gilbert a enrichie de nombreuses gravures, continue la collection précédemment inaugurée avec l'*Histoire d'un petit homme,* du même auteur, et *la Petite sœur,* d'Hector Malot.

DELAGRAVE.

Lorsque M. Delagrave, suivant l'exemple donné par la plupart des grandes maisons de librairie, a cessé de s'adonner exclusivement aux classiques pour introduire dans son catalogue les publications illustrées, il l'a fait avec une activité et une intelligence qui dénotaient un vif désir de réparer le temps perdu. Aujourd'hui il est en mesure d'offrir à la jeunesse un choix très varié de livres d'étrennes de tout format et de tous prix, surtout de prix modérés. Les nouveautés qu'il édite chaque année dans ce genre ne sont pas rares, et leur nombre nous oblige à ne parler que des plus récentes.

Mme Eudoxie Dupuis, rattachant à l'histoire du moyen âge ses *Héritiers de Montmercy,* a retracé les luttes et les intrigues provoquées par la possession d'un comté féodal que des seigneurs avides ont arraché à trois orphelins et que la justice de saint Louis restitue à ses maîtres légitimes. Cette simple fiction a permis à l'auteur d'esquisser un tableau

dramatique et animé de la vie seigneuriale avec ses mystérieuses histoires de familles, ses dévouements et ses combats. Les scènes mouvementées du récit ont fourni à MM. Biret et Sandoz une ample matière d'illustrations originales. — Dans *le Petit Alsacien,* Mme Pierre Duchâteau nous raconte l'histoire d'un orphelin de la dernière guerre qui parvient à devenir un homme après avoir subi les plus rudes épreuves. Girardet, l'artiste qui rend si exactement les scènes, les types et les costumes de la vie alsacienne, a exécuté les dessins de cet ouvrage patriotique et éminemment moral. — *La Guerre,* par Carlo du Monge, *A la Recherche de la pierre philosophale,* par Édouard Leblanc, et *la Comédie des animaux,* par Méry, sont des livres instructifs autant que attrayants, dans lesquels les données de l'histoire et de la science s'allient aux fantaisies les plus diverses de l'imagination et que recommandent, d'autre part, les nombreuses gravures de Mas, Besnier, Vignal et Poirson.

L'auteur de *la Petite Maison rustique,* que l'Académie française vient de couronner, Mlle Marthe Bertin, s'est surtout proposé d'initier la jeunesse à l'art des jardins et à leur culture, au soin des vignobles et de la basse-cour et aux premières notions de l'économie domestique. — *Pharos* nous transporte au milieu de l'archipel, sous le ciel bleu de la Méditerranée, et nous fait assister à un double drame dont les causes et les péripéties s'expliquent et se justifient par les progrès de la science et de l'industrie moderne. Dans les divers épisodes du récit, Mme Adriana Piazzi fait défiler sous nos yeux le fond des abîmes, les explorations sous-marines, l'installation d'un phare et des types curieux de Grecs modernes. — Comme album original, *les Sept métiers du petit Charles,* dont le texte et les dessins sont dus à la fantaisie spirituelle de Léonce Petit, mériteront les suffrages des jeunes lecteurs.

Dans les collections d'ouvrages populaires que l'apparence luxueuse, la valeur littéraire, l'illustration soignée et le bon marché recommandent à l'attention, nous signalerons les *Histoires d'autrefois* et les *Contes littéraires,* par le bibliophile Jacob, les *Curiosités de l'histoire des bêtes,* par A. Linden, *le Prince du feu,* par E. Muller, et *les Étapes d'un bataillon scolaire,* par J. Neukomm.

A côté des livres, l'éditeur Delagrave offre à sa clientèle deux recueils périodiques, l'un tout jeune, l'autre presque cinquantenaire : j'ai nommé *Saint-Nicolas* et le *Musée des familles.* Le *Musée des familles* apporte au foyer domestique d'aimables et utiles distractions. *Saint-Nicolas* est pour les parents un guide de chaque instant dans les questions d'éducation et de récréation ; il est encore et surtout pour ses jeunes lecteurs un moraliste paternel, un conseiller bienveillant et un grand amuseur. M. Camille Doucet, dans son dernier rapport sur les concours de l'Académie française, s'est plu à constater que ce journal formait « un recueil amusant et instructif dont on ne saurait trop louer le bon esprit et la variété pleine d'agrément ».

MASSON.

La *Bibliothèque de la Nature,* créée pour propager sous une forme accessible les travaux et les découvertes de la science moderne, s'est accrue de deux volumes : *la Vie au fond des mers,* par M. Filhol, et *les Hommes-phénomènes,* par M. Guyot-Daubès.

M. Filhol, qui a fait partie de la commission scientifique embarquée sur *le Travailleur* et qui a assisté à la découverte des populations sous-marines, s'est proposé de passer en revue cette merveilleuse collection d'êtres animés qui semblaient devoir échapper perpétuellement à nos regards et que l'activité des savants est allée pourchasser dans leurs profondes retraites. Après avoir résumé l'historique de ces explorations et indiqué les divers procédés de sondage et de dragage, il précise les conditions de la vie au fond des abîmes et étudie les diverses espèces de poissons, de crustacés, de mollusques, de vers, d'échinodermes, de méduses, de coralliaires, d'éponges et de protozoaires, dont l'existence a été révélée tout récemment. De nombreuses figures et plusieurs planches en couleur sont consacrées à reproduire des spécimens de chaque genre.

Sous le titre collectif d'*Hommes-phénomènes,* M. Guyot-Daubès comprend les individus chez lesquels les qualités physiques de force, de souplesse, d'agilité et d'adresse dans les exercices du corps sont beaucoup plus développées que chez les hommes ordinaires et qui peuvent, par suite, exécuter des prouesses d'une audace surprenante. L'ensemble des résultats merveilleux auxquels arrivent les hercules, les coureurs, les marcheurs, les sauteurs, les nageurs, les plongeurs, les gymnastes, les équilibristes, les disloqués, les avaleurs de sabre, les tireurs, constituent l'une des branches les plus curieuses de la physiologie humaine.

PLON-NOURRIT.

Les événements d'Orient et l'antagonisme des Russes et des Anglais aux portes de l'Inde suffisent à donner un réel intérêt d'actualité au volume que M. Henri Moser vient de publier sous ce titre : *A Travers l'Asie centrale.* L'auteur a commencé son récit de voyage par les steppes kirghizes peuplées de bandes vagabondes, pour nous conduire à Tachkent, véritable cité russe improvisée en quelque sorte par les conquérants au milieu du Turkestan; puis il nous entraîne ensuite au désert de la Faim, aux portes de Timour, à Samarcande, à Boukhara et à Khiva; il traverse les mornes étendues des déserts turcomans pour s'arrêter à Téhéran, la dernière étape de sa longue excursion. Comme il est à la fois un observateur consommé et un écrivain de talent, il raconte simplement ce qu'il a vu et ce qu'il a éprouvé; il dépeint avec précision les mœurs et les coutumes des peuplades parmi lesquelles il a vécu et qui l'ont intéressé; il décrit leurs caractères physiques et moraux, et retrace les détails de leur vie intime. Les aventures romanesques, les anecdotes de chasse, les souvenirs historiques et les renseignements géographiques se mêlent agréablement dans sa relation, tour à tour gaie ou émouvante suivant les péripéties du voyage. M. Moser avait eu soin de rapporter un bon nombre de photographies d'après nature : elles ont été dessinées par M. Van Muyden et elles font passer sous nos

yeux les curieuses physionomies des paysages, des habitants et des animaux dont il est question dans l'ouvrage; une carte fort bien dressée permet de suivre l'itinéraire du voyageur.

Après *Paris à cheval,* qui fut accueilli par le public avec une grande faveur, Crafty s'est décidé à nous donner la *Province à cheval.* Ce volume retrace d'après la méthode et les procédés du précédent les divers emplois du plus intéressant des quadrupèdes en dehors des fortifications. L'auteur nous montre le cheval sur les routes, dans les châteaux et en forêt; il nous fait assister aux recensements et aux relations des promeneurs avec les gens de la campagne, il nous présente le type curieux du loueur de province, passe en revue la cavalerie et les véhicules des propriétaires, raconte les péripéties des rallye-papers, des cross-country, des chasses à courre, et nous promène en fin de compte à travers les champs de courses, les grandes manœuvres et les tournées électorales. Ses réflexions fantaisistes et ses dessins humoristiques sont marqués au coin de la vraie gaieté française.

GARNIER FRÈRES.

Les *Nouvelles Chansons et Rondes enfantines* complètent le Recueil du même genre, publié l'année dernière, sous un titre analogue. Mais, tandis que les pièces du précédent album étaient empruntées au répertoire parisien, c'est la province qui fournit cette fois la majeure partie des chansons, toutes curieuses par leurs sujets enfantins ou naïfs et leurs versiculets singuliers. Comme les paroles et la musique de ces chants populaires ont subi dans leur transmission orale de nombreuses altérations, l'éditeur, M. J.-B. Weckerlin, a pris soin de restituer le texte et l'air le plus correct, et il a joint à chaque morceau un accompagnement facile pour piano. Le recueil est orné presque à chaque page de grandes compositions, de fleurons et de culs-de-lampe, tirés en plusieurs couleurs d'après les aquarelles de Henri Pille, Sandoz, Lenatur et Poirson.

La même librairie inaugure par six ouvrages richement illustrés une *Bibliothèque instructive et amusante,* que nous devons signaler en raison de son intérêt littéraire et moral et de son bon marché exceptionnel. Les *Lettres de Mme de Sévigné,* les *Originaux et Beaux Esprits* de Sainte-Beuve, la *Galerie des Enfants célèbres* de François Tulou, les *Leçons d'une jeune mère* et les *Derniers récits* de Mme Belloc, *A travers la Bulgarie,* par Dick de Lonlay, seront suivis à bref délai d'un grand nombre d'autres beaux livres.

MONNIER ET DE BRUNHOFF.

M. Léon Cahun et M. Alphonse Lévy, auteurs l'un du texte, l'autre des dessins de *la Vie juive,* ont voulu sauver de l'oubli un côté curieux et pittoresque de l'ancienne Alsace, en résumant dans un ouvrage spécial les souvenirs de leur enfance. Nous voyons passer sous nos yeux des personnages aussi divers de ton que d'allures; nous assistons à des scènes de famille et à des détails de la vie quotidienne empreints d'une profonde originalité, nous sommes initiés à des cérémonies religieuses émouvantes par leur simplicité, à des traditions domestiques qui se sont perpétuées avec une persistance surprenante. Jamais l'alliance de la religion et de la famille au foyer juif n'a été mise en lumière avec plus de relief. M. le grand rabbin Zadoc-Khan a écrit pour ce volume une courte préface où il fait un éloge mérité du récit intéressant de M. Léon Cahun et des dessins et des eaux-fortes magistrales de M. A. Lévy.

Le livre de Pochi! Titre singulier et assez peu compréhensible au premier abord. En voici l'origine : Mlle Judith Cladel aimait jadis à s'extasier devant une reproduction du fameux *Polichinelle* de Manet qu'elle appelait familièrement *Pochi,* et elle a gardé dans l'intimité le surnom qu'elle donnait tout enfant au fantastique mannequin. Or c'est pour elle que le volume a été composé, c'est à elle qu'il a été dédié par les auteurs, tous amis de son père : MM. Paul Arène, Jules Claretie, Alphonse Daudet, Hector France, Camille Lemonnier, Catulle Mendès, E. Pouvillon, Armand Sylvestre, Maurice Talmeyr. Quant à l'illustration du livre, elle est d'une richesse et d'une originalité extrêmes et elle s'harmonise à merveille avec le texte.

Le Cheveu du Diable, par Édouard Cadol, avec gravures en couleurs de Wogel, Destez, etc., est le récit d'un voyage fantastique au Japon, dont les péripéties dramatiques sont de nature à intéresser la jeunesse, de même que le *Mariage de Pantin,* amusante boutade, d'un spirituel anonyme, captivera les jeunes enfants.

DUCROCQ.

Dans une série de volumes dont plusieurs ont été couronnés par l'Académie française, M. Émile Desbeaux a su présenter sous une forme attrayante les principes généraux des sciences et la connaissance raisonnée des objets usuels. Celui qu'il publie cette année a pour titre *la Maison de Mlle Nicolle,* et il est consacré en majeure partie à l'étude des aliments. L'auteur explique aux enfants ce que c'est que le sucre, le lait, le beurre, le fromage, le café, le thé, le chocolat, la viande, les légumes, la bière, l'alcool, etc.; il indique les substances qui nourrissent et celles qui engraissent, et il décrit la méthode de construction d'une maison. Ces leçons familières de vulgarisation sont accompagnées d'une centaine de compositions gravées sur bois par Méaulle.

Les *Promenades botaniques de tous les mois,* par Labesse et Pierret, ont pour objet de faire connaître les diverses espèces de végétaux que l'on rencontre dans le bassin parisien, leur mode de culture, l'époque de leur floraison et leurs propriétés. Ce livre, destiné à la jeunesse, forme un véritable cours de botanique pratique qui se distingue par la clarté de l'exposition, l'exactitude rigoureuse des données scientifiques et la variété des illustrations. — Les mêmes éloges doivent s'appliquer aux *Tremblements de Terre,* de M. Armand Boscowitz. L'auteur, qui expose la tragique histoire de ces redoutables phénomènes depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, signale en les discutant les diverses théories auxquelles ils ont donné naissance. Rien ne manque, ni la grandeur du drame, ni la variété des

scènes décrites, ni la précision des faits et la justesse des aperçus.

JOUVET

Les Robinsons français de M. Pierre Delcourt forment une imitation intelligente et nullement servile du célèbre ouvrage de Daniel de Foë. L'écrivain a voulu montrer à ses jeunes lecteurs comment l'homme civilisé, brusquement transporté loin de son pays, peut, grâce aux progrès de la science, s'assurer un sort très heureux par les seules ressources de son intelligence et de son activité. Son livre est illustré de cent cinquante gravures et compositions hors texte dues au crayon des meilleurs artistes, et entre autres de Motty.

Les *Petits Diables* d'Albert Girard, dédiés à François Coppée, présentent d'excellentes leçons de morale et de patriotisme sous forme de récits naïfs dans lesquels l'auteur a déployé avec une rare perfection l'art si difficile de parler à l'enfance.

La *Bibliothèque instructive,* qui est appelée à former une encyclopédie populaire des connaissances utiles, nous offre sous le titre d'*Insectes nuisibles* une étude pratique de M. Menault sur les ennemis de l'agriculture et de la viticulture et sur les moyens de les combattre et de les détruire.

Enfin les *Albums illustrés de l'Histoire de France,* divisés en six séries, comprennent une intéressante série de gravures exécutées d'après Raffet, Philippoteaux, de Neuville, etc., accompagnée de notices qui font connaître les grandes scènes de notre histoire, les hommes de guerre de la France, ses écrivains célèbres, ses personnages illustres et ses principaux monuments.

H. LAURENS.

Le volume publié sous ce titre : *la Peinture,* a été tiré de la *Grammaire des arts décoratifs,* de Ch. Blanc. Ce fragment, qui forme par lui-même un tout complet, traite du but général de la peinture, de ses limites, de ses caractères et des divers genres qu'elle comporte au point de vue des surfaces sur lesquelles elle est appliquée et des sujets dont elle s'inspire. Une centaine de dessins bien choisis reproduit les œuvres des principaux maîtres.

L'*Album des peintres de l'École française* est également extrait de l'*Histoire générale de la peinture* du même auteur. Il comprend les biographies de Poussin, Watteau, Chardin, Boucher, Prud'hon, Gros, Gérard, Charlet, Delaroche, Ary Scheffer et Horace Vernet, accompagnées de cent trois gravures et d'une grande planche hors texte, figurant l'*Hémicycle de l'École des beaux-arts.*

ROTHSCHILD.

La Flore pittoresque de la France, travail collectif de MM. G. Heuzé, Bouquet de la Grye, Stanislas Meunier, G. Pizzetta et B. Verlot, publié sous la direction de M. Jules Rothschild, est une œuvre de vulgarisation destinée à enseigner la botanique à tous ceux qui l'ignorent. On y trouve un résumé précis de tout ce que la science et l'observation ont mis en lumière relativement à l'utilité et aux propriétés des plantes de notre pays. Ce beau livre est enrichi d'un millier de gravures et d'une importante collection de planches en couleur.

Sous ce titre: *Au Hasard du chemin,* M. et Mme Stanislas Meunier ont raconté un voyage de jeunes naturalistes au Mont-Saint-Michel, à Granville, en Suisse, une excursion en mer et une pérégrination dans les montagnes, toutes choses qui servent de cadre à une étude pittoresque des bêtes, des plantes et des pierres, avec accompagnement de plus de six cents illustrations.

Le marquis de Cherville, qui jouit en matière de sport cynégétique d'une compétence exceptionnelle, a consacré un volume à la description des *Quadrupèdes de la chasse* et à l'étude de leurs mœurs et de leur acclimatation. Ce travail, plein de faits et d'observations, est orné de 30 eaux-fortes sur zinc, tirées en couleurs et de 74 illustrations par Karl Bodmer.

ARMAND COLIN.

M. Léopold Dauphin a eu l'excellente idée de publier pour la musique un ouvrage analogue à ces recueils de morceaux choisis consacrés à la vulgarisation des productions de notre littérature. Il a pris dans les œuvres des maîtres, depuis Lulli jusqu'à Bizet, les passages qui caractérisaient le mieux leur manière et leur tempérament et il les a transcrits pour voix d'enfant dans une disposition qui permet à volonté l'exécution vocale ou instrumentale. Son *Anthologie musicale* est précédée de conseils pratiques aux jeunes chanteurs et pianistes et d'un précis de l'histoire de la musique avant Lulli. Elle se termine par des notes sur les maîtres contemporains, par un lexique détaillé des termes musicaux et par une bibliographie. Chacun des morceaux est accompagné de la biographie et du portrait de l'auteur. Cet ouvrage, très heureusement conçu, est parfaitement approprié à l'enseignement de la jeunesse.

HENNUYER.

Le Dr J.-B. Quiès, savant et modeste praticien de Saint-Pignon-les-Girouettes, aimait bien l'étude, mais à la condition qu'elle le confinât dans son cabinet de travail. Or voilà qu'un beau jour, après s'être résigné, bien malgré lui d'ailleurs, à faire quelques kilomètres en diligence pour aller servir de parrain à l'enfant du commandant La Carriole, son meilleur ami, il se trouve brusquement détourné de son itinéraire primitif et transporté, par suite d'aventures singulières, à Marseille, en Afrique, dans le Sahara et à Khartoum. Il passe par les épreuves les plus bizarres, affronte des dangers sans nombre, accomplit une course à dos d'autruche et un voyage en ballon, et finit, après mille et mille accidents, par rentrer dans sa ville natale le jour même où ses concitoyens, qui le croyaient victime de son dévouement à la science et l'avaient surnommé le Livingstone de la France, étaient occupés à lui dresser une statue sur la place publique. En écrivant les *Mémorables aventures* de cet explorateur involontaire, M Paul Célières a simplement voulu faire une œuvre humoristique et fantaisiste; il a pleinement réussi.

Parmi les arts décoratifs qui, au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, ont brillé du plus vif éclat, la tapisserie tient un des premiers rangs. Pas de fêtes où l'on n'étale aux regards des suites de pièces retraçant la vie de quelque personnage historique ou mythologique. Pas de récit de ces fêtes où le chroniqueur omette de signaler ces exhibitions. Pas d'inventaire royal ou princier où il ne soit mentionné des tapisseries. Puis un moment vient où cet art est dédaigné, à ce point que des panneaux de l'*Histoire de Clovis* disparaissent de la cathédrale de Reims sans que personne s'en inquiète. Les belles tapisseries d'Arras, de Flandre et des ateliers les plus fameux jadis sont considérées comme vieux chiffons. Ce n'est qu'assez récemment que l'attention a été rappelée sur cette ancienne industrie. Les archéologues se sont mis à étudier les tapisseries. Les artistes, les curieux, les décorateurs s'en sont occupés à des points de vue divers. Enfin quelques érudits ont entrepris d'étudier les divers procédés de fabrication, les ateliers principaux, les règlements des corporations de tapissiers, et de nous faire connaître, par des descriptions et des reproductions, les œuvres les plus considérables de la tapisserie. Après MM. Achille Jubinal et Eug. Müntz, M. J. Guiffrey publie une *Histoire de la tapisserie* accompagnée de belles et nombreuses gravures et de planches chromolithographiques qui représentent des morceaux choisis avec soin parmi les plus beaux et nous en font connaître non seulement la composition, mais l'agencement au point de vue de l'harmonie des couleurs.

Les *Contes russes* traduits d'après le texte original et illustrés par M. Léon Sichler nous transportent dans ce domaine du merveilleux dont les naïves et innocentes fictions passionnent l'enfance et forment pour l'âge mûr un intelligent passe-temps. La Russie est aujourd'hui un des rares pays où le conte fleurit encore et où le moujick occupe les longues veillées d'hiver à redire les récits populaires qui lui ont été transmis de génération en génération. Aussi M. Sichler a-t-il pu recueillir une abondante moisson de documents se rapportant aux genres les plus variés, et parmi lesquels figurent successivement les scènes allégoriques ou morales, les tableaux pittoresques de la vie russe et les légendes fantastiques où l'homme et la nature se métamorphosent et se présentent à nous sous une apparence gigantesque et mystérieuse. Il est superflu d'insister sur l'intérêt de ces récits empreints d'une poésie pénétrante, tour à tour mélancolique et sauvage, et qui méritent de n'être pas oubliés dans l'histoire des littératures populaires.

Voici maintenant un album original et fantaisiste, dont le texte et les dessins sont l'œuvre d'Eug Lemoüel, et qui a pour titre: *Ka-li-ko et Pa-tchou-li*. C'est le récit drôlatique des aventures d'un haut mandarin chinois et de son fidèle secrétaire, que le Fils du Ciel a envoyés en mission chez les barbares. L'*Alphabet des bons exemples*, par Mme Boulanger, illustré par Gray, est élégamment et ingénieusement composé; il présente à chaque page une lettre de l'alphabet et quelques vers moraux d'une simplicité enfantine, entourés de sujets amusants et de scènes variées. Les gravures de ces deux albums ont été imprimées en aquarelles par M. Gillot.

Nous signalerons, en terminant, la *Bibliothèque des bons enfants*, qui nous offre, pour ses débuts, *les Enfants bien sages*, par M. Léon Ricquier, et *Fruguette et Gros Goulu*, par Mme Amélie Perronnet.

Hachette. — *Nouvelle Géographie universelle*, par Élisée Reclus. — T. XI. L'Afrique septentrionale. 4 cartes en couleur, 160 cartes dans le texte, 83 vues ou types gravés sur bois.

Rouveyre. — *Les Ombres chinoises de mon père*, par Paul Eudel. — Un magnifique vol. in-4°, 240 dessins d'ombres chinoises.

Félix Alcan. — *Les Microbes, les Ferments et les Moisissures*, par le docteur Trouessart (107 fig. dans le texte). — *Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme*, par R. Hartmann (65 fig.). — *Fourmis, Abeilles et Guêpes*, par sir John Lubbock (65 fig. et 13 planches). — *Introduction à la botanique, le sapin*, par J. de Lanessan (102 fig). — *(Bibliothèque scientifique internationale.)*

Firmin-Didot. — *La Vie des saints*, illustrée pour chaque jour de l'année (8 chromolithographies et 300 gravures sur bois ; 1 vol. grand in-8°.)

Rouam. — *Essai d'histoire de l'art*, de W. Lubke, traduit par Koëlia (les deux premières livraisons ; grand in-8° ; chaque livraison contenant 48 pages et 60 gravures au prix de 1 fr.).

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le Sénat a adopté plusieurs projets de loi d'importance secondaire et continué, le 22, la deuxième délibération du projet de loi sur la procédure en matière de divorce.

Chambre des députés. — Les séances des 21, 22 et 23 ont été consacrées à la discussion des crédits. MM. Freppel, Paul Bert et Ballue ont parlé en faveur de l'occupation; M. Frédéric Passy a défendu la thèse de « l'évacuation raisonnable et intelligente » ; MM. Delafosse et Camille Pelletan se sont prononcés pour la liquidation de l'entreprise. Au début de la séance du 23, M. le président du conseil a pris la parole pour combattre l'évacuation et exposer les vues du gouvernement sur l'organisation du Tonkin. M. Georges Perin a parlé après lui dans le sens opposé, et M. de Lanessan a répondu.

Le 22, sur une interrogation de M. Hubbard, M. le ministre des affaires étrangères a annoncé qu'un traité de paix était signé entre les plénipotentiaires français et les plénipotentiaires hovas.

Institut. — Le 21, séance publique annuelle de l'Académie des sciences, sous la présidence du vice-amiral Jurien de la Gravière.

Guerre d'Orient. — Un armistice devant durer jusqu'au 1er mars a été signé le 22, sur les bases adoptées par la commission militaire internationale. Les Serbes évacueront, les premiers, les territoires occupés. Les deux gouvernements devront nommer des délégués en vue de la conclusion de la paix.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [6262]

TABLE DES AUTEURS

Du 1er juillet au 31 décembre 1885.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

About (Edmond). — *Nouvelles et souvenirs*, 155.
Albane (Jean d'). — La chevauchée nocturne, conte fantastique, 683, 718.
Alexandre (André). — *Le Sonneur de biniou*, 217.
Anonymes. — L'Égypte et le ministère tory, 1. — Les dernières expériences de l'escadre d'évolutions, 33.
Antony (F.). — *Jean de Courteil*, 602.
Arnous Rivière (Edmond). — *Le roman d'Élise*, 510.
Arvède Barine (voyez Barine).

B

Badin (Adolphe). — Deux épisodes du voyage des Français en Hongrie, 310.
Banville (Th. de). — *La femme de Socrate*, 756.
Barine (Arvède). — Schopenhauer, 66. — La question juive, d'après MM. Théodore Reinach et Édouard Hartmann, 163. — Frédéric II et les humanités, 111. — La caricature en Allemagne, 341. — M. Menendez y Palayo, 502. — Le comte Tolstoï à propos d'*Anna Karénine*, 726.
Barracand (Léon). — Le manuscrit du sous-lieutenant, Nouvelle, 3, 35.
Bastard (George). — L'amiral Courbet, détails biographiques, 275.
Bellanger (Justin). — *Trilles et vocalises*, 700.
Bentzon (Th.). — Exotique, Nouvelle, 98, 131, 167, 201.
Bérard-Varagnac. — Communisme et collectivisme, 271. — San Francisco et le Zouloulaud, 406. — M. Émilio Castelar, 441.
Bergaigne, de l'Institut. — Les découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge, 489.
Bergeret (Gaston). — Hersgewilde, Nouvelle, 385, 430, 462.
Boissier (Gaston), de l'Académie française. — Les fouilles en Italie, 438.
Bonaparte (Mme). — *Vie et lettres*, 601.
Bonnières (Robert de). — *Mémoires d'aujourd'hui*, 765.
Boris de Tannenberg. — Mlle Guiomar Torrezao, 214.
Bornier (Henri de). — *Le jeu des vertus*, 796.
Bourget (Paul). — *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, 763.
Brunetière (Ferdinand). — *Histoire et littérature*, 697. — Les guerres de la Révolution, 737.

C

Caro (E.), de l'Académie française. — Voltaire et Tronchin, 455. — La responsabilité morale dans le rêve, 577.
Chantavoine (Henri). — La fin du siècle, 245.
Chatonet (Ernest). — *Les Adieux*, 510.
Claretie (Jules). — *Jean Mornas*, 155.
Coignet (Mme C.). — Portraits et récits du XVIe siècle, 55.
Combes (F.). — *Mme de Sévigné historien*, 19.
Coppée (François). — *Les Jacobites*, 693.
Coppini. — Lord Salisbury dans sa famille, 21.
Crisenoy (J. de). — Les libertés administratives, 641.
Crozals (de). — *Histoire de la civilisation*, 367.
Courtois (Edgar). — Notes et impressions, 24, 58, 91, 123, 187, 219, 253, 346, 380, 413, 539, 568, 604, 637, 667, 700. — Le mont Saint-Michel, 505.

D

Dampt (George). — Le client de maître Murier, Nouvelle, 376.
Darc (Daniel). — *Sagesse de poche*, 402.
Daryl (Philippe). — *Le monde chinois*, 598.
Debidour (A.). — La liquidation de 1815, 331.
Delpit (Édouard). — *La revanche de l'enfant*, 666.
Desjardins (E.), de l'Institut. — Les prix et concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 648.
Dewailly (Mme A.). — *Nos enfants*, 219.
Diane (la comtesse). — *Maximes de la vie*, 402.
Doucet (Camille), de l'Académie française. — Rapport sur les prix et concours de l'Académie française, 673.
Dreyfus (Abraham). — Chez nos amis les Hongrois, impressions de voyage, 283.
Dubut de Laforest. — *La baronne Emma*, 319.
Dumont (Albert). — *Notes et discours*, 85.
Dys (Paul). — Les Argyronètes, journal d'une jeune fille, 337. — Un portrait avant la lettre, Nouvelle, 748.

E

Egilaw (Ary). — *Le roi de Thessalie*, 698.
Egger, de l'Institut. — Origine du génie grec, 550.
Epheyre (Ch.). — Le Mirosaurus, Nouvelle, 527, 557.
Eudel (Paul). — *Constantinople, Smyrne, Athènes*, 536.

F

Fauriel. — *Les derniers jours du Consulat*, 605.
Feroe (Tony). — *Ilia Starkoff*, 216.
Fidus. — *Souvenirs d'un impérialiste*, 794.
France (Mme Jeanne). — *La baronne de Langis*, 511.

G

Gaidoz (H.). — L'Inde anglaise, 357, 394.
Garrisson (Gaston). — *Le suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes*, 88.
Gaucher (Maxime). — Voy. *Causerie littéraire* (à la table analytique).
Geffroy (de l'Institut). — Terenzio Mamiani, notice nécrologique, 142.
Gennevraye (A.). — *Trop riche*, 318.
Germain Lacour. — *Avec des rimes*, 90.
Grand-Carteret. — *La caricature en Allemagne*, 341.
Gréville (Henry). — Le Confident, Nouvelle, 236.
Guillemot (Jules). — Lettres à Suschen, 79.

H

Haussonville (comte d'). — *Introduction à la correspondance de Lanfrey*, 251.
Havet (Ernest), de l'Institut. — Descartes et Pascal, 281.
Heim (Édouard). — Les entrevues impériales et la situation actuelle de l'Europe, 353.
Hormoy (Paul d'). — *Sapajou*, 217.
Houssaye (Arsène). — *Confession*, 215.
Huré (Alexandre). — *Résurrection*, 218.

I

Imbert de Saint-Amand. — *Les beaux jours de l'impératrice Marie-Louise*, 478.

J

Jacquinet. — *Oraisons funèbres de Bossuet*, 367.
Janet (Paul). — *Victor Cousin et son œuvre*, 315.

L

Lafagette (Raoul). — *Pics et vallées*, 603.
Lafargue (Fernand). — *La fausse piste*, 346.
Lafontaine. — *Les bons camarades*, 37.
Lagrave. — *L'Avenir, lay du pays de France*, 797.
Lahors (Jean). — *Le Cantique des cantiques*, traduction en vers, 89.
Lanfrey. — *Correspondance*, 251, 315.
Laronce (Jacques). — *Les Tubeuf*, 215.
Lavisse. — *Questions d'enseignement national*, 85. — La politique européenne dans les temps modernes, 517. — Le principe des nationalités, 545. — Histoire de la civilisation française d'après M. Rambaud, 792.
Leblant (Edmond). — Le christianisme aux yeux des païens, 648.
Le Gal la Salle. — *L'Héritage de Jacques Farruel*, 56.
Legendre (Louis). — *Cynthia*, 568.
Lemaitre (Jules). — M. Anatole France, 322. — Livres de classe, 367. — La comtesse Diane, Daniel Darc, 402. — Jules de Glouvet, 423. — *Les Contemporains*, 665. — Le « Prêtre de Némi », 732. — M. José-Maria de Heredia, 787.
Le Roux (Hugues). — « Jean Baudry » de M. Auguste Vacquerie, 631. — Les « Jacobites », 693. — « Sapho » au Gymnase, 816.
Leroy-Beaulieu (Anatole). — La Bulgarie et les derniers événements d'Orient, 711.
Leroy-Beaulieu (Paul). — *Communisme et collectivisme*, 271.
Lesclide (Richard). — *Propos de table de Victor Hugo*, 316.
Livet (Ch.-L.). — La rentrée des cours et tribunaux sous l'ancien régime, 532.
Low (Jean). —*Fides*, réponse à M. Richepin, 89.

M

Mairet (Jeanne). — Faiseur d'ancêtres, Nouvelle, 627, 654.
Marcel (Henry). — La peinture à l'exposition d'Anvers, 173.
Margueritte (Paul). — *Tous quatre*, 479.
Martha, de l'Institut. — Les prix et concours de l'Académie des sciences morales et politiques, 609.
Massenet. — *Le Cid*, 761.
Maupassant (Guy de). — *Monsieur Parent*, 765.
Maurens (Georges). — *Monsieur le préfet*, 345.
Meyer (Ernest). — Serbes et Bulgares, 588.
Mézières (A.), de l'Académie française. — Le collège Sainte-Barbe et les réformes universitaires, 17.
Molènes (Paul de). — *Œuvres choisies*, 766.
Montferrier (H.-G.). — Les alliances de l'Autriche depuis 1866, 304.
Montmélian (l'abbé B. de). — *Le poème de Job*, traduction en vers, 88.
Mouton (Eugène). — *La physionomie comparée*, 344.

N

Noirot (Oscar). — *La chute d'une femme*, 510.
Nolte (F.). — *L'Europe depuis 1815*, 331.
Normand (Jacques). — Chronique rimée, 26, 158, 349, 542.

O

Ordinaire (Dionys), député. — Impressions électorales; le paysan, 514.

P

Paulhan (Fr.). — De la bêtise chez l'homme, 193.
Peyrebrune (Georges de). — Princesse, conte bleu, 258. — La catastrophe de Chancelade, 564. — La Roche des filles, légende bretonne, 769.
Petit de Julleville. — *Les comédiens au moyen âge*, 664.
Pillaut (Léon). — *Le Cid* de M. Massenet, 761.
Pittié (le général). — *A travers la vie*, 699.
Plessis (F.). — *Etude sur Calvus*, 565.
Pressensé (E. de). — Les impossibilités de l'orléanisme, 73. — Les lettres de Lanfrey, 319.
Pressensé (Mme de). — *Geneviève*, 602.

Q

Quesnel (Léo). — Les bords de la mer Rouge, 146. — Le Canada, 209. — M. Maria José de Perada, 372. — M. Juan Valera, 470. — M. Pedro Antonio de Alarcon, 470. — M. Armando Palacio Valdès, 583. — Mme Pardo Bazan, 814. — L'Afghanistan, 663. — Les Aztèques, 690.

R

Rabusson (Henry). — *L'aventure de Mlle de Saint-Alais*, 637.
Racot (Adolphe). — *Le crime de Darius Fal*, 568.
Rambaud (Alfred). — *Histoire de la civilisation française*, 792.
Reibrach (Jean). — Les vieux, Nouvelle, 495.
Reinach (Joseph). — L'évacuation de l'Inde sous Louis XV, 706.
Renan (Ernest), de l'Académie française. — *Le Prêtre de Némi*, 732.
Réville (Jean). — L'*Histoire des religions* de M. Eugène Véron, 14.
Ribot (Th.). — La psychologie expérimentale, 780.
Rod (Édouard). — *La course à la mort*, 409.
Rothan. — *Les alliances de l'Italie depuis 1866*, 304.
Rousseau (J.). — *Habillez-vous, mesdames*, 511.
Roux (l'abbé Joseph). — *Pensées*, 120.

S

Sacher-Masoch. — Schma Isroël, scènes du ghetto en Galicie, 594.
Sardou (Victorien). — *Georgette*, 758.
Séménoff (N. de). — *Un millionnaire sentimental*, 699.
Simon (Jules), de l'Académie française. — *Thiers, Guizot, Rémusat*, 155. — Éloge de M. Mignet, 655.
Simond (Charles). — L'*Afghanistan*, 663.
Sivet (Daniel). — *Les Enamourées*, 604.
Sorel (Albert). — *L'Europe et la Révolution française*, 737.
Soudak (Louis de). — *La vocation de Valentin*, 317.
Spoll. — *Introduction aux matinées du roi de Prusse*, 477.

T

Theuriet (André). — *Péché mortel*, 602.
Thureau-Dangin. — *Histoire de la monarchie de Juillet*, 73.
Tinseau (Léon de). — *L'Attelage de la marquise*, 479.
Tolstoï (comte Léon). — Souvenirs; mon enfance, 801.
Tréverret (A. de). — Mme de Sévigné historien, 19.

U

Ulbach (Louis). — C.-A. Rosetti, 46. — Espagne et Portugal : Burgos, 151; Valence, 177.
Uzanne (Octave). — *La Française du siècle*, 795.

V

Vacherot (de l'Institut). — Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance, 550.
Vacquerie (Auguste). — *Jean Baudry*, 631.
Varet (Albert). — *Au pays des rêves*, 604.
Varigny (C. de). — Le général Barrios, 106. — Le problème chinois, 450.
Vauzelles (Ludovic de). — *Contes de la villa Coraly*, 91.
Véron. — *Histoire naturelle des religions*, 14.
Véron (Pierre). — *Tir aux oisons*, 764.
Viard (Édouard). — *Au bas Niger*, 536.
Vigny (Alfred de). — *Servitude et grandeur militaires*, édition des bibliophiles, 766.
Viguié (Ariste). — Le bi-centenaire de la révocation de l'Édit de Nantes, 481. — Les origines de la fête de Noël, 808.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er juillet au 31 décembre 1885.

A

Académie des inscriptions et belles-lettres. Séance publique annuelle, 648.

Académie des sciences morales et politiques. Séance publique annuelle, 609, 615.

Académie française. Séance publique annuelle, 673.

Afghanistan (L'), 673.

Alarcon (M. Pedro Antonio de), 470.

Amerique centrale (Les républiques de l'), 98.

Anvers (La peinture a l'exposition d'), 173.

Argyronètes (Les), journal d'une jeune fille, 337.

Autographes (Les) de la collection Crémieux, 116, 180, 247, 289.

Autriche (Les alliances de l') depuis 1866, 304.

B

Barrios (Le général), 106.

Bêtise (De la) chez l'homme, 193.

Bicentenaire (Le) de la révocation de l'édit de Nantes, 481.

Bulgare (La crise) : La Roumélie, Aleko pacha et Gavril pacha, 417.

Bulrarie (La) et les derniers événements d'Orient, 711.

Bulletin. — Voir à la fin de chaque numéro.

C

Cambodge (Les découvertes récentes sur l'histoire du), 489.

Canada (Le), 209.

Caricature (La) en Allemagne, 341.

Castelar (M. Émilio). Les discours d'Orense, 441.

Causerie littéraire.

Titres des ouvrages analysés par ordre alphabétique :

Adieux (Les), par Ernest Chatonet, 511. — Afghanistan (L), par Charles Simond, 663. — A travers la vie, par Francis Pittié, 699. — Attelage (L') de la marquise, par Léon de Tinseau, 479. — Au bas Niger, par Édouard Viard, 536. — Au pays des rêves, par Albert Varet, 604. — Avec des rimes, par Germain Lacour, 90. — Avenir (L'), lay du pays de France, par Lagrave, 797.— Aventure (L') de mademoiselle de Saint-Alais, par H. Rabusson, 637. — Aztèques (Les), par Lucien Biart, 690.

Baronne (La) Emma, par Dubut de Laforest, 318. — Baronne (La) de Langis, par Mme Jeanne France, 511. — Beaux jours (Les) de l'impératrice Marie-Louise, par Imbert de Saint-Amand, 478. — Bons camarades (Les), par H. Lafontaine, 57.

Cantique (Le) des Cantiques, par Lahors, 89. — Chute (La) d'une femme, par Oscar Noirot, 510. — Comédiens (Les) au moyen âge, par Petit de Julleville, 664. — Communisme et collectivisme, par P. Leroy-Beaulieu, 271. — Confession; souvenirs d'un demi-siècle, par Arsène Houssaye, 215. — Constantinople, Smyrne, Athènes, par Paul Eudel, 536. — Contemporains (Les), par Jules Lemaître, 665. — Contes de la villa Coraly, par Ludovic de Vauzelles, 91.— Correspondance de Lanfrey, introduction par le comte d'Haussonville, 251. — Course (La) à la mort, par Édouard Rod, 409. — Crime (Le) de Darius Fal, par Adolphe Racot, 568. — Cynthia, par Louis Legendre, 568.

Derniers jours du Consulat (Les), par Fauriel, publié par Ludovic Lalanne, 605.

Enamourées (Les), par Daniel Sivet, 604. — Études sur Calvus, par F. Plessis, 565.

Fausse piste (La), par Fernand Lafargue, 346. — Fides, réponse à M. Richepin, par Jean Low, 89. — Française du siècle (La), par Octave Uzanne, 795.

Geneviève, par Mme E. de Pressensé, 603.

Habillez-vous, mesdames, par J. Rousseau, 511. — Héritage (L') de Jacques Farruel, par Le Gal La Salle, 56. — Histoire de la monarchie de Juillet, par Thureau-Dangin, 73. — Histoire naturelle des religions, par Eugène Véron, 14. — Histoire et littérature, par Ferdinand Brunetière, 696.

Ilia Starkoff, par Tony Feroë, 216.

Jean de Courteil, par F. Antony, 602. — Jean Mornas, par J. Claretie, 158. — Jeu (Le) des Vertus, par Henri de Bornier, 796.

Madame de Sévigné historien, par F. Combes, 19. — Matinées (Les) du roi de Prusse, introduction par E.-A. Spoll, 477. — Mémoires d'aujourd'hui, par Robert de Bonnières, 765. — Mémoires d'un impérialiste, par Fidus, 794. — Monde (Le) chinois, par Philippe Daryl, 598. — Monsieur le préfet, par Georges Maurens, 345. — Monsieur Parent, par Guy de Maupassant, 765.

Nos enfants, par Mme Dewailly, 218. — Notes et discours, par Albert Dumont, 85.— Nouveaux essais de psychologie contemporaine, par Paul Bourget, 763. — Nouvelles et souvenirs, par Edmond About, 157.

Œuvres choisies de Paul de Molènes, 766.

Péché mortel, par André Theuriet, 602. — Pensées, par l'abbé Roux, 120. — Physionomie (La) comparée, par Eugène Mouton, 344. — Pics et vallées, par Raoul Lafagette, 603. — Poème (Le) de Job, par l'abbé Bernard de Montmélian, 88. — Portraits et récits du XVIe siècle : François Ier, par Mme C. Coignet, 55. — Prêtre de Némi (Le), par Ernest Renan, 732. — Propos de table de Victor Hugo, par Richard Lesclide, 316.

Questions d'enseignement, par Ernest Lavisse, 85.

Résurrection, par Alexandre Hué, 218. — Revanche (La) de l'enfant, par Édouard Delpit, 666.— Rêve (Le) de Mlle Clairon, par Mme d'Épinay, 765. — Roi (Le) de Thessalie, par Ary Ecilaw, 698. — Roman d'Élise (Le), par Edmond Arnous Rivière, 510.

Sapajou, par Paul d'Hormoy, 216.— Servitude et grandeur militaires, par Alfred de Vigny, 766. — Sonneur (Le) de biniou, par André Alexandre, 217. — Suicide (Le) dans l'antiquité et dans les temps modernes, par Gaston Garrisson, 88.

Thiers, Guizot et Rémusat, par Jules Simon, 155. — Tir aux oisons, par Pierre Véron, 764. — Tous quatre, par Paul Margueritte, 479. — Trilles et vocalises, par Justin Bellanger, 700. — Trop riche, par H. Gennevray, 318.— Tubeuf (Les), par Jacques La Ronce, 215.

Un millionnaire sentimental, par H. de Sémenoff, 699.

Victor Cousin et son œuvre, par Paul Janet, 315. — Vie et lettres de Mme Bonaparte, 601. — Vocation de Valentin (La), par Louis de Soudak, 317.

Chancelade (La catastrophe de), 564.
Chevauchée (La) nocturne, conte fantastique, 683, 718.
Chinois (Le problème), 450.
Civilisation française (Histoire de la), 792.
Client (Le) de maître Murier, Nouvelle, 376.
Communisme et collectivisme, 271.
Comtesse Diane (La), 402.
Confident (Le), Nouvelle, 236.
Courbet (L'Amiral), détails biographiques, 275.
Cours et tribunaux sous l'ancien régime (La rentrée des), 532.
Christianisme (Le) aux yeux des païens, 648.
Chronique rimée, 26, 158, 349, 542.

D

Daniel Darc, 402.
Descartes et Pascal, 281.

E

Édit de Nantes (La révocation de), 481.
Égypte (L') et le ministère tory, 1.
Élections (Les) de 1885, 449.
Emprunt (L') égyptien, 162.
Entrevues (Les) impériales et la situation actuelle de l'Europe, 353.
Escadre d'évolutions (Les dernières expériences de l'), 33.
Espagne et Portugal : Burgos, 151. — Valence, 177. — Voy. *Littérature.*
Étrennes 1886, 797, 819.
Évacuation (L') de l'Inde sous Louis XV, 706.
Exotique, Nouvelle, 98, 131, 167, 201.

F

Faiseur d'ancêtres, Nouvelle, 627, 654.
Fénelon a Cambrai, d'après sa correspondance 550.
Fin (La) du siècle, poésie, 245.
Fouilles (Les) en Italie, 438.
France (M. Anatole), 322.
Frédéric II et les humanités, 111.

G

Génie grec (Origine du), 550.
Glouvet (Jules de), 423.
Guerres (Les) de la Révolution, 737.
Heredia (M. Jose-Maria de), 787.
Hersgewilde, Nouvelle, 385, 430, 462.
Hongrie (Deux épisodes du voyage des Français en), 310.

H

Hongrie (Lettre de), 321.
Hongrois (Chez nos amis les), impressions de voyage, 283.

I

Impressions électorales. Le Paysan, 514.
Inde (L') anglaise, 357, 394. — Voy. *Évacuation.*

J

Juive (La question), 163.

L

Lanfrey (La correspondance de), 251, 315.
Lettres a Suschen, 79.
Libertés (Les) administratives, 641.
Liquidation (La) de 1815, 331.
Littérature espagnole contemporaine, 373, 470, 583.
Littérature portugaise contemporaine, 214.

M

Manifeste (Un) de 1869, 130.
Manuscrit (Le) du sous-lieutenant, Nouvelle, 3, 35.
Maximes et pensées, 402.
Menendez y Pelayo (M.), 502.
Mignet (Éloge de M.), 615.
Ministère (Le) Clémenceau, 225.
Mirosaurus (Le), Nouvelle, 527, 557.
Mont-Saint-Michel (Le), la fête du saint, 505.

N

Noël (La fête de), ses origines, 808.
Notes et impressions, 24, 58, 91, 123, 187, 219, 253, 346, 380, 413, 505, 539, 568, 604, 637, 667, 700.

O

Orléanisme (Les impossibilités de l'), 73.

P

Palacio Valdès (M. Armando), 583.
Pardo Bazan (Mme), 814.
Pascal et Descartes, 281.
Paysan (Le), 514.
Peinture (La) a l'exposition d'Anvers, 173.
Pereda (M. Maria-José de), 372.
Perrin (M. Émile), 510.
Pessimisme (Le) contemporain et Schopenhauer, 66.
Politique (La) européenne dans les temps modernes, 517, 545. — Voy. *Entrevues impériales.*
Portrait avant la lettre (Un), Nouvelle, 747.
Princesse, Conte bleu, 258.
Principe (Le) des nationalités, 545.
Psychologie (La) expérimentale, 780.
Religions (Une histoire des), 14.
Responsabilité (La) morale dans le rêve, 577.

R

Roche (La) des filles, légende bretonne, 769.
Rosetti (C.-A.), 46.

S

Sainte-Barbe (Le collège) et les réformes universitaires, 17.
Salisbury (Lord) dans sa famille, 21.
San-Francisco et le Zoulouland, 406.
Scènes (Les grandes) historiques du XVIe siècle, 797.
Schma Isroel, scènes du ghetto en Galicie, 394.
Schopenhauer, 66.
Serbes et Bulgares, notes de voyage, 588.
Sévigné (Mme de) historien, 19.
Souvenirs de mon enfance, par Tolstoï, 801.

T

Théatre. Conte d'avril, 511. — Jean Baudry, 631. — Les Jacobites, 693. — La Femme de Socrate, 756. — Georgette, 758. — Le Cid, 761. — Sapho, 761 et 816.
Tolstoï (Le comte), à propos d'*Anna Karénine*, 726.
Tonkin (Organisation du), 705.
Torrezao (Mlle Guiomar), 214.

V

Valera (M. Juan), 470.
Vieux (Les), Nouvelle, 495.
Voltaire et Tronchin, d'après une publication récente, 455.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (6262)